Digitized by the Internet Archive in 2023 with funding from University of Toronto





CAI XC 26 -F59

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 51

Wednesday, September 21, 1994

Chairperson: Jim Peterson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 51

Le mercredi 21 septembre 1994

Président: Jim Peterson



Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des Committee on

Finance

Finances

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), a study of the Taxation of

Family Trusts

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, une étude

l'imposition des fiducies familiales

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



STANDING COMMITTEE ON FINANCE

Chairperson: Jim Peterson

Vice-Chairmen: Barry Campbell

Yvan Loubier

Members

Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Gary Pillitteri
Alex Shepherd
Jim Silye
Ray Speaker
Brent St. Denis
Jane Stewart
David Walker—(15)

Associate Members

Reg Alcock Judy Bethel Stephen Harper Réjean Lefebvre Andy Mitchell Nelson Riis Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

Martine Bresson

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

Président: Jim Peterson

Vice-présidents: Barry Campbell

Yvan Loubier

Membres

Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Gary Pillitteri
Alex Shepherd
Jim Silye
Ray Speaker
Brent St. Denis
Jane Stewart
David Walker—(15)

Membres associés

Reg Alcock Judy Bethel Stephen Harper Réjean Lefebvre Andy Mitchell Nelson Riis Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Martine Bresson

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K 1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 21 SEPTEMBRE 1994 (67)

[Texte]

Le Comité permanent des finances se réunit aujourd'hui, à 15 h 36, dans la pièce 705 de l'édifice de la Promenade, sous la this day, in Room 705, La Promenade Building, the Chair, Jim présidence de Jim Peterson (président).

Membres du Comité présents: Pierre Brien, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Yvan Loubier, Jim Peterson, Alex Shepherd, Ray Speaker, Brent St. Denis, Jane Stewart and David Walker.

Membres suppléants présents: Paul Crête pour Gérard Asselin, Bonnie Brown pour Barry Campbell, Tony Ianno pour Gary Pillitteri, John Abbott pour Jim Silye.

Membre associé present: Nelson Riis.

Autre membre présent: Paul Szabo.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nathalie Pothier, attachée de recherche.

Témoins: Du ministère des Finances: Kevin Dancey, Sousministre adjoint, Direction de la Politique de l'impôt; Len Farber, Directeur, Division de la législation de l'impôt; Simon Thompson, Chef intérimaire, Fiducies, impôt personel, impôt sur les ressources et organismes de charités.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 108(2) du Règlement, le Comité commence son étude sur l'imposition the Committee commenced its study on the Taxation of Family des fiducies familiales.

Kevin Dancey fait une déclaration et, avec les autres témoins, répond aux questions.

À 17 h 32, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Martine Bresson

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, SEPTEMBER 21, 1994 (67)

[Translation]

The Standing Committee on Finance met at 3:36 o'clock p.m. Peterson, presiding.

Members of the Committee present: Pierre Brien, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Yvan Loubier, Jim Peterson, Alex Shepherd, Ray Speaker, Brent St. Denis, Jane Stewart, David Walker.

Acting Members present: Paul Crête for Gérard Asselin; Bonnie Brown for Barry Campbell; Tony Ianno for Gary Pillitteri; John Abbott for Jim Silye.

Associate Member present: Nelson Riis.

Other Member present: Paul Szabo.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Nathalie Pothier, Research Officer.

Witnesses: From the Department of Finance: Kevin Dancey, Assistant Deputy Minister, Tax Policy Branch; Len Farber, Director, Tax Legislation Division; Simon Thompson, Acting Chief, Trusts, Personal Taxation, Resource Taxation and Charitable Donations.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), Trusts.

Kevin Dancey made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

At 5:32 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Martine Bresson

Clerk of the Committee

Finance

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Wednesday, September 21, 1994

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mercredi 21 septembre 1994

• 1535

The Chairman: Can we come to order? It's good to be back with members of the committee. We welcome new members. I would ask perhaps before we start to be introduced to them.

Monsieur Loubier, vous aimeriez nous présenter un nouveau membre de votre parti.

M. Loubier (Saint-Hyacinthe-Bagot): Oui, monsieur le président. J'aimerais vous présenter à vous, ainsi qu'aux autres membres du Comité, M. Paul Crête, un nouveau membre du Comité des finances. Il est député de Kamouraska-Rivière-du-Loup, un très beau comté au Québec. Il va avoir comme tâche particulière l'analyse de la question des fiducies familiales. Tant et aussi longtemps que les travaux du Comité vont porter sur les fiducies familiales, Paul Crête interviendra. Gérard Asselin demeure membre du Comité et reviendra à l'occasion lorsqu'on abordera autre chose, entre autres la consultation prébudgétaire.

Merci, monsieur le président.

Le président: Bienvenue, Paul.

M. Crête (Kamouraska - Rivière-du-Loup): Merci pour l'accueil.

The Chairman: Mr. Grubel, you have a new member from your

Mr. Grubel (Capilano—Howe Sound): Let me introduce Mr. time.

The Chairman: Again our reference is on family trusts. We have with us Mr. Kevin Dancey and members of the department. Mr. Dancey, thank you for coming. Would you kindly introduce those with you and then commence your presentation?

Mr. Kevin Dancey (Assistant Deputy Minister, Tax Policy Branch, Department of Finance): Thanks, Mr. Chairman, I'm the ADM of tax policy. I have with me Len Farber, the director of the tax legislation division, and Simon Thompson, a chief in the legislation division that deals with trusts and other issues.

I thought we should look at the paper we circulated in June called "The Taxation of Family Trusts". This is a background paper we put together in June and sent to the committee at that time.

I thought I would just walk through this paper. It's not that long. It's only five pages long. It provides a bit of background and some of the facts in terms of how family trusts or trusts in general are taxed. Then we could respond to questions. Like any good ADM—not that I'm a good ADM—I have the technical experts with me.

Le président: La séance est ouverte. Je suis heureux de revoir les membres du comité. Nous accueillons aussi aujourd'hui de nouveaux membres. Avant de commencer, on pourrait peut-être nous les présenter.

Mr. Loubier, you would like to introduce a new member from your party.

(Saint-Hyacinthe—Bagot): Mr. Loubier Yes, Chairman. I would like to introduce to you and the other Committee members Mr. Paul Crête, who will be a new member of the Finance Committee. He is the member for Kamouraska-Rivière-du-Loup, a very beautiful riding in Quebec. His special responsibility will be to analyze the issue of family trusts. As long as the Committee will be looking at family trusts, Paul Crête will be here. Gérard Asselin will remain a member of the Committee and join us when we deal with other matters, such as the prebudget consultation.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Welcome, Paul.

Mr. Crête (Kamouraska—Rivière-du-Loup): Thank you for making me welcome.

Le président: Monsieur Grubel, il y a aussi un nouveau membre de votre parti.

M. Grubel (Capilano—Howe Sound): Je vous présente M. Abbott from British Columbia. Mr. Speaker will be here in a short Abbott de la Colombie-Britannique. M. Speaker se joindra à nous d'ici peu.

> Le président: Nous sommes donc réunis pour examiner les fiducies familiales. Nous accueillons aujourd'hui M. Kevin Dancey et d'autres fonctionnaires du ministère. Merci d'être venu, monsieur Dancey. Veuillez nous présenter ceux qui vous accompagnent et commencer votre exposé.

> M. Kevin Dancey (sous-ministre adjoint, Direction de la politique de l'impôt, ministère des Finances): Merci, monsieur le président. Je suis sous-ministre adjoint chargé de la politique de l'impôt. Ceux qui m'accompagnent aujourd'hui sont Len Farber, directeur de la Division de la législation de l'impôt, et Simon Thompson, chef à la Division de la législation qui s'occupe des fiducies et d'autres questions.

> J'ai pensé que ce serait une bonne idée d'examiner le document que nous avons fait circuler en juin et qui s'intitule «L'imposition des fiducies familiales». Il s'agit d'un document que nous avions préparé et envoyé au comité en juin dernier.

> Je voudrais simplement jeter un coup d'oeil à ce document avec vous. Le document n'est pas très long et ne comprend que cinq pages. Il contient quelques données de base et explique comment on perçoit les impôts sur les fiducies familiales et les fiducies en général. Nous pourrions ensuite répondre à vos questions. Comme tout bon sous-ministre adjoint, non pas que je me vante d'être un bon sous-ministre adjoint, je me suis fait accompagner par les experts.

The preface of the paper looking at the taxation of family trusts was just to give a brief look at how trusts are taxed in Canada, with particular reference to the 21–year rule, which is a matter of some concern in the sense that people have talked about whether that rule is the right rule or not.

• 1540

In terms of the nature of trusts, trusts are not new. They have been around for years. They are really arrangements under which one party, known as the trustee, holds property for the benefit of one or more other parties, known as the beneficiaries.

There are different kinds of trusts. The first kind is *inter vivos* trusts, which are ones that are created during the settler's lifetime. A second type of trust is a testamentary trust, which is one basically created under an individual's will at death. And a third kind is a spousal trust. They could be *inter vivos* trusts or testamentary trusts but they are trusts that are basically set up for the exclusive benefit of an individual's spouse during that spouse's lifetime.

So those are basically the three different kinds of trusts we deal with.

Trusts have been used for various purposes over the years. They have been used to control family businesses; they have been used for estate planning purposes, i.e. to transfer assets in an orderly way on death; they have been used to provide for the prudent management of financial assets, particularly in cases where the beneficiary is often the children, for example, who are unwilling or are unable to be financially responsible, perhaps because of their age, their mental capacity, etc.

In the case of spousal trusts created on death, they have been set up to allow the surviving spouse to receive the income from the family assets during his or her lifetime, while preserving the capital for the benefit of the children.

So they have been used for different purposes.

The key to a trust is the fiduciary relationship that exists between trustees and beneficiaries. And this is the key. Once property is in a trust, it is under the control of the trustee. The trustee must look after the best interests of the beneficiaries in an objective fashion and in accordance with the terms of the trust. That's the key in terms of how trusts operate.

On page 2 we've illustrated a couple of examples of how trusts work, in particular looking at why there are significant non-tax advantages to transferring property by way of trust as opposed to an outright gift.

In the first example, what we have is a situation where an individual wants to put some property aside and wants the income from that property to be available to fund the child's education. That person has a couple of choices. They could just give the property outright to the child. But the concern there is what the child may do with the property. Is he going to sell the property? Is he responsible for maintaining the property, etc.? So in this case the use of a trust provides a settler with assurance the property would be used for educational purposes, i.e. the purposes for which he wants the property used.

[Traduction]

Dans la préface du document sur l'imposition des fiducies familiales, on donne un bref aperçu de l'imposition des fiducies au Canada, tout particulièrement de la règle de réalisation de 21 ans qui est la source de certaines préoccupations puisque l'on se demande si cette règle est appropriée ou non.

Les fiducies ne sont rien de nouveau. Elles existent depuis des années. En réalité, ce sont des accords en vertu desquels une partie, que l'on appelle le fiduciaires détient des biens au profit d'une ou plusieurs autres parties, que l'on appelle les bénéficiaires.

Il y a divers genres de fiducie. En premier lieu, les fiducies non testamentaires sont celles qui sont constituées du vivant du disposant. En deuxième lieu, les fiducies testamentaires sont celles qui sont constituées selon les volontés exprimées par un particulier dans son testament. En troisième lieu, il y a les fiducies de conjoint, qui peuvent être des fiducies testamentaires ou non testamentaires et qui sont constituées par un particulier au profit exclusif de son conjoint, de son vivant.

Ce sont donc les trois genres de fiducie dont nous nous occupons surtout.

Les fiducies ont servi à diverses fins au cours des années. Elles ont été utilisées pour contrôler des entreprises familiales, elles ont été utilisées à des fins de planification successorale, c'est-à-dire pour transférer des biens de façon ordonnée au moment du décès, et elles ont été utilisées pour assurer la gestion prudente d'avoirs financiers, surtout dans les cas où les bénéficiaires sont des enfants, par exemple, ou bien refusent ou sont incapables d'être responsables sur le plan financier, soit à cause de leur âge, de leur capacité mentale ou pour d'autres raisons.

Dans le cas des fiducies de conjoint constituées au décès, elles ont servi à permettre au conjoint survivant de recevoir le revenu des avoirs familiaux de son vivant, tout en préservant le capital pour les enfants.

Elles ont donc été utilisées pour diverses raisons.

La caractéristique d'une fiducie est le rapport fiduciaire qui existe entre les fiduciaires et les bénéficiaires. C'est vraiment la clé. Une fois qu'un bien est constitué en fiducie, il est géré par le fiduciaire. Celui-ci doit agir dans les meilleurs intérêts des bénéficiaires de façon objective et en conformité des modalités de la fiducie. C'est la principale caractéristique des fiducies.

Nous donnons quelques exemples à la page 2 pour expliquer comment fonctionnent les fiducies et notamment pour montrer que le transfert de biens au moyen d'une fiducie peut donner lieu à des avantages non fiscaux importants par rapport au transfert de biens au moyen d'un don pur et simple.

Le premier exemple porte sur le cas d'un particulier qui veut mettre de côté certains de ses biens pour que le revenu de ses biens finance les études de son enfant. Ce particulier a le choix entre plusieurs façons de procéder. Il pourrait simplement donner directement les biens à son enfant, mais il ne sait pas ce que l'enfant pourrait en faire. Vendrait—il les biens? Est—ce lui qui s'occuperait de l'entretien des biens, etc.? En constituant une fiducie, le disposant aurait l'assurance que les biens serviront effectivement aux études, comme il le désire.

The second example deals with a small family business and the individual wants to arrange for the transition of that business to the next generation. One way of doing that would be to just give some of the shares outright to his or her children at that time. The concern with that, again, may be the age of the kids, etc. So, again, through the use of a trust, you can make sure the property is maintained for the benefit of the children's interest.

In summary, trusts have been around for a long time and they have been used for a lot of non-tax purposes.

Let's get on to the taxation of trusts in terms of how trusts are taxed. Basically, trusts are treated like individuals under the Income Tax Act. They are just treated like one other form of individual. The general principle is that trust income is taxed in the hands of the trustee, except to the extent the income is transferred out to the beneficiaries. If it were transferred out, it would be taxed in the hands of the trust beneficiaries.

So the income is taxed. If it's taxed in the hands of the trust, if it's retained there, or if it's paid out to the beneficiaries, it's taxed in the hands of the beneficiaries.

• 1545

Turning to the top of page 3, the trustee is required to file an annual tax return. Where some of the income is retained in the trust and tax is payable by the trust, then of course the assets of the trust are available to pay that tax.

How is income determined for income tax purposes for a trust? Basically it's determined under the same rules, the current income tax rules that apply to other taxpayers, in particular individual taxpayers. For example, interest and dividends are included in computing a trust's income on an annual basis. Taxable capital gains from the disposition of property are also included in computing a trust's income. So in that sense a trust is taxed like an individual. The only difference is that the trust does not get the basic personal credit.

In terms of tax rates, the taxable income of a testamentary trust and certain pre–1972 *inter vivos* trusts is subject to the same graduated income tax rates as individuals. For other *inter vivos* trusts, basically ones created since 1972, the tax rate is the top marginal tax rate in the province for which that trust is resident. For example, if the trust is resident in Ontario and income was retained in the trust, it would be taxed at the top marginal tax rate in Ontario, which is over 50%.

To repeat myself, to the extent the income was actually paid out of the trust, it wouldn't be taxed in the trust; it would be taxed in the hands of the beneficiaries.

So that's the key issue. You have property. It has been set aside in a trust. That trust is treated like a separate taxpayer. It's treated like an individual. To the extent that the trust retains the income, it pays the tax on it. To the extent that the income is paid out to a beneficiary, that beneficiary pays the tax on it at that beneficiary's rate of tax. So that's the general principle in terms of how the trust income is taxed.

[Translation]

Le deuxième exemple porte sur le propriétaire d'une petite entreprise familiale qui veut transférer l'entreprise à la génération suivante. Il pourrait simplement donner certaines des actions directement à ses enfants à ce moment-là. Encore une fois, il peut y avoir un problème à cause de l'âge des enfants, par exemple. En constituant une fiducie, il peut s'assurer que l'entreprise sera gérée de façon à protéger les intérêts de ses enfants.

Pour résumer, les fiducies existent depuis longtemps et l'on s'en sert pour toutes sortes de raisons qui n'ont rien à voir avec l'impôt.

Examinons maintenant l'imposition des fiducies. Essentiellement, les fiducies sont traitées comme des particuliers aux termes de la Loi de l'impôt sur le revenu. Elles sont traitées comme n'importe quel particulier. Le principe général veut que le revenu de la fiducie soit imposé comme revenu du fiduciaire, sauf lorsque ce revenu est payable aux bénéficiaires de la fiducie. À ce moment–là, il est imposé comme revenu des bénéficiaires.

Donc, le revenu de la fiducie est imposé, soit comme revenu de la fiducie si elle est conservée par la fiducie, soit comme revenu des bénéficiaires s'il est payable à ceux—ci.

Si l'on passe maintenant au bas de la page 2, on voit que le fiduciaire est tenu de produire une déclaration annuelle de revenu. Lorsqu'une partie du revenu est conservée par la fiducie et imposée comme revenu de la fiducie, bien entendu, l'impôt est recouvrable des biens administrés par la fiducie.

Comment détermine—t—on le revenu d'une fiducie aux fins de l'impôt sur le revenu? Essentiellement, il est déterminé selon les mêmes règles fiscales qui s'appliquent aux autres contribuables, surtout les particuliers. Par exemple, les intérêts et les dividendes sont inclus dans le calcul du revenu annuel d'une fiducie. Les gains en capital imposables résultant de la disposition de biens sont aussi inclus dans le calcul du revenu d'une fiducie. Le revenu d'une fiducie est donc imposé comme celui d'un particulier. La seule différence, c'est que les fiducies ne profitent pas du crédit personnel de base.

Pour ce qui est des taux d'imposition, le revenu imposable des fiducies testamentaires et de certaines fiducies non testamentaires constituées avant 1972 est assujetti à la même structure de taux d'imposition progressif que celle qui s'applique aux particuliers. Pour les autres fiducies non testamentaires, surtout celles qui ont été constituées après 1972, le taux d'imposition est le taux marginal supérieur dans la province où la fiducie est constituée. Par exemple, si la fiducie est constituée en Ontario et si le revenu est conservé par la fiducie, ce revenu sera imposé au taux d'imposition marginal supérieur pour l'Ontario, soit plus de 50 p. 100.

Je répète que si le revenu est versé aux bénéficiaires, il n'est pas imposé comme revenu de fiducie, mais plutôt comme revenu des bénéficiaires.

Voilà donc l'aspect le plus important des fiducies. Si vous avez un bien et que vous constituiez une fiducie, cette fiducie est considérée comme un contribuable distinct. Elle est traitée comme un particulier. Dans la mesure où les fiducies conservent le revenu, c'est elles qui paient les impôts sur ce revenu. Si le revenu est versé à un bénéficiaire, celui—ci paie l'impôt à son propre taux. Voilà donc le principe général de l'imposition du revenu des fiducies.

Moving to property that's transferred to a trust or property that's transferred from a trust, in a sense, what are the rules there?

Dealing first with property transferred to a trust, basically if property is transferred to a trust by an individual, then any previously unrecognized gains with respect to the transfer property are taxable in the hands of the individual or the transferor at that time. Basically, if I decide to transfer property to a trust for my kids or directly to my kids, in either case I am treated as having disposed of that property at fair market value at that time. It's the same.

In the case of a testamentary trust other than a spousal trust, again there's a deemed realization on the death of the individual; that is, any gain is taxable in the hands of the deceased in the same way as if property were passed on to the children or other persons directly.

In the case of a spousal trust the rules are a bit different. If you transfer property directly to your spouse, that's a roll-over under the Income Tax Act. By that I mean that if I transfer property to my wife, then the transfer is deemed to take place at its cost base. I don't pay any tax on any accrued gain and she takes over that property at its cost base to me. Any subsequent gain is taxed if and when she sells that property. It's a roll-over; there's no recognition of gains on transfer directly between spouses.

Similarly, in the case of a transfer to a spousal trust there is a roll-over as well. Any gain is postponed until such time as the conjoint. Tout gain est reporté jusqu'à ce que les biens soient vendus property is sold or until the spouse dies.

Again, the rules that apply on transfer to a spousal trust are essentially the same as would apply if the property were transferred directly to the spouse. In terms of dealing with transfers to a trust, that's been one of the principles or one of the things that the tax act has tried to match up.

What would happen if you transferred it directly to the children or the spouse or whoever the beneficiaries are and tried to match that? You get basically the same consequences if instead you transferred it directly to a trust for the benefit of those children, the spouse, etc.

What about when property is transferred from a trust to a beneficiary? Now you've got property in trust that is coming out of the trust for the benefit of a beneficiary. When property is so transferred, unrecognized gains at the time of such transfer are not subject to income tax. You might ask why that is the case. You have property in trust that is coming out of that trust for the benefit of the beneficiaries, the children, whatever. Why don't you tax that transaction at that time?

• 1550

Instead, what happens is that gains are recognized in the hands of the beneficiary when the beneficiary disposes of the transfer of property or when that beneficiary dies. The reason for that is trying to match up what would have happened if instead of transferring property to the trust and then having it roll out of the trust to the beneficiary, you had originally transferred it directly to the directement au bénéficiaire. beneficiary.

[Traduction]

Voyons maintenant quelles sont les règles pour les biens transférés à des fiducies ou par des fiducies.

D'abord, dans le cas des biens transférés à des fiducies, si les biens sont transférés par un particulier, tout gain qui n'a pas déjà été déclaré en ce qui concerne les biens transférés est imposable comme revenu du particulier ou de celui qui transfère les biens. Essentiellement, si je décide de transférer des biens à une fiducie au profit de mes enfants ou bien directement à mes enfants, dans les deux cas, on considérera que j'ai vendu ce bien à leur juste valeur marchande à ce moment-là. Les gains seront traités de la même façon.

Dans le cas des fiducies testamentaires autres que les fiducies de conjoint, il y a réalisation réputée au moment du décès, c'est-à-dire que tout gain est imposable comme revenu du particulier décédé de la même façon que si les biens étaient transférés aux enfants ou à d'autres personnes directement.

Dans le cas des fiducies de conjoint, les règles sont un peu différentes. Si vous transférez directement des biens à votre conjoint, il y a roulement aux termes de la Loi de l'impôt sur le revenu. Cela veut dire que si je transfère un bien à ma femme, on considère que les biens ont été transférés à leur prix de revient. Je ne paie aucun impôt sur mes gains et mon conjoint devient propriétaire des biens à mon prix de revient. Tout gain subséquent sera imposé si mon conjoint vend le bien. Il s'agit d'un simple roulement parce que l'on considère qu'il n'y a pas gains sur un transfert direct entre conjoints.

Il y a aussi roulement dans le cas des transferts à une fiducie de ou jusqu'à ce que le conjoint décède.

Encore une fois, les règles qui s'appliquent à un transfert à une fiducie de conjoint sont les mêmes que celles qui s'appliquent si les biens étaient transférés directement au conjoint. C'est l'un des principes que l'on s'est efforcé de respecter dans la Loi de l'impôt pour les transferts à une fiducie.

Qu'arriverait-il si vous transfériez directement le bien à vos enfants ou à votre conjoint ou à d'autres bénéficiaires, quels qu'ils soient? Les conséquences seraient essentiellement les mêmes s'il y avait transfert direct ou s'il y avait constitution d'une fiducie au profit de ces enfants, de ce conjoint ou de ces autre bénéficiaires.

Qu'arrive-t-il maintenant lorsque les biens sont transférés d'une fiducie à un bénéficiaire? Cela veut dire que les biens en fiducie seront réalisés au profit d'un bénéficiaire. À ce momentlà, les gains non déclarés ne sont pas imposés. Vous vous demandez peut-être pourquoi. Des biens sont transférés d'une fiducie à l'avantage des bénéficiaires, qu'il s'agisse des enfants ou de quelqu'un d'autre. Alors, pourquoi ne pas imposer la transaction à ce moment-là?

Ce qui arrive plutôt, c'est que les gains sont déclarés comme revenu du bénéficiaire lorsque ce dernier dispose des biens transférés ou lorsqu'il décède. Il en est ainsi puisqu'on s'efforce d'assimiler le fait de transférer les biens à une fiducie pour ensuite les transférer au bénéficiaire au fait d'avoir dès le départ transféré

Finance

[Text]

So again, if I transfer property directly to a beneficiary—say, If I transfer it to a trust for my children, I'm taxable when I that property comes out of the trust directly to the children, we don't view that as a disposition. The beneficial interest in that the children and now it's directly held by the children, so we don't or die or whatever, that's when we realize the gain.

So in a sense it's trying to mirror what would have happened if we had transferred it directly to the child as opposed to a trust for the child.

We can go over these. I will respond to questions at the end in terms of going over that in more detail. The gist of it is that we try to devise rules similar to what would apply if you gifted property directly, either to a spouse or to somebody who is not a spouse, and that's the way the rules match up.

On the 21-year rule, why we have such a rule and why it is there, to understand why there is a rule you have to step back and say that when an individual dies, tax is generally payable on capital gains that have accrued up to the date of death. Of course, the main exception is when property is transferred to a surviving spouse or to a spousal trust, in which case tax is delayed until the spouse either disposes of the property or she or he dies.

In that type of world the basic rule is that everything comes home to roost when the individual dies. Because trusts can go on and on...there are rules against trusts going on into perpetuity, but they can go on for a very, very long time. One could say that in the absence of any rule you'd perhaps be able to transfer property to a trust and leave it there. Say I transfer property to a trust for my kids and then I die. If I hadn't transferred property to the trust, we would have picked up that gain. The gain that was there when I transferred it to the trust was picked up. If I had held onto it, I would have been taxable on that gain at death. If it was in a trust and in the absence of any rule to ultimately pick up that gain, the property could stay in the trust until the trust actually sold the property. Therefore you could have property reside in a trust and you could get what's called death of the individual.

Because there was concern that trust could be used as a mechanism to defer capital gains for a long time, in 1972 when capital gains were brought in a 21-year rule was introduced. It was a very arbitrary rule at the time. It said that on the 21st anniversary of property held in a trust there will be an evaluation, and capital gains tax will be payable at that time on the property in the trust. It was kind of an arbitrary rule meant to deal with this issue that trust can survive indefinitely.

[Translation]

Ainsi, si je transfère des biens directement à un one of my children—I'd be taxable on that when I transferred at bénéficiaire—disons, l'un de mes enfants—alors je suis imposé fair market value. Then the next time my children would be à la juste valeur marchande des biens au moment du transfert. taxable on it would be when they sold it, disposed of it or died. Mes enfants eux seraient imposés au moment où ils vendraient le bien ou en disposeraient ou à leur décès. Si je transfère les transfer it into the trust at the fair market value at that time. If biens à une fiducie destinée à mes enfants, je suis imposé au moment du transfert, selon la juste valeur marchande. Si les biens en question sont transférés de la fiducie directement aux property really hasn't changed. It was in the trust for the benefit of enfants, nous ne considérons pas qu'il y a eu disposition. En effet, la participation des bénéficiaires n'a pas été modifiée. Les biens recognize it as a gain at that time. But as soon as the children sell it étaient détenus en fiducie à l'avantage des enfants et ils sont désormais détenus par eux, de sorte que nous ne comptabilisons pas un gain à ce moment-là. Par contre, dès que les enfants vendent ces biens ou décèdent, nous considérons que le gain a été réalisé.

> Nous tentons donc de faire comme si les biens avaient été transférés directement à l'enfant au lieu d'être transférés à une fiducie à l'avantage de l'enfant.

> Nous pourrons revenir là-dessus. Je vais m'efforcer de répondre aux questions à la fin de l'exposé en donnant plus de détails. En bref, nous nous efforçons de formuler des règles qui correspondraient à la situation où des biens seraient donnés directement, soit à un conjoint, soit à une personne qui n'est pas un conjoint. Voilà le résultat.

> Pour bien faire comprendre la pertinence de la règle de réalisation de 21 ans, il convient de rappeler que, au décès d'un particulier, les gains en capital accumulés jusqu'à la date du décès sont généralement imposables. La principale exception à la règle, évidemment, a trait au cas du transfert de biens à un conjoint survivant ou à une fiducie de conjoint, auquel cas l'impôt est reporté jusqu'à ce que le conjoint dispose des biens ou décède.

Il s'agit d'un monde où tout se règle finalement au moment du décès. Commes les fiducies peuvent durer très longtemps... certaines règles les empêchent d'exister à perpétuité, mais elles peuvent durer très très longtemps. Si aucune règle n'existait, on pourrait vraisemblablement transférer des biens à une fiducie et les y laisser. Supposons que je transfère des biens à une fiducie dans l'intérêt de mes enfants et que je meure. Si je n'avais pas transféré les biens à une fiducie, le gain aurait été comptabilisé par le fisc. Le gain imputable au moment du transfert à la fiducie a été comptabilisé. Si je ne m'étais pas dessaisi des biens, les gains auraient été taxés au moment du décès. Si les biens étaient confiés à une fiducie et qu'il n'y avait aucune règle visant l'imposition du gain, alors les biens pourraient demeurer dans la fiducie sans imposition des gains jusqu'au moment de leur vente. "'generation-skipping", where you don't get this tax on the ultimate Les biens pourraient rester en fiducie et l'imposition des gains pourrait «sauter une génération», comme on dit, c'est-à-dire qu'aucun impôt ne s'appliquerait au moment du décès du disposant.

> Pour éviter que les fiducies puissent être utilisées comme mécanisme de report à longue échéance des gains en capital, on a prévu l'entrée en vigueur de la règle de réalisation de 21 ans en 1972, au moment de l'introduction de l'impôt sur les gains en capital. Il s'agissait à l'époque d'une règle extrêmement arbitraire. Selon cette règle, à chaque 21e anniversaire d'une fiducie, tout bien doit être évalué et l'impôt doit être payé sur les gains en capital des biens de fiducie. Il s'agissait à l'époque ainsi d'une règle plutôt arbitraire qui visait à contrer la possibilité qu'une fiducie puisse se perpétuer indéfiniment.

The first 21-year anniversary after January 1, 1972, was January 1, 1993. That was the first date that this issue was going to come up cette date que, pour la première fois, la question des évaluations in the sense of evaluations.

• 1555

If you were an adviser to a trust you basically had a couple of options at that time. In the absence of any change in the rules, you had some options as to what you could do.

The first option was to say, if I leave the property in the trust, I am going to have this evaluation and I'll have to pay capital gains. I don't want to pay that, so I'm going to transfer the property out of the trust to the individual. This is the first option that is identified on the bottom of page 4.

What happens then? Well, the property would come out at its cost base and would be acquired by the beneficiaries at the cost base, so there wouldn't be any tax owing at that time. The tax would ultimately be paid when that beneficiary either disposed of the property or died. So that's an option. We could just wind up the trust, not pay any tax, get the property out to the beneficiaries, and let them pay the tax if and when they sell the property.

The second option at the top of page 5 was simply to leave the property in the trust, not do anything, have the 21-year rule apply—which meant that all the property would have been revalued at its fair market value even though the property hadn't been disposed of-and there would have been tax to pay.

One issue with this re-evaluation is that it runs a bit counter to our general principle for capital gains, which is that we normally pick up the capital gain and make it subject to tax when somebody disposes of the property. You dispose of the property, you realize the proceeds, you have the gain and that's when you pay the tax. That's our normal principle for capital gains. This kind of arbitrary evaluation at the 21-year interval, when you don't have the cash to pay the tax, was not a terribly attractive option to certain of these trusts. Therefore they would look at the first option as one way of getting around that cash problem.

There was also a third option open to them. I think the third option shows that the Income Tax Act is an evolving piece of legislation. Other people are always looking at ways to deal with the rules, get around the rules, etc. There was a third option out there when you examined the rules, which was simply to transfer the property from the old trust to a new trust just created. That transfer wouldn't give rise to any disposition, and that new trust would have a new 21-year rule starting. You would kind of freshen up the 21-year period.

That was the third option. It was quite attractive in the sense that you looked at it and said, hey, I could just transfer to a new trust and, subject to the anti-avoidance rule that was brought into being in 1987, which may have meant you couldn't do that—that's always a risk that advisers and taxpayers take, but other than that, taxpayers could have done this; they could have freshened up the 21-year rule.

[Traduction]

Le premier 21e anniversaire tombait le 1er janvier 1993. C'est à allait se poser de façon concrète.

À cette époque, un certain nombre de choix s'offraient à tout conseiller auprès d'une fiducie, dans la mesure où les règles du jeu demeuraient inchangées.

Premièrement, pour éviter l'évaluation et le paiement de l'impôt sur les gains en capital, il avait le choix de transférer les biens de la fiducie au bénéficiare. Il s'agit de la première option, décrite au bas de la page 4.

À ce moment-là, les biens étaient transférés à leur prix de revient et acquis par les bénéficiaires à ce même prix, de sorte qu'aucun impôt ne devrait exigible au moment du transfert. L'impôt serait finalement versé au moment où les bénéficiaires disposeraient des biens ou décéderaient. Voilà donc un choix possible. Il s'agissait tout simplement de liquider la fiducie, de ne verser aucun impôt, de transférer les biens aux bénéficiaires en leur laissant le soin de payer l'impôt au moment de la vente des biens, le cas échéant.

La deuxième possibilité, qui figure en haut de la page 5, consistait à laisser les biens dans la fiducie, à ne rien faire, à laisser s'appliquer la règle de réalisation de 21 ans. Ainsi tous les biens auraient été réévalués à leur juste valeur marchande même s'ils n'avaient pas fait l'objet d'une disposition et il y aurait eu de l'impôt à verser.

Cette règle de réévalution va quelque peu à l'encontre de notre principe général qui vise les gains en capital, à savoir que nous comptabilisons normalement les gains en capital et que nous les assujettissons à l'impôt au moment où les biens font l'objet d'une disposition. Lorsqu'une personne dispose d'un bien, elle réalise le produit et, à ce moment-là, le gain est assujetti à l'impôt. Voilà le principe que nous appliquons normalement en matière de gains en capital. Ainsi, cette évaluation quelque peu arbitraire aux 21 ans, à un moment où l'argent n'est pas nécessairement là pour payer l'impôt, ne constituait pas une possibilité particulièrement attrayante pour certaines fiducies. Par conséquent, la première option représentait une façon de contourner un problème de liquidités.

Il existait également une troisième possibilité. Et on peut constater à cet égard que la Loi de l'impôt sur le revenu est en évolution constante. Certaines personnes sont toujours à l'affût de nouvelles façons de composer avec les règles ou de les contourner. Pour ceux qui avaient étudié les règles avec soin, il y avait comme troisième possibilité celle de transférer tout simplement les biens d'une ancienne fiducie à une fiducie nouvellement créée. Le transfert ne donnerait lieu à aucune disposition et la nouvelle fiducie serait assujettie à une nouvelle règle de réalisation de 21 ans. Il s'agirait en quelque sorte de relancer la période de 21

Cette troisième option était fort attrayante puisque le simple fait de transférer les biens à une nouvelle fiducie-étant entendu que la disposition anti-évitement introduite en 1987 ne serait pas invoquée-un risque que certains conseillers fiscaux et contribuables étaient sans doute disposés à courir-suffirait pour renouveler l'échéance de la règle de réalisation de 21 ans.

The department was faced with what to do with this particular rule. First off, the department didn't like the third option because it effectively meant that...and on the assumption that the anti-avoidance rule didn't stop that; I don't want to comment as to whether the anti-avoidance rule would or would not stop that. If the anti-avoidance rule didn't stop it, then we would have a situation where taxpayers could totally ignore the fact that there was a mechanism in place to try to make sure that people couldn't generation—skip with these trusts. So it was an option that the department didn't like, and rather than rely just on the anti-avoidance rule as a possible way of dealing with it, we basically repealed that particular option. We changed the law to make sure the option was not available.

The department then had to ask, well, what are we trying to get at here? We're basically trying to prevent generation-skipping. Again, we're always trying to match up what would have happened if, instead of using a trust, the property had been transferred directly—say, to the children. If the property had been transferred directly to the children, we would have gotten tax when the children either sold the property or died. But there was a mechanism there. If it was transferred directly to the children, there is a mechanism where they can't transfer it on to their children without paying tax. Right? That's what we mean about trying to prevent that type of generation—skipping where you don't ever get the tax.

• 1600

So in terms of a basis we said that if you had transferred property directly to the children, we would have gotten tax when those children either sold the property or they died. Now you have a situation where property is in a trust. What is a practical or pragmatic response to try to deal with this issue to make sure that people can't pass on to their kids without the payment of tax?

I guess we could have left the 21-year rule just as it was, which would have said every 21 years there's this arbitrary evaluation and they have to pay the tax whether they got the cash or not and whether they've sold it or not. Our sense was that this would just force a lot of these trusts to wind up, to pass out the assets to the beneficiaries, in which case we wouldn't have gotten any tax. I query whether that was the right approach, given that trusts are not a tax vehicle; they are used for non-tax purposes in terms of controlling assets for legitimate purposes, as we discussed earlier. Then having an arbitrary evaluation, for example, isn't what would have happened if the property had been held directly by the children. Again, we would have only taxed it if the property had been sold or if the children had died.

Basically, what we said is that we have this rule that would kick in in terms of the evaluation, but we would allow trusts to elect to delay that until the last family member of the first generation died. What does that mean? It means that if I put property into a trust for my kids, and say it is also for my kids' kids, then when I transfer property in, I would be taxed on the gain and any appreciation at that time. It is the same as it would have been if I had transferred directly to the kids.

[Translation]

Le ministère devait évidemment décider de la chose à faire relativement à cette question. D'une part, la troisième option ne plaisait pas au ministère puisque, à toutes fins utiles, elle signifiait effectivement—en supposant que la disposition antiévitement ne pouvait être invoquée, ce sur quoi je ne me prononcerai pas—que les contribuables pouvaient faire tout à fait abstraction du fait qu'un mécanisme avait été prévu pour éviter que les gains de fiducie sautent une génération. La possibilité ne souriait donc pas du tout au ministère. Ainsi, au lieu de s'en remettre tout simplement à la disposition anti-évitement pour régler le problème, le ministère a tout simplement annulé la troisième possibilité. Nous avons fait modifier la Loi pour faire en sorte que cette possibilité n'existe plus.

Les responsables du ministère se sont alors demandés ce qu'ils cherchaient au juste. Essentiellement, ils voulaient éviter que les gains ne sautent une génération. Encore ici, nous nous efforçons toujours d'appliquer les mêmes règles que que dans la situation où, au lieu d'être confiés à une fiducie, les biens auraient été transférés directement—mettons aux enfants. Si les biens avaient été transférés directement aux enfants, nous aurions reçu de l'impôt au moment où les enfants auraient vendu les biens ou au moment de leur décès. Mais un mécanisme était en place. En cas de transfert direct aux enfants, ces derniers ne peuvent effectuer un transfert à leurs enfants sans verser d'impôt. Exact? Voilà ce que nous voulons dire lorsque nous parlons d'empêcher que le versement de l'impôt exigible ne soit reporté d'une génération à l'autre.

Ainsi, nous avons retenu comme situation de référence, que si les biens avaient été transférés directement aux enfants, l'impôt aurait été perçu au moment où ces enfants auraient vendu les biens ou à leur décès. Prenons maintenant le cas de biens en fiducie. Comment donc trouver un moyen pratique de faire en sorte que personne ne puisse transférer des biens à ses enfants sans que l'impôt ne soit versé?

Nous aurions pu, je suppose, maintenir la règle de réalisation de 21 ans. Ainsi, à tous les 21 ans, les bénéficiaires auraient été obligés, qu'ils aient vendu ou non les biens et sans égard à leur situation financière, de verser l'impôt. À notre avis, cela aurait tout simplement précipité la liquidation d'un grand nombre de fiducies. Les avoirs auraient alors été transmis aux bénéficiaires et nous n'aurions rien reçu en impôt. Je ne sais pas si on a bien fait, étant donné qu'une fiducie n'est pas créée pour des raisons d'ordre fiscal mais bien pour assurer la gestion de certains avoirs à des fins légitimes, comme nous l'avons vu précédemment. Si les biens avaient été détenus directement par les enfants, ils n'auraient certainement pas fait l'objet d'une évaluation arbitraire. L'impôt ne se serait appliqué que s'ils avaient été vendus ou si les enfants étaient morts.

Essentiellement, nous avons proposé le maintien de l'évaluation tout en permettant aux fiducies de choisir de la reporter au moment du décès du dernier membre de la famille de la première génération. Qu'est—ce que cela veut dire au juste? Cela veut dire que toute personne qui transfère des biens en fiducie pour ses enfants, ou également pour les enfants de ses enfants, doit verser de l'impôt selon les gains réalisés au moment du transfert. Ainsi, la situation est la même que si le transfert avait été fait directement aux enfants.

Now the property is in the trust and one of my kids dies, nothing happens. But when my last kid dies, say I have three s'applique au moment du décès du dernier enfant. Les biens de kids—I do have three kids; it's always good to deal with real life examples—when the last one dies—I wish I had enough assets to put in a trust—then this rule would kick in to value the property in the trust and we would get the capital gains tax at that time. It prevents it from going on to the grandchildren and the property residing in the trust forever and ever.

In summary, the changes that were made to the 21-year rule as passed in 1993 under Bill C-92 did two things. It closed down the third option, which is noted on the top of page 5 and which the department viewed as an avoidance technique and an abuse and something that we should close down. Then in terms of trying to deal with what is the right balance in terms of an approach to deal with the evaluation of property in a trust to prevent generation-skipping, we tried to strike a compromise between the forced liquidation of the trust, which would have been option 1 on the bottom of page 4, and paying all the tax now, which would have been the second option on the top of page 5, even though the trust didn't have the cash, with a rule that kicks in when the last beneficiary of the first generation dies. So that was the basis of trying to come up with a pragmatic response to this particular problem.

That's most of what I wanted to say. I think in terms of approaching this, lots of people talked about family trusts, that things should be done with family trusts, and I think the purpose of this paper was to provide a bit of background and overview as you hold your hearings. I think it is fair to say that the department is certainly open to ideas in terms of better dealing with trusts, but it is important in that context for us to ultimately deal with concrete proposals, something we can actually think about to make sure that would work.

Again, trying to always deal with it in the context, or at least this is the context we have been dealing with it in, is to determine what would have happened to the property if it had been transferred directly to the beneficiaries as opposed to being transferred to a trust for the benefit of the beneficiaries. We always try to marry up or have some balance between those two particular situations. But clearly, if there are ways to improve the taxation of trusts, and, quite frankly, you can say that about any section of the Income Tax Act, we are interested to hear them.

• 1605

As I said before, the Income Tax Act is an evolving piece of legislation. It's one of the pieces of legislation where there's probably been more change than in any other act. Given the ability of taxpayers and their advisers and the work we have to do, one would anticipate there will continue to be a number of changes to that piece of legislation.

But clearly, we are open to any ways coming up as a result of these hearings that could lead to an improvement in the taxation of trusts.

So Mr. Chairman, that's it for an overview. I am sure I haven't been as clear as I could have been, but it's not an easy area.

[Traduction]

Dans le cas de biens en fiducie, la règle de réalisation la fiducie sont alors évalués et les gains en capital sont imposables. La règle empêche le transfert sans impôt des gains aux petits-enfants.

En résumé donc, les changements apportés à la règle de réalisation de 21 ans avec l'adoption en 1993 du projet de loi C-92 ont eu deux effets. Ils ont supprimé cette troisième possibilité, décrite en haut de la page 5, laquelles, selon le ministère, constituait un moyen d'évitement et un abus à contrecarrer. Pour ce qui est de tenter d'atteindre un équilibre judicieux en matière d'évaluation des biens détenus en fiducie pour éviter que l'impôt ne saute une génération, nous nous sommes efforcés d'en arriver à un compromis raisonnable entre la liquidation forcée de la fiducie, soit l'option 1 au bas de la page 4, et le fait d'être obligé de verser de l'impôt immédiatement, soit La deuxième option décrite à la page 5 et ce indépendamment de la capacité de payer de la fiducie, en formulant une règle qui n'entre en application qu'au moment du décès du dernier bénéficiaire de la première génération. Voilà comment nous nous sommes efforcés de trouver une solution pragmatique à ce problème particulier.

C'est à peu près tout ce que je voulais dire. Il est beaucoup question des fiducies familiales à l'heure actuelle et diverses propositions ont été faites à cet égard. Dans la mesure où le document pourra vous fournir des renseignements de base et un aperçu général utile au cours de vos audiences, il aura atteint l'objectif de ses auteurs. Le ministère est certainement disposé à étudier toute idée constructive concernant les fiducies. Cependant, il est important d'aboutir à des propositions concrètes dont nous pourrons évaluer la faisabilité.

Encore ici, pour mettre les choses en perspective, il importe de déterminer ce qui se serait passé si des biens avaient été transférés directement aux bénéficiaires, par opposition à ce qui se serait passé s'ils avaient été transférés à une fiducie dans l'intérêt des bénéficiaires. Nous nous efforçons toujours de concilier ces deux situations ou tout au moins d'obtenir un certain équilibre. Evidemment, s'il existe des moyens d'améliorer les règles de fiscalité qui s'appliquent aux fiducies, et je suppose qu'on pourrait en faire autant pour n'importe quel article de la Loi de l'impôt sur le revenu, nous sommes tout à fait disposés à les connaître.

Comme je l'ai déjà dit, la Loi de l'impôt sur le revenu est en constante évolution. Cette loi est sans doute changée plus souvent que tout autre projet de loi. On peut s'attendre à ce que ce projet de loi soit changé encore plusieurs fois, vu l'habileté des contribuables et de leurs conseillers ainsi que le travail que nous devons à faire.

Nous sommes quand même ouverts à toute suggestion sur les mesures à prendre pour améliorer le régime d'imposition des fiducies.

C'est ainsi que se termine nom exposé, monsieur le président. Je n'ai peut-être pas été aussi clair que je l'aurais voulu, mais c'est un domaine plutôt complexe.

The Chairman: No, thank you, Mr. Dancey, it was a very clear presentation on a very complicated subject; complicated by the fact that not every member of Parliament deals with the taxation of trusts in his or her daily constituency.

Mr. Discepola (Vaudreuil): One or two ridings, I think.

Le président: Nous ne sommes pas tous de Rosedale.

Nous allons commencer par M. Loubier qui a déjà, dans le passé, beaucoup parlé des fiducies familiales.

M. Loubier: Oui, j'aime parler de cela. Cependant, pour l'instant, je vais céder à parole à mon collègue, Paul Crête, qui va commencer avec les questions et, à la fin. . .

Le président: Ce qu'on appelle un designated hitter?

M. Loubier: Effectivement.

Le président: Monsieur Crête.

M. Crête: Je suis également bon pour jouer au champ, non seulement comme frappeur désigné.

Il me fait plaisir de m'adresser pour la première fois aux membres du Comité sur le dossier des fiducies familiales. J'ai l'impression qu'on aura une oreille attentive car je lisais un article de 1991, dans lequel on disait: «Abri fiscal, libéraux et néo—démocrates se font jouer un tour».

Si on se souvient bien, la dernière fois qu'il y a eu une réforme de la loi, c'était dans le cadre d'une loi omnibus où on a passé plusieurs choses qui ne faisaient pas plus l'affaire du Parti libéral que du Parti néo-démocrate. Nous aurons peut-être maintenant l'occasion de réviser cette loi et de la corriger correctement en bout de ligne. D'autant plus que je trouve intéressant que le ministre ait dit, dans la réponse aux consultations prébudgétaires, que certains participants aux conférences ont exprimé leur opposition au régime fiscal, plus précisément la règle des 21 ans et le Comité permanent des finances sera chargé de réexaminer, notamment en consultant le public, les règles applicables à l'imposition de ces fiducies. Et cela, «notamment en consultant le public», m'apparaît très important dans le dossier présent, parce que là-dedans, comme dans toute autre règle fiscale, si ce n'est pas clair, tout de suite les gens commencent à dire des choses qui peuvent être justifiées ou qui peuvent ne pas l'être. En 1991, lors de la revue, on disait dans un article:

Taxpayers should be told how much revenue is at stake and who will benefit most by allowing trusts to defer capital gains taxes for many years beyond the 21 already allowed.

Donc, on est devant un dossier qui, dans l'opinion publique, que ce soit fondé ou pas, laisse place à beaucoup d'interprétations et c'est le genre d'exemple où les gens peuvent dire que les riches ne paient pas la part d'impôt qu'ils auraient à payer. Que ce soit fondé ou pas, en tout cas, on est devant cet exposé—là et actuellement nous ne pouvons pas dire si c'est vrai ou non. Cela est le premier constat que l'on fait et je trouve intéressant que le Comité se penche là—dessus, d'autant plus qu'au Bloc québécois, on a travaillé dans ce sens—là pour que cela se fasse.

Personnellement, j'aborde ce dossier comme quelqu'un qui paie des impôts depuis 20 ans, de toutes sortes de façons, et qui trouve important aussi que. . .

[Translation]

Le président: Non, merci, monsieur Dancey, vous avez présenté un exposé très clair sur un sujet très complexe; il est d'autant plus complexe que les députés ne traitent pas de la question de l'imposition des fiducies tous les jours dans leurs circonscriptions.

M. Discepola (Vaudreuil): On en discute peut-être dans une ou deux circonscriptions.

The Chairman: We do not all come from Rosedale.

We will start with Mr. Loubier who has already dealt with family trusts a great deal.

Mr. Loubier: Yes, I like talking about it. However, for the time being, I will give the floor to my colleague, Paul Crête, who will start the questioning and, at the end. . .

The Chairman: He is what you would call frappeur désigné?

Mr. Loubier: That's right.

The Chairman: Mr. Crête.

Mr. Crête: I am also a good outfielder, not just a designated hitter.

I am pleased to have this first opportunity to speak with members of this Committee about family trusts. I have a feeling a lot of attention will be paid to this matter, because I read an article from 1991 entitled: "Tax Shelter, Liberals and New Democrats are Baffled".

You may recall that the last time this act was changed, it was as part of an omnibus bill that contained many clauses the Liberal Party and New Democrats did not agree with. Perhaps we will now have the opportunity to amend this act and finally make the necessary corrections. This is all the more likely since in response to prebudget consultations, the minister said that some participants had said they objected to the tax system, especially the 21–year rule, and that the Standing Committee on Finance would review the rules for taxing trusts, and that the review would include public consultation. That is very important in this case, since whenever a tax rule is not crystal clear, people immediately start saying things that can be justified or not. In 1991, during the review, an article appeared which said:

Les contribuables devraient savoir combien d'argent est en jeu et qui tirera le plus parti d'une prolongation de la période de non-paiement d'impôt sur les gains en capital déjà fixée à 21 ans.

So regardless of whether this is viewed as fair or not, the matter is open to a great deal of interpretation and this is the type of example where people can say that the rich are not paying their share of income tax. Whether it is justified or not is not the point; the point is we are in a situation where we cannot say whether it is or not. That is the first observation people make and I find it interesting that the Committee is looking at that, especially since the Bloc Québécois pushed for some clarification.

I am expressing my views as someone who has been paying income tax for 20 years, in every way, shape and form, and who also thinks it is important to. . .

Une voix: Même la TPS?

M. Crête: Toute la TPS, comme tout ce qu'il y a à payer! J'ai toujours trouvé que payer des taxes, c'était correct en autant qu'on ait des services en conséquence. En même temps, je pense qu'on a une responsabilité sérieuse en termes d'équité fiscale et le gouvernement, et tous les parlementaires, doivent avoir cette préoccupation. Dans ce sens—là, cela m'apparaît un peu un dossier symbole pour évaluer l'équité et l'efficacité du régime fiscal.

Dans un, deux ou trois ans, lorsqu'on évaluera ce que le gouvernement actuel aura fait par rapport à la question de l'équité fiscale, je pense que le dossier des fiducies familiales important pour vérifier cela.

• 1610

Dans l'étude préliminaire que j'ai fait de tout cela, et c'est très compliqué, j'ai vu qu'on était vraiment devant un système imprécis. Même dans le document qui nous vient du ministère des Finances, dans l'annexe statistique sur les fiducies, à la fin du premier paragraphe, on nous dit:

Nous ne savons pas combien de ces 17 000 fiducies ont choisi de reporter l'application de la règle de réalisation des 21 ans.

Donc, on est devant une ignorance que je pourrais qualifier d'assez crasse quand un ministère comme le ministère des Finances ne peut pas avoir une information de ce type. Je ne dis pas que c'est parce qu'ils ne l'ont pas trouvée dans leur banque. C'est peut-être une question juridique qui amène cela. Cependant, cela m'apparaît inacceptable pour évaluer le système lui-même.

Ensuite, dans le deuxième paragraphe, le ministère des Finances dit:

Revenu Canada ne dispose pas de renseignements en ce qui concerne les gains en capital non réalisés accumulés sur des avoirs

Donc, il est très difficile d'évaluer l'impact des fiducies familiales si on n'est pas capable d'avoir des chiffres exacts. L'action du Bloc sera double à cet égard: s'organiser pour qu'on aie les chiffres les plus précis possibles et, ensuite, en arriver à faire des recommandations plus précises.

Le président: Vous pouvez commencer à demander ces chiffres maintenant si vous le voulez.

M. Crête: D'accord. On va commencer par cela. À combien s'élève la valeur des actifs actuellement gérés par l'entremise des fiducies familiales?

Mr. Dancey: As indicated in the annex... Basically, you can go back to the introductory comments I made. Trusts are taxed as individuals. The information we require from a trust is basically the same type of information we require from the people around this table when they file their annual tax return.

As you all know, when you file your annual tax return, we tax income, so we ask you to disclose your income, which is what've you made, less whatever the qualifying expenses are, and then to compute the tax thereon. We don't ask the people around this table, for example, to supply us with an annual balance sheet as to what assets they hold, or alternatively as to what the accrued gains are on that balance sheet.

[Traduction]

An hon. member: Even the GST?

Mr. Crête: Even the GST, like everything else that has to be paid! I have always felt it was right to pay taxes if we got appropriate service in return. At the same time, I think we have a great responsibility to ensure tax fairness and that the government, as well as all the parliamentarians, should be concerned about that. I therefore think this is a perfect example for assessing the fairness and effectiveness of our tax system.

In a year or two, when the current government is judged on how much progress it made towards tax fairness, I think family trusts will be used as a prime example.

A cursory review of this shows this is a very complex and uncharted area. Even the paper prepared by the Department of Finance, in the statistical schedule on trusts, says this at the end of the first paragraph:

We do not know how many of these 17,000 trusts made an election to defer the 21-year rule.

This means we really are in the dark when even the Finance Department cannot get a handle on this. I am not saying this is because they couldn't find the information in their data base. Maybe this is because of a legal concern. Still, I find this unacceptable if you want to review the system.

Then, in the second paragraph, the Department of Finance says:

Likewise, Revenue Canada does not have any information with respect to unrealized capital gains accrued on assets.

This makes it very hard to assess the impact of family trusts if you cannot get accurate figures. The thrust of the Bloc on this issue will be twofold: make arrangements to get the most accurate figures possible and then develop more specific recommendations.

The Chairman: You may start asking for those figures now if you wish.

Mr. Crête: Very well. Let's start with this. What is the value of assets now held by family trusts?

M. Dancey: Comme il l'est dit dans l'annexe... Rappelez-vous ce que j'ai dit au début. Les fiducies sont imposées comme des particuliers. L'information que nous demandons d'une fiducie est la même que celle exigée de ceux qui sont autour de cette table lorsqu'ils remplissent leur déclaration de revenu.

Comme vous le savez, il s'agit d'une déclaration de revenu. C'est donc ce que nous vous demandons de révéler en y soustrayant les dépenses admissibles de façon à calculer l'impôt. Par exemple, nous ne demandons pas aux personnes qui sont ici de fournir la liste de leurs éléments d'actif, ni les gains accumulés sur cet actif.

That's not the type of information we require of individuals, require from them, they do have to supply a financial statement, but that financial statement would of course be done based on generally accepted accounting principles, which would not reflect any accrued gains. Often it's just the historical cost principle that is used in putting those statements together.

The type of information you're asking for. . .the reason it's not available is that it has not been asked for in the past, in the sense that the decision's been made that to ask individual taxpayers to supply individual balance sheets and to report on an annual basis what the accrued gains are on those balance sheets has not been asked for in the past. That's why that informaton is not available.

On the other point about the number of elections, realize that January 1993 was the date that was 21 years, so in terms of knowing whether these elections have been made, it just takes time in terms of the data coming in for Revenue Canada to assemble that data and deal with it. There are always time delays in dealing with data in terms of tax returns and filings.

M. Crête: Si je comprends bien, cela n'a pas été évalué. S'il y avait une volonté de le faire, il y aurait sûrement possibilité de le faire. J'aimerais savoir si le montant peut être évalué et si on a un estimation quelque part.

J'ai ici le résultat d'un sondage de The Canadian Association of Family Enterprise fait par la firme Ernst & Young. Cinq cents membres ont été appelés à répondre, et il y sondage. Pouvez-vous nous suggérer une façon d'aller chercher les get the figures? chiffres?

Mr. Dancey: I haven't seen the survey. I would like to see it to understand the methodology they used and to be able to respond to it. This is the first I have heard of that particular survey.

When you want to think about the cost, if any, of the changes that were made to the 21-year rule — Of course, in the absence of closing down that third option, which was noted on page 5, there wouldn't have been any money generated from the 21-year rule.

Any time you're thinking of a tax change, you have to think about what the behavioural response is by taking certain courses of action. The thought was that the first option identified on the bottom of page 4 certainly would have been available to any trust faced with any particular cash cost as a result of the application of the 21-year rule. Therefore there wouldn't be any revenue generated at all if in fact the property had been transferred out of the trust directly into the hands of the beneficiaries, which was the first première option, qui existe toujours d'ailleurs. option there and which is still there.

In the views of the department, in the sense of trying to assess what is a reasonable basis for this rule versus any alternative rule, we're raisonnable par rapport à d'autres, il a comparé ses effets à ce qui always trying to match up what would have happened if instead of serait arrivé si, au lieu de passer par une fiducie, l'avoir avait été using a trust, the property had been transferred directly to the transféré directement aux bénéficiaires, beneficiary.

[Translation]

Nous ne demandons pas cette information aux particuliers because we tax based on income. As I said, that's how we parce que l'impôt est calculé sur le revenu. Comme je l'ai dit, handle trusts. Even with corporations, the information we on fait la même chose pour les fiducies. Même dans le cas des sociétés, s'il est vrai qu'elles doivent présenter un état financier, celui-ci est établi en fonction de principes comptables généralement reconnus qui ne font pas état des gains accumulés. Souvent, pour les établir, on se sert du principe du coût d'origine.

> La raison pour laquelle nous n'avons pas l'information que vous voulez, c'est que nous ne l'avons jamais demandée. Jamais par le passé les particuliers n'ont eu à joindre une liste des éléments d'actif accompagnée des gains accumulés annuellement. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas cette information.

> Quant au nombre de fiducies qui ont choisi de reporter l'application de la règle de réalisation, il faut savoir que le 1^{er} janvier 1993 marquait justement le 21e anniversaire. Il est donc bien difficile de savoir combien il y en a eu. Il faut attendre que les données entrent pour que Revenu Canada puisse les compiler. Il y a toujours un intervalle entre la production des déclarations et la compilation des données.

> Mr. Crête: If I understand you well, it has not been estimated. If there was a will to do so, I'm sure it could be done. I would like to know if the amount can be evaluated and if there is such an evaluation somewhere.

I have here the results of a survey by the Canadian Association of Family Enterprise conducted by the firm Ernst & Young. Five hundred members were surveyed and 120 en a 120 qui ont répondu à ce questionnaire. On nous dit que completed the questionaire. This shows that deferred revenue les recettes différées durant 21 ans pourraient être, en moyenne, de over the course of 21 years could on average be estimated at \$10 l'ordre de 10 millions de dollars multipliés par le nombre de fiducies million multiplied by the number of active family trusts. These familiales actives. Ils ont fait de telles estimations à partir d'un estimates are derived from a survey. Can you suggest for us a way to

M. Dancey: Je n'ai pas vu cette enquête. J'aimerais savoir quelle méthode a été utilisée pour pouvoir la commenter. C'est la première fois que j'en entends parler.

Lorsqu'il est question du coût, s'il en est, des changements apportés à la règle de réalisation de 21 ans. . . Évidemment, si l'on n'avait pas supprimé la troisième option, qui se trouve à la page 5, la règle de réalisation de 21 ans n'aurait produit aucune recette.

Quand on envisage un changement de nature fiscale, il faut envisager en quoi il modifiera les comportements. On s'est dit que la première option, qui se trouve à la page 4, était une possibilité pour la fiducie qui aurait eu à subir un coût au comptant par suite de l'application de cette règle. C'est donc dire qu'il n'y aurait eu aucune recette si l'avoir avait été retiré de la fiducie et cédé directement aux bénéficiaires, ce qui constituait la

Quand le ministère a essayé de voir en quoi cette règle était

I can look at the methodology used in the Ernst & Young study. I don't know whether that's scientifically accurate or not. The problem with doing simple mathematics and extrapolations is whether you or they have properly taken account of the behavioural response that would have been there.

Our view in the past has been that we don't at all think substantial sums of money were forgone through the changes to the 21-year rule.

Crête: Convenez-vous avec moi qu'on effectivement se poser des questions sur la présentation du sondage? Cependant, ne devrait-on pas avoir des chiffres précis et ne croyez-vous pas qu'on devrait chercher à trouver un mécanisme modèle qui nous permette d'obtenir les données? On peut se poser des questions à savoir si le sondage est valable, s'il ne l'est pas et quel effet il aurait. Pour qu'on puisse évaluer le modèle, il faut qu'il existe, il faut qu'on ait les chiffres.

Cela ne vous paraîtrait-il pas pertinent que le ministère ait le mandat de trouver des façons d'avoir le modèle le plus précis possible dans les meilleurs délais possibles, quitte à ce qu'on puisse jouer sur une année d'imposition, mais que l'année suivante on sache comment s'y prendre?

Mr. Dancey: I guess I'll repeat myself as to whether or not it's a valid survey. I don't know until I've seen it and looked at the methodology.

As to whether it would be appropriate to gather this type of information, perhaps that's an issue for this committee to think about, whether this committee feels it is appropriate for every individual to be required to disclose an annual balance sheet along with the accrued gains on any of their assets on an annual basis. That is a significant step in terms of the information requirements and the administrative requirements that would be imposed not only on Revenue Canada but the compliance burden on individual taxpayers. In fact, those requirements would be more burdensome than those on corporations today.

The Chairman: Mr. Grubel.

Mr. Grubel: Mr. Dancey, thank you for your excellent presentation. I would like to make sure I understand it and maybe help some other people in trying to do so.

The issue really is horizontal equity, as economists call it namely, that people who have the same income and are in the same circumstances, the same wealth, pay the same taxes. The way in which trusts avoid this is that in effect if you did not establish a trust, your capital gains were taxable upon the death of the person who passed on the trust. Under the trust regulations we have now, they will not become due until a few years later, depending. It used to be 21 years as a maximum. Now it is upon the death of the dernier enfant. Ai-je bien compris? last child. Am I correct, something like this?

Am I correct? Is it something like this?

So there is perfect horizontal equity then, for all those people who are so terribly concerned that there are inequities in this world. The way would be to say that a trust can be maintained as before, but if the person who passes the money on to an heir-or to a spouse possibly, but let's leave out the spouse—the family trust pays a tax right when that person dies, even though that person has lost control over it altogether.

[Traduction]

Je peux bien étudier la méthodologie de l'enquête Ernst & Young. J'ignore si elle repose sur des principes scientifiques. L'ennui, lorsqu'on fait des calculs et des extrapolations, c'est qu'il faut tenir compte des changements de comportement.

Nous ne pensons pas que des sommes importantes ont été perdues par suite des changements apportés à la règle de réalisation de 21

Mr. Crête: Do you agree that the survey raises a number of questions? Shouldn't we have accurate figures and develop a procedure to get the data? Questions can be raised as to whether the survey is valid or not and what response it might entail. However, to assess the system, there has to be one with supporting data.

Shouldn't the department be mandated to find ways to develop the most accurate model possible as early as possible? Maybe we could tinker with one tax year but the following year, at least we would know how to deal with it.

M. Dancey: Sur la question de savoir si le sondage est valable, il faudra que je me répète. Je ne pourrai pas le savoir tant que je n'aurai pas pris connaissance de la méthodologie.

Quant à savoir s'il serait bon de rassembler cette information, il s'agit peut-être d'une question sur laquelle le comité pourrait se pencher. Le comité estime-t-il que tous les particuliers devraient produire une liste de leurs éléments d'actif accompagnée des gains accumulés chaque année? C'est demander beaucoup plus aux contribuables et à Revenu Canada, sur le plan administratif. Ce serait d'ailleurs demander davantage qu'aux entreprises.

Le président: Monsieur Grubel.

M. Grubel: Monsieur Dancey, vous avez fait un excellent exposé. Je veux être certain de bien comprendre, ce qui va peut-être aussi aider d'autres personnes.

Pour reprendre le vocabulaire des économistes, il s'agit d'une question d'équité horizontale: à revenu égal impôt égal. Cette règle est contournée dans le cas des fiducies. En effet, en l'absence de fiducies, les gains en capital sont imposés au moment du décès du propriétaire de l'avoir. Avec une fiducie, l'impôt n'est exigible que quelques années plus tard. Auparavant, le maximum était de 21 ans. Aujourd'hui, c'est au moment du décès du

1640

C'est bien ça? J'ai bien compris?

Il y a donc équité horizontale parfaite. Je dis cela pour tous ceux qui s'inquiètent tellement des inégalités dans le monde. On pourrait dire que la fiducie peut être conservée telle quelle, mais si la personne qui lègue son avoir à un héritier—ou peut-être au conjoint mais n'en parlons pas pour le moment-la fiducie familiale doit acquitter l'impôt au moment du décès, même si la personne n'a plus son mot à dire en la matière.

Text

Do you think that would meet the criteria of perfect horizontal

Mr. Dancey: Two things, one on horizontal equity, just to give you one comment on why it's not perfect. I'm going to digress for a second and then come back to your point-not that I need time to think about your point, but it's always helpful to think about the point.

Mr. Grubel: You can talk and think at the same time.

Mr. Dancey: Well, I can't walk and talk at the same time. Let's see if I can talk and think.

While you're on the topic of horizontal equity, I'll point out one other particular issue as well, again trying to compare what would happen if you gave the property directly to the kids as opposed to the trust.

If the property is directly in the hands of the kids, then income that's earned in the hands of the kids during that timeframe is taxed at the tax rate of the kids. While it's in the trust, if it's retained in the trust, it's taxed at the top marginal rate, which one could say is harmful for trusts. Of course if it's allocated out of the trust and taxed in the kids' hands, then it is the same as if it had been held in the kids' hands directly.

The question you have raised on the horizontal equity issue is that the capital gains rules try to prevent generation-skipping by having the taxation on death. We also have the rule that prevents you from, other than transfers to a spouse, transferring property to a child directly or through a trust, and the accrued gain at that time is taxed. So if I'm sitting here today and I transfer property to my children or to a trust for the benefit of my children, any gain at that point in time is taxed. So we're clear on that. That's taxed right now. So now we're talking only about the future appreciation while it's in the hands of the trust. If it had been transferred directly to the children, then they would have been taxed either when they disposed of it or it to a spouse.

When it's in the hands of a trust, you're right: we go to the death of the last beneficiary in an attempt to deal with the generation-skipping in a pragmatic way to try to have a practical time point to have this rule apply.

I think what you're asking is what would happen if the rule applied on some portion of the assets, I guess, as each of the kids of the first generation dies. Say I have three kids. I transfer property to a trust. I realized the gain at that point. One of my kids dies, and the question is what part of the trust I should revalue. If they already have property transferred out to them, then I shouldn't in their particular interest in the trust.

Mr. Grubel: I'm just trying to have you tell me, without getting into those details, under what condition. Do you have a model that gives us the opportunity for wealth holders to pass on their assets to the next generation while retaining the non-

[Translation]

Est-ce que cela ne répond pas aux principes de l'équité horizontale?

M. Dancey: Je voudrais dire deux choses à propos de l'équité horizontale pour montrer en quoi ce n'est pas parfait. Je veux faire une digression et puis je vais revenir à votre argument. Ce n'est pas qu'il me faut du temps pour réfléchir à votre argument, mais il est toujours bon d'y réfléchir.

M. Grubel: Vous pouvez parler et penser en même temps.

M. Dancey: Eh bien, je n'arrive pas à marcher et à parler en même temps. Voyons si j'arrive à parler et à penser en même temps.

Comme il est question d'équité horizontale, j'aimerais aussi parler d'autre chose. Voyons ce qui arrive si les biens sont légués directement aux enfants plutôt que par l'intermédiaire d'une fiducie.

Dans ce cas, le revenu gagné pendant que l'avoir est en la possession des enfants est imposé à leur taux d'imposition. Si l'avoir est dans une fiducie, le taux d'impôt est le taux marginal supérieur, ce qui, diront certains, est mauvais pour la fiducie. Évidemment, s'il y a distribution de l'avoir de la fiducie et si les gains sont imposés au nom des enfants, cela revient au même que si l'avoir avait été cédé directement aux enfants.

La question, lorsqu'il s'agit d'équité horizontale, c'est que les règles sur les gains en capital ont pour but d'empêcher de sauter une génération en s'assurant que l'impôt est acquitté au décès. Il y a aussi une règle qui vous empêche—sauf dans le cas du transfert au conjoint-de transférer l'avoir directement à un enfant ou par l'intermédiaire d'une fiducie puisqu'à ce momentlà les gains accumulés sont imposés. C'est donc dire que si aujourd'hui je cède mes biens à mes enfants ou à une fiducie au profit de mes enfants, tout gain en capital est imposé. Que ce soit bien clair. L'impôt s'applique tout de suite. Il ne reste plus donc que la question de la plus-value future, pendant que l'avoir est en fiducie. S'il avait été transféré directement aux on what was held by them at death, unless of course they transferred enfants, ils auraient eu à payer l'impôt soit au moment de la disposition de l'avoir, soit à leur décès, à moins évidemment qu'ils ne l'aient transféré à leur conjoint.

Mais pendant que l'avoir est en fiducie, vous avez raison. Nous attendons jusqu'au décès du dernier bénéficiaire dans le but de trouver une façon pratique de lutter contre le saut d'une génération de manière à nous donner une règle applicable dans la pratique.

Ce que vous me demandez, je crois, c'est ce qui se passerait si la règle s'appliquait à une partie de l'avoir, au fur et à mesure que les enfants de la première génération meurent. Mettons que j'ai trois enfants. Je transfère des biens à une fiducie. Du coup, des gains sont réalisés. Un de mes enfants meurt, et la question est de savoir quelle partie de la fiducie doit être have any appreciation in the trust, because they have already cashed réévaluée. Si une partie de l'avoir a déjà été retirée de la fiducie à leur profit, je ne devrais pas avoir à réévaluer ce qui reste puisqu'ils ont déjà touché leur participation.

M. Grubel: Sans entrer dans tous ces détails, je cherchais à savoir de vous dans quelles conditions cela pourrait arriver. Y a-t-il un scénario qui permet aux gens fortunés de léguer leurs biens à la génération suivante en franchise d'impôt grâce à la tax benefits of the trust relationship that you discussed earlier fiducie comme vous l'avez exposé tout à l'heure, quelque chose and make it totally neutral as compared with the same wealth de tout à fait neutre par rapport au cas d'une personne fortunée holder passing on to the children but without the non-taxed qui lègue ses biens à ses enfants, mais sans les avantages de la benefits of the trust? What would be the procedure for taxing if franchise d'impôt que permet la fiducie? Comment ferait-on

you were to do that? I'm doing just it for information purposes. I have no proposals or anything: I'm just trying to understand it.

Mr. Dancey: I'll have to speculate on this. I'll reserve judgment in terms of thinking it through in terms of problems that I raise, but when you think it through I guess what you're saying is if there was a model that said that of the assets that are in a trust—I'll go back to my example of my three kids. Say one of them died. The way we have it now, there's no devaluation until my last child dies. Say we had a rule that looked at when each child died. Say the rules were such that they could look through at the particular assets that were still in the trust at that particular time that were going to be attributable to that particular individual, or his or her estate at that particular time. If you do the valuation on those particular ones—I don't know how you decide which ones you do—I guess in theory it might go to a more neutral situation in terms of your horizontal equity argument.

. 1625

The question is the complexity of the rules to look through and do that kind of calculation. Correct me if I'm wrong. I will turn to the people on my right here. The decision to go to the death of the last beneficiary of the first generation was simply saying that we want to prevent generation—skipping. What's a pragmatic or practical solution in terms of trying to arrive at that without unduly complicating a set of rules that is already very complex?

I'll just ask Mr. Thompson and Mr. Farber to comment if they

Mr. Simon Thompson Acting Chief. Resources. Trusts, Insurance and Personal. Tax Policy Branch, Department of Finance): There was consideration given to Mr. Dancey's suggested theoretical approach. The difficulty is that most trusts have a great deal of discretion associated with them and it would have been impossible to have valued anyone's particular interest under a trust because of the discretionary aspect of the trust.

I guess we would expect that in the sort of trust that Mr. Dancey's describing, a lot of cases would have had a distribution of assets to the children before the death of the last one. So one would expect in that case that there would be a realization of the gain on the death of the beneficiary. For that reason, I think there is a horizontal equity, as much as there can be, between the trust situation and the gift situation.

Mr. Grubel: Mr. Chairman, if I may follow up on this, it seems to me therefore that anybody who has studied the taxation of trusts must conclude that the deviation of the principle of horizontal equity under the current law generated by the existence of trusts is minimal. It may even be smaller if one considers that they're being treated in a discriminatory fashion with respect to the treatment of the income. Is that correct?

Mr. Len Farber (Director, Tax Legislation Division, Department of Finance): I don't believe any studies have been done on that, but.....

Mr. Grubel: It's simply on the basis of principles.

[Traduction]

pour faire payer l'impôt dans un cas comme celui-là? Je pose la question seulement pour savoir. Je n'ai pas de proposition à faire, j'essaie seulement de comprendre.

M. Dancey: Il faudrait que j'y réfléchisse. Je vais en délibérer pour réfléchir au problème que j'ai soulevé, mais lorsqu'on y réfléchit je pense que vous vous demandez s'il y a un scénario selon lequel l'avoir de la fiducie. . Je vais revenir à mon exemple à propos des trois enfants. Admettez que l'un meure. Dans la situation actuelle, il n'y a pas de dévaluation jusqu'à la mort de mon demier enfant. Supposez qu'il y ait une règle qui considérerait la date du décès de chaque enfant. Admettez que les règles soient telles que l'on puisse examiner les actifs qui restent dans la fiducie à ce moment-là et qui seraient auribuables à cette personne en particulier ou à sa succession à ce moment-là. Si vous faites l'évaluation sur ces actifs—je ne sais pas comment vous les choisissez—en théorie, cela pourrait mener à une situation plus neutre en ce qui concerne votre argument d'équité horizontale.

Le problème vient de la compiexité des règles à examiner pour faire ce genre de calcul. Vous me corrigerez si je me trompe. Je m'adresserai aux gens qui sont à ma droite. Si l'on a décidé de considérer le décès du demier bénéficiaire de la première génération c'est simplement pour éviter que l'on ne saute une génération. Quelle serain la solution pragmatique ou pranque pour essayer d'y parvenir sans compiliquer indûment un ensemble de règles délà très complexes?

Je demanderais simplement à M. Thompson et à M. Farber de dire ce qu'ils en pensent, s'ils le veulent.

M. Simon Thompson (chef intérimaire, Ressources, Fiducies, Assurances et particuliers, Direction de la politique de l'impôt, ministère des Finances). On a examiné la suggestion tréorique de M. Dancey. La difficulté vient du fair que la plupan des fiducies sont assorties de mesures discrénonnaires et qu'il aurait été impossible de faire évaluer les intérêts de quelqu'un dans une fiducie étant donné cet aspect discrénonnaire.

Je pense que dans le genre de fiducie que décrit M. Dancey, dans teauchup de pas les actufs autuent été distribués aux enfints avant le décès du demier. On s'attendrait ainsi dans ce cas à ce que le gain puisse être réalisé au moment du décès du benéficiaire. Pour cette raison, je dirais qu'il y a équite horizontale, dans toute la mesure du possible, entre la situation créée par une fiducie et la situation créée par un don.

M. Grubel: Monsieur le presidem, si vous me permettez de poursuivre dans cette ligne de pensée, il me semble donc que quiconque a étudié l'imposition des fiducies doit conclure que le respect du principe de l'équité horizonnale dans la loi actuelle n'est pas trop menacé par l'existence des fiducies. Il l'est peut-être même moins si l'on considère qu'on les traite de façon discriminatoire en ce qui concerne le traitement du revenu. Est-ce exact?

M. Len Farber (directeur. Division de la législation de l'impôt, ministère des Finances): Je ne crois pas que l'on air fait d'enude à ce sujet mais.

M. Grubel: Clestis implement une question de anno de

Mr. Farber: —based on what you just said, I don't think I have a lot of difficulty with that. There are some discriminatory aspects in the context of *intervivos* trusts in which the income is not paid out; it's taxed at the top marginal rate. However, if it would be paid out to low—income beneficiaries, for example, it would be taxed at the lowest marginal rate. In terms of that horizontal equity, I think it is achieved to that extent.

Mr. Grubel: I will suggest and go on record to say that, for my study of what I have heard here, without being an expert in it, people who are unhappy about the current existing legislation are not talking about horizontal equity. They are driven by the economics of envy, which suggests that people who are rich enough do have trusts and should be taxed more than is justified on the basis of the treatment that is due if we treated everybody the same way in a horizontal equity sense. Can you live with that statement?

Mr. Farber: It's more of a political statement, Mr. Chairman.

Mr. Grubel: I'll take out the envy, but really, joking aside, I do not see any justification for saying that our society's sense of equity is damaged by the existing rules guiding the taxation of especially family trusts. If one wishes to justify it, one would have to introduce the notion that there should be some more progressivity in something or other.

Mr. Dancey: I'll make one comment. I think the goal of the department at that time was to try to come up with a pragmatic response or solution to this problem. As I said at the beginning, the tax act isn't perfect, wasn't perfect before, and won't be perfect for a long time into the future given my assessment of how it evolves. I guess one purpose of these hearings is to see if there is a different and better way of dealing with it. If there is and there's a concrete proposal that we can look at and analyse, either with this particular rule or other aspects of the trust rules, then we're certainly more than willing to look at those and to consider those particular options.

The Chairman: Thank you, Mr. Grubel.

Mrs. Stewart (Brant): Mr. Dancey, thank you for a very clear presentation. My questions probably won't reflect how clear it was because I find this to be a very complicated topic.

I have two questions. I'll follow up on what Mr. Grubel was saying. He was talking about horizontal equity, but when I talk to my constituents about this topic, it's not so much horizontal but vertical equity that they're concerned about. Maybe this makes sense on a horizontal case, and we don't want people to pay more tax than they should, but are the same kinds of opportunities available for people who are not in the same tax bracket? In the total tax system, can we point to something and say you won't be able to take part in this family trust stuff but you get certain benefits that people in another income bracket don't get?

It's the issue of fairness of the system, of the understanding and acceptance that at every economic stratum there are loopholes that can be accessed by that horizontal piece.

[Translation]

M. Farber: . . . d'après ce que vous venez de dire, je ne pense pas que cela puisse présenter beaucoup de difficultés. Il y a certains aspects discriminatoires dans le contexte des fiducies non testamentaires dans lesquelles le revenu n'est pas versé; c'est imposé au taux marginal supérieur. Toutefois, si ce devait être payé à des bénéficiaires à faible revenu, par exemple, ce serait au taux marginal minimum. Pour cette équité horizontale, je crois que c'est atteint dans cette mesure.

M. Grubel: Je dirais, d'après ce que j'ai entendu ici, sans être expert en la matière, que les gens qui ne sont pas satisfaits de la loi actuelle ne parlent pas d'équité horizontale. Ils sont animés par l'envie, par le sentiment que ceux qui sont si riches ont des fiducies et devraient être imposés davantage que ce qui semblerait justifié si l'on considère que l'on traite tout le monde de la même façon sur une base d'équité horizontale. Qu'en pensez-vous?

M. Farber: Monsieur le président, c'est plutôt là un point de vue politique.

M. Grubel: Je retirerai le terme envie mais, plaisanterie à part, je ne vois pas en quoi il serait justifié de dire que le sens de l'équité de notre société souffre des règles actuelles régissant l'imposition des fiducies familiales en particulier. Si l'on veut le justifier, il faut introduire la notion d'une plus grande progressivité dans un élément ou un autre.

• 1630

M. Dancey: Je ferai une observation. Je crois que l'objectif du ministère à l'époque était d'essayer de trouver une solution pragmatique au problème. Comme je le disais au début, la Loi de l'impôt n'est pas parfaite, n'était pas parfaite et n'est pas près de le devenir de la façon dont je vois les choses évoluer. Ces audiences permettent de voir si l'on ne pourrait pas traiter les choses différemment et mieux. Dans l'affirmative, si l'on peut faire une proposition concrète que nous pourrions examiner et analyser, soit en ce qui concerne cette règle particulière, soit à propos d'autres aspects de la législation touchant les fiducies, nous serions tout à fait disposés à l'examiner et à voir ce qui est proposé.

Le président: Merci, monsieur Grubel.

Mme Stewart (Brant): Monsieur, merci de votre exposé qui était très clair. Mes questions toutefois vous montreront que j'estime qu'il s'agit là d'un sujet vraiment compliqué.

J'en ai deux. Je reviendrai d'abord à ce que disait M. Grubel. Il parlait d'équité horizontale, mais lorsque je parle à mes électeurs de ce sujet, ce n'est pas tellement d'équité horizontale mais d'équité verticale qu'ils m'entretiennent. Peut-être cela semble-t-il sensé pour ce qui est de l'horizontal et nous ne voulons pas que les gens paient davantage qu'ils ne le doivent, mais offre-t-on le même genre de possibilité aux gens qui ne sont pas dans la même fourchette fiscale? Dans l'ensemble du régime fiscal, peut-on trouver quelque chose qui dise que même si l'on ne peut pas profiter de ces dispositions touchant les fiducies familiales, on peut obtenir certains avantages que d'autres dans d'autres tranches de revenu ne peuvent avoir?

C'est toute la question de justice du régime, de comprendre et d'accepter qu'à chaque niveau économique, il existe des échappatoires dont on peut profiter grâce à ce principe de l'équité horizontale.

Mr. Dancey: The gist of your question is whether the rules are the same for these people as for everybody else, whether it is a level playing field. It's often portrayed that trusts don't pay tax, but I've croire que les fiducies ne paient pas d'impôt, mais j'ai essayé de tried to show that trusts do pay tax.

Income is computed in the same way as for individual taxpayers except that they don't get the basic personal credit an individual taxpayer would get, so in fact it's less. Then the income is either taxed in the hands of the trust or it's allocated in tax in the hands of the beneficiary. So the income is taxed in one place or the other. If it's in the beneficiary's hands then it's in individual hands just like any other individual, and if it is in trust hands then it's taxed at the top marginal rate, which is worse than any other individual. The rules in terms of how you compute the income and everything else are basically meant to mirror what would happen if it was directly earned by the individual.

So the operating premise is simply what would happen if the property was transferred directly to the child or other individual as opposed to through a trust. We're always trying to match that up. The horizontal equity is not entirely perfect. It's not a perfect system. You try to come up with a pragmatic way of dealing with that, so it's—

Mrs. Stewart: My question may be more fundamental than that. It's as basic as whether we should even have trusts. As you point out, they've been around for years, there are practical reasons for them, and they provide certain opportunities for managing funds and that kind of thing. Are there equivalent kinds of strategies and advantages through other venues for different income brackets?

Mr. Dancey: As I said, trusts are there mainly for non-tax reasons—to control the assets for a beneficiary who may not have the age or the mental capacity or whatever to deal with those particular funds. But if you're looking at a tax break or tax advantage... I'll go back to the example of my three kids. I could put assets in a trust, allocate the income to them, have it controlled by a trust and have it taxed in their hands if I could get it done that way. Alternatively, I could just get property into their hands individually and have it taxed at their individual rates of tax. Tax-wise, it's the same. I haven't accomplished anything tax-wise by doing it one way versus the other. What I've accomplished with the trust is the non-tax thing; it's a kind of control of the assets, what they are used for, because there could be valid reasons why you can't have those assets directly in the hands of the individuals.

• 1635

Trusts are used, for example, in terms of passing on a business, almost like keeping the business within the family as a way to structure the transition so that the business can stay within the family. Really, the non-tax reasons there are a lot stronger for trusts than the tax reasons. They were creatures of the law long before income tax was invented.

Mrs. Stewart: That is true.

Just one more question in a different vein. As I read at the top of page 5, the second option is to pay the tax on accrued capital gains even though there may have been no cash to pay the tax. In other words, the asset was not disposed of and so the

[Traduction]

M. Dancey: À toutes fins utiles, vous demandez si les règles sont les mêmes pour tout le monde. On semble souvent vouloir faire démontrer le contraire.

Le revenu est calculé de la même façon que pour les autres contribuables sauf que les fiducies ne bénéficient pas du crédit personnel de base dont bénéficie un simple contribuable, si bien qu'elles sont en fait désavantagées. Ensuite le revenu est soit imposé pour la fiducie, soit calculé dans le revenu imposable du bénéficiaire. Le revenu est donc imposé d'un côté ou de l'autre. Si c'est au nom du bénéficiaire, celui-ci est imposé comme tout autre individu et si c'est au nom de la fiducie, ce revenu est imposé au taux marginal supérieur, ce qui est plus que pour tout autre contribuable. Les règles de calcul du revenu et de tout le reste sont essentiellement censées refléter ce qui se passerait si c'était un revenu que gagnait directement un particulier.

La prémisse est donc simplement ce qui arriverait si ce bien était transféré directement à l'enfant ou à une autre personne plutôt que par l'intermédiaire d'une fiducie. Nous essayons toujours de faire en sorte que cela corresponde. L'équité horizontale n'est pas entièrement parfaite. Ce n'est pas un système parfait. On essaie de trouver un système pragmatique si bien que...

Mme Stewart: Ma question est peut-être plus fondamentale que cela. Cela revient presque à vous demander si ces fiducies se justifient. Comme vous l'indiquez, elles existent depuis des années, s'expliquent par des raisons pratiques et elles offrent certaines possibilités de gestion de fonds, etc.. Y a-t-il des stratégies et des avantages équivalents pour d'autres tranches de revenu?

Dancey: Je répète que les fiducies essentiellement pour des raisons non fiscales—pour contrôler les actifs d'un bénéficiaire qui n'a pas forcément l'âge ni la capacité mentale ou autre de s'occuper de ses fonds. Mais si vous considérez cela comme un avantage fiscal... Je reviens à l'exemple que je donnais de mes trois enfants. Je pourrais mettre des actifs dans une fiducie, répartir entre eux le revenu, le faire contrôler par une fiducie et le faire imposer en leur nom si je le choisissais. Je pourrais aussi leur faire don individuellement de ces biens et les faire imposer à leurs taux d'imposition respectifs. Du point de vue fiscal, c'est la même chose. Je n'ai rien fait du point de vue fiscal en choisissant une solution plutôt qu'une autre. Ce que j'ai réalisé avec cette fiducie c'est quelque chose qui ne relève pas du fisc; c'est un genre de contrôle des actifs, de leur utilisation, parce qu'il peut y avoir de bonnes raisons pour que ces actifs ne soient pas laissés directement à ces particuliers.

On utilise par exemple des fiducies pour transmettre une affaire, presque pour conserver une affaire dans la famille. C'est la façon de structurer la transition de sorte que l'affaire puisse demeurer dans la famille. En fait, les motifs non fiscaux sont beaucoup plus forts que les motifs fiscaux. Ces fiducies existaient dans la loi bien avant l'impôt sur le revenu.

Mme Stewart: C'est vrai.

Encore une question sur un plan un peu différent. En haut de la page 5, vous indiquez que la deuxième option est de payer l'impôt sur les gains en capital accumulés même s'il n'y a pas de liquidités pour payer cet impôt. Autrement dit, on n'a pas

people through that terrible hardship. For my own edification though, and help me with this, in our last budget do we have an issue that may in fact suggest that we are setting a precedent?

Mr. Dancey: To do something like this? Yes. But not for individuals and not for property that is really held on capital account. In the last budget one of the measures was for financial institutions that are in the financial intermediation business, where capital gains are part of their ongoing business-type income. There's been an ongoing issue with them as to whether that income is on capital account or on income account. In the last budget we moved to ensure that was taxed on income account and also taxed on an accrual basis, but that was for financial institutions where the view is that that is part of their normal operating income. It's just a better measurement of the income.

In the case of individuals, trusts, normal corporations holding capital property, the same rule holds true. We only recognize that gain when the property is sold and the proceeds are received. In that sense, the 21-year rule was kind of arbitrary, because if the property had been transferred directly to the kids, you wouldn't have had an evaluation. Say I transferred property to my kids when they were six years old. All of a sudden when they're 27 you don't say you have to value that property and pay tax on the fair market value. It's only if and when they sell it or if they hold it until they die, when they die, unless they transfer it to their spouse, when it is there until he or she dies.

Mrs. Stewart: Thank you.

Mr. Discepola: I came here thinking that there's a lot of work to do and we really had an inequitable system, and I'm a bit relieved. I'd like to relate why, because I feel there's a myth out there that there's billions and billions of dollars that are escaping taxation and that we could solve our deficit problems if we were just to hit these people.

I would like to see the system be equitable, as Jane has said, but I want to relate two personal experiences that hit home the purpose of family trusts. I had the unfortunate benefit of having to deal with a family crisis on my wife's side, because my uncle passed away several years ago leaving a very healthy child and a handicapped child. As a result, the wife could never work. She had to take care of the handicapped child. He set up both these trusts, as you've mentioned, inter vivos and a spousal trust.

The healthy child proceeded to squander half a million dollars within two years. The unhealthy child, if it hadn't been for his father's foresight, would have been in a mental institution and the mother, who's in her late 60s or 70s, will

[Translation]

moneys weren't there. I can appreciate why we don't want to put disposé de l'actif de sorte qu'il n'y avait pas d'argent. Je comprends pourquoi nous ne voulons pas mettre les gens dans une situation aussi pénible. Toutefois, pour ma propre gouverne, et je vous demanderais de m'aider à ce sujet, dans notre dernier budget, y a-t-il quelque chose qui puisse faire penser que nous créons un

> M. Dancey: En faisant quelque sorte de ce genre? Oui. Non pas pour les particuliers et non pas pour des biens qui figurent dans certains comptes de capitaux propres. Dans le dernier budget, des mesures s'appliquaient aux institutions financières qui servent d'intermédiaire financier et où les gains en capital font partie de leur revenus normaux. C'est une question qui n'est pas nouvelle; on se demande si ces revenus figurent au compte de capitaux propres ou au compte des résultats. Dans le dernier budget, nous avons voulu nous assurer que c'était imposé au compte des résultats ainsi qu'au compte de régularisation mais c'était pour les institutions financières pour lesquelles on estime que cela fait partie de leurs recettes normales de fonctionnement. C'est simplement une meilleure façon de mesurer le revenu.

> Dans le cas des particuliers, des fiducies, des sociétés normales qui possèdent des biens en immobilisation, c'est la même règle. Nous ne reconnaissons ce gain que lorsque les biens sont vendus et que l'on tire un produit de cette vente. En ce sens, la règle de réalisation de 21 ans était assez arbitraire parce que si la propriété avait été directement transmise aux enfants, il n'y aurait pas eu d'évaluation. Par exemple, si je transférais des biens à mes enfants à l'âge de six ans. Tout d'un coup, à l'âge de 27 ans, on ne leur demanderait pas d'évaluer ces biens et de payer un impôt sur la juste valeur marchande. Cela n'arriverait que s'ils les vendaient ou s'ils les conservaient jusqu'à leur mort, à moins qu'ils ne les aient transférées à leur conjoint, auquel cas c'est au décès de ce conjoint que les biens seraient évalués.

Mme Stewart: Merci.

M. Discepola: Je suis arrivé ici pensant qu'il y avait beaucoup à faire et que nous avions en fait un système tout à fait inéquitable et je suis donc un peu soulagé maintenant. Je vais vous expliquer pourquoi, parce que j'estime que beaucoup s'imaginent qu'il y a des milliards et des milliards de dollars qui échappent à l'impôt et que nous pourrions régler nos problèmes de déficit si nous réussissions à toucher ces gens-là.

Je souhaite que le système soit équitable, comme l'a dit Jane mais je voudrais vous relater deux expériences personnelles qui m'ont bien fait comprendre l'intérêt des fiducies familiales. J'ai le malheur de devoir faire face à une crise familiale du côté de ma femme, parce que mon oncle est mort il y a quelques années laissant un enfant en très bonne santé et un autre handicapé. De ce fait, sa femme n'a jamais pu travailler. Elle a dû s'occuper de l'enfant handicapé. Il a constitué ces deux fiducies, comme vous l'avez indiqué, non testamentaires ainsi qu'une fiducie au profit du conjoint.

L'enfant en bonne santé a gaspillé un demi-million de dollars en deux ans. L'autre, si ce n'avait été de la prévoyance de son père, se serait retrouvé dans un établissement pour handicapés mentaux et la mère, qui a bien passé la soixantaine,

probably end up in the same thing. Never in discussing with friends of mine, or family, or fellow business people, has anyone ever said I'm setting up a family trust to avoid taxes. It's there to plan, estate planning and tax planning.

We're all doing it ourselves. Whether we buy RRSPs, whether we buy investment certificates, we tax plan. For a small business, much like a farmer, as my colleague would mention—a farmer is allowed to transfer his farm or her farm down to their offspring free. The only mechanism for small business I've been able to find is to set up a trust. Otherwise, upon my death the taxman would have taken my four kids and my wife, sat them across from him and said I had started my business with x thousands of dollars and it's now worth x hundreds of thousands of dollars, regardless of whether or not I could sell the business for that value. My family would have to come up with the money on the spot and pay for it. The only way for small—business people to avoid that is through proper tax planning.

• 1640

So I think for us to really get to the bottom of it, we have to have some of the figures some of the people have said. Is it \$17 billion? Gee whiz, even if it's \$170 billion, that means it's money in the economy. We never tax the assets of people; we tax the revenue.

My question would be that I think we have to get to the bottom of it. We need to know some of the figures and some of the concerns that have been expressed in terms of the value of the average trust set up.

If I were to give an example, the money most people have accumulated over their lifetime is after—tax money in the first place. Whether you've accumulated investing in stocks and bonds on a personal level and decided to set up a trust for your children afterwards, you've paid taxes. You've paid taxes on earning it.

If you were to take the rough figure of \$1 million as an income, for example, and decide that on your death you're going to give it to your four children or put it in a trust for them, it would have to be asked: in our taxation system—and this is where I agree with Jane totally—are the people using this vehicle getting preferential treatment to the detriment of other taxpaying citizens who are not? That's the fundamental question—not that they're sheltering this money away and making millions and billions of dollars at other people's expense.

Am I incorrect in my assessment, or do we really have a problem that has been blown out of proportion, that really can be solved very simply?

Mr. Dancey: I think there is an issue of understanding the facts and how they work, in the sense that I think there's a lot of confusion out there in terms of how a trust actually operates. There are people who think trusts don't pay tax. I think it is useful to clarify what the rules are and are not.

[Traduction]

se retrouverait probablement dans une situation similaire. Jamais, dans les discussions que j'ai eues avec mes amis ou avec ma famille ou avec d'autres hommes d'affaires, personne ne m'a jamais dit que l'on constituait ces fiducies familiales pour éviter de payer des impôts. C'est pour planifier, c'est de la planification de succession et de la planification fiscale.

Nous faisons tous cela. Que nous achetions des RÉER, des certificats d'investissement, nous faisons de la planification fiscale. Pour une petite entreprise, pour un agriculteur, comme le dirait mon collègue—un agriculteur peut transférer gratuitement son exploitation à ses enfants. Le seul mécanisme que j'ai pu trouver pour la petite entreprise consiste à établir une fiducie. Si je ne le fais pas, à ma mort, l'homme des impôts fera asseoir ma femme et mes quatre enfants devant lui et leur dira que l'entreprise que j'avais lancée avec «X» milliers de dollars en vaut maintenant «X» centaines de milliers, que je sois d'ailleurs capable, ou non, de la vendre un tel prix. Il faudra alors que ma famille trouve l'argent nécessaire pour le payer immédiatement. La seule façon d'éviter cela pour les propriétaires de petites entreprises, est de recourir à une bonne planification fiscale.

Si nous voulons vraiment aller au fond des chose, Il faut que nous disposions des sommes mentionnées par certains. S'agit-il de 17 milliards de dollars? Même s'il s'agit de 170 milliards de dollars, cela signifie que c'est de l'argent dans l'économie. Nous n'imposons jamais les actifs des gens; nous imposons les revenus.

J'estime donc qu'il faut que nous allions au fond des choses. Il est indispensable que nous connaissions les chiffres ainsi que certaines des préoccupations exprimées au sujet de la valeur de la fiducie moyenne.

Par exemple, l'argent que la plupart des gens ont accumulé pendant leur vie est de l'argent net d'impôt. Que vous ayez accumulé cet argent en jouant à la bourse et que vous ayez décidé ensuite d'établir une fiducie pour vos enfants, ou que vous ayez procédé autrement, vous avez payé des impôts. Vous avez payé des impôts sur l'argent gagné par vous.

Si vous prenez, par exemple, le chiffre brut d'un million de dollars de revenus et que vous décidiez qu'à votre mort vous allez donner cet argent à vos quatre enfants ou établir une fiducie en leur faveur, la question suivante doit être posée. Dans notre régime fiscal—et c'est là où je suis totalement d'accord avec Jane—les personnes qui utilisent cet instrument jouissent—elles d'un traitement préférentiel par rapport aux autres contribuables? C'est là la question fondamentale... et non pas celle de savoir s'ils abritent ainsi leur argent et gagnent des millions et des milliards de dollars aux dépens des autres.

Est-ce que je me trompe, ou s'agit-il en fait d'un problème qu'on a exagérément grossi et qu'on pourrait en fait résoudre très simplement?

M. Dancey: Je crois qu'il est important de comprendre les faits et la manière dont joue le système, car beaucoup de gens ont une idée très confuse de la manière dont une fiducie fonctionne. Certains croient qu'il n'y a pas d'impôt à payer sur les fiducies. Je crois qu'il est important de préciser ce que sont les règles du jeu.

I guess I have a couple of comments on your question. For example, you talked about estate planning and the use of trusts for that. Again, if you're thinking of it in an estate-planning context, you could do that almost with or without a trust. Basic estate planning is that you're freezing your interest in a particular corporation. The growth shares are held by the kids. That gets to grow over time.

Those growth shares held by the kids could be held by the kids directly, in which case there is no trust, or they could be held by a family trust, in which case there is a trust. So again, it's almost the non-tax reasons as to whether or not you'd use a trust. It's as simple as the age of the kids, their mental capacity, the ability for them to then sell those shares to somebody you didn't like. All of those are reasons why you might want to think about a trust as opposed to having them own those shares directly.

But the tax consequences are the same. You can achieve the same tax result with or without a trust.

Mr. Discepola: You're not avoiding taxes by putting it in a trust.

Mr. Dancey: No. It's non-tax reasons that govern as to why you use the trust.

Just coming back to the numbers in the sense of what the numbers are, again, it's a question of asking for something where the data just isn't there in terms of the information we ask for from taxpayers. We just haven't asked for that type of information.

I guess when you think about the example we talked about, just passing on the small business—it's a typical estate freeze, where the parent has the frozen shares and the children have the growth shares—you can do that with or without a trust. If we were to all of a sudden ask for all types of information from trusts about their balance sheets and accrued gains and everything else, what would be magical about asking about the information that was held by a trust that held that as opposed to somebody who didn't use a trust and had the shares held directly by the children? Again, it's the same tax consequences. So if you ask for one, you should presumably ask for the other. That gets you right down the road of asking annually for individual balance sheets of individual Canadians and all their assets and all the accrued gains they have on their assets annually. That is a very significant step, one you may want to consider and come back to me on. But I'll tell you, it is a very, very significant—some would say intrusive—step in terms of the compliance burden on individual taxpayers.

• 1645

Mr. Discepola: Then you're saying that if upon the death of a person who has an estate of \$1 million, whether they dispense with it right away and distribute it to their offspring or whatever in their will, or whether they put it in a trust, the tax revenue potential for the government is the same?

Mr. Dancey: No, your comment is not entirely right. It depends on the types of assets you had. If you're going to do an estate freeze so that the children can continue to own the small business, typically this is done by taking the company and saying,

[Translation]

J'ai deux ou trois remarques à faire à propos de votre question. Par exemple, vous avez parlé de planification successorale et de l'utilisation des fiducies à cet effet. S'il s'agit uniquement de planification successorale, l'établissement d'une fiducie n'est pas absolument nécessaire. Essentiellement, cette planification signifie que vous gelez votre participation dans une société donnée. Ce sont les enfants qui détiennent les actions de croissance.

Ils peuvent les détenir directement, dans ce cas il n'y a pas de fiducie, ou indirectement par le biais d'une fiducie familiale. La décision de recourir, ou non, à une fiducie est donc surtout déterminée par des raisons non fiscales. C'est aussi simple que l'âge des enfants, leur capacité mentale, la possibilité qui leur serait offerte de vendre ces actions à quelqu'un que vous n'aimez pas. Voilà autant de raisons pour lesquelles vous préférerez peut-être établir une fiducie plutôt que de laisser vos enfants détenir directement ces actions.

Mais les conséquences fiscales sont les mêmes. Avec ou sans fiducie, vous pouvez obtenir les mêmes résultats dans ce domaine.

M. Discepola: La constitution d'une fiducie ne vous permet pas de couper aux impôts.

M. Dancey: Non. La décision de constituer une fiducie, ou non, tient à des raisons autres que fiscales.

Mais revenons aux chiffres; il s'agit de demander des données qui ne font pas partie de celles que nous réclamons aux contribuables. C'est un type de renseignement que nous n'avons pas demandé jusqu'à présent.

Si vous songez à l'exemple de la petite entreprise dont nous avons parlé—il s'agit d'un cas typique de gel de la succession dans laquelle le parent détient des actions gelées et les enfants les actions de croissance-et cela, vous pouvez le faire avec ou sans fiducie. Si nous décidions tout à coup de demander toutes sortes de renseignements sur les bilans et les gains des fiducies, serait-ce différent de demander les renseignements à quelqu'un qui n'a pas utilisé une fiducie et dont les enfants détiennent directement les actions? Les effets fiscaux sont les mêmes, je le répète. S'ils vous demandaient ces renseignements dans un cas, il est donc assez logique que vous les demandiez dans l'autre. Cela vous amène à demander, chaque année, des bilans individuels aux Canadiens, concernant tous leurs actifs ainsi que les gains annuels produits par ceux-ci. Cela représente une mesure très importante, que vous voudrez peut-être examiner avant de m'en reparler. Mais je peux vous assurer qu'elle est extrêmement importante-pour certains, elle constitue une intrusion-car elle accroît les obligations des contribuables.

M. Discepola: Donc, selon vous, à la mort d'une personne dont la succession vaut 1 million de dollars, qu'elle ait déjà distribué l'argent à ses enfants directement ou par testament, ou qu'elle l'ait placé dans une fiducie, les recettes fiscales qu'en tirera le gouvernement seront les mêmes?

M. Dancey: Non, ce n'est pas tout à fait exact. Cela dépend du type d'actifs que vous aviez. Si vous décidez de geler une succession de manière à ce que vos enfants demeurent propriétaire de votre petite entreprise, la méthode habituelle

okay, parent-you will freeze your interests and have preferred consiste à geler les intérêts du parent et à avoir des actions shares that are worth the value of the company to date. You're going to pay capital gains tax on that value on death because you hold those shares directly. It's the value that contributed to you and you can't escape that. That's your tax. You may have the \$500,000 capital gains exemption against it, but that's your tax and that's payable.

The way a typical estate freeze works is that the gross shares—and by that I mean where the future appreciation is going to go-are left in shares that are either held directly by the children or held by a family trust for the benefit of the children. That future appreciation isn't taxed in the hands of the parent because it's effectively owned by the children, either directly or indirectly through the trust. So that isn't taxed on the death of the parent. It's only the value up to the date you did the estate freeze. In that context the taxation consequences are identical whether you used a trust or not. Use of the trust is therefore interposed for non-tax reasons, the control and other aspects.

If you compare that to somebody else who didn't do any estate freeze and just held the assets until death and had to dispose them, then all the value up to the date of death is going to be taxed. That's what that person chose to do.

Mr. Discepola: I have some other points, Mr. Chair, but I'll come back.

The Chairman: We're very informal today and it's all fact finding. I think the officials would be pleased to stay here as long as members have questions. We're in no hurry. If there are members who are in a hurry and have questions, maybe we could jump the order to try to accommodate their particular needs.

M. Loubier: Aujourd'hui, on fait un premier tour de table. On a eu un exposé des hauts fonctionnaires et on a une première série de questions à poser. Si vous voulez mon avis personnel, ce n'est pas la dernière fois qu'ils comparaissent devant nous. On va exiger qu'ils reviennent. On aura probablement des commandes assez précises à passer au ministère des Finances sur la question des fiducies familiales.

Je suggère qu'on continue jusqu'à 17h30. J'ai donné la liste des témoins que nous aimerions entendre et j'aimerais qu'on aménage, au cours des prochains jours, une grille qui va nous permettre de rencontrer les témoins et de revoir les fonctionnaires du ministère des Finances. Acceptez–vous cette suggestion?

Le président: Y a-t-il d'autres suggestions? Cela m'est égal. Je crois que les témoins sont prêts à revenir n'importe quand.

M. Loubier: Est-ce qu'on peut avoir le soutien du ministère des Finances si on veut qu'ils reviennent avec des mandats précis et des questions précises? Est-ce que cela serait possible au cours des prochaines semaines?

Le président: Un temps précis pour les ficudies familiales?

M. Loubier: Oui, pour les fiducies familiales.

Le président: Ce n'est pas au ministre de nous donner des questions précises. C'est à nous. . .

M. Loubier: Oui, c'est nous qui allons les donner aux fonctionnaires.

[Traduction]

privilégiées représentant la valeur actuelle de la société. Au moment du décès, vous paierez un impôt sur les gains en capital puisque vous détenez directement ces actions. C'est la valeur qui vous échoit et vous ne pouvez pas y couper. C'est votre impôt. Peut-être pourrez-vous faire jouer l'exemption pour gains en capital de 500 000\$, mais c'est votre impôt et vous devez l'acquitter.

Normalement, le gel d'une succession fonctionne de la manière suivante: les actions brutes—je veux dire par là, ce qui sera sujet à plus-value-sont détenues directement par les enfants ou placées dans une fiducie familiale à leur profit. Le parent n'est pas imposé sur cette plus-value future puisqu'elle appartient en fait aux enfants, directement ou indirectement. Elle n'est donc pas imposée au moment du décès du parent; c'est uniquement la valeur à la date du gel qui l'est. Dans ce contexte, les effets fiscaux sont les mêmes, que vous ayez établi une fiducie, ou non. On interpose donc la fiducie pour des raisons non fiscales, pour conserver le contrôle de l'entreprise, etc..

Si vous prenez maintenant l'exemple d'une personne qui n'a pas gelé sa succession et qui a conservé ses actifs jusqu'à sa mort où il a fallu en disposer, c'est la valeur totale jusqu'à la date du décès qui est imposé. C'est ce que cette personne a choisi de faire.

M. Discepola: J'ai quelques autres remarques à faire, monsieur le président, mais j'y reviendrai.

Le président: La séance d'aujourd'hui est très peu structurée; il s'agit surtout de rassembler des données concrètes. Je crois que les fonctionnaires accepteront de rester aussi longtemps que les membres auront des questions à poser. Nous ne sommes pas pressés. Si certains membres du comité sont pressés et ont des questions, nous pourrons peut-être leur donner d'abord la parole.

Mr. Loubier: Today, we're going around the table for the first time. We heard a presentation by senior officials and we have a first series of questions to ask. If you want my opinion, this is not the last time that they will appear before us. We shall request that they return. We will probably have rather specific things to ask from the Department of Finance concerning family trusts.

I suggest that we carry on until 5:30 p.m. I provided the list of the witnesses that we would like to hear and I would appreciate if, within the next few days, a schedule could be established to allow us to meet the witnesses and to hear the officials from the Department of Finance. Do you agree with the suggestion?

The Chairman: Are there other suggestions? I don't mind. I think that the witnesses are prepared to come back at any time.

Mr. Loubier: Can we expect to have the support of the Department of Finance if we want them to come back with specific mandates and questions? Would it be possible to do it within the next few weeks?

The Chairman: A specific time for a discussion on family trusts?

Mr. Loubier: Yes, on family trusts.

The Chairman: It is not up to the Minister to provide us with specific questions. It is up to us. . .

Mr. Loubier: Yes, we are going to give them to the officials.

Le président: En effet. Si nous avons des questions à leur poser, j'ai l'impression qu'ils vont faire leur possible pour nous donner les réponses. C'est à nous de leur poser ces questions. Franchement, these questions. Quite honestly, it's a rather difficult matter. c'est une question assez difficile.

M. Loubier: Acceptez-vous qu'on continue de siéger jusqu'à 17h30?

Le président: Cela m'est égal.

M. Loubier: On fait un premier tour de table, on ira réfléchir sur ce qu'on aura fait ressortir comme analyse, et on reviendra avec les témoins ou les hauts fonctionnaires.

• 1650

Le président: J'aimerais bien également avoir vos suggestions en ce qui a trait aux témoins futurs.

M. Loubier: C'est déjà rendu chez la greffière.

Le président: Merci beaucoup.

M. Brien, suivi de M. Abbott.

M. Brien (Témiscamingue): J'ai trois questions dont une très courte. La réponse devrait être également très courte.

Vous ne me ferez pas pleurer ici sur le sort des fiducies familiales, pas sur la base de l'échantillonnage qu'on a lorsque l'on regarde ces données-là. Jusqu'à preuve du contraire, personne ne pourra nous contredire puisqu'on ne semble pas avoir d'information.

Ouand on parle, en fiducie, d'actifs moven de 47 millions de dollars et d'impôts qu'ils auraient eu à payer à la réalisation de 9 millions, voire près de 10 millions de dollars, on ne parle pas d'individus à moyen revenu, pas pour cette catégorie-là. Il y en a peut-être qui utilisent des fiducies familiales aussi, cependant, il y en a qui s'en servent pour d'autres raisons.

Nous n'en voulons pas aux fiducies familiales, je veux bien préciser cela. On en veut plutôt aux avantages fiscaux reliés aux fiducies familiales; il est important de comprendre la nuance. Ce n'est pas si compliqué que cela, c'est le traitement du gain en capital qui fait problème.

On sait qu'ils ont des déclarations de revenu à faire et on ne veut pas entrer là-dedans. Nous voulons connaître tout ce qui tourne autour du gain en capital maintenant qu'on a fait en sorte de reporter cela. Cela va prendre 80 ans avant qu'on aille chercher des impôts sur ces gains en capital-là-cela pourrait prendre jusqu'à 80 ans—et qu'on se prive de revenu alors qu'on s'apprête à faire des choix économiques difficiles qui seront imposés à tout le monde. Ce ne sont pas des contribuables à faible revenu qui utilisent les fiducies familiales et qui bénéficient du report d'impôt. J'apporte la nuance, je ne dis pas nécessairement qu'ils n'en paieront jamais, mais actuellement c'est reporté. Donc, ce n'est pas si compliqué que cela.

À chaque fois qu'on semble demander des informations au ministère des Finances, il n'y a jamais rien de disponible. C'était le cas pour la TPS et c'est encore comme cela. Personnellement, je commence à être tanné.

Dans nos circonscriptions, nos électeurs s'attendent à ce qu'on obtienne ces informations-là. Quand je vais retourner chez moi, en fin de semaine, je vais leur dire: «Écoutez, on n'avait pas les données». Ils vont m'envoyer promener et cela, je le ne tolère pas.

[Translation]

The Chairman: Indeed. If we have questions, I am sure that they will do their utmost to provide us with answers. It is up to us to ask

Mr. Loubier: Would you accept to sit until 5:30 p.m.?

The Chairman: I don't mind.

Mr. Loubier: Let's go around the table the first time, then we will give some thought to the analysis that will come out of the discussion and later we will come back with the witnesses or the senior officials.

The Chairman: I would also like to have your suggestions concerning future witnesses.

Mr. Loubier: I have already submitted them to the clerk.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Brien, and then Mr. Abbott.

Mr. Brien (Témiscamingue): I have three questions, including a very brief one. The answer should also be very brief.

Judging from the simple data we have concerning family trusts, I am certainly not going to feel sorry for them. Unless there is proof to the contrary, no one will be able to contradict us since there doesn't seem to be any information.

Considering that the average assets in trust amount to \$47 million, with \$9 million, or close to \$10 million to be paid in taxes upon realization, we're not talking about people who have an average income, at least not in that category. There may also be people who use family trusts, but trusts are often used for other reasons.

I want to be clear about the fact that we are not opposed to family trusts, but we are against the fiscal benefits linked to these trusts. It is important to understand the difference. It is not that complicated; it's the capital gains treatment that is the issue.

We know that these people have to fill income tax returns and we do not want to get into that. We want to know everything that is related to capital gains now that they have to be reported. It might take as long as 80 years before we collect taxes on these capital gains, and we are depriving ourselves of revenues at the time when we are about to make difficult economic decisions that will affect everybody. The people who use family trusts and who benefit from tax deferral are not low income taxpayers. I want to underline the difference, I'm not saying that the people who set up trusts will never pay, but the payment will be deferred. So, it's not that complicated.

Every time we request information from the Department of Finance, it seems that nothing is ever available. That was the case with the GST, and that is the case this time. I am beginning to be fed up with the whole thing.

Our constituents expect us to be able to obtain this kind of information. When I go back home at the end of the week, I will tell them: "Listen, we didn't obtain any data". They will tell me to get lost, and I won't accept that.

Il est incroyable qu'en 1994 on soit capable d'aller sur la lune et peut—être même de bâtir une station orbitale dans l'espace, et qu'on ne puisse pas connaître la valeur des actifs en matière de fiducie familiale. Il y a des choses qui devront changer.

Va-t-on demander aux particuliers de déclarer tous leurs revenus et tous leurs actifs? Pourquoi ne le demanderions-nous pas aux fiducies familiales? Pourquoi ne leur demanderions-nous pas de déclarer leurs actifs? Cela nous prendrait une année pour obtenir toute l'information et, par la suite, nous pourrions poser un jugement beaucoup plus éclairé.

Une voix: Effectivement.

M. Brien: Ce n'est pas si compliqué que cela, il suffirait d'ajouter quelques lignes aux formulaires d'impôt. On ne me fera pas croire que c'est infaisable. De votre côté, lors du vote sur le projet de loi C-92, vous, y compris votre président, n'avez pas voté en faveur de ce projet de loi. Personne n'a voté en faveur.

Maintenant que vous êtes de l'autre côté de la Chambre, on espère que vous ne changerez pas d'idée et qu'ensemble on pourra mener un combat commun là—dessus. On se fie sur vous et on va créer des attentes. Vous aviez créé des attentes à l'époque et maintenant que vous êtes de l'autre côté, vous allez devoir les remplir.

Ma question est simple. Ce sera un oui ou un non?

Le président: J'ai toujours eu l'impression que les députés devaient s'adresser aux autres membres à travers la présidence, comme Gilbert Parent le dit toujours.

M. Brien: Oui, monsieur le président.

Je pose ma question. Avez—vous reçu du ministre des Finances le mandat d'assembler les informations sur la valeur des actifs, des pertes reportées qui utilisent les fiducies familiales et d'en faire rapport au Comité puisque, dans un grand souci de transparence, il nous a confié le mandat d'étudier cela? Avez—vous reçu, du ministre des Finances, le mandat d'assembler de l'information plus pertinente? Oui ou non?

Mr. Dancey: My mandate was to deal with the request in the budget that the parliamentary committee undertake hearings into this issue. If the parliamentary committee is going to undertake hearings, presumably they will want to interview department officials. I thought it would be useful for the tax policy branch to put together a background document to supply to this committee. So it basically came from the tax policy branch. We knew we would be called as witnesses, so we thought it would be useful to put together this background document.

To follow up on one other thing, at the beginning of your remarks I think you indicated the number of assets in the family trust and the tax they would owe if they had to pay tax, and I guess that's one of the issues. Revenue Canada does not have that information because we have not requested it from taxpayers, but if you have the information and want to let us know what that is, we would like to see it.

• 1655

M. Brien: Nous, nous ne les avons pas ces données—là. On se base sur un échantillonnage qui a été fait par la firme Ernst & Young, lequel a été distribué plus tôt. C'est cela qui a semé beaucoup de confusion dans le public.

[Traduction]

It is unbelievable that in 1994, we can go on the moon and maybe build an orbital space station, and yet it is impossible to find out the value of the assets represented by family trusts. Some things wil! have to change.

Are we going to ask individual taxpayers to declare all their revenues and all their assets? Why not ask the same thing of the family trusts? Why not ask them to declare their assets? It would probably take a year to obtain all the information, but afterwards, we would be able to make a much better informed judgement.

An hon, member: Indeed.

Mr. Brien: It is not that complicated; all we would have to do would be to add a few extra lines on the return forms. Don't tell me that it's impossible. On your side, you, including your chairman, did not vote in favour of Bill C-92. Nobody did.

Now that you're sitting on the other side of the House, we hope that you will not change your mind and that we will be able to pursue the same fight. We're counting on you; a lot is expected of us. A lot was expected of you at the time and now that you are on the other side, you will have to fulfill your promises.

My question is a simple one. Will it be yes or no?

The Chairman: I always thought that the members were supposed to address other members through the chair, as Gilbert Parent always says.

Mr. Brien: Yes, Mr. Chairman.

This is my question. Did the Minister of Finance mandate you to gather information on the value of the assets using family trusts and on the amount of deferred tax payments and to report the data to the Committee since, due to a true concern for transparence, we have been tasked with that study? Have you been mandated by the Minister of Finance to collect more pertinent data? Yes or no?

M. Dancey: Mon mandat consiste à tenir compte de la demande présentée dans le budget, voulant que le comité parlementaire tienne des audiences sur cette question. S'il le fait, on peut présumer qu'il voudra interroger les fonctionnaires du ministère. J'ai pensé qu'il serait utile pour la Direction de la politique de l'impôt de préparer un document de travail à l'intention du comité. Nous savions que nous serions appelés comme témoins et nous avons donc pensé qu'il serait bon de préparer ce document.

Sur un autre point, au début de vos remarques, je crois que vous avez indiqué le montant des actifs dans la fiducie familiale et l'impôt éventuel à payer, et c'est précisément là un des problèmes. Revenu Canada ne dispose pas de ces renseignements car nous ne les avons pas demandés aux contribuables, mais si vous les avez et si vous voulez bien nous les communiquer, nous vous en serions reconnaissants.

Mr. Brien: We don't have these data. We are using a sample established by Ernst & Young, that was distributed earlier. That is what created a lot of confusion in the mind of the public.

Quand à nous, nous n'avons jamais dit qu'on réduirait le déficit avec les fiducies familiales. Il faut bien s'entendre, car on parle très certainement de centaines de millions de dollars. Il ne faut pas oublier une chose, c'est que lorsque venait l'échéance de 21 ans, on avait beau dire que les entreprises étaient plus ou moins préparées, 21 ans pour faire de la planification fiscale, je pense que c'est suffisant et tout le monde savait que l'échéance arrivait. On demandait aux gens qui avaient des difficultés familiales la question suivante:

What is your estimate of the amount of taxes that will have to be paid at the time of the deemed realization if no tax planning initiatives are implemented?

La moyenne de cela, 9,9 millions de dollars. . .

M. Loubier: Par personne.

M. Brien: ... par fiducie. Et on ne parle que d'un échantillonnage de 120 personnes. On peut parler des méthodologies du sondage, etc., mais quand même, on prend les données qu'on a, et c'est tout ce qu'on a. Donc, on parlera de ce qu'on a et des 120 questionnaires retournés sur 500. De ce nombre, il y a au moins une trentaine de fiducies familiales. Multipliez 30 par 10, cela fait au moins 300 millions de dollars, juste là.

Certains n'ont pas répondu. Ce n'est peut-être pas vrai, sauf que, jusqu'à preuve du contraire, c'est la seule information qui circule. Donc, il faudra se pencher sur le fait qu'on va laisser circuler cela indéfiniment. Si ce n'est pas vrai, il faut prouver le contraire et je ne pense pas que vous puissiez démentir cela si vous n'avez pas les données comme vous le dites.

On devra rapidement s'assurer qu'on va avoir les données. Peut-être qu'on ne corrigera pas la situation demain matin, mais cela ne sera pas long, car l'an prochain tout le monde aura des déclarations de revenu à remplir et on pourra aller chercher cette information. Donc, là, il y a quelque chose à faire.

Cependant, il y a une information que vous pouvez aller chercher. C'est celle qui indiquerait qui utilise les fiducies familiales et cela empêcherait de dire nécessairement que ce sont des personnes à revenus moyens ou à faibles revenus. Vous seriez capables, très certainement, de nous dire qui utilise les fiducies familiales, de quel type de clientèle il s'agit sur la base des autres informations que vous détenez dans les déclarations. Si vous ne l'avez pas, c'est une autre chose qu'il faudra aller chercher. Qui utilise les fiducies familiales? Avez-vous cette information?

Mr. Dancey: In terms of Revenue Canada's demographic information, I'm not sure whether it would identify the trust by their income level. Although we do have the aggregate data at the bottom of the appendix... For the 1992 year, the net income that was in trust was \$909 million, and income allocated to beneficiaries was about \$2.9 billion. Based on that information and the number of trusts, we can probably produce data on the income per trust.

I mentioned at the beginning that I hadn't seen that survey or their results, and we'd like to see it in terms of the methodology. The question asked how much tax would you have to pay if you didn't do any tax planning. In terms of doing projections of what is a reasonable amount for the government to expect to receive under any particular tax change, one always

[Translation]

As far as we're concerned, we never said that we would use family trusts to reduce the deficit. We must be clear on that point, because we're certainly talking about hundreds of millions of dollars. We must not forget that when the time of realization came after 21 years, even the companies were more or less prepared, 21 years to do some fiscal planning seems sufficient to me, especially as everybody knew what the deadline was. Here is the question asked of the people who had family difficulties:

À combien estimez-vous le montant des impôts que vous devrez payer à la date d'échéance si aucune mesure de planification fiscale n'est mise en oeuvre?

The average was \$9.9 million. . .

Mr. Loubier: Per person.

Mr. Brien: ... per trust. And this is a sample of 120 people only. We can discuss the survey methods, etc., but all the same, these are the only data that we have, and we will use them. So, if we take 120 returns out of 500; among those, there are at least 30 family trusts. If you multiply 30 by 10, you get a minimum of \$300 million.

Some have not replied to the survey. It may not be true but, for the time being, that is the only information that is being disseminated. But if the data are incorrect, you have to prove it, which is impossible, if you don't have the required data, as you say.

We must try to get these data as quickly as possible. We may not be able to redress the situation overnight, but it won't take too long, and next year everybody will have income tax returns to fill and we'll be able to find this information. So there is something to be done in that area.

However, some information is readily available. We could find who uses family trusts, which would prevent to say that they are necessarily low or average income people. You certainly could tell us who uses them. What type of people they are, thanks to the other information provided in the return forms. If you don't have it, we'll have to look for something else. Who uses family trusts? Do you have that information?

M. Dancey: Je ne suis pas certain que les données démographiques détenues par Revenu Canada permettent d'identifier la fiducie en fonction du niveau de revenu. Bien que nous ayons les données globales au bas de l'annexe... Pour l'année 1992, le revenu net en fiducie était de 909 millions de dollars, et le revenu alloué aux bénéficiaires, de 2,9 milliards de dollars environ. Ces renseignements et le nombre de fiducies nous permettraient probablement de déterminer le revenu par fiducie.

J'ai dit au début que je n'avais pas vu ce sondage, ni ces résultats, ce qui nous intéresserait, à cause de la méthodologie utilisée. La question était de savoir combien d'impôt vous devriez payer si vous ne faisiez pas de planification fiscale. Lorsque l'on projette le montant que le gouvernement peut raisonnablement s'attendre à recevoir en cas de changement factors into it what the behavioural responses are likely to be. It fiscal, on tient toujours compte des réactions probables. La sounded like that question assumed you didn't do any tax question donnait en effet l'impression que si vous ne faisiez

planning and you paid the maximum amount possible, but it's not on aucune planification fiscale vous payiez le maximum, mais ce n'est that basis that we do fiscal projections.

M. Brien: Monsieur le président, le sondage demandait, en tenant compte des moyens de planification fiscale qu'ils avaient, combien ils auraient à payer et on se retrouve encore avec des montants de l'ordre de 9,9 millions de dollars. On vous en enverra une copie, vous les appellerez, vous les contacterez, vous aurez toutes les informations que vous voudrez.

Au ministère des Finances, lorsqu'est venu le temps de préparer le budget global général, où vous prévoyez l'ensemble de vos revenus, à un moment donné dans l'année précédente, lorsqu'on faisait la planification du 5 ans, vous avez dû dire: pour l'année d'échéance, on va prévoir un certain montant de revenu parce que certaines gens devront payer de l'impôt sur les gains en capital découlant des fiducies familiales. Il ne faut pas croire que vous n'avez pas planifié ou prévu cela. Cela ne fait certainement pas une entrée de revenus non anticipés, puisqu'à un moment donné on devait aller à l'échéance. Ou bien, vous avez toujours eu l'intention de ne pas respecter l'échéance du 21 ans et, si vous l'avez eue, vous avez dû un jour planifier quel montant d'argent entrerait dans les coffres de l'État.

On peut se poser la question suivante. Combien a-t-on perdu à ce moment-là, combien on perd maintenant et combien on va continuer lose at that time; how much are we losing now and how much are we à perdre dans les prochaines années. Étes-vous capables de nous dire continuing to lose during the next few years. Can you tell us that? cela?

• 1700

Mr. Dancey: No, and I go back to the points I made earlier. I guess I'm repeating myself, but I will do that. In the sense that when you look at the amount of money we anticipated one could get out of this particular rule if no change were made, basically trusts could reorganize to not pay any tax. That was option one, which I've gone over a couple of times, on the bottom of page 4.

So that option was there. If that option was done and there was no change to that particular option, because there's been no change to the particular rule that says the property can be transferred out of a trust at its cost base to the beneficiaries, there was a mechanism so that under the current law of both then and now, no tax would be payable at the 21-year anniversary.

Of course, at that time there was also the concern that they could use a third option, which was to freshen up the 21-year rule. We were concerned about that, and we changed. As I said at the beginning, the net effect was that we were concerned about generation-skipping and coming up with a pragmatic response to deal with that.

In terms of coming up with a different solution with regard to the 21-year rule, again as I said at the beginning, we're quite willing to consider other approaches that would deal with this in a reasonable and equitable and administratable manner, but what's important for us in the end, Mr. Chairman, is to deal with some concrete proposals so that we can see if we can actually design them, implement them and administer them.

[Traduction]

pas sur cette base que nous nous fondons pour établir nos projections.

Mr. Brien: Mr. Chairman, the question in the survey was, taking into account their means of fiscal planning, how much they would have to pay and the results remain close to \$9.9 million. We will send you a copy; you can call them, contact them; you'll get all the information you need.

At the Department of Finance, when the time came to prepare the general estimates in which you project your global revenues, during the five year planning you must have said: for the last year, we will project a certain amount of revenue since some people will have too pay taxes on capital gains from family trusts. One must not think that you didn't plan or project that. It certainly does not constitute unanticipated revenues, since there is a realization time. Or you never intended to observe the 21-year deadline or, if you did, you must have planned, at some time, the amount that would be collected by the government.

We can ask ourselves the following question. How much did we

M. Dancey: Non, et je reviens à ce que je disais précédemment. Je me répète sans doute, mais c'est nécessaire. Si l'on considère les montants que l'on pourrait retirer de cette règle particulière si aucun changement ne lui était apporté, les fiducies pourraient dans l'ensemble se réorganiser de façon à ne payer aucun impôt. C'était l'option numéro un, que j'ai expliquée à plusieurs reprises, et que vous trouverez au bas de la page 4.

C'était donc l'une des options. Si on la retenait, sans apporter aucune modification, c'est-à-dire sans changer la règle qui dit que le bien peut être retiré d'une fiducie au prix coûtant pour être transféré aux bénéficiaires, comme la loi le permettait par le passé et le permet toujours, il n'y aurait pas d'impôt à payer à la date du 21e anniversaire.

Évidemment, à l'époque, il y avait aussi la préoccupation du recours à une troisième option, qui consistait à rafraîchir la règle des 21 ans. Cela nous préoccupait, et nous l'avons modifiée. Comme je l'ai dit au début, nous craignions que l'effet soit que l'on puisse sauter une génération et nous avons recherché une parade pragmati-

Pour ce qui est de trouver une solution différente concernant la règle des 21 ans, comme je l'ai dit au début, nous sommes tout à fait disposés à envisager d'autres approches qui permettent de régler ce problème d'une façon raisonnable et équitable et administrativement viable, mais ce qui compte pour nous, au bout du compte, monsieur le président, c'est d'avoir des propositions concrètes afin que nous puissions voir dans quelle mesure on peut les concrétiser, les mettre en place et les administrer.

I repeat myself, but on the data, if you want the data, I've told you before the types of information requests you would have to do to get the data in terms of asking people for balance sheets and everything else.

One further comment on that is just in my answer to one question earlier, the issue that trusts are there for non-tax reasons. We talked about one example in an estate-planning situation. It was exactly the same situation, but one used a trust, one didn't, with exactly the same tax consequences. The trust was used for non-tax reasons.

I would like to be convinced as to why I should get all kinds of information on the assets held in the trust but not in the example we talked about earlier in the estate planning, when all the assets are held directly by the children. The tax consequences are the same. If you're going to ask for a lot of information and for individual taxpayers to comply with that, one should make sure we're doing it in a reasonable and equitable manner.

Le président: Merci, monsieur Brien. Monsieur Loubier, vous m'avez dit que vous aviez une petite question.

M. Loubier: Une petite, monsieur le président. Je m'attends à ce que vous trouviez cette information—là, que vous nous la donniez et que vous nous suggériez des voies pour colmater les brèches de pertes fiscales qu'un peu partout, on a évaluées.

Je tiens absolument à ce qu'on sorte de ce Comité—là...M. Martin nous avait assurés qu'on aurait toute l'information qu'on demanderait. Les scénarios, c'est dommage, mais vous êtes payés pour les mettre en place, vous êtes payés également pour nous suggérer des voies pour colmater les brèches des fiducies familiales. Je vous demanderais d'être plus réceptifs.

Le président: Excusez-moi, monsieur Loubier. Je n'ai aucunement remarqué que nos témoins n'étaient pas réceptifs. Si vous désirez leur poser une question, veuillez le faire et cela nous aiderait, car nous sommes maintenant dans un domaine très compliqué. C'est comme un jeu d'échec car, pour chaque action, il pourrait y avoir une réaction de la part des avocats qui sont très doués.

M. Loubier: Monsieur le président, ce que je veux vous faire comprendre...

Le président: Essayons de. . .

M. Loubier: . . . ainsi qu'aux autres membres du Comité, c'est que les fiducies familiales, pour nous, c'est important. Donc, si les membres du Comité n'ont pas toute l'information. . .

Le président: Pour tout le monde. . .

M. Loubier: . . . et je ne comprends pas pourquoi, jusqu'à présent, on n'a pas cette information—là. . .

Le président: Quelle information exactement aimeriez-vous obtenir?

M. Loubier: Il y a des évaluations un peu partout sur les pertes fiscales occasionnées par le régime des fiducies familiales. Pas toutes les fiducies familiales, mais certaines d'entre elles.

[Translation]

Je me répète, mais pour ce qui est des données, si vous voulez les données, je vous ai déjà indiqué que le type de renseignements qu'il faudrait demander pour obtenir ces données, suppose que l'on demande aux intéressés des bilans et toutes sortes de choses.

Une autre remarque, que j'ai déjà faite dans ma réponse à une question précédente, c'est que les fiducies existent pour des raisons autres que fiscales. Nous avons vu un exemple où il s'agissait de planifier une succession. La situation était exactement la même dans les deux cas, mais dans le premier on a eu recours à une fiducie, et dans le deuxième on s'en est abstenu, avec exactement les mêmes conséquences fiscales. La fiducie obéissait à des considérations non fiscales.

Il faudrait me convaincre de l'intérêt de demander toutes sortes de renseignements sur les avoirs détenus en fiducie dans un cas, mais non dans l'exemple que nous avons vu tout à l'heure de la planification d'une succession, où tous les avoirs sont détenus directement par les enfants. Les conséquences fiscales sont les mêmes. Si l'on va demander toutes sortes de renseignements que le contribuable aura du mal à réunir, il faudra être sûr que la demande soit raisonnable et équitable.

The Chairman: Thank you, Mr. Brien. Mr. Loubier, you said you had a small question.

Mr. Loubier: A small question, Mr. Chairman. I'm expecting you to obtain this information, to provide it to us and to suggest ways to plug the tax loopholes that exist all over the place, as has been determined.

I absolutely insist that we come out of this Committee... Mr. Martin gave us assurances that we would have all the information we need. The various scenarios, too bad but you are paid to put them into place, and you're also paid to suggest ways to plug up the loopholes in the family trusts. I'm asking you to be more receptive.

The Chairman: Excuse me, Mr. Loubier. I haven't noticed any lack of cooperation in our witnesses. If you have a question to ask, please do so and it would be helpful, as we have now entered a very complex area. It's a bit like playing chess because, for any action we might take, some smart lawyer could come up with a counteraction.

Mr. Loubier: Mr. Chairman, what I would like you to understand...

The Chairman: Let's just try to...

Mr. Loubier: . . . as well as the other members of the Committee, is that family trusts are an important matter in our view. Therefore, if Committee members don't have all the information. . .

The Chairman: It's important for everyone...

Mr. Loubier: . . . and I don't understand why we still don't have this information, up to this point. . .

The Chairman: What information exactly are you looking for?

Mr. Loubier: There have been all sorts of assessments of lost tax income caused by the system of family trusts. Not all family trusts, but some of them.

[Traduction]

• 1705

Le président: J'ai une idée. Pourquoi ne pas mettre par écrit les questions auxquelles vous aimeriez recevoir une réponse et nos fonctionnaires vont essayer d'y répondre.

M. Brien: Oui, mais l'information qu'on veut obtenir n'est pas disponible. Que peut—on faire pour l'obtenir? Quel délai cela va—t—il prendre? De quelle manière?

Le président: Il faudrait peut-être en discuter entre nous, mais j'ai l'impression que nous avons tous un intérêt à obtenir des renseignements, mais pas des renseignements privilégiés. Pourquoi ne pas poser ces questions par écrit. Que devons-nous obtenir exactement? Est-ce le montant global des fiducies familiales, leur valeur?

Mr. Riis (Kamloops): A point of order. I suspect that as the hearings progress, there'll increasingly be questions in terms of information and so on, not only today, and I would suggest that when we wish information there is some understanding among us that these are legitimate questions. From what I've theard today, these are legitimate questions and I suggest we simply assemble them and pass them on to the officials and ask for their response. Now, if they refuse to give responses, then we can deal with that at that point. But I think the questions raised earlier seem to me to be reasonable, but I think amongst ourselves we should generate the questions because I suspect that before this is over we'll have a lot more than we have today.

The Chairman: Sure and—

M. Loubier: Il y a une prédisposition essentielle à l'avancement de nos travaux. C'est ceci: lorsque l'on pose des questions, qu'on ne nous réponde pas ce qu'on nous a répondu depuis un an, ce que les politiciens nous ont répondu. Quant aux fonctionnaires, qu'on nous réponde qu'on est ouverts à toute suggestion pour essayer d'aller chercher l'information qu'on veut obtenir et d'évaluer aussi correctement que possible les pertes fiscales liées à certains aspects du régime des fiducies familiales.

Monsieur le président, ce que je veux vous dire—je ne fais pas de politique, il n'y a pas de caméra ici—c'est que, depuis le début, je n'ai pas senti de coopération, d'ouverture de ce côté.

Le président: Quelle ouverture?

M. Loubier: Depuis le début de cette session, nous cherchons une ouverture qui confirmerait qu'il existe un problème avec les fiducies familiales. On nous répond, mais on dirait qu'on cherche à noyer le poisson. Comment dit—on cela en anglais?

Le président: Quelle question avez-vous posée et pour laquelle vous n'avez pas eu de réponse? Quelle est cette question? Est-ce la suivante: quel est le montant global de toutes les fiducies familiales? Était-ce cette question-là?

M. Loubier: Je vous parle de l'état des discussions. On dit, de l'autre côté de la table, qu'il n'y a rien dans les fiducies familiales, qu'il faut s'interroger sur des incidences, ou bien que les données sont au ministère du Revenu. Rappelez—vous les deux premières séances qu'on a eues sur la TPS, avec des fonctionnaires du ministère des Finances et des fonctionnaires du ministère. . .

The Chairman: I have a suggestion. Why not write down all the questions you would like to have answered and our officials will do their best to try and find the answers.

Mr. Brien: Yes, but the information we are looking for is not available. What can be done to make it available? How long a time is it going to take? How are we going to get it?

The Chairman: Maybe we should discuss this among ourselves but my impression is that we would all gain from having more information, but we shouldn't ask for priviledged information. Why not write down your questions. What information is it exactly that we want? Is it the total amount of family trusts, their value?

M. Riis (Kamloops): J'invoque le Règlement. J'ai l'impression qu'au fil de nos travaux, nous aurons de plus en plus besoin d'information, et pas seulement aujourd'hui, je pense qu'il faudrait une entente reconnaissant que ces questions sont légitimes. D'après ce que j'ai entendu aujourd'hui, ces questions sont légitimes et je propose que nous en dressions une liste pour la transmettre aux fonctionnaires afin qu'ils recherchent les réponses. S'ils refusent de répondre, nous verrons alors ce qu'il convient de faire. Mais je pense que les questions posées précédemment sont raisonnables et je pense que nous devrions décider entre nous quelles questions nous voulons poser car j'ai l'impression que nous allons en avoir encore beaucoup avant que nous en ayons fini avec ce sujet.

Le président: Certainement et. . .

Mr. Loubier: If we want to get anywhere with our work here, one prerequisite has to be met: when we ask questions, we shouldn't be getting the answers politicians have been giving us for a year now. As for the officials, they should tell us that they are open to any suggestions to go and get information we need and that is required to assess as closely as possible the tax losses caused by the family trust system.

What I mean, Mr. Chairman—I'm not playing politics, there is no TV camera here—is that I have not sensed much openness or cooperation coming from that side.

The Chairman: What openness?

Mr. Loubier: Ever since the start of this meeting, we are seeking confirmation that there is a problem with family trusts. We are getting answers, but it looks like they are trying to forge things up.

The Chairman: What question did you ask for which you didn't get answer? What is the question? Is it the total amount of family trusts? Is that the question?

Mr. Loubier: I'm talking about the general sense of the dicussions. We hear from the other side of the table that there is nothing wrong with family trusts, but we should consider implications, or that the information is with the Department of Revenue. Remember the first two meetings we had on the GST, with the officials from the Department of Finance and the Department of...

Le président: Excusez-moi. Je suggère que M. Riis avait raison. Posez vos questions par écrit. Nous pouvons essayer d'obtenir les réponses et rappeler les témoins, mais je dois vous dire que si j'étais à leur place, je ne pourrais jamais obtenir le montant global de tous les *assets* de chaque contribuable canadien. Monsieur Dancey.

Mr. Dancey: Maybe I could just make a comment. In terms of responding to the questions, my recollection, and correct me if I'm wrong—the only one I haven't responded to is what is the total value of assets in trust. I have not given you the answer to that because I don't know what the answer to that is. The government does not collect that data. The reason the government does not collect that data, as I said at the beginning, is that we tax based on income. We ask people to report their income. We don't ask people to report their individual balance sheets and the accrued gains on those balance sheets. Okay?

Now, if you wanted that type of information—the government doesn't have that information right now—it would have to change the types of information it requires. I think it would be reasonable, in terms of doing that, if one wanted to do that, that you would be doing it not only for trusts but for individuals, because, as we talked about earlier, there are similar examples when trusts are used or not used that, for tax purposes, are effectively the same situation.

The Chairman: Could we move on please, then, to Mr. Abbott?

• 1710

Mr. Abbott (**Kootenay East**): I'd like to ask some quick questions so that I have a better understanding of the trust issue.

On the basis of the information here today, is it correct to say one of the functions of trusts is to minimize or isolate the problem of diminishing equity due to a tax grab? In other words, when things are transferred over, can one of the functions be that there are times it actually protects an equity position of a functioning business or enterprise?

Mr. Dancey: No. These guys can correct me if I'm wrong, but I don't see any tax reason for that, using trust for non-tax reasons because you don't want the beneficiaries to actually own the assets. But I think in terms of how trusts are taxed, whether it be in terms of the tax rate on the annual income, transfers to a trust or whatever, and in terms of the annual income of the trust, no, I would not view trust use in terms of being an offset to the tax grab, to prevent the diminishing return to the equity.

I don't know, Simon, Len: do you have any contrary views?

It's really for non-tax reasons that they are used.

Mr. Abbott: So this, then, is yet another one of the myths we're working against.

Mr. Dancey: Yes. The only issue, I guess, is the one Mr. Grubel mentioned in the sense that the way our rule works, it kicks in on the death of the last beneficiary of the first generation, whereas if they're held indirectly by the children, it would have been when each one died.

[Translation]

The Chairman: Excuse me. I think Mr. Riis was right. Put down your questions in writting. We can try to get the answers and call back the witnesses but I can tell you that if you asked me, I would never be able to provide the total amount of all assets of each Canadian taxpayer. Mr. Dancey.

M. Dancey: Je pourrais peut-être faire une remarque. Pour ce qui est des réponses aux questions, si je me souviens bien—et vous me corrigerez si je me trompe—, la seule question à laquelle je n'ai pas répondu c'est la valeur totale des avoirs des fiducies. Je n'ai pas répondu parce que je ne connais pas la réponse. Le gouvernement ne recueille pas ces données. La raison, comme je l'ai dit au début, c'est que l'impôt est prélevé sur le revenu. Nous demandons aux contribuables de déclarer leur revenu. Nous ne leur demandons pas un bilan individuel de leurs avoirs et des gains accumulés dans ces bilans. Comprenez—vous?

Donc, si vous demandez ce genre de renseignement—et le gouvernement ne le possède pas à l'heure actuelle—il faudrait changer toute la nature des renseignements demandés dans les déclarations. Si on voulait le faire, il serait raisonnable de les demander non seulement aux fiducies mais également aux particuliers car, comme nous l'avons vu tout à l'heure, il y a des exemples où quelqu'un peut opter pour une fiducie ou non avec des conséquences exactement identiques du point de vue fiscal.

Le président: Dans ce cas, pourrions—nous poursuivre et passer à M. Abbott?

M. Abbott (Kootenay-Est): J'aimerais poser quelques questions rapides afin de mieux cerner toute la question des fiducies.

Ai-je raison de conclure, sur la foi des renseignements qui nous ont été communiqués aujourd'hui, que l'une des fonctions des fiducies est de réduire au minimum ou d'isoler le problème de la réduction de l'actif causé par un prélèvement fiscal? En d'autres termes, lors des transferts, le but pourrait-il être de protéger en pratique l'actif d'une entreprise en activité?

M. Dancey: Non. Mes collègues me corrigeront si je me trompe, mais je ne vois aucune raison fiscale pour cela, car dans une fiducie les bénéficiaires ne sont pas les propriétaires des avoirs. Si l'on regarde la manière dont les fiducies sont imposées, qu'il s'agisse du taux d'imposition des revenus annuels, des transferts à une fiducie ou d'autre chose, ou encore du revenu annuel de la fiducie, le recours à la fiducie ne diminue pas le prélèvement fiscal et donc ne protège pas plus l'avoir net.

Je ne sais pas; Simon, Len, êtes-vous du même avis?

Ce sont en fait des raisons non fiscales qui motivent le recours à une fiducie.

M. Abbott: C'est donc là un autre mythe qu'il nous faut combattre.

M. Dancey: Oui. La seule différence, je pense, est celle que M. Grubel a mentionnée, en ce sens que, de la façon dont la règle fonctionne, elle intervient au décès du dernier bénéficiaire de la première génération, alors que si les avoirs étaient détenus indirectement par l'enfant, ce serait le cas au moment du décès de chacun.

Mr. Abbott: I very clearly understand that assets in a family trust are equivalent to assets of an individual. I can't conceive of any politician in his right mind who would be asking people to give an evaluation of their assets to the taxman. You're saying it would be reasonable, I believe you just said, that if you were going to be asking for the assets in the family trust, at the same time on an annual basis you would be asking for assets or change of assets of an individual. Couldn't those two things be isolated if we wanted? I'm not recommending that; I'm just trying to get it very clear in my own mind.

Because assets in family trusts and assets of individuals are equated, you're saying it would be reasonable that if you're asking for a listing of assets in a family trust you would also be asking for assets of an individual. You said that would be reasonable. I'm asking whether it necessarily would follow. If we chose to, could we not do those things separate, one from the other?

Mr. Dancey: Just to clarify, I didn't want to leave the impression that I thought it was reasonable to ask for that particular information.

Mr. Abbott: No, I understand that.

Mr. Dancey: That was an issue where if you have a view, you can come back and the department will have to think about it.

In terms of whether it is reasonable to ask for the information of family trusts and not of individuals, I just simply wanted to point out that clearly, the government might have to change the legislation in terms of what ability it has to request the information. I'll have to check that, but I presume they can ask information of one set and not another. It's a choice. Parliament is supreme and it can decide to request certain information.

The only point I want to make, though, is that it's a bit inconsistent, as we talked earlier about the estate planning situation where you have two situations identical tax—wise. One used a trust, one didn't. You ask for all this information when you use a trust, but you don't ask for the information when you don't have the trust.

All I'm saying is that you have to face the point that while you can do it, there is a bit of an inconsistency there. Generally when there are inconsistencies it makes one pause to consider whether you are asking for the right information.

Mr. Abbott: Other than going through the exercise of establishing the value of the family trusts, in your judgment is there any other value, is there any other useful purpose, to ask for an annual evaluation of the value of a family trust other than simply establishing the aggregate value?

Mr. Dancey: I guess we'd just give you the aggregate value. I can't think of any particular use. You could take the same point about asking individuals to disclose their annual net worth as well. Would that be useful or not? Bankers usually ask for it, but governments generally don't.

Mr. Abbott: I have one final question. At some future point, if changes were legislated, that is, if a decision were made to collapse this whole family trust legislation, hypothetically, would it be safe to assume that any people who had done tax

[Traduction]

M. Abbott: Je perçois très clairement que les avoirs placés dans une fiducie familiale sont l'équivalent des avoirs d'un particulier. Je ne puis imaginer aucun politicien, sensé, demander aux contribuables de déclarer leur patrimoine au fisc. Vous venez de dire que, si l'on doit réclamer la déclaration des avoirs d'une fiducie familiale, il serait raisonnable de demander également chaque année aux particuliers de déclarer leurs avoirs. Ne pourrait—on pas séparer les deux si nous le voulions? Ce n'est pas ce que je recommande de faire; j'essaie simplement de préciser cela dans mon esprit.

Étant donné que l'on peut assimiler les avoirs placés dans une fiducie familiale à ceux d'un particulier, vous dites qu'il serait raisonnable, si l'on devait demander la liste des avoirs d'une fiducie familiale, de demander également celle des particuliers. Vous dites que ce serait raisonnable. Je me demande si les deux vont nécessairement de pair. Si nous le voulions, ne pourrions—nous pas séparer les deux?

M. Dancey: Pour que ce soit clair, je ne voulais nullement donner l'impression que je considère raisonnable de demander ce genre de renseignements.

M. Abbott: Non, je comprends bien.

M. Dancey: C'est une question à laquelle le ministère devrait réfléchir, si vous pensiez aller dans ce sens.

Pour ce qui est de savoir s'il est raisonnable de demander les renseignements aux fiducies familiales et non aux particuliers, j'ai simplement voulu faire remarquer que le gouvernement devrait modifier la loi en vue de disposer de l'autorité voulue pour réclamer ces renseignements. Il faudra que je vérifie, mais je suppose qu'il peut demander un type d'information et pas un autre. C'est un choix. Le Parlement a un pouvoir suprême et il peut décider d'exiger certains renseignements.

Je veux simplement faire remarquer que tout cela est un peu incohérent, s'agissant de la planification d'une succession, puisqu'on a affaire à deux situations fiscalement identiques. Dans un cas les gens ont recours à une fiducie et dans l'autre non. On demanderait ces renseignements si l'on utilisait une fiducie, mais on ne les demanderait pas à ceux qui n'ont pas recours à la fiducie.

Ce que je veux dire c'est qu'il y a là quelques incohérences, même s'il n'est pas impossible de faire la distinction entre les deux cas. Mais, en général, lorsqu'il y a des incohérences, il y a lieu de se demander si l'on réclame bien le bon renseignement.

M. Abbott: À votre avis, y a-t-il un intérêt quelconque à demander une évaluation annuelle des avoirs d'une fiducie familiale, si ce n'est pour déterminer tout simplement la valeur globale de ces fiducies?

M. Dancey: Je suppose que nous vous communiquerons simplement la valeur globale. Je ne vois pas d'autre utilisation possible. La même interrogation vaut pour la déclaration du patrimoine annuel net des particuliers. Serait—ce utile ou non? Les banquiers habituellement demandent ce renseignement, mais les pouvoirs publics ne le font généralement pas.

M. Abbott: J'ai une dernière question. Si la loi changeait, à un moment donné, c'est-à-dire si l'on décidait d'abroger toute la législation sur les fiducies familiales, serait-il logique de considérer que les fiducies existantes continueraient d'être

situation would be grandfathered? In other words, the legislation logically would provide that anyone who is in a family trust situation and had planned accordingly...funds that were actually in that situation would not be impacted.

• 1715

I'm new to government and new to Parliament. We'll get to government in about four years, but in being new to this, would legislation normally account for grandfathering?

Mr. Dancey: Actually, I think the answer to that is fairly simple, and I don't think you need any special grandfathering or anything. It's the sense that the normal rule for trusts is that. . . It is like you're in a world where all of a sudden there aren't any trusts at all so you have to collapse all the trusts that are out there.

Again, just in terms of going through the mechanics of this, on the top of page 4, when property is transferred out of a trust to the beneficiary, that goes out of the cost base to the trust and then the beneficiary assumes the cost base. Then he or she is taxable on the full gain when he or she ultimately sells the property. So the wind-up of the trust, the collapsing of all the trusts and the transferring of all that property to the beneficiaries under these family trusts, would not give rise to any income tax at all. There's no special transitional rule to do that. That's just the way the rules would operate.

Again, that's trying to mirror what happens if it's held in the trust for the benefit of the beneficiaries as opposed to being held directly by the individuals. So there wouldn't be any tax, there wouldn't be any special transition rule that would be required.

Mr. Abbott: Thank you very much.

The Chairman: Thank you.

We have 11 minutes left, according to my watch, and I have about six speakers left. Maybe I could get a consensus out of you.

Do members want to have a longer meeting sometime immediately with officials, such as tomorrow morning? If so, would you like to have it in camera so that we can acquaint ourselves a little more fully with some of the actual concepts of taxation? I know to the public this must be an extremely complex issue.

If members want that or if they would like private briefings by party with officials on these issues, we could arrange that as well. Otherwise, this meeting will end at 5:30 p.m.

M. Brien: Pourquoi nécessairement à huis clos, monsieur le président?

Le président: Je vous ai proposé ces options, soit à huis clos, soit avec les médias ou soit votre caucus seulement, vous trois avec les

Je pose cette question parce que j'ai l'impression que la taxation des fiducies est un sujet fort complexe. Ce n'est pas une chose simple même pour les meilleurs avocats.

[Translation]

planning, any of these family trusts that existed. . .that the existing protégées, afin de ne pas pénaliser ceux qui ont planifié leurs obligations fiscales? En d'autres termes, dans la législation, on prévoirait logiquement que ceux qui ont placé leurs avoirs dans une fiducie familiale, qui ont fait leur plan en conséquence... ne seraient pas touchés par le changement.

> Je suis un nouveau député qui n'est pas très au courant de la façon dont le gouvernement procède. Nous serons au pouvoir dans quatre ans, mais étant néophyte je me demande si la loi préserve normalement les droits acquis?

> M. Dancey: En fait, je pense que la réponse est assez simple, et il ne serait pas nécessaire de prévoir une quelconque protection spéciale des droits acquis. La règle normale applicable aux fiducies est que... Ce sera comme si l'on se trouvait tout à coup dans un monde où il n'existe pas de fiducie, si bien qu'il faudra liquider toutes les fiducies existantes.

> Encore une fois, pour comprendre le mécanisme, vous voyez au haut de la page 4 que, lorsque des biens sont transférés d'une fiducie au bénéficiaire, on défalque ce bien du coût de base de la fiducie et on l'impute au bénéficiaire, qui devient imposable sur la totalité du gain en capital au moment où il vend le bien. La liquidation de la fiducie, la liquidation de toutes les fiducies et le transfert de ces biens à leurs bénéficiaires ne donnera lieu à aucun impôt sur le revenu Il n'est donc pas nécessaire d'avoir une règle de transition spéciale pour cela. Il suffit d'appliquer les règles actuelles.

> Encore une fois, c'est exactement la même chose, que les biens soient détenus en fiducie pour le compte des bénéficiaires au lieu d'être détenus directement par les particuliers concernés. Il n'y a pas d'impôt sur le revenu, et donc aucune règle transitoire spéciale n'est requise.

M. Abbott: Merci beaucoup.

Le président: Je vous remercie.

Il nous reste 11 minutes, d'après ma montre, et j'ai encore six intervenants sur ma liste. J'aimerais avoir votre avis.

Souhaitez-vous avoir très prochainement une réunion plus longue avec les fonctionnaires, par exemple demain matin? Si oui, aimeriez-vous la tenir à huis clos afin que nous puissions nous familiariser un peu plus avec certains des concepts fiscaux? Je sais que pour le public cela doit être une question extrêmement complexe.

Nous pourrions faire cela, à moins que vous ne préfériez que les fonctionnaires tiennent des séances d'information privées avec chaque parti, ce qui pourrait s'organiser aussi. Sinon, nous allons lever cette séance à 17h30.

Mr. Brien: Why a meeting in camera, Mr. Chairman?

The Chairman: I have offered these options, either a meeting in camera, or an open meeting, or a meeting with the caucus only, the three of you with our witnesses.

I'm asking this because I have a feeling that the taxation of trusts is a very complex subject. It's not an easy thing to grasp, even for the best lawyers.

Yes.

Mr. Riis: Jim, I don't know if I even have an opportunity to

The Chairman: Yes, you do.

Mr. Riis: —but it seems to me that today, listening to your—

The Chairman: Does your wife not give you one, Nelson? You may have one.

Mr. Riis: Listen to my comment. I found this to be very valuable. People have asked questions that I wouldn't have thought of, probably at all or ever.

An hon. member: Is that surprising?

Mr. Riis: It's being honest, at least.

The Chairman: Not surprising.

Mr. Riis: So for myself, I would say that rather than individual briefings or caucus meetings, it seems that this is the way a finance committee is supposed to work, where we benefit from each other's points of view.

The Chairman: Sure.

Mr. Riis: And certainly I would welcome the idea of it being in public as opposed to private.

The Chairman: We'll continue in public, then. Do members want a meeting tomorrow to continue with officials?

An hon. member: Can we go to 6 p.m.?

The Chairman: We don't have consent to go to 6 p.m. from the opposition. I'd rather not extend meetings beyond their scheduled time without giving notice because I know members do have other obligations.

• 1720

Ce serait un précédent assez inopportun pour la plupart des députés. Nous pourrions peut-être en discuter à 17h30.

Herb, you had a brief question before we went on. We have a lot of Liberals who have been very forbearing and they're going to kill me if I don't give them a chance, too.

Mr. Grubel: A technical suggestion and maybe, if we meet again, you can come up with it. Does Revenue Canada have data, information on the total income earned by the trusts in Canada this year-

Mr. Dancey: It's in the last paragraph of the appendix.

Mr. Grubel: Okay. Now, why wouldn't it be possible to capitalize this income to get a ballpark figure for all these people who are wondering whether it's trillions or only a few billions?

Mr. Dancey: For example, if you did that, it's... Income retained by the trusts is \$0.9 billion and income allocated to sommes conservées par les fiducies se montent à 0,9 milliard et beneficiaries is \$2.9 billion, so that means the total income les revenus versés aux bénéficiaires à 2,9 milliards de dollars, ce before allocation was \$3.8 billion. Now, if you picked a rate of qui veut dire que le revenu total avant distribution était de 3,8

[Traduction]

Oui.

M. Riis: Jim, je ne sais pas si j'ai seulement droit à la parole...

Le président: Oui, vous l'avez.

M. Riis: . . . mais il me semble qu'aujourd'hui, à écouter votre. . .

Le président: Est-ce que votre femme ne vous laisse pas la parole, Nelson? Vous avez le droit ici.

M. Riis: Écoutez ce que j'ai à dire. J'ai trouvé cette réunion très précieuse. Des membres du comité ont posé des questions auxquelles je n'aurais pas pensé, auxquelles je n'aurais peut-être jamais

Une voix: Est-ce surprenant?

M. Riis: Au moins, je suis franc.

Le président: Ce n'est pas surprenant.

M. Riis: Donc, pour ma part, au lieu d'avoir des séances d'information individuelles ou par caucus, il me semble que c'est ainsi que le Comité des finances devrait fonctionner, c'est-à-dire que chacun puisse bénéficier des points de vue des autres.

Le président: Certainement.

M. Riis: Et je serais certainement en faveur d'une réunion publique plutôt qu'à huis clos.

Le président: Nous allons donc poursuivre en public. Souhaitezvous une réunion demain avec les fonctionnaires?

Une voix: Pouvons-nous continuer jusqu'à 18 heures?

Le président: L'opposition ne consent pas à continuer jusqu'à 18 heures. J'aimerais mieux ne pas prolonger les réunions au-delà de l'horaire prévu sans en donner préavis, car je sais que les députés ont d'autres engagements.

That would be a rather untimely precedent for most members. Perhaps we could discuss that at 5:30 p.m.

Herb, vous aviez une petite question à poser avant que nous ne continuions. Nous avons beaucoup de Libéraux qui ont été très indulgents et je vais me faire tuer si je ne leur donne pas la parole à eux aussi.

M. Grubel: Une remarque d'ordre technique et, si nous nous rencontrons à nouveau, vous pourrez peut-être nous donner ces indications. Est-ce que Revenu Canada dispose de données, d'informations sur le revenu total gagné par les fiducies au Canada cette année...

M. Dancey: C'est au dernier paragraphe de l'annexe.

M. Grubel: Bien. Serait-il possible de faire un calcul de capitalisation de ce revenu afin d'en arriver à un chiffre d'ensemble pour toutes ces personnes qui se demandent s'il s'agit de billions de dollars ou seulement de quelques milliards?

M. Dancey: Si vous faisiez cela, par exemple, c'est... Les

basis. That's an arbitrary way of doing it; of course, it obviously depends on the income or on the return on the assets in that particular vear.

Mr. Grubel: I think it would be a benchmark or something, so Mr. Loubier would not be talking about trillions while others are talking about a few billions. Can you try to do that, give us a sensitivity analysis? Is there any evidence at all, maybe from a few trusts, as to what might be the rate of return they have been earning on their

Mr. Dancey: I'm sorry, I didn't hear the last part.

Mr. Grubel: What kind of rate of return have they been earning on the assets so we don't take the discount rate out of the air?

Mr. Dancey: I don't know the answer to that last question as to what rate of return trusts have been realizing on average.

Mr. Grubel: There may be something published by the trust companies or something.

Mr. Dancey: The issue, of course, being that. . . and I don't know if it's the sensitivity analysis or you would just hear some assumptions and you would have to take it at that value. It's not a detailed, professional examination.

Mr. Grubel: It would be better than nothing.

The Chairman: That might be a good suggestion, a working hypothesis that we realize may not be valid.

M. Brien: Le budget est basé sur des hypothèses et cela n'a rien à voir avec les fiducies familiales.

Le président: Les budgets sont des hypothèses?

M. Brien: Ils sont basés sur des hypothèses.

Le président: Les anciens, mais pas les nôtres!

M. Loubier: De mauvaises hypothèses à part cela!

The Chairman: Thank you, Mr. Grubel, for that suggestion. Mr. St. Denis, please.

Mr. St. Denis (Algoma): Thank you, Mr. Chairman. Thank you, Mr. Dancey, for being here with your colleagues. I've learned quite a bit today. The first thing I learned was that there has been a lot of mythology and misinformation about this issue. I think if I were to base my views on this entirely on what I heard in the media and, frankly, what I heard the Bloc talk about—

Mr. Grubel: And the NDP.

Mr. St. Denis: —I wouldn't understand that... For example, I was going to add that I look forward to some more witnesses on this subject because at this point I'm not persuaded that the problem exists to the extent that is suggested. I wonder if in fact the Bloc are finding this issue dissolving in front of them. I kind of presumed they had all kinds of information to support their allegations. To find out that they don't have any information as to what their allegation is about, an allegedly

[Translation]

return of 10% or 5% or 15% you'd get a capitalized value on that milliards de dollars. Si l'on prend un taux de rendement de 10 p. 100 ou de 5 p. 100, ou de 15 p. 100, on obtient une valeur capitalisée sur cette base. C'est une façon arbitraire de procéder; naturellement, tout dépend du revenu ou du rendement de l'actif au cours de l'année concernée.

> M. Grubel: Je pense que ce serait un repère en quelque sorte, de sorte que M. Loubier ne nous parlerait pas de billons alors que d'autres disent qu'il s'agit de quelques milliards. Pouvez-vous essayer de faire cela, de nous donner une analyse de sensibilité? Aurait-on des données qui pourraient provenir de quelques fiducies, sur les taux d'intérêt qu'elles ont obtenus sur leur actif?

> M. Dancey: Excusez-moi, je n'ai pas entendu la dernière partie de votre question.

> M. Grubel: Quel taux d'intérêt ont-elles gagné sur les actifs afin que nous ne choisissions pas le taux d'actualisation au hasard?

> M. Dancey: Je ne connais pas la réponse à votre dernière question sur les taux d'intérêt moyens obtenus par les fiducies.

> M. Grubel: Il y a peut-être des chiffres publiés par les fiducies ou quelque chose?

> M. Dancey: La question, bien sûr, étant donné. . . et je ne sais pas si c'est l'analyse de sensibilité ou si vous auriez seulement quelques hypothèses que vous devriez accepter. Ce n'est pas un examen professionnel détaillé.

M. Grubel: Ce serait mieux que rien.

Le président: C'est peut-être une bonne idée, une hypothèse de travail qui pourrait ne pas être exacte, nous le savons.

Mr. Brien: The budget is based on hypothesis and this has nothing to do with family trusts.

The Chairman: The budget or hypothesis?

Mr. Brien: They are based on hypothesis.

The Chairman: The old ones, but not ours!

Mr. Loubier: And bad hypothesis on top of that!

Le président: Merci, monsieur Grubel, de cette suggestion. Monsieur St. Denis, s'il vous plaît.

M. St. Denis (Algoma): Merci, monsieur le président. Merci, monsieur Dancey, d'être venu aujourd'hui ainsi que vos collègues. J'ai beaucoup appris aujourd'hui. Tout d'abord, j'ai appris qu'il y avait beaucoup de mythes et d'idées fausses sur cette question. Si je devais fonder mon opinion uniquement sur ce que j'ai entendu dans les médias et, franchement, sur ce que j'ai entendu dire par le Bloc...

M. Grubel: Et le NPD.

M. St. Denis: ...Je ne comprendrais pas que... Par exemple, j'allais ajouter que j'aimerais bien entendre d'autres témoins sur ce sujet parce que je ne suis pas convaincu que le problème soit aussi grave qu'on veut bien le dire. En fait, je me demande si les membres du Bloc ne sont pas en train de voir le problème disparaître sous leurs yeux. Je présumais qu'ils avaient toutes sortes de renseignements pour étayer leurs allégations. Or, je m'aperçois que leurs allégations ne reposent

highly abused program... In the middle of page 3 it's very clear from that paragraph, and correct my if I'm wrong, that when a trust is created or assets transferred to a trust for children, at the time that transfer takes place, either on the death of a parent or, I guess, on a voluntary transfer, the taxes on gains to that point are paid at that time.

Mr. Dancey: Yes. If I have property, if this pen is a valuable pen and I transfer it to my kids, whether it's to a trust for my kids or directly to my kids, the gain on that asset. . I'm deemed to have disposed of it at fair market value.

Mr. St. Denis: At that point in time.

Mr. Dancey: Then the future appreciation goes to-

Mr. St. Denis: That is a point we need to really stress. I think there's a misunderstanding about that point among some members around this table, that in fact—your point, and in response to Mr. Discepola's comments—this is seldom used as a tax-dodging mechanism. It's an estate-planning mechanism.

• 1725

Is there an income limit? I suppose it costs money to set up a trust. I'm not rich so I've never had to set up a trust. But I imagine I'd have to hire lawyers and accountants and what not. I should have a certain amount of money available to create a trust. But if I only have \$10,000 to create a trust, I could do it. There's no limit, really.

Is there a limit in the legislation? Does it matter how small an amount I want to create a trust with? I can do it if I want to, and I can otherwise have access to the accountants and the lawyers to create and manage it.

Mr. Dancey: You can set up a trust for any amount.

Mr. St. Denis: I think the issue here is that it happens to be wealthy people who typically use this because of the great cost involved in having accountants and lawyers to do the set—up and administration.

I'll come to my question, Mr. Chairman, and then I'll be on with it.

Do you have available to you now or some other time a way to walk through this? Take an amount of \$1 million, be they shares or what have you. What would happen to that \$1 million over a period of 10 years if it were held by a living person or willed to a family outside of a trust or transferred to a spousal trust or transferred to a children's trust? In other words, could we walk through the 10 years with that \$1 million under the various scenarios? At the end of the 10 years, presumably, if the allegations are true, the \$1 million that went into the trust would be totally favoured in relation to the \$1 million that didn't go through a trust. I don't think we're going to find that's the case.

Mr. Dancey: You can do the numbers in terms of running through various scenarios, but basically, you're just talking about \$1 million, so there's no accrued gain or anything. It's going to be invested one way or another. The analysis isn't all that

[Traduction]

sur rien, un programme qui fait soit disant l'objet d'innombrables abus... Au milieu de la page 3, il est très clair, d'après ce passage, et dites—le moi si je me trompe, que lorsqu'une fiducie est créée ou que des actifs sont transférés dans une fiducie pour enfants, au moment du transfert, soit au décès du parent ou, je suppose, d'un transfert volontaire, les impôts sur les gains réalisés jusque là sont payés à ce moment—là.

M. Dancey: Oui. Si j'ai des biens, si ce stylo a de la valeur et que je le cède à mes enfants, que ce soit dans le cadre d'une fiducie pour mes enfants ou d'un don direct à mes enfants, les gains sur ce bien. . . On considère que je l'ai vendu à sa juste valeur marchande.

M. St. Denis: À ce moment-là.

M. Dancey: Alors, la plus value future va à...

M. St. Denis: Nous devons vraiment insister sur ce point. Je crois qu'il y a un malentendu sur ce point entre certains députés autour de cette table et qu'en fait—c'est ce que vous disiez, et je répond aux commentaires de M. Discepola—les fiducies sont rarement utilisées comme mécanisme d'évasion fiscale. C'est un mécanisme de planification successorale.

Y a-t-il une limite de revenu? Je suppose qu'il faut payer une certaine somme pour établir une fiducie. Je ne suis pas riche et je n'ai donc jamais eu à en créer. Mais je suppose que je devrais engager des avocats et des comptables, etc. Il me faudrait une certaine somme pour créer une fiducie. Mais même si je n'avais que 10 000\$ pour le

Y a-t-il une limite dans la loi? Est-ce que la situation est différente si je n'ai qu'une toute petite somme pour créer une fiducie? Je peux le faire si j'en ai envie, et si je peux trouver les comptables et les avocats qu'il me faut pour la créer et la gérer.

faire, je pourrais le faire. Il n'y a pas vraiment de limite.

 $\mathbf{M.}$ Dancey: On peut créer une fiducie pour n'importe quelle somme.

M. St. Denis: Mais il se trouve que ce sont généralement des gens riches qui utilisent cette formule étant donné le coût élevé en avocats et en comptables de la création et de l'administration de la fiducie.

J'en viens à ma question, monsieur le président, et j'en aurai terminé.

Auriez-vous ici des données, vous pourriez aussi nous les remettre plus tard, qui nous aideraient à examiner tout cela? Prenons une somme d'un million de dollars, qu'il s'agisse d'actions ou d'autre chose. Qu'adviendrait—il de ce million de dollars sur une période de 10 ans s'il était aux mains d'une personne vivante ou s'il était cédé par testament à une famille en dehors d'une fiducie ou transféré à une fiducie au profit d'un conjoint ou d'un mineur? Autrement dit, pourrions—nous suivre l'évolution de ce million de dollars au cours des 10 ans, selon différents scénarios? À la fin des 10 ans, on pourrait supposer, si les allégations sont vraies, que l'évolution a été beaucoup plus favorable pour le million de dollars versé dans la fiducie que pour l'autre million. Or, je crois que nous allons constater que ce n'est pas le cas.

M. Dancey: Il est possible de faire les calculs en prenant différents scénarios, mais en fait, vous parlez simplement d'un million de dollars, de sorte qu'il n'y a pas de gains à recevoir ou quoi que ce soit. La somme va être investie d'une façon ou

and it's left in the trust, it's taxed at the top rate. The trust is actually beneficiaries. There are various ways, but the rules don't work all that differently.

Mr. St. Denis: Actually, it probably would show that there's a negligible difference at the end of 10 years between the difference négligeable à la fin des 10 ans entre les différents scenarios.

Mr. Dancey: Do you want us to try to put some numbers on it now?

Mr. St. Denis: No, just in a memo or something. I suspect that at the end of 10 years, just to pick 10 years arbitrarily, we're not going to find a significant difference. If anything, there's maybe even a disadvantage for the \$1 million held in the trust.

Mr. Dancey: We'll try to put together some examples or scenarios. We will commit to do that.

The Chairman: Colour them too.

It's 5:30 p.m. This would be our normal hour of adjournment. We have an indication from the official opposition that they cannot continue today past 5:30 p.m. Would members like to continue with the witnesses tomorrow, if it were appropriate for the witnesses? Mr. Brien suggested to me privately that maybe at 9:30 a.m. tomorrow we could reconvene to ask questions. Or would you want to wait until Tuesday morning to get more information from them? Maybe they could respond to some of our questions.

M. Brien: Si on obtient plus d'information. Pour quand êtes-vous capable de produire ce scénario?

Le président: Je suis à votre dispositions. Je ne suis que le président.

• 1730

M. Brien: Si on nous dit que mardi matin on obtiendra des informations, il n'y a pas de problème.

Le président: Cela dépend.

M. Brien: On déposera nos questions écrites d'ici à ce momentlà.

Le président: Bon.

M. Brien: Demain matin, on déposera nos questions écrites et, mardi matin, on revient avec le plus de données possibles.

Mr. Dancey: Concerning the additional information, we can try to do some examples. I can try to deal with Mr. Grubel's request to make some assumptions about what level of assets might be there in rates of return. I don't know if I can get information for other years or not. That might still be quite preliminary. What I can't do, because the information isn't there, is to tell you what the exact number is.

[Translation]

difficult. If it's held directly by the person, not transferred by his d'une autre. L'analyse n'est pas très difficile. Si la somme est tax, whatever that individual's rate is, if that \$1 million is given détenue directement par la personne, qu'elle n'est pas to the kids, it can be taxed at the kids' rate, although some of transférée dans le cadre de l'impôt, quel que soit le taux that actually may be attributed back. Then if it goes to the trust d'imposition de la personne concernée, si le million de dollars est donné aux enfants, il peut être imposé au taux applicable aux a higher tax rate. If it's allocated out, it's taxed in the hands of the enfants, bien qu'une partie puisse être réattribuée. Enfin, si la somme est mise en fiducie et y reste, elle est imposée au taux maximum. C'est en fait la fiducie qui est assujettie au taux le plus élevé. S'il y a distribution, chaque bénéficiaire est imposé en conséquence. Il existe différentes formules, mais les règles different pas tant que cela.

> M. St. Denis: En fait, cela montrerait probablement qu'il y a une scénarios.

M. Dancey: Voulez-vous que nous essayions de faire maintenant le calcul avec quelques chiffres?

M. St. Denis: Non, simplement dans une note ou autre chose. Je suppose qu'à la fin des 10 ans, en prenant 10 ans arbitrairement, on ne constatera pas de différence significative. Je crois même que le résultat serait moins bon pour le million de dollars de la fiducie.

M. Dancey: Nous allons essayer de vous préparer quelques exemples ou quelques scénarios. Nous nous engageons à le faire.

Le président: Mettez-nous aussi des couleurs.

Il est 17h30. C'est notre heure normale d'ajournement. Les membres de l'Opposition officielle nous ont fait savoir qu'ils ne pouvaient dépasser 17h30 aujourd'hui. Voulez-vous poursuivre l'audition des témoins demain, si cela leur convient? M. Brien m'a dit en privé que nous pourrions nous rencontrer de nouveau, demain à 9h30, pour poser des questions. Ou préférez-vous attendre mardi matin de façon à avoir davantage de renseignements? Ils pourront peut-être répondre alors à certaines de nos questions.

Mr. Brien: If we get more information. At what time would you be able to give us that scenario?

The Chairman: I am at your disposal. I am only the chairman.

Mr. Brien: If we are told that we'll get the information on Tuesday morning, there's no problem.

The Chairman: It depends.

Mr. Brien: We can table our questions before that time.

The Chairman: Good.

Mr. Brien: Tomorrow morning, we'll table our written questions and, on Tuesday morning, we'll come back with as many data as possible.

M. Dancey: Pour ce qui est des renseignements supplémentaires, nous pouvons essayer de préparer des exemples. Je vais tenter, comme M. Grubel l'a demandé, d'établir des hypothèses sur les taux d'intérêt applicables. Je ne sais pas si je parviendrai à obtenir des données pour d'autres années ou pas. Ce sera peut-être encore très préliminaire. Comme je n'ai pas les renseignements, je ne suis pas en mesure de vous donner le chiffre exact.

The Chairman: It's your fault, because the law doesn't require you to do it.

Some hon. members: Oh, oh!

M. Brien: On reviendra demain matin avec des questions. On veut avoir l'information pour mardi et si on ne peut nous la fournir, nous aimerions qu'on nous indique la démarche qu'il faudrait suivre pour obtenir cette information.

Le président: C'est une bonne idée et, pour nous aider, veuillez déposer vos questions auprès du greffier. Cela vaut également pour tous les autres députés.

Maybe every member who has questions for the department would be good enough to give them to Martine in writing and she will pass them on to Mr. Dancey.

We'll see if we can meet next Tuesday at 9:30 a.m. Would that be convenient?

Mr. Dancey: We will have officials here. It may not be me next Tuesday at 9:30 a.m., but maybe Mr. Farber.

The Chairman: You promise us Mr. Farber in your absence, sir.

Mr. Dancey: I think I do.

The Chairman: Okay. Thank you.

We are adjourned, subject to the call of the chair.

[Traduction]

Le président: C'est de votre faute, parce que la loi ne vous oblige pas à le faire.

Des voix: Ah, ah!

Mr. Brien: We'll come back tomorrow morning with questions. We want to have the information for Tuesday and if we can't get it, we would like to be told what approach we should take to obtain that information.

The Chairman: This is a good idea and, to help us, could you please give your questions to the clerk. This is also true for all other members.

Tous les députés ayant des questions à l'intention des gens du ministère pourraient les remettre par écrit à Martine qui les communiquera à M. Dancey.

Nous allons voir si nous pouvons nous réunir mardi prochain à 9h30. Est-ce que cela vous convient?

M. Dancey: Des fonctionnaires seront là. Ce ne sera peut—être pas moi mardi à 9h30, mais sans doute M. Farber.

Le président: Vous nous promettez que M. Farber sera là en votre absence, monsieur?

M. Dancey: Oui.

Le président: D'accord. Merci.

La séance est levée, jusqu'à convocation du président.





MAIL POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré – Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Department of Finance:

Kevin Dancey, Assistant Deputy Minister, Tax Policy Branch;

Len Farber, Director, Tax Legislation Division;

Simon Thompson, Acting Chief, Trust, personal taxation, resource taxation and charitable donations.

TÉMOINS

Du ministère des Finances:

Kevin Dancey, sous-ministre adjoint, Direction de la Politique de l'impôt;

Len Farber, directeur, Division de la législation de l'impôt;

Simon Thompson, chef intérimaire, Fiducies, impôt personel, impôt sur les ressources et organismes de charités.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

CAI XCZ6 - F59

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 52

Tuesday, September 27, 1994

Chairperson: Jim Peterson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 52

Le mardi 27 septembre 1994

Président: Jim Peterson

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des Committee on

Governme

Publicatio

Finance

Finances

RESPECTING:

CONCERNANT:

Pursuant to Standing Order 108(2), study on the Taxation of Conformément à l'article 108(2) du Règlement, une étude sur **Family Trusts**

l'imposition des fiducies familiales

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



STANDING COMMITTEE ON FINANCE

Chairperson: Jim Peterson

Vice-Chairmen: Barry Campbell

Yvan Loubier

Members

Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Gary Pillitteri
Alex Shepherd
Jim Silye
Ray Speaker
Brent St. Denis
Jane Stewart
David Walker—(15)

Associate Members

Reg Alcock Judy Bethel Stephen Harper Réjean Lefebvre Andy Mitchell Nelson Riis Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

Martine Bresson

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

Président: Jim Peterson

Vice-présidents: Barry Campbell

Yvan Loubier

Membres

Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Gary Pillitteri
Alex Shepherd
Jim Silye
Ray Speaker
Brent St. Denis
Jane Stewart
David Walker—(15)

Membres associés

Reg Alcock Judy Bethel Stephen Harper Réjean Lefebvre Andy Mitchell Nelson Riis Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Martine Bresson

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada,

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 27 SEPTEMBRE 1994 (68)

[Texte]

Le Comité permanent des finances se réunit aujourd'hui, à 9 h 35, dans la pièce 705, Édifice de la Promenade, sous la présidence de Jim Peterson (président).

Membres du Comité présents: Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Yvan Loubier, Jim Peterson, Alex Shepherd, Brent St. Denis, Jane Stewart and David Walker.

Membres suppléants présents: Paul Crête pour Gérard Asselin; Ovid Jackson pour Gary Pillitteri; Jim Abbott pour Jim Silye.

Membre associé présent: Jag Bhaduria.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nathalie Pothier, attachée de recherche.

Témoins: Du ministère des Finances: Len Farber, directeur, Division de la législation de l'impôt; Simon Thompson, chef intérimaire, Fiducies, impôt personnel, impôt sur les ressources et organismes de charité.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 108(2) du Règlement, le Comité continue son étude sur l'imposition des fiducies familiales (Voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi, 21 septembre 1994, fascicule nº 51).

Les témoins répondent aux questions.

Yvan Loubier propose, — Que les réunions du Comité où il sera question des fiducies familiales et des paradis fiscaux soient meetings on family trusts and tax havens be televised. désormais télédiffusées.

Après débat, la motion est mise aux voix. Le résultat du vote par appel nominal est le suivant:

n	0	т	TD

Pierre Brien Paul Crête—(3) Yvan Loubier

CONTRE

Jim Abbott Barry Campbell Nick Discepola Ron Fewchuk Herb Grubel

Ovid Jackson Alex Shepherd Brent St. Denis Jane Stewart David Walker(10)

La motion est rejetée.

À 11 h 26, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Martine Bresson

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, SEPTEMBER 27, 1994 (68)

[Translation]

The Standing Committee on Finance met at 9:35 o'clock a.m. this day, in Room 705, La Promenade Building, the Chair, Jim Peterson, presiding.

Members of the Committee present: Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Yvan Loubier, Jim Peterson, Alex Shepherd, Brent St. Denis, Jane Stewart, David Walker.

Acting Members present: Paul Crête for Gérard Asselin; Ovid Jackson for Gary Pillitteri; Jim Abbott for Jim Silye.

Associate Member present: Jag Bhaduria.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Nathalie Pothier, Research Officer.

Witnesses: From the Department of Finance: Len Farber, Director, Tax Legislation Division; Simon Thompson, Acting Chief, Trusts, Personal Taxation, Resource Taxation and Charitable Donations.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed its study on the Taxation of Family Trusts (See Minutes of Proceedings, Wednesday, September 21, 1994, Issue No. 51).

The witnesses answered questions.

Yvan Loubier moved, - That, henceforth, all Committee

After debate, the question being put on the motion, the result of the recorded division was as follows:

YEAS

Pierre Brien Paul Crête—(3) Yvan Loubier

NAYS

Jim Abbott Barry Campbell Nick Discepola Ron Fewchuk Herb Grubel

Ovid Jackson Alex Shepherd Brent St. Denis Jane Stewart David Walker—(10)

The motion was negatived.

At 11:26 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Martine Bresson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, September 27, 1994

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 27 septembre 1994

• 0930

The Chairman: Can we come to order?

We are continuing our discussion of family trusts. With us today we have Mr. Len Farber, director of the tax legislation division, and Mr. Simon Thompson, acting chief of trust, personal taxation, resource taxation and charitable donations, Department of Finance.

Le président: La séance est ouverte.

Nous reprenons la discussion sur les fiducies familiales. Témoignent aujourd'hui M. Len Farber, directeur de la législation de l'impôt, et M. Simon Thompson, chef intérimaire, Fiducies, impôt personnel, impôt sur les ressources et organismes de charité, au ministère des Finances.

• 0935

I believe, gentlemen, you are here in response to a number of questions that were raised at our last meeting. I leave it to you as to how we proceed. Do you wish to say something first, or do you want us to begin with questions?

Mr. Len Farber (Director, Tax Legislation Division, Department of Finance): Mr. Chairman, we have attempted to pull together some of the information that was requested of us at our first meeting last week.

One of the issues that was raised was the question of whether we could capitalize the income flows that were set out in the paper on the taxation of family trusts, to give some kind of possible projection as to what that would entail given certain rates of return in terms of the global amount of assets that may be held in trust.

As you will recall, the paper indicated that the income allocated to beneficiaries was in the order of \$2.9 billion, and there was net income taxed in the trusts of \$909 million. As I indicated, the question was what that would mean if we used some capitalization factors. We will distribute a page showing those capitalizations. The only caution I have is that the actual rate of return may not be indicative of anything other than a purely hypothetical estimate. The income allocated has no relevance to the fair market value of the assets. We have no idea when the assets were put into a trust.

As you know, for accounting purposes you account on a historical cost basis for individuals and corporations, as well as trusts. You don't value assets annually. Therefore, while we've done it at the request of the committee, we're not sure anybody should put very much stock in these numbers. When we take a 5% assumed rate of return and capitalize that based on the income we know for 1992, it's a fairly simple mathematical calculation. It gives rise to \$76 billion of assets. If you take that capitalization factor at 7% and 10% it decreases to \$54 billion and \$38 billion respectively.

We'll pass out that projection to comply with the request, but I'm not sure what those numbers mean, other than the calculation has been done.

Mr. Grubel (Capilano—Howe Sound): Do you have any information on the income equivalent of \$3.8 billion that you used in this calculation for, say, 10 years earlier?

Messieurs, vous êtes ici, je crois, pour répondre à un certain nombre de questions qui ont été posées lors de la dernière réunion. Procédez comme bon vous semble. Voulez-vous d'abord faire une déclaration ou commencer à répondre aux questions?

M. Len Farber (directeur, Division de la législation de l'impôt, ministère des Finances): Monsieur le président, nous avons essayé de rassembler une partie de l'information qui nous a été demandée lors de notre première comparution la semaine dernière.

On nous a notamment demandé s'il était possible d'établir la capitalisation des revenus dont il était question dans le document intitulé *L'impôt sur les fiducies familiales*. On nous a demandé d'établir des projections de la valeur des actifs en fiducie en fonction de certains taux de rendement.

D'après le document, vous vous en souviendrez, le revenu attribué aux bénéficiaires s'élevait à environ 2,9 milliards de dollars; le revenu net des fiducies, assujetti à l'impôt, était de 909 millions de dollars. On nous a demandé d'appliquer à ces chiffres des facteurs de capitalisation. Ces capitalisations figurent sur le feuillet que nous allons vous remettre. Je précise bien que les taux de rendement sont purement hypothétiques. Le revenu attribué est sans rapport avec la juste valeur marchande de l'actif. En effet, nous ignorons totalement à quel moment le capital a été placé en fiducie.

Comme vous le savez, qu'il s'agisse de particuliers, de sociétés ou de fiducies, on emploie la méthode comptable du coût d'origine. On ne procède pas à l'évaluation annuelle de l'actif. Même si nous l'avons fait à la demande du comité, il n'est pas certain que quiconque ajoutera foi à ces chiffres. Si l'on applique un taux présumé de rendement de 5 p. 100 au revenu de 1992—que l'on connaît—le calcul est simple. On arrive à 76 milliards de dollars d'actif. Les taux de rendement de 7 et de 10 p. 100 donnent respectivement un capital de 54 milliards et de 38 milliards.

Comme on nous l'a demandé, je vais vous remettre ces projections, mais je ne sais trop quel sens donner à ces chiffres. En tout cas, le calcul a été fait.

M. Grubel (Capilano—Howe Sound): Savez–vous à quoi correspondraient les 3,8 milliards de dollars 10 ans plus tôt?

Mr. Farber: No, Mr. Chairman. We phoned Revenue Canada following the meeting. The first year Revenue Canada started collating this information by computer was 1992. Prior to 1992 the information was all hand-assembled, so all the returns were done manually. While we can get that information, and are going to get some profile of what the income taxed in the trust as well as allocated to beneficiaries was for a number of years prior to 1992, we don't have that yet. We only met last week, but I hope to get that information at the earliest opportunity.

Mr. Grubel: I would just like to put on record that if we had the figure from 10 years ago and applied the same rate of return consistently between the two periods, then we might get a rough idea of the increase in the capital base on which the income is based and therefore an idea of what would be the foregone taxation base for capital gains.

• 0940

I think it is clearly imperfect, and, as you suggest, it is dependent on assumptions; nevertheless, it is vastly better than the pure speculation we hear from people who have absolutely nothing to go on other than rumours.

Mr. Farber: Mr. Chairman, I agree with the statement that it would be vastly better than the situation we find ourselves in at the moment. The only caution I would give the member is that the so-called 21 years is on a rolling basis. The only magic to January 1, 1993, was the fact that it was 21 years after the commencement of the system.

As I reviewed the analysis done by Ernst & Young, for example, as presented to this committee last week, I found it quite interesting that there were more trusts set up in the period from 1976 to 1980 and from 1986 to 1990 than there were in the previous periods. So the first impact of 21 years on a majority of the cases, at least insofar as this survey result ascribes, is well beyond January 1, 1993.

It's very difficult to get information that could be absolutely reliable because you don't know what is the increase in market value. It's always coming into the trust at cost or at the fair market value when it's transferred into the trust. So you don't have a stationary base on which to do an analysis. It's always evolving.

Le président: Y a-t-il d'autres questions?

M. Brien (Témiscamingue): Sur les deux pages qu'on vient de nous remettre, à partir du 3,8 milliards de dollars vous avez fait avec des hypothèses de taux de rendement la valeur des actifs. Quand seriez-vous capable de nous fournir l'information pour les années antérieures, mêmen si on reculait jusqu'à l'introduction des fiducies familiales?

Mr. Farber: As I indicated, Mr. Chairman, prior to 1992 all trust returns were handled manually by Revenue Canada. We were unable to get a compilation of a year-by-year basis of all those manual returns done. We've put the request into Revenue Canada. I don't have a time period with me today, but I'm hoping to get some timeframe as to when they can give me that information. I hope it's within the next couple of days.

Mr. Walker (Winnipeg North Centre): I'd like to just go back over some of the basics with the projections here. The net income of \$909 million is subject to taxation now.

[Traduction]

M. Farber: Non, monsieur le président. Nous avons téléphoné à Revenu Canada après la dernière rencontre. Ce n'est qu'en 1992 que le ministère a commencé à rassembler cette information sous forme électronique. Auparavant, toutes les déclarations étaient compilées à la main. Il est possible d'obtenir cette information. Nous aurons une idée du revenu imposé détenu par les fiducies et attribué aux bénéficiaires pou certaines années antérieures à 1992. Mais nous ne l'avons pas encore. Nous ne nous sommes rencontrés que la semaine dernière, mais j'espère obtenir des renseignements le plus tôt possible.

M. Grubel: Je voulais dire que si nous avions le chiffre d'il y a 10 ans et si l'on appliquait le même taux de rendement, on aurait une idée approximative de l'augmentation du capital qui a produit ce revenu et, donc, une idée de l'assiette fiscale perdue en regard des gains en capital.

Comme vous l'avez dit, cela laisse beaucoup à désirer et cela dépend de l'hypothèse retenue. N'empêche, c'est beaucoup mieux que les spéculations que répandent des gens qui ne s'en remettent qu'à des rumeurs.

M. Farber: Monsieur le président, il est vrai que c'est nettement supérieur à la situation actuelle. La seule réserve que j'apporterais à l'intention du député, c'est que la période de réalisation de 21 ans est renouvelable. La seule chose qui distingue la date du 1er janvier 1993 c'est qu'elle tombe 21 ans après l'instauration du régime.

Par ailleurs, j'ai pris connaissance de l'analyse réalisée par Ernst & Young, présentée au comité la semaine dernière. J'ai noté avec intérêt qu'un plus grand nombre de fiducies avaient été créées au cours de la période comprise entre 1976 et 1980 et 1986 et 1990 que pendant toute autre période. Si l'on en juge, donc, par les résultats de cette enquête, l'effet de ces 21 ans dans la majorité des cas se fait sentir bien au-delà du 1er janvier 1993.

Il est très difficile d'obtenir des renseignements absolument fiables parce que l'on ignore l'augmentation de la valeur marchande. Au moment du placement dans la fiducie, l'avoir est calculé à son coût ou à sa juste valeur marchande. Il n'y a donc pas de base fixe pour effectuer l'analyse. C'est toujours en mouvement.

The Chairman: Are there more questions?

Mr. Brien (Témiscamingue): I'm referring to the two pages we were just handed out. Using the \$3.8 billion as a base figure, you calculated the value of the assets using hypothetic rates of return. When will you be in a position to provide us information for the previous years, even going to when family trusts were created?

M. Farber: Comme je l'ai dit, monsieur le président, avant 1992, toutes les déclarations relatives aux fiducies étaient traitées manuellement par Revenu Canada. Nous n'avons pas pu obtenir une compilation annuelle de ces déclarations. Nous avons demandé à Revenu Canada de la préparer. J'ignore quel est le délai nécessaire, mais j'espère obtenir de l'information à ce sujet d'ici un jour ou

M. Walker (Winnipeg-Nord-Centre): J'aimerais revoir le comment et le pourquoi de vos projections. Le revenu net de 909 millions de dollars est assujetti à l'impôt aujourd'hui.

Mr. Farber: Yes. That is the total income taxed in the trust.

Mr. Walker: Then the income distributed, about \$2.9 billion, was also taxed.

Mr. Farber: Yes. That was the total income allocated to beneficiaries and taxed at the individual beneficiary level.

Mr. Walker: Assuming that the rules were changed—let's take a conservative assumed rate of return—\$38 billion is identified as being the asset base of the trust. That's just for the purposes of argument. What are the tax implications, then, if those things are deemed no longer to be in a trust? What does that mean? Right now we have a taxation base of \$3.8 billion on the asset base of \$38 billion. What are the tax implications if that's suddenly out there in a non-trusted situation? What does that mean?

Mr. Farber: The only thing I'd suggest it could hypothetically mean is that of the \$3.8 billion, \$909 million, which was taxed in the trust at the trust level, would have the assets giving rise to that \$909 million in that year. Those assets would have been distributed to the beneficiaries and the \$2.9 billion would have increased by either \$909 million or some other factor if the rate of return was somewhat higher. That is the actual amount that was taxed in the trust.

• 0945

I'm not sure what turns on that question, because, as Mr. Dancey indicated in testimony last week, trusts are taxed to the extent that the income is not distributed to beneficiaries or is taxed upon distribution to beneficiaries. Either way, it's taxed. Therefore the rate of return would, I submit, be the same, whether the assets were held in the trust or distributed to the beneficiaries and held by the beneficiaries individually.

The rate of return ought not to change, because it's exactly the same asset and presumably it's the same rate of return. The only caveat, I guess, one can put to that is if it were an *inter vivos* trust taxed at the trust level and the beneficiaries, under the hypothetical example, would be receiving income and taxed at a lower marginal rate, there may be a higher tax to be paid at the trust level than there would be at the individual level. That's the only thing that comes to my mind in terms of any differential in an after—tax rate of return calculation.

Mr. Shepherd (Durham): I'd like to get back to what we talked about as a horizontal neutrality between having trusts and not having trusts.

Firstly, the fact that we wait until the final issue has deceased in an estate trust situation by definition creates a significant deferral of tax, does it not? For instance, if one person died today with one issue and the final issue didn't die for forty years, you're not taxing the full capital gains of the trust until forty years later. Is that correct?

Mr. Simon Thompson (Acting Chief of Trust, Personal Taxation, Resource Taxation and Charitable Donations, Department of Finance): In that case your assumption has to be that nothing is distributed to the other children in the interim.

[Translation]

M. Farber: Oui. Il s'agit du revenu total assujetti à l'impôt dans la fiducie.

M. Walker: Cela signifie donc que le revenu attribué, d'une valeur approximative de 2,9 milliards de dollars, a lui aussi été assujetti à l'impôt.

M. Farber: Oui. Cela représente le revenu total attribué aux bénéficiaires et imposé dans le cas de chacun d'entre eux.

M. Walker: Mettons que l'on change les règles. Imaginons un taux de rendement pas trop élevé et un actif total d'environ 38 milliards de dollars. Rien que pour la discussion. Qu'est-ce que cela signifie, en impôt, si cet argent n'est plus dans une fiducie? Qu'est-ce que ça signifie? Aujourd'hui, l'impôt est de 3,8 milliards de dollars sur un actif de 38 milliards de dollars. Qu'est-ce que cela signifierait pour l'impôt si tout d'un coup cet argent n'était plus détenu dans une fiducie? Qu'est-ce que ça signifie?

M. Farber: Tout ce que je peux vous dire, et c'est une hypothèse, c'est que les 909 millions de dollars assujettis à l'impôt au nom de la fiducie proviendraient de l'actif de 3,8 milliards de dollars. On aurait remis ces actifs aux bénéficiaires, augmentant ainsi de 909 millions de dollars ou d'une somme supérieure si les taux de rendement étaient plus élevés, les 2,9 milliards de dollars. Voilà le montant réel en fiducie qui a été imposé.

Je ne vois pas vraiment où vous voulez en venir, car comme l'a dit M. Dancey, la semaine dernière, au cours de son témoignage, le revenu des fiducies est imposé dans la mesure où il n'est pas remis aux bénéficiaires. Par contre, le revenu est imposé au nom des bénéficiaires lorsque ceux-ci le touchent. D'une façon ou d'une autre, ce revenu et imposé. Par conséquent, il s'agit du même taux de rendement, que l'actif demeure en fiducie ou soit remis aux bénéficiaires et détenu par ceux-ci à titre personnel.

Le taux de rendement ne change pas, puisqu'il s'agit du même actif et on peut supposer qu'il s'agit également du même taux de rendement. À noter cependant, je suppose, que dans les cas où il s'agit d'une fiducie entre vifs, celle—ci serait imposée au taux d'imposition des fiducies alors que les bénéficiaires verraient ce revenu imposé à un taux marginal inférieur. Dans un tel cas, l'impôt versé par la fiducie serait peut—être supérieur à celui versé au niveau des bénéficiaires. Voilà la seule chose qui me vienne à l'esprit quant à une éventuelle différence dans le taux de rendement après impôt.

M. Shepherd (Durham): J'aimerais revenir à ce que nous avons dit au sujet de la neutralité horizontale découlant de l'existence ou de la non—existence des fiducies familiales.

Tout d'abord, le fait que nous attendions le décès du dernier bénéficiaire dans le cas d'une fiducie établie pour des raisons de succession permet, par définition, de reporter des sommes considérables d'impôt, n'est—ce pas? Par exemple, si quelqu'un meurt aujourd'hui et a un héritier, qui survit 40 ans, vous n'imposez pas pleinement les gains en capital de la fiducie pendant 40 ans, n'est—ce pas?

M. Simon Thompson (chef intérimaire, Fiducies, impôt personnel, impôt sur les ressources et organismes de charité, ministère des Finances): Dans ce cas, il faut supposer que les autres enfants n'ont rien reçu dans l'intervalle. Dans une telle

If that's the case then, yes, there would be a deferral in that situation. But when a father, for example, transfers property to his children by means of a trust, one would expect that in many situations there would in fact be a distribution to those children when they're living, in which case there would be tax on any gains in the trust, payable when that particular child died.

Mr. Shepherd: Isn't it a more likely scenario that on the death of one child there's maybe a partial pay-out but not a full pay-out, because of the tax implications, to defer taxation on a portion of the gain until the final issue dies?

Mr. Farber: There certainly is that potential, but I think what one has to bear in mind, as was indicated in testimony last week, is if there is a tax burden that would be a burden on the trust, the trust does have the ability to distribute the assets at that point in time. Therefore, whether the assets are held in trust for the benefit of that last surviving beneficiary or are distributed to that beneficiary, the tax result should be the same.

So if one looks at it in the context of the last beneficiary, the policy underlying that was to prevent generation-skipping so that it couldn't go beyond the generation after the settler. In that context, if the there were a tax burden, I would suggest the assets would be distributed at that point in time and there wouldn't be a tax burden, and therefore there wouldn't be a deferral. He would hold the assets directly and there wouldn't be a deferral at that point in time in that kind of scenario.

Mr. Shepherd: This is all somewhat subjective. In the real world, where people don't have a trust established, clearly they don't have gens qui n'ont pas de fiducie, ne peuvent pas décider de procéder à the advantage of making a decision to defer, correct?

• 0950

Let's get on to the area of preferred beneficiary elections.

The Chairman: This is a very interesting point that you've raised. Perhaps Mr. Farber could deal with it. Does a trust offer a deferral advantage that would not otherwise exist, and in what circumstances?

Mr. Farber: Mr. Chairman, I don't believe it offers the kind of deferral that was suggested. I understand the scenario that is being put on the table, but from a pragmatic point of view, if there are two beneficiaries and one assumes those beneficiaries have other family members, one would expect distributions from the trust upon a death in one arm of a family, so that family would have whatever assets were being attributed to that particular beneficiary. In that context, I think assets would be distributed on an ongoing basis.

If it were not, while one could assume that there would be some deferral beyond the death of that particular beneficiary, one has to weigh that against the tax consequences that would occur if there were a tax hit at that point in time. There's certainly nothing to prevent the distribution of assets. As we indicated, assets are taxed going into a trust but not out of a trust, so the distribution to beneficiaries would not give rise to any tax liability until the beneficiary either died or the assets were sold.

So on this horizontal equity concept that we talked about, I'm not sure it would be any different.

[Traduction]

situation, vous avez raison, il y aurait report de l'impôt. Mais lorsque, par exemple, un père transfère des biens à ses enfants par l'entremise d'une fiducie, on peut s'attendre que dans de nombreux cas, ces biens seront remis aux enfants de leur vivant, entraînant au décès de l'enfant, l'imposition d'un impôt sur tout gain réalisé sur les actifs en fiducie.

M. Shepherd: N'est-il pas plus probable qu'à la mort d'un des enfants, il y ait répartition partielle, mais non complète, à cause des incidences fiscales, reportant ainsi l'impôt sur une partie des gains jusqu'au décès du dernier héritier?

M. Farber: Cette possibilité existe, mais il ne faut pas oublier, comme nous l'avons dit la semaine dernière, que s'il y a fardeau fiscal pour la fiducie, celle-ci est en mesure de distribuer les actifs à ce moment-là. Par conséquent, que la fiducie détienne les actifs pour le bénéfice du dernier bénéficiaire survivant ou qu'elle les remette à ce dernier, sur le plan fiscal, le résultat devrait être le même.

En ce qui concerne le dernier bénéficiaire, la politique vise à empêcher que l'on ne saute une génération, que l'on n'aille au-delà de la génération qui suit le disposant. Dans un tel cas, s'il y a fardeau fiscal, je dirais qu'il y aura distribution des actifs à ce moment-là évitant le fardeau fiscal, évitant le report. L'héritier détiendrait alors les actifs directement et il n'y aurait pas report.

M. Shepherd: Tout cela est un peu subjectif. Dans la vraie vie, les un report, n'est-ce pas?

Parlons maintenant des choix qui s'offrent au bénéficiaire privilégié.

Le président: Vous avez là un point très intéressant. M. Farber pourrait peut-être nous donner des explications. Une fiducie offre-t-elle des avantages de report qui n'existeraient pas autrement et, dans l'affirmative, dans quelles circonstances?

M. Farber: Monsieur le président, je ne pense pas que les fiducies permettent d'effectuer le genre de report mentionné. Je comprends le scénario proposé, mais d'un point de vue pragmatique, s'il y a deux bénéficiaires, on peut supposer qu'ils ont des personnes à charge, ce qui entraîne une répartition entre ceux-ci lors du décès d'un des bénéficiaires. Une seul branche de la famille disposerait des actifs qui revenaient à ce bénéficiaire particulier. Dans un tel contexte, je pense que les actifs seraient répartis de façon continue.

Dans le cas contraire, bien que l'on puisse supposer un certain report au-delà du décès de ce bénéficiaire, il faut voir quelles seraient les conséquences sur le plan fiscal d'une imposition des actifs à ce moment-là. Rien n'empêche la répartition des actifs. Comme nous l'avons dit, les actifs sont imposables à la création de la fiducie, mais non lors de leur répartition, et donc la répartition entre bénéficiaires n'entraîne aucun impôt à payer tant et aussi longtemps qu'il n'y a pas décès du bénéficiaire ou vente des actifs.

Donc, du point de vue de ce concept de l'équité horizontale dont nous avons parlé, je ne suis pas convaincu qu'il y ait des différences.

Mr. Shepherd: That's not quite true. Capital assets of a trust, which have an accumulating value—if they were distributed on the death of a beneficiary, that would trigger a capital gains tax at that time.

Mr. Farber: They would be distributed prior to the death of the beneficiary.

Mr. Shepherd: You said whether they were distributed or not would have no effect, but that's not quite true. For example, if stock in Bell Canada was distributed 10 years from now and it had gone up in value, it would trigger a capital gain.

Mr. Farber: Yes, because there's a deemed disposition upon death or upon sale.

Mr. Shepherd: So there's an incentive not to trigger the capital gains tax.

A voice: Or not to die.

The Chairman: Mr. Shepherd, is your point that you would like to see trusts have tax triggered on at least a portion of the gains on the death of any potential beneficiary? Is this your solution to this major inequity that you see?

Mr. Shepherd: Mr. Chairman, I'm just looking to define the problem. Maybe then we can get on with the solution.

Mr. Farber: Even in that kind of a scenario, as we discussed last week, there are provisions for rollovers to a spouse, for example.

The Chairman: So you would have to look at the will of each potential beneficiary to see if it was going to the spouse, and if it were, you would have to await the death of the spouse. In order to create this non-deferral, you would then have to make a lot of assumptions about which share or portion of the trust assets were going to the beneficiary in whom they never vested. That is the only way I can see of overcoming this so-called deferral problem that has been raised.

• 0955

M. Loubier (Saint-Hyacinthe—Bagot): Monsieur le président, il est rarë que cela arrive, mais je vais reprendre la même question que M. Shepherd a posée.

Est—ce que c'est vrai, oui ou non, qu'il y a une situation d'inéquité fiscale avec les fiducies familiales, parce qu'il y a des gens qui disposent de ces fiducies familiales—là qui peuvent faire des gains en capitaux année après année, s'enrichir année après année jusqu'à la mort du dernier bénéficiaire alors que d'autres contribuables, année après année, ceux qui n'ont pas la chance ou n'ont pas les moyens non plus de faire appel à cette échappatoire fiscale, paient des impôts qui sont de plus en plus élevés année après année, parce que les finances publiques fédérales sont, pour employer un terme bien québécois, dans le trou? Continuez—vous d'admettre qu'il n'y a pas de situation d'inéquité fiscale? Quant aux arguments que j'ai entendus tout à l'heure, ils ne m'ont pas convaincu qu'il n'y en avait pas. Il vaudrait mieux que vous m'en apportiez d'autres parce que ce n'est pas très convainquant vos affaires.

[Translation]

M. Shepherd: Ce n'est pas tout à fait le cas. Les immobilisations dont la valeur s'est accrue—s'il y avait répartition lors du décès du bénéficiaire, cela entraînerait l'imposition des gains en capital.

M. Farber: La répartition se ferait avant le décès du bénéficiaire.

M. Shepherd: Vous avez dit qu'il y ait ou non répartition, cela n'avait aucune importance, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Par exemple, s'il y avait répartition des actions de Bell Canada dans 10 ans, après leur augmentation de valeur, il y aurait un gain en capital.

M. Farber: Oui, puisqu'il y a disposition réputée lors du décès ou de la vente.

M. Shepherd: On a donc intérêt à ne pas déclencher un gain en capital imposable.

Une voix: Ou à ne pas mourir.

Le président: Monsieur Shepherd, voulez-vous que dans le cas des fiducies, au moins une partie des gains en capital devienne imposable lors du décès de tout éventuel bénéficiaire? Est-ce là votre solution à cette grande injustice à vos yeux?

M. Shepherd: Monsieur le président, je tente simplement de définir le problème. Peut-être alors pourrons-nous trouver une solution.

M. Farber: Même dans ce cas, comme nous le disions la semaine demière, il existe des dispositions qui prévoient le roulement à un conjoint par exemple.

Le président: Il faudrait donc examiner le testament de chaque bénéficiaire éventuel pour voir si les actifs vont au conjoint et, dans ce cas, il vous faudrait attendre le décès du conjoint. Pour éviter qu'il y ait report de l'impôt, il faudrait formuler un grand nombre d'hypothèses quant à la part ou à la partie des actifs de la fiducie jamais dévolue à un bénéficiaire. C'est la seule façon, à mon avis, de contourner ce prétendu problème de report que vous soulevez.

Mr. Loubier (Saint-Hyacinthe—Bagot): Mr. Chairman, this rarely happens, but I'm going to bring up the same question that Mr. Shepherd already asked.

Is it or is it not true that family trusts are unfair from a tax viewpoint because people with these family trusts can enjoy capital gains year after year, get richer year after year until the last beneficiary dies, whereas other taxpayers, the ones who don't have an opportunity or the means of using this tax loophole pay higher and higher taxes year after year because the federal government's finances are in the hole, to use a particularly Quebec turn of phrase? Do you continue to maintain that this is fair from a tax point of view? The arguments I heard a few moments ago were not very convincing. You had better try some other arguments, because what I heard was not very convincing.

Mr. Farber: The statement that was just made cannot happen. To the extent that there's annual accrual of gains for assets that are not disposed of, we don't tax capital gains on an accrual basis. If you and I, as individuals, buy assets at a low value and they increase over twenty or thirty years to an astronomical value, we are not taxed annually on that accrued gain. We are only taxed on that gain when we dispose of the assets or when we die, and even in that scenario, as I indicated earlier, there are espousal rollovers.

Le président: M. Farber, peut-être que M. Loubier est en train de nous suggérer qu'il faut le faire d'une autre façon, c'est-à-dire que les gains pour chaque année, même si les actifs ne sont pas vendus. . .

M. Loubier: Non, ce n'est pas ce que je suis en train de suggérer. Je suis en train de constater une chose, c'est qu'on ne s'entend pas sur des choses qui sont fondamentales. On ne s'entend pas sur le fait qu'il y a effectivement une situation d'inéquité fiscale, que ceux qui ont les moyens d'avoir des fiducies familiales font des gains en capitaux, année après année, alors que d'autres qui n'ont pas les moyens paient des impôts de plus en plus élevés, année après année.

Le président: Pouvez-vous nous expliquer comment cela peut arriver? Ça pourrait nous aider.

M. Loubier: Donnez-nous un exemple. M. Shepherd l'a bien expliqué tout à l'heure. Année après année, il y a des gens qui accumulent des richesses, qui accumulent des plus-values sur le capital, et seulement à la mort du dernier. . .

Le président: Vous avez une maison?

M. Loubier: Oui.

Le président: Vous n'avez pas d'actifs?

M. Loubier: Peut-être, oui. Je ne vois pas pourquoi vous parlez...

M. Brien: Monsieur le président, si moi j'étais bénéficiaire avant la mort. . .

M. Loubier: Je ne vous reconnais plus aujourd'hui, vous êtes cynique. . . Ce n'est pas drôle!

M. Brien: Monsieur le président, si à ma mort je n'ai pas de fiducie familiale et que je lègue des actifs à quelqu'un, cette personne sera imposée sur le gain en capital si je n'ai pas de fiducie familiale. Si j'ai une fiducie familiale, il n'y aura pas d'imposition sur le gain en capital.

Si à ma mort, je lègue des actifs, le bénéficiaire paiera, mais si je suis en fiducie, ce ne sera pas le cas. Et c'est là qu'il y a une différence parce qu'il va y avoir un rapport d'impôt et c'est contre le rapport d'impôt qu'on en a. Vous cherchez toute sorte de façons d'aller chercher de l'argent, maintenant.

Donc arrêtez de reporter de l'impôt potentiel à tout jamais parce que la mort du bénéficiaire peut nous mener jusqu'à 80 ans, et dans 80 ans il y aura peut-être d'autres gens qui suite à des pressions reporteront cela encore et ce seront des actifs qui auront potentiellement dormis.

Comment se comportent maintenant les gens qui gèrent les fiducies? C'est une chose difficile à savoir. Qu'est-ce que c'est que la gestion d'une fiducie? Il n'y a pas beaucoup d'experts en ces domaines qui viennent nous l'expliquer! Ce n'est pas la us! When you are managing assets that are held in trust, you

[Traduction]

M. Farber: Ce que vous venez de décrire ne peut pas se produire. Dans la mesure où les gains pour les actifs qui ne sont pas vendus s'accumulent année après année, nous n'imposons pas les gains en capital selon la comptabilité d'exercice. Si des particuliers comme vous et moi achètent des actifs à bas prix et que ceux-ci s'apprécient énormément au bout de 20 ou 30 ans, ils n'auront pas à payer d'impôt chaque année sur ce gain accumulé. L'impôt ne devra être versé qu'à la vente des actifs ou au décès des bénéficiaires, et même dans ce cas, comme je l'ai indiqué plus tôt, on peut transférer les actifs au conjoint.

The Chairman: Mr. Farber, perhaps Mr. Loubier is suggesting that this should be done in another way, i.e. that the annual gains, even if the assets are not disposed of...

Mr. Loubier: No, that's not what I'm suggesting. I'm observing that we are not in agreement on some basic issues. We don't agree that this situation is unfair from a tax point of view, that people who have the money to have family trusts are enjoying capital gains year after year, whereas people who are less fortunate are paying higher taxes each and every year.

The Chairman: Could you explain to us how that would happen? That could be helpful.

Mr. Loubier: Give us an example. Mr. Shepherd gave us a good explanation a few moments ago. Year after year, some people build up wealth, some people enjoy capital gains, and it's not until the last person dies. . .

The Chairman: Do you own a house?

Mr. Loubier: Yes.

The Chairman: Don't you have any assets?

Mr. Loubier: Yes, I may. I don't see why you are talking. . .

Mr. Brien: Mr. Chairman, if I were a beneficiary before the death...

Mr. Loubier: You've changed, you're so cynical today. . . It's no joke!

Mr. Brien: Mr. Chairman, if I don't have a family trust when I pass away and I leave assets to someone, that person will have to pay tax on the capital gains if I don't have a family trust. But if I do have a family trust, that person won't have to pay tax on the capital gains.

If I leave assets to someone when I die, that person will have to pay taxes on them, but if I have a family trust, he won't have to. So there is a difference here, because a tax return will be filed and taxes will be paid then. Now you're looking for all kinds of ways of bringing in money.

So stop deferring potential tax revenues indefinitely because the beneficiary may not die for 80 years, and by then, other people may be subject to lobbying and will defer these taxes once again, and these assets will continue to sleep.

How do the people who manage these trusts behave at the present time? It's hard to know. How are these trusts managed? We haven't had many experts in these matters up here before

qui ne sont pas en fiducie. On ne gère pas cela de la même façon. Définitivement pas. Et il serait sûrement intéressant d'avoir un point de vue là-dessus. Nous en avons contre le rapport d'impôt indéfini. Et il y en existe un, présentement.

M. Loubier: Surtout avec une situation d'endettement comme celle qu'on connaît à l'heure actuelle. Tout dollar qui n'est pas versé aujourd'hui correspond à des intérêts accumulés, et intérêts sur intérêts au cours des dix prochaines années et pour les vingt-et-une prochaines années, c'est catastrophique pour moi.

• 1000

Quelqu'un qui aujourd'hui ne fait pas sa part en reportant son impôt année après année jusqu'à ce que mort s'en suive, je trouve ça year after year until he dies. extraordinairement scandaleux.

Le président: Puis-je vous poser une question pour que je puisse vous comprendre? Nous avons le cas d'un individu avec deux enfants; il meurt. Il a des actifs, disons 1 million de gains. Ses taxes seront d'environ 40 pour 100 au moment de sa mort. Si le jour avant son décès, il avait créé une fiducie, d'après vous, quelles auraient été les conséquences fiscales?

M. Loubier: Le jour avant sa mort?

Le président: Oui, s'il avait créé la fiducie un jour ou un mois avant sa mort, quelles auraient été les conséquences fiscales?

M. Brien: Mais demandez ça au ministère!

M. Loubier: Monsieur le président, c'est justement ce genre de questions-là pour lesquelles on veut avoir des réponses. Et ces gens-là sont bien placés, et ceux du ministère du Revenu aussi, pour nous donner des réponses. Pourquoi ne nous en donne-t-on pas?

Le président: Excusez-moi, vous ne devez pas y répondre. . .

M. Loubier: Ce ne sont pas des témoins, monsieur le président. . .

Le président: J'ai essayé de comprendre les inéquités dont vous avez parlé. Excusez-moi!

M. Loubier: Est-ce qu'on est d'accord qu'il y a une situation d'inéquité en reportant des impôts d'année en année?

Des voix: Non, non!

Le président: J'aimerais bien le comprendre mieux.

Mr. Farber, do you wish to respond

à la question que je viens de vous poser?

Mr. Farber: Just before I answer that question, Mr. Chairman, if I may put it into context, there are so many variables that may enter into any kind of an estate plan for a distribution of assets, or for rolling assets into a trust, or for tax and non-tax reasons.

I would just like to highlight for you, Mr. Chairman and committee members, in the context of the survey that had been discussed around this table last week, the examples and the questions that were put to members of the Canadian

[Translation]

même logique de gérer des actifs en fiducie que de gérer des actifs don't use the same logic as you do when you are managing assets that are not in a trust. They are not managed in the same way. Definitely not. And it would certainly be interesting to hear some opinions on this issue. We are against indefinite deferral of taxes. And at present, there is one there.

> Mr. Loubier: Yes, particularly with the level of debt that we now have. Every dollar that is not paid today means accrued interest, and interest paid on interest for the next 10 years, and for the next 21 years. I think this is a catastrophe.

> I find it really shocking that someone could defer paying his taxes

The Chairman: May I ask you a question to be sure I understand you? Here is an individual with two children. Let us say he has \$1 million in assets at his death. His taxes will be about 40% on his death. If he had created a trust the day before he died, what would have been the consequences on his taxes in your opinion?

Mr. Loubier: The day before his death?

The Chairman: Yes, if he had put this money into a trust a day or a month before his death, what would have been the results for his taxes?

Mr. Brien: This is something you should ask the department!

Mr. Loubier: Mr. Chairman, this is exactly the type of questions to which we would like some answers. And these people, as well as the Department of Revenue officials, are in a very good position to give us these answers. Why do they not do so?

The Chairman: Excuse me, but you have no need to answer—

Mr. Loubier: They have not been called as witnesses, Mr. Chairman.

The Chairman: I was trying to understand the inequities you were talking about. Please excuse me.

Mr. Loubier: Do we agree that there is some inequity if the payment of taxes is deferred from year to year?

Some hon. members: No, no!

The Chairman: I would like to understand this better.

Monsieur Farber, voulez-vous répondre

to the question I have just asked you?

M. Farber: Avant de répondre à la question, monsieur le président, je voudrais expliquer qu'il y a toutes sortes de variables qui entrent en jeu dans un plan successoral pour la répartition de biens ou pour le transfert de biens à une fiducie ou pour des raisons fiscales ou non fiscales.

Si vous êtes d'accord, monsieur le président et messieurs les membres du comité, je voudrais revenir aux exemples et aux questions contenus dans le sondage dont nous avons parlé ici même la semaine dernière et qui avait été mené auprès des

Association of Family Enterprise. In the context of the numbers that were being discussed as to the potential tax, one of the questions that was put to the respondents was: if a capital distribution had not been provided for, is it the intention of the trustees to alter the terms of the trust or estate to permit distributions or to roll its assets to a new entity that will permit distributions? Only 2% of respondents said no. In other words, depending on what the tax attributes may be in the event of January 1, 1993, in the context of a deemed distribution, only 2% said that they would not either distribute the assets or cause a new trust to be created in order to roll the assets into that trust.

This indicates, at least to my way of looking at it, in the context of this horizontal equity, that they should be treated in exactly the same way. Given the fact that as an individual you are not taxed until you either dispose of your assets or you die, and even on death you do have abilities to roll to a spouse, the tax treatment should be exactly the same way, whether it's held directly by the individual or held for the benefit of the individual through a trust.

Now I'll ask Mr. Thompson to answer the specific question that you posed, Mr. Chairman.

Mr. Thompson: I understand that the specific question dealt with a situation where there was capital property with a gain on it. There were two scenarios posed by the chairman: one where the property was gifted by will on death; the other where the property was transferred the day before to an *inter vivos* trust. In both those situations there would be a capital gain that would be recognized, either on the transfer in the one case or on the death in the other case.

• 1007

la discussion ce matin.

Mr. Campbell (St. Paul's): I had the benefit of reading the transcript from the first session. Even though I was not able to be here, I had the benefit of learning from reading about your presentation, gentlemen, and learning from the questions of my colleagues. I think it's very helpful that this morning we are clearly narrowing the discussion.

There are a number of red herrings in this discussion. When we go down the road to look at unrealized gains and suggest that somehow there are unrealized gains in trusts that mean forgone revenue but refuse to look at the identical situation with situations where those same revenues are forgone, I suggest that's a red herring.

I do think there is something to the issue of deferral, but before coming to that, I want to clarify and make sure that I understand, and hopefully my colleagues will understand, your last point, Mr. Thompson. If I place certain assets in a trust, there is a disposition of fair market value and taxes paid if I die, if it passes under my will to others than a spouse. There are the same taxes, the same exercise of valuing it at fair market value, and the same tax paid. That's correct?

[Traduction]

membres de la Canadian Association of Family Enterprise. L'une des questions posées aux membres de l'association au sujet du montant possible des impôts était celle—ci: s'il n'y avait pas distribution des capitaux, les fiduciaires voudraient—ils modifier les modalités de la fiducie ou de la succession pour permettre la distribution des capitaux ou pour transférer les actifs à un nouvel instrument qui permettra une distribution? Seulement 2 p. 100 des personnes interrogées ont dit non. Autrement dit, selon les modalités fiscales applicables au 1er janvier 1993 à une réalisation réputée, seulement 2 p. 100 des personnes interrogées ont répondu qu'elles ne voudraient pas distribuer les actifs ou constituer une nouvelle fiducie pour y transférer les actifs.

À mon avis, pour revenir au principe de l'équité horizontale, cela montre que les fiducies devraient être traitées exactement de la même façon que les particuliers. Puisque, en tant que particulier, vous n'êtes pas obligé de payer d'impôt tant que vous n'avez pas vendu vos biens ou que vous n'êtes pas décédé, et que vous pouvez même transférer sans payer d'impôt vos biens à votre conjoint au moment de votre décès, les biens devraient être traités exactement de la même façon aux fins de l'impôt, qu'il soient détenus directement par un particulier ou bien détenus dans une fiducie à son profit.

Je vais maintenant demander à M. Thompson de répondre à votre question, monsieur le président.

M. Thompson: Si j'ai bien compris, votre question portait sur un cas de transfert pour lequel il y aurait des gains en capital quelconques. Vous avez envisagé deux situations possibles, une où le bien serait donné directement au moment du décès selon une modalité testamentaire, et une autre où le bien serait transféré la veille du décès à une fiducie non testamentaire. Dans les deux cas, il y aurait un gain en capital qui serait réalisé soit au moment du transfert dans un cas, soit au moment du décès dans l'autre.

M. Campbell (St. Paul's): J'ai pu lire la transcription de ce qui s'est dit à la première réunion. Je ne pouvais pas être ici ce jour-là, mais j'ai malgré tout pu m'instruire en lisant votre exposé, messieurs, ainsi que les questions posées par mes collègues. C'est une fort bonne chose selon moi que nous ayons vraiment concentré

Il me semble qu'on essaie de brouiller les pistes. Lorsqu'on parle de gains non réalisés et qu'on laisse entendre que ces gains non réalisés dans une fiducie entraînent une perte de recettes fiscales, mais qu'on refuse de considérer qu'il y a aussi une perte de recettes fiscales lorsque les gains ne sont pas réalisés dans d'autres situations, il me semble que l'on essaie vraiment de brouiller les pistes.

Je pense qu'il y a peut-être quelque chose relativement au report d'impôt, mais avant de discuter de cette question, je veux être bien certain d'avoir compris moi-même et bien certain que mes collègues ont compris ce que vous venez de dire, monsieur Thompson. Si je transfère certains biens à une fiducie, ils seront réputés avoir été vendus à leur juste valeur marchande et il faudra payer des impôts au moment de ma mort si je lègue ces biens à toute autre personne que mon conjoint. On paiera les mêmes impôts et l'on considérera aussi que les biens ont été vendus à leur juste valeur marchande, n'est-ce pas?

Mr. Thompson: That's correct.

Mr. Campbell: If I provide in my will that those same assets are to go to my spouse, then there is a tax deferral. We recognize spousal rollovers, so that, as I've always understood it, a spouse is not left with a hefty tax bill to pay and forced to sell assets to pay the tax bill. So we recognize spousal trust. That is a deferral. In fact, I suppose my lucky spouse on my death could remarry and defer it by leaving those assets to her spouse and that spouse could remarry, and then we have the ridiculous possibility of an endless deferral even in the spousal trust situation.

Mr. Thompson: Actually I think that's the case if it's the direct—

Le président: Oui, s'il vous plaît, monsieur Crête invoque le Règlement.

M. Crête (Kamouraska—Rivière-du-Loup): Pour s'y retrouver, j'aimerais bien en premier que le témoin réponde à votre question, monsieur Campbell, pour qu'on sache où on s'en va, pour ne pas qu'on la perde, car cela m'apparaît une question importante. Je vois cela un peu comme un résumé pour le Comité au point où en est rendu. On a besoin de cette réponse avant d'avoir des questions complémentaires. Il serait pertinent qu'il réponde à cette question—là, quitte à ce qu'on aille plus dans le détail ensuite.

Le président: J'ai l'impression que M. Thompson a répondu. Peut-être pourriez-vous, monsieur Thompson, répéter ce que vous avez dit. J'ai l'impression que c'était la même question que celle de M. Campbell.

M. Crête: C'est une réponse à votre question que je voudrais avoir, car je n'ai pas l'impression de l'avoir eue.

Le président: J'avais posé la même question que M. Campbell. Un gain de un million, deux enfants; première situation, pas de fiducie; deuxièmement situation, fiducie créée avant la mort. Est—ce que les conséquences fiscales sont les mêmes ou presque les mêmes?

Mr. Thompson: Exactly. They're exactly the same, Mr. Chairman.

Mr. Campbell: Mr. Chairman, if I might continue, as we say in the court. . .asked and answered now three times.

The tax consequences on the transfer to the trust or on death, the deemed dispositions that take place on death, are the same. But I want to get to the further issue of deferral, because there is something there that people on both sides of the table have focused on. The fundamental difference, as I understand it, and I'd like the officials to confirm whether my understanding is correct or not, is the issue of deferral among beneficiaries in the trust. Right now, on death, there's always a deemed disposition, but we have this funny rule within trusts that you only recognize the gain ultimately on the death of the last beneficiaries of the trust that is different from what is achievable by individuals, one by one by one if you will.

[Translation]

M. Thompson: C'est exact.

M. Campbell: Si je stipule dans mon testament que ces biens doivent être transférés à mon conjoint, il y a à ce moment—là report d'impôt. Nous permettons les roulements entre conjoints pour éviter, si j'ai bien compris, que le conjoint soit obligé de payer des impôts élevés au moment du décès et de vendre des biens pour payer ses impôts. On reconnaît donc les fiducies de conjoint et les reports d'impôt dans de tels cas. J'imagine même que l'heureux conjoint pourrait se remarier au moment du décès et reporter le paiement des impôts en léguant les biens à son nouveau conjoint, qui pourrait à son tour se remarier après sa mort. Nous nous trouverions devant la possibilité ridicule de report à perpétuité, même dans le cas des fiducies de conjoint.

M. Thompson: Je pense que c'est effectivement le cas s'il y a transfert direct. . .

The Chairman: One moment, please. Mr. Crête on a point of order.

Mr. Crête (Kamouraska—Rivière—du—Loup): First of all, I would like the witness to reply to Mr. Campbell's question so that we will know where we are going and not lose sight of this question, which I believe to be important. This would give the committee a kind of summary of our deliberations to this point. We need this answer before we can ask supplementary questions. It would be good to have an answer to this first question, after which we can deal with specific points.

The Chairman: I have the impression that Mr. Thompson has already given an answer. Perhaps you could repeat what you have said, Mr. Thompson. I have the feeling that this was the same question as that of Mr. Campbell.

Mr. Crête: What I would like is an answer to your question, Mr. Chairman, because I do not think that we have heard one.

The Chairman: My question was the same as Mr. Campbell's: assets of \$1 million and two children; in the first case, no trust, in the second case, an "inter vivos" trust. Would the tax consequences be the same or nearly the same?

M. Thompson: Exactement. Elles seraient exactement les mêmes, monsieur le président.

M. Campbell: Monsieur le président, si je peux poursuivre, comme on le dit devant le tribunal, la question a été posée et la réponse donnée trois fois.

Les conséquences fiscales seraient les mêmes s'il y a eu transfert à la fiducie ou s'il y a eu réalisation réputée au moment du décès. Je voudrais cependant m'étendre un peu plus sur les reports d'impôt parce que c'est une chose dont les membres du comité des deux côtés de la table ont parlé. Si je ne m'abuse, et je demanderai aux fonctionnaires de confirmer si c'est le cas ou non, la principale différence a trait au fait qu'il peut y avoir report entre les bénéficiaires de la fiducie. Au moment du décès, il y a toujours réalisation réputée des biens, mais pour une fiducie, il y a cette règle étrange qui dit que le gain n'est réalisé qu'au moment du décès du dernier bénéficiaire. Il pourrait donc y avoir report entre les bénéficiaires de la fiducie par opposition à ce qu'ils pourraient faire à titre de particuliers ou bien chacun leur tour.

[Traduction]

[Texte]

• 1010

Mr. Thompson: Just to make that a little bit more accurate, the deferral is until the last beneficiary of the first generation.

Mr. Campbell: I'm sorry, that's what I meant to say. To that extent, then, you agree there is the potential for unequal treatment between beneficiaries in that first generation in the trust and if there was no trust. It's not on the transfer into the trust that there's a difference. It's not on the treatment of income, whether it's in the trust or out of the trust, that there's any difference. In fact, there might be higher tax on the trust. It is this matter of deferral.

Mr. Thompson: Hypothetically you could have had a situation where the property was gifted directly to children, equally in each case, and one dies before the other. Hypothetically there is less deferral offered in that situation than there would be in a trust where there's a deferral until the last death of the first generation beneficiary.

Mr. Campbell: Mr. Chairman, I'll conclude there. I just wanted to clarify, because as you read the transcript—indeed, the public might be quite confused. There is no difference on the transfer into the trust or passing under a will without a trust on the treatment of income. The differences arises on the deferral question.

The Chairman: Could I follow up on that? The trust gives to the parent in the circumstance a certain amount of flexibility to determine who should get the assets. The parent, in the absence of a trust, may not wish to give the assets equally to each of the two children, because they may be 5-year-olds. They may wish to see whether one of them is capable of running the family farm or the family business.

If you could not have trusts, how would you deal with the situation where you don't know to which children you're going to give the family assets?

Mr. Campbell: Mr. Chairman, if I might, I was simply getting to the pure technical question. I can see the value and understand the need for trust in many situations. I was just trying to help focus the debate on the technicalities.

The Chairman: I understand that, Mr. Campbell. I'm saying in the absence of family trusts, how do you provide for the succession of a family asset such as a farm or a small family business?

Mr. Farber: Mr. Chairman, there are alternative ways other than trusts. A corporate structure is certainly another viable means by which a family business can be incorporated, with shareholders being children, spouses and others. That is certainly another mechanism.

The Chairman: Okay. Mr. Abbott.

Mr. Abbott (Kootenay East): Thank you. Just for further clarification, we've been talking about the issue of tax deferral, and I appreciated Mr. Campbell's and Mr. Shepherd's comments about the deferral as it relates to the number of people passing from the family trust by virtue of death and so on and so forth, but I want to back up one step from that point, which I think is a very valid point.

M. Therese I. a. C. a. I.

M. Thompson: Je précise qu'il peut y avoir report uniquement jusqu'à la mort du dernier bénéficiaire de la première génération.

M. Campbell: Excusez-moi, c'est ce que je voulais dire. Vous convenez donc que le traitement n'est pas le même pour les bénéficiaires de la première génération dans une fiducie et les mêmes bénéficiaires s'il n'y a pas de fiducie. Ce n'est pas au moment du transfert du bien à la fiducie qu'il y a une différence. La différence ne porte pas sur la façon dont le revenu est traité, selon que le bien est constitué en fiducie ou ne l'est pas. En réalité, il peut y avoir plus d'impôt à payer pour un bien en fiducie. La différence a trait à la possibilité de report.

M. Thompson: En théorie, on pourrait avoir une situation où le bien a été donné directement aux enfants et réparti également et que l'un des enfants meure avant l'autre. En théorie, il y a moins de possibilités de report dans un tel cas que si le bien est constitué en fiducie puisque, à ce moment—là, il peut y avoir report jusqu'à la mort du dernier bénéficiaire de la première génération.

M. Campbell: Je terminerai là—dessus, monsieur le président. Je voulais simplement une précision parce que, d'après la transcription... cela aurait pu être très mêlant pour le public. Le revenu est traité de la même façon si le bien est transféré à une fiducie ou s'il est simplement légué aux héritiers sans la création d'une fiducie. Il y a une différence uniquement pour la possibilité de report.

Le président: Puis—je poursuivre dans la même veine? La constitution d'une fiducie donne aux parents une certaine souplesse pour décider qui aura le bien. S'il n'y a pas de fiducie, le parent pourrait ne pas vouloir diviser également le bien entre ses deux enfants, par exemple s'ils sont âgés de cinq ans. Il voudra peut—être attendre de voir si l'un d'eux peut gérer l'entreprise ou la ferme familiale.

Si la fiducie n'existait pas, que pourriez-vous faire si vous ne saviez pas auquel de vos enfants vous allez donner le bien familial?

M. Campbell: Monsieur le président, j'essayais simplement de cerner les aspects techniques de la question. Je peux comprendre qu'une fiducie peut être nécessaire dans bon nombre de situations. J'essaie simplement de concentrer le débat sur les aspects techniques.

Le président: Je sais, monsieur Campbell. J'essaie de savoir comment on pourrait léguer un bien familial comme une ferme ou une petite entreprise si les fiducies familiales n'existaient pas.

M. Farber: Monsieur le président, il y a d'autres mécanismes que les fiducies. On peut par exemple constituer une entreprise familiale en société et décider que les actionnaires seront les enfants, le conjoint, etc. C'est certainement une possibilité.

Le président: Très bien. Monsieur Abbott.

M. Abbott (Kootenay–Est): Merci. Je voudrais seulement une précision. On a parlé de la possibilité de reporter les impôts et j'ai bien compris ce que M. Campbell et M. Shepherd ont dit au sujet de la possibilité de report au moment du décès des bénéficiaires dans le cas d'une fiducie familiale, etc., mais je voudrais aller encore un peu plus loin, parce qu'il me semble que c'est utile de le faire.

Tax deferral, with respect to trust, is specifically and exclusively the deferral of taxes payable on capital gains that are accruing in the trust. Is that correct? On the basis of the testimony last week, my understanding is that taxes are payable by an individual or by a trust on earnings driven by some form of economic activity, by some form of interests or by capitalizing capital gains. Those are three areas where taxes would be payable, whether it was an individual or it was a family trust.

• 1015

Because earnings would be on an annual basis, interest would be on an annual basis, and those would be taxable in the hands of the family trust as much as they would be taxable in the hands of an individual. In other words, am I understanding correctly that as far as tax deferral is concerned it relates specifically and exclusively to the issue of capital gains?

Mr. Farber: Of accrued capital gains.

Mr. Abbott: Yes. Mr. Farber: Yes.

Mr. Abbott: For example, I have a publication—I'm not familiar with the magazine, but I have a copy of a magazine called *This Magazine* from December 1992. In an article they're making the point that family trusts are only for rich people, referring to the 21 years:

The key change was that instead of the tax being due at the end of 21 years, it could now be deferred for another generation—until the death of the last child of the owner of the trust. Such a deferral amounts to a virtual elimination of the tax burden.

It would seem to me, on the basis of the information that we received last week and that we're again receiving today, that those comments are absolutely factually inaccurate and without any substantiation.

Mr. Farber: I agree with that, Mr. Chairman. Tax continues to be exigible on an annual basis, either in the trust or as income is distributed to the beneficiaries. The only issue here, and we have been discussing this, is with respect to the election procedure for the last beneficiary. While there may be certain circumstances under which that would provide a potential deferral beyond what any particular individual could attain, as indicated earlier, from a pragmatic point of view, if there are two beneficiaries, one would assume that under the terms of the will or the *inter vivos* trust that was set up originally, there are certain provisions that guide the trust in terms of who owns the assets and how the assets will be distributed. In many circumstances it would be a curiosity that one could just carry on without any distribution to one of the beneficiaries who has a right to those assets. His family may well have a right to those assets.

It would all depend on what the terms of the will or the trust are, how the assets are going to be distributed, and what the benefits are of keeping them in the trust as opposed to distributing them. There are other kinds of provisions, as we discussed earlier, with regard to spousal rollovers and other mechanisms whereby they may want to get the assets into the hands of the beneficiaries.

[Translation]

Dans le cas d'une fiducie, on peut reporter le paiement des impôts uniquement pour les gains en capital sur les biens constitués en fiducie. Est—ce exact? D'après ce que nous avons entendu la semaine dernière, il semblerait que le particulier luimême ou la fiducie doivent payer des impôts sur les revenus produits par une activité économique quelconque, par le versement d'intérêts ou par la réalisation de gains en capital. Ce sont les trois cas où les impôts devraient être payés, qu'il s'agisse d'un particulier ou d'une fiducie familiale.

Étant donné que les revenus et l'intérêt accumulés seraient calculés annuellement, la fiducie familiale serait imposée de la même façon qu'un particulier. Autrement dit, ai—je raison de croire que le report de l'impôt n'est permis que dans le cas des gains en capital?

M. Farber: Des gains en capital accumulés.

M. Abbott: Oui.M. Farber: Oui.

M. Abbott: Voici une publication que je ne connais pas et qui s'intitule *This Magazine*. Il s'agit de la livraison de décembre 1992. Au sujet de la règle de réalisation de 21 ans, l'article fait valoir que seuls les riches établissent des fiducies. Je cite l'article en question:

La grande différence, c'est qu'au lieu que l'impôt soit exigible au bout de 21 ans, le report de l'impôt sera permis pendant une autre génération, soit jusqu'à la mort du dernier enfant du propriétaire de la fiducie. Cela équivaut presque à éliminer l'impôt à verser.

D'après ce qu'on vient de dire et d'après ce que nous avons appris la semaine dernière, il semblerait que cette allégation soit tout à fait fausse.

M. Farber: En effet, monsieur le président. L'impôt continue d'être exigible annuellement soit de la fiducie ellemême, soit de ses bénéficiaires. La question qui se pose, et celle dont nous discutons, c'est celle du choix laissé au dernier bénéficiaire. S'il est vrai que, dans certaines circonstances, cette disposition permet peut-être, en théorie, de reporter l'impôt audelà de la période permise à un particulier, en pratique, comme je l'ai dit plus tôt, s'il existe deux bénéficiaires, on peut supposer que la fiducie testamentaire ou la fiducie non testamentaire contiennent des dispositions précisant qui détient les actifs et comment ceux-ci seront distribués. Dans la plupart des cas, il serait assez étrange que le bénéficiaire auquel reviennent ces actifs ne les réclame pas. Sa famille peut y avoir droit.

Tout est évidemment fonction de ce qui est prévu dans le testament ou dans la fiducie, du mode de distribution des avoirs et des avantages qu'il y a à les conserver dans la fiducie plutôt qu'à les répartir. Comme nous l'avons déjà dit, il existe aussi des dispositions portant sur les roulements au conjoint et les autres mécanismes de distribution des avoirs aux bénéficiaires.

Mr. Abbott: Just to put it on the record, the whole issue of tax deferral as it relates to family trust has nothing whatsoever to do with tax avoidance. Because this is a capital gain that is accruing within the family trust in the same way that I would have a capital gain accruing in my own personal residence, it's an issue that is just a total. . .I don't know. What is the next step up from a red herring?

A voice: Two red herrings.

Mr. Jackson (Bruce—Grey): I think one of the questions asked by Canadians concerns the idea of fairness, and I assume this is part of what the committee is pursuing.

I'd like to ask either Mr. Farber or Mr. Thompson if people with family trusts would fall into the category of these 340 people who didn't pay any taxes last year.

Mr. Farber: I don't have those statistics, Mr. Chairman, and I'm not sure those statistics are available, although we can check with Revenue Canada whether any one of the individuals who was a beneficiary under a trust might have been one of those individuals, who after aggregating all their income and losses, didn't pay tax.

• 1020

Mr. Jackson: I think the government is cash–strapped and we're trying to find moneys. If these moneys are deferred in a trust with us not getting to it... The gist of what I'm hearing is that this is not necessarily so, because it's convoluted in that each case is different as to how the money is dispersed.

I think parliamentarians would like to know the answer to the question as to whether or not there are funds we could be taking out now to help us pay that deficit down rather than people hiding that money from us and deferring it while it's building up in a fund. Are there any ways in which we could get at this money, for them to pay taxes a little more now than to have it all deferred? We would like the money in the government right now. I think that's part of what we're all talking about around here.

Mr. Farber: Mr. Chairman, as Mr. Dancey indicated last week, and I wholeheartedly agree, the Income Tax Act is not an instrument of perfect applicability. It grows in leaps and bounds. As you can see, you almost need a trolley to carry it around. I guess my direct answer to that is yes, there may very well be ways of taxing trusts or taxing individuals or corporations better than they're being taxed today. It's a subjective kind of thing.

Certainly, my minister is very busy at work in terms of budget preparations and what not, in terms of where moneys can be derived on a fair and equitable basis in the context of budget preparations. To the extent that this committee has a concrete proposal to alter the system, to make the system work better, we're certainly more than willing to review those proposals and give you some input as to the merits of those proposals and how they work within the context of a policy underlying the trust provisions. We're certainly open to any recommendations coming forward.

Mr. St. Denis (Algoma): I have to say, with all due respect, I think there really has been a fair bit of misunderstanding of the way this works and I'd like, for the record, to remind us all of a few things.

[Traduction]

M. Abbott: J'aimerais préciser qu'il n'est absolument pas question ici d'évitement fiscal. Le gain en capital à l'égard de la fiducie familiale se compare aux gains en capital à l'égard d'une résidence personnelle. À mon avis, on veut simplement... je ne sais pas. Ne veut—on pas tout simplement brouiller les pistes?

Une voix: Et comment!

M. Jackson (Bruce—Grey): Ce qui préoccupe sûrement les Canadiens, et le comité d'ailleurs, c'est la question d'équité.

J'aimerais que M. Farber ou M. Thompson nous disent si les fiducies familiales sont parmi les 340 personnes qui n'ont pas payé d'impôt l'an dernier.

M. Farber: Je n'ai pas de statistiques à cet égard, monsieur le président, et j'ignore si elles existent. On pourrait cependant demander à Revenu Canada si parmi les particuliers qui n'ont pas payé d'impôt parce que leurs pertes dépassaient leurs revenus, ils ne se trouvent pas des bénéficiaires de fiducie.

M. Jackson: Le gouvernement est à court d'argent et cherche des moyens de renflouer ses caisses. S'il nous est impossible d'avoir accès à cet argent parce qu'il se trouve dans une fiducie... Il semblerait cependant que ce ne soit pas nécessairement le cas parce que la façon dont l'argent est réparti varie beaucoup.

Ce que les parlementaires aimeraient savoir, c'est s'il existe des fonds qui pourraient être affectés à la réduction du déficit, des fonds sur lesquels aucun impôt ne serait payé du fait qu'ils sont placés dans une fiducie. Comment pourrait—on s'y prendre pour faire en sorte que les bénéficiaires de ces fiducies paient un peu plus d'impôt maintenant? Il s'agirait de ne pas leur permettre de reporter complètement l'impôt à payer puisque le gouvernement a besoin d'argent maintenant. Je crois que c'est une préoccupation que nous partageons tous.

M. Farber: Monsieur le président, comme M. Dancey l'a dit la semaine dernière, et je suis tout à fait d'accord avec lui là—dessus, la Loi de l'impôt sur le revenu n'est pas appliquée de façon parfaite. C'est une loi qui devient de plus en plus volumineuse. Comme vous le voyez, il faut presque un chariot pour pouvoir la transporter. Je crois qu'il existe sans doute probablement des moyens de mieux imposer les fiducies, les particuliers ou les sociétés qu'on ne le fait aujourd'hui. La façon dont on le fait est assez subjective.

En préparation du budget, mon ministre cherche évidemment des moyens justes et équitables d'augmenter les recettes gouvernementales. Nous étudierons minutieusement toute proposition concrète que pourrait faire ce comité en vue d'améliorer le fonctionnement du système fiscal. Nous vous informerons de la façon dont ces propositions pourraient s'intégrer à une politique sur les fiducies. Nous sommes certainement prêts à étudier toute recommandation que le comité pourrait nous faire.

M. St. Denis (Algoma): Sauf le respect que je vous dois, je crois qu'on comprend très mal le fonctionnement du système et j'aimerais publiquement faire quelques précisions.

First, our tax system is essentially an income-based taxation system, so when we start talking about taxing assets, it is a whole different concept. We talk about taxing wages, taxing profits on business, growth in the value of assets, but not the assets themselves. So that, in itself, would be a major departure from this system or the philosophy of our taxation system.

Secondly, just to remind us all that from a technical point of view, and to reiterate that example of the chairman's about the \$1 million and the fellow who willed it to his children, or a day before instead put it into a trust, that situation creates no difference in terms of tax consequences and that was clear from the information provided to us last week.

Thirdly, if stocks in a corporation, for example, are held by a trust or by an individual, there's no tax on the increasing value of those stocks until the stocks are sold. So whether it's me with 10 Bell Canada shares or a wealthy person with 10,000 Bell Canada shares, we're treated the same in that respect. As long as those shares are held in our hands, or the wealthy person happens to have those in trust for the children, they're treated exactly the same. So I think there's been some confusion here.

I'd like to follow up on Mr. Campbell's point because he's focusing us on the question of deferral. Isn't the nut of the issue in deferral really that we get the gain on the trust at some appropriate time, but whenever that is, 21 years or 40 years, if that's the number of years before the last child dies, we still get the tax? It's deferred, but the tax liability is there, it's on the books, so to speak, and the chickens will come home to roost at some point in time. So we're not talking about tax avoidance. Deferral is quite a bit different from tax avoidance. So the difference between 21 years and, say, 40 years—if that's how long it takes for the last beneficiary to pass away—is just a question of deferral. The liability is still the same. Is that fair?

Mr. Farber: I think that's fair, although, Mr. Chairman, and I'm not trying to argue against myself, a deferral has a real value—

Mr. St. Denis: Could you discuss that, then?

• 1025

Mr. Farber: If you defer something beyond the 21 years to 40 years and you discount that backwards, there is a value attached to that. The absolute amount of dollars would be the same. What the value of those dollars are 20 years hence is something different.

Mr. St. Denis: But if there are capital gains continuing in the remaining, say, 21 to 40 years, there are still more capital gains, après 21 ans si la période de report est de 40 ans. presumably.

Mr. Farber: Absolutely.

Mr. St. Denis: You're saying the value at 21 years of that deferral is different from the present value of the deferral at 40 years.

Mr. Farber: In terms of the quantum of the dollars. It's just a mathematical calculation. But the absolute dollars would be the same.

[Translation]

Premièrement, notre système fiscal est essentiellement fondé sur l'impôt sur le revenu. L'impôt sur les avoirs, c'est une tout autre affaire. Nous imposons les salaires, les bénéfices des entreprises, les gains en capital, mais pas les avoirs eux-mêmes. Si c'était le cas, il s'agirait d'une dérogation importante aux principes sur lesquels repose le système fiscal actuel.

Deuxièmement, prenons l'exemple qu'a donné le président, soit celui d'une personne qui léguerait par testament un million de dollars à ses enfants. Cette même personne pourrait aussi placer cet argent dans une fiducie le jour précédant sa mort. Dans les deux cas, les conséquences fiscales seraient les mêmes comme on nous l'a dit clairement la semaine dernière.

Troisièmement, prenons le cas d'une fiducie ou d'un particulier qui détiendrait des actions. Il n'y a pas d'impôt à payer sur ces actions, même si elles prennent de la valeur, jusqu'à ce qu'elles soient vendues. Que j'aie 10 actions de Bell Canada ou qu'un riche investisseur en ait 10 000, ces actions sont traitées de la même façon. Tant que nous les conservons, et il est possible que le riche investisseur place ses actions dans une fiducie au nom de ses enfants, nous sommes traités exactement de la même façon. J'espère avoir dissipé la confusion à cet égard.

J'aimerais poursuivre dans la même veine que M. Campbell et poser une question au sujet du report de l'impôt. Que l'impôt soit payé après 21 ans ou 40 ans, selon le moment où le dernier enfant meurt, n'en demeure-t-il pas moins qu'on impose à un moment donné les gains en capital réalisés par la fiducie? L'impôt est reporté, mais il demeure exigible. Il finira par être payé. On ne peut pas parler d'évitement fiscal. Le report d'impôt n'a rien à voir avec l'évitement fiscal. Que l'impôt soit exigible dans 21 ans ou dans 40 ans, selon le moment où meurt le dernier bénéficiaire, il s'agit toujours de report d'impôt. L'impôt est toujours exigible, n'est-ce pas?

M. Farber: C'est juste, monsieur le président, et je n'essaie pas de me contredire, mais le report d'impôt présente un véritable intérêt...

M. St. Denis: Dans ce cas, pourriez-vous nous donner des précisions à cet égard?

M. Farber: Il y a un avantage à reporter le paiement de l'impôt de 40 ans plutôt que de 21 ans. Le montant visé serait cependant le même. Quant à la valeur de cet argent 20 ans plus tard, c'est autre

M. St. Denis: Mais les gains en capital continuent de s'accumuler

M. Farber: Tout à fait.

M. St. Denis: Vous voulez donc dire que le fait de reporter le paiement de l'impôt de 21 ans n'a pas la même valeur à l'heure actuelle que le fait de le reporter pendant 40 ans.

M. Farber: Pour ce qui est de la somme elle-même. Il s'agit simplement d'un calcul mathématique. La valeur absolue sera la même.

Mr. St. Denis: Okay.

Mr. Grubel: Just think of it over a thousand years. Do you think it's the same? Clearly, I would prefer that opportunity to paying it

A voice: It depends on the value of the dollar.

The Chairman: Is it the Reform Party's position that we should defer taxation of trusts for one thousand years? We're getting somewhere. This committee is now somewhere between 21 years and a thousand years.

M. Crête: Je fais un petit constat: on joue au chien qui se mange la queue. On veut avoir de l'information et on ne l'a pas. Il nous faudrait l'information nécessaire pour pouvoir faire une évaluation intelligente. Il va falloir sortir de cet élément d'information. Il faut faire la distinction entre dire qu'on voudrait taxer les actifs et savoir ce qu'il y a dans les actifs. Ce sont deux notions différentes. Quand on saura ce qu'il y a dans les fiducies, on devra regarder ce qu'on doit en faire. C'est mon commentaire.

Vous avez dit tout à l'heure qu'on ne peut pas traiter différemment les particuliers et les fiducies quant au type d'information qui leur est demandé sur les actifs. Mais il y a déjà une inéquité dans la création des fiducies. J'ai rencontré un notaire et il m'a dit qu'il en coûtait au minimum 1 000\$ pour établir une fiducie. Ce ne sont pas tous les citoyens qui ont les moyens d'ouvrir une fiducie. Quand on a un service particulier comme celui-là, il peut y avoir des conditions particulières qui soient treated the same. adaptées à cette chose-là. J'aimerais que vous nous expliquiez pourquoi il faudrait nécessairement qu'il y ait un traitement identique.

L'équité, ce n'est pas nécessairement un traitement identique. L'équité peut être de traiter les choses de façon comparable, en tenant compte des avantages et des inconvénients de chacun. Quelqu'un qui ouvre une fiducie paie un peu plus cher, mais il a des avantages et des responsabilités en conséquence.

Pourquoi devrait-on mettre comme corollaire de base qu'il est obligatoire d'exiger le même type de déclaration pour les particuliers of information from individuals and trusts? et pour les fiducies?

Mr. Farber: Mr. Chairman, that's a very difficult question to answer because it doesn't go to the heart of the taxation of trusts or the taxation of individuals. It's the cost of preparing trust documents, in the same way as one can view the cost of preparing tax returns: some tax returns are complicated; some tax returns are simple. Quite frankly, we have seen many simple tax returns being prepared by tax preparers as well.

So a lot of it has to do with individual needs and individual desires. If one needs advice in setting up a trust, in many respects that may not be very different from one seeking advice in filling out a tax return. It certainly doesn't go to the heart of taxation. So in the context of fairness, I'm not sure that the cost associated with setting up documentation for a trust is one that we can answer with any degree of accuracy in the context of incorporating a company. Others operate through partnerships. There are certainly costs associated with setting up partnership agreements.

[Traduction]

M. St. Denis: Très bien.

M. Grubel: La valeur serait-elle la même si le report était de 1 000 ans? De toute évidence, j'opterais pour cette formule.

Une voix: Tout dépend de la valeur du dollar.

Le président: Le Parti réformiste propose-t-il que nous reportions le paiement de l'impôt sur les fiducies de 1 000 ans? Nous commençons à comprendre. Il s'agit maintenant de reporter le paiement de l'impôt d'une période allant de 21 ans à 1 000 ans.

Mr. Crête: I would like to make an observation. We are going in circles here. We want information and we don't have it. We would need that information to really understand the issue. We will have to obtain that information. There is a distinction between saying we want to tax assets and knowing what are those assets. Those are two different things. Once we know what those assets are, we can ask ourselves what to do with them. That is my comment.

You said earlier that we couldn't request more information on the type of assets they have from trusts than from individuals. But the setting up of trusts already can be considered as unfair. A lawyer told me it costs at least \$1,000 to set up a trust. Everyone does not have the means to do so. Shouldn't there be some special conditions attached to that privilege. I would like you to explain to us why a trust and an individual should be

Fairness does not necessarily mean the same treatment. Fairness might require to treat things in a comparable manner by taking into account the advantages and the disadvantages involved. Someone that sets up a trust pays a little bit more, but that entails certain advantages as well as certain responsibilities.

Why do we necessarily believe that we must require the same type

M. Farber: Monsieur le président, il s'agit d'une question à laquelle il m'est très difficile de répondre parce qu'elle ne porte pas sur les principes sur lesquels repose l'impôt des fiducies ou l'impôt des particuliers. L'établissement d'une fiducie comporte des frais tout comme le fait de remplir une déclaration d'impôt. Certaines déclarations d'impôt sont plus compliquées que d'autres. Il y a pourtant des gens qui s'adressent à des spécialistes des déclarations pour faire remplir des déclarations très simples.

Tout est donc fonction, dans une grande mesure, des besoins et des désirs des gens. On peut comparer, à bien des égards, une personne qui a besoin de conseils pour créer une fiducie à quelqu'un qui a besoin de conseils pour remplir une déclaration d'impôt. Tout cela ne touche pas aux principes mêmes de l'impôt. Je ne vois donc pas vraiment ce que les frais découlant de la mise sur pied d'une fiducie ont à voir avec fairness. There are many businessmen who operate their l'équité. Bien des gens d'affaires décident de se constituer en businesses through a corporate form. There are costs associated with société commerciale. Cela entraîne des frais. D'autres préfèrent constituer des sociétés de personnes. Cela comporte aussi des frais.

The Chairman: Would you agree with this statement? I've never seen a will that does not have a trust created in it. Every will leaves the assets to an executor in trust.

• 1030

C'est vrai, n'est-ce pas?

Mr. Farber: I think that's right, Mr. Chairman, even if it's momentarily, until the executor distributes the assets.

The Chairman: Thank you.

M. Crête: Monsieur le président, je dois être en train d'apprendre à poser des questions, parce que je n'ai pas souvent de réponse. Je vais me répéter.

Pourquoi dites-vous que, si on demandait la déclaration d'actifs des fiducies, il faudrait demander la même déclaration d'actifs des particuliers? Pourquoi y aurait-il un lien entre les deux?

Mr. Farber: I'm sorry, Mr. Chairman, I'm not sure I completely understand the question. Is the question with regard to the treatment of an individual who holds assets directly versus that same individual who has the assets in trust on his behalf?

M. Crête: Vous nous avez dit que si on exigeait des fiducies qu'elles déclarent leurs actifs, il faudrait nécessairement demander la même chose aux particuliers. Je veux savoir pourquoi il faudrait demander la même chose aux particuliers. Quel est le principe fiscal qui sous—tend cette affirmation? On ne parle pas nécessairement d'imposer les actifs. On se demandait s'il y avait moyen de savoir ce qu'il y a comme actifs dans ces fiducies—là. C'est la première chose. Vous nous répondez que, si on demande cela aux gens dans les fiducies, on va devoir demander la même chose aux particuliers. Je me demande sur quoi repose cette affirmation.

Mr. Farber: Mr. Chairman, that's based on the fact that the taxation of the trust is exactly the same as the taxation of the individual. If one were to ask for information with respect to trust assets held for the benefit of the beneficiaries who are individuals... Because one can achieve exactly the same result by giving the assets directly to the beneficiaries, we find it curious that one would demand information when one uses one particular type of vehicle to achieve a result and not demand it of the other.

In either case, Mr. Chairman, one would need legislative authority to get that kind of information, because the type of information we are talking about is information demanding evaluation of assets at a certain point in time. Our tax system to this date does not operate on that basis. We think you certainly would need legislative authority to get that information.

The Chairman: Thank you.

Mr. Discepola.

Mr. Discepola (Vaudreuil): Thank you, Mr. Chairman. Although we have been spinning our wheels or turning around in circles, or chasing our tails, I think we're at least getting down to the bottom of some of the more important issues today.

[Translation]

Le président: Seriez-vous d'accord pour dire que tous les testaments créent une fiducie? Je n'en ai vu aucun qui ne le fasse pas. Dans tous les testaments, les avoirs sont laissés en fiducie à un exécuteur testamentaire.

1030

Is that right?

M. Farber: Je crois que oui, monsieur le président, même si ce n'est que jusqu'à ce que l'exécuteur distribue les avoirs.

Le président: Je vous remercie.

Mr. Crête: Mr. Chairman, I must be learning how to ask questions, because I am not often getting an answer. I will repeat my question.

Why are you saying that if we ask trusts to divulge their assets we would have to ask the same thing of individuals? Why are you establishing that type of link?

M. Farber: Excusez—moi monsieur le président, mais je crains de ne pas bien comprendre la question. La question porte—t—elle sur le traitement réservé à un particulier qui détient des avoirs par comparaison au traitement réservé à un particulier dont les avoirs sont placés en fiducie?

Mr. Crête: You have told us that if we requested that trusts give us information on their assets, we would have to request the same information from individuals. I would like to know why so. On what fiscal grounds? I'm not necessarily talking about taxing assets. We're simply wondering if there is not a way to know what are the assets in those trusts. That's the first thing. You have said that if we request this information from people whose assets are in trusts we will have to request the same information from individuals. I simply wonder why.

M. Farber: Monsieur le président, c'est simplement parce que la fiducie est imposée exactement de la même façon que le particulier. Si l'on devait demander de l'information au sujet des actifs placés en fiducie pour le compte de particuliers... Comme on pourrait obtenir exactement le même résultat en donnant les actifs directement aux bénéficiaires, il serait surprenant qu'on demande de l'information à ceux qui décident de mettre sur pied une fiducie et pas aux autres.

Dans un cas comme dans l'autre, monsieur le président, il faudrait qu'une loi permette d'obtenir ce genre d'information qui nécessiterait l'évaluation des actifs. Notre système fiscal ne fonctionne pas pour l'instant ainsi. Il faudrait adopter une loi en ce sens.

Le président: Je vous remercie.

Monsieur Discepola.

M. Discepola (Vaudreuil): Je vous remercie, monsieur le président. Même si certains ont l'impression de faire du surplace ou de tourner en rond, je crois plutôt que nous allons au coeur des choses aujourd'hui.

I think yesterday, or the last time, we spent an enormous amount of time trying to determine a figure that I think is irrelevant in most cases, which was what the total amounts were that were sheltered or hidden, or some of the other words that were used, because that is not an indicative factor of how much taxes should be paid on that value. Today we're getting into the real meat of the problem, which is to find whether there are inequities, whether there are "loopholes", what the usefulness of trusts should be. I see really only one weakness so far, which is that deferral question.

I don't see very much difference between the amount that is put in trust accounts versus the amount that is put in sheltered RRSPs. In both cases you're not paying taxes until you actually cash in your RRSP, and I certainly didn't hear from the official finance critic of the opposition yesterday in Question Period that he would be prone to taxing RRSPs.

• 1035

So my question goes much along the lines of the chair. I have a similar analogy of bequeathing Daughter A \$500,000 and Daughter B another \$500,000, but I give it to Daughter B in a trust account. We've already established that for taxation purposes upon my death there's no difference whatsoever.

If Daughter A again decides she is now going to take that money and buy blue-chip shares and receive monthly or quarterly dividends from those shares and live off that for the rest of her life, whereas for the other daughter, I've set up a trust account to provide for her needs, I don't see the difference. Daughter A still has the choice of, and will still be taxed on, the value of that asset, in other words, the accrued capital gains, when she decides to dispose of that asset.

You're saying that deferred period is where the benefit accrues to the person who's in the trust. But what if the same daughter decided to incorporate a company and put all the value in the shares in that company? Could she then not defer for infinity that same tax treatment there?

Mr. Farber: The specific answer to the question is no. I don't believe she can defer to infinity. She can certainly move the assets into a corporation, and under some typical corporate structures she would be able to roll in that asset on a tax–free basis, taking back the cost base or the value of the asset at that point in time in preferred shares, and have the common shares go to the children. Any increase in the value of the underlying property in the corporation would accrue to the benefit of the common shareholders.

Upon the disposition of the asset in the corporation, or any income in the corporation, there's obviously tax. Upon her death, in your example, there would be a capital gain based on any of the increase in value she may have earned from the time she owned the asset until she put it into the corporation as a result of a deemed disposition of the preferred shares.

In terms of the common shareholders, there would be a gain, or tax on any gain on the increase, in value, which in this particular case may be from a nil value up to the fair market value of the asset disposed of, if the shares are disposed of, to a third party. They would be taxed on that gain.

[Traduction]

Hier ou lors de notre dernière séance, nous avons passé beaucoup de temps à essayer de chiffrer la valeur des fonds dissimulés ou mis à l'abri—j'oublie la formulation exacte qui a été utilisée—dans les fiducies, renseignement qui n'est pas pertinent dans la plupart des cas parce qu'il ne nous renseigne nullement sur la valeur des impôts à payer. Aujourd'hui, nous entrons dans le vif du sujet, à savoir si le système fiscal comporte des échappatoires et si les fiducies sont utiles. Le seul point qui fait problème, à mon avis, jusqu'ici, c'est la question du report.

À mon sens, l'argent placé dans un compte en fiducie se compare à l'argent qui est placé dans un REÉR. L'impôt n'est payé sur les REÉR qu'au moment où ceux-ci sont encaissés, et je n'ai certainement pas entendu le porte-parole de l'Opposition officielle en matière de finances préconiser hier à la période des questions qu'on impose les REÉR.

Ma question ressemble beaucoup à celle du président. Je vous donne un exemple similaire: supposons que je lègue à ma fille A 500 000\$ et la même somme à ma fille B, mais que je dépose cette deuxième somme dans un compte en fiducie. Il a déjà été établi que, pour l'impôt, il n'y a aucune différence entre les deux à ma mort.

Supposons que ma fille A décide d'utiliser cet argent pour acheter des valeurs sûres et que, grâce à cet investissement, elle reçoive tous les mois ou tous les trois mois des dividendes qui lui permettent de vivre jusqu'à la fin de ses jours, contrairement à ce qui se passe pour ma fille B pour qui j'avais ouvert un compte en fiducie lui permettant de subvenir à ses besoins. Je ne vois pas quelle est la différence entre les deux. Ma fille A se verra toujours imposer sur la valeur de cet actif, c'est-à-dire sur le gain en capital accumulé lorsqu'elle décidera de vendre l'actif.

Vous dites que la période de différé, c'est la période pendant laquelle les bénéfices s'inscrivent au compte de la personne qui détient la fiducie. Mais que se passerait—il si ma fille décidait de se constituer en société et d'injecter toute la valeur de ses actions dans cette compagnie? Ne pourrait—elle pas reporter à l'infini le même traitement fiscal?

M. Farber: À vrai dire, non, elle ne pourrait le faire à l'infini. Elle peut évidemment placer ses actifs dans une société, ce qui lui permettrait, en vertu de la constitution de sa société, d'y transférer cet actif en franchise d'impôt, de transformer le prix de base ou la valeur de l'actif à ce moment—là en actions privilégiées et de laisser les actions ordinaires à ses enfants. Toute augmentation dans la valeur de la propriété sous option de la société serait alors inscrite au bénéfice des détenteurs d'actions ordinaires.

Il est évident que l'impôt est exigible dès qu'il y a vente des actifs de la société ou dès que la société a des revenus. En suivant toujours votre exemple, au décès de votre fille, on calculera le gain en capital en fonction de l'augmentation de la valeur de l'actif entre le moment où elle en a hérité jusqu'au moment où elle l'a inscrit au nom de sa société, comme s'il s'agissait d'une vente des actions privilégiées.

Pour les détenteurs d'actions ordinaires, on considérerait qu'il y a gain et on frapperait d'impôt ce gain, c'est-à-dire l'augmentation de la valeur; dans le cas qui nous occupe, la valeur pourrait être nulle mais elle pourrait aussi atteindre la valeur marchande de l'actif, advenant la vente des actions à une tierce partie; dans ce cas-là aussi, le gain serait frappé d'impôt.

Alternatively, if any one of the children would die holding those in time.

So you certainly don't get a deferral to infinity. There are periods of time. We don't go beyond the generation that holds any particular

Mr. Discepola: So the only advantage in the trust is maybe that 21—year rule. You're still able to skip one generation by putting it into a corporate structure. My grandchildren would finally get the shares of that intermediate structure my daughter had set up. That's where the taxes would be, again, at the fair market value there.

Mr. Thompson: In your example, the gains accrued up to the time of the transfer into the corporation will ultimately be taxed. So there's no generation–skipping in that situation. That's the same as with a trust.

Mr. Discepola: But some members were leading us to believe that because I have \$500,000—as symbol individual taxpayer X—I am paying my fair contribution on that \$500,000, whereas another person who's put that in a trust is not paying their fair tax contribution to this society.

What I'm trying to say is that I could take that \$500,000 and invest it in apartment buildings, in real estate, in other words, assets, and I'm not paying any taxes. For how many years can I do that? Until I die. So where's the difference? Where's the inequity in the system? That's what I'm trying to find out.

You're saying we should come up with all these solutions to give to the Department of Finance, who would then take a look at it. What I'm trying to say is that you've lived the system each day. You know the inequities involved. Give us the inequities. I see one inequity so far. If there are others, then let us decide and make recommendations to the minister. But for me to come out and say, okay, here's the inequity, here's another inequity, etc.; I don't have the know-how to do that other than my own personal experience.

• 1041

Mr. Farber: Mr. Chairman, we've discussed a number of different examples where we on this side of the table, as well as all the members, have tried to point out different scenarios as to what can potentially happen under different situations. I'm not convinced at this point in time that I've heard any particular inequities in terms of the way the system operates at the present time. What I was saying earlier was that no system is perfect. There may very well be alternative mechanisms to achieve the same result.

I wasn't suggesting that I know any alternative mechanisms off the top of my head. We are discussing the taxation of family trusts, both as background and as a means of attempting to find out whether the system is in fact working as anticipated and whether there are any major deficiencies. For my part, I don't believe there are major deficiencies.

There may always be improvement at the edges, and maybe as these hearings go on we'll get into some of those issues if they come to light. I don't believe I have the ability to put on the table what I would regard as a major deficiency in the rules.

[Translation]

Par ailleurs, si un des enfants détenteurs d'actions ordinaires common shares, there would be a deemed disposition as of that point mourait, on considérerait qu'il y a eu vente des actions ordinaires au moment du décès.

> Vous voyez qu'il est impossible de différer l'impôt à l'infini. Certaines durées sont prévues pour le différé, mais nous n'allons pas au-delà de la génération qui détient l'actif.

> M. Discepola: Le seul avantage de détenir une fiducie familiale, c'est donc la fameuse règle des 21 ans. On peut toujours sauter une génération en inscrivant les actifs dans une société. Mes petits-enfants finiraient par recevoir les actions qui auraient été inscrites dans la structure intermédiaire que ma fille aurait formée. Et ils seraient alors imposés à la juste valeur marchande des actifs.

> M. Thompson: Dans votre exemple, les gains qui s'accumulent jusqu'au moment du virement dans la société finissent de toute façon par être taxés. On ne saute donc pas de génération tout comme avec les fiducies familiales.

> M. Discepola: Mais certains membres du comité avaient semblé dire que si je possède 500 000\$ en tant que contribuable, je dois payer ma juste part d'impôt sur cette somme, alors que celui qui a investi cette somme dans une fiducie ne contribue pas à la société sa juste part sous forme d'impôt.

> Si j'investissais 500 000\$ dans de l'immobilier ou dans des immeubles à appartements, c'est-à-dire si j'en faisais des actifs, je n'aurais aucun impôt à payer, et ce jusqu'à ma mort. J'aimerais bien savoir quelle est la différence entre les deux situations et où réside l'inéquité?

> Vous dites que nous devrions faire des suggestions au ministère des Finances qui les examinerait à son tour. Pourtant, c'est vous qui vous colletez avec ce système quotidiennement et qui en connaissez les inéquités. Donnez-nous des exemples. On en a relevé une jusqu'à maintenant. S'il en existe d'autres, faites-le-nous savoir et laissez-nous faire des recommandations au ministre. Mais pour ma part, je n'ai certainement pas les compétences requises pour mettre en lumière telle ou telle inéquité du système; je ne puis me fonder que sur ma propre expérience.

> M. Farber: Monsieur le président, grâce à divers exemples, nous avons essayé de décrire, de concert avec les membres du comité, les différents scénarios qui pourraient survenir, et je ne suis pas convaincu que le système actuel soit à ce point inéquitable. Mais je répète qu'aucun système n'est parfait et qu'on peut peut-être aboutir au même résultat par d'autres moyens.

> À brûle-pourpoint, je n'ai pas de solution de rechange à vous suggérer. Nous sommes en train de discuter de l'imposition des fiducies familiales, et après avoir vu la façon dont le système a évolué, nous avons essayé de voir s'il donnait les résultats escomptés et s'il présentait des lacunes graves. Pour ma part, je ne crois pas qu'il en présente.

> On peut toujours y apporter de légères améliorations, et peut-être qu'elles vous apparaîtront évidentes au fil des audiences. Pour ma part, je ne suis pas en mesure de dire de but en blanc que les règles présentent telle ou telle lacune grave.

Mr. Discepola: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Discepola.

M. Brien: Je suis d'accord sur l'intervention que M. Discepola vient de faire. C'est nous qui allons juger s'il y a des inéquités ou non à la lumière de l'information qu'on aura. Si on n'a pas d'information, on aura tendance à préjuger qu'il y a des inéquités. Jusqu'à preuve du contraire, pour moi, il en existe une à tout le moins. Je veux vous la préciser, parce que vous venez de dire que, selon vous, il n'y en n'a pas.

La question de M. Peterson était très pertinente. Dans le cas de l'individu qui va léguer ses biens, qui n'aura pas de fiducie et qui va mourir, il y aura une imposition du gain en capital. Je ne parle pas du traitement des revenus que génèrent les actifs. Il y a une imposition du gain en capital à ce moment—là.

Si, quelques mois auparavant, il a créé une fiducie, il va y avoir un report de l'impôt sur le gain en capital. Pour nous, c'est une inéquité et c'est là qu'on porte un jugement. Le jugement, c'est à nous de le porter. C'est nous qui jugeons s'il est plus important d'avoir ces revenus—là maintenant que plus tard ou à la mort du dernier bénéficiaire.

Vous vous souvenez des positions prises antérieurement par le Parti libéral, à la reconduction ou à l'entrée en vigueur du projet de loi, et des interventions qui avaient été faites à ce moment—là. Je vous invite à les lire, car c'est particulièrement intéressant. C'était un projet de loi omnibus. Votre leader en Chambre ne savait pas quelle postion vous prendriez, mais a décidé de voter contre, particulièrement à cause du traitement des fiducies familiales, alors que le reste du projet de loi omnibus semblait bon.

M. Loubier: Cela change, n'est-ce pas?

M. Brien: Le Nouveau parti démocratique avait adopté la même position. On a maintenant un cas frappant où on voit très bien que le ministère des Finances di qu'il n'y a pas d'inéquités. Selon la position politique que vous aviez prise, il y en avait. On va maintenant voir qui mène et qui va trancher ce débat—là. Je dis que c'est à nous de décider s'il y a inéquité ou non.

Mr. Walker: I have a point of order, Mr. Chairman. This is out of order. I think that all members of the committee should respect the witnesses who come from any department and give technical information.

The Minister of Finance has not appeared in front of the committee and I want the record to show that the Minister of Finance has not offered an opinion as to fairness or unfairness. The Minister of Finance indicated in our last budget that he wanted this issue looked at, which would indicate to me that he thinks it's an issue, and that it is not the role of officials to provide that political judgment since the judgment comes from this committee.

I'm sure all members of this committee are looking for the fairest solution to this, and the government members have indicated quite clearly through their questions, through their positions and through the way we've structured this debate that we are quite open to finding out what the solution is. Calling upon the witnesses from the department to speculate on the fairness or unfairness of situations is asking them to make a judgment that rests with the committee.

[Traduction]

M. Discepola: Merci.

Le président: Merci, monsieur Discepola.

Mr. Brien: I agree with Mr. Discepola's intervention. We are the ones who are going to decide if there are inequities according to the information that we will have received. Without this information, we will tend to believe that there are inequities. Until I find proof to the contrary, I see at least one inequity in the rules and I will state it for you since you have just told us that you don't believe there are any.

Mr. Peterson's question was very relevant. In the case of the individual who will bequeath his property and who has no trust fund when he dies, his estate will be taxed on capital gain. I am not talking about the treatment of the revenues generated by the assets but just about the capital gains that will be taxed at the time of his death.

Suppose that a few months before his death he creates a trust fund: the capital gains tax will then be deferred. Our party considers this as an inequity and we will have to pass judgement on it. It is up to us to decide if it is more important to put a hand on those revenues at the time of the death of the individual or at the time of the death of the last beneficiary.

You will remember the position taken by the Liberal Party at the time of the renewal or of the implementation of the bill and what was said and written at the time. I recommend that you read those interventions because they are very interesting. The bill was an omnibus bill and your House leader did not know which position the Committee would take. He decided to vote against the bill, particularly because of the way family trusts were treated, even though the rest of the omnibus bill seemed positive.

Mr. Loubier: Quite a change, isn't it?

Mr. Brien: The New Democratic Party took the same position. Today the Department of Finance says there are no inequities. However, your own party was of the political opinion that there were some. We will now see at last who is the boss and who will decide. I say that it is up to the Committee to decide if there are some inequities or not.

M. Walker: J'invoque le Règlement, monsieur le président. L'intervention est irrecevable. Tous les membres du comité devraient respecter les témoins, peu importe le ministère qu'ils représentent, qui viennent nous donner de l'information technique.

Le ministre des Finances n'a pas encore comparu et je veux dire officiellement qu'il ne s'est pas non plus prononcé sur l'inéquité du système, si c'est le cas. Dans son dernier budget, il nous a demandé de nous pencher sur cette question, ce qui prouve d'après moi que le système mérite d'être étudié. Mais il ne revient pas aux fonctionnaires d'offrir une opinion politique, puisque c'est au comité de le faire.

Tous les membres du comité veulent, j'en suis sûr, trouver la solution la plus juste qui soit, et les députés ministériels ont montré très clairement par leurs questions, par leurs prises de position et par la façon dont ils ont structuré le débat qu'ils étaient tous disposés à étudier collectivement une éventuelle solution. Demander aux témoins du ministère de spéculer quant à l'inéquité du système, c'est leur demander d'usurper le rôle du comité.

We can ask them for information, for technical judgments on how willingness to help us out and define the information.

• 1045

M. Brien: Monsieur le président, ils se sont déjà prononcés dans leurs interventions. C'est tout ce que je disais. Je n'ai pas demandé s'ils se reprononçaient. À la lumière des interventions et de la correspondance qu'on a échangée avec eux, j'ai vu des prises de position. Les mots «il nous apparaît inopportun» ou des choses semblables me semblent des jugements. On vous les montrera en temps et lieu si vous voulez les voir.

Voici un autre exemple de circonstances où il semble y avoir un problème. On nous dit que le ministre des Finances est en train de préparer son budget. Qu'est-ce qu'on va faire dans les consultations? Ce sont des citations que monsieur a dites tout à l'heure. J'imagine que c'est très valorisant de dire qu'on va entreprendre des consultations budgétaires, alors que le minsitre des Finances est en train de préparer son budget.

Vous regarderez les procès-verbaux du Comité tout à l'heure et vous allez le voir. On a demandé plusieurs fois à recevoir ensemble les représentants du Revenu et des Finances ensemble, mais le Revenu n'est pas là. On balance cela dans la cour du ministère du Revenu au niveau de l'information. Cela prend toujours deux ou trois jours, mais ce n'est jamais au moment opportun.

Je ne sais pas où on s'en va, mais il y a une volonté claire, de l'autre côté de la table, de n'aboutir nulle part, me semble-t-il.

The Chairman: Mr. Farber, I'm sure you will wish to comment on the tax consequences suggested by Mr. Brien. Thank you.

Mr. Farber: Mr. Chairman, yes, I do, because I want to clarify the example that Mr. Brien gave. I also want to clarify my statement in terms of my perception of fairness and equity. When I make a statement about fairness and equity, I make the statement in the context of tax policy principles from my perspective. I don't make the statement in the context of any political judgment as to the fairness of any particular tax provision. I just wanted to clarify that.

The Chairman: You have been very clear about that, Mr. Farber, and let the record show it. We have been talking about the principle of horizontal equity in taxation terms, and that has been—

A voice: That is debatable. You don't know what you're talking about.

Mr. Farber: Mr. Chairman, I do want to clarify in terms of the example. The example has come up a number of times so I want to make it absolutely clear as to what the tax consequences are. The example, as I heard it, was with respect to an individual who has assets, who is about to die, and what tax consequences would arise as a consequence of his death. As we have indicated on a number of occasions, upon death, in the absence of doing anything else, there would be a deemed disposition of those assets and tax accruing at that point in time.

[Translation]

Nous pouvons demander aux témoins de l'information et des avis the system works, and I think they've been outstanding in their techniques, et ils ne se sont pas fait prier jusqu'ici pour répondre à nos questions.

Mr. Brien: Mr. Chairman, they already made their views known in their remarks. That's all I was saying. I did not ask them to reexpress their views. Going by their remarks and the correspondence that we have had with them, they are taking positions. It appears to me that words such as "in our view it is untimely" or similar remarks are judgments. We will show them to you in due course if you want to see them.

Here is another example of circumstances where there appears to be a problem. We are told that the Minister of Finance is currently preparing his budget. What's going to happen during the consultations? These are quotes of our witness' statements a few moments ago. I suppose it's very rewarding to say that we will hold consultations on the budget, while at the same time the Minister of Finance is preparing his budget.

Look at the minutes of the committee proceedings in a few moments and you will see. We repeatedly asked to hear witnesses from both the Department of Revenue and the Department of Finance at the same time, but there's no one from Revenue here. It's downloaded to the Department of Revenue in terms of information. It always takes two or three days, but it's never the right time.

I don't know direction we want to move in, but on the other side of the table there is a clear will to get nowhere, so it seems to me.

Le président: Monsieur Farber, sans doute voulez-vous faire des observations sur les conséquences fiscales suggérées par M. Brien. Merci.

M. Farber: Oui, monsieur le président, je voudrais faire des observations, car je voudrais apporter des précisions à l'exemple que M. Brien a donné. Je voudrais également préciser ce que j'ai dit au sujet de l'équité. Quand je fais une déclaration au sujet de l'équité, je parle dans le contexte des principes en matière de politique fiscale. Je ne porte pas de jugement sur l'équité d'une disposition fiscale particulière. Je voulais tout simplement être très clair sur ce point.

Le président: Vous avez été très clair là-dessus, monsieur Farber, et le procès-verbal le montrera. Nous parlions du principe de l'équité horizontale en matière de fiscalité, ce qui a été. . .

Une voix: C'est contestable. Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

M. Farber: En effet, monsieur le président, je voudrais apporter des précisions sur l'exemple donné. Comme on a mentionné cet exemple à quelques reprises, je voudrais être très clair quant aux conséquences fiscales. Si j'ai bien compris, l'exemple concerne une personne qui a des actifs et qui est sur le point de mourir. Quelles seraient les conséquences fiscales de sa mort? Comme nous l'avons dit à quelques reprises, au moment de la mort, si aucune mesure n'a été prise, une réalisation de ces actifs est réputée, et il faudrait payer des impôts à ce moment.

If, in anticipation of his death, he were to set up a trust for the benefit of his children, when he moves the assets into the trust there is a disposition of the assets at that point in time. If we are talking weeks apart or months apart, or whatever period of time we're talking about, if it's that short a period of time, the taxation aspects are exactly the same; there is no difference whatsoever.

Mr. Brien: If it's a short period. But if it is long term—

Some hon. members: No. No tax is paid.

Mr. Brien: If tax had been paid in 1972 or 1973, it's not the same. In my point of view, it's not the same.

Mr. Farber: But rather-

The Chairman: No capital gains taxes would have accrued in 1972. That was when the system began.

M. Brien: Monsieur le président, si vous aviez mis vos actifs en fiducie en 1973, au moment du transfert, à l'entrée en fiducie... On dit que lorsque vous entrez en fiducie, il y a...

A voice: We paid tax on them.

M. Loubier: Laissez-le terminer, s'il vous plaît.

M. Brien: On vient de dire qu'à l'entrée, il y avait une imposition. Si l'entrée s'est faite en 1973, mais que la mort survient en 1995, il y a une différence entre la personne qui a une fiducie et celle qui n'en a pas. C'est là qu'il y a une différence. Comprenez-vous?

Le président: Oui.

M. Brien: Disons que l'exemple est dans une perspective de court terme. Je pense mourir demain matin et j'ouvre une fiducie aujourd'hui. Si je la crée maintenant et que je me rends à mon espérance de vie, il y a une grande différence entre moi et quelqu'un d'autre qui ouvre une fiducie et qui va mourir dans un an. C'est vrai. Il y aura une différence entre deux personnes dans les mêmes circonstance et ayant le même actif, mais dont l'une ne crée pas de fiducie. À ce moment-là, il y aura une imposition du gain en capital sur les actifs qu'il lèguera, mais pas sur les miens. Il y aura encore un report d'impôt possible. Mes actifs vont produire pendant 80 ans. Un particulier ne liquide pas ses actifs tous les 80 ans s'il n'a pas de fiducie. Les actifs en fiducie peuvent dormir longtemps, mais on ne sait pas grand-chose, parce qu'on n'a pas beaucoup d'information sur la gestion des actifs en fiducie et les actifs globaux en fiducie. Tel est le message qu'on essayait de vous transmettre.

• 1050

The Chairman: Mr. Farber, just so everybody understands and so I understand it better, we have a new example that we would like you to comment on the tax consequences of. We're not comparing when the man created the trust just before he died. He still has the \$1 million of gains since D–Day in 1972 and he still has the two children, but he created his trust in 1972, at which time there would have been no tax consequences of putting his assets into the trust.

[Traduction]

Si, en prévision de sa mort, la personne crée une fiducie pour ses enfants, c'est au moment de la création de la fiducie qu'il y aura réalisation réputée des actifs. Peu importe la période, qu'il s'agisse de semaines ou de mois, même si c'est une période très courte, les conséquences sur le plan fiscal sont exactement les mêmes; il n'y a aucune différence.

M. Brien: Si c'est une courte période. Mais si c'est une longue période. . .

Des voix: Non. On ne paie aucun impôt.

M. Brien: Si on a payé des impôts en 1972 ou 1973, ce n'est pas la même chose. D'après moi, ce n'est pas la même chose.

M. Farber: Mais plutôt. . .

Le président: En 1972, il n'y aurait pas d'impôt sur les gains en capital accumulés. Le système a commencé cette année-là.

Mr. Brien: Mr. Chairman, if you had placed your assets in a trust in 1973, when they were transferred, when they entered the trust... People say that when you put them in a trust, there is a...

Une voix: Nous avons payé des impôts sur ces actifs.

Mr. Loubier: Please let him finish.

Mr. Brien: It was just said that taxes were paid when the assets went in. If the assets were put in in 1973, but the person died in 1995, there is a difference between someone who has a trust and someone who doesn't have one. That's where the difference lies. Do you understand?

The Chairman: Yes.

Mr. Brien: Let's look at an example in the short term. Say I expect to die tomorrow morning and today I open up a trust. If I create it now and I reach my life expectancy, there is a big difference between me and someone else who opens a trust and is going to die in a year. That's so. If two people are in the same circumstances and have the same assets, but one of them doesn't create a family trust, there will be a difference. The person without a trust will have to pay taxes on the capital gains on the assets that he will be bequeathing, but I won't have to pay taxes on mine. It will still be possible to defer these taxes. My assets will continue to grow for 80 years. A private individual does not liquidate his assets every 80 years if he doesn't have a trust. Assets held in a trust can lie sleeping for a long time, but we don't know very much about them, because we don't have a lot of information about how they're managed and we don't have a lot of information about the total value of these assets. This is what we were trying to tell you.

Le président: Monsieur Farber, pour que tout le monde comprenne et que moi je comprenne mieux, voici un nouvel exemple dont nous aimerions vous voir commenter les conséquences fiscales. Il ne s'agit pas d'une comparaison avec le cas de la personne qui a créé un fiducie tout juste avant son décès. La personne a encore en mains en 1972 le million de gains accumulés depuis le jour J et elle a toujours deux enfants. Cependant, elle a créé sa fiducie en 1972, soit à une époque où le fait de placer ses avoirs dans la fiducie n'entraînait aucune conséquence fiscale.

Mr. Grubel: That's what I want to get at.

Mr. Farber: That's right, Mr. Chairman. However, the tax consequences would have been exactly the same whether he put the assets into a trust for the benefit of his children or gave those assets directly to his children.

I think what Mr. Brien is getting at in the context of the deferral, if I may, is the consequences of the election for the benefit of extending it to the last surviving member of that generation after the settler.

If all other things were equal—if there were no distribution of assets, if there were some ability to maintain the assets in the trust, and if there were two beneficiaries and one of the beneficiaries or the family of the beneficiary had no need for assets or income—one would have to think up some hypothetical situation. I don't think there's any question that if the deemed disposition were to extend beyond 21 years to the death of the last surviving beneficiary, there would be a longer deferral. I agree with that statement. It would probably be a curious set of circumstances under which that might arise.

I don't know of the circumstances, because from a pragmatic point of view, one would have to see what the terms of the will are, what the trust documents say, how the income is to be distributed and what happens upon the death of any particular child. There are so many different factors that would come into play to determine how assets are distributed, but I concur that there is a set of circumstances that could take it beyond the 21 years that was in the law originally.

The Chairman: Merci, monsieur Brien.

Mr. Grubel, please.

Mr. Grubel: Mr. Chairman, first of all I would like to say something to correct an impression you left, because some people may not understand your sense of humour. The Reform Party does not recommend 1,000–year capital gains exemptions.

Some hon, members: Oh, oh!

The Chairman: Are we just quibbling about figures now? Could it be 1,200?

Mr. Grubel: I would like to shift gears a little bit. I think there's a clear frustration of many people—including the media, I'm sure—who have a memory of the raging debate of 1992 and 1993 and the platforms of some parties, even included here, that there was unfair treatment in trusts. Now suddenly we're all faced with the fact that with the current treatment you have to really construct unusual and unrealistic examples in order to come up with any indication that the current legislation provides benefits to the rich.

So why was there this outcry in 1992 and 1993? The answer is quite simple. In 1993 it was discovered there was a loophole in the 1972 legislation that said it is deemed capital gains payable on trust that existed at that time. People found

[Translation]

M. Grubel: Voilà justement où je veux en venir.

M. Farber: C'est exact, monsieur le président. Cependant, les conséquences fiscales auraient été exactement les mêmes, qu'elle ait placé ses avoirs dans une fiducie pour ses enfants ou qu'elle ait donné ses avoirs directement à ses enfants.

Ce à quoi M. Brien veut en venir, dans l'optique du report, c'est, je crois, à la question des conséquences du choix de reporter l'imposition au dernier survivant de la génération qui suit celle du disposant.

Toutes autres choses étant égales par ailleurs—supposons qu'il n'y ait pas distribution des avoirs, qu'il y a moyen de faire en sorte que les avoirs restent dans la fiducie, que s'il y a deux bénéficiaires et que l'un des bénéficiaires ou sa famille n'ait pas besoin des avoirs ou du revenu—enfin, il faudrait imaginer une situation hypothétique quelconque. Il n'y a aucun doute que si la réalisation réputée s'effectue au—delà des 21 ans, au moment du décès du demier bénéficiaire survivant, alors la période de report est plus longue. J'en conviens tout à fait. Il faudrait des circonstances assez particulières pour que cela puisse se produire.

Ces circonstances, je ne pourrais vous les énumérer, étant donné que, sur le plan pratique, il faudrait savoir quelles sont les dispositions testamentaires, quelles sont celles des documents fiduciaires, quelle est la répartition prévue du revenu et ce qu'il advient au moment du décès de l'un ou l'autre des enfants. Il y a tellement de facteurs distincts qui entreraient en ligne de compte pour déterminer la répartition des avoirs. Je suis quand même d'accord pour dire qu'il peut exister une série de circonstances qui feront en sorte que la période de report sera plus longue que les 21 ans prévus dans la loi à l'origine.

Le président: Thank you, Mr. Brien.

Monsieur Grubel, s'il vous plaît.

M. Grubel: Monsieur le président, j'aimerais tout d'abord dissiper une impression que vous avez laissée, puisque certaines personnes n'apprécient peut—être pas votre sens de l'humour à sa juste valeur. Le Parti réformiste ne recommande pas une période de 1 000 ans d'exemption des gains en capital.

Des voix: Oh, oh!

Le président: Nous nous trompons peut-être de chiffre. Serait-ce 1 200?

M. Grubel: J'aimerais à ce stade aborder la question sous un angle un peu différent. Il me semble que bon nombre de gens—y compris des représentants des médias, j'en suis convaincu—sont visiblement frustrés du fait qu'on ait accordé aux fiducies un traitement inéquitable. Ils se souviennent encore des débats qui ont fait rage en 1992 et en 1993 et des positions prises par certains partis, qui sont d'ailleurs représentés ici. Or, nous sommes tous obligés de constater que le traitement fiscal que prévoit la loi actuelle n'avantage nullement les riches à moins qu'on se plaise à échafauder des exemples carrément inhabituels et irréalistes.

Pourquoi ce tollé donc en 1992 et 1993? Fort simplement, c'est que, en 1993, on a découvert que la loi de 1972 comportait une échappatoire. En effet, selon cette loi, l'obligation de verser l'impôt sur les gains en capital présumés visait les fiducies qui

loopholes whereby they could roll it over again. Faced with this possibility, the government then introduced a rule, which we have now, that it is deemed payable and realized when the last beneficiary dies.

What we must understand is that, as a result of taking that route and amending the original 21-year legislation, there were all those capital gains between 1972 and 1993 that were not taxed. That indeed is unfair and was unfair. There was justification at that time for the public to be outraged over this preferential treatment of people who have trusts. That is why this is such a hot issue and why people and parties made it an election campaign issue and why the media are here.

• 1055

The problem we as a committee face today is how we can fix this injustice retroactively. My own inclination is to say that it is not appropriate for us to retroactively correct something that was done in legislation a couple of years ago, because if we do that, we'd break the trust. But what we must understand, I believe, Mr. Chairman, is that there are people who are constantly remembering and reading the articles from two years ago and that there was an injustice in the past but there isn't any more, and the problem therefore that we have to address is whether there is any way in which we want to get involved in retroactively fixing the injustices that were perpetrated by the legislation in 1992 or 1993, whenever it took place.

Mr. Farber, did I summarize reasonably well what's going on?

Mr. Abbott: That was not political. You understand that.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Farber: I don't think I should engage in a discussion on what the perceptions were during the course of an election campaign or what the perceptions were that particular parties had about the taxation of trusts.

The Chairman: I'd like to beg the indulgence of members. We're scheduled to close off at 11 a.m. and I have three more people on my list. Is it okay with all members that we continue until we've had three more questions?

Some hon. members: Agreed.

The Chairman: Mr. Campbell, Mr. Shepherd, and the last word to Mr. Loubier, comme toujours.

Mr. Campbell: I want to suggest another reason for the confusion and it's in the nature in the end of not throwing out the baby with the bath water. The concept of trusts is totally alien in the Quebec legal system. It's a common-law concept. In fact, while there are trusts today, indeed, in Ouebec, they've been grafted onto a civilian system that had no concept of trusts as we had in the common-law system. So this is a very complicated issue for all of us, but I suggest that in Quebec it is perhaps a more complicated issue because trusts are not as common as they are in the rest of the country.

[Traduction]

existaient en 1972. Or, on a trouvé des échappatoires qui permettaient de reporter l'échéance. Devant cela, le gouvernement a formulé une règle, celle que nous connaissons aujourd'hui, selon laquelle le gain est réputé réalisé et l'impôt réputé payable au moment du décès du dernier bénéficiaire.

Et nous devons comprendre que la décision d'imposer cette règle et de modifier la loi qui existait au départ, celle qui stipulait la règle de réalisation de 21 ans, a eu pour effet de soustraire à l'impôt des gains en capital effectués entre 1972 et 1993. Voilà qui était injuste au départ et qui l'est encore aujourd'hui. Le public a eu raison à ce moment-là de s'indigner du traitement préférentiel accordé aux personnes qui ont des fiducies. Voilà pourquoi cette question est tellement d'actualité, pourquoi la population et les partis en ont fait un enjeu électoral et pourquoi les médias sont ici.

Aujourd'hui, la tâche de notre comité consiste à trouver le moyen de réparer rétroactivement l'injustice qui a été commise. Pour ma part, j'aurais tendance à dire qu'il ne convient pas que nous corrigions rétroactivement les effets d'une loi adoptée antérieurement. Le faire, ce serait saper la confiance dans nos lois. Cependant, ce qu'il nous faut comprendre, monsieur le président, c'est que les gens continuent à s'inspirer de ce qui a été écrit il y a deux ans. Or, s'il y a bel et bien eu injustice par le passé, tel n'est pas le cas aujourd'hui, de sorte que le problème à résoudre pour nous consiste à déterminer si nous voulons d'une manière ou d'une autre corriger rétroactivement les injustices qui ont découlé de la loi en 1992 ou 1993.

Monsieur Farber, ai-je bien résumé la situation?

M. Abbott: Vous comprenez qu'il ne s'agissait pas d'une déclaration politique, n'est-ce pas?

Des voix: Oh, oh!

M. Farber: Il ne me semble pas opportun de débattre des perceptions que les gens ont pu avoir durant une campagne électorale ou de celles qu'a pu avoir tel ou tel parti au sujet de l'application du régime fiscal aux fiducies.

Le président: J'aimerais solliciter l'indulgence des membres du comité. En effet, nous devions terminer à 11 heures et trois noms figurent encore sur ma liste. Les membres seraient-ils tous d'accord pour poursuivre en acceptant trois questions de plus?

Des voix: D'accord.

Le président: M. Campbell, M. Shepherb et le mot de la fin à M. Loubier, "as usual."

M. Campbell: J'aimerais faire valoir une autre raison qui explique la confusion actuelle et qui nous aiderait peut-être à comprendre que nous risquons ici de pécher par excès de zèle. La notion de fiducie est tout à fait étrangère au régime du droit québécois. Il s'agit d'une notion de common law. Il existe effectivement des fiducies aujourd'hui au Québec. Cependant, elles ont été greffées sur un régime de droit civil auquel cette notion de common law était étrangère. La question est donc fort complexe pour nous tous, mais j'ai l'impression qu'elle l'est encore davantage au Québec puisque les fiducies n'y sont pas aussi répandues que dans le reste du pays.

The second point I want to make is to again correct perhaps the record or deal with red herrings. Trusts have existed in the common—law system for hundreds of years and predate any kind of taxation whatsoever. So lest anybody be left with the idea that trusts somehow exist solely to avoid tax or defer tax, it is simply incorrect. Trusts have existed for all the good reasons the chairman listed previously and that we're aware of from the literature long before there was income tax or corporate tax or tax deferrals or an Income Tax Act or 1972.

But it is a very complex issue. I think this session proves the value of our coming together and bringing our questions and having a back—and—forth, because I've learned a couple of things as well. But I just wanted to point out that may be why there is some confusion. It's an alien concept to the civilian system. It has existed a long time in the common—law system predating tax.

The reasons for trusts are as many as there are people around this table, and the texts on trusts and the common-law system run into hundreds and hundreds of pages and very little of that deals with taxation. All of it deals with the very marvellous mechanism for dealing with some of the problems of widows and orphans and businesses. So I suggest that in our look at family trusts, at the vehicle of trusts, we be careful not to attack the trust concept, which is a very valuable one, but focus, as I think we have been today, on the narrow issue of inequities, if they exist.

• 1100

Mr. Chairman, there is one other tax principle. Mr. Farber was asked about tax principles. We shouldn't lose sight of a fundamental tax principle called neutrality. We don't want the tax system to cause people to behave differently than they otherwise would have. That is the principle of tax neutrality. I would like Mr. Farber to comment on that because it underlies how we treat trusts and individuals, as well as the question Mr. Crête was asking.

Mr. Farber: I think we achieve neutrality in the context of the treatment of a settler wanting to have assets transferred to his children. You achieve neutrality by having the same taxation principles apply, whether he transfers them directly to the children by way of a gift or through a trust. It's exactly the same and I think that achieves neutrality.

Mr. Campbell: So the settler, the person who creates the trust, has the choice of doing things as he sees fit in the interests of his family and his heirs, without being forced in one direction or other as otherwise would be the case.

[Translation]

Deuxièmement, je tiens à rétablir les faits ou, si vous voulez, à éclaircir des points. Dans le régime de common law, les fiducies existent depuis des centaines d'années et elles sont antérieures à toute forme de fiscalité. Il convient donc de dissiper toute idée selon laquelle les fiducies existent uniquement pour permettre d'éviter l'impôt ou de reporter l'impôt. C'est tout simplement faux. Les fiducies existent pour toutes ces bonnes raisons que le président a déjà énumérées, raisons que nous confirment les écrits et qui étaient valables bien avant l'existence de l'impôt sur le revenu, de l'impôt sur les sociétés, de mesures de reports de l'impôt ou de la Loi de l'impôt sur le revenu ou de l'année 1972.

La question n'en demeure pas moins fort complexe. Cette séance, à mon avis, nous montre à quel point il peut être constructif de nous réunir de la sorte, de poser des questions; et d'échanger. Pour ma part, j'ai certainement appris quelque chose. Je tenais néanmoins à signaler pourquoi il se peut qu'une certaine confusion existe. La notion est tout à fait étrangère au régime du droit civil. Elle existe depuis longtemps dans le régime du common law et elle est antérieure à l'existence de tout régime fiscal.

Il y a au moins autant de raisons qui peuvent expliquer la création d'une fiducie qu'il y a de personnes autour de cette table et parmi les centaines de pages de textes portant sur les fiducies et sur le régime de common law, on en trouve très peu qui portent sur la fiscalité. Tous ces écrits portent sur ce merveilleux mécanisme qu'est la fiducie pour régler certains des problèmes que peuvent avoir les veuves, les orphelins et les entreprises. Au moment, donc, où nous nous penchons sur les fiducies familiales, sur la fiducie comme instrument, il me semble que nous devons veiller à ne pas nous attaquer à la notion de fiducie, qui a en elle—même une grande valeur, mais que nous fassions porter notre attention, comme nous l'avons d'ailleurs fait aujourd'hui d'après moi, sur la question plus restreinte des inéquités, s'il y en a.

Monsieur le président, on a interrogé M. Farber sur les principes de la fiscalité. Or il y en a un autre qu'il ne faudrait pas perdre de vue: le principe fondamental de la neutralité. Nous ne souhaitons pas que le régime fiscal incite les gens à se comporter autrement qu'ils le feraient en l'absence de fiscalité. C'est là le principe de la neutralité des mesures fiscales. J'apprécierais le commentaire de M. Farber à cet égard étant donné que ce principe entre en ligne de compte dans le traitement que nous accordons aux fiducies comme aux particuliers, tout comme il est pertinent à la question que posait M. Crête.

M. Farber: Je crois que nous respectons ce principe de neutralité dans le cas du disposant qui souhaite le transfert d'avoirs à ses enfants. Le principe de neutralité est respecté du fait que ce sont les mêmes principes de fiscalité qui s'appliquent, qu'il transfère les avoirs directement aux enfants ou qu'il les transfère par voie de fiducie. Ce sont tout à fait les mêmes principes qui s'appliquent dans un cas comme dans l'autre et, en cela, je crois que le principe de la neutralité est respecté.

M. Campbell: Ainsi, le disposant, la personne qui crée la fiducie, a le choix de faire ce que bon lui semble dans l'intérêt de sa famille et de ses héritiers, sans être obligé de pencher d'un côté plutôt que de l'autre, comme ce serait le cas autrement.

Mr. Farber: In the context of taxation, he may want to choose one way over the other for legitimate non-tax reasons.

M. Loubier: Monsieur le président, j'aimerais faire un commentaire et ensuite déposer une motion. Préférez-vous donner la parole à M. Shepherd avant que je dépose ma motion?

Le président: Monsieur Shepherd, s'il vous plaît.

Mr. Shepherd: To bring this to some kind of conclusion, I have been hearing that the "last sole survivor rule" doesn't create an inequity. The obvious question then is why do we have it? If the reality is that people are paying their tax as they go along, then we don't need the sole survivor rule.

Second, on the extension and why we did away with the 21-year rule, conceivably, legislation could have been put in place to block the concept of rollover from these estates and kick-start another 21-year period. Did you want to address that issue?

Mr. Farber: Why do we have a last beneficiary election? In policy terms, the 21-year rule originally was a proxy mechanism. It was a period of time and it wasn't perfect. Any number of years could have been chosen, such as 10, 30 or 40. It was a proxy to deal with a generation-skipping methodology.

In the context of the policy of preventing generation—skipping, the new rules attempted to put forward a mechanism that wasn't arbitrary in terms of any given number of years. It was to ensure that there wasn't generation-skipping, that you couldn't go beyond the generation after the settler. That was the policy framework under which that change was made.

With regard to dealing with those trusts that were freshening up the 21 years, that could have been dealt with and was dealt with in the context of the overall policy. By the time one finds out about mechanisms that are being used, one doesn't know how often it has been used. As we find out about different loopholes or arrangements that are being used in the public domain, we react as quickly as possible. In the context of that particular mechanism, we reacted so as to cut it off the day we made the announcement so you couldn't freshen up as of that point in time.

• 1105

Mr. Shepherd: I simply suggest you could have prevented rollovers from one trust to the other and that would have been the end transferts d'une fiducie à l'autre et que cela aurait mis fin à cette of the situation.

I want to get on to the area of preferred beneficiary elections. We can see that 76% of the income of these trusts was allocated to beneficiaries during this time. So aren't preferred beneficiary elections simply a method of skipping over marginal rates of tax? If somebody's marginal rate of tax is lower, we get the income of the estate that would be taxed at a lower rate than the high rate that's in the estate.

[Traduction]

M. Farber: Dans l'optique de la fiscalité, il se peut qu'il retienne une solution plutôt que l'autre pour des raisons non fiscales tout à fait valables.

Mr. Loubier: Mr. Chairman, I would like to make a comment and then table a motion. Would you like to let Mr. Shepherd speak before I table my motion?

The Chairman: Mr. Shepherd, if you will.

M. Shepherd: Il y aurait peut-être lieu de déboucher sur une conclusion quelconque. Pour ma part, j'entends dire et répéter que la règle du dernier «survivant» n'est pas inéquitable. Si c'est tellement vrai, alors pourquoi existe-t-elle? Si les gens règlent leur impôt à mesure, alors nous n'avons pas besoin de cette règle.

Deuxièmement, pour ce qui est du report et des raisons pour lesquelles nous avons laissé tomber la règle de réalisation de 21 ans, on pourrait supposer qu'une mesure législative aurait pu empêcher le report sans imposition des gains et la relance d'une autre période de 21 ans.

M. Farber: Pourquoi autorisons-nous donc le choix de la formule du dernier bénéficiaire survivant? Sur le plan de la politique, la règle de réalisation de 21 ans n'était à l'origine qu'un pis-aller imparfait, il s'agissait d'une période. On aurait pu choisir 10, 30 ou 40 ans. Il s'agissait d'un moyen de faire en sorte que l'impôt ne saute pas une génération.

En raison de cet objectif, justement, les nouvelles règles visaient à faire en sorte que le mécanisme retenu ne soit pas arbitraire en étant lié à un nombre d'années donné. Il s'agissait de faire en sorte que l'obligation de payer de l'impôt ne puisse être reportée au-delà de la génération suivant celle du disposant. C'est dans cette optique que le changement a été fait.

Pour ce qui est maintenant des fiducies qui recommencaient à neuf en relançant une nouvelle période de 21 ans, il s'agissait d'un aspect qui pouvait être réglé et qui l'a effectivement été dans le cadre de la politique d'ensemble. Lorsque nous nous rendons compte qu'un mécanisme donné est exploité, nous ne connaissons pas encore nécessairement l'ampleur phénomène. À mesure que nous constatons le recours à diverses échappatoires ou modalités, nous nous efforçons de réagir aussi rapidement que possible. Pour ce qui est du mécanisme dont nous parlons, nous avons réagi de manière à le rendre inopérant dès le jour de l'annonce. Ainsi, aucune fiducie n'a pu «repartir à neuf» à partir de ce moment-là.

M. Shepherd: Je veux simplement dire qu'on aurait pu éviter les situation.

J'aimerais parler du choix des bénéficiaires privilégiés. On voit que 76 p. 100 du revenu de ces fiducies ont été attribués aux bénéficiaires au cours de cette période. Le choix des bénéficiaires privilégiés n'est-il donc pas simplement un moyen d'éviter les taux marginaux d'impôt? Quand le taux marginal d'impôt de quelqu'un est inférieur, on touche le revenu de la fiducie, qui est imposé à un taux inférieur au taux qui serait imposé si ce revenu demeurait à la fiducie.

Mr. Thompson: The preferred beneficiary elections certainly allows for the income that's retained in the trust to be deemed that of the beneficiary. It would typically be done, as you say, to take advantage of the income tax differential between the trust and the beneficiary.

Mr. Shepherd: In reality it's manipulative, isn't it? If I have a tax loss or a loss on my farm or something, I'll make the election and pay tax at a lower rate than I would if the money had been in the trust itself, and possibly if the original capital flowed out to the beneficiary in the first place.

Mr. Thompson: There is also the alternative for the trust to actually pay out the income to the beneficiary, in which case the beneficiary would also be subject to tax at his or her own marginal rate. So the results would be the same. The only difference is that in the case of the preferred beneficiary election, the trust would be allowed to retain the income.

Mr. Shepherd: It's a tax planning tool in this case for the avoidance of tax as opposed to deferral.

Mr. Thompson: I think it's obvious there are tax advantages to it, but I wouldn't necessarily want to characterize it as a tax avoidance tool.

Mrs. Stewart (Brant): Mr. Farber mentioned there might be some issues around the edges of this and I think that's precisely where Mr. Shepherd's coming from, and where I would come from in understanding the avenues that exist at the front end, if there are any, and at the back end for what you call, in the document, prudent management of assets.

We've focused primarily on the capital gains aspect or the capital assets. I'm wondering if at some point we could talk about the income tax aspects that might be identified on either end, issues like preferred beneficiary election and the fact that half the individuals reporting income, either composed wholly or partly from trusts, are taxed at rates where their income is \$25,000 or less—those kinds of associated lines of questions.

The Chairman: You're referring to the income-splitting aspect that can be a favourite tax dodge.

Mrs. Stewart: Yes, and whether neutrality actually extends to that part of the tax act as well.

Mr. Farber: There may be certain preferential tax aspects of the preferred beneficiary election rules under certain circumstances, as Mr. Thompson indicated, depending on the amount of income that's being allocated. One can put forward a host of different examples where it may not be beneficial, but there are certainly examples where that preferred beneficiary election can be used in order to achieve income—splitting at lower marginal rates.

In terms of looking at the edges, it is certainly an area this committee might want to look at in terms of recommending, hypothetically, whether it should be abandoned. There are many different things one can look at, but that can be used to achieve lower taxation under certain sets of scenarios.

[Translation]

M. Thompson: Selon le choix que fait le bénéficiaire privilégié, il est certainement possible que le revenu qui demeure à la fiducie soit réputé être celui du bénéficiaire. Comme vous le dites, on le ferait pour profiter de l'écart entre les taux d'imposition de la fiducie et du bénéficiaire.

M. Shepherd: En réalité, on profite de la situation, n'est—ce pas? Si j'ai une perte déductible aux fins de l'impôt, ou que j'enregistre une perte au titre de mon exploitation agricole ou autres, je vais choisir de payer l'impôt à un taux inférieur à celui que je paierais si l'argent était dans la fiducie, et peut—être inférieur aussi à ce que je paierais si le capital initial était remis au bénéficiaire.

M. Thompson: Il est également possible que la fiducie verse le revenu au bénéficiaire, auquel cas ce dernier serait aussi assujetti à l'impôt à son propre taux marginal. Cela revient donc au même. La seule différence, c'est que dans le cas du choix du bénéficiaire privilégié, la fiducie serait autorisée à conserver le revenu.

M. Shepherd: Cela devient donc un outil de planification fiscale qui permet d'éviter l'impôt plutôt que de le reporter.

M. Thompson: Je pense qu'il est clair que cela comporte des avantages fiscaux, mais je ne parlerai pas nécessairement d'évitement fiscal.

Mme Stewart (Brant): M. Farber dit que des questions pourraient venir se greffer à celle-ci, et je pense que c'est précisément ce à quoi se référait M. Shepherd et c'est aussi ce que je comprends des possibilités qui existent au départ, s'il en est, en bout de ligne eu égard à ce que vous appelez, dans le document, la gestion prudente des éléments d'actif.

Nous nous sommes concentrés surtout sur les gains en capital ou les éléments d'actif qui constituent le capital. Je ne sais pas si nous pourrions parler des incidences fiscales susceptibles d'en résulter d'un côté comme de l'autre, de questions comme le choix des bénéficiaires privilégiés et du fait que la moitié des particuliers qui déclarent des revenus, qu'ils proviennent entièrement ou partiellement de fiducie, sont imposés à des taux applicables à des revenus de 25 000\$ ou moins—voilà le genre de questions connexes auxquelles je pense.

Le président: Vous voulez parler du fractionnement du revenu, qui risque d'être une méthode de fraude fiscale assez populaire.

Mme Stewart: Oui, et j'aimerais aussi savoir si le critère de neutralité s'applique effectivement à cette partie de la Loi de l'impôt sur le revenu.

M. Farber: Comme l'a dit M. Thompson, il peut arriver dans certains cas que les règles régissant le choix du bénéficiaire privilégié entraînent une imposition à taux réduit, selon le montant du revenu attribué. On peut citer de très nombreux exemples où cela pourrait ne pas être avantageux, mais il y en a d'autres où le choix du bénéficiaire privilégié peut servir à un fractionnement du revenu pour réduire les taux marginaux d'impôt.

Pour ce qui est des questions connexes, c'est certainement un secteur sur lequel le Comité voudra se pencher quand viendra l'heure de recommander, peut-être, s'il faut y renoncer. On peut examiner différents points, mais cela peut servir à réduire le taux d'imposition dans certains cas donnés.

M. Loubier: J'aimerais faire quelques petites remarques avant de déposer ma motion, monsieur le président. J'aimerais qu'on se fasse tabling my motion, Mr. Chairman. I wanted to be well understood. bien comprendre. Quand nous avons commencé notre croisade sur les fiducies familiales, nous n'en avions pas contre les fiducies familiales, mais contre les bénéfices indus dont pouvait bénéficier une portion minime des contribuables canadiens. Cela s'inscrivait debate. dans l'ensemble du débat.

• 1110

Rappelez-vous que cela s'inscrivait dans l'ensemble des échappatoires fiscales que nous avions mises sur la table, y compris celles relatives aux paradis fiscaux. Si certains ne s'en souviennent pas, c'est parce qu'ils ne veulent pas s'en souvenir. Il y a encore 16 pays avec lesquels le Canada signe des conventions et qui sont considérés comme des paradis fiscaux. Il y a probablement des milliards de dollars qui quittent le pays et qui ne sont pas utilisés de façon productive ici ou qui n'entrent pas dans les coffres de l'État.

C'est là-dessus qu'on voulait faire la lumière et c'est là-dessus qu'on veut toujours faire la lumière, quitte à élargir le débat. On le fera. M. Martin n'a jamais fermé la porte à cela lorsqu'on le lui a demandé.

Je trouve un peu curieux qu'il y ait une si grande fermeture du côté du Parti réformiste depuis le début de ce débat-là. La semaine dernière, par exemple, M. Grubel disait que si on combattait les inéquités des fiducies familiales, c'était parce qu'on était jaloux des bénéfices que les Canadiens en retiraient. C'était en gros titres dans le Financial Post.

Aujourd'hui, on parle d'un acharnement absurde. Je trouve cela un peu «plate» qu'on enclenche un débat comme celui-là. Ce n'est pas dans les habitudes de M. Grubel. Il n'est probablement pas dans son assiette ces temps-ci. Je trouve quand même bizarre que les Réformistes disent cela, eux qui n'arrêtent pas de frapper sur le gouvernement en disant qu'il faut réduire les dépenses et colmater les brèches au niveau de la fiscalité. Là on a l'occasion de discuter des fiducies fammiliales et éventuellement des paradis fiscaux, et je trouve étrange qu'ils ferment la porte en disant qu'il n'y a rien là. Je trouve cela un peu

En ce qui me concerne, monsieur le président, j'aimerais déposer la motion suivante.

Je propose que les réunions du Comité où il sera question des fiducies familiales et des paradis fiscaux soient désormais télédiffu-

Pourquoi, monsieur le président, déposons-nous une telle motion? C'est que, tout de suite en partant, nous considérons qu'il est de l'intérêt public que les gens sachent ce qui se passe à ce Comité, qu'ils sachent ce qu'est une fiducie familiale et quelles pourraient être les injustices qui sont causées par le report d'impôts ad vitam aeternam ou presque, qu'ils aient conscience aussi qu'il y a un débat qui s'amorce sur les injustices de la fiscalité canadienne et qu'on n'entend pas laisser les choses en finir à cet égard, qu'on va toujours poursuivre notre croisade pour faire en sorte que tout le monde, au Québec comme au Canada, paie sa juste part d'impôts.

[Traduction]

Mr. Loubier: I would like to make a few comments before When we began our crusade on family trusts, we were not against family trusts, but against undue benefits that could accrue to a very small number of Canadian taxpayers. That was part of the general

You will recall that this was part of the series of tax loopholes we had put on the table, including the ones concerning tax havens. If some people don't remember, it's becaues they choose not to. There are still 16 countries with whom Canada signs agreements and which are considered tax havens. There are probably billions of dollars that leave the country and that are not used in a productive way here or that do not go into government coffers.

That's what we wanted to shed light on and that's still what we want to shed light on, even if it means broadening the debate. We will do so. Mr. Martin never closed the door on that when we asked him about it.

I find it rather strange that the Reform Party has been so close-minded about this debate since the beginning. Last week, for instance, Mr. Grubel stated that we were fighting against the unfairness of family trusts because we were jealous of the benefits that they afforded Canadians. That made the headlines in the Financial Post.

Today we hear that we're pushing this to ridiculous heights. I find it rather unfortunate that the debate is starting off on that note. It's not like Mr. Grubel to do this. He's probably not feeling quite up to par these days. I still think it's rather strange that the Reform Party is saying this, when they're the ones who keep hectoring the government about the need to reduce expenditures and close tax loopholes. Here we have the perfect opportunity to discuss family trusts and later tax havens, so I find it strange that they're closing the door by saying that this is not a problem. I find it rather unfortunate.

For my part, Mr. Chairman, I'd like to table the following motion.

I move that henceforth all Committee meetings on family trusts and tax havens be televised.

Why are we tabling a motion like this, Mr. Chairman? Because at the outset, we feel that it's in the public interest that people know what's going on in this committee, that they find out what a family trust is and what injustice may be caused by virtually perpetual tax deferrals, that they be aware that there is a debate under way about the unfairness of Canadian taxation and that we don't intend to remain silent about this, that we will continue our crusade to make sure that everyone, both in Quebec and in Canada, pays their fair share of income tax.

Je pense donc qu'il serait bon que ces séances soient télédiffusée. D'ailleurs, je vous rappellerai les paroles de M. Martin, lorsqu'il a déposé son Budget. M. Martin a dit: Nous sommes prêts à analyser l'ensemble des échappatoires; d'ailleurs, nous nous engageons à faire en sorte, avec toute la transparence qu'il faudra, avec toute la lucidité qu'il faudra et toute la coopération de la part de mon gouvernement, que le Comité des finances se penche à l'automne sur les fiducies familiales et sur les autres échappatoires fiscales si le Comité juge que c'est nécessaire. Ce serait rendre rigueur au ministre des Finances et rencontrer ses exigences lors du dépôt du Budget.

Je dépose donc cette motion en espérant qu'elle sera adoptée. Je vais la redéposer tant et aussi longtemps qu'elle ne le sera pas.

Le président: Merci, monsieur Loubier.

Puis-je vous poser une question? Il serait impossible de télédiffuser les réunions de ce Comité au sujet des fiducies et des paradis fiscaux s'il était impossible d'obtenir la salle des Chemins de fer. Il n'y a qu'une salle où les séances peuvent être télévisées et elle doit être partagée entre tous les comités.

M. Loubier: Monsieur le président, si on pouvait prévoir une journée complète ou deux ou même trois sur les fiducies familiales, tout dépendant des besoins des membres du Comité, je ne peux pas croire qu'on ne pourrait pas avoir cette salle-là. Il y a souvent des choses qui se passent là-dedans et qui ne sont peut-être pas autant d'intérêt public que la question des fiducies et des échappatoires fiscales.

Le président: Comme président, j'ai l'impression que, si la D'après vous, on ne peut pas avoir une réunion... Non, nexcusez— opinion, we cannot have the meeting... No, excuse me. moi.

• 1115

Vous pourriez proposer que le greffier fasse son possible pour obtenir la télivision, c'est-à-dire la salle 253-D, parce qu'il n'y en a qu'une. Les autres possibilités seraient de ne pas tenir de réunion ailleurs que dans cette pièce-là, ou s'obtenir un budget supplémentaire pour que nos réunions soient télévisées.

M. Loubier: Monsieur le président, l'année dernière, on a démontré qu'on était capables d'avoir cette salle-là plus souvent qu'autrement. L'important Comité des finances, monsieur le président, ce n'est pas des peanuts. Il y a peut-être des centaines de millions de dollars, sinon des milliards de dollars de cachés qui ne sont pas versés dans les coffres de l'État, et vous nous dites qu'il pourrait être impossible d'avoir une salle alors qu'on l'a toujours eue quand on l'a voulue.

Le président: J'ai peut-être une idée. Au lieu de voter maintenant, insistez auprès de votre leader à la Chambre pour qu'on alloue à notre Comité n'importe quand, pour chaque réunion, la pièce en question. J'accepterais cela. J'ai l'impression que tout le monde accepterait cela.

M. Loubier: Je vais vous faire une autre suggestion, monsieur le président. Adoptons cette motion-là. Si la greffière fait des démarches et qu'il s'avère impossible, au cours des prochains jours, d'avoir la salle avec télédiffusion, j'irai voir mon

[Translation]

Therefore, I think it would be a good idea for these hearings to be televised. In fact, let me remind you of what Mr. Martin said when he tabled his budget. He said: we are prepared to analyse all loopholes and indeed we are committed to doing so with as much transparency as necessary, with as much lucidity as necessary and with my government's full cooperation, by asking the Finance Committee to examine family trusts and any other tax loopholes it sees fit as early as this fall. We would be honouring the Minister of Finance's commitment by meeting the requirements set out when the budget was tabled.

I therefore table this motion hoping it will be adopted. I will keep on tabling it as often as necessary to get it adopted.

The Chairman: Thank you, Mr. Loubier.

Can I ask you a question? It would be impossible to televise the meetings of this committee regarding family trusts and tax havens if we could not reserve the railway room. There's only one meeting room where hearings can be televised and it has to shared among all committees.

Mr. Loubier: Mr. Chairman, if we could plan one full day or even two or three days on family trusts, depending on the needs of members of the Committee, I'm sure that we could get that room. There are many meetings that go on there that may not be as vital to the public interest as the issue of family trusts and tax loopholes.

The Chairman: As chairman, I get the impression that if the motion proposait que le greffier fasse son possible pour obtenir... motion said that the clerk should do his best to obtain... In your

> You could move that the clerk do his best to obtain a room where we can be televised, namely room 253-D, since there is only one. The other possibility would be to never hold our meetings elsewhere than in that room, or obtain additional funds to have our meetings televised.

> Mr. Loubier: Mr. Chairman, last year we saw that we could get that room more often than not. The Finance Committee is an important one, Mr. Chairman. It's not chopped liver. There may be hundreds of millions of dollars if not billions of dollars that are hidden and not poured in government coffers, and you are telling us that it may be impossible to get a room even though we've always obtained it when we wanted it.

> The Chairman: I may have an idea here. Instead of voting right now, why don't you press your House leader to make sure that our Committee gets that room for all our meetings at any time. I would agree to that. I get the impression that everyone would find that acceptable.

> Mr. Loubier: Allow me to make another suggestion, Mr. Chairman. Let's adopt this motion. If the clerk tries to obtain the room and finds that in the coming days it is impossible to obtain that room with television broadcasting services, I will see

whip, mon leader, mon chef s'il le faut, et même M. Martin, le ministre, s'il le faut. On exercera les pressions qu'il faudra, mais ce serait peut—être une bonne idée d'adopter cette motion. Si la volonté politique est de faire preuve de transparence, elle est là dans le cas des fiducies.

Le président: Je dois vous assurer, monsieur Loubier, que cette sorte de motion pourrait tuer les travaux de ce Comité.

M. Loubier: Non, non, non.

Le président: S'il était impossible d'obtenir cela, il serait impossible de discuter des fiducies, et ce serait une manière de tuer les discussions concernant...

M. Loubier: Monsieur le président, vous dramatisez un peu. Nous sommes quand même flexibles et nous ne sommes quand même pas des imbéciles. On veut analyser l'ensemble des fiducies familiales et des autres échappatoires fiscales.

Le président: Franchement, si vous étiez flexibles, vous changeriez. . .

M. Loubier: Je vous la soumets, monsieur le président, et je la soumets aux membres du Comité. Si vous voulez la défaire, allez—y. C'est votre affaire.

Mr. Walker: I hate to say this, but there are niceties to the parliamentary system. We have steering committees in which we discuss what can be televised and what can't be televised. When we walk away from those committee meetings with an agreement, one does not expect, for the purposes of a few minutes of publicity and cheap shots, an opposition member to turn around and ask for television.

The reality is that there will be very much television.

No, no, no. You feel it's okay for you to say whatever you say, but people can't say it in response. Let's just call a spade a spade.

In reality, we'll have budget committees in which the the budget will be heard day after day after day. By the questions in the House of Commons by your leader you consider the work on social policy to be very important. That will be televised as much as possible. It was discussed with you in private, that those were the two priorities of the government. It has been discussed with your House leader and these issues have been resolved.

We do have budget constraints in this system so we're not going to televise every committee. You turn around in here and pretend that it's an issue of substance when it's an issue of being a hot dog.

Let's call it. The reality is that there's no possibility of this being televised and that should be stated quite clearly to you and for the reasons I just gave.

M. Loubier: Je soumets la proposition au Comité, monsieur le président. Défaites—la si vous le voulez.

Le président: C'est ouvert à la discussion en ce moment. J'aimerais vous poser une question. Si on n'a pas la télévision, nous ne pouvons pas discuter davantage des fiducies familiales. C'est vrai?

[Traduction]

my whip, my House Leader even my party leader if necessary, or even Mr. Martin the minister if I have to. We will exert whatever pressure is necessary, but it might still be a good idea to adopt this motion. If there is a political will to be transparent, it certainly applies to this issue of family trusts.

The Chairman: Mr. Loubier, I can assure you that this kind of motion could kill off the work of this Committee.

Mr. Loubier: No, no, no.

The Chairman: If it was impossible to obtain that, it may be impossible to discuss family trusts, and that would be a way to silence any discussion concerning. . .

Mr. Loubier: Mr. Chairman, you're over dramatizing. We are flexible and we're not stupid. We want to analyze the whole issue of family trusts and other tax loopholes.

The Chairman: Frankly, if you were flexible, you would change...

Mr. Loubier: I'm submitting this motion, Mr. Chairman, and I submit it to all members of the Committee. If you want to defeat it, go ahead. That's your business.

M. Walker: Je regrette, mais le régime parlementaire à des règles qu'il convient de suivre. Nous avons des comités directeurs qui discutent de ce qui sera télévisé et ce qui ne le sera pas. Lorsqu'on quitte ces réunions après s'être entendus, nous ne nous attendons pas à ce qu'un membre de l'opposition se retourne ensuite pour nous réclamer la télévision simplement dans le but d'obtenir quelques minutes de publicité et porter quelques coups bas.

Le fait est que nous aurons beaucoup de séances télévisées.

Non, non, non. Vous pensez que vous pouvez dire tout ce qui vous passe par la tête, mais les gens n'ont pas le droit de vous répondre de la même façon. Appelons les choses par leur nom.

Il y aura des séances du Comité sur le budget au cours desquelles ont entendra parler du budget jour après jour. D'après les questions que pose votre chef à la Chambre, vous estimez que le travail sur la politique sociale est très important. Cela sera télévisé autant que possible. On en a discuté avec vous en privé, et il en est ressorti que ces choses—là étaient les deux priorités du gouvernement. On en a discuté avec votre leader en Chambre, et ces questions étaient résolues.

Nous devons composer avec des contraintes budgétaires dans ce système et nous ne pouvons pas téléviser chaque comité. Vous arrivez ici et vous essayez de prétendre que c'est une question importante alors qu'il ne s'agit que de se faire valoir.

Passons aux voix. La réalité est qu'il est impossible de faire téléviser toutes les séances, et on aurait dû vous l'expliquer très clairement pour les raisons que je viens de vous donner.

Mr. Loubier: I submit the proposal to the Committee, Mr. Chairman. Defeat it if you wish.

The Chairman: It's open to discussion at the moment. I'd like to ask you a question. If we're not being televised, we can't continue discussing family trusts, right?

M. Loubier: Non. Écoutez bien, monsieur le président. Si vous adoptez cette motion et qu'à la suite des démarches de la grcffière, il s'avère impossible, au cours des prochains jours, d'avoir la salle des Chemins de fer, the railway room, le Comité en rediscutera, monsieur le président. On n'est pas fermés à toute alternative. On n'est pas toqués. Si on fait des démarches et si, après toutes les pressions exercées ailleurs, en plus du travail effectué par la greffière, on n'obtient pas ce qu'on veut, eh bien, on se réunira et on verra ce qu'on peut faire.

[Translation]

Mr. Loubier: No. Listen carefully, Mr. Chairman. If you adopt this motion and the clerk tries to make the necessary arrangements but finds in coming days that it is impossible to obtain the railway room, the Committee will discuss the issue again, Mr. Chairman. We are not opposed to every alternative. We're not stupid. If attempts are made to make the required arrangements and if, after pressures exerted elsewhere, in addition to the work done by the clerk we cannot obtain what we want, well, we will meet again and see what we can do instead.

• 1120

Ce n'est pas pour faire deux minutes de *flash* à la télé, mais bien parce que c'est d'intérêt public. Tout le monde l'a reconnu, y compris le ministre des Finances. Si les membres du Comité sont en désaccord avec le ministre des Finances, il y a un problème de coordination. Je vous soumets la motion, et on fera les démarches nécessaires pour la mettre en oeuvre.

M. Crête: Monsieur le président, je pense que dans cette question des fiducies familiales, il y a autant un problème de perception qu'un problème de fond. M. Grubel l'a soulevé. Il y a quelques années, il y a eu un débat. C'est beaucoup une question de perception, une question d'opinion publique. Qu'on soit de n'importe quel avis là—dessus, il est bon que la population sache un peu plus ce qui se passe là—dedans. Autrement, on va rester dans le dérapage, d'autant plus qu'on n'a pas d'information.

Est-ce qu'il n'y a pas moyen de s'assurer que nos séances seront télédiffusées pendant au moins une journée ou deux, afin que la population puisse avoir plus d'information là-dessus? Autrement, on restera avec la vision suivante: Les gens pensent que les riches ne paient pas d'impôt et d'autres personnes trouvent que c'est un bon système. On n'aura rien réglé et nous sommes là pour régler des choses.

Le président: Votre hypothèse est qu'il est impossible de régler les choses à Ottawa sans avoir la télévision.

M. Loubier: Ce n'est pas cela.

M. Brien: Cela arrive.

Le président: Vous n'avez pas beaucoup confiance dans les autres médias. C'est l'évidence même.

Mr. Discepola: Mr. Chair, I think we have so much work on the table, if we're going to get into this debate of whether or not we have to have televisions in front of us to do our work, it's ridiculous. As Mr. Walker mentioned before, we have two other committees that are very important, that we've committed to discussing, to bringing Canadians forward. On our own committee we have to start hearing on the budget preparatory work. I think it's incumbent on us to get rid this one aspect as soon as possible.

If we're going to only have meetings when there's a television camera present, or if there's only that one room, as you mentioned before, then I think it's going to curtail the benefit of the work we've done so far.

I don't see the reason for insisting that the television cameras have to be there. If we have a message important enough, there will be media in the room. If the message is important enough to have national coverage, I'm sure the television cameras will come in on any room, no matter where the room is.

Our aim is not to get a two minutes sound bit on TV, but to act in the public interest. Everyone has recognized this, including the Minister of Finance. If members of the Committee disagree with the Minister of Finance, there's a problem with coordination here. I submit the motion, and the necessary arrangements will be made to implement it.

Mr. Crête: Mr. Chairman, I think this whole issue of family trusts involves a problem of perception as well as a problem of substance, Mr. Grubel made that point. A debate took place about this a few years ago. It's largely a question of perception and public opinion. Regardless of one's opinion about this, it's a good idea for the public to know a bit more about what's going on in this. Otherwise, things will continue to get out of hand, especially since we don't have any information.

Isn't there some way to ensure that our hearings will be televised for at least one or two days, so that the public can obtain more information about this issue? Otherwise, we will be stuck with the following view: Some people think that the rich don't income tax and others think that this is a good system. We won't have settled anything and we are here to solve problems.

The Chairman: According to your hypothesis, it's impossible to settle anything in Ottawa without being televised.

Mr. Loubier: That's not it at all.

Mr. Brien: It does happen.

The Chairman: You don't have much confidence in other media. That's quite clear.

M. Discepola: Monsieur le président, je pense que nous avons tellement de travail devant nous que si nous nous lançons dans ce débat à savoir si nos travaux doivent être télévisés ou non, cela deviendra ridicule. Comme M. Walker l'a mentionné plus tôt, nous avons deux autres comités qui sont très importants et pour lesquels nous nous sommes engagés à faire participer les Canadiens. Notre propre Comité doit commencer les travaux préparatoires sur le budget. Je pense qu'il nous revient de se débarasser de cet aspect aussitôt que possible.

Si nous devons nous rencontrer seulement lorsque des caméras de télévision sont présentes, ou si seule la pièce que vous avez citée plus tôt est libre, les fruits du travail que nous avons accompli jusqu'à présent se trouveront limités.

Je ne comprends pas pourquoi on insiste tant sur la présence des caméras de télévision. Si ce que nous avons à dire est suffisamment important, les médias seront dans la pièce. Si notre message mérite une couverture nationale, je suis persuadé que les caméras de télévision se rendront dans n'importe quelle pièce, où qu'elle soit.

So let's get on with the work. I think it's just a false debate we're having right now.

Mr. Abbott: If we're prepared to accept the testimony of the people from the department, which clearly I am—I'm sure all of us are-I believe we have the message here that there are some shoulder or fringe issues that perhaps we should be taking a look at.

But with respect to the proposition of the Bloc members that we need the television to get the message out, I would du Bloc quant à la nécessité de transmettre ce que nous avons à suggest that as responsible parliamentarians it is our responsibility to go out and tell our constituents what we have heard here, that in fact we just have shoulder issues of concern, that this whole issue, unfortunately, started off as a red herring. Any further continuance of it will just continue that red herring being dragged... I would see it as being of little or no value to bother with the television.

Mr. St. Denis: Following up on what Mr. Discepola said, if something is important the media would be here, TV or no TV. I think it's a mistake to tie our work, be it an important or relatively unimportant issue, to the availability of television. That's not to say from time to time it wouldn't be helpful to the public to see the goings—on of our committee, as would be the case within the other committee, but I think it would be a mistake to link our work with the availability of television. If something's important, people will come.

The Chairman: Is there further discussion?

Mr. Campbell: I have just one comment, I can't imagine what this would do to our ratings if the public had to sit through this complex où en serait notre cote d'écoute si le public devait regarder ces stuff.

The Chairman: All those in favour of the motion—

M. Loubier: On va vous demander des autographes quand vous sortirez du Parlement.

M. Crête: C'est comme quand M^{me} Campbell a dit que la réforme des programmes sociaux était une chose trop sérieuse pour qu'on of social programs was too serious an issue to examine during an s'en occupe pendant la campagne électorale.

Le président: Excusez-moi. Qui veut avoir la parole?

M. Loubier: Nous n'avons plus rien à dire. Je vous soumets la motion pour adoption.

• 1125

Le président: Oui. Quels sont ceux qui sont en faveur? Contre?

M. Loubier: J'ai demandé un vote enregistré, monsieur le président; je vous l'ai demandé tout à l'heure.

Le président: D'accord!

La motion est rejetée par 10 voix contre 3

Le président: La séance est levée.

[Traduction]

Alors, poursuivons nos travaux. Je crois que nous entrons dans un faux débat.

M. Abbott: Si nous sommes prêts à accepter le témoignage des représentants du ministère, et je le suis-je suis persuadé que nous le sommes tous—je crois que certaines questions marginales ou secondaires méritent peut-être notre attention.

Mais pour ce qui est de la suggestion faite par les députés dire par le biais de la télévision, je répondrais qu'en tant que parlementaires responsables, il nous appartient d'aller dire à nos électeurs ce que nous entendons ici, que les questions qui nous préoccupent ne sont que secondaires, et que malheureusement, cette question nous a mis sur une fausse piste. Si nous continuons, nous allons simplement nous égarer sur cette fausse piste. . . À mon avis, cette question est trop peu importante pour que nos séances soient télévisées.

M. St. Denis: Comme l'a dit M. Discepola, si une question est suffisamment importante, les médias seront présents, qu'il y ait ou non la télévision. Je crois que c'est un grand leurre que de rattacher nos travaux à la disponibilité de la télévision, que la question à l'étude soit importante ou relativement peu importante. Cela ne veut pas dire que de temps à autre ce ne serait pas utile que le public ait un aperçu des travaux de notre comité, tout comme n'importe quel autre comité, mais je crois que nous nous trompons si nous créons un lien entre nos travaux et la disponibilité de la télévision. Si c'est important, les gens viendront.

Le président: Y a-t-il d'autres interventions?

M. Campbell: J'ai un commentaire seulement. Je m'imagine mal discussions sur des sujets fort complexes.

Le président: Tous ceux qui sont en faveur de la motion. . .

Mr. Loubier: People will ask for your autograph when you leave the Parliament buildings.

Mr. Crête: This is like when Miss Campbell said that the reform election campaign.

The Chairman: Excuse me. Who wants the floor?

Mr. Loubier: We have nothing further to say. I submit the motion for adoption.

The Chairman: Yes. Those in favor? Against?

Mr. Loubier: I asked for a recorded vote, Mr. Chairman; I asked for it a little while ago.

The Chairman: Very well!

The motion is defeated by 10 votes to 3

The Chairman: The meeting is adjourned.













MAIL POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré—Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Department of Finance:

Len Farber, Director, Tax Legislation Division;

Simon Thompson, Acting Chief, Trust, personal taxation, resource taxation and charitable donations.

TÉMOINS

Du ministère des Finances:

Len Farber, directeur, Division de la législation de l'impôt; Simon Thompson, chef intérimaire, Fiducies, impôt personnel, impôt sur les ressources et organismes de charité.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Limbia

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 53

Tuesday, September 27, 1994 Thursday, September 29, 1994

Chairperson: Jim Peterson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 53

Le mardi 27 septembre 1994 Le jeudi 29 septembre 1994

Président: Jim Peterson

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des Committee on

Finance

Finances

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 83.1., study on the budgetary policy

Pursuant to Standing Order 108(2), study on the Taxation of Conformément à l'article 108(2) du Règlement, une étude sur **Family Trusts**

CONCERNANT:

Conformément à l'article 83.1., étude des politiques budgétaires

l'imposition des fiducies familiales

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



STANDING COMMITTEE ON FINANCE

Chairperson: Jim Peterson

Vice-Chairmen: Yvan Loubier

Barry Campbell

Members

Gérard Asselin
Pierre Brien
Barry Campbell
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Yvan Loubier
Jim Peterson
Gary Pillitteri
Alex Shepherd
Jim Silye
Ray Speaker
Brent St. Denis
Jane Stewart
David Walker—(15)

Associate Members

Reg Alcock Judy Bethel Stephen Harper Réjean Lefebvre Andy Mitchell Nelson Riis Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

Martine Bresson

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

Président: Jim Peterson

Vice-présidents: Yvan Loubier

Barry Campbell

Membres

Gérard Asselin
Pierre Brien
Barry Campbell
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Yvan Loubier
Jim Peterson
Gary Pillitteri
Alex Shepherd
Jim Silye
Ray Speaker
Brent St. Denis
Jane Stewart
David Walker—(15)

Membres associés

Reg Alcock Judy Bethel Stephen Harper Réjean Lefebvre Andy Mitchell Nelson Riis Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Martine Bresson

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

PROCÈS-VERBAUX

LE MARDI 27 SEPTEMBRE 1994 (69)

[Texte]

Le Comité permanent des finances se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 16 h 28, dans la pièce 705, Édifice de la Promenade, sous o'clock p.m. this day, in Room 705, La Promenade Building, the la présidence de Jim Peterson (président).

Membres du Comité présents: Barry Campbell, Ron Fewchuk, Yvan Loubier, Jim Peterson, Alex Shepherd, Ray Speaker, Brent Fewchuk, Yvan Loubier, Jim Peterson, Alex Shepherd, Ray St. Denis, David Walker.

Membres suppléants présents: Shaughnessey Cohen pour Gary Pillitteri; Jim Abbott pour Jim Silye.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Terence Thomas, attaché de recherche. De la direction des comités et des associations parlementaires: Christine Trauttmansdorff.

Témoins: Du ministère des Finances: Peter De Vries, directeur, Division de la politique fiscale, Direction de la politique fiscale Director, Fiscal Policy Division, Fiscal Policy and Economic et de l'analyse économique; Robert Henry, chef principal, Division de la politique fiscale, Direction de la politique fiscale et de l'analyse économique.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 83.1., le Comité commence son étude des politiques budgétaires.

Peter De Vries fait une déclaration et répond aux questions.

À 17 h 50, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Martine Bresson

LE JEUDI 29 SEPTEMBRE 1994 (70)

Le Comité permanent des finances se réunit aujourd'hui, à 10 h 07, dans la pièce 237-C de l'édifice du Centre, sous la this day, in Room 237-C, Centre Block, the Chair, Jim Peterson, présidence de Jim Peterson (président).

Membres du Comité présents: Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Yvan Loubier, Jim Peterson, Brent St. Denis, Jane Stewart.

Membres suppléants présents: Paul Crête pour Gérard Asselin, Jim Abbott pour Jim Silye.

Aussi présente: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nathalie Pothier, attachée.

Témoin: De Tory Tory DesLauriers & Binnington: Geoffrey J.R. Dyer, partenaire.

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, SEPTEMBER 27, 1994

[Translation]

The Standing Committee on Finance met in camera at 4:28 Chair, Jim Peterson, presiding.

Members of the Committee present: Barry Campbell, Ron Speaker, Brent St. Denis, David Walker.

Acting Members present: Shaughnessy Cohen for Gary Pillitteri; Jim Abbott for Jim Silve.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Terence Thomas, Research Officer. From the Committees and Parliamentary Associations Directorate: Christine Trauttmansdorff.

Witnesses: From the Department of Finance: Peter DeVries, Analysis Branch; Robert Henry, Senior Chief, Fiscal Policy Division, Fiscal Policy and Economic Analysis Branch.

In accordance with its mandate under Standing Order 83.1, the Committee commenced its study on the budgetary policy.

Peter DeVries made a statement and answered questions.

At 5:50 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Clerk of the Committee

Martine Bresson

THURSDAY, SEPTEMBER 29, 1994

The Standing Committee on Finance met at 10:07 o'clock a.m. presiding.

Members of the Committee present: Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Yvan Loubier, Jim Peterson, Brent St. Denis, Jane Stewart.

Acting Members present: Paul Crête for Gérard Asselin; Jim Abbott for Jim Silye.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Nathalie Pothier, Research Officer.

Witness: From Tory Tory DesLauriers & Binnington: Geoffrey J.R. Dyer, Partner.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 108(2) mercredi, 21 septembre 1994, fascicule nº 51).

Le témoin fait une déclaration et répond aux questions.

À 12 h 05, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), du Règlement, le Comité continue son étude sur l'imposition des the Committee resumed its study on the Taxation of Family Trusts fiducies familiales (voir les Procès-verbaux et témoignages du (see Minutes of Proceedings, Wednesday, September 21, 1994, Issue No. 51).

The witness made a statement and answered questions.

At 12:05 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Greffière de Comité

Christine Trauttmansdorff

Christine Trauttmansdorff

Committee Clerk

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, September 29, 1994

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 29 septembre 1994

• 1008

The Chairman: Order, please.

We are continuing our investigation of the taxation of family trusts.

We have with us today Mr. Geoffrey J.R. Dyer, a partner of Tory Tory DesLauriers & Binnington, a Toronto law firm. Mr. Dyer is an Tory Tory DesLauriers & Binnington, un bureau d'avocats de experienced lawyer dealing with family trusts.

Mr. Dyer, thank you very much for being with us today. I questions.

Mr. Geoffrey J.R. Dyer (Partner, Tory Tory DesLauriers & Binnington): Thank you, Mr. Chairman.

I do in fact have some brief notes. A client and colleague of mine suggested that if as a lawyer I could do something in two pages, it collègues a dit que si j'arrivais à raconter quelque chose en deux would be a miracle. It's three pages and a little bit, double-spaced. I will speak to these points as I address you.

I must say that it is a privilege for me to be here. From my discussions with the clerk of this committee and what was articulated to be the terms of reference of these hearings, it seemed clear that the principal focus is whether the current system for the taxation of trusts creates the possibility of undue deferral in the recognition of capital gains on property held through trusts as opposed to property held directly by individual taxpayers.

• 1010

In my view, the issue is actually quite simple. The system indeed, as originally enacted but as varied by the amendments that have been the subject-matter of your discussions and press coverage, which were eventually enacted in 1994 but effective for 1991 and following, have created a scheme of legislation intended, I believe, to treat trusts very much like individual taxpayers.

Trusts have indeed been subject to income tax since the imposition of the income war tax in 1917. That was the beginning of taxation in Canada. That tax, as some of you may know, was temporary. It was not to survive. What has resulted today is legislation in this [Inaudible—Editor].

Some of the things that I will tell you I think you already well know, and I don't want to bore you, but I think I should say them anyway. Under current rules, a trust income is taxed annually in the hands of the trustees or in the hands of beneficiaries to the extent that trust income is payable to beneficiaries.

For trusts that are created during the lifetime of the creator of the trust, a simple flat tax rate is applied. It is the highest marginal tax rate applicable to individuals. Trust income, retained in a trust, is subject to the highest combined federal and provincial tax rates on any income recognized by the trust.

Le président: La séance est ouverte.

Nous poursuivons l'étude de l'imposition des fiducies familiales.

Nous accueillons ce matin Me Geoffrey J.R. Dyer, associé chez Toronto. Maître Dyer est un spécialiste des fiducies familiales.

Maître Dyer, je vous remercie beaucoup d'être venu nous understand you have a brief presentation, and then we will turn to rencontrer aujourd'hui. Je crois comprendre que vous avez un bref exposé à faire, après quoi nous vous interrogerons.

> Me Geoffrey J.R. Dyer (Associé, Tory Tory DesLauriers & Binnington): Merci, monsieur le président.

> J'ai effectivement quelques brèves notes. Un de mes clients et pages, ce serait un miracle pour un avocat. En fait, mon texte fait trois pages et quelques, à double interligne. Je vais traiter des sujets indiqués.

> Tout d'abord, c'est un privilège pour moi d'être ici. D'après les discussions que j'ai eues avec le greffier de votre comité et ce qu'on m'a expliqué de l'ordre du jour de vos réunions, il ressort nettement que la principale question est de savoir si l'imposition actuelle des fiducies rend possible le report indu de l'impôt sur les gains en capital à l'égard des biens détenus par l'entremise des fiducies par opposition aux biens détenus par des particuliers.

> Selon moi, le problème est en réalité fort simple. Le système adopté à l'origine et modifié par les dispositions qui font l'objet de vos discussions et des reportages dans les médias, et qui ont été finalement adoptées en 1994 mais appliquées rétroactivement à partir de 1991, devait en fait traiter les fiducies comme s'il s'agissait de particuliers.

> Ces fiducies sont assujetties à l'impôt sur le revenu depuis qu'on a commencé à lever un impôt de guerre en 1917. C'est à ce moment-là que la fiscalité est née au Canada. Comme vous le savez sans doute, cette taxe était temporaire et devait éventuellement disparaître. Il en est résulté aujourd'hui une loi sur [Inaudible—Edi-

> Vous connaissez probablement certaines des choses que je vais dire, et même si je ne veux pas vous ennuyer, je me dois d'en parler. D'après les règles actuelles, le revenu de la fiducie est imposé annuellement au nom des fiduciaires ou à celui des bénéficiaires si ce revenu leur est payable.

> Pour les fiducies créées du vivant du créateur, on applique un simple taux uniforme d'impôt. C'est le taux marginal le plus élevé qui soit appliqué aux particuliers. On conjugue les taux fédéral et provincial les plus élevés pour imposer tout le revenu, déclaré par la fiducie, que celle-ci conserve.

Income of testamentary trusts, those created under the will of someone who has died, enjoy the benefit that most individuals do, which is income taxed at graduated marginal rates. The taxation of income at either the trust level or the individual beneficiary level, based on whether it's paid or payable to the beneficiary, does not result in any deferral of the recognition of that income.

When capital gains tax was introduced in 1972, the scheme of taxation included a rule that required the recognition of accrued capital gains by individuals when they die, based on the fair market value of those assets at the time of death. It is not an estate tax, but it is a substitute for one, and it's an important rule in the scheme.

Because trusts don't die, the scheme in 1972 included special rules to deal with trusts. The first rule is extremely important for your analysis of the changes that were made in the early 1990s. That rule is fundamental to the taxation of trusts, and that rule says that if property of a trust is distributed to the beneficiaries of the trust in satisfaction of their capital interest, the property can pass from the trustees to the beneficiaries without recognition of capital gain.

The people in our trade would call that a roll—over or tax—deferred distribution or transfer of property. That provision, in a sense, recognizes that the beneficiaries are already the beneficial owners of that property and they should be in a position to inherit the tax profile of that property when it's distributed from the trust. That is precisely what this rule does. Where the trust itself is not required to recognize the gain, the beneficiary inherits the cost of the property to the trust. So on eventual disposition, if there is one by the beneficiary, or on the beneficiary's death, the capital gain is computed by reference to the historical cost of the property to the trust inherited by the beneficiary.

• 1015

That is a very, very fundamental principle here. In the context of this 21–year rule issue, I will say more than once that trusts before January 1, 1993, would have been able to distribute their assets to beneficiaries before January 1, 1993, without tax and the beneficiaries could have moved forward, inheriting, as I say, the tax profile of that property to the trustees.

The second element I want to draw your attention to in the scheme of taxation introduced in 1972 is the so-called 21-year rule. That rule, in recognition of the fact that trusts do not die, as individuals do, is a rule which, subject to the availability of distributing trust property, which I have just referred to, would otherwise require assets of the trust to be considered sold every 21 years.

The 21-year period was an arbitrary period. There is, I believe, anecdotal evidence that could be available from some of the tax policy bureaucrats and planners who were developing the scheme of taxation in 1971 about just how arbitrary that was. One story I heard was that it was a period that was chosen because it had some connection with what is called a "rule against perpetuities". The planners said, we will let people worry about this 21 years from now—which is exactly what happened.

[Translation]

Pour ce qui est des fiducies testamentaires ou créées par testament, elles profitent des mêmes avantages que la plupart des particuliers, c'est-à-dire que leurs revenus sont imposés selon des taux marginaux progressifs. Que le revenu soit imposé au niveau de la fiducie ou au niveau du bénéficiaire, s'il lui est versé, il n'y a aucun report de la comptabilisation de ce revenu.

Quand on a créé l'impôt sur les gains en capital en 1972, le régime fiscal comprenait une règle obligeant à comptabiliser les gains en capital accumulés par des particuliers au moment de leur mort d'après la juste valeur marchande de ces avoirs au moment du décès. Ce n'est pas un impôt sur les successions, mais elle le remplace et elle tient une place importante dans notre fiscalité.

Comme une fiducie ne meurt pas, le régime de 1972 a prévu des règles particulières à leur intention. La première est extrêmement importante pour votre analyse des changements apportés au début des années 1990. Elle est fondamentale à l'imposition des fiducies. Cette règle veut que si les biens d'une fiducie sont répartis entre les bénéficiaires proportionnellement à leur droit au capital, ils peuvent être transmis des fiduciaires aux bénéficiaires sans comptabiliser les gains en capital.

Dans le milieu, on appelle cela un transfert libre d'impôt ou un transfert à imposition différée ou un transfert de biens. Cette disposition reconnaît en un sens que les bénéficiaires sont déjà les propriétaires de fait de ces biens et qu'ils devraient être en mesure d'hériter des biens de la fiducie au moment où ils sont distribués. C'est précisément l'effet de cette règle. Lorsque la fiducie elle—même n'est pas tenue de comptabiliser le gain, le bénéficiaire hérite de ce que coûte le bien à la fiducie. Ainsi, au moment de la dissolution éventuelle, par le bénéficiaire ou lors de son décès, le gain en capital est calculé sur ce qu'a coûté le bien à la fiducie dont a hérité le bénéficiaire.

C'est un principe très fondamental. En ce qui concerne le règle de réalisation de 21 ans, je vais répéter à maintes reprises que les fiducies auraient pu répartir les avoirs entre les bénéficiaires avant le 1^{er} janvier 1993, sans impôt, et les bénéficiaires auraient pu hériter du statut fiscal des biens lorsqu'ils étaient détenus par les fiduciaires.

Le deuxième élément du régime fiscal de 1972 sur lequel je veux attirer votre attention, c'est cette règle de réalisation de 21 ans. Étant donné que, contrairement aux êtres humains, une fiducie ne meurt pas, cette règle veut que, sous réserve de la possibilité de distribuer les biens de la fiducie, les avoirs soient réputés vendus à tous les 21 ans.

Cette période a été fixée arbitrairement. Certains des fonctionnaires et planificateurs du ministère de l'Impôt qui ont conçu ce régime fiscal en 1971 pourraient sans doute nous raconter des histoires montrant à quel point c'était un choix arbitraire. J'ai entre autres entendu dire qu'on a opté pour ce chiffre parce qu'il y avait un lien avec ce qu'on appelle la «règle contre la perpétuité». Les concepteurs ont décidé de donner 21 ans aux gens pour s'inquiéter—et c'est exactement ce qui s'est produit.

As you know, the first date of possible application of this 21-year deemed disposition was January 1, 1993. As I have said, trustees of trusts that would be subject to that rule and could have been in a situation where the assets were deemed disposed of could instead have transferred or distributed those assets to beneficiaries without recognition of gain and without tax.

In February 1991 the Minister of Finance introduced draft proposals to vary the 21-year rule. These proposals were ultimately enacted not until 1994, but they took effect from the announcement date, which was February 11, 1991.

The essential variant in the scheme of the law this proposal implemented was that a trust from thenceforth would be able to c'est que, dorénavant, une fiducie pourrait choisir de reporter la elect to extend the date for the recognition of capital gains on property held in the trust until what I would describe as the last death of the first generation of descendants of the oldest principal contributor to the trust. There was one proviso in the case of trusts created after February 1991, that at least one of those descendants has to be alive at the time the trust was created.

The election effectively then permits a person to make a gift through a trust to his or her children, nieces, nephews, spouses of that group of people, on the basis that the capital gain accruing thereafter on the gifted property will be recognized no later than the time that approximates the expected time of death of the recipient; that is, the death of that generation.

• 1020

This election and principle attempt to equate a gift through a trust with a direct gift to that class of persons where the gain would be required to be recognized no later than the death of the individual. So you cannot extend the time of recognition of this gain beyond the lifetime of the first generation, and that is an attempt to equate the timing of the recognition of capital gain with the lifetime of individual people.

The election to extend the 21-year date that I've just described involves some important consequences. The first is that it precludes property of that trust from that time forward being distributed on a tax-deferred roll-over basis; that is, without recognizing gain to any beneficiaries other than that class of first-generation people.

The Chairman: Or their spouses.

Mr. Dver: Or their spouse, Well, I've included spouses in the generation. So it's children, nieces, nephews, and spouses of all of

This factor is critical, because if it weren't for this rule and if trustees were permitted to distribute property to grandchildren or great-grandchildren, if there were any, then that would defer the recognition of gain beyond the lifetime of an individual. It would go two or three generations out.

The election in a sense results in a notional distribution of property to that first generation. It's not an actual distribution, because the trustees don't give to the chairman's children the property at their whim to do as they wish. They maintain control of it, but the lifetime of recognizing the gain is similar. The ability to distribute only to that first generation on a tax-deferred basis is critical.

[Traduction]

Vous savez que le 1er janvier 1993 est la date à laquelle cette règle de réalisation de 21 ans devait s'appliquer la première fois. Je le répète, les fiduciaires des fiducies qui auraient été visées par cette règle et dont les avoirs auraient été réputés liquidés, auraient pu transférer ou distribuer ces avoirs aux bénéficiaires sans comptabiliser de gains en capital et sans payer d'impôt.

En février 1991, le ministre des Finances a présenté un projet de loi modifiant la règle de réalisation de 21 ans. Le projet de loi n'a finalement été adopté qu'en 1994, mais il est entré en vigueur à la date où il a été présenté, soit le 11 février 1991.

La modification essentielle apportée par le projet de loi, date de comptabilisation des gains en capital sur les biens détenus par la fiducie jusqu'à la mort du dernier de la première génération des descendants du plus âgé des principaux contributeurs à la fiducie. On a prévu une condition particulière pour les fiducies créées après février 1991: au moins l'un de ces descendants doit être vivant lors de la création de la fiducie.

Ce choix permet en fait à une personne de faire un cadeau par l'entremise d'une fiducie à ses enfants, à ses nièces, à ses neveux, à son conjoint, en sachant que les gains en capital accumulés par la suite par les biens donnés seront comptabilisés au plus tard au moment du décès du bénéficiaire, est censé mourir, c'est-à-dire à la mort de cette génération.

Ce choix et ce principe tentent de rendre équivalents un cadeau fait par l'entremise d'une fiducie et un cadeau fait directement à cette catégorie de personnes lorsque le gain doit être comptabilisé au plus tard à la mort de la personne en cause. On ne peut donc reporter au-delà de la mort de toute la première génération la comptabilisation du gain en capital, dans le but d'éviter que la comptabilisation du gain en capital ne soit reportée au-delà de la durée normale de la vie d'une personne.

La décision de prolonger ces 21 ans a quelques conséquences importantes. Premièrement, elle empêche que, à partir de ce moment, les biens de la fiducie puissent être transférés libres d'impôt, c'est-à-dire sans comptabiliser de gain en capital aux bénéficiaires autres que ceux de la première génération.

Le président: Ou leurs conjoints.

M. Dyer: Ou leurs conjoints. En fait, j'inclus les conjoints dans cette première génération. Ce sont donc les enfants, les nièces, les neveux et leurs conjoints.

Cet élément est crucial car, en l'absence d'une telle règle, si les fiduciaires étaient autorisés à distribuer les biens aux petits-enfants ou aux arrière-petits-enfants, la comptabilisation des gains en capital serait reportée jusqu'à la mort de ces personnes. Il faudrait attendre deux ou trois générations.

En vertu de cette disposition, les biens sont donc réputés avoir été distribués à la première génération. Ce n'est pas une liquidation effective puisque les fiduciaires ne remettent pas aux enfants du président les biens de la fiducie pour qu'ils en fassent ce qu'ils veulent. Ils gardent le contrôle, mais le délai de comptabilisation des gains est connu. Le pouvoir de transférer les biens sans impôt à la première génération seulement a une importance cruciale.

I must say that I was involved in a number of situations, and trustees, approached as of January 1993, faced a dilemma about what to do. We had a proposal on the table to contemplate this election, but it was only a proposal, it was not law. Trustees had a choice either to take the chance that the law would be enacted, which could have resulted in the recognition of the gain on the property on January 1, or to do a distribution.

I personally can cite a case in which trustees effected that distribution in December 1992 because the law was not in effect. They weren't prepared to take the risk. That is a very live example of the change in the law having no effect on the ability to defer the accrued gain on the property that was subject to that trust. That property was distributed to the beneficiaries on a roll–over basis.

There have been reports in the press that the legislative change resulted in a loss of tax revenue. Based on what I have said and the example I have just cited, I don't personally believe that. I don't believe that any responsibly advised trustees would have accepted the recognition of that capital gain with the tax that would be payable without seriously considering distributing the property to the individual beneficiaries, which is precisely the example I cited.

• 1025

You are probably already aware of some of the non-tax-related benefits from holding property in trust, and I won't take you through them, but it's a very long, honoured and cherished way of managing property, maintaining control over family-held businesses and investment portfolios for the benefit of young people.

I think it's fair to say, from what I have attempted to explain, that the effect of the legislative change in 1991 was to cause, or is to cause, and require the timing for the recognition of capital gain on property held in trust to be comparable to the timing of recognition of gain of property held by individual taxpayers. In the case of the trusts, the gain is recognized during the lifetime of the first generation of descendants of the person who creates it or gives the property away. In the case of an individual, the gain is recognized during the lifetime of the individual. Having regard to the fundamental principle of our capital gains taxation that individuals recognize gain accrued to the date of their death, in my view providing a comparable timing to property held in trust is an appropriate policy for taxation.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Dyer.

On va commencer par les questions avec monsieur Crête, s'il vous plaît.

M. Crête (Kamouraska—Rivière—du—Loup): Je voudrais remercier le témoin pour la qualité de sa présentation.

Le président: Je suis d'accord.

M. Crête: Il y a plusieurs points dans la présentation qui font référence aux questions qu'on se pose ici. Vous parlez notamment de report possible d'impôt. Vous parlez aussi de l'information qui est disponible sur l'ensemble du capital qu'il peut y avoir dans les fonds.

[Translation]

Je sais, par expérience, que les fiduciaires étaient confrontés à un dilemme à l'approche du 1^{er} janvier 1993. Il y avait bien un projet de loi sur la table, mais il n'avait pas encore été adopté. Les fiduciaires avaient le choix entre courir le risque que la loi finisse par être adoptée, ce qui aurait pu entraîner la comptabilisation des gains en capital sur les biens au 1^{er} janvier, ou de liquider la fiducie.

Je connais personnellement un cas où les fiduciaires ont opté pour la liquidation en décembre 1992 parce que la loi n'était pas en vigueur. Ils n'avaient pas envie de courir de risques. C'est un cas patent montrant que la modification de la loi n'a rien changé à la possibilité de reporter le gain en capital accumulé sur les biens appartenant à une fiducie. Les biens ont été transférés aux bénéficiaires sans impôt.

On a pu lire dans les journaux que les modifications législatives avaient entraîné la perte de recettes fiscales. D'après ce que je viens de vous expliquer et l'exemple que je vous ai donné, je ne le crois pas. Je pense qu'aucun fiduciaire bien conseillé n'aurait accepté de comptabiliser les gains en capital et l'impôt qu'il aurait fallu payer sans songer sérieusement à remettre les biens aux bénéficiaires, comme dans l'exemple que j'ai mentionné.

Vous êtes déjà au courant sans doute de certains des avantages non fiscaux des biens détenus en fiducie. Je n'ai pas l'intention de vous les exposer, mais je dirais que c'est une manière très ancienne et particulièrement appréciée d'administrer des biens, de maintenir le contrôle sur les entreprises familiales et sur les portefeuilles d'investissement au nom des jeunes.

Ce que j'ai tenté de vous expliquer permet de conclure que les modifications législatives entrées en vigueur en 1991 ont pour effet d'exiger que le moment de la comptabilisation des gains en capital sur les biens détenus en fiducie soit comparable à celui de la comptabilisation des gains sur les biens détenus par des particuliers. Dans le cas d'une fiducie, les gains sont comptabilisés du vivant de la première génération des descendants de la personne qui l'a créée ou qui a donné les biens. Dans le cas d'un particulier, les gains sont comptabilisés du vivant de cette personne. En ce qui concerne le principe fondamental de l'imposition des gains en capital, le fait que les particuliers comptabilisent les gains accumulés au moment de leur mort est une politique fiscale tout à fait appropriée puisque cela se compare à la comptabilisation des gains sur les biens détenus en fiducie.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Dyer.

We will go to questioning starting with Mr. Crête, please.

Mr. Crête (Kamouraska—Rivière-du-Loup): I would like to thank the witness for the high quality of his presentation.

The Chairman: I agree.

Mr. Crête: In your presentation, you mentioned quite a few things that referred to issues we have brought up. You mention the capacity of tax deferral among other things. You also talk about information available on all of the capital held in those trusts.

M. Dyer a dit qu'il ne pensait pas qu'il y avait eu d'évasion fiscale du fait des fiducies familiales. J'aimerais savoir sur quelle information il se base pour faire une telle déclaration. Nous, nous n'avons pas été capables de savoir de la part du ministre des Finances quelle était l'envergure de l'enveloppe des actifs considérés dans cette situation—

Vous avez dit encore qu'à cause de l'insécurité créée par l'annonce de la modification à la loi, le 11 février 1991, il y avait eu beaucoup de personnes qui avaient peut-être décidé d'évacuer les fiducies, ou en tout cas d'agir tout de suite. Cela fait qu'on n'a pas nécessairement d'état exact des capitaux disponibles à ce sujet, et aussi de l'effet qu'a eu l'annonce de 1991. C'est un aspect qui m'intéresse beaucoup.

L'autre aspect de la question est le suivant. J'aimerais savoir si vous considérez que les fiducies familiales, avec la loi actuelle, ne sont pas un outil de planification fiscale qui donne un avantage supérieur à ceux qui utilisent ce type d'outil-là par rapport à quelqu'un qui ne l'utilise pas?

Mr. Dyer: With respect to the first question of the amount of capital that may have been held in trusts on January 1, 1993, or perhaps more specifically the value of that capital, I do not know the answer to that question. I don't think anyone knows the answer to that question. I don't think you could know the answer to that question without conducting valuations or appraisals of all property held in trusts on January 1, 1993. That would be an enormous exercise, and I don't know that it would be a terribly fruitful exercise. It would be certainly a very significant one.

• 1030

If you were to ask officials or people in the private sector whether they could estimate the value of assets held in trust, I don't know how anyone could do that without access to very private information. That in itself is a reason for raising eyebrows when people cite figures with respect to how much tax was or was not involved with respect to the theoretical accrual of gains at the end of 1992.

I am not sure I fully appreciate the second question about the uses of trusts. There are many situations in which trusts get used. You could have a family who was interested in making a provision towards the future education of their children go about a deliberate plan to set aside property for that day. You may have a family who has investment assets that they might want to make available to their family at large but want to maintain control of them.

There is a long history in Canada and the United Kingdon of properties being held for the benefit of minors and unborn children. A lot of trusts are set up that way in the wills of people. They leave their assets in trust—for example, for the benefit of children and grandchildren—to be held for them until they reach an age of sufficient maturity that it is felt they can be responsible enough to deal with property themselves.

There are many, I suggest, businesses in Canada that are family owned and family run where the founder or others want à des familles qui les administrent et le fondateur ou quelqu'un to provide for the participation of subsequent generations in d'autre veut permettre aux générations futures de participer à those businesses. Those businesses might be owned in corporate l'entreprise. Ce sont parfois des entreprises constituées en

[Traduction]

Mr. Dyer has said that, in his opinion, there has not been any tax evasion in those family trusts. I would like to know on what basis he can make such a statement. We have been unable to obtain from the Minister of Finance any information on the size of the assets in those

You also said that because of the insecurity created by the proposals announced on February 11, 1991, many trustees had decided to distribute the property of the trusts without waiting any longer. So we don't have any precise figures on the amount of capital available and we don't know exactly what effect the 1991 announcement had. I'm very interested in that aspect of the issue.

There is also something else. I would like to know whether you think that family trusts under the present legislation are not a fiscal planning tool that gives a greater advantage to those who use it than to those who don't?

M. Dyer: Quant à votre première question sur le montant des capitaux détenus par ces fiducies le 1er janvier 1993, ou plus précisément sur la valeur de ces capitaux, je l'ignore. Je pense que personne ne pourrait répondre à cette question. Pour y arriver, il faudrait évaluer ou apprécier tous les biens détenus en fiducie le 1^{er} janvier 1993. Ce serait certainement une opération laborieuse et je doute qu'elle soit terriblement fructueuse.

Si vous demandiez à des fonctionnaires ou à des gens du secteur privé comment estimer la valeur des avoirs détenus en fiducie, ils vous répondraient qu'il leur faudrait avoir accès à des renseignements très personnels. C'est d'ailleurs pourquoi il faut se méfier quand certains prétendent avoir calculé combien d'impôt aurait dû être payé sur des gains en capital théoriquement calculés à la fin de

Je ne suis pas certain d'avoir bien saisi votre deuxième question sur l'utilisation des fiducies. On les utilise dans de multiples circonstances. Une famille peut, par exemple, vouloir faire des réserves en vue des études futures de ses enfants et elle planifie délibérément de mettre de côté des biens à cette fin. Pour une autre famille, elle peut avoir des investissements dont elle veut faire profiter tous les membres de la famille étendue mais en gardant le contrôle.

Au Canada et au Royaume-Uni, il y a longtemps que des biens sont détenus en fiducie au profit d'enfants mineurs ou à naître. Bien des fiducies sont créées par testament. On laisse ses avoirs en fiducie-au profit de ses enfants et de ses petits-enfants, par exemple-jusqu'à ce que ceux-ci aient atteint un âge où ils seront suffisamment responsables pour gérer eux-mêmes les biens.

Selon moi, nombre d'entreprises canadiennes appartiennent

form so that there are shares of corporations that own and conduct these businesses, and attempts might want to be made to permit subsequent generations to enjoy the benefits of ownership of those shares without the people who manage the business losing control. It's a bit like—do you want as your partners fifteen people under the age of seven?

M. Crête: Vous nous confirmez que personne ne peut nous dire combien il y a d'argent dans les fiducies. Est-ce que cette situation-là vous paraît normale, premièrement? Et, deuxièmement, si jamais vous aviez des suggestions à nous faire, par exemple si le Parlement décidait de faire une loi pour connaître cela, quelles seraient-elles pour qu'on puisse connaître ces informations-là? Est-ce que c'est par des questions dans les rapports d'impôt? Avec l'expertise que vous avez de la loi, quelles seraient les façons qui vous apparaîtraient correctes de le faire?

Mr. Dyer: I don't think I would be asking for disclosure from a trust before I was prepared to require disclosure of the value of exiger de connaître la valeur des biens qu'ils possèdent en propre. property they own personally.

• 1035

We don't require as a society, to my knowledge, for any purposes other than perhaps when someone dies and you're administering an estate, disclosure of how much property you own and what the value

M. Crête: Mais quelqu'un qui a un salaire de 25 000\$, 30 000\$ ou 35 000\$ par année, que c'est son seul salaire et il déclare tout ce qu'il reçoit, etc., et si, par exemple, quelqu'un reçoit de l'assurance-chômage etc., ne croyez-vous pas que tout est sur la table tout le temps? Dans ce champ d'action, les personnes font un choix. Elles ne devraient pas accepter au départ qu'il peut y avoir obligation de... Je ne parle pas de renseignements nominatifs. Je parle de renseignements qui sont globaux pour qu'on puisse avoir une prévision. Quand le gouvernement fait une prévision de ce qu'il devrait recevoir en gains fiscaux... En 1992, avant que la loi ne change, normalement on aurait dû faire une prévision dans les prévisions budgétaires de l'année suivante de ce qui serait reçu de la déclaration des 21 ans. Donc, pour pouvoir le faire, il faut connaître un peu ce qu'est le total qu'il devait y avoir là. Sinon, il y a un illogisme complet. Le gouvernement ne pouvait pas prévoir s'il ne savait pas comment il pouvait avoir globalement d'actifs dans ce fonds-là.

Mr. Dyer: I have two points to make there. It wouldn't have been, in my view, appropriate for the government to be projecting how much money might be raised by the possible application of the disposition after 21 years of property held in a trust without recognizing the fact that this property could be distributed, and in all likelihood would be distributed, and there would be no tax.

The second point is that the individual salaried Canadian discloses his salary or her salary. I disclose my professional income. That, contrary to what you said, does not involve a disclosure of my net worth and what my assets are.

There could be a taxi driver who earns \$25,000 and loves to drive a taxi who has an investment portfolio of \$5 million. There's no obligation on that person to disclose that portfolio. There is an obligation to disclose the interest, dividends, and gains that are recognized from it.

[Translation]

société avec capital-actions, c'est-à-dire que les détenteurs d'actions possèdent l'entreprise et l'administrent. On tente alors de permettre aux générations futures de jouir des avantages de la propriété de ces actions sans que les responsables de l'administration ne perdent le contrôle. La question qu'on se pose, c'est peut—on avoir comme associés 15 enfants de moins de sept ans?

29-9-1994

Mr. Crête: So you do confirm that no one can tell us exactly how much money there is in those trusts. First of all, do you think this is normal? Secondly, if you had any suggestions to make, for example if Parliament decided to legislate in order to know how much money there is, how should we proceed? Should we ask questions on the income tax returns? Given your expertise, what would be the legislative means to obtain this information?

M. Dyer: Avant de demander à des Canadiens de dévoiler la individual Canadians of the value of the property they own through valeur des biens qu'ils possèdent en fiducie, je commencerais par

> À ma connaissance, notre société n'exige jamais de connaître la quantité de biens qu'une personne possède et leur valeur, sauf peut-être quand on est l'exécuteur testamentaire de quelqu'un.

> Mr. Crête: But someone who is paid a salary of \$25,000, \$30,000 or \$35,000 a year has to reveal everything he makes, and someone on unemployment insurance also has to give that information all the time. In that field, people have a choice. They shouldn't have to accept from the start that they might have to... I don't mean any detailed information, just totals so that we may make estimates. When the government estimates how much it will be getting in tax... In 1992, before the change in legislation, we should have forecasted in the budgetary estimates for the following year how much we would be making because of the 21-year rule. In order to do this, we have to have an idea of the total amount in trusts. Otherwise, it just doesn't make sense. How could the government make some estimates if it didn't know the overall amount of assets in those trusts?

> M. Dyer: J'ai deux observations à faire. À mon avis, il aurait été inconvenant que le gouvernement prévoie combien d'argent il aurait pu toucher grâce à l'application de la règle des 21 ans imposant la liquidation des biens détenus en fiducie puisque ces biens pouvaient être transférés sans impôt et qu'on en aurait vraisemblablement profité pour le faire.

> De plus, les salariés au Canada dévoilent le montant de leur rémunération. Moi, je dévoile mes revenus de profession. Mais, contrairement à ce que vous prétendez, je ne suis pas obligé de dévoiler ma valeur nette ni mes avoirs.

> Un chauffeur de taxi qui gagne 25 000\$ et qui adore conduire son taxi pourrait très bien avoir un portefeuille d'investissement de 5 millions de dollars. Personne ne pourrait l'obliger à dévoiler son portefeuille. Cependant, il doit déclarer les intérêts, les dividendes, les gains en capital qu'il en tire.

M. Crête: Mais parlons de la vraie vie. Des chauffeurs de taxi avec 25 000\$, et avec un fonds de 5 millions de dollars, je n'en connais pas beaucoup. Dans la réalité, la question qu'on se pose est qu'il faut qu'il y ait apparence d'équité au moins dans ce qu'on traite. Présentement, on ne dit pas qu'il y a inéquité; on dit qu'on ne peut pas savoir s'il y a inéquité.

Il y a effectivement beaucoup de gens chez le commun des citoyens qui n'ont que leur salaire comme revenu principal, et qui ont des valeurs très limitées pour le reste. Dans la situation actuelle, ils peuvent facilement... En tout cas, personne n'en a fait la démonstration, et cela ne semble pas évident qu'il n'y a pas d'avantage fiscal majeur, présentement. Il n'y a pas d'apparence de justice, et c'est souvent aussi important que la réalité.

Mr. Dyer: But that isn't right. We don't tax wealth in this country. We tax capital gains when they're recognized or when you die. That is to say, when you sell a property or when you die, you have a capital gain and you pay income tax on a capital gain. We do not impose tax on wealth.

The provinces used to, but they haven't done it for about 20 years. The taxation of capital gains on death is effectively a substitute for a wealth tax, and you will have available to you the tax revenues that come in in future years when the people who had interests in these trusts or owned property directly die. It's only one generation of people.

Le président: Merci, monsieur Crête.

Mr. Abbott, please.

Mr. Abbott (Kootenay East): I subscribe to your example of the taxi driver, because contrary to what my associate was saying, I have a personal friend who chooses to be a baggage handler for Canadian Airlines in Vancouver, who happens to have a personal net worth well into the millions of dollars. So this is not a theoretical thing, at least in my own personal experience.

• 1040

Furthermore, I find it somewhat strange that for some reason the myth that was generated by the socialists during the last campaign about these family trusts and all the taxes that were being forgone and so on and so forth is being perpetuated by the Bloc. They're trying to perpetuate this myth that somehow there's this issue of trying to avoid taxes by use of the family trust.

I have just one final comment before I ask the question. You may be aware that unfortunately in British Columbia, under the socialists, under the NDP government, there is a capital tax, where I believe the threshold is at \$1.1 million or \$1.2 million of capital in the firm. Whether the capital is borrowed or not doesn't make any difference. Only the socialists could figure this one out.

For example, if the firm has an account payable, it is considered to be an asset if it's over 90 days, because clearly they're having the use of other people's money. So if a firm has an account payable, it is an asset. It's only in the screwed—up world of the socialist mind that you could come up with that. It is amazing.

The Chairman: I don't want to start a speech, and I'm sure there are no socialists here, but if we could keep it on the level of the issues, then everybody will be calmer for the duration.

[Traduction]

Mr. Crête: But let's talk about real life. I don't know many taxi drivers making \$25,000 a year with an investment portfolio of \$5 million. The truth is there must be an appearance of fairness. We're not saying this is all unfair, but we want to know whether it is or not.

For a great number of ordinary citizens, their salary is their only income and they have very little assets on top of it. In the present conditions, they could easily. . . In any case, no one has demonstrated that there is no major tax advantage and it doesn't seem obvious. There is no appearance of fairness and that is often as important as reality.

M. Dyer: Mais ce n'est pas correct. Au Canada, nous n'imposons pas la richesse. Nous imposons les gains en capital lorsqu'ils sont réalisés ou lorsqu'on meurt. Autrement dit, si vous vendez un bien ou si vous mourez, on calcule le gain en capital sur lequel vous devez payer un impôt. Mais nous n'imposons pas la richesse.

Les provinces le faisaient avant, mais elles ont cessé de le faire il y a environ 20 ans. L'imposition des gains en capital lors du décès remplace en fait la taxe sur la richesse et dans l'avenir, vous toucherez les recettes fiscales lorsque les personnes qui ont des intérêts dans ces fiducies ou qui possèdent des biens directement mourront. Vous n'attendrez qu'une génération.

The Chairman: Thank you, Mr. Crête.

Monsieur Abbott, s'il vous plaît.

M. Abbott (Kootenay–Est): Je souscris à votre exemple du chauffeur de taxi car, contrairement à ce que mon collègue vient de dire, j'ai moi–même un ami personnel qui préfère être bagagiste chez Canadien International à Vancouver alors que sa valeur nette est de plusieurs millions de dollars. Ce n'est donc pas une fiction puisque je connais personnellement une personne dans ce cas.

En outre, je trouve un peu bizarre que pour une raison ou une autre, le mythe créé par les socialistes lors de la dernière campagne au sujet des fiducies familiales et de toutes les taxes non perçues, etc., soit perpétué par le Bloc. Il essaie de perpétuer le mythe qui veut que l'on essaie d'éviter de payer des impôts au moyen des fiducies familiales.

J'aimerais faire une dernière observation avant de poser ma question. Vous savez peut-être que malheureusement, en Colombie-Britannique, sous le régime socialiste, sous le gouvernement NPD, on a un impôt sur le capital dont le seuil se situe, je crois, à 1,1 million ou 1,2 million de dollars de participation dans l'entreprise. Que le capital soit emprunté ou non ne fait aucune différence. Seuls les socialistes peuvent comprendre cela.

Par exemple, si l'entreprise a un compte créditeur, il est considéré comme un actif s'il est de plus de 90 jours car à ce moment-là, ils utilisent évidemment l'argent d'autres personnes. Donc, si une entreprise possède un compte créditeur, c'est un actif. Il n'y a que dans le monde retors des socialistes qu'on puisse penser à une chose comme celle-là. C'est étonnant.

Le président: Je ne veux pas commencer un discours et je suis sûr qu'il n'y a pas de socialistes ici, mais il serait préférable de s'en tenir à la question. Tout le monde sera alors beaucoup plus calme.

Mr. Abbott: I appreciate your comments, Mr. Chairman. I apologize to anybody who might have been offended by my Je suis désolé d'avoir pu offenser quelqu'un. comments.

The Chairman: Mr. Loubier.

M. Loubier (Saint-Hyacinthe-Bagot): Merci, monsieur le président. J'aimerais, si c'est possible-on a tenté de le faire depuis un bout de temps-, j'aimerais dis-je, si possible, qu'on ne prenne pas nos arguments du revers de la main pour leur donner une taloche, les mettre de côté, puis nous traiter de socialistes et de tous les noms comme cela. On est capables de discuter sérieusement. Personne ne sait, à l'heure actuelle, jusqu'à présent, ce que le fédéral perd avec les fiducies familiales et quelle est la valeur des actifs. Alors, il ne faut pas nous lancer des choses comme cela. Je ne tolèrerai pas cela, monsieur le président.

Le président: Monsieur Loubier, je l'ai écouté, et il n'a jamais dit que le Bloc était socialiste.

Des voix: Ah, ah!

Le président: C'était juste une précaution pour tous les députés!

M. Loubier: Il a parlé des arguments du Bloc québécois qui prétendent qu'il y a des pertes fiscales là-dedans. Il ne peut pas dire qu'il n'y en a pas de pertes fiscales. Il ne le sait même pas lui-même.

Le président: Excusez-moi, monsieur Loubier! C'était dit pour tous les députés, le Bloc inclus, à savoir que nos discussions seraient beaucoup plus justes et précises, etc., en évitant de faire des petites politiques. Je sais que vous allez suivre toujours cette voie. Merci.

Mr. Abbott.

Mr. Abbott: Again, I very specifically apologized for the—

The Chairman: No apology was necessary. I just thought, being the oldest person here, I would use this as an opportunity to go on record.

Mr. Abbott: Now to the question. I think Ms Stewart, in a comment she made I believe two meetings ago, really put her finger on the issue, and that is what I believe she referred to as "shoulder issues". In other words, I have had discussions with a couple of accountants who have suggested that although it was absolutely not the intent of the family trust to create taxation benefits, no benefits were intended in the legislation, in fact there are ways to be able to use the trusts through the back door in a circuitous way by capitalizing this and setting up a company here; there are ways of using it. I'm not familiar enough with it to be able to comment on it.

Are you aware of any shoulder issues this committee could be directing its attention to in order to clean up, to make sure the intention of the family trust is properly carried forward?

Mr. Dyer: I don't know what you mean by the term "shoulder issue".

I have two children. Say I had \$1 million worth of bonds—I don't-and I thought it would be cheaper for me under the tax system to try to find a way for those bonds to go to my kids, but I could still keep the cash. If I tried to use a trust for that

[Translation]

M. Abbott: J'apprécie vos observations, monsieur le président.

Le président: Monsieur Loubier.

Mr. Loubier (Saint-Hyacinthe-Bagot): Thank you Mr. Chairman. I would prefer, if it's possible—we have been trying to do it for a while-I would prefer, if possible not to have our arguments ignored or brushed aside, or be called socialists and names like that. We are capable of serious discussions. Nobody knows today until now, what the federal government loses with the family trusts and what the value of the assets is. So, don't give us that. I will not tolerate it, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Loubier, I listened to him and he never said that the Bloc was socialist.

Some hon. members: Oh, oh!

The Chairman: It was just a warning for all the members!

Mr. Loubier: He talked about the Bloc Québécois arguments by saying that there is a loss in tax revenue involved. He can't say that there is no loss in tax revenue. He doesn't even know it himself.

The Chairman: Excuse me, Mr. Loubier! It was for all the members, the Bloc included, meaning that our discussions would be more equitable and specific while avoiding small politics. I know you are always going to follow that route. Thank you.

Monsieur Abbott.

M. Abbott: À nouveau, je présente toutes mes excuses pour. . .

Le président: Il n'est pas nécessaire de vous excuser. J'ai pensé qu'étant la personne la plus âgée ici, je profiterais de cette occasion pour mettre les choses au clair.

M. Abbott: Pour en revenir à la question. Je pense que M^{me} Stewart, dans des observations qu'elle a faites, je crois, il y a deux réunions, a mis le doigt sur la question en parlant de questions accessoires. Autrement dit, j'ai parlé avec quelques comptables qui ont suggéré que, même s'il n'était pas du tout dans l'intention de la fiducie familiale de créer des avantages fiscaux, aucun avantage n'est prévu dans la loi, en fait, il existe des moyens d'utiliser les fiducies de façon détournée pour capitaliser des biens et établir une compagnie-là. Il y a plusieurs possibilités. Je ne connais pas assez bien le sujet pour en parler.

Connaissez-vous une de ces questions sur lesquelles le comité pourrait se pencher afin de mettre de l'ordre et s'assurer que les intentions de la fiducie familiale sont respectées?

M. Dyer: Je ne vois pas ce que vous voulez dire par «question accessoire».

J'ai deux enfants. Disons que j'ai un million de dollars d'obligations—ce que je n'ai pas—et j'ai pensé qu'il serait moins cher pour moi, en vertu du régimé fiscal, d'essayer de trouver un moyen de transmettre ces obligations à mes enfants

purpose, our rules require me to recognize the interest on those bonds even though they are in a trust; I am attributed with that income. I am attributed with income that a trust might earn for the benefit of my spouse. I'm attributed with gains that a trust might recognize on property held for the benefit of my spouse.

The Chairman: Are you saying that trusts cannot be used for income–splitting purposes?

Mr. Dyer: There are extensive limitations and a lot of very complicated rules that deal with that. The rules are not such that someone who settled property on a trust would forever and ever and ever be regarded as the owner, because he is not the owner. However, the rules attribute either actual income or a current market type of yield on income that people could use corporations and trusts for.

Depending on your concept of income splitting, you may say there is some availability to split income among family members, but there are extensive rules of attribution that limit those opportunities.

Mr. Abbott: What would happen if I had an accrued capital gain of \$1 million dollars and I transferred whatever the asset was from me to a limited liability company. That's step one. Step two is that I then extinguish my control or ownership of that company and transmit it to someone else. Then I put that asset into a family trust. Where would the taxes payable on the capital gain be caught in a scenario like that?

Mr. Dyer: If you did that, it would be prudent for you to receive shares of that company. If you did not receive shares of that company in exchange for your property with the gain on it, then you would be taxed on the gain when you transferred it to the company.

Mr. Abbott: Okay. I received the shares on that, but I now transfer the shares to a family trust. Have I avoided capital gains?

Mr. Dyer: No. You would recognize the capital gain on the transfer of the shares to the family trust, or you would recognize the gain when you died if you kept it.

The Chairman: Mr. Dyer, are you going to be charging members of this committee for tax advice personally?

Mr. St. Denis, please.

Mr. St. Denis (Algoma): Thank you, Mr. Chairman. I have a couple of questions that are straight to the point.

Thank you for being here, Mr. Dyer.

There was a witness in the previous series of consultations on this when changes to the legislation were being contemplated, and that was Dr. Neil Brooks. He suggested that the capital gains accrued from the date the assets were transferred to the trust until the time at which the settlor died should be taxed at the time the settlor passed away.

• 1050

Let's say, for example, that the settlor established a trust today and in two years he passed away. Even though the assets were held in the trust, the gain in that two years would be taxable at that time. Presumably, proceeds from the settlor's estate could be used to pay the tax liability of the trust.

[Traduction]

tout en gardant l'argent. Si j'essayais d'utiliser une fiducie à cette fin, nos règles m'obligeraient à comptabiliser les intérêts de ces obligations, même si elles sont placées en fiducie. Ce revenu m'est attribué. On m'attribue le revenu qu'une fiducie pourrait gagner au profit de mon conjoint. On m'attribrue les gains qu'une fiducie pourrait comptabiliser sur des biens détenus au profit de mon conjoint.

Le président: Est-ce à dire que les fiducies ne peuvent pas être utilisées pour fractionner le revenu?

M. Dyer: Il existe des restrictions importantes et un grand nombre de règles très compliquées à ce sujet. Les règles sont telles qu'une personne qui a affecté un bien à une fiducie ne pourrait pas être éternellement considérée comme le propriétaire car elle ne l'est pas. Mais les règles attribuent le revenu réel ou un type de rendement du marché sur le revenu que des gens pourraient mettre dans des sociétés et des fiducies.

Selon votre concept de fractionnement du revenu, on peut dire qu'il est possible de fractionner le revenu entre les membres de la famille bien qu'il existe de nombreuses règles d'attribution qui limitent ces possibilités.

M. Abbott: Qu'arriverait—il si j'avais accumulé un gain en capital de un million de dollars et que je transférais mon actif à une société à responsabilité limitée. C'est la première étape. La deuxième étape serait de prescrire mon droit de propriété sur cette compagnie et de le transmettre à quelqu'un d'autre. Je place ensuite cet actif dans une fiducie familiale. Quels seraient les impôts à payer sur le gain en capital dans un tel scénario?

M. Dyer: Dans ce cas, il serait prudent que vous receviez des actions de cette société. Si vous ne recevez pas d'actions de cette société en échange de votre bien et du gain accumulé, vous seriez imposé sur le gain lorsque vous le transféreriez à la société.

M. Abbott: D'accord. J'ai reçu les actions, mais je les transfère dans une fiducie familiale. Est—ce que j'ai évité les gains en capital?

M. Dyer: Non. Vous auriez à comptabiliser le gain en capital au moment du transfert des actions à la fiducie familiale ou vous comptabiliseriez les gains à votre décès si vous les conservez.

Le président: Monsieur Dyer, allez—vous demander des honoraires aux membres du comité pour vos conseils fiscaux?

Monsieur St. Denis, s'il vous plaît.

M. St. Denis (Algoma): Merci, monsieur le président. J'ai une ou deux questions qui vont droit au but.

Merci de votre présence, monsieur Dyer.

Lors des consultations précédentes sur ce sujet, lorsqu'on envisageait des modifications à la loi, nous avons eu un témoin qui s'appelait Neil Brooks. Il nous a suggéré que les gains en capital accumulés depuis la date du transfert des biens dans la fiducie jusqu'au décès du disposant devraient être imposés au moment où le disposant du bien décède.

Disons par exemple que le disposant du bien a établi une fiducie aujourd'hui et qu'il décède dans deux ans. Même si les biens sont détenus en fiducie, le gain accumulé créé dans deux ans serait imposable à ce moment—là. Vraisemblablement, le produit de la succession du disposant du bien serait utilisé pour payer l'impôt dû par la fiducie.

That was a suggestion, I understand, by Neil Brooks. I wonder if you have any comment on that.

Mr. Dyer: That was a suggestion of a rule that ought to be part of our tax system. Well, when the individual transferred the property to the trust, the settlor, let's assume there was a gain. The settlor would have paid tax on the gain at that time. If he's suggesting that, even having given away the property, the donor, the settlor, the person who has given it away, should still be responsible for capital gains taxation during his lifetime, then I don't understand the point of that.

I would look at that and say that if I wanted to give property to my daughter when she turned 18 years of age, just give it to her, and she went about doing whatever she wanted, then the principle he cites would suggest that if she holds that property until I die, then I should be taxable on the gain, even though she owns it. It's hers.

Mr. St. Denis: Your response suggests that we would be creating an inequity between assets held in trust versus assets held by private citizens in that situation.

Mr. Dver: Yes.

Mr. St. Denis: My other question relates to the value of a deferral. I asked one of our Finance officials the other day a question that goes something like this. When the rule was changed to 21 years to the death of the last beneficiary, take an example where the death of the last child was 40 years from the date the trust was created versus the 21. We're trying to find out what's fair and equitable. He suggested that there was a value to the deferral. Yes, indeed.

I'm trying to understand if there is a way to quantify the value. I know that each individual circumstance would create a different value. But in the simple case of 21 years to 40 years, does the value simply relate to the interest lost by the government on the taxes and the capital gain deferred?

Maybe that's clear enough. Does that make sense?

Mr. Dyer: Do you understand the concept of present value?

Mr. St. Denis: Yes, I do.

Mr. Dyer: If you don't have to pay an amount of tax or anything else, if your alternative is to pay it now or to pay it 40 years from now, then the cost today of having to pay it 40 years from now is a lot less than the cost of having to pay it today.

You're dealing with an unknown, which is what value will the property have 40 years from now, which will determine how much gain exists or would be created 40 years from now. So you don't know how much gain there would be and you don't know how much tax would arise on it.

I can't emphasize enough that if you have in your mind that the ability to do this election, to extend the 21 years, provides a deferral, it doesn't really provide a different deferral conceptually than if they had simply given the property to the individual beneficiary.

• 1055

Mr. St. Denis: Except if there were three children, presumably if the funds were held equally, in equal thirds, by the three children, and they died at different times, that creates a different tax situation from all of those assets being accumulated and taxed at the last one.

[Translation]

C'est ce qu'avait suggéré Neil Brooks, je crois. Je me demande si vous avez des observations à faire là-dessus.

M. Dyer: Il suggérait là une règle qui devrait faire partie de notre régime fiscal. Lorsque la personne a transféré le bien dans une fiducie, supposons qu'il y ait eu gain. Le disposant aurait payé l'impôt sur le gain à ce moment—là. S'il suggère que, même en ayant donné son bien, le donateur, le disposant, la personne qui l'a donné, est encore responsable de payer l'impôt sur les gains en capital pendant le reste de sa vie, alors je ne comprends pas très bien.

En fait, si je voulais donner un bien à ma fille à l'âge de 18 ans, je le lui donnerais à ce moment—là, elle en ferait ce qu'elle voudrait, alors que là, le principe suggéré serait que si elle détient ce bien jusqu'à mon décès, je serais imposable sur ce gain même si c'est elle qui en est la propriétaire.

M. St. Denis: Votre réponse laisse à penser que nous créerions une inégalité entre les biens détenus en fiducie par rapport aux biens détenus par des personnes privées.

M. Dyer: Oui.

M. St. Denis: Mon autre question porte sur la valeur des reports. L'autre jour, j'ai posé à l'un de nos fonctionnaires des Finances une question dans ce genre. Lorsque la règle a été changée de 21 ans au décès du dernier bénéficiaire, disons que le décès du dernier enfant est survenu 40 ans après la date de la création de la fiducie par rapport à 21. Nous essayons de savoir ce qui est juste et équitable. Il a suggéré qu'il y avait effectivement un intérêt à ce report. En effet.

J'essaie de comprendre s'il existe un moyen de quantifier cette valeur. Je sais que chaque cas créerait une valeur différente. Mais dans le simple cas du report de 21 ans à 40 ans, la valeur a-t-elle trait simplement à l'intérêt perdu par le gouvernement sur les impôts et le gain en capital reporté?

Est-ce assez, clair? Cela vous semble-t-il logique?

M. Dyer: Comprenez-vous le concept de la valeur actualisée?

M. St. Denis: Oui.

M. Dyer: Si vous n'avez pas à payer d'impôt ou quoi que ce soit d'autre, mais si vous avez à le payer maintenant ou dans 40 ans, le coût actuel d'avoir à le payer dans 40 ans est bien inférieur à ce qu'il en coûterait de le payer aujourd'hui.

Nous sommes confrontés à l'inconnu, c'est-à-dire la valeur du bien dans 40 ans, qui déterminera le gain qui aurait été créé dans 40 ans. Donc, vous ne savez pas le montant de ce gain et vous ne savez pas non plus les impôts que vous devrez payer sur ce gain.

Je ne saurais assez insister sur le fait que si vous pensez que cette possibilité d'exercer cette option, de prolonger la période de 21 ans, permet un report, ce report, en théorie n'est pas différent d'un don que vous auriez simplement fait au bénéficiaire en question.

M. St. Denis: Sauf que s'il y a trois enfants et que les fonds sont divisés également en trois parts égales entre les trois enfants et que ceux—ci décèdent à des moments différents, cela crée une situation fiscale différente par rapport à celle des biens accumulés et imposés au décès du dernier.

Mr. Dyer: Until the last death? Except if you're the dad, are you going to hope your family trustees treat the kids père, allez-vous espérer que vos fiduciaires vont traiter vos differently and hold the assets until everyone has died, except one, and then just give it to him? They're not going to do that. They're going to say: Mom and Dad are long since gone, the children are in their forties, they're responsible now. They should have control over their own destiny. They now run this family business. They should control the investment portfolio. We will distribute it now. As long as those people are in the first generation they can receive the property at an historical cost of the property to the trust, and they'll recognize the capital gain and pay the tax when they sell assets or when they die.

Mr. St. Denis: Two points come from your answer. One is that in comparing 21 years versus 40, if there was any loss in tax revenue to the government or, conversely, if there was a value to the deferral, it's not something you can predict. In fact, there could be a loss and you could lose capital value in that. The value of the fund could go down too, depending on what was in the portfolio, so it's not a predictable thing to value the deferral. You say it has value, but you can't put a value on it.

Mr. Dyer: Maybe what you're really talking about is the capital gain accrued to January 1, 1993. That's not subject to the variation of future appreciation. So you could say, if there was a \$1 million capital gain that might have been recognized on January 1, 1993, and it doesn't have to be recognized until 40 years after, you could, based on assumptions about tax rate and the time value of money, value that deferral.

Mr. St. Denis: If I understand present values, I actually wouldn't be concerned about the capital gain in the first 21 years because there's inflation and there's income paid on interest earned, and a lot of other factors.

It comes to the nub of the problem, because if there is an accusation of a benefit—and I'm not saying there is or there isn't—to me it relates to what is the value of the deferral, and I'm not certain we can do that. It was an interesting point, to me, when the official said, well, yes, there was some kind of value there. I think our research should be in that area.

The Chairman: Thank you, Mr. St. Denis.

Monsieur Loubier, s'il vous plaît.

M. Loubier: Merci beaucoup, monsieur le président.

Je vais commencer par remercier M. Campbell d'avoir invité un de ses anciens collègues de son bureau d'avocats. C'est très instructif ce qu'il nous apporte.

Monsieur le président, avant de poser ma question, je me permettrai de citer M. Sidney Goldstein qui était, et est toujours, associé principal de Golstein and Golstein, avocats, qui gèrent ce genre de fiducie-là. Il a comparu l'année dernière, je crois que c'est en mars 1993, un peu avant l'adoption du projet de loi C-92.

Avant de le citer, j'aimerais relever ceci. Monsieur Dyer, vous disiez tout à l'heure que payer de l'impôt aujourd'hui, ou said a while ago that paying tax today or paying tax tomorrow payer de l'impôt demain, cela ne change rien, et que les fiducies doesn't change anything and that family trusts are not a tax familiales ne sont pas prioritairement un outil de planification planning tool, if I understood well. But Mr. Goldstein says just

[Traduction]

M. Dyer: Au décès du dernier? Sauf que si vous êtes le enfants différemment et détenir l'actif jusqu'à la mort de tous les enfants sauf un, pour donner alors les biens à ce dernier? Ce n'est pas ce qu'ils vont faire. Ils vont estimer que les parents sont morts depuis longtemps, que les enfants sont dans la quarantaine et sont suffisamment responsables. Ils doivent être maîtres de leur propre destinée et s'occuper des biens familiaux. C'est à eux de s'occuper du portefeuille de placements. Ils le distribueront à ce moment-là. Tant que ces personnes appartiennent à la première génération, elles peuvent recevoir le bien à sa valeur d'origine; elles paieront les impôts sur le gain en capital à la vente des éléments d'actifs ou à leur décès.

M. St. Denis: Votre réponse soulève deux questions. La première est que si l'on compare 21 ans à 40 ans, il y a une perte de recettes fiscales pour le gouvernement ou, inversement, si le report a créé une valeur, c'est un élément qu'il est difficile de prévoir. En fait, on aurait pu avoir une perte ou une perte de la valeur en capital. La valeur du fonds aurait pu diminuer, suivant le contenu du portefeuille. C'est pourquoi il est difficile de prévoir la valeur du report. Vous dites qu'il y a une valeur mais vous ne pouvez pas la quantifier.

M. Dyer: Vous parlez peut-être du gain en capital accumulé au 1er janvier 1993 et qui n'est pas soumis aux variations d'une évaluation future. Ainsi, si l'on avait un million de dollars de gains en capital qui aurait pu être comptabilisé le 1^{er} janvier 1993 et que ce gain n'a pas à l'être avant 40 ans, vous pouvez, en fonction de certaines hypothèses sur l'assiette fiscale et la valeur temporelle de l'argent, quantifier la valeur de ce report.

M. St. Denis: Si je comprends bien les valeurs actualisées, je n'aurais pas à m'inquiéter du gain en capital pendant les 21 premières années à cause de l'inflation et du revenu payé sur les intérêts et toutes sortes d'autres facteurs.

On en vient au coeur du problème, car si l'on accuse les fiducies de prouver un avantage—et je ne dis pas que ce soit le cas—quant à moi, cette accusation porte sur la valeur du report et je ne suis pas sûr que l'on puisse le faire. Cela m'a semblé intéressant que le fonctionnaire me dise qu'il y avait effectivement une certaine valeur. Je pense que notre recherche devrait être effectuée dans cette direction.

Le président: Merci, monsieur St. Denis.

Mr. Loubier, please.

Mr. Loubier: Thank you very much, Mr. Chairman.

I will start by thanking Mr. Campbell who has invited one of his old colleagues of his law firm. What he tells us is very informative.

Mr. Chairman, before I ask my question, I would like to quote Mr. Sidney Goldstein who was and still is a senior partner of Goldstein and Goldstein, lawyers, who managed this type of trust. He was a witness last year, I think in March of 1993, just before Bill C-92 was passed.

Before I quote him, I would like to say this. Mr. Dyer, you

le contraire. Et vous me permettrez, monsieur le président, de le citer. important not to repeat past mistakes. Je trouve que c'est important pour ne pas répéter les erreurs du passé.

[Translation]

fiscale, si j'ai bien compris. Alors que M. Goldstein, lui, dit tout à fait the opposite. And Mr. Chairman, allow me to quote him. I think it's

Je cite M. Goldstein:

D'aucuns ont soutenu devant vous, et il a été dit dans divers documents, que la proposition ne ferait que modifier le moment où l'impôt doit être payé. Peu importe qu'il soit acquitté immédiatement ou plus tard, le montant n'en changera pas.

Je continue avec M. Goldstein. Il dit:

Mais ce n'est pas vrai. Le report de l'acquittement d'une obligation peut comporter de très réels avantages en parlant de reporter l'impôt à payer annuellement.

Je sors un peu de la citation. J'y reviendrai. Le premier avantage, vous l'avez mentionné, voire effleuré à peine tout à l'heure, c'est à propos des valeurs actualisées. Un dollar d'aujourd'hui vaut beaucoup plus qu'un dollar dans 21 ans, et, a fortiori, un dollar dans 80 ans. Un dollar tout de suite aujourd'hui vaut plus. C'est un principe premier en actualisation. Un dollar d'aujourd'hui vaut plus qu'un dollar de 21 ans, et qu'un dollar de 80 ans. Tout de suite, en ne payant pas un dollar d'impôt cette année, et en ne le payant que dans 21 ans, vous bénéficiez d'un avantage réel terms of current value. lié à l'actualisation.

L'autre avantage réel dont on parle est la fiscalité fédérale. C'est qu'à l'heure actuelle, avec la situation d'endettement, avec le service de la dette à payer tous les ans, à tout dollar non versé aux coffres de l'État, en plus de sa valeur intrinsèque il faut ajouter un taux d'intérêt, le taux d'intérêt moyen sur le service de la dette annuellement. Donc, c'est un second avantage d'un dollar qui n'est pas versé.

Je reviens au texte de M. Goldstein, parce que je le trouve particulièrement intéressant. Il dit:

Mise à part bien sûr la valeur temporelle de l'argent,

... avec les deux exemples que je vous ai donnés...

le report de l'impôt donne aux contribuables beaucoup plus de temps pour arranger leurs affaires de manière à éviter au bout du compte d'acquitter une dette fiscale.

Et je continue:

En réalité, tout notre régime d'imposition est conçu de façon à forcer les gens à payer l'impôt dans un certain délai. C'est pourquoi nous sommes tenus de le payer annuellement. Si les contribuables n'avaient à acquitter leur impôt que tous les dix ans, il serait beaucoup plus facile de planifier l'imposition du revenu.

Fin de la citation de M. Goldstein.

Alors, clairement, non seulement pour lui c'est un avantage de reporter annuellement un impôt qui autrement aurait dû être payé pour les raisons que je vous ai indiquées, mais le fait d'avoir un outil de planification fiscale qui s'appelle la fiducie familiale, qui n'est peut-être pas créée au départ pour être un outil de planification fiscale, mais qui le devient a posteriori, avantage impunément outset was perhaps not to set up a tax planning tool. peut-être certains contribuables plus que d'autres.

And I'll quote Mr. Goldstein:

Some witnesses before your committee have said, and it's in documents also, that the proposal would only change the point in time income tax would have to be paid. No matter it's paid immediately or later, the amount won't change.

And I continue quoting Mr. Goldstein. He said:

But that isn't so. Deferring the repayment of an obligation may bear some real advantage in the case of deferring income tax to be paid annually.

I'm drifting away from the quote. I'll get back to it. The first advantage, and you mentioned it in passing before, is in terms of current dollars. Today's dollar is worth a lot more than it will be 21 years from now, not to mention eighty. The dollar on the table today is worth more than it will be in the future. That's the first principle of conversion. A dollar today is worth more than a 21-year old or 80-year old dollar. By not paying one tax dollar this year, by paying it only 21 years down the road, it's an advantage in

The other real advantage is in the area of federal taxation. Right now, what with the country's debt situation, with servicing the debt every year, the intrinsic value of any dollar not paid into government coffers for that year has to be increased by an interest rate and that would be the average annual rate on servicing the debt. So there's the second advantage to a dollar not paid.

I'll now come back to Mr. Goldstein's text because I find it particularly interesting where he says:

Besides the time value of money,

—together with the two examples I've just given you—

deferring taxes gives taxpayers a lot more time to settle their affairs in such a way as to avoid honouring a tax debt at the end of the day.

And it continues:

Actually, our whole tax system is set up so as to force people to pay their taxes within a certain time frame. That is why we have to pay up annually. If taxpayers only had to pay their taxes every ten years, it would be a lot easier to plan the taxing of income.

End of the quote from Mr. Goldstein.

So it's clear that in his mind it's not only an advantage to annually defer a tax which otherwise should have been paid for the reasons I've indicated, but the fact that you also have a tax planning tool called a family trust does perhaps allow some taxpayers to get away with more than others, with impunity, although the intent at the

Et je finirai, monsieur le président, là-dessus, en citant un dernier petit mot de M. Goldstein, qu'on aura l'honneur probablement de recevoir au Comité des finances encore une fois. Et, en passant, pour mon collègue Réformiste, il n'est pas socialiste du tout M. Goldstein, c'est un ancien Conservateur. Il dit:

Je dirais que les avantages fiscaux qui en découleraient pourraient s'élever à des millions de dollars. Les Desmarais, les Bronfman et les Thompson ne figurent pas parmi mes clients, mais je représente des gens qui sont propriétaires de nombreux biens immobiliers et d'intéressants portefeuilles d'actions cotés en Bourse, et cette proposition les avantage considérablement.

Fin de la citation, monsieur le président.

Alors, j'aimerais, par rapport aux propos que je vous ai cités d'un éminent collègue, de Goldstein and Goldstein avocats, M. Sidney Goldstein, j'aimerais que vous commentiez les trois aspects que je vous ai mentionnés. Le premier, à propos de l'argent reporté qui n'est pas payé annuellement en impôt; le deuxième, l'outil de planification fiscale qui est d'une importance stratégique dans toute gestion d'un portefeuille; et le troisième, c'est que lui maintient qu'il y a des millions de dollars de pertes fiscales liées aux fiducies familiales pour certains contribuables, et j'ai donné quelques exemples.

Le président: Merci, monsieur Loubier.

Mr. Dyer.

Mr. Dyer: I don't know if there's a question there. But there's no doubt the ability to defer the payment of any obligation is valuable. I'm not saying there is no value in deferring a tax obligation. I'm saying the amendment to this 21year law made in 1991 did not create an opportunity for deferral; it already existed. That is to say, you could distribute the property for whose benefit it was held. No opportunity to defer which did not exist conceptually was introduced by this rule.

I wouldn't argue with you at all about the value of deferring the payment of an obligation. It's obviously worth something.

Le président: Monsieur Loubier.

M. Loubier: Est-ce que vous trouvez normal, monsieur Dyer—je devrais poser la même question à mon ami Barry—, est-ce que vous trouvez normal que, étant donné ces deux avantages réels, il n'y ait aucune évaluation sur ce que pourrait rapporter—je ne sais pas de quelle façon—une certaine imposition dans les cas fédéraux? Il n'y a aucune information sur les actifs. Il n'y a aucune information sur les pertes fiscales éventuelles, ou sur les avantages que comportent justement les fiducies familiales comme outil de planification fiscale.

Je regardais dans les notes de 1993. On avait posé la question à un haut fonctionnaire aux Finances. Ce même haut fonctionnaire répétait exactement la même chose cette semaine lorsqu'on l'a rencontré. Il dit qu'il n'y a pas d'information làdessus. Mais quand va-t-on, quelque part, trouver une façon de voir quels avantages certains contributeurs aux fiducies familiales peuvent retirer lorsqu'on considère ces fiducies familiales comme outil de planification fiscale? Est-ce que c'est normal que cela n'existe pas aujourd'hui?

[Traduction]

So I'll finish on that note, Mr. Chairman and Mr. Goldstein one last time and we'll probably have the honour of having him appear before us once again. In passing, as a point of information for my Reform colleague, Mr. Goldstein is far from being a socialist, he's an ex-Conservative and he says:

I would say that the tax advantage flowing from those trusts could add up to millions of dollars. The Desmarais, Bronfmans and Thompsons are not on my client list, but I do represent people with a lot of fixed assets and very interesting share portfolios and this proposal is of considerable advantage to them.

End of quote, Mr. Chairman.

Having heard what an eminent colleague from Goldstein & Goldstein, Mr. Sidney Goldstein had to say, I'd like to hear your comments on the three aspects I've mentioned. The first one concerning moneys deferred and not paid annually in taxes; the second concerning the tax planning tool which is of strategic importance in managing any portfolio; and the third one is that he maintains that there are millions of tax dollars lost because of family trusts in certain taxpayers' hands and I've given a few examples.

The Chairman: Thank you, Mr. Loubier.

Monsieur Dyer.

M. Dyer: Je ne sais pas si j'ai entendu là une question. Il ne fait cependant aucun doute qu'il est avantageux de reporter le remboursement de toute obligation. Je ne dis pas qu'il n'est pas avantageux de reporter une obligation fiscale. Je dis que la modification apportée à cette règle des 21 ans adoptée en 1991 n'a pas donné lieu à une possibilité de rapport qui n'existait pas déjà, au contraire. Autrement dit, il était possible de disposer du bien au profit de celui pour lequel on le détenait. Cette règle n'a pas créé une possibilité de report qui n'existait pas déjà.

Je ne vais pas me disputer avec vous sur la valeur du report du paiement d'une obligation. Cela a évidemment une valeur.

The Chairman: Mr. Loubier.

Mr. Loubier: Do you find normal, Mr. Dyer-I should ask the same question to my friend Barry-, do you find normal that, considering these two real benefits, there is no assessment of what could bring-I don't know how-certain taxation in federal cases? There is no information on the assets. There is no information on potential tax losses or on the benefits provided precisely by the family trusts as tax planning tools.

I was looking at the 1993 notes. We had asked this question to a Finance official. The same official repeated exactly the same thing this week when we met him. He says there is no information on that. But when are we going to find a way to see what benefits certain contributors to family trusts can get when you consider these family trusts as tax planning tools? Is it normal that you don't have that kind of information today?

Mr. Dyer: I think your colleague asked the same question a few minutes ago.

I think you have to look at a trust the same way you look at an individual. The individual pays tax on salary, investment income, capital gains on the disposal of property, and death. The individual is not required to pay a wealth tax, or to value his or her assets every year and pay tax by reference to that value. The trust-

M. Loubier: Monsieur Dyer, le simple particulier, lui, ne peut pas fractionner son revenu, année après année, et utiliser un outil puissant de planification fiscale tel que les fiducies familiales comme les Desmarais, les Bronfman et compagnie peuvent le faire.

Je veux qu'on se fasse bien comprendre, monsieur le président. C'est qu'on n'a rien contre les fiducies familiales. Mon collègue Discepola, cette semaine, disait que pour des emprunts, par exemple, qui ont des problèmes... Bon! C'est tout à fait légitime d'avoir une fiducie familiale. Mais ce qu'on constate, et ce que d'autres constatent avant nous, M. Goldstein et d'autres... Bref! Peu importe, il y en a eu plusieurs qui ont constaté que lorsque cela devenait un outil de planification fiscale pour le très haut revenu, c'est alors que cela occasionnait des pertes fiscales dont j'ai mentionné l'existence tout à l'heure. C'est là que ça donnait un avantage indû à des contribuables qui autrement feraient plus leur part qu'ils le font à l'heure actuelle. Lorsqu'on dit qu'il y a 2 000 personnes qui n'ont pas payé d'impôt l'an passé, il faut y penser. On a des problèmes d'endettement excessif ici.

Le président: Monsieur Dyer, aimeriez-vous répondre à cette question?

Mr. Dyer: I'll do my best. I'm only trying to help.

You talked about a tax planning tool and fracturing income or something like that. Trusts pay tax. If you have a trust that earns interest income, either it pays or the beneficiaries pay. I don't know what you're referring to. If you're talking about this 21-year deferral-

M. Loubier: Une autre question, monsieur le président. Il m'a dit: je ne sais pas ce que vous cherchez. Je dois lui répondre, par exemple. don't know what you are looking for. I have to answer.

Le président: Exactement. D'accord.

M. Loubier: Regardez, il y a eu une enquête de faite récemment. Je pense que c'est Ernst & Young qui avait fait cette enquête-là, où on disait que pour 120 fiducies il y avait un actif moyen de 47 millions de dollars. Quarante-sept millions de dollars pour une petite enquête comme cela, cela veut dire que c'est puissant. Quand vous dites que vous avez 47 millions de dollars, et, année après année, que vous pouvez reporter l'impôt que vous payez, vous dites que ce n'est pas un instrument puissant de planification fiscale? M. Goldstein le reconnaît. C'est qu'un dollar versé en taxe, à l'heure actuelle, et en impôt, ne vaut pas la même chose qu'un dollar versé dans 21 ans. Mais ce n'est pas dans 21 ans que les coffres fédéraux ont besoin de cette liquidité-là. C'est aujourd'hui. À moins qu'on pense que le Canada est un pays prospère, puis cela me surprendrait.

[Translation]

M. Dyer: Je pense que votre collègue a posé la même question il y a quelques minutes.

Je pense que vous devez considérer une fiducie comme un particulier. Le particulier paie les impôts sur son salaire, sur son revenu de placement, sur ses gains en capital à l'aliénation du bien. Le particulier n'a pas à payer d'impôt sur la richesse ni à quantifier la valeur de ses actifs chaque année et à payer d'impôt par rapport à cette valeur. La fiducie. . .

Mr. Loubier: Mr. Dyer, the individual can't split his income, year after year, and use a powerful planning tax tool like a family trust as the Desmarais or the Bronfmans.

I want us to be understood Mr. Chairman. We don't have anything against family trusts. This week, my colleague Discepola has said that for borrowers for instance who have problems... Well! It is quite legitime to have a family trust. But what we see, and what others have seen before us, Mr. Goldstein and others... Anyway! Whatever, many people noticed that when this becomes a tax planning tool for very high incomes, that's where the tax loss I talked about a while ago occurs. That's where is given undue benefit to taxpayers who otherwise would pay their share more than they do now. When they say that there are 2,000 people who didn't pay their taxes last year, we have to think about that. We have a very big debt problem here.

The Chairman: Mr. Dyer, would you like to answer this question?

M. Dyer: Je ferai de mon mieux. Je ne cherche qu'à vous aider.

Vous avez parlé d'un outil de planification fiscale et de fractionnement du revenu ou de quelque chose du genre. Les fiducies paient des impôts. Si vous avez une fiducie qui gagne un revenu d'intérêt, elle paie des impôts ou c'est le bénéficiaire qui paie. Je ne vois pas de quoi vous parlez. Si vous parlez du report de 21 ans. . .

Mr. Loubier: Another question, Mr. Chairman. He said to me I

The Chairman: Right. Okay.

Mr. Loubier: Look, there was recently a study. I think it was done by Ernst & Young and the study said that for 120 trusts, there was an average assets of \$47 million. Such an amount for a small study like that, means that this is powerful. When you say you have \$47 million and that year after year, you can differ taxes, don't you think it's a powerful tax planning tool? Mr. Goldstein recognizes it. A dollar paid in tax now is not the same thing as a dollar paid in 21 years. It is not in 21 years that the federal coffers need that money. It's today. Unless we think that Canada is a prosperous country, which would surprise me.

[Traduction]

Mr. Discepola (Vaudreuil): Mr. Dyer, one of the basic fundamental principles that we seem to be avoiding in our discussion is that in fondamental dans notre société démocratique, et dans la plupart des our democratic society, as well as in most democratic societies, it is the question of equity. Is our taxation system fair? That's where my line of questioning is going to come from, if the chair will bear my indulgence.

The taxation system is based on revenues. It's never, never based on assets. I think the questioning that has come from some members and the preoccupation of some members is this. I want to know how much is in those family trusts, because that's what's really going to drive home my point. The question that was just asked was there's \$40 million in a few trusts, but it doesn't matter what the value of those assets are in the trusts; are those trusts paying their fair share of taxes? I want to cite some examples of fair share and some similarities, because the same could be asked...

In the House we all know that some members of the opposition think RRSPs should not be touched and that they're for the middle class. But is it important to know how much is "sheltered" in those RRSPs? Or is it more important to know that those people who use those RRSPs are using them fairly, and that any citizen on this earth, whether a taxi driver or a Prime Minister, has the same privilege of using those RRSPs? That's where the equity comes in.

There's an example given of a taxi driver with \$5 million in equity. I think I'd like to bring that down a little bit more. Let's take a taxi driver who decides to buy a Volkswagen to provide that service and has to rent a one-bedroom apartment in downtown Montreal, where I come from, versus another taxi diver who decides to buy a Cadillac to provide that same service. They both earn \$25,000 worth of revenue. Should I charge the guy who owns the Cadillac more to contribute to society than the other person just because they have a different..? We don't charge taxes based on assets.

I'll give you another example. RRSPs are identical. I contributed \$500 when I started my RRSP back in the 1970s. I now try to contribute as much as I can. But let me tell you, when I retire and can afford those RRSPs, I might be in a higher marginal tax rate than I was when I was in my early twenties or thirties. But that's the choice I have made.

An hon. member: You won't if you stay here.

An hon. member: Not here.

Mr. Discepola: Another example that was recognized and—

The Chairman: Nick, your salary as an MP is frozen. Did you realize that?

Mr. Discepola: It's because I've had some investments. Another example that was recognized, and rightfully so, is the farmers. It was unfair that when a farmer passes on his farm or his assets—basically down to the next generation—that generation should pay gains on that. We solved that as a government. My question is, where is the inequity in the system on family trusts right now? Let's get to the bottom line of that, because that's where the injustice would lie, if there's an injustice.

M. Discepola (Vaudreuil): Monsieur Dyer, il y a un principe sociétés démocratiques d'ailleurs, dont on semble éviter de parler, et c'est celui de l'équité. Notre système fiscal est-il équitable? C'est sous cet angle que je vais poser mes questions, si la présidence me le permet.

Le régime fiscal est fondé sur les revenus, jamais sur les actifs. Je pense que c'est la raison pour laquelle certains députés s'interrogent. Je voudrais savoir quelle est au juste la valeur de ces fiducies familiales, pour que vous compreniez bien ce à quoi je veux en venir. On vient de dire qu'il y a 40 millions de dollars dans quelques fiducies, mais peu importe la valeur des biens en fiducie, ces fiducies paient-elles leur juste part d'impôt? Je vais vous donner quelques exemples de ce que j'entends par juste part et faire certaines analogies, parce qu'on pourrait se poser les mêmes questions...

Nous savons tous que certains députés de l'opposition pensent qu'il ne faudrait pas toucher aux REÉR dont peut bénéficier la classe moyenne. Mais est-il important de savoir combien d'argent il y a au juste dans ces «abris fiscaux»? Ou n'est-il pas plus important de savoir que ceux qui investissent de l'argent dans les REÉR les utilisent à bon escient, et que tout citoyen, qu'il soit chauffeur de taxi ou premier ministre, peut bénéficier d'un REÉR. C'est là qu'intervient l'équité.

On a donné l'exemple d'un chauffeur de taxi qui possèdent 5 millions de dollars. Je vais vous donner un autre exemple. Prenons un chauffeur de taxi qui déciderait d'acheter une Volkswagen et louerait un appartement d'une chambre à coucher dans le centre-ville de Montréal, d'où je viens, et un autre qui déciderait pour sa part d'acheter une Cadillac pour offrir le même service. Supposons qu'ils aient tous les deux un revenu de 25 000\$. Est-ce qu'il faudrait que la contribution du propriétaire de la Cadillac soit plus importante que celle de l'autre chauffeur de taxi à cause tout simplement de la différence? L'impôt n'est pas calculé en fonction des avoirs.

Je vais vous donner un autre exemple. Les REER sont identiques. J'ai investi 500\$ lorsque j'ai commencé à bâtir mon REER dans les années 70. J'y contribue maintenant autant que je peux. Il reste que lorsque je prendrai ma retraite et que je pourrai me permettre d'encaisser mes REÉR, il se pourrait que mon taux marginal d'impôt soit plus élevé qu'il ne l'était lorsque j'avais 20 ou 30 ans. Mais c'est un choix que j'ai fait.

Une voix: Ce ne sera pas le cas si vous restez ici.

Une voix: Pas ici.

M. Discepola: Il y a aussi l'exemple. . .

Le président: Nick, votre salaire comme député est gelé. Le saviez-vous?

M. Discepola: C'est parce que j'avais investi une certaine somme d'argent. L'autre exemple est celui des agriculteurs qui ont, à juste titre, obtenu gain de cause. Lorsqu'un agriculteur léguait sa ferme ou ses actifs à la génération suivante, il était injuste que celle-ci soit imposée sur les gains en capital. Nous avons réglé le problème en tant que gouvernement. Ma question est la suivante. En quoi le système applicable aux fiducies familiales est-il inéquitable à l'heure actuelle? Venons-en à l'essentiel, parce que s'il y a une injustice, c'est là qu'elle se trouve.

Second, as a small business person, you've already enunciated an awful lot of measures on how they'd benefit. I would not want ever to see a small business person faced with the premise of losing his or her business because the government stepped in on his debt and said you have deemed capital gains and your inheritance must pay that right now. God forbid, that could be in the hundreds of thousands of dollars, which the estate doesn't have. Therefore, the business has to fold.

Mr. Dyer: That's what the law is. That's what the law would do to you. That's exactly what it would do to you.

Mr. Discepola: So where's the inequity in the system as it is right now? Could you direct us to that? Then we could focus our studies and our investigation on that as opposed to trying to figure out how much money is out there, because I think that's irrelevant. Am I wrong?

Mr. Dyer: You're right in the context of this question of deferral and the 21-year rule and all of that sort of thing. For individual Canadians, we do care about the assets they have and the value of those assets when they die, which is what I've been trying to get at as the whole point here in the context of the assets of trusts. The rules are intended to...it's a bit much to say it this way, but it's almost as if they're trying to treat the trust as eventually dying and realizing on its property at about the same time as an individual owner would go through the same experience.

• 1115

It doesn't detract from the fact that when that day comes...and we've had capital gains for only 22 years, so we don't have a significant body of experience with the consequences of capital gains on death. They are about to come home in a major way in Canada. We have a major amount of wealth accumulated in a generation the demise of which is on the horizon. This will have a dramatic effect on fiscal revenues. I can cite many cases where enormous hardships arise because of that; and nothing that has happened in dealing with the taxation of trusts and the amendments that were made will detract from that consequence. Under our rules, that day will arrive and that tax will have to be funded. All this does is provide additional confirmation as a policy matter that the day of reckoning should be a lifetime.

Rien n'empêche que gains en capital n'existent ne savons pas trop au just décès. On devrait bientôt accumulées par une génér incidence spectaculaire su citer bien des cas où d'én et aucune des modification règles, ce jour viendra et il figure de ces impôts. Tout cela ne tour aux exemptions à vie.

If somebody wants to introduce inheritance taxes and all kinds of other things, we can talk about that; and you can engage in a Carter commission that will keep you going for 20 years.

The Chairman: No. 21 years.

Mr. Dyer: Right, 21 years.

I don't think there are inequities per se in the system. Whether our tax system is inequitable is a straightforward question the answer to which is enormously complicated—

Mr. Discepola: Just for family trusts.

Mr. Dyer: Just for family trusts. If family trusts have income, it's taxed. It's not like—

Mr. Discepola: At a lower marginal tax rate than if I were to distribute it to three individual children.

[Translation]

Vous avez aussi énuméré toute une série de règles dont un petit entrepreneur bénéficierait. Jamais je n'accepterai qu'un petit entrepreneur soit acculé à la faillite parce que le gouvernement a obligé sa succession à payer immédiatement de l'impôt sur les gains en capital réputés. Dieu sait qu'il pourrait s'agir de centaines de milliers de dollars, somme dont la succession ne dispose pas. Par conséquent, l'entreprise doit mettre la clé sous la porte.

M. Dyer: C'est ce que veut la loi. C'est ce qui arriverait et c'est exactement ce que la loi prévoit.

M. Discepola: En quoi donc le système est-il inéquitable à l'heure actuelle? Pourriez-vous nous éclairer? Nous pourrions ainsi mieux orienter nos travaux et notre enquête au lieu d'essayer de calculer combien d'argent au juste il y a dans toutes ces fiducies, car cela n'a à mon avis aucune importance. Est-ce que je me trompe?

M. Dyer: Vous avez raison si l'on replace tout cela dans le contexte du report d'impôt et de la règle des 21 ans. On se préoccupe des actifs des particuliers canadiens et de la valeur de ces actifs au moment de leur décès, et c'est ce que j'ai essayé de faire ressortir ici dans le contexte des avoirs des fiducies. Les règles ont pour objet... Je vais peut-être un peu loin en disant cela, mais c'est un peu comme si on traitait la fiducie de la même manière qu'un particulier en supposant qu'elle va s'éteindre à peu près au même moment et qu'il y aura alors réalisation des gains en capital.

Rien n'empêche que le jour où cela va arriver... Les gains en capital n'existent que depuis 22 ans de sorte que nous ne savons pas trop au juste ce qui va se produire au moment du décès. On devrait bientôt le savoir. D'énormes richesses ont été accumulées par une génération qui tire à sa fin. Cela aura une incidence spectaculaire sur les recettes fiscales. Je peux vous citer bien des cas où d'énormes difficultés risquent de se poser, et aucune des modifications apportées jusqu'à maintenant à l'imposition des fiducies n'y changera quoi que ce soit. Selon nos règles, ce jour viendra et il faudra bien trouver quelque part l'argent de ces impôts. Tout cela ne fait que confirmer qu'il faudrait s'en tenir aux exemptions à vie.

Si quelqu'un voulait proposer des droits de succession ou d'autres choses de ce genre, nous pourrions en discuter, et vous pourriez mettre sur pied une commission Carter qui siégerait pendant 20 ans.

Le président: Non, 21 ans.

M. Dyer: C'est exact, 21 ans.

Je ne pense pas que le système en lui-même soit inéquitable. La question de savoir si notre régime fiscal est inéquitable est assez simple quoique la réponse soit extrêmement compliquée. . .

M. Discepola: Seulement pour les fiducies familiales.

M. Dyer: Seulement pour les fiducies familiales. Si ces fiducies ont un revenu, ce revenu est imposé. Ce n'est pas comme si. . .

M. Discepola: À un taux marginal d'impôt plus bas que si je répartissais ma fortune entre mes trois enfants.

Mr. Dyer: Correct.

Mr. Discepola: That's significant, in my opinion.

Mr. Dver: Yes.

Mr. Discepola: In that fashion it's inequitable. So where's it unfair to have a family trust? Who's being deprived? Which trouve lésé? Qui prive-t-on? Quel contribuable? taxpayer?

Mr. Dyer: In my view it's not inequitable to recognize the role of trusts in our society and their taxation. As I say, there's nothing new about them. They've been the subject-matter of our system of taxation since it was created.

Indeed, it was a bit of fun for me...I went scurrying into the library the other day, and Mr. Chairman, you may remember from your earlier days, as early as 1919 the Income War Tax Act recognized the distinction between income earned by a trust where you could not ascertain who was the beneficiary of it, and where accordingly the trust paid tax on that income as an individual, compared with situations where you could ascertain who was entitled to the benefit or had received the benefit and the beneficiary paid the tax. That principle has been around since the beginning of our system.

The Chairman: Mr. Brien.

M. Brien (Témiscamingue): J'aimerais faire un petit commentaire avant de poser mes questions.

Je me suis senti visé lorsqu'on a parlé des régimes d'épargne enregistrés tout à l'heure. Il ne faut pas négliger l'effet de l'épargne sur l'économie. Donc, il faut faire attention quand on fait toutes sortes de comparaisons entre ces outils-là.

On a aussi parlé des agriculteurs et de l'avantage qu'il y a à léguer l'entreprise agricole à une autre génération sans imposition. Je ne suis pas certain que les gens utilisent les fiducies pour faire cela, en tout cas pas ceux qui sont dans mon comté. Ce ne sont pas des gens qui utilisent ce genre de planification fiscale pour atteindre leurs moyens. C'est peut-être le cas des gens qui utilisent les fermes pour la diversification de très larges portefeuilles, mais c'est là un autre débat et une autre situation.

• 1120

Je veux revenir à un élément qui me chicote. Il s'agit du report d'impôt. MM. Goldstein et Neil Brooks semblent dire que, plus votre horizon pour gérer la fiducie sera long, plus vous aurez de temps pour minimiser l'impact éventuel du gain en capital. Cet horizon est à longue échéance, et on ne sait pas ce qui va arriver. Est-ce qu'il y aura d'autres modifications dans 70 ou 75 ans? Lorsque le dernier bénéficiaire arrivera près de l'âge potentiel de la mort, est-ce qu'il y aura encore un lobby intense de gens qui se servent des fiducies pour faire modifier les règles du jeu?

Les fiscalistes avec qui j'ai discuté semblent passer beaucoup de temps à faire de la planification fiscale. Ils nous disent qu'ils n'utilisent pas les fiducies familiales dans ce but-là, mais ils passent une grande partie de leur énergie à faire de la planification fiscale. On nous dit qu'il n'y a pas tellement d'avantages à faire cela.

Dans le concret de tous les jours, vous travaillez dans ce domaine-là. Vous devez passer beaucoup de temps à faire de la time doing fiscal planning. Would you be willing to admit that it is planification fiscale. Admettez-vous qu'il y a là des avantages considérables et que vous allez tenter de diminuer l'impact éventuel of the tax on capital gains when the trusts come to an end? de l'imposition sur les gains en capital à l'échéance des fiducies?

[Traduction]

M. Dyer: C'est exact.

M. Discepola: C'est très important à mon avis.

M. Dyer: Oui.

M. Discepola: En ce sens, le régime est inéquitable. Qui donc se

M. Dyer: À mon avis, il n'y a rien d'inéquitable au fait de reconnaître le rôle des fiducies dans notre société et leur mode d'imposition. Comme je l'ai dit, elles n'ont rien de nouveau. Elles sont assujetties à notre régime fiscal depuis qu'il existe.

En fait, je me suis amusé à fouiller à la bibliothèque l'autre jour et vous vous souviendrez peut-être, monsieur le président, que déjà, en 1919, la Loi de l'impôt de guerre sur le revenu reconnaissait la distinction entre les cas où l'on ne savait pas au juste qui était le bénéficiaire de sorte que la fiducie payait l'impôt sur le revenu gagné en tant que particulier et les cas où l'on savait au juste qui était le bénéficiaire et où celui-ci payait l'impôt. Ce principe est aussi vieux que notre régime lui-même.

Le président: Monsieur Brien.

Mr. Brien (Témiscamingue): I have something to say before I ask my questions.

I felt personally concerned when we talked about registered savings plans earlier. One must not forget the effect of savings on the economy. Therefore, one has to be careful when comparing those

We also talked about farmers and the benefit there is to pass down the farm to the next generation without paying taxes. I'm not sure that people use trusts to that end, not in my riding anyway. Those farmers don't use that type of fiscal planning to reach their goal. Maybe some people use farms to diversify very large portfolios, but that is quite another matter.

Something else is disturbing me and I'm talking about tax deferral. Mr. Goldstein and Mr. Neil Brooks seem to be saying that the further away the horizon is, the more time the trust will have to minimize the potential impact of the capital gain. That horizon is far away and no one knows what will happen. Will there be other changes in 70 or 75 years? When the last beneficiary will be close to dying, will there still be a large lobby of people using trusts to modify the rules of the game?

The tax experts I have been talking to seem to spend a lot of time doing fiscal planning. They tell us that they don't use family trusts for that purpose but a lot of energy goes into fiscal planning. We are told that it's not worth it to do that.

This is the field you work in every day. You must spend a lot of really worth it and that you will try to diminish the potential impact

Mr. Dyer: Do you have children?

Mr. Brien: No.

Mr. Dyer: Let's pretend that you have three children and you want to do something to provide for them financially while you're alive. You could make a gift to them. You could give them each \$1,000. I don't care what number you want to use. You could use \$100,000. You could give them \$1,000 and you could say, "I'd like you to put this away for the future for yourself". Say that your kids are 10 and 12. Or we'll make them 16 so they're perhaps not infants. You could just give them the \$1,000. If you do, then they could go to Florida. They could buy a used car. They could do whatever they want to do. It would be at their disposal. But you want to protect them from doing that, so you want to hold this property for their benefit but you don't want them to spend it. So the \$1,000 for each child goes into a trust and it gets invested in Government of Canada bonds and it sits there.

Mr. Brien: That's not my question.

The Chairman: He would invest in Government of Quebec bonds.

M. Brien: Je vous ai demandé combien de temps vous passiez à travailler à la planification fiscale. Je comprends très bien qu'on utilise les fiducies pour un objectif autre que la fiscalité. Je comprends cela. Cependant, votre rôle à vous, quand vous gérez, est d'atteindre les objectifs du client et de minimiser les impacts fiscaux. Comme on a prolongé le report d'impôt, n'allez-vous pas maintenant plutôt chercher à diminuer l'impact de l'impôt éventuel sur les gains en capital à la mort du dernier bénéficiaire? Dan certains cas, vous venez de gagner 60 ans pour le faire. Cela nous semble un peu difficile à concevoir étant donné l'état actuel des finances publiques.

Mr. Dyer: All I'm saying is that you can have the same 60 years if you give it to your kids and they keep it for 60 years, until they die. You don't need a trust to do that if they keep it.

• 1125

M. Brien: Un des renseignements qui nous semblent très pertinents pour juger de l'état global des pertes fiscales actuelles, c'est de connaître la valeur des actifs en fiducie. Vous dites que, si on demandait aux fiducies de faire des déclarations d'actifs, il faudrait demander la même information aux particuliers. Vu qu'on ne demande pas aux particuliers de déclarer leurs actifs, pourquoi le demanderait—on aux fiducies?

Moi, je fais le raisonnement contraire. Pourquoi ne le demanderait—on pas juste aux fiducies? On n'est pas obligés de le demander aux particuliers. Il s'agit simplement d'adapter la loi en conséquence. Cela ne me semble pas anormal. Par exemple, un échantillonnage de Ernst & Young qui nous disait que la valeur des actifs des 120 fiducies regardées semble être de 47 millions de dollars, alors que les impôts qu'on aurait dû payer s'il n'y avait pas eu de report d'impôt, auraient été, en 1993, d'environ 9,9 millions de dollars. C'est ce qu'ils nous disaient.

[Translation]

M. Dyer: Avez-vous des enfants?

M. Brien: Non.

M. Dyer: Supposons que vous avez trois enfants et que vous voulez leur venir en aide financièrement de votre vivant. Vous pourriez leur faire un cadeau. Vous pourriez leur donner 1 000\$ chacun. Peu importe le chiffre utilisé; ce pourrait tout aussi bien être 100 000\$. Vous pourriez donc donner 1 000\$ à chacun et leur dire que vous aimeriez qu'ils mettent cet argent de côté pour leur avenir. Disons que vos enfants ont 10 et 12 ans. Ou supposons plutôt qu'ils ont 16 ans; ce ne sont plus des bébés. Vous pourriez leur donner 1 000\$ à chacun, auquel cas ils pourraient faire un voyage en Floride. Ils pourraient aussi s'acheter une voiture usagée. Ils pourraient utiliser cet argent comme bon leur semble. Il serait à leur disposition. Ce n'est pas ce que vous voulez qu'ils fassent; vous voudriez que cet argent leur revienne, mais vous ne voulez pas qu'ils le dépensent. Vous placez alors en fiducie 1 000\$ pour chaque enfant et l'argent est investi dans des obligations du gouvernement du Canada.

M. Brien: Ce n'est pas là ma question.

Le président: Il investirait plutôt dans des obligations du gouvernement du Québec.

Mr. Brien: I ask you how much of your time goes into fiscal planning. I understand very well that trusts are used for other purposes than tax planning. I understand that. However, your job is to meet the goals of your client to minimize the tax consequences. Now that the tax can be deferred even longer, aren't you going to try to lessen the potential impact of taxation on capital gains when the last beneficiary dies? In some cases, you just got 60 more years to do it. We find this a bit difficult to accept given the state of our public finances.

M. Dyer: Tout ce que j'essaye de vous dire, c'est que vous pouvez vous aussi reporter l'impôt de 60 ans si vous donnez l'argent à vos enfants et qu'ils le gardent pendant 60 ans, jusqu'à leur décès. Vous n'avez pas besoin d'une fiducie pour le faire à leur place.

Mr. Brien: It would be very useful to know the value of the assets in trusts to be able to calculate the amount of the fiscal losses. You are saying that if we asked the trust to declare their assets, we would have to do the same with the individual Canadians. As we don't ask taxpayers to declare their assets, why should we ask the trust?

I would go the other way around. Why wouldn't we just ask the trust? We don't have to ask the same of the individuals. We just have to modify the law accordingly. This doesn't seem abnormal to me. For example, according to a study done by Ernst & Young, the value of the assets of 120 trusts seem to be \$47 million, on which about \$9.9 million in tax would have been paid in 1993 had there not been a tax deferral. This is what they told us.

Donc, est-ce qu'il ne serait pas pertinent, dans une première étape, d'exiger... De toute façon, vous seriez contents. Cela vous ferait travailler davantage. Vous devriez évaluer les actifs, et nous aurions une information plus pertinente. C'est faisable. Il est juridiquement faisable d'aller chercher cette information sans demander à tous les particuliers du Québec et du Canada de faire des déclarations d'actifs. Pourquoi cela ne serait-il pas faisable?

Mr. Dyer: This government could introduce a law that requires the disclosure annually of the value of assets of a trust, of a corporation, of an individual, of a partnership. There's nothing to stop government from doing that. It has to have presumably some policy reason for doing it, and think through the consequences. I haven't ever thought about why I would ask that question. You'd ask that question if you had wealth tax, I suppose, but we don't. We have an analogue for wealth tax with our gains tax on death.

You keep saying that the change in the law that was made granted a deferral. I'm telling you that I would be amazed if there was a nickel of tax raised, other than in complete ignorance, by reason of a trust seeing January 1, 1993, go by. If the tax liability was significant, I expect the trustees would have distributed the assets to the beneficiaries.

Does that make sense? Do you understand that?

M. Brien: Je comprends ce que vous dites. Il y avait des failles. Le ministère des Finances nous dit qu'il n'a pas fait d'estimation de revenu potentiel. Il nous dit qu'il n'y aurait pas eu d'entrées de revenus parce qu'il y avait des failles techniques qui auraient fait en sorte qu'à l'échéance, on n'aurait pas eu d'entrées fiscales significatives, et vous abondez dans le même sens.

Mr. Dyer: It's not a technical gap; it's a fundamental principle.

M. Brien: C'est un principe fondamental, si vous voulez. Est—ce qu'il n'y a pas moyen de corriger certaines choses sans nécessairement permettre le report d'impôt à l'infini? On pourrait encore avoir une règle d'échéance pour un certain nombre d'années. . .

Mr. Dyer: It's not indefinite. It only extends a lifetime, but that's what the law does to individuals. That's the whole point.

M. Brien: On a des opinions divergentes.

Mr. Fewchuk (Selkirk—Red River): Mine is very simple. I just want to turn this around into common sense. I'm a small businessman and I like to get paid in a reasonable time. I want to turn that around.

The government would like to get paid in a reasonable time. I find this 21 is a problem. Is there any way we could turn this rule of the 21 years so the government can get money in a more reasonable time, faster? This is what I'm looking for. How can we get our hands on our funds in 10 years instead of waiting 50 or 60 years? There's nothing I can see in a family trust that's wrong with it. Everything is good. The only problem I see is that I want my money faster, like a small businessman. I'd like to get paid in a reasonable time. I can't carry on without money, and the government is in the same boat.

[Traduction]

Therefore, would it not be useful, as a first step, to ask... This should make you happy. You would have more work. You would have to value the assets and we would have more useful information. That is feasible. It is legally possible to get that information without asking all the individuals in Quebec and in Canada to declare their assets. Why couldn't we do it?

M. Dyer: Le gouvernement pourrait adopter une loi obligeant toute fiducie, toute société, tout particulier ou toute entreprise à divulguer annuellement la valeur de ses actifs. Rien ne l'empêche de le faire. Il faudrait vraisemblablement qu'il ait une bonne raison de le faire et qu'il ait pesé toutes les conséquences d'une telle mesure. Je ne me suis jamais demandé pourquoi je devrais poser cette question. Je la poserais si nous avions un impôt sur la fortune, je suppose, mais ce n'est pas le cas. Nous avons un impôt analogue à celui—ci, qui est l'impôt sur les gains en capital au moment du décès.

Vous n'arrêtez pas de répéter que la modification apportée à la loi a accordé un report d'impôt. Je serais pour ma part étonné qu'une fiducie amène cinq sous d'impôt à payer, si ce n'est par ignorance, si elle avait laissé passer la date du 1^{er} janvier 1993. Si l'impôt à payer était énorme, j'imagine que les fiduciaires auraient réparti les actifs entre les bénéficiaires.

Comprenez-vous ce que je veux dire?

Mr. Brien: I understand what you're saying. There were gaps. The Department of Finance told us that it did not estimate the potential revenues. They told us that because of technical gaps that there wouldn't be larger fiscal revenues on the due date and your telling us the same.

M. Dyer: Ce n'est pas une faille technique; c'est un principe fondamental.

Mr. Brien: Fundamental principle or not, isn't there a way to correct the situation without allowing the tax to be deferred indefinitely? We could have a rule for a certain number of years. . .

M. Dyer: L'impôt ne peut pas être reporté à l'infini. Il s'agit d'une exemption à vie, comme dans le cas des particuliers, un point c'est tout.

Mr. Brien: We have different opinions.

M. Fewchuk (Selkirk — Red River): La mienne est bien simple. En fait, c'est le bon sens même. Je suis un petit entrepreneur et j'aime être payé dans un délai raisonnable. C'est l'exemple que je vais prendre.

Le gouvernement aimerait être payé dans un délai raisonnable. Je pense que 21 ans, c'est trop long. N'y aurait-il pas moyen de contourner cette règle des 21 ans pour que le gouvernement rentre plus vite dans son argent? C'est la solution que je recherche. Comment nous faire payer au lieu de devoir attendre 50 ou 60 ans? Je ne trouve rien à redire aux fiducies familiales. Le seul problème que je vois, c'est le temps qu'il faut pour recouvrer les recettes fiscales. Tout comme une petite entreprise, le gouvernement devrait pouvoir rentrer dans son argent dans un délai raisonnable. J'ai besoin d'argent et le gouvernement en a besoin lui aussi.

What is your suggestion to us? What is your suggestion that would be reasonable for the government to amend this rule to get our money faster?

• 1130

Mr. Dyer: This rule?

Mr. Fewchuk: Well, capital gains or whatever. . . How do we get our money?

Mr. Dyer: You mean capital gains generally? What if the government said henceforth you will be treated as if you sell everything you own every ten years, regardless of whether you sell it or not.

The Chairman: It would apply to your house, farm, and business.

Mr. Fewchuk: I have to file income tax now every year and pay the tax.

Mr. Dyer: Okay, so you're a small businessman. You have some sort of business.

Mr. Fewchuk: It's worth 10¢. I want to keep it low.

Mr. Dyer: You could probably afford the tax on a 10¢ capital gain and you probably wouldn't care. But let's say you own a hardware store worth \$100,000, and all your time, sweat and money is tied up in that \$100,000 business. You have a bank loan to help you with working capital and all that stuff. If the law came along and said every ten years you had to write a cheque to the government for 40% of \$100,000, you wouldn't have \$40,000. You'd have to borrow it or go bankrupt, I guess.

The Chairman: Sell the business.

Mr. Dyer: You're out of business.

Mr. Fewchuk: I'm trying to figure out how the government can get its money faster.

Mr. Dyer: That might get the government its money sooner, but-

M. Brien: Vous avez parlé de 10 ans, mais quand il y a une échéance de 20 ans, vous êtes capables de faire de la planification, à moins que votre plus-value soit née dans la dernière année d'échéance. Il y a un boom extraordinaire dans votre secteur technologique et vous voyez venir le choc quand même. Il ne faut pas un doctorat en planification budgétaire pour comprendre qu'on doit planifier l'échéance. On ne parle pas de 10 ans. On parlait d'une règle de 21 ans. Les gens étaient capables de voir venir le choc, et la fiducie était capable de s'ajuster en conséquence. Si vous avez une plus-value aussi grande, quelque part, les revenus liés à vos actifs sont aussi plus grands. Il faut appliquer la logique au complet. Ce ne sont pas nécessairement les profits, mais les revenus. En tout cas, on peut supposer qu'il y a des bonnes chances que vos actifs aient augmenté si vous les gérez

The Chairman: Do you have any response to Mr. Brien's intervention? Okay.

[Translation]

Que nous suggéreriez-vous? Quelle mesure jugeriez-vous raisonnable? Comment le gouvernement pourrait-il s'y prendre pour modifier cette règle et recouvrer son argent plus vite?

M. Dyer: Cette règle?

M. Fewchuk: Eh bien, celle des gains en capital ou peu importe. . . Comment aller chercher notre argent?

M. Dyer: Vous voulez parler des gains en capital en général? Comment réagiriez-vous si le gouvernement vous disait que dorénavant ce serait comme si vous vendiez tout ce que vous possédez tous les 10 ans, que ce soit le cas ou non.

Le président: Cela s'appliquerait à votre maison, à votre ferme et à votre entreprise.

M. Fewchuk: Je dois à l'heure actuelle déclarer mon revenu tous les ans et payer de l'impôt.

M. Dyer: Donc, vous êtes un petit entrepreneur. Vous avez une entreprise quelconque.

M. Fewchuk: Elle vaut 10 sous. Je ne veux pas avoir un trop gros chiffre d'affaires.

M. Dyer: Vous auriez probablement les moyens de payer l'impôt sur les gains en capital d'une aussi petite entreprise. Cela ne vous dérangerait probablement pas. Supposons plutôt que vous êtes propriétaire d'une quincaillerie qui vaut 100 000\$ et que vous y consacrez tout votre temps, toute votre énergie et tout votre argent. Vous avez un prêt à la banque pour votre fonds de roulement et pour vos autres besoins. Si la loi vous obligeait tous les 10 ans à envoyer au gouvernement un chèque représentant 40 p. 100 de 100 000\$, vous n'auriez pas ces 40 000\$. Il vous faudrait les emprunter ou faire faillite, je suppose.

Le président: Vendre votre entreprise.

M. Dyer: Ce serait la ruine.

M. Fewchuk: J'essaie tout simplement de trouver un moyen par lequel le gouvernement pourrait recouvrer son argent plus vite.

M. Dyer: Il rentrerait peut-être plus vite dans son argent, mais. . .

Mr. Brien: You mention ten years, but what if it was 20 years? One could plan in that lapse of time unless the capital gain was during the last year. There is an extraordinary boom in your technological sector and you can see the impact coming. One doesn't need a doctorate in budgetary planning to understand the need to plan the deadline. We're not talking about ten years. We were talking about a 21-year rule. People were able to see the impact coming and the trust was able to adjust accordingly. If there is such a large capital gain, somehow, the revenues tied to the assets are also larger. We have to be logical all the way. It is not so much profit as revenues that count. Anyhow, we can suppose that your assets would have likely increased if you managed them well.

Le président: Avez-vous quoi que ce soit à répondre à M. Brien? Parfait.

Mr. Abbott: Mrs. Stewart's suggestion of the shoulder issues, I believe, is what the Bloc members are referring to—this tax planning tool. I think there is a concern that family trusts will be combined with other tax planning tools, or ways of using or abusing the tax system, in ways that were not intended.

I think it would be very helpful if our committee understood any ideas for how the family trust could be worked into that. Can you think of any way a family trust could be used as a tax planning tool?

This is a term the Bloc members have used repeatedly today and in other sessions. For my purposes, and perhaps for the edification of the other people on this panel, I wonder if they could provide us with one or two specific examples of how a family trust is being used as a tax planning tool. If they—or you as the witness—could provide that, then we as a committee could go after something very specific and attempt to close up the unintended use of family trusts.

• 1135

The Chairman: That's a fair question. Are you practising any tax abuses in your tax planning?

Mr. Dyer: I could say in the context of a family I don't think this is abusive, but let me give you an example. Maybe you do think it's abusive.

If I had children who were about to go to university and I wanted to try to finance their university education in a way that resulted in less tax, if there was one, if I were a person who had \$100,000 that was invested in Government of Canada bonds, if I didn't do anything and I earned enough money to be in the top tax bracket, which applies at about \$60,000 of taxable income, if those bonds threw off at 10%, \$10,000, I would ordinarily have \$10,000 coming into my income and I would pay tax of \$5,000, and I would have \$5,000 left over to give to my daughter for her cost of going to school, or part of her cost of going to school.

Until about four or five years ago I could have loaned that money, that \$100,000, to my daughter. She could have invested it in bonds. She could have earned the income, and she might have only paid 25% in tax instead of 50% in tax, and there would be \$7,500 left. I can't do that the way I could then, because now there is a rule that even attributes back to me what the prescribed rate of interest is under that book about our tax system, so even if I make a loan to my daughter I have to recognize a current yield of income

If it is invested in a really great way and it earns more than that, then, sure, maybe my daughter benefits, and I could maintain better control over that structure if I interposed a trust, if I put the assets in a trust for my daughter instead of giving them to my daughter to invest. It's obviously open to you to consider whether it's an abuse of our system that it's not enough that I recognize a current amount of interest on that \$100,000 each year if the trust investment happens to outperform that, that this property can be for the benefit of a child.

[Traduction]

M. Abbott: M^{me} Stewart faisait allusion, je pense, à ce que les Bloquistes ont appelé un outil de planification fiscale. On a peur que les fiducies familiales soient combinées à d'autres outils de planification fiscale, qu'elles soient utilisées à des fins autres que celles qui avaient été prévues, pour abuser du système fiscal.

Il serait très utile à notre comité d'avoir une meilleure idée de la façon dont une fiducie familiale pourrait être utilisée à cette fin. Pourriez-vous nous donner des exemples de cas où une fiducie familiale pourrait être utilisée comme outil de planification fiscale?

C'est une expression que les députés du Bloc ont utilisée à maintes et maintes reprises aujourd'hui et lors d'autres séances. Pour que je comprenne mieux, et pour éclairer peut-être aussi d'autres personnes ici présentes, je me demandais s'ils ne pouvaient pas nous donner un ou deux exemples précis de cas où une fiducie familiale pourrait être utilisée comme outil de planification fiscale. S'ils pouvaient le faire, ou si vous-même pouviez le faire comme témoin, le comité saurait alors mieux à quoi s'en tenir et ainsi prévenir les abus auxquels pourrait peut-être prêter la fiducie familiale.

Le président: C'est une question intéressante. Est-ce que vous abusez du système dans votre planification fiscale?

M. Dyer: Je pense que dans le cas d'une famille, ce n'est pas un abus, mais permettez—moi de vous donner un exemple. Vous penserez peut—être, vous, qu'il y a de l'abus.

Si j'avais des enfants qui devaient entrer bientôt à l'université et que je voulais essayer de financer leurs études de manière à payer moins d'impôt, si j'en avais les moyens, si j'avais investi 100 000\$\$ en obligations d'épargne du gouvernement du Canada, si je ne faisais rien et si je gagnais assez d'argent pour me situer dans la tranche d'imposition supérieure, applicable à environ 60 000\$\$ sur le revenu imposable, donc, si ces obligations ne me rapportaient que 10 p. 100, c'est-à-dire 10 000\$\$, je devrais normalement ajouter ces 10 000\$\$ à mon revenu et payer 5 000\$\$ d'impôt; il me resterait donc 5 000\$\$ à donner à ma fille pour payer ses études, du moins en partie.

Jusqu'à il y a quatre ou cinq ans, j'aurais pu prêter cet argent, ces 100 000\$, à ma fille et elle aurait pu les investir dans des obligations. C'est elle qui aurait alors eu un revenu, et elle aurait peut—être payé seulement 25 p. 100 d'impôt plutôt que 50 p. 100, ce qui lui aurait laissé 7 500\$. Je ne peux plus faire cela maintenant puisqu'il y a maintenant une règle selon laquelle c'est à moi qu'est attribué le taux d'intérêt prescrit selon les règles applicables à notre régime fiscal; donc, même si je consens un prêt à ma fille, je dois reconnaître un certain rendement.

Si cette somme était investie de façon extraordinaire, qu'elle me rapportait plus que cela, il est certain que ma fille en profiterait alors et que je pourrais garder un meilleur contrôle sur cette structure si j'instituais une fiducie, si je mettais ces biens en fiducie pour ma fille plutôt que de les lui donner pour qu'elle les investisse. C'est évidemment à vous qu'il appartient de déterminer si ce serait abuser de notre régime fiscal, du fait qu'il n'est pas suffisant de reconnaître l'intérêt courant sur ces 100 000\$, chaque année, si les sommes investies dans la fiducie rapportent davantage, et que cette propriété peut être au profit d'un enfant.

Mr. Abbott: Didn't you say that the income of trusts is subject to the highest tax rate in any event?

Mr. Dyer: If it's retained, but if it's paid to the beneficiary or for the beneficiary's benefit, then the beneficiary's own tax applies.

There is an example of perhaps some opportunity to do better on your investments than this act requires you to account for, so maybe you can adjust this act to make me account for more. I don't know, but that's fairly current thinking. There is an example where a trust could be used to hold and invest property for the benefit of a family. But it's also providing the function of providing the capital for that kid to go to school.

Mr. Abbott: The interesting question would be if this weren't for this very worthwhile goal and objective of providing funds for the education of your child, if in fact this was going to be used specifically as a tax dodge, if your daughter or your son is not employed and you want to get them some income from this, and it's not for the very worthwhile goal or objective of the university, the same rules that you just gave us would apply in that case as well.

• 1140

Mr. Dyer: That's right. Say this law prescribed that I had to recognize 8% on that money every year, and the person who managed it earned 10%. Then my children would benefit not only with the 10% they earned, but they'd be paying tax at a lower rate. The family would be benefiting to the extent that the money would otherwise be spent on the children. I can't get the money back at the same time.

Mr. Abbott: However, wouldn't this also work if you were to do this with your wife? In other words, if you put these funds in trust for your wife, it then becomes income splitting.

Mr. Dyer: No. If I contribute property or lend property to a trust for the benefit of my wife, I have to account for all that income and for all the gains that are generated as long as we're married and alive.

Mrs. Stewart (Brant): Thank you for your responses. Even though our tax system is focused on individual taxation, people look at it from a fairness point of view in terms of family taxation and the implications that these vehicles may provide for an improved or minimized tax burden for the family. You have been helpful in that regard.

I've been trying desperately to understand where my Bloc colleagues are coming from, because I don't want them to feel they're on the hot seat here, such as Mr. Brien. One of the things that was mentioned here was that they're against the notion of tax deferral.

Consider the actual activity of a settlor creating a trust, putting funds and assets into that trust and paying tax on the accrued gains to that point. Then we talk about our notions of present value. Aren't we, in a funny kind of way, coming out

[Translation]

M. Abbott: N'avez–vous pas dit que les revenus de fiducie sont assujettis de toute façon au taux d'imposition le plus élevé?

M. Dyer: C'est le cas s'ils ne sont pas capitalisés, mais s'ils sont versés au bénéficiaire ou au profit du bénéficiaire, c'est alors le taux du bénéficiaire qui s'applique.

Il pourrait toujours être possible que des investissements aient un rendement meilleur que celui que cette loi exige de déclarer; donc, vous pourriez peut-être rajuster la loi pour m'obliger à déclarer davantage. Je n'en suis pas certain, mais il y a beaucoup de gens qui pensent comme cela actuellement. Il y a des cas où une fiducie pourrait servir à conserver et à investir des biens au profit d'une famille. Mais elle pourrait aussi avoir pour fonction de fournir le capital nécessaire pour qu'un enfant aille à l'école.

M. Abbott: Il serait intéressant de savoir si, dans le cas où cette fiducie n'était pas établie pour l'objectif tout à fait louable qui consiste à fournir des fonds pour l'éducation d'un enfant, si elle devait servir expressément à frauder l'impôt, si votre fille ou votre fils n'avait pas d'emploi et si vous vouliez lui fournir un certain revenu grâce à ce moyen, si ce n'était pas pour poursuivre des études universitaires, ce qui est un but très louable, les règles que vous venez de nous énoncer s'appliqueraient également dans un cas comme celui—là.

M. Dyer: C'est exact. Supposons que cette loi prévoyait que je devais comptabiliser 8 p. 100 de cette somme chaque année et que la personnes chargée de gérer cet argent touchait 10 p. 100. Mes enfants bénéficieraient alors non seulement des 10 p. 100 qu'ils auraient gagnés, mais ils payeraient de l'impôt à un taux moins élevé. Et la famille en profiterait donc dans la mesure où cet argent serait dépensé autrement pour les enfants. Je ne peux pas récupérer cet argent en même temps.

M. Abbott: Mais est—ce que cela ne fonctionnerait pas aussi si vous faisiez la même chose pour votre femme? Autrement dit, si vous mettiez ces fonds en fiducie pour votre femme, il y aurait alors un fractionnement du revenu.

M. Dyer: Non. Si je verse ou prête de l'argent pour une fiducie au profit de ma femme, je dois déclarer en totalité le revenu de ces sommes, ainsi que tous les gains obtenus de cette façon, tant que nous sommes mariés et vivants.

Mme Stewart (Brant): Je vous remercie de vos réponses. Même si notre régime fiscal est axé sur la taxation des particuliers, les gens abordent la question du point de vue de l'équité, en termes de taxation familiale et des répercussions que ces outils peuvent avoir sur la diminution du fardeau fiscal des familles. Vos réponses ont été utiles à cet égard.

J'essaie désespérément de comprendre ce qui peut bien motiver nos collègues du Bloc, parce que je voudrais pas qu'ils aient l'impression d'être sur la sellette ici, comme M. Brien. Une des choses qui ont été mentionnées ici, c'est qu'ils sont contre le principe du report de l'impôt.

Songez un peu à ce que fait le disposant qui crée une fiducie, qui verse des fonds dans cette fiducie et qui paie de l'impôt sur les gains réalisés jusqu'à ce moment—là. Et nous parlons ensuite de valeur actuelle. Est—ce que nous ne sommes

ahead? If they didn't put the money into the trust, they presumably wouldn't pay those gains until their death. In a way, we are satisfying a side of their concern with tax deferral by the very nature of the fact that people pay tax when they create those trusts.

Mr. Dyer: Yes. People would pay tax on the creation of a trust if they contributed to the trust property that had accrued gains on it. That's quite right, because they will be changing the beneficial interests of that property.

Mrs. Stewart: From a cashflow point of view, the government is in a win situation at that point in time, potentially, if there is tax gained.

Mr. Dyer: Yes, that would happen.

Mrs. Stewart: I listened to the questioning and, in my own mind, I tried to sort this out. Like my colleague, Mr. Fewchuk, I say that the issue here is again the notion of how we tax capital gains. There is concern that this common practice of using death as the determining date of deemed disposition may be not a great strategy for us in our current fiscal situation. As you point out, as the population is aging, maybe in the near term that's not the way Canadians want to deal with it either. Mr. Fewchuk put it very clearly when he asked about any other strategies that could effectively manage the taxation of capital gains. You say there are different things we could think about.

Creatively, do you and your professional colleagues talk about this or have any kind of sensibilities as to what we might do? I have to make it clear here that I wouldn't necessarily target only trusts. I think, as you point out, everybody who has capital assets may have to be covered under this. We could, of course, strategize and say we're only going to hit those people who are rich and target them, as I believe in our last budget we targeted certain corporations. Do you have any comments in that regard?

Mr. Dyer: The clearest and most obvious event, or point in time, at which to charge or levy a capital gains tax is when the gain is in fact realized; it's cash in the pocket.

• 1145

The rule that deems gains to be recognized on death doesn't have any eminent logic to it particularly, other than saying that maybe our scheme should be that the person starts their life and through their life they may realize income and capital gains during it and when they die let's bring it all up to the then value of the state of affairs. I think it is really a substitute for a wealth tax, and wealth taxes traditionally are imposed on death as an inheritance or on gifts made during the lifetime. Our capital gains system does both of those things.

I don't know whether the Department of Finance has undertaken studies that project the effects on the Canadian economy and the management and operation of businesses in Canada of the day when major capital gains recognition arises because of deaths of people. I don't know—

[Traduction]

pas gagnants, de façon un peu inattendue? Si ces gens-là ne mettaient pas leur argent dans cette fiducie, ils ne paieraient probablement pas d'impôt sur ces gains avant leur décès. Donc, en un sens, nous répondons jusqu'à un certain point aux préoccupations de nos collègues au sujet du report de l'impôt, du simple fait que les gens paient de l'impôt quand ils créent ces fiducies.

M. Dyer: Oui. Les gens devraient payer de l'impôt à la création d'une fiducie s'ils avaient contribué à l'actif de la fiducie ayant permis d'accumuler des gains. C'est tout à fait juste parce qu'ils auraient modifié les droits de bénéficiaire sur ces biens.

Mme Stewart: Du point de vue des mouvements de trésorerie, le gouvernement est probablement gagnant à ce moment-là, s'il perçoit de l'impôt.

M. Dyer: Oui, c'est ce qui se produirait.

Mme Stewart: J'ai écouté les questions qui ont été posées et j'ai essayé de démêler tout cela. Comme mon collègue M. Fewchuk, je pense que la grande question, dans ce débat, c'est celle de la façon dont nous taxons les gains en capital. Il y a des gens qui croient que la pratique courante qui consiste à prendre le décès comme date pour déterminer la réalisation réputée n'est peut—être pas une excellente stratégie pour nous, étant donné notre situation budgétaire actuelle. Comme vous l'avez souligné, étant donné que la population vieillit, ce n'est peut—être pas ce que les Canadiens vont souhaiter non plus à court terme. M. Fewchuk a résumé la question très clairement quand il a demandé quelles étaient les autres stratégies possibles pour gérer efficacement l'imposition des gains en capital. Vous dites qu'il y a différentes formules que nous pourrions envisager.

Pour faire preuve de créativité, est—ce que vous et vos collègues du métier parlez de cette question, et avez—vous une idée de ce que nous pourrions faire? Je dois préciser ici que nous ne devrions pas nécessairement viser uniquement les fiducies, à mon avis. Comme vous l'avez dit, il faudra peut—être inclure tous les gens qui possèdent des biens immobilisés. Nous pourrions bien sûr jouer au stratège et décider de frapper seulement les gens riches; nous pourrions les cibler expressément, comme nous avons ciblé certaines entreprises dans notre dernier budget, si je me souviens bien. Avez—vous quelque chose à dire à ce sujet?

M. Dyer: Le moment le plus clair et le plus évident où l'impôt sur les gains en capital devrait être perçu c'est celui où le gain est en fait réalisé, puisqu'on a alors de l'argent comptant.

La règle de la comptabilisation présumée des gains au moment du décès n'obéit à aucune logique particulière à part le fait que les gens touchent des revenus et réalisent des gains en capital tout au long de leur vie et qu'il est utile de déterminer la valeur de leur actif au moment de leur décès. Je pense qu'il s'agit en réalité d'une autre forme d'impôt sur la fortune; or, ce genre d'impôt a toujours été perçu au moment du décès, auprès des héritiers, ou sur les dons que les gens faisaient de leur vivant. Notre régime d'impôt sur les gains en capital est un mélange des deux.

Je ne sais pas si le ministère des Finances a effectué des études pour déterminer les effets que pourraient avoir sur l'économie canadienne, ainsi que pour la gestion et l'exploitation des entreprises au Canada, une comptabilisation des gains en capital au moment du décès des gens. Je ne sais pas. . .

Mrs. Stewart: If that has been contemplated or even considered.

Mr. Dyer: —what projections exist.

I know of cases where families have gone through a total reversal of fortune partly as a result of the tax arising by reason of a gain on death. It's very tricky. I know of circumstances where you have a death, say, in 1986 and assets valued at that time, when the markets were booming and things were rosy, and you have tax liabilities paid in very significant amounts. Five years later the assets are worth 10% of what they were and bank debt has completely encumbered what was once the product of a lifetime of achievement. So I don't know. . . It's tricky.

Mrs. Stewart: I have just one further point, as we think through that logic. The act of requiring some kind of structure that would require gains to be paid every ten years or every five years or every year, or whatever, would be incredibly cumbersome to manage, and in the longer term, as you point out, in one series of decades the assets might be worth a lot and then subsequently much less.

Wouldn't it be extremely expensive to the government to try to manage and deal with that on an ongoing basis?

Mr. Dyer: When you think about questions like that in the context of family trusts, which is what I think that statute attempts to do, it's logical to try to draw a comparison or an analogy between a trust and an individual.

Mrs. Stewart: And an individual, yes.

Mr. Dyer: That's in fact the way the law was written in 1972. The effect of the recent change was simply to permit the trust to—

Mrs. Stewart: Act more like an individual.

Mr. Dyer: —continue in control of the property, but it didn't add a deferral that didn't exist.

If you think of an alternative to deemed gain recognition on a periodic basis or wealth taxes or those sorts of things, then I think it's right logically to think of trusts and individuals in a similar light, to be distinguished from the classical corporate taxation system we have, which is a different discussion.

• 1150

Mr. Campbell (St. Paul's): Geoff, when I suggested you might join us to assist us in our research here at the committee, I knew your presentation would be lucid and helpful and enlightening, and it has been every bit that and more. So I thank you for coming and taking what is a great deal of time, as it turns out. I think it's been a very interesting discussion.

For the record, I just want to add one other thing. When the chairman introduced you and referred to your firm—my former firm—he didn't add the phrase "prestigious and pre-eminent firm of Tory Tory DesLauriers & Binnington". I just wanted to clear up the record.

[Translation]

Mme Stewart: Si cela a déjà été envisagé.

M. Dyer: . . . quelles sont les projections à ce sujet.

Je connais des familles qui ont connu d'importants revers de fortune en partie parce que les gens ont dû payer de l'impôt sur les gains qu'ils avaient réalisés au moment du décès de quelqu'un. C'est très délicat. Je connais des cas où, par exemple, quelqu'un était mort en 1986 et où son actif avait été évalué à ce moment—là, à une époque où les marchés étaient en pleine expansion et où tout allait bien; les héritiers avaient alors dû payer des impôts très élevés. Mais cinq ans plus tard, cet actif ne valait plus que 10 p. 100 de sa valeur passée, et les gens devaient à la banque la totalité de ce qui avait été le produit de toute une vie de travail. Donc, je ne suis pas certain... C'est délicat.

Mme Stewart: Encore une petite observation, pendant que nous sommes en train d'étudier la logique de la chose. Si nous mettions en place une structure quelconque selon laquelle les gains devraient être payés tous les dix ans, tous les cinq ans ou tous les ans, par exemple, ce serait extrêmement lourd à gérer et, à plus long terme—comme vous l'avez souligné, en l'espace de quelques décennies—la valeur de l'actif pourrait fluctuer considérablement.

Est-ce que ce ne serait pas extrêmement coûteux pour le gouvernement d'essayer de gérer une structure de ce genre de façon permanente?

M. Dyer: Quand on se penche sur les questions comme celles-là dans le contexte des fiducies familiales, ce que cette loi tente de faire il me semble, il est logique d'essayer d'établir une comparaison ou une analogie entre les fiducies et les particuliers.

Mme Stewart: Et les particuliers, oui.

M. Dyer: C'est en fait dans cette optique—là que la loi a été rédigée en 1972. Les changements récents visaient simplement à permettre aux fiducies de. . .

Mme Stewart: De se comporter davantage comme des particuliers

M. Dyer: ...de maintenir le contrôle sur les biens, mais ils n'ajoutaient pas un report qui n'existait pas auparavant.

Si vous cherchez une solution de rechange à la comptabilisation présumée des gains sur une base périodique, à l'impôt sur la fortune ou à ce genre de choses, je pense qu'il est tout à fait logique de considérer de façon semblable les fiducies et les particuliers, par opposition au régime classique d'imposition des entreprises, puisque c'est une tout autre histoire.

M. Campbell (St. Paul's): Geoff, quand j'ai suggéré que vous veniez nous aider dans nos travaux, je savais que vous présenteriez au comité un exposé lucide, utile et instructif; c'est bien ce que vous avez fait, et même plus. Je vous remercie donc d'être venu et d'avoir passé, finalement, beaucoup de temps avec nous. Je pense que la discussion a été très intéressante.

Je voudrais ajouter quelque chose pour le compte rendu. Quand le président vous a présenté et qu'il a parlé de votre firme — à laquelle j'appartenais — il n'a pas précisé qu'il s'agissait de la prestigieuse et éminente firme de Tory, Tory, DesLauriers & Binnington. Je voulais simplement le préciser pour le compte rendu.

The Chairman: I'm sure there are many other people who would like to put the names of other law firms on the record as perhaps being in that category, if not having today contributed to us the services of a true expert.

Mr. Campbell: Indeed.

On to my questions. But just a joke first. As someone first said at a tax planner's death, for most of us death is inevitable, but for a tax planner it's merely an option.

I want to pick up on Ms Stewart's comments and the discussions about the deemed disposition on death. I'm sorry some of my colleagues on the other side are not here to hear this, but I know they'll look at the transcript.

In the effect of deemed disposition on death, which we were talking about only a few moments ago, you have a road map, if you will, an indication of what might happen if one were to propose, as my friends opposite have, that we have a deemed disposition periodically, annually or every 10 years: that same panic and confusion families often face on the sudden death of a loved one, the need suddenly to sell assets out of good time to find the means to pay the tax eligible on the deemed disposition. We would be sending Canadians down that road if we were ever to suggest, as my colleagues on the other side have, that we should engage in any periodic valuing of the assets held by individuals and move off the principle we have of taxing only income, gains, wages, the list we discussed.

Would you agree that what happens on death, the deemed disposition on death, would give us a pretty good sense of what might happen if we were to bring in a rule such as was being proposed?

Mr. Dyer: Yes.

Mr. Campbell: I think Canadians would be shocked indeed to hear that suggested, that we look at their assets, whether they be held in trust or directly, on an annual or periodic basis for the purposes of obtaining tax revenue when they do not themselves have the cash in hand to pay the tax. I suggest it would have a dramatic and adverse impact on the Canadian economy if periodically people had to sell businesses or assets to meet that tax bill. I've never believed tax policy should be used to affect the economy in that way.

The last question concerns 1972 and the advent of capital gains tax. I'm sorry Mr. Grubel is not with us—Mr. Abbott is here—because Mr. Grubel asked a question the other day. . . I don't think we have the transcript with us, but I wonder if you might comment on. . . and you'll forgive me if I don't repeat the question, if perhaps I didn't even understand it correctly.

[Traduction]

Le président: Je suis sûr qu'il y a beaucoup d'autres personnes qui aimeraient bien que d'autres cabinets d'avocats soient classés dans cette catégorie, dans nos procès—verbaux, même s'ils n'ont pas contribué aujourd'hui à nous faire profiter des services d'un véritable expert.

M. Campbell: En effet.

Passons maintenant aux questions, mais permettez-moi de faire d'abord une blague. Comme quelqu'un l'a déjà dit au moment du décès d'un fiscaliste, la mort est inévitable pour la plupart d'entre nous, mais pour les fiscalistes, c'est seulement une option.

Je voudrais poursuivre dans la même veine que les commentaires de M^{me} Stewart au sujet de la réalisation réputée au moment du décès. Il est dommage que certains de mes collègues de l'autre côté ne soient pas ici pour entendre cela, mais je sais qu'ils vont lire la transcription de nos délibérations.

Au sujet des effets qu'aurait la réalisation réputée au moment du décès, dont nous avons parlé il y a quelques minutes, cela donne une idée, si vous voulez, de ce qui pourrait se produire si quelqu'un proposait, comme mes collègues de l'autre côté l'ont fait, qu'il y ait périodiquement, c'est-à-dire tous les ans ou tous les dix ans, une réalisation réputée; on assisterait à la même panique et à la même confusion que les familles éprouvent souvent lors du décès soudain d'un être cher, lorsqu'elles sont obligées tout à coup de vendre des biens à un moment inopportun pour trouver l'argent nécessaire au paiement de l'impôt visant la réalisation réputée. C'est le sort que nous réserverions aux Canadiens si nous devions suggérer, comme l'ont fait mes collègues de l'autre côté, une évaluation périodique de l'actif des particuliers et si nous devions nous écarter du principe actuel voulant que nous imposions seulement le revenu, les gains, les salaires, c'est-à-dire les éléments de la liste dont nous avons discuté.

Seriez-vous d'accord pour dire que ce qui se produit au moment d'un décès, c'est-à-dire la réalisation réputée au moment du décès, nous donne une assez bonne idée de ce qui pourrait se passer si nous adoptions une règle comme celle qui a été proposée?

M. Dyer: Oui.

M. Campbell: Je pense que les Canadiens seraient horrifiés de savoir que quelqu'un suggère qu'on examine leurs actifs, qu'ils soient placés en fiducie ou détenus directement, sur une base annuelle ou périodique pour percevoir de l'impôt alors qu'ils n'ont pas eux—mêmes en main l'argent nécessaire pour payer cet impôt. Je pense qu'une mesure de ce genre aurait des conséquences dramatiques pour l'économie canadienne si les gens étaient obligés périodiquement de vendre des entreprises ou des éléments d'actif pour payer leurs impôts. Je n'ai jamais cru que la politique fiscale doive servir à influer sur l'économie de cette façon—là.

Ma dernière question porte sur l'avènement de l'impôt sur les gains en capital en 1972. Je suis désolé que M. Grubel ne soit pas avec nous, même si M. Abbott est ici, parce que c'est M. Grubel qui a posé une question l'autre jour. . . Je ne pense pas que nous ayons la transcription ici, mais j'aimerais avoir votre opinion sur. . . Vous m'excuserez si je ne répète pas la question, et si je ne la comprends peut-être même pas comme je le devrais.

In the discussion of deferral he was suggesting there was something related to the fact of the imposition of capital gains in 1972 and the existence of trusts at that time. . .and there was some inequity because those gains were not taxed at that time and were pushed out to 1993. I know I'm not being very clear, but I suspect as a tax lawyer you may well know what Mr. Grubel was referring to.

Mr. Dyer: I'm not sure what he meant. We didn't have capital gains taxation until 1972. Any gains recognized before then were outside the tax system. Any gains that had accrued until then were subject to an intriguing transitional rule. But on the assumption that assets continued to appreciate in value, 1972 started with a cost for tax purposes equal to the value at that time.

• 1155

Mr. Campbell: And it makes no differences whether those assets were then in the trust or put into a trust or held individually.

Mr. Dyer: No.

Mr. Campbell: Thank you for clarifying that.

The Chairman: I would like to ask you a quick question. Even if we abolish the use of trusts for tax purposes, wouldn't we still have corporate vehicles, which have been used for decades under the old estate and succession duty laws to effect an estate freeze, to avoid recognition of gains on the death of the original shareholder or the one generation?

Mr. Dyer: The use of corporations with or without trusts in the context of estate freezing—it's quite right that you could have a corporation that was controlled by a mother and father and some shares were owned by children—

The Chairman: All of the equity shares, so that all of the growth would go to them and the gain would not be recognized until each one of them died.

Mr. Dyer: That's right. Now, the gain on what mom and dad owned would be recognized on their death.

The Chairman: There would be no gain because... It would depend on whether they rolled them in under a section 85 at the time of the original or what.

Mr. Dyer: If they rolled them in and did an election under section 85, they would be paying the gains tax when they die on the gain that was deferred under the election.

The Chairman: As opposed to when they—

Mr. Dyer: But the trust there doesn't introduce any additional anything other than controlling the property held for the children.

The Chairman: I guess the point I'm trying to make is that you can't deal with trusts alone or in isolation if you're worried about wealth passing from generation to generation. You have to look at the number of other devices besides trusts if you're going to have a comprehensive picture, and one of those is the corporation, which has been a long-used vehicle for that type of purpose. Is that correct?

[Translation]

Quand nous avons discuté de la question du report, il a parlé de quelque chose qui était lié au fait que les gains en capital étaient imposés en 1972 et à l'existence des fiducies à ce moment-là. . . Et il a parlé d'une certaine injustice parce que l'impôt sur ces gains n'a pas été payé à cette époque et qu'il a été reporté jusqu'en 1993. Je sais que ce n'est pas très clair, mais je suppose que, comme fiscaliste, vous savez peut-être exactement de quoi M. Grubel voulait parler.

M. Dyer: Je ne sais pas exactement ce qu'il voulait dire. Les gains en capital n'étaient imposés avant 1972. Tous les gains comptabilisés avant cette date échappaient au régime fiscal. Et tous ceux qui s'étaient accumulés jusque-là ont été assujettis à une règle transitoire un peu mystérieuse. Mais on a supposé que l'actif continuerait à prendre de la valeur, et le coût établi pour les besoins de l'impôt était égal en 1972 à la valeur des biens visés à ce moment-là.

M. Campbell: Et cela ne change rien que cet actif ait été mis en fiducie ou qu'il ait été entre les mains d'un particulier.

M. Dyer: Non.

M. Campbell: Merci de cet éclaircissement.

Le président: Je voudrais vous poser une question très brève. Même si nous abolissions le recours aux fiducies pour les besoins de l'impôt, est—ce qu'il ne serait pas encore possible de passer par une entreprise, ce qui s'est fait pendant des décennies en vertu des anciennes lois sur les droits successoraux, afin d'entraîner un gel successoral, pour éviter la comptabilisation des gains au moment du décès de l'actionnaire original ou des gens de sa génération?

M. Dyer: L'utilisation des entreprises, avec ou sans fiducie, dans le contexte des gels successoraux... il est tout à fait vrai qu'il était possible d'avoir une entreprise où le père et la mère détenaient la majorité, et où les enfants possédaient des actions...

Le président: Toutes les actions à revenu variable, de sorte qu'ils profiteraient de toute la croissance et que ces gains ne seraient pas comptabilisés avant la mort de chacun d'entre eux.

M. Dyer: C'est exact. Mais les gains réalisés sur les actions du père et de la mère auraient été comptabilisés à leur décès.

Le président: Mais il n'y aurait pas de gain parce que... Les choses seraient différentes s'il y avait eu un transfert en vertu de l'article 85 au début, ou quelque chose de ce genre.

M. Dyer: S'il y avait eu un transfert et que ces gens avaient exercé leur option en vertu de l'article 85, leurs gains auraient été imposables à leur décès, du moins la partie reportée en vertu de cette option.

Le président: Par opposition à un cas où...

M. Dyer: Mais la fiducie n'introduit rien de nouveau, à part le contrôle des biens conservés pour les enfants.

Le président: Ce que je veux dire, je suppose, c'est qu'on ne peut pas s'occuper uniquement des fiducies, sans s'intéresser au reste, si on s'inquiète de la transmission de la richesse de génération en génération. Il faut aussi examiner un certain nombre d'autres moyens, à part les fiducies, si on veut avoir une image complète de la situation; un de ces moyens, c'est la création d'une entreprise, qui a longtemps servi à des fins de ce genre, n'est—ce pas?

Mr. Dyer: Sure that's correct, and the whole question of wealth taxation extends far beyond—

The Chairman: And if we're looking at some form of wealth taxation, it should not only be the wealth of the individuals perhaps but also the wealth of corporations. Corporations suffer their own deaths on a winding up, and certain dispositions are deemed to take place or do take place when that happens. But perhaps every corporation should be considered in that context as well if you are considering a wealth tax. And every business should be taxed on this periodic basis on its deemed gains, if you're being consistent. Would you agree with that?

Mr. Dyer: I wouldn't advocate it.

The Chairman: I didn't. I just wanted to get on the record that it's not quite as simple. . . if you're advocating a wealth tax.

Mr. Campbell: Mr. Chairman, I have one quick last question. If what we're really interested in is getting at deferrals and understanding the value of deferrals or understanding the use of trusts as a tax planning vehicle, how in any sense would knowing the value of assets in a trust help us answer that question? It seems to me if we want to know about deferral and tax planning, we can know that by looking at the big book you brought with you and talking to experts such as you. Would you agree with that?

Mr. Dyer: Yes, I think I would. I think the question raised many times about the value of assets held in trust at the beginning of 1993 isn't an answer. The answer is that the system, as I've said at least a dozen times, permitted from the beginning, does permit, is intended to permit distributions out of trusts to beneficiaries without recognition of gain. That would have happened if the trusts had not been permitted the ability to extend the 21–year timeframe, so that there's no additional deferral introduced in the system.

• 1200

The Chairman: Mr. Dyer, in his praise of you, Mr. Campbell was obviously biased and Mr. Loubier was not. I accept Mr. Loubier's comments that your testimony to us today was very lucid, responsive and clear.

On behalf of all members, may I thank you and may I thank your firm for donating your very expensive time to us.

Our next meeting will be this afternoon in the same room at 3:30. This meeting is adjourned.

[Traduction]

M. Dyer: Bien sûr, et toute la question de l'impôt sur la fortune va bien au-delà. . .

Le président: Et si nous envisageons une forme quelconque d'impôt sur la fortune, nous ne devrions pas viser seulement la fortune des particuliers, mais peut-être aussi celle des entreprises. Les entreprises meurent elles aussi quand elles sont liquidées, et certaines réalisations sont réputées avoir eu lieu ou ont lieu effectivement quand cela se produit. Mais il faudrait peut-être songer aussi aux entreprises, dans ce contexte, si nous envisageons un impôt sur la fortune. Par ailleurs, toutes les entreprises devraient avoir à payer des impôts périodiquement sur leurs gains présumés, pour être logique. Seriez-vous d'accord?

M. Dyer: Je ne le préconiserais pas.

Le président: Ce n'est pas ce que j'ai dit. Je voulais simplement préciser que les choses ne sont pas aussi simples... si nous préconisons un impôt sur la fortune.

M. Campbell: Monsieur le président, une dernière petite question. Si ce que nous voulons vraiment, c'est de nous attaquer aux reports d'impôt, si nous voulons bien comprendre la valeur de ces reports ou les possibilités d'utilisation des fiducies comme outil de planification fiscale, j'aimerais savoir pourquoi il serait plus facile de répondre à cette question si nous connaissions la valeur de l'actif. Il me semble que, si nous voulons en savoir davantage sur les reports et sur la planification fiscale, nous n'avons qu'à regarder le gros livre que vous avez apporté avec vous et à discuter avec des experts comme vous. Êtes—vous d'accord?

M. Dyer: Oui, je pense. À mon avis, la question qui a été soulevée bien des fois au sujet de la valeur de l'actif détenu en fiducie au début de l'année 1993 ne constitue pas une réponse. La réponse, c'est que le régime, comme je l'ai dit au moins une douzaine de fois, permettait depuis le début de répartir l'actif des fiducies entre les bénéficiaires sans comptabilisation des gains, qu'il le permet encore et qu'il est d'ailleurs conçu de cette façon. C'est ce qui se serait produit si les fiducies n'avaient pas eu la possibilité de prolonger le délai de 21 ans; il n'y a donc pas de nouvelles possibilités de report dans le régime.

Le président: Monsieur Dyer, quand il a chanté vos louanges, M. Campbell avait de toute évidence un préjugé en votre faveur, mais pas M. Loubier. Je dirai donc comme lui que le témoignage que vous nous avez présenté aujourd'hui était très clair et très lucide, et que vos réponses étaient très intéressantes.

Au nom de tous les membres du comité, je vous remercie d'être venu et je remercie également votre cabinet de nous avoir fait profiter gratuitement de votre temps, qui vaut pourtant très cher.

Notre prochaine séance aura lieu ici même, à 15h30 cet après-midi. La séance est levée.

MAIL POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port pavé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré—Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré—Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Department of Finance:

Peter DeVries, Director, Fiscal Policy Division, Fiscal Policy and Economic Analysis Branch;

Robert Henry, Senior Chief, Fiscal Policy Division, Fiscal Policy Division and Economic Analysis Branch.

From Tory Tory DesLauriers & Binnington:

Geoffrey J.R. Dyer, Partner.

TÉMOINS

Du ministère des Finances:

Peter DeVries, directeur, Division de la politique fiscale, Direction de la politique, fiscale et de l'analyse économique;

Robert Henry, chef principal, Division de la politique fiscale, Direction de la politique fiscale et de l'analyse économique.

De Tory Tory DesLauriers & Binnington: Geoffrey J.R. Dyer, partenaire.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 **HOUSE OF COMMONS**

Issue No. 54

Thursday, September 29, 1994

Chairperson: Jim Peterson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 54

Le jeudi 29 septembre 1994

Président: Jim Peterson

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des Committee on

Finance

Finances

RESPECTING:

CONCERNANT:

Pursuant to Standing Order 108(2), study on the Taxation of Conformément à l'article 108(2) du Règlement, une étude sur **Family Trusts**

l'imposition des fiducies familiales

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



STANDING COMMITTEE ON FINANCE

Chairperson: Jim Peterson

Vice-Chairmen: Yvan Loubier

Barry Campbell

Members

Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Gary Pillitteri
Alex Shepherd
Jim Silye
Ray Speaker
Brent St. Denis
Jane Stewart
David Walker—(15)

Associate Members

Reg Alcock Judy Bethel Stephen Harper Réjean Lefebvre Andy Mitchell Nelson Riis Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

Martine Bresson

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

Président: Jim Peterson

Vice-présidents: Yvan Loubier

Barry Campbell

Membres

Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Gary Pillitteri
Alex Shepherd
Jim Silye
Ray Speaker
Brent St. Denis
Jane Stewart
David Walker—(15)

Membres associés

Reg Alcock Judy Bethel Stephen Harper Réjean Lefebvre Andy Mitchell Nelson Riis Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Martine Bresson

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 29 SEPTEMBRE 1994 (71)

[Texte]

Le Comité permanent des finances se réunit aujourd'hui, à 15 h 40, dans la pièce 237-C de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jim Peterson (président).

Membres du Comité présents: Barry Campbell, Ron Fewchuk, Yvan Loubier, Jim Peterson, Jane Stewart.

Membres suppléants présents: Paul Crête pour Gérard Asselin, Bonnie Brown pour Nick Discepola, Jim Abbott pour Jim Silye, John Williams pour Ray Speaker, John Maloney pour Brent St. Denis, Andy Mitchell pour David Walker.

Membre associé présent: Reg Alcock.

Autre membre présent: Joseph Volpe.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nathalie Pothier, attachée de recherche. De la Parliament: Nathalie Pothier, Research Officer. From the Comdirection des Comités et des associations parlementaires: Christine Trauttmansdorff.

Témoin: De la «Osgoode Hall Law School», Université York: Neil Brooks.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 108(2) du Règlement, une étude sur l'imposition des fiducies familiales (Voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi, 21 septembre 1994, fascicule nº 51).

Le témoin fait une déclaration et répond aux questions.

À 16 h 10, le Comité suspend sa séance.

À 16 h 25, le Comité reprend sa séance.

À 17 h 22, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Martine Bresson

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, SEPTEMBER 29, 1994 (71)

[Translation]

The Standing Committee on Finance met at 3:40 o'clock p.m. this day, in Room 237-C, Centre Block, the Chair, Jim Peterson, presiding.

Members of the Committee present: Barry Campbell, Ron Fewchuk, Yvan Loubier, Jim Peterson, Jane Stewart.

Acting Members present: Paul Crête for Gérard Asselin; Bonnie Brown for Nick Discepola; Jim Abbott for Jim Silye; John Williams for Ray Speaker; John Maloney for Brent St. Denis; Andy Mitchell for David Walker.

Associate Member present: Reg Alcock.

Other Member present: Joseph Volpe.

In attendance: From the Research Branch of the Library of mittees and Parliamentary Associations Directorate: Christine Trauttmansdorff.

Witness: From the Osgoode Hall Law School, York University: Neil Brooks.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed its study on the Taxation of Family Trusts (See Minutes of Proceedings, Wednesday, September 21, 1994, Issue No. 51).

The witness made a statement and answered questions.

At 4:10 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 4:25 o'clock p.m., the sitting resumed.

At 5:22 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the

Martine Bresson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, September 29, 1994

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 29 septembre 1994

• 1535

The Chairman: We continue our reference into the family trusts. Professor of Law, York University. Welcome before us, Dr. Brooks.

Dr. Neil Brooks (Associate Dean of Law, Osgoode Hall Law School, York University): Thank you very much. It's always a pleasure to be here.

I'm sorry I don't have any written submission. I was asked to any written comments. I think the best way for me to proceed is to simply answer questions, since my intention is to be as useful as possible to the committee and this is a very difficult conceptual issue.

Let me make just five quick comments that won't take more than five or ten minutes, and then I'll simply answer questions.

First of all, I think the amendments the Conservatives made to the tax rules, in relation to what people describe as family trusts, simply reaffirm the well-known aphorism in Canadian tax policy that for ordinary Canadians there are two certainties in life: death and taxes. However, for the wealthy the two real certainties of this world are death and tax avoidance. I only make that comment because I always like to reveal my ideological hand at the outset of my testimony.

Le président: Nous poursuivons notre examen des fiducies We have a person before us today as a witness who is no stranger to familiales. Nous entendrons aujourd'hui un témoin qui a déjà our committee or to many of us individually: Mr. Neil Brooks, comparu devant notre comité et que beaucoup d'entre nous connaissent personnellement, il s'agit de M. Neil Brooks, qui est professeur de droit à l'Université York. Bienvenue au comité, monsieur Brooks.

> M. Neil Brooks (doyen associé de la Faculté de droit, Osgoode Hall Law School, Université York): Merci beaucoup. J'ai toujours plaisir à me retrouver devant ce Comité.

Je suis désolé, mais je n'ai pas de mémoire écrit. On m'a invité à appear just a couple of days ago and didn't have a chance to prepare comparaître il y a seulement quelques jours et je n'ai pas eu le temps de coucher mes remarques sur papier. La meilleure façon de procéder, il me semble, c'est que je réponde tout simplement à vos questions puisque j'ai bien l'intention d'être aussi utile que possible au comité et qu'il s'agit là d'un concept très difficile à saisir.

> Mais permettez-moi tout d'abord de vous faire cinq petites remarques qui ne prendront pas plus de cinq ou dix minutes, après quoi je répondrai à vos questions.

> Premièrement, en modifiant les règles fiscales relatives à ce que les gens décrivent comme des fiducies familiales, les Conservateurs ont tout simplement réaffirmé un aphorisme que tout le monde connaît, au sujet de la politique fiscale canadienne, à savoir que pour les Canadiens ordinaires, il y a dans la vie deux certitudes: la mort et les impôts. Mais, pour les riches, les deux véritables certitudes en ce monde sont la mort et l'évitement fiscal. Si je fais ce commentaire, c'est seulement parce que j'aime bien révéler mes tendances idéologiques dès le début de mon témoignage.

• 1540

A second comment is this: there's absolutely no question saying that when taxpayers die they'll be deemed to have disposed of all of the capital property at its fair market value, to preserve that integrity we have to have a rule saying that trusts will be deemed to have disposed of their assets every some period, and 21 was chosen. People call it arbitrary. There is describe why 21 years was chosen.

There's no question that these amendments substantially extend this so that the trust will not be deemed to have disposed of its property under these rules until the last exempt beneficiary dies, which could be 70, 80 or 90 years from the time the trust was created. Therefore, there's absolutely no question that these rules substantially enrich and make more generous what was described as the 21-year rule.

Deuxièmement, il ne fait absolument aucun doute que ces that the so-called 21-year rule has been substantially extended modifications ont netternent assoupli ce qu'on appelle la règle and made more generous by these amendments. The former des 21 ans. Pour préserver l'intégrité de la règle selon laquelle rule said that in order to preserve the integrity of the rule les contribuables sont réputés, au moment de leur décès, avoir disposé de tous leurs biens en capital à leur juste valeur marchande, il fallait préciser la fréquence à laquelle les fiducies seraient réputées avoir disposé de leurs actifs périodiquement, et on a choisi une période de 21 ans. Certaines personnes trouvent cela arbitraire, mais il n'y a absolument rien d'arbitraire là-dedans absolutely nothing arbitrary about it, and if people like, I'll later et, si cela vous intéresse, je pourrai vous décrire plus tard pourquoi on a choisi cette période de 21 ans.

> Il est tout à fait évident que ces modifications ont considérablement assoupli cette règle, de sorte que les fiducies ne sont pas réputées avoir disposé de leurs actifs en vertu de ces règles tant que le dernier bénéficiaire exempté n'est pas mort, ce qui peut se produire 70, 80 ou 90 ans après la création de la fiducie. Par conséquent, il ne fait absolument aucun doute que ces règles élargissent substantiellement ce qu'on a décrit comme étant la règle des 21 ans et la rendent beaucoup plus généreuse.

Thirdly, there's no question that there's a significant amount of lost revenue at stake here. As the committee undoubtedly knows, no one knows for sure how much lost revenue there is. I would venture to guess, based on very anecdotal evidence, that in 1993 it was probably in the order of \$1 billion or so, and every year thereafter in the order of \$100 million or so.

The purely anecdotal basis I have for making that judgment—and again, I'm quite prepared to talk about this in more detail in questions—is that every tax lawyer you talk to will tell you that they have some number of files in which the taxpayer would have had to pay tax in 1993 under that 21-year rule. Indeed, at the time those rules were proposed, some tax lawyers even went public, the more courageous ones. A couple were quoted as saying that this would be a massive windfall to existing trusts. Those are tax lawyers talking. I keep in fairly close touch with some members of the practising tax bar and I can tell you that when these amendments were passed, most of them could not believe their good luck.

Secondly, you've probably been referred to an informal survey done by the Canadian Association of Family Enterprises, which someone got from the Department of Finance using the Freedom of Information Act. This survey was sent to the Department of Finance in 1992. They surveyed only 120 family businesses and found that about one–quarter of those family enterprises had, on average, about 60% of the shares of their corporations held in trust. Even after accounting for all of the tax–planning manoeuvres they had anticipated making—so in some sense this is a minimum number—two of them said they were going to have to pay about \$9 million each, on average, in tax in 1993. Another nineteen of them said that even after rearranging their affairs, they were going to have to pay about \$12 million each in tax over the next few years.

Another way we can estimate how much tax is at stake here is that it seems to me not unreasonable to assume that the total value of the assets held in these family trusts is in the order of \$100 billion or \$200 billion. No one knows for sure, but in 1992 some financial institution estimated in the newspaper that the value of these assets was about \$70 billion. I'm not sure how they got that number. I also noticed in the paper last week that the Department of Finance disclosed that family trusts in Canada, private trusts, earned about \$4 billion of net income in 1992, I think. One can assume that to generate that amount of net income there must be substantial assets in these trusts. Even if you just capitalize that number at some reasonable rate of interest, it comes to \$60 billion or \$70 billion, but in fact most of the assets held in these trusts will not be yielding current income. Much of it will be real estate and more of it will be shares of private corporations that are not paying current dividends.

[Traduction]

Troisièmement, il est aussi évident que ces modifications risquent d'entraîner des pertes de revenus importantes et comme les membres du comité le savent sans doute, personne ne peut dire exactement à combien elles s'élèveront. J'aurais tendance à croire, en me fondant sur des données tout à fait anecdotiques, que ces pertes ont probablement été de l'ordre de 1 milliard de dollars en 1993 et qu'elles oscilleront par la suite autour de 100 millions de dollars par an.

Pour en arriver à ces chiffres, je me fonde sur des données purement anecdotiques—et encore une fois, je suis tout à fait prêt à en discuter plus en détails quand vous me poserez des questions—à savoir que n'importe quel avocat fiscaliste à qui vous parlerez vous dira qu'il a un certain nombre de dossiers de contribuables qui auraient dû payer de l'impôt en 1993 en vertu de la règle des 21 ans. En fait, au moment où ces règles ont été proposées, certains fiscalistes, les plus courageux, ont même fait des déclarations publiques. Quelques uns d'entre eux ont dit que ce serait une aubaine exceptionnelle pour les fiducies existantes. Et c'était des fiscalistes qui parlaient. J'entretiens des rapports assez étroits avec certains praticiens du droit fiscal et je peux vous dire que, quand ces modifications ont été adoptées, la plupart d'entre eux n'en revenaient pas d'être aussi chanceux.

Deuxièmement, on vous a probablement déjà parlé d'une enquête officieuse de l'Association canadienne des entreprises familiales, que quelqu'un a obtenu du ministère des Finances en invoquant la Loi sur l'accès à l'information. Cette enquête, qui a été envoyée au ministère des Finances en 1992 et qui portait sur 120 entreprises familiales seulement, a révélé que le quart environ de ces entreprises avaient, en moyenne, placé environ 60 p. 100 de leurs actions en fiducie. Même en tenant compte de toutes les manoeuvres de planification fiscale qu'elles avaient envisagé de faire—il s'agit donc, en un sens, d'un chiffre minimum—les porte-parole de deux d'entre elles avaient dit qu'elles devraient payer environ 9 millions de dollars d'impôt chacune, en moyenne, en 1993. Les représentants de dix-neuf autres avaient dit que, même après avoir réorganisé leurs affaires, elles devraient verser environ 12 millions de dollars d'impôt chacune au cours des années à venir.

Il existe une autre façon d'évaluer les recettes fiscales en jeu dans cette affaire: il ne me semble pas déraisonnable de supposer que la valeur totale de l'actif détenu dans ces fiducies familiales est de l'ordre de 100 ou 200 milliards de dollars. Personne ne le sait exactement, mais en 1992, une institution financière avait déclaré aux journaux que la valeur de ces actifs s'établissait à environ 70 milliards de dollars. Je ne sais pas exactement où les gens avaient pris ce chiffre. J'ai remarqué également dans le journal de la semaine dernière, que le ministère des Finances affirmé que les fiducies familiales canadiennes, les fiducies privées, ont rapporté environ 4 milliards de dollars de revenus nets en 1992, si je ne m'abuse. On peut donc supposer que, pour rapporter ce revenu net, ces fiducies doivent détenir un actif assez important. Même si l'on retient un taux de capitalisation relativement raisonnable, on en arrive à 60 ou 70 milliards de dollars. Mais en fait, la plus grande partie de l'actif de ces fiducies ne rapporte pas vraiment de revenus, puisqu'il s'agit surtout de biens immeubles, de même que d'actions de sociétés privées qui ne versent pas de dividendes annuels.

Finally, in terms of the revenue lost from this measure, will use trusts more extensively after these amendments.

Indeed, I'd challenge you to do this. Any tax newsletter that about that.

All sorts of people are now moving their cottages into opens up the opportunity for much more tax planning with could assume that people would avoid the 21-year rule by simply passing these assets out to existing beneficiaries, if they were to do that to avoid the 21-year rule, even then the government would collect more revenue in the long run. Then, if they passed the assets out of the trust, you would at least collect the money whenever those beneficiaries either sold the assets or died, when each individual one died. Now you're not going to beneficiary, dies.

I think this is an important point. Since no one knows for sure how much revenue is lost, maybe the question should be this: whom should the burden of proof be on to prove that this is either or is not a serious revenue matter? It seems to me in these tough economic times...I don't doubt that the sensible decision rule is to say those people who want to amend the act in some way ought to show that the revenue losses are going to be modest. burden.

[Translation]

Enfin, le manque à gagner sur les plans des recettes fiscales more significant than the massive windfall these amendments est encore plus important que les avantages exceptionnels que give to existing trusts is the ongoing revenue loss because of ces modifications accordent aux fiducies existantes, à cause de la future tax planning. This is an important point that I hope the planification fiscale future. C'est un élément important et committee somehow comes to terms with. These changes clearly j'espère que les membres du comité s'en rendent bien compte. make trusts a much more tax-attractive vehicle for planning, and Ces changements ont, de toute évidence, rendu les fiducies they will be used much more extensively in the future than they beaucoup plus intéressantes en tant qu'outil de planification have been in the past. The revenue losses from that will be fiscale et elles seront sûrement beaucoup plus utilisées à significant. When you're looking at revenue loss through tax l'avenir. Il en résultera un important manque à gagner fiscal. changes, there are all sorts of sections in the Income Tax Act Quand on examine le manque à gagner découlant des that don't raise any revenue at all. The purpose of them is to changements apportés aux mesures fiscales, il faut se rendre make sure that people don't engage in planning that causes compte que la Loi de l'impôt sur le revenu englobe une foule revenue losses. In some sense that's the purpose of this 21-year rule. d'articles qui ne rapportent absolument rien à Trésor, mais qui visent So if you remove the 21-year rule, what you remove is this kind of à s'assurer que les gens ne se livrent pas à une planification backdrop rule that prevents tax planning. There's no question, people susceptible d'entraîner une perte de recettes fiscales. Tel était, en un sens, l'objet de la règle des 21 ans. Donc, en supprimant cette règle, on supprime en fait ce principe de base qui empêche la planification fiscale. Mais il ne fait aucun doute que les gens vont se servir davantage des fiducies par suite de ces modifications.

• 1545

En fait, j'ai bien envie de vous lancer un défi. Ramassez you pick up that has been written by accounting firms or law n'importe quel bulletin d'information que rédigent les cabinets firms giving advice to their clients-here's a real simple de comptables ou d'avocats pour conseiller leurs clients... example. Suggest to them that if you own a cottage now that is Voici un exemple très simple. Laissez-leur entendre que, si vous worth a substantial amount, you ought to seriously consider êtes propriétaire d'un chalet qui a actuellement une certaine putting it into a family trust and making your children valeur, vous devriez songer sérieusement à le placer dans une beneficiaries, because in that way you will avoid the deemed fiducie familiale et à nommer vos enfants bénéficiaires, puisque disposition on death. There will be no disposition until your vous éviterez de cette façon la disposition présumée au moment youngest child dies, which might be another 60 years—no question du décès. Il n'y aura pas de disposition avant le décès de votre plus jeune enfant, ce qui prendre encore 60 ans... C'est absolument évident.

Il y a aujourd'hui une foule de gens qui mettent leur chalet family trusts to avoid the deemed disposition on death. In some en fiducie familiale pour éviter la disposition présumée au sense the serious revenue consequence of this rule is that it moment du décès. En un sens, si cette règle a des conséquences aussi sérieuses sur les revenus, c'est parce qu'elle ouvre la porte trusts than there was in the past. Furthermore, even if one à une planification fiscale beaucoup plus poussée, grâce aux fiducies, que dans le passé. Par ailleurs, même s'il était possible de supposer que les gens contourneraient la règle des 21 ans en transférant simplement cet actif aux bénéficiaires existants; et s'ils faisaient cela pour contourner la règle des 21 ans, le gouvernement pourrait, même alors, percevoir davantage de recettes à long terme. Et si cet actif était transféré à l'extérieur de la fiducie, l'État pourrait au moins percevoir cet argent au collect any money until the youngest one, the last exempt moment où les bénéficiaires vendraient leur actif ou décèderaient. Mais maintenant, il est impossible de percevoir quoi que ce soit tant que le plus jeune, c'est-à-dire le dernier bénéficiaire exempté, n'est pas décédé.

Je pense que c'est un élément important. Comme personne ne sait exactement à combien s'élèvent le manque à gagner fiscal, c'est peut-être la question suivante qu'il faut se poser: À qui devrait incomber la responsabilité de prouver que les nouvelles règles auront ou non des conséquences sérieuses sur les recettes fiscales? Il me semble que, dans l'état actuel de l'économie; il serait logique de décréter que les gens qui veulent modifier la loi They clearly, it seems to me on the evidence, have not discharged that d'une façon ou d'une autre doivent prouver que les pertes de recettes seront modestes. Mais il est clair, d'après ce qu'on peut voir, qu'ils ne l'ont pas fait.

So finally the question is, why did the government do this? letter to the Department of Finance that says that "the 21these accumulating gains. We wonder if the government can provide some relief from that." The Department of Finance's answer was that "the only relief we can provide you is by, in effect, giving you time to pay the tax", which they expressed that they were likely prepared to do.

Then, as a result of clearly political pressure on the government, one assumes, they felt they had to make this change. Since then they have come up with a number of what can only be described as "make wait" reasons for those changes. I'm prepared to deal with all the reasons they've given, but let me just briefly mention two in these opening comments. One, and this is all after-the-fact rationalization-these two reasons weren't given in the government's first description of the changes—they now say that one reason we're making these changes is because people could have arranged their affairs to, in effect, achieve the same result they can achieve under these amended proposals. That is to say, it is really a question of achieving horizontal equity. People could have done what we're allowing them to do by making these changes anyway. Therefore, we're just making it fair between people who have their assets in trusts and people who have arranged their assets in some other way.

Second, they argue that people could have avoided this 21-year rule simply by passing their assets out. So it's no big deal; it's just a little tidying up.

The first thing to note about both of those reasons is that as matter of logic, as justifications for the changes, they make ibsolutely no sense. If it were the case that people could have woided this rule by rearranging their affairs in some other way o give them the identical result, why didn't they do it? Everybody new about the 21-year rule. If there was another way of achieving he same result, why did everyone get so excited about the need to mend these rules?

Second, if people could have avoided the rules simply by assing their assets out of the trust, again, why change the rule? et them pass the assets out. In fact, of course, many people 'ould not pass their assets out of these trusts. People put assets

[Traduction]

Donc, en fin de compte, il faut se demander pourquoi le Why was this change made if in fact it was going to benefit gouvernement a agi de cette façon? Pourquoi a-t-il adopté ce largely a small number of wealthy families and if there's a changement si celui-ci devait en fait profiter essentiellement à substantial amount of revenue at stake? The interesting thing to un petit nombre de familles riches et si des recettes importantes note about it is that the Department of Finance has never given étaient en jeu? Ce qu'il est intéressant de noter à ce sujet-là, a good tax, social or economic policy reason for making this c'est que le ministère des Finances n'a jamais fourni change. It was solely the result of lobbying by wealthy d'explications satisfaisantes pour ce changement, pas plus sur les Canadians. Indeed, back in 1988 the Department of Finance got plans fiscal, social ou économique. Il a simplement cédé aux it right. Someone sent me some documents that they had got pressions des Canadiens bien nantis. En fait, en 1988, le under the Freedom of Information Act, and one of those is a ministère des Finances avait bien résumé la situation. Quelqu'un m'a envoyé des documents qu'il avait obtenus en year rule in 1993 is going to cause us some financial hardship vertu de la Loi sur l'accès à l'information, et notamment une because we're going to have to pay our fair share of tax then on lettre adressée au ministère des Finances, dans laquelle on peut lire: «La règle des 21 ans va nous causer des difficultés financières en 1993 parce que nous allons devoir payer alors notre juste part d'impôt sur ces gains accumulés. Nous nous demandons si le gouvernement pourrait nous aider à cet égard». Ce à quoi le ministère des Finances avait répondu: «La seule aide que nous puissions vous accorder, c'est en réalité de vous donner plus de temps pour payer cet impôt», ce qu'il se déclarait prêts à faire.

> C'est donc clairement par suite de pressions politiques, semble-t-il, que le gouvernement s'est senti obligé d'apporter ce changement. Et depuis ce moment-là, il a invoqué toute une série de raisons qui visaient de toute évidence à lui permettre de gagner du temps. Je suis prêt à discuter avec vous de toutes les raisons qu'il m'a données, mais permettez-moi d'en mentionner deux brièvement dans le cadre de ces remarques préliminaires. La première, et il s'agit certainement d'une rationalisation après coup-puisque ces deux raisons ne figurent pas dans la première description que le gouvernement a donné de ces changements-, c'est qu'il affirme aujourd'hui qu'une des raisons pour lesquelles il a apporté ces changements, c'est parce que les gens auraient pu organiser leurs affaires de façon à en arriver au même résultat qu'en vertu des nouvelles règles proposées. Autrement dit, il s'agissait en réalité d'une question d'équité horizontale. Les gens auraient pu de toute façon faire ce que le gouvernement leur permet maintenant de faire grâce à ces changements. Par conséquent, il affirme qu'il voulait simplement que les choses soient justes et pour les gens dont l'actif est placé en fiducie et pour ceux qui ont organisé leurs biens d'une autre façon.

> Deuxièmement, le gouvernement affirme que les gens auraient pu contourner la règle des 21 ans simplement en transférant leur actif. Ce n'est donc pas une grosse affaire; le gouvernement voulait seulement mettre un peu d'ordre là-dedans.

> La première chose à dire au sujet de ces motifs, c'est qu'ils n'ont absolument aucun sens sur le plan logique, en tant que comme justifications de ces changements. S'il était vrai que les gens auraient pu contourner cette règle en réorganisant leurs affaires d'une autre façon, pour en arriver au même résultat, pourquoi est-ce qu'ils ne le faisaient pas? Tout le monde connaissait la règle des 21 ans. S'il y avait un autre moyen d'en arriver au même résultat, pourquoi est-ce que tout le monde était tellement préoccupé de faire modifier ces règles?

> Deuxièmement, s'il avait été possible de contourner la règle simplement en transférant l'actif en dehors de la fiducie, encore une fois pourquoi changer cette règle? Pourquoi ne pas laisser les gens transférer leur actif. En fait, bien sûr, la plupart des

in trusts because they want to continue to control them. If they pass gens préfèrent laisser leur actif en fiducie. Les gens placent leurs to continue to control those assets until they die.

[Translation]

those assets directly to their children, for example, they no longer biens en fiducie parce qu'ils veulent garder le contrôle sur ces biens. have any control over them. Putting their assets in a trust allows them S'ils les cèdent directement à leurs enfants, par exemple, ils n'ont plus aucun contrôle. Mais en les plaçant en fiducie, ils peuvent garder le contrôle sur ces biens jusqu'à leur décès.

• 1550

So holding assets in a trust for the benefit of your children and and day. There is no horizontal equity case to try to make those two cases the same. In one case you still control the assets and in the other you don't. Basic tax principles would say that those two cases should be treated differently. There is no question of horizontal equity involved at all.

Finally, it seems to me that the fundamental error the of making tax rules that made it easier for people to continue to control their assets while not paying tax on the gains accruing on those assets—known in tax-planning jargon as estate freezing—the government should have tightened up the existing rules to make it more difficult for people to engage in estate freezing. A fundamental principle of wealth transfer taxation the capital gains tax isn't considered part of transfer tax because it is generally only applied when people transfer their assets—is that if a person continues to control property during his lifetime, even though he has legally given the title to someone else, it ought to be treated as a testamentary disposition. And if they continue to control it throughout their lifetime, they should pay tax on the accrued gain, up to its fair market value, at the time they die. With our capital gains tax, rather than making it easier for people to get around that principle, the rule should have been redrafted to make it more difficult for people to engage in these kinds of tax-planning devices.

In short, I think this policy is bad economic policy and bad tax policy. At a time when the government was obsessed with the deficit and cutting back spending on programs for the poor and the unemployed, giving this enormous windfall to a few wealthy Canadian families can only be described as immoral.

I could have dealt with many areas, but rather than anticipate what assistance I might be, it seemed to make more sense to simply answer d'essayer d'anticiper les points sur les lesquels je pourrais vous être questions, Mr. Chairman.

The Chairman: You didn't mince too many words.

M. Loubier (Saint-Hyacinthe - Bagot): Cela fait du bien d'entendre des choses sensées comme celles-là.

The Chairman: Professor Brooks, it's important that you listen to Mr. Loubier because I'm sure you will disagree with everything he has to say.

Il ne revient donc pas du tout au même de garder des biens en giving those assets directly to your children are as different as night fiducie au profit de ses enfants et de les remettre directement à ses enfants; c'est le jour et la nuit. Il n'est absolument pas question d'équité horizontale là-dedans. Dans un cas, on a encore le contrôle sur ces biens, mais pas dans l'autre. Selon les principes fiscaux fondamentaux, le traitement ne serait pas le même dans ces deux cas. Ce n'est absolument pas une question d'équité horizontale.

Enfin, il me semble que le gouvernement a commis une government made in making these amendments is that instead erreur fondamentale quand il adopté ces modifications: plutôt d'adopter des règles permettant aux gens de conserver la mainmise sur leurs biens sans avoir payer d'impôt sur les gains que rapportent ces biens-c'est ce qu'on appelle un gel successoral en jargon de planification fiscale—, il aurait dû resserrer les règles existantes pour qu'il soit plus difficile de procéder à ce genre de gel successoral. Un des principes de base de l'imposition des transferts de richesses-et l'impôt sur les gains en capital n'est pas considéré comme un impôt sur ce genre de transfert parce qu'il ne s'applique généralement que quand les gens transfèrent leurs biens-, c'est que si une personne garde le contrôle sur ses biens pendant sa vie, même si elle en a légalement cédé les titres à quelqu'un d'autres, on doit considérer qu'il s'agit d'une disposition testamentaire. Et si ces gens gardent le contrôle pendant toute leur vie, ils devraient de l'impôt sur les gains accumulés, jusqu'à concurrence de leur juste valeur marchande, au moment de leur décès. En ce qui concerne l'impôt sur les gains en capital, il aurait fallu remanier la règle pour qu'il soit plus difficile de faire ce genre de planification fiscale, plutôt que de faciliter la tâche aux gens qui voudraient contourner ce principe.

> En résumé, je pense que cette politique n'est pas bonne, ni sur le plan économique, ni sur le plan fiscal. Au moment même où le gouvernement se montrait obsédé par le déficit et où il réduisait les dépenses consacrées au programme visant les pauvres et les chômeurs, l'octroi de cet avantage énorme a quelques familles canadiennes riches ne peut être qualifié d'immoral.

> J'aurais pu vous parler de nombreux éléments, mais plutôt que utile, il me semble plus logique de me contenter de répondre à vos questions, monsieur le président.

Le président: Vous ne mâchez pas vos mots.

Mr. Loubier (Saint-Hyacinthe—Bagot): It is nice to hear such sensible things.

Le président: Monsieur Brooks, il est important que vous écoutiez M. Loubier parce que je suis sûr que vous serez en désaccord avec tout ce qu'il va dire.

M. Loubier: Monsieur Brooks, bonjour et bienvenue au comité des Finances. Comme je le disais, je trouve très rafraîchissant d'entendre de vraies analyses et de vraies choses après la semaine que nous venons de passer sur les fiducies familiales. Depuis le début, rares sont ceux qui nous ont expliqué de façon aussi claire et aussi fluide la situation de l'évasion fiscale liée aux fiducies familiales.

[Traduction]

Mr. Loubier: Mr. Brooks, good afternoon and welcome to the Finance Committee. As I was saying I find it very refreshing to hear real analysis and real things, after the week we just spent discussing family trusts. Since the beginning, very few witnesses have explained us as smoothly the tax avoidance possibilities offered by family trusts.

Vous avez déjà comparu en mars 1993 et les hauts fonctionnaires du ministère des Finances avaient alors comparu une journée ou deux avant vous. Ils disaient à peu près ceci: Il n'y a pas de problème dans le cas des fiducies familiales, mais nous n'avons pas de chiffres à vous fournir parce que nous estimons qu'il n'y aura pas de manque à gagner fiscal lié à ces fiducies familiales. C'était le 15 mars 1993.

Cette année, en plein mois d'octobre, le même haut fonctionnaire nous a répété exactement la même chose lorsqu'on lui a demandé s'il existait, au ministère des Finances, des études sur les montants des actifs placés en fiducies familiales et sur les pertes fiscales liées aux fiducies familiales. Le même haut fonctionnaire a répondu: Cela n'existe pas parce qu'il n'y a pas de problème.

Ce fut la même chose lorsqu'on lui a demandé: Avant l'adoption du projet de loi C-92, avez-vous fait une évaluation au moins sommaire de ce que pouvait représenter le fait d'abolir la règle des 21 ans ou de la reconduire? On nous a dit encore une fois: Ce n'est pas nécessaire puisqu'il n'y a pas de pertes fiscales là-dedans.

On lui a aussi demandé: Reconnaissez-vous le principe tout à fait primaire selon lequel un dollar reporté sur 21 ans n'a pas la même valeur qu'un dollar reçu en impôt sur les gains de capitaux dès cette année? Du côté du ministère des Finances, on n'a pas non plus accepté cette explication qui pouvait donner un indice quant aux pertes fiscales liées à l'existence des fiducies familiales et à la possibilité de reporter année après année, jusqu'à 80 ans s'il le faut, le paiement d'un dollar d'impôt dans les coffres fédéraux.

Je vais vous poser une première question, monsieur Brooks. Pourquoi cette attitude de la part du ministère des Finances? Pourquoi cet hermétisme face à une évaluation qui pourrait être faite? Comment pourrait-on faire cette évaluation-là? À moins de faire une petite enquête comme celle qu'a faite Ernst & Young avec 121 fiducies familiales, comment with 121 family trusts, how could we get a closer estimation of the pourrait-on arriver à faire une évaluation plus serrée des pertes tax revenue losses and especially the value of the assets held in the fiscales et surtout de la valeur des actifs des fiducies familiales dont family trust that are causing those revenue losses? découlent ces pertes fiscales?

Dr. Brooks: No one has any data on the value of the assets held in these trusts. Not the Department of Finance, because the value of the assets does not have to be disclosed in the income tax return, nor Statistics Canada, because in their surveys of wealth holdings in Canada they don't do surveys of assets held in trust. I don't mean to be contentious by making this suggestion—and if anyone has agreed with me up to now, I'm worried that my next suggestion will have them worried but nevertheless, it has always seemed to me quite bizarre that we don't require trusts, for example, to file balance sheets with their tax returns. It's crazy that we don't have information about the value of assets in these trusts.

You previously appeared before us in March 1993, and the Department of Finance's senior managers had appeared a day or two before you. What they were saying is that there was no problem with family trusts, but that they did not have any data to give us because they did not think there would be any revenue loss linked to those trusts. That was March 15, 1993.

And this year, in October, the same senior manager repeated exactly the same thing when we asked him if the Department of Finance had done any studies about the value of assets held in family trusts and about the tax revenue losses linked to those trusts. And that senior manager told us that there weren't any because there was no problem.

And it was the same thing when we asked him if there had been, before Bill C-92 was adopted, an estimation—even a very cursory one—of the effects that the elimination of the 21-year rule or its renewal could have. We were told again that it was not necessary because there would be no tax revenue losses because of that.

We also asked him if he recognized a very basic principle, which is that a dollar differed for 21 years does not have the same value as a dollar received as tax on capital this year. The Department of Finance has not accepted that explanation either, which could have given an idea of the revenue losses associated with family trusts and the possibility to differ year after year, for 80 years if need be, payment of the tax dollar to the federal Treasury.

I would like to ask you a first question, Mr. Brooks. How do you explain that attitude within the Department of Finance? Why are they so secretive about an estimation that might be done? How could that estimation be done? Unless we did our own little survey such as the one that was done by Ernst & Young

M. Brooks: Personne ne possède de données sur la valeur de l'actif détenu dans ces fiducies. Ni le ministère des Finances, parce qu'il n'est pas obligatoire de divulguer la valeur de cet actif dans ses déclarations d'impôts sur le revenu, ni Statistique Canada, parce que ses enquêtes sur la répartition de la richesse au Canada ne tiennent pas compte de l'actif placé en fiducie. Loin de moi l'idée de provoquer la controverse par simple plaisir, mais j'aimerais une suggestion—et cette suggestion inquiétera peut-être, malheureusement, ceux qui étaient d'accord avec moi jusqu'ici: il m'a toujours semblé bizarre que les fiducies ne soient pas obligées, par exemple, de joindre un bilan à leur déclaration d'impôts. Il est tout à fait insensé que nous n'ayons aucune information sur la valeur des actifs placés dans ces fiducies.

I would go even further than that, quite frankly. I would also require individual Canadians with capital property to file balance sheets. It makes no sense to impose a capital gains tax and try to enforce it without having balance sheets in front of you. There's all sorts of evidence that there is more cheating on capital gains than there is on any other asset. The compliance cost of requiring people to file balance sheets with the historical costs of their assets is utterly trivial. My guess would be that every investor has it on their home computer. They just give you their print—out.

Furthermore, in some sense the taxation of capital gains, the basic principle of taxing gains, implies that people have to have balance sheets, because in theory, if you are taxing capital gains you should tax them every year as the gain accrues. The only reason we don't do that, people say, is because there are valuation problems and liquidity problems in paying the tax, but that's not an argument for not filing the balance sheet at least.

Furthermore, it's kind of interesting that when we say that people with capital properties should file balance sheets, everyone says that's awfully intrusive, even though we are getting their income statements. What the hell is more intrusive about a balance sheet than an income statement? It's only going to the revenue department.

Interestingly enough, if you don't have much money, not only do we require you to file balance sheets, but we require you to sell off your assets. That is to say, every person in this country on welfare files a balance sheet. It's the only way they can get welfare. If we think low-income folks can file balance sheets, then how come high-income folks can't?

• 1600

The only way you can sensibly enforce a capital gains tax is to file balance sheets. I don't think you even have to go that far. I've never heard an argument as to why trusts shouldn't have to file balance sheets. The compliance cost is zero. We would then have more information on enormously concentrated wealth holdings in this country.

Short of that, there is no way of doing it, other than doing these kinds of surveys I mentioned earlier. It only involved 120 companies and we don't know how they got that sample—presumably it was just all self-selected—but it does give us a bit of information: there's money there.

M. Loubier: Vous venez d'affirmer, monsieur Brooks, qu'on pourrait demander aux détenteurs de fiducie familiale d'annexer à leur rapport d'impôt une évaluation des actifs. Lorsqu'on a présenté cette possibilité aux hauts fonctionnaires du ministère des Finances, ils ont ridiculisé cette proposition en disant que c'était manquer de *fair play*, que c'était inéquitable et qu'on ne demandait pas cela à un particulier. On disait qu'on ne demandait pas à un particulier de déposer un bilan de ses actifs; pourquoi devrait—on alors demander à un détenteur de fiducie familiale de déposer un bilan des actifs? C'est ma première remarque.

[Translation]

Et, bien franchement, j'irais même plus loin; j'obligerais aussi les particuliers qui possèdent des biens immobilisés à déposer un bilan. Il est tout à fait inutile d'établir un impôt sur les gains en capital et d'essayer de le percevoir sans disposer d'un bilan. Tout porte à croire que les gains en capital font l'objet de fraudes bien plus souvent que tous les autres types d'actifs. Le coût d'observation qui résulterait de l'obligation de déposer un bilan indiquant le coût historique de leurs éléments d'actif serait tout à fait minime. J'ai bien l'impression que tous les investisseurs ont déjà ces renseignements—là dans leurs ordinateurs personnels. Ils n'auraient qu'à fournir un imprimé.

Par ailleurs, l'imposition des gains en capital, le simple fait que ces gains sont imposés, implique que les gens doivent avoir un bilan parce qu'en théorie, si le gouvernement taxe ces gains, il doit le faire chaque année puisqu'ils s'accumulent. D'après ce que les gens disent, la seule raison pour laquelle nous ne le faisons pas, c'est parce qu'il y a des problèmes d'évaluation et que le paiement de l'impôt pourrait entraîner des problèmes de liquidité, mais ce n'est pas une raison pour ne pas au moins exiger un bilan.

Il est en outre intéressant de constater que, quand on dit que les gens qui possèdent des biens immobilisés devraient déposer un bilan, tout le monde affirme que c'est une terrible intrusion dans la vie privée, même si ces gens doivent déjà présenter une déclaration de revenu. Pourquoi diable serait—il plus indiscret d'exiger un bilan qu'une déclaration de revenu? C'est seulement le ministère du Revenu qui en prend connaissance.

Curieusement, si vous n'avez pas beaucoup d'argent, vous êtes obligé non seulement de déposer un bilan, mais aussi de vendre vos biens. Autrement dit, tous les bénéficiaires de l'aide sociale au pays doivent présenter un bilan s'ils veulent toucher des prestations. Si nous pensons que les gens à faible revenu peuvent déposer un bilan, comment se fait—il que ceux qui ont un revenu élevé ne le pourraient pas?

La seule vraie façon d'imposer les gains en capital est de faire déposer des bilans. Je ne suis même pas sûr qu'il faille aller si loin. Je n'ai jamais entendu d'argument justifiant que les fiducies n'aient pas à déposer de bilan. Cette démarche ne leur coûte absolument rien. Nous aurions alors plus de renseignements sur les énormes concentrations de richesse dans notre pays.

Sinon, le seul autre moyen est de procéder aux genres d'enquêtes dont j'ai parlé plus tôt. Jusqu'ici, on ne s'est intéressé qu'à 120 sociétés et nous ignorons d'où vient cet échantillon, sans doute l'ont-ils choisi eux-mêmes, mais cela nous confirme au moins qu'il y a de l'argent dans ce secteur.

Mr. Loubier: You have just stated, Mr. Brooks, that family trusts holders could be asked to attach an assessment of assets to their income tax returns. When such an option has been suggested to the officials of the Department of Finance, they laughed it off and said that this would be contrary to "fair play", that it was unfair and that it was not requested of individuals. They said that if an individual dind't have to file an assessment of his assets, why then should one ask a family trust holder to file a statement of his assets? This is my first remark.

Deuxièmement, vous avez parlé des lobbyistes tout à l'heure.

Dr. Brooks: May I just pick up on one quick comment? I'm sorry to interrupt.

M. Loubier: Voulez-vous me permettre de poser ma dernière question? C'est pour cela que je voulais vous la poser tout de suite.

Dr. Brooks: I'm sorry. Yes.

M. Loubier: Vous avez parlé tout à l'heure des lobbyistes des fiducies familiales. Je peux vous dire en connaissance de cause qu'encore, à l'heure actuelle, ils font du lobbying. Ils en font même auprès de l'Opposition officielle. Ils nous disent: Si vous continuez à réclamer l'abolition des privilèges fiscaux liés aux fiducies familiales, nous allons transférer nos capitaux ailleurs; nous allons peut-être démanteler nos fiducies; nous allons investir au Texas ou dans des paradis fiscaux comme les Bermudes, les Barbades ou la Suisse nos 47 millions de dollars d'actifs, en moyenne, comme on l'a relevé dans l'enquête de Ernst & Young. Qu'est-ce qu'on fait devant cette menace? J'ai demandé qu'on arrête de faire du lobbying de ce genre devant moi parce que je ne marche pas là-dedans, mais que fait-on face à une explication comme celle-là, qui semble très logique selon leur propre logique, mais qui semble illogique, inéquitable et un peu répugnante face aux contribuables canadiens?

Dr. Brooks: I have two comments, one more on the balance sheet proposition. You said the finance department was strongly opposed to balance sheets, and I gave some reasons as to why that's not a very radical suggestion at all.

The Chairman: With all due respect to Finance, they said it's not in the law right now to require that disclosure. They did not comment as to whether they were in favour of it or against it.

Dr. Brooks: Okay. I'm just making arguments in favour of doing it.

The other thing I want to note is in many countries of the world—and in fact in many of the industrialized countries of the world, including France, Germany and most of the large industrialized European countries—not only do you have to file balance sheets showing the historical cost of your assets, which is all I am suggesting, but you have to file balance sheets showing its current market value and pay tax on it.

That is to say, many industrialized countries in the world have what's called a net annual wealth tax. You pay tax on the net value of your wealth every year. So if France, Germany and most of the European countries can handle the situation where all high—income tax filers in the country have to file not only balance sheets showing historical costs but current costs and pay tax, it seems to me a relatively modest price to ask Canadian investors to file balance sheets with historical costs.

On the question of the threat people make about taking the money out of the country if you were to tax this, there are two things. The first one is it's a small amount of the total personal value of Canadian assets that are held in family trusts. If it's \$100 billion or \$200 billion, it amounts to somewhere between 1% and 2% of the total value of the personal wealth in Canada.

[Traduction]

Secondly, you spoke of lobbyists a while ago.

M. Brooks: Me permettez–vous un bref commentaire? Excusez–moi de vous interrompre.

Mr. Loubier: Would you mind to let me ask my last question? This is why I wanted to ask it immediately.

M. Brooks: Excusez-moi. Oui.

Mr. Loubier: You spoke a while ago of a family trust lobbyist. Let me tell you that I know first hand that they do keep on lobbying. They even do it with the official opposition. They tell us: if you insist on demanding the abolition of fiscal priveleges relating to family trusts, we will transfer our holdings somewhere else; we may even dismantle our trust; we are going to invest our 47 million dollars assets, on average, in Texas or in tax heavens such as Bermuda, Barbados or Switzerland, as was noted in the Ernst & Young survey. What do we do when faced with such a threat? I have asked them to stop this lobbying in front of me because I don't go along with it, but what do you do with such an explanation which sounds quite logical according to their own logic, but which sounds illogical, unfair and somewhat repugnant to the canadian tax payers?

M. Brooks: Je ferai deux remarques, dont une autre sur la proposition de joindre un bilan. Vous avez dit que le ministère des Finances s'objectait fermement à la remise de bilans, et j'ai donné certaines des raison pour lesquelles ce n'est pas une proposition si radicale que cela.

Le président: Pour être équitable envers les gens du ministère des Finances, ils ont dit que la loi actuelle n'exige pas cette divulgation. Ils n'ont pas dit s'ils étaient, oui ou non, favorables à cette mesure.

M. Brooks: D'accord. Je présente simplement des arguments favorables à cette démarche.

Par ailleurs, dans de nombreux pays industrialisés comme la France, l'Allemagne et la plupart des autres grands pays industrialisés d'Europe, on doit non seulement présenter des bilans du coût historique de ses actifs, et c'est la seule chose que je propose, mais on doit aussi soumettre des bilans indiquant la valeur marchande actualisée de ces actifs et payer l'impôt en conséquence.

Autrement dit, de nombreux pays industrialisés comptent adopter ce qu'on appelle l'impôt sur la valeur annuelle nette de l'actif. On paye chaque année un impôt sur la valeur nette de ces biens. Donc, si la France, l'Allemagne et la plupart des pays d'Europe réussissent à exiger que tous leurs contribuables à revenu élevé soumettent des bilans, non seulement des coûts historiques, mais aussi des coûts actuels, et paient l'impôt qui s'y rattache, je trouve que les investisseurs canadiens s'en tirent à bon compte si on ne leur demande qu'un bilan des coûts historiques.

S'agissant la menace formulée par certains de sortir l'argent du pays si on décidait d'imposer les féducies, je note deux choses. Tout d'abord, les fonds conservés en fiducies familiales ne représentent qu'une petite partie du total de la valeur des biens personnels canadiens. Si l'on parle de 100 ou 200 milliards de dollars, cela représente entre 1 et 2 p. 100 de la valeur totale des biens personnels au Canada.

It's bizarre to have a rule that's solicitous of the wealth being held in these family trusts and not other wealth. If we're worried about capital flight, about people moving their capital out of the country, presumably the sensible thing is to have a rule so that no one has an incentive to move it out. It's quite bizarre to have a rule only to provide some little incentive for the small amount of Canadian wealth being held in family trust. It's just a bizarre reason for not changing the rule.

• 1605

I don't know if they're getting advice from their tax lawyers, and I don't know if there's a law against this or not, but in effect what they're threatening if they're threatening to put in tax evasions is a form of extortion. They're saying that if you try to tax that income, they will engage in tax evasion. Our tax rules are such that they cannot avoid the Canadian taxes by putting it in Bermuda. The only way they'll not pay Canadian taxes is if they engage in tax evasion, so what they're threatening is to engage in tax evasion.

Furthermore, if you were worried about people engaging in tax evasion, it would be very peculiar to give some encouragement for these people not to engage in tax evasion. Again, most of the wealth held in private trusts is Canadian real estate, my guess would be, and shares of Canadian private corporations. It's very easy for the Department of Revenue to find out where it is. It is more difficult to find out where assets like shares in public companies and liquid investments are being held. But most of this stuff will be shares in private corporations and Canadian real estate.

If these people want to engage in tax evasion, I guess. . .it's such a peculiar argument that if you require me to pay my fair share of tax, I'm going to engage in tax evasion. It's difficult to know what to say in response. It's a peculiar form of extortion.

So I don't put any weight on that argument. Number one, I don't think they would do it. Number two, it wouldn't matter if some of them did it. Number three, if they did they're very likely to get caught. I don't place any weight on that at all. If we're worried about capital flight out of Canada, this would be the last kind, . . .

Since this is a committee engaged in tax policy, it seems to me that the way to think about all these rules is to imagine yourselves in effect drafting the act. Imagine we didn't have these rules. Would anyone sitting around the table propose a rule such as this to prevent capital flight out of the country? You'd be laughed out of the room. Yet that's essentially what their argument amounts to.

M. Loubier: J'ai droit à une dernière question? Je suis content. J'en aurais des tas à vous poser, monsieur Brooks. C'est ma journée aujourd'hui.

Le président: Enfin.

M. Loubier: Enfin je suis capable d'être calme.

Le président: C'est la première. . . [Difficultés techniques—La rédactrice]

[Translation]

Il est étrange d'avoir une règle qui traduise une telle sollicitude envers les biens détenus dans ces fiducies familiales et non envers les autres richesses. Si l'on s'inquiète de l'exode des capitaux, si l'on craint que les gens les placent à l'étranger, il serait sans doute sage d'adopter une règle qui n'incite personne à le faire. Il est vraiment étrange d'avoir une règle qui ne sert d'incitatif modeste qu'à la petite partie des richesse canadiennes détenues en fiducie familiale. C'est un bien étrange motif pour ne pas changer cette règle.

J'ignore si les propriétaires de fiducies sont conseillés par leurs avocats—fiscalistes et si ce qu'ils font est illégal ou non, mais c'est une forme de menace d'évasion fiscale qu'on peut assimiler à de l'extorsion. Ils disent que si vous essayez d'imposer ce revenu, ils feront de l'évasion fiscale. Notre réglementation fiscale est telle qu'ils ne peuvent se soustraire à l'impôt canadien en plaçant leur argent aux Bermudes. La seule façon de ne pas payer l'impôt canadien est de pratiquer de l'évasion fiscale, de sorte qu'ils nous menacent réellement de se livrer à cette démarche.

En outre, si l'on craint cette évasion fiscale, il serait vraiment très bizarre d'avoir des mesures qui encouragent ces gens à ne pas le faire. Je répète que la plus grande partie de la richesse détenue en fiducie privée sont des biens immeubles canadiens, je suppose, et des actions de sociétés privées canadiennes. Il est très facile, pour le ministère du Revenu, de découvrir où ces biens se trouvent. Il est plus difficile de découvrir où sont détenus des actifs comme des actions de sociétés publiques ou des investissements en liquide. Mais la plus grande partie de cet argent se retrouve sous forme d'actions de sociétés privées ou de biens immeubles canadiens.

Si ces gens veulent se livrer à de l'évasion fiscale, je suppose... c'est vraiment bizarre d'imaginer que si vous me demandez de payer ma juste part d'impôt, je vais me livrer à de l'évasion fiscale. Il est difficile de savoir comment répondre à cela. C'est une forme particulière d'extorsion.

C'est donc un argument qui ne m'impressionne pas du tout. Premièrement, je ne pense pas qu'ils le feraient. Deuxièmement, il serait sans importance que certains le fassent. Troisièmement, les coupables se feraient très probablement prendre. C'est un argument que je trouve absolument sans valeur. Si l'on redoute l'exode des capitaux du Canada, ce serait la dernière chose. . .

Puisque votre comité s'occupe de politique fiscale, je crois que la façon de réfléchir à ces règles est de vous imaginer en train de rédiger la loi. Supposons que ces règles n'existent pas. Est—ce que quelqu'un autour de cette table proposerait une règle comme celle—ci pour empêcher l'exode des capitaux? L'hilarité générale vous ferait fuir. Pourtant, c'est essentiellement ce que leur argument représente.

Mr. Loubier: Am I entitled to a last question? I am pleased. I would have lots of questions to ask you, Mr. Brooks. This is my day.

The Chairman: At last.

Mr. Loubier: At last, I am able to stay calm.

The Chairman: This is a first. . . [Technical dificulties—Editor]

[Traduction]

• 1609

• 1623

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît. C'est la première fois que nous avons un témoin qui fait sourire M. Loubier. Je regrette de devoir passer la parole à quelqu'un d'autre.

M. Loubier: Celui de ce matin aussi, mais. . .

Mr. Abbott (Kootenay East): Just so you know the bottom line with regard to my questions here, I want to arrive at the location of talking about family trusts being a tax-planning tool, but I want to see if we can come to some basic understanding to start with.

I will freely admit that I think you and I probably start off from a different direction with respect to capital tax or wealth tax. We might as well put that on the table. We don't have a wealth tax in Canada, although in the B.C. jurisdiction there is a capital tax. I think we agree that probably we're on different sides of that issue.

We have an income tax in Canada, and what we're really talking about here is an income tax. Again, just for definition, my understanding is that income tax applies to salary, investment income or capital gains on disposal or death. Those would be the three fundamental categories in which you would derive income tax: applying a percentage to salary, investment income, or capital gains on disposal or death.

• 1625

There is something I need to understand to see if we can arrive at a common ground here. Take the 21-year rule. My understanding is that a collapse of family trusts in 1993, whatever the date was, would have meant that, at that particular time, the capital gains that had accrued in the family trust would have been treated in the same way as if disposal or death had taken place. There would have been an income tax payable at that particular time.

By going past that point, we're saying that while the family trusts, as with individuals or corporations, have been paying income tax on the basis of investment income or on the basis of earnings all the way along, the real issue we're talking about here is the tax payable on the disposal or termination of this period on the capital gains.

Dr. Brooks: Yes.

Mr. Abbott: Okay, so we're in agreement on that.

I'll go to your example of an individual selling a second residence or a cottage, or doing something about the cottage and moving it into a family trust. Here is my understanding of the rules we've had explained to us. Assume that cottage is worth \$100,000 today. Assume also, for the sake of discussion, that it was worth \$50,000 when I bought it. That was the valuation. Therefore, there is a capital gain of \$50,000.

If I sell it, I have to pay the income tax on the \$50,000 capital gain. If I move it today into a family trust for my children, I have to pay taxes on the \$50,000, so therefore the government is realizing the income tax on the \$50,000 capital gain today.

The Chairman: Order please. This is the first time we have a witness who manages to bring Mr. Loubier to smile. It is a pitty that I have to give the floor to someone else.

Mr. Loubier: This morning's witness also succeeded, but. . .

M. Abbott (Kootenay–Est): Pour bien vous faire comprendre où je veux en venir, je veux en arriver au point de parler des fiducies familiales comme instruments de planification fiscale, mais je veux savoir d'abord si nous sommes d'accord sur certaines prémisses.

Je reconnais volontiers que nous avons probablement tous deux un bagage différent en matière d'impôt sur le capital ou sur la richesse. Autant dire les choses comme elle sont. Nous n'avons pas d'impôt sur le richesse au Canada, même si la Colombie-Britannique a adopté un impôt sur le capital. Nous pouvons probablement convenir que nos deux points de vues sont différents sur cette question.

Par contre, il existe un impôt fédéral sur le revenu, et c'est bien ce dont nous parlons ici. Là encore, pour bien s'entendre, je comprends que l'impôt sur le revenu s'applique au salaire, aux revenus de placement ou aux gains en capital au moment de la disposition des biens ou du décès. Telles seraient les trois catégories fondamentales donnant lieu à l'impôt sur le revenu: on prélève un pourcentage du salaire, du revenu de placement ou des gains en capital lors de leur disposition ou au moment du décès.

Il y a quelque chose qu'il faut que je comprenne pour voir si nous pouvons réussir à nous entendre. Prenons la règle des 21 ans. Mon interprétation est que la fermeture d'une fiducie familiale en 1993, peu importe la date, aurait signifié qu'à ce moment particulier, les gains en capital accumulés jusqu'alors auraient été traités comme s'il s'était agi d'une disposition ou d'un décès. Un impôt sur le revenu aurait été exigible à ce moment précis.

Passé ce point-là, et bien que les fiducies familiales aient, au même titre que les particuliers ou les sociétés, payé de l'impôt sur le revenu sur la base des revenus de placement ou des gains réalisés depuis le début, la vraie question qui se pose à nous est celle de l'impôt exigible sur les gains en capital lors de la disposition ou à la fin de cette période.

M. Brooks: Oui.

M. Abbott: Bon, donc nous sommes d'accord là-dessus.

Prenons alors votre exemple d'un particulier qui vend une résidence secondaire ou un chalet, ou qui fait quelque chose à son sujet et le transfère dans une fiducie familiale. Voici comment je comprends les règles qu'on nous a expliquées. Supposons que ce chalet vaille aujourd'hui 100 000\$. Supposons également, par exemple, qu'il valait 50 000\$ quand je l'ai acheté. C'était sa valeur officielle. Il y a donc gain en capital de 50 000\$.

Si je le vends, je dois payer de l'impôt sur le revenu, sur le gain en capital de 50 000\$. Si je le place aujourd'hui dans une fiducie familiale pour mes enfants, je dois payer l'impôt sur les 50 000\$, de sorte que le gouvernement encaisse aujourd'hui un impôt sur le revenu sur les 50 000\$ de gain en capital.

Let's be theoretical and say that 10 years from now that property is worth \$250,000. We're then saying that 10 years from now, if the trust was collapsed or the property was sold, there would be taxes payable on \$200,000.

I don't understand something when I take a look at this thing. You speak of a family trust as having the ability to be a tax-planning tool, and it is not exclusive to this cottage example. Maybe you could give us an example of how a family trust is being used as a tax-planning

If family trusts are paying income on earnings and investment on an annual basis, if we're really talking about a capital gain and if I want to put something into a family trust and I'm therefore going to be paying a capital gain today to put it there, then I have difficulty in understanding this. Perhaps you could give me an example of how a family trust can be used as a tax-planning tool.

Dr. Brooks: Everything you say is absolutely right. I agree with that. These rules are designed to tax the accruing capital gains. We're talking about the taxation of accruing capital gains.

The only issue is one of timing. When are we going to collect the tax on accruing capital gains?

With respect to family trusts, I will just mention the fact that everyone is doing it. Everyone is being advised to do it. All sorts of people are doing it.

I think we can assume that they are not doing it because they think they're going to pay more taxes. The tax break arises because, now, people who are putting their cottage into their family trust will be claiming part of the \$100,000 capital gains exemption. Lots of people are putting them in now because cottages have recently gone down in value. They are paying no taxes because they are claiming the \$100,000 capital gains, or at least a pro rata share from when it was changed.

• 1630

Twenty years from now, if you had held a cottage for those twenty years, the taxes you might pay putting it into a family trust might ans, les impôts que vous pourriez payer en les plaçant en fiducie exceed, in terms of present value, the taxes that would be paid if you had to pay them when you died, so you might not do it. From now on people will purchase their cottages through family trusts.

Mr. Abbott: For what advantage?

Dr. Brooks: Let's suppose I have a cottage I purchased for \$200,000. When I die, in the distant future, it's worth \$500,000. The tax laws say if I don't set up a family trust I will have to pay tax on that \$300,000 gain when I die. Instead of doing that I have my family trust purchase the cottage. I take a life interest in it and name my children as beneficiaries.

This is the important point. To all intents and purposes, it is no different than if I had done nothing because I continue to control the cottage. I am the trustee of this trust. I am the

[Translation]

Supposons maintenant que dans une dizaine d'années, ce bien vaille 250 000\$. Nous disons donc que dans 10 ans, si la fiducie a été résiliée ou la propriété vendue, il faudrait payer de l'impôt sur 200 000\$.

C'est alors qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas. Vous dites que la fiducie familiale peut être utilisée comme instrument de planification fiscale, et cela ne se limite pas à l'exemple du chalet que je viens de citer. J'aimerais bien que vous nous donniez un exemple de la façon dont une fiducie familiale peut servir d'instrument de planification fiscale.

Si les fiducies familiales payent chaque année de l'impôt sur les gains et les placements, en admettant que nous parlions effectivement de gains en capital, et si je veux placer quelque chose en fiducie familiale et que je doive par conséquent payer aujourd'hui l'impôt sur le gain en capital pour les placer, j'ai du mal à comprendre où je m'en vais. Peut-être pourriez-vous nous donner un exemple de la façon dont une fiducie familiale peut être utilisée comme instrument de planification fiscale.

M. Brooks: Tout ce que vous dites est parfaitement exact. Je suis d'accord. Ces règles ont pour but d'imposer les gains cumulatifs en capital. Nous parlons de l'imposition des biens cumulatifs en capital.

La seule question est celle du moment de la perception de l'impôt. Quand allons-nous percevoir l'impôt sur les gains cumulatifs en capital?

En ce qui concerne les fiducies familiales, je dirais simplement que tout le monde le fait. C'est un conseil que tout le monde reçoit. Toutes sortes de gens le font.

J'imagine qu'on peut supposer qu'ils ne le font pas parce qu'ils pensent qu'ils vont payer plus d'impôt. L'avantage fiscal provient de ce que, maintenant, les gens qui placent leur chalet en fiducie familiale peuvent réclamer l'exonération de 100 000\$ sur les gains en capital. Beaucoup de gens s'y mettent maintenant parce que les chalets ont perdu récemment de leur valeur. Ils ne payent pas d'impôt parce qu'ils réclament les 100 000\$ d'exonération de gains en capital, ou au moins une partie de cette exonération, à compter de la date du changement.

Dans vingt ans, si vous avez conservé un chalet pendant ces vingt familiale pourraient dépasser, en terme de valeur actuelle, les impôts à payer au moment de votre décès, de sorte que vous pourriez ne pas le faire. Dorénavant, les gens achèteront leur chalet par le truchement de fiducies familiales.

M. Abbott: Pour quel avantage?

M. Brooks: Supposons que j'aie un chalet qui m'a coûté 200 000\$ et qui, plus tard, au moment de mon décès soit évalué à 500 000\$. La loi fiscale stipule que si je n'ai pas constitué de fiducie familiale, ma succession devra payer de l'impôt sur ce gain de 300 000\$ lors de mon décès. Pour éviter cela, je fais acheter le chalet par ma fiducie familiale. J'y conserve un intérêt tant que je vis et je désigne mes enfants comme bénéficiaires.

C'est cela qui est important. A toute fin utile, cela revient au même que si je n'avais rien fait car je conserve la mainmise sur le chalet. Je suis le fiduciaire. Je suis le bénéficiaire des income beneficiary. I am absolutely identical to the person who revenus. Je suis exactement dans la même situation que la

did not put his cottage in a family trust. It is economically and functionally equivalent, yet the important difference is that the person who doesn't put the cottage in the family trust will have to pay tax on the accruing capital gains when he dies. For the person who does put it in the family trust, no tax will be collected until his youngest child dies, which could be 50 or 60 years later.

If you ask me whether I would rather pay tax today or in 60 years, I'll take the 60 years. That's not such a difficult problem. The way to correctly describe the tax break is to suppose that when this person dies, if he hadn't put the cottage in his family trust, we would collect \$100,000 in taxes, for example. If he had put the cottage in the family trust, we wouldn't collect that tax when he dies; we would collect it when his youngest child dies. We would have given the family an interest-free loan without moment de son décès. Nous ne le percevons que lors du décès collateral and without call until the youngest child dies. It's an de son enfant le plus jeune. Dans ce cas, nous avons donné à la enormous advantage.

The Chairman: Mr. Abbott, will you permit me a supplemental question on this?

Mr. Abbott: Yes.

The Chairman: When a person buys a cottage today, instead of putting it in a trust for his two children, he could transfer it immediately to them and you would have the same consequences.

Dr. Brooks: Let me be very clear about this, because that's the fundamental difference here. There's an enormous difference between you owning a cottage and your child owning it. Those are not similar cases at all. If you want to buy a cottage for your child and give it to your child, fine, but most people don't want to do that. They buy it for themselves and want to control it until they die.

The Chairman: I understand what you're saying. You made that point earlier. Instead of giving it outright to your children, could you not put it into a corporation where the shares are owned by your children? They would get all the increase in the benefit in the shares and you could control it through a voting trust or through majority voting shares. You would have the very same situation as you would with the trust.

Dr. Brooks: No, you would not have the same situation. First there might be problems with taxable benefits if you do that. Furthermore, if you give the cottage to your children in the form of preferred shares and you continue to control it, at the very least, as each one of your children dies, we would collect the tax. You will have given up at least more control than you would have through the trust because once you give them the preferred shares you no longer have any say over who gets your cottage at the end of the day.

The Chairman: You don't if this goes into a trust for them either.

Dr. Brooks: You absolutely do.

The Chairman: Sorry, you don't.

[Traduction]

personne qui n'a pas placé son chalet dans une fiducie familiale. C'est équivalent du point de vue économique et fonctionnel, mais la grande différence réside dans le fait que la personne qui ne place pas son chalet en fiducie familiale devra payer à sa mort de l'impôt sur les gains cumulatifs en capital. Pour la personne qui place son chalet en fiducie familiale, aucun impôt ne sera prélevé avant le décès de son enfant le plus jeune, ce qui peut nous amener à 50 ou 60 ans plus tard.

Si vous me donnez le choix de payer l'impôt aujourd'hui ou dans 60 ans, je choisis dans 60 ans. Ce n'est pas difficile à comprendre. La bonne façon de décrire l'allégement fiscal est de supposer que lorsque la personne meurt, si elle n'a pas placé le chalet dans sa fiducie familiale, nous pouvons percevoir 100 000\$ en impôts, par exemple. Par contre, si le chalet a été placé en fiducie familiale, nous ne percevons pas d'impôts au famille un prêt sans intérêt et sans garantie, sans demande de remboursement avant le décès de l'enfant le plus jeune. C'est un avantage énorme.

Le président: Monsieur Abbott, me permettez-vous une question supplémentaire à ce sujet?

M. Abbott: Oui.

Le président: Quand une personne achète un chalet aujourd'hui, elle pourrait, au lieu de le placer en fiducie pour ses deux enfants, le leur remettre immédiatement, ce qui donnerait le même résultat.

M. Brooks: Il ne faut absolument pas confondre les deux situations, car il y a une différence énorme et fondamentale entre un chalet qui vous appartient et un chalet qui appartient à vos enfants. Ce sont deux cas de figure bien différents. Si vous voulez acheter un chalet pour vos enfants et leur en faire don, c'est très bien, mais peu de gens sont prêts à le faire. Ils achètent le chalet pour eux-mêmes et veulent le contrôler jusqu'à leur décès.

Le président: Je comprends ce que vous dites. Vous l'avez expliqué plus tôt. Mais au lieu de donner le chalet directement à vos enfants, ne pourriez-vous pas le placer dans une société dont les actions appartiennent à vos enfants? Ils profiteraient de toutes les augmentations davantage reliées aux actions et vous pourriez en garder le contrôle par le biais d'un vote fiduciaire ou d'un nombre majoritaire d'actions. Vous seriez exactement dans la même situation que dans le cas d'une fiducie.

M. Brooks: Non, ce ne serait pas la même chose. D'abord, il pourrait y avoir, dans ce cas, des difficultés à propos des avantages imposables. En outre, si vous faites don du chalet à vos enfants sous la forme d'actions privilégiées tout en conservant le contrôle, pour le moins, nous percevrions l'impôt lors du décès de chacun de vos enfants. Vous auriez renoncé à une plus grande partie de contrôle que dans le cas d'une fiducie, parce qu'une fois que vous auriez remis les actions privilégiées à vos enfants, vous auriez perdu le droit de désigner celui à qui devrait revenir votre chalet en fin de compte.

Le président: Vous perdez tout autant la mainmise dans le cas d'une fiducie familiale.

M. Brooks: Absolument pas.

Le président: Je regrette, mais c'est le cas.

Dr. Brooks: It is a discretionary trust. At the end of the day you can decide in your will to give it to only one of your children even though, for example, all three were named. But if you give them shares you don't.

The Chairman: Okay.

Dr. Brooks: There's an important difference between freezing it through using a corporation and using a trust. The evidence for that is just in the practice. Furthermore, incorporating a company to do it and so on is just expensive and unwieldly. The evidence is that hardly anyone does it, and yet everybody is putting them in trusts.

The Chairman: Thank you.

Mr. Abbott: Coming back to your assertion that family trusts are currently being used as a tax-planning tool, I want to be absolutely clear that there's no difference of opinion between you and me with respect to the fact that if we're talking about earnings, be they salary or earnings of a corporation or investment income, whatever the case may be, there is no tax planning benefit with respect to the income derived from earnings or from investment income with respect to family trust. Would you agree with that statement?

Dr. Brooks: There is in lots of cases but it's just another case. We don't have to worry about that because we have a bizarre rule for preferred beneficiaries. It has nothing to do with the case we're talking about.

What this rule is concerned about is when we collect the accruing capital gains. Your position seems to be that it doesn't matter much. I just found that astounding. I can tell you that most of tax planning in the area of estate planning involves trying to defer that accrued capital gains. People spend thousands of dollars trying to do it. This tells me that there must be something in there.

When you're planning estates, most tax planning involves what's called trying to freeze the value of people's estates so that when they die, the amount of accrued capital gains subject to tax will be substantially lessened. People pay thousands of dollars to derive that tax advantage. It's true that we have other devices by which people can freeze the value of their estate, but my point about changing these trust rules is that you've just made them substantially more liberal, and I don't know why you would do that.

My final comment was that not only shouldn't you be making them more liberal, the sensible thing to have done would be to prevent estate-freezing all together.

Mr. Campbell (St. Paul's): I have a couple of quick questions. I just want to clarify something. You don't want to be understood to be attacking the concept of a trust. You're merely speaking to the tax effects of a trust under these rules.

Dr. Brooks: Yes, that's true.

[Translation]

M. Brooks: C'est une fiducie discrétionnaire. Quand arrive la fin, vous pouvez décider dans votre testament de le donner à un seul de vos enfants même si, par exemple, les trois sont nommés. Mais si vous leur donnez des actions, vous ne pouvez pas le faire.

Le président: C'est bon.

1635

M. Brooks: Il existe une différence importante entre le fait de geler la succession par le biais d'une société et par le biais d'une fiducie. La pratique en donne clairement la preuve. En outre, il est tout simplement coûteux et compliqué de constituer une société à cette fin. La preuve est que, à peu près personne ne le fait alors que tout le monde place ses biens dans des fiducies.

Le président: Merci.

M. Abbott: Pour en revenir à votre affirmation que les fiducies familiales servent actuellement d'instruments de planification fiscale, je tiens à dire clairement que nous sommes tout deux parfaitement d'accord sur le fait que lorsque nous parlons de gains, qu'il s'agisse de salaire, des bénéfices d'une société ou des revenus de placement selon le cas, il n'y a aucun avantage sur le plan de la planification fiscale à l'égard des revenus provenant de gains ou de revenus de placement pour la fiducie familiale. Êtes-vous d'accord avec cela?

M. Brooks: Il y en a dans bien des cas, mais ce n'est qu'un cas parmi d'autres. Nous n'avons pas à nous préoccuper de cela parce que nous avons une règle bizarre pour les bénéficiaires privilégiés. Cela n'a aucun rapport avec le cas dont nous parlons.

Ce dont cette règle traite, c'est du moment où nous percevons l'impôt sur les gains cumulatifs en capital. Vous semblez penser que cela n'a guère d'importance. Cela m'a paru très étonnant. Je peux vous dire que la plus grande partie de la planification fiscale dans le secteur de la planification des successions consiste à essayer de retarder le paiement de l'impôt sur ses gains cumulatifs en capital. Les gens dépensent des milliers de dollars pour essayer de le faire. Ils doivent donc y trouver un avantage quelconque.

Dans la planification des successions l'essentiel de la planification fiscale consiste à geler la valeur des biens successoraux de sorte que, lors du décès, le montant de gains cumulatifs en capital soumis à l'impôt est considérablement moindre. Les gens payent des milliers de dollars pour profiter de cet avantage fiscal. Il est vrai qu'il existe d'autres moyens permettant de geler la valeur d'une succession, mais ce que je veux dire au sujet du changement de ces règles pour les fiducies c'est que vous venez de les rendre beaucoup plus généreuses et je ne comprends pas pourquoi vous le faites.

Je dirai, pour terminer, que non seulement vous ne devriez pas seulement rendre ces règles plus généreuses, mais l'attitude sensée aurait été d'interdire purement et simplement le gel des successions.

M. Campbell (St-Paul's): Je n'ai qu'une ou deux brèves questions à poser. J'aimerais obtenir une précision. Vous ne voulez pas que nous pensions que vous vous en prenez à l'idée d'une fiducie. Vous parlez simplement des conséquences fiscales d'une fiducie selon ces règles.

M. Brooks: Oui, c'est exact.

Mr. Campbell: I just wanted to clarify that.

A lot of us have been learning about this along the way. There has been some risk of people taking from this, and my old professor of trusts would want me to make this point, that somehow we were attacking this marvellous invention as opposed to looking at tax consequences, which is our mandate.

Dr. Brooks: Yes, I think we ought to get the taxation of trusts right. I think there are lots of anomalies in our present law with respect to the taxation of trusts. This is one of them, and we just created a much larger one.

Mr. Campbell: Before I come to the second point, I want to compliment you on your presentation. It has been extremely helpful and provocative, as you knew it would be.

I want to clarify one other point. You are not, I believe, advocating that we tax either individuals or trusts on accrued but unrealized gains year after year, or are you?

Dr. Brooks: No, I'm not arguing that here, but if sometime you'd like me to argue that I'd be pleased to come and argue it.

Mr. Campbell: I had a hunch that you were awfully close to that.

This is my last point. We heard other testimony to the effect that people have been trying through these rules—and we can agree or disagree about whether they've achieved it—not to upset the intention that there should be equality in terms of how you manage your property, whether you use a trust or you choose not to.

Dr. Brooks: That's absolutely right. My argument of course is that there ought to be equality. What you don't want to do is draft tax rules that advantage the shrewd avoider. That's what these rules do. The case that people have given is of a cottage. A cottage is just a simple example. We're normally talking about more complicated examples. The normal rule is that when you die, you're deemed to have disposed of all of your capital property. That's the assumption ordinary Canadians operate under.

• 1640

So you want to be sure you don't have rules that favour people who think up convoluted schemes to avoid that rule. One of those convoluted schemes is to set up a trust and put your property into it. If you allow people to do that, there's a substantial inequity in your tax system between taxpayers who play by the rules and say, well, I own a cottage and when I die I'm going to pay my fair share of tax on the accrued gain, while other people are running around engaging in these estate—freezing gimmicks.

Mr. Campbell: You've obviously studied this and are aware of the situation in other jurisdictions. You spoke of other jurisdictions where there is a requirement not on trust or the equivalent of common—law trust, but on individuals to file annually some sort of statement of their assets and liabilities, a balance sheet as we would commonly call it. Do those jurisdictions have wealth taxes in addition to capital gains taxes? Do they have one or the other?

[Traduction]

M. Campbell: Je voulais simplement en être sûr.

Nous sommes nombreux à en avoir appris sur toute cette question en cours de route. Il était à craindre que les gens en déduisent, et mon ancien professeur voudrait que je le précise, que nous nous en prenons à cette merveilleuse invention au lieu d'en examiner les répercussions fiscales, ce qui est notre mandat.

M. Brooks: Oui, je pense qu'il faut replacer l'imposition des fiducies sur la bonne voie. J'estime que la législation actuelle comporte de nombreuses anomalies à propos de l'imposition des fiducies. Ceci en est une et nous venons d'en créer une autre beaucoup plus importante.

M. Campbell: Avant d'en venir à mon deuxième point, je veux vous féliciter de votre exposé. Je l'ai trouvé très utile et intellectuellement stimulant, comme vous le vouliez sans doute.

Je veux éclaircir un autre point. Si je ne m'abuse, vous ne préconisez pas que nous imposions les particuliers ou les fiducies chaque année sur les gains accumulés mais non réalisés, n'est-ce pas?

M. Brooks: Non, ce n'est pas ce dont je parle ici, mais si vous souhaitez un jour que je viennes en discuter, je le ferai avec plaisir.

M. Campbell: J'ai eu l'impression que vous étiez à deux doigts de le faire.

Un autre témoin nous a dit qu'on avait essayé, à l'aide de ces règles—, et reste à savoir si on y est parvenu ou non—, de ne pas remettre en cause la volonté de maintenir l'équité entre les diverses façons de gérer des biens personnels, qu'on le fasse ou non au moyen d'une fiducie.

M. Brooks: C'est parfaitement vrai. Je soutiens naturellement qu'il faut préserver l'équité. On ne veut pas établir des règles fiscales qui avantagent les plus malins. Ce n'est pas ce que font ces règles. On a cité l'exemple du chalet. On cite habituellement des exemples plus complexes. La règle normale est que lors de son décès on est réputé avoir disposé de tous ses biens et meubles. C'est la présomption qui guide le Canadien moyen.

Donc, vous voulez être sûrs que rien ne favorisera ceux qui imaginent des moyens détournés pour se soustraire à cette règle. Un de ces moyens détournés consiste à créer une fiducie et à y placer ses biens. Si vous permettez aux gens d'utiliser ce moyen, vous créez une grande iniquité dans le régime fiscal entre les contribuables qui respectent les règles du jeu, qui acceptent, par exemple, d'avoir à payer au décès leur juste part d'impôts sur la plus value du chalet qu'ils possèdent et ceux qui s'organisent pour trouver un moyen astucieux de geler leur succession.

M. Campbell: Vous avez évidemment étudié cette question et devez être au courant de la façon dont on procède ailleurs. Vous avez parlé d'autres pays où l'on oblige non pas les fiducies ou l'équivalent des fiducies au sens de la common law, mais les particuliers à produire chaque année un état de leur actif et de leur passif, c'est-à-dire un bilan en langage courant. Ces pays prélèvent-ils des impôts sur la fortune en plus de l'impôt sur les gains en capital? Ont-ils ces deux types d'impôts?

Dr. Brooks: I don't mean to hold them up as models. There are certainly countries that, number one, tax the accrued capital gains. Accrued capital gains are income; there's no question about that. We're talking about an income tax here. There's only a conceptual difference between interest income and a capital gain. The bizarre thing about having a tax system that creates a conceptual distinction between interest income and dividend income as a capital gain is that any good tax planner can turn any income stream into any of those forms of income. It's just a pure conceptual difference.

So there are certainly jurisdictions that tax capital gains, that tax your net annual wealth, and that tax you on your death when you transfer your wealth. Now, most of them don't have very good capital gains systems; no one does, it turns out. It's not a good model. But there are quite a few countries in the world that tax capital gains, tax net annual wealth and tax wealth transfers.

Mr. Campbell: We had a discussion this morning about the chaos and the panic that sometimes ensue on a sudden death, and a deemed disposition that takes place at death and the need to pay tax, often selling assets from the car to the house to the small business to meet that tax bill.

Dr. Brooks: That's the interesting thing about this 21–year rule. When people call the 21–year rule arbitrary, there's nothing arbitrary about 21 years. It happens every 21 years. People say, yes, 1993, that's 21 years and I have to plan for it. What's arbitrary is death, and yet when people die we force them to pay tax on their accrued capital gains. If you were worried about taxpayers being able to plan for potential tax liabilities, you wouldn't go after the 21–year rule. You might go after the deemed disposition on death, but this 21–year rule—

Mr. Campbell: What I'm really getting at is that any suggestions that might come forth from members of this committee to the effect that we look towards an annual or a periodic disposition of capital property, be it held by individuals or trusts, would lead to the same problem that we see spouses and survivors confronting if they have not had the foresight to buy insurance or organize their affairs.

Dr. Brooks: But it really is quite peculiar to be worried about that. Incidentally, back in 1972 the Liberal government—in 1969, I guess—did propose in a white paper on tax reform that at least publicly traded shares be valued every five years and the tax paid on the accrued capital gains.

The interesting thing is that even if you have a periodic tax on capital gains, everybody knows where it is and everybody plans for it. Why would you worry about the widow who happens to have a portfolio that is triggering capital gains and

[Translation]

M. Brooks: Je ne veux pas les présenter comme des modèles. Il y a surement des pays qui, premièrement, prélèvent un impôt sur les gains en capital accumulés. Les gains en capital accumulés constituent un revenu; il n'y a pas de doute là—dessus. Nous parlons ici d'impôt sur le revenu. Il n'y a qu'une différence de concept entre le revenu d'intérêts et le gain en capital. Ce qui est bizarre dans un régime fiscal établissant une distinction conceptuelle entre les revenus d'intérêts et les revenus de dividendes en tant que gain en capital, c'est que tout bon planificateur fiscal peut transformer n'importe quel apport en l'une ou l'autre de ces formes de revenus. Ce n'est qu'une simple différence conceptuelle.

Il y a donc surement des pays qui prélèvent un impôt sur les gains en capital, un impôt sur l'avoir net annuel et un impôt successoral. Évidemment, la plupart d'entre eux n'ont pas de très bon régime d'imposition des gains en capital; en réalité, c'est plutôt le contraire. Ce n'est pas un bon modèle. Mais il y a un certain nombre de pays dans le monde qui prélèvent un impôt sur les gains en capital, un impôt sur l'avoir net annuel et un impôt successoral.

M. Campbell: Nous avons eu une discussion ce matin à propos du chambardement et de la panique que suscite parfois un décès soudain, du fait qu'il y a disposition présumée des biens au décès et qu'il faut alors payer l'impôt, ce qui oblige souvent les héritiers à vendre tous les biens pour régler ce qu'ils doivent au fisc, de l'auto à la résidence et à la petite entreprise.

M. Brooks: De là l'intérêt que présente cette règle des 21 ans. Quand on dit que la règle des 21 ans est arbitraire, ce n'est absolument pas le cas. L'échéance survient tous les 21 ans. Les gens se disent, en 1993, 21 ans se seront écoulées et ils doivent planifier en conséquence. Ce qui est arbitraire, c'est le décès, et pourtant, quand les gens meurent, on force les héritiers à payer de l'impôt sur les gains en capital accumulés par le défunt. Si vous vous préoccupiez de la capacité des contribuables de planifier de manière à être en mesure d'assumer leur dette fiscale potentielle, vous ne vous attaqueriez pas à la règle des 21 ans. Vous pourriez en avoir contre la disposition présumée des biens au décès, mais pour la règle des 21 ans. . . .

M. Campbell: Ce que je veux dire en réalité, c'est que si quelqu'un ici au comité suggérait d'instituer une règle établissant une disposition annuelle ou périodique des biens en immobilisation, qu'ils soient détenus par des particuliers ou des fiducies, cela créerait le même problème que celui auquel doivent faire face les conjoints et les survivants qui n'ont pas eu la prévoyance de se procurer une assurance ou de bien organiser leurs affaires.

M. Brooks: Mais il est vraiment plutôt étrange qu'on se préoccupe de cette question. À propos, en 1972, le gouvernement libéral—en fait, c'était je crois en 1969, —avait proposé dans un livre blanc sur la réforme fiscale que les actions cotées en bourse, ne serait—ce que cela, soient évaluées tous les cinq ans et que les actionnaires paient un impôt sur les gains en capital qu'ils auraient accumulés à ce moment—là.

Ce qui est intéressant, c'est que même si l'on avait un impôt périodique sur les gains en capital, tout le monde saurait à quoi s'en tenir et organiserait ses affaires en conséquence. Pourquoi vous préoccuperiez—vous de la veuve ou du veuf qui a

not the widow who doesn't have any capital gains but is living on le bonheur de posséder un porte-feuille qui rapporte des gains en interest income and is being taxed every year? The widow who is realizing capital gains has a tax advantage, not a disadvantage, even if you forced them to pay tax every five years.

Mr. Campbell: I suggest to you that perhaps the difference is this: it's a bit of a shock to the widow or the spouse or the survivor who discovers that in effect they've had a gain. Often it comes as a big surprise, the notion that suddenly the deceased spouse's assets have to be valued and tax paid on a gain and they have to sell the house or borrow money to pay it. It happens all the time.

Dr. Brooks: Well, it's a peculiar tax inequity to be worried about, because number one, it's a person realizing capital gains as opposed to some other form of investment income, and almost always-

Mr. Campbell: But when you say that, there's a tendency, and some of us around this table may even fall into it, to think that this is only a rich person's problem. It's not. It's a problem in families with a small business. It's a problem of assets that any of us-

Dr. Brooks: Listen, we don't have to argue about this, because the evidence is in. Look at the green book on the taxation statistics. I think that 50% of capital gains are realized by the top—I forget the number - 20% of Canadians. It's true that there's the odd low-income person with a capital gain, but I'll tell you there are not very many of them.

• 1645

But if there's a low-income person with capital gains, why shouldn't he pay his fair share of tax in the same way that a low-income person earning interest income pays his fair share of tax?

Mr. Campbell: So you are advocating it on an annual basis?

Dr. Brooks: No, I'm not. . . Well, if you want me to. . .

Mr. Campbell: That's the only way you'd get equity in your

Dr. Brooks: Yes. No one would dispute that, incidentally.

Mr. Campbell: Thank you.

Dr. Brooks: There is no question that if all you were worried about was fairness in your tax system, you would tax capital gains every year as they accrued. Find me someone who wants to dispute that and I'll dispute it with them. The reason we don't tax it every year as it accrues has nothing to do with fairness. It has to do with the difficulty of valuing the asset, the difficulty with liquidity problems, imperfect capital markets—a bunch of pragmatic reasons. That's why, in our system—

[Traduction]

capital et non de la veuve ou du veuf qui n'a pas de gain en capital mais qui vit de ses revenus d'intérêts et qui paie de l'impôt chaque année sur ses revenus? Celui ou celle qui réalise des gains en capital serait avantagé et non désavantagé sur le plan fiscal, même si on les forçait à payer un impôt tous les cinq ans.

M. Campbell: Permettez-moi de vous signaler que la différence est peut-être la suivante: c'est tout un choc pour le veuf ou la veuve ou le conjoint ou le survivant qui découvre qu'il y a effectivement une plus value. Souvent, c'est toute une surprise; on découvre que les biens laissés par le conjoint décédé se sont appréciés et qu'il faut payer de l'impôt sur le gain en capital. Souvent, les héritiers doivent vendre la maison ou emprunter de l'argent pour régler ce qu'ils doivent au fisc. Cela arrive à tout moment.

M. Brooks: Eh bien, c'est étrange de se préoccuper d'une telle iniquité fiscale, parce que, premièrement, il s'agit d'une personne qui réalise des gains en capital plutôt qu'une autre forme de revenus de placements, et presque toujours...

M. Campbell: Mais quand vous dites cela, on a tendance à penser, et certains d'entre nous ici peuvent même tomber dans ce piège, que ce problème n'arrive qu'aux riches. Ce n'est pas le cas. Ce genre de problèmes se présente parfois dans des familles qui exploitent une petite entreprise. N'importe qui d'entre nous pourrait...

M. Brooks: Écoutez, nous n'avons pas à nous obstiner à ce sujet, car l'évidence est là. Allez voir dans le Livre vert sur les statistiques fiscales. Je pense que la moitié des gains en capital sont réalisés par quelque chose comme 20 p. 100 des Canadiens, je ne me rappelle plus exactement. C'est vrai qu'il y a quelques rares personnes à faible revenu qui réalisent des gains en capital, mais laissez-moi vous dire qu'il n'y en a vraiment pas beaucoup.

Par contre, s'il y a des contribuables à faible revenu qui réalisent des gains en capital, pourquoi ne devraient-ils pas payer leur juste part d'impôt au même titre que les contribuables à faible revenu qui perçoivent des revenus d'intérêt?

M. Campbell: Vous dites donc qu'il faudrait le faire sur une base annuelle?

M. Brooks: Non, je ne dis pas. . . Eh bien, si vous voulez que. . .

M. Campbell: Ce serait la seule façon de rendre le régime fiscal équitable selon vous.

M. Brooks: Oui. Personne ne le contesterait, soit dit en passant.

M. Campbell: Merci.

M. Brooks: Il ne fait aucun doute que si votre souci à tous était de rendre le régime fiscal équitable, vous imposeriez les gains en capital tous les ans à mesure qu'ils s'accumulent. Trouvez-moi quelqu'un qui conteste cette affirmation et je saurais bien me défendre. La raison pour laquelle nous ne prélevons pas d'impôt chaque année sur les gains accumulés n'a rien à voir avec l'équité. Elle découle plutôt de la difficulté d'évaluer les biens, des problèmes de liquidité, de l'imperfection des marchés financiers. . . d'un paquet de raisons pragmatiques. C'est pourquoi, dans notre régime fiscal...

Mr. Campbell: Pragmatic reasons can be good reasons.

Dr. Brooks: Yes, they might be good reasons but they have nothing to do with tax fairness. There's no question that the person who is realizing capital gains—

Mr. Campbell: I guess all you're saying is that there are a number of considerations that go into it.

Dr. Brooks: Yes, sure, absolutely.

Mr. Campbell: Thank you. I don't want to take any more time from my colleagues.

Dr. Brooks: But incidentally, this is a sort of important point in a tax system. In a fair tax system you would tax capital gains every year as they accrue. We don't do that—

Mr. Campbell: And whether that was in the hands of an individual or a trust?

Dr. Brooks: Anything, yes, certainly.

We don't do that because of valuation problems and so on. Therefore, we pick other periods of time at which we're going to force the person to pay tax on those accruing gains. We say, we're going to force you to pay tax whenever you realize your gain.

The fact is that any point of time you pick is going to be arbitrary. Death is arbitrary. If we wouldn't have to have death, we could say every 10 years. We could say every 20 years. It would be a whole lot less arbitrary than saying when you die, but we don't. Most countries that tax capital gains choose death as one. Then, once you've chosen death as a time for realizing capital gains, you have to make sure that you have a whole bunch of other rules there to preserve the integrity of that judgment. If you don't, people will just do an end—run around you and that'll lead to enormous unfairness.

Mr. Campbell: Thank you.

The Chairman: Could I just piggy-back on that? On your assumption, you would just tax accrued gains annually. You wouldn't have to worry about realized capital gains being taxed?

Dr. Brooks: Well, under a system in which you tax capital gains every year they accrued, sure you wouldn't worry about it.

The Chairman: Although realization is usually a question of choice for the owner.

Dr. Brooks: Yes, sure.

The Chairman: That's not arbitrary.

Dr. Brooks: Yes, you're absolutely right. By allowing people to only pay tax on the capital gains when they're realized. . . In effect, what we do is give the taxpayer the option as to when he wants to be taxed.

[Translation]

M. Campbell: Les raisons pragmatiques peuvent être de bonnes raisons.

M. Brooks: Oui, elles peuvent être bonnes, mais elles n'ont rien à voir avec l'équité fiscale. Il ne fait aucun doute que le contribuable qui réalise des gains en capital. . .

M. Campbell: Je pense que tout ce que vous voulez dire, c'est qu'il y a un certain nombre de facteurs qui entrent en jeu.

M. Brooks: Oui, assurément.

M. Campbell: Merci. Je ne voudrais pas empiéter davantage sur le temps de mes collègues.

M. Brooks: Mais à propos, c'est un point drôlement important dans le régime fiscal. Dans un régime fiscal équitable, on taxerait les gains en capital tous les ans à mesure qu'ils s'accumulent. Nous ne le faisons pas...

M. Campbell: Et peu importe que ce soit un particulier ou une fiducie qui les possède, n'est-ce pas?

M. Brooks: Peu importe, assurément.

Nous ne le faisons pas à cause des difficultés que présente l'évaluation de ces biens et ainsi de suite. Par conséquent, nous choisissons d'autres moments pour forcer le contribuable à payer de l'impôt sur ses gains qui s'accumulent. Nous disons que nous allons le forcer à payer l'impôt lorsqu'il réalisera ses gains.

Le fait est que, quel que soit le moment que vous choisirez, celui-ci sera arbitraire. Le moment du décès est arbitraire. Si la mort n'existait pas, on dirait tous les dix ans. Nous pourrions dire tous les 20 ans. Ce serait bougrement moins arbitraire que de parler du moment du décès, mais nous ne le faisons pas. La plupart des pays qui prélèvent un impôt sur les gains en capital choisissent le moment du décès. Par ailleurs, dès qu'on a choisi le moment du décès comme étant celui où les gains en capital sont réalisés, il faut veiller à mettre en place toute une série d'autres règles pour préserver l'intégrité de cette décision. Si on ne le fait pas, les gens prendront tout simplement toutes sortes de moyens détournés, ce qui posera énormément d'iniquité.

M. Campbell: Merci.

Le président: Puis-je revenir un peu là-dessus? Selon vous, il faudrait tout simplement taxer chaque année les gains en capital accumulés. Vous ne vous préoccuperiez pas du fait que les gains en capital réalisés sont assujettis à l'impôt?

M. Brooks: Eh bien, dans un régime où les gains en capital accumulés seraient assujettis à l'impôt chaque année, il est évident qu'on ne devrait pas se préoccuper de cette question.

Le président: Même si la réalisation des biens est habituellement une question de choix qui incombe à leur propriétaire.

M. Brooks: Oui, bien sûr.

Le président: Ce n'est pas arbitraire.

M. Brooks: Oui, vous avez tout à fait raison. En permettant aux contribuables de ne payer l'impôt que lorsque les gains en capital sont effectivement réalisés. . . En effet, ce qu'on fait dans le cas qui nous occupe, c'est de donner aux contribuables la possibilité de choisir le moment où les gains en capital vont être taxés.

The Chairman: Okay.

Do you feel that under this taxation of accrued gains there should be any allowance for inflation, because capital is—

Dr. Brooks: Sure. Yes, no question, all forms of income from capital should be indexed for inflation. It would be really peculiar and inequitable to have a tax system that only indexed capital gains for inflation. Interestingly enough, capital gains have in some sense the lowest call on the right to be indexed for inflation; that is, interest income. There's a much higher component of the inflation gain being taxed on interest income than there ever is on capital gains. All income from capital should be indexed for inflation, no question.

The Chairman: Okay. So inflationary gains —

Dr. Brooks: Should not be taxed.

The Chairman: —should not be taxed.

Dr. Brooks: No, absolutely not.

The Chairman: But they are today.

Dr. Brooks: They are today, yes.

The Chairman: That's an unfairness in the taxation of capital today.

Dr. Brooks: It's an unfairness. There's no question that it's an unfairness and they should be indexed for inflation. But interestingly enough, the unfairness strikes absolutely randomly, because if you were to index your tax system for inflation, you would not only reduce the amount of income from capital that people had to pay tax on. You would also reduce the amount of interest expense they could deduct. So a lot of people out there who own capital are better off under our system now than they would be under a system in which you indexed for inflation.

The Chairman: I don't understand why indexing capital gains would require less interest.

Dr. Brooks: Part of the interest expense you pay when you borrow money is to compensate the lender for the declining value of the principal. In effect, you're paying them back principal. So again, there is no question that in an equitable tax system, if you were to index income from capital, you would also have to index and disallow interest expense. That's why, incidentally, there's no great push from a lot of people who own capital for indexation, because they realize they're a lot better off under this system. Even though they're paying tax on inflation gains, they're getting a deduction for expenses they are not incurring.

[Traduction]

Le président: Très bien.

Êtes-vous d'avis que dans ce système d'imposition des gains en capital accumulés, il devrait y avoir une provision pour inflation, car les placements sont. . .

M. Brooks: Assurément. Il ne fait aucun doute que toutes les formes de revenus de placements devraient être rajustées en fonction de l'inflation. Ce serait vraiment étrange et inéquitable, dans le régime fiscal, de ne rajuster en fonction de l'inflation que les gains en capital. Assez étrangement, c'est pour les gains en capital qu'on affiche le moins d'empressement, en un sens, à réclamer le droit à l'indexation en fonction de l'inflation; c'est pour les revenus d'intérêt qu'on le fait. Il y a une bien plus grande part des gains attribuables à l'inflation qui sont assujettis à l'impôt sur les revenus d'intérêts que sur les gains en capital. Tous les revenus de placements devraient être rajustés en fonction de l'inflation, c'est indéniable.

Le président: Très bien. Par conséquent, les gains découlant de l'inflation. . .

M. Brooks: Ne devraient pas être assujettis à l'impôt.

Le président: . . . ne devraient pas être assujettis à l'impôt.

M. Brooks: Non, sans contredit.

Le président: Mais ils le sont à l'heure actuelle.

M. Brooks: Ils le sont, effectivement.

Le président: C'est un aspect inéquitable du mécanisme d'imposition des revenus de placements à l'heure actuelle.

M. Brooks: C'est une iniquité. On ne peut le nier, et les revenus de placement devraient être rajustés en fonction de l'inflation. Mais assez étrangement, cette iniquité ne serait absolument pas discriminatoire, car si l'on instituait une provision pour inflation, on ne réduirait pas seulement le montant des revenus de placements sur lesquels on doit payer de l'impôt. On réduirait en même temps le montant des frais d'intérêts qu'on peut déduire de ces revenus. Il y a donc énormément d'investisseurs qui ont des placements qui se trouvent plus avantagés par le système actuel qu'ils ne le seraient par un régime qui comporterait une provision pour inflation.

Le président: Je ne comprends pourquoi l'indexation des gains en capital devrait supposer une réduction des frais d'intérêts.

M. Brooks: Une partie des frais d'intérêts qu'on paie quand on emprunte de l'argent vise à dédommager le prêteur pour la baisse de valeur du principal. En effet, on lui rembourse le principal. Je le répète, il est indéniable que dans un régime fiscal équitable, si l'on devait rajuster les revenus de placement en fonction de l'inflation, il faudrait aussi rajuster à la baisse la déduction des frais d'intérêts. C'est justement pour cette raison que bien des investisseurs qui possèdent des placements ne sont pas très empressés de réclamer l'indexation, car ils réalisent qu'ils sont bien mieux sous le régime actuel. Même s'ils paient de l'impôt sur la part de leurs gains frappés par l'inflation, ils obtiennent une déduction des dépenses qu'ils ne font pas.

• 1650

Mr. Williams (St. Albert): I welcome our guest, although in some cases he lost me.

M. Williams (St-Albert): Je souhaite la bienvenue à notre invité, bien que je ne sois pas toujours capable de le suivre.

I was glad to hear that you are prepared to index capital gains, because I was going to take issue with the statement that all capital gains are income. The common thread that I find running through the whole dissertation is that you seem to think the government has all the rights and privileges to stick its nose into people's business to get taxes out of them. This includes filing balance sheets so they are taxed on an annual basis on their net worth, or the changes in the increase in their net worth.

I find that attitude to be totally contrary to where I am coming from, which is that people have to pay taxes to the state in order for the state to deliver services that we want and no more. Therefore, I see no reason for them to file balance sheets and so on.

However, you seem to have lost your argument somewhere along the way when you said you would make an exemption for the indexation of capital gains. Then you go on to say there would be some kind of rule to disallow interest expense. What about dividends whereby a large inflationary amount gets worked into dividends through profits during inflationary times? Do you take this to the nth degree so that we become slaves of the state?

There's a second question that I never heard once. There's the idea that we can tax capital gains to get more money flowing into the treasury, but what about the opposite when we go into a deflationary environment? Are we going to start having the treasury pay out money to compensate the capital losses? What do you have to say on the capital loss, and how far do you take your idea of equity in the system? We would have 9 people out of 10 being accountants in the country, rather than the number that we have today. How far do you take this equity position?

Dr. Brooks: I am prepared to talk about all of these issues. It is true that it is going to move us substantially off this topic. I think that you should index all income from capital.

Mr. Williams: My point is that it is fine to say the index inflation is 5%, so subtract 5%, but some people make good investments and bad investments, and some people have investments that respond faster, or not quite so fast, to inflation. As you say, if we have a choice for the date of disposition, I may decide to dispose of my asset before a capital gain is accrued or during a period when the capital gain has not involved an inflationary amount, even though inflation has existed in the country.

The ability to measure these things to apply to individual transactions is far beyond the capacity of this country to even cope with it.

Dr. Brooks: We now allow people to deduct capital losses. If you indexed capital gains and interest expense you would run a perfectly coherent system, and it wouldn't necessarily have to be very difficult.

[Translation]

J'ai été heureux de vous entendre dire que vous seriez prêt à rajuster les gains en capital en fonction de l'inflation, mais j'allais contester votre argument selon lequel tous les gains en capital sont des revenus. À mon avis, le fil conducteur de toute votre dissertation est que vous semblez penser que le gouvernement a tous les droits et tous les privilèges s'il veut mettre son nez dans les affaires des gens pour leur soutirer des impôts. Il peut entre autre exiger que les contribuables réduisent leur bilan pour pouvoir taxer leurs avoirs nets chaque année ou l'appréciation de leur valeur nette.

Je trouve que cette attitude est tout à fait contraire à ce que j'allais dire, à savoir que les citoyens doivent payer des impôts à l'État afin que celui—ci leur fournisse les services qu'ils souhaitent avoir et pas plus. Je ne vois donc pas pourquoi il les obligerait, notamment, à produire des bilans.

Vous me semblez toutefois avoir perdu le fil quand vous avez dit que vous feriez une exception dans le cas de l'indexation des gains en capital. Puis, vous avez dit qu'il devrait y avoir une sorte de règle pour empêcher la déduction de certains frais d'intérêts. Que diriez—vous des dividendes qui, parce qu'ils découlent des profits, sont dus en grande partie à l'inflation en période inflationniste? Étendez—vous porter cette mesure jusqu'au Nième degré pour que nous devenions des esclaves de l'État?

Il y a une deuxième question que je n'ai jamais entendu poser par personne. Certains pensent qu'on pourrait assujettir à l'impôt les gains en capital pour garnir davantage le Trésor, mais qu'en sera-t-il dans le cas contraire, c'est-à-dire en période déflationniste? Allons-nous commencer à demander au Trésor de verser des montants d'argent pour dédommager ceux qui subissent des pertes en capital? Qu'avez-vous à dire de la perte en capital, et jusqu'où poussez-vous votre souci pour l'équité dans le régime fiscal? Au lieu du nombre de comptables que nous avons aujourd'hui, il faudrait que 9 personnes sur 10 exercent cette profession. Jusqu'où pousseriez-vous le souci pour l'équité?

M. Brooks: Je suis prêt à répondre à toutes ces questions. C'est vrai que ça va nous amener à sortir énormément du sujet. Je pense que vous devriez rajuster en fonction de l'inflation tous les types de revenus de placements.

M. Williams: C'est très bien de dire que si le taux d'inflation est de 5 p. 100, on devrait accorder un rajustement à la baisse de 5 p. 100, mais il y a des gens qui font des bons placements et d'autres qui en font de mauvais, il y en a dont les investissements réagissent plus ou moins vite au rythme de l'inflation. Comme vous le dites, si nous avons le choix de la date de la disposition des biens, je déciderai peut-être de disposer de mes biens avant de réaliser un gain en capital ou durant une période où mon gain en capital n'a pas été affecté par l'inflation, même si l'inflation est présente dans le pays.

La capacité de mesurer ces données en fonction de chaque transaction dépasse de beaucoup la capacité de notre pays de s'adapter à la situation.

M. Brooks: Nous permettons actuellement aux contribuables de déduire leurs pertes en capital. Si vous rajustiez les gains en capital et les frais d'intérêts en fonction de l'inflation, vous auriez un régime parfaitement cohérent, et celui—ci ne serait pas forcément très complexe.

Let me just be very clear about this. With respect to the taxation of family trust, I am not saying anything about how much revenue the je n'avance rien de précis à propos du montant des recettes que le government should collect.

Mr. Williams: I appreciate that.

Dr. Brooks: I am just saying that no matter how much it decides to collect, we ought to have a tax system that looks like someone designed it on purpose. That is all I ask. It is a pretty modest objective.

Mr. Williams: The tax system on trusts as it was, which was the tax every 21 years, was the one anomaly in the tax system in which everything else was on disposition, or deemed disposition, which was death or so on.

Dr. Brooks: No.

Mr. Williams: There could be a variety of deemed dispositions, but that was when tax was assessed. This 21-year rule happens to be more the anomaly than the rule.

Dr. Brooks: That is not an anomaly at all. What I described earlier is a backdrop rule. It is a rule to make sure people do not abuse trusts.

I don't know why you keep saying there is something arbitrary about 21 years. We now have a deemed disposition when you die; that is pretty arbitrary. We have a deemed disposition when you leave the country. We have a deemed disposition when you change the use of property. We have a deemed disposition when you move property from a corporation to a shareholder. The act is full of deemed dispositions.

Mr. Williams: I appreciate that.

• 1655

Dr. Brooks: The purpose of those deemed dispositions is to preserve the integrity of the basic policy judgments that inform the concept of realization under the act.

Mr. Williams: Every one of these dispositions is based on the choice of the owner rather than of the government imposing an dépend du choix du propriétaire des biens plutôt que de celui du arbitrary rule-

Dr. Brooks: There is no choice about when you die; you just die.

Mr. Williams: That's not the government's choice either. The government is imposing a rule of 21 years. If that 21 years had been on August 15, 1987, for example, and my holdings were all in stock—I have massive capital gain and a month later I find out I'm right back to square one and I have no capital gain.

Dr. Brooks: The same thing happens now all the time. You might have sold then because you needed the money for some reason.

Mr. Williams: But the choice with the owner—

Dr. Brooks: You might have died then and that's not a choice, and the choice to sell often isn't a realistic choice either. The 21 years — you know when it's going to arise. If you can't plan for a tax liability 21 years from now...

[Traduction]

Soyons clairs. En ce qui concerne l'impôt des fiducies familiales, gouvernement devrait percevoir.

M. Williams: J'en suis conscient.

M. Brooks: Je dis simplement que, quel que soit le montant qu'il décide de percevoir, nous devrions avoir un régime fiscal qui a l'air de correspondre aux principes pour lesquels il a été établi. C'est tout ce que je demande. C'est un objectif assez modeste.

M. Williams: Le fait d'assujettir à l'impôt les fiducies tous les 21 ans, comme on le faisait, était l'anomalie par excellence dans le régime fiscal, en ce sens que, pour tous les autres biens, l'impôt était prélevé au moment de la disposition des biens, ou de leur disposition présumée, c'est-à-dire au décès, et ainsi de suite.

M. Brooks: Non.

M. Williams: Il pourrait y avoir toute une série de circonstances où il y a dispositions présumées, mais on a décidé que ce serait quand l'impôt serait établi. Cette règle des 21 ans semble être davantage l'anomalie que la règle.

M. Brooks: Ce n'est pas une anomalie du tout. Ce que j'ai décrit tantôt, c'est une règle de base. C'est une règle qui permet de veiller à ce qu'on n'abuse pas des fiducies.

J'ignore pourquoi vous tenez tant à dire qu'il y a quelque chose d'arbitraire dans la règle des 21 ans. Il y a, à l'heure actuelle, une disposition présumée des biens au moment du décès; c'est assez arbitraire. Il y a disposition présumée quand on quitte le pays. Il y a disposition présumée quand on modifie la vocation d'une propriété. Il y a disposition présumée quand une personne morale transfère une propriété à un actionnaire. La Loi est pleine de dispositions présumées.

M. Williams: J'en suis conscient.

M. Brooks: Ces dispositions présumées ont pour but de préserver l'intégrité des principes directeurs de base sur lesquels repose la notion de réalisation aux termes de la loi.

M. Williams: Chacune de ces circonstances où il y a disposition gouvernement qui impose une règle arbitraire...

M. Brooks: Il n'est pas question de choix quand on meurt; on meurt, un point c'est tout.

M. Williams: Ce n'est pas un choix que fait, non plus, le gouvernement. Le gouvernement impose une règle de 21 ans. Si l'échéance des 21 ans avait été le 15 août 1987, par exemple, et que tous mes avoirs avaient été constitués d'actions, j'aurais eu alors un important gain en capital et, un mois plus tard, je me serais retrouvé à la case départ, sans gain en capital du tout.

M. Brooks: La même chose se produit régulièrement à l'heure actuelle. Vous auriez pu vendre vos bien parce que vous aviez besoin d'argent pour une raison quelconque.

M. Williams: Mais le choix aurait incombé au propriétaire. . .

M. Brooks: Vous auriez pu mourir et vous n'auriez pas eu le choix, et souvent, le choix de vendre les biens n'est pas très réaliste. L'échéance de 21 ans, vous savez quand elle va survenir. Si l'on n'est pas capable de planifier ses finances en fonction d'une dette fiscale qu'on va nous demander de payer dans 21 ans. . .

Mr. Williams: You're trying to inject the government into making the rules. You're saying people exist to pay taxes according to government rules, rather than government existing to serve people through the services it delivers. You're coming at it from the opposite angle that I am, and this is where the government should stay away from imposing arbitrary rules and stay with disposition, because that is the choice of the owner. When you talk about death being arbitrary, I remember one fellow saying we'll be taking nothing out of this world, so there must have been a disposition at that particular point in time.

You're now trying to impose government and say you will determine when the owner pays tax on an asset. But let's remember that it's a two-way street when you're talking capital gains—the value may go up or go down. When we're talking about equity and tax collection we're also talking about equity and government, and if we do hit the skids of a 1987 that's permanent rather than one that we recoup from, under your scheme we would have to reimburse all these capital losses that people would be accruing from that point on. Think what it would do to government cashflows if we were into a serious down cycle and were disbursing money rather than collecting it. We've just gone through that in the last few years on the corporate cycle.

Dr. Brooks: But we do that now. Do people sell their assets when there's a loss? We let them deduct it.

Mr. Williams: We're now letting them deduct it only against capital gains.

Dr. Brooks: What the 21 years-

Mr. Williams: The other thing the government has when we allow them to deduct it... With the \$100,000 capital gains exemption, you're talking about people paying no tax.

The Chairman: That's gone.

Mr. Williams: I know it's gone, but my point is that the tax rate was zero rather than paying no tax. There was a government decision to say the tax rate would be zero, but now we've changed it and said we're not going to allow the tax rate to be zero; it will be 75% of normal rates, other than real estate and so on.

We're now putting the onus back on the owner of the asset. I haven't heard any argument from you to suggest that government should impose itself on people and arbitrarily set any date it wants, even annually. Why December 31? Why is it not July 15 that we apply income tax on capital gains? Income has been taxed and capital gains are taxed when they're converted to cash or a deemed disposition, and I can't think of any reason why government should impose its will on taxpayers and say on this date you'll pay taxes based on some inflationary value of an asset that you own.

[Translation]

M. Williams: Vous essayez de forcer le gouvernement à établir les règles. Vous dites que les gens sont là pour payer des impôts selon des règles fixées par le gouvernement, au lieu de dire que le gouvernement existe pour desservir la population grâce aux services qu'il fournit. Vous en venez à cette conclusion à partir de prémisses contraires aux miennes. Moi, je dis que le gouvernement devrait s'abstenir d'imposer des règles arbitraires et s'en tenir aux critères de la disposition des biens, parce que c'est le propriétaire qui décide du moment de cette disposition. Quand vous dites que le moment du décès est arbitraire, cela me rappelle cette personne qui disait qu'étant donné que nous n'emporterons rien dans notre tombe, c'est au décès qu'on doit considérer qu'il y a disposition des biens.

Vous essayez maintenant d'imposer la décision du gouvernement et de déterminer quand le propriétaire va payer de l'impôt sur son bien. Mais n'oublions pas que les gains en capital peuvent évoluer dans les deux sens: ils peuvent monter ou descendre. Quand nous parlons d'équité dans la perception des impôts, nous parlons aussi d'équité dans le gouvernement, et s'il survient un dérapage comme en 1987, permanent au lieu d'être provisoire comme celui dont nous sortons, selon votre plan, il nous faudrait rembourser toutes ces pertes en capital que les gens ont accumulées depuis cette époque. Pensez à ce qu'il adviendrait des liquidités du gouvernement si nous étions dans une grave dépression et que nous déboursions de l'argent plutôt que d'en percevoir. C'est ce que nous avons vécu ces dernières années dans les entreprises.

- M. Brooks: Mais nous le faisons actuellement. Les gens vendent—ils leurs biens quand ils subissent une perte? Nous les autorisons à déduire ces pertes.
- M. Williams: Ces déductions sont actuellement permises seulement sur les gains en capital.

M. Brooks: Qu'est-ce que les 21 ans...

M. Williams: L'autre disposition du gouvernement quand nous les autorisons à déduire ces pertes... Avec l'exonération de 100 000\$ sur les gains en capital, il y a des gens qui ne paient aucun impôt.

Le président: Cette époque est révolue.

M. Williams: Je le sais, mais ce que je veux souligner c'est qu'on avait fixé le taux d'imposition à zéro au lieu de dire qu'il n'y avait pas d'impôt à payer. C'était le gouvernement qui avait décidé de dire que le taux d'imposition serait de zéro, mais maintenant c'est changé et ce qu'on dit c'est qu'on ne permettra plus que le taux d'imposition soit nul; ce sera 75 p. 100 du taux normal sur les gains en capital autres que ceux réalisés sur les immeubles.

Nous rejetons à nouveau la responsabilité sur le propriétaire des biens. Je ne vous ai pas entendu dire que le gouvernement devrait imposer sa décision et fixer arbitrairement une date à son gré, même annuellement. Pourquoi le 31 décembre? Pourquoi ne dirait—on pas que c'est au 15 juillet que s'appliquera l'impôt sur les gains en capital? Le revenu a été assujetti à l'impôt et le gain en capital est imposé quand il est converti en argent ou quand il y a eu aliénation présumée, et je ne vois pas pourquoi le gouvernement devrait imposer sa volonté aux contribuables et leur dire qu'à une date donnée, ils vont payer des impôts en fonction de la valeur inflationnaire d'un bien qu'ils possèdent.

Dr. Brooks: But your colleagues admitted that capital gains are income, and that's what we're talking about.

Mr. Williams: So capital gains are taxable under today's rules.

Dr. Brooks: My position on the family trust is a minimum lists position. We have an income tax, certain fundamental principles underlie it, and we ought to apply them consistently. If you don't have the 21-year rule but you adopt these amendments, there's no way you can control the integrity of the rule that says people must pay tax on their capital gains when they die. All sorts of people will take their property, put it into a trust, and no tax will be paid on accrued capital gains that they controlled throughout their lifetime and for many years after they're dead. I don't care what the tax rate is. Whether the tax rate is 5% or 80%, I would insist that the government apply it equitably between people who are similar in circumstance.

• 1700

Mr. Williams: There's still a hole in your argument there. There's a deemed disposition when they roll it into the trust, which may be a date of their choosing rather than the date of death, which, as you say, is arbitrary; it's an unknown date. You can argue about "arbitrary". They choose the date that they trigger the capital gain rather than some date that is indeterminable in the future—assisted suicide and other things excepted, Mr. Chairman—the point being—

The Chairman: I'm glad we're sticking with more controversial issues such as family trust.

Mr. Williams: Yes, we'll stay with family trusts, Mr. Chairman. There's still a deemed disposition when there's inter–generational transfer, and I can't see what the problem is.

Dr. Brooks: Mr. Chairman, I don't know how long you want to stay on this, but the principle you would seem to apply would be that people only realize tax on their current capital gains when they engage in some voluntary act. I can tell you, you could not describe the present income tax system on the basis of that principle. All sorts of deemed dispositions occur through no voluntary act of the person. If you think that should be the basis upon which we level capital gains tax, I'd like to hear the arguments why, because it seems to me to be quite bizarre. You couldn't derive it from any notion of tax equity that I'm familiar with, and I'd like to know how'd you explain all the other deemed dispositions in the act.

The Chairman: There's only one, death, which is not voluntary.

Dr. Brooks: Well, it depends what you count as voluntary. Is leaving the country voluntary?

The Chairman: Yes.

[Traduction]

M. Brooks: Mais vos collègues ont admis que les gains en capital sont des revenus, et c'est ce dont nous parlons.

M. Williams: Donc les gains en capital sont imposables en vertu des règles actuelles.

M. Brooks: Ma position concernant les fiducies familiales est très simple. Nous avons un impôt sur le revenu qui repose sur certains principes fondamentaux et nous devrions les appliquer de façon cohérente. S'il n'y a plus de règle des 21 ans et que l'on adopte ces amendements, il n'y aura plus moyen de contrôler l'intégrité de la règle qui dit que les contribuables doivent payer un impôt sur leurs gains en capital lorsqu'ils meurent. La plupart des gens placeront leurs biens dans une fiducie, et aucun impôt ne sera payé sur des gains en capital accumulés dont ils avaient le contrôle leur vie durant et qu'ils continueront à contrôler bien des années après leur mort. Peu m'importe le taux d'imposition. Qu'il s'agisse de 5 p. 100 ou de 80 p. 100, je tiens à ce que le gouvernement l'applique équitablement à tous ceux dont les circonstances sont similaires.

M. Williams: Votre argument demeure boîteux. Il y a disposition présumée lorsque les gens placent leurs biens dans la fiducie, ce qui peut se faire à la date de leur choix plutôt qu'à la date du décès, ce qui, vous le dites bien, est arbitraire; c'est une date inconnue. On peut discuter du terme «arbitraire». Ils choisissent la date à laquelle ils déclenchent le gain en capital, plutôt qu'une date qu'il est impossible de déterminer dans l'avenir, à l'exception du suicide assisté ou autre situation, monsieur le président, l'argument étant...

Le président: Je suis heureux que nous nous en tenions à des questions plus controversées comme la fiducie familiale.

M. Williams: Oui, je m'en tiens aux fiducies familiales. Monsieur le président, il y a encore disposition présumée lors d'un transfert d'une génération à une autre, et je ne vois pas en quoi consiste le problème.

M. Brooks: J'ignore, monsieur le président, combien de temps nous pouvons rester sur le sujet, mais le principe que vous semblez appliquer serait que les gens n'auraient à payer l'impôt sur leurs gains actuels en capital que lorsqu'ils accomplissent un acte volontaire. Je puis vous dire qu'il serait impossible de décrire le système actuel d'impôt sur le revenu en s'appuyant sur ce principe. Il se produit toutes sortes de dispositions sans intervention volontaire de la personne. Si vous pensez que ce principe devrait constituer la base de la perception de l'impôt sur les gains en capital, j'aimerais bien savoir comment vous le justifiez, car cela me semble très bizarre. C'est une idée qu'il est impossible de déduire de toute notion d'équité fiscale que je connaisse, et j'aimerais bien savoir comment vous expliqueriez toutes les autres dispositions présumées dans la loi.

Le président: Il n'y en a qu'une, le décès, qui n'est pas volontaire.

M. Brooks: Eh bien, tout dépend de ce que vous appelez «volontaire». Le fait de partir du pays est–il un acte volontaire?

Le président: Oui.

Dr. Brooks: You may have to leave the country to take a job, to be with family members, all sorts of reasons. That's a definition of "voluntary" that says everything's voluntary. People engage in deemed dispositions often greatly regretting the tax they're going to have to pay, but they feel compelled to do it for non-tax reasons.

Mr. Williams: That's still voluntary.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: You could be extradited from Canada—

Mr. Williams: As in Bill C-44-

The Chairman: Oh, I apologize. Bill C-44 talks about deportations, but I think we'll leave that for another day.

Dr. Brooks: My basic point is that if we were sitting around drafting an income tax, why would we ever come up with a principle that would say, well, people who are realizing their income in a particular form, which we all agree is arbitrary, namely capital gains—conceptual that is. There is nothing else inherent in nature about a capital gain, and people can move interest income to capital gains, to dividend... Why would we ever come up with a system that says we're going to tax every other form of income just automatically, whether people want to pay the tax or not, whether they voluntarily did it or not, and yet we're only going to require them to pay the capital gains tax when they voluntarily do something? That's just strange to me. For example, we don't give people who are earning income from employment the option of whether they want to pay tax on their income.

Mr. Williams: It's the deemed disposition of labour converted to cash. If you use your argument, then they've got the cash.

Dr. Brooks: No, no, that's not my argument. Maybe the person would enter into a contract with the employer in which they defer the income for a number of years; yet we still tax them. It is the same with capital gains. You voluntarily enter into an arrangement by which you defer the income you're earning. Go ahead and do it, but I don't know why we should give you any tax concession.

Mr. Williams: Thank you, Mr. Chairman. I appreciate the opportunity to talk to it.

The Chairman: Welcome to our committee, Mr. Williams. It's good to have you here. Thank you.

M. Crête (Kamouraska—Rivière—du-Loup): Je vais faire un court commentaire et poser une courte question.

Je veux remercier le témoin parce qu'il amène le débat au niveau où il doit être. On se pose des questions sur l'équité des choses, et on doit pouvoir contrôler certains types de revenus comme tous les autres en termes de paiements fiscaux. Je trouve cela très intéressant.

Ma question est beaucoup plus technique. Selon vous, qu'arriverait-il si on revenait à l'ancienne règle des 21 ans? Qu'arriverait-il si l'an prochain ou dans trois ans, à la suite de la consultation qu'on mène actuellement, le gouvernement, dans

[Translation]

M. Brooks: On peut être obligé de partir du pays pour prendre un emploi, rejoindre des membres de sa famille, ou toutes sortes d'autres raisons. C'est une définition du terme «volontaire» qui permet de dire que tout est volontaire. Il y a des gens qui disposent présumément de leurs biens en regrettant souvent amèrement les impôts qu'ils vont devoir payer, mais ils sont obligés de le faire pour des motifs non fiscaux.

M. Williams: C'est quand même un acte volontaire.

Merci, monsieur le président.

Le président: On peut faire l'objet d'une mesure d'extradition du Canada. . .

M. Williams: Comme dans le projet de loi C-44...

Le président: Oh, mes excuses. Le projet de loi C-44 traite des expulsions, mais je pense que nous en reparlerons un autre jour.

M. Brooks: Je veux simplement dire que si nous étions en train de rédiger une loi de l'impôt sur le revenu, pourquoi adopterions-nous un principe selon lequel les gens qui obtiennent leur revenu sous une forme particulière, qui, nous le reconnaissons tous, est arbitraire, c'est-à-dire les gains en capital... Autrement dit, comme concept. Il n'y a rien d'autre qui soit inhérent à un gain en capital, et on peut transformer son revenu d'intérêt, en gains en capital, en dividendes... Pourquoi concevrions-nous un système voulant que l'on impose toute autre forme de revenu de façon purement automatique, que les gens veuillent ou non payer de l'impôt, qu'ils l'aient obtenu volontairement ou non, alors que nous ne leur demanderions de payer l'impôt sur les gains en capital que lorsqu'ils ont fait quelque chose volontairement? Cela me paraît bien étrange. Par exemple, nous ne donnons pas aux gens qui gagnent un revenu d'emploi le choix de payer de l'impôt sur leur revenu.

M. Williams: Il s'agit alors d'une disposition présumée du travail converti en argent comptant. Si l'on s'appuie sur votre argument, ils ont alors l'argent comptant.

M. Brooks: Non, non, ce n'est pas ce que j'avance. Il pourrait arriver qu'une personne signe avec son employeur un contrat remettant le paiement de son salaire à quelques années plus tard; pourtant, nous imposons quand même ce revenu. C'est la même chose pour les gains en capital. Vous créez volontairement une situation en vertu de laquelle vous remettez à plus tard le revenu que vous gagnez. Vous êtes bien libre de le faire, mais je ne vois pas pourquoi on devrait vous consentir un allègement fiscal.

M. Williams: Merci, monsieur le président. Je vous sais gré de m'avoir donné l'occasion d'aborder ce sujet.

Le président: Bienvenue à notre comité, monsieur Williams. Nous sommes heureux de vous avoir parmi nous. Merci.

Mr. Crête (Kamouraska—Rivière-du-Loup): T have a short comment and a short question.

I wish to thank the witness for bringing the debate at a level where it should be. People ask questions about the fairness of things, and we should be able to control some types of income as we do all others in terms of tax payments. I find that most interesting.

My question is much more technical. What do you think would happen if we came back to the old rule of 21 years? What would happen if next year, or three years from now, following the consultation we are currently having, the government, in its

sa sagesse, décidait de dire: On va faire en sorte que la règle de 21 wisdom, decided: The 21 year rule which was to apply in 1993 will ans qui devait s'appliquer en 1993 s'applique à 25 ans en 1997? À become a 25 year rule, to apply in 1997?'' What will happen then? quel phénomène assisterions-nous à ce moment-là? Est-ce que ce Would that be a good solution? Would that be a better solution to serait une bonne solution? Est-ce la meilleure solution pour corriger correct the current situation? la situation actuelle?

[Traduction]

• 1705

Dr. Brooks: Sure. I think the 21-year rule made a good deal of sense. Twenty-one years was chosen because it happens to be a time period generally used in property law. But the policy sense of 21 years is that there might be a reason why people want to put property in a trust for the benefit of their children, and we therefore ought not to trigger the gain in the trust until they have an opportunity to pass the property on to their children. But presumably, at the end of 21 years, the assumption is that even if you created the trust at the time your child was born, at the end of 21 years they've become an adult. There isn't any reason why you shouldn't pass the property to them unless you want to continue to control it because you don't trust them, in which case we should be taxing you on the gain. So the 21-year rule did make some sense.

If I may say so, I think this committee should simply recommend that we return to the 21-year rule but in fact give people a year or two to rearrange their affairs to take account of the fact that the rule is going to kick back in. But it's pretty clear that if you were to say the 21-year rule-or it may be called the first 23-year rule or whatever it is-the deemed disposition for trusts, is going to take place in 1995 or 1996, it seems to me the way to think about it is that you clearly have not put anyone at a greater disadvantage than they would have been if the rule had kicked in at the time everyone thought it was going to kick in. You've given people a chance to rearrange their affairs until 1996, when the rule kicks in. If they want to move their property out of the trust, fine, they can do that. There are revenue gains to be made from doing that.

My point is that you'd collect a lot of revenue. Lots of people will not take the property out of the trust and give it to beneficiaries. That's why they have it in the trust. They want to continue controlling it. We know wealthy people, for example, are prepared to pay a whole lot of tax in order to control their property until they die.

For example, in Canada when we used to have an estate tax—if you have a tax when people die, you also have to have a tax when they give property away to prevent anyone from giving all their property away before they die. The gift tax was substantially less than the estate tax. So you ask the question of why people didn't give away their property before they died to pay the lower gift tax. Well, they wanted to continue controlling it until they died. People were prepared to pay substantially higher taxes to continue controlling their property. They didn't want to give it to their kids. That's why they didn't give it to them outright.

M. Brooks: Certainement. Je pense que la règle des 21 ans avait beaucoup de bon sens. La période de 21 ans a été choisie parce qu'il se trouve qu'elle est habituellement utilisée en droit sur la propriété. Mais sur le plan des politiques, ce choix repose sur le fait que les gens peuvent avoir une raison pour placer des biens en fiducie au profit de leurs enfants, et que nous ne devons donc pas déclencher le gain sur la fiducie tant qu'ils n'ont pas eu l'occasion de transmettre les biens en question à leurs enfants. Mais présumément, à la fin des 21 ans, si vous avez créé la fiducie au moment de la naissance de votre enfant, il est devenu adulte au bout de ces 21 ans. Il n'y a aucune raison de ne pas lui transférer le bien, à moins que vous ne teniez à en conserver le contrôle parce que vous ne lui faites pas confiance; vous devez, alors, payer de l'impôt sur le gain. La règle des 21 ans était donc assez logique.

Si je peux me permettre, à mon avis, votre Comité devrait simplement recommander un retour à la règle des 21 ans, mais donner aux gens un répit d'un an ou deux pour leur permettre de réorganiser leurs affaires en tenant compte du fait que la règle sera remise en vigueur. Mais il est bien clair que si vous annonciez que la règle des 21 ans-que l'on pourrait aussi appeler la règle des premiers 23 ans ou autre chose—, soit la disposition présumée pour les fiducies—va s'appliquer à partir de 1995 ou 1996, manifestement, à mon avis, la façon de l'envisager est de ne placer personne dans une situation plus désavantageuse que ce n'aurait été le cas si la règle était entrée en vigueur au moment où tout le monde pensait que cela se produirait. Vous donneriez aux gens la possibilité de réorganiser leurs affaires jusqu'en 1996, date de l'entrée en vigueur de la règle. S'ils veulent sortir leurs biens de la fiducie, c'est très bien, ils peuvent le faire. C'est une démarche qui peut leur rapporter certains

Mon avis est que vous en tireriez beaucoup de revenus. Il y a beaucoup de gens qui ne retireront pas leurs biens de la fiducie pour les remettre aux bénéficiaires. C'est pour cela qu'ils les ont placés en fiducie. Ils veulent continuer à les contrôler. Nous connaissons, par exemple, des gens riches qui sont disposés à payer de lourds impôts pour conserver le contrôle de leurs biens jusqu'à leur mort.

Par exemple, au Canada, nous avions un impôt sur les successions, mais quand on a un impôt quand les gens meurent, il faut aussi en avoir un lorsqu'ils donnent leurs biens, pour les empêcher de donner tous leurs biens avant de mourir. L'impôt sur les dons était nettement inférieur à l'impôt à la succession. On se demande alors pourquoi les gens ne donnaient pas leurs biens avant de mourir pour payer moins d'impôt. C'est parce qu'ils voulaient continuer à les contrôler jusqu'à leur mort. Les gens étaient prêts à payer des impôts sensiblement plus élevés pour garder le contrôle de leurs biens. Ils ne voulaient pas les donner à leurs enfants. C'est la raison pour laquelle ils ne les donnaient pas, purement et simplement.

So if you were to say this rule will come into effect in 1996, there's no question that in lots of these trusts people will not pass the property out to their children even though that opportunity might be available for them. They'll pay the tax.

The Chairman: Is this because they feel their children might be as profligate as they were?

Dr. Brooks: Absolutely. It's quite a phenomenon. You see it in tax over and over again. Even though there are substantial tax savings for giving property away to your children, people don't like doing that. Quite sensibly, probably, they hang onto it until they die. Lots of people do. They pay the tax liability. From the experience we had with the estate tax and the experience in other countries, we know people often have opportunities to engage in tax savings.

Even now, in many situations, the total tax liability would be substantially reduced if people took income-producing property and gave it to their children, yet they don't do it because they want to continue controlling it until they die.

I don't doubt that if you were to change the rule and say in 1996 there's going to be a deemed disposition of property held in trust, lots of property would remain in trust. A substantial amount of tax revenue would be collected. People want to continue controlling it. My basic argument is that this is the right result. They have continued controlling that property held in the trust, and they should pay the tax

I don't want to get technical, but this is a technical point. Interestingly enough, under our Income Tax Act that principle is even implemented in what we call revocable trusts. Many of these trusts we're talking about would be revocable under the definition of the Income Tax Act. That is to say, the settlor would retain substantial control over that property in the trust.

The general rule in the act is that if you set up a trust and maintain substantial control over the property, all the income earned in it gets attributed back to you. That's under subsection 75.(2), which deals with what's called revocable trusts.

So if you set up a trust and you put investments in it but you maintain the ability to revoke the trust, or you appoint yourself trustee and control the investments and everything, all the income earned in there gets attributed back to you. You pay tax on it.

But interestingly enough, with respect to the deemed disposition on capital gains on death, it doesn't get attributed back. Even though you control the trust when you die—because notionally, you don't have any property in that the trust doesn't die—the accrued capital gains in the trust doesn't get attributed back to you. That is to say, even if we were to be consistent with principles found in other places in the act in relation to the taxation of capital gains, at the very least in many of these trusts, when a settlor died that accrued capital gains would be included in the income of the settlor on death.

[Translation]

Si vous décidez donc que cette règle entre en vigueur en 1996, il y a tout lieu de croire que pour un grand nombre de ces fiducies, les gens ne transmettront pas leurs biens à leurs enfants, même s'ils en ont alors la possibilité. Ils préfèreront payer l'impôt.

Le président: Serait-ce parce qu'ils pensent que leurs enfants sont aussi prodigues qu'eux-mêmes?

Absolument. C'est un phénomène **Brooks:** remarquable. On le voit constamment dans le domaine fiscal. Même si l'on peut réduire sensiblement ses impôts en faisant don de ses biens à ses enfants, les gens n'aiment pas procéder ainsi. En toute sagesse, probablement, ils s'accrochent à leurs biens jusqu'à leur mort. Beaucoup de gens le font. Ils préfèrent payer l'impôt que cela entraîne. D'après ce que nous avons appris avec l'impôt sur les successions et sur ce qui se passe dans d'autres pays, nous savons que les gens ont des occasions d'épargner sur l'impôt.

Même maintenant, le coût total des impôts serait souvent considérablement réduit si les gens faisaient don à leurs enfants de biens dont ils tirent un revenu, mais ils ne le font pas parce qu'ils veulent en garder le contrôle jusqu'à leur mort.

J'ai la conviction que si vous changiez la règle et disiez qu'en 1996 il y aura disposition présumée des biens détenus en fiducie, il en demeurerait beaucoup en fiducie. Cela produirait des revenus fiscaux considérables. Les gens veulent garder le contrôle de leurs biens. Je soutiens qu'essentiellement les conséquences sont justes. Ils ont conservé le contrôle des biens détenus en fiducie, et ils devraient payer les impôts que cela entraîne.

Je ne veux pas me perdre en détails techniques, mais il s'agit bien d'un point technique. Il est intéressant de noter qu'en vertu de notre Loi de l'impôt sur le revenu, ce principe est même appliqué à ce que nous appelons les fiducies révocables. Bien des fiducies dont nous parlons seraient révocables selon la définition de la Loi de l'impôt sur le revenu, c'est-à-dire que le constituteur conserve un contrôle important sur les biens placés en fiducie.

La règle générale prévue par la loi est que si vous constituez une fiducie et conservez un contrôle important sur les biens qui s'y trouvent, tous les revenus gagnés vous sont réattribués. C'est prévu à l'article 75.(2) qui traite de ce que l'on appelle les fiducies révocables.

Donc si vous constituez une fiducie et que vous y investissez des biens tout en conservant le pouvoir de la révoquer, ou si vous vous attribuez la fonction de fiduciaire et contrôlez les investissements et autres, tous les revenus ainsi gagnés vous sont réattribués. Vous payez l'impôt qui s'y rapporte.

• 1710

Mais, ce qui n'est pas sans intérêt, les gains en capital dus à la disposition présumée au décès ne sont pas réattribués. Même si vous contrôlez la fiducie au moment de votre mort-en principe, vous n'êtes propriétaire d'aucun bien puisque la fiducie ne meurt pas-les gains en capital accumulés dans la fiducie ne vous sont pas réattribués. Autrement dit, même si l'on voulait rester fidèle aux principes énoncés dans d'autres passages de la loi relatifs à l'imposition des gains en capital, ce qui devrait arriver à tout le moins, pour un grand nombre de ces fiducies, c'est que les gains en capital accumulés soient inclus dans le revenu du constituteur, à sa mort.

They didn't do that in 1972. Maybe they didn't do it because they thought it would be complicated or whatever. Instead of that, they came up with this 21–year rule. My point is that by abrogating the 21–year rule, you've just destroyed the integrity of the rule that says normally when people die they have to pay tax on their accrued capital gains. You've made trusts a very attractive vehicle for avoiding those taxes.

Mr. Abbott: I have two questions. I think the first one will be very short.

Because we're not talking about a wealth tax—we're talking about an income tax—there's no reason for Revenue Canada, under the Income Tax Act, to be asking people, corporations or trusts for statements of equity, in other words, a balance sheet. There's no reason for them to ask for it; therefore, they have not been asking for it.

Would you agree that it would be unreasonable for members of this committee to be going after our finance department, asking why they won't give us these figures, saying they're withholding figures from us? Would you agree that probably it would be an unreasonable request to make of the finance department?

Dr. Brooks: Currently the finance department just doesn't have those numbers.

Mr. Abbott: Exactly.

Dr. Brooks: Whether or not the question is reasonable, you won't get any answer.

Mr. Abbott: They can't provide it. That's what we're saying.

Dr. Brooks: No, they can't.

Mr. Abbott: Okay.

Dr. Brooks: But if your question is whether they should be getting balance sheets from folks, the answer is yes.

Mr. Abbott: The other question, though, is—

Dr. Brooks: Assets yield income. I don't know if you get that point.

Mr. Abbott: I understand that.

Dr. Brooks: That is to say, if you have an asset and it goes up in value, that's income.

Mr. Abbott: But again-

Dr. Brooks: It's an income tax. So we should know what assets people have that are yielding income. For example, if you get employment income, we require the person paying it to you not only to file an information return but also even to withhold the tax.

Some people are lucky enough to have assets that yield income. Well, in principle, there's no reason we shouldn't know about the source of their income and require them to file a balance sheet. Indeed, we require charities to do it, for Christ's sake.

Mr. Abbott: Okay.

[Traduction]

Cela n'a pas été fait en 1972. Peut-être est-ce parce qu'on a jugé que ce serait trop compliqué, ou pour d'autres raisons. À la place, on a établi cette règle des 21 ans. J'estime qu'en l'abrogeant, on va justement détruire l'intégrité de la règle qui veut que normalement, au décès d'une personne, l'impôt sur ses gains en capital accumuler doit être réglé. On a fait de ces fiducies un moyen très attrayant d'éviter le paiement de ces impôts.

M. Abbott: J'ai deux questions à poser. La première devrait être très courte.

Puisque nous ne parlons pas d'impôt sur la richesse, mais bien d'impôt sur le revenu, il n'y a aucune raison que Revenu Canada, en vertu de la Loi de l'impôt sur le revenu, demande aux particuliers, sociétés ou fiducies des états de leurs actifs, autrement dit, un bilan. Revenu Canada n'a aucune raison de le demander. C'est pour cela que le ministère ne l'a pas fait.

Pensez-vous que ce serait farfelu de la part des membres de notre Comité de s'en prendre à notre ministère des Finances et de lui demander pourquoi il ne nous donne pas ces chiffres, de lui reprocher de nous les cacher? Pensez-vous qu'il ne serait probablement pas raisonnable de demander ces chiffres au ministère des Finances?

M. Brooks: À l'heure actuelle, le ministère des Finances ne dispose pas de ces chiffres.

M. Abbott: Exactement.

M. Brooks: Que la question soit raisonnable ou non, vous n'obtiendrez pas de réponse.

M. Abbott: Ils ne peuvent pas nous la donner. C'est bien ce que nous disons.

M. Brooks: Non, ils ne peuvent pas.

M. Abbott: Bon.

M. Brooks: Mais si vous voulez savoir s'ils devraient demander aux gens de leur remettre des bilans, la réponse est oui.

M. Abbott: L'autre question, cependant, est. . .

M. Brooks: Les actifs produisent des revenus, comprenez-vous?

M. Abbott: Oui, je comprends cela.

M. Brooks: C'est-à-dire que si vous avez un actif qui prend de la valeur, c'est un revenu.

M. Abbott: Mais encore. . .

M. Brooks: C'est un revenu imposable. Il faudrait donc que nous sachions quels sont les actifs qui produisent un revenu. Par exemple, pour ce qui est des revenus d'emploi, on demande à la personne qui les verse non seulement de déposer un rapport d'information, mais aussi de retenir l'impôt à la source.

Il y a des gens qui ont la chance d'avoir des actifs qui produisent un revenu. Donc, en principe, je ne vois pas pourquoi nous ne devrions pas nous informer de la source de leurs revenus et leur demander de soumettre un bilan. On demande bien aux organisations de bienfaisance de le faire, bon sang.

M. Abbott: D'accord.

The Chairman: With all due respect—excuse me, Mr. Abbott-I can't leave this alone. You didn't teach me in law school, but your predecessors, who maybe were totally misdirected, taught us that there was a difference between the tree and the fruit of the tree. The tree was the capital and the apples were the income. There's a big difference in saying the tree itself is the income even if it gets an inch bigger in girth every year.

Dr. Brooks: That's what they used to teach 40 years ago. We don't teach that any longer.

Some hon. members: Oh, oh!

The Chairman: Okay, fine.

Dr. Brooks: We've now seen that it was fundamentally inco-

The Chairman: This guy's not bad, you know.

Mr. Abbott: I'd now like to address the issue of what would happen if we were to do away with the abrogation of the 21-year rule. I think we both agree that taxes remove capital from the economy. That's a statement of fact.

Dr. Brooks: How do they do that?

Mr. Abbott: They take cash, equity, out of the economy.

Dr. Brooks: But then the government turns around and spends it. Nothing leaves the economy.

Mr. Abbott: Just a second. Here's the problem as I see it.

Let's say we said on January 1, 1997, all family trusts were no more. In other words, we're going to be treating all of the capital gains as though the asset has been disposed of at that traiter tous les gains en capital comme si l'on avait disposé de particular point. No matter what value we talk about, whatever is the capital gain—\$1 million, \$100,000, \$1 billion, it doesn't make any difference—if I want to retain control and ownership of that asset, whatever it may be, I would have to mortgage it. I would have to go and borrow money, or I would have to dispose of it. In other words, if I want to retain it, I'm either going to have to borrow, which is taking money away from my future earnings, or I'm going to have to find some way of paying that tax bill. I suggest that this would be an absolutely humongous amount of capital being shifted from the hands of individuals into the hands of the government at this one particular point in time.

• 1715

Dr. Brooks: The \$1 billion or whatever it is the government raised from these folks is no different from the \$1 billion they raise from anyone else, and if the government raises this \$1 billion and decides we don't need it to reduce the deficit, maybe they'll return \$1 billion to people in some more equitable form. That can't be the issue here. Let me just say this -

Mr. Abbott: If I may, I just want to suggest the following scenario. If we just arbitrarily say, for the sake of discussion, that there's \$70 billion worth of assets in family trusts at this point—that's a number that's been bandied around—

[Translation]

Le président: Avec tout le respect que je vous doisexcusez-moi monsieur Abbott-je dois intervenir. Vous ne m'avez pas enseigné le droit, mais vos prédécesseurs, qui ont peut-être été très mal conseillés, nous ont enseigné qu'il fallait faire la différence entre l'arbre et les fruits qu'il porte. L'arbre est le capital et les pommes sont le revenu. C'est tout autre chose d'affirmer que l'arbre lui-même est le revenu, même si son tronc épaissit d'un pouce chaque année.

M. Brooks: C'est ce qu'on enseignait il y a 40 ans. Ce n'est plus ce qu'on enseigne maintenant.

Des voix: Oh oh!

Le président: C'est bon, soit.

M. Brooks: Nous savons maintenant que cette notion était fondamentalement incohérente.

Le président: Ce garçon se défend bien, vous savez.

M. Abbott: J'aimerais maintenant parler de ce qui se passerait si on décidait de laisser tomber l'abrogation de la règle des 21 ans. Je pense que nous pouvons convenir que les impôts soustraient des capitaux à l'économie. C'est un fait incontestable.

M. Brooks: Comment cela?

M. Abbott: Les impôts soutirent des liquidités, des actifs de

M. Brooks: Oui, mais ensuite, le gouvernement dépense ces sommes. Rien ne sort de l'économie.

M. Abbott: Attendez un instant, voici le problème tel qu'il m'apparaît.

Supposons que nous disions qu'au 1er janvier 1997, toutes les fiducies familiales sont abolies. Autrement dit, nous allons l'actif à cette date particulière. Peu importe la valeur dont nous parlons, quel que soit le montant du gain en capital-un million de dollars, 100 000\$, un milliard de dollars, cela ne fait aucune différence-si je voulais conserver le contrôle et la propriété de cet actif, quelle qu'en soit l'importance, il faudrait que je l'hypothèque. Il faut, soit que j'emprunte de l'argent, soit que je m'en débarrasse. Autrement dit, si je veux conserver l'actif, ou bien il faut que j'emprunte, ce qui soustrait de l'argent de mes biens futurs, ou que je trouve un moyen quelconque de payer cette facture fiscale. Il me semble que cela reviendrait à faire passer, à ce moment-là, un montant de capitaux absolument phénoménal des mains des particuliers à celles de l'État.

M. Brooks: Le milliard de dollars ou autre montant que le gouvernement obtiendrait de ces gens-là n'est pas différent du milliard de dollars qu'il perçoit de n'importe qui d'autre, et si le gouvernement perçoit ce milliard de dollars et décide qu'il n'en a pas besoin pour réduire le déficit, il pourra peut-être en faire profiter la population d'une façon plus équitable. Ce n'est sûrement pas de cela qu'on veut parler. Je veux dire simplement. . .

M. Abbott: Permettez-moi de vous proposer le scénario suivant. Disons arbitrairement, aux fins de la discussion, qu'il y a 70 milliards d'actifs dans les fiducies familiales en ce moment, c'est un chiffre que certains ont lancé...

Dr. Brooks: Seventy billion dollars?

Mr. Abbott: Yes.

Dr. Brooks: The financial institutions came up with that. I would guess there's lots more.

Mr. Abbott: Well, that's a number. Now arbitrarily I'm going to say that \$30 billion of the \$70 billion is capital gains. I'm also going to assume that a fair number of those people are going to want to retain control of that asset—let's say two—thirds for the sake of argument—which means that there will be taxes payable on \$20 billion at this magic date that is established. Because it will be paid at very, very high rates, I'm suggesting we would be arbitrarily removing \$20 billion from the hands of individuals or corporations, whatever the case may be, and putting that \$20 billion at that magic date into the hands of the government. Would you see that being a fairly factual scenario, and is that what you propose?

Dr. Brooks: At most I suggested that the tax revenue is in the order of \$1 billion or something. I'd assume that all sorts of people would in fact pass their assets out of the trust to avoid the tax, which is fair enough because that's what the rules contemplate and that's what they should be doing. The revenue would be much less than that. But back to my earlier point. I don't know why you would call that arbitrary. Everyone knew this 21–year rule was there, and everyone presumably planned for it. If you didn't want to pay the tax, you would have taken your assets out of the trust and used some other scheme. You would have liquid assets presumably that would have enabled you to pay the tax.

Mr. Abbott: You would have paid the tax when it came out of the trust.

Dr. Brooks: Say there is the odd trust in which there are some shares of private corporations. You should be in favour of this rule, because here's what would happen. Let's suppose there are some personal trusts out there that are holding shares in a private corporation, and for whatever reason they have it in the trust and for whatever reason they were unable to plan for the 21–year rule and therefore plan for their tax liabilities. What they'd find is that they actually have to sell some shares or sell the company in order to pay the tax. Presumably that would be a good thing. It would mean that all this person with the company has to do is, as you mentioned, borrow enough money to pay the tax and continue operating the company—

Mr. Abbott: With the interest payable on that borrowing.

Dr. Brooks: With the interest payable, and if they can't run the company efficiently enough to do that, presumably it means there's someone else out there who can actually raise the money to buy the whole company and run it at a profit. That is the person who should be running it.

Mr. Abbott: In fact I'm familiar with a number—

Dr. Brooks: No business gets destroyed.

Mr. Abbott: With respect—

[Traduction]

M. Brooks: Soixante-dix milliards de dollars?

M. Abbott: Oui.

M. Brooks: C'est un chiffre avancé par les institutions financières. J'ai l'impression que c'est beaucoup plus.

M. Abbott: Eh bien, c'est pour citer un chiffre. Disons arbitrairement que 30 de ces 70 milliards de dollars sont des gains en capital. Supposons également qu'un assez grand nombre d'intéressés veuillent conserver le contrôle de cet actif, disons les deux-tiers par exemple, cela signifie que 20 milliards de dollars d'impôts seraient exigibles à cette date magique. Comme ces impôts seront payées à des taux très, très élevés, cela reviendrait à retirer arbitrairement 20 milliards de dollars des mains des particuliers ou des sociétés, d'une façon ou de l'autre, et à placer, à cette date magique ces 20 milliards de dollars entre les mains de l'État. Pensez-vous qu'il s'agirait d'un scénario assez conforme à la réalité, et est-ce cela que vous proposez?

M. Brooks: J'ai indiqué que le revenu fiscal serait au maximum de l'ordre d'un milliard de dollars. Je suppose que toutes sortes de gens décideraient de transférer leurs actifs pour éviter l'impôt, ce qui n'est que juste puisque c'est ce que les règles envisagent et que c'est ce qu'ils devraient faire. Le revenu serait très inférieur à cela. Mais j'en reviens à mon point précédent. Je ne vois pas pourquoi vous dites que ce serait arbitraire. Puisque tout le monde connaissait cette règle des 21 ans, je suppose que tout le monde aurait pris les dispositions nécessaires. Ceux qui ne voulaient pas payer l'impôt auraient retiré leurs actifs de la fiducie et recouru à quelque autre régime. Vous auriez probablement disposé de liquidités qui vous auraient permis de payer l'impôt.

M. Abbott: Vous auriez payé l'impôt quand l'actif aurait été retiré de la fiducie.

M. Brooks: Supposons que quelqu'un détienne certaines actions de sociétés privées dans quelque fiducie. Cette règle devrait vous paraître bonne, car voici ce qui arriverait. En supposant qu'il y ait des fiducies personnelles où quelqu'un, pour une raison ou pour une autre, a placé des actions d'une société privée et que, pour une raison quelconque, aucune disposition n'a été prise vis—à-vis la règle des 21 ans pour planifier la charge fiscale. La personne en question constaterait qu'elle doit alors, soit vendre des actions soit vendre la société pour pouvoir payer l'impôt. On peut supposer que ce serait une bonne chose. Cela signifierait que le propriétaire de la société n'aurait, comme vous l'avez signalé, qu'à emprunter assez d'argent pour payer l'impôt et continuer à exploiter la société...

M. Abbott: Avec les intérêts à payer sur l'emprunt.

M. Brooks: Avec l'intérêt à payer, et si ce propriétaire ne peut exploiter la société de façon assez rentable pour le faire, on peut supposer qu'il y a quelqu'un d'autre dans le milieu qui parviendrait à trouver l'argent pour acheter toute la société et l'exploiter de façon rentable. C'est ce genre de personne qui devrait l'exploiter.

M. Abbott: En fait, je suis au courant d'un certain nombre. . .

M. Brooks: Aucune entreprise ne disparait.

M. Abbott: En ce qui concerne. . .

Dr. Brooks: It just gets transferred.

Mr. Abbott: I suggest that what would happen in the case of a small men's wear store—again I'm being purely hypothetical—with \$250,000 worth of inventory, and he has \$100,000 equity in the company... Maybe he started that company off x number of years ago with \$10,000 and now he has a net worth of \$100,000. If he has to go to the bank and borrow to be able to pay the taxes payable on his capital gain, the difference between his surviving and not surviving is the interest that he would be paying on the debt he would have incurred because the government said it has arbitrarily decided to tax him on the accrued capital gain or the deemed capital gain. In my judgment, we would be destroying small businesses all over the place.

• 1720

Dr. Brooks: Someone else would buy it and operate it. They'd operate it probably more efficiently. How could they afford to buy it when this person couldn't operate it even though they had substantial equity in it? I don't want to sound crass about this.

Number one, those situations just would never happen because if this person had it in a family trust, presumably they'd be getting enough advice to know they should be planning for the 21—year rule. So I can't imagine that would happen. I'm quite unsentimental about family businesses. If a person can't run their business and pay their taxes, they should sell it to someone who can.

This is a general point that goes through many of these comments that were made; namely, if you're worried about this kind of thing, if you're worried about small business people having to sell their business in order to pay taxes, I would suggest that this is the most bizarre rule for you to get excited about. This affects a trivial number of small businesses. For small businesses that have to sell their business in order to pay the taxes, it's usually property taxes or commercial taxes. All kinds of businesses out there probably have to sell because they can't meet overhead. You don't deal with that problem by creating some crazy rule for the family trust situation. It's just nuts to think that's dealing with that problem in any sensible way, if I may say so.

The Chairman: We've run past our time. Let me say, Mr. Brooks, on behalf of everybody here, that once again you have challenged us. You have not been dull, you have not been inarticulate, and you have not been uninteresting. I think you have left on the table for us many ideas that we as a committee will have to come to grips with, regardless of which way we may come down on this issue, and I'm glad you were with us. Thank you very much.

Dr. Brooks: Thank you.

The Chairman: The meeting stands adjourned.

[Translation]

M. Brooks: Ce n'est qu'un simple transfert.

M. Abbott: Il me semble que ce qui arriverait dans le cas d'un petit magasin de vêtements pour hommes, un exemple purement hypothétique, possédant un stock de 250 000\$\$\forall \text{ et dont le propriétaire détient } 100 000\$\$\$\text{ dans la société... Il a peut-être lancé son entreprise il y a un certain nombre d'années avec 10 000\$\$, et il possède maintenant un capital net de 100 000\$\$. S'il faut qu'il se présente à la banque pour emprunter afin de pouvoir payer les impôts qu'il doit sur ces gains en capital, la différence entre sa survie et la faillite tient dans l'intérêt qu'il devra payer sur la dette qu'il aura contractée parce que le gouvernement a décrété de le taxer de façon arbitraire sur ses gains en capital ou ses présumés gains en capital. Je suis convaincu que nous détruirions de nombreuses petites entreprises dans tout le pays.

M. Brooks: Quelqu'un d'autre achèterait le magasin et l'exploiterait. Il l'exploiterait probablement avec plus d'efficacité. Comment auraient—ils les moyens de l'acheter alors que cette personne ne pourrait pas l'exploiter malgré l'actif considérable qu'ils y possèdent? Je ne voudrais pas qu'on me prenne pour une brute impitoyable.

Premièrement, de telles situations ne se produiraient jamais si cette personne avait placé son magasin dans une fiducie familiale; on peut supposer qu'elle aurait reçu assez de conseils pour savoir qu'elle devait tenir compte de la règle des 21 ans. Je ne pense donc pas que cela se produirait. Les entreprises familiales me laissent plutôt froid. Si quelqu'un n'est pas capable de gérer son entreprise et de payer les impôts qu'il doit, il devrait la vendre à quelqu'un qui en est capable.

C'est un point de vue général, qui ressort d'un grand nombre de commentaires que j'ai entendus; si ce genre de situation vous inquiète, si vous redoutez que des petits commerçants doivent vendre leur magasin pour payer leurs impôts, je trouve que c'est la règle la plus bizarre dont vous puissiez vous émouvoir. Il n'y aurait que très peu d'entreprises en cause. Quand un petit commerçant doit vendre son entreprise pour payer ses impôts, il s'agit d'habitude d'impôts fonciers ou d'impôts commerciaux. Il y a probablement toutes sortes d'entreprises qui doivent vendre parce qu'elles ne peuvent faire face à leurs frais d'exploitation. On ne règle pas ce genre de problèmes en créant un règle extravagante pour la situation des fiducies familiales. Sauf votre respect, je trouve complètement cinglé qu'on s'imagine corriger ainsi le problème de façon sensée.

Le président: Nous avons dépassé l'heure. Je tiens à vous dire au nom de tous ici, monsieur Brooks, que vous nous avez de nouveau obligés à réfléchir. Vos propos n'ont pas été ennuyeux, n'ont pas été confus, ni été sans intérêt. Je crois que vous avez évoqué un grand nombre d'idées que nous devrons débrouiller à titre de comité, quelles que soient les idées que nous pouvions avoir sur la question, et je suis heureux que vous soyez venu témoigner. Merci beaucoup.

M. Brooks: Merci.

Le président: La séance est levée.

















Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid Lettermail Port payé

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non –livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré—Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESS

From the Osgoode Hall Law School, York University: Neil Brooks.

TÉMOIN

De la «Osgoode Hall Law School», Université York: Neil Brooks.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 C41 XC26 F59

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 55

Tuesday, October 4, 1994

Chairperson: Jim Peterson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 55

Le mardi 4 octobre 1994

Président: Jim Peterson

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des Committee on

Publication

Finance

Finances

RESPECTING:

Pursuant to Standing Orders 106(1) and 106(2), election of Conformément aux articles 106(1) et 106(2) du Règlement, Chair and Vice-Chairmen

Pursuant to Standing Order 108(2), study on the Taxation of Conformément à l'article 108(2) du Règlement, une étude sur **Family Trusts**

CONCERNANT:

l'élection du président et des vice-présidents

l'imposition des fiducies familiales

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



STANDING COMMITTEE ON FINANCE

Chairperson: Jim Peterson

Vice-Chairmen: Yvan Loubier

Barry Campbell

Members

Jim Abbott
Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Associate Members

Reg Alcock Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

Martine Bresson

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

Président: Jim Peterson

Vice-présidents: Yvan Loubier

Barry Campbell

Membres

Jim Abbott
Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Membres associés

Reg Alcock Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Martine Bresson

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

ORDERS OF REFERENCE

Extract from the Journals of the House of Commons of Friday, September 30, 1994:

Mr. Milliken (Parliamentary Secretary to the Leader of the Government in the House of Commons), from the Standing Committee on Procedure and House affairs, presented the 35th Report of the Committee, which was read as follows:

Your Committee recommends that the list of members and associate members for the Standing Committees of this House be as follows:

ORDRES DE RENVOI

Extrait des Journaux de la Chambre des communes du vendredi 30 septembre 1994:

M. Milliken (secrétaire parlementaire du leader du gouvernement à la Chambre des communes) du Comité permanent de la procédure et des affaires de la Chambre, présente le 35e rapport de ce Comité, dont voici le texte:

Votre Comité recommande que la liste des membres et membres associés aux comités permanents de la Chambre figure ci-après:

Finance			Finances
		Members/Membres	
Abbott Asselin Brien Campbell	Discepola Fewchuk Grubel Loubier	Mitchell Peterson Pillitteri St. Denis	Speaker Stewart (Brant) Walker—(15)
	Associa	te Members/Membres associés	
Alcock Benoit Bethel	Crête Lefebvre	Shepherd Telegdi	Whelan Williams

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence (Issue No. 23, which includes this Report) was tabled.

By unanimous consent, Mr. Milliken (Parliamentary Secretary to the Leader of the Government in the House of Commons), seconded by Mr. Vanclief (Parliamentary Secretary to the Minister of Agriculture and Agri–Food, moved, — That the 35th Report of the Standing Committee on Procedure and House Affairs, presented earlier today, be concurred in.

The question was put on the motion and it was agreed to.

Un exemplaire des Procès-verbaux et témoignages pertinents (fascicule nº 23, qui comprend le présent rapport) est déposé.

Du consentement unanime, M. Milliken (secrétaire parlementaire du leader du gouvernement à la Chambre des communes), appuyé par M. Vanclief (secrétaire parlementaire du ministre de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire), propose, — Que le 35° rapport du Comité permanent de la procédure et des affaires de la Chambre présenté plus tôt aujourd'hui, soit agréé.

La motion, mise aux voix, est agréée.

Extract from the Journals of the House of Commons of Friday, September 30, 1994:

Mr. Milliken (Parliamentary Secretary to the Leader of the Government in the House of Commons), from the Standing Committee on Procedure and House Affairs, presented the 36th Report of the Committee, which was read as follows:

Your Committee recommends that the following Members be added to the list of Associate Members for the Standing Committees:

Extrait des Journaux de la Chambre des communes du vendredi 30 septembre 1994:

M. Milliken (secrétaire parlementaire du leader du gouvernement à la Chambre des communes) du Comité permanent de la procédure et des affaires de la Chambre, présente le 36° rapport de ce Comité, dont voici le texte:

Votre Comité recommande que les députés suivants fassent partie de la liste des membres et membres associés des Comités permanents:

Finance Finances

Associate Members/Membres associés

Bhaduria

Riis

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence (Issue No. 23, which includes this Report) was tabled.

Un exemplaire des Procès-verbaux et témoignages pertinents (fascicule n° 23, qui comprend le présent rapport) est déposé.

By unanimous consent, Mr. Milliken (Parliamentary Secretary to the Leader of the Government in the House of Commons), seconded by Mr. Vanclief (Parliamentary Secretary to the Minister of Agriculture and Agri–Food), moved, — That the 36th Report of the Standing Committee on Procedure and House Affairs, presented earlier today, be concurred in.

The question was put on the motion and it was agreed to.

ATTEST

Du consentement unanime, M. Milliken (secrétaire parlementaire du leader du gouvernement à la Chambre des communes), appuyé par M. Vanclief (secrétaire parlementaire du ministre de l'Agriculture et de l'Agro-alimentaire), propose, — Que le 36e rapport du Comité permanent de la procédure et des affaires de la Chambre présenté plus tôt aujourd'hui, soit agréé.

La motion, mise aux voix, est agréée.

ATTESTÉ

Le Greffier de la Chambre des communes

ROBERT MARLEAU

Clek of the House of Commons

PROCES-VERBAL

LE MARDI 4 OCTOBRE 1994 (72)

[Texte]

Le Comité permanent des finances se réunit aujourd'hui, à 9 h 05, dans la pièce 209 de l'édifice de l'Ouest, pour élire un président en application des articles 106(1) et 106(2) du Règle-

Membres du Comité présents: Jim Abbott, Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis, Jane Stewart, David Walker.

Membre suppléant présent: Paul Crête pour Gérard Asselin.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nathalie Pothier, attachée de recherche. De la Parliament: Nathalie Pothier, Research Officer. From the Comdirection des comités et des associations parlementaires: Christine Trauttmansdorff.

Témoins: De Goldstein & Goldstein, avocats: Sidney W. Goldstein, associé principal. De la «Conference for Advanced Life Underwriting»: Charles Pielsticker; Bill Strain, M.C.A.; Blake Bromley, LL.B.; Kris Birchard.

La greffière procède à l'élection du président.

Sur motion de David Walker, il est convenu, - Que Jim Peterson assume la présidence du Comité.

Jim Peterson est déclaré président dûment élu du Comité et prend le fauteuil.

Sur motion de Jane Stewart, il est convenu, - Que Barry Campbell soit élu vice-président du Comité pour le parti du

Sur motion de Pierre Brien, il est convenu, — Que Yvan Loubier soit élu vice-président du Comité pour l'opposition.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 108(2) du Règlement, le Comité continue son étude sur l'imposition des fiducies familiales (Voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi, 21 septembre 1994, fascicule nº 51).

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

À 11 h 02, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Martine Bresson

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, OCTOBER 4, 1994

[Translation]

The Standing Committee on Finance met at 9:05 o'clock a.m. this day, in Room 209 West Block, the Chair, for the purpose of electing a Chair and two Vice-Chairs pursuant to Standing Orders 106(1) and 106(2).

Members of the Committee present: Jim Abbott, Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis, Jane Stewart, David Walker.

Acting Member present: Paul Crête for Gérard Asselin.

In attendance: From the Research Branch of the Library of mittees and Parliamentary Associations Directorate: Christine Trauttmansdorff.

Witnesses: From Goldstein & Goldstein, Barristers and Sollicitors: Sidney W. Goldstein, Senior Partner. From Conference for Advanced Life Underwriting: Charles Pielsticker; Bill Strain, FCA; Blake Bromley, LL.B.; Kris Birchard.

The Clerk of the Committee presided over the election of a Chair.

On motion of David Walker, it was agreed, — That Jim Peterson be elected Chair of the Committee.

Accordingly, Jim Peterson was declared duly elected Chair of the Committee and took the Chair.

On motion of Jane Stewart, it was agreed, - That Barry Campbell be elected Vice-Chair (Government) of the Committee.

On motion of Pierre Brien, it was agreed, - That Yvan Loubier be elected Vice-Chair (Opposition) of the Committee.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed its study on the Taxation of Family Trusts (See Minutes of Proceedings, Wednesday, September 21, 1994, Issue No. 51).

The witnesses made statements and answered questions.

At 11:02 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Martine Bresson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, October 4, 1994

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 4 octobre 1994

• 0905

La greffière du Comité: Honorables députés,

I see a quorum.

Conformément aux articles 106(1) et 106(2) du Règlement,

your first item of business is to elect a chair.

Je suis prête à recevoir les motions à cet effet.

Mr. Walker (Winnipeg North Centre): I move that Jim Peterson, member from Willowdale, be elected as chair.

Mr. Peterson (Willowdale): I second that motion.

Some hon. members: Oh, oh.

The Clerk: It is moved by Mr. Walker, seconded by Mr. Fewchuk, that Jim Peterson be elected—

Mr. St. Denis (Algoma): Is it a debatable motion?

The Clerk: —chair of the committee.

Plaît-il au Comité d'adopter la motion?

Je déclare la motion adoptée et M. Peterson dûment élu président du Comité, et je l'invite à prendre le fauteuil.

Some hon. members: Hear, hear.

The Chairman: I question the judgment of all of you, but I sure appreciate it. Thank you very much.

Il faut continuer par l'élection des vice-présidents.

Mrs. Stewart (Brant): I move that Barry Campbell be elected as vice–président du Comité.

Le président: Est-ce que tout le monde est d'accord? Élu!

Monsieur Brien.

M. Brien (Témiscamingue): Oui. Je propose que Yvan Loubier soit élu vice-président du Comité.

Le président: Je vais l'appuyé.

Est-ce que tout le monde est d'accord? Adopté! Félicitations!

That was nice.

May we continue with our orders of reference? We today have with us, appearing on family trusts, Mr. Sidney W. Goldstein, senior partner of Goldstein and Goldstein, Barristers and Solicitors. Thank you for being with us, sir.

Mr. Sidney W. Goldstein (Senior Partner, Goldstein and Goldstein, Barristers and Solicitors): Thank you very much.

The Chairman: I understand you will be making a statement to us on family trusts. Then we'll have an opportunity to question you, Mr. Goldstein.

The Clerk of the Committee: Honorable members,

Il y a quorum.

Pursuant to Standing Orders 106(1) and 106(2),

le premier article à l'ordre du jour est l'élection du président.

I am ready to receive motions to that effect.

M. Walker (Winnipeg-North-Centre): Je propose que Jim Peterson, le député de Willowdale, soit élu président du Comité.

M Peterson (Willowdale): J'appuie cette motion.

Des voix: Oh, oh.

La greffière: Il est proposé par M. Walker, appuyé par M. Fewchuk, que Jim Peterson soit élu. . .

M. St. Denis (Algoma): Pouvons–nous discuter de la motion?

La greffière: . . . président du Comité.

Is it the pleasure of the Committee to adopt this motion?

I declare the motion carried and Mr. Peterson duly elected Chairman of the Committee, and I invite him to take the Chair.

Des voix: Bravo!

Le président: J'ai vraiment des doutes sur votre jugement à tous, mais je vous en suis reconnaissant, soyez—en sûrs. Merci beaucoup.

We must now continue with the election of our Vice-Chairman.

Mme Stewart (Brant): Je propose que Barry Campbell soit élu Vice-Chairman of the Committee.

The Chairman: Does everyone concur? Elected!

Mr. Brien.

Mr. Brien (**Témiscamingue**): Yes. I move that Yvan Loubier be elected as Vice–Chairman of the Committee.

The Chairman: I will second that.

Does everyone concur? Agreed! Congratulations!

C'était très bien.

Pouvons-nous enchaîner avec nos ordres de renvoi? M. Sidney W. Goldstein, associé principal de Goldstein and Goldstein, Barrister and Solicitors, comparaît aujourd'hui sur les fiducies familiales. Merci d'être venu témoigner, monsieur.

M. Sidney W. Goldstein (associé principal, Goldstein and Goldstein, avocats): Je vous remercie beaucoup.

Le président: Je crois savoir que vous allez nous faire une déclaration sur les fiducies familiales. Ensuite, nous allons vous poser des questions, monsieur Goldstein.

Mr. Goldstein: I hope the ease with which the first five minutes of the day.

I just want to thank the committee for the opportunity to come and speak to you. When I was approached, I understood that the initial reason to come and give you some comments was as a result of previous testimony I had given to this committee concerning a specific change that occurred a couple of years ago, the 21-year disposition rule alteration.

At that time, obviously, I think these hearings were fostered by the controversy that arose from that proposal. I'll have a couple of things to say about that change, but I just wanted to make some general comments about what I have been doing and what I have been seeing with regard to the purpose of trusts generally, which I think is the broader purpose of these deliberations.

A number of background attitudes—I call them attitudes-should be taken into account when you're evaluating the d'attitudes quand on évalue l'importance et l'utilité d'un instrument import and the utility of a particular type of tax vehicle.

First, about tax planning, generally a taxpayer should have the right to plan his affairs in whatever fashion possible to optimize the tax results to him. This is a basic principle of tax planning in the common law world.

• 0910

The second principle is if a taxpayer attempts to squeeze too much out of the tax-planning approaches, he is going to get himself into trouble. And the courts have very often interpreted tax-planning rules with that in mind as well.

A third principle that was espoused by a couple of the officials of finance and deputy ministers and ministers in the Carter era was the concept of breathing space. If you try to draft legislation in order to catch every dollar in every circumstance, you're going to produce complexity, cumbersome administration, and ultimately a disincentive. Those are non-scientific comments, and I'm sure there is a lot of controversy over how much of a part incentive takes in these processes.

On a non-scientific basis, I have definitely seen changes in the method of operating businesses and in planning affairs based on the degree to which there is perceived control from the tax system.

People are lazy in the best sense of the term. They will get involved in enterprises and organizations that will make their lives as simple as possible. Within that context we have to realize that income tax represents a very significant component in the costs of living, operating businesses, raising families, and carrying on various enterprises.

Sometimes I'm amused when I hear of efforts to drive the economy between activities that are done for non-tax purposes versus tax purposes. They're part of a matrix. If you change one component it causes the overall planning to shift.

[Traduction]

M. Goldstein: J'espère que les cinq premières minutes que vous of the committee's hearings were conducted won't be the highlight avez menées avec une telle aisance ne seront pas les meilleures de la

> Je veux simplement remercier le Comité de m'avoir donné cette occasion de venir témoigner. Quand on m'a pressenti, j'ai eu l'impression que la raison pour laquelle on m'invitait à venir vous parler découlait essentiellement du témoignage que j'ai déjà rendu devant votre comité au sujet d'une modification intervenue il y a quelques années, au sujet de la règle de réalisation de 21 ans.

> À l'époque, j'avais, bien entendu, l'impression que les audiences résultaient de la controverse que cette proposition avait soulevée. J'ai quelques idées à présenter là-dessus, mais je tiens d'abord à vous faire des observations générales sur ce que j'ai fait depuis et sur ce que j'ai constaté quant à la raison d'être des fiducies en général, car je pense que c'est sur cette question de portée plus générale que vos délibérations sont censées porter.

> À cet égard, j'estime qu'il faut tenir compte d'un certain nombre fiscal quelconque.

> Premièrement, en ce qui concerne la planification fiscale, je vous dirai que le contribuable devrait généralement avoir le droit de planifier ses affaires à son gré, de façon à optimiser sa situation fiscale. C'est un principe fondamental de la planification fiscale dans l'univers de la common law.

Le deuxième principe, c'est que le contribuable qui tente d'aller trop loin dans sa planification fiscale se retrouve inévitablement dans une situation délicate. D'ailleurs, les tribunaux ont très souvent interprété les règles de planification fiscale dans cet état d'esprit.

Le troisième principe—et certains des haut fonctionnaires et sous-ministres ainsi que des ministres des Finance de l'ère Carter y ont souscrit—c'est celui qu'il faut laisser aux contribuables un peu d'espace pour respirer. En effet, quand on s'efforce d'adopter des mesures législatives conçues pour mettre la main sur tout l'argent possible, quelles que soient les circonstances, on finit par aboutir à une administration lourde et complexe et finalement dissuasive. Ce que je vous dis n'a rien de scientifique, et je suis sûr qu'on pourrait longuement discuter de l'importance des mesures d'incitation dans ce contexte.

Toutefois, dans mon optique qui n'a rien de scientifique, j'ai bel et bien constaté des changements dans les méthodes utilisées pour exploiter des entreprise et planifier des affaires suivant la mesure dans laquelle on estime que le système fiscal exerce un contrôle dans ces domaines.

Les gens sont paresseux, au meilleur sens du terme. Ils se lancent dans des entreprises et dans des organisations qui leur simplifient la vie au maximum. Dans ce contexte, il faut se rendre compte que l'impôt sur le revenu est un élément très important du coût de la vie, du coût d'exploitation d'une entreprise, du coût d'avoir une famille et de s'adonner à diverses activités.

Il m'arrive de sourire quand j'entends parler des efforts déployés pour faire fonctionner l'économie en distinguant les activités exécutées à des fins fiscales de celles qui le sont à des fins non fiscales. Les deux font partie de la même équation. Si l'on modifie l'un des facteurs de l'équation, l'ensemble de la planification doit changer en conséquence.

This is particularly important at this time because the ability of taxpayers to adapt and change their circumstances is very high. There is an opening of markets. There is a change in the type of wealth that permits taxpayers to roll with the punches. We do not have the degree of solid, tangible wealth we have had in the past. Much of the wealth involves securities and financial affairs rather than such things as factories, real estate and so on, which have conventionally been regarded as a substantial base.

Solid assets that can be subject to tax like real estate, factories and equipment cannot be moved, so they are tempting targets for governments to levy taxes against on an increasing basis. As a result, in manufacturing sectors, real estate markets and so on, because you can't move them, you basically close them down. You can't function. In other areas where we are dealing with wealth that's based on intellectual assets, information systems and the like, the response is to move the wealth.

That is the background. That being the case, there is tremendous competition, tremendous pressure, for a reduction in legal barriers to moving assets of a variety of sorts, whether personal wealth, estate planning, or commercial assets. Free trade, open securities markets, international electronic payment systems, and so on make it seem very easy to achieve these objectives.

I'm saying you can do them even if you're breaking the rules. One of the things you have to be careful about when you're setting rules is how easily they could be broken. There are people who are prepared to break the rules. Then you're faced with the question of how you enforce them. In this environment it's much more difficult to enforce tax legislation, a variety of legislation, certainly across international borders.

So what we have, as part of the component of trying to foster economic activity, is there's a competition for taxpayers amongst various jurisdictions. The broadening of the economic rules in the world generally through free trade, GATT, and so on, is being mirrored in the adjustments to tax systems. They translate into tremendous pressures to have the most accommodating tax systems for the people who have the ability to move wealth.

That may not be a popular statement, but it's a reality. There are people who command significant capital and who can, not merely as a matter of rhetoric but based on relatively few percentage points of tax consequences, relocate an enterprise without significant trouble. There are transaction costs and complexities and so on, but when you're talking about amounts of money that are significant, an analysis can produce a tremendous incentive to move if, as, and when, on a required basis.

What these comments lead to is that discussions that were had over the last 30 years from the time of the studies leading up to the tax reform, the Carter commission and so on, where tremendous emphasis was placed on tax theory, concepts of mettaient l'accent en particulier sur la théorie fiscale et la

[Translation]

Cela particulièrement important en ce moment, car que la capacité des contribuables à s'adapter et à modifier leur situation est très grande. Les marchés s'ouvrent. La nature de la richesse évolue et les contribuables sont désormais en mesure de mieux encaisser les coups. Nous n'avons plus la richesse solide et concrète que nous avions dans le passé. Une grande partie de la richesse d'aujourd'hui est constitués de valeurs et d'affaires financières plutôt que d'usines, de propriétés immobilières et d'autres avoirs de ce genre traditionnellement considérés comme une base solide.

Les avoirs imposables comme les propriétés immobilières, les usines et l'équipement sont indéplaçables ce qui en fait des cibles de choix pour les gouvernements, qui sont tentés de les imposer de plus en plus. Par conséquent, dans le secteur manufacturier comme dans celui de l'immobilier, par exemple, on ferme ce que l'on ne peut pas déplacer. Il n'est plus possible de fonctionner. Dans d'autres domaines où la richesse est fondée sur des actifs intellectuels, des systèmes d'information et autres, la solution pour le contribuable, c'est de déplacer sa richesse.

Voilà pour le contexte. Il s'ensuit une concurrence féroce et des pressions énormes en vue d'un allégement des obstacles juridiques au déplacement de toutes sortes d'avoirs, qu'il s'agisse du patrimoine personnel, de la planification des successions ou des actifs commerciaux. Avec l'avènement du libre échange, l'ouverture des marchés des valeurs et les systèmes internationaux de paiement électronique, par exemple, il paraît très facile d'attendre ces objectifs.

Je dis qu'il est possible de les atteindre même en ne respectant pas les règles. Quand on établit des règles, il faut toujours se demander jusqu'à quel point elles seront faciles à contourner. Il y a des gens qui sont prêts à les enfreindre. La question qui se pose alors, c'est celle de faire respecter les règles. Dans le contexte actuel, il est bien plus difficile de faire respecter les lois fiscales, comme bien d'autres lois, surtout au-delà des frontières internationales.

Quand on s'efforce de favoriser l'activité économique, on crée une concurrence entre les gouvernements, car les contribuables cherchent à relever du régime fiscal le plus favorable. La libéralisation générale des règles économiques mondiales, grâce au libre échange, au GATT et à d'autres mécanismes, se reflète dans les modifications apportées aux régimes fiscaux. Il en résulte d'énormes pressions pour que ces régimes soient aussi favorables que possible pour les gens qui ont la possibilité de déplacer leur richesse.

Ce que je viens de dire n'est peut-être pas agréable, mais c'est vrai. Il y a des gens qui détiennent d'importants capitaux et qui peuvent déplacer facilement leur entreprise, pas seulement pour des questions de principe mais pour gagner quelques points sur leur taux d'imposition. Cette démarche implique des coûts de transaction et certaines complications, mais quand de grandes sommes d'argent sont en jeu, une analyse peut conclure qu'il est extrêmement rentable de se déplacer dans certaines conditions et selon les besoins.

Cela m'amène à dire que les discussions que nous avons eues ces 30 dernières années, depuis les études qui ont mené à la réforme fiscale, à la Commission Carter et ainsi de suite, qui

equity and the like, are more than balanced today by the tax policy issues: the question of what is practical. You may be a confirmed believer in the concept of very significant progressive taxation. But if the result of that is that you are going to lose your taxpayers because they will move their assets or move themselves, or both, then all you have is the intellectual satisfaction of coming up with a "right" result, but you're not going to come up with the practical benefits the tax system is supposed to achieve.

This committee's deliberations were fostered by the amendments a couple of years ago over the 21-year deemed disposition rule. I testified before this committee at that time and I took a critical view of the changes proposed because I was of the view that those changes were unnecessary to achieve the five stated objectives of the government of the day. Secondly, there was a view that it was impossible to estimate the potential tax consequences from that change, and I place emphasis on the word "estimate". I'm still of the same view. Having said that, I submit that there are very real policy reasons for providing an accommodating environment to tax-planning vehicles like trusts and corporations.

• 0920

I have some background. In commercial terms, two of the most wonderful developments that the common law legal system ever produced were the concept of the trust and the concept of the corporation. The trust was developed to meet the needs of the medieval crusading times, but its utility today survives.

If I'm fostering some comments I will appreciate it. The nature of the trust is involved with the splitting of ownership and control and the splitting of capital from income. Those four concepts, the ability to split those items and deal with them separately, makes taxation very difficult, because the prime model for taxation is the individual. I guess that's a political reason. It is individuals who vote, so they're the model for how you should establish a tax base. A given individual is not able to split ownership, control, capital, and income by himself; the trust permits him to do that. The trust permits you to establish an entity; property can be transferred to the entity, and you can choose how much capital you want to keep, how much income you want to keep, how much control you want to keep, how much ownership you want to keep. You can define the timeframes in which each of those four things will be transferred to a variety of people. It is not an easy concept or vehicle to fit into the coventional tax system.

Having said that, I think there are very, very valuable roles to be played by the trust, and a number of them have been canvassed in the briefing paper from Finance and in the previous deliberations of this committee.

I won't go into the similar comments about corporations, but in fact there are some very real advantages to corporations as well for special commercial attractions in terms of operating and being able to grease the wheels of the economic system. I think both vehicles should be encouraged. I say that even if there is some sacrifice to the concepts of what we traditionally called equity insofar as a comparison between these vehicles and the method by which an individual is being taxed is concerned.

[Traduction]

notion d'équité et autre sont plus que contrebalancées aujourd'hui par les problèmes de la politique fiscale: à savoir l'aspect pratique. On peut être un partisan convaincu de l'impôt vraiment progressif, mais si l'application d'un tel régime signifie que le gouvernement perd ses contribuables parce qu'ils vont déplacer leurs avoirs ou même émigrer, voire les deux, on n'a plus que la satisfaction intellectuelle d'avoir pris la «bonne» décision, mais sans pouvoir en tirer les avantages pratiques que le système fiscal est censé assurer.

Les délibérations de votre comité découlent des modifications apportées il y a deux ans à la règle de la réalisation présumée de 21 ans. J'ai témoigné devant votre comité à cette époque—là et j'ai critiqué les modifications proposées parce que j'estimais qu'elles n'étaient pas nécessaires à la réalisation des cinq objectifs déclarés du gouvernement d'alors. De plus, on pensait alors qu'il était impossible d'évaluer les conséquences fiscales éventuelles de cette modification, et j'insiste sur le mot «évaluation». Je suis toujours de cet avis. Ceci dit, je comprends qu'il existe des raisons très valables pour offrir un contexte favorable aux instruments de planification fiscale comme les fiducies et les sociétés.

Je vais vous situer un peu la question. En termes commerciaux, les concepts de fiducie et de société sont deux des plus magnifiques inventions du système de la Common Law. Les fiducies ont été créées pour répondre aux besoins de l'époque des croisades, mais elles restent encore utiles aujourd'hui.

Si je vous amène à faire des observations, j'en serai heureux. Les fiducies ont pour objet de fractionner la propriété et le contrôle et séparer le capital du revenu. La possibilité de séparer ces quatre aspects et de les traiter séparément rend l'imposition très difficile, puisque le modèle fondamental de l'imposition, c'est l'individu. Je suppose que la raison est politique. Ce sont les individus qui votent, et forment donc la base de l'assiette fiscale. Or, l'individu ne peut pas séparer par lui—même la propriété, le contrôle, le capital et le revenu, mais la fiducie lui permet de le faire. Grâce à elle, on peut créer une entité, transférer la propriété à cette entité, puis décider combien de capital, de revenu, de contrôle et de propriété on veut conserver. On peut décider du moment ou chacun sera transféré à diverses personnes. Ce n'est pas un concept ou un instrument facile à intégrer au système fiscal classique.

Cela dit, je pense que les fiducies ont des rôles extrêmement importants à jouer, et nombre d'entre eux ont d'ailleurs été mentionnés dans le document d'information des Finances ainsi que dans les délibérations antérieures de votre comité.

Je ne vais pas suivre la même démarche au sujet des sociétés, mais je pense qu'elles offrent des avantages très réels de par leur intérêt commercial particulier, en termes d'exploitation et de pouvoir faire marcher les rouages du système économique. Je pense que l'on doit encourager l'utilisation de ces deux instruments fiscaux. Je le dis même s'il faut faire entorse au principe de ce que nous appelons traditionnellement l'équité, dans la mesure où l'on compare ces deux instruments et la méthode d'imposition fondée sur l'individu.

Among the things we have to maintain when we're dealing with a vehicle like a trust is the ability to control its activities generally and the ability to gain access at some point to revenue from income and from capital.

We have a relatively complicated system for the taxation of the income of a trust, but effectively it translates into comprehensive access to the income of a trust on an annual basis. A trust earns income; it's going to be taxed in somebody's hands.

The more difficult problem is the method by which the tax system hands of trustees. There is a criticism of the 21-year rule.

Let me make two corrections. First, the common law nature of a trust provides limits to how long that trust can continue to exist. I believe the finance study paper makes the statement that trusts can continue indefinitely. That's not the case; they can't continue indefinitely, but if properly structured they can continue to survive for very significant periods of time-a century or more—and because a lot of the lifespan of a trust is dependent on life expectancies in many instances, the more successful we are in expanding life expectancies of Canadians the greater broadening we have of the timeframes for trusts to exist.

The Chairman: You're referring to the rule against perpetuities?

Mr. Goldstein: Yes.

The Chairman: It says that if a trust interest is going to vest it must vest within 21 years—

Mr. Goldstein: Of a life in being.

The Chairman: —of a life in being. Is that the same in the province of Quebec as under the common law?

Mr. Goldstein: It isn't the same in the province of Quebec as under the common law, but the practical result of the use of trusts is there is a movement in the rules in Quebec towards the common law rules, for commercial and...

The Chairman: How long can a trust exist under Quebec law?

Mr. Goldstein: I can't give you a definite view. I'm a common law lawyer and I wouldn't want to venture that. But there is a similar extensive potential timeframe.

The Chairman: Thank you.

Mr. Goldstein: Now, obviously, just as examples, as the chairman indicated, the concept is a life in being plus 21 years. So if you set up a trust that will continue until the last of the issue of Her Majesty Queen Elizabeth currently alive dies, plus 21 years, if any one of those issue, children, grandchildren, and so on, live to be 100, then you add 21 years to that. So you could have a trust that could survive for 100 years plus. Properly drafted, you can set up an entity like that.

[Translation]

Pour composer avec un instrument fiscal comme la fiducie, nous devons notamment être en mesure de contrôler ses activités en général et d'avoir accès à un moment donné aux recettes provenant du revenu et du capital.

• 0925

Notre système d'imposition du revenu des fiducies est relativement complexe, mais il nous donne bel et bien accès à ce revenu, sur une base annuelle. Le revenu des fiducies finit toujours par être

Par contre, il est plus difficile d'imposer le capital déposé dans les is going to gain access to the capital that is being deposited in the mains des fiduciaires. C'est l'une des critiques que l'on fait à la règle de réalisation de 21 ans.

> À cet égard, permettez-moi de corriger deux erreurs. Premièrement, comme les fiducies sont des créatures de la common law, leur existence n'est pas éternelle. Je pense qu'on a dit dans le document de travail des Finances qu'elles peuvent se perpétuer indéfiniment, mais ce n'est pas le cas. Néanmoins, si elles sont bien structurées, elles peuvent se perpétuer très longtemps, pendant au moins un siècle, et, comme la durée de la fiducie est en grande partie fonction de l'espérance de vie des fiduciaires, dans bien des cas, plus nous prolongerons l'espérance de vie des Canadiennes et des Canadiens, plus nous prolongerons aussi la durée potentielle des fiducies.

> Le président: Vous parlez de la règle d'interdiction des perpétuités?

M. Goldstein: Oui.

Le président: Elle dispose que si les intérêts d'une fiducie doivent être réalisés, ils doivent l'être dans les 21 ans. . .

M. Goldstein: Après le décès.

Le président: . . . après le décès. Le principe est-il le même dans la province de Québec qu'en common law?

M. Goldstein: Non, il n'est pas le même au Québec qu'en common law, mais, dans la pratique, les règles québécoises tendent à se rapprocher des règles de la common law, en matière de droit commercial et. . .

Le président: Quelle est la durée maximale d'une fiducie conformément à la loi québécoise?

M. Goldstein: Je ne peux pas vous donner de réponse précise. Je suis avocat de common law, et je ne voudrais pas m'avancer sur ce point. Néanmoins, la durée potentielle des fiducies est longue dans les deux cas.

Le président: Merci.

M. Goldstein: À titre d'exemple, comme le président l'a dit, les fiducies peuvent exister pendant toute la vie des bénéficiaires plus 21 ans. Par conséquent, si vous créez une fiducie qui doit se perpétuer jusqu'au décès du dernier dépendant vivant de Sa Majesté la Reine Elizabeth, plus 21 ans, si n'importe lequel de ces descendants, c'est-à-dire les enfants et les petits-enfants de la Reine vit jusqu'à 100 ans, la fiducie se perpétuera encore 21 ans après sa mort. Il est donc possible qu'une fiducie dure plus de 100 ans. C'est possible si elle est formulée judicieusement.

Now having said that, in the discussions relating to the 21–year rule and in the most recent change and in the discussions in the late 1960s and early 1970s concerning the concepts of deemed disposition, there was a view that the tax system should be able to gain access to capital at some point, without necessarily waiting until the last possible moment.

The argument against that in every instance the subject has come up is that it's arbitrary to do anything other than wait until it collapses. My response is that taxation by definition is arbitrary. You can examine the 21-year rule that existed before. You can examine the deemed disposition on death. You can examine the fact that we have deemed dispositions for where you have property that is being used for commercial purposes. If you change the use to personal purposes, then there's a deemed disposition. There are deemed dispositions of a variety of sorts. All of those involve arbitrary imposition of tax. In fact, all tax of any nature is arbitrary. Whenever I hear that argument about arbitrariness, it sounds very plausible and I often hear people mumble affirmation. To me, it's no more than a truism to say that.

[Traduction]

Cela dit, dans les discussions sur la règle de réalisation de 21 ans, dans les modifications les plus récentes du régime fiscal et dans les discussions qui ont eu lieu à la fin des années 1960 et au début des années 1970 sur les notions de réalisation présumée, on a avancé l'idée que le régime fiscal devrait être en mesure d'avoir accès au capital à un certain moment, sans nécessairement devoir attendre à la toute fin de la fiducie.

L'argument qu'on a opposé à cette idée, chaque fois qu'elle a été avancée, c'est qu'il est arbitraire de faire autre chose que d'attendre la fin de la fiducie. À cela, je réponds que l'imposition est arbitraire par définition. Vous pouvez étudier la règle de réalisation de 21 ans qui existait auparavant. Vous pouvez étudier la règle de la disposition présumée au moment du décès. Vous pouvez étudier les dispositions sur la réalisation présumée dans les cas où un bien est utilisé à des fins commerciales. Quand on revient à une utilisation à des fins personnelles, il y a réalisation présumée. En fait, il y a des réalisations présumées de toutes sortes et dans tous les cas les intéressés sont imposés arbitrairement. En réalité, tous les impôts quels qu'ils soient sont arbitraires. Chaque fois que l'on invoque le caractère arbitraire de l'imposition, le raisonnement semble très plausible et j'entends souvent des gens y souscrire. À mon avis, ce n'est rien d'autre qu'une lapalissade.

• 0930

At what point the arbitrariness should be imposed is the more critical problem. That's a policy argument. I am not sure that it's a tax theory argument. Generally speaking, trusts and corporations are utilized by people with more wealth than less and they tend to be...I'm not necessarily talking about multi-billionaires, but there's a certain minimum size of asset base that is required to justify the initial complexity and expense involved in corporations and trusts.

You have to decide whether a deemed disposition every 21 years is that arbitrary for corporations, or trusts, or anything else. If you go back to biblical times, every seven years was a sabbatical, every fifty years was a jubilee year, and every time that happened all debts were wiped out. That was arbitrary. They developed techniques for tax planning themselves around those forgiveness. . .

I think that having a system where you are effectively forgoing access to a significant pool of money of any sort, not just the trusts—today we're talking about trusts, but I could apply similar arguments to other pools of money—is undesirable.

Before the tax system arose, the entire common law system developed rules like the rule against perpetuities, because it was felt that it was undesirable to permit anybody to tie up assets indefinitely. So the rule against perpetuities actually was put in to restrict the degree to which anybody could control the assets they owned.

Ce qui est plus critique, c'est de décider à quel point avoir recours à l'arbitraire. C'est une question de politique, et je ne suis pas sûr qu'elle soit fondée sur la théorie fiscale. En général, les gens qui ont recours aux fiducies et aux sociétés comme instrument fiscaux sont plus riches que pauvres et tendent à être... Je ne parle pas nécessaire de multimilliardaires, mais il faut un minimum d'avoirs pour justifier le travail complexe et coûteux que nécessite la constitution de sociétés et de fiducies.

Il faut décider si une disposition présumée tous les 21 ans est vraiment si arbitraire pour des sociétés, des fiducies ou n'importe quoi d'autre. Si nous remontons à l'époque biblique, il y avait tous les sept ans une année sabbatique, tous les 50 ans un jubilé et, chaque fois, toutes les dettes étaient remises. On avait imaginé des techniques de planification fiscale fondées précisément sur ces remises de dettes. . .

Je pense qu'il est mauvais d'avoir un système dans lequel on se prive de l'accès à d'importantes sommes d'argent, où qu'elles soient, pas seulement dans les fiducies—aujourd'hui nous parlons des fiducies, mais je pourrais invoquer des arguments analogues à l'égard d'autres abris fiscaux.

Avant l'avènement du régime fiscal, la common law a créé des règles comme celle de l'interdiction des perpétuités, car les juristes estimaient qu'il n'était pas souhaitable de permettre à quiconque de bloquer indéfiniment ces avoirs. C'est pourquoi la règle d'interdiction des perpétuités a été créée pour limiter la mesure dans laquelle une personne peut contrôler ses avoirs.

In deliberations over what is the appropriate method and time for a tax—this is a policy argument—you have to get whatever information you can get. You have to decide the extent to which you're going to basically scare people out of the country, out of the province, the degree to which they can adapt in some fashion by tax planning, and the degree to which they will stop producing.

I'll make one self-serving comment. I don't regard, and I can say this with a straight face, tax planning as a bad thing. It is a self-serving statement, but it is within the framework of my opening comments. It is something that's very useful. The rules that you set in the House of Commons for taxation are a very broad brush. This book is the Income Tax Act, and theoretically it is supposed to tell you what the tax consequences are for every event of every sort that occurs in every instance in this country in the course of a year: marriage, divorce, contracts, mortgage foreclosures, sales of property, leasing, options—everything. It can't be done. You shouldn't expect it to be done.

• 0935

To the extent that you have broad-brush rules, to the extent that people feel it is desirable or necessary, they enter into methods for optimizing the tax situation. That is not inherently a bad thing. It's an outlet. It permits people to adapt to the general rules as an alternative to lying or leaving.

In terms of your assessment, how do you get access to this capital pool? You need to know how much it's going to cost and the extent to which you're going to force other people to change their planning.

One of the arguments that is used is the concept of illiquidity, the question of imposing a tax on someone when no cash is available and/or it's difficult for them to raise the cash. They hadn't actually sold an item. They have a tax liability.

I'm of the view that there are a number of ways of dealing with that, and they've been used in the income tax system to date. One is arrangements for payments over time, providing security. . . But also it's a question of providing reasonable notice for dispositions to be planned for.

The Chairman: I don't mean to interrupt you, but we do have limited time and I know there might be questions from members. I'll leave it in your hands, but it's customary for us to allocate some time for members to ask questions.

Mr. Goldstein: Thank you very much, Mr. Chairman. I'll add just a couple of more comments. One is that all of this has to be dealt with in the current tax environment. The setting of tax rates by themselves requires a review of how different tax planning techniques are regarded. When we had 60% plus as the top tax marginal rates in this country, even the smallest and most complicated tax planning techniques were useful. To the extent the tax rates drop, you eliminate a lot of advantages of

[Translation]

Dans vos délibérations sur la méthode et le moment appropriés de l'imposition—ce qui est une question de politique—vous devrez vous procurer autant de renseignements que vous pourrez. Vous devrez décider dans quelle mesure vous allez faire fuir les gens à l'extérieur du pays ou de la province, dans quelle mesure ils pourront s'adapter au régime fiscal d'une façon ou d'une autre, en planifiant leur fiscalité, et la mesure dans laquelle ils vont cesser d'être productifs.

Je vais prêcher un peu pour ma paroisse. À mon avis, la planification fiscale n'est pas une mauvaise chose, et je le dis très sérieusement. Je prêche pour ma paroisse, mais je parle toujours dans le même esprit que lorsque j'ai commencé mon exposé. La planification fiscale est très utile. En effet, les règles d'imposition que vous établissez à la Chambre des communes sont très générales. Il s'agit de la Loi de l'impôt sur le revenu, et elle devrait en théorie vous dire quelles sont les conséquences fiscales de toutes les activités de tous genres qui se produisent chaque fois qu'un des événements suivants se produit au Canada pendant une année d'imposition: mariages, divorces, contrats, forclusions, ventes de propriétés, baux, options, autrement dit, tout. Et bien, c'est impossible. Vous ne devriez pas vous attendre à ce que ce soit possible.

Dans la mesure où les règles sont très générales et où les gens le jugent souhaitable ou nécessaire, il ont recours à des méthodes d'optimisation de leur situation fiscale. Ce n'est pas mauvais en soi. C'est une soupape qui permet aux gens de s'adapter aux règles générales plutôt que de mentir ou de partir.

Pour ce qui est de l'imposition, comment avoir accès à tout ce capital? Vous devrez savoir combien cela va vous coûter et jusqu'à quel point vous allez forcer d'autres gens à modifier leur planification.

À cet égard, on avance notamment le concept d'absence de liquidité, c'est à dire le fait d'imposer quelqu'un qui n'a pas de liquidités ou pour qui il est difficile d'en obtenir. Ces gens—là n'ont en fait rien vendu. Et pourtant, ils doivent de l'impôt.

Pour ma part, j'estime qu'il y a plusieurs façon de surmonter cette difficulté, et le régime de l'impôt sur le revenu s'en est déjà servi. On accepte par exemple des modalités de paiements répartis sur une certaine période, des garanties... Toutefois, il faut aussi donner un avis raisonnable pour permettre aux contribuables de planifier en conséquence.

Le président: Je ne voudrais pas vous interrompre, mais notre temps est compté, et je sais que les membres du Comité pourraient vouloir vous poser des questions. Je vous laisse décider, mais je vous rappelle que nous nous réservons normalement un certain temps pour que les membres du Comité puissent poser des questions.

M. Goldstein: Merci beaucoup, monsieur le président. Je vais ajouter quelques dernières observations. Premièrement, il faut que toutes ces questions soient réglées dans le contexte du régime fiscal actuel. Pour établir les taux d'imposition, il faut savoir comment on envisage les différentes méthodes de planification fiscale. Quand le taux marginal d'imposition maximum dépassait 60 p. 100, même les techniques de planification fiscale les moins rentables et les plus compliquées

various tax planning techniques. So the setting of rates is absolutely étaient utiles. Or, dans la mesure où les taux d'imposition baissent, critical in an assessment of the degree to which you're going to lose revenue from any particular tax planning technique, and it's in the nature of the tax planning techniques to use trusts.

I'll just summarize it in this way. I don't believe that equity is necessarily a full-stop argument against any particular method for designing the taxation of trusts.

Secondly, the tax rates that are in vogue are very critical to the extent to which tax components are involved in the use of trusts. There are a lot of non-tax reasons for using trusts. The higher you bump the tax rates, the more significant the tax considerations are.

Thirdly, arbitrariness I slough off. Anything you do in this committee is going to be arbitrary.

Fourthly, it's important to avoid complexity.

Fifthly, in the background you're competing for taxpayers and tax dollars, and you might have to do something that is not necessarily in accordance with tax theory—what's right, what's horizontal equity, vertical equity, whatever—in order to maintain the credibility of the tax system.

• 0940

Those are all the comments I have. I welcome any questions.

The Chairman: Thank you, Mr. Goldstein.

Monsieur Crête s'il vous plaît.

M. Crête (Kamouraska - Rivière-du-Loup): Merci, monsieur Goldstein. Merci, monsieur le président.

Je voudrais vous remercier et vous féciliter pour votre présentation. Avant d'aller à la question, je voudrais vous dire rapidement qu'on a eu des présentations de personnes qui travaillaient dans les fiducies familiales, comme M. Dyer. On a eu aussi la présentation de M. Brooks qui était plus du domaine de la philosophie fiscale, ce qui nous apporte des choses intéressantes. La vôtre, ce matin, m'apparaît bien encadrer le contexte dans lequel ces choses-là se font, avec les avantages et les inconvénients. J'ai cru comprendre, de ce que vous avez dit, qu'au niveau des principes il y avait avantage à assurer une déclaration d'actifs périodiques pour les fiducies et que tous les arguments qui seraient contre cela sont finalement des arguments un peu arbitraires. Vous avez dit aussi que c'était comme un choix politique de décider quelle serait la période appropriée et quels seraient les modes de déclaration.

Sans vous avancer sur une prise de position que l'on pourrait qualifier de plus politique, quelle serait pour vous la période appropriée? Est-ce que c'est les 21 ans initiaux? Est-ce que si on reconduisait cela, autre hypothèse, de trois ou quatre ans pour avoir une déclaration aux 25 ans une première fois, ce serait plus approprié?

[Traduction]

ces techniques perdent une grande partie de leur intérêt. Les taux d'imposition ont donc une importance critique lorsqu'il s'agit de déterminer dans quelle mesure une technique de planification fiscale quelconque fait perdre des recettes au gouvernement, et il est tout à fait naturel d'avoir recours à des fiducies pour les planificateurs fiscaux.

Je vais vous résumer ma pensée en ces termes: Je ne crois pas que le principe d'équité soit nécessairement irréfutable lorsqu'on l'oppose à une méthode quelconque de conception de l'imposition des fiducies.

Deuxièmement, les taux d'imposition en vigueur sont importants en ce qui concerne les aspects de l'imposition auxquels on cherche à se soustraire en créant des fiducies. Il y a toutes sortes de raisons non fiscales pour créer des fiducies. Néanmoins, plus les taux d'imposition sont élevés, plus les raisons fiscales de le faire prennent de l'importance.

Troisièmement, je rejette les arguments fondés sur le caractère arbitraire de l'imposition. Tout ce que vous allez faire dans ce comité sera arbitraire.

Quatrièmement, il est important d'éviter la complexité.

Cinquièmement, au fond, vous voulez des contribuables et des recettes fiscales et vous devrez peut-être opter pour une solution qui ne concordera pas nécessairement avec la théorie fiscale -- ce qui est juste, l'équité horizontale et l'équité verticale et j'en passe-pour maintenir la crédibilité du régime fiscal.

C'est tout ce que j'avais à vous dire. Je me ferai un plaisir de répondre à toutes vos questions.

Le président: Merci, monsieur Goldstein.

Mr. Crête, please.

Mr. Crête (Kamouraska - Rivière-du-Loup): Thank you, Mr. Goldstein, and thank you, Mr. Chairman.

I wish to thank you and to congratulate you for your presentation. Before putting my question to you, I would like to briefly state that we had presentations from people who worked in family trusts, like Mr. Dyer. We also had a presentation by Mr. Brooks, which was more in the area of tax philosophy, and brought up some interesting things. It's seems to me that the presentation you have given us this morning rather nicely puts those things in context, with both their benefits and their drawbacks. From what you've told us, I've been given to understant that, on a policy level, it would be desirable to insure periodical statements of assets held by trusts, and that every argument to the contrary would be somewhat arbitrary. You also said that deciding what will be the appropriate timeframe and the appropriate statements would be a matter of a political choice.

Without taking a position that could be considered more political, what would be the appropriate timeframe, in your view? Would it be the first 21 years, as before? Or, if we assume that it should be lenghtened by three or four years so that there would be a statement after 25 years, for the first time, would it be more appropriate?

Je fais l'hypothèse que le report actuel prévu dans les amendements d'il y a un an ou deux, était comme inacceptable parce que le report était trop loin. Donc, ce serait quoi la période qui vous apparaît la plus appropriée? Et sur quels critères vous vous appuyez pour faire la suggestion que vous feriez?

Mr. Goldstein: Appropriate is not a decision for me to make. You have to assess what are the implications of imposing a tax. Twenty—one years has a magic connotation. It was historically the timeframe for age of majority and so on. We have a variety of timeframes in the tax system. Four years is a magic one, seven years is a magic one. Once you get up to the 21 years plus you are talking about an extensive period of time. Far be it from me to say what is the appropriate decision. The life of an individual is also one that is used in a number of instances. I'm not sure that necessarily is always the best timeframe either.

Revenue choices and practicality are important. You raised the question about insisting on balance sheet statements, a variety of sorts. That would be a significant change in the information that the system would require. It doesn't require such information right now. Depending on the timeframe, you need not have that information every year.

If you chose a 21-year deemed disposition period, you could say there is a legal obligation on all trustees. If they're approaching a 21st anniversary, they must submit a balance sheet with their election to extend the deemed disposition period. That wouldn't require something on an annual basis. That might be a workable way of doing it without insisting that all individuals and all trusts have to submit balance sheets on an ongoing basis.

• 0945

M. Crête: Si vous aviez à choisir entre la période initiale de 21 ans et ce qu'il y a dans la loi maintenant depuis qu'elle amendée, de seulement ces deux choses-là, laquelle privilégeriez-vous?

Mr. Goldstein: For my clients the current—

M. Crête: Non, pas pour vos clients.

Mr. Goldstein: My comments are based on the kinds of things I am seeing from my clients and myself and the experience.

I am here wearing two hats. First, there is the policy matter. I indicated that as a policy matter I think there should be a limit at some point. There should be access to the taxation, both the income and the capital. I can tell you that the current system is far more flexible and permits far more deferral of tax in a variety of instances, including instances that were not necessarily contemplated.

In 1972 most people I was dealing with at that time—I was just commencing my practice—were not overly upset about the 21—year period. Obviously, if you can avoid a major tax confrontation then you would like to do that. This change certainly permitted that deferral to be done without having to go through a variety of tax—planning steps.

[Translation]

I assume that lenghtening the timeframe by the period proposed in the modifications that we have made a couple of years ago was unacceptable because the timeframe would have been too long. Then, what would be the most appropriate timeframe, according to you? On what criteria would you base your suggestion?

M. Goldstein: Ce n'est pas à moi de décider de la période appropriée. Vous devez évaluer les implications de l'imposition. La période de 21 ans a une connotation magique. Historiquement, 21 ans, c'était l'âge de la majorité. Nous avons toute une gamme de périodes dans le régime fiscal. Les périodes de quatre ans et de sept ans sont magiques. Quand on arrive à une période de 21 ans et plus, on parle d'une longue période. Loin de moi l'idée de ce que serait la décision optimale. Dans un certain nombre de cas, la période retenue correspond à la vie d'un individu. Je ne suis pas sûr que cette période—là soit nécessairement la meilleure.

Les choix des recettes et l'aspect pratique sont des facteurs importants. Vous avez dit qu'il faudrait insister pour que les fiducies produisent des bilans. Ce serait un grand changement par rapport à ce qu'exige le régime actuel, qui, en fait, n'exige pas de renseignements du tout. Suivant la période de déclaration, vous n'avez pas besoin de ces renseignements tous les ans.

Si vous optez pour une période de réalisation présumée de 21 ans, vous pourriez dire que tous les fiduciaires ont une obligation légale de produire une déclaration. S'ils approchent d'un 21e anniversaire, ils doivent produire un bilan au moment de leur élection afin de prolonger la période de disposition présumée. Ils ne seraient pas obligés de produire de bilan tous les ans. Ce pourrait être une façon pratique de procéder, sans que tous les individus et toutes les fiducies soient tenus de produire régulièrement des bilans.

Mr. Crête: If you have to make a choice between the initial period of 21 years and the new provision in the act since it has been amended, of those two things, which one do you prefer?

M. Goldstein: Pour mes clients, l'actuel. . .

Mr. Crête: No, not for your clients.

M. Goldstein: Mes commentaires s'inspirent de la situation de mes clients et de mon expérience personnelle.

On peut dire que je joue deux rôles. Il faut considérer en premier lieu l'aspect politique. Comme je l'ai indiqué, je crois que, sur le plan de la politique, il faudrait imposer une limite quelconque. Il faudrait pouvoir imposer le revenu et le capital. Je peux vous dire que le régime actuel est beaucoup plus souple et offre beaucoup plus de possibilités de report de l'impôt, dont certaines n'avaient pas été nécessairement envisagées.

En 1972, quand j'ai commencé à exercer mon métier, la plupart de mes clients ne s'inquiétaient pas trop de la période de 21 ans. Il est clair que les contribuables sont toujours prêts à reculer les échéances. Cette modification a certainement permis le report de l'impôt sans avoir à entrer dans toute une série de mesures de planification fiscales.

M. Crête: Dois-je comprendre de ce que vous venez de dire qu'effectivement pour vos clients il y a présentement un avantage de planification fiscale évident grâce aux amendements qui ont été apportés à la loi il y a deux ans? La loi telle qu'amendée donne donc un avantage de planification fiscale supplémentaire à celui qu'il y avait lorsqu'il y avait la règle de 21 ans.

Mr. Goldstein: It extended the advantage somewhat, yes.

M. Crête: Merci.

Mr. Abbott (Kootenay East): I really appreciated your testimony with respect to how a trust permits transfers between ownership, controlled capital and income. That really clarified the issue a lot for me. Looking at that from a malevolent point of view, it's seen as being a loss of revenue if things can be jiggered around between themselves.

I wonder if you could comment on this. The imposition of income tax itself is an arbitrary decision. Within that arbitrary decision there has been a further decision that capital gains should be treated as income. There's yet another arbitrary decision that it would be captured on death or disposition.

Looking at it from a more benevolent point of view, I wonder if having family trusts isn't a case of neutralizing the impact of tax law on normal family decisions. In other words, we don't normally schedule our deaths. By being able to transfer ownership and control, capital and income, and so on and so forth, under family trusts, that gives the family a little bit of relief from the fact that we have arbitrarily said this is how we're going to be taxing you so this is how you must arrange your affairs.

Mr. Goldstein: Yes, if you want to look at it in that benevolent fashion, I am agree with you. However, setting tax policy is a question of choices. The only way to be wisely benevolent in all instances is to abolish tax altogether. There is a well–known saying that taxation is a system of extracting the most feathers with the least squawking from the chicken. That's really what you're talking about. Nobody is trying to say that taxes are a nice thing for anybody at anytime.

Having said that, there was a decision made in 1972 that capital gains were going to be subjected to tax. Prior to that, there was no taxation of capital gains in this country. On the other hand, we had death taxes, the estate taxes and succession duties. The trade–off there, and a political tax policy decision—actually that is tax theory as well—was that it was more desirable to have it more flexible and easier to bear to have a capital gains system with deemed dispositions than a wealth tax.

• 0950

Those were the days when there was expectation that assets would appreciate indefinitely and consumption was not the major item. We now have to re-evaluate the methods by which we are going to raise tax revenues. There has been an increasing emphasis on commodity taxation, GST and so on. However distasteful it may be, it tends to be a more effective method than income tax and so on, where there is significantly more flexibility in terms of avoiding the tax man.

[Traduction]

Mr. Crête: Are you telling me that the amandments made to the act two years ago have resulted in a tax planning advantage for your clients? The act, as amended, provides another tax planning advantage that's more comprehensive than the one that existed with the 21 years rule.

M. Goldstein: Oui, les conditions sont meilleures.

Mr. Crête: Thank you.

M. Abbott (Kootenay–Est): J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt votre témoignage lorsque vous avez expliqué comment une fiducie permet les transferts entre propriétés, contrôle, capital et revenu. Cela m'a vraiment aidé à mieux comprendre. Le côté négatif de la chose, c'est qu'il y a perte de recettes fiscales dès lors que l'on permet des transferts de ce type.

J'aimerais connaître votre point de vue à ce sujet. L'impôt sur le revenu en soi est une décision arbitraire. Cette décision arbitraire a donné lieu à une autre décision, celle de considérer les gains en capital comme un revenu. Une autre décision arbitraire consisterait à prélever un impôt à l'occasion du décès ou de la réalisation.

Du côté positif, je me demande si les fiducies familiales ne sont pas un moyen de neutraliser l'impact de la Loi de l'impôt sur le revenu sur les décisions familiales normales. En d'autres termes, nous ne savons généralement pas quand nous allons mourir. La possibilité de transférer la propriété, le contrôle, le capital et le revenu, etc... dans des fiducies familiales, permet à la famille de se protéger un peu contre la décision arbitraire qui prescrit les modalités d'imposition et la façon dont elle doit gérer ses affaires.

M. Goldstein: Je partage votre avis dans cette vision bienveillante des choses. Cependant, l'établissement de la politique fiscale est une question de choix. La seule façon pour l'État d'être totalement bienveillant consisterait à abolir carrément l'impôt. Selon le dicton bien connu, l'imposition est un système qui consiste à arracher le plus de plumes en faisant piailler le moins possible le pigeon. C'est vraiment de cela qu'il s'agit. Personne ne prétend que le régime fiscal est un système idéal.

Cela étant dit, le gouvernement a décidé en 1972 que les gains en capital seraient assujettis à l'impôt. Auparavant, les gains en capital n'étaient pas imposés au Canada. En revanche, il y avait les taxes successorales, l'impôt sur les biens transmis par décès et les droits de succession. En se fondant sur la théorie fiscale, le gouvernement a fait ce compromis et pris cette décision de politique fiscale parce qu'il paraissait plus souhaitable de rendre le régime fiscal plus souple et qu'un régime d'imposition des gains en capital assorti d'un âge de réalisation présumée serait mieux accepté qu'un impôt sur la fortune.

C'était l'époque où l'on pensait que les actifs continueraient de s'apprécier indéfiniment et où la consommation n'était pas un poste important. Nous devons désormais réévaluer les méthodes de collecte des recettes fiscales. Avec la TPS et autres taxes, on met davantage l'accent sur la taxation des biens de consommation. Quel que soit le dégoût que nous inspire de telles taxes, elles constituent malgré tout un système d'imposition plus efficace que l'impôt sur le revenu qui offre beaucoup plus de possibilités d'évitement fiscal.

So along with the answer, yes, it could be regarded that way, but if you choose to do that then you have to compensate in some other fashion, unless you are proposing to abandon access to capital taxation, either through capital gains deemed dispositions or wealth taxes. But that is a policy decision for you and your colleagues to make in the House.

Mr. Abbott: But I would doubt that you are advocating a wealth tax.

Mr. Goldstein: I am not advocating a wealth tax. I am saying that in any system that you set up, you have to set it up so that there is some flexibility and breathing space for taxpayers. You want to make sure that you have a comprehensive system. It has to be well drafted. You are trying to basically nail every taxpayer. First of all, it is impossible, and second, you are going to create a very difficult environment in terms of government—taxpayer relations.

Mr. Abbott: Okay. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Abbott. Mr. Discepola, please.

Mr. Discepola (Vaudreuil): Thank you, Mr. Chair.

In your experience, and I am relying on your experience and your clientele mainly, could you tell me what the minimum asset base would be to set up a trust and what the average asset value of a trust is?

Mr. Goldstein: The trusts that we establish are done for a couple of reasons. To the extent that it is designed for the purposes of income tax planning as opposed to deemed disposition, very often we will set up trusts in order to split income among various family members, and that can be done in a variety of ways, but you need to know that there is a minimum tax saving.

If I have \$50,000 in capital and it is generating \$4,000 a year, and I divide that among my children and I am saving myself \$1,500, the difference between their tax rate and my tax rate will save me—

Mr. Discepola: I understand that, but I'm trying to get a handle on what the value is, what the average is, what the minimum is, and also what the components of the traditional trust are. Are they stocks, are they real estate, are they shares in a small business, are they other assets?

Mr. Goldstein: All of those items are placed in trusts, depending on a variety of instances. So for income tax planning and for capital planning we are putting in the full gamut of types of assets. There are minimum values. Probably anything under \$50,000 I would ignore, I would advise against. I'm using an arbitrary number.

Mr. Discepola: Why don't you use a practical number, based on your experience?

Mr. Goldstein: You can't do that, because the different assets have to be treated differently. You can put shares of Newbridge Networks, as I've seen, into a trust, with the expectation that they're going to appreciate substantially. You start out with \$5,000 worth and it grows to \$100,000.

[Translation]

Par conséquent, il est vrai que l'on peut voir les choses de cette façon, mais il faut alors songer à une autre compensation, à moins de proposer l'abandon de l'imposition du capital, soit par la réalisation présumée des gains en capital, soit par l'impôt sur la fortune. Mais tout dépend de la décision politique que vos collègues et vous prendrez à la Chambre.

M. Abbott: Cependant, je doute que vous soyez en faveur de l'impôt sur la fortune.

M. Goldstein: Je ne suis pas pour l'impôt sur la fortune. Quel que soit le système choisi, je pense qu'il doit offrir une certaine souplesse et garantir la liberté de mouvement des contribuables. Il faut s'assurer que le régime soit d'application générale et bien construit. Vous essayez de coincer tous les contribuables. Premièrement, c'est impossible et, deuxièmement, cela ne peut qu'aggraver les tensions dans les relations entre le gouvernement et les contribuables.

M. Abbott: Très bien. Je vous remercie.

Le président: Merci monsieur Abbott. Monsieur Discepola, s'il vous plaît.

M. Discepola (Vaudreuil): Merci, monsieur le président.

À partir de votre propre expérience et surtout celle de votre clientèle, pouvez-vous me dire quel serait l'actif minimal pour la création d'une fiducie et quelle est la valeur moyenne des actifs d'une fiducie?

M. Goldstein: Nous créons des fiducies pour diverses raisons. Lorsque le but est la planification fiscale plutôt que la réalisation présumée, il nous arrive très souvent de créer des fiducies de manière à répartir le revenu entre les différents membres d'une famille. Cela peut se faire de diverses manières, mais vous devez savoir qu'il y a un abattement fiscal minimal.

Supposons que je dispose d'un capital de 50 000\$ qui me rapporte 4 000\$ par an, profit que je répartis entre mes enfants. Je fais une économie de 1 500\$ en raison de la différence entre leur taux d'imposition et le mien. . .

M. Discepola: Je comprends très bien, mais j'aimerais savoir quelle est la valeur, la moyenne, le minimum et également quels sont les éléments de la fiducie traditionnelle. Est-ce qu'il s'agit d'actions, de biens immobiliers, de parts dans une petite entreprise ou bien d'autres actifs?

M. Goldstein: Les fiducies peuvent gérer tout cela, tout dépend des cas. Pour la planification fiscale et la gestion du capital, nous utilisons tous les types possibles d'actifs. Cependant, il y a une valeur minimale. Je déconseillerais probablement à quiconque de créer une fiducie pour gérer un capital de moins de 50 000\$. Mais ce chiffre est arbitraire.

M. Discepola: Mais votre expérience ne vous permet–elle pas de nous citer un chiffre?

M. Goldstein: C'est impossible, car chaque actif doit faire l'objet d'un traitement différent. J'ai déjà vu le cas d'une fiducie qui avait investi dans des actions de Newbridge Networks, espérant que leurs prix allaient augmenter considérablement. Un capital de 5 000\$ peut augmenter jusqu'à 100 000\$.

[Traduction]

Mr. Discepola: So am I correct to presume the majority of the assets in a trust are usually shares or stocks or bonds in corporations, are usually real estate that's bequeathed to the...?

Mr. Goldstein: Shares, stocks, bonds, real estate. . .

Mr. Discepola: Shares of a family-owned business?

Mr. Goldstein: It's very, very common to have shares of family—owned businesses and operating businesses, and in the days when we had high interest rates, even something as mundane as government bonds would be put in because the cashflow generated from those vehicles could be very attractive in the income splitting.

Mr. Discepola: Okay. I'd like to question you on one thing, and it's the most important thing for our committee, I think. There seems to be an unfair advantage rate now over the deferral period, whether it's 21 years or whether it's 10 years or whether it's 40 years, whether it's a lifetime, that it gives the trustee or the trust itself that advantage to defer taxes and the normal, average citizen doesn't have that flexibility.

If we were to change the rules—and I'd like your comments on this, because I want to know what the implications are—I don't see what the difference is or what the inconvenience is to a manager of a trust, on behalf of several people, to prepare some form of balance sheet or income statement, whereby... If you take the real estate value, you could use a municipal evaluation as a market value, for example, or if you take the shares of the small family business you can use the net book value, or if you should take shares of Newbridge, as you said, you could use the value of Newbridge shares as of December 31 of that year, and thereby calculate either the gain or loss on the shares, the accrued value of the assets, etc., and calculate a potential revenue stream and tax that on an annual ongoing basis for life, regardless of whether it's 21 years or not.

If somebody decides they would like to keep that structure in place for the rest of their life, for the rest of their family, for the obvious important tax planning and estate planning reasons we discussed before, then what would be wrong with allowing them or obligating them to evaluate and assess their assets on an annual fiscal basis, and paying the taxes on that on an annual basis?

Mr. Goldstein: I cringe at the use of the words "wrong or right".

Mr. Discepola: Well, how difficult would it be?

Mr. Goldstein: It wouldn't necessarily be difficult, but I can tell you if you were to do that for trusts and not insist on a similar thing for all individuals, you would basically put people to a very significant choice. They would have to... That would be an additional negative in the use of trusts versus... An annual capital tax would be an additional cost, and the filings of necessary forms and so on. Most people do not prepare themselves.

Mr. Discepola: I'm not saying tax the capital, I'm saying tax the increase in the value of the capital of the assets.

M. Discepola: Par conséquent, on peut dire que la majorité des actifs d'une fiducie sont généralement des actions, des obligations de sociétés, ou des biens immobilisés qui sont légués...?

M. Goldstein: Des actions, des obligations, des biens immobiliers. . .

M. Discepola: Des parts dans une entreprise familiale?

M. Goldstein: Les parts dans des entreprises familiales et d'autres sociétés sont des actifs extrêmement courants et à l'époque où les taux d'intérêt étaient très élevés, les fiducies se tournaient vers des instruments aussi simples que les obligations du gouvernement qui offraient des liquidités extrêmement intéressantes pour le partage des revenus.

M. Discepola: Bon. J'aimerais vous poser une question sur ce qui me paraît être le plus important pour notre comité. La période de report semble offrir un avantage injuste, que la période de réalisation porte sur 21 ans, 10 ans, 40 ans ou sur la vie entière. Cette disposition donne aux fiduciaires ou à la fiducie elle-même l'avantage de reporter les impôts. C'est une souplesse dont le citoyen moyen ne bénéficie pas.

Si nous décidons de changer les règles—j'aimerais avoir votre avis à ce sujet, car je voudrais savoir quelles en seraient les conséquences—je ne vois pas en quoi cela dérangerait un administrateur de fiducie de préparer, pour le compte de plusieurs personnes, un bilan ou un état financier... Si les calculs se font à partir de la valeur immobilière, on peut par exemple utiliser l'évaluation municipale de la valeur marchande des biens ou, si l'on se base sur les actions d'une petite entreprise familiale, on pourrait se servir de la valeur comptable nette. En cas d'actions de Newbridge, pour reprendre votre exemple, on pourrait se baser sur la valeur des actions de Newbridge le 31 décembre de l'année en question afin de calculer les profits ou les pertes, la valeur produite par les actifs, etc., et évaluer le flux potentiel de recettes et les taxes sur une base annuelle continue, que la période d'application soit de 21 ans ou non.

Dans le cas des personnes qui décideraient de conserver cette structure pour le restant de leur vie, pour les autres membres de leur famille, pour des raisons tout à fait valables de planification fiscale et de gestion du patrimoine dont nous avons parlé tout à l'heure, quel mal y aurait—il à leur permettre ou à les obliger à évaluer leurs actifs sur une base fiscale annuelle et à payer annuellement des impôts?

M. Goldstein: Je n'aime pas beaucoup utiliser les mots «bien ou mal».

M. Discepola: Est-ce que ce serait difficile?

M. Goldstein: Ce ne serait pas nécessairement difficile, mais je peux vous dire que si vous appliquez de telles conditions aux fiducies sans faire de même pour les particuliers, vous placeriez les gens devant un choix très important. Ils devraient... Ce serait un élément négatif supplémentaire qui défavoriserait les fiducies par rapport... Un impôt annuel sur le capital représenterait un coût supplémentaire, tout comme l'établissement des formulaires nécessaires, etc. La plupart des gens ne font pas leurs préparatifs.

M. Discepola: Il n'est pas question d'imposer le capital mais plutôt d'imposer la plus-value des actifs.

Mr. Goldstein: That's basically tax. . .it's tax on capital.

Mr. Discepola: But I'm not doing that. If I now put aside the trust structure and instead choose a corporate structure and I have shares in that corporation, which is a holding company, I have to pay tax on the deemed gain or loss on the value of those stocks or bonds.

Mr. Goldstein: No.

Mr. Discepola: Sure I do.

Mr. Goldstein: No. A corporation actually can continue to hold assets in perpetuity—not a life in being plus 21 years—until infinity, without paying tax, unless it actually sells.

Mr. Discepola: Okay.

Mr. Goldstein: That's one of the issues I'm sure you've had presented. I know this committee, with a different composition, has had presented things like capital cost allowance for major corporations and so on; theoretically they're supposed to pay it back, but because of their perpetual existence they never do.

Mr. Discepola: You're the second or third person who has said it would be unfair to ask one class of taxpayers something and not to demand that same information from another class of taxpayers. I mean, we do it right now when we're talking about a small apartment owner who has revenue. He has to attach schedule X on his income tax to show the net revenue for that apartment building. That's income.

• 1000

Well, as I said before, why can't we ask the same of a trust, to produce a projected income base that's based on the evaluations?

Mr. Goldstein: You can.

Mr. Discepola: What would be so unfair—or so inequitable, for that matter?

Mr. Goldstein: I'm not even suggesting unfair and inequitable. I'm saying if you choose to do that and you choose to ask that only of trusts, you have the authority to do that, but you have to examine what are the consequences.

To the extent that you differentiate between one type of vehicle and another, you would tend to shift the balance in terms of being able to use that. That in itself may not be a problem in terms of expecting this type of information. But what you are moving toward is what has happened in corporate tax situations. You may start to move toward annual capital taxes.

Corporations currently pay percentages of their capital on an annual basis, provincially and federally. Actually, it's part of the amendments that came through with the 21-year rule. In the last couple of years there was instituted a large corporations' capital tax as well. That's a perfectly legitimate method of raising revenue.

[Translation]

M. Goldstein: C'est essentiellement un impôt... un impôt sur le capital.

M. Discepola: Ce n'est pas ce que je veux faire. Mettons les fiducies de côté pour le moment. Prenons le cas d'une société, une société de portefeuille dans laquelle je détiens des actions. Je dois payer un impôt sur la valeur réputée de ces actions ou obligations.

M. Goldstein: Non.

M. Discepola: Merci.

M. Goldstein: Pas du tout. Une société peut détenir des actifs à perpétuité—pas simplement pendant une certaine période d'existence plus 21 ans—jusqu'à l'infini, sans payer d'impôt, tant qu'elle ne se défait pas de ses actifs.

M. Discepola: Très bien.

M. Goldstein: C'est là, j'en suis certain, une question qui a été présentée au Comité. Je sais que le Comité, dont la composition était différente, a entendu des exposés sur la déduction pour amortissement qui s'applique aux grandes sociétés, etc.; théoriquement, elles doivent rembourser, mais elles ne le font jamais, étant donné qu'elles peuvent reporter à l'infini.

M. Discepola: Vous êtes la deuxième ou troisième personne qui affirme qu'il serait injuste d'exiger certains renseignements de la part de certaines catégories de contribuables et de ne pas demander la même chose aux autres. C'est pourtant ce qui se fait actuellement, par exemple dans le cas d'un propriétaire d'un petit appartement. Ce contribuable doit remplir l'annexe X et déclarer le revenu net que lui procure son appartement. C'est considéré comme un revenu.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, pourquoi ne pas faire la même chose avec les fiducies et exiger qu'elles produisent des projections de leurs revenus fondées sur les évaluations?

M. Goldstein: Vous pouvez le faire.

M. Discepola: Qu'est—ce qu'il y aurait d'injuste ou d'inequitable dans tout cela?

M. Goldstein: Je ne dis pas que ce serait injuste ou inéquitable. Je dis tout simplement que si vous choisissez une telle option et que vous l'appliquez uniquement aux fiducies, comme vous avez le pouvoir de le faire, il faudra bien en évaluer les conséquences.

En faisant la différence entre un type d'instrument et un autre, on a tendance à modifier l'équilibre au niveau de leur utilisation. Le fait d'exiger la fourniture de ce genre de renseignements ne pose pas vraiment de problème en soi, mais elle nous mène tout droit à ce qui se passe pour l'impôt sur les sociétés. Vous pouvez décider d'appliquer un impôt annuel sur le capital.

Actuellement, les sociétés payent annuellement des impôts provinciaux et fédéraux sur un certain pourcentage de leur capital. Cette disposition faisait d'ailleurs partie des modifications adoptées en même temps que la règle des 21 ans. Depuis deux ans, le gouvernement applique également un impôt sur le capital des grandes sociétés. C'est une façon tout à fait légitime de percevoir des recettes.

But I'm suggesting to you that you're in competition for taxpayers. When you impose complexity, compliance costs or dollar tax costs, there is going to be a response in terms of how people are going to act. You're dealing with a moving target. People are not going to sit there and say they just have another piece of paper to prepare and another three percentage points of tax to pay. They will adapt their tax planning accordingly.

The Chairman: Thank you, Mr. Discepola.

Members, we have three more people who want to ask questions. if that's okay with you.

The clerk informs me that the room is booked at 11 a.m. I leave witnesses?

Mr. Campbell (St. Paul's): Mr. Chairman, I'll take my name off the list.

Monsieur Loubier, que voulez-vous faire?

M. Loubier (Saint-Hyacinthe-Bagot): Merci de votre compréhension, monsieur le président. Monsieur Goldstein, je vous remercie pour votre excellente présentation. Je ne vous poserai qu'une question avec un court préambule.

Nous n'avons pas su aller chercher, du côté du ministère des Finances, une analyse selon laquelle les fiducies familiales, avec un report-vous l'avez vous-mêmes mentionné-jusqu'à un siècle d'impôt à payer sur les gains en capitaux, pour montrer qu'il y avait là une situation d'iniquité fiscale pour les contribuables ordinaires qui eux n'avaient pas la possibilité de reporter, année après année, le paiement de l'impôt et qu'ils devaient payer à tous les ans alors que certains détenteurs de fiducies familiales qui en faisaient un outil puissant de planification fiscale pouvaient pendant un siècle reporter ce paiement.

Même un dollar actualisé, un dollar d'aujourd'hui versé dans les coffres de l'État n'a pas la même portée qu'un dollar versé dans 80 ans ou même dans 100 ans à ce même coffre de l'État.

J'étais content car, l'an passé, vous avez comparu devant le Comité permanent des finances avant que l'on propose l'extention de la règle de 21 ans et vous aviez dit essentiellement que le report de l'acquittement d'une obligation peut comporter de très réels avantages mis à part, bien sûr, la valeur temporelle de l'argent, le report pour nos contribuables et beaucoup plus de temps pour arranger leurs affaires de manière à éviter au bout du compte d'acquitter une dette fiscale.

Monsieur Goldstein, si le ministère des Finances n'est pas capable de nous dire si effectivement une situation de préférence fiscale existe pour les contribuables très riches qui peuvent se payer ce genre d'évitement fiscal à tous les ans, pouvez-vous me répondre oui ou non si vous considérez que c'est une situation d'iniquité sur le plan unfair? de la fiscalité?

[Traduction]

Ce que je veux vous faire comprendre, c'est que vous avez besoin des contribuables. Or, on ne sait pas comment ils réagiront à une plus grande complexité, à des coûts d'observation ou à des coûts aux fins de l'impôt. Les gens ne vont pas rester sans rien faire et accepter tout bonnement de remplir un formulaire de plus ou de verser trois points de pourcentage de plus à l'impôt. Ils adapteront leur stratégie fiscale en conséquence.

Le président: Merci, monsieur Discepola.

Il y a trois autres personnes qui souhaitent poser des questions. I've asked the clerk to check to see if we can stay past 11 a.m. today, J'ai demandé à la greffière de vérifier si nous pouvons rester après 11h00 aujourd'hui, si cela vous convient.

La greffière me fait savoir que la salle est réservée pour 11 heures. it in your hands. It's 10:05 a.m. now. Shall we move on to the next Je vous laisse décider. Il est maintenant 10h05. Allons-nous passer aux prochains témoins?

> M. Campbell (St. Paul's): Monsieur le président, je retire mon nom de la liste.

Mr. Loubier, what do you want to do?

Mr. Loubier (Sainte-Hyacinthe - Bagot): Thank you for your understanding Mr. Chairman. Mr. Goldstein, I thank you for your excellent presentation. I will ask you one question with a short preamble.

We have been unable to obtain from the Department of Finance an analysis showing the unfair advantage that benefits to family trusts with a deferral on tax on capital gains going up to 100 years, as you mentioned. The situation is unfair for ordinary taxpayers who don't have the opportunity to defer year after year their tax payable, contrary to people who have family trusts who can, thanks to this powerful tax planning vehicle, differ this payment for a hundred years.

Even a discounted dollar, a current dollar deposited in the government's coffers doesn't have the same value as a dollar paid 80 or even a 100 years from now.

I was pleased when you appeared last year in front of the Standing Committee on Finance, before the extension of the 21 year rule was proposed, and when you said essentially that the deferral of a tax liability can have very real advantages, not only because of the variation of value over time, but also because it gives tax payers much more time to organize in order to avoid the payment of their tax liability.

Mr. Goldstein, since the Minister of Finance is unable to tell us if very wealthy taxpayers who can afford this type of tax avoidance device, benefit from a tax advantage compared to ordinary taxpayers. Can you tell us if you believe that this tax situation is

• 1005

Deuxièmement, l'enquête effectuée par Ernst & Young auprès de 121 fiducies qui donnait en moyenne 47 millions average of \$47 million of assets in the hands of those d'actifs pour ces fiducies, est-ce que c'est une règle générale ou trusts. Do you consider this as the general situation or as an est-ce que ça semble être une exception à la règle et si c'est exception and if it is true that trusts manage such an important

Secondly, the Ernst & Young survey on trusts showed an

une règle générale que les fiducies en moyenne ont des actifs aussi importants, n'est—ce pas là une porte de sortie extraordinaire pour les très riches contribuables canadiens pour éviter de faire leur part et une part équitable au coffre de l'État canadien?

Mr. Goldstein: I'm aware of the Ernst & Young study. I would tend to think it would be significantly on the high side with respect to the majority of trusts in place in terms of assets, but there are significant assets that I've seen in trusts.

You have to make the decision. Is this a pool of money that should be identified and subjected to tax? There are some compelling arguments, in terms of maintaining pools of capital and maintaining the integrity of various significant enterprises, for providing more favourable treatment to something like this, but that's a policy argument.

I believe there are significant assets here. They are paying tax in some fashion, certainly on their current income. If you want to impose a more immediate and arbitrary tax in order to get a share of that pie, that's a political decision to be made.

I still have reservations about the ability to even estimate the amount of money involved. Obviously right now there's no specific requirement to file documents and specific values, but there are, I know, a number of ways in which a variety of information could be gleaned to give an estimate, certainly comparable information to that which Finance has used in other situations for other proposed tax changes.

The Chairman: Thank you, Mr. Loubier.

Merci beaucoup, Mr. Goldstein.

I regret that we have to end the questioning. We've run over 10 minutes, but on behalf of all members may I thank you for your presentation and also for your suggestion that the year 2000 will be a jubilee year in which all of my debts will be forgiven. Thank you very much.

Mr. Goldstein: Thank you very much.

The Chairman: Our next witnesses are from the Conference for Advanced Life Underwriting. They are Mr. Charles Pielsticker, Mr. Bill Strain, Mr. Blake Bromley and Kris Birchard.

Mr. Pielsticker, would you care to introduce those who are with you?

Mr. Charles Pielsticker (Member, Board of Directors, Conference for Advanced Life Underwriting): Thank you, Mr. Chairman.

It's an honour to be here today, ladies and gentlemen, and on behalf of the members here I'd like to thank you for the opportunity of appearing.

First of all I'd like to introduce Bill Strain. Bill is a former chair of the Joint Committee on Taxation of the Canadian Bar Association and the Canadian Institute of Chartered Accountants.

From Vancouver for this committee hearing today is Blake Bromley. Blake is a former chair of the wills and trust section of the British Columbia branch of the Canadian Bar Association, and is also a member today of the International Academy of Estate and Trust Law.

[Translation]

amount of assets, don't you think this is a superb opportunity for very wealthy Canadian taxpayers to avoid paying their share into the coffers of the Canadian State?

M. Goldstein: Je connais le document de Ernst & Young. J'ai l'impression que les chiffres concernant les actifs sont légèrement surévalués pour la majorité des fiducies, mais je connais des fiducies qui détiennent d'importants actifs.

Vous devez décider s'il s'agit de fonds mis en commun qui devraient être déclarés et assujettis à l'impôt. On peut très bien concevoir qu'il est justifié d'autoriser les fonds mis en commun et de maintenir l'intégrité de diverses entreprises importantes, afin de leur accorder un traitement fiscal plus favorable, mais c'est un argument politique.

Je crois que cela représente des actifs importants. Les détenteurs de ces actifs payent des impôts d'une certaine manière, ne serait—ce que sur leurs revenus courants. Si vous souhaitez imposer un impôt plus immédiat et arbitraire afin de vous accaparer une part de ce gâteau, c'est une décision politique que vous devez prendre.

Je continue d'avoir certaines réserves quant à la possibilité d'évaluer la valeur des actifs concernés. Pour le moment, les fiducies ne sont pas tenues de produire des documents ni de déclarer la valeur des biens qu'elle détiennent, mais je sais qu'il y a différents moyens de glaner divers renseignements afin d'être en mesure de présenter une évaluation comparable à celle que le ministère des Finances a utilisé dans d'autres situations, à l'occasion d'autres modifications fiscales.

Le président: Merci, monsieur Loubier.

Thank you very much, monsieur Goldstein.

Je regrette de devoir mettre fin à la période de questions. Nous avons dépassé de dix minutes le temps qui nous était imparti. Au nom de tous les membres du Comité, je vous remercie pour l'exposé que vous nous avez présenté et, pour nous avoir annoncé que l'an 2000 serait une année de grâce au cours de laquelle toutes mes dettes seraient annulées. Merci beaucoup.

M. Goldstein: Merci.

Le président: Nos prochains témoins représentent le Congrès pour l'assurance-vie avancée. Ce sont MM. Charles Pielsticker, Bill Strain, Blake Bromley et Kris Birchard.

Monsieur Pielsticker, voulez-vous présenter les personnes qui vous accompagnent?

M. Charles Pielsticker (membre, Conseil d'administration, Congrès pour l'assurance-vic avancée): Merci, monsieur le président.

Mesdames et messieurs, c'est un honneur pour nous d'être ici aujourd'hui, et je tiens à vous remercier, au nom de tous nos membres, de nous avoir donné la possibilité de témoigner.

Tout d'abord, j'aimerais vous présenter Bill Strain. Bill est l'ancien président du comité conjoint sur l'impôt de l'Association du Barreau canadien et de l'Institut canadien des comptables agréés.

Blake Bromley, quant à lui est venu de Vancouver pour témoigner devant votre comité. Blake est l'ancien président de la Section des testaments et fiducies du bureau de l'Association du Barreau canadien en Colombie–Britannique. Par ailleurs, il est aujourd'hui membre de l'International Academy of Estate and Trust Law.

Here also is Kris Birchard, who's a board member of the Life Underwriters Association of Canada. He is also chairman of the Institute of Chartered Life Underwriters and a member of CALU.

I am a member of the board of CALU.

What I'd like to do first of all is ask Kris to give a brief opening statement.

Mr. Kris Birchard (Member, Conference for Advanced Life Underwriting): Thanks, Charlie.

I'd just like to take a brief moment, Mr. Chairman and members of the committee, to tell you a little bit about our association and who we are. The Conference for Advanced Life Underwriters, which I'll refer to as CALU, is a conference of the Life Underwriters Association of Canada, which we refer to as LUAC. LUAC is a non-profit organization that was established in 1906, which maintains an extensive professional development program and code of ethics for its 17,500 voluntary members who are engaged primarily in the provision of life and health insurance.

• 1010

CALU was formed in 1991 to provide services to LUAC members who specialize in the areas of advanced life underwriting. CALU has l'AAVC qui se spécialisent dans les domaines de l'assurance-vie adopted the following statement as an expression of its commitment to its members and their clients:

The Conference for Advanced Life Underwriting is an organization dedicated to the creation, preservation and continuity of financial security in Canadian society.

CALU members provide personal financial, business succession and estate planning services to their clients, many of whom are the owners of family businesses, small and large. A principal focus of such services is to help clients preserve and protect their assets for the continued well being of their families and to ensure the survival of their businesses. A key element in achieving these objectives is to provide sufficient life insurance to finance income tax obligations arising on the death or other deemed dispositions, obligations arising buy/sell agreements among shareholders and to provide a source of continuing income to support the family in the event of the untimely death of the client.

Mr. Pielsticker: This morning we will have a brief presentation both by Bill Strain and Blake Bromley. We'll leave ample time for matin chacun un bref exposé. Par la suite, il nous restera questions by members of the committee.

Our purpose in being here this morning is first of all a very positive one, to welcome the open dialogue on the great many positive uses of trusts in Canada today, to deal with the misconception of tax preference loopholes in the use of trusts, and to reconfirm that the Canadian system of trusts in 1994 is being heralded as perhaps the best common law system in the world today. It is also a recognized leader in advancing the use of trusts in the civil

I'd like to pass it to Bill Strain now.

[Traduction]

Je suis également accompagné de Kris Birchard qui est membre du Conseil de l'Association des assureurs-vie du Canada. Par ailleurs, il est président de l'Institut des assureurs-vie agréés du Canada et membre du CAVA.

Je suis moi-même membre du Conseil d'administration du Congrès pour l'assurance-vie avancée.

Pour commencer, j'aimerais demander à Kris de vous présenter une brève déclaration préliminaire.

M. Kris Birchard (membre, Congrès pour l'assurance-vie avancée): Merci, Charlie.

Monsieur le président, mesdames et messieurs les membres du Comité, je vais prendre quelques instants pour vous présenter notre association et vous expliquer qui nous sommes. Le Congrès pour l'assurance-vie avancée que je désignerai désormais par l'acronyme CAVA, est un congrès de l'Association des assureurs-vie du Canada, l'AAVC. Créé en 1906, l'AAVC est un organisme qui propose un programme de perfectionnement professionnel et un code de déontologie pour ses 17 500 membres bénévoles qui offrent principalement des services d'assurance-vie et d'assurance-santé.

Etabli en 1991, le CAVA offre des services aux membres de avancée. L'engagement du CAVA envers ses membres et ses clients est illustré par l'énoncé de mission suivant:

Le Congrès pour l'assurance-vie avancée est une organisation consacrée à la création, à la préservation et à la continuité de la sécurité financière dans la société canadienne.

Les membres du CAVA offrent des services financiers personnels, de planification successorale et de planification de succession d'entreprise à leurs clients, dont bon nombre possèdent des entreprises familiales, grandes et petites. Ces services visent surtout à aider les clients à préserver et à protéger leurs biens pour le bien-être continu de leurs familles et la survie de leur entreprise. Un élément clé de ces objectifs est de fournir une assurance-vie suffisante pour financer les obligations relatives aux revenus, les obligations fiscales suscitées par le décès ou d'autres dispositions et obligations présumées découlant de conventions de rachat d'actions conclues entre associés, et de fournir une source de revenus continus pour assurer la subsistance de la famille en cas de décès inopportun du client.

M. Pielsticker: Bill Strain et Blake Bromley nous présenteront ce suffisamment de temps pour les questions.

Nous considérons notre témoignage ici ce matin comme un élément très positif. Nous acceptons avec plaisir ce dialogue ouvert sur les nombreux usages positifs des fiducies au Canada et nous en profiterons pour dissiper l'image d'échappatoires fiscaux qui leur est accolée et pour confirmer que le système canadien des fiducies est considéré, en 1994, comme le meilleur régime de common law du monde actuel. Il est également reconnu comme un promoteur de l'utilisation des fiducies dans le droit civil.

Je cède maintenant la parole à Bill Strain.

Mr. Bill Strain (Member, Conference for Advanced Life Underwriting): It's useful to start by putting the use of trusts into a bit of perspective, perhaps a perspective that hasn't been emphasized in these committee proceedings.

Trusts are used for thousands of reasons. Parents establish trusts to set aside funds to look after mentally and physically disabled children throughout their lifetimes.

Their parents, grandparents, and so on set aside funds for the university education of infant children, where those funds are irrevocably put into a trust to transfer property to minor children but to preserve the capital and the management of that property until the children are of an age or of an ability to deal with the property prudently.

They are used on marriage breakdowns to provide a source of support and continuing income for a spouse and minor children of the marriage throughout their lifetimes.

To get away from the family trust scenario for a minute, recent examples in the social context were where trusts were established with public funds to provide support for the young family of a police officer slain in the line of duty.

Blind trusts are used by cabinet ministers to set aside their personal assets in order to avoid conflicts of interest on an ongoing basis.

We see statutory uses of trusts for perpetual care scenarios that are established by statute so that funds that are prepaid for funeral expenses and the care and maintenance of those properties are used for the purpose for which they're intended.

There are thousands of potential uses of trusts in family, business, and social contexts. It's endless.

The testimony before the committee here has shown, too, that a trust isn't an entity; it's a fiduciary responsibility, one of great flexibility. It's a situation where an individual transfers irrevocably property into the care of a trustee for the benefit of beneficiaries named at the time the trust is created.

• 1015

I think viewed from that perspective the Canadian tax system for trusts is remarkably efficient, in that it's taken this ephemeral fiduciary type of situation and taxed it as an entity. But the tax system for the trusts is to impose the same tax burden at the same time as would be imposed had the property that was conveyed to the trustee been conveyed directly to the beneficiaries, to those persons who were enjoying the income and benefiting from the investment of the capital into the future.

I think the rules that were pointed out to the committee by the Department of Finance when they were here. when property is transferred into a trust, unrealized gains are taxed at that time. When the property goes into the trust, the income

[Translation]

M. Bill Strain (membre, Congrès pour l'assurance-vie avancée): Pour commencer, il est bon de remettre les fiducies en contexte, de les replacer dans une perspective qui n'a pas été mise en valeur dans les délibérations du Comité.

Il y a des milliers de raisons d'avoir recours à une fiducie. Les parents peuvent crééer une fiducie afin de réserver des fonds pour assurer les soins, tout au long de leur vie, d'enfants physiquement ou mentalement handicapés.

Les parents et grands—parents peuvent souhaiter réserver des fonds pour les études universitaires de leurs enfants mineurs. Ils confient des fonds à une fiducie afin de transférer irrévocablement des biens dans l'intérêt d'enfants mineurs tout en laissant le capital et la gestion des biens entre les mains d'un fiduciaire jusqu'à ce que les enfants atteignent un âge déterminé ou démontrent qu'ils sont capables de gérer prudemment les biens.

On a recours à une fiducie en cas de rupture de mariage, pour assurer un soutien continu et un revenu régulier au conjoint et aux enfants mineurs issus du mariage, pendant toute leur existence.

Si vous me permettez de laisser un instant la catégorie des fiducies familiales, j'aimerais vous citer un autre exemple de fiducie créée récemment en vue de recueillir des fonds publics pour assurer la subsistance de la jeune famille d'un agent de police abattu en service.

Les ministres du Cabinet confient leurs actifs personnels à des fiducies sans droit de regard de manière à éviter les conflits d'intérêt.

La loi permet également de créer des fiducies de soins perpétuels permettant de veiller à ce que les fonds ne soient employés qu'aux fins prévues, pour le paiement de frais funéraires ainsi que le soin et l'entretien des propriétés.

Les fiducies se prêtent à des milliers d'utilisations dans le contexte familial, commercial et social. Leur utilisation est illimitée.

Les témoignages entendus par le Comité ont montré également qu'une fiducie n'est pas une entité, mais une relation fiduciaire d'une grande souplesse. Une fiducie est un accord en vertu duquel une personne confie irrévocablement des biens à la garde d'un fiduciaire, dans l'intérêt de bénéficiaires désignés au moment de la création de la fiducie.

Vu sous cet angle, je considère que la fiscalité qui s'applique au Canada aux fiducies est remarquablement efficace, en ce sens que l'on considère la situation éphémère qu'est la fiducie et qu'on lui applique l'impôt en tant qu'entité individuelle. La fiscalité qui s'applique aux fiducies revient toutefois à imposer le même fardeau fiscal, au même moment, que celui qui serait imposé si le bien transféré aux fiduciaires avait été transmis directement aux bénéficiaires, aux personnes qui en perçoivent le revenu et qui vont bénéficier du placement du capital à l'avenir.

Je crois que les règles qu'ont exposées au Comité les responsables du ministère des Finances lorsqu'ils sont venus ici... les gains non réalisés sont imposés au moment où le bien est transféré dans une fiducie. Lorsque le bien passe dans

generated from that property throughout the lifetime of the la fiducie, les revenus tirés de ce bien, pendant toute la durée de trust is either taxed in the trust itself or taxed in the hands of the beneficiaries, who are entitled to receive that income either now or in the future. There are exceptions for roll-overs to spouses, but they are no different from that which applies when property is transferred directly to a spouse.

When assets are distributed out of a trust to the beneficiaries who were established at the time the trust was created, the property can be distributed without any tax consequences at that time, but the gains on the property would be taxed when the property was ultimately sold by the beneficiary, or indeed upon the beneficiary's death.

The 21-year deemed disposition rule, which we're all talking about here, was neither fair nor equitable. It imposed tax at a time when that tax would not have been imposed had the beneficiaries directly owned the property.

It's interesting to note that the revisions to the 21-year rule do not permit generation skipping. If one were to set up a trust today, the latest time at which the gains on that property would be taxed would be upon the death of the last living beneficiary today. There is no opportunity to push that deemed realization beyond a life in being today, not a life in being of some other person, some long time in the future. So the timeframe is very much shortened to that degree.

The background paper that was prepared by the Finance officials went through the rules relating to the taxation of trusts. But I thought it didn't go far enough, because it didn't point out the arsenal of weapons that are available to Revenue Canada to curtail abuses and misuses of the tax system as it relates to trusts.

Let me just run down a brief list here of some of those rules. There are rules in the act to prevent the use of income-splitting techniques, where property is transferred to a trust essentially for the benefit of minor children, nieces, nephews and so on. If that property is transferred, then the income generated from the property that is transferred is taxed back in the hands of the person who transferred the property in the first place.

Similar rules are in place so that income from property that is acquired by a trust by way of an interest-free loan, or a low-interestbearing loan, is also taxed back in the hands of the person who transferred the property.

There are provisions there that prevent an individual from altering where income would go. Let's say I am entitled to receive income that would be taxed in my hands, but I say, no, 10, I'm going to establish a trust here to receive the income so t will be taxed in the hands of my children. There's an anti-avoidance rule in the act to say no, that won't be effective. The income will be taxed to me and not to those whom I seek to divert it to.

There are also rules that deal with property transferred to a rust, but not irrevocably. If I transfer property to a trust, but I ave the right to recover that property at any time in the future,

[Traduction]

la fiducie, sont soit imposés à l'intérieur même de la fiducie, soit entre les mains des bénéficiaires, qui sont autorisés à percevoir ces revenus dans l'immédiat ou à l'avenir. Il y a des exceptions en ce qui concerne les transferts au conjoint, mais il n'y a pas de différence dans ce cas avec ce qui se passe lorsqu'un bien est transmis directement à un conjoint.

Lorsque des éléments d'actifs d'une fiducie sont distribués à des bénéficiaires nommés au moment de la création de la fiducie, les biens peuvent être distribués sans que cela entraîne des conséquences fiscales à ce moment là, les gains en capital réalisés sur ces biens étant imposés au moment où ces biens seront vendus en fin de compte par le bénéficiaire, ou encore à la mort du bénéficiaire.

La règle de réalisation présumée des biens de 21 ans, dont nous parlons ici, n'était ni juste, ni équitable. Elle obligeait à payer l'impôt à un moment où les bénéficiaires n'auraient pas été imposables s'ils avaient possédé directement le bien.

Il importe de relever que les révisions apportées à la règle de 21 ans ne permettent pas de sauter une génération. Si l'on devait créer une fiducie aujourd'hui, les gains réalisés sur les biens correspondant seraient imposés au plus tard à la mort du dernier bénéficiaire vivant à l'heure actuelle. Il n'est pas possible de reporter la réalisation ainsi imputée au-delà de l'existence des personnes en vie actuellement, en la reportant sur la tête d'une autre personne qui pourrait être en vie à l'avenir. La durée a donc été largement raccourcie de ce point de vue.

Le document de présentation élaboré par les responsables des Finances passe en revue les règles d'imposition des fiducies. Je considère toutefois qu'il ne va pas suffisamment en profondeur et qu'il passe sous silence tout un arsenal de dispositions dont peut se prévaloir Revenu Canada pour lutter contre les abus et empêcher un détournement de la fiscalité en ce qui concerne les fiducies.

Laissez-moi vous en citer quelques-unes. Il y a des règles dans la Loi qui visent à empêcher le recours à des techniques de partage des revenus lorsqu'un bien est mis en fiducie essentiellement au bénéfice d'enfants mineurs, de nièces, de neveux, etc. Si le bien est transféré, les revenus tirés de ce bien sont imposés entre les mains de la personne ayant transféré le bien au départ.

Des règles du même type existent pour faire en sorte que les revenus tirés d'un bien obtenu par une fiducie au moyen d'un prêt sans intérêt ou à faible intérêt sont eux aussi imposés entre les mains de la personne ayant transféré le bien.

Ce sont là des dispositions qui empêchent une personne de modifier la destination des revenus. Imaginons, par exemple, que je puisse prétendre à recevoir un revenu qui me sera imposé mais que je décide de créer une fiducie qui me permettra de recevoir ce revenu de façon à ce qu'il soit imposé entre les mains des enfants. Il y a une règle dans la loi qui s'oppose à ce type d'évasion fiscale et qui empêche que l'on puisse recourir à ce procédé. Les revenus seront imposés entre mes mains et non pas entre celles de ceux à qui je l'ai transmise.

Il y a aussi des règles qui s'appliquent aux biens transférés à une fiducie sans que ce soit irrévocable. Si je mets un bien en fiducie, tout en conservant le droit de le récupérer à un moment r if I have the right after the trust is established to dictate to donné, ou si j'ai le droit après la création de la fiducie

the trustees where that property should go, or who should receive the income, or I have the right to tell the trustees when they can sell the property, or under what circumstances they can sell the property, then the trust is, for tax purposes, ineffective. The income would be taxed in my hands. Upon my death, if I have a right to receive property from the trust, any unrealized gain with respect to my interest in the trust would be taxed in my hands.

There are rules there to prevent the use of trusts to multiply access to the small business deduction for small businesses, where shares may be held by a trustee to avoid the associated company rules.

There are look-through rules to say that common control will exist.

There are new rules that were brought in with the 21-year rule to prevent property from being transferred from an existing trust to a new trust to restart the 21-year rule.

• 1020

Most important of all and most omnibus of all is the general anti-avoidance rule in the act that permits Revenue Canada to ignore and overturn any tax benefits that are generated by virtue of a scheme or a transaction designed to achieve tax benefits but not to achieve any other purpose. So there's a wide and powerful arsenal of weapons on the anti-avoidance side to prevent abuse.

With those brief comments, I'll turn it over to Blake.

Mr. Blake Bromley (Member, Conference for Advanced Life Underwriting): I would like to deal less with the tax and more with the practical implications of trusts.

The finance information has provided that 77% of the trusts are testamentary. They're not in the hands of rich tax-planning motivations.

I am a father of three children. My estate is my home in Vancouver, which is worth something because it's an expensive city. Because I hang around with people like Charlie and Bill, I have a lot of life insurance. If I was to die on the plane home, I have an estate that is not rich enough to get me entré to the private circles of the superrich but is enough to destroy, rather than protect, my daughter, who turns 18 today, if I transferred to her unrestricted the amounts of money that would be there, even divided three ways. It's only several hundreds of thousands of dollars. But we need trusts to protect ordinary families when they do their wills.

Secondly, trusts historically have been an instrument of social justice. We have seen the courts through the use of constructive trusts enable a woman in a bitter divorce to get half of the family farm. We have seen people who have become quadraplegics in tragic accidents have their money put into trusts.

We have given some form of justice to these people through these settlements, but are we saying that the justice is to extend for only 21 years, that after 21 years we're going to tax the capital in these trusts? If I owned it personally, it wouldn't be

[Translation]

d'indiquer aux fiduciaires à qui doit aller le bien, ou qui doit en percevoir les revenus, ou encore si j'ai le droit d'indiquer aux fiduciaires quand ils doivent vendre le bien ou dans quelles circonstances ils peuvent le faire, cette fiducie n'a alors aucune existence d'un point de vue fiscal. Je serai imposé sur les revenus. À ma mort, si j'ai le droit de recevoir un bien de la fiducie, je serai imposé sur tout gain non réalisé à l'égard de ce bien.

Il y a des règles pour éviter que l'on puisse recourir aux fiducies pour multiplier les possibilités de se prévaloir de la déduction pour les petites entreprises, lorsque les actions de ces dernières peuvent être détenues par un fiduciaire pour éviter que les règles s'appliquant aux entreprises affiliées puissent jouer.

Il y a des règles de transparence aux termes desquelles on pourra dire qu'il y a un contrôle commun.

Il y a de nouvelles règles qui ont été instituées en même temps que la règle de 21 ans pour éviter que des biens ne puissent être transférés d'une fiducie existante à une nouvelle fiducie de façon à déclencher à nouveau l'application de la règle de 21 ans.

Surtout, et d'application plus générale, il y a la règle générale de lutte contre l'évitement fiscal dans la Loi qui permet à Revenu Canada de ne pas prendre en compte et d'annuler tout avantage fiscal découlant d'un mécanisme ou d'une opération conçu dans le seul but d'obtenir un avantage fiscal. Il y a donc tout un arsenal contre l'évitement fiscal qui vise à empêcher les abus.

Après ces quelques observations, je donne maintenant la parole à Blake.

M. Blake Bromley (membre, Congrès pour l'assurance-vie avancée): Je vous parlerai moins de fiscalité que des conséquences pratiques des fiducies.

Selon l'information donnée par les Finances, 77 p. 100 des fiducies sont testamentaires. Elles ne répondent pas aux impératifs de planification fiscale des riches.

Je suis père de trois enfants. Mon patrimoine, c'est ma maison de Vancouver, qui a une certaine valeur parce que les maisons sont chères dans cette ville. Étant donné que je fréquente des gens comme Charlie et Bill, j'ai beaucoup d'assurance-vie. Si je mourrais dans l'avion qui va me ramener chez moi, j'ai un patrimoine qui n'est pas suffisant pour me permettre d'accéder au petit monde des super riches mais qui, loin de protéger ma fille, qui aura 18 ans aujourd'hui, suffirait à la détruire financièrement au cas où je lui transmettrais sans aucune limite les montants qui s'y trouveraient, même partagés en trois. Il ne s'agit que de quelques centaines de milliers de dollars. Nous avons cependant besoin des fiducies pour protéger des familles ordinaires, lorsqu'elles font leur testament.

En second lieu, les fiducies sont d'un point de vue historique un instrument de justice sociale. Nous avons vu des tribunaux, en recourant à l'imputation d'une fiducie, réussir à accorder la moitié de la ferme familiale à une femme aux prises avec un divorce difficile. Nous avons vu des victimes de terribles accidents devenues quadraplégiques recevoir de l'argent placé en fiducie.

Grâce à ce genre de règlement, nous avons apporté une certaine forme de justice à ces gens, mais va-t-on dire maintenant que cette justice ne vaut que pendant 21 ans, qu'au bout de 21 ans nous allons imposer le capital qui se trouve dans

taxed after 21 years. The woman who fought the divorce battle ces fiducies? Si je détenais ce capital personnellement, il ne wouldn't have her assets taxed after 21 years. She would wait until death. For people who have mental disabilities it is impossible for them to own it in their own name. They're not making a choice to put this into some tax-driven trust. This is a mechanism that our society has prepared on the basis of fairness to enable their property to be handled.

The reason we have this 21-year rule goes back to the history of the rule against perpetuities where we had the life and being plus 21 years. The theory of life and being is that I could provide for my children and grandchildren during their minority because in those days 21 years was the age of minority.

Because of tax policy, we have ripped out the life and being. We have ripped out the ability to hold these during the lifetime of the injured person. We have put in this artificial mechanism called the deemed disposition after 21 years. It's not tied to the real world. If you put in an artificial mechanism, you can anticipate artificial responses and tax planning.

One of the things that intrigues me, and it's a little ironic since I'm a common law lawyer from the west coast, is that we are having this discussion in a year when the trust is just being introduced in a practical sense into the province of Quebec.

We've had discussions this morning about separating between beneficial interest and legal title, income and capital. We've been told that the big traditions of the common law, the big inventions, are the trust and the corporation. The corporation has made it into the civil law; the trust is only beginning to. In the common law world we've had trusts for 700 years. Quebec was the first civil jurisdiction in the world in 1988 to introduce the fiducie into the civil code. It wasn't in the Code Napoleon of 1804, and they went back to the ancient loi and brought it in. But it didn't have splitting of interests and discretions, which we have, and after 25 years of working to rewrite a new civil code of Quebec, the fiducie is the most sophisticated statement of what a common lawyer would call a trust to be found anywhere in the world.

[Traduction]

serait pas imposé au bout de 21 ans. La femme qui a lutté pour obtenir son divorce ne verrait pas son actif être imposé au bout de 21 ans. On attendrait jusqu'à sa mort. Les aliénés ne peuvent pas posséder de biens en leur nom propre. On ne crée pas en leur nom une fiducie pour des raisons fiscales. Il s'agit d'un mécanisme qu'a conçu notre société pour des raisons d'équité afin que l'on puisse s'occuper de leurs biens.

Historiquement, si cette règle des 21 ans a été instituée, c'est que, pour éviter une concession perpétuelle, on avait la règle de la personne vivante plus 21 ans. Selon ce principe, il était possible de subvenir aux besoins de ses enfants, puis de ses petits-enfants jusqu'à leur majorité, qui était alors fixée à 21 ans.

Pour des raisons de politique fiscale, nous avons écarté l'application de la règle pendant toute la durée d'une vie. Nous n'avons plus la possibilité de maintenir cette application tant que la personne blessée est en vie. Nous avons introduit ce mécanisme artificiel imputant la réalisation des biens au bout de 21 ans. Cela n'a rien à voir avec la réalité. À partir du moment où l'on introduit un mécanisme artificiel, on peut s'attendre à ce qu'il y ait des réactions artificielles et des mesures de planification fiscale.

Ce qui m'intrigue par ailleurs, et c'est quelque peu paradoxal, puisque je suis un juriste de common law de la Côte ouest, c'est que nous avons cette discussion l'année même où la fiducie est introduite dans la pratique au Québec.

Nous avons discuté ce matin de la séparation entre le titre de propriété en loi et l'intérêt bénéficiaire, entre le revenu et le capital. On nous a dit que les grandes traditions de la common law, ses principales inventions, sont la fiducie et la société. Le concept des sociétés a été incorporé au droit civil; cela commence tout juste pour ce qui est des fiducies. En common law, nous avons des fiducies depuis 700 ans. Le Québec a été en 1988 la première juridiction de droit civil au monde à introduire la fiducie dans le Code civil. Ce concept ne figurait pas dans le Code Napoléon de 1804, et l'on a dû remonter à l'ancienne loi pour l'intégrer. Toutefois, il n'y avait pas cette séparation entre le droit de propriété et le pouvoir discrétionnaire d'agir sur cette propriété, que nous avons, et après 25 ans passés à la rédaction d'un nouveau Code civil au Québec, on en est arrivé au concept de fiducie qui est le plus précis et le plus proche au monde de ce qu'un avocat de common law pourrait qualifier de trust.

• 1025

The last parliamentary committee I appeared in front of was in Moscow this year, also with the vice-chairman of the Duma, and the documents I provided to him were the new civil code of Quebec. It was the most sophisticated aspect of trust law. Similarly, I was in Paris earlier this year in École nationale d'administration talking about the advancements we found in the trust world. There has also been reference today that capitals and trusts move internationally. The civil law world is looking for access to that capital, because right now the international headquarters is London, not Paris.

C'est à Moscou, cette année, que j'ai comparu pour la dernière fois devant un comité parlementaire. Il y avait aussi le vice-président de la Douma, et je lui ai remis comme documentation le nouveau Code civil du Québec. C'est ce qu'il y a de plus complet en matière de droit sur les fiducies. Je suis allé aussi à Paris, au début de l'année, pour parler devant l'École nationale d'administration des progrès que nous avons constatés dans le monde de la fiducie. On a aussi mentionné aujourd'hui que les capitaux et les fiducies se déplaçaient à l'échelle internationale. Les pays de droit civil cherchent à accéder à ces capitaux parce qu'à l'heure actuelle le centre international, c'est Londres, et non Paris.

So my colleagues in that field have taken great interest in what is being done in the civil code. I think it would be very problematic if we were to use federal tax legislation to cast a pall on the common-law trust, on the fiducie, just as it's becoming available through the new civil code of Quebec.

The Chairman: Thank you very much, gentlemen. Mr. Abbott, perhaps we could begin the questioning with you.

Mr. Abbott: During this last election you were probably well aware that the NDP in particular were saying that if we just taxed or got at these family trusts, there would be \$400 million or \$400 billion, or whatever the amount was, and we'd be paying off our deficit. We've heard the same point of view expressed by some members of this committee. Can you comment on that? It sounds credible on the surface, but from what you're saying it simply doesn't exist. Where is the misunderstanding?

Mr. Strain: Part of the misunderstanding comes from the lack of hard data available. The data supplied by the Department of Finance to the committee indicating that there were 122,000 trusts and \$3.8 billion of income either retained or distributed out of those trusts is factual, based on the filing of T3 returns.

But I think when you get below the surface you realize that the income being reported there covers all manner of trusts. My understanding from Department of Finance officials is that they excluded some business-type trusts, but the only trusts that were excluded were mutual fund trusts. So all trusts, whether family trusts, social trusts or whatever, are included in those numbers.

Most importantly, when an individual dies and the estate is not settled immediately but goes on for a period of months or a year or more, an estate return or a trust return—the same form—has to be filed. So that \$3.8 billion includes all the income earned on the property of a deceased individual from the time of death until the time the estate is finally settled. I don't think that's what we're talking about when we're dealing with this so-called family trust issue.

I think the numbers being bandied about are significantly overstated in terms of the family trust situation. But I also come back to the fact that where you have family businesses and the objective of the family is to keep the business together, to let the business survive and let the family move into succession roles in that business, the trust vehicle is very useful and convenient for accomplishing those non-tax objectives.

The concerns that have been expressed are somehow that the tax rules provide an untoward advantage with family trusts from a tax point of view. I would suggest that they do not, that in fact the tax rules are there to impose tax on the beneficiaries of the trust and on those who are entitled to the income and benefit from the investment of the capital. So the tax rules are seeking to tax those who benefit, and to my way of thinking that's an appropriate l'impôt aux bénéficiaires et, à mon avis, c'est une bonne politique. policy.

[Translation]

Mes collègues qui oeuvrent dans ce domaine se sont donc intéressés de près à ce qui se faisait dans le Code civil. Il serait donc très délicat à mon avis de recourir à la Loi de l'impôt fédéral pour jeter une ombre sur les trust de common-law sur les fiducies, au moment même où elles sont reprises par le nouveau Code civil du Ouébec.

Le président: Merci beaucoup, messieurs. Monsieur Abbott, vous pourriez peut-être poser les premières questions.

M. Abbott: Au cours de la dernière campagne électorale, vous n'ignorez certainement pas que le NPD, en particulier, a déclaré qu'il suffisait de s'en prendre à ces fiducies familiales ou de les imposer pour recueillir 400 millions de dollars ou 400 milliards, je ne sais plus, et éliminer notre déficit. J'ai entendu certains membres du Comité exprimer ce même point de vue. Qu'en pensez-vous? Cela paraît logique vu de loin, mais vous nous dites que dans la pratique, cela ne tient pas. Où se situe le malentendu.

M. Strain: Le malentendu vient en partie de l'absence de donnés précises. Les chiffres bruts fournis au Comité par le ministère des Finances nous indiquent qu'il y a 122 000 fiducies et que 3,8 milliards de dollars sont soit conservés à l'intérieur de ces fiducies soit distribués à leurs bénéficiaires, si l'on en croit les déclarations T3 qui ont été remplies.

J'estime toutefois que lorsqu'on gratte la surface, on se rend compte que les revenus dont il est fait état dans ces déclarations recouvrent toutes sortes de fiducies. Si je comprends bien, les responsables du ministère des Finances ont écarté certains types de fiducies d'entreprises, mais uniquement les fiducies relatives aux fonds communs de placement. Par conséquent, toutes les fiducies, qu'il s'agisse de fiducies familiales, de fiducies de société ou autres, sont englobées dans ces chiffres.

Surtout, lorsqu'une personne meurt et que sa succession n'est pas réglée immédiatement mais traîne en longueur pendant des mois, une année ou davantage, il est obligatoire de faire une déclaration de patrimoine ou de fiducie-c'est la même formule. De sorte que ces 3,8 milliards de dollars englobent tous les revenus tirés des biens des personnes décédées entre le moment de leur décès et celui où la succession est définitivement réglée. Je ne crois pas que c'est de cela que l'on veuille parler lorsqu'on se réfère à toute cette question des fiducies familiales.

Je crois que les chiffres qu'on avance à tort et à travers sont largement gonflés pour ce qui est des fiducies familiales. Cependant, j'en reviens au fait que lorsqu'on a une entreprise familiale et que l'objectif est de garder l'entreprise dans la famille, de faire en sorte qu'elle puisse se perpétuer et que les membres de la famille se succèdent à la tête de cette entreprise, le mécanisme de la fiducie est très utile et pratique pour réaliser ces objectifs non fiscaux.

Ce qui me préoccupe, c'est que ces fiducies familiales soient par trop avantagées d'un point de vue fiscal. Je prétends que ce n'est pas le cas et qu'en réalité il y a des règles pour appliquer l'impôt aux bénéficiaires des fiducies et à ceux qui peuvent en percevoir les revenus et tirer parti du placement des capitaux. Dans le cadre de notre fiscalité, nous nous efforçons donc d'appliquer

[Traduction]

• 1030

Mrs. Stewart: I'm just trying to establish the importance of the non-tax benefits of trusts as you've presented them here. If you can set aside the issue of equity and fairness—and I appreciate that this is difficult to do; it's hard for me too—if, for example, we were to tax capital gains that were held in trust differentially and less favourably than we do in a non-trust situation, how many people would still use trusts?

Mr. Bromley: My concern would be that you would drive people to make a tax decision not to use a trust who should have a trust to protect their children and their family. We have a fair number of trusts. We went through all of ours when the amendments were coming in, and for only about 5% of the people we acted for, if I remember correctly, did the 21-year deemed disposition really change anything. Right now trusts are taxed at a higher rate for the income they accumulate than for an average individual.

Mrs. Stewart: Assuming there is no dividend.

Mr. Bromley: If it's not dividend-

Mrs. Stewart: How often does that occur?

Mr. Bromley: For ordinary families that are waiting for their children to get to the age of 21 or 30 before they distribute, it happens all the time.

Mrs. Stewart: In terms of income, that the income is not generally distributed. . .?

Mr. Bromley: No, because you don't want your income to go to a child at age 13; you want it to be available when they're 25 or 30.

Mrs. Stewart: When we talked earlier about the issue of the 21-year...the changes to the law actually extending the deferral opportunities, is that in fact true? Or by virtue of the fact that we didn't change the deemed disposition strategy—in other words, people were still going to be able to close down the trust and distribute the assets and the children would continue on until death or deemed disposition... Is that really the piece we have to look at if we're going to have this great windfall from the capital gains amassed in those trusts?

Mr. Bromley: I think so. What happened 21 years ago when this law came in was that all the practitioners said they would worry about it 19 years from then. People weren't thinking in those terms. In today's world, because we've been through this exercise, you never draft a trust without thinking of 21 years.

Mrs. Stewart: But according to the documentation from Finance, it's a simple a matter of just closing off the trust, giving the kids their capital, and letting them carry on under the—

Mme Stewart: Je voudrais simplement cerner l'importance des avantages non fiscaux des fiducies, tels que vous venez de nous les exposer. En mettant de côté les questions de justice et d'équité—et je comprends bien que ce n'est pas facile; c'est difficile aussi pour moi—si, par exemple, nous décidions d'imposer différemment les gains en capital des biens détenus en fiducie, et de manière moins favorable que ceux qui sont à l'extérieur des fiducies, combien de gens continueraient à recourir aux fiducies.

M. Bromley: Je crains que l'on incite ainsi les gens à décider pour des raisons fiscales de ne pas recourir à une fiducie qui pourrait protéger leurs enfants et leur famille. Nous avons un assez grand nombre de fiducies. Nous les avons toutes revues lorsque les modifications ont été apportées, et ce n'est que pour 5 p. 100 environ des gens que nous représentions, si je me souviens bien, que la règle réputant que les biens avaient été réalisés au bout de 21 ans a changé quoi que ce soit. D'ores et déjà, les revenus accumulés au sein d'une fiducie sont imposés à un taux plus élevé que pour la moyenne des particuliers.

Mme Stewart: En supposant qu'il n'y ait pas de dividende.

M. Bromley: S'il n'y a pas de dividende. . .

Mme Stewart: Est-ce que c'est une situation fréquente?

M. Bromley: Dans le cas des familles normales qui attendent que leurs enfants aient 21 ou 30 ans avant de distribuer les biens, c'est toujours le cas.

Mme Stewart: Pour ce qui est des revenus, ils ne sont pas distribués en général...?

M. Bromley: Non, parce que l'on ne veut pas que l'enfant ait un revenu à l'âge de 13 ans; on veut qu'il l'ait à 25 ou à 30 ans.

Mme Stewart: Lorsque nous avons parlé un peu plus tôt de la question des 21 ans... les changements apportés à la loi qui prolongent en fait les possibilité de report, est—ce bien vrai? Ou est—ce qu'en vertu du fait que l'on n'a pas changé la stratégie consistant à imputer une disposition des biens... autrement dit, les gens continueront à pouvoir dissoudre la fiducie et distribuer les biens, et les enfants pourront continuer jusqu'à leur mort ou jusqu'à ce qu'ils soient réputés avoir réalisé les biens... Est—ce bien cette disposition qu'il nous faut envisager si l'on veut pouvoir profiter de cette manne tirée des gains en capital amassés au sein de ces fiducies?

M. Bromley: C'est mon avis. Ce qui s'est passé il y a 21 ans, lorsque cette loi est entrée en vigueur, c'est que tous les professionnels de l'époque ont dit qu'ils s'en inquiéteraient dans 19 ans. Les gens ne réfléchissent pas en ces termes. Aujourd'hui, parce que nous sommes passés par là, on ne rédige plus un acte de fiducie sans penser aux 21 ans.

Mme Stewart: Mais selon la documentation que nous a fournie le ministère des Finances, il est très simple de se contenter de dissoudre la fiducie, de remettre aux enfants leur capital et de les laisser poursuivre en vertu. . .

Mr. Bromley: If you're wealthy and this is tax-driven, yes, but if you're an ordinary family... If my daughter dies leaving a child behind before she is 25 years old, the money will pass to her child and the 21 years will have passed. It will have been taxed and it won't have been distributed. It won't be a huge estate. It will have been reduced by that taxation.

That type of flexibility is only available to the wealthy, just like getting the tax advice to plan your way into a trust or to plan your way around the 21-year rule. That's not available to a mentally disabled person because they need a trust to hold the asset. It's not available to the average citizen in a small town because they're not prepared to pay those legal fees.

Mrs. Stewart: So your point is that there is differential treatment, that this provides an opportunity for a certain segment of the population.

Mr. Bromley: My point is that it's unfair treatment of a certain segment of the population, being the poor and the mentally and physically handicapped who need trusts, to tax their capital every 21 years when you and I don't have that happen to us because we're allowed to hold it in my own name. Some people can plan around that unfairness, but a lot of people who really need these trusts cannot.

Mrs. Stewart: There are a lot of people, I suppose, who don't have assets who are disabled as well and cannot structure a trust for the very reasons you state.

Mr. Bromley: Yes. I mean, I can't say there's no advantage corporation or anything else in the Income Tax Act, where a person with enough tax advice can't find a way to do something with it as well. But in those areas you don't hurt an ordinary citizen by closing down a butterfly or closing down offshore tax planning. You only hurt the ordinary citizen if you take away the 21 years on the family trust.

The Chairman: Thank you, Mrs. Stewart.

Monsieur Crête, s'il vous plaît.

M. Crête: Merci, monsieur le président.

Je vous remercie de votre présentation, et d'avoir exprimé votre point de vue. Vous semblez effectivement avoir de très, très grands intérêts à défendre les fiducies familiales, c'est assez évident. D'ailleurs il y a une connotation purement... C'est sûrement un hasard qu'il y ait 17 500 personnes qui sont membres de votre association, et à peu près 17 000 fiducies familiales au Canada. Ce doit sûrement être un hasard.

Cependant, pour être plus sérieux, vous avez dit dans votre présentation, qu'au Québec, on ne faisait que commencer à that this fantastic tool was only now beginning to be used in utiliser ce moyen fantastique, et c'est peut-être pour cela qu'on

[Translation]

M. Bromley: Oui, si l'on est riche et si cette démarche a été dictée par des raisons fiscales, mais dans le cas d'une famille normale. . . Si ma fille meurt en laissant derrière elle un enfant alors qu'elle a moins de 25 ans, l'argent sera transmis à son enfant et les 21 ans se seront écoulés. Il devra être imposé et il n'aura pas été distribué. Ce ne sera pas une grosse succession. Elle aura été réduite du fait de cette imposition.

Cette marge de manoeuvre n'est possible que pour les riches, de même que lorsqu'on a recours à un conseiller fiscal pour planifier l'usage d'une fiducie ou le détournement de la règle des 21 ans. Ce n'est pas possible pour un handicapé mental parce qu'il a besoin de la fiducie pour détenir ses biens. Ce n'est pas possible pour le simple citoyen habitant une petite ville parce qu'il n'a pas les moyens de payer tous ces frais d'avocat.

Mme Stewart: Vous soutenez donc qu'il y a donc là un traitement discriminatoire, que certaines couches de la population peuvent tirer partie de cette possibilité.

M. Bromley: Je soutiens qu'il s'agit-là d'un traitement injuste pour une certaine couche de la population, les pauvres, les handicapés mentaux et physiques qui ont besoin des fiducies et dont le capital va être imposé tous les 21 ans, ce qui ne sera pas le cas pour vous et moi puisque nous avons la possibilité de le détenir en notre nom propre. Certaines personnes peuvent tourner cette difficulté et éviter d'être lésées, mais d'autres, qui ont vraiment besoin de ces fiducies, ne peuvent pas le faire.

Mme Stewart: Il y a bien des gens, j'imagine, qui n'ont pas de capital, qui sont elles aussi handicapées et qui ne peuvent pas structurer une fiducie justement pour les raisons que vous venez d'indiquer.

• 1035

M. Bromley: Oui. Enfin, je ne peux pas dire qu'on ne that's possible to find, but there's no area, whether it's a puisse y trouver aucun avantage, mais qu'il s'agisse d'une société ou de toute autre entité, il n'y aucune disposition de la Loi de l'impôt sur le revenu contre laquelle on ne puisse absolument rien, si l'on fait appel à des experts en fiscalité. Mais quand on comble ce genre de lacune, qu'on empêche la planification fiscale extra-territoriale, par exemple, on ne fait pas de tort au citoyen ordinaire. Mais en éliminant la règle des 21 ans pour les fiducies familiales, on ne fait du tort qu'au citoyen ordinaire.

Le président: Merci, madame Stewart.

Mr. Crête, please.

Mr. Crête: Thank you, Mr. chairman.

I thank you for your presentation and for giving us your view. You seem indeed to have tremendous interest in defending family trusts; that is obvious enough. There is in fact a connotation that is purely—It is probably just coincidence if there are 17,500 members in your association and approximately 17,000 family trusts in Canada. It must be strictly coincidence.

But on a more serious note, you said in your presentation Quebec and that may be the reason why we want to take a very veut regarder ces choses-là de façon très approfondie pour close look at this, in order to avoid 500 years of inequities. We

s'éviter 500 ans d'iniquité. On pourrait peut-être partir sur le bon might be able to start off on a better foot right away since we have pied le plus tôt possible, parce qu'on a une tradition différente et on a very different tradition, and we certainly do hope that it will remain espère qu'elle va demeurer différente de façon significative. On n'a significantly different. We do not necessarily share your vision of pas nécessairement la même vision du développement que, semblet-il, vous avez.

Vous avez beaucoup dit que, les fiducies familiales, c'était pour les familles ordinaires. Cependant, nous avons des chiffres d'un sondage de Ernst & Young qui dit qu'en moyenne, il y aurait 47 millions de dollars d'actifs dans une fiducie familiale, et cela ne touche certainement pas que les familles ordinaires parce que, chez nous, les familles ordinaires n'ont pas 47 millions de dollars d'actifs et elles n'ont pas non plus la possibilité de reporter l'impôt pendant 100 ans, parce que finalement, la nouvelle règle, ce qu'elle permet, c'est à peu près cela, le 80 à 100 ans de report d'impôt, ce qui est quand même très significatif.

C'est un élément qui nous apparaît important et j'aimerais, pour cela, vous faire commenter un extrait d'un témoignage de M. Goldstein, de l'an dernier, la dernière fois que le Comité s'est penché sur ce problème-là et vous me direz ce que vous en pensez.

M. Goldstein disait que le report de l'acquittement d'une obligation peut comporter de très réels avantages; mise à part bien sûr la valeur temporelle de l'argent, le report donne aux contribuables beaucoup plus de temps pour arranger leurs affaires de manière à éviter au bout du compte d'acquitter une dette fiscale. En réalité tout notre régime d'imposition est conçu de façon à forcer les gens à payer l'impôt, etc., c'est pourquoi nous sommes tenus de payer annuellement. Si les contribuables n'avaient à acquitter leur impôt que tous les 10 ans, il serait beaucoup plus facile de planifier l'imposition du revenu.

J'aimerais que vous me fassiez vos commentaires sur ce témoignage-là par rapport à la vision que vous avez développée dans compared to the situation you described in your presentation. votre présentation.

Mr. Strain: I come back to the basic point that the tax system for trust is designed to impose the tax on the persons traitement fiscal des fiducies vise à faire payer l'impôt par les who benefit from the income and benefit from the use of the capital. The whole tax system is designed to tax those beneficiaries on the same basis as if they had owned the comme s'ils étaient eux-mêmes directement propriétaires des property directly. Anything within the tax structure for trusts that results in an earlier imposition of tax on deemed gains or on income, I suggest, is the inequity, not the other way around. The tax system is designed to tax individuals on income and gains d'imposer les revenus et les gains réalisés par des particuliers. that they benefit from. I would suggest that when the 21-year rule was first introduced, it was inequitable. The fact that redressing this lorsqu'elle a été introduite. On a tort de voir comme un report

To come back to another point you made about the ability to defer tax for 120 years, I think Mr. Goldstein said that a trust could be established with a lifetime of 120 years. I don't think he said you could defer tax for that long. In fact, under the 21-year rule that now exists, within the law the tax can be deferred only until the death of an individual in the family who was alive at the time the trust was created.

[Traduction]

development.

You said on several occasions that family trusts are for ordinary families. But according to the Ernst & Young's study, the average value of assets held in family trusts is \$47 million, and I do not think you can say it is for ordinary families because our ordinary families do certainly not have \$47 million worth of assets and, furthermore, they do not have the option to defer tax for 100 years, since that is in fact what the new rule allows, 80 to 100 years of tax referral; that is quite significant.

That issue is very important to us and I would like to get your comments on what Mr. Goldstein said in front of this committee last year when we were looking at this issue.

Mr. Goldstein said that deferring the tax obligation can present some very real benefits; besides the obvious benefit due to the time value of money, deferring the tax gives you more time to organise your affairs in such a way as to avoid as much taxes as possible in the end. In fact, our whole tax system is structured in such a way as to force people to pay taxes, etc., and that is the reason why we have to do it on a yearly basis. If the average tax payer could pay his taxes only every 10 years, it would be much easier to do some tax planning.

I would like to have your comments on what Mr. Goldstein said

M. Strain: J'en reviens à ce point fondamental: le personnes qui bénéficient des revenus et qui utilisent le capital. Le régime fiscal des fiducies vise à imposer les bénéficiaires biens. Toute disposition fiscale qui entraînerait une imposition anticipée des gains réputés ou du revenu constituerait à mes yeux une injustice, et non l'inverse. Le régime fiscal a pour but J'avancerais même que la règle des 21 ans était inéquitable inequity now is perceived to be somehow a deferral is inappropriate. d'impôt ce qui n'est en fait qu'un remède apporté à une injustice.

> Pour en revenir à ce que vous disiez tout à l'heure sur la possibilité de reporter l'impôt pendant 120 ans, si je ne m'abuse, monsieur Goldstein a dit que la durée maximale d'une fiducie était de 120 ans. Je ne crois pas qu'il ait dit qu'on pouvait reporter l'impôt pendant si longtemps. De fait, selon la règle des 21 ans actuellement en vigueur, l'impôt ne peut être reporté que jusqu'au décès d'un membre de la famille qui était vivant au moment où la fiducie a été établie.

• 1040

[Text]

[Translation]

If I create a trust today for the benefit of my child, who is 15 years old, and I transfer property to that trust, when my 15—year—old child dies, the accrued gain on that property will be taxed. That's the same as if I had transferred that property directly to my 15—year—old child. When I put the property into the trust, it's gone as far as I am concerned. I have no control over it. The trustees have the obligation to administer and manage that property for the exclusive benefit of my child and not for my benefit.

Mr. Bromley: I would be concerned about the premise that an average family trust holds \$47 million. If that's the basis on which the committee is making the recommendations as to the law, it helps me to understand the law, but it has no bearing on my reality in terms of where I work and practise.

The Chairman: We heard from members of CAFE. They were surveyed by Ernst & Young, and they will be appearing before us, I believe, on Thursday.

M. Crête: M. Loubier va poser la question.

Le président: J'aimerais faire le tour de la table si c'est possible.

M. Loubier: C'est sa sous—question qu'il me donne, monsieur le président.

Le président: Vous pouvez avoir le temps que vous voulez.

M. Loubier: Non ce ne sera pas long. Juste pour vous poser la question suivante: S'il n'y a véritablement rien là, dans les fiducies familiales, qu'il n'y a rien là par exemple de pouvoir reporter sur 50, 60, 80 ans de l'impôt à payer au fisc fédéral, dans une période où on n'a pas les moyens de reporter de tels montants, surtout s'il n'y a rien là d'avoir 47 millions de dollars d'actifs, même 25 millions de dollars d'actifs à l'abri du fisc pendant toutes ces années—là, ne seriez—vous pas en faveur à ce que le ministère des Finances mène une enquête exhaustive sur l'importance des actifs et sur le manque à gagner, et faire des évaluations à partir de cela, sur le manque à gagner qui pourrait résulter dans les coffres fédéraux de l'existence de cette règle?

Si au lieu de nous présenter avec lyrisme, à nous faire pleurer sur le sort des pauvres fiducies familiales, vous accepteriez que le ministère des Finances mène une telle enquête, je pense que le problème serait réglé et le Bloc québécois serait le premier, si on nous prouvait qu'il n'y a rien là-dedans, que c'est équitable par rapport aux autres contribuables, on serait les premiers, dis-je, à se la fermer et à favoriser au Québec, le développement d'une si belle aventure de 500 ans dans le *Common Law*.

Mr. Bromley: I am sorry to have given the impression that these are just sob stories. These are real people who use trusts.

I think individuals are not asked to do that. You can ask whatever information you want, but I understood that the inquiry was on the question of whether there was any huge inequity and that it was not an information–gathering scheme on how much money there is in trusts. For ordinary citizens —

Si j'établis aujourd'hui une fiducie pour mon enfant âgé de 15 ans, que j'y transfère des biens, lorsque cet enfant, aujourd'hui âgé de 15 ans, décède, les gains accumulés par la fiducie sont imposés, tout comme si j'avais transféré les biens directement à mon enfant âgé de 15 ans. Une fois les biens placés en fiducie, ils n'existent plus, en ce qui me concerne. Je n'ai plus aucun contrôle. Les fiduciaires ont le devoir d'administrer et de gérer les biens dans le seul intérêt de mon enfant, et non pour mon bénéfice.

M. Bromley: Ça m'inquiète si l'on part de l'idée que la fiducie familiale moyenne vaut 47 millions de dollars. Si c'est à partir de cette hypothèse que le comité entend présenter ses recommandations concernant la loi, alors je comprends mieux la loi, mais je vous assure que ça n'a aucun rapport avec la réalité que je connais de par mon travail.

Le président: Nous avons eu des nouvelles de l'ACFE. Ses membres ont fait l'objet d'une étude par Ernst & Young, et l'Association doit comparaître devant le comité jeudi, si je ne m'abuse.

Mr. Crête: Mr. Loubier will be asking the question.

The Chairman: I would like to go around the table, if possible.

Mr. Loubier: He is only giving me his supplementary, Mr. Chairman.

The Chairman: You can take all the time you want.

Mr. Loubier: It won't take me long. I just want to ask this: if these family trusts are really no big deal, if it is really no big deal to be able to defer federal income tax for 50, 60 or 80 years, at a time when we can't afford the deferral of such sums, and particularly if it is no big deal to have \$47 or even \$25 million worth of assets that are tax sheltered during all those years, would you not agree to the Department of Finance doing an in–depth investigation of the value of those assets and the opportunity cost, so that we could figure out how much the federal treasury might be losing through this rule?

If instead of waxing lyrical, and making us cry over these poor family trusts, you agreed to such an investigation by the Department of Finance, there would be no problem and the Bloc québécois would be the first to shut up—if you can prove to us that it is no big deal and that it is fair to the taxpayers; we might even work to promote such a wonderful idea that has been held for 500 years in Common Law.

M. Bromley: Je suis désolé si je vous ai donné l'impression qu'il ne s'agit que d'une suite d'histoires tristes. Ces fiducies sont utilisées par des gens très réels.

Ce n'est pas ce qui a été demandé. Vous pouvez demander tous les renseignements que vous voulez, mais il me semblait que l'enquête avait pour but de savoir s'il y avait vraiment une grande injustice, et non pas de déterminer combien d'argent est détenu par des fiducies. Pour le citoyen ordinaire. . .

M. Loubier: Ce n'est pas la question. La question c'est que quelqu'un sache mais précisément un jour ce qu'il y a dans les fiducies familiales comme actif et faire des évaluations des pertes fiscales dues au report, année après année, d'une contribution régulière normale que tout contribuable canadien fait au fisc fédéral mais qui ne sont pas faits dans plusieurs cas. Dans le cas des fiducies familiales c'est ça.

Quand vous dites qu'année après année, au ministère des Finances, on dit qu'il n'y a pas d'information et qu'on ne veut pas aller la chercher, là on vous demande pourquoi vous seriez en désaccord à ce qu'on aille chercher cette information-là et que le ministère des Finances, comme le mentionnait si bien M. Goldstein ce matin, qui est équipé pour le faire, pourquoi ne seriez-vous pas d'accord, dis-je, à ce qu'on aille chercher toutes les informations pertinentes pour faire en sorte que le Bloc québécois et le NPD, par exemple, se la ferment au cours des prochaines années?

Mr. Bromley: I would want you to go to that trouble only if you understood what really was the situation in law. The fact is, year after year trusts pay the highest marginal rate on the income they earn, which is higher than the individual rate. If they flow income out, it's taxed in the beneficiary's hands. The only issue is this artificial deemed disposition after 25 years, and it is for you to determine whether it is worth imposing on every will, every disabled person, every sob story you have referred to, the necessity of going to the extra accounting and other expenses to provide this information to get at the few that you are talking about.

Mr. Strain: The trust is an alternative means of holding property in the hands of the trustees for the benefit of other persons. If you were to go to the length of having a reporting of assets and wealth, what is the difference between a property that may be held by a trustee for an individual and property that may be held by an individual in their own name, such as shares in a family corporation? We do not ask individuals who own shares in their family corporations to report the value of their holdings year after year or after 21 years, but only upon deemed disposition on death. I think it is to the fairness and equity issue that. . .trusts are no different from individual owners.

M. Loubier: Est-ce que vous seriez en désaccord à ce que le ministère des Finances aille chercher cette information, la rendre publique pour nous permettre de juger si oui ou non il existe des situations d'inéquité?

Le président: Ce n'est pas à eux de demander ces renseignements. Quel ministre a demandé cela?

M. Loubier: Est-ce que nos témoins seraient en désaccord avec le fait que le ministère des Finances qui est équipé mur à mur pour aller chercher de l'information sur les fiducies familiales, seriez-vous en accord ou en désaccord à ce que le ministère des Finances, dis-je, aille chercher cette information pour nous permettre par la suite d'évaluer la situation des actifs, d'évaluer la situation des pertes fiscales pour nous permettre de prendre des décisions éclairées au niveau de la loi sur l'impôt? C'est la question question I'm asking and I'm yet to receive an answer. que je vous pose et à laquelle je n'ai toujours pas de réponse.

[Traduction]

Mr. Loubier: That is not the issue. The issue is that someone should find out some day the value of assets held by family trusts in order to figure out how much tax revenue is lost, year after year, through the deferral of those regular tax payments that any Canadian taxpayer must make to the federal treasury and that are often not made. That is what is happening with family trusts.

Year after year you are told by the Department of Finance that they don't have the data and they don't want to get it, and now they ask you if you would agree to this information gathering. Why shouldn't the Department of Finance, that has all the means available to do so, as Mr. Goldstein said this morning, go and get the necessary information so that the Bloc québécois and the NDP, for example, can leave the issue alone in the future?

M. Bromley: Si vous voulez vous donner tant de peine, il faut d'abord que vous compreniez exactement ce que prévoit la loi. Car en réalité, année après année, les fiducies sont imposées au taux marginal le plus élevé sur les revenus qu'elles gagnent, c'est-à-dire à un taux plus élevé que le taux individuel. Toute somme versée au bénéficiaire doit être déclarée par celui-ci et être imposée. Le seul problème, c'est cette disposition réputée artificielle au bout de 25 ans, et c'est à vous de décider s'il vaut la peine d'imposer à toutes les successions, à chaque personne handicapée, pour chaque cas d'histoire malheureuse dont vous avez parlé, ce fardeau comptable supplémentaire, et toutes ces autres dépenses, afin d'obtenir les renseignements qui vous permettront de régler son compte à la minorité qui vous intéresse.

• 1045

M. Strain: Une fiducie, c'est une autre façon de détenir des biens en propriété pour le bénéfice d'autres personnes, en les confiant à des fiduciaires. S'il faut déclarer l'actif et la fortune, quelle différence y a-t-il entre des biens détenus par un fiduciaire pour le compte d'un particulier et des biens détenus par le particulier lui-même, comme c'est le cas dans une entreprise familiale? On ne demande pas à tous ceux qui détiennent des parts dans une entreprise familiale de déclarer la valeur de leurs parts, d'année en année, ou au bout de 21 ans, mais seulement lors de la disposition présumée des biens, au décès. C'est une question de justice et d'équité... les fiducies ne sont pas différentes des propriétaires individuels.

Mr. Loubier: Would you disagree if the Department of Finance gathered that information and made it public so that we could determine whether or not there are inequities?

The Chairman: It is not up to them to ask for this type of information. Which minister has asked for it?

Mr. Loubier: Would our witnesses disagree if the Department of Finance, that has all the tools necessary to do so, gathered information on family trusts? As I was saying, would you agree or disagree if the Department of Finance gathered this information so that we could then determine the value of the assets, determine how much tax revenue is lost and then make informed decisions in the context of the Income Tax Act? That is the

Mr. Walker: If the Bloc has specific questions that they want the Minister of Finance to ask, they can write the minister care of me if they wish, and we will make sure those questions are addressed properly. I don't think it is necessary to ask the witnesses to address the information needs. I think it is very unfair to them.

Mr. Bromley: It is not the Minister of Finance who produces the information. It is the individuals out there who take the time and expense. You can just go tell the minister to get it. From our point of view, individual Canadians, beneficiaries and trustees have to spend the time and money to compile the information. It is not the minister who gets it; it is the citizen.

M. Loubier: Je me demande pourquoi celui qui a un actif de 47 millions ne serait pas tenu de déclarer cet actif et que le ministère des Finances par la suite puisse faire en sorte que le ministre des Finances prenne une décision éclairée et ne puisse pas dire: «Il y aurait telle perte fiscale si on avait à imposer un taux d'imposition minimale. C'est ce qu'il nous manquerait». Bref! Je ne vois pas pourquoi.

M. Discepola: Y a-t-il un actif de 47 millions de dollars? C'est fou de dire cela parce que si j'ai une propriété qui vaut 100 millions de dollars, ca ne veut pas dire que je suis à l'abri des. . .

M. Loubier: Je ne parle pas de situation particulière!

M. Discepola: C'est totalement faux

Le président: La question à laquelle ce Comité doit faire face est: Est—ce que la loi fiscale devrait être changée? Est—ce que chaque particulier devrait déposer à chaque année, tous ses actifs? C'est une des questions qui a été soulevée devant ce Comité je crois.

De toute façon, merci beaucoup monsieur Loubier

We all welcome Andy Mitchell to his first meeting as an official member of our finance committee.

Mr. Mitchell (Parry Sound—Muskoka): Thank you, Mr. Chairman.

I have a couple of questions. First, let me congratulate you on your presentation. I am pleased that you are here with a particular point of view, and it is quite apparent to everybody what that point of view is. I think it is appropriate that you are here to give us testimony.

I am trying to get my mind around what I believe is confusion on the other side. There appears to be discussion about how we treat capital gains versus how we treat earned income, which in my opinion is irrelevant to a family trust.

• 1050

I just want to make sure I understand correctly whether or not there is any revenue loss to the federal treasury. If I understand you correctly, you're suggesting the deemed disposition occurs when the trust is created, therefore it's unreasonable for it to occur again 21 years later.

Mr. Bromley: That is correct.

Mr. Strain: When an individual takes property today and transfers it into the hands of a trustee, it's regarded as if the property were sold today. The value of the property today in excess of what it cost the individual is a capital gain. It will be taxed in the hands of the individual who put the property into the trustee's hands.

[Translation]

M. Walker: Si le Bloc québécois souhaite que le ministre des Finances pose des questions précises, il peut écrire au ministre, à mon intention, s'il le souhaite, et nous verrons à ce que les questions soient posées comme il se doit. Il ne me paraît pas utile de questionner les témoins sur les besoins en informations. Ça me paraît tout à fait injuste à leur égard.

M. Bromley: Ce n'est pas le ministre des Finances qui produit ce genre d'informations. Ce sont des particuliers qui devront y consacrer leur temps et leur argent. Vous pouvez donner l'ordre au ministère de recueillir les données. Mais de notre point de vue, ce sont les Canadiens, les bénéficiaires et les fiduciaires qui devront donner du temps et de l'argent pour compiler les données. Ce n'est pas le ministre qui fait cela, c'est le citoyen.

Mr. Loubier: I don't see why someone who has \$47 million in assets should not be under the obligation to report those assets so that the Department of Finance can give the Minister the information he needs to make an informed decision and say: "If we go for a minimum tax rate this is how much revenue we will lose. This is how much we will be missing". Really, I don't see the reason why.

Mr. Discepola: Is there really \$47 million worth of assets? It seems crazy, because if I have a property worth \$100 million, it doesn't mean that I don't have to...

Mr. Loubier: I'm not talking about any case in particular!

Mr. Discepola: It's completely wrong.

The Chairman: The question for the committee is this: Should the tax law be changed? Should every individual have to declare his or her assets every year? That is one of the questions that were raised before this committee, I think.

In any case, Mr. Loubier, I thank you very much.

Je souhaite la bienvenue à Andy Mitchell à cette première réunion à laquelle il assiste en tant que membre officiel du Comité des finances.

M. Mitchell (Parry Sound—Muskoka): Je vous remercie, monsieur le président.

J'ai quelques questions à poser, mais permettez—moi tout d'abord de vous féliciter de votre exposé. Je suis heureux que vous soyez venu présenter un point de vue particulier, point de vue qui est assez évident pour tous. C'est une bonne chose que vous soyez venu.

J'essaie maintenant de démêler la confusion qui me semble régner en face. Il semble que l'on discute de la façon dont on traite les gains en capital par rapport aux revenus — d'un emploi, ce qui à mon avis n'a rien à voir avec les fiducies familiales.

Je veux tout simplement m'assurer de bien comprendre dans quelle mesure il y a oui ou non une perte de recettes pour le trésor fédéral. Si je vous comprends bien, vous nous dites que l'aliénation est réputée se produire au moment de la création de la fiducie et qu'il n'est donc pas raisonnable que l'on y revienne 21 ans plus tard.

M. Bromley: C'est exact.

M. Strain: Si une personne prend aujourd'hui un bien et le transfère aux mains d'un fiduciaire, on part du principe que le bien a été vendu le jour même. L'excédent ce jour-là de la valeur du bien par rapport à ce qu'il a coûté à cette personne lors de son achat, est un gain en capital. Il sera imposé entre les mains de la personne qui a remis ce bien au fiduciaire.

Mr. Mitchell: So the actual tax liability upon the creation of a trust occurs in advance of when it would normally have happened if a trust hadn't been created.

Mr. Strain: I think we have to look at the trust situation in the context that a trust is an alternative to transferring property directly to the individual.

Mr. Mitchell: Right.

Mr. Strain: If I took property and transferred it directly to my son, I would have a gain to be recognized and pay tax on today. The exact thing happens when I transfer property to a trustee who is holding that property for my son.

Mr. Discepola: It's the same tax liability in both cases.

Mr. Strain: It's the same tax liability; there is no difference. The income from the property is taxed either in the trust's hands or in my son's hands as it goes along. Upon my son's death there'll be a deemed realization of the property, or if the property is sold before then a gain will arise and tax will be paid at that time. There is no deferral beyond what would occur if the property were transferred directly from the individual to the beneficiary of the trust.

I think that is the essential element here. It is where the fairness and equity issue comes in. If we impose any different rules on trusts than what would be imposed if the property were directly transferred, I think we're creating inequity and unfairness in the system.

Mr. Mitchell: In your opinion then, the way the law is structured now, the federal treasury is not losing any income by the existence of the family trust or by getting rid of the 21-year rule.

Mr. Strain: I agree. Exactly.

Mr. Mitchell: So do I. The discussion on fairness and equity is not a discussion so much on family trust as a discussion on whether you should treat capital gains differently from how you treat earned income.

Mr. Strain: Perhaps, but again the system is evenly balanced between individuals owning property directly and individuals owning property as beneficiaries through trusts. The same system applies. One could argue about the appropriate level of tax on capital gains, but that's a whole different issue. It has nothing to do with trusts.

Mr. Mitchell: That's the point I was making. The concept of declaring a value by way of a balance sheet on a yearly income tax statement wouldn't just involve a family trust; it would involve anyone who was holding capital that was accruing a value. If you want it to be equitable, you would have to do it not just within a family trust; you would have to do it for every taxpayer.

Mr. Strain: Yes. I think that's exactly the point.

Mr. Mitchell: It would be an enormous paper burden with an inormous cost. I guess maybe we would be increasing the value of accountants' and lawyers' practices, but otherwise I don't know what gain we would get. Thank you.

[Traduction]

M. Mitchell: En fait, l'imposition réelle du bien au moment de la création de la fiducie se produit plus tôt que ce n'est normalement le cas en l'absence de fiducie.

M. Strain: Je crois qu'il nous faut considérer la fiducie comme moyen de substitution au transfert direct d'un bien à une personne.

M. Mitchell: C'est exact.

M. Strain: Si je prenais un bien et si je le transférais directement à mon fils, je devrais déclarer un gain en capital et payer l'impôt immédiatement. C'est la même chose qui se passe lorsque je transmets un bien à un fiduciaire pour qu'il le conserve à l'intention de mon fils.

M. Discepola: C'est la même imposition dans les deux cas.

M. Strain: C'est la même imposition; il n'y a pas de différence. Les revenus tirés de ce bien sont imposés soit entre les mains de la fiducie, soit entre celles de mon fils, à mesure que le temps passe. À la mort de mon fils, ce bien sera réputé avoir été réalisé ou, s'il a été vendu avant, un gain en capital sera déclaré et l'impôt devra être payé à ce moment—là. Il n'y a aucun report au—delà de ce qui se produirait si le bien était transmis directement de la personne en cause au bénéficiaire de la fiducie.

Je crois qu'il s'agit là d'un élément essentiel. C'est là qu'interviennent les notions de justice et d'équité. Si nous imposons aux fiducies des règles différentes de celles qui s'appliqueraient si le bien était directement transmis, je crois que nous introduisons des iniquités et une injustice au sein du système.

M. Mitchell: Donc, à votre avis, de la façon dont la loi est structurée à l'heure actuelle, le trésor fédéral ne perd aucun revenu du fait de l'existence des fiducies familiales ou de l'élimination de la règle des 21 ans.

M. Strain: C'est bien cela. Je suis d'accord avec vous.

M. Mitchell: C'est aussi mon avis. Lorsqu'on parle de justice et d'équité, il ne s'agit pas tant des fiducies familiales que de la nécessité de se demander si l'on doit traiter les gains en capital différemment des revenus—d'un emploi.

M. Strain: Peut-être, mais il faut voir encore que le système est bien équilibré entre les personnes qui possèdent directement des biens et celles qui les possèdent en qualité de bénéficiaires d'une fiducie. Le même système s'applique. On peut se demander quel est le taux d'imposition qui doit s'appliquer aux gains en capital, mais c'est une autre question. Elle n'a rien à voir avec les fiducies.

M. Mitchell: C'est ce que je voulais faire comprendre. Le principe consistant à déclarer une valeur dans un bilan figurant dans une déclaration annuelle d'impôt sur le revenu ne ferait pas intervenir que les fiducies familiales; il s'appliquerait aussi à tous ceux qui détiennent un capital dont la valeur s'accroît avec le temps. Pour être équitable, il ne faudrait pas uniquement intervenir au niveau des fiducies familiales, mais à celui de tous les contribuables.

M. Strain: En effet. Je considère que tout est là.

M. Mitchell: Ce serait beaucoup de paperasserie à un coût considérable. Nous augmenterions peut-être la valeur des cabinets de comptables et d'avocats mais, sur les autres plans, je ne vois pas quels en seraient les avantages. Je vous remercie.

Mr. Pielsticker: You'd also have a very small population.

Mr. St. Denis: Do any of you have a notion of what percent of family trusts were established for the benefit of handicapped children or to really help people, rather than being a convenient mechanism for the wealthy to handle money? Are we talking about a few wealthy people and a lot of children and handicapped people who just need help managing these potential funds?

• 1055

Mr. Bromley: I can't answer that other than to ask whether there are more disabled people in this country, more children under the age of 19 or under the age when they can handle a significant amount of capital—more than there are wealthy families, because I think that's the answer to your question.

Mr. St. Denis: It's my sense that our Bloc friends are trying to find a way to get at the wealthy, but what we end up doing with that line of questioning is getting at the children and the handicapped in our society.

One of our Finance witnesses suggested that if there was any kind of advantage in a family trust, it might be in the ability to defer tax to the last child. If those funds were transferred to three children directly, the tax would be payable on the deaths of each of those three children.

In an extreme case I suppose the trust would be set up to benefit only the last child, but is there a way to put a value on deferral, to say that tax not paid today but paid in x number of years has a quantitative present value?

Mr. Strain: There's no question that could be done. Just use the simple financial formula of discounting a dollar due ten years from now to a dollar due today, and one can quantify the benefits of deferral.

To come back to the point you were making a second ago about the ability to defer to the death of the last child, you have to remember that's only the case where that last child is going to be the recipient of the property. Most trusts will be established so that the property ultimately will be distributed out of the trust and to the children.

Mr. St. Denis: That's right. I grant you this is an extreme case.

Mr. Pielsticker: The only difference would be between the ages of the youngest and the last child. If it's two years then it's two years' benefit, and if it's ten years then it's ten years' benefit.

Mr. Bromley: As a father I would say that's good social policy, not tax planning. If I choose to keep the capital together to see that my youngest child is educated before I distribute, to see whether he or she is a spendthrift—that is exactly the provision of flexibility brought in with article 1283 of the new Civil Code in Quebec. I understand they want to block the introduction of widespread use of the trusts in Quebec.

[Translation]

M. Pielsticker: Vous auriez aussi une population bien plus réduite.

M. St. Denis: Est—ce que quelqu'un d'entre vous a une idée du pourcentage des fiducies familiales qui ont été créées au bénéfice d'enfants handicapés ou pour véritablement aider certaines personnes, par opposition à celles qui constituent un moyen pratique pour les riches de protéger leur argent? Sommes—nous en présence de quelques riches et de nombreux enfants et handicapés qui ont tout simplement besoin de cette aide pour administrer les fonds qui leur reviendront un jour?

M. Bromley: Je ne peux pas vous répondre sur ce point si ce n'est en vous demandant si, à votre avis, il y a plus d'handicapés dans notre pays, plus d'enfants de moins de 19 ans ou d'un âge qui ne leur permet pas de s'occuper de capitaux importants, que de familles riches, parce que je crois que c'est ça la réponse à vos questions.

M. St. Denis: J'ai l'impression que nos amis du Bloc cherchent à trouver un moyen de s'en prendre aux riches, mais qu'en agissant ainsi nous nous en prenons en fait aux enfants et aux handicapés au sein de notre société.

L'un de nos témoins du ministère des Finances a laissé entendre que s'il y avait un avantage quelconque à retirer des fiducies familiales, c'était la possibilité de reporter l'impôt sur la tête du dernier enfant. Si ces fonds étaient transmis directement à trois enfants, l'impôt devrait être payé lors du décès de chacun de ces enfants.

Dans un cas extrême, j'imagine que la fiducie serait établie de façon à bénéficier au dernier enfant, mais y a-t-il une façon d'attribuer une valeur à la notion de report, de dire que le fait de payer l'impôt non pas aujourd'hui, mais dans un certain nombre d'années, représente une valeur actuelle que l'on peut quantifier?

M. Strain: Il est indéniable qu'il est possible de faire ce calcul. Il suffit d'employer une formule financière simple actualisant la valeur du dollar dans dix ans pour pouvoir quantifier l'avantage retiré du report.

Pour en revenir à l'argument que vous souleviez il y a quelques instants au sujet de la possibilité de reporter le paiement à la mort du dernier enfant, n'oubliez pas que ce n'est vrai que si ce dernier enfant va être le bénéficiaire du bien. La plupart des fiducies sont constituées de manière à ce que les biens sortent finalement de la fiducie pour être distribués à tous les enfants.

M. St. Denis: C'est vrai. Je vous concède qu'il s'agit là d'un cas

M. Pielsticker: La seule différence porte sur l'écart d'âge entre le dernier et l'avant-dernier enfant. Si c'est deux ans, il y alors un avantage de deux ans; si c'est dix, un avantage pendant dix ans.

M. Bromley: En tant que père, je dirais qu'il s'agit là d'une bonne politique sociale et non pas d'une planification fiscale. Si je choisis de conserver l'intégralité du capital avant de le distribuer, en attendant que mon plus jeune enfant soit sorti de l'école, en attendant de voir s'il est dépensier—c'est exactement le genre de souplesse que procure l'article 1283 du nouveau Code civil du Québec. Je crois comprendre qu'ils veulent s'opposer à l'usage généralisé des fiducies au Québec.

Mr. St. Denis: Okay, thank you.

M. Brien: Merci, monsieur le président. J'ai un court commentaire et une question. Je voudrais une réponse à ma question et non pas à mon commentaire.

Mon commentaire, pour revenir sur une de vos déclarations, monsieur le président: une des questions sur lesquelles le Comité devra se pencher, c'est s'il faut demander à tous les particuliers de produire une déclaration d'actifs. Je pense que non. Ce n'est jamais ce qu'on a dit, mais doit—on demander aux fiducies de produire une déclaration d'actifs? C'est la question que le Comité devra se poser et non celle que vous avez posée.

Vous avez dit qu'il n'y avait pas de pertes pour le gouvernement dû au report possible sur les gains en capitaux. S'il n'y en a pas pour le gouvernement, s'il n'y a pas de pertes reliées à cela, le même raisonnement peut s'appliquer à l'inverse. De payer une partie du gain en capital à tous les 21 ans au lieu de les payer à la fin, pour un actif qui serait détenu 84 ans, pour vous, il n'y aurait donc pas de différences, donc pas de pertes puisque vous appliquez le même raisonnement que le gouvernement et que vous dites qu'il n'y a pas de pertes à ne le recevoir que dans 84 ans. Je dis donc qu'il n'y a pas de pertes pour vous à le payer à tous les 21 ans. Mon raisonnement est—il correct?

M. Loubier: Logiquement, ça devrait être ça.

Mr. Strain: The point has been made before that the tax is arbitrary. You impose tax at different times.

If Parliament were to decide that it is appropriate to tax individuals on accrued gains every 21 years, that's a policy decision that for equity reasons would have to be applied across the board. That means that if I'm holding personal assets and have shares in a company, 21 years from now I should revalue those shares and pay the capital gains tax on those shares, just as if the trust were to own the assets. I don't think there's any difference between trusts and individual ownership.

• 1100

I do suggest that the taxing on an accrual basis, on an unrealized basis, is a very fundamental tax policy change that would have to be extremely well considered and well thought out before proceeding. But it's not a trust versus an individual ownership issue.

The Chairman: Merci, monsieur Brien.

In your experience, do most wills, if not all wills, contain a trust rovision that the property devolves on the trustee subject to the ollowing trusts? Have you ever seen a will that does not have a trust rovision in it or create a trust?

Mr. Bromley: When it has no children in it, sometimes when there an adult person or when it goes to charity. But if there are children it. . . in 99.9% there are trusts.

[Traduction]

M. St. Denis: Très bien, je vous remercie.

Mr. Brien: Thank you, Mr. Chairman. I have a short comment and a question. I would like to get an answer to my question, not a comment.

My comment, to get back to one of your statements, Mr. Chairman, is as follows: one of the questions the Committee will have to address is whether we will have to ask all the individuals to fill a statement of assets. I don't think it will be necessary. It was never said, but should we rather ask the trusts to produce a statement of assets? This is the question the Committee will have to ask, not the one you have asked yourself.

You said there were no losses for the government due to the potential deferral of a capital gain. If there are no losses for the government, if there are no losses on that account, the inverse reasoning could also be true. If you pay part of a capital gain every 21 years instead of paying them at the end, for an assett which would be held for 84 years, in your opinion, there would be no difference, and consequently no loss since you apply the same reasoning as the government. You are saying in fact that no loss is incurred when you receive the money only 84 years later. So what I am saying is that you incur no loss when you pay every 21 years. Is my reasoning correct?

Mr. Loubier: It would be logical.

M. Strain: On a déjà dit auparavant que l'impôt était arbitraire. On applique l'impôt à des moments différents.

Si le Parlement juge approprié d'imposer les particuliers tous les 21 ans sur les gains qu'ils ont réalisés en puissance, il s'agit là d'une décision de politique qui doit être appliquée à tout le monde pour des raisons d'équité. Il s'ensuit que si je détiens des éléments d'actif personnels et que j'aie des parts dans une entreprise, tous les 21 ans il faudra que je les réévalue et que je paie l'impôt sur les gains en capital imputés sur ces biens, de la même façon que si ces biens étaient entre les mains d'une fiducie. Je ne crois pas qu'il y ait de différence entre les fiducies et la propriété individuelle.

Je soutiens par contre que l'imposition de gains accumulés, d'un actif non réalisé, revient à introduire dans la politique fiscale un changement fondamental qu'il convient de bien étudier et d'examiner avec soin avant de le mettre en oeuvre. Mais il n'est pas question par là d'opposer les fiducies à la propriété individuelle.

Le président: Thank you, Mr. Brien.

Si vous en jugez par votre expérience, la plupart des testaments, sinon la totalité, ne contiennent—ils pas une clause fiduciaire prévoyant que les biens sont transmis aux fiduciaires aux conditions prévues par les différentes fiducies? Avez—vous déjà vu un testament qui ne contient pas de clause fiduciaire ou qui ne crée pas une fiducie?

M. Bromley: Lorsqu'il n'y a pas d'enfant en cause, parfois lorsqu'il s'agit d'un adulte ou que l'argent va à un organisme charitable. Mais s'il y a des enfants...dans 99,9 p. 100 des cas, il y a une fiducie.

The Chairman: As tax experts, do you know of any other situation in which unrealized capital gains get taxed other than in a trust? Under the present law, if a corporation holds them, there's no taxation of unrealized capital gains.

Mr. Strain: If a corporation owns the property, there is no tax on the unrealized gains.

The Chairman: That's what I'm asking. And if an individual owns capital property, there is no taxation of unrealized capital gains, whether every 21 years—

Mr. Strain: Not until death.

The Chairman: Only on death or disposition?

Mr. Pielsticker: Yes.

Mr. Strain: I think it's fair to say, too, where property is owned by a corporation, the value of the assets in the corporation are reflected in the value of the shares of that corporation that are held by individuals. Individuals will still pay tax on deemed realizations on death, reflecting the value in the corporation. So the system is basically the same.

The Chairman: We've run over our time. On behalf of all members, may I thank each one of you for your very interesting presentation and the very thorough briefing notes you've given us.

The committee is adjourned.

[Translation]

Le président: En tant que spécialiste des questions fiscales, connaissez—vous d'autres cas où un gain en capital non réalisé est imposé, en dehors des fiducies? Selon la loi actuelle, si ces biens sont détenus à l'intérieur d'une société, les gains en capital non réalisés ne sont pas imposés.

M. Strain: Si c'est une société qui possède ce bien, les gains non réalisés ne sont pas imposés.

Le président: C'est ce que je vous demande. Et si un particulier possède un bien, l'impôt ne s'applique pas aux gains en capital non réalisés, que ce soit tous les 21 ans. . .

M. Strain: Non, pas avant le décès de ce particulier.

Le président: Seulement au moment du décès du particulier ou à l'aliénation de ce bien?

M. Pielsticker: Oui.

M. Strain: Je crois qu'il est juste de dire par ailleurs que lorsqu'une société possède des biens, la valeur des éléments d'actifs de cette société se reflète dans la valeur des actions de la société qui sont détenues par des particuliers. Les particuliers paieront toujours l'impôt lorsqu'on leur imputera la réalisation de ces actions au moment de leur décès, ce qui reflétera leur valeur dans la société. Le système est donc essentiellement le même.

Le président: Notre temps est écoulé. Au nom de tous les membres du Comité, je tiens à remercier chacun d'entre vous de cet exposé très intéressant et des notes d'information très complètes que vous nous avez remises.

La séance est levée.







MAIL POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From Goldstein & Goldstein, Barristers and Solicitors: Sidney W. Goldstein, Senior Partner.

From Conference for Advanced Life Underwriting:

Charles Pielsticker;

Bill Strain, FCA;

Blake Bromley, LL.B.;

Kris Birchard.

TÉMOINS

De Goldstein & Goldstein, avocats: Sidney W. Goldstein, associé principal.

De la «Conference for Advanced Life Underwriting»:

Charles Pielsticker;

Bill Strain, M.C.A.;

Blake Bromley, LL.B.;

Kris Birchard.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

CAL XC26 -F59

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 56

Thursday, October 6, 1994

Chairperson: Jim Peterson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 56

Le jeudi 6 octobre 1994

Président: Jim Peterson

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des Committee on

Publicati

Finance

Finances

RESPECTING:

CONCERNANT:

Pursuant to Standing Order 108(2), study on the Taxation of Conformément à l'article 108(2) du Règlement, une étude sur **Family Trusts**

l'imposition des fiducies familiales

WITNESSES: (See back cover) **TÉMOINS:**

(Voir à l'endos)



STANDING COMMITTEE ON FINANCE

Chairperson: Jim Peterson

Vice-Chairmen: Yvan Loubier

Barry Campbell

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

Président: Jim Peterson

Vice-présidents: Yvan Loubier

Barry Campbell

Members

Jim Abbott
Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart

David Walker—(15)

Membres

Jim Abbott
Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Associate Members

Reg Alcock Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams Membres associés

Reg Alcock Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

Martine Bresson

(Quorum 8)

Clerk of the Committee

La greffière du Comité

Martine Bresson

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 6 OCTOBRE 1994 (73)

[Texte]

Le Comité permanent des finances se réunit aujourd'hui, à 11 h 05, dans la pièce 705, édifice de la Promenade, sous la this day, in Room 705, La Promenade Building, the Chair, Jim présidence de Jim Peterson (président).

Membres du Comité présents: Jim Abbott, Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis, Jane Stewart.

Membre suppléant présent: Paul Crête pour Gérard Asselin.

Autre membre présent: George Baker.

Aussi présentes: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Nathalie Pothier, attachée de recherche. De la direction des comités et des associations parlementaires: Christine Trauttmansdorff.

Témoins: De l'Association Canadienne des Entreprises Familiales: Gordon R. Sharwood, président honoraire; J. Nicholas se: Gordon R. Sharwood, Honorary Chairman; J. Nicholas Ross, Ross, membre, comité consultatif; Myriam Pairault, C.A., partenaire, Ernst & Young; Jonathan D. Freedman, LL.B., & Young; Jonathan D. Freedman, President, Equity Realty Group président, «Equity Realty Group Inc.».

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 108(2) du Règlement, le Comité continue son étude sur l'imposition des fiducies familiales (Voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi, 21 septembre 1994, fascicule nº 51).

Gordon Sharwood et Nicholas Ross font des déclarations et, avec les autres témoins, répondent aux questions.

Le président présente le Sixième rapport du Sous-comité du programme et de la procédure libellé en ces termes:

Votre Comité s'est réuni le jeudi 6 octobre 1994 et s'est entendu pour faire les recommandations suivantes:

- That pursuant to Standing Order 83.1, the Committee undertake Pre-Budget Consultations during the period beginning October 17, 1994, and ending December 2, 1994.
- That following the presentation by the Minister of Finance on October 18th, 1994:
 - a Committee member from the Bloc québécois be allotted up to 15 minutes in order to make a statement in response to the Minister: and
 - Committee member from the Reform Party may similarly make a statement in response, or choose to reserve the right to do so at a later date.
- That the Committee host a Round Table discussion in Ottawa on Wednesday, October, 19, 1994, from 15:15, until 21:00 (dinner to be served).
- That the Committee hold public hearings across Canada during the week of October 31, 1994 to November 4, 1994, dividing itself into two sub-committees, one to travel east (St. John's, Charlottetown, Lunenburg, Moncton, and Montreal), and the other west (Vancouver, Edmonton, Saskatoon, Selkirk and Hamilton).
- That the Committee hold hearings in Ottawa during the week of the parliamentary recess, November 7 to 10, 1994.

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, OCTOBER 6, 1994 (73)

[Translation]

The Standing Committee on Finance met at 11:05 o'clock a.m. Peterson, presiding.

Members of the Committee present: Jim Abbott, Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis, Jane Stewart.

Acting Member present: Paul Crête for Gérard Asselin.

Other Member present: George Baker.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Nathalie Pothier, Research Officer. From the Committees and Parliamentary Associations Directorate: Christine Trauttmansdorff.

Witnesses: From the Canadian Association of Family Enterpri-Member, Advocacy Committee; Myriam Pairault, Partner, Ernst

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed its study on the Taxation of Family Trusts (See Minutes of Proceedings, Wednesday, September 21, 1994, Issue No. 51).

Gordon Sharwood and Nicholas Ross made statements and, with the other witnesses, answered questions.

The Chair presented the Sixth Report of the Sub-Committee on Agenda and Procedure which read as follows:

Your Sub-Committee met on Thursday, October 6, 1994 and agreed to make the following recommendations:

- Qu'en application de l'article 83.1, le Comité entreprenne des consultations prébudgétaires du 17 octobre au 2 décembre 1994.
- Qu'à la suite de l'exposé du ministre des Finances, le 18 octobre.

le porte-parole du Parti Québécois dispose d'au plus 15 minutes pour commenter les propos du ministre;

le porte-parole du Parti Réformiste pourra profiter d'une offre semblable, ou se réserver le droit d'intervenir plus tard;

- Que le Comité organise une table ronde à Ottawa, le mercredi 19 octobre, de 15 h 15 à 21 heures (le dîner sera servi).
- Que le Comité se divise en deux groupes pour tenir des audiences du 31 octobre au 4 novembre: un groupe visitera l'est (St. John's, Charlottetown, Lunenburg, Moncton, Montréal); l'autre, l'ouest (Vancouver, Edmonton, Saskatoon, Selkirk et Hamilton).
- Que le Comité tienne des audiences à Ottawa du 7 au 10 novembre, durant la relâche parlementaire.

- That throughout the consultation process, both in Ottawa and while travelling, the Committee hold other Round Table discussions, in addition to regular hearings.
- That a notice inviting submissions and requests to appear before the Committee be aired on the Parliamentary Channel.
- That the Clerk of the Committee prepare a supplementary budget submission, to be presented to the Sub-Committee on Agenda and Procedure for its consideration at a later date.
- That the Committee's review of Family Trusts may continue after December 5, 1994, and that further witnesses on this issue be encouraged to come forth.

Après débat, sur motion de Ron Fewchuk, il est convede la procédure soit adopté.

À 13 h 27, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Martine Bresson

- Qu'à l'occasion de ses consultations à Ottawa et ailleurs, le Comité organise des tables rondes, en sus de ses réunions formelles.

6 - 10 - 1994

- Que des invitations à soumettre des mémoires et à comparaître soient faites par l'entremise de la Chaîne parlementaire.
- Que la greffière du Comité prépare un budget supplémentaire qu'elle soumettra au Sous-comité du programme et de la procédure.
- Que l'étude sur les fiducies familiales reprenne après le 5 décembre et que d'autres témoins soient entendus.

After debate, on motion of Ron Fewchuk, it was agreed, — That nu, — Que le Sixième rapport du Sous-comité du programme et the Sixth Report of the Sub-Committee on Agenda and Procedure, be concurred in.

> At 1:27 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

> > Martine Bresson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, October 6, 1994

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 6 octobre 1994

• 1100

The Chairman: May we come to order.

The committee is continuing its study on the taxation of family trusts. Our witness today is the Canadian Association of Family Enterprise, CAFE. The delegation is headed by its honorary chairman, Gordon Sharwood.

Welcome, Mr. Sharwood. Would you be good enough to introduce the others with you, sir. We understand you have a presentation before we turn to questions.

Mr. Gordon R. Sharwood (Honorary Chairman, Canadian Association of Family Enterprise): That is correct.

First of all, I would like to introduce myself. I'm the honorary founding chairman of the Canadian Association of Family Enterprise, which I will describe in a little more detail later on.

The current size of the organization has grown, over 11 years, to just over 600 members. It has chapters in Montreal, the Outaouais, Ottawa, Toronto, London, Winnipeg, Edmonton, Calgary and Vancouver. They are basically provincial chapters.

In my own business I am, as family members call themselves, a founder. Two of my children run businesses I finance. I myself am an investment banker, and in that work I finance entrepreneurs, medium and small companies, growing companies, and advise them as to their financial strategy. This includes a lot of high-tech companies, and of course I also do a lot of work with family companies, particularly helping them deal with the financial problems, which we are going to talk about later this morning, arising out of succession and the financing of succession.

That basically gives you some perspective on me. I would like to turn things over to Nicholas Ross, a partner of Ernst & Young, who is here with us today.

Mr. J. Nicholas Ross (Member, Advocacy Committee, Canadian Association of Family Enterprises): Mr. Chairman, my name is Nick Ross and I am a partner of Ernst & Young in Toronto. I am a senior partner in a group in Toronto called the Venture Group, whose mandate is to help growing entrepreneurial businesses in Canada plan strategically, do financing, and grow and contribute to the Canadian economy.

My role with CAFE has been as a participant and associate member virtually from when it started. I have worked with Gordon on matters relating to the financing of family business from the time that organization started.

Le président: La séance est ouverte.

Le comité reprend son étude sur l'imposition des fiducies familiales. Le témoin que nous entendrons aujourd'hui est l'Association canadienne des entreprises familiales (ACEF). Le chef de la délégation est le président honoraire de l'association, Gordon Sharwood.

Bienvenue, monsieur Sharwood. Seriez-vous assez bon de nous présenter vos collègues, monsieur? On m'informe que vous avez l'intention de faire un exposé avant que nous passions aux questions.

M. Gordon R. Sharwood (président honoraire, Association canadienne des entreprises familiales): C'est exact.

Tout d'abord, je me présente. Je suis le président fondateur honoraire de l'Association canadienne des entreprises familiales, que je vais vous décrire un peu plus en détail tantôt.

La taille de notre organisme est plus imposante qu'elle ne l'était au moment de la création de l'association il y a plus de 11 ans; cette dernière compte maintenant un peu plus de 600 membres. Elle a des sections à Montréal, dans l'Outaouais québécois, à Ottawa, à Toronto, à London, à Winnipeg, à Edmonton, à Calgary et à Vancouver. Ce sont essentiellement des sections provinciales.

Je suis ce que nos membres propriétaires d'entreprises familiales aiment à se décrire, c'est-à-dire un fondateur. Deux de mes enfants exploitent des entreprises que je finance. Personnellement, je suis un spécialiste des services de banque d'affaires et, à ce titre, je finance des entrepreneurs, des petites et moyennes entreprises, des sociétés en expansion, et je leur donne des conseils à propos de leur stratégie financière. Je conseille entre autre une foule d'entreprises dans le domaine de la technologie de pointe et je travaille évidemment beaucoup avec les entreprises familiales; je les aide en particulier à régler des problèmes financiers relatifs au règlement ou au financement de succession, problème dont nous reparlerons plus tard cet avantmidi.

• 1105

En gros, cela vous donne une idée de ce que je fais. J'aimerais maintenant passer la parole à Nicholas Ross, membre associé de Ernst & Young, qui est ici avec nous aujourd'hui.

M. J. Nicholas Ross (membre, comité consultatif, Association canadienne des entreprises familiales): Monsieur le président, je m'appelle Nick Ross et je suis membre associé de la firme Ernst & Young de Toronto. Je suis associé principal d'un groupe de Toronto qui s'appelle Venture Group, qui a pour mandat d'aider les entreprises dynamiques canadiennes qui sont en croissance à faire des plans stratégiques, à s'occuper de financement, à grandir et à contribuer à l'essor de l'économie canadienne.

Je suis membre associé et membre actif de l'ACEF depuis sa création. Depuis le début, je m'occupe avec Gordon des problèmes relatifs au financement de l'entreprise familiale.

On a personal matter, I am founding shareholder of a company that started with one person in Calgary in 1980 and now has over 500 employees and sells over \$200 million. So I have a very clear understanding from a personal point of view of the difficulties of growing businesses to large size. I would say my main concern and interest in being involved in CAFE and appearing before this committee is to ensure that the very important and dynamic mid-market entrepreneurial sector has policy rules that will allow it to grow and prosper.

I will turn it over now to Jonathan Freedman.

Mr. Jonathan Freedman (Canadian Association of Family Enterprise): My name is Jonathan Freedman. I am president of a local Ottawa real estate company by the name of Equity Realty. I am the fourth generation of a family business that was founded in Ottawa in 1891.

My great-grandfather set up a charitable trust that in today's economy, frankly, probably distributes more in this local economy than we take out of the local economy. My grandfather used a trust that he set up in 1958 to leave money for his grandchildren, of which I am one. My father set up a trust when he passed away, and I have a trust under my will. So I am quite familiar with the subject and have found it a useful tool.

Mr. Sharwood: Last, but not least, Myriam Pairault.

Mme Myriam Pairault (comptable agréée, Ernst & Young): Monsieur le président, je suis associée en fiscalité chez Ernst & Young, au bureau de Toronto. Je suis là en tant que fiscaliste qui s'intéresse au traitement réservé aux trusts et aux petites et moyennes entreprises canadiennes. Mon expérience s'étend à la province de Québec, où j'ai travaillé pendant trois ans, et à la France, où j'ai également travaillé pendant trois ans. Je cède la parole à M. Ross.

Mr. Ross: Mr. Chairman, the procedure we would like to follow here is this. I am going to make a presentation, which I will read a bit extemporaneously. I think you politicians call it "Check Against Delivery". We will be distributing copies of it after I have made the presentation.

One of the important documents this committee has is a questionnaire that we did in the Canadian Association of Family Enterprise a number of years ago. After I have made my presentation, I am going to ask Mr. Ross, whose firm assembled the questionnaire, to go over it, because I understand from some of the proceedings I have seen there have been a considerable number of misunderstandings about the replies to some of the questions. So I thought that would be a useful way to go, if that seems suitable to que ce serait une façon utile de procéder, si cela vous convient. you.

1110

I'll say a word about CAFE. I told you it is across the

[Translation]

Sur le plan personnel, je suis actionnaire fondateur d'une entreprise qui a débuté avec une personne à Calgary en 1980 et qui compte maintenant plus de 500 employés et dont le chiffre d'affaires dépasse les 200 millions de dollars. Je suis donc en mesure de très bien comprendre les difficultés qu'éprouvent les entreprises lorsqu'elles prennent de l'expansion et deviennent de grandes entreprises. Je dirais que ce qui m'intéresse le plus dans mon travail au sein de l'ACEF et ce qui me motive le plus en venant comparaître devant votre comité, c'est cette volonté de m'assurer que le secteur très dynamique et très important de la PME soit régi par des règles qui vont lui permettre de prendre de l'expansion et de prospérer.

Je vais maintenant passer la parole à Jonathan Freedman.

M. Jonathan Freedman (Association canadienne des entreprises familiales): Je m'appelle Jonathan Freedman. Je suis président d'une société immobilière d'Ottawa connue sous le nom de Equity Realty, entreprise familiale qui a été fondée à Ottawa en 1891 et qui. avec ma participation, en est maintenant à la quatrième génération.

Mon arrière-grand-père avait mis sur pied une fiducie aux fins de charité qui, sincèrement, réinjecte probablement aujourd'hui plus d'argent dans l'économie locale qu'elle n'en retire. Mon grand-père s'est servi d'une fiducie qu'il avait créée en 1958 pour léguer son argent à ses petits-enfants, dont je fais partie. Mon père avait une fiducie quand il est décédé, et j'ai moi-même une fiducie dans mon testament. Je connais donc assez bien le sujet et je considère que c'est un instrument utile.

M. Sharwood: Enfin, et non la moindre, Myriam Pairault.

Mrs. Myriam Pairault (Chartered Accountant, Ernst & Young): Mr. Chairman, I am an associate member and a fiscal expert with Ernst & Young in Toronto. I worked there as a tax expert specially concerned with the treatment given to trusts and to the Canadian small and medium businesses. I am also familiar with the situation in the Province of Quebec, where I worked for three years and with the way this issue is handled in France, where I also worked for three years. I will now hand over to Mr. Ross.

M. Ross: Monsieur le président, la procédure que nous aimerions suivre est la suivante. Je fais faire un exposé, à partir d'un texte que je vais lire en y ajoutant quelques improvisations. Vous les politiciens appelez ça des versions non définitives. Nous vous remettrons des copies de ce mémoire après que j'aurai terminé ma présentation.

Un des documents importants que vous avez en main est un questionnaire que l'Association canadienne des entreprises familiales a fait remplir à ses membres il y a quelques années. Quand j'aurai terminé mon exposé, je demanderai à M. Ross dont le bureau a élaboré le questionnaire, de le passer en revue car, d'après ce que j'ai vu, il semble y avoir énormément d'interrogations au sujet des réponses à certaines des questions. Je pense donc

Je vais d'abord vous dire un mot au sujet de l'ACEF. Je country. The membership of CAFE-we haven't done recent vous ai dit qu'elle avait des sections partout au Canada. Quant survey except in Ontario, and Ontario may or may not be à la composition de l'ACEF, nous n'avons pas fait de sondage representative. The Ontario chapter is more statistically minded récent pour vous en donner une bonne description, sauf en

than some of the other chapters. Of their 260 members, 24 have sales of \$50 million and over, 71 have sales between \$10 million and \$49 million, and the vast majority—166 members—have sales of under \$10 million.

The last time we did a proper analysis of the businesses, the median would have been about \$25 million in sales. That gives you some idea. They are medium—sized. We regard the family—owned companies we represent as the heart of the economy. They generate an enormous amount of employment and they are the solid backbone of businesses in many communities.

Our major interest and the reason we exist is to deal with the issues of management. How do you manage family businesses? What is the role of outside managers in family businesses? The use of non-family management—how do they relate to the family members? How much do you pay them given that the non-family member may be the president briefly, but the business will be inherited?

I think the most important issue that goes on in family companies can be summarized in three words: succession, succession and succession. This is not an issue to do with financial matters. It has to do with who is going to run the business. Some of you know that founders in particular tend to be a bit tyrannical, so one of the important issues is control. Control is relevant with regard to the creation of trusts.

In the late 1980s we became concerned that the application of the 21–year rule would be disruptive to the financing and management control of its members and of Canadian business in general. So we commissioned a questionnaire, which we're going to talk about in a minute, to see what was really going to be involved.

We'd already been advised by tax professionals we consulted that most large family trusts had dealt with the issue of the 21-year rule or could deal with the deemed realization rule by distributing the assets in the trust before the 21-year rule applied to them. The survey confirmed this and showed the deemed realization rule would not yield significant sums to the treasury. As indicated in our survey and as you will see, most of the trusts in our survey were established after 1971, so the deemed disposition date of January 1, 1993, was not going to be relevant to many of them.

One of the issues is why people set up trusts. Prior to this meeting we went across the country and consulted our membership. We reassured ourselves of what we already knew—that most family trusts holding long—term business assets are set

[Traduction]

Ontario, encore que dans cette province, les sections ne sont pas forcément représentatives de l'ensemble de l'association. En Ontario, on s'intéresse davantage aux statistiques que dans certaines des autres sections. Sur les 260 membres que compte l'Ontario, 24 ont un chiffre d'affaires de 50 millions de dollars et plus, 71 ont un chiffre d'affaires se situant entre 10 et 49 millions de dollars, et la grande majorité des membres, 166 plus précisément, ont un chiffre d'affaires inférieur à 10 millions de dollars.

La dernière fois que nous avons fait une analyse adéquate des entreprises qui sont membres de notre association, le chiffre d'affaires médian aurait été d'environ 25 millions de dollars. Cela vous donne une bonne idée. Il s'agit de moyennes entreprises. Nous estimons que les entreprises familiales que nous représentons sont le coeur de l'économie. Elles créent un nombre considérable d'emplois et elles constituent l'épine dorsale solide sur laquelle se greffent les autres entreprises de bien des communautés.

Notre principale préoccupation et notre raison d'être consistent à nous occuper des problèmes de gestion. Comment faut—il administrer une entreprise familiale? Quel rôle doivent jouer les dirigeants externes qu'engage l'entreprise familiale? Quel rapport les dirigeants qui viennent d'ailleurs que du cercle familial ont—ils avec les membres de la famille? Quelle rémunération doit—on leur verser, compte tenu qu'ils sont de passage même s'ils occupent parfois le poste de président, et que l'entreprise sera plus tard transmise à des héritiers?

Je pense que la question la plus importante qui se pose dans les entreprises familiales peut se résumer en trois mots: succession, succession et succession. Ce ne sont pas les préoccupations d'ordre financier qui sont en cause. Le problème, c'est de savoir qui dirigera l'entreprise. Certains d'entre vous savent que les fondateurs en particulier ont tendance à se montrer quelque peu tyranniques; un des points importants consiste donc à maintenir un certain contrôle de l'entreprise. Or, les questions de contrôle ont quelque chose à voir avec la création de fiducies.

À la fin des années quatre-vingt, nous avons commencé à craindre que l'application de la règle des 21 ans nuise au financement et au contrôle sur la direction des entreprises membres de notre association et des entreprises canadiennes en général. Nous avons fait préparer un questionnaire, dont nous vous parlerons dans un instant, pour voir ce qui nous attendait vraiment.

Des experts en fiscalité que nous avions consultés nous avaient déjà signalé que la plupart des grandes fiducies familiales avaient réglé le problème de la règle des 21 ans ou pouvaient détourner la règle de disposition présumée en transférant leurs éléments d'actifs dans une fiducie avant que la règle des 21 ans ne s'applique à leur cas. Notre sondage a confirmé cette allégation et nous a fait réaliser que la règle relative à la disposition présumée ne rapporterait pas gros au Trésor. Tel qu'indiqué dans notre sondage et comme vous pouvez le constater, la plupart des fiducies visées par notre sondage furent mises en place après 1971, de telle sorte que la date de disposition présumée du 1^{er} janvier 1993 ne s'applique pas à un bon nombre d'entre elles.

Il restait à savoir pourquoi les fiducies étaient créées. Avant de participer à ces audiences, nous avons parcouru le Canada et consulté nos membres. Nous avons confirmé ce que nous savions déjà: que la plupart des fiducies familiales détenant des

up for non-tax reasons. They're set up to provide continuity of biens d'entreprises à long terme, sont établies pour des raisons autres family members are involved.

We may want to discuss here what might have happened had the McCain... But usually they are used when the founder of a company can't make up his mind which of its children shall inherit the business, and how much and what control they shall have; they are too young. Something might happen to him, and he doesn't want to make the choice at that particular time. That's really the prime reason why family trusts are set up.

In addition, there are obviously a number of other reasons. Some of the children may be disabled. Under the new family laws of some of the provinces, if there isn't a trust and the shares of the family company are distributed in a marriage that breaks down. . . Or all of a sudden the heir, who is married, dies and there's a third party involved in the family company, which is unexpected and may prove to be incompatible with the aims of the family.

I think it's important to realize—and we'll talk about the numbers later on today—that there are lots of other kinds of family trusts. We believe a large majority of the numbers are accounted for by trusts that hold the family residence for widows in trust until their death. I believe a very large proportion of those large numbers you have been looking at come out of family homes, and we'll get into the numbers when Mr. Ross makes his analysis of the questionnaire. Others hold marketable securities, many of which would be little impacted by the disposition rule because they pay taxes currently on any realized gains that take place, just like any other taxable entity.

We thought at the time we were talking to the government that it would be inequitable to place any of these trusts that are set up for reasons other than taxes, for family purposes, in an unfair position relative to the position that would have occurred if the beneficiaries had held the shares directly in the family company. We concur totally with the position put forward to this committee last week by Geoffrey Dyer, that really the 21year rule was an unfair law that put the beneficiaries of a trust in a more unfavourable position than they would be had they held it directly.

Even now there is some element of unfairness to it, because if I create a trust and my son is a beneficiary of the trust and he has income from the trust, instead of being able to take deductions, the income from the shares that he holds in the trust, if he held them directly he would be able to use his usual deductions. If they are held in a trust, they are taxed at the highest marginal rate. So in fact the federal treasury is a beneficiary of the fact that those shares are held in trust for the heirs.

[Translation]

management, to make sure the business will last, and to make sure que fiscales. Elles sont créées pour permettre la continuité de gestion the business is controlled during an environment where a number of de l'entreprise, pour assurer la survie du commerce, pour garantir qu'il demeurera contrôlé par la famille pendant un certain temps, notamment lorsqu'il y a plusieurs membres de la famille en cause.

> Nous pourrions discuter aussi de ce qui serait arrivé si les McCain... Mais habituellement, ce mécanisme est utilisé quand le fondateur d'une entreprise n'est pas capable de choisir lequel de ses enfants hériterait du commerce et quand il ne sait pas trop quel genre de contrôle il leur permettra d'exercer, car ceux-ci sont trop jeunes. Il appréhende qu'il lui arrive quelque chose, et il ne veut pas prendre de décision pour l'instant. C'est vraiment la principale raison pour laquelle les fiducies familiales

> En outre, il y a naturellement un certain nombre d'autres raisons. Certains des enfants peuvent être handicapés. En vertu des nouvelles lois familiales en vigueur dans certaines provinces, si, en cas de rupture du mariage, il n'y a pas de fiducie familiale et que les actions de l'entreprise familiale sont distribuées... Ou encore, quand un héritier meurt soudainement et que son conjoint devient actionnaire de l'entreprise familiale, l'arrivée imprévue d'un tiers peut alors se révéler incompatible avec les buts de la famille.

> Je pense qu'il est important de se rendre compte qu'il y a de nombreux types de fiducies familiales, et nous vous donnerons des chiffres tout à l'heure. Nous pensons qu'une grande majorité d'entre elles sont des fiducies qui détiennent la résidence familiale au bénéfice d'une veuve jusqu'à sa mort. Une très grande proportion du nombre impressionnant de fiducies qui existent détient des résidences familiales, et nous reparlerons des chiffres quand M. Ross fera son analyse du questionnaire. D'autres détiennent des actions cotées en bourses, dont un bon nombre seraient relativement peu touchées par la règle de disposition présumée, puisque ces fiducies payent des impôts actuellement sur les gains réalisés, comme tous les autres contribuables.

> Nous pensions au moment où nous discutions avec les représentants du gouvernement qu'il serait inéquitable de placer toutes ces fiducies qui ont été créées pour des raisons autres que fiscales, pour des fins familiales, dans une situation injuste par rapport à ce qui serait arrivé si les bénéficiaires de la fiducie avaient détenu directement leurs actions dans l'entreprise familiale. Nous sommes tout à fait d'accord avec la position présentée la semaine dernière au comité par Geoffrey Dyer, qui soutient que la règle des 21 ans est injuste car elle accorde aux bénéficiaires d'une fiducie un traitement plus défavorable que celui qu'ils auraient eu s'ils avaient détenu ces biens directement.

> Même à l'heure actuelle, il y a une certaine part d'injustice dans ce mécanisme, car si mon fils tire un revenu d'une fiducie que j'ai créée en sa faveur, il n'a pas droit aux déductions sur les revenus qui proviennent des actions qu'il détient dans la fiducie, alors qu'il y aurait droit si ces actions étaient détenues directement dans l'entreprise. Si ces actions sont détenues dans une fiducie, elles sont imposées au taux marginal le plus élevé. Par conséquent, le Trésor fédéral profite du fait que ces actions sont détenues dans une fiducie pour les héritiers.

I think we all came to the conclusion in 1991 and 1992 that it really was an inequitable situation, that it really was improper. I think it became a matter of rectifying it so that equality would take place between whether it should be held within a trust or without.

If the changes had not been made—and we can talk about the consequences, that it would have been inequitable and disruptive and would in any case result in minimal revenue to the federal treasury. It's quite clear that if you want to avoid the tax you just distribute the shares among the heirs. But in the meantime it became clear to us from our discussions with the Department of Finance and tax practitioners that there were some other issues we felt should be changed. Since that time we've been talking to the department on other issues that we strongly feel should be addressed.

• 1120

It's clear in all the discussions we have with our members, and it's clear even in the latest discussions, that they're more willing to pay taxes than farmers. They're willing to pay taxes on income, on capital gains and on death in the same manner as every other Canadian, and the amendments to the law really carried that out.

But what came to concern us from the analysis of the related issues in terms of succession, quite apart from the 21year rule, is that many of our constituency mid-sized family companies are being sold to large foreign conglomerates. We're rather biased because of what we consider to be an inequitable treatment under the tax law. We think this committee would be doing us a great service if they could examine this in more detail and make some recommendations to the Department of Finance.

The fact is that it's easier and less expensive from a tax perspective for Canadians to sell their businesses—prior to the time they would be deemed to dispose of under the amended 21-year rule, if it was there, or on death—to third parties, often U.S. corporations, than it is to sell the business to their children or have it devolve on death.

A lot of the inequity in the tax law, which Mr. Ross will explain in more detail, is that mid-sized family businesses—significant job creators—are being sold because of unfair biases in the present tax law. From a public policy viewpoint we think this is adverse to the creation of a more dynamic and competitive mid-sized market sector, which is critical to job creation in the country.

You will see that the minister himself has recognized this problem and is considering this issue further. In his current review of the \$500,000 capital gains exemption, he has suggested that consideration be given to introducing measures to provide for inter-generational rollovers for small business shares, and extension of the existing reserve provisions. It is these reserve provisions that we may want to explore in more detail during the course of the questions-from five years to ten souhaiterions préciser nos opinions pendant la période de

[Traduction]

Je pense que nous sommes tous venus à la conclusion, en 1991 et en 1992, qu'il s'agissait vraiment d'une situation inéquitable et injustifiable. Il nous est apparu évident qu'il fallait apporter des correctifs pour que les biens qui sont détenus dans une fiducie et ceux qui ne le sont pas soient assujettis à un traitement égal.

Si les changements n'avaient pas été apportés, il en aurait résulté des conséquences injustes et nuisibles pour l'entreprise et les revenus perçus par le Trésor fédéral auraient été de toute façon minimes. Il est assez évident que si l'on veut éviter de payer l'impôt, on n'a qu'à distribuer les actions parmi les héritiers. Mais entre-temps, il nous est apparu évident, suite à nos discussions avec les représentants du ministère des Finances et avec des experts en fiscalité, qu'il y avait également d'autres changements qu'il faudrait apporter. Depuis, nous avons eu des discussions avec le ministère au sujet d'autres points que nous estimions vraiment devoir être réglés.

Il est clairement ressorti, dans toutes les discussions que nous avons eues avec nos membres, même récemment, qu'ils sont davantage prêts à payer des impôts que les agriculteurs. Ils acceptent de payer de l'impôt sur le revenu, sur les gains en capital et au décès au même titre que tous les autres Canadiens, et ce sentiment a été vraiment reflété dans les modifications qui ont été apportées à la loi.

Mais ce qui a commencé à nous inquiéter, à partir de l'analyse que nous avons faite des questions connexes au règlement des successions, mise à part la règle des 21 ans, c'est qu'un bon nombre des entreprises familiales de taille moyenne qui sont membres de notre association sont vendues à de grands conglomérats étrangers. Nous avons plutôt tendance à en imputer la cause à ce que nous considérons être un traitement inéquitable créé par la législation fiscale. Nous estimons que votre comité nous rendrait un grand service s'il pouvait examiner cet aspect plus en détail et formuler des recommandations à cet égard au ministère des Finances.

Le fait est qu'il est plus facile et moins coûteux pour les Canadiens, sur le plan fiscal, de vendre leurs entreprises—avant le moment où ils seraient présumés en disposer en vertu de la règle des 21 ans, si elle existait toujours, ou au décès — à des tiers, souvent à des corporations américaines, que de la vendre à leurs enfants ou d'en disposer par dévolution au décès.

La grande conséquence de cette iniquité de la loi fiscale, que M. Ross expliquera plus en détail, est que les entreprises familiales de taille moyenne, qui créent beaucoup d'emplois, sont en train d'être vendues à cause des iniquités contenues dans l'actuelle législation fiscale. Sur le plan de l'intérêt public, nous croyons que cela empêche la création d'un marché plus dynamique et plus compétitif pour les entreprises de taille moyenne, marché qui est essentiel à la création d'emplois au Canada.

Vous constaterez que le ministre lui-même a reconnu ce problème et qu'il étudie actuellement cette question plus à fond. En annonçant son intention de réviser l'exonération du gain en capital de 500 000\$, il a suggéré qu'on envisage de permettre le roulement des actions des petites entreprises d'une génération à l'autre et de prolonger l'extension des actuelles dispositions de réserve. C'est au sujet de cette réserve que nous

application of these reserve rules that create the problem, where the application of tax reserves in the sale to an outsider and the disposition to an heir is inequitable.

So we applaud what the minister is doing and we urge you in this committee and the minister to have these kinds of changes applied to deemed dispositions and trusts, thereby removing this final inequity that remains in the law.

That's the presentation. Those are our thoughts. Mr. Chairman, as a result of the fact that the questionnaire has created some questions, I would now turn the meeting over to Mr. Ross, the Ernst & Young partner who did the survey. He will go through the questionnaire briefly so that everybody can understand them a little better.

Le président: Est-on d'accord?

Mr. Discepola (Vaudreuil): Shouldn't we distribute the questionnaire if we're going to refer to it? I think it would be useful if we had it in front of us.

Le président: Avons-nous d'autres copies de ce questionnaire pour les députés?

Perhaps you could proceed while we're having this copied.

Mr. Ross: Our apologies. We understood that all committee members had received copies.

The Chairman: We don't always bring these papers with us.

Mr. Ross: First of all, you can see from our presentation that we're not talking about technical issues. I'm not a tax partner and Gordon is not a tax practitioner. Our main concern is with the financing of Canadian business and the survival of good Canadian businesses. The questionnaire we sent out was intended to see whether the family members of CAFE would suffer financing consequences because of the deemed disposition rules.

• 1125

In some of the presentations we made to Finance, we tried to demonstrate that 21 years is a long time, even if inflation is at a low rate. It was our view that the taxes payable on the dispositions would be a significant factor if they occurred. Our guess was that it was in the 20% to 35% range, which basically means the whole value of the business is subject to tax and there's no cost base in effect. I think our survey bears that out.

Perhaps I could lead you through this. I did not in fact do the survey; I was around at the time it was done by our consulting firm. It was not meant to be a major statistical study of this problem. We wanted to canvass some of the members and just see what the issues were.

[Translation]

years, under the disposition of small businesses... It is the questions—je veux parler de l'extension de cinq à dix ans prévue dans les règles de disposition des petites entreprises... C'est l'application de ces règles qui pose problème, car il y a iniquité dans le traitement réservé à la vente des actions à un étranger par rapport à leur disposition en faveur d'un héritier.

> Nous accueillons donc avec enthousiasme ces projets du ministre et nous exhortons votre comité et le ministre à proposer que ces changements soient appliqués aux règles visant les dispositions présumées et les fiducies, de manière à supprimer cette dernière iniquité qui subsiste dans la loi.

> Voilà pour mon exposé. Il reflète nos points de vue. Monsieur le président, compte tenu du fait que le questionnaire a suscité certaines interrogations, je vais maintenant passer la parole à mon collègue, M. Ross, associé de Ernst & Young, la maison qui a fait le sondage. Il passera brièvement le questionnaire en revue, pour que vous puissiez tous le comprendre un peu mieux.

The Chairman: Is it agreeable to you?

M. Discepola (Vaudreuil): Ne devrions-nous pas distribuer le questionnaire, si nous devons nous y référer? Je pense que ce serait utile que chacun l'ait devant soi.

The Chairman: Do we have other copies of that questionnaire for the members?

Peut-être que vous pourriez continuer pendant que nous faisons faire des copies.

M. Ross: Toutes nos excuses. Nous croyions que tous les membres du comité avaient reçu des copies.

Le président: Nous n'apportons pas toujours ces documents avec nous.

M. Ross: Tout d'abord, vous constaterez d'après notre exposé que nous ne parlons pas de points techniques. Je ne suis pas un associé spécialisé en fiscalité et Gordon n'est pas un comptable. Ce qui nous préoccupe avant tout, c'est le financement des entreprises canadiennes et la survie de celles qui sont prospères. Le questionnaire que nous avons envoyé avait pour but de vérifier si les familles membres de l'ACEF auraient des problèmes de financement à cause des règles touchant la disposition réputée.

Dans certaines des représentations que nous avons faites au ministère des Finances, nous avons essayé de lui démontrer que 21 ans c'était long, même lorsque le taux d'inflation est faible. Nous étions d'avis que les impôts payables au moment de la disposition des biens ne seraient pas négligeables si le contribuable devait les payer. Nous estimions qu'ils seraient de l'ordre de 20 à 35 p. 100 ce qui veut dire que la valeur entière de l'entreprise serait assujettie à l'impôt sans qu'on tienne compte d'un prix de base quelconque. C'est ce que sous-tend notre sondage.

Il serait peut-être bon que je vous guide dans l'interprétation de ce document. Je n'ai pas participé moi-même au sondage; j'étais dans les parages au moment où il a été fait par notre maison d'experts-conseils. Il n'a pas été conçu dans le but d'en faire une grande étude statistique du problème. Nous voulions avoir un tableau de la situation de certains des membres et simplement voir quels étaient les problèmes.

There were 120 questionnaires returned. Gordon has given you a profile of the kind of membership there is. There are a few large corporations, a number in the middle-sized range—\$10 million to \$20 million—and then a whole lot of smaller companies. Of the 120 who replied, the average assets were \$47 million and the average revenues were \$29 million. That would correspond with our understanding of our membership.

The median—that is, the numerical number in the middle or, if you have 20, the tenth company—had \$10 million in sales, so there are some very large companies here. There are in fact two very large companies in the survey, which have a major impact on the number. The largest one was \$500 million. You can understand that as a very large Canadian business.

The median is probably the best number to look at: \$10 million of assets, which in Canada in today's world is not a huge business. Revenue is the median of \$12 million, which again is a reasonable—sized business but not a huge business.

Of the 120 who replied, 33 held shares of the company in trusts. So let's say about a quarter of them held them in trusts. Of those, 4 were estates and 29 would be *inter vivos* trusts. Roughly the average holding was 60% of the shares of the company—in some cases 100%, in some cases less, but it looks like the median was in control of the business. So we have about a quarter of those who responded in trusts and about 60% of the shares of the company being owned by the trust.

The next question was when the estate or trust was established. We found it interesting that of 100%, 29% had been formed before 1971 and the rest after that. So most of these trusts would not have been impacted by the 21-year rule of January 1, 1993.

Interestingly, a third of them were formed between 1976 and 1980. My view, and it's a guess, is that we got a generational issue after the Second World War, and that may have been leading people to a time when they began to think about estate planning and devolvement in trusts.

In question five we asked whether the trust or estate was structured to admit capital distributions. When you look at it, this is logically a 21-year realization rule. The easiest way for the trust to put itself back into position is that if the assets were held individually, they'd just distribute them. It's not a tax avoidance procedure; they were set in a trust and they're given back and there is tax all along. Two-thirds of them indicated that they could distribute those.

[Traduction]

Cent vingt questionnaires ont été retournés. Gordon vous a donné un profil de nos membres. Il y a quelques grandes entreprises, un certain nombre d'entreprises de taille moyenne—dont le chiffre d'affaires se situe entre 10 et 20 millions de dollars—et une foule de petites entreprises. Chez les 120 entreprises qui ont répondu, la valeur moyenne de l'actif était de 47 millions de dollars et les revenus moyens, de 29 millions de dollars. Cela correspondrait à l'image que nous nous faisons de nos membres.

L'entreprise médiane—c'est-à-dire celle qui se situe au milieu, ou qui occupe la dixième place sur un ensemble de 20 entreprises—avait un chiffre d'affaires de 10 millions de dollars, ce qui vous laisse supposer qu'il y avait quelques très grandes entreprises parmi l'échantillon. En fait, il y avait deux très grandes entreprises, qui avaient un impact majeur sur le nombre. La plus grande avait un chiffre d'affaires de 500 millions de dollars. Comme vous pouvez l'imaginer, c'est une très grande entreprise dans le contexte canadien.

La médiane est probablement le meilleur indicateur à observer :un actif de 10 millions pour une entreprise canadienne, dans le monde d'aujourd'hui, ce n'est pas une entreprise gigantesque. Le revenu médian était de 12 millions de dollars, ce qui, encore une fois, est représentatif d'une entreprise de taille raisonnable, mais non énorme.

Sur les 120 entreprises qui ont répondu au sondage, 33 détenaient des actions de la compagnie dans des fiducies. On peut donc en conclure qu'il y en avait le quart qui avaient des actions dans une fiducie. Sur celles—ci, quatre étaient des fiducies testamentaires et 29 des fiducies non testamantaires. Grosso modo, le portefeuille moyen détenu était composé de 60 p. 100 des actions de la compagnie—dans certains cas de 100 p. 100, dans d'autres moins, mais il semblerait que la médiane avait le contrôle de l'entreprise. Par conséquent, nous avons environ le quart des entreprises qui ont répondu qui avaient des fiducies et environ 60 p. 100 des actions de la compagnies étaient détenues par la fiducie.

La question suivante portait sur le moment où avait été établie la fiducie, testamentaire ou non. Nous avons été intéressés de constater que sur l'ensemble des fiducies, 29 p. 100 avaient été formées avant 1971 et le reste après. Par conséquent, la plupart d'entre elles n'auraient pas été touchées par la règle des 21 ans avec échéance au 1er janvier 1993.

Chose intéressante, un tiers des fiducies avaient été formées entre 1976 et 1980. Je pense, sans en être sûr, qu'il y a là une question de génération qui a suivi la Seconde Guerre mondiale, et que cela a peut-être amené des gens à penser à la planification de leur succession et à la création de fiducies.

À la question 5, nous avons demandé si la fiducie ou la fiducie successorale a été suggérée de manière à permettre la distribution du capital. Quand on y regarde de près, on constate que, logiquement, la règle des 21 ans dans la réalisation des biens a joué. La méthode la plus simple pour permettre à la fiducie de se replacer est de distribuer les avoirs, s'ils sont détenus individuellement. Ce n'est pas une façon d'éviter de payer des impôts; ces biens ont été placés dans une fiducie; ils sont ensuite rendus et l'impôt est applicable. Deux-tiers ont déclaré qu'il leur était possible d'effectuer cette distribution.

[Translation]

• 1130

In the next question we asked, if the trust did not provide for the ability to do that, would they intend to seek steps to alter the terms of the trust or estate to allow them to distribute these assets, and 24% said they would do so. Our conclusion out of those was that most of the trusts could or would take the steps to distribute the assets back to the individuals if it became necessary to do so. If you go back to Mr. Dyer's presentation last week, he indicated that trustees have a strong fiduciary duty and he doubted whether trustees would have let the assets in the trust be subject to tax.

I think it should be clear, though, that distributing these assets back to the beneficiaries is in no way a tax avoidance issue or anything like that. It is simply putting them back in individuals' hands and therefore in the same position that they would have been in had they been held all along in individual hands.

I think it's because of the answer and the implications of those questions and the view of tax practitioners and Finance for, I would say, 10 years before this time that there really was an inequity that there was an attempt in 1971 to at least try to tax these things at some point on a generational basis. The simple fact is that people live longer than 21 years, more like 40 years or 50 years, from the time they devolve these assets. So the 21 years was considered unfair in view of the fact that every other ordinary Canadian doesn't have to pay tax until they die.

At question 7 we asked if they would be distributing assets before the rule came into play. Seventy—six percent said yes, some said no, and there were some who equivocated on that. It's very hard to say; probably the ones who wouldn't didn't have any significant tax to pay, so it wasn't an issue for them.

Then there was a question of the estimate of the amount of taxes that would have to be paid at a time of deemed realization if they didn't take steps to distribute to the beneficiaries. The average was \$9 million, the median was \$3 million. Again, as for the high value, there was one in there for \$72 million, which was one of the large corporations. That is not to say that money was due at that time; theoretically if these companies were disposed in 1993, that might be the kind of tax that would be involved, but that would not have been the tax paid at that time by any of those participants.

In question 9 we said, okay, where will you be in 1993? Only 2 companies out of 120 said that unless they did something they'd be subject to tax, and those two companies said their taxes would be in the \$8 million or \$9 million range. Going back to Geoffrey Dyer's presentation, I would seriously doubt whether either of those companies in the end would have paid that tax. They would have made arrangements to distribute their assets out to the beneficiaries.

Dans la question suivante, nous demandions, au cas où la fiducie ne prévoyait pas la distribution des biens, s'ils avaient l'intention d'entreprendre des démarches pour modifier les dispositions de la fiducie ou de la succession afin de permettre cette distribution. Vingt—quatre pour cent ont répondu par l'affirmative. Nous avons donc conclu que la plupart des fiducies pouvaient ou voudraient prendre les mesures nécessaires pour redistribuer les biens aux particuliers, si cela devenait nécessaire. La semaine demière, M. Dyer avait déclaré que les fiduciaires avaient une importante responsabilité fiduciaire et il doutait fort qu'ils ne fassent rien pour éviter que les biens soient imposables.

Je tiens cependant à préciser que la redistribution des biens aux bénéficiaires n'est pas du tout une tentative d'évasion fiscale. Cela revient simplement à leur restituer ces biens et à les replacer dans la situation où ils se seraient trouvés s'ils les avaient conservés eux—mêmes.

Je crois que c'est à cause de la réponse, de ce que ces questions impliquent et des praticiens de l'impôt et des Finances qui, dix ans auparavant, estimaient qu'il y avait vraiment là une injustice, qu'en 1971 on a essayé d'imposer ces biens à un moment quelconque. Ce qu'il faut reconnaître, c'est que les gens vivent plus de 21 ans après le moment où ils procèdent à la dévolution de ces biens; ils vivent bien souvent 40 ou 50 ans de plus. La règle des 21 ans a donc été jugée injuste, étant donné que tous les autres Canadiens ne sont pas obligés de payer d'impôt avant leur mort.

À la question 7, nous leur avons demandé s'ils distribueraient les biens avant l'entrée en vigueur de la règle des 21 ans. Soixante-seize pour cent ont répondu par l'affirmative; et quelques-uns par la négative, et un certain nombre ne se sont pas prononcés. Il est très difficile d'expliquer pourquoi, mais il est probable que ceux qui étaient opposés à la distribution n'avaient pas beaucoup d'impôt à payer, si bien que cela ne présentait pas de problème pour eux.

Nous leur avons ensuite demandé d'estimer le montant des impôts à payer au moment de la disposition présumée, s'ils ne prenaient pas les mesures nécessaires pour distribuer les biens aux bénéficiaires. La moyenne a été de 9 millions de dollars, et la médiane de 3 millions de dollars. Encore une fois, dans le cas d'une des grandes sociétés, le chiffre de 72 millions de dollars a été cité. Cela ne signifie pas que cet argent était dû à ce moment–là; en théorie, si ces sociétés étaient liquidées en 1993, cela pourrait être le montant d'impôt à payer, mais cela n'aurait été le montant payé par aucun des participants au moment de la réalisation.

À la question 9, nous leur avons demandé quelle serait leur situation en 1993; deux sociétés seulement, sur 120 répondants, ont déclaré que si elles ne prenaient pas de mesures de planification fiscale, elles auraient à payer entre 8 et 9 millions de dollars. Pour revenir à ce que disait Geoffrey Dyer, je doute fort qu'en fin de compte, elles auraient été obligées de payer un tel montant. Elles auraient pris les mesures nécessaires pour distribuer les biens à leurs bénéficiaires.

Then we asked about taxes at later dates, just trying to get a measure of the dollars involved. High was \$72 million, average \$12 million, median was only \$1.35 million. So that was to say that at some time when the original owners of the business died there might be some significant taxes payable, and there still will be under the amended rule.

• 1135

As Gordon has said, in any dealings we have had with family members of CAFE, there was absolute agreement that they wanted to pay their share of Canadian taxes at the same time and in the same manner as every other Canadian. Their efforts in dealing with governments are to make the transitions involved in Canadian business reasonable and fair to all parties.

We asked the question as to the total taxes as a percentage of company market value, and the average was 22%. What that means in a regime where capital gains taxes might be, at a maximum, in the 38% range is that it's like they've doubled their cost value. That's what that says to you. Over 21 years that's going to be largely as a result of inflation.

What's the value of other assets held? The median was \$1.5 million—not very much. There was one large trust that had a lot of other assets—\$160 million. I would remind the members that if that \$160 million is portfolio stocks and bonds and so on, that trust will pay tax on the income on gains from those assets at the same time and in the same manner as every other Canadian. There is no deferral involved in that. With any income or realized gains on that portfolio, tax is paid on it as you go.

The Chairman: Excuse me, could I ask you how long you intend to make your presentation? I know members will be very anxious to get their questions in.

Mr. Ross: I have two questions to go, Mr. Peterson.

The Chairman: Thank you.

Mr. Ross: I suppose the last two questions are of interest. How would they finance any tax liability that might arise either on deemed realization or on death? The interesting part of the answer to that is that over half of them had no idea how they were going to pay the taxes. That was of great concern to us, recognizing that to finance those taxes would be a major problem for those businesses.

Finally, if there were no deemed realization rule, would you be keeping the shares or other assets in an estate or trust? That's the control issue, and 42% said yes and 44% said no. So control is one factor, but it's not the only factor.

[Traduction]

Nous leur avons ensuite demandé ce que serait la situation à des dates ultérieures à 1993, simplement pour nous faire une idée des montants en cause. Le maximum a été de 72 millions de dollars, la moyenne de 12 millions de dollars et la médiane, de 1,35 million de dollars seulement. Cela signifiait qu'à la mort des propriétaires originaux de l'entreprise, il y aurait des impôts importants à payer, et qu'il y en aura encore en vertu de la règle modifiée.

Comme Gordon le disait, tous nos contacts avec les membres de l'Association canadienne des entreprises familiales (ACEF) ont confirmé qu'ils étaient tout à fait disposés à payer leur juste part des impôts canadiens au même moment et de la même manière que tous les autres Canadiens. Ce qu'ils essaient d'obtenir des gouvernements, c'est que les mesures de transition concernant les entreprises canadiennes soient raisonnables et justes pour toutes les parties.

Nous leur avons demandé quel était le pourcentage de la valeur marchande de la société représentée par le total des impôts, et la réponse a été, qu'en moyenne, elle était de 22 p. 100. Dans un régime où l'impôt sur les gains en capital est au maximum de 38 p. 100, cela signifie qu'ils ont doublé le montant des coûts. Sur une période de 21 ans, ce résultat sera surtout dû à l'inflation.

Quelle est la valeur des autres biens? La médiane a été de 1,5 million de dollars—c'est-à-dire, pas grand—chose. Une fiducie importante avait cependant beaucoup d'autres biens—160 millions de dollars. Je rappelle aux membres du comité que si ces 160 millions de dollars sont constitués par un portefeuille d'actions et d'obligations, la fiducie devra payer un impôt sur les gains assurés par ces biens, en même temps et de la même manière que n'importe quel autre Canadien. Il n'y a pas de possibilité de report dans ce domaine. Tout revenu ou gain réalisé grâce à ce portefeuille donne lieu au paiement d'un impôt.

Le président: Excusez-moi de vous interrompre, mais pourriezvous me dire si vous en avez encore pour longtemps? Je sais que les membres sont impatients de vous poser des questions.

M. Ross: Il me reste deux questions à traiter, monsieur Peterson.

Le président: Merci.

M. Ross: Je crois que les deux dernières questions vous intéresseront. Comment ces fiducies financeraient—elles les impôts à verser au moment de la disposition réputée ou au décès? Ce qu'il y a d'intéressant dans la réponse, c'est que plus de la moitié des répondants n'avaient pas la moindre idée de la manière dont ils le feraient. Cela nous a beaucoup inquiétés car nous nous sommes rendu compte que le paiement de ces impôts créerait un très gros problème pour ces sociétés.

Pour terminer, nous leur avons demandé, au cas où il n'y aurait pas de règle de disposition réputée, s'ils conserveraient les actions ou autres biens dans une succession ou une fiducie. Cela soulève la question du contrôle, et 42 p. 100 ont répondu par l'affirmative, et 44 p. 100, par la négative. Donc, le contrôle est un facteur, mais il n'est pas le seul.

Those were the results of our survey as far as we undertook the survey, because there was no data available to us about our members. As far as we can see, there doesn't seem to be a lot of information of that kind around, but it's sort of like asking for statistics on individual Canadians and what their assets are and so on. We made that study with a view to trying to beneficially help policy develop in the area.

That's the end of my presentation, Mr. Peterson.

The Chairman: Thank you very much.

I need the consent of members. Mr. Campbell has informed me he has to leave very shortly. Would you mind if he just asked a couple of brief questions?

Some hon. members: Agreed.

Mr. Campbell (St. Paul's): Thank you, gentlemen.

I want to thank the witnesses for being with us, particularly to elaborate on this CAFE study, because much has been made of it.

I just want to clarify a couple of things. It was a questionnaire that was sent only to your membership?

Mr. Ross: Yes.

Mr. Campbell: And your membership numbers how many enterprises?

Mr. Sharwood: At the time it would have been about the same as it is now—about 600.

Mr. Campbell: And you received a 28% response to the questionnaire?

Mr. Ross: We received 120 out of 600.

Mr. Campbell: So that's a 20% response.

Mr. Ross: Yes.

Mr. Campbell: I take it your 600 members—those that have trusts, because they don't all have trusts—would be a very small percentage, then, of the overall number of trusts in the country, in your view.

• 1140

Mr. Ross: Yes. We were dealing with a particular constituency of family businesses. The response rate here is, I would have thought, fairly typical. It was quite a long questionnaire and they had to do a lot of work, but there are many other kinds of trusts in Canada, trusts on death. . . You've been through it. There are all kinds of other trusts.

Mr. Campbell: You'd be sampling your membership, which represents larger family enterprises generally.

Mr. Sharwood: No, I think that's a misunderstanding of why we did it.

What we became concerned about when we started on this thing was this. We knew that the larger family companies—and this was borne out by the questionnaire—had lots of tax advisers and that they would be fully aware of the problem and would

[Translation]

Voilà les résultats de notre enquête, compte tenu de ses limites, puisque nous ne disposions d'aucune donnée sur les membres. À notre connaissance, il ne semble pas très facile d'obtenir beaucoup de renseignements de ce genre; c'est un peu comme si l'on voulait obtenir des statistiques sur chaque Canadien et sur ses actifs. Nous avons effectué cette étude simplement dans le but de faciliter l'élaboration d'une politique dans ce domaine.

C'est tout ce que j'avais à dire, monsieur Peterson.

Le président: Merci beaucoup.

J'ai besoin de l'assentiment des membres. M. Campbell m'a dit qu'il va être obligé s'en aller bientôt. Seriez—vous d'accord pour qu'il pose deux ou trois brèves questions?

Des voix: D'accord.

M. Campbell (St. Paul's): Merci, messieurs.

Je tiens à remercier les témoins d'être venus et, en particulier, de nous avoir apporté des précisions sur cette étude de l'ACEF, car elle a donné lieu à beaucoup d'interprétations.

Je voudrais préciser deux ou trois points. Ce questionnaire n'a-t-il été envoyé qu'à vos membres?

M. Ross: Oui.

M. Campbell: Et vos membres présentent combien d'entreprises?

M. Sharwood: À l'époque, le chiffre était à peu près le même que ce qu'il est aujourd'hui—environ 600.

M. Campbell: Et vous avez obtenu un taux de réponse de 28 p. 100?

M. Ross: Nous avons obtenu 120 réponses sur 600 questionnaires envoyés.

M. Campbell: Cela fait donc 20 p. 100.

M. Ross: Oui.

M. Campbell: Je conclus donc que vos 600 membres—ceux qui ont des fiducies, car ils n'en ont pas tous—ne représentent donc qu'un très faible pourcentage du nombre total de fiducies au Canada.

M. Ross: Oui. Nous avions affaire à un groupe bien déterminé d'entreprises familiales. À mon avis, le taux de réponse est assez typique. Le questionnaire était assez long et les répondants ont été obligés de faire pas mal de recherches, mais il y a beaucoup d'autres types de fiducie au Canada, les fiducies testamentaires. . . Nous en avons déjà parlé. Il y a toutes sortes d'autres fiducies.

M. Campbell: Cela représente un échantillon de vos membres, qui sont, d'une façon générale, de grosses entreprises familiales.

M. Sharwood: Non, ce n'est pas la raison pour laquelle nous avons fait cela.

Ce qui nous préoccupait au moment où nous avons décidé d'envoyer ce questionnaire, c'est que nous savions que les grandes entreprises familiales—ce qu'a d'ailleurs confirmé le questionnaire—disposaient d'une armée de conseillers fiscaux,

distribute. It became very clear when we did the survey that the big companies had dealt with the problem. What we were concerned about was that the small businessmen represented by CAFE, with \$10 million sales and below, didn't know.

So this questionnaire had two effects. We wanted to make sure they really knew the implications of what was going on, and to bring to the attention of Finance that this was really a penal thing for small family companies.

I actually took some exception to the report in yesterday's *The Financial Post* talking about extensive lobbying by Canada's richest families. The richest families didn't care very much. It was the mid-sized and small companies, it was our constituents, who cared about the execution of this rule.

Mr. Campbell: Some members of this committee have been concerned about, indeed shocked by, the number mentioned in reference to your study of \$47 million in assets being somehow the average that's held in family trusts. That's not at all what your report is saying.

Mr. Ross: No, that's not at all what it's saying.

Mr. Discepola: You have to highlight that. It says "total company assets". The misnomer here is that everybody thinks that's \$47 million in the average trust, which is totally irrelevant.

Mr. Sharwood: No, it's the size of the company.

Mr. Discepola: It's the size of the company that reported to your questionnaire.

Mr. Campbell: And that's admittedly a fairly small sample.

Mr. Sharwood: I think it's important that Mr. Ross made the distinction between medium. . . We had two very large companies, and it's better to look at the median. That represents our true constituency. You have to realize that in that \$49 million. . . the market value in the median company is \$8 million. That is not a large company. This is why—

Mr. Campbell: Well, it depends on your perspective.

Mr. Sharwood: But it's not a large company. I agree in some—

Mr. Campbell: In your sample, in your organization.

Mr. Sharwood: In our organization, but even internationally it's not a large company. It would come well down the list if you—

Mr. Campbell: Thank you. I'm sorry, I have to leave.

Mr. Ross: I'd like to comment on that, on size and so on. I think the Finance papers talked about distributable income in the order of \$3 billion or \$3.5 billion. The number of trusts, if I remember, was 122,000 trusts. Suppose there are two beneficiaries in each trust. The average income per beneficiary is \$15,000. What's the poverty level in Canada? It sounds like big numbers; it isn't. Most trusts are relatively small and held by families for family reasons, homes and so on. Yes, there are

[Traduction]

qu'elles connaissaient parfaitement le problème et qu'elles distribueraient les biens, mais que les petites entreprises membres de l'ACEF, dont les ventes étaient égales ou inférieures à 10 millions de dollars, ignoraient tout de la situation.

Ce questionnaire a donc eu deux effets. Nous voulions nous assurer que nos membres étaient vraiment informés des conséquences des nouvelles mesures envisagées, et aussi attirer l'attention du ministère des Finances sur le fait qu'il s'agissait d'une mesure punitive à l'égard des petites entreprises familiales.

Je dois dire que je n'ai pas apprécié l'article paru hier dans le *Financial Post* concernant le lobbying très actif des familles les plus riches du Canada. Ces familles se souciaient fort peu de la mise en vigueur de cette règle; c'étaient les petites et moyennes entreprises qui sont membres de notre association que cela préoccupait.

M. Campbell: Certains membres de ce comité ont été frappés, je dirais même choqués, par le chiffre de 47 millions de dollars cité dans votre étude, qui représenterait la moyenne des actifs d'une fiducie familiale. Ce n'est pas du tout ce que dit votre rapport.

M. Ross: Non, en effet.

M. Discepola: Il faudrait que vous précisiez bien cela. Le terme utilisé est «total des actifs de la société», alors que tout le monde a l'impression que ces 47 millions de dollars représentent la moyenne des biens placés en fiducie, ce qui est tout à fait autre chose.

M. Sharwood: Non, il s'agit de la taille de la société.

M. Discepola: C'est la taille de la société qui a répondu à votre questionnaire.

M. Campbell: Je reconnais que c'est un échantillon assez petit.

M. Sharwood: Je crois qu'il est important que M. Ross fasse la distinction entre une moyenne... Il y avait deux grosses sociétés, et je pense qu'il serait préférable de considérer les chiffres médians. C'est cela qui est vraiment représentatif de notre association. Il importe que vous compreniez que dans ces 49 millions de dollars... la valeur marchande de la société médiane est de 8 millions de dollars. Ce n'est pas une grosse société. C'est pourquoi...

M. Campbell: Cela dépend du point de vue.

M. Sharwood: Ce n'est tout de même pas une grosse société. Je suis d'accord que dans certains. . .

M. Campbell: Dans votre échantillon, dans votre association.

M. Sharwood: Dans notre association, mais même sur le plan international, cela ne constitue pas une grosse société. Elle figure très bas sur la liste si vous...

M. Campbell: Merci. Excusez-moi, je dois partir.

M. Ross: Je voudrais revenir sur cette question de taille. Je crois que les documents du ministère des Finances indiquent que le revenu distribuable est de l'ordre de 3 à 3,5 milliards de dollars. Si je me souviens bien, il y avait 122 000 fiducies. Supposons qu'il y ait deux bénéficiaires de chacune d'entre elles. Le revenu moyen par bénéficiaire est de 15 000\$. Quel est le seuil de pauvreté au Canada? Les chiffres paraissent énormes, mais c'est une illusion. La plupart des fiducies sont relativement

provides they pay tax when everybody else will.

So, yes, our survey was geared to our membership, but we perceive that to be a very important component of the Canadian economy. We did other surveys that showed the amount of job generation they were doing, the amount of growth they had and so on. We were concerned that this aspect of the Canadian economy not suffer through what we perceived to be an inequitable part of the law.

Mr. Campbell: Thank you.

Je remercie les membres du Comité de m'avoir donné l'occasion de poser mes questions à ce moment-ci.

I regret I have to leave and won't be able to hear the rest of your testimony, but I will read the transcript with interest.

A witness: Thank you.

The Chairman: Thanks, Mr. Campbell.

Monsieur Crête, s'il vous plaît.

M. Crête (Kamouraska—Rivière-du-Loup): Je tiens à vous remercier pour la présentation que vous avez faite, et également pour avoir fait ce sondage-là. C'est notre seule source d'information quant à ces différentes données-là. Nous n'avons pu en obtenir nulle part ailleurs.

• 1145

À partir des résultats du sondage, pouvez-vous affirmer que les actifs des fiducies familiales membres de votre société se chiffrent à 49 millions de dollars en moyenne?

Mr. Ross: If the question is whether the average assets of our organization is \$49 million, my guess is no. In our sample of major de notre organisation, atteignent 49 millions de dollars, je devrais businesses, we would be more interested in establishing trusts for continuity and so on. I think the median numbers are far more representative of what the organization is about. Those numbers are typical small to mid-sized Canadian businesses.

M. Crête: Ou'a-t-il dit?

Mr. Freedman: There's a large differential between the market value of a company and the net asset value. If I take my line of business, which is real estate—when this was done in the 1980s, real estate companies were typically leveraged about 75%. So if my company had an asset value of over \$40 million, the net taxable value of that company would be in the \$10 million range, I assume that in other lines of business this could be equated as well.

M. Crête: On dit que les revenus totaux sont en moyenne de 29 millions de dollars. Qu'on dise qu'il y en a de plus grosses et de plus petites, c'est un jeu de mots. Cependant, par rapport au capital total, la réalité semble être quand même là. Si vous aviez à évaluer l'impôt sur les gains en capital payable par vos membres après 21 ans, cet impôt ne serait—il pas de l'ordre de 10 millions de dollars, comme les réponses au sondage semblent l'indiquer?

[Translation]

some big businesses in Canada. They will pay tax, and the law petites et détenues pour des raisons familiales, lorsqu'il y a des maisons, etc. Bien sûr, il y a un certain nombre de grosses entreprises au Canada. Elles paieront des impôts et, comme le prévoit la loi, elles le feront en même temps que tous les autres.

> Notre enquête était donc axée sur les membres de notre association, mais à notre avis, cela constitue un composant très important de l'économie canadienne. Nous avons effectué d'autres enquêtes qui ont montré leur importance sur le plan de la création d'emploi, qui ont apporté des données sur leur croissance, etc. Ce qui nous inquiétait, c'est que cet élément de l'économie canadienne ne soit victime d'une injustice sur le plan légal.

M. Campbell: Merci.

I would like to thank the members of the committee for giving me the opportunity to ask these questions at this time.

Je regrette de devoir partir et de ne pas pouvoir entendre le reste de votre témoignage, mais j'en lirai la transcription avec beaucoup d'intérêt.

Un témoin: Merci.

Le président: Merci, monsieur Campbell.

Mr. Crête, please.

Mr. Crête (Kamouraska — Rivière-du-Loup): I would like to thank you for your presentation and also, for your survey, which is our only source of information on these various data. We couldn't find anything anywhere else.

Based on the results of your survey, would it be fair to say that 49 million dollars represent the average value of the assets of the family trusts belonging to your association?

M. Ross: Si la question est de savoir si les actifs moyens, au sein sans doute répondre par la négative. Dans notre échantillon d'entreprises importantes, nous serions plus intéressés à établir des fiducies pour assurer, par exemple, la continuité. Je crois que les chiffres médians sont beaucoup plus représentatifs de notre organisation, car ils correspondent à des petites ou moyennes entreprises canadiennes typiques.

Mr. Crête: What did he say?

M. Freedman: Il y a une différence importante entre la valeur marchande d'une société et la valeur nette des actifs. Dans mon secteur, qui est celui de l'immobilier-lorsque cela s'est fait dans les années 1980, le ratio de levier ordinaire des sociétés immobilières était d'environ 75 p. 100. Donc, si la valeur des actifs de ma société était de plus de 40 millions de dollars, la valeur imposable nette n'était que de l'ordre de 10 millions de dollars. Je suppose que c'est à peu près la même situation dans les autres secteurs.

Mr. Crête: They tell me that total income averages 29 million dollars. It does not really matter whether we're talking about larger or smaller companies. This is the situation, in relation to total assets. If you had to assess the capital gain tax payable by your members after 21 years, would it not be around 10 million dollars, as the answers to your questionnaire seem to indicate?

M. Loubier (Saint-Hyacinthe-Bagot): En moyenne.

M. Crête: En moyenne.

Mr. Ross: No, I do not. I think there will be many who are not represented here. As we saw from our survey, only about 25% of our members would hold assets in trust, and they're likely the ones that have gone on a long time and where the founder is concerned about succession. So if you took our membership as a whole, I think you would find the numbers considerably different from here. The people who responding to this would be the ones who were somewhat larger and particularly interested in the issue. As I say, the large participants bias this and the median one for this group is probably representative of this group.

M. Crête: J'ai un peu de difficulté à comprendre. Vous nous présentez ce sondage en nous le détaillant question par question, l'une après l'autre, et maintenant vous nous dites que le questionnaire n'est pas représentatif de l'ensemble de vos membres. Cela veut donc dire que je vais être obligé de retirer ce que j'ai dit au début, car même votre sondage ne nous donne pas d'information sur l'état total des actifs. Donc, on ne sait toujours rien.

Tout ce que l'on sait, c'est que lorsque vous représentiez les intérêts de certaines familles au Canada, vous aviez exercé les mêmes pressions sur le précédent gouvernement pour faire reporter l'échéance de 21 ans et vous aviez gagné à ce moment-là. Je pense que vous pouvez être fiers de votre victoire.

Êtes-vous ici aujourd'hui pour demander au Parti libéral du Canada, lequel s'opposait au report il y a deux ans, de ne pas toucher à cet arrangement si profitable pour vos membres et qui ne mène à une imposition des gains qu'après 80 ans? Est-ce bien cela que vous êtes venus faire? Êtes-vous venus demander au Parti libéral de fermer les yeux sur le changement qui a été effectué il y a deux ans?

Le président: Il faudrait d'abord le demander au Comité permanent des finances.

M. Loubier: Au Comité permanent des finances majoritairement libéral; c'est cela qu'il sous-entendait.

• 1150

M. Crête: Je suis prêt à reformuler ma question.

Le président: La prochaine fois, vous aurez peut-être la majorité démocratie.

M. Crête: Monsieur le président, je veux simplement m'assurer qu'on va me répondre sur le fond de la question.

The Chairman: Continue on.

Nous n'avons pas l'habitude d'être très partisans. Nous sommes tous à la recherche de la vérité.

M. Crête: Pour répondre à votre demande, je vais reformuler ma

Vos représentations d'aujourd'hui visent-elles la même chose qu'il y a deux ans, soit à assurer que la règle des 21 ans ne sera pas years ago, to make sure that the 21-year rule is not reintroduced? réintroduite?

[Traduction]

Mr. Loubier (Saint-Hyacinthe—Bagot): As an average.

Mr. Crête: Yes.

M. Ross: Non; je ne pense pas. Beaucoup ne sont pas représentés ici. Comme notre sondage l'a montré, 25 p. 100 de nos membres seulement ont des biens placés en fiducie, et il s'agit probablement de sociétés qui existent depuis longtemps et dont le fondateur s'inquiète au sujet de sa succession. Si vous prenez l'ensemble de nos membres, je crois donc que vous obtiendrez des chiffres tout à fait différents. Ceux qui ont répondu à ce questionnaire représentent ceux qui ont des actifs plus importants et que la question intéressait particulièrement. Comme je le disais, ils créent une certaine distorsion et les chiffres médians pour ce groupe sont probablement beaucoup plus représentatifs de celui-ci.

Mr. Crête: I have some difficulty with your explanations. You have just gone through every question of your survey, in detail, and now you tell us that the questionnaire is not representative of your membership. That means that I shall have to go back on what I said at the beginning, since even your survey does not provide us with data on the whole assets. In other words, we're none the wiser.

All we know, is that when you represented the interests of certain families in Canada, you lobbied the previous government as actively as now in order to push back the application of the 21-year rule and you had won at the time. I think you can be proud of your victory.

Are you now asking the Liberal Party of Canada, which was opposed to this deferral, two years ago, not to change an arrangement that is so profitable for your members since gains are only taxed after 80 years? Is that why you came here? Did you come to ask the Liberal Party to close their eyes on the change that took place two years ago?

The Chairman: I should first ask the Standing Committee on Finance.

Mr. Loubier: The Standing Committee on Finance that has Liberal majority; that's what he meant.

Mr. Crête: I'm prepared to reword my question.

The Chairman: Next time, you may have the majority after the après les élections. Pour le moment, vous devez respecter la elections. For the time being, you must observe the democratic process.

> Mr. Crête: Mr. Chairman, all I want to be sure of is that I'm going to get an answer on the heart of the matter.

Le président: Continuez.

We do not normally show partisanship. We are all looking for the

Mr. Crête: To answer your request, I shall reword my question.

Has the presentation you made today the same objectives as two

Mr. Sharwood: From the evidence we've given you here, it is so obvious that the 21-year rule was so inequitable that it became inevitable. Any government would have changed it. It doesn't matter of what political stripe, it would have done it. Everybody become convinced of the justness of what we were talking about, that it was unjust for people to put taxes on trusts and tax people in trusts when they wouldn't be taxed if they held the shares directly. Everybody said it was wrong. It didn't matter which party; everybody said 'Why would we want to do that? It's unfair.''

Mr. Freedman: Maybe I could talk for a minute about my trust. Let's talk about asset size. As long as the assets were frozen in the trust, things were all right. If we had to pay the deemed capital disposition on an appraisal basis, based on a 21-year deemed disposition, we would have to sell those assets.

Like many trusts in Canada that are family trusts, the assets in those trusts were not complete assets. They were bits and pieces of real estates holdings and buildings held with other interrelated family companies, and most of them with outside parties. When you go to sell 10% or 25% of a piece of real estate you realize again that it's significantly below what the current market value is of the complete asset. We would have been forced to sell. We would have realized on a sale significantly lower than had we waited until our partners were ready to cash out with us. Revenue Canada, therefore, would have gained significantly less.

Then we get to where would the money have gone. Several of the members of our family who were members of that trust now live outside Canada. As long as the assets were in the trust they were happy to leave those assets in Canada and pay their yearly taxes on their yearly income. Revenue Canada would have had a one–time hit on a lower gain, and all of those assets would have disappeared outside Canada to be reinvested where those people are presently living.

M. Crête: Aujourd'hui, demandez—vous au gouvernement de ne pas toucher aux fiducies familiales?

Mr. Ross: I think what we're seeing is that the changes that have been made to the rules are perceived by us and by most knowledgeable practitioners, and from a study in fairness, to be a reasonable solution to the issue of at what point in time capital gains tax should be paid for long-term assets. That is under the general law when people die or otherwise dispose of the assets. Our position is that the changes that were made were equitable, were inevitable, and are right and fair under the tax law. We've raised some further issues that we think should also be dealt with which have not been dealt with, and which relate to the issues that were mentioned here. One is the problem of financing the transition of business from one generation to another. That's a separate issue.

[Translation]

M. Sharwood: D'après ce que nous avons entendu ici, l'iniquité de cette règle était si évidente que cela est devenu inévitable. N'importe quel gouvernement l'aurait changée. Peu importe la tendance politique, il l'aurait fait. Tout le monde est convaincu que nous avions absolument raison de dire qu'il était injuste d'imposer les fiducies et les personnes qui y avaient placé leurs biens alors que cela ne se serait pas produit si elles détenaient directement des actions. Tout le monde était d'accord pour dire que c'était injuste. Tous les partis en convenaient; tout le monde disait «Pourquoi voudrions—nous cela; c'est injuste.»

M. Freedman: Peut-être pourrais-je vous parler un instant de ma propre fiducie. Commençons par l'importance des actifs. Tant que ceux-ci étaient gelés dans la fiducie, il n'y avait pas de problème. S'il fallait payer un montant évalué en fonction de la règle de disposition réputée, nous serions obligés de vendre ces actifs.

Comme beaucoup d'autres fiducies familiales au Canada, ces actifs n'étaient pas complets. Il s'agissait de bribes et de morceaux de biens immobiliers et de bâtiments dont nous étions propriétaires avec d'autres entreprises familiales liées les unes aux autres, dont la plupart étaient de tierces parties. Lorsque vous voulez vendre 10 ou 25 p. 100 d'un bien immobilier, vous vous rendez compte que vous obtiendrez proportionnellement une somme très inférieure à la valeur marchande courante du bien tout entier. Nous aurions donc été obligés de vendre pour beaucoup moins cher que si nous avions attendu jusqu'à ce que nos associés soient prêts à en faire autant. Revenu Canada aurait donc récupéré nettement moins d'argent.

Vient maintenant la question de savoir ce qu'il advient de tout cet argent. Plusieurs membres de notre famille qui appartenaient à cette fiducie vivent aujourd'hui hors du Canada. Tant que les biens étaient placés en fiducie, ils n'avaient aucune objection à ce que ceux—ci demeurent au Canada et à ce qu'ils paient leurs impôts annuels sur le revenu. Revenu Canada n'aurait eu qu'une seule possibilité d'imposer un gain inférieur, après quoi tous ces actifs auraient été réinvestis dans les pays où ces personnes vivent actuellement.

Mr. Crête: Are you now asking the government not to touch family trusts?

M. Ross: Je crois que la situation est la suivante: les changements apportés au Règlement sont considérés par nous et par la plupart des personnes compétentes dans ce domaine, comme le montre d'ailleurs une étude faite sur leur équité, comme une solution raisonnable à la question de savoir à quel moment l'impôt sur les gains en capital devrait être payé sur les actifs à long terme. Cela relève des dispositions légales générales concernant les dispositions testamentaires ou autres. Nous estimons que ces changements étaient équitables, inévitables, et qu'ils sont tout à fait justes en vertu de la Loi de l'impôt. Nous avons soulevé un certain nombre d'autres questions qui nous paraissent également mériter un examen, ce qui n'a pas encore été fait, et qui ont trait à différents sujets déjà mentionnés ici. La première concerne le problème du financement de la transmission d'une entreprise d'une génération à l'autre. Il s'agit là d'une question tout à fait distincte.

On the basic question, we believe the changes that were made to the law were bound to happen, were appropriate, are equitable, and had minimal impact on the treasury of the country as of January 1, 1993.

• 1155

M. Crête: Je vais essayer une dernière fois car je je suis un peu lent de «comprenure». Vous demandez donc au gouvernement de garder le statu quo quant aux changements apportés il y a deux ans qui ont permis un report d'impôt sur une période de 80 ans.

Mr. Ross: Over 80 years?

M. Crête: De 21 ans pour la personne, pour la durée de la vie du dernier bénéficiaire.

M. Discepola: S'il y a quatre enfants, cela veut dire 80 ans.

M. Crête: C'est le dernier bénéficiaire vivant.

M. Discepola: Si je n'ai qu'un enfant?

M. Loubier: Voyons donc! On a vidé cette question—là la semaine dernière.

M. Crête: Laissez faire le détail. Le bruit dans le système ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir si on demande au gouvernement de ne pas toucher aux fiducies familiales ou tout simplement de maintenir les changements d'il y a deux ans.

Mr. Sharwood: May I answer that?

I think what we're saying is that, first of all, the vast majority of trusts are not established for tax reasons. And the second thing is, if there is going to be a 21-year deemed realization, that should apply to all Canadians and not just to taxes in trusts. It does not now. If the government thinks it's a good idea for everybody to have deemed realization every 21 years, then that's a whole different question.

What we've said—and I agree with you—is that we support the government's position, because all we're trying to do is say you put money in a trust and you have this funny 21—year rule, which creates a lot of inequities. If the government in its wisdom decides everybody in this room should have deemed realization every 21 years, then that's a whole different question.

Mr. Freedman: I think what we're saying is that there is a business cycle, and to set an artificial time in that business cycle is harmful to the natural course of our business. If we sell those assets due to normal business reasons, they are fully taxable at the normal applicable rates. The only difference is that on the death of someone...and, frankly, in our line of business, which is real estate, we track that and insure ourselves to carry sufficient life insurance to carry those liabilities upon our death. We are able to pass on our business without harming our employees and other people who are stakeholders in our business.

[Traduction]

En ce qui concerne le fond de la question, nous estimons que les changements apportés à la Loi étaient inévitables, appropriés, équitables, et qu'ils ont eu des répercussions minimes sur le trésor de l'État au 1^{er} janvier 1993.

Mr. Crête: I'm going to try one last time because I'm a bit slow on the uptake. So, you are asking the government to maintain the status quo regarding changes made two years ago whereby taxes could be differed over an 80-year period.

M. Ross: Sur une période de 80 ans?

Mr. Crête: Over 21 years per person, for the lifetime of the last beneficiary.

Mr. Discepola: If there are four children, it comes to 80 years.

Mr. Crête: We are talking about the last surviving beneficiary.

Mr. Discepola: What about if I have only one child?

Mr. Loubier: Come on! We settled that issue last week.

Mr. Crête: Let's leave details aside. I'm not interested in peripheral issues. What I really want to know is whether the government is asked to leave family trusts alone or, to put it simply, to uphold changes made two years ago.

M. Sharwood: Puis-je répondre à cela?

Ce que nous cherchons à faire valoir, je pense, c'est que, premièrement, la plupart des fiducies ne sont pas créées pour des raisons fiscales. Deuxièmement, s'il doit y avoir disposition réputée après 21 ans, cela devrait s'appliquer à tous les Canadiens et ne pas se traduire par une imposition frappant uniquement les fiducies. Ce n'est pas le cas actuellement. Si le gouvernement est d'avis que c'est une bonne idée d'appliquer à tout le monde, tous les 21 ans, la règle de la disposition réputée, c'est tout à fait différent.

Ce que nous avons dit—et là-dessus, je suis d'accord avec vous—c'est que nous appuyons la position du gouvernement car nous cherchons à souligner que, si vous avez placé votre argent dans une fiducie et qu'il existe cette drôle de règle des 21 ans, cela crée beaucoup d'iniquité. Si le gouvernement dans sa sagesse décide que pour tout le monde dans cette pièce il y aura disposition réputée tous les 21 ans, la situation est toute autre.

M. Freedman: Ce que nous essayons de démontrer, je pense, c'est que les affaires suivent un cycle et que l'interrompre artificiellement à une date donnée est néfaste à la poursuite normale de nos activités. Si nous vendons ces biens pour des raisons purement commerciales, ils sont pleinement soumis à l'impôt aux taux normaux applicables. La seule différence, c'est qu'au décès de quelqu'un... et, pour parler franchement, dans notre secteur, c'est-à-dire l'immobilier, nous tenons compte de cela et nous veillons à avoir des assurances-vie assez importantes pour que ces dettes puissent être réglées à notre mort. Nous pouvons ainsi transmettre notre entreprise sans que cela ait des répercussions sur nos employés ni sur les autres personnes directement intéressés.

The 21-year rule is not something we can self-insure for, and therefore we would have to stop our job growth. We would have to stop our investment and we would have to artificially be setting aside money to pay a tax liability, or else we would be having to cash out. Again, I went into some of the consequences of what happens when a sprawling family cashes out of a Canadian business.

Mr. Sharwood: I think that's a very important issue Jonathan Freedman has raised here. One of the issues is that on deemed realization...so far the life insurance industry has not been creative enough to create a policy that would allow that to be paid. The deemed disposition on death for all of us in this room is obviously dealt with in life insurance. The biggest inequity in the deemed disposition rule, in the business sense, was the fact that there's no cash to pay the taxes.

Le président: Monsieur Crête, j'ai...

M. Crête: Monsieur le président, ce n'est pas une question. C'est simplement un commentaire. Cela ne prendra qu'une minute.

On nous a dit que les fiducies familiales n'avaient pas été créées en tant qu'outil fiscal. Cependant, à la suite de la réforme annoncée hier, l'assurance—chômage, qui n'avait pas été créée non plus comme un outil fiscal, en est devenu un de façon significative.

M. Loubier: C'est un bon point.

Le président: Merci, monsieur Crête.

Mr. Abbott, please.

Mr. Abbott (Kootenay East): I just want to underscore something I learned today, and this has been a whole learning curve right from the word go. This \$47 million figure in your survey has nothing to do with the value of the assets currently being held in family trusts—nothing whatsoever. It has to do with the total company assets of the firms that were reporting to the survey.

The second thing, which I learned from Mr. Freedman, is that even in the case of \$40 million worth of assets, an individual may have mortgages or liabilities of \$30 million, in which case the net value of that firm is actually only \$10 million, which might also be applicable to the value of the assets in a family trust.

• 1200

The third thing is that clearly, in the issue of marketable securities versus property, in the case of marketable securities capital gains or accrued capital gains relative to marketable securities simply is not an issue. In other words, that is reflected on the year–to–year valuation of the marketable securities. So even when we're talking about the value of the assets in a family trust, we would have to differentiate from those such as property that would actually have attracted capital gains. So we're now quantifying this thing down and down to what we're actually talking about.

[Translation]

La règle des 21 ans n'est pas une chose contre laquelle nous pouvons nous assurer et, par conséquent, il faudrait que nous cessions d'embaucher de nouveaux employés et d'investir pour pouvoir, en dehors du cours normal des choses, mettre de l'argent de côté pour régler notre dette fiscale; sinon, il ne nous resterait plus qu'à tout liquider. Je vous rappelle ce que j'ai déjà dit à propos des répercussions que cela peut avoir lorsqu'une famille étendue décide de liquider une entreprise canadienne.

M. Sharwood: À mon avis, Jonathan Freedman a soulevé là un point très important. Une des questions qui se pose c'est que, lorsqu'il y a disposition réputée... jusqu'ici, les compagnies d'assurance-vie n'ont pas été assez innovatrices pour proposer une police qui couvrirait cela. Pour chacun d'entre nous ici présents, c'est évidemment par le biais de l'assurance-vie que nous réglons le problème de la disposition réputée au décès. Du point de vue des entreprises, la plus grande iniquité découlant de la règle sur la disposition réputée tenait au fait qu'il n'y avait pas de fonds pour régler les impôts.

The Chairman: Mr. Crête, I have. . .

Mr. Crête: Mr. Chairman, this is not a question. It's only a comment. It will take only one minute.

We were told that family trusts were not established for tax reasons. However, thanks to the reform which was announced yesterday, unemployment insurance which had not been established for tax reasons either, has become a significant fiscal tool.

Mr. Loubier: Good point.

The Chairman: Thank you, Mr. Crête.

Monsieur Abbott, s'il vous plaît.

M. Abbott (Kootenay–Est): Je veux simplement souligner une des choses que j'ai apprises aujourd'hui, et d'ailleurs, je n'arrête pas d'en apprendre de nouvelles depuis que tout cela a commencé. Ce chiffre de 47 millions de dollars cité dans votre sondage n'a rien à voir avec la valeur des biens placés actuellement dans des fiducies familiales—absolument rien. Cela représente le total des biens des entreprises qui ont participé au sondage.

Deuxièmement, et c'est une chose que j'ai apprise de M. Freedman, même avec des biens d'une valeur de 40 millions de dollars, quelqu'un peut avoir des hypothèques ou des dettes qui se chiffrent à 30 millions de dollars, auquel cas la valeur nette de cette entreprise n'est véritablement que de 10 millions de dollars, et ce principe vaut également pour la valeur des biens placés dans une fiducie familiale.

Troisièmement, pour ce qui est des titres négociables par opposition aux biens, il est clair que les gains en capital ou les gains en capital accumulés relatifs aux titres négociables n'entrent pas en ligne de compte. En d'autres mots, cela se reflète dans l'évaluation des titres négociables effectuées à la fin de chaque année. Par conséquent, lorsqu'on parle de la valeur des biens qui sont placés dans une fiducie familiale, il faut faire une différence entre les titres négociables et, par exemple, les biens qui ont réellement entraîné des gains en capital. Ainsi donc, nous réduisons petit à petit ces sommes à ce dont il est véritablement question.

The expectation with this 21-year rule, on the part of a lot of people, was that there was going to be some gigantic windfall at that particular point. It had been mentioned earlier in testimony that if that arbitrary line in the sand had remained, there would have been disposition of assets in family trusts prior to that time.

In that disposition, to get ahead of that 21-year rule, in your judgment would they have avoided—and I hate to use the word "avoided", but it's there—the taxes that would have been attracted if they had simply come up to the 21-year rule and had been forced to dispose of their assets at that particular point?

Mr. Ross: Yes. Our survey showed that most of the trusts would have simply transferred the assets back out to the individuals who were the beneficial owners of them. They would have sat like any other individual and would have paid tax on those long—term assets when they died. Those taxes will be paid when they died.

Mr. Abbott: Okay, but when they were transferred out, if we can go back to the future here—

Mr. Ross: There would be no tax at that time.

. Mr. Abbott: So if they had been transferred out, there would not have been any tax at that time.

Mr. Ross: No.

Mr. Abbott: So in any event, the taxes would have been deferred until the people had died.

Mr. Ross: Yes.

Mr. Mitchell (Parry Sound — Muskoka): I'm very impressed by those company information figures. I come from a part of the country where I take off two, three, or maybe four zeros to get the size of the average company that operates in my area.

I can understand your logic in saying that the 21-year rule isn't fair, but I have a question for Mr. Freedman. Under this plan, if upon your death and...goes to a fifth generation, your son or daughter won't pay tax on the transfer.

Mr. Fewchuk (Selkirk-Red River): Yes, they will.

Mr. Mitchell: Not on the capital gains. Right?

Mr. Discepola: No, they'll pay taxes upon his... If he changes his trust into one for his children, then the minute his assets are transferred to his children—

Mr. Mitchell: No, I'm talking just about a death. Your son would not have to pay the tax on the capital gain.

Mr. Freedman: Of course he would.

Mr. Mitchell: There's not a deemed disposition.

Mr. Freedman: There would be a deemed disposition upon my death.

Mr. Mitchell: If it's in the trust.

Mr. Discepola: In both cases.

[Traduction]

Beaucoup de gens attendaient de cette règle des 21 ans qu'elle produise à un moment donné une manne prodigieuse. On a mentionné plus tôt au cours des témoignages entendus que si l'on avait conservé cette ligne de démarcation arbitraire, il y aurait eu disposition des biens placés dans les fiducies familiales avant cette échéance.

Lors de cette disposition, destinée à prendre les devants avant que ne s'applique la règle des 21 ans, à votre avis, est—ce que les fiducies familiales auraient évité—je n'aime pas utiliser le mot «éviter», mais c'est le seul—les impôts à payer si elles avaient simplement attendu l'échéance de la règle des 21 ans et avaient été forcées de disposer de leurs biens à ce moment—là?

M. Ross: Oui. Notre sondage a montré que la plupart des fiducies auraient simplement distribué leurs actifs aux personnes désignées comme bénéficiaires. Comme tout le monde, les détenteurs auraient payé des impôts sur ces biens à long terme au décès. Ces impôts sont payables au décès.

M. Abbott: Je suis d'accord, mais pour revenir sur la façon dont les choses se seraient passées si ces biens avaient été distribués...

M. Ross: Il n'y aurait pas eu d'impôt à payer à ce moment-là.

M. Abbott: Donc, si ces biens avaient été distribués, il n'y aurait pas eu d'impôt à payer à ce moment-là.

M. Ross: Non.

M. Abbott: Par conséquent, les impôts auraient alors été reportés jusqu'à la mort des intéressés.

M. Ross: Oui.

M. Mitchell (Parry Sound — Muskoka): Les chiffres que vous citez à propos de ces entreprises m'impressionnent beaucoup. Je viens d'une région du pays où il faudrait enlever deux, trois ou même quatre zéros à ces chiffres pour obtenir la valeur moyenne de nos entreprises.

Je peux comprendre votre raisonnement lorsque vous dites que la règle des 21 ans n'est pas juste, mais j'aimerais toutefois poser une question à M. Freedman. En vertu de ce plan, si, à votre décès et... cela va jusqu'à la cinquième génération, votre fils ou votre fille n'aura pas à payer d'impôts suite à ce transfert d'actifs.

M. Fewchuk (Selkirk—Red River): Mais si.

M. Mitchell: Pas sur les gains en capital, n'est-ce pas?

M. Discepola: Non, ils paieront des impôts au moment de son... si la personne en question fait passer la fiducie entre les mains de ses enfants, dès que ses actifs sont transférés à ses enfants...

M. Mitchell: Je ne parle pas de cela, je parle seulement de ce qui se passe au décès. Votre fils n'aurait pas à payer d'impôts sur les gains en capital.

M. Freedman: Mais si, bien sûr.

M. Mitchell: Il ne s'agit pas d'une disposition réputée.

M. Freedman: Il y aurait bien une disposition réputée au moment de mon décès.

M. Mitchell: Si les actifs sont dans la fiducie.

M. Discepola: Dans les deux cas.

Mr. Grubel (Capilano—Howe Sound): Some people have to find out slowly what's going on.

The Chairman: Go ahead. I suggest we should let Mr. Mitchell ask his question of the witnesses. It's his time.

Mr. Mitchell: My understanding of it is—and correct me if I'm wrong—that on the death, with the change in the rule, there is no deemed disposition in the trust if you were the owner of the company.

Mr. Freedman: As far as I understand it, if I am the beneficiary of the trust and I pass away, then there would be a deemed disposition.

Mr. Mitchell: Maybe I'm using your example wrongly. Let's use the first generation. There would be no tax when that passed to the second generation until the death of the beneficiary of the second generation.

Mr. Freedman: That is correct.

Mr. Mitchell: If we compare that to my particular situation—there are a lot of people in the same situation—then if I should pass away and I have, say, only \$25,000 of capital assets, I probably wouldn't set up a trust for that minimum amount—most people don't—and my my son or daughter, if that's who my heir is, will pay tax because it will be a deemed disposition.

• 1205

I can see where you're coming at the 21-year rule and saying that's not equitable but I see that there's an inequity at the other end of it. In one case the inheritor of the family business isn't going to pay tax but in the other case—mine, for instance, where I have a very small estate with very small capital in it—my heir or my estate will pay tax. Is there not an inequity there?

Ms Pairault: If I may, though, point out something, it's not exactly true. . .

Je vous répondrai en français. Ce n'est pas réellement ce qui se passe, en ce sens qu'en tant qu'individu, vous aurez, jusqu'à la fin de cette année, une exonération en capital de 100 000 dollars.

M. Loubier: Cela se termine l'année prochaine.

Mme Pairault: Oui, mais rien ne vous empêchera d'en bénéficier lorsque vous ferez votre déclaration d'impôt pour 1994. Elle n'est pas disparue. Donc, vous pouvez en bénéficier.

Si vous avez des biens évalués à 25 000 dollars, vous ne paierez pas d'impôt, puisque vous bénéficierez de votre exonération.

M. Loubier: Prenons, par exemple, 250 000 dollars.

The Chairman: Well, \$250,000 is getting a little bigger.

Mr. Mitchell: I think the operative thing is that there is a difference in the treatment under the trust than on the death of an individual. Although I can buy the concept that the 21-year rule was arbitrary and put an unfair taxation liability on the

[Translation]

M. Grubel (Capilano—Howe Sound): Il y en a qui comprennent vite mais il faut leur expliquer longtemps.

Le président: Continuez. Je suggère que nous laissions M. Mitchell questionner les témoins. C'est à son tour de le faire.

M. Mitchell: D'après ce que je comprends—et dites—moi si je me trompe—étant donné les changements apportés à la règle, il n'y a pas disposition réputée de la fiducie si vous êtes propriétaire de l'entreprise.

M. Freedman: D'après ce que je comprends, si je suis le bénéficiaire de la fiducie et si je meurs, il y a alors disposition réputée.

M. Mitchell: Peut-être est-ce parce que je n'utilise pas votre exemple comme il faut. Prenons la première génération. Il n'y aurait pas d'impôt exigible lorsque la fiducie serait transmise à la deuxième génération avant la mort du bénéficiaire de la deuxième génération.

M. Freedman: C'est exact.

M. Mitchell: Si l'on compare cela avec mon propre cas—et il y a beaucoup de gens qui sont dans mon cas—alors, si je venais à mourir et si j'avais, disons, 25 000\$ d'actifs, je n'établirais probablement pas de fiducie pour y investir cette somme minimale—la plupart des gens ne le font pas—et mon fils ou ma fille, si ce sont eux mes héritiers, paieront des impôts parce que cela sera considéré comme une disposition réputée.

Je vois où vous voulez en venir lorsque vous affirmez que la règle des 21 ans n'est pas équitable, mais il faut dire qu'autrement, il y a aussi une iniquité. Dans un cas, l'héritier de l'entreprise familiale ne va pas payer d'impôt, mais dans l'autre—le mien, par exemple, où il s'agit d'une très petite succession où le capital accumulé n'est pas bien gros—mes héritiers ou ma succession auront des impôts à payer. N'y a-t-il pas là une iniquité?

Mme Pairault: Permettez-moi, toutefois, de souligner quelque chose; ce n'est pas absolument vrai. . .

I will answer you in French. It's not really what happens since, as an individual, you will have, until the end of this year, a capital gain exemption of \$100,000.

Mr. Loubier: It disappears next year.

Ms Pairault: Yes, but nothing will prevent you from taking advantage of it when you file your income tax return for 1994. It hasn't disappeared yet. So, you will be able to take advantage of it.

If you have assets valued at \$25,000, you are not going to pay tax since you can take advantage of the exemption.

Mr. Loubier: Let's take, for instance, \$250,000.

Le président: Eh bien, 250 000\$, c'est une somme un peu plus considérable.

M. Mitchell: Je pense que, sur le plan pratique, il y a une différence dans la manière dont sont traités les individus, au moment de leur décès, et les fiducies. Même si je peux admettre que la règle des 21 ans était arbitraire et qu'elle imposait une

trust, I think the replacement of it does the same thing in reverse. I'm dette fiscale injuste aux fiducies, je pense que son remplacement wondering whether, as with our tax system where disposition is deemed to have occurred at death, that should happen in terms of a family trust as well.

Mr. Freedman: I think the basic issue here is whether we as Canadians are allowed to tax plan as opposed to tax avoid. If there is something out there, I don't know why we're not allowed to make use of it.

To give you two examples, as I stated, under my will I have dealt with a trust. I have an older brother who's a CA and an MBA and would like to think that he's smarter than me and he has no will. So if he slips on a banana peel this morning, he has not properly tax-planned and has not done a lot of things he should have done to take care of his family's financial needs. To penalize me for that, I don't really understand how we would gain from that.

The other side of the issue is that I don't think there's a full understanding of the impact on the asset sale side. If we would have to create an asset sale to pay the deemed disposition, we would be spinning off our business. We would be displacing our employees, our subcontractors, and many other stakeholders who certainly had a very large stake in seeing our business continue to be healthy. So I think there's a lot more as you get involved in family businesses. I don't think there's a full understanding that we really do care for our employees and other stakeholders.

I know that a lot of businesses looked at the 21-year rule and had very long family meetings about whether they should just take a one-time cash-out and get out of the system. In the international business world a question Canada has to ask is whether we want to see families take one-time hits and disappear.

Mr. Ross: I'm not sure that we've answered your question clearly. If you want to give your \$25,000 to your son now, you'll pay tax on any accrued gain. If someone wants to give his business to his son in a trust, he pays tax now on the gain that is accrued on those shares.

• 1210

Mr. Mitchell: I understand that point. But the point I was trying to make is that you argued against the 21-year rule because it created a situation that applied to the family trust that didn't apply in the rest of the tax code.

Mr. Ross: Right.

Mr. Mitchell: And I think that's a fair argument to make. But it occurred in the law that the reverse has happened. There is now a difference and the family trust is getting treated differently, in that when it's originally set up there is not deemed disposition at death.

Mr. Sharwood: There is deemed disposition when the assets go into the trust, though.

[Traduction]

aboutit au même résultat, dans le sens contraire. Je me demande si, étant donné que dans notre régime fiscal, il y a disposition réputée au moment du décès, cela ne devrait pas aussi être appliqué aux fiducies familiales.

M. Freedman: À mon avis, la question fondamentale qui se pose est la suivante: au Canada, est-ce que l'on permet plutôt la planification fiscale que l'évitement fiscal. S'il y a des moyens qui existent, je ne vois pas pourquoi l'on ne pourrait pas y avoir recours.

Je vais vous donner deux exemples: dans mon testament, je dispose de mes biens par le biais d'une fiducie. J'ai un frère plus âgé que moi qui est comptable agréé et qui a une maîtrise en administration des affaires, ce qui lui permet de penser qu'il est plus intelligent que moi. Il n'a pas de testament. Par conséquent, s'il glisse ce matin sur une peau de banane, il n'a pas fait ce qu'il fallait pour planifier le paiement de sa dette fiscale et il n'a pas pris, non plus, les mesures qu'il aurait dû prendre pour assurer les besoins financiers de sa famille. Je ne vois vraiment pas ce que l'on gagnerait à ce que je sois, moi, pénalisé.

Pour passer à l'autre aspect de la question, je ne pense pas que l'on comprenne bien les répercussions que peut avoir la vente d'actifs. Si on est obligé de vendre ses actifs pour payer les sommes dues suite à la disposition réputée, cela revient à morceler notre entreprise, à destituer des employés, des soustraitants et bien d'autres personnes qui avaient certainement tout intérêt à ce que l'entreprise continue de prospérer. Je pense donc que les entreprises familiales représentent beaucoup plus qu'on ne le croit. À mon avis, on ne réalise pas assez que nous nous préoccupons vraiment du sort de nos employés et des autres parties prenantes.

Je sais que bien des familles qui possèdent des entreprises se sont réunies pour examiner la règle des 21 ans et pour décider si elles allaient tout liquider et abandonner la course. Le Canada doit se demander si, dans le contexte économique international, il est judicieux que les entreprises familiales liquident tout et disparaissent.

M. Ross: Je ne sais pas si nous avons répondu clairement à votre question. Si vous voulez léguer vos 25 000\$ à votre fils maintenant, vous paierez de l'impôt sur tout bien accumulé. Si quelqu'un veut léguer son entreprise à son fils par le biais d'une fiducie, il doit tout de suite payer de l'impôt sur le gain accumulé réalisé sur les parts en question.

M. Mitchell: Je comprends cela. Mais ce à quoi j'essayais d'en venir, c'est que vous avez combattu la règle des 21 ans parce que cela aboutissait à traiter les fiducies familiales d'une manière qui ne s'appliquait à aucun autre cas dans le cadre du régime fiscal.

M. Ross: Exact.

M. Mitchell: Et je pense que c'est un argument qu'il était juste d'avancer. Mais, en vertu de la loi, c'est l'inverse qui se produit maintenant. Les fiducies familiales sont traitées différemment en ce sens qu'il n'y a pas de disposition réputée au moment du décès.

M. Sharwood: Il y a toutefois disposition réputée lorsque les actifs passent dans la fiducie.

Mr. Mitchell: Agreed. But there isn't deemed disposition at death. There are all kinds of deemed dispositions in the tax law when there's a change of status, and going into a trust is a change of status. But there is one thing in common that we're talking about, and that is deemed disposition at death. The family trust is exempt from that particular thing that is applied to everybody else.

Mr. Sharwood: Well, I would put it to you-

Mr. Ross: No, no, let's stick to the technical thing. If you give your assets to your son, you pay tax on the gain at that point and then they are his assets. He pays tax on any gains on those when he dies, not when you die.

Mr. Mitchell: No, but if I hold them for myself until my death-

Mr. Ross: Oh, but trusts do not allow that. If the trust provides that they're holding it for you, then they will be taxed when you die.

Mr. Sharwood: What's the difference between giving it to your son now and giving it to the trust now? It's deemed disposition, and in both cases you pay the taxes. That's the equitable part of it.

Mr. Mitchell: I understand, but the majority of Canadians will not do that. The majority of Canadians will accumulate a modest estate that will pass to their heirs upon their death.

Mr. Ross: Right.

Mr. Mitchell: They will be treated in one way. Those people who have a family trust will have the assets transferred to their heirs in a different manner. The difference is that in one case there's deemed disposition and in the other case there isn't.

Ms Pairault: But it has been deemed disposition at the time he passed on to the trust. Actually, if you want to look at it this way, the deemed disposition and the taxes payable on the deemed disposition have occurred—

Mr. Ross: Earlier.

Mr. Sharwood: That's right; they occurred before death.

Ms Pairault: —before death as opposed to at the time of death. If anything, this is advantageous to the treasury, as opposed to waiting until death. You're deferring the tax for a longer period of time when you're waiting for the disposal at the time of death.

Mr. Mitchell: Well, you can argue that, but you can come back the other way and say you would take it now, when the asset has a lower value, and then you have an extra 80 years.

Thank you, Mr. Chairman.

Le vice-président (M. Loubier): Je demanderais un peu plus d'ordre et de discipline autour de la table. Monsieur Brien.

M. Brien (Témiscamingue): Je commencerai par un commentaire et, par la suite, j'aurai deux courtes questions.

[Translation]

M. Mitchell: D'accord. Mais il n'y a pas disposition réputée au décès. On trouve dans la Loi de l'impôt toutes sortes de dispositions réputées lorsqu'il y a changement de statut, et faire passer des actifs dans une fiducie est bel et bien un changement de statut. Mais il y a une chose qui s'applique à tout et c'est ce dont nous parlons, il s'agit de la disposition réputée au moment du décès. Elle ne concerne pas les fiducies familiales, mais s'applique à tous les autres cas.

M. Sharwood: Eh bien, je vous dirais. . .

M. Ross: Non, non, vidons cette question technique. Si vous léguez vos actifs à votre fils, vous payez de l'impôt sur les gains réalisés à cette date et les biens deviennent alors ses actifs. Votre fils paie des impôts sur tout gain réalisé à partir de là au moment de son décès, pas au moment où vous, vous mourez.

M. Mitchell: Non, mais si je les détiens jusqu'à ma mort. . .

M. Ross: Ah, mais les fiducies ne permettent pas cela. Si la fiducie est établie de façon à ce que ce soit votre fils qui détienne les actifs en votre nom, alors, votre fils sera imposé lorsque vous décéderez.

M. Sharwood: Quelle différence y a-t-il entre donner vos actifs à votre fils maintenant et les donner maintenant à la fiducie? C'est une disposition réputée et, dans les deux cas, vous payez des impôts. C'est le côté équitable de la chose.

M. Mitchell: Je comprends, mais la plupart des Canadiens n'agiront pas ainsi. Dans la majorité des cas, ils vont accumuler une modeste succession qui sera transmise à leurs héritiers au moment de leur mort.

M. Ross: Exact.

M. Mitchell: On traitera ces gens-là d'une certaine manière. Ceux qui ont une fiducie familiale transmettront leurs actifs à leurs héritiers d'une manière différente. La différence vient du fait que, dans un cas, il y a disposition réputée et, dans l'autre, non.

Mme Pairault: Mais il y a eu disposition réputée au moment où les actifs ont été transférés à la fiducie. En réalité, si vous voulez bien envisager les choses de ce point de vue—là, la disposition réputée a eu lieu et les impôts ont été payables. . .

M. Ross: Plus tôt.

M. Sharwood: C'est exact; cela s'est passé avant le décès.

Mme Pairault: Avant le décès, alors que dans l'autre cas, c'est au moment du décès que cela se passe. C'est surtout le Trésor qui bénéficie du fait que l'on n'attend pas le décès. Vous reportez l'impôt plus longtemps lorsque vous attendez pour disposer de vos actifs au moment du décès.

M. Mitchell: Eh bien, c'est un argument que l'on peut avancer, mais l'on peut aussi prendre le contre—pied et dire que l'on préfère payer l'impôt maintenant alors que les actifs ne valent pas autant, et avoir devant soi 80 ans.

Merci, monsieur le président.

The Vice-Chairman (Mr. Loubier): I would like to see more order and discipline around the table. Mr. Brien.

Mr. Brien (Témiscamingue): I am going to start with a comment, and then, I will have two short questions to ask.

Je pense que M. Mitchell a touché un point d'équité potentielle. Vous avez dit qui vous représentiez et nous, nous vous disons qui nous représentons. Nous représentons un ensemble d'électeurs et de contribuables nettement affectés par le fardeau fiscal actuel. Chaque dollar perdu par le gouvernement doit être emprunté et financé. Il y a également une différence entre la valeur d'un dollar aujourd'hui et celle d'un dollar dans un certain nombre d'années.

J'aurais une question en ce qui a trait aux renseignements que vous nous avez donnés au début. Plus tôt, dans votre présentation, vous avez donné des statistiques sur les montants des ventes des entreprises familiales. Je voudrais que vous m'assuriez que vous parliez des entreprises familiales lorsque vous avez parlé de ventes d'approximativement 25 millions de dollars en moyenne. Vous ne parliez pas des fiducies familiales, mais plutôt des entreprises familiales. Est-ce bien cela?

Mr. Ross: Yes.

M. Brien: D'accord. Je voulais simplement m'assurer que c'était le cas. Plus tôt, vous parliez d'un système équitable qui devrait s'appliquer à tout le monde dans le cas où l'on déciderait d'imposer les gains en capital tous les 21 ans. Cela fera l'objet d'un autre débat.

J'ai dit que c'était peut-être là une option. Cependant, nous avons aussi l'option de le faire pour certaines catégories, tout en excluant les individus comme tels.

Vous avez beaucoup insisté sur le fait qu'avoir fait sauter la règle des 21 ans a permis d'éviter que des entreprises soient obligées de 21-year rule has allowed businesses to avoid cashing out or having liquider des actifs ou de se retrouver dans une drôle de situation to face a difficult financial situation. financière.

• 1215

Vous nous avez parlé un peu plus tard de l'importance de comparer avec la situation de votre frère, soit d'avoir une and told us how important it was to be fiscally responsible and to responsabilité fiscale, et de l'intérêt qu'il y avait à faire de la bonne planification. Je suis d'accord sur cela.

Comment se fait—il qu'alors qu'on voyait venir depuis longtemps un impôt possible après 21 ans, les entreprises ou les fiducies familiales n'aient pas planifié de façon à amortir le choc à la 21e année? N'y avait-il pas de moyens d'atténuer le choc des 21 ans sans bouleverser tout le système?

Mr. Freedman: There really is no way, because what you're really saying is that for no business reason, only for tax reasons, you would have to dispose of your assets. The only way for us to prepare for that would be to cease to develop our companies, basically freeze them somewhere around the 12-year range, stop our growth, and start putting aside everything we would be putting into investing into putting aside money for paying taxes. That would mean fewer employees and fewer jobs.

I know from my employees that they certainly pay a lot of income tax, so when I pay them, Revenue gains that way. I think along the way, Revenue is getting a lot more money this way.

[Traduction]

I believe Mr. Mitchell has touched upon a potential issue of equity. You told us who you are representing and we, on the other hand, tell you who we are representing. We represent a group of voters and taxpayers who are greatly affected by the present tax burden. Each dollar lost by the government has to be borrowed and financed. There is also a difference in value between today's dollar and the dollar we had a few years back.

I have a question regarding the information you gave us at the beginning. Earlier in your presentation, you gave us statistics on what the sales of family businesses amount to. I would like you to confirm that you were talking about family businesses when you mentioned sales totalling around 25 million dollars on average. You were not talking about family trusts, but rather about family businesses. Right?

M. Ross: Oui.

Mr. Brien: Okay. I just wanted to be sure of that. Earlier, you talked about an equitable system which should apply to everybody in case we decide to tax capital gains every 21 years. This will be debated in another forum.

I said that it could be an option. We could also, however, choose to do this for certain categories while exempting individuals as such.

You have put a lot of emphasis on the fact that removing the

Later on, you made a comparison with your brother's situation plan ahead. I agree with that.

Since people had known for a long time that there could be a tax payable after 21 years, how come family businesses and trusts did not plan ahead and prepare to lessen the impact of the 21-year rule? Wasn't there any way to lessen this impact without putting the whole system upside down?

M. Freedman: Il n'y a véritablement aucun moyen de se préparer à cela car cela revient à vous obliger à vendre vos actifs, non pas pour des raisons d'affaires mais uniquement pour des raisons fiscales. La seule façon dont nous puissions nous préparer à cela serait d'abandonner tout projet d'expansion, de stopper la croissance de nos entreprises à un stade qui correspondrait environ à 12 années d'activité et de commencer à mettre de côté en prévision de l'impôt tout ce que nous aurions pu investir. Cela signifie moins d'employés et moins d'emplois.

Je sais que mes employés paient certainement beaucoup d'impôts sur le revenu et, lorsque je les paie, le ministère du Revenu y gagne. Il me semble qu'ainsi, le ministère du Revenu recueille beaucoup plus d'argent.

M. Brien: Êtes—vous en train de dire qu'il n'y a pas d'autres façons de faire de la planification fiscale que celle que vous venez de mentionner? N'y aurait—il pas possibilité de négocier d'autres ententes pour le paiement des impôts? N'y aurait—il pas des façons autres d'assouplir les règles que de stopper votre croissance à la 12e année?

Mr. Sharwood: Let me explain to you what happens when you put the shares of your family company into a trust. They're the only asset. If you were to have deemed at disposition—The trust cannot borrow money and it cannot life—insure, so there's no money in the trust, except the shares of the family company, to pay taxes. The taxes would have amounted to about 30% of the value of the company.

The only way to get money up to the trust to pay the taxes would be to declare dividends. You can't lend the money up from the family company; you can declare dividends. The dividends are already taxed, so you would be doubly taxed. You would be using after—tax revenues, which are what dividends are, to pay taxes, which would be very inequitable.

If you were to put this in, just to take a hypothetical case—let's just fantasize and say that every business on January 31, 1993, had to do the deemed disposition—you would have created an enormous increase in bank loans. You would have bankrupted a lot of companies that would have been suffering in the middle of a recession and had values that were high.

There's an assumption here that values go up all the time. I can tell you that over the last few years we've seen a lot of values in family trusts go down. They have losses they can't write off for tax purposes; it's against the deemed disposition rule. Therefore, you would have had to declare dividends after tax, you would have had to borrow the money from the bank and, as Jonathan has said, you would not be able to hire any more people. You would not be able to invest in R and D. You would be busy declaring after—tax income, borrowing from the bank and declaring bankruptcy. The economy would have come to a full stop.

M. Brien: Il ne faut pas généraliser l'idée que les fiducies sont l'apport majeur à notre économie. On pourrait discuter des détails techniques et d'autres façons de s'en sortir.

Vous nous avez dit également que la plupart n'auraient pas eu à payer d'impôt selon la règle des 21 ans, parce qu'ils auraient été capables de l'éviter en passant cela d'une fiducie à une autre ou en le liquidant parmi les bénéficiaires.

Du point de vue du gouvernement, était—ce possible, selon vous, de garder la règle des 21 ans? Je ne vous demande pas si vous êtes pour ou contre. Était—ce possible de garder la règle des 21 ans et de colmater ces brèches—là?

[Translation]

Mr. Brien: Are you telling me that there is no other way than the one you just mentioned to plan for this tax? Would it not be possible to negotiate other agreements for the payment of these taxes? Would there be no other way to make the rules more lenient than by stopping growth around the 12th?

M. Sharwood: Permettez—moi de vous expliquer ce qui se passe lorsque vous placez les actions de votre entreprise familiale dans une fiducie. Ces actions sont les seuls actifs. S'il devait y avoir disposition réputée... La fiducie ne peut pas emprunter d'argent, elle ne peut pas acheter de police d'assurance—vie, par conséquent, il n'y a pas d'argent dans la fiducie, sauf les parts de l'entreprise familiale, pour payer des impôts. Ces impôts se chiffreraient à environ 30 p. 100 de la valeur de l'entreprise.

La seule façon dont la fiducie peut avoir de l'argent pour payer les impôts serait de déclarer des dividendes. L'entreprise familiale ne peut pas prêter d'argent; mais vous pouvez déclarer des dividendes. Ces dividendes sont déjà imposés, par conséquent, vous allez subir une double imposition. Vous devriez utiliser des revenus après impôt—c'est la définition même des dividendes—pour payer des impôts, ce qui serait très inéquitable.

Si vous aviez décidé d'appliquer cette règle, pour prendre une situation hypothétique—imaginons un instant que le 31 janvier 1993, il y ait eu disposition réputée des actifs de toutes les entreprises—cela aurait entraîné la multiplication des prêts bancaires. Vous auriez poussé un grand nombre d'entreprises à la faillite, des entreprises se trouvant en plein milieu de la récession économique et dont la valeur était élevée.

On semble présumer que la valeur des entreprises monte continuellement. Je peux vous dire qu'au cours des dernières années, la valeur des fiducies familiales est tombée dans bien des cas. Elles subissent des pertes qu'elles ne peuvent déclarer aux fins de l'impôt; cela va à l'encontre de la règle concernant la disposition réputée. Par conséquent, vous auriez été obligé de déclarer des dividendes après impôts, d'emprunter de l'argent à la banque et, comme l'a dit Jonathan, vous auriez été dans l'impossibilité d'embaucher d'autres employés. Vous n'auriez pas pu non plus investir dans la recherche et le développement. Vous auriez été obligé de vous borner à déclarer des revenus après impôts, à emprunter de l'argent à la banque et à déclarer faillite. L'économie aurait complètement cessé de fonctionner.

Mr. Brien: We should not generalize and say that trusts contribute the most to our economy. It should be possible to look at the technical details and find other ways to solve the problem.

You also told us that most of these trusts wouldn't have had to pay tax according to the 21-year rule because they would have been able to avoid it by transferring assets from one trust to the other or to the beneficiaries.

From the government's perspective, do you think it was possible to keep the 21-year rule? I'm not asking you whether you are for or against. Was it possible to keep the 21-year rule and close the gaps?

• 1220

Cela aurait eu pour résultat que cet impôt-là, qu'il soit correct ou non, aurait été payé à la 21^e année.

The result of this would have been that that tax, whether it was correct or not, would have been paid on the 21st year.

Mr. Freedman: We get to some of the other family issues that always come about. As long as the soup is boiling on the stove and no one is touching it, it doesn't boil over; but sometimes when you give a big stir, things start to happen. Most trusts could have distributed the assets. Most of the trust documents that didn't say you could could have been changed.

However, when you start these very long family dicussions, sometimes consequences happen that you did not expect. People start demanding to be cashed out, saying if this is a good idea, let me get my money out; I'm now living in New York and I'd like to move my money to New York. Another family member says you're in real estate, so I'd like to move my investments to stocks and bonds.

So there was certainly a money issue, but many CAFE members were worried about this because, through the debate of how we deal with the 20-year deemed disposition, a lot of issues that could have been held at bay by normal management suddenly came to the surface and family demands could have started to happen that would have disrupted many Canadian businesses.

M. Brien: Pour nous, ce fut un exercice difficile. Même pour le sondage, vous avez imposé des limites telles qu'il était difficile de tirer des conclusions.

Pour qu'on ait un portrait global et qu'on puisse porter un jugement éclairé, vos membres accepteraient-ils de produire une come to an educated conclusion, would your members agree to déclaration d'actifs afin de nous permettre d'évaluer correctement ce qu'il y a dans la fiducie afin que nous puissions porter un jugement sur les impacts en ce qui a trait aux entrées ou pertes fiscales du gouvernement et sur la situation économique des fiducies familiales? Accepteriez-vous que le gouvernement aille chercher cette information-là chez vos membres? Quelle est votre attitude à cet égard?

Mr. Ross: Let me answer that and say that just because they're in the trust... If that's the information you want, then you have to demand it of all Canadians.

M. Brien: Non, pas vraiment. Si on décide de le demander, cela ne s'appliquera qu'aux fiducies familiales.

Mr. Fewchuk: That's right.

M. Brien: Nous ne sommes pas obligés de le demander à tout le monde. Sur les formulaires d'assurance-chômage, on demande peut-être aux conjoints de produire une déclaration financière, mais cela ne s'applique pas à tout le monde. Donc, le débat n'est pas là. Si on décide de ne le faire que pour les fiducies familiales, on ne le fera que pour ces fiducies.

Je vous demande de réagir à cela. Êtes-vous disposés à nous donner cette information-là? Vous nous dites qu'il n'y a rien là, de toute façon.

Mr. Ross: I would be afraid that would be infringing on the rights of the particular individuals who happen to hold rights to property through a trust as compared with people who hold the rights directly.

Apart from that, it's very difficult to assess the values of these business and those values change up and down. I would ask to what end, because if that's gathered and some conclusion is made, then the holders of those trusts will simply distribute the assets to the individuals and march on like every other Canadian.

[Traduction]

M. Freedman: Nous en venons à certaines autres questions de famille qui surgissent toujours. Tant que la soupe mijote sur le poêle et que personne n'y touche, elle ne déborde pas; mais quelquefois, quand on remue trop fort, les choses commencent à se gâter. La plupart des fiducies auraient pu répartir l'actif. On aurait pu changer la plupart des documents fiduciaires qui ne précisaient pas qu'on pouvait le faire.

Cependant, lorsque l'on entame ces très longues discussions familiales, on se retrouve devant des conséquences imprévues. Certains commencent à demander qu'on leur verse leurs parts en espèces, disant que si c'est une bonne idée, ils préfèrent retirer leur argent; vivant à New-York, ils préfèrent y transférer leur argent. Un autre membre de la famille peut déclarer qu'il préfère vendre des biens immeubles pour convertir le produit en actions et obligations.

Il y avait donc bien des questions d'argent, mais de nombreux membres de l'ACEF s'en sont inquiétés, parce que la discussion sur la façon de traiter la disposition réputée de 20 ans a fait surgir des problèmes qu'une gestion normale aurait pu maîtriser, et l'on pouvait craindre l'apparition de demandes familiales qui auraient perturbé un grand nombre d'entreprises canadiennes.

Mr. Brien: For us, it was a difficult exercise. Even for the survey, you imposed limitations which made it very difficult to draw some conclusions.

In order to give us a comprehensive picture and help us file assets balance sheets which would enable us to assess correctly what is in the trust so that we're able to judge the impacts concerning tax revenues or losses for the government as well as on the economic situation of family trusts? Would you be ready to allow the government to obtain that kind of information from your members? What is your position in this respect?

M. Ross: En réponse, je dirai que simplement parce qu'ils sont en fiducie. . . Est-ce le renseignement que vous voulez avoir, car dans ce cas il faut l'exiger de tous les Canadiens.

Mr. Brien: No, not really. If we decide to ask such information, this would be limited to family trusts.

M. Fewchuk: C'est bien cela.

Mr. Brien: We do not have to ask it to everybody. On an unemployment insurance form, we may be asking the spouse to file a financial statement, but this does not apply to everybody. So, this is not the question. If we decide to limit this demand to family trusts, it will be for them only.

I would ask you to react to this. Would you be willing to give us this kind of information? You are telling us that this does not really matter, in any case.

M. Ross: Je craindrai d'enfreindre ainsi les droits des particuliers qui détiennent des droits de propriété au travers d'une fiducie par rapport aux gens qui détiennent de tels droits directement.

Par ailleurs, il est très difficile d'évaluer la valeur de ces entreprises car elles fluctuent souvent. J'aimerais savoir à quoi ces renseignements serviraient, car si on les obtient et qu'on en tire certaines conclusions, les détenteurs de ces fiducies se contenteraient d'en distribuer l'actif aux divers membres et mèneraient leurs affaires comme tout autre Canadien.

Our view is that this would be very disruptive to Canadian business, for not for tax reasons or any others, but you've seen the major family disputes going on and how those businesses are being held up. That's very counterproductive for job creation in Canada.

They're held there so there's some continuity of control. It has nothing to do with taxes. If you start going after them as a special class where everybody else runs under different rules, then you subvert those very real business issues, which are not tax issues.

• 1225

Mr. Sharwood: If I may emphasize this, we all have the view of the McCain family who are in the public eye. I can tell you the advisers and the two McCain brothers now regret that they hadn't managed the transition through a trust. What they did was distribute to all the family. Now all the family have votes, and they have voters meetings in which they all disagree. If you have a trust, then the trustees, who are outside people, manage the transition in a management sense.

I fail to see why the McCains, who haven't used a trust, and some other large family who have used a trust are different. Why would you get that information from one and not from the McCains just because they've used a different method to pass their business on?

Mr. Freedman: Let's get back, though, to the information. From a reporting standpoint I'm not an accountant, but I was one of the trustees who signed the trust documentation. We supplied Revenue Canada with a list of every single asset that we held within that trust. Certainly there is no ability that I know of, from a reporting standpoint, for a trust to hide assets. Revenue Canada on a yearly basis got a list of every single asset held by the trust, every stock and bond, every bank account. We now disclose every asset that we hold within the trust.

If you're looking for current market values then we get into a different question, and frankly, from our standpoint, it's not as big a disclosure problem as it is who will be paying the money to the appraisers to get an appraisal of our property. Frankly, as someone who does a lot of real estate, that brings into question the value of an appraisal.

M. Brien: Si je comprends bien, vous nous déconseillez d'aller chercher cette information-là.

Mr. Freedman: It should be on file at Revenue Canada. Certainly our family trusts were fully disclosed and there were no hidden assets.

Mr. Grubel: I want a very simple clarification. I have the sneaking suspicion that there are some people who do not understand the concept of average specified as a mean and the concept of average specified as a median. I do hope, if you were to do this again, you would not call one the average and the other one the median, because they're both averages.

[Translation]

Nous estimons que cela perturberait considérablement les entreprises canadiennes, pas nécessairement pour des motifs fiscaux ou autres, mais on a bien vu les grandes disputes familiales et la façon dont elles ont paralysé les entreprises. Ce n'est pas ce qui va aider la création d'emplois au Canada.

Les biens sont en fiducie pour assurer une certaine continuité du contrôle. Cela n'a rien à voir avec la fiscalité. Si vous commencez à traiter les fiducies comme une classe à part, alors que tous les autres suivent des règles différentes, on sème le désordre dans les questions vraiment propres à l'entreprise, qui ne sont pas des questions de fiscalité.

M. Sharwood: Je n'en veux pour exemple que les problèmes de la famille McCain que tout le monde connaît. Je peux vous dire que les deux frères McCain et leurs conseillers regrettent maintenant de ne pas avoir assurer la transition par l'intermédiaire d'une fiducie. Ils ont distribué les actifs à toute la famille. Ils ont maintenant des assemblées familiales où chacun peut voter et où personne n'est d'accord avec les autres. Si vous avez une fiducie, les fiduciaires, qui sont des tiers, gèrent la transition selon les règles de l'art.

Je ne vois pas en quoi les McCain, qui n'ont pas recouru à une fiducie, diffèrent en quoi que ce soit d'une autre grande famille qui s'est servi d'une fiducie. Pourquoi demanderiez—vous ces renseignements aux uns et non à d'autres comme les McCain, simplement parce qu'ils ont recouru à une autre façon de transmettre leur entreprise?

M. Freedman: Revenons—en, cependant, aux renseignements. Je ne suis pas à proprement parler un comptable, mais j'étais l'un des fiduciaires qui ont signé la documentation de fiducie. Nous avons remis à Revenu Canada une liste de chacun des avoirs détenus dans cette fiducie. Je ne pense certainement pas qu'il soit possible, au point de vue des déclarations, qu'une fiducie cache des avoirs. Revenu Canada a reçu chaque année une liste de chacun des avoirs détenus par la fiducie, toutes les actions et les obligations, tous les comptes en banque. Nous divulguons maintenant tous les avoirs détenus dans la fiducie.

Si vous voulez obtenir des valeurs marchandes actuelles, c'est une situation différente et franchement, de notre point de vue, ce n'est pas tant un problème de divulgation que de savoir qui assumera les frais d'évaluation de notre propriété. Franchement, avec ma grande expérience de l'immobilier, cela met en cause la valeur d'une appréciation.

Mr. Brien: So, I understand that you are advising us not to go for that kind of information.

M. Freedman: Ces renseignements devraient être classés à Revenu Canada. Je suis certain que nos fiducies familiales ne cherchaient pas à cacher leurs avoirs.

M. Grubel: J'aimerais avoir une très simple précision. J'ai vaguement l'impression qu'il y a des gens qui ne saisissent pas la différence entre la notion de moyenne et la notion de médiane. J'espère bien que si nous décidions de recommencer, on n'appellerait pas l'une une moyenne et l'autre une médiane, parce qu'il s'agit de moyenne dans les deux cas.

Mr. Ross: No, they're not—absolutely not.

Mr. Grubel: Well, statistics—

Mr. Discepola: They're for very different purposes.

Mr. Grubel: Statistics textbooks say there are two different averages. One is mean and one is a median.

Mr. Discepola: That's right.

Mr. Grubel: This is a serious confusion. The mean, which is called the average here, is the sum of all of the assets divided by the number, and the median puts one—half above it and other half below. I don't want this to be interpreted as being condescending, but I did have the feeling that there was a confusion about this, and the interpretation is different.

The second point is also quite simple. Since there is an issue of net worth versus the total value, total assets, why the heck didn't you ask about the net worth? You could have avoided a lot of this confusion here.

Mr. Ross: This could be right, but what we did ask and what we were far more interested in was what the likely tax impact would be, and that's answered in question eight. The median was \$3 million and the average was \$9 million, which was very much affected by the big one. So the median trust would expect to pay \$3 million taxes, which would mean that its capital gain would have been in the order of \$8 million or \$9 million, I guess, but we didn't ask what the total net asset value was.

Mr. Grubel: Next time.

• 1230

Mr. Ross: Maybe the next time. I think we could accept some criticism of the survey, but perhaps we could be applauded as an organization for at least trying to help everybody to understand the issues. Maybe we don't get A for effort, but. . .

The Chairman: We welcome a noted authority to our committee today, Mr. Baker.

Mr. Baker (Gander—Grand Falls): I think the chairman recognized me in that matter not because of my academic qualifications, but just because of my longevity around here.

Mr. Discepola: Is it at least 21 years?

Mr. Baker: That's right.

The reason why there is so much interest in this subject is of course that the survey that was done by your association is perhaps the only bit of information that's available, or became available through freedom of information on a question submitted by a member of the press, from Canadian Press in Ottawa. Through the means of freedom of information, the survey came into the hands of the MPs.

[Traduction]

M. Ross: Non, elles ne le sont pas, absolument pas.

M. Grubel: Eh bien, les statistiques...

M. Discepola: Ces deux notions servent à des fins très différentes.

M. Grubel: Les manuels de statistiques disent qu'il y a deux sortes de moyennes: l'une est la moyenne et l'autre est une médiane.

M. Discepola: C'est exact.

M. Grubel: C'est une confusion grave. La moyenne est la somme de tous les avoirs divisée par le nombre, alors que la médiane en place une moitié au-dessus et l'autre en-dessous. Je ne voudrais pas que l'on interprète cela comme de la condescendance de ma part, mais j'avais l'impression qu'il y avait confusion à cet égard, et l'interprétation en est différente.

Mon deuxième point est lui aussi très simple. Puisqu'il est question de valeur nette par rapport à la valeur totale, le total des avoirs, pourquoi diable n'avez-vous pas demandé la valeur nette? Vous auriez pu éviter ainsi beaucoup de confusion ici.

M. Ross: C'est peut-être vrai, mais ce que nous avons demandé et ce qui nous intéressait beaucoup plus était de savoir quelle serait la répercussion fiscale probable, et cette réponse est donnée à la question numéro huit. La médiane était de 3 millions de dollars et la moyenne de 9 millions à cause, dans une très grande mesure, des grosses fiducies. Donc, la fiducie médiane aurait sans doute à payer 3 millions de dollars d'impôts, ce qui signifierait que ses gains en capital auraient été de l'ordre de 8 ou 9 millions de dollars, je suppose, mais nous n'avons pas demandé le montant de la valeur totale nette de l'actif.

M. Grubel: La prochaine fois.

M. Ross: La prochaine fois, peut-être. Je pense que notre enquête n'est pas à l'abri de certaines critiques, mais on pourrait peut-être nous féliciter, comme organisation, d'avoir au moins essayé d'aider tout le monde à comprendre les questions en cause. Nous ne méritons peut-être pas la cote A pour notre effort, mais. . .

Le président: Nous accueillons aujourd'hui une autorité reconnue à notre comité, monsieur Baker.

M. Baker (Gander—Grand Falls): Je pense que le président a reconnu ma compétence en la matière non pas en raison de mes titres universitaires, mais simplement en raison de ma longévité ici.

M. Discepola: Est-ce au moins 21 ans?

M. Baker: C'est exact.

Si l'on s'intéresse tant à cette question, c'est naturellement parce que l'enquête menée par votre association est peut-être le seul élément de renseignements qui soit disponible, ou qu'elle le soit devenue grâce à la liberté d'accès à l'information à laquelle a recouru un journaliste de la Presse canadienne à Ottawa. C'est donc par l'intermédiaire de la liberté d'accès à l'information que cette enquête est parvenue aux députés.

The deferral, as it's referred to, as Mr. Wilson referred to it when he was the Minister of Finance... After your many requests from 1987 on, as I recall, he wrote to Mr. Sharwood and said that he was in a very difficult situation because he didn't want this change to be made so trusts could be used for the indefinite deferral of capital gains. Those were the exact words he used in his correspondence to you.

When you go to the more recent information concerning the trusts, you find it under "Income Tax Expenditures", a federal government document put out in December. They refer to the trusts thus: "The deemed disposition can be extended now until the rights of beneficiaries expire, provided that the beneficiaries", and then there's a sentence, "No data available". That has been the problem all along: nobody can put their hands on one piece of information concerning the 21–year rule. All we have to work on is the fact that back in 1971...

In 1970 we had an estate tax in Canada, just as they do in the United States. In the U.S. if your property is valued at over \$600,000, then you're taxed on the greater value net. The Canadian system was not as stringent as the American system is today, but we had a system of estate taxes.

When the legislation that contained the 21-year rule was brought in, the capital gains in that case was brought in to replace the estate tax. That's the way it was explained and the way it was understood. The 21-year rule was put in because the law is the law. If you die and you have property, then you pay capital gains on it upon your death. So when the legislation was brought in replacing the estate tax in Canada, the 21-year rule, as I recollect, was brought in. It said quite explicitly—and there was a lot of debate on it—that the 21-year rule was there to prevent the indefinite deferral of capital gains in the case where a person dies and his assets are in trust. That was the logic used at that time.

So that's the only thing members of Parliament have on hand to judge the question of whether or not this deferral, as it's referred to, a tax expenditure, as it's referred to by both governments...

You can't put your hands on one bit of information about the subject unless you go to tax expenditures or tax deferrals. That's the problem. That's why your survey created such interest and that's why there are so many questions.

• 1235

It's very frustrating for members of Parliament when government officials come before committees and say, we don't know; we don't have any information. Members of Parliament are left in a very frustrating position, especially now when we're cutting everything that moves to satisfy the deficit reduction. It has to be an exercise that has to be carried through. An ordinary person looks at this and says, well, now, you know, the safety net is being changed, all right: the mesh is getting so large the only ones not falling through are the fat cats. That's the logic used by ordinary Canadians when they look at the changes that are made. So members of Parliament have to investigate these things and try to find out just what the situation is.

[Translation]

Le report, selon le terme utilisé par M. Wilson lorsqu'il était ministre des Finances. . . Après les nombreuses demandes que vous lui avez adressées à partir de 1987, si je ne m'abuse, il a écrit à M. Sharwood qu'il se trouvait dans une situation très délicate parce qu'il ne voulait pas que cette modification soit adoptée afin que l'on puisse recourir aux fiducies pour le report indéfini des gains en capital. Ce sont exactement les termes qu'il a utilisé dans sa correspondance avec vous.

Quand on recherche des renseignements plus récents sur les fiducies, on les trouve dans le document «Dépenses d'impôt sur le revenu», publié par le gouvernement fédéral en décembre. On y parle des fiducies de la façon suivante: «On peut maintenant prolonger la disposition réputée jusqu'à l'expiration des droits des bénéficiaires, à condition que les bénéficiaires», vient ensuite une autre phrase, «Aucun renseignement disponible». C'est toujours le même problème :personne ne peut mettre la main sur le moindre renseignement concernant la règle des 21 ans. Nous ne pouvons nous appuyer que sur le fait qu'en 1971...

En 1970, nous avions un impôt sur les successions, au Canada, tout comme aux États-Unis. Aux États-Unis, si votre propriété est évaluée à plus de 600 000\$, vous êtes alors imposé sur la plus grande valeur nette. Le régime canadien n'était pas aussi rigoureux que le régime américain actuel, mais nous avions quand même un régime d'impôt sur les successions.

Lors de l'adoption de la loi contenant la règle des 21 ans, on a créé dans ce cas-là les gains en capital pour remplacer l'impôt sur la succession. C'est ainsi qu'on l'a expliqué et que tout le monde l'a compris. La règle des 21 ans a été créée pour faire respecter la loi. Quand on a des biens, on paie de l'impôt sur les gains en capital de cette propriété au moment du décès. C'est pour cela que lorsque l'on a adopté une loi remplaçant l'impôt sur les successions au Canada, on a, si je me souviens bien, adopté la règle des 21 ans. On disait très clairement, et ce fut l'objet d'un long débat, que la règle de 21 ans visait à empêcher le report indéfini des gains en capital lorsqu'une personne meurt et que ses biens sont en fiducie. Telle était la justification invoquée à cette époque.

C'est donc le seul élément sur lequel les députés peuvent s'appuyer pour décider si ce report, comme on l'appelle, cette dépense fiscale, comme l'appellent les deux gouvernements...

Il est impossible d'avoir le moindre renseignement sur le sujet sans recourir aux dépenses fiscales ou aux reports fiscaux. Tel est le problème. C'est la raison pour laquelle votre enquête a suscité tant d'intérêt et provoque tant de questions.

Il est très agaçant pour un député qui interroge des hauts fonctionnaires de se faire répondre que l'on ne sait pas; que l'on n'a pas de renseignements. C'est une situation très désagréable pour les députés, surtout quand on coupe tout ce qui bouge pour réduire le déficit. C'est un exercice qu'il faut mener à bonne fin. Quand le citoyen ordinaire regarde la situation, il constate qu'on modifie le filet de sécurité, mais on le fait de telle sorte que seuls les gros matous ne passent pas au travers. C'est le constat que le Canadien moyen ne peut s'empêcher de faire. Les députés ont donc le devoir d'y regarder de près pour savoir quelle est vraiment la situation.

I don't know what I was going to ask you.

Mr. Sharwood: That's why you've been around for so many years. I might say, sir, you don't look old enough to have been a member of Parliament in 1971.

Mr. Baker: Well, I must compliment this gentleman. Mr. Chairman, I want this on the record. If I owned several businesses and I were worth a lot of money, I would belong to the Canadian Association of Family Enterprise, because Mr. Sharwood—and I have his record here—started in 1987 on this issue, on December 10, to be exact, and he corresponded with the Minister of Finance. I imagine he corresponds with the present Minister of Finance in the same way. He writes his letters with "Dear Michael". He arranged his first discussions on November 3, 1988, with a Mr. Gorbet. Continuous discussions took place since that time, 1988. It came up to the point where Finance asked him to do a questionnaire. Then it came to the point where he was writing the minister again, and the minister responded to him, saying, oh, well, I'm now going to refer you to the director of the legislation division of the tax policy branch. In other words, Mr. Sharwood has been at this for three, four continuous years, every day, until he got the changes that were brought in.

That's my reciprocal compliment to you, sir. At some future date I'd like to question you on this in detail.

Mr. Sharwood: I will only make the comment that I happen to be the person... All the practitioners in the country were telling Finance they'd got off in the wrong direction here. You know how hard it is... I hope nobody in Finance feels insulted for them to admit they've made a mistake. It takes a little time.

I can tell you lots of other people, right across from Vancouver to St. John's, Newfoundland, were telling Finance this is not the way to solve this problem; you guys have to change. I happened to be the one who wrote the letters, but they were getting a lot of... And they soon came to realize this was really an inequitable thing and it should be changed, as I said earlier, no matter which government was in; there had to be other ways of dealing with these issues.

Mr. Baker: As I say, Mr. Chairman, I'd need about an hour with these gentlemen to explore the questions arising out of the testimony.

The Chairman: I'm going to suggest you take them to lunch in the Parliamentary Restaurant.

Mr. Baker: Mr. Chairman, this is a very important subject. The association here represents a point of view and it's representing its clientele. But I think it's incumbent on committee members to explore this subject and other subjects to make sure we have a system of taxation that's equal and we do not have tax evasion.

I just think the whole subject... The officials themselves who came before the committee told me point—blank, in private meetings, there was no information whatsoever; no surveys whatsoever had been done. Yet that information was in the

[Traduction]

Je ne sais pas ce que j'allais vous demander.

M. Sharwood: C'est pour cela que vous êtes dans nos parages depuis si longtemps. Permettez-moi de dire que vous n'avez pas l'air assez âgé pour avoir été député depuis 1971.

M. Baker: Je pense que ce monsieur mérite des félicitations. Monsieur le président, je veux que cela soit consigné au compte rendu. Si j'étais propriétaire de plusieurs entreprises et que mes biens étaient considérables, je serais membre de l'Association canadienne des entreprises familiale car ce M. Sharwood, j'ai son dossier ici, a entamé le sujet en 1987, le 10 décembre, pour être exact, en écrivant au ministre des Finances. Je suppose qu'il envoie le même genre de lettres au ministre des Finances actuel. Il commence ses lettres par les mots «Cher Michael». Il a obtenu ses premiers entretiens le 3 novembre 1988 avec un certain M. Gorbet. Les entretiens se sont poursuivis sans interruption depuis cette époque, en 1988. Le ministère des Finances a fini par lui demander de préparer un questionnaire. Puis il a écrit une autre lettre au ministre qui lui a répondu qu'il allait le référer au directeur du service de la législation de la Division de la politique fiscale. Autrement dit, M. Sharwood n'a cessé de revenir quotidiennement à la charge depuis trois ou quatre ans, jusqu'à ce qu'il ait obtenu les modifications proposées.

C'est donc un compliment que je vous retourne, monsieur. Je souhaite avoir un jour l'occasion de vous interroger en détail à ce sujet.

M. Sharwood: Disons simplement qu'il s'est trouvé que je sois la personne... Tous les praticiens du pays disaient au ministère des Finances qu'il était parti dans la mauvaise direction. Vous savez comme moi que ce n'est pas facile à faire... J'espère que personne au Ministère n'aurait honte de reconnaître qu'il s'est trompé. Mais cela ne se fait pas du jour au lendemain.

Je peux vous affirmer que bien des gens, de Vancouver à Saint-Jean de Terre-Neuve, disaient au ministère des Finances que ce n'était pas la bonne façon de résoudre ce problème; qu'il fallait changer de cap. C'est moi qui ai écrit les lettres, mais le Ministère recevait beaucoup de... et il s'est bientôt rendu compte que c'était vraiment injuste et qu'il fallait faire des changements, comme je l'ai dit plus tôt, quelle que soit la couleur du gouvernement au pouvoir; il fallait trouver d'autres façons de s'occuper de ces problèmes.

M. Baker: Vous voyez, monsieur le président, qu'il me faudrait environ une heure avec ces messieurs pour étudier en détail les questions soulevées par leur témoignage.

Le président: Vous pourriez peut-être les inviter à déjeuner au restaurant du Parlement.

M. Baker: Monsieur le président, c'est une question très importante. Cette association représente un point de vue, et représente sa propre clientèle. Mais je pense que les membres du Comité ont le devoir d'étudier en détail cette question, ainsi que d'autres, pour veiller à ce que nous ayons un système d'impôt équitable et que nul ne puisse s'y soustraire.

Je pense simplement que toute cette affaire... Les hauts fonctionnaires eux-mêmes qui ont témoigné devant le Comité m'ont dit sans ambages, en privé, qu'il n'y avait pas le moindre renseignement; qu'aucune enquête n'avait été faite. Pourtant,

freedom of information were any of these things uncovered, that at least some survey was there to point out some of the information you require to make a judgment.

• 1240

I don't know whether the chairman was quoted accurately in the period before the committee in order to express my views on the subject.

The Chairman: We certainly welcome your input, Mr. Baker, and thank you for being with us today.

Mr. Baker: Thank you.

The Chairman: Next on my list is Mr. Discepola, please.

Mr. Discepola: Thank you, Mr. Chair.

My question is also going to revolve around the questionnaire, because in my former life I did have a bit of statistical experience. I would probably have to sum it up by saying that your questionnaire, even though you deserve maybe an E for effort, has given us a lot of food for thought. However, if I were to summarize it as a mathematician, I'd probably believe it's 5% accurate, 95 out of 100 times, give or take 5 times, or something like that. I've forgotten my statistics.

The total revenues in 1C, when you refer to the median, is that \$12 million or \$12,000?

A voice: It's \$12 million.

Mr. Discepola: So on a median asset of \$10 million the return on assets, if there were such a figure, is almost 114%. People are doubling their assets?

Mr. Ross: No. This is the gross revenue before expenses.

Mr. Discepola: That's what I was getting at. So it's not net after tax revenue at all.

Mr. Sharwood: No, it's sales.

Mr. Discepola: So that figure really means absolutely nothing because your businesses could be losing money on those gross sales.

Mr. Sharwood: Yes.

Mr. Discepola: I support Mr. Grubel's comment that we maybe should have used net after-tax revenues. It would have been a more dû utiliser les recettes nettes après impôt. C'est un chiffre qui aurait meaningful figure.

You had 120 respondents out of 600. On question 4, only 33 people responded. On question 9, 21 people responded. Why did some people choose to answer some parts of the questionnaire and not

Mr. Ross: There were 120 responses of which 33 held assets in trust of one sort or another, so the questions from that point on really deal with those 33 out of the 100.

[Translation]

department at the time those statements were made, and only through ces renseignements étaient au Ministère lorsque ces déclarations ont été faites, et ce n'est que par la liberté d'accès à l'information que certains de ces renseignements ont été découverts, et qu'il y avait eu au moins une enquête pour fournir certains des renseignements dont nous avions besoin pour nous faire une opinion.

Je ne suis pas sûr que l'on ait bien cité le président dans les médias media recently. I would certainly appreciate a longer questioning récemment. J'aimerais bien disposer de plus de temps pour poser des questions en comité afin d'exprimer mon avis sur le sujet.

> Le président: Nous avons écouté vos avis avec intérêt, monsieur Baker, et je vous remercie de votre présence parmi nous aujourd'hui.

M. Baker: Merci.

Le président: La personne suivante sur ma liste est M. Discepola. S'il vous plaît.

M. Discepola: Merci, monsieur le président.

Ma question portera aussi sur le questionnaire, parce que, par le passé, j'ai acquis certaines connaissances en statistiques. Je peux sans doute résumer en disant que votre questionnaire, même si vous méritez peut-être un E pour l'effort, nous a donné ample matière à réflexion. Cependant, si je voulais parler en mathématicien, je croirais probablement qu'il est exact à 5 p. 100, 95 fois sur 100, à plus ou moins cinq fois, ou quelque chose du genre. J'ai oublié mes statistiques.

Le total des recettes en 1C, où l'on parle de la médiane, est-il de 12 millions de dollars ou de 12 000\$?

Une voix: C'est 12 millions de dollars.

M. Discepola: Donc, sur un bien dans la médiane de 10 millions de dollars, le rendement de l'actif, s'il y avait un tel chiffre, est de près de 114 p. 100. Les gens doublent-ils leur actif?

M. Ross: Non. Il s'agit des recettes brutes avant les dépenses.

M. Discepola: C'est à cela que je voulais en venir. Donc ce n'est pas du tout le chiffre net après recettes fiscales.

M. Sharwood: Non, il s'agit des ventes.

M. Discepola: Ce chiffre ne signifie donc vraiment absolument rien puisque vos entreprises pourraient tout aussi bien perdre de l'argent avec ces recettes de vente brutes.

M. Sharwood: Oui.

M. Discepola: Je suis d'avis, comme M. Grubel, que nous aurions été plus significatif.

Vous avez obtenu 120 réponses sur 600 questionnaires. À la question 4, vous n'avez eu que 33 réponses. À la question 9, vous avez eu 21 réponses. Pourquoi certains des répondants ont-ils décidé de répondre à certaines parties du questionnaire et non à d'autres?

M. Ross: Sur les 120 réponses, il y avait 33 répondants détenant des biens en fiducie d'une sorte ou d'une autre, ce qui signifie que les réponses données à partir de ce point ne traitent vraiment que de ces 33 sur les 100.

Mr. Discepola: So out of your 120 respondents, we can estimate that maybe 21 or 30 actually have trusts.

Mr. Ross: Thirty-three.

Mr. Discepola: If you take question 9-

Mr. Sharwood: It's 28%, 33 by number.

Mr. Baker: But they could have other assets in trust.

Mr. Discepola: If you take question 11, what is the market value of your company today, on assets of \$10,544,000 they're saying their company is worth less than their assets, if they're to take the median of both. Then if they pay their taxes, if the deemed realization rule were to be applied, their companies would be worth more again. Where's the logic in all of this?

Mr. Ross: Let's just take median revenues of \$12 million and in question 11, median market value, and—

Mr. Discepola: No, take the assets because those are tangible assets. They could sell those, I presume. For question 1B, the median assets are \$10,544,000.

Mr. Ross: Yes, but there are liabilities against those assets.

Mr. Discepola: There are liabilities in assets? My accounting principle says an asset is an asset and a liability is a liability.

Mr. Ross: These are not net assets. What we wanted to know was the size of the assets of the businesses.

Mr. Discepola: So perhaps I could conclude by saying that you have to be careful how you interpret this questionnaire, absolutely careful, because each question pretty well has to be interpreted on how it was configured and how it was answered because you can't generalize from this at all.

Mr. Ross: I agree with that but our purpose was to understand the size of these businesses in terms of their assets and their sales—

Mr. Discepola: All I'm saying is that for the record there were some members of this committee who interpreted these figures and tried to determine the value of trusts and then extrapolated there, and I want to caution members on that.

The next question I have is if we were to abolish trusts tomorrow morning... There are some figures floating around indicating that trusts and family trusts are avoiding taxes to the tune of \$400 million. Both opposition parties pretty well use that figure, because we do lack figures and I agree with them on that point. I want to state again that's a one–time windfall gain for the government. It's not \$400 million per year after that so that we could go and solve our deficit problems on the backs of the rich instead. It would be a one–time gain.

[Traduction]

M. Discepola: Donc, sur vos 120 répondants, on peut calculer qu'environ 21 ou 30 personnes ont effectivement des fiducies.

M. Ross: Trente trois.

M. Discepola: Si l'on prend la question 9...

M. Sharwood: C'est 28 p. 100, 33 en chiffre.

M. Baker: Mais ils auraient pu avoir d'autres biens en fiducie.

M. Discepola: À la question 11, qui demande quelle est la valeur marchande de l'entreprise à ce jour, sur des actifs de 10 544 000\$, les répondants disent que leur entreprise vaut moins que leurs actifs, s'ils prennent la médiane des deux. Alors, s'ils payent leurs impôts, si la règle de la disposition réputée s'appliquait, leurs entreprises vaudraient encore davantage. Quelle logique peut—on trouver dans tout cela?

M. Ross: Prenons simplement les recettes de la médiane de 12 millions de dollars et à la question 11, les valeurs marchandes de la médiane, et. . .

M. Discepola: Non, prenons les actifs, parce que ce sont des actifs tangibles. Ils pourraient les vendre, je suppose. Pour la question 1B, les actifs de la médiane sont de 10 544 000\$.

M. Ross: Oui, mais des charges grèvent ces actifs.

M. Discepola: Des charges grèvent ces actifs? Mon sens de la comptabilité me dit qu'un actif est un actif et qu'un passif est un passif.

M. Ross: Ce ne sont pas des actifs nets. Ce que nous voulions connaître, c'était l'ordre de grandeur des actifs des entreprises.

M. Discepola: Je peux donc peut-être en conclure qu'il faut faire très attention à la façon d'interpréter ce questionnaire, vraiment très attention, car il faut à toutes fins pratiques interpréter chaque question sur la façon dont elle a été formulée et dont on y a répondu, car on ne peut absolument pas en retirer une impression générale.

M. Ross: C'est bien vrai, mais notre objet était de comprendre les dimensions de ces entreprises en fonction de leurs actifs et de leurs ventes. . .

M. Discepola: Tout ce que je veux que l'on comprenne bien, c'est que certains membres de notre Comité ont interprété ces chiffres et ont essayé d'en déduire la valeur des fiducies et ont extrapolé sur cette base. Je veux seulement lancer une mise en garde.

Voici ma question suivante. Si nous abolissions les fiducies demain matin... Il y a de gens qui disent que les fiducies et les fiducies familiales réussissent à soustraire à l'impôt des sommes de l'ordre de 400 millions de dollars. Les deux partis de l'opposition tablent essentiellement sur ce chiffre, parce que nous n'avons pas de chiffres officiels, et je suis d'accord avec eux sur ce point. Je tiens à répéter qu'il s'agit d'une recette ponctuelle pour le gouvernement. Il ne s'agit pas de 400 millions dollars par an qui nous permettraient à la longue de régler notre problème de déficit sur le dos des riches. Cette recette ne se produirait qu'une seule fois.

• 1245

Mr. Sharwood: I don't even know where that figure comes from.

Mr. Discepola: No, but that's the figure that's floating around.

M. Sharwood: Je ne sais même pas d'où provient ce chiffre.

M. Discepola: Non, mais c'est le chiffre qu'on entend ici et là.

Mr. Ross: As professionals looking at this information, we have suggested that figure is wildly out of line.

Mr. Discepola: But even if it were another figure, the point I'm the government.

Mr. Sharwood: In those trust figures that Len Farber talked about earlier when he capitalized up the gain, I would say a large number of those figures are trusts having to do with family residences, which are the major assets of companies. Actually, if you divide that by the number of respondents, the average price of the house is pretty low. That's what's in those numbers from Finance. If you take family residences away from the trusts, are you actually going to tax family residences? You politicians, feel free!

Some hon. members: Oh, oh.

The Chairman: Mr. Sharwood, what socialist advocates taxing family residences?

Some hon. members: Oh, oh.

Mr. Ross: I think it's very important to take those gross assets and divide them by the number of trusts to look at the assets per trust. The numbers are not that large and the income per trust is not that large.

Mr. Discepola: The appearance of an inequity that exists in the current family trusts is the tax deferral benefit that goes to the beneficiary of a trust. From the amount of time it's placed in the trust and the accrued capital gains on that value, the tax deferral on the accrued capital gains is where the benefit accrues to the beneficiary. It's not the valued asset. It's the taxes that are deferred for a number of years until you sell the shares or collapse the trust.

Mr. Ross: There is no tax deferred when the assets going into the trust are fully taxed.

Mr. Discepola: I agree, but if I put an asset with a value of \$100 today in a trust, and then my beneficiaries use just the revenues off that to pay their taxes, when I sell the asset 20 or 30 years down the road and it's worth \$200 I have a deemed benefit on the tax deferral of that portion. That's why I say it's the accrued capital gains, or it could be capital loss.

Mr. Grubel: Compared with what?

Mr. Sharwood: What we're managing to do, though, is hold our businesses together.

Mr. Freedman: Hopefully as business people we are going to make more money for Revenue than had they taken it and invested it in GICs. If we're better investors and our business grows, rather than cashing out once every 21 years if they wait until year 40 for us to sell our business, maybe by then in those 19 years we've done stupendously better than the GIC rate and Revenue will get a full capital taxation on that gain.

[Translation]

M. Ross: D'après notre expérience de professionnels, nous avons indiqué que ce chiffre est probablement très loin de la réalité.

M. Discepola: Mais même avec un autre chiffre, je veux trying to drive home is that it is a one-time gain for the treasury of simplement bien faire comprendre qu'il ne s'agirait que d'une recette unique pour le trésor de l'État.

> M. Sharwood: Dans ces chiffres sur les fiducies cités par Len Farber quand il a exprimé les gains en capitaux, je dirais qu'un grand nombre sont des fiducies qui portent sur des résidences familiales, ce qui représente la plus grande partie de l'actif des sociétés. En réalité, si l'on divise ce chiffre par le nombre de répondants, le prix moyen de la maison est très bas. C'est cela que l'on trouve dans ces chiffres des Finances. Si vous retirez les résidences familiales des fiducies, allez-vous en fait taxer les résidences familiales? Vous êtes les politiciens, vous pouvez faire ce que vous voulez!

Des voix: Oh, oh.

Le président: Monsieur Sharwood, quel socialiste préconise l'imposition des résidences familiales?

Des voix: Oh, oh.

M. Ross: Je pense qu'il est très important de prendre ces actifs bruts et de les diviser par le nombre de fiducies pour examiner les actifs par fiducie. Les chiffres ne sont pas si élevés et le revenu par fiducie n'est pas si important que cela.

M. Discepola: L'apparence d'injustice qui existe dans les fiducies familiales actuelles réside dans l'avantage du report fiscal dont profitent les bénéficiaires d'une fiducie. Pour la durée du placement en fiducie et les gains en capitaux qui s'accumulent sur cette valeur, c'est là que le report fiscal sur les gains en capital accumulés constitue un avantage pour les bénéficiaires. Ce n'est pas l'actif évalué. Ce sont les impôts qui sont reportés pendant un certain nombre d'années jusqu'à la vente des actions ou l'abolition de la fiducie.

M. Ross: Aucun impôt n'est reporté lorsque l'actif placé en fiducie est soumis intégralement à l'impôt.

M. Discepola: C'est vrai, mais si je place un bien d'une valeur de 100\$ aujourd'hui dans une fiducie, et que par la suite mes bénéficiaires n'en retirent que les revenus nécessaires pour payer leurs impôts, lorsque je vends le bien 20 ou 30 ans plus tard et qu'il vaut alors 200\$, j'ai un avantage réputé découlant du report fiscal sur cette portion. C'est pour cela que je dis qu'il s'agit de gains en capital accumulés, ou ce pourrait être une perte en capital.

M. Grubel: Par rapport à quoi?

M. Sharwood: Ce que nous essayons de faire cependant, c'est de maintenir l'intégrité de l'entreprise.

M. Freedman: On peut espérer qu'en hommes d'affaires compétents nous rapporterons plus d'argent à Revenu Canada que s'il le perçoit et l'investit en CPGs. Si nos placements sont meilleurs et que notre entreprise se développe, au lieu d'encaisser des impôts une fois tous les 21 ans, en attendant que nous vendions notre entreprise dans 40 ans, nous aurons, dans ces 19 années, réalisé peut-être des gains infiniment supérieurs au taux des CPGs, et Revenu Canada encaisserait l'impôt sur la totalité de ces gains en capital.

Mr. Discepola: I want to conclude by saying maybe our committee should focus on how we treat capital gains as opposed to how we treat family trusts, because that's where the bottom line really comes.

Mr. Freedman: I think CAFE would welcome a discussion on the inflationary gain portion of the capital gain.

Some hon. members: Oh, oh.

The Chairman: A good point.

Mr. Ross: Your point is no different whether it's held in a trust or otherwise, so if someone else has an asset worth \$100 that he holds individually, he can hold it for 80 years as the preferred timeframe until he dies, and no tax is paid in that intervening period. The trust does not give any unique advantage in that regard.

Mr. Discepola: Yes. That's right.

Mr. Pillitteri (Niagara Falls): This is my second meeting here on family trusts. Canada is still the land of dreams. Individuals like me achieve their dream later on in life, but if I were to pass away tomorrow, my family would not be able to hold on to my business. Some people would like to be looking in a haystack, and where to find money certainly would not be in a family trust.

• 1250

Mr. Sharwood, you made a remark in your presentation that most trusts are willing to pay taxes, more willing than farmers. This is a remark you made. Are you, in a sense, trying to say that farmers are more able to pay taxes? That's one question.

Another question I would like to ask you is how many family trusts you have involving farmers.

Mr. Sharwood: Well, me reply to the second question first. I think very, very few. In fact, you've raised a very good question, which we have been looking at, and this has really to do more with the \$500,000 capital gains exemption than this particular issue. As you know, it applies to farmers, and then there are the qualified small businesses. The problem is liquidity, and there are some businesses in fact that are very illiquid, such as a farm. There are other businesses that can be insured against. It's sometimes hard for a farmer even to get life insurance to take care of the taxes on death.

But the farmer's tax-free roll-over is something that family companies do not have. In the budget papers Mr. Martin suggested that we should be looking into intergeneration transfers and the tax reserves for family companies as well as family farms, and we welcome that.

Mr. Fewchuk: My question is really straightforward. If it was demolished tomorrow, would your companies close the door or would they continue operating?

Mr. Sharwood: Could you explain what you mean by "demolished"?

[Traduction]

M. Discepola: En conclusion, je dirais que notre comité devrait peut—être s'intéresser surtout à la façon de traiter les gains en capital plutôt que sur la façon de traiter les fiducies familiales, parce que c'est là qu'intervient vraiment le résultat final.

M. Freedman: Je pense que l'ACEF verrait d'un bon oeil une discussion sur la partie des gains en capital attribuables à l'inflation.

Des voix: Oh, oh.

Le président: C'est une bonne idée.

M. Ross: Votre argument revient au même, qu'il s'agisse d'un bien en fiducie ou autrement, car si quelqu'un d'autre possède un bien valant 100\$ et le détient à titre personnel, il peut le garder pendant 80 ans comme période préférée jusqu'à son décès, période pendant laquelle il ne paie aucun impôt. La fiducie n'offre aucun avantage exceptionnel à cet égard.

M. Discepola: Oui, c'est vrai.

M. Pillitteri (Niagara Falls): J'en suis à ma deuxième réunion sur les fiducies familiales. Le Canada est encore le pays des rêves. Les gens comme moi réalisent leur rêve plus tard dans leur vie, mais si je mourais demain, ma famille n'aurait pas les moyens de conserver mon entreprise. Certaines personnes voudraient chercher dans une meule de foin, mais ce n'est certainement pas dans une fiducie familiale qu'ils trouveraient de l'argent.

Monsieur Sharwood, dans votre exposé, vous avez dit que la plupart des fiducies sont disposées à payer des impôts et plus disposées à le faire que les cultivateurs. Je vous l'ai entendu dire. Laissez-vous entendre par là que les cultivateurs ont davantage les moyens de payer des impôts? C'est ma première question.

J'aimerais aussi vous demander combien de vos fiducies familiales sont détenues par des cultivateurs.

M. Sharwood: Je répondrai d'abord à la deuxième question. Je pense qu'il y en a vraiment très très peu. En fait, vous soulevez une excellente question, que nous avons examinée et qui porte bien plus sur l'exemption des gains en capital de 500 000 dollars que sur cette question particulière; vous savez que la règle s'applique aux cultivateurs, et qu'il y a par ailleurs les petites entreprises admissibles. C'est un problème de liquidités, et certaines entreprises sont très difficiles à convertir en argent liquide, comme une entreprise agricole. Il y a d'autres entreprises sur lesquelles on peut s'assurer. Un cultivateur a parfois bien du mal à obtenir ne serait—ce qu'une assurance—vie pour couvrir les impôts qu'il devra payer à son décès.

Mais le transfert sans impôt dont bénéficie le cultivateur n'est pas accessible aux sociétés familiales. Dans ses documents budgétaires, M. Martin a proposé que nous examinions les transferts entre générations et les abris fiscaux pour les sociétés familiales aussi bien que pour les entreprises agricoles familiales, et pour nous, c'est une bonne nouvelle.

M. Fewchuk: Ma question est en fait très directe. Si c'était démoli demain, vos entreprises fermeraient–elles leurs portes ou poursuivraient–elles leur exploitation?

M. Sharwood: Pourriez-vous me préciser ce que vous voulez dire par le terme «démoli»?

Mr. Fewchuk: If the family trust was cancelled tomorrow, would your companies continue operating after it's closed or would they close their doors?

Mr. Sharwood: I find that a difficult question to answer. Parliament would be doing something very unusual if they passed a law... Trusts, as a vehicle to solve problems of management of assets, have existed in the English common law for centuries. As you've heard, the day before yesterday Quebec made a major revision and one of the most enlightened changes in trust law.

Trusts are, all the world over, a part of planning—charitable trusts, trusts for children who have disabilities, people who have disabilities, and widows. If Canada wants to make itself more uncompetitive and off the wall, they can perhaps... But I would suggest that in a common law jurisdiction it would be very hard for Parliament to pass a law in view of the fact that precedents have been there for more than a thousand years in terms of trusts.

Mr. Freedman: I think the answer is, of course, that some companies will close and some will stay open. The biggest issue is who will end up with the assets. I don't know of a family trust that would be able to pay the taxes, disband the assets and not have to deal with what we in CAFE would call the control issue.

The control issue raises questions such as who will control this; will the outside family members who were not active in the business have an equal say; will only the family members who run the business or have certain knowledge have a vote? These are the issues that don't have a tangible asset value to them, but they have to come hand in hand with an issue such as you raised, of the sudden disbanding of a trust.

As I said earlier, when you start to stir that pot, I don't know how we... Certainly we in CAFE would be very busy trying to counsel that issue, and more than the asset problem, I think it would raise so many questions of control and renegotiating family agreements—and I don't mean agreements even in the formal sense as much as that we've always done business in a certain way and therefore we're carrying forward. But if suddenly somebody says you're no longer doing business that way, well, then everybody has to have a new say, and usually when everybody has to have a new say, trying to get everybody back into the fold again becomes an impossibility.

• 1255

So even for the healthy companies that could go out and say get a bank loan and pay for the taxes, the control issues that would be raised by this would be so great that the companies could potentially be torn apart.

Mr. Fewchuk: So in other words, years ago when we formed the family trust we created a problem for you. Before, you were paying every 12 months, and then you wouldn't have to worry about going broke 21 years from now.

Mr. Freedman: No, we pay every 12 months right now.

[Translation]

M. Fewchuk: Si la fiducie familiale était abolie demain, vos sociétés continueraient—elles à fonctionner après cette abolition ou fermeraient—elles leurs portes?

M. Sharwood: Il m'est bien difficile de répondre à cette question. Le Parlement ferait quelque chose de très inhabituel s'il adoptait une loi. . . Il y a des siècles que les fiducies, comme moyen de résoudre des problèmes de gestion des biens, existent dans le common law anglais. Comme on vous l'a expliqué avant hier, le Québec a apporté une modification, et l'une des plus intelligentes, à la législation sur les fiducies.

Les fiducies sont, dans le monde entier, présentes dans la planification financière, fiducies de bienfaisance, fiducies pour les enfants handicapés, pour les personnes handicapées, pour les veuves. Si le Canada veut se distinguer et se rendre encore moins concurrentiel, il peut peut—être. . . Mais j'ai bien l'impression que sous un régime de common law, le Parlement aurait bien de la difficulté à adopter une loi contraire à des précédents qui existent depuis plus de 1 000 ans dans le cas des fiducies.

M. Freedman: Je pense bien que la réponse est que, naturellement, certaines sociétés fermeraient et d'autres resteraient ouvertes. La grande question est de savoir qui disposerait finalement des biens. Je ne connais aucune fiducie familiale qui pourrait payer les impôts, disperser les biens et ne pas avoir à s'occuper de ce que, à l'ACFE, nous appellerions la question du contrôle.

On peut se demander qui assurerait le contrôle; les autres membres de la famille qui n'ont pas joué un rôle actif dans l'entreprise auront—ils un droit de parole égal; le droit de vote serait—il limité aux seuls membres de la famille qui gèrent l'entreprise ou qui en ont une certaine connaissance? Ce sont des questions qui ne représentent pas une valeur d'actif tangible, mais que l'on ne peut dissocier de celles que vous avez évoquées, comme la dispersion soudaine d'une fiducie.

Je le répète, quand on commence à remuer la soupe, je ne sais pas comment on... À l'ACFE, nous serions certainement très occupés à conseiller nos membres sur cette question, car, au-delà des problèmes des biens, je pense qu'il se poserait énormément de questions de contrôle et de renégociation des ententes familiales, et je ne parle pas d'ententes formelles, mais plutôt du fait que l'entreprise a toujours été gérée d'une certaine façon et que l'on veut continuer à le faire ainsi. Mais si quelqu'un intervient soudain pour dire qu'il ne faut plus gérer l'entreprise de cette façon, tout le monde a de nouvelles idées, et d'habitude quand tout le monde a de nouvelles idées, il devient absolument impossible de ramener tout le monde sur la bonne voie.

Donc, même dans le cas de sociétés solides qui pourraient obtenir par exemple un prêt bancaire pour payer les impôts, les questions de contrôle pouvant être suscitées par cette mesure seraient si graves que les sociétés risqueraient d'en être démantelées.

M. Fewchuk: Cela revient à dire que lorsque nous avons constitué autrefois la fiducie familiale, nous vous avons créé un problème. Avant, on payait tous les 12 mois et on n'avait pas à s'inquiéter du risque de se retrouver sans le sou dans 21 ans.

M. Freedman: Non, nous payons tous les 12 mois dès maintenant.

The Chairman: Thank you, Mr. Fewchuk. Mr. St. Denis is next, and then we will have a brief steering meeting to see the steering committee report, please.

Mr. St. Denis (Algoma): Thank you, gentlemen and madam, for being here.

After many, many meetings, I have still not found a detailed description by anyone of a real case of abuse, where the government is being beaten out of taxes by family trusts. So I'd like to delve into two areas where there may be confusion, where maybe people believe there is abuse, and discuss those with you.

One would be in the area of the deferral, the 21 years in the old case to the death of the last child in the current case. I can see where, when a settlor sets up the trust, there may be an extreme case where much or most of the assets actually stayed in the trust until the death of-let's say there were three children—the last child, although in most cases I would see that the assets would be distributed somewhat equally to the children throughout the life of the trust.

Is there an element of unfairness, in your view, even though it's only an extreme case, where the assets would stay until the last child? Is there any unfairness, in your view, where we allow all capital gains to accrue until the death of the last child? Even though in most cases that wouldn't happen in the natural course of managing the trust, does having that option there give settlors any tax planning advantage in the way they word their trust, where they set up the terms of the trust to give an advantage?

Mr. Sharwood: We may have some other expert...but I don't think so. I think you've put your finger on a very important point, because what I see in my business is that when they set up the trusts...and the death of the last beneficiary, in practice, because it's really being used as a succession planning issue, you're absolutely right. What happens is that when the founder says to Mary, it's your business today and we're going to make you president and chief executive officer and controlling shareholder, and your sister and your brother are going to get shares—at that time very often the trust is terminated because there's now a clear view.

So they don't all last that long. They happen to have done so in Jonathan's case, but many of them are done for exactly that reason. While the chief executive officer of the relatively small company is making a decision. . . Once he's made a decision, you're absolutely right, and certain trustees know, there's no benefit to keeping it in and rolling it on until some child dies way, way out there.

Mr. St. Denis: So it's a fairly extreme case where that would happen.

Mr. Sharwood: Yes.

Mr. Freedman: I think, frankly, from a revenue standpoint it's a very welcome case. Just imagine how successful that company would be to hold itself together in the Canadian

[Traduction]

Le président: Merci, monsieur Fewchuk. C'est au tour de M. St. Denis, et nous aurons ensuite une brève réunion d'orientation pour examiner le rapport du comité directeur.

M. St. Denis (Algoma): Merci, monsieur et madame d'être venus témoigner.

Après avoir assisté à de nombreuses séances, je n'ai pas encore vu de description détaillée d'un cas concret d'abus montrant que le gouvernement se faisait dépouiller de recettes fiscales par les fiducies familiales. J'aimerais donc qu'on s'attarde sur deux sources potentielles de confusion, donnant peut-être aux gens l'impression qu'il y a des abus, et en discuter avec vous.

Il y a d'abord la question du report, les 21 ans auparavant et le décès du dernier enfant dans le cas actuel. Je peux imaginer, lorsqu'un constituteur crée une fiducie, une situation extrême où une grande partie ou la plupart des biens restent effectivement en fiducie jusqu'au décès du dernier de trois enfants par exemple, même si dans la plupart des cas, les biens seraient probablement distribués d'une façon à peu près égale aux enfants pendant la durée de la fiducie.

Y aurait-il un élément d'injustice, à votre avis, même si ce n'est qu'un cas extrême, si les biens restaient en fiducie jusqu'au dernier enfant? Y a-t-il injustice, à votre avis, lorsque nous permettons que tous les gains en capital s'accumulent jusqu'au décès du dernier enfant? Même s'il est peu probable que cela se produise dans le cours normal de la gestion de la fiducie, est-ce que l'existence de cette option donne aux constituteurs un avantage de planification fiscale dans la façon dont ils rédigent leurs fiducies, quand ils fixent les conditions de la fiducie de façon à créer un avantage?

Sharwood: D'autres experts pensent peut-être autrement..., mais je ne le crois pas. Je pense que vous avez mis le doigt sur un point très important, parce que ce que je vois chez mes client c'est que lorsqu'ils établissent les fiducies... et le décès du dernier bénéficiaire, en pratique, parce que c'est vraiment utilisé comme instrument de planification de succession, vous avez parfaitement raison. Ce qui arrive c'est que lorsque le fondateur dit à Marie que, c'est maintenant son entreprise et qu'elle va être nommée présidente directrice générale et actionnaire principale, pendant que sa soeur et son frère recevront des actions, à ce moment-là, il arrive très souvent que la fiducie soit dissoute parce que la situation est devenue

C'est pour cette raison qu'elles ne durent pas toutes aussi longtemps. C'est arrivé dans le cas de Jonathan, mais beaucoup sont établis exactement pour cette raison. Quand le président directeur général d'une société relativement petite prend une décision. . . Une fois qu'il a pris une décision, vous avez absolument raison, et certains fiduciaires le savent, il n'y a aucun avantage à garder la fiducie et à la reconduire jusqu'au décès d'un enfant, très loin dans

M. St. Denis: Cela n'arriverait donc que dans des cas assez exceptionnels.

M. Sharwood: Oui.

M. Freedman: Je pense franchement que du point de vue des recettes fiscales, c'est une excellente situation. Pensez simplement aux succès remportés par une société qui réussit à economy for 75 years and how much growth it would have put se maintenir dans l'économie canadienne pendant 75 ans et au

back into the company. As an example, I look at my grandfather's trust. When he passed away it was worth x, and had we not had a trust, what would have happened is that we would have paid the capital gain, which was minor at the time. We would have distributed those assets. At the time it was not a significant amount.

• 1300

Because it was set up in a trust, the trustees used that money to buy a piece of a business that now employs four or five employees here in Ottawa alone and has grown tenfold and in any given year pays more in taxes on the income stream than the total value of the assets at the time of my grandfather's passing. We're now close to the 21 years.

So Canada is not getting such a bad deal when these trusts manage to hold together and grow as a business.

Mr. St. Denis: The other area I wanted to delve into where there's a perception of possible abuse is if a trust is set up on the death of a person through a will, which is probably the most common case of a trust being set up, and taxes are paid on capital gains that are handed to the kids directly or handed to a trust. I can't see an abuse in that situation.

But the other case is where I'm 44 and let's say I happen to have substantial assets and I decide now, well ahead of my death, to set up a trust for the benefit of my children, like in an insurance point of view: what if I die tomorrow? So I transfer my assets to the trust today and I'm liable for the tax on any gains today. But let's say I last for 40 years. The assets in that trust from today till my death, and then when paid out whenever to the kids, then do not attract tax until the pay—out to the kids; which could be a long, long time.

So one could argue that I could maybe transfer to the trust—and I get this idea from Mr. Discepola—a stock that is a loser right now, maybe Inco stocks... No, I need a better example. I transfer a stock that actually shows a loss. Rather than just dump it on the market, I transfer it to the trust to get a deemed loss, I guess, on disposition, which I might use against some other gains, I dump those lousy shares on the trust, on the chance that maybe over a period of 40 or 50 years something good will happen. At least I get the benefit now of a tax advantage. I just dump them in there.

That may be an extreme case, but I'm trying to find an example of an abuse. Is that an example where somebody could abuse it?

Mr. Ross: Let's talk about that. I always think of marriages and you when you used to get a cow and a house. . . The fact is that in life one generation gives to the next generation some assets to conduct their lives.

The Chairman: I never got a cow when I got married.

[Translation]

degré d'expansion qu'elle réinvestit dans l'entreprise. Je pense par exemple à la fiducie de mon grand-père. À son décès, elle valait x dollars, et si nous n'avions pas eu de fiducie, nous aurions alors payé l'impôt sur les gains en capital dont le montant était minime à l'époque. Nous aurions distribué ces actifs. À l'époque, ce n'était pas un montant très important.

En raison de la constitution en fiducie, les fiduciaires ont utilisé cet argent pour acheter une part d'une entreprise qui emploie maintenant quatre ou cinq personnes rien qu'ici à Ottawa, est 10 fois plus grosse qu'à l'origine et qui, bon an mal an, paie plus d'impôt sur le revenu que la valeur totale des actifs au moment du décès de mon grand—père. Nous approchons maintenant des 21 ans.

On peut donc dire que le Canada ne fait pas une si mauvaise affaire lorsque les fiducies maintiennent l'unité d'une entreprise et lui permettent de se développer.

M. St. Denis: Je veux aborder un autre secteur où on peut penser qu'il y a un risque d'abus: c'est lorsqu'une fiducie est constituée au décès d'une personne en application de son testament, ce qui est probablement la façon dont une fiducie est le plus fréquemment constituée, et que des impôts sont payés sur les gains en capital remis aux enfants directement ou à la fiducie. Je ne vois aucune situation d'abus dans ce cas.

Mais, selon une autre hypothèse, j'ai 44 ans et supposons que j'ai des biens considérables. Je décide maintenant bien avant mon décès, de constituer une fiducie au profit de mes enfants, comme une sorte d'assurance au cas où je mourrais demain? Je transfère donc mes biens à la fiducie aujourd'hui et je paie l'impôt sur les éventuels gains en capital actuels. Mais supposons que je vive encore 40 ans. Les biens placés dans cette fiducie, à partir d'aujourd'hui jusqu'à ma mort, et qui seraient alors distribués aux enfants, sont exonérés de l'impôt jusqu'au moment de ce paiement, ce qui peut être à une date fort lointaine.

On peut donc soutenir que je pourrais peut-être transférer à la fiducie, et cette idée me vient de M. Discepola, des actions qui sont en train de perdre du terrain, des actions Inco peut-être... Non il me faut un meilleur exemple. Je transfère des actions qui perdent de leur valeur. Au lieu de m'en débarrasser sur le marché, je les transfère à la fiducie pour disposer d'une perte réputée que je pourrais éventuellement faire valoir lors de la disposition, en compensation d'autres gains. Je me débarrasse de ces actions douteuses au profit de la fiducie, en me disant qu'elles pourront peut-être valoir quelque chose dans 40 ou 50 ans. En tout cas, pour le moment, j'en retire un avantage fiscal. Je m'en débarrasse en les y déposant.

Ce serait peut-être un cas extrême, mais j'essaie de trouver un exemple d'abus. S'agit-il du genre de situation dont quelqu'un pourrait abuser?

M. Ross: Eh bien voyons. Je repense toujours aux mariages et à l'époque où on vous donnait une vache et une maison. . . Le fait est que, dans la vie, une génération donne certains biens à la génération suivante pour l'aider à démarrer dans la vie.

Le président: On ne m'a pas donné de vache quand je me suis marié.

Mr. Ross: Well, there you go.

Mr. Discepola: Heather will be pleased to know he didn't get a cow when he got married.

Mr. Ross: We're just talking about a simple system in life, where one generation gives assets to the next generation. They pay tax at the time they give it away. Then it's the next generation's assets. Once the cow is the child's cow, it's his, and what he does with it is his position in life.

This happens inside, outside trusts. It's just a normal part of life. Wealthy people may have enough money to satisfy themselves, so they can give some assets to the children.

Once they're in the trust, they've been given away. They don't belong to the guy any more.

Mr. St. Denis: In that example, could I use a trust to get a deemed loss?

Ms Pairault: I would just like to point out something. Maybe it is technical. You seem to imply, or you're saying, people perceive the fact that you may realize the loss as a tax benefit of some form. If you do realize a loss in this extreme example where you would select a losing stock to transfer, that loss is a capital loss. You will not be able to utilize that loss in your income in that year unless you have other capital gains.

Mr. St. Denis: But I'm assuming there was a reason for doing that. I have some gains I want to cover up or cover for—

Ms Pairault: But you can always do that. You don't need the trust to do that.

• 1305

Mr. Ross: Yes. You could sell it to a third party.

Ms Pairault: You don't always realize your capital loss and it's—

Mr. St. Denis: It's an extreme case.

Ms Pairault: Yes.

Mr. Ross: Yes, and not an inequitable case and it could be done with third parties.

The Chairman: The interest that has been generated by your presence here is evident from the fact that you've been before us for two hours and we haven't run out of questions yet. On behalf of all members, I thank you for your very helpful testimony to us today.

Mr. Sharwood: Just thanking you for the opportunity to appear, I agree that this is an area of tremendous misunderstanding and if there's anything that we in CAFE can do to advance people's understanding... There's so much misunderstanding and so many things that are written are totally erroneous. This committee can do a lot to help people to get a better feel for what is involved here, and I'm delighted to be here to help with that.

[Traduction]

M. Ross: Eh bien, tant pis pour vous.

M. Discepola: Heather sera heureuse d'apprendre qu'il n'a pas reçu de vache quand il s'est marié.

M. Ross: Il ne s'agit que d'évoquer un simple système qui veut qu'une génération donne des biens à la génération suivante. Celle qui donne paie l'impôt au moment du don. Cela devient ensuite le bien de la génération suivante. Une fois que la vache appartient à l'enfant, elle est bien à lui et ce qu'il en fait détermine sa position dans la vie.

Cela arrive aussi bien à l'intérieur qu'en dehors des fiducies. Ce n'est qu'un élément du déroulement normal de la vie. Les riches ont peut—être assez d'argent pour satisfaire à leurs propres besoins, ce qui leur permet d'en donner à leurs enfants.

Quand les biens sont placés en fiducie, ils ont été aliénés. Ils n'appartiennent plus au donateur.

M. St. Denis: Dans cet exemple, est-ce que je pourrais utiliser une fiducie pour obtenir une perte réputée?

Mme Pairault: J'aimerais signaler quelque chose. Ce n'est peut-être qu'un détail technique. Vous semblez laisser entendre, ou vous dites que les gens perçoivent comme une sorte d'avantage fiscal le fait que vous liquidiez la perte. Si vous liquidez une perte dans cet exemple extrême où vous décidez de transférer des actions qui perdent de la valeur, cette perte est une perte de capital. Vous ne pourrez pas utiliser cette perte dans votre revenu de cette année-là à moins que vous n'ayez d'autres gains en capital.

M. St. Denis: Mais je prends pour hypothèse qu'il y avait une bonne raison de le faire. J'ai certains gains que je veux couvrir ou compenser...

Mme Pairault: Mais vous pouvez toujours le faire. Vous n'avez pas besoin d'une fiducie.

M. Ross: Oui. Vous pouvez vendre vos actions à un tiers.

Mme Pairault: Vous ne liquidez pas toujours votre perte de capital et c'est. . .

M. St. Denis: C'est un cas extrême.

Mme Pairault: Oui.

M. Ross: Oui, et ce n'est pas un cas d'injustice et cela peut se faire avec des tiers.

Le président: La preuve de l'intérêt suscité par votre présence ici est bien le fait que vous témoignez depuis deux heures et que nous n'avons pas épuisé nos questions. Au nom de tous les membres du Comité, je vous remercie de votre témoignage qui nous a été très utile.

M. Sharwood: Merci de cette occasion de comparaître. C'est effectivement un domaine qui se prête à de graves malentendus et si l'ACFE peut d'une façon quelconque aider les gens à comprendre... il y a vraiment beaucoup d'incompréhension et l'on écrit des tas de choses qui sont absolument fausses. Votre Comité peut contribuer à aider les gens à se faire une meilleure idée de ce qui est en jeu ici et je suis enchanté d'avoir pu contribuer à vos travaux.

The Chairman: If we could just carry on, I have nine issues that were raised at the steering committee this morning. If we could just comité directeur ce matin. Essayons de les passer en revue. . . run through them. . .

We have set aside October 17 and 18, 1994, to hear Minister consultations must end by December 2, 1994, when we are required to report to the House of Commons.

We have decided that we will travel during the week of October 31, 1994 to November 4, 1994, breaking into two subcommittees, one going west and the other going east. During the normal recess of November 7, 1994, to November 10, 1994, just prior to Remembrance Day, we will be sitting but perhaps with a reduced size of committee during that week in Ottawa-

Mr. Discepola: Which week?

A voice: The week of November 7, 1994, to November 10, 1994.

The Chairman: Which is a normal recess. There are four days there. We will continue sittings, but it might be on a reduced basis. This is in light of the fact that we have only seven weeks to complete our work.

On Wednesday, October 19, 1994, which is the day after Mr. Martin is presumed to have been before us, we're looking at a round table similar to what we had on the GST, with maybe 20 experts, starting at 3:15 p.m. and going through until 9 p.m.

We're also looking at the possibility of using other round tables when we travel, perhaps for the morning sessions with a less structured approach in the afternoon, and the possibility of even other round tables here in Ottawa, and, because there are so many witnesses, the possibility of having more than one witness before us at a time, having brief presentations and letting them assume the role of taking on what other people say. That would mean less questioning by members and more listening by members in order for us to get more witnesses in.

On Tuesday, October 18, 1994, assuming that Mr. Martin will be before the committee that day, the Bloc has indicated that it wishes to make a 15-minute statement following Mr. Martin. This was agreed to. Reform can have the right to do so then if they wish or may reserve that until a later date.

We will do no advertising in the media to obtain witnesses. It cost us an arm and a leg the last time. People should know about it through the media by now. The clerk will advertise this on the Parliamentary Channel starting immediately, and we hope the press and other media will report it.

Lastly, on family trusts, we recognize that some witnesses might wish to discuss family trusts during our discussions on the prebudget. That's just fine. We want to encourage more witnesses to come forth before we start the family trusts, and we will also have from December 5, 1994, through until the budget itself to continue our discussions of family trusts should witnesses wish to appear before HS.

That is the report to you of the steering committee.

[Translation]

Le président: Poursuivons donc. Neuf sujets ont été soulevés au

Nous avons réservé le 17 et le 18 octobre 1994 pour entendre le Martin. This has not been officially confirmed. The prebudget ministre Martin. Nous n'avons pas encore de confirmation officielle. Les consultations pré-budgétaires doivent se terminer le 2 décembre 1994, date à laquelle nous devons présenter notre rapport à la Chambre des communes.

> Nous avons décidé de voyager pendant la semaine du 31 octobre au 4 novembre, et nous nous séparerons en deux sous-comités, un pour l'Ouest et l'autre pour l'Est. Pendant le congé normal du 7 au 10 novembre, juste avant la journée du souvenir, nous siégerons même s'il nous manque quelques membres pendant cette semainelà à Ottawa.

M. Discepola: Quelle semaine?

Une voix: La semaine du 7 au 10 novembre 1994.

Le président: C'est un congé normal. C'est un congé de 4 jours. Nous continuerons nos séances, mais peut-être avec quelques membres en moins. C'est parce qu'il ne nous reste que 7 semaines pour achever nos travaux.

Le mercredi 19 octobre 1994, c'est à dire le lendemain de la date à laquelle M. Martin est censé nous rendre visite, nous prévoyons une table ronde semblable à celle que nous avons formé pour la TPS, avec une vingtaine d'experts, la séance commencera à 15h15 et se poursuivra jusqu'à 21 heures.

Nous examinons la possibilité de recourir à d'autres tables rondes pendant nos voyages peut-être pour les séances du matin, avec une structure plus souple l'après-midi, et la possibilité d'autres tables rondes encore ici à Ottawa, et, à cause du très grand nombre de témoins, la possibilité de faire comparaître plusieurs témoins à la fois, qui nous présenteraient de brefs exposés et se chargeraient de commenter ce que les autres auront dit. Cela signifie que les membres du Comité poseront moins de question et écouteront davantage de façon à nous permettre d'entendre un plus grand nombre de témoins.

Le mardi 18 octobre 1994, en supposant que M. Martin comparaisse ce jour-là, le Bloc a signalé qu'il souhaitait faire une déclaration de 15 minutes après le témoignage de M. Martin. Nous y avons consenti. Le Parti Réformiste peut en faire autant, à ce moment-là s'il le souhaite, ou un autre jour, s'il préfère.

Nous n'inviterons pas de témoins par la voie des médias. Cela nous a coûté horriblement cher la dernière fois. Les gens doivent maintenant l'avoir appris par les journaux. Le greffier l'annoncera dès maintenant sur la chaîne parlementaire, et nous espérons que les journaux et autres médias en parleront.

Enfin, à propos des fiducies familiales, nous reconnaissons que certains témoins pourraient souhaiter en discuter pendant nos délibérations pré-budgétaire. Nous n'y voyons aucune objection. Nous voulons encourager un plus grand nombre de témoins à se présenter avant que nous abordions les fiducies familiales, et nous pourrons ensuite, du 5 décembre 1994 jusqu'au dépôt du budget lui-même, continuer nos délibérations sur les fiducies familiales si d'autres témoins souhaitent venir en parler.

Ceci termine le rapport de votre comité directeur.

Mr. Discepola: Can we get a copy of that, of the dates as soon as you have them?

The Chairman: It will be done in writing. Ça va?

Mr. Discepola: Ça va.

A voice: Who's moving it?

Mr. Discepola: Are you having parallel sittings, one in the east and one in the west?

[Traduction]

M. Discepola: Pourrions-nous en avoir une copie, ainsi que les dates dès que vous les aurez?

Le président: Vous aurez cela par écrit. Ça va?

M. Discepola: Ça va.

Une voix: Qui le propose?

M. Discepola: Aurons-nous des séances parallèles, une dans l'Est et une dans l'Ouest?

• 1310

The Chairman: Parallel sittings, one in the east and one in the west. It will save us one week.

M. Loubier: Monsieur le président, je vous demanderais d'évaluer la possibilité—j'en ai parlé plus tôt avec la greffière—que les deux sous—comités qui sont appelés à voyager pendant cinq jours puissent le faire pendant la période de relâche.

Ce matin, je n'y ai pas pensé au Comité directeur, mais cela pourrait être une bonne façon de meubler notre temps de façon efficace.

Le président: Vous voulez changer de semaine?

M. Loubier: Personnellement, je suis prêt—je ne sais pas si les Libéraux et les Réformistes le sont—à siéger le samedi, le dimanche, le lundi, le mardi et le mercredi afin de permettre aux députés d'être dans leur circonscription pour le Jour du souvenir.

Le président: Cela m'est égal.

Mr. Loubier has suggested that instead of travelling the week of October 31 to November 4 we would travel the week of November 7 through November 10. That would give us only four days on the road. The difficulty with that is we have five stops east and five stops west

M. Loubier: On peut faire cela en cinq jours.

Le président: On devrait commencer le dimanche, avec les témoignages publics.

M. Loubier: Dans l'Ouest? In western Canada?

Le président: Non, on devrait commencer à Toronto le dimanche et—

Mr. Pillitteri: Mr. Chairman, we have Remembrance Day that week, and some of us have to attend ceremonies on a couple of days during that week. Certainly we want to take the opportunity to attend them.

Mr. Discepola: I've been doing it for 10 years and I'm not going to miss one year.

The Chairman: But the suggestion of the Bloc is that we start the Saturday before the Friday.

Mr. Discepola: We have ceremonies on Sunday, some on Saturday, and on Monday.

The Chairman: Mr. Loubier's suggestion was that we would start in Saturday, November 5, and go through until Thursday, November 0. That would mean spending Sunday on the road away from home in Ottawa. It would probably mean leaving on the Friday to get there.

Le président: Des séances parallèles, une dans l'Est et une autre dans l'Ouest. Cela nous fera gagner une semaine.

Mr. Loubier: Mr. Chairman, I have discussed this earlier with the clerk and I would like you to consider the possibility that the two subcommittees that have to travel for five days do so during the break.

The idea did not occur to me this morning at the Steering Committee, but this might be a way for us to make a better use of our time.

The Chairman: Do you want to change weeks?

Mr. Loubier: I don't know whether the Liberals or Reform would be agreeable to this, but personally, I would be willing to sit on Saturday, Sunday, Monday, Tuesday and Friday so that members can be back in their ridings for Remembrance Day.

The Chairman: That's fine by me.

Monsieur Loubier propose qu'au lieu de voyager la semaine du 31 octobre au 4 novembre, nous partirons du 7 au 10 novembre. Nous ne serions partis que quatre jours. L'ennui, c'est que nous avons cinq villes à visiter dans l'Est et cinq dans l'Ouest.

Mr. Loubier: It can be done in five days.

The Chairman: We would have to begin the public hearings on Sunday.

Mr. Loubier: In the West? Dans l'ouest du Canada?

The Chairman: No, we would have to start in Toronto on Sunday and, . . .

M. Pillitteri: Monsieur le président, le Jour du souvenir tombe cette semaine-là, et certains d'entre nous doivent assister à des cérémonies qui auront lieu au cours de cette semaine. Évidemment, nous souhaitons y assister.

M. Discepola: C'est ce que je fais depuis 10 ans et je n'ai pas l'intention de les manquer cette année.

Le président: Mais le Bloc propose que nous débutions notre voyage le samedi qui précède ce vendredi.

M. Discepola: Il y a aura des cérémonies le dimanche, le samedi et le lundi.

Le président: Monsieur Loubier propose que nous commençions le samedi 5 novembre jusqu'au jeudi 10 novembre. Cela voudrait dire que nous aurions à voyager le dimanche. Nous devrions sans doute partir le vendredi.

Mr. Fewchuk: You're just talking about east, not west.

The Chairman: Both.

Mr. Fewchuk: Both? I've got commitments ready for the public at different openings of ceremonies in that time.

The Chairman: Look, do we have agreement on everything except the date to travel? D'accord?

An hon. member: I say October 31.

Le président: Excusez-moi.

Mr. Fewchuk: If we already agreed, Mr. Chairman, why are we changing this?

Le président: Non. Les députés ont décidé qu'on pouvait changer n'importe quoi, n'importe quand. C'était tout simplement pour accommoder tous les députés.

Is the report accepted by everybody here, except for the possible date of travel? Can we put that aside?

D'accord?

Mr. Discepola: No, not necessarily. You're starting to hear that some people may not be able to make certain events. What I would recommend, if it's possible, is to have it over a two-week period and have those members who can travel one day in the east, next week in the west, attend three or four of the days out of the ten. If you have joint sessions you risk that in one part of the east, for example, you might have several members not being able to attend them. Can we get replacements for them?

Mr. Fewchuk: We should have replacements. If they can't go, they should send somebody else.

M. Loubier: Absolument.

Mr. Discepola: That would solve it.

The Chairman: So you're suggesting we travel over two weeks.

Mr. Discepola: And those who can attend two in the east and one in the west, attend those three.

The Chairman: We lose a week of the full committee sitting in Ottawa and we have only seven weeks—

Mr. Discepola: Not if you start November 4.

M. Loubier: Je pense que, pour la semaine de relâche, on avait dit au Comité directeur qu'on serait à Ottawa et qu'il y aurait un député du Bloc québécois, un député du Parti réformiste et trois libéraux. Donc, il s'agit simplement d'inverser la semaine.

Pourquoi ne pas voyager à ce moment-là et être à Ottawa la semaine où il y a de l'activité? C'est simplement cela. On ne fait que changer une semaine pour l'autre.

Le président: Le problème est que nous n'aurions alors que quatre jours.

[Translation]

M. Fewchuk: Vous parlez uniquement de l'Est, et non de l'Ouest.

Le président: Des deux.

M. Fewchuk: Des deux? Je me suis déjà engagé à assister à plusieurs cérémonies publiques au cours de cette période.

Le président: Écoutez, sommes-nous d'accord sur tout, sauf les dates du voyage? Do we agree?

Une voix: Je dis le 31 octobre.

The Chairman: I'm sorry.

M. Fewchuk: Nous nous sommes déjà mis d'accord, monsieur le président, pourquoi vouloir tout changer?

The Chairman: No. Members have decided that we could change anything at anytime. We were simply trying to accommodate everybody.

Est-ce que tout le monde approuve le rapport, sauf la date prévue du voyage? Pouvons-nous mettre cette question de côté?

Agreed'

M. Discepola: Non, pas nécessairement. Certains députés viennent de dire qu'ils vont devoir manquer certaines cérémonies. Si possible, je propose de voyager au cours d'une période de deux semaines et ceux d'entre nous qui peuvent voyager un jour dans l'Est et la semaine d'après dans l'Ouest peuvent assister aux audiences trois ou quatre jours sur les 10 prévus. Si on tient des séances parallèles, on court le risque que certains députés soient dans l'impossibilité d'assister à une séance dans l'Est, par exemple. Est–ce qu'on peut les remplacer?

M. Fewchuk: Il faut prévoir des remplaçants. Si un député ne peut assister à une audience, il faut qu'il se fasse remplacer.

Mr. Loubier: Of course.

M. Discepola: Voilà une solution.

Le président: Vous proposez donc un voyage de deux semaines.

M. Discepola: Et que ceux qui peuvent assister à deux séances dans l'Est et à une dans l'Ouest le fassent.

Le président: Nous allons donc perdre une semaine de réunion de comité à Ottawa, et il ne nous reste que sept semaines. . .

M. Discepola: Pas si vous commencez le 4 novembre.

Mr. Loubier: I think we said at the Steering Committee that during the week off, there would be a member of the Bloc québécois, a Reform member and three Liberals in Ottawa. So we simply have to switch weeks.

Why don't we travel during the week off and come back to Ottawa when Parliament returns? That is all. We would just be switching weeks.

The Chairman: The problem is that that would only give us four days.

• 1315

Dans l'Est, il nous faudrait cinq jours pour pouvoir couvrir chaque province. On devrait commencer non pas le lundi, mais le samedi précédent. Cela m'est égal, mais cela coûtera plus cher.

We will need five days in the East to cover each province. We would have to begin on the preceding Saturday, and not on Monday. That's fine by me, but it will be more expensive.

M. Brien: Pourquoi plus cher?

Le président: Parce qu'il faudrait payer les frais de toute l'équipe pour le samedi soir et le dimanche soir, et peut-être même pour le vendredi soir pour ceux qui devront voyager. C'est cela, le problème. Cependant, c'est à vous de décider.

M. Brien: Qu'est-ce que cela représente?

La greffière du comité: C'est du temps double.

M. Brien: Au cours de la semaine, il y en aura aussi, de toute façon. Il y a déjà beaucoup de temps et demi. C'est du demi-temps de différence.

La greffière: Monsieur Brien, j'ai oublié de vous signaler un problème. On a déjà réservé des pièces, car les mois d'octobre et de novembre sont les mois les plus occupés, avec les mois de mars, d'avril et de mai. On s'est déjà rendu compte que, dans certaines de ces villes—là, on n'avait pas de logement et pas de salle de réunion. On a fait des démarches, mais ce n'est pas encore confirmé. Donc, j'ai peur que si on change les dates, on ait de nouveaux problèmes d'hôtel et de salle. En octobre et novembre, il y a plein de choses importantes, et cela pose un problème.

Mr. Fewchuk: You have already made the arrangements, so if everything is all set up, it doesn't make sense to—

The Clerk: Well, nothing is written in stone, but I know by trying those arrangements we're facing problems right now, because hotels everywhere are full.

Mr. Fewchuk: So you're partly set up. We may as well go with it. What's the difference with one week? I can't see the the big hullabaloo here. And if they can't make it and if I can't make it, somebody goes in my place. There are substitutes.

Mr. Grubel: I need that break.

Mr. Fewchuk: Yes, that's what I mean. We may as well go with what we have, the 31st.

Mr. Chairman, we should take it to a vote. If they're outvoted, they're outvoted.

The Chairman: I don't like to use votes. We try to accommodate everybody here as best we can, if it's possible. I notice there's no consensus.

M. Brien: Le Jour du souvenir, c'est l'autre fin de semaine. Ce n'est pas le 4, mais le 11. Ta fin de semaine, tu l'as encore. Tu as les quatre jours, soit les jeudi, vendredi, samedi et dimanche.

M. Discepola: Si je peux être dans ma circonscription les rendredi, samedi et dimanche, je n'y vois pas d'objections.

Si cela s'étend sur deux semaines, certains ne pourront peut-être sas assister à une réunion une telle journée, mais pourront contribuer ors d'une réunion subséquente.

M. Loubier: On perd une semaine de travail.

M. Discepola: Non. On avait initialement l'intention de comnencer le 31 octobre. On pourrait quand même commencer le 31 octobre et poursuivre jusqu'au 10 novembre. On pourrait décider qui ouvrirait quelle réunion, au lieu de se diviser pour couvrir à la fois 'Est et l'Ouest.

[Traduction]

Mr. Brien: Why more expensive?

The Chairman: Because we would have to pay expenses for the whole team for Saturday and Sunday evening and perhaps even for Friday for those who have to travel on that day. That's the problem, but it's up to you to decide.

Mr. Brien: What does this mean?

The Clerk of the Committee: It means double time.

Mr. Brien: There will be double time during the week anyway. There's already a lot of time and a half. It's just another half time added on.

The Clerk: Mr. Brien, I forgot to mention one thing. Meeting rooms have already been reserved since October and November are the busiest months along with March, April and May. We realized that in many of these towns we wouldn't get hotel rooms or meeting rooms. We have done our best, but our reservations haven't been confirmed yet. So I'm worried that if we change the dates, we'll have more difficulty gettin hotel rooms and meeting rooms. There's a lot going on in October and November, and it's a problem.

M. Fewchuk: Vous avez déjà fait les réservations, donc, si tout est déjà arrangé, à quoi bon...

La greffière: Eh bien, rien n'est coulé dans le béton, mais je sais que déjà nous avons de la difficulté à obtenir des réservations car les hôtels affichent déjà «complet».

M. Fewchuk: Donc, presque tout est déjà arrangé. Il est préférable de ne pas faire de changement. Quelle différence est—ce une semaine? Je ne vois pas où est le problème. S'il y a des députés qui ne peuvent pas assister à certaines séances, qu'ils se fassent remplacer. On peut trouver des remplaçants.

M. Grubel: J'ai besoin de la semaine de relâche.

M. Fewchuk: Oui, c'est ce que je veux dire. Nous sommes mieux de garder les dates telles que prévues, à savoir le 31.

Monsieur le président, nous devrions voter sur la question. S'ils perdent, qu'ils perdent.

Le président: Je n'aime pas les votes. Dans la mesure du possible il faut tenir compte des préférences de tout le monde. Je note qu'il n'y a pas de consensus.

Mr. Brien: Remembrance Day is on the next weekend. It isn't on the 4th, it's on the 11th. You would still have your weekend. You would have four days, the Thursday, Friday, Saturday and the Sunday.

Mr. Discepola: I have no objection if I can be in my riding on Friday, Saturday and Sunday.

If it is spread over two weeks, some members might not be able to make it to some hearings, but they will be able to contribute at others.

Mr. Loubier: We would lose a whole week's work.

Mr. Discepola: No. Our initial intention was to begin on the 31st of October. We could begin on the 31st and continue until the 10th of November. We could decide who would go to which hearing, instead of dividing up into two groups to travel East and West at the same time.

Si cinq ou six députés vont dans l'Est et que je décide de m'absenter pendant deux jours, ou qu'un autre doit s'absenter, on risque de manquer de continuité.

M. Brien: Si cela dure deux semaines, on pourrait alors avoir un groupe qui travaille à Ottawa.

M. Discepola: Mais comment nous diviserions-nous?

M. Brien: En deux.

M. Discepola: En deux groupes? En tout cas, la planification est déjà faite.

I'm trying to make it flexible.

Mr. Grubel: You're complicating it.

I can't understand this. Could I ask, just out of curiosity, why this week of travel is inconvenient for you?

M. Brien: Durant les semaines de relâche, on travaille lorsque l'on siège au Comité.

M. Loubier: Si vous faites mal votre travail d'opposition, nous, par contre, on s'applique à bien le faire.

Mr. Discepola: Oh, you don't have to say that.

Don't translate it.

M. Loubier: Ce que je vous dis, c'est que durant la semaine, lorsque la Chambre siège, on travaille fort pour préparer la période des questions et les orientations. Si on est partis. . .

Mr. Grubel: You mean 53 people can't do without you two?

An hon, member: No.

Mr. Grubel: Come on, give me a break.

• 1320

M. Loubier: Si vous voulez me faire chier, c'est le temps. Qu'on laisse les choses telles qu'elles sont si c'est trop compliqué pour vous. Cela ne me dérange pas. On va laisser faire cela, mais vous n'avez pas le droit de me faire chier comme cela.

The Chairman: Do I take it with reservations that this report is adopted?

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Loubier: Unamended.

Mr. Discepola: I'll move it.

A voice: I'll move it.

Motion agreed to

The Chairman: I thank you all.

Yvon, je comprends très bien l'avantage pour nous de voyager pendant l'ajournement.

M. Loubier: Je vous faisais une suggestion. Il y en a qui perdent patience avant leur temps.

Le président: On verra.

[Translation]

If five or six members travel to the East and I decide not to attend for two days, and another can't make it either, this wouldn't be very good for continuity.

Mr. Brien: If it is going to last for two weeks, then we could have a group working in Ottawa.

Mr. Discepola: But how would we divide ourselves up?

Mr. Brien: Into two groups.

Mr. Discepola: Two groups? Well, the plans have already been made.

J'essaie de la rendre plus souple.

M. Grubel: Vous ne faites que compliquer les choses.

Je ne comprends plus rien. Je voudrais tout simplement savoir pourquoi cette semaine de voyage ne fait pas votre affaire.

Mr. Brien: During the weeks off we work when we're sitting on a Committee.

Mr. Loubier: You might not do a very good job in opposition, but we make sure we do.

M. Discepola: Oh, ne dites pas cela.

Ne traduisez pas.

Mr. Loubier: What I'm saying is that when the House is sitting, we work very hard preparing question period and I work in the House. But if we aren't here—

M. Grubel: Vous dites que 53 personnes ne peuvent pas se passer de vous deux?

Une voix: Non.

M. Grubel: Voyons donc.

Mr. Loubier: If you're trying to piss me off, you're doing a good job. Let's leave things as they are. This is too complicated for you. I don't mind. Let's leave things as they are, but you really have no right to give me such a hard time.

Le président: Est—ce que je peux comprendre donc que mises à part certaines réserves, ce rapport est adopté?

Des voix: Oh, oh!

M. Loubier: Sans amendement.

M. Discepola: Je le propose.

Une voix: Je le propose.

La motion est adoptée

Le président: Je vous remercie.

Yvon, I fully understand the advantage for us to travel during the adjournment.

Mr. Loubier: I was just making a suggestion. Some people have very short tempers.

The Chairman: We will see.

M. Loubier: Non. Personnellement, je considère que le rapport a été adopté. Ce sera cette semaine-là. On s'organisera. C'était carried. We will travel that week. We will work something out. It simplement une suggestion.

The Chairman: I thank you all very much for your cooperation. I really appreciate it.

The committee is adjourned.

[Traduction]

Mr. Loubier: No. Personally, I consider that the report has was just a suggestion.

Le président: Je vous remercie tous beaucoup de votre coopération. Je l'apprécie beaucoup.

La séance est levée.







Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré—Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré—Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canadian Association of Family Enterprise:
Gordon R. Sharwood, Honorary Chairman;
J. Nicholas Ross, Member, Advocacy Committee;
Myriam Pairault, CA, Partner, Ernst & Young;
Jonathan D. Freedman, LL.B., President, Equity Realty Group Inc.

TÉMOINS

De la Canadian Association of Family Enterprise:

Gordon R. Sharwood, président honoraire;

J. Nicholas Ross, membre, comité consultatif;

Myriam Pairault, C.A., partenaire, Ernst & Young;

Jonathan D. Freedman, LL.B.; président, «Equity Realty Group Inc.»

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 57

Monday, october 17, 1994

Chairperson: Jim Peterson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 57

Le lundi 17 octobre 1994

Président: Jim Peterson

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des Committee on

Finance

Finances

RESPECTING:

CONCERNANT:

Pursuant to Standing Order 83.1, study on the budgetary policy Conformément à l'article 83.1 du Règlement, étude des politiques budgétaires

APPEARING:

The Hon. Paul Martin, Minister of Finance.

COMPARAÎT:

L'hon. Paul Martin, ministre des Finances.



First Session of the Thirty-fifth Parliament, 1994

Première session de la trente-cinquième législature, 1994

STANDING COMMITTEE ON FINANCE

Chairperson: Jim Peterson
Vice-Chairmen: Yvan Loubier
Barry Campbell

MEMBERS

Jim Abbott Gérard Asselin Pierre Brien Nick Discepola Ron Fewchuk Herb Grubel Andy Mitchell Gary Pillitteri Brent St. Denis Ray Speaker Jane Stewart David Walker

Associate Members

Reg Alcock Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

Martine Bresson

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

Président: Jim Peterson

Vice-présidents: Yvan Loubier

Barry Campbell

MEMBRES

Jim Abbott Gérard Asselin Pierre Brien Nick Discepola Ron Fewchuk Herb Grubel Andy Mitchell Gary Pillitteri Brent St. Denis Ray Speaker Jane Stewart David Walker

Membres associés

Reg Alcock Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Martine Bresson

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

PROCÈS-VERBAL

Le lundi 17 octobre 1994 (74)

[Texte]

Le Comité permanent des finances se réunit en séance télévisée aujourd'hui, à 9 h 32, dans la pièce 253-D de l'édifice du Centre, this day, in Room 253-D, Centre Block, the Chair, Jim Peterson, sous la présidence de Jim Peterson (président).

Membres du Comité présents: Jim Abbott, Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis, Ray Speaker, Jane Stewart, David Walker.

Membre associé présent: John Williams.

Autres membres présents: Jim Silye, Paul Szabo.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Richard Domingue, attaché de recherche. De la Parliament: Richard Domingue, Research Officer. From the direction des comités et des associations parlementaires: Christine Trauttmansdorff.

Comparaît: L'hon. Paul Martin, ministre des Finances.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 83,1 du Règlement, le comité continu son étude des politiques budgétair- Committee considered the budgetary policy (See Minutes of es (voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 27 septembre 1994, fascicule nº 53).

Le ministre fait une déclaration et répond aux questions.

À 10 h 05, le Comité suspend ses travaux.

À 10 h 08, le Comité reprend ses travaux.

À 11 h 18, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Martine Bresson

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, OCTOBER 17, 1994 (74)

[Traduction]

The Standing Committee on Finance met at 9:32 o'clock a.m. presiding.

Members of the Committee present: Jim Abbott, Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis, Ray Speaker, Jane Stewart, David Walker.

Associate Member present: John Williams.

Others Members presents: Jim Silve et Paul Szabo.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Committees and Parliamentary Associations Directorate: Christine Trauttmansdorff.

Appearing: Hon. Paul Martin, Minister of Finance.

In accordance with its mandate under Standing Order 83.1, the Proceedings and Evidence, Wednesday, September 27, 1994, Issue No. 53).

The minister made a statement and answered questions.

At 10:05 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 10:08 o'clock a.m., the sitting resumed.

At 11:18 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Martine Bresson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Monday, October 17, 1994

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le lundi 17 octobre 1994

• 0930

The Chairman: The meeting will come to order. Today we begin, as a finance committee, what is a first for Canada and what we believe is a first anywhere. Our finance committee of the House of Commons will undertake extensive public consultations on future budget policy.

With Canada's mounting national debt, Canadians are aware that the status quo is not an option. Some witnesses who come before us, while acknowledging that our national debt is a compelling urgency, will at the same time plead that their circumstances deserve special immunity from being part of the solution. I believe that of greater interest to our committee will be both specific recommendations on how best to corral our stampeding public debt and what it is that witnesses themselves are prepared to bring to the table for the benefit of all Canadians.

Notre premier témoin ce matin est le ministre des Finances, l'honorable Paul Martin. Monsieur Martin, vous êtes le bienvenu.

L'honorable Paul Martin (ministre des Finances): Merci, monsieur le président.

Last February, in putting forward our first budget, the government made a commitment to Canadians to open up the budget process permanently. Our meeting today and the national dialogue that lies ahead flow from that commitment.

We made a further commitment as well. We said that the February budget was the first stage of a two-stage process. The second stage would involve rethinking the fundamental role of government in the economy, and today's presentation is part of that process as well.

Let me be clear about the purpose of my remarks. Tomorrow I will be providing this committee with an update, really just setting out and describing the economic and fiscal outlook for our country. Tomorrow's presentation will not be a budget. That will come in the new year. That being said, tomorrow's presentation is part of a much larger picture and requires a broad perspective on the economic challenges facing Canada. It is that broader picture that I wish to address with you this morning.

Le document d'aujourd'hui propose un nouveau cadre de politique économique. J'aimerais préciser qu'il ne s'agit pas d'une liste de nouveaux programmes. Ce document est un énoncé de nos objectifs et de notre philosophie économique, et chacune de nos décisions budgétaires économiques sera compatible avec ce cadre de référence.

Le président: La séance est ouverte. Le Comité des finances entreprend aujourd'hui ce qui est une première au Canada et une première dans le monde également, je crois. Notre Comité des finances de la Chambre des communes va entreprendre de vastes consultations publiques sur la politique budgétaire future.

Vu notre dette nationale croissante, les Canadiens sont conscients que le statu quo ne constitue pas une option valable. Tout en reconnaissant que notre dette nationale représente une extrême urgence, certains témoins feront valoir que leurs circonstances spéciales justifient qu'on les exempte de contribuer à la solution du problème. Ce qui intéressera davantage notre Comité, je crois, seront des recommandations précises sur la meilleure façon de freiner la hausse excessive de notre dette publique et les efforts que ces témoins eux-mêmes sont disposés à faire dans l'intérêt de tous les Canadiens.

Our first witness this morning is the Minister of Finance, the honourable Paul Martin. We welcome you, Mr. Martin.

The Honourable Paul martin (Minister of Finance): Thank you, Mr. Chairman.

En février demier, lorsque nous avons présenté notre premier budget, notre gouvernement a pris envers les Canadiens un engagement d'ouverture permanente du processus budgétaire. Notre rencontre d'aujourd'hui et le dialogue national qui suivra, découlent de cet engagement.

Nous avons également pris un autre engagement. Nous avons déclaré que le budget de février constituait la première phase d'un processus en deux étapes. La seconde consiste à repenser entièrement le rôle de l'État dans l'économie et mon exposé d'aujourd'hui fait également partie de ce processus.

Plus précisément, je présenterai demain à votre Comité une mise à jour des perspectives économiques et financières du Canada. Cette présentation n'est pas un budget. Celui-ci viendra plus tard l'an prochain. Ceci étant dit, la présentation de demain est intégrée dans un tableau beaucoup plus large de la situation, qui replace dans un contexte plus générale les défis économiques que doit relever le Canada. C'est ce tableau que j'aimerais vous présenter ce matin.

Today's document is entitled A New Framework for Economic Policy. Let me state from the outset that this is not a list of new programs. It is a statement of objectives and a statement of our economic philosophy. The budgetary decisions we make will be consistent with the criteria set out in this framework.

[Traduction]

[Texte]

• 0935

Let me begin with first principles. First, we have one overriding goal as a government, and that is jobs and economic growth. Second, we believe that good economic policy and good social policy are one and the same. In the most fundamental way possible, good social policy begins with a good job. Third, we believe a country that is to continue to care for its citizens must be a country that can pay its bills.

Monsieur le président, ces principes sont fondamentaux. L'emploi, la croissance et la responsabilité économique: voilà nos objectifs.

Notre quatrième principe: Nous devons répondre aux défis d'aujourd'hui comme les générations précédentes l'ont fait à leur époque, comme celle qui a mis en place l'infrastructure matérielle de l'après—guerre, la Voie maritime, les pipelines, le réseau routier, et comme la génération suivante qui a créé l'infrastructure sociale d'un Canada attentif aux besoins de ses citoyens. Notre génération doit démontrer la même volonté, la même sagesse pour créer une nouvelle infrastructre, cette fois—ci une infrastructure basée sur le savoir et l'innovation.

Cinquièmement, la nature même du gouvernement doit changer. Nous devons développer une nouvelle conception des responsabilités. L'époque où les gouvernements pouvaient ou devaient tout faire est bel et bien révolue. Nous avons besoin d'une nouvelle division du travail, d'un nouveau partenariat, d'une connaissance éclairée des avantages de chacun des partenaires. La responsabilité devrait incomber à ceux qui sont les plus aptes à accomplir le travail. Pour y parvenir, un gouvernement doit savoir reconnaître ses capacités réelles autant que ses limites.

Mr. Chairman, there is good news today, and some not so good. The good news is that a strong economic recovery has clearly taken hold. In the last eight months 327,000 new jobs have been created, 316,000 of which are full-time. But that is not good enough because looming above it all remains the painful reality of 1.4 million unemployed Canadians. Addressing that problem is an essential obligation of government today. It is an acid test of our public policy.

This job crisis is not about a recession. It's not just a familiar swing in the business cycle. This is not a cycle. This is a sea change in economic behaviour. It is a global epidemic. As we meet, there are almost 35 million unemployed people in the industrialized countries of the OECD. What has happened? Three major things have happened.

The world economy has become truly integrated and truly global. The demise of dictators and the collapse of communism have created a world economy that for the first time is truly open.

Trade barriers have been brought down. Communications are instant. Transportation is swift.

Markets never sleep. There are no islands any more and, like it or not, there is no place on this globe left to hide.

J'aimerais tout d'abord exposer nos principes premiers. Premièrement, notre gouvernement a un objectif primordial. Il s'agit de l'emploi et de la croissance économique. Deuxièmement, nous croyons qu'une bonne politique économique et une bonne politique consider et une bonne politique et une bonne et une et une bonne et une et une bonne et une e

sociale ne font qu'un. Si l'on va vraiment au fond des choses une bonne politique sociale commence par un bon emploi. Troisièmement, un pays qui veut continuer de répondre aux besoins de ses citoyens, doit être un pays qui paie ses factures.

Mr. Chairman, these principles are fundamental. Jobs, growth and economic responsibility: those are our goals.

Our fourth principle: We must respond to challenges in our times, as did prvious generations of Canadians in theirs. The generation that put in place the physical infrastructure of the post—war economy, the Seaway, the pipelines, the highways. And the generation that followed, creating the social infrastructure of a caring and compassionate Canada. We need that same will and wisdom today to create a new infrastructure, the infrastructure for a Canada of ideas and innovation.

Fifth, the very nature of government itself must change. We must develop a new notion of responsibility. The time is long past when governments can or should do everything. We need a new division of labour, a new parnership, a clear vision of what the advantages of each partner are. Responsibility whould lie with those who are best able to do the job. And that requires a government that knows where its true potential lies and what its real limitations are.

Monsieur le président, nous avons aujourd'hui de bonnes nouvelles, et d'autres qui sont plutôt mauvaises. La bonne nouvelle, c'est que la reprise économique est bien enclenchée. Durant les huit derniers mois, 327 000 emplois ont été créés dont 316 000 à temps plein. Cette nouvelle n'est toutefois pas suffisante. En effet, la reprise économique est assombrie par une réalité déplorable, celle de 1,4 million de chômeurs. Le gouvernement a l'obligation de s'attaquer à ce problème dès maintenant. Il s'agit d'une évaluation sévère de la politique publique au Canada.

La crise de l'emploi n'est pas synonyme de récession et n'est pas une de ces fluctuations du cycle économique auxquelles nous sommes habitués. Il ne s'agit pas ici d'un phénomène cyclique, mais d'un changement en profondeur de notre comportement en matière économique. Cette crise affecte la planète entière. En ce momentmême il y a près de 35 millions de personnes sans emploi dans les pays industrialisés de l'OCDE. Que s'est–il produit? Trois grands phénomènes nouveaux se sont produits.

L'économie est devenue vraiment intégrée à l'échelle mondiale. La chute des dictatures et l'effondrement du communisme ont créé une économie mondiale qui, pour la première fois, est entièrement ouverte.

Les barrières commerciales ont été abaissées. Les communications sont instantanées. Les transports n'ont jamais été plus rapides.

Les marchés sont actifs 24 heures sur 24. Il n'y a plus d'endroit où s'isoler. Et que cela plaise ou non il y a plus de refuge nulle part.

Literally billions of people in what we once called the Third World are now joining the global economy, almost always on free market principles, and that emerging new market is unlike anything the world has ever seen. Finally, there is information technology exploding, portable, unstoppable. Indeed, in many ways, Mr. Chairman, innovation and ideas are becoming the world's only true hard currency.

All that spells competition. And competition brings opportunity. For those with the right skills, the prospects for success have never been brighter. There are dozens of potential new markets, hundreds of millions of new customers for Canadian goods. Across Canada companies are penetrating those markets and they're creating hundreds of thousands of new jobs.

• 0940

But so, too, that same competition brings anxiety to many. It has put pressure on wages. It is forcing old businesses to shed jobs, and it is forcing entire societies to adapt to difficult change.

Il faut considérer les deux côtés de la médaille. D'un côté, la compétition offre des avantages certains. Les chances de réussite sont prometteuses pour ceux et celles qui sont équipés des bonnes connaissances. Mais, d'un autre côté, la compétition a bouleversé nos vies et nos propres attentes.

Jusqu'à tout récemment, nous, Canadiens et Canadiennes, étions habitués à la réussite. Pendant 30 bonnes années, depuis la fin de la Deuxième guerre mondiale, nous n'avons connu qu'une forte croissance de l'emploi, une forte croissance de la productivité, une forte croissance des revenus et un faible taux de chômage.

What happened? We had it too easy for too long, and we missed the signals that times were changing. We ignored the fact that our unemployment rate was rising relentlessly with every recession and staying up there. As you can see on the chart, since the 1960s the average unemployment rate more than doubled, going from 5% 25 years ago to more than 10% this decade.

Missing signals? We ignored the fact that growth in our economy was slowing again progressively over the past 20 years. In the 1960s average annual growth per capita stood at 5.5%, as shown on the far left bar. By the 1990s it had dropped to zero, as you can see on the far right bar. Finally, we ignored the fact that real incomes were stagnant after the mid-1970s after nearly 30 years of strong and steady growth.

Mr. Chairman, as we were missing these signals, what did we do? We borrowed to paper over the problem, borrowing first from ourselves, then from foreigners, and always, inevitably always from the future. It is compelling to note that the last d'abord chez nous, puis à l'étranger, et toujours inévitablement

[Translation]

Des milliards de personnes littéralement, dans ce que nous appelions naguère le Tiers monde, sont en train de se convertir à l'économie de marché moderne, presque toujours sur des principes de marché libre et ce nouveau marché en émergence ne ressemble à rien de ce que le monde a connu jusqu'ici. Il y a enfin la technologie de l'information, qui connaît une expansion accélérée et absolument irrésistible. En effet, Monsieur le président, l'innovation, le savoir, les idées sont entrain de s'imposer comme la seule véritable monnaie forte dans le monde.

Tout cela est synonyme de concurrence. Et la concurrence est source de possibilités nouvelles. Pour ceux et celles qui possèdent les compétences appropriées, les perspectives de réussite n'ont jamais été plus prometteuses. On compte par douzaine les nouveaux marchés potentiels, des centaines de millions de nouveaux acheteurs pour les biens et services canadiens. D'un bout à l'autre du pays, les entreprises s'attaquent à ces marchés et créent de nouveaux emplois.

Mais en même temps, cette concurrence est une source d'inquiétude pour beaucoup. Elle exerce des pressions à la baisse sur les salaires. Elle oblige les entreprises des vieux secteurs à supprimer des emplois et elle oblige des sociétés entières à s'adapter à des changements difficiles.

We must look at both sides of the coin. On the one hand, competition brings definite advantages. For those who have the right knowledge, the prospects for success are bright. But, on the other hand, competition has shattered our lives and our expectations.

Until recently, we Canadians were accustomed to success. For three entire decades, after the Second World War, all we knew was high job growth, high productivity growth, high income growth, and low unemployment.

Que s'est-il produit? Nous avons été trop gâtés pendant trop longtemps et nous n'avons pas remarqué que les temps changeaient. Nous n'avons pas voulu voir que le taux de chômage augmentait à chaque récession et demeurait chaque fois à un nouveau palier plus élevé que le précédent. Comme vous pouvez le voir d'après le graphique, le taux moyen de chômage a plus que doublé depuis les années soixante, passant de 5 p. 100, il y a 25 ans, à plus de 10 p. 100 au cours de la présente décennie.

Signaux mal recus? Nous n'avons pas voulu voir non plus que la croissance de notre économie ralentissait graduellement depuis les 20 dernières années. Pendant les années soixante, la croissance moyenne par habitant s'établissait à 5,5 p. 100, comme l'indique la barre qui se trouve à l'extrême gauche du graphique. Dans les années quatre-vingt-dix, elle était tombée à zéro, comme le montre la barre qui se trouve à l'extrême droite du graphique. Et finalement, nous n'avons pas voulu voir que les revenus réels stagnaient depuis le milieu des années soixante-dix, après 30 ans ou presque de croissance rapide et continue.

Monsieur le président, alors que nous ignorions les signaux d'alarme, qu'avons-nous fait? Nous nous sommes mis à emprunter pour éviter de voir le problème en face, à emprunter

overall public sector surplus recorded in Canada was two decades ago. As you can see on the following chart, from 1981 until this year, a mere 13 years, federal and provincial government debt increased sixfold to almost \$700 billion. That's more than \$24,000 for each and every Canadian. For two decades now we have spent more than we have saved.

Nous devons faire face à quelques dures vérités. Nous avons un déficit financier, mais nous avons aussi un déficit humain.

Premièrement, les compétences au pays se sont détériorées. Pour que nous réussissions dans une économie fondée sur le savoir, nos connaissances doivent évoluer constamment.

Deuxièmement, plusieurs de nos programmes de soutien de revenu sont devenus des culs—de—sac menant à la dépendance plutôt qu'à la reprise en charge.

Troisièmement, les gouvernements ont perdu de vue la notion de direction, le rôle qu'ils doivent jouer dans une économie moderne et celui qu'ils devraient laisser aux autres.

Finally, the fiscal track we have been on is unsustainable. This is not a question of economic ideology. It is a mathematical reality.

What do we do about all this? The answer is that we must accept the need for real reform. We must decide on a game plan and stick to it. In our view there is only one answer to the job dilemma, and that is sustained, substantial economic growth. Growing economies produce jobs. Economies that aren't growing don't. And the key to growth is productivity. It is as simple as that.

Let me be clear about what I mean. Productivity is not about workers putting in more hours or being bullied by unthinking management. Productivity is about how well workers, resources and investment are brought together in a country's economy.

Productivity is about ingenuity. Productivity is about better management, about paying attention to the common sense of workers. High productivity growth increases incomes. In fact, it's the only way to increase incomes over time. Indeed, productivity is the key ingredient of a better standard of living for every Canadian.

• 0945

Il est indéniable que la croissance de la productivité est la pierre angulaire d'un meilleur niveau de vie pour tous les Canadiens et Canadiennes. Pour en avoir la preuve, examinons le passé et regardons la situation actuelle.

Le rapport qui existe entre la productivité et l'emploi est frappant, comme vous pouvez le constater sur le graphique. Entre 1954 et 1973, la productivité augmentait à un rythme rapide, soit 2,3 p. 100 en moyenne par année, et pendant cette période, le chômage était relativement faible. Au cours des décennies qui ont suivi, de 1974 à 1993, la croissance de la productivité a diminué de plus de moitié, tombant à 1,1 p. 100 et, simultanément, le taux moyen de chômage a grimpé en flèche, passant de 5,2 à 8,9 p. 100.

[Traduction]

en hypothéquant l'avenir. Il est symptomatique que le dernier excédent global dans le secteur public, au Canada, ait été enregistré il y a 20 ans. Comme vous pouvez le voir d'après le graphique suivant, de 1981 à cette année, en l'espace de 13 ans seulement, la dette fédérale et provinciale a été multipliée par six pour atteindre près de 700 milliards de dollars—ce qui représente plus de 24 000\$ par Canadien. Pendant les 20 dernières années, nous avons dépensé plus que nous épargnions.

We need to face some hard home truths. We have a financial deficit, but we also have a human deficit.

First, our country's skills have slipped. To succeed in a knowledge based economy, you need knowledge in constant evolution.

Second, many of our income support programs have been allowed to become dead—ends dependence rather than roads to recovery.

Third, governments have lost a clear sense of economic leadership, a vision of what their role must be in a modern economy, and where they should leave action to others.

Enfin, nous devons réaliser que la dégradation des finances publiques est devenue insoutenable. Ce n'est pas un problème idéologique. C'est une simple réalité mathématique.

Que devons-nous faire de tout ça? La réponse: nous devons admettre la nécessité d'une réforme en profondeur. Nous devons élaborer un plan d'action et le suivre à la lettre. À notre avis, il n'existe qu'une réponse au dilemme de l'emploi. Et c'est une croissance économique appréciable et soutenue. Les économies en croissance créent des emplois. Les économies qui stagnent n'en créent pas. Et la condition essentielle à la croissance, c'est la productivité. C'est aussi simple que cela.

J'aimerais être sûr de bien me faire comprendre. Il ne s'agit pas de faire travailler les employés plus longtemps ou de laisser les patrons leur mener la vie dure. La productivité, c'est l'efficacité avec laquelle les travailleurs, les matières premières et les capitaux sont combinés dans l'économie.

La productivité est synonyme d'ingéniosité, d'amélioration des méthodes de gestion, d'attention portée aux suggestions des travailleurs. Une forte croissance de la productivité entraîne une croissance des revenus. En fait, c'est la seule façon d'accroître les revenus à long terme. C'est indéniable, la croissance de la productivité est la pierre angulaire d'un meilleur niveau de vie pour tous les Canadiens et Canadiennes.

Indeed, productivity growth is the key ingredient of a better standard of living for every Canadian. To prove that point look at our history and look at today's reality.

The relationship between productivity and employment is compelling, as you can see on the chart. Between 1954 and 1973, productivity growth was high, averaging 2.3%. During those decades, unemployment was relatively low. But in the decades that followed, from 1974 to 1993, productivity growth dropped by more than half—to 1.1%. At the same time, average unemployment soared—from 5.2% to 8.9%.

Just look at the relationship between productivity and income. In the early 1970s, when productivity growth was strong, the incomes of Canadians were growing strongly too. However, in the later years of that decade, productivity slowed and income growth began to fall as well. By the 1980s, when productivity growth approached zero, the growth in incomes of Canadians slowed to a virtual halt.

That is why real wages are flat, and that is why so many families feel they're not getting ahead any more. In fact, Mr. Chairman, lack of sufficient productivity has been responsible for almost the entire long—term slowdown in our economy since the early 1970s.

That is not just Canada's story; that is a global story. The views I have just put forward are part of a strong global consensus. Wherever you want to look, at the OECD, at the G-7 and elsewhere, the conclusion is the same. Policies and practices that drag productivity down ensure higher unemployment and lower income growth; or, to turn that around, better productivity is not the enemy of employment, it is our workers' best friend.

L'amélioration de la productivité n'est pas l'ennemie de l'emploi. Bien au contraire, c'est la meilleure alliée de nos travailleurs. Mais comment peut—on améliorer la productivité? Pour moi et pour nous, la réponse est claire: en améliorant nos compétences, en incitant l'innovation, en offrant un climat favorable aux investissements, en éliminant la dépendance financière des entreprises et des individus face à l'État, dépendance qui les empêche d'exploiter à fond leurs possibilités, et, finalement, en remettant de l'ordre dans nos finances publiques.

There are times in the life of nations when extraordinary opportunities and challenges demand extraordinary responses. We are living in such a time. All of this requires a fundamental redesign of the role of government in the economy. It requires a new architecture for action on jobs. It requires a new framework for growth.

We believe as a government that there are five key areas on which we must focus. The first is helping Canadians acquire skills, the skills to get jobs, the skills to keep jobs, and the skills to find better jobs. The facts are clear. Over the past two decades jobs have shrunk by 5.2% for those who have only primary education, but for those with more skills, particularly education beyond high school, jobs have been growing at a strong rate.

Just look at the last recession. Between 1990 and 1993 there was a net loss of 190,000 jobs in Canada. But that number hides the real story. For people with high school education or less, 640,000 jobs were lost. But for those with education beyond high school, 450,000 new jobs were gained.

[Translation]

Regardez maintenant le rapport qui existe entre la productivité et les revenus. Au début des années soixante—dix, quand la croissance de la productivité était forte, les revenus des Canadiens enregistraient eux aussi une vigoureuse croissance. Par contre, pendant la deuxième moitié de la décennie, la productivité a commencé à ralentir, tandis que la croissance des revenus se mettait également à fléchir. Et dans les années quatre—vingt, lorsque la croissance de la productivité est devenue à peu près nulle, les revenus des Canadiens ont à peu près cessé d'augmenter.

Voilà pourquoi les salaires réels stagnent. Voilà pourquoi autant de familles ont l'impression que leur sort ne s'améliore pas. En fait, monsieur le président, c'est une productivité insuffisante qui explique presque en totalité le ralentissement à long terme de notre économie depuis le début des années soixante—dix.

Mais le phénomène n'est pas particulier au Canada. Tous les pays en sont victimes. Et les remarques que je viens de formuler font l'objet d'un consensus général dans le monde. Ou que vous tourniez les yeux, vers l'OCDE, vers le G-7 ou ailleurs, la conclusion est la même: les politiques et les pratiques qui freinent la croissance de la productivité garantissent une augmentation du chômage et un ralentissement de la croissance des revenus. Autrement dit, l'amélioration de la productivité n'est pas l'ennemie de l'emploi, bien au contraire, c'est la meilleure alliée de nos travailleurs.

Better productivity is not the enemy of employment, it is our workers' best friend. How do we improve productivity? To my mind and to all of our minds, the answer is clear. We must improve our skills. We must do better at innovation. We must provide a welcoming climate for investment. We must remove the disincentives we have created for both business and individuals—disincentives that encourage dependence and stand in the way of opportunity. Finally, we must get our fiscal house in order.

Il existe, dans la vie des nations, des époques charnières, où les extraordinaires défis et possibilités appellent des réponses du même calibre. Nous vivons, en ce moment, une telle époque. Tout cela exige une restructuration fondamentale du rôle de l'État dans l'économie, une nouvelle architecture qui nous permette d'agir dans le domaine de l'emploi, un nouveau cadre de croissance.

Nous considérons, en tant que gouvernement, qu'il y a cinq domaines d'action prioritaires. Il faut d'abord aider les Canadiens à acquérir des compétences—les compétences qui leur permettront d'obtenir des emplois, de garder leur poste, de trouver un meilleur travail. Les faits sont éloquents. Au cours des 20 dernières années, le nombre d'emplois a diminué de 5,2 p. 100 pour ceux qui ont fait uniquement des études primaires. Par contre, pour les personnes plus qualifiées—en particulier pour celles qui ont pour celles qui ont pour celles qui ont poursuivi leurs études au—delà du secondaire—l'emploi a enregistré une croissance rapide.

Examinons la dernière récession. Entre 1990 et 1993, les pertes nettes d'emplois se sont chiffrées à 190 000 au Canada. Cependant, ce chiffre masque la réalité. Pour les personnes n'ayant fait que leur secondaire ou moins, 640 000 emplois ont été perdus. Par contre, pour les personnes ayant poursuivi leurs études après le secondaire, 450 000 emplois ont été créés en termes nets.

[Traduction]

0950

No one is saying that everybody in the future is going to need a PhD. About a third of these jobs can still be filled with those with high school education or less. The point is that for most types of jobs the clear trend is towards more and better training, whether that training is academic or on the job.

En ce qui concerne l'éducation et la formation, le problème au Canada ne tient pas à un manque d'argent. Des études internationales révèlent que nous dépensons plus dans ces domaines que bien des pays. Cependant, les études révèlent aussi que, malgré l'importance de nos dépenses, nous sommes loin d'atteindre les résultats dont nous avons besoin. Par exemple, au fédéral, il nous faut améliorer la formation des chômeurs pendant qu'ils retirent des prestations d'assurance—chômage. Un soutien passif ne réglera rien. Il faut offrir aux Canadiens et aux Canadiennes une aide active.

The second thrust of our framework is encouraging Canadians to adjust to change. Far too often as a country we have done just the opposite. Governments have erected barriers against individuals adjusting. Governments have erected barriers against business adjusting too.

These barriers must be brought down. For example, it is our view that protecting and subsidizing business is almost always the wrong way to go.

The OECD agrees. Let me quote from their recent job study:

Subsidies tend to operate in exactly the opposite way from what is needed: they slow rather than stimulate adjustment; they discourage rather than encourage innovation; and they tend to become permanent.

We, Mr. Chairman, are going to change the government's entire approach to subsidies. For example, we will not support new megaprojects. Our decision this summer on oil upgraders proves that point.

Equally, we believe that regional economic assistance should focus on genuine opportunities that have the potential to become self–sustaining.

We intend to concentrate, for example, more on tourism, on the creation of a positive environment for small and medium—sized business, the multinationals of tomorrow. At the level of individuals, as our social security reform proposals make clear, we also believe there is a need to change unemployment insurance, building on the reforms begun in last February's budget.

Le système actuel d'assurance-chômage relève d'une politique sociale dépassée. Le système actuel semble répondre aux besoins de nombreuses personnes. Par contre, pour beaucoup d'autres, il ne fait à peu près rien pour leur réussite ou pour leur estime de soi. Le régime actuel relève aussi d'une politique économique dépassée. Il encourage les entreprises et les particuliers à recourir de manière chronique et répétée aux programmes. Il empêche les gens de s'adapter à des changements incontournables et aux possibilités qui se présentent.

Cela ne veut pas dire qu'il faudra à l'avenir un doctorat pour occuper un nouvel emploi. En fait, à peu près un tiers des emplois actuels peuvent être exercés par des personnes ayant fait leur secondaire ou des études moins poussées. Ce qu'il faut retenir, c'est que pour la plupart des catégories d'emplois, la tendance est très nettement à la prolongation et à l'amélioration de la formation, qu'il s'agisse d'études proprement dites ou de formation en cours d'emploi.

In terms of education and training, the challenge in Canada is not money. International studies show that we spend more on education as a country than just about anyone else. But studies also show that despite that spending we do not get nearly the results we need. For example, at the federal level, we are committed to improving the training the unemployed receive while on UI. Passive support won't solve the problem. Active support is what Canadians need.

Le deuxième grand élément de notre cadre consiste à inciter les Canadiens et Canadiennes à s'adapter au changement. Trop souvent, en tant que pays, nous avons agi à l'inverse. Les gouvernements ont dressé des barrières qui font obstacle aux efforts d'adaptation des individus. Les gouvernements ont dressé des barrières qui font également obstacle aux efforts d'adaptation des entreprises.

Ces barrières doivent être démantelées. Par exemple, nous sommes d'avis que la protection et les subventions accordées aux entreprises constituent presque toujours la mauvaise solution.

L'OCDE est du même avis, et j'aimerais citer l'étude qu'elle a publiée récemment:

Ces subventions ont tendance à agir exactement dans le sens contraire de ce qu'il faudrait. Elles ralentissent l'ajustement au lieu de le stimuler; elles découragent l'innovation au lieu de l'encourager et elles tendent à devenir permanentes.

Monsieur le président, nous allons changer toute notre approche en matière de subventions. Par exemple, nous n'appuyerons pas de nouveaux méga—projets. La décision que nous avons prise cet été au sujet des usines de valorisation du pétrole en est la preuve.

Nous croyons également que l'aide économique régionale devrait privilégier les domaines réellement prometteurs, ceux qui ont de fortes chances de se révéler viables.

Nous avons l'intention de concentrer nos efforts par exemple sur le tourisme et sur l'instauration d'un climat favorable aux PME, les multinationales de demain. Au niveau des individus, comme le montre bien notre effort de refonte de la sécurité sociale, nous croyons aussi qu'il est nécessaire de modifier l'assurance—chômage, en nous appuyant sur les réformes amorcées dans le budget de février demier.

The current system is outdated social policy. While it has worked well for a lot of people, for too many others the UI system does little or nothing for their self-esteem or success. But the current UI system is outdated economic policy too. It encourages chronic and repeat use of the program by business and individuals. It is a barrier that prevents people from adapting to changes that are unavoidable and opportunities that are present.

Par conséquent, nous avons l'intention de prendre des mesures qui feront de l'assurance—chômage ce que son nom indique, c'est—à—dire un programme d'assurance, et d'adopter des dispositions qui pourront favoriser l'aptitude à l'emploi.

Furthermore, we believe there is nothing more ludicrous than a tax on hiring. But that is exactly what high payroll taxes are. They have grown dramatically over time. They affect lowerwage earners much more than those at the high end. We took steps earlier in our mandate to reverse this trend in the case of unemployment insurance premiums. We would hope to take further steps in the future, steps that will enable us to reverse the need to ratchet up premiums immediately when recession hits—a counterproductive move if there ever was one.

The third thrust of our framework is getting government right. If Canada is to become more productive, government must become more productive too. We need to focus on the essential, not the secondary. We must shift from a posture of trying to fix every problem ourselves to facilitating solutions in partnership with others. Our attitude here is straightforward. The things that government does must be things that only it can do really well.

• 0955

That is the fundamental principle behind the program review that is now under way. If government activities don't still service significant public purpose, they will be dropped. And for those activities that are important it will be decided if someone other than the federal government is in a better place to take them on. That, for instance, is behind the plans to commercialize current activities at Transport.

It's also behind our policy to devolve services to those in the public or the private sector who are in the best position to provide them. One additional incentive I must highlight is the necessity to drain the swamp of federal regulations, which cost Canadian business billions of dollars. Of the 1,700 regulations we have looked at, one—quarter have been eliminated, another quarter have been left in place, and fully one—half are either being revised or being examined further with a view to change.

The fourth thrust of our economic framework is to provide leadership in the Canadian economy. We believe that the primary creator of jobs is the private sector. We believe that for the most part the role of government is to stand aside, not stand in the way of business.

Some hon. members: Hear, hear!

Mr. Martin: But that does not mean government has no role. Now the other side can clap.

Some hon, members: Hear, hear!

Mr. Martin: Government has a clear role in fostering economic growth.

[Translation]

Therefore, we intend to take measures that will bring UI back closer to what the term says—insurance—and to create programs that foster and improve greater job readiness.

Nous estimons en outre qu'il n'y a rien de pire qu'une taxe sur l'embauche. Or c'est exactement ce que sont les charges sociales. Elles ont considérablement augmenté au fil des ans. Elles touchent les petits salariés beaucoup plus que les personnes à revenu élevé. Nous avons pris des mesures au début de notre mandat pour inverser cette tendance dans le cas des prestations d'assurance—chômage. Nous espérons prendre d'autres mesures dans l'avenir pour nous permettre d'éliminer le besoin de recourir à des prestations dès que la récession frappe, une démarche des plus néfastes, s'il en est.

Le troisième grand élément de notre cadre consiste à repenser le rôle de l'État. Si le Canada veut devenir plus productif, il faut que l'État le soit aussi. Nous devons nous concentrer sur l'essentiel et non sur l'accessoire. Nous devons cesser de chercher à régler tous les problèmes nous—mêmes et nous efforcer plutôt de faciliter des solutions, en partenariat avec les autres intervenants. Notre attitude est très simple à cet égard. Ce que le gouvernement fait, il doit savoir le faire vraiment bien.

Tel est le principe fondamental qui inspire l'examen des programmes en cours à l'heure actuelle. Si certaines activités gouvernementales ne répondent plus à l'intérêt public, elles seront abandonnées. Et en ce qui concerne les activités jugées importantes, nous déterminerons si un intervenant autre que le gouvernement fédéral pourrait être mieux placé pour les assumer. Le même principe motive les plans de commercialisation des activités actuelles à Transports—Canada.

Il inspire notre politique de dévolution des services à ceux qui, dans le secteur public ou privé, sont les mieux placés pour les fournir. Une autre initiative que je dois souligner est la nécessité de faire le ménage des règlements fédéraux, qui coûtent aux entreprises canadiennes des milliards de dollars. Parmi les 1 700 que nous avons déjà étudiés, un quart a été éliminé, un autre quart maintenu et la moitié sont soit revus, soit soumis à un examen plus approfondi en vue de les modifier.

Le quatrième grand élément de notre nouveau cadre économique consiste à mettre l'économie sur la bonne voie. Nous sommes persuadés que la principale source de création d'emplois est le secteur privé. Nous croyons que le rôle de l'État consiste principalement à se tenir à l'écart, et non dans le chemin de l'entreprise privée.

Des voix: Bravo!

M. Martin: Cela ne signifie pas, toutefois, que l'État n'a aucun rôle à jouer. Les gens de l'autre côté peuvent maintenant applaudir.

Des voix: Bravo!

M. Martin: L'État a de toute évidence un rôle à jouer dans la promotion de la croissance économique.

Government has advantages and assets that no one else has. One advantage is in the gathering and the dissemination of information and ideas, something that can mean life or death, particularly for smaller firms that don't have the ability to scour the world for new technology or new markets.

So, too, government can play an important role in bringing businesses together, in building linkages, something again that is critical in an economy where new firms are smaller and more specialized than ever.

L'État a un rôle à jouer: il peut aider les PME à avoir accès au financement dont elles ont besoin pour innover et prospérer. L'État a un rôle à jouer: il peut aider les PME non seulement à avoir accès à la technologie, mais aussi aux gens qui savent l'utiliser à bon escient.

En tant que gouvernement et en tant que pays, nous devons tirer meilleur profit des sciences et de la technologie afin d'améliorer la productivité et la croissance. Il ne s'agit pas d'une question secondaire. Fondamentalement, ce sont les idées et leur application, et elles seules, qui permettent d'accroître la productivité à long terme. Dans le monde d'aujourd'hui, une économie d'ignorance est une économie condamnée à la stagnation.

Trade is another area where government involvement is essential for success. Canada is an exporting nation today more than ever. Despite its overall size, the small business sector accounts, for instance, for under 10% of the value of our manufactured products. In fact, only 15% of our manufacturing companies export at all. That simply will not cut it in today's world.

Government has a role in providing information, particularly to small businesses so they can exploit market opportunities abroad. And government has a role in helping business get access to the export financing it needs.

The fifth thrust of our framework, Mr. Chairman, provides the lead—in to tomorrow's discussion. It is imperative that we restore to good health the fiscal climate in this country, because if we don't do that job we fail at everything else. We have created the deficit and debt problem ourselves. The wound is self—inflicted, and it must be healed.

The debt is much more than an issue for bankers on Bay Street. It is an issue for every citizen who pays higher taxes to pay interest on the debt. It's an issue for homeowners whose mortgage payments are high because the debt keeps interest payments high. It's an issue for unemployed Canadians when high interest rates and high taxes keep the investment away that would mean new jobs.

• 1000

It's an issue for every Canadian when deficits and the debt prevent government from doing so many of the productive things that a modern, caring and competitive society needs. It is an issue when in building up a debt we are bankrupting the future of our children.

[Traduction]

Le gouvernement a certains avantages, certains atouts que personne d'autre ne possède. L'un de ces avantage réside dans la cueillette et la diffusion des informations et des idées, des éléments qui peuvent être vitaux, en particulier pour les petites et moyennes entreprises qui n'ont pas les moyens de se tenir au courant de toutes les nouvelles technologies et des nouveaux marchés dans le monde.

Le gouvernement peut aussi jouer un rôle important en favorisant les réseaux ou les liens entre les entreprises, un élément vital, lui aussi, dans une économie où les nouvelles entreprises sont plus petites et plus spécialisées que jamais.

And government has a role in helping small and medium-sized business get access to the financing it needs to innovate and succeed. Government has a role in helping small and medium-sized business get access not simply to technology but to the people who know best how to put that technology to good use.

We need to do much better both as a government and a country in harnessing science and technology to improve productivity and growth. This is not a secondary issue. In an important way, ideas and their application are the only way in which productivity can grow over time. In today's world, an ignorant economy is a stagnant economy.

Le commerce extérieur est un autre domaine dans lequel l'État doit montrer la voie à suivre. Le Canada, plus que jamais, est un pays exportateur. Pourtant, malgré son importance globale dans l'économie, le secteur des petites entreprises représente moins de 10 p. 100 de la valeur de nos exportations de produits manufacturés. En fait, seulement 15 p. 100 de nos entreprises manufacturières vendent à l'étranger. Cela est tout simplement insuffisant dans le monde d'aujourd'hui.

L'État a également un rôle à jouer dans la fourniture d'information, en particulier aux petites entreprises, pour qu'elles puissent exploiter les nouveaux débouchés qui se présentent à l'étranger. L'État a un rôle de chef de file à jouer en aidant les petites entreprises à avoir accès au financement dont elles ont besoin à l'exportation.

Le cinquième grand élément de notre cadre est absolument essentiel, monsieur le président. Nous devons impérativement instaurer un climat financier sain dans ce pays, sinon tous nos autres efforts échoueront. Nous avons nous-mêmes créé le problème du déficit et de la dette publique. Nous nous sommes infligés cette blessure. Nous devons entamer le processus de guérison.

La dette n'est pas l'affaire uniquement des banquiers de Bay Street. C'est l'affaire de tous les citoyens qui doivent verser des impôts plus élevés pour payer l'intérêt de la dette. C'est l'affaire des propriétaires dont les paiements hypothécaires sont élevés à cause de l'effet de la dette sur les taux d'intérêt. C'est l'affaire des chômeurs canadiens lorsque les taux d'intérêt et les impôts élevés éloignent les investissements qui se traduiraient par la création d'emplois.

C'est l'affaire de chaque Canadien lorsque le déficit et la dette empêche le gouvernement de se livrer à toutes les activités productives dont une société moderne, compatissante et concurrentielle a besoin. C'est également notre affaire lorsque nous hypothéquons l'avenir de nos enfants en laissant la dette s'accumuler.

La dette totale du secteur public au Canada a maintenant atteint 100 p. 100 du PIB. À eux seuls, les intérêts sur cette dette ont dépassé 56 milliards de dollars l'an dernier, dont près de 39 milliards de dollars ont été payés par le gouvernement fédéral. Cette somme risque de dépasser 44 milliards de dollars cette année.

Nous en sommes arrivés au point où l'intérêt sur la dette augmente plus vite que l'économie. Nous sommes endettés par-dessus la tête, et cela ne peut plus durer. La situation est insoutenable d'après les lois des marchés des capitaux et elle est insoutenable d'après les lois de l'intérêt composé.

Over the next five years if we were to do nothing and simply let compounding interest payments drive the federal deficit up, the federal debt would grow almost 50% to more than \$800 billion. The annual interest payments would rise to \$64 billion, \$20 billion more than the \$44 billion we will be paying this year. Let me just put that in perspective.

The potential growth in interest payments alone is more than double what we will be transferring to the less well-off provinces in equalization payments. It is equal to our entire current spending for the elderly. It is more than all of the revenue derived from the goods and services tax. That is the effect of compound interest in only five short years.

This country is now in a situation where we are constantly trying to walk up an escalator that is going down. The problem is so large that we can no longer rely on growth to get ourselves out of it. Why? Because the deficit has become a burden on growth itself. Until that dragon is slain, too much investment is going to stay away. Interest rates will stay up. Jobs will be lost, and future generations will pay the penalty.

C'est pour cette raison que nous nous sommes fixé comme objectif intermédiaire de baisser le déficit à 3 p. 100 du PIB d'ici 1996–1997. Notre but ultime est un budget équilibré.

Let there be no doubt about it, Mr. Chairman. Our ultimate goal is a balanced budget. We must significantly reduce public debt as a percentage of the GDP. We have committed to lower the deficit to 3% of gross domestic product by 1996–97. This is an interim target, and nothing—I repeat nothing—is going to make us miss that target.

En terminant, monsieur le président, cinq éléments fondamentaux composent notre cadre de création d'emplois par la croissance économique: aider les Canadiens et les Canadiennes à acquérir des compétences; inciter les Canadiens et les Canadiennes à s'adapter au changement; repenser le rôle de l'État; mettre l'économie sur la bonne voie; instaurer un climat financier sain. L'objectif, c'est l'emploi. Le moyen, c'est la croissance. C'est le seul moyen.

Mr. Chairman, the document we are putting forward today is not a list of new programs. It is a framework for our economic future. It is a test that we will apply to ourselves. We believe good jobs will only be created on a sustainable basis if government creates a climate for growth, and that in turn means a focus on productivity.

[Translation]

Today, total government debt in Canada has reached 100% of GDP. The interest alone on that bill last year exceeded \$56 billion a year—nearly \$39 billion of which was paid by the federal government. That is likely to exceed \$44 billion this year.

We are now at the point where interest on the debt is growing faster than the economy. We are in hock up to our eyeballs. That can't be sustained. It is unsustainable by the laws of capital markets. It is unsustainable by the laws of compound interest.

Au cours des cinq prochaines années, si nous ne faisions rien et laissions les paiements d'intérêt composé gonfler le déficit fédéral, la dette fédérale augmenterait de près de 50 p. 100 pour dépasser les \$800 milliards. Les paiements d'intérêt annuels passeraient à environ \$64 milliards, c'est-à-dire \$20 milliards de plus que les \$44 milliards que nous payerons cette année. Mettons ces chiffres en perspective.

Cet accroissement en paiements d'intérêt seulement correspond à plus du double des montants que nous transférons aux provinces défavorisées au titre de la péréquation. C'est l'équivalent du total de nos dépenses actuelles pour les personnes âgées. Cela représente plus que les recettes totales tirées de la taxe sur les produits et services. Et encore, nous n'avons indiqué les effets de l'intérêt composé que sur cinq ans seulement.

C'est comme si notre pays essayait de monter un escalier roulant qui serait en train de descendre. Le problème est si colossal que nous ne pouvons plus compter sur la croissance économique pour en sortir. Pourquoi? Parce que le déficit est devenu lui—même un boulet pour la croissance. Tant qu'il n'aura pas été vaincu, trop d'investissements resteront à l'état de projet, les taux d'intérêts demeureront élevés, l'emploi diminuera et les générations futures en paieront le prix.

That is why we have committed to lower to deficit to 3% of GDP by 1996–97. Our ultimate goal is a balanced budget.

J'aimerais être très clair à ce sujet. Notre but ultime est d'équilibrer le budget et de réduire sensiblement la dette publique en pourcentage de notre PIB. Nous nous sommes fixé comme objectif intérimaire de ramener le déficit à 3 p. 100 du PIB d'ici 1996–97. C'est un objectif intérimaire et rien—je le répète, rien—ne nous fera dévier de notre objectif.

To sum up, Mr. Chairman, these are the five fundamentals of our framework to create jobs from economic growth: helping Canadians acquire skills; encouraging Canadians to adjust to change; getting government right; providing leadership in the economy; and creating a healthy fiscal climate. Our aim is jobs and the only way to achieve this is through growth.

Le document que nous déposons aujourd'hui, monsieur le président, n'est pas une liste de programmes nouveaux. C'est une stratégie économique pour l'avenir. C'est un critère que nous appliquerons à nos propres programmes. Nous croyons que l'on crérons de bons emplois sur une base solide, uniquement si le gouvernement crée un climat de croissance—ce qui veut dire, en bout de ligne, se concentrer sur la productivité.

That is the context, those are the criteria for the budget actions that must follow. There is only truly one question. If an economic program, new or old, doesn't fit the criteria, should it go forward? Our answer is clear—no! The game is growth. The goal is jobs. And for all of us, there is no more important goal than that.

• 1005

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Martin.

Monsieur Loubier.

M. Loubier (Saint-Hyacinthe—Bagot): Monsieur le ministre, bienvenue au Comité des finances. Cela me fait toujours plaisir de vous voir ici.

Monsieur le ministre, vous avez fait un beau discours, mais j'ai l'impression d'avoir déjà entendu ce genre de discours pendant neuf ans de règne conservateur et pendant le processus de consultation que vous aviez enclenché en novembre dernier en vue du dépôt de votre premier budget. Premièrement, il est certain que vous ne minimisez pas l'ampleur des problèmes financiers du gouvernement fédéral, mais, par ailleurs, vous êtes très minimaliste dans les moyens que vous mettez de l'avant pour résoudre ces problèmes.

Je vous dirai que, même en atteignant votre objectif de 3 p. 100 du PIB—et je suis à peu près persuadé aujourd'hui que vous ne réussirez pas à atteindre cet objectif—pour le déficit du gouvernement fédéral en 1996, vous ne réglerez en rien les problèmes profondément structurels qu'éprouve le gouvernement canadien face aux finances publiques et qui se traduisent premièrement par une dette qui, en 1996, va encore dépasser les 600 milliards de dollars si on continue sur cette voie—là. On sera le deuxième pays le plus endetté des pays industrialisés.

Cela se traduit aussi par un taux de chômage qu'on appelle structurel, qui est lié aux vices du régime, aux vices du système, et qui a des conséquences sur les investissements. On a un taux de chômage structurel de 8,5 p. 100. Donc, peu importe la croissance idéale au cours des prochaines années, on aura toujours un taux de chômage minimum de 8,5 p. 100.

On a aussi un déficit structurel. Même si on connaît une croissance idéale, on aura un déficit structurel avoisinant les 30 milliards de dollars et un écart au niveau de la production par rapport au potentiel canadien frôlant les 7 p. 100. Ce sont les chiffres de l'OCDE et ceux de votre propre bureau, au ministère des Finances.

• 1010

Monsieur le ministre, en ce qui a trait à la politique monétaire, vous nous aviez promis des changements. Je constate que vous avez changé les gens mais vous n'avez pas changé la philosophie qui guide la politique monétaire, ce qui fait que, depuis l'arrivée au pouvoir des Libéraux, il y a encore un écart de plus de 100 points de base entre les taux d'intérêts à long terme canadiens et américains.

Malgré vos beaux discours, vos belles paroles, c'est un signe flagrant de manque de confiance en l'économie canadienne.

[Traduction]

Voilà le contexte. Voilà les critères qui détermineront les mesures budgétaires à suivre. Une seule question se pose. Si un programme économique, nouveau ou ancien, ne correspond pas à ces critères, devrions—nous le mettre de l'avant? La réponse est claire: non! Le plan, c'est la croissance. L'objectif, c'est l'emploi. Et pour nous tous, il n'y a pas d'objectif plus important.

Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Martin.

Mr. Loubier.

Mr. Loubier (Saint-Hyacinth—Bagot): Welcome to the Finance Committee, Minister. I'm always pleased to see you here.

You've given a fine speech, Minister, but I've the feeling I've heard this kind of speech during the nine years of Conservative government and during the consultation process started last November in preparation for the tabling of your first budget. You clearly do not underestimate the extent of the federal government's financial problems but at the same time you are singularly lacking when it comes to putting forward solutions for these problems.

I suggest that even if you do meet your objective of 3% of the GDP—and I'm almost certain that you won't be able to—for the federal government's deficit in 1996, you will have done nothing to deal with the federal government's profoundly structural problems with respect to public finance, problems that have resulted in a debt that will exceed \$600 billion in 1996 if we continue on our present path. We will be the second most indebted industrialized country.

One of the results of this situation is a structural unemployment rate, one that is related to the flaws of our system and with an impact on investments. We have an 8.5% structural unemployment rate. So no matter what ideal growth might take place in the coming years, we will still have a minimum unemployment of 8.5%.

We also have a structural deficit. Even with ideal growth, we would have a structural deficit of around \$30 billion and a production differential of almost 7% compared to our potential. These are figures from the OACD and from your own office at the Department of Finance.

You promised there would be changes in monetary policy, Minister. I see you've made some staff changes, but you have not changed the underlying philosophy of our monetary policy. As a result, since the Liberals came to power, there has been a 100-basis point gap between long-term Canadian and American interest rates.

Despite your fine speeches and your rhetoric, this is a flagrant indication of a lack of confidence in the Canadian economy.

C'est la même chose en ce qui a trait aux taux d'intérêts à court terme. Ils sont extrêmement volatils depuis le dépôt de votre dernier extremely volatile since your last budget. budget.

Monsieur le ministre, réalisez-vous que les moyens mis de l'avant jusqu'à maintenant sont très minimes, que le régime est fondamentalement vicié et qu'il a besoin, ce que vous n'admettez pas, d'une réforme en profondeur?

Qu'avez-vous fait depuis un an, à part de beaux discours, de vous attaquer aux chômeurs et aux assistés sociaux et de faire croire que la reprise est bien amorcée alors que, dès l'année prochaine ou dans un an et demi, on se retrouvera probablement dans une période de ralentissement qui compromettra encore plus les chances du Québec comme du Canada de s'en sortir au niveau de l'emploi?

J'irais même jusqu'à dire que, depuis un an, votre bilan au niveau de la création d'emplois n'est pas tellement reluisant. Avec 45 000 emplois temporaires pour le Programme des infrastructures, je ne m'en vanterais pas beaucoup. C'était ma première question, précédée d'un long préambule.

M. Martin: Ce n'est qu'une question?

M. Loubier: Oui, une question.

M. Martin: Monsieur Loubier, bien que ce soit votre première année à la Chambre, vous avez appris très vite. Vous posez une question et beaucoup de supplémentaires.

Vous dites que vous entendez le même discours depuis neuf ans. Je regrette, mais il y a une différence fondamentale entre notre position et celle du gouvernement précédent.

M. Loubier: Laquelle?

M. Martin: D'abord, les Progressistes-conservateurs coupaient de 10 ou 15 p. 100 et c'était fini. Nous, nous parlons de couper mais nous voulons également faire beaucoup mieux avec les 85 ou 90 p. 100 des programmes qui resteront. C'est vraiment une attitude beaucoup plus positive.

Deuxièmement, en ce qui a trait à l'économie, l'objectif des nous voulons anticiper l'avenir.

Vous me dites qu'on n'atteindra pas notre objectif de 3 p. 100. Votre position est un peu contradictoire. Vous dites que nous n'allons pas assez loin avec notre objectif intermédiaire et que nous n'allons pas l'atteindre. Selon moi, cela ne tient pas debout.

Monsieur Loubier, je vous assure que nous allons atteindre notre objectif. Il y a cinq ou six mois, personne ne nous donnait une chance de l'atteindre cette année. Cependant, tout le monde se rend maintenant compte qu'on va le faire. Nous allons l'atteindre, notre objectif de 3 p. 100.

Vous faites une analyse des problèmes auxquels nous faisons face au Canada. Je tiens à dire que je suis largement d'accord avec vous puisque vous venez de répéter l'analyse que je viens de donner. Donc, vous avez raison. Vous avez raison également lorsque vous parlez du déficit structurel non seulement au point de vue financier mais au point de vue de l'emploi.

C'est pour cela que j'ai fait une présentation ce matin; il fallait démontrer jusqu'à quel point il faut que cela change. Il n'est plus question de faire des coupures à la marge; il faut maintenant une réforme structurelle du gouvernement et de l'économie canadienne.

[Translation]

The same goes for short-term interest rates. They have been

Do you realize, Minister, that the initiatives put forward so far are very minimal, that the whole system is fundamentally flawed and requires an in-depth reform-something I'm sure you will not admit?

What have you done in the last year, besides making fine-sounding speeches, attacking the unemployed and welfare recipients and giving the impression that the recovery is underway, when in fact as of next year or in a year and a half, we will probably be in an economic slump that will further jeopardize job opportunities in Ouebec and Canada?

I would even say that in the last year your job creation record is hardly outstanding. I would not brag about the 45,000 temporary jobs created as a result of the infrastructure program. That was my first question, which was preceded by a long preamble.

Mr. Martin: That's just one question?

Mr. Loubier: Yes, one question.

Mr. Martin: Although this is your first year in the House, Mr. Loubier, you have learned very fast. You ask one question and many supplementaries at the same time.

You say that you've been hearing the same thing for nine years. I'm sorry, but there is a fundamental difference between our position and that of the previous government.

Mr. Loubier: What is that?

Mr. Martin: First of all, the Progressive Conservatives made a 10% or 15% cut, and that was the end of it. We are talking about cutting, but we also want to do much better with the 85% or 90% of the programs that remain. It is really a much more positive approach.

Second, with respect to the economy, the objective of the Progressistes-conservateurs était de protéger le passé tandis que Progressive Conservatives was to protect the past, while we want to anticipate the future.

> You say that we will never achieve our 3% objective. However, your position is somewhat contradictory. You say our intermediate objective does not go far enough, and that we will not achieve it. So I don't think your argument holds water.

> Mr. Loubier, I assure you that we will reach our objective. Five or six months ago, no one thought we had any chance of achieving it this year. However, everyone now realizes that we will do so. We will achieve our 3% objective.

> You have analyzed the problems we face in Canada. I would just like to say that for the most part I agree with you, because you've just repeated my analysis. So you are right. You are also right when you talk about the structural deficit not only in financial terms, but also with respect to jobs.

> That is why I made a presentation this morning. I had to demonstrate the depth of the changes required. We can no longer content ourselves with marginal cuts; we now need a structural reform of the government and the economy of Canada.

Vous parlez de la politique monétaire et vous dites que nos taux d'intérêts réels sont encore trop hauts. Je suis d'accord avec vous, mais il y a des raisons pour cela. D'abord, il y a l'endettement du secteur public. Nous venons de dépasser les 100 p. 100 du PIB.

• 1015

Deuxièmement, il faut le dire, il y a une poussée énorme des taux d'intérêts aux États-Unis et toutes les économies, au Canada comme en Europe, ne peuvent se déconnecter totalement de cette poussée.

Troisièmement, vous allez le constater, monsieur Loubier, il y a une troisième raison: l'incertitude quant à l'avenir politique du Québec nuit à la création d'emplois et à la stabilisation des taux d'intérêts.

Vous nous dites que nous attaquons les chômeurs. Bien au contraire, monsieur le député...

M. Loubier: Cinq milliards et demi dans l'assurance-chômage.

M. Martin: Depuis que nous avons pris le pouvoir, 327 000 nouveaux emplois ont été créés dont 316 000 à temps plein. C'est certainement un record pour la dernière décennie. Je suis très fier de ces résultats.

M. Loubier: Je disais tout simplement que les moyens et les cibles ne fonctionnaient pas. En ce qui a trait à votre objectif de 3 p. 100 du PIB, vous vous êtes inspiré du Traité de Maastricht. C'est l'objectif qui doit guider l'Union européenne. Cependant, ce que vous ne comprenez pas, monsieur le ministre, c'est que le 3 p. 100, lorsqu'on le compare avec la situation financière des pays européens, à part l'Italie, c'est très minimal.

Donc, ce que j'essayais de vous dire plus tôt—je pense que vous l'avez compris mais disons que vous n'êtes pas tenté de le répéter—, c'est que le régime est une catastrophe. Le régime fédéral est une catastrophe à l'heure actuelle; il est vicié. Et ce que vous voulez en faire, à savoir un régime encore plus centralisé qu'à l'heure actuelle, va déboucher sur des perspectives d'avenir très mauvaises.

Monsieur le ministre, j'aurais pu relever que, après l'élection du Parti québécois, les taux d'intérêts ont diminué; c'est quand même assez spécial. Cependant, après le dépôt de votre premier budget, par exemple, les taux d'intérêts ont augmenté. C'est bien plus votre crédibilité au plan de la gestion des finances publiques qui est en jeu que l'incertitude politique, et cela tous les marchés financiers le reconnaissent.

J'aurais une deuxième question à vous poser. Quelle est la crédibilité des Libéraux et votre crédibilité en tant que ministre lorsque vous dites: «enclencher un processus de consultation le plus ouvert possible, le plus transparent possible, le plus participatif possible» alors depuis que votre gouvernement a été élu, les nombreux engagements qui avaient été pris par l'actuel Premier ministre et certains membres de votre gouvernement ne sont pas respectés? Par exemple, je vous rappelle que le Premier ministre disait lors d'une émission, pendant campagne électorale et je le cite-je pense que c'était au Téléjournal, qu'«au cours des deux premières années de mandat du gouvernement libéral il n'y aura pas d'augmentation des taxes», alors que vous laissez planer l'incertitude de la possibilité d'une taxation des régimes enregistrés d'épargne-retraite. Vous avez également dit que vous aboliriez la TPS et, pas plus tard que la semaine dernière, vous avez dit qu'au cours des trois prochaines années cela n'était plus dans vos priorités. Encore un engagement non respecté!

[Traduction]

You have spoken about monetary policy, and you say our real interest rates are still too high. I agree, but there are reasons for that. First of all, there is the public sector debt. We have just exceeded 100% of GDP.

Second, there's been a very steep rise in interest rates in the United States, and the Canadian and European economies cannot completely dissociate themselves from this phenomenon.

You will realize, Mr. Loubier, that there is a third reason: namely, the uncertainty about Quebec's political future, which works against job creation and stable interest rates.

You said that we have attacked the unemployed. On the contrary, sir, . .

Mr. Loubier: Five and a half billion in unemployment insurance.

Mr. Martin: Since we took office, 327,000 new jobs have been created, and 316,000 of them are full—time jobs. That is certainly a record for the last decade. I am very proud of these results.

Mr. Loubier: I was simply saying that the means you use and the targets you set were not working. You modeled your objective of 3% of GDP on the Maastricht Treaty. This is the objective of the European Union. However, what you fail to understand, Minister, is that 3% is a very minimal figure, when we make comparisons with the financial situation of most European countries, with the exception of Italy.

So what I was trying to say earlier—and I think you understood, even though you are not inclined to repeat it—it that the whole system is a disaster. The federal system is a catastrophe at the moment. It is badly flawed. And your idea of making it even more centralized than it is at the moment will lead to some very poor prospects for the future.

I could have pointed out, Minister, that after the Parti Québécoise was elected, interest rates dropped. That is really quite remarkable. However, after your budget was tabled, interest rates rose. What is at stake is much more your credibility in the management of public finances, rather than any political uncertainty. All the financial markets recognize this fact.

I have a second question. What credibility do the Liberals have as a party and do you have as minister when you say that you are going to launch a consultation process that will be as open as possible, as transparent as possible and that will involve as many people as possible? The fact is that since your government was elected, many commitments made by the Prime Minister and other members of your government have not been kept. I would remind you, by way of example, that during the election campaign, the Prime Minister said—I believe it was on the *Téléjournal*—that in the first two years of the Liberal government, there would be no tax increases. But now you are letting doubts about the possible taxation of RRSPs to persist. You also said that you would abolish the GST, whereas as recently as last week, you said that this was no longer one of your priorities for the next three years. Another broken promise!

Quelle crédibilité peut—on donner à votre gouvernement lorsque vous parlez d'un processus ouvert? Vous avez dit durant la campagne électorale que vous préserveriez les programmes sociaux alors que le premier geste que vous avez posé, dans un premier budget, a été de couper 5,5 milliards dans l'assurance—chômage et 2 milliards dans le Régime d'assistance publique du Canada, de geler les transferts aux provinces et de laisser poindre l'idée, grâce à une fuite dans le *Toronto Star*, qu'il y aurait une coupure supplémentaire de 7,5 milliards au cours des cinq prochaines années. Compte tenu de tout cela, quel degré de confiance la population canadienne peut—elle avoir dans votre gouvernement?

Quelle est la valeur du processus de consultation? J'ai participé à celui qui a précédé le dépôt de votre premier budget pour m'apercevoir que lorsque vous avez invité des syndicalistes, des groupes communautaires et autres, ce n'était que pour vous faire une belle jambe. Ce ne sont sûrement pas eux qui vous ont demandé de couper dans l'assurance—chômage, dans le crédit d'impôt en raison de l'âge, dans l'aide sociale, dans les transferts et de laisser planer l'idée d'une autre coupure de 7,5 milliards de dollars. Quelle confiance peut—on avoir dans votre processus de consultation? Quelle crédibilité votre gouvernement a—t—il?

M. Martin: Encore une fois, monsieur Loubier, vous avez posé beaucoup de questions.

M. Loubier: Deux questions.

• 1020

M. Martin: Pour ce qui est de votre question sur la TPS, je ne sais pas si vous avez lu le Livre rouge. Je vous le suggère, car cela vaut la peine. Dans le Livre rouge, c'est très clair. Nous avons dit que nous allons remplacer la TPS par un système plus équitable pour les consommateurs, en harmonie avec les provinces. Nous avons dit que nous allons en arriver à une solution raisonnable. C'est ce que j'ai répété la semaine dernière.

En ce qui concerne les RÉER, j'espère que vous aurez le temps de consulter les Canadiens ou de parler du processus de consultation. C'est ce Comité—ci qui va le faire. Monsieur Loubier, tout dépend de la façon dont vous allez vous acquitter de cette tâche. Je suis sûr que vous voulez écouter les Canadiens et les Canadiennes. C'est ici que cela va se faire. Le Comité des finances et moi—même allons écouter très attentivement ce que les Canadiens nous diront.

Mais il y a un problème. Vous nous dites que le 3 p. 100 n'est pas suffisant.

M. Loubier: Non.

M. Martin: Vous nous dites qu'il faut aller plus loin, mais chaque fois qu'on parle de couper dans les dépenses, vous vous y opposez. J'espère que, lors de ce processus de consultation, au lieu de simplement de vous plaindre, vous allez nous donner vos propres suggestions pour atteindre le 3 p. 100 ou pour aller plus loin. Où le Bloc Québécois veut—il qu'on coupe?

Il est exact que le 3 p. 100 reflète le 3 p. 100 de Maastricht, mais la vraie raison de ceci, c'est qu'aujourd'hui, la dette du gouvernement fédéral est à 71 p. 100 du produit national brut. L'année prochaine, ce sera davantage. Lorsqu'on va atteindre 3

[Translation]

How credible is your government when you talk about permanently opening up the budget process? During the election campaign, you said that you would maintain social programs, and yet the first step you took in your first budget was to cut \$5.5 billion from unemployment insurance, and \$2 billion from the Canada Assistance Plan, to freeze transfers to the provinces and to hint at, through a leak that appeared in the *Toronto Star*, an additional cut of \$7.5 billion over the next five years. Given all these facts, how much trust can the people of Canada put in your government]

How useful is the consultation process? I took part in the process that preceded the tabling of your first budget, and I realized that when you invited union, community and other groups to express their views, it was all just for show. Those groups definitely did not ask you to cut back unemployment insurance, the old age credit, social assistance and transfers, or to hint at the possibility of a further \$7.5 billion in cuts. What confidence can people have in your consultation process? How credible is your government?

Mr. Martin: Once again, Mr. Loubier, you have asked many questions at once.

Mr. Loubier: Two.

Mr. Martin: Considering your question on the GST, I don't know if you've already read the Red Book. I recommend you do so, it would be well worth your while. In the Red Book, this is very clear. We said that we are going to replace the GST with a fairer system for consumers, and in harmony with the provinces. We said that we would find a reasonable solution. I repeated that last week.

Concerning RRSPs, I hope that you will have time to consult Canadians or to talk about a consultation process. It's this Committee that will do it. Mr. Loubier, everything depends on how you're going to carry out this task. I'm sure that you want to hear from Canadians. It's here that that will happen. The Finance Committee and I are going to listen to what Canadians have to say very closely.

But there's a problem. You're telling us that 3% is not enough.

Mr. Loubier: No.

Mr. Martin: You say that we have to go further, but each time we talked about cutting expenses, you objected to it. During the consultation process, I hope that instead of just complaining you will provide us with your own suggestions on how to reach 3% or how to go further. Where does the Bloc Québécois want to cut?

It is exact to say that the 3% reflects the 3% of Maastricht, but the real reason for this, is that today, the federal government's debt is 71% of the gross national product. Next year, it will be more. When we reach 3%, it will hit a ceiling.

p. 100, cela va plafonner. C'est à ce niveau-là que la dette du And it's at that level that the federal government's debt, in terms of gouvernement fédéral, en termes de pourcentage du produit national brut, va commencer à baisser. C'est à ce niveau-là que l'économie va commencer à augmenter plus rapidement que la dette nationale. Telle est l'importance du 3 p. 100, monsieur Loubier.

Troisièmement, vous me demandez comment il se fait qu'après l'élection des Péquistes à Québec, les taux d'intérêts ont baissé. La réponse est très claire. Lorsqu'on regarde les pourcentages de votes. il est évident que les Québécoises et les Québécois ont dit publiquement à tout le monde qu'ils ne voulaient rien savoir du séparatisme.

Des voix: Bravo!

M. Loubier: Monsieur le ministre, depuis un an, on vous fait des suggestions en vue de reprendre le contrôle des finances publiques sans nécessairement couper dans les programmes sociaux. Cela fait un an que vous fermez les yeux et les oreilles à nos suggestions.

Demain, après la deuxième partie de votre présentation, nous vous rappellerons les nombreuses suggestions que nous vous avons faites et surtout vos nombreux engagements face aux plus démunis de la société. Comme je vous l'expliquais tout à l'heure, monsieur le ministre, les problèmes structurels qu'éprouve le Canada à l'heure actuelle font en sorte que, malgré le fait que vous ferez très mal aux chômeurs et aux familles les plus démunies au cours des prochaines années, vous ne réglerez en rien les problèmes des finances publiques fédérales tant que vous n'admettrez pas que ce régime est un fiasco, que ce régime est une catastrophe et qu'il faut le réformer en profondeur.

Je vais vous poser une dernière question, monsieur le ministre. Confirmez-vous les renseignements contenus dans la fuite obtenue par le Toronto Star, selon lesquels aux coupures de 7.5 milliards de dollars que vous avez déjà décrétées lors de votre dernier budget s'ajouteraient de nouvelles coupures sombres, aveugles, inconsidérées et inintelligentes de 7.5 milliards de dollars dans l'aide sociale, c'est-à-dire dans les transferts effectués aux provinces? Ce sera encore un pelletage dans la cour des provinces. Il y aura aussi, dit-on, des coupures dans les transferts effectués pour l'éducation postsecondaire et le secteur de la santé. Confirmez-vous ou infirmez-vous cette fuite, monsieur le ministre? Il est très important que vous nous donniez des balises supplémentaires pour la très importante consultation que le Comité des finances tiendra au cours des prochaines semaines.

• 1025

Autrement dit, nous confirmez-vous que les dés sont pipés avant même qu'on entreprenne une consultation, comme ce fut le cas lors du dépôt de votre dernier budget?

M. Martin: Monsieur le président, je vous assure que les dés ne sont pas pipés. Dans le document de M. Axworthy, on a fait allusion à des paramètres qui ont déjà été établis. Il faut dire qu'il y a beaucoup de chiffres dans ce document-là. Par exemple, M. Axworthy a confirmé dans son document que nous allons geler les transferts aux provinces dans deux ans, en 1996–1997, au niveau de 1993–1994. Je l'ai dit dans le budget et M. Axworthy l'a confirmé.

[Traduction]

the percentage of the GNP, will start to decrease. It's at that point that the economy will start to increase more quickly than the national debt. That's the importance of the the 3%, Mr. Loubier.

Thirdly, you ask me why rates went down after the PQ was elected in Quebec. The answer is very clear. When you look at the percentage of votes, it is clear that Quebeckers publically stated that they did not want to have anything to do with separatism.

Some hon. members: Hear, hear.

Mr. Loubier: Mr. Minister, for a year now, we have been making suggestions on taking control of public finances without necessarily cutting social programs. For a year now you have been turning a deaf ear to our suggestions.

Tomorrow, after the second part of your presentation, we will remind you of the numerous suggestions that we made and especially of the numerous commitments you made regarding the most underprivileged members of society. As I was explaining a little earlier, Mr. Minister, the structural problems that Canada is experiencing now are such that, despite the fact that you will be hurting the unemployed and the families of the most underprivileged people over the next few years, you won't be able to resolve the problems regarding federal public finances as long as you have not admitted that this regime is a fiasco, it is a catastrophe, and that it has to be extensively overhauled.

I want to ask you one last question, Mr. Minister. Will you confirm the information in the leak obtained by the Toronto Star, which stated that in addition to the \$7,5 billion in cuts that you ordered in your last budget, there would be new blind, inconsiderate and unintelligent cuts of up to \$7,5 billion in social assistance, that is in transfers to the provinces? Once again you will be sloughing this off on the provinces. We have also heard that there will be cuts in transfer payments for postsecondary education and for health. Will you confirm or deny this leak, Mr. Minister? It is important for you to give us additional guidelines for the important consultation process that the Finance Committee will undertake in the coming weeks.

In other words, are you confirming that the dice are loaded before we even start our consultations, as was the case when you table your last budget?

Mr. Martin: Mr. Chairman, I assure you that the dice are not loaded. In Mr. Axworthy's document, reference is made to parameters that are already well established. It's accurate to say that there are a lot of numbers in the document. For example, Mr. Axworthy confirmed in his document that we are going to freeze transfer payments to the provinces in two years, in 1996-97, at the 1993-94 level. I said it in the budget, and Mr. Axworthy has confirmed it.

J'ai dit dans le budget qu'il y aurait d'autres changements et d'autres réformes à l'assurance-chômage et M. Axworthy l'a confirmé. D'ailleurs, il a donné plus tard un pourcentage de 10 p. 100. Les programmes de M. Axworthy, comme les programmes de tous les autres ministres, sont assujettis à la revue des programmes, revue qui n'est pas encore complétée.

Pour nous, la réforme de M. Axworthy et les consultations qu'il entreprend sont très importantes, comme les consultations que nous allons avoir ici. Je peux vous assurer que, lorsque nous ferons notre budget, nous tiendrons grandement compte des constatations qui seront faites ici et dans la consultation de M. Axworthy.

Vous me dites que vous allez nous donner vos suggestions demain. Je peux vous assurer que nous vous écouterons très attentivement. Nous espérons que ceux qui feront des présentations ici et les députés nous feront des suggestions valables, et pas simplement des plaintes. J'espère que nous pourrons mener un dialogue. Le problème auquel on fait face au Canada est un problème que nous partageons tous. Nous ne disons pas que nous avons toutes les réponses. On veut travailler ensemble.

Troisièmement, vous dites qu'on a fait mal aux chômeurs.

M. Loubier: Oui, très certainement.

M. Martin: Monsieur le député, n'oubliez pas que nous avons créé 327 000 emplois et que le taux de chômage a baissé de plus d'un point depuis que nous avons pris le pouvoir. Nous pouvons être très fiers de ce que nous avons fait durant la première année de notre mandat.

M. Loubier: Les buveurs de bière du premier ministre. . .

The Chairman: Thank you, Mr. Martin and Mr. Loubier. We will turn now, please, to Mr. Grubel.

Mr. Grubel (Capilano—Howe Sound): Mr. Minister, I wish to compliment you on the incisiveness of your analysis. I agree with 90% of the diagnosis. I would also like to go on record as saying that your diagnosis admits what has been the centre of the Reform Party platform and what we hear from the people of Canada, namely, that we need a more limited role for government and that government may in fact be one of the main causes for unemployment and the slow growth in productivity, and also your concession that the deficit and debt are unsustainable and that indeed drastic measures are needed.

I would like to ask just two questions dealing with significant omissions, in my judgment. The first one deals with a view that is represented by many economists in Canada and certainly was at the centre of the report by the OECD on why there has been, throughout the OECD countries, the significant upward trend in unemployment. I believe this has to do, to a significant degree, with the social programs that have taken off in those years that you have shown.

I gave a speech in the House last week on this matter. The diagnosis I missed from your analysis is that much of the unemployment is due to changes in the behaviour of workers induced by the existence of the programs themselves. This is not des changements dans le comportement des travailleurs qui ont

[Translation]

I said in the budget that there would be other changes and other reforms to unemployment insurance, and Mr. Axworthy confirmed that, Moreover, he talked about 10% a little later on. Mr. Axworthy's programs, like programs in all other ministers, are subject to the program review, which has not yet been completed.

For us, Mr. Axworthy's reform and the consultations that he will undertake are very important, as are the consultations that we're going to have here. I can assure you that when we table our budget, we will take into account to a large extent the findings that are made here and during Mr. Axworthy's consultations.

You say that you're going to give us your suggestions tomorrow. I assure you that we're going to listen to them very closely. We hope witnesses making presentations here as well as members will also make valuable suggestions, and not just complaints. I hope that there can be a dialogue. The problem that Canada is facing is a problem that we all share. We don't claim to have all the answers. We want to work together.

Thirdly, you say that we're hurting the jobless.

Mr. Loubier: Yes, without a doubt.

Mr. Martin: Mr. Loubier, don't forget that we've created 327,000 jobs and that the unemployment rate has dropped more than one point since we took office. We can be proud of what we've done during the first year of our mandate.

Mr. Loubier: The Prime Minister's beer drinkers. . .

Le président: Merci, monsieur Martin et monsieur Loubier. Nous passerons maintenant à monsieur Grubel.

M. Grubel (Capilano-Howe Sound): Monsieur le ministre, j'aimerais vous féliciter d'avoir fait preuve de perspicacité dans votre analyse. Je suis d'accord avec 90 p. 100 de votre diagnostic. J'aimerais également dire publiquement que votre diagnostic reconnaît l'idée-clé du programme du Parti réformiste et ce que les Canadiens nous disent, c'est-à-dire que le gouvernement devra jouer un rôle plus restreint, et que le gouvernement, en effet, est peut-être l'une des causes principales du chômage et du faible niveau de croissance de la productivité. De plus, vous reconnaissez que le niveau du déficit et de la dette ne peuvent pas être maintenus et qu'il faut prendre des mesures draconiennes.

J'aimerais poser deux questions portant sur les omissions importantes, à mon avis. La première porte sur une opinion que partagent bien des économistes au Canada et qui était au centre du rapport préparé par l'OCDE pour expliquer pourquoi, dans ces pays-là, le chômage a tendance à augmenter. À mon avis, ceci est relié, dans une grande mesure, aux programmes sociaux qui ont pris de l'envergure au cours des années que vous avez mentionnées.

J'ai fait un discours à la Chambre la semaine dernière sur cette question. Votre analyse ne tient pas compte du fait que le taux de chômage peut être attribué, dans une grande mesure, à

an attack—and I want to read this into the public record—on the behaviour of the disabled, the genuinely poor. In this country we should have a strong, generous social program to protect people against the misfortunes of life.

• 1030

Mr. Minister, we have paid people not to work. I think, and this is again not an attack on the fishing industry, we have told people that if you stay in the fishing industry and do a minimum number of weeks of work, we will pay you for the rest of the year. When we then take surveys, these people will show up as unemployed. That is why the unemployment rate has gone up. The same can be said about people who are employed in seasonal industries.

The other point is that more generally, not just the seasonal industries, we have allowed people who become unemployedsometimes on their own initiative-to have higher standards on what is an acceptable job. They can say they will not travel more than one and a half miles from their home, that the new job has to be within that region. They cannot be forced. The general system makes it possible for them to set much higher standards on what is an acceptable job in terms of commuting, new skills, and level of pay. This has increased unemployment.

So the question, Mr. Chairman, to the minister is this. Can you assure us that your attack on the deficit will be coordinated with the plan for reform of the social programs? I believe without those, based on the diagnosis I have given and that the OECD has given, we will have no chance of lowering the unemployment rate and increasing productivity.

Thank you.

Mr. Martin: Thank you, Mr. Grubel. Your analysis is a little different from Mr. Loubier's.

Perhaps I will take your various questions in reverse order. There is no doubt that our social programs require reform and there is no doubt that the improvement in those social programs—that's why I go back to this thing. It isn't enough to talk only about the 10% or 15% of government spending that you cut. You really have to talk about the 85% to 90% that remains in order to make it work better.

There is no doubt that that is part, but I am sure you will agree it would be simplistic to say that is where the bulk of the program lies. I think the bulk of the problem lies really with the failure of government, and indeed our economy, to evolve along with that of the rest of the world.

Now, as to your point about whether people should move in terms of finding acceptable jobs, there is no doubt that in a country as large as ours economic endeavour is going to be stronger in one region than another at any given time throughout the cycle. I think we really have to face up to the fundamental problem: as a society we have not given Canadians the skills that they require to adapt to a very different world.

[Traduction]

été causés par l'existence même de ces programmes. Je ne critique pas le comportement des personnes handicapées, ou des personnes vraiment pauvres—et je tiens à le dire publiquement. Le Canada devrait avoir des programmes sociaux forts et généreux qui protègent les gens des vicissitudes de la vie.

Or, monsieur le ministre, nous avons payé des gens pour qu'ils ne travaillent pas. Nous avons dit aux gens, semble-t-il, et je ne m'en prends nullement au secteur des pêches que s'ils demeuraient dans le secteur des pêches et travaillaient durant un nombre minimum de semaines, nous allions les payer pour le reste de l'année. Ensuite, lorsque nous faisons une enquête ces gens sont dénombrés comme chômeurs, ce qui est explique la hausse du taux de chômage. On peut en dire autant des gens employés dans les secteurs saisonniers.

D'autre part, et ce d'une manière plus générale, non seulement dans les secteurs saisonniers, nous avons permis à des qui deviennent chômeurs—parfois de leur propre initiative—de fixer des normes plus élevées de ce qui constitue un emploi acceptable. Ils peuvent décider qu'ils ne se déplaceront pas à plus d'un mille et demi de chez eux, que le nouvel emploi doit être dans ce rayon. On ne peut les obliger à quoi que ce soit. Le système leur permet d'établir des normes beaucoup plus élevées d'acceptabilité de l'emploi pour ce qui est de la distance du déplacement, des nouvelles compétences requises et du niveau de rémunération. Cela a fait croître le chômage.

La question que j'adresse au ministre est donc la suivante, monsieur le président. Pouvez-vous nous garantir que votre lutte contre le déficit sera coordonnée avec le plan de réforme des programmes sociaux? J'estime en effet que, sans cela, compte tenu de mon diagnostic et celui de l'OCDE, nous n'aurons aucune chance d'abaisser le taux du chômage et d'accroître la productivité.

Je vous remercie.

M. Martin: Merci, monsieur Grubel. Votre analyse diffère quelque peu de celle de M. Loubier.

Je me permettrai d'aborder vos diverses question en ordre inverse. Il est certain que nos programmes sociaux doivent être réformés et il est certain également que les améliorations des programmes sociaux—et c'est pourquoi je reviens toujours à cette réalité, à savoir qu'il ne suffit pas de parler des 10 p. 100 ou 15 p. 100 de dépenses gouvernementales à réduire, mais qu'il faut aussi parler des 85 p. 100 à 90 p. 100 qui restent pour que le système fonctionne mieux.

Il est certain que cela fait partie du problème mais je suis convaincu que vous reconnaîtrez qu'il serait simpliste de dire que c'est là l'essentiel. L'essentiel du problème, selon moi, a trait au fait que le gouvernement, et même notre économie n'ont pas su évoluer par rapport au reste du monde.

Vous vous demandez jusqu'ou les gens devraient se déplacer pour trouver les emplois acceptables et, à cet égard, il est certain que dans un pays aussi vaste que le nôtre le dynamisme économique va varier d'une région à l'autre à tout moment du cycle. Je crois qu'il nous faut reconnaître le problème fondamental: comme société, nous n'avons pas su donner aux Canadiens les compétences nécessaires pour qu'ils s'adaptent à un monde très différent.

It is not surprising—and a man of your experience, I am sure, will understand this—that the use of a lot of the modern technological advances, for instance in the service sector, have really only occurred since the Nintendo generation has come of age and has been able to utilize some of this stuff.

What we are really demonstrating here is that what we have not done, despite all the grand and glorious talk about constant education and lifelong learning, is provide people with those skills. I think we have to do that.

The example you give on the fishing industry, Mr. Grubel, is an interesting one. I think if you take a look at what Brian Tobin has been doing—essentially what he has been saying is that we want to have a vital fishing industry, we want a fishing industry that is going to be able to provide people with employment.

• 1035

But I also understand the necessity of perhaps reducing the number of licences for environmental reasons as well as for employment, giving people good training and giving those people who may not want to continue to fish an alternative form of occupation. I think what Mr. Tobin is doing is in fact the way a modern government ought to approach an industry that for any one of a number of reasons is having some difficulty.

When you talk about the analysis and bring in the OECD and talk about what is happening in Europe, I think there is no doubt—and it became very clear, in fact, when we were together a couple of weeks ago—that the European nations have built rigidities into their system that are a major cause of unemployment. We are not there. We have rigidities, but they are nowhere near to the same extent as the Europeans.

I think on the other hand we also should face up to the fact that the society that has proven to be creating the most jobs in proportion, the United States, which has the least amount of those rigidities and is in the process of creating or already has created a permanent under class, has created an enormous percentage of its workforce that is really working at near poverty wages.

I don't think that either the European or the American system is the one we ought to adopt. I think there is a middle course where in fact you do provide people with skills and with the social infrastructure they require but you don't build in the European rigidities. What I think we are looking for, Mr. Grubel, is a made—in—Canada solution.

Your last question was whether government has been the problem. Yes, but is that the solution? No, because the real problem has not been government per se. It has been government inaction over the last decade. What we're saying is that we're going to provide a government that is going to provide the direction to get us out of this mess.

Mr. Grubel: Regarding my second question, Mr. Minister, I see certain inconsistencies in your statement and your answer. On the one hand, there is too much government. Government has to get out. I understand you want to be more efficient, but

[Translation]

Il n'est pas surprenant—et un homme de votre expérience le comprendra très bien, j'en suis convaincu—que bon nombre de progrès technologiques, par exemple dans le secteur des services, n'ont vraiment pu être exploités que depuis que la génération Nintendo a atteint l'âge adulte et a été en mesure de se les approprier.

Ainsi, en dépit de tous ces beaux discours au sujet de l'éducation permanente et de l'apprentissage continu nous n'avons pas su donner aux gens les compétences qui leur étaient nécessaires. Je crois qu'il nous faut le faire.

L'exemple que vous donnez du secteur des pêches, monsieur Grubel, est fort intéressant. Par ses initiatives, en effet, Brian Tobin ne nous dit—il pas qu'il nous faut un secteur de la pêche qui soit dynamique, qui soit en mesure de fournir de l'emploi aux gens.

Mais je comprends également qu'il est peut—être nécessaire de réduire le nombre de permis, tant pour des raisons d'environnement que pour des raisons d'emploi. Il faut bien former les gens et offrir un autre form d'emploi aux gens qui ne souhaitent peut—être pas rester pêcheurs. Il me semble que la démarche de M. Tobin correspond tout à fait à ce que doit faire un gouvernement moderne à l'égard d'un secteur qui, pour une raison ou pour une autre, connaît des difficultés.

Vous parlez aussi d'analyse et de l'OCDE, de ce qui se passe en Europe. À cet égard, il est évident—et il est d'autant plus pour moi depuis que nous nous sommes rencontrés il y a deux ou trois semaines—que les pays européens ont intégré à leur système un certain manque de souplesse qui explique le chômage dans une large mesure. Nous n'en sommes pas là. Nous manquons de flexibilité, c'est bien certain mais pas au même degré que les Européens.

Je crois par ailleurs que nous devons reconnaître que la société qui, proportionnellement, a créé récemment le plus d'emplois—à savoir les États—Unis, est celle où il existe le plus de flexibilité. Par ailleurs, on y constate l'émergence, voire l'existence en permanence d'une classe subalterne, qui représente un pourcentage élevé de sa main—d'oeuvre qui travaille en réalité à des salaires qui sont proches du seuil de la pauvreté.

Selon moi, nous ne devons adopter ni le système européen, ni le système américain. Je crois qu'il existe un juste milieu où nous pouvons fournir aux gens les compétences voulues et l'infrastructure sociale nécessaire sans pour autant créer l'inflexibilité qui existe en Europe. Ce que nous cherchons je crois, monsieur Grubel, c'est une solution à la canadienne.

Comme dernière question, vous demandiez si le probème ne venait pas justement du gouvernement. C'est vrai, mais la solution n'est pas nécessairement celle qui vient à l'esprit. En effet, le vrai problème ce n'est pas le gouvernement en tant que tel. C'est plutôt l'inaction du gouvernement au cours de la dernière décennie. Nous proposons pour notre part un gouvernement qui va assurer la direction qu'il faut pour nous tirer de ce gâchis.

M. Grubel: Pour ce qui est de ma deuxième question, monsieur le ministre, je détecte une certaine incohérence dans votre déclaration et dans votre réponse. D'une part, le gouvernement joue un trop grand rôle. Le gouvernement doit

what hope do we have? The other governments before you didn't want to be inefficient; they all wanted to be efficient. The problem is that government simply can't do some of the things you want it to do.

You're saying, for example, that it's the government that has to give the skills to the people. That is incorrect. It's not the government. The people will get them themselves if you create the right incentives. If somebody has generous unemployment and welfare benefits, he or she does not have the same incentive to go out and acquire the skills necessary to make it. That is why we're working.

You're telling us that the government will have more job training. Do you mean that the same people who brought us the post office are now going to bring us more job training? Do you mean that the same people who used high schools in order to change the system from a competitive capitalist system to one that is more in the tradition of an egalitarian, non–competitive world are now going to change and we are going to rely on them?

You have not identified what I hear all the time from my constituents, which is that the problem in Canada is that the school system has been perverted. It's not there to train people, to educate them; it is there to make them into good Canadian citizens by some standards that they feel are incorrect. You have not addressed this problem, and I hope possibly we can do it tomorrow.

Mr. Martin: Mr. Chairman, let me respond very briefly. There's good government and there is bad government. I made it very clear in my presentation that we believe government should only do those things it can do really well. It shouldn't do things that other people can do. I made that very clear. But to say that government shouldn't do things differently from the preceding government. . .

Do you want a bad decision? Two Tory governments deciding they were going to build oil upgraders in Mr. Speaker's province, blowing a billion dollars between the two of them, that's bad government. We said we're not going to do that kind of kind of thing. I think there is a very good example of the difference in the way government can approach the economy.

• 1040

On the skills question, there's no doubt that in the end an individual has to want to improve himself or herself. People have to want to develop those skills. But if you take a look at what Lloyd Axworthy is doing, one of the things he is emphasizing in his reforms is the necessity of going from passive income support to active support, to training support, so that people will indeed upgrade themselves.

Something else, Mr. Grubel, a man of your experience understands is that more and more, given the phenomenal changes in the economy, on-the-job training is absolutely required, because whatever you get in primary school and high

[Traduction]

disparaître. Je comprends que vous souhaitez plus d'efficacité, mais que pouvez-vous espérer? Les gouvernements qui vous ont précédé ne voulaient pas être inefficaces; ils voulaient au contraire être efficaces. La difficulté, c'est que le gouvernement ne peut tout simplement pas faire certaines des choses que vous souhaitez qu'il fasse.

Vous dites, par exemple que c'est le gouvernement qui doit donner aux gens les compétences qui leur sont nécessaires. C'est inexact. Ce n'est pas le rôle du gouvernement. Les gens se doteront eux-mêmes des compétences qu'il leur faut s'ils sont bien motivés. Or, ce n'est pas le cas lorsque quelqu'un touche de prestations de chômage et de bien-être généreuses. Ce n'est pas pour rien que nous travaillons.

Vous nous dites que le gouvernement participera davantage à la formation pour l'emploi. Voulez-vous dire par là que ce sont les mêmes gens qui nous ont donné les bureaux de poste qui vont maintenant nous donner davantage de formation? Voulez-vous dire que ce sont les mêmes gens qui se sont servis des écoles secondaire pour transformer un système capitaliste concurrentiel en un système davantage orienté vers l'égalitariste et la non-concurrence qui vont maintenant changer leur fusil d'épaule et en qui nous devrons compter sur eux?

Vous n'avez pas mis le doigt sur un aspect dont me parlent constamment mes électeurs, à savoir que le système scolaire du Canada a été faussé. Il n'est pas là pour former les gens, pour les éduquer mais plutôt pour en faire de bons citoyens canadiens selon des normes qui, d'après mes électeurs, ne sont pas les bonnes. Vous n'avez pas abordé ce problème et j'espère que nous aurons l'occasion de le faire demain.

M. Martin: Monsieur le président, permettez-moi une brève réponse. On peut avoir un bon gouvernement ou un mauvais gouvernement. J'ai bien dit dans mon exposé que, d'après nous, le gouvernement ne doit intervenir ou agir que là où il peut exceller. Il ne doit pas faire ce que d'autres peuvent faire. Je l'ai dit très clairement. Mais, de là à dire que le gouvernement ne doit pas faire les choses autrement que celui qui l'a précédé. . .

Voulez-vous un exemple d'une mauvaise décision? Deux gouvernements conservateurs ont décidé qu'ils allaient construire des installations de valorisation du pétrole dans la province de M. le président des Communes et, ensemble, ils y ont gaspillé un milliard de dollars. Voilà ce qu'on peu appeler du mauvais gouvernement. Nous avons déjà dit que nous n'avions pas l'intention de nous lancer dans ce genre de projet. Cela illustre aussi le fait qu'un gouvernement peut aborder les problèmes économiques sous un autre angle.

Quant à l'acquisition de compétences, il ne fait aucun doute que la personne concernée doit vouloir se perfectionner. Le désir d'acquérir ces compétences est indispensable. Mais vous aurez certainement noté que l'une des choses soulignées par M. Lloyd Axworthy au sujet des réformes qu'il envisage, c'est la nécessité de passer d'un régime de maintien du revenu passif à un régime de soutien actif, à une aide à la formation, pour permettre aux individus d'améliorer leurs compétences.

D'autre part, monsieur Grubel, votre expérience vous permet de comprendre que, compte tenu des bouleversements de l'économie, que la formation en milieu de travail est une nécessité, car ce qui a été appris à l'école primaire et au

in the private sector. They don't have the school system; they can't provide all of the courses to provide that training. There is a role for government. I am not saying it's the federal government that has to provide that. What I am saying is that the federal government has to provide the climate for change in this country that will enable that to happen.

Mr. Speaker (Lethbridge): Mr. Chairman, I'd like to ask our third question of the minister, but first of all I'd like to say to him, and reiterate words that I've said earlier in the House of Commons and publicly, that we as the Reform Party appreciate, and certainly I know Canadians appreciate, that we're going to have this opportunity to have input into the budget process before the budget is announced in February. I think that's a good stroke. I give the government and you, Mr. Minister, full credit for that.

I worked a number of years in the Legislative Assembly of Alberta and was involved in, I think, 28 budgets. When I was in the opposition for a number of years we had no indication, no idea, of what was coming out in a budget until the treasurer stood up and presented it to the people. There was no public input. I always felt that was a major default in the process, so I want to echo my earlier comments and again offer my congratulations to the government for that move.

Having said that, as I examine the document that is here with some general thrusts in it, the five general statements are certainly ones that we can agree with. I think you've set some good direction. One of the areas that I'd like to question, though, is with regard to page 8, where you talk about the implications of higher taxes. You make the statement that higher taxes have certain implications in terms of investment domestically, investment from foreign investors.

It certainly does affect our economy. I would have appreciated it if in this statement the minister had have been able to say because of that we are taking a very firm position on taxation, that we believe there should be no further taxation, no higher taxation than at present, that there may be a new mix in terms of how we obtain the revenue to administer government but there would be no new taxes.

Could the minister talk about that further, and in the statement we shall hear tomorrow will there be a very definite, clear statement from the minister and the government on that matter?

Mr. Martin: Mr. Speaker, first of all I appreciate very much your introductory remarks. I appreciated them when you made them a couple of months ago as well, especially coming from you, somebody who has had extensive experience at the federal and at the provincial level as well. I must say that having all of us in this same box together trying to solve a problem, as a parliamentarian, makes me feel quite good. I do appreciate your comment.

[Translation]

school you have to get on-the-job training. I spent my whole life secondaire doit être complété de cette façon. J'ai travaillé toute ma vie dans le secteur privé. On n'y trouve pas de système scolaire; on ne peut pas fournir tous les cours qui donneraient cette formation. Le gouvernement a un rôle à jouer; mais je ne veux pas dire qu'il lui appartient d'assurer ce genre de formation. J'estime toutefois que le gouvernement fédéral se doit de créer un climat ouvert au changement, dans notre pays, qui permettra que cela se produise.

> M. Speaker (Lethbridge): Monsieur le président, je voudrais poser une troisième question au ministre, mais, tout d'abord, je voudrais lui dire, en reprenant les mots que j'ai prononcés à la Chambre des communes et en public, que le Parti réformiste apprécie la possibilité qui lui est offerte de participer au processus budgétaire avant que le budget ne soit déposé en février; je sais également que les Canadiens apprécient également cette mesure. Je crois que c'est une bonne décision, et je vous en attribue, monsieur le ministre, ainsi qu'à votre gouvernement, tout le mérite.

> J'ai siégé pendant des années à l'Assemblée législative de l'Alberta et j'ai eu mon mot à dire au sujet, je crois, de 28 budgets. Pendant plusieurs années j'ai fait partie de l'Opposition et j'ai alors constaté que nous n'avions absolument aucune idée de ce que renfermerait le budget jusqu'au moment où le Trésorier provincial prenait la parole et révélait publiquement la teneur du budget. Le public ne participait pas à ce processus. J'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'une lacune sérieuse et je désire donc répéter ce que j'ai dit et féliciter à nouveau le gouvernement d'avoir pris cette décision.

> Ceci dit, en examinant le document qui nous est présenté et ses grandes orientations, je constate que je suis certainement d'accord avec les cinq principes généraux. Je crois que vous vous engagez dans la bonne voie. J'aurais cependant une question au sujet de la page 8 où vous parlez des conséquences d'un niveau de taxation plus élevé. Vous dites que des impôts plus élevés auraient certaines conséquences sur les investissements au pays, les investissements étrangers.

> Certainement, cela affecte notre économie. J'aurais aimé que le ministre ait été en mesure de dire que, de ce fait, il adoptait une politique très ferme sur la fiscalité, qu'il n'y aurait pas de nouvelles taxes, que la fiscalité demeurerait à son niveau actuel, l'éventail des mesures fiscales pourrait être modifié de façon à assurer les revenus nécessaires à l'administration gouvernementale, mais qu'il n'y aurait pas de nouvelles taxes.

> Le ministre peut-il nous dire quelques mots à ce sujet, et dans la déclaration que nous entendrons demain le ministre et le gouvernement, envisagent-ils de faire une déclaration ferme et claire à ce sujet?

> M. Martin: Monsieur le président, je dois dire tout d'abord que je suis reconnaissant des remarques qui ont précédé la question. Je les ai appréciées quand elles ont été faites il y a deux mois, surtout comme elles venaient de vous qui possédez une expérience approfondie du fonctionnement des mécanismes fédéraux et provinciaux. Comme parlementaire, je me réjouis de voir que nous nous trouvons tous dans la même case pour essayer de trouver un remède aux difficultés. Je vous remercie donc de votre commentaire.

On the issue of taxes, I also appreciate what I believe you said when you said there could easily be a newer mix—I think you were probably referring to tax fairness—and that I understand that. The fact is, Mr. Speaker, I feel that in order for the consultation process to work best, I should really not prejudice the choices of any of the people who will be coming before you, or the results of this committee. I also recognize fully well that if I comment on any specific suggestion, or really get very close to it, I then find myself on a moving stairway that is going to take me deeper and deeper, and in fact I'll vitiate the process.

• 1045

So I appreciate very much your invitation to comment further, but I don't believe I will.

Tomorrow I will be setting out the parameters within which I see the government revenues operating, but I am not going to go into the kind of detail that would have people not focus on the really deep trade—offs that have to be made in order to hit our targets but that would make them focus on specific suggestions, in which case I really don't think the consultation process would work as well as it should.

Mrs. Stewart (Brant): Welcome, Minister. It's always a pleasure to have you here. We all enjoy engaging you in the discussions that we have.

I'd like to comment on a few things that were said by my colleague from the Bloc. I didn't hear you say anything about centralizing initiatives here. In fact, what I hear you saying is clarifying who in fact should be responsible for what, and to my mind that probably means decentralizing a number of things, making sure the federal government is clear on its responsibilities, the provincial government on its, and individual Canadians on theirs.

Similarly, I heard the hon. member talk about your belief that the system is not in trouble and does not need to be changed, but I can't see that this document suggests that at all. It seems to be quite clear that what you're saying is, yes, we are in deep trouble and we have to do some significant things to make change, structurally for sure.

Finally, there was the reference to the fact that the cuts we will be making will be blind cuts and hidden cuts and cuts that are illogical and not thought out. It just doesn't jibe with what I see the government doing in terms of the consultation process.

I felt it to be important to make those things clear.

As we move, however, to clarify the responsibilities and to get the appropriate governments playing their role, and individual Canadians again taking responsibility for the things that are theirs, what kind of timeframe do we have in which to do this? I guess it essentially becomes part of the federal government's job in repositioning that responsibility. It's not going to happen overnight, and what impact is that transition going to have on our current circumstances?

[Traduction]

En ce qui concerne les taxes, je vous suis reconnaissant, d'avoir dit, si je vous ai bien compris, que l'éventail des mesures fiscales pourrait être facilement modifié—vous pensiez probablement à l'équité du régime fiscal—et c'est une question qui m'intéresse. En fait, monsieur Speaker, j'estime que, pour que le processus de consultation donne les meilleurs résultats, je ne devrais pas préjuger des choix proposés par l'un ou l'autre des intervenants qui se présenteront devant vous, ou des résultats des travaux de votre Comité. Je réalise aussi parfaitement que si je me permets des remarques au sujet d'une suggestion donnée, ou si je l'examine en détail, je risque de m'enfoncer de plus en plus profondément dans des sables mouvants. En fait, je fausserais le processus.

Je vous remercie donc de votre invitation à compléter mes remarques, mais je ne pense pas pouvoir l'accepter.

Demain, je vais définir les paramètres qui devraient encadrer les mécanismes de recettes du gouvernement, mais je ne vais pas présenter le genre de détails qui amèneraient la population à concentrer son attention non pas sur les compromis très importants qu'il faudra faire si nous voulons atteindre nos objectifs, mais qui l'amèneraient au contraire à se concentrer sur des suggestions précises et, dans ce cas, je ne pense pas que le processus de consultation puisse fonctionner aussi bien qu'il le devrait.

Mme Stewart (Brant): Monsieur le ministre, soyez le bienvenu. C'est toujours un plaisir de vous recevoir et les discussions que nous avons eues ont toujours été agréables.

Je voudrais reprendre quelques remarques de mon collègue du Bloc. Je ne vous ai pas entendu parler des initiatives centralisante qui seraient présentes ici. En fait, je vous ai entendu clarifier l'attribution des responsabilités et, à mon avis, cela entraîne sans doute la décentralisation d'un certain nombre d'activités afin de s'assurer que le gouvernement perçoive clairement ses responsabilités, que les gouvernements provinciaux fassent de même ainsi que tous les Canadiens, individuellement.

De même, mon confrère a mentionné qu'à votre avis le système n'était pas en difficulté et n'avait pas besoin d'être modifié; je ne vois rien dans votre document qui suggère cela. Il me semble, au contraire, que vous dites très clairement que, oui, nous rencontrons de graves difficultés et nous devons certainement prendre des mesures importantes pour procéder à des changements structurels.

Finalement, on a parlé de coupures aveugles, cachées, illogiques et qui seront faites sans réflexion préalable. Cela ne correspond tout simplement pas à mon interprétation de ce que le gouvernement cherche à faire avec ce processus de consultation.

Il me semble important de clarifier cela.

Toutefois, alors que l'on s'efforce de clarifier les responsabilités et de s'assurer que les niveaux de gouvernements appropriés joueront leur rôle, et que chaque Canadien assumera la responsabilité qui est la sienne, de quel échéancier parlonsnous? J'estime que cela devient un élément essentiel du rôle du gouvernement fédéral dans cette redéfinition de sa responsabilité. Les choses ne vont pas se faire du jour au lendemain, et quelles seront les conséquences de cette période de transition sur la situation courante?

Mr. Martin: First, I'm also very grateful to you for picking up those points, because your analysis of the document is dead-on.

This is not a centralizing document. What this document says essentially is let each level of government do that which it can do best. It also says—and this is very important for all governments—governments are doing a lot of things that nongovernmental organizations, the communities, can do, and we should let them be doing these. We're really saying that the debate in Canada has been too narrowly circumscribed. It has always been a huge battle between federal and provincial governments. At the same time, a lot of people think that if we give them the tools, they themselves can do the job better. So you're absolutely right in your analysis on that.

You are also very right when you say we're not talking about blind cutting. In fact, that was one of our biggest differences of opinion with the way the Tories went at it.

We came with this document today, showing a framework for action, so the exercise of getting government right, the exercise of how we approach our spending, could be taken within a context that said: certain things are important; for heaven's sake, let's not throw them out; let's not throw the baby out with the bath water; basically, let's give ourselves a set of contexts, a set of criteria, within which we can operate.

1050

So you are absolutely right. In fact, that was the purpose of today's meeting.

Your question on timeframe is a very, very important question. As far as I am concerned, clearly while the program review is going on and has a timeframe that goes beyond the budget, my timeframe is the next budget. It is within that budget that we certainly have to demonstrate that we have remained faithful to our commitments and that we have set government on a new course.

That being said, I think we also ought to understand something. This idea that there is a promised land you arrive at, and once you have arrived at it you don't have to do anything else—that's not on. We are going to get it right in this budget. But that doesn't mean the evolution of the country, the economy, and government isn't going to continue. What I would really hope for is that we will understand as a society that now, in the new world in which we exist, we are going to change constantly, constantly adapt, constantly give government new tools, give Canadians new tools.

So I guess my timeframe is the budget, but I really do believe for Canadians the timeframe is going to be constant change, constant pour les Canadiens il s'agira, en termes d'échéancier, de changeevolution.

Mrs. Stewart: There's one more thing. When I think about the challenges we face, the fiscal challenges and the impact from the world outside us. . .how do we ensure we can keep our focus, which is the focus on jobs and growth? How do we keep control of that agenda, given the circumstances we are facing right now?

[Translation]

M. Martin: Tout d'abord, je vous suis également reconnaissant d'avoir relevé ces différents points, car votre analyse du document est parfaitement juste.

Il ne s'agit pas d'un document visant la centralisation. Ce qu'il dit, essentiellement, c'est qu'il faut permettre à chaque niveau de gouvernement de faire ce qu'il est mieux outillé pour réaliser. Le document dit également-et cela est très important pour tous les gouvernements-que les gouvernements font beaucoup de choses que des organismes non-gouvernementaux, les communautés par exemple, devraient pouvoir faire. Ce qu'on dit en fait, c'est que le débat a été circonscrit au Canada dans des limites trop étroites. Il y a toujours eu une lutte farouche entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux. Et pourtant, bon nombre de gens pensent que si nous leur donnons les outils nécessaires ils peuvent mieux s'en tirer que nous. Donc votre analyse est parfaitement juste à ce sujet.

Vous avez également parfaitement raison quand vous dites que nous ne parlons pas de coupures à l'aveuglette. En fait, c'est à ce sujet que notre approche se différencie le plus de celle des conservateurs.

Nous vous avons présenté ce document aujourd'hui, document qui présente un nouveau cadre pour la politique économique, pour que l'orientation du gouvernement sur la bonne voie, la façon d'aborder la question des dépenses, se situent dans un contexte qui affirme que certaines choses sont importantes, qu'il ne faut pas les rejeter, qu'il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain, et, essentiellement, que nous devons nous donner un contexte, des critères, qui orienteront nos activités.

Vous avez parfaitement raison. En fait, c'est l'objectif même de notre rencontre aujourd'hui.

Votre question sur l'échéancier est extrêmement importante. En ce qui me concerne, bien qu'il soit évident que le processus d'examen des programmes actuellement en cours a un échéancier qui va au-delà du dépôt du budget, l'échéance est, pour moi, le prochain budget. C'est dans le budget que nous devrons sans aucune doute démontrer que nous respectons nos engagements et que nous avons orienté le gouvernement dans une nouvelle direction.

Ceci dit, il est un point qu'il faut saisir. La notion d'une terre promise où une fois que l'on atteinte, tous les problèmes sont réglés, n'est tout simplement pas acceptable. Notre budget comportera les mesures, mais cela ne veut pas dire que l'évolution du pays, de l'économie et du gouvernement ne vont pas se poursuivre. J'aimerais que nous comprenions tous que la société que nous formons, dans ce nouveau monde où nous existons, demande une évolution et une adaptation constantes, la création continue de nouveaux outils pour le gouvernement et pour les Canadiens.

Donc, mon échéance c'est le budget, mais je suis persuadé que ments constants, d'une évolution constante.

Mme Stewart: Autre chose. Quand je pense aux défis que nous devons relever, qu'il s'agisse de la fiscalité ou de l'influence du monde extérieur...comment pouvons-nous nous assurer que nous demeurerons axés sur notre objectif: l'emploi et la croissance? Comment pouvons-nous respecter ces objectifs étant donné les circonstances auxquelles nous devons faire face dans l'immédiat?

Mr. Martin: First of all, I don't think the Canadian people are going to let us forget the agenda. One of the great things...and you are the president of caucus and you understand that, and I am sure the other parties have the same thing in their caucuses... When you're a minister and you go into those caucus meetings and member of Parliament after member of Parliament stands up in caucus and essentially says, I have been back in my riding and this is what Canadians are telling me, this is what they are saying, I'll tell you, there is no way you can live in an ivory tower here and not understand what is going on.

The best way we will stay on our agenda, obviously, as a minister, let me tell you. . . is when the chair of caucus stands up, as you do, and says you'd better listen to what those MPs are telling you.

The other thing is that we really have to regain the tools of our trade. I thought Lloyd Axworthy said it very well the other day when he said one of the reasons he wants to reform social policy is that he wants to take back control of the economy from the bond traders. I think that's a very, very good way of putting it. We have lost, to a certain extent, the sovereignty, our ability to control our economy.

Mrs. Stewart: That's my fear.

Mr. Martin: One of the reasons we have to break the back of the deficit is so we can regain the tools of the trade, so we can really develop our agenda.

Mr. Campbell (St. Paul's): Minister, on the way in, a reporter wondered whether the big story today would be a member from this side of the table leaping up, jumping from their chair, in reaction to your presentation. Quite the contrary, I'll stay in my chair and congratulate you on an articulate and forthright presentation.

I share your enthusiasm for the process we are beginning before this committee. I certainly hope Canadians will come forward to discuss these issues together with us and they will sit together and grapple with the realities we face.

I have two questions, Minister. First, could you elaborate on your statement that protecting and subsidizing business is almost always the wrong way to go. As a former trade lawyer, I have some concerns about subsidies we see from foreign governments, but that is a minor issue.

The second question is whether you might comment on the timing of the work to be done, the initiative, the challenge you've laid before us, before the country. Much has been said about the failures of prior governments, and in particular I note the failure of a previous government to get it right during the last economic recovery. If indeed we are seeing the recovery you sketched out, albeit one that has all kinds of problems, I wonder if you would comment on the unique opportunity that is presented to us at this time.

[Traduction]

M. Martin: Tout d'abord, je ne pense pas des Canadiens nous permettrons d'oublier notre programme. L'un des éléments importants...et comme président du caucus vous le comprenez, et je suis sûr que la même situation se retrouve dans le caucus des autres partis... Quand on est ministre et qu'on se présente devant le caucus et que, l'un après l'autre, les députés prennent la parole et, essentiellement, disent avoir visité leur circonscription et rapportent ce que leurs électeurs leur ont dit, je peux vous assurer qu'il est impossible de se cantonner dans une tour d'ivoire et de ne pas réaliser ce qui se passe.

Comme ministre, je peux vous dire que la meilleure façon de respecter notre programme c'est de prêter attention à la présidence du caucus quand elle déclare, comme vous le faites, qu'il vaut mieux écouter attentivement ce que disent les députés.

D'autre part, nous devons absolument reprendre le contrôle des outils à notre disposition. Je crois que M. Lloyd Axworthy l'a fort bien dit l'autre jour quand il a déclaré que l'une des raisons pour lesquelles il veut réformer la politique sociale c'est pour retirer le contrôle de l'économie des mains des courtiers en obligations. Je crois que c'est une excellente formule. Nous avons perdu, dans une certaine mesure, notre souveraineté, le pouvoir de contrôler notre économie.

Mme Stewart: C'est ce que je crains.

M. Martin: L'une des raisons pour lesquelles nous devons avoir raison du déficit, c'est pour pouvoir reprendre en mains les outils dont nous disposons afin de réaliser notre programme.

M. Campbell (St. Paul's): Lorsque je me rendais ici, monsieur le ministre, un journaliste m'a abordé et se demandait si la nouvelle faisant les manchettes aujourd'hui ne concernerait pas un député de l'autre côté de la table qui sauterait au plafond en entendant votre exposé. En fait, c'est tout le contraire, je suis toujours assis et je vous félicite de cet exposé clair et direct.

Je partage votre enthousiasme pour le processus amorcé ici devant notre Comité. J'espère sincèrement que les Canadiens viendront discuter de ces sujets avec nous et qu'ensemble nous pourrons travailler pour faire face aux réalités qui nous confrontent.

Je voudrais vous poser deux questions, monsieur le ministre. Tout d'abord, pourriez-vous ajouter quelque chose à votre déclaration disant que la protection et le subventionnement des entreprises est presque toujours une erreur. Ayant pratiqué le droit commercial je m'inquiète des subventions accordées par des gouvernements étrangers; mais c'est une question de relativement peu d'importance.

Ma deuxième question concerne le calendrier des travaux à exécuter, des initiatives et des défis que vous nous avez lancés ainsi qu'au pays. On a beaucoup parlé des échecs des gouvernements antérieurs, et en particulier, je note qu'un gouvernement précédent n'a pas pu régler le problème pendant la dernière reprise économique. Si la reprise que vous avez décrite est vraiment en cours, même si elle comporte toutes sortes de problèmes, pourriez—vous faire des observations sur cette occasion unique qui s'offre à nous actuellement?

[Translation]

• 1055

Mr. Martin: Again, Mr. Campbell, I think both questions are very good, and you are dead—on. There is a tendency for people to have very short memories and to suddenly say, when times are good, that these times are going to continue forever. We know good times don't continue forever; there are ups and downs in any economic cycle. If we learned anything from the failure of the Tories, it was the failure to take advantage of the upturn in the economic cycle to really do what had to be done. We all know that taking the kinds of tough decisions that affect people is a lot more difficult when times are bad.

It's a very important point you have raised, and all I can tell you is that we have to constantly remind ourselves that now is the time to act.

On your first question, which does arise out of your own background, the question of subsidizing business, I think we really have to understand what happens when you subsidize business. What you do is take a chunk of money, which is going to have a cost because that chunk of money is going to cause interest rates...you're going to have to pay on it, and you take that chunk of money and put it into a business, and it's going to cost the Canadian people money forever because it becomes permanent debt.

Now, if the reason for doing that was in fact that you were going to create jobs and it had benefit in the future, then it is an arguable point and one could debate whether or not one should be doing it. But what have most business subsidies been? Most business subsidies have not been to benefit the future; most business subsidies have been to protect the past, and the reason for that is that the voters who were going to work in the businesses that haven't been created don't exist, and what politicians end up doing is talking about the voters and businesses that already do exist, businesses that, if they can survive, ought to survive. But unfortunately, in most cases, by the time government gives them the money they are on their last legs and it's really very near the end of their time.

So what happens in fact is that the providing of money to subsidized businesses nine times out of ten weakens the economy; it doesn't benefit it. What we're saying is that it's about time governments begin to realize that. It may well be, as you have pointed out, that there are going to be certain changes in the GATT, the WTO, that are going to make those kinds of subsidies more difficult. But I'm saying that even if they weren't there, it would not be very good economic policy.

The Chairman: Colleagues, we have the minister for only another fifteen minutes. May I suggest that we do another round of one question each.

M. Brien (Témiscamingue): Monsieur le ministre, vous aimez relever les contradictions. Je vais en relever deux que vous semblez utiliser.

Vous dites souvent que le secteur privé sera le moteur de la création d'emplois et, du même élan, vous vous vantez d'avoir créé au-delà de 300 000 emplois l'an dernier. Si c'est le secteur privé qui les a créés, votre rôle a été très limité. Vous ne pouvez pas en prendre le crédit d'un côté et dire aussi que c'est le secteur privé qui l'a fait.

M. Martin: Encore une fois, monsieur Campbell, je trouve que les deux questions sont très bonnes, et vous avez parfaitement raison. Les gens ont tendance à oublier les temps difficiles très rapidement et à croire que le temps des vaches grasses va durer pour toujours. Nous savons qu'il ne dure pas indéfiniment; tout cycle économique a des hauts et des bas. Si l'échec des conservateurs nous a enseigné quelques chose c'est qu'ils n'ont pas su profiter de l'amélioration de la conjoncture pour prendre les décisions qui s'imposaient. Nous savons tous qu'il est beaucoup plus difficile de prendre les décisions difficiles qui toucheront les gens pendant le temps des vaches maigres.

Vous avez soulevé un point très important, et la seule chose que je peux vous dire, c'est que nous devons nous rappeler constamment que c'est maintenant le temps d'agir.

Pour ce qui est de votre première question, qui s'explique par vos antécédents, je pense que nous devrions vraiment comprendre ce qui se passe quand on offre des subventions aux entreprises. Quand on alloue une somme importante, un coût y est associé, car les taux d'intérêt... On aura à payer des intérêts, et quand on investit cette somme dans une entreprise, les Canadiens auront à la payer pour toujours, car elle devient une dette permanente.

Alors, si on accorde cette subvention afin de créer des emplois et d'être utile à l'avenir, c'est un point discutable et on pourrait débattre de son bien—fondé. Mais quel a été le but de la plupart des subventions aux entreprises? La plupart de ces subventions n'ont pas procurer d'avantages pour l'avenir; elles ont été accordées pour protéger le passé, parce que les électeurs qui allaient travailler dans les entreprises qui n'ont pas été créés n'existent pas, et les politiques finissent par parler des électeurs et des entreprises qui existent déjà, et qui méritent de survivre s'ils en sont en mesure. Mais, malheureusement, dans la plupart des cas, lorsque le gouvernement leur accorde l'argent dont elles ont besoin, ces entreprises sont au bord de la faillite, et la fin approche à grands pas.

Alors, en réalité, neuf fois sur dix les subventions aux entreprises affaiblissent l'économie sans l'avantager. Selon nous, le temps est venu pour les gouvernements de s'en rendre compte. Comme vous l'avez dit, il est possible que le GATT et le OMC soient modifiés ce qui rendra plus difficile d'accorder ce genre de subventions. Mais moi, je dis que même sans ces modifications, ce ne serait pas une très bonne politique économique.

Le président: Chers collègues, le ministre doit partir dans 15 minutes. Je propose que nous fassions une autre ronde, où chaque intervenant aura droit à une question.

Mr. Brien (Témisaminque): Mr. Martin, you like to point out contradictions. I am going to point out two of your contradictions.

You often say that the private sector will be the driving force behind job creation, and in the same breath, you pat yourself on the back for having created more than 300,000 jobs last year. If it was the private sector that created those jobs, your role was very limited. You can't take the credit for them on the one hand, and then say that it was the private sector that created these jobs.

Deuxièmement, vous faites partie de la formation politique qui s'amuse, à la Chambre des communes, à nous dire que le Canada est le pays dont la qualité de vie est la plus élevée au monde et, aujourd'hui, vous nous présentez un portrait dramatique. On ne peut pas avoir les deux à moins qu'il v ait un lien évident: c'est que cette qualité-là a été achetée à crédit. Pour maintenir l'unité à travers le pays, on a fait beaucoup de choses à crédit. Quand je regarde la facture de la carte de crédit, j'ai l'impression que je vais payer longtemps, très longtemps. Il faut long time before we've paid it all off. We have to take action. I don't agir. Je ne pense pas que la population vous a élus simplement pour think that the people elected you just to carry out consultations. consulter.

• 1100

Je suis un peu sceptique quant au processus de consultation. J'ai l'impression que vous avez un agenda très avancé, mais que cela vous sert de couverture pour ce que vous voulez mettre de l'avant. On jugera l'arbre à ses fruits. Lors du prochain budget, on verra jusqu'à quel point on y retrouvera ce que les gens vont venir nous dire ici.

Je reviens à un sujet dont je vous ai parlé souvent en Chambre: la taxation sur les REER. Je suis convaincu que personne ne va venir nous dire de taxer cela dans les consultations. On verra quelles mesures vous prendrez dans le prochain budget.

Il y a un autre aspect qui m'inquiète. On dit que le passé est garant de l'avenir. Quand je vois que le fédéral veut s'immiscer dans la formation, dans le secteur de l'éducation, que ce soit pour les chômeurs ou d'autres, cela m'inquiète. Tous les jours, dans mon bureau, je vois des gens qui ont du mal à s'inscrire à des démarches de formation. Ils sont pris entre le gouvernement fédéral, le gouvernement provincial, les commissions scolaires et tous ceux qui donnent des programmes de formation. Au Québec, le message a été clair: Sortez le gouvernement fédéral de là. Maintenant vous dites: Nous sommes là pour y rester et pour jouer un rôle encore plus grand. Cela m'inquiète beaucoup, surtout quand je regarde le passé. Si le passé est garant de l'avenir, c'est très inquiétant au niveau financier. Qu'est-ce que cela va donner?

Dans un processus comme celui-là, l'adhésion publique est extrêmement importante. Le premier signal que vous avez donné, comme gouvernement, c'est d'annoncer dans le budget des coupures de 7.5 milliards de dollars, principalement à l'assurance-chômage et au niveau de l'aide sociale. Le Toronto Star nous apprend que des coupures additionnelles de 7.5 milliards de dollars s'en viennent. Donc, il y aura des coupures de 15 milliards de dollars. On sait où vous allez couper au cours des prochaines années, monsieur le ministre. Cela, c'est la seule chose concrète qu'on a eue depuis l'élection.

Ne trouvez-vous pas que c'est le mauvais signal à donner à la population alors qu'elle entend tous les jours aux nouvelles qu'on n'est même pas capable de gérer les cafétérias du Parlement qui font un déficit de 2.4 millions de dollars, alors que chaque année le vérificateur général relate des exemples de gaspillage? A quel moment va-t-on accoucher de l'examen poste par poste que vos ministres sont en train d'effectuer au niveau de chaque programme? Concrètement, quand est-ce que cela va arriver sur la table? N'aurait-il pas été utile d'avoir un peu d'information là-dessus et que ce processus se fasse de façon un peu plus publique?

[Traduction]

Secondly, you belong to the political party that enjoys telling us in the House of Commons that Canada has the highest quality of life in the entire world, but today you have described a catastrophic situation. You can't say these two things unless there is an obvious link namely, that this quality of life was bought on credit. Many things have been done on credit in order to maintain unity throughout the country. When I look at this credit card bill, I get the impression that it will be a long, very

I'm somewhat skeptical about the consulation process. My impression is that your agenda is quite advanced, but that you are using the consultations to cover what you want to bring forward. The proof of the pudding is in the eating. When the next budget is brought down, we will see to what extent the views expressed by people who will come to testify here will be found in the budget.

I'd like to get back to a topic that I have often raised in the House: the taxation of RRSPs. I am sure that during the consultations, no witness will tell us to tax RRSPs. We will see what measures you take in the next budget.

There is something else that concerns me as well. It's said that the past determines the future. When I see that the federal government wants to get involved in training, in education, be it for the unemployed or for others, that concerns me. Every day I have people coming to my office who are having a hard time registering for training courses. They are caught between the federal government, the provincial government, the school boards and all other institutions that give training programs. In Quebec, the message has been clear: get the federal government out of that area. Now you're telling us that you are there to stay and you are planning to play an even greater role. That alarms me a great deal, particularly when I look at the past. If the past determines the future, that's very alarming from a financial point of view. What will result from all this?

With a process such as this one, it is extremely important for the public to "buy in". As a government, the first signal you gave was to announce cutbacks of \$7.5 billion in the budget, mainly cuts to unemployment and social assistance. According to the Toronto Star, additional cutbacks of \$7.5 billion are heading our way. So, a total of \$15 billion will be slashed. We know where you're going to be cutting back over the next few years, Mr. Martin. That's the only specific thing we've heard since the election.

Don't you think this is the wrong signal to be sending to the people when they hear on the news every day that we can't even manage the cafeterias on Parliament Hill, which are running a deficit of \$2.4 million, while the Auditor General describes cases of waste every year? Your ministers are currently carrying out an item by item review of each government program, and I would like to know when this review is going to be completed. In practical terms, when is it going to arrive on the table? Don't you think it would have been helpful for us to have received some information about that? Wouldn't it have been helpful for this process to be done in a somewhat more public manner?

Monsieur le ministre, j'ai l'impression que vous reprenez l'agenda des Conservateurs. Ils nous avaient dit: Les programmes sociaux sont trop importants pour qu'on en parle en campagne électorale. Vous, vous nous dites: On a pris le pouvoir et on va aller plus loin; il y a, dans l'appareil, une volonté qui est plus grande que celle des partis politiques. Vous continuez dans ce chemin-là. C'est le premier endroit où vous allez faire des coupures et c'est le mauvais signal à donner. Il n'y aura pas d'adhésion possible si si vous coupez seulement dans les programmes sociaux.

M. Martin: Monsieur Brien, vous nous dites qu'il faut baisser le déficit, mais vous nous dites qu'on ne devrait pas couper. J'ai bien hâte de savoir où vous allez couper.

M. Loubier: Vous allez le savoir.

M. Martin: Deuxièmement, vous nous dites qu'il faut examiner les dépenses poste par poste. Vous savez, c'est pour cela qu'on a les prévisions budgétaires et une multitude de comités parlementaires. Tout ce que je vous demande, monsieur Brien, c'est de demander à vos collègues des autres comités de faire leur travail, de faire leurs devoirs. S'ils avaient fait ce que les comités du Parlement sont censés faire, c'est-à-dire examiner les prévisions budgétaires... Vous aurez l'occasion de le faire. Je vous invite donc à demander vos collègues du caucus du Bloc québécois de faire leur to do their work.

Vous parlez de 15 milliards de dollars. J'ai un peu de mal à saisir vos mathématiques. Je ne peux donc pas répondre à votre question.

M. Loubier: C'est le gouvernement qui doit faire son travail.

M. Martin: Je pense que vous comptez deux fois, mais on verra peut-être cela lors d'une autre discussion.

Pour ce qui est de la formation, M^{me} Stewart a été très claire. La formation est un problème national. Lorsqu'on a un manque de compétences au pays, c'est un problème national. D'ailleurs, c'est un problème qui dépasse le Canada. Nous sommes prêts à dire que cela devrait être décentralisé vers les provinces et les commissions scolaires, M^{me} Stewart a entièrement raison.

M. Axworthy lui-même a été très clair: il veut que ce soit les instances locales qui livrent la marchandise. Tout ce que nous voulons, ce sont des résultats. On ne dit pas que c'est le gouvernement fédéral qui devrait le faire, sauf dans le cas des prestations d'assurance—chômage parce que c'est une responsabilité fédérale. Vous serez d'accord avec moi que donner de l'argent sans donner les compétences serait de la pure folie.

• 1105

En ce qui concerne notre agenda, on a un sens de direction, on sait ce qu'on veut faire comme gouvernement. On a dit qu'on voulait atteindre le 3 p. 100, baisser le niveau du chômage, donner des compétences et percer les marchés de l'extérieur.

Cependant, on dit en même temps que c'est la consultation avec les Canadiens et les Canadiennes qui nous aidera à bâtir le consensus nécessaire et qui pourra nous donner les mécanismes que nous n'avons pas actuellement. Donc, le processus de consultation est très important.

[Translation]

Mr. Martin, it's my impression that you are carrying on with the Conservatives' agenda. They told us that social programs were too important to discuss during the election campaign. Now you're telling us that now you are in office you are going to go further; you're saying that there is a greater will within the political system than within the political parties. You're still going down that path. This is the first area where you're going to cut back, and you're giving the wrong signal. The people will not "buy in" if you just cut social programs.

Mr. Martin: Mr. Brien, you're telling us that we have to bring the deficit down, but you're also telling us that we shouldn't cut back. I'd certainly like to know where you're going to cut back.

Mr. Loubier: You'll find out.

Mr. Martin: Secondly, you tell us that expenditures have to be reviewed item by item. You know, that's why we have the estimates and so many parliamentary committees. All I'm asking you, Mr. Brien, is to ask your colleagues on the other committees to do their work, to do their homework. If they had done what parliamentary committees are supposed to do, i.e. review the estimates... You'll have the opportunity to do so. So I would encourage you to ask your colleagues in the Bloc Québécois caucus to do their work.

You mentioned \$15 billion. I'm having a little trouble understanding your mathematics. So I can't answer your question.

Mr. Loubier: The government is the one that should be doing its work.

Mr. Martin: I think that you counted twice, but perhaps we'll see that during another discussion.

As for training, Ms Stewart was very clear. Training is a national problem. When the country doesn't have the skills, that means it's a national problem. And in passing, I'd like to point out that this problem goes beyond Canada. We are willing to say that training should be decentralized and placed in the hands of the provinces and the school boards. Ms Stewart is quite right.

Mr. Axworthy himself was very clear: he wants local authorities to be the ones delivering the goods. All we want are results. We're not saying that the federal government should be the one to do this, except in the case of unemployment insurance benefits, because that's a federal responsibility. You'll agree with me that it would be sheer madnesss to give the money withou giving the jurisdiction.

As to our agenda, we have a sense of direction, we know what we want to do as a government. We said that we wanted to reach the 3% objective, bring down unemployment, give Canadians more skills and make inroads into foreign markets.

However, we said at the same time that consulting Canadians will help us build the necessary consensus and could help us find the tools that we don't have at present. So the consultation process is extremely important.

Monsieur Brien, lorsque vous dites qu'on a acheté à crédit notre qualité de vie, vous avez raison. D'ailleurs, c'est le point que je viens de soulever, et c'est cela le problème; on est endettés par-dessus la tête et il va falloir attaquer ce point-là. J'accepte donc votre commentaire.

Vous dites qu'on ne devrait pas prendre le crédit pour la création des 327 000 emplois. Encore là, jusqu'à un certain point, vous avez peut-être raison, sauf que, j'en suis sûr, si au lieu de créer des emplois on en avait perdu, je pense que vous nous auriez blâmés.

Cela étant dit, ce qui est très important, c'est le climat de confiance qui a été créé. Le Premier ministre, M. Chrétien, a dit au tout début que ce qui était crucial pour faire redémarrer l'économie, c'était de donner un sentiment de confiance aux Canadiens et aux Canadiennes. C'est ce que le Premier ministre a fait, et je suis convaincu que si cela va bien au Canada actuellement, c'est en partie dû à ce climat de confiance qui a été créé.

I'm going to end on that. That climate of confidence the Prime Minister has created really does come from a government that understands its direction.

In response to Mr. Campbell earlier... what the Prime Minister said in his speech in Quebec City is that the time to resolve a deficit is when times are good. That's giving direction. It gives confidence. People know where we're going.

Donc, monsieur Brien, nous sommes vraiment capables de prendre un peu de crédit pour ce qui arrive à cause de ce climat de confiance qui règne.

Mr. Abbott (**Kootenay East**): Mr. Minister, you just finished saying the government understands its direction, which gives confidence. I wonder if the people, when they elected the Liberals, understood the direction the government was going to be going in.

I noticed Professor Grubel gave you a 90% passing grade on your analysis. I think it's at least as good as that. But in your comments today you blamed external competition, you blamed lack of productivity or bad management in our economy. My analysis of your speech was that you were attempting to absolve government of responsibility, because you said, for example, many of our income support programs have been allowed to become dead ends of dependency rather than roads to recovery, that the fiscal track we have been on is unsustainable, and that we were missing signals.

I don't think an awful lot has changed in the last year, since 1993. The Liberals had the opportunity to make these statements in 1993. I do notice you changed from a red book to a purple book. But I would have to guess you wouldn't have felt comfortable running an election on a purple book.

What has changed in the last 12 months? Why the change of heart, and why the change of attitude?

Mr. Martin: The first thing is that we are certainly not absolving government. When in the course of my remarks I say the wound is self-inflicted and we have created these debts and these deficits... these occurred because of the governments Canadians elected, at the federal level and at the provincial level.

[Traduction]

Mr. Brien, you were right when you said that we bought our quality of life on credit. Furthermore, that's the point I just raised, and that's where the problem lies; we are in hock up to our eyeballs, and we absolutely have to tackle this problem. So I accept your comment.

You say that we shouldn't take the credit for creating 327,000 jobs. Once again, you may be right to some extent, except that I'm sure that if we had lost jobs rather than created them, you would have blamed us,

However, what's important is the atmosphere of confidence that has been created. At the very beginning, the Prime Minister, Mr. Chrétien, said that to get the economy going again, we absolutely had to give Canadians a feeling of confidence. That's what the Prime Minister has done, and I'm quite sure that things are going so well in Canada at present partly because of this atmosphere of confidence that's been created.

Je vais terminer sur ce point. Le premier ministre a pu créer un climat de confiance car ce gouvernement sait où il va.

Pour répondre aux observations que M. Campbell a faites plus tôt. . . dans son discours de Québec, le premier ministre a déclaré que c'est en période de vaches grasses qu'il faut régler les déficits. Voilà un premier ministre qui sait où il va. Il donne confiance. Les gens savent où nous allons.

So, Mr. Brien, we are really able to take some credit for what's happening, thanks to the atmosphere of confidence that reigns.

M. Abbott (Kootenay–Est): Monsieur le ministre, vous venez de dire que le gouvernement sait où il va, ce qui donne confiance aux gens. Je me demande si la population a compris dans quel sens le gouvernement allait s'embarquer quand elle a élu les Libéraux.

J'ai remarqué que le professeur Grubel vous a accordé une note de 90 p. 100 pour votre analyse. À mon avis, c'est au moins aussi bon que cela. Mais aujourd'hui, vous avez blâmé la concurrence extérieure, ainsi que le manque de productivité et la mauvaise gestion de notre économie. Je trouve que vous essayez de décharger le gouvernement de la responsabilité, car vous dit, par exemple, que plusieurs de nos programmes de soutien du revenu sont devenus des culs—de—sac, menant à la dépendance, plutôt qu'à la reprise en charge. Vous avez dit que la dégradation des finances publiques est devenue insoutenable et vous avez parlé de signaux mal reçus.

À mon avis, très peu de choses ont changé depuis l'année passée, depuis 1993. Les Libéraux ont eu l'occasion de faire ces déclarations en 1993. Je remarque que votre Livre rouge est maintenant un Livre violet. Mais je suppose que vous n'auriez pas voulu faire la campagne électorale avec un Livre violet.

Qu'est—ce qui a changé pendant les 12 derniers mois? Pourquoi ce revirement? Pourquoi ce changement d'attitude?

M. Martin: Premièrement, je tiens à préciser que nous ne cherchons certainement pas à décharger le gouvernement de ses responsabilités. Quand je dis que nous nous sommes infligés cette blessure et que nous avons créé ces dettes et ces déficits... cela s'est passé en raison des gouvernements que les Canadiens ont élus, au niveau fédéral et au niveau provincial.

When we talk about the need to improve training, when we talk that government didn't evolve. Government essentially took an attitude that what was in place was what was required and nothing else was required. In fact, of course, that isn't the way the world works.

So I certainly don't absolve governments.

On the issue of whether people understood what we were running on, I think if you take a look at the red book, you will see very clearly the indications of what we're talking about. The statement on the 3% of GDP, the statement that we must balance the books, is set out unequivocally in the red book. The fact that government must there.

So I would and do believe that what you're seeing today is a flow. In fact, I think one can set it out very clearly.

In opposition we had a very important conference. A number of members on this side of the table were at it. I don't think very many of you came to the Aylmer conference, but the Aylmer conference was a watershed for the Liberal Party in its approach to the economy of the 1990s.

Flowing from the Aylmer conference came the red book, which was a very important step, and what we are doing here today is simply continuing with the evolution of that. That really is the essence. I don't want to get into partisan politics, but I believe one of the reasons that a lot of us are Liberals is that we think the government is really an evolving paradigm and that as circumstances change, as the world changes, government must change. In other words, this is providing the direction we think we ought to go in.

Mr. St. Denis (Algoma): Thank you, Mr. Minister, for being here with us this morning and for your very succinct and helpful presentation.

I would like to focus on the bigger setback and what was in the bigger question of productivity. You've emphasized how important productivity is to our nation. To emphasize, I would like to read a statement from the larger document: "Productivity growth is the foundation of economic progress and must therefore be the primary focus of economic policy." You made a point that productivity wasn't just something workers did. All sectors of the economy must see themselves in terms of productivity.

Is productivity, in your view, something we cannot do anything directly about? Can we deal with the things around the issue of productivity and then hope productivity improves? Or, are there things we can do as a nation, as individual Canadians, as a government, to tackle productivity directly? It seems to me the country that gets out of the gate first on productivity is going to do very well on the world stage. I would appreciate your comments on productivity and what we as a country can do maybe directly on that issue.

[Translation]

Nous disons qu'il faut améliorer la formation, nous parlons de about all the measures that go in there, essentially what happened was toutes les mesures qui sont nécessaires, mais essentiellement, ce qui s'est passé, c'est que le gouvernement n'a pas évolué. Essentiellement, les gouvernements ont décidé que ce qui était en place suffisait et que rien d'autre n'était nécessaire. Bien sûr, le monde ne fonctionne pas comme ça.

> Alors, moi, je ne chercher certainement pas à décharger les gouvernements de leur responsabilité.

Vous vous demandez si les gens ont compris notre programme électoral, et je pense que si vous consultez le Livre rouge, vous allez voir très clairement les thèmes dont nous parlons. Le Livre rouge mentionne sans équivoque la nécessité d'équilibrer les comptes et de ramener le déficit à 3 p. 100 du produit intérieur brut. On y change, the fact that we must evolve, all of those things were set out mentionne aussi la nécessité, pour le gouvernement, de changer, d'évoluer; tout cela se trouve dans le Livre.

• 1110

Je suis donc convaincu que ce que nous voyons aujourd'hui est un mouvement, un flux. En fait, je crois qu'il est possible de le montrer très clairement.

Quand nous formions l'opposition, nous avons organisé une conférence très importante. Certains des députés de ce côté de la table y étaient présents. Je ne pense pas que bon nombre d'entre vous aient participé à la Conférence d'Aylmer, mais elle a été un point décisif dans la façon retenue par le Parti libéral d'aborder l'économie des années quatre-vingt-dix.

Le Livre rouge a découlé de la Conférence d'Aylmer, et ce fut un pas important pas franchi, et ce que nous faisons actuellement ici, aujourd'hui, va tout simplement dans le même sens que cette évolution. C'est ce qui est essentiel. Je ne vais pas me lancer dans une discussion partisane, mais je crois que l'une des raisons pour lesquelles bon nombre d'entre nous sont Libéraux, c'est que nous estimons que le gouvernement est un paradigme en évolution et qu'au fur et à mesure de l'évolution des circonstances et du monde, le gouvernement doit lui aussi évoluer. En d'autres termes, cela nous indique la direction que nous devrions prendre.

M. St. Denis (Algoma): Merci, monsieur le ministre de vous être présenté devant nous ce matin et de nous avoir fait un exposé utile

Je voudrais retenir plus particulièrement l'échec le plus important, dans le cadre de la question plus générale de la productivité. Vous avez souligné l'importance de la productivité pour notre pays. En ce sens, je lis une phrase du document plus détaillé :«La croissance de la productivité est le fondement du progrès économique, ce qui en fait l'objet essentiel de la politique économique.» Vous précisez, d'autre part, que la productivité ne concerne pas uniquement les travailleurs. Tous les secteurs de l'économie doivent se juger en termes de productivité.

À votre avis, nous est-il possible d'influencer directement la productivité? Pouvons-nous traiter des éléments qui entourent la question de la productivité et espérer ensuite qu'elle va s'améliorer? Ou bien, nous est-il possible, comme nation, comme particuliers, comme gouvernement, de nous attaquer directement à la question de la productivité? Il me semble que le pays qui sera le premier à prendre le départ sur ce plan pourra occuper une place enviable sur la scène internationale. J'aimerais entendre vos commentaires à ce sujet et savoir ce que nous, le Canada peut faire directement à ce sujet.

Mr. Martin: The question you have asked is one that one could spend an enormous amount of time answering, and I'm not going to have that time because the chairman is getting antsy. So let me deal with it in a couple of ways.

There is an enormous amount we can do in terms of productivity. First of all, if you look at those economies that have high productivity growth—the Japanese historically being one, the Koreans being another—what you really find is that instead of governments putting up barriers to change, governments have anticipated and facilitated the change. That is very important, because what's happened to our economy so often is that we have spent so much time protecting the past that we have forgotten that the future is really where higher incomes come from.

I also think—and this goes far beyond government—there really is major institutional change. Those who have been in the private sector, in the large companies, know there's a reason why small companies are able to do so well. The reason is that they're flexible. They don't have a built—in institutional bureaucracy that prevents them from becoming productive. I think major institutional changes in government and in business are really required in the way we organize work.

What productivity really is is simply organizing work in a more intelligent way. It's marrying capital to new work methods. It's not being afraid of technology; I think that's also a very important part of it.

• 1115

The last point is education. There is throughout a lot of the industrialized world a fear of productivity because some people say productivity costs jobs. Well, it doesn't. The fact is that without increasing skills we're going to lose jobs.

Now, if your economy isn't increasing those skills, productivity is going to make you lose jobs. But if you concentrate on skills, then productivity is going to make you create jobs. Those were the numbers I gave earlier, the 450,000 new jobs that arise out of skills, and so to a considerable extent I think the focus really must be on human resources. Basically I think we have to say the real resources in this country don't lie buried deep in the ground; they really lie in the talents and the skills of those who walk upon the ground, and I think if a government focuses on that and on the newer technologies, then we'll be very productive.

The Chairman: Thank you, Mr. St. Denis.

May I make two brief announcements. Tomorrow could we meet at 11 a.m. in room 307 West Block to discuss future business? That meeting should not take as long. It will be in camera. We have some budgetary concerns as well. Secondly, we will be meeting in this room tomorrow at 3:30 p.m. to meet again with the minister.

[Traduction]

M. Martin: On pourrait consacrer beaucoup de temps à répondre à votre question, et comme je constate que le président a l'air de s'inquiéter de l'heure, je ne dispose pas du temps nécessaire. Je vais donc essayer de vous répondre de deux façons.

Nous pouvons certainement faire beaucoup à ce sujet. Tout d'abord, si nous pensons aux pays qui connaissent une forte croissance de la productivité—historiquement le Japon est l'un de ces pays, et la Corée en est un autre—on constate qu'au lieu d'opposer des obstacles au changement les gouvernements l'ont facilité. Cela est très important, parce que l'on peut constater, sur un plan économique, que nous avons consacré tellement de temps à protéger le passé que nous en avons oublié que c'est l'avenir qui apportera les revenus plus importants.

Je crois aussi—et cela va bien au-delà des considérations gouvernementales—que nous traversons une période de changement profond des institutions. Ceux d'entre nous qui ont oeuvré dans le secteur privé, dans les grandes entreprises, savent pourquoi les petites entreprises réussissent si bien. C'est parce qu'elles sont souples. Elles n'ont pas à porter le poids d'une administration institutionnelle interne qui les empêcherait de devenir productrices. Je crois qu'il sera nécessaire de procéder à des changements institutionnels tant au gouvernement que dans les entreprises pour modifier la façon dont nous organisons le travail.

Ce qu'il faut entendre par productivité c'est tout simplement l'organisation du travail d'une façon plus intelligente. Il faut associer le capital aux nouvelles méthodes de travail. Ce n'est pas une question d'avoir peur de la technologie; à mon avis, c'est un autre élément très important.

Ma dernière remarque porte sur l'éducation. Dans beaucoup de pays industrialisés, les gens ont peur de la productivité, car certains disent que des gains de productivité sont suppresseurs d'emplois. Eh bien, ce n'est pas vrai. En réalité, si nous ne renforçons pas les compétences, nous allons perdre des emplois.

Si notre économie ne renforce pas ses compétences, c'est vrai que les gains de productivité nous coûteront des emplois. Mais si vous vous concentrez sur les compétences, alors les gains de productivité créeront des emplois. Plus tôt, je vous ai fourni des chiffres à ce propos. Je vous ai parlé de 450 000 nouveaux emplois découlant d'une main—d'oeuvre plus qualifiée et, dans une grande mesure, j'estime qu'il faille mettre l'accent sur les ressources humaines. À mon avis, les vraies ressources de ce pays ne se trouvent pas dans les gisements; elles se trouvent dans les talents et les compétences de ceux qui marchent avec les deux pieds sur terre et, à mon avis, si un gouvernement met l'accent sur les ressources humaines et sur les nouvelles technologies, nous serons très productifs.

Le président: Merci, monsieur St. Denis.

Permettez-moi de faire deux annonces brèves. Demain, pourrions-nous nous réunir à 11 heures à la salle 307 de l'Édifice de l'Ouest pour parler des travaux futurs? Cette réunion ne devrait pas durer aussi longtemps que celle-ci. Elle aura lieu à huis clos. Nous devons parler de notre budget aussi. Deuxièmement, nous allons nous réunir dans cette salle demain, à 15h30 pour entendre le ministre de nouveau.

Monsieur Martin, vous avez présenté à notre Comité un très grand défi et j'ai l'impression que nous sommes tous prêts à le relever. challenge, and it's my impression that we are all ready to take on this Merci beaucoup pour votre présentation très claire.

M. Martin: Merci, monsieur le président.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[Translation]

Mr. Martin, you have presented our committee with a major challenge. Thank you very much for your very clear presentation.

Mr. Martin: Thank you, Mr. Chairman.

Le président: La séance est levée.















MAIL >POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré – Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 **HOUSE OF COMMONS**

Issue No. 58

Tuesday, October 18, 1994

Chairperson: Jim Peterson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 58

Le mardi 18 octobre 1994

Président: Jim Peterson

Committee on

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finance

Finances

CONCERNANT:

RESPECTING:

Future business of the Committee

Travaux futurs du Comité

Pursuant to Standing Order 83.1, study on the budgetary policy Conformément à l'article 83.1 du Règlement, étude des politiques budgétaires

APPEARING:

The honourable Paul Martin, Minister of Finance

COMPARAÎT:

L'honorable Paul Martin, Ministre des Finances



First Session of the Thirty-fifth Parliament, 1994

Première session de la trente-cinquième législature, 1994

STANDING COMMITTEE ON FINANCE

Chairperson: Jim Peterson

Vice-Chairmen: Yvan Loubier

Barry Campbell

Members

Jim Abbott
Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Associate Members

Reg Alcock Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

Martine Bresson

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

Président: Jim Peterson

Vice-présidents: Yvan Loubier

Barry Campbell

Membres

Jim Abbott
Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Membres associés

Reg Alcock Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Martine Bresson

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

PROCÈS-VERBAUX

LE MARDI 18 OCTOBRE 1994 (75)

[Texte]

Le Comité permanent des finances se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 10 h 58, dans la pièce 307 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Jim Peterson (président).

Membres du Comité présents: Jim Abbott, Pierre Brien, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis, Ray Speaker, Jane Stewart, David Walker.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Richard Domingue, attaché de recherche. De la direction des comités et des associations parlementaires: Christine Trauttmansdorff.

Le Comité discute de ses travaux futurs du Comité.

Il est convenu,—Que dans le cadre de ses consultations pré-budgétaires le président demande l'autorisation à la Chambre de se déplacer.

Il est convenu, — Que le Comité constitue deux sous-comités.

- Que ces deux sous-comités aillent un vers l'Est (St. Jean de Terre-Neuve, Lunenburg, Charlottetown, Moncton et Montréal) l'autre vers l'Ouest (Vancouver, Edmonton, Saskatoon, Selkirk et Hamilton).
- Que ses deux sous-comités soient présidés respectivement par le président du Comité et par le vice-président du Comité (parti du gouvernement).
- -Que le budget des voyages de ses sous-comités soit approuvé.
- -Que lors des voyages futurs du Comité un effort de décentralisation soit fait concernant l'utilisation de l'équipement d'interprétation.

Il est convenu, — Que les contrats (consultant médiatique, rédacteurs, réviseurs et personnel temporaire) qui devront être passés pour mener à bien les travaux du Comité soient référés au Sous-comité du programme et de la procédure.

Il est convenu, — Que les frais du souper de la table ronde du 19 octobre soient payés des fonds du Comité.

À 11 h 55, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

(76)

Le Comité permanent des finances se réunit en séance télévisée aujourd'hui, à 15 h 34, dans la pièce 253–D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jim Peterson (président).

Membres du Comité présents: Jim Abbott, Gérard Asselin, Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis, Ray Speaker, Jane Stewart, David Walker.

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, OCTOBER 18, 1994 (75)

[Translation]

The Standing Committee on Finance met in camera at 10:58 o'clock a.m. this day, in Room 307, West Block, the Chair, Jim Peterson, presiding.

Members of the Committee present: Jim Abbott, Pierre Brien. Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis, Ray Speaker, Jane Stewart, David Walker.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Richard Domingue, Research Officer. From the Committees and Parliamentary Associations Directorate: Christine Trauttmansdorff.

The Comittee proceeded to discuss its future business.

It was agreed, - That, for the purpose of its pre-budget consultations, the Committee seek permission from the House to travel.

It was agreed, - That the Committee establish two sub-committees

- That one Sub-committee travel east (St. John's, Newfoundland, Lunenburg, Charlottetown, Moncton, and Montreal), and the other west (Vancouver, Edmonton, Saskatoon, Selkirk and Hamilton).
- That both sub-committees be chaired by the Chair and the Vice-Chair of the Standing Committee, respectively.
- —That the travel budget for those sub-committees be appro-
- —That during its future travellings, the Committee made an effort to decentralize the use of interpretation equipment.

It was agreed, — That any contract (media consultants, editors, revisors and temporary personnel) to be concluded in order to assist the Committee in its works, be referred to the Sub-Committee on Agenda and Procedure

It was agreed, — That the cost of the dinner served during the Round Table on October 19, be paid from the Committee budget.

At 11:55 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

AFTERNOON SITTING

(76)

The Standing Committee on Finance met on a televised session at 3:34 o'clock p.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Chair, Jim Peterson, presiding.

Members of the Committee present: Jim Abbott, Gérard Asselin, Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis, Ray Speaker, Jane Stewart, David Walker.

Membre suppléant présent: Preston Manning pour Jim Abbott.

Membres associés présents: Nelson Riis, John Williams.

Autres députés présents: Raymond Bonin, Tony Ianno, Jim Silye, Benoît Tremblay.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du des comités et des associations parlementaires: Christine Trauttmansdorff.

Comparaît: L'hon. Paul Martin, ministre des Finances.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 83.1 du Règlement, le Comité continue son étude des politiques budgétaires (Voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 27 septembre 1994, fascicule nº 53).

Le ministre fait une présentation et répond aux questions.

À 17 h 34, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Martine Bresson

Acting Member present: Preston Manning for Jim Abbott.

Associate Members present: Nelson Riis and John Williams.

Others Members presents: Raymond Bonin, Tony Ianno, Jim Silye and Benoît Tremblay.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parlement: Guy Baumier, attaché de recherche. De la direction Parliament: Guy Beaumier, Research Officer. From the Committees and Parliamentary Associations Directorate: Christine Trauttmansdorff.

Appearing: The Hon. Paul Martin, Minister of Finance.

In accordance with its mandate under Standing Order 83.1, the Committee resumed consideration the budgetary policy (See Minutes of Proceedings and Evidence, Wednesday, September 27, 1994, Issue No. 53).

The minister made a statement and answered questions.

At 5:34 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Martine Bresson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, October 18, 1994

• 1530

The Chairman: Could we come to order, please?

Yesterday the Standing Committee on Finance had as its witness the Hon. Paul Martin, Minister of Finance. Because of the excellent job Mr. Martin did yesterday, the committee agreed unanimously that he should come back before us today.

Today we will be seeking details from the minister that will enable the finance committee to carry out its unprecedented, public, Canada-wide pre-budget consultations. These consultations will take place over the next five weeks. Our committee will report to Parliament by December 5.

Next week we will commence hearings here in Ottawa. The following week we will appear in all 10 Canadian provinces. In three weeks we will be having hearings here in Ottawa. All of us would urge those Canadians who wish to make submissions to us to write to the clerk of the finance committee. Those who wish to appear before us should contact the clerk to arrange a convenient time for your appearance.

Monsieur Martin, c'est un grand plaisir pour nous de vous avoir encore devant nous et nous attendons avec impatience vos mots de sagesse.

L'honorable Paul Martin (ministre des Finances): Merci, monsieur le président. D'ailleurs, je tiens à vous dire que c'est un grand plaisir pour moi d'être ici avec vous cet après-midi.

Mr. Chairman, as you know, in submitting the last budget I made a commitment to appear before this committee to provide an update on the state of our economy and its impact on the fiscal situation facing Canadians. This meeting today fulfils that commitment. It also, as you have just said, marks the beginning of a broad public debate on the choices we must make in our budget for 1995.

Yesterday I set out a strategy to secure jobs from economic growth. That new framework for economic policy highlighted five areas for national action. These are five priorities that will govern what we will do and what we won't do in the future.

I concentrated yesterday on the first four elements of our economic framework. It is the fifth element that I wish to address this afternoon. To that end, we are putting forward a paper today entitled "Creating a Healthy Fiscal and Monetary Climate", which forms the base of my comments.

• 1535

You will note that the colour is grey. In the Department of Finance this passes for garish.

Permettez-moi d'abord de faire le point sur l'état de l'économie canadienne. L'évolution depuis février 1994 est since February 1994 have been encouraging. In the second encourageante. Au deuxième trimestre, la croissance réelle s'est

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 18 octobre 1994

Le président: La séance est ouverte.

Hier, le Comité permanent des finances a reçu comme témoin l'honorable Paul Martin, ministre des Finances. En raison de l'excellent travail que M. Martin a fait hier, le comité a décidé à l'unanimité qu'il devrait comparaître de nouveau aujourd'hui.

Aujourd'hui, nous essayerons d'obtenir du ministre des détails qui permettront au Comité des finances d'effectuer ses consultations pré-budgétaires pancanadiennes sans précédent. Ces consultations publiques se tiendront au cours des cinq prochaines semaines. Notre comité déposera un rapport au Parlement au plus tard le 5 décembre.

La semaine prochaine, nous commencerons les audiences ici à Ottawa. La semaine suivante, nous tiendrons des audiences dans les dix provinces canadiennes. Dans trois semaines, il y aura des audiences ici à Ottawa. Nous encourageons tous les Canadiens qui désirent déposer un mémoire à écrire au greffier du Comité des finances. Ceux ou celles qui désirent comparaître devant nous devraient communiquer avec le greffier pour régler les détails de leur comparution.

Mr. Martin, it is a great pleasure for us to have you before us again and we're looking forward to hearing your words of wisdom.

The Honourable Paul Martin (Minister of Finance): Thank you Mr. Chairman. I must add that's it's a great pleasure for me to be here with you again this afternoon.

Monsieur le président, comme vous le savez, lors du dépôt du dernier budget, je me suis engagé à comparaître devant ce comité pour faire le point sur l'état de notre économie et son incidence sur la situation financière à laquelle les Canadiens sont confrontés. Cette rencontre donne suite à cet engagement. Elle marque aussi le début d'un large débat public sur les choix que nous devons faire dans notre budget de 1995.

J'ai présenté hier à votre comité une stratégie visant à assurer la création d'emplois par la croissance économique. Ce Nouveau cadre de la politique économique privilégiait cinq domaines d'action nationale, cinq priorités qui régiront ce que nous ferons, et ne ferons pas, à l'avenir.

J'ai mis l'accent hier sur les quatre premiers éléments de notre cadre économique. J'aimerais parler cet après-midi du cinquième élément. À cette fin, nous présenterons aujourd'hui un document intitulé «Instaurer un climat financier sain», sur lequel s'appuient mes commentaires.

Vous constaterez qu'il est de couleur grise. Au ministère des Finances, cela passe pour une couleur criarde.

Let me begin with the state of our economy. Developments quarter of this year, real growth in the Canadian economy élevée à 6,4 p. 100, soit le meilleur résultat de tout le G-7. reached 6.4%, the best performance in the G-7. That growth

continuent de battre des records presque tous les mois et elles ont enregistré une croissance de 18,2 p. 100 au deuxième trimestre. Les investissements des entreprises ont augmenté de 19,1 p. 100 au cours de la même période et le nombre d'emplois est actuellement plus élévé qu'avant le début de la récession, c'està-dire que, depuis janvier, notre économie a créé 327 000 nouveaux emplois dont 316 000 à temps plein.

Les coûts unitaires de la main-d'oeuvre dont dépend la productivité ont diminué au cours de quatre des cinq derniers trimestres. Monsieur le président, c'est le meilleur résultat enregistré au Canada depuis 40 ans. Il accroît considérablement notre capacité de vendre nos biens et services à l'étranger et de concurrencer les importations sur le marché intérieur.

Finally, Canada remains one of the lowest-inflation countries in the world. Keeping a lid on inflation is critical to our economic health, and that is why when we came into office the government and the Bank of Canada extended this country's inflation targets through 1998 to keep inflation inside the 1% to 3% target band. We continue as a country to realize the benefits of that commitment and we will not waver from it.

Clearly all of this is very good news. It reflects a recovery that is broad-based. It is no longer narrow, it is not statistical; it is self-sustaining. However, despite the good economic news, there is an underlying picture that is far more sobering.

D'abord, l'incertitude qui entoure l'avenir politique du Québec continue d'assombrir nos résultats et nos perspectives économiques. Deux jèmement, nous faisons face à une douloureuse réalité, celle de 1,4 millions de chômeurs. C'est une réalité inacceptable dans une société qui prétend être civilisée dans une économie que nous voulons prospère.

Finally, there is our debt burden. It is simply unsustainable and must be addressed. Facing up to the debt challenge is the keystone of responsible economic policy. If we fail at that, we fail at everything else. It is not a question of focusing on jobs or the debt; it is a question of focusing on both.

The debt, Mr. Chairman, stands in the way of the growth we seek in a very real way. It limits our economy's ability to create jobs. The fact is that we will not get the quality of growth we need to generate the jobs we want until we gain control of the debt, until we have broken the back of the deficit.

Il y a 20 ans, la dette fédérale canadienne était d'environ 25 milliards de dollars. Elle dépasse actuellement les 500 milliards de dollars. La dette est 20 fois plus importante aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a 20 ans. La dette fédérale représente actuellement près de 17 500 dollars pour chaque Canadien et Canadienne. Et, si on y ajoute l'endettement des provinces, ce fardeau grimpe à plus de 24 000 dollars par individu.

[Translation]

Cette croissance a été largement répartie. Les exportations has been broadly based. Exports continue to break records almost every month, and showed a growth rate of 18.2% in the second quarter. Business investment increased by 19.1% in that same period, and employment is now higher than where it was before the recession began. Since January, our economy has created 327 000 new jobs, almost all of which, 316 000 are full-time positions.

> Unit labour costs—which reflect productivity—have fallen in four of the past five quarters. Mr. Chairman, that is the best performance Canada has produced in 40 years. It created tremendous advantages in terms of being able to sell our goods and services abroad and compete with imports at home.

> Enfin, le Canada reste l'un des pays où l'inflation est la plus faible au monde. Il est essentiel pour la bonne santé de notre économie de maintenir l'inflation à un faible niveau. C'est la raison pour laquelle, en arrivant au pouvoir, le gouvernement et la Banque du Canada ont prolongé jusqu'à 1998 l'objectif de maintien de l'inflation dans une fourchette de 1 à 3 p. 100. Nous continuons, comme pays, de bénéficier des avantages de cette politique. Et nous n'y renoncerons

> Ce sont là, de toute évidence, d'excellentes nouvelles. Tout cela nous démontre que la reprise n'est pas limitée à quelques secteurs, ou uniquement statistique, mais qu'elle est généralisée et autosuffisante. Cependant, malgré toutes ces bonnes nouvelles économiques, certains facteurs fondamentaux nous incitent à faire preuve de retenue.

> First of all, uncertainty over the future of Quebec continues to cast a shadow over our economic performance and prospects. Secondly, 1.4 million Canadians are still unemployed, a painful reality that is unacceptable in a society that calls itself civil—and in an economy that we want to be successful.

> Et enfin, il y a le fardeau de la dette publique. Celle-ci est tout simplement insoutenable, et nous devons y voir. Trouver une solution au problème de la dette est la pierre angulaire d'une politique économique responsable. Si nous n'y parvenons pas, nous échouerons dans tous les autres domaines. Il ne s'agit pas de nous concentrer sur l'emploi ou sur la dette. Nous devons nous concentrer sur les deux à la fois.

> Monsieur le président, la dette est un obstacle de taille à la croissance que nous recherchons. De façon très concrète, elle limite la capacité de création d'emplois de notre économie. Le fait est que nous n'obtiendrons pas la croissance dont nous avons besoin pour créer les emplois que nous voulons tant que nous n'aurons pas maîtrisé la dette publique.

> Twenty years ago, Canada's federal debt stood at about \$25 billion. It now exceeds \$500 billion. That's a twenty-fold increase in 20 years. The federal debt now represents almost \$17,500 for each and every Canadian. When the debt load from the provinces is added, that burden rises to more than \$24,000 per Canadian.

[Traduction]

[Texte]

We have become hostage to the tyranny of interest payments. Our annual deficits are now due almost entirely to interest on the past debt. I would just ask you to look at the damage interest on the debt is causing.

ast an

Les paiements d'intérêt nous ont pris en otage. Notre déficit annuel est maintenant causé presque entièrement par l'intérêt accumulé de la dette. Je vous demande de regarder seulement les dommages qu'entraînent les intérêts de la dette publique.

• 1540

Last year we had to pay \$38 billion in interest. This year it will likely reach \$44.3 billion. That means in one year alone, 1994–95, \$6.3 billion in new interest is being added; \$3.3 billion of that is the result of the rise that has occurred in interest rates over the year. That shows how damaging interest rate increases are becoming because of the size of our debt.

But there is another point. The other \$3 billion of the \$6.3 billion comes from compound interest, and that is because we are borrowing to pay the interest on the debt. What we borrow simply gets added to the principal. Interest payments keep getting larger as the debt keeps getting larger. In effect, our interest payments as a country are going up because the principal of the debt is going up. And the principal is going up because the interest payments on the stock of debt is going up. Mr. Chairman, that is the curse of compound interest.

Let me put that into perspective. This year's \$3 billion in compound interest alone is fully half of what the federal government spends on research and development. It is more than what the government spends on agriculture. And it is more than the cost of cash transfers to the provinces to fund post–secondary education.

Mr. Chairman, interest on the debt is doing more than shackling our finances. It is putting a damper on growth and on jobs. Lenders looking at our debt demand a premium. That means higher interest rates. Higher interest rates dampen consumer spending and business investment. That hurts potential growth and jobs. That in turn reduces government revenues and increases our spending on social programs, increasing the pressure on our debt, increasing the pressure on the deficit.

As I have pointed out, those higher interest rates, in and of themselves, also add to our debt charges as we borrow more to pay the higher interest. Those higher levels of debt then put more pressure on interest rates to rise. And the vicious circle goes on and on and on.

Ce cercle vicieux ne s'arrête pas chez nous. L'épargne générée au Canada ne suffit pas à la totalité des besoins d'emprunt du secteur public, du secteur privé et des Canadiens. Nous devons donc aller à l'extérieur et nous devenons de plus en plus endettés envers l'étranger.

L'an dernier, nous avons dû payer 38 milliards de dollars d'intérêt. Cette année, le chiffre risque de dépasser 44,3 milliards de dollars. Cela signifie qu'en une seule année, soit 1994–1995, 6,3 milliards de dollars d'intérêts nouveaux sont venus s'ajouter à la facture. Sur ce montant, 3,3 milliards de dollars résultent de la hausse des taux d'intérêt pendant l'année. Cela démontre l'effet dévastateur que peut avoir une augmentation des taux d'intérêt, à cause de l'ampleur de notre dette.

Il y a aussi un autre élément. Le reste des 6,3 milliards de dollars, c'est-à-dire 3 milliards de dollars, correspondent à l'intérêt composé. Cela vient du fait que nous empruntons pour payer l'intérêt de la dette. Et les montants que nous empruntons viennent s'ajouter au principal. Les paiements d'intérêt deviennent de plus en plus lourds à mesure que la dette augmente. En fait, les paiements d'intérêt de la nation ne cessent d'augmenter parce que le principal de la dette continue d'augmenter, et le principal augmente parce que les paiements d'intérêt sur la dette augmentent. Monsieur le président, tel est le fléau de l'intérêt composé.

Permettez-moi de vous donner quelques points de comparaison. Les 3 milliards de dollars d'intérêt composé que nous paierons cette année correspondent à la moitié des dépenses publiques à la recherche et au développement. C'est plus que ce que le gouvernement consacre à l'agriculture. Et c'est supérieur aux transferts en espèces que nous versons aux provinces pour financer l'enseignement postsecondaire.

Monsieur le président, les effets dévastateurs de l'intérêt de la dette ne se limitent pas aux finances publiques. Ils touchent également la croissance économique et l'emploi. Les prêteurs inquiets de l'ampleur de notre dette exigent une prime pour compenser le risque qu'ils considèrent prendre. Cela signifie des taux d'intérêt plus élevés. Des taux d'intérêt plus élevés freinent la consommation et l'investissement des entreprises, ce qui réduit la croissance potentielle et l'emploi. Cela diminue les recettes que perçoivent les gouvernements et accroît nos dépenses sociales, augmentant ainsi les pressions à la hausse de notre déficit.

Mais comme je l'ai souligné, ces taux d'intérêt plus élevés contribuent d'eux-mêmes à accroître davantage les frais de service de notre dette alors que nous empruntons pour payer des intérêts plus lourds. Cette augmentation de la dette entraîne de nouvelles pressions à la hausse sur les taux d'intérêt. Et le cercle vicieux se poursuit sans fin.

And the problem doesn't stop there. There aren't enough savings in Canada to satisfy all the borrowing needs of government, the private sector and Canadians. So we go abroad—becoming more and more in debt to foreigners.

En fait, 5 p. 100 de notre revenu intérieur net prend chaque année le chemin de l'étranger pour payer les intérêts sur nos emprunts. En tant que nation, notre dette étrangère est la plus élevée de tous les pays du G-7 et, par conséquent, nous sommes exposés à tous les soubresauts des marchés internationaux. Comme je l'ai dit hier, notre souveraineté économique est compromise.

One final dimension of the problem. Our deficits represent borrowing to cover past consumption. They have too little to do with investment that would boost our economic potential; in fact, they are weakening it. That is not creating opportunity for the next generation; it is stealing their birthright. It's as if we are passing on to our kids a giant mortgage with no house to go along with it.

If anyone thinks that the debt is only an issue for bankers or for governments, they are dead wrong. This is an issue for each and every one of us. The debt is money that we owe. The interest on the debt must be paid, and that is a burden we all bear.

Now, there are those who think we can just grow our way out of this bind. Well, we can't. The recovery of the late 1970s did not solve the debt problem. The recovery during the 1980s didn't do it either. We simply caught our breath before climbing the next flight on the debt stairs. For those who think the recovery alone will do it today, history is not on their side and neither is arithmetic.

• 1545

Tant que l'intérêt total de la dette augmentera plus vite que l'économie, nous continuerons de nous enfoncer. C'est pour cette raison qu'il faut prendre des mesures financières décisives.

Évidemment, cela ne signifie pas que la croissance est inutile. Elle est utile; elle est cruciale. Ce que cela signifie, c'est que la croissance ne suffit pas à elle seule. Nous devrions voir dans la croissance actuelle notre chance de réduire enfin le déficit.

Tel est notre engagement et telle est la voie que nous suivons.

Let me be clear. What we seek is jobs and growth. To get there, we must stop the growth of the debt. As we said in the red book, "Any responsible government must have as a goal the elimination of the deficit." That is our goal. To get there, the government has set an interim deficit target of 3% of GDP by 1996–97.

We have never equivocated. It is a target we will meet come hell or high water. It is a target, Mr. Chairman, that has not been met since 1974–75—two decades ago. It is a target that has not been met by any government of any party, including my own.

The 3% target means that we will cut the deficit in half as a portion of our economy, down from 6%, in only three years. It also means that we will reach a turning-point. For the first time in a long time, the growth in the debt will be brought down below the growth in the economy, and this is going to give us an extraordinary advantage in making even greater progress on the debt in the future. It will bring the possibility of budget balance so much closer.

[Translation]

In fact, 5% of our national income is draining abroad each and every year to pay interest on our borrowing. Our level of foreign debt as a country is also the highest in the G-7. Therefore, we are subject to every whim, every sentiment of international markets. As I said yesterday, our economic sovereignty is at risk.

Maintenant, un dernier aspect du problème. Nos déficits représentent des emprunts destinés à couvrir la consommation passée. Ils ne correspondent pas à des investissements qui stimuleraient notre potentiel économique. En fait, ils l'affaiblissent. Nous ne créons pas des possibilités nouvelles pour la prochaine génération, nous usurpons leurs droits. C'est comme si nous léguions à nos enfants une énorme hypothèque—mais sans maison.

S'il y en a qui pensent que la dette est l'affaire uniquement des banquiers ou des gouvernements, ils ont tout à fait tort. C'est l'affaire de tout le monde. La dette, c'est de l'argent que nous devons. Les intérêts de la dette doivent être payés. Voilà le véritable fardeau.

Il y en a qui s'imaginent que nous pourrons nous en sortir par la croissance économique. C'est impossible. La reprise de la fin des années 70 n'a pas réglé le problème de la dette, la reprise des années 80 non plus. Nous avons simplement repris notre souffle avant de franchir un nouveau pas dans l'escalade de la dette. S'il y en a qui s'imaginent que la reprise nous permettra de nous en sortir aujourd'hui, ils feraient bien de revoir leur histoire. Et ils feraient bien de revoir aussi leur arithmétique.

As long as the total interest on the debt is growing faster than the economy, we will continue to slide backwards. That is, unless we take decisive fiscal action.

Now, that does not mean that growth doesn't help. It is crucial. What it does mean is that growth alone isn't enough. And what it does mean is that we should see today's strong economic growth as an opportunity to finally get the deficit down.

That is our commitment and that is the course we are on.

Pour être plus clair, ce que nous voulons promouvoir, c'est la croissance et l'emploi. Pour y parvenir, nous devons enrayer l'augmentation de la dette publique. Comme nous l'avons indiqué dans le Livre rouge, «Tout gouvernement responsable doit avoir pour but de résorber le déficit.» C'est notre objectif. Pour y parvenir, le gouvernement s'est fixé un objectif intermédiaire d'un déficit égal à 3 p. 100 du PIB d'ici 1996–1997.

Il n'y a pas de faux-fuyants. C'est un objectif que nous atteindrons, peu importent les circonstances. C'est un objectif, monsieur le président, qui n'a pas été atteint depuis 1974–1975, il y a de cela deux décennies. C'est un objectif qui n'a été atteint par aucun gouvernement, aucun parti, y compris le mien.

L'objectif de 3 p. 100 signifie que nous réduirons le déficit de moitié en proportion de l'économie à partir de 6 p. 100, en seulement trois ans. Cela signifie également que nous atteindrons un tournant. Pour la première fois depuis longtemps, le rythme d'augmentation de la dette sera ramené en-deçà du taux de croissance de l'économie. Cela nous donnera un avantage extraordinaire à l'avenir en nous permettant de réaliser des progrès encore plus marqués dans la réduction de la dette. Cela nous rapprochera considérablement de notre objectif d'équilibre budgétaire.

Il est absolument essentiel de se fixer des objectifs et de les atteindre. Les gouvernements se sont trop souvent fixé des objectifs à long terme. On a minimisé l'importance des objectifs intermédiaires et on s'est éloigné de plus en plus de la cible. À maintes reprises, le gouvernement du Canada s'est donné des objectifs et a été incapable de les atteindre. Il a noué le scepticisme. Nous sommes déterminés à rétablir la crédibilité du gouvernement,

Au cours de notre première série de consultations prébudgétaires, les Canadiens et les Canadiennes nous ont dit qu'ils voulaient avoir told us they wanted clear targets to which they could hold the des objectifs clairs qui leur permettraient de voir si le gouvernement government accountable. tenait ses promesses.

Nous avons annoncé ces objectifs. Les Canadiens et les Canadiennes peuvent maintenant juger par eux-mêmes si nous tenons parole. C'est la raison pour laquelle notre objectif n'est pas fixé à long terme, dans un avenir incertain. Il vise une période de deux ans seulement. C'est la raison pour laquelle nous avons établi des points de repère qui permettront de mesurer chaque année les progrès accomplis et, donc, de rendre des comptes. C'est la raison pour laquelle nous avons retenu des hypothèses extrêmement prudentes pour déterminer la manière d'atteindre notre objectif. C'est la raison pour laquelle nous rétablirons la confiance dans la crédibilité financière du gouvernement du Canada.

Our last budget established our target and a clear path to get there. That budget took action on spending. It was the largest three-year assault on planned program spending everon UI, on defence, and on government operations. It also launched comprehensive reviews across the board, reviews that will lead to a redesign of the role of government as a whole. We were prudent in building in contingency reserves to handle unforeseen pressures on our targets.

Because of the direct actions we took, we are confident that our target for this year will be met. It has been a long time since a Canadian government has hit its deficit target. However, if we don't take more direct action in the next budget, we will not meet our targets in the two years that lie ahead, our target of \$32.7 billion for 1995–96 and our target of 3% of GDP, about \$25 billion, in 1996–97.

• 1550

Our economic situation is changed—in most cases, for the better; in one case, for the worse. Let's just compare today's forecast with what our assumptions were eight months ago.

On economic growth we had assumed a rate of increase of 3% for 1994–95. The average forecast of private sector economists today puts that at 4%. For 1995-96 our assumptions were the same as the private sector forecast is now, that is to say, a growth rate of 3.8%. The private sector forecast projects that rate of growth to continue the following year. We did not project that far out. So, in essence, we did better than projected in terms of growth. Unfortunately, the same was not true for interest rates.

[Traduction]

Setting targets and meeting them is absolutely essential. Too often, governments have set ultimate targets that were cast well into the future. Interim target were played down. And they were missed by larger and larger amounts. The government of Canada set targets and then failed to meet them—time after time. We created sceptics. We are committed to building that confidence back up.

During our first round of pre-budget consultations, Canadians

We have provided those milestones. Canadians can now judge if we keep our word. That is why our target is not cast ahead into the fog of a far-off future. It is only two years away. That is why we have set year by year milestones on the way to that target—so that we can be held to account. That is why we have used very prudent assumptions in determining how our target can be met. And that is how we will restore confidence in the financial credibility of the government of Canada.

Notre dernier budget établissait notre objectif et la manière d'y parvenir. Ce budget touchait les dépenses, en prévoyant la plus importante réduction des dépenses de programme sur trois ans—dans les domaines de l'assurance-chômage, de la défense et des opérations du gouvernement. Ce budget donnait aussi le coup d'envoi d'une série complète de réexamens qui conduiront à repenser le rôle de l'État. Et nous avons fait preuve de prudence en constituant des réserves pour éventualités qui nous permettraient de faire face aux imprévus.

En raison des mesures directes que nous avons prises, nous comptons bien atteindre notre objectif de cette année. Il y a longtemps qu'un gouvernement canadien n'a pas atteint son objectif en matière de déficit. Cependant, si nous ne prenons pas d'autres mesures directes dans notre prochain budget, nous n'atteindrons pas nos objectifs au cours des deux prochaines années-notre objectif de 32,7 milliards de dollars pour 1995–1996 et notre objectif de 3 p. 100 du PIB, soit environ 25 milliards de dollars, en 1996-1997.

Notre situation économique a changé. Pour le mieux dans la plupart des cas, mais à l'inverse pour l'un deux. Comparons les prévisions actuelles aux hypothèses que nous faisions il y a huit mois.

Au chapitre de la croissance économique, nous avons pris pour hypothèse un taux de croissance de 3 p. 100 pour 1994-1995. La prévision moyenne du secteur privé est maintenant de 4 p. 100. Pour 1995-1996, nos hypothèses étaient les mêmes que la moyenne actuelle des prévisions du secteur privé—un taux de croissance de 3,8 p. 100. Le secteur privé s'attend à ce que le rythme de croissance se maintienne au cours de la prochaine année. Nous n'avons pas fait d'hypothèse à plus long terme. En général, nous avons donc bien envisagé la croissance; malheureusement, on ne peut pas en dire autant des taux d'intérêt.

As depicted in green on the graph, the private sector average puts short–term interest rates at 6.2% for 1995 versus our February assumption of 5%, and at 5.6% in 1996. This anticipated rise in short–term interest rates is due largely to trends in the United States. Many forecasters believe that inflationary fears there, resulting from strong economic growth, could lead the U.S. central bank to continue to push rates up.

The long-term interest rate picture is even more unfavourable with the private sector forecast showing rates at 8.2% in 1995 versus our 6.1% budget assumption eight months ago. The private sector forecast shows them at 7.5% in 1996. Now, that is where the average of private sector forecasters are today in relationship to their projections for the next two years.

That being said, we believe we have to be more prudent in our assumptions than that. Why? Because for a country like ours, with the debt we have, the price of being wrong is simply too high. If we're off in our assumptions, we risk missing our targets. And missing our targets means more than just lost credibility; it means even harder fiscal action in the future in order to get us back on track.

The nation's finances are like a super tanker. You can't simply turn them around with a flick of a wrist.

Lorsqu'on examine les résultats passés, on voit bien que les prévisionnistes ont eu tendance à sous-évaluer la hausse des taux d'intérêt. Nous ne devons pas commettre la même erreur dans notre prochain budget. De plus, ils ont eu tendance à surévaluer l'inflation. Cela signifie qu'ils ont surestimé le revenu total des particuliers et des sociétés sur lequel le gouvernement perçoit ses recettes. Le résultat, c'est qu'on a prévu des recettes plus élevées que les sommes effectivement perçues. Étant donné ces risques, il est justifié de faire maintenant de nouvelles hypothèses. Ces hypothèses sont plus prudentes que la prévision moyenne du secteur privé.

Using the assumptions contained in the average private sector forecast, we would be \$2.3 billion short of our target for 1995–96 and \$5 billion short in 1996–97. However, Mr. Chairman, as I have argued, we have to base our planning on assumptions that are more prudent than those used by the private sector. For this reason, our scenario assumes interest rates will be 50 basis points higher, that is to say, half a percentage point higher, than the average forecast from the private sector.

The chart shows the short-term interest rate projections. The orange bars represent the average private sector forecast for each of the next two years, 6.2% in 1995 and 5.6% in 1996. The assumptions in our scenario are displayed in green. They are 50 basis points higher; that is to say, 6.7% in 1995 and 6.1% in 1996.

[Translation]

Comme le démontre la partie verte du graphique, la prévision moyenne du secteur privé place les taux d'intérêt à court terme à 6,2 p. 100 pour 1995, alors que notre hypothèse de février était de 5 p. 100 et de 5,6 p. 100 pour 1996. La nouvelle hausse prévue des taux d'intérêt à court terme est due en bonne partie à l'évolution observée aux États–Unis. Nombre d'observateurs pensent que les craintes inflationnistes dues à une forte croissance économique pourraient inciter la Banque centrale américaine à continuer de faire monter les taux.

La situation est encore moins favorable concernant les taux d'intérêt à long terme, puisque la prévision moyenne du secteur privé les place à 8,2 p. 100 en 1995, comparativement à 6,1 p. 100 dans notre budget, il y a huit mois. Les prévisions du secteur privé indiquent des taux à long terme de 7,5 p. 100 en 1996. Voilà les prévisions moyennes actuelles du secteur privé pour les deux prochaines années.

Cela étant dit, nous croyons que nous devons être encore plus prudents dans nos hypothèses. Pourquoi? Parce que, pour un pays comme le nôtre—avec la dette que nous avons—le coût de l'erreur est tout simplement trop élevé. Si nous nous trompons dans nos hypothèses, nous risquons de rater nos objectifs. Rater nos objectifs ne signifie pas que nous perdons seulement de la crédibilité. Chose plus importante, cela nous oblige à prendre des mesures budgétaires encore plus dures à l'avenir pour redresser la situation.

Les finances publiques sont un peu comme un pétrolier géant: vous ne pouvez pas le faire changer de cap en un tournemain.

In looking at the track record, it is clear that forecasters have tended to underestimate the rising interest rates. We must minimize the prospect of doing that in our next budget. In addition, they have tended to overestimate inflation. That means they have overestimated the total amount of personal and corporate income from which government collects its revenue. The result of that has been to predict a higher level of revenue and we in fact, in the end, bring in. Based on those risks, new assumptions are warranted at this time. They are more prudent than the private sector average.

En utilisant les hypothèses de prévisions du secteur privé, nous serions à plus de 2,3 milliards de dollars en deça de notre objectif pour 1995–1996, et de 5 milliards de dollars pour 1996–1997. Cependant, comme je l'ai déjà souligné, nous devons planifier en fonction d'hypothèses plus prudentes que celles utilisées par le secteur privé. Pour cette raison, notre scénario actuel suppose que les taux d'intérêt seront d'environ 50 points de base—un demi-point—supérieurs à la moyenne du secteur privé.

Le graphique montre les prévisions des taux d'intérêt à court terme. Les prévisions du secteur privé, en ce qui concerne les taux d'intérêt à court terme, pour les deux prochaines années se situent à 6,2 p. 100 en 1995, et à 5,6 p. 100 en 1996. Elles sont représentées par les barres oranges dans le graphique. Les hypothèses de notre scénario sont marquées en vert. Elles sont supérieures de 50 points de base, soit 6,7 p. 100 en 1995, et 6,1 p. 100 en 1996.

• 1555

[Texte]

[Traduction]

The next chart depicts long-term interest-rate assumptions for the same period. The private sector average has them at 8.2% in 1995 and 7.5% in 1996. We have them at 8.7% in 1995, dropping slightly to 8% in 1996.

Now, what does this mean for the extent of the fiscal action that is required? The answer is the result of this, our scenario, the more prudent scenario, would leave us \$3.1 billion short of our target in 1995-96 and \$6.3 billion short in 1996-97.

Forecasts change as quickly as the economy. What looks right today may look wrong tomorrow. At the time when this committee submits its report, we want you to comment on these assumptions. Our budget is going to reflect the advice of this committee, as well as the economic developments that occur in the meantime.

With that in mind, the committee should be aware that if interest rates were 100 basis points higher than the average of the private sector, and if, for instance, nominal income growth were half a percentage point lower than these forecasts, then the deficit shortfall would be \$4.7 billion in 1995–96 and \$9 billion in 1996–97. That is the nature of the swings we face. It is the effect of only two variables on the deficit.

What's the bottom line? The bottom line is that we are going to meet our target. The gap must and will be closed.

That can be done in three ways. The first is through a stronger economy. The second is through lower spending. The third is through higher revenue.

Le premier point à prendre en considération est la situation économique. Nous allons tout faire pour renforcer l'économie, mais nous ne voulons pas répéter les erreurs du passé. Notre scénario repose sur des hypothèses économiques prudentes. Nous ne voulons pas les rendre optimistes uniquement pour que le déficit paraisse moins important. Il n'en est pas question.

Cela nous laisse deux solutions: réduire les dépenses, augmenter les recettes, ou les deux à la fois. Nous ne cachons pas notre revenue-or a combination of both. Our preference is clear. préférence. Les Canadiens et les Canadiennes vivent selon leurs moyens. Le gouvernement doit faire de même.

Canadians live within their means. Governments must learn to do the same.

Cela veut dire dépenser moins. Nous avons établi ce précédent dès notre dernier budget et nous continuerons dans cette voie. Cela veut dire faire des choix. Pour faire ces choix, il faut de l'information éclairée, et nous tenons à ce que cette information soit accessible à tous les Canadiens et Canadiennes. Par conséquent, dans le cadre de nos perspectives financières, nous déposons aujourd'hui une description objective et détaillée sur des mesures budgétaires précises à prendre. Nous ne pouvons pas past too often disguised the difficult trade-offs that must be made. nous contenter des banalités qui, par le passé, servaient trop souvent à camoufler les choix difficiles qui devaient être faits.

Le prochain graphique montre les hypothèses à long terme en ce qui concerne les taux d'intérêt pour la même période. La moyenne du secteur privé se situe à 8,2 p. 100 en 1995 et à 7,5 p. 100 en 1996. Notre scénario les situe à 8,7 p. 100 en 1995, diminuant légèrement à 8 p. 100 en 1996.

Comment devons-nous interpréter ces hypothèses en fonction des mesures budgétaires à prendre? Le résultat de ce scénario plus prudent donnerait un écart de 3,1 milliards de dollars par rapport à notre objectif en 1995-1996 et de 6,3 milliards de dollars en 1996-1997.

Il faut bien comprendre que les prévisions évoluent aussi vite que l'économie. Ce qui nous paraît justifié aujourd'hui pourrait sembler erroné demain. Quand vous produirez votre rapport, nous aimerions que vous commentiez ces hypothèses. Notre budget reflétera les conseils de ce comité, tout comme les développements économiques qui se produiront entre-temps.

À cet égard, le comité doit être conscient du fait que, si les taux d'intérêt n'étaient que de 100 points de base supérieurs à la moyenne du secteur privé, et si, par exemple, la croissance nominale des revenus n'était inférieure que d'un demi-point par rapport à leurs prévisions, l'écart entre le déficit observé et notre objectif serait de 4,7 milliards de dollars en 1995–1996 et de 9 milliards de dollars en 1996–1997. Voilà le genre de fluctuations auxquelles nous sommes confrontés, le genre d'impact que peuvent avoir deux petites variables sur le déficit.

Que faut-il retenir de tout cela? Que nous atteindrons nos objectifs. Que les écarts doivent être comblés.

Il y a trois façons d'y parvenir. La première, c'est de renforcer l'économie. La deuxième, c'est de réduire les dépenses. Et la troisième, c'est d'augmenter les recettes.

Let me begin with the economy. We will do everything to strengthen the economy, but we don't want to make the same mistakes as before. Our scenario builds in prudent economic assumptions. We are not going to make them rosy just to make the deficit picture look brighter. That's simply not on.

That leaves us with two solutions. Lower spending, higher Canadians live within their means. Government should live within its means too.

Les Canadiens et les Canadiennes vivent selon leurs moyens. Le gouvernement doit faire de même.

That involves spending less. We established that precedent in our last budget. It is a practice we will continue. And that means making choices. And to make those choices, what is needed is enlightened information. And we want all of it to be on the table and available to all Canadians. Therefore, as part of our fiscal outlook, we're tabling today a detailed and objective picture of government spending and revenue. This is raw des dépenses et des recettes publiques. Il s'agit là de données material for real debate. This policy debate has to focus on the brutes qui permettront un débat réaliste. Ce débat doit se concentrer specifics of fiscal actions. We cannot afford generalities that in the

This is not a budget. This is an opportunity for this committee and for all Canadians to tell the government what they believe the budget should contain. Government by necessity has the final word. We think it is important to give Canadians the first say.

Our purpose today is to provide you with the information you need to build bridges between Canadians before the final decisions are taken. Once you have finished your deliberations, then the government will act. That is the essence of open budget—making.

• 1600

Some may say that we should be more specific. The answer, Mr. Chairman, is that we already have been in a wide diversity of areas where we are already putting forth options and proposals ranging from transport to unemployment insurance to training.

The fact is that the entire role of government in the economy must be re—thought, and the process of opening up budget—making, which we are embarked on here, is unique in Canadian economic history and we, all around this table, have a great responsibility to make it work.

However, that being said, I would like to be clear about the principles that the government is going to bring to the choices it must make

First, we see deficit reduction as very much part of, not separate from, a strategy to create jobs from growth. In fact, it is essential. Second, fairness is paramount. Whatever steps we take, we must ensure that the most vulnerable in our society are not left behind.

Third, we have priorities as a country. Those must be reflected in the choices we make. We have to be selective and strategic in what we do.

If our approach was only to cut across the board, it would mean that ineffective government spending would remain and that good government programs would be underfunded.

Fourth, it is essential that we be as frugal as possible, treating every single tax dollar as if it was our own.

Fifth, whatever fiscal action is taken, the bulk should come from cuts in program spending.

Let us now turn to an overview of where government spends. This is very much a summary. I will not go into each item in detail and you should thank me for that. The document we are putting forward today does that and it does it for each individual government expenditure.

For 1995–96 total spending is forecast to be \$166.3 billion. We have also provided for a contingency reserve of \$2.5 billion. Of that total spending, \$47.3 billion is for interest payments on the debt. Those payments have to be made. The remainder of government expenditures, that is to say program spending, stands at \$119 billion. Of that, \$42.3 billion goes directly to people—for UI, for elderly persons, Indians and Inuit, as well as veterans' benefits.

[Translation]

Ceci n'est pas un budget. C'est une occasion pour les Canadiens et les Canadiennes de dire au gouvernement ce que le budget devrait contenir. Par nécessité, le gouvernement a le dernier mot. Mais nous croyons important de vous donner d'abord la parole.

Notre but, aujourd'hui, est de vous procurer toute l'information dont vous avez besoin pour créer des liens entre les Canadiens avant que les décisions finales ne soient prises. Quand vous aurez terminé vos délibérations, le gouvernement agira. Voilà l'essence de l'ouverture du processus budgétaire.

Certains diront que nous devrions être plus spécifiques. Monsieur le président, la réponse est que nous l'avons déjà été dans divers domaines—des transports à l'assurance—chômage, en passant par la formation—où nous avons mis de l'avant des options et des propositions.

Le fait est que tout le rôle du gouvernement dans l'économie doit être repensé. Le processus que nous avons entamé est unique dans l'histoire économique du Canada. Nous sommes tous responsables de son accomplissement.

Cependant, cela dit, je voudrais indiquer clairement les principes que le gouvernement suivra dans ses choix.

Premièrement, nous considérons la réduction du déficit comme une partie intégrante—plutôt qu'un élément distinct—d'une stratégie de relance de l'emploi par la croissance. Il s'agit en fait d'une condition essentielle. Deuxièmement, il nous faut absolument être équitables. Peu importe les mesures que nous prendrons, nous devons veiller à ce que les membres les plus vulnérables de notre société ne soient pas laissés pour compte.

Troisièmement, nous avons des priorités au niveau national. Ces priorités doivent se refléter dans les choix que nous ferons. Nous devons nous montrer sélectifs et stratégiques dans notre action.

Si notre approche était d'effectuer des coupures sans discernement, cela impliquerait le maintien de dépenses inefficaces et le sous-financement de bons programmes.

Quatrièmement, nous devons absolument être aussi économes que possible. Nous devons absolument traiter avec respect chaque dollar d'impôt ou de taxe, comme s'il était le nôtre.

Cinquièmement, nous sommes fermement persuadés que les mesures budgétaires devraient nettement privilégier la réduction des dépenses de programmes.

Examinons maintenant la répartition des dépenses fédérales. Je me contenterai d'un aperçu très sommaire, sans entrer dans les détails. Vous devriez m'en remercier! Le document que nous présentons aujourd'hui donne des précisions sur chaque catégorie de dépenses du gouvernement.

Pour 1995–1996, nous prévoyons des dépenses totales de 166,3 milliards de dollars. Nous avons aussi prévu une réserve pour éventualités de 2,5 milliards de dollars. Sur cette somme, près de 47,3 milliards de dollars correspondent aux intérêts de la dette. Ces intérêts doivent être payés. Le reste des dépenses publiques—les dépenses de programmes—s'élèvent à 119 milliards de dollars. Sur cette somme, 42,3 milliards de dollars sont versés directement à la population, sous forme de prestations d'assurance—chômage, de prestations aux personnes âgées, aux autochtones et aux Inuit, de même qu'aux anciens combattants.

The next largest chunk involves cash transfers to other levels of government; it totals \$26.8 billion. It goes to health, to post–secondary education, provincial welfare programs and equalization.

The third category is subsidies and other transfers, including business, agricultural assistance as well as official development assistance, foreign aid. This constitutes \$14.4 billion in spending. The next two categories are defence, \$10.5 billion; crown corporations, \$4.5 billion; and the final category, \$20.5 billion, is government operations.

Étant donné l'ampleur des économies que nous devons réaliser et cette répartition des dépenses publiques, nous ne pouvons prétendre que les mesures à prendre se répercuteront uniquement sur un petit groupe de Canadiens ou de Canadiennes. Il ne faudrait pas non plus que ce soit le cas. Le déficit est le problème de tous. Nous devons tous participer à sa solution. Autrement dit, nous devons être équitables.

En second lieu, il faut bien comprendre que, quand nous parlons de notre prochain budget, nous parlons de réductions absolues des programmes. Pendant dix ans, les gouvernements ont parlé de réductions, mais n'ont pas tenu parole. Comme tout le monde a pu le constater, les dépenses de programmes ont augmenté au lieu de diminuer. Tout ce que le gouvernement faisait, c'était ralentir le rythme d'augmentation des dépenses. En fait, de 1984 à 1994, les dépenses de programmes ont augmenté en moyenne de 4,2 p. 100 par année.

• 1605

Mais ce petit jeu est terminé. Grâce aux mesures que nous avons déjà prises, les dépense de programmes vont diminuer. On ne peut plus penser maintenant à un simple gel des dépenses. Nous n'en sommes plus là. Il est clair qu'à l'avenir, les dépenses de programmes totales devront être beaucoup moins élevées qu'aujourd'hui.

Un dernier point sur les dépenses. J'aimerais commenter la question des coûts de fonctionnement de l'État. Le gouvernement engage ces dépenses parce qu'il doit fournir des programmes. C'est à cela que servent ces dépenses. C'est à cela que servent les employés de l'État. Cela nous amène à une autre considération.

In the past government would chip away at its operating costs without looking at the programs themselves. In the few areas where real cuts were made, the problem was not the 10% or the 15% that was locked off. The problem was that they did not pay any attention to doing better with the 85% or 90% left. That led to a situation where in some areas there were too few people delivering programs that were priorities for the country, and in other areas too many people delivering programs that simply didn't make sense. We must not make that mistake.

We can't afford big government. We need smaller government. But what we also need now more than ever is smarter government. Mr. Chairman, this exercise should not simply be about the size of budget we need; it should also be about the type of government we want.

[Traduction]

La prochaine grande catégorie correspond aux transferts en espèces aux autres administrations. Elle représente 26,8 milliards de dollars. Elle contribue à financer les dépenses de santé, d'enseignement postsecondaire et de bien-être social ainsi que la péréquation.

La troisième catégorie est constituée par les subventions et autres transferts, qui comprennent les subventions aux entreprises et à l'agriculture, ainsi que l'aide publique au développement ou APD. Cela représente 14,4 milliards de dollars. Les deux catégories suivantes sont la défense avec 10,5 milliards de dollars et les sociétés d'État avec 4,5 milliards de dollars. La dernière catégorie de 20,5 milliards de dollars sert au fonctionnement de l'État.

Given the size of savings we need, and that profile of government spending, we cannot pretend that the impact of what we must do will fall only on one small group of Canadians. Nor should it. The deficit is a problem we share. We must share in its solution. In other words, we must be fair.

Second, as we look to our next budget, it must be clear that we are talking about absolute cuts in programs spending. For 10 years, governments have talked about cuts, but in reality did not live up to the billing. As is clear, program spending still went up, not down. All that government did was slow the rate of growth in spending. In fact, between 1984 and 1994, government spending increased by an average of 4.2% every year.

But that game is over. As a result of steps we have already taken, program spending is set to come down. Any talk of a freeze is simply outdated. We are beyond that now. It is clear that for the future, total program spending will have to be much lower than it is today.

One last point on spending. I want to comment on the question of government operating costs. The reason government incurs those costs is because government delivers programs. That's what those costs cover. That's why people are there. Which leads to another point,

Par le passé, le gouvernement sabrait dans ses coûts de fonctionnement sans tenir compte des programmes eux-mêmes. Lorsque le gouvernement parvenait réellement à diminuer ses dépenses, le problème ne tenait pas à ces 10 ou 15 p. 100 qui étaient éliminés. Le problème était que le gouvernement ne se préoccupait pas de tirer le maximum des 85 ou 90 p. 100 des dépenses restantes. Il en résultait une situation où, dans certains domaines, il y avait trop peu de gens pour fournir des programmes qui étaient prioritaires pour le pays et, dans d'autres secteurs, trop de gens pour fournir des programmes sans importance. Nous ne devons pas commettre cette erreur.

Nous n'avons pas les moyens de maintenir une énorme administration publique. Nous avons besoin d'un gouvernement plus petit. Mais, nous avons surtout besoin, plus que jamais, d'un gouvernement qui travaille plus intelligemment. Monsieur le président, il ne s'agit pas uniquement de déterminer la taille du budget dont nous avons besoin. Il faut aussi déterminer le genre de gouvernement que nous voulons.

Let me turn now to the question of revenues. According to our scenario, revenues in 1995-96 will amount to \$133 billion. That includes personal income tax, corporate income tax, sales and excise taxes and unemployment insurance premiums. These are classified as government revenues. Here too, the document being presented today lists each and every government revenue source in detail, and I will not comment further. However, I would like to make some points related to tax expenditures.

In general, these involve tax deductions or tax credits that have a policy purpose. A full list of major tax expenditures is provided in a separate government document. In our paper we've listed all such expenditures above \$300 million. They range from \$314 million for education and tuition fee credits through \$845 million for charitable donations, all the way up to \$14.9 billion for tax assistance for the various forms of retirement savings.

There are important questions related to tax expenditures. Do they accomplish their policy purpose in the most efficient way possible? Are there alternatives that are better? Are the individual tax expenditures in place fair or do they result in a situation where one part of society is bearing more or less of the burden than it should? In that sense, as Canadians examine the choices ahead, we suggest that they look at tax expenditures in addition to program spending.

As a second point on revenue, Canadians believe that they are already taxed to the hilt. That is why the bulk of our savings should come through cuts in program spending and not through taxes. But it must be made clear that if Canadians want to avoid more taxes they must be prepared to accept smaller programs, including programs that benefit them. That in turn highlights the critical importance of being smarter and better in spending the dollars that are left.

Mesdames et messieurs, vous avez beaucoup de pain sur la planche. Il y a beaucoup de questions que vous voudrez poser aux Canadiens et Canadiennes qui se présenteront devant votre Comité. Quels devraient être les domaines prioritaires de réduction? Comment nous assurer que les dépenses qui seront maintenues seront faites à bon escient? Comment traiter la question des transferts de charges aux autres gouvernements sur le plan de l'équité? Devrions-nous nous orienter vers un système dans lequel les gens qui auront recours aux services chevauchements? En sommes-nous au point où des services And if so, how should that be funded? actuellement assurés par le gouvernement fédéral devraient être confiés aux organismes communautaires? Si oui, comment doit-on les financer?

[Translation]

J'aimerais maintenant passer aux recettes. D'après notre scénario, les recettes s'élèveront à 133 milliards de dollars en 1995-1996. Cela comprend les impôts des particuliers, les impôts sur les bénéfices des entreprises, les taxes de vente et d'accise, de même que les primes d'assurance-chômage qui sont considérées comme des recettes gouvernementales. Là encore, le document présenté aujourd'hui donne le détail de chacune des mesures appliquées par le gouvernement en matière de recettes. Je ne commenterai donc pas cet élément plus longuement. Cependant, j'aimerais me concentrer quelques instants sur les dépenses fiscales.

Il s'agit en général de déductions fiscales ou de crédits d'impôt justifiés par un objectif de politique publique. Un document distinct en fournit la liste complète. Dans le présent document, nous avons dressé une liste de toutes les dépenses dépassant 300 millions de dollars. Elles vont de 314 millions de dollars pour les crédits à l'éducation et aux frais de scolarité, à 845 millions de dollars pour les crédits pour dons de charité, et à 14,9 milliards de dollars en aide fiscale en faveur d'une variété de régimes d'épargne-retraite.

Les dépenses fiscales posent d'importantes questions. Ces dépenses remplissent-elles leur fonction de la manière la plus efficiente? Existe-t-il des solutions de rechange qui seraient meilleures? Est-ce que les dépenses fiscales intéressant les particuliers sont équitables ou amènent-elles une catégorie de la société à supporter un fardeau tantôt lourd, tantôt moins. De ce fait, nous aimerions proposer aux Canadiens et aux Canadiennes, lorsqu'ils examineront les choix à faire, de regarder les dépenses fiscales en plus des dépenses de programmes.

Un deuxième commentaire à propos des recettes. Les Canadiens et les Canadiennes estiment qu'ils sont déjà surtaxés. C'est la raison pour laquelle nous préférons réaliser la majeure partie des économies nécessaires en réduisant les dépenses de programmes et non en augmentant les impôts et taxes. Par contre, il faut bien comprendre que, si les Canadiens veulent éviter de payer plus d'impôts et de taxes, ils doivent s'attendre à ce que les programmes soient réduits, y compris des programmes dont ils bénéficient. Cela revient à souligner l'importance d'une utilisation plus intelligente des dollars que nous pouvons encore dépenser.

Ladies and gentlemen, you have a lot of work ahead of you. As Canadians come before you, there are other questions you may wish to put to them. What should the priority areas be for cuts? How do we ensure that the money that is left is spent wisely and well? How is the issue of creating additional burdens on other governments to be addressed? As a question of fairness, should we be moving towards a system where the people who use government services should pay directly for part or all of the cost? What can or should be done to define the role of gouvernementaux devront en payer directement le coût, en totalité ou each level of government, in order to address the issue of overlap in en partie? Que peut-on on que doit-on faire pour définir le rôle de government services? Is it time for community-level agencies to chaque palier de gouvernement afin de régler la question des deliver services that are now in the hands of the federal government?

[Traduction]

• 1610

Members of the committee, the questions you will be putting to Canadians are yours, but there are three questions for which the propres questions aux Canadiens et aux Canadiennes, mais le government absolutely must have answers.

First, are our economic assumptions appropriate? Is our growth assumption prudent? Is our interest rate assumption prudent? I would hope that you will be calling experts before you to discuss that key issue.

Second, what do you believe the balance should be between cuts in spending and revenue measures?

Third, what specific actions would you recommend to get us to our targets? Where should we cut? By how much should we cut? If you believe that increases in revenue are warranted, how should that be done?

Generalities are not good enough; we must know the trade-offs, the details and the specifics. It is important to ask the people who appear before you to make hard choices, because you'll have to make hard choices. They should be asked to do that as well.

If they are asking to be shielded from cuts, then ask them who they believe should pick up the difference. If they're saying we should cut even more, then ask them to say precisely what they would cut to meet the targets they prefer. If people say to you that taxation should be off the table, then ask them if they believe that every tax that is now in place is fair and that every tax expenditure is the most efficient way possible to achieve our policy goals. If people come before you to say that now is not the time to cut, then ask them to describe the morality and the justice of letting the debt continue to run wild and mortgage the future of our children.

Let me return to the bottom line. Our target of 3% has been set. It is a milestone on the way to a balanced budget and it will not change. The issue before Canadians and before this committee is not if we should meet our target, but how we should meet it.

There are few people who look good in the harsh light of Canada's fiscal history: not the people who argued for cuts while saying "not in my backyard"; not governments that, year after year and decade after decade, took the easy way out while pushing the day of hard decision ahead. That has been a path not of leadership but of least resistance.

L'histoire nous montre combien il est coûteux de ne pas prendre les décisions difficiles quand la situation économique est favorable. Cela oblige tout simplement à prendre des décisions encore plus difficiles, lorsque la situation est beaucoup moins

Messieurs et mesdames les membres du comité, vous poserez vos gouvernement en pose trois auxquelles nous devons absolument répondre.

Premièrement, nos hypothèses économiques sont-elles appropriées? Nos prévisions de croissance sont-elles prudentes? Nos hypothèses de taux d'intérêt sont-elles prudentes? J'espère que vous ferez comparaître des experts pour discuter de cette question essentielle.

Deuxièmement, quel devrait être, selon vous, l'équilibre entre les réductions de dépenses et les augmentations de recettes?

Et troisièmement, quelles mesures précises recommanderiezvous pour nous permettre d'atteindre nos objectifs? Où devrionsnous couper et dans quelle mesure? Et si vous croyez que des augmentations de recettes sont nécessaires, comment devrions-nous procéder?

Nous ne pouvons nous contenter de généralités. Nous avons besoin de propositions concrètes, de détails, de précisions. Il est important de demander aux gens qui comparaîtront devant vous de faire des choix difficiles. Vous devrez le faire. Nous devrions donc leur demander de le faire également.

S'ils demandent à être épargnés dans les réductions de dépenses, demandez-leur donc qui, à leur avis, devrait en payer le prix. S'ils proposent des réductions encore plus importantes, demandez-leur où, exactement, il faudrait couper pour atteindre les objectifs qu'ils proposent. Si les gens vous disent que les impôts devraient être laissés de côté, demandez-leur s'ils pensent que chaque impôt et taxe actuellement appliqué est équitable et si chaque dépense fiscale constitue la manière la plus efficiente d'atteindre nos objectifs publics. Et si les gens qui comparaissent devant vous déclarent que ce n'est pas le moment de réduire les dépenses, demandez-leur au nom de quelle moralité et de quelle justice on peut laisser la dette publique poursuivre sa croissance effrénée au détriment de nos enfants et de leur avenir.

J'aimerais revenir à l'essentiel. Nous nous sommes fixés un objectif intermédiaire de 3 p. 100. C'est un point de repère important pour en arriver à un budget équilibré. Cet objectif ne changera pas. La question à laquelle doivent répondre les Canadiens et les Canadiennes ainsi que votre comité n'est pas de savoir si nous devrions atteindre notre objectif, mais comment.

Monsieur le président, bien rares sont les gens dont le bilan résiste à un examen critique, dans l'histoire budgétaire du Canada, pas ceux qui ont préconisé des réductions, mais qui n'ont jamais voulu qu'elles s'appliquent à eux-mêmes. Ce ne sont pas non plus les gouvernements qui, année après année, décennie après décennie, ont choisi la voie de la facilité, en repoussant au lendemain les décisions difficiles. Au lieu de montrer la voie à suivre, ces gens se sont laissé porter par la voie de la facilité.

History shows the tremendous cost of not taking tough decisions when times are good. That simply means taking even tougher decisions when times are much worse. We will break that pattern. As the Prime Minister said in Quebec City one

période de croissance économique. C'est donc le moment d'agir. recovery. Notre gouvernement ne gaspillera pas l'occasion que nous offre cette reprise.

That is why we will meet our fiscal target on time and on track.

Mr. Chairman, most of us did not choose to enter public life because of a burning desire to dismantle government programs. We came into government to help build a better Canada in terms of jobs and of growth. That is our only goal. It is because of that goal—not in spite of it—that we must act decisively on the debt challenge today. We must not waste this recovery.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Minister, you have posed a tremendous to them. You have also posed a great challenge to our committee, which in the short time available will be called upon, through consulting with Canadians, to make the very difficult choices that you have outlined.

• 1615

In beginning that task,

j'aimerais d'abord donner la parole à M. Loubier.

M. Loubier (Saint-Hyacinthe — Bagot): Monsieur le ministre, bienvenue encore une fois au Comité des finances. Il me fait plaisir toujours de vous voir même si on n'est pas souvent d'accord sur les réformes que vous proposez.

J'aimerais ouvrir une parenthèse d'entrée de jeu, monsieur le ministre. Vous avez dit au début que le premier facteur des problèmes comme la hausse des taux d'intérêt et le fait que vous n'atteindrez pas votre objectif l'an prochain au niveau du déficit par rapport au PIB, c'était le débat constitutionnel.

Je vous rappellerai, monsieur le ministre, qu'il faut cesser de trouver des boucs émissaires chez les souverainistes et vérifier ce qu'ont dit au cours des derniers mois des agences comme Goldman Sachs et Moody. Selon les principales institutions financières, quel était le premier facteur? C'était l'inertie du gouvernement dans le contrôle du déficit et l'amélioration de la situation d'endettement du Canada. Les marchés financiers disaient encore hier que cela vous a pris un pour colorer en mauve le programme bleu des Conservateurs, pour nous dire qu'on est dans le rouge. D'ailleurs, le comportement des taux d'intérêt nous a démontré depuis hier qu'il y a absence de mesures concrètes de votre part. responsabilités, la crédibilité du gouvernement dans le processus qui government is implementing. s'enclenche n'est pas tout à fait là.

[Translation]

favorable. Nous ne répéterons pas ces erreurs. Comme l'a déclaré le month ago: "The time to reduce deficits is when the economy is premier ministre il y a un mois, à Québec, il faut réduire le déficit en growing, so, now is the time." This government will not waste this

> C'est la raison pour laquelle nous atteindrons notre objectif budgétaire à la date prévue et au niveau prévu.

> Monsieur le président, la plupart d'entre nous n'avons pas choisi de servir nos concitoyens parce que nous brûlions du désir d'éliminer des programmes gouvernementaux. Nous sommes arrivés au pouvoir afin d'aider à bâtir un Canada meilleur, un Canada où l'emploi et la croissance seront à l'honneur. Telle est notre seule ambition. Et c'est à cause de cela-et non en dépit de cela-que nous devons agir avec détermination pour relever le défi de la dette publique dès aujourd'hui. Nous ne laisserons pas passer cette chance.

Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur le ministre, vous avez lancé à tous les challenge to all Canadians in the questions you have asked us to put Canadiens un défi énorme en leur posant ces questions par notre intermédiaire. Vous avez lancé un défi énorme à notre comité qui, dans le peu de temps dont il dispose, et après consultation des Canadiens, sera appelé à faire les choix très difficiles que vous avez exposés.

Pour commencer cette tâche,

I would first like to give the floor to Mr. Loubier.

Mr. Loubier (Saint-Hyacinthe-Bagot): Mr. Minister, allow me to welcome you once again to the Finance Committee. I am always pleased to see you even if we do not often agree about the reforms which you are proposing.

Mr. Minister, please allow me to begin by digressing for a moment. You said at the outset that the main reason for problems such as the rise in interest rates and the fact that you will not be able to meet your objective next year of limiting the deficit to a certain proportion of the GDP, was the constitutional debate.

Mr. Minister, I would remind you that we must stop trying to use sovereignists as escape goats and we should look at what agencies such as Goldman Sachs and Moody have been saying over the last few months. According to the major financial institutions, what was the main reason? It was the inertia of the government in seeking to control the deficit and improve Canada's debt situation. Financial markets were saying even yesterday that it has taken you a year to turn the blue program of the Conservatives mauve and inform us that we are in the red. Moreover, the behaviour of interest rates has shown us since yesterday that you have not taken any concrete measures. It is your inertia which is causing problems. You are always C'est votre inertie qui pose des problèmes. Comme vous cherchez looking for escape goats and excuses to avoid your responsibilities, toujours des boucs émissaires et des échappatoires face à vos and as a result there is a lack of credibility in the process which the

Je vous dirai aussi que c'est sous un régime libéral, de 1970 à 1984, situation de 0,3 p. 100 du PIB à une situation jamais égalée de 8,7 p. 100. Cela promet pour l'avenir, monsieur le ministre. Il faudrait voir dans quel pétrin les Libéraux nous ont mis au cours des années au niveau des finances publiques. Cela résulte de votre première administration.

Monsieur le ministre, je répéterai ce que je vous ai dit hier. Le diagnostic que vous posez sur la catastrophe des finances publiques, with your diagnosis about the catastrophic state of our public nous le partageons, mais il y a chez vous un manque de volonté claire finances, but you clearly do not have the will to implement real de faire de vraies réformes structurelles dans le régime fédéral et structural reforms to the federal system and recognize that such a d'admettre que ce régime est un échec sur le plan économique et sur system is an economic and fiscal failure. le plan fiscal.

On vous répète cela depuis un an, monsieur le ministre, mais vous nous dites toujours qu'on ne vous fait pas de suggestions. On va vous en faire au cours des prochaines minutes. Une vraie réforme du régime impliquerait un dégraissage de l'appareil gouvernemental, mais un vrai. Le vérificateur général ne cesse de répéter tous les ans qu'il y a encore du gras, qu'il y a encore des inefficacités, qu'il y a encore des duplications, des chevauchements qu'il faudrait éliminer, mais vous n'avez pas démontré, depuis un an, la volonté ferme d'éliminer ces chevauchements et ces duplications. Au contraire, même le rapport présenté par votre collègue, le ministre Axworthy, parle d'investir encore plus les champs de compétence des provinces. Cela promet pour l'avenir quand vous parlez de réduire les inefficacités gouvernementales, de réduire les duplications et les chevauchements. La volonté politique n'est pas là.

Par contre, votre dogmatisme face au régime fédéral est là: un gouvernement central fort, de plus en plus centralisateur, qui casse du sucre sur le dos des provinces et qui en arrive à faire du délestage sur le dos des provinces pour régler ses problèmes financiers. Bref, la volonté n'y est pas.

Je vous dirai aussi qu'il y a un manque de confiance dans la population. Pourquoi y a-t-il un manque de confiance? Vous nous présentez de beaux discours sur l'efficacité et vous nous présentez une volonté, que vous dites ferme, de reprendre le contrôle des finances publiques, mais en même temps, cette semaine, vous dépensez 12 millions de dollars pour un forum national sur la santé, un forum où les provinces seront absentes, un forum qui sera inutile et qui, de l'avis même du premier ministre durant la période des questions, ne servira qu'à jaser. On va jaser. Douze millions de dollars pour jaser, monsieur le ministre! Votre volonté de réduire les dépenses publiques est-elle sérieuse?

C'est la même chose pour Hibernia. On dit qu'on va continuer à investir dans Hibernia même si ce n'est pas la plus sage décision que le fédéral ait prise. On va investir encore 250 millions de dollarrs cette année dans Hibernia malgré le fait que tous, même vos spécialistes, s'entendent pour dire qu'Hibernia a très peu de chances d'être rentable dans l'avenir. Même à cela, de millions, sinon des milliards de dollars, au cours des années

[Traduction]

I would also point out to you that it was under a Liberal que les problèmes de déficit se sont aggravés. On est passé d'une government, from 1970 to 1984, that the problem of the deficit worsened. We moved from a situation where it represented 0.3% of the GDP to an unprecedented 8.7%. That looks very promising for the future, Mr. Minister. We have to recognize the mess which the Liberals have created in our public finances over the years. That situation is a result of your first administration.

Mr. Minister, I will repeat what I said to you yesterday. We agree

We have been telling you that for a year, Mr. Minister, but you are still saying that we have not made any suggestions to you. We shall make some to you over the next few minutes. Genuine reform would mean making real cuts to the size of the government. The Auditor General reiterates every year that there is still fat, that there are still inefficiencies, that there is still overlapping and duplication which must be eliminated, but over the last year you have not shown any firm will to get rid of such overlapping and duplication. On the contrary, even the report tabled by your colleague Mr. Axworthy talks about investing even more in areas of provincial jurisdiction. That looks promising for the future when you are talking about reducing government inefficiency, reducing duplication and overlapping. The political will is not there.

However, what is there is a dogmatic approach to the federal system: a strong central government, one which is increasingly centralizing, blames the provinces and passes the buck to those same provinces in order to solve its own financial problems. In short, the will is not there.

I would also point out to you that there is a lack of public confidence. Why is this the case? You make fine speeches on efficiency and tell us that you are determined to regain control over public spending, but this very week you are spending \$12 million for a national forum on health which will not be attended by the provinces. This forum will serve no purpose and, according to the statement of the Prime Minister during Ouestion Period, it will just be a talking shop. People will just talk. Twelve million dollars, Mr. Minister just to let people talk! Are you really serious in saying that there is a will to reduce public spending?

The same thing applies to Hibernia. We are informed that investments will continue in Hibernia even if it is not the wisest decision that the federal government has ever taken. We will invest another \$250 million this year in Hibernia despite the fact that everyone, even your specialists, agree that there is very little likelihood that Hibernia will be viable in the future. Over le gouvernement fédéral va continuer à engloutir des centaines the years the federal government will continue to pour hundreds of millions, if not billions of dollars, into that project, on which dans ce projet-là, alors qu'il a déjà dépensé 3,3 milliards de it has already spent \$3.3 billion. The Prime Minister said during dollars. Le premier ministre disait à la période de questions: Si Question Period that if his government had been involved at the on avait été là, on n'aurait peut-être pas pris la décision time, perhaps it might not have decided to invest in Hibernia. d'investir dans Hibernia. Mais le Parti libéral, lorsqu'il était But when in opposition, the Liberal Party supported Hibernia.

nous met dans le trou pour un montant d'environ 3,3 milliards de billion to date. dollars jusqu'à maintenant.

Il y a un autre aspect qui fait en sorte que la population canadienne ne vous prend pas au sérieux et que vous n'inspirez pas confiance. Rappelez-vous le dernier budget, qui était votre premier budget. Vous avez tenu des forums nationaux partout. Pour vous faire belle jambe, vous avez invité des syndicalistes et des organismes communautaires à venir vous dire d'améliorer les programmes sociaux. Qu'avez-vous fait dans votre budget après ces consultations bidons? Vous avez retenu ce qui faisait votre affaire. Vous avez retenu une mesure qui a consisté à couper de 5,5 milliards de dollars l'assurance-chômage et 2 milliards de dollars un peu partout, là où cela fait mal aux plus démunis, là où cela fait mal aux sans-emplois. C'est cela, créer des jobs, «jobs, jobs, jobs» comme vous disiez pendant la campagne électorale?

Il y a donc ces problèmes de crédibilité et de manque de confiance de la population canadienne, monsieur le ministre. Vous faites mal aux familles canadiennes. Je ne sais pas s'il vous arrive encore de retourner dans votre comté une fois de temps en temps, pour rencontrer les gens. Moi, j'en ai rencontré depuis votre dernier budget, depuis le resserrement que vous avez apporté aux règles de l'assurance-chômage. Vous précipitez des familles entières à l'aide sociale à cause des mesures que vous avez mises dans votre budget. De plus, vous laissez planer la possibilité qu'on coupe encore 7,5 milliards de dollars au cours des prochaines années à l'aide sociale, à l'enseignement postsecondaire et un peu partout dans les programmes sociaux.

Je vous dirai qu'en partant, les dés sont pipés dans cette consultation-là. Les dés sont pipés parce que vous laissez planer diverses menaces. Prenons les RÉERS, par exemple. Encore une fois, vous présentiez ce que vous appelez les dépenses fiscales. Vous laissez planer la possibilité qu'on en arrive à taxer les RÉERS. Mais vous restez très muet, monsieur le ministre, sur les échappatoires fiscales qui bénéficient aux très riches Canadiens et Canadiennes.

Vous vous attaquez aux plus démunis et aux personnes à revenu moyen. Je pense que les Québécois et les Canadiens, au cours des prochaines années, auront assez de misère à se constituer des fonds de pension sans que, tout de suite en partant, vous laissiez planer de façon scandaleuse et honteuse la possibilité de taxer les RÉERS et la possibilité de maintenir des régimes odieux comme celui des conventions fiscales signées avec 16 pays considérés comme des paradis fiscaux et où passent des centaines et des centaines de millions de dollars à tous les ans. Des sociétés canadiennes ont des filiales dans ces pays et évitent le fisc à tous les ans. Vous ne vous attaquez pas à cela!

Vous ne vous attaquez pas, non plus, aux fiducies familiales. Le Comité des finances s'est penché et se penche encore sur les fiducies familiales. Tout de suite en partant, votre sous-ministre et des hauts fonctionnaires ont déclaré en sortant de la première réunion du Comité: Il n'y a rien là-dedans. Selon un étude de Ernst & Young, on trouve en moyenne 47 millions de dollars d'actifs par fiducie familliale, et on évite de payer l'impôt sur les gains en capital pendant une période pouvant aller jusqu'à 80

[Translation]

dans l'opposition, a appuyé Hibernia. Le premier ministre et le The Prime Minister and the Minister of Finance supported the ministre des Finances ont appuyé ce fiasco financier d'Hibernia qui financial fiasco of Hibernia which has cost us approximately \$3.3

• 1620

There is another reason why the Canadian people do not take you seriously and have no confidence in you. Think back to the last budget, which was your first budget. You held national forums all around the country. To make yourself look good, you invited trade unionists and community organizations to come and explain to you how social programs could be improved. What did you do in your budget after these phoney consultations? You took what suited you. You adopted a measure to cut \$5.5 billion from unemployment insurance and \$2 billion from other programs, thus hitting the most disadvantaged and the unemployed. Is that what you mean by creating "jobs, jobs, jobs", as you stated during the election campaign?

Therefore, Mr. Minister, there are problems of credibility and a lack of trust felt by the Canadian people. You are hurting Canadian families. I don't know if occasionally you go back to your riding and meet people there. For my part, I have met people since your last budget, since you've tightened up the unemployment insurance rules. You are pushing whole families onto welfare because of the measures taken in your budget. You are also leaving open the possibility of cutting another \$7.5 billion over the next few years from social assistance, postsecondary education and various other components of our social programs.

I will say to you straightaway that the dices are loaded in this consultation process. The dices are loaded because there are various threats hanging over these programs. Take the case of RRSPs, for example. Once again, you tabled what you call fiscal expenditures. You are leaving open the possibility of taxing RRSPs. But you remain very silent about tax benefits enjoyed by the richest Canadians.

You are attacking the most disadvantaged and middleincome Canadians. I think that it will be difficult enough over the next few years for the people of Quebec and the rest of Canada to build up pension funds without having you shamefully suggest the possibility of taxing our RRSPs and maintaining unacceptable provisions such as tax conventions signed with 16 countries considered as tax havens to which hundreds and hundreds of millions of dollars are sent every year. Canadian corporations have branches in these countries and avoid paying taxes every year. You are not addressing that problem!

Nor are you addressing the issue of family trusts. The Finance Committee has examined and is still examining family trusts. On leaving the first meeting of the Committee, your Deputy Minister and senior officials stated suddenly that there was nothing there. According to a study by Ernst & Young, each family trust contains on average \$47 million, and capital gains tax can be avoided for up to 80 years. The Deputy Minister of your department, who probably received his mandate

eu un mandat de votre part, dit qu'il n'y a rien là-dedans. Qu'on ne paie pas d'impôt à tous les ans sur ces fiducies—là de 47 millions de dollars, pas de problème. Il n'y en a pas. Il n'y a rien. Par contre, lorsqu'on lui demande s'il existe des études au ministère des Finances, il répond: Non, il n'y en a pas.

Le processus que vous présentez est bâclé. Les dés sont pipés en partant et on sait où vous vous en allez.

J'ai cinq suggestions à vous faire, monsieur le ministre, cinq suggestions qui, sans s'attaquer aux programmes sociaux, pourraient contribuer, du moins à court terme, à rétablir un tant soit peu la situation de déficit et d'endettement du Canada. Vous ne direz pas qu'on ne vous fait pas de suggestions, monsieur le ministre. Cela fait un an qu'on vous fait ces suggestions-là.

Premièrement, faites des efforts pour recouvrer les créances douteuses. Il y a 6,4 milliards de dollars de mauvaises créances à récupérer, selon le vérificateur général. Année après année, la créance moyenne grossit et, année après année, on est moins aggressif dans la récupération de ces montants, qui ne sont même pas contestés par ceux qui les doivent. Il y a à peu près 6 milliards de dollars là-dedans. Allez les chercher, ces 6 milliards.

• 1625

Retirez-vous aussi totalement des champs de juridiction des provinces. Retirez-vous totalement. N'y embarquez pas encore plus, comme dans le document de M. Axworthy déposé la semaine dernière qui disait: En enseignement postsecondaire, on va y aller; en santé, on va tenir un forum de 12 millions de dollars qui ne donnera absolument rien pour contrôler encore plus, par des normes nationales, tout le secteur de la santé, le secteur de l'éducation et j'en passe. Retirez-vous!

Durant les audiences de la Commission Bélanger-Campeau, on disait que seulement au Québec, on avait la possibilité de récupérer 2 milliards de dollars en coûts de chevauchement et de duplication. Deux milliards de dollars uniquement pour le Québec. Je ne peux pas croire qu'en faisant un petit effort—vous faites des efforts pour couper les programmes sociaux—, on ne pourrait pas aller récupérer au moins 3 milliards de dollars pour l'ensemble du Canada là-dedans. Faites-le, monsieur le ministre. C'est une suggestion qu'on vous fait.

Troisième suggestion: Faites une vraie réforme de la fiscalité. Des fiscalistes reconnus comme M. Goldstein et M. Neil Brooks sont venus nous dire des choses sensées au Comité des finances. Ils nous ont dit que, dans les fiducies familiales, il y avait des centaines de millions de dollars en pertes fiscales qui bénéficient aux très riches contribuables. On coupe dans les programmes sociaux, on coupe dans l'assurance-chômage, on coupe partout, monsieur le ministre, mais toujours dans la même poche, c'est-à-dire celle des plus démunis et des personnes à revenu moyen. Éliminez les privilèges pour ces grosses familles canadiennes qui évitent l'impôt tous les ans sur une période pouvant aller jusqu'à 80 ans. Cela, c'est une vraie mesure.

Autre suggestion: les conventions fiscales. Malgré les mesures que vous avez prise dans votre dernier budget, you took in your last budget and the opinion of Samson Bélair, monsieur le ministre, et de l'avis même de Samson Bélair who recently presented a study on this subject, despite all the

[Traduction]

ans. Votre haut fonctionnaire des finances, qui avait probablement from you, said that there is nothing there. There is no problem in the fact that every year no tax is paid on that amount of \$47 million. There is no problem, there is nothing there. However, when asked if there are any studies at the Department of Finance, he answered: No, there aren't any.

> The process that you are presenting is botched. The dices are loaded at the outset and we know what you are trying to do.

> Mr. Minister, I have five suggestions for you which, without attacking social programs, could at least in the short term help to improve Canada's deficit and debt situation. Please don't say now that no suggestions have been made to you, Mr. Minister. We have been making these suggestions to you for a year.

> First, make an effort to recover bad debts. According to the Auditor General, there are \$6.4 billion in bad debts to be recovered. Year after year, the average debt increases and, year after year we are less agressive in recovering the amounts involved, which are not even questioned by the people who owe the money. This amounts to approximately \$6 billion. Go and recover that money.

> Also get out completely from areas of provincial jurisdiction. Get out completely. Don't get even more deeply involved, as is suggested in the paper tabled by Mr. Axworthy last week, which suggested that the federal government will become involved in postsecondary education. In the area of health, the government is going to hold a forum costing \$12 million which will serve absolutely no purpose except to impose even more controls, through national standards, on the whole area of health. The same is true of education and many other areas. Get out!

> During the hearings of the Bélanger-Campeau Commission, it was stated that in Quebec alone \$2 billion could be saved by removing overlapping and duplication. Two billion dollars just for Quebec. I cannot believe that if you were to make a small effort—you are already making an effort to cut social programs—we could not recover at least \$3 billion for Canada as a whole by addressing this problem. Mr. Minister, go and do that. This is a suggestion that is being made to you.

> Third suggestion: Carry out a real reform of the tax system. Well-known tax specialists such as Mr. Goldstein and Mr. Neil Brooks made some very intelligent points when they appeared before the Finance Committee. They said that the tax system was losing hundreds of millions of dollars because of family trusts which benefited very rich taxpayers. The government is cutting social programs, unemployment insurance and many other areas, but the money is always being taken from the same pocket, from the most disadvantaged and middle-income Canadians. Get rid of these privileges for these large Canadian families who avoid taxes every year and possibly for as long as 80 years. That would be a real step.

Another suggestion: tax conventions. Despite the measures Deloitte & Touche, qui vient de déposer une étude à cet égard, steps you have taken, there are still tax conventions signed

malgré les mesures que vous avez prises, il y a encore des conventions fiscales signées entre le Canada et 16 pays considérés comme des paradis fiscaux, où transitent des centaines de millions, sinon des milliards de dollars, ce qui se solde par un manque à gagner de plusieurs centaines de millions de dollars tous les ans dans les coffres fédéraux. Colmatez ces brèches, monsieur le ministre. C'est une autre suggestion qu'on vous fait, que le vérificateur général vous fait et que Samson Bélair Deloitte & Touche vous fait à l'heure actuelle.

Quatrième suggestion, monsieur le ministre: coupez 1,6 milliard de dollars dans le budget de la défense. Vous avez coupé 1,1 milliard de dollars l'année dernière dans votre budget pour atteindre l'objectif qu'on vous avait demandé d'atteindre, c'est-à-dire une coupure de 25 p. 100 dans le budget de la défense. Il manque encore 1,6 milliard de dollars de coupures, et on est capable de le faire, de l'avis de tous les spécialistes. Mais avant de le faire, rétablissons l'équité dans les dépenses de la Défense nationale pour le Québec. À l'heure actuelle, même si on constitue 25 p. 100 de la population, le Québec ne reçoit que 17,4 p. 100 du budget de la défense. On sait pourquoi. Coupez, monsieur le ministre, et éliminez.

Une des rares félicitations que j'ai à vous adresser porte sur votre engagement à couper les subventions aux entreprises. Cela fait longtemps que les associations patronales le disent. Il y a des subventions qui coûtent des milliards. On parle de 3,3 milliards de dollars. Bon nombre de ces subventions sont inefficaces et inéquitables, parce que toutes les entreprises ne peuvent pas en bénéficier. Ces subventions n'améliorent pas la compétitivité et la productivité des travailleurs en bout de ligne. Je vous encourage, monsieur le ministre, à couper allégrement dans ce secteur.

Monsieur le ministre, en dernier lieu, je vous demanderais de désengager le gouvernement fédéral de ce grand éléphant blanc que constitue Hibernia: 250 millions de dollars annuellement, plus des pertes au cours des 15 prochaines années, selon la plupart des spécialistes. Je pense que le Canada ne peut pas se permettre cela, non plus que les contribuables, qui font un effort énorme pour regarnir les coffres de l'État et qui ont subi, depuis 10 ans, à peu près 18 p. 100 d'augmentation de taxes et d'impôts de toutes sortes. Je pense qu'ils méritent qu'on laisse tomber un projet aussi farfelu que celui d'Hibernia qui, de l'avis même du premier ministre, ne sera pas rentable.

Je vous mets au défi, monsieur le ministre, de faire en sorte que, dans votre prochain budget, tous les efforts soient faits pour récupérer les mauvaises créances de ces milliards, premièrement.

• 1630

Deuxièmement que vous éliminerez les chevauchements et les duplications, que vous vous retirez des champs de juridiction des provinces et que vous ferez, de cette façon, une économie de 3 milliards annuellement.

Troisièmement, que vous éliminerez les bénéfices indus liés à certaines fiducies familiales pour certaines familles riches, qui contribuent probablement aussi à la caisse du Parti libéral du Canada.

Que vous éliminerez aussi la passoire des 16 pays considérés comme des paradis fiscaux et avec lesquels vous avez des conventions fiscales.

[Translation]

between Canada and 16 countries considered as tax havens, involving hundreds of millions if not billions of dollars. As a result, there is a shortfall to the federal government of several hundred million dollars every year. Mr. Minister, plug these gaps. This is another suggestion we are making to you, which the Auditor General is making and which Samson Bélair is making to you at the present time.

Fourth suggestion, Mr. Minister: Cut \$1.6 billion from the defence budget. You cut \$1.1 billion last year in your budget so as to reach the objective you had been asked to reach, namely to cut the defence budget by 25%. There are still cuts amounting to \$1.6 billion which, according to all the specialists, can be made. But before doing so, we must ensure that Quebec receives its fair share of National Defence expenditures. At present, although we represent 25% of the population, Quebec receives only 17.4% of the defence budget. We know why. Mr. Minister, cut and eliminate.

One of the rare points on which I have to congratulate you concerns your commitment to reduce subsidies to business. Employer associations have been asking for this for a long time. Grants and subsidies cost \$3.3 billion. Many of these subsidies are ineffective and unfair because not every company is eligible to receive them. In the final analysis, they do not improve the competitiveness or productivity of workers. Mr. Minister, I would encourage you to cheerfully cut in that area.

Finally, Mr. Minister, I would ask you to withdraw the federal government from involvement in that great white elephant, Hibernia. This costs \$250 million a year, plus losses to be accumulated over the next 15 years, according to most specialists. I do not think that Canada can afford that, nor can Canadian taxpayers who are making an enormous effort to replenish government coffers and who over the last ten years have seen the taxes increase by approximately 18%. I think that they would deserve to see such a hair-brained project as Hibernia cancelled since, even according to the Prime Minister, it will not be viable.

Mr. Minister I challenge you to ensure first that in your next budget every effort is made to recover those bad debts amounting to billions of dollars.

Second, if you eliminate overlapping and duplication and withdraw from areas of provincial jurisdiction, you will save \$3 billion each year.

Third, you should eliminate undue benefits related to certain family trusts for certain rich families who probably also contribute to the Liberal Party of Canada.

You should also eliminate the loophole represented by those 16 countries considered as tax havens with which you have signed tax conventions.

Que vous couperez 1,6 milliard à la Défense nationale en rétablissant d'abord et avant tout l'équité pour le Québec.

Que vous éliminerez une bonne partie des subventions inefficaces et redondantes de 3,3 milliards qu'on donne aux entreprises canadiennes.

Bref, monsieur le ministre, que vous ferez tous les efforts possibles pour récupérer à peu près 12 milliards, et sans nécessairement couper vos dépenses ou régler vos problèmes de finances publiques sur le dos des plus démunis et des revenus moyens.

J'ouvre une parenthèse pour terminer, monsieur le ministre, et pour dire qu'on n'est pas réfractaires à des réformes aux programmes sociaux, mais quand ces réformes-là ne constituent que des coupures sauvages de 7,5 milliards comme au cours du dernier budget, et de 7.5 milliards additionnels si on se fie à votre objectif de 3 p. 100 du PIB pour le déficit, et pour la fuite que vous avez laissé délibérément, probablement, couler au Toronto Star, là, on n'est plus d'accord du tout.

Monsieur le ministre, je vous remercie. Je vous pose la question et je vous mets au défi. Vous réalisez ces engagements-là dans votre prochain budget oui ou non? Cela sera la première question et mon collègue Brien posera la seconde.

Merci, monsieur le président.

Le président: C'est la première question? Vous n'avez que 2 heures, monsieur Martin, pour répondre.

M. Martin: Monsieur le président, je vais répondre, mais peut-être en sens inverse.

En ce qui concerne les créances douteuses, il faut dire que les informations du député proviennent du vérificateur général. On a déjà commencé, aussitôt après avoir pris le pouvoir, à travailler sur la question des créances douteuses et il faut dire qu'on a fait pas mal de progrès.

Sur la question des chevauchements, je me ferais un plaisir d'annoncer aux provinces que, non seulement le Bloc québécois veut qu'on se retire de certains champs, mais aussi qu'on prenne tout l'argent et qu'on le garde. Cela sera peut-être un peu difficile pour les provinces d'en payer la note, mais j'accepte, et je comprends très bien la position du député.

M. Loubier: Soyez sérieux dans vos réponses, monsieur le ministre.

M. Martin: En ce qui concerne les fiducies familiales, monsieur le président, je crois qu'on a suggéré d'amener les fiducies familiales devant le Comité. En lisant les compte-rendus des débats, on remarque que le député se plaint depuis six mois des fiducies familiales. Mais moi aussi, je suis préoccupé par la question des fiducies familiales. Et jusqu'ici, je n'ai vu aucun point d'information, aucune suggestion, aucun point d'attaque de la part du député, alors qu'on a consacré plusieurs séances de votre Comité pour en parler. Alors, je pense qu'il va falloir, un jour, que le député arrête de parler et qu'il commence à lire.

Monsieur le président, en ce qui concerne, la question des conventions fiscales, le député semble suggérer que nous devrions nous isoler du monde. Peut-être que c'est une position world. Perhaps that is one position, and moreover one which de dire qu'on devrait s'isoler, et d'ailleurs ça se voit dans son can be seen in his "constitutional statement", but I can assure

[Traduction]

You should cut \$1.6 billion from National Defence and, first and foremost, ensure Ouebec is treated equitably.

You should eliminate a large part of the ineffective and redundant subsidies amounting to \$3.3 billion which are given to Canadian businesses.

In short, Mr. Minister, you should make every possible effort to recover approximately \$12 billion, without necessarily cutting your expenditures or resolving the government's problems on the backs of the most disadvantaged and middle-income Canadians.

In conclusion, I would like to digress and indicate that we are not opposed to reforming social programs, but when such reforms involve only savage cuts of \$7.5 billion as was the case in the last budget, and a further \$7.5 billion in order to meet your objective of limiting the deficit to 3% of the GDP, and given your leak which was probably deliberate to the Toronto Star, then we have to say we do not agree with you at all.

I would like to thank you, Mr. Minister. I am putting both a question and a challenge to you. Will you meet those commitments in your next budget, yes or no? That is my first question, and my colleague Mr. Brien will ask the second.

Thank you Mr. Chairman.

The Chairman: Is that the first question? Mr. Martin, you have only two hours to answer.

Mr. Martin: Mr. Chairman, I will answer but perhaps in the reverse order.

As regards to bad debts, it should be stated that the information of the member comes from the Auditor General. Immediately on coming into office, we began to work on this issue, and I must say that we have made some progress.

As regards to overlapping, I would be pleased to announce to the provinces that not only does the Bloc québécois want us to withdraw from certain areas but they also want us to take all the money and keep it. It might be a little difficult for the provinces to pay the bill, but I accept, and I fully understand the position of the member.

Mr. Loubier: Please try and be serious in your answers, Mr. Minister.

Mr. Martin: As regards to family trusts, I think we suggested submitting this issue to the Committee. Reading your proceedings, I note that the member has been complaining for six months about family trusts. I also am concerned by this question. To date I have seen no information, no suggestion nor any specific proposal from the member, although your Committee has devoted several meetings to this question. So I think that one day the member will have to stop talking and begin reading.

Mr. Chairman, as regards to tax conventions, the member seems to suggest that we should isolate ourselves from the

président, que pour le gouvernement fédéral, le gouvernement du Canada, l'intention est certainement de participer pleinement aux opportunités que nous offre un monde de plus en plus interdépendant. Et je pense donc que vouloir s'isoler, c'est de la folie pure.

En ce qui concerne la Défense, il serait beaucoup plus intéressant d'entendre le député identifier clairement les bases qu'il pense devoir être fermées, au Québec ou ailleurs, plutôt thinks should be closed, rather than talking just about cuts. And que de l'entendre parler de couper tout simplement. Et c'est comme cela qu'il va falloir voir le débat. Car, dire simplement qu'il faut couper la Défense de 10 p. 100 sans avoir le courage de nommer courage to identify the bases concerned, does not, in my view augure les bases, monsieur le président, je dois dire que ce n'est pas de bonne well for our consultations. augure pour la consultation.

• 1635

En ce qui concerne les échappatoires, je ne comprends pas pourquoi le député ne mentionne pas le fait qu'on a comblé énormément de lacunes corporatives, et qu'on a éliminé le gain de capital de 100 000\$ qui a été vraiment l'échappatoire numéro un, à la base de la baisse de notre taxation. On l'a fait au dernier budget.

Monsieur le président, il y a vraiment des points que j'aimerais soulever. Au tout début, le député a mentionné deux points que je trouve vraiment inquiétants pour l'avenir de votre Comité. D'abord, il a dit qu'on blâmait le Québec pour le problème. C'est tout à fait incorrect. Il sait fort bien que l'avenir politique du Québec est certainement une raison, parmi beaucoup d'autres que j'ai citées, pour l'incertitude économique.

Moi aussi, je suis Québécois. Je demeure à Montréal, et tout le monde le sait. C'est pourquoi je souhaiterais régler la question le plus vite possible. Ce n'est pas quelque chose de nouveau, et on ne le nie pas. J'ai passé toute la journée d'hier à parler des problèmes du Canada, et encore aujourd'hui j'ai parlé de l'endettement dont nous souffrons actuellement. C'est là où se trouve le problème, mais il y a d'autres raisons, et il ne faut pas les nier.

D'autre part, monsieur le président, le député a dit qu'il fallait attaquer le gouvernement libéral des années avant 1984. Mais encore là, dans l'exposé que j'ai fait, j'ai parlé du gouvernement libéral. Je n'ai pas dis que les gouvernements précédents étaient exempts de tout blâme. Mais il y a un problème, monsieur le président. Vous venez d'entendre le député. Il se livre à une attaque partisane. C'est un économiste et c'est un économiste renommé. Mais au lieu de parler de essaie de régler des problèmes. Et j'espère, monsieur le président, qu'à l'avenir, nous pourrons avoir une discussion de fond au lieu d'avoir des discussions et des attaques partisanes.

Le président: J'ai un petit problème. Il y avait un accord entre les trois partis pour allouer 20 minutes à chacun. Nous avons déjà pris 25 minutes. Nous devons ajourner à 17h30. Je pourrais suggérer 25 minutes pour chaque parti. Ce serait l'égalité et ça vous donnerait cinq minutes de plus. D'accord?

[Translation]

«allocution constitutionnelle», mais je vous assure, monsieur le you, Mr. Chairman, that the federal government certainly intends to participate fully in every opportunity provided to us by an increasingly interdependent world. I think therefore that it is absolute madness to want to isolate oneself.

> As regards to defence, it would be far more helpful if the member could clearly identify the bases in Quebec which he that is the approach that must be taken. Mr. Chairman, just say that the Defence budget must be cut by 10% without having the

> As regards loopholes, I do not understand why the member does not mention the fact that we have closed a large number of corporative loopholes, and that we eliminated the \$100,000 capital gains exemption which was really the main loophole, and this is fundamental to reducing taxes. This was done in the last budget.

> Mr. Chairman, there are really some points which I would like to raise. The member mentioned two points at the beginning which I think are very worrying for the future of your committee. First he said that Quebec was being blamed for the problem. That is quite incorrect. He knows full well that the political future of Quebec is no doubt one reason, among many others which I mentioned, for economic uncertainty.

> I also am a Ouebecker. I live in Montreal, as everyone knows. That is why I would like the question to be resolved as quickly as possible. This is not something new, and we recognize that. I spent all day yesterday talking about the problems of Canada, and today, I spoke again about our current debt burden. That is the problem, but there are other reasons, and that fact should not be denied.

Mr. Chairman, the member also stated that the Liberal government in office before 1984 should be criticized. But I would point out that in the statement I made, I did talk about the Liberal government. I did not say that previous governments were completely blameless. But, Mr. Chairman, there is a problem. You have just heard the member. He was carrying out a partisan attack. He is an economist and a well-known one. But instead of talking about economic problems and saying that problèmes économiques et de dire qu'on va essayer de travailler we are going to try to work together as Canadians to try and ensemble, en tant que Canadiens et Canadiennes, pour essayer solve our problem, he carried out a partisan, purely demagogic de régler notre problème, il vient de nous faire une attaque and non-economic attack rather than stating that we share a partisane, pas économique, purement démagogique, au lieu de problem and it must be addressed. Mr. Chairman, this forum is nous dire qu'on a un problème en commun et qu'il faut l'attaquer. Ici, not a theatre. It is a committee where we try to resolve problems. Mr. ce n'est pas un théâtre, monsieur le président. C'est un comité où l'on Chairman, I hope that in the future we can have a substantive discussion rather than partisan debate and attacks.

> **The Chairman:** I have a small problem. There was an agreement between the three parties to allocate 20 minutes to each. We have already taken 25 minutes. We must adjourn at 5:30 p.m. I could suggest 25 minutes for each party. That would be fair and would give you five minutes more. Is that agreed?

Mr. Walker (Winnipeg North Centre): I want to find out the time. I want to be fair to all members of the committee. It's been 25 minutes and it simply won't leave enough time. The minister would like to hear from all the parties. We have an independent member and I think it's appropriate to carry on and if we have time to go back. I think we should carry on to the next-

The Chairman: Sorry, I was going to suggest that we give each party 25 minutes total.

M. Loubier: On avait parlé de 20 minutes. C'était mon intervention et nos questions et non pas le temps que le ministre a pris. Alors, si vous voulez bien, nous tenons à ces cinq minutes, monsieur le président.

M. Brien (Témiscamingue): Monsieur le président pour seul compromis, on a juste une autre question.

Le président: Excusez-moi! S'il n'y a pas d'objection, nous allons consacrer 25 minutes à chacun des trois partis. Il vous reste cinq minutes. Merci.

M. Brien: Merci, monsieur le président. Monsieur le ministre, vous parlez d'une attaque partisane ou d'un discours partisan, et pourtant on vous a suggéré sept points précis à la fin. Et ce n'était pas des mesures partisanes ou des attaques partisanes. Il y avait là sept suggestions concrètes totalisant 12 milliards de dollars. Ça, c'est concret et c'est non-partisan. Et je serais curieux de voir l'attitude que vous aviez lorsque vous étiez dans l'opposition face aux conservateurs, de quelle façon vous étiez partisan ou non, monsieur le ministre.

Vous avez dit qu'on n'a pas fait part de suggestions concrètes dans les fiducies familiales. Je dois vous dire que votre ministère ne collabore pas beaucoup pour fournir des informations, et si je regarde encore une fois dans les dépenses fiscales, je ne vois rien sur les fiducies familiales. Ne demandez pas au Bloc québécois de faire tout le travail du ministère des Finances. Vous devez produire de l'information. Et c'est très difficile d'obtenir And it is very difficult to obtain that type of co-operation. ce genre de collaboration.

[Traduction]

M. Walker (Winnipeg-Nord-Centre): J'aimerais savoir de combien de temps nous disposons. Je veux être équitable à l'égard de tous les membres du comité. On a déjà pris 25 minutes et il ne nous restera pas assez de temps. Le ministre aimerait entendre les avis de tous les partis. Le comité a un membre indépendant et je pense qu'il conviendrait de continuer et de revenir aux députés qui ont déjà intervenu si le temps nous le permet. Je pense qu'il faut passer au prochain...

Le président: Désolé, j'allais proposer qu'on accorde 25 minutes à chaque parti.

Mr. Loubier: Twenty minutes had been suggested. That represented my statement and our questions and not the time which the minister took. Therefore, with your permission Mr. Chairman, we would like to have those five minutes.

Mr. Brien (Témiscaminque): Mr. Chairman, as a compromise, we have just one other question.

The Chairman: I'm sorry. If there are no objections, we shall give 25 minutes to each of the three parties. You have five minutes left. Thank you.

Mr. Brien: Thank you Mr. Chairman. Mr. Minister, you referred to a partisan attack or a partisan statement, and yet seven specific points were suggested to you at the end. These were not partisan measures or partisan attacks. They were seven concrete suggestions amounting to \$12 billion. Those are concrete, non-partisan suggestions. And I would like to know what you were like when you were in opposition facing the Conservatives, and whether you were or were not partisan, Mr. Minister.

You said that we did not make any concrete suggestions regarding family trusts. I must point out to you that your department is not very co-operative in providing information, and if I look again at tax expenditures, I cannot see anything regarding family trusts. Do not ask the Bloc québécois to do all the work for the Department of Finance. You must provide information.

• 1640

Ensuite, vous avez parlé de chevauchement. Et dans les cas que vous soulevez, il n'y aurait plus de financement pour les provinces. Je vais vous citer un cas. La formation de la maind'oeuvre. Cela fait longtemps qu'on en parle au Québec et votre ami M. Bourbeau, un libéral qui était au pouvoir au Québec, chiffrait cela à 280 millions de dollars pour le Québec seulement. C'est concret. On parle de la formation de la main-d'oeuvre. C'est simple. Tirez-vous de là tout simplement!

On vous a suggéré aussi, dans un rapport sur la TPS, de vous retirer des secteurs des juridictions provinciales en laissant les revenus de la taxation. Proposition qui s'appliquait davantage évidemment dans le cadre du Québec, mais c'est quand même une suggestion intéressante et applicable.

Then you talked about overlapping. In the examples that you mentioned, funding would no longer be provided to the provinces. I will give you one example: manpower training. People in Quebec have been talking about that for a long time, and your friend Mr. Bourbeau, a Liberal who was in power in Quebec, estimated the cost at \$280 million just for Quebec. That is a concrete fact. We are talking about manpower training. The answer is simple, just get out of that area!

In a report on the GST, it was also suggested that you withdraw from areas of provincial jurisdiction and give up the tax revenue. Obviously, this proposal would apply more to Quebec, but it is nevertheless an interesting and feasible suggestion.

Vous dites aussi souvent qu'on doit vous faire des suggestions, que c'est le rôle du Comité, et vous dites même très souvent que c'est le rôle du Bloc québécois, mais je vous ferai remarquer que vous avez un ministère qui est là pour fournir de l'information et des suggestions concrètes. Sinon, on va se demander à quoi sert ce ministère où il v a beaucoup de monde, et qui a un budget de fonctionnement assez élevé.

Ma question porte sur le déficit de cette année. L'an passé vous aviez prévu un déficit entre 44 et 46 milliards de dollars. On est arrivé à un résultat réel de 42 milliards, alors que vous aviez prévu qu'on allait finir à 39,7 milliards, sur la base d'un déficit de départ de 44 milliards. Donc on était 2 milliards plus bas. Et le déficit que vous aviez prévu pour cette année fiscale en cours, qui était de 39,7, tombait automatiquement aussi à 2 milliards plus bas parce qu'il y avait une série de dépenses qui étaient non récurrentes. On peut parler d'une équation semblable et là vous me dites qu'on finit quand même à 39,7 milliards. Donc, il y a des postes de dépenses plus élevés, en particulier les frais d'intérêt sur la dette à cause d'erreurs de prévision. On n'avait pas prévu des taux aussi élevés.

Je ne le dis pas d'une façon partisane. Les taux d'intérêt sont plus élevés que prévus quelle qu'en soit la raison ou la raison la plus importante. Par conséquent, ce que vous venez de me dire c'est que cette année fiscale est une année où on a pratiquement tout laissé passer. Il n'y a pas eu de coupures majeures. La hausse des revenus supplémentaires a permis de compenser la hausse des dépenses d'intérêt. Autrement dit, vous nous dites qu'il y a urgence d'agir maintenant car la première année du gouvernement a été ratée. On l'a utilisée pour analyser et produire des documents de discussion et de négociations éventuellement. C'est bien ce que vous nous dites aujourd'hui? On a perdu un you are telling us today? Did we waste a year just talking? an à jaser?

M. Martin: Monsieur Brien, le ministère va d'abord répondre au sujet des fiducies familiales. Beaucoup de questions ont été posées par le Comité et le ministère va certainement répondre à ces questions. Cependant, la question à laquelle le ministère ne peut pas vraiment répondre, c'est au sujet du montant qui est là parce que, selon notre système, ce serait une ingérence dans la vie privée des Canadiens. Lorsqu'on vous demande, par exemple, de préparer votre rapport de fiscalité, on vous demande de nous donner vos revenus mais on ne vous demande pas de nous donner vos actifs. On ne vous demande pas de nous donner vraiment tout ce que vous avez. Vous êtes taxé sur les revenus. Alors la réponse à la question c'est qu'on n'a pas cette information mais je peux vous assurer que je vais m'en occuper car cette question de fiducie familiale m'intéresse aussi beaucoup. C'est pour cela que j'ai demandé que cette question arrive au Comité parce que j'aimerais aussi que la pouvoir le faire. En tout cas, je vous assure que le ministère va all your questions as fully as possible. répondre à toutes vos questions du mieux possible.

Maintenant, votre question sur les coupures. On constate, si l'on compare cette année à l'année passée, qu'il y a 6,3 milliards d'intérêt de plus cette année. C'est vraiment cela notre problème et si on vous dit qu'on va être encore à 39,7, c'est

[Translation]

You also often say that it is the role of the Committee to make suggestions to you, and you even very often say that it is the role of the Bloc québécois to do so, but I would point out to you that you have a department which exists to provide you with information and concrete suggestions. Otherwise, we must wonder what is the purpose of that department with all its staff and pretty expensive operating budget.

My question deals with the deficit for this year. Last year you projected a deficit of between \$44 and \$46 billion. It finally came out at \$42 billion, although you projected that it would be \$39.7 billion on the basis of an initial deficit of \$44 billion. Therefore, it was \$2 billion less. And the deficit which you projected for the current fiscal year, which was \$39.7 billion, automatically fell by a further \$2 billion because there were a series of non-recurrent expenditures. The equation seems to be similar, but you are telling me that we will still have a deficit of \$39.7 billion. Therefore, there are higher expenditure items, particularly the cost of interest on the debt because of forecasting errors. Such high rates had not been projected.

I am not saying this in a partisan way. Interest rates are higher than projected, whatever the main reason for this may be. Consequently, what you have just told me is that practically nothing was done during this fiscal year. There have not been any major cuts. The increase in supplementary income made it possible to offset the increase in interest costs. In other words, you are telling us that there is an urgent need to act now because during the first year of the government the opportunity was missed. The first year was used to analyze and produce papers which could be used for discussions and negotiations. Is that what

Mr. Martin: Mr. Brien, the department will first answer the question concerning family trusts. Many questions have been put by the Committee and the department will certainly respond to those questions. However, the question which the department really cannot answer concerns the amount in those trusts because, under our system, that would represent an invasion of the privacy of Canadians. For example, when preparing your tax return you are asked to report your income but not all your assets. You are not asked to report to the department everything you have. You are taxed on your income. So the answer to your question is that we do not have that information. But I can assure you that I am going to address this issue because the question of family trusts is of great interest to me also. That is why I asked the Committee to consider this question because I would also like the situation to be clarified, and I hope that the members of the Committee will be able to situation soit éclaircie et j'espère que les membres du Comité vont do so. In any event, I can assure you that the department will answer

> Now I would like to respond to your question on cuts. A comparison between this year and last year shows that interest payments went up by \$6.3 billion this year. That is our real problem, and if you are told that the deficit will again be \$39.7

vraiment après toutes les coupures qu'on a faites, et après les hausses billion, that is the figure after all cuts have been made and after taking dans les revenus qui, il faut le dire, sont infiniment moindres. Un pour cent de croissance fait baisser le déficit de 1,2 milliard de minimal. A 1% growth rate brings down the deficit by \$1.2 billion. dollars. Un pour cent de croissance dans les taux d'intérêt fait croître le déficit de 1,7 milliard de dollars. Alors on perd, même là-dedans. So we lose even in that equation.

• 1645

Donc, ce n'est pas parce qu'on n'a pas fait de coupures. On a certainement fait des coupures, mais le problème, c'est que les taux problem is that interest rates are infinitely higher. d'intérêt sont infiniment supérieurs.

Deuxièmement, monsieur Brien, je dois vous dire que, lorsqu'on fait des coupures, dans un appareil comme le gouvernement, celles-ci ne sont pas toujours visibles la première année. Lorsque vous fermez quelque chose, par exemple, vous avez des indemnités de départ à payer et toutes sortes de choses qui vous coûtent de l'argent. Et c'est la même chose dans l'entreprise privée. Ce n'est pas toujours la première année que les coupures sont visibles, et c'est ça qui nous arrive.

Mais je vous assure, monsieur Brien, qu'on a fait des coupures.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Brien.

. Could we turn now to Mr. Speaker?

Mr. Speaker (Lethbridge): Thank you very much, Mr. Chair-

I would like to say that as committee members we appreciate the presentation that has been made by the Minister of Finance today. As the Reform Party, the top priority or first priority of reforms that we have is fiscal and economic reform. As committee members, we've asked our leader to join us here today and participate in the debate and in the discussion because of the importance of that issue.

Mr. Chairman, I would like to turn it over to our leader at this time to make a statement, but also to put forward a sequence of questions.

The Chairman: We certainly welcome Mr. Manning. We assume you'll become a full-time, permanent member of our committee-

Mr. Manning (Calgary Southwest): If that's an invitation—

The Chairman: —and that you'll be able to participate in our deliberations on a daily basis. We welcome you.

Mr. Manning: Thank you, Mr. Chairman.

I do want to thank you for the chance to join your committee today, and I want to thank the minister for his presentation and for his commitment to deficit and debt reduction. We do believe he is sincere in achieving that objective.

I note that the first part of the minister's paper is really devoted to endeavouring to establish the seriousness of the deficit and debt situation in language that's even more effective, perhaps, than has been used in the past. I do want to stress with the committee—I'm sure committee members recognize this that I don't think it is possible to overstate the seriousness of this problem. If there are other ways that can be found to make it more clear, the implications if the deficit and debt are not

[Traduction]

into account any increase in revenue which, it must be said, is A 1% increase in interest rates pushes up the deficit by \$1.7 billion.

It's not that we haven't made cuts. We certainly did, but the

Also, Mr. Brien, when there are cuts in an organization such as the government, they're not always visible the first year. When you close something, for example, you have to deal with severance pay and all sorts of other expenses. It's the same in private enterprise. Cuts are not always visible the first year, that's what we are experiencing.

I can assure you though, Mr. Brien, that we have made cuts.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Brien.

Pouvons-nous maintenant passer à M. Speaker?

M. Speaker (Lethbridge): Merci beaucoup, monsieur le prési-

J'aimerais d'abord dire au nom du comité que nous sommes heureux d'avoir entendu cet exposé du ministre des Finances aujourd'hui. En ce qui nous concerne, nous, du Parti réformiste, notre toute première priorité est la réforme fiscale et économique. Nous qui faisons partie du comité avons demandé à notre chef de se joindre à nous aujourd'hui et de participer au débat à cause de l'importance de l'enjeu.

Monsieur le président, à ce moment-ci, j'aimerais céder la parole à notre chef pour qu'il puisse faire une déclaration et poser une série de questions.

Le président: Nous souhaitons certainement la bienvenue à M. Manning. Nous supposons qu'il deviendra un membre permanent, à plein temps, du comité...

M. Manning (Calgary-Sud-Ouest): Si c'est une invitation. . .

Le président: . . . et qu'il participera aux délibérations quotidiennement. Bienvenue au comité.

M. Manning: Merci, monsieur le président.

Je vous suis reconnaissant de l'occasion que vous me donnez de me joindre à vous aujourd'hui, et je remercie le ministre de son exposé et de son engagement vis-à-vis de la réduction du déficit et de la dette. Nous ne doutons pas de sa sincérité lorsqu'il dit vouloir poursuivre cet objectif.

Je note que dans la première partie de son exposé le ministre tente de décrire la gravité du problème du déficit et de la dette en des termes plus concrets que ceux qui ont été utilisés jusqu'à présent. J'insiste pour dire au comité-je suis sûr que les membres du comité sont d'accord-que selon moi il est impossible d'exagérer la gravité de la situation. S'il y a d'autres façons de faire comprendre clairement que si le problème du déficit et de la dette n'est pas attaqué sérieusement, et ce au

[Translation]

Parliament—I think a lot of the other things we're talking about nous discutons risquent de ne pas signifier grand-chose. aren't going to matter much.

I cannot help but think that if you were the finance committee of a company and this document had been laid before you, showing that you're faced with a deficit this year of in excess of \$40 billion, and if certain other things are not done that deficit could be \$4 billion higher next year and \$9 billion higher than you had anticipated, you would be literally just sick with worry. We would not be inviting our friends and associates or colleagues to be here; we would probably be meeting secretly in some hotel. We would be desperately afraid that our bond holders or our shareholders, the stock market, the media, might find out about our situation. I think anything you can do, anything the minister can do, to convey that that is the situation we're in is necessary to get the kind of action the minister wants.

The only other general comment I'd make along this line is that I only wish, Mr. Minister, that you had been talking like this a year before. In the dying days of the federal election le ministre. Au cours des derniers jours de la campagne campaign this is what should have been the number one issue. If électorale fédérale, telle aurait dû être la grande question. Dans it had been, this Parliament—and if it had been a Liberal government—might have had a mandate from the public to come to grips with this. As it is, we're now trying to build a mandate for action after an election, which is, as all of us know, an awful lot harder to

I would like to make just three observations. These are off the top of my head from listening to the minister, and they lead to three questions. I'll try to be economical in speech. It has been my observation that people who are not economical in speech are rarely economical in any other area, so I'll try not to commit the sin of not being economical in speech.

My first observation and suggestion is that the targets the minister proposes are still inadequate. I know he feels he is locked into this 3% of the GDP as an immediate target. I do want to respectfully suggest, and I believe my colleagues concur with me, that we honestly think this target is not tough enough and it is not seen as tough enough by the financial markets or by taxpayers. It's a little bit like setting a high-jump bar at three feet and then saying to the media, I'm going to get over that bar come hell or high water. However, if the bar's at three feet, I don't think anybody's really going to think that bar is high enough to pieds, je ne crois pas que cela représente un bien grand défi. represent the challenge it should.

1650

I think the minister knows that while the European Community uses this as a guide, the countries in the European Community are not running debt-to-GDP ratios of 100%. I think their maximum is 60%.

I want to make that point, that we consider the target inadequate. We're also alarmed that it appears that if more is not done, we're not even going to meet that modest target.

effectively dealt with and dealt with within the term of this cours de la présente législature-beaucoup des autres sujets que

Je suis sûr que si vous étiez le comité des finances d'une compagnie privée et que vous entendiez un exposé comme celui que vous venez d'entendre, indiquant que vous faites face à un déficit de plus de 40 milliards de dollars cette année, avec la possibilité, en l'absence d'un certain nombre de mesures, qu'il augmente encore de 4 milliards de dollars l'an prochain et se retrouve à 9 milliards de dollars de plus que vous ne l'avez prévu, vous seriez littéralement morts d'inquiétude. Nous n'inviterions pas nos amis, associés ou collègues à la réunion; nous nous rencontrerions probablement en secret dans un hôtel. Nous aurions une sainte frayeur que les détenteurs de nos obligations, de nos actions, que le marché boursier, les médias soient mis au courant. Je pense que vous devez user de tous les moyens, en tant que ministre, pour bien faire comprendre que la situation est telle que les mesures que vous préconisez sont justifiées.

J'aimerais également dire de façon générale que j'aurais souhaité que vous parliez de cette façon il y a un an, monsieur ce cas, cette législature—si le gouvernement avait été libéral—aurait été mandatée par la population pour s'attaquer au problème. De la façon dont les choses se présentent maintenant, nous essayons de nous doter d'un mandat d'action après les élections, ce qui est, comme nous le savons tous, beaucoup plus difficile à faire.

J'aimerais faire trois observations. Elles me viennent tout simplement à l'esprit après avoir entendu le ministre. Elles mènent d'ailleurs à trois questions. Je vais essayer d'économiser mes mots. J'ai noté que les gens qui n'économisent pas leurs mots ne sont généralement pas économes à d'autres égards. Je vais donc essayer de ne pas commettre cette faute.

Je considère d'abord que les objectifs proposés par le ministre ne sont toujours pas adéquats. Je sais qu'il se considère lié par cet objectif immédiat de 3 p. 100 du PIB. Je lui fais respectueusement remarquer, et je pense parler au nom de mes collègues, que cet objectif ne va pas suffisamment loin à nos yeux et aux yeux des marchés financiers et des contribuables. C'est un peu comme si un sauteur fixait la barre à trois pieds, puis se vantait à la presse en disant: «Je vais sauter cette barre, rien ne pourra m'en empêcher". Cependant, si la barre est à trois

Je pense que le ministre sait que si la Communauté européenne utilise ce pourcentage comme guide, les pays membres n'ont pas de ratios dette-PIB de 100 p. 100. Je pense que leur maximum est de 60 p. 100.

Je dois donc vous faire savoir que nous jugeons l'objectif insuffisant. Nous sommes également inquiets car il semble que si nous ne faisons pas plus, même cet objectif modeste ne sera pas atteint.

I want to suggest that the target should be made tougher, and of course the position we've taken is that the target should be to get the deficit to zero by the end of this Parliament. It's our feeling that you should set these tough targets at the front end. If conditions are more optimistic, you can relax them a little bit down the road. That is far easier than setting them too modest at the front end and trying to crank them up down the road.

So my first observation is that the targets are inadequate and we're not meeting the targets. I want to ask a question about what can be done about that.

The second observation I'd make—and I assume this is dealt with in more detail in the detailed papers—is that I know the minister and the committee realize that you can't meet even these modest targets without significant amounts of savings coming from the social reform area. However, as all members know, the social reform package is going nowhere. They don't have the numbers they need to discuss the options. It excludes health and OAS. I don't think there's a consensus from the provinces to get any action on the social reform side of things. If 60% of your spending is coming from that area, these actions to get to even the modest targets of the minister are going to have to come from savings in that area.

Again, if I can use the analogy, if you were the finance committee of a company and one of your divisions was responsible for 60% of the spending and did not have an adequate program for reforming their operation that was going to deliver the savings you wanted, you would have the heads of that division in to talk to you and you'd give them a target that's an awful lot more specific than the ones they were following. So I want to ask a question about where we're going to get those savings on the social side.

The third observation I'd like to make is that it does not seem to me that this presentation—it may be further on or in another presentation the minister is going to make—makes clear enough the direct connection between deficit reduction and job creation.

I know that many of the minister's colleagues—and with respect, I actually believe this is where the Prime Minister's head is at—are of the old school that thinks that governments create jobs directly through government spending. I think 90% of the macro—economic models around this town, including those of the Department of Finance, are infected with the Keynesian virus that overestimates the job output you get from spending a public dollar and underestimates the private sector job creation you get for leaving that dollar in the pocket of the taxpayer, the lender, or the investor. I think this is understandable because those models were developed at a time when debt and deficit levels were nowhere near the range they are now.

[Traduction]

À notre sens, il faut fixer la barre plus haut et notre position est que l'objectif devrait être de ramener le déficit à zéro d'ici la fin de la présente législature. Nous pensons que ces objectifs ardus devraient être fixés d'emblée. Si la situation devient plus rose, vous pourrez toujours les assouplir un peu. Ce sera beaucoup plus facile que de commencer par fixer la barre trop bas et d'essayer de la remonter ensuite.

La première remarque sera donc pour dire que les objectifs sont insuffisants et risquent de ne pas être respectés. J'aimerais vous poser une question sur ce que l'on peut faire pour y remédier.

La deuxième remarque que je ferai—et je suppose que cela sera abordé de façon plus approfondie dans les documents détaillés—est que nous savons tous—vous, monsieur le ministre, et tous les membres du comité—que même ces objectifs modestes ne pourront être atteints dans des économies considérables réalisées dans les programmes sociaux. Cependant, comme chacun sait, le train des réformes sociales est mal parti. Les options proposées ne sont pas chiffrées. Elles excluent la santé et la PSV. Je ne pense pas qu'il y ait de consensus de la part des provinces pour mettre en marche la réforme sociale. Si les dépenses sociales représentent 60 p. 100 du budget total, il faudra bien réaliser des économies dans ce secteur si l'on veut atteindre les objectifs même modestes du ministre.

Encore une fois, si je puis faire cette analogie, si vous étiez le comité des finances d'une société privée et que l'une de vos divisions était responsable de 60 p. 100 des dépenses et n'avait pas un programme adéquat de restructuration de son fonctionnement qui puisse dégager les économies dont vous avez besoin, vous auriez vite fait de convoquer les gestionnaires de cette division pour leur fixer des objectifs nettement plus précis que ceux qu'ils suivaient jusqu'alors. J'aimerais donc savoir où ces économies vont être opérées du côté social.

La troisième remarque que je ferai est que cet exposé du ministre—ce sera peut-être dans une autre déclaration que le ministre nous fera ultérieurement—fait ressortir assez clairement le lien direct entre la réduction du déficit et la création d'emplois.

Je sais que bon nombre des collègues du ministre—et sauf le respect que je lui dois, je suis persuadé que c'est le cas aussi du premier ministre—adhèrent à l'ancienne école de pensée qui croit que le gouvernement crée les emplois directement par le biais de ses dépenses budgétaires. Je pense que 90 p. 100 des modèles macro-économiques en usage dans cette ville, y compris ceux du ministère des Finances, sont infestés par le virus keynésien qui surestime la création d'emplois engendrée par les dépenses publiques et sous-estime la création d'emplois du secteur privé que l'on obtiendrait si on laissait cet argent dans la poche du contribuable, du bailleur de fonds ou de l'investisseur. C'est compréhensible car ces modèles ont été élaborés à une époque où l'endettement et le déficit étaient très loin d'avoir atteint les hauteurs actuelles.

So it does seem to me that you have a lot of work to do, including maybe with some of your colleagues, to get across this idea that deficit reduction is the key to private sector job creation. It's not some subsidiary thing; it's the primary key to job creation. I think a lot of our people don't understand that because we've talked so long about governments creating jobs. A lot more work has to be done on

So these are my three questions, Mr. Chairman. First, why not make a mid-course correction to your targets? Why not do it now rather than be forced to do it down the road? Why not set the target at balancing the budget within the term of this Parliament?

Second, what kind of savings does the minister have to get from the social reform? Now, it may be in the rest of this package, but I expect it can't be completely answered. How do you intend to get that out of the Human Resources Development minister and the committee and the members who are looking at that? I think that's absolutely essential to being able to deliver on even the modest targets.

• 1655

Third, how do you propose to make it clear and explicit to your connection between deficit reduction and job creation, that killing the deficit is the fastest way to create private sector jobs?

Those are my three initial questions, Mr. Minister.

Mr. Martin: Thank you, Mr. Manning. I was going to welcome you but I suddenly realized that I also am an invitee, so on behalf of the two of us, they're not bad people.

Before addressing your specific questions, Mr. Manning, I would like to say one thing about the mandate. I had something to do with the red book, and I can assure you that the issue of deficit reduction and the specific targets—the absolute need to ultimately eliminate the deficit—we have set out, and therefore the measures that flow from that are very, very much a part of the red book. I believe that we do unequivocally have a mandate to deal with the problem.

As far as we're concerned and from conversations with your people, the problem is worse than you thought or we thought before the election. We all accepted the numbers we were given and it was a bit of a surprise. Nonetheless, I believe that we do have a mandate — and we intend to discharge that mandate — to clean up the nation's finances.

I'm not going to take the specific issues you raised in the order in which you gave them but rather in the order in which I have them.

On the social reform package, I talked to Mr. Axworthy this morning, as a matter of fact. He has just come back. He's made, I think, 30 separate appearances. Essentially, it is going very well. I do believe—in fact, I am very confident—that the social reform consultations and discussions are going to be very, very helpful towards what is a fundamental restructuring, not just for deficit reasons but essentially to make this a better country.

[Translation]

Il me semble donc que vous avez beaucoup de pain sur la planche, de même que certains de vos collègues peut-être, pour faire admettre la notion que la réduction du déficit est la clef de la création d'emplois par le secteur privé. Ce n'est pas un facteur subsidiaire, c'est la clef même de la création d'emplois. Je pense que la plupart des Canadiens ne comprennent pas cela, car cela fait si longtemps que l'on attend du gouvernement qu'il crée des emplois. Il y a donc beaucoup de travail à faire à cet égard.

Voilà donc mes trois questions, monsieur le président. Premièrement, pourquoi ne pas rectifier vos objectifs en cours de chemin? Pourquoi ne pas le faire maintenant au lieu d'être contraint de le faire plus tard? Pourquoi ne pas fixer comme objectif l'équilibrage du budget avant la fin de la présente législature?

Deuxièmement, quelle sorte d'économies le ministre devra-t-il réaliser par le biais de la réforme sociale? La réponse figure peut-être dans le restant des documents, mais j'imagine que la réponse ne peut être complète. Comment comptez-vous arracher ces économies au ministre du Développement des ressources humaines et aux comité et députés qui étudient la réforme? Je pense que c'est absolument essentiel si vous voulez atteindre même vos objectifs modestes.

Troisièmement, comment comptez-vous faire comprendre à vos colleagues, the Prime Minister, and the public that there is this direct collègues, au premier ministre et au public qu'il y a ce lien direct entre la réduction du déficit et la création d'emplois, que la façon la plus rapide de créer des emplois dans le secteur privé est d'éponger le déficit?

Voilà mes trois questions initiales, monsieur le ministre.

M. Martin: Je vous remercie, monsieur Manning. J'allais vous souhaiter la bienvenue, puis je me suis rendu compte que je suis moi aussi un invité, et qu'il nous incombe donc à tous les deux de remercier nos hôtes.

Avant de répondre précisément à vos questions, monsieur Manning, j'aimerais dire une chose sur notre mandat électoral. J'ai participé à la rédaction du Livre rouge et je peux vous assurer que la réduction du déficit et les objectifs spécifiques—la nécessité absolue de ramener le déficit à zéro-y sont indiqués, et donc les mesures qui en découlent font partie intégrante du Livre rouge. Je pense donc que nous avons un mandat électoral sans équivoque de régler ce problème.

Pour ce qui nous concerne, et vous aussi, si j'en crois les conversations que nous avons eues avec votre camp, le problème est pire que vous et moi l'imaginions avant l'élection. Nous avons tous cru aux chiffres qui nous étaient donnés et nous avons été surpris par la réalité. Néanmoins, je pense que nous avons le mandat—et nous comptons nous en acquitter-d'assainir les finances nationales.

Je ne vais pas répondre à vos questions précises dans l'ordre dans lequel vous les avez posées, mais plutôt dans celui où je les ai notées.

Pour ce qui est du train de mesures sociales, j'ai parlé ce matin même à M. Axworthy. Il vient juste de rentrer d'une tournée où il prononcé, je crois, une trentaine d'allocutions. Dans l'ensemble, tout se déroule bien. Je pense—et je suis même persuadé—que les consultations et discussions sur la réforme sociale contribueront très utilement à ce qui est une restructuration fondamentale, non seulement pour des raisons budgétaires mais aussi dans l'intérêt du pays même.

In terms of numbers—and you asked where we're going to get it—we did set out in the budget, and Mr. Axworthy confirmed, in fact, that the freezing of transfers at the 1993–94 level would continue beyond 1996–97. In terms of unemployment insurance, in one of his subsequent appearances Mr. Axworthy talked about a further 10% restructuring of unemployment insurance, which flows again from the budget and from his document. So I think the financial parameters are set out, and I feel quite confident that it's going to give us a much better system.

On your second question, the connection between deficit reduction and jobs, again, Mr. Manning, I think your question is a very good one. I think it's very much to the point. In fact, it was really one of the main reasons for the presentation yesterday.

What we essentially said is that the job problem in this country really arises from a substantial drop in productivity growth. I think the history and I think the members of your... In fact, Mr. Grubel gave me a passing grade of 90%. I don't know if it got him into trouble but it certainly got me into trouble.

The fact is that what we set out there were really the five areas that were absolutely crucial if we were really going to maintain high productivity and therefore high incomes and high job creation. They dealt with skills and with getting government right—issues you have dealt with—but they also very clearly dealt with the whole question of fiscal and monetary policy.

So one of the main purposes of yesterday's meeting was in fact to draw that connection and to make it very clear. There would be no disagreement with you on that particular point.

• 1700

Mr. Manning: Before you leave the first question, may I just ask you whether you have in mind—perhaps it is in here—a dollar figure that social reform has to produce in savings for us to hit the 3% target? Presumably if we're not on target, then that has to be higher than what you anticipated.

Mr. Martin: Mr. Manning, I am sure you will understand I have a set of numbers that are reasonably fluid and that apply to all areas of government spending. One of the things that will happen is, first of all, we are going to have the consultations that are taking place within Mr. Axworthy's area. As you know, foreign policy and the defence review are coming in. They will certainly be very influential. As well, there will be the deliberations of this particular committee, and finally program review, which is something we've been engaged in very deeply now for quite a number of months.

So I haven't finalized any numbers, but obviously I have in the back of my mind certain broad parameters we're going to have to get from every area of government spending.

Now, on your first point, about the 3%, you'll understand, Mr. Manning, your analogy to a three–foot high–jump bar not being very high. . .it isn't, unless you're in a six–foot hole.

[Traduction]

Pour ce qui est des chiffres—et vous demandiez où nous allons réaliser les économies—nous avons indiqué dans le budget, et M. Axworthy a confirmé, que le gel des transferts au niveau de 1993–1994 serait maintenu après 1996–1997. Pour ce qui est de l'assurance—chômage, dans l'un de ses discours subséquents, M. Axworthy a parlé d'une nouvelle restructuration de l'assurance—chômage de 10 p. 100, suite encore une fois au budget et à ce document. Je pense donc que les jalons financiers sont bien plantés et suis assuré que tout cela nous donnera un bien meilleur système.

Pour ce qui est de votre deuxième question, le lien entre la réduction du déficit et l'emploi, c'est encore une fois une excellente question, monsieur Manning. Elle est tout à fait pertinente. En fait, c'est l'une des principales raisons qui ont motivé la présentation d'hier.

Ce que nous avons dit essentiellement dans cet exposé est que le problème du chômage dans notre pays résulte réellement d'un ralentissement marqué de la croissance de la productivité. Je pense que l'histoire et que les membres de votre. . . En fait, M. Grubel m'a décerné une note de 90 p. 100. Je ne sais pas si cela lui a causé des difficultés, mais cela m'en a certainement causé.

Dans cet exposé, nous avons esquissé les cinq facteurs qui sont absolument cruciaux si nous voulons maintenir une forte productivité et donc des revenus élevés et un rythme de création d'emploi élevé. Ces facteurs englobent la formation professionnelle et la réforme gouvernementale—des questions dont vous avez traité—mais aussi très clairement tout le sujet de la politique budgétaire et monétaire.

Donc, l'une des principales raisons d'être de la réunion d'hier était de faire ressortir ce lien très clairement. Ce n'est certainement pas moi qui vous contredirai sur ce point particulier.

M. Manning: Avant que vous ne passiez à une autre question, puis—je vous demander si vous songez à un montant particulier d'économies—peut—être est—il dans ce document—que la réforme sociale devrait dégager pour que l'objectif de 3 p. 100 puisse être réalisé? Je suppose que si la trajectoire a quelque peu dévié, ce chiffre devra être encore supérieur à ce que vous aviez prévu.

M. Martin: Monsieur Manning, je suis sûr que vous comprendrez que j'ai un ensemble de chiffres raisonnablement souples et qui couvrent tous les domaines de dépenses gouvernementales. Voici comment les choses vont se dérouler: premièrement, il y a les consultations qui sont en cours dans le secteur de compétence de M. Axworthy. Comme vous le savez, l'examen de la politique étrangère et de la politique de défense va être bouclé prochainement. Ce réexamen aura certainement une grande influence. Ensuite, il y a les délibérations de ce comité—ci, et enfin la revue des programmes, dans laquelle nous sommes profondément engagés depuis maintenant quelques mois.

Je n'ai donc pas de chiffres définitifs, mais j'ai évidemment à l'esprit un certain nombre de grands paramètres qui concernent tous les postes de dépenses du gouvernement.

Pour en revenir maintenant à votre première observation, sur les 3 p. 100, vous comprendrez, monsieur Manning, que votre analogie avec une barre de saut en hauteur de trois pieds. . .ce n'est pas très haut, à moins que l'on soit au fond d'un trou de six pieds.

The fact is, there are a number of ways of looking at that, Mr. Manning. First of all, it is a very tough target. In this country it hasn't been hit in two decades. It was never hit, not once, in the strong recovery years of the 1980s. It's a very tough target to hit, especially with the increasing interest rates, the stock of debt we have had to absorb.

The second thing—and I guess you learn a little from the mistakes of other people, and I am not being partisan here—is what the previous government did, and previous governments of almost any stripe, was they set out medium-and long-term targets, and missed them. We think it's far more valuable to set out short-term targets and hit them.

One of the things that happen in government is that a long-term target simply becomes too nebulous an objective. Therefore people don't feel the pressure. Whereas a short-term target means you really do feel that pressure.

We have that anchor of 3%. It is an interim target. But it is my view-and the Prime Minister has expressed this time and time again, he has been tremendously supportive of me on it—that when you have a target, focus on that target, attain that target.

That's really why we want to approach it the way we are doing.

Mr. Grubel (Capilano—Howe Sound): Mr. Minister, it's very hard to get over the 30-year teaching habit of not assigning grades. I really think you deserve, even again today, praise for the courage to take the discussion of the deficit and debt problems to a sound and rational level from the traditional, may I say, Liberal ideological and wishful thinking.

Just a bit of partisanship in here.

I might note, though, that in your pointing out of the difficulties, I have two problems you've missed. One of them is that the problem is really more serious even than it has been painted as being, because you have not noted the unfunded liabilities of the federal government. Some people believe we're even deeper in the hole than is indicated by these debt figures, particularly with Canada Pension Plan and some other things.

Also, I would have liked to have seen in this report a slight acknowledgement that tax increases around the world have not typically produced the revenues governments have expected. It is simply too easy for people to take their money somewhere else. I hope this will be made clear in our directions, and certainly we should talk about it here.

• 1705

The main point I would like to make is an elaboration on world will take your tough talk, your determination, your et les marchés des capitaux du monde vont prendre note de

[Translation]

Il y a plusieurs façons d'appréhender la situation, monsieur Manning. Premièrement, c'est un objectif très difficile à atteindre. Personne ne l'a atteint dans ce pays en 20 ans. Il ne l'a pas été; pas une seule fois, pendant les années de forte expansion de la décennie 1980. C'est une cible très difficile à toucher, particulièrement avec la hausse des taux d'intérêt et l'ampleur de la dette que nous avons à éponger.

Le deuxième élément—et je suppose que les erreurs des autres sont riches d'enseignement, et je dis cela sans esprit partisan—c'est que le gouvernement précédent, et tous les gouvernements antérieurs de quelque couleur politique qu'ils aient été, ont fixé des objectifs à moyen et long termes et les ont manqués. Nous pensons qu'il est beaucoup plus rationnel de fixer des objectifs à court terme et de les atteindre.

En effet, pour un gouvernement, un objectif à long terme devient tout simplement trop nébuleux. Il n'engendre pas une contrainte suffisante. En revanche, si l'objectif est à court terme, il suscite une réelle pression.

Nous avons donc cet ancrage de 3 p. 100. C'est un jalon sur le chemin à parcourir. Mais j'estime-et le premier ministre nous l'a répété à maintes et maintes reprises et m'a énormément soutenu là-dessus — que lorsqu'on a un objectif, il faut se concentrer sur lui et l'atteindre.

C'est pour cette raison que nous voulons procéder de cette manière.

M. Grubel (Capilano - Howe Sound): Monsieur le ministre, il est très difficile de surmonter les habitudes acquises au cours de 30 années d'enseignement et de ne pas attribuer de notes. Je pense réellement que vous méritez, même encore aujourd'hui, des louanges pour le courage avec lequel vous ramenez le débat sur le déficit et l'endettement à un niveau rationnel et concret, par opposition à l'utopisme idéologique traditionnel des Libéraux.

C'était là juste une petite note partisane.

Je ferais observer, cependant, que dans votre description des difficultés, il y en a deux que vous avez omises. L'une est que le problème est encore plus grave que vous ne l'avez dit, car vous n'avez pas fait état de la dette non provisionnée du gouvernement fédéral. Certains jugent que nous sommes encore plus endettés que vos chiffres ne l'indiquent, particulièrement en raison du passif que représente le Régime de pensions du Canada et un certain nombre d'autres choses.

Par ailleurs, j'aurais voulu qu'il soit au moins mentionné dans ce rapport que les majorations d'impôt ne produisent nulle part dans le monde les recettes attendues. En effet, il est trop facile pour le contribuable de mettre son argent ailleurs. J'espère qu'il en sera clairement tenu compte et c'est un élément dont il conviendrait de parler ici.

L'aspect principal que je voudrais faire ressortir va dans le what Mr. Manning has said. I just hope and wish for the U.S.A. même sens que ce que disait M. Manning. Je souhaite et and for the sake of all Canadians that the capital markets of the j'espère, dans l'intérêt de tous les Canadiens, que les États-Unis

honesty, and will project it ahead and say that once you have reached the 3%, you will have similar determination. I am very worried, as all of the commentators said in the papers yesterday, and as I said, that your words are only 30% tougher than those of Mr. Chrétien in 1978 and those of finance ministers ever since.

Why, these capital markets will ask, should we believe this gentleman? Remember that once you have reached the 3%, everything you said about the detrimental effect of the debt and the deficit is still two to three years from now. Three years from now you will be one to two years away from the next election campaign. Will the capital markets believe you now that at that time you will have the courage to announce a plan like the one you have announced today, setting targets of where we're going to be in the following few years?

I just want to leap into a question from this. Let us hope it doesn't happen, but if it happens and the capital market will not believe you, and the exchange rate heads downwards, and the interest rates head upwards, do you have a contingency plan?

What are we going to tell the people who are going to come around and ask us about this year's target? Do you mean that after we take these sacrifices and hit, we're going to have to take some more? And they're big, unknown, potentially very serious, especially as the exchange rate goes down and the interest rates go up. Do you have a contingency? What should we tell these people? This is really an elaboration of the point Mr. Manning made, that it is really unfortunate that there is not a plan that we could attack in this committee that covers the total elimination of the deficit rather than just one step that is so relatively far away already.

Thank you for your time.

Mr. Martin: Thank you, Mr. Grubel. Just to comment on the points as I took them down, in terms of the Canada Pension Plan, the problem you have raised, the issue of an aging population is obviously one this country has deferred for a long time and is going to have to come to grips with. We did indicate in the last budget that we would at some point be responding. Your point is well taken, as is indeed, by the way, your point on the law of diminishing returns that applies to tax increases, which is why it is so important that the tax system be fair and that it appear to be fair. I take both of your points. I don't necessarily always draw the same conclusions that your analysis leads you to, but sometimes.

As you know, there is one very important factor in the 3%. That is the point at which the debt-to-GDP ratio, which has been constantly increasing, turns down. That is a really important breakthrough.

Mr. Grubel: [Inaudible—Editor]

Mr. Martin: Yes, that's correct.

Mr. Grubel: That's an assumption.

Mr. Martin: That's correct. But the fact is, that has happened only once in the last 20 years. So it's very important that we attain that.

[Traduction]

votre détermination, et de votre sincérité, les projeteront sur l'avenir et concluront que lorsque vous aurez atteint les 3 p. 100, vous continuerez à faire preuve d'une détermination similaire. Je suis très inquiet, comme tous les commentateurs l'ont dit hier et comme je l'ai dit moi-même, de voir que votre rigueur n'est que 30 p. 100 supérieure à celle de M. Chrétien en 1978 et de tous les ministres des Finances depuis.

Pourquoi, demanderont les marchés financiers, devrionsnous faire confiance à la parole de ce monsieur? N'oubliez pas que les 3 p. 100 une fois atteints, tout ce que vous avez dit des effets néfastes de l'endettement et du déficit restera vrai, dans deux ou trois ans. Dans trois ans, il n'y aura plus qu'un ou deux ans avant la prochaine campagne électorale. Les marchés financiers seront—ils convaincus que vous aurez alors le courage d'annoncer encore un plan comme celui que vous avez annoncé aujourd'hui, de fixer des objectifs rigoureux pour les années suivantes?

Cela m'amène à ma question. J'espère que cela n'arrivera pas, mais si cela arrivait, si le marché financier ne vous croyait pas et que le cours de notre monnaie s'effondrait et les taux d'intérêt grimpaient, avez—vous en réserve un plan d'urgence?

Que dirons—nous aux gens qui viendront nous voir et nous poser des questions sur l'objectif de cette année? Est—ce qu'après tous ces sacrifices, il faudra en consentir d'autres encore? Ils sont vastes, imprévisibles et potentiellement très lourds, particulièrement si le taux de change baisse et les taux d'intérêt augmentent. Avez—vous un plan d'urgence? Que devrons—nous dire à ces gens? Ce n'est qu'une autre façon d'exprimer ce que disait M. Manning, à savoir qu'il est vraiment regrettable que vous ne soumettiez pas un plan à ce comité qui couvre l'élimination totale du déficit, au lieu d'un simple jalon qui est déjà un peu trop éloigné dans le temps.

Je vous remercie de votre temps.

M. Martin: Je vous remercie, monsieur Grubel. Pour répondre à vos questions dans l'ordre où je les ai notées, pour ce qui est du Régime de pensions du Canada, le problème du vieillissement de la population a manifestement été éludé pendant longtemps, et il va falloir le confronter. Nous avons indiqué dans le dernier budget que nous allions prendre des mesures à un moment donné. Votre remarque est judicieuse, tout comme d'ailleurs celle sur le rendement décroissant des majorations fiscales, et c'est d'ailleurs pour cela qu'il importe que le régime fiscal soit équitable et perçu comme tel. Je ne conteste pas ces deux éléments. Je n'en tire pas nécessairement toujours les mêmes conclusions que vous, mais parfois oui.

Comme vous le savez, il y a un facteur très important dans ce chiffre de 3 p. 100. C'est le point auquel le ratio dette–PIB, qui n'a cessé d'augmenter s'infléchit vers le bas. C'est réellement une étape importante.

M. Grubel: [Inaudible—Éditeur]

M. Martin: Oui, c'est juste.

M. Grubel: C'est une hypothèse.

M. Martin: C'est juste. Mais le fait est que cela ne s'est produit qu'une fois au cours des 20 dernières années. Il est donc très important que nous parvenions à ce stade.

Now, I'm not going to get involved in hypothetical questions about capital markets and all of that kind of thing. About six months ago I made that mistake, and I notice that every so often you guys try to get me to do it again. But I'm not going to do that. I hope as a result of the discussions within this committee you will be able to set out—we're going to be very open here - where and how you think we can go further, to the extent you believe we should go forward. I said earlier I really want this to be a very constructive committee to work on, and I mean that very strongly.

• 1710

Mr. Speaker: One of your statements was that debt limits our economic ability to create jobs. The people we hear from across this country are interested in jobs, there's no question about that. Do you have any job targets that would come out of the plan set out here, in terms of the level of unemployment you're targeting, or that you feel can be reached by what we're doing here?

Mr. Martin: Right now I think we all know government can do a fair amount in terms of job creation within probably a 10% to 15% band. But as we all know-and it was a very important part of yesterday's presentation—job creation largely arises out of a climate of confidence that exists within the country, which is something the Prime Minister has said repeatedly. It's also really dependent on getting the structure right, having a tax system that is reasonable, and all those things.

Given the tremendous job creation that exists within the country, our major concern now is to continue that kind of job creation, because it is far greater than any individual thing government can do.

M. Discepola (Vaudreuil): Monsieur Martin, pour votre présentation d'hier, le Parti réformiste vous a donné 90 p. 100. Aujourd'hui, si j'avais à vous évaluer sur la performance et sur le contenu, je vous donnerais une note de 97 p. 100, parce qu'on se réserve les autres 3 p. 100.

Il y a une déclaration que vous avez faite hier, monsieur Martin, qui est presque passée inaperçue. J'aimerais la souligner aujourd'hui et vous féliciter. Je suis aussi jeune que vous, et c'est la première fois que j'entends un ministre des Finances dire qu'il envisage la possibilité d'un budget équilibré. Pour cela, vous devriez être félicité. Je viens du secteur municipal, et c'est une promesse pour laquelle je vais me battre personnellement. Je souhaiterais que d'ici 5 ou 10 ans, le Canada puisse effacer son déficit.

Imaginez ce que vous pourriez faire, monsieur le ministre, si on avait 45 milliards de dollars de plus sur la table demain matin. Pour cela, vous devez être félicité, parce que c'est un engagement qu'on a pris.

L'objectif de 3 p. 100 du produit intérieur brut que vous avez fixé quelques-uns. D'autres nous ont fait six ou sept suggestions suggestions which I am going to repeat. concrètes, et je vous les répète.

[Translation]

Je ne veux pas entrer dans des hypothèses sur la réaction des marchés financiers et ce genre de choses. J'ai commis cette erreur il v a six mois environ et je constate que vous ne cessez de me tendre la perche pour me faire recommencer. Mais je ne le ferai pas. J'espère qu'à la suite des délibérations de votre comité, vous pourrez déterminer-nous allons avoir des discussions très franches ici-la distance qu'il nous restera à parcourir et les moyens à prendre pour ce faire, dans la mesure où vous pensez qu'il faudra continuer dans cette voie. J'ai dit tout à l'heure que je souhaitais que le Comité fasse un travail très constructif, et je le pense vraiment.

M. Speaker: Vous avez dit entre autres que l'endettement limite notre capacité économique à créer des emplois. Les Canadiens d'un bout à l'autre du pays sont intéressés par l'emploi, cela ne fait aucun doute. Avez-vous des objectifs que le plan énoncé ici vise à atteindre, sur le nombre d'emplois que vous visez ou qui pourrait être atteint par les mesures que vous annoncez ici?

Martin: Nous savons tous, je pense, que le gouvernement peut faire beaucoup sur le plan de la création d'emplois, à l'intérieur d'une fourchette de 10 à 15 p. 100. Mais comme nous le savons tous-et c'était un élément très important de l'exposé d'hier-la création d'emplois résulte surtout d'un climat de confiance, ainsi que le Premier ministre l'a souligné de façon répétée. Elle passe également par l'existence d'une structure adéquate, d'un régime fiscal qui soit raisonnable, ce genre de choses.

Vu le rythme impressionnant de la création d'emplois actuelle dans notre pays, notre souci majeur est de maintenir cet élan, car il est bien supérieur à celui que le gouvernement pourrait imprimer à lui seul.

Mr. Discepola (Vaudreuil): Mr. Martin, the Reform Party gave you a 90% passing grade for yesterday's presentation. Today, if I had to grade you on your performance and on content, I would give you 97%, keeping the remaining 3% for ourselves.

Yesterday you made a statement, Mr. Martin, that almost nobody picked up. I would like to highlight it today and congratulate you. I am as young as you and it is the first time that I hear a Finance Minister that he's aiming at a balanced budget. For this you deserve to be congratulated. I'm coming from the municipal level and this is a promise for which I personally am going to fight. I wish that five or ten years from now Canada's deficit will be eliminated.

Just imagine all you could do, Mr. Minister, if we had 45 billion dollars more on the table tomorrow morning. I think you should be commended for this goal since this is a commitment we have made.

The target of 3% of GDP you have said is a balanced one in my est, pour moi, un objectif équilibré. Ce n'est pas assez pour view. Some say it is not enough. Others made six or seven specific

On vous suggère de recouvrer les mauvaises créances. On veut bien aller chercher 6 millions de dollars, mais quand on a essayé de recouvrer les mauvaises créances, on nous a dit: Ne touchez pas au Québec, surtout sur la question de la compensation pour le référendum.

Ils nous disent également de couper dans les dépenses de la défense. Quand on essaie, ils disent: Oui, faites-le, mais ne touchez pas à Bagotville et au Collège militaire de Saint-Jean.

Quand on dit qu'on veut couper les subventions aux organismes ou aux compagnies, on nous dit: Oui, faites-le, mais ne touchez pas au Québec.

Ils nous disent de ne pas continuer d'investir dans des projets grandioses comme Hibernia, mais ils vont nous presser de réaliser le they are going to press us to build the high-speed train between projet du TGV entre Québec et Windsor.

Si on veut arriver à vous donner des recommandations d'ici le 5 décembre, pour l'amour de Dieu, il faut éviter de dire: Touchez tous les autres, mais pas moi.

Mes concitovens disent: Je suis prêt à faire ma part, mais il faut que cela se fasse dans un esprit d'équité, de justice

and fairness. I think if I ever mention one more time this ongoing quasi-constitutional debate on jurisdiction overlapping of ours—I can say for my constituents that they're fed up with that battle.

It's time we learn as parliamentarians that we're all serving the same master, whether it's federal taxation, whether it's provincial taxation, whether it's municipal taxation. It's the same bottom-line person who's paying the bill at the end of the line. Once we take off our partisan hat and start coming up with concrete, precise ideas, I think we'll make your job an awful lot easier. The Liberal way is to come in at the right approach at the right time, so congratulations for your 97% mark.

I have some serious concerns, both as a Liberal. . . In your three scenarios debt leads to growth leads to job creation. In our infamous red book, of which you are the co-author, we talked about jobs leading to growth leading to debt reduction. I think the two go hand in hand.

I'd like to know from you how you feel. What measures are you proposing to put forth, first of all, that distinguish and differentiate us from the policies of the past government that didn't work? Secondly, how will we achieve that growth? The two concerns I have are that we seem to be tying our whole scenario, our whole proposal and analysis, to growth and interest rates.

When we take a look at what's happening in the United States, I am fearful. If we take a look at the inflation creeping up, their interest rates are going to increase. When you talk about a 1% increase in interest rates here at home having a \$1.7 billion effect, I think it is catastrophic. Those are the two crucial areas. You mentioned other areas but I'd like to have your comments on those first, please.

M. Martin: Monsieur Discepola, en ce qui concerne votre commentaire sur un budget équilibré, vous et beaucoup d'autres on a balanced budget, you and many others who, like you, have qui, comme vous, ont oeuvré dans le domaine municipal et ont l'expérience de budgets équilibrés, avez excercé beaucoup de

[Traduction]

They suggested to go out and recover bad debts. We're quite willing to go and recover six million dollars, but when we tried to recover bad debts, they told us: Don't touch Quebec, especially not with regard to compensation for the referendum.

They tell us also to cut defence spending. When we try, they say: Okay, go ahead, but don't touch Bagotville or the Saint-Jean Military College.

When we say we want to cut subsidies to organizations and businesses, they tell us: Okay, do it, but don't touch Quebec.

They tell us to stop investing in mega projects like Hibernia, but Ouebec and Windsor.

If we want to be able to make recommendations by December 5, for God's sake, let's stop saying: Cut back the others, but not me.

My fellow citizens say: I'm willing to do my part, but it has to be done in a spirit of fairness, of justice

et d'équité. Je pense que si je mentionne encore une seule fois cet éternel débat constitutionnel sur le chevauchement des juridictions—je peux dire au nom de mes électeurs qu'ils en ont assez de cette bataille.

Il est temps que nous apprenions, en tant que parlementaires que nous sommes tous au service du même maître, qu'il s'agisse de fiscalité fédérale, de fiscalité provinciale, de fiscalité municipale, c'est toujours le même contribuable qui paie la facture. Une fois que nous enlèverons nos chapeaux partisans pour formuler des idées concrètes et précises, je pense que nous nous rendrons la tâche beaucoup plus facile. La méthode libérale consiste à trouver la bonne approche au moment opportun, et je vous félicite donc de votre note de 97 p. 100.

J'ai quelques graves préoccupations, aussi bien en tant que Libéral... Dans vos trois scénarios, la réduction de la dette conduit à la croissance qui conduit à la création d'emplois. Dans notre fameux livre rouge, dont vous êtes l'un des auteurs, nous disons que l'emploi conduit à la croissance qui conduit à la réduction de la dette. Je pense que les deux vont de pair.

J'aimerais avoir votre sentiment. Quelle mesure proposez-vous de prendre pour, tout d'abord, nous distinguer des politiques inefficaces de l'ancien gouvernement? Deuxièmement, comment parvenir à cette croissance? Je m'inquiète du fait que nous semblons asseoir tout le scénario, toute notre proposition et notre analyse sur la croissance et les taux d'intérêt.

Or, si l'on voit ce qui se passe aux États-Unis, il y a lieu de s'inquiéter. Le taux d'inflation y augmente et risque de pousser à la hausse les taux d'intérêt. Vous dites qu'une majoration de 1 p. 100 des taux d'intérêt chez nous nous coûte 1,7 milliard de dollars, je trouve cela catastrophique. Ce sont là deux facteurs cruciaux. Vous en avez mentionné d'autres, mais j'aimerais avoir votre avis sur ceux-là d'abord, s'il vous plaît.

Mr. Martin: Mr. Discepola, with regard to your comments been active at the municipal level and have experienced balanced budgets, have put a lot of pressure on me in that respect. I

avez dû faire preuve au municipal vous aide beaucoup maintenant que vous êtes ici, sur la scène nationale. J'accepte volontiers votre commentaire.

J'accepte aussi votre deuxième commentaire. Il va falloir qu'on soit très constructifs autour de la table. Il va falloir qu'on fasse des suggestions détaillées et qu'on accepte les conséquences de nos recommandations. Si on ne veut pas qu'on coupe, il faut dire où on va aller chercher de l'argent. Si on veut dépenser de l'argent, il va falloir dire où on va aller chercher cet argent.

Vous voulez vraiment travailler. On a un problème fondamental au Canada. Comme vous l'avez dit, il y a seulement un contribuable au point de vue de la taxation. Je suis très heureux d'apprendre que c'est de cette façon que le Comité va fonctionner.

On your second point, your question in terms of what comes first, again I think you are absolutely dead on. What we did set out in the red book was effectively that we needed a two-track approach.

The approach of simply saying that deficit reduction was the only solution—obviously if you take a look at what has happened over the last 10 years, that didn't work.

I think we also have to recognize, and you have said this, that growth alone won't do it simply because the problem has now arrived at such a point. . .it is so big that in fact direct fiscal action has to be

I think the point you are raising is dead on. What we require is what we talked about in the election campaign, a two-track approach. In the relationship between the two there is an enormous amount of synergy. If you start getting jobs going, then you start reducing the deficit. You reduce the deficit and then you create a climate of confidence and people start hiring people. Your point is very well taken.

1720

One of the things I said yesterday, when I was asked the question about what is the difference between ourselves and other people, is that I think there really are two or three really. One is the two-track approach that you've just described. The second is that when the previous government cut, it felt the achievement was in getting rid of the 10% and didn't pay any attention to making the 90%, the remainder of that spending, work. It's very important, because in fact if we're going to carry through the ups and downs of any economic cycle, what we really have to do is make sure the structure works.

The second point, and I think this was a very important issue that came out yesterday, is the absolute necessity in terms of the way you regard the economy that you don't spend all your time protecting the past but that you anticipate the future. I think those are the two biggest differences. But I agree with you.

Mr. Discepola: If we're going to expect Canadians, as they have in the past several years, to tighten their belts and assume more cutbacks in services, the question I'm going to ask probably goes a little bit beyond the mandate of this committee, but I think it's very important. In every discussion that I've undertaken with people, they've all said that they're prepared to do their fair share, and they expect others to do so also, but we hear of cases coming up every so often of abuse, of overspending in different areas.

[Translation]

pression sur moi sur ce point-là. Je pense que la discipline dont vous think that the discipline you had to maintain at the municipal level is a great help now that you are here at the national level. I fully support your comment.

> I also agree with your second comment. We will need to be very constructive around this table. We will have to come up with specific suggestions and to accept the implications of our recommendations. If we don't want to make cuts, we will have to say where we are going to get the money from. If we want to spend, we will have to say where the money is going to come from.

> You really want to get to work. We have a fundamental problem here in Canada. As you correctly pointed out, there's only one taxpayer. I'm very happy to see that this is the approach the Committee will be taking.

> En ce qui concerne votre deuxième point, la question de savoir quel facteur doit intervenir en premier, vous avez encore une fois absolument raison. Nous avons effectivement indiqué dans le livre rouge qu'une double approche est nécessaire.

> L'approche qui consiste à dire que la réduction du déficit est la seule option—si vous regardez ce qui s'est passé au cours des dix dernières années est manifestement un échec.

> Il faut reconnaître également, et vous l'avez dit, que la croissance seule ne suffira pas car le problème est maintenant devenu si aigu, si écrasant que des mesures financières directes doivent être prises.

> Je pense que vous avez tout à fait raison. Il nous faut avancer sur deux fronts, comme nous l'avions dit dans la campagne électorale. Ce faisant, on produit une énorme synergie. Si l'on peut faire démarrer l'emploi, alors on commence à réduire le déficit. En réduisant le déficit, on engendre un climat de confiance et les entreprises commencent à embaucher. Votre remarque est tout à fait pertinente.

> L'une des choses que j'ai dites hier, lorsqu'on me demandait qu'elle était la différence entre nous-mêmes et d'autres, c'est que ces différences sont en fait au nombre de deux ou trois. La première est l'approche sur deux fronts que vous venez de décrire. La deuxième est que lorsque le gouvernement précédent réduisait les dépenses, il jugeait que la réussite résidait dans cette réduction de 10 p. 100 et il ne prêtait pas attention à l'utilisation des 90 p. 100 restants. Or c'est très important, car si nous voulons traverser les hauts et les bas du cycle économique, il faut veiller à ce que la structure soit solide.

> Le deuxième aspect, et c'est là un élément très important qui a été abordé hier, c'est la nécessité absolue, dans notre façon d'aborder l'économie, de ne pas passer tout son temps à protéger le passé mais de prévoir aussi l'avenir. Je pense que ce sont là les deux plus grosses différences. Mais je suis d'accord avec vous.

> M. Discepola: Si nous allons demander aux Canadiens, comme nous l'avons fait ces dernières années, de se serrer la ceinture et d'accepter davantage de réductions de services, ma question déborde quelque peu du mandat de ce Comité, mais elle est très importante. Dans toutes les discussions que j'ai eues avec des Canadiens, ils m'ont toujours dit qu'ils sont prêts à faire leur part et qu'ils comptent que les autres feront la leur aussi, mais trop souvent ils entendent parler d'exemples d'abus, de dépenses excessives dans différents domaines.

What assurances would you give our committee if we come back and say, here's what we're recommending, that by the same token the mandarins and the bureaucrats have undertaken all that they can to make sure the government machinery is well oiled, well tuned, and that all the abuses and all the wastage are taken out of the system, because that could save us quite a few billions of dollars also.

I think we have to work together—not just politicians, not just business, not just our taxpayers. The public service have a tremendous responsibility in all this also. Can you give us any assurances that measures that have been introduced or are under way at least address that aspect of government spending?

Mr. Martin: Again I think the point is very well taken. The answer, first of all, is I would give you that assurance absolutely. If this committee comes up with suggestions and there really are ways in which we can save money, I can tell you that I, the President of the Treasury Board, and the Minister of Public Service Renewal would be very interested in them.

I think the best thing I can do is simply tell you that in the discussions I have had with the public servants at the Department of Finance, one of the points they made to me very clearly, right at the very beginning, was that if we were going to ask Canadians from coast to coast to bear this burden, Canadians were going to have to see, first and foremost, that we have cleaned up our house at home.

It's very interesting. You make the point, but it was first made to me by some of the senior public servants within the Department of Finance. I think that is a view that is now quite recognized in this city, and it's certainly one we will have to act on.

Mr. Mitchell (Parry Sound—Muskoka): I'd like to thank the minister for being here. As a former banker, I don't apply grades as some of my colleagues do. I look for common sense, and I think what we've seen here today is a lot of common sense. I'm really pleased to hear your unequivocal commitment to meet that 3% target. I think it's important to realize that it's been a generation—probably the last time I walked past a mirror not holding in my stomach—since we achieved that thing. It's been 20 years. It's a major accomplishment. I think the fact that you've been able to achieve an interim target date for this fiscal year is important. It will give the confidence that Mr. Grubel talked about that was necessary.

This committee won't shrink from the challenge of doing what you want us to do. We will keep above partisan politics, some of which we saw here today.

I was happy to see you talk about fairness, and I was happy to see you talk about it both in terms of expenditures and in terms of revenue. I think that's very important.

There was a brief discussion here today about liberalism and your approach not being a liberal approach. You know, it absolutely is a liberal approach because everything that we've heard, I believe, from you in the last two days talked about the two responsibilities that government has. It has a fiscal responsibility, and you have talked about that. We've also, in this government and in both the papers that you presented to us, talked about a social responsibility that governments also have.

I notice as liberals, and having dealt with you as you formulated our party platform, that both the social responsibility and the fiscal responsibility are important.

[Traduction]

Quelles assurances pourriez-vous donner à notre comité, si nous vous soumettons des recommandations, que les mandarins et les bureaucrates veilleront de leur côté à ce que la machine gouvernementale soit bien huilée, bien au point, et que tous les abus et tous les gaspillages soient éliminés, car cela aussi nous ferait épargner quelque milliards de dollars.

Je pense qu'il nous faut travailler de concert—pas seulement les politiciens, les gens d'affaires, les contribuables. La fonction publique a elle aussi une énorme responsabilité à assumer. Pouvez-vous nous donner des garanties que des mesures seront prises ou sont en cours pour combattre ces gaspillages?

M. Martin: Encore une fois, c'est une excellent remarque. Pour commencer, je peux vous donner cette assurance absolue. Si vous pouvez formuler des suggestions et s'il y a vraiment des moyens de faire des économies, je peux vous assurer, en tant que président du Conseil du Trésor et ministre du Renouveau de la fonction publique, que je serai très intéressé.

Je ne peux rien vous dire de mieux que lors des discussions que j'ai eues avec les fonctionnaires du ministère des Finances, ils ont d'emblée fait ressortir très clairement que si nous allions demander aux Canadiens d'un bout à l'autre du pays d'assumer ce fardeau, il faudra qu'ils soient convaincus d'abord et avant tout que nous avons fait le ménage chez nous.

C'est très intéressant. Vous avez fait état de cette nécessité, mais elle m'a été mentionnée d'abord par certains des hauts fonctionnaires du ministère des Finances. Je pense que la fonction publique en est tout à fait consciente maintenant à Ottawa. C'est un impératif auquel il faudra se plier.

M. Mitchell (Parry Sound—Muskoka): Je voudrais remercier le ministre de sa présence. En tant qu'ancien banquier, je ne distribue pas des notes comme certains de mes collègues. Je recherche le bon sens, et je pense que nous en avons vu beaucoup ici aujourd'hui. Je suis très heureux de votre engagement sans équivoque d'atteindre l'objectif de 3 p. 100. Il faut bien voir que cela fait une génération—sans doute depuis la dernière fois que je suis passé devant un miroir sans rentrer le ventre—que nous n'avons pas connu cela. Cela fait 20 ans. Ce sera une réalisation majeure. Je pense que le fait pour vous d'avoir pu fixer une telle cible pour le présent exercice est important. Cela assurera la confiance dont M. Grubel disait la nécessité.

Notre comité ne va pas reculer devant la tâche que vous lui confiez. Nous resterons au-dessus de la politique partisane, dont nous avons vu quelques expressions aujourd'hui.

J'ai été heureux de vous entendre parler d'équité et heureux que vous en parliez non seulement sur le plan des dépenses mais aussi des recettes. Je pense que c'est très important.

On a un peu parlé du libéralisme aujourd'hui, et d'aucuns ont estimé que votre approche n'est pas libérale. Mais c'est une approche absolument libérale car tout ce que j'ai entendu de votre bouche ces deux derniers jours renvoyait toujours à la double responsabilité du gouvernement. Il a une responsabilité financière, et vous en avez parlé. Mais vous parlez aussi, au sein du gouvernement et dans les deux documents que vous nous avez présentés, de la responsabilité sociale.

Je sais que pour les Libéraux, la responsabilité sociale et la responsabilité financière ont la même importance, come vous l'avez manifesté lors de la formulation de notre plate-forme électorale.

I was wondering if you could take just a moment to talk in general terms on how you would address the interrelation between those two concepts, the fiscal responsibility and the social responsibility.

• 1725

Mr. Martin: First, Mr. Mitchell, I'm not sure if you gave me a time in 20 years that I got one from a banker, I can tell you that.

Your question is dead on. I tried to deal with that at the end of my presentation. All of us who ran in the last election did so because we understood the country had problems. We all ran because we really want to make this a better country. We really do know that Canada is not a nation of statistics and dry numbers. It's a nation of people, a lot of whom have been suffering over the last while, who want jobs for themselves and a way for their kids to go to school.

We also know what has really happened to us because of this terrible debt: our country is not capable today of providing the decent assistance for adjustment to a different economy that it ought to be providing. The fact is that there are 1.4 million unemployed. The fact is that 20% of Canadian children are living in poverty.

It's very important for us to understand that deficit reduction is not an end in itself. We're not doing it because we want to get the debt down; we're doing it because we really want to make this a better place for Canadians. The relationship is exactly the one you drew, and I'm sure that's the reason we're all here.

Mr. Riis (Kamloops): I join with my colleagues in saying that this is a very accurate description of what we're confronted with, Mr. Minister, and I appreciate having this evidence.

You mentioned your colleague Mr. Axworthy going across the country and getting a fairly positive reaction. I spent the last week in my constituency holding similar meetings on Mr. Axworthy's proposal. I must say I almost didn't make it back here. The response was not always enthusiastic, and we want to be aware that our task here is going to be equally difficult, to convince Canadians of some of the major changes that are required.

Your comments with the Bloc members regarding the family trust we can use as a good instruction of what not to do, in that family trusts make sense for some people, grain subsidies make sense for some people, and subsidies to the east coast fisher folk make sense, but we have to ask ourselves: in light of what they do, what do they cost, and does that cost validate their continuing? That's the kind of exercise we have to pursue.

My question is very simple. One of the reasons why we're going to have a challenge is not many years ago Ministers of Finance would say that if we got interest rates down, then things would really turn around. Well, we got interest rates down, but things didn't turn around. Then they said that if we got inflation down, then things would turn around. That came down; as you said, it is the lowest going.

[Translation]

J'aimerais que vous nous parliez, en termes généraux, de la façon dont vous percevez le lien entre les deux notions, celle de responsabilité financière et celle de responsabilité sociale.

M. Martin: Tout d'abord, monsieur Mitchell, je ne suis pas passing grade. I hope you did, because if you did, it would be the first certain que vous m'ayez donné une note de passage. J'espère que oui, car si c'est le cas, ce sera la première fois en 20 ans que j'en aurai obtenu une d'un banquier, je peux vous le dire.

> Votre question est tout à fait pertinente. J'ai essayé de traiter de cet aspect à la fin de mon exposé. Tous ceux d'entre nous qui se sont présentés lors des dernières élections l'ont fait parce qu'ils avaient conscience des problèmes du pays. Nous nous sommes présentés parce que nous voulons vraiment faire du Canada un pays meilleur. Nous savons très bien que le Canada n'est pas un ensemble de statistiques et de chiffres. C'est une nation de citoyens, dont beaucoup ont souffert ces derniers temps. Ils veulent un travail pour eux-mêmes et une éducation pour leurs enfants.

> Nous savons aussi ce qui nous est arrivé à cause de cette terrible dette. Notre pays aujourd'hui n'est pas en mesure d'apporter l'aide nécessaire pour nous adaptater à la nouvelle économie. Le fait est qu'il y a 1,4 million de chômeurs. Le fait est que 20 p. 100 des enfants canadiens vivent dans la pauvreté.

> Il faut donc bien saisir que la réduction du déficit n'est pas une fin en soi. Nous ne le faisons pas parce que nous voulons diminuer l'endettement; nous le faisons parce que nous voulons donner une vie meilleure aux Canadiens. Le lien est exactement celui que vous avez indiqué, et je suis sûr que c'est la raison pour laquelle nous sommes tous ici.

> M. Riis (Kamloops): Je me joins à mes collègues pour dire que c'est là une description tout à fait exacte de la situation à laquelle nous sommes confrontés, monsieur le ministre, et j'ai été heureux de vous entendre la faire.

> Vous avez dit que votre collègue, M. Axworthy, vient de sillonner le pays et a reçu une réaction plutôt positive. J'ai passé la semaine dernière dans ma circonscription à tenir des réunions similaires au sujet de la proposition de M. Axworthy. Je dois dire que j'ai failli ne pas pouvoir revenir ici à temps. La réaction n'a pas toujours été enthousiaste, et il faut bien voir que notre tâche ici sera tout aussi difficile, que nous aurons du mal à convaincre les Canadiens que certains de ces grands changements sont nécessaires.

> Ce que vous avez dit aux députés du Bloc concernant les fiducies familiales sont un bon exemple de ce qu'il ne faut pas faire, en ce sens que les fiducies familiales sont raisonnables aux yeux de certains, les subventions céréalières sont raisonnables pour certains, et les subventions aux pêcheurs de la côte sont raisonnables, mais il faut se demander ceci: étant donné leurs résultats, étant donné leurs coûts, est-ce que leur maintien est justifié? Voilà le genre de travail qu'il nous faut faire ici.

> Ma question est très simple. L'une des raisons pour lesquelles notre tâche sera difficile c'est qu'il y a peu de temps encore, les ministres des Finances nous disaient que si seulement nous parvenions à faire baisser les taux d'intérêt, le redressement viendrait. Eh bien, les taux d'intérêt ont baissé mais rien n'a changé. Puis ils ont dit que si l'inflation baissait, la situation se redresserait. L'inflation a baissé; comme vous l'avez dit, elle n'a jamais été aussi faible.

Now we have a new Minister of Finance and he's saying that now

It's not a wonder that there's a certain element of cynicism out there about what Ministers of Finance have said. So I'm going to give you a real opening; it might sound like a criticism, Mr. Minister, but it will give you an opening.

As Canadians listen to you now say what you plan to do, that this is your target... As Mr. Grubel, or somebody, indicated, there is no target for jobs, which is a bit of a shortcoming. Perhaps I shall make one more critical comment: unlike your colleague Mr. Axworthy, who did lay out proposals for Canadians to consider... It would be helpful if you, at one point, would do the same, or be more specific about what you would consider as possibilities, such as the RRSP taxing, whether that's on or off.

But the question for you is this. You've set targets for your deficit reduction, but so did other Ministers of Finance. Every year they laid it all out. When you were talking, it sounded to me a bit like déjà vu or some time warp, Mr. Minister. It could have been Michael Wilson or Don Mazankowski saying those things. Why, or how, are you different? I mean this in the most positive way possible. Can you give Canadians some hope that you're not simply some version of Don Mazankowski?

Mr. Martin: I just hope that Don Mazankowski isn't watching.

The first thing I would say is I certainly understand that Lloyd Axworthy has had a pretty good week. It might be that you didn't sell it with the same degree of enthusiasm as Lloyd did.

Mr. Riis: Don't be critical now, Paul. I actually tried to be objective, but it's difficult.

• 1730

Mr. Martin: Your comment on the family trust issue is very well taken. I really do hope this committee is able to do something—it will come up with something—on the issue of family trust, because the whole question of fairness is crucial.

Again, you said you have one question. I think you really asked two. One was the question about being more specific about the proposals.

I guess what I would say there is what is really crucial is that this committee deal with the trade-offs; that this committee really come up with a plan that enables us to get to the 3%. If somebody wants to come up with a plan that goes beyond the 3%, then what we would ask them to do is to provide the trade-offs and numbers it will take us to get beyond that.

But I'll tell you something. I've been in this. The devil is in the details. It isn't in the great rhetorical speeches: "you have to get here". The devil is in how you get there, line by line. That's what this committee has to do.

[Traduction]

Nous avons maintenant un nouveau ministre des Finances qui we have to get the deficit down because then things will turn around. nous dit qu'il faut réduire le déficit et qu'alors les choses s'arrangeront.

> Il n'est pas étonnant que ces déclarations successives des ministres des Finances aient engendré quelque cynisme. Je vais donc vous faire une ouverture; cela sonnera peut-être comme une critique, monsieur le ministre, mais c'est une ouverture que je vous

> Alors que les Canadiens vous écoutent aujourd'hui esquisser votre plan, formuler votre objectif... Comme M. Grubel ou quelqu'un d'autre l'a dit, il n'y a pas d'objectif en matière d'emplois, ce qui est un peu une lacune. Je ferais peutêtre une autre critique: contrairement à votre collègue, M. Axworthy, qui a soumis des propositions aux Canadiens. . . Il serait utile que vous le fassiez vous-même à un moment donné ou que vous soyez plus précis sur les options que vous envisagez, comme l'imposition des REÉR, et que vous nous disiez si cela va se faire ou

> Mais la question que je vous pose est la suivante. Vous avez fixé des objectifs pour la réduction du déficit, mais d'autres ministres des Finances en avaient fait autant. Chaque année, ils nous donnaient un chiffre. J'ai eu une impression de déjà vu en vous écoutant, ou d'avoir été transporté dans le passé, monsieur le ministre. J'ai encore aux oreilles des déclarations similaires de Michael Wilson ou Don Mazankowski. En quoi êtes-vous différent? Je pose la question dans l'esprit le plus positif possible. Pouvezvous rassurer les Canadiens, leur prouver que vous n'êtes pas simplement une réincarnation de Don Mazankowski?

> M. Martin: J'espère sincèrement que Don Mazankowski ne vous entend pas.

> Je dirais d'abord que, d'après tous mes renseignements, Lloyd Axworthy a eu une assez bonne semaine. Il se peut que vous n'ayez pas vendu le programme avec le même enthousiasme que Lloyd.

M. Riis: Ne me critiquez pas, Paul. J'ai vraiment essayé d'être objectif, mais c'est difficile.

M. Martin: Votre commentaire sur la question des fiducies familiales est très pertinente. J'espère réellement que votre comité pourra faire quelque chose — qu'il trouvera quelque chose à ce sujet, car toute cette question d'équité est fondamentale.

Vous avez dit n'avoir qu'une question. Vous en avez en fait plutôt deux, il me semble. L'une portait sur la formulation d'une proposition précise.

Je dirais que l'essentiel est que votre comité se concentre sur les moyens et puisse présenter un plan qui nous permette d'atteindre les 3 p. 100. Si quelqu'un veut proposer un plan qui nous amène au-delà des 3 p. 100, je lui demanderais de nous en proposer les moyens et d'indiquer les chiffres qui nous permettront d'aller plus loin.

Je vais vous dire une chose. Je ne suis pas né d'hier. La difficulté réside dans les détails, ce n'est pas dans les grands discours de rhétorique où l'on annonce un objectif. La difficulté c'est la démarche concrète, ligne par ligne. C'est là la tâche de votre comité.

What really would worry me is if I came out with any one of five or ten specific proposals, the whole time will be spent debating those proposals and not the crucial trade–offs required to get there.

About the difference between me and the Tories—and I want you to know, Nelson, you really grievously wounded me here—I think it really goes back to the question Andy Mitchell put forth, and that is that we do not regard deficit reduction as an end in itself. We really regard it as a means to provide Canadians with a better standard of living and kids with a better chance for the future. I cannot abide the fact that at present not only Canada but a number of countries have their economic future in the hands of bond markets outside this nation whose major goal is to say if the economy is going well, then that's bad for the bond market, therefore we don't like that.

So I guess the biggest difference is that the goal is not deficit reduction for the sake of deficit reduction; the goal is to regain our ability as a country to control our future.

The Chairman: Minister, you have given us a tremendous challenge, asking us to report back to the House of Commons by December 5, not in generalities but with specifics, having consulted Canadians on the trade-offs they are prepared to make and having asked them not only what they want to keep for themselves but what they are prepared to bring to the table for all Canadians. I believe Canadians can rise to that challenge. I can assure you our committee will do its level best. We thank you very much for your presentation here today.

We stand adjourned.

[Translation]

Ce qui m'inquiéterait si je devais formuler cinq ou dix propositions concrètes, c'est que tout le temps serait consacré à débattre de ces propositions, et non pas des moyens cruciaux qui sont nécessaires pour y parvenir.

Pour ce qui est de la différence entre moi et les Conservateurs—et je tiens à vous dire, Nelson, que vous m'avez profondément blessé—je vous reporte à la question d'Andy Mitchell, à savoir que nous ne considérons pas la réduction du déficit comme une fin en soi. Nous la considérons comme un moyen d'assurer aux Canadiens un meilleur niveau de vie et à nos enfants un meilleur avenir. Je ne puis admettre qu'à l'heure actuelle, non seulement le Canada mais un certain nombre d'autres pays voient leur avenir économique à la merci des marchés obligataires étrangers qui n'ont qu'une idée en tête, le rendement des obligations, et tant pis pour le bien—être de notre économie.

Je dirais donc que la grande différence, c'est que notre objectif n'est pas la réduction du déficit en soi; l'objectif est de reconquérir pour notre pays la capacité de contrôler son avenir.

Le président: Monsieur le ministre, vous nous avez confié une tâche énorme en nous demandant de soumettre un rapport à la Chambre des communes d'ici le 5 décembre, avec non pas des généralités, mais des propositions concrètes, après avoir consulté les Canadiens sur les compromis qu'ils sont disposés à faire et leur avoir demandé non seulement ce qu'ils veulent garder pour eux mais ce qu'ils sont disposés à mettre dans le pot commun de tous les Canadiens. Je crois que les Canadiens sauront relever le défi. Je peux vous assurer que notre comité fera de son mieux. Merci infiniment de votre exposé.

La séance est levée.



MAIL >POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré – Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non –livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré –Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

CAI XC 26 -F59

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 59

Wednesday, October 19, 1994

Chairperson: Jim Peterson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 59

Le mercredi 19 octobre 1994

Président: Jim Peterson

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des Committee on

Finance

Finances

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 83.1, study on the budgetary policy

CONCERNANT:

Conformément à l'article 83.1 du Règlement, étude des politiques budgétaires

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the Thirty-fifth Parliament, 1994

Première session de la trente-cinquième législature, 1994

STANDING COMMITTEE ON FINANCE

Chairperson: Jim Peterson

Vice-Chairmen: Yvan Loubier

Barry Campbell

Members

Jim Abbott
Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Associate Members

Reg Alcock Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

Martine Bresson

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

Président: Jim Peterson

Vice-présidents: Yvan Loubier

Barry Campbell

Membres

Jim Abbott
Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Membres associés

Reg Alcock Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Martine Bresson

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 19 OCTOBRE 1994 (77)

[Text]

Le Comité permanent des finances se réunit en séance télévisée aujourd'hui, à 15 h 35, dans la pièce 253–D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jim Peterson (président).

Membres du Comité présents: Jim Abbott, Gérard Asselin, Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Brent St. Denis, Ray Speaker, Jane Stewart, David Walker.

Membre suppléant présent: Harry Verran pour Gary Pillitteri.

Autres députés présents: Paul Szabo, Richard Bélisle.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du recherche. De la direction des comités et des associations parlementaires: Christine Trauttmansdorff.

Témoins: Des Organisations nationales volontaires: Rose Potvin, directrice exécutive. De la Chambre de commerce du Canada: Dale Orr, président, Comité de la politique économique. De l'Université du Québec à Montréal: Pierre Toupin, directrice exécutive. De l'École des études politiques, Loewen, Ondaatje, McCutcheon Ltd.: Maureen Farrow, vice-Canada: John McCallum, premier vice-président et économiste en chef.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 83.1 du Règlement, le Comité continue son étude des politiques budgétaires (Voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 27 septembre 1994, fascicule nº 53).

Les témoins font une présentation et répondent aux questions.

À 17 h 50, le Comité suspend ses travaux.

À 19 heures, le Comité reprend ses travaux.

À 21 heures, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, OCTOBER 19, 1994 (77)

[Translation]

The Standing Committee on Finance met on a televised session at 3:35 o'clock p.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Chair, Jim Peterson, presiding.

Members of the Committee present: Jim Abbott, Gérard Asselin, Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Brent St. Denis, Ray Speaker, Jane Stewart, David

Acting Member present: Harry Verran for Gary Pillitteri.

Other Members presents: Paul Szabo, Richard Bélisle.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parlement: Guy Beaumier et Richard Domingue, attachés de Parliament: Guy Beaumier and Richard Domingue, Research Officers. From the Committees and Parliamentary Associations Directorate: Christine Trauttmansdorff.

Witnesses: From the Coalition of National Voluntary Organizations (NVO): Rose Potvin, Executive Director. From the Canadian Chamber of Commerce: Dale Orr, Chairman, Economic Policy Committee. From the University of Quebec in Fortin, De l'Organisation Nationale Anti-Pauvreté: Lynne Montreal: Pierre Fortin, From the National Anti-Poverty Organization: Lynne Toupin, Executive Director. From the Université Queen's: Dr Thomas Courchene, directeur. De School of Policy Studies, Queen's University: Dr. Thomas Courchene, Director. From Loewen, Ondaatje, McCutcheon présidente exécutive, directrice de la recherche. Du Comité Ltd.: Maureen Farrow, Executive Vice-President, Director of canadien d'action sur le statut de la femme: Lorraine Michael. Research. From the National Action Committee on the Status De Informetrica: Michael McCracken, président et directeur of Women: Lorraine Michael. From Informetrica: Michael administratif/général. De Canada West Foundation: Dr. David McCracken, Chairman and Chief Executive Officer. From Elton, président. De l'Université Western Ontario: David Canada West Foundation: Dr. David Elton, President. From Laidler, professeur. Du Conseil canadien de développement the University of Western Ontario: David Laidler, Professor. social: David Ross, directeur exécutif intérimaire. De l'Institut From the Canadian Council of Social Development: David C.D. Howe: William Robson. De Nesbitt Burns Corp: David Ross, Acting Executive Director. From the C.D. Howe Rosenberg, économiste principal. De la Banque royale du Institute: William Robson. From Nesbitt Burns Corp.: David Rosenberg, Senior Economist. From the Royal Bank of Canada: John McCallum, Senior Vice-President and Chief Economist.

> In accordance with its mandate under Standing Order 83.1, the Committee resumed consideration of the budgetary policy (See Minutes of Proceedings and Evidence, Wednesday, September 27, 1994, Issue No. 53).

The witnesses made statements and answered questions.

At 5:50 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 7:00 o'clock p.m., the sitting resumed.

At 9:00 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

La greffière du Comité

Martine Bresson

Martine Bresson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Wednesday, October 19, 1994

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mercredi 19 octobre 1994

• 1534

The Chairman: Ladies and gentlemen, we will now come to order.

This is the first of our hearings following the two presentations to us by the Minister of Finance. This is a first, as you know, not only for our finance committee but for any parliament that we know of in the world—pre-budget consultations being undertaken in such an open, extensive, and public fashion.

• 1535

You as experts and major stakeholders have been invited to be here on very little notice—we apologize for that—because of the depth of perspective you are prepared to and can bring to our deliberations.

As you are aware, we have an enormous task. As the minister said vesterday, when we report back, generalities will not be good enough. We are seeking specifics on a number of topics that he outlined, including whether his economic assumptions are valid, whether we should be arriving at our deficit targets through expenditure cuts, through increased taxes, or by eliminating tax expenditures. The minister has also asked us to be extremely specific when it comes to where we intend to cut, if indeed those should be our recommendations.

We welcome you. We know there will not be a uniformity of opinion among you. This is one of the reasons you were asked here, and I'm sure there's not uniformity of opinion among the members of Parliament sitting around this table or indeed among Canadians.

The format will be that each one of you will have about five minutes in which you may present your own views, including commenting on the views that some others might have brought up. After that we will go to brief questions from members of Parliament.

We will adjourn for an in camera dinner, where we can chat. We will be returning to this open forum from 7 p.m. to 9 p.m. to wrap up our hearings.

With us today we have Mr. David Ross, acting executive director from the Canadian Council of Social Development; Mr. David Rosenberg, senior economist of Nesbitt Burns; Mr. David Laidler, professor of economics, University of Western Ontario; Mr. John McCallum, senior economist from the Royal Bank of Canada; Mr. David Elton, president of Canada West Foundation; Rose Potvin, who is the executive director of the Coalition of National Voluntary Organizations; William Robson, representing the C.D. Howe Institute; Thomas Courchene, the School of Policy Studies at Queen's University; Pierre Fortin,

Le président: Mesdames et messieurs, je déclare maintenant la séance ouverte.

Il s'agit de notre première audience depuis les deux comparutions du ministre des Finances. Il s'agit, comme vous le savez, d'une première, non seulement pour le Comité des finances mais pour tout Parlement, où que ce soit dans le monde: le fait que des consultations prébudgétaires soient aussi ouvertes, aussi vastes et aussi publiques.

C'est à titre d'experts et d'importants intervenants que vous avez été invités ici avec très peu de préavis—ce dont nous nous excusons—et en raison notamment de la profondeur de vues dont vous voulez et pourrez nous faire part.

Comme vous le savez, notre tâche est énorme. Comme l'a dit hier le ministre, lorsque nous déposerons notre rapport, nous devrons aller bien au-delà des généralités. Nous cherchons des réponses précises aux questions qu'il a soulignées, et cherchons notamment à savoir si ses hypothèses économiques sont valides, si nous devrions atteindre nos objectifs en matière du déficit en réduisant les dépenses, en augmentant les impôts ou en supprimant des dépenses fiscales. Le ministre nous a également demandé de lui dire très précisément où nous avions l'intention d'effectuer des compressions, dans la mesure où nos recommandations vont en ce sens.

Nous vous souhaitons la bienvenue. Vous n'aurez pas tous la même opinion. C'est justement l'une des raisons pour lesquelles nous vous avons invités et je suis d'ailleurs convaincu que ni les députés qui sont ici autour de la table, ni les Canadiens n'ont tous la même opinion sur ces questions.

Chacun d'entre vous aura environ cinq minutes pour exposer ses opinions ou commenter les opinions exprimées par d'autres. Après cela, les députés poseront des questions.

Nous allons ajourner pour un dîner à huis clos, au cours duquel nous pourrons bavarder. Nous reviendrons par la suite à cette table ronde de 19 heures à 21 heures pour mener à terme nos délibérations.

Nous avons avec nous aujourd'hui M. David Ross, directeur exécutif intérimaire au Conseil canadien de développement social; M. David Rosenberg, économiste principal chez Nesbitt Burns; M. David Laidler, professeur d'économie à l'Université Western Ontario; M. John McCallum, économiste en chef à la Banque Royale du Canada; M. David Elton, président de la «Canada West Foundation»; Mme Rose Potvin, directrice exécutive de la Coalition des organisations nationales volontaires; M. William Robson, qui représente l'Institut C.D. Howe; M. Thomas Courchene de l'École des études politiques, Université de Québec à Montréal; Mr. Dale Orr, chairman of Université Queen's; M. Pierre Fortin de l'Université du Québec the Economic Policy Committee of the Canadian Chamber of à Montréal; M. Dale Orr, président du Comité de la politique

Commerce; Lynne Toupin, executive director of the National économique de la Chambre de commerce du Canada; Mme Anti-Poverty Council; Maureen Farrow, executive vicepresident, Loewen, Ondaatje, McCutcheon; Mike McCracken, chairman and chief executive officer of Informetrica; and Lorraine Michael, from the National Action Committee on the Status of Women.

On behalf of all members of Parliament, thank you all for being with us. Perhaps, Mr. Ross, you would care to start off.

Dr. David Ross (Acting Executive Director, Canadian Council of Social Development): Thank you.

I think generally, with the short time I've had to look at the documents here, but also following it in the press for that last while, that the Department of Finance and the government basically have it right. I haven't a lot of quibbles with the outline here. What I have problems with is perhaps the bias in terms of the way they're looking for solutions in the paper here.

Let me just say that from the perspective I come from, that is, from social development—I would like to add that all of us on the social side aren't woolly heads; I do have a doctorate in economics so I understand a little bit about what's in these documents here—I think the major problem facing Canadians today is a sense of economic and social insecurity. That's what I find we have to come to grips with here.

• 1540

There seems to be an assumption here that we have to almost make Canadians feel less assured, that we have to make things a bit tougher for them. We already know, as the document suggests throughout, that the labour market and the world economy are restructuring. It's putting a lot of stress on families and people and they're trying to keep up. Families are restructuring, families are fracturing, making it more difficult for them to adjust to some of these changes. Now along comes presumably a government or an approach that is going to somewhat reduce the amount of security they do get from government. That's the bias-and I want to come back to that in a minute-in the documents here, that we're going to try to reduce the amount of economic and social security they can have.

We're trying to return more and more, it seems, to a role of smaller government and more market forces. I'd just like to remind the committee and the government that Canadians understand this. They understand the changing economic system. They're not resisting it. They're not Luddites. What they're trying to do is get by and carve out some basic level of security for themselves.

I would suggest that Canadians are working very hard. They're taking risks. They're becoming entrepreneurs. They're starting their own businesses. They're taking temporary jobs and contract work. They're not quibbling about it. They're out there.

[Traduction]

Lynne Toupin, directrice exécutive de l'Organisation nationale anti-pauvreté; Mme Maureen Farrow, vice-présidente exécutive chez «Loewen, Ondaatje, McCutcheon»; M. Mike McCracken, président et directeur administratif général d'Informetrica; et M^{me} Lorraine Michael du Comité canadien d'action sur le statut de la

Au nom de tous les députés, je vous remercie tous de votre venue. Monsieur Ross, auriez-vous l'amabilité de commencer.

M. David Ross (directeur exécutif intérimaire, Conseil canadien du développement social): Merci.

D'une façon générale, compte tenu du peu de temps que j'ai pu consacrer au document que nous avons devant nous, mais aussi des comptes rendus donnés dans la presse récemment, j'estime que le ministère des Finances et le gouvernement ont essentiellement raison. Je n'ai pas grand-chose à redire à l'exposé. L'aspect qui m'inquiète peut-être un peu, c'est l'optique dans laquelle on cherche des solutions.

Permettez-moi tout d'abord de dire que, compte tenu de la perspective qui est la mienne, à savoir celle du développement social—et je tiens à dire en passant que nous qui nous intéressons au domaine social ne sommes pas tous des esprits confus ou nébuleux; étant moi-même titulaire d'un doctorat en économie, je crois être en mesure de comprendre un tout petit peu le contenu des documents que nous avons devant nous-j'estime donc que le principal problème qui confronte aujourd'hui les Canadiens est celui d'un sentiment d'insécurité sur les plans économique et social. Voilà ce à quoi nous devons nous attaquer, d'après moi.

On semble supposer qu'il est pratiquement nécessaire d'accroître l'insécurité des Canadiens, de leur rendre la vie un peu plus difficile. Nous savons déjà, comme le document le laisse entendre tout au long, que le marché de la main-d'oeuvre et l'économie mondiale sont en voie de restructuration. Cela met beaucoup de pression sur les familles et la population, qui s'efforcent de s'adapter. Certaines familles se restructurent, d'autres éclatent, ce qui rend encore plus difficile leur adaptation aux changements. Parallèlement, apparamment, se profile une philosophie ou un gouvernement qui s'apprête à réduire la sécurité que procure l'État. Voilà l'optique que je conteste—et j'y reviendrai un peu plus tard—dans ces documents, à savoir que nous allons tenter de réduire le degré de sécurité économique et sociale dont les gens bénéficient.

De plus en plus, semble-t-il, nous cherchons à réduire la taille de l'État et à laisser jouer davantage les forces du marché. Je tiens à rappeler au gouvernement et au comité que les Canadiens sont conscients de cela, qu'ils comprennent que le système économique est en mutation. Ils ne s'y opposent pas. Ils ne sont pas des luddites. Ils tentent de se débrouiller et de se ménager un certain degré de sécurité.

Les Canadiens travaillent très fort, d'après moi. Ils prennent des risques. Ils deviennent entrepreneurs. Ils lancent des entreprises. Ils prennent des emplois temporaires et acceptent de travailler à contrat. Ils ne font pas les difficiles. Ils s'activent.

What they want, though, is some assurance that when things go wrong—and things are going to go wrong because the economy is more dynamic and there's more turnover—they'll be looked after. They don't want to be looked after in a way in which there is just the minimum safety net. They don't want to plunge to the floor before they're helped.

I'm not talking just about people who are currently poor but people, say, below the median income. They're slightly above and below. These are Canadians who feel very insecure. They don't want to have to sell their cars. They don't want to have to sell their houses. They don't want to have to cash in all their stocks and bonds, pull their children out of university, and then go on social assistance or whatever.

So I think that in my case and for the Canadian Council on Social Development, we're not particularly enamoured with comments on targeting programs and on helping the neediest, because who knows who the neediest are going to be tomorrow? Many people are coming into poverty. Many people are struggling. So that's what we have to look at.

I understand the debt problem. We all understand the debt problem. We've been lectured on it for 10 or 12 years now. I think we all understand that. We all want to help.

However, I think there are two ways to balance the deficit: one is to raise revenues and the other is to reduce spending. What I see in the document is primarily spending cuts. I don't see much focus here on taxation.

I would just like to draw your attention to a page in here where it outlines what the finance committee is going to be doing. It is going to solicit the views of Canadians on appropriate actions. Two of the sub—questions there are: what is the appropriate balance—and I underline that—between expenditure and revenue action, and secondly, which specific expenditure and revenue options are most appropriate?

Then I read further on. It goes into what the ancillary issues are, sort of the core questions. Number one, what should be the priority area for cuts? I don't see anything in here on addressing the system of revenue generation.

I've used up my five minutes. I have a number of ideas about how you could generate revenue without taking it from mothers of single—parent families who are trying to raise a small family, so I'd like to come back to that later on. Thank you.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Ross. Mr. David Rosenberg, please.

Mr. David Rosenberg (Senior Economist, Nesbitt Burns Corp.): I'm from Nesbitt Burns so I can at least give you a view from the street, so to speak.

I think the market's reaction is important because, as we know, interest payments are driving the government deeper into debt and relatively high interest rates continue to dominate the scene.

[Translation]

Ils veulent cependant qu'on leur garantisse d'une certaine façon que lorsque les choses tourneront mal—ce qui ne manquera pas d'arriver dans une économie devenue plus dynamique où le taux de roulement est plus élevé—on s'occupera d'eux. Ils ne veulent pas d'un filet de sécurité tellement fragile qu'ils se retrouveront au tapis avant qu'on puisse leur tendre une main secourable.

Je ne parle pas uniquement des gens qui sont pauvres maintenant, mais des gens dont le revenu est inférieur au revenu moyen. Voilà des gens qui sont extrêmement inquiets. Ils ne veulent pas être obligés de vendre leur voiture, leur maison, leurs actions et leurs obligations, de retirer leurs enfants de l'université, de devenir des assistés sociaux, etc.

Ainsi, ni moi, ni le Conseil canadien de développement social ne voyons d'un bon oeil des commentaires qui vont dans le sens de programmes ciblés ou de mesures d'aide axées sur les plus démunis. Qui peut dire aujourd'hui qui seront demain les plus démunis? Bien des gens sont en train de tomber dans la pauvreté. Bien des gens sont en difficulté. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

Je comprends le problème de la dette. Comme tout le monde. On nous en parle depuis 10 ou 12 ans. Je crois que nous avons tous compris et que nous voulons tous faire notre part.

Je crois cependant qu'il y a deux façons d'équilibrer le déficit: accroître les recettes ou bien réduire les dépenses. Or, les documents mettent surtout l'accent sur les compressions. On y parle bien peu d'imposition, me semble-t-il.

Je tiens à attirer votre attention sur une page du document où les fonctions du Comité des finances sont décrites. Le comité va demander aux Canadiens leur avis sur les mesures qui s'imposent. Comme sous-questions, il leur demandera premièrement quel est le dosage opportun entre les réductions de dépenses et les hausses de recettes et, deuxièmement, quelles sont les options qui, en matière de recettes et de dépenses, sont les plus appropriées?

Un peu plus loin dans le document, on énumère un certain nombre de questions auxiliaires utiles pour étudier les questions fondamentales. On demande en premier lieu quels devraient être les domaines prioritaires de réduction? Je ne vois rien qui dise comment engendrer des recettes.

J'ai épuisé mes cinq minutes. J'ai un certain nombre d'idées au sujet de moyens qui permettraient d'obtenir des recettes sans priver les mères monoparentales qui s'efforcent d'élever leur petite famille. J'y reviendrai sans doute plus tard. Merci.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Ross. Monsieur David Rosenberg, s'il vous plaît.

M. David Rosenberg (économiste principal, Nesbitt Burns Corp.): Comme représentant de Nesbitt Burns, je peux au moins vous livrer la perception du milieu financier.

La réaction du marché me semble importante étant donné que, comme nous le savons, les versements d'intérêt font croître l'endettement de l'État et que les taux d'intérêt continuent d'être relativement élevés.

In terms of the first question on the economic forecast, I don't really have a problem with the growth projections. I think the interest rate projections are broadly in line with our view. I was encouraged that the finance minister took his prudent approach above the private sector forecast on his interest rate scenario for 1995.

I suppose if I was forced to really nit-pick one development, it would be the fact that short-term interest rates in Finance's view will come down from 6.7% to 6.1% in 1996. I suppose implicit in that view is that the U.S. Federal Reserve will seize to tighten policy sometime before then. When U.S. monetary policy does tighten, it's typically a three-year cycle. So this would certainly make it a very short interest rate cycle, considering that U.S. rate pressures will be felt here.

• 1545

That, I think, could be one possible pitfall. Short–term rates might not be quite as low in 1996 as the minister may be indicating here. He does have the contingency reserve in place, and I only hope if those interest rate assumptions are met that the contingency reserve is ultimately used to pay down the debt. There was no mention of that in the document.

In terms of the configuration, I am totally four-square behind the view that we are overtaxed in this country, not undertaxed, and that the onus has to fall on the spending side. If we are going to address this problem relying on the tax side, I think history in this country is pretty replete with examples, especially in this province, where you have massive tax increases and you don't solve the deficit problem; you just drive more of the economy underground. I think there are enough cases to point to in order to support that view.

According to Finance's own numbers, which are part of the tables that were released last week, average G-7 government revenues from all sectors represented 39% of GDP in 1993. In Canada it was over 44%.

In terms of overall government expenditures, and this of course is total public sector, the weighted—average G-7 was 42.9%. In Canada it was 51.1%. You can see just by looking here, if you are taking an international viewpoint, we are definitely not undertaxed in this country. If anything, we are overtaxed by the order of five percentage points vis—à—vis our neighbours, our major trading partners, and in terms of overall government spending, to the tune of over eight percentage points. That's what expenditures here are absorbed by the GDP compared to the other industrialized countries. I think it bears to take note of that when you're looking at this tax—spending configuration.

In terms of where the government should cut, I think that is why government officials are elected. It is to make those tough decisions. I went through the report that was released yesterday. To be perfectly honest, I went through and itemized a bunch of

[Traduction]

Pour ce qui est de la première question portant sur les prévisions économiques, je n'ai vraiment rien à redire aux projections relatives à la croissance. J'estime que les projections de taux d'intérêt correspondent essentiellement à notre perspective. J'ai été encouragé de constater que le ministre des Finances a fait preuve de prudence en retenant pour 1995 des prévisions de taux d'intérêt supérieurs à ce que prévoit le secteur privé.

Si j'avais à être pointilleux, j'aurais sans doute quelque chose à dire au sujet du fait que le ministère des Finances prévoit à court terme que les taux d'intérêt passeront de 6,7 p. 100 à 6,1 p. 100 en 1996. J'imagine qu'on doit supposer que la réserve fédérale des États—Unis sera intervenue auparavant pour resserrer sa politique monétaire. Lorsqu'il y a resserrement de la politique monétaire des États—Unis, c'est normalement sur un cycle de trois ans. Ce qui implique donc certainement un cycle de taux d'intérêt très court, compte tenu du fait que les pressions sur les taux aux États—Unies seront ressenties ici.

Voilà un écueil possible. Il se peut que les taux à court terme ne soient pas aussi faibles en 1996 que ce que prévoit ici le ministre. Il a tout de même prévu une réserve pour éventualités et j'espère bien que si ces hypothèses de taux d'intérêt s'avèrent, la réserve servira à réduire la dette, ce qui n'est pas précisé dans le document.

En termes de dosage, je suis inébranlable dans ma conviction que nous sommes surtaxés au Canada, et non pas le contraire, de sorte que le gros des mesures doit viser le volet des dépenses. L'histoire de notre pays abonde d'exemples de tentatives de régler ce genre de problèmes par la fiscalité, surtout dans cette province. Or, ce n'est pas en augmentant fortement les impôts qu'on peut résoudre les problèmes du déficit. On ne fait que favoriser le développement de l'économie souterraine. Les cas d'espèce à l'appui de ce point de vue abondent d'ailleurs.

Selon les chiffres du ministère des Finances, qui font partie des tableaux publiés la semaine dernière, les recettes gouvernementales moyennes de tous les secteurs pour les pays du G-7 ont représenté 39 p. 100 du PIB en 1993. Pour le Canada, elles ont été supérieures à 44 p. 100.

Pour ce qui est maintenant des dépenses gouvernementales dans leur ensemble, il s'agit donc de l'ensemble du secteur public évidemment, la moyenne pondérée pour le G-7 a été de 42,9 p. 100. Au Canada, elle a été de 51,1 p. 100. Ces chiffres à eux seuls, dans une perspective internationale, permettent de conclure que nous ne sommes certainement pas sous-taxés ici au Canada. Nous sommes plutôt surtaxés de quelque cinq points de pourcentage par rapport à nos voisins, nos grands partenaires commerciaux, et, pour ce qui est des dépenses gouvernementales dans leur ensemble, l'écart dépasse les huit points de pourcentage. Il s'agit de l'écart de pourcentage que représentent les dépenses ici comme proportion du PIB, comparativement à la situation dans les autres pays industrialisés. Il vaut la peine de tenir compte de cette réalité pour évaluer le dosage recettes-dépenses.

Pour ce qui est de déterminer où devraient s'appliquer les compressions, il me semble que c'est justement pour cela que nous élisons des députés. Il leur revient de prendre ces décisions difficiles. J'ai parcouru le rapport publié hier. Je dois vous dire

programs—I won't go into them now, but maybe later—and I was able to come up with something in the order of at least \$16 billion worth of stuff that wouldn't affect widows and orphans, or the key social programs that could be taken a look at in terms of shaving off more of those expenditures. Certainly if you take half of the \$16 billion over that time period, the next two years, you almost have your \$9 billion shortfall right there.

Anyhow, I've used up my five minutes, I suppose. I'll turn it over to Dr. Laidler.

The Chairman: Thank you very much. We look forward to receiving that list. And if we like it, we'll claim authorship.

Professor David Laidler (University of Western Ontario): Thank you. I would like to speak to chart 5 on page 12 of the purple book and speak simply to the underlying economic assumptions at this stage.

There seem to be two on the table before us. The first is that the systematic rise in the debt-to-GDP ratio that is depicted in that chart is not sustainable. That conclusion has nothing to do with politics, ideology, or what have you. It has to do with the simple arithmetic of compound interest.

The second economic assumption is that a deficit-to-GDP ratio of 3% by 1996–97 is a reasonable and prudent target. I do not believe it is. The reason I do not believe that is a prudent target is that I know, as does everyone else in this room, that growth in a market economy does not proceed smoothly; it proceeds cyclically and is interrupted at intervals by recessions. During recessions, deficits go up for all kinds of good reasons. We have built stabilizers into the structure of fiscal policy in Canada and, I repeat, for good reasons. I am not opposed to that.

The Canadian economy began the current expansion in the spring of 1991. The expansion was slow at first but has been quite rapid over the last two years.

Business cycle expansions typically last between four and five years. A really long one will last six or seven years. I very much fear that in 1996–97, or thereabouts, we will see the Canadian economy at a cyclical peak, soon to turn down. I can't predict that and I can't forecast it. We might get lucky and the economy might continue to expand for the next four or five years, in which case the current fiscal plan is prudent. But if the Canadian economy does what it has done throughout its recorded history, it's going to turn down before the end of the century.

• 1550

The fits and starts that you see in chart 5, whereby the ratio of debt to the GDP remains stable during upswings and then takes a large jump during recessions, will simply be repeated, and we will all be back here in this room again in about 2004 wishing we had the minor fiscal problems that we faced in 1994.

[Translation]

en toute franchise que j'ai relevé un paquet de programmes—je n'entrerai pas dans les détails maintenant, mais peut—être plus tard—et que j'ai ainsi pu en arriver à une enveloppe d'au moins 16 milliards de dollars d'activités qui, sans nuire à la veuve et à l'orphelin ou sans compromettre des programmes sociaux clés, pourraient faire l'objet d'un examen en vue d'un émondage. Si on ne retenait que la moitié de ces 16 milliards de dollars au cours des deux prochaines années, on réussirait pratiquement à combler le manque à gagner de 9 milliards de dollars.

J'imagine maintenant que mes cinq minutes sont écoulées. Je cède donc la parole à M. Laidler.

Le président: Merci beaucoup. Nous sommes impatients de prendre connaissance de votre liste. Si elle nous plaît, nous en revendiquerons la paternité.

M. David Laidler (professeur, Université Western Ontario): Merci. J'aurais un commentaire à faire au sujet du graphique 5 de la page 12 du livre mauve et, plus précisément, des hypothèses sous—jacentes.

Il semble y en avoir deux. Premièrement, la croissance systématique du ratio dette-PIB illustrée dans le graphique est insoutenable. Cela n'a rien à voir avec la politique, l'idéologie ou quoi que ce soit. Un simple calcul de l'intérêt composé rend cette conclusion inéluctable.

La seconde hypothèse économique consiste à dire que le ratio déficit-PIB de 3 p. 100 pour 1996–1997 constitue un objectif prudent et raisonnable. Je ne le crois pas car, comme tout le monde ici autour de cette table, je sais bien que l'économie de marché n'évolue pas en douceur mais plutôt de façon cyclique et qu'elle est interrompue périodiquement par des récessions. Durant les récessions, les déficits augmentent, et ce pour une foule de bonnes raisons. Ici au Canada, nous avons intégré des mécanismes de stabilisation à la structure de la politique budgétaire et cela, comme je l'ai déjà dit, pour de bonnes raisons. Je n'ai rien contre cela

Dans le cas de l'économie canadienne, l'expansion que nous connaissons actuellement a été amorcée au printemps de 1991. Cette expansion a d'abord été lente, mais elle s'est accélérée ces deux dernières années.

La phase d'expansion d'un cycle économique dure habituellement entre quatre et cinq ans. Une phase très longue peut durer de six à sept ans. Il y a donc de fortes raisons de craindre que, en 1996–1997 ou à peu près, nous allons constater un plafonnement cyclique de l'économie canadienne, qui devrait être suivi peu après par une baisse. Je ne suis évidemment en mesure ni de le prédire, ni de le prévoir. Nous aurons peut–être la chance de voir l'économie croître pendant quatre ou cinq ans encore, auquel cas l'actuel plan financier se révélera avoir été prudent. Si toutefois la tendance passée est garante de l'avenir, l'économie canadienne piquera du nez d'ici à la fin du siècle.

L'évolution en dents de scie qu'on voit au graphique 5, qui montre que, pendant les périodes de croissance, la ratio de la dette au PIB demeure stable et qu'il grimpe en flèche en période de récession, ne fera que se répéter, et nous nous retrouverons encore une fois dans cette salle vers l'an 2004 à souhaiter presque le retour aux problèmes financiers mineurs que nous avions en 1994.

The Chairman: Speak for yourself.

Prof. Laidler: I believe this aspect of the problem is so serious that the question of whether it comes out of expenditure or out of taxation is a secondary issue. The budget balance is imprudently out of line, and the current fiscal plan is betting this country's fiscal and economic future on an expansion continuing longer than we have seen in recorded history.

Thank you.

The Chairman: Thank you, David Laidler. Now we shall hear John McCallum.

Mr. John McCallum (Senior Vice—President and Chief Economist, Royal Bank of Canada): Thank you very much. In general terms I really like these documents in terms of clarity, directness, honesty, and common sense. I should like to make three specific comments, one on credibility, one on the size of the cut, and one on jobs.

Let me begin with the size of the cut. I would think the \$9 billion cut proposed under what they call scenario three is considerably more prudent than the \$6.3 billion cut. Partly I say that for reasons that David Laidler gave. There is some chance of a recession in the next two to three to four years, and partly also there's some chance that U.S. interest rates will go up more than most people are expecting.

It also seems to me that the \$9 billion cut is doable. I'm not saying it's easy by any means, but it amounts to just over 3.5% of program spending in each of the next two years. Some would argue for even larger numbers, like the C.D. Howe Institute. I think the question of doability becomes rather critical once one gets to numbers that are too large.

My second point is credibility. It seems to me the fact that the minister has gone so very far out on a limb in committing himself to this target should strengthen its credibility. I know there are a lot of disbelievers out there, but he has stated it very strongly, and it seems to me this raises the likelihood of a pretty strong negative reaction in financial markets should the target be missed. This likelihood should help the minister in bringing around his more reluctant colleagues, so I think that in terms of credibility the way in which it was presented and the directness of the communication were a plus.

Let me turn to my third and final point on jobs. Obviously this is a matter of critical importance. It seems to me there's no way we can grow out of the debt problem unless you believe we'll never have a recession, and I doubt there's anyone sitting around this table who believes that. Maybe one does. So to the extent there are short—run job losses involved in these cuts, it's really just a question of the timing. Do we take them now when the economy is on an expansionary path, or do we take them somewhere down the road when the economy may well be in recession?

[Traduction]

Le président: Parlez pour vous.

M. Laidler: À mon avis, cet aspect du problème est tellement sérieux que la question de savoir s'il faut réduire les dépenses ou augmenter les impôts devient accessoire. Le déséquilibre budgétaire atteint un niveau périlleux, et l'actuel plan financier assoit notre avenir financier et économique sur une période de croissance continue qui se prolongerait beaucoup plus longtemps que n'importe quelle autre période de croissance de notre histoire.

Je vous remercie.

Le président: Merci, David Laidler. Nous entendrons maintenant John McCallum.

M. John McCallum (premier vice-président et économiste en chef, Banque Royale du Canada): Merci beaucoup. Dans l'ensemble, j'aime bien ces documents pour la clarté, la franchise, l'honnêteté et le bon sens dont ils témoignent. J'ai trois observations particulières à faire, sur la crédibilité, sur l'ampleur de la réduction et sur l'emploi.

Permettez-moi de commencer par l'ampleur de la réduction. Il me semble que la réduction de 9 milliards de dollars proposée dans ce qu'on appelle le scénario 3 est beaucoup plus prudente que la réduction de 6,3 milliards de dollars. Les raisons évoquées par David Laidler ne sont d'ailleurs pas étrangères à cette opinion. Ainsi, il est possible que dans deux, trois ou quatre ans, nous soyons à nouveau en période de récession, et il est également possible que la croissance des taux d'intérêt aux États-Unis dépassera ce à quoi la plupart des gens s'attendent.

Il me semble, par ailleurs, que la réduction de 9 milliards de dollars est faisable. Je ne dis pas que ce sera facile, loin de là, mais cette réduction ne représente qu'un peu plus de 3,5 p. 100 des dépenses de programmes pour chacune des deux années à venir. Certains, comme l'Institut C.D. Howe, préconisent une réduction encore plus grande. La question de la faisabilité devient toutefois une question critique quand les chiffres deviennent trop élevés.

Ma deuxième observation concerne la crédibilité. Il me semble que l'ardeur avec laquelle le ministre embrasse cet objectif devrait renforcer la crédibilité de son engagement. Je sais que les incrédules sont légion, mais le ministre a pris un engagement très ferme, et il me semble que les marchés financiers seront d'autant plus prêts à réagir de façon négative si l'objectif n'est pas atteint. Cette éventualité devrait permettre au ministre de rallier à sa cause ses collègues plus réticents, alors je pense que la façon dont il a été présenté et le caractère direct de la communication donnent plus de crédibilité au plan d'action proposé.

Permettez-moi maintenant de vous présenter ma dernière observation qui porte sur l'emploi. Bien sûr, il s'agit là d'une question capitale. Il me semble que la croissance ne peut absolument pas être la solution au problème de la dette, à moins qu'on souscrive à l'hypothèse que jamais nous n'aurons de récession, et je doute fort qu'aucun de ceux qui sont ici présents soit de cet avis, sauf un peut-être. Alors, dans la mesure où ces réductions entraînent des pertes d'emploi à court terme, il s'agit essentiellement de décider à quel moment elles seront mises en oeuvre. Devons-nous nous en accommoder maintenant à une époque où l'économie est en hausse ou voulons-nous attendre et risquer d'avoir à les effectuer quand nous serons de nouveau en période de crise économique?

I think it's not just a question of saying we would have to take a least three ways in which such short-term job losses could be mitigated.

First of all, the prospect of Canada finally getting its fiscal house in order could result in a reduction in the risk premium we currently pay on our interest rates. There's a lot of downside room there, because when you adjust for inflation Canada has among the highest interest rates in the western world, although on the other hand we don't know, and we can't predict with any certainty, how the markets would react to this development.

The second point is that under current policies—and I emphasize current policies—the Bank of Canada will automatically offset a part of the negative impact with some easing of monetary policy. This should help to alleviate the difficulties further.

Finally, structural reforms, which are discussed in these documents, should help to bring down the long-term unemployment rate.

• 1555

I will leave it at that, Mr. Chairman. Thank you.

The Chairman: Thanks very much, Mr. McCallum.

I want to compliment our presenters on the way they've stuck to their time periods. This is unheard of in our committee.

Dr. David Elton (Canada West Foundation): Is that a lead-in to my comments, Mr. Chairman?

The Chairman: No, you can have six minutes because the others were short.

Dr. Elton: Thank you very much.

Following John's lead, I'd like to limit my comments, in an introductory sense, to three points.

The first is that I would hope the committee uses this document rather extensively when it tours the country, because it seems to me it sets out a fundamental set of factors that are key in terms of having people understand their own position and those of others in this entire debate. I welcome it, and I think it's been a long time coming in terms of beginning to identify the unique nature of the Canadian problem in terms of debts and deficits.

The second point I would like to make is that in listening to the debate over the last couple of days, I have heard continual references to the biggest problem being the interest on the debt. Let me suggest to you—and I am reinforcing comments that have already been made—that the biggest problem is not the interest on the debt, it's how the debt arose. It's the cause of the debt that one must focus on. To me, that's over 25 years of modified free lunches by almost all Canadians. I tend to say all

[Translation]

Il ne s'agit pas simplement de dire que nous devrons tôt ou tard job loss at some time or another, but also it seems to me there are at subir ces pertes d'emploi, mais il me semble qu'il y aurait au moins trois moyens d'atténuer ces pertes d'emploi à court terme.

> Premièrement, la possibilité que nous mettions enfin de l'ordre dans nos finances publiques pourrait entraîner une réduction de la prime de risque qui vient s'ajouter aux taux d'intérêt que nous devons payer à l'heure actuelle. Ce rajustement vers le bas pourrait prendre une ampleur considérable, puisque, même compte tenu de l'inflation, les taux d'intérêt au Canada sont parmi les plus élevés de tous les pays occidentaux, mais naturellement nous ne savons pas, et nous ne pouvons pas non plus prédire avec la moindre certitude, quelle sera la réaction des marchés.

> Deuxièmement, si les politiques actuelles sont maintenues-et j'insiste bien sur le fait qu'il s'agit des politiques actuelles-, la Banque du Canada compensera automatiquement une partie de l'effet négatif par un certain assouplissement de sa politique monétaire. Les difficultés devraient donc être atténuées encore davantage.

> Enfin, les réformes structurelles dont il est question dans ces documents devraient permettre d'abaisser le taux de chômage à long

> C'est tout ce que j'ai à dire pour l'instant, monsieur le président. Je vous remercie.

Le président: Merci beaucoup, monsieur McCallum.

Je tiens à féliciter nos invités pour la rigueur avec laquelle ils s'en tiennent au temps de parole qui leur a été alloué. C'est du jamais vu à notre comité.

M. David Elton (Canada West Foundation): Dois-je comprendre qu'il s'agit là d'une introduction à mes remarques préliminaires, monsieur le président?

Le président: Non, vous pouvez même prendre six minutes puisque les autres n'ont pas pris tout le temps de parole qui leur a été accordé.

M. Elton: Merci beaucoup.

À l'instar de John, je me contenterai, dans cet exposé préliminaire, de faire trois observations.

Premièrement, j'ose espérer que le comité s'inspirera abondamment de ce document quand il se déplacera dans les différentes régions du pays, parce qu'on y trouve, à mon avis, un ensemble de facteurs fondamentaux qui sont d'importance capitale si nous voulons amener les gens à comprendre leur position à eux et celles des autres dans tout ce débat. Nous attendons depuis longtemps pareille délimitation des facteurs qui entrent en ligne de compte et j'y vois un excellent point de départ pour cerner ce qui fait l'unicité du problème canadien relativement à la dette et au déficit.

Deuxièmement, en suivant le débat lancé il y a deux jours, je me suis rendu compte qu'on ne cesse de parler du service de la dette comme étant la principale cause du problème. Or, selon moi-et je ne fais que joindre ma voix à ceux qui ont déjà pris position en ce sens-la principale cause du problème, ce n'est pas le service de la dette, mais bien l'origine de la dette. C'est sur l'origine de la dette que nous devons concentrer notre attention. À mon avis, la dette est attribuable aux 25 années et

Canadians but there may be a few exceptions out there. I just haven't plus pendant lesquelles tous les Canadiens, ou la plupart, ont ni plus met them yet.

So this isn't a function of government in the sense of having identified a specific group to which they have provided privileges but it's right across the board. It's to businesses, it's to students, it's to university professors, it's to farmers, it's to public servants, it's the whole thing.

This leads me to my third point. There is in the documents a suggestion that it's erroneous to talk about across-the-board cuts and that one should really address specific, reasoned reductions so that we don't hurt things unnecessarily. Let me suggest to you, as one who has gone through the Alberta experience for the last couple of years, whose salary has been reduced, and who has had a daughter move to the United States, and the list goes on and on—I know this hits people in their personal lives—that in my view there is no alternative to an across-the-board cut. Once you begin to identify specific groups and entities, they will begin to marshal arguments for the specific value of whatever their circumstances are. There is not a group out there that is currently obtaining government funding that doesn't have a good rationale for that funding to continue.

To the extent that this committee, this government, or anyone starts to single out specific groups and say, we are going to reduce the expenditures we make on your behalf but not for this group over here, you are not going to succeed. You will fail utterly.

It's my view that all of us, every one of us, must face up to this issue as Canadians, without any recognition of race, ethnicity, age, or any one of the other special interest concerns that Canadians have. We have to recognize that this is a communal problem, and on the basis of right across the board we're going to have to suffer the concern.

My point would be—not in regard to taxation because I would direct attention to the graphic in the document that points out the extent to which we are overtaxed relative to other countries, specifically the U.S.—that we must reduce expenditures across the board. Thank you.

The Chairman: Thank you, David Elton. Rose Potvin, please.

Ms Rose Potvin (Executive Director, Coalition of National Voluntary Organizations): Thank you very much. First of all, I would like to commend whoever put this group together. It is very rare that when there is a group of 15 or so people...I have some colleagues who share my point of view around the table with me, such as David Ross, Lynne Toupin and the National Action Committee on the Status of Women. Normally in groups like this, there's me and 15 Tom Courchenes.

Dr. Thomas Courchene (Director, John Deutsch Institute for the Study of Economic Policy, Queen's University): I might be on l'étude de la politique économique, Université Queen's): Je serai your side now.

Ms Potvin: I rather doubt that. By the way, I would question anything the man has to say. He misdirected me twice in giving directions to get from the front door to this room. So you have to really pay attention.

[Traduction]

ni moins fait la belle vie. J'ai tendance à dire tous les Canadiens, mais il y a peut-être quelques exceptions quand même. Je n'en ai pas encore rencontré cependant.

Ainsi, ce n'est pas seulement un groupe en particulier auquel les politiques du gouvernement ont profité; nous avons tous bénéficié de ses largesses. Les gens d'affaires, les étudiants, les professeurs d'université, les agriculteurs, les fonctionnaires, tous, nous en avons bénéficié.

Cela m'amène à ma troisième observation. On donne à entendre dans les documents qu'il serait erroné de miser sur des réductions généralisées et qu'il faudrait plutôt imposer des réductions raisonnées dans des secteurs bien précis pour ne pas causer de souffrances inutiles. Permettez-moi de vous dire, ayant moi-même été victime du couperet qui tombe en Alberta depuis deux ou trois ans, ayant moi-même subi une baisse de salaire et dit adieu à une de mes filles qui est allée s'installer aux États-Unis, et j'en passe—je sais que ces réductions touchent les gens de façon très personnelle-, que, à mon avis, nous n'avons d'autre choix que d'imposer une réduction générale. Dès que l'on cherchera à exempter certains groupes ou entités en particulier, chaque groupe y ira de ses arguments pour défendre sa valeur particulière. Les groupes qui reçoivent des subventions de l'État ont tous de bonnes raisons de continuer à être subventionnés.

Si le comité, le gouvernement ou quiconque commence à vouloir soustraire certains groupes à l'effet des compressions de dépenses, l'entreprise est vouée à l'échec. Vous échouerez misérablement.

À mon avis, nous devons tous, tant que nous sommes, subir les conséquences de ces réductions, sans égard à la race, à l'origine ethnique, à l'âge ou à quelque autre intérêt que nous avons en tant que Canadiens. Nous devons reconnaître qu'il s'agit d'un problème collectif et que, par conséquent, nous devons tous en subir les conséquences.

Je suis donc d'avis que nous devons, non pas augmenter les impôts, car je vous invite à vous rapporter au graphique publié dans le document qui montre à quel point nous sommes surtaxés par rapport à d'autres pays, notamment par rapport aux États-Unis, mais réduire nos dépenses dans tous les secteurs. Merci.

Le président: Merci, David Elton. Rose Potvin, s'il vous plaît.

Mme Rose Potvin (directrice exécutive, Coalition des organisations nationales volontaires): Merci beaucoup. Tout d'abord, je tiens à féliciter celui ou celle qui a choisi les participants à cette rencontre. Il est très rare, quand je suis invitée à participer à une discussion avec une quinzaine de personnes, que je me retrouve en compagnie de collègues comme David Ross, Lynne Toupin et le Comité canadien d'action sur le statut de la femme, qui partage mon point de vue. Normalement, dans des groupes comme celui-ci, je suis seule avec 15 Tom Courchene.

M. Thomas Courchene (directeur, Institut John Deutsch pour peut-être de votre côté cette fois-ci.

Mme Potvin: J'en doute fort. Soit dit en passant, on ne peut croire rien de ce que cet homme a à dire. Il m'a deux fois donné de mauvaises directions quand je cherchais à me rendre de la porte principale jusqu'à cette salle. Alors, il faut vraiment le surveiller.

I'm more interested, of course, in the jobs and growth aspect of this discussion than I am in the deficit, mainly because I know there is a deficit and I know it must be dealt with but I have no right answers as to how you deal with it.

1600

These two documents are called Agenda: Jobs and Growth. There is a quote in here I find quite interesting. It says that too often the presumed economic benefits flowing from various forms of business subsidy have been overestimated and the broader job and income costs significantly underestimated.

I think it is true that when we've looked at giving subsidies to business in the past, that money has never produced the number of new jobs that had been anticipated. I would like to suggest to you that if some of that money were redirected to the not-for-profit sector, where of course our goal is not to make a profit but to provide a service, that would not be the case. Any money going into the voluntary sector to create jobs would, first of all, create field.

The kind of work we do is the kind of work that needs to be done to get Canadians back out working, whether it is as simple as providing special training to children at the age of one, so they don't fall behind and become drop-outs, or it's the training or the courses we can give to a 16-year-old going out to look for his or her first job, or the retraining that happens between jobs when people go from employment to unemployment and, we hope, back again. There's lots of work to be done in that field.

For every job we create, we would probably also have another five volunteers. So the multiplier effect is there, and there's nothing to suggest those jobs wouldn't be brand-new jobs and they aren't needed.

I must confess, Mr. Chair, NVO has a staff of one, and I am it. I must be over in the West Block, making our presentation on the Lobbyists Registration Act, at 5 p.m. I will have to leave then, but I'll come back.

The Chairman: We do insist you come back. Thank you. William Robson, please.

Mr. William B.P. Robson (Senior Policy Analyst, C.D. Howe Institute): Thank you.

I've taken the liberty of circulating to the group a document put out by the C.D. Howe Institute recently on this very issue, the question of how to get the fiscal situation in order, and do it in a context where you address programs in a more systematic and forward-looking way than would be the case if we were to react to financial pressure and a possible debt crisis simply by cutting across the board. Let me therefore just mention a few highlights and draw on a few of the things my predecessors have said.

[Translation]

Je suis naturellement plus intéressée par l'emploi et la croissance comme élément de cette discussion que par le déficit, et cela s'explique surtout par le fait que, même si je sais qu'il y a un déficit et qu'il faut s'y attaquer, je n'ai pas de solutions à proposer à cet égard.

On vient de nous présenter deux documents intitulés Programme: emploi et croissance. J'y ai relevé une observation que je trouve fort intéressante: on dit que, trop souvent, on a surestimé les présumés avantages économiques qui découlent de divers types de subventions aux entreprises et qu'on a sous-estimé beaucoup ce qu'il en coûte de façon générale pour subventionner l'emploi et le revenu.

En effet, les études qui ont été faites sur les subventions versées aux entreprises montrent que l'argent investi n'a jamais produit le nombre de nouveaux emplois qu'on attendait. Or, si ces fonds étaient en partie réacheminés vers le secteur à but non lucratif, où nous avons bien sûr pour but, non pas de réaliser un bénéfice, mais de fournir un service, il n'en serait pas ainsi. La totalité des fonds qui seraient versés aux secteurs bénévoles pour la brand-new jobs. Goodness knows there's enough work to do in that création d'emplois serait utilisées, d'abord et avant tout, pour créer de nouveaux emplois. Dieu sait que le secteur bénévole a de quoi s'occuper.

> Le genre de travail que nous faisons est nécessaire pour qu'on puisse remettre les Canadiens au travail, qu'il s'agisse d'offrir un enseignement spécial aux enfants de 1 an pour ne pas qu'ils prennent du retard et qu'ils deviennent plus tard des décrocheurs, qu'il s'agisse de la formation ou des cours que nous pouvons dispenser aux jeunes de 16 ans pour les aider à obtenir leur premier emploi, ou qu'il s'agisse encore du recyclage que nous offrons à ceux qui, après avoir occupé un emploi, se retrouvent au chômage, pour qu'ils puissent retourner sur le marché du travail. Il y a beaucoup à faire dans ce domaine.

> Pour chaque nouvel emploi que nous pourrions créer, nous aurions sans doute aussi cinq bénévoles de plus. Ainsi, l'effet multiplicateur se fait sentir, et rien n'indique que ces emplois ne seraient pas de nouveaux emplois ou qu'ils ne réponderaient pas à un

> Je dois vous avouer, monsieur le président, que notre coalition n'a qu'une seule employée permanente, moi. Je dois me rendre à l'Édifice de l'Ouest où je dois présenter notre exposé sur la Loi sur l'enregistrement des lobbyistes à 17 heures. Je devrai donc partir, mais je reviendrai.

Le président: Nous insistons pour que vous reveniez. Merci. William Robson, s'il vous plaît.

M. William B.P. Robson (analyste principal de politique, Institut C.D. Howe): Merci.

Je me suis permis de faire distribuer aux participants un document que l'Institut C.D. Howe a publié récemment sur la question qui nous occupe précisément, la question de savoir comment nous pouvons mettre de l'ordre dans les finances publiques, et ce, dans le contexte d'un examen systématique et proactif de nos programmes, contrairement à ce qui se produirait si, en réaction aux pressions financières et à l'éventualité d'une crise d'endettement, nous ne faisions que décréter une réduction générale des dépenses. Permettez-moi donc de vous présenter quelques faits saillants de ce document et de m'inspirer de certains des propos qu'ont tenus ceux qui m'ont précédé.

First of all, as far as the overall fiscal situation that's been described in these documents is concerned, I find the arguments made in the purple book quite compelling. If you worry about deficits, you'll find pretty well every aspect of the reasons for worrying about them here. I don't find anything objectionable in the assumptions being made in casting the fiscal outlook. What bothers me is not whether the 3% of GDP target is going to be hit but the question of whether 3% of GDP in two years is really enough to get us over the hump that is so eloquently described in the purple book.

I have some suspicions it won't be. I would just echo David Laidler on the issue of turning the trajectory of the public debt around: 3% of GDP is quite likely not going to be enough. It will merely re—create a pattern we've seen over the past few years, in which the ratio of debt to GDP levels off during booms and then goes up again during recessions.

. If you're looking forward to the next parliament, if you can stretch your minds forward for a period of years and think where we want to be when we get to the end of this decade and are looking at the next parliament, I would suggest the most desirable situation you could imagine would be one where you might be able to look at some tax cuts, where you might be able to look at some significant new funding for priority areas.

If you stick with a 3% of GDP target in two years, that's not the situation that's going to arise. Instead, what we are going to face is several more years of something very familiar from the recent past, where year after year the government looks again at the books, finds that just to stay in the same place it has to run a little harder, the cuts are made year after year after year, and there's never a light at the end of the tunnel. The next parliament is going to face a situation that again, as was prefigured over here, resembles the present but more so. That's devoutly not to be wished.

In the time since the C.D. Howe Institute put this document out, of course we've received some reactions from people. I had a call from a woman who was calling on behalf of all senior citizens and offered the opinion that the seniors should not see any reductions in their benefits, on the grounds that the deficit was somebody else's fault and somebody else should pay.

• 1605

Well, we worked around that question for a while. I asked how young people should be, and so on, and eventually got her worn down to the point where perhaps everybody should take a hit—or so I thought—but then she turned around and blamed the immigrants. At that point I'd lost her. If we hadn't argued for so long already I would have continued the argument, because I don't share that view. However, it was time to move on to other things.

[Traduction]

Tout d'abord, en ce qui concerne la situation financière globale telle qu'elle est décrite dans ces documents, je trouve que les arguments présentés dans le Livre mauve ont très convaincants. Si les déficits sont pour vous une source d'inquiétude, vous trouverez dans ces documents à peu près toutes les raisons qui pourraient vous confirmer dans votre inquiétude. Je ne trouve rien à redire aux hypothèses sur lesquelles on s'est fondé pour décrire nos perspectives financières. Ce qui me préoccupe, c'est de savoir, non pas si nous pourrons atteindre un objectif d'une dette ne dépassant pas 3 p. 100 du PIB, mais si 3 p. 100 du PIB en deux ans, c'est vraiment suffisant pour nous sortir de la situation désastreuse qui est décrite avec tellement d'éloquence dans le Livre mauve.

J'ai plutôt l'impression que ça ne sera pas suffisant. Je reprends ici les propos de David Laidler sur le revirement de la tendance à la hausse de la dette publique: 3 p. 100 du PIB, ce ne sera sans doute pas assez. Si nous nous contentons de la ramener à 3 p. 100 du PIB, la dette ne fera que suivre l'évolution des dernières années, c'est-àdire qu'elle se stabilisera en périodes de croissance économique et qu'elle augmentera pendant les périodes de crise économique.

Si vous vous tournez vers l'avenir, si vous faites l'effort d'imagination nécessaire pour essayer de voir où nous voudrions en être à la fin du siècle et au début de la prochaine législature, il me semble que la situation la plus souhaitable serait celle où vous seriez en mesure d'envisager certaines réductions d'impôt et un accroissement réel considérable du financement de ces cas prioritaires.

Si vous vous en tenez à votre objectif de 3 p. 100 du PIB en deux ans, cette situation ne pourra pas se concrétiser. Nous nous heurterons pendant plusieurs années encore aux mêmes problèmes que nous ne connaissons que trop bien déjà, qui font qu'à chaque exercice financier, le gouvernement se rend compte qu'il doit courir un peu plus fort pour rester au même endroit, qu'il doit couper encore et encore et qu'il ne verra jamais la lumière au bout du tunnel. Ceux qui vous succéderont se retrouveront, comme on l'a laissé entendre, face aux mêmes problèmes, qui auront toutefois pris plus d'ampleur. Ce n'est pas du tout ce qu'il faut souhaiter.

Depuis que l'Institut a publié ces documents, certaines personnes nous ont bien sûr communiqué leurs réactions. Ainsi, j'ai reçu un appel d'une dame qui appelait au nom de toutes les personnes âgées et qui disait que les personnes âgées ne devraient avoir à subir aucune réduction de leurs prestations, pour la bonne raison que c'était quelqu'un d'autre qui était responsable du déficit et que c'était quelqu'un d'autre qui devrait payer.

Alors, nous avons un peu discuté de la question. Je lui ai demandé ce qu'il faudrait faire dans le cas des jeunes et des autres, et, de guerre lasse, nous en sommes venus à la conclusion qu'il faudrait peut-être que tout le monde fasse sa part—du moins, je croyais l'avoir convaincue—mais elle s'est aussitôt mise à blâmer les immigrants. Je n'avais plus aucun espoir de la ramener à mon point de vue. J'aurais bien poursuivi la discussion pour essayer de la convaincre, mais il y avait déjà un bon moment que nous discutions et il m'a fallu passer à autre chose.

I went home that weekend, much bothered about it. I visited my in-laws, who are immigrants, and asked them what they thought. They blamed the people on welfare. I could follow that circle around a lot further. I don't care to.

I'll just point out one final example that is very much in the minds of people in Ottawa these days, namely, that there is a significant group of people all around the country who blame other regions, other provinces, and people who speak other languages, for a lot of the problem on the basis that somebody else is getting the goodies.

I am not pretending that if we address this problem we are suddenly going to find the best of all possible worlds. But in a situation where the government is taking more and more revenue every year and giving less and less in services because the interest on the debt is eating up the difference, it strikes me that the acrimony we're facing in this country is at a much higher level than it would otherwise be.

Looking forward to the beginning of the next parliament, all I can say is please let's get this problem behind us. Again, in that context, I wonder if 3% of GDP is really going to do it.

I've taken quite a bit of time already, so I'll simply say one other thing. When it comes to the question of priority areas for changing the expenditure side of the budget and making some cuts, there is a variety of options already in the C.D. Howe Institute paper. There isn't something there for every taste, but there are a number of suggestions that respond to various philosophies of how Ottawa ought to conduct its economic affairs, and what the appropriate role of the federal government should be in national economic life.

The thing that bothers me as we talk to people about the details here—I know other people around this table have had the same experience—is that when you approach the government and get down to some of the nuts and bolts of these things, the message that it simply can't be done emerges over and over again.

Yes, there are legal constraints. Yes, there are legitimate expectations on the part of some recipients that they will continue to receive money. But what is emerging from this discussion is apparently some sort of confession that Parliament doesn't control the public purse. That's not a suitable beginning point for a discussion like this.

If Parliament doesn't control the public purse, then Parliament is going to have to discover how to control the public purse. I would remark that first of all the sorts of changes we need are doable. I would urge Parliament to approach them in a manner that says, yes, we can do these things, and not be daunted by the fact that some of the decisions are tough, because they always have been.

[Translation]

Même une fois rentré chez moi pour la fin de semaine, la question a continué de me tourmenter. Je me suis rendu chez mes beaux—parents, qui sont des immigrants, et je leur ai demandé ce qu'ils en pensaient. Ils jetaient pour leur part le blâme sur les assistés sociaux. Je pourrais poursuivre la réflexion avec d'autres groupes et finir par boucler la boucle, mais je n'en ai pas envie.

Je me contenterai d'évoquer un dernier exemple qu'on a bien présent à l'esprit à Ottawa ces jours—ci, à savoir que bon nombre de personnes de toutes les régions du pays attribuent une bonne partie du problème à d'autres régions, à d'autres provinces, à ceux qui parlent d'autres langues, sous prétexte que c'est quelqu'un d'autre qui y trouve son compte.

Je ne prétends pas que, si nous réglons ce problème, nous nous retrouverons tout à coup dans le meilleur des mondes. Je dis simplement que le climat au Canada est beaucoup plus acrimonieux qu'il ne devrait l'être et cela s'explique par le fait que, chaque année, le gouvernement empoche de plus en plus d'argent et qu'il fournit de moins en moins de services à cause du service de la dette.

Quand je pense au point où nous pourrions en être au début de la prochaine législature, tout ce que je puis dire, c'est de grâce, réglons ce problème. Encore là, je me demande si 3 p. 100 du PIB, ce sera vraiment assez.

J'ai déjà parlé assez longtemps, alors je ferai seulement une dernière observation. Quand il s'agit de décider quelles sont nos priorités budgétaires et où nous pourrions effectuer des réductions, l'Institut C.D. Howe présente dans son document plusieurs scénarios possibles. Bien qu'il n'y en ait pas pour tous les goûts, nous proposons un certain nombre de scénarios qui pourraient être mis en oeuvre selon l'orientation qu'adoptera le gouvernement fédéral pour la conduite de ses affaires économiques et selon le rôle que le gouvernement fédéral devrait jouer dans la vie économique du pays.

Ce qui m'inquiète au fur et à mesure que nous examinons la situation de façon plus détaillée—je sais que je ne suis pas le seul à penser ainsi à cette table—, c'est que, dans les discussions avec le gouvernement sur les mesures concrètes qui pourraient être adoptées, le message qui ressort très clairement, c'est que la tâche est impossible.

Il y a effectivement des contraintes juridiques. Il y a aussi des attentes légitimes de la part de certains bénéficiaires qui prévoient de continuer à être subventionnés par l'État. Mais la conclusion à laquelle on semble arriver, c'est que le Parlement ne détient pas les cordons de la bourse. Ce n'est pas là un point de départ acceptable pour une discussion comme celle-ci.

S'il s'avère qu'il n'a pas la maîtrise des finances publiques, le Parlement devra trouver le moyen d'en avoir la maîtrise. Je tiens tout d'abord à faire remarquer qu'il est possible d'apporter les correctifs nécessaires. Nous exhortons les parlementaires à s'atteler à la tâche en se disant qu'elle peut être accomplie et nous les exhortons à ne pas se laisser décourager par le fait que certaines des décisions qu'ils auront à prendre seront difficiles, parce qu'il est toujours difficile de faire des choix.

I'll mention one final thing—and I'm probably out of time—right down to question 7. Is it time for community—level agencies to deliver services that are now in the hands of the federal government? That's quite likely true. One of the suggestions that was made in our document, and has been made by many others, is that the federal government should lighten up on its direct grants to special and general interest groups.

In our proposals one of the offsets we have suggested is that the federal government should enrich the charitable contributions tax credit to make it more in line with the political contributions tax credit. It seems to me that if the federal government wants to enhance the position of some these agencies and allow those that command genuine support among the Canadian population to collect some revenue, that might be a good way of going about it. I would urge it to look at that step.

Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Robson.

·Tom Courchene.

Dr. Courchene: Thank you, Mr. Chairman. I'm glad to be here.

I guess the saddest thing about coming here is that in 1982, when I was chairman of the Ontario Economic Council, we had a conference on deficits, called "Deficits, How Big and How Bad?" This is exactly what David Laidler was saying. We had this chance way back in 1982 when the deficit level was trivial and the debt level was trivial—wasn't trivial but much less of a problem—and we just said we'll grow out of it. The country didn't take any strong decisions, and now that we've got the deficit, which is four times [Technical Difficulty—Editor] 1982, and this is $d\acute{e}j\grave{a}vu$ for me.

I wish to make a couple of points, and I'm going to get into a little more detail than other people have. First of all, on this 3% target, I presume the reason the red book shows the 3% target is that that's what Maastricht is all about—3% deficit for GDP and 6% for debt-to-GDP. However, Maastricht applies to countries, and if you look at Canada as a country, our deficit now is 9%. The federal government's is 6%, and the provinces' is 9%. If we get it down to 3% without a change at the provincial level, it is still a 6% deficit, which is well above Maastricht.

[Traduction]

Je tiens à dire une dernière chose—et mon temps de parole est sans doute écoulé—je suis rendu à la question 7. Est-il temps de transférer à des organismes communautaires la prestation de services qui relève actuellement du gouvernement fédéral? Sans doute que oui. Dans notre document, nous disons, comme beaucoup d'autres, que le gouvernement fédéral devrait réduire le montant des subventions directes qu'il verse aux groupes d'intérêt particulier et général.

Nous proposons notamment comme mesures de compensation que le gouvernement fédéral rende le crédit d'impôt pour dons de charité plus généreux et plus semblable au crédit d'impôt pour dons à un parti politique. Il me semble que, si le gouvernement fédéral souhaite donner un rôle accru à certains de ces organismes et permettre à ceux qui ont vraiment l'appui de la population canadienne de recueillir des fonds, ce serait une bonne façon de procéder. J'exhorte le gouvernement fédéral à examiner cette possibilité.

Je vous remercie.

Le président: Merci, monsieur Robson.

Tom Courchene.

M. Courchene: Merci, monsieur le président. Je suis heureux d'être ici.

L'aspect le plus désolant de cette rencontre, c'est que, en 1982, quand j'étais président du Conseil économique de l'Ontario, nous avons tenu une conférence sur les déficits, qui s'intitulait «Ampleur et effets néfastes des déficits» C'est précisément ce que disait David Laidler. Nous avons eu l'occasion en 1982, quand le déficit était négligeable et l'endettement négligeable—pas négligeable, mais beaucoup moins problématique—, et nous nous sommes contentés de dire que la croissance économique nous permettrait de tout régler. Nous n'avons pas su prendre de décisions difficiles, et nous avons maintenant un déficit qui est quatre fois [Difficulté technique—Éditeur] 1982. C'est du déjà vu pour moi.

J'ai deux ou trois observations à faire, et j'entrerai un peu plus dans le détail que ceux qui m'ont précédé. Tout d'abord, en ce qui concerne cet objectif de 3 p. 100, je suppose que, si c'est l'objectif qui a été fixé dans le Livre rouge, c'est parce que c'est ce qu'on trouve dans le Traité de Maastricht—déficit de 3 p. 100 par rapport au PIB et dette de 6 p. 100 par rapport au PIB. Cependant, le Traité de Maastricht s'applique à des pays et, si on considère le Canada dans son ensemble, notre déficit se situe maintenant à 9 p. 100. Celui du gouvernement fédéral est à 6 p. 100 et celui des provinces à 9 p. 100. Si nous le ramenons à 3 p. 100, sans aucun changement au niveau provincial, le déficit continuera à se situer à 6 p. 100, ce qui est bien au—delà du pourcentage fixé dans le Traité de Maastricht.

• 1610

So in that sense, what we as a nation ought to be worried about is getting our debt-to-GDP ratio down. It's now at roughly 100%. Ottawa can help by getting its deficit down to 3%, but unless we assume the provinces are 0%, we're not really changing that ratio very much. That's the first point.

C'est pourquoi en tant que pays, ce qu'il nous faut, c'est abaisser le ratio de la dette au PIB. Elle est actuellement à environ 100 p. 100. Ottawa peut y contribuer, en abaissant son déficit à 3 p. 100, mais nous ne changerons pas beaucoup le ratio si les provinces ne gardent pas leur déficit à zéro. Voilà pour commencer.

The second point is that I'd like to second David Elton's and, to some extent, Bill Robson's points of view. I think everybody coming before this committee should be under the assumption that their special interests are going to be cut by 5%. That's what the average cut is, and they have to argue why that shouldn't be the case; otherwise you're going to have people arguing for free lunches all over the place.

Now, just as a point of clarification, it seems to me the cut is \$6 billion, not \$9 billion. Can we clarify that? It's \$3 billion in each of the years, or about \$6.4 billion, rather than \$9 billion. We should at least, as economists, get our numbers straight here. I think we're talking about an overall \$6 billion cut.

Am I wrong on that?

A voice: It depends on whether or not you believe the assumptions.

Dr. Courchene: No, no, let's accept the assumptions. But just the straight numbers that we are cutting—we're cutting \$6.4 billion instead of \$9 billion.

Mr. Michael McCracken (Chairman and Chief Executive Officer, Informetrica): Per year, Tom. Now, \$600 million—

Dr. Courchene: No, permanent cuts.

Mr. McCracken: Yes, permanent cuts. That's how to think of it.

Dr. Courchene: It's not \$9 billion; it's \$6 billion.

Okay, that converts to about 5%. I think 5% of current program expenditures—I think the anticipation should be that everybody should get that cut and argue why they shouldn't rather than...and then, if they want to get out of it, who should then take their 5% or whatever.

I've two other points. One of them is that we're running two big sessions side by side here: the income security review and the deficit, the financial review. I have looked at the income security review process and I have participated in a conference on it, but it seems to me I have a problem with how these two mesh.

It seems to me that if you're interested in jobs and you're interested in the intergenerational equity, meaning a transfer from the young to the old, setting aside the deficit or the debt—but the fact is that our payroll taxes are mounting—at some point there should be an effort, if there's any money saved on the unemployment insurance side, to make sure that gets found in reduced premiums.

As I look at the green paper on social insurance, it looks as if we're ready for Canada's next biggest expenditure program in the whole training area, because those UI premiums are going to become a cash cow. I think there's a failure in the structure of the federal government here. I don't think a wholly contributory scheme by the private sector should be controlled by one department. Give me another example of a spending department having a dedicated revenue source.

[Translation]

Deuxièmement, j'aimerais dire que je suis d'accord avec David Elton et, dans une certaine mesure, Bill Robson. Je pense que quiconque se présente devant votre comité doit présumer que ce qui l'intéresse particulièrement fera l'objet d'une compression budgétaire de 5 p. 100. C'est la compression moyenne et pour l'éviter, il faudra que chacun présente des arguments. Autrement, tout le monde voudra y échapper.

J'aimerais maintenant qu'on clarifie les choses: il me semble qu'il s'agit d'une compression de 6 milliards et non de 9 milliards de dollars. Pouvons—nous tirer cela au clair? Il s'agit de 3 milliards pour chacune des années, soit environ 6,4 milliards plutôt que 9 milliards de dollars. En tant qu'économistes, nous devrions au moins nous entendre sur les chiffres. Je pense que nous parlons d'une compression totale de 6 milliards de dollars.

Est-ce que je me trompe?

Une voix: Il faudrait savoir si vous croyez ou non à ce qui est présumé.

M. Courchene: Non, non, acceptons ce qui est présumé. Prenons seulement le chiffre des compressions: il s'agit de 6,4 milliards, plutôt que de 9 milliards de dollars.

M. Michael McCracken (président et directeur administratif général, Informetrica): Par année, Tom. Mais 600 millions de dollars. . .

M. Courchene: Non, il s'agit des compressions permanentes.

M. McCracken: Oui, des compressions permanentes. C'est ainsi qu'il faut le voir.

M. Courchene: Ce n'est pas 9 milliards de dollars mais 6 milliards.

Bien, cela se traduit par 5 p. 100. Je pense que 5 p. 100 des dépenses de programmes actuelles... chacun devrait s'attendre à subir cette compression et à présenter des arguments pour y échapper et, pour vraiment l'éviter, dire qui devra subir une compression équivalant à leurs 5 p. 100.

J'ai deux autres choses à dire. Nous faisons deux examens parallèles: l'examen sur la sécurité du revenu et celui sur le déficit, un examen financier. J'ai suivi le processus de l'examen de la sécurité du revenu et j'ai participé à une conférence à ce sujet, mais il me semble que quelque chose cloche dans la relation entre les deux examens.

Si ce qui vous intéresse, c'est l'emploi et, aussi, l'équité entre les générations, c'est—à—dire un transfert des jeunes vers les personnes âgées, et sans tenir compte du déficit et de la dette, malgré l'augmentation des charges sociales, il faudra à un moment donné faire un effort pour que toute économie du côté de l'assurance—chômage se retrouve dans une réduction des cotisations.

À la lecture du Livre vert sur la sécurité sociale, il m'a semblé qu'on nous préparait le prochain grand programme de dépense pour la formation, grâce aux cotisations d'assurance-chômage, notre nouvelle vache à lait. Je pense qu'il y a là une faille dans la structure du gouvernement fédéral. Je ne pense pas qu'un ministère seul doive avoir le contrôle de programmes recevant uniquement des contributions du secteur privé. Donnez-moi un autre exemple d'un ministère ayant des dépenses et l'exclusivité d'une source de revenu.

I think what we should do is transfer control, or at least some executive control, for unemployment insurance to the business and labour sector—whatever it is, but make some private sector role and not allow government to take those premiums and convert them to further expenditure programs. Rather, let the premiums be reflected downwards as UI decreases. Maybe let Ottawa take its \$5 billion cumulative deficit out. That's fine.

But we're talking about low—income people on the employment side not getting jobs because of this. This is the recommendation, I think, of the Canadian Labour Market and Productivity Centre. I defy you to find—or maybe you can—other places where you have a major spending department that has a dedicated source of revenue. That doesn't make sense to me.

I have some other points, but I just want to focus on one further one. In the purple document, which I really like, there is an equation at the end, and let me convert it to my own view. Since the debt-to-GDP ratio is 1.0 in all of Canada, 100% or 95%, the equation is that if you want to stabilize the debt-to-GDP ratio, the real rate of interest minus the real growth rate plus the primary deficit has to be zero. But if you look at the back of *The Economist* right now, the real interest rate in Canada is 8%, the growth rate might be 4%. So we have to get a primary surplus of about 4% of GNP, and that's about \$30 billion.

Last year we had a primary deficit in all of Canada of about \$5 billion, because our federal–provincial deficit was \$65 billion and debt servicing was \$60 billion. So there was a 5% deficit, and we have to go to \$30 billion surplus. So there's a \$35 billion change in program expenditures or taxes, not to get to zero but just to get that ratio constant.

• 1615

So I think we need cuts. I'm not arguing against cuts, but I'm worrying about why our real interest rates are so high. One reason is that there is a political crisis. Another reason is that the debt—to—GDP ratio is too high. Both of those undoubtedly play a role.

I think we have to make sure that in this process the Bank of Canada becomes a player. We cannot run this economy on real interest rates that are as high as they are now—or else we can make all the cuts we want, but this equation is explosive. I think Canadians are willing to make cuts provided they know that at the other end there's some hope of coming out on the positive side.

I think I'll turn this over to Pierre, because he will continue it.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Courchene. Pierre Fortin, *s'il vous plaît.*.

M. Pierre Fortin (Université du Québec à Montréal): Merci, beaucoup monsieur le président. Je voudrais tout d'abord indiquer mon appui inconditionnel à ce que mes précédesseurs viennent de dire. Un certain nombre de points très importants [Traduction]

Je pense que nous devrions confier le contrôle, ou du moins une partie des responsabilités administratives de l'assurance-chômage au secteur privé et aux syndicats. Quelle que soit la formule, il faut confier un rôle au secteur privé et ne pas laisser le gouvernement s'approprier ces cotisations et s'en servir pour d'autres programmes de dépenses. Abaissons plutôt les cotisations, à mesure que les besoins diminuent. On pourrait peut-être laisser Ottawa reprendre son déficit accumulé de 5 milliards de dollars. Voilà qui serait bien.

Mais rappelons—nous que des gens à faible revenu ne trouvent pas d'emploi à cause de cela. Voilà, je pense, la recommandation du Centre canadien du marché du travail et de la productivité. Peut-être y arriverez—vous, mais je vous défie de trouver un autre ministère ayant beaucoup de dépenses et l'exclusivité d'une source de revenu. À mon avis, c'est insensé.

J'aurais bien d'autres choses à dire, mais je vais m'arrêter à une autre question. À la fin du Livre mauve, que j'aime beaucoup, il y a une équation. Permettez-moi de vous en donner mon interprétation. Comme le ratio de la dette au PIB est de 1.0 pour tout le Canada, 100 p. 100 ou 95 p. 100, pour le stabiliser, le taux d'intérêt réel moins la croissance réelle plus le déficit primaire doit donner zéro. Mais si on regarde au dos de *The Economist*, actuellement, le taux d'intérêt réel au Canada est de 8 p. 100, et le taux de croissance, probablement 4 p. 100. Il nous faut donc un excédent primaire d'environ 4 p. 100 du PNB, c'est-à-dire environ 30 milliards de dollars.

L'an dernier, pour tout le Canada, le déficit primaire était d'environ 5 milliards de dollars, puisque le déficit fédéral-provincial était de 65 milliards de dollars, pour un service de la dette de 60 milliards de dollars. Il y avait donc un déficit de 5 p. 100, et il nous faut un excédent de 30 milliards de dollars. Il faut donc un changement de 35 milliards de dollars dans les dépenses de programmes ou dans les taxes, non pas pour arriver à zéro, mais simplement pour stabiliser ce ratio.

Je crois donc que des coupures s'imposent. Je ne suis pas contre celles-ci, mais je m'inquiète des raisons pour lesquelles nos taux d'intérêt réels sont si élevés. L'une d'entre elles est la crise politique; une autre serait que le ratio dette-PIB est trop élevé. Les deux sont sans doute des facteurs importants.

Nous devons nous assurer que la Banque du Canada ait un rôle à jouer dans ce processus. Nous ne pouvons continuer sur cette voie de taux d'intérêt réels si élevés—où nous pouvons imposer toutes les coupures que l'on veut, mais cette équation—là est explosive. Les Canadiens sont prêts à accepter des coupures pourvu que les effets de ces dernières soient positifs.

Je donnerai maintenant la parole à Pierre, parce que ses propos seront dans la même veine.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Courchene. Pierre Fortin, *please*.

Mr. Pierre Fortin (Université du Québec à Montréal): Thank you, Mr. Chairman. I would first like to say that I fully support what the previous speakers just said. Some very important points were raised, the first being that Canada is

qui indique que le Canada est surtaxé. On se situe à peu près dans la moyenne des pays industriels. Cependant, par rapport à notre principal concurrent, les États-Unis, nos taxes sont beaucoup plus élevées et même en tenant compte du fait qu'on a plus de services publics, le fardeau fiscal commence à atteindre un niveau où les inefficacités économiques vont croître comme le carré du taux de taxation.

Deuxièmement, je suis d'accord avec M. Laidler et M. Robson pour dire qu'un objectif de 3 p. 100 pour le ratio dettedéficit-PIB est encore trop élevé, compte tenu de l'argumentation qui a été faite et selon laquelle après une période de croissance on pourra peut-être, vers 1997-1999, stabiliser le ratio dette-PIB. Mais à la prochaine récession cela recommencera à monter. Ce second point est fort important, et je m'apprêtais à revenir là-dessus.

Troisièmement, M. McCallum a aussi parlé d'un point qui m'apparaît extrêmement important et qui est la question du timing. Cela se réfère sans doute également au récent discours du premier ministre à Québec, qui a dit qu'on devait profiter de la croissance économique, de la reprise économique et de son élan pour faire des coupures, si on en a besoin, et ne pas attendre qu'on another recession or financial crisis. soit dans une autre récession et dans une autre impasse financière.

Cependant, je voudrais ajouter quelques commentaires. pessimistes par rapport à la croissance qu'on va avoir. croissance atteint 3,5 ou 4 p. 100 pour les trois prochaines années, en-dessous de notre potentiel. C'est beaucoup trop lent comme reprise économique par rapport au désir que M. McCallum pourrait manifester. Je pense qu'on doit atteindre un minimum de 4,5 et sinon 5 p. 100 pour les cinq prochaines années.

Finalement, en ce qui concerne le point central que Tom Courchene vient de faire valoir, et que je soutiens fortement, il est fondamental que dans l'exercice budgétaire, le gouvernement fédéral considère la situation financière globale de l'ensemble du secteur public au Canada. En effet, il y a d'un côté, le contribuable qui paie à tous les gouvernements, et de l'autre, des gens qui prêtent à l'ensemble des gouvernements au déficits d'un niveau à l'autre de gouvernement. Les deux niveaux de gouvernement ont démontré dans le passé qu'ils étaient habiles à le faire lorsqu'on leur en donnait l'occasion.

Voilà. C'est tout ce que j'avais à dire pour l'instant. J'ajouterais sans doute d'autres choses un peu plus tard.

[Translation]

ont été présentés. Le premier point est celui de M. Rosenberg overtaxed, as Mr. Rosenberg indicated. We are about average for an industrialized country. However, compared to our main rival, the United States, our taxes are much higher, and even if you take our extra public services into account, our tax burden is still reaching a point where our productivity will get bogged down while our tax rates increase exponentially.

> Secondly, I agree with Mr. Laidler and Mr. Robson that a 3% debt-deficit-GDP ratio is still too high a goal, given the argument that after a period of economic growth, say towards 1997-1999, the debt-to-GDP ratio could be stabilized. But it will start to increase again in the next recession. That second point is extremely important and I was planning on elaborating on it later.

> Thirdly, Mr. McCallum also raised a crucial point, namely timing. He was no doubt referring as well to a speech the Prime Minister recently delivered in Quebec City, when he said we should take advantage of economic growth, the economic recovery and its thrust to make any necessary cuts and not wait for

I would, however, like to add a few comments on that. May Pourrais-je dire à MM. Laidler et Robson qu'avant de parler I point out to Mr. Laidler and Mr. Robson that before d'un objectif de moins de 3 p. 100 du PIB pour le déficit, il targetting a deficit that would be less than 3% of GDP, we must faudrait d'abord être sûrs d'atteindre le 3 p. 100. first ensure we can actually reach 3%. Secondly, I agree with Deuxièmement, je voudrais dire à M. McCallum que je suis Mr. McCallum that cuts should be made when there is d'accord pour faire des coupures lorsqu'on a de la croissance, economic growth, but I think the forecast provided by pundits mais que je considère que les perspectives fournies par les and Mr. Martin yesterday are very pessimistic about future prévisionnistes et que M. Martin a rapportées hier sont fort growth. At a recent conference in Toronto, economists all agreed that Canada's economy is currently operating at about L'économie canadienne est à l'heure actuelle, selon le 8% less than its potential. If growth rates reach 3.5% or 4% consensus des économistes à une récente conférence à Toronto, over the next three years, that means that three years from now, à peu près de 8 à 10 p. 100 en-dessous de son potentiel. Si la we will still be running at 6% or 7% below our potential. That is far too slow an economic recovery to achieve what Mr. McCallum cela signifie qu'on va être encore dans trois ans d'ici, à 6 ou 7 p. 100 would like. I think we should reach a minimum of 4.5% if not 5% for the five years.

Finally, I fully support the main point Tom Courchene just made, namely that when the federal government prepares its budget, it must look at the overall financial situation of Canada's entire public sector. On the one hand, there is the taxpayer who pays taxes to all levels of government, and on the other, there are people who lend to all of Canada's governments. More importantly, foreign lenders look at the Canada. Et surtout, il faut dire que les prêteurs extérieurs entire situation when they assess Canada's financial status. Of considèrent l'ensemble de la situation quand ils évaluent la situation course, the various levels of government must stop bandying deficits. financière canadienne. Il faut, évidemment, éviter de se lancer des The two levels of government have proven their skill at doing that when they had the opportunity to do so.

> There. That is all I had to say for the time being. No doubt, I will have more to add later.

[Traduction]

1620

Mais je pense que tout ça a bien démarré, et que tout le monde a bien parlé, y compris monsieur Ross, qui a manifesté ce qu'aucun autre jusqu'ici n'a semblé manifester, à savoir sa préoccupation pour le niveau d'inégalité, de pauvreté et de chômage dans ce pays, qui a considérablement augmenté dans les dernières années, et dont le règlement devrait être l'objectif ultime du règlement des ratios objective, when we want to find a solution to the financial ratios. financiers.

Le président: D'accord. Merci, monsieur Fortin.

Mr. Dale Orr, please.

Mr. Dale Orr (Chairman, Economic Policy Committee, Canadian Chamber of Commerce): Thank you for the opportunity to appear before your committee, Mr. Peterson. I'm pleased to bring a broad-based view from the business community.

The minister's presentations this week have been déjà vu all over again. We had excellent analysis from the Department of Finance, we had an understanding of the fiscal problem by the minister, and we had a commitment by the minister to tackle the problem. However, the reason for the fiscal crisis has been a spending that the situation demands. There's some evidence that this lack of political will continues.

The high-profile target of a \$25 billion deficit in 1996–97, painful as it is, is simply passing too much of the burden and the risk onto the years beyond 1997. I have three specific problems with the deficit target for 1996-97.

First, the target of the deficit-to-GDP ratio of 3% in 1996-97 support from the government after 1997.

From the public perspective, the burden of government financing is represented by the operating budget balance, the difference between revenue collected and program spending. Over the past four years this operating budget balance has been in the plus or minus \$10 billion range. As we approach the \$25 billion deficit in 1996–97, the operating budget balance will grow to about \$25 billion. But after that, if the budget is balanced as it should be and as it must be, the costs of servicing the \$600 billion debt will continue at about \$50 billion each year. Therefore, Canadians will be asked to pay in about \$50 billion more than will be returned to them in program spending each year. The course we are on pushes too much of this fiscal problem beyond this political mandate.

My second problem with the deficit target is that it focuses too much attention on the fiscal performance of one particular year.

Focusing too much attention on one particular year can lead to foolishness. The minister has emphasized that nothing, but nothing, is going to make us miss that target, and I believe him. He has put his political life on the line.

I believe it is off to a good start, and everyone has spoken well about it, including Mr. Ross, who said something no one else had said, telling us about his concern with the level of inequity, of poverty and unemployment in this country, that has increased considerably in the last few years. A solution to this should be our

The Chairman: Of course. Thank you, Mr. Fortin.

Monsieur Dale Orr, s'il vous plaît.

M. Dale Orr (président, Comité de la politique économique, Chambre de commerce du Canada): Merci pour l'occasion de comparaître devant votre comité, monsieur Peterson. Je suis ravi de vous apporter le point de vue de nombreux membres du milieu des affaires.

Encore une fois, les exposés du ministre, cette semaine, avaient un air de déjà vu. Nous avons eu droit à une excellente analyse du ministère des Finances, à une compréhension du problème financier de la part du ministre qui s'est engagé à s'attaquer au problème. Malheureusement, la cause de la crise shortage of political will to actually take the action on program financière est le manque de volonté politique pour prendre les mesures nécessaires par rapport aux dépenses de programmes. Certains faits laissent croire que ce manque de volonté politique

> L'objectif tant vanté d'un déficit de 25 milliards de dollars en 1996–1997, aussi douloureux soit-il, ne fait que reporter une trop large part du fardeau et du risque au-delà de 1997. J'ai trois objections particulières au sujet de cet objectif de déficit pour 1996-1997.

Pour commencer, l'objectif de ratio du déficit au PIB de 3 p. 100 passes too much of the burden of the debt onto those who will need en 1996-1997 refile un trop lourd fardeau de la dette à ceux qui auront besoin de l'appui du gouvernement après 1997.

> Du point de vue public, le poids du financement du gouvernement est représenté par le solde du budget de fonctionnement, soit la différence entre les recettes et les dépenses de programmes. Au cours des quatre dernières années, ce solde a été d'environ 10 milliards de dollars. Si nous approchons d'un déficit de 25 milliards de dollars en 1996-1997, ce solde atteindra environ 25 milliards de dollars. Mais ensuite, si le budget est équilibré comme il doit l'être, le service de la dette de 600 milliards de dollars nous coûtera encore environ 50 milliards de dollars par an. Par conséquent, on demandera aux Canadiens de payer environ 50 milliards de dollars de plus qu'il ne leur sera rendu en dépenses de programmes, chaque année. La tendance actuelle reporte une trop grande partie du problème financier au-delà du mandat actuel du gouvernement.

> Ma deuxième objection par rapport à l'objectif de déficit: on accorde une trop grande attention au rendement d'une année particulière.

> Cela peut mener à la folie. Le ministre a insisté en disant que rien, mais alors rien du tout, ne le détournerait de cet objectif, et je le crois. Il a mis sa tête de politicien sur le billot.

In any given year the minister has considerable flexibility in determining what the deficit will officially be measured as. Revenues can be pushed forward and back into 1996–97. Expenditures can be deflected from 1996–97. Some assets can be sold to artificially enhance revenues for one year. Expenditures can be transferred to the provinces. Temporary taxes can be imposed.

The third problem I have with that target is that expecting to balance the budget soon after 1997 is too risky. And here I'm reflecting views you've heard from David Laidler and Bill Robson.

After three successive years of above–average economic growth, the risks of recession reducing government revenues is too great. With a debt over \$600 billion, the risk of a surge in interest rates and a fall in government revenues and their consequences are simply too great. Assuming the Minister of Finance can keep his cabinet colleagues committed to fiscal restraint as they approach an election in 1997 or 1998, that's too risky. Assuming the Minister of Finance can maintain the support of the Canadian public after four years of exhausting consultations and sacrifices, it is too risky.

• 1625

I also have a couple of perspectives on these objectives. I think it's better to aim for a balanced budget in this political mandate, even if you miss it by \$1 billion or so, than to aim only for a \$25 billion deficit, even if you make that target. I also think it's better to hit a balanced budget in this political mandate by across—the—board cuts than to fall short because there's no consensus that can be reached on where to make the cuts. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Orr. Lynne Toupin.

Mme Lynne Toupin (directrice exécutive, Organisation Nationale Anti-Pauvreté): Merci, monsieur le président.

What I'm giving today are very preliminary comments, and in fact NAPO will be presenting a very specific series of recommendations once we've had a chance to look in detail at all of the documents.

First of all, let me point out that it's clear for persons living in poverty as well as many other Canadians that the deficit needs to be dealt with. I don't think that's at issue here any more, but how we deal with it is the big question.

Before embarking, though, on a discussion on how to deal with the deficit, I think you have to look at the context in which we are working. The past cuts we have made have in fact focused on UI, on Canada Assistance Plan, on EPF, family allowance programs, social housing, and defence.

In terms of revenues, the middle class have borne the brunt of tax increases to the point where corporate income tax constitutes 8% of total tax revenues, while individual income tax payers foot 50% of the total tax bill. Low–income Canadians have by and large been most affected, certainly in comparison to the more affluent in our society. Therefore, we have to remember they've already borne the brunt of many past cuts.

[Translation]

Chaque année, le ministre a une certaine marge de manoeuvre au sujet de la façon dont on va mesurer le déficit. On peut reporter des revenus ou les anticiper, jusqu'en 1996–1997. Des dépenses peuvent être retenues de 1996–1997. Certains actifs peuvent être vendus de manière à augmenter artificiellement les recettes d'une année. Certaines dépenses peuvent être transférées aux provinces et des taxes temporaires peuvent être imposées.

Ma troisième objection: il est trop risqué de s'attendre à ce qu'on équilibre le budget peu de temps après 1997. Je reprends peut–être les opinions que vous ont déjà exprimées David Laidler et Bill Robson.

Après trois années successives de croissance économique audessus de la moyenne, il y a un risque élevé de récession qui réduit les recettes du gouvernement. Avec une dette de plus de 600 milliards de dollars, il y a un trop grand risque d'une hausse soudaine des taux d'intérêt, accompagnée d'une chute des recettes gouvernementales, avec les conséquences que cela suppose. En présumant que le ministre des Finances peut obliger ses collègues du Cabinet à respecter son engagement de restrictions budgétaires, à l'approche d'une élection en 1997 ou 1998, c'est trop risqué. En présumant que le ministre des Finances peut conserver l'appui des Canadiens après quatre ans de consultations et de sacrifices épuisants, c'est trop risqué.

J'ai aussi quelques observations à propos de ces objectifs. Il vaut mieux viser à équilibrer le budget pendant votre mandat actuel, même si vous ratez l'objectif d'un milliard ou deux, au lieu de ne vous donner comme objectif qu'un déficit de 25 milliards, même si vous touchez la cible. Je pense aussi qu'il vaut mieux arriver à équilibrer le budget pendant votre mandat actuel à l'aide de compressions généralisées plutôt que de ne pas y arriver sous prétexte qu'il n'y a pas de consensus sur les endroits où il faut couper.

Le président: Merci, monsieur Orr. Madame Lynne Toupin.

Mrs. Lynne Toupin (Executive Director, National Anti-Poverty Organization): Thank you, Mr. Chairman.

Je vous ferai part aujourd'hui d'observations tout à fait préliminaires puisque l'ONAP présentera une série très précise de recommandations quand nous aurons pris connaissance en détail de tous les documents.

Tout d'abord, pour ceux qui vivent dans la pauvreté et pour beaucoup d'autres Canadiens, il est clair qu'il faut s'occuper du déficit. Là n'est plus la question. Il s'agit maintenant de savoir comment s'y prendre.

Avant de répondre à cette question, il faut examiner le contexte. Par le passé, les compressions ont porté sur l'assurance—chômage, le régime d'assistance publique du Canada, le FPE, les allocations familiales, le logement social et la défense.

C'est la classe moyenne qui a subi le gros des augmentations d'impôt, au point où la contribution des sociétés ne représente que 8 p. 100 du total des recettes fiscales et que celle des particuliers en représente 50 p. 100. De loin, ce sont les Canadiens à faible revenu qui ont été le plus mis à contribution surtout par rapport aux éléments les plus fortunés de la société. Il ne faut donc pas oublier que ce sont eux qui ont le plus souffert des compressions antérieures.

I think the documents we have from the finance department give us a good overview of the situation. I think the way it's been laid out, it will be useful to the debate, but we are concerned about the framework upon which all three documents have been established, and that is the more and better jobs prospect. The reason we're concerned is because although we claim we have 327,000 new jobs, we have to recognize that 60% of those jobs that were created have been absorbed by new entrants into the labour market. In fact, there are still over 1.4 million Canadians unemployed—i.e., you have to recognize the fact that you have an increase in the labour force and the new jobs have largely been absorbed by those people, which means many others are still outside the labour market.

As for the better jobs prospect, many of the new jobs are in the low-wage service sector at minimum wage rates that keep people in poverty. The recovery to date has been what we like to call the Wal-Mart recovery, characterized by part-time jobs, few if any benefits, and low wages. I would attract the attention of the committee to an interesting article from *Time* magazine this week, entitled "Gloom for Whom", which looks at the American recovery but also looks at the impacts.

I think if you're looking at the way you're going, you have to perhaps at least read the article. I would invite you to do so.

The Manley document on job creation will be critical, and I think you have to recognize the expectations are high around this particular document. There's a sentiment out there that all the documents to date, including that on social security reform, have been backgrounders to Manley's piece, because we've come back to the initial mandate of the Liberal government, which was to create jobs.

I think you also have to recognize that the credibility of the government is on the line. We have had various consultation processes undertaken to date, and some of them have not been stunning successes. You have to ensure you have enough time and there has to be a clear indication that the views of the people you have listened to will be respected. That of course includes poor people. I think you know there's lots of skepticism out there. I hope you will be able to be transparent and truly reflective of what Canadians have to say, and not just of business.

Our sense at this point is that obviously there's too much emphasis on spending only. On the expenditure side, the process will prove to be more equitable if we look at spending decreases and perhaps in some areas spending increases. I don't think you can count them out if you're doing a thorough examination of all elements. We have to look at fairer taxation measures, and it is our intention as an organization to specifically look at tax expenditures.

If you look at all three in a balanced way, we feel there is truly hope to build a fairer system that will deal with the problem of the debt and deficit as well as with the growing poverty problem we have in Canada.

[Traduction]

Les documents du ministère des Finances nous donnent une bonne idée de la situation. Ils sont conçus de manière à faciliter le débat. Toutefois, nous avons des doutes à propos des prémisses sur lesquelles ces documents sont fondés, à savoir les perspectives d'emploi plus nombreux et de meilleure qualité. En effet, ce qui nous inquiète, c'est que même si l'on affirme qu'il y a 327 000 nouveaux emplois, il faut savoir que 60 p. 100 d'entre eux sont occupés par les nouveaux venus sur le marché du travail. Cela signifie qu'il reste plus de 1,4 million de chômeurs et que les nouveaux emplois ont été pris par ceux qui sont venus grossir la population active. C'est donc dire que beaucoup d'autres sont toujours sans emploi.

Quant à savoir s'il s'agit vraiment de meilleurs emplois, il faut savoir que beaucoup de ces nouveaux emplois se trouvent dans le secteur tertiaire à salaire minimum, qui maintiennent les gens dans la pauvreté. Jusqu'à présent, il s'agit d'une reprise de type Wal-Mart, c'est-à-dire constituée d'emplois à temps partiel, avec peu ou pas d'avantages sociaux et à petit salaire. J'aimerais attirer l'attention du comité sur un article intéressant paru dans le *Time* de cette semaine, intitulé À qui profite la reprise, et qui examine la reprise de l'économie américaine mais aussi ses conséquences négatives.

Vu la façon dont vont les choses, vous auriez peut-être intérêt à lire cet article. Je vous y encourage.

Le document de M. Manley sur la création d'emplois sera déterminant. Ce texte a fait naître beaucoup d'espoir. Dans la population, on a le sentiment que tous les documents publiés jusqu'ici, y compris celui sur la réforme de la sécurité sociale, ont servi à préparer le terrain au document de M. Manley, qui reprend la mission première du gouvernement libéral, à savoir la création d'emplois.

N'oubliez pas non plus que la crédibilité du gouvernement est en jeu. Jusqu'à présent, de nombreuses consultations ont eu lieu et certaines d'entres elles n'ont pas été particulièrement réussies. Donnez-vous le temps qu'il faut et faites savoir que les vues de la population, y compris celles des autres, seront respectées. Vous n'ignorez pas que la population est très sceptique. J'espère que vos travaux se feront au grand jour et seront le reflet fidèle de ce que pensent les Canadiens et non pas uniquement de ce que pensent les milieux des affaires.

Pour nous, on accorde actuellement trop d'attention aux dépenses. Pour être équitable, il faudrait envisager des réductions, certes, mais peut—être aussi des augmentations dans certains domaines. Ce n'est pas une possibilité qu'il faut exclure si l'on veut procéder à un examen exhaustif. Il faut chercher à rendre la fiscalité plus juste et notre organisation compte s'attarder tout particulièrement sur les dépenses fiscales.

Si ces trois points sont examinés d'un oeil impartial, nous pensons qu'il est vraiment possible d'instaurer un régime plus juste qui s'attaquera au problème de l'endettement et du déficit ainsi qu'à celui de la pauvreté croissante au Canada.

[Translation]

• 1630

The document presents Canada as a country with a higher than average level of debt and deficit. Indeed, it's our sense that governments have tried to build a European–style social safety net that would be supported by an American–style taxation system. Therein lie some of the problems. The reality is that past failures to keep levels of revenue sufficient have contributed to the debt legacy we face today. In comparison, Canada has never been a higher than average spender on social programs.

NAPO believes the issue of lowering interest rates will have to be discussed. There are certainly some good arguments and good people who can speak to that issue. At some point we are going to have to look also at the issue of international regulation of capital, as we are starting to look at the social summit for development at the United Nations, which is going to be held in Copenhagen in March 1995.

We reiterate that we have some choices to make. But clearly it's our view that poor people have already endured a lot of the pain through the process of cuts. We also feel with the problem of chronically high unemployment and the current squeeze on reducing expenditures for social programs it's inevitable that you will have more persons living in poverty in Canada. I just want to point out that we have some pretty horrendous examples of what happens when you have indiscriminate cuts, by virtue of some of the provinces' actions to date.

In Alberta, thanks to the Klein cuts, some people are now living two weeks a month on the streets because they don't have enough for both food and shelter. And thanks to the deficit—cutting zeal of Mr. McKenna, we were told this week a single mother with a 10—week—old child was refused even $1 \, \varphi$ of income assistance and has been encouraged to give up her child for adoption.

In five years, if you continue to do some really indiscriminate cutting and you continue to hit on low—income Canadians, you may have reduced your fiscal deficit, but let me tell you, you will probably have a very real human deficit to deal with. I don't think this is the kind of Canada most of us want. It is my sense that it is not the kind of Canada the finance committee would like to see either.

There are choices. I think we have to ensure we're making the choices that are in the best interests of all Canadians, not just of those who have access to power and money.

The Chairman: Maureen Farrow.

Ms Maureen Farrow (Executive Vice-President, Director of Research, Loewen, Ondaatje, McCutcheon Ltd.): Thank you, Mr. Chairman. I don't want to be too repetitive, but there are a few things I would like to stress. I'm going to start off with the forecast.

I would urge this committee, and also the finance department, to work with higher interest rate assumptions in both the short and the long term. I would like them to add 100 basis points to their forecast at the short end, as we go through

Dans le document, on dit que le Canada souffre d'un endettement et d'un déficit anormalement élevés. Nous avons effectivement l'impression que les gouvernements successifs ont essayé de créer un filet de sécurité sociale à l'européenne financé par une fiscalité à l'américaine. C'est en partie la cause de nos problèmes. En effet, c'est parce qu'on n'a pas réussi par le passé à percevoir des recettes fiscales suffisantes que nous sommes aujourd'hui aux prises avec la dette que nous connaissons. Par rapport aux autres pays, le Canada n'a jamais consacré à ses programmes sociaux des sommes anormalement élevées.

ONAP est aussi d'avis qu'il faudra discuter de la baisse des taux d'intérêt. Des gens qualifiés pourront sûrement présenter des arguments convaincants en ce sens. À un moment donné, il faudra aussi examiner la question de la réglementation internationale du capital, comme on le fera à l'occasion du sommet social pour le développement, organisé par l'ONU, qui se tiendra à Copenhague en mars 1995.

Je le répète, il faudra faire des choix. Mais une chose est sûre: les pauvres ont déjà beaucoup souffert des compressions antérieures. Vu le chômage chronique très élevé et les pressions qui s'exercent en faveur de la réduction des budgets sociaux, il y aura fatalement plus de Canadiens qui vivront dans la pauvreté. Nous connaissons des cas horribles de victimes de ces compressions aveugles effectuées par certaines provinces.

En Alberta, à cause des compressions du premier ministre Klein, il y a des gens qui vivent deux semaines par mois dans la rue parce qu'ils doivent choisir entre la nourriture et le logement. À cause de la lutte acharnée de M. McKenna contre le déficit, cette semaine, une mère célibataire et son enfant âgé de dix semaines se sont vu refuser toute aide au revenu et la mère a été invitée à donner son enfant en adoption.

Si, dans les cinq prochaines années, vous continuez de faire des compressions à l'aveuglette qui vont frapper les Canadiens à faible revenu, peut-être aurez-vous réduit le déficit budgétaire, mais sachez bien que vous serez aux prises avec un déficit du capital humain. Ce n'est pas de ce Canada-là que la plupart d'entre nous veulent. Le Comité des finances non plus, j'imagine.

Il y a des choix à faire. Assurons-nous de faire ceux qui serviront l'intérêt de tous les citoyens et non uniquement celui de ceux qui détiennent argent et pouvoir.

Le président: Maureen Farrow.

Mme Maureen Farrow (vice-présidente exécutive, directrice de la recherche, Loewen, Ondaatje, McCutcheon Ltd.): Merci, monsieur le président. Je ne vais pas répéter ce qui a été dit, mais j'aimerais quand même m'attarder sur quelques points. Je vais commencer par les prévisions.

J'exhorte le comité et le ministère des Finances à retenir comme hypothèses de travail des taux d'intérêt à court terme et à long terme plus élevés. J'ajouterais 100 points de base aux prévisions pour le court terme, c'est-à-dire 1995 et 1996, et au

1995 and 1996, and at least 50 basis points at the low end. I think it's moins 50 points plus tard. Avec une dette de cette taille, la prudence the forecast I don't have too much to argue about, but I would urge j'insiste. that.

The second thing I would like to point out is the objective. What is the objective Canadians should have and the politicians should be reflecting? That is to get the fiscal house in order; and that is debt management, it is not deficit containment.

I'd also urge you to remember we're sitting here dealing with a federal set of issues, but as like-minded speakers have already said, this is a Canadian issue, and the federal-provincial combination of debt is really a debt-to-GDP ratio of 100%, close to \$700 billion. Therefore this 3% target I do not agree with. I think it's not a prudent target. It should be a larger target we're heading for.

Therefore I think we have to ask ourselves about objectives for achieving it. We are possibly at a moment in time when you gentlemen can actually take hold of averting a crisis for all Canadians, a crisis that will come home to roost not long from now if you don't take action. That's very important for you to recognize and to act on in the February budget.

It is very important that you do two things. You must convince Canadians you have got hold of the problem. . . and therefore the holders of our debt internationally that you are sound fiscal managers. That means aiming for the right targets and also linking those targets with your provincial colleagues.

• 1635

It also means, I expect, going about spending cuts in two ways. I agree that the first hack should be across-the-board cuts. You do not have time to find out who will take which piece and who will leave another piece. It's not a cake to be divided up to begin with; the pie has to be made smaller, and that's the first cut, the 5% across the board. I think you'll get more than 5%, because you can also go for efficiency on both the revenue collection side and program delivery, and I would urge both of those things to take place.

You then have to get on with the longer-term objective, which is redesigning all the programs that the governments of Canada are involved in for the society that you will have to govern not long from now. That is a society of the 21st century, which will be very different from the one for which all your programs are currently designed.

So focus on those two things. I would also urge you to listen, but one thing I challenge in these books is the fact that you should listen, come back, and then act on whatever you've been told. You were elected to take the responsibility and to deliver the goods. In the private sector, any CEO who fails to do that today the board of directors removes, and I don't think any of you wish that to happen in the next election. So listen and act, but act decisively.

[Traduction]

crucial, when we're carrying this amount of debt we have to finance, est de rigueur pour les prévisions concernant les taux d'intérêt. Je that we be very prudent on the interest rate assumptions. The rest of n'ai rien à redire à propos des autres prévisions, mais là-dessus,

> Deuxièmement, je voudrais parler de l'objectif. Quel objectif les Canadiens devraient-ils se donner et la classe politique devrait-elle reprendre à son compte? Celui de remettre de l'ordre dans les finances publiques. De gérer la dette et non plus seulement de contenir le déficit.

> N'oubliez pas non plus que nous traitons ici de questions qui relèvent du gouvernement fédéral mais que, comme d'autres l'ont déjà dit, il s'agit d'un problème national. En effet, ensemble, la dette fédérale et provinciale représente en fait un ratio de la dette au PIB de 100 p. 100, près de 700 milliards de dollars. Je n'approuve donc pas cet objectif de 3 p. 100. Ce n'est pas suffisant. La prudence commande un objectif plus important.

> Il faut donc réfléchir aux moyens de l'atteindre. C'est peut-être maintenant que la conjoncture est la plus propice et que vous, messieurs, pouvez effectivement éviter une crise dont les conséquences se feront sentir sous peu si vous n'agissez pas. Il faut que vous en soyez bien conscients et que des mesures soient prises dans le budget du mois de février.

> Il y a deux choses que vous devez faire. D'abord, convaincre les Canadiens que vous avez la situation en main et ainsi convaincre nos bailleurs de fonds étrangers que vous êtes des administrateurs avisés. Pour cela, il faut que vous vous donniez les bons objectifs et que vous les établissiez en concertation avec vos collègues des provinces.

> Il faudra aussi opérer des compressions de deux façons. Dans un premier temps, il faudra effectivement faire des compressions généralisées. Vous n'avez pas le temps de choisir ce qui va rester et ce qui va disparaître. Pour commencer, ce n'est pas un gâteau à partager. Ce qu'il faut, c'est un gâteau plus petit et c'est cela la première compression: 5 p. 100 partout. Je pense que cela sera supérieur à 5 p. 100, parce qu'il est possible de réaliser des gains d'efficacité aussi bien sur le plan de la perception des recettes que sur celui de la prestation des services. Je vous exhorte à agir sur les deux tableaux.

> Il faudra ensuite s'attaquer à l'objectif à long terme, c'est-à-dire repenser tous les programmes que les administrations successives devront assurer à la société avec laquelle vous devrez composer dans un avenir prochain. La société du XXIe siècle sera très différente de celle pour laquelle les programmes actuels ont été conçus.

> Concentrez-vous donc sur ces deux choses. Je vous exhorte aussi à tendre l'oreille. Toutefois, il ne s'agit pas, comme on l'affirme dans ces documents, de tendre l'oreille, de revenir et puis de faire ce qui vous a été dit, peu importe quoi. Vous avez été élus pour prendre des responsabilités et répondre aux attentes. Dans le secteur privé, le PDG qui n'y arrive pas est démis de ses fonctions par le conseil d'administration. Aucun d'entre vous, je crois, ne souhaite subir ce sort aux prochaines élections. Donc, écoutez et agissez, mais avec détermination.

I think you have only a few moments in time to do this. This is the last moment. We had another moment in time in 1982–83, but we missed it. This time is the last time. This cycle will not go on for five, six, or seven years. We already know; we can see the signs of the cycle drawing to an end.

The first sign of its drawing to an end is that the U.S. cycle is away ahead of us, and 80% of our exports go there.

The second sign is that if you do not act and convince Canadians and the holders of our debt, then whatever you tell the Bank of Canada will be wasted words, because our real interest rate premium, the risk premium to fund the \$700 billion of debt that's sitting around, we can't do anything about. Therefore the Canadian consumer would disappear from the scene and we would have a made—in—Canada recession.

So please be careful, I urge you. Raise the interest rate, the prudent measures; cut decisively; look for efficiency; and then redesign the system. I wish you well and I hope I can assist you.

The Chairman: We hope you can as well, and you have.

Michael McCracken.

Mr. McCracken: I won't repeat all the platitudes you've heard about these wonderfully coloured books. Let me cut to a couple of simple messages that might be of help to you.

First, you cannot cut expenditures or raise taxes without job loss—stop and finish—of roughly 10,000 per billion dollars if it's a minor tax cut or 20,000 per billion dollars if you're talking about expenditure cuts. If you actually go out and fire people, then you can get it up to 30,000 per billion dollars of loss.

Transfer payment cuts to the poor tend to be a little bit more costly than tax increases, simply because they tend to spend 100% of what they have and not have a partial offset through savings.

• 1640

That's not the end of it. These moves will adversely affect the balances of other levels of government. A \$1 billion federal cut on goods and services will cost the provinces about \$250 million and about \$100 million for local governments.

What happens then? Well, they turn around, at the urging of the Bay Street mob, and go for fiscal prudence and they cut. For every \$1 billion that is cut by the provinces, there's another \$400 million loss back at the federal jurisdiction and \$100 million at the local.

When you start into this war, recognize that in spite of the platitudes and the title *Agenda: Jobs and Growth*, the program is about job losses and poor economic growth, in order to demonstrate a capacity to reach some number that we seem to have difficulty measuring well.

[Translation]

La conjoncture propice actuelle ne pourra pas durer. C'est votre dernière chance. L'occasion s'est présentée en 1982–1983, mais nous l'avons ratée. Cette fois, c'est la dernière. Le cycle actuel ne durera pas cinq, six ou sept ans. Nous le savons déjà, des signes montrent déjà que le cycle touche à sa fin.

J'en veux pour preuve le fait qu'aux États-Unis le cycle est beaucoup plus avancé qu'ici. Or, 80 p. 100 de exportations sont à destination des États-Unis.

L'autre indication, c'est que si vous n'agissez pas et n'arrivez pas à convaincre les Canadiens et nos bailleurs de fonds étrangers, eh bien, tout ce que vous direz à la Banque du Canada sera en pure perte parce que la prime de risque qui s'ajoute à notre taux d'intérêt réel, dont nous avons besoin pour financer nos 700 milliards de dollars de dette, sera indépendante de notre volonté. Le consommateur canadien disparaîtra du tableau et nous nous retrouverons avec sur les bras une récession fabriqué au Canada.

Je vous exhorte donc à être prudents. Élevez la prévision du taux d'intérêt par prudence, ne tergiversez pas sur les compressions, améliorez l'efficacité et puis repensez le système. Je vous souhaite du succès dans votre entreprise et j'espère pouvoir y collaborer.

Le président: Nous l'espérons nous aussi. Vous l'avez déjà fait. Michael McCracken.

M. McCracken: Je ne vais pas répéter les lieux communs que vous avez entendus à propos de la couleur de ces documents. Je vais m'en tenir à quelques messages très simples qui pourront peut—être vous aider.

D'abord, vous ne pouvez pas supprimer des dépenses ou augmenter les impôts sans faire disparaître des emplois. Environ 10 000 emplois par milliard de dollars de réduction d'impôt ou 20 000 s'il s'agit d'une réduction de dépenses. Si vous choisissez de congédier des travailleurs, jusqu'à 30 000 emplois peuvent être supprimés pour chaque milliard de dollars de perte.

Normalement, la réduction des prestations versées aux pauvres est un peu plus coûteuse que les augmentations d'impôt parce que les pauvres dépensent habituellement tout ce qu'ils touchent et ne peuvent pas compenser, même en partie, grâce à des économies.

Ce n'est pas tout. Des mesures comme celles—là nuiront aussi à la situation financière des autres pouvoirs publics. Si le gouvernement fédéral diminue d'un milliard de dollars ses dépenses en biens et services, il en coûtera environ 250 millions de dollars aux provinces et environ 100 millions de dollars aux administrations locales.

Que se passe-t-il alors? Eh bien, harcelés par Bay Street, ces gouvernements et ces administrations choisissent l'austérité budgétaire et imposent des compressions. Pour chaque tranche d'un milliard de dollars de compressions provinciales, le gouvernement fédéral perd 400 millions de dollars de plus et les administrations locales 100 millions de dollars de plus.

Au moment d'entamer le combat, n'oubliez pas que malgré les lieux communs et le titre du document, *Programme: emploi et croissance*, il est en fait question de disparition d'emplois et de piètre croissance économique, le tout dans le but de montrer que l'on est capable d'atteindre un chiffre quelconque qu'on semble avoir du mal à bien déterminer.

There is a better way. Lower interest rates. Focus on growth. Treat the deficit as a share of a GDP, as an outcome. If you want to look at how that works, look on page 80 of your purple document here and you'll notice that the debt ratio came down from over 100% in the immediate post—war period to a low of about 20% in 1974—75. That even included a few years in which the Liberals weren't in. . .

During that entire period, if you look at the bottom panel on page 80, growth rates exceeded interest rates; nominal growth rates exceeded nominal interest rates, or real growth rates exceeded real interest rates.

Indeed, if that is the world you are in, you can even run deficits. You can even run operating deficits. You are not unstable. Your debt ratio will in fact converge to a level that is dictated by the magnitude of that difference.

There is an alternative. The people who brought you the 1980–94 experiment, with high real interest rates to flush the system out, to stop inflation at all costs, are not offering you the second dose through more fiscal restraint and will try to put the stake into those holders who have not yet been reached in the last 15 years.

Unfortunately, your charge as a committee is not to consider other ways but rather to consider the outlook, what cuts, and an arcane notion of a contingency fund. I'll make some comments on those momentarily. I'll point out, though, that the headlines of Canada's being bankrupt I would suggest to you are highly misleading. We're not even approaching it.

At the present time, the net worth of Canada as an economy is three times the GDP; that's net worth after federal, provincial and local deficits, etc. This is in the same range as it has been for the last 35 years. It roughly comes out to be \$2 trillion, its net worth.

So I don't particularly get terribly concerned about those who feel we're on the verge of bankruptcy. Incidentally, that does leave out all the natural resources owned by federal and provincial governments that treat government land at a dollar unless it's under a building. There are a few other minor adjustments that one might want to make to the balance sheet.

Now, on the economic assumptions, it is implied in the purple book that private sector forecasters are optimistic and biased, forecasting growth higher than reality. I think that is perhaps not correct. There is always a dispersion of views. There is a tendency for both private and public forecasters to underestimate change in either direction, and certainly it is likely that we underestimated the depths of the recession when we were looking at it in 1990–91. Often this was because we believed governments couldn't do the stupid things that they did. There is a chance that we will also underestimate the boom at this particular time.

[Traduction]

Il y a une meilleure façon de procéder. Abaissez les taux d'intérêt. Concentrez-vous sur la croissance. Traitez le déficit comme un élément du PIB, comme un résultat. Si vous voulez voir comment cela fonctionne, consultez la page 91 de votre document mauve et vous verrez que le ratio de la dette est passé de plus de 100 p. 100 qu'il était dans l'après-guerre à un record d'environ 20 p. 100 en 1974–1975. Cette période englobe même quelques années pendant lesquelles les Libéraux n'étaient pas...

Pendant toute cette période, si vous vous reportez au troisième tiers du graphique de la page 91, le taux de croissance était supérieur aux taux d'intérêt, qu'il s'agisse du taux nominal ou du taux réel.

En pareille situation, on peut même avoir un déficit. On peut même avoir des déficits de fonctionnement. Il n'y a pas d'instabilité. De fait, le ratio de la dette s'établira à un niveau en fonction de l'écart entre les deux.

Il y a donc une autre solution. Ceux qui vous ont prescrit le remède de 1980–1994—taux d'intérêt réels élevés destinés à juguler l'inflation à tout prix—ne vous administrent pas une deuxième dose d'austérité budgétaire et chercheront plutôt à coincer ceux qui ont été épargnés au cours des 15 dernières années.

Malheureusement, votre mission comme comité n'est pas d'examiner les autres solutions mais plutôt d'examiner la situation, de choisir où réduire et de vous pencher sur le concept vaseux du fonds pour éventualités. Je reviendrai sur ces points dans quelques instants. Je dirai en tout cas que les manchettes qui annoncent que le Canada est en faillite sont tout ce qu'il y a de trompeur. Nous en sommes bien loin.

À l'heure actuelle, la valeur nette du Canada, comme économie, est trois fois supérieure au PIB. Cela représente la valeur nette compte tenu du déficit du gouvernement fédéral, des provinces et des administrations locales. Cela représente à peu près ce qu'elle a été au cours des 35 dernières années. Cela représente environ 2 billions de dollars en valeur nette.

Je ne partage donc pas le sentiment de panique de ceux qui craignent que nous ne soyons au bord de la faillite. Je précise en plus que ce chiffre ne tient pas compte de toutes les richesses naturelles qui appartiennent au gouvernement fédéral et provinciaux, pour qui les terres domaniales ne valent qu'un dollar à moins d'être bâties. Il y a d'autres corrections mineures que l'on pourrait apporter au bilan.

Passons maintenant aux hypothèses de nature économique. On dit dans le Livre mauve que les prévisionnistes du secteur privé sont optimistes et biaisés et que leurs prévisions de croissance sont plus élevées qu'en réalité. Je crois que ce n'est pas juste. Il y a toujours une multitude d'avis. Privés ou publics, les prévisionnistes ont tendance à sous-estimer le changement dans un sens ou dans l'autre. On a sans doute sous-estimé l'ampleur de la récession lorsqu'on l'a examinée en 1990–1991. Cela tient en partie au fait que nous ne pensions pas que les gouvernements feraient les âneries qu'ils ont commises. Il est probable que l'on va également sous-estimer l'expansion cette fois-ci.

[Translation]

• 1645

The second point is that the use of an average or consensus forecast is a naive exercise, and inconsistent, because you are taking averages none of which, as a package, exist in any model or any economy. Certainly with the resources that are being poured into this exercise around this table and at the Department of Finance and at the Bank of Canada, it would seem to me the public would be better served, and you as a committee better served, if you saw consistent forecasts produced by models or other methods. If you want some sense of what might happen, you might want to look at a high-growth and a low-growth scenario.

What is the Finance forecast? We don't know. This is the second iteration in a row in which they've come out with no numbers of their own. I think it is time to see them. Perhaps the scenario three, with slower growth and higher interest rates, is the one they favour. Maybe it is scenario two. We don't know.

I would also think you would want to see their forecast both before their fiscal measures and after the implementation of them, to see if these rough rules of thumb I've given you, of roughly 10,000 to 30,000 in job loss per \$1 billion, are reflected in those particular scenarios.

Let's hold off on the contingency fund, only to say it's a statistical issue. I'll be happy to explore with you some thoughts on that at a

On the revenue and cut side, I don't intend to get into a long list of my favourites. It seems to me we should be focusing on a principle, which is if we are looking for revenue and expenditure actions, for God's sake let's try to pick ones that minimize the harm to the economy; in particular, ones with fewest job losses, ones that do the least damage to the hiring decisions of firms, to business investment, to consumer expenditure, and so on.

This tends to lead you towards minimizing cuts on those with low incomes. It tends to have you focus your efforts on savers. It also tends to have you try to reduce the import leakages associated with

About the evaluation on programs, there are in place socalled benefit-cost frameworks, with real discount rates of 10%, which are even higher than are being used to finance them. It would seem to me your rules are straightforward. If there are positive net benefits, leave it alone. If there aren't, then cut it. If you need more guidance than that, or don't find the benefit-cost studies there, then as a committee you might want to ask some tough questions.

The Chairman: Ms Michael, please.

Ms Lorraine Michael (National Action Committee on the Status of Women): Before going into what I wanted to say, I would also like to comment, Mr. Chairperson, on your opening comment, when you welcomed all the experts around the table. I was happy you recognized the expertise of everybody at the table, because while I may not have a degree in economics—and this country on a very practical level as well as on a level of d'expérience puisque j'ai travaillé ici au Canada sur des

de preuve Deuxièmement, c'est faire d'incohérence que de recourir à un pronostic moyen ou consensuel car on retient des moyennes qui, ensemble, n'existent dans aucun modèle ni dans aucune économie. Avec tous les moyens que l'on consacre aux prévisions ici et au ministère des Finances, ainsi qu'à la Banque du Canada, la population serait selon moi mieux servie-et le comité aussi-si vous disposiez de prévisions uniformes issues d'autres modèles ou d'autres méthodes. Si vous voulez avoir une idée de ce qui pourrait se passer, vous pourriez envisager un scénario de croissance forte et de croissance faible.

Quel est le pronostic du ministère des Finances? Nous l'ignorons. C'est la deuxième fois de suite que le ministère s'abstient de produire ses propres chiffres. Je pense qu'il est temps que nous les voyions. Peut-être le scénario numéro trois, croissance plus lente et taux d'intérêt plus élevés, est-il celui que le ministère préfère. C'est peut-être le scénario numéro deux. Nous l'ignorons.

Je crois que vous devriez aussi consulter leurs pronostics avant et après l'imposition des mesures budgétaires pour voir si les approximations que je vous ai données-entre 10 000 et 30 000 pertes d'emplois pour chaque tranche d'un milliard de dollars - sont prises en compte dans ces divers scénarios.

Ne nous arrêtons pas sur le fonds des éventualités, si ce n'est pour dire qu'il s'agit d'une question de statistiques. J'en discuterai volontiers avec vous à une autre occasion.

En ce qui concerne les recettes et les réductions, je ne vais pas vous énumérer tous mes domaines préférés. Pour moi, un principe devrait nous guider: dans ce domaine, bon sang, choisissons les secteurs qui nuiront le moins à l'économie, en particulier ceux où il y aura le moins de pertes d'emplois, ceux qui nuiront le moins à l'embauche, aux investissements par les entreprises et aux dépenses des consommateurs.

Cela prêche en faveur du moins de réductions possible touchant les gagne-petit. Il faudra axer les efforts sur les épargnants. Il faudra aussi chercher à diminuer les pertes fiscales attribuables aux importations.

En ce qui concerne l'évaluation des programmes, il existe ce que l'on appelle des cadres d'analyse avantages-coûts, avec des taux d'escompte réels de 10 p. 100, qui sont encore plus élevés que ceux utilisés pour les financer. Pour moi, les règles sont simples. S'il y a des avantages nets, n'y touchez pas. S'il n'y en a pas, coupez. S'il vous faut d'autres règles ou si vous ne trouvez pas les analyses avantages-coûts, le comité devrait poser quelques questions bien senties.

Le président: Madame Michael, à vous.

Mme Lorraine Michael (Comité canadien d'action sur le statut de la femme): Avant d'entrer dans le vif du sujet, monsieur le président, j'aimerais réagir à ce que vous avez dit au début lorsque vous avez souhaité la bienvenue à tous les experts qui sont autour de la table. J'ai été heureuse que vous reconnaissiez la compétence de tous les participants parce que I don't-I do have quite a lot of experience in working within même si je n'ai pas de diplôme en économie, j'ai passablement

policy. I would hope as you go across the country you'll recognize the expertise other people have from their experience, when they come to the table, whether or not they are people from particular economic institutions, university or otherwise. So I was very happy you did that.

The Chairman: I wouldn't be overly happy. I've referred to all the colleagues at the table as experts too.

Ms Michael: No comment.

Before going into details, I would like to make a couple of general comments. The first is that NAC really does want to register a very strong sense of concern over the tone in the paper, the framework for economic policy, which implies that all Canadians have had it easy for too long and all Canadians now have to suffer in order to meet the needs being outlined, in the way they are being outlined, in the paper. NAC would like to put forward that there are millions of people in this country who have never had it too good, or good. We object to that notion. enfants, minorités visibles, handicapés et autochtones—constituent The poor women, poor children, poor visible minorities, poor disabled persons, and poor aboriginal peoples make up a large chunk of our society, and they do not have it easy.

• 1650

We cannot read the document from Mr. Martin without also referring to the document from Mr. Axworthy. Our reading of the whole package that's being put together is that suffering is going to increase, that we are going to have a greater gap, not a smaller gap. I think we have to have our discussions in that context.

Even though somebody laughed a little bit at Lynne Toupin using an American magazine, I would like to refer to an article that appeared in Business Week. I don't have the date but I think it was in early August. It was brought to mind by Lynne's comment. It's an excellent analysis of what happens in an economy when the disparity between the rich and the poor, the have and have-nots, gets too great. The greater the inequality, the greater the disparity, the worse for the economy.

Now, the analysis was based on the U.S. model and a U.S. group of economists wrote the article, but I think we should keep this in mind. It's a basic economic reality.

The directions in which we are going, I want to put forward, will make the inequality greater. Therefore, it cannot help the economy, from my perspective. I am glad to hear that there are some colleagues at the table with greater formal economic backgrounds than mine who have already backed up that point. I would like to hear more discussion around that to show how it doesn't work because I have no belief that it does.

Therefore, when I see the focus in the framework document changing from looking at the debt and deficit as being a problem and now saying that it is high interest rates that cause the debt and the deficit, then I really get upset because this flip-flop is the change in focus that then puts all the pressure on us to be more concerned about cuts than about any other issue. We do not believe that's the way we have to go.

I would like to put forward that even though we didn't have these documents, these issues were discussed at the annual general meeting of NAC in June at which there were almost 400 women present. I can't tell you how many of our groups that represented but, certainly, a large percentage of our membership.

[Traduction]

questions tout à fait pratiques et aussi sur l'élaboration des politiques. Lors de vos audiences pancanadiennes, j'espère que vous saurez reconnaître le savoir que d'autres ont acquis grâce à leur expérience, qu'ils appartiennent ou non à des organismes économiques ou à des universités. J'ai donc bien aimé ce que vous avez dit.

Le président: Ne vous réjouissez pas trop. J'ai aussi dit que tous les collègues étaient eux aussi des experts.

Mme Michael: Sans commentaire

J'aimerais d'abord faire quelques observations de type général. Le CCA tient à dire combien il est inquiet du ton du document, du cadre de la politique économique, qui laisse entendre que tous les citoyens ont depuis trop longtemps la vie facile et qu'ils doivent maintenant souffrir pour répondre aux prescriptions du document. Sachez que des millions de Canadiens et Canadiennes n'ont jamais eu la vie facile. Nous nous élevons contre cette affirmation. Les pauvres-femmes, une grande partie de notre société et n'ont pas la vie facile.

On ne peut pas lire le document de M. Martin sans consulter aussi celui de M. Axworthy. Après avoir pris connaissance des deux, nous arrivons à la conclusion que les souffrances vont augmenter et que le fossé va se creuser au lieu de se réduire. Voilà le contexte dans lequel je place nos échanges.

Même si quelqu'un a ricané quand Lynne Toupin a fait allusion à une revue américaine, j'aimerais parler d'un article paru dans Business Week. Je n'ai pas la date, mais je crois que c'était au début du mois d'août. C'est ce qu'a dit Lynne qui m'y a fait penser. Il s'agit d'une analyse excellente de ce qui se produit dans l'économie lorsque l'écart devient trop grand entre les riches et les pauvres. Plus l'inégalité est grande, moins l'économie se porte bien.

Cette analyse était inspirée du modèle américain et ce sont des économistes américains qui ont rédigé l'article. Je crois néanmoins qu'il faut garder à l'esprit cette vérité économique.

Les mesures vers lesquelles nous nous dirigeons ne feront qu'accentuer cette inégalité. Elles ne pourront donc pas, selon moi, profiter à l'économie. D'autres participants à la table ronde, qui ont fait des études en économie, l'ont d'ailleurs déjà signalé et je m'en réjouis. J'aimerais qu'on en discute davantage pour montrer que ces mesures ne peuvent pas être efficaces car je ne crois pas qu'elles le

Donc, quand je vois que l'objectif du document-cadre change et qu'il n'est plus question d'examiner la dette et le déficit comme source du problème et que maintenant ce sont les taux d'intérêt élevés qui sont la cause de la dette et du déficit, alors cela me rend furieuse parce que ce revirement c'est ce qui nous amène plus que toute autre chose à nous inquiéter des coupures. Nous ne pensons pas que c'est la façon dont il faut procéder.

Même si nous n'avions pas ces documents, ces questions ont fait l'objet d'un débat lors de l'assemblée générale annuelle du CCA au mois de juin à laquelle ont assisté près de 400 femmes. Je ne peux pas vous dire combien de groupes étaient représentés, mais cela représente certainement un pourcentage élevé de nos membres.

What we in NAC are concerned about is that the government in the direction being outlined in this framework is moving away from its responsibility for the monetary and fiscal policies being set outside of government. We would like to say that we believe that government's role is to be concerned about those policies so that it would start protecting the people it's supposed to be serving instead of the institutions in charge of the monetary and fiscal policies that are being laid on us.

We're not naive. We fully understand that Canada by itself cannot solve all the problems that are happening with regard to the lack of control that governments now have over the money markets. However, we do believe that if we started dealing with it in our own country, if we started to look seriously at what the role of our central bank is, and started reasserting government policy in relationship to the Bank of Canada, then we would have a stronger say at tables such as the G-7 table. If we started looking at the whole issue of forgiveness of debt internationally, which we're not doing, we then would maybe have ourselves freed up to think more creatively about how the debt works here in Canada.

The NAC AGM passed a resolution that NAC would stand for complete forgiveness of debt in cases in which countries have paid in interest payments two, three, or four times the original debt. So you can look at either full forgiveness or partial forgiveness, but there is an opening for discussion here.

• 1655

If, as Mr. Martin seems to point out, the international markets really have a concern about the high interest rates and the high interest rates are there because the debts are getting bigger and bigger, well, the forgiveness of debt would bring it all back down and you could get some countries starting from scratch. I would like to point out that a discussion of that internationally would also affect how we run things in our own country.

With regard to the issue of revenue, I'm not going to go into details because I think that will come out more in discussion. But I'll just point out that NAC again is appalled by the fact that we could have a document like this not seriously looking at the revenue issue. Those two points, the point of the real interest rate and the point of revenues in relation to expenditure, are the key issues around debt and deficit.

There are many areas to explore with regard to the revenue issues. I know my corporate brothers and sisters at the table don't like it when we point out that right now—and Mr. Martin's own figures show it—the personal income tax from individual Canadians is now in a ratio of 6:1 to the income on the corporate level. I think we have to deal with that, I think there is room for discussion here.

Coming back for a minute to the issue around real interest rates, as we know, there isn't a blanket position with regard to what happens if real interest rates are brought down. I don't think we can just say there's a group over here that says one thing and a group here that says another. I think your responsibility is to really get real discussion going on that and to look at all the options that exist when you do take action to bring down real interest rates. If we were to have a real discussion with the Bank of Canada, what are the different options that could happen?

[Translation]

Ce qui nous inquiète, c'est que le gouvernement renonce à sa responsabilité en matière monétaire et budgétaire et que les politiques en la matière sont de plus en plus déterminées à l'extérieur du gouvernement. C'est au gouvernement de s'en occuper pour protéger ceux qu'il est censé servir et non les organismes qui produisent ces politiques monétaires et budgétaires.

Nous ne sommes pas naïves. Nous savons bien que le Canada ne peut pas tout seul régler tous les problèmes causés par les fluctuations du marché monétaire. Toutefois, si nous commencions par régler le problème ici et examiner le rôle de la Banque centrale et si nous redonnions au gouvernement son autorité sur la Banque du Canada, alors nous aurions une plus grande voix au chapitre dans les groupes comme le G-7. Si nous nous penchions sur la question de la remise de la dette internationale, ce que l'on omet de faire, peut-être pourrions-nous être plus novateurs ici à propos de notre dette.

À son assemblée générale annuelle, le CCA a adopté une résolution en faveur de la remise totale de la dette dans le cas des pays qui ont versé en intérêt deux, trois ou quatre fois le montant du principal. Vous pourriez donc songer à une remise totale ou partielle, et il y a place pour la discussion ici.

Si, comme M. Martin semble l'indiquer, les marchés internationaux sont réellement inquiets au sujet des taux d'intérêt élevés et que ceux—ci sont dus au fait que les dettes s'accroissent de plus en plus, la remise de la dette ferait baisser à nouveau les taux d'intérêt et certains pays pourraient repartir à zéro. Je tiens à signaler que si l'on tenait une discussion à ce sujet à l'échelle internationale, cela aurait une incidence sur la façon dont nous gérons nos affaires au Canada.

En ce qui concerne la question des recettes, je n'entrerai pas dans les détails parce que je crois que le sujet reviendra plus souvent dans les discussions. Je me contenterai de signaler que le CCA est consterné de voir que l'on ait pu omettre d'examiner sérieusement la question des recettes dans un document comme celui—ci. Ces deux questions, c'est—à—dire celle des taux d'intérêt réels et celle des recettes par rapport aux dépenses, sont les deux facteurs clés en matière de dette et de déficit.

Il y a de nombreuses questions à examiner dans le domaine des recettes. Je sais que les représentants et les représentantes d'entre-prise qui sont assis autour de cette table n'apprécient pas que l'on signale que l'impôt sur le revenu des particuliers est actuellement six fois plus élevé que celui des entreprises, comme l'indiquent les chiffres cités par M. Martin, J'estime qu'il faut régler ce problème. Il y a matière à discussion dans ce domaine.

Pour en revenir une minute à la question des taux d'intérêt réels, comme on le sait, les avis ne sont pas unanimes en ce qui concerne ce qui arriverait si on les abaissait. Je ne crois pas que l'on puisse se contenter de dire que les avis sont partagés. Vous avez la responsabilité de lancer une véritable discussion à ce sujet et d'examiner toutes les options qui existent quand on prend des mesures pour faire baisser les taux d'intérêt réels. Quelles seraient les différentes options possibles si l'on se lançait dans une vraie discussion avec la Banque du Canada?

I think it's your responsibility to get that kind of discussion going. I don't think that kind of discussion really is happening. We have camps; we don't have discussion.

I have two more points, and I'll make them quickly. I'm not apologizing for going over. I do represent 600 major women's organizations in Canada, and I'm one person doing that.

Neither this document nor—and I do want to refer to it—Mr. Axworthy's document, even though they're called "Jobs and Growth", as others at the table have pointed out, presents what I think is a framework that will create jobs and growth.

I'm going to take one example from Mr. Martin's paper. I had to laugh at it, actually. In a paper that's concerned about job growth, that's concerned about stability, that's concerned about UI payments to people who are frequent users of UI, as is named both in this document and in the other one, when Mr. Martin talks about an industry that really is going to be considered seriously. ..he talks about tourism. If there's any market where the jobs are going to be seasonal, where they're going to be low paying, and where it's going to be mainly women doing them, it's tourism. And while there is some room for productivity in the way he describes it in the section on technology, for the most part growth in tourism. .. To put that forward as the way to go really shocked me. That is the way Third World countries have gone, growth in tourism.

The final thing I want to say—and I thank you for your patience in letting me go overtime—is that we have a real concern about the process. For example, at 3:30 or 4 o'clock on Friday afternoon NAC, which is an organization of volunteers with only three permanent staff, had to find somebody from NAC who would be able to be here today without any back—up, somebody who would have the time to at least read the documents in order to be able to make some kind of intelligent presentation. If that happened with us at this level, I'm really concerned about what will happen as you go across the country.

I do not believe we really have a consultation process here, and I want that put on record. It's on it because I've said it. We do not believe—it's not just me, it's NAC—that the government has a mandate from the people of Canada to go in the direction that this paper is pushing us. The red book that was presented to the people of Canada did not have the details of this plan, and I firmly believe the membership I stand for would not have voted for this book.

[Traduction]

Je crois que c'est votre responsabilité d'entretenir ce genre de discussion et je ne pense pas que ce soit le cas. Pour le moment, il existe des camps, mais il n'y a pas de discussion.

J'ai deux autres remarques à faire, et je les ferai rapidement. Je ne m'excuse pas de dépasser mon temps de parole. Je représente 600 organismes féminins importants et je suis seule pour accomplir cette tâche.

Ni ce document ni celui de M. Axworthy que je tiens à signaler, ne proposent un cadre susceptible d'entraîner la création d'emplois et de favoriser la croissance, même s'ils sont intitulés «Emploi et croissance», comme l'ont signalé d'autres participants.

Je vais citer un exemple du document de M. Martin. Je n'ai pas pu m'empêcher d'en rire. Dans un document où l'on se préoccupe de croissance de l'emploi, de stabilité, où l'on se préoccupe des prestations de chômage versées à ceux qui font une utilisation fréquente de l'assurance-chômage, comme on l'indique dans ce document et dans l'autre, quand M. Martin parle d'une industrie à laquelle on va accorder beaucoup d'attention, il parle de celle du tourisme. S'il existe un marché où les emplois sont de nature saisonnière, où ils sont mal rémunérés et où ils sont surtout occupés par des femmes, c'est bien celui du tourisme. Et si dans la section consacrée à la technologie, il prévoit une certaine place pour la productivité, la croissance dans le secteur du tourisme n'apportera pratiquement rien. La façon dont il présente la question m'a vraiment choquée. La croissance dans le secteur touristique est la voie qu'ont empruntée les pays du Tiers monde.

La dernière chose que je tiens à dire—et je vous remercie d'avoir eu la patience de me laisser parler plus longtemps que je n'étais censée le faire—, c'est que nous avons de grosses inquiétudes au sujet du processus. Par exemple, le CCA, qui est une organisation de bénévoles ne comprenant que trois employés permanents, a dû trouver quelqu'un vendredi à 15h30 ou 16 heures pour pouvoir venir aujourd'hui sans aucun adjoint, quelqu'un qui ait le temps de lire au moins les documents pour pouvoir faire un exposé intelligent. Si cela se passe ainsi à notre niveau, je me demande vraiment ce qui se passera pendant les consultations que vous mènerez à travers le pays.

Je ne crois pas qu'il s'agisse vraiment d'un processus de consultation et je tiens à le signaler. Ce sera consigné au compte rendu parce que je l'ai dit. Nous ne croyons pas—car ce n'est pas seulement moi qui pense cela, mais le CCA—que le gouvernement ait reçu des Canadiens le mandat d'emprunter la voie dans laquelle ce document nous pousse à nous engager. Le Livre rouge qui a été présenté aux Canadiens ne contenait aucun détail sur ce plan et je suis fermement convaincue que les membres des organisations que je représente n'auraient pas voté en faveur de ce document.

• 1700

The Chairman: There has been an incredible number of issues, and very few points I've heard where there is total agreement around the table. Who among our experts would like to start off?

John McCallum.

Le président: On a abordé un nombre incroyable de questions et celles sur lesquelles les avis sont complètement unanimes sont très rares. Qui voudrait commencer, parmi les experts?

John McCallum.

Mr. McCallum: I think it's important to clarify this question of jobs versus interest rates. We've had some around the table saying we should assume very high interest rates. We've had others speaking of very low interest rates.

We very seriously have to take account of the Bank of Canada's policy, which is inflation targets and that in this particular case of fiscal cut-backs inflation targets are good for jobs. Automatically, as a function of Bank of Canada policy, if the government cuts back in a major way and reduces spending in the economy, the Bank of Canada would compensate, at least in part, through some combination of lower interest rates and possibly a lower exchange rate.

This compensation could radically change, it seems to me, although I'm not sure how he did it, Mike McCracken's numbers on how many jobs would be lost for every \$1 billion of cut. It could be much less, I believe, than his numbers, to the extent that this automatic mechanism from the Bank of Canada comes into play.

I do agree for the purposes of being prudent one should not assume low interest rates in making the projections. But I also believe there would be substantial aid, in the net impact on jobs, from this reaction from the Bank of Canada, arising from its inflation targets.

Mr. Orr: I would likewise like to revisit Mike McCracken's comments. Mike says \$1 billion in government expenditures will lead to between 10,000 and 30,000 in job losses. I think it's critical to make a distinction between short—term impacts and longer—term equilibrium impacts.

In this book, the grey book, on page 5, the Department of Finance outlines what is a pretty solid—it's brief, but I think it's pretty solid—relationship between what happens when you have rising debt levels and the implications they have for economic growth. I think it's pretty clear it is absolutely necessary to get that debt—to—GDP ratio down to give solid economic growth for the long—term future.

I'd just ask Mike if he has any difficulties with the analysis the Department of Finance has of the relationships among debt, GDP, and economic growth.

Mr. McCracken: Yes.

Prof. Laidler: I would just like to clarify again some arithmetic about interest rates and inflation. Suppose you wanted a real after–tax rate of return on your investment of 2%, which is pretty modest. And suppose you believed the Bank of Canada's inflation targets were going to come in right at the centre of the range for the next 10 years; that is to say, a 2% inflation rate per annum. To get a rate of return of 2% after inflation and after taxes, if you are in a 50% marginal income tax bracket, you need a before–tax, before–inflation interest rate of 8%.

It doesn't seem to me there is anything terribly mysterious about the level of nominal interest rates in this country at the moment.

[Translation]

M. McCallum: J'estime important d'éclaircir la question de la relation qui existe entre les emplois et les taux d'intérêt. Certains participants prétendent qu'il faut assumer des taux d'intérêt très élevés tandis que d'autres parlent de taux d'intérêt très bas.

Il faut tenir compte très sérieusement de la politique de la Banque du Canada qui est axée sur la réduction de l'inflation; dans le contexte actuel d'austérité financière, ces objectifs sont bons pour la création d'emplois. Si le gouvernement fait des coupes sombres et réduit les dépenses, dans le cadre de sa politique, la Banque du Canada compense ces compressions, en partie du moins, par le jeu de l'abaissement des taux d'intérêt, voire du taux de change.

J'ai l'impression que cette compensation pourrait changer radicalement. Je ne sais pas très bien comment M. McCracken en est arrivé aux chiffres qu'il a cités au sujet du nombre d'emplois que l'on perdrait par tranche d'un milliard de dollars de compressions de dépenses. À mon avis, cela pourrait être moindre que ce qu'il affirme, dans la mesure où ce mécanisme automatique de la Banque du Canada se met en action.

J'admets que, par mesure de prudence, il faut éviter de fonder les prévisions sur des taux d'intérêt peu élevés. Je crois que par ailleurs au niveau de l'incidence nette de telles mesures sur les emplois, la réaction de la Banque du Canada venant de ces objectifs de réduction de l'inflation aiderait beaucoup.

M. Orr: Je vais, moi aussi, revenir sur les commentaires de Mike McCracken. Il prétend qu'une réduction d'un milliard de dollars de dépenses gouvernementales entraînera la perte de 10 000 à 30 000 emplois. J'estime qu'il faut absolument faire une distinction entre les effets à court terme et les effets d'équilibre à long terme.

Dans ce document, c'est-à-dire dans le Livre gris, aux pages 5 et 6, le ministère des Finances explique de façon assez sérieuse—il s'agit d'une brève explication, mais assez solide—la relation qui existe entre l'élévation du niveau de la dette et les répercussions que cela a sur la croissance économique. Il est assez évident qu'il est absolument nécessaire de faire baisser le ratio de la dette au PIB pour obtenir une croissance économique solide à long terme.

Je voudrais que Mike me dise s'il a des reproches à faire à l'analyse que le ministère des Finances fait de la relation qui existe entre la dette, le PIB et la croissance économique.

M. McCracken: Oui.

M. Laidler: J'aimerais refaire à nouveau le calcul concernant les taux d'intérêt et l'inflation. À supposer que vous vouliez obtenir un rendement réel net de 2 p. 100 sur votre investissement, ce qui est un rendement assez modeste, et que vous pensiez que les objectifs de réduction de l'inflation de la Banque du Canada se situent exactement au milieu de la fourchette pour les 10 prochaines années, c'est-à-dire qu'elle vise un taux d'inflation annuel de 2 p. 100, pour obtenir ce rendement net de 2 p. 100 en tenant compte de l'inflation et des impôts, il faut un taux d'intérêt de 8 p. 100 avant déduction de l'impôt et de l'inflation, si vous êtes dans la tranche d'imposition de revenu de 50 p. 100.

Il ne me semble pas que le niveau des taux d'intérêt nominaux dans ce pays fassent actuellement l'objet de terribles mystères.

The Chairman: I was struck by something Lynne said. She said even though she represents the groups she does, the anti-poverty groups, they are not against the need to cut the deficit. Is there anybody at the table who would dispute that statement?

• 1705

Ms Michael: I might dispute the ways in which they do it. I don't dispute cutting the deficit; I would dispute how we do it.

The Chairman: The disputes we've heard around the table today, then, are, first, is the 3% target in two years' time adequate or should we cut even more deeply into our deficit? We have heard people saying that it's not optimistic enough.

Is anybody here who says we're going too far in searching for the 3% in two years' time?

Mr. McCracken: It seems to me the way to achieve it is through lower interest rates, which would give you the 3% rather straightforwardly, not through cuts—

The Chairman: We're not dealing now with the issue of how we get there. I just want to see if there's consensus around the table as to whether the 3% target is realistic.

I think about three or four people have said that we're not going far enough, because we are now in a period of recovery. The business cycle could end and we would find ourselves falling short, in future years, of the ultimate goal of a zero deficit.

Mr. McCracken: Let me just explain. If you have interest rates below growth, then the issue of the magnitude of the deficit—particularly all—in, as indicated here—becomes much less important. In other words, you wouldn't necessarily worry about it as a focal point.

Indeed, if you were running a primary surplus, as we are currently, then your eventual long term—I'm looking at the long term, as we were urged to do here a moment ago—would indeed bring you down to a lower and lower debt ratio. So it's not unstable; there is not a problem; there is not a crisis; and you would focus on lower unemployment and more economic growth.

The Chairman: I understand that, but nobody has said that we should be less ambitious in our deficit target. Some people at the table have said that they accept it; other people have said that we should go further.

Let's deal with this question of interest rates. Can anybody at the table tell us how we can get those down? Is that within our hands to do when we're borrowing so much abroad?

Mr. Robson: In the short run you could get interest rates lower by raising the Bank of Canada's inflation targets. If you instruct the Bank of Canada to produce a higher inflation rate, then they can produce lower short–term interest rates in the near term.

The Chairman: Is anybody recommending that?

[Traduction]

Le président: Il y a une remarque de M^{me} Toupin qui m'a frappé. Elle a dit que bien qu'elle représente des organisations anti-pauvreté, celles-ci ne nient pas qu'il faille réduire le déficit. Y a-t-il quelqu'un qui, à cette table, n'est pas d'accord sur ce point?

Mme Michael: Je suis peut-être contre la manière dont on procède. Je ne nie pas qu'il faille réduire le déficit; par contre, je n'approuve pas la manière dont on s'y prend pour le faire.

Le président: Donc, les questions que les participants se posent sont les suivantes: premièrement, l'objectif de 3 p. 100 en l'espace de deux ans est—il suffisant ou faudrait—il sabrer encore plus dans notre déficit? Certaines personnes ont dit que cet objectif n'est pas assez optimiste.

Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui estime que nous allions trop loin en visant 3 p. 100 en deux ans?

M. McCracken: Je pense que le moyen d'y arriver, c'est d'abaisser les taux d'intérêt, ce qui permettrait d'atteindre directement l'objectif des 3 p. 100, et non de faire des compressions.

Le président: La discussion actuelle ne porte pas sur la façon d'y arriver. Je voudrais seulement voir si tous les gens qui se trouvent autour de cette table pensent que l'objectif des 3 p. 100 est réaliste.

Je crois qu'environ trois ou quatre personnes ont dit que nous n'allions pas assez loin, parce que nous nous trouvons actuellement dans une période de reprise. Le cycle économique pourrait se terminer et nous n'arriverions pas à atteindre d'ici quelques années l'objectif ultime qui est de faire disparaître complètement le déficit.

M. McCracken: Je vais vous expliquer la situation. Si les taux d'intérêt sont inférieurs à la croissance, la question de l'ampleur du déficit—particulièrement dans le sens global où nous l'entendons—revêt moins d'importance. Autrement dit, cela ne devrait pas être nécessairement le centre de nos préoccupations.

À vrai dire, quand on a un excédent primaire, comme c'est actuellement le cas, à long terme—et j'envisage la question à long terme, comme on nous a incités à le faire il y a quelques instants—, le ratio de la dette baisserait de plus en plus. Par conséquent, ce n'est pas une source d'instabilité; ce n'est pas un problème; ce n'est pas un état de crise; on concentrerait ses efforts sur un abaissement du taux de chômage et sur la croissance économique.

Le président: Je comprends cela, mais personne n'a dit qu'il faille être moins ambitieux dans notre objectif de réduction du déficit. Certains participants ont dit qu'ils approuvaient cet objectif alors que d'autres ont affirmé qu'il faudrait aller plus loin.

Parlons de la question des taux d'intérêt. Est-ce qu'il y a quelqu'un autour de cette table qui puisse nous dire comment on peut les abaisser? Sommes-nous en mesure de le faire alors que nous empruntons beaucoup à l'étranger?

M. Robson: À court terme, il serait possible de faire baisser les taux d'intérêt en modifiant à la hausse les objectifs de la Banque du Canada en matière d'inflation. Si l'on ordonne à celle—ci de relever le taux d'inflation, elle peut faire baisser les taux d'intérêt à court terme.

Le président: Y a-t-il quelqu'un qui recommande cette solution?

Mr. Robson: No.

Mr. Fortin: Bill is right.

First, it is quite important to understand Mr. McCracken's hesitation, because the way we go for the 3% target, or one even more ambitious than that, is going to have a serious impact on other aspects of the economy. Therefore some people might want to go there with one set of means but would not want to go there with another set of means.

About what Bill just said, if the level of the interest rate is lowered, then of course this might raise the rate of inflation, but this is what we might want to do. If the rate of inflation, for example, is minus 1%, we would like to raise it to 0%. So in that sense he's right, but with that amendment.

Mr. Rosenberg: It pays to note that the Bank of Canada has direct control over very short—term interest rates, and if it takes action that is inflationary, then, everything else remaining equal, it is going to cause long—term interest rates to go higher. The last time I looked, more than half of the government's marketable debt was long—term, not short—term. So to me that is a self—defeating premise to begin with.

Secondly, if inflation were all that mattered, then short-term interest rates right now would probably be closer to 4% than to 5.5% or 6%. The reality here is that interest rates to a large extent are set internationally. Over the course of the past few months we have not only seen the Federal Reserve in the United States raise interest rates, but the Bank of England has tightened policy, the Bank of Sweden has tightened policy, and the Reserve Bank of Australia has tightened policy. The Bundesbank is probably on hold; I think the broad belief in the market now is that its next move will be towards higher rates.

• 1710

How the Bank of Canada can somehow manoeuvre rates lower at a time when the pull of international rates, even at the short end, is higher, and at a time when we have to absorb \$30 billion from the international community to fund a chronic current account deficit. . . I find it hard to believe that the Bank of Canada has even that much control over the short end of the curve without there being some fall—out at the long end. In fact, we've just seen that in the past few weeks.

Bond yields in Canada have gone up. They went up yesterday and they're going up today, because the Bank of Canada at this time is trying to contain interest rate pressures from abroad. Time and again that has had repercussions on our exchange rate, and has repercussions at the long end of the curve.

The Bank of Canada has control over overnight funds, and maybe up to three months in terms of their interest rate maturity, but I think we should be focusing as well on the bond market. Right now you're talking about bond yields going to 9.5% in this country just for 30–year government bonds, at a time when inflation is 0.2%.

[Translation]

M. Robson: Non.

M. Fortin: Bill a raison.

Il est important de comprendre l'hésitation de M. McCracken, parce que la façon dont nous poursuivons l'objectif de 3 p. 100, voire un objectif plus ambitieux que celui—là, aura de fortes conséquences sur d'autres aspects de l'économie. C'est pourquoi certaines personnes qui préconisent certains moyens pour y arriver ne voudraient pas le faire avec d'autres moyens.

À propos de ce que Bill vient de dire, je signale que si l'on abaisse le niveau des taux d'intérêt, cela fera peut-être augmenter le taux d'inflation, mais c'est peut-être ce que l'on veut faire. Par exemple, si le taux d'inflation est de moins 1 p. 100, on voudra peut-être le relever à 0 p. 100. Par conséquent, dans ce sens, il a raison, mais à cette nuance près.

M. Rosenberg: Il est bon de signaler que la Banque du Canada a un contrôle direct sur les taux d'intérêt à très court terme et que si elle adopte des initiatives inflationnistes, si rien d'autre ne change, cela fera augmenter les taux d'intérêt à long terme. La dernière fois que j'ai vérifié, plus de la moitié de la dette négociable du gouvernement était à long terme, et pas à court terme. Par conséquent, il s'agit à mon avis d'une prémisse qui est fausse au départ.

Deuxièmement, si l'inflation était la seule chose importante, les taux d'intérêt à court terme seraient probablement plus proches de 4 p. 100 que de 5,5 ou 6 p. 100 à l'heure actuelle. La réalité, c'est que les taux d'intérêt sont en grande mesure fixés à l'échelle internationale. Au cours des demiers mois, les taux d'intérêt ont été relevés non seulement par la *Federal Reserve* américaine mais il y a aussi la Banque d'Angleterre, la Banque de Suède et la *Reserve Bank* d'Australie qui ont resserré leur politique monétaire. La Bundesbank attend probablement de voir ce qui se passera; je pense que, d'une manière générale, les experts s'attendent à ce que les taux d'intérêt augmentent.

Comment la Banque du Canada peut-elle faire baisser les taux d'intérêt alors que sur le marché international, la tendance des taux d'intérêt, même à court terme, est à la hausse et que nous devons absorber 30 milliards de dollars de la collectivité internationale pour financer un déficit chronique? J'ai peine à croire que la Banque du Canada arrive même à contrôler les taux d'intérêt à court terme sans que cela n'aie des retombées à longue échéance. En fait, c'est ce que nous venons de constater ces dernières semaines.

Le rendement des obligations a augmenté. Les taux ont augmenté hier et ils augmentent aujourd'hui, parce que la Banque du Canada essaie de contenir les pressions exercées sur les taux d'intérêt par les marchés étrangers. Cela a toujours une répercussion sur notre taux de change et sur la courbe des taux d'intérêt à long terme.

La Banque du Canada a le contrôle sur les fonds à un jour et peut-être sur les taux d'intérêt payables à une échéance pouvant aller jusqu'à trois mois, mais je pense qu'il faut également s'occuper du marché obligataire. Pour le moment, les taux d'intérêt vont jusqu'à 9,5 p. 100 au Canada, rien que pour les obligations du gouvernement venant à échéance dans 30 ans, alors que le taux d'inflation est de 0,2 p. 100.

Ms Farrow: I would like to endorse what David just said. I think we have to do a couple of things. It's okay talking theoretically about what we could tell the Bank of Canada to do, but I would say first of all we're in real time. The debt is real time. It goes up, as the finance minister said, \$85,000 a minute. Interest rates are made in real time, in the real market—the ones that really matter.

I think the other thing we should bear in mind is that all Canadians, whether they're poor single mothers or rich single fathers, have paid a price to get inflation ratcheted down to the levels they are at. It's much better for longer-term growth and the prospects for this nation to have a contained inflation environment. Having won the battle, why would we want to change our policy suddenly? That would be foolish.

I want to come back to the forecasts on interest rates. I'd like to make it clear for the record I said that with the assumptions being used, the prudent assumptions, I would raise the rates. I would not want longer rates in terms of... I want us to lower rates longer term, and I think the way we do that is through debt management, and also the illustration to the bond markets that we are serious. Then you'll be able to see that we'll be able to run very nice negative interest rate differentials with the U.S. longer term, and we'll be able to reflect the gains we've made on the inflation side. So be careful on instructions to the Bank of Canada.

Dr. Courchene: I want to get into this discussion of interest rates. I refer you—although I'll speak to it rather than point it out—to the commentary from the C.D. Howe Institute.

On table 1 they have a nice matrix showing nominal interest rates, real interest rates, and rates of growth. Let me just give you two figures from there. If the real interest rate is 5.5% and growth is 2%, it takes \$31 billion of cuts, or whatever, to get to zero deficit. But if the real interest rate is 3% and the rate of growth is 4.5%, it takes \$1.5 billion worth of cuts. This real interest rate really matters.

My point is not, as David Rosenberg-I don't think he hinted at it—that we should tell the Bank of Canada what to do. It's something a little different. It's that we went on a very interesting experiment—and we proved we could do it—in getting our inflation rates lower than American inflation rates.

Economic theory says that means that at some point nominal interest rates in Canada come down below nominal interest rates in the U.S. That hasn't happened, so we've got a much, much bigger real interest rate than the Americans have. My only question was, why are those real interest rates that high? One answer could be because our debt is too high, in which case I think the economists would agree.

I'm giving you another potential reason. The Japanese

[Traduction]

Mme Farrow: Je suis d'accord avec ce que David vient de dire. Je pense qu'il y a deux choses à faire. C'est bien beau de théoriser sur les instructions que l'on pourrait donner à la Banque du Canada, mais je signale que nous vivons dans le présent. La dette est un problème actuel. Comme le ministre des Finances l'a dit, elle augmente au rythme de 85 000\$ à la minute. Les taux d'intérêt sont établis dans le présent, sur le marché actuel - et c'est ce qui importe vraiment.

Je crois que l'autre chose qu'il ne faut pas oublier c'est que tous les Canadiens, qu'il s'agisse de mères célibataires pauvres ou de pères célibataires riches, ont payé un certain prix pour que l'inflation soit ramenée aux niveaux actuels. Il est de loin préférable pour la croissance à long terme et pour l'avenir de notre pays de contenir l'inflation. Pourquoi vouloir changer soudain de politique alors que nous avons remporté la victoire? Ce serait insensé.

Je reviens aux prévisions concernant les taux d'intérêt. J'affirme sans ambages que, compte tenu des hypothèses sur lesquelles on se base, qui sont des hypothèses prudentes, il faudrait augmenter les taux. Je ne tiens pas à ce que les taux à long terme augmentent... Je tiens à ce qu'ils diminuent et je crois que pour cela, il faut gérer la dette et montrer au marché obligataire que l'on est sérieux. Vous pourrez voir alors que nous serons capables d'avoir à long terme des taux d'intérêt plus bas que les taux américains et que nous pourrons profiter des victoires que nous avons remportées sur l'inflation. Il faut donc être prudent quand on veut donner des instructions à la Banque du Canada.

M. Courchene: Je tiens à participer à cette discussion sur les taux d'intérêt. Je vous signale le commentaire de l'Institut C.D. Howe—ou plutôt, je vais vous en parler.

Au tableau 1, il y a un beau graphique indiquant les taux d'intérêt nominaux, les taux d'intérêt réels et les taux de croissance. Je ne vous citerai que deux exemples tirés de ce tableau. Si le taux d'intérêt réel est de 5,5 p. 100 et que le taux de croissance est de 2 p. 100, il faut des réductions d'environ 31 milliards de dollars pour supprimer complètement le déficit. Par contre, si le taux d'intérêt réel est de 3 p. 100 et que le taux de croissance est de 4,5 p. 100, il faut des réduction de 1,5 milliard de dollars. Le taux d'intérêt réel a vraiment de l'importance.

Comme David Rosenberg-je ne pense pas qu'il y ait fait allusion—, je ne trouve pas qu'il faille dire quoi faire à la Banque du Canada. C'est quelque chose de légèrement différent. Nous avons fait une expérience très intéressante-et nous avons prouvé que c'était possible-en abaissant nos taux d'inflation à un niveau inférieur à celui des taux d'inflation américains.

Théoriquement, à un certain moment, les taux d'intérêt nominaux devaient être plus bas au Canada qu'aux États-Unis. Cela n'a pas été le cas et par conséquent, notre taux d'intérêt réel est beaucoup plus élevé qu'aux États-Unis. La seule question que j'ai à poser, c'est pourquoi ces taux d'intérêt réels sont-ils aussi élevés? On pourrait répondre notamment que c'est parce que notre dette est trop élevée, et je pense que les économistes seraient d'accord.

Voici une autre réponse possible. Les investisseurs japonais investors believe that Canadian rates are supposed to be higher croient que les taux canadiens sont censés être supérieurs aux than American rates, and they're never going to let them go taux américains, et ils ne les laisseront jamais descendre plus bas lower. In which case, what are we supposed to do-have a que ceux-ci. Que faire dans ce cas? Organiser un colloque pour

and tell them the niceties of how the market works? Or maybe realize that if we're stuck on that side and we can't get our nominal interest rates down because real markets are pushing us there, we have to rethink aspects about having an inflation rate 2% lower than the Americans'.

This is not an argument for inflating; it is just an argument for making sure that what we are doing on the monetary side is consistent with what we are doing on the fiscal side. We are asking for major cuts in the economy here, and we want to make sure the whole underlying system is sustainable. If it isn't sustainable, we are going to go through this and we are going to still find this debt explosion is going to go on. If real interest rates stay at 8%, no amount of cuts will get us out of this trouble.

The Chairman: John McCallum.

Mr. McCallum: I agree with what Tom says about the possible psychological barrier in Canadian rates being lower than U.S. rates. But I was going to say that the answer to your question is, I think, very simple. Just about everybody I've heard on the subject blames the higher Canadian interest rates on some combination of high debt and deficits and the political uncertainty. People can't agree on the proportions, but those are the two things most frequently commented upon.

So the answer to your question, how do you get Canadian rates lower, is to either reduce the debt and deficit or resolve the political uncertainty.

The Chairman: Is there anybody who disagrees with that? Mike McCracken.

Mr. McCracken: The interest rates in real terms were extremely low when we last had a debt ratio of over 100%, at the end of the Second World War. I think we ought to be very cautious about assuming there is a linkage between deficits and debts and interest rates in the sense of causality. We do know that high real interest rates cause large deficits. We've demonstrated that quite amply in the last 15 years.

What I would suggest to you is that a much more difficult thing to prove, for both the profession and the pundits, is that it works the other way around, particularly for an economy like that in Canada, which is not one of the world setters in monetary policy. So I would, as I say, be cautious.

On the political uncertainty, we ought to try to put a number on that. Is that 10 basis points? Is it 50? Is it 150? You can look at some gauge perhaps, the difference between long Quebec bonds and long Ontario bonds or long Alberta bonds. That puts some limits on the magnitude of the uncertainty associated with whatever political instability means. This country has been faced with a wide number of political instabilities in the past, including minority governments. So I think one should again be cautious about pointing the finger elsewhere.

[Translation]

seminar for the Japanese economists and the Japanese investors les économistes et les investisseurs japonais et leur expliquer en détail comment le marché fonctionne? Ou peut-être réaliser que nous sommes coincés de ce côté-là et si nous n'arrivons pas à faire baisser nos taux d'intérêt nominaux à cause des pressions à la hausse exercées par les marchés, il faut revoir l'idée du taux d'inflation inférieur de 2 p. 100 au taux d'inflation américain.

• 1715

Ce n'est pas une raison de provoquer de l'inflation; c'est une raison de faire en sorte que les initiatives que l'on prend sur le plan monétaire concordent avec celles que l'on prend sur le plan fiscal. Nous réclamons des compressions importantes et nous voulons nous assurer que tout le système est viable. S'il ne l'est pas, on constatera que l'explosion de la dette se poursuivra, malgré tous ces efforts. Si les taux d'intérêt réels restent de 8 p. 100, quelle que soit l'importance des réductions des dépenses, on n'arrivera pas à s'en sortir.

Le président: John McCallum.

M. McCallum: Je suis d'accord avec ce que dit Tom au sujet de la barrière psychologique que pourraient constituer des taux d'intérêt plus bas au Canada qu'aux États-Unis. Par contre, je pense que la réponse à votre question est toute simple. Presque tous ceux qui en ont parlé estiment que les taux d'intérêt élevés au Canada sont dûs à la fois à l'importance de la dette et des déficits et à l'incertitude politique. On ne s'entend pas sur l'importance à accorder à chacun de ces deux facteurs, mais ce sont les deux éléments qui reviennent le plus souvent dans les discussions.

La réponse à votre question est donc la suivante: pour faire baisser les taux d'intérêt au Canada, il faut soit réduire la dette ou le déficit, soit mettre un terme à l'incertitude politique.

Le président: Y a-t-il quelqu'un qui n'est pas d'accord? Mike McCracken.

M. McCracken: Les taux d'intérêt réels étaient extrêmement bas la dernière fois que le ratio de la dette était supérieur à 100 p. 100, c'est-à-dire à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Je crois qu'il faudrait être très prudent quand on part du principe qu'il existe une relation de cause à effet entre le déficit, la dette et les taux d'intérêt. Nous savons avec certitude que des taux d'intérêt réels élevés provoquent des déficits importants. Nous en avons eu largement la preuve au cours des 15 dernières années.

Par contre, à mon avis, ce qui est beaucoup plus difficile à prouver, aussi bien pour les spécialistes que pour les pontifes, c'est que le contraire soit vrai, surtout lorsqu'il s'agit d'une économie comme la nôtre, qui n'est pas de celles qui donnent le ton en matière de politique monétaire dans le monde. Par conséquent, je serais prudent.

En ce qui concerne l'incertitude politique, il faut essayer de la quantifier comme facteur. Est-ce 10 points de base? Est-ce 50? Est-ce 150? On peut peut-être prendre la différence entre les obligations à long terme du Québec et les obligations à long terme de l'Ontario ou les obligations à long terme de l'Alberta comme étalon. Cela délimite le degré d'incertitude causé par l'instabilité politique. Ce pays a connu de nombreuses périodes d'instabilité politique, notamment, lorsqu'il a eu des gouvernements minoritaires. Par conséquent, comme je l'ai déjà dit, je crois qu'il faut faire preuve de prudence avant de se lancer dans toutes les directions.

I would suggest to you it is primarily a choice of policy, a choice made at the Bank of Canada with the concurrence of the Minister of Finance, and it is bloody time we changed it. We did change the governor, but we haven't changed the policy—step two.

The Chairman: David Laidler.

Prof. Laidler: Economic theory says that nominal interest rates will be equal to real interest rates, not plus the rate of inflation but plus the expected rate of inflation.

Now, I do a fair bit of travelling to academic conferences and I attended some in Germany and Switzerland this summer. We talked about the experience of monetary policy in Canada and the low inflation rate — which, by the way, is not 0.2%; it's about 1.5% when you take the cigarette taxes out.

My European colleagues asked what our debt-to-GDP ratio was, and I said it was about 100% or thereabouts. Then they asked what was our deficit-to-GDP ratio, and unlike after the Second World War, of course, that's a large number as well. After the Second World War the federal budget was in substantial surplus. They smiled and said, "How long do you expect your inflation rate to remain below 2%, then?" There are some hard numbers that underlie their skepticism.

The Bank of Canada's balance sheet is something like \$25 billion to \$28 billion. I don't have the exact numbers in front of me. We are borrowing over \$40 billion federally per annum. It needs only a tiny shift towards the monetarization of current deficits to bring back double—digit inflation in a period of two or three years.

Mr. McCracken: It would be two or three weeks.

Prof. Laidler: Markets are right to be extremely skeptical about the sustainability of Canadian monetary policy in light of the dreadful state of Canadian fiscal policy.

• 1720

The Chairman: Members from this side of the table are probably going to kill me if I don't give them an opportunity to intervene, but I seek consensus around the table. Could we maybe put it off a little and then allow our experts to have their fight

parmi eux-mêmes?

Monsieur Loubier?

M. Loubier (Saint-Hyacinthe — Bagot): Monsieur le président, juste un petit mot. Je trouve que la discussion est fort intéressante lorsqu'on parle de politique monétaire; j'aurais aimé qu'on poursuive sur cette lancée et qu'on parle de la possibilité de réduire les taux d'intérêts, puisque moi, j'y crois.

Le président: J'avais l'impression qu'on était en train d'en discuter. Et j'aimerais continuer cette discussion aussi. Merci beaucoup.

[Traduction]

Le problème est surtout dû, à mon avis, surtout à un choix de politique, choix qui est fait par la Banque du Canada avec l'approbation du ministre des Finances. Il est grand temps de changer de politique. Nous avons changé de gouverneur, mais pas de politique; c'est la deuxième étape.

Le président: David Laidler.

M. Laidler: Selon la théorie économique, les taux d'intérêt nominaux sont égaux aux taux d'intérêt réels en conjugaison avec le taux d'inflation prévu, et non pas avec le taux d'inflation réel.

J'assiste assez souvent à des conférences universitaires et je suis même allé à certaines conférences en Allemagne et en Suisse cet été. Nous avons parlé de l'expérience de la politique monétaire canadienne et du taux d'inflation peu élevé; je signale en passant que le taux d'inflation n'est pas de 0,2 p. 100, mais d'environ 1,5 p. 100, quand on tient compte de la diminution des taxes sur les cigarettes.

Mes collègues européens m'ont demandé quel était le ratio de notre dette par rapport au PIB et j'ai dit qu'il était de 100 p. 100, ou à peu près. Ils m'ont également demandé quel était le ratio de notre déficit par rapport au PIB et, contrairement à la situation qui a suivi la Seconde Guerre mondiale, il s'agit là encore d'un chiffre élevé. Après la Seconde Guerre mondiale, il y avait un excédent important au budget fédéral. Ils ont souri et m'ont dit: «Alors, pendant combien de temps le taux d'inflation restera—t—il inférieur à 2 p. 100 au Canada, d'après vous?» Il y a des chiffres qui justifient leur scepticisme.

Le bilan de la Banque du Canada est d'environ 25 à 28 milliards de dollars. Je n'ai pas les chiffres exacts sous les yeux. Le gouvernement fédéral emprunte plus de 40 milliards par an. Il suffit d'une tout petite tendance à la monétarisation des déficits actuels pour que l'on ait à nouveau des taux d'inflation supérieurs à 10 p. 100 d'ici deux ou trois ans.

M. McCracken: D'ici deux ou trois semaines.

M. Laidler: Les marchés ont raison d'être extrêmement sceptiques au sujet de la viabilité de la politique monétaire canadienne, compte tenu de l'état lamentable de notre politique budgétaire.

Le président: Les membres assis de ce côté—ci de la table vont probablement me tuer si je ne leur donne pas l'occasion d'intervenir, mais je recherche un consensus autour de la table. Pourrions—nous peut—être remettre le débat à tantôt et permettre à nos experts de se lancer dans la mêlée?

among themselves?

Mr. Loubier?

Mr. Loubier (Saint-Hyacinthe—Bagot): Mr. Chairman, just a quick word. I find the discussion very interesting when it deals with monetary policy; I would have liked to see it continue in the same vein and to hear about the possibility of reducing interest rates as I myself believe in that.

The Chairman: I was under the impression we were talking about it and I would also like to continue this discussion. Thank you very much.

M. Loubier: Est-ce que vous me permettez, monsieur le président, de faire un petite intervention là-dessus? Simplement short intervention on that subject? Simply to liven up the discussion. pour animer un peu plus la discussion.

Le président: Nous étions d'accord pour être ici, en tant que députés, comme pour la première fois de notre vie, et d'écouter les gens au lieu de leur parler, et pour apprendre au lieu d'enseigner. Et nous aurons l'occasion, pendant le dîner et après le dîner, de leur poser des questions et de faire des commentaires. Je pense donc qu'il serait préférable de faire comme nous l'avions prévu. Et ce n'est pas pour vous seulement, monsieur Loubier, c'est aussi pour les autres députés. Nous devons nous en tenir à ce qui a été décidé.

The next person on my list is Bill Robson. Mike McCracken has left, but he'll be back.

Mr. Robson: I'm sorry Mike has gone, because one of the things I wanted to say about this is certainly directed at him.

Countries all over the world have fiscal problems. In Europe there are countries that have fiscal problems that are, in a couple of cases, even worse than ours. All over the world there are governments that would love to see the difference between real interest rates and real growth rates turn around.

I don't know why Mike McCracken thinks they are all singularly unable to do it. He may think there is some sort of plot afoot. I doubt singulièrement incapables de le faire. Il pense peut-être qu'il y a un that's true. I think it's a fact of life.

In terms of the margin between real interest rates and growth rates, it's one thing to talk about fine-tuning that might alter that level. In the short run you can probably do something about the level of real interest rates, but in terms of actually getting us over that hump where there's a free lunch, governments all around the world would like to do that. If it were that easy it would have been done.

Why is it, on the table Tom Courchene pointed at, so much easier to get the deficit down quickly with a higher rate of inflation? Where does that extra money come from? Well, it comes from the fact that inflation is a tax. If you decide you're going to use inflation as a tax, it works very well in terms of your fiscal situation, but you want to think pretty carefully about who pays that tax.

It's not obvious to me that inflation is a tax that falls on those with financial resources and a lot of sophistication in dealing with their economic affairs. I would submit that inflation is a tax that falls on other people who don't have those resources and don't have the

Mr. Fortin: The underground economy would pay the inflation tax.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Robson: They are all high-income earners.

Mr. Fortin: But that doesn't make me favour the inflation tax anyway.

I would like to rapidly go over the two page hand-out I circulated that everyone must have by now. I don't want to spend too much time on it, but I want to draw your attention to it.

[Translation]

Mr. Loubier: Would you allow me, Mr. Chairman, to make a

The Chairman: We agreed to be here, as MPs, as if it were the first time in our lives, and to listen to people, not to talk at them, and to learn and not to teach. And we shall have the opportunity, during and after dinner, to ask them questions and to make comments. In my opinion, it would be better to proceed as planned. And that does not apply only to you, Mr. Loubier, but also to the other MPs. We should stick to what has been decided.

Le prochain intervenant sur ma liste est Bill Robson. Mike McCracken est parti mais il va revenir.

M. Robson: Je suis désolé que Mike soit parti car l'un de mes commentaires s'adresserait assurément à lui.

Partout dans le monde, les états éprouvent des problèmes budgétaires. En Europe, certains pays ont des problèmes de cette nature qui sont, souvent pires que les nôtres. Partout dans le monde, des gouvernements aimeraient que l'écart entre les taux d'intérêt réels et les taux de croissance réels soient inversés.

Je ne sais pas pourquoi Mike McCracken pense qu'ils sont tous complot dans l'air. Je doute qu'il en soit ainsi. Je pense plutôt que c'est un état de fait.

Pour ce qui est de l'écart entre les taux d'intérêt réels et les taux de croissance réels, c'est beau de parler d'ajustements mineurs qui pourraient modifier cet état de choses. À court terme, il est peut-être possible de faire quelque chose à propos du niveau des taux d'intérêt réels, mais pour ce qui est de franchir véritablement ce cap sans avoir à délier les cordons de la bourse, tous les gouvernements du monde aimeraient le faire. Si c'était aussi facile, on l'aurait déjà fait.

Sur le tableau que nous a montré Tom Courchene, pourquoi est-il beaucoup plus facile de réduire rapidement le déficit avec un taux d'inflation plus élevé? D'où viennent les fonds supplémentaires? Et bien, ils proviennent du fait que l'inflation est une forme d'imposition. Lorsqu'on décide d'utiliser l'inflation de la sorte, les résultats sont excellents pour ce qui est de la situation budgétaire, mais l'on a intérêt à bien réfléchir et à se demander qui en fait les frais.

Pour moi, il n'est pas évident que l'inflation soit une taxe qui touche les personnes nanties et bien astucieuses dans la gestion de leurs affaires. J'avancerais que l'inflation est une taxe qui s'abat sur les autres, sur ceux qui n'ont pas de telles ressources, ni même la possibilité d'espérer en avoir.

M. Fortin: L'économie souterraine paierait la taxe d'inflation.

Des voix: Oh. oh!

M. Robson: Ce sont tous de hauts salariés.

M. Fortin: Mais de toute façon, cela ne me fait pas pencher du côté de la taxe d'inflation.

J'aimerais passer rapidement en revue le document de deux pages que j'ai fait circuler et que chacun d'entre vous devrait maintenant avoir entre les mains. Je n'ai pas l'intention d'y consacrer beaucoup de temps, mais j'aimerais attirer votre attention là-dessus.

The basic statement is that the 1990–93 recession and not fiscal management has been the most important cause of the fiscal crisis. If we could instantly return the country to the level of economic activity that prevailed in 1989, the 1994–95 federal deficit would be cut in half; that is, we would now have a \$19 billion deficit instead of a \$38 billion deficit, or just 2.6% of GDP. Therefore the government's deficit target would have already been achieved this year.

• 1725

How can this be? Well, If you look at figure 1, it shows that the economy has just bottomed out of its most severe recession in 60 years, which was triggered by restrictive anti-inflation macro-policy. We're still operating at only about 90% of our current potential. The consensus figure of a dozen academic and business researchers in a recent conference on the output gap in Toronto was 91.5%. If we were suddenly to fully utilize our non-inflationary economic potential, our national income would be 10% higher. That, by itself, would produce \$13 billion more of federal revenue—that is a 10% increase—and it would lower social spending on UI and CAP by another \$6 billion, yielding a total deficit reduction of \$19 billion. This is the reason for the statement that the deficit would be half of what it is now if we had the level of economic activity we had in 1989.

Figure 2 demonstrates the other element of my statement that fiscal mismanagement is not the cause of the fiscal crisis. It shows that abstracting from the distortions induced by the two severe recessions of 1981–83 and 1990–93 and their aftermath, federal program spending has declined sharply and steadily from 18% of potential GDP in 1984 to 14% this year. And it's going to go on, because we already have a \$2.5 billion cut in UI spending, or 20% cumulatively since 1990 in UI payments, forgiven unemployment rate.

What I want to demonstrate here is not meant to imply that we don't need to continue to hold the line on program spending. On the contrary, we have to deal firmly with both halves. I'm talking only about one-half of the deficit here. We have to deal with both halves of the deficit, not only the one created by the recession. We have to give the right signals to holders of Canadian bonds.

In my view, a two-year nominal freeze on federal program spending followed by moderate real growth will be the way to go from now on. But the logical implication of the fact that the fiscal crisis has, by and large, followed the economic crisis is that actively promoting the recovery has to be a central component of any reasonable policy strategy for deficit control. We have to make sure that we can reduce both unemployment and the deficit—that is, chew gum and go down the stairs at the same

[Traduction]

L'énoncé de base insiste sur le fait que c'est la récession de 1990 à 1993 et non la gestion du budget qui a été la principale cause de la crise financière. Si nous pouvions en un tournemain ramener le Canada au niveau d'activité économique qui prévalait en 1989, le déficit fédéral pour 1994–1995 serait réduit de moitié, c'est-à-dire que nous aurions à l'heure actuelle un déficit de 19 milliards de dollars au lieu 38 milliards de dollars, soit seulement 2,6 p. 100 du PIB. Par conséquent, le gouvernement aurait atteint cette année l'objectif qu'il s'était fixé pour le déficit.

Comment est-ce possible? Eh bien, si vous regardez la figure 1, elle vous montre que l'économie vient tout juste de se relever de sa récession la plus grave en 60 ans, récession qui a été déclenchée par la macro-politique anti-inflationniste restrictive. Nous ne fonctionnons toujours qu'à 90 p. 100 de notre potentiel actuel. Le chiffre sur lequel une douzaine de chercheurs du milieu universitaire et du monde des affaires se sont entendus à Toronto, lors d'une récente conférence sur l'écart de production, était de 91,5 p. 100. Si nous devions subitement utiliser à pleine capacité notre potentiel économique non-inflationniste, notre revenu national augmenterait de 10 p. 100. Cette situation engendrerait un surcroît de recettes fédérales de 13 milliards de dollars --- c'est-à-dire une hausse de 10 p. 100-et elle réduirait les dépenses sociales de l'assurance-chômage et du RAPC d'un montant supplémentaire de 6 milliards de dollars, ce qui donnerait une réduction totale du déficit de 19 milliards de dollars. C'est la raison pour laquelle j'affirme que le déficit serait la moitié de ce qu'il est actuellement si nous avions le niveau d'activité économique que nous connaissions en 1989.

La figure 2 démontre l'autre volet de ma déclaration à l'effet que la mauvaise gestion des finances publiques n'est pas la cause de la crise financière. Elle démontre que, abstraction faite des distorsions provoquées par les deux graves récessions de 1981–1983 et de 1990–1993 et de leurs séquelles, les dépenses consacrées aux programmes fédéraux ont diminué considérablement et régulièrement, de 18 p. 100 du PIB potentiel en 1984 à 14 p. 100 cette année. Et la tendance va se poursuivre car nous avons déjà des coupures de 2,5 milliards de dollars au niveau des dépenses d'assurance—chômage, soit 20 p. 100 cumulativement depuis 1990 en paiements de prestations, pour des taux de chômage donnés.

Ce que je veux établir, ce n'est pas que nous ne devrions pas maintenir le cap en ce qui concerne les dépenses des programmes. Au contraire, il faut contrôler fermement les deux volets. Je ne parle ici que d'une moitié du déficit. Il faut s'occuper des deux moitiés du déficit, pas seulement de celle qui est provoquée par la récession. Nous devons envoyer les bons signaux aux détenteurs des obligations canadiennes.

À mon avis, la marche à suivre désormais serait de procéder à un gel nominal de deux ans sur les dépenses des programmes fédéraux suivi d'une croissance réelle modérée. Mais le fait que la crise des finances publiques ait pour l'essentiel suivi la crise économique implique logiquement que la promotion active de la reprise doit être un pilier de toute orientation stratégique raisonnable visant à lutter contre le déficit. Nous devons veiller à être en mesure de réduire à la fois le chômage et le déficit—

time—even while the American economy is slowing down and fiscal restraint is withdrawing cash from the economy.

How can we achieve this? The answer is through a resolved policy of low interest rates, that is 5% or less, that would ensure that the 5% average growth rate we've experienced so far this year will continue for five more years. If our potential growth annually is 3% and we're 10% back, then adding two percentage points each year for five years would just bring us back to potential by the year 1999.

Everything is in place for a policy of low interest rates to be successful now. First, our inflation rate is among the lowest in industrial countries. Most important, it is 2% lower than the U.S. inflation rate.

Second, as Governor Thiessen has just re-emphasized in Halifax, our central banks have considerable direct influence over short-term rates. Short-term interest rates are not a structural factor, but a policy variable directly influenced by policy. Furthermore, they have a major impact on the size of interest payments of the federal debt, of which half is short term.

Third, the response of long-term interest rates to changes in short-term rates while attenuated, say, of the order of one to three is nonetheless important and systematic.

Fourth, the historical records show that Canadian short-term interest rates can be lower than U.S. rates for extended periods. That occurred many times between 1945 and 1975. In an environment with low inflation and fiscal order, the only requirement is that the exchange rate be left free to adjust to market forces. To be fully effective, the made—in—Canada monetary policy we've had since 1988 requires periods of negative as well as positive Canadian—U.S. interest rate differentials.

• 1730

Fifth, the depreciation of the Canadian dollar that lower interest rates would entail is exactly the response we need to mounting signs that our currency is still overvalued, given our rising external—debt—to—GDP ratio, our persistent huge balance of payment deficit, and the further explosion of our imports the recovery will generate.

Moreover, if low inflation and fiscal discipline are parts of the policy package, the transition will be orderly. There will be no capital flight. Too often missed is the point that the level of the exchange rate is totally irrelevant to the decision to invest in Canadian bonds. What really matters is the expected change in the exchange rate during the holding period.

In my view, a low interest rate policy together with fiscal discipline is exactly what we need, one, to meet the 3% deficit target by 1996–97; two, to achieve continuous reduction of debt and deficits beyond that date to provide for the contingency

[Translation]

c'est-à-dire de jongler avec des quilles et des boules à la fois — même si l'économie américaine connaît un ralentissement et, si les compressions busgétaires réduisent la masse monétaire.

Comment y arriver? La réponse réside dans une politique résolue de faibles taux d'intérêt, c'est-à-dire 5 p. 100 ou moins, qui garantirait que le taux de croissance moyen de 5 p. 100 que nous avons connu jusqu'à présent cette année se maintiendrait cinq ans de plus. Si notre croissance potentielle se situe à 3 p. 100 par an, et nous traînons 10 p. 100 alors le fait d'ajouter 2 points de pourcentage chaque année pendant cinq ans nous raménerait simplement à notre potentiel d'ici à 1999.

Tous les mécanismes sont en place pour garantir maintenant le succès d'une politique de faibles taux d'intérêt. Premièrement, notre taux d'inflation figure parmi les plus bas des pays industrialisés. Et ce qui est capital, c'est qu'il est inférieur de 2 p. 100 à celui des États-Unis.

Deuxièmement, comme le gouverneur Thiessen vient tout juste de le réitérer à Halifax, nos banques centrales ont une influence directe considérable sur les taux à court terme. Ces derniers ne représentent pas un facteur structurel, mais une variable de politique économique influencée directement par la politique. En outre, ils ont une incidence importante sur l'ampleur des paiements d'intérêt sur la dette fédérale, dont la moitié sont à courte échéance.

Troisièmement, la réaction des taux d'intérêt à long terme face aux variations des taux à court terme, tout en étant atténuée dans un rapport, disons, de un pour trois, est néanmoins importante et systématique.

Quatrièmement, l'histoire démontre que les taux d'intérêt à court terme du Canada peuvent être inférieurs à ceux des États-Unis pendant des périodes prolongées. Cela s'est passé de nombreuses fois entre 1945 et 1975. Dans un climat de taux d'inflation bas et de discipline budgétaire, la seule exigence concerne le taux de change qu'il faut laisser libre de s'ajuster aux forces du marché. Pour atteindre sa pleine efficacité, la politique monétaire canadienne indépendante que nous avons depuis 1988 exige des périodes d'écart négatif tout autant que positif entre les taux d'intérêt au Canada et aux États-Unis.

Cinquièmement, la dévaluation du dollar canadien qu'occasionneraient les faibles taux d'intérêt est exactement la réponse idéale aux indices de plus en plus nombreux de la surévaluation persistante de notre devise, étant donné l'écart croissant du ratio dette extérieure et PIB, l'énorme déficit persistant de notre balance des paiements et la nouvelle explosion de nos importations que la reprise engendrera.

En outre, si une faible inflation et une discipline budgétaire font partie du train de mesures, la transition sera ordonnée. Il n'y aura pas de fuite de capitaux. On oublie trop souvent que le niveau du taux de change n'a rien à voir avec la décision d'investir dans les obligations du Canada. Ce qui compte vraiment, c'est l'évolution du taux de change que l'on prévoit pendant la période de détention des obligations.

De mon point de vue, ce qu'il nous faut vraiment c'est une politique de taux d'intérêt faibles assortie d'une discipline budgétaire: premièrement, pour atteindre l'objectif de 3 p. 100 du déficit d'ici 1996–1997; deuxièmement, pour continuer à faire

David Laidler talked about; three, to allow output and employment to fully recover from the recession by 1999; four, to protect the gains against inflation already made; and five, to streamline the Canadian welfare state instead of destroying it.

I provide technical details in the paper I gave to the clerk.

The Chairman: You and Mr. McCracken agree that we could actively pursue and achieve a lower interest rate, but I've heard dissension on that. Would some of the other people like to respond?

Mr. Rosenberg: In making this comparison between the immediate post—war period or the 1970s or the 1960s and today, I don't know if they're adequate comparisons, because during that period interest costs on the federal debt absorbed about 12% of revenues and today it's not quite three times that level. However, I think the situation's a lot more structural today.

I know Bill Robson mentioned that a lot of other countries like to get their fiscal books in better order, but I'm not so sure there are many other countries in the G-7 whose overall interest cost on public sector debt is as large a share of GDP or revenue base as it is in Canada. The situation here is just more structural than it is in the United States.

Now, inflation is an important component of nominal interest rates—there's no disputing that—but I think to a large extent it's overrated, especially for a country that is a major capital importing country year in and year out. We are also subject to interest rate developments overseas. I think I mentioned that before.

Mr. Fortin mentioned the external debt. I think it's about time somebody brought it up because I thought it was a really key feature. I think about some comments in the purple book, that there's this organic linkage, which I think people are just beginning to realize, between our fiscal deficits and debts and our foreign debts because so much of our foreign debt is public sector debt and increasingly it's interest payments on the stock of public sector debt that non-residents hold that's keeping our current account deficit stuck between \$25 billion and \$30 billion.

As long as we have to raise that sort of capital on a year—in and year—out basis at a time when world interest rates are going higher, I can't see how magically the Bank of Canada or anything else is going to get interest rates down on a sustained basis. I think that getting our fiscal balance sheet in better shape—and that's a long—term development—will ultimately help bring our external balance sheet into better shape. I think it's only then that we're going to restore some domestic control over our interest rates.

[Traduction]

diminuer la dette et les déficits après cette échéance afin de tenir compte des impondérables dont a parlé David Laidler; troisièmement, pour permettre à la production et à l'emploi de se remettre pleinement de la récession d'ici à 1999; quatrièmement, pour protéger les gains déjà réalisés sur l'inflation; et, cinquièmement, pour rationaliser les mécanismes de l'État—providence canadien au lieu de le détruire.

Les détails techniques sont fournis dans le document que j'ai remis à la greffière.

Le président: M. McCracken et vous-même, vous vous entendez pour dire que nous pourrions nous activer pour aboutir à des taux d'intérêt plus bas, mais j'ai entendu des avis discordants à ce sujet. D'autres intervenants aimeraient—ils répondre à cela?

M. Rosenberg: En faisant cette comparaison entre la période de l'immédiate après—guerre, ou les années 1970, ou les années 1960, et aujourd'hui, je ne sais pas s'il s'agit de comparaisons adéquates car, au cours de cette période, le coût de l'intérêt sur la dette fédérale absorbait environ 12 p.100 des recettes et qu'aujourd'hui c'est presque trois fois ce niveau. Toutefois, je pense que la situation est beaucoup plus structurelle de nos jours.

Je sais que Bill Robson a mentionné que beaucoup d'autres pays aimeraient mettre de l'ordre dans leurs livres comptables, mais je ne suis pas certain qu'il y ait beaucoup d'autres pays du G-7 dont les frais de financement de la dette publique représentent une part aussi importante du PIB ou de l'assiette fiscale. La situation est tout simplement plus structurelle au Canada qu'aux États-Unis.

Or, l'inflation constitue un élément important des taux d'intérêt nominaux—personne ne le conteste—mais elle est dans une large mesure surestimée, surtout pour un pays qui importe chaque année de plus en plus de capitaux. Nous sommes également assujettis à l'évolution des taux d'intérêt outre-mer. Je pense l'avoir déjà mentionné.

M. Fortin a parlé de la dette extérieure. Il était temps que quelqu'un en fasse état car c'est vraiment un élément—clé. Cela me fait penser à certains commentaires contenus dans le Livre mauve, à savoir qu'il existe ce lien organique, dont les gens ne font que commencer à se rendre compte, entre nos dettes et déficits et notre dette extérieure car une appréciable proportion de cette dette étrangère est une dette du secteur public et ce sont de plus en plus les intérêts versés sur la dette publique détenue par des non—résidents qui alimentent notre déficit actuel qui persiste à entre 25 et 30 milliards de dollars.

Aussi longtemps que nous devrons trouver, bon an, mal an, ce niveau de capitaux à une époque où les taux d'intérêt sont à la hausse, je ne vois pas comment la Banque du Canada, ou qui que ce soit, pourrait d'un coup de baguette magique faire baisser les taux d'intérêt de façon soutenue. Je suis d'avis que c'est en assainissant notre bilan financier—et c'est une entreprise de longue haleine—que nous parviendrons en fin de compte à améliorer notre bilan extérieur. Ce n'est qu'à ce prix que nous pourrons regagner un certain contrôle intérieur sur nos taux d'intérêt.

When our interest rates were coming down through 1991, 1992, and 1993—of course there were periods of turbulence—global interest rates were coming down. We were riding off an easy U.S. monetary policy and a global recession. The tide has turned. Interest rates globally are going up and it's very difficult for Canada to buck that trend.

What's embedded in that real interest rate is our fiscal and external balance sheet. If you take a look at external debt to GDP in Canada, it's somewhere around 44%. In the U.S. it's closer to 8%. If you take a look at other measures in terms of balance sheet quality, there are very good reasons why Canadian rates command a premium, and will continue to do so, over U.S. alternatives.

Now, looking at the period up to 1975 in terms of Canadian short–term rates getting below the U.S. on a sustained basis, which happened, it was in a completely different fiscal environment, a completely different structural environment, in terms of our national balance sheet.

How many times, let's say over the past 20 years, have our short-term rates gone below the U.S.? Not many; and in fact when I looked, it has been three times. Each time it lasted about three months. The fall-out typically was a weaker exchange rate and higher bond yields.

Of course I come back to this, that any action the Bank of Canada may take that may cause inflationary expectations to rise or cause investor concern over our currency just has fall—out at the long end of the curve. So what you get at the short end, you give up at the long end. As I said before, the majority of federal debt is still long—term in nature, and I think that bond yields still have to be as much of a focus as Bank of Canada policy.

• 1735

Mr. McCallum: Maybe it's appropriate, since I've just shifted from academic work to Bay Street, that I'm somewhere between these two.

In my opinion there are certain things that monetary policy can do that are very helpful, but not too much. What the monetary policy can do, in my opinion, is offset, to a significant degree, job losses coming from fiscal restraint, and that has to do with the Bank of Canada inflation targets I mentioned earlier. We would have lower interest rates than otherwise, lower interest rates relative to other countries. If other countries' rates are going up, then we might have to go up too, but by less than otherwise as a result of this monetary policy. But it's a long jump to go from that statement, that we could offset some of the job losses through this monetary policy reaction, to say we could have made—in—Canada interest rates to generate 5% per year growth for the next x years.

[Translation]

À l'époque où nos taux d'intérêt baissaient en 1991, 1992 et 1993—avec, évidemment, des périodes de perturbation—les taux d'intérêt mondiaux étaient à la baisse. Nous profitions d'une politique monétaire américaine facile et d'une récession mondiale. Le vent a tourné. Les taux d'intérêt mondiaux sont à la hausse et il est très difficile pour le Canada de lutter contre cette tendance.

Ce qui est enchâssé dans ce taux d'intérêt réel, c'est notre bilan budgétaire et extérieur. Si vous examinez la dette extérieure par rapport au PIB au Canada, elle se situe aux environs de 44 p. 100. Aux États—Unis, elle se situe aux alentours de 8 p. 100. Si vous étudiez d'autres mesures ayant trait à la qualité de notre bilan, il existe de très bonnes raisons qui justifient la surprime sur les taux canadiens et qui continueront de la justifier par rapport aux choix américains.

Si l'on examine maintenant la période précédant l'année 1975 en ce qui a trait à des taux d'intérêt canadiens à court terme qui demeuraient inférieurs à ceux des États—Unis de façon soutenue, soit exactement ce qui s'est passé, on constate que c'était dans un climat budgétaire totalement différent, dans un milieu structurel complètement différent, pour ce qui est du bilan de nos finances nationales.

Combien de fois, disons au cours des 20 dernières années, nos taux d'intérêt à court terme ont—ils été inférieurs aux taux américains? Pas souvent et, en fait, je dois dire trois fois après avoir étudié la question. Chaque fois, cela a duré environ trois mois. Les retombées ont généralement entraîné un taux de change plus bas et des rendements supérieurs sur les obligations.

Je reviens bien sûr sur le fait que toute mesure que la Banque du Canada pourrait prendre et qui entraînerait une montée des attentes inflationnistes ou qui provoquerait des appréhensions chez les investisseurs au sujet de notre devise, aura des répercussions à long terme. Par conséquent, on perd à long terme ce que l'on a gagné à court terme. Comme je l'ai déjà mentionné, la dette fédérale est encore essentiellement une dette à longue échéance et je suis d'avis que les rendements des obligations doivent toujours être pris avec autant de sérieux que la politique de la Banque du Canada.

M. McCallum: C'est peut-être aussi bien, étant donné que je viens tout juste de passer des milieux universitaires aux cercles de Bay Street, que je me situe quelque part entre ces deux positions.

À mon avis, la politique monétaire peut faire certaines choses très utiles, mais jusqu'à un certain point. Ce que la politique monétaire peut faire, c'est de compenser largement les pertes d'emplois découlant des restrictions des finances de l'État, et cela a un rapport avec les objectifs d'inflation de la Banque du Canada dont j'ai parlé précédemment. Nous aurions des taux d'intérêt plus faibles qu'en temps normal, plus faibles par rapport aux autres pays. Si les taux des autres pays devaient monter, nous devrions peut-être alors avoir à leur emboîter le pas, mais dans une mesure moindre en raison de cette politique monétaire. Mais c'est aller un peu vite en besogne que de partir de cette déclaration à l'effet que nous pourrions compenser une partie des pertes d'emplois grâce à cette réaction de la politique monétaire, pour en arriver à affirme que nous pourrions avoir des taux d'intérêt fixés au Canada pour générer une croissance annuelle de 5 p. 100 pour les x prochaines années.

I simply do not believe we could do that at all because of the extremely high mobility of capital, the extreme globalization, and the high debt levels. I am convinced that if the Bank of Canada moved in that direction of substantial reductions in short-term rates you would get long rates moving up because of the nervousness, and that would be bad for the Canadian economy. You may well also have a substantial depreciation of the dollar. The grey book, on page 2014, does show that the dollar is more devalued in real terms today than it has been at any time in the last 17 years.

In summary, Mr. Chairman, yes, monetary policy can be a very useful offset in terms of reducing the job losses associated with fiscal constraint. But no, we are no longer an island unto ourselves with the independence needed to produce a made—in—Canada monetary policy independent of what is going on in the rest of the world. I am sorry if I disagree so strongly with my colleague here, but that is what I think.

Mr. Orr: Pierre says our fiscal crisis is not due to fiscal mismanagement but due to restrictive anti-inflation policy. I don't agree with that, and I'll tell you why.

I think our fiscal crisis at present is due to fiscal mismanagement, not particularly fiscal mismanagement over the recession of 1990–93 but fiscal mismanagement over the period 1983–89. Over that period, 1983–89, we consistently had above–average economic growth. While doing that, the government consistently ran deficits. That meant we entered the recession of 1990 with a level of debt that was simply too high. That was really the difficulty, I think. The lesson from that parallel, as Maureen pointed out, is that we made that mistake and hopefully we can learn from it.

Now again we are looking forward—and I think we're in agreement—to four years of good economic growth. The recommendation I have put before you—and David, John and Bill and others have agreed with it—is that we want, by the end of four years of solid growth, to at least be at a balanced budget position. We're not asking to run surpluses even though we're going to be in these periods of very strong economic growth.

I think our objective, even though it's tougher than what the minister has set out...in longer-term macro-perspectives, we're really just asking to get to a balanced budget after four years of strong economic growth.

[Traduction]

Je ne crois tout simplement pas que nous serions capables de le faire en raison de la très grande mobilité des capitaux, de la mondialisation extrême et des niveaux élevés d'endettement. Je suis convaincu que si la Banque du Canada s'engageait dans la voie d'une réduction considérable des taux à court terme, on constaterait une hausse des taux à long terme en raison de la nervosité engendrée, et cela ne serait pas bon pour l'économie canadienne. On pourrait également assister à une dévaluation considérable du dollar. Le Livre gris montre bien que le dollar est plus dévalué en termes réels à l'heure actuelle qu'à n'importe quel autre moment au cours des 17 dernières années.

En résumé, Monsieur le président, il est vrai que la politique monétaire peut constituer un moyen de compensation très utile pour ce qui est de réduire les pertes d'emplois associées aux restrictions financières. Par contre, nous ne sommes plus un îlot qui aurait encore l'indépendance voulue pour concocter une politique monétaire canadienne indépendante de ce qui se passe dans le reste du monde. Je suis désolé d'être à ce point en désaccord avec mon collègue sur ce sujet, mais c'est ce dont je suis convaincu.

M. Orr: Pierre prétend que notre crise budgétaire n'est pas due à une mauvaise gestion des finances de l'État mais à une politique anti-inflationniste restrictive. Je ne suis pas d'accord avec cet argument et je vais vous dire pourquoi.

Selon moi, notre crise actuelle est due à une mauvaise gestion des finances publiques, pas spécialement pendant les années de récession de 1990 à 1993, mais plutôt entre 1983 et 1989. Au cours de cette période, nous avons bénéficié constamment d'une croissance économique supérieure à la moyenne. Malgré cela, le gouvernement a essuyé des déficits. Cela signifie que nous sommes entrés dans la récession en 1990 avec un niveau d'endettement tout simplement trop élevé. La difficulté résidait vraiment là. La leçon à tirer de ce parallèle, comme l'a souligné Maureen, c'est que, ayant fait cette erreur, il nous incombe à présent d'en tirer les conclusions.

Nous avons maintenant devant nous—et je pense que nous sommes tous d'accord sur ce point—quatre années de bonne croissance économique. Ce que je recommande—et David, John, Bill et d'autres sont d'accord—c'est d'arriver, à la fin de quatre années de croissance solide, tout au moins à une situation budgétaire équilibrée. Nous ne demandons pas des excédents budgétaires, même si nous nous préparons à traverser des périodes de très forte croissance économique.

Notre objectif, même s'il est plus difficile à atteindre que ce que le ministre a exposé... au niveau des macro-perspectives à long terme, c'est d'aboutir à un budget équilibré après quatre années de forte croissance économique.

• 1740

Prof. Laidler: I am afraid I must disagree with Pierre Fortin about the feasibility of his program. First of all, I don't think how we got where we are matters to what we now have to do. We are in a mess and we need to look forward, not back, to devise means out of it.

M. Laidler: Je suis désolé d'être en désaccord avec Pierre Fortin à propos de la faisabilité de son programme. Tout d'abord, je ne crois pas que la situation passée a de l'importance face aux mesures que nous devons prendre. Nous sommes dans le pétrin et nous devons regarder en avant, pas en arrière, pour trouver les moyens de nous en sortir.

The second thing I would say is I too can go into the classroom with a mathematical economic model in which it is possible to push down interest rates, and because my model is operating so far below capacity I can get sustained economic growth without renewed inflation out of this monetary policy. But it's one thing to play games with an economic model, and it's another thing to play games with the real economy.

I have seen this kind of go-for-growth, low-interest-rate policy played before. I saw it played in Britain in the early 1970s. I am bound to say Pierre Fortin's paper reminded me of Mr. Anthony Barber's 1972 budget speech. Indeed, Mr. Barber got short-term interest rates down for a while, and he got the inflation rate up to 25% three years later.

In the real world the control the central bank has over short—term interest rates does not last very long. If it pushes it a little too far down, those short—term interest rates will go out of the central bank's control, just as short—term interest rates went out of the Bank of Canada's control in the early 1980s. You remember mortgage rates at 22%? That is the down—side risk from this kind of policy.

Of course, as with the 3% deficit target, he might be right, and we might get lucky. But I don't think you run a country's economic policy taking that kind of risk.

Ms Farrow: I tend to agree with what David has just been saying. I always wish I could agree with Pierre, because he is such an elegant thinker. But I live in a world that is very untidy, a global world, and that's Canada's world. Our world is made in the global scene, and it's our job to make sure this country is fit and well and able to operate in that world.

High real interest rates are a direct reflection of really a very untidy and not well operating government sector today. It's the debt issue...and I urge you to come back to the debt. We have to get the debt management contained. We will then be believed internationally.

It's very nice to think of growth, but growth is not the way out of this. It will help. The faster the growth, the better the results are going to be. But they will not bring results you can guarantee. So don't risk that.

The Chairman: Thank you very much. Maybe over dinner and this evening we can look at ways we can deal with the debt without doing the types of damage that have been brought to our attention here at the table.

We adjourn until 7 p.m.

[Translation]

Finance

Ensuite, moi aussi je pourrais arriver en classe avec un modèle économique mathématique dans lequel il est possible de faire baisser les taux d'intérêt, et comme mon modèle ne fonctionne pas pour l'instant à pleine capacité, je pourrais obtenir une croissance économique soutenue sans reprise de l'inflation par suite de cette politique monétaire. Mais jouer avec un modèle économique est une chose et jouer avec la véritable économie en est une autre.

Ce genre de politique de croissance à tout prix avec des taux d'intérêt faibles a déjà été essayée auparavant. Je l'ai vue appliquée en Grande-Bretagne au début des années soixante-dix. Je suis forcé de dire que le document de Pierre Fortin m'a rappelé le discours du budget de M. Anthony Barber en 1972. En réalité, M. Barber a fait baisser les taux d'intérêt à court terme pendant un certain temps et ensuite il a constaté une flambée du taux d'inflation à 25 p. 100 trois ans plus tard.

Dans la réalité, le contrôle qu'exerce la Banque centrale sur les taux d'intérêt à court terme ne dure pas très longtemps. Si elle les fait baisser un peu trop, elle en perd le contrôle, tout comme ce fut le cas au début des années quatre-vingt. Vous souvenez-vous des taux hypothécaires à 22 p. 100. C'est l'inconvénient de ce genre de politique.

Évidemment, pour ce qui est de l'objectif de 3 p. 100 pour le déficit, il pourrait avoir raison et nous pourrions être chanceux. Mais je ne pense pas que l'on dirige la politique économique d'un pays en prenant ce genre de risques.

Mme Farrow: J'aurais tendance à approuver ce que vient de dire David. J'aurais aimé toujours pouvoir être d'accord avec Pierre car il a de si brillantes idées. Mais je vis dans un monde qui est très désordonné, un monde global, et c'est le monde du Canada. Notre réalité se situe sur la scène mondiale et il nous incombe de nous assurer que notre pays est en bonne santé et qu'il est capable de fonctionner dans ce monde.

Les taux d'intérêt réels élevés sont le reflet direct d'un secteur public très désordonné et qui ne fonctionne pas très bien à l'heure actuelle. C'est la question de la dette... et je vous demande de revenir sur le sujet de la dette. Il faut endiguer le problème de la gestion de la dette. Ensuite, nous retrouverons notre crédibilité sur la scène internationale.

C'est très bien de penser à la croissance, mais elle ne représente pas le moyen de nous sortir de ce pétrin. Elle y contribuera. Plus la croissance sera rapide, meilleurs seront les résultats. Mais les résultats ne sont pas garantis. Alors, ne prenez pas ce risque.

Le président: Merci beaucoup. Au cours du dîner et de la soirée, nous pourrons peut-être envisager des moyens d'aborder la dette sans causer les dégâts qui ont été portés à notre attention ici même à la table.

La séance est ajournée jusqu'à 19 heures.

• 1745

Mrs. Stewart (Brant): I would first like to thank all the witnesses here today. It's been a wonderful learning experience for me, and dinner was even more helpful. Thank you all for being here.

As I've listened to you around the table, I've learned that nobody is saying that the status quo is acceptable. As I think back to your comments and think of the editorials we've been reading in the papers, by and large they are saying, yes, things have to be done. It seems to me it may be that over the course of years only government has been hanging on to the thought that things are okay. With our red book and our indications of the needs to make cuts, and now with these, we are saying that we need to do something. Now of course the question is how.

Mr. Ross, in his first comments, said that he has indeed ideas on revenue generation. I'd like to give you some time at this point to share those with us, if you would.

Dr. Ross: Thank you. I'm delighted. To get back down to the convention here for a while. It's not that I'm not interested in interest rates; it's just that I'm still not sure whether we can raise them or lower them. I want to go on to something where, although there's certainly not more consensus, I feel on firmer ground.

I have a few ideas, and I believe we can't just give up the ship. Maybe at the end of the day we do have to decide that we're only going to get away with cutting spending and lowering interest rates to get the economy going, but I'd like to at least have the committee look at the revenue side. I think there are some ways that we can do it in perhaps not too antagonist a way.

Before I give you a list of some things, I'd like to really point out to you that we should come to some agreement on whether or not Canada is highly taxed relative to other countries. It depends on which newspaper you read or which document you pick up. It depends on the denominator you're looking at, as to how they're calculating taxes, but I would recommend to everybody, especially the media, that they buy revenue statistics. This is where it all comes from anyway. It's revenue statistics of OECD member countries. I used to work there years ago, so I know this is highly reliable information.

There's a historical series covering 1965 to 1993; it covers all the taxes. People should have this book, so they know what they're talking about when they're talking about taxes, and they're not relying on The Globe and Mail or The Toronto Star, or whatever.

What you'll find in here is that as a percentage of gross domestic product... Now, the other thing is that people focus on the income tax, but that doesn't raise even half of our revenue. There are a lot of other taxes, and this document goes right down to the property tax space, so it has all the taxes in here.

[Traduction]

Mme Stewart (Brant): Je voudrais commencer par remercier tous nos témoins. Cela a été pour moi une expérience pédagogique merveilleuse et j'en ai encore beaucoup appris pendant le dîner. Merci à tous d'être venus.

Après vous avoir écouté et les uns les autres, je constate que nul ne préconise le statu quo. Dans l'ensemble, vousmêmes et tous les éditoriaux que j'ai pu lire dans la presse, disent qu'il faut procéder à des réformes. Il m'apparaît que, ces dernières années, seul le gouvernement s'accrochait à l'idée que les choses pouvaient durer ainsi. Avec notre Livre rouge, nos déclarations à l'effet que des coupures sont nécessaires, et maintenant avec ce document, nous disons qu'il est temps d'agir. La question, évidemment, est de savoir quoi faire.

M. Ross, dans sa déclaration liminaire, nous a dit avoir quelques idées sur la façon de dégager de nouvelles recettes fiscales. J'aimerais lui donner un peu de temps, à ce stade-ci, afin qu'il nous en fasse part.

M. Ross: Je vous remercie. Je suis ravi. Pour répondre à la question, I was feeling a bit like a hernia at a weight-lifters question, pendant quelque temps je me faisais l'effet d'être une hemie dans un congrès d'haltérophiles. Ce n'est pas que les taux d'intérêt me laissent indifférent, c'est simplement que je ne suis toujours pas certain que nous puissions influer sur leur majoration ou leur diminution. J'aimerais passer à un volet où, même s'il n'y a pas plus de consensus, je me sens un peu plus sûr de moi.

> J'ai quelques idées, et je pense que nous ne pouvons pas tout simplement laisser couler le navire. Peut-être finira-t-on par décider que la seule façon de s'en sortir c'est de réduire les dépenses et d'abaisser les taux d'intérêt pour relancer l'économie, mais j'aimerais au moins que le Comité réfléchisse au volet recettes. Je pense qu'il y a des façons de les augmenter qui seraient relativement peu douloureuses.

> Avant de vous donner une liste des possibilités, je pense qu'il faudrait d'abord s'entendre sur la question de savoir si le Canada a une fiscalité très lourde par rapport aux autres pays. Tout dépend du journal que l'on lit ou du document que l'on a dans les mains. Tout dépend des indicateurs que l'on utilise, de la façon de calculer les prélèvements fiscaux, mais je recommande à tout le monde, et particulièrement aux journalistes, de se procurer les statistiques sur les recettes de l'État. C'est à partir d'elles que toutes les interprétations sont formulées, de toute façon. Il s'agit des statistiques de recettes fiscales des pays membres de l'OCDE. J'ai travaillé dans cette organisation il y a pas mal de temps, et je sais donc que ce sont des chiffres, tout à fait sûrs.

> Il y a une série historique qui couvre la période de 1965 à 1993; elle englobe tous les prélèvements fiscaux. Les gens devraient acquérir ce livre, afin qu'ils sachent de quoi ils parlent sur le sujet de la fiscalité sans avoir à s'en remettre au Globe and Mail ou au Toronto Star, ou à tout autre journal.

> Vous verrez là-dedans que, en tant que pourcentage du produit intérieur brut. . . Un autre élément c'est que les gens sont obnubilés part l'impôt sur le revenu, mais celui-ci ne représente que la moitié des recettes fiscales. Il y a beaucoup d'autres taxes encore, et ce document recense même les taxes foncières, c'est-à-dire que tous les prélèvements fiscaux y sont.

What you'll find is that in Canada in 1992 the total tax revenue percent of GDP was 36.5%. Now, for the OECD—that is 24 industrialized countries—it was 38.8%. So let's just put it to rest. Canada is not a high-tax country; it's moderate. If you go back to 1982, it has gone up somewhat, but it was a few percentage points below the OECD in 1982 and it's still percentage points below. Tax has gone up in other countries as well. So let's just lay that one

The problem we do have in Canada is that our tax system is screwed up. It is away out of whack with any other industrialized country. Of the 24 countries they list here, we're five from the top in terms of the amount of taxation we raise through personal income tax, 40%. The OECD averages 30%. It is much lower in the United States and Japan.

We're way out of line there. Out of the 24 countries there are only three-Canada, Australia and New Zealand-that don't have a wealth transfer tax, an inheritance tax. So we're way out of line with that.

This will come as a surprise to business groups and a lot of other people, but as a percentage of GDP, our corporate taxes and our payroll taxes are way below the Americans, Japanese and the Germans. They raise much more revenue with those two forms of taxation.

Sales taxes, consumption taxes are about the same. We're a little is quite different from most other countries.

I don't think you can find a more inflammatory, a more visible tax than the personal income tax. Those rates have been going up; there is no question about that. It shows it here. We have been relying on the personal income tax system more and more, and that's why people are fed up. That's why people say you can't tax them any more. Well, look at the other forms of taxation. Other countries do it without losing a lot of jobs, and I think we probably can too.

In addition to looking at the payroll and corporate taxes, I would like to come to something that I think might be a good idea at this

I will start off with a quotation that I was glad to see on page 79. It is highlighted and it says:

To add today's consumption-induced debt to our children's growing obligation to provide for retirees is a shameful legacy that must not be allowed to become even worse.

I agree. I think everybody agrees. Diane Francis agrees. We're all in agreement on that. We shouldn't pass on this heavy debt load to the next generation.

I'll tell you the best way to stop that. In The Financial Post last week there was an article, a survey done by Royal Trust. The government no longer collects the wealth data, so we have to rely on Bay Street people to provide us with wealth statistics. gouvernement a cessé de recueillir les statistiques sur le

[Translation]

• 1905

Vous y constaterez qu'au Canada le prélèvement fiscal total, en pourcentage du PIB, était de 36,5 p. 100 en 1992. La moyenne de l'OCDE-c'est-à-dire les 24 pays industrialisésétait de 38,8 p. 100. Donc, mettons fin au mythe voulant que le Canada soit un pays lourdement imposé; sa fiscalité est modérée. Si on remonte à 1982, on voit que le pourcentage a quelque peu augmenté, mais il était néanmoins de quelques points en dessous de la moyenne de l'OCDE en 1982, et il l'est toujours. La ponction fiscale a augmenté également dans les autres pays. Donc, voilà un mythe que les faits démentent.

Le problème que nous avons au Canada est que notre régime fiscal est mal fichu. Il s'écarte largement de la norme des autres pays industrialisés. Sur les 24 pays recensés ici, nous sommes au cinquième rang pour ce qui est de la part de l'impôt sur le revenu des particuliers dans les recettes fiscales totales, avec 40 p. 100. La movenne de l'OCDE est de 30 p. 100. Le chiffre est beaucoup plus faible aux États-Unis et au Japon.

Donc nous nous démarquons sur ce plan. Sur les 24 pays, il n'y en a aussi que trois—le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande -qui n'ont pas de taxe sur le patrimoine ou sur les héritages. Là encore, nous nous démarquons largement.

Cela surprendra les groupes patronaux et beaucoup d'autres gens, mais en pourcentage du PIB, l'impôt sur les sociétés et les charges sociales des entreprises sont nettement inférieurs à ce qu'ils sont aux États-Unis, au Japon et en Allemagne. Tous ces pays prélèvent beaucoup plus au moyen de ces deux instruments fiscaux.

Pour ce qui est des taxes de vente, des taxes de consommation, less on that than most countries. We have a system of taxation that nous sommes proches des autres pays, mais un petit peu en dessous de la plupart. Nous avons donc un régime fiscal qui diffère considérablement de celui de la plupart des autres pays.

> Je pense qu'aucun impôt n'est aussi visible et aussi douloureux que l'impôt sur le revenu des particuliers. Or, le taux de celui-ci va en augmentant, sans aucun doute. Cela ressort clairement de ces chiffres. Nous mettons de plus en plus à contribution le régime de l'impôt sur le revenu des particuliers, et c'est pourquoi les gens en ont assez. C'est pourquoi les gens disent qu'ils ne veulent pas payer davantage. Eh bien, tournons-nous vers d'autres formes de taxation. D'autres pays le font sans perdre beaucoup d'emplois, et je pense que nous pourrions en faire autant.

> Outre une majoration des charges sociales et de l'impôt sur les sociétés, j'aimerais aborder quelque chose qui pourrait être une méthode judicieuse aujourd'hui.

> Je commencerai par citer un passage que j'ai été heureux de trouver à la page 79. Il est mis en exergue et dit:

Le fait d'ajouter la dette d'aujourd'hui, engendrée par la consommation, à l'obligation de plus en plus lourde qu'auront nos enfants de faire vivre nos retraités représente un legs honteux qu'il ne faut pas laisser s'aggraver encore.

Je suis d'accord. Je pense que tout le monde est d'accord. Diane Francis est d'accord. Nous sommes tous d'accord là-dessus. Il ne faut pas transmettre un fardeau aussi lourd à la génération suivante.

Je vais vous dire quelle est la meilleure façon d'arrêter cela. Il y avait un article dans le Financial Post de la semaine dernière, sur une enquête effectuée par le Trust Royal. Le

In the next 15 years there is going to be a transfer of \$1 trillion—that's big money—from a generation like a lot of us around the table here. If you put just a simple 5% tax on that, you generate \$50 billion over 15 years, or about \$3 billion a year.

The thing about this is we're saying that the people who are now moving into that stage, the older people who are moving in, grew up in a period when there was good job potential, when taxes were relatively low and the social security network was in full scope. In effect, they had it pretty good. We're now saying that they should pay back. Well, what a better way; let's do it through this mechanism.

I have other suggestions that deal mainly with tax expenditures. I am not proposing raising income tax, the basic brackets. But I think RSPs, for example—I'll give you more details later if you want, when I come back another time to the committee perhaps.

We have the dividend gross-up in credit; we have \$700 million there. We know that 30% of profitable corporations don't pay income tax, so why should there be a gross-up for those companies that are passing on dividends? They weren't taxed in the first place. We have partial capital gains taxation; \$665 million can be done away with there. RPPs cost \$9.3 billion.

The Chairman: Excuse me, You will be very helpful to us because you have studied this. Could you provide that to the committee in writing?

Dr. Ross: Absolutely.

The Chairman: That would be excellent. I hate to cut you off.

Dr. Ross: That's fine.

The Chairman: The devil made me do it.

Dr. Ross: Once I get going, you see, it's hard...

The Chairman: Thank you very much.

Monsieur Loubier, s'il vous plaît.

M. Loubier: Merci, monsieur le président. Bienvenue, mesdames et messieurs, et merci d'avoir accepté notre invitation.

Là, je suis content, je peux intervenir. Le débat est enclenché sur la politique monétaire et c'est un domaine que je chéris particulièrement. Ailleurs, on a déjà expérimenté dans la poursuite de cibles au niveau de l'inflation et du taux de chômage, et par le truchement des taux d'intérêts à court terme, afin d'en arriver à un certain équilibre.

Pourquoi est-on si fermé à l'idée qu'on pourrait avoir un certain contrôle sur les taux d'intérêts à court terme, alors qu'on est très ouvert à une idée qui est vieille de plusieurs années, c'est-à-dire un contrôle monétaire très restrictif, une politique anti-inflationniste excessive, pour employer les termes de plusieurs analystes, et qui a fait en sorte que lorsqu'on est sorti de la récession cela a été aussi pénible que la dernière fois? Donc, pourquoi ne pas expérimenter ce que Pierre Fortin control volatility and even reducing short-term interest rates.

[Traduction]

patrimoine, si bien qu'il faut se tourner vers les gens de Bay Street pour nous renseigner sur les statistiques de patrimoine. Au cours des 15 prochaines années, 1 billion de dollars—cela fait beaucoup d'argent—seront légués par notre génération, des gens comme nous autour de cette table, à nos enfants. Si l'on prélevait une simple taxe de 5 p. 100 sur ces héritages, on dégagerait 50 milliards de dollars sur 15 ans, soit environ 3 milliards de dollars par an.

Notre argumentation est que les gens qui parviennent maintenant à ce stade, les personnes qui entrent dans l'âge avancé, ont grandi à une époque où les emplois ne manquaient pas, où les impôts étaient relativement légers et où le filet de la sécurité sociale était très étoffé. En fait, ils ont eu la vie plutôt facile. Nous disons maintenant qu'il est temps qu'ils restituent quelque chose. Quelle meilleure façon que celle que je propose?

J'ai d'autres suggestions qui portent principalement sur les dépenses fiscales. Je ne préconise pas de majorer les taux d'imposition de base. Mais je songe aux RER, par exemple-je pourrais vous donner davantage de détails plus tard si vous voulez, ou bien revenir pour une autre séance, peut-être.

Il y a la majoration des dividendes et le crédit pour dividendes; cela représente 700 millions de dollars. Nous savons que 30 p. 100 des sociétés réalisant des bénéfices ne paient pas d'impôts sur le revenu, alors pourquoi faudrait-il une majoration des dividendes déductibles pour les compagnies qui en versent? Cet argent n'a pas été imposé à la source. Il y a la taxation partielle des gains en capital: on pourrait récupérer 665 millions de dollars par ce biais. Les régimes de retraite coûtent 9,3 milliards de dollars.

Le président: Excusez-moi de vous interrompre. Vous pouvez nous être très utile, car vous avez étudié cela de près. Pourriez-vous nous communiquer tout cela par écrit?

M. Ross: Absolument.

Le président: Ce serait parfait. Désolé de vous couper la parole.

M. Ross: Il n'y a pas de quoi.

Le président: C'est le diable qui m'a poussé.

M. Ross: Une fois que je me lance, voyez-vous, j'ai du mal...

Le président: Merci beaucoup.

Mr. Loubier, please.

Mr. Loubier: Thank you, Mr. Chairman. Welcome, ladies and gentlemen, and thank you for responding to our invitation.

Now, I'm happy because I can take part in the discussion. We are now dealing with monetary policy and this is an area I'm very fond of. Other countries have already experimented with setting inflation rate and unemployment rate targets, through the setting of short term interest rates in order to achieve some balance.

Why are people so closed to the concept of achieving some control over short-term interest rates while they are so open to an idea which has been around for many years, i.e. a very restrictive monetary control, a policy of controlling inflation that is excessively heavy-handed, to use the words of several analysts, which has made the coming out of recession as difficult as the last time? Why not try what Pierre Fortin proposed, that is to

proposait, c'est-à-dire qu'on en arrive à contrôler la volatilité et à This would contribute to job creation, reduce debt service payments réduire même les taux d'intérêts à court terme. On favorise la création d'emplois, on diminue les paiements sur les intérêts pour une partie du service de la dette, et il me semble qu'on ne peut pas faire autrement que d'être mieux.

Il n'y a plus d'inflation à l'heure actuelle. Et s'il y avait des tensions inflationnistes qui reprennaient, pourquoi ne pas s'inspirer aussi d'une idée que je trouve excellente et y aller avec la concertation au niveau patronal-syndical pour éviter des hausses salariales?

J'aimerais relancer cette question-là, parce que je la considère très importante et qu'elle peut avoir un impact considérable sur l'avenir des finances publiques.

Le président: Qui veut répondre à cette question?

Mr. McCracken: I think what you really want to hear is why not? I agree with you. Certainly other countries who are able to show some social consensus or cohesion have been able to get much better inflation performance at lower real ratessuch as Japan, just to pick one off the air. What else did you want? Sweden. In terms of real rates, they certainly aren't as high as ours. The U.S., at least on occasion, have had substantially lower real rates. Even today they're substantially lower than ours.

Mr. Grubel (Capilano — Howe Sound): An example of creative labour-

Mr. McCracken: What they've done there is savage the unions. But you'll have a chance to talk to me later, Mr. Grubel, in any case.

The real question is why not? I think there is a lack of faith that anything but the sledgehammer of monetary policy, and high unemployment is just not good enough to ensure zero inflation in the future. We'll let the monetarists here tell you why they insist on only using that tool, even though it's a very blunt instrument.

The Chairman: Lynne, you had a comment you wanted to make.

Mme Toupin: Oui, j'ai deux ou trois commentaires. Premièrement, je suis d'accord avec vous, monsieur Loubier. Les pratiques traditionnelles qu'on a mises en vigueur jusqu'à ce jour ne fonctionnent pas, à toutes fins pratiques. Donc, je pense que plusieurs Canadiens et groupes pourraient au moins essayer cette nouvelle idée, parce que ce qu'on a fait dans le passé fonctionne très mal.

Je pense qu'il y a deux autres éléments. Je référerais le Comité à une étude du professeur Lars Osberg de l'Université Dalhousie, qui indique qu'il ne faut pas se leurrer, nous ne sommes pas un pays qui a énormément de poids sur la scène monétaire internationale. Donc, il faut quand même mettre les choses en perspective. Si effectivement, on va poursuivre cette politique-là, il y aurait des impacts, mais il insiste que cela ne serait pas aussi sévère qu'on aurait tendance à le croire.

• 1915

Troisièmement, il faut aussi reconnaître que si les personnes à faibles revenus avaient le choix—il y a des études qui le choice—there are studies showing this—between high unemploydémontrent—entre des hauts taux de chômage et des taux d'inflation plus élevés, ils seraient plus affectés par les hauts taux de chômage. unemployment.

[Translation]

and it seems to me that it could only improve our situation.

There is no more inflation at the present time. And if some inflationist pressures were to reappear, why couldn't we look at an idea that I find excellent, i.e. to have cooperation between business and unions in order to limit wage increases?

I would like to reopen this issue because I think it is very important and could have a great impact on the future of public finances.

The Chairman: Who wants to answer?

M. McCracken: Ce que vous voulez vraiment entendre, c'est: «Pourquoi pas?» Je suis bien d'accord avec vous. Il est vrai que d'autres pays qui connaissent quelque consensus ou cohésion au niveau social ont obtenu de bien meilleurs résultats sur l'inflation avec des taux d'intérêt moindres, par exemple, le Japon. Qui d'autre? La Suède. Les taux d'intérêt réels y sont moins élevés que chez-nous. Les États-Unis, à un moment donné du moins, ont eu des taux réels considérablement moindres. Même aujourd'hui, ils restent considérablement moindres que les nôtres.

M. Grubel (Capilano - Howe Sound): Un exemple de politique syndicale créative...

M. McCracken: Ce qu'ils ont fait, c'est qu'ils ont démoli les syndicats. Nous pourrons en parler entre nous plus tard, monsieur Grubel.

La véritable question, c'est pourquoi pas? Je pense qu'il y a cette impression que rien d'autre que le marteau pilon de la politique monétaire, et un taux de chômage élevé, ne suffira à assurer l'inflation zéro à l'avenir. Je laisse les monétaristes ici vous expliquer pourquoi ils insistent sur le recours à cet instrument, même s'il est très contondant.

Le président: Lynne, vous souhaitiez intervenir.

Mrs. Toupin: Yes, I have two or three comments. First, I agree with you, Mr, Loubier. The traditional practices that have been used up till now are not really working. Therefore I believe that many Canadians and groups would be willing at least to give this new idea a try, since the tools we have used in the past have not worked.

I believe there are two other issues. I've referred to a study by Professor Lars Osberg of Dalhousie University which says that we should have no illusions, we're not a country with a great influence on the international monetary scene. So we have to put things into perspective. If indeed we were to follow such a policy, there would be some impacts, but he insists that they would not be as great as one might believe.

Thirdly, we must also recognize that if low income people had a ment and high inflation, they would be more affected by high

M. Loubier: À l'heure actuelle, on contrôle l'inflation.

C'est vrai qu'il ne faut jamais référer au passé, cela c'est très clair, mais monsieur le président le rappelait plus tôt, la situation est grave. Il faut s'attaquer non seulement au déficit mais à la dette du Canada.

S'il y a un consensus autour de cette table, il y en a sûrement un dans la population. Donc, pourquoi ne pas penser que les possibilités de concertation pour juguler une éventuelle reprise des tensions inflationnistes pourraient fonctionner avec un contrôle des taux d'intérêt à court terme un peu plus flexible que celui qu'a suivi la Banque du Canada jusqu'à présent? Je pense que la situation a changé à cet égard.

Le président: Je pense que David Laidler aimerait répondre à cela et, après lui, ce sera au tour de M. McCallum.

Prof. Laidler: Very briefly, I partially answered that question from my own point of view before the break.

It has been tried before and it has created great difficulties in the countries in which it has been tried: Britain in the 1970s, France at the beginning of the 1980s, New Zealand in the 1980s, and so on. It works in a classroom economic model, but we do not know enough about the structure of the economy to have the confidence in these estimates of where capacity output really lies to be able to fine—tune that kind of policy in practice.

If we get it wrong, it is not me who is going to suffer. It is going to be the poor people, who first will have their benefits eroded by inflation and then will also be slung out of their jobs when the next recession inevitably comes.

If I may make one last point about this to the committee, I have been debating inflation and things like this for the last 30 years, and if there is one constant in it, it is the politician who is not willing to take responsibility for the things that politicians can control—that is to say, the level of government expenditure and the things that they are elected to take decisions about—who try to push onto the central bank the responsibility for their own incompetence. I have seen that happen time and time again in the last 30 years.

This kind of talk frightens me, and that is why I do not wish to be associated with this kind of policy proposal at all.

Le président: J'ai un problème, monsieur Loubier, parce qu'il y en a beaucoup d'autres qui voudraient intervenir. Je sais que c'est une question très intéressante mais on veut faire le tour de la table.

M. Loubier: C'est pour faire suite à ce que M. Laidler a dit. On ne compte pas uniquement sur la politique monétaire pour régler les problèmes, c'est évident. Hier, on a proposé des coupures aux dépenses et c'est important de le faire. Cela, je vous l'accorde.

Je pense que les politiciens sont capables de prendre leurs responsabilités quand ils le veulent bien. De façon complémentaire au processus de coupure de dépenses, il y aurait peut—être lieu de l'essayer, pour éviter de revenir dans la même situation qu'on a connue au cours des trois dernières années où la reprise a été la plus lente qu'on ait connue. Sans être excessif sur le contrôle des taux d'intérêt, on pourrait essayer d'y aller de façon modéré. Cela pourrait nous aider.

[Traduction]

Mr. Loubier: At the present, inflation is under control.

It is true that we should never look back to the past, that is very clear, but as the Chairman reminded us earlier on, the situation is serious. We have to reduce not only the deficit, but also Canada's debt.

If there's a consensus around this table, I believe there is also one among the public. Why not look at a co-operative way to dampen any new inflationist pressures, together with a more flexible control of short-term interest rates than the one used up to now by the Bank of Canada? I believe the situation has changed in this regard.

The Chairman: I believe David Laidler would like to answer this question, and I will then recognize Mr. McCallum.

M. Laidler: Très brièvement, j'ai en partie répondu à cette question, selon ma perspective, avant la pause.

Cette politique a déjà été tentée et elle a engendré de graves difficultés dans les pays qui l'ont suivie: la Grande-Bretagne dans les années 1970, la France au début des années 1980, la Nouvelle-Zélande dans les années 1980, etc. Cela fonctionne bien dans un modèle économique théorique, mais nous ne connaissons pas suffisamment la structure de l'économie pour faire confiance à ces estimations quant à la localisation réelle de la capacité de production pour pouvoir appliquer ce genre de politique avec assez de finesse.

Si on se trompe, ce n'est pas moi qui vais souffrir. Ce seront les pauvres, qui verront d'abord leurs prestations érodées par l'inflation et qui perdront ensuite leur emploi lorsque la prochaine récession frappera inévitablement.

Si je puis dire une dernière chose au Comité à ce sujet, cela fait 30 ans que je débats de l'inflation et de ce genre de choses et s'il y a une constante, c'est le refus des politiciens d'assumer la responsabilité de ce qu'ils contrôlent—à savoir les dépenses de leur niveau de gouvernement et toutes les autres décisions qu'ils sont élus pour prendre—et qui veulent se défausser sur la Banque centrale de la responsabilité à l'égard de leur propre incompétence. On l'a vu tant et tant de fois au cours des 30 dernières années.

Toute cette notion me fait peur et c'est pourquoi je ne veux en rien être associé à une proposition de ce genre.

The Chairman: I have a problem, Mr. Loubier, because many other members have questions. I know it is a very interesting subject but we need to give other people a chance.

Mr. Loubier: It is to follow up on what Mr. Laidler said. Obviously we would not be looking only at monetary policy to solve the problems. Yesterday some expenditure cuts have been proposed and it is important to have those as well. I agree with you on that.

I believe politicians are able to take responsibility if they want to. It could at least be tried as a complement to budget cuts, in order to avoid the same situation we have known for the last three years where the recovery has been the slowest ever experienced. We could at least try in a moderate way to reduce interest rates, without going overboard.

Mr. Speaker (Lethbridge): I certainly appreciate everything that was said here this afternoon and that I am sure will be said this dit cet après-midi et tout ce qui va encore être dit, j'en suis sûr, ce evening as well.

The function of our select committee is to test the assumptions, to check on the targets, and then to look at some areas in which reductions and expenditure can be made. I see that as being our assignment. I would like to touch on two of the three.

• 1920

One, as I listened to the earlier presentations, I found that Mr. Rosenberg, and later McCallum, Elton, Robson, Courchene, Orr, and Farrow, made a point that seemed to agree with the 3% target. I'd like to ask them two questions, which can be answered by a yes or a no.

One, would you be willing and would you recommend to government to go further; for example, towards balancing the budget within this term of office? When I say that, I mean that a government has only a certain period in which to make firm decisions. Mr. Laidler made that point indirectly a few moments ago.

The second question is on the types of programs you would be willing to touch. The area I'd like to have you comment on or say yes or no to is in the social program area. For example, for transfers to persons—this is from page 38 of the grey book elderly benefits are at \$19.9 billion—that includes old age assistance and supplementary pension—and unemployment insurance is at \$17 billion. Then under the transfers to other levels of government are established programs financing in health at \$7.2 billion, post-secondary education at \$2.4 billion, and the Canada Assistance Plan at \$7.2 billion. In a sense, the numbers are not really relevant.

I'd like to have an indication of whether you feel that (a) those areas are sacred or (b) they must be areas targeted for expenditure reductions.

The Chairman: All those who would go further, raise their hands. Seven. Let the record show that none of the Reform people wanted to go further.

Mr. Speaker: I'm just asking the presenters. The question is directed to the presenters.

The Chairman: Oh, sorry. Okay.

Mr. Speaker: In terms of the second question, reducing the expenditure on social programs—

The Chairman: How many would be prepared to consider cuts to our lower-

Mr. Speaker: You might have a comment on that one.

The Chairman: Does anybody want to pick that? Do you want to do it by a show of hands? Eight.

Mr. McCracken: Is it restricted to the sub-group of those who think we need to have a more savaging of the economy than we already have in place?

[Translation]

M. Speaker (Lethbridge): J'apprécie beaucoup tout ce qui a été

Notre Comité a pour fonction de mettre à l'épreuve les postulats, de vérifier les objectifs, puis de rechercher des domaines où des réductions de dépenses pourraient être opérées. C'est ainsi que je perçois notre tâche. J'aimerais traiter de deux de ces trois éléments.

Premièrement, en écoutant les exposés tout à l'heure, il m'a semblé que M. Rosenberg, puis messieurs McCallum, Elton, Robson, Courchene, Orr et Mme Farrow sont d'accord avec l'objectif de 3 p. 100. J'aimerais leur poser deux questions, auxquelles ils pourront répondre par oui ou non.

Premièrement, recommanderiez-vous au gouvernement d'aller plus loin, par exemple d'équilibrer le budget dans le courant de son mandat actuel? J'entends par là que le gouvernement ne dispose que d'une certaine période durant laquelle il peut prendre des décisions fermes. C'est ce que M. Laidler a lui-même indiqué indirectement il y a quelques instants.

Ma deuxième question porte sur les types de programmes que vous seriez prêts à amputer. J'aimerais qu'ils me disent, en répondant par oui ou par non, quels programmes sociaux ils sont prêts à toucher. Par exemple, pour ce qui est des transferts aux particuliers—ceci est extrait de la page 38 du Livre gris—les prestations aux personnes âgées sont de 19,9 milliards de dollars-cela englobe la pension de sécurité de la vieillesse et les pensions supplémentaires—et l'assurance-chômage de 17 milliards de dollars. Puis, dans les transferts aux autres paliers de gouvernement, il y a le financement des programmes établis, avec 7.2 milliards de dollars pour la santé, 2,4 milliards de dollars pour l'éducation post-secondaire, et le Régime d'assistance du Canada se situe à 7,2 milliards de dollars. Peu importe en fait les chiffres.

J'aimerais que vous me disiez si, à votre avis, ces programmes sont sacrés ou s'ils faut en faire la cible de coupures budgétaires.

Le président: Tous ceux qui veulent aller plus loin, veuillez lever la main. Sept. J'aimerais voir figurer au procès-verbal qu'aucun des députés réformistes ne veut aller plus loin.

M. Speaker: Je posais la question aux témoins. La question s'adressait aux témoins.

Le président: Oh, désolé. D'accord.

M. Speaker: Pour ce qui est de la deuxième question, la réduction des dépenses sociales. . .

Le président: Combien seraient prêts à envisager des coupures à notre...

M. Speaker: On pourrait peut-être autoriser des réponses argumentées sur ce sujet.

Le président: Quelqu'un souhaite-t-il répondre? Voulez-vous le faire à main levée? Huit.

M. McCracken: Est-ce limité au sous-groupe de ceux qui pensent qu'il faut dévaster l'économie encore plus que nous ne l'avons fait?

|Texte|

The Chairman: Yes.

Mr. Speaker: I don't know whether there are some quick comments to give the committee some guidance.

Dr. Elton: When we take straw votes such as this, too often one misses out on some of the fine detail that makes the difference between putting one's hand up and not putting one's hand up. My earlier comment was across the board, which obviously means I've got to say "Yes, social programs".

But then we get to the comment Mike McCracken makes, that this is a savaging of the economy. To the contrary, it seems to me that if we don't do these kinds of things, then we're just putting off the circumstance where the economy is going to be in worse shape anyway.

It's not simply a question of looking at these kinds of social programs, but it's also tax expenditures.

Certain basic elements can come into play here. Fairness: we have laws in this country, which have been on the books for decades, for example, that mean that some citizens in our society don't pay income taxes. Then the rest of us do. We have laws with regard to age, that you get certain tax benefits. Why on earth do we have that? We have put all of these things in place over a series of decades.

So we have a whole bunch of privileged people under different circumstances benefiting whereas the person sitting right next to them in the same circumstance isn't.

I would say that the primary criterion in all of this is fairness. That is going to apply right across the board.

Mr. Robson: The C.D. Howe Institute package is in front of you. If you look at the packages of spending cuts that are proposed in there, you'll find that across the two packages a bit less than a third of the spending cuts are expected to come from the social area.

• 1925

Ms Toupin: I really worry about across—the—board cuts, because you have to understand that reality of what people are living right now. In New Brunswick at this time a single employable person get \$266 a month to live on. I would challenge anybody, myself included, to try to live on that amount.

So if you're going to cut CAP and you're cutting across the board, let's recognize what this is going to mean: more people in food banks and more people on the streets, quite clearly.

Ms Michael: I would echo what Linda said. I would like to add to that. I would like to say we shouldn't be thinking in terms of cuts in social programming at all. We should be looking at improving our social programs, and we should looking at that not just in terms of what it means in dollars. For example, if you go with the proposal that is NAC's position on a universal child care program, people go like this... But a universal child care program will also create jobs. It also brings in money.

That is why I get so upset with this thing about cutting social programs. We are totally against across—the—board cutting of social programs.

[Traduction]

Le président: Oui.

M. Speaker: Je ne sais pas si certains témoins voudraient expliquer brièvement leur position au Comité.

M. Elton: Lorsque nous procédons à des votes comme celui—ci, on occulte trop souvent les nuances qui peuvent faire la différence entre un vote pour ou contre. Mon propos antérieur était de nature générale, ce qui signifie manifestement que je dois dire «oui, les programmes sociaux aussi».

Mais ensuite on s'attire des remarques comme celles de Mike McCracken qui dit que l'on va dévaster l'économie. Au contraire, il me semble que si nous ne faisons pas ce genre de sacrifice maintenant, on ne fera, de toute façon, qu'engendrer une crise encore pire.

Il ne faut pas seulement s'attaquer aux programmes sociaux, il y a aussi les dépenses fiscales.

Un certain nombre de principes élémentaires peuvent entrer en jeu ici. L'équité: nous avons des lois dans notre pays, souvent depuis des décennies, qui font que certains citoyens de notre société ne paient pas d'impôts sur le revenu. Les autres, eux, en paient d'autant plus. Nous avons des lois qui accordent des exemptions fiscales en fonction de l'âge. Pourquoi diable? Ce sont toutes des choses qui s'accumulent depuis des décennies.

Nous avons de ce fait toute une série de privilégiés, alors que leur voisin qui se trouvent à peu près dans la même situation, ne l'est pas.

Je dirais que le critère premier dans tout cela doit être l'équité. Il va falloir qu'elle soit appliquée à tous les niveaux.

M. Robson: Vous avez sous les yeux les propositions de l'Institut C.D. Howe. Si vous examinez les trains de mesures de compressions des dépenses qu'on nous propose ici, vous verrez que dans les deux cas, presque un tiers des compressions prévues seront pratiquées dans les programmes sociaux.

Mme Toupin: Les diminutions générales des dépenses m'inquiètent parce qu'il faut se rendre compte de la situation dans laquelle les gens vivent aujourd'hui. Au Nouveau–Brunswick, à l'heure actuelle, une personne célibataire capable de travailler reçoit 266\$ par mois pour vivre. Je mets n'importe qui, moi–même y compris, au défi d'arriver à vivre avec cette somme.

Donc, si on veut faire des coupures dans le RAPC et dans l'ensemble des dépenses, il faut se rendre compte de ce qu'en seront les conséquences: plus de personnes se rendant dans les banques de produits alimentaires et plus de sans—abri; c'est évident.

Mme Michael: Je suis du même avis que Linda. Je voudrais ajouter quelques mots. Selon moi, nous ne devrions pas du tout faire de coupures dans les programmes sociaux. Nous devrions plutôt essayer de les améliorer, sans nous soucier seulement de l'aspect monétaire. Certains critiquent, par exemple, la proposition d'un programme universel de garderies avancée par le CCASF, mais un tel programme créera également des emplois et rapportera de l'argent.

Voilà pourquoi ces coupures pratiquées dans les programmes sociaux me choquent autant. Nous sommes tout à fait opposés au fait de diminuer de façon générale les dépenses consacrées aux programmes sociaux.

I also want to make a comment about unemployment insurance and the fact that it is also dealt with in this document. Let's remember the federal government has not paid any money into the unemployment insurance program since 1989. So when we start fooling around with the unemployment insurance program, I really have to ask what the basis is for the decisions that get made. This not something the government funds. Yes, there are times when the government lends money to it; but the government gets the money back. We are totally opposed to the direction in which things are going with the UI as well.

I want to put that on record.

Ms Farrow: On the question of cutting across the social programs, I think we should take a step back and be very careful how we use our emotions around this issue. First of all, as I look across at all the politicians, it's part of your mandate to ensure the Canadian safety net is well designed and looks after those people in need. So the cuts come above that line. I don't think the person on \$267 or whatever it is gets touched.

We really have to look in those ways. If it's a 5% cut across the board, we might be saying it's 7% for everyone above the threshold and nothing for those under the threshold. That is what we have to do. We have to take the emotion away. I would urge you, as you go across the country...that you have to try to get at that. That is a large education role as well.

In this country, nobody wants to take away from those who need; genuinely need. In fact, I think most Canadians want to embellish for those in need. But the programs need redesigning to be effective. across.

M. Fortin: J'ai seulement quelques remarques à faire sur la question des coupures dans les programmes sociaux.

The first point I want to make is that since 1990, at given unemployment rates, UI payments by the federal government have already fallen by 20%. In other words, if you add the McDougall, Valcourt, and Axworthy amendments of 1990, 1993, and 1994 respectively to the UI act, in 1995 this will accumulate into an overall reduction in UI payments of 20% at given unemployment rates. So we're talking about reducing further, in that case, a program that has already undergone a 20% cut in the last four years.

• 1930

I think UI payments should be cut further, but through reduction in the unemployment rate, through the kind of active macro-policy to return the economy closer to full potential.

The third point I want to make is that there is in a sense an between the unemployed, between those who are just there occasionnels et ceux qui ont vraiment besoin d'une aide, sous

[Translation]

Je voudrais ajouter quelque chose à propos de l'assurancechômage et du fait qu'il en est également question dans ce document. N'oublions pas que le gouvernement fédéral n'a fait aucune contribution au programme d'assurance-chômage depuis 1989. Donc, quand on commence à s'attaquer à ce programme, je me demande sur quoi reposent les décisions que l'on prend. Ce n'est pas le gouvernement qui le finance. Il arrive que le gouvernement lui prête de l'argent, j'en conviens, mais il le récupère ensuite. Nous sommes également tout à fait opposés à l'orientation adoptée en matière d'assurance-chômage.

Je souhaite que cela figure au procès verbal.

Mme Farrow: En ce qui concerne des réductions générales de dépenses affectant les programmes sociaux, je pense que nous devrions prendre un peu de recul et faire attention à ne pas réagir de façon trop émotive. D'abord, je pense que notre rôle, en tant que politiques, consiste en partie à nous assurer que le dispositif canadien de protection sociale est bien conçu et qu'il répond aux besoins des personnes défavorisées. Les coupures touchent seulement les dépenses effectuées au-delà de ce seuil de référence. Je ne pense pas que quelqu'un qui reçoit 267\$ ou quelque chose comme ça soit concerné.

C'est ainsi qu'il faut voir les choses. Si l'on parle d'une réduction générale de 5 p. 100, elle sera peut-être de 7 p. 100 pour tous les gens en dessus d'un certain seuil, mais elle n'affectera pas ceux qui sont en dessous. Voilà ce qu'il faut faire. Il faut désensibiliser le débat. Je vous prie instamment de travailler dans ce sens au cours de vos déplacements dans le pays. De plus, nous avons un important rôle d'information à remplir.

Dans notre pays, personne ne veut rien retirer aux gens qui sont vraiment dans le besoin. En fait, je pense que la plupart des Canadiens et des Canadiennes veulent améliorer le sort de ces That is what it's about. I would urge you very much to try to get that gens-là. Il faut cependant remodeler ces programmes pour les rendre efficaces. Voilà ce dont il s'agit. Je vous prie instamment d'essayer de communiquer ce message.

> Mr. Fortin: I only have a few comments regarding the cuts in social programs.

> Je dirais d'abord que, depuis 1990, pour un taux de chômage donné, les versements d'assurance-chômage effectués par le gouvernement fédéral ont déjà baissé de 20 p. 100. En d'autres termes, si l'on additionne tous les amendements apportés à la Loi sur l'assurance-chômage par McDougall en 1990, Valcourt en 1994 et Axworthy en 1994, cela donne en 1995 une réduction totale de 20 p. 100 des paiements d'assurance-chômage. Nous parlons donc ici de réduire encore un programme qui a déjà fait l'objet de 20 p. 100 de réduction au cours des quatre dernières années.

> Je pense qu'il faudrait diminuer davantage les sommes consacrées à l'assurance-chômage, mais en procédant à une diminution du taux de chômage, en prenant des mesures actives sur le plan macro-politique en vue de mieux exploiter notre potentiel économi-

Je dirais, en troisième lieu, que le document de M. extremely powerful and, I think, well advised element in Mr. Axworthy contient un élément extrêmement fort et, je crois, très Axworthy's document, which is to orient, to discriminate sage; il s'agit de cette distinction entre les chômeurs

occasionally and those who really are in need of help in whatever quelque forme que ce soit. Je crois que c'est ainsi qu'on a procédé form. I think this is the way in which those countries that have performed the best among industrial countries, like Japan, Switzerland, Germany and Austria, have gone in the last two decades.

Finally, I think I've spoken as an economist. Basically we have to look professionally both at demand and supply. That is, on the one hand we have to provide the services to reorient those guys so that they get the education, the skills and everything to be able to be productive members of society, and taxpayers on the other hand. That is that we should operate on the supply side, and at the same time we should operate on the demand side so that those skills will be in demand when they get out of those training programs.

The problem with the political economy of our country with respect to those issues, micro as well as macro issues, is that in the 1960s and 1970s everybody was talking about generating more demand in the economy and nobody was talking about the supply side of the economy. In the 1980s and 1990s the whole school of fish, the economists and the analysts, shifted from demand to supply.

What we hear these days is people talking only about supply. You get training, you get everything good to improve the state of the economy, the supply side, but on the other hand nobody is talking about generating the demand any more for returning the economy to full use of its potential. I think that is what gives rise to so many different views on this committee. I think a lot of people are looking just at supply, whereas we should look both at purpose.

The Chairman: Sometimes they both look in the same direction, though, unfortunately.

Mr. McCallum: I have a quick question in relation to what Pierre said on concertation—consensus. I did a lot of work on this subject in the 1980s and I agree with you that is a very important factor, and has been a very important factor in helping to explain why some countries like Germany, Austria, Japan, etc., did well.

There are two important points to add to that. First, it's not clear that those institutions that enabled those countries to do well are importable into our own context, which is highly different.

Second, the thing that consensus was applied to was bringing down inflation without making unemployment very high. That is not our problem, so that same kind of consensual behaviour doesn't necessarily help. Even if it existed in terms of a dramatic lowering of interest rates—that's a whole set of different issues—there I think you'd have a very risky situation for reasons that others have put forward.

Mr. St. Denis (Algoma): I'll add my thanks to all of you for sharing your time with us today.

I'd like to take us in a little different direction in view of the fact that we only have you for one day. One of the critical statements at the very beginning of Mr. Axworthy's set of proposals is the statement in Monday's purple book:

[Traduction]

dans les pays industrialisés qui ont obtenu les meilleurs résultats, comme le Japon, la Suisse, l'Allemagne et l'Autriche au cours des deux dernières décennies.

Je dirai, pour finir, que j'ai parlé ici en tant qu'économiste. En fait, il faut se pencher avec le plus grand sérieux aussi bien sur la demande que sur l'offre. D'un côté, il faut fournir des services permettant de réorienter ces gens-là pour qu'ils reçoivent une formation et acquièrent les connaissances nécessaires pour devenir des membres productifs de la société de même que des contribuables. Voilà ce qu'il faudrait faire du côté de l'offre. En même temps, nous devrions intervenir du côté de la demande pour nous assurer qu'on aura besoin de ce que ces gens-là savent faire lorsqu'ils sortiront de ces programmes de formation.

En ce qui concerne l'économie politique de notre pays, le problème que pose ces questions, aussi bien au niveau de la micro-économie et de la macro-économie, est que, durant les années soixante et soixante-dix, tout le monde parlait d'augmenter la demande, mais personne ne se souciait de l'offre. Au cours des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, tout le monde, économistes et analystes, s'est mis à s'intéresser à l'offre plutôt qu'à la demande.

On constate aujourd'hui que tout le monde ne parle plus que de l'offre. On a la formation et tout ce qui permet d'améliorer l'économie du côté de l'offre, mais, par contre, personne ne parle plus de créer la demande permettant à l'économie de recommencer à tourner à son plein potentiel. Je crois que c'est pour cela qu'il y a tant de points de vue différents au sein de notre comité. Il y a beaucoup de gens qui ne pensent qu'à l'offre, supply and demand. The Lord gave us two eyes, and that was for a alors que nous devrions nous pencher à la fois sur l'offre et la demande. Si Dieu nous a donné deux yeux, il savait pourquoi.

> Le président: Il nous regarde parfois tous les deux dans la même direction, malheureusement.

> M. McCallum: J'ai une brève question qui fait suite à ce que Pierre a dit à propos du consensus sur la concertation. J'ai fait beaucoup de recherches à ce sujet dans les années quatre-vingt et je reconnais avec vous que c'est un facteur très important, qui contribue notamment à expliquer pourquoi des pays comme l'Allemagne, l'Autriche, le Japon et autres, s'en sont si bien sortis.

> Il y a deux éléments importants à ajouter à cela. D'abord, des institutions qui ont permis à ces pays de s'en tirer si bien ne peuvent peut-être pas importées dans notre propre contexte qui est très différent.

> Deuxièmement, tout le monde était d'accord pour dire qu'il fallait abaisser l'inflation sans trop augmenter le chômage. Ce n'est pas le problème qui se pose à nous, et un consensus de ce genre n'est donc pas nécessairement utile. Même si tout le monde était en faveur d'abaisser brutalement les taux d'intérêt-ce qui soulève toute une série d'autres questions—je pense que la situation serait alors très délicate pour des raisons que d'autres ont expliquées.

> M. St. Denis (Algoma): Je vous remercie tous moi aussi de passer un moment avec nous ici aujourd'hui.

> Je voudrais que nous nous engagions maintenant sur voie différente, puisque vous ne passez qu'une seule journée avec nous. Il y a une déclaration essentielle qui figure au début des propositions de M. Axworthy, dans le Livre gris de lundi:

Productivity growth is the foundation of economic progress and must therefore be the primary focus of economic policy.

• 1935

What I'd like to understand better is whether productivity is something that just happens as a result of a bunch of other things or whether governments can do anything directly about productivity. If it's so important, is it simply something that we observe or can we get involved with productivity? So I just put that out as a question, if anybody is willing to address it.

The Chairman: Who would dare? Rose Potvin, please.

Ms Potvin: I'm taking advantage because nobody else put up their hand.

You asked how governments can be involved. My guess is they can be involved in many, many ways but there is one that I think is essential. Anytime we have discussions around here to do with finance and jobs and all the rest of it, I always hear the argument that we must get the country up and going, we must have a good labour force, and we must be making a bunch of money. Then we can concern ourselves with various social programs because then we can afford to do so. I would suggest to you that you never get the country up and going and get productivity unless that's the underlay upon which you do everything.

That's where governments come into play. It seems to me that what governments have to do in order to have a productive labour force is provide the climate to ensure that when a child goes to school, that child isn't hungry and therefore can learn; when that child is going through a system, it's a good educational system and they are learning something; if they are able and have the ability to go on to post-secondary education, that it's available; to ensure that all of those tools and all of the possibilities for learning self-reliance and self-esteem and wanting to make a contribution are in place. Those are the programs we're now talking about cutting. That's what I think a government must do as an underlay. Then we'll do it all by productive.

Thank you.

Mr. Orr: I have just a couple of comments based very much on my experience in the telecommunications business.

There are several sources of productivity. Technological change, much of which is imported or international, is very important but the status of the labour force and training, flexibility, adaptability, and mobility are very important. The way that managers organize and operate companies is also a very important source of productivity.

I would say very loudly and clearly that there's an awful lot the government can do to enhance productivity. By the same token, there's an awful lot the government can do to get in the way of firms that are trying to maximize their productivity.

[Translation]

La croissance de la productivité est le fondement du progrès économique, ce qui en fait l'objet essentiel de la politique économique.

J'aimerais comprendre si la productivité résulte tout simplement de toute une série de facteurs différents ou si les gouvernements peuvent prendre des mesures qui l'affectent directement. Si la productivité est si importante, devons-nous nous contenter de l'observer de l'extérieur ou pouvons-nous intervenir pour la modifier? C'est simplement une question que je pose, y répondra qui voudra.

Le président: Qui va oser? Rose Potvin, je vous en prie.

Mme Potvin: Je profite de ce que personne d'autre n'a levé la main.

demandé que Vous ce peuvent faire avez gouvernements. À mon avis, ils peuvent intervenir de nombreuses façons différentes, mais il y en a une qui me paraît essentielle. Chaque fois que l'on parle ici de finances, d'emplois et de choses comme cela, j'entends toujours dire qu'il faut rendre le pays plus actif, avoir une bonne main-d'oeuvre et que nous devons gagner beaucoup d'argent. C'est à ce moment-là que nous pourrons nous occuper des différents programmes sociaux, puisque nous aurons les moyens de le faire. À mon avis, c'est par là qu'il faut commencer sans quoi on ne pourra pas relancer l'activité dans le pays et parvenir à un bon niveau de productivité.

C'est là que doivent intervenir les gouvernements. Il me semble que, pour que nous ayons une main-d'oeuvre productive, les gouvernements doivent créer un climat tel qu'un enfant qui va à l'école ait assez à manger et puisse donc apprendre, qu'il se retrouve dans un bon système éducatif où il apprenne quelque chose; que ceux qui sont capables de suivre des études post-secondaires puissent y avoir accès; que tout soit en place pour permettre à tout le monde de disposer de ces outils et de toutes les autres possibilités leur permettant d'avoir confiance en eux et de se faire une image positive d'eux-mêmes. Or, c'est dans ce genre de programmes que nous parlons d'effectuer des coupures. Je pense que c'est ce que le gouvernement doit faire ourselves because we're a confident nation of people and we'll be comme programme de base. Nous pourrons ensuite nous en tirer nous-mêmes puisque notre population sera formée de gens ayant confiance en eux-mêmes qui pourront alors être productifs.

Merci.

M. Orr: J'ai deux ou trois commentaires à faire qui, dans une large mesure, reposent sur mon expérience des télécommunications.

Il existe plusieurs sources de productivité. Le changement technologique, qui nous vient souvent de l'étranger, est très important, mais la situation de la main-d'oeuvre, la formation, la souplesse, l'adaptabilité et la mobilité sont également très importantes. La façon dont les cadres organisent et gèrent les entreprises est également un facteur de productivité très important.

Je proclamerais, très clairement, que le gouvernement peut prendre de nombreuses mesures pour améliorer la productivité. Parallèlement à cela, il peut aussi prendre toutes sortes de mesures qui mettront des bâtons dans les roues des entreprises qui essaient d'être aussi productives que possible.

The incentive structure for inventors, innovators, and entrepreneurs is absolutely critical to productivity. Here, the tax structure is probably the key one. However, in a lot of cases regulation is very important.

In a lot of cases firms will tell you that what they need to be more productive is less government. So when we say that the government can play an important role in productivity, there shouldn't automatically be a lot of bureaucrats and politicians getting in there with regulations and subsidies. An awful lot can be done by moving back regulations. As we say, trying to reduce government program spending to create the sort of economic climate is another one of the key points that entrepreneurs complain about today.

The Chairman: That's why you say that you'd be quite pleased if we were able to get rid of the approximate \$3.1 billion in business subsidies and would be prepared to accept it. That's fine, and I agree.

Mr. Orr: Can I comment on that because—

The Chairman: No, I know you agree with that. You said it before.

Mr. Orr: That's right.

The Chairman: Thank you.

Mr. McCracken.

Mr. McCracken: I have just a couple of quick points on productivity.

We sometimes get the causality screwed up here. I think that if there's a criticism I have—although, obviously, very few of such wonderful documents—it's that they have the arrows backwards here also. In essence, they talk about productivity growth fostered on the supply side, creating somehow a lower unemployment rate, and I think one should be very cautious about that. We've certainly seen, with the continued cut-backs of companies, downsizing, which show up as micro-productivity gains from the viewpoint of the company, that it is not at all clear that those will result in a lower unemployment rate in the future.

• 1940

The converse, however, is likely to be the case. If you have a tight economy in which labour is short, where people have jobs, where they have some confidence that they will continue to have those jobs in the future, who know they can leave and move to another organization and get a job easily, then you tend to get a much better allocation of your workers across sectors. You tend to have people willing to tolerate or go along with, and indeed actively support, reorganizations of companies and get productivity gains. You have businesses that will adopt new technologies because they're not fearful of going backrupt or the bank pulling the plug on them the next day, and I think that is an important element to keep in mind.

[Traduction]

L'ensemble des mesures incitatives concernant les inventeurs, les innovateurs et les entrepreneurs est un élément essentiel pour favoriser la productivité. Dans ces cas-ci, c'est peut-être la structure fiscale qui est l'élément clé. Quoi qu'il en soit, dans de nombreux cas, la réglementation est très importante.

Bien souvent, les entreprises vous disent qu'elles seraient plus productives si le gouvernement se mêlait moins de leurs affaires. Donc, quand nous disons que le gouvernement a un rôle important à jouer en matière de productivité, cela ne veut pas automatiquement dire qu'il devrait y avoir un grand nombre de bureaucrates et de politiciens qui se mettent à présenter des règlements et des subventions. Un allégement de la réglementation rendrait de grands services. Autre sujet clé, du point de vue du monde des affaires: le gouvernement devrait essayer de réduire ses dépenses de programme pour améliorer le climat économique.

Le président: C'est pour cette raison que vous nous dites que vous seriez très content si nous pouvions supprimer les subventions d'environ 3,1 milliards de dollars accordées aux entreprises, et je suis tout à fait prêt à en convenir. C'est très bien, je le reconnais.

M. Orr: Puis-je faire un commentaire à ce propos parce que...

Le président: Non, je sais que vous êtes d'accord. Vous l'avez déjà dit.

M. Orr: C'est exact.

Le président: Merci.

Monsieur McCraken.

M. McCraken: Je vais simplement faire de brèves remarques au sujet de la productivité.

Nous nous trompons parfois sur les relations de cause à effet. Si je dois critiquer une chose—même si, bien entendu, il y a très peu de choses à reprocher à des documents aussi bien faits—c'est qu'on y voit aussi parfois les choses à l'envers. En gros, il y est question d'intervenir au niveau de l'offre pour appuyer la croissance de la productivité et de diminuer d'une façon ou d'une autre le taux de chômage, mais je crois qu'il faudra être très prudents. Nous l'avons déjà constaté avec les réductions d'effectifs que les entreprises pratiquent constamment et qui, selon elles, constituent des gains sur le plan de la micro—productivité; toutefois, il n'est pas du tout sûr que cela se traduira dans l'avenir par une diminution du taux de chômage.

C'est sans doute plutôt le contraire qui est vrai. Si l'économie fonctionne bien avec une pénurie de main d'oeuvre, si les gens ont des emplois, s'ils sont assez sûrs de pouvoir garder leur emploi pendant longtemps, en sachant qu'ils peuvent quitter leur poste et trouver facilement du travail dans une autre entreprise, alors les gens ont tendance à tolérer ou appuyer activement les réorganisations d'entreprises pour obtenir des gains de productivité. Certaines firmes adoptent des technologies nouvelles parce qu'elles ne craignent pas de faire faillite ou de voir leur banque exiger d'être remboursée dès le lendemain; c'est quelque chose qu'il me paraît important de garder présent à l'esprit.

The other evidence we have suggests that an investment ratio, investment as a share of income, is an important determinant of not only productivity of labour, in the sense of raising the capital labour ratio, but also in disembodied or residual...total fact of productivity growth. There is a lot of work under way that suggests basic research, R and D, has a role to play also, although the links are less clear, particularly for an open economy, as was pointed out earlier.

There's also some evidence that infrastructure important—the kinds of highways, the kinds of communications systems you have in place, the kinds of information systems you have in place, statistical and otherwise. As you no doubt will be hearing, increasingly the form of infrastructure we have in the so-called "infobahn" will be there. And then fostering competition in the sector has something to do with getting the productivity gains through to people, in lower prices or in higher income. I'm sure Dale is very pleased with the additional productivity stimulus that Bell Canada has received as a result of increased competition in the telecommunications sector. We all look forward to great swelling of productivity as a result of that.

The Chairman: Thank you, Michael.

Je remarque que Pierre Fortin et Dave Laidler aimeraient ajouter plus tard. Merci.

I know Jim Abbott may have to leave early, unfortunately, but you had something you wanted to suggest.

Thank you, Mr. St. Denis.

Mr. Abbott (Kootenay East): Just so people don't think I did that to leave early, you'll see me come back.

Mr. McCracken, or anyone else who would care to respond to this, the question has to do with ignoring the external signs, the signs outside of Canada, and I'm asking the question specifically again about interest rates. I'll explain why in just a second.

My question really has to do with what happens if we don't do something with respect to the entire program that we're looking at, but for simplicity I'm just going to key on interest rates. Because of the size of the existing debt, the interest rates have a disproportionate impact on our budget considerations. I understand that 33¢ out of every revenue dollar is currently going out to interest, and if we permit the debt to continue to grow, we're going to be into a compound interest situation, which we all love for RRSPs but which we don't like when it comes to the debt side.

How much control does Canada really have? We have an around the world who are playing games with our money, opérations programmées. Il y a, dans le monde entier, des

[Translation]

D'autres éléments nous donnent à penser que le ratio d'investissement, c'est-à-dire la proportion du revenu consacré aux investissements, est un facteur important non seulement pour ce qui est de la productivité de la main d'oeuvre, dans le sens où il s'agit d'augmenter la proportion relative du capital et de la main d'oeuvre, mais également pour ce qui est de la croissance de la productivité de façon globale. Nombre d'études en cours donnent à penser que la recherche fondamentale, c'est-à-dire la recherche et le développement, a également un rôle à jouer même si l'on ne sait pas toujours très bien pourquoi, surtout dans le cadre d'une économie ouverte, comme on l'a signalé précédemment.

Il y a également des raisons de penser que l'infrastructure est importante—les routes ou les réseaux de communication existants, les types de systèmes d'information, statistiques et autres. Comme d'autres vous le diront certainement, l'infrastructure que l'on trouve dans ce qu'on appelle l'autoroute de l'information sera de plus en plus présente. Par ailleurs, c'est en partie à cause du renforcement de la concurrence que les gains de productivité se traduisent par une baisse des prix ou une augmentation des salaires. Je suis sûr que Dale est très heureux de l'incitation supplémentaire à la productivité dont vient de bénéficier Bell Canada à la suite de l'augmentation de la concurrence dans le secteur des télécommunications. Nous nous attendons tous à une énorme augmentation de la productivité à la suite de cela.

Le président: Merci, Michael

I notice that Pierre Fortin and Dave Laidler would like to add quelque chose à cela, mais avec votre permission on pourra revenir something, however, if you don't mind, we are going to come back to this later. Thank you.

> Je sais que Jim Abbott devra peut-être partir bientôt, malheureusement, mais vous vouliez proposer quelque chose.

Merci, monsieur St. Denis.

M. Abbott (Kootenay-Est): Je ne voudrais pas qu'on croit que j'ai fait cela pour partir plus tôt, je reviendrai donc tout à l'heure.

Je m'adresse à M. McCracken ou à tout autre personne qui voudra bien me répondre. Ma question porte sur le fait qu'on ne tient pas compte des signes extérieurs nous venant d'autres pays, et je pense plus particulièrement aux taux d'intérêts. Je vous expliquerai pourquoi dans une seconde.

Je pense surtout à ce qui va se passer si nous ne prenons pas des mesures à propos de la totalité du programme que nous examinons; toutefois, pour simplifier les choses, je me limiterai aux taux d'intérêt. Vu la taille de la dette actuelle, les taux d'intérêts ont des répercussions disproportionnées sur notre situation budgétaire. À ma connaissance, le tiers de l'ensemble des recettes gouvernementales sert actuellement à payer des intérêts et, si on laisse la dette augmenter encore, nous nous retrouverons avec des intérêts composés, ce que nous aimons bien pour nos RÉER, mais pas quand il s'agit de l'endettement.

Dans quelle mesure le Canada peut-il vraiment contrôler la instant transfer of funds globally. We have instant stock situation. Les transferts de fonds se font instantanément dans le transactions, program trading. We have faceless money traders monde entier. Il y a des transactions boursières instantanées, des

because the Canadian dollar is not a major player. We would be brasseurs de fonds qui jouent avec notre argent, parce que le dollar looking at the flight of money, particularly if we just arbitrarily said, well, we're not going to be paying such a high interest rate. We are part of a global economy.

So my question succinctly is this: in your judgment, how can we just arbitrarily choose to lower our interest rates without suffering international consequences?

Mr. McCracken: Just as quickly back to you, it seems to me that with lower interest rates we would expect an adjustment of the dollar downward, perhaps significantly, perhaps even more than any of us would estimate in this room, in the short run.

The expectation would be that subsequently you would see some bounce-back from that, and in particular we would expect to see, with the lower interest rates, substantial increases in exports, substantially more jobs in import-competing industries. We would also see the current account balance, which is the point you were making about the concern about the amount of foreign borrowing we have, come down from the high twenties to the low teens or perhaps into zero or a surplus, which would mean you'd be borrowing less and paying down your debts internationally as well as domestically.

The same debt stability equation about which you have been lectured to here also applies with international finance. It also applies with an individual debtor and creditor. You're quite correct in observing the explosive effects on creditors also of interest rates greater than growth. They get a larger and larger share of the pie.

Mr. Abbott: On exactly the same point, if we lowered our interest rate, who would lend us the money?

Mr. McCracken: I think if the dollar drops enough, you will find someone who will lend you the money; no problem. Canada has a long history. It's sitting there, as I mentioned to you earlier, with \$2 trillion in net worth. You don't think they're going to loan you money? The exchange rate will adjust to a level where they will. Is that zero? I doubt it. Is it 65¢, 70¢? Possibly.

Mr. Abbott: But if our foreign debt is basically denominated in Canadian funds, what are the existing lenders going to think about the sudden drop in the value of the Canadian dollar?

Mr. McCracken: You've been overcompensating them now for 10 years, paying more than any other country in the world in a real return to foreign debtors in anticipation of a depreciation. Pay off their expectations if that's what's so bloody important. Let's have that depreciation they all so much have been anticipating. Presumably with that behind you, that anticipation will be somewhat less.

The Chairman: Well, we've sure opened up that whole can of worms that I thought we'd sort of put the lid on, but those worms are extremely active.

Tom Courchene.

[Traduction]

canadien ne joue qu'un rôle secondaire. Nous assisterions à une fuite des capitaux, surtout si nous disions simplement arbitrairement que nous n'allons plus verser des taux d'intérêts aussi élevés. Nous faisons partie d'une économie mondiale.

Ma question, en bref, est donc la suivante: à votre avis, comment pouvons-nous décider arbitrairement d'abaisser le taux d'intérêt sans en subir les conséquences internationalement?

M. McCracken: Je vous répondrai tout aussi brièvement que, selon moi, si les taux d'intérêts diminuaient, il faudrait s'attendre, à court terme, à un ajustement du dollar à la baisse, peut-être assez marqué, et peut-être même plus qu'aucune des personnes ici présentes ne pourraient l'imaginer.

1945

On peut s'attendre à ce que, ensuite, le dollar rebondisse quelque peu et surtout à ce que, les taux d'intérêt étant plus bas, les exportations augmentent fortement de même que le nombre d'emplois dans les industries qui se livrent concurrence à l'importation. Le solde des transactions courantes, ce qui correspond à ce que vous nous disiez à propos de notre endettement avec l'étranger, passerait de 30 à moins de 15, voire à 0 ou un peu plus, ce qui veut dire qu'il y aurait moins à emprunter et qu'on pourrait rembourser ces dettes aussi bien auprès des étrangers que des Canadiens.

La même équation de stabilité de la dette que l'on vous a expliquée ici s'applique en matière de finances internationales, ainsi qu'au niveau des débiteurs ou des créanciers individuels. Vous avez tout à fait raison de signaler les énormes retombées que les taux d'intérêt supérieur à la croissance ont également en ce qui concerne les créanciers. Ils obtiennent une part toujours plus grande du gâteau.

M. Abbott: À ce même propos, si nous abaissions notre taux d'intérêt, qui nous prêterait de l'argent?

M. McCracken: Je pense que si le dollar baissait suffisamment, vous trouveriez, des gens pour vous prêter de l'argent, n'ayez pas peur. Le Canada a fait ses preuves. Comme je vous l'ai dit précédemment, il représente une valeur nette de 2 billions de dollars. Vous ne croyez pas qu'on va vous prêter de l'argent? Le taux de change s'ajustera au niveau qu'il faut pour cela. Est-ce que ce sera 0? Je ne le crois pas. Mais 65c. ou 70c., c'est possible.

M. Abbott: Mais si notre dette étrangère et surtout en dollars canadiens, qu'est-ce que nos prêteurs actuels vont penser d'une chute brutale de sa valeur?

M. McCracken: On compense déjà cela de façon excessive depuis maintenant 10 ans, en accordant à nos créanciers étrangers un revenu réel supérieur à celui qu'offrent tous les autres pays du monde au cas où une dépréciation se produirait. Le plus important, c'est de leur donner ce à quoi ils s'attendent. Ayons donc cette dépréciation à laquelle ils s'attendent tellement. Une fois la chose réglée, les attentes diminueront sans doute un peu.

Le président: Eh bien, nous avons fini par ouvrir cette boîte de pandores alors que j'espérais que nous pourrions la garder fermée, mais ce n'est pas toujours facile.

Tom Courchene.

Tom Courchene.

Dr. Courchene: If I may, Mr. Chair, I was going to use Mr. Abbott's springboard about the external sector to relate that to the j'avais l'impression d'utiliser comme tremplin les propos de M. social policy, but I may be out of. . .

Mr. Abbott: Yes, that's exactly what—

Dr. Courchene: In addition to the external pressures coming from the debt, there are three or four other ways in which the world economy's impinging on us and therefore is going to affect our social envelope, because a lot of the questions are on the social side. One of them is that whether we like it or not, rich as we are on the resource side, we have to make the transition from a resource-based economy to a human capital-based economy. That doesn't mean the resources are unimportant, but even resources themselves have to have more value added, and generally we have to make that transition first of all.

Secondly, I think, although John McCallum has a paper that bears on this, we have to progressively stop looking at Canada as a single east-west economy; rather, it's a series of north-south cross-border economies. And one of the challenges that comes from this is that we have to look at the social envelope and ask ourselves how we put an east-west social policy over a north-south trading system. That's a lot different from putting an east-west social policy over an east-west trading system. So that's the second way in which things outside of our country are affecting us.

The third way—and here's where I think all of us are really unhappy, but this is what's happening—is that globalization is polarizing income in every country. There's an increasing return to the higher skilled in education, so you find incomes rising, and there are both fewer jobs and lower jobs for some of the lower middle class and some of the unskilled. These are brand-new issues facing Canada, and except maybe for the east-west trade, every country is facing them.

The problem is that the existing social policy envelope doesn't address any of those, and if we really want to get at that we have to restructure, we have to rethink. These are painful decisions, but this is a whole new set of challenges and our existing social envelope does not address any of them.

So that's why, in response to Mr. Speaker's question, I didn't put up my hand at either one of those things. The answer isn't so simple as cutting here, cutting there. I spent the last year and a half trying to argue in my own mind with my book to figure how to restructure this. I may not have got it right, but I know I'm right that we have to restructure. Economists can be very hard about deficits, but I think deep underneath is the recognition that there is no economic and social security or no social policy in an economy that's running off with deficits.

[Translation]

Tom Courchene.

M. Courchene: Si vous me le permettez, monsieur le président, Abbott au sujet de l'étranger pour relier cela à la politique sociale, mais je manque peut-être de...

M. Abbott: Oui, c'est exactement ce que...

M. Courchene: Outre les pressions exercées de l'étranger au sujet de la dette, il y a trois ou quatre autres façons selon lesquelles l'économie mondiale a des répercussions sur nous et sur notre enveloppe sociale, parce que beaucoup de ces questions concernent les programmes sociaux. En particulier, que cela nous plaise ou non, et pour aussi riches que nous sovons en ressources naturelles, nous devons faire la transition d'une économie fondée sur des ressources à une économie basée sur le capital humain. Cela ne veut pas dire que les ressources sont sans importance, mais là aussi, il faut en augmenter la valeur ajoutée et, de façon générale, il faut d'abord procéder à cette transition.

Deuxièmement, à mon avis, même si John McCallum a écrit un article à ce sujet, nous avons cessé peu à peu de considérer le Canada comme une économie unique fonctionnant dans le sens est-ouest, alors qu'il s'agit plutôt d'une série d'économies transfrontalières fonctionnant dans le sens nordsud. Un des problèmes qui en découle est que nous devons examiner l'ensemble de nos programmes sociaux et nous demander comment nous pouvons faire coïncider une politique sociale est-ouest à un système commercial nord-sud. Ce n'est pas du tout la même chose que d'appliquer une politique sociale est-ouest à un système commercial est-ouest. Voilà donc la deuxième façon par laquelle le monde extérieur peut nous influen-

La troisième façon-et là je crois que nous en sommes tous mécontents, mais nous n'avons pas le choix-est que l'internationalisation entraîne une polarisation des revenus dans tous les pays. Ceux qui ont reçu une formation poussée voient leurs revenus augmenter alors que pour les gens de la classe moyenne inférieure et les travailleurs non qualifiés, les emplois sont moins nombreux et moins bien payés. Ce sont des problèmes tout nouveaux pour le Canada, mais tous les autres pays y font également face, sauf peut-être pour la question du commerce est-ouest.

Le problème est que nos programmes sociaux actuels, dans leur ensemble, ne correspondent pas à cette situation et si nous voulons vraiment y remédier, il faut les restructurer, les repenser. Ce sont des décisions douloureuses mais nous faisons face à un ensemble de problèmes nouveaux auxquels nos programmes sociaux actuels ne sont pas adaptés.

Voilà pourquoi, pour répondre à la question de M. Speaker, je n'ai pas levé la main quand on a parlé de ces deux choses. On ne peut pas se contenter de dire qu'il faut réduire les dépenses ici où là. Cela fait un an et demi que je réfléchis à la façon de restructurer tout cela. Je n'ai peut-être pas encore trouvé de solution, mais je sais que, sans une restructuration, il n'y a pas de solution. Les économistes sont peut-être très sévères au sujet des déficits, mais je crois que, dans le fond, on se rend compte qu'une société qui ne parvient pas à limiter ses déficits ne peut offrir aucune sécurité économique ou sociale, ni aucune politique sociale.

• 1950

[Texte]

[Traduction]

Anyway, I have gone on too long. But on your comment about the external side, let me introduce this notion: there are several other external factors we just have to take into account in rethinking our social policy. We have to recognize that if we want to tinker around the edges and say this policy is good and that policy is good, yes, in that narrow part it is good, but we are missing the whole bloody boat because the whole ball game has changed now.

Ms Toupin: I hate to agree with Mr. Courchene, but at least he has pointed out the real problem of growing income disparity, which in fact is a global problem. It is happening in all the countries. How we go about it is going to be key.

You are bringing forward an interesting point, one that is being dealt with, or is starting to be dealt with, at the international level, the flight of capital from one country and the ability to move the money around if they are not happy with the kinds of decisions governments make. This in fact has been a key element in some of the discussions that have taken place in preparation for the summit on social development that will be in Copenhagen in March 1995. It is an issue that many, many countries are having to deal with.

What will be key is the willingness of countries to start looking at this. It is a real challenge to say all right, enough already, we have to put in some regulations and some controls on capital here, because we need to reinvest in the social programs in our various countries.

There is certainly a push in that direction. We would hope this government will take the leadership and take some initiative in looking at issues such as the Tobin tax, which looks at a tax on financial transactions, and will look at some real mechanisms that will allow for the money to flow back into countries.

Mr. Abbott: But would you agree we can't do it in isolation, by ourselves?

Ms Toupin: About the flight of capital on an international level, it has to be looked at at the international level.

Mr. McCallum: I simply cannot resist reacting to Mike McCracken's statement that Canadians have been overcompensating foreign lenders.

Just yesterday I was at a conference where an expert on Japan was describing how extremely unhappy the Japanese are with Canada because they've just taken a bath on their loans to Canada because of a combination of capital losses and the exchange rate going down. So the perception by foreigners is certainly not that Canada has overcompensated them for their loans.

Quoi qu'il en soit, j'ai déjà parlé trop longtemps. Mais quant à vos propos au sujet de l'investissement étranger, laissez—moi vous dire tout d'abord ceci. Il y a plusieurs autres facteurs externes dont nous devons tenir compte dans la reformulation de notre politique sociale. Nous devons reconnaître que si nous nous contentons de rafistoler tel ou tel aspect de la politique sociale, en nous disant que ce volet—ci est bon et que ce programme est satisfaisant, nous allons totalement manquer le coche, car les règles du jeu ont changé.

Mme Toupin: Je déteste être d'accord avec M. Courchene, mais au moins, il a mis le doigt sur le vrai problème de la disparité croissante des revenus, qui en fait, est un problème mondial. On le constate dans tous les pays. C'est dans la façon de le régler que réside la clé de l'énigme.

Vous soulevez là un point intéressant, sur lequel on s'interroge ou on commence à s'interroger au plan international: la fuite des capitaux qui se produit quand les gens ne sont pas satisfaits des décisions que prennent les gouvernements et la capacité pour un pays de les rapatrier. C'est en fait un des grands éléments qui est ressorti des discussions qui ont lieu en préparation du sommet sur le développement social qui se tiendra à Copenhague en mars 1995. C'est une question que bien des pays doivent se poser à l'heure actuelle.

La clé résidera donc dans la volonté des pays de commencer à se poser ce genre de questions. C'est toute une gageure que de se dire: très bien, assez c'est assez, nous devons mettre en place une réglementation et certains contrôles sur les flux de capitaux ici, parce que nous devons réinvestir dans les programmes sociaux de nos divers pays.

Il y a certainement des pressions qui s'exercent dans cette direction. Nous espérons que ce gouvernement fera preuve de leadership et s'avisera d'examiner certaines options comme celle présentée par M. Tobin—qui a suggéré d'imposer une taxe sur les transactions financières—et qu'il envisagera d'adopter des mécanismes permettant de rapatrier effectivement les capitaux dans un pays.

M. Abbott: Mais êtes—vous d'accord avec moi pour dire qu'on ne peut adopter cette solution, seuls, de façon isolée?

Mme Toupin: En ce qui concerne la fuite des capitaux au niveau international, l'étude des solutions doit se faire à l'échelle internationale.

M. McCallum: Je ne puis m'empêcher de réagir à ce qu'a dit Mike McCracken, qui a affirmé que les Canadiens font plus que leur part pour dédommager les prêteurs étrangers.

Hier, justement, j'étais à une conférence ou un japonologue décrivait à quel point les Japonais sont extrêmement mécontents de la façon d'agir du Canada, car leurs prêts au Canada viennent juste de prendre un coup à cause de l'effet combiné des pertes en capital et de la baisse de notre devise. Par conséquent, la perception des étrangers n'est certainement pas que le Canada fait plus que sa part pour compenser leurs pertes sur les prêts.

Mr. Rosenberg: I just wanted to say in response to Mr. McCracken's statement that I don't think there is a case you can point to where exchange rate depreciation ultimately led to a higher standard of living. Ultimately it is nothing more than a national wage cut. I don't see how ultimately that is going to be the way to raise living standards in this country.

The Chairman: The lines are reconsolidating on that particular issue.

Mr. Discepola (Vaudreuil): While we have this wealth of knowledge here, I would like to establish some ground rules as in the next three weeks we embark on the consultation processes, so at least we have got over the ground rules.

Also, one of my main concerns is that we not get into a debate over the next three weeks on whether the 3% target is sufficient or not. As someone mentioned, it is up to us politicians to decide on something and then act. Our government has acted. We've set that target. Whether you are going to agree with it or not, we won't advance the cause at all in this debate anyway.

If we are going to come forth with a concrete proposal and strong recommendations for the minister on December 5, we shouldn't get into a debate on whether the 3% is realistic or not. It is a target. We are starting. As a politician and as a taxpayer, I am much more satisfied to start with that, and I hope one day we will achieve a balanced budget.

I have two areas of concern. One is about the target figures the minister put forth before this committee several days ago. Growth...nobody has commented on the economic growth projections. I presume there is a general consensus that those growth projections are okay.

• 1955

Interest rates, other than the 0.5, or 50% or 100% basis points, increase on some of the projections, short term or long term. My question on interest rates is this: is everybody comfortable that those targets can be achieved, despite the fact that we don't have a Prime Minister who dances, hunts, or sings with the President of the United States? I have great confidence in that, but there is still an elephant sleeping south of us, and whenever they roll over we have to react. Are the interest rate projections taking into account the impact that the U.S. could have?

Then I have a secondary question, Mr. Chair, for Mr. Rosenberg, because he's the one who initially raised this matter. I have a hard time accepting the general consensus that we should just start with 5% across the board. That's the easiest thing for us to do. As a committee we wouldn't have any work to do. We'd just go back to Mr. Martin and say, "Here's your target, 3%. Here's your forecast. Cut 5%, 6%, 7%. Work it out." Then our problem is solved. I've never believed that, even as a public administrator.

[Translation]

M. Rosenberg: Je tiens simplement à dire, en réponse à l'affirmation de M. McCracken, que l'on ne peut alléguer que la dépréciation du taux de change a contribué à relever le niveau de vie. Elle n'a provoqué, à toutes fins utiles, qu'une baisse généralisée des salaires au pays. Je ne vois pas comment on peut dire qu'éventuellement, elle contribuera à hausser le niveau de vie des Canadiens.

Le président: Il y a un réalignement des opinions à ce sujet.

M. Discepola (Vaudreuil): Pendant que nous sommes en présence d'un si grand nombre de personnes de calibre, j'aimerais qu'on établisse ici certaines règles de base, en vue de la série de consultations que nous entreprenons au cours des trois prochaines semaines, pour qu'au moins, nous nous entendions sur les grands principes.

Aussi, une des mes craintes c'est qu'au cours des trois prochaines semaines, nous nous lancions dans un débat sur la question de savoir si l'objectif de 3 p. 100 est suffisant ou non. Comme quelqu'un l'a mentionné, c'est à nous, les politiques, qu'il incombe de prendre ce genre de décisions et d'agir ensuite. Notre gouvernement a fait sa part, nous avons fixé cet objectif. Que vous le trouviez acceptable ou non, nous ne discuterons pas du tout de cette question dans ce débat.

Si nous voulons présenter une proposition concrète et des recommandations fermes au ministre le 5 décembre, nous ne devrions pas nous lancer dans un débat sur la question de savoir si l'objectif de 3 p. 100 est réaliste ou non. C'est un objectif. C'est un point de départ. En tant que politicien et contribuable, je suis plus que satisfait de commencer par là, et j'espère qu'un jour nous réussirons à avoir un budget équilibré.

Il y a deux points qui me préoccupent. Le premier concerne les chiffres que le ministre a présenté comme objectif à notre comités il y a plusieurs jours. La croissance... personne n'a fait de commentaires sur les projections de croissance économique. Je présume qu'on s'entend généralement pour dire que ces projections de croissance sont convenables.

Les taux d'intérêt, mis à part le demi point de base ont augmenté par rapport aux projections, à court et à long termes. Ma question à propos des taux d'intérêt est la suivante: Êtesvous tous d'avis que ces objectifs peuvent être atteints, même si nous n'avons pas un Premier ministre qui danse, chasse ou chante avec le Président des États-Unis? J'ai énormément confiance dans ces solutions, mais il reste qu'il y a un éléphant qui dort au sud de notre frontière, et quand il se tourne de côté, nous devons réagir. Les projections sur les taux d'intérêt tiennent-elle compte des répercussions que peuvent avoir les décisions prises aux États-Unis?

J'aurai une sous-question, monsieur le président, qui s'adresse à M. Rosenberg, car c'est lui qui a initialement soulevé ce problème. J'ai beaucoup de mal à me rendre à l'avis générale selon lequel nous devrions tout partir de 5 p. 100 appliqué à tout. Ce serait la chose la plus facile à faire pour nous. En tant que comité, nous n'aurions plus de travail. Nous n'aurions qu'à aller dire à M. Martin: «voici votre objectif: 3 p. 100, voici vos prévisions. Faites des réductions de 5 p. 100, 6 p. 100, 7 p. 100. Allez-y». Notre problème serait ensuite réglé. Je n'ai jamais été de cet avis, pas même en tant qu'administrateur public.

What I would like to do is get into specifics. Mr. Rosenberg, in his ive—minute intervention, said he could tell us—I don't want to misquote him— "I can tell you, \$16 billion, where you can get that tather quickly". I think he's been quiet. I'd like him to give us some two concrete ideas on where we should start looking. Let's get into specifics.

Mr. Rosenberg: I'm not going to run for Parliament any time oon.

In terms first of the interest rate projection, I said first the growth, you know, roughly 4% growth. That's in line with our riew. To be perfectly honest, there are risks—there always are—the longevity of the expansion. But you have to keep in mind one thing. The Federal Reserve only started tightening policy last February. I think a lot of people are getting a little bit nervous because t's going to come from the U.S., as it typically does from a tighter monetary policy.

The shape of the U.S. yield curve, the difference between 30—year onds and 3—month treasury bills, is around 3%. It's very steep. Typically you don't fall into a recession until you see that yield curve ither flatten or invert, which is essentially a reflection of a severe out of monetary tightening.

After the stock market crash in 1987 I was asked constantly: are we going to see a recession or a depression? It didn't appen, primarily because the Bank of Canada and the Federal deserve and central banks around the world flooded the system with liquidity, and the expansion kept on going for another two or tree years. It wasn't until the yield curves inverted that you saw a decession. And right now, looking at the shape of the yield curve, I'm retty confident that this expansion still has a way to go.

I think right now in the U.S. you're heading into the fifth year of xpansion, believe it or not, statistically speaking. The Fed has only eally begun to tighten policy. I don't even believe the policy is ggressively tight for the 4.75% overnight rate in the United States. think it's going to take a few more years and more bouts of ghtening, and of course you have the political cycle coming on ream.

I'm relatively confident that as long as the U.S. economy rolls head, and I think it will, it's going to benefit Canada. And even as the U.S. economy begins to slow down, the rest of the world's conomies are picking up. Japan at least is stabilizing, continental urope is clearly picking up, and that's being reflected in the atternational trade numbers that we've been watching. That's good news for the Canadian economy.

[Traduction]

Ce que j'aimerais, c'est qu'on entre un peu plus dans les détails. Dans son intervention de cinq minutes, M. Rosenberg a déclaré qu'il pourrait nous dire, et je ne voudrais pas faire erreur en le citant: «voici où vous pourriez aller chercher assez rapidement les 16 milliards de dollars». Je pense qu'il est demeuré silencieux. J'aimerais qu'il nous donne des détails concrets à propos de ce que nous devrions examiner en premier lieu. Essayons d'être plus précis.

M. Rosenberg: Je n'ai pas l'intention de me présenter comme député bientôt.

Tout d'abord, en ce qui concerne la projection des taux d'intérêt, j'ai parlé tout d'abord d'une croissance d'environ 4 p. 100, ce qui est conforme à ce que nous pensons. Très honnêtement, il y a des risques, mais il y en a toujours, qui sont liés à la durée de l'expansion. Mais vous devez vous rappeler une chose. La Réserve fédérale américaine n'a commencé à resserrer sa politique monétaire qu'en février dernier. Je pense que pas mal de gens commencent à être un peu nerveux, car les problèmes viendront des États—Unis, comme c'est généralement le cas quand il y a resserrement de la politique monétaire.

Si vous observez la courbe des rendements aux États—Unis, vous constaterez que l'écart entre le rendement des obligations à échéance de 30 ans et celui des bons du Trésor à échéance de trois mois, est d'environ 3 p. 100. C'est énorme. Généralement, on ne tombe pas en récession tant que cette courbe des rendements ne s'aplanit pas ou ne s'inverse pas; ce qui indique alors essentiellement qu'on assiste à un grave resserrement de la politique monétaire.

Après l'effondrement des stocks boursiers en 1987, on me demandait constamment: Allons-nous entrer en récession ou en dépression? Ce n'est pas ce qui s'est produit, principalement parce que la Banque du Canada et la Réserve fédérale ainsi que les autres banques centrales de par le monde ont inondé le système de liquidités, et l'expansion s'est poursuivie pendant deux ou trois autres années. Ce n'est que quand les courbes des rendements se sont inversées qu'on est entré en récession. À l'heure actuelle, si l'on observe la courbe des rendements, je pense qu'il y a tout lieu d'espérer que cette expansion se poursuivra encore pendant un certain temps.

À l'heure actuelle, et croyez-le ou non, on entre dans la 5° année d'expansion aux États-Unis, sur un plan parlant statistique. La Réserve fédérale ne fait que commencer à resserrer sa politique monétaire. Je ne pense même pas qu'on puisse parler de resserrement marqué, puisque le taux au jour le jour oscille aux environs de 4,75 p. 100 aux États-Unis. Je pense qu'il faudra encore quelques années et d'autres mesures de resserrement pour que la situation évolue négativement, sans compter qu'il faut tenir compte du contexte politique.

Je suis relativement certain que dans la mesure où l'économie américaine continue de progresser, ce qu'elle le fera, nous en ressentirons les bienfaits au Canada. Et même si l'économie américaine commençait à montrer des signes de faiblesse, les économies des autres pays, elles, sont en train de se relever. L'économie japonaise au moins se stabilise, celle de l'Europe continentale affiche des signes très nets de reprise, comme l'indiquent les chiffres concernant les échanges commerciaux internationaux. Ce sont de bonnes nouvelles pour l'économie canadienne.

I still think exports will lead the way, not consumers. But growth will still be positive, at least for the balance of the next three years.

In terms of the interest rate projection, I didn't have any major problems with it. I think you'll get 10 economists in a room and they'll give you 10 different interest rate forecasts, and likely in a year's time they'll all be wrong.

I think the government has been talking about a prudent approach. I never saw this consensus forecast before. The first time I saw it was yesterday. Those rates are a bit low in terms of the consensus that Finance had at its disposal.

My concern—and I think it's been shared amongst some of the commentators—is that we have short-term rates, 90-day paper, going from 6.7% in 1995, I guess, to 6.1% in 1996. My only problem with that is that it would assume that the Federal Reserve is going to start to ease policy sometime before 1996, or somewhere into 1995. I think that would make it an extraordinarily short interest rate cycle in the U.S., and I think the Federal Reserve has signalled that it's willing to move in gradual steps.

I'm not so sure it's going to be a short interest rate cycle. I just don't believe we're going to be able to buck the U.S. trend, so that's why I'm saying that. I think this necessarily embeds lower U.S. rates. I think that's a bit of a concern to me that we have those rates coming down at the short end of the yield curve.

The Chairman: Mr. Rosenberg, I know Mr. Discepola asked you a number of questions that could have provoked your imagination, at least for the rest of the hour.

Mr. Rosenberg: The spending side, right? It's nothing more than what I think anybody would have seen in the grey book.

• 2000

The first matter that was brought up was social programs. And it's always social programs. I guess at some point we will have to rethink how we manage to ensure that nobody lives in poverty in Canada. That's a goal we should always have, and we have to find a cost-effective way of meeting it.

I don't know why we always start with social programs. Somebody brought up business subsidies, regional subsidies, scientific subsidies, and the like. When I just broad—brush add them up, they come to something in the order of \$16 billion. I can't just find the numbers in front of me, but there are other things in there. We talked about subsidies before. I think it's really important here.

You guys are elected. We don't need politicians for broad-based cuts. We'll just get a computer to do it. You guys are elected to make tough decisions and to prioritize government spending. One of the things I looked at, for example... I hate

[Translation]

Je demeure convaincu que les exportations seront notre force et non les ventes aux consommateurs. Mais la croissance demeurera positive, du moins pour les trois prochaines années.

Quant à la projection des taux d'intérêt, elle ne me pose pas de problème de taille. Demandez à 10 économistes réunis dans une salle de vous calculer des projections de taux d'intérêt et vous aurez dix réponses différentes; qui plus est, un an plus tard, vous constaterez que toutes leurs projections étaient erronées.

Je pense que le gouvernement a parlé d'une approche prudente. Je n'ai jamais vu une telle entente en matière de projections. La première fois, c'était hier. Mais ces taux sont un peu faibles pour ce qui est du consensus que le ministère des Finances disait avoir obtenu.

Ce qui me préoccupe—et cette préoccupation est partagée par certains des intervenants—c'est que nous avons ici des taux d'intérêt à court terme sur des titres portant échéance à 90 jours qui passent de 6,7 p. 100 en 1995, je pense, à 6,1 p. 100 en 1996. Mon seul problème à ce sujet, c'est que cela suppose que la Réserve fédérale va commencer à assouplir sa politique monétaire avant 1996. Cela voudrait dire qu'aux États—Unis, le cycle de taux d'intérêt est extrêmement court, et je pense que la Réserve fédérale a signalé qu'elle a l'intention de procéder graduellement.

Je ne suis pas aussi sûr qu'il y aura un cycle de taux d'intérêt aussi court. Je ne pense tout simplement pas que nous allons être en mesure de résister à la tendance américaine, et c'est pourquoi je dis cela. Je pense que cela suppose nécessairement une baisse des taux aux États—Unis. Je suis un peu inquiet de voir que ces taux fléchissent au moment où s'arrête brusquement la courbe des rendements.

Le président: Monsieur Rosenberg, je sais que M. Discepola vous a posé un certain nombre de questions qui ont peut-être stimulé votre imagination, du moins pour le reste de l'heure.

M. Rosenberg: Parlons du volet des dépenses, si vous le voulez bien. Ce n'est rien de plus que ce vous avez tous pu voir dans le livre gris.

La première question qui a été soulevée concernait les programmes sociaux. Et il s'agit toujours des programmes sociaux. Je pense qu'à un moment donné, nous devrons repenser notre façon d'administrer le pays afin que plus personne ne vive dans la pauvreté au Canada. C'est un objectif que nous devrions garder en permanence, et nous devrons trouver un moyen efficace et économique de le réaliser.

J'ignore pourquoi nous commençons toujours par les programmes sociaux. Quelqu'un a soulevé la question des subventions aux entreprises, des subventions régionales, des subventions aux sciences et ainsi de suite. En additionnant rapidement tous ces montants, j'en arrive à une somme d'environ 16 milliards de dollars. Je ne parviens pas à retrouver les chiffres exacts, mais il y a d'autres éléments dans ce volet. Nous avons déjà parlé des subventions. Je pense que c'est un aspect vraiment important.

C'est vous les élus! Nous n'avons pas besoin de politiciens pour appliquer des compressions de dépenses uniformes. Nous n'avons qu'à nous servir d'un ordinateur. Mesdames et messieurs, vous avez été élus pour prendre des décisions

to mention names, but let's say Canada Mortgage and Housing. Maybe it's time to pull the old Matthews task force out of the shelves and have a look at possible privatization of different functions. I'm just picking that out of the air because I was familiar with the Matthews task force.

I'm just saying that there are things to consider other than just social programs. I think everything should be on the table. But I'm not sure social programs are necessarily the first thing that has to be started. Obviously programs have to be better targeted, and I think it goes beyond the federal government. I sometimes sit here and wonder why we have a Canada Mortgage and Housing and then we have a ministry of housing in every province, and why we have a certain federal department and a certain ministry at every provincial level.

It really transcends just the federal government. I know that's ultimately your concern. But at some point you have to sit down and think how we are going to change the way government works. We're talking about productivity. Somebody mentioned regulation. Municipal governments probably have a more direct bearing on day—to—day business operations and productivity than federal policy.

Somebody was talking about getting business and labour together. We've heard that for years. It would really help if the municipalities, provinces, and their federal counterparts got together and came up with something concrete. Ultimately, it would mean reducing the size of government.

What I'm trying to point out here is that there are other ways to do it than just starting off with social programs.

Dr. Ross: I just want to ride in on what the other David has said here. I would like to throw out a suggestion for you. The way this grey book is organized, we have expenditures in one section here—program spending—and then we have revenues. At the back of the revenue section is listed all these major tax expenditures. I would like, when you're talking about cutting back on government spending, to include those tax expenditures as government spending. The problem is they don't come under the direct scrutiny of the public accounts committee. They don't even come before Parliament. We don't even produce a regular set of tax expenditure accounts. The last one I'm aware of is 1993. The one in Quebec, I think, was 1989.

[Traduction]

difficiles et pour établir des priorités en matière de dépenses publiques. Un des volets que j'ai examiné, par exemple, concerne—je déteste citer des noms—disons la Société canadienne d'hypothèques et de logement. Il serait peut—être temps de ressortir le vieux rapport du groupe de travail Matthews qui dort sur les tablettes et d'envisager la possibilité de privatiser certains organismes. Je cite ce rapport en passant, car je connais très bien le groupe de travail Matthews,

Si je dis cela, c'est que je pense qu'il faut examiner autres choses que les seuls programmes sociaux. À mon avis, tout devrait être mis sur la table. Mais je ne suis pas sûr que les programmes sociaux soient forcément le premier volet à examiner. Il est évident que les programmes devraient être mieux ciblés et, à mon avis, cet argument ne vaut pas seulement pour le gouvernement fédéral. Il m'arrive de me demander pourquoi nous avons une Société canadienne d'hypothèques et de logement et par ailleurs un ministère de l'Habitation dans chaque province, et pourquoi nous avons tel ou tel ministère fédéral et un ministère équivalant dans chaque province.

Cet argument transcende vraiment le simple gouvernement fédéral. Je sais qu'éventuellement vous allez vous préoccuper de cette question. Mais un jour ou l'autre, vous devrez vous asseoir et repenser le fonctionnement du gouvernement. Il est question de productivité. Quelqu'un a mentionné la réglementation. Les gouvernements municipaux sont probablement plus directement touchés par le fonctionnement quotidien des entreprises et leur productivité que le gouvernement fédéral.

Quelqu'un parlait d'amener les entreprises et les travailleurs à se concerter. Il y a des années que nous entendons parler de cela. Ce serait vraiment utile si les gouvernements fédéral, municipaux et provinciaux se concertaient pour proposer des solutions concrètes. En bout de ligne, cela contribuerait à réduire la taille des administrations.

Ce que j'essaie de faire ressortir ici, c'est qu'il y a d'autres façon de procéder que de commencer tout simplement à réfléchir sur les programmes sociaux.

M. Ross: Je voudrais intervenir à propos de ce que l'autre David a dit. J'aimerais vous faire une suggestion. Dans ce livre gris, tel que structuré, nous avons d'une part, les dépenses publiques—les dépenses de programmes—et, d'autre part, les recettes publiques. À la fin du chapitre sur les recettes publiques, on énumère les principales dépenses fiscales. Lorsque vous parlerez de la réduction des dépenses publiques, j'aimerais que vous incluiez les dépenses fiscales dans les dépenses fédérales. Le problème, c'est qu'elles ne sont pas soumises à l'examen du comité des Comptes publics. Elles ne sont même pas soumises au Parlement. Nous ne produisons même pas d'états périodiques des dépenses fiscales. À ma connaissance, le dernier a été produit en 1993. Le dernier à être produit au Québec, l'a été, je pense en 1989.

I'd like to have the same breakdown you've done here for old age pensions. Who gets the benefits from old age pensions? I'd like to see the same thing for the \$500,000 lifetime capital gains exemption. I'd certainly like to see the breakdown for the tax assistance for retirement savings. There's \$14.9 billion there. Who benefits from that? Why don't we know this? And why isn't it treated the same way?

We want to recoup a lot of spending from older people through the old age security system, which pays out something like \$20 billion. Well, here's \$14 billion here. It's spending. Why isn't that examined as a spending issue? I agree it's part of our social security system, but let's lump all these spending things together here, and let's not treat one as different from the other.

Prof. Laidler: Let me respond to the question about interest rates and growth projections. This country is not going to get out of the mess it's in by getting lucky on economic growth or getting lucky on interest rates. It's going to get out of the mess it's in by politicians taking hard decisions about government spending and taxes. And those decisions on this side of the table do not include across-the-board cuts which can be dismissed as something that's irrelevant. I know of nobody on this side of the table who has proposed across-the-board cuts.

Mr. Discepola: There were four or five people who said it.

Prof. Laidler: No, there weren't. I was one of the people who put up my hand halfheartedly. I was asked whether social programs should be vulnerable. My answer, if I had been able to speak then, would have been that nothing in this fiscal mess can be sacred. Everything has to be looked at.

• 2005

Then I would have offered two personal opinions, based on a salient fact. We've done a wonderful job of getting rid of poverty among old people at the cost of creating it among children. I think what Rose Potvin said about the effects of child poverty on future productivity bears thinking about. Therefore I would be very careful indeed about any social program cuts that affect children.

On the other hand, I can't help but reflect that the magic age 65 was invented by Otto von Bismarck and has no authority other than that. I recognize you can't start cutting off money to old people tomorrow. People have to have time to adjust. But I do hope you ladies and gentlemen will look very hard at putting in place a program for reducing government payments to old people, those of them who don't need it; and indeed, perhaps taxing them as well.

Let me repeat, Mr. Chairman, I don't think anybody on this side of the table is advocating across-the-board tax cuts.

[Translation]

J'aimerais avoir la même ventilation que celle que vous avez faite ici pour les pensions de vieillesse. Qui profite des pensions de vieillesse? J'aimerais voir la même chose pour l'exemption à vie de 500 000\$ sur les gains en capital. J'aimerais certes voir la même ventilation en ce qui concerne les allégements fiscaux accordés dans le cadre des régimes d'épargne retraite. Il s'agit de 14,9 milliards de dollars dans ce cas. Qui profite de ces avantages? Pourquoi ne le savons-nous pas? Et pourquoi ces allégements ne sont-ils pas traités de la même manière?

Nous aimerions récupérer chez les personnes âgées une bonne part des montants dépensés au titre du régime de sécurité de la vieillesse, dont le montant total des prestations atteint les 20 milliards de dollars. Eh bien, il y a 14 milliards ici. Ce sont des dépenses. Pourquoi ne les considère-t-on pas comme un poste de dépenses? Je conviens avec vous que cela fait partie de notre régime de sécurité sociale, mais regroupons toutes ces dépenses ensemble et ne traitons pas les unes différemment des autres.

M. Laidler: Permettez-moi de répondre à la question relative aux taux d'intérêt et aux projections de croissance. Notre pays ne va pas se sortir du bourbier dans lequel il est empêtré en misant sur la croissance économique ou sur les taux d'intérêt. Il s'en sortira quand les politiques en viendront à prendre des décisions difficiles au sujet des dépenses publiques et des impôts. Et pour nous qui sommes de ce côté-ci de la table, ces décisions ne comprennent pas des compressions uniformes qui pourront être mises de côté sous prétexte qu'elles ne sont pas pertinentes. Je ne connais personne parmi nous qui ait proposé des compressions uniformes.

M. Discepola: Il y a quatre ou cinq personnes qui nous ont proposé des compressions uniformes.

M. Laidler: Non, il n'y en a pas eu. Je suis l'un de ceux qui ont levé la main sans grand enthousiasme. On m'a demandé si les programmes sociaux devraient pouvoir être remis en questions. Si j'avais parlé à ce moment-là, ma réponse aurait été que rien ne devrait être sacré dans ce bourbier fiscal. Tous les volets doivent être scrutés.

Ensuite, j'aimerais émettre deux opinions personnelles fondées sur une évidence. Nous avons merveilleusement réussi à enrayer la pauvreté chez les personnes âgées, mais, pour cela, nous l'avons crée chez les enfants. Je pense que ce que Rose Potvin a dit au sujet des effets de la pauvreté chez l'enfant, sur leur productivité future, mérite réflexion. Par conséquent, je serais très prudent avant de sabrer dans les programmes sociaux qui ont une incidence sur la vie des enfants.

Par ailleurs, je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer que l'âge magique de 65 ans a été inventé par Otto von Bismarck et que ce choix ne repose sur aucun autre critère. Je reconnais que vous ne pouvez commencer à sabrer dans les prestations aux personnes âgées dès demain. Il faut laisser aux citoyens le temps de s'ajuster. Et j'espère sincèrement que vous essaierez très fort de mettre en place un programme visant à réduire les transferts publics aux personnes âgées, à celles qui n'en ont pas besoin, et qu'en fait, vous songerez peut-être même à les imposer.

Permettez-moi de répéter, monsieur le président, qu'il n'y a personne de ce côté-ci de la table, à mon avis, qui préconise l'adoption de compressions budgétaires uniformes.

The Chairman: With due respect, I took notes, and I think David Elton was the first one to mention the best way to go is across—the—board cuts, and he was followed by Thomas Courchene and then Maureen Farrow. But maybe I am wrong.

Dr. Courchene: What I said is if you want to get good suggestions on options for people coming before the committee, have them anticipate that the fall–back position is a 5% cut. That shouldn't be the end result.

The Chairman: I didn't say you necessarily advocate it. The point made, if I am not wrong, was that there may be incredible difficulty if we don't do it across the board, because every group that is hurt will make a very eloquent case to us as politicians that they deserve to go untouched. But we have not heard anyone say that's the best way or the fairest way or the most efficient way to go.

Ms Farrow: Only as a start.

The Chairman: As a start, you advocated the two-tranche approach, or two slices off the roast.

Ms Michael: I have a comment in response to something David Laidler just said. NAC does have some concerns about the focusing on child poverty, because children are not poor in isolation. There is a difference between child poverty and the poverty that was among elders, because children are part of families, and those families are either a single person or two people. While NAC is not against looking at child benefits, which in the social policy discussions we certainly will be doing—and looking at what child benefits could look like—and certainly is not opposed to child—benefit programs, we have to be very careful when looking at social programs involving the adults that we not fail to see the relationship between the poverty of the parents and the poverty of the child.

I just put that out as a caution. I am sure David Laidler didn't mean to ignore that.

The Chairman: Does someone else want to comment on this before we move on?

Ms Toupin: To get some clarity on the issue, I don't know if people want to do this, but maybe you can ask, Mr. Chairman, whether there is a willingness adequately to protect persons living in poverty through this budget, or whether we are really willing to look at further cuts for people who are living below the poverty line.

The Chairman: I have heard everybody who has spoken on the issue say we must protect those living in poverty, those at the bottom. No one has said the contrary. So I assume it's the unanimous view of this committee, unless you speak otherwise now.

[Traduction]

Le président: Je m'excuse, mais j'ai pris des notes et je pense que David Elton a été le premier à mentionner que la meilleure solution serait d'effectuer des compressions de dépenses uniformes, et il a été suivi en ce sens par Thomas Courchene, puis par Maureen Farrow. Mais peut-être que je me trompe.

M. Courchene: Ce que je dis, c'est que si vous vouliez que ceux qui viennent témoigner devant votre comité vous fassent de bonnes suggestions, vous n'aviez qu'à leur demander de deviner que la position de repli serait une compression de 5 p. 100. Ça ne devrait pas être la solution finale.

Le président: Je n'ai pas dit que vous aviez nécessairement prôné cette solution. Sauf erreur de ma part, l'argument était qu'il pourrait s'avérer extrêmement difficile de réduire les dépenses si nous n'options pas pour des compressions uniformes, car tous ceux qui seraient lésés sauraient bien trouver le moyen de nous démontrer, à nous les politiques, qu'ils doivent être épargnés. Mais nous n'avons entendu personne dire que c'était là le meilleur moyen, ou le moyen le plus juste ou le plus efficace de procéder.

Mme Farrow: Seulement au début.

Le président: Pour commencer, vous avez dit qu'il fallait adopter l'approche des deux tranches, c'est-à-dire couper deux tranches dans le rôti.

Mme Michael: J'aimerais réagir à un propos de David Laidler. Le CCASF s'inquiète un peu de voir l'accent mis sur la pauvreté chez l'enfant, car les enfants pauvres ne sont pas seuls. Il y a une différence entre la pauvreté chez l'enfant et la pauvreté chez les vieillards, parce que les enfants font partie de famille qui sont soit monoparentales, soit biparentales. Bien que le CCASF ne soit pas contre l'idée d'examiner les prestations aux enfants—ce que nous ferons certainement dans le cadre des discussions sur la politique sociale—ni contre l'idée d'examiner la forme que ces prestations devraient prendre et certainement pas non plus contre l'idée de maintenir des programmes de prestations aux enfants, nous devons nous veiller, au moment où nous examinerons les programmes sociaux dont les adultes sont bénéficiaires, à ne pas oublier d'établir les liens entre la pauvreté des parents et celle de l'enfant.

Je vous dis cela simplement pour vous inviter à la prudence. Je suis sûre que David Laidler n'avait pas l'intention de faire abstraction de cette réalité.

Le président: Quelqu'un d'autre veut-il ajouter une remarque avant que nous ne poursuivions la discussion?

Mme Toupin: J'aimerais obtenir certaines précisions sur cette question. J'ignore si quelqu'un voudra me répondre, monsieur le président, mais peut-être, pourriez-vous demander à quelqu'un de me dire si, dans ce budget, on se montrera suffisamment soucieux de protéger les personnes qui vivent dans la pauvreté, ou si nous allons être vraiment témoins d'autres coupes visant ceux qui vivent en-deçà du seuil de la pauvreté.

Le président: À ma connaissance, ceux qui se sont prononcés sur la question ont dit qu'il faut protéger ceux qui vivent dans la pauvreté, ceux qui sont au bas de l'échelle. Personne n'a dit le contraire. Je pense donc qu'il y a unanimité au sein du comité sur cette question, à moins que quelqu'un ne veuille dire le contraire maintenant.

Mr. McCracken: Cuts across the board presumably are across the board.

Ms Michael: No.

The Chairman: No, because Maureen Farrow said you don't cut from everything; you cut from the poverty level, and increase it above that.

Ms Toupin: But you have to be careful. When you're saying cuts across the board and protection, you have to look at the implications of that. For example, if you're going to cut CAP, provinces will in fact take it upon themselves to pass on those cuts to individuals. That's where you have to be very careful here.

All I am saying is when you do look at cuts in these categories, you have to have some sort of insurance markers to be adequately sure the provinces will not pass the cuts on to the individuals. That's what I am saying here. Let's be careful about how we're using the language.

The Chairman: I would like to have another go around the table, if there is a consensus here, unless somebody really urgently wants to add something to the question.

• 2010

M. Loubier: Je m'attendais à voir ici des idées un peu plus originales, un peu plus sympathiques que tout ce que j'ai entendu depuis le début. C'est trop facile de dire qu'on doit couper dans les programmes sociaux, que la pauvreté est moins acceptable du côté des enfants qu'elle ne l'est chez les personnes âgées et qu'il faille lutter contre la pauvreté. La pauvreté touche tous les groupes d'âge à l'heure actuelle et c'est trop facile de s'attaquer aux personnes âgées.

Je pense qu'il y a d'autres voies à explorer et je m'attendais à ce que nos grands spécialistes nationaux nous les présentent et nous disent, par exemple, que ce serait peut-être bon que le gouvernement fédéral mette beaucoup d'énergie sur le recouvrement des mauvaises créances. L'année dernière, le vérificateur général les chiffrait à 6 milliards de dollars.

Que le gouvernement fédéral mette beaucoup d'emphase également sur les dédoublements et les chevauchements, les duplications et tous les investissements qu'il a fait dans les champs de juridiction des provinces par le passé, qui se poursuivent toujours et risquent de continuer à se poursuivre dans l'avenir. J'aurais aimé que quelqu'un me dise qu'il y aurait peut—être moyen de réorganiser les interventions du fédéral dans des champs de juridiction provinciale afin d'éliminer les coûts de l'inefficacité, de la bureaucratie, des chevauchements et des duplications.

J'aurais aimé qu'on me parle des dépenses fiscales qui permettent—M. Ross disait plus tôt que 30 p. 100 des entreprises ne paient pas un cent d'impôt à tous les ans—des fuites fiscales dans des pays considérés comme des paradis fiscaux. Personne n'en a parlé. On a sauté tout de suite aux conclusions sur les programmes sociaux.

Je me demande si vous n'avez pas d'autres idées—M. Ross en a lancé quelques—unes plus tôt, MM. Fortin et Courchene également—un peu plus positives, un peu plus constructives et qui respecteraient également les besoins des personnes qui en arrachent le plus au Québec comme au Canada. C'est le premier volet de ma question.

[Translation]

M. McCraken: Quand on parle de compression uniforme, je présume qu'on parle de compressions absolument partout.

Mme Michael: Non.

Le président: Non, car Maureen Farrow a dit qu'il ne fallait pas effectuer les compressions sur tout; on part du seuil de pauvreté, puis on va plus loin ensuite.

Mme Toupin: Mais vous devez être prudents. Quand on parle de compression uniforme et de protection, il faut voir ce que cela signifie en fait. Par exemple, si vous coupez dans le RAPC, les provinces trouveront bien le moyen de répercuter ces compressions sur les particuliers. C'est là que vous devez être très prudents.

Tout ce que veux dire, c'est que lorsqu'on envisage d'effectuer des compressions dans ces catégories de prestations, il faut se fixer certaines balises afin d'être sûr que les provinces ne répercuteront pas les compressions sur les particuliers. Voilà ce que je veux dire. Il faut faire attention aux mots que nous employons.

Le président: J'aimerais faire un autre tour de table, si tout le monde est d'accord, à moins que quelqu'un ne veuille vraiment ajouter immédiatement quelque chose à la question.

Mr. Loubier: I was expecting to hear somewhat more original and encouraging ideas today. It is too easy to say social programs should be cut, that it is worse to have poor children than poor elderlies and that we have to fight poverty. There are now poor people of all ages and it is far too easy to target older people.

I think there are other options and I was expecting our great national experts to explain them to us and say, for instance, that perhaps the federal government should put more energy into recovering bad debts. Last year, the Auditor General estimated those were worth \$6 billion.

Perhaps the federal government should also focus more on overlap and duplication as well as on all the investments made in areas of provincial jurisdiction, that are ongoing and may never end. I would have liked someone to suggest ways to reorganize federal involvement in areas of provincial jurisdiction in order to eliminate the costs of inefficiency, bureaucracy, overlapping and duplication.

I would have liked to hear about tax expenditures that allow 30% of businesses, as Mr. Ross said earlier, to not pay one cent of tax every year, and about tax leakage to countries that are considered tax havens. Nobody spoke about all that. You immediately jumped to conclusions about our social programs.

Mr. Ross, Mr. Fortin and Mr. Courchene gave us a few ideas earlier, but I was wondering if you wouldn't have some other more positive, constructive ideas to help us meet the needs of those who take the most from the Quebec government and from the Canadian government. That is the first part of my question.

Vous allez me trouver fatiguant. Mes questions sont interreliées. C'est compliqué avec moi. Vous allez me trouver fatiguant encore une fois mais je n'ai pas été convaincu par les réponses que j'ai obtenues à une question que j'ai posée.

Pourquoi ne serait—ce pas possible, avec les suggestions de coupures de dépenses qu'on a faites, de procéder à une réforme des programmes sociaux qui ne se solderait pas uniquement en partant de coupures et qu'après cela on forcerait l'entonnoir pour réformer les programmes sociaux? Pourquoi un plan qui mettrait deux mesures complémentaires ensemble ne pourrait pas fonctionner, c'est—à—dire un plan qui consisterait à couper dans de vraies dépenses, à ne pas s'attaquer aux personnes âgées, aux familles monoparentales et aux chômeurs, et concurremment à cela, qui en arriverait à contrôler les taux d'intérêt?

Les taux d'intérêt baissent actuellement. Pourquoi cela ne pourrait—il pas fonctionner? Expliquez—moi, sur le plan technique et même sur le plan de la théorie économique, si vous le voulez, pourquoi cela ne pourrait pas fonctionner? Ne basez pas cela sur des expériences britanniques du début des années 1970, ne me répondez pas non plus que cela fait 30 ans que vous travaillez et que vous réfléchissez à ces choses; je veux une démonstration technique et théorique également. Pourquoi cela ne marcherait—il pas?

Le président: Qui va commencer?

M. Loubier: J'adresse ma question à M. Laidler tout en félicitant M. Courchene sur sa connaissance de la politique monétaire, la politique macro-économique et que j'ai eu beaucoup de plaisir à lire dans ma jeunesse.

Le président: Merci beaucoup. On va commencer par Dave Laidler.

Prof. Laidler: A short answer: I can't give a course in monetary economics in five minutes, but I'll be glad to provide a reading list.

Le président: Dans les deux langues officielles. Qui aimerait répondre à cela? David Elton.

Dr. Elton: We tend to oversimplify the issue of social policy when we say, well, if you're arguing that we should tax further or take benefits away from the elderly, then you're going to increase the number of people who are poor who are elderly. The point that was made is that 65 is an arbitrary figure. It's an arbitrary number that had a different meaning 10 years ago when the life span was different from what it is now and might have a different meaning 10 years from now.

• 2015

What I was really trying to suggest is we tax people according to heir circumstance and we don't put these arbitrary criteria on them n terms of how old they are, what kind of ethnicity they have, and so on and so forth. We have that in our tax policy.

I'm going to David Ross's earlier point about the problems with our tax system. That's item number one. It's not going after any particular segment in the population and saying they must pay more or they must hurt more or anything like that.

[Traduction]

You will find me tiresome. My questions are complicated and intertwined. I'm sure you will find it annoying again if I say I wasn't convinced by the answers I got to a question I asked earlier.

You suggested ways to cut expenditures. Why could there not be a complete reform of social programs without focusing solely on cuts? Why not have two parallel programs, in other words, a plan to cut real expenditures not one that would target senior citizens, single–parent families and the unemployed, and another to control interest rates?

Interest rates are dropping. Why wouldn't that work? Could you tell me why that would not work, both technically and economically? Do not base your theories on the British experience of the early 70s. Don't tell me you have been working on this for 30 years either. I want you to tell me about it from a technical and theoretical viewpoint. Why wouldn't it work?

The Chairman: Who is going to start?

Mr. Loubier: My question is for Mr. Laidler, but I would also like to congratulate Mr. Courchene on his knowledge of monetary and macro–economic policy and tell him I enjoyed reading a lot when I was young.

The Chairman: Thank you very much. We will start with Dave Laidler.

M. Laidler: Une réponse succincte. Il m'est impossible de vous donner un cours d'économie monétaire en cinq minutes, mais je serais heureux de vous donner une liste de livres recommandés.

The Chairman: In both official languages. Who would like to answer the question? David Elton.

M. Elton: On a tendance à trop simplifier la question de politique sociale lorsqu'on dit, eh bien, si on doit taxer davantage les personnes âgées ou leur enlever leurs prestations, le nombre de personnes âgées pauvres va augmenter. Je répète que l'âge de 65 ans est arbitraire. C'est un âge arbitraire qui avait une connotation différente il y a dix ans lorsque l'espérance de vie était différente de ce qu'elle est maintenant et aura peut—être une connotation différente dans dix ans d'ici.

Ce que je proposais, en fait, c'était de faire payer les gens selon leurs moyens et de ne pas fixer de critères arbitraires, comme l'âge, une quelconque appartenance ethnique et ainsi de suite. Notre politique fiscale contient déjà cela.

J'aimerais revenir sur les commentaires de David Ross à propos de problèmes liés à notre régime fiscal. C'est la première question que j'aimerais aborder. Il ne s'agit pas de cibler tel ou tel groupe et de lui dire qu'il doit payer davantage ou qu'il devra souffrir davantage ou quoi que ce soit.

The second thing is you talked about the reorganization of we have in the Canadian unity debate, if one listens to Mr. Bouchard and Parizeau and Johnson and whoever, is this manpower training.

You cannot listen to the unity debate without having manpower training thrown on the table within the first 10 minutes. Why on earth do we insist on perpetuating a system where there are manpower training programs in both spheres of government?

Give it to the provinces. What's the big hang-up there? It would resolve a couple of issues. It would also force the provinces to be accountable for how much they spend under those circumstances rather than having the two play the game.

Mr. Discepola: Yes, but they want the money and no control. They want the money and they won't administer the program.

The Chairman: Hey, behave yourselves.

Mr. Discepola: All right.

The Chairman: Ladies and gentlemen, order.

Dr. Elton: No, no that's... My point is also with regard to the environment, with regard to agriculture. There are a lot of overlaps.

This kind of government reorganization has been talked about time and again but no action is taken on it. It does have consequences for the size of the expenditures that are taking place. So I couldn't agree with you more. There are a lot of things that can be done in government reorganization.

The Chairman: Mr. Loubier.

M. Loubier: J'ai droit à une autre question, comme les gens du Reform Party?

Le président: Si je vous avais donné autant de questions que le Parti réformiste, vous auriez eu fini il y a dix minutes.

M. Loubier: Vous êtes très gentil, vous êtes très tolérant.

J'aimerais reposer la même question, pour avoir au moins une réponse. Et je voudrais la poser à M. Fortin.

Pourquoi est-ce que votre plan pourrait marcher? Quand vous parlez d'un contrôle des taux d'intérêt, et qu'on pourrait, en même temps, arriver à déterminer les cibles, je pense que tout cela devient vital et même essentiel, comme vous le dites. Si vous arrivez à le prouver, et si les autres peuvent le prouver aussi, je pense que vous avez un peu plus de crédibilité.

M. Fortin: Est-ce que vous pourriez répéter la question?

M. Loubier: On parle de relâchement monétaire, mais la lutte obsessionnelle à l'inflation qu'on a connue au cours des dix dernières années a eu pour conséquence des taux d'intérêt anormalement élevés en plein milieu de la reprise, ce qui a compromis la reprise. Et on a compromis la création d'emplois.

Si on en arrivait, à l'avenir, à mieux contrôler les taux d'intérêt, à rabaisser les taux d'intérêt à court terme, vous nous dites que ça pourrait contribuer, avec une meilleur gestion des finances publiques, et avec les coupures qui s'imposent sans le faire sur le dos des plus démunis, à être un facteur de réussite dans la reprise du contrôle des finances publiques du Canada.

[Translation]

Deuxièmement, vous avez parlé de réorganiser le gouvernement government, and I couldn't agree more. One of the biggest problems et je suis entièrement d'accord avec vous. Si l'on écoute les propos de MM. Bouchard, Parizeau et Johnson, ou qui que ce soit, on constate que l'un des plus grands enjeux du débat sur l'unité canadienne est la formation de la main-d'oeuvre.

> On ne peut parler d'unité nationale sans que le terme formation de la main-d'oeuvre ne surgisse dans les 10 premières minutes du débat. Pourquoi voulons-nous garder un système où les deux paliers de gouvernement offrent des programmes de formation de la main-d'oeuvre?

> On devrait le confier aux provinces. Pourquoi cette obsession? Cela nous permettrait de régler quelques problèmes et obligerait les provinces à être redevables de leurs dépenses plutôt que de faire payer les deux paliers de gouvernement.

> M. Discepola: Oui, mais les provinces veulent l'argent et aucun contrôle. Elles veulent l'argent, mais ne veulent pas administrer le programme.

Le président: Oh là! Calmez-vous!

M. Discepola: D'accord.

Le président: Mesdames et monsieur, à l'ordre.

M. Elton: Non, ce n'est pas. . . Mes commentaires s'appliquent également à l'environnement et à l'agriculture. Il y a beaucoup de chevauchements.

On a souvent parlé de ce genre de réorganisation gouvernementale, mais on n'est pas passé à l'action. Cela réduirait nos dépenses. Je suis donc entièrement d'accord avec vous. Une réorganisation gouvernementale pourrait amener beaucoup d'améliorations.

Le président: Monsieur Loubier.

Mr. Loubier: I am entitled to another question, just like the members of the Reform Party?

The Chairman: If I had allowed you as many questions as the Reform Party, you would have finished ten minutes ago.

Mr. Loubier: You are very kind and tolerant.

Let me ask the same question in order at least, to get an answer. And I would like to ask it to Mr. Fortin.

Why would your plan work? You said we could control interest rates, and at the same time set targets and as you say, I think all that is becoming vital, if not essential. If you and others can prove that, I think you would gain some credibility.

Mr. Fortin: Could you repeat your question?

Mr. Loubier: There is talk of easing our monetary policy, but the constant battle against inflation over the past decade has resulted in unusually high interest rates in the middle of a recovery, which twarted the economic revival. And jeopardized job creation.

If we managed to better control interest rates in the future and reduce short-term interest rates, you say it could make it easier to manage public finances, and if cuts could be made without hurting the poor, that could get Canada's public finances back on track.

M. Fortin: Mon sentiment, c'est que si on n'a pas une c'est-à-dire qui nous ramène à utiliser 100 p. 100 de notre potentiel, alors que l'on est en ce moment à huit ou dix pour cent en arrière, le taux de chômage normal qui était de quatre pour cent dans les années 1960, de sept pour cent dans les années 1970, de neuf pour cent dans les années 1980, va être de dix pour cent dans les années 1990. Tout simplement parce que l'économie, le marché du travail, les compétences des gens, et le fonctionnement de l'économie s'habitue progressivement à des sous-utilisations de plus en plus importantes qui finissent par devenir structurelles. Quand on n'emploie pas quelqu'un pendant cinq ans, il devient inutilisable à toutes fins pratiques, et presque pas réformable par la suite. Même s'il y a une reprise économique, l'inflation va se mettre à repartir par la suite.

Mon objectif, c'est de dire qu'à l'heure actuelle, on est dans une course contre la montre, à la fois sur le plan du premier objectif, qui est un retour au plein emploi, et du second objectif qui est le redressement des finances publiques. Je dis qu'on a une occasion assez extraordinaire, à l'heure actuelle, pour réaliser les deux à la fois.

• 2020

Il s'agit simplement d'avoir une politique macro-économique active, de retour au plein emploi, un peu comme on a toujours eu depuis le début du XXe siècle, sauf dans les 10 dernières années et qui reposerait nécessairement sur la politique monétaire.

En ce qui concerne l'autre aspect, celui du redressement des finances publiques, je me dis que si la reprise est lente et incomplète plutôt que rapide et complète, la bouffée avalée pour la population sur le plan politique va être beaucoup trop grande et le gouvernement, d'ici un an ou deux, va devoir s'engager dans des mesures qui vont le rendre tellement impopulaire que ces mesures ne seront pas prises et les finances publiques canadiennes vont tout simplement capoter. Si on cherche à trop réaliser avec un seul instrument, on va tout rater. C'est ce que je crains et je pense qu'on a une occasion extraordinaire à la fois d'avoir et de maintenir l'inflation à un très bas niveau, comme elle est à l'heure actuelle. De toutes façons, il n'y a pas d'hyperinflation à notre porte. Ensuite, il faut redresser les finances publiques, et même dépasser l'objectif de 3 p. 100 de manière à ce qu'on ne soit pas en crise quand la prochaine récession va arriver. Enfin, il faut faire en sorte de nous ramener au plein emploi. Il faut faire ces trois choses en même temps.

En fait, la seule objection valable qui a été apportée à cela, c'est de dire que la banque centrale ne contrôle pas les taux d'intérêt. Ma réponse a été et est de dire que la banque centrale contrôle les taux d'intérêt à court terme et qu'elle a une grande influence sur les taux à moyen terme, mais que progressivement, cette influence diminue i mesure que l'échéance s'allonge.

Il est possible également qu'il commence à y avoir, sur les narchés internationaux, une prime de risque sur les les obligations canadiennes à long terme, j'en conviens. Je ne me

[Traduction]

Mr. Fortin: My feeling is that if Canada's economic reprise économique au Canada qui soit rapide et complète, recovery is not fast and thourough, in other words if it does not get us to a point where we use 100% of our potential-instead of lagging eight or ten percent behind as is currently the case then, the normal unemployment rate that was four percent in the 60's, seven percent in the 70's, nine percent in the 80's, will be ten percent for the 90's. It is simply because the economy, the labour market, people's skills and the workings of our economy gradually get used to greater under-utilisation, which eventually becomes inherent in the system. If a person remains without a job for five years, for all intents and purposes, that individual becomes unusable and probably not reformable. Even if the economy does recover, inflation will start increasing again afterward.

> We are running a race against time to reach my objectives, the first of which is a return to full employment, and the second of which is getting our public finances in order. This is a brilliant opportunity for us to achieve both at once.

> It's simply a matter of having an agressive macro-economic policy, a return to full employment, similar to what we've always had since the beginning of the 20th century, except for the past ten years, and a macro-economic policy that was intertwined with our monetary policy.

> As for straigthening out our public finances, if the recovery is slow and incomplete rather than fast and thourough, Canadians will have had more than their fill and within a year or two, the government will have to introduce measures that will make it so unpopular that those measures will not be taken and Canada's public finances will go completely out of control. If we try to solve everything in one fall swoop, it will be a total mess. That is what worries me and I think this is a brilliant opportunity for us to have and keep inflation very low, as it is right now. In any case, there is not hyper-inflation on the horizon. Then, public finances must be straigthened out, and we should even strive to exceed the three percent goal to avert a crisis when the next recession strikes. Finally, it is important to restore full employment. Those three things must all be done at the same time.

> In fact, the only valid objection made to that was that the central bank does not control interest rates. My response to that has always been that the central bank controls short-term interest rates and has a marked influence on medium-term rates, but the influence it has gradually decreases as the time frame increases.

It is also possible there could be a risk premium on longterm Canadian bonds sold on international markets. I am not relying on hearsay on Wall Street of Bay Street or rue Saintpase pas sur des ouï-dire à Wall Street ou à Bay Street ou sur Jacques, but rather on Canadian and American empirical studies

canadiennes et américaines à ce sujet, qui disent que les taux à long central bank does not control them directly, but are following the terme, même si la banque centrale ne les contrôle pas directement, same trend as short-term industries. réagissent de façon atténuée, mais réagissent dans la même direction que les taux d'intérêt à court terme.

Et si vous me dites que la banque centrale n'est pas capable d'agir sur les taux d'intérêt, à quoi servent ces gens-là? Qu'estce qu'on attend pour les mettre en chômage? M. Laidler et M. Robson ont dit dans un excellent livre, récemment, qu'on a eu une politique monétaire made in Canada, de 1988 à 1992. Je pense qu'ils ont tout à fait raison, et on l'a eue en maintenant au Canada, des taux d'intérêt beaucoup plus élevés que les taux d'intérêt américains, et on est même allé jusqu'à 550 points de base, à un moment donné, pour faire baisser l'inflation. On a réussi.

Alors, je dis qu'une politique made in Canada, cela ne doit pas être assymétrique, cela doit marcher dans les deux directions. On s'est créé une plus profonde récession et je conviens que ce n'est pas seulement à cause de la politique monétaire.

Maintenant, comme on est beaucoup plus creux que les Américains, puisqu'on est à 10 p. 100 du potentiel et eux sont à 1 p. 100, il faut, en sens inverse, avoir une politique monétaire made in Canada pour relever l'économie canadienne de façon rapide et complète, c'est à dire 5 ans, précisément pour être prudents face à la reprise de l'inflation.

Le président: Merci, monsieur Loubier.

Je ne sais pas si quelqu'un d'autre veut faire des commentaires. Ah! je viens de voir trois mains! William Robson, suivi par John McCallum et David Rosenberg.

Mr. Robson: I heard my name. I'll be very quick, though.

If your complaint is that we haven't pulled any rabbits out of hats, that's because we are not magicians. Maybe there are no rabbits to be pulled out of hats.

I want to comment on this business about the Bank of Canada one more time. I am not going to disagree with a lot of what Pierre has said, but I will simply say this. If you think right now the Bank of Canada is conducting a monetary policy that is not going to succeed in hitting the inflation targets, then you have a basis for criticizing the Bank of Canada. If, on the other hand, you think they are going to hit their inflation targets, then presumably so, say so.

The fact is that if the Bank of Canada is currently on track to hit its inflation targets and it runs an easier monetary policy, we'll have higher inflation. Whatever may be said about social consensus, the last time Japan had a massive burst of monetary growth, they hit 25% inflation, social consensus or not.

You may not be interested in the experience of other countries at other times, but it speaks pretty well with one voice when it comes to what happens when you start to print more money with the central bank, with the aim of controlling your fiscal problems. Canada would ignore the lessons of the rest of the world at its peril. We are not different. We're not different from the rest of the world in that respect.

[Translation]

la rue Saint-Jacques, mais je me base sur les études empiriques on the matter that say that long-term rates are easing, even if the

If you are telling me the central bank cannot do anything about interest rates, what good are those people? What are we waiting for to fire them? Mr. Laidler and Mr. Robson said recently in an excellent book that from 1988 to 1992 we had a "made in Canada" monetary policy. I think they are entirely correct, and now Canada has interest rates that are much higher than in the United States, and at one point, we even went as far as 550 basis points to reduce inflation, which we succeded in doing.

So, I think a "made in Canada" policy should not be assymetrical, but should work both ways. The result was an even deeper recession and I agree it is not solely because of our monetary policy.

Since our recession is much deeper than the Americans', since we are operating at 10% less than our potential and the Americans, one percent, we need a "made in Canada" monetary policy to get the Canadian economy back on track quickly and thouroughly, that is five years, in order to stem another bout of inflation.

The Chairman: Thank you, Mr. Loubier.

I do not know if anyone else wants to comment. Oh! I just saw three hands! William Robson, followed by John McCallum and David Rosenberg.

M. Robson: J'ai entendu mon nom. Je serai très rapide.

Si vous vous plaignez qu'on n'a pas fait de tour de magie, c'est parce que nous ne sommes pas magiciens. Il est possible qu'aucune solution miracle n'existe.

Je voudrais dire encore quelques mots sur la Banque du Canada. Je ne vais pas contredire les propos de Pierre, mais juste ajouter ceci. Si vous pensez qu'actuellement la politique monétaire de la Banque du Canada ne réussira pas à atteindre les objectifs d'inflation, alors vous avez effectivement une raison pour critiquer la Banque du Canada. Si, en revanche, vous pensez qu'elle va atteindre ses objectifs d'inflation, je suppose alors que what you are arguing is that we should raise the inflation targets. If vous estimez que ces objectifs sont trop restrictifs. Si oui, dites-le!

• 2025

Le fait est que la Banque du Canada est en passe d'atteindre ses objectifs en matière d'inflation et si elle assouplit la politique monétaire, nous aurons un taux d'inflation plus grand. Quoi que l'on dise de son consensus social, la dernière fois que le Japon a connu une flambée de sa masse monétaire, le taux d'inflation a grimpé de 25 p. 100, consensus social ou pas.

L'expérience d'autres pays en d'autre temps ne vous intéresse peut-être pas, mais elle montre très clairement ce qui arrive lorsque la Banque centrale fait marcher la planche à billets pour payer les factures du gouvernement. Si le Canada ignore les leçons du reste du monde, ce sera à ses risques et périls. Nous ne sommes pas différents. Nous ne sommes pas différents du reste du monde à cet égard.

I want to touch on another aspect of the question, though, the question of overlap and duplication. I have not run through the proposals of the C.D. Howe Institute, because they are in front of everyone. I will observe that in those proposals quite a bit of attention is paid to the prospect of reducing the disentanglement of the two levels of government.

From the point of view of the federal government, there are some awkwardnesses with this disentanglement, because in a lot of cases what's involved is transferring tax room. I am leery...Tom Courchene, next to me, knows more about this than I do.

But what is often involved when you look at these disentanglements is the transfer of tax room to the provinces in return for cash transfers the federal government now gives. From the point of view of the federal government that's awkward, because in the long run that means less revenue for the federal government. The value of a lot of those cash transfers is declining over time, as Quebec knows better than any other province.

Therefore if you want to see this rearrangement made, it makes a bit of sense, to my thinking, that the federal government might realize a bit of a saving up front, which means in the very short run the provinces might take a bit of a hit.

So there are ways this can be done. There are some constructive ways it can be done. But in the context of trying to reorganize the fiscal situation, again, there are no rabbits to be pulled out of hats here. For every benefit you're looking for, down the road there may be a cost to pay.

Mr. McCallum: I'd like to make two quick points.

On the question of overlap and duplication and disentanglement, I agree with what Bill Robson has said. I think at least one other issue has to be put on the table, and that would be the reluctance of the smaller, poorer provinces to go for such decentralization. So in my opinion one would clearly have to consider such things as if you're going to devolve tax points, they should be equalized, or it should be brought into the equalization formula, if you're going to have any hope of getting agreement from the smaller provinces.

Second point. I don't think it's possible to give a technical, theoretical answer for why Pierre Fortin is right or wrong. Let me just zero in on one point as to why I disagree with him. He may be right and I may be wrong.

A critical element is that we both agree that in the short run the Bank of Canada can cause short-term interest rates, such as three months, to go up or down, but the interest rates that affect spending are more the longer-term ones, as when companies issue bonds for investment. So a critical question is if the Bank of Canada lowers the short-term rates, will the long-term rates go up or will the long-term rates go down? If the long-term rates go up, that will be bad. He says they'll go down. We say they'll go up.

Given the state of uncertainty in the international marketplace vis—à—vis Canada, and given historical cases that others have established, my opinion would be the longer—term rates would be more likely to go up and the policy would be counter—productive. Historical evidence from Canada can't really prove that one way or another, because we haven't really tried it.

[Traduction]

J'aimerais aborder un autre aspect de la question, cependant, celui des chevauchements et du double emploi. Je n'ai à pas passer en revue de façon détaillée les propositions de l'Institut C.D. Howe, car tout le monde les a sous les yeux. Je signale cependant qu'elles mettent l'accent sur la rationalisation des fonctions des deux paliers.

En ce qui concerne le gouvernement fédéral, cette rationalisation présente quelques difficultés car, bien souvent, elle exige le transfert de pouvoirs fiscaux. J'hésite. . . Tom Courchene, qui se trouve à côté de moi, connaît mieux ce sujet que moi.

Cette rationalisation suppose souvent le transfert aux provinces de pouvoirs fiscaux, à la place des transferts en espèces que le gouvernement fédéral effectue actuellement. Cela présente pour le gouvernement fédéral l'inconvénient qu'à long terme ses revenus vont diminuer. En effet, la valeur d'une bonne partie de ces transferts en espèces diminue avec le temps, ainsi que le Québec est mieux placé qu'aucune autre province pour le savoir.

Par conséquent, si on veut procéder à une telle restructuration, il serait justifié que le gouvernement fédéral commence par réaliser quelques économies, ce qui veut dire que, dans l'immédiat, les provinces devraient y aller un peu de leur poche.

C'est donc possible. Il y a des moyens constructifs de le faire. Mais, encore une fois, pour ce qui est de la réorganisation des finances, il n'y a pas de lapin à tirer d'un chapeau magique. À chaque avantage recherché correspond probablement un coût ultérieur.

M. McCallum: J'aimerais dire rapidement deux choses.

Pour ce qui est des chevauchements et du double emploi et de la rationalisation, je suis d'accord avec ce que Bill Robson a dit. Mais il y a au moins un autre aspect à considérer, à savoir la réticence des provinces les plus petites et les plus pauvres à accepter une telle décentralisation. Donc, si l'on envisage de céder des points fiscaux, ils devraient être égalisés ou du moins intégrés dans la formule de péréquation si l'on veut avoir le moindre espoir de rallier les petites provinces.

Deuxième élément. Je ne pense pas qu'il soit possible de fournir de réponse technique, théorique, établissant pourquoi Pierre Fortin a tort ou raison. Je vais simplement mettre en lumière une raison qui fait que je suis en désaccord avec lui. C'est peut-être lui qui a raison, et moi qui me trompe.

Nous reconnaissons tous deux qu'à brève échéance la Banque du Canada peut agir sur les taux d'intérêt à court terme—sur trois mois, par example—à la hausse ou à la baisse, mais ce sont les taux à plus long terme qui influent sur les dépenses comme ceux des obligations qu'émettent les entreprises. La question qu'il faut donc se poser, lorsque la Banque du Canada fait baisser les taux à court terme, c'est de savoir si les taux à long terme vont augmenter ou diminuer? Si les taux à long terme augmentent, ce sera une mauvaise chose. Fortin prétend qu'ils vont baisser. Nous disons qu'ils vont augmenter.

Étant donné le scepticisme du marché international à l'égard du Canada, et vu l'expérience que d'autres pays ont connue, j'estime que les taux à long terme seront plus susceptibles d'augmenter, si bien que cette politique aurait l'effet contraire de celui recherché. L'expérience passée au Canada ne peut rien prouver, car nous n'avons jamais vraiment essayé cette politique.

So we don't have history to guide us too much on what would happen. There has to be a question of judgment and a question drawing on historical experiences of other countries. I think we differ on that, but nobody can prove with certainty which of us is right or which is wrong.

M. Loubier: Elle a marché au niveau de l'inflation mais à quel prix au niveau du sous-emploi? À quels coûts au niveau de l'augmentation de la pauvreté et d'une reprise qui a été compromise en cours de route? On a essayé votre solution. Cela tenter un dosage, un rééquilibrage à partir de cet outil macro-économique qu'on appelle les taux d'intérêt à court terme? Pourquoi ne pas l'essayer?

• 2030

Le président: Excusez-moi! J'aimerais des réponses très brèves, d'abord par M. McCracken et ensuite par David Rosenberg.

Mr. McCracken: I would certainly agree there has been a high cost to our interest rate policy, both for the initial recession to lower inflation, and we now find it has a side effect, destabilizing federal, provincial and private debtors, and constantly, every minute of the day, enriching creditors at the same time. We're transferring billions of dollars from debtors to creditors throughout our society. When we talk about systems that work better with more equality of incomes in them we certainly have moved, probably more to inequality as a result of the Bank of Canada than all of the attempts to equalize incomes, from tax departments and others.

Certainly it is time to look at other approaches or supplemental approaches, so we put less reliance on high real interest rates as our sole guard against inflation. Certainly if one looks over the history without bias, one will find that there was an effect of the Anti-Inflation Board in lowering inflation in Canada, wage and price inflation, that did not bounce back at the termination of the board. The voluntary guidelines of six and five in 1982-83 worked, and did not bounce back. To the extent that the Bank of Canada was successful with its efforts and its real rates.

I think we should not throw out the possibility of other forms. There are people who have looked at wage guidelines. There are issues on how you arrive at them, but you can get a much better trade-off in this economy than we currently have.

We also have indexed bonds. That's just another area for people to think about, for those who are worried about the long market.

Mr. Rosenberg: I want to bring up a couple of points.

[Translation]

L'histoire ne peut donc guère nous guider. C'est une affaire de jugement et d'application de l'expérience faite par d'autres pays. Je pense que nous divergeons de vue là-dessus, mais personne ne peut prouver de façon certaine qui a tort et qui a raison.

Mr. Loubier: The policy worked with respect to inflation, but at what price to employment? At what cost in terms of increased poverty and slow recovery? We have tried your solution. It's effective on inflation, there is no doubt. But why marche sur l'inflation, il n'y a pas de doute. Mais pourquoi ne pas not try a different fine-tunning, a rebalancing of this macro-economic instrument of short-term interest rates? Why not put it to a try?

> The Chairman: Excuse me! I would like a very short answers, first from Mr. McCracken and then from Mr. David Rosenberg.

> M. McCracken: Je conviens tout à fait que notre politique monétaire a comporté un coût élevé, d'abord en déclenchant la récession initiale qui a fait baisser l'inflation, et maintenant sur le plan des effets secondaires, puisqu'elle déstabilise les débiteurs fédéraux, provinciaux et privés et que, chaque minute de chaque jour, elle enrichit les créanciers. Nous transférons des milliards de dollars des débiteurs vers les créanciers, à tous les niveaux de notre société. Lorsqu'on parle de systèmes fonctionnant mieux, avec une plus grande égalité des revenus, la politique de la Banque du Canada a, certes, aggravé l'inégalité er dépit des tentatives déployées par les autorités fiscales et d'autres er vue d'égaliser les revenus.

Il est temps de songer à d'autres méthodes, ou à des approches complémentaires, afin de moins dépendre de taux d'intérêts réels élevés pour prévenir l'inflation. Si l'on regarde l'histoire sans a priori, on voit que la Commission de lutte contre l'inflation a certainement réussi à contenir l'inflation au Canada, celle des salaires et des prix, sans qu'il y ait eu une poussée inflationniste après sa dissolution. Les lignes directrices volontaires de 5 et 6 en 1982-1983 ont bien marché, sans effe en retour ultérieur. Ces mesures de la Banque du Canada on guidelines, they worked probably as effectively as the high interest certainement été aussi efficaces que la politique de taux d'intérêt réels élevés de la Banque du Canada, pour autant que cette dernière ait eu des effets positifs.

> Je ne pense pas qu'il faut rejeter d'emblée les autres outils Certains envisagent un encadrement des salaires. La question est de savoir comment parvenir à un accord, mais il est possible d'obteni un bien meilleur équilibrage dans notre économie que celui que nou avons actuellement.

> Il y a aussi les obligations indexées. C'est une autre possibilité laquelle on pourrait réfléchir, pour calmer les craintes de ceux qu songent aux taux à long terme.

M. Rosenberg: J'aimerais dire plusieurs choses.

The first is that in terms of this interest rate argument we had a record \$42 billion deficit last year and interest rates were at their lowest level in 30 years. I don't know why we're spending so much time talking about the Bank of Canada. Three-month bill yields right now are 5.4%. They're pretty darned low. So I don't know why we're spending so much time talking about the Bank of Canada.

The critical thing—and I think it's been brought up time and again—is long-term interest rates. The grim reality is that over 40% of our bond market is owned by foreigners. That is primarily the net result of years of government overspending and overborrowing beyond the capacity of Canadians to save, to the point now that we're siphoning off almost \$30 billion year in, year out, in terms of interest payments to non-residents, which is dominating our current account deficit. Our current account deficit is largely structural, much like our federal deficit étant la principale cause de notre déficit des comptes courants. is. When you have raise this amount of money year in, year out, at a time when global interest rates are rising, how do you hope to fund your balance of payments shortfall by somehow encouraging low interest rates in your country when they are going fait, à un moment où les taux d'intérêts mondiaux sont en hausse, up everywhere else in the world? It just can't happen.

Ms Farrow: First of all, David just said what I wanted to say on interest rates. But you also asked the question, which I think is a legitimate question for you to ask, why haven't we come up with more inventive ideas and solutions?

First of all, we are a group of economists around the table. We are not necessarily, I believe, qualified to look at all the various spending levels and be creative for you while we sit here. These are big issues. I think you need to think in a couple of ways around it.

One is that you have a time limit in terms of dealing with the central issue you have articulated, which is that you'd like growth and jobs and you think you can get there through lower interest rates. That means dealing with the debt issue and debt management. That is a short-term window you have to demonstrate that. That's why some of us have said the safety net has to be in place and possibly you have to do across-the-board cuts to begin with.

[Traduction]

La première est que, pour ce qui est de ce débat sur les taux d'intérêts, nous avons eu un déficit record de 42 milliards de dollars l'année dernière alors que les taux d'intérêts étaient à leur niveau le plus bas depuis 30 ans. Je ne vois pas pourquoi nous passons tant de temps à parler de la Banque du Canada. Les obligations du Trésor à trois mois ont un taux de 5,4 p. 100. C'est très faible. Je ne vois donc pas pourquoi nous passons tant de temps à parler de la Banque du Canada.

Le facteur crucial—et on a cessé de le dire et de le redirece sont les taux d'intérêt à long terme. La dure réalité, c'est que plus de 40 p. 100 de notre marché obligataire est aux mains d'étrangers. C'est principalement le résultat d'années de dépenses et d'emprunts excessifs du gouvernement, dépassant largement la capacité d'épargne des Canadiens, à tel point que nous siphonons actuellement près de 30 milliards de dollars par an sous la forme d'intérêts payés à des étrangers, ce montant Ce déficit des comptes courants est essentiellement structurel, tout comme le déficit budgétaire fédéral. Lorsque vous devez lever des capitaux de cette importance, chaque année que Dieu comment pourrait-on espérer équilibrer la balance des paiements en encourageant des taux d'intérêts bas chez nous, alors qu'ils grimpent partout ailleurs dans le monde? C'est tout simplement impossible.

Mme Farrow: David vient de donner la réponse que j'allais vous livrer au sujet des taux d'intérêts. Mais vous avez également demandé, et c'est une question légitime, pourquoi nous n'avons pas trouvé d'idées ni de solutions plus imaginatives?

Tout d'abord, nous sommes ici, autour de cette table, un groupe d'économistes. Nous ne sommes pas nécessairement qualifiés pour examiner tous les niveaux de dépenses et trouver des solutions créatives à brûle pourpoint. Ce sont de vastes problèmes. Je pense qu'il faut plusieurs jours pour y réfléchir.

Une de difficultés est que vous ne disposez que de peu de temps pour régler le problème central que vous avez énoncé, à savoir que vous aimeriez stimuler la croissance et l'emploi, et vous pensez que des taux d'intérêt réduits produiraient ce résultat. Cela suppose de régler la question de la dette et de la gestion de la dette. Vous n'avez que peu de temps pour l'établir. C'est pourquoi certains d'entre nous avons dit que le filet de sécurité doit être en place et qu'il faut peut-être commencer par procéder à des coupures de dépenses générales.

• 2035

Second, you have to look very carefully through these programs, not just the social programs, business subsidies—defence. I don't know why we're in the defence business personally, never have. We don't have anything to defend.

We have a lot of things we can look at, and all of us have biases. We can also be creative. The worst productivity measures are government productivity—delivering programs, collecting revenues. It's a stupid system we have that comes through our gouvernementale—l'administration

Deuxièmement, il faut revoir de très près tous ces programmes, non seulement les programmes sociaux, mais aussi les subventions aux entreprises, la Défense, etc. Personnellement, je ne comprends pas la raison d'être des dépenses militaires, je ne l'ai jamais comprise. Nous n'avons rien à défendre.

Il y a toutes sortes de choses que l'on peut revoir, nous avons chacun nos préférences. On peut aussi se montrer créatifs. La plus mauvaise productivité est celle de l'activité des programmes,

history, a system that we've never addressed. Now, with technology, we can address it. So efficiency of government—the overlap, the duplication, revenue collection and the redesign of the big programs—needs to take place.

Business subsidies—they've grown like Topsy. Get rid of all of them over a period of time. Then design the right ones to be competitive. As David said, look on the revenue side, the things we're giving away. The RSP balloon is going to be floated every other day you're on the road.

What should we do about the RSP? First of all, the system we have in place will deliver the pension we require down the road. That's your future revenue to be taxed. It's your revenue coming in.

Also, it saves you on the spending side, to make sure people are self-sufficient. But can you still tax it? Well, I expect you can creatively. The main benefit of an RSP is not the tax break you get on putting the money in; it's on the tax-free compounding. So perhaps you could play around with some sliding scales, encouraging people to save in RSPs because you need that down the road. There are all sorts of things you can start looking at.

We've been here four hours and I don't see how you can expect us to come out with a detailed... There are armies of people in Finance who should be working on this and the other ministers, I'm sorry we've disappointed you.

The Chairman: Thank you, Maureen, very much. You have not disappointed us.

Merci, Monsieur Loubier. Est-ce que nous pouvons aller maintenant vers monsieur Grubel?

Mr. Grubel: Thank you, Mr. Chairman. I feel as though I'm back in an old seminar room with all the people with whom I've been in so many seminars before. But unfortunately this is not a seminar. There are cameras on us. These cameras are watched by a surprisingly large number of people. I never knew there was anybody watching. But I now know a lot of people are watching. Therefore, as a politician having switched. . .I have to straighten out a couple of things.

The idea was floated that we are neither a high-spending nor a high-taxing country. The comparison was made with OECD countries. I do not believe we would want to compare ourselves with OECD countries, which have all kinds of low-income countries as members. We should stick with the G-7. The purchasing power, parity comparisons of the IMF and the World Bank, Canada still has the second highest per capita income in the world. We should compare ourselves with countries in that league.

The Minister of Finance has put his reputation on the line by putting out a table on page 86 of the lilac book that shows that the total public sector spending in 1993 in Canada was approximately 53%. The G–7 average was approximately 43%, and the United States was about 38%. I cannot let the idea go by that we are a country that can afford to spend more.

[Translation]

perception des recettes. C'est un système stupide qui nous a été légué par l'histoire, un système que nous n'avons jamais amélioré. Aujourd'hui, avec la technologie, nous pouvons le faire. Donc l'efficience au niveau de l'État—les chevauchements, le double emploi, la perception des recettes et la refonte des grands programmes—voilà un des angles d'attaque.

Les subventions aux entreprises, elles, ont gonflé comme une baudruche. Supprimez-les toutes, graduellement. Puis, concevezen de judicieuses pour assurer la compétitivité. Comme David l'a dit, regardez également du côté des recettes ou du manque à gagner. Tout les jours pendant votre tournée, vous verrez des coups d'épingle dans la baudruche des REER.

Que faut-il faire au sujet des REER? D'abord, le système actuel va assurer les pensions dont nous aurons besoin à l'avenir. Ce sont les revenus imposables du futur. Ce sont les recettes fiscales futures.

Par ailleurs, ils permettent des économies au niveau des dépenses, en rendant les gens autosuffisants. Peut—on néanmoins les imposer? Je suppose que oui, mais de façon créative. Le principal avantage du REER n'est pas la déduction fiscale sur les cotisations; c'est dans l'exonération des intérêts. On pourrait donc jouer avec des échelles mobiles, pour encourager les gens à épargner dans des REER, car vous en aurez besoin plus tard. Il y a toutes sortes de choses que l'on peut envisager.

Nous sommes ici depuis quatre heures et je ne vois pas comment vous pouvez attendre de nous que nous soumettions des propositions détaillées... Il y a des armées de gens aux finances qui devraient travailler là-dessus, ainsi que les autres ministères. Désolée si nous vous avons déçus.

Le président: Je vous remercie grandement, Maureen. Vous ne nous avez pas déçus.

Merci, Mr. Loubier. Can we now go to Mr. Grubel?

M. Grubel: Je vous remercie, monsieur le président. J'ai l'impression d'être de retour dans une salle de séminaire, avec tous ces gens que j'ai vus dans tant de séminaires auparavant. Mais, malheureusement, ceci n'est pas un séminaire. Il y a des caméras dirigées sur nous. Un nombre étonnamment important de gens nous regardent. Je n'aurais jamais pensé que tant de gens regardaient, mais je le sais maintenant. Aussi, en tant que politicien ayant changé... J'ai plusieurs mises au point à faire.

Quelqu'un a lancé l'idée que nous ne sommes pas un pays dépensier ni fortement imposé. Quelqu'un a fait une comparaison avec les pays de l'OCDE. Je ne pense pas qu'il faille se comparer aux pays de l'OCDE, cette organisation comptant toutes sortes de pays à faible revenu. Tenons—nous—en au G—7. En termes de pouvoir d'achat, selon les comparaisons du FMI et de la Banque mondiale, le Canada conserve encore le deuxième revenu per capita du monde. Ce sont à des pays de cette ligue qu'il faut nous comparer.

Le ministre des Finances a engagé sa réputation en publiant le tableau de la page 86 du Livre gris, d'où il apparaît que les dépenses totales du secteur public en 1993, au Canada, était d'environ 53 p. 100. La moyenne pour les pays du G-7 était d'environ 43 p. 100, et le chiffre pour les États-Unis de 38 p. 100. Je ne peux pas laisser passer la notion que nous serions un pays qui aurait les moyens de dépenser davantage.

As far as taxation is concerned, in the grey book on page 84, we can easily see that the taxes on personal income in Canada are the highest among all G-7 countries, at around 14.5% on average. The next highest is Italy and so on.

There are an awful lot of stories about corporations all the time. It is one of those ideas that is always brought up as an easy way out de ces solutions faciles à notre dilemme que l'on amène toujours sur of our dilemma.

• 2040

I urge you to turn to page 85. There you will see that only Japan, Germany and Italy have higher corporate tax rates. Canada is right in the middle and has 42%. The reason why so much of our tax revenue has not been raised by the private sector, by personal income tax and other sources is the fact that profits have been very low.

Now, there is a second point I would like to make. I've been around John McCallum when he was a scholar travelling around the world advocating his idea that the world's problems, the problems of macro-economic stability, can be solved by cooperation-remember, in Simon Fraser University. He came back praising Sweden to the sky.

I challenged Mr. McCracken a little while ago regarding which countries indeed were the ones he would recommend as an example where cooperation solved all of those problems. He of course came up with Sweden.

I don't know, maybe I've been reading the wrong newspapers, but I understand that Sweden had several devaluations in the last decade. They have high inflation rates; they have huge deficits, which require them to do all kinds of things that were not at all consistent with their ideology. They have high unemployment rates reaching the double digits. I don't know that there is any sample of any country in the world in our kind of civilization—I'm abstracting from Japan—with our kind of cultural background where cooperation has gone any further.

A third point is that I'm very disappointed that nobody has brought up that in fact the interest rate in the world reflects the intersection of the demand curve and the supply curve for savings. In this world where the developing countries of Asia. Africa, South America are demanding increasing amounts of savings, where all of the industrial countries are running huge deficits, how are we going to lower the interest rates, the real interest rates? In all likelihood, unless we increase our savings substantially and reduce our deficits as governments, the interest rates will have to go up much higher because of the high productivity of capital in those developing countries that have taken off, in Asia, in Africa, and in South America.

Finally, I would like to turn to resurrecting the problem of maybe the 5%, a quick cut. I think we should think about this seriously, and I would like to have input from anybody in writing, or any other way, because I think it may be needed for the following reason.

[Traduction]

Pour ce qui est de la fiscalité, à la page 84 du Livre gris, on peut voir facilement que l'impôt sur le revenu des particuliers au Canada est le plus élevé de tous ceux des pays du G-7, avec 14,5 p. 100 en moyenne. Le suivant est l'Italie, etc.

On dit toute sorte de choses au sujet des entreprises. C'est l'une le tapis.

Reportez-vous donc à la page 85. Vous y verrez que seul le Japon, l'Allemagne et l'Italie ont des taux d'imposition de sociétés qui sont plus élevés que les nôtre. Le Canada se trouve juste au milieu avec 42 p. 100. La raison pour laquelle une partie si faible de nos recettes fiscales provient du secteur privé et une partie si importante de l'impôt sur le revenu des particuliers et d'autres sources est que les profits des sociétés sont très bas.

J'aimerais dire une deuxième chose encore. J'ai connu John McCallum lorsqu'il était un universitaire sillonnant le monde pour expliquer son idée que les problèmes du monde, les problèmes de la stabilité macro-économique, pouvaient être résolus par la coopération-souvenez-vous, à l'Université Simon Fraser. Il est entré en portant la Suède aux nues.

Il y a peu, j'ai demandé à M. McCracken quels pays il pourrait citer comme modèles, où la coopération a résolu tous ces problèmes. Il a évidemment cité la Suède.

Je ne sais pas, je ne lis peut-être pas les bons journaux, mais je crois savoir que la Suède a connu plusieurs dévaluations au cours de la dernière décennie. Le taux d'inflation y est élevé; et le déficit est énorme, ce qui l'oblige à faire toutes sortes de choses qui cadrent mal avec son idéologie. Le taux de chômage y dépasse les 10 p. 100. Je ne pense pas qu'il y ait un autre pays du monde ayant notre genre de civilisation—je fais abstraction du Japon—qui a une culture similaire à la nôtre où la coopération soit allée plus loin.

Un troisième élément est que je suis très décu de voir que personne ne fait remarquer que le taux d'intérêt dans le monde reflète l'intersection de la courbe de la demande et de la courbe d'offre de l'épargne. Dans ce monde, où les pays en développement d'Asie, d'Afrique et d'Amérique du absorbent des quantités croissantes d'épargne, où tous les pays industriels connaissent de lourds déficits, comment va-t-on abaisser les taux d'intérêt, les taux d'intérêt réels? En toute probabilité, à moins que nous n'augmentions substantiellement notre épargne et réduisions nos déficits publics, les taux d'intérêt vont devoir beaucoup augmenter à cause de la forte productivité du capital dans ces pays en développement qui ont décollé en Asie, en Afrique et en Amérique du Sud.

Enfin, j'aimerais ressusciter l'option des 5 p. 100, de la coupure rapide. Je pense qu'il faudrait l'envisager très sérieusement et j'aimerais avoir votre avis par écrit, ou d'autre façon, car je pense que nous en aurons besoin pour la raison suivante.

There's a...probability that within the next few years we will have a major, major crisis. We will be forced to do something quickly and, at that point, have ready a program that signals to the world that we are decreasing our deficit by the following incisive steps—maybe the one that will turn us around. We should at least have it ready. Or it can be a combination of such a quick cut—equal cut

I should say—and I thank Maureen for saying so—the Reform Party, which is very much looking at the need to cut social programs... One of the first things we always say is that we don't want to cut it for the sake of cutting. We want to target it. We want to save it; that is, we must preserve our social programs so we can continue to take care of those at the bottom. If this country goes bankrupt, it will be not possible to do so.

As a footnote on this, we have been much too critical in accepting the definition that even Statistics Canada rejects as not a measure of poverty line. Poverty, as it is measured, is one—half of the median of income. That is not poverty in the traditional sense, which those people, those viewers out there, do not consider to be poverty. This is by historic standards, by world standards, a decent living.

• 2045

The problem of true poverty of people who are living hand to mouth and so on is considerably less than is indicated by that Statistics Canada number, which is used uncritically even by the people around this table, who should know better. It is a number we cannot get rid of. As long as we have an income distribution, there will always be some people at one–half of the median income.

Let me just say a couple more things about the 5%. First, we reiterate that we should not cut those in true need, but we should have no other exception. The CBC should be cut; the Senate should be cut; MPs should be cut. Nothing can be exempted. From my campaigning around in my riding I have learned that when you say that even the retired people will all say, "Right on! If you do that, then I am prepared to take my cut".

It would be marvellous to let the people feel to what extent they have lived beyond their means and then come to their senses and say, "Now, what can we afford beyond what we are now getting from the state?" That would be an extremely salutary exercise and it is absolutely essential, if, as I think is likely to happen, we will not get any kind of a consensus in our consultation anyway. If today was any example, you will see that it will be the same after we get back three or four weeks from now, having listened to a lot of people. That might be one of the best things we can do. Certainly we should have it ready for the potential emergency.

The Chairman: Does anybody want to pick up the gauntlet?

Mr. Fortin: I have just one technical question to ask anyone who knows about this. I think that the poverty line Statistics Canada uses is not a relative poverty line; it's an absolute line.

[Translation]

Il y a une... probabilité que dans les prochaines années nous connaîtrons une crise majeure. Nous serons contraints d'agir rapidement, et d'avoir près un programme qui montre au monde que nous allons réduire notre déficit par les mesures courageuses suivantes—peut—être comprenant cette mesure décisive. Il faudrait au moins que le plan soit prêt. Cette coupure forfaitaire pourrait être combinée à d'autres mesures.

Je dois dire—et je remercie Maureen de l'avoir dit—que le Parti réformiste, qui réfléchit sérieusement à la nécessité de tailler dans les programmes sociaux... Nous précisons toujours que nous ne voulons pas couper sans discrimination. Il faut bien cibler les coupures. Il faut préserver nos programmes sociaux, afin que nous puissions continuer à aider les Canadiens du bas de l'échelle. Si le pays fait faillite, il ne sera plus possible de les aider.

À ce sujet, on a accepté beaucoup trop facilement la définition de la pauvreté, que même Statistique Canada rejette comme réaliste. On définit la pauvreté comme la moitié du revenu médian. Cela n'est pas de la pauvreté au sens traditionnel, pas la pauvreté telle que la conçoivent les téléspectateurs qui nous regardent. Selon les normes historiques, selon les normes mondiales, c'est quand même un niveau de vie décent.

Le problème de la véritable pauvreté, celle des gens qui doivent se contenter du strict nécessaire, est considérablement moins grave que ce que le laisse entrevoir ce chiffre de Statistique Canada, que tout le monde cite sans se poser de question, même les gens qui sont ici aujourd'hui et qui devraient pourtant être bien informés. C'est un chiffre dont nous ne pouvons pas nous débarrasser. Tant que nous aurons une certaine redistribution du revenu, il y aura toujours des gens qui gagneront la moitié du revenu médiant.

Permettez-moi d'ajouter encore quelques petites choses au sujet des 5 p. 100. Premièrement, nous répétons qu'il ne faut pas que les compressions touchent ceux qui sont vraiment dans le besoin, mais nous ne devrions tolérer aucune autre exception. Il faut des compressions à Radio—Canada; il faut des compressions au Sénat; il faut des compressions visant les députés. Il ne peut y avoir aucune exception. En sillonant ma circonscription, je me suis rendu compte que, quand on dit cela, même les retraités se disent d'accord, à ce moment—là, pour assumer leur part des compressions.

Ce serait merveilleux de faire comprendre aux gens à quel point ils ont vécu jusqu'ici au-dessus de leurs moyens, de leur faire comprendre le bon sens, pour qu'ils se posent la question suivante: «Que pouvons-nous permettre au-delà de ce que l'État nous accorde actuellement?» Ce serait un exercice extrêmement salutaire, et il sera absolument essentiel si, comme je le pense, nous ne réussissons pas de toute façon à dégager un consensus de nos consultations. Si je me fie à ce que nous avons vu aujourd'hui, ce sera encore la même chose quand nous reviendrons dans trois ou quatre semaines après avoir écouté une foule de gens. C'est peut-être une des meilleurs choses que nous pourrions faire. En tout cas, nous devrions garder cette possibilité en réserve pour une urgence éventuelle.

Le président: Est-ce que quelqu'un veut prendre la relève?

M. Fortin: Je voudrais seulement poser une petite question sur un point de détail, à qui pourra me répondre. Je pense que le seuil de la pauvreté fixé par Statistique Canada n'est pas relatif; c'est un seuil absolu.

Mr. Grubel: No, that's not correct. One-half of the median.

Mr. Fortin: They defined a certain basket of goods—

Mr. Grubel: No.

Mr. Fortin: —at one point in the early 1960s, and then they've essentially indexed it. They have shifted the concept somewhat, but it has remained an absolute concept, not a relative one—

Mr. Grubel: No.

Mr. Fortin: —if I'm right, but I might be wrong.

Mr. Grubel: Let me correct you.

Mr. Fortin: I'm asking somebody other than you who knows all those things.

Mr. Grubel: No, Pierre, I just remembered correctly. It is anybody who uses more than *x* percent of their income to buy necessities. It's a little bit different.

Mr. Fortin: But that might be an absolute concept.

The Chairman: It's different in every area of Canada as well.

Dr. Ross: I'd love to get into the debate about poverty lines. I just wrote a book on it and I suggest that Herb should read it, because it discusses the Fraser Institute line as well and why that's not a particularly good line of measurement either. It also explains why you can reduce poverty using a relative line. I've taken the liberty to write a couple of paragraphs on it, because there are a lot of people like you who don't understand the arithmetic of being able to remove poverty when you have half the median or half of anything else. You simply can't. You have to redistribute income. It doesn't occur by growth. So you're wrong. But the debate on poverty lines can go on for hours.

Since you're an economist, I'd like to pick you up, because this is the kind of thing that I'm going to make a cause of, perhaps for the rest of my life. It is trying to get people to understand the tax system here relative to systems of other countries.

You used this graph, which I consider to be misleading, on the mauve paper, showing that corporate taxes in Canada have been increasing, that they're higher than in the other countries. You should know better than to use tax rates. What you should be using are the taxes collected. You can make any tax rates you want, but if you have all kinds of exemptions and ways to get around the tax rate, then of course the tax collected can be very small.

You should go back to the OECD publication, which uses taxes collected, and you'll find something you won't like. It is that in 1992, as a percentage of gross domestic product, corporate income taxes were 1.8% in Canada, 5% in Japan and 2.1% in the United States. It's not high. They're below the two countries that you pointed to.

[Traduction]

M. Grubel: Non, vous vous trompez. Il s'agit de la moitié du revenu médiant.

M. Fortin: On a pris un panier de provision quelconque. . .

M. Grubel: Non.

M. Fortin: . . . quelque part au début des années soixante, et on l'a ensuite indexé, en gros. Le concept a été modifié quelque peu, mais cela demeure un concept absolu et non relatif. . .

M. Grubel: Non.

M. Fortin: . . . si je ne me trompe pas, mais c'est possible.

M. Grubel: Permettez-moi de vous corriger.

M. Fortin: Je voudrais une réponse de quelqu'un d'autre que vous, de quelqu'un qui soit au courant de toutes ces choses.

M. Grubel: Non, Pierre, je viens de me rappeler ce qu'il en est exactement. On considère que ceux qui se servent de plus de «x» p. 100 de leur revenu pour acheter des produits de premières nécessités sont au-dessous du seuil de la pauvreté. C'est un peu différent.

M. Fortin: Mais cela pourrait être un concept absolu.

Le président: C'est également différent d'une région du Canada à l'autre.

M. Ross: J'aimerais bien participer moi aussi au débat sur le seuil de la pauvreté. Je viens d'écrire un livre à ce sujet-là et je pense que Herb devrait le lire, parce qu'il y est également question du seuil défini par le Fraser Institute et de la raison pour laquelle ce n'est pas non plus un outil de mesure particulièrement satisfaisant. J'y explique aussi pourquoi on ne peut pas réduire la pauvreté en se servant d'un seuil relatif. J'ai pris la liberté d'écrire quelques paragraphes à ce sujet-là parce qu'il y a beaucoup de gens comme vous qui ne comprennent pas les chiffres qui portent sur la capacité de supprimer la pauvreté lorsque le seuil est fixé à la moitié de la médiane ou de quelque chose d'autre. C'est tout simplement impossible. Il faut redistribuer le revenu. Cela ne se fait pas simplement grâce à la croissance. Donc, vous vous trompez. Mais nous pourrions discuter du seuil de la pauvreté pendant des heures.

Puisque vous êtes économiste, je dois vous en faire la remarque parce que c'est le genre de choses dont je vais faire un cheval de bataille, peut-être jusqu'à la fin de mes jours. Je veux parler de la nécessité de faire comprendre aux gens notre régime fiscal, comparativement à celui d'autres pays.

Vous vous êtes servi de ce graphique, que je considère trompeur—celui qui est imprimé sur papier mauve — pour montrer que les entreprises canadiennes paient plus de taxes qu'auparavant et plus que dans les autres pays. Mais vous devriez savoir que les taux d'imposition ne veulent rien dire. Ce que vous devriez comparer, ce sont les impôts perçus. Quels que soient les taux d'imposition, s'il y a toutes sortes d'exemption et de façons de contourner ces taux, les impôts perçus peuvent évidemment être très réduits.

Vous devriez consulter la publication de l'OCDE, dans laquelle il est question des impôts perçus; vous allez y trouver quelque chose que vous n'aimerez pas. Vous y verrez qu'en 1992, par rapport au produit intérieur brut, l'impôt sur le revenu des entreprises représentait 1,8 p. 100 au Canada, 5 p. 100 au Japon et 2,1 p. 100 aux États–Unis. Ce n'est pas beaucoup. C'est moins que dans les deux pays dont vous avez parlé.

[Translation]

• 2050

Mr. Grubel: So we have low corporate profits.

Dr. Ross: Exactly, In Japan, 17% of all their taxes are raised through the corporate system. In Canada only 4.8% are.

Mr. Grubel: Do they have higher profits?

Dr. Ross: In the United States, 7.2% of the taxes are collected this way.

Mr. Grubel: David has an answer.

Mr. Rosenberg: A very small point. 1992 was the depth of a recession, which in Canada was equal to the 1930s in one respect only, and that was profits. The U.S. and Japan were not quite as deeply into the recession in that year, so that's a very biased measure.

One final point about taxes on corporations is that corporations are owned by people, and if you don't tax the income at the level of the corporation, you tax it at the level of the household, unless the corporation is owned abroad. Now, there may be a case for tinkering around with Canadian corporate taxation. I really don't know the details of it, but it's not this great big cornucopia of revenue that can just be had at zero effect on the rest of the economy. I repeat, we all own those corporations through our retirement savings plans and our pension plans, and if they're being taxed more highly, they're paying less in the way of dividends for us to pay income tax on.

Mr. Grubel: If the rates were so low here, why don't we have capital flowing in from the rest of the world, from Japan?

Prof. Laidler: We do actually, Herb, that's why we have this growing foreign debt.

Mr. Grubel: Then our productivity should be shooting up.

Prof. Laidler: It is. It's doing very well at the moment.

Mr. Grubel: The last two years. Come on, the last half month-

The Chairman: There's a big difference between investing in Canadian bonds and buying the shares of Canadian companies and establishing operations here.

William Robson.

Mr. Robson: My intervention is more relevant, thanks to the last two, than it was when I first put my hand up.

I was going to respond actually to something that Mike McCracken had said much earlier, one of the many things he has said that frightened me. He referred to the total size of Canada's balance sheet, and similarly to the discussion here, before we get around to the fact that taxes are actually paid by people, is this confusion of what's a legitimate tax base and what isn't. As long as there's a dollar left of corporate profits, I suppose there will be somebody saying that it ought to be taxed.

M. Grubel: C'est donc que les bénéfices de nos entreprises sont peu élevés.

M. Ross: Exactement. Au Japon, 17 p. 100 des impôts sont versés par les entreprises. Au Canada, c'est seulement 4,8 p. 100.

M. Grubel: Est-ce que les profits sont plus élevés là-bas?

M. Ross: Aux États-Unis, 7,2 p. 100 des impôts sont perçus de cette façon-là.

M. Grubel: David a une réponse.

M. Rosenberg: Une toute petite observation. L'année 1992 marquait le creux d'une récession pendant laquelle le Canada s'est retrouvé dans la même situation que pendant les années trente sur un plan seulement, celui des profits. Les États—Unis et le Japon n'ont pas été tout à fait été touchés par la récession cette année—là; donc, c'est une mesure très tendancieuse.

Un demier mot au sujet des impôts sur le revenu des entreprises: ce sont des gens qui possèdent les entreprises, et si l'on n'impose pas le revenu au niveau de l'entreprise, il faut l'imposer au niveau du ménage, sauf dans le cas des entreprises qui appartiennent à des intérêts étrangers. Bien sûr, il serait peut-être bon de modifier les dispositions relatives à l'impôt perçues auprès des entreprises canadiennes. Je ne connais pas vraiment tous les détails de la situation, mais il ne s'agit pas simplement d'une énorme corne d'abondance dans laquelle on peut piger sans que cela ait d'effet sur le reste de l'économie. Je répète que ces entreprises nous appartiennent à tous, par le biais de nos régimes de retraite et d'épargne-retraite, et que si elles sont taxées davantage, elles nous versent moins de dividendes sur lesquels nous devons payer de l'impôt.

M. Grubel: Si les taux sont si bas ici, pourquoi est-ce que nous n'attirons pas de capitaux du reste du monde, du Japon par exemple?

M. Laidler: En fait, Herb, nous en attirons, et c'est pourquoi nous avons une dette étrangère qui augmente.

M. Grubel: Alors, notre productivité devrait monter en flèche.

M. Laidler: Elle le fait. Ça va très bien en ce moment.

M. Grubel: Pendant les deux dernières années. Voyons, ces deux dernières semaines. . .

Le président: Il y a toute une différence entre le fait d'investir dans des obligations canadiennes et d'acheter des actions d'entreprises canadiennes, et le fait de s'implanter ici.

William Robson.

M. Robson: Grâce aux deux dernières interventions, la mienne sera plus pertinente qu'elle l'était lorsque j'ai levé la main tout à l'heure.

Je voulais répondre en fait à quelque chose que Mike McCracken a dit beaucoup plus tôt, à une des nombreuses observations qu'il a faites et qui me font peur. Il a parlé de l'ensemble du bilan du Canada, et un peu comme nous venons de le dire, avant d'en arriver au fait que ce sont finalement les gens qui payent les taxes, il y a une certaine confusion au sujet de ce qui constitue une assiette fiscale légitime et ce qui n'en n'est pas une. Tant qu'il reste un dollar sur les bénéfices des entreprises, je suppose qu'il se trouvera toujours quelqu'un pour dire qu'il faudrait le taxer.

By the same notion, the \$700 billion of residential housing that exists ought to be subjected, dollar for dollar, to their property tax every year. It's important to remember that the taxes are paid by people. I hope no one on that side of the table thought, my goodness, that's a lot of assets, and it's all ours. It's not. It doesn't belong to government, and government would have a lot of trouble getting its hands on it.

There's one pool of assets that's similar in size to that pool of housing I just mentioned, \$700 billion, and that's the pension plan assets that Maureen Farrow referred to earlier. I have problems with the idea that this is an appropriate source for governments to go after. It seems to me that it sends a very bad message to people who might think about saving for retirement in the future, but I realize it's very tempting to go after a pool of money that big when you've run out of money yourself.

Let me just observe one thing. There's an unfunded liability in the federal civil servants pension plan of \$100 billion. I don't know whether the tax preferences that are given in respect of that plan show up in the tax expenditure that's in this book. It should; if it doesn't, it might be interesting to ask the Department of Finance about that.

If by any chance the government does decide to go after people's pension plan savings, I hope they'll give very serious attention to the question of how you tax the civil servants unfunded liability. It strikes me that it would be a little unfair, especially considering the generosity of those pension plans compared to those available to other people, and the special provisions that civil servants have given themselves in the legislation, to put that off limits just because the government has neglected to fund it. I think if the government does decide to go after the pension savings of ordinary Canadians, civil servants pensions ought to be right at the top of the list.

Mr. Grubel: The same thing with Canada Pension, which is \$700 billion.

Ms Farrow: I want to be very clear, I was not saying we should tax in any major way that sort of money, because I think it's very important to make sure we have those pensions down the road; otherwise we will have an enormous problem in funding a demographic profile that is aging. But I do think you could look creatively at sliding scales of taxation that still encourage people to save, and in fact I'd like to see the opting of the savings rather than the dilution of the savings.

[Traduction]

Selon ce principe, il faudrait taxer chaque année, dollar pour dollar, les 700 milliards de dollars que représentent les logements résidentiels existants. Il est important de se rappeler que ce sont les gens qui paient les taxes. J'espère qu'il n'y a personne, de l'autre côté de la table, qui s'est dit qu'il y a là beaucoup d'argent et que c'est à nous. Ce ne l'est pas. Cet argent n'appartient pas au gouvernement et le gouvernement aurait beaucoup de mal à mettre la main dessus.

Il y a un autre bassin de biens à peu près de la même taille que les 700 milliards de dollars que je viens de mentionner dans le domaine du logement; il s'agit de l'actif des régimes de retraite dont Maureen Farrow a parlé tout à l'heure. J'ai beaucoup de mal à accepter l'idée que cela pourrait être une source de revenu appropriée pour les gouvernements. Il me semble qu'ils lanceraient alors un signal tout à fait désolant aux gens qui pourraient songer à économiser pour leur retraite future, mais je me rends compte qu'il est très tentant de lorgner vers tout cet argent quand on n'en a plus soi-même.

Permettez-moi simplement une petite observation. Il y a dans le régime de retraite des fonctionnaires fédéraux un passif non capitalisé de 100 milliards de dollars. Je ne sais pas si les préférences fiscales exprimées au sujet de ce régime se traduisent dans les dépenses fiscales indiquées ici. Elles le devraient, et si ce n'est pas le cas, il pourrait être intéressant de poser des questions au ministère des Finances à ce sujet.

Si, par hasard, le gouvernement décide un jour d'imposer les économies versées dans les caisses de retraite, j'espère qu'il se demandera très sérieusement comment il devrait imposer le passif non capitalisé de la caisse de retraite des fonctionnaires. Il me semble que ce serait un peu injuste, étant donné surtout la générosité de ces régimes de retraite comparativement à ceux dont disposent certaines autres personnes, et les dispositions particulières dont les fonctionnaires se sont dotés dans la loi; ce serait injuste de ne pas vouloir toucher à cela simplement parce que le gouvernement a négligé de contribuer à la caisse. Je pense que, si le gouvernement décide d'imposer les régimes de retraite des citoyens canadiens, ceux des fonctionnaires devraient se trouver en haut de la liste.

M. Grubel: C'est la même chose pour le Régime de pensions du Canada, dont l'actif est de 700 milliards de dollars.

Mme Farrow: Je tiens à ce qu'il soit tout à fait clair que je ne propose pas de taxer cet actif de façon majeure parce que je pense qu'il est très important de nous assurer que nous pourrons compter sur ces pensions plus tard. Autrement, nous aurons d'énormes problèmes de financement à cause du vieillissement de la population. Mais je pense qu'il serait possible d'envisager des solutions innovatrices comme des échelles mobiles de taxation qui encourageraient quand même les gens à épargner; en fait, j'aimerais bien que le gouvernement privilégie l'épargne plutôt que de la diluer.

[Translation]

• 2055

The Chairman: Ladies and gentlemen, we have a very few minutes to go to 9 p.m., and you were promised you could leave by 9 p.m. I know many of you have transportation connections. Let me just try to do probably the impossible, which is to see if there's any consensus that emerged from this.

I know I'm not speaking for you, but I felt there was consensus that we must shoot for the deficit target, at least as much as Mr. Martin has done, certainly not less. There is a feeling that in terms of his economic assumptions his growth rates as contained in the purple book were probably reasonable in terms of making our calculations, that if there were any error it might be in terms of interest rates, where he might be a bit shy, but not necessarily.

How do we go about getting rid of this deficit? I think Lynne Toupin expressed extremely well that even the poor people realize the deficit is a problem. What do we do? Not a great deal of consensus.

There was some feeling expressed here, by no means unanimous, that there might be tax expenditures that could be called upon. The possibility of tax increases was not totally ruled out, but there was not a great deal of support expressed for it. There was expression of the fact that perhaps monetary policy could be manipulated in such a way as to bring down the interest rates and particularly the interest rates on our debt, which would vastly reduce our expenses every year and might have a stimulative effect on the economy. There was no great support from the economists at the table for that being a way that would work.

Certainly any way we can eliminate overlap and duplication of programs, business subsidies. . . maybe the defence budget will have to be tackled. There were no sacred cows expressed at this table, and I was glad to hear that - except for one. Everybody, from the most right-wing, if that's an appropriate term-which I don't think it is—to the left, agreed those who were most in need must not have their programs touched.

So maybe we have not accomplished a great deal but I think we have learned a great deal from you. It's a very diverse group of experts we have around the table. To me it's been heartening to see that with such a diverse group there are consensuses that emerge, and I know you will be following the debate. You have really been an incubator for our ideas as we go out for greater consultations with Canadians everywhere.

J'aimerais vous encourager à nous faire part de vos idées, à nous écrire et à nous téléphoner.

Également, au nom de tous mes collègues du Parlement, j'aimerais vous remercier de tous les efforts que vous avez faits pour venir ici presque sans préavis et de la contribution que vous avez faite contribution to our work and our country. à nos travaux et à notre pays.

Le président: Mesdames et messieurs, il ne nous reste que quelques minutes avant 21 heures, et je vous avais promis que vous pourriez partir avant cette heure-là. Je sais que beaucoup d'entre vous doivent voyager et que vous avez des correspondances à prendre. Permettez-moi seulement d'essayer de faire quelque chose qui est probablement impossible, c'est à dire de voir si nous en sommes arrivés à un consensus quelconque.

Je sais que je ne peux pas parler pour vous, mais j'ai l'impression que nous nous entendons pour dire qu'il faut absolument nous attaquer au déficit, au moins autant que M. Martin l'a fait et certainement pas moins. En ce qui concerne ces hypothèses économiques il semble que les taux de croissance indiqués dans le Livre gris sont probablement raisonnables pour les besoins de nos calculs et que s'il y a eu erreur, c'est peut-être plutôt au sujet des taux d'intérêt, puisque M. Martin s'est peut-être montré un peu timide sur ce point, mais pas nécessairement.

Mais comment faire pour nous débarrasser de ce déficit? Je pense que Lynne Toupin a très bien résumé la situation en disant que même les gens pauvres se rendent compte que le déficit est un problème. Mais comment faire? Il n'y a pas vraiment de consensus à ce

Certains d'entre vous ont exprimé l'idée que nous pourrions nous attaquer à certaines dépenses fiscales, mais cela ne fait certainement pas l'unanimité. La possibilité d'augmenter les impôts n'a pas été totalement écartée, mais elle n'a pas reçu beaucoup d'appuis. On a aussi évoqué la possibilité de manipuler la politique monétaire de façon à abaisser les taux d'intérêt, et tout particulièrement les taux d'intérêts sur notre dette, ce qui réduirait considérablement nos dépenses annuelles et pourrait avoir un effet stimulant sur l'économie. Mais les économistes qui sont ici ne semblent pas tellement d'accord avec cette formule.

Il est certain que tous les moyens que nous pourrons prendre pour supprimer les chevauchements et les dédoublements de programmes, les subventions aux entreprises. . . nous devrons peut-être nous attaquer au budget de la Défense. Personne ici n'a parlé de vaches sacrées—et j'en suis très content—à une seule exception près. Tout le monde, depuis ceux qui sont le plus à droite, si c'est un terme approprié-et je ne pense pas qu'ils le soient-jusqu'à ceux de gauche, sont d'accords pour dire qu'il ne faut pas toucher aux programmes qui s'adressent à ceux qui en ont le plus besoin.

Donc, nous n'avons peut-être pas beaucoup avancé, mais je pense que nous avons appris grâce à vous. Nous avons réuni ici un groupe d'experts très diversifié. Et je trouve très réconfortant de voir qu'il est quand même possible, malgré cette diversité, d'en arriver à ur début de consensus, et je sais que vous allez suivre le débat. Nos discussions d'aujourd'hui nous ont vraiment aidé à préciser nos idées avant de nous lancer des des consultations plus vastes avec les Canadiens et les Canadiennes de tout le pays.

I would like to encourage you to share your ideas with us, ir writing or on the phone.

I would also like to thank you on behalf of all my colleagues fron Parliament for being here almost without notice and for you

I thank you all very much. Our next meeting will be next Tuesday.

We adjourn. Thank you.

[Traduction]

Merci beaucoup à tous. Nous tiendrons notre prochaine séance mardi prochain.

La séance est levée. Merci.

From Canada West Foundation:

Dr. David Elton, President.

From the University of Western Ontario:

David Laidler, Professor.

From the Canadian Council of Social Development:

David Ross, Acting Executive Director.

From the C.D. Howe Institute:

William Robson.

From Nesbitt Burns Corp:

David Rosenberg, Senior Economist.

From the Royal Bank of Canada:

John McCallum, Senior Vice-President and Chief Economist.

De Canada West Foundation:

David Elton, président.

De l'Université Western Ontario:

David Laidler, professeur.

Du Conseil canadien de développement social:

David Ross, directeur exécutif intérimaire,

De l'Institut C.D. Howe:

William Robson.

Du Nesbitt Burns Corp:

David Rosenberg, économiste principal.

De la Banque royale du Canada:

John McCallum, premier vice-président et économiste en chef.

MAIL >POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

ort payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré—Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré—Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Coalition of National Voluntary Organizations (NVO):

Rose Potvin, Executive Director.

From the Canadian Chamber of Commerce:

Dale Orr, Chairman, Economic Policy Committee.

From the University of Quebec in Montreal:

Pierre Fortin.

From the National Anti-Poverty Organization:

Lynne Toupin, Executive Director.

From the School of Policy Studies, Queen's University:

Dr. Thomas Courchene, Director.

From Loewen, Ondaatje, McCutcheon Ltd.:

Maureen Farrow, Executive Vice-President, Director of Research.

From the National Action Committee on the Status of Women:

Lorraine Michael.

From Informetrica:

Michael McCracken, Chairman and Chief Executive Officer.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Des Organisations nationales volontaires:

Rose Potvin, directrice exécutive.

De la Chambre de commerce du Canada:

Dale Orr, président, Comité de la politique économique.

De l'Université du Québec à Montréal:

Pierre Fortin.

De l'Organisation Nationale Anti-Pauvreté:

Lynne Toupin, directrice exécutive.

De l'École des études politiques, Université Queen's:

Dr Thomas Courchene, directeur.

De Loewen, Ondaatje, McCutcheon Ltd.:

Maureen Farrow, vice-présidente exécutive, directrice de la recherche

Du Comité canadien d'action sur le statut de la femme:

Lorraine Michael.

De Informetrica:

Michael McCracken, président et directeur administratif/général.

(Suite à la page précédente)

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 60

Tuesday, October 25, 1994

Chairperson: Jim Peterson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 60

Le mardi 25 octobre 1994

Président: Jim Peterson

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finance

Finances

RESPECTING:

CONCERNANT:

Pursuant to Standing Order 83.1, study on the budgetary policy Conformément à l'article 83.1 du Règlement, étude des politiques budgétaires

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



STANDING COMMITTEE ON FINANCE

Chairperson: Jim Peterson

Vice-Chairmen: Yvan Loubier

Barry Campbell

Members

Jim Abbott
Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Associate Members

Reg Alcock Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

Martine Bresson

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

Président: Jim Peterson

Vice-présidents: Yvan Loubier

Barry Campbell

Membres

Jim Abbott
Gérard Asselin
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Membres associés

Reg Alcock Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Martine Bresson

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

PROCÈS-VERBAUX

LE MARDI 25 OCTOBRE 1994

(78)

[Texte]

Le Comité permanent des finances se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 10 h 01, dans la pièce 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jim Peterson (président).

Membres du Comité présents: Jim Abbott, Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis, Ray Speaker, Jane Stewart.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Richard Domingue et Terence Thomas, attachés de recherche. De la direction des comités et des associations parlementaires: Christine Trauttmansdorff.

Témoins: De la Banque du Canada: Charles Freedman, sous-gouverneur; Paul Jenkins, sous-gouverneur; Tim Noël, sous-gouverneur.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 83.1 du Règlement, le Comité continue son étude des politiques budgétaires (Voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 27 septembre 1994, fascicule nº 53).

Les témoins font une présentation et répondent aux questions.

À 12 h 14, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DE L'APRÈS–MIDI (79)

Le Comité permanent des finances se réunit en séance télévisée aujourd'hui, à 16 h 31, dans la pièce 253–D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jim Peterson (président).

Membres du Comité présents: Gérard Asselin, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis, Jane Stewart, David Walker.

Membre suppléant présent: Pauline Picard pour Pierre Brien.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Richard Domingue, attaché de recherche.

Témoins: De l'Association des hôpitaux du Canada: Jim saunders, président, conseil d'administration; Carol Clemenhamen, président; Michelle Albagli, directrice, communications.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 83.1 du déglement, le Comité continue son étude des politiques budgétires (Voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 27 eptembre 1994, fascicule nº 53).

Les témoins font une présentation et répondent aux questions. À 17 h 36, le Comité adopte le huis clos.

Il est convenu, — Que les consultants suivants soient engagés:

- -Michael Bryans pour 40 jours à 400.00\$/jour
- -David Ablett pour 21 jours à 599.00\$/jour
- -Peter Smith pour 5 jours à 500.00\$/jour
- 500.00\$ de dépenses avec reçus pour la durée de chaque contrat, durée des contrats étant du 17 octobre jusqu'au dépôt du Rapport.

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, OCTOBER 25, 1994 (78)

[Translation]

The Standing Committee on Finance met in camera at 10:01 o'clock a.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Chair, Jim Peterson, presiding.

Members of the Committee present: Jim Abbott, Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis, Ray Speaker, Jane Stewart.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Richard Domingue and Terence Thomas, Research Officers. From the Committees and Parliamentary Associations Directorate: Christine Trauttmansdorff.

Witnesses: From the Bank of Canada: Charles Freedman, Deputy Governor; Paul Jenkins, Deputy Governor; Tim Noël, Deputy Governor.

In accordance with its mandate under Standing Order 83.1, the Committee resumed consideration of the budgetary policy (See Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, September 27, 1994, Issue No. 53).

The witnesses made statements and answered questions.

At 12:14 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

AFTERNOON SITTING

(79)

The Standing Committee on Finance met on televised session 4:31 o'clock p.m. this day, in Room 253–D, Centre Block, the Chair, Jim Peterson, presiding.

Members of the Committee present: Gérard Asselin, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Herb Grubel, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis, Jane Stewart, David Walker.

Acting member present: Pauline Picard for Pierre Brien.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Richard Domingue, Research Officer.

Witnesses: From the Canadian Hospital Association: Jim Saunders, President, Board of Directors; Carol Clemenhagen, President; Michelle Albagli, Director, Communications.

In accordance with its mandate under Standing Order 83.1, the Committee resumed consideration of the budgetary policy (See Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, September 27, 1994, Issue No. 53).

The witnesses made statements and answered questions.

At 5:36 p.m., the Committee proceeded to sit camera

It was agreed, — That services of the following consultants be retained:

- -Michael Bryans for 40 days, at \$400.00/day
- —David Ablett for 21 days at \$599.00/day
- -Peter Smith for 5 days at \$500/day

plus \$500.00 for expenses with vouchers for the duration of the contract.

président.

À 17 h 38, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du At 5:38 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

La greffière du Comité

Martine Bresson

Martine Bresson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, October 25, 1994

• 1630

The Chairman: I call this meeting to order.

The finance committee is continuing its pre-budget consultations. Our witnesses this afternoon are from the Canadian Hospital Association: Mr. Jim Saunders, chairman of the board of directors; Carol Clemenhagen, president; and Michelle Albagli, director of communications.

Thank you for coming. You have a statement, after which we'll turn to questions.

Mr. Jim Saunders (Chairman, Board of Directors, Canadian Hospital Association): Thank you for the privilege of being with you today. We're representing the Canadian Hospital Association, a federation of 11 provincial and territorial hospital and health associations representing over 1,200 health care facilities and agencies across this country.

We are the national voice for this health network. Our mission and he mission of the Canadian Hospital Association is to promote the numane, effective, efficient and integrated health system of the highest quality for all Canadians. It's a great challenge for us.

We're here to comment on behalf of all of our members. We want to talk about the cash transfer payments for health inder the established programs financing or EPF arrangements, which provide provinces with equal per capita revenue sources with which to fund basic health services. Historically, they've lso provided the federal government with the leverage to insure compliance with national health standards. If Canada is a maintain comparable standards to health care delivery systems across the country, then provinces and territories must have access to similar revenue sources to ensure that the integrity and accessibility of service is up to national standards.

Hence the federal role in health spending power exercised in apport of the national interest. Federal cash transfers enable empliance with agreed-upon national standards for publicly stured health benefits.

Gentlemen and ladies, there's a revolution going on in Canada ith health reform. There's great uncertainty, and now more than 'er the provinces and territories need security of program funding rhealth services planning and delivery purposes. Increasingly, this sire for stability conflicts with the federal government's need for r physical flexibility to cope with your economic pressures.

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 25 octobre 1994

Le président: La séance est ouverte.

Le Comité des finances poursuit ses consultations pré-budgétaires. Nos témoins cet après-midi sont les représentants de l'Association des hôpitaux du Canada: M. Jim Saunders, président du conseil d'administration, M^{me} Carol Clemenhagen, présidente, ainsi que M^{me} Michelle Albagli, directrice des communications.

Nous vous remercions d'être venus. Vous pouvez faire une déclaration et ensuite nous passerons aux questions.

M. Jim Saunders (président du conseil d'administration, Association des hôpitaux du Canada): Nous vous remercions de nous avoir accordé le privilège de venir vous parler aujourd'hui. Nous représentons l'Association des hôpitaux du Canada, qui est la Fédération des 11 associations hospitalo—sanitaires provinciales et territoriales représentant plus de 1 200 établissements et organismes de santé au pays.

Notre association est le porte-parole national de ce réseau de santé. Notre mission et la mission de l'association des hôpitaux du Canada est de promouvoir des soins humanitaires pour tous les Canadiens, dans un système de services de santé intégré, efficace, efficient et de la plus haute qualité. C'est un grand défi pour nous.

Nous sommes ici pour faire des commentaires au nom de tous nos membres. Nous voulons vous parler des transferts pécuniaires au titre de la santé dans le cadre des accords sur le financement des programmes établis (FPE). C'est ainsi que les provinces reçoivent une part de recettes égale par habitant pour financer les services de santé de base. Traditionnellement, ces transferts donnaient également au gouvernement fédéral le pouvoir nécessaire pour assurer le respect de normes nationales en matière de santé. Pour que le Canada puisse maintenir des normes comparables à l'échelle nationale dans les systèmes de prestation des soins de santé, les provinces et les territoires doivent avoir accès à des sources de revenus semblables afin de pouvoir s'assurer que l'intégrité et l'accessibilité des services respectent des normes nationales.

C'est ainsi que le gouvernement fédéral utilise son pouvoir de dépenser en matière de services de santé pour influencer la prestation des services dans l'intérêt national. Les transferts pécuniaires fédéraux permettent de faire respecter des normes nationales convenues en matière de services de santé assurés par l'État.

Mesdames et messieurs, une réforme du secteur de la santé est actuellement en cours au Canada, et c'est presqu'une révolution. Il y a beaucoup d'incertitude, et les provinces ainsi que les territoires ont plus que jamais besoin de sécurité en ce qui concerne le financement des programmes afin de pouvoir planifier et offrir les services de santé. Ce besoin de stabilité se heurte de plus en plus au besoin du gouvernement fédéral d'avoir une marge de manoeuvre financière en raison des pressions économiques.

Because EPF health transfers are financed through a uniform federal tax effort across the country, they reduce the need for provinces with different physical capabilities to raise revenues themselves. In this way they provide all Canadians with at least the possibility and in many cases the reality of equivalent public services financed through equivalent tax burdens.

The federal minister of health has expressed keen interest in how health services are offered across this country. The current environment of increased federal-provincial tension with respect to health care is not conducive to the health renewal efforts of health care providers, nor to the achievement of federal-provincial objectives through deficit reduction, reduced program spending, the monitoring of compliance with the Canada Health Act, or the establishment of an agenda for a productive national forum on health.

• 1635

Our Canadians are nervous, concerned and worried. They reject cutting health services as a means of reducing the deficit. Furthermore, the majority of Canadians do not believe statements that further cut-backs can be made unilaterally without affecting accessibility.

The Canadian Hospital Association recognizes that scarce resources necessitate priority setting and believes Canada has now reached a point where our spending targets on society's investment est maintenant arrivé au point où les objectifs de dépenses de notre in health must be made explicit.

We need a basic package of core, publicly funded health benefits and we must define those benefits. An adequate level of federal cash transfers must be secured in order to sustain these basic packages.

There's consensus that an appropriate balance of private and public funding must be built so those health benefits that do not fall within the basket of publicly insured services can be financed through private sectors.

There have been many changes over the years. Over the past 20 years, while hospital spending has remained the majority component of total health spending, its relative share has decreased and will continue to decrease in the future. At one point it represented 44% of health expenditures. In 1991 it decreased to about 39.1%, and will continue to decrease in the future.

Increased health spending is related to a number of factors, including increases in population, changes in medical care provision, inflation, our utilization intensity, and our quality improvement measures, which continuously upgrade the quality of medicine we provide. It includes changes in our medical technology, and in payments to providers such as our physicians. Inflation, both general and health related, and utilization intensity appear to be the principal factors explaining the growth in Canadian health care spending.

[Translation]

Les paiements de transferts au titre de la santé, dans le cadre du financement des programmes établis, sont financés par un effort fiscal fédéral uniforme à l'échelle nationale, et les provinces dont la capacité fiscale n'est pas aussi grande n'ont pas besoin d'augmenter autant leurs propres recettes fiscales. De cette manière, tous les Canadiens ont au moins la possibilité d'avoir accès à des services publics équivalents financés par un fardeau fiscal équivalent, et dans bien des cas, c'est ce qui se produit vraiment.

La ministre fédérale de la Santé a exprimé un vif intérêt pour la façon dont les services de santé sont offerts dans l'ensemble du pays. Le climat de tension qui s'accroît actuellement entre le gouvernement fédéral et les provinces au sujet des soins de santé n'est pas propice aux efforts de renouvellement des prestataires de soins de santé ni à la réalisation des objectifs du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux au moyen de la réduction des déficits et des dépenses de programmes, de la vérification de la conformité à la Loi canadienne sur la santé ou de l'établissement d'un ordre du jour pour un forum national sur la santé qui serait productif.

Les Canadiens sont nerveux, préoccupés et inquiets. Ils refusent qu'on réduise le déficit en diminuant les services de santé. En outre, la majorité des Canadiens ne croît pas que l'on puisse effectuer unilatéralement de nouvelles réductions sans nuire à l'accessibilité des services.

L'Association des hôpitaux du Canada reconnaît que la rareté des ressources nous oblige à établir des priorités et croît que le Canada société en matière de santé doivent être explicites.

Nous avons besoin d'un ensemble de services de base financés par l'État et nous devons définir ces services. Le gouvernement fédéral doit assurer un niveau approprié de transferts pécuniaires afin de maintenir ses services de base.

On s'entend pour dire qu'il faut trouver un équilibre approprié entre le financement privé et le financement public, afin que les services de santé qui n'entrent pas dans l'ensemble des services assurés par l'État puissent être financés par le secteur privé.

De nombreux changements se sont produits au cours des années. Bien que les dépenses consacrées aux hôpitaux aient continué de représenter l'élément principal des dépenses totales en matière de santé au cours des 20 dernières années, ces dépenses ont proportionnellement diminué et continueront de le faire dorénavant. À un moment donné, ces dépenses représentaient 44 p. 100 des dépenses de santé. En 1991, ce taux était passé à environ 39,1 p. 100 et il continuera de baisser à l'avenir.

L'augmentation des dépenses de santé est dû à un certain nombre de facteurs, comme l'augmentation de la population, les changements dans la prestation des soins médicaux, l'inflation, l'intensité de l'utilisation des services et les mesures que nous prenons pour améliorer continuellement la qualité de nos services médicaux. Cela comprend également l'évolution de la technologie médicale et les changements apportés à la rémunération des dispensateurs de services, comme nos médecins. L'inflation, tant dans les coûts en général que dans les coûts des services de santé, ainsi que l'intensité de l'utilisation des services semblent être les principaux facteurs qui expliquent la croissance des dépenses au titre des soins de santé au Canada.

We need to rationally curb these costs, and we support those initiatives, but Canadians are concerned about the ability of government to retain and finance them in light of recent economic developments.

When the EPF plan was put into effect in 1977, the base transfer to each province was to grow annually at a rate equal to the average rate of growth per capita GNP over the preceding three years. This formula was locked in for five years between 1977 and 1982, but since 1982 seven changes have affected the EPF formula. It is now calculated that the period from 1986–87 through 1995–96 will include a cut–back of the EPF escalator clauses that will remove \$29 billion from EPF cash transfers for health to the provinces.

By 1991 the federal share of health funding had fallen from about one—third of health spending in 1980 to about one—quarter of health spending today. In comparison, our provincial share is approximately 46.8%, and private funding provides approximately 28% of the health expenditures in Canada.

The changes introduced in the Conservative government budgets between 1985 and 1991, which reduced the EPF escalator clauses, have generated massive federal spending by cost—shifting to the provinces. The off—loading specifically into health care, by reductions in the federal cash transfers for health, have been estimated at about \$1.7 billion per year.

The Canadian Hospital Association, the health care sector in general, and the provinces and territories view the cuts and freezes in federal cash transfers for health as a signal of a desire to withdraw the federal presence in health, and we're greatly concerned about this. This signal has created the current environment in which the federal moral authority to monitor compliance with the Canada Health Act is often called into question.

The Canadian Hospital Association strongly believes the federal government must play a lead role in ensuring the stability of the EPF nealth transfer payments.

Ms Carol Clemenhagen (President, Canadian Hospital Association): As the chairman of the board of the Canadian Hospital Association has pointed out, resource constraints demand that the lealth care sector as a whole continue to do more in terms of improving the health of Canadians with the same, or possibly fewer, esources.

[Traduction]

Il faut contenir ces coûts d'une manière rationnelle, et nous appuyons des initiatives à cette fin, mais les Canadiens ont des doutes quant à la capacité du gouvernement de maintenir et de financer ces services, étant donné certaines initiatives économiques prises récemment.

Lors de l'entrée en vigueur du régime de financement des programmes établis en 1977, le transfert de base pour chaque province devait augmenter annuellement à un taux égal au taux moyen de croissance du PNB par habitant au cours des trois années précédentes. Cette formule a été maintenue pendant cinq ans, soit de 1977 à 1982, mais depuis cette année-là sept changements ont modifié la formule du financement des programmes établis. On calcule maintenant que pendant la période allant de 1986–1987 à 1995–1996, il y aura eu une réduction des clauses d'indexation du financement des programmes établis qui aura amputé de 29 milliards de dollars les transferts pécuniaires aux provinces au titre de la santé.

En 1991, la part du gouvernement fédéral dans le financement des services de santé était passée d'environ un tiers des dépenses de santé en 1980 à environ un quart des dépenses de santé aujourd'hui. En comparaison, la part des provinces est d'environ 46,8 p. 100, tandis que la contribution du secteur privé représente environ 28 p. 100 des dépenses de santé au Canada.

Les changements apportés par le gouvernement conservateur dans ses budgets de 1985 à 1991, réduisant les clauses d'indexation du financement des programmes établis, ont imposé aux provinces des dépenses massives qui incombaient auparavant au gouvernement fédéral. On a estimé à environ 1,7 milliard de dollars par année les dépenses dont le gouvernement fédéral s'est déchargées, en particulier dans le domaine de la santé, en réduisant ses transferts pécuniaires au titre de la santé.

L'Association des hôpitaux du Canada, le secteur des soins de santé en général, ainsi que les provinces et les territoires voient dans les réductions et les gels apportés par le gouvernement fédéral aux transferts pécuniaires au titre de la santé, le signal que le gouvernement fédéral souhaite se retirer du secteur de la santé, ce qui nous préoccupe grandement. C'est à cause de ce message que nous nous retrouvons dans le contexte actuel où l'autorité morale du gouvernement fédéral pour vérifier la conformité aux dispositions de la Loi canadienne sur la santé est souvent remise en question.

L'Association des hôpitaux du Canada croit profondément que le gouvernement fédéral doit jouer un rôle primordial en assurant la stabilité des paiements de transfert au titre de la santé, dans le cadre du financement des programmes établis.

Mme Carol Clemenhagen (présidente, Association des hôpitaux du Canada): Comme le président du Conseil d'administration de l'Association des hôpitaux du Canada l'a fait remarquer, la diminution des ressources oblige le secteur des soins de santé dans son ensemble à continuer de faire davantage pour améliorer la santé des Canadiens, mais en disposant des mêmes ressources, ou peut-être même de ressources réduites.

[Translation]

• 1640

The definition of affordability, which was recently outlined in the government social security review discussion paper, reflects quite accurately what health care facilities and agencies across the country do every single day to stretch public funds as far as possible. We spend within our means, we manage efficiently, and we certainly seek out and remove any waste or unnecessary use of limited resources.

The Canadian Hospital Association has a number of practical recommendations to present to this committee for your attention.

The Canadian Hospital Association urges the federal government to confirm that a maximum benchmark of 10% GDP will be devoted to health. We urge the federal government to confirm stable, adequate cash transfers for health, linked to agreed-upon national standards, as the basic building block of our renowned health system.

We urge the federal government to recognize that to ensure compliance with agreed-upon national standards, equal per capita cash transfers for health must be maintained at an adequate level.

Because health care is Canada's most valued social program, we urge the federal government, in budget 1995, to confirm the priority of sustaining EPF cash transfers for health at an adequate level. We acknowledge that this priority-setting may indeed imply reductions to other areas.

An adequate level of cash transfers for federal contributions needs to be defined through federal-provincial negotiation but should not be any less than the current approximate \$7 billion cash floor of cash transfers under EPF.

We would therefore urge the government to confirm in budget 1995 that there will not be further imposed reductions or freezes in the current rate of federal cash transfers for health. In other words, the natural progression of the freeze coming off the EPF escalator in 1995-96, at GNP minus three, should be allowed to continue. We would hope that the federal government would establish a long-term renewal goal to restore the EPF escalator at full GNP when economic performance indicates that this is a reasonable course of action to undertake.

We would urge the consideration of changing the nomenclature of EPF to that of health transfer. We believe this would result in improved public understanding of the significant role of federal cash transfers in supporting agreed-upon national principles.

We would urge that the federal government commit to amending the EPF formula to ensure that federal cash transfers in respect of insured core health benefits will not disappear. As you know, under the current formula construction, cash principaux services de santé assurés ne disparaîssent pas.

La définition de l'abordabilité, donnée récemment dans le document de travail du gouvernement sur l'examen de la sécurité sociale, traduit presqu'exactement ce que les établissements et organismes de soins de santé du pays essaient de faire chaque jour en s'efforçant de tirer le maximun des deniers publics. Nous dépensons selon nos moyens, nous administrons efficacement et nous nous efforçons de déceler et d'éliminer tout gaspillage ou utilisation non-nécessaire de nos ressources limitées.

L'Association des hôpitaux du Canada a un certain nombre de recommandations pratiques à proposer au Comité.

L'Association des hôpitaux du Canada exhorte le gouvernement fédéral à confirmer qu'une somme maximale de 10 p. 100 du produit intérieur brut (PIB) sera consacré à la santé. Nous exhortons le gouvernement fédéral à confirmer qu'il continuera de faire des transferts pécuniaires stables et adéquats au titre de la santé, de manière à assurer le respect de normes nationales convenues, car cela forme la pierre angulaire de notre système de santé de grande

Nous exhortons le gouvernement fédéral à reconnaître que pour assurer le respect de normes nationales convenues, il doit maintenir à un niveau approprié les transferts pécuniaires égaux par habitant au titre de la santé.

Étant donné que les soins de santé représentent le programme social le plus apprécié du Canada, nous exhortons le gouvernement fédéral à confirmer dans son budget de 1995 qu'il accorde la priorité au maintien à un niveau approprié des transferts pécuniaires au titre de la santé dans le cadre du financement des programmes établis. Nous reconnaissons que l'établissement de cette priorité peut entraîner des réductions dans d'autres secteurs.

Il faut définir au cours de négociations fédérales-provinciales le niveau approprié de transferts pécuniaires du gouvernement fédéral, mais ces transferts ne devraient pas être inférieurs au minimum d'environ 7 milliards de dollars auxquels se situent actuellement les transferts pécuniaires au terme du financement des programmes établis.

Nous exhortons donc le gouvernement à confirmer dans son budget de 1995 qu'il n'imposera pas de nouvelles réductions ou de nouveaux gels du taux actuel des transferts pécuniaires du gouvernement fédéral au titre de la santé. Autrement dit, le gel devrait cesser et la progression naturelle devrait continuer et l'indexation du financement des programmes établis devrait se situer en 1995-1996 au niveau de l'augmentation du PNB moins trois. Nous espérons que le gouvernement fédéral établira un objectif de renouvellemenent à long terme pour ramener l'indexation du financement des programmes établis au niveau du PNB, lorsque le rendement économique le justifie.

Nous vous encourageons fortement à envisager de modifier l'appellation du financement des programmes établis pour parler de transferts au titre de la santé. Nous croyons que la population comprendrait mieux le rôle important des transferts pécuniaires du gouvernement fédéral pour faire respecter les principes nationaux

Nous exhortons le gouvernement fédéral à s'engager à modifier la formule du financement des programmes établis afin de faire en sorte que ces transferts pécuniaires au titre des

transfers are indeed following a trend toward zero. We would Comme vous le savez, au terme de la formule actuelle, les urge that this formula be amended to ensure that a cash floor will always remain in place, for example, locking in a minimum cash portion, and that the formula provide for long-term commitments, for example, a five-year commitment to establish security and predictability for health-planning purposes.

We would urge that the government acknowledge that discussion of the tax-point portion of EPF transfers in any discussions is really quite unhelpful. In fact, it further supports the notion of a weakening federal interest or involvement in health. The tax points were transferred, as we understand it, at the time of the agreement of the original EPF arrangements. They are considered provincial revenues. The issue for Canadians is centred on the importance of cash transfers and the federal government's commitment to maintaining the integrity of federal cash transfers for health.

We understand the importance of establishing a notion of core, publicly insured health benefits. To get to that understanding we need a definition of the term "medically necessary".

1645

We also need to look closely at the ratio of public to private health spending and to come to a consensus as to what is the appropriate ratio of public to private spending that we wish to see in this country.

We'd also ask for the 1995 budget to have some consideration of calling upon the National Forum on Health to focus its work on the themes of funding and accountability, since these are indeed the central issues that will determine health policy, as well as fiscal policy with respect to health in this country.

Mr. Saunders: We certainly realize the challenge the federal government has before it. We also know that how you choose to salvage your budget and what priorities you set will in fact speak very loudly to all Canadians. This will, theoretically at least, establish the values that you feel are the highest in Canada and must be portrayed.

We also agree with the Minister of Finance when he noted that fairness is paramount; expenditure reduction must not be an excuse to abandon those Canadians in greatest need.

He also stated that deficit reduction should never be a blind accounting exercise that ignores the impact on broader economic and social goals. Deficit reduction is fundamentally an exercise in setting priorities and making reasoned choices. I guess part of the reason we're here is to urge you to make reasoned choices in favour of the health care system in Canada.

[Traduction]

transferts pécuniaires sont en effet en baisse et pourraient devenir nuls. Nous vous exhortons à modifier cette formule afin qu'un certain minimum continue d'être versé, notamment en établissement un transfert pécuniaire minimal et en faisant en sorte que la formule prévoit des engagements à long terme, pour 5 ans, par exemple, afin d'assurer une certaine sécurité et une certaine prévisibilité aux fins de la planification des services de santé.

Nous exhortons le gouvernement à reconnaître qu'il est vraiment tout à fait inutile de faire entrer les points d'impôts dans toutes les discussions sur les transferts au terme du financement des programmes établis. Cela ne contribue en effet qu'à confirmer l'idée que l'intérêt du gouvernement fédéral pour la santé ou sa contribution au service de santé diminue. Des points d'impôts ont été transférés, si nous avons bien compris, au moment de la conclusion des accords originaux sur le financement des programmes établis. Ils sont considérés comme des recettes provinciales. Les Canadiens se préoccupent surtout de l'importance des transferts pécuniaires et de l'engagement du gouvernement fédéral à maintenir l'intégrité de ces transferts pécuniaires au titre de la santé.

Nous comprenons qu'il est important de définir la notion d'un ensemble de base des services de santé assuré par l'État. Pour le comprendre, nous devons définir l'expression «médicalement nécessaire».

Nous devons également examiner de près le rapport entre les dépenses du secteur public et celles du secteur privé au titre de la santé et nous entendre sur ce que nous estimons être une répartition appropriée des dépenses du secteur public et du secteur privé à cet égard dans notre pays.

Nous demandons également que dans le budget de 1995, on songe à inviter le Forum national sur la santé à concentrer ses travaux sur les thèmes du financement et de la responsabilité financière, étant donné que ce sont des questions vraiment cruciales dans la détermination des politiques en matière de santé, tout comme de la politique budgétaire du pays en matière de santé.

M. Saunders: Nous nous rendons certainement compte du défi que doit relever le gouvernement fédéral. Nous savons également que la façon dont vous choisirez de sauver votre budget et les priorités que vous vous donnerez révéleront beaucoup de choses aux Canadiens. En théorie du moins, vous déterminerez ainsi les valeurs que vous jugez être les plus importantes au Canada et qui méritent d'être représentées partout.

Nous sommes aussi d'accord pour dire avec le ministre des Finances que l'équité est primordiale et que l'on ne doit pas utiliser la réduction des dépenses comme excuse pour abandonner les Canadiens dont les besoins sont les plus grands.

Il a également déclaré que la réduction du déficit ne devrait jamais être un exercice comptable aveugle qui ne tient pas compte des répercussions de certaines mesures sur les plus grands objectifs économiques et sociaux. La réduction du déficit est fondamentalement un exercice d'établissement des priorités et de choix raisonnés. Nous sommes ici en partie pour vous exhorter à faire des choix raisonnés en faveur du système de soins de santé au Canada.

The federal debt will be approximately \$548 billion in March 1995. We agree that debt and deficit and reduction must be a major concern of governments at all levels in this country.

However, the implications for health care stemming from this preoccupation will be a growing tension between the public's needs and expectations for comprehensiveness of publicly insured health services and cost constraint imperatives of funding agencies.

Health reform initiatives, in order to be successful, enable health service providers to do more with the same or fewer resources, but they must be based on health goals, population-based health needs, and assessment and performance benchmarks, in addition to quality and efficiency comparisons that identify the most appropriate care settings and practice patterns.

We need to plan, and we need time to plan, for the changes that are taking force in all parts of Canada today.

Our Canadian Hospital Association supports balanced government budgets and their commitments to live within their means. We will live within our means. In order to support and enable health renewal, our CHA calls upon the federal government to confront the inconsistencies that are being introduced that are seriously undermining the strength of the Canadian health system.

There's an apparent federal desire to reduce cash transfer payments to health while continuing to claim both moral and legal authority to enforce compliance with the Canada Health Act. Past reductions and freezes in the EPF escalators have reduced the real value of the cash transfers and have shaken the confidence of Canadians in the commitment of the federal government to securing the future of Canada's health system.

CHA believes that a shared vision is a health system based on agreed-upon national principles, in which such principles must be supported by stable federal, provincial and territorial arrangements and appropriate legislation. In addition, we feel strongly that such principles must be clearly defined and compliance should be well monitored. We share a vision of a health system that is sustainable and affordable, where there is an adequate level of health system funding available and where that funding is equally and equitably distributed.

This CHA trusts that the federal government will seize the opportunity in the 1995 budget to establish a sound foundation for ongoing health renewal in Canada by making Canada's federal cash transfers in order to sustain this very basic package; définisse clairement un ensemble de services de santé de base

[Translation]

La dette fédérale s'élèvera à environ 548 milliards de dollars en mars 1995. Nous convenons que la réduction de la dette et du déficit doit être une préoccupation majeure de tous les paliers de gouvernement du pays.

Toutefois, les conséquences que cette préoccupation peut entraîner pour les soins de santé créeront une tension croissante entre les besoins et les attentes de la population qui veut des services de santé complets assurés par l'État et la nécessité pour les organismes de financement de limiter leurs coûts.

Pour que les initiatives en matière de réforme de la santé soient fructueuses, les dispensateurs de services de santé doivent pouvoir faire davantage avec les mêmes ressources ou même avec des ressources réduites, mais les initiatives doivent être fondées sur des objectifs en matière de santé, des besoins de soins de santé axés sur une population donnée, ainsi qu'une évaluation et des points de repère pour le rendement, en plus de points de comparaison pour la qualité et l'efficacité, qui permettent d'identifier le milieu le plus approprié pour les soins et les modes de dispensation de ces soins.

Nous avons besoin de planifier et nous avons besoin de temps pour planifier les changements qui sont en train de survenir actuellement dans toutes les régions du Canada.

Notre association des hôpitaux du Canada est en faveur de budgets gouvernementaux équilibrés et des engagements des gouvernements à vivre selon leurs moyens. Nous allons vivre nous-mêmes selon nos moyens. Dans le but d'aider au renouvellement dans le secteur de la santé, notre association invite le gouvernement fédéral à éliminer les mesures contradictoires qui sont proposées et qui minent sérieusement le système de santé canadien.

Le gouvernement fédéral semble vouloir réduire ces transferts pécuniaires au titre de la santé tout en continuant de prétendre avoir le pouvoir moral et légal de faire respecter les dispositions de la Loi canadienne sur la santé. Les réductions imposées dans le passé et le gel de l'indexation du financement des programmes établis ont réduit la valeur réelle des transferts pécuniaires et ont ébranlé la confiance des Canadiens dans l'engagement du gouvernement fédéral à assurer l'avenir du système de santé au Canada.

Notre association estime que nous voulons tous un système de santé fondé sur des principes nationaux convenus, ces principes devant être appuyés par des accords stables entre le gouvernement fédéral et ceux des provinces et des territoires, ainsi que par une législation appropriée. En outre, nous tenons fermement à ce que ces principes soient définis clairement et qu'on vérifie bien qu'il sont respectés. Nous partageons cette vision d'un système de santé durable et abordable, suffisamment financé et dont le financement est réparti également et équitablement.

Notre association est convaincue que le gouvernement fédéral saisira l'occasion du budget 1995 pour établir le fondement même d'un renouveau continu dans le secteur de la spending target—capped on society's investment in health santé au Canada en exposant très clairement l'objectif du care—very explicit; by recommending that the definition of a Canada en matière de dépenses de la santé—plafonné en basic package of core, publicly financed health benefits be put fonction de l'investissement que la société est prête à faire dans out clearly; by committing to an adequate and stable level of les soins de santé; il devrait également recommander qu'on

and by fostering appropriate debate and decision—making, which will result in a Canadian consensus on the appropriate balance of public funding and spending within this great country.

[Traduction]

financés par l'État, en plus de s'engager à maintenir à un niveau approprié et stable les transferts pécuniaires du gouvernement fédéral afin d'assurer ces services de base, et il devrait enfin promouvoir un débat et un mécanisme de prise de décision qui amèneront les Canadiens à s'entendre sur l'équilibre approprié entre le financement et les dépenses publiques dans notre grand pays.

• 1650

We face many, many challenges. I come from Alberta, which is currently involved in changes that are so dramatic to our health care system that we're not sure how we're going to survive in the next two years and sustain the kind of quality of health care system that our general public have become accustomed to and feel is the very basic requirement and a major advantage of being a Canadian.

We need some stability, and we're looking to the federal government at this time to provide us with that stability as we redesign, restructure, and reorganize our health system across Canada.

Thank you very much.

The Chairman: Thank you very much.

Cet après—midi, nous avons le plaisir de commencer la période des questions avec madame Pauline Picard.

Mme Picard (Drummond): Je commence?

Le président: Ah! Monsieur Asselin.

M. Asselin (Charlevoix): Monsieur le président, à titre de membre permament du Comité, je voudrais m'assurer que, dorénavant, lorsque le Comité entendra des témoins dans un domaine aussi important que la santé, les documents nous soient envoyés à l'avance, dans les deux langues officielles.

Le domaine de la santé préoccupe, j'en suis convaincu, tous les membres du Comité permanent des finances ainsi que la critique de l'Opposition officielle en matière de santé. Il nous semble important de recevoir à l'avance tous les documents afin que l'on puisse mieux préparer nos questions.

Monsieur le président, on sait que le gouvernement canadien doit défrayer les coûts des témoins qui viennent témoigner devant le Comité et il devrait s'assurer que ces témoins nous fassent parvenir les documents dans les deux langues officielles. À tout le moins, il faudrait s'assurer qu'ils sont envoyés assez à l'avance pour permettre au service de traduction de la Chambre d'en faire la traduction. C'était ma première intervention.

Le président: D'accord, monsieur Asselin.

M. Asselin: Je tiens à féliciter le témoin pour la qualité de sa présentation, non pas la lecture qu'il en a faite, mais le document traduit que nous avons. Votre mémoire est excellent et met en garde le gouvernement canadien quant aux différentes réformes qu'il s'apprête à faire.

J'ai cru comprendre que vous n'étiez pas d'accord que le gouvernement veuille combler le déficit en diminuant les services de santé. Il me semble d'abord important de souligner que la santé est de juridiction provinciale. C'est d'ailleurs un

Nous avons beaucoup de défis à relever. Je viens de l'Alberta, où on apporte actuellement tellement de changements dramatiques à notre système de soins de santé que nous ne savons pas exactement comment nous allons survivre pendant les deux prochaines années et conserver le niveau de soins de santé que la population a l'habitude de recevoir, qu'elle considère essentiel et un des grands avantages d'être Canadien.

Nous avons besoin d'une période de stabilité, et nous demandons au gouvernement fédéral de nous l'assurer au moment où nous restructurons et réorganisons notre système de soins de santé dans toutes les régions du Canada.

Je vous remercie de votre attention.

Le président: Merci beaucoup.

This afternoon we have the pleasure of beginning our question with Ms. Pauline Picard.

Ms Picard (Drummond): Do I begin?

The Chairman: Ah! Mr. Asselin.

Mr. Asselin (Charlevoix): Mr. Chairman, as a permanent member of this committee, I would like to ensure that in the future when the Committee hears witnesses in an area as important as health, documents will be sent to us beforehand in both official languages.

I am sure that health issues are of concern to all the members of the Standing Committee on Finance as well as the Health critic of the Official Opposition. We consider it important to receive all documents beforehand so as to enable us to better prepare our questions.

Mr. Chairman, we know that the federal government is required to pay the costs of witnesses appearing before this Committee, and it should ensure that such witnesses send us their documents in both official languages. They must at least be sent sufficiently in advance to enable the translation services of the House to translate them. That is my first point.

The Chairman: Thank you, Mr. Asselin.

Mr. Asselin: I would like to congratulate the witness for the quality of his presentation, not the way he has read it, but the translated document distributed to us. Your brief is excellent and sends a warning to the Canadian government about the various reforms it is preparing to carry out.

I understood that you did not agree with the government trying to bring down the deficit by reducing health services. I think it is important first to point out that health is an area of provincial jurisdiction. It is more over an area over which the

provinces, ce sont encore les services de santé qui seront diminués.

Je pense que nos taxes ne sont pas appelées à diminuer même si de la santé doit demeurer prioritaire en ce qui a trait aux transferts aux priority area in terms of transfers to the provinces.

• 1655

Le Premier ministre du Canada a récemment tenu un colloque pour présenter sa réforme et toutes les provinces avaient été invitées à participer au processus de consultation qui coûtera environ 12 millions de dollars. Toutefois, seulement quatre d'entre elles ont répondu à l'invitation. Quatre fonctionnaires de différentes provinces mais aucun ministre de la Santé au Canada a cru bon de participer à la réforme du Premier ministre. Cependant, cela ne diminuera pas la facture et ces 12 millions de dollars, selon nous, font partie du gaspillage des fonds publics.

Le président: Ce n'est pas vraiment une question qui s'adresse aux témoins...

M. Asselin: Mesdames et messieurs, vous avez fait d'excellentes recommandations et c'est pour cela que j'aimerais les obtenir en français afin que je puisse m'assurer et que le Bloc québécois s'assure qu'elles ne prendront pas le chemin de la «filière 13» après votre départ. On doit s'assurer que, dans le budget projeté, les transferts aux provinces en matière de santé seront protégés.

Vous savez, mesdames et messieurs, qu'avec deux gouvernements qui chevauchent certains services, on est portés à frapper à la deuxième porte lorsque la première ne répond pas. Lorsque les transferts aux provinces sont diminués, ce sont ces dernières qui doivent en assumer le coût. On se souvient que l'ancien ministre libéral de la Santé au Québec avait songé à imposer un «ticket modérateur» pour boucler le budget des services de santé. Plusieurs institutions de santé au Québec ont même fermé des lits afin de pouvoir boucler leurs budgets et ne pas augmenter leur déficit.

On fait tout cela sur le dos des personnes qui sont hospitalisées ou qui sont sur des listes d'attente pour des interventions chirurgicales, etc.

Le président: Excusez-moi, vous parlez depuis neuf minutes et je n'ai pas encore entendu une question...

M. Asselin: Cela va trop vite, monsieur le président. Je pose ma question à l'instant même. Pouvez-vous, suite aux propos que je viens de tenir, me dire ainsi qu'à ma collègue si mes inquiétudes sont

Le président: C'était une vraie question.

monsieur le Mme Clemenhagen: Merci beaucoup, président. J'ai listé quelques questions, plusieurs même, et pour commencer j'aimerais exprimer mes plus profonds regrets de ne pas avoir pu déposer notre mémoire dans les deux langues officielles. Généralement, c'est l'habitude de l'Association des hôpitaux du Canada de déposer nos mémoires dans les deux langues, mais malheureusement, il a été impossible de le faire dans ce cas-ci. Vous recevrez sans délai une copie de notre mémoire en français.

[Translation]

champ de compétence que le gouvernement du Québec convoite à Quebec government would like to have full control. If the federal 100 p. 100. Si le gouvernement fédéral coupe dans ses transferts aux government cuts its transfers to the provinces, it is the health services which will again be reduced.

I do not think that our taxes are going to be reduced even if les services et les transferts doivent diminuer. Cependant, le domaine services and transfers are reduced. However, health must remain a

> The Prime Minister recently held a conference to present his reforms, and all the provinces were invited to take part in the consultation process which will cost approximately 12 million dollars. However, only four of them accepted the invitation. Four officials from different provinces agreed to do so, but not one minister of Health in Canada thought it appropriate to participate in the Prime Minister's reform. However, this will not reduce the bill, and we consider that this 12 million dollars is an example of the wastage of public funds.

The Chairman: That is not really a question to the witnesses. . .

Mr. Asselin: Ladies and gentlemen, you have made some excellent recommendations and that is why I would like to have them in french so that I and the Bloc Quebecois can be sure that they will not simply be shelved after you leave. We must ensure that in the next budget transfers to the provinces in the area of health care will be protected.

As you know, ladies and gentlemen, with two levels of government and overlapping of certain services, we tend to knock on the second door when the first does not answer. When transfers to the provinces are reduced, the provinces themselves will have to pick up the bill. We remember that the former Liberal Minister of Health in Quebec considered imposing user fees to help balance the health care budget. A number of institutions providing health care in Quebec even reduced the number of beds so as to try to balance their budget and not increase their deficit.

All of this is being done on the backs of people in hospital or or waiting lists for operations.

The Chairman: I am sorry but you have been speaking for nine minutes and I have yet to hear a question.

Mr. Asselin: It is going too quickly, Mr. Chairman. I will ask my question right away. Following what I have just said, can you tell my colleague and me whether my concerns are justified?

The Chairman: That was a real question.

Ms Clemenhagen: Thank you very much Mr. Chairman. have noted a few, in fact several, of the questions you have asked. First, allow me to express my very sincere regrets that we were not able to table a brief in both official languages. It i usually the practise of the Canadian Hospital Association to table it briefs in both official languages, but unfortunately it was impossible to do so in this case. You will receive a copy of our brief in french very soon.

Je suis d'accord avec vous quand vous dites que nous ne devrions pas résoudre nos problèmes de déficit en coupant davantage dans le secteur de la santé, d'autant plus que le domaine de la santé a déjà subi 29 milliards de dollars en termes de coupures depuis 1986. On peut dire que la santé a déjà contribué à résoudre les difficultés en ce qui a trait au déficit et à la dette du gouvernement fédéral. Nous avons été touchés un peu plus tôt que les

Comme vous pouvez le constater, le rôle du gouvernement fédéral dans le champ d'activité de la santé, qui est plutôt provincial, existe par le biais de son pouvoir de dépenser. Ce pouvoir de dépenser a été utilisé pour l'avantage et le bénéfice des Canadiens en s'appuyant sur certains principes de base qui ont été négociés entre les gouvernements provinciaux et le gouvernement fédéral. Ces principes de base ont peut-être besoin d'être present time. renégociés actuellement.

Il reste que l'existence des principes de base qui gouvernent les services de base dans le secteur de la santé ont bénéficié par le pouvoir de dépenser du gouvernement fédéral, et l'Association des hôpitaux du Canada recommande que ce pouvoir-là continue d'être exercé afin d'assurer la prestation des services de base à partir de principes négociés.

Quant à votre commentaire sur le forum national, nous croyons plutôt que c'est le budget de 1995 qui déterminera les politiques en matière de santé pour les cinq ou dix prochaines années. Nous souhaitons que le forum fasse un travail et présente des recommandations qui donneront des résultats. Notre principale préoccupation est que le budget de 1995 déterminera la topographie, si vous voulez, de la santé même avant que les recommandations émanant de ce forum soient disponibles. Merci,

Le président: Merci beaucoup.

Mr. Grubel, please.

Mr. Grubel (Capilano—Howe Sound): Thank you very much, Mr. Chairman.

You are our first presentation of an industry association or an interest group. Your statements were exactly as we had predicted. You said you needed more and you couldn't possibly do with less. You also made us very much aware of the fact that of course the services provided by your industry are the most important in the

You also, I must admit, pay some lip-service to the fact that we are facing a financial crisis. I'm sure deep in your hearts you know the longer we delay doing something about the growth of the debt, the bigger the crunch will be at the end. Your own industry's and the whole country's interests, which you represent, will not be served by your coming to a committee like this and saying we are the most important industry in the world and we need more.

The minister suggested, and he knows, that this is what is going to take place. I have my own question as to the merit of our spending the next four weeks listening to people saying what I could predict. It's not difficult to predict what they will all say. He said it would be part of the education of the people of Canada.

[Traduction]

I agree with you that we should not try to solve our deficit problems by imposing further cuts on health services, particularly as that area has seen cuts of 29 billion dollars since 1986. It can be argued that health care has already helped resolve the federal government's debt and deficit problems. We were affected a little earlier than any other area.

As you know, the federal government is involved in heath care, which is really a provincial responsibility, through its spending power. This spending power has been used for the benefit of all Canadians since it is based on certain fundamental principles negotiated between the provincial and federal governments. These basic principles may need to be renegotiated at the

Nevertheless, the existence of fundamental principles governing basic services in the health sector has benefited from the spending power of the federal government, and the Canadian Hospital Association recommend that this power be maintained in order to ensure the delivery of basic services on the basis of negotiated principles.

As for your comment on the national forum, we tend to believe that health policies over the next five or ten years will be determined by the 1995 budget. We hope that the forum will work towards result-oriented recommendations. Our main preoccupation is that the 1995 budget will determine the layout, if you will, of health policies before the forum recommendations are available. Thank you.

The Chairman: Thank you very much.

Monsieur Grubel, s'il vous plaît.

M. Grubel (Capilano-Howe Sound): Merci beaucoup, monsieur le président.

Vous êtes le premier témoin qui représente une association sectorielle ou un groupe d'intérêts. Vos déclarations correspondent exactement à ce que nous avions prédit. Vous avez dit qu'il vous en fallait davantage et qu'il vous était impossible de vous contenter de moins. Vous nous avez également fait valoir avec force que les services fournis par votre secteur sont les plus importants au monde.

Je dois reconnaître que vous tenez compte, dans une certaine mesure, que nous sommes devant une crise financière. Je suis convaincu que vous savez très bien que plus nous retardons les mesures visant à empêcher la dette de croître, plus nous nous préparons des lendemains difficiles. Vous ne servez ni l'intérêt de votre secteur ni celui du pays dans son ensemble en comparaissant devant un comité comme le nôtre pour dire que votre secteur est le plus important au monde et qu'il vous en faut davantage.

Le Ministre a lui-même laissé entendre que c'est ce qu'il prévoyait. Pour ma part, j'ai mes doutes sur le mérite d'audiences où nous passerons les quatre prochaines semaines à écouter des gens dire ce qu'on savait qu'ils diraient. Il n'est d'ailleurs pas difficile de le prédire. Selon le Ministre, il s'agit d'une façon d'éduquer les Canadiens.

I know these kinds of hearings are heard, watched on television and sometimes read by people. I would like to start today with this education process.

I would like to do something—not so much for you, because you are very sophisticated—to predict we will also get representatives from the labour union who will be saying that any reduction in the eligibility of unemployment insurance will be the worst catastrophe that has happened. You have to have it out with them, whether it's health or unemployment.

We will have representatives of the public service sector who will tell you that special interest groups that take care of all the victims of the past cannot possibly be cut, because that's the most important thing there is in this world.

I'm purposely going through a number of these lists, not so much for you as for the people who might read this.

I can see professors coming and saying their students are suffering—that the future of the country is in their hands and we are cutting their funds. What could be worse?

We have the problem of money going to research. Can you imagine high-tech? You are going to cut high-tech? Not possible.

The armed forces are going to come and say our country is at stake.

This has to be said. There will be representatives of poverty groups who will say the worst thing we could do is cut spending going to poverty groups. There will be people coming from CIDA who will say they are doing the most valuable thing in the world, helping the poor of the world.

• 1705

Mr. Discepola (Vaudreuil): Is this the English version of Mr. Asselin's—

The Chairman: Order, order!

Mr. Grubel: You're entitled and you will be able to give yours. I really think this should be on the record, because people who read this before they come here. . I would like to have them recognize, in their own mind, that everybody could make a good cause as to why their interest group should not be subject to any cuts. It will be of no help to us here. We might as well stay home for the next four weeks.

What do you think we can do to make this more effective other than to repeat the point that you have to help us make the trade-off? Which of those should be cut and by how much? What is your idea? Or simply for people to become aware of the fact that all these causes are good—that's why we have them. But we nevertheless have to cut, and perhaps you should prepare yourself for doing your share in getting this deficit under control so that the crunch that will come in the future won't be even worse than it would be if we continued this way.

Thank you for giving me this opportunity to make this little speech, but I think it ought to be out.

[Translation]

Je suis conscient du fait que les gens écoutent de ces audiences, les regardent à la télévision ou en lisent parfois le compte rendu. J'aimerais amorcer dès aujourd'hui le processus de vulgarisation.

J'aimerais donc faire savoir aux gens — pas tellement à vous, qui êtes si raffiné — qu'on peut déjà prévoir que nous allons recevoir des représentants du monde syndical qui vont nous dire que toute limitation de l'admissibilité à l'assurance—chômage constituerait la pire des catastrophes. Qu'il s'agisse de santé ou de chômage, les lignes de défense sont tracées.

Certains représentants de la Fonction publique viendront nous dire que les groupes d'intérêts qui oeuvrent auprès de toutes les victimes du passé ne doivent absolument pas faire l'objet de compressions, puisque rien n'est aussi important que ce qu'ils font.

Si je m'applique à faire cette énumération, ce n'est pas tant pour vous que pour ceux qui liront peut-être le procès-verbal.

J'imagine que des professeurs viendront nous dire que leurs étudiants souffrent—que l'avenir du pays est entre leurs mains alors que nous leur coupons les vivres. Que pourrait—on faire de pire?

Puis, en matière de financement de la recherche, pouvez-vous imaginer qu'on limite l'appui à la haute-technologie? C'est impossible.

Les Forces armées vont venir nous dire que la sécurité du pays est en jeu.

Ce que je dis mérite de l'être. Certains représentants des groupes de lutte contre la pauvreté nous diront qu'on ne pourrait rien faire de pire que de réduire les sommes qui sont leur sont consenties. Des représentants de l'ACDI vont venir nous dire que rien n'a autant de valeur que ce qu'ils font, à savoir venir en aide aux pauvres de la planète.

M. Discepola (Vaudreuil): S'agit-il de la version anglaise de ce que M. Asselin. . .

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît.

M. Grubel: Vous aurez l'occasion de donner votre avis. Il me semble important que ce que j'ai dit soit consigné, pour que ceux qui prendront connaissance du procès-verbal avant de comparaître se soient rendu compte à l'avance qu'il n'y a pas un seul groupe d'intérêt qui ne pourrait pas faire valoir sa bonne cause et montrer pourquoi elle ne doit pas faire l'objet de compressions. Or, tout cela ne nous aide aucunement. Nous pourrions tout aussi bien rester chez nous au cours des quatre prochaines semaines.

Comment pouvons—nous rendre le processus plus efficace sinon en répétant que vous devez nous aider à faire des choix? Que réduire et de combien? Qu'en pensez—vous? C'est bien beau de donner l'occasion aux gens de prendre conscience que toutes ces causes sont bonnes—elles le sont évidemment, sinon nous ne les soutiendrions pas. Pourtant, des compressions sont nécessaires, et vous devriez peut—être vous préparer à contribuer à votre façon à la limitation du déficit de sorte que la passe difficile qui nous attend ne le soit pas davantage qu'elle ne le serait si nous continuons de la sorte.

Je vous remercie de me donner l'occasion de faire ce petit discours qui, d'après moi, méritait d'être entendu.

The Chairman: I think all of us feel you made some very important points, Mr. Grubel.

Ms Clemenhagen: Mr. Chairman, I believe we both have some comments to make. First, I would like to point out that we never asked for more, and a careful reading of the brief will indicate that we are in fact recommending a cap. However, we are suggesting that in the balancing this committee will be doing over the next little while and in the balancing the Minister of Finance will do in preparing the budget, priorities will inevitably emerge.

We're suggesting that since health has already reduced itself by \$29 billion in terms of cash transfers and the EPF escalator is already at GNP minus three—when the whole philosophy of EPF was at a full GNP escalator—the need for stability at an adequate level of health is an important message. It's not a message to give more to health. In fact, we're quite adamant and strong in our desire and our commitment and in the reality of health care facilities across the country doing more with the same amount of, or possibly even fewer, resources.

We are in no way suggesting that our recommendations are to provide, as you refer to it, our industry with more. We are suggesting that we need stable and adequate cash transfers for health for the Canadian public. We are not here advocating more money for institutions or health care professionals. We're saying that in order to provide the Canadian public with an agreed—upon level of public service, we need some commitment from the federal government for stable and adequate cash transfers.

I'm sure my chairman, who's from Alberta and who probably has more experience with doing more with less than any of us possibly in this room, will have some comments.

Mr. Saunders: Yes, Mr. Chairman, perhaps I could just highlight. I think our national health system is truly one of our greatest values in Canada. The federal government has a 25% share in that. Unfortunately, the general public throughout Canada has no idea that the federal government funds 25% of our health care system. I think what we've offered you in this brief is the opportunity to increase your visibility and gain some credit for the type of funding that does come down from the federal government.

There are tremendous cuts in the provinces, and one of the concerns we have as a health care association representing people from all across this country is that there'll be disproportionate cuts in many parts of the country. We see it now already in New Brunswick and Saskatchewan, and Alberta is going at a raging pace in terms of its health care reductions.

[Traduction]

Le président: Je crois que nous sommes tous d'accord, monsieur Grubel, sur la grande importance de certaines de vos observations.

Mme Clemenhagen: Monsieur le président, je crois que nous avons tous deux des commentaires à faire. Tout d'abord, je tiens à signaler que nous n'en avons pas demandé davantage et que notre mémoire suggère même un plafonnement. Ce que nous faisons observer toutefois, c'est que le travail d'équilibrage que poursuivra le comité au cours des prochaines semaines et que devra faire le ministre des Finances en préparant son budget débouchera inévitablement sur un ordre de priorité.

Compte tenu du fait que le secteur de la santé a déjà connu des compressions de 29 milliards de dollars en transferts pécuniaires et que la formule d'indexation du FPÉ est déjà à 3 points en-deça de la croissance du PIB—alors que toute l'idée du FPÉ était axée sur la pleine indexation au PIB—nous proposons qu'il importe de faire valoir la nécessité d'une stabilisation des services de santé à un niveau acceptable. Nous ne préconisons pas un accroissement des budgets de santé. Au contraire, nous sommes tout à fait résolus à ce que les installations de soins de santé du pays en fassent davantage avec les mêmes ressources ou même moins de ressources.

Nous ne proposons nullement dans nos recommandations, contrairement à ce que vous dites, que notre secteur en ait davantage. Ce que nous avançons, c'est qu'il nous faut un niveau suffisant et stable de transferts pécuniaires pour assurer la santé de la population canadienne. Nous ne demandons pas davantage d'argent pour les établissements de santé ou les professionnels du secteur. Nous disons tout simplement que, pour offrir à la population canadienne un niveau de services accepté par tous, nous devons obtenir du gouvernement fédéral l'engagement que les transferts pécuniaires seront stables et que leur niveau sera acceptable.

Je suis convaincue que mon président, qui est de l'Alberta et qui par expérience sait probablement mieux que quiconque ici comment on peut en faire davantage avec moins, aura des commentaires à faire.

M. Saunders: Oui, monsieur le président, j'aurais quelques observations à ajouter. J'estime que notre régime national de soins de santé constitue l'une des grandes valeurs du Canada. Le gouvernement fédéral y participe à hauteur de 25 p. 100. Malheureusement, la population canadienne, d'une façon générale, ne sait pas du tout que le gouvernement fédéral finance notre régime de soins de santé à hauteur de 25 p. 100. J'estime que notre mémoire vous donne l'occasion d'accroître votre visibilité et de valoriser dans une certaine mesure le financement du gouvernement fédéral.

On constate dans les provinces des compressions de grande envergure et notre association, qui représente des gens du secteur des soins de santé partout au pays s'inquiète du fait que les compressions risquent d'être disproportionnées dans bien des régions du pays. C'est ce que nous voyons déjà au Nouveau-Brunswick et en Saskatchewan. En Alberta également, la cadence des compressions dans le secteur des soins de santé est féroce.

• 1710

We are concerned that we will end up with a system that is no longer national and no longer meets all of the criteria set out in the Canada Health Act. We're looking to the federal government at this point in time not for the increases, as Carol indicated, but to work with you to make sure we sustain our health care system across Canada. The federal role in coordinating what that downsizing is, how fast it takes place, and what we continue to offer as a basic health care system throughout this country is absolutely essential. That's where we look to you for that leadership and the coordination of the provinces, who are doing everything they can to balance their budgets.

If we strip out further payments, which are currently coming from the federal government, they'll put that on the backs of the health care system and we'll soon find that we don't have a national system at all. We want federal government involvement in our health care system to make sure we do sustain the overall quality of our system in all the provinces and territories.

Mr. Mitchell (Parry Sound-Muskoka): Welcome. We appreciate your presentation. I'm not going to make a speech here, but I do have some specific questions to ask you. I'm going to ask all three, and then perhaps you can answer them.

The first one has to do with your suggestion that we place a cap at 10% of GDP. My concern is that if you set a 10% GDP cap and GDP goes up, are we not building inefficiencies into the system? So rather than encouraging the health care system to deliver services more efficiently, you'll just say GDP went up 3% so you have 3% more coming in next year and don't have to worry about being efficient. That's the number one concern.

Second, you talked about tying the escalator to GDP, which basically means that future growth in the budget, in our revenues, will go not to debt reduction but directly to health care. In what areas do you see us using that growth to cut back? If we're not going to use the portion that would go to health care, obviously somebody else will pay double or a prorated extra amount on the hit. I'd like your comments on that,

Third, there seems to be a bit of a disagreement around this table right now. The Bloc suggested it would be appropriate for this particular area to be fully turned over to the provinces. I think you're saying that's not appropriate, so maybe you could expand on why you believe that is something the federal government should not surrender to the provinces.

If you could answer on all three points, I'd appreciate that.

Ms Clemenhagen: Your point about placing a cap on society's investment in health is well made. We present the idea of talking about some sort of explicit agreement—a consensus that this is how much money we as a nation are going to invest de discuter d'une entente explicite quelconque-menant à un

[Translation]

Nous craignons d'en arriver à un système qui ne serait plus un système national et ne répondrait plus à tous les critères énoncés dans la Loi canadienne sur la santé. Si nous nous tournons actuellement vers le gouvernement fédéral, ce n'est pas pour obtenir des augmentations, comme Carol l'a indiqué, mais pour travailler avec vous pour s'assurer que nous conserverons notre système de soins de santé partout au Canada. Le gouvernement fédéral joue un rôle essentiel pour coordonner cette réduction, la rapidité avec laquelle elle se fera, ainsi que les dispositions devant nous permettre de continuer à offrir un système de soins de santé de base dans tout le pays. Nous nous tournons donc vers vous pour que vous assumiez le leadership en la matière ainsi que la coordination des mesures prises par les provinces, qui font tout leur possible pour équilibrer leur budget.

Si nous contunons à réduire les transferts qui viennent actuellement du gouvernement fédéral, les provinces mettront cela sur le dos du système des soins de santé et nous constaterons rapidement que nous n'avons plus du tout un système national. Nous voulons que le gouvernement fédéral participe au système des soins de santé afin de s'assurer que la qualité générale de notre système sera maintenu dans toutes les provinces et dans les territoires.

M. Mitchell (Parry Sound-Muskoka): Vous êtes les bienvenus. Je vous suis reconnaissant de vos remarques. Je ne vais pas me lancer dans un discours, mais je voudrais vous poser quelques questions précises. Voici donc mes trois questions, et vous pourrez peut-être ensuite y répondre.

Tout d'abord, je pense à votre suggestion de faire plafonner ces dépenses à 10 p. 100 du PIB. Si ce plafond est accepté, et si le produits intérieur brut augmentente, ne pensez-vous pas que nous risquons d'introduire un certain laxisme dans le système? Au lieu d'encourager le système de soins de santé à être plus efficient, vous dites simplement que si le PIB augmente de 3 p. 100, le transfert sera de 3 p. 100 plus élevé l'année suivante sans qu'il soit nécessaire de se soucier de l'efficience. C'est ce qui me préoccupe le plus.

Deuxièmement, vous reliez la clause d'échelle mobile au PIB, ce qui revient à dire qu'à l'avenir une augmentation des recettes fiscales ne servira pas à réduire la dette, mais passerait directement aux soins de santé. Dans quels secteurs pourrions-nous, à votre avis, utiliser une telle croissance pour réduire la dette? Si la partie consacrée aux soins de santé ne sert pas à cette réduction, il est évident qu'un autre secteur devra contribuer deux fois ou apporter un montant supplémentaire proportionnel à l'augmentation. J'aimerais entendre vos commentaires à ce sujet.

Troisièmement, je crois percevoir des divergences d'opinion autour de notre table. Le Bloc a suggéré qu'il serait approprié de placer ce secteur entre les mains des provinces. Je crois avoir compris que vous pensez que cela ne serait pas justifié. Et vous pourriez peut-être présenter vos arguments précisant les raisons pour lesquelles vous estimez que le gouvernement fédéral ne devrait pas donner cette responsabilité aux provinces.

Je vous serait reconnaissant de bien vouloir répondre à ces trois questions.

Clemenhagen: Votre remarque concernant la Mme plafonnement des montants que la société investit dans les soins de santé est tout à fait pertinente. Nous suggérons la possibilité

in health—as a reflection of our concern about the deficit, the need to provide ourselves and the public with a sense that we cannot continue to increase the investment in health in an unlimited way.

One of the points about health and social services is that demand is essentially unlimited. Wealthy nations invest more and more of their resources in health and social services. It's one of the things that we as taxpayers offer to ourselves and to our children. It's a positive investment, but we have to realize that as we invest more and more in the provision of health services, we are limiting our ability to invest in other wealth-and health-generating sectors.

So we feel it is a valuable exercise to make an explicit statement about how much we as a society think is reasonable to spend on health. We are suggesting 10%—a relatively arbitrary number—as a reasonable target or a cap to give us all a sense of where the limits are.

• 1715

When we talk about, in the long-term future, committing to a long-term renewal goal of tying the EPF escalator to GNP, the logic of cash transfers for health in that there is a link more economically productive country. Likewise, a healthy econogrowth in the economy.

Mr. Mitchell: Let me make it very concise, though. If you're suggesting future growth go to increased health care expenses—and I'm not saying whether that's right or wrong then you have to be suggesting that something else is going to be reduced. If you believe we should set that priority with health, I'm asking the question, where should we be setting less of a priority? There's just a finite amount out there, and we want to use some of our growth to reduce our debt. If you're saying we should not do that in terms of health care, where should we do it?

Ms Clemenhagen: We're talking about the long-term future when the economy is functioning as it should.

Mr. Mitchell: We're growing at 6% right now.

[Traduction]

consensus sur le montant que la nation va investir dans les soins de santé-et cette suggestion reflète nos préoccupations au sujet du déficit, et de la nécessité de reconnaître, qu'il s'agisse de nous ou du public en général, que l'investissement dans les soins de santé ne peut pas continuer à croître sans aucune limite.

L'une des caractéristiques d'un système de soins de santé et de services sociaux est que la demande est essentiellement sans limite. Les pays riches consacrent des sommes toujours croissantes à ces secteurs. Ce sont des services que nous, les contribuables, nous offrons à nous-mêmes et à nos enfants. C'est un investissement positif, mais nous devons réaliser que des investissements de plus en plus importants dans la prestation des services de santé réduisent notre possibilité d'investir dans d'autres secteurs créateurs de richesses et promoteurs de santé.

Nous estimons donc qu'une déclaration indiquant explicitement le montant que nous, comme société, estimons raisonnable pour les soins de santé est tout à fait valable. Nous suggérons donc ce pourcentage de 10 p. 100—un chiffre relativement arbitraire—que nous pensons être un objectif raisonnable ou un plafond acceptable indiquant à tous où la limite se situe.

Quand nous parlons d'un engagement, pour renouveler le système à long terme, établissant un lien entre la clause it's very much hearkening back to the conceptual framework and d'échelle mobile du financement des programmes établis et le produit intérieur brut, nous revenons, en fait, au cadre between health and the economy. A healthy population leads to a conceptuel et à la logique même des transferts pour le financement des soins de santé, puisque nous rétablissons un lien entre la santé et my tends to have a very positive effect on health. The inventors of l'état de l'économie. Une population en bonne santé contribue à la EPF realized that it made a lot of sense to link the EPF escalator to santé économique du pays. De même, une économie saine a tendance à affecter d'une façon très positive la santé des individus. Les créateurs du régime de financement des programmes établis ont réalisé qu'il était fort judicieux de relier la clause d'échelle mobile du financement des programmes établis à la croissance de l'économie.

> M. Mitchell: Permettez-moi d'être très précis, s'il vous plaît. Si vous suggérez qu'une croissance économique future apporterait une contribution accrue aux soins de santé-et je ne veux pas dire si cela est bon ou mauvais-vous devez reconnaître que quelque chose d'autre devrait être réduit. Si vous pensez que c'est la santé qui doit bénéficier d'une telle priorité, je reprends ma question, quels seraient les secteurs qui seraient moins prioritaires? Le montant global disponible est limité, et nous voulons qu'une partie de la croissance serve à réduire notre dette. Si vous nous dites qu'il ne faut pas faire de réductions dans le domaine de la santé, où pouvons-nous le faire?

> Mme Clemenhagen: Nous parlons de l'avenir à long terme, quand l'économie fonctionnera normalement.

> M. Mitchell: Nous avons actuellement un taux de croissance de 6 p. 100.

Ms Clemenhagen: We're saying we've put this cap on; we're saying 10%. It's not going to increase more than 10%, but we're going to try to tie the escalator because it's a formula. There is a particular formula for EPF, and we're saying the escalator should be related somehow to population growth and the GNP. You're suggesting that still we would need to cut other areas. I guess I'm not understanding your question.

The Chairman: I think we have agreed that the deficit is a problem. We can't solve that problem by cutting you, so who are we supposed to cut?

Mr. Saunders: The primary point we would really like to emphasize is the stable nature of the transfer payments. Whether 10% is the right number or not at this point in time is less important than the threat of withdrawal, as we see it coming down not only this year but in future years. We are very concerned that without the stability of some form of guaranteed remuneration coming back from the federal government, the provinces will not be able to sustain the health system they have today, or even the very reduced health system they'll have tomorrow.

We're looking for some form of stability. If this is the wrong formula, let's talk about the formula. But at this point in time we're very concerned that the commitment the federal government has to the transfer payments will be eroded. That's a far greater concern than the number, whether that be 10% or 9% or whatever the agreed–upon numbers.

Mr. Grubel: But 10% of GDP will not give you any stability, because GDP grows sometimes quickly and sometimes slowly. You cannot, therefore, plan anything if you have it as a fixed percentage of GDP. When it grows 20%, you get 20% more. If it grows at minus 5%, you get minus 5%. That's no guarantee of stability of your financing.

Mr. St. Denis (Algoma): Thank you for being here.

I have—maybe you've heard of it—a document prepared for the Conference of Federal/Provincial/Territorial Deputy Ministers of Health, I guess one of many documents. This one was called "When Less is Better: Using Canada's Hospitals Efficiently". Are you familiar with that? I don't know much about the background for this particular document, but I'm sure all the members on this side of the table will agree that we must preserve a very high standard of health care in this country.

I'd like to get on with a particular point in this particular paper. It said here that:

[Translation]

Mme Clemenhagen: Nous disons penser à un plafonnement; nous disons 10 p. 100. On ne doit pas dépasser 10 p. 100, mais nous voulons établir ce lien avec la clause d'échelle mobile, puisqu'il s'agit d'une formule. Le montant consacré au financement des programmes établis est fixé par une formule, et nous disons que la clause d'échelle mobile devrait tenir compte d'une manière quelconque de la croissance de la population et de celle du PNB. Vous suggérez qu'il serait toujours nécessaire, cependant, de réduire les dépenses dans d'autres secteurs. Je dois admettre que je ne comprends pas votre question.

Le président: Je crois que nos reconnaissons que le déficit pose un problème. Nous ne pouvons pas résoudre ce problème en réduisant vos dépenses, alors, quelles sont les autres dépenses qui doivent être réduites?

M. Saunders: Ce que nous voulons surtout souligner, c'est la stabilité des paiements de transfert. Que 10 p. 100 soit le bon chiffre ou non, cela est moins important, pour le moment, qu'une menace de retrait, ce qui nous semble possible, non seulement pour cette année mais également pour les années futures. Nous craignons beaucoup qu'en l'absence de versements garantis et stables du gouvernement fédéral, les provinces ne puissent pas maintenir le système de soins de santé dont elles disposent actuellement, ou même le système déjà très réduit qu'elles auront demain.

Nous recherchons donc la stabilité, sous une forme quelconque. Si ce que nous avançons n'est pas la bonne formule, il faut en discuter. Mais, pour le moment, nous nous préoccupons beaucoup de l'érosion de l'engagement du gouvernement fédéral au sujet des paiements de transfert. Cela nous inquiète beaucoup plus que le chiffre retenu, qu'il s'agisse de 10 p. 100, de 9 p. 100 ou de tout autre chiffre qui pourrait être accepté.

M. Grubel: Mais 10 p. 100 du PIB ne vous donnera pas cette stabilité, parce que le PIB peut croître rapidement, parfois, et, d'autre fois, lentement. Vous ne pouvez donc pas planifier quand il s'agit d'un pourcentage fixe du PIB. S'il y a croissance de 20 p. 100, vous obtenez 20 p. 100 de plus; dans le cas d'une décroissance de 5 p. 100, vous recevez 5 p. 100 de moins. Cela ne vous donne pas un financement stable.

M. St. Denis (Algoma): Je vous remercie d'avoir bien voulu vous présenter devant nous.

J'ai devant moi un document—dont vous avez peut-être déjà entendu parler—qui a été préparé pour la Conférence des sous-ministres fédéral/provinciaux/territoriaux de la santé. Un document parmi bien d'autres sans doute. Celui-ci est intitulé: «When Less is Better: Using Canada's Hospitals Efficiently». Le connaissez-vous? Je ne sais pas grand chose sur l'origine de ce document, mais je suis persuadé que tous les députés de notre côté de la table reconnaîtront que nous devons maintenir des normes de qualité très élevées pour le système de soins de notre pays.

Je voudrais reprendre l'une des remarques que j'ai notées dans ce document. On y dit

In the past thirty years the percentage of...GDP expended on health care in Canada has risen from 5.4% in 1960 to 9.9% in 1991. Acute care hospitals consume approximately 40% of health care resources, collectively cost \$30 billion annually and represent the greatest single consumption of health care resources.

[Traduction]

qu'au cours des 30 dernières années, le pourcentage de...du PIB consacré aux soins de santé au Canada est passé de 5,4 p. 100 en 1960 à 9,9 p. 100 en 1991. Les hôpitaux assurant les soins intensifs consomment approximativement 40 p. 100 des ressources du système de soins de santé, ce qui, collectivement, coûte 30 milliards de dollars par an et représente le chapitre le plus important des dépenses en soins de santé.

• 1720

A little bit later on:

Since 1984 every province of Canada has established a Royal Commission or other major inquiry to examine its health care system. In general, each review has concluded that the fundamental principles of the Canadian health care system—universality, comprehensiveness, portability, accessibility and public administration—are sound, and that the overall level of resources currently provided for health care is sufficient to meet the needs of the population.

—this is the key point—

The reviews have also concluded that at present much of the health care being provided in Canada is ineffective, unevaluated, unnecessarily expensive, or otherwise inappropriate.

First, when you refer to the 10% cap, where within that do you see the hospitals falling? Do you want to stay at 40% of the 10%? That's part one, then. Where do you fall within the formula you're talking about?

Secondly, do you agree with the statement here on the ineffectiveness, the non-evaluation and so on?

Ms Clemenhagen: We're very familiar with this particular report. In fact, we responded officially to it, certainly indicating great interest in pursuing any utilization review mechanisms that would allow us to identify unnecessary care and to make admissions to hospitals more appropriate.

We also pointed out that the report was unfortunately silent upon the prerequisites that need to be in place to allow hospitals to do that type of sophisticated analysis of practice patterns of medical care and comparative analysis to identify inefficiencies, to be able to correct them.

Unfortunately, the report—as you mentioned, it was developed under the aegis of the conference of deputy ministers—neglected to make any comment on the importance of performance—based funding formula, which hospitals have been in fact advocating for a number of years, to set in motion funding mechanisms that would identify and reward, as it were, efficient performance, and identify and allow inefficient activities to be corrected.

Un peu plus loin dans ce document on peut lire:

Depuis 1984, toutes les provinces canadiennes ont institué une Commission royale ou une autre grande commission d'enquête pour vérifier l'état de leur système de santé. Grosso modo, chaque étude a permis de conclure que les principes fondamentaux du système canadien de prestations de soins de santé—l'universalité, l'intégralité, la transférabilité, l'accessibilité et la saine gestion publique—sont solides, et que le niveau de ressources globales consacrées actuellement à la prestation des soins de santé est suffisant pour répondre aux besoins de la population.

...c'est l'élément important...

Ces études ont également permis de conclure que, dans une large mesure, la prestation des soins au Canada à l'heure actuelle est inefficace, non validée, inutilement coûteuse et, de manière générale, inadaptée.

Premièrement, quand vous dites que les paiements de transfert devraient être plafonnés à 10 p. 100, quelle devrait être, selon vous, la part des hôpitaux? Devrait—elle rester à 40 p. 100 de ces 10 p. 100? Voilà pour le premier élément. Où vous situez—vous dans la formule dont vous parlez?

Deuxièmement, êtes-vous d'accord avec l'affirmation selon laquelle le système serait inefficace, non-validé, etc.?

Mme Clemenhagen: Nous sommes très au fait de ce rapport en particulier. En fait, nous y avons réagi officiellement en manifestant clairement notre grand intérêt pour l'établissement de mécanismes d'examen qui nous permettraient de déceler les cas où des soins sont administrés inutilement et de rendre plus approprié le processus d'admission dans les hôpitaux.

Nous avons également signalé dans notre réponse que le rapport ne faisait nullement mention des mécanismes qu'il faudrait d'abord mettre en place dans les hôpitaux pour qu'ils soient en mesure de faire le genre d'analyse complexe qui leur permettrait de surveiller les divers modèles d'administration des soins médicaux et de les comparer afin de déceler les inefficacités et d'y remédier.

Malheureusement, le rapport, qui avait été préparé, comme vous l'avez mentionné, pour la conférence des sous-ministres, ne prenait pas soin de souligner l'intérêt d'adopter une formule de financement axée sur le rendement—que les hôpitaux réclamaient d'ailleurs depuis nombre d'années—, qui permettrait de reconnaître et de récompenser l'efficacité, comme c'était le cas auparavant, et de repérer les activités inefficaces pour corriger les anomalies.

The report furthermore was silent on the importance of information systems. If you're talking about very sophisticated comparative analyses of health outcomes and efficiency measures, you need a relative degree of sophistication with information systems. Unfortunately, provincial governments across the country have been rather lukewarm in supporting implementation of these at the hospital

So hospitals are as anxious as funders to get on with identifying inefficiencies and dealing with them; however, there are some essential prerequisites we need to have in place to allow us to get on with that job. That particular report was, in our view, a missed opportunity to talk about what both government and the hospital sector could do to make the delivery of care as efficient as possible.

I think there is a certain amount of myth, often floated in policy documents, that we will be able to squeeze out of the practice of medicine every inefficiency or every possible marge de manoeuvre that might be in there. I'm sure you're all familiar with the expression that medicine is an art and a science. I think we need to be aware that we need to improve appropriateness and efficiency of medicine and the practice of health care across the country, but we need to be aware that we're not going to be able to free up enough dollars out of either the hospital sector or the delivery of health care to solve deficits. I think there's a problem with a myth being spun that if we can just close enough health care facilities, remove enough inefficiencies in the system, somehow we'll be able to solve our problems.

The practice of health care in terms of intensity of what we're doing, what we're able to do to patients, has indeed become so sophisticated and complex that this is where the cost factors are really centred; it's in the additional utilization and intensity of what we're able to do in health care, as opposed to, I think, all of the problems being attributable to inefficiencies in the system.

• 1725

Mr. St. Denis: Are hospitals using about 40% of the resources

Mr. Saunders: My own belief as a hospital administrator is that the infrastructure costs absolutely must be cut and beds must be closed. We need to shift those resources into different aspects of health care by removing the barriers from home care and public health-

Mr. St. Denis: Partnerships and so on—

Mr. Saunders: —and allow the funding to follow the patient.

In answer to your question, I am sure the percentage will drop if you are talking strictly about the funding for in-patient beds in the health system. But I think to put it into perspective, you're going to have to invest in other parts of the health system and coordinate those components very effectively in order to restructure.

[Translation]

Le rapport était en outre muet au sujet de l'importance des systèmes d'information. Pour faire des analyses comparatives très complexes sur les résultats et l'efficacité des soins, il faut que les d'information soient relativement Malheureusement, les gouvernements provinciaux se sont montrés plutôt tièdes pour ce qui est de l'idée d'approuver l'implantation de tels systèmes dans les hôpitaux.

Les hôpitaux sont aussi soucieux que ceux qui les financent de repérer les inefficacités et d'y remédier; ils ont toutefois besoin que certaines mesures essentielles soient mises d'abord en place pour leur permettre de s'atteler à la tache. Malheureusement, la préparation de ce rapport n'a pas été, comme elle aurait dû l'être, l'occasion rêvée pour le gouvernement comme pour le secteur hospitalier de discuter ensemble des moyens à prendre pour rendre le système de prestations des soins le plus efficace possible.

Il existe à mon avis un certain mythe, souvent créé par les énoncés de politique, selon lequel nous allons être capables d'extirper toutes les inefficacités de la pratique médicale et de dégager la marge de manoeuvre qu'on pourrait y trouver. Je suis sûr que vous êtes tous familiers avec l'expression qui dit que la médecine est un art et une science. Je pense que nous devons être conscients de la nécessité d'améliorer la gestion des hôpitaux en ce qui concerne la pertinence et l'efficacité des actes médicaux et de la prestation des soins partout au pays, mais nous devons reconnaître que nous ne pourrons pas libérer suffisamment de fonds en provenance du secteur hospitalier ou du système de santé pour régler le problème des déficits. Je pense qu'on s'illusionne, si l'on croit qu'en fermant suffisamment d'établissements de santé, en supprimant suffisamment d'inefficacités dans le système, on va réussir à régler tous nos problèmes.

En ce qui concerne l'intensité des soins que nous donnons, des traitements que nous pouvons donner à nos patients, la prestation des soins a atteint un tel degré de raffinement et de complexité que c'est vraiment là que le gros des coûts est concentré; c'est plutôt dans la sur-utilisation et dans l'intensité des soins que nous donnons plutôt que dans toutes les anomalies liées aux inefficacités du système que réside le problème à mon avis.

M. St. Denis: Les hôpitaux utilisent-ils environ 40 p. 100 des ressources à l'heure actuelle?

M. Saunders: En tant qu'administrateur d'hôpital, je pense personnellement que les coûts d'infrastructure doivent absolument être réduits et que des lits doivent être fermés. Il nous faut réorienter ces ressources vers d'autres types d'administration des soins en supprimant les obstacles qui nous empêchent de recourir davantage à la prestation des soins à domicile et dans des établissements de santé publique...

M. St. Denis: Vous parlez entre autres de partenariat. . .

M. Saunders: . . . de dégager les fonds nécessaires pour suivre le patient.

En réponse à votre question, vous allez constater, j'en suis sûr, que le pourcentage est moindre si vous parlez strictement du financement des lits occupés par des malades hospitalisés. Mais à mon avis, si vous voulez restructurer le système, il va vous falloir investir dans d'autres secteurs du système de santé et coordonner très attentivement tous ces éléments.

The Chairman: Thank you, Mr. St. Denis. We have only a couple of minutes left and I have two more people on my list. Perhaps after that I could request we go in camera. We have just a couple of housekeeping matters to attend to.

Mr. Discepola: I would like to support what Mr. Grubel said in his opening remarks. As we embark on the next four weeks of consultations, I hope we will get concrete proposals. I won't be as pessimistic as Mr. Grubel, but I'll try to solicit ideas from people. If all we're going to hear about for the next four weeks is the "not in my back yard" syndrome, I think this committee will have an insurmountable task ahead it.

As a public administrator, can you brief me a little, and also assure Canadians on what the major cost components of the delivery of health care are? Can you assure me and all Canadians that you're doing everything in your power to make sure delivery of those health services is being done in the most efficient manner? That would include the user who is no longer satisfied with one or two opinions and would like to get a third opinion, doctors who choose to prescribe the more expensive drug, and doctors who choose to prescribe 100 pills when 50 are enough and the rest is wasted. It would include the actual administration of the hospital.

The debate has been ongoing that the major cost in health care seems to be in the area of drugs. It seems to be in salaries and in the delivery of the. . . Could you tell me what areas we should be looking at in this committee? Unfortunately, in the public sector a solution seems to arise only when we challenge public administrators and put their backs to the wall; then the ingenuity surfaces.

Maybe instead of freezing or capping the funding for health care we should cut it back 10%. Then you would have to come back to this government, or this committee, to justify an extra x million of dollars in a certain area and tell us why we should give it to you. But it seems if we just say no, let's keep the status quo, we're not challenging you.

Ms Clemenhagen: I think the health sector and the constituency we represent would welcome a challenge, provided we had the prerequisites in place to allow us to meet that challenge. Those prerequisites would be information systems to allow us to do comparative analyses of health outcomes and efficiency across settings, so efficiencies could be promoted and inefficiencies removed; and performance—based funding formulas so we would have equity of funding across facilities and be able to reward those high—performing organizations and encourage corrective action by less efficient organizations.

[Traduction]

Le président: Je vous remercie, monsieur St. Denis. Il ne nous reste que quelques minutes, et j'ai encore deux autres personnes sur ma liste. Peut-être qu'après cela, je pourrai vous demander l'autorisation de poursuivre nos travaux à huis clos. Nous n'avons qu'une ou deux questions de régie interne à régler.

M. Discepola: J'aimerais appuyer ce qu'a dit M. Grubel dans son introduction. Avant d'entreprendre nos quatre prochaines semaines de consultation, j'espère que nous aurons des propositions concrètes. Je ne serai pas aussi pessimiste que M. Grubel, mais je vais essayer d'inviter les gens à nous donner des idées. Si tous les témoins que nous allons entendre au cours des quatre prochaines semaines tiennent des propos qui dénotent qu'ils sont affligés du syndrome «pas dans ma cour», je pense que notre comité aura une tâche insurmontable à réaliser.

En tant qu'administrateur public, pouvez-vous me donner un aperçu des principaux facteurs de coût dans le système de prestations des soins de santé et, partant, rassurer les Canadiens? Pouvez-vous m'affirmer et garantir à tous les Canadiens que vous ne ménagez aucun effort pour veiller à ce que la prestation des services de santé s'effectue de la manière la plus efficace possible? Je veux parler entre autres de l'usager qui ne se contente plus de consulter un ou deux spécialistes mais qui veut obtenir une troisième opinion, des médecins qui choisissent de prescrire les médicaments les plus coûteux possible, et de ceux qui décident de prescrire 100 pilules quand le patient en aurait assez de 50 et que le reste s'en va à la poubelle. J'inclurai également l'administration proprement dite de l'hôpital.

D'aucuns prétendent que la majorité des coûts dans le système de santé sont imputables aux médicaments. Il semble que les salaires et la prestation des... Pouvez-vous me dire quels aspects du système de santé devraient être examinés par notre comité? Malheureusement, dans le secteur public, on ne semble trouver des solutions que lorsqu'on met les administrateurs publics au défi et qu'on les met au pied du mur. C'est alors que l'on fait preuve d'ingéniosité.

Peut-être qu'au lieu de geler ou de plafonner le financement des services de santé, nous devrons le réduire de 10 p. 100. Vous seriez alors obligés de venir justifier devant le gouvernement ou devant notre comité *le ou les* millions de dollars supplémentaires qu'il vous faut pour répondre à tel ou tel besoin et nous dire pourquoi nous devrions vous les accorder. Mais il semble qu'en vous disant tout simplement non, qu'en maintenant le statu quo, nous ne vous mettons pas au défi.

Mme Clemenhagen: Je pense que le secteur de la santé et le milieu que nous représentons seraient ravis d'être mis au défi, pourvu qu'on ait d'abord les outils nécessaires pour nous permettre de relever ce défi. Parmi ces outils, il y a les systèmes d'information qui nous permettraient de faire des analyses comparatives sur les résultats des soins et l'efficacité des divers modes de traitement, pour que nous puissions promouvoir l'efficacité et supprimer les inefficacités; il y aurait aussi des formules de financement axées sur le rendement pour qu'il y ait une plus juste répartition des fonds entre les établissements et pour qu'on puisse récompenser ceux qui affichent des rendements supérieurs et encourager les moins efficaces à prendre des mesures correctrices.

Given those prerequisites, I think you would find the health its means.

In terms of where costs are centred in health care, we've heard that hospitals account for something like 40% of health expenditures. For other institutions I believe the figure is about 10%; we're talking about long-term care institutions. Physician services, if I'm not mistaken, account for something like 15%. Drugs, again if I have the figures correct, account for something like 14%. Then there's some residual figures for public health research capital costs.

• 1730

Why you've been hearing about drugs is because it has been the fastest growing component of health care spending. In our brief we make the point that hospital spending has not even been stable; it's been decreasing. However, drugs appear to be area where we've seen the fastest growth in costs.

The other areas you need to keep in mind when you're talking about health care costs are inflation—and medical inflation tends to run higher than the average consumer price index inflation. . . Then there is the factor of greater intensity. We are able to do more complex things to patients in this country as technology progresses. This implies a certain increase in costs.

The Chairman: Thank you, Mr. Discepola. Mr. Walker.

Mr. Walker (Winnipeg North Centre): Thank you, Mr. Chairman, and thank you to the witnesses. Because it's an area that's very difficult, I want to go over a couple of points, and you can respond or not respond as you choose.

The 10% rate you suggest is one, and perhaps Mr. Grubel will have some comments... In our university we guaranteed the library a certain percentage of the budget because everybody is in favour of libraries. When we stopped guaranteeing it, it's amazing the number of subscriptions that were never read, that were just thrown out. So we took a good step guaranteeing them money and then realized it was just being blown because nobody had to compete for the money.

So I sort of come full circle on the question of guarantees for that reason.

It's interesting that way, because I don't have an answer for you and this is why we're having these discussions. If you said, and you said it very quietly, we spend 9.9% and you wanted 10% and very quietly sneaked in \$730 million of the GDP—because we're at about \$730 billion aren't we, roughly?—so you just sneaked \$730 million into the budget. That's the sort of thing[Translation]

Si l'on nous donnait ces outils, vous constateriez, je pense, que le community is certainly willing to do whatever it takes to live within milieu de la santé est assurément prêt à faire le nécessaire pour vivre selon ses moyens.

> Quant à savoir dans quel secteur est concentré le gros des coûts en matière de santé, nous avons entendu dire que les hôpitaux étaient responsables d'environ 40 p. 100 des dépenses en matière de santé. Dans le cas des autres établissements, le chiffre est d'environ 10 p. 100, je crois; nous parlons des établissements de soins de longue durée. Les services médicaux, sauf erreur, sont responsables d'environ 15 p. 100 des coûts. Quant aux médicaments, si mes chiffres sont exactes, ce serait aux alentours de 14 p. 100. Ensuite, il y a un pourcentage résiduel pour le coût des infrastructures de recherche en matière de santé publique.

> Si vous avez entendu parler des médicaments, c'est parce que ce volet est celui qui augmente le plus rapidement par rapport à l'ensemble des dépenses en matière de santé. Dans notre mémoire, nous faisons ressortir que les dépenses hospitalières ne sont même pas même pas restées stables, elles ont diminué. Toutefois, le secteur des médicaments semble être celui dans lequel les coûts augmentent le plus rapidement.

> Les autres facteurs dont vous devez tenir compte en parlant des coûts des services de santé sont l'inflation-et le coût des services médicaux a tendance à monter plus vite que l'indice des prix à la consommation-et l'intensité des soins qui est plus grande qu'auparavant. À mesure que la technologie progresse, nous pouvons, au Canada, offrir des soins plus complexes aux patients. Cela se traduit par une certaine augmentation de coûts.

> Le président: Je vous remercie monsieur Discepola. Monsieur Walker.

> M. Walker (Winnipeg-Nord-Centre): Je vous remercie, monsieur le président, et je remercie les témoins. Étant donné qu'il s'agit de domaines très complexes, j'aimerais soulever un ou deux point auxquels vous serez libres de répondre.

> L'objectif de 10 p. 100 que vous proposez en est un, et peut-être que M. Grubel aura des commentaires à ajouter... Dans notre université, nous garantissions à la bibliothèque un certain pourcentage du budget global de l'université, parce que tout le monde est en faveur des bibliothèques. Quand nous avons cessé de garantir ce pourcentage, nous avons été étonné de constater le nombre de revues auxquelles nous étions abonnés qui n'étaient jamais lues, qui étaient tout simplement jetées à la poubelle. Nous avions bien fait de garantir des fonds, jusqu'à ce que nous réalisions que nous le faisions en pure perte, car personne n'avait à se battre pour avoir les fonds.

> Pour cette raison, j'estime donc que la question des garanties nous entraîne dans une sorte de cercle vicieux.

> C'est intéressant, car je n'ai pas de réponse à vous donner et c'est pour cela que nous avons cette discussion. Si vous nous dites-et vous l'avez dit très discrètement - que vous dépensez actuellement 9,9 p. 100 et que vous voulez avoir 10 p. 100, très discrètement, vous venez de mobiliser 730 millions de dollars à même le PIB—car le PIB atteint tout près de 730 milliards de dollars, n'est-ce pas? Vous venez donc de mobiliser tout simplement, sans qu'on s'en aperçoive, 730 millions de dollars dans le budget. C'est le genre de chose. . .

Ms Clemenhagen: Sneaked in?

Mr. Walker: —I thought I should, for the public record, indicate. In some respects we play a role, and I think that's why the Prime Minister is having a health forum and your comments. They know how active the Canadian Hospital Association has been over the years and will continue to be, trying to define the role of the federal government in this. It's hard to believe that last year in our first budget one of the things we sought to do was to stabilize health care. And you know what happened in Alberta and what's happened in Ontario. You would think everybody would cut the feet from underneath the provincial governments.

In reality, the federal government has not done a thing in that respect from our first budget—not historical patterns but from our first budget. I agree with your point there. I saw your eyes there.

Ms Clemenhagen: But \$29 billion dollars does not...sort of not have an impact. Regardless of the fact that last year's budget was a welcome measure of stability introduced in the system, the system is still reeling from \$29 billion of cumulative cuts.

Mr. Walker: Another brief summary comment. I think what we are trying to do here is take your ideas you started with. I understand how much you're going to have to contribute to the forum to make it a success and I also see that our own deliberations cannot be done in isolation because of these competing interests on the budget. Any help you can give us to understand how the health care system can be made more efficient is really important from our point of view, because I think the number of variables out there that in reality we don't control is mind—boggling.

That's just by way of comment.

Ms Clemenhagen: Thank you very much. I think the most helpful contribution of this committee will be a priorization that will place health in some priority listing. We maintain that it should be number one and recommend some sort of stability. We've provided you with detailed recommendations as to what level of adequate instability we think is reasonable. Perhaps if you do wish to enter into the health care debate, any support for performance—based funding for facilities, agencies and information systems that will allow us to do comparative analyses—those, I would maintain, Mr. Chairman, are the factors that need to be put into place.

• 1735

A number of members have asked about specific recommendations for cuts. We have not come up with a short list. However, I will bring to this committee's attention the need to ensure that regulatory burdens do not eat up direct health care dollars.

[Traduction]

Mme Clemenhagen: Mobilisé sans que l'on s'en aperçoive?

M. Walker: ...que j'estimais devoir rendre public. À certains égards nous jouons un rôle, et je pense que c'est pour cela que le premier ministre a décidé de tenir un forum sur la santé et de solliciter vos points de vue. On sait à quel point l'Association des hôpitaux du Canada s'est employée activement au fil des ans à essayer de définir le rôle du gouvernement fédéral en matière de santé et qu'elle continuera de le faire. Il est difficile de croire que l'an dernier, dans notre premier budget, une des premières choses que nous avons cherché à faire a été de stabiliser le coût des services de santé. Vous savez ce qui est arrivé en Alberta et en Ontario. Vous auriez été portés à penser qu'on ferait tout pour couper les vivres aux provinces.

En réalité, le gouvernement fédéral n'a rien fait sur ce plan dans son premier budget—je ne parle pas de ce qui s'est fait dans le passé, mais de notre premier budget. Je suis d'accord avec ce que vous avez dit à ce sujet. Je vous ai vu sourciller.

Mme Clemenhagen: Mais ne croyez-vous pas que 29 milliards de dollars, ce n'est pas sans conséquence? Indépendamment du fait que le budget de l'an dernier a été accueilli comme une mesure introduisant un certain élément de stabilité dans le système, nous subissons toujours le contre coup des 29 milliards de dollars dont nous avons été amputés au fil des ans.

M. Walker: J'aurais un autre bref commentaire. Ce que nous essayons de faire ici, c'est d'entendre les idées que vous avez à nous soumettre. Je suis conscient des efforts que vous allez déployer pour faire en sorte que le forum soit un succès, et je constate également que nos délibérations ne peuvent se dérouler en vase clos à cause des pressions concurrentielles qui s'exercent sur le budget. Tout ce que vous pouvez faire pour nous aider à comprendre comment améliorer l'efficacité du système de santé est vraiment important à nos yeux. Parce qu'il y a tellement de variables que nous ne contrôlons pas que c'est à en devenir fou.

C'était juste un commentaire en passant.

Mme Clemenhagen: Je vous remercie beaucoup. Je crois que la contribution la plus utile que pourrait apporter votre comité sera de donner à la santé un rang privilégié parmi la liste des priorités. Nous maintenons que la santé devrait occuper la première place et recommandons qu'on lui conserve un certain élément de stabilité. Nous vous avons fourni une liste de recommandations détaillées dans lesquelles nous vous indiquons quel niveau de stabilité nous jugeons approprié et raisonnable. Qui sait, si vous souhaitez prendre part au débat sur les services de santé, je vous rappelle, monsieur le président, que ce dont nous avons besoin, c'est d'une formule de financement axée sur le rendement pour les établissements et les organismes de santé et de systèmes d'information aptes à nous permettre de faire des analyses comparatives.

Certains d'entre vous nous ont demandé de formuler des recommandations précises en ce qui concerne les postes de dépense où il faut effectuer des compressions. Nous n'avons pas de petite liste à vous soumettre. Je vous signale toutefois qu'il faudra éviter que le fardeau réglementaire ne vienne mobiliser les fonds qui devraient normalement être réservés aux soins de santé.

This past week the Canadian Hospital Association had a very unpleasant experience with the workplace hazardous materials information current issues committee. The committee announced to us that they're planning to apply a regulation that we have maintained, and all the health sector has maintained, is not sensible from a scientific perspective or from an economic perspective. We were advised that this regulatory initiative is going forward whether we think it's scientifically reasonable or not. This is going to displace direct health care dollars to meet a regulatory requirement.

The Chairman: Thanks, Mr. Walker.

Monsieur Asselin, une petite question.

M. Asselin: Une petite question et une petite déclaration également. Je trouve un peu ridicule que certains membres du gouvernement osent vous demander: «Pouvez–vous nous aider et nous faire des suggestions pour réduire le déficit»?

Vous les connaissez très bien les endroits où l'on peut couper pour réduire le déficit autrement que sur le dos, encore une fois, des plus démunis, des malades et des personnes âgées. N'oubliez jamais qu'une personne en santé ne coûte rien au gouvernement, mais rapporte beaucoup. Seules les personnes en santé peuvent vous aider à régler la santé financière du gouvernement. C'est tout.

Le président: Au nom de tous les députés autour de cette table, j'aimerais vous remercier de votre présentation très claire et très bien faite. Vous nous avez rendu conscients de nos obligations envers les malades et des services que vous donnez aux Canadiens et aux Canadiennes.

Notre décision n'a pas été rendue plus facile par votre présentation aujourd'hui. Vous n'avez pas fait de suggestions quant aux coupures budgétaires qui auraient pu être faites mais, de toute façon, au nom de tous les députés, merci beaucoup.

Mme Clemenhagen: Merci, monsieur le président.

The Chairman: We will just have a very brief steering committee meeting.

[Proceedings continue in camera]

[Translation]

Au cours de la semaine qui vient de s'écouler, l'Association des hôpitaux du Canada a vécu une expérience très déplaisante avec le Comité qui étudie actuellement la réglementation sur les matières dangereuses en milieu de travail. Le Comité nous a annoncé qu'il envisageait d'appliquer un règlement que les hôpitaux et tout le secteur de la santé ne jugeaient pas approprié, ni d'un point de vue scientifique, ni d'un point de vue économique. On nous a informé que ce projet de règlement suivrait son cours, que nous le jugions scientifiquement raisonnable ou non. Cette mesure aura pour conséquence de mobiliser des fonds qui devraient normalement être réservés aux services de santé pour satisfaire une exigence réglementaire.

Le président: Je vous remercie, monsieur Walker.

Mr. Asselin, a short question.

Mr. Asselin: A short question and a short statement also. I find a bit ridiculous that certain members of government there ask you: "Could you help us and make a suggestions to reduce the deficit"?

You know perfectly well where to cut to reduce the deficit, other than, once again, at the expense of the poorest, the sick and the aged. Never forget that healthy people cost nothing to the government, but contribute much. Only healthy people can help you to redress the financial health of government. That is all I had to say.

The Chairman: In the name of all the members around this table, I would like to thank you for your presentation which was very explicit and very well prepared. You made us conscious of our obligations towards the sick and the services you are giving to Canadian people.

You will not have made our decision easier by your presentation of today. You have not made any suggestions about the budget cuts that could be made, but anyway, in the name of all the members of this Committee, I thank you very much.

Ms Clemenhagen: Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Nous tiendrons maintenant une brève séance du comité directeur.

[La séance se poursuit à huis-clos]

















Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré—Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Bank of Canada:

Charles Freedman, Deputy Governor;

Paul Jenkins, Deputy Governor;

Tim Noël, Deputy Governor.

From the Canadian Hospital Association:

Jim Saunders, President, Board of Directors;

Carol Clemenhagen, President;

Michelle Albagli, Director, Communications.

TÉMOINS

De la Banque du Canada:

Charles Freedman, sous-gouverneur;

Paul Jenkins, sous-gouverneur;

Tim Noël, sous-gouverneur.

De l'Association des hôpitaux du Canada:

Jim Saunders, président, conseil d'administration;

Carol Clemenhagen, président;

Michelle Albagli, directrice, communications.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 **HOUSE OF COMMONS**

Issue No. 61

XC26

Thursday, October 27, 1994

Chairperson: Jim Peterson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 61

Le jeudi 27 octobre 1994

Président: Jim Peterson

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des Committee on

Finance

Finances

RESPECTING:

CONCERNANT:

Pursuant to Standing Order 83.1, study on the budgetary policy Conformément à l'article 83.1 du Règlement, étude des politiques budgétaires

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



STANDING COMMITTEE ON FINANCE

Chairperson: Jim Peterson

Vice-Chairmen: Yvan Loubier

Barry Campbell

Members

Jim Abbott
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Louis Plamondon
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Associate Members

Reg Alcock Gérard Asselin Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête René Laurin Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

Martine Bresson

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

Président: Jim Peterson

Vice-présidents: Yvan Loubier

Barry Campbell

Membres

Jim Abbott
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Louis Plamondon
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Membres associés

Reg Alcock Gérard Asselin Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête René Laurin Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Martine Bresson

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

ORDER OF REFERENCE

Extract from the Votes and Proceedings of the House of Commons of Extrait des Procès-verbaux de la Chambre des communes du jeudi Thursday, October 27, 1994

Ordered — That the following change be made to the membership of the Standing Committee on Finance:

Plamondon for Asselin

- and That the following members be added to the list of Associate Members for the Standing Committee on Finance:

Asselin

Laurin

ATTEST

ORDRE DE RENVOI

27 octobre 1994

Il est ordonné, que le changement suivant soit fait dans la liste des membres du Comité permanent des finances:

Plamondon pour Asselin

- et Que les députés suivants fassent partie de la liste des membres associés du Comité permanent des Finances:

Asselin

ATTESTÉ

Le Greffier de la Chambre des communes

ROBERT MARLEAU

Clerk of the House of Commons

PROCÈS-VERBAUX

LE JEUDI 27 OCTOBRE 1994 (80)

[TEXTE]

Le Comité permanent des finances se réunit aujourd'hui en séance télévisée, à 9 h 05, dans la pièce 253-D de l'édifice du at 9:05 o'clock a.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Centre, sous la présidence de Jim Peterson (président).

Membres du Comité présents: Nick Discepola, Herb Grubel, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis, Jane Stewart.

Membres suppléants présents: Harold Culbert pour Barry Campbell: Ovid Jackson pour David Walker.

Autre membre présent: Jim Silye.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Guy Beaumier, attaché de recherche.

Témoins: À titre personnel: Jack Biddell, M.C.A.. Du «Seaton Group»: Jordan B. Grant, président. Du Conseil et chef de la direction; George F. Skinner, vice-président, Recherches et politiques; Sam T. Boutziouvis, conseiller principal et économiste; John R. Dillon, associé principal. De la Coalition pour la recherche biomédicale et en Santé: Dr Howard D. Dickson, président; Dr Robert Dugal; Dr Barry McLennan; Dr Clément Gauthier, directeur exécutif.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 83.1 du Règlement, le Comité continue son étude des politiques budgétaires (voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 27 septembre 1994, fascicule nº 53).

Jack Biddell fait une présentation liminaire et répond aux questions.

À 9 h 53, le Comité suspend ses travaux.

À 10 h 03, le Comité reprend ses travaux.

Thomas d'Aquino fait une présentation liminaire et répond aux questions.

À 11 h 22, le Comité suspend ses travaux.

À 11 h 25, le Comité reprend ses travaux.

Howard D. Dickson fait une présentation liminaire et avec Robert Dugal et Clément Gauthier répond aux questions.

À 12 h 05, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI (80)

Le Comité permanent des finances se réunit aujourd'hui en séance télévisée, à 15 h 36, dans la pièce 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jim Peterson (président).

Membres du Comité présents: Pierre Brien, Nick Discepola, Herb Grubel, Andy Mitchell, Jim Peterson, Brent St. Denis, Jane

Membre suppléant présent: Harold Culbert pour Barry Campbell.

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, OCTOBER 27, 1994 (80)

[Translation]

The Standing Committee on Finance met in a televised session Chair, Jim Peterson, presiding.

Members of the Committee present: Nick Discepola, Herb Grubel, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Gary Pillitteri, Brent St. Denis and Jane Stewart.

Acting members present: Harold Culbert for Barry Campbell; Ovid Jackson for David Walker.

Other member present: Jim Silye.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Guy Beaumier, attaché de recherche.

Witnesses: Individual presentation: Jack Biddell, FCA. From the Seaton Group: Jordan B. Grant, President. From the canadien des chefs d'entreprises: Thomas D'Aquino, président Business Council on National Issues: Thomas d'Aquino, President and Chief Executive Officer; George F. Skinner, Vice President, Policy and Research; Sam T. Boutziouvis, Senior Associate and Economist; John R. Dillon, Senior Associate. From the Coalition for Biomedical and Health Research: Dr. Howard D. Dickson, Chair; Dr. Robert Dugal; Dr. Barry McLennan; Dr. Clément Gauthier, Executive Director.

> In accordance with its mandate under Standing Order 83.1, the Committee resumed consideration of the budgetary policy. (See Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, September 27, 1994, Issue No. 53).

> Jack Biddell made an introductory statement and answered questions.

At 9:53 o'clock a.m., the sitting was suspendend.

At 10:03 o'clock a.m., the sitting resumed.

Thomas d'Aquino made an introductory statement and answered questions.

At 11:22 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 11:25 o'clock a.m., the sitting resumed.

Howard D. Dickson made an introductory statement and, with Robert Dugal and Clément Gauthier, answered questions.

At 12:05 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

AFTERNOON SITTING

The Standing Committee on Finance met on televised session 3:36 o'clock p.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Chair, Jim Peterson, presiding.

Members of the Committee present: Pierre Brien, Nick Discepola, Herb Grubel, Andy Mitchell, Jim Peterson, Brent St. Denis and Jane Stewart.

Acting member present: Harold Culbert for Barry Campbell.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Guy Beaumier, attaché de recherche.

Témoins: Du Conseil canadien des pêches: Ron Bulmer, président; Patrick McGuinness, vice-président. De la Fédération canadienne de l'Agriculture: Jack Wilkinson, président; Sally Rutherford, directrice exécutive, Yves Leduc, analyste des politiques.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 83.1 du Règlement, le Comité continue son étude des politiques budgétaires (voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 27 septembre 1994, fascicule n° 53).

Ron Bulmer fait une déclaration et, avec Patrick McGuinness, répond aux questions.

À 16 h 17, le Comité suspend ses travaux.

À 16 h 29, le Comité reprend ses travaux.

Jack Wilkinson fait une déclaration et, avec Sally Rutherford, répond aux questions.

Il est convenu, — Que le document intitulé «Investir dans le futur –Présentation pré-budgétaire au Comité permanent de la Chambre des communes, le 27 octobre 1994» et présenté au Comité par la Fédération canadienne de l'Agriculture soit déposé auprès du greffier du Comité à titre de pièce (Voir Pièce «A»).

À 17 h 40, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Greffière de comité

Marie Louise Paradis

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Guy Beaumier, Research Officer.

Witnesses: From the Fisheries Council of Canada: Ron Bulmer, President; Patrick McGuinness, Vice-President. From the Canadian Federation of Agricujlture: Jack Wilinson, President; Sally Rutherford, Executive Director; Yves Leduc, Policy Analyst.

In accordance with its mandate under Standing Order 83.1, the Committee resumed consideration of the budgetary policy (See Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, September 27, 1994, Issue No. 53).

Ron Bulmer made a statement and, with Patrick McGuinness, answered questions.

At 4:17 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 4:29 p.m., the sitting resumed.

Jack Wilkinson made a statement and, with Sally Rutherford, answered questions.

It was agreed,—That the document intitled «Investing in the Future –Advanced Budgetary Submission to the Standing Committee of the House of Commons, October 27, 1994», presented to the Committee by the Canadian Federation of Agriculture, be filed as an exhibit with the Clerk of the Committee. (See Exhibit «A»).

At 5:40 p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Louise Paradis

Clerk of committee

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus] Thursday, October 27, 1994

• 0905

The Chair: Order, please.

This morning we have a presentation by Mr. Jack Biddell, who is accompanied by Jordan Grant.

Mr. Biddell, welcome.

Mr. Jack Biddell (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman.

As you will have seen, this is quite a lengthy submission. I don't plan to read it to you. I would like to take a few minutes to summarize the main proposal, and then we will welcome your criticism and suggestions.

I may say that Mr. Jordan Grant, who is with me today, has been one of the senior. . .not in terms of years but certainly in terms of knowledge and creativity. He has helped to put these proposals together, particularly with respect to a replacement for the general sales tax and provincial sales taxes. We are going to field your questions and assist you in whatever way we can.

With respect to this submission, I would like to say at the outset that while these papers look to be reasonably detailed, they've not been refined to the nth degree. We have spent enough time on them over the last many months to be sure that they make sense; that they will obtain their objective, which is to eliminate deficit financing by all our senior levels of government, if they are adopted; that they are workable; and that they offer the best prospect of anything that the group of us have been able to devise in the last several years to enable our senior levels of government to get out of deficit financing.

I would like to also say, in all sincerity, that these proposals are not carved in stone. We put them forward as a challenge to others to come forward with better ones or improvements to those we have put forward, but we really believe a plan of this nature is absolutely essential if we are going to get our governments out of deficit financing and, quite frankly, if we are going to be able to hold our Confederation together.

We hope that as you listen to other submissions here and across the country, you will bear these in mind and compare what you hear with this set, hopefully to find improvements to what we are putting forward or, even more hopefully, find better ideas.

As I said, I don't plan to read these things to you, not even the submission itself.

Basically, the plan is for a perfectly workable program for reducing the cost of living of the vast majority of Canadians by eliminating the general sales tax and all the provincial sales taxes, while still maintaining government revenues. You will see in the proposal, the detailed one, P5, how this can be done. It will work.

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique] Le jeudi 27 octobre 1994

Le président: À l'ordre.

Ce matin nous écoutons un exposé de M. Jack Biddell qui est accompagné de M. Jordan Grant.

Monsieur Biddell, vous êtes le bienvenu.

M. Jack Biddell (présentation individuelle): Merci, monsieur le président.

Comme vous avez pu le constater, il s'agit d'un mémoire assez long, mais je n'ai pas l'intention de vous le lire. Par contre, j'aimerais consacrer quelques minutes à en résumer les principales propositions après quoi nous écouterons vos critiques et vos suggestions avec plaisir.

Je précise que M. Jordan Grant, qui m'accompagne aujourd'hui, est un des principaux collaborateurs à cette étude sur le plan de la connaissance et de la créativité, sinon sur celui du temps consacré à ce dossier. Il a participé à l'élaboration de ces propositions, en particulier en ce qui concerne le remplacement de la taxe sur les produits et services et des taxes de vente provinciales. Nous répondrons tous deux à vos questions et nous vous aiderons dans toute la mesure du possible.

Pour revenir à notre exposé, je précise que si cette documentation semble assez détaillée, elle n'est pas encore sous une forme définitive. Nous y consacrons beaucoup de temps depuis des mois, et nous avons cherché à nous assurer que tout cela était logique, que ces propositions, si elles sont adoptées, pourraient atteindre leurs objectifs, c'est-à-dire éliminer le financement de la dette à tous les principaux niveaux de gouvernement. Nous avons cherché à nous assurer que ces propositions étaient applicables et qu'elles représentaient la meilleure solution à laquelle nous avions pu parvenir au bout d'années de travail pour que nos principaux ordres de gouvernement puissent se libérer du financement du déficit.

Cela dit, je vais être sincère et vous avouer que ces propositions ne sont pas coulées dans le béton. Si nous le faisons, c'est pour donner matière à réflexion aux autres, dans l'espoir que certains trouveront de meilleures solutions ou pourront améliorer celles que nous proposons. Cela dit, nous sommes convaincus de la nécessité d'adopter un plan de cette nature pour que nos gouvernements n'aient plus à rembourser le déficit et pour sauver la Confédération.

Lorsque vous écouterez d'autres intervention, ici et dans le reste du pays, nous espérons que vous garderez la nôtre présente à l'esprit, que vous la comparerez à d'autres, dans l'espoir de les améliorer, et ce qui serait encore mieux, ce serait d'en trouver de nouvelles.

Comme je vous l'ai dit, je n'ai pas l'intention de vous lire cette documentation, pas même le mémoire proprement dit.

Il s'agit d'un programme parfaitement applicable qui aurait pour effet de réduire le coût de la vie pour la grande majorité des Canadiens en éliminant la taxe de vente générale et toutes les taxes de vente provinciales tout en assurant les revenus des gouvernements. Vous verrez dans cette proposition, dans le document détaillé, P5, comment cela est possible. C'est tout à fait possible.

[Traduction]

• 0910

I spent a professional lifetime in part as a business consultant, in part dealing with major companies that were in financial difficulties. I spent all my years—the last 30 years before I retired—working for the bank on their major customers' problems.

Obviously this is a much larger problem we're all faced with, but the principles are the same. Some way or another we have to be able to get to the point where our expenditures each year are no more than our revenues.

This can be done. It can't be done immediately. The right way to do it is to start to enable the provinces to do this. Then resulting from that, it will be much easier for the federal government to do the same thing.

The only way the provinces can be helped... There are actually two factors of course. The main one is that they have to be given financial relief. That relief can be in the form of doing exactly what our country did in 1939 and 1940.

At that time we were at the end—we didn't know it, but we were at the end, thank goodness—of the worst recession this country has ever experienced. It had gone on for nearly 10 years. We were facing tremendous expenditures to finance the Second World War.

The way we got through that was to have the Bank of Canada step in and do what it was and always has been empowered to do, to loan money to our government at very nominal interest rates in order that we could finance our way through that emergency. All of us are in just as serious an emergency now.

The Bank of Canada should be required to do exactly the same thing, slightly differently, because at that time the loans were made to the federal government at interest rates of under 0.5%. That's how we financed the war.

This time the loan should be made to the provincial governments to enable them to balance their budgets very quickly. They could do it in a maximum of four years and probably less, if they were able to corrow money from the Bank of Canada at very low interest rates and refinance their outstanding debt, as those came due, with very much ower interest rates.

As a condition of receiving those low—interest rate loans, once hey had their budgets balanced they would be required to keep them hat way. The same rules would be imposed on them as they impose on their municipalities, school boards and everything else. Those more junior levels of government are not allowed to deficit finance. They must balance their budgets every year.

As a condition of receiving these low-interest rate loans—and hey're loans; they have to be repaid—the provinces would be equired to balance their budgets within a certain period of time and eep them that way from there on.

Dans ma vie professionnelle, j'ai été conseiller commercial pendant une période, et je me suis également occupé de grandes entreprises qui traversaient des difficultés financières. Toute ma vie professionnelle, les 30 années qui ont précédé ma retraite, ont été consacrées à la recherche de solutions aux problèmes des principaux clients de la banque.

De toute évidence, le problèmes qui nous occupe aujourd'hui va beaucoup plus loin, mais les principes sont les mêmes. D'une façon ou d'une autre, il va falloir trouver un moyen de maintenir nos dépenses annuelles à un niveau égal ou inférieur à celui de nos revenus.

Et c'est possible. Ce n'est pas possible immédiatement et pour y parvenir, il faut commencer par les provinces. Cela étant fait, il sera beaucoup plus facile pour le gouvernement fédéral de faire la même chose.

Le seul moyen d'aider les provinces... Évidemment, cela comporte deux facteurs, le premier étant qu'il faut les aider sur le plan financier. Pour les aider, nous pouvons reprendre une méthode qui a été utilisée avec succès par notre pays en 1939 et en 1940.

À l'époque, nous ne le savions pas mais nous étions heureusement à la fin de la pire récession qu'a jamais connue ce pays; une récession qui avait duré près de 10 ans et, de plus, nous étions exposés à d'énormes dépenses avec le financement de la Seconde Guerre mondiale.

Nous nous en sommes tirés en demandant à la Banque du Canada d'intervenir et de faire ce qu'elle a toujours eu le pouvoir de faire, c'est-à-dire de prêter de l'argent à notre gouvernement à des taux d'intérêt tout à fait nominaux, et c'est ce qui nous a permis de traverser cette période de crise. Aujourd'hui, la situation est tout aussi critique.

On devrait demander à la Banque du Canada de faire exactement la même chose, à quelques variantes près, puisqu'à l'époque, la Banque avait consenti au gouvernement fédéral des prêts à des taux d'intérêt inférieurs à 0,5 p. 100. Voilà comment nous avons financé l'effort de guerre.

Cette fois-ci, il faudrait consentir de tels prêts aux gouvernements provinciaux pour leur permettre d'équilibrer leur budget très rapidement. Ils y parviendraient probablement en moins de quatre ans, à condition de pouvoir emprunter de l'argent à la Banque du Canada à des taux d'intérêt très faibles et de l'utiliser pour refinancer leurs dettes en cours, au fur et à mesure qu'elles arrivent à échéance, et cela, à des taux d'intérêt bien inférieurs.

En contrepartie de ces prêts à faible taux d'intérêt, une fois leur budget équilibré, elles s'engageraient à maintenir cet état de chose. On leur imposerait les mêmes règles qu'elles imposent aux municipalités, aux conseils scolaires et aux autres. En effet, les ordres de gouvernement inférieurs ne sont pas autorisés à financer un déficit, ils sont tenus d'équilibrer leur budget chaque année.

En contrepartie de ces prêts à faible taux d'intérêt—et ce sont bien des prêts, qui devraient être remboursés—les provinces seraient tenues d'équilibrer leur budget dans certains délais et de maintenir par la suite cet état de chose.

The provinces would no longer borrow from the private sector. They and their municipalities are some of the largest borrowers from foreigners. Under this program, the provinces and the municipalities would go out of borrowing from the private sector. They would borrow only from the Bank of Canada. They would have a number of conditions to meet in order to obtain those loans.

The major one would be that within a certain period of time—three years or so—they must balance their budgets and from there on they're not allowed to deficit finance. A very important by—product of that is that once the provinces and the municipalities go out of borrowing from the private sector, there is still going to be a very great demand for government security. That will inevitably bring down the rate of interest at which the federal government can borrow and move it closer to the day when it can cease deficit financing itself.

Now, that's the basic proposal. The other, which is complementary to it, is to reduce the cost of living of the vast majority of Canadians.

You do that in two ways: you eliminate the general sales tax and you eliminate all the provincial sales taxes.

We know what we pay here in Ontario. We pay 8% sales tax to the province and 7% on the GST. If those suddenly disappeared, it's not difficult to visualize the dramatic reduction in everything everybody has to spend.

• 0915

The other way you do it, complementary to that, is to bring down interest rates and keep them low. Everybody who is working, right up to the time they are retired, has loans outstanding and that's a major aspect of their cost of living. If we maintain a very low interest rate climate throughout Canada, that again contributes in a very material way to reducing the cost of living for all of us.

That provides a window of opportunity to the government, to all our governments and to the private sector, to adopt a social contract in this country. What I mean by a social contract is we say, starting with our federal government employees and provincial government employees, we've reduced your cost of living by probably 15% by these measures. Now, you have to be a part of this program. We're going to have a 10% reduction in salaries right across the board. Furthermore, we're going to reduce the work week and we're going to have job—sharing, rather than a program of slash—and—burn and kick scores of thousands more people onto the unemployment rolls.

We're going to provide for job-sharing, keep those people working, keep them paying taxes, keep them from collecting unemployment insurance and other benefits, and very materially improve the budget of both our federal and provincial governments.

That's the overall plan. The way you can do it is to show—and it will be easy to demonstrate—that if we get rid of these sales taxes and keep interest rates low, every working member in this country who's working for the public sector will be much better off even with a 10% reduction in their salary. That 10% comes out of their top marginal income that's taxed at the top rate.

[Translation]

Les provinces n'emprunteraient plus au secteur privé. À l'heure actuelle, les provinces et leurs municipalités sont parmi les plus gros emprunteurs à l'étranger. Avec ce programme, les provinces et les municipalités cesseraient d'emprunter auprès du secteur privé. Elles emprunteraient uniquement à la Banque du Canada. Plusieurs conditions seraient rattachées à ces prêts.

Elles seraient principalement tenues d'équilibrer leur budget dans certains délais, en trois ans par exemple, après quoi elles ne seraient plus autorisées à financer de déficit. Grâce à ce système, lorsque les provinces et les municipalités auront cessé d'emprunter au secteur privé, les obligations du gouvernement seront toujours en grande demande. Inévitablement, cela fera baisser les taux d'intérêt auxquels le gouvernement fédéral peut emprunter, ce qui nous rapprochera d'autant plus du jour où le fédéral pourra cesser de financer son propre déficit.

Voilà donc la principale proposition. L'autre proposition, qui est complémentaire, est de réduire le coût de la vie pour la grande majorité des Canadiens.

Pour y parvenir, deux méthodes: éliminer la taxe sur les produits et services et éliminer toutes les taxes de vente provinciale.

Nous savons ce que nous payons ici, en Ontario. Nous payons une taxe de vente de 8 p. 100 à la province et une TPS de 7 p. 100. Si ce deux taxes disparaissaient du jour au lendemain, on comprend que les dépenses de tout le monde diminueraient considérablement.

L'autre méthode, qui est complémentaire, consiste à abaisser les taux d'intérêt et à les maintenir à un faible niveau. Tous les gens qui travaillent, jusqu'au moment où ils prennent leur retraite font des emprunts et, pour eux, c'est un élément majeur du coût de la vie. Avec des taux d'intérêt très faibles dans tout le Canada, on réduirait de beaucoup le coût de la vie pour la plupart d'entre nous.

Par ailleurs, cela donnerait au gouvernement fédéral et, à tous les autres ordres de gouvernement et également au secteur privé, l'occasion de conclure un contrat social. Voilà ce que j'entends par contrat social: le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux pourraient dire à leurs employés: nous avons réduit votre coût de la vie d'environ 15 p. 100 en adoptant ces mesures. Maintenant, vous allez devoir faire votre part et accepter une réduction générale des salaires de 10 p. 100. De plus, nous allons réduire la semaine de travail et instaurer un régime de partage des emplois au lieu de mettre à la porte des milliers de personnes de plus et de les acculer au chômage.

Bref, nous allons instaurer un programme de partage des emplois pour que tous ces gens continuent à travailler, qu'ils continuent à payer des impôts et qu'on n'ait pas à leur verser d'assurance chômage ni d'autres prestations. Cela aura pour effet d'améliorer considérablement les budgets de nos gouvernements fédéral et provinciaux.

Voilà le plan général. Pour y parvenir, vous devrez démontrer, ce qui sera facile, qu'en supprimant ce taxes de vente et en abaissant les taux d'intérêt on offrira aux travailleurs du secteur public de ce pays de bien meilleures conditions, même avec une réduction de salaire de 10 p. 100. En effet, ces 10 p. 100 sont prélevés sur la portion supérieure de leur revenu, celle qui est la plus imposée.

Everybody would be at least slightly, if not significantly, better off under an overall program of this kind. Certainly government budgets would be. Then we must provide incentives to the private sector to do exactly the same thing with their employees.

None of us has been able to open a newspaper for at least the last five years, certainly since the free trade agreement came in, without seeing on almost every page in the business section how this company or that company is downsizing and laying off thousands or maybe hundreds of employees, and this and the other one plan to do the same thing.

Governments simply cannot afford to take that role at this stage. It would be reasonably easy for the federal government to do it, just pass all the problems to the provinces who have to look after people when their unemployment insurance benefits run out and those people who are forced back onto welfare and so on. That would be the stupidest thing we could possibly do.

The easy way to do it is to work out sensible job—sharing programs, a reduction in the work week, and all of us would be better off, particularly the budgets of our government. That's what this overall program is addressed to.

We have spent several years working on this. We are confident that it works. We do not have the information available to us to show exactly what would happen to government revenues were it implemented, but logic and the experience all of us have obtained over many years dictates that both the Canadian people and Canadian governments would be financially better off to keep people working rather than just throw them out there where there are no jobs available to them.

As far as the federal government is concerned, the effect of this—if the government will adopt both procedures, get rid of the sales taxes, both federal and provincial, and keep a climate of very low interest rates—benefits the budgets of the federal government, the provincial governments, all the municipalities, and our major hydroelectric systems. They should be in this plan as well. Then provide incentives for the private sector to do the same thing. It's the only way we're going to work out of this thing.

• 0920

Now, we cannot demonstrate that the program to eliminate the GST and the provincial sales tax has worked somewhere else, because it hasn't. This is a completely new idea, this financial transaction tax.

I won't carry on very much longer, Mr. Chairman, except to say many years ago I used to have to go down to Central America on audit work, and in every airport we stopped at I was surrounded by people selling lottery tickets. That was back in the 1940s. And I said to my companion the first time I saw this, thank God this will never happen in my country. Now, of course, we know what has happened. We're into the lottery business in a great big way. We've got our governments just slavering to open up new casinos—all of it a tax on the poor. This is not the way to go.

[Traduction]

Avec un programme général de cette nature, tout le monde s'en tirerait un peu sinon beaucoup mieux. En tout cas, les budgets des gouvernements se porteraient beaucoup mieux. À partir de là, il faudrait encourager le secteur privé à faire exactement la même chose avec ses employés.

Depuis au moins cinq ans, et en tout cas depuis l'Accord de libre échange, il n'est plus possible d'ouvrir un journal sans voir, pratiquement à toutes les pages du cahier des affaires, que telle compagnie fait des compressions et met à pied des centaines ou des milliers d'employés et que telle autre a l'intention de faire la même chose.

Les gouvernements ne peuvent tout simplement pas se permettre de jouer ce rôle dans les circonstances actuelles. Pour le gouvernement fédéral, ce serait assez facile, il suffirait de se décharger de tous ses problèmes sur les épaules des provinces qui sont forcées de verser des prestations de bien—être à tous ceux qui n'ont plus droit aux prestations d'assurance—chômage. Ce serait, et de loin, la chose la plus stupide à faire.

La chose la plus facile consiste à mettre sur pied des programmes de partage des emplois, à réduire la semaine de travail, ce qui nous profiterait à tous, et en particulier à nos gouvernements et à leurs budgets. Voilà ce que viserait ce programme.

Il y a des années que nous travaillons à ce projet et nous sommes convaincus que ce système fonctionne. Nous n'avons pas de chiffres montrant précisément ce qu'il adviendrait des revenus du gouvernement, mais si nous nous fondons sur notre sens logique et notre expérience à tous, nous devons conclure que les Canadiens et les gouvernements canadiens s'en tireraient beaucoup mieux financièrement puisqu'ils continueraient à travailler au lieu de se retrouver sans emploi.

Le gouvernement devrait adopter ces deux mesures, c'est-à-dire supprimer les taxes de vente, à la fois fédérale et provinciale, et maintenir les taux d'intérêt à un niveau très faible, et cela aura des effets bénéfiques pour le gouvernement fédéral, pour les provinces, pour les municipalités et pour nos principaux services hydroélectriques. En effet, ces secteurs-là devraient également participer. Ensuite, il faudrait encourager le secteur privé à faire la même chose. C'est le seul moyen de nous en tirer.

Eh bien, nous ne pouvons pas démontrer que le programme visant à éliminer la TPS et les taxes de vente provinciales ont fonctionné ailleurs, car ce n'est pas le cas. L'idée d'une taxe sur les transactions financières est tout à fait nouvelle.

Je n'en dirai pas beaucoup plus, monsieur le président, mais, il y a plusieurs années de cela, j'allais en Amérique centrale pour faire de la vérification, et dans chaque aéroport où je faisais escale, j'étais entouré de gens qui vendaient des billets de loterie. C'était pendant les années quarante. La première fois que j'ai vu ça je me suis tourné vers mon compagnon et je lui ai dit: Dieu merci, cela n'arrivera jamais dans mon pays! Maintenant, nous savons évidemment ce qui s'est passé. Il y a des sociétés de loterie partout au Canada. Nos gouvernements ne pensent plus qu'à ouvrir de nouveaux casinos—et c'est une façon de taxer les pauvres. Ce n'est pas la bonne solution.

The reason I mention this is because we've got all of our governments getting into a business to impose this tax on the poor. They're not taxing at all the biggest casino of all, the tremendous amount of speculative investment that is going on, which is putting our financial institutions at risk. I know you ladies and gentlemen have been listening to the problems of Confederation Life; this is what brought that 150-year-old company to its knees-speculating in the derivatives on the foreign exchange market and the money market. This is why that company went down.

I personally had to wind up at least half a dozen trust companies who were doing exactly the same thing, starting in the 1970s. A major reason for that was the Canada deposit insurance rules. That's why there is a proposal in this submission to reform the rules of the Canada Deposit Insurance Corporation. It's a completely different proposal from anything anyone else has put forward. I spent my professional life in that work, and I know this will work, and I think it's the only way to do it.

I'll quickly described that; it only takes a sentence or two. You would simply have the Department of Finance set an interest rate, and if a financial institution offered to take deposits at a higher rate than the prescribed one they would not be insured. That's the way you would control the interest rate and the flow of funds to these financial institutions from depositors. It would work. It doesn't impose an impossible burden on people trying to decide whether this company or that company is going to be safe and they're going to get their money back. It doesn't impose an impossible burden on the financial regulators. Hell, regulators can only look at things after the fact, after the horse is already gone from the barn. But this way the Department of Finance says that under current circumstances the CDIC will not insure deposits where the interest rate offered is in excess of 3%, or whatever rate the Department of Finance decides is appropriate at the time.

That's the only way we're going to get the financial institutions under control and keep them that way, because there are always people who are prepared to go out and offer another quarter or half percent, hire agents, pay them a commission, and say give us your money because the government guarantees it.

The last ones I wound up before I retired from my firm was the Crown Trust Company in Ontario and two or three small trust companies I got hold of. In a matter of months they raised scores of millions of dollars, even the small ones, by offering a slightly higher rate. People just flocked to them. None of those deposits exceeded the \$60,000 limit that the CDIC would guarantee, but that group of people got control of several hundred million dollars in a matter of months. And then they just blew it, much of it fraudulently.

That has to stop. And it's so easy to stop if we have sensible CDIC rules.

As far as other measures are concerned, one of the things we have to be concerned with, of course, is the ability of people interest rates in Canada down to the level where they should be, retraite. Évidemment si nous maintenons les taux d'intérêt au

[Translation]

Je le dis parce que tous nos gouvernements se lancent dans une activité qui appauvrit davantage les pauvres. Ils n'imposent pas du tout le plus gros casino, c'est-à-dire les énormes investissements spéculatifs qui menacent nos institutions financières. Mesdames et messieurs, je sais que vous avez entendu parler des problèmes de la Confederation Life; c'est ce genre d'activité qui a ruiné cette société vieille de 150 ans, je veux parler de la spéculation relative aux produits dérivés sur les marchés de change et les marchés monétaires. C'est pour cela que cette compagnie a fait faillite.

Personnellement, j'ai dû liquider une demi-douzaine de sociétés de fiducie qui faisaient exactement la même chose depuis les années soixante-dix. Les règles de l'assurance-dépôt au Canada sont l'une des causes de ce phénomène. Voilà pourquoi nous proposons de revoir le fonctionnement de la Société d'assurance-dépôt du Canada. C'est une proposition sans précédent. Toute ma vie, j'ai travaillé dans le domaine, et je sais que cela fonctionnera, et je sais que c'est la seule solution.

Je vais vous dire rapidement comment procéder; une ou deux phrases suffisent. Le ministère des Finances doit simplement fixer un taux d'intérêt, et si une institution financière offre un taux plus élevé pour les dépôts qu'elle reçoit, alors, ces dépôts ne seront pas assurés. Voilà comment on peut contrôler le taux d'intérêt et la circulation de fonds entre les institutions financières et les déposants. Cela fonctionnerait. Cela n'imposerait pas un fardeau impossible aux gens qui essaient de déterminer si telle société ou telle autre est fiable et s'ils vont récupérer leur argent. Cela n'impose pas un fardeau impossible aux organismes de réglementation financière. Eh bien, ces derniers n'étudient la situation qu'après coup, quand il n'y a plus rien à faire. Je propose donc que le ministère des Finances demande à la SADC de ne pas assurer les dépôts dont le taux d'intérêt dépasse 3 p. 100, par exemple, ou n'importe quel taux que le ministère jugera raisonnable à un moment donné.

C'est la seule façon pour nous de contrôler en permanence les institutions financières, car il y en a toujours qui sont prêtes à offrir un quart ou un demi pour cent de plus, et à embaucher des agents, moyennant une commission, pour convaincre les investisseurs à leur confier leur argent parce que le gouvernement le garantit.

Les dernières sociétés que j'ai liquidées avant de prendre ma retraite étaient la Crown Trust Company en Ontario et deux ou trois autres compagnies de fiducie. En quelques mois, ces institutions avaient amassé des millions de dollars, même les plus petites, en offrant un taux d'intérêt légèrement plus élevé. Elles ont attiré énormément d'investisseurs. Aucun des dépôts ne dépassait la limite de 60 000\$ que la SADC garantissait, mais ces institutions ont obtenu le contrôle de plusieurs centaines de millions de dollars en quelques mois. Ensuite, elles ont fait faillite, souvent de façon frauduleuse.

Il faut que cela cesse. Nous pouvons facilement y mettre fin si la SADC adopte des règles intelligentes.

En ce qui concerne les autres mesures, l'une des questions sur lesquelles nous devons nous pencher, évidemment, c'est la to save in a reasonable manner for their retirement. If we keep capacité des gens d'économiser raisonnablement en vue de la

from the standpoint of the economy, from the standpoint of the Canada au niveau auxquels ils devraient être, du point de vue governments being able to eliminate deficit finance, the rates that will be offered on government securities are not going to retirement in their RRSP and pension plans.

• 0925

I have proposed herein that the government make a limited amount of non-transferable government securities available only for investment in RRSPs and RRIFs and that those be at a premium interest rate, with only limited amounts available. This would be very attractive for people saving for their retirement to do so and to put their money in securities of this type.

The government would have another option there. In selecting the interest rate it would pay on those securities, the government could also say that if that interest rate didn't appear to be as attractive as it should be to get people saving for their retirement, it would only tax you at, say, 90% of your investment and its proceeds when that money is withdrawn after your retirement.

There are two things the government could play with there—the interest rate it offers on the securities as the interest is accumulating and the amount of it that's going to be taxed when it's taken out.

That's a proposal that I don't believe has been put forward anywhere else. Finance should certainly be looking at it. I think you would quickly find that a very substantial part of the money the federal government requires could be borrowed from ourselves rather than from foreigners.

There are two or three other exhibits in this submission. They refer to questions we all ask ourselves about money. Our governments have all been complaining that they know we're in trouble but they can't do anything because we haven't any money.

That's why we elected to put in here a short paper describing money, where it comes from and how it's created. None of us is ever taught that. Sure, you learn a bit if you go to an economics class in university. I never got beyond high school myself. I had to learn this before I could set out to write this book or try to write a submission of this type. I learned it from people who have studied it, including Mr. Grant, who is many years younger than I. He has made a tremendous contribution to this overall submission, as have a number of economists who I believe are brilliant.

There is another exhibit in here on the subject of inflation. This is something I think I know something about. I was pulled out of my firm by Prime Minister Trudeau back in 1975 to be a member of the Anti-Inflation Board, representing the province of Ontario. It was a complete surprise to me. I spent an awful lot of time from then on studying inflation, reading about it and going around the country speaking about it. I've worked at it ever since.

[Traduction]

welfare of all our citizens and from the standpoint of our de l'économie, du point de vue de la prospérité de la nation et du point de vue de l'intérêt des gouvernements dans leur lutte contre le déficit, les taux d'intérêt qui seront offerts sur les look particularly attractive to people trying to save for their titres de l'État ne seront pas très intéressants pour ceux qui cherchent à économiser en vue de leur retraite, je pense aux REÉR ou autres régimes de pension.

> J'ai donc eu l'idée suivante, que je propose ici: que le gouvernement émette un montant limité de titres non cessibles, réservés au placement en REÉR et en FÉRR, à un taux préférentiel, et comme je le disais en quantités limitées. Ce genre de titres seraient extrêmement intéressants pour ceux qui veulent épargner en vue de leur retraite.

> Mais le gouvernement aurait également une autre possibilité à sa disposition. Au moment de fixer le taux d'intérêt offerts sur ces titres, il pourrait décider, au cas où ce taux d'intérêt ne serait pas suffisamment attrayant, de ne vous imposer qu'à 90 p. 100 du placement plus intérêts, au moment du retrait de cet argent, c'est-à-dire à la retraite.

> Le gouvernement peut donc jouer sur deux éléments: le taux d'intérêt qu'il offre sur ces titres, au fur et à mesure que l'intérêt est accumulé, et le montant qui sera imposé au moment du retrait.

> C'est une idée que je n'ai jamais vue nulle part ailleurs. Je crois que le ministère des Finances devrait s'y intéresser. Vous constateriez rapidement qu'une partie importante de l'argent dont a besoin l'État fédéral peut être empruntée au Canada même, plutôt qu'à l'étranger.

> Il y a deux ou trois autres annexes à mon document. Je parle de toutes ces questions que nous nous posons tous à propos de l'argent. Les gouvernements se plaignent tous que nous sommes en difficultés, ajoutant immédiatement que nous ne pouvons rien faire parce que nous n'en avons pas les moyens.

> C'est exactement pourquoi j'ai ajouté un bref exposé sur l'argent, pour expliquer d'où il vient et comment il est créé. Ce sont des choses qui ne sont jamais enseignées. Bien sûr si vous faites sciences éco à l'université, vous apprenez quelques rudiments. Moi-même je ne suis jamais allé au-delà du secondaire. Voilà donc des choses qu'il a fallu que j'apprenne moi-même avant de me mettre à rédiger ce livre, ou même avant de pouvoir soumettre un document comme celui-ci. Je l'ai appris auprès de gens qui ont étudié la question, comme M. Grant, qui est d'ailleurs beaucoup plus jeune que moi. Lui, et quelques autres économistes que j'estime brillants, m'ont été d'une aide extrêmement utile pour la rédaction de ce document.

> Il y a une autre annexe ici, qui concerne l'inflation. C'est un sujet que je prétends connaître un peu. En effet, M. Trudeau, à l'époque où il était premier ministre, en 1975, est venu réclamer mes services, alors que je travaillais pour une société, pour que je siège à la Commission de lutte contre l'inflation en tant que représentant de l'Ontario. Ce fut d'ailleurs pour moi une totale surprise. J'ai alors passé beaucoup de temps à étudier l'inflation, à faire des lectures et à me déplacer dans tout le pays pour en débattre. Depuis lors je n'ai pas cessé d'étudier cette question.

Most of what we are told about inflation is absolute tommyrot. Governors of the Bank of Canada for the last 15 years have been telling us they must put up our interest rates any time they have any concern that an increase in inflation is imminent. That's absolutely the worst possible thing they could do.

Starting in the 1980s, in which that program was imposed on us to such a degree, governments were paying 18% on Government of Canada bond issues. That wasn't to contain inflation, that was to get the money in that the government needed to borrow because it was running deficits every year. But we had our Bank of Canada governor standing up there saying we must do this to control inflation. That's absolutely ridiculous.

Mr. Chairman, I think I should stop talking. We hoped to come here to try to answer questions you may have concerning this program. We'd be delighted to do that. We look to you for suggestions as to improvements in it.

The Chair: Thank you, Mr. Biddell.

On va commencer les questions par M. Loubier suivi de M. Grubel.

M. Loubier (Saint-Hyacinthe — Bagot): Monsieur, bienvenue au Comité des finances.

• 0930

J'aimerais vous poser une question. Vous avez parlé tout à l'heure des taux d'intérêt et de la nécessité de se départir d'un dogmatisme très fort au niveau de la lutte contre l'inflation. La lutte contre l'inflation est nécessaire, mais en même temps, il faut faire très attention, puisque les taux d'intérêt peuvent être déterminants pour sortir d'une récession ou y rester jusqu'à la prochaine.

Alors, seriez—vous d'accord avec une approche qui voudrait qu'on réduise les dépenses de l'État, car c'est une chose qui est primordiale et nécessaire étant donné l'état des finances publiques, et qu'on en arrive aussi à utiliser les taux d'intérêt à court terme, sur lesquels la Banque du Canada a un contrôle, pour en arriver à ne pas compromettre une reprise économique, lorsqu'on sort d'une récession comme celle qu'on a connue depuis le premier trimestre 1990, et qu'on utilise ces taux d'intérêt pour en arriver à améliorer non seulement la croissance économique, la croissance de l'emploi, mais aussi les rentrées fiscales du gouvernement fédéral?

Mr. Biddell: Indeed I would, sir. I think you will find that's implicit in the program we put forward. It's absolutely essential and we can do it without difficulty.

The most serious impact—or at least it will be described that way—will be on the exchange price of the Canadian dollar. Undoubtedly if our governments adopt such a program, there will be an impact on the exchange price of the Canadian dollar; it will drop. But I say to the people who are concerned about that, would you sooner have it drop now, when our governments collectively owe \$700 billion, or would you prefer to wait until they owe well over \$1 trillion? We have to bite the bullet.

[Translation]

Presque tout ce que l'on nous dit sur l'inflation ne vaut rien du tout. Les gouverneurs de la Banque du Canada depuis 15 ans nous ont répété qu'ils étaient contraints de relever les taux d'intérêt dès qu'ils craignaient une reprise de l'inflation. C'est en fait la pire des choses à faire.

Au début des années quatre—vingt au moment où l'on a commencé à appliquer ce programme de façon systématique, l'État canadien offrait 18 p. 100 sur ses propres obligations. L'idée n'était pas de contenir l'inflation, mais de trouver l'argent dont le gouvernement avait besoin, pour combler les déficits successifs. Néanmoins, le gouverneur de la Banque du Canada faisait des déclarations expliquant que l'on était obligés de faire cela pour contrôler l'inflation. C'est totalement absurde.

Monsieur le président, je crois que je vais m'arrêter là. Nous sommes venus pour essayer de répondre aux questions que vous auriez à poser sur ce programme. Nous nous ferons un plaisir d'y répondre. Et nous espérons que vous pourrez faire des propositions d'améliorations.

Le président: Merci, monsieur Biddell.

Mr. Loubier is going to lead, followed by Mr. Gruble.

Mr. Loubier (Saint-Hyacinthe—Bagot): Sir, welcome to the Finance Committee.

I would like to ask you a question. You talked earlier about interest rates and the need to depart from very strong dogmatism concerning the fight against inflation. It is necessary to fight inflation but at the same time, we have to be very careful, since interest rates can be a deciding factor in coming out of a recession or stay in it until the next one.

Then, would you agree with an approach that would reduce government spending, since it is an essential and necessary thing given the state of the public finances, and would allow us to use short–term interest rates, controlled by the Bank of Canada, so we wouldn't compromise an economic recovery, when we come out of a recession like the one that prevailed during the first quarter of 1990, and to use these interest rates for improving not only economic growth, employment growth, but also tax revenues of the federal government?

M. Biddell: En effet, je serais d'accord. Je pense que ceci est implicite dans le programme que nous présentons. Cela est absolument essentiel et nous pouvons y arriver sans difficulté.

L'effet le plus important—ou en tout cas il sera décrit comme tel—s'exercera sur le taux de change du dollar canadien. Il ne fait aucun doute que si nos gouvernements adoptent ce genre de programme, il y aura des effets sur le taux de change du dollar canadien et que notre devise chutera. Mais je dis aux gens qui s'inquiètent de cette conséquence qu'il est préférable que le dollar chute maintenant, lorsque nos gouvernements doivent collectivement 700 milliards de dollars plutôt, qu'à une date ultérieure lorsque la dette dépassera le trillion de dollars. Il faut saisir le taureau par les cornes.

Le président: Merci, monsieur Loubier.

Mr. Grubel, please.

Mr. Grubel (Capilano—Howe Sound): Mr. Biddell, do you know of the episodes in world history where there was hyperinflation?

Mr. Biddell: Oh, yes.

Mr. Grubel: Argentina, China.

Mr. Biddell: Yes. Germany was the one most of us learned about earlier, after the war.

Mr. Grubel: Now we have Russia.

Mr. Biddell: Yes.

Mr. Grubel: Do you have an explanation for those?

Mr. Biddell: Yes. I've read a good deal about it and talked to people about it.

First, on the one in Germany, the problem was that there was an actual physical shortage of things people needed—food, gasoline and everything else. There was a physical shortage because their economy and their factories had been destroyed by the war. There were people who had to eat, obviously, and needed shelter.

Everything was in short supply, and of course those people who had control of supply just kept increasing their prices. People had to use their savings to buy bread at triple or ten times what they ordinarily would have paid. The government had to increase the money supply so that inflation could be accommodated. More marks had to be put in service.

Mr. Grubel: So it was indirectly—or some people say directly—the actions of the government that increased the money supply. Did I hear you right?

Mr. Biddell: You did.

Mr. Grubel: Okay. My next question is this. Say a deputy governor of the Bank of Canada was here and was asked to respond to suggestions we heard before that the Bank of Canada should lower the interest rate, and he was asked to describe to us how this would take place. Let us say now they are lending money in the 30–day market at 4%. He was asked, how would you go about making it available and establishing the interest rate in Canada at 1%? The governor said that we would have to declare to the people of Canada that we would lend any amount of money at 1% interest and then people would come and borrow. They want to borrow money from the Bank of Canada, so the Bank of Canada has to have money to give to these people. Now, where is it going to get its money?

• 0935

Mr. Biddell: If I may, just as a preliminary to my answer, sir, there's no suggestion, certainly by ourselves, that anybody would be able to borrow money at that kind of an interest rate. The only group that would be entitled to borrow money at nominal interest rates would be our provincial governments. It wouldn't be available to anybody else.

[Traduction]

The Chairman: Thank you Mr. Loubier.

Monsieur Grubel, s'il-vous-plaît.

M. Grubel (Capilano—Howe Sound): Monsieur Biddell, connaissez-vous des épisodes de l'histoire mondiale d'hyperinflation?

M. Biddell: Certainement.

M. Grubel: L'Argentine, la Chine.

M. Biddell: Oui. L'Allemagne de l'après—guerre est l'exemple que la plupart d'entre nous connaissent le mieux.

M. Grubel: Et maintenant nous avons celui de la Russie.

M. Biddell: Oui.

M. Grubel: Avez-vous une explication?

M. Biddell: Oui. J'ai lu beaucoup à ce sujet et j'en ai parlé à bien des gens.

Premièrement, en ce qui concerne l'Allemagne, le problème tenait à une pénurie de denrées dont les gens avaient besoin, c'est-à-dire la nourriture, l'essence et tout le reste. Et cette pénurie était structurelle, car l'économie et les usines avaient été détruites par la guerre. Il y avait des gens qui devaient manger, évidemment, et qui avaient besoin d'un logement.

On manquait de tout et, bien entendu, ceux qui détenaient le contrôle de l'approvisionnement augmentaient les prix sans arrêt. Les gens devaient donc piocher dans leurs économies pour acheter du pain à des prix trois fois ou même dix fois supérieurs au prix habituel. Le gouvernement a dû augmenter la masse monétaire pour limiter l'inflation. Il a fallu mettre davantage de marks en circulation.

M. Grubel: C'est donc indirectement—ou certains diraient même directement—que les mesures du gouvernement ont accru la masse monétaire. Vous ai—je bien compris?

M. Biddell: En effet.

M. Grubel: Bon. Ma question suivante est celle-ci. Supposons qu'un sous-gouverneur de la Banque du Canada vienne ici et qu'on lui a demandé de répondre à des suggestions que nous avions déjà entendues, à savoir que la Banque du Canada devrait abaisser les taux d'intérêt... imaginons qu'on lui demande de décrire comment cela se ferait. Supposons à présent que la Banque prête de l'argent sur le marché de 30 jours à 4 p. 100. On lui demande comment il s'y prendrait pour que cet argent soit libéré et pour établir le taux d'intérêt au Canada à 1 p. 100? Le gouverneur nous répond que, si l'on annonce à la population canadienne que nous prêtons n'importe quelle somme à 1 p. 100, les gens viendront emprunter. Les gens veulent emprunter de la banque du Canada et la Banque du Canada doit avoir de l'argent à leur prêter. À votre avis, où va-t-il prendre tout cet argent?

M. Biddell: Si vous me permettez, j'aimerais faire une observation avant de répondre. Nous ne suggérons certainement pas que quiconque soit en mesure d'emprunter à ce taux d'intérêt. Le seul groupe qui serait en mesure d'emprunter à un taux d'intérêt nominal seraient nos gouvernements provinciaux. Personne d'autre ne pourrait le faire.

Mr. Grubel: But you said we need lower interest rates. Did I misunderstand you?

Mr. Biddell: That's right. You used the example that anybody could have money at 1%. Nobody is suggesting that, certainly no one here. As far as the answer to your direct question is concerned, sir, how the Bank of Canada provides money at low interest rates, the Bank of Canada could do just what it did in 1939–40. The Bank of Canada provided millions of dollars directly to the federal government at interest rates below 0.5%, and they continued to do that all through the war. It wasn't until the middle 1950s that the Bank of Canada interest rate went above 2%.

Mr. Grubel: Mr. Biddell, you are saying that the Bank of Canada creates lots more money to give to the federal government, which will spend the money and put it into circulation. Am I correct?

Mr. Biddell: No, sir, that is not correct.

Mr. Grubel: Well, what happens? They create money.

Mr. Biddell: They create money just as the commercial banks create money—exactly the same way.

Mr. Grubel: Okay. You've just said that under your program the Government of Canada would create a lot more money. Is that correct?

Mr. Biddell: It would create a lot more money, specifically by way of loans to the provincial governments.

Mr. Grubel: Yes, but the provincial government will use these loans to do something. Do they create money or not?

Mr. Biddell: Yes, of course. The same way the commercial banks—

Mr. Grubel: Mr. Biddell, thank you. You've just admitted that under your plan the government will create a lot more money than they would otherwise.

Mr. Biddell: That is correct.

Mr. Grubel: You admitted earlier that the hyperinflation of the past was caused by the increase of government—created money. Then you told me—and people are witnesses here—that under your plan the Government of Canada would create large amounts of additional money. Therefore I would suggest that under your plan Canada would be subject to hyperinflation with all the misery it brought to Germany and other countries that have gone through it.

Where is the flaw in my logic?

Mr. Biddell: To begin with, sir, I think you misunderstood me or did not hear me correctly. The hyperinflation anywhere was not caused by the government creating the money. The government only created the money when prices had been put up by suppliers and it was necessary to increase the amount of money in circulation so people could buy. It's not creating the money that causes inflation; it's people raising prices and employees demanding higher wages and salaries. It's a cost–push inflation.

[Translation]

M. Grubel: Mais vous avez dit que nos taux d'intérêt doivent être abaissés. Vous ai-je mal compris?

M. Biddell: Oui. Vous avez utilisé l'exemple de l'emprunt à 1 p. 100. Personne ne suggère que cela soit possible, en tout cas personne ici. En ce qui concerne votre question directe, à savoir comment la Banque du Canada peut fournir de l'argent à de faibles taux d'intérêt, je répondrais qu'elle peut réitérer ce qu'elle a fait en 1939–1940. À cette époque, la Banque du Canada a fourni des millions de dollars directement au gouvernement fédéral à des taux d'intérêt inférieurs à 0,5 p. 100 et elle a continué à le faire pendant toute la durée de la guerre. Ce n'est pas avant le milieu des années cinquante que le taux d'intérêt de la Banque du Canada a dépassé les 2 p. 100.

M. Grubel: Monsieur Biddell, vous dites que la Banque du Canada crée beaucoup plus d'argent à donner au gouvernement fédéral, qui dépensera cet argent et le mettra en circulation. Ai-je raison?

M. Biddell: Non monsieur ce n'est pas exact.

M. Grubel: Eh bien que fait-elle? Elle crée de l'argent.

M. Biddell: Elle crée de l'argent tout comme les banques commerciales créent de l'argent—exactement de la même façon.

M. Grubel: Bon. Vous venez de dire que dans le cadre de votre programme, le gouvernement du Canada créerait beaucoup plus d'argent. Est-ce exact?

M. Biddell: Il créerait beaucoup plus d'argent, en particulier par le biais de prêts aux gouvernements provinciaux.

M. Grubel: Oui, mais le gouvernement provincial utilisera ces prêts pour faire quelque chose. Créera—t—il de l'argent ou non?

M. Biddell: Oui, bien entendu. De la même façon que les banques commerciales. . .

M. Grubel: Monsieur Biddell, merci. Vous venez juste d'admettre qu'en vertu de votre plan, le gouvernement créera beaucoup plus d'argent qu'il ne le ferait autrement.

M. Biddell: C'est exact.

M. Grubel: Vous avez admis auparavant que l'hyperinflation du passé a été causé par une augmentation de la masse monétaire créée par le gouvernement. Puis vous m'avez dit—et les gens qui sont ici en sont témoins—que dans le cadre de votre plan, le gouvernement du Canada créerait d'importants montants d'argent supplémentaire. Par conséquent, cela laisse à penser que, toujours selon votre plan, le Canada serait exposé à une hyperinflation avec tous les malheurs que cela a amenés à l'Allemagne et d'autres pays qui l'ont connue.

Où est le défaut de ma logique?

M. Biddell: Pour commencer, monsieur, je pense que vous n'avez pas bien compris ce que j'ai dit ou vous ne l'avez pas entendu correctement. L'hyperinflation n'a jamais été causée par le fait que les gouvernements accroissent la masse monétaire. Le gouvernement n'a créé de l'argent que lorsque les prix ont été augmentés par les fournisseurs et qu'il a fallu accroître la masse monétaire en circulation pour que les gens puissent acheter. Ce n'est pas la création d'argent qui cause l'inflation, c'est l'augmentation des prix et le fait que les employés exigent des salaires et des rémunérations plus élevés. C'est une inflation due à la poussée des coûts.

The government, if it becomes serious enough and until they can get the supply side of the economy under control, as we did in the 1975–78 program here in Canada, has to create more money to put into circulation so the economy can function at all. That is the big argument that is always put forward when anyone discusses inflation. Most of the economists, granted, prefer to say that it's an increase in the money supply that causes the inflation. But those economists whose opinions we value and have studied, the texts...what has been written by those people has convinced us it's the other way around.

• 0940

Inflation doesn't happen by itself; it's created by people. Every time a supplier thinks he can raise his prices, he will. Every time an employee thinks he can get a higher wage or salary, he'll go after it, and all the unions help him. I'm not against unions at all, but that's the way we got into the mess that required us to come in with price and income controls in October 1975.

Mr. Grubel: Are you telling me we had a scarcity of goods and services in Canada in 1975?

Mr. Biddell: No, excuse me. I'm saying exactly the opposite. We didn't have a scarcity of anything; it was largely led by people demanding higher wages and salaries—and a lot of them were entitled to it.

You will recall, perhaps, at that time the Seaway workers got an 18% increase in their wages. They were getting very low wages prior to that, and that set it off. We had every public sector group of employees in Canada jockeying with one another. I was there in the anti-inflation part and I heard it and we had to rule on it. They were all after more and they were all leap-frogging and prices were going up.

Mr. Grubel: Can I just ask one last question?

Mr. Biddell: Please.

Mr. Grubel: We have people coming here all the time, public service employees and so on. They say they really need pay increases. The situation is no different now from what it was in 1975; it is never any different. Everybody wants more, and the only reason they can get away with it is that the government takes the first initiative and prints some money and thus causes the excess demand to be realized.

The situation in Germany at the time was no different in 1975 and no different from what it is now, the way I see it. But I hear your argument.

I thank you very much. I think I'll turn the questions over to another person.

The Chair: Mr. St. Denis.

Mr. St. Denis (Algoma): Thank you, Mr. Biddell, for being here.

I'm a little way from being convinced that governments or their agencies, in this case the Bank of Canada, should intervene very much in manipulating the economy.

[Traduction]

Si la situation devient suffisamment grave et jusqu'à ce que le côté offre de l'économie soit maîtrisé, comme nous l'avons fait dans le programme 1975–1978 ici au Canada, le gouvernement doit créer davantage d'argent à mettre en circulation pour que l'économie puisse fonctionner. C'est toujours l'argument massue qui est présenté lorsqu'on parle d'inflation. La plupart des économistes, je l'admets, préfère dire que c'est l'augmentation de la masse monétaire qui crée l'inflation. Mais ces économistes dont nous apprécions et étudions les opinions, les textes... tout ce qu'ils ont écrit, nous a convaincus que c'est en fait l'inverse qui est vrai.

L'inflation n'est pas un phénomène spontané; elle est crée par les gens. Dès qu'un fournisseur pense qu'il peut augmenter ses prix, il le fait. Dès qu'un employé pense qu'il peut obtenir une augmentation salariale, il la réclame, et tous les syndicats vont l'aider. Je ne suis pas contre les syndicats, mais c'est de cette façon que nous en sommes arrivés à cette crise qui nous a obligés à établir des contrôles sur les prix et les revenus en octobre 1975.

M. Grubel: Vous voulez dire que nous avions une pénurie de biens et de services au Canada en 1975?

M. Biddell: Non. Excusez-moi. J'ai dit exactement le contraire. Nous n'avions pas de pénurie du tout; l'inflation était largement due au fait que des gens exigeaient des salaires et des rémunérations plus élevés—et d'ailleurs bon nombre d'entre eux y avaient droit.

Vous vous rappellerez peut—être qu'à cette époque, les travailleurs de la Voie maritime ont obtenu une augmentation salariale de 18 p. 100. Avant cela, leurs salaires étaient très faibles, mais ce règlement a tout déclenché. Tous les groupes d'employés du secteur public au Canada se faisaient concurrence. Je faisais partie de ceux qui avaient à lutter contre l'inflation et nous avons dû prendre des décisions. Ils en voulaient tous toujours plus et se dépassaient les uns les autres, et par conséquent les prix augmentaient.

M. Grubel: Pourrais-je poser une dernière questions?

M. Biddell: Je vous en prie.

M. Grubel: Nous avons des gens qui viennent ici régulièrement, des employés de la fonction publique, etc. Ils nous disent qu'ils ont réellement besoin d'une augmentation de salaire. La situation n'est pas différente de celle de 1975; ce n'est jamais différent. Chacun veut davantage et la seule raison pour obtenir ce qu'ils veulent c'est que le gouvernement prend l'initiative et crée de la monnaie permettant ainsi à la demande excessive d'être satisfaite.

La situation en Allemagne à l'époque n'était guère différente de celle de 1975 ni de celle d'aujourd'hui, d'après moi. Mais je comprends votre argument.

Je vous remercie beaucoup. Je pense que je vais laisser quelqu'un d'autre poser des questions.

Le président: Monsieur St-Denis.

M. St-Denis (Algoma): Merci monsieur Biddell de votre présence.

Je ne suis pas tout à fait convaincu que les gouvernements ou leurs organismes, dans ce cas la Banque du Canada, devraient intervenir dans la manipulation de l'économie.

That being said, one question that came to mind as I was listening to your testimony was with respect to your suggestion that the provinces be provided with funds at slightly advantageous interest rates to allow them, as an incentive, to retire their debt, say, over a four-year period. This would have the effect of repatriating the foreign debt-as you said, the provinces have the greatest proportion of foreign debt held by governments in this country.

But what would concern me is this. If we could do that, and there's only so much money available in the country for lending, wouldn't we put so much pressure on the money that was available as the foreign debt is paid off that there would be a consequential increase in interest rates for everybody else? As you help the provinces, and there's only a finite sum of cash available in the country, wouldn't you drive up interest rates for everybody else as a consequence?

Mr. Biddell: No. I think your reasoning, sir, while it is certainly logical on the face of it, is. . . What I do have to disagree with is your même s'il semble certainement logique, est. . . Je ne peux pas être suggestion that there's only a certain amount of money available in the country.

Our banks can create as much money as they want to, just by bookkeeping entries. That's how money is created. That's what I tried to demonstrate in exhibit B in this submission — when you have an opportunity to look at it—and the Bank of Canada can do the same

It was suggested earlier by one of the members of your committee that we're suggesting that the bank run wild and create all kinds of money and thereby cause inflation. That could happen. But no government in its right mind is going to permit it to happen. We have proposed—as described in this submission and certainly as described in this book-very serious restrictions on the amount of money the government would create. But the government is capable of creating money. That's right in the Bank of Canada Act. The commercial banks do it every day.

Mr. St. Denis: How do the banks do it?

Mr. Biddell: By a bookkeeping entry. They say, all right, we'll make you a loan, we'll deposit \$100,000 in your chequing account. dit qu'elle va vous faire un prêt et qu'elle va déposer 100 000\$ dans That's all it takes.

Mr. St. Denis: But they're limited by the ratio of the assets they must have in relation to the multiplier they're allowed to hand out.

Mr. Biddell: But the multiplier is very, very large. Now the government in its wisdom has eliminated the deposit reserves that the banks were required to keep for the Bank of Canada. One of the most difficult things to understand was why they did that.

If there is any problem arising out of a proposal like this, such as making too much credit available to people, which will result in inflationary tendencies, all the Bank of Canada has to do is increase the reserve ratios and require that money to be sterilized so that it cannot be lent to the public and cause inflation. That was absolutely essential. We've done away with it. It made no sense.

[Translation]

Ceci dit, il m'est venu une question lorsque je vous entendais dire que les provinces devraient obtenir des fonds à des taux d'intérêt légèrement plus avantageux afin de les encourager à se débarrasser de leur dette, disons au cours d'une période de quatre ans. Cela aurait pour effet de rapatrier la dette extérieure - comme vous l'avez dit, ce sont les gouvernements des provinces qui détiennent la proportion la plus importante de la dette extérieure dans ce pays.

Mais voilà ce qui m'inquiète. Si nous agissions ainsi, et il y a une limite au montant d'argent que l'on peut prêter dans le pays, n'exercerions-nous pas une telle pression sur la masse monétaire disponible, à mesure que la dette extérieure serait payée, que les taux d'intérêts augmenteraient pour tous les autres? Si vous aidez les provinces, et il n'y a qu'une somme limitée d'argent disponible dans le pays, cela n'aurait-il pas pour effet de faire grimper les taux d'intérêt pour tous les autres?

M. Biddell: Non. Je pense que votre raisonnement, monsieur, d'accord avec votre affirmation qu'il n'y a qu'un certain montant d'argent disponible dans le pays.

Nos banques peuvent créer autant d'argent qu'elles le veulent, simplement au moyen d'écritures comptables. C'est la façon dont l'argent est créé. C'est ce que j'ai essayé de montrer à l'annexe B de cette présentation—lorsque vous aurez l'occasion d'y jeter un coup d'oeil-et la Banque du Canada peut faire la même chose.

Un des membres du comité a mentionné un peu plus tôt que nous proposons que la banque se mette à créer de l'argent en grande quantité, ce qui aurait des effets inflationnistes. Cela pourrait se produire, mais aucun gouvernement raisonnable ne le permettrait. Nous avons proposé—comme on le décrit dans cette présentation et également dans ce livre-que l'on impose des restrictions très strictes au montant d'argent que le gouvernement peut créer. Mais le gouvernement est en mesure de créer de l'argent. La Loi sur la Banque du Canada le stipule clairement. Les banques commerciales le font tous les jours.

• 0945

M. St-Denis: Comment les banques s'y prennent-elles?

M. Biddell: Par des jeux d'écriture comptable. La banque vous votre compte chèque. Rien d'autre n'est nécessaire.

M. St-Denis: Mais elles sont limitées par la proportion d'actifs qu'elles doivent détenir par rapport au multiplicateur qu'elles ont l'autorisation de prêter.

M. Biddell: Mais le multiplicateur est très très important. Dans sa sagesse, le gouvernement a éliminé les dépôts de réserve que les banques devaient garder pour la Banque du Canada. Une des choses les plus difficiles à comprendre est de savoir pourquoi elles le

Si une proposition de ce genre, c'est-à-dire le fait d'accorder trop de crédit, devait causer un problème qui entraînerait des tendances inflationnistes, la Banque du Canada n'aurait qu'à accroître les proportions de réserve et exiger que cet argent soit bloqué pour qu'il ne puisse pas être prêté au public et causer une inflation. C'était absolument essentiel. Nous avons abandonné ce système qui ne rimait à rien.

Certainly if this proposal were adopted, the new money that is put in circulation by the Bank of Canada, through the provincial government as loans, will have to be sterilized by requiring it to be reserved with the Bank of Canada. The banks can't go crazy and lend that money to everybody who wants to spend it on anything.

Mr. St. Denis: Okay, that's fair. Thank you very much.

The Chair: Thank you very much, Mr. Biddell and Mr. Grant. You've presented us with a lot of ideas, some of which are beyond the mandate of our present investigation, but we thank you very much for being with us.

We will reconvene at 10 a.m. We adjourn for now.

• 0947

[Traduction]

Si cette proposition était adoptée, la nouvelle monnaie qui serait mise en circulation par la Banque du Canada, sous forme de prêts aux gouvernements provinciaux, devrait être bloquée à titre de réserve à la Banque du Canada. Les banques ne peuvent tout simplement pas prêter cet argent à tous ceux qui le veulent pour le dépenser sur n'importe quoi.

M. St-Denis: Bon, c'est juste. Merci beaucoup.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Biddell, et vous monsieur Grant. Vous nous avez présenté un grand nombre d'idées, dont certaines ne rentrent pas dans le mandat de notre étude actuelle, mais nous vous remercions beaucoup de votre présence.

Nous nous retrouverons à 10 heures. La séance est levée.

• 1000

•]

The Chair: We're pleased to have with us as our next witness in our pre-budget consultations the Business Council on National Issues. It is headed by Thomas d'Aquino, president and chief executive officer, and he is accompanied by George Skinner, vice-president, and Sam Boutziouvis, senior associate and economist.

Gentlemen, we welcome you to our committee once again and look forward to your presentation.

Mr. Thomas d'Aquino (President and Chief Executive Officer, Business Council on National Issues): Good morning, Mr. Chairman. *Bonjour*.

The Chair: Bonjour.

Mr. d'Aquino: Once again we're delighted to be able to appear before this committee on behalf of the Business Council.

I have with me today both Sam Boutziouvis, who's our economist; and George Skinner, who's our vice-president of policy and research; but we also have John Dillon, who's a senior associate with the council.

With your permission, Mr. Chairman, I'm going to make a very short statement. Then hopefully we can have a very good dialogue on the subjects before this committee.

I should tell you that we in the Business Council take the work of this committee at this particular time as one of the central items on the parliamentary and public policy agendas. The task you have before you is extremely important. We take it all very seriously.

Naturally we are hoping to have some modicum of influence on your thinking as you prepare some very important recommendations at the conclusion of your hearings, which hopefully will have a very profound effect on the Minister of Finance's forthcoming budget.

Just before I begin, Mr. Chairman, I should tell you the central document we have developed, which is terribly relevant to your mandate, is being circulated to you now in both official languages. We do not purport in our statement today to delve deeply into that work, but I will address it in the course of questions and answers.

Le président: Nous sommes heureux d'accueillir nos témoins suivants, dans le cadre de ces consultations pré-budgétaires. Il s'agit du Conseil canadien des chefs d'entreprise. Nous avons M. Thomas d'Aquino, président et chef de la direction, accompagné de George Skinner, vice-président et de Sam Boutziouvis, partenaire principal et économiste.

Messieurs, nous vous accueillons à nouveau à notre Comité et sommes impatients de vous entendre.

M. Thomas d'Aquino (président et chef de la direction, Conseil canadien des chefs d'entreprise): Bonjour, monsieur le président. «Good morning».

Le président: «Good morning».

M. d'Aquino: Une fois encore, nous sommes ravis de pouvoir comparaître devant ce Comité au nom du Conseil canadien des chefs d'entreprises.

Ma compagne Sam Boutziouvis, qui est notre économiste et George Skinner qui est notre vice—président de la politique et des recherches; mais nous avons également John Dillon, qui est un partenaire principal du Conseil.

Avec votre permission, monsieur le président, je vais faire une très brève déclaration. Après quoi, j'espère que nous pourrons avoir un bon dialogue sur les différents sujets.

Je dois vous dire qu'au Conseil canadien des chefs d'entreprises, nous pensons que les travaux de votre Comité, à ce moment précis, sont essentiels aux programmes du Parlement et de la politique gouvernementale La tâche que vous avez devant vous est extrêmement importante. Nous la prenons tous extrêmement au sérieux.

Naturellement, nous espérons avoir une certaine influence sur vos réflexions au moment où vous préparerez certaines recommandations très importantes à la fin de vos audiences, qui nous l'espérons, auront une profonde influence sur le prochain budget du ministère des Finances.

Avant de commencer, monsieur le président, je dois vous dire que le document central que nous avons élaboré, qui est particulièrement pertinent à votre mandat, vous est actuellement distribué dans les deux langues officielles. Nous n'avons pas l'intention, dans notre déclaration, de nous approfondir sur ce travail, mais j'y ferai référence au moment de la période des questions.

On Monday of last week, Finance Minister Paul Martin placed before your committee the federal government's vision for the country's economic future. As you know, he spoke of five priorities: helping Canadians acquire skills, encouraging Canadians to adapt to change, getting government right, providing leadership in the economy, and creating a healthy fiscal and monetary climate.

I'm pleased to say that my colleagues and I in the Business Council are in very broad agreement with the priorities spelled out by the minister. In particular we welcome the federal government's recognition that increasing productivity is the number one objective of economic policy; that the private sector has the prime responsibility for investing in job creation and the building of economic wealth; that the elimination of rigidities in the labour market and the attainment of a positive macroeconomic environment are prerequisites to strong job creation; that high and rising levels of taxation undermine investment in jobs; and, most significantly, that Canada's soaring debt levels and punishingly high debt interest costs are unsustainable and a deadly threat to growth prospects, jobs and social programs.

Recently the Business Council made public our own vision for Canada's economic future. On September 1 we released the results of what we call Project Renaissance, a ten-point growth and employment strategy for Canada. It is that document that we have tabled before you formally today.

What we have tabled before you is in fact a synthesis of our recommendations. In our paper we recommend that ten imperatives guide Canadians as we prepare for the 21st century: a coherent vision of our economic future shaped by enlightened public and private sector leadership; a dynamic and innovative private sector; an economic climate and policies that promote job creation; a well-educated, skilled, innovative, and motivated people; social policies that have as their cornerstones need, affordability, equity, and efficiency; non-inflationary growth as the central tenet of national economic policy; balanced government budgets with low levels of public indebtedness; competitive levels of taxation that encourage savings and investment; international economic policies that promote aggressive trade development and diversification; and a federation characterized by free trade internally and smaller and more efficient governments working more closely together.

• 1005

That, Mr. Chairman and members of this committee, is the one-sentence summary of the ten points we have put in front of you.

This not only represents, in our view, a comprehensive plan of what we said is necessary to ensure growth up until the 21st century and beyond, but it is our formula, Mr. Chairman, for breaking the back of unemployment in this country.

[Translation]

Lundi dernier, le ministre des Finances, Paul Martin, est venu exposer à votre Comité la vision du gouvernement fédéral en ce qui concerne l'avenir économique du pays. Comme vous le savez, il a parlé de cinq priorités: aider les Canadiens à acquérir des compétences, encourager les Canadiens à s'adapter au changement, faire en sorte que le gouvernement joue un rôle de chef de file dans l'économie et créer un climat financier et monétaire sain.

Je suis heureux de dire que mes collègues et moi-même au Conseil canadien des chefs d'entreprises, sommes largement d'accord avec les priorités énoncées par le ministre. Nous nous réjouissons notamment du fait que le gouvernement fédéral reconnaît que l'augmentation de la productivité est le principal objectif de la politique économique; que le secteur privé est le premier responsable chargé d'investir dans la création d'emplois et de bâtir la richesse économique; que l'élimination des rigidités du marché du travail et que la mise en place d'un cadre macro-économique favorable sont des préalables à une création d'emplois soutenue; que les niveaux élevés et croissants d'imposition entravent l'investissement dans les emplois et, surtout, que les niveaux sans cesse croissants de la dette du Canada ainsi que le coût prohibitif des intérêts de la dette ne peuvent pas être maintenus et constituent une menace très sérieuse aux perspectives de croissance et aux programmes sociaux et de création d'emplois.

Récemment, le Conseil canadien des chefs d'entreprises a rendu publique de sa propre vision de l'avenir économique du Canada. Le 1er septembre, nous avons publié les résultats de ce que nous appelons le projet renaissance, une stratégie en dix points pour la croissance et l'emploi au Canada. C'est ces documents que nous vous présentons officiellement aujourd'hui.

Ce que nous vous avons remis est en fait une synthèse de document. Dans notre recommandations. recommandons que dix impératifs guident les Canadiens au moment où nous nous préparons pour le 21e siècle: une vision cohérente de notre avenir économique et une direction éclairée dans les secteurs publics et privés; un secteur privé dynamique et innovateur; un climat et des politiques économiques qui favorisent la création d'emplois; une population instruite, qualifiée, innovatrice et motivée; une politique sociale répondant aux critères du besoin, de l'abordabilité, de l'équité et de l'efficience; une politique économique nationale fondée sur une croissance non inflationniste; des budgets équilibrés et un faible endettement dans le secteur public; une fiscalité concurrentielle qui favorise l'épargne et l'investissement; une politique économique internationale qui appuie une expansion et une diversification dynamiques du commerce extérieur; et une fédération caractérisée par le libre-échange sur le marché intérieur et des administrations publiques moins lourdes et plus efficientes, qui travaillent davantage en collaboration.

Voilà, monsieur le président et membres du comité, le résumé en une phrase des dix points que nous vous avons remis.

À notre avis, cela ne représente qu'un plan global de ce qui nous semble nécessaire pour assurer la croissance jusqu'au 21e siècle et au-delà, mais c'est notre formule, monsieur le président, pour mettre fin au chômage dans ce pays.

Now, while the contents of the BCNI paper and the federal government's A New Framework for Economic Policy are similar in many respects, there are some significant differences as to emphasis and priorities. Those differences became even more apparent when Finance Minister Martin tabled last Tuesday the second of the government's economic papers, Creating a Healthy Fiscal Climate.

The first difference has to do with the critical issue of how best to confront the crippling and growing debt problem facing Canadians. Now, while the minister spoke convincingly of the seriousness of the problem, of its devastating effects, and of the disastrous consequences that await us if we do not act decisively, in our view he did not prescribe a sufficiently strong remedy.

Now, make no mistake—and I know you know this—achieving the interim target of 3% of federal deficit to GDP by 1996–97 will be no small feat. It will be painful and it will carry with it very significant costs. However, at the 3% level, the annual deficit will still amount to some \$25 billion and the accumulated debt will have risen to more than \$620 billion, requiring even more of the tax dollars of Canadians to be sacrificed to debt servicing costs.

Why should the minister be more ambitious? This is really the critical question. Because by the time he brings down his budget next February, Canada's economic recovery will be approaching the four-year mark and that of the United States, the fifth. By 1998, if not sooner, it is quite conceivable that Canadians will face another economic downturn. Then the deficit would begin once again its inexorable climb, Canada's debt would continue to soar, and any hope of solving the debt crisis would evaporate.

The single most important and responsible recommendation I feel this committee can make, not only to the government but to the country, is to press the government to lay out in the forthcoming budget a credible plan to eliminate the deficit by 1998–99 at the very least.

We appeal that you pay careful attention to this point, because in all the debates that have gone on it's only recently come to light why it is we should be more ambitious. It's only recently that the arguments have really begun to be marshalled. We've been saying since the beginning of the year—we've said it over and over again—that of course getting to the target of 3% and doing it credibly is important, Mr. Chairman, but we will have only won a skirmish and we'll most certainly lose the war, the war that Mr. Mazankowski lost, that Mr. Wilson lost, that Mr. Lalonde lost, that Mr. MacEachen lost. All the finance ministers with whom I have worked since 1981 have lost that battle because they never looked far enough ahead to make the necessary decisions up front so we would not get into the mess we're in right now.

[Traduction]

Bien que la teneur du document du CCCE et du document du gouvernement fédéral *Un nouveau cadre de la politique économique* soient semblables à bien des égards, il y a des différentes importantes en ce qui concerne le priorités. Ces différences sont devenues encore plus apparentes lorsque le ministre des Finances, M. Martin, a présenté mardi dernier le deuxième des documents du gouvernement en matière d'économie «Instaurer un climat financier sain».

La première différence a trait à la question essentielle de la façon dont nous devons nous attaquer aux problèmes croissants et paralysants de la dette. Bien que le ministre ait parlé de façon convaincante de la gravité du problème, de ses effets dévastateurs et des conséquences désastreuses qui nous attendent si nous n'agissons pas énergiquement, nous ne pensons pas qu'il ait prescrit un remède suffisamment fort.

Ne vous y trompez pas—et je sais que vous le savez—le fait d'atteindre la cible provisoire de 3 p. 100 du déficit fédéral par rapport au PNB d'ici 1996–1997 ne sera pas une partie de plaisir. Cela sera difficile et cela entraînera des coûts très importants. Mais à ce niveau de 3 p. 100, le déficit annuel continuera néanmoins de s'élever à 25 milliards de dollars et la dette accumulée aura atteint plus de 620 milliards de dollars, ce qui exigera de consacrer une part encore plus grande des impôts que paient les Canadiens au service de la dette.

Pourquoi le ministre devrait—il être plus ambitieux? Cela est une question réellement essentielle. Parce que d'ici le prochain budget, en février, la reprise économique du Canada approchera sa quatrième année et celle des États—Unis sa cinquième. D'ici 1998, sinon plus tôt, il est fort probable que les Canadiens feront face à un autre renversement de la conjoncture. Le déficit pourrait alors commencer à grimper inexorablement, la dette du Canada continuerait de monter en flèche et tout espoir de résoudre la crise de la dette serait anéanti.

Il me semble que la recommandation la plus importante et la plus responsable que ce comité pourrait présenter non seulement au gouvernement mais au pays, serait de demander au gouvernement de prévoir dans le prochain budget un plan crédible visant à éliminer le déficit d'ici 1998–1999 au plus tard.

Nous vous demandons d'être particulièrement attentifs à ce point, car dans tous les débats qui se sont déroulés à ce sujet, ce n'est que récemment que nous avons compris pourquoi nous devrions plus ambitieux. C'est seulement récemment que les arguments ont commencé à être réellement rassemblés. Nous disons depuis le début de l'année-et nous l'avons répété maintes et maintes fois-qu'il est naturellement important d'atteindre la cible des 3 p. 100 et de le faire de façon crédible, monsieur le président, mais nous n'avons gagné qu'une toute petite bataille et nous perdrons certainement la guerre, la guerre que M. Mazankowski a perdu, celle que M. Wilson a perdu, celle que M. Lalonde a perdu et celle que M. MacEachen a perdu. Tous les ministres des finances avec qui j'ai travaillé depuis 1981 ont perdu cette bataille, car ils n'ont jamais regardé suffisamment loin pour prendre les décisions nécessaires qui auraient évité de nous retrouver dans la crise où nous sommes actuellement.

So while the 3% issue—and Mr. Martin has referred to it as an interim target on the way to zero—is very desirable, and we support that, the real issue before this committee and before the country, and I know it came forward in your round-table discussions with the economists, is will we eliminate the deficit while we are still in an economic upturn? If we don't, I suggest to you that all we're doing right now is adding band—aids to a wound that will fester once again and ultimately kill the patient.

• 1010

As to emphasis and priorities, the second difference we have with the federal government's economic papers has to do with the critical issue of taxation. Members of this committee know that high taxes on individuals and businesses, and the expectation of even higher taxes, is the surest way to stifle investment and consumer confidence and to kill jobs.

To the government's credit, the economic papers show this very clearly—and this is a compliment to Mr. Martin—perhaps more clearly than I have seen in a whole decade. It showed in the clearest possible way that this is the case and that there is virtually no room for tax increases; yet in statements made by both the Minister of Finance and the Prime Minister in recent days, and in the minister's appearance before this committee, the door still seems to be open to further tax increases.

The second most important responsible recommendation I feel this committee can make, Mr. Chairman, is to advise the government not to add to the overall tax burden of Canadians and to forgo the temptation to resort to taxes as a way of achieving deficit reduction targets.

I know the debate is already stirring that says that with this terrible problem we have in front of us, everyone has to pay. We've been arguing since 1981 that everybody does have to pay except those who cannot afford to pay, and that the deficit should not be fought on the backs of the lowest–income people or the disadvantaged people of this country. But let's not get caught up on this idea that the definition of pay is to raise taxes that in fact have the perverse effect of creating investment and killing jobs. What you will have achieved is perhaps a very nice political end but you also will have achieved a negative economic end. That, I regret to say, has been the case in Canada for the better part of a decade.

As to emphasis and priorities, the third difference relates to an issue of fundamental importance, the inextricable relationship between fiscal health and the strength of the federation.

[Translation]

Donc, même si l'objectif des 3 p. 100—et M. Martin en a parlé comme d'une cible provisoire vers l'objectif zéro—est très souhaitable, et nous l'appuyons, la vraie question qui se pose au comité et au pays, et je sais que ce sujet a été soulevé dans vos discussions de la table ronde avec les économistes, est de savoir si nous éliminerons le déficit tant que nous sommes encore dans une conjoncture favorable? Autrement, nous nous contentons de mettre un emplâtre sur une plaie qui va continuer à suppurer et qui finira par être mortelle.

En ce qui concerne les priorités, la deuxième critique que nous pourrions formuler à propos du document économique du gouvernement fédéral concerne la question critique des impôts. Les membres du comité sont bien placés pour savoir que des taux d'imposition élevés touchant les particuliers et les entreprises, et le fait que les gens s'attendent à ce que les taux d'imposition augmentent encore, constitue le moyen le plus sûr d'étouffer l'investissement, de détruire la confiance des consommateurs et d'éliminer des emplois.

À la décharge du gouvernement, son document économique le démontre très clairement—et je félicite M. Martin de l'avoir fait—peut—être plus clairement que jamais depuis au moins dix ans. Son document énonce clairement que telles en sont les conséquences et qu'il ne serait donc pas possible d'augmenter les impôts; par contre, des déclarations faites par le ministre des Finances et le premier ministre tout dernièrement—et même lors de la comparution du ministre devant le comité—laisse croire qu'une nouvelle augmentation des impôts n'est pas exclue.

Donc, la deuxième recommandation la plus importante que pourrait faire ce comité, à notre avis, monsieur le président, reviendrait à conseiller au gouvernement de ne pas alourdir le fardeau fiscal des Canadiens et de résister à la tentation d'augmenter les impôts pour réaliser ses objectifs en ce qui concerne la réduction du déficit.

Je sais que certains ont déjà dit que nos difficultés financières sont à ce point graves que tout le monde doit faire sa part si nous voulons les éliminer. Depuis 1981, nous, aussi, affirmons que tout le monde doit faire sa part, sauf ceux qui ne peuvent pas se permettre de payer, et que le déficit ne doit pas être épongé aux dépens des personnes défavorisées ou des gens à faibles revenus. Mais il ne faut pas non plus en conclure que la seule façon de s'assurer que chacun fasse sa part est d'augmenter les impôts, car ceci a plutôt l'effet de décourager l'investissement et d'éliminer les emplois. Une telle stratégie vous permettrait peut-être d'arrive à vos fins politiques, mais vous aurez en même temps suivi une ligne de conduite qui est tout à fait contraire à vos intérêts économiques. D'ailleurs, je regrette d'avoir à affirmer que c'est justement ce que fait le Canada depuis une bonne dizaine d'années.

Quant aux priorités que le gouvernement devrait se fixer, la troisième différence que nous tenons à vous signaler concerne une question d'importance primordiale, à savoir l'étroite corrélation entre la solidité financière et la force de notre fédération.

For the better part of the decade, we in the BCNI have warned that fiscal mismanagement of our public finances at both the federal and provincial level would undermine the support and affection of Canadians in all parts of the country for our political institutions and for those who serve in public life. The warnings were not heeded. Today the country is paying a heavy price.

The first argument, it seems, of those who would wish to Balkanize or dismantle the federation is that Canada can no longer pay its way. Members of this committee who have taken the time to study the record know that the fiscal mismanagement so prevalent in Canada during the past 15 years has little to do with federalism per se and much to do with an abdication of leadership.

So if you care as deeply as we do for Canada, I exhort you to recommend to the government effective and timely solutions to the debt crisis or simply run the risk of losing a country.

Before taking your questions, let me make a final point. As the BCNI's 10-point plan demonstrates, my colleagues and I on the Business Council are really full of optimism. As you will see from reading our 10-point agenda, we are full of optimism about Canada's future. With the right kind of public policies and the marshalling of collective will of Canadians in every part of the country, we are convinced that we can deflect what we refer to in our paper as "the two daggers" aimed at the heart of Canada—soaring public debt and the threat of separatism and Balkanization. Those are the two daggers.

One of the underpinnings of our confidence is that private sector performance is so strong and the prospects for future growth so bright. Real growth this year will surpass 4%. As you know, in the last quarter we actually had an annualized growth at 6.4% — remarkable. It is quite possible that we will lead growth among the G–7 countries in 1995 and 1996.

The goods-producing sector, including mining, construction and manufacturing, is now growing at a rate of 11%. The manufacturing sector is registering solid gains, particularly in automotive products. In the services sector, retail and wholesale trade, as well as transport and storage, registered solid growth.

• 1015

The story does not end here, Mr. Chairman. I'm pleased to report that business fixed investment continues to grow at a remarkable pace, mostly because of investment by the private sector in machinery and equipment. This shows that even through the period of recession and in the last couple of years, we've had a remarkable rate of investment in technology and equipment, which has contributed very significantly to our growing productivity.

[Traduction]

Depuis une bonne dizaine d'années, au CCCE, nous ne cessons de répéter que la mauvaise gestion des finances publiques aux niveaux fédéral et provincial risque de compromettre le degré de soutien et de respect que les Canadiens, venant de toutes les régions du pays, manifestent à l'égard de nos institutions politiques et notamment de la classe politique elle—même. On n'a pas jugé bon d'écouter nos conseils et le pays subit à présent les lourdes conséquences de cette décision.

Le principal argument de ceux qui voudraient balkaniser ou démanteler la fédération est, semble—t—il, que le Canada n'a plus les moyens de soutenir sa population. Les membres du comité qui auront pris le temps de bien examiner l'évolution de la situation sauront que la mauvaise gestion financière qui a caractérisé le gouvernement fédéral au cours des 15 dernières années n'est pas la faute du fédéralisme proprement dit, mais plutôt d'une abdication de responsabilités de la part de nos dirigeants politiques.

Donc, si vous tenez autant au Canada que nous, je vous exhorte à recommander au gouvernement des solutions efficaces et opportunes à l'actuelle crise de la dette, car autrement, nous risquons bien de perdre notre pays.

Avant de répondre à vos questions, permettez-moi de soulever un dernier point. Comme le plan du CCCE en 10 points le démontre, mes collègues et moi du Conseil canadien des chefs d'entreprise sommes très optimistes à l'égard de l'avenir du Canada. Avec de bonnes politiques et une réelle volonté collective, manifestée par l'ensemble des Canadiens dans toutes les régions du pays, nous sommes convaincus que nous réussirons à faire dissiper les deux menaces qui pèsent sur le Canada, à savoir une dette publique qui grimpe en flèche et la menace du séparatisme et de la balkanisation. Voilà les deux grandes menaces qui pèsent sur nous.

L'un des éléments qui sous—tend notre confiance et justement la solide performance du secteur privé et nos excellentes perspectives de croissance. Le taux de croissance réel dépassera 4 p. 100 cette année. Comme vous le savez, au cours du dernier trimestre, nous avons enregistré un taux de croissance annualisé de 6,4 p. 100—ce qui est tout à fait remarquable. Il est donc possible que nous connaissions au Canada le taux de croissance le plus élevé de tous les autres pays du Groupe des Sept en 1995 et 1996.

Le secteur de production des biens, y compris l'industrie minière et les industries de la construction et de la fabrication, connaît à présent un taux de croissance de 11 p. 100. Le secteur manufacturier, quant à lui, connaît des gains soutenus, notamment dans le domaine des produits automobiles. Qu'on parle de la vente de détail ou de gros ou des services de transport ou d'entreposage, le secteur tertiaire a enregistré, lui aussi, un taux de croissance soutenu.

Et ce n'est pas tout, monsieur le président. Je suis ravi de pouvoir vous dire que les placements fixes de capitaux des entreprises continuent d'augmenter à un rythme remarquable, notamment en raison des investissements du secteur privé dans la machinerie et le matériel. Ce résultat indique bien que, même pendant la récession et au cours des deux ou trois dernières années, le taux d'investissement dans la technologie et dans les équipements a été tout à fait remarquable, ce qui a grandement contribué à faire monter notre productivité.

Profits before taxes have increased from post-depression lows, which is where they have been in the last couple of years, and operating profits have almost returned to their pre-recession levels. Despite a significant increase in industrial product prices earlier this year, inflation levels are still expected to remain low. Labour productivity has increased at an annualized rate of 2% and real wage demands remain quite moderate.

Since the beginning of 1994, I'm pleased to say—and I'm pleased to say this to you, Mr. Chairman, because I appeared before this committee on a past occasion and predicted that those who said there would be a jobless recovery were wrong—that the Canadian private sector has created about 330,000 jobs, most of which are of full—time basis.

So you can put the idea of a jobless recovery behind you, look back to this record and the record of 1981, and realize that when we go through a tragic recession there are always going to be those, some motivated by reasons of anxiety and genuine concern, some motivated by political reasons, who will make the argument that this time it'll be different from other times and the jobs won't come back. They have started to come back, and I predict we'll continue to see good job creation in this country over the next couple of years.

Mr. Chairman and members, given these facts, you can readily understand why we're so optimistic about our economic prospects, and this brings me to my final point.

As you struggle with how to deal with the single greatest threat to Canada's security and economic potential, the public debt, you should consider a confident and productive business sector as a great asset and a powerful ally, as the generator of investment, the creator of jobs, a leading contributor to the public treasury and an uncompromising defender of the Canadian economic union. We urge you, therefore, not to make the mistake of relegating us to the status of a mere interest group, as is sometimes suggested. Our contribution is central to the Canadian agenda. We are doing our share. We can do more and we will do more and we look forward to doing so.

Thank you very much.

The Chair: Thank you, Mr. d'Aquino.

On va commencer les questions par monsieur Loubier, s'il vous plaît.

M. Loubier: Merci, monsieur le président.

Monsieur d'Aquino, bienvenue au Comité des finances. Cela fait toujours plaisir d'entendre les propos de M. D'Aquino. Je ne les partage pas tout le temps, mais ils sont toujours présentés avec intelligence et avec discernement. Je les respecte beaucoup.

Monsieur D'Aquino, dans la version française de votre mémoire, où il y a une stratégie en dix points pour la croissance et l'emploi au Canada, vous mentionnez à la page 9, et je vous cite:

[Translation]

Les bénéfices avant impôt ont d'ailleurs grimpé après être descendus à un niveau équivalent à celui de la crise de 1929, où ils étaient restés pendant quelques années, et les bénéfices d'exportation ont plus ou moins retrouvés leur niveau d'avant la récession Malgré une augmentation importante du prix des produits industriels plus tôt cette année, on s'attend à ce que le taux d'inflation demeure faible. La productivité de la main-d'oeuvre connaît un taux d'augmentation annualisé de 2 p. 100, et les revendications salariales restent modestes.

Je suis d'ailleurs heureux de pouvoir vous annoncer—surtout à vous, monsieur le président, car lors d'une comparution précédente devant le comité, j'ai affirmé que ceux qui prévoyaient une reprise économique sans création d'emplois se trompaient—que le secteur privé canadien a justement réussi à créer environ 330 000 emplois, dont la majorité sont des emplois à plein temps.

Donc, vous pouvez déjà oublier l'idée d'une reprise économique sans création d'emplois, et en examinant l'évolution de notre situation et notamment ce qui est arrivé en 1981, vous vous rendrez compte que lorsqu'on traverse une période de récession tout à fait tragique, il y aura toujours un certain nombre de personnes qui, en raison de leurs craintes ou de leurs préoccupations réelles, ou encore pour des raisons politiques, prétendrons que cette fois—ci, la situation est tout autre et que les emplois ont vraiment disparu à tout jamais. Eh bien, ces emplois sont à nouveau en train d'être créés, et je prédis que le taux de création d'emplois des quelques années à venir sera excellent.

Monsieur le président et membres du comité, étant donné cette situation, vous comprendrez facilement notre optimisme face aux perspectives économiques du Canada, ce qui m'amene à mon dernier point.

En cherchant des solutions au problème qui représente, à lui seul, le plus grand risque pour la sécurité et la prospérité économique du Canada, à savoir la dette publique, vous devriez vous dire qu'un secteur commercial dynamique et productif représente non seulement un atout important mais qu'il est aussi un allié puissant, puisque c'est le secteur des entreprises qui stimule les investissements, qui crée les emplois, qui paie des contributions au Trésor public et qui défend sans relâche l'Union économique du Canada. Ainsi, nous vous exhortons à ne pas faire l'erreur de nous imposer le statut de simple groupe d'intérêt, comme certains le suggèrent. Notre contribution à la prospérité canadienne est d'importance primordiale. Nous faisons déjà notre part. Par contre, nous pouvons faire davantage, et nous attendons avec impatience l'occasion de le faire.

Merci beaucoup.

Le président: Merci, monsieur d'Aquino.

We will begin the questionning with Mr. Loubier. You have the floor, Mr. Loubier.

Mr. Loubier: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. d'Aquino, I would like to begin by welcoming you to the Finance Committee. It is always a pleasure to hear your comments. I may not always agree with them, but they are always presented with both thoughtfulness and judgement. I have a great deal of respect for your views.

Mr. d'Aquino, in the French version of your brief which includes a 10 point strategy for growth and employment in Canada, you state on page 9 and I quote:

Nous craignons qu'à certains égards les institutions gouvernementales, les structures et les politiques publiques soient mal adaptées aux défis du XXIe siècle. Je vous dirais que mon Parti et moi-même sommes entièrement d'accord avec ces propos. Mais par contre, face au bilan du Canada, face aux lacunes que des organisations comme l'OCDE ont mis en évidence, face à la compétitivité et l'incapacité, face à la structure fédérale trop lourde pour pouvoir mettre le Canada et les entreprises canadiennes sur la carte de la mondialisation, que l'on regarde le bilan de la formation en entreprise ou le bilan de la productivité des travailleurs, comment se fait-il que vous affirmiez que la situation économique et la situation financière du gouvernement canadien, et je vous cite: «n'est pas un mal endémique du fédéralisme canadien»? Si ce n'est pas un mal endémique du fédéralisme canadien, pourquoi depuis au minimum une douzaine d'années, a-t-on tenté de réformer ce régime-là, a-t-on tenté de le dégraisser, a-t-on tenté de le ramener à sa plus simple expression pour l'adapter aux réalités du XXIe siècle, à la mondialisation, le calquer aussi à ce qui se passe en Europe et qu'on n'y soit jamais parvenu?

1020

Et même les plus fédéralistes d'entre nous au Québec-et je n'en suis pas vous le savez-ont mis la meilleure volonté du monde pour en arriver uniquement à changer une petite chose qui a fait l'unanimité au Québec, la formation de la maind'oeuvre. Vous vous rappelez des débats, depuis 1988, en particulier pour décentraliser tous les pouvoirs en matière de formation de la main-d'oeuvre pour les rapprocher des citoyens, pour arriver justement à améliorer le bilan au niveau de la formation des travailleurs et de la compétitivité des entreprises.

Alors si le fédéralisme canadien et le bilan fort négatif qu'on vit à l'heure actuelle, ne sont pas un mal endémique, quel est donc le problème?

M. d'Aquino: Merci, monsieur le député.

Mr. Chairman, if I may, I'll reply in my maternal language from British Columbia, because this issue to me is so-

The Chair: Is that one of the official languages?

Mr. d'Aquino: Yes, it's one of the official languages.

The issue that has been raised is terribly important to me and to our economic future. For the better part of a decade we have been linked to the issue that has been raised of how effectively the federation functions. I think it deserves a very careful reply.

I am very much aware of the position of a very eloquent member of your committee and his leader, but I could not be in more profound disagreement, and I'll tell you why.

In 1990 we hired Professor Michael Porter to do a major study on Canadian competitiveness. I think you would agree he is certainly one of the most respected experts on world competitiveness. He said he found it surprising that a country [Traduction]

We are concerned that government institutions, structures and public policies may not be well-suited to the challenges facing us in the 21st century. I want you to know that I, personally, as well as my party fully agree with that statement. However, in the light of Canada's record, of the many shortcomings that have been noted by organizations like the OECD, of its lack of competitiveness and its inability, as a result of a cumbersome federal structure, to allow Canada and Canadian businesses to meet the challenge of globalization-whether we're talking about business training or worker productivity-how can you possibly state that Canada's economic situation and the government's financial circumstances are not, and I quote: "are not endemic of Canadian federalism"? If they are not, how is it that successive attempts over the past 12 years to reform the federal system, to cut away the fat, to bring it back to its simplest form in order to adapt it to the realities of the 21st century, like globalization, and to bring it closer to the European model, have all failed miserably?

And even the most federalist of Quebecers-and as you know, I do not happen to be one of them-have tried long and hard to make one small change that everyone in Quebec agrees should occur in the area of manpower training. I'm sure you remember the discussions that occured back in 1988, particularly regarding the decentralization of powers related to manpower training, in order to bring the people closer to the source of power and improve, not only worker's chances of receiving the proper training, but also business competitiveness in general.

So, if Canadian federalism and the extremely difficult circumstances we are currently experiencing are not endemic of federalism, just what exactly is the problem?

Mr. d'Aquino: Thank you, Mr. Loubier.

Monsieur le président, si vous me le permettez, j'aimerais parler dans ma langue maternelle, puisque je suis de la Colombie-Britannique, et que cette question me semble tellement. . .

Le président: S'agit-il bien d'une langue officielle?

M. d'Aquino: Oui, absolument.

La question qu'a soulevée le député revêt une grande importance, non seulement pour moi, personnellement, mais pour l'avenir économique du pays. Depuis plus d'une décennie, nous participons au débat sur l'efficacité de notre fédération. Je me dois donc de peser mes mots en formulant ma réponse.

Je suis tout à fait conscient de la position prise par un membre fort éloquent du comité et du chef de son parti, mais j'avoue que je ne pourrai pas être plus en désaccord avec lui, et je vais vous expliquer pourquoi.

En 1990, nous avons demandé au professeur Michael Porter de faire une étude approfondie de la compétitivité canadienne. Je crois que vous conviendrez avec moi qu'il s'agit de l'un des plus grands experts sur la question de la compétitivité mondiale.

like Canada, with almost 28 million people, had consistently, over a period of 45 years, either placed first, second, or third in terms of aggregate productivity. Aggregate productivity is not productivity growth but where we are in relation to everybody else in terms of per capita income and the efficiency of our economy.

Porter rated Canada in the period immediately following the war to 1990, when it was one of the best success stories in the world. That view has been repeated over and over again by many, and the facts are there.

I know there is a tendency these days—particularly as we have come through a recession and a very bruising round of unsuccessful constitutional negotiations—for some people to argue that the country is broke, that it doesn't work. This is simply not true. This country works extremely well. It has shortcomings, and we all know what they are. Your party's argument that the federation is so inflexible and has not responded to the needs of the time is really, with respect, far from the truth.

When the fathers of Confederation put this country together they had no idea what Canada would become. Since 1867 we have become, with a very small population, one of the best–performing countries in the industrialized world. We have been able to do that because the federation has in fact been a source of major competitive advantage.

We have a system, and we all know what the problems are. God knows we've argued very strongly—and the member knows very well what I'm talking about—that there have to be changes. But the federation provides us with relatively good, honest government—too much government, it's true, and I'll come back to that—with a relatively high excellence in our public service.

In a country that is relatively crime free with many other advantages, I would say the federation has more than adapted to the changes we have seen. So while I was a very strong supporter of the Meech Lake accord, and while I was a very strong supporter of the Charlottetown accord, the fact of the matter is today a great deal of those changes that many of us supported can still be achieved even without constitutional change.

• 1025

He's referred to some of them. There's no reason why manpower training cannot be devolved to the provinces. There's no reason why we can't have a greater degree of decentralization—in fact, it's inevitable in the country—while perhaps at the same time reinforcing some of those central powers of the government.

[Translation]

Il nous a dit qu'il trouvait étonnant qu'un pays comme le Canada, avec une population de presque 28 millions d'habitants, se soit toujours classé, au cours d'une période de 45 ans, au premier, deuxième ou troisième rang au plan de la productivité globale. Le terme de «productivité globale» n'est pas synonyme de «croissance de la productivité», mais dénote plutôt notre position par rapport aux autres pays en ce qui concerne le revenu par habitant et l'efficacité de notre économie.

L'évaluation de Porter a porté sur la période allant de l'aprèsguerre à 1990, à l'époque où le Canada était considéré comme l'un des pays du monde qui avait le mieux réussi. Cette affirmation a été répétée à maintes reprises par de nombreux autres experts, et de toute façon, personne ne peut nier les faits.

Je sais que certaines personnes ont tendance à dire en ce moment—surtout que nous venons de sortir d'une récession et d'une ronde de négociation constitutionnelle particulièrement difficile qui n'a d'ailleurs rien donné—que le Canada n'a plus un sou et que notre régime ne fonctionne plus. Eh bien, c'est parfaitement faux. Notre pays fonctionne très bien. Notre système a peut—être ses défauts, et nous savons tous de quels défauts il s'agit. Mais l'argument de votre parti selon lequel la fédération est à ce point inflexible qu'elle ne peut répondre aux besoins du moment, est tout à fait sans fondement.

Lorsque les pères de la Confédération ont créé ce pays, ils ne pouvaient savoir ce que deviendrait le Canada. Depuis 1867, malgré notre petite population, nous avons réussi à faire du Canada l'un des pays les plus performants du monde industrialisé. Si nous avons réussi à le faire, c'est justement parce que le fait d'être une fédération nous accordait un avantage important par rapport à nos concurrents.

Nous avons un régime particulier ici au Canada, et nous savons tous très bien que certaines difficultés y sont associées. Dieu seul sait à quel point nous avons insisté—et le député sait très bien de quoi je parle—pour qu'on apporte des modifications au système. Mais il n'en est reste pas moins vrai que la fédération nous offre un régime gouvernemental qui est à la fois efficace et honnête—bien que je conviendrai avec vous qu'il a pris un peu trop d'ampleur, mais j'y reviendrai tout à l'heure—qui repose sur une fonction publique connue pour sa compétence, voire son excellence.

Nous vivons dans un pays qui a un taux de criminalité relativement faible et qui présente toutes sortes d'autres avantages, et je dirai que notre fédération s'est bien adaptée aux changements qui se sont opérés au fil des ans. Même si j'ai appuyé fermement l'Accord du lac Meech ainsi que l'Entente de Charlottetown, il faut reconnaître aujourd'hui qu'un grand nombre des changements que nous avions appuyés sont toujours réalisables, même sans modifier la Constitution.

Il a parlé de certains de ces changements. Rien n'empêche le gouvernement fédéral de transférer aux provinces la compétence en matière de formation professionnelle. Rien ne nous empêche de décentraliser davantage l'administration du pays—en réalité c'est inévitable—tout en renforçant certains des pouvoirs qui relèvent du gouvernement central.

So I don't want to go on too long, except to say that the business leadership of the country, including the senior business leadership of the province of Quebec...does not see Canada in the same light as the Bloc Québécois. The changes can be made—and you're quite correct, changes have to be made—but to suggest they have to be made at the cost of breaking up the country makes no sense.

M. Loubier: Je vous l'avais dit monsieur le président, que c'était toujours un plaisir de discuter avec M. d'Aquino parce que les choses sont toujours très clairement dites. Je ne partage pas son point de vue mais c'est clair et j'aimerais relever trois points sur cette intervention, ce qui va me permettre de relancer un petit peu le débat à cet égard.

Vous avez cité Michael Porter. Il est indéniable que Michael Porter est un des économistes éminents du monde, surtout en analyse structurelle. C'est lui qui a fait une très belle analyse de la situation canadienne, et de la situation québécoise, mais je vous suggérerais de ne pas faire de sélection dans ce que Michael Porter a présenté dans son rapport. Il disait, si je me rappelle bien, que le Canada avait une très haute côte à remonter parce que le Canada, depuis 1988, était passé du quatrième au quatorzième rang des pays industrialisés en ce qui concerne la compétitivité, et aussi en ce qui concerne la capacité des gouvernements d'intervenir de façon sage, de façon sélective et de façon efficace dans l'économie.

D'ailleurs le dernier rapport du World Competitiveness comportait l'analyse de M. Porter qui disait au Canada de faire attention, car c'était la catastrophe sur le plan des finances publiques. Il a dit que le Canada, en un peu moins de quatre ans, était passé d'un rang respectable à un rang tout à fait aberrant surtout quand on parle de la mondialisation, de l'ouverture des frontières, du besoin d'une compétitivité renforcée pour les entreprises québécoises et canadiennes, et quand cela vient de M. Porter, je pense qu'il n'y a pas de quoi se réjouir.

Il faut faire très attention, et vous l'avez souvent mentionné aussi, que pour faire face au défi de la mondialisation les entreprises canadiennes devaient se ressaisir, devaient faire leur part surtout en matière de formation de la main-d'oeuvre, et devaient aussi faire leur part dans les suggestions qu'elles faisaient au gouvernement fédéral pour moderniser l'appareil gouvernemental. Là vous me dites qu'il n'y a aucun problème, que le Canada est un pays envié. Cela a été le cas, monsieur d'Aquino, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Au Canada à l'heure actuelle, qu'on soit fédéraliste, ou souverainiste, il va falloir, à un moment donné, constater que le Canada est une faillite au niveau de la gestion des finances publiques, et au niveau de la gestion économique. On a à l'heure actuelle un gouvernement qui revient aux vieilles idées des années soixante et soixante-dix, et qui revient à une idée de centralisation inouie, de centralisation qui est presque sans précédent depuis 20 ans, une centralisation dont il n'a pas les moyens.

Lorsqu'on regarde les propositions de M. Axworthy, non seulement on veut centraliser davantage mais on investit les centralization but also investment in areas of provincial champs de juridiction des provinces. Je pense que les idées des jurisdiction. I certainly don't think it was the idea of the Fathers

[Traduction]

Je ne veux pas m'éterniser sur ce point, mais j'aimerais vision of the Bloc Québécois for Canada and the vision of the quand même signaler que les chefs d'entreprises du Canada, y compris ceux du Québec, n'ont pas la même vision du pays que le Bloc québécois. On peut faire des changements, et vous avez tout à fait raison de dire qu'il faut les faire, mais il serait illogique de prétendre qu'il faut démanteler le pays pour les faire.

> Mr. Loubier: Mr. Chairman, I told you that it was always very enjoyable to discuss issues with Mr. d'Aquino because his opinions are always very clearly stated. I do not agree with his position, but it is clear, and I would like to make three points in relation to what he said, which will lead to a discussion on this subject.

> You quoted Michael Porter. There is no doubt that Michael Porter is a world-reknown economist, particularly in the area of stuctural analysis. He carried out an excellent analysis of the Canadian and the Quebec situation, but I would ask you not to be selective when referring to the point made by Michael Porter in his report. If my memory serves me correctly, he said that Canada had a lot of work to do because since 1988 we dropped from fourth to forteenth position among industrialized countries in terms of competitiveness and also government ability to intervene appropriately, selectively and effectively in the economy.

> The latest report of «World Competitiveness» contained Mr. Porter's analysis which stated that Canada should be careful, because the situation is catastrophic in the area of public finance. He said that in just under four years, Canada had dropped from a respectable to an unacceptable position, particularly in terms of globalization, opening of borders and the need for increased competitiveness on the part of Quebec and Canadian companies. Coming from Mr. Porter, I think that observation gives cause for concern.

> We have to be careful and, as you have often pointed out, in order to assume the challenge of globalization, Canadian companies must get their act together and do their share particularly in the area of manpower training and making suggestions to the federal government aimed at modernizing the machinery of government. You are suggesting that there is no problem, that Canada is envied by other countries. Mr. d'Aquino, that was the case but it is no longer true today.

> Whether you are a federalist or a sovereignist, at some point you have to face up to the fact that Canada is a failure in terms of economic management and the management of public finances. The present government is turning back to the old ideas of the 1960s and 1970s, to a concept of centralization that has not been seen for some 20 years and which it cannot afford.

Mr. Axworthy's proposals seek not only increased Pères de la Confédération n'étaient sûrement pas d'en arriver à of Confederation to have Canada drop from fourth to forteenth

que c'est cela qui fait l'objet de votre fierté alors qu'on est dans le working and must be changed? trou des finances publiques, et que tout le monde ailleurs, sauf ici, nous dit que ce régime va mal et qu'il faut le changer?

• 1030

Il faut le faire maigrir pour en arriver même à couper 90 p. 100 de son importance relative, si on compare aux pays industrialisés. Je ne comprends plus le sens des responsabilités à ce sujet, monsieur d'Aquino. Alors je vous demande si vous pouvez faire une analyse objective et reconnaître que ce régime est un fiasco sur le plan des finances publiques, qu'il ne contribue pas à l'avancement économique du Canada, et qu'il faut le réformer en profondeur. Si j'étais Canadien nationaliste, c'est ce que je préconiserais et il faudrait le faire rapidement; mais l'évolution des dernières années nous apprend qu'on ne peut pas le faire, que ce régime est déjà vicié par l'intérieur et par l'extérieur aussi.

Mr. d'Aquino: Mr. Chairman, I am having an interesting exchange with a very respected economist, so let me correct him on one very important fact.

When he quotes Professor Porter—I know Professor Porter well, and I know every word he has written about Canada-he is misquoting him. When he refers to Canada dropping from fourth to eleventh, he is not quoting Professor Porter; he is quoting-as he knows - statistics from the World Economic Forum, which last year showed that Canada had dropped from fourth position down to eleventh position.

As a good economist he'll also know, and he won't dispute this fact, that this data is always collected in the 18 months prior to when it is reported. When was that data collected? It was collected in the heart of the Canadian recession, or at the tail end of the Canadian recession.

I am willing to make the hon, member a wager that when he sees the world economic report next year, he will see that Canada has not dropped further from eleventh place, he will see it rising from eleventh place. Why? Because that report will reflect what the International Monetary Fund and the Organization for Economic Cooperation and Development has said, and that is that Canada is expected to lead the G-7 countries in terms of overall growth in 1995, 1996 and possibly 1997.

So as a fellow economist and a sometimes lawyer, I should say let's be very careful about the selective use of facts.

[Translation]

passer du quatrième au quatorzième rang en matière de position in terms of competitiveness or to try to reform the compétitivité et d'en arriver aussi à vouloir réformer le régime, system, not as you are advocating but the other way around, non pas comme vous le préconisez mais dans le sens inverse, that is to take an apparatus which is already inflexible, paralysed c'est-à-dire prendre un appareil qui est déjà ankylosé, and paralysing, and make it even bigger. Is that the symbol of paralysant et paralysé, et d'en faire un appareil encore plus gros. Canada which you are advocating? Is that what you want to promote Est-ce que c'est le symbole du Canada que vous préconisez? Est-ce as a Canadian nationalist and representative of Canadian businesses? que c'est cela que vous voulez promouvoir, en tant que nationaliste Is that what you are so proud of while the government is in a financial canadien et comme représentant des entreprises canadiennes? Est-ce hole and everyone outside Canada is telling us that the system is not

> We will have to cut an awful lot of fat to reduce its relative size by 90 per cent, compared with other industrialized nations. I don't really know what it means to be responsible anymore, Mr. d'Aquino. So I ask you, are you able to be objective about this and recognize that our current system is a fiasco as far as our public finances are concerned, that it no longer contributes to Canada's economic prosperity, and that it is in need of comprehensive reforms. If I were a federalist, that is what I would advocate, insisting that it be done quickly; but events over the past couple of years are ample proof that nothing more can be done, and that our system is rotten from within and from without.

> M. d'Aquino: Monsieur le président, cet échange de vues avec un économiste fort respecté est très intéressant, mais je me permet de le corriger sur un point très important.

> Le député a cité le professeur Porter—je le connais très bien, et je connais par coeur tout ce qu'il a écrit au sujet du Canada-et par conséquent je me permet de vous faire remarquer qu'il le cite mal. Quand il dit que le Canada est passé du quatrième rang au onzième rang, il ne cite pas le professeur Porter; il s'appuie - et il le sait fort bien-sur les statistiques du Forum économique mondial, qui indiquait l'année dernière que le Canada était passé du quatrième rang au onzième rang.

> En tant que bon économiste, il doit également savoir-et je suis sûr qu'il ne va pas me contredire—que ces données sont toujours recueillies au cours des 18 mois qui précèdent la période de l'établissement du rapport. Quand donc ces données ont-elles été recueillies? Eh bien, elles ont été recueillies au moment où la récession canadienne battait son plein, ou encore vers la fin de la récession.

> Je suis prêt à faire un pari avec l'honorable député que lorsqu'il lira le rapport du Forum économique mondial de l'année prochaine, il verra que le Canada, au lieu de passer à un rang encore inférieur, gravit de nouveau les échelons. Pourquoi? Parce que ce rapport reflétera les observations du Fonds monétaire international et de l'Organisation de coopération et de développement économique, selon lesquels le Canada devrait enregistrer le meilleur taux de croissance globale de tous les pays du groupe des 7 en 1995, 1996 et peu-être même 1997.

Donc, en tant qu'économiste et ancien avocat, je me permets de vous mettre en garde contre l'emploi sélectif des faits.

On the second issue as to whether Canada is a fiasco, most certainly not. You ring a bell with me when I hear the word "fiasco", because my colleagues and I have been warning about public debt since 1981. We take no satisfaction in seeing what is happening, but to use the argument that because Canada has a debt crisis federalism has somehow failed is one of the most incredible *non sequiturs* I have ever seen.

When I heard your leader make that argument in a recent public debate, and he has made it over and over again, I wished that somebody would rebut him more effectively. The true cause of debt in this country is not the federation but the failure of political leadership of all stripes, and there have been a lot of other contributors, including the expectations of human beings who always want more, the fact that politicians can never say no...

The reason we have a debt problem is not because of the system. We have the same system today, although more evolved, that we had for more than a century and a quarter, when we constantly ran surpluses. How is the system any different?

In that respect there has been an evolution, and the evolution that has taken place has been our debt problem. Look around the world. Wherever you see a massive debt problem—is it because the political system generated it? Is that what happened in Australia, New Zealand, Portugal, Spain, Italy and Sweden? No, it was because of bad public policy led by people who said these things didn't matter, and opposition members who consistently argued that it really didn't matter. That's what got us into the mess we are in today.

If we look at Canada today, there are some government leaders—I don't have to name them, you know who they are—who are taking action. They didn't have to change their constitution to do that and they didn't have to change their political system. It is called guts, it is called courage, and it's dedication to doing the right thing.

This business that the federation is broke, that Canada can't pay for itself, is nonsense. No one should be taken in by that and I hope no one will be taken in, because it has nothing to do with the fundamental realities of how economics really work in this or any country.

Le président: Nous n'avons plus que 25 minutes.

M. Loubier: Une petite question monsieur le président?

Le président: Avec la permission de tous les autres?

Mr. Grubel: It is not fair.

• 1035

Le président: Peut-être pourrait-on avoir un deuxième tour de la table?

M. Loubier: Une toute petite pour compléter, s'il vous plaît.

[Traduction]

Quant à votre deuxième question, celle de savoir si le Canada est un fiasco ou non, je peux vous dire que la réponse est un non définitif. Je suis sensible aux raisons pour lesquelles vous qualifiez cette situation de «fiasco», car mes collègues et moi-même avons maintes fois prévenu le gouvernement depuis 1981 que la dette publique constitue un problème d'importance primordiale. Je ne suis pas plus content de la situation que vous, mais prétendre que notre crise de la dette au Canada constitue la preuve que le fédéralisme ne marche pas est tout simplement un non sens, à mon avis.

Quand le chef de votre parti a avancé cet argument lors d'un récent débat public—et il l'a répété à maintes reprises—j'aurais aimé que quelqu'un le réfute de façon un peu plus convaincante. La cause réelle de notre dette au Canada n'est pas la fédération, mais l'absence totale de leadership au niveau politique, quel que soit le parti au pouvoir, et bien entendu, d'autres facteurs y ont également contribué, surtout lorsqu'on sait que les gens ont toujours tendance à en vouloir plus, et que les responsables politiques ne savent jamais dire non. . .

Si nous avons un grave problème d'endettement, ce n'est pas la faute de notre régime. Nous avons aujourd'hui le même régime, bien qu'il ait évolué, qui nous permet de fonctionner depuis plus de 125 ans, alors que pendant cette période nous avions souvent des excédents. En quoi notre régime actuel est—il différent?

Il y a eu une évolution, et l'évolution a surtout affecté notre dette. Regardez un peu la situation ailleurs au monde. Du moment qu'un pays a un taux d'endettement très élevé, est-ce nécessairement la faute du régime politique? Est-ce le cas de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, du Portugal, de l'Espagne, de l'Italie et de la Suède? Non, c'est la faute des politiques élaborées par des gens qui n'y attachaient aucune importance et par des membres de l'opposition qui n'arrêtaient pas de dire que ce n'était pas très grave. Voilà pourquoi nous faisons face à tous ces problèmes aujourd'hui.

Si nous regardons la situation actuelle au Canada, nous allons voir qu'il y a certains chefs de gouvernement—je ne vais pas les nommer, mais vous savez très bien de qui je parle—qui sont passés à l'action. Ils n'ont pas eu besoin de changer la Constitution pour le faire ni de changer le régime politique. Ça s'appelle du courage, et il suffit d'avoir la volonté d'agir comme il se doit.

Donc, il est parfaitement faux de maintenir que nous n'avons plus un sou au Canada et que notre système n'est plus en mesure de se soutenir. Personne ne devrait croire ce genre d'absurdité et j'espère que personne ne va y croire, car cela n'a rien à voir avec la réalité de notre système économique au Canada, ni ailleurs,

The Chairman: We have only 25 minutes left.

Mr. Loubier: Could I have one last brief question, Mr. Chairman?

The Chairman: Do all the other members agree?

M. Grubel: Non, ce n'est pas juste.

The Chairman: Perhaps we could have a second round?

Mr. Loubier: Just one last brief question, please.

The Chair: Mr. Grubel.

Mr. Grubel: Thank you, Mr. Chairman.

I do feel members of this committee should exercise some discipline and sense of fairness. It is just not right that one person should be taking half the available question time. I am entitled—

The Chair: You have the floor, Mr Grubel.

Mr. Grubel: We are going to have to live together for four more years.

First of all, the Reform Party and I agree with you, Mr. d'Aquino, on the need for a zero target, a prompt target for complete elimination, not 3%. I would want to reiterate that the Reform Party and I share your concern over the prospect that the deficit may be eliminated through an increase in taxes. I also agree with your analysis that the debt and the deficit have a very detrimental effect on the prospect for unity in this country, which is a saddening thing.

Finally, I also share your judgment in the faith of the ability of democracy to recover from difficulties of this sort and that with the help of free markets we will be heading for better times.

I would like to ask you a question concerning matters that the Minister of Finance asked us to look at. It is the question on how to achieve the cuts. His idea was that we would have people here telling us what the trade-offs are, which areas they would prefer to see cut, which areas would be protected, and so on. Several of the economists who came here said, and recently in a publication the Fraser Institute said, that historic experience with such attempts have not been successful because the constant battle among those who need to be cut will ultimately defeat this.

The alternative is of course to have an across—the—board cut, given the urgency. Then have within each spending envelope, or ministry, a battle for what would be within that area the expenditures for programs that have the lowest priority and programs that should be protected. The reality is that very few people outside those ministries know the details of these hierarchies and so on.

The question I have for you, Mr. d'Aquino, is whether your association has ever given thought to that approach and what recommendation you might have along those lines.

Mr. d'Aquino: Mr. Chairman, Professor Grubel's question has tantalized people in this country for a long, long time, as I discovered recently from talking to a deputy minister of finance who was in charge in the late 1960s. When I was sharing my concerns with my old friend—who was a very powerful deputy minister of finance in his day—he said that even then they recognized that in order to even begin to achieve the magnitude of cuts one would want to achieve, one should start off with an across—the—board cut of 5%.

[Translation]

Le président: Monsieur Grubel.

M. Grubel: Merci, monsieur le président.

J'estime que les membres du Comité doivent faire preuve de discipline et de justice à l'égard des autres. Il n'est pas normal qu'une seule personne puisse utiliser la moitié du temps disponible pour les questions. J'ai droit. . .

Le président: Vous avez la parole, monsieur Grubel.

M. Grubel: Il va falloir qu'on vive ensemble pendant encore quatre ans.

D'abord le Parti réformiste et moi-même sommes d'accord avec vous, monsieur d'Aquino, sur la nécessité de nous fixer comme objectif l'élimination totale du déficit, plutôt que 3 p. 100 du PNB. Je répète que le Parti réformiste et moi-même partageons vos préoccupations quant à la possibilité que le déficit puisse être épongé par le biais d'une augmentation des impôts. J'accepte aussi votre analyse selon laquelle la dette et le déficit ont une incidence fort négative sur l'unité du pays, ce qui m'attriste beaucoup.

Enfin, j'estime, comme vous, que notre régime démocratique est tel que nous réussirons à nous en sortir et qu'avec un bon coup de pouce des marchés libres, nous connaîtrons sous peu des temps plus prospères.

Je voudrais vous poser une question sur certains éléments au sujet desquels le ministre des Finances nous demande conseil. Il s'agit de la façon de réduire les dépenses. Il voulait qu'on fasse venir des gens qui nous définiraient les compromis, qui nous diraient quels domaines leur semblent prioritaires en ce qui concerne la réduction des dépenses, quels secteurs doivent être protégés, etc. Plusieurs économistes qui ont comparu devant le Comité nous ont dit—et une publication récente de l'Institut Fraser dit exactement la même chose—que les tentatives précédentes n'ont pas donné de bons résultats simplement parce que ceux qui risquent de se faire imposer des réductions vont finir par triompher du gouvernement.

L'autre solution serait évidemment de couper partout, étant donné l'urgence de la situation. À ce moment—là, à l'intérieur de chaque enveloppe budgétaire ou de chaque ministère, ce serait la lutte entre fonctionnaires voulant conserver des programmes jugés peu prioritaires et ceux dont les programmes sont jugés essentiels. En réalité, il y a très peu de gens à l'extérieur de ces ministères qui connaissent bien la hiérarchie et les détails de ces programmes.

Ma question est donc la suivante: Je me demande, monsieur d'Aquino, si votre groupe a déjà réfléchi à l'approche qu'il faudrait adopter et si vous auriez des recommandations à nous faire à ce sujet.

M. d'Aquino: Monsieur le président, la question du professeur Grubel tourmente de nombreuses personnes au Canada depuis très longtemps, comme je l'ai récemment appris en parlant avec un sous-ministre des finances qui était en poste vers la fin des années soixante. En discutant de mes préoccupations avec mon vieil ami—qui en tant que sous-ministre des finances à l'époque était une personne très puissante—il m'a dit que même à ce moment-là, il savait que pour vraiment réduire les dépenses de façon importante, il faudrait dans un premier temps imposer une réduction générale de 5 p. 100.

Now, the reason our organization, Professor Grubel, has never supported the idea of what I call across—the—board cuts is that although you and I know there is an enormous amount of room for greater efficiency and reductions, the fact of the matter is that across—the—board cuts would mean that some very valuable programs would be affected. So we have to really ask ourselves the question—and you are a distinguished academic and you can understand this—of whether it is beyond our capabilities, or beyond the capabilities of governments, to actually put their thinking hats on, as the current government is trying to do through its program review, for example, and instead of using a hatchet, to carefully use a scalpel to do the job that has to be done.

I would like to think it is possible.

• 1040

Now, I know what the counter-argument is: people will be fighting with one another. But that's where we come back to the question of political leadership. This is where I come back really to what I believe is the central issue facing you.

If you say that getting to 3% and, as we would argue, getting to 0%—and the difference with the current minister is when we get to 0%—is essential in order that interest rates come down, that jobs be created, that we stop haemorrhaging the way we are, then you have to say to yourself, to the Prime Minister, to the Minister of Finance, with the support of the full government and hopefully of the Parliament, this will be done and we will do it. I am convinced, Professor Grubel, that there is enough expertise in the system to be able to achieve it without saying 5%, 10%, 15% cuts across the board.

Now, based on what I've read in the newspapers, I am also aware that in the ongoing program review the current Minister of Finance has asked government departments to advise where cuts can be made of anywhere between 15% and even in some cases, I'm told, 30% to 40%.

So I'm really saying that if the will is there, it can be done. Remember, I've worked with ministers of finance in this country since 1981. Therefore the value—added I can bring to this table is that I looked every single one of them in the eye when they said, yes, we will meet our targets and, yes, the debt—to—GDP curve will begin. . . And it never happened.

Why didn't it happen? It didn't happen because important decisions were made and then politically they pulled away from these decisions.

But why did they pull away? They pulled away because the Prime Minister of the day, the Minister of Finance, in some cases, and others did not believe that not meeting the target was going to carry an extremely heavy price.

I would argue that the difference today is that the choice is no longer there. I think the choice is stark and clear: either the interim targets are met and in my view we eliminate the structural deficit while we're on the economic upturn, or—I will say here—I believe our chances of escaping a full—scale financial crisis are absolutely impossible.

[Traduction]

Si notre organisation n'a jamais appuyé l'idée d'une réduction générale, professeur Grubel, même si vous et moi savons très bien qu'il y a lieu d'être plus efficace et d'imposer des coupures, une réduction globale toucherait nécessairement un certain nombre de programmes très valables. Nous devons donc nous poser la question suivante—et vous qui êtes un éminent universitaire savez très bien de quoi je parle—est—ce que cela dépasse les capacités d'un gouvernement de réfléchir soigneusement à la situation—comme le gouvernement actuel essaye de le faire en revoyant l'ensemble de ses programmes, et de prendre un scalpel, plutôt qu'une hachette, pour réduire les programmes et les dépenses de façon ordonnée.

Personnellement, je pense que c'est possible.

Maintenant je sais ce que l'on peut répondre à cela: les gens se battront les uns contre les autres. Mais c'est là que l'on en revient à la question du leadership politique et j'en reviens à ce qui me paraît être le principal problème auquel vous faites face.

Si vous dites qu'il faut absolument arriver à 3 p. 100 ou, comme nous le pensons à 0 p. 100—notre désaccord avec le ministre actuel intervient au niveau de ce 0 p. 100—si l'on veut que les taux d'intérêt baisse, que l'on crée des emplois, que l'on mette un terme à l'hémorragie actuelle, il faut alors que vous vous disiez à vous—même et que vous disiez au premier ministre, au ministre des Finances, avec l'appui de l'ensemble du gouvernement et, espérons—le, celui du Parlement, que c'est ce qui va se faire et que nous le ferons. Je suis convaincu, monsieur Grubel, qu'il y a assez de gens compétents en place pour que l'on puisse y parvenir sans avoir à comprimer uniformément toutes les dépenses de 5, 10 ou 15 p. 100.

Bien, d'après ce que je lis dans les journaux, je sais également que, dans le cadre de l'examen des programmes en cours, le ministre des Finances actuel a demandé aux ministères de signaler les secteurs dans lesquels on peut réduire les dépenses dans une proportion comprise entre 15 p. 100 et parfois, me dit—on, 30 et 40 p. 100.

Ce que je veux donc dire, c'est que, si on veut vraiment le faire, on peut y parvenir. Je vous rappelle que j'ai travaillé avec tous les ministres des Finances de notre pays depuis 1981. Mon avantage ici, c'est que je les ai déjà tous regardés droit dans les yeux lorsqu'ils disaient qu'ils allaient atteindre leurs objectifs et que le rapport entre la dette et le PNB commencerait à... et cela ne s'est jamais produit.

Pourquoi? Cela ne s'est pas produit parce qu'on prenait des décisions importantes mais qu'on choisissait ensuite de ne pas les appliquer en vertu de considérations politiques.

Pourquoi ne les appliquait—on pas? Parce que le premier ministre de l'époque, le ministre des Finances parfois, ou d'autres, ne pensaient pas que le fait de ne pas atteindre les objectifs aurait de graves conséquences.

À mon avis, ce qui a changé aujourd'hui, c'est que nous n'avons plus le choix. Les choses me paraissent parfaitement claires: soit nous atteignons les objectifs intermédiaires et nous éliminons le déficit structurel pendant que nous sommes en période de reprise soit—à mon avis—nous n'avons pratiquement aucune chance d'échapper à une crise financière généralisée.

That is why I come back and say, what is the goal? Why is that goal so important? Then of course you can make it happen.

Mr. Grubel: I have just one quick point, Mr. d'Aquino. The idea is not that the hard choices would not be made. We know that an approximately 15% cut in the \$120 billion of program spending, given economic growth, should eliminate the deficit in three or four years. Clearly we have a target of cutting at this high level. The question is, how far do you go in the level of disaggregation? Do you tell people in responsible positions that they have to find 15%?

My idea is that we would go to envelopes like 15% for defence, 15% for old age security benefits, and so on. Then let the administrators of those programs develop for our approval the hierarchies of what should be cut within those envelopes or ministries. But at any rate, the word would be that no ministry would escape that 15%.

What's wrong with that approach?

Mr. d'Aquino: Well, Professor Grubel and Mr. Chairman, unless I'm terribly mistaken or very badly informed, I think that is what the government is purporting to do.

Now, I know that other governments have purported to do it. I was intimately involved with the Nielsen review-going way back to Nielsen-and I've seen many reviews since then where serious attempts of this nature were made. I think the current government, perhaps in a pretty responsible way through its program review, is trying to say, look, what we want at the end of this is, yes, smaller government, and we want savings, but we want a government that's going to work better.

Therefore, that degree of care is important. But I think that is what is happening. If that weren't the way it were going to be done, if we went back to the days when a Prime Minister would come back from Europe after having met with a prominent European leader and simply announce that \$2 billion was going to be cut—that's obviously not the way to do it. So I think the way it's being done now is responsible.

• 1045

The real issue is whether it will deliver the desired result. An issue that we have not really talked about yet is whether it will be delivered through expenditure cuts, primarily or almost totally, or whether the government will resort to the temptation-which is always strong for all people in public life—to tax as a way of getting there, which is a pretty critical issue.

Mrs. Stewart (Brant): Thank you, Mr. d'Aquino, for being with us again.

[Translation]

Voilà pourquoi je vous demande quel est l'objectif et pourquoi il est si important. Une fois cela défini, vous pouvez bien entendu prendre les mesures nécessaires pour l'atteindre.

M. Grubel: Juste une petite question, monsieur d'Aquino. Le problème ne tient pas au fait qu'on ne prendrait pas de décisions difficiles. Nous savons que, étant donné la croissance de l'économie, on pourrait éliminer le déficit en trois ou quatre ans en pratiquant une réduction d'environ 15 p. 100 dans les 120 milliards de dollars de dépenses de programmes. Il est clair que notre objectif est d'effectuer des réductions de cette ampleur. La question qui se pose est celle de savoir jusqu'à quel niveau de la hiérarchie on veut descendre. Va-t-on dire aux personnes qui occupent des postes de responsabilité qu'ils doivent trouver 15 p. 100 quelque part?

À mon avis, nous devrions établir des enveloppes comme 15 p. 100 pour la défense, 15 p. 100 pour les prestations de sécurité de la vieillesse, etc. Les administrateurs de ces programmes pourraient alors nous soumettre une liste de priorités quant aux réductions à effectuer à l'intérieur de ces enveloppes ou de ces ministères. Quoi qu'il en soit, il serait bien établi qu'aucun ministère n'échappera à cette règle des 15 p. 100.

Quels sont les défauts d'une telle méthode?

M. D'Aquino: Et bien, monsieur Grubel et monsieur le président, à moins que je ne fasse gravement erreur ou que j'aie été très mal informé, il me semble que c'est précisément ce que le gouvernement a l'intention de faire.

Or, je sais que d'autres gouvernements en ont eu également l'intention. J'ai participé de très près aux travaux du groupe de travail Nielsen-cela remonte à longtemps-et j'ai vu plusieurs autres examens du même genre depuis lors au cours desquels on a fait de sérieux efforts dans ce sens. Je crois que le gouvernement actuel fait sans doute preuve d'un sens sérieux des responsabilités en appliquant son examen des programmes et qu'il essaie de dire que ce que l'on veut comme résultat, c'est une réduction de l'appareil gouvernemental ainsi que des économies, mais nous voulons surtout un appareil gouvernemental plus efficace.

Voilà pourquoi il est important de prendre les choses au sérieux, mais je crois que c'est bien ce qui se passe en ce moment. Il serait de toute évidence erroné de ne pas procéder ainsi et de nous retrouver à l'époque où un premier ministre pouvait revenir d'Europe après avoir rencontré un dirigeant éminent et annoncer tout simplement une compression des dépenses de 2 milliards de dollars. Je pense que la façon dont on procède à l'heure actuelle est responsable.

Le vrai problème est de savoir si cela va permettre d'atteindre le résultat souhaité. Il y a une question que nous n'avons pas encore véritablement abordée: va-t-on atteindre ce résultat principalement ou presque entièrement au moyen de réductions dans les dépenses, ou le gouvernement va-t-il céder à la tentation-toujours très forte pour toutes les personnes qui ont une charge publique — de se servir des impôts pour en arriver là, ce qui est une question essentielle.

Mme Stewart (Brant): Merci, monsieur d'Aquino, d'être avec nous à nouveau.

Just to comment on Mr. Grubel's strategy, we also have to remember that there have been departments that have more or less been cutting efficiently over the past few years. Again, to take a 15% cut or a 5% cut will not reflect the work they have done in the past. So there needs to be that balance, as well.

One of the concerns we had as a committee when we set out on this task was that individuals, groups, and associations would come to us and say, we understand you have to cut but don't cut us, we are important. In your presentation I feel we're getting the opposite. We're saying we have to cut, we have to be significant in our cuts, and we have to get to a zero debt, obviously. But again, we're not finding the options, the detail, the ways.

In your paper you talk about the fact that these cuts—even with a 3% target—will be painful and carry with them significant costs. What are the significant costs you think the Canadian people are willing to bear in this goal?

Mr. d'Aquino: Based on some reports that we saw just last week, based on some polling, it's quite apparent, for example, that Canadians are quite prepared to strongly endorse the thrust of Minister Axworthy's proposed reforms to unemployment insurance, a very, very big and significant chunk of money. It appears to be the case - and I know this runs contrary to what some of my colleagues in the labour movement are trying to argue-that Canadians are ready for major reforms in unemployment insurance. That, to me, is one very significant item.

Are people prepared to accept that there should be very significant cuts in subsidies to business? I don't think there's any question about that.

The chairman and I have known each other for a long, long time, and he knows that since the early 1980s I've been standing on my feet and asking that subsidies to business be cut. But they haven't really been cut very much. Why? Now, isn't it extraordinary that an organization that represents roughly 80% of the private sector in this country has called repeatedly for cuts to business subsidies and those subsidies have hardly been touched? Why is that happening? Would somebody please explain that to me?

So I give you an example of subsidies and an example of unemployment insurance.

Are people prepared to accept further reductions in defence? Of course. You said there have been cuts. There really haven't been many cuts in the past, but one department that has borne a very heavy burden of those cuts in fact has been the defence department. Why? Because there is really no constituency, regrettably, for the defence department in Canada. Consequently, necessary cuts have had to be made there. Are [Traduction]

En ce qui concerne la stratégie de M. Grubel, il ne faut pas non plus oublier que certains ministères ont déjà comprimé leurs dépenses de façon plus ou moins efficace au cours des quelques dernières années. Là encore, une réduction de 15 ou 5 p. 100 ne tiendrait pas compte du travail que ces ministères ont effectué antérieurement. Il faut donc également tenir compte de cela.

L'une des préoccupations qu'avait notre Comité lorsque nous nous sommes engagés dans cette tâche était qu'il y aurait des particuliers, des groupes et des associations qui viendraient nous dire qu'ils comprennent la nécessité de comprimer les dépenses mais qu'il ne fallait pas s'en prendre à eux parce qu'ils étaient importants. J'ai l'impression que, dans votre mémoire, vous nous dites le contraire. Nous disons qu'il faut comprimer les dépenses de façon importante et que, évidemment, il faut supprimer complètement la dette. Néanmoins, vous ne nous donnez pas le détail des options ou des possibilités d'intervention.

Vous signalez dans votre mémoire que ces réductions — même si l'objectif est de 3 p. 100-feront mal et auront de graves répercussions. Quelles sont les répercussions que, selon vous, la population canadienne est prête à accepter pour atteindre cet objectif?

M. d'Aquino: D'après certains articles que j'ai lus la semaine dernière et certains sondages, il me paraît clair, par exemple, que les Canadiennes et les Canadiens sont tout à fait prêts à appuyer fermement l'esprit des modifications que le ministre Axworthy souhaite apporter à l'assurance-chômage, ce qui représente une énorme somme d'argent. IL me semble-et je sais que c'est le contraire de ce que certains de mes collègues du mouvement syndical essaient de dire-que la population canadienne est prête à accepter d'importantes modifications de l'assurancechômage. C'est là pour moi quelque chose de très important.

La population est-elle prête à accepter que l'on réduise de façon très importante les subventions accordées aux entreprises? Je ne pense pas qu'il y ait le moindre doute à ce sujet.

Nous nous connaissons depuis très longtemps, le président et moi, et il sait que, depuis le début des années quatre-vingt, je ne cesse de demander que l'on diminue les subventions accordées aux entreprises. Or elles ne l'ont guère été. Pourquoi? Et bien, n'est-il pas extraordinaire qu'une organisation qui représente environ 80 p. 100 du secteur privé de notre pays ait demandé à plusieurs reprises que l'on diminue les subventions accordées aux entreprises et que ces subventions n'aient pratiquement pas été touchées? À quoi cela tient-il? Est-ce quelqu'un pourrait me l'expliquer?

Je peux donc vous donner l'exemple de ces subventions et celui de l'assurance-chômage.

La population canadienne est-elle prête à accepter de nouvelles réductions en matière de défense? Bien sûr. Vous avez dit qu'il y a déjà eu des réductions. Il n'y en a pas encore eu beaucoup mais le ministère de la Défense a sûrement été durement touché. Pourquoi? Parce qu'il malheureusement aucun groupe particulier prenant le parti du ministère de la Défense au Canada. En conséquence, s'il faut people prepared to accept that? I think they are. I don't think comprimer les dépenses, c'est là qu'on peut le faire. La

there's a broad constituency in the country that says Canada should have a strong defence force. There are some people who are even recommending that we disband our defence forces.

I think there is a significant constituency out there that is prepared to accept reductions. In fact, I would go so far as to say that Canadians have been ready to accept reductions in spending since the early 1980s.

Regrettably, politicians of all stripes, if I may say so, have really been behind where public opinion is. I know you're going to say that people say they want cuts but the moment we try to cut them they'll say, not me. Be very careful who you hear that from. You will hear a great deal of that before this committee.

In fact, I don't know if we brought it along, but there's a book on public accounts transfer payments. The other day fellow members of my staff and I were sitting in the office on a Friday night and we were looking through this, and we simply could not believe our eyes. There are hundreds and hundreds of pages of contributions and grants—in fact, large contributions—to organizations I've never heard of.

• 1050

So is there room? Of course there's room. And would there be a huge outcry in the country if a lot of this was cut? Of course there wouldn't be. You'd hear it from the people who would be sitting in my chair but you certainly wouldn't hear it from 28 million Canadians. That's my point. So of course there's room.

Mrs. Stewart: I have a brief add—on and another focus. What about our tax expenditures and the numbers of programs? Some of these we have referred to. Are there any specific ones that you see as being clearly available and eligible for a rethink?

Mr. d'Aquino: I think there's always room for a rethink on the issue of tax expenditures. Again, to the degree in that document on transfers that there are things called tax expenditures that are in effect a form of outright government grant, I would eliminate those in 24 hours. I would eliminate money that's given to interest groups immediately. There are all sorts of things that can and, in my view, should be done.

As far as business is concerned—and I've said it before, Mr. Chairman—I don't know how much more we can say on the issue of subsidies and outright grants and so-called hand-outs to business. I have had terrible battles with the previous Prime Minister, who asked how is it that you people are constantly standing up and saying that we should be taking away hand-outs to business and yet you knock on our door and ask for it? My reply to the prime minister was why do you give it to them?

[Translation]

population est—elle prête à accepter cela? Je pense que oui. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de Canadiennes ou de Canadiens pour dire que nous devrions avoir des forces armées puissantes. Il y a même des gens qui recommandent que nous démantelions nos forces armées.

Je pense qu'il y a un grand nombre de gens qui sont prêts à accepter des réductions. En fait, j'irais même jusqu'à dire que les Canadiennes et les Canadiens sont prêts à accepter une compression des dépenses depuis le début des années quatre—vingt.

Malheureusement, les politiciennes et politiciens de tous bords sont en retard par rapport à l'opinion publique. Vous allez me répondre, je le sais, que les gens disent qu'ils veulent des réductions mais que lorsqu'on veut s'en prendre à eux, ils demandent tous qu'on fasse une exception dans leur cas. Faites bien attention à ceux qui vous disent cela. Votre Comité va être exposé à de nombreux cas de ce genre.

En fait, je ne sais pas si nous l'avons amené, mais il y a un document qui s'intitule *Paiements de Transfert dans les comptes publics*. L'autre jour, nous étions, mes collaborateurs et moi—même, au bureau un vendredi soir et nous regardions ce document et nous n'en croyions pas nos yeux. Il y a des centaines et des centaines de pages de contributions et de subventions—en fait, des contributions très importantes—accordées à des organisations dont je n'ai jamais entendu parler.

Alors, y a-t-il de quoi pratiquer des réductions? Bien entendu. Et est-ce que beaucoup de gens s'indigneraient dans notre pays si l'on pratiquait des réductions importantes dans ce domaine? Bien sûr que non. Vous entendriez des récriminations de la part des gens qui seraient assis dans ce fauteuil, mais certainement pas de la part des 28 millions de Canadiennes et de Canadiens. Voilà ce que je veux dire. Il est évident que cela peut se faire.

Mme Stewart: Je voudrais ajouter quelque mots et passer ensuite à une autre question. Qu'en est—il de nos dépenses fiscales et du nombre de programmes? Nous avons déjà partiellement abordé ce point. Pensez—vous que certaines mesures mériteraient particulièrement d'être repensées?

M. d'Aquino: Je pense qu'il y a toujours moyen de repenser les dépenses fiscales. En ce qui concerne par exemple les transferts mentionnés dans ce document et que l'on appelle des dépenses fiscales alors qu'il s'agit en réalité tout simplement d'une subvention gouvernementale, c'est quelque chose que j'éliminerais du jour au lendemain. J'éliminerais immédiatement tout ce que l'on donne aux groupes de pression. Il y a toutes sortes de choses que l'on peut faire et que, à mon avis, on devrait faire.

En ce qui concerne les entreprises—je l'ai déjà dit, monsieur le président—je ne sais pas ce que l'on peut encore ajouter à propos des subventions, des aides directes et de ce qu'on peut appeler des cadeaux aux entreprises. J'ai eu de terribles conflits avec le premier ministre précédent, qui me demandait comment il se faisait que nous réclamions constamment que l'on supprime les cadeaux offerts aux entreprises alors que nous venions frapper à sa porte pour en demander? Je répondais au premier ministre qu'il ne fallait plus rien donner.

This is very important. One of the most important things that I think you could do is to understand the psychology of what really happens out there. If you have moneys available, whether it's company presidents, whether it's interest groups of one kind or So don't hold people responsible for accepting money that you in fact d'accepter de l'argent que, en fait, vous leur offrez.

I would like to think—I hope—that very few of my own appear in this list. In fact, I know very few of them appear on this list. But if you're handing out money people are going to take it. So the responsibility really lies with you.

If you take it away there will be howls of indignation; people will be very unhappy. But I can tell you that certainly in business circles there will be cheering, because then the president who is under pressure from his board of directors, union leaders, his local mayor and a variety of other people to go to Ottawa and get the grant will feel that he doesn't have to do it any more. If he doesn't have to do it any more he'll probably feel an awful lot better about it, and the country will be better off as a result.

Mr. Mitchell (Parry Sound-Muskoka): Welcome. I really enjoyed your presentation, particularly your analysis when you were discussing with Mr. Loubier. I must say I fully agree with your conclusions that it's not the federation per se that is the problem but that there are problems within the system that can be addressed and can be fixed.

I would like to get just a little bit more specific about some of the things you talked about. You asked the question why should we be more ambitious? I think the question is really how should we be more ambitious? I think that's a more meaningful question. At least in my mind, there's not a lot of argument that we need to be.

Basically the problem we have today is we have a \$39 billion difference between our revenue and our expenses, and in order to accomplish a zero deficit by 1998-99, which is really only a little over four years away, we're going to have to close that gap.

I have two questions for you. First, in your estimation how much of that gap can be closed over the next four years from growth of revenue? I assume your growth revenue from your proposals will be economic activity, not increased taxation. Also, what percentage would have to come from expenditure reductions?

When you get to talk about the expenditure reductions, I would be interested if you could talk about those in terms of four broad categories: government operations, government transfers to individuals, defence-which you talked about briefly before-and other programming. If you could just discuss those for a few minutes, I would appreciate it.

Mr. d'Aquino: Can I begin with your second point first, on where he cuts should take place? Mr. Chairman, I'd like to make a point, ind it's a constant debate I have with the Minister of Finance.

[Traduction]

C'est très important. L'une des choses les plus importantes que vous pourriez faire est de comprendre comment les choses se passent en réalité. S'il y a de l'argent disponible, les présidents d'entreprises, ou les groupes de pression de toutes sortes se sentiront tenus another, if it's available they will feel they have to come and get it. de venir en profiter. On ne peut donc pas reprocher à des gens

> J'espère que peu de mes membres figurent sur cette liste. En fait, je sais que c'est le cas. Mais si vous distribuez de l'argent, il y a des gens qui le prendront. C'est donc vous qui en assumez la responsabilité.

> Si vous supprimez cela, il y des gens qui vont s'indigner, qui seront très malheureux. Mais je peux vous assurer que, dans le monde des affaires, beaucoup se réjouiront: en effet, habituellement, le conseil d'administration d'une entreprise, les dirigeants syndicaux, les maires des municipalités locales et toutes sortes d'autres gens insistent auprès du président pour qu'il aille à Ottawa demander une subvention, mais si celle-ci disparaît, il n'aura plus à faire cela. Si c'est le cas, il en sera sans doute très satisfait et cela sera également bon pour le pays dans son ensemble.

> M. Mitchell (Parry Sound-Muskoka): Je vous souhaite la bienvenue. J'ai vraiment apprécié vos propos, surtout l'analyse que vous avez présentée au cours de votre discussion avec M. Loubier. Je dois dire que je suis entièrement d'accord avec vos conclusions: ce n'est pas la fédération en elle-même qui pose un problème; il y a plutôt des problèmes inhérents au système auxquels il faut remédier.

> Je voudrais simplement aborder de façon un petit peu plus précise certaines des questions dont vous avez parlé. Vous avez demandé pourquoi nous devrions être plus ambitieux? À mon avis, il s'agit plutôt de savoir comment doit se manifester cette ambition. Je crois que c'est une meilleure question. À mon avis tout au moins, il est clair que nous devons l'être.

Dans le fond, le problème actuel découle de l'écart de 39 milliards entre nos recettes et nos dépenses; si nous voulons ramener le déficit à zéro d'ici 1998-1999, c'est-à-dire dans un peu plus de quatre ans seulement, il va falloir combler cet écart.

J'ai deux questions à vous poser. D'abord, à votre avis, quelle partie de cet écart peut-on combler au cours des quatre prochaines années à partir de l'augmentation des recettes? Je pense que, d'après vos propositions, cette augmentation des recettes proviendra de l'activité économique et non pas d'une augmentation des impôts. En outre, quel pourcentage des réductions et des dépenses devront-elles représenter?

Quand vous parlez des réductions de dépenses, j'aimerais que vous les étudiez en fonction d'une répartition en quatre grandes catégories: les activités gouvernementales, les transferts gouvernementaux aux particuliers, la défense-dont vous avez parlé brièvement tout à l'heure-et les autres programmes. Je serai heureux que vous en parliez pendant quelques minutes.

M. d'Aquino: Puis-je commencer par votre deuxième question relative aux domaines dans lesquels il faut comprimer des dépenses? Monsieur le président, je voudrais dire quelque chose qui fait l'objet d'un débat constant entre le ministre des Finances et moi-même.

The Minister of Finance appeared before this committee and I think he made an extremely impressive presentation. He also said that when people come before you, ask them to tell you line by line—I even think he used his fist—where they would make the cuts.

• 1055

I couldn't disagree more with the Minister of Finance, for whom I have a very high regard. The reason for that is that it should not be up to people like us or, with respect, anyone else who does not sit in your chair or does not sit in the Minister of Finance's chair to come and tell you line by line —

Mr. Mitchell: I'm not asking line by line. I'm asking for some very broad categories here: operations, transfer to individuals. That's very broad. First of all, how much will come from increased revenue? How much will come from reduced expenditures? Then, on the expenditure side, some broad—

Mr. d'Aquino: Okay, on the broad parameters—and I know that's not what you said, but it's a point I want to make, because we're being beaten over the head with that every day. If you don't appear and tell him line by line, "it's not credible". That's wrong thinking. What would it do to the parliamentary process if organizations such as mine had to come up with a line—by—line suggestion? What would happen if our suggestions were taken? I say that because on four occasions in the last 10 years I have tried the line by line. It really didn't have much of an effect.

To come back to your broad question on transfers to persons, we have done our arithmetic. We did it as early as June of this year. I'm giving you some very rough numbers here, but we've argued that through, for example, transfers to persons, through the restructuring and better targeting of unemployment insurance benefits, old age security, the child tax credit, net fiscal savings in the range of \$5 billion per year could be achieved.

One, transfers to provinces. In the whole area of transfers to provinces, we estimate that restraint on transfers to provinces would produce early savings of over \$2 billion, growing each year. The move to student loans in place of post–secondary education transfers would certainly augment these savings significantly in the early years, and it happens to coincide with a proposal that Mr. Axworthy put forward.

In the area of international aid, a reduction of 20% from current levels of \$2.6 billion would yield annual savings in excess of \$500 million. Aboriginals — what is clear is that spending more money is not the answer when we look at the problems. The rate of increase in spending must be curtailed, perhaps a range of 3%. Policies towards aboriginals need to be fundamentally rethought.

[Translation]

Le ministre des Finances s'est présenté devant votre comité et je crois qu'il a fait une intervention tout à fait impressionnante. Il a également dit de demander aux gens qui se présentent devant vous de vous dire point par point—je pense qu'il a même tapé du poing sur la table—où ils effectueraient des réductions.

Je suis en désaccord total à ce sujet avec le ministre des Finances, pour qui j'ai un très grand respect. En effet, ce n'est pas des gens comme nous ou qui que ce soit d'autre qui n'est pas à votre place ou à celle du ministre des Finances qui peut vous dire point par point. . .

M. Mitchell: Je ne vous demande pas une explication point par point. Je vous demande ce que vous pensez de quatre catégories très vastes: activités gouvernementales, transferts aux particuliers. C'est très vaste. En premier lieu, combien l'augmentation des recettes va-t-elle rapporter? Combien viendra des réductions de dépenses? Ensuite, en ce qui concerne les dépenses, les grandes. . . .

M. d'Aquino: Bien, en ce qui concerne les paramètres généraux—et je sais que ce n'est pas ce que vous avez dit, mais c'est quelque chose que je veux signaler parce qu'on nous en rebat les oreilles jour après jour. Si on ne lui explique pas les choses point par point, «ce n'est pas crédible». C'est une erreur. Qu'adviendrait—il du régime parlementaire si des organisations comme la mienne devaient venir vous présenter des propositions point par point? Qu'adviendrait—il si l'on retenait nos propositions? Je dis cela parce que, au cours des 10 dernières années, j'ai essayé à quatre reprises de présenter des propositions point par point. Elles n'ont pas eu grand effet.

Pour en revenir à votre question générale au sujet des transferts à destination des particuliers, nous avons fait nos calculs dès le mois de juin dernier. Je vous donne là des chiffres très approximatifs, mais nous avons calculé que l'on pouvait réaliser des économies d'environ 5 milliards de dollars par an en diminuant les transferts aux particuliers, en restructurant et en ciblant mieux les prestations d'assurance—chômage, de sécurité de la vieillesse et le crédit d'impôt pour enfants.

Prenons les transferts aux provinces. À notre avis, leur diminution pourrait entraîner immédiatement des économies dépassant 2 milliards de dollars et qui augmenteraient chaque année. Le remplacement des transferts destinés à l'éducation postsecondaire par des prêts aux étudiants augmenterait certainement ces économies de façon très sensible au cours des premières années et cela correspond d'ailleurs à une proposition qu'a présentée M. Axworthy.

Une réduction de 20 p. 100 des 2,6 milliards de dollars consacrés actuellement à l'aide internationale apporterait une économie annuelle dépassant 500 millions de dollars. Quant aux autochtones, il suffit d'examiner les problèmes pour se rendre compte qu'il ne suffit pas de dépenser plus d'argent pour les résoudre. Il faut freiner le taux d'augmentation des dépenses, peut—être à un niveau de 3 p. 100. Il faut repenser fondamentalement les politiques concernant les autochtones.

Regional agencies, subsidies to business and contributions to interest groups and other transfers—we're seeing, for example, that regional agencies should perhaps be abolished outright because we don't feel they're doing the work that people expect of them. We would eliminate contributions to special interest groups.

Subsidies to business—we would drastically curtail them. Savings as a result of these actions could amount to some \$3 billion to \$5 billion annually by 1998–99.

Crown corporations—in the case of crown corporations, reductions of 15% should be effected through cuts and subsidies, through efficiency improvements, through greater use of cost recovery and, in appropriate cases, the elimination of services.

In defence, we recommend additional reductions in spending in the range of 10% or roughly \$1 billion per annum. The current federal government review of defence policy that is under way should take that into account.

Government operations—we're recommending, phased in over several years, that they could reduce operating management and salary costs by 20%, generating annual savings in the range of \$4.1 billion by 1999.

GST administration enforcement—if we were fortunate enough, Mr. Chairman, to have some of the recommendations of this committee finally adopted by the provinces and the federal government, perhaps we might achieve savings close to a billion dollars.

Public debt charges—we would save on that to the tune of about \$3 billion.

Those are some numbers I can give you that we turned out in June of this year. We don't think it's our responsibility to do that, but because the Minister of Finance says I'm not going to listen to you unless you give me some numbers, here they are. I thought I would share them with you.

Mr. Mitchell: What is your analysis of how much is going to come from growth and how much is going to have to come from expenditure cuts to reach zero by 1999?

Mr. d'Aquino: The structural deficit as we define it, and as I believe it is defined by the Department of Finance, is that it is roughly in the range of \$25 billion. Based on the three sets of assumptions the Minister of Finance put before you in his fiscal statement of last Tuesday, it is our expectation that if you take the worst—case scenario—which is the one we believe it would be extremely prudent to take into account, as you can certainly dismiss totally the best—case scenario and should look extremely varily at the mid—case scenario—it would create a situation where the vast majority of that \$25 billion reduction would have to be achieved through direct cuts.

[Traduction]

Passons aux organismes régionaux de développement, aux subventions aux entreprises et aux contributions à des groupes de pression ainsi qu'à d'autres types de transferts—nous constatons par exemple que les organisations régionales devraient peut-être être tout simplement supprimées parce que, à notre avis, elles ne jouent pas le rôle que l'on attend d'elles. Nous éliminerions également les contributions aux groupes de pression.

Quant aux subventions aux entreprises, nous les diminuerions très fortement. De telles mesures pourraient entraîner une économie totale d'environ 3 à 5 milliards de dollars par an d'ici 1998–1999.

En ce qui concerne les sociétés d'État, on pourrait diminuer leurs budgets de 15 p. 100 en réduisant les dépenses et les subventions, en améliorant leur efficacité, en ayant plus largement recours au recouvrement des coûts et, le cas échéant, en éliminant certains services.

En ce qui concerne la défense, nous recommandons des réductions supplémentaires des dépenses d'environ 10 p. 100, soit approximativement un milliard de dollars par an. L'examen de la politique de défense qu'effectue actuellement le gouvernement fédéral devrait prendre cela en considération.

Quant aux activités gouvernementales, nous recommandons que l'on réduise progressivement les dépenses d'exploitation, de gestion et de salaires d'un montant qui atteindrait finalement 20 p. 100 et qui produirait des économies annuelles d'environ 4, 1 milliards de dollars d'ici 1999.

En ce qui concerne l'administration de la TPS, nous pourrions peut-être réaliser près d'un milliard de dollars d'économies si, par chance, les provinces et le gouvernement fédéral finissaient par adopter certaines recommandations de votre comité.

Nous pourrions en outre économiser quelque 3 milliards de dollars en ce qui concerne les frais de la dette publique.

Voilà donc des chiffres que je peux vous donner et que nous avons calculés en juin dernier. À notre avis, ce n'est pas à nous qu'il incombe de faire cela mais puisque le ministre des Finances dit qu'il ne nous écoutera pas si nous ne lui donnons pas des chiffres, eh bien les voici. J'ai pensé qu'il serait bon de vous les communiquer.

M. Mitchell: Selon vos analyses, combien la croissance va-t-elle rapporter et de combien faudra-t-il réduire les dépenses si nous voulons remener le déficit à zéro d'ici 1999?

M. d'Aquino: Tel que nous le définissons et tel qu'il est aussi défini, je crois, par le ministère des Finances, le déficit structurel se monte approximativement à 25 milliards de dollars. D'après les trois hypothèses que le ministre des Finances vous a présentées dans la déclaration qu'il a faite mardi dernier, nous pensons que, si l'on prend le pire scénario—c'est celui qu'il nous paraît le plus sage de prendre en considération puisqu'on peut certainement rejeter d'office le meilleur scénario et qu'il faut se montrer très prudents en ce qui concerne le scénario intermédiaire—la situation serait telle qu'il faudrait tailler directement dans les dépenses pour réaliser la plus grosse partie de cette réduction de 25 milliards de dollars.

• 1100

[Text]

The Chair: Members, we've run over time slightly with this witness, but I detect an interest in continuing for a few more minutes. So with your permission, I have three more people who would like to make very brief interventions.

Could I request that you limit your comments as much as possible?

I have Mr. Culbert, Mr. Jackson and Mr. Loubier.

Mr. Culbert (Carleton-Charlotte): Mr. d'Aquino, we do appreciate your presentation this morning.

First of all I would like to comment just briefly on your remarks about Canada, Confederation and our continuing responsibility to do better.

Quite honestly, I should say we can't be all that bad when the United Nations this past year selected Canada as the number one country in the world. Granted, having said that, it may not be the country that saves the most in the world at the present time.

I noticed in your heading you used growth, employment and fiscal responsibility. Great. That's a great combination to put together. My question is relative to your projections-and I think they're very good - and your comments about 3% of the GDP by the 1996-97 fiscal year, which is a commitment of government. I'm sure we all would like to be able to say that by 1996-97 we'll be able to wipe the deficit out completely.

You're suggesting that in the next budget we in fact lay down a plan where by 1998-99 we would be able to accomplish that goal. I can understand where you're coming from—a business perspective. But looking at the business perspective for a moment, if in a business atmosphere you are attempting to wipe out your debt too fast, the danger becomes that you can short yourself in cashflow and all the problems that come about.

After \$17 billion has been taken out of the deficit, in the second phase of reduction we're looking at another \$25 billion over the next two years. Do you think taking out a chunk like that after already taking out \$17 billion will cause an economic downturn in our recovery when we're just beginning, from the business perspective, to get our head above water? We're not there yet by any means. We have a long way to go. But we sure don't want to do things that will turn that economy down from the business perspective or in terms of creating employment.

Mr. d'Aquino: This is a very legitimate question, and I think again it goes right to the very heart of what I think is the most important issue facing this committee. It's legitimate because you've heard the economists debate the issue well.

Mr. McCracken, whose views I profoundly disagree with, makes the point that if we start cutting and slashing, what are the negative impacts, other than the severely negative human impacts we know are going to come? What are going to be the broader economic impacts?

[Translation]

Le président: Je signale aux membres du comité que nous avons légèrement dépassé le temps prévu pour ce témoin, mais il me semble que vous souhaitez que nous continuions à l'interroger pendant encore quelques minutes. Donc, si vous le voulez bien, il y a encore trois personnes qui voudraient intervenir très brièvement.

Puis-je vous demander d'être aussi concis que possible?

Il y a M. Culbert, M. Jackson et M. Loubier.

M. Culbert (Carleton-Charlotte): Monsieur d'Aquino, nous vous remercions d'être venu ici ce matin.

Je voudrais d'abord commenter brièvement ce que vous avez dit au sujet du Canada, de la Confédération, et du fait qu'il nous faut encore essayer de faire mieux.

Très sincèrement, je dirais que nous ne devons pas nous en tirer si mal que ça puisque les Nations Unies ont dit l'année dernière que le Canada était le premier pays du monde. Bien sûr, malgré tout, ce n'est peut-être pas le pays qui réalise à l'heure actuelle le plus d'économies dans le monde.

J'ai remarqué que, dans votre titre, vous parlez de la croissance, de l'emploi et de la responsabilité financière. C'est très bien. Il est bien de regrouper ces trois choses. Ma question porte sur vos projections—qui me paraissent très bonnes—et vos commentaires au sujet de l'engagement pris par le gouvernement au sujet d'une réduction correspondant à 3 p. 100 du PNB d'ici l'exercice 1996-1997. Je suis sûr que nous aimerions tous pouvoir dire que nous allons supprimer complètement le déficit d'ici 1996-1997.

Selon vous, nous devrions présenter, dans le budget, un plan nous permettant d'atteindre cet objectif d'ici 1998-1999. Je peux comprendre quel est votre point de vue, celui du secteur privé. Mais, en observant les choses de ce point de vue, si une entreprise essaye d'éliminer sa dette trop rapidement, elle risque de vider sa trésorerie et de créer ainsi toutes sortes de nouveaux problèmes.

Après avoir réduit le déficit de 17 milliards de dollars, nous envisageons maintenant une deuxième phase de réductions portant sur une somme de 25 milliards de dollars à économiser au cours des deux prochaines années. Est-ce que le prélèvement d'une telle somme, faisant suite à une diminution préalable de 17 milliards de dollars, ne va-t-elle pas renverser le mouvement de reprise qui, du point de vue du secteur privé, ne fait que commencer? Nous sommes encore loin d'être arrivés à bon port. Il nous reste beaucoup de chemin à parcourir. Mais il ne faut certainement pas prendre des mesures qui ralentissent la reprise économique en ce qui concerne les entreprises ou la création d'emploi.

M. d'Aquino: C'est une question tout à fait légitime et je crois qu'elle touche également précisément ce qui me paraît être la principale question à laquelle votre comité doit faire face. Cette question est légitime parce que vous avez entendu les économistes en débattre abondamment.

Monsieur McCracken, avec lequel je suis profondément en désaccord, est d'avis que, si nous commençons à tailler et à couper dans les dépenses, Il y aura des répercussions négatives en plus de celles dont nous savons qu'elles vont se produire au niveau humain. Selon lui, on ne sait pas quelles seront les répercussions économiques à plus grande échelle.

I've heard that argument since 1981, and I totally dismiss it. I believe it's a discredited argument, because every time we put forward any kind of plan to try to contain the deficit, people said no, you can't go that far; it will have an immensely negative impact on the economy. Incidentally, this was at a time when, if we had contained it, today interest rates would be lower. We wouldn't be sitting here talking about these huge cuts. We'd be in a vastly better position. But that's water under the bridge.

• 1105

That argument is not true. It's not credible and it has not been proven to be the case. Look at the reverse. The reverse is why zero? Why a credible plan now?

Mr. Martin seems to have rejected it as an idea. He said: To be credible-I don't want to repeat the mistakes of my predecessors-I will meet my targets, let there be no doubt.

He said that before your committee, and we will certainly hold him C'est ce qu'il a dit devant votre Comité et nous ne l'oublierons

His argument is, let's be credible on the short-term targets because we know that we can and will meet them. If people then believe and see that we're going to meet them, they will have confidence. International markets will say Canada is getting its act together, and interest rates will begin to soften.

The problem with that argument, Mr. Chairman-and this is really the gut issue—is that there are all sorts of people out there-including many in my own constituency, who after all have an awful lot to do with investment in this country, and I have a lot to do with people outside of Canada—who are very skeptical that we will beat the deadline before we fall into the same trap that all of Mr. Martin's predecessors have fallen into.

They say, why a credible plan now, because if you can show us that you will in fact break the back of this problem while you have an economic upturn-and we have it, I gave you the numbers and the environment is very attractive. There is the highest certainty of growth in this country that we have seen since the beginning of the 1980s over the next three to four years, and while we have that, break the back of this thing. If you don't, or if you give the impression that you're going to go to 3%—yes, you've said it's an interim target, that you're on your way to zero, but you're not going to tell when zero is; is zero in 1999, 2000, 2001?—then people are going to wait, and the price you will pay is the price we're paying now: high real interest rates.

We're doing quite well on the investment front, but we could do much better. If we had a credible plan tomorrow that said we're going to go to zero and this is how we're going to do t, and if Mr. Martin spoke to this committee on the zero target with the same degree of enthusiasm that he spoke about the 3% arget, I am convinced Canada would reap a benefit on the nterest rate front very quickly. I am convinced Canada would [Traduction]

J'entends cet argument depuis 1981 et je le rejette totalement. Je pense qu'il est discrédité parce que chaque fois que l'on propose un plan quelconque visant à limiter le déficit, les gens disent qu'on ne peut pas aller aussi loin parce que cela aura des répercussions terriblement négatives sur l'économie. je signalerai en passant que c'est ce que l'on disait à une époque où l'on aurait pu prendre des mesures qui feraient aujourd'hui que les taux d'intérêt seraient plus bas qu'ils ne le sont. Nous ne serions pas ici en train de parler de ces énormes compressions de dépenses. Notre situation serait considérablement meilleure mais, de toute façon, c'est du passé.

Cet argument ne tient pas debout. Il n'est pas plausible et l'on a aucune preuve qu'il est valable. Et si l'on posait la question en sens inverse? Pourquoi supprimer complètement la dette? Pourquoi adopter maintenant un plan plausible?

M. Martin semble avoir rejeté l'idée. Il a dit ceci:

Pour être crédible — je ne tiens pas à commettre les mêmes erreurs que mes prédécesseurs-, j'atteindrai mes objectifs; qu'on se le tienne pour dit.

certainement pas.

Il soutient qu'il faut se fixer des objectifs à court terme qui sont plausible, parce qu'on sait qu'on peut les atteindre et qu'on y arrivera. Si les gens croient et constatent qu'on les atteindra, ils auront confiance. Les marchés internationaux jugeront que le Canada se met à régler ses problèmes et les taux d'intérêt se mettront à baisser.

Le problème avec cet argument, monsieur le président-et c'est la questions brûlante, c'est qu'il y a toute sorte de gens —dans ma circonscription, il y a notamment des gens qui jouent après tout un rôle important sur le plan des investissements et j'ai souvent affaire à des étrangers-qui sont très sceptiques et qui doutent que nous arrivions à gagner la course contre la montre avant de tomber dans le même panneau que tous les prédécesseurs de M. Martin.

Ces gens-là se demandent pourquoi il faudrait se contenter d'adopter un plan tout juste plausible pour le moment, car on aurait en fait intérêt à montrer que l'on va résoudre le problème pendant cette période de reprise économique-et il y a effectivement une reprise; je vous ai cité des chiffres qui le prouvent et qui prouvent que le contexte est très favorable. Les perspectives de croissance pour les trois ou quatre prochaines années n'ont jamais été aussi sûres depuis le début des années quatre-vingt et il faut en profiter pour maîtriser le monstre. Si l'on ne fait pas cela, si l'on donne l'impression que l'on a un objectif provisoire de 3 p. 100 et que l'on est en voie de supprimer la dette sans préciser quand-en 1999, en l'an 2000, en l'an 2001?-, les gens attendront et le prix à payer pour ces atermoiements sera celui que l'on paye déjà maintenant: des taux d'intérêt élevés.

Les choses ne vont pas si mal que cela du côté des investissements, mais cela pourrait aller encore beaucoup mieux. Si l'on adoptait dès demain un plan plausible prévoyant la suppression complète de la dette et expliquant comment l'on va s'y prendre pour y arriver, et si M. Martin parlait au Comité de l'objectif zéro avec autant d'enthousiasme que de son objectif de 3 p. 100, je suis convaincu que le Canada récolterait très vite les eap a benefit on the investment front very quickly. And I'm bienfaits de ce plan au niveau des taux d'intérêt. Je suis

convinced that those who are taking our paper and looking at the long term would be more convinced than ever that this government, with the strong support of the Canadian people—with its back to the wall, I agree, in terms of where the numbers stand—would do finally what has to be done.

The final point I would make is let's take finance out of the equation for the moment and consider that the greatest crime of this debt problem has not been the impact on people like us who earn good livings. During the last 15 years as we've seen the deterioration, who is it that's been hurt? It has not been people who run corporations, not high-income people. The crime of the debt problem is all those people who increasingly will have less and less, all those people who need programs or even need more money who aren't going to get it—not to mention what our children and grandchildren are going to have to do.

Zero makes a great deal of sense.

I will leave you with this last question, and this is a question I would ask you to put to the minister: Minister, if you don't get to zero by the time the economy turns downward, will you have solved this problem? I suggest to you that if he can't answer yes to that problem, then all we're going through, as desirable as it is and as directionally positive as it is, isn't going to solve the problem and we will be in much deeper do—do.

The Chair: Could I ask the next two questioners to limit the questions and answers to one minute each.

C'est possible? Monsieur Loubier.

M. Loubier: C'est possible, monsieur le président, vous connaissez ma capacité d'auto-discipline.

Le président: C'est vraiment cela.

M. Loubier: Juste une petite remarque et ma question est très simple. On suscite la controverse ici, hein?

J'ai une petite remarque et j'aurais peut-être une petite mise en garde à vous faire aussi, puisque vous en avez fait une, à mon chef et à moi-même, de ne pas confondre le fédéralisme canadien avec le Marché commun.

Quand vous dites que le régime est correct, que le régime n'est pas un fiasco, je rappellerais seulement deux statistiques qui ont été fournies par le ministère des Finances concernant le taux de chômage structurel qui est à 8,5 p. 100 au Canada et le déficit structurel qui est à près de 26 milliards de dollars.

• 1110

Alors, peu importe les conditions de croissance idéales, il y a une réforme profondément structurelle à apporter ce régime, et je ne suis pas convaincu qu'il fonctionne aussi bien que vous prétendez. Mais ça, ce n'est pas ma question. Ma question, monsieur le président. . .

Le président: Excusez-moi! Je vous ai déjà accordé une minute. Vous l'avez dépassée. Non, mais il faut être juste pour tous les autres députés.

[Translation]

convaincu que le Canada en récolterait très vite les bienfaits au niveau des investissements. Je suis par ailleurs convaincu que ceux qui examinent le document et qui voient loin seraient plus convaincus que jamais que le gouvernement, avec l'appui fervent des Canadiens—même s'il est acculé au pied du mur, je le concède et d'ailleurs les chiffres en témoignent—saurait enfin ce qu'il y a à faire.

Laissons de côté l'aspect financier du problème pour l'instant et songeons au fait que la pire conséquence de ce problème n'est pas l'incidence qu'il a sur des gens comme nous, qui gagnent bien leur vie. Qui a été touché au cours des 15 dernières années pendant lesquelles la situation s'est détériorée? Pas les chefs d'entreprises ni les citoyens à revenu élevé. Le pire aspect du problème de la dette, ce sont tous les gens qui auront de moins en moins d'argent, tous ceux qui ont besoin de programmes, voire de plus d'argent, et qui n'en auront pas, sans compter ce que nos enfants et nos petits—enfants vont devoir faire.

L'objectif zéro est donc une très bonne idée.

Je poserai une dernière question que je vous demanderais de transmettre au ministre: Monsieur le ministre, si vous n'arrivez pas à supprimer complètement la dette d'ici à la prochaine récession, aurez—vous résolu ce problème? À mon avis, s'il ne peut pas répondre affirmativement, cela voudra dire que toute la discipline que nous nous imposons, aussi souhaitable et aussi positive soit—elle, ne résoudra pas le problème et nous serons encore bien plus dans le pétrin.

Le président: Pour les deux séries de questions et réponses qui suivent, je voudrais que l'on ne dépasse pas une minute par question et réponse.

Is it possible? Mr. Loubier.

Mr. Loubier: It is, Mr. Chairman. You know my self-discipline.

The Chairman: Obviously.

Mr. Loubier: Just a small remark and my question is very simple. We are creating controversy here, aren't we?

I have a small remark and I would perhaps have a small warning for you, since you gave one to my leader and myself, not to confuse Canadian federalism with the common market.

When you say that the system is correct, that the system is not a fiasco, I would remind you only two statistics which were provided by the Department of Finance concerning the structural unemployment rate which is at 8.5% in Canada and the structural deficit which amounts to close to \$26 billion.

Then no matter the ideal growth conditions, there is a deeply structural reform to bring to this plan, and I'm not convinced that it operates as well as you claim. But this is not my question. My question, Mr. Chairman,...

The Chairman: Excuse me! I already gave you one minute. You went over your time. We must be fair to all other members.

M. Loubier: Juste une petite question, monsieur le président. Est—ce que vous avez affirmé, tout à l'heure, que vous étiez en faveur d'une véritable décentralisation de la formation de la main d'oeuvre, mais une vraie, ou bien est—ce que j'ai mal compris? J'aimerais que vous me répondiez là—dessus. Je parle d'une véritable décentralisation de la formation de la main d'oeuvre comme étant un instrument nécessaire et vital pour assurer une croissance économique à long terme des entreprises canadiennes.

Le président: Très brièvement, monsieur d'Aquino.

Mr. d'Aquino: Mr. Chairman, very, very quickly, we have long been on record as favouring the decentralization of labour market policies in this country, with one important proviso. That is, decentralization, yes, making the system much more efficient but recognizing, as I believe all good economists should believe, that the continuation of national standards is a highly, highly desirable objective to any process of decentralization.

Mr. Jackson (Bruce—Grey): Mr. d'Aquino, thanks for your presentation.

In my previous role I was mayor of a small community, and I was interested in your remarks because the budget was always what we said it was. If it was 2% or 5% or we didn't have an increase, that is what we hit. Being a rookie on the Hill, I wonder, like you, how we can achieve that goal of getting rid of that deficit.

The question I would like to ask, postulated by other economists, is what happens when we take that \$44 billion out of the economy? Do you not see any problem with our yanking it, let us say, in one year?

Mr. d'Aquino: Mr. Chairman, we have looked at countries that have so-called "hit the wall"—New Zealand, Italy, Sweden, the earlier experience of Ireland, the United Kingdom, countries that were really run under great difficulties. After they hit the wall, they had to bring in Draconian measures.

First, it is stunning to see the costs that have to be paid, but it is also stunning to see, once it becomes clear, even in what I call dire circumstances, if the plan for reconstruction is credible, how quickly investment and confidence flows back into the system.

I come to the situation of Canada. You have to say to yourself it is not that the government has a small role in the economy. If you compare the G-7, Canada has, by a considerable distance, the highest percentage of its GDP attached to government, roughly 51%. We are also talking about cuts here that are big and will hurt. But the question is, how will investors, how will consumers, how will producers, how will people outside the country react to the perception that the Canadian state is being curbed back for the sake of restoring fiscal health?

All I can say to you, if you want proof, is to look at the countries that have balanced budgets or nearly balanced budgets, low levels of debt, and you will see that those are the countries that have the highest levels of employment creation, generally the lowest levels of inflation, and generally the highest levels of productivity and competitiveness.

[Traduction]

Mr. Loubier: Just a brief question, Mr. Chairman. Did you state earlier that you were in favour of a real decentralization of manpower training, a real one, or have I misunderstood? I would like you to answer that. I am speaking of a real decentralization of manpower training as a necessary and vital instrument to ensure a long-term economic growth of Canadian businesses.

The Chairman: Very briefly, Mr. d'Aquino.

M. d'Aquino: Monsieur le président, je répondrai très rapidement. Nous prônons depuis longtemps la décentralisation des politiques visant le marché du travail au Canada, mais il y a une condition importante. Nous prônons la décentralisation, nous recommandons que l'on rende le système plus efficace mais nous estimons, à l'instar de tous les bons économistes, je pense, que le maintien de normes nationales est un objectif éminemment souhaitable dans le cadre de tout processus de décentralisation.

M. Jackson (Bruce—Grey): Monsieur d'Aquino, merci pour votre exposé.

Avant d'être député, j'étais maire d'une petite localité, et vos observations m'intéressent parce que notre budget était toujours tel que prévu. s'il devait augmenter de 2 ou 5 p. 100 ou s'il ne devait pas y avoir d'augmentation, c'est ce qui se passait effectivement. Étant nouveau sur la Colline, je me demande, tout comme vous, comment on peut arriver à se débarrasser de ce déficit.

La question que je voudrais poser, et que posent d'autres économistes est la suivante: que se passe-t-il quand on prive l'économie de 44 milliards de dollars? Est-ce que cela posera des problèmes si l'on supprime d'un coup cette somme en un an?

M. d'Aquino: Monsieur le président, nous avons examiné ce qui se passait dans d'autres pays qui ont «frappé le mur»—la Nouvelle Zélande, l'Italie, la Suède, l'Irlande il y a plus longtemps, le Royaume Uni, qui sont tous des pays qui ont connu de grosses difficultés. Après avoir frappé le mur, ils ont dû prendre des mesures draconiennes.

Les coûts à payer sont époustouflants mais par contre, une fois que la poussière est retombée, même dans ce que je qualifie de circonstances extrêmes, il est étonnant de voir à quelle rapidité les investissements et la confiance reprennent si le plan de relèvement est plausible.

Pour en venir au cas du Canada, il faut se dire que le rôle que joue le gouvernement dans l'économie n'est pas un rôle mineur. Comparativement aux autres pays du G-7, le Canada est le pays où la proportion du PIB liée au gouvernement est la plus forte, et de loin (environ 51 p. 100). Dans ce cas-ci, on parle de compressions importantes, qui feront mal. Le tout, c'est de savoir comment les investisseurs, les consommateurs, les producteurs et les étrangers réagiront à la perception que l'état canadien s'impose des restrictions pour assainir sa situation financière.

Si vous voulez une preuve, tout ce que je peux vous dire, c'est de regarder ce qui se passe dans les pays qui ont équilibré leur budget ou presque, où le niveau de la dette est peu élevé, et vous verrez que ce sont les pays où le taux de création d'emplois est le plus élevé, le taux d'inflation est généralement le plus faible et la productivité ainsi que la compétitivité sont les plus fortes.

If you are worried about what the impact will be in Canada, take a look at what has happened in other countries that either have had to do it out of dire necessity or who have done it through good management, in the case of, for example, Germany, Japan and Switzerland. Look at those countries and see what the results have been, and then draw your own conclusions. We certainly have drawn ours on that issue.

The Chair: Thank you very much, Mr. Jackson. And thanks to the Business Council on National Issues, especially you, Mr. d'Aquino.

I have just a couple of comments. First of all, would it be possible for you to table with the committee the list of expenditure cuts you have proposed? We would welcome that.

Mr. d'Aquino: Mr. Chairman, if you will give me about 48 hours, I will be happy to do so, because I was reading from notes. May I do that?

The Chair: Thank you very much.

Mr. d'Aquino: I will send the committee a letter.

• 1115

The Chair: That would be very useful to us. I'll comment that while you insisted we should not increase taxes anywhere, you did say later on, in response to questions, that there were tax expenditures we could look at eliminating. This effectively amounts to a tax increase in certain areas. So you left us free there.

May I ask you to help us with the challenge? Mr. Martin's book shows that there is \$3.1 billion in subsidies from the federal government to business each year. We would ask you to have every one of the recipients of those business subsidies, which you say we can eliminate, sign on the dotted line to say that they'll be pleased to forgo them?

Having said that, we look forward to your ongoing assistance. We thank you very much for your valuable contribution.

Mr. d'Aquino: Thank you, Mr. Chairman.

The Chair: The next witnesses we have are with the Coalition for Biomedical and Health Research.

Would you like to take a short break?

[Translation]

Si vous avez des craintes au sujet des conséquences qu'auront de telles mesures au Canada, voyez ce qui s'est passé dans d'autres pays qui ont dû passer par là parce que c'était absolument nécessaire ou qui l'on fait parce qu'ils gèrent bien leurs affaires comme l'Allemagne, le Japon et la Suisse. Regardez ce qui s'est passé dans ces pays et voyez les résultats; vous pourrez alors tirer vous—mêmes des conclusions. C'est ce que nous avons fait.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Jackson. Je remercie également le Conseil canadien des chefs d'entreprises et surtout vous, monsieur d'Aquino.

Il ne me reste que deux ou trois choses à dire. Pourriez-vous déposer la liste des réductions de dépenses que vous avez proposées? Nous l'apprécierions.

M. d'Aquino: Monsieur le président, si vous voulez bien me donner 48 heures, je le ferai volontiers. C'est que je me basais sur des notes. Puis—je procéder ainsi?

Le président: Merci beaucoup.

M. d'Aquino: J'enverrai une lettre au Comité.

Le président: Cela nous serait très utile. Je tiens à signaler que, d'une part, vous avez insisté sur le fait qu'il fallait éviter à tout prix d'augmenter les taxes et les impôts mais qu'en réponse à des questions, vous avez dit ensuite qu'il y avait des dépenses fiscales que l'on pouvait envisager de supprimer. Cela revient à parler de hausses d'impôt dans certains domaines. Par conséquent, vous nous laissez le choix.

Pourriez-vous nous aider à relever le défi? Le document de M. Martin indique que les subventions fédérales accordées aux entreprises se chiffrent à 3,1 milliards de dollars par an. Nous vous demandons de persuader tous les bénéficiaires de ces subventions aux entreprises, que l'on peut supprimer, d'après vous, de signer sur la ligne en pointillée pour indiquer qu'ils se feront un plaisir d'y renoncer.

Cela dit, nous nous réjouissons d'avoir votre soutien permanent. Merci infiniment pour votre précieuse collaboration.

M. d'Aquino: Merci, monsieur le président.

Le président: Les prochains témoins représentent la coalition pour la recherche biomédicale et en santé.

Voulez-vous faire une courte pause?

• 1116

• 1119

The Chair: Just before we commence with these witnesses, I understand there is a unanimous agreement at the table that tomorrow will be simply for the hearing of witnesses, that there will be no motions of any sort. Agreed? Okay. Thank you very much.

As we said earlier, we have with us now the Coalition for Biomedical and Health Research. Welcome.

Le président: Avant de donner la parole à ces témoins, je signale que, d'après ce que je peux voir, les membres du comité consentent à l'unanimité à ce que la journée de demain soit consacrée uniquement à l'audition de témoins, à ce qu'aucune motion ne soit présentée. D'accord? Bien. Merci beaucoup.

Comme nous l'avons déjà signalé, c'est maintenant le tour de la Coalition pour la recherche biomédicale et en santé. Bonjour.

The chair is Dr. Howard D. Dickson, Dr. Dickson, could you introduce those with you as well?

1120

Dr. Howard D. Dickson (Chair, Coalition for Biomedical and Health Research): Good morning, Mr. Chairman. Thank you very much for allowing us an opportunity to meet with your committee today.

We want to draw for you some links between good science and good economics.

I would like to introduce the members who are with me, and very briefly tell you the Coalition for Biomedical and Health Research represents an association of the 16 Canadian medical schools across Canada, 5,000 basic biomedical scientists, 800 clinical scientists, and over 35,000 physicians, both family physicians and specialists.

As part of our association we have the Health Research Foundation of the Pharmaceutical Manufacturers Association of Canada, and we link to the public health sector through representation by the Canadians for Health Research.

Dr. Clément Gauthier is the executive director of the Coalition. Dr. Barry McLennan is from the Association of Canadian Medical Colleges. Dr. Robert Dugal is from the Health Research Foundation of the Pharmaceutical Manufacturers Association of Canada.

The coalition fully recognizes, Mr. Chairman, that Canada's debt issue is incredibly serious and we support government's efforts and its commitment to debt reduction.

The Chair: But not on the backs of biomedical research.

Dr. Dickson: We urge you, however, to consider carefully the mechanisms you use to achieve this reduction.

We have collectively undertaken, over the past 10 years, horizontal cuts at our universities in Canada, and we are well aware how insidious those cuts can be.

Our experience suggests that with horizontal cutting over a prolonged period of time, weak units disappear, and very strong units become ineffective and lose their competitiveness. The coalition, however, urges that government look at all options very carefully, and we agree that to increase economic growth alone is not going to solve the overall debt problem. But it is one element of an effective strategy where we feel our constituency can be of enormous benefit in terms of helping to reduce the debt load.

Cuts clearly are going to be inevitable. What we would suggest is those cuts must be selective, they must be vertical, and they must be based on some measure of outcome performance and productivity potential. Then the cuts fall where they may.

The science and technology review process that is currently winding down in Canada is an effort that our coalition has supported over a number of years, and we have urged government to develop a integrated science and technology strategy. We're very pleased that is happening.

[Traduction]

Le président est le Dr Howard D. Dickson, Monsieur Dickson, pourriez-vous nous présenter vos collègues?

Dr Howard D. Dickson (président, Coalition pour la recherche biomédicale et en santé): Bonjour, monsieur le président. Merci beaucoup de nous avoir donné l'occasion de venir ici aujourd'hui.

Nous allons évoquer à votre intention certains liens qui existent entre la science et l'économie dans le bon sens du terme.

Je vais vous présenter mes collègues et tiens à vous signaler brièvement que la Coalition pour la recherche biomédicale et en santé est une association qui représente 16 facultés de médecine canadiennes, 5 000 experts en sciences biomédicales fondamentales, 800 experts en sciences cliniques et plus de 35 000 médecins, tant des médecins de famille que des spécialistes.

La Health Research Foundation de l'Association canadienne de l'industrie du médicament fait également partie de notre association, et nous sommes également représentés auprès du secteur public de la santé par Canadians for Health Research.

Le Dr Clément Gauthier est le directeur exécutif de la Coalition. Le Dr Barry McLennan représente l'Association des facultés de médecine du Canada. Le Dr Robert Dugal représente la Health Research Foundation de l'Association canadienne de l'industrie du médicament

Monsieur le président, la coalition est parfaitement consciente du fait que le problème de la dette canadienne est extrêmement grave et nous appuyons le gouvernement dans ses efforts et sa volonté de réduire la dette.

Le président: Pour autant que ce ne soit pas sur le dos de la recherche biomédicale.

Dr Dickson: Nous vous prions toutefois d'examiner sérieusement les mécanismes auxquels vous avez recours pour y arriver.

Au cours des dix dernières années, nous avons appliqué en bloc des compressions horizontales dans les universités canadiennes et nous savons à quel point elles peuvent être insidieuses.

L'expérience nous a appris que, lorsque ce genre de compression est appliquée pendant une période prolongée, les éléments faibles disparaissent et les éléments très forts deviennent inefficaces et perdent leur compétitivité. La coalition recommande toutefois au gouvernement d'examiner de très près toutes les options; nous estimons également que l'on n'arrivera pas à résoudre complètement le problème de la dette rien qu'en renforçant la croissance économique. Nous considérons toutefois que c'est un élément de stratégie efficace au niveau duquel notre coalition peut contribuer largement à réduire le fardeau de la dette.

Des compressions sont inévitables, c'est certain. Nous estimons toutefois qu'elles doivent être sélectives, qu'elles doivent être verticales et qu'elles doivent être fondées sur une évaluation des résultats et du potentiel de productivité. On les appliquera alors là où on juge bon de le faire.

Le processus d'examen de la science et de la technologie qui est en cours au Canada constitue un effort que notre coalition cautionne depuis plusieurs années et nous avons prié le gouvernement d'établir une stratégie intégrée dans ce domaine. Nous sommes très contents de voir que c'est ce qui se passe.

You will very soon have available to you the document entitled *Towards a New Federal Science and Technology Strategy*, which I think will be of particular value to members of this committee, since accountability, priority setting, and reasoned choice have all been major guidelines for the discussions that have led to the elaboration of this science and technology strategy.

We would suggest to you this committee should meet in the very near future with Minister Gerrard and Minister Manley, and that this document, *Towards a New Federal Science and Technology Strategy*, should become a companion document to *A New Framework for Economic Policy*, which is currently being discussed within your committee.

We view as one of the fundamental planks in the research infrastructure in Canada the support that comes from the federal research granting councils. We view that the council should become the cornerstone of any science and technology initiative in Canada and in fact the economic strategy for Canada's future.

The Medical Research Council of Canada has developed a very innovative five—year economic financial strategy, which we would like to leave with you as an appendix to our presentation. This strategy is based, as I said, on a five—year projection looking at the base budget of the Medical Research Council over five years, between 1994 and 1999. The federal investment will be \$1.2 billion. What the council, however, suggests is its capacity to lever from the public sector and through venture capital in excess of \$1.6 billion in partnerships and venture capital investments, virtually doubling the funding capacity of the granting council in that time period.

• 1125

The granting councils are extremely effective in a number of areas. They are effective in identifying and supporting scientific excellence; in other words, the development of new knowledge. They are effective in training future scientists and highly qualified personnel for the private sector; in other words, to support economic development. They are becoming incredibly entrepreneurial in terms of attracting international private sector investments to Canada, particularly through the multinational pharmaceutical industry, and in terms of identifying within the research sphere new ideas and promoting them through to product development; in other words, technology transfer.

We would like to briefly comment on the ability of science and technology to enhance the research capacity within universities and teaching hospitals.

Consistent with efforts to augment the federal capacity to invest in research and development through partnerships, a very significant partnership currently exists with the academic institutions in Canada, including our teaching hospitals. In fact, it is very clear that for every federal dollar invested in research and development, our academic institutions complement that with a dollar of institutional support through the provision of infrastructure.

[Translation]

Vous recevrez sous peu un document intitulé *Towards a New Federal Science and Technology Strategy* (pour une nouvelle stratégie fédérale en matière de science et de technologie) qui intéressera à mon avis beaucoup les membres Comité étant donné que la responsabilité, l'établissement de priorités et le choix raisonné font partie des grandes lignes directrices qui ont été à la base des discussions qui ont abouti à l'élaboration de cette stratégie.

Nous recommandons au Comité de rencontrer sans tarder le ministre Gerrard et le ministre Manley et de considérer le document en question (pour une nouvelle stratégie fédérale en matière de science et de technologie) comme un complément du «nouveau cadre de la politique économique» dont vous êtes en train de discuter.

Nous considérons l'appui des conseils fédéraux qui octroient des subventions à la recherche comme une des pierres angulaires de l'infrastructure de recherche canadienne. Nous estimons qu'ils doivent devenir la pierre angulaire de l'initiative canadienne en matière de science et de technologie et de la stratégie économique pour l'avenir.

Le Conseil de recherches médicales du Canada a établi une stratégie financière et économique quinquennale très originale que nous vous soumettons en annexe de notre mémoire. Comme je l'ai dit, cette stratégie est fondée sur des prévisions pour cinq ans portant sur le budget de base du Conseil de recherches médicales, pour la période allant de 1994 à 1999. L'investissement du gouvernement fédéral se chiffrera à 1,2 milliard de dollars. Le conseil tient toutefois à signaler qu'il est capable de réunir dans le secteur privé et grâce à du capital de risque des investissements se chiffrant à plus de 1,6 milliard de dollars, doublant ainsi rapidement la capacité de financement du conseil subventionnaire au cours de cette période.

Les conseils subventionnaires sont extrêmement efficaces dans plusieurs domaines. Ils décèlent et encouragent l'excellence dans le domaine scientifique, autrement dit l'acquisition de nouvelles connaissances. Ils servent à assurer la formation de futurs scientifiques et de personnel hautement qualifié dans le secteur privé, autrement dit à appuyer le développement économique. Ils commencent à faire preuve d'un dynamisme commercial incroyable en attirant des investissements privés étrangers au Canada, surtout par le biais des multinationales du secteur pharmaceutique et en identifiant, parmi les recherches, les idées nouvelles et en favorisant leur mise en application par le développement de produits, autrement dit en opérant le transfert de technologies.

Nous allons parler brièvement de la capacité de la science et de la technologie à accroître le potentiel de recherche dans les universités et les hôpitaux universitaires.

Grâce aux efforts qui ont été déployés pour accroître la capacité du gouvernement fédéral d'investir dans la recherche et le développement en créant des partenariats, il existe maintenant un partenariat très important entre celui—ci et les établissements universitaires canadiens, y compris les hôpitaux universitaires. En fait, il est clair que pour chaque 1\$ investi par le gouvernement fédéral dans la R et D, nos établissements universitaires apportent une contribution équivalente sur le plan des infrastructures.

The academic health sciences centres are in fact the only appropriate place to make R and D investments for future economic growth and improved quality of life for Canadians. I think the track record they have is quite clear.

It is important, however, to recognize that the infrastructure in our academic institutions is in fact crumbling because of years of neglect by provincial governments, through lack of support for research—intensive universities and, recently, through cost—cutting measures that have been brought about by our provincial governments at the level of hospitals.

We therefore recommend that the federal government redirect some of the established programs financing for post–secondary education and health to support the infrastructural costs associated with federally sponsored research. What we are suggesting is that for every dollar invested in federally sponsored research, 50¢ be provided to support the infrastructural costs that are directly associated with that research and development activity.

The strategic importance of biomedical and health research, I think, is quite clear. The Coalition for Biomedical and Health Research believes the health sector has enormous economic potential for a number of areas, certainly for job creation in the area of scientific excellence leading to new innovation and ultimately to new therapies and technology, for economic development through investments in the private sector partnerships, and certainly in the area of quality of life for Canadians.

It is important, then, that we consider the fostering of a favourable climate for investments that are going to assist in partnering with the federal government in support of research and development.

Biotechnology is one of our most important and our best hopes for economic recovery in Canada. One simply has to read the financial pages of the newspapers and see the enormous impact that companies such as Genentech are having. It is predicted that on a global basis, by the year 2000 biotechnology will result in a \$100 billion enterprise.

Canada must therefore attract biotechnology investments and pharmaceutical investments as well. These are new moneys coming into Canada, basically from external sources.

We have many of the essential elements here in Canada to succeed. We have the necessary research infrastructure, we have the intellectual capacity, but there are yet some obstacles to future potential investments by the biotechnology and pharmaceutical industry.

These obstacles are really twofold. One relates to Revenue Canada's rather narrow definition of scientific research and experimental development, and this is preventing industry from investing significantly in the training of highly qualified personnel.

[Traduction]

Les centres universitaires des sciences de la santé sont en fait les seuls endroits où il est approprié de faire des investissements de R et D pour favoriser la croissance économique et améliorer la qualité de vie des Canadiens. Leurs antécédents le prouvent amplement.

Force nous est toutefois d'admettre que l'infrastructure de nos établissements universitaires est en train de s'effriter parce qu'ils sont négligés depuis des années par les gouvernements provinciaux, parce que les universités à fort coefficient de recherche manquent d'appuis, ainsi qu'en raison des récentes compressions budgétaires instaurées par les gouvernements provinciaux au niveau hospitalier.

C'est pourquoi nous recommandons au gouvernement fédéral de consacrer désormais une partie des sommes destinées à l'enseignement post–secondaire et à la santé qui sont octroyées dans le cadre du financement des programmes établis au financement des frais d'infrastructures liés à la recherche qui bénéficie de son appui. Nous recommandons de consacrer la moitié des sommes investies dans les programmes de recherche subventionnés par le gouvernement fédéral au financement des frais d'infrastructures directement liés à l'activité de recherche et de développement.

L'importance stratégique de la recherche biomédicale et en matière de santé est évidente, à mon sens. La Coalition pour la recherche biomédicale et en santé estime que le secteur de la santé offre un potentiel économique énorme à plusieurs égards, notamment au niveau de la création d'emplois dans le domaine de l'excellence scientifique porteuse d'innovation et, en fin de compte, de nouvelles thérapies et technologies, au niveau du développement économique grâce aux investissements dans les partenariats avec le secteur privé, ainsi qu'au niveau de la qualité de vie des Canadiens.

Il importe dès lors d'envisager de favoriser la création d'un climat propice à des investissements qui aidera à créer des partenariats avec le gouvernement fédéral pour encourager la recherche et le développement.

La biotechnologie est un de nos principaux et de nos meilleurs espoirs de reprise économique. Il suffit de lire le cahier financier des journaux et de songer à l'influence énorme d'entreprises comme Genotech pour s'en rendre compte. On prévoit qu'à l'échelle mondiale, d'ici l'an 2000, le secteur de la biotechnologie représentera un chiffre d'affaires de 100 milliards de dollars.

Le Canada doit par conséquent attirer les investissements dans le secteur de la biotechnologie ainsi que dans le secteur pharmaceutique. Il s'agit là de nouveaux investissements venant surtout de l'étranger.

Le Canada possède la plupart des ingrédients essentiels de la réussite. Nous avons l'infrastructure de recherche nécessaire ainsi que la capacité intellectuelle voulue, mais il subsiste certains obstacles qui empêchent l'industrie biotechnologique et l'industrie pharmaceutique d'investir chez nous.

Ces obstacles sont de deux ordres. Le premier réside dans le fait que Revenu Canada interprète la recherche scientifique et le développement expérimental de façon plutôt restrictive et que cela empêche l'industrie d'investir des sommes considérables dans la formation de personnel hautement qualifié.

[Translation]

• 1130

The other impediment relates to the regulatory drug review pharmaceutical industries in bringing products to the marketplace. In fact, it's quite clear that it takes twice as long for a drug to receive approval in Canada as it does in the United Kingdom.

The Gagnon report on the Canadian drug approval system provided some excellent recommendations for positive change in this regard. Unfortunately, none of these has been implemented. The report in fact appears to be gathering dust.

Our recommendation to you, then, is that Revenue Canada more broadly define the scientific research and experimental development definition to allow investments in training of personnel; that Canada adopt criteria for drug evaluation that are on par with other industrialized countries, in other words, reducing the time to market; and that it also establish, as a separate agency outside of the health protection branch, a mechanism to undertake drug review processes and to expedite those.

Finally, Mr. Chairman, in the area of containing health care costs committee's attention to the fact that the fiscal burden of illness in Canada is indeed staggering. I don't believe it is something that will come as any great shock to any of you.

We would suggest that through modest investments now in in this area. Let me give you a specific example.

About \$24 million was invested over 17 years in Canada to develop a hepatitis B vaccine. That same investment, over 17 years, now saves the Canadian health care system \$90 million annually. Investments today, then, clearly result in quantum-fold benefits in the future, investments and benefits that are economic and have social impact.

The biomedical and health research community would suggest that our sector must be protected in some way to allow for the improvement of health care delivery to Canadians. This sector offers real opportunity to contain health care costs and it offers opportunities to significantly contribute to the creation of knowledge-based jobs and accelerate debt reduction through increased economic growth in Canada.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chair: Thank you very much.

Mr. Loubier, please go ahead.

M. Loubier: Merci, monsieur le président. Je vais être très rapide cette fois pour éviter toute controverse. Bienvenue au Comité des finances. J'aimerais vous poser deux petites questions. Tout d'abord, vous avez fait remarquer, lors de votre présentation, que Revenu Canada avait une définition très étroite du terme «recherche biomédicale». J'aimerais que vous me donniez quelques précisions. De quelle façon pourrait-on

L'autre obstacle réside dans le processus d'examen de la process in Canada and the significant barrier this represents to réglementation canadienne en matière de médicaments; c'est un obstacle de taille pour les entreprises pharmaceutiques qui veulent lancer des produits sur le marché. En réalité, il est évident qu'il faut deux fois plus de temps au Canada qu'au Royaume uni pour faire approuver un médicament.

> Le rapport Gagnon sur le système d'homologation des médicaments contient d'excellentes recommandations à cet égard. Malheureusement, aucune de ces recommandations n'a été mise en oeuvre. On dirait en fait que ce rapport a été relégué aux oubliettes.

> Nous recommandons dès lors que Revenu Canada donne une acception plus large à la notion de recherche scientifique et de développement expérimental de façon à permettre les investissements dans la formation du personnel, que le Canada adopte en matière d'évaluation de médicaments des critères analogues à ceux qui sont appliqués par d'autres pays industrialisés, autrement dit que l'on réduise les délais de mise en marché et que l'on instaure un organisme indépendant de la Direction générale de la protection de la santé chargé d'entreprendre et d'accélérer les opérations de contrôle pour la mise en marché des médicaments.

Enfin, pour ce qui est de limiter les coûts des soins de santé et and improving the quality of life for Canadians, we want to draw the d'améliorer la qualité de vie des Canadiens, nous tenons à attirer l'attention du comité sur le fait que la maladie représente un fardeau financier énorme. Je ne crois pas que cela vous surprenne beaucoup.

Nous estimons que ces investissements modestes dans la biomedical and health research, future dividends will be enormous recherche biomédicale et les soins de santé produiront des dividendes énormes. Je vais vous citer un exemple.

> On a investi environ 24 millions de dollars sur une période de 17 ans au Canada pour mettre au point un vaccin contre l'hépatite B. Cet investissement fait maintenant économiser 90 millions de dollars par an au système des soins de santé. Les investissements actuels rapporteront énormément à l'avenir tant sur le plan économique que sur le plan social.

> Les milieux de la recherche biomédicale et en santé estiment qu'il faut protéger ce secteur d'une façon ou d'une autre pour améliorer les services médicaux au Canada. Ce secteur offre la possibilité de limiter les frais au niveau des soins de santé et de contribuer largement à la création d'emplois à forte intensité de connaissances ainsi que d'accélérer la réduction de la dette en accentuant la croissance économique au Canada.

Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup.

Allez-y, monsieur Loubier.

Mr. Loubier: Thank you, Mr. Chairman: I'll be very quick this time to avoid any controversy. Welcome to the Committee of Finance. I would like to ask you two brief questions. First of all, you remarked in your presentation that Revenue Canada had a very narrow definition of the term "biomedical research". I would like you to give me some details. How could we make recommendations in order to widen the criteria for the faire des recommandations pour élargir davantage les critères en definition of biomedical research and what would be the exact

ce qui concerne la définition de la recherche biomédicale et quelles directions to take if we had to make those recommendations to the seraient les voies précises à adopter si on avait à faire ces recommandations au ministère du Revenu?

Dr. Dickson: That's an excellent question, one that I think is going to result in some fairly significant improvements to the flow of financing of research in the biomedical and pharmaceutical area.

I'd like to call on my colleague, Dr. Dugal, to answer that. His experience is vast in the area of pharmaceutical research in Canada.

Dr. Robert Dugal (Representative, Coalition for Biomedical and Health Research): Thank you, Dr. Dickson.

Je vais tenter de répondre à la question le plus rapidement possible et le plus brièvement possible. À l'heure actuelle Revenu Canada n'accorde des crédits d'impôt ou des crédits d'investissement que pour des activités de recherche qui sont très limitées par rapport à l'ensemble de la recherche biomédicale.

• 1135

Par exemple, des études pharmaco-économiques qui seraient susceptibles d'épargner aux consommateurs et aux gouvernements fédéral et provinciaux, des sommes considérables, peuvent être financées, bien sûr, mais ne sont pas admissibles en tant que telles aux crédits de Revenu Canada sous le sigle de scientific research and experimental development. Donc, c'est un obstacle majeur au développement de personnel de recherche et également à l'élaboration de travaux de recherche qui apporteraient des conclusions bénéfiques pour l'ensemble de la population, de même que pour la communauté de recherche et ultimement sur les finances du gouvernement fédéral.

M. Loubier: Ma deuxième question, si vous me le permettez monsieur le président. Vous avez mentionné dans votre exposé qu'il fallait deux fois plus de temps pour commercialiser un médicament ici qu'au Royaume-Uni. A quoi attribuons-nous ce délai supplémentaire, étant donné l'excellence de la recherche qui se fait au Québec comme au Canada en matière de recherche biomédicale? Comment se fait-il qu'on ait ces délais et est-ce que cela se traduit par des pertes d'opportunités financières plutôt considérables pour le Québec comme pour le Canada?

M. Dugal: Oui, encore une fois je pense que je vais devoir traiter brièvement de l'historique de cette question. Depuis exactement 10 ans, il y a eu sept comités du gouvernement fédéral, le premier étant la commission Eastman en 1985 qui a examiné l'ensemble du processus d'approbation des nouveaux médicaments par la Direction générale de la protection de la santé. Cette commission Eastman, très connue, et qui portait sur l'ensemble des soins de santé au Canada, a été suivie subséquemment de groupes de travail internes et externes au gouvernement fédéral et qui ont tous reconnu que le système d'approbation était trop lourd, bureaucratisé à l'extrême et que la situation, au lieu de s'améliorer, se détériorait d'année en année.

J'ai avec moi un petit tableau que je vais vous montrer. Je n'ai pas de copie. On peut voir ici qu'entre 1981 et 1993, le nombre de jours nécessaires à l'approbation d'un médicament, entre le moment du dépôt de sa demande et l'approbation finale, a constamment augmenté. En 1981, le processus d'approbation, pour vous donner les chiffres exacts, était en moyenne de 384 jours, donc à peu près un an. En 1993, ce chiffre avait grimpé à 1044, 1,044, which is about three years. donc presque trois ans ou un peu plus.

[Traduction]

Department of Revenue?

M. Dickson: C'est une excellente question. Je crois qu'elle permettra d'améliorer considérablement le flux du financement de la recherche dans le domaine biomédical et pharmaceutique.

Je demanderai à mon collègue, le Dr Dugal, de répondre à cette question. Il a beaucoup d'expérience dans le domaine de la recherche pharmaceutique au Canada.

Dr Robert Dugal (représentant, Coalition pour la recherche médicale et en santé): Merci, monsieur Dickson.

I'm going to attempt to answer the question as quickly and as briefly as possible. At the present time, Revenue Canada is giving tax or investment credits only for research activities which are very limited in comparison with biomedical research as a whole.

For instance, the economic studies which might allow consumers and the federal and provincial governments to save considerable amounts of money could be financed, of course, but they would not be acceptable to get the Revenue Canada credits for scientific research and experimental development. This is a major barrier to the development of research staff and to carrying out research studies that could be highly beneficial for the whole of the population, as well as to the research community and, in the end, to the financial situation of the federal government.

Mr. Loubier: I would like to ask a second question, Mr. Chairman. You stated in your speech that marketing a drug takes twice as much time in Canada than in the United Kingdom. What is the reason for this, considering the high quality of biomedical research carried out in Quebec as well as in Canada? How come that the process is so long and does this translate into a loss of financial opportunities for Quebec and for Canada?

Mr. Dugal: Yes. Once again, I deal briefly with the history of this matter. There have been during the last 10 years seven federal committees of commissions dealing with the approval process of new drugs by the health protection branch. The first one was the Eastman Commission, in 1985, dealing with the whole of health care matters in Canada. Then came various federal task forces, internal and external, which all came to the conclusion that the approval process was too burdensome, because of too much bureaucracy, and that the system was not improving but getting worse year after year.

I'm going to show you a small table. Unfortunately, I don't have copies for everybody. You can see that from 1981 to 1993, the number of days required to get a drug approved, from the time the request was made to the time the final approval was given, has kept increasing from year to year. In 1981, the process took on average 384 days, that is about a year. In 1993, the figure was

Le président: Merci beaucoup.

Mr. Discepola (Vaudreuil): I think one of the most important and staggering facts about Canada over the past several years when it comes to R and D is that our performance level is not up to par compared to all other industrialized nations.

I support your initiatives in that area; however, I think we do have a problem. Some of the suggestions you made this morning are very valuable. It won't cost the government any money to improve the drug approval time to less than a year and get the products on the market much sooner. It would help industry, and we only have to be a little more efficient. At the same time, we have to make sure the security aspect of drug approval is retained.

I think industry certainly has a much greater role to play in the area of R and D. If I take a look at the drug industry, for example, in Quebec alone most of the R and D has been done by one major manufacturer. I think you'll agree with me that the burden of the R and D role should not fall on just provincial or federal government.

• 1140

What role do you think the government could play? One idea I have is that for every dollar the government invests, we should have a matching offset investment by private sector, because they are the ones who ultimately benefit from the introduction of a new product or new technology. Do you have any comments on that?

Dr. Dickson: Yes, I do. I think your suggestion is getting right to the core of the issue. Industry in Canada must invest more in R and D—that's clear—if we're going to achieve international standards in terms of research and development investment.

The notion of partnering is one that the Medical Research Council of Canada, for example, has been pursuing very aggressively. Through the Medical Research Council of Canada we are able to lever four dollars for every federal dollar of investment in research and development by the Pharmaceutical Manufacturers Association, and partnerships that have been developed with the disease—specific foundations across Canada.

One issue that I think will save significant money for Canada is the reduction of health care costs. An enormous body of literature has been compiled over many years dealing with diseases and their outcomes. That data is now in a position to be re–analysed with a view to more effectively producing, developing and implementing cures.

This should reduce our health care costs from the current 9% of GDP to 7%. If that's achievable over a five-year period, the saving to the country would be in the order of \$1.4 billion per year. I think that is a tremendous opportunity for this

[Translation]

The Chairman: Thank you very much.

M. Discepola (Vaudreuil): J'ai appris ces dernières années, et c'est une information très importante et étonnante, que le rendement des activités de recherche et de développement du Canada n'est pas à la hauteur de celui de tous les autres pays industrialisés.

J'appuie donc vos initiatives dans ce domaine, mais je crois que nous avons quand même un problème. Certaines des propositions que vous avez faites ce matin sont extrêmement utiles. Par exemple, il ne coûtera pas plus cher au gouvernement d'accélérer le processus d'approbation des médicaments, pour qu'il prenne moins d'un an et que les produits puissent être commercialisés beaucoup plus rapidement. Cela aiderait l'industrie, et il nous suffirait d'être un tout petit peu plus efficients. Par contre, nous devons veiller en même temps à préserver toutes les garanties de sécurité au processus.

À mes yeux, l'industrie a certainement un rôle beaucoup plus important à jouer en matière de recherche et de développement. Si je prends le cas de l'industrie des médicaments du Québec, par exemple, la plus grande partie des activités de recherche et de développement sont assurées par une seule grande société pharmaceutique. Vous conviendrez sans doute avec moi que tout le fardeau de la recherche et du développement ne devrait pas être assumé uniquement par le gouvernement provincial ou le gouvernement fédéral.

D'après vous, quel devrait être le rôle du gouvernement? À mon avis, le secteur privé devrait investir au moins autant que le gouvernement dans les activités de recherche et de développement, car c'est lui qui bénéficie en fin de compte de la commercialisation de nouveaux produits ou de nouvelles technologies. Qu'en pensez-vous?

M. Dickson: Vous touchez là au coeur même du problème. Il est clair que l'industrie canadienne doit absolument investir plus dans les activités de R et D si nous voulons atteindre au moins les normes internationales.

Le Conseil de recherches médicales du Canada appuie vigoureusement l'idée du partenariat. De fait, c'est grâce à lui que, chaque fois que le gouvernement fédéral a investi 1\$ dans le secteur de la recherche et du développement, 4\$ supplémentaires l'ont été par le truchement de l'Association canadienne de l'industrie du médicament. Ainsi, des relations de partenariat ont été établies avec les diverses fondations canadiennes oeuvrant sur certains types de maladies.

L'une des mesures qui permettrait au Canada de réaliser des économies considérables serait de réduire les coûts des soins de santé. De très nombreuses études ont été publiées ces dernières années au sujet des divers résultats du traitement des maladies, et l'on devrait pouvoir s'en servir aujourd'hui pour chercher des méthodes de traitement plus efficaces.

Cela pourrait faire baisser les coûts de notre système de santé, qui passerait de 9 p. 100 à 7 p. 100 du PIB. Si l'on pouvait atteindre ce résultat en cinq ans, nous pourrions effectuer à l'échelle nationale des économies de l'ordre de 1,4

country, but it does require that we sustain a base level of support for milliards de dollars par an. Je crois que cela constitue une possibilité scientific excellence and research and development. At the same time, we must do everything we can to partner and lever resources from the private and public sectors.

Mr. Discepola: On the question of more highly specialized R and D, is there not a shortage of highly specialized technicians and research scientists in Canada? That is what I have read. I've seen that in certain areas you can't get the highly specialized research scientists you need to fulfil some of the R and D demands.

Can we kill two birds with one stone and use part of the R and D funding to provide the training for scientists and other professionals, instead of investing strictly in R and D and then having people brought over from overseas to do the research? Even worse would be having the R and D done outside Canada. Do you think we could kill two birds with one stone and possibly merge the two?

Dr. Dickson: Absolutely. Your point is an excellent one, but we are already doing that. Research and development investments in Canada not only support the infrastructure and direct costs of doing research, they also provide excellent training opportunities for our future scientists in Canada. That is one of the concerns we have and one of the issues I tried to raise earlier. By cutting at the federal granting council level, in other words by cutting at the base of support for research and development, we are not only jeopardizing our future in terms of the new knowledge and potential new therapies that will accrue from that—and with technology transfer, hopefully new devices-we're impeding our ability to train highly qualified personnel to take on jobs to replace us aging academics and, more importantly, to provide job opportunities for individuals to work in the private sector.

• 1145

I think your comment is an excellent one, that there are scarcities in certain areas of particular scientific expertise that we know the private sector requires. That is one of the reasons why we're not seeing such large development and movement into Canada of moneys from offshore to promote research and development activity here. To some extent it is the lack of available personnel resources.

Mr. Jackson: Thank you very much, Mr. Chairman, through you to Mr. Dickson. Mr. Discepola, I guess, stole part of the question I was going to ask, reading my mind or what have you.

The Chair: He frequently does that.

Mr. Jackson: I have a couple of questions. I don't know what the ratio is of money invested in research and development to the potential benefits, but I notice you inferred earlier on that they spent \$24 million and that you are in fact saving \$19 million a year, I guess with regard to the hepatitis vaccine you developed.

Dr. Dickson: That's right.

[Traduction]

exceptionnelle pour le pays, mais à condition que l'on préserve un seuil de financement en matière de recherche scientifique. En même temps, nous devons faire tout notre possible pour associer le secteur privé au secteur public.

M. Discepola: En ce qui concerne les activités de recherche beaucoup plus spécialisées, n'est-il pas vrai qu'il y a actuellement une pénurie de chercheurs et de techniciens dans certains secteurs de pointe au Canada? J'ai lu quelque part que c'était la situation actuelle.

Ne serait-il pas possible de faire d'une pierre deux coups en utilisant une partie des budgets de recherche et de développement pour former des scientifiques et d'autres professionnels, au lieu d'investir la totalité uniquement dans des projets de recherche et de développement réalisés par des personnes que l'on fait venir de l'étranger? Sans parler des cas où on fait réaliser des projets complètement à l'étranger!

Dickson: Vous avez parfaitement raison. C'est d'ailleurs ce que nous faisons déjà, dans une certaine mesure. Les budgets de recherche et de développement au Canada ne visent pas uniquement à appuyer les coûts directs de la recherche et les frais d'infrastructure, mais aussi à fournir d'excellentes possibilités de formation professionnelle à nos futurs scientifiques. C'est d'ailleurs une question dont j'ai déjà tenté de parler plus tôt. Si l'on coupe les budgets des organismes fédéraux de subventionnement, c'est-à-dire les budgets fondamentaux de recherche et de développement, on risque non seulement de mettre en danger l'acquisition de nouvelles connaissances et la mise au point de nouvelles thérapies—ce qui, avec les transferts de technologie, peut déboucher sur de nouveaux appareils médicaux - mais aussi de ne plus avoir les fonds nécessaires pour former le personnel extrêmement qualifié dont on a besoin pour remplacer les chercheurs qui cessent leur activité et, plus important encore, pour offrir des possibilités d'emploi à des chercheurs dans le secteur privé.

Votre remarque est donc tout à fait pertinente. Il y a en effet pénurie de chercheurs dans certains domaines scientifiques qui, nous le savons, intéressent directement le secteur privé. C'est l'une des raisons pour lesquelles on ne voit pas arriver de gros budgets de l'étranger pour financer des activités de recherche et de développement au Canada. Dans une certaine mesure, cela s'explique par le manque de personnel spécialisé.

M. Jackson: Merci beaucoup, monsieur le président. M. Discepola doit être devin car il a posé une des questions que j'avais l'intention de formuler.

Le président: Cela lui arrive souvent.

M. Jackson: Je vais donc aborder d'autres sujets. Je ne sais pas quel est le taux de rentabilité réel des sommes investies en recherche et en développement, mais vous avez dit tout à l'heure que l'on avait dépensé 24 millions de dollars pour réaliser des économies de 19 millions de dollars par an. Je suppose qu'il s'agit là du vaccin contre l'hépatite que vous avez mis au point.

M. Dickson: Oui.

Mr. Jackson: Research and development in some years have been a boondoggle. The government becomes involved in projects, and I wonder if in your organization you have some form of policing, number one, on how the moneys are spent, so we don't have that many boondoggles, and so in fact we're not getting repetitive experiments that are probably just shelved. That's the first question.

A second question I'd like you to answer is how do we compare with the G-7 with private sector investment in R and D as compared to government funding?

Dr. Dickson: Your first question, the investments that are made in Canada, certainly through the three federal granting councils, are scrutinized to the nth degree. The peer review process in Canada is as good a mechanism to ensure academic excellence and scientific excellence as there exists anywhere in the world.

I can guarantee you that the investments that are being made today through the granting councils are being invested in the very best, the most high-quality science that is available in Canada at the present time. There are, however, some areas in which investments are made where the level of scrutiny is not as rigorous as it is through the three granting councils.

In terms of setting priorities and facing the prospect of achieving vertical cuts, we're very well aware that there is not a pot of new money out there, so vertical cuts are going to have to be made. If we're able to sustain development in one area, it's going to result in reductions in another area. What we're suggesting is that within the global science and technology envelope in Canada, this goes well beyond the funding that goes to the granting councils but includes the National Research Council and many of the federally funded laboratories across Canada.

I think it's probably time and timely that we looked at the research and development initiatives broadly within Canada and applied the same yardstick, the same rigorous peer review process, to ensure that all of the science and technology investments are as valid as those we know are occurring through the Research Council.

As for your second question, I would like to ask Dr. Gauthier to address that. I think he has some expertise in this area.

Dr. Clément Gauthier (Executive Director, the Coalition for Biomedical and Health Research): On the basis of figures provided by the OECD studies, in 1992 40% of the gross expenditures on research and development were actually coming from industry in Canada, which puts us in the tenth rank. Actually, we're at 10 out of the first 10 OECD countries. We're the last one in the list of the first 10 OECD countries. The maximal value reached, so the first country that invests the most, where industry invests the most, invest 76% of gross expenditure on research and development that is coming from industry.

What is encouraging, though, is that between 1984 and 1992 in Canada, industry increased its investment from 36% to 40% of total funding. What is discouraging is that government

[Translation]

M. Jackson: Il y cependant eu des cas de gaspillage effrayant dans le secteur de la recherche et du développement. Cela arrive notamment lorsque le gouvernement met son nez dans les projets. Je voudrais donc savoir si votre organisation s'est dotée d'un système de surveillance quelconque pour éviter ce genre de gaspillage, par exemple pour éviter que l'on répète constamment les mêmes recherches. Voilà ma première question.

La deuxième est la suivante: si l'on compare les investissements de R et D du secteur privé à ceux du secteur public, où se situe le Canada parmi les pays du G-7?

M. Dickson: Au sujet de votre première question, concernant les investissements réalisés au Canada, il est clair que les organismes fédéraux de subventionnement examinent tous les projets à la loupe. Le processus d'examen par les pairs mis au point au Canada pour vérifier la validité scientifique des projets est aussi efficace que ceux qui peuvent exister n'importe où ailleurs.

Je puis vous garantir que les sommes investies aujourd'hui par le truchement des conseils de subventionnement le sont dans des projets dont la qualité scientifique est certainement la plus élevée possible. Certes, il peut y avoir dans certains secteurs des investissements qui ne sont pas soumis à un examen aussi rigoureux, mais il ne s'agit pas alors de projets bénéficiant de l'aide des trois conseils de subventionnement.

En ce qui concerne l'établissement de priorités et la possibilité de faire des coupures verticales, nous savons parfaitement que les ressources financières ne sont pas illimitées et qu'il faudra faire des coupures budgétaires, d'une manière ou d'une autre. Si nous réussissons à préserver les activités dans un domaine, il faudra les réduire dans un autre. Notre argument est que, dans le contexte global de l'enveloppe des sciences et de la technologie au Canada, cela ne touche pas seulement les conseils de subventionnement mais aussi le Conseil national de recherches et bien d'autres laboratoires financés par le trésor public.

Dans ce contexte, il est probablement tout à fait opportun de se pencher sérieusement sur les budgets de recherche et de développement au Canada, en appliquant les mêmes critères et le même processus rigoureux d'examen par les pairs, pour veiller à ce que tous les investissements réalisés dans ce secteur soient aussi valides que ceux effectués par le truchement du Conseil de recherches.

En ce qui concerne votre deuxième question, je vais demander à M. Gauthier d'y répondre, puisque c'est son domaine.

M. Clément Gauthier (directeur général, Coalition pour la recherche biomédicale et en santé): Des études effectuées par l'OCDE ont montré que 40 p. 100 des dépenses brutes consacrées à la recherche et au développement en 1992 au Canada émanaient du secteur privé, ce qui nous place au dixième rang. Autrement dit, nous sommes le dernier des dix premiers pays de l'OCDE. À titre de comparaison, la proportion est de 76 p. 100 pour le pays qui arrive au premier rang.

Ce qui est encourageant, c'est que la proportion du financement total émanant du secteur privé est passé de 36 p. 100 à 40 p. 100 entre 1984 et 1992. Ce qui est décourageant, decreased its support from 50% to 45%, which means that c'est que la contribution du gouvernement a baissé, passant de

overall, even though we balance, we never make a net increase in total funding which would bring us on a par with the other OECD countries. We are still thirteenth out of the list of OECD countries in terms of percent of GDP investment in research and development.

• 1150

We are doing well, and Dr. Dickson exposed here one of the mechanisms though which industry can invest more in Canada. Even though we have a rather branch—plan type of economy, we attract international money for research and development and that's why we are in the increasing slope here. But we need to support the basis that is attracting and that ensures excellence of research here to attract those dollars. In 1992, 40% was coming from industrial sources.

Dr. Dickson: I guess the point is that we cannot continue to have the federal government abrogating its responsibility to support research and development on the back of industry. I think to be effective and to have an effective partnership, the investments of both sectors must be sustained and incremental.

One interesting venture that's recently been announced, and I think it's a first in Canada, is that the Royal Bank has set up a science venture fund to support innovative spin-offs that accrue from the neuroscience initiatives that are taking place in Montreal and funded through the national Networks of Centres of Excellence. Here's a brand-new example of the private sector venture capitalists getting involved in supporting intellectual activity and research and development because they view and they realize the potential for this to result in utility, economic benefits, and benefits in terms of health care delivery.

Mr. Jackson: Mr. Chairman, I have just a minor qualification. Did you say we rank tenth in the world?

Dr. Gauthier: Yes, in terms of the percentage of gross expenditure on research and development that is financed by industry.

Mr. Jackson: So we rank tenth in the world.

Dr. Gauthier: In 1992 we were the tenth one, yes.

The Chair: Thank you. Very briefly I have a request from both Mr. St. Denis and Mr. Mitchell.

Mr. St. Denis: I have just a brief question. Thank you for being here.

On page 7 of your brief, the second through the fourth of the highlighted items there have to do with university research. The point here is that as it says, "sponsored research expenditures grew from 11% to 14.7%" in the 10 years of roughly 1980 to 1990.

In the third point you draw the conclusion that universities have reduced their investment in the infrastructures that support research. That seems odd to me. Is this typical of what's happening in other areas of research? Why would the universities not recognize that the investment infrastructure leads to better revenues?

[Traduction]

50 p. 100 à 45 p. 100, ce qui veut dire qu'il n'y a pas eu, du point de vue global, d'accroissement net du financement total et que nous n'avons donc toujours pas rattrapé les autres pays de l'OCDE. Nous sommes toujours au treizième rang dans la liste des pays de l'OCDE en ce qui concerne le pourcentage du PIB qui est investi dans les activités de recherche et de développement.

Cela ne veut pas dire que la situation soit particulièrement mauvaise. M. Dickson vous a indiqué certains des mécanismes qui permettent à l'industrie d'investir plus au Canada. Bien que notre économie soit toujours en gros une économie de succursales, nous parvenons à attirer des budgets de recherche et de développement de l'étranger, et c'est pourquoi nous sommes ici dans une courbe ascendante. Il est cependant essentiel de préserver les facteurs qui nous permettent d'attirer ces budgets, lesquels garantissent l'excellence de nos recherches. En 1992, 40 p. 100 des sommes venaient de sources privées.

M. Dickson: Ce qu'il faut souligner, c'est que le gouvernement fédéral ne peut pas continuer à rejeter constamment vers l'industrie ses propres responsabilités en matière de financement de la recherche et du développement. Pour qu'une relation soit efficace, il faut que les deux secteurs, public et privé, continuent d'accroître leurs investissements.

Je pourrais à ce sujet évoquer une initiative originale qui vient d'être annoncée par la Banque Royale et qui constitue une première au Canada. La Banque Royale vient de mettre sur pied un fonds d'investissement scientifique destiné à appuyer le financement des retombées innovatrices d'initiatives de recherche neuroscientifique réalisées à Montréal et financées par le truchement des réseaux nationaux de centres d'excellence. Il s'agit donc ici de représentants du secteur privé qui sont prêts à investir du capital risque pour appuyer les activités intellectuelles et des projets de recherche et de développement parce qu'ils sont parfaitement conscients des avantages qui peuvent en résulter, sur le plan social, sur le plan économique et sur le plan des soins de santé.

M. Jackson: Je voudrais une précision, monsieur le président. Avez-vous dit que notre pays en dixième au monde?

M. Gauthier: Oui, en ce qui concerne le pourcentage de nos dépenses brutes de recherche et de développement provenant du secteur privé.

M. Jackson: Nous sommes donc dixième au monde.

M. Gauthier: Nous l'étions en 1992.

Le président: Merci. Je vais donner très brièvement la parole à M. St. Denis et à M. Mitchell, qui souhaitent intervenir.

M. St. Denis: Ma question sera très brève.

Vous parlez dans votre mémoire de la recherche universitaire en disant que «les dépenses consacrées à la recherche financée sont passées de 11 p. 100 à 14,7 p. 100» entre 1980 et 1990, soit sur une dizaine d'années.

Plus loin, vous affirmez que les universités réduisent les investissements qu'elles consacrent aux infrastructures de recherche. Cela me paraît bizarre. Est-ce un phénomène typique qui concerne aussi les autres secteurs de la recherche? Comment se fait-il que les universités ne comprennent pas que les investissements en infrastructure débouchent sur des revenus plus élevés?

Dr. Dickson: It seems absolutely crazy. You're right, but the reality is that universities are only able to support the activities that go on there because of the funding that flows from provincial governments and the money they take in in student tuitions.

When you start looking at universities in Canada you can basically lump them into two categories: those liberal arts colleges where very little research is going on, and then a smaller number of very expensive, high-technology, and research-intensive institutions.

It's very, very much more expensive for an institution like my own, Dalhousie University in Halifax, to support a medical school, a dental school, a college of pharmacy, and a very active science faculty than it is for my colleagues down the road at St. Mary's University in Halifax, which has no professional schools and a very small research enterprise going on.

The bottom line is that support for the very much increased activity in research and development requires infrastructural money. The money that comes from the federal government to support research covers the direct costs. It covers the cost of the technicians, it covers the cost of the materials and supplies. In other words, it covers those things that are directly related to the research endeavour, but there are many associated costs that are not covered.

• 1155

For example, there is the heat, the light, and the power in my laboratory. The autoclave just broke down. We had to buy a new one at \$10,000, plus an installation cost of \$5,000. Those moneys are not eligible for recovery through federal granting agencies. The university is left on the hook to cover those costs directly itself.

As universities see their budgets slowly eroded by the provincial government perspective, and the provincial governments looking at decreases in EPF transfer payments, which they claim they use to support the universities, I think you can see the scenario and how it's going to play out in the next five to ten years. The capacity of universities to support research activity is going to diminish tremendously.

At the same time, we're asking the federal government and the private sector to increase their investments in research. We'll very quickly reach a point at which the universities will have to say that they're sorry, but no matter how much they're given, they won't be able to do the work because they can't afford to do it. We don't want that to happen.

What I think we need to do is address the EPF issue. One of the proposals we'd like to make is that the EPF transfer payments be allocated specifically to certain areas, that they be allocated in direct support of that infrastructure or the overhead that's associated with research and development. We proposed that some of the money go to support our library systems, which is again another indirect cost of doing research.

[Translation]

M. Dickson: Cela paraît absolument idiot, vous avez raison, mais les universités ne réussissent à financer les activités de leurs laboratoires que parce qu'elles obtiennent des crédits des gouvernements provinciaux et au moyen des droits de scolarité des étudiants.

En fait, on peut classer en deux grandes catégories les universités du Canada: les collèges d'arts libéraux où on effectue très peu de recherche, et un groupe très petit d'établissements extrêmement coûteux de technologie avancée, où on effectue beaucoup de recherche.

Il coûte beaucoup plus cher, et de loin, à un établissement comme le mien, l'université Dalhousie de Halifax, de gérer ses activités, puisque nous avons une école de médecine, une école d'art dentaire, un collège de pharmacie et une faculté des sciences très dynamique, qu'à mes collègues de l'université St.Mary, toujours à Halifax, où il n'y a pas d'écoles professionnelles et où les activités de recherche sont très réduites.

Finalement, si l'on veut accroître les activités de recherche et de développement, il faut accepter d'investir aussi sur le plan des infrastructures. Les sommes fournies par le gouvernement fédéral pour appuyer la recherche sont destinées à couvrir les frais directs, c'est-à-dire les frais des techniciens, du matériel et des fournitures. Autrement dit, elles servent à financer des dépenses concernant directement tel ou tel projet de recherche, mais il faut ajouter à cela beaucoup d'autres éléments qu'il nous faut financer autrement.

Il s'agit, par exemple, des frais de chauffage, d'éclairage et d'électricité de mon laboratoire. Il y a quelque temps notre autoclave nous a lâchés. Nous avons dû en acheter un nouveau, il nous a coûté 10 000\$, plus des frais d'installation de 5 000\$. Ce sont là des sommes que nous ne pouvons pas recouvrer en nous adressant aux organismes fédéraux de subventionnement. C'est donc l'université elle—même qui doit les assumer.

À mesure que les budgets universitaires rétrécissent, suite aux mesures prises par les gouvernements provinciaux, et à mesure que les gouvernements provinciaux assistent à la diminution des paiements de transfert aux titres du FPE, qu'ils disent utiliser pour financer les universités, il est certain qu'on verra la situation générale empirer au cours des cinq à dix prochaines années. En effet, les universités seront de moins en moins capables de contribuer au financement de la recherche.

Certes, on demande en même temps au gouvernement fédéral et au secteur privé d'accroître leurs investissements dans la recherche, mais on arrivera très rapidement au point où les universités cesseront complètement de faire de la recherche, malgré les sommes qu'elles pourraient obtenir des gouvernements et des entreprises. C'est ce qu'il nous faut absolument éviter.

À mon avis, ce qu'il faut résoudre, c'est le problème du FPE. Nous aimerions proposer dans ce contexte que les paiements de transfert relevant du FPE soient précisément réservés au financement soit des infrastructures soit des frais généraux reliés aux activités de recherche et de développement. Nous avons également proposé qu'une partie de ces sommes soit consacrée au financement de nos systèmes bibliothécaires, lesquels constituent un autre coût indirect de la recherche.

Without an up-to-date library, one cannot do the proper research to ensure, as you point out, we're not doing redundant research.

Mr. Mitchell: I have a very quick question, just to make sure I heard you correctly.

The government envelope for science and technology is now roughly \$1.4 billion, plus about another \$500 million for the R and D. Then there's a portion of the transfers for education.

Are you suggesting that figure should increase, or are you suggesting that it should remain constant and that more efficiencies be made within the envelope?

Dr. Dickson: I think we're suggesting that the envelope be protected and that it be broken down into elements that target specific areas: one, student support, through loans; two, direct linkages with the investments by the granting council. For every dollar invested by the granting council, we could be assured that 50¢ will be available through the EPF transfer mechanism to support the indirect cost of research. A portion should also be targeted to ensure that our library systems are maintained, that they move into the 20th century.

I think we're now at the point at which we can visualize having an electronic library system and eliminating paper. There are cost associated with moving in that direction.

The Chair: Thank you, Mr. Mitchell.

Gentlemen, you have recognized the difficult task we face in coping with the deficit. Your submissions today would not help us in meeting our two—year deficit target; they would set us back through the increase funding you've asked for. You have not suggested where we can find those cuts. If you do have suggestions in the future about where we should be cutting—we know that it's certainly not the sector you're representing today—we would welcome receiving those submissions through the clerk.

However, I think it's fair to say that everyone at this table recognizes that a country that ignores its scientific community is one that may be cutting short its longer—term future.

Thank you very much for having been with us today.

We stand adjourned until tomorrow at 9 a.m.

AFTERNOON SITTING

• 1530

The Chair: Could we come to order? I see a quorum for hearing witnesses.

Our first witnesses this afternoon are from the Fisheries Council of Canada: Ron Bulmer, president and Patrick McGuinness, vice-president.

Gentlemen, thank you very much for being with us. We understand you have a short presentation, after which we can go to questions. Thank you.

[Traduction]

Sans une bibliothèque parfaitement à jour, on ne peut plus garantir aujourd'hui, comme vous l'avez dit, que certains projets de recherche n'ont pas déjà été réalisés ailleurs.

M. Mitchell: Je voudrais vous poser une très brève question pour vérifier ce que vous avez dit tout à l'heure.

À l'heure actuelle, l'enveloppe gouvernementale en matière de science et de technologie est d'environ 1,4 milliard de dollars, à quoi s'ajoutent 500 millions de dollars pour la recherche et le développement. Il faudrait ensuite ajouter à cela une partie des sommes transférées au titre de l'enseignement.

Voulez-vous dire que ce chiffre global devrait augmenter ou pensez-vous qu'il devrait rester constant, ce qui obligerait les parties concernées à être beaucoup plus efficientes?

M. Dickson: Nous estimons qu'il faut protéger cette enveloppe budgétaire en la répartissant entre des secteurs d'activité précis: premièrement, l'appui aux étudiants par le truchement de prêts; deuxièmement, en établissant des liens directs avec les investissements émanant des conseils de subventionnement. Ainsi, chaque fois qu'un conseil de subventionnement investirait un dollar, nous aurions l'assurance d'en obtenir 50 autres par le truchement des paiements de transfert réalisés au titre du FPE, afin d'appuyer les coûts indirects de la recherche. Une partie devrait également être mise de côté pour financer nos systèmes bibliothécaires, afin qu'ils entrent finalement dans le vingtième siècle.

On parle aujourd'hui de plus en plus de systèmes bibliothécaires électroniques, éliminant le recours au papier. C'est peut—être vrai, mais cela coûte cher.

Le président: Merci, monsieur Mitchell.

Messieurs, vous avez bien compris que notre tâche est fort difficile en ce qui concerne la réduction du déficit fédéral. Votre témoignage d'aujourd'hui ne nous aidera pas à atteindre l'objectif que nous nous sommes fixé pour dans deux ans; au contraire, les augmentations de crédit que vous avez demandées nous amèneraient à reculer. Vous ne nous avez pas dit où nous pourrions réaliser des économies. Si vous avez des propositions à faire à l'avenir au sujet des domaines dans lesquels nous pourrions réaliser des économies, nous serions très heureux de les recevoir. Vous pourriez les adresser au greffier du comité.

Cela dit, nous savons parfaitement tous ici qu'un pays qui ne s'occupe pas de ses scientifiques est un pays qui met son avenir en danger.

Merci beaucoup d'être venus témoigner aujourd'hui.

La séance est levée.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

Le président: La séance est ouverte. Je vois que nous avons le quorum exigé pour entendre des témoins.

Nous accueillons d'abord cet après-midi deux représentants du Conseil canadien des pêches, soit Ron Bulmer, président, et Patrick McGuinness, vice-président.

Messieurs, je vous remercie beaucoup d'avoir accepté notre invitation à témoigner. Je crois comprendre que vous avez un bref exposé à nous faire, après quoi nous vous poserons des questions. Vous avez la parole.

Mr. Ron Bulmer (President, Fisheries Council of Canada): Very quickly, the Fisheries Council of Canada is the trade association of fish and seafood processors and exporters in Atlantic Canada, and processors, distributors and importers in Ontario. Our 152 corporate members represent more than 80% of all seafood production in Atlantic Canada. We also service corporations as associate members who are interested in the fishery. The role of the council is to promote the interests of Atlantic Canada's fish and seafood processors through a liaison with the federal government, which is responsible for the fishing industry.

Chairman and members of the committee, today I'm not going to be so bold as to try to prescribe the solution for the economic assumptions you've been asked to address for the entire country. However, what I would try to do is use the purple book A New Framework for Economic Policy to see how it might apply to the Atlantic fishery.

As Mr. Martin pointed out last week in his presentation, it is time to rethink the fundamental role of government in the economy, and like that framework document, I have put forward our own document for all members. We call it A Vision for the Atlantic Fishery: Building a Fishery that Works. Members here have it. I have supplied copies for all the members who aren't able to participate here today so they can read it at their leisure.

We, like the minister in his presentation, share the view that good economic policy makes good social policy. They are one and the same. Good social policy begins with a good job. We know certainly, as well, that we must be able to compete in global markets because over 80% of our production does go to world markets. We sell in more then 70 countries around the world.

It was a combination of all that plus a realization that the Atlantic fishery had to shed jobs, as so many other traditional industries in Canada have had to do, that over the last several months we developed this vision for the Atlantic fishery, which we want to focus on today.

Very quickly, Mr. Chairman, the vision itself foresees an economically sound, market-driven and more of a self-managed industry that offers the investors, whether in harvesting or in processing, secure and stable opportunities. We see ourselves being accountable to Canadians for the health of that resource and capable of making a net contribution to the Canadian economy.

The report itself is fairly short at 45 pages. I'll just try to touch on a few of the highlights. It was generated by members of the Fisheries Council of Canada from the industry. In this report the FCC urges action on: industry structures, changing industry-government roles in the fishery, promoting a marketing culture in all aspects of the fishery, getting the fishery back to sustainability, making it more co-managed between DFO [Translation]

M. Ron Bulmer (président, Conseil canadien des pêches): Très brièvement, le Conseil canadien des pêches et l'Association des transformateurs et exportateurs de poisson et de fruits de mer des provinces atlantiques, ainsi que des transformateurs, distributeurs et importateurs de l'Ontario. Les 152 sociétés faisant partie de notre association représentent plus de 80 p. 100 de toute la production de fruits de mer des provinces de l'Atlantique. Nous avons en outre des membres associés, qui sont d'autres entreprises oeuvrant indirectement dans le secteur de la pêche. Le rôle de notre conseil est de défendre les intérêts des transformateurs de poisson et de fruits de mer des provinces atlantiques, en intervenant régulièrement auprès du gouvernement fédéral, qui est responsable de l'industrie de la pêche.

Monsieur le président, je n'aurais pas l'audace de vous proposer des solutions détaillées aux difficultés économiques que connaît l'ensemble du pays. Je voudrais plutôt essayer de voir comment le Livre mauve, Un nouveau cadre de la politique économique, peut s'appliquer à l'industrie des pêches de l'Atlantique.

Comme le disait M. Martin la semaine dernière lors de son exposé, il est temps de repenser fondamentalement le rôle du gouvernement dans l'économie et, tout comme lui, j'ai préparé notre propre document à ce sujet, à l'intention des membres du comité. Nous l'avons intitulé «Une vision pour les pêches de l'Atlantique: bâtir une industrie des pêches qui marche». Vous en avez reçu un exemplaire et j'en ai adressé également à tous les membres du comité qui ne vont pas participer à la séance d'aujourd'hui.

Comme le ministre, nous croyons qu'une bonne politique sociale dépend d'une bonne politique économique. Les deux vont de pair. Une bonne politique sociale, c'est d'abord et avant tout avoir un bon emploi. Certes, nous savons également que nous devons être capables de faire concurrence sur les marchés internationaux, puisque plus de 80 p. 100 de notre production leur est destinée. Nous vendons nos produits dans plus de 70 pays différents.

Ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est le fait que l'industrie des pêches de l'Atlantique se doit d'éliminer des emplois, comme ont dû le faire tant d'autres industries traditionnelles du Canada, et c'est ce qui nous a amenés, depuis plusieurs mois, à forger notre nouvelle vision de l'industrie des pêches de l'Atlantique.

En bref, monsieur le président, nous envisageons une industrie saine sur le plan économique, axée sur le marché et gérant beaucoup plus elle-même ses propres activités, de façon à offrir des opportunités stables et rentables à ses investisseurs, qu'il s'agisse des pêcheurs ou des sociétés de transformation. Nous estimons qu'il nous appartient de préserver la santé de l'industrie des pêches, pour l'intérêt de toute la population canadienne, et de contribuer ainsi à la prospérité nationale.

Notre rapport est relativement bref puisqu'il ne fait que 45 pages. Je vais en présenter les points saillants. Nous l'avons rédigé avec la coopération de tous les membres du Conseil canadien des pêches. Nous y recommandons des mesures dans les secteurs suivants: structures de l'industrie, évolution des rôles respectifs de l'industrie et du gouvernement dans le secteur des pêches, promotion d'une culture du marché dans and the participants in it who harvest and use the results of tous les secteurs de la pêche, rétablissement de la stabilité de

it a contributor—not a cost—to the Canadian fishery.

This is going to require a change in attitudes from everybody in the fishery, including harvesters and processors. It's going to require a new set of policies within the government and—bottom line—operating flexibility that has to be the foundation for a new fishery.

• 1535

First and foremost, we have to change the mentality, which has been a race for the fish. We have to change those policies, and we would like to see them replaced wherever possible with a rightsbased fishery, which is particularly critical to the groundfish sector. A rights-based fishery would improve harvesting efficiency and supply, and we would like to see those rights traded freely.

We would like to see vertical integration allowed in both directions. We would like to see harvesters in rights-based fisheries be allowed to choose the technology they want to use to fish with, as long as such technology is consistent with resource sustainability.

We would like to see assistance that encourages entry into the fishery or discourages people from leaving the harvesting and processing sector to be ended. All levels of government should harmonize their policies.

I've already mentioned the idea of far more co-management of the fishery, involving listening to the fishermen and greater input from them into science as to where the fishery is going. We have to stop it from being driven on the basis of capital income and parochial political needs. That's what got us into the mess we're in.

Once the industry is economically viable, we think royalties on the resource could contribute to the costs of assessment, to enforcement and to things like inspection. However, the industry should not be expected to pay up front and see the management costs be cut later. It has to come the other way around. First we want to see the cuts and then we're prepared to help make contributions to pay for a slimmed down operation of fisheries management.

The Atlantic fishery can be rebuilt. It can be prosperous. It can make a net contribution to the Canadian economy.

I also want to touch very quickly on the fish processing sector itself—the people we represent. For that I'm using as my basis a report that was done as part of what is called the Cashin study—the task force on incomes and adjustment-less than a year ago. It covers a review of the processing industry for 11 years, from 1981 to 1991. Let me just touch on a few facts out of that particular book.

[Traduction]

those harvests, and finally, changing the focus of the fishery to make l'industrie des pêches, évolution vers un système de cogestion entre le MPO et les entreprises de l'industrie des pêches et, finalement, réorientation de l'industrie de la pêche afin qu'elle ne soit plus un boulet mais un atout pour l'économie canadienne.

> Evidemment, tout cela exigera un changement d'attitude considérable de la part de tous les participants, c'est-à-dire des pêcheurs et des transformateurs. Cela exigera aussi de nouvelles politiques publiques et, critère absolument fondamental, plus de souplesse d'exploitation pour jeter les bases d'une nouvelle industrie de la pêche.

> En tout premier lieu, il faut changer la mentalité actuelle de course forcenée au poisson. Nous devons changer ces politiques et nous aimerions qu'elles soient, dans toute la mesure du possible, remplacées par de la pêche fondée sur des droits, ce qui est particulièrement important dans le secteur des poissons de fond. Un système de pêche fondé sur des droits améliorerait l'efficacité de la pêche et le volume, et nous aimerions que ces droits puissent se négocier librement.

> Nous souhaitons l'autorisation de l'intégration verticale dans les deux directions. Nous aimerions que les pêcheurs exploitant des pêcheries fondées sur des droits soient autorisés à choisir leurs engins et méthodes de pêche, à condition que la technologie utilisée soit compatible avec la durabilité de la ressource.

> Nous souhaitons l'offre d'une assistance qui encourage l'entrée dans l'industrie de la pêche ou qui dissuade ceux qui s'y trouvent d'abandonner la pêche et la transformation. Il faudrait que tous les paliers de gouvernement harmonisent leurs politiques.

> J'ai déjà signalé qu'il faudrait beaucoup plus de cogestion des pêches, qu'il faudrait écouter les pêcheurs et mettre à profit une plus grande partie de leurs connaissances pour savoir où les pêcheries se dirigent. Il faut cesser de les gérer en fonction du revenu et des besoins politiques de clocher. C'est de là que provient le marasme dans lequel nous sommes aujourd'hui.

> Quand l'industrie sera économiquement viable, nous croyons que des redevances sur cette ressource permettraient de couvrir les frais d'évaluation, d'application et de mesures comme l'inspection. Il ne faut cependant pas demander à l'industrie de commencer par assumer les frais dans l'espoir d'une réduction ultérieure des coûts de gestion. Il faut que les choses se passent à l'inverse. Nous voulons d'abord constater des réductions, après quoi nous sommes disposés à contribuer au financement d'un dispositif plus léger de gestion des

> Il est possible de rebâtir les pêcheries de l'Atlantique. Elles peuvent retrouver la prospérité et faire un apport positif à l'économie canadienne.

> J'aimerais parler très brièvement du secteur de la transformation du poisson, celui des gens que nous représentons. Je m'appuie sur un rapport effectué il y a moins d'un an dans le cadre de l'étude Cashin, du groupe de travail sur les revenus et les rajustements. Le rapport passe en revue l'industrie du conditionnement du poisson, de 1981 à 1991. Permettez-moi de citer quelques faits évoqués dans ce document.

It says the Atlantic fish processing industry has experienced reasonable profitability in only 2 of the past 11 years that were reviewed. Its profitability level has been significantly lower than other food companies in Atlantic Canada and significantly lower than other manufacturing firms.

It compared the fishery in Atlantic Canada to those of Norway and Iceland. It found out that landings per fisherman in Canada were only 36% of the volume of a fishery in Norway and only 15% of the volume of a fishery in Iceland. Lots of people ask how can Iceland be solely on the fishery and be a sustainable country and yet we can't seem to make a go of it? The answer is right there—5,700 fishermen in Iceland land about 1.5 million tons. We use a slightly smaller volume and try to share it amongst 68,000 licensed fishermen. That's why the average income per fisherman is so much lower.

The report addresses the overcapacity issue in processing. It makes a case that there's about \$200 million worth of excess assets in place in processing, which there isn't enough resource or isn't going to be enough resource to handle. It also argues that if you used the 1990 mix of finished products and if you wanted the industry to be profitable, the 63,000 people who had jobs in processing would have to be reduced by possibly as much as 20,000 people, and half of those remaining 43,000 jobs would still have to very highly seasonal.

So we have this analysis that was done on the outside, we have the Cashin task force report and we have our own vision for the Atlantic fishery. They all conclude that the process of consolidation in the Atlantic fishery will unfortunately reduce opportunities for employment.

However, that does mean there would be a much greater duration of the jobs that are left in the processing and harvesting sector. Therefore that is one of the difficult and emotional issues that we in the industry and in governments will have to face.

I must say at this point the government has put in place a multi-year, multi-million dollar effort to try to effect change while helping people adjust to the impact on their lives. The temptation, however, is going to be there to keep using the fishery and some way to absorb excess labour. Ultimately this will be counter-productive, because the financial drain this causes on both harvesting and processing is such that the enterprises cannot go on in the long term in that situation.

• 1540

Another area I want to touch on, Mr. Chairman, is the existing system of support for the fishing industry. I think many people here are familiar with the regular UI program that exists if you are paid wages. That could be when you either work on a boat and are a salaried employee of the boat, or you are in a plant, and then of course there is the special fishermen's UI program.

[Translation]

On y lit que l'industrie du conditionnement de l'Atlantique n'a connu que deux années de rentabilité raisonnable sur les onze années étudiées. Son niveau de rentabilité a été nettement inférieur à celui des autres fabricants d'aliments du Canada Atlantique, et nettement inférieur à celui des autres fabricants.

Le document compare les pêches du Canada Atlantique à celles de la Norvège et de l'Islande. On constate que les prises par pêcheur au Canada ne représentent que 36 p. 100 du volume des prises en Norvège et seulement 15 p. 100 du volume des prises en Islande. Bien des gens demandent comment il se fait que la pêche puisse seule soutenir l'économie de l'Islande alors que nous ne sommes apparemment pas capables d'en faire autant. La réponse est bien simple: 5 700 pêcheurs islandais prennent environ 1,5 million de tonnes. Tant qu'à nous, nous devons partager un volume légèrement inférieur entre 68 000 pêcheurs détenteurs de permis. C'est la raison pour laquelle le revenu moyen par pêcheur est tellement plus faible.

Le rapport traite de la surcapacité en transformation. Il explique que le secteur dispose d'environ 200 millions de dollars en actifs excédentaires pour la transformation, l'insuffisance actuelle et future de la présence. On lit également qu'en se référant à l'inventaire de 1990 de produits finis il faudrait, si l'on voulait que l'industrie soit rentable, réduire de peut-être 20 000 les 63 000 personnes qui travaillent dans la transformation, et qu'en outre la moitié des 43 000 emplois restants devraient être saisonniers.

On dispose donc de l'analyse faite à l'extérieur, du rapport du groupe de travail Cashin et l'on a notre propre vision des pêcheries de l'Atlantique. La conclusion a en tirer est que la consolidation des pêcheries de l'Atlantique réduira malheureusement le nombre des emplois.

Cependant, cela signifie que les emplois restants dans le la transformation et dans la pêche seraient de durée beaucoup plus longue. C'est donc là l'un des problèmes difficiles et chargés auxquels nous devons tous, industrie et gouvernements, faire face.

Je dois avouer que le gouvernement a lancé un effort de plusieurs millions de dollars étalés sur plusieurs années pour tenter d'amener le changement tout en aidant la population à s'adapter à ces répercussions. L'on sera toutefois toujours tenté d'utiliser les pêches et d'aborber autrement la main d'oeuvre excédentaire. Ce sera néanmoins néfaste car le fardeau financier qui en résultera tant pour la pêche que pour la transformation sera telle que les entreprises ne pourront pas subir indéfiniment une telle situation.

J'aimerais également, monsieur le président, traiter du régime actuel de soutien de l'industrie des pêches. Vous êtes sans doute tous au courant du programme normal d'assurance—chômage qui s'adresse à ceux qui touchent un salaire. C'est le cas de celui qui travaille sur un navire, qui est un employé salarié sur ce navire, ou qui travaille dans un usine, et vous avez en outre, bien entendu, le programme spécial d'assurance—chômage pour les pêcheurs.

The benefits from these programs do provide an important level of income support for fishermen. In fact, if you look at 1990, self-employed fishermen's income was only half the level of all the employees of Atlantic Canada, but when you added in UI on top of that, it brought that up to 83%. So you can see what a significant part of their total income it makes.

Now, the UI system was obviously originally designed to operate on insurance principles. However, in Atlantic Canada, in our industry, it has become widely considered a part of the social support program, an income support program.

The premiums collected are far from covering the cost. The periods of unemployment aren't uncertain in our industry; they're well understood, anticipated, regular periods when ice is in, the gulfs close down and fisheries are closed.

Unfortunately, as a social support program the system itself is flawed, if not actually perverse, because the benefits relate to earnings. Therefore the highest earners in the fishery get the highest level of benefits and the people who are the most needy get fewer benefits, or in some years are missed entirely. So even if it's considered to be a social income support program, it doesn't really work very well even if that is the objective you hold up.

The UI program is supposed to stabilize the business cycle; that's a concept across the country. Here again in fisheries, it works in just the opposite way. If we have a good year in fishing, high income, the truckers are working, the welders are working, everybody in the community is working and they're making high earnings, when it closes down they therefore get high benefits. If it's a lean year in the fishery, you don't even get enough weeks and there's not much fish to be trucked, UI actually accentuates business cycles in the local economy in Atlantic Canada.

It also creates a very strong incentive to maximize the return to a community rather than to an individual, by trying to distribute the income and the income support over the broadest base of individuals possible, to get as many people as possible to qualify. This obviously increases the program cost and makes the industry itself less efficient.

For plant workers on the processing side, since you get your benefits on your last week's work, if we have a fishery where we only get fish for two or three days in a tail—end week, it's very hard to have people actually come to work because that gives them a lower rate of earnings for that week and therefore affects their next 42 weeks. So we can't get people. Unless we have a full week's work, it's tougher to get them to come to work at all. So, again, it's quite perverse in that sense.

[Traduction]

Les prestations de ces programmes apportent un soutien important au revenu des pêcheurs. C'est ainsi que pour l'année 1990 le revenu des pêcheurs à leur compte n'était que la moitié du revenu moyen de tous les employés du Canada Atlantique, mais avec les prestations de l'assurance—chômage ce revenu atteignait 83 p. 100. On peut donc mesurer la part importante de leur revenu que représentent ces prestations.

Il est évident qu'à l'origine le régime d'assurance-chômage s'est inspiré des principes de l'assurance. Cependant, dans le Canada Atlantique, dans notre industrie, ce régime a fini par être considéré comme élément d'un programme d'assistance sociale, un programme de soutien du revenu.

Les primes perçues sont très insuffisantes pour couvrir les prestations. Les périodes de chômage ne sont pas imprévisibles dans notre industrie; elles sont bien comprises, bien prévues, correspondant régulièrement aux périodes de gel où les golfes sont bloqués et les pêcheries obligées de fermer.

Malheureusement, en tant que programme d'assurance sociale, le régime est faussé, sinon perverti, par le fait que les prestations sont liées aux gains. Il en résulte que celui qui gagne le plus à la pêche reçoit les prestations les plus élevées alors que les plus démunis en reçoivent moins, quand ils ne sont pas tout simplement laissés de côté certaines années. Donc, en tant que programme social de soutien du revenu, l'assurance—chômage ne fonctionne vraiment pas très bien, même si c'est l'objectif que vous visez.

Le programme d'assurance-chômage est censé stabiliser le cycle des affaires; c'est ainsi qu'on le perçoit dans tout le pays. Mais ici pour les pêches, il fonctionnement exactement à l'envers. Quand la pêche donne bien, avec des revenus élevés, les camionneurs travaillent, les soudeurs travaillent, tout le monde dans la localité travaille et gagne plus d'argent et quand les pêcheries ferment, leurs prestations sont élevées. Par contre, quand l'année est maigre, on n'a même pas assez de semaines de travail, il n'y a pas beaucoup de poisson à transporter et l'assurance-chômage étire les cycles d'affaires de l'économie locale dans le Canada Atlantique.

Une telle situation a aussi pour effet d'inciter fortement les gens à augmenter le plus possible les gains de la collectivité plutôt que ceux du particulier en essayant de répartir les revenus et le soutien du revenu sur le plus grand nombre de particuliers pour que le plus grand nombre de personnes aient accès aux prestations. Cela augmente manifestement le coût du programme et réduit l'efficacité de l'industrie elle—même.

Pour l'employé d'une usine de conditionnemnt, ses prestations sont basées sur ses gains de sa dernière semaine de travail. Si une usine ne reçoit du poisson que pour deux ou trois jours vers la fin de la saison, il est très difficile de convaincre les gens de venir travailler parce que cela leur donne, pour cette semaine—là, un niveau de revenus plus faible qui va se répercuter sur les 42 semaines suivantes. Donc, les gens ne viennent pas. À moins d'avoir une pleine semaine de travail à leur offrir, il est à peu près impossible de les faire venir travailler. C'est donc un autre effet pervers du régime.

The net effect of all these observations is that UI retains a significant number of fishermen in the industry who would probably otherwise choose to leave. It therefore also reduces the income of those who remain in the industry, because they're there for a mix of the two systems.

Now, from our point of view, we don't kid ourselves. It also maintains a larger pool of workers available to plants than might otherwise be there. So we don't kid ourselves that as processors it has a net benefit from that point of view as well.

If the decision is to continue the UI program as an insurance—oriented program, obviously there is a need to restore closer links between the time worked and the regional benefits received. And it should reward all work, not just this full week's concept.

If the UI is going to be maintained as a social income support program, then we need a different kind of program that will deliver the benefits to the lowest–income people, because it isn't doing it right right now.

It also needs to be used as transitional adjustment assistance to help people get skills, either to be better plant workers, improve their general knowledge or to provide them with skills that would make them employable in other alternatives.

The final point I'll make is that UI should be clawed back from high-income earners in the fishery in its entirety.

So those are all changes that are worthy of consideration. As long as the UI policy in the Atlantic fishery is driven by the social imperative to maximize employment, the economic viability of processors in the entire industry definitely is undermined. In such circumstances, one could not expect the processing industry to absorb an increased portion of the cost.

• 1545

Here again, fix it and we'll pay our fair share. What we don't want is a government that says you're high users of it, let's charge you four or five times more than somebody else. We'd rather see the program itself fixed.

Ultimately—and it gets back to the vision statement—the solution is to change the fishery itself toward efficient harvesting enterprises and plants with long seasons of production such that people in the industry earn viable incomes from the resource they're handling, not from an artificial income supplement.

The final area I would like to touch on is tax credits for Canadian deep—sea vessels. As you know, in November this year the 200—mile limit, the Law of the Sea, finally will be put in place. It has been ratified by enough countries.

[Translation]

Le résultat net de toutes ces observations est que l'assurance—chômage maintient dans l'industrie un nombre important de pêcheurs qui, sans elle, choisiraient probablement de la quitter. Cela réduit également le revenu de ceux qui restent dans l'industrie parce qu'ils n'y demeurent que pour un mélange des deux régimes.

Évidemment, d'un autre point de vue, nous ne sommes pas aveugles. Nous savons que le régime maintient à la disposition des usines un plus grand nombre d'ouvriers disponibles que ce ne serait le cas autrement. Nous savons donc très bien que comme transformateurs c'est un avantage net que nous ne pouvons sous—estimer.

Si l'on décide de maintenir le programme d'assurance-chômage comme programme inspiré des principes de l'assurance, il faudra manifestement reserrer la relativité entre les heures de travail et les prestations versées dans la région. Il faut également que les prestations récompensent la totalité du travail et non pas simplement cette notion de semaine complète.

Par contre, si l'on veut conserver l'assurance—chômage comme programme social de soutien du revenu, il faut alors trouver un autre genre de programme qui donnera les prestations aux moins bien nantis, ce qui n'est pas le cas à l'heure actuelle.

Il faudrait également que le programme offre une assistance de transition aidant les gens à acquérir de meilleures aptitudes, pour soit améliorer leur rendement soit étendre leurs connaissances générales, ou les doter de compétences facilitant leur accès à d'autres emplois.

Je dirai en terminant qu'il faudrait récupérer l'assurance-chômage auprès des salariés les plus nantis dans tout le secteur des pêches.

Tels sont donc tous les changements qui méritent considération. Tant que la politique de l'assurance-chômage à l'égard des pêcheries de l'Atlantique est axée sur l'exigence sociale du maintien du plus grand nombre d'emplois possibles, la viabilité économique des transformateurs de toute l'industrie est absolument compromise. Dans de telles circonstances, on ne peut s'attendre à ce que l'industrie de la transformation absorbe une plus grande partie du coût.

Là encore, corrigez la situation et nous payerons notre juste part. Nous ne voulons pas qu'un gouvernement nous dise que, parce que nous avons un recours considérable à l'assurance—chômage, nous devons payer quatre ou cinq fois plus que les autres. Nous préférons que le programme lui—même reçoive les correctifs appropriés.

En dernier ressort, et cela nous ramène à l'énoncé de vision, la solution consiste à faire évoluer les pêcheries vers des entreprises de récolte efficaces et des usines pouvant produire pendant de longues saisons afin que les gens qui y travaillent tirent des revenus suffisants des ressources qu'ils traitent, et ne dépendent pas d'un supplément de revenu artificiel.

J'aimerais enfin aborder la question des crédits fiscaux pour les navires canadiens de pêche hauturière. Vous savez sans doute qu'en novembre de cette année la limite de 200 miles, le droit de la mer, entrera finalement en vigueur. Un nombre suffisant de pays l'ont ratifié.

We find that the tax law in Canada currently only goes to the old 12-mile limit. That means the deep-sea industry in Canada cannot take advantage of things such as the investment tax credit program, the manufacturing and processing tax credit program or the research and development incentive program.

Without boring you, Mr. Chairman, they are all things that could really benefit everybody. For example, we could use commercial boats that are tied up to be the platforms for science. Those boats could operate and take an R and D tax credit. That makes it cheaper to run the Department of Fisheries and Oceans. There still is the platform at sea that can perform the various operations, where the scientists can be on board. Everybody comes out a winner.

The northern shrimp industry is another example where if the EU expands, we're going to lose big chunks of our markets into Scandinavia as they move into the EU and behind a new shrimp tariff wall. If those boats that process at sea could take the same advantages of a plant onshore, that credit would to some degree offset the higher tariffs they are going to have to jump to get into that expanded EU market.

Finally, we think there are lots of areas, such as new gear technology, where we could be using the R and D tax credit to try to look at grates and things that reduce by—catch, things that make the fishery more targeted, more specific to species. Therefore, one of the specific things we are arguing is that in this budget we'd like to see the process go out to the 200—mile limit, not to 12 miles.

In conclusion, Mr. Chairman, let me say that in the post-budget consultations earlier this year, when I had a chance to meet after the budget with Mr. Martin, I summed up all the hits Atlantic Canada had to sustain—reduced transportation assistance, military reductions, etc. At the same time, I noted that one of the few line items in that budget that had new increased funds was for the Atlantic fishery to help people—funds to assist with change and funds to give Atlantic Canadians a better chance at employment outside the fishery.

Last Friday the government took the next step. Some of those funds are now targeted directly toward capacity reduction. That is another step in the right direction.

What we are arguing for in our vision is that we have to keep going even after those initial programs. We need to move to a rights—based fishery wherever possible to ensure that the rewards to harvesting are based on cost—efficient catching, not on a volume—oriented race for fish.

[Traduction]

Nous constatons que la loi fiscale du Canada ne s'applique actuellement qu'à l'intérieur de l'ancienne limite de 12 miles. Il en résulte que l'industrie de pêche hauturière du Canada ne peut pas profiter de mesures tels que le programme de crédit fiscal à l'investissement, le programme de crédit fiscal à la fabrication et à la transformation, ou au programme d'incitation à la recherche et au développement.

Sans vouloir vous ennuyer, monsieur le président, ce sont toutes des mesures qui pourraient vraiment profiter à tout le monde. On pourrait par exemple garder au port des navires commerciaux qui pourraient servir de plate-formes pour la science. On pourrait exploiter ces navires en profitant d'un crédit fiscal de recherche et de développement. Cela permettrait de gérer le ministère des Pêches et Océans à moindres coûts. Cela permet de conserver une plate-forme en mer qui peut exécuter diverses opérations, avec des savants à bord. Tout le monde en sort gagnant.

L'industrie des crevettes du Nord est un autre exemple où, l'Union européenne s'agrandit, nous allons perdre d'importants débouchés au profit de la Scandinavie, si ces pays se joignent à l'Union européenne et s'abritent derrière un nouveau mur tarifaire sur les crevettes. Si les navires usines pouvaient profiter des mêmes avantages qu'une usine à terre, ce crédit fiscal compenserait dans une certaine mesure les tarifs plus élevés qu'ils vont devoir surmonter pour avoir accès au marché européen élargi.

Enfin, nous pensons qu'il y a de nombreux secteurs, comme la nouvelle technologie des agrès, où nous pourrions utiliser le crédit fiscal de recherche et de développement pour mettre au point des grilles et dispositifs réduisant les prises indésirables, des appareils mieux adaptés à la prise d'espèces particulières. Par conséquent, l'un de nos arguments particuliers est que nous souhaitons voir dans ce budget des mesures qui étendent le processus à la limite des 200 miles, et non plus de 12 miles.

En conclusion, monsieur le président, je dirais que lors des consultations post-budgétaires, plus tôt cette année, lors d'une rencontre avec M. Martin, je lui ai donné la liste de tous les chocs subis par le Canada Atlantique, tels la réduction de l'assistance aux transports, les réductions militaires, etc. En même temps, j'ai remarqué que l'un des rares postes budgétaires à recevoir des fonds additionnels visait les pêcheries de l'Atlantique pour aider les gens, des fonds destinés à faciliter le changement et à donner aux Canadiens de l'Atlantique de meilleures chances d'emploi en dehors de la pêche.

Vendredi dernier, le gouvernement a franchi l'étape suivante. Certains de ces fonds visent maintenant directement la réduction du potentiel de production. C'est une autre mesure dans la bonne direction.

Ce que nous soulignons dans notre vision est que nous devons poursuivre notre activité même après ces programmes initiaux. Nous devons adopter des pêcheries fondées sur des droits de prise partout où c'est possible afin que les profits de la récolte reposent soient dérivés de méthodes de pêche rentables, et non d'une course effrénée pour prendre le plus de poisson possible.

We've proposed a next step in the series of steps in our vision. At our convention last week, Minister Tobin called our document exciting. He said he could agree with the basic underpinnings of the document. He has called for a round table of provinces and industries to come together around this document as one of the key elements to discuss how to move the entire issue forward.

We welcome this timely initiative; however, we're going to ask you people to be very careful. There will be people who will come forward and want you to impose status quo on the Atlantic fishery when the stocks recover. We urge you to resist that temptation. It cannot and will not and should not be the same.

We ask you to consider and adopt our vision for change. Maybe you will have the answers to your three basic questions posed in the material, at least as they apply to the Atlantic fishery.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chair: Mr. Bulmer, we thank you for your very specific suggestions.

Alors, nous commençons les questions avec monsieur Brien, s'il Now, we shall start the questions with Mr. Brien, please. vous plaît.

M. Brien (Témiscamingue): Merci, monsieur le président. Je vous remercie de votre présence au comité des Finances.

Dans l'ensemble de votre discours, il semble que vous suggériez que pour que ce soit moins coûteux pour le gouvernement dans notre secteur, il faudrait améliorer la qualité et la durée des emplois. Vous parlez d'une restructuration majeure du domaine des pêches. On entend souvent dire qu'il faudrait plutôt faire de la diversification économique chez les gens qui travaillent dans ce secteur-là, alors que vous semblez nous dire qu'il faut peut-être développer davantage le secteur en le gérant différemment.

Alors quelle perspectives d'avenir voyez-vous pour le domaine des pêches? Est-ce que vous croyez qu'il est possible de créer plus d'emplois, plus d'emplois de longue durée et ce, dans le contexte actuel international du domaine des pêches?

Mr. Bulmer: I think the answer is that as stocks recover, there can and should be fewer but longer-duration jobs. I do not believe we will ever be viable as an industry if we try to have in excess of 100,000 people make their living from the about 1.4 million tonnes of fish that we landed at the record in 1988. If the stocks recover and we get those same kinds of volume, and we put those volumes through a smaller industry, the people in that industry will work longer and get a better return from the actual resource, rather than try to spread it over the maximum number of people and then top it up with an income supplement to remain there. I'm encouraged that the provincial government has seen that same need for economic diversification.

[Translation]

Nous avons proposé une consécutive à celles exposées notre vision. À notre congrès de la semaine dernière, monsieur le ministre Tobin a dit que notre document était prometteur. Il s'est déclaré d'accord avec les arguments qui le sous-tendent. Il a dit qu'il faudrait organiser une table ronde des provinces et de l'industrie en vue d'étudier ce document comme l'un des éléments essentiel de recherche des moyens de faire progresser toute la question.

Nous sommes heureux de cette initiative opportune; cependant, nous vous exhortons à la plus grande prudence. Certaines personnes vont vous demander d'imposer le statu quo sur les pêcheries de l'Atlantique parce que les stocks se seront reconstitués. Nous vous exhortons à résister à cette tentation. Il est impossible, il est exclu, il ne faut pas que la situation reste la même.

Nous vous demandons d'examiner et d'adopter notre vision du changement. Peut-être trouverez-vous dans cette documentation les réponses aux trois questions essentielles que vous vous posez, du moins dans leur application aux pêcheries de l'Atlantique.

Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Bulmer, nous vous remercions de la grande précision de vos propositions.

Mr. Brien (Témiscamingue): Thank you, Mr. Chairman. I thank you for coming before the Finance committee.

In your presentation, you seem to suggest that one way of making our sector less expensive for the government, would be to improve the quality and the duration of the jobs. You are talking about a major reorganization of fisheries. Some people say that it would be better to diversify the economic opportunities for people who work in that sector, while you seem to tell us that we should develop that sector by managing it in a different way.

So, what prospects do you envision for fisheries? Do you believe it is possible to create more jobs, more long term jobs within the present international context of fisheries?

M. Bulmer: À mon avis, quand les stocks de poissons seront reconstitués, il faudrait, et c'est possible, qu'il y ait moins d'emplois, mais qu'ils soient de plus longue durée. Je pense que nous n'aurons jamais une industrie viable si nous essayons de faire vivre plus de 100 000 personnes avec les quelque 1,4 millions de tonnes de poisson que nous avons pêchés au cours de l'année record de 1988. En admettant que les stocks se reconstituent et que nous prenions les mêmes quantités de poisson, si ces volumes sont traités par une industrie plus petite, les gens qu'elle emploiera y travailleront plus longtemps et obtiendront un meilleur revenu de la ressource disponible que si l'on essaye de l'étaler sur le plus grand nombre de personnes possibles en y ajoutant un complément de revenu pour qu'ils restent sur place. Je trouve encourageant que le gouvernement provincial se soit aussi rendu compte du besoin de diversification économique.

Mr. McKenna everybody holds up as an example of building other alternatives into New Brunswick. You see it everywhere. Premier Wells on a more recent trip into Asia was seeking companies and looking at things such as tax breaks to bring other kinds of companies to Newfoundland. I agree that there has to be economic diversification to pick up the labour that can never be reabsorbed into the Atlantic fishery. That's why I say I'm also encouraged that the program now in place has elements in it to try to give people skills, so that if there is economic diversification and if different kinds of firms relocate into Atlantic Canada, people from the fishery are going to have the skills to compete nose to nose with anybody else to try to get those jobs.

M. Brien: Merci.

Le président: Merci, monsieur Brien.

Mr. Grubel, please.

Mr. Grubel: Mr. Bulmer, I haven't read your report, but from everything you have said, I am very excited and impressed by the vision you have presented. I have had some problems in the Atlantic provinces for having spoken out and urged realism in the assessment of the future of the province in terms of the likelihood that these kinds of subsidies and social programs supports can continue in the future. I'm really excited to see that a leader like you shares this vision. I just hope that the idea to have diversification of industry will come about. I wish you the best of luck.

Just out of curiosity, there is something you did not mention, and that is the prospect of having more fish farming. It seems to me this could be a reasonably labour-intensive and high-productivity industry, if we can see what happens in Chile, in Norway and even in British Columbia. I wonder about the prospect for that.

Mr. Bulmer: There's no question that aquaculture is becoming a growing resource base, literally worldwide, to the fishing industry. Farmed salmon is now around 300,000 metric tonnes. Farmed catfish in the U.S. is 200,000 metric tonnes, shrimp 500,000 metric tonnes. In Canada in about 12 years we've gone from about \$8 million in sales to almost \$200 million in sales. So it is growing.

One of the problems in our areas is of course that we have very cold water temperatures. For the cod offshore it looks as though it is even too cold. It means that some species that are farmed in more tepid waters grow a lot faster, and therefore it's tough for us to be world competitive. A blue mussel in P.E.I. takes about 30 to 36 months to marketplace. That same animal in Vigo, Spain is about 9 months, so they're turning their capital [Traduction]

Tout le monde cite M. McKenna comme un exemple pour la mise en place de nouvelles possibilités pour le Nouveau-Brunswick. On le voit partout. Le premier ministre Wells, lors d'un voyage plus récent en Asie, recherchait des entreprises et parlait d'allégements fiscaux pour amener d'autres sortes d'entreprises à Terre-Neuve. Je trouve, moi aussi, qu'il faut diversifier l'économie pour occuper la main-d'oeuvre qu'on ne pourra jamais réinsérer dans les pêcheries de l'Atlantique. C'est pour cela que je me dis également encouragé par le programme actuel qui comporte des éléments visant à doter les pêcheurs de qualifications qui les rendront aptes, dans une situation de diversification économique et d'installation d'autres sortes d'entreprises dans le Canada Atlantique, à se retrouver sur un pied d'égalité avec n'importe qui d'autre pour tenter d'obtenir les emplois ainsi

Mr. Brien: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Brien.

Monsieur Grubel, s'il vous plaît.

M. Grubel: Monsieur Bulmer, je n'ai pas lu votre rapport, mais d'après ce que vous avez dit, je suis enthousiasmé et impressionné par la vision que vous nous avez présentée. J'ai connu certaines difficultés dans les provinces de l'Atlantique pour avoir parlé franchement et demandé qu'on soit réaliste dans l'évaluation de l'avenir de la province quant à la probabilité que ce genre de subventions et de programmes sociaux de soutien puissent continuer à l'avenir. Je suis vraiment très heureux de voir une personnalité comme vous partager ce point de vue. J'espère simplement que l'idée de diversifier l'industrie se concrétisera. Je vous adresse mes meilleurs voeux de succès.

J'aimerais par ailleurs savoir ce que vous pensez de quelque chose que vous n'avez pas mentionné, c'est-à-dire la perspective d'intensifier l'aquaculture. Il me semble que ce pourrait être une industrie créatrice d'un bon nombre d'emplois et de haute productivité, si l'on en juge par ce qui se passe au Chili, en Norvège et même en Colombie-Britannique. Je me demande quelles en sont les possibilités.

M. Bulmer: Il ne fait aucun doute que l'aquaculture devient une ressource de base croissante, dans le monde entier, pour l'industrie de la pêche. Le saumon d'élevage représente maintenant quelque 300 000 tonnes métriques. La barbotte d'élevage représente 200 000 tonnes métriques aux États-Unis, la crevette 500 000 tonnes métriques. Au Canada, en une douzaine d'années, nous sommes passés d'un chiffre d'affaires d'environ 8 millions à près de 200 millions de dollars. C'est donc un secteur en croissance.

L'un des problèmes de nos régions est naturellement le fait que nos eaux sont très froides. Il semble même qu'elles soient trop froides pour les morues du large. Cela signifie que certaines espèces élevées dans des eaux plus tièdes grossissent beaucoup plus vite et qu'il nous est donc très difficile de soutenir la concurrence sur les marchés du monde. Une moule bleue à l'Île-du-Prince-Édouard prend de 30 à 36 mois avant three times compared to us. So it looks like we'll be most d'être mise en marché. Le même animal à Vigo, en Espagne, ne

cold water: salmon, sea bass, halibut or some of the experimental products coming on.

1555

The other thing—I'll just correct you—is that it tends not to be very labour intensive. Since you can keep a few hundred thousand salmon in an area about as big as this room, one person can go out a couple of times a day and feed them. When it's time to harvest that net, a couple of people can put them in.

There are three or four jobs to harvest a few hundred thousand salmon. Certainly with respect to the wild fishery, it would take a great deal more labour and boats to have the same number of animals coming over the stern of a wild boat.

Mr. Grubel: But then you'd have the processing. You could have people to process that.

Mr. Bulmer: Sure, processing, marketing.

The other thing, too, is that it builds markets, because you supply over 12 months. Much of the wild harvest comes in such a seasonal peak that you can then use aquaculture to fill in. That encourages stores to have fresh fish counters supplied 12 months of the year. It has lots of benefits for us, no question.

Mr. Grubel: Plus your processing can be more levelled out.

Mr. Bulmer: Correct.

Mr. Grubel: But what is holding it back? Why isn't it booming?

Mr. Bulmer: First of all, you have to be world competitive. One of the things is that so many people moved into the salmon; that's the big component in Atlantic Canada.

Five years ago salmon prices probably were \$6 a pound at the farm gate; they're probably \$2.90 today. So many operations went into bankruptcy and folded, because they couldn't afford that huge reduction in selling price against the cost of their feed bill to raise the animals. So there's been quite a weeding out in the process.

It will come back on a viable. . . Those who were very efficient and can survive on small margins, they're the ones who will make it.

Mr. Grubel: In Thailand I once saw that the food was actually the garbage fish caught by fishermen. Instead of throwing them back. . . The problem of course was that it had to be brought in every eight hours, sort of around the clock.

[Translation]

successful with those species that are of a very high value and require prend qu'environ neuf mois, ce qui fait un roulement de capital trois fois plus rapide que chez nous. Il semble donc que c'est avec les espèces qui ont une très grande valeur et qui ont besoin d'eau froide pour survivre que nous allons avoir le plus de succès, c'est-à-dire avec le saumon, le serranidé, le flétan ou quelques-uns des produits expérimentaux qui seront bientôt exploités.

> Par ailleurs-et permettez-moi de rectifier ce que vous avez dit—il ne faut pas oublier que ce type de production a tendance à ne pas exiger beaucoup de main-d'oeuvre. Étant donné qu'on peut élever quelques centaines de milliers de saumons dans une aire pas plus grande que cette pièce, il suffit d'une seule personne pour les nourrir une ou deux fois par jour. Quand vient le temps de lever ce filet, on n'a besoin que d'une ou deux personnes.

Il suffit de trois ou quatre emplois pour récolter quelques centaines de milliers de saumons. Il est évident que si cette pêche était pratiquée en milieu naturel, il faudrait beaucoup plus de main-d'oeuvre et de bateaux pour faire passer le même nombre d'animaux par-dessus la poupe d'un bateau de pêche classique.

M. Grubel: Mais il resterait alors la transformation. Vous pourriez avoir des gens pour conditionner tous ces poissons.

M. Bulmer: Bien sûr, pour les conditionner, pour les commercia-

Il y a aussi que ce type de production crée des marchés, car la clientèle peut être approvisionnée sur 12 mois. Le gros du poisson capturé en milieu naturel arrive tellement par pointes saisonnières qu'on pourrait recourir à l'aquaculture pour continuer d'approvisionner le marché durant la saison morte. Cela encouragerait les magasins à garder du poisson frais 12 mois par année. Cette solution offre une foule d'avantages pour nous, c'est indéniable.

M. Grubel: Cela vous permettrait en plus de mieux équilibrer vos activités de transformation.

M. Bulmer: Exactement.

M. Grubel: Mais qu'est-ce qui vous empêche de le faire? Pourquoi cette industrie n'est-elle pas florissante?

M. Bulmer: D'abord, il faut être compétitif par rapport au marché international. Il faut dire notamment qu'il y a eu tellement de gens qui se sont lancés dans l'élevage du saumon; c'est le principal facteur dans le Canada Atlantique.

Il y a cinq ans, le prix du saumon était d'environ 6\$ la livre au niveau de la production; il se situe probablement aujourd'hui aux alentours de 2,90\$. En conséquence, de nombreuses entreprises ont fait faillite et dû fermer leurs portes, parce qu'elles n'avaient pas les moyens de faire face à une réduction aussi importante de leur prix de vente compte tenu de ce qu'il leur en coûtait pour nourrir le poisson. Il y a donc eu toute une épuration dans l'industrie.

Elle redeviendra rentable... Les entreprises qui étaient très efficaces et qui peuvent survivre avec des marges bénéficiaires réduites sont celles qui parviendront à s'en sortir.

M. Grubel: Je sais pour l'avoir vu qu'en Thaïlande, que les gens se nourrissaient de poisson sans intérêt commercial capturé par les pêcheurs. Au lieu de le rejeter. . . Le problème évidemment, c'est qu'il fallait aller le débarquer toutes les huit heures, presque jour et nuit.

What is preventing the expansion of your fisheries in this direction? That would certainly be labour intensive,

Mr. Bulmer: Well, first of all, we don't have a lot of trash fish available for fishing for that... We are trying to make everything in our zone into a human food product and utilize it. That's the first point.

But what we do use are things like carcasses after we've extracted herring roe for the Japanese market. The herring carcass is then ground up and made into the pellets that are used in fish—meal.

Ultimately, by the way, that is one of the constraints in aquaculture. It takes four tonnes of fish to raise a tonne of fish. So when you get to a point where the economics aren't there in your cost to feed, because you have to take some alternate species that could be sold for human consumption and start using it as the basis. . . Again, you need to get a huge margin on the fish you feed; otherwise, you can't justify the costs you have in your feed bills.

Mr. Grubel: You don't use soybean meal and stuff like that?

Mr. Bulmer: It's a mix. But you need a certain amount of fish in the feed, or the fish won't eat it.

Mr. Patrick McGuinness (Vice-President, Fisheries Council of Canada): I should add another problem in the Atlantic fisheries in terms of the aquaculture species we're looking at, halibut and flatfish. Basically one of the constraints right now is that the science is just not there yet. That's one of our stumbling blocks. People are working on that. Hopefully we can find the right answer to move that further.

Mr. Grubel: And the day will come when you will have artificially raised lobster. Then we can all celebrate.

Mr. Bulmer: The Japanese are trying that one.

Mr. Culbert: Coming from Atlantic Canada, you can appreciate that I was very interested in your comments. I unfortunately couldn't be here at the very beginning, because I just came from the House. But I was very interested to hear you say that you're listening to fishermen, because to be honest, that's the criticism and complaint I hear more often than not. I hear that if the bureaucracy would listen to the fishermen, they have the answers for which the bureaucrats spend months doing their studies. They could have told you that to start with. So I was very pleased to hear that.

[Traduction]

Qu'est-ce qui vous empêche d'orienter votre secteur de pêche dans cette voie? Cela emploierait certainement beaucoup de main-d'oeuvre.

M. Bulmer: Et bien, tout d'abord, il n'y a pas tellement de poisson sans valeur à pêcher pour pouvoir... Nous essayons de faire en sorte que tout le poisson pêché dans notre zone soit transformé et utilisé pour nourrir les humains. Voilà pour le premier point.

Par ailleurs, nous utilisons certaines parties, comme les carcasses de hareng, après en avoir extrait la rogue que nous destinons au marché japonais. La carcasse de hareng est ensuite moulue et transformée en granules qui sont utilisées pour nourrir le poisson d'élevage.

C'est d'ailleurs l'une des contraintes de l'aquaculture. Il faut quatre tonnes de poisson pour élever une tonne de poisson. Par conséquent, quand on en arrive au point où l'exploitation n'est plus rentable parce qu'il en coûte trop cher pour nourrir le poisson, parce qu'il faut utiliser d'autres espèces qui pourraient être vendues pour la consommation humaine et s'en servir comme base. . . Je le répète, il faut réaliser une marge bénéficiaire énorme sur le poisson qu'on alimente; autrement on ne peut justifier le coût de la facture de nourriture.

M. Grubel: Vous n'utilisez pas le tourteau de soja et des produits de ce genre?

M. Bulmer: Nous utilisons un mélange des deux. Mais il faut une certaine quantité de poisson dans l'alimentation; autrement le poisson ne mangera pas ce qu'on lui donne.

M. Patrick McGuinness (vice-président, Conseil canadien des pêches): Il y a un autre problème auquel ont doit faire face dans le secteur des pêches de l'Atlantique, à propos des espèces qu'on songe à élever en aquiculture, le flétan et le poisson plat. Essentiellement, l'un des obstacles actuels est le faible degré d'avancement de la science dans ce domaine. C'est une de nos pierre d'achoppement. On y travaille. J'espère que nous trouverons bientôt les solutions pour pouvoir continuer à progresser.

M. Grubel: Et le jour viendra où vous pourrez élever artificiellement des homards. Alors, nous pourrons tous célébrer.

M. Bulmer: Les Japonais essaient déjà.

M. Culbert: Vu que je viens du Canada Atlantique, vous devez vous rendre compte que je suis très intéressé par vos commentaires. Je n'ai malheureusement pas pu être ici au tout début, parce que je viens d'arriver de la Chambre. Mais j'ai été très intéressé de vous entendre dire que vous étiez à l'écoute des pêcheurs, car je vous avouerai franchement que c'est la critique et la plainte que j'ai eu qu'autrement l'occasion d'entendre et plus souvent. On nous dit que si les bureaucrates étaient à l'écoute des pêcheurs, ils auraient les réponses qu'ils mettent des mois à obtenir en faisant des études. Les pêcheurs auraient pu nous donner toutes ces réponses dès le début. J'ai donc été ravi de vous entendre dire cela.

Part of my constituency is in the Bay of Fundy area. I can tell you it's a very diversified, traditional fishery. In order to make a livelihood of that fishery, one may have to have three to five licences, including lobster as the key and probably groundfish and scallops, the major ones. There may be some others in addition, but those would be the three, and there are three different seasons in order to make a living.

• 1600

Now, when one thinks of the traditional fishery and one thinks of UIC, which you referred to, and the great dollars these people make, you forget one thing. You forget the workers who are on the boat with. . . It's okay for the owner. That's fine. Maybe he makes some bucks. If he has a good year, he makes big bucks.

But what you're forgetting about is those workers who have to go with him on the boat. They don't have the other alternatives we spoke of. That's where we really have to look in addition to the owner of the boat, the fishermen themselves, the workers. That's always where my concern is, because if the fishermen themselves have a bad year, as you indicated, next year may be bad but the following year may be really good and they make up for the two bad ones. It's like farming; it has to be an average.

I want to touch on what Mr. Grubel was talking about. I should tell you that over the last seven to ten years in my area, the Bay of Fundy, we developed an aquaculture industry that's probably valued at over \$100 million a year. It's where we're directing it; it's based on salmon, as you indicated, at the present time. But we are doing a lot of testing with other species. It takes a long while to develop. It took a long while to develop the salmon.

But just to maybe make everyone aware of what we're dealing with, we're dealing with competition from Norway. We're dealing with competition off Scotland. The latest competition we're dealing with is from Chile. One of the things when we're dealing with the Chileans is that very low labour cost. It's extremely low. The only difficult thing is their transportation cost to the eastern seaboard of the United States, which is our greatest market area.

We're propelling that. It is getting less labour oriented as the technology in that industry is developed, because as in any other industry, it's becoming automatic fish feeders and so on.

However, one of the things the committee should be aware of in the fishery is that we're not talking eight or nine to five in the fishery. We're talking fourteen to sixteen hours a day when they do go out fishing. So one week for them is two to three weeks for anybody else. I point that out to you and for the employees as well.

[Translation]

Une partie de ma circonscription se trouve dans la région de la Baie de Fundy. Je vous assure que c'est un secteur de pêche classique très diversifié. Pour gagner leur vie, les pêcheurs peuvent avoir jusqu'à trois à cinq permis différents, y compris un permis pour la pêche au homard en premier lieu et probablement ensuite pour la pêche au poisson de fond et à la pétoncle. Il y en a qui ont d'autres permis en plus, mais ce sont les trois permis principaux que possèdent parfois les pêcheurs, qui ont ainsi trois saisons de pêche pour gagner leur vie.

Maintenant, quand on pense à la pêche classique et à l'assurance-chômage, à laquelle vous avez fait allusion, et aux gros que gagnent les pêcheurs, on oublie une chose. On oublie les travailleurs qui sont sur le bateau avec... Le propriétaire s'en tire bien. Ça va. Peut-être qu'il gagne un peu d'argent. S'il a une bonne année, il gagne beaucoup. d'argent.

Mais ceux qu'on oublie, ce sont les équipages. Eux n'ont pas les autres possibilités dont nous avons parlé. C'est vraiment d'eux, les pêcheurs, les travailleurs, qu'il faut s'occuper. En plus du propriétaire du bateau. C'est toujours de leur sort que je me préoccupe, car même lorsqu'un propriétaire de bateau connaît une mauvaise année, voire une deuxième, il a parfois la chance d'en connaître une très bonne ensuite, qui compense les pertes des deux mauvaises. C'est comme en agriculture, c'est la moyenne qui compte.

J'aimerais ajouter quelque chose à ce que M. Grubel a dit. Je veux vous dire que, dans les sept à dix dernières années, nous avons mis sur pied dans notre région, celle de la Baie de Fundy, une industrie de l'aquaculture dont le chiffre d'affaires dépasse probablement les 100 millions de dollars par année. C'est dans cette voie que nous nous dirigeons; nous nous en tenons, pour l'instant, comme vous l'avez mentionné, à l'élevage du saumon, mais nous faisons beaucoup d'expériences avec d'autres espèces. Il faut beaucoup de temps pour mettre au point une technique d'élevage. Il nous a fallu beaucoup de temps pour mettre au point celle de l'élevage du saumon.

Mais simplement pour vous permettre de vous rendre compte de l'ampleur de la concurrence à laquelle nous faisons face, je vous signale que nous sommes en concurrence avec des producteurs de la Norvège. Nous sommes en concurrence avec des producteurs d'Écosse. Dernièrement, nous avons commencé à devoir affronter la concurrence de producteurs du Chili. Soit dit en passant, les Chiliens ont des coûts de main d'oeuvre très minimes. Ils sont extrêmement faibles. Leur seul problème, c'est le coût du transport pour atteindre la côte est des États—Unis, où se situe notre plus important marché.

Nous faisons tout pour que ce secteur se développe. Notre industrie exige de moins en moins de main d'oeuvre à mesure que la technologie progresse. Comme dans tout autre industrie, on a recours maintenant à l'automatisation. On commence à utiliser des systèmes automatiques pour nourrir le poisson et ainsi de suite.

Mais une des choses dont le comité devrait être conscient, c'est qu'on ne fait pas du 8 ou 9 à 5 dans le secteur de la pêche. On travaille de 14 à 16 heures par jour quand on est en expédition de pêche. Une semaine pour les pêcheurs représente donc de deux à trois semaines pour n'importe qui d'autre. Je vous signale cet aspect pour vous et les fonctionnaires.

Mr. Bulmer: I thought that was a standard week for members of Parliament.

Mr. Culbert: That is a standard for a member of Parliament. We're all used to that. But that's not the norm for people's concept of what a day is; it's not nine to five.

The other point is about the savings that would be made from the UI. Are you suggesting those savings be used in some other program of enhancement so that those workers who have been in the traditional fishery industry could be retrained, or to develop another industry in which they could be employed?

I can tell you, coming from New Brunswick—and I think most Atlantic Canadians feel the same—that they want that opportunity to have a job. They want full-time employment. They want that dignity of work. There's no question.

I'll tell you, there's a commitment in New Brunswick that certainly by the turn of the century New Brunswick is going to be the leading province in Canada. Mark my words, they're on their way. The only thing we need is a transportation system by which we can get our goods to marketplace, to be honest with you. We're still fighting that. We have old secondary highways that in Ontario or anywhere else in Canada would be considered third—rate highways, and we're calling them the Trans—Canada Highway. We have pile—ups of trucks and cars every day and people being killed.

But the one final point I would like to make is in regard to comments that have been made previously and over the last perhaps several weeks in regard to regional development agencies as a part of cutting. As you're probably well aware, in Atlantic Canada we have the ACOA, which is there to assist with getting the entrepreneur or small business industry started up, assist them perhaps in areas of marketing, maybe making some repayable dollars available to them to get it started up.

I wanted your thoughts on that type of program, on whether you felt, as others have suggested, it should be cut, dismantled and thrown out, so to speak. I don't happen to agree with that, but I'd like to hear your comments.

Mr. Bulmer: I noted three basic points. First let me touch on listening to fishermen. In our vision, in several points, we keep arguing for co-management. We have to get the management of the fishery back to the side of the bay. There has to be the fishermen, the processor, the scientist and the DFO manager, and if we have to lock them into some hotel room for as long as it takes to figure out how to run that fishery sustainably and in a way that is good for everybody, that is what has to be done.

[Traduction]

M. Bulmer: Je pensais que c'était une semaine normale de travail pour les parlementaires.

M. Culbert: C'est une semaine normale de travail pour un député. Nous sommes tous habitués à cela. Mais ce n'est pas la norme dans la perception qu'ont les gens de ce qu'est une journée de travail; ce n'est pas du 9 à 5.

L'autre point concerne les économies qui pourraient être réalisées en assurance-chômage. Dites-vous que ces économies devraient être utilisées dans d'autres programmes de mise en valeur des ressources humaines pour que ceux qui travaillaient dans l'industrie de la pêche classique puissent se recycler ou s'orienter vers un autre secteur où ils pourraient trouver du travail?

En tant que résident du Nouveau-Brunswick, je puis vous dire—et je pense que la plupart des Canadiens de l'Atlantique sont du même avis—que les gens veulent trouver un emploi. Ils veulent des emplois à temps plein. Ils veulent retrouver la dignité du travail. Cela ne fait aucun doute.

Laissez-moi vous dire qu'il y a une volonté qui se manifeste au Nouveau-Brunswick et qui porte les gens à penser que d'ici la fin du siècle, le Nouveau-Brunswick va être la province la plus dynamique au Canada. Croyez-moi, cette province est sur la bonne voie. Je vous avouerai franchement que la seule chose dont nous avons besoin, c'est d'un réseau de transport pour acheminer nos produits vers les marchés. Nous devons encore nous battre pour l'obtenir. Nous avons d'anciennes routes secondaires qui, en Ontario ou n'importe où ailleurs au Canada, seraient considérées comme des routes de troisième classe, et qu'on appelle chez nous Route transcanadienne. Tous les jours, il se produit des carambolages de camions et d'automobiles, des gens meurent dans ces accidents.

Mais le dernier point que je voudrais faire ressortir concerne les observations qui ont été formulées tantôt et au cours des dernières semaines au sujet de la possibilité que les organismes de développement régional soient aussi victimes des compressions budgétaires. Comme vous le savez probablement déjà, nous avons, au Canada Atlantique, un organisme qui s'appelle l'APECA, qui a pour mandat d'aider les entrepreneurs ou les petites entreprises à démarrer, tantôt en leur donnant des conseils pour commercialiser leurs produits, tantôt en leur versant une aide financière remboursable comme amorce de départ.

J'aimerais avoir votre opinion au sujet de ce type de programme, ou savoir si vous estimez, comme d'autres l'ont dit, qu'il devrait être aboli, démantelé et mis au rancart, pour ainsi dire. Personnellement, je ne suis pas d'accord, mais j'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. Bulmer: Je note que vous avez soulevé trois points principaux. Permettez—moi d'abord de vous dire ce que je pense de la nécessité d'être à l'écoute des pêcheurs. À bien des égards, nous continuons de plaider en faveur de la cogestion. Nous devons rapprocher la gestion des pêches du littoral. Il faut réunir les pêcheurs, le propriétaire de l'usine de transformation, le scientifique et le gestionnaire du MPO, et s'il faut les enfermer dans une chambre d'hôtel le temps qu'il faudra pour gérer le secteur de la pêche dans le respect des principes du développement durable et selon une méthode satisfaisante pour tous, c'est ce qu'il faut faire.

• 1605

Over the years we've let it slide up here to Ottawa. We have plans that have to come up, and deputy ministers have to initial them. They hang around for weeks, and it's just nonsense. As you say, the scientists and the people in the water who know what the fishery can take and how to catch it in the best way for the fishery—that's where we have to be heading. That's what we argue for-greater use of co-management in the fishery.

Use dollars to train people-absolutely. Under any scenario there cannot be the same number of people employed in the Atlantic fishery that there was five years ago. That isn't on, unless you want to continue to support it and put in the billions of dollars over and above the cost of the product it produces. It makes no sense to the country when you're borrowing that billion dollars from somebody else to pay it out. So I do share your vision of the best use of those dollars. While you're helping people make the adjustment, also make sure you are training them. Make them as viable as you can with numeracy, literacy or specific skills.

The industry of the future will be different. The guy in the fish plant is going to be working with sophisticated technology, like computer cutting of fillets against photographs of the thing. We're heading for an industry—that's where the rest of the world is — that's up to snuff in high-tech machinery. The people we employ are going to have to have a different set of skills, even in the fish plant. So people need to be trained for us and for alternatives.

This thing about helping out ACOA that you used-if it's an alternative and it helps absorb that labour, I'm the first one to say that's a good use for it. But if all you're doing is expanding the capacity in the fish industry so that you somehow spreading the same amount of fish... The number of fish plants in Atlantic Canada in 1978, at the time of the 200-mile limit, was 509. Last year it was about 1,062. That's a 100% increase. At the absolute maximum, in 1988, the stocks were up 27%. It doesn't take a rocket scientist to say that if you only have a 27% increase you can't divide it into 100% more plants. The plants are going to do what, operate for a shorter period of time, be very product specific? You can just see the whole thing ratcheting back.

The other thing is the provinces themselves. When a company tries to shed itself of... Suppose it had three operations and it wanted to function meaningfully in just one. Did the third plant stay closed? No, the government would step in, take it for a dollar, lease it to somebody and make sure he had a working line of credit. So instead of the guy down the bay some more fish going through my plant this summer, what does ait la marge de crédit nécessaire pour fonctionner. Par

[Translation]

Au fil des ans, nous avons laissé la gestion de ce secteur devenir centralisée à Ottawa. Nous avons des plans qui doivent sortir, et des sous-ministres qui doivent les approuver. Ils traînent pendant des semaines, cela n'a pas de sens. Comme vous dites, il y a les scientifiques et les gens de la mer qui savent jusqu'à quel point on peut exploiter les ressources, quelles sont les méthodes de capture les plus propices pour sauvegarder la ressource. C'est vers cet objectif que nous nous dirigeons. C'est ce que nous préconisons—un recours accru à la cogestion dans le secteur des pêches.

Vous me demandez s'il faut engager des fonds pour former les travailleurs? Absolument. Quel que soit le scénario, on ne peut employer dans le secteur des pêches de l'Atlantique le même nombre de personnes qu'il y a cinq ans. Il n'en est pas question, à moins que vous ne vouliez continuer à investir des milliards de dollars de plus que ce qu'il n'en coûte pour produire la ressource. Il est absolument insensé d'emprunter des milliards de dollars que d'autres devront rembourser. Donc, je partage votre vision selon laquelle il faudrait mieux utiliser ces fonds. Tout en aidant les gens à s'adapter, assurez-vous de leur donner la formation requise pour se recycler. Donnez-leur la possibilité de s'en sortir, en leur montrant à compter, à lire et à écrire ou en leur enseignant des techniques précises.

L'industrie de l'avenir sera différente de ce qu'elle est aujourd'hui. L'employé de l'usine de transformation du poisson utilisera une technologie de pointe; il découpera par exemple filets à 1'ordinateur en suivant des modèles photographiques. Nous nous dirigeons vers une industrie qui sera à la pointe de la technologie. Les gens que nous emploierons devront avoir des qualifications très différentes de celles que nous connaissons aujourd'hui, même dans les usines de transformation du poisson. Il faudra donc les recycler pour répondre à nos besoins et pour leur permettre de se réorienter.

Quant à savoir si nous devrions aider l'APECA-à supposer que ce soit une solution de rechange qui puisse nous permettre d'absorber cette main-d'oeuvre-, je suis le premier à dire que ce serait une bonne façon de l'utiliser. Mais si vous vous think you're creating new jobs, and all you're doing is just contentez d'accroître la capacité de l'industrie du poisson pour vous donner l'impression de créer des emplois, et si vous vous contentez de simplement répartir les mêmes stocks de poisson sans les augmenter... En 1978, au moment où la limite des 200 milles a été établie, il y avait 509 usines de transformation de poisson au Canada Atlantique. L'an dernier, il y en avait environ 1 062. C'est le double. À son apogée, en 1988, la prise avait augmenté de 27 p. 100. Nul besoin d'être un génie pour voir que si l'on n'a que 27 p. 100 d'augmentation de la prise on ne peut doubler la capacité des usines de transformation du poisson. Les usines feront quoi, fonctionner pendant une période de temps plus courte, spécialiser leur production? Il faudra bien faire marche

L'autre point concerne la réaction des provinces. Quand une entreprise essaie de réduire sa... Supposons une entreprise qui aurait eu trois succursales et qui aurait voulu rationaliser son fonctionnement pour n'en conserver qu'une seule. Aurait-elle pu fermer son troisième emplacement? Non, le gouvernement serait intervenu, l'aurait acheté pour un dollar, saying thank goodness that fellow's finally closing up, I'll get l'aurait loué à quelqu'un d'autre en veillant à ce que ce dernier

he wake up to? He finds out that the thing was back on the boards and was operating with a set of costs that were less than his, because he was trying to work with borrowed money.

It was crazy. Nothing was ever allowed to close or get smaller or whatever. The whole system has been to keep it there, prop it up, make it bigger and divide the resource. For this boat size and that boat size, for this kind of gear and that kind of gear—it's nuts. If we would put in place property rights and say you have 500 tonnes of fish, catch it the most economic way you possibly can... You don't have to have a 64–foot, 11–inch boat...because the rule is that you can't be 65 feet, but you make it 44 feet wide, so it's hardly able to sail, and you put in a 3,000–horsepower motor and the biggest hold possible.

Get a small boat, an efficient boat. Don't try to catch the fish Monday and Tuesday and the quota is gone. We put those things on in the British Columbia halibut fishery. The halibut fishery out there used to last 11 days. The boats went out with double crews. They didn't take the hooks out of them. They cut them out because it was quicker to throw them into the hold, hooks and guts still in them, the whole thing.

The fishery closed in 11 days. You hauled them out, gutted them, took out the hooks and brought them back to shore. What would a processor have to do? All he could possibly do was freeze them. That's the only way he could handle that volume because it landed in two days.

They put property rights in that fishery and divided the quota among the fishermen. The fishery now lasts nine months, and the average income to a halibut fisherman is up 30% to 40%, and it all sells fresh.

He goes out and catches 12 halibut and comes back in. He doesn't need the biggest boat that regulation will allow. He needs an efficient boat that can go out and catch some halibut that he can sell fresh to the marketplace and get the maximum return. He needs a boat that is not drawing a great big fuel bill, etc. It makes so much sense that you have to ask yourself why we aren't there yet, but unfortunately we haven't. We're arguing for much greater use of them in the fishery.

• 1610

Mr. Grubel: I asked that question. So I ask the question, what makes you optimistic that we might do it now?

Mr. Bulmer: I'm not optimistic. I'm going to persevere until we make them move and change the policy.

Mr. Discepola: Some of the recommendations you made could also apply to any other seasonal type of employment. I have two concerns with your recommendations. Yes, you can maybe have fewer people working over a greater period, which

[Traduction]

conséquent, au lieu que le gars au fond de la baie puisse se dire tant mieux, l'usine de mon concurrent est enfin fermée, je vais pouvoir transformer plus de poisson dans mon usine cet été, qu'est—ce qui l'attend au tournant? Il constate que l'usine du concurrent est de nouveau dans le tableau et que ses coûts sont inférieurs aux siens parce qu'il essaie de se tirer d'affaire avec de l'argent emprunté.

Nous avons été stupides. On n'a jamais permis qu'une usine ferme ses portes ou réduise sa taille. On a tout fait pour la garder en place, pour lui permette de se relever, de prendre de l'expansion et de diviser ensuite la ressource. Telle ou telle dimension de bateau, tel ou tel type d'engin, c'est de la foutaise. Si nous attribuions des droits de propriété en disant vous avez 500 tonnes de poisson à capturer, faites—le de la façon la plus économique possible... Vous n'êtes pas obligés d'avoir un bateau de 64 pieds 11 pouces... car la règle vous impose d'avoir un bateau de moins de 65 pieds, mais vous pouvez en avoir un de 44 pieds de large, si bien qu'il tient à peine la mer, avec un moteur de 3 000 chevaux et la plus grande cale possible.

Procurez-vous un petit bateau, un bateau efficace. N'essayez pas de capturer tout votre poisson le lundi et le mardi jusqu'à épuisement de votre contingent. On applique ce genre de mesures pour la pêche au flétan en Colombie-Britannique. Autrefois, la saison de pêche au flétan durait 11 jours là-bas. Le bateau sortait avec le double de membres d'équipage. On n'enlevait pas les hameçons. On les coupait simplement, parce que c'était plus rapide de jeter les poissons dans la cale avec les hameçons et sans les vider.

La saison de pêche durait 11 jours. On les transportait, on les vidait, on enlevait les hameçons et on les débarquait. Que pouvait en faire alors l'usine de transformation? Tout ce qu'on pouvait faire, c'était de les surgeler. C'était le seul moyen de traiter un tel volume, puisque tout débarquait en l'espace de deux jours.

On a institué des droits de propriété dans ce secteur de la pêche et divisé le contingent parmi les pêcheurs. La saison de pêche dure maintenant neuf mois, le revenu moyen d'un pêcheur de flétan a augmenté de 30 à 40 p. 100, et tout le poisson se vend frais.

Le pêcheur part en mer, capture 12 flétans et revient à terre. Il n'a pas besoin du plus gros bateau que le règlement lui permet. Il a besoin d'un bateau efficace, qui lui permette d'aller en mer et de capturer quelques flétans, qu'il pourra vendre ensuite frais sur le marché et qui lui permettront de réaliser un profit maximal. Il a besoin d'un bateau qui consomme peu de carburant, etc. Cette formule a tellement de bon sens que vous devez vous demander pourquoi nous ne l'utilisons pas nous-mêmes. Malheureusement, nous n'en sommes pas encore là. Nous nous battons pour qu'on nous permette d'utiliser davantage de bateaux de grande taille dans ce secteur de la pêche.

M. Grubel: J'ai posé cette question. Je vous demande donc ce qui vous permet d'espérer que nous allons le faire maintenant?

M. Bulmer: Je ne suis pas optimiste. Je vais persévérer jusqu'à ce qu'on bouge et qu'on change la politique.

M. Discepola: Certaines des recommandations que vous avez formulées pourraient également s'appliquer à d'autres types d'emplois saisonniers. J'aurais deux réserves à propos de vos recommandations. Oui, on pourrait peut—être avoir moins de

is advantageous at that time, but the common fear is that if you're going to do that you're probably going to displace other workers and, as you mentioned before, you're going to have to train them.

The common rhetorical rebuttal we hear from people is, train for what? If there are no jobs available for them to train for, they're going to have to leave the region where they've grown up.

Secondly, your recommendation on UIC could apply, as I said before, in other areas. If you're going to put a cap on that, don't forget that the person who pays the UIC pays a higher rate. So it's based on the amount of earnings you have. The higher you earn, the more you pay in UIC, the higher your benefits when you are unfortunate enough to have to collect UIC.

Are you suggesting that if you put a cap on UIC you would have to somehow also put a cap on the amount of contribution that the employee contributes?

Mr. Bulmer: There is a cap now, an employee's level and the employer's level. But let me say at the maximum, and again I go back to the Cashin report, you need to get \$750 a week—this is the current system—and if you can get that for 10 weeks you would now make \$7,500 from fishing, and for that you would be able to get the maximum benefit of \$425 a week for 26 weeks, or \$11,050. That's the income side.

You get \$7,500 from fishing. You may have made a lot more, but that's the maximum you're charged on for the UI program. But for \$7,000 in fishing earnings, you get \$11,000 paid back to you. Look at the cost side. The combined employer—employee relation is about \$7 per \$100. You would be paying into that system about \$700 to get the \$11,000 back. Somebody else in some other industry has to be paying the spread on that. Therefore, to me and to our industry, we have to find a better way to do it. We have to target the benefits to the people who really need it.

Some of the shellfish fishermen in the gulf made. . .let me say \$100,000, but some of them made hundreds of thousands of dollars and yet after 16 weeks they qualify for UI. Mr. Baker was on TV this morning saying 320 millionaires qualified for UI. I was wondering if any of them were ours.

Mr. Discepola: What about the displaced worker? It's all fine and dandy to train them for something, but if there's no jobs out there available for them afterwards in the field they've been trained in—

Mr. Bulmer: It is sad. But if for a period of time there isn't a job for them, is the solution to put them back into the fishery?

Mr. Discepola: I agree.

Mr. Bulmer: The solution can't be to drag our industry down and make it the employer of last resort for another decade in Atlantic Canada.

[Translation]

gens travaillant sur une période plus longue, ce qui serait avantageux alors, mais ce que l'on semble craindre généralement c'est qu'en optant pour cette solution on va devoir probablement déplacer d'autres travailleurs et, comme vous l'avez mentionné tantôt, il va falloir les former pour qu'ils puissent se recycler.

La réfutation qu'on nous sert généralement est la suivante: Les former pourquoi, nous dit—on? S'il n'y a pas d'emplois disponibles auxquels les former, les travailleurs vont devoir quitter la région où ils ont grandi.

Deuxièmement, votre recommandation sur l'assurance-chômage pourrait s'appliquer, comme je l'ai déjà dit, dans d'autres secteurs. Si l'on plafonne les prestations, n'oubliez pas que plus les prestations sont élevées plus les contributions sont fortes. Ces dernières sont calculées en fonction des revenus gagnés. Plus on gagne, plus on paie de l'assurance-chômage, et plus les prestations sont élevées quand on a le malheur de perdre son emploi.

Dites-vous que si l'on plafonnait les prestations d'assurancechômage, il faudrait aussi plafonner les cotisations.

M. Bulmer: Il y a un plafond à l'heure actuelle et pour la contribution de l'employé et pour la contribution de l'employeur. Mais permettez—moi de vous citer l'exemple d'un employé qui recevrait la prestation maximale — et je répète que je m'en remets au rapport Cashin. L'employé devrait gagner 750\$ par semaine—selon le système actuel—pendant 10 semaines, ce qui ferait 7 500\$ de revenus tirés de la pêche, pour pouvoir retirer la prestation maximale de 425\$ par semaine pendant 26 semaines, soit 11 050\$ en tout. Voilà pour le côté revenu.

Vous tirez un revenu de 7 500\$ de la pêche. Il se peut que vous ayez gagné beaucoup plus que cela, mais c'est le revenu maximal sur lequel sont calculées vos cotisations. Mais pour 7 000\$ de revenu tiré de la pêche, vous obtenez 11 000\$ de prestations. Voyons ce que coûte ce régime. La contribution combinée de l'employeur et de l'employé est d'environ 7\$ par 100\$ de revenu. Il faut donc verser 700\$ de contribution pour obtenir 11 000\$ de prestations. Quelqu'un d'autre dans un autre secteur doit pour payer la différence. Par conséquent, je crois qu'il nous faut trouver une meilleure façon de faire. Nous devons cibler les avantages vers ceux qui en ont vraiment besoin.

Certains pêcheurs de coquillages dans le golfe ont gagné... disons 100 000\$ mais certains d'entre eux ont gagné des centaines de milliers de dollars et, pourtant, après 16 semaines ils deviennent admissibles à l'assurance—chômage. Monsieur Baker a déclaré à la télévision ce matin que 320 millionnaires ont touché l'assurance—chômage. Je me demandais si certains d'entre eux n'étaient pas des nôtres.

- **M.** Discepola: Que devrait—on faire des travailleurs déplacés? C'est très bien de leur donner une formation, mais si l'on n'a pas d'emploi à leur offrir dans le domaine pour lequel on les a formés. . .
- **M. Bulmer:** C'est triste. Mais si, pendant un certain temps, il n'y a pas d'emploi pour eux, la solution consiste—t—elle à les réintégrer dans le secteur des pêches?
 - M. Discepola: J'en conviens.
- **M.** Bulmer: La solution ne peut consister à amener notre industrie à se détériorer et à devenir un employeur de demier ressort pendant une autre décennie dans le Canada Atlantique.

Mr. Discepola: Is the solution also then to displace these people totally from their region and force them to come to the large urban centres?

Mr. Bulmer: Again, I can't answer the question for every one, but as much as possible we have to find the alternative. But it must be an alternative. It can't be just to get back to a status quo fishery that puts them on to the fishing industry and says, you don't be economic and we'll let everybody else try to be economic in Atlantic Canada.

Mr. McGuinness: The problem of putting that type of social burden on the fishing industry is that you're not just putting that burden on plants and fishing enterprises. What we're finding is that the real burden of that social policy falls on the fish stocks. What we're finding is that when you have too many vessels on the water, you have too many people on the waters, in the end the real sufferer is the condition of the fish resources. It's not a uniquely Canadian issue. We're finding that on the high seas, we're finding that in European waters. We're finding that in other waters.

So our proposal is not only one for the viability of the industry in terms of fish harvesters and fish processors, but it also has a strong conservation element to it.

• 1615

The Chair: I think all of us have been very touched by your presentation. You've shown us an industry that has been beset by Darwinian change in its fastest and cruelest form. You have reacted with a long-term vision of how we can take a marginal industry with marginal jobs for many people and turn it into a world-class industry with durable, well-paid jobs for many people in the future. We have all been very impressed by your sense of vision and direction. We await the recovery of the fisheries so your plans can be put into affect. On behalf of all members, I thank you very much.

I don't know whether our next witnesses are here. Let's take a break for a couple of minutes and hopefully they'll be here sooner than 4:30 p.m.

[Traduction]

M. Discepola: La solution consiste-t-elle alors à forcer ces travailleurs à quitter leur région et à venir s'installer dans les grands centres urbains?

M. Bulmer: Je répète que je ne puis répondre pour tout le monde, mais autant que possible, nous devrions trouver une solution de rechange. Mais ce doit être une solution de rechange véritable. On ne peut se contenter de les réintégrer à l'industrie de la pêche telle qu'elle se pratiquait auparavant et qui n'étaient pas rentable, obligeant tous les autres secteurs à compenser.

M. McGuinness: Le problème que pose le fait de laisser ce type de fardeau social à l'industrie de la pêche c'est que ce ne sont pas seulement les usines de transformation et les entreprises de pêche qui en font les frais. Ce que nous constatons, c'est que le fardeau véritable de cette politique sociale retombe sur les stocks de poisson. Ce que nous constatons, c'est que lorsqu'il y a trop de vaisseaux en mer, lorsqu'il y a trop de personnes sur les bateaux, en bout de ligne, la véritable victime, c'est la condition des ressources halieutiques. Le problème n'est pas uniquement canadien. On l'observe en haute mer, on l'observe dans les eaux européennes. On l'observe également ailleurs dans le monde.

Notre proposition ne vise donc pas seulement à assurer la viabilité de l'industrie, de ceux qui capturent et transforment le poisson, mais elle comporte également un ardent souci de conserver la ressource.

Le président: Eh bien je crois que nous avons tous été très touchés par votre exposé. Vous nous avez parlé d'une industrie qui a subi une mutation darwinienne brutale et cruelle. Mais vous faites preuve d'une vision à long terme pour transformer cette industrie marginale, offrant des emplois marginaux à un grand nombre de personnes, en une industrie de classe internationale susceptible d'offrir des emplois bien payés et stables à une importante masse ouvrière. Nous avons tous été très impressionnés par la vision dont vous faite preuve. Nous vous souhaitons à présent la reprise dans le secteur des pêches pour que vos plans puissent être mis en oeuvre. Au nom de tous les membres du Comité, je vous remercie.

Je ne sais si nos témoins suivants sont déjà arrivés. Eh bien, nous allons prendre une pause de quelques minutes et espérer qu'ils seront ici avant 16h30.

• 1617

• 1629

The Chair: Could we come to order, please.

Our next witnesses are from the Canadian Federation of Wilkinson, president; Sally Rutherford, executive director; Yves Leduc, policy analyst.

Thank you very much for being with us. We look forward to your presentation.

Le président: Nous reprenons la séance.

Les témoins que nous allons entendre représentent la Fédération Agriculture. They are people known to this committee: Jack canadienne de l'agriculture. Nous les connaissons déjà, il s'agit de Jack Wilkinson, président, de Sally Rutherford, directrice exécutive et de Yves Leduc, analyste des politiques.

> Merci de vous joindre à nous et nous sommes prêts à vous entendre.

Mr. Yves Leduc (Policy Analyst, Canadian Federation of Agriculture): Thank you. We were relaxing. We thought we were number two. Thank you for having us.

• 1630

We have a brief that we've passed around, but instead of going through it verbatim, if we could just accept it as being part of the record, I'd like to give a summary to leave more time for questions and cross–examination.

Briefly, the Canadian Federation represents a number of commodity and provincial general farm organizations whose membership is somewhere around the 200,000 mark. We're a general farm organization that tries to focus and move from regional concerns to national policy issues and we lobby on behalf of our members for those changes in areas that are in the jurisdiction of federal government.

The premise we're coming to this committee on is a sense that we really believe the agrifood industry and agriculture in particular is a growth area in Canada that has an incredible amount of potential for economic activity from a job creation point of view, a value—added point of view, and a balance of trade point of view for the country.

If you accept that premise, there are certain things that as primary producers we need to have maintained and enhanced by the federal government so we can effectively compete, since many of the commodities we produce are price takers out of the world situation. It's always an issue of the countries and the farmers around the world that we do business with. We have to have that degree of equal footing since we do not have the capacity in much of our production to set those prices.

We require that level of support from the federal government in a number of areas. From a primary production point of view we consume a massive amount of input, around \$10 billion to \$11 billion per year. That gets parleyed up, at the end of really talking, to around \$70 billion worth of sales out of the agrifood industry on a yearly basis. It's almost the largest economic sector, with a \$400,000 job creator directly and close to 2 million employed in the agrifood industry. We view that we are a substantial part of the economy.

With the signing of the both the GATT deal and NAFTA, our sense is that we have a set of rules that we have to work within and we see in many of the areas of our production that we will continue to be more and more growth-oriented, that there's a real potential there. Wherever possible, we accept the notion of moving towards \$20 billion in exports, which is really a statement coming out of provincial agriculture ministers and the federal agriculture minister, both of this government and the previous one.

[Translation]

M. Yves Leduc (analyste des politiques, Fédération canadienne de l'agriculture): Merci. Nous étions en train de nous détendre, parce que nous pensions être en deuxième place. Merci de nous avoir invités.

Nous avons fait distribuer notre mémoire et, plutôt que de vous en livrer lecture, nous aimerions qu'il soit simplement joint au compte-rendu pour que je puisse vous en donner un résumé et réserver plus de temps pour les questions et le contre-interrogatoire.

Très rapidement, je vous rappelle que la Fédération canadienne de l'agriculture représente plusieurs organisations structurées autour de produits et de l'exploitation agricole en général à l'échelle provinciale, et que nous comptons environ 200 000 adhérents. Nous sommes donc une organisation représentant l'agriculture générale, qui s'intéresse essentiellement à des dossiers à caractère régional qu'elle porte sur la scène nationale, et nous intervenons auprès du gouvernement fédéral, au nom de nos membres, pour faire apporter les changements qui relèvent de cette instance gouvernementale.

Pour notre présentation devant ce comité, aujourd'hui, nous sommes partis du principe que l'industrie agro-alimentaire, en particulier, l'agriculture, est un secteur en pleine croissance au Canada qui présente un énorme potentiel sur le plan de l'activité économique, du point de vue de la création d'emplois et de la production à valeur ajoutée, ainsi que de notre balance commerciale.

Si vous reconnaissez vous-mêmes ce principe, alors sachez que nous attendons du gouvernement qu'il assure et améliore un certain nombre de choses pour les producteurs primaires afin de leur permettre d'être concurrentiels, puisqu'un grand nombre des denrées que nous produisons sont littéralement des «preneurs de prix» sur la scène internationale. C'est d'ailleurs là un aspect qui hante toutes nos tractations avec les autres pays et les agriculteurs étrangers. Nous devons être sur un même pied avec eux, parce que, pour un grand nombre de nos produits, nous n'avons pas la possibilité de fixer les prix.

Nous avons besoin d'un tel appui de la part du gouvernement fédéral dans plusieurs domaines. S'agissant de la production primaire, nous consommons un volume impressionnant d'intrants, qui se chiffre à environ 10 à 11 milliards de dollars par an. En fin de compte, cela représente un chiffre d'affaires annuel de 70 milliards de dollars pour l'industrie agro-alimentaire. Celle-ci constitue donc le plus important secteur de l'économie, ou presque, puisque la masse salariale correspondant aux emplois créés directement est de 400 000\$ et qu'elle emploie près de 2 millions de personnes. Nous estimons être un des rouages les plus importants de l'économie.

Depuis la signature du GATT et de l'ALÉNA, nous sommes à présent régis par un ensemble de règles et nous estimons que de nombreux secteurs de notre production continueront de connaître une croissance, parce que le potentiel est là. Nous acceptons, autant que faire se peut, l'idée que nos exportations atteindront les 20 milliards de dollars, niveau qui représente en fait une promesse formulée par les ministres provinciaux de l'agriculture de même que par les deux derniers ministres fédéraux.

To meet that challenge is going to require some infrastructure. Most of it to date is made up in the grains and oilseed sector and the red meat—beef in particular and hogs—which has really driven that export market.

I think as well some substantial changes are going to take place as far as the type of production in Canadian agriculture is concerned. We're going to see some shifting, and as we shift there is going to have to be some allocation of resources for adjustment—type programs. That will fall into some other conversations later on in relationship to safety net design, research and development, and a host of other areas.

We went in front of the Standing Committee of Agriculture today with a coalition of farm organizations as well as industry and academics to make the case for research dollars being protected within agriculture—that they stay in that regime and not move to industry—and secondly, that we do not have further reductions in research expenditures.

Research R and D in agriculture study after study has shown an incredible return to investment on those dollars invested in agriculture research. Their figures range, but one that we use is a 40-to-1 return on investment. There are actually other studies that show even higher returns on investment dollars.

As you move into an environment where we're in an increased competitive situation around the world, it becomes more and more important to be ahead of the pack in a number of these areas. You gain your competitive advantage by having new products that are ahead of other countries by different and better processing methods, which lower costs and more effectively utilize resources, and by bringing in new farming techniques that lower the input side of the operation to a farmer.

• 1635

The margin of profitability in agriculture is very, very slim. The net profitability is relatively low. Return on investment is relatively low. With that cost-price squeeze constantly in front of the farm community, it becomes absolutely critical that you have various levels of research and development, both in biotechnology and in the introduction of new products. You have to maintain a positive margin into the future or you're just not competitive.

You're either ahead of the pack or behind in this kind of business. Canada has an incredibly good reputation. That reputation is with new products, with the excellent genetics in our poultry and livestock sectors, as well as with the inspection and quality of our grains, oilseeds, and new products.

[Traduction]

Mais pour y parvenir, nous avons besoin d'une infrastructure. La majeure partie de l'infrastructure actuelle se retrouve dans le secteur des céréales et des oléagineux, ainsi que dans celui de la viande rouge—le boeuf en particulier, mais aussi le porc—c'est-à-dire les deux secteurs qui contribuent le plus à l'exportation.

J'estime également que de profonds changements interviendront dans le genre de production agricole que l'on verra au Canada. Au fur et à mesure que ces changements, de plus en plus nombreux, s'installeront, il faudra affecter plus de ressources à des programmes d'ajustement. Mais nous en reparlerons un peu plus tard, à propos du filet de protection, de la recherche et du développement et de bien d'autres sujets.

Nous comparaissons aujourd'hui devant le Comité permanent de l'agriculture en compagnie d'une coalition d'organisations agricoles, ainsi que de représentants d'industries et du milieu universitaire, pour plaider en faveur du maintien des budgets consacrés à la recherche en agriculture, de sorte qu'ils continuent d'être utilisés à ces fins et qu'ils ne soient pas attribués à l'industrie, et aussi pour demander à ce qu'on ne coupe plus les budgets de recherche.

Toutes les études effectuées jusqu'ici, les unes après les autres, ont confirmé que le rendement des investissements en recherche et développement dans le domaine de l'agriculture est considérable. Les chiffres varient, mais, quant à nous, nous retenons un rapport de 40 pour 1. De fait, selon d'autres études, ce rendement des investissements serait même supérieur.

À l'époque où nous nous retrouvons dans une situation de compétitivité croissante à l'échelle internationale, il est de plus en plus important que nous nous placions en tête du peloton dans le plus grand nombre de dossiers possibles. On acquiert un avantage concurrentiel en mettant en marché de nouveaux produits avant les autres, en adoptant des méthodes de transformation différentes et meilleures, en abaissant les coûts de production, en utilisant plus efficacement les ressources et en adoptant de nouvelles techniques agricoles permettant de résuire le volume des intrants.

En agriculture, la marge bénéficiaire est excessivement mince. Le bénéfice net est donc relativement faible, tout comme le rendement des investissements. Le secteur agricole étant coincé en permanence entre des prix bas et des coûts élevés, il est absolument essentiel de favoriser la recherche et le développement à plusieurs niveaux, tant en ce qui a trait à la biotechnologie qu'à l'introduction de nouveaux produits. Il faut constamment maintenir son avance sur les autres, faute de quoi, on n'est plus dans la course.

Dans notre milieu, on se trouve soit en tête soit en queue du peloton. Le Canada jouit d'une excellente réputation, réputation qu'il doit à ses nouveaux produits, à l'excellence du caractère génétique de nos volailles et de notre bétail, de même qu'à la qualité garantie de nos céréales, des oléagineux et des nouveaux produits.

This one is often quoted as Cinderella's canola production. In 1974 there was no canola production in Canada. Now when you take the value–added side of that, the crushing of the oil, the spin–off, the full economic ripple effect, it's up to around \$9 billion. No one expects this to happen over and over again with different products. It just shows how incredibly important that sector is.

In Saskatchewan, for example, this year's canola outstrips in total dollars the wheat crop on farm—gate sales, which is a pretty phenomenal history of a product that was brought into the market in 1974.

From a safety net point of view, I think the issue is that there has been a very, very substantial reduction in federal government contributions and, as well, provincial government contributions to the safety net support system. We have had a very substantial degree of cutting in that program; we've had about a 50% reduction in two years.

We're not here to lobby for more money for safety nets, but there comes a point at which you cannot continue to ratchet down the support and have an effective program left, period.

Some commodities, for example, have 25% of the federal government expenditure that existed a year ago, and yet they still have the same market conditions to deal with. The United States and the European Community are still involved in a trade war. The U.S. is still using their export enhancement program. None of those issues has changed substantially, and farmers are effectively accepting—whether we get the program designed or not is another issue—the fact that there has been a 50% reduction.

We are still working with the federal government contribution of what we hope will be \$850 million, and it is critical that kind of money be available in the future, with the massive reductions that have already taken place.

If you don't have sufficient resources to design a reasonable program, when you do have market conditions that are extraordinary, producers really have no choice other than to lobby aggressively for an ad hoc program.

We're not interested in that for the farm community. We would much rather see a long-term, effective program, utilizing both producers' money and government money to have a cost-effective one.

We, and I'm sure you as well, are aware of the policy review that's taking place in transportation. Our members will participate in that policy review. We don't know what the outcome will be, but we would like to remind individuals that statutorily we've had decreases of approximately 22% since 1991–92. Another 5% will automatically kick in again this year. We want those dollars to remain as the review is taking place and, depending on the outcome of the review, to effectively be money that stays in agriculture.

[Translation]

D'ailleurs, pour la production de canola, on parle souvent de conte à la Cendrillon. En 1974, on ne produisait pas de canola au Canada. À présent, lorsqu'on considère l'aspect valeur ajoutée de cette production, c'est-à-dire le pressage de l'huile, toutes les retombées, l'effet d'entraînement économique en général, le chiffre d'affaires global frise les 9 milliards de dollars. Bien sûr, personne ne s'attend à ce que cette performance soit réitérée avec d'autres produits. Mais cela nous montre l'incroyable importance de ce secteur.

Cette année, en Saskatchewan, par exemple, les producteurs de canola ont réalisé un chiffre d'affaires qui dépasse le chiffre d'affaires total des producteurs de blé, ce qui en dit long sur ce produit phénoménal mis en marché en 1974.

Pour ce qui est du filet de protection sociale, force est de constater que le gouvernement fédéral, de même que les gouvernements provinciaux, ont très nettement réduit leurs contributions. Nous avons, en effet, connu des réductions très importantes, de l'ordre de 50 p. 100 en deux ans.

Nous ne sommes pas venus réclamer une augmentation du financement du filet de protection, mais il arrive un point où vous ne pouvez plus continuer d'éroder les budgets que vous accordez et espérer, en même temps, disposer d'un programme efficace.

Certaines denrées, par exemple, ne bénéficient plus que du quart des subventions que le gouvernement fédéral accordait ne serait—ce qu'il y a un an, et les conditions du marché ne se sont pas améliorées. Les États—Unis et la Communauté européenne continuent de se livrer une guerre commerciale. Les Américains ont encore recours à leur «Export Enhancement Program». Rien, sur ces plans, n'a véritablement changé et les agriculteurs se font à l'idée qu'ils ont subi une réduction de 50 p. 100, mais reste à savoir si l'on peut encore espérer l'instauration d'un programme.

Nous misons encore sur une contribution du gouvernement fédéral qui, nous l'espérons, sera de 850 millions de dollars, suite à la réduction massive qu'il a déjà opérée.

Comme vous ne disposez plus des ressources suffisantes pour mettre en place un programme retionnel et que les conditions du marché sont extraordinaires, les producteurs n'ont pas vraiment d'autre choix que de mener un lobby intense pour obtenir un programme ponctuel.

Ce n'est pas ce que nous voulons. Nous préférerions de loin disposer d'un programme efficace et rentable à long terme, financé par les producteurs et par le gouvernement.

Nous sommes au courant, tout comme vous j'en suis sûr, de l'actuel examen de la politique des transports. D'ailleurs, nos membres vont y participer. Nous ne savons pas ce qu'il ressortira de tout cela, mais nous tenons à rappeler aux gens que, depuis 1991–1992, nous avons été victimes d'une diminution d'environ 22 p. 100 de nos subventions, par voie législative. Cinq autres p. 100 nous serons automatiquement retirés cette année encore. Nous voulons que ces budgets demeurent inchangés pendant le déroulement de l'examen et, en attendant de voir ce qu'il en sortira, ces fonds continuent d'être consacrés à l'agriculture.

[Traduction]

• 1640

As the program changes there will be costs in adaptation to producers, no matter what changes take place. With the world prices of grain where they are, it'll be critical that those resources be available for producers to in fact take advantage of and/or change the type of production on their farm, depending on the fallout and how extensive the transportation review is with regard to the western grain transportation. . .and the feed freight assistance program in eastern Canada and some other small programs in the Maritimes.

I have just a short comment on the Green Plan. The Green Plan money in agriculture has been a success story from the point of view of CFA and its members. It was program dollars that really did create a lot of activity in rural Canada. It effectively changed people's way of doing business in a very substantive way.

People are farming using zero tillage practices, using a host of innovative ideas, from designing farm plans in Ontario, which are really looking at many environmental areas, to identifying and doing audits on their own farm, self-identifying areas that need to be improved in the future. That process really would never have taken place in many of the projects in different provinces if it hadn't been for Green Plan money.

Our sense is that it will not be completed when the program dollars start running out in the 1996–97 time period. We can't give a price-tag for what we think we will need for the continuation. We're certainly not asking for the same dollars that were in Green Plan. We and many of our members are involved in a national environment committee looking at the cost-benefit analysis of those federal dollars in Green Plan, what reductions can take place to make sure the process that has started carries on. There will be in the future some need to replace that program as it runs out in 1996–97. I believe it's totally completed in 1997–98.

Supply management—and we know this is not really within the mandate of your committee—is one example of a program that has worked quite effectively in Canada. It has had very limited expenditures to support a strong integrated system that really has maintained a processing sector with a lot of job creation.

Of course, the one item people may be looking at is the continuation, and to what degree, of the dairy subsidy. Our sense is that while the policy reviews are taking place it would be inappropriate to make any cuts to the dairy subsidy. They're going through the fallout of GATT, going through a number of task forces, relooking at their industry and what kind of industry it will be in the future. Currently there are enough unknowns already out there in that sector. It would be of critical importance to maintain that program while they're in fact working through a host of variables and reorganizing their industry into the future.

À cause des changements dans le programme, peu importe leur nature, les producteurs devront assumer des coûts d'adaptation. Étant donné le prix des céréales sur les marchés internationaux, il sera très important que les producteurs aient accès à ces ressources pour pouvoir tirer profit de ce qu'ils produisent ou pour modifier leur production, selon les résultats de l'examen de la politique des transports en ce qui a trait à la Loi sur le transport du grain de l'Ouest... et aussi, d'ailleurs, aux programmes d'aide au transport des céréales fourragères dans l'Est du Canada, ainsi que d'autres programmes de moindre envergure dans les Maritimes.

Je ferai un bref commentaire à propos du Plan vert. La FCA et ses membres estiment que les fonds consacrés à l'agriculture au titre du Plan vert ont donné d'excellents résultats. Voilà un programme qui a véritablement stimulé l'activité dans les régions rurales du Canada. Il a vraiment permis de modifier en profondeur la façon dont les gens mènent leurs exploitations.

Désormais, ils pratiquent la culture sans labour, ils appliquent un grand nombre d'idées novatrices, depuis la conception de plans de ferme en Ontario, ce qui touche à de nombreux volets de l'environnement, jusqu'au constat volontaire, par le biais de vérifications, de tous les aspects méritant amélioration dans leur exploitation. Rien de tout cela ne se serait produit dans les différentes provinces sans les fonds du Plan vert.

Nous avons l'impression que nous n'aurons pas réalisé les objectifs du Plan vert quand les budgets seront épuisés en 1996–1997. Je ne suis pas en mesure de chiffrer ce qu'il nous faudra par la suite. Ce ne sera certainement pas le même budget que celui qui a été prévu à l'origine. Les responsables de la fédération ainsi que ses membres siègent à un Comité national sur l'environnement qui conduit une analyse coûts–avantages des sommes dépensées dans le cadre du Plan vert et du genre de réductions que l'on peut envisager pour s'assurer que le processus se poursuit tel que prévu. Par ailleurs, il faudra envisager de remplacer ce programme lorsqu'il arrivera à terme en 1996–1997. De fait, je crois qu'il s'achèvera complètement en 1997–1998.

La régulation de l'offre—et je sais que cela ne relève pas vraiment du mandat de votre comité—est un autre programme qui a donné de très bons résultats au Canada. Il n'a nécessité que des fonds limités pour financer un système intégré grâce auquel il a été possible de véritablement soutenir un secteur de la transformation, créateur d'emplois.

Il est bien sûr possible que l'on remette en question la subvention aux produits laitiers, et son importance. Nous estimons, pour notre part, qu'il serait tout à fait inapproprié de réduire la subvention aux produits laitiers tant que l'examen de la politique n'est pas terminé. Les producteurs sont en train de s'adapter aux retombées du GATT, aux décisions prises par un certain nombre de groupes de travail, ils analysent la situation de l'industrie et se demandent où cela les mènera dans l'avenir. Il y a déjà bien assez d'inconnues dans ce secteur. Il est donc de la plus haute importance de maintenir ce programme en place pendant que les gens se débattent avec une multitude de variables et qu'il cherchent à restructurer leur industrie pour l'avenir.

Farm finance is really an item that has not cost the federal government substantive amounts of money. It is dealt with. . . of the Farm Credit Corporation and the presence there. But the one program, for example, that could be attributable as a financial program is the cash advance system, which has come out of the \$850 million that has been targeted for the safety net regime.

We don't really consider the cash advances a safety net program, but the Minister of Agriculture said that was the pot of money and there were not going to be new dollars. Since the Prime Minister made a pre–election commitment to reintroduce the cash advances, that's where the allocation of resources came from. But the other item that really is left undone is to put it in statutes so that there is some sense of security that this marketing tool will be there into the future.

It has been on again, off again. A lobby every year has had to take place. People who use it as a marketing tool to spread out their marketing throughout the year by having this available to them never know from one year to the next whether or not it will be in place. We would like a carrying through of the commitment—introducing it by statute.

• 1645

The FCC has moved from costing the government money in the adaptation periods of high interest rates and high bankruptcies in the 1980s and early 1990s, and a substantive drain as far as money flowing into it is concerned, to running in the black and being a generator of income, even though it stays in the FCC for relending. Our sense is there's no need for pressure to be put onto FCC from a budgetary point of view, since it's running in the black.

We do think it can be used very aggressively as a tool in rural development. The mandate has been changed substantively for FCC, and there are real opportunities for it to be a very, very, positive influence in the whole regime of value adding and diversification in rural Canada. We'd like you to monitor, help us make sure it stays on track, and see that it has the appropriate resources and borrowing capacity to meet those needs as that part of FCC's mandate becomes larger and more and more critical in the future.

Our next item is on taxation. There are a number of points here, and the first is the goods and service tax.

The Chair: Mr. Wilkinson, we know what your position was when you appeared before us before. You don't want changes. Are you against harmonizing the GST as proposed by the government? Is that a major change you would be against?

Mr. Jack Wilkinson (President, Canadian Federation of Agriculture): In relationship to...well, there's more than one—

The Chair: I'm talking about combining the provincial sales taxes and federal sales taxes, as proposed by the Minister of Finance.

[Translation]

Le financement agricole est un volet qui n'a pas coûté énormément au gouvernement fédéral. C'est la Société du crédit agricole qui s'en occupe. Par contre, il y a un programme que l'on pourrait assimiler à un programme financier, il s'agit du régime des avances en espèces, s'appuyant sur les 850 millions de dollars ciblés pour le régime de protection sociale.

Par notre part, nous ne considérons pas que les avances en espèces relèvent du programme de protection sociale, mais le ministre de l'Agriculture a déclaré que tout cela sortait de la même caisse, et qu'il n'y aurait pas de budget additionnel. Mais comme le premier ministre s'est engagé, par une promesse électorale, à remettre en vigueur le régime des avances en espèces, c'est donc dans le programme de protection sociale qu'on est allé puiser. Par contre, il reste à coucher tout cela dans les textes de loi, pour garantir, dans un certain sens, que cet instrument de marketing sera encore accessible dans l'avenir.

Dans le passé, on l'a supprimé, puis on l'a réinstauré. Chaque année, il nous a fallu intervenir auprès du gouvernement. Ceux qui l'emploient en tant qu'instrument de marketing pour étaler leurs frais de promotion sur l'année, ne savent pas, d'une année à l'autre, s'ils pourront encore en disposer. Nous aimerions que cette promesse devienne une réalité permanente, stipulée dans la loi.

La SCA qui a coûté de l'argent au gouvernement, pendant la période d'adaptation des années quatre-vingt et du début des années quatre-vingt-dix, marquées par des taux d'intérêt élevés et un grand nombre de faillites (ce qui a représenté un drain important), a maintenant un bilan positif puisqu'elle rapporte des revenus qui demeurent à la SCA pour être prêtés en aval. Donc, nous croyons qu'il n'est pas nécessaire d'effectuer une quelconque pression budgétaire sur la SCA étant donné qu'elle est en situation excédentaire.

En outre, nous pensons qu'il est possible d'en faire un instrument de développement rural tout à fait valable. Son mandat a été modifié en profondeur et elle a désormais d'excellentes chances d'avoir un rôle déterminant dans tout ce qui touche à la production à valeur ajoutée ainsi qu'à la diversification dans les régions rurales du Canada. Nous vous demandons de surveiller la situation et de nous aider à maintenir les choses dans le droit chemin, autrement dit, à nous assurer que la SCA dispose des ressources voulues et de la capacité d'emprunt nécessaire pour répondre aux besoins dont je viens de parler, et que, dans l'avenir, la SCA soit appelée à jouer un rôle de plus en plus déterminant.

Passons à présent à la fiscalité. Il y a plusieurs aspects à aborder à ce propos et le premier est celui de la taxe sur les biens et services.

Le président: Monsieur Wilkinson, nous connaissons votre position à ce sujet, puisque vous avez déjà comparu devant nous. Vous n'avez pas changé d'idée. Êtes—vous opposé à l'harmonisation de la TPS que propose le gouvernement? Est—ce—que vous êtes contre ce changement important?

M. Jack Wilkinson (Président, Fédération canadienne de l'agriculture): Et bien pour ce qui est. . . il y a plus que..

Le président: Je parle ici de combiner les taxes provinciale et fédérale de vente, comme l'a proposé le ministre des Finances.

Mr. Wilkinson: I just wanted to know which one you were referring to. There are a number of options on the table coming from the provinces as well as from the federal government. There's no reason we would have any-

The Chair: Thank you very much. I believe, having said that—

Mr. Wilkinson: Yes, we can skip that.

The Chair: — we understand your position on the GST. Thank you.

Mr. Wilkinson: On the small business investment tax credit, the numbers show that in its 12-month period and when it applied to machinery sales, it really created a great deal of economic activity. Agriculture is no different from any other line of business; it requires retooling, upgrading, and introducing new technology. We think the program needs to be in place and needs to be made for capital investments.

Livestock enterprises, poultry enterprises—the host of those really aren't buying machinery, they're upgrading and improving and introducing new technology into laying barns. Their equipment is their buildings-their houses, their livestock and poultry enterprises. They have a relatively quick turnaround as far their economic longevity is concerned.

More and more that time period is shortened to 10 or 15 years in which people are making major renovations, rebuilding to lower labour cost and introduce different feeding systems, different ventilation systems, and a host of other items. That tax credit should apply to those buildings. Our sense is that the building side would create more jobs in Canada than many others sectors would.

You know our position on capital gains. I don't know how far we have to go on that. The minister has indicated that if there's going to be a review of the capital gains, he wants agriculture to participate in that review. Under that premise CFA said it would, as long as we knew what was being talked about and that the review was not the beginning of the elimination of the tax. His response on that was very clear-that if you look at options and there's nothing better than the current exemption, the current exemption is what you will have as long as he's minister. We view that to be critical. People reinvest in their farms, and that's their pension plan. They need some tax relief on that pension plan.

The only area of concern is the way incorporated farms are dealt with. There are some problems in those areas, and we have made a number of presentations to the Minister of Finance to resolve some of the problems on incorporated farms and the way share capital is dealt with.

1650

With respect to RRSPs, the sense is that people are looking at changes to the level of degree of deductibility of RRSPs and CAPs régime de déductibilité des REÉRet du RAPC, et que sais-je encore. and what not.

[Traduction]

M. Wilkinson: Je me demandais ce à quoi vous faisiez allusion au juste. C'est que plusieurs options ont été proposées par les provinces de même que par le gouvernement fédéral. Il n'y aucune raison pour laquelle nous aurions...

Le président: Merci beaucoup. Cela dit, je crois que. . .

M. Wilkinson: Oui, nous pouvons laisser cela de côté.

Le président: . . . nous comprenons votre position au sujet de la TPS. Je vous remercie.

M. Wilkinson: S'agissant du crédit d'impôt à l'investissement pour les PME, à en croire les chiffres établis pour une période de 12 mois, en ce qui concerne le matériel agricole, il semble que cette taxe ait généré une importante activité économique. L'agriculture n'est pas différente des autres secteurs d'activité: il faut en repenser les processus, les améliorer et adopter de nouvelles technologies. Pour notre part, nous croyons qu'un programme s'impose et qu'il faut favoriser les investissements en capital.

La plus grande partie des fermes d'élevage de bétail et des exploitations avicoles n'achètent pas vraiment de matériel agricole; les gens améliorent plutôt les bâtiments et adoptent de nouvelles technologies, par exemple, dans les poulaillers de ponte. Leur matériel à eux, c'est leurs bâtiments, leurs maisons, leur bétail et leurs volailles. Sur le plan de la longévité économique, la durée utile de leurs investissements est relativement brève.

Et de plus en plus, cette période est réduite à 10 ou 15 ans, car les gens entreprennent de grandes rénovations, qu'ils reconstruisent pour réduire ultérieurement les coûts de la main-d'oeuvre et qu'ils adoptent des systèmes d'alimentation différents, de nouveaux systèmes de ventilation et que sais-je d'autre. Eh bien, le crédit d'impôt devrait s'appliquer à ces bâtiments. Nous pensons que le bâtiment permettrait de créer beaucoup plus d'emplois au Canada que bien d'autres secteurs.

Vous connaissez notre position à propos des gains en capital. Je ne sais pas si nous devons entrer dans les détails à ce sujet. Mais il se trouve que le ministre a indiqué son intention d'examiner la politique relative aux gains en capital et il désire que le secteur agricole participe à cet examen. Nous avons accepté, sur ces bases, dans la mesure où nous savons ce dont il sera question et que cet examen n'est pas le début d'un exercice visant à éliminer le crédit d'impôt. Dans sa réponse, il a été on ne peut plus clair en stipulant que, de toutes les options possibles, aucune n'était meilleure que l'exonération actuellement en vigueur et que c'est à cela qu'il faut nous attendre tant qu'il conservera ce porte-feuille. Nous estimons que cet aspect est très important. Les gens réinvestissent dans leur exploitation agricole, qui leur tient lieu de fonds de retraite. Eh bien, il faut que ce fonds de retraite fasse l'objet d'un certain allégement fiscal.

Le seul autre aspect qui nous préoccupe est la façon dont on traite les exploitations constituées en sociétés. Plusieurs problèmes se posent à ce sujet et nous sommes intervenus à un certain nombre de reprises auprès du ministre des Finances pour essayer de les résoudre et de traiter de la question du capital actions.

Nous avons cru comprendre qu'on envisageait de modifier le

Because our members are self-employed and do not have employer contributions to their pension plans, whether the employer be government or business, we would like to indicate that we're not interested in having major changes to the retirement savings plan for self-employed people unless you're going to look at the entire pension package that other people have as well. Why should we lose that degree of flexibility if other sectors of Canadian society are not participating in losing some of the benefit of their employer contributions and/or government contributions to their pension plan? That includes a host of things from indexing and whatever.

Our sense is not to lobby to have things reduced from them, but on the same vein, we would like to be treated on equal footing, since this is our only avenue, generally speaking, for putting resources away.

The excise tax is the issue that needs to have some conclusion and some decision in relation to ethanol production. We want the continuation of some sort of commitment however the government finds its way to dealing with the issue, but there are many projects on hold because the financing required for many of the proposals requires a tax holiday in the ten—to twelve—year time period, or they just don't go ahead.

The concern is, from rural development and employment and opportunity for us to have products to sell our grain into from the greenhouse gas benefit of ethanol... It's time for it to move ahead and it's time to make the decision as to whether the tax holiday will be extended long enough to make sure these projects that are sitting there waiting to move in fact do, and move from importing ethanol from the United States to producing it here in Canada and hopefully being in a position to export as well.

I have a quick comment on beneficiary pays. The concept is moving through many parts of Canadian society. It is also in agriculture. There are many areas in which we do currently do full cost recovery for farmers paying in the grain sector. For example, we pick up nearly the entire tab of inspection services and what not.

It is very, very difficult to think of the notion of passing on a bill to the user, ourselves, and not having any say in what the cost of that service is going to be. We know it's critically important that we have high inspection services in grading and a host of other requirements so that we can sell internationally, so we accept the notion that part of the benefit comes to ourselves.

But they are going to have to be looking at many, many ways in which the cost of doing and guaranteeing that quality is reduced. We are asked to pick up part of that, because it strictly becomes a cost off the bottom line for producer, with no ability to pass it on.

We have look more aggressively at ways in which those costs can be lowered, and hopefully we can have the same savings to government without just passing the bill on to the producers—in fact, it would be reduced costing.

[Translation]

Nos membres étant des travailleurs autonomes dont le régime de retraite ne bénéficie d'aucune contribution d'employeurs, pas plus du secteur privé que du gouvernement, nous tenons à préciser que nous ne voulons pas que le régime d'épargne-retraite des travailleurs indépendants soit profondément modifié, sauf si l'on envisageait de s'intéresser à l'ensemble des régimes de retraite au Canada. Pourquoi, en effet, devrions-nous être pénalisés, si les autres membres de la société canadienne ne sont pas touchés et ne perdent pas une partie des avantages qu'ils retirent de la contribution de leurs employeurs ou du gouvernement? Et on peut songer à ce sujet à toute une foule de choses, notamment à l'indexation.

Il n'est pas ici pour nous question de réclamer qu'on leur enlève quelque chose, mais parallèlement, nous aimerions être traités sur un pied d'égalité, puisque, d'une façon générale, l'épargne—retraite est la seule façon d'économiser quelques sous.

Du côté de la taxe d'accise, il faut tirer une conclusion et prendre une décision sur la production d'éthanol. Nous voulons que le gouvernement s'en tienne à ses engagements, d'une façon ou d'une autre, la réalisation d'un grand nombre de projets étant conditionnelle à l'application d'un congé fiscal de dix à douze ans.

Du point de vue du développement rural, de l'emploi et des débouchés commerciaux, nous devons pouvoir vendre nos céréales pour la production d'éthanol, ce qui contribuera à la réduction des émissions de gaz à effet de serre. . . Le temps est venu de bouger, le temps est venu de décider si l'on va maintenir suffisamment longtemps le congé fiscal pour que ces projets en attente débloquent enfin, pour que nous commencions à produire, ici au Canada, l'éthanol que nous importons pour l'instant des États-Unis et que nous soyions capables, espérons-le, d'exporter nous-mêmes.

J'ai une brève remarque à faire à propos du système de paiement par l'usager. Il faut dire que ce concept gagne peu à peu toutes les couches de la société canadienne. Il a également été adopté dans le secteur de l'agriculture. Dans le secteur de la production céréalière, nous fonctionnons suivant le principe du recouvrement des coûts, et, dans plusieurs cas, les agriculteurs paient pour la totalité des services qu'ils reçoivent, comme les services d'inspection.

Nous éprouvons beaucoup de difficultés à imaginer qu'on puisse adopter une loi qui nous concerne directement, alors que nous n'aurions aucun mot à dire à propos des coûts du service qui nous est offert. Nous savons à quel point il importe d'avoir des services d'inspection de haut calibre pour garantir la qualité de nos produits et pouvoir les vendre dans le monde entier, et nous sommes, bien sûr, tout à fait d'accord d'en retirer des bénéfices.

Toutefois, la réduction des coûts liés à une production de qualité garantie demandera une recherche très sérieuse. Voilà à présent qu'on nous demande de payer une partie de la note, mais c'est un coût que nous devons absorber en totalité, parce que nous ne pouvons le répercuter sur personne.

Nous devons rechercher plus activement tous les moyens de diminuer les coûts, ce qui espérons—le, permettra au gouvernement de réaliser les mêmes économies que s'il nous faisait payer la facture... En fait, il s'agirait vraiment de réduire les coûts.

As for rural development, it is only a matter that we're here to ask for the support of all departments. Our premise on rural development, has been that it will not happen in Canada if it's left within the regime only of the Ministry of Agriculture and Agri-Food. It interlays into fisheries, to mining, to a host of other departments, and it will not necessarily require large expenditures. In many ways it'll require appropriately using dollars that are there to create a regulatory environment so that people can do what they do best at the community level.

We're very active in this regime, and we think that within a short time period we'll be putting together a plan of attack in which there will be a role for the federal government. The role more likely will be dollars but it will be more streamlining their operation, single-window approach, and the various levels of government working more effectively to allow things to happen in rural Canada.

I believe that's it.

The Chair: Thank you very much, Mr. Wilkinson.

Members, I believe we have unanimous agreement to table the document with the clerk. Thank you.

1655

On va débuter la période des questions par monsieur Brien.

M. Brien: Merci, monsieur le président. J'ai deux questions. En regardant dans les documents présentés par M. Martin, on voit que la Loi sur les transports du grain dans l'Ouest coûte au delà de 600 coupures de budgets au niveau de cette loi?

Ma deuxième question porte sur votre dernier point concernant le développement rural. Comme je viens d'une petite collectivité, ça m'intéresse beaucoup. J'aimerais savoir quand vous avez l'intention de déposer ce document et si vous pouvez nous donner tout de suite les grandes lignes de ces recommandations.

Mr. Wilkinson: From the western grain transportation point of view, where it becomes critically important is if you make drastic changes in a very short time period. It really moves the cost of transportation right back to the producers. The handlers and the shippers, the companies that are handling the grain, will effectively discount the price at the local elevator system to cover the full cost of transportation.

It then becomes a shifting as to whether the amount that will be picked up by the producer in further costs will in any way be offset. If not, will it put them at an economic disadvantage? To get certain product lines to an export position—in the prairies, about 84% of the grain moves to export positions—does that narrow the margin of profitability on that tonne of grain enough that it's not economical to produce?

If that's the case, then you have fairly substantial shifting in production types of grain and livestock. All that movement starts to take place. So it has a very dramatic ripple effect, and the more abrupt it is, the more dramatic the effect would be.

[Traduction]

Quant au développement rural, nous ne faisons que demander l'appui de tous les ministères. Nous estimons en effet que le développement rural au Canada ne sera pas réalisé tant qu'il continuera de relever exclusivement du ministère de l'Agriculture et de l'agro-alimentaire. Le développement rural vient s'imbriquer dans le développement des pêches, de l'exploitation minière et de nombreux autres secteurs d'activité relevant d'autres ministères, et il faut préciser qu'il ne nécessitera pas d'importantes dépenses. Dans bien des cas, il suffira simplement d'utiliser judicieusement les budgets disponibles pour créer un environnement tel que les gens puissent faire ce qu'ils font de mieux dans leur collectivité.

Nous sommes très actifs sur ce plan et nous pensons que, d'ici peu, nous pourrons mettre sur pied un plan d'attaque dans lequel le gouvernement fédéral aura un rôle à jouer. Il s'agira sans doute d'un rôle financier, mais celui-ci consistera beaucoup plus à rationaliser les opérations, à instaurer un système de guichet unique et à faire en sorte que les différents ordres de gouvernement travaillent de façon plus efficace pour faire bouger les choses dans les régions agricoles du Canada.

Voilà, je crois que c'est tout.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Wilkinson.

Chers collègues, je crois avoir votre consentement unanime pour déposer ce document auprès de la greffière. Je vous remercie.

We will start the question period with Mr. Brien.

Mr. Brien: Thank you, Mr. Chairman. I have two questions. Reading through the documents tabled by Mr. Martin, we see that the Western Grain Transportation Act costs in excess of \$600 millions de dollars. Quelles seraient les conséquences s'il y avait des million. What would be the impact of budget cuts with regard to that

> My second question addresses your last point, about rural development. It interested me very much, since I am from a small community. I would like to know when you intend to table that document and whether you could outline its recommendations for us right now.

> M. Wilkinson: En ce qui concerne la Loi sur le transport du grain de l'Ouest, je dirais que le facteur critique réside dans le fait d'apporter des changements radicaux en très peu de temps. Cela revient à faire supporter tout le coût du transport par les producteurs. Les entreprises de manutention et d'expédition des grains accorderont un rabais sur le prix demandé au silo local pour couvrir tout le coût du transport.

> À ce moment-là, il s'agit de savoir si les coûts supplémentaires que le producteur doit absorber seront compensés d'une facon ou d'une autre. S'ils ne le sont pas, les producteurs seront-ils économiquement désavantagés? Pour transporter certaines gammes de produits au point d'exportation—dans les Prairies, environ 84 p. 100 des céréales sont transportés jusqu'à des points d'exportation—la marge de profit sssssssur la tonne de céréales sera-t-elle réduite au point qu'il ne sera plus rentable d'en produire?

> Si c'est le cas, il y aura des changements passablement importants dans la production, tant pour les types de céréales que pour le bétail. Cela commence déjà. Il y a donc un remarquable effet d'entraînement, et plus les changements sont soudains, plus cet effet est marqué.

We've spent two or three years in helping to encourage and develop policies around rural development. We've participated in a number of conferences across the country this year to bring the various players together. As you can imagine, there are many, many, levels, from municipal to provincial to federal, and many other agencies that are affected when you start talking about rural development.

It's been our goal to try to bring as many people together as possible to develop a strategy that has a large buy-in, because we don't think this issue is a top-down sell. We don't think that just because a cabinet minister says they want to do something in rural development, that automatically means the people in the local community will do it.

It's making sure that communities really feel good about taking hold of their personal circumstances, raising the capital, working together, and making things happen at that level. There are certain time periods where governments can be useful in supplying to them resources and/or regulations which discourage activity.

We spent the summer doing that work. We're working with the rural secretary within the Ministry of Agriculture and Agri-Food. We're also working with a number of other groups, small woodlot owners and a host of medical associations and other groups, and by the springtime we hope to have a position paper that has buy-in from a large cross-section of people and that will be a model we think will be workable, that will really encourage economic and rural development.

Mr. Grubel: Mr. Wilkinson, you did an excellent job for your job.

Mr. Wilkinson: Did you say I was well paid?

The Chair: You're well paid and you're doing a fine job, I'm sure.

Mr. Wilkinson: In comparison to whom?

The Chair: You earn every penny that you do.

Mr. Wilkinson: Okay, thank you.

The Chair: But you might be aware of the fact that the country is going bankrupt and that the reason for this meeting is for us to get some understanding of where possibly in the agricultural industry some government savings might be obtained. What you have done is totally unhelpful. It doesn't help us, at least now.

I don't want to blame you, because how are you going to do it? I'm going to give you a way of doing it. Maybe you can give it to us in writing. You have given at least ten programs, R and D, transportation, etc.

[Translation]

Nous avons passé deux ou trois ans à essayer de favoriser la mise en place et l'élaboration de politiques de développement rural. Nous avons participé cette année à bien des conférences dans tout le pays pour réunir les intervenants. Comme vous pouvez l'imaginer, il y a de très nombreux paliers, du municipal au provincial et au fédéral, et bien d'autres organismes qui sont touchés quand on commence à parler de développement rural.

Nous avions pour but d'essayer de réunir le plus de gens possible afin d'élaborer une stratégie qui soit vraiment acceptée par la base, parce que nous ne pensons pas que la solution soit susceptible d'être imposée d'en haut. Nous ne croyons pas qu'il suffit qu'un ministre dise vouloir faire quelque chose en matière de développement rural pour que la population locale le fasse automatiquement.

Il faut s'assurer que les collectivités se sentent vraiment en confiance à l'idée de prendre leur situation en main, de trouver les capitaux nécessaires et de travailler ensemble pour progresser à ce niveau-là. Les gouvernements peuvent être utiles à certains moments en leur fournissant les ressources nécessaires ou en adoptant des règlements qui les dissuadent d'agir.

Nous avons consacré l'été à ce travail. Nous avons collaboré avec le secrétaire aux affaires rurales du ministère de l'Agriculture de l'agro-alimentaire. Nous travaillons aussi de concert avec plusieurs autres groupes, des propriétaires de petites terres à bois et une foule d'associations médicales et d'autres organisations, et nous espérons arriver, d'ici au printemps, à rédiger un énoncé de position qui sera accepté par un vaste échantillon représentatif de la population, qui sera un modèle de ce que nous estimons être possible et qui favorisera vraiment le développement économique rural.

M. Grubel: Monsieur Wilkinson, vous avez fait un travail agricultural association. You are well paid and you're doing a fine excellent pour votre association agricole. Vous êtes bien payé et vous faites du bon travail.

M. Wilkinson: Avez-vous dit que je suis bien payé?

Le président: Vous êtes bien payé et vous faites du bon travail, i'en suis sûr.

M. Wilkinson: Comparativement à qui?

Le président: Vous gagnez vraiment votre traitement.

M. Wilkinson: Bon, merci.

Le président: Toutefois, vous devriez peut-être savoir que le pays est en train de faire faillite et que nous sommes réunis ici pour que vous nous aidiez à comprendre dans quel secteur de l'industrie agricole le gouvernement pourrait réaliser des économies. Ce que vous avez fait ne nous sert à rien. Ce n'est pour nous d'aucune utilité, au moins pour le moment.

Je ne veux pas vous en blâmer, parce que comment allez-yous y arriver? Je vais vous proposer une façon d'y arriver. Peut-être pourriez-vous nous le dire par écrit. Vous nous avez parlé d'au moins dix programmes, la R et D, les transports, etc.

[Traduction]

• 1700

I would like to make the assumption, which is probably close to the truth, that in three years the Department of Agriculture will have to reduce its spending by 15%. Don't say "Oh, not us", because it's going to have to take place in every department. For any department where it's not taking place, another department will have to do more. The average is 15%, and chances are you will be required to make 15% cuts.

What I would like you to do for the finance committee and for the Minister of Finance is to give us a list of priorities where the biggest cuts should take place. For example, you might just tell us that the only thing you can come up with is 15% in each of the spending categories. Fine, but would you please do us a favour with all this information that you have. No matter how valuable all these programs are, it must be true that some are less valuable than others. Would you prefer a 15% cut across the board or can you give us a list in the order of priority, either upward or downward, so you come up with the same 15% reduction in the total?

I will do the same thing with every industry representative who comes before this committee. I think this is the way we can advance the very essential cause of making sure this country does not go bankrupt.

Mr. Wilkinson: Thank you. You're right, I do earn every dollar

Mr. Grubel: Especially having to listen to guys like me.

Mr. Wilkinson: I think if you would like to be fair to our presentation, we have indicated substantial cuts in a number of areas - in the order of 50% in program design, which was the biggest program; for example, the safety net. So we're not talking about a few hundred thousand dollars; we're actually talking about \$2 billion-plus a couple of years ago and in the order of \$850 million. We've also talked about program expenditures on another large program, western grain transportation for example, and the feed freight assistance, where within the last two years we had a 22% cut; in statutory there will be another 5% that will automatically kick in.

We have as well indicated in a number of program reviews—for example, in the adaptation programs that the Department of Agriculture and Agri-Food had—the elimination of some programs that we think are no longer required. For example, the debt review boards—that should be an arbitration system that's binding just as other citizens have for small claim wouldn't be a government expenditure; it would allow debt cour des petites créances ou le tribunal de la faillite. Si ce

J'aimerais avancer l'hypothèse, qui a probablement bien des chances d'être fondée, que le ministère de l'Agriculture va devoir réduire ses dépenses de 15 p. 100 d'ici trois ans. Ne vous écriez pas «oh non, pas nous», parce que chaque ministère va devoir réduire ses dépenses. Pour chaque ministère qui ne le fera pas, un autre devra réduire davantage les siennes. La moyenne des réductions sera de 15 p. 100, et vous devrez vraisemblablement faire des coupures de 15

Ce que j'aimerais que vous fassiez pour le comité des finances et pour le ministre des Finances, c'est nous donner une liste, par ordre de priorité, des secteurs où il faudrait faire les plus grosses compressions. Par exemple, vous pourriez simplement nous dire que tout ce que vous pouvez nous proposer, c'est une série de compressions de 15 p. 100 dans chacune des catégories de dépenses. Très bien, mais auriez-vous l'obligeance de nous faire une faveur, avec toute l'information dont vous disposez. Quelle que soit la valeur de tous ces programmes, certains doivent bien être plus importants que d'autres. Préféreriez-vous des compressions générales de 15 p. 100, ou pourriez-vous nous donner une liste, par ordre de priorité, en partant des programmes les plus importants ou des moins importants, qui permettrait d'arriver au même pourcentage global de 15 p. 100 de compressions?

Je vais demander la même chose à chaque représentant d'un secteur d'activité qui viendra témoigner devant le comité. Je pense que c'est ainsi que nous pourrons arriver à réaliser notre objectif absolument fondamental, qui consiste à faire en sorte que notre pays ne fasse pas faillite.

M. Wilkinson: Merci. Vous avez raison, je gagne vraiment mon traitement.

M. Grubel: Surtout quand vous êtes bien obligé d'écouter des gens comme moi.

M. Wilkinson: Je pense que, si vous vouliez être juste, vous reconnaîtriez que, dans notre exposé, nous avons proposé des compressions importantes dans plusieurs secteurs, par exemple, des coupures de l'ordre de 50 p. 100 dans la conception des programmes, l'élément le plus important, ou encore dans le filet de sécurité. Nous ne parlons pas de quelques centaines de milliers de dollars; nous parlons d'une somme qui représentait plus de deux milliards de dollars il y a deux ans et qui est maintenant de l'ordre de 850 millions de dollars. Nous avons aussi parlé des dépenses liées à un autre programme important, celui du transport du grain de l'Ouest, par exemple, ainsi qu'au programme d'aide au transport des céréales fourragères, où il y a eu des compressions de 22 p. 100 au cours des deux dernières années; cela entraînera automatiquement une baisse supplémentaire de 5 p. 100 des dépenses liées aux mesures législatives.

Nous avons aussi suggéré, lors de la revue d'un certain nombre de programmes—par exemple, les programmes d'adaptation du ministère de l'Agriculture et de l'agroalimentaire-l'élimination de certains programmes qui n'ont plus d'utilité, selon nous. Par exemple, les organismes d'examen des dettes-il nous faudrait un système d'arbitrage exécutoire court or bankruptcy court. If that was done appropriately it analogue à celui auquel les autres citoyens ont accès avec la

voluntarily, there would be a tool to deal with that question. We're saying we don't need, for example, the dollars that were put into the debt review system.

We've also indicated that we don't feel it's a requirement to maintain the rural transition program, which is a relatively small program, but we've identified in fact that in our view that area isn't required and it could be eliminated. We've not asked for any new programs in any areas that require expenditures. In other areas we've indicated where programs could be streamlined and delivered at a lower cost.

I don't think, in all honesty, it's fair to say that agriculture has not been willing in the past number of years—substantially more than many other people in Canada have—to live in the reality of what the cashflow is, what the deficit is, and that we're not willing to offer some suggestions for streamlining.

A lot of the major commodity boards have made suggestions. They have in fact indicated to the government that there are services being supplied by Agriculture Canada that they too are supplying within their own system-statistics, record-keeping, a host of areas. They have indicated to Agriculture Canada that the federal government program could be eliminated with very little effect because they have those resources really within their own systems. In a number of areas they have offered areas the federal government could eliminate.

• 1705

To close off, our sense is that you can't always do an acrossthe-board budgetary cut by looking at a program and saying that it should be eliminated. I think we have said and we will continue to say that at some point one must look at the people side of AgCanada. Is there a requirement for 11,000 employees? We don't know for sure. We have to table a letter requesting officially how many employees AgCanada has. We thought that would be a fairly easy number to get hold of, but apparently not. They are going to have to eliminate some of those positions. It's not good enough just to say, well, we have a contract with those people. It's hard to do that. We just have a program with you people, so we'll take our budget cuts by reducing.

We have made many suggestions within the regime that we control and we'll continue to make suggestions. All we indicated is that it's time for other people in society. The net farm income's not that high, as you know. For every \$3 of family farm income, \$2 comes from off-farm income. I don't think we're not willing to deal with a very, very tight economic situation in the farm community, and we'll work very hard to be producers. We just would like to share this around a little bit and not always have programs eliminated.

[Translation]

remediation, and in those cases where it can't be worked out système-là fonctionnait bien, cela n'entraînerait pas de dépenses pour le gouvernement, les dettes pourraient être amorties et, dans les cas où il serait impossible pour les parties d'arriver volontairement à une entente, il y aurait un mécanisme pour y veiller. Nous disons, par exemple, que nous n'avons pas besoin des dollars qu'on a englouti dans le système d'examen des dettes.

Nous avons aussi laissé entendre que nous ne croyons pas utile de maintenir le programme de réorientation des agriculteurs; c'est un programme qui a, relativement, peu d'envergure et nous avons dit qu'il n'était pas nécessaire, à notre avis, et qu'il pourrait être éliminé. Nous n'avons pas réclamé la création de nouveaux programmes dans des secteurs où cela obligerait le gouvernement à faire des dépenses. Dans les autres secteurs, nous avons précisé quels programmes pourraient être simplifiés et administrés à moindre coût.

En toute honnêteté, je ne crois pas qu'il soit juste de dire que l'agriculture n'a pas accepté ces dernières années-nettement plus que bien d'autres citoyens et citoyennes du Canada-de s'accommoder de la réalité en ce qui concerne nos liquidités et notre déficit, et que nous ne sommes pas prêts à avancer des propositions pour dégraisser le système.

Plusieurs des grands offices de commercialisation ont fait des propositions. Ils ont dit au gouvernement qu'Agriculture Canada fournit des services qu'ils fournissent eux-mêmes, dans le domaine des statistiques, de l'enregistrement des données, et ainsi de suite. Ils ont déclaré à Agriculture Canada que le programme du gouvernement fédéral pourrait être éliminé sans que cela porte vraiment à conséquence, parce qu'ils ont vraiment ces ressources dans leurs propres systèmes. Ils ont mentionné, dans plusieurs secteurs, des programmes que le gouvernement fédéral pourrait éliminer.

Pour conclure, nous ne pensons pas que pour faire des compressions budgétaires générales le bon moyen soit toujours de prendre un programme et de conclure qu'il devrait être éliminé. Nous avons dit, je pense, et nous continuerons à Dire qu'il faudra, à un moment ou à un autre, regarder du côté de l'effectif d'Agriculture Canada. Le ministère a-t-il besoin de 11 000 fonctionnaires? Nous n'en sommes pas sûrs. Nous avons l'intention de déposer une lettre pour demander officiellement quel est l'effectif d'Agriculture Canada. Nous pensions qu'il serait facile d'avoir ce chiffre, mais ce n'est apparemment pas le cas. Il faudra que certains de ces postes soient éliminés. Le ministère ne peut pas se contenter de dire: nous avons un contrat avec ces gens-là. C'est difficile. Avec vous, il s'agit seulement d'un programme et nous allons faire ses compressions budgétaires en le coupant.

Nous avons fait de nombreuses propositions dans le cadre du régime que nous contrôlons, et nous allons continuer à en faire. Notre message, c'est que le moment est venu pour d'autres membres de la société de faire leur part. Vous savez que le revenu agricole net n'est pas très élevé. Le revenu gagné à l'extérieur de la ferme représente les deux tiers du revenu agricole familial. Je ne crois pas que nous ne sommes pas disposés à faire face à une situation économique extrêmement difficile dans le secteur agricole, et nous allons travailler très fort pour être des producteurs. Nous aimerions simplement partager un peu le fardeau sans nous retrouver constamment avec des programmes éliminés.

Mr. Grubel: Thank you, Mr. Wilkinson. I assure you that everyone who's coming here has a litany of complaints about how their programs and their constituents have been squeezed, how poor their constituents are, and all those things. I'm not saying for one moment that these assertions are false. I am very pleased to hear that in principle the industry you represent is willing to make its contribution.

What I would like you to do for us here at the finance committee is to make a list of the where the agricultural community has said the government is wasting money. I would like to see those, so we in turn can give them to the Minister of Finance and use them to apply pressure in other directions. I would also like you to attach a dollar value to that.

I would really like you to discuss with the representative or with your constituents what the other priorities are. What is the total amount of money the federal government is spending on agriculture at the moment?

Mr. Wilkinson: I don't have the exact amount of how much the federal government's—

Mr. Grubel: Is it \$2 billion or \$3 billion? How much? I hear it's \$2.5 billion, and 10% of that is \$250 million. Let's say you have to cut, as do all other people who have the same stories as you do, in your case approximately \$400 million out of your budget. If you had to, if you had no choice, you had to make the cut, where would you start? Can you supply us with that idea?

Mr. Wilkinson: Quite frankly, it gets to be a problem when I list a number of programs in areas that we have suggested cuts in. They are on the record. You can read the record as well as I can. Commodity boards have suggested areas, which I just gave to you.

I hear your question. We can draw up a longer list and send you suggestions we've already made, but it's very, very difficult in a number of these areas to indicate what the savings would be. On one side you have the cost of the program by dollars, but there is an allocation of people to deliver the program, which is information that is not available to us.

There's a host of items that are internal to the Department of Agriculture and Agri–Food that they do not give us; for example, the number of person–years to operate a particular program and what their salaries are and the benefit package. If hat program is removed, we have no way of controlling whether the beople delivering the program will be eliminated by the Department of Agriculture and Agri–Food or whether they'll be moved to another ob.

If I was the Minister of Agriculture, I could more accurately espond. As of yet, I'm still just the president of the Canadian rederation of Agriculture.

[Traduction]

M. Grubel: Merci, monsieur Wilkinson. Je vous assure que tous ceux qui viennent ici ont une litanie de plaintes sur les compressions qu'on a imposées à leurs programmes et à leurs commettants, sur la pauvreté de leurs commettants, et ainsi de suite. Loin de moi l'idée de dire que c'est faux. Je suis très heureux d'apprendre que le secteur d'activité que vous représentez est disposé, en principe, à faire sa part.

Ce que j'aimerais que vous fassiez pour le Comité des finances, c'est nous fournir une liste des secteurs où la communauté agricole a déclaré que le gouvernement gaspille de l'argent. J'aimerais avoir cette liste, pour que nous puissions la remettre au ministre des Finances qui pourra s'en servir pour faire pression sur d'autres secteurs. Et j'aimerais aussi que vous donniez des chiffres dans chaque cas.

J'aimerais vraiment que vous parliez avec les gens que vous représentez ou avec vos commettants pour savoir quelles sont les autres priorités. Combien d'argent le gouvernement fédéral dépense-t-il en tout dans le secteur agricole à l'heure actuelle?

M. Wilkinson: Je ne sais pas exactement combien le gouvernement fédéral. . .

M. Grubel: Est—ce deux ou trois milliards de dollars? Combien? On me dit que c'est 2,5 milliards de dollars; 10 p. 100 de cette somme, c'est 250 millions de dollars. Disons que vous allez devoir réduire votre budget, comme tous ceux qui nous débitent les mêmes histoires que vous, et que, dans votre cas, les coupures seront d'environ 400 millions de dollars. Si vous étiez forcés, si vous n'aviez pas le choix, si vous deviez apporter cette réduction, par où commenceriez—vous? Pouvez—vous nous donner une idée?

M. Wilkinson: Franchement, je commence à trouver difficile d'établir la liste des programmes dans les secteurs où nous avons proposé des compressions. Ces secteurs—là ont été identifiés dans des documents publics. Vous pouvez lire ces documents aussi bien que moi. Les offices de commercialisation ont proposé des secteurs, et je viens de vous les nommer.

Je comprends votre question. Nous pouvons établir une liste plus longue et vous envoyer les propositions que nous avons déjà faites, mais il est vraiment très difficile, pour plusieurs de ces secteurs, de préciser les économies susceptibles d'être réalisées. D'une part, vous avez le coût du programme, en dollars, mais il y a aussi l'effectif des fonctionnaires qui administrent le programme, et nous n'avons pas ces renseignements—là.

Le ministère de l'Agriculture et l'agro-alimentaire a toutes sortes de renseignements internes qu'il ne nous fournit pas, comme le nombre d'années-personnes affectées à l'administration d'un programme, les traitements et les salaires, ainsi que la valeur des avantages sociaux. Si le programme en question est éliminé, nous n'avons aucun moyen de vérifier si les fonctionnaires qui en sont responsables seront, eux aussi, éliminés par le ministère de l'Agriculture et l'agro-alimentaire, ou s'ils seront simplement mutés à un autre poste.

Si j'étais le ministre de l'Agriculture, je pourrais vous répondre de façon plus précise. Pour le moment, je ne suis toujours que président de la Fédération canadienne de l'agriculture.

The Acting Chair (Mr. Discepola): If I could just add to what Mr. Grubel said, the Minister of Finance has given this committee a tremendous responsibility and a tremendous mandate. He has stated categorically that he'd like us to come back to him with a report in December with specifics, and that's what Mr. Grubel's trying to get at.

• 1710

We realize it's unfair at this stage to ask you on the spot where you would make recommendations, but I think if you could take the time, for the benefit of this committee, we would certainly appreciate it. Our role, as you know, is not to go back to him in December with generalities; it's to go back to him with definite recommendations and specifics. Any aid and assistance you could give us would be greatly appreciated.

Mr. Wilkinson: Okay. Thank you.

The Acting Chair (Mr. Discepola): Have you any more questions, Mr. Grubel?

Mr. Grubel: Well, you see, there is a way in which you can quantify the cash benefits that are coming out of the Department of Agriculture. If you just give us those that will be eliminated... don't worry about the amount that will be coming out of the bureaucracy of the Department of Agriculture, because the bureaucracy itself undoubtedly will also get the command at some point to get rid of 15%. Forget about that. Just tell us what is the cash that you think you could do without, or a hierarchy of what is the most likely, least costly, least painful way to cut if you had to get rid of \$400 million.

Ms Sally Rutherford (Executive Director, Canadian Federation of Agriculture): I'm not trying to prolong this, but in relation to your last comment, and in relation to the whole issue of user fees and beneficiary pay, the clear indication at this point is that the department is looking for ways to offload its cost on the industry.

There is no indication that there is necessarily going to be any streamlining within the department. There is no indication that there is going to be any opportunity for the industry actually to act as a consumer and have the department be market responsive. From that point of view, yes, there is no problem with providing the list, but I don't think it's reasonable to say, well, the department will just follow along the line somewhere down the road. That hasn't happened to this point. There is no real indication that it will.

We're definitely not going to provide you a list that's going to add up to \$200 million on the faith that somewhere along the line in the next 12 months the department is voluntarily going to give up 15% of persons or an equivalent amount of money. That's simply not on, and that is a serious concern. I think it overlies a lot of what is happening here within the whole budget process.

[Translation]

Le président suppléant (M. Discepola): Permettez-moi d'abonder dans le même sens que M. Grubel. Le ministre des Finances a confié à notre comité une grande responsabilité et un mandat très lourd. Il a déclaré catégoriquement qu'il aimerait que nous lui présentions en décembre un rapport contenant des recommandations précises, et c'est à cela que M. Grubel cherche à aboutir.

Nous savons bien qu'il est injuste, à cette étape, de vous demander à l'improviste sur quels secteurs vos recommandations porteraient, mais je pense que, si vous pouviez prendre le temps de venir en aide à notre comité, nous vous en saurions gré. Comme vous le savez, nous ne sommes pas censés présenter un tissu de généralités au ministre en décembre; nous devons lui soumettre des recommandations et des conclusions précises. Toute l'aide que vous pouvez nous apporter sera grandement appréciée.

M. Wilkinson: Bon. Merci.

Le président suppléant (M. Discepola): Avez-vous d'autres questions, monsieur Grubel?

M. Grubel: Eh bien, voyez-vous, vous avez une façon de qualifier les avantages monétaires que vous obtenez du ministre de l'Agriculture. Si vous nous précisez simplement ceux qui seront éliminés... ne vous inquiétez pas des sommes qu'on éliminera en comprimant l'effectif du ministère de l'Agriculture, parce que la bureaucratie elle-même va inévitablement se faire dire elle aussi, à un moment ou à un autre, d'éliminer 15 p. 100 de son effectif. N'y pensez pas. Contentez-vous de nous dire de combien d'argent vous pensez que vous pourriez vous passer, ou de nous donner un ordre de priorités des moyens les plus susceptibles , les moins onéreux et les moins douloureux de faire des compressions si vous aviez à réduire votre budget de 400 millions de dollars.

Mme Sally Rutherford (directrice exécutive, Fédération canadienne de l'Agriculture): Je ne veux pas prolonger le débat, mais, au sujet de votre dernière remarque et dans le contexte de toutes les questions des frais modérateurs et du paiement des programmes par les prestataires, nous avons vraiment très clairement l'impression, à l'heure actuelle, que le ministère essaie de trouver des moyens de faire absorber ses coûts par le secteur agricole.

Nous n'avons aucune indication qu'il y aura nécessairement un dégraissage au ministère. Nous n'avons aucune indication que notre secteur aura la moindre occasion de se comporter comme un consommateur, et que le ministère sera sensible aux besoins du marché. De ce point de vue, nous n'aurions bien sûr aucun problème à vous fournir la liste que vous demandez. Je ne crois pas, toutefois, qu'il soit raisonnable de dire que le ministère va juste nous emboîter le pas à un moment ou à un autre. Ce n'est jamais arrivé, et rien ne nous indique vraiment que ça va changer.

Nous n'allons certainement pas vous donner une liste de coupures totalisant 200 millions de dollars parce qu'on nous déclare que le ministère va volontairement renoncer à 15 p. 100 de son effectif ou à un somme d'argent équivalente au cours des 12 prochains mois. Ce n'est tout simplement pas prévu, et ça nous inquiète beaucoup. Je pense que ça sous-tend une grande partie de ce qui se passe ici pour l'ensemble du processus de budgétisation.

We're not trying to bash civil service; that's not the point. The point is simply that it reaches a point where if you cut programs they are no longer effective. No matter what their goals and how important their goals, not just laudable but important in many cases, they are no longer effective. At this point there has not been any reductions in the number of people trying to deliver fewer program dollars.

Mr. Grubel: Could I get just this one, Mrs. Rutherford? I promise herewith that in the report that the Reform Party writes, either in conjunction with the other parties or as a separate report, what you have just said will be a major item. Any spending cut of programs that will reduce transfers to beneficiaries in the country must be accompanied by corresponding cuts in the bureaucracy, which obviously will be requiring less resources since those programs will have to be delivered at a smaller quantity or not at all any more.

I very much appreciate your pointing this out and I'm sure we will pass this on to the minister.

Mrs. Stewart: Welcome. Good to see you again, Jack. I always like the opportunity to talk farm. Having a vested interest in this, I'm going to have to be careful. I may tend to want to say, don't cut us, so I'll try to effect a line of questioning that indicates that I'm neutral here.

I have just a couple of points. First on Mr. Grubel's point about a 15% cut across the board, I'd like to accept the fact that agriculture has done an exceptional job in already making effective cuts and taking cuts. My point is always that an across—the—board cut just doesn't make sense. There have been ministries and industries that have done a good job already streamlining and becoming more effective. That's why I don't think it's a slash—and—burn approach. It has to be done in a logical and well—thought—out way.

As far as the public service goes, there is a public service review going on, and we are very much committed to making sure it is an effective process. So when you say there is no indication that it's happening, I would just suggest to you that I think there is some indication that this will be forthcoming.

• 1715

Further to that, there may be some things you can advise us of that we shouldn't be in the business of. Certainly Mr. Martin has said that where the government isn't the right body to be doing the job and maybe it should be in the private sector, maybe it should be with associations—tell us where that might be. If you could supply some of those examples, that would be extremely helpful, so we can target the public service in an effective way. We'd ask you for that input.

I would also say—and I have to follow on Mr. Grubel's line of questioning, particularly because I'm a farmer and don't want to be gilded in the wrong way—as we think about the kinds of programs the federal government provides for the agricultural

[Traduction]

Nous n'essayons pas de nous en prendre aux fonctionnaires; là n'est pas la question. Il faut tout simplement reconnaître que, au—delà d'un certain point, les programmes sont si comprimés qu'il ne sont plus efficaces, quel que soit leur but et si importants — pas simplement si louables, mais si importants — qu'ils soient, dans bien des cas, ils ne sont plus efficaces. Pour le moment, on n'a pas encore comprimé l'effectif des fonctionnaires qui essaient d'administrer des programmes d'envergure constamment réduite.

M. Grubel: Me permettrez-vous une petite intervention, madame Rutherford? Je vous promets que, dans le rapport que le Parti réformiste écrira, soit de concert avec les autres partis, soit seul, ce que vous venez de dire occupera une grande place. Toutes les coupures de dépenses des programmes qui réduiront les transferts aux prestataires canadiens devront être accompagnées de compressions correspondantes de l'effectif de la fonction publique, qui aura manifestement besoin de moins de ressources, puisque les programmes devront être administrés à une plus petite échelle; s'ils ne sont pas carrément éliminés.

Je vous remercie d'avoir souligné cela, et je suis sûr que nous le ferons savoir au ministre.

Mme Stewart: Je vous souhaite la bienvenue. C'est un plaisir de vous revoir, Jack. J'apprécie toujours les occasions de parler agriculture. Toutefois, comme j'ai un intérêt personnel pour la question, je vais m'efforcer d'être prudente. Je tendrais peut-être à dire qu'il ne faudrait pas nous imposer de coupures, alors, je vais essayer d'opter pour des questions qui prouveront ma neutralité.

J'ai juste deux points à faire valoir. Premièrement, au sujet de la compression générale de 15 p. 100 dont M. Grubel a parlé. J'aimerais reconnaître que l'agriculture a exceptionnellement bien réussi à faire des compressions efficaces et à accepter des compressions. Je demeure convaincue que les compressions générales sont insensées. Certains ministères et certains secteurs d'activité ont déjà fait du bon travail pour se simplifier et devenir plus efficaces. C'est pourquoi je ne crois pas qu'il faille détruire pour progresser. Il faut procéder de façon logique et réfléchie.

En ce qui concerne la fonction publique, je dirai que nous procédons actuellement à un examen et que nous sommes bien décidés à faire en sorte qu'il soit efficace. Quand vous nous dites que rien n'indique qu'il y a des compressions d'effectifs, je vous réponds que je pense avoir constaté des indices qu'il y en aura.

Cela dit, vous pourriez peut-être nous parler de certaines activités dont nous ne devrions pas nous mêler, selon vous. M. Martin a ouvertement clairement déclaré que, si le gouvernement n'est pas le mieux placé pour accomplir une tâche et qu'elle devrait peut-être relever du secteur privé ou d'associations, eh bien, dites-nous desquelles il s'agit. Si vous pouviez nous fournir certains de ces exemples, cela nous serait extrêmement utile pour cibler efficacement la fonction publique. Nous aimerions avoir votre avis à ce sujet.

Je voudrais aussi dire—et je dois vous poser le même genre de question que M. Grubel, surtout parce que je suis moi-même agricultrice et que je ne veux pas donner la mauvaise impression—que, quand nous pensons au genre de programmes

community, I differentiate between payments or subsidies to individuals, such as the safety net program, the \$500 capital gains exemption, RRSPs, those kinds of tax exemptions or subsidies, versus project dollars to the Green Plan, to ethanol, and maybe not exactly in the same context but through the FCC for rural development.

They do different things, but if we were to protect some over the others, should it be project stuff or should it be payments to individuals? Can you give me a response to that?

Mr. Wilkinson: It's very difficult. For example, on the safety net, the vast majority of those dollars are sectoral. There are more dollars, for example, going to the grains and oilseeds. When you look at a federal expenditure, when you add up crop insurance, the GRIP programs, as well as the level of contribution under the NISA program and the cash advance, there's a very large percentage of the current expenditure dollars that would go to a sector. The reason they're going there is because the trade war is not over. The way the programs were designed, they were to offset the ratcheting down in prices.

The only point I'm trying to get at is that one commodity may get very few income support dollars because of the design of it, the stability of it. Because of the fact that it may operate under supply management, it may not need program dollar support in that regard, whereas others will.

Mrs. Stewart: Would we be smarter, then, to focus our energies in research and development and get out of those markets? I don't know. Are R and D dollars more important to us as farmers than safety net payments? These are very philosophical questions, essentially, but we're at that point of creating a vision for farming.

Mr. Wilkinson: R and D is just absolutely critical in Canadian agriculture.

Mrs. Stewart: So it's critical; it's something we don't want to touch.

Mr. Wilkinson: Yes, it has created the presence of Canadian agriculture today. It has created the genetic stocks that are world renowned and wanted, and a massive export industry in that area, new products lines and whatever. If we don't have R and D at a substantive level in Canada, the conventional wisdom is that we're very quickly going to slip behind those countries that do.

Mrs. Stewart: So it's a must.

Mr. Wilkinson: Especially on the verge of biotechnology. Some of the products that are going to be introduced in that regime over the next number of years are going to make the winners and the losers, in our sense. Yes, that is a must.

[Translation]

que le gouvernement fédéral administre à l'intention des agriculteurs, je fais une différence entre, d'une part, le versement de subventions aux personnes, comme le programme du filet de protection, l'exemption de 500\$ des gains en capital, les REÉR, bref ce genre d'exonérations fiscales ou de subventions, et d'autre part, les sommes consacrées à des projets comme le Plan vert, l'éthanol ou le développement rural, peut-être pas exactement dans le même contexte, mais par l'intermédiaire de la SCA.

Les objectifs de ces programmes sont tous différents. Toutefois, si nous devions en protéger certains plutôt que d'autres, devrions-nous privilégier les programmes axés sur les projets, ou ceux qui consistent à donner de l'argent aux personnes? Pouvez-vous me donner une réponse?

M. Wilkinson: C'est très difficile. Par exemple, en ce qui concerne le filet de protection, la plus grande partie des sommes qu'on y consacre sont des subventions sectorielles. Il y a plus d'argent pour les céréales et les oléagineux, par exemple. Quand on pense aux dépenses fédérales et qu'on fait le total de l'assurance-récolte, du RARB et du niveau de contributions du CRSN ainsi que de l'avance de fonds, on constate qu'un très fort pourcentage des sommes dépensées est consacré à un secteur en particulier. Si c'est le cas, c'est parce que la guerre des prix n'est pas finie. Ces programmes ont été conçus pour compenser la plongée des prix.

Tout ce que j'essaie de dire, c'est que les producteurs d'une denrée quelconque peuvent ne toucher que très peu de soutien du revenu en raison de la conception et de la stabilité de leurs produits. Par exemple, si ces producteurs sont assujettis à un système de gestion de l'offre, ils peuvent peut—être se passer d'un programme de soutien du revenu, alors que d'autres en ont besoin.

Mme Stewart: Dans ces conditions, serait—il plus judicieux de concentrer nos énergies sur la recherche et le développement, et de nous retirer de ces marchés? Je ne sais pas. Les subventions de R et D sont—elles plus importantes pour les agriculteurs que les prestations du filet de protection? Ce sont fondamentalement des questions philosophiques, mais nous sommes rendu au point de créer une vision de l'avenir de l'agriculture.

M. Wilkinson: La R et D est d'importance absolument critique pour l'agriculture canadienne.

Mme Stewart: Elle est critique; nous ne voulons donc pas y toucher.

M. Wilkinson: Oui, c'est à elle que nous devons l'agriculture canadienne d'aujourd'hui. Elle a créé nos stocks génétiques réputés dans le monde entier et qu'on réclame dans tous les coins du monde; une importante industrie d'exportation dans ce domaine; de nouvelles gammes de produits, etc. Si nous n'avons pas d'importantes activités de R et D au Canada, on estime en général que nous allons très rapidement perdre du terrain par rapport aux pays qui en auront.

Mme Stewart: C'est donc indispensable.

M. Wilkinson: Particulièrement à la fine pointe de la biotechnologie. Certaines de ses produits qui vont être introduits d'ici à quelques années vont départager les gagnants des perdants, à notre avis. Oui, c'est indispensable.

As far as program dollars are concerned, it's an interesting debate how far one goes in that in the country. We can make a very strong argument that our unemployment insurance or our income support or our benefit package that many other Canadian citizens take for granted as far as living in Canada is concerned, even if it's reduced somewhat in the next program review, are safety net programs.

When hog prices drop to \$1 per kilogram in dressed weight, there's either going to be just a massive bloodbath if it lasts for very long in the hog sector, or there is a reasonable program that, yes, does have some federal government contribution to it, provincial and producer, to in fact sustain an industry. You know as well as I do, as do a lot of people here, that you don't go into a world market and out of a world market. You don't just say that because the price is down in hogs, the hog industry should shut down until the world price picks up, because if your processing sector isn't there, everything else, you're out of a market.

• 1720

So you're either in it or you're not. At some point you ask what is needed to stabilize the industry sufficiently in the conditions in which they do business so that they can weather the storms, hopefully as much as possible by themselves.

With the streamlining of the program dollars to the bare minimum—which we think they're getting to—to the design of programs that are very cost-effective in delivery, so a whole pile of money is not gobbled up and so most of a dollar that's spent gets to the people at the other end, I think all sectors have to be looked at, whether they be service sectors, government or whatever.

Mrs. Stewart: Absolutely. In terms of agriculture, how do we want to respond? That's what I'm saying: how do we want to respond? And I take your point with regard to the UI analogy, safety nets in farming, and hopefully a redesign in the direction of a full farm, where we do find a more effective way of managing that safety net, presumably for less money.

Mr. Wilkinson: I would just like to indicate to you that it is with less money. We're more than 50% reduced from two years ago.

Mrs. Stewart: Less than \$850 million?

Mr. Wilkinson: Less than \$850 million.

Mrs. Stewart: I know. Can we do it for less than \$850 million?

Mr. Wilkinson: Well, you answer the question. If you can make 1% contribution at the federal government level, 1% provincial and 2% for hogs that decreased by over 30%, is that an appropriate level of support?

Mrs. Stewart: Look at the system, I guess.

[Traduction]

Par ailleurs, en ce qui concerne les budgets des programmes, il y a un débat intéressant sur ce qu'on peut en tirer dans notre pays. Nous pouvons avancer d'excellents arguments que le régime d'assurance—chômage, de soutien du revenu ou d'avantages sociaux, que bien des citoyens et citoyennes du Canada prennent pour acquit, sont liés à notre filet de protection, même s'ils font l'objet de compressions dans la prochaine révision des programmes.

Quand le prix du porc tombe à 1\$ le kilo de poids de carcasse, nous allons nous retrouver avec un véritable désastre dans le secteur de la production porcine s'il se maintient aussi bas pendant longtemps, ou bien nous aurons un programme raisonnable auquel le gouvernement fédéral contribuera dans une certaine mesure, oui, comme les provinces et les producteurs, pour assurer la survie de ce secteur. Vous savez aussi bien que moi, comme beaucoup de ceux qui sont ici, qu'on n'entre pas dans un marché mondial et qu'on n'en sort pas comme on veux. Nous ne pouvons tout simplement pas dire que, parce que le prix du porc est déprimé, l'industrie de la production porcine devrait cesser ses activités jusqu'à ce que le prix mondial remonte, parce que, si le secteur de la transformation n'est pas là comme tout le reste, il n'y a plus de marché.

Donc, on reste sur le marché ou on en sort. À un moment donné, on demande ce qu'il faut pour stabiliser suffisamment l'industrie dans la situation où elle opère afin qu'elle puisse survivre aux tempêtes, le plus possible, on l'espère, avec ses propres moyens.

Avec la réduction des fonds disponibles pour les programmes au strict minimum—ce qui nous paraît très probable—pour aboutir à des programmes coûtant le moins cher possible à appliquer, afin d'éviter la volatilisation de sommes énormes et de veiller à ce que la plupart des fonds parviennent à leur vrai destinataire, je pense qu'il faut examiner tous les secteurs, qu'il s'agisse des services, de l'administration ou de toute autre chose.

Mme Stewart: À n'en pas douter. Pour l'agriculture, comment faut—il réagir? C'est ce que je demande: comment faut—il réagir? Et si je reprends votre analogie avec l'assurance—chômage, les filets de protection en agriculture, ainsi, espérons—le, qu'une réorientation dans le sens d'une ferme complète, où allons—nous trouver une façon plus efficace de gérer le filet de protection, à moindre coût présumément?

M. Wilkinson: J'aimerais vous signaler que nous fonctionnons avec moins d'argent. Nous avons subi une réduction de plus de 50 p. 100 en deux ans.

Mme Stewart: Moins de 850 millions de dollars?

M. Wilkinson: Moins de 850 millions.

Mme Stewart: Je sais. Pouvons–nous le faire pour moins de 850 millions de dollars?

M. Wilkinson: Eh bien, c'est à vous de répondre à la question. Si vous pouvez faire un apport de 1 p. 100 au palier fédéral, de 1 p. 100 au palier provincial et de 2 p. 100 pour des porcs qui ont baissé de plus de 30 p. 100, s'agit—il d'un niveau convenable de soutien?

Mme Stewart: Il faut examiner le système, je suppose.

Mr. Wilkinson: When 2% of the sales are what's there in your safety net program when the price drops 30%? I guess it depends on the kind of model you want in the future. No, I mean how much—

Mrs. Stewart: And I suppose that's why we're looking at a whole—

Mr. Wilkinson: Yes.

Mrs. Stewart: — farm model that takes us out and beyond an individual scope.

Mr. Wilkinson: But the question we have continually asked is, how much? The agriculture community will participate in taking its share of the risk in the business it does, but quite frankly we're not interested in taking all of the share, and a number of others producing the real wealth in this country aren't either. We can't all be teachers, civil servants and politicians in this country. There's a ratio of production and value—added in sales in relation to what you can afford in medical care, social benefits and whatever.

At some point, as part of the review, we're suggesting that there is a point at which you have to look at those that manufacture, produce, employ and create real wealth, and say, can they afford any more cutting, or are they at the point where it starts to do irreparable damage, production starts to decrease and therefore employment decreases?

We would like to offer up. Why don't we get serious about the agrifood industry? As a strategy from this government, why don't we get serious about value—adding everything that leaves this country, and you will have massive increases in jobs. But, no, people like to talk about computer chips, tourism, and a whole bunch of other things that do not have anything close to the potential of the agrifood industry.

Mrs. Stewart: I'm right with you on rural development, so there we are.

Mr. Grubel: Why don't you do it? If it's profitable, you should be able to do it? Why do you need the government?

Mr. Wilkinson: We didn't ask the government to do it.

Mr. Grubel: Well, then, do it.

Mr. Wilkinson: It is being done in many ways.

Mr. Grubel: Then there's no problem. What's the problem, then? You just said there was a problem.

The Acting Chair (Mr. Discepola): On Mrs. Stewart's question on the question of an overall 5% across—the—board cut, we had a round—table discussion last Thursday. There was divided opinion on whether we should just adopt that policy. As politicians, we won't have the time to study it line by line and come up with a recommendation.

I must admit that initially I was against a 5% across—the—board cut. But the more I hear testimony, the more I'm saying we might not have an alternative but to recommend such a procedure. To go and get 5% of \$125 billion doesn't seem to be that difficult with the experience on hand.

[Translation]

M. Wilkinson: Quand vous n'avez que 2 p. 100 des ventes dans votre programme de filet de protection alors que les prix ont baissé de 30 p. 100? Je suppose que cela dépend du genre de modèles que vous visez pour l'avenir. Non, je veux dire combien. . .

Mme Stewart: Et je suppose que c'est la raison pour laquelle nous examinons un modèle. . .

M. Wilkinson: Oui.

Mme Stewart: . . . de ferme complète qui nous conduirait au-delà d'un point de vue individuel.

M. Wilkinson: Mais ce que nous n'avons jamais cessé de demander c'est de savoir combien. Les agriculteurs sont prêts à assumer leur part du risque du métier qu'ils exercent mais, en toute franchise, ils n'ont pas envie d'assumer la totalité des risques; pas plus que ne le veulent un certain nombre d'autres producteurs de la richesse réelle de notre pays. Nous ne pouvons pas tous être des enseignants, des fonctionnaires ou des politiciens dans ce pays. Il existe une relation proportionnelle entre la production et la valeur ajoutée à la vente, et ce que l'on peut se permettre en soins médicaux, prestations sociales et autres.

Il nous semble qu'à un moment donné il faut prendre en compte ceux qui fabriquent, produisent, emploient et créent de la richesse réelle et se demander s'ils peuvent continuer de subir des réductions ou s'ils ont atteint le point où ces réductions commencent à faire des dommages irréparables, la production baisse et que des pertes d'emplois s'ensuivent.

Nous sommes disposés à faire notre part. Pourquoi ne s'occupeton pas sérieusement de notre industrie agro-alimentaire? Pourquoi la stratégie du gouvernement actuel n'est-elle pas de s'occuper sérieusement de tout produit à valeur ajoutée qui quitte notre pays, ce qui entraînerait des créations d'emplois considérables. Au lieu de cela, on préfère parler de puces électroniques, de tourisme et d'un tas d'autres choses dont le potentiel n'a rien de comparable avec celui de l'industrie agro-alimentaire.

Mme Stewart: Je suis tout à fait d'accord avec vous sur la question du développement rural.

M. Grubel: Pourquoi ne le faites-vous pas? Si c'est rentable, vous devriez pouvoir le faire. Pourquoi avez-vous besoin du gouvernement?

M. Wilkinson: Nous n'avons pas demandé au gouvernement de le faire.

M. Grubel: Alors, faites-le donc.

M. Wilkinson: Cela se fait de bien des façons.

M. Grubel: Donc, tout va bien. Où est le problème, dans ce cas? Vous venez de dire qu'il y avait un problème.

Le président suppléant (M. Discepola): Nous avons discuté au cours d'une table ronde, jeudi dernier, de la question soulevée par M^{me} Stewart au sujet d'une coupure globale de 5 p. 100. Il y a des avis divergents quant à l'adoption pure et simple d'une telle politique. En tant que politiciens, nous n'aurons pas le temps de l'étudier dans ses moindres détails et de formuler une recommandation.

Je dois reconnaître que j'étais, à l'origine, hostile à une coupure générale de 5 p. 100. Toutefois, plus j'entends de témoignages, plus je me dis que nous n'aurons peut—être pas le choix. Il ne semble pas si difficile que cela d'aller chercher 5 p. 100 de 125 milliards de dollars avec ce qu'on nous dit jusqu'à présent.

Would you agree or disagree with the statement that we should just go across the board initially, especially in the first year?

Mr. Wilkinson: Are you talking about ones that are currently additional. . .? For example, on transportation there is going to be a 5% cut this year.

The Acting Chair (Mr. Discepola): Everything. If we're all going to share the pain-

Mr. Wilkinson: So are you talking of an additional 5% on top of the one-

The Acting Chair (Mr. Discepola): Exactly.

Mr. Wilkinson: -that is automatically going to kick in?

The Acting Chair (Mr. Discepola): We need roughly, let's say, \$6 billion in cut-backs and expenditures, so we would say our en gros 6 milliards de dollars de réduction des dépenses, de sorte que directive to all the department heads and every service is 5% across.

Mr. Wilkinson: We can respond to that in writing. I'm not trying to be flippant about it, but it's not a policy of our organization to endorse such a policy. We don't make policy on the spot, so we would have to check with our membership and get back to you.

The Acting Chair (Mr. Discepola): All right. Mr. Mitchell, please.

Mr. Mitchell: Thank you, Mr. Wilkinson, for your testimony. I have a couple of specific questions and one general question. I'm trying to get my mind around the reductions you've already talked about and where they've occurred. Taking a look at the information I have in front of me, the various support programs in this fiscal year will be about \$1.3 billion. From the testimony I heard from you, are you suggesting that they have been reduced over the last few years by 20% for the support programs and 50% for the operating stuff?

Mr. Wilkinson: No. On page 1, the second last paragraph indicates the total budget of Agriculture Canada being lowered by 8%. It also identifies where program cuts have occurred in programs being delivered to the farm community. For example, in safety nets, the first one is the general budget on page 7 of the English version. At the top of the page it says that for the year 1994-95 grants and contributions are estimated at \$1.2 billion, which is 11% lower than 1993-94, 42% lower than 1992-93, and 63% lower than 1991-92. So there was actually a 63% reduction from the 1991–92 time period.

Mr. Mitchell: Is any of that market-driven? In other words, the supports have been reduced because there was not a need for them because of what the market conditions were doing.

Mr. Wilkinson: No. Most of the supports were reduced for a couple of reasons: one, budgetary, and two, compliance. We're actually below the GATT requirements we'll need at the end of the six-year time period because there has been that much reduction in expenditure.

[Traduction]

Êtes-vous pour ou contre l'idée que nous devrions commencer par une coupure globale, surtout la première année?

M. Wilkinson: Parlez-vous de celles qui sont actuellement supplémentaires. . .? Par exemple, pour les transports, il y aura cette année une réduction de 5 p. 100.

Le président suppléant (M. Discepola): Je parle de tout. Si nous devons tous faire notre part. . .

M. Wilkinson: Vous parlez donc de 5 p. 100 supplémentaires, en plus de celles...

Le président suppléant (M. Discepola): Exactement.

M. Wilkinson: . . .qui vont entrer automatiquement en vigueur?

Le président suppléant (M. Discepola): Disons qu'il nous faut la directive adressée à tous les chefs de départements et tous les services serait une réduction uniforme de 5 p. 100.

M. Wilkinson: Nous pouvons vous donner une réponse par écrit. Sans vouloir être cavalier, je dois dire que notre organisation n'est pas disposée à approuver une telle politique. Nous n'adoptons pas de lignes de conduite sur le champ, et nous ne pouvons répondre qu'après avoir consulté nos membres.

Le président suppléant (M. Discepola): C'est bien. Monsieur Mitchell s'il vous plaît.

M. Mitchell: Merci, monsieur Wilkinson, de votre témoignage. J'ai quelques questions précises et une question générale à vous poser. J'essaie de voir clair dans les réductions dont vous avez déjà parlé, et d'imaginer à quoi elles s'appliquaient. D'après les renseignements que j'ai sous les yeux, les divers programmes de soutien totaliseront quelque 1,3 milliard de dollars pour cette année financière. Dois-je comprendre qu'il y aurait eu, au cours des toutes dernières années, 20 p. 100 de réduction des programmes de soutien et 50 p. 100 de réduction des programmes de fonctionnement?

Wilkinson: Non. À la page 1, l'avant-dernier paragraphe indique que le budget total d'Agriculture Canada est réduit de 8 p. 100. On y voit également les coupures faites aux programmes destinés aux agriculteurs. Par exemple, pour les filets de protection, le premier est le budget général de la page 7 de la version anglaise. En haut de la page, on voit que pour l'année 1994-1995 les subventions et contributions sont évaluées à 1,2 milliard de dollars, ce qui représente 11 p. 100 de moins qu'en 1993-1994, 42 p. 100 de moins qu'en 1992-1993, et 63 p. 100 de moins qu'en 1991-1992. Ceci représente donc, en réalité, une réduction de 63 p. 100 par rapport à l'exercice 1991-1992.

M. Mitchell: Certaines de ces baisses sont-elles attribuables au marché? Autrement dit, les paiements de soutien ont-ils été réduits parce que la situation du marché ne les justifiait plus?

M. Wilkinson: Non. La plupart des soutiens financiers ont été réduits pour deux raisons: l'une, budgétaire et l'autre, en application des règles. Nous sommes en fait en-dessous des exigences du GATT auxquelles il faudra se conformer à la fin de la période de six ans, en raison des réductions de nos dépenses.

Just to give an example, regarding the baseline picked in 1986-87 agriculture by 20%, we're substantially below the 20% reduction before we enter the first year, unlike many of the other countries we're doing business with. So that's just an example of the reductions that have occurred, 63% over really a three-year time period, which is fairly substantial.

Mr. Mitchell: Granted. The finance minister, when he was in front of us, set as an interim target for deficit reduction 3% of gross domestic product by the end of the second fiscal year after the one we're in. Does your organization believe that's a legitimate public policy objective to try to achieve?

Mr. Wilkinson: I don't know how we can have a comment on what the right level and the right mix is.

Mr. Mitchell: Let me make the question broader for you. Do you believe it is prudent public policy to be attempting to reduce the deficit?

Mr. Wilkinson: Yes. We make no bones about that. We run small businesses. We know what happened in the 1980s when interest rates went up and you were unable to service debt. There was massive bankruptcy and restructuring in the farm community. The farm community knows very well how long you can deficit finance in your operation. It's similar to the small business community, where you're no longer doing business because you just get shut down by your creditors. So we accept that notion.

Why I didn't want to respond is because I'm not in the public policy regime and neither I nor our organization know what the right ratio of debt should be for a country like Canada before you run up against the wall. We make no bones about the fact that government expenditure has to come down.

We haven't screamed for dollars when they have been going down substantially, when there's been increased costs from picking up inspection and grading services, contributions to research and development, and user pays, which have come our way over and over again. We don't like it, but generally many in the farming community have accepted the notion that the government can't continue to do all that it has in the past.

To be quite frank, to have your toes up to the line as one of the sectors that has participated in all of this just to say, well, we're cutting your toes off and then we're moving another 5% in on your foot when everybody else hasn't had their toenails clipped yet is not a point we're relishing. That's all we're trying to express here.

[Translation]

Voici un exemple. Par rapport à l'année de référence 1986-1987 for the GATT time period for lowering domestic support for choisie par le GATT pour fixer la réduction de 20 p. 100 s'appliquant au soutien national consenti à l'agriculture, nous sommes nettement en-dessous de ce niveau au moment d'entamer la première année d'application, au contraire de ce qui se passe dans bien d'autres pays avec lesquels nous commerçons. Ce n'est qu'un simple exemple de réductions qui se sont produites, 63 p. 100 sur une période réelle de trois ans, ce qui est assez considérable.

> M. Mitchell: Je vous le concède. Lors de sa comparution devant nous, le ministre des Finances a fixé comme objectif provisoire pour la réduction de déficit le chiffre de 3 p. 100 du produit intérieur brut d'ici la fin du second exercice financier suivant celui dans lequel nous sommes. Votre organisation croit-elle qu'il s'agit d'un objectif légitime de politique publique?

> M. Wilkinson: Je ne vois pas comment nous pourrions avoir un commentaire à formuler quant au niveau ou au mix appropriés.

> M. Mitchell: Abordons la question sur un plan plus général. Pensez-vous que l'effort de réduction du déficit est une politique publique sage?

> M. Wilkinson: Oui. Nous en sommes convaincus. Nous gérons des petites entreprises. Nous savons ce qui s'est passé dans les années quatre-vingt quand les taux ont grimpé et que l'on ne pouvait plus assurer le service de la dette. La collectivité agricole a subi des faillites en masse, et elle a dû se restructurer. Les agriculteurs savent parfaitement combien de temps on peut fonctionner avec un déficit. C'est comme dans les petites entreprises où l'on cesse de fonctionner simplement parce que les créanciers vous obligent à fermer. C'est donc une notion que nous acceptons.

> Mon refus de répondre provient de ce je ne me trouve pas dans un régime de la politique publique, et que ni moi ni mon organisation ne connaissons le niveau de dette qu'un pays comme le Canada peut supporter sans se trouver dans l'impasse. Nous n'hésitons pas à reconnaître que les dépenses du gouvernement doivent baisser.

> Nous n'avons pas réclamé de l'argent lorsque les dépenses ont baissé considérablement, lorsque nous avons dû assumer les coûts des services d'inspection et de calibrage, des contributions à la recherche et au développement et autres frais d'utilisateurs, qui nous sont tombés dessus les uns après les autres. Cela ne nous plaît pas, mais d'une façon générale la plupart des agriculteurs ont compris que le gouvernement ne peut pas continuer à faire tout ce qu'il a fait par le passé.

Pour être franc, il n'y a guère de quoi se réjouir quand on sait que l'on est l'un des secteurs qui a participé à toutes ces mesures, et que l'on se fait dire qu'en plus de se faire amputer les orteils, on va encore nous enlever 5 p. 100 de pied alors que tous les autres ne se sont même pas encore faits couper les ongles. C'est tout ce que nous essayons de dire ici.

• 1730

Mr. Mitchell: If I was to paraphrase what you are saying to us, and correct me if I'm wrong, it's basically saying our sector has already taken the hit and although we agree that a further hit needs to take place in the economy, it should not be in our sector.

M. Mitchell: Si je comprends bien ce que vous nous dites, et corrigez-moi si je me trompe, c'est que notre secteur a déjà encaissé le coup et que même si nous convenons que l'économie doit en encaisser un autre, ce ne devrait pas être dans notre secteur.

Mr. Wilkinson: We're saying that in programs in particular there have been substantial reductions. We've offered up suggestions for further reductions and the elimination of some programs, and we will respond in other areas. We're suggesting that now is the time to look at the other parts of the agriculture budget, of which only a certain percentage is programs that relate to the farm community.

We suggested that many of the budget reductions made by ourselves in the past have been over percentage—wise. Even though we're not bashing civil servants, we're saying it now is at the point where we need more balance. If you had a 63% reduction, you don't mind sitting this one out and letting somebody else take a 10% cut so that they can meet the targets.

Mr. St. Denis: Thank you for being here. I appreciate the chance to interact with you in this forum, having had the chance in the past to do it in different places. I think we could easily take a couple of days and go through this item by item and have a stimulating discussion.

Just as an example, I'd like to look at the supply management section on page 8, specifically the dairy subsidy. As a long-time supporter of supply management and having had a chance to speak to many of the dairy farmers in my riding and hear about their experiences with tariffication, it's interesting how it has evolved.

You make the statement here that further reductions in the dairy subsidy would be accompanied by reduced demand for dairy products, I assume based on the fact that the price of those products would go up. That affects production, unemployment and so on. Do you have a sense of what the sensitivity in the marketplace is in a quantified way in relation to cuts in the dairy subsidy?

Mr. Wilkinson: We don't have those numbers with us, but we can clearly get them and forward them to the committee.

Mr. St. Denis: That would be helpful. A penny here means half a penny there or a tenth of a penny there.

Mr. Wilkinson: Yes.

Mr. St. Denis: I'll leave it at that. I think that would be very nteresting.

Mr. Wilkinson: We will forward that information to you.

Mr. St. Denis: Okay. Thank you.

Mr. Culbert: Mr. Wilkinson and staff, I certainly appreciate your oming here. I think the last time I had the opportunity to see you was t an agrifood committee meeting. I'll have to play devil's advocate ver here a little bit, as you can appreciate.

It grieves me to say this, but I think I agree with Mr. Grubel. That's ard for me to say, you can probably appreciate.

I'm sure you're aware, number one, Mr. Wilkinson, that the epartment of Agriculture has already initiated the process. They've looked at a number of components. They've put feelers out there, hey've asked for the same input.

[Traduction]

M. Wilkinson: Nous disons que, pour les programmes en particulier, il y a une réduction substantielle. Nous avons avancé des propositions d'autres réductions et d'éliminations de certains programmes; et nous réagirons dans d'autres domaines. Nous indiquons que le temps est venu de s'intéresser à d'autres parties du budget de l'agriculture dont un certain pourcentage seulement est constitué de programmes qui intéressent les agriculteurs.

Nous avons indiqué qu'un grand nombre des réductions budgétaires que nous avons accomplies nous-mêmes par le passé ont dépassé les pourcentages attendus. Sans nous en prendre aux fonctionnaires, nous estimons qu'il est temps de rétablir un meilleur équilibre. Quand on a subi une réduction de 63 p. 100, on est prêt à laisser passer celle-ci, et à laisser quelqu'un d'autre subir une réduction de 10 p. 100 pour leur permettre d'atteindre leurs buts.

M. St. Denis: Je vous remercie d'être venu témoigner. Je suis heureux de cette occasion de discuter avec vous dans ce cadre—ci après avoir eu l'occasion de le faire en diverses circonstances. Nous pourrions facilement passer deux jours à examiner cela dans le détail et à entretenir une discussion stimulante.

À titre d'exemple, je remarque la section sur la gestion de l'offre, à la page 8; celle qui traite des subventions à l'industrie laitière. Comme partisan de longue date de la gestion de l'offre, et après avoir eu l'occasion de parler à un grand nombre d'agriculteurs laitiers de ma circonscription et d'entendre leurs commentaires sur la tarification, je trouve intéressant de voir comment les choses ont évolué.

Vous dites que de nouvelles réductions des subventions à l'industrie laitière entraînerait une baisse de la demande de produits laitiers parce que, je suppose, les prix de ces produits augmenteraient. Il y aurait répercussion sur la production, le chômage et ainsi de suite. Avez-vous une idée quantitative de la sensibilité du marché à des réductions des subventions laitières?

M. Wilkinson: Nous n'avons pas ces chiffres sous la main, mais nous pouvons facilement les obtenir et les envoyer au comité.

M. St. Denis: Cela nous serait utile. Un sou ici signifie un demi-sou là, ou un dixième de sou ailleurs.

M. Wilkinson: Oui.

M. St. Denis: J'en resterai là. Je pense que ce serait très intéressant.

M Wilkinson: Nous vous enverrons ces renseignements.

M. St. Denis: Entendu. Merci.

M. Culbert: Monsieur Wilkinson et vos assistants, je suis très heureux que vous soyez parmi nous. Je crois que notre dernière rencontre remonte à la réunion du Comité sur l'industrie agro—alimentaire. Je suis sûr que vous comprendrez que je dois me faire ici un peu l'avocat du diable.

Malgré le chagrin que j'en ressent, je pense que je suis de l'avis de M. Grubel. Vous comprenez sûrement que j'ai bien du mal à l'admettre.

Vous savez sûrement, en premier lieu, monsieur Wilkinson, que le ministère de l'Agriculture a déjà lancé le processus. Son personnel a déjà examiné un certain nombre d'éléments. Ils ont déjà installé leurs antennes et ont demandé les mêmes renseignements.

I appreciated your calling yourselves small businesses. That's the way I refer to it. I think that's super. I think it's a great report.

One of my concerns is inspections. As you know, Agriculture is looking at a partnership. They requested proposals for various scenarios back in the late spring or early summer. They made their suggestions and said these are only proposals, give us your proposals. We have probably the most respected agrifood and food component in the world and certainly don't want to see that quality jeopardized in any way, shape, or form.

• 1735

I'm just going to leave it there because of the time element, and farming community has come back to the Department of Agriculture? Have they listened to it? Has that partnership in regard to inspections come down to the point where it is satisfactory for both est arrivé au point où les deux parties en sont satisfaites? parties?

Mr. Wilkinson: I know there has been a lot of feedback back and forth from the major commodity organizations. Inspection and grading is a big ticket item with the department. We don't know what the end result will be.

To be honest, though, there is some degree of concern within the farm community that the Department of Agriculture and Agri-Food is not necessarily looking at this issue, as we see it, in the correct way. It appears as if, as Sally indicated, they want to offload the cost of this particular program but are not interested in discussing whether the program is needed, whether that is the right approach to use, or whether there is a different way in which you can have similar cost reduction by delivering it differently.

We don't know what the end result will be. There are examples that I gave on record-keeping. A sector has gone to them and said that they don't want this service any more because they do it internally. They were told that this was not an issue, that they had to pick up 25%of the cost whether they wanted it or not.

Well, who is the service for? If they are keeping those same sort of records for their own analysis-and that is full cost recovery-if they're satisfied with it and not using the government data and yet they are being told to pick up 25% of the cost of the government data, that seems somewhat inappropriate. The response was, "Well, we don't want that service, we don't want to pay for it, you can dump it as far as we're concerned'', and they said, "No, that's not up for discussion. We're not dumping it, we're asking you to pick up 25% of the cost of it."

That is the sort of thing that just cannot go on. You can't also say that you can't participate in how we look at the cost of continuer. Vous ne pouvez pas non plus affirmer que nous spoken with Mr. Protti and others on a number of occasions. l'inspection, à l'examen du coût des transports. Nous avons

[Translation]

Je conçois que vous vous considériez comme des petites entreprises. C'est ainsi que je vous vois. Je trouve cela excellent. Je pense que votre rapport est superbe.

Je m'inquiète cependant à propos des inspections. L'agriculture est, en fait, à la recherche d'un partenariat. Ses fonctionnaires ont demandé à la fin du printemps ou au début de l'été diverses propositions de scénarios. Ils ont lancé certaines idées, en disant qu'il ne s'agissait que de propositions et qu'ils sollicitaient des contre-propositions. Nous avons probablement l'un des secteurs agro-alimentaires et alimentaires les plus respectés au monde, et nous ne voulons certainement pas que sa qualité soit compromise sous quelque forme que ce soit.

Je n'en dirai pas davantage car le temps nous manque. Je m'en just touch on that aspect. I want to know whether that input from the tiendrai à cet aspect. J'aimerais savoir si les propositions des cultivateurs sont revenues au ministère de l'Agriculture? En a-t-on tenu compte? Est-ce que ce partenariat concernant les inspections en

> M. Wilkinson: Je sais qu'il y a eu beaucoup d'échanges, de réactions de la part des organisations s'occupant de produits importants. L'inspection et le calibrage sont très importants aux yeux du ministère. Nous ignorons ce que sera le résultat final.

> En toute franchise, cependant, on s'inquiète un peu chez les agriculteurs du fait que le ministère de l'Agriculture et l'industrie agro-alimentaire n'envisagent pas nécessairement cette question, à notre avis, de la bonne façon. On dirait, comme Sally l'a signalé, qu'ils veulent se décharger du coût de ce programme sans se demander si le programme est vraiment nécessaire; si c'est la bonne façon de procéder, ou s'il n'y aurait pas un autre moyen d'obtenir une réduction équivalente des coûts en exécutant le programme autrement.

> Nous ne savons pas ce que sera le résultat final. J'ai cité des exemples concernant la tenue des registres. Les représentants d'un certain secteur leur ont expliqué qu'ils ne veulent plus de ce service parce qu'ils l'assurent de façon interne. On leur a répondu que là n'était pas la question, et qu'ils devaient assumer 25 p. 100 du coût; que cela leur plaise ou non.

> En somme, pour qui le service existe-t-il? Si ces gens conservent le même genre de données pour leur propre analyse, c'est-à-dire le plein recouvrement des coûts, s'ils en sont satisfaits et qu'ils n'utilisent pas les données du gouvernement alors qu'on leur demande quand même d'assumer 25 p. 100 du coût des données du gouvernement, cela ne semble pas très valable. Ces gens ont répondu: «Eh bien, nous ne voulons pas de ce service, nous ne voulons pas le payer, vous pouvez le laisser tomber en ce qui nous concerne». On leur a répondu: «Non, l'affaire n'est pas à discuter». Nous n'abandonnons pas le programme, nous vous demandons d'assumer 25 p. 100 de son coût».

C'est exactement le genre de chose qui ne peut pas inspection, how we look at the cost of transportation. We have n'avons pas le droit de participer à l'examen du coût de

You just can't hand over the contract, saying "pick up 25% of the cost" without looking at whether you need that many inspectors, that many feet on the line, or whether there is technology that guarantees that same degree of inspection quality and assurance to a buyer in a less expensive way.

To a great extent, that is the way the farm community has entered this. We haven't seen, to date, the degree of flexibility coming back from all the people within the department that we would like to. We don't know what the end-result will be, but we have approached it. We have no sacred cows in many of these areas.

Mr. Culbert: Mr. Chair, Mr. Wilkinson, that is the very point, and I think Mr. Grubel touched on it, in all fairness. We want that balance. If you can get that information to us, so we can see the balance. . . It isn't necessarily the important programs that may be cut; there may be other areas. We can then get a balanced feel for those areas.

Mr. Wilkinson: I guess the reason I responded in what appeared not to be a very friendly manner is the fact that we are used to dealing with agricultural policy with the Minister of Agriculture and Agri-Food. It is a new approach to bring issues with which we have problems dealing with the Ministry of Agriculture and Agri-Food to the finance committee and have you make recommendations on our behalf. It's a relatively novel concept for us. Maybe we could get used to it in the long term, but that was the lack of movement on our part. It's different and innovative. It might work very well if you recommend increased expenditures and safety nets. I don't know.

The Acting Chair (Mr. Discepola): Deep down, Mr. Wilkinson, Mr. Grubel is a very friendly individual. Thank you, colleagues.

Mr. Wilkinson, when you are responding, I would ask you to respond maybe to one other thing. Because of the essence of time, I don't want to get into it at this stage.

The business community have been very, very strong about saying that subsidies should be cut outright because they don't work. When you are responding, could you add your comments on whether you feel the subsidies in the agrifood industry have worked, which ones should be cut outright, which ones should be kept? I think that would be much appreciated.

Do you have a comment, madam?

Ms Rutherford: I was just going to say that one of the sensitivities with the cost recovery is that we have no idea how much it is going to cost the industry in the end in user fees, absolutely no idea whatsoever.

At this point we're in the process of being asked to give away with be. I think there's a significant fear that we're going to be giving nettement d'avoir à donner deux fois. way twice.

[Traduction]

parlé à plusieurs reprises avec M. Protti et d'autres. Vous ne pouvez pas tout simplement nous remettre le contrat en disant d'en assumer 25 p. 100 du coût sans que nous puissions examiner si vous avez vraiment besoin de tant d'inspecteurs, de tant de bras, ou s'il existe une technologie qui garantit le même degré de qualité d'inspection et d'assurance de qualité pour l'acheteur d'une façon moins coûteuse.

Dans une large mesure, c'est la façon dont les agriculteurs sont entrés dans cette affaire. Nous n'avons pas constaté, jusqu'à présent, le degré de souplesse que nous souhaiterions de la part de tous les fonctionnaires du ministère. Nous ne savons pas ce que sera le résultat final, mais nous en avons discuté. Il n'existe pas, en ce qui nous concerne, de vaches sacrées dans bon nombre de ces domaines.

M. Culbert: Monsieur le président, monsieur Wilkinson, là est justement la question. Et je pense honnêtement, que M. Grubel l'a abordée. Nous voulons cet équilibre. Si vous pouvez nous fournir ces renseignements, afin que nous puissions voir l'équilibre...Ce n'est pas nécessairement les programmes importants qui risquent d'être réduits; il peut s'agir d'autres secteurs. Nous pourrons avoir une idée de l'équilibre à réaliser pour ces secteurs.

M. Wilkinson: Je suppose que si j'ai répondu d'une façon qui n'a pas paru très aimable c'est parce que nous traitons habituellement de la politique agricole avec le ministre de l'Agriculture et de l'industrie agro-alimentaire. Il est nouveau pour nous d'aborder des questions pour lesquelles nous avons des difficultés à traiter avec le ministère de l'Agriculture et de l'industrie agro-alimentaire au Comité des finances, et de vous demander de faire des recommandations en notre nom. C'est une démarche qui ne nous est pas très familière. Nous pourrions peut-être nous habituer à la longue, mais nous n'y avons pas pensé les premiers. C'est une démarche nouvelle et novatrice. Cela pourrait donner d'excellents résultats si vous recommandez une augmentation des dépenses et des filets de protection. Je ne sais pas.

Le président suppléant (M. Discepola): Je peux vous dire, monsieur Wilkinson, qu'au fond de lui-même M. Grubel est quelqu'un de très amical. Merci, chers collègues.

Pendant que nous y sommes, monsieur Wilkinson, vous pourriez peut-être répondre à une autre question. Comme le temps nous manque, je n'entrerai pas aujourd'hui dans tous les détails.

Le milieu des affaires affirme avec beaucoup d'insistance qu'il faudrait supprimer les subventions purement et simplement parce qu'elles ne donnent aucun résultat. Quand vous répondrez, pourriezvous nous dire si vous pensez, quant à vous, que les subventions à l'industrie agro-alimentaire ont donné des résultats? Et quelles sont celles qu'il faudrait supprimer et celles qu'il faudrait garder? Je pense que votre avis nous serait très utile.

Avez-vous un commentaire madame?

Mme Rutherford: Je voulais seulement dire que l'un des aspects sensibles des recouvrements des coûts est que nous n'avons aucune idée de ce que cela va coûter à l'industrie en fin de compte sous forme de frais d'utilisateurs; vraiment pas la moindre idée.

Pour l'instant, on nous demande de donner des deux mains, sans ooth hands, not knowing on either side what the outcome is going to savoir, de part et d'autre, quel en sera le résultat. Nous redoutons très

The Acting Chair (Mr. Discepola): Point well taken.

Thank you, colleagues. Thank you, Ms Rutherford, Mr. Wilkinson, and Mr. Leduc.

La séance est levée.

[Translation]

Le président suppléant (M. Discepola): Excellent argument.

Merci, chers collègues. Merci, madame Rutherford, monsieur Wilkinson et monsieur Leduc.

The meeting is adjourned.











MAIL POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré—Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

Individual presentation

Jack Biddell, FCA.

From the Seaton Group:

Jordan B. Grant, President.

From the Business Council on National Issues:

Thomas d'Aquino, President and Chief Executive Officer;

George F. Skinner, Vice President, Policy and Research;

Sam T. Boutziouvis, Senior Associate and Economist;

John R. Dillon, Senior Associate.

From the Coalition for Biomedical and Health Research:

Dr. Howard D. Dickson, Chair;

Dr. Robert Dugal;

Dr. Barry McLennan;

Dr. Clément Gauthier, Executive Director.

From the Fisheries Council of Canada:

Ron Bulmer, President;

Patrick McGuinness, Vice-President.

From the Canadian Federation of Agriculture:

Jack Wilkinson, President;

Sally Rutherford, Executive Director;

Yves Leduc, Policy Analyst.

TÉMOINS

À titre personnel

Jack Biddell, M.C.A.

Du «Seaton Group»:

Jordan B. Grant, président.

Du Conseil canadien des chefs d'entreprises:

Thomas D'Aquino, président et chef de la direction;

George F. Skinner, vice-président, Recherches et politiques;

Sam T. Boutziouvis, conseiller principal et économiste;

John R. Dillon, associé principal.

De la Coalition pour la recherche biomédicale et en Santé:

Dr Howard D. Dickson, président;

Dr Robert Dugal;

Dr Barry McLennan;

Dr Clément Gauthier, directeur exécutif.

Du Conseil canadien des pêches:

Ron Bulmer, président;

Patrick McGuinness, vice-président.

De la Fédération canadienne de l'Agriculture:

Jack Wilkinson, président;

Sally Rutherford, directrice exécutive;

Yves Leduc, analyste des politiques.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa. Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Présiden

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 CAI XC26

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 62

Friday, October 28, 1994

Chairperson: Jim Peterson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 62

Le vendredi 28 octobre 1994

Président: Jim Peterson

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Committee on

Finances

RESPECTING:

Finance

CONCERNANT:

Pursuant to Standing Order 83.1, study on the budgetary policy Conformément à l'article 83.1 du Règlement, étude des politiques budgétaires

WITNESSES: (See back cover) **TÉMOINS:**

(Voir à l'endos)



STANDING COMMITTEE ON FINANCE

Chairperson: Jim Peterson

Vice-Chairmen: Yvan Loubier

Barry Campbell

Members

Jim Abbott
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Louis Plamondon
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Associate Members

Reg Alcock Gérard Asselin Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête René Laurin Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

Martine Bresson

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

Président: Jim Peterson

Vice-présidents: Yvan Loubier

Barry Campbell

Membres

Jim Abbott
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Louis Plamondon
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Membres associés

Reg Alcock Gérard Asselin Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête René Laurin Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Martine Bresson

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

PROCÈS-VERBAL

LE VENDREDI 28 OCTOBRE 1994 (81)

[Texte]

Le Comité permanent des finances se réunit aujourd'hui en séance télévisée, à 9 h 30, dans la pièce 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Andy Mitchell, (président suppléant).

Membres du Comité présents: Andy Mitchell, Gary Pillitteri, Jane Stewart.

Membres suppléants présents: Jim Gouk pour Jim Abbott; René Canuel pour Pierre Brien; Paul Szabo pour Ron Fewchuk; Glen McKinnon pour Brent St. Denis; Morris Bodnar pour David Walker.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Richard Domingue, attaché de recherche.

Témoins: De l'Association canadienne des fabricants de produits chimiques: Jean M. Bélanger, président; David W. Goffin, secrétaire-trésorier. De la Confédération des syndicats nationaux: Pierre Paquette, secrétaire général; Peter Bakbis, adjoint à l'Exécutif.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 83.1 du Règlement, le Comité continue son étude des politiques budgétaires (voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 27 septembre 1994, fascicule nº 53).

Jean Bélanger fait une présentation liminaire et, avec David Goffin, répond aux questions.

Pierre Paquette fait une présentation liminaire et, avec Peter Bakbis, répond aux questions.

À 11 heures, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Greffier de Comité

Marie Louise Paradis

MINUTES OF PROCEEDINGS

FRIDAY, OCTOBER 28, 1994 (81)

[Translation]

The Standing Committee on Finance met in televised session at 9:30 o'clock a.m. this day, in Room 253–D, Centre Block, the Chair, Andy Mitchell, presiding.

Members of the Committee present: Andy Mitchell, Gary Pillitteri and Jane Stewart.

Acting members present: Jim Gouk for Jim Abbott; René Canuel for Pierre Brien; Paul Szabo for Ron Fewchuk; Glen McKinnon for Brent St. Denis; Morris Bodnar for David Walker.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Richard Domingue, Research Officer.

Witnesses: From the Canadian Chemical Producers Association: Jean M. Bélanger, President; David W. Goffin, Secretary— Treasurer. From the Confederation of National Trade Unions: Pierre Paquette, Secretary General; Peter Bakbis, Assistant to the Executive.

In accordance with its mandate under Standing Order 83.1, the Committee resumed consideration of the budgetary policy (See Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, September 27, 1994, Issue No. 53).

Jean Bélanger made an introductory statement and, with David Goffin, answered questions.

Pierre Paquette made an introductory statement and, with Peter Bakbis, answered questions.

At 11:00 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Louise Paradis

Clerk of the Committee

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Friday, October 28, 1994

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le vendredi 28 octobre 1994

• 0930

The Acting Chairman (Mr. Mitchell): We'll call to order this review.

We are very very pleased this morning to welcome Mr. Bélanger, from the Canadian Chemical Producers Association. Welcome. Perhaps you'd like to introduce your colleague and begin with your presentation.

Mr. Jean M. Bélanger (President, Canadian Chemical Producers' Association): Mr. Chairman, thank you very much for the invitation to speak before you today. I'm accompanied by Mr. David Goffin, who's my vice-president on the business development side of the operation.

What I would like to focus on is that CCPA is an association representing the basic chemical industry: those that actually have a chemical transformation operation within their business in Canada. We have 65 members.

Sales of chemically transformed materials are about \$10 billion a year. That's about 90% of the value of items made in Canada. When you add to that the very close derivatives-when we talk about plastics materials, paints, pesticides, and all of these-it adds up to about a \$35 billion industry; which puts us close to third place in sectors in the Canadian economy. So we have an important role to play, and we're a high-tech industry.

I'd like to make three points to start off. The first point is that an industry like ours needs certainty. I know we're talking about a world that is constantly changing. Nevertheless, we have to realize we have a capital-intensive industry. When projects are put up, they're put up over a period of many years. They span perhaps even five or six years from the conception to the eventual opening of the plant. You're talking about hundreds of millions of dollars. In fact, at times it reaches a billion dollars. So you need to have some assurances that when it does produce, it will be competitive.

The companies are international. Half our production is exported. Therefore we need to be sure we can export on a continuing basis. We also need to have assurances that we will have competitive interest costs and capital costs, and competitive taxation.

The deficit creates uncertainty. There's no doubt it is well known by our companies around the world that when they look at Canada, the first question they ask is what you are going to do with the deficit, what kind of certainty we are going to have that you're going to deal with it. That is a major base point I'd like to make.

Le président suppléant (M. Mitchell): La séance est ouverte. Le meeting of the Standing Committee on Finance on our pre-budget Comité permanent des finances poursuit son examen pré-budgétai-

> Nous sommes très heureux d'accueillir ce matin M. Bélanger, de l'Association canadienne des fabricants de produits chimiques. Bienvenue. Vous voudrez peut-être présenter votre collègue avant de faire votre exposé.

> M. Jean M. Bélanger (président, Association canadienne des fabricants de produits chimiques): Monsieur le président, je vous remercie beaucoup de nous avoir invités à prendre la parole devant vous aujourd'hui. Je suis accompagné de M. David Goffin, vice-président responsable de la prospection de la clientèle.

> Je tiens surtout à vous dire que l'Association canadienne des fabricants de produits chimiques (ACFPC) est une association qui représente l'industrie des produits chimiques de base, c'est-à-dire qui possède des installations de transformation de produits chimiques au Canada. Notre association compte 65 membres.

> Les ventes de produits chimiquement transformés sont de l'ordre de 10 milliards de dollars par année. Cela représente environ 90 p. 100 de la valeur de nos produits fabriqués au Canada. Si l'on ajoute à cela les dérivés très proches-par exemple les plastiques, les peintures, les pesticides et toutes sortes d'autres produits-on arrive à un chiffre d'affaires d'environ 35 milliards de dollars; cela nous place presque au troisième rang parmi les secteurs de l'économie canadienne. Nous avons donc un rôle important à jouer et nous sommes une industrie de pointe.

> J'ai trois arguments à faire valoir tout d'abord. Le premier est qu'une industrie comme la nôtre a besoin de certitude. Je sais que nous vivons dans un monde en évolution constante. Néanmoins, nous devons nous rendre compte que nous avons une industrie de capital. Nos projets sont des entreprises de longue haleine. Il peut même s'écouler cinq ou six ans entre la conception d'une usine et son ouverture éventuelle. Il est question ici de centaines de millions de dollars. De fait, les investissements atteignent parfois un milliard de dollars. Nous devons donc être raisonnablement certains que lorsqu'une usine se mettra à produire, elle sera compétitive.

> Nos sociétés sont internationales. La moitié de notre production est exportée. Nous devons donc être certains de pouvoir exporter de façon ininterrompue. Nous devons également avoir l'assurance que nous aurons des frais d'intérêt et d'investissement concurrentiels, ainsi qu'un régime fiscal concurrentiel.

> Le déficit crée de l'incertitude. On sait fort bien que lorsque les dirigeants de nos sociétés disséminées dans le monde regardent vers le Canada, ils se demandent d'abord ce que vous allez faire du déficit, dans quelle mesure nous pouvons être certains que vous allez vous attaquer au problème. Voilà la première chose importante que je tenais à vous dire.

The second point is that we have just completed a competitiveness study of the industry in Canada, and actually the picture looks pretty good. We're quite pleased with what is happening. A number of policies, such as NAFTA, are greatly contributing to this.

One of the aspects is that we have done a model, and you have it attached to the brief we've given you. We've made a model of taxation, and it shows, interestingly, that we are competitive with the main petrochemical-producing areas in the United States. But we're right at the margin, as you can see. Therefore there is absolutely no room for increases. Anything above that will tip us over. We will be uncompetitive.

And I think people will realize it is better perhaps to put their plants on the gulf coast in the United States, which is our main competition at the moment, rather than to put them in Canada. That is the second point.

The third point therefore is that if we do not have scope for tax increases, then cuts are mandatory. We fully support briefs that have been made to you by the other industrial associations, such as BCNI, which say we have to take this very seriously.

Where should the cuts be? I know you're asking that question. Obviously it's a very complex question.

First, we favour framework policies. In other words, we like dealing with broad levels of taxation, broad infrastructure measures, and we don't agree with subsidies. If subsidies are there, people are going to take them. We don't agree with subsidies for business. So if you're going to deal with things, then get away from those subsidies. Look at what will be a broad measure, where people can pick up as to being competitive internationally.

• 0935

Another area is that we believe regulatory reform can bring about cost reductions. I'm not talking here about saying, well, let business do what it wants. We're in the chemical industry. We realize there are many sensitivities. I am talking about environment, health issues. We're not blind to those.

In fact, the Canadian Chemical Producers' Association has led the world in developing a voluntary approach called "Responsible Care". This is a full series of codes of practice, from cradle to grave, six codes of practice individually signed by each of our CEOs. We're now into a verification process—we've just about completed this—involving other people, activists and so on, who can look at us. We are transparent.

These are approaches I believe are valid. I know in some of the other committees those approaches were deemed worth while.

[Traduction]

Deuxièmement, nous venons de terminer une étude de la compétitivité de notre industrie au Canada et la situation se présente fort bien. Nous sommes très satisfaits de ce qui se passe. Un certain nombre de mesures comme l'ALÉNA, y contribuent pour beaucoup.

Nous avons préparé un modèle et nous l'avons joint au mémoire que nous vous avons remis. C'est un modèle qui concerne la fiscalité et fait intéressant à noter, il montre que notre situation est concurrentielle par rapport à celle des principales régions productrices de produits pétrochimiques aux États-Unis. Nous sommes cependant juste à la limite de la compétitivité, comme vous pouvez le voir. Il n'y a donc absolument pas de place pour des augmentations. Toute augmentation nous rendra non concurrentiel.

Et je pense que les gens se rendront compte qu'il est peut-être préférable d'installer leurs usines sur la côte du Golfe du Mexique aux États-Unis, où se situent nos principaux concurrents à l'heure actuelle, plutôt que de les installer au Canada. Voilà mon deuxième argument.

Mon troisième argument est donc que s'il n'y a pas de place pour des hausses d'impôt, des réductions sont nécessaires. Nous appuyons pleinement les mémoires qui vous ont été présentés par les autres associations industrielles comme le Conseil canadien des chefs d'entreprise (CCCE), qui affirme que nous devons prendre cette situation très au sérieux.

Où devrait être appliquées les réductions? Je sais que vous vous posez cette question. C'est évidemment une question très complexe.

Premièrement, nous préférons des mesures cadres. Autrement dit, nous aimerions que les niveaux d'imposition soient généraux et que les mesures concernant les infrastructures soient aussi générales, et nous n'approuvons pas les subventions. S'il y a des subventions, les gens vont évidemment les accepter. Nous ne sommes pas d'accord pour qu'on accorde des subventions aux entreprises. Si vous voulez accomplir quelque chose, éliminez donc ces subventions. Choisissez plutôt une mesure générale, qui permettra aux entreprises d'être concurrentielles à l'échelle internationale.

Nous croyons en outre qu'une réforme de la réglementation peut entraîner des réductions de coûts. Je ne parle pas de laisser des entreprises faire tout ce qu'elles veulent. Nous travaillons dans le secteur des produits chimiques et nous nous rendons compte qu'il y a bien des susceptibilités à ne pas froisser. Je veux parler des questions liées à l'environnement et à la santé. Nous en sommes tout à fait conscients.

De fait, l'Association canadienne des fabricants de produits chimiques a donné l'exemple au monde en élaborant un programme volontaire de «gestion responsable». Il s'agit de toute une série de codes de bonne pratiques, de gestion intégrale et le président—directeur général de chacune de nos sociétés a signé ces six codes de bonne pratique. Nous en sommes maintenant à l'étape de la vérification—qui est à peu près terminée—à laquelle participent d'autres gens, notamment des activistes, qui peuvent observer nos façons de procéder. Nous agissons d'une manière transparente.

Je crois que ces méthodes sont valables. Je sais que c'est ainsi qu'on les a jugées dans d'autres comités.

So I would recommend that rather than build up infrastructures in government that are meant to do total command and control, some thought be given to providing more support, more incentive from the point of view of being forward looking, and saying we would like to have your companies develop, say, pollution prevention approaches, dealing with it themselves and then being transparent and reporting.

The Acting Chairman (Mr. Mitchell): Thank you very much.

Mr. Gouk, from the Reform Party.

Mr. Gouk (Kootenay West—Revelstoke): The basic difference in philosophy between the government and at least some of the opposition is that the government seems to feel if they can somehow get enough money in and spend it to create jobs, that will solve our economic problem. We have the opposite approach, which, it appears to me from what I've heard you saying, follows more in line with yours. We believe we have to have a tax reduction in government. We don't want the debt to get any bigger, so we believe there have to be spending cuts as opposed to tax increases.

But we think the only way we're going to get employment back, which is the other side of the coin, is through tax reductions to both individuals and corporations. There will be more disposable income to purchase Canadian goods and services, and in the case of corporations so you can be more competitive internationally.

Could you comment on that? Do you think that is a necessary step for you to create more employment, or do you see any way the government could subsidize you into creating jobs?

Mr. Bélanger: I believe I made the comment that we don't agree with targeted subsidies, where you help individual companies. We think if you set the framework policies properly...and the key framework policies are policies such as having a transportation system that is competitive, so when we move our product from here, in the middle of Alberta or Saskatchewan, out to the coast, and then ship it out to Japan or countries like that—or if you want to move it down into the States—we do have a competitive system that will allow us to be on an equal footing with somebody who is just south of us, on the border, in the United States.

In the same way, we think taxation is a crucial one. I mentioned we've done our modelling. We are just even. Therefore there is no room. It doesn't give us an edge, either. But there is no room to move up. Certainly increases in taxation, to our mind, are totally out in this thing.

So broadly, we're looking at framework aspects rather than individual subsidies.

Mr. Gouk: Given the model and where you're at at this point, if something were to change in the economy to the extent that there were to be some form of tax reductions generally, which would also impact on you, would you see that as creating some potential for economic expansion for your business?

[Translation]

Je recommanderais donc qu'au lieu d'établir des infrastructures au sein du gouvernement afin de tout réglementer directement, on songe à offrir plus d'appui, un soutien plus prospectif, en demandant aux sociétés de mettre au point des méthodes pour prévenir la pollution, d'agir par elles-mêmes d'une manière transparente et de faire rapport de leurs actions.

Le président suppléant (M. Mitchell): Merci beaucoup.

Monsieur Gouk, du Parti réformiste.

M. Gouk (Kootenay-Ouest—Revelstoke): La différence fondamentale entre la façon dont le gouvernement et au moins une partie de l'opposition conçoivent les choses est que le gouvernement semble penser que s'il peut percevoir suffisamment d'argent et le dépenser pour créer des emplois, nos problèmes économiques seront résolus. Nous voyons les choses du point de vue opposé et il me semble, d'après ce que j'ai cru comprendre, que nous sommes tous deux à peu près du même avis. Nous croyons que le gouvernement devrait réduire les impôts. Nous ne voulons pas que la dette augmente et nous croyons donc qu'il est préférable de réduire les dépenses plutôt que d'augmenter les impôts.

Nous croyons par contre, et c'est là le revers de la médaille, que la seule façon de faire repartir l'embauche est de réduire le niveau des impôts tant des particuliers que des sociétés. Les gens auront plus d'argent pour acheter des produits et des services canadiens et les sociétés seront plus concurrentielles à l'échelle internationale.

Pourriez-vous donner votre avis à ce sujet? Pensez-vous que c'est une mesure nécessaire pour que vous puissiez créer plus d'emplois ou pensez-vous que le gouvernement pourrait vous subventionner afin de vous aider à créer des emplois?

M. Bélanger: Je crois avoir dit que nous n'approuvons pas les subventions destinées à aider des sociétés données. Nous pensons que de bonnes mesures cadres... et je veux parler surtout de celles qui nous donneraient un réseau de transport concurrentiel, de sorte que lorsque nous voudrions transporter nos produits du milieu de l'Alberta ou de la Saskatchewan jusqu'à la côte, pour ensuite les expédier au Japon ou ailleurs—peut—être même aux États—Unis—nous ayons un réseau concurrentiel qui nous permette d'être sur un pied d'égalité avec n'importe quelle entreprise située juste au sud, de l'autre côté de la frontière, aux États—Unis.

Nous estimons également qu'une politique de cette nature dans le domaine fiscal est essentielle. J'ai mentionné que nous avions préparé un modèle. Nous sommes tout juste à la limite et il n'y a donc pas de marge de manoeuvre. Nous n'avons non plus d'avance. Il n'y a cependant pas de possibilité de hausse. Des augmentations d'impôt sont certainement tout à fait hors de question, à notre avis.

D'une manière générale, nous préférons donc des solutions cadres plutôt que des subventions individuelles.

M. Gouk: Étant donné votre situation d'après le modèle que vous avez préparé, si un facteur de l'économie changeait au point qu'on puisse accorder des réductions générales d'impôt, dont vous profiteriez également, croyez—vous que cela pourrait aider votre entreprise à connaître une expansion économique?

Mr. Bélanger: Obviously many factors come into play in this. We're just coming out of a recession. Worldwide, there is just beginning to be some look internationally that we have to build some new plants. So it's going to be a fairly key period, because people are going to be looking. . .

The plants are not going to come into play for another five years, perhaps, because it takes that long to build one of them. But people are going to start thinking, as we're coming out of that recession, and as supply and demand come more into balance. They weren't for the last five years.

• 0940

So this is a particularly crucial time. Any advantage. . .and I can helps us from the point of view that if we are competitive we can go internationally, because the international companies are opening up the markets for us. We want to be well positioned within the world chemical industry.

Mr. Szabo (Mississauga South): Thank you for coming, Jean; and welcome, David.

Before the hearing started we chatted briefly, and I think I pretty well understood where you are at. I'm interested in your industry. It is a large, significant industry.

In his speeches, Mr. Martin has talked a lot about productivity. I wonder if you can let us know a little about what's happening in the industry. You mentioned NAFTA. What's driving that, and what is it doing in job creation?

Mr. David Goffin (Vice-President, Canadian Chemical Producers' Association): For our industry, first the FTA and then the NAFTA have been extremely important. The recovery from the recession here in Canada has been slow. For our industry it's been particularly slow. All the growth in our output over the last year or so has been pretty much accounted for by exports, and particularly exports into the United States. We've had year-over-year increases in exports up to 15%, most of that going into the United States. So the trade agreements have been particularly important.

As Mr. Bélanger said, we are a capital-intensive industry. As our submission indicates, in the basic manufactured chemical industry we employee 30,000 people. Because we are so capital intensive, we have a good record of productivity in our industry. If you compare our labour productivity in our particular industry with that of our competitors in the United States and Europe, we stack up rather well.

Mr. Bélanger: Additionally, within Canada we have shown the highest growth in productivity, higher than that of almost any other sector, over a long period of time. Even when other sectors were decreasing, ours was growing.

[Traduction]

M. Bélanger: Il y a évidemment plusieurs facteurs qui entrent en ligne de compte. Nous venons de sortir d'une récession. On commence à peine dans le monde à penser qu'il faut construire de nouvelles usines. Nous abordons donc une période plutôt déterminante, parce que les gens vont commencer à chercher. . .

Les usines n'entreront pas en ligne de compte avant cinq ans, peut-être, parce que c'est le temps qu'il faut pour en construire une. Mais les gens vont commencer à y réfléchir, alors que nous sortons de cette récession, et que l'offre et la demande s'équilibrent davantage. Ce n'était pas le cas ces cinq dernières années.

Nous sommes donc à un moment particulièrement crucial. Tout tell you, the companies look at that. They look at that constantly. It avantage. . . et je peux vous assurer que les sociétés recherchent constamment un avantage quelconque. Si nous sommes concurrentiels, cela nous aide, parce que nous pouvons pénétrer sur les marchés internationaux, car les sociétés internationales nous ouvrent des débouchés. Nous voulons être dans une bonne position au sein de l'industrie mondiale des produits chimiques.

> M. Szabo (Mississauga-Sud): Merci beaucoup d'être venu, Jean, et bienvenue, David.

> Nous avons bavardé brièvement avant le début de la réunion et je pense avoir assez bien compris votre position. Votre industrie m'intéresse. C'est une grande industrie importante.

Dans ses discours, M. Martin a beaucoup parlé de productivité. Je me demande si vous pourriez nous parler un peu de ce qui se passe dans votre industrie. Vous avez mentionné l'ALÉNA. Comment cet accord agit-il et quelle est son incidence sur la création d'emplois?

M. David Goffin (Vice-président, Association canadienne des fabricants de produits chimiques): Pour notre industrie, l'Accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis et l'ALÉNA qui l'a suivi ont été extrêmement importants. La reprise économique, après la récession, a été lente au Canada. Elle a été particulièrement lente pour notre industrie. Presque toute l'augmentation de notre production depuis un an est attribuable à nos exportations, et plus particulièrement à nos exportations aux États-Unis. Les hausses de nos exportations d'une année à l'autre allaient jusqu'à 15 p. 100, la majorité de ces exportations étant destinées aux États-Unis. Les accords commerciaux ont donc été particulièrement importants pour nous.

Comme M. Bélanger l'a dit, nous sommes une industrie de capital. Comme notre mémoire le mentionne, nous employons 30 000 personnes dans l'industrie de la fabrication des produits chimiques de base. Étant donné que nous investissons tellement de capitaux, la productivité est excellente dans notre industrie. Si vous comparez la productivité de notre main-d'oeuvre à celle de nos concurrents aux États-Unis et en Europe, vous constaterez que nous nous classons plutôt bien.

M. Bélanger: En outre, au Canada, nous avons le taux d'accroissement de la productivité le plus élevé, plus élevé en fait que celui de presque n'importe quel autre secteur, pendant très longtemps. Notre productivité augmentait même lorsque celle d'autres secteurs diminuait.

When you talk about employment, when you have an industry directly. Well, perhaps we aren't as directly. But you have to recognize that being capital intensive, when we do have a project there's an awful lot of construction labour that comes into play when it is going up.

Secondly, we are at the base of a very broad industry: the plastics industry, the chemical industry. It is going into all sectors. At that base, therefore, to the degree that we are productive, we create employment, I believe, by giving good competitive raw materials to the downstream industries. And that's where the employment is, because those sectors are much more labour intensive.

Mr. Szabo: You've commented a bit on subsidies. I can only assume with the capital-intensiveness of your business, subsidies in the past have not been generally applicable to your industry.

Mr. Bélanger: As an association, we have always believed subsidies are not a part, and should not be a part... We strongly believe any time you do put up a subsidy for our kind of operation, you detract from another company. We have space only for one or two companies, almost, in each of the products. The competition is coming internationally. If you want to give a subsidy to somebody to build a third plant, it just creates problems. We believe putting in the proper framework of taxation and transportation and so on is the way to get to the real answer.

Mr. Szabo: Finally, I hear you saying to us you can do your business better if you have a more certain environment to deal in. Certainly our interest rates aren't made in Canada. We have a part to do with what our interest levels are, but generally the Bank of Canada can only do things in the short end. That means that on the long part we're really looking at what's the perception of the international money markets, the Japanese, and even in the American market.

• 0945

If certainty is so important to you, then I wonder, although you're not an economist and I don't expect you to answer as an economist, what your reaction is to the government's deficit target of 3% of GDP by the end of the third year, which would bring it to about \$25 billion. It is an issue that has come up often, about whether or not that timeframe is appropriate rather than a shorter or a longer period, and whether the level of the deficit target is appropriate enough to give the kind of certainty that you feel your industry could live with.

Mr. Bélanger: You're very right, Mr. Szabo, because certainty is a relative aspect. How are we going to compare with other countries, the U.S., Europe, Japan? Are we definite enough in where we're going? I think there are two parts to the answer.

[Translation]

Vous parlez d'emploi et comme nous sommes une industrie de that's so capital intensive, people will say you're not creating jobs capital, les gens diront que nous ne créons pas directement d'emplois. Eh bien, nous n'en créons peut-être pas directement. Mais vous devez reconnaître qu'étant donné le gros apport en capitalise de notre industrie, lorsque nous avons un projet d'usine, nous employons une foule de travailleurs du bâtiment pour la construire.

> Deuxièmement, nous sommes à la base d'une industrie très vaste, celle des plastiques, de divers produits chimiques dans toutes sortes de secteurs. Dans la mesure où nous sommes productifs, nous créons donc de l'emploi, à mon avis, en fournissant de bonnes matières premières à un prix concurrentiel aux industries en aval. Et c'est là que les emplois se trouvent, car ces secteurs ont un très fort coefficient de main-d'oeuvre.

> M. Szabo: Vous avez parlé un peu des subventions. Je ne peux que supposer que les subventions ne s'appliquaient pas généralement à votre industrie dans le passé, étant donné que vous êtes des entreprises de capital.

> M. Bélanger: Notre Association a toujours estimé que les subventions ne font pas partie et ne devraient pas faire partie... Nous sommes convaincus que chaque fois qu'on accorde une subvention à des entreprises comme les nôtres, on en prive une autre société. Il y a place tout au plus pour une ou deux entreprises pour chacun des produits. La concurrence vient d'autres pays. Une subvention accordée à une entreprise pour qu'elle construise une troisième usine aura pour seul résultat de créer des problèmes. Nous estimons que la véritable solution est d'adopter le cadre de fiscalité et de transport approprié.

> M. Szabo: Enfin, vous nous dites que votre secteur peut mieux fonctionner dans un environnement où il y a plus de certitude. Nos taux d'intérêt ne sont certainement pas décidés au Canada. Nous avons un rôle à jouer dans l'établissement du niveau de nos taux d'intérêt, mais la Banque du Canada peut en général prendre seulement des mesures à court terme. Cela signifie qu'à long terme, nous dépendons de la perception des marchés monétaires internationaux, celui du Japon et même celui des États-Unis.

Si la certitude est tellement importante pour vous, je me demande, bien que vous ne soyez pas économiste et que je ne m'attende pas à vous voir répondre en tant qu'économiste, quel est votre réaction face à l'objectif du gouvernement sur le plan du déficit, soit 3 p. 100 du produit intérieur brut (PIB) d'ici la fin de la troisième année, ce qui le ramènerait à environ 25 milliards de dollars. On se demande souvent si c'est la période qui convient, ou s'il faudrait fixer une période plus courte ou plus longue, et si l'objectif fixé sur le plan du déficit est suffisant pour donner le degré de certitude dont votre industrie estime avoir besoin.

M. Bélanger: Vous avez raison, monsieur Szabo, la certitude est un aspect relatif. Comment nous comparerons-nous à d'autres pays, comme les États-Unis, l'Europe, le Japon? Visons-nous un objectif précis dans la direction que nous prenons? Je pense qu'il y a deux éléments à la réponse.

One of them is confidence. Are people outside confident enough that governments are really going to bite the bullet? That is a very major factor. I think they lost a bit of positiveness that this would occur. That adds, therefore, to the uncertainties and has decreased the confidence levels.

In terms of 3%, I think it is a step forward when we look at other countries. I think 3% is not going to be as low as some of the others, but as an interim target—and I've noticed Mr. Martin saying it is an interim target—I am in favour of saying let's get to that interim target but let's not stop there. Let's keep on going. I think short—term and long—term approachs for that are meaningful.

Mr. Bodnar (Saskatoon—Dundurn): The one area you've touched on that is of considerable interest is the area dealing with subsidies. You indicated that one way of dealing with excess government spending is to deal with subsidies, because you don't agree with subsidies.

Coming from western Canada where the grain industry has had the Crow rate, the WGTA, and where grain transportation has been subsidized by the government to the tune of hundreds of millions of dollars, it's a matter of interest to me. Of course, there's talk of either changing that system or eliminating the Crow rate. I take it from your comments you would probably indicate that should be done and let the marketplace take care of itself.

The adverse effects of getting rid of something like the WGTA will probably be to destroy the pork and cattle industry in Quebec and in the Maritimes, because they depend so heavily on subsidized western grain. If they can't have that, their industry is not efficient. Therefore, it's taken over by other parts of the country.

Are you saying that is probably a better alternative to get rid of subsidies, let the markets take over, and deal with the matter in that way? I'm not asking for an expert opinion on the pork and cattle industry but just generally on subsidies.

Mr. Bélanger: You're absolutely right, the question is a very complex one. Being not all–knowing, therefore I have difficulties in talking about other sectors, but I can talk about our sector broadly.

David, would you like to comment on the transportation side?

Mr. Goffin: From the transportation side, or from the general business subsidy side, there certainly have to be reductions. As Mr. Bélanger said, in our particular industry we don't want subsidies.

In looking at Transport Canada's transition plan, they're talking of not totally eliminating subsidies in transportation and are looking at a range of options for fixing the WGTA. It's not an area we'll be directly participating in, but they're looking at the method of payment, bringing in seven short—term fixes, making the subsidy consistent with the GATT, and so on. I think that from the point of view of the grain farmer and the difficult transition this is going to be, the government is taking that into account.

[Traduction]

L'un de ces éléments est la confiance. Les gens de l'extérieur sont-ils suffisamment convaincus que les gouvernements vont vraiment serrer les dents? C'est un facteur très important. Je pense qu'ils sont un peu moins certains que cela va se produire. Ce facteur augmente donc l'incertitude et a fait diminué le niveau de confiance.

En ce qui concerne le taux de 3 p. 100, je pense que c'est un pas dans la bonne direction, si l'on regarde ce que font d'autres pays. Cet objectif de 3 p. 100 ne sera pas aussi bas que le taux atteint par les autres, mais comme objectif provisoire—et j'ai remarqué que M. Martin a dit qu'il s'agissait d'un objectif provisoire—et j'ai remarqué que M. Martin a dit qu'il s'agissait d'un objectif provisoire—je pense qu'il faut l'atteindre, mais qu'il ne faudra pas s'arrêter là. Il faudra continuer. Je pense des mesures à court terme et à long terme à cet égard sont utiles.

M. Bodnar (Saskatcon—Dundurn): La question qui m'intéresse beaucoup parmi celles que vous avez abordées est la question des subventions. Vous avez mentionné que l'une des façons de résoudre le problème des dépenses excessives du gouvernement est de s'attaquer aux subventions, parce que vous ne les approuvez pas.

C'est une question qui m'intéresse particulièrement parce que je viens de l'Ouest du Canada où le secteur des céréales a profité du tarif du Pas du nid de corbeau, c'est à dire la Loi sur le transport du grain de l'ouest (LTGO), en vertu de laquelle le gouvernement subventionne le transport des céréales, auquel il a consacré des centaines de millions de dollars. On parle évidemment de modifier cette subvention ou d'éliminer le tarif du Pas du nid de corbeau. Si je vous ai bien compris, vous voudriez probablement qu'on le fasse et qu'on laisse les forces du marché agir.

L'élimination d'un programme de subventions comme la LTGO aura probablement des effets nuisibles comme la disparition de l'élevage des porcs et du bétail au Québec et dans les Maritimes parce que ces secteurs dépendent trop des céréales de l'ouest subventionnées. Sans cela, leur industrie n'est pas rentable. D'autres régions du pays s'en empareront.

Voulez-vous dire qu'il est probablement préférable d'éliminer les subventions, de laisser agir les forces du marché, que c'est une meilleure solution? Je ne vous demande pas l'opinion d'un spécialiste en matière d'élevage de porcs et de bétail, je veux seulement une opinion générale sur les subventions.

M. Bélanger: Vous avez absolument raison, la raison est très complexe. Je ne connais pas tout et j'ai donc de la difficulté à parler d'autres secteurs, mais je peux parler du nôtre dans les grandes lignes.

David, voulez-vous faire des commentaires au sujet du transport?

M. Goffin: En ce qui concerne le transport ou les subventions générales aux entreprises, il faut certainement les réduire. Comme M. Bélanger l'a dit, nous ne voulons pas de subventions dans notre industrie.

Le plan de transition de Transport Canada ne parle pas d'éliminer totalement les subventions au transport et examine une variété d'options pour modifier la LTGO. Ce n'est pas un domaine qui nous concerne directement, mais on examine la méthode de paiement, on propose sept solutions à court terme, notamment pour rendre la subvention conforme aux dispositions du GATT. Je pense que le gouvernement tient compte de la difficile période de transition que devra traverser le producteur de céréales.

[Translation]

• 0950

Mr. Bélanger: So broadly I can't answer for your impact, but from our side we believe that there needs to be competition in the transportation industry, that we should have open competition. We're going to be following very closely the transportation developments that are going to take place, but I can't answer for the impacts on the grain farmers, of which obviously you're going to take account.

Mr. Bodnar: I certainly will.

Will the points for discussion in the discussion papers that have come out, in particular dealing with changes to UI, affect your industry positively or adversely? Of course it is only a discussion paper, and I'm sure you're aware of Mr. Axworthy's proposals with that.

Mr. Bélanger: Broadly, our industry has been holding its own. To my knowledge, it is not an industry that has been using unemployment insurance in very short-term situations. There have been lay-offs; there's no doubt about that. We think we have reached the bottom of the lay-offs. There will still be some, but I think that broadly we're rather stabilized at the moment.

Anything that can take off some of the quasi-taxation burdens on the cost of operating in Canada will be helpful.

- M. Pomerleau (Anjou—Rivière-des-Prairies): Monsieur Bélanger, le discours que l'on entend aujourd'hui sur l'état lamentable des finances publiques au Canada, on l'entend depuis 15 ans. Les propositions de l'actuel ministre des Finances en vue de réduire le déficit, on les a déjà entendues de la bouche de M. Wilson et de celle de M. Mazankowski. On entend toujours le même discours, et cela n'a jamais donné de résultats. Croyez-vous que l'actuel ministre des Finances veut vraiment réduire le déficit?
- M. Bélanger: J'espère que oui. Je l'ai cru auparavant, et je le crois encore cette fois—ci. Je dois dire que c'est crucial en ce moment. Il faut agir. Ce que je trouve bien actuellement, c'est qu'il y a au moins un objectif à court terme, 3 p. 100, qu'on va pouvoir mesurer au cours de la présente session du gouvernement.
- M. Pomerleau: Ma deuxième question est d'ordre très général et ne s'applique pas directement à votre genre d'activités. J'aimerais cependant avoir l'opinion de quelqu'un qui vient du domaine manufacturier.

Actuellement, dans le monde, la production est de plus en plus mécanisée, robotisée et informatisée, et cela a un effet direct sur l'emploi. Il y aura de plus en plus de gens sans emploi. Les coupures dans les programmes sociaux vont faire que ces gens—là vont acheter de moins en moins. Par conséquent, le problème actuel est un problème de marché. Les compagnies n'auront pas de problèmes de production, car elles sont capables de produire, mais elles auront des problèmes de marché car il n'y aura pas suffisamment d'acheteurs pour acheter les produits de façon générale. Que pensez—vous de cela?

M. Bélanger: Je crois que l'industrie en général a la possibilité de s'adapter à cela. Les compagnies qui sont en avance des autres seront celles qui vont en bénéficier. Il y en a qui seront toujours des dinosaures, qui ne voudront pas effectuer de changement et qui vont être perdues. Je pense qu'il faut couper les subsides à ces compagnies.

M. Bélanger: Donc généralement parlant, je ne peux pas répondre à votre question en ce qui concerne l'incidence que cela aurait, mais nous croyons qu'une certaine concurrence doit exister dans l'industrie des transports, et qu'elle doit se faire au grand jour. Nous allons suivre de très près ce qui va se passer dans le domaine des transports, mais je ne peux pas vous dire qu'elles seront les répercussions sur les cultivateurs de céréales dont vous allez évidemment, tenir compte.

M. Bodnar: Assurément.

Les questions abordées dans le document d'étude, notamment celles portant sur les changements apportés à l'assurance—chômage, vont—elles avoir un impact négatif ou positif sur votre industrie? Il ne s'agit bien sûr que d'un document d'étude, et je suis certain que vous êtes au courant des propositions de M. Axworthy à cet égard.

M. Bélanger: Notre industrie en général demeure assez stable. A ma connaissance, notre industrie n'a pas recours à l'assurance-chômage pour des situations de courtes durées. Il y a eu des mises à pied; cela ne fait aucun doute. Nous croyons, cependant, qu'elles touchent à leur fin. Il y aura toujours quelques mises à pied, mais je crois que dans l'ensemble la situation s'est stabilisée.

Tout ce que vous pouvez faire pour alléger le fardeau quasi fiscal qui pèse sur le coût d'exploitation au Canada sera utile.

Mr. Pomerleau (Anjou—Rivière—des—Prairies): Mr. Bélanger, the speech that we are hearing today about the sorry state of Canada's public finances is one that we have been hearing for 15 years. The current Finance Minister's proposals to reduce the deficit, these are all proposals that we heard from Mr. Wilson and Mr. Mazankowski. It's always the same speech, and it has never yielded results. Do you believe that the current Minister of Finance really wants to reduce the deficit?

Mr. Bélanger: I hope so. I believed it before, and I still believe it now. I must say that, at this particular time, this issue is crucial. We must take action. What I like now is the fact that we have at least set a short–term objective, three percent, that we are going to be able to measure during the current session of government.

Mr. Pomerleau: My second question is very general and is not directly applicable to your field. I would, however, like to hear the opinion of someone from the manufacturing sector.

In today's world, production is becoming increasingly mechanized, automated and computerized, and this has had a direct impact on employment. More and more people do not have jobs. Cutbacks in the social programs will mean that these people will have less purchasing power. Accordingly, we are now faced with a market problem. Companies will not have any production problems because they are able to produce, but they will have market problems because, generally speaking, there will not be enough buyers to purchase the products. Could you comment on that?

Mr. Bélanger: I believe that, broadly speaking, the industry will be able to adjust to this situation. Companies that are in the forefront will be the ones that will profit from this situation. There will always be dinosaurs, firms that don't want to make changes and therefore will lose out. I believe that we should stop subsidizing these companies.

Il faut aider les compagnies qui veulent s'adapter. Il faut aider les penseurs et les compagnies qui ont recours à la plus haute technologie possible. Dans mon secteur, comme dans bien d'autres, il y a de grandes possibilités que le Canada bénéficie de ces choses—là.

• 0955

Mr. Gouk: I am a substitute in this finance meeting, so I was very happy to hear the questioning turn towards transportation, which is my area.

Regarding the question you got dealing with subsidies to transportation, specifically as it goes to the western grain transportation assistance, we've maintained that this can in fact be cut provided other factors that cause costs or create costs, such as grain car allocation and labour disputes on the west coast, are dealt with. Then the subsidies can in fact be cut without any harm,

From your perspective, would you say that insofar as transportation subsidies go, that would be a realistic approach, that if other costs associated with the industry getting the subsidy were dealt with, those subsidies could in fact be removed without harm to the industry involved?

Mr. Goffin: I am not sure we are qualified to go so far as to say "without harm", but certainly that would be in the right direction. I know that in the consultations with Transport Canada they will be looking at transportation efficiency changes such as rate deregulation.

In addition, we know there is a good deal of focus on the labour situation. The labour situation in the west coast ports affects us directly as well. Your question is certainly in the right direction for helping to deal with the subsidies.

Mr. Pillitteri (Niagara Falls): Mr. Bélanger, this morning we are all hitting on the same field, which is subsidies. In your opening remarks you said that you want a level playing field and no individual subsidy.

I would like to ask two parts of a question. One is how much subsidy is within the petrochemical industry. The other is if you say that you want a level playing field because of south of the border, by having the subsidies to the WGTA, since the subsidy is to transportation, are you not already benefiting from this subsidy to the railroad?

Mr. Bélanger: Let me answer the first part and David can answer the second part.

With regard to the subsidies, our sector of the industry does not benefit from subsidies at the moment—the petrochemical industry or the basic chemical industry.

Mr. Goffin: On the second part of the question, like other shippers, we certainly benefit to the extent that the subsidy finds its way back into infrastructure and so on. As the transportation system transition takes place, we must maintain competitive transportation so we can move our products to market.

As was mentioned earlier, many things can be done with the transportation system to make it more efficient. Hopefully we will find those over the next few years to help us to deal with that subsidy situation.

[Traduction]

We must help those companies that want to adjust. We must provide assistance to the thinkers and the companies that have access to the latest in high technology. In my sector, as in many others, there are great opportunities from which Canada could profit.

M. Gouk: En tant que remplaçant à cette réunion du comité des finances, j'ai été très heureux de constater que les questions s'orientaient vers les transports, mon secteur d'intérêt.

On vous a interrogé sur les subventions au transport, plus précisément celles qui visent l'aide au transport du grain de l'ouest. Or, nous avons soutenu qu'elles pourraient être supprimées dans la mesure où d'autres facteurs de coûts, comme la répartition des wagons céréaliers et les conflits ouvriers sur la côte ouest, sont réglés. À ce moment–là, on pourrait supprimer les subventions sans causer de tort.

D'après vous pourrait—on supprimer les subventions au transport dans la mesure où l'on élimine certains coûts qui expliquent le subventionnement? À ce moment—là, on pourrait cesser de subventionner sans faire de tort au secteur.

M. Goffin: Je ne suis pas convaincu qu'on pourrait y arriver «sans faire de tort» comme vous le dites, mais ce serait certainement un pas dans la bonne voie. Je sais que dans le cadre des consultations avec Transport Canada, on va étudier certaines modifications comme la déréglementation des tarifs, pour rendre le transport plus rentable.

Nous savons également que la situation ouvrière retient beaucoup l'attention. C'est une question qui nous touche directement dans le cas des ports de la côte ouest. Votre question est certainement posée dans la bonne optique pour régler la question des subventions.

M. Pillitteri (Niagara Falls): Monsieur Bélanger, nous abordons tous ce matin le même sujet: les subventions. Dans vos commentaires liminaires, vous avez dit vouloir que les règles du jeu soient les mêmes pour tous et qu'il n'y ait pas de subventions individuelles.

J'aurais une question à deux volets à poser à cet égard. Premièrement, quelle est l'importance des subventions dans le secteur pétrochimique? Deuxièmement, vous souhaitez que les règles soient les mêmes pour tous à cause des Américains. Or, étant donné que les subventions de la LTGO visent les transports, ne profitez—vous pas d'une subvention du transport ferroviaire?

M. Bélanger: Permettez-moi de répondre à la première partie de votre question et David répondra à la deuxième.

Pour ce qui est des subventions, ni le secteur de la pétrochimie, ni celui des produits chimiques de base ne reçoivent de subvention à l'heure actuelle.

M. Goffin: Pour le deuxième volet de la question, comme d'autres expéditeurs, nous profitons certainement de la subvention dans la mesure où elle vise également l'infrastructure et ainsi de suite. Durant la période de transition du réseau des transports, nous devons assurer la compétitivité en matière de transports pour pouvoir acheminer nos produits vers les marchés.

Comme on l'a dit plus tôt, le réseau de transports peut être rendu plus efficace de diverses façons. Il est donc à souhaiter que, au cours des quelques prochaines années, nous trouvions des façons de régler la question du subventionnement.

Mr. Pillitteri: Just to follow up on that, if you are prepared to live within cuts, let us say in the future, in WGTA, then would you be prepared, let us say if it wasn't within time, three to five years, to adjust without that subsidy?

Mr. Goffin: We think we could, yes. Many people are prepared to work together in the transportation area. Transport Canada has held consultation workshops on rail across the country and brought out many people, and certainly there many good brains in the room and a willingness to work together. We hope that over a timeframe such as that we could certainly deal with the situation.

The Acting Chairman (Mr. Mitchell): In your introduction you mentioned that you were looking for certainty. Deficits were creating uncertainty in your industry. You combined that, saying that there is no room if you are going to remain competitive for taxation. So basically there need to be cuts.

In addition to the one you identified, which is business subsidies, taking a broad sectoral approach to the budget, what other areas do you think we should be looking at in order to have expenditure reductions?

• 1000

Mr. Bélanger: I think I mentioned the aspect of the regulatory burden and to look at alternatives to the command—and—control approaches that are put into play. We think if industry is motivated properly they will come forward with approaches that will meet the intents of the broad concerns of Canadian society. That could reduce costs.

Each of these obviously needs to be discussed in much more detail. But we do have a number of areas we believe... We have, for example, as a sector—we are the first sector to do that—published all our emissions and all our wastes from our plants. We have also targeted decreases. Over the next five years those decreases are going to come very close to 50%. We're doing that on our own, without government having to impose anything.

We know there is a need to do that. It is a need of Canadian society. We're responding to it without having to have a full infrastructure that is regulating us and therefore costing money.

The Acting Chairman (Mr. Mitchell): Mr. Bélanger, Mr. Goffin, thank you very much for appearing here today. We very much appreciate your input. It will be taken into account as we formulate our report. Have a very safe flight back home.

Mr. Bélanger: Thank you very much for the opportunity to be heard.

The Acting Chairman (Mr. Mitchell): I would like to call on our next witnesses, from the Confederation of National Trade Unions. Representing the National Trade Unions is Mr. Paquette, general secretary.

Welcome, Mr. Paquette. Perhaps you would like to introduce your colleague and then give your presentation.

[Translation]

M. Pillitteri: Dans le même ordre d'idées, puisque vous êtes disposés à accepter des réductions des subventions de la LTGO, seriez-vous disposés, d'ici trois à cinq ans, à vous adapter à leur suppression totale?

M. Goffin: Oui, nous pensons être en mesure de le faire. Dans le secteur des transports, bien des gens sont disposés à unir leurs efforts. Transport Canada a tenu des ateliers de consultations sur le transport ferroviaire partout au Canada. Beaucoup de gens y ont participé et je crois donc que bien des gens de bonne volonté sont prêts à travailler ensemble. Je crois bien que nous pourrions nous adapter à la situation selon l'échéancier que vous proposez.

Le président suppléant (M. Mitchell): Vous avez dit dans votre introduction que vous vouliez de la certitude et que les déficits créaient de l'incertitude dans votre secteur. Vous avez dit également que tout nouvel impôt nuirait à votre competitivité. Il faut donc des compressions.

Outre les subventions aux entreprises qui pourraient, selon vous être réduites, dans quels autres domaines, si l'on adopte une perspective sectorielle plus vaste, pourrait—on envisager de réduire les dépenses?

M. Bélanger: Je crois que je vous ai déjà parlé du fardeau de la réglementation et je vous ai demandé d'envisager d'autres solutions pour remplacer les méthodes qui consistent à donner les ordres et à effectuer un contrôle. Nous croyons que si on réussi à motiver l'industrie comme il faut, elle présentera des solutions qui répondront aux attentes globales de la société canadienne, ce qui pourrait réduire les coûts.

Il est évident qu'il va falloir discuter de ces moyens en plus grand détail. Néanmoins, nous croyons qu'il existe un certain nombre de secteurs où nous avons... Par exemple, notre secteur a été le premier secteur à divulguer toutes les émissions ainsi que les déchets produits par nos usines. Nous nous sommes également fixés des objectifs pour ce qui est de réduire ces émissions. Au cours des prochains cinq ans, nous allons pouvoir réduire le taux d'émissions de presque 50 p. 100. Nous faisons cela tous seuls, sans aucune intervention gouvernementale.

Nous savons qu'il faut le faire. C'est un besoin de la société canadienne. Nous essayons d'y répondre sans avoir recours à toute une infrastructure pour vous réglementer et qui va donc coûter de l'argent.

Le président suppléant (M. Mitchell): Monsieur Bélanger, monsieur Goffin, je vous remercie d'avoir comparu aujourd'hui. Vos observations nous seront utiles et nous allons en tenir compte dans la préparation de notre rapport. Je vous souhaite un voyage de retour en avion qui se déroule en toute sécurité.

M. Bélanger: Je vous remercie de nous avoir donné cette occasion de comparaître.

Le président suppléant (M. Mitchell): J'invite nos prochains témoins, qui représentent la Confédération des syndicats nationaux, à s'asseoir. M. Paquette est le secrétaire général de la Confédération des syndicats nationaux.

Bienvenue monsieur Paquette. Je vous invite à présenter votre collègue et à faire votre exposé.

M. Pierre Paquette (secrétaire général, Confédération des syndicats nationaux): Tout d'abord, je vous remercie pour votre invitation. Je suis Pierre Paquette, secrétaire général de la Confédération des syndicats nationaux. Il y a aussi Peter Bakbis qui est adjoint à l'exécutif de la CSN. Je vais maintenant vous présenter brièvement le mémoire qui vous a été distribué, et ensuite, nous serons à votre disposition popur répondre aux questions.

Au nom de la Confédération des syndicats nationaux, la CSN, nous voulons remercier le Comité permanent des finances de la Chambre des communes pour la possibilité qui nous est offerte de nous exprimer dans le cadre de cette importante consultation que vous menez sur l'avenir des finances publiques au Canada.

La CSN représente 250 000 travailleuses et travailleurs regroupés dans 2 190 syndicats affiliés. Ces syndicats sont présents dans presque tous les secteurs d'activité, tant dans le secteur privé que dans le secteur public. Bien que nous représentions un certain nombre de personnes dans d'autres provinces canadiennes, la majorité de nos membres vivent et travaillent au Québec.

· Les membres de la CSN se sentent, comme les autres Canadiennes et Canadiens, concernés par les deux documents déposés les 17 et 18 octobre 1994, par le ministre des Finances, Paul Martin. Ces deux documents avec pour but un nouveau cadre de la politique économique et l'instauration d'un climat financier sain, présentent à notre avis un portrait assez clair de la situation économique du Canada et de l'état des finances publiques fédérales, et identifient bien certains problèmes importants auxquels l'économie canadienne doit faire face.

Cependant, dès le départ, je dois vous dire qu'on ne souscrit pas à l'analyse d'un nouveau cadre de la politique économique voulant essentiellement, et l'on simplifie à peine, que le défi économique que le pays a à affronter est presque exclusivement le déficit fédéral, ni à l'idée qu'on ne pourra réduire substantiellement ce déficit qu'en sabrant dans les dépenses de programmes du gouvernement fédéral.

Du point de vue de la CSN, une telle stratégie risque fort de plonger le pays dans une nouvelle récession, mais dont l'ampleur pourrait dépasser celle du début des années 1990. La CSN croit que le niveau de chômage demeure à un niveau préoccupant, et que sa réduction doit devenir la cible prioritaire de la politique gouvernementale.

Nous sommes d'ailleurs étonnés que le ministre, qui fixe des objectifs précis en ce qui concerne le niveau de l'inflation et la taille du déficit, n'accorde pas la même attention à définir un objectif précis pour réduire le taux de chômage.

Ensuite, dans la partie suivante, on donne évidemment un certain nombre de statistiques que vous connaissez.

Dans la partie qui s'intitule «Taux d'intérêt, conjoncture et déficit», on revient sur une affirmation disant que les Conservateurs avaient perdu le contrôle des dépenses. On fait une analyse qui montre, si on considère les budgets du gouvernement fédéral tout comme n'importe quel budget de gouvernement, qu'il y a trois composantes qui provoquent un déficit.

• 1005

Évidemment, il y a d'abord les dépenses de programmes, ensuite les frais d'intérêt et enfin les revenus.

[Traduction]

Mr. Pierre Paquette (Secretary General, Confederation of National Trade Unions): First of all, I would like to thank you for your invitation. My name is Pierre Paquette, and I am the Secretary General of the Confederation of National Trade Unions. I am also accompanied by Peter Bakbis, who is the Assistant to the Executive of the CNTU. I will now quickly present my brief that has been distributed to you, and then we will be available to answer any questions.

On behalf of the Confederation of National Trade Unions, we would like to thank the House of Commons Standing Finance Committee for this opportunity to express our opinion regarding this important consultation on the future of Canada's public finances.

The CNTU represents 250,000 workers who are divided amongst 2,190 affiliated unions. These unions are present in nearly every field of activity, both in the private and public sectors. Although we represent some workers from other Canadian provinces, most of our members live and work in Quebec.

Like other Canadians, the members of the CNTU are concerned by the two documents tabled on October 17 and 18, 1994, by Finance Minister Paul Martin. The purpose of these two documents was to provide a new framework for economic policy and to create a healthy financial climate. In our opinion, the documents give a fairly clear picture of Canada's economic situation and the state of federal public financing. They also identify certain important problems facing Canada's economy.

However, at the outset, I must tell you that we do not agree with the analysis of a new economic policy framework which, for the most part, and here we are barely simplifying it, stipulates that the federal deficit constitutes the economic challenge facing the country, to the exclusion of almost everything else. Nor do we agree with the idea that we could substantially reduce this deficit by slashing federal government program expenditures.

The CNTU believes that such a strategy could very well plunge the country into a new recession, one whose scope could exceed the one we saw in the early 1990s. The CNTU believes that the unemployment rate is still a cause for concern and that the main priority of the government should be to rectify the situation.

Moreover, we are surprised that the Minister, who has set specific objectives regarding the inflation rate and the size of the deficit, has not bothered to define a specific objective for reducing the unemployment rate.

Then, in the next part, certain statistics, with which you are all familiar, have been provided.

In the part that deals with interest rates present, the economic situation and the deficit, it is reaffirmed that the Conservatives had lost control over spending. There is an analysis that shows that if federal government budgets are viewed just like any other government budget, that three factors trigger a deficit.

First of all there are program expenditures, followed by interest rates and, finally, revenue.

On a donc constaté que, bien que les dépenses de programmes aient été relativement bien contrôlées par les Conservateurs, d'ailleurs à coups de grandes coupures dans plusieurs de nos programmes sociaux, dans un premier temps, les frais d'intérêt avaient mal été évalués par le ministre Wilson, et cela particulièrement pendant les dernières années de la décennie 1980; ensuite, au début des années 1990 avec la récession, les revenus ont été surévalués. Et, dans ce contexte, on est un petit peu inquiets de ne pas retrouver dans le document *Un nouveau cadre de politique économique* qui constitue l'approche stratégique élaborée par le ministre face au déficit, ce lien entre déficit, intérêt et conjoncture qui est établi dans le document *Instaurer un climat financier sain*.

Dans ce document—ci, M. Martin exclut toute possibilité d'agir sur les taux d'intérêt et la prospérité économique, et fait le calcul simpliste que toute réduction de dépense se traduira mécaniquement par une réduction équivalente du déficit.

Comme ce fut le cas pour Michael Wilson au cours de la dernière décennie, M. Martin risque bien de se montrer incapable d'atteindre les objectifs qu'il s'est fixé, parce qu'il renonce à agir sur certains facteurs—clé dans l'évolution de la conjoncture économique et de l'état des finances publiques.

Pour nous, il est essentiel qu'une stratégie à moyen terme pour s'attaquer au problème des finances publiques, agisse sur tous les facteurs qui composent le problème. Parlons d'abord de la politique monétaire et la politique budgétaire.

Dans le document, aux pages 6, 7 et 8, on revient sur des éléments qui sont maintenant bien connus, les effets néfastes de la politique monétaire de la Banque du Canada au cours des années 1980, aussi bien en termes de chômage qu'en termes de coûts pour les finances publiques.

Donc, à la page 8, on conclut en disant, au milieu de la page:

Si nous avons vécu au-dessus de nos moyens dans les années 1980, c'est surtout parce que nous nous sommes payés une politique monétaire exceptionnellement rigoureuse et coûteuse dont nous traînerons encore pour longtemps les conséquences financières et fiscales. Il faut faire un virage immédiat en la matière, sans quoi l'assainissement des finances publiques ne sera toujours qu'un exercice de plus en plus difficile et contre-productif, parce que soumis aux coûts excessifs et imprévisibles des variations dans les taux d'intérêt sur lesquels la politique monétaire canadienne a une influence certaine.

Plus concrètement, on propose que la régulation de l'inflation ne se fasse plus qu'à partir des mécanismes de la politique monétaire, et qu'on mette en place de nouveaux mécanismes et de nouvelles pratiques de régulation sociale de l'inflation qui soient moins coûteux que la régulation par les taux d'intérêt. Ce sont des choses qu'on retrouve dans derniers rapports du Conseil économique du Canada, et ce ne sont donc pas des innovations, mais ce sont des choses qui n'ont pas été explorées à leur juste valeur.

[Translation]

Although the Conservatives had relatively good control over program expenditures, and indeed they made major cutbacks in many of our social programs, we noted that initially, Minister Wilson did not properly assess interest costs, particularly during the last few years of the 1980s; then, in the early 1990s, the recession hit and revenue was over—evaluated. Given these circumstances, we are somewhat concerned by the fact that the document entitled A New Framework for Economic Policy, which describes the strategic approach that the Minister intends to take in order to tackle the deficit, does not mention this link between the deficit, interests and the economic situation that was detailed in the document entitled Creating a Healthy Fiscal Climate.

In this particular document, Mr. Martin excludes any possibility of taking action that would have an impact on interest rates and economic prosperity, and comes up with the simplistic calculation that any reduction in spending would automatically result in an equivalent decrease in the deficit.

As was the case with Michael Wilson over the past decade, Mr. Martin may indeed find himself unable to attain the objectives that he has set because he refuses to intervene in certain key areas that have an impact on the economic situation and on the state of public finances.

As far as we are concerned, it is essential that we develop a medium-term strategy that will enable us to deal with the problem of public finances, that will have an effect on all of the factors that together make up the problem. First of all, let us talk about monetary policy and budgetary policy.

Pages 6, 7 and 8 of the document deal with factors that are now well known, namely, the negative effect of the Bank of Canada's monetary policy during the 1980s, with respect to unemployment and public financing.

In the middle of page 8, we conclude by saying

that if we lived beyond our means in the 1980s, it was primarily because we had an exceptionally stringent and costly monetary policy whose fiscal and financial consequences will remain with us for quite some time yet. We must make an immediate about face, or else any attempt to rejuvenate public finances will always be nothing more than an increasingly more difficult and counterproductive exercise, given that it is subject to the excessive and unforeseeable cost of fluctuating interest rates, a factor upon which Canadian monetary policy certainly has an influence.

More specifically, we are recommending that we no longer try to control inflation on the basis of monetary policy alone, and that we control inflation by implementing new mechanisms and social regulation practices that are less expensive than the practice of regulating by means of interest rates. These are all suggestions contained in the most recent reports submitted by the Economic Council of Canada, and therefore we are not coming up with something new. However, these are avenues that have not been properly explored.

Deuxième élément, la politique monétaire doit être mieux coordonnée avec les politiques budgétaires des gouvernements fédéral et provinciaux, pour éviter tant la soumission de l'un à l'autre que les contradictions majeures connues dans les dernières années. Ce sont aussi des éléments que l'on retrouve dans les derniers rapports du Conseil économique du Canada.

Troisièmement, il faut agir rapidement sur la dette publique détenue à l'étranger, et considérer toutes les avenues pour ramener à un plus faible pourcentage ce recours aux marchés extérieurs et là-dessus, il y a toute une série d'hypothèses qui ont été amenées par différents experts.

Quatrième élément, il faut assurer une plus grande stabilité dans les taux d'intérêt canadiens et contribuer à l'aide de la politique rates and use monetary policy to maintain real rates at lower levels. monétaire à maintenir des taux réels à des niveaux plus bas.

Dans un tel contexte de choix politique, nous croyons que le gouvernement canadien se place de façon fort différente, plus stimulante et plus prometteuse pour entrevoir le redressement de l'économie canadienne et celui des finances publiques.

Après la politique monétaire, ce qu'on peut faire pour agir sur les frais d'intérêt, c'est s'occuper de la fiscalité sur les recettes. Tout le monde est d'accord pour dire que le fardeau fiscal s'est accru au cours des années 1980. Ce qui n'est pas mentionné dans le document, parce qu'on considère que le fardeau fiscal ne peut pas être augmenté, c'est le déplacement de ce fardeau qui fait que la part relative des entreprises a diminué par rapport à celle des individus. La fiscalité des entreprises s'est graduellement déplacée vers des charges qui ne sont pas directement liées à la rentabilité, par exemple, les taxes sur la masse salariale. La fiscalité des entreprises est de plus en plus supportée par les petites et moyennes entreprises, et d'ailleurs on constate que ça se reproduit au niveau des individus, où c'est la classe moyenne qui subit la plus grosse partie du fardeau fiscal. On a vu, au cours des années 1980, des allégements du fardeau fiscal pour les personnes à hauts revenus et aussi l'introduction d'un certain nombre d'abris fiscaux.

• 1010

Nous sommes conscients que la situation financière actuelle du gouvernement ne permettra pas à court terme un allègement du fardeau fiscal des Canadiens et Canadiennes. Cependant, nous croyons que le gouvernement fédéral devra agir rapidement pour réintroduire une certaine progressivité dans le régime fiscal canadien, tout en cherchant davantage de revenus auprès de cette partie de la population qui a profité des politiques économiques et fiscales des dix dernières années.

Pour cette raison, nous proposons, comme mesures à court terme: l'introduction, dans l'échelle d'imposition sur le revenu des particuliers, de taux croissants jusqu'à un seuil de revenu annuel de 250 000\$; l'abolition de l'exonération d'impôt accordée actuellement aux revenus de fiducies familiales et le traitement des gains en capital comme n'importe quel autre revenu, c'est-à-dire l'abolition de l'exonération de 25 p. 100 sur les gains en capital; également, comme on l'a fait à de nombreuses reprises, on propose de réduire le montant maximal de revenu qu'on peut verser sans payer d'impôt à un régime enregistré d'épargne-retraite. Il ne s'agit pas d'abolir le régime d'épargne-retraite. Il s'agit de ramener le taux maximal auquel

[Traduction]

Our second recommendation is that the monetary policy must be better coordinated with both the federal and provincial governments' budgetary policies to avoid the submission from one government to the other as well as the major contradictions that we witnessed over the past few years. These are also points raised in the recent reports published by the Economic Council of Canada.

Thirdly, we have to take swift action as regards our foreign held public debt and we must consider all avenues to reduce reliance on outside markets. As regards this issue, a wide range of hypotheses have been prepared by various experts.

Fourthly, we must attain greater stability in Canadian interest

If the Canadian government were to make these political choices, we believe that it would be in a completely different situation, that it would be in a better position to stimulate the Canadian economy and improve public finances.

Once we have taken care of monetary policy, we can deal with interest costs by assuming control over the taxation of revenue. Everyone agrees that the tax burden grew in during the 1980s. What is not mentioned in the document, because it is thought that the tax burden cannot be increased, is the way that this burden was shifted. Corporate taxes decreased in comparison to those paid by individual taxpayers. Corporate taxation has gradually shifted to the point where taxes are not directly linked to profitability. Payroll taxes are an example. More and more often it is the small and medium-sized businesses that are more heavily taxed, and, furthermore, we can see this happening with individual taxpayers as well, where the middle class must shoulder the largest portion of the tax burden. During the 1980s, taxes were decreased for people in high income brackets and also a certain number of tax shelters were introduced.

In view of the government's current financial situation, we realize that it will not be possible to reduce the tax burden of Canadians in the short term. However, we feel that the federal government should move swiftly to reintroduce progressiveness in the Canadian tax system, and to also try to extract more revenue from those people who benefited from the economic and fiscal policies of the past 10 years.

Accordingly, we are suggesting the following short-term measures: the introduction of increasing rates, with a \$250,000 annual income threshold, in the taxation scales for individual taxpayers; the abolition of tax exemptions currently given for income derived from family trusts, capital gains must be treated as any other source of income, namely, abolition of the 25% exemption on capital gains; and, finally, as has already been mentioned several times, the reduction of the maximum amount that can be put into a registered retirement savings plan without having to pay taxes. We are not advocating that retirement savings plans be abolished. We are suggesting that we reduce the maximum amount to a level that members of the middle

à la classe moyenne, et non aux gens qui ont des revenus très very high incomes. supérieurs.

De telles mesures, croyons-nous, tout en générant des revenus additionnels dont le gouvernement a besoin pour réduire le déficit, seraient un premier pas pour rétablir, chez les Canadiennes et Canadiens, une certaine confiance dans le régime fiscal, confiance qui a été ébranlée par certaines mesures fiscales des dernières années, dont l'introduction de la TPS. Mais plus globalement, à moyen et long termes, l'ensemble du régime fiscal doit être revu, et nous proposons la mise sur pied d'une commission d'enquête itinérante à travers tout le Canada sur cette question-là, afin de trouver des solutions plus structurelles et durables.

Dans les documents qu'on a déposés, il y a un document qui est en quelque sorte notre plate-forme. Ce n'est pas une proposition. Ce sont des éléments de proposition d'une réforme globale de la fiscalité.

Le dernier élément est le rôle du gouvernement fédéral. Contrairement à ce qui est présent en filigrane dans tous les documents du gouvernement, cela contrairement à ce qui était inscrit dans le Livre rouge du Parti libéral du Canada, nous pensons que le soutien gouvernemental est extrêmement important pour le redéploiement de l'économie canadienne. Lors de la consultation prébudgétaire de l'année dernière, à Montréal, j'ai présenté un document sur le rôle du gouvernement fédéral et le rôle de l'État dans le cadre des mutations économiques importantes qu'on connaît. Le filet de sécurité sociale nous semble important. On va d'ailleurs se présenter aux audiences prévues par le ministre Axworthy.

On trouve à la page 13 les éléments du rôle du gouvernement fédéral. Il y a un premier élément qui n'est pas mentionné, mais que j'aimerais souligner.

Pour nous, il y a beaucoup de travail à faire afin de débureaucratiser le fonctionnement de l'appareil du gouvernement fédéral. Entre autres, on doit réorganiser les services et le travail, ce qui implique pour nous la participation des travailleurs et des travailleuses afin d'atteindre un niveau d'efficacité plus élevé dans les services et les économies, s'il s'en produit.

Le gouvernement fédéral pourrait surtout faire des économies là où il y a des chevauchements avec les provinces. M. d'Aquino était ici hier et présentait à peu près le même point de vue que nous. Rien n'empêche le gouvernement fédéral d'annoncer dans le prochain budget le retrait du gouvernement fédéral de la formation et le transfert de la responsabilité des d'autres chevauchements qui existent.

On annonçait, la semaine dernière, qu'un certain nombre de bureaux du Bureau fédéral de développement seraient ouverts à travers tout le Québec. Il me semble que cela va un peu à l'encontre de l'esprit de coordination et de complémentarité des politiques.

D'autres compression pourraient se faire dans des domaines dont la conjoncture économique et politique ne justifie nullement le maintien du niveau actuel de dépenses. On pense aux mégaprojets énergétiques et à la Défense nationale. On

[Translation]

on peut y contribuer à un niveau qui correspond à ce qui est accessible class can afford, and not to a level that is accessible only to those with

We believe that these measures will generate additional revenue needed by the government to reduce the deficit and will also constitute a first step towards reestablishing, amongst Canadians some confidence in the tax system, confidence that was shaken by certain tax measures implemented over the past few years, including the introduction of the GST. For the medium term and the long term, we are suggesting that the entire tax system should be reviewed, and we are recommending that a commission of inquiry be created which will travel across Canada to delve into this matter, in order to find more structural and sustainable solutions.

In the documents that we tabled, one serves as our platform to some extent. It is not a proposal. It contains the basis for a proposal to do an overall reform of the tax system.

The last element concerns the role of the federal government. Contrary to what has been hinted at in all of the government's documents, contrary to what was said in the Red Book put out by the Liberal Party of Canada, we believe that government support is extremely important in rejuvenating Canada's economy. During the pre-budget consultation process last year in Montreal I presented a document that described the role of both the federal government and the State as regards the considerable economic changes that we are going through. The social security net is, in our view, important. Moreover, we will be appearing as a witness during the hearings that Minister Axworthy has scheduled.

Page 13 details the role to be played by the federal government. On aspect is not mentioned in this document, but I would like to draw your attention to this matter.

We feel that there is a great deal of work to do in rendering the federal government apparatus less bureaucratic. Among other things, we must reorganize services and work, which means that we must, in our view, involve workers in order to achieve a higher level of efficiency in the services and possibly produce savings.

The federal government could save money especially in those areas where there is duplication with the provinces. Mr. d'Aquino was here yesterday and his viewpoint was very similar to ours. There is nothing that could prevent the federal government from announcing, in its next budget that it will be withdrawing from training and transferring responsibility for ressources aux gouvernements des provinces. Mais il y a bien resources to provincial governments. However, many other areas of duplication exist.

> Last week, the Federal Office of Regional Development announced that it would be opening offices throughout Quebec. It seems to me that this goes somewhat against the spirit of creating coordinated and complementary policies.

> Other cutbacks could be made in fields where the current level of spending can hardly be justified in view of the current economic and political climate. Hydro mega-projects and National Defence spring to mind. We would also suggest that

suggère aussi que l'espionnage de la vie privée des Canadiens et Canadiennes soit substantiellement coupé. On annonçait ce matin qu'une agence fédérale avait proposé de doubler le nombre d'agents à l'étranger pour contrôler l'entrée des immigrants ayant un passé criminel. Il me semble que, dans la l'augmentation des contrôles.

En conclusion, nous proposons, en ce qui a trait à l'assainissement des finances publiques, un assouplissement de la politique monétaire avec un contrôle de l'inflation éventuelle—il n'y a pas d'inflation majeure actuellement au Canada—, mais davantage par des mécanismes de concertation sociale, l'adoption de certaines mesures fiscales de façon très précise à court terme, un débat public sur l'ensemble de notre fiscalité et l'adoption de compressions budgétaires là où il y a un chevauchement évident avec les compétences provinciales. On a donné 6 exemples où la conjoncture économique politique actuelle ne justifie plus la poursuite du niveau de dépenses.

En gros, cela fait le tour du mémoire qu'on a déposé au Comité. Je vous remercie de votre attention. Nous sommes disponibles pour répondre à vos questions.

The Acting Chairman (Mr. Mitchell): Thank you very much, Mr. Paquette.

We'll go to questioning now from the Bloc Québécois.

M. Canuel (Matapédia - Matane): Je vous remercie pour votre présentation. Nous comprenons ce que vous avez dit: il faut analyser les raisons pour lesquelles nous avons un déficit énorme et on ne peut pas laisser à nos enfants le fardeau de payer tout cela.

Cependant, on ne s'entend pas avec le gouvernement sur où on doit couper. Aller chercher quelques cents dans les poches des pauvres, c'est dégradant, mais aller chercher quelques millions et même des milliards dans des fiducies, dans les grosses compagnies, c'est, je pense, de la décence. C'est ce que vous avez proposé et, je le répète, nous sommes d'accord avec cela.

Je voudrais quand même vous poser une question sur le budget de la défense. Croyez-vous qu'il y aurait moyen de faire davantage, à la condition évidemment de consacrer les sommes budgétées pour la défense et les affecter plutôt dans l'industrie afin de rebâtir ce secteur?

On a aussi parlé des dépenses du gouvernement. D'après vous, serait-il possible, sans s'attaquer aux plus démunis, aux sans voix, de réduire d'une façon plus substantielle les dépenses gouvernementales?

M. Paquette: Sur la première question, c'est une question sur laquelle la CSN travaille depuis extrêmement longtemps, de façon très précise depuis 1987. On avait d'ailleurs fait des propositions très précises dans ce sens-là pour réduire les dépenses militaires de 25 p. 100 dès le prochain budget, en gardant la moitié des coupures pour la reconversion des industries et des communautés qui seraient affectées par cette réduction de dépenses.

On sait par exemple que dans la région de Valleyfield, une usine a des projets de reconversion vers des productions civiles avec des marchés, et elle a besoin d'un petit coup de pouce pour faire la transition. C'est dans ce sens-là que le gouvernement a une responsabilité d'aider l'industrie à se reconvertir.

[Traduction]

substantial cutbacks could be made in activities that involve spying on the private lives of Canadian citizens. This morning it was announced that a federal agency had suggested that we double the number of foreign-based officers to control the entry of immigrants with a criminal past. Given the current circumstances, conjoncture actuelle, il y a sûrement des moyens plus efficaces que it seems to me that there are undoubtedly more effective ways of doing this rather than increasing controls.

• 1015

Finally, concerning fiscal consolidation, we suggest an easing up of monetary policy through possible inflation controlalthough there is not presently a major inflation problem in Canada—, but more through social consultation mechanisms, the passing of certain very specific short-term tax measures, a public debate on our whole tax system and the passing of budget cuts when there is obvious overlapping with provincial jurisdictions. We gave six examples of how the present economic and political situations no longer call for the same level of spending.

That sums up the brief that we filed with the Committee. Thank you for your attention. We are open for your questions.

Le président suppléant (M. Mitchell): Merci beaucoup, monsieur Paquette.

Nous allons maintenant passer aux questions du Bloc québécois.

Mr. Canuel (Matapédia-Matane): Thank you for your presentation. We understand what you've said: you must analyze the reasons that have led to our enormous deficit and we can't leave the burden of paying it off to our children.

However, we don't agree with the government on what to cut. Taking a few cents from poor people's pockets is degrading, but taking a few million and even billions from trust funds and big companies is, I think decent. This is what you have suggested and, I repeat, we agree with that.

However, I would still like to ask you a question on the defence budget. Do you think we could do more, obviously on the condition that the sums budgeted for defence be instead appropriated to industry in order to rebuild this sector?

There was also talk of government spending. According to you, would it be possible, without hitting the poorest and those without a voice, to more substantially reduce government spending?

Mr. Paquette: As to the first question, it's a matter that the CNTU has been working on for a very long time, very specifically since 1987. We made very specific proposals to that effect to reduce military spending by 25% as of the next budget, keeping half the cuts for the reconversion of industries and communities affected by these spending cuts.

For instance, we know that in the Valleyfield area a factory has reconversion projects to civilian production with markets, and that it needs a helping hand to make the transition. It's in that way that the government has a responsibility to help industry to reconvert.

C'est vrai également pour les communautés où il y a des bases militaires. D'ailleurs, on sait que le gouvernement fédéral aurait débloqué 20 millions de dollars pour les provinces Atlantiques, ce avec quoi on est tout à fait d'accord, mais pour le Québec, il n'y a pas eu d'annonce encore.

Donc, ce n'est pas tellement le niveau de coupures à la Défense nationale qui est le gros problème pour nous. Évidemment, on doit garder une certaine présence au niveau international, mais c'est davantage la façon dont on va le faire. C'est sûr que couper mécaniquement 25 p. 100, cela n'aura pas d'effets sur l'activité économique; c'est la même chose que pour l'ensemble des dépenses gouvernementales: si on coupe les dépenses de 25 p. 100 ou de 10 p. 100, cela aura nécessairement des contrecoups dans l'économie canadienne.

Pour nous, il y a cette responsabilité du gouvernement fédéral d'aider l'industrie et les communautés à se reconvertir à même les fonds de la Défense nationale. On pense que 25 p. 100 de coupures, ce serait possible. Il y a eu des études qui ont été faites là-dessus, entre autres, à l'Université du Québec.

• 1020

Quant à votre deuxième question, la formation professionnelle est régional, au niveau des ressources naturelles, dans certains programmes de sécurité sociale, il y a des dédoublements qui pourraient facilement se corriger d'ici la présentation du prochain budget.

Je parlais des mégaprojets énergétiques de la Défense nationale. Toutefois, je pense aussi que le fonctionnement du gouvernement lui-même pourrait être revu pour davantage d'efficacité. Et là encore, il faut avoir, je dirais, cette préoccupation de recyclage ou de réorientation de la main-d'oeuvre s'il y a effectivement des réductions d'effectifs à faire dans la Fonction publique fédérale. On devrait peut-être envisager de répondre à de nouveaux besoins qui ne sont pas actuellement traités par la Fonction publique fédérale à un niveau ou à un autre.

Donc, nous, du côté des programmes, on constate que s'il n'y avait pas eu les deux récessions de 1981-1982, et 1990-1991-1992, probablement que le niveau de dépenses, par rapport au PIB, serait à peu près le même. De ce côté-là, on pense qu'il faut davantage rationaliser, être davantage efficaces, mais c'est davantage, comme je le mentionnais, par une recherche d'efficacité que par le biais d'une volonté de coupures sur de programmes particuliers. Donc, je pense qu'on se rejoint effectivement sur les grandes orientations.

Le président: Monsieur Pomerleau.

M. Pomerleau: Merci, monsieur le président. Je vais tenter de parler lentement pour la traduction.

J'aurais juste une question très générale. Vous venez de dire, durant votre intervention, que depuis une quinzaine d'années, on a assisté à un déplacement de la charge fiscale des gens riches vers les gens pauvres. On a vu la charge fiscale des gens pauvres et de la classe moyenne en particulier augmenter. On a également vu le même phénomène se produire pour les grandes compagnies, c'est-à-dire que les grands consortiums ont vu leur charge fiscale diminuer aux dépens de la petite et de la moyenne entreprises. Les chiffres le disent.

[Translation]

This is also true for communities that have military bases. We know that the federal government was going to release \$20 million for the Atlantic provinces, which we totally agree with, but as to Quebec, they have not announced anything yet.

So it's not so much the level of National Defence cuts that is a big problem for us. Obviously we must maintain a certain presence internationally, but it's more a question of how we will do so. Of course, mechanically cutting 25% will not have an impact on the economic activity. It's not the same thing as for the whole all of government spending: if we cut spending by 25% or 10%, it will necessarily have repercussions on the Canadian economy.

For us, it is the federal government's responsibility to help industry and communities reconvert with National Defence funds. We think that 25% cuts would be possible. Studies have been carried out on this, amongst other, at the Université du Québec.

As to your second question, professional training is the most le cas le plus connu. Mais en éducation, en santé, en développement known case. But in education, in health, in regional development, in natural resources, in certain social security programs, there is overlapping that could easily be rectified by the time the next budget is presented.

> I spoke of National Defense's energy megaprojects. However I also think that government operations themselves could also be reviewed for more efficiency. There again, I would say there has to be a concern with retraining or reorienting manpower if there are cuts to be made in the federal public service work force. We might look into meeting new needs that are not presently dealt with by the federal Public Service at one level or another.

> So as far as programs are concerned, we note that had there not been the two recessions of 1981-82, and 1990-91-92, it is likely that the level of spending relative to GDP would be about the same. On that level we think there should be more streamlining, we should be more efficient. But as I was saying, this would be accomplished more through greater efficiency than through the will to make cuts in particular programs. So I think we agree on the general directions.

The Chairman: Mr. Pomerleau.

Mr. Pomerleau: Thank you Mr. Chairman. I will try to speak slowly for translation.

I just have a very general question. You've just said in your intervention that, over the last 15 or so years, there has been a shift of the tax burden from rich people to poor people. The tax burden on poor people and the middle class in particular has increased. The same phenomenon also occured with big companies, which is to say that big consortiums' tax burden decreased at the expense of small and middle-sized businesses. The numbers indicate

On voit aujourd'hui que le ministre des Finances tentera de faire des coupures majeures qui seront absorbées inévitablement par la classe moyenne. On parle d'assurance-chômage, de bien-être social, de coupures dans les transferts aux provinces pour différents programmes. Vous dites qu'un ensemble de coupures comme celles-là pourraient provoquer une autre récession. Pourriez-vous élaborer un peu là-dessus?

M. Paquette: En elles-mêmes, ces coupures ne seraient pas suffisantes. Mais il faut constater que les taux d'intérêt sont encore très élevés. Le taux de change est très élevé aussi. Avec les compressions de plusieurs milliards qui seraient annoncées, ces deux éléments dans le cadre d'une reprise, qui est quand même très fragile, particulièrement au chapitre de l'emploi, pourraient provoquer un ralentissement économique pouvant aller jusqu'à une récession.

Donc, ce n'est pas seulement l'aspect des coupures dans les dépenses, c'est le contexte où les taux d'intérêt demeurent très élevés dont il s'agit. Je dirais que la confiance générale du public vis-à-vis la reprise est faible, le pouvoir d'achat stagne, et l'endettement augmente depuis un certain nombre d'années. C'est donc une conjonction d'éléments qui actuellement fait en sorte qu'une coupure drastique dans les dépenses du gouvernement fédéral pourrait amener un ralentissement, voire une récession.

M. Peter Bakbis (adjoint à l'exécutif, Confédération des syndicats nationaux): Le nouveau cadre de la politique économique entrevoit même une augmentation des taux d'intérêt au cours de la prochaine année. Rajoutez à cela des coupures majeures de programmes, et oui, nous sommes inquiets. rajoutez à cela une réduction majeure de l'intervention gouvernementale et l'effet des taux d'intérêt serait finalement amplifié par le comportement financier du gouvernement fédéral.

M. Pomerleau: Vous avez parlé de trouver des moyens d'éliminer le recours à l'extérieur pour le financement de la dette canadienne. Vous n'avez pas donné d'exemple précis, mais en avez-vous?

M. Paquette: Je ne suis pas un spécialiste de la question, sauf que vous savez, comme moi, que le niveau de la dette extérieure au Canada au début des années 1960 était plus élevé qu'actuellement. Il y a eu une série de mesures qui ont été prises par les différents gouvernements qui se sont succédés pour rapatrier cette dette-là. On sait aussi qu'une des raisons pour lesquelles notre endettement face à l'extérieur est si important, ce n'est pas tant qu'il n'y a pas d'épargnes au Canada—on est un des pays occidentaux où le taux d'épargnes est l'un des plus élevé—, c'est que les taux d'intérêt canadiens sont tellement élevés que ce sont des titres très alléchants pour les étrangers.

En ce sens, on est entré dans un cercle vicieux. Comme nos taux d'intérêt sont élevés, les étrangers rachètent des titres, leur tour, les revendent sur le marché secondaire aux étrangers. market to foreigners. Foreigners buy them not because they're Les étrangers les achètent, non parce qu'on n'est pas capables able to absorb the volume but because the returns are d'absorber ce volume mais parce que les rendements sont worthwhile. For foreigners, there are two elements to consider

[Traduction]

We see today that the Minister of Finance will try to carry out major cuts which will inevitably fall on the middle class. There is talk of unemployment insurance, of welfare, of cuts in the transfers to provinces for different programs. You say that a series of cuts like these could lead to another recession. Could you elaborate a bit on

Mr. Paquette: In themselves, these cuts would not be sufficient. But we must note that interest rates are still very high. The exchange rate is also very high. With the announcement of many billions of dollars worth of cuts, these two elements in the context of a recovery which is quite fragile particularly in matters of employment, might lead to an economic slowdown which could develop into a recession.

So it's not just the matter of spending cuts, there is also the context where interest rates remain very high. I would say that general public confidence concerning recovery is low, buying power is stagnant and that debt has increased over the last few years. It is therefore a combination of factors that means that presently, a drastic cut in federal government spending could lead to a slowdown or even a recession.

Mr. Peter Bakbis (Executive Assistant, Confederation of National Trade Unions): The new economic policy framework even forsees an increase in interest rates during the next year. Add to that major cuts in programs and yes, we are worried. This could put us in a bit of the same situation as at the beginning of Cela pourrait nous placer un peu dans la situation du début des années the 1990s, when there was quite a major increase in interest rates. 1990, où il y avait une augmentation très forte des taux d'intérêt; Add to that a major cut in government intervention and the effect of the interest rates will end up being magnified by the financial behaviour of the federal government.

> Mr. Pomerleau: You spoke of finding ways to avoid resorting to outside sources to finance the Canadian debt. You didn't give any specific examples, but do you have any?

> Mr. Paquette: I'm not an expert in this matter, except that you know as I do that the level of Canada's foreign debt at the beginning of the 60s was much higher than now. Series of measures were taken by each of the different governments to repatriate that debt. We also know that one of the reasons our foreign debt is so substantial is not so much that there weren't any savings in Canada—we are one of the Western countries with the highest savings rates—as that Canadian interest rates are so high that

securities are very attractive to foreigners.

In that sense we are in a vicious circle. As our interest rates are high, foreigners buy more securities, because the Bank of parce que la Banque du Canada ne vend pas de titres à Canada does not sell securities abroad. It sells securities to l'étranger. Elle vend des titres à des firmes canadiennes qui, à Canadian companies which then resell them on the secondary intéressants. Pour l'étranger, il y a deux éléments qui jouent sur with Canadian bonds: the interest rate and the exchange rate.

une obligation canadienne: le taux d'intérêt et le taux de change. Donc, quand le taux de change baisse, évidemment, le rendement baisse. Ils vendent les obligations sur le marché, et cela risque de créer des mouvements de panique.

On est piégé avec la politique de la Banque du Canada. En élevant les taux d'intérêt, on a rendu les titres canadiens alléchants pour l'étranger et on est obligé de maintenir des taux de change élevés pour maintenir les rendements qui ont amené ces gens—là à acheter. Donc, il faut une politique graduelle de rapatriement.

Un candidat du Parti libéral, dans la région de Montréal, a suggéré un certains nombres de moyens pour nationaliser notre dette extérieure. Cependant, je veux simplement souligner que ce n'est pas une situation qui est nouvelle. C'est une situation qui existait de façon beaucoup plus aiguë au début des années 1960.

M. Pomerleau: Merci beaucoup.

Mr. Gouk: First of all, I gather your organization is concerned primarily with two things: the economic well-being of Canada, generally speaking, as it would affect you; and more specifically, employment, employment of your membership and of course employment of all people.

There's a diametrically opposed sort of policy on this, the government believing that it has to deal with the employment issue first and then, when people are working, that this will help resolve the deficit problem and ultimately the debt.

We happen to believe it's the other way around. We believe the reason people are unemployed—your members, other people—is because the government's spending is so far out of control that it has had to take a bigger and bigger bite out of Canadians individually and corporately for taxation purposes, and as a result, Canadians have less disposable income to buy Canadian goods and services, which creates less demand on those corporations. The corporations have higher costs and therefore are less competitive internationally, so they close down and lay people off.

Simplistically put, we believe what we have to do is reverse that process, get government spending under control, work towards tax reduction for both individuals and corporations, so that there is more disposable income and so corporations can be more competitive and then they will expand and employ people.

Would you agree with that general policy and concept?

M. Paquette: Personnellement, je pense que non. La vision qu'on en a n'est pas une vision mécanique. Il ne faut pas attendre que l'emploi se règle, c'est-à-dire que le chômage diminue de façon substantielle, pour qu'automatiquement les finances publiques soient corrigées.

Par contre, on pense qu'un des éléments qui a amener à la hausse des dépenses gouvernementales au cours des années 1970, c'est la montée du chômage. D'ailleurs, on constate, quand on regarde les courbes d'augmentation du taux de chômage au Canada et celles des déficits, que la courbe a commencé à augmenter en 1974–1975 avec une récession qui a été relativement faible au Canada, mais très forte au niveau mondial, et que c'est le moment où M. John Turner, qui était ministre des Finances à l'époque, a fait le premier déficit de toute la série qui a suivie.

[Translation]

So when the exchange rate goes down, obviously the return drops. They sell the bonds on the market, and this could lead to panic.

We are trapped, given the Bank of Canada's policy. By increasing interest rates, Canadian securities have been made attractive to foreigners and we are forced to keep up high exchange rates in order to maintain the returns that lead these people to buy. Therefore, there has to be a gradual policy of repatriation.

A candidate for the Liberal Party, in the Montreal area, suggested a number of ways to nationalize our foreign debt. However, I would just like to emphasize that this is not a new situation. This is a situation that was much more acute at the beginning of the 60s.

Mr. Pomerleau: Thank you very much.

M. Gouk: Premièrement, si j'ai bien compris, votre organisation se préoccupe surtout de deux choses: le bien-être économique du Canada en général, tel qu'il vous toucherait; et plus précisément l'emploi, des emplois pour vos membres et, évidemment, pour tout le monde.

Le gouvernement a une politique diamétraliment opposée sur ce point, car il croit qu'il doit premièrement composer avec la question de l'emploi et ensuite, lorsque les gens travaillent, que ceci va aider à résoudre le problème du déficit et, à long terme, de la dette.

Nous croyons que c'est plutôt le contraire. Nous croyons que si les gens chôment—vos membres, d'autres gens—c'est parce que les dépenses du gouvernement sont tellement déréglées qu'il a dû imposer de plus en plus Canadiens en tant qu'individus et en tant que sociétés. Il en résulte que les Canadiens disposent de moins de revenu pour acheter des biens et des services canadiens, ce qui mène à une plus faible demande pour ces sociétés. Leurs coûts sont plus élevés et donc moins concurrentiels sur le marché international, donc elles ferment leurs portes et licencient leurs des employés.

Pour l'exprimer simplement, nous croyons que nous devons inverser ce processus, maîtriser d'abord les dépenses gouvernementales, puis réduire les impôts des particuliers et des sociétés pour qu'il y ait plus de revenu disponible et pour que les entreprises puissent être plus concurrentielles et dès lors prendre de l'expansion et engager des gens.

Êtes-vous d'accord avec cette positin général et ce concept?

Mr. Paquette: Personally, I think not. Our vision of it is not a mechanical one. You can't wait for employment to straighten itself out, which is to say for unemployment to go down substantially, so that automatically public finances will be rectified.

On the other hand, I think that one of the factors that led to an increase in government spending during the 1970s was the increase in unemployment. Looking at the Canadian unemployment rate increase curves and the deficit curves, we see that the curve started to go up in 1974–75 with the recession that was relatively minor in Canada, but very strong internationally, and that's when Mr. John Turner, who was Minister of Finance at the time, created the first deficit of the series that followed.

On ne peut pas simplement dire que c'est parce que les dépenses sont hors de contrôle. Les dépenses ont été pendant un moment hors de contrôle parce qu'il y avait augmentation d'un certain nombre de dépenses liées aux programmes sociaux, par exemple, l'assurance-chômage, qui découlaient de la situation de l'emploi.

À partir de 1987, ou de la venue des Progressistesconservateurs, il y a eu un contrôle des dépenses de programmes en général. Il y a même eu plusieurs années de surplus où les rentrées fiscales étaient plus élevées que les dépenses de programmes. Il y avait des surplus d'opération, mais ils ont été complètement mangés par la hausse des taux d'intérêt à cause de la politique de la Banque du Canada pour lutter contre l'inflation.

• 1030

À partir de 1990–1991, le problème a été la conjoncture économique qui a fait substantiellement baisser les revenus par rapport à ce qui était prévu.

Nous proposons une politique articulée autour de trois éléments, c'est-à-dire une politique qui vise l'emploi et une réforme de la fiscalité pour augmenter les revenus; un contrôle des dépenses à des niveaux qu'on connaît actuellement parce que, s'il y a une baisse du taux de chômage, il y aura également une baisse des dépenses liées à l'absence d'emplois; et, finalement, un travail au niveau des chevauchements avec les provinces.

En d'autres termes, on propose au gouvernement de ne pas s'attaquer au déficit simplement par une réduction des dépenses de programmes mais davantage par une politique d'ensemble qui joue sur tous les éléments.

M. Bakbis: Je peux peut-être rajouter seulement un élément. M. Paquette a expliqué pourquoi nous n'endossons pas cette approche. Cependant, sans comparer avec des situations identiques, c'est quand même intéressant de constater que dernièrement, aux États-Unis, depuis l'arrivée de M. Clinton, on a réussi à réduire de façon substantielle le déficit gouvernemental. Ce ne fut pas fait à partir d'un programme de coupures draconiennes. Cela dépend de différentes raisons qu'on n'a pas le temps d'analyser ici.

La reprise a été bonne aux États-Unis de sorte que, pour l'année fiscale 1993-1994, le déficit gouvernemental a été d'environ 40 p. 100 moindre que les prévisions du début de l'année. Cela est essentiellement dû à une meilleure conjoncture économique, au fait qu'il y a plus de gens qui travaillent, qui paient des impôts, des taxes et qui dépendent moins des prestations gouvernementales.

On ne peut pas dire que la croissance règle tout. Ce serait trop simpliste et mécanique. On propose certaines mesures fiscales, de compression des dépenses, mais de penser qu'on peut bêtement couper dans les dépenses et que cela n'aurait pas d'impact sur la croissance et sur la capacité de rencontrer les objectifs en matière de génération de recettes et de réduction du déficit serait irréaliste. Quant à nous, on craint—il y a une partie du mémoire de consacré à cela—que M. Martin répète les mêmes erreurs que M. Wilson où, à quelques reprises, il escomptait une croissance des recettes—tout son programme de réduction du déficit était basé là—dessus—et qu'en même temps on pratiquait des politiques qui ont plongé le pays en récession.

[Traduction]

You can't just say that it's because spending is out of control. Spending was for a time out of control because there was an increase of a certain number of expenses tied to social programs—for example, unemployment insurance—which was a result of the job situation.

As of 1987, or the coming to office of the Progressive—Conservatives, program spending was generally controlled. There were even many years of surplus where tax revenues were higher than program spending. There were also operational surpluses, but they were completely eaten up by the increase in interest rates due to the Bank of Canada's policy to fight against inflation.

Beginning in 1990–1991, the problem was the economic situation, which meant that revenues were substantially lower than forecast.

We propose a policy made up of three components: a job strategy and a tax reform, in order to increase revenues, a plan to keep expenditures at their present level, because if there is a drop in unemployment, there will also be a drop in expenditures attributable to unemployment; and finally, an effort to reduce overlap with the provinces.

In other words, we are suggesting that the government not attack the deficit merely by cutting program expenditures, but rather to adopt an overall policy that focuses on all aspects of the problem.

Mr. Bakbis: I would just like to add one point. Mr. Paquette has explained why we do not support this approach. While our situations are not identical, it is nevertheless interesting to note that since Mr. Clinton became President of the United States, there has been a significant reduction in the deficit. This was not done through drastic cuts. It was achieved for various reasons that we do not have the time to go into here.

The recovery has been good in the United States, and, as a result, the government's deficit for 1993–1994 was approximately 40% less than forecast at the beginning of the year. This was chiefly due to an improved economic situation and to the fact that more people are working, paying taxes and depending less on government benefits.

We cannot claim that growth solves all problems. That would be too simplistic and mechanical an approach. We are suggesting some tax measures, some expenditure reductions, but it would be unrealistic to think that we can simply cut expenditures in an unreasoned way without this having any impact on growth and our ability to meet our revenue and deficit reduction objectives. We fear—and part of our brief was devoted to this point—that Mr. Martin is making the same mistakes that Mr. Wilson made. On a number of occasions, Mr. Wilson counted on revenue growth—his whole deficit reduction program was based on that assumption—and at the same time he implemented policies that plunged the country into a recession.

Mr. Gouk: You mentioned the idea that there's a need for the government to produce some job creation as part of this plan. You mentioned the use of models and studies. Models indicate that every \$35,000 job the government creates costs \$75,000 to create, because of the need for administration, for the material involved in the project and so on. That's \$75,000 to create a \$35,000 job that produces \$10,000 of economic benefit for the government, for a net loss of \$65,000 a job. I can assure you this is no way to deal with the deficit.

Likewise, tax increases—if there are further taxes, it's going to go against exactly what I said before.

I talked about spending cuts for the government. Based on current projections, within 15 years social spending and the interest on the debt alone will exceed government income. That means if we cut every other department in its totality—defence, foreign aid, foreign affairs, immigration—if every department simply disappears, we will still have a deficit.

• 1035

So do you agree one of the major things we have to approach is cuts in social spending, which include unemployment insurance, noncontributory payments to people, and things of that nature, that this has to be a major source of the government getting its spending under control?

M. Paquette: D'abord, en ce qui a trait au coût de la création d'emplois, je n'ai pas de détails sur la façon de faire ce calcul-là, société canadienne. J'aimerais savoir combien chaque augmentation des taux d'intérêt a pu coûter en rentrées fiscales et en misère humaine.

Là-dessus, ce qu'on vise, ce n'est pas que le gouvernement crée des emplois, mais qu'il crée un climat qui permette la création d'emplois et qu'il ait la préoccupation de l'emploi dans l'ensemble de ses interventions, entre autres, au niveau des taux d'intérêt, au niveau de la formation professionnelle pour ce qui est des gouvernements des provinces, parce que nous sommes plus habitués à travailler au niveau provincial. Il faut que dans l'ensemble des politiques gouvernementales, la préoccupation de l'emploi soit là.

Je vous donne un autre exemple qui nous amène à beaucoup se questionner, et nous ne sommes pas les seuls à la faire, c'est celui de la taxation sur la masse salariale, par exemple. Ne devrait-on pas revoir la taxation sur la masse salariale, qui est actuellement par tranches de salaire, pour davantage aller vers une taxe sur le capital qui ferait que les entreprises qui créent du chômage contribueraient au fonds de l'assurancechômage, alors qu'elles sont favorisées par le régime actuel?

On veut que le gouvernement crée un climat favorable tout en donnant la priorité à l'emploi.

Mr. Gouk: I was dealing with cuts in social spending.

M. Bakbis: Je crois que c'est le 4 que nous témoignerons devant le comité qui étudiera les propositions de M. Axworthy. Dans notre mémoire actuel nous n'avons pas tenté de développer beaucoup là-dessus. Nous croyons qu'il y a des

[Translation]

M. Gouk: Vous avez dit que le gouvernement doit créer des emplois dans le cadre de ce programme. Vous avez parlé de l'utilisation de modèles et d'études. Les modèles indiquent qu'il coûte 75 000\$ au gouvernement pour créer un emploi, à cause des frais d'administration, les matériaux, etc. Donc il coûte 75 000\$ pour créer un emploi de 35 000\$, qui, à son tour, produit 10 000\$ d'avantages économiques pour le gouvernement. Cela fait une perte nette de 65 000\$ par emploi. Je vous garantis que ce n'est pas la bonne façon de s'attaquer au déficit.

De plus, cela va faire augmenter les impôts, avoir également une incidence négative.

J'ai parlé de la compression des dépenses du gouvernement. D'après les prévisions actuelles, les dépenses consacrées aux programmes sociaux et les intérêts comptés sur la dette vont, à eux seuls, dépasser les recettes du gouvernement. Autrement dit, si nous éliminons tous les autres ministères du gouvernement-la défense, l'aide au développement, les affaires étrangères, l'immigration, etc-il nous restera quand même un déficit.

Êtes-vous d'accord pour dire que si le gouvernement tient à contrôler ses dépenses, il faut qu'il s'attaque aux programmes sociaux, comme l'assurance-chômage, et d'autres programmes en vertu desquels les gens touchent des prestations sans avoir à y

Mr. Paquette: First of all, with respect to the cost of job creation, I have no details on how to make this calculation, but I know that the mais je sais que la lutte à l'inflation a coûté extrêmement cher à la fight against inflation costs the Canadian society a great deal. I would like to know how much each increase in interest rates costs in tax revenues and human misery.

> Our objective is not for the government to create jobs, but for it to create a climate favorable to job creation. We also want the government to think about the impact on jobs of everything else it does, regarding interest rates and job training, with respect to provincial governments, because we are more accustomed to working with the provincial government. The concern about unemployment must be taken into account in all government policies.

> I will give you another example of an area about which we have a lot of questions, and we are not the only ones. I'm referring to payroll taxes. Should we not review payroll taxes, which are currently paid according to the wages paid by a company, and move rather toward a tax on capital? In this way, firms that create unemployment would have to contribute to the UI fund, rather than benefiting from the system as they do at the moment.

> We want the government to create a favorable climate, and to give priority to jobs.

> M. Gouk: Moi je parlais des compressions et des dépenses reliées aux programmes sociaux.

> Mr. Bakbis: I believe we will be testifying before the committee studying Mr. Axworthy's proposals on the 4th. In this brief, we did not attempt to go into a great deal of detail on these points. We think improvements could be made. We favour

améliorations à apporter. Nous sommes en faveur de mesures measures that are more proactive, that would encourage people to rapidement sur le marché du travail et nous croyons également que de telles mesures pourraient faire épargner des sommes substentielles au niveau des prestations pour le soutien du revenu.

Cependant, nous ne sommes pas d'accord avec des coupures aveugles qui disent aux chômeurs: dorénavant on ne vous appuie plus, on va réduire de moitié vos revenus. On croit même que de telles coupures pourraient empirer la situation, parce qu'il faut reconnaître que ces gens-là dépensent leur argent pour des biens de consommation canadiens. Il ne mettent pas leur argent dans des abris fiscaux ou ne l'utilisent pas pour voyager à l'étranger ou acheter des voitures importées.

Donc, il y a d'autres circonstances qui ne favorisent pas la croissance économique et qui pourrait même nuire à la prospérité de l'ensemble des Canadiens et à la création d'emplois.

Mr. Bodnar: I have one question. I notice the member from the Bloc has been reading from a prepared question, which appears to be typed. I wonder if he would be so good as to supply me with his prepared or canned questions, and if there were any canned answers, I could have those, and then I wouldn't have to spend any more time on this committee. I could just read the questions and read the answers at my own convenience, rather than being here.

The Acting Chairman (Mr. Mitchell): Thank you, Mr. Bodnar, for that comment. I take it to be a comment.

M. Paquette: Je ne sais pas exactement ce que le député veut dire, mais s'il pense que la question qui a été posée par le Bloc avait été soufflée par nous et que notre réponse était «cannée», je pense que c'est extrêmement méprisant pour les 250 000 membres que je représente.

• 1040

M. Canuel: Monsieur le président!

The Acting Chairman (Mr. Mitchell): Just a minute, here. I don't think Mr. Bodnar in any way attempted to impinge on the integrity of the witnesses. I'm sure that's not the case, Mr. Bodnar.

Mr. Bodnar: I would like a copy of the prepared questions of the member of the Bloc, Mr. Chairman, if he's willing to give them, of

The Acting Chairman (Mr. Mitchell): And I would think, Mr. Bodnar, that the question has been read into the record and that it's

We'll finish with the Liberal questions, and if we have time I'll return to the Bloc for another question.

M. Canuel: J'invoque le Règlement.

The Acting Chairman (Mr. Mitchell): Go ahead.

M. Canuel: Je demanderais à l'honorable député de retirer ses paroles parce qu'il n'y a pas eu de question plantée. J'ai posé la question en toute honnêteté. J'ai écouté pour voir s'il y avait des points qui nous rapprochaient, mais je trouve dégueulasse qu'il dise que c'est une question plantée et qu'il méprise ainsi un très grand nombre de Québécois, de Québécoises en disant que c'était organisé.

[Traduction]

davantage proactives qui encourageraient les gens à retourner return to the labour force quickly. We also think that such measures could result in substantial savings for the government in income support benefits.

> However, we do not agree with blind cuts in which we say to the unemployed: we will not be supporting you in the future, we are going to cut your income in half. We even think that cuts of this type could actually worsen the situation, because we must recognize that these people are spending their money on Canadian consumer goods. They are not putting their money in tax-shelters, using it to travel abroad or buying imported cars.

> So there are other circumstances that do not promote economic growth and that could in fact be harmful to the overall prosperity of Canadians and to job creation.

> M. Bodnar: J'ai une question à poser. Je vois que le député du Bloc a lu une question préparée d'avance, qui semble être dactylographiée. Je me demande s'il aurait la bonté de me donner copie de ces questions préparées d'avance, et les réponses préparées d'avance également, le cas échéant. De cette façon, je n'aurai pas à passer mon temps à siéger au comité. Je pourrais me contenter de lire à loisir les questions et les réponses au lieu de venir siéger ici.

> Le président suppléant (M. Mitchell): Merci de cette remarque, monsieur Bodnar. Je suppose qu'il s'agit d'une remarque.

> Mr. Paquette: I'm not sure exactly what the member means, but if he thinks that the question asked by the Bloc member was suggested by us, and that our answer was "canned", I think that shows a great deal of contempt for the 250,000 members I represent.

Mr. Canuel: Mr. Chairman!

Le président suppléant (M. Mitchell): Un petit instant. Je ne crois pas que M. Bodnar ait voulu mettre en doute l'intégrité des témoins de quelque façon que ce soit. Je suis convaincu que ce n'est pas le cas. Monsieur Bodnar.

M. Bodnar: J'aimerais avoir copie des questions préparées à l'avance du député du Bloc, monsieur le président, dans la mesure où il est disposé à les divulguer, bien entendu.

Le président suppléant (M. Mitchell): J'estime pour ma part, monsieur Bodnar, que la question figure au compte-rendu où on peut en prendre connaissance.

Nous allons terminer avec les questions des députés Libéraux et, s'il nous reste du temps, nous reviendrons au Bloc pour une autre question.

Mr. Canuel: On a point of order.

Le président suppléant (M. Mitchell): Allez-y.

Mr. Canuel: I would ask the honourable member to withdraw what he has just said since there was no planted question. I asked my question in all honesty. I listened to see if we had any points in common, but I find it disgusting that he would say that it was a planted question, thereby showing contempt for a great number of Quebeckers.

The Acting Chairman (Mr. Mitchell): Judging from Mr. Bodnar's comments and from your comments, I would first of all suggest that Mr. Bodnar was not trying to be disrespectful, and I will give him an opportunity to say that on his own. I'm sure if you say that what you say is the truth, Mr. Bodnar accepts that as being factual.

Mr. Bodnar: Mr. Chairman, there's never any attempt to be disrespectful, except that when I view a prepared question statement I would hope that would be made available to all members of the committee. Thank you.

The Acting Chairman (Mr. Mitchell): Thank you.

We'll go to questioning with Mr. Szabo.

Mr. Szabo: Since the time is running short, Mr. Chairman, I couldn't possibly cover everything.

Gentlemen, I heard you say that basically the Conservative government over their term controlled program spending very well—I think that was your quote—and that you generally agree that taxation increases are not an option. You dwelt an awful lot on monetary policy and on interest costs, which represent about 30% of the government's budget.

For some odd reason, I don't know how you came to that conclusion. Over the last seven years, unemployment insurance premiums more than doubled. Over the last seven or eight years, 500,000 Canadians were put out of work as a result of the recession and the policies that were in place. I really have some difficulty understanding your reluctance to consider program spending cuts. I know the Reform wants to cut \$16 billion out of the \$38 billion in social program spending.

The Bank of Canada affects interest rates primarily in the short term, but our debt is denominated in long-term currency. That means the rates are basically set not in Canada but in the process of arbitrage in the international money markets as well. set. There is insufficient capital within Canada to finance all our borrowing requirements, and indeed about 30% of the debt is denominated in offshore currencies. It would be very, very easy simply to say that we can just lower our interest rates and we can monkey with the exchange rate. The process of arbitrage doesn't allow Canada to do that unilaterally without impinging on things like the inflation rate, etc., which would then probably drive up rates of interest anyway. It's kind of counter-productive.

On top of that, you're well aware that the trade surplus Canada has been experiencing just this last month has been at record levels because of the favourable balance between the exchange rates with our major trading partners. It concerns me a little bit that you haven't acknowledged that the amount of interest the government pays is not just a function of rate, that it's also a function of the size of the debt, which grows because we have a deficit. The compounding impact within the equation is devastating.

I guess it really comes back to a reassessment. I'm not sure if you really believe it, because I've heard a few contradictory and soft words about program spending.

[Translation]

Le président suppléant (M. Mitchell): D'après les commentaires de M. Bodnar et les vôtres, je dirai pour commencer qu'à mon avis M. Bodnar n'avait nullement l'intention de manquer de respect et je vais lui donner l'occasion de le dire lui—même. Si vous affirmez dire la vérité, je suis convaincu que M. Bodnar acceptera votre affirmation.

M. Bodnar: Monsieur le président, je n'ai certes pas voulu manquer de respect à qui que ce soit sauf que je m'attends à ce que tous les membres du comité puissent prendre connaissance des questions préparées à l'avance. Merci.

Le président suppléant (M. Mitchell): Merci.

Nous revenons maintenant aux questions. Monsieur Szabo.

M. Szabo: Puisqu'il nous reste peu de temps, monsieur le président, il me sera impossible de tout aborder.

Messieurs, si j'ai bien compris, vous avez déclaré essentiellement que le gouvernement conservateur a très bien su limiter les dépenses de programmes au cours de ce mandat. C'est bien ce que vous avez dit je crois—et que, d'une façon générale, vous ne croyez pas que des augmentations d'impôt soient envisageables. Vous vous êtes attardés longuement sur la politique monétaire et sur les coûts d'intérêt, qui représentent environ 30 p. cent du budget du gouvernement.

Je n'arrive pas trop à voir comment vous en êtes arrivés à cette conclusion. Depuis sept ans, les primes d'assurance-chômage ont plus que doublé. Depuis sept ou huit ans, 500 000 Canadiens ont perdu leur emploi à cause de la récession et des programmes en vigueur. J'ai vraiment du mal à comprendre pourquoi vous êtes réticents à envisager des compressions des dépenses de programmes. Je crois savoir que les Réformistes veulent réduire de 16 milliards de dollars les dépenses en programmes sociaux qui s'élèvent à 38 milliards de dollars.

La Banque du Canada a surtout un effet à court terme sur les taux d'intérêt mais notre dette est composée de valeurs à long terme. Cela veut dire que les taux ne sont pas fixés seulement au Canada mais aussi par l'arbitrage sur les marchés monétaires internationaux. Il n'y a pas suffisamment de capitaux au Canada pour répondre à tous nos besoins d'emprunt. En effet, à peu près 30 p. 100 de notre dette est en valeurs étrangères. Tout serait bien facile si nous pouvions simplement réduire nos taux d'intérêts et jouer avec le taux de change. Or, le processus d'arbitrage ne permet pas au Canada de le faire unilatéralement sans répercussions notamment sur le taux d'inflation et ainsi de suite, ce qui ferait probablement augmenter les taux d'intérêts de toute façon. C'est un effort plutôt stérile.

De plus, vous n'êtes pas sans savoir que l'excédent de notre balance commerciale a atteint un niveau record le mois dernier en raison du taux de change avantageux par rapport à nos grands partenaires commerciaux. Je m'inquiète de voir que vous n'avez pas reconnu que les intérêts qu'acquitte le gouvernement ne sont pas tout simplement fonction d'un taux, mais également de l'importance de la dette qui augmente à cause du déficit. L'effet du taux composé est par ailleurs dévastateur.

Il vous faudrait peut—être revoir votre position. Je ne suis pas sûr que vous en soyez vraiment convaincu parce que j'ai entendu quelques propos tièdes et même contradictoires à propos des dépenses de programmes.

[Traduction]

• 1045

We can't grow out of the deficit. Growth will help, but we can't. There have to be some cuts. One of the mandates of the finance committee, based on the requests from the Minister of Finance, was to ask where you felt possible cuts could be made where they would not affect our ability to improve productivity or to create jobs. Where were the areas in which you felt the government could make reasonable cuts in the program spending side? This is the only area the government could effectively control in any event. So where do you think the government is going to get the savings to get that deficit down, which means the debt will start to go down, which means that the cost of borrowing is going to go down?

M. Paquette: Je ne partage pas l'approche générale qui sous-tend votre question, c'est-à-dire, qu'on considère que c'est la seule marge de manoeuvre que le gouvernement fédéral a par rapport à ses dépenses. Personnellement, je suis convaincu, et l'expérience nous le montre, que nous serons incapables de réduire le déficit, que non seulement nous ne le réduirons pas, mais que la dette va augmenter.

Si on le prend par ce bout-là, c'est évident qu'on s'en va vers un échec et il me semble que le régime progressiste-conservateur nous a montré cela. Il y a eu, je l'ai dit, des surplus d'opération à plusieurs reprises, donc, on dit qu'il faut jouer sur plusieurs variables et regarder ce qu'on peut couper au niveau des programmes.

Quant à nous, ce n'est pas tellement dans les programmes sociaux qu'il faut couper. J'ai mentionné certains chevauchements, certains mégaprojets et une présence du gouvernement fédéral peut-être inutile aussi bien au plan international que dans l'ensemble du pays.

Selon moi, ce n'est pas par ce biais qu'on sera en mesure de régler tout cela de façon durable. Je crois qu'on doit stabiliser les dépenses du gouvernement fédéral, mais si on veut régler le problème des finances publiques par la réduction des dépenses, je peux vous assurer déjà que cela sera un échec lamentable, parce que les effets négatifs de cette politique sont plus importants que les effets positifs sur le plan financier.

Mr. Pillitteri: As this has been about the first week we have started consultations on the pre-budget, and I'm pretty sure that starting next week in western Canada and eastern Canada a lot of groups are going to come before us, I just wonder if sometime when we did the process of the GST some of the groups could be overlapping.

It says "From the Confederation of National Trade Unions". May I ask which unions you actually represent—because I'm pretty sure there will be quite a few of them—and which parts of the country, so we won't sometimes get the same representation?

M. Paquette: La Confédération des syndicats nationaux regroupe 250 000 travailleurs presqu'exclusivement au Québec. Nous sommes le deuxième organisme syndical au Québec après la FTQ, mais la deuxième centrale au Canada après le CTC, parce que nous avons une charte fédérale. Nous sommes présents aussi bien dans le secteur privé que dans le secteur public, dans le papier, dans la métallurgie, dans la santé, dans

Pour résorber le déficit, la croissance ne suffira pas. Elle aidera, mais des compressions seront nécessaires. Le mandat que nous a confié le ministre des Finances consiste notamment à vous demander comment il est possible d'effectuer des compressions sans réduire notre capacité d'améliorer la productivité ou de créer des emplois. Dans quels domaines estimez-vous que le gouvernement peut raisonnablement réduire les dépenses de programmes, puisqu'il s'agit là du seul secteur où le gouvernement peut intervenir efficacement. Donc, d'après vous où le gouvernement va-t-il pouvoir économiser pour réduire le déficit, et ainsi amorcer la compression de la dette et de ce fait réduire les coûts d'emprunt.

Mr. Paquette: I do not subscribe to the general approach which underlies your question, namely that the federal government's only leeway is in terms of spending. Personally, I am convinced, and experience bears this out, that we will be unable to bring the deficit down and that, furthermore, our debt will increase.

From that perspective, it is obvious that we are doomed to fail and it seems to me that this was demonstrated under the Progressive-Conservative regime. As I have said, there have been operating surpluses in a number of instances and people therefore say have to look at a number of variables and see how cuts can be made in program spending.

From our perspective, social programs should certainly not bear the brunt of any cuts. I have mentioned certain overlaps and certain megaprojects and the fact that the federal government's presence may not be useful in some instances, internationally as well as here

In my view, this is not the road to take for any sustainable solution. I believe that federal government spending must be stabilized but if the idea is to resolve our public finance difficulties through reduced spending, I can assure you right now that we are headed for a dismal failure, given that the negative effects of such a policy far overweigh the positive in financial terms.

M. Pillitteri: Cela fait maintenant une semaine environ que nous avons entrepris des consultations pré-budgétaires et nous allons les poursuivre à partir de la semaine prochaine dans l'Est et dans l'Ouest du Canada. Nous allons rencontrer un grand nombre de groupes et je me demande si, comme dans le cas de l'étude de la TPS, nous n'allons pas constater certains chevauchements parmi les groupes.

Selon l'ordre du jour, vous représentez la «Confédération des syndicats nationaux». Puis-je vous demander quels syndicats vous représentez au juste - j'imagine bien que vous en représentez un nombre assez considérable - et quelles régions du pays, de sorte que nous puissions éviter de rencontrer plus d'une fois des groupes qui représentent les mêmes personnes?

Mr. Paquette: The Confederation of National Trade Unions represents 250,000 workers and almost all of them are in Quebec. We are the second union body in importance in Quebec, after the QFL, but also the second in importance in Canada, after the CLC, given that we have a federal charter. We are active in the private and the public sectors, in pulp and paper, metallurgy, health, education and we have a widely l'éducation et nous avons une représentation très diversifiée diversified representation in the Montreal hotel sector. If ever

dans les hôtels de Montréal. Si jamais vous venez à Montréal, vous resterez probablement dans un hôtel syndiqué à la CSN.

Mr. Pillitteri: So basically it's all out of Quebec.

Mr. Chairman, as Mr. Asselin says, a lot of times there is no French translation. This morning I find that here there is no English translation. But let me go ahead and ask some questions if it's possible.

In your presentation you remarked that they should try to tax anyone over \$250,000. You mentioned family trust and RSPs, where you would get a lot of the taxes. Have you done any studies on how much money taxing anyone over \$250,000 would bring back, taxing family trusts—which, by the way, are paying taxes right now—and RSPs, and at what level, and what we would generate by taxing those?

. Paquette: Ce n'est pas de plus taxer les gens ap

M. Paquette: Ce n'est pas de plus taxer les gens après 250 000\$, c'est de rajouter des paliers d'imposition jusqu'à 250 000\$. Actuellement, vous savez probablement qu'après 55 000\$ de revenu net, le taux d'imposition est le même pour tout le monde, peu importe ce qu'on a comme revenu. Ce qu'on voudrait, c'est de rajouter des paliers d'imposition après 55 000\$ jusqu'à 250 000\$. On voudrait que les fiducies familiales, je l'ai dit—le Parti libéral avait d'ailleurs pris position là—dessus—et les gains de capitaux soient traités comme n'importe quel revenu; et on voudrait finalement que les RÉER soient plafonnés—on ne dit pas abolis—à 7 000\$ ou 8 000\$, alors qu'actuellement c'est 13 500\$.

On n'a pas calculé ce que peut représenter la part de l'ensemble de ces mesures. Une chose est sûre, cela ne réglera pas le problème du déficit. Par contre, ce sont des rentrées d'argent qui contribueront peut-être à réduire le déficit et à améliorer les finances publiques. Cependant, la chose la plus importante pour nous c'est que cela risque, on l'espère, de rétablir la confiance des Canadiens et des Canadiennes dans leur régime fiscal, lequel est perçu de plus en plus comme un régime qui impose la classe moyenne et auquel échappent ceux qui ont les moyens de payer plus.

En ce sens, ce qui est important, c'est davantage une mesure d'équité fiscale pour redonner confiance à la population canadienne dans son système de taxation. Quand on paie ses impôts, on paie finalement les outils collectifs qu'on se donne comme société. Toutefois, les gens ont l'impression actuellement qu'il y en a qui ne peuvent pas échapper à leur responsabilité alors que d'autres ont les moyens d'y échapper.

C'est davantage ces aspects qui nous semblent être importants au niveau politique pour le gouvernement fédéral. Cela va rapporter de l'argent, c'est sûr.

Je donne un petit exemple et je finis avec cela. Par exemple, quand les Libéraux ont mis les fiducies familiales sur pied—parce que c'est le gouvernement libéral d'alors qui les a mis sur pied—c'était pour éviter que lorsqu'un propriétaire d'entreprise meurt, son entreprise soit démantelée à cause de la succession. Toutefois, avec l'introduction des modifications faites par les Progressistes—conservateurs, quelques années avant leur départ, c'est carrément devenu une évasion fiscale majeure.

[Translation]

you come to Montreal, you will most likely be staying in a hotel staffed by CNTU union members.

M. Pillitteri: Votre groupe représente donc essentiellement le Québec.

Monsieur le président, comme le dit M. Asselin, il arrive souvent qu'on n'ait d'interprétation en français. Ce matin, je constate qu'il n'y en a pas en anglais. Cela dit, permettez—moi de poser un certain nombre de questions.

Dans votre exposé, vous avez dit notamment qu'on devrait s'efforcer d'imposer quiconque qui gagne plus de 250 000\$. Vous avez également parlé des fiducies familiales et des REER qui, en étant imposés, rapporteraient beaucoup d'argent. Avez-vous fait des études pour savoir combien de recettes le gouvernement pourrait générer s'il imposait tout ceux ayant des revenus de plus de 250 000\$, s'il imposait les fiducies familiales—qui sont déjà imposées, à l'heure actuelle—et s'il imposait les RÉERs.

• 1050

Mr. Paquette: The idea is not to tax people making over \$250,000, it is rather to add more tax brackets up to \$250,000. At the moment, as you probably know, the same income tax rate applies to all net income over \$55,000, regardless how high the income is. We would like to add more taxation brackets between \$55,000 and \$250,000. As I said before, we would like family trusts—and the Liberal has taken a stand on this matter before—and capital gains to be taxed like any other income, and finally, we would like to see a ceiling placed on RRSP of \$7,000 or \$8,000. At the moment, the ceiling is \$13,500. But we're not talking about abolishing them.

We have not calculated how much these measures together represent. One thing is certain—they will not solve the deficit problem. However, these revenues would perhaps help reduce the deficit and improve our public finances. The most important point for us, however, is that these measures, we hope, might restore Canadians' confidence in their tax system. Increasingly, it is seen as a system that taxes the middle class and provides loopholes to those who could afford to pay more.

So the important thing is to introduce a tax equity measure to restore people's confidence in their taxation system. In paying taxes, citizens are paying for the collective resources of society. However, at the moment, people feel that some cannot avoid this responsibility, whereas others can.

These are more the policy issues we feel to be important for the federal government. They will bring in some money, there is no doubt about that.

I would like to close by giving an example. When the Liberals set up family trusts, because it was a Liberal government that did so—the objective was to avoid having businesses dismantled when the owner died because of estate taxes. However, with the introduction of the changes made by the Progressive Conservatives, a few years before they left office, this measure has become a major way of avoiding taxes.

Si le problème est de maintenir des entreprises après le décès du propriétaire, qu'on s'attaque à ce problème. Toutefois, il me semble qu'actuellement le gouvernement serait en mesure de rétablir un peu d'équité au niveau fiscal.

Mr. Pillitteri: I'm hearing almost "not in my backyard"; tax anyone over \$250,000, tax family trusts... Let me give some information. Eliminating the total of family trusts in Canada will bring in, once in a lifetime, some \$450 million. Then we will no longer have any family trusts. And RSPs, \$3,000. . . of course, \$8,000 would put it up to about \$60,000. So it would not touch anyone you would represent in the trade unions.

Then you also made some comments. I doubt very much if I'm going to get an answer on this, but I will ask it nevertheless. You said to de-bureaucratize the federal government—it means there's too much bureaucracy—and withdraw from the field of training and retraining. That is just a Quebec issue.

Megaprojects — I could not see any coming within the horizons of Quebec.

Then you made a remark about immigration, doubling the size. It is impossible, because Quebec has its own immigration.

Mr. Chairman, I'm not saying they didn't come here with all good intent, but at least they should have had some figures on what would be brought in-but not just in my backyard. Every one of us sitting over here should not be anyone making a presentation...touch somebody else but don't touch me.

M. Paquette: Monsieur le député ne connaît probablement pas bien la réalité québécoise et je ne connais pas bien non plus la réalité de la Colombie-Britannique. Cependant, je tiens à dire, pour ce qui est de sa prétention selon laquelle «ce ne serait pas dans notre cour», que la CSN s'était prononcée pour l'annulation du contrat des hélicoptères alors qu'ils devaient être construits à Montréal. C'était un contrat qui représentait plusieurs milliards de dollars et des milliers d'emplois, mais qu'on considérait tout à fait inutile dans le contexte actuel.

• 1055

Nous avons alors eu le courage de demander son annulation. Par contre, on doit reconnaître que ce qui avait été promis par le gouvernement libéral, à savoir un fonds de reconversion pour l'industrie militaire, n'a pas été respecté, en particulier pour le Québec. C'est une question que j'ai d'ailleurs posée à M. Ouellet. Il y a 20 millions de dollars qui ont été dépensés dans les provinces de l'Atlantique pour reconvertir les communautés où il y avait des bases militaires et j'attends toujours de savoir, pour le Québec, de combien d'argent on pourra disposer pour reconvertir nos communautés et nos industries qui ont vécu de l'industrie militaire et du ministère de la Défense nationale.

The Acting Chairman (Mr. Mitchell): Thank you very much, gentlemen. We had, no doubt, a vigorous debate here this morning with your presentations. Your perspective is [Traduction]

If the problem is to keep businesses going after the owner dies, we should deal with it. However, it seems to me that at the moment the government could restore some equity to the tax system.

M. Pillitteri: J'ai l'impression que vous ne voulez rien «dans votre cour». Vous dites qu'il faut imposer ceux qui gagnent plus de 250 000\$, qu'il faut imposer les fiducies familiales. Permettez-moi de vous donner quelques renseignements. L'élimination de toutes les fiducies familiales au Canada nous rapportera, une fois seulement, quelque 450 millions de dollars. Ensuite, il n'y aura plus de fiducies familiales. Un plafond de 8 000\$ pour les RÉER toucherait ceux qui gagnent 60 000\$. Donc une telle mesure n'aurait pas d'incidence sur les syndiqués que vous représentez.

Vous avez fait d'autres remarques également. Je doute fort que j'aie une réponse à cette question, mais je vais la poser quand même. Vous avez dit qu'il faut débureaucratiser le gouvernement fédéral-car il y a trop de bureaucratie-et qu'il faut que le gouvernement fédéral se retire de la formation et du recyclage. C'est une question qui ne touche que le Québec.

Pour ce qui est des mégaprojets—je n'en vois pas qui seraient dans le territoire du Ouébec.

Vous avez dit également qu'il faut doubler le nombre d'immigrants. C'est impossible, car le Québec a son propre régime d'immigration.

Monsieur le président, je ne dis pas que nos témoins n'ont pas de bonnes intentions, mais ils auraient dû pouvoir nous donner des chiffres, plutôt que de rejeter tout ce qui risque de les toucher directement. Nos témoins ne veulent pas de mesures qui les touche «dans leur propre cour».

Mr. Paquette: Probably the Honourable member is not very familiar with the Quebec reality, just as I am rather unfamiliar with the British Columbia reality. However, with respect to his comments about «not in my backyard», I would like to say that the CNTU took a stand in support of the cancellation of the helicopter contract that were to have been manufactured in Montreal. The contract was worth several billion dollars and would have created thousands of jobs. However, we thought the project was quite unnecessary in the present context.

We then had enough gumption to ask for its cancellation. It must nevertheless be acknowledged that the promise of setting up a conversion fund for military industry by the liberal government has not been fulfilled. This is especially true in the case of Quebec. I have raised the matter with Mr. Ouellet. In the Atlantic provinces, \$20 million have been spent on conversion in communities where there were military bases and I am still waiting to find out, in the case of Quebec, how much money we will have to spend on conversion for those communities and those industries that were sustained by military industries and the Department of National Defence.

Le président suppléant (M. Mitchell): Je vous remercie, messieurs. Vos exposés ont certes provoqué un débat vigoureux ici ce matin, vous voyez les choses d'une façon différente de somewhat different from some of the others we've heard in our certains des groupes qui ont comparu devant nous. Je suis

hearings. I'm pleased that you had an opportunity to put it on the heureux que vous ayez eu l'occasion de faire valoir vos points de table. I'm pleased that the members had an opportunity vigorously to question and debate, and you've added and contributed to the et je vous remercie d'y avoir contribué. process.

I'd like to mention to those of you who are watching that the committee will be ending its hearings in Ottawa this morning, and next week we'll be travelling across Canada. We'll be splitting into two groups, with half of us going to eastern Canada and half going to western Canada. We will be in all 10 provinces, and then we'll be coming back to Ottawa to hear additional witnesses.

I thank everyone for their kind attention.

M. Paquette: Merci. Vous serez les bienvenus à Montréal, le 4 novembre.

The Acting Chairman (Mr. Mitchell): This meeting stands adjourned.

[Translation]

vue. Les membres du Comité ont eu l'occasion d'un débat vigoureux

Je voudrais signaler à ceux qui sont à l'écoute que le Comité met fin ce matin à ses audiences à Ottawa et qu'il se déplacera dans diverses régions du pays la semaine prochaine. Nous allons nous diviser en deux groupes. L'un ira vers l'Est, l'autre vers l'Ouest. Nous allons parcourir les 10 provinces et nous reviendrons ensuite à Ottawa pour entendre d'autres témoins.

Je tiens à remercier tous ceux qui ont suivi nos délibérations.

Mr. Paquette: Thank you. You will be welcome in Montreal, on November 4.

Le président suppléant (M. Mitchell): La séance est levée.







MAIL POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré – Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraíson, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canadian Chemical Producers Association:
Jean M. Bélanger, President;
David W. Goffin, Secretary-Treasurer.
From the Confederation of National Trade Unions:
Pierre Paquette, Secretary General;

Peter Bakbis, Assistant to the Executive.

TÉMOINS

De l'Association canadienne des fabricants de produits chimiques:
Jean M. Bélanger, Président;
David W. Goffin, Secrétaire trésorier.

De la Confédération des syndicats nationaux:
Pierre Paquette, Secrétaire général;

Peter Bakbis, Adjoint à l'Exécutif.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 CAI

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 63

Monday, October 31, 1994 St. John's, Newfoundland

Chairperson: Jim Peterson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 63

Le lundi 31 octobre 1994 St. John's (Terre-Neuve)

Président: Jim Peterson

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Publications

Finance

Finances

RESPECTING:

Committee on

CONCERNANT:

Pursuant to Standing Order 83.1, study on the budgetary policy

Roundtable discussion

Conformément à l'article 83.1 du Règlement, étude des politiques budgétaires

Discussion table ronde

WITNESSES:

See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



STANDING COMMITTEE ON FINANCE

Chairperson: Jim Peterson

Vice-Chairmen: Yvan Loubier

Barry Campbell

Members

Jim Abbott
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Louis Plamondon
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Associate Members

Reg Alcock Gérard Asselin Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête René Laurin Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

Martine Bresson

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

Président: Jim Peterson

Vice-présidents: Yvan Loubier

Barry Campbell

Membres

Jim Abbott
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Louis Plamondon
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Membres associés

Reg Alcock Gérard Asselin Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête René Laurin Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Martine Bresson

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 31 OCTOBRE 1994 (82)

[Texte]

Le Comité permanent des finances se réunit aujourd'hui, à 9 h 10, au Fort William Salon C et D de l'Hôtel Newfoundland à this day, in Fort William Salon C and D, Hotel Newfoundland, in St. Jean de Terre-Neuve, sous la présidence de Jim Peterson (président).

Membres du Comité présents: Jim Abbott, Herb Grubel, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Brent St. Denis.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Richard Domingue, attaché de recherche.

Témoins: De «Faculty of Business, Memorial University»: O'Dea, partenaire. De «Cabot College of Applied Arts, Technology and Continuing Education»: Edna Turpin-Downey. De «Newfoundland Ocean Industries Association»: Claude Sheppard, conseiller juridique. De «Pippy Park Conservation Society Inc.»: J.C. Bear. De «Canadian Federation for the Humanities»: Dr. John Scott, membre exécutif. Du «St. John's Board of Trade»: Gerard McDonald, président. À titre personnel: Board of Trade: Gerard McDonald, President. Individual presen-J.J. Collins.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 83.1 du Règlement, le Comité continue son étude des politiques budgétaires (Voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 27 septembre 1994, fascicule nº 53).

Les témoins font une présentation et répondent aux questions.

À 10 h 55, le Comité suspend ses travaux.

À 11 h 08, le Comité reprend ses travaux.

À 12 h 05, le Comité suspend ses travaux.

À 13 h 35, le Comité reprend ses travaux.

A 15 h 15, le Comité suspend ses travaux.

À 15 h 25, le Comité reprend ses travaux.

À 16 h 15, le Comité suspend ses travaux.

À 16 h 25, le Comité reprend ses travaux.

À 16 h 45, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du résident.

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, OCTOBER 31, 1994

[Translation]

The Standing Committee on Finance met at 9:10 o'clock a.m. St. John's, Nfld, the Chair, Jim Peterson, presiding.

Members of the Committee present: Jim Abbott, Herb Grubel, Yvan Loubier, Andy Mitchell, Jim Peterson, Brent St. Denis.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Richard Domingue, Research Officer.

Witnesses: From the Faculty of Business, Memorial Alasdair Turnbull, professeur; Andrea Warr, étudiante; Ernest University: Alasdair Turnbull, Professor; Andrea Warr, Student; Wheeler, étudiant. De «House of Assembly»: Walter Noel, Ernest Wheeler, Student. From the House of Assembly: Walter MAP. De «Fortis Inc.»: Dr. Angus Bruneau, président. De Noel, MHA. From Fortis Inc.: Dr. Angus Bruneau, President. «Newfoundland Society for the Physically Disabled»: Samuel J. From the Newfoundland Society for the Physically Disabled: Tibbo, directeur exécutif. Du «Advisory Council on the Samuel J. Tibbo, Executive Director. From the Advisory Council Economy»: Christine Hollett, directrice exécutive; Robert on the Economy: Christine Hollett, Executive Director; Robert Crosbie, directeur. De «Chalker, Green and Rowe»: John Crosbie, Director. From Chalker, Green and Rowe: John O'Dea, Partner. From Cabot College of Applied Arts, Technology and Continuing Education: Edna Turpin-Downey. From Newfoundland Ocean Industries Association: Claude Sheppard, Legal Counsel. From the Pippy Park Conservation Society Inc.: J.C. Bear. From the Canadian Federation for the Humanities: Dr. John Scott, Executive Member. From St. John's tation: J.J. Collins.

> In accordance with its mandate under Standing Order 83.1, the Committee resumed consideration of the budgetary policy (See Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, September 27, 1994, Issue No. 53).

The witnesses made a presentation and answered questions.

At 10:55 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 11:08 o'clock a.m., the sitting resumed.

At 12:05 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 1:35 o'clock p.m., the sitting resumed.

At 3:15 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 3:25 o'clock p.m., the sitting resumed.

At 4:15 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 4:25 o'clock p.m., the sitting resumed.

At 4:45 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

La greffière du Comité

Martine Bresson

Martine Bresson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus] Monday, October 31, 1994

• 0910

The Chair: Could we come to order?

I want to thank all of our witnesses for being here. Our format this morning will be a round table with presentations by witnesses of about five minutes each, with an opportunity for them to question one another and an opportunity for members of Parliament to ask questions of them as well.

With us this morning we have Mr. Claude Sheppard from the Newfoundland Ocean Industries Association; Mr. John O'Dea of Chalker, Green and Rowe; Christine Hollett, the executive director of the Advisory Council on the Economy; Walter Noel, a member of the House of Assembly; Alasdair Turnbull, a professor at the faculty of business at Memorial University, and with him are two students, Andrea Warr and Ernest Wheeler; Edna Turpin–Downey of Cabot College; Samuel Tibbo of the Newfoundland Society for the Physically Disabled; Angus Bruneau of Fortis Inc.; and Gerard McDonald of McDonald Human Resources.

We have a very diverse panel. Could we perhaps start off this morning with Mr. Claude Sheppard?

Mr. Claude Sheppard, Jr. (Legal Counsel, Newfoundland Ocean Industries Association): Thank you, Mr. Chairman.

Good morning, ladies and gentlemen. On behalf of the board of directors and the president of NOIA, we extend greetings and a welcome to Newfoundland, St. John's in particular. Unfortunately our president and executive director were unable to make this meeting this morning due to a conflict and due to, I might add, the lateness of the invitation being extended to NOIA; it was not received until about 3 p.m. on Friday.

The Chair: That was more notice than a lot of people got. We apologize for the short notice. This has certainly been an issue we've had. When people didn't respond to the general invitation to appear before our committee, we then sent out private invitations. So we apologize for the lateness of the invitation to all of you.

Mr. Sheppard: My remarks, therefore, Mr. Chairman, will be brief in the sense of an opening statement. Hopefully we shall be able to follow up with a written brief for submission at a later date.

Basically I would just like to indicate what the Newfoundland Ocean Industries Association is and what our mandate is.

NOIA, which is the acronym for the Newfoundland Ocean Industies Association, was formed in 1977 and now represents approximately 300 businesses here in Newfoundland, in Canada nationally and also internationally. They are all involved in the development, manufacturing and marketing of ocean technology. While an accurate count of the number of actual employees of these 300 businesses is impossible, we estimate NOIA represents some 25,000 employees.

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le lundi 31 octobre 1994

Le président: Pouvons-nous commencer?

Je remercie tous les témoins de leur présence. Notre réunion de ce matin se fera sous forme de table ronde, les témoins feront des exposés de cinq minutes chacun et pourront se poser mutuellement des questions. Bien sûr, les députés pourront également les interroger.

Nous avons avec nous ce matin M. Claude Sheppard qui représente la Newfoundland Ocean Industries Association; M. John O'Dea, de Chalker, Green et Rowe; M^{me} Christine Hollett, directrice générale du Conseil consultatif sur l'économie; Walter Noel, député à l'Assemblée législative; Alasdair Turnbull, professeur à l'école de commerce de l'Université Memorial qui est accompagné de deux étudiants: Andrea Warr et Ernest Wheeler; Edna Turpin–Downey du Collège Cabot; Samuel Tibbo, de la Newfoundland Society for the Physically Disabled; Angus Bruneau, de Fortis Inc.; et Gerard McDonald, de McDonald Human Resources.

Nous avons un groupe très varié. Voulez-vous que nous commencions par M. Claude Sheppard?

M. Claude Sheppard fils (conseiller juridique, Newfoundland Ocean Industries Association): Merci, monsieur le président.

Bonjour, mesdames et messieurs. Au nom du conseil d'administration et du président de la NOIA, je suis heureux de vous saluer et de vous souhaiter la bienvenue à Terre-Neuve, et plus particulièrement à St. John's. Notre président et notre directeur général ne peuvent malheureusement pas participer à la réunion de ce matin en raison d'un conflit d'horaire et aussi, si je puis me permettre de le préciser, parce que l'invitation est parvenue très tard à la NOIA, c'est-à-dire vendredi vers 15 heures.

Le président: Beaucoup de personnes ont eu un préavis encore plus court. Nous regrettons qu'il en ait été ainsi. C'est en effet un problème pour nous lorsque les gens ne répondent pas à l'invitation générale à comparaître devant le comité; nous faisons ensuite des invitations particulières. Nous vous prions donc de nous excuser de vous avoir tous invités si tard.

M. Sheppard: Mes remarques seront donc brèves, monsieur le président, et constitueront une déclaration préliminaire. Nous espérons pouvoir la faire suivre plus tard d'un mémoire en bonne et due forme.

Je vais me contenter de vous dire ce qu'est la Newfoundland Ocean Industries Association et vous préciser sa mission.

La Newfoundland Ocean Industries Association—NOIA de son sigle—a été créée en 1977 et représente actuellement environ 300 entreprises de Terre-Neuve, du Canada et du monde entier. Toutes s'intéressent à l'océanologie et à la mise au point et commercialisation de la technologie connexe. S'il est impossible de vous donner le chiffre exact des employés de ces 300 entreprises, nous estimons que la NOIA représente environ 25 000 personnes.

NOIA's mission is to assist, promote and facilitate participation of the Newfoundland business community in ocean industries, with a particular emphasis on oil and gas, and of course to therefore enhance members' growth and development. We are funded by members' subscriptions and under a Canada–Newfoundland cooperation funding agreement.

Services include hosting conferences and seminars as well as monthly luncheons featuring a wide range of topics and guest speakers. NOIA promotes members' interests at missions and trade shows around the world and provides current industry information to its members in a monthly newsletter entitled NOIA News. We are constantly promoting communication amongst our members, government and private industry regarding cooperative procurement and efforts, especially within the oil and gas sector.

Up-to-the-minute Hibernia development project information, for instance, is distributed to members via a Hibernia update fax bulletin, which regularly includes contract awards and pre-qualifiers on specific supply items and contracts. Our library, board rooms and audio-visual equipment are all available to our members, who are assisted by a full-time staff of six people.

• 0915

NOIA also has a number of active divisions and committees, and one of our most important is the defence and aerospace contractors of Newfoundland, or DACON, which is a division of NOIA dealing exclusively with the defence and aerospace industries, and which has helped to uncover, promote, and develop within this province newly acquired expertise in this area.

Of course, as I've indicated previously, our main mandate is the oil and gas industry in Newfoundland, and of course we have an oil and gas committee that deals exclusively with offshore issues in this connection.

Our third important committee is the fisheries opportunities committee, which is investigating technological solutions for the troubled Newfoundland fishery and which I am sure the committee is fully aware of. Because of the importance of environmental issues NOIA has also formed an environmental committee and we are quickly gaining ground in addressing local environmental concerns facing ocean industries.

That, Mr. Chairman, is basically what NOIA is, and if there are any specific questions I would certainly hope to be able to answer them for you. Thank you.

The Chair: Thank you, Mr. Sheppard. Mr. Tibbo please.

Mr. Sam Tibbo (Executive Director, Newfoundland Society for the Physically Disabled): I'm the executive director of the Newfoundland Society for the Physically Disabled. It's strictly a charity organization. We raise funds through two franchises, the Easter Seal campaign and the March of Dimes campaign.

[Traduction]

La mission de la NOIA consiste à aider, encourager et faciliter la participation des entreprises terre-neuviennes aux industries océanologiques, notamment dans le secteur du pétrole et du gaz, et bien sûr à favoriser la croissance et le développement des membres. Notre financement vient des cotisations des membres et d'une entente de financement entre le Canada et Terre-Neuve.

Nos services consistent à organiser des conférences et des colloques ainsi que des déjeuner mensuels au cours desquels des conférenciers prennent la parole sur un très grand nombre de sujets. La NOIA met de l'avant les intérêts des membres lors de missions et de foires commerciales organisées dans le monde entier et renseigne ses membres sur les derniers développements industriels dans son bulletin mensuel NOIA News. Nous encourageons constamment la communication entre nos membres, le gouvernement et le secteur privé pour ce qui est des achats groupés et de la concertation, surtout dans le secteur du pétrole et du gaz.

Nous transmettons par exemple aux membres des renseignements de toute dernière minute sur le projet de développement Hibernia grâce au bulletin Hibernia envoyé par télécopieur et dans lequel figurent régulièrement les adjudications et les conditions de pré-sélection pour des articles particuliers d'approvisionnement et des marchés. Notre bibliothèque, nos salles de conférence et notre matériel audiovisuel sont entièrement à la disposition de nos membres que servent six employés à plein temps.

NOIA comprend plusieurs divisions et comités très actifs et l'une des plus importantes divisions est celle des entrepreneurs des secteurs de la défense et de l'aérospatiale à Terre-Neuve, c'est-àdire la DACON—Defense and Aerospace Contractors of Newfoundland—, qui s'occupe exclusivement des industries de la défense et de l'aérospatiale et grâce à qui il a été possible de découvrir, de faire connaître et de développer dans la province un nouveau savoir-faire dans ce domaine.

Comme je l'ai déjà dit, l'essentiel de notre mission concerne l'industrie du pétrole et du gaz de Terre-Neuve et nous avons un comité qui s'occupe exclusivement des aspects maritimes de ce secteur.

Notre troisième comité, par ordre d'importance, est celui de l'halieutique qui étudie des solutions technologiques pour la pêche terre—neuvienne qui est en difficulté, et je suis sûr que le comité le sait bien. En raison de l'importance des questions environnementales, la NOIA a également constitué un comité de l'environnement et nous gagnons rapidement du terrain dans nos tentatives de résoudre les problèmes environnementaux locaux que connaissent les industries océanologiques.

Voilà en gros, monsieur le président, ce qu'est la NOIA et s'il y a des questions, je serai très heureux d'y répondre. Merci.

Le président: Merci, monsieur Sheppard. Monsieur Tibbo, s'il vous plaît.

M. Sam Tibbo (directeur général, Newfoundland Society for the Physically Disabled): Je suis le directeur général de la Newfoundland Society for the Physically Disabled, qui est strictement un organisme de bienfaisance. Nous obtenons un financement grâce à deux franchises, la Campagne du timbre pascal et la Marche des dix sous.

The Newfoundland Society in its beginnings was known as the Newfoundland Society for the Care of Crippled Children and Adults, and was formed in the early 1950s at the outbreak of the polio epidemic that went right across Canada. At that time there simply were no treatment facilities for people who contacted polio in the province. It operated a facility about ten miles from St. John's, and with funding from the Rotary Club brought in a whole array of treatment services for people with physical disabilities who were polio victims.

Later, in about 1955, the society obtained the former American high school in Pleasantville and opened a full–fledged fully credited health treatment facility, and at that time opened as well its 52–bed institution. It continued to expand programs, it continued to spread its work right across the province and right into Labrador as well, and has continued to do so.

The Newfoundland Society for the Physically Disabled, as it is known today, is governed by a board of directors that also governs the affairs of the children's rehabilitation centre, so we do have one board that governs a health care facility as well as a charity. The work the society does is strictly fund–raised, and it provides a broad range of programs for physically disabled children that are not covered under the traditional insurance or health care plans. We continue to do that without any form of government assistance, and all moneys we raise go in direct benefit of physically disabled children from right across Newfoundland and Labrador.

That's who we are.

The Chair: Thank you, Mr. Tibbo. Mrs. Turpin-Downey, please.

Ms Edna Turpin-Downey (Cabot College): I apologize, but I guess I got even later notice—8 a.m. this morning.

I am president of probably the largest post–secondary institution in the Atlantic area. We are responsible for fine arts, continuing education and technology. We are in the process I suppose of trying to deal with a clearer vision with regard to the economy, and we would certainly like more direction in regard to future training needs.

I'll just quickly say that I was more than disturbed at some recent federal meetings on science and technology where the only thing posted was the involvement of universities, agencies and government laboratories. Colleges were noticeably absent, and I think there is a high intensity of terrific expertise there, which could certainly be a great assistance to the federal government in its ventures, whether it be social policy or economic policy. These two are very similar.

[Translation]

La Newfoundland Society portait à ses débuts le nom de Newfoundland Society for the Care of Crippled Children and Adults et a été créée au début des années cinquante lors de l'épidémie de la poliomyélite qui a sévit dans tout le pays. À l'époque, il n'y avait tout simplement pas d'établissement de soins pour les gens qui contractaient la polio dans la province. La Société a donc ouvert un établissement à environ dix milles de St. John's et, grâce au financement du Rotary Club, nous avons pu offrir toute une gamme de services de soins pour les victimes de la polio ayant un handicap physique.

Plus tard, vers 1955, la Société a acquis l'ancienne école secondaire américaine de Pleasantville où elle a ouvert un établissement de soins entièrement équipé et reconnu; elle a inauguré à la même époque son hôpital de 52 lits. Elle a continué à augmenter ses programmes, à étendre son oeuvre dans toute la province, y compris le Labrador, et c'est encore ce qu'elle fait aujourd'hui.

La Newfoundland Society for the Physically Disabled, telle qu'elle se nomme aujourd'hui, est dirigée par un conseil d'administration qui s'occupe également des affaires du Centre de réadaptation pour enfants; nous avons donc un conseil d'administration qui dirige un établissement de soins aussi bien qu'un organisme philantropique. La Société dépend uniquement des fonds qu'elle réussit à réunir elle-même, et elle offre un large éventail de programmes pour les enfants handicapés physiques qui ne sont pas couverts par les régimes d'assurance-maladie traditionnels. Nous poursuivons notre oeuvre sans aucune aide du gouvernement et tout l'argent que nous obtenons par nos campagnes de financement profite directement aux enfants handicapés physiques de l'ensemble de la province de Terre-Neuve et du Labrador.

Voilà ce que nous sommes.

Le président: Merci, monsieur Tibbo. Madame Turpin-Downey, je vous en prie.

Mme Edna Turpin-Downey (Collège Cabot): Je vous prie de m'excuser. Mon préavis a été encore plus court puisque je n'ai été avisée que ce matin à 8h.

Je suis la présidente de l'établissement postsecondaire qui est sans doute le plus important de la région de l'Atlantique. Nous avons la responsabilité d'offrir un enseignement dans le domaine des beaux-arts, de l'éducation permanente et de la technologie. Nous travaillons en ce moment à préciser notre vision de l'économie et nous aimerions avoir davantage d'indications sur les besoins futurs en matière de formation.

Je me contenterai de dire très rapidement que j'ai été inquiète de voir qu'à certaines réunions fédérales récentes sur les sciences et la technologie, on ne parlait que de la participation des universités, des organismes et des laboratoires gouvernementaux. Les collèges brillaient par leur absence. Or, j'estime qu'ils disposent d'un très grand savoir—faire qui pourrait certainement être utile au gouvernement fédéral dans ses entreprises, qu'il s'agisse de politique sociale ou de politique économique. Les deux sont d'ailleurs très semblables.

[Traduction]

• 0920

We are funded, obviously. . . I think everybody realizes how the colleges are funded, but interestingly enough, our college right now generates 50% of its own revenue. It has had to become somewhat entrepreneurial and probably, looking at changes that are coming, it may have to be more so.

Thank you for the opportunity and we will follow up with something in written form.

The Chair: Thank you. Mr. O'Dea.

Mr. John O'Dea (Chalker, Green & Rowe): My name is John O'Dea. I am a lawyer in St. John's. I am identified here as a law partner of Chalker, Green & Rowe. I suspect one of the reasons I am here is that my name was probably submitted by the Atlantic Provinces Economic Council, of which I am the past chairman.

Like others, I received notification of this on Friday and have had no opportunity other than to read, very briefly, a statement by Paul Martin, Minister of Finance. There are a number of areas I would like to discuss and maybe these will come up during the discussion. But I suppose, as an opening statement, there are some concerns I would have that I feel should be addressed with this committee and I can probably capsulize them by saying one obviously is the government debt. That, I think, is an issue that must be addressed, regardless of the fact there is a committee looking at it, regardless of the fact that the Minister of Finance is concerned about it.

I think it is an issue that is very telling in this province from the point of view that not only are we burdened with an inability to maintain a reasonable business climate here, because of high unemployment, but the lack of capacity for more than traditional industries that we've had in the past, which is very much affected by seasonality.

The Province of Newfoundland and Labrador has to deal not only with issues of not getting ahead but with the issue of trying to catch up. This is one of the difficulties we have, particularly with any policies that are made by the Department of Finance or other departments in isolation.

I say that in all kindness, but I will give one example. When the minister some years ago decided to change a deduction for automobile expenses, to limit the capital value of the automobile, I think that was a disservice to the rest of the country, where the choice of transportation in the Province of Newfoundland is very limited. We only have the automobile. We do not have a train and the cost of air service is very expensive. That is just an example of the thinking that sometimes goes on.

The other issue I would like to talk about is the size of government and over-regulation. This country is greatly overregulated. We have far more public service deliverables in this country than—I don't know my statistics here—I would suspect in most other countries of the world, other than in purely Communist countries or countries with a high social content. We have eleven governments that... If you use the example of the Province of Newfoundland, why do we have to have two gouvernements qui... Si vous prenez l'exemple de la province

Notre financement, la chose est évidente... Tout le monde sait comment les collèges sont financés, mais je signalerais tout de même qu'à l'heure actuelle, notre collège produit 50 p. 100 de ses recettes. Il a dû faire montre d'esprit d'entreprise et, lorsqu'on regarde les changements qui s'annoncent, il devra peut-être le faire encore davantage à l'avenir.

Merci de m'avoir donné la possibilité de prendre la parole. Nous vous enverrons ultérieurement un document écrit.

Le président: Merci. Monsieur O'Dea.

M. John O'Dea (Chalker, Green & Rowe): Je m'appelle John O'Dea. Je suis avocat à St. John's et associé du cabinet Chalker, Green & Rowe. Si mon nom vous a été proposé, c'est sans doute le Conseil économique des provinces de l'Atlantique qui l'a fait car je suis son ancien président.

Comme d'autres, j'ai été avisé de cette réunion vendredi et je n'ai pu que lire, très rapidement, les déclarations de Paul Martin, ministre des Finances. Il y a plusieurs secteurs que j'aimerais aborder et peut-être y viendrons-nous au cours de la discussion. J'imagine qu'en guise de déclaration liminaire, je pourrais parler de problèmes que le comité, à mon avis, pourrait aborder et, pour résumer, je dirais que la dette des gouvernements en est évidemment un. C'est une question dont il faut s'occuper, même s'il y a un comité qui est chargé de l'étudier, même si le ministre des Finances s'en inquiète.

C'est une chose qui est très évidente dans notre province, non seulement dans la mesure où nous sommes accablés de l'incapacité de maintenir un climat suffisamment propice aux affaires, en raison du chômage important, mais aussi parce que nous manquons de possibilités dans des secteurs très traditionnels, où la nature saisonnière de l'activité aggrave encore les choses.

La province de Terre-Neuve et du Labrador doit non seulement se démener parce qu'elle n'avance pas mais aussi parce qu'elle doit rattraper son retard. Voilà l'un des problèmes que nous avons, surtout lorsque nous sommes confrontés à des politiques adoptées par le ministère des Finances ou par d'autres ministères isolément.

Je le dis sans acrimonie et je vais vous montrer la situation en vous donnant un exemple. Lorsque le ministre a décidé il y a quelques années de modifier la déduction pour les dépenses automobiles, de limiter la valeur d'une automobile, je pense que cela a été un mauvais service rendu au reste du pays dans la mesure où nous avons un choix très limité en matière de transports dans la province de Terre-Neuve. Nous n'avons que la voiture. Nous n'avons pas de trains et le prix des services aériens est très élevé. C'est un simple exemple du raisonnement que l'on tient parfois.

L'autre question que j'aimerais aborder est celle de la taille de l'appareil gouvernemental et de la réglementation excessive dont souffre notre pays. Nous avons au Canada beaucoup plus de produits livrables par la fonction publique que—je n'ai pas les chiffres ici—la plupart des autres pays du monde, j'imagine, indépendamment des pays purement communistes ou des pays où les mesures sociales sont importantes. Nous avons 11

departments of fisheries? Sure, there are responsibilities within the Department of Fisheries in the province that are different from those in the federal department, because of the constitutionality of certain issues, but they perpetuate a duplication of delivery of services in some instances.

Secondly, there is the regulation that we have to face with regard to the tax system itself. I commend any lawyer or tax accountant who takes on a career of trying to get through that morass of regulation. Very simply put, there must be a better way to collect revenues in this country and spend money than to... Each time we determine a new tax, we end up with a tremendous bureaucracy that goes behind it. I think it is time this be looked at rather seriously, not with the intent as to whether it can be cut back but with the intent of how much it is going to be cut back.

Finally, I would like to have some views on the role of government. The kindest way to put it is the government is involved in the business of business. I am involved in a company myself that has for the last five years competed with the Department of National Defence, specifically DREO, the defence research branch of the Department of National Defence. A lot of the work being done in there can be done in private industry to far more advantage, not the least of which is transferring the technology quicker into the private sector.

• 0925

Second, we have situations in Newfoundland where government is competing with industry. For example, I understand that government is competing with private industry to provide atmospheric services for Hibernia. So there are a number of areas where we are overgoverned and where government is involved in enterprise and should get out of.

Those are the three areas that I think need addressing. I'll save further remarks for later.

Ms Christine Hollett (Executive Director, Advisory Council on the Economy): My name is Christine Hollett. I'm executive director of the Advisory Council on the Economy. With me today is Robert Crosbie, a member of the board of directors of the advisory council.

The advisory council is a provincial crown corporation that was established in 1991 to provide independent economic advice to the provincial government. We are governed by a private sector board of directors, with our members representing various sectors and regions of the provincial economy.

My remarks today will be brief and short on specifics. Unfortunately, time did not permit us to put together a more detailed presentation. Consequently, I will offer our thoughts on direction

Let me begin by saying that the council is not a forecasting organization, so we will leave the answers to your questions on economic and interest rate assumptions to the experts. My comments will instead focus on tax measures and expenditure reduction. On the tax measure side, given the negative perception that exists with regard to the heavy taxation of Canadians, the council does not believe the time is right to raise taxes. This is not to say there isn't room for restructuring within

[Translation]

de Terre-Neuve, pourquoi nous faut-il deux ministères des pêches's Il y a certainement des responsabilités au sein du ministère des Pêches provincial qui diffèrent de celles du ministère fédéral er raison de la constitutionnalité de certaines questions, mais cette situation fait que dans certains cas, il y a chevauchement des

Deuxièmement, il y a la réglementation à laquelle nous sommes confrontés pour le régime fiscal lui-même. Je félicite les avocats ou les fiscalistes qui font leur métier d'essayer d'y voir clair dans toute cette réglementation. Pour dire les choses très simplement, il doit y avoir un moyen de percevoir des revenus dans notre pays et de dépenser l'argent que d'autres... Chaque fois qu'on institue un nouvel impôt, il traîne derrière lui toute une bureaucratie. Je crois qu'il est grand temps qu'or étudie la chose sérieusement, avec l'intention non pas de voir si or peut réduire mais plutôt de décider de combien on va réduire.

Enfin, j'aimerais vous donner quelques avis sur le rôle du gouvernement. La façon la plus aimable de dire la chose est que le gouvernement est dans les affaires pour les affaires. Je suis moi-même membre d'une société qui depuis cinq ans est er concurrence avec le ministère de la Défense nationale ou plus précisément le CRDO, le Centre de recherches pour la défense du ministère de la Défense nationale. Une grande partie du travail qui se fait là pourrait être effectuée par le secteur privé de façor beaucoup plus rentable, notamment en accélérant les transferts de technologie vers le secteur privé.

Deuxièmement, dans certaines activités à Terre-Neuve, le gouvernement fait concurrence à l'industrie. Par exemple, on me dit que le gouvernement est en concurrence avec le secteur privé pour fournir des services météorologiques pour Hibernia. Il y a donc de nombreux domaines où le gouvernement intervient trop et où il est dans les affaires alors qu'il devrait se retirer.

Voilà donc à mon avis les trois aspects qu'il faudrait étudier. Je garde mes autres remarques pour plus tard.

Mme Christine Hollett (directrice générale, Conseil consultatif sur l'économie): Je m'appelle Christine Hollett. Je suis directrice générale du Conseil consultatif sur l'économie. J'ai à mes côtés Robert Crosbie, qui est membre du conseil d'administration du conseil consultatif.

Le conseil consultatif est une société d'État provinciale créée en 1991 pour conseiller de façon impartiale le gouvernement provincial en matière d'économie. Nous sommes dirigés par un conseil d'administration du secteur privé et nos membres représentent les différents secteurs et régions de l'économie provinciale.

Mon intervention d'aujourd'hui sera brève et je n'entrerai pas dans les détails. Malheureusement, nous n'avons pas eu le temps de mettre au point un exposé plus fouillé. Je ne vous donnerai donc que nos impressions sur l'orientation à suivre.

Je dois vous dire pour commencer que le conseil n'est pas un organisme chargé de faire des prévisions, aussi laisseronsnous les réponses à vos questions sur l'avenir de l'économie et des taux d'intérêt aux soins des experts. Je m'attacherai plutôt dans mes remarques aux mesures fiscales et à la réduction des dépenses. Pour les mesures fiscales, étant donné les sentiments négatifs qui existent à l'égard de la lourde imposition des Canadiens, le conseil ne croit pas qu'il serait opportun

the tax system. The tax system in this country must be reexamined from the point of ensuring competitiveness and fairness. All options must be put on the table, including the feasibility of user fees. However, the council would caution that when examining tax options, you don't cause long-term pain for short-term gain.

On the expenditure reduction side, the council believes that reduction. We must, as you say in your document, work smarter. We are encouraged by your program review, but we would like to know more about how you are conducting it. Have you established goals, objectives, prioritized and developed evaluation criteria? If so, perhaps it is time to put them before the public to obtain feedback on where you see the country going. It has been our experience that if you provide people with the opportunity, you have a greater chance of successfully implementing the drafted changes that are necessary. If you haven't then we urge you to do so immediately, as we focus on offering what best serves the public need for dollar spent.

To obtain the necessary commitment from the general public to accept change, there must be a belief that the government is totally committed to the process and that everything is on the table. Start with your own House. For example, are we being overgoverned with 275 members of Parliament? Are their benefits excessive when compared to the private sector? Can we govern more effectively and efficiently with less? In this manner, you will be leading by example and garnering public support for what you have to do.

There must be a recognition that any program reduction mplies a reduction in people, and you must be prepared to address this. Further, not only must programs be reviewed against established criteria, so must government operations, crown corporations and subsidies. We must look for new ways of loing business. Questions such as whether there are more efficient vays of delivering government services—i.e., federal-provincial narmonization of activities to reduce duplication, as my colleague nentioned—must be addressed.

Does ownership of a crown corporation such as the CBC ulfil a public purpose? Privatization, where appropriate, should e actively pursued. Should the ability to access subsidies be ased on some degree of divergence from a national standard or hould they be available to all? The council would encourage the ederal government to ensure that any program changes be done in onsultation with the provinces, because whatever is done impacts n the provinces and their ability to deliver their programs and rvices.

Finally, we would encourage the federal government to get back the business of governing to serve the public good. It should not in the business of being in business.

Thank you.

[Traduction]

d'augmenter les impôts. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas des possibilités de réaménagement au sein du régime fiscal. Nous pensons en effet que le régime canadien devrait être réexaminer en vue de garantir compétitivité et équité. Nous devons envisager toutes les options, y compris la possibilité de frais d'utilisation. Mais dans l'étude des options fiscales, le conseil vous demande de prendre garde à ne pas provoquer des mécontentements durables pour des profits éphémères.

En ce qui concerne les dépenses et leur réduction, le conseil the main thrust of deficit reduction should be expenditure estime que c'est en les comprimant que l'on devrait avant tout chercher à réduire le déficit. Il nous faut, comme vous le dites dans votre document, travailler davantage avec notre tête. Votre examen des programmes est encourageant, mais nous aimerions en savoir davantage sur votre façon de procéder. Avez-vous fixé des objectifs, établi des priorités et arrêté des critères d'évaluation? Si c'est le cas, il serait temps de les faire connaître au public pour savoir ce qu'il pense de la voie sur laquelle vous comptez engager le pays. D'après notre expérience, il semble que vous avez davantage de chances de réussir à mettre en oeuvre les changements prévus et nécessaires lorsque vous donnez cette possibilité à la population. Si ce n'est pas le cas, nous vous pressons de le faire sans tarder puisque nous nous efforçons avant tout d'offrir au public ce qui répond le mieux à ses besoins en contrepartie des sommes dépensées.

> Pour que le grand public s'engage comme il se doit à accepter le changement, il doit avoir le sentiment que le gouvernement s'investit entièrement dans cette opération et que tout est sur la table. Commencez par votre propre domaine, la Chambre. Par exemple, est-ce trop que d'être gouverné par 275 députés? Leurs avantages sont-ils trop généreux par rapport au secteur privé? Peut-on gouverner de façon plus efficace avec moins? Vous prêcherez ainsi par l'exemple et vous obtiendrez l'adhésion du public pour ce que vous avez fait.

> Il faut admettre que toute réduction de programme passe par une réduction des effectifs et vous devez être prêts à faire face à une telle situation. Ensuite, ce ne sont pas uniquement les programmes qu'il faut examiner à la lumière de critères choisis, mais également les opérations gouvernementales, les sociétés d'État et les subventions. Il faut envisager de nouvelles façons de procéder. Il faut se demander s'il y a des moyens plus efficaces d'offrir les services gouvernementaux-en envisageant par exemple une harmonisation fédérale-provinciale des activités pour éviter le double emploi, comme l'a indiqué ma collègue.

> La propriété d'une société d'État comme Radio-Canada répond-elle à un objectif public? La privatisation, lorsqu'elle est indiquée, devrait être sérieusement envisagée. La possibilité d'obtenir une subvention tient-elle au fait que l'on s'écarte d'une certaine manière d'une norme nationale, ou l'accès aux subventions devrait-il être universel? Le conseil encourage le gouvernement à faire en sorte que tout changement apporté aux programmes le soit en consultation avec les provinces car tout ce que l'on fait a des répercussions sur les provinces et sur leur capacité de mettre en oeuvre leurs programmes et d'offrir leurs services.

> Enfin, nous encourageons le gouvernement fédéral à se charger à nouveau de gouverner dans l'intérêt du public. Il devrait sortir du domaine des affaires.

Merci.

[Translation]

• 0930

The Chair: Thank you very much, Ms Hollett.

Mr. Crosbie, welcome. I failed to introduce you on the first round.

Mr. Robert Crosbie (Director, Advisory Council on the Economy): Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chair: Thank you.

Mr. Noel, thank you for being with us.

Mr. Walter Noel (Member of the Newfoundland House of Assembly): Well, thank you for having me.

I won't explain to you people what I do. I'm a member of the local legislature and I guess you know what my responsibilities are.

At the outset I'd just like to say that according to the list I've been given of members of the committee, there's no member from the Atlantic provinces on the committee. I must say I'm very disappointed to see that's the case and that's one of the problems we have in Canada.

Newfoundlanders now have less reason to be optimistic about the future than at any time since 1949. Our debt reaches new peaks every day. Our real unemployment and social assistance levels are higher than ever. Public services are deteriorating. The decline in federal transfers is likely to accelerate. People say we have to stop talking about the problems in order to boost morale, but years of false optimism have accomplished nothing.

Why are we in this mess? More and more of us are coming to believe it is because federal policies are not designed to get us out of it. We are a capable and energetic people with far more resources per capita than many other societies. I believe our problems are more fabricated than inherent.

There have been many schemes for developing our economy, federal and provincial programs, studies, plans, commissions, etc. There have been isolated and costly successes, but in total they've failed. Our situation is worse now than it was before they started.

Fundamental structural change is necessary to make a difference: change to encourage natural adjustment mechanisms in Atlantic Canada, to give us access to cheaper imports than from the mainland and easier access to markets in which we can be more competitive; change to eliminate the unnecessary costs of the agricultural supply management system; change to encourage cost and compensation structures relevant to provincial rather than national standards; change to persuade people that urban conveniences cannot be provided wherever they choose to live; and change to encourage Quebec to be fairer in exploiting our Labrador hydro resources.

Le président: Merci beaucoup, madame Hollett.

Monsieur Crosbie, soyez le bienvenu. J'ai oublié de vous présenter lors de mon premier tour de table.

M. Robert Crosbie (directeur, Conseil consultatif sur l'économie): Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: Merci.

Monsieur Noel, merci d'être venu.

M. Walter Noel (député à l'Assemblée législative de Terre-Neuve): Merci de m'avoir invité.

Je ne vais pas vous expliquer ce que je fais. Je suis député de l'Assemblée législative provinciale et j'imagine que vous connaissez mes responsabilités.

Je dois dire qu'après avoir parcouru la liste des membres du comité, j'ai dû constater qu'il n'y avait parmi eux aucun député des provinces de l'Atlantique. Une telle chose me déçoit beaucoup et c'est représentatif des problèmes que nous avons au Canada.

Les Terre-neuviens ont encore moins de raisons maintenant qu'à n'importe quel moment depuis 1949 d'être optimistes quant à l'avenir. Les taux de chômage réels et d'aide sociale sont plus élevés que jamais. Les services publics se détériorent. La réduction des transferts fédéraux risque de s'accélérer. On dit qu'il nous faut arrêter de parler des problèmes pour redonner le moral aux gens, mais des années de faux optimisme n'ont rien donné.

Pourquoi sommes—nous dans un tel pétrin? Nous sommes toujours plus nombreux à croire que c'est parce que les politiques fédérales ne sont pas conçues pour nous en sortir. Nous sommes un peuple apte et énergique qui dispose de beaucoup plus de ressources par habitant que bien d'autres sociétés. Je crois que nos problèmes sont inventés plutôt qu'inhérents.

Pour développer notre économie, il y a eu de nombreuses mesures prises, qu'il s'agisse de programmes, d'études, de plans, de commissions, et autres, à l'échelle tant fédérale que provinciale. On a enregistré quelques succès isolés et coûteux, mais de façon générale, nous devons faire un constat d'échec. Notre situation est maintenant pire qu'elle n'était avant que tout cela ne commence.

Pour que les choses évoluent, un changement structurel important est nécessaire. Il faut un changement qui encourage les mécanismes d'adaptation naturelle dans le Canada atlantique, qui nous donne accès à des produits importés moins cher que ceux qui nous arrivent du reste du pays et qui nous facilite l'accès aux marchés où nous pouvons faire preuve de plus grande compétitivité; il faut un changement qui élimine les coûts inutiles du système de gestion de l'offre dans le secteur agricole; il nous faut un changement qui encourage des systèmes d'établissement des prix et des indemnités qui correspondent à des normes provinciales plutôt que nationales; il faut un changement qui montre bien à la population qu'on ne peut bénéficier des avantages de la ville partout, quel que soit l'endroit où l'on décide de vivre; et il faut enfin un changement qui encourage le Québec à exploiter de façon plus équitable nos ressources hydroélectriques du Labrador.

I realize we are expected to respond directly to the finance minister's questions and budgetary considerations, but ad hoc, conventional and superficial policies have been responsible for the state we are in. It will not improve without more far-reaching initiatives.

I've expanded on this in an additional written submission I've given to the committee, but let me say in response to the minister's specific questions that, as far as I know, his economic assumptions are probably as good as any. It's unfortunate he did not begin by doing more in his last budget and it's unfortunate that Ottawa's make-work infrastructure program has been the major initiative so

Spending cuts should focus on waste, abuse and extravagance rather than the basic needs of our most vulnerable citizens and most valuable social programs.

One cannot oppose cuts and debt reduction, but if you are to have credibility in this debate, you have to say where to cut and where to tax. The integrity of basic social programs for those in need has to be preserved, but assistance must be provided on the basis of need rather than right.

We have to stop financing political and social luxuries and enable citizens to make decent incomes and make more of their own spending decisions. We have to stop unjustifiably subsidizing corporate welfare bums who, according to one recent article, are responsible for 44% of our current debt as a result of tax breaks and loopholes. We will help business most by reducing overhead and costs of living and doing business and facilitating competition and efficiency, rather than fostering dependence on government subsidies and hand-outs.

To help reduce costs, we have to find ways to increase price competition and keep profits reasonable for regulated monopolies and oligopolies, such as banks, power, telephone and cable companies.

We have to stop spending money so unproductively as we are through the fishery compensation package. Our province has the right to assistance, but in a form more likely to produce more permanent benefits. What will we have to show in a few years' time for the several billion dollars that are being spent on this program?

[Traduction]

Je sais qu'on nous demande de répondre directement aux questions et aux considérations budgétaires du ministre des Finances, mais les politiques spéciales, conventionnelles et superficielles sont à l'origine de la situation dans laquelle nous nous trouvons et qui ne saurait s'améliorer sans des initiatives d'une plus grande portée.

Je m'étends sur le sujet dans un autre mémoire que j'ai donné au comité, mais permettez-moi de dire, pour répondre aux questions précises du ministre, que ses hypothèses économiques sont sans doute aussi bonnes que celles de n'importe qui, à mon avis. Il est regrettable qu'il n'ait pas commencé par faire davantage dans son dernier budget et il est regrettable que le programme d'infrastructure proposé par Ottawa pour la création d'emplois ait été

La réduction des dépenses devrait viser avant tout le gaspillage, les abus et les extravagances et non les besoins essentiels de nos citoyens les plus vulnérables et les programmes sociaux les plus précieux.

On ne peut s'opposer aux compressions budgétaires et à la réduction de la dette, mais pour être crédible dans toute cette discussion, il faut préciser les secteurs où tombera le couperet et où frappera l'impôt. Il faut préserver l'intégrité des programmes sociaux essentiels pour ceux qui sont dans le besoin, mais l'aide doit être accordée en fonction des besoins et non en vertu d'un droit.

Il nous faut cesser de financer des luxes politiques et sociaux et permettre aux citoyens de gagner honorablement leur vie et de prendre davantage de décisions quant à leurs dépenses. Il nous faut cesser de subventionner de façon injustifiée les entreprises parasites qui, selon un article récent, représentent 44 p. 100 de notre dette actuelle du fait des échappatoires et des allégements fiscaux. Nous aiderons davantage les entreprises en réduisant les frais généraux et le coût de la vie, en faisant des affaires et en encourageant la concurrence et l'efficacité plutôt que de pousser les gens à dépendre des subventions et de la manne gouvernementales.

Pour réduire les coûts, il nous faut trouver des moyens de permettre à la concurrence des prix de jouer davantage et limiter les marges bénéficiaires pour les monopoles et les oligopoles réglementés que sont les banques, les compagnies d'électricité, de téléphone et de câble.

Il nous faut cesser de dépenser de l'argent de façon aussi improductive qu'avec le système d'indemnisation du secteur de la pêche. Notre province a droit à l'aide, mais sous une forme qui davantage susceptible de produire des bénéfices plus durables. Qu'aurons-nous à montrer dans quelques années pour justifier les milliards de dollars que l'on dépense actuellement dans ce programme?

• 0935

We have to stop wasting money on retraining scandals many cases. We have to cut out all possible abuse and waste. Income support subsidies such as UI should not be paid beyond

Nous devons cesser d'engouffrer de l'argent dans les amounting to little more than expensive occupational therapy in scandales du recyclage qui, dans bien des cas, ne correspond en fait qu'à une thérapie professionnelle coûteuse. Nous devons couper partout où il y a risque d'abus et de gaspillage. Il ne faut

certain maximum annual income levels nor to millionaires and should be financed out of general revenues so that the people who are denied full-time work due to the inadequacies of our system are not required to pay a disproportionate share of the cost of countering those inadequacies.

We have to ask whether the \$100 billion being spent on the outer ring road, for instance—which one of the presenters this afternoon I believe is going to talk about and which many of my constituents support, incidentally—is really the best use of that money in this province at this time.

We have to determine whether Canadians are still prepared to pay national unity.

Revenue measures should be designed to reduce disparities and encourage socially valuable productivity. Everything that can't be justified in our circumstances must be cut and revenues increased to finance on a current basis what is left.

The tax system should be made more progressive and should be designed to get more in inheritance or wealth taxes from the super-rich, especially those who seek to secure their fortunes beyond our boundaries, as the Irving family recently did.

There is only one other OECD country without such a tax. It has been estimated that just implementing something like the Americans have would net us about \$1 billion a year. All real income should be properly attributed and taxed, including health, family and pension benefits.

We have to minimize taxes our trading partners do not have, such as the GST. If we are going to have sales taxes, they should be national with the same rate throughout the country, but there should be far more reliance on taxes with less administrative cost.

Monetary policy should endeavour to bring us in line with our major trading partners. Fiscal policy should be our primary discretionary means of influencing the economy.

Tough choices have to be made. The question is who are they going to be tough on? We will not rebuild our economy without paying the price, and it can only be paid by those who can afford to pay.

Individuals and businesses in our system are expected to be motivated by self-interest. However, politicians have a responsibility to endeavour to maximize opportunities, reduce disparities and increase economic democracy.

I encourage the minister to continue indicating that's how he feels and intends to act. I hope the committee does so as well.

[Translation]

plus verser les prestations de soutien au revenu, comme l'assurancechômage, aux gens dont le revenu annuelle dépasse un certain niveau, et certainement pas aux millionnaires, et ces prestations devraient être prélevées sur les recettes générales pour que les gens qui n'ont pas accès à un emploi à temps plein, à cause de défauts de notre système, ne soient pas tenus de payer une part disproportionnée des coûts associés aux mesures destinées à combattre ces défauts.

Il faut se demander si les 100 milliards de dollars que l'on dépense, par exemple, à la construction d'un périphérique extérieur-dont l'un des intervenants de cet après-midi va, je crois, vous parler et qu'un grand nombre de mes électeurs, soit dit en passant, approuvent-constituent vraiment le meilleur usage que l'on pourrait trouver pour cet argent dans la province à l'heure actuelle.

Nous devons déterminer si les Canadiens et les Canadiennes sont the price of promoting bilingualism and a very expensive version of encore prêts à payer le prix de la promotion du bilinguisme et de cette version très coûteuse de l'unité nationale.

> Il faut concevoir les mesures productrices de recettes de sorte à réduire les disparités et à encourager toute forme de productivité ayant une valeur sur le plan social. Toutes les dépenses que l'on ne peut justifier dans les circonstances actuelles devraient être réduites et il convient d'augmenter les recettes afin de financer les autres sur une base courante.

> Il faut faire en sorte que le système fiscal soit plus progressif et conçu de façon à imposer davantage les successions des super-riches, surtout de ceux qui essaient de cacher leur fortune à l'étranger, comme vient récemment de le faire la famille Irving.

> Il n'y a qu'un seul autre pays de l'OCDE qui n'impose pas une telle taxe. Et l'on a estimé que le simple fait de mettre en oeuvre un impôt comme celui qui est en vigueur aux États-Unis, pourrait nous rapporter environ un milliard de dollars par an. Il faut aussi attribuer, a priori, un revenu imposable à chacun, comprenant les prestations sanitaires, familiales et de retraite.

> Nous devons réduire le nombre de taxes qui nous diffèrent de nos partenaires commerciaux, comme la TPS. Si nous devons imposer des taxes de vente, alors autant qu'elles soient nationales et que le taux soit le même d'un bout à l'autre du pays, mais dans tous les cas nous devrons viser des taxes dont les coûts d'administration sont moins élevés.

Notre politique monétaire doit permettre de nous aligner sur nos principaux partenaires commerciaux. Quant à notre politique budgétaire, elle doit être notre premier moyen discrétionnaire d'agin sur l'économie.

Des choix difficiles nous attendent. Reste à savoir pour qui ils seront les plus difficiles. Nous ne parviendrons pas à rebâtir notre économie sans en payer le prix et cela ne peut être fait que par ceux qui sont en moyen de payer.

Certes, particuliers et entreprises sont censés agir en fonction de leurs intérêts, mais les politiciens ont tout de même la responsabilité de préparer le terrain, d'aplanir les disparités et d'injecter un pet plus de démocratie dans l'économie.

J'encourage le ministre à persister dans la voie qu'il a tracée. E j'espère que le comité fera de même.

Thank you very much.

Le président: Je vous remercie, monsieur Noel.

Professor Turnbull, please.

Professor Alasdair Turnbull (Faculty of Business, Memorial University): Mr. Chairman, ladies and gentlemen, I'm Alasdair Turnbull and I teach finance at the faculty of business at Memorial University. I have with me two of my finance students, Ms Andrea Warr and Mr. Ernest Wheeler.

We're not here to represent a specific prospectus of any specific group, be it university faculty or students. Rather our interest is in solving the very real problems that fundamentally affect business and welfare in Canada and therefore our future.

As Mr. O'Dea points out, we must address the federal debt. We have studied the papers presented by Mr. Martin and tried to design a very specific program to address these serious issues he has outlined. Copies of this proposal have been circulated to members, I believe. We look forward to the opportunity to discuss these ideas with everyone this morning.

The Chair: Would you care to just briefly outline them?

Prof. Turnbull: I'll turn that over to Mr. Wheeler.

The Chair: Thank you.

Mr. Ernest Wheeler (Student, Faculty of Business, Memorial University): Mr. Chairman, our analysis was a three–part process that aimed to answer the three quesitons posed to us.

The first part of the process dealt with trying to estimate which shortfall we should actually try to target in the next two years. I would like to say the prudent scenario put forth by government is a good starting point. However, we need to look at a possible worst–case scenario.

• 0940

For our purposes, the worst–case scenario would be for GDP to be 50 points lower for each of the next two years, for the average interest rate for 1995–96 to be 9.6% and for 1996–97 for it to be 8.85%. If this worst–case scenario were to come into reality, there would be an \$8.9 billion shortfall in 1995–96, and an additional \$1.9 billion in 1996–97. That's in addition to the \$8.9 billion.

Clearly, if we only planned for the \$3.1 billion shortfall in 1995–96, and a worst–case scenario such as this looked as if it were going to be a reality, the measures that would be taken would be too drastic for the economy to handle. So we recommend going after a shortfall of \$5.4 billion in 1995–96, and an additional \$1 billion for 1996–97. So in 1996–97 you would aim to meet a \$6.4 billion shortfall.

The Chair: On that point, Mr. Wheeler, you're urging Mr. Martin to not pursue his deficit targets as outlined.

[Traduction]

Merci beaucoup.

The Chairman: Thank you, Mr. Noel.

Professeur Turnbull, je vous en prie.

M. Alasdair Turnbull (professeur, Faculté de commerce, Université Memorial): Monsieur le président, mesdames et messieurs, je m'appelle Alasdair Turnbull et j'enseigne les finances à la faculté de commerce de l'Université Memorial. Je suis accompagné de deux de mes étudiants, M^{me} Andrea Warr et M. Ernest Wheeler.

Nous ne sommes pas ici pour entonner le credo de tel ou tel groupe, pas plus du corps enseignant que du corps étudiant. Non, nous sommes simplement désireux de résoudre les véritables problèmes qui affectent de façon fondamentale l'entreprise privée et le bien-être de la population au Canada et, par conséquent, notre avenir.

Comme vient de le souligner M. O'Dea, il convient de s'attaquer à la dette fédérale. Nous avons étudié les documents soumis par M. Martin et essayé, à partir de là, d'imaginer un programme spécifique en vue de régler les questions très sérieuses qu'il aborde. D'ailleurs, je crois que des exemplaires de notre proposition ont été remis aux membres du comité. Nous serons très heureux de nous entretenir de ces idées avec vous ce matin.

Le président: Pourriez-vous rapidement nous le résumer?

M. Turnbull: J'en confierai le soin à M. Wheeler.

Le président: Merci.

M. Ernest Wheeler (étudiant, Faculté de commerce, Université Memorial): Monsieur le président, pour notre analyse, nous avons suivi une démarche en trois étapes destinée à répondre aux trois questions qui nous ont été posées.

Tout d'abord, nous avons essayé d'évaluer le manque à gagner qu'il faudra combler au cours des deux prochaines années. Je tiens tout de suite à préciser que le scénario optimiste proposé par le gouvernement est un bon point de départ. Toutefois, il nous faut également envisager un scénario pessimiste.

Pour fin du raisonnement, le scénario pessimiste correspondrait à un PIB perdant 50 points par an au cours des deux prochaines années, les taux d'intérêt moyens en 1995–1996 s'établissant alors à 9,6 p. 100 et ceux de 1996–1997 à 8,85 p. 100. Eh bien, si ce scénario devait devenir réalité, le manque à gagner serait de 8,9 milliards de dollars en 1995–1996 auquel viendrait s'ajouter 1,9 milliard de dollars en 1996–1997.

Bien sûr, si l'écart ne devait être que de 3,1 milliards de dollars en 1995–1996 et qu'on se retrouve dans la situation correspondant au scénario pessimiste, les mesures qu'il faudrait adopter alors devraient être beaucoup trop draconiennes pour l'économie. C'est pour cela que nous recommandons de prévoir un écart de 5,4 milliards de dollars en 1995–1996 et de 1 milliard de dollars supplémentaire en 1996–1997. Ainsi, en 1996–1997, il serait question de combler un manque à gagner de 6,4 milliards de dollars.

Le président: Donc, à ce compte, monsieur Wheeler, vous invitez M. Martin à ne pas s'en tenir à ses objectifs de lutte contre le déficit.

Mr. Wheeler: Yes. Mr. Martin should overstate the possible shortfall so if the worst-case scenario occurred, any measures taken would not be so drastic as to really cause a crisis in the economy.

With regard to the mix between spending cuts and revenue increases, it's hard to pull an arbitrary ratio out of the air so we focused on part three for some specific spending cuts and revenue increases.

The first measure would be to eliminate the GST tax credit reduction, apply \$750 million of the \$2.75 billion to the fight against the deficit, and reallocate the remaining \$2 billion to other programs that aim to serve low-and modest-income families.

The second measure would be to eliminate elderly benefits to those earning more than \$60,000 per year. We think benefits are designed for people who need security, and if you earn more than \$60,000 a year, you have that security.

The third item would be what we call a deficit reduction tax. It's basically a reallocation of UI benefits. We would reduce both premiums and payments by 20%, and that would save \$3.6 billion. Approximately \$1.44 billion of that would be contributed by individuals, so we would tax that back, while the remaining approximately \$2.2 billion that would normally come from business would not be taxed back.

The deficit reduction tax would achieve three objectives. It wouldn't increase the UI burden on those Canadians who are regularly employed; it would give a reduction in UI premiums to employers; and it would increase the incentive to work for those who may be abusing the system.

The fourth measure would be to trim \$700 million from the Canada Assistance Plan. We think there is abuse of that system. The idea is not to cut the amount of benefits needy people would receive, Assistance Plan.

The fifth item would be to privatize VIA Rail in 1995-96. The government should no longer be in the business of transportation when other private alternatives exist.

The sixth item would be to broaden the tax base to include taxation of workers compensation benefits. Contributions are deductible on the way in so they should be taxable on the way out.

The seventh item would be a revenue increase of 1% on the highest marginal tax bracket. This would raise \$420 million. Our rationale is that our previous measures hit low-and modest-income families, and the higher income should also share the burden. These cuts that we've outlined would meet the \$5.4 billion shortfall.

[Translation]

M. Wheeler: Tout à fait. M. Martin devrait surévaluer le manque à gagner éventuel, de sorte que si le scénario pessimiste devait se produire, les mesures prises alors n'auraient pas à être aussi draconiennes au point de provoquer une crise économique.

Quant à l'équilibre entre la compression des dépenses et l'augmentation des recettes, comme il est très difficile de proposer arbitrairement un ratio quelconque, nous nous sommes concentrés, dans un troisième temps, sur l'examen de certaines compressions des dépenses et augmentations des recettes.

Il conviendrait tout d'abord d'éliminer la TPS, d'appliquer une tranche de 750 millions des 2,75 milliards de dollars ainsi économisés à la lutte contre le déficit et de réaffecter le restant, soit 2 milliards de dollars, à d'autres programmes destinés à aider les familles à moyen ou à faible revenu.

La deuxième mesure consisterait à supprimer le versement de prestations aux personnes âgées ayant des revenus supérieurs à 60 000\$ par an. Nous estimons que ces prestations s'adressent à des gens qui ont besoin de sécurité et que, si l'on gagne plus de 60 000\$ par an, l'on a déjà une certaine sécurité.

Troisièmement, il faudrait créer ce que nous appelons un impôt prélevé au titre de la réduction du déficit. Il s'agirait essentiellement de réaffecter les prestations de l'assurance-chômage. On réduirait les cotisations et les prestations de 20 p. 100, ce qui permettrait une économie de 3,6 milliards de dollars. On réimposerait les 1,44 millions de dollars environ correspondant aux prélèvements sur les particuliers, mais pas le reste, soit 2,2 milliards de dollars provenant des entreprises.

L'impôt au titre de la réduction du déficit permettrait de réaliser trois objectifs. Tout d'abord, il permettrait de faire porter une plus grande partie du fardeau que représente l'assurance-chômage sur les Canadiens qui ont un travail régulier; deuxièmement, il constituerait un moyen de réduire les cotisations d'assurance-chômage pour les employeurs et, enfin, il inciterait ceux qui pourraient avoir tendance à abuser du système à retourner plutôt au travail.

La quatrième mesure consisterait à prélever 700 millions de dollars du Régime d'assistance publique du Canada. Nous pensons qu'il y a abus dans le cas de ce système. Il n'est pas ici question de but to tighten qualifications to receive assistance under the Canada réduire le montant des prestations versées aux indigents, mais plutôt de resserrer les critères ouvrant droit à ces prestations.

> Cinquièmement, il serait question de privatiser VIA-Rail en 1995-1996. Le gouvernement ne devrait plus se mêler de transport quand il est possible de privatiser.

> Sixièmement, il serait question d'élargir l'assiette fiscale pour imposer les prestations versées aux accidentés du travail. Les contributions étant déductibles d'impôt, les prestations devraient être imposables.

> Septièmement, il serait question d'augmenter de 1 p. 100 les montants prélevés sur la tranche d'imposition la plus élevée. On récupérerait ainsi 420 millions de dollars. Nous partons du principe que les mesures précédentes ayant particulièrement visé les familles à moyen et à faible revenu, le temps est venu de faire porter une partie du fardeau aux familles à revenu élevé. Les compressions que nous venons de résumer permettraient de combler le manque à gagner de 5,4 milliards de dollars.

• 0945

[Texte]

[Traduction]

In 1996–97 to find that extra \$1 billion we would begin now to find a buyer for the CBC. We think that Canada's national interest in promoting Canadian identity can now be met through the other private networks. In the past CBC served a good purpose, but we believe now it's time to hand it over to private hands.

If we follow these targets, then if it comes that the worst-case scenario occurs you can then take measures to meet your targets. Meanwhile, if the prudent scenario occurs, you've actually cut more than you needed and can actually cut the debt. That, in a nutshell, is what we propose.

The Chair: Thank you for the work you've put into this.

Do you have something to add, Ms Warr? Mr. Bruneau?

Dr. Angus Bruneau (Chairman, Fortis Inc.): Thank you, Mr. Chairman. I want to express my appreciation for the opportunity of meeting with you. I am chairman of Fortis.

Fortis owns Newfoundland Light and Power, and utilities in Prince Edward Island, Maritime Electric. We have other businesses as well. Our businesses are dependent on a lot of capital. They are the most capital—intensive of industries, so many of the issues that you're addressing are of great importance and significance to us. It's particularly true as we look to the future.

I received your material. I wasn't able to address it until this weekend. Let me react first to the two statements by the minister, and I would like to really key the few remarks I have to make to certain things that he has presented there.

On the whole, I think these are excellent statements. They do address what I think are the critical issues, the things we really do have to come to terms with in this country if we are going to re—establish ourselves with a clear future, an open future, and one in which our young people can thrive. I think that will happen, but it's going to take a great deal of focused thinking and great change.

In all of these documents I would simply want to lend weight to the concept that we fundamentally have to rethink the role of government. That is inherent in much of what is said. I'm going to speak about a few things that relate to that. This is about the away Mr. Martin introduced the first of the documents, the framework for economic policy. He goes on to speak about the will to create a new infrastructure in Canada of ideas and of innovation. We often think of that as the business of business. That fundamentally is the business of government today.

It is ideas and innovation in government and how we do the things that we decide we must do in a central government that will determine whether we succeed or fail. This is not tinkering at the edges. This is not simply twisting the economic knobs that Afin de parvenir à trouver un milliard de dollars supplémentaire en 1996–1997, il nous faudrait dès à présent nous mettre en quête d'un acheteur pour la SRC. Nous estimons qu'il est à présent possible de s'en remettre à des réseaux privés pour promouvoir l'identité canadienne, dans l'intérêt national. Même si, dans le passé, la SRC a fait oeuvre utile, nous croyons que le temps est venu d'en confier le sort au secteur privé.

Si l'on s'en tient à ces objectifs, au cas où le scénario pessimiste devrait se réaliser, nous pourrions adopter les mesures en conséquence. D'un autre côté, si c'est le scénario optimiste qui devait prévaloir, alors on aurait effectué plus de compressions que nécessaire et l'on pourrait appliquer la différence à la réduction de la dette. Voilà, en bref, ce que nous proposons.

Le président: Merci beaucoup pour tous les efforts que vous avez investis dans ce travail.

Avez-vous quelque chose à ajouter, madame Warr? Monsieur Bruneau?

M. Angus Bruneau (président, Fortis Inc.): Merci, monsieur le président. Je tiens à vous remercier de m'avoir invité. Je suis président de la société Fortis.

Fortis contrôle la Newfoundland Light and Power Company Limited et la Maritime Electric Company Limited, une société de service de l'Île-du-Prince-Édouard. Nous contrôlons d'autres entreprises et toutes nécessitent d'importants capitaux. En fait, nul autre secteur n'est plus capitalistique, si bien que la plupart des questions que vous abordez revêtent une grande importance à nos yeux. Et cela est plus particulièrement vrai lorsqu'on songe à l'avenir.

J'ai reçu votre document, mais je n'ai pu le parcourir avant ce week-end. Si vous me le permettez, je réagirai tout d'abord aux deux déclarations du ministre, après quoi je formulerai quelques commentaires à propos de certaines choses qu'il a présentées dans ce document.

Dans l'ensemble, j'estime qu'il s'agit—là de deux positions excellentes. Elles s'attaquent à ce que j'estime être les problèmes critiques, à ce que nous devons vraiment faire, dans ce pays, si nous voulons nous remettre sur les rails et bâtir un avenir sain et limpide où nos jeunes auront une place. Nous y parviendrons, mais il nous faudra d'abord investir dans la réflexion et envisager un changement en profondeur.

Je retiens, de la lecture de tous ces documents, que nous devons repenser de façon fondamentale le rôle du gouvernement. C'est du moins ce qui transpire de tout ce qui y est écrit. D'ailleurs, je vais vous souligner un certain nombre d'éléments prouvant la chose. C'est sur de tels propos que M. Martin présente son premier document, «Un nouveau cadre de la politique économique». Il y parle de la volonté de créer une nouvelle infrastructure au Canada, une infrastructure basée sur le savoir et l'innovation. On croit souvent que cela doit être le fait du secteur privé, mais, de nos jours, cette mission revient essentiellement au gouvernement.

C'est en fait ce savoir et cette innovation au gouvernement et la façon dont nous ferons ce que nous estimons devoir faire, au niveau du gouvernement central, qui détermineront le succès ou l'échec de notre entreprise. Il n'est donc plus question de

business cycle here. We are in the midst of a fundamental restructuring of the way our economies are going to work for the next five decades. We've been through it before, in the 1880s and in the 1930s. The signs and signals are all exactly the same. I start with that as an observation looking at the whole thing.

I'm going to talk about five key areas. He talks about skills and change. There's a studied avoidance of the word "education", and I understand why. Let me suggest that we introduce a new word, "learning". Education relates to the system as we think of it. Learning is what the individual does, and that's what critical.

• 0950

I would just leave you with the words of Eric Hoffer, and this ties to change and our ability to change. Eric Hoffer said: "In a time of drastic change it is the learners who inherit the future". We learn from everything that's going on and respond, recognizing the reality. He then goes on to say: "The learned usually find themselves prepared to live in a society that no longer exists".

When we talk about change, change of government's response to incentive in the economy, and you talk a good deal about changing how we assist industry, there's a fundamental problem in the way in which our government has always addressed that. Government only helped when it could be proved that there was little risk. Government's role to the extent it becomes involved in providing money for business is to assume risk, and governments that are normally risk-adverse, with all the systems of accountability, which are absolutely necessary, find themselves completely at odds with the intent of what they're trying to do. So there is a fundamental discontinuity in the assumptions and in the logic of that involvement. If you're going to do it, you start with the assumption that we do the risky things. We get more people up to bat, but we don't pick winners. You can't do it.

On the issue about insurance, social programs, I think we need to rethink what we believe insurance is. When we have insurance in business, we don't insure against every eventuality; we insure against catastrophe. What we have tended to say is we, the nanny government, will look after every eventuality for you. I think we have to stand back and ask is that the reason for what we should be doing? Should we be dealing with the things that represent catastrophe to individuals and focus on that?

Obviously there's a whole lot that could be said about this. With regard to leadership in the economy, there is much talk about investment in technology. There is an implication that government somehow can go around the world buying the right technologie. On laisse entendre que des représentants de notre

[Translation]

are connected to the machine. We are not dealing with a tripatouillage, plus question de simplement tourner les boutons de l'économie qui actionnent la machine. Il n'est plus ici question d'un phénomène cyclique. Nous sommes en pleine restructuration fondamentale de nos économies et de la façon dont elles fonctionneront dans les 50 années à venir. Nous avons déjà traversé de telles périodes, dans les années 1880 et dans les années 1930. Les signes sont aujourd'hui exactement les mêmes. Voilà, c'était simplement une observation d'ensemble.

> Je vais à présent m'attarder sur cinq grands aspects. Le ministre a parlé de compétences et de changement. Il a soigneusement évité d'employer le terme «éducation», et je comprends pourquoi. Je vous suggérerais que nous adoptions un autre mot, «apprentissage». L'éducation a trait au système, tel que nous l'imaginons. Par contre, l'apprentissage est affaire individuelle et c'est cela qui est important.

> S'agissant du changement et de notre capacité de changer, je citerai Eric Hoffer: «En des temps de profonds changements, ce sont les apprenants qui s'accapareront l'avenir». Nous apprenons à partir de tout ce qui se produit autour de nous et nous réagissons en prenant acte de la réalité. Eric Hoffer a également dit: «En général, les érudits se sentent prêts à vivre dans un monde d'où la société aurait disparu».

> Ouand on songe au changement, on songe au changement dans la réaction du gouvernement aux incitatifs de nature économique et l'on songe également beaucoup à modifier la façon dont nous aidons l'industrie, puisqu'il y a un problème fondamental dans la manière dont le gouvernement s'est toujours attaqué à ce problème. Le gouvernement n'apporte son aide que s'il est établi qu'il ne court presque pas de risques. Or, dans la mesure où il contribue à financer le secteur privé, le gouvernement se doit d'assumer des risques, ce qu'il abhorre normalement et, à cause de tous les systèmes en place favorisant la reddition de comptes, qui sont absolument nécessaires, il se retrouve complètement en porte-à-faux par rapport à son intention. Donc, forcé de constater qu'il y a un bris fondamental dans tout ce qui présuppose cet engagement ainsi que dans la logique qui le sous-tend. Si le gouvernement veut financer le secteur privé, alors il doit partir du principe qu'il est prêt à prendre des risques. Pourquoi donc s'entraîner en vue d'un marathon si c'est pour ne jamais courir. Le gouvernement ne peut pas se mêler de cela.

> À propos des programmes d'assurance, les programmes sociaux, j'estime que nous devons repenser la notion d'assurance telle que nous la concevons. Dans le secteur privé, il n'est pas question de s'assurer contre toutes les éventualités: on s'assure contre une catastrophe. Or, jusqu'ici, nous avons eu tendance à considérer que nous avions un gouvernement providence se chargeant, pour nous, de parer à toute éventualité. J'estime que nous devons faire machine arrière et nous demander si c'est bien ainsi qu'il faut s'y prendre. Le gouvernement doit-il, au nom des particuliers, envisager tout ce qui peut constituer une catastrophe et parer à toute éventualité?

> Bien sûr, on pourrait s'éterniser sur ce sujet. À propos du rôle de premier plan que le gouvernement doit jouer en matière économique, il est beaucoup question d'investissement dans la

technologies, bring them back, introduce them to the right gouvernement pourraient d'une manière quelconque sillonner le entrepreneurs and we get business. It doesn't work that way. You have to get the intermediaries out from between: those who know the science and have the ideas, and those with an entrepreneurial bent with utilitarian goals. It's the chance interactions that occur with them, not somebody running around with a set of rules and regulations about what he can do and can't do, that result in the wealth-creating activity in our society.

Finally comes the fiscal climate, which I'm going to speak very briefly about. I was very interested in what the student beside me has said. In our business we don't try to establish what is the most probable case and design our business around that. While we may think about it, we really design how we function on what is a plausible worst-case scenario. If you get yourself keyed to that, then you can respond if things turn out to be a little better.

The mug's game of guessing what interest rates are is absolutely no win. You can't win. I think you can say here is a plausible scenario that is unfavourable; we had better get the costs cut to fit that.

The fiscal document has much talk about what government should do and what it shouldn't do, what it should move out of government. This brings me back to the point of innovation. It isn't just doing those things we now have in crown corporations or that we now assume to be intrusions or involvement in the business world that government should uncouple itself from. Government should be using its resources, its intelligence, its capacity for innovation to begin to convert some of those other things that we haven't thought about to become businesses. How do we, in an innovative way, structure what we do in such a way that we can establish it as a business? Now, in this country we have often, when we have dealt with difficult problems of this sort, decided, well, since we need this in this country and we're not quite sure how to do it, we'll do it with a crown corporation, we'll do it in government.

• 0955

we have rules about accountability in government, which is absolutely vital, because the enterprise is not subject to the discipline of a market in the same way that other enterprises are. You also have the right to collect taxes. You're custodians of the wealth of the people of the nation. So there is a level of accountability, which is quite different from what we have in Britain, that is necessary. In the best of worlds that is an added burden on costs of doing things within government. In the worst of worlds, this accountability begins to create the kind of enterprise that becomes very self-serving, because there is not accountability to final users.

[Traduction]

monde et acheter les technologies qui nous conviennent pour les ramener ici et les remettre dans les mains d'entrepreneurs compétents qui feraient ensuite des affaires. Mais les choses ne fonctionnent pas ainsi. Tout d'abord, il faut éliminer les intermédiaires qui se trouvent entre ceux qui possèdent la connaissance scientifique et qui ont le savoir et ceux qui ont l'esprit d'entrepreneur et qui veulent poursuivre des objectifs utilitaires. C'est la chance qui fera que les deux se rencontreront pour mettre sur pied une activité génératrice de richesses pour la société, et pas un intermédiaire imposant un train de mesures réglementaires pour régir ce qui peut être fait ou ce qui ne doit pas être fait.

Vient enfin le régime fiscal, dont je vais vous entretenir très brièvement. J'ai écouté avec attention ce que l'étudiant à côté de moi a déclaré tout à l'heure. Dans le secteur privé, nous n'essayons pas d'envisager le scénario le plus probable et de nous en servir comme point d'appui à notre action. Et même si nous pensons à un tel scénario, en fait nous articulons toute notre action autour d'un scénario pessimiste plausible. Et si l'on agit en conséquence, alors on est en mesure de réagir si les choses vont un peu mieux que prévu.

Cette espèce de jeu de devinettes sur le thème des taux d'intérêt ne mènera absolument à rien. On ne peut rien en sortir. Vous pouvez toujours dire que tel ou tel scénario envisageable est défavorable et qu'il vaudrait mieux comprimer les coûts pour faire face à la situation.

Il est beaucoup question, dans le document budgétaire, de ce que le gouvernement doit faire et de ce qu'il ne devrait pas faire, de ce dont il devrait se départir. Et cela me ramène à la question de l'innovation. Le gouvernement ne devrait pas simplement se contenter de se départir de tout ce qui est actuellement réalisé par les sociétés d'État et de cesser ses incursions ou d'interrompre sa participation dans le monde des affaires. Le gouvernement devrait utiliser toutes ses ressources, toute son intelligence et toute sa capacité d'innovation pour commencer à transférer une partie de tout le reste, de tout ce à quoi nous n'avons pas pensé, au secteur privé. On peut alors se demander comment nous pourrions parvenir, de façon novatrice, à structurer en tant qu'entreprises privées tout ce que fait le gouvernement. Jusqu'à présent, au Canada, chaque fois que nous nous sommes retrouvés aux prises avec de délicats problèmes de ce genre, nous avons décidé de créer des sociétés d'État, de confier la chose au gouvernement.

Dieu merci, l'appareil gouvernemental est régi par des règles de reddition des comptes, qui sont absolument nécessaires, parce que les sociétés d'État ne sont pas sujettes à la discipline de marché, du moins pas de la même façon que les entreprises privées. En outre, le gouvernement a le droit de prélever des impôts. C'est le dépositaire de la richesse du peuple. D'où les règles régissant la reddition de comptes qui sont nécessaires et qui diffèrent beaucoup de celles en vigueur en Grande-Bretagne. Dans le meilleur des cas, ces règles représentent un fardeau financier additionnel pour l'appareil d'État. Dans le pire des cas, l'absence de reddition de comptes peut donner lieu à des entreprises qui servent d'abord et avant tout leurs propres intérêts et qui ne rendent nullement compte à l'usager final.

I think we need to be innovative in deciding, even with those things that in the past we have always assumed to be government's role, how we can move them out. You've asked us to be specific.

An interesting example some may know about is Highway 407 in Toronto, which is being constructed by the private sector. It will be a toll road. It will be electronically tolled. You don't stop at a toll booth. You know which car goes on, when it comes off, and where. You can put time-of-day rates in. All of those things begin to say that if we're going to put this kind of capital into enterprise, if we're going to run this enterprise, maybe there are better ways of doing it.

Mr. Chairman, much more could be said. I apologize somewhat for a rambling discourse, but I hope it at least stimulates some discussion. Thank you very much.

The Chair: I can assure you of that. Thank you, Mr. Bruneau.

Mr. McDonald.

Mr. Gerard McDonald (President, St. John's Board of Trade): Thank you, Mr. Chairman.

I was introduced earlier as being associated with my private firm. The hat I'm wearing here today is as president of the St. John's Board of Trade. The board of trade represents around 550 businesses in and around the St. John's area, and we're the largest chamber in the province. We find ourselves speaking not only on issues that affect our area of the province but on issues that affect the province

Our sense is that the Canadian public is informed and is generally aware of the significant fiscal challenges that we face in this country. We also feel that they are aware that difficult choices that will be necessary, which may lead in the immediate and near terms to undesirable impacts.

We're all aware that the federal debt alone will be somewhere in the area of \$550 billion by the end of this year, and in excess of \$600 billion the year following, even under current plans. Of course it will continue to grow at a rapid rate by virtue of the impact of compounding interest alone through the remainder of this decade and into the next century.

We also believe that the Canadian public is receptive to change. We believe that mood exists, and there is the expectation that the current federal administration has an obligation to show strong leadership in making the necessary changes.

Political considerations have to be cast aside, and we have now to deal with our fiscal realities while we still have some manoeuvring room. But we believe, as well, that the public have to be shown that the plan is a fair and balanced one, and they have to understand, as we believe the Minister of Finance has correctly pointed out, what the options and what the trade-offs are.

Unfortunately, in the meantime our options are not that numerous. They will become fewer still if we don't devote ourselves to addressing our fiscal circumstances now and in the immediate term. While certain fiscal measures in the area of situation budgétaire. Même si certaines mesures budgétaires

[Translation]

Nous devons donc faire preuve d'innovation en regard de tout ce que, par le passé, nous avons estimé comme relevant du gouvernement. Mais vous vouliez que nous soyons précis.

Vous êtes sans doute au courant de la construction de l'autoroute 407, à Toronto, qui a été confiée au secteur privé. C'est un exemple intéressant, parce que cette route sera à péage. Il s'agira d'un système électronique. Vous n'aurez plus à vous arrêter à la guérite, parce que chaque voiture sera automatiquement enregistrée à l'entrée et à la sortie. En outre, il sera possible d'appliquer des taux variables selon les heures. Tout cela pour dire qu'il est possible de confier tous ces capitaux à l'entreprise privée et d'administrer tout cela comme si c'était une entreprise privée, parce qu'il existe toujours une meilleure façon de faire les choses.

Il y aurait encore beaucoup à en dire, monsieur le président. Vous voudrez bien m'excuser pour mon discours un peu décousu, mais j'espère qu'il servira au moins à alimenter la discussion. Merci beaucoup.

Le président: Je n'en doute pas. Merci beaucoup, monsieur Bruneau.

Monsieur McDonald.

M. Gerard McDonald (président, St.John's Board of Trade): Merci, monsieur le président.

Plus tôt, quand on m'a présenté, on a dit que j'étais associé à une entreprise. Eh bien, aujourd'hui, je porte la casquette de président du St. John's Board of Trade qui représente environ 550 entreprises de St. John's et des environs et qui est en fait la plus importante chambre de commerce de la province. Nous allons vous entretenir non seulement des questions qui concernent notre région de la province, mais également de sujets qui touchent la province en général.

Nous avons l'impression que les citoyens canadiens sont généralement au courant des importants défis budgétaires auxquels nous sommes confrontés. Nous avons aussi l'impression qu'ils sont au fait des choix difficiles que nous devrons prendre et qui risquent d'avoir des effets indésirables dans l'immédiat.

Nous savons tous que la dette fédérale oscillera autour de 550 milliards de dollars à la fin de cette année et qu'elle dépassera les 600 milliards de dollars l'année suivante, même selon les plans actuels. Et bien sûr, elle continuera de croître à un taux soutenu jusqu'à la fin de cette décennie et après le tournant du siècle, ne serait-ce qu'à cause des intérêts composés.

Nous croyons, par ailleurs, que le public canadien est prêt au changement. Il est à présent disposé au changement et il estime que l'actuel gouvernement fédéral se doit de prendre résolument les rênes en main pour apporter les changements qui s'imposent.

Nous devons mettre de côté toute considération d'ordre politique pour ne plus considérer que la réalité budgétaire, tant que nous disposons d'une certaine marge de manoeuvre. Mais nous sommes aussi convaincus qu'il faut prouver au public que ce plan est équitable et équilibré, et il convient de lui faire comprendre—ce que le ministre des Finances a fort bien indiqué lui-même - de quelles options et de quels compromis il est question.

Malheureusement, nos options ne sont pas très nombreuses, et nous en aurons encore moins si nous ne nous consacrons pas, aujourd'hui et à moyen terme, à l'amélioration de notre

social programs, for example, are likely to have undesirable impacts which we would prefer to avoid, the reality is we feel that if we don't make the necessary changes now we face the very real possibility that there will be nothing left to change. Our children and future generations of Canadians will suffer greatly from our lack of foresight and lack of action if we choose the easy route and continue to mortgage their futures, as we have consistently done in the past.

Reducing the federal deficit to 3% of GDP in 1996-97 is the absolute minimum that we think we can live with, and we believe also that the federal government must commit itself to eliminating the deficit completely during its mandate, and that this should be adopted as its target for 1997-1998.

As everyone knows, payments to people account for about one-quarter of our entire federal budget, and half of this amount pays for UI benefits. When these payments are combined with interest payments on existing debt, together they account for fully one half of the budget. What makes it even more alarming is that if we were in a zero deficit position now, these payments would account for roughly two-thirds of the total revenue component of our federal budget.

• 1000

The point I wish to make is that these figures make it absolutely clear, although we might like to think otherwise, that any future plan for eliminating our deficit must involve significant reform to social programs and a reduction of expenditures in these areas. We have to continue to remember that even though we may be successful in bringing the deficit under control and down to zero, our accumulated debt itself will continue to grow and continue to require a significant expenditure for servicing the debt for many years to come.

There are a few other specific areas that, with the limited time we have available, I would like to sort of pass on to you. Basically, I'll be reiterating and repeating the positions we've made known to the federal Minister of Finance in previous years in our annual submission to him before the preparation of the federal budget.

In the area of taxes, we essentially reiterate and support the position of the advisory council on the economy that now is not the right time to increase taxes. We don't fully agree that user fees are an option, and our reason is simply this: we feel that an enterprise was created and resided in the private sector and was being operated on a truly commercial basis. There will be a lot of logic involved. We are not satisfied, quite frankly, that Canadians will be persuaded and convinced that the federal government will be able to operate enterprises on which you might charge user fees on a commercial and efficient basis.

There are still situations where political considerations are the main factor. I use as an example, if I might, a situation where one might entertain the idea of using user fees to pay for

[Traduction]

dans le domaine des programmes sociaux, par exemple, risquent d'avoir des effets indésirables que nous préférerions éviter, il est un fait que si nous n'apportons pas les changements nécessaires maintenant, il est fort probable que nous n'aurons plus ensuite le loisir d'intervenir sur quoi que ce soit. Nos enfants et les générations à venir risqueraient de beaucoup souffrir de notre manque de prévoyance et de notre inaction, si nous devions choisir la voie facile et continuer à hypothéquer leur avenir, comme nous l'avons fait régulièrement par le passé.

La réduction du déficit fédéral à 3 p. 100 du PIB d'ici 1996–1997 est un minimum absolu, dont nous pouvons fort bien nous accommoder, et nous estimons par ailleurs que le gouvernement fédéral doit s'engager à éliminer complètement le déficit au cours de son mandat et qu'il devrait adopter l'objectif qu'il s'est proposé pour 1997-1998.

Comme nous le savons tous, les paiements effectués aux particuliers représentent un quart du budget fédéral et la moitié de ce montant est versée sous la forme de prestations d'assurance-chômage. Eh bien, lorsqu'on combine paiements avec les paiements d'intérêt au titre de la dette existante, on en arrive à une bonne moitié du budget. Et ce qu'il y a de plus alarmant encore, c'est que même si le déficit était nul, ces paiements représenteraient encore environ les deux tiers des recettes totales prévues au budget fédéral.

Ce que je veux souligner, c'est que ces chiffres ne nous donnent pas le choix, que nous aimions cela ou non. Quels que soient les moyens que nous prendrons pour éliminer le déficit, ils devront certainement comporter une réforme en profondeur des programmes sociaux et une réduction des dépenses dans ces domaines. Nous ne devrons pas perdre de vue que, même si nous réussissons à maîtriser, voire à supprimer le déficit, notre dette globale continuera d'augmenter et de nous coûter très cher en intérêts pendant de nombreuses années encore.

Il y a deux ou trois autres éléments de réflexion dont j'aimerais bien vous faire part, malgré le peu de temps dont nous disposons. Grosso modo, je vais répéter ici les points de vue que nous avons exprimés au ministre fédéral des Finances les années précédentes dans le mémoire annuel que nous lui soumettons avant la préparation du budget fédéral.

le plan fiscal, nous réitérons essentiellement la position du Comité consultatif sur l'économie qui estime que ce n'est pas le moment de hausser les impôts. Nous ne sommes pas tout à fait convaincus que les droits d'utilisation sont une option, tout simplement parce qu'à notre avis, l'entreprise qui a été créée devrait relever du secteur privé puisqu'elle est exploitée sur une base vraiment commerciale. Il va falloir présenter des arguments solides. Bien honnêtement, nous ne sommes pas sûrs que les Canadiens vont se laisser convaincre de ce que le gouvernement fédéral va être capable d'exploiter efficacement et d'une manière rentable des entreprises qui vont faire payer des droits à ceux qui utilisent leurs services.

Il y a encore des situations où les questions politiques sont primordiales. J'imagine que ce serait le cas, par exemple, si l'on songeait à financer intégralement les services maritimes, les marine services, marine transportation services to and from the services de cabotage entre la province de Terre-Neuve et le

to Marine Atlantic who provide that service in the gulf through to the south coast of the province and around the coast of the province of Newfoundland and Labrador.

We have been asking that this corporation's head office be moved into this province. Currently, in excess of 60% of its business is done here. When a fixed point between New Brunswick and P.E.I. is completed, somewhere in the area of 90% of that corporation's business will be done in and around this province. Justification no longer exists for maintaining two corporate administrative infrastructures. It is this that has to be addressed and considerations set aside in dealing with the need to reduce expenditure and find ways of saving money.

Business subsidies to the business community. I think business agrees and realizes it has to be part of the solution in future years and not part of the problem. I attended a national conference of Canadian Chambers of Commerce in Quebec several weeks ago where one of the resolutions adopted by that national conference was to say to the federal government we are prepared over a period of time to live with a systematic approach to reducing subsidies to business, and that was deliberately said.

I want to refer specifically as well to regional and economic development and the vehicle that we have available to us in the Atlantic provinces through the Atlantic Canada Opportunities Agency to assist in regional diversification in the Atlantic provinces.

We realize that is a form of subsidy to business in this region of the country, but we believe the business case clearly exists to maintain that structure. We believe it continues to be needed and that companies and businesses in the Atlantic provinces and in Newfoundland and Labrador continue to need assistance in diversifying their economies. That is what we want to do. We do not want to continue, ad infinitum, relying on the federal purse and the purses of other have provinces across the country to assist us in regional economic development.

A national sales tax is an idea that's been discussed in recent weeks. We support that for a variety of reasons having to do with administrative efficiency and reducing costs, the idea of harmonizing the goods and services tax with the various retail sales taxes across the country. We recognize that once you move beyond that agreement in principle, there are some practical issues that have to be dealt with. But we'd like to say we endorse that. We realize specifically that some consideration was given to allowing provinces that don't charge an RST, or a low RST, to recoup that lost revenue through the personal income tax system, and that, in and of itself, will be an issue that will receive great debate. You're moving from a consumption base to a consumption base and partly an income base. But we support the idea.

[Translation]

province of Newfoundland and Labrador. I'm referring specifically Labrador, par des droits d'utilisation. Je pense en particulier à Marine Atlantic qui offre ce service dans le golfe le long de la côte sud de la province et le long du littoral de Terre-Neuve et du Labrador.

> Nous avons demandé que le siège social de cette société déménage dans notre province. Actuellement, plus de 60 p. 100 de ses affaires se font ici. Quand la construction du lien fixe entre le Nouveau-Brunswick et l'Île-du-Prince-Édouard sera terminée, près de 90 p. 100 des affaires de cette société se feront dans notre province et le long de son littoral. Le maintien de deux infrastructures administratives n'est plus justifié. C'est ce genre de questions qu'il faut se poser et ce genre de situations qu'il faut écarter quand on étudiera les moyens à prendre pour réduire les dépenses et réaliser des économies.

> Je voudrais parler maintenant des subventions entreprises. Je pense que le milieu des affaires réalise et admet qu'il devra à l'avenir être partie à la solution et non partie au problème. J'ai assisté à une conférence nationale des Chambres de commerce du Canada à Québec, il y a de cela plusieurs semaines. Une des résolutions adoptées à cette conférence nationale disait au gouvernement fédéral que l'entreprise est disposée à accepter une réduction systématique des subventions qu'on lui verse, pourvu qu'elle soit graduelle, et cette déclaration a été faite de propos délibérés.

> Je songe expressément aussi aux subventions au développement régional et à l'organisme que nous avons dans les provinces de l'Atlantique, l'Agence de promotion économique du Canada Atlantique, qui a pour mandat de promouvoir la diversification régionale dans les provinces de l'Atlantique.

> Nous reconnaissons qu'il s'agit-là d'une forme de subside aux entreprises de cette région du pays, et nous croyons que la preuve est faite sur le plan commercial de la nécessité de maintenir cette structure. Je pense qu'elle est encore nécessaire, et que les sociétés et les entreprises des provinces de l'Atlantique ainsi que de Terre-Neuve et du Labrador ont encore besoin d'aide pour diversifier leurs économies. C'est ce que nous voulons faire. Nous ne voulons pas continuer indéfiniment de compter sur les deniers fédéraux ni sur la générosité des autres provinces pour nous aider à réaliser notre développement économique régional.

> On a parlé ces dernières semaines de l'idée d'instituer une taxe de vente nationale. Pour diverses raisons, qui tiennent à la nécessité de rendre l'administration plus efficace et de réduire les coûts, nous appuyons l'idée d'harmoniser la taxe fédérale sur les produits et services avec les diverses taxes de vente provinciales. Nous admettons qu'au-delà des ententes de principe, on devra régler certains problèmes d'ordre pratique. Mais nous aimerions vous dire que nous endossons ce projet. Nous avons appris en particulier qu'on songerait à permettre aux provinces qui n'ont pas de taxe de vente, ou qui en ont une dont le taux est plus faible, de récupérer ce manque à gagner par le biais du régime d'imposition du revenu des particuliers. Il est probable que cette question, en elle-même, soulèvera énormément de débats. On remplace une taxe à la consommation par une autre, et l'on compense le manque à gagner fiscal au moyen de l'impôt sur le revenu. Mais l'idée nous plaît.

UI reform I've talked about generally. We believe it's something that has to be looked at. Specifically, we've heard in recent weeks discussion about the idea of creating a two-tiered system as it relates to UI benefits in a way that businesses would pay the premiums. We'd like to say here that we fail to see any rationale or logic behind that idea. It seems to be based on no reason other than the fact that there are some businesses and industries that typically rely on seasonal workforces. Maybe we have the wrong impression, but the idea seems to imply that these employers are in a position to control, and in the context we're in, I guess, reduce the utilization of UI benefits.

[Traduction]

J'ai déjà abordé la question de la réforme de l'assurance-chômage. Nous pensons que c'est un programme qui doit être examiné. Plus particulièrement, nous avons entendu parler, au cours des discussions des dernières semaines, de l'idée de créer un système à deux volets où il y aurait deux catégories de prestataires et, partant, deux catégories de cotisations que les entreprises doivent verser. Nous aimerions vous dire ici que nous ne voyons pas sur quel principe ou sur quelle logique repose cette idée. Elle ne semble être justifiée que par le fait qu'il y a des entreprises et des industries qui font systématiquement appel à des travailleurs saisonniers. Peut-être que nous percevons mal la chose, mais on semble sous-entendre que ces employeurs sont en mesure de contrôler et de réduire, dans le contexte actuel, je suppose, l'utilisation des prestations de chômage.

• 1005

We don't see this as the case. We feel that the real issue is the level of benefit and the entitlement provisions that prevail with respect to UI, and that is the focus we believe should be put on looking at UI issues and UI reform.

Another area is commercialization. We use the term to refer generally to the options we believe the federal government and the provincial governments have with respect to reducing their expenditures in a variety of areas. I'm referring to privatization, if it is appropriate; the out–sourcing of the many hundreds of government services that are currently done internally that perhaps could be taken over by the private sector; and the whole area of private–public partnering, which is somewhere in between.

We feel there has to be greater focus on looking at operational efficiencies within the government. Having said that, we are aware that the government is currently going through a fairly intensive process of program review, department by department, agency by agency, which we are happy to see.

The last point I wish to make on the specific areas is on the whole area of simplification and harmonization, not just with respect to the taxes and the GST and provincial RSTs, but in the area of regulation. In many instances now, businesses have to comply with two if not three levels of regulation in different areas. The environmental area would be a good example of where businesses have to work through three levels of bureaucracy to comply with and obtain approvals on various aspects of their proposed business enterprise. We believe there are many other opportunities for simplifying regulatory processes as they exist among the provinces, the federal government and municipal governments, and that this should be emphasized in a future plan for reducing costs.

Nous ne pensons pas que ce soit le cas. Le vrai problème, à notre avis, réside dans la générosité des prestations et des conditions d'admissibilité au régime d'assurance-chômage, t c'est sur ce point qu'il faudrait insister, selon nous, dans l'examen des problèmes liés à l'assurance-chômage et dans les réformes du régime d'assurance-chômage.

Notre autre point concerne la commercialisation des services. Nous utilisons ce terme général pour décrire les options qui s'offrent au gouvernement fédéral et aux gouvernements provinciaux pour réduire leurs dépenses dans une foule de domaines. Je parle de privatisation, s'il est approprié de le faire à ce moment—ci, de la cession à l'entreprise privée de centaines de services gouvernementaux qui sont actuellement exécutés à l'interne et de tout le domaine de partenariat secteur privé—secteur public, qui est une option mitoyenne.

Nous estimons qu'il faudrait s'efforcer davantage de trouver des moyens de rendre le fonctionnement gouvernemental plus efficace. Cela étant dit, nous savons que le gouvernement procède actuellement à un examen passablement intensif de ses programmes, ministère par ministère, organisme par organisme, et nous sommes heureux de cette initiative.

Mon dernier point concerne la simplification l'harmonisation, pas seulement des impôts et de la TPS et des taxes provinciales, mais de la réglementation. De nos jours, les entreprises doivent se conformer bien souvent à deux sinon trois niveaux de réglementation dans différents L'environnement en est un bon exemple. Dans ce domaine, les entreprises doivent souvent s'adresser à trois niveaux de gouvernement pour connaître les règlements auxquels elles doivent se conformer et obtenir les approbations nécessaires sur divers aspects des projets qu'elles veulent mettre en oeuvre. Nous croyons qu'il y a bien d'autres moyens de simplifier le processus réglementaire, car il existe des règlements aux niveaux provincial, fédéral et municipal, et l'on devrait insister davantage sur cet aspect dans un futur plan de réduction des coûts.

My last comment is that the other face of this whole issue, apart from expenditure reduction and saving costs, is job creation. Obviously if one were able to find a way of stimulating jobs and creating new jobs in this country, it would have a way of generating new revenue through additional and new income taxes and the spin-off effects we would find within the economy.

I refer to a survey the Canadian Chamber did last year. They surveyed approximately 1,200 businesses across Canada. They were asked what impedes them in their decision—making about creating jobs. Three things were identified: the debt and the deficit, access to capital and equity, and payroll taxes. I'd like to emphasize the importance of all three to job creation in this country. These things were consistently emphasized by businesses right across the country.

One specific idea that was put forward by the chamber—this is innovative and perhaps we have to be far more innovative than we have been in the past—is to create a one—year tax holiday or payroll tax holiday for businesses in this country that create new full—time employment. It is similar to a proposal that has been talked about in this province, but bear in mind that we're talking about employment that does not currently exist. We feel that has some potential, especially when it comes to UI premiums, for creating new employment in this country.

Those are all my comments. Thank you very much for your time.

The Chair: Thank you very much, Mr. McDonald.

Before we turn to questions from members of Parliament, would anybody like to comment on anything they heard from other people? Yes, Mr. O'Dea.

Mr. O'Dea: I would like to enlarge on a couple of things. Some of us had little opportunity to prepare for this, and having heard some of the discussion, I'd like to enlarge on a couple of issues that have been raised.

The Chair: Might I just say that you have all had the same amount of time to prepare for this that we have, which was when Mr. Martin released his studies on October 17 and 18.

Mr. O'Dea: I think I've had from Friday evening until this morning to prepare for this, so I take exception to that. From the point of view of preparation, I think you are far more prepared than any one of us to deal with the issues you're asking us to deal with in two hours.

In that context, I've made some notes I would like to leave by way of suggestion. The first point is that we need to change the way we govern, and I think Angus Bruneau said it very poignantly.

[Translation]

Je voudrais parler enfin de l'autre volet de toute cette question. Mise à part la réduction des dépenses et des coûts, il y a aussi la création d'emplois. Évidemment, si quelqu'un pouvait trouver le moyen de stimuler l'emploi et de créer de nouveaux débouchés pour les travailleurs, il aurait en même temps trouvé de nouvelles sources de revenu pour l'État grâce aux impôts et aux taxes supplémentaires que paieraient ces nouveaux employés et aux retombées qui rejailliraient sur notre économie.

Permettez-moi de vous parler d'un sondage qui a été mené par la Chambre de commerce du Canada l'an dernier auprès de quelque 1 200 entreprises canadiennes. On leur a demandé ce qui les empêchait de décider de créer des emplois. Elles ont identifié trois facteurs: la dette et le déficit, l'accès au capital de risque et les charges sociales. J'aimerais insister sur l'importance de ces trois facteurs pour la création d'emplois au Canada. Les entreprises de toutes les régions du Canada Ies ont identifiés tous les trois comme des obstacles majeurs à la création d'emplois.

Une idée en particulier a été avancée par la Chambre—elle est innovatrice, et peut—être que nous devrions être beaucoup plus innovateurs que nous ne l'avons été par le passé. La Chambre a proposé de créer un congé fiscal d'un an ou d'exonérer du paiement des charges sociales pendant un an les entreprises canadiennes qui créent des emplois à temps plein. Cette idée ressemble à une proposition dont nous avons discuté dans notre province, mais n'oubliez pas que nous parlons d'emplois qui n'existent pas actuellement. Nous estimons que cette idée est intéressante, notamment en ce qui concerne les cotisations d'assurance—chômage, car elles permettraient de créer des emplois au Canada.

Cela met fin à mes commentaires. Je vous remercie beaucoup d'avoir pris le temps de m'écouter.

Le président: Merci beaucoup, monsieur McDonald.

Avant de passer aux questions des députés, quelqu'un voudrait—il ajouter un commentaire sur ce qui a été dit par les autres intervenants? Oui, monsieur O'Dea.

M. O'Dea: J'aimerais ajouter quelque chose à deux ou trois des questions qui ont été soulevées. Certains d'entre nous n'ont pas eu beaucoup de temps pour se préparer à cette audience et, après avoir entendu une partie de la discussion, j'aimerais étoffer certains points qui ont été soulevés.

Le président: Je vous signale que vous avez tous eu le même temps que nous pour vous préparer à cet exercice. Comme vous, nous en avons été saisis au moment où M. Martin a publié ses études le 17 et le 18 octobre.

M. O'Dea: Je ne suis pas d'accord, car je n'ai eu que de vendredi soir à ce matin pour me préparer à ces audiences. Parlant de préparation, je pense que vous êtes bien plus préparés que n'importe lequel d'entre nous pour aborder ces questions dont on nous demande de disposer en deux heures.

Dans ces circonstances, j'ai pris quelques notes dont j'aimerais vous faire part à titre de suggestion. Premièrement, il nous faut changer la façon dont nous nous gouvernons, et je pense qu'Angus Bruneau en a parlé de façon très éloquente.

[Traduction]

• 1010

I'd like to leave with you one word, "catharsis". If we take the approach that we are dealing with a very significant way in which we govern ourselves, you will not hear... Or I guess I will put it another way. You'd be surprised, I guess, to hear that people in Newfoundland are saying stop the hand-outs. And yet in all the press we hear across the country that we are whiners and complainers, that we want hand-outs. We do not want hand-outs. The last thing you need in this world, in this province, is more hand-outs. That is not a way to provide incentive for people to get themselves established in jobs; it's by increasing their learning or their education to be hired by someone else or to start their own enterprises.

Part of the way, too, of that solution is for government to get out of the business world. I used as an example a moment ago the need to get away from competing with business. Governments should not be in the realm of competition with business. Governments should not have research labs where there is certainly a clear indication that research work can be done in the private sector. Governments should not be in the business of competing with industry where industry can provide something in a far more efficient way. I use as an example competition for providing atmospheric services for the offshore in the Hibernia site. Governments should never be doing that. That should be left to private infrastructure. If the infrastructure is not there within the private sector, encourage the development of that, but do not, as someone said, create a crown corporation around which that would be then delivered.

On the constraint side—this is perhaps only for a short period of time—I'd like to see some legislation in this country that limits the government's ability to borrow money. In other words, we are in a situation now where the debt is so high that had there been legislation capping it then government would be forced to think of innovative ways, maybe not going out and setting up a crown corporation but providing some limited assistance so that could be done in the private sector.

We have a proliferation of legislation that deals with regulation. Government needs to look at that. I think the approach there is to take the assumption that every piece of regulation is considered to be, after a period of time, of no value, and will be considered voided unless there's some justification for it. We're dealing with that now in the four Atlantic provinces in the sense that we're looking at interprovincial trade. We have over-regulation in some areas. sacrosanct piece of regulation in this country unless it can be justified put back those things that are absolutely necessary and can be nécessaires et qui peuvent être justifiés. justified.

J'aimerais résumer mon message en un mot: «catharsis». Si nous abordons la question dont nous traitons en avant surtout pour objectif de revoir la façon dont nous nous gouvernons, on ne viendra pas dire ensuite... Je pense que je vais m'exprimer autrement. Vous seriez étonnés d'apprendre, je pense, que les gens de Terre-Neuve souhaiteraient qu'on cesse de leur faire l'aumône. Et pourtant, tous les journaux du pays nous traitent de plaignards; ils disent que nous voulons qu'on nous fasse la charité. Nous ne voulons pas qu'on nous fasse la charité. La dernière chose dont on a besoin au monde dans cette province, c'est qu'on nous fasse encore la charité. Ce n'est pas une façon d'encourager les gens à se trouver un emploi stable; il faut au contraire connaître leur savoir-faire ou leur éducation pour qu'ils puissent être embauchés quelque part ou qu'ils puissent lancer leurs propres entreprises.

Il faut dire aussi qu'une partie de la solution consiste à faire admettre au gouvernement qu'il doit se retirer du monde des affaires. J'ai donné en exemple il y a un instant la nécessité de cesser de concurrencer l'entreprise. Les gouvernements ne devraient s'ériger en rivaux de l'entreprise. Les gouvernements ne devraient pas avoir de laboratoires de recherche dans les domaines où tout indique que les travaux de recherche pourraient être effectués par le secteur privé. gouvernements ne devraient pas faire concurrence à l'industrie quand l'industrie peut offrir le même produit d'une manière beaucoup plus efficace. Je cite en exemple la concurrence que livre le gouvernement lorsqu'il offre des services de prévisions météordogiques au large sur le site d'Hibernia. Les gouvernements ne devraient jamais faire cela. Ils devraient laisser cela au secteur privé. Si le secteur privé ne possède par les infrastructures voulues, ils devraient en encourager l'aménagement et non pas, comme quelqu'un l'a dit, créer une société d'État pour offrir ce service.

Sur le plan des contraintes—elles pourraient peut-être être imposées sur une courte période de temps-, j'aimerais qu'on adopte une loi au Canada pour limiter le pouvoir d'emprunt du gouvernement. Autrement, nous sommes à ce point endettés à l'heure actuelle que, s'il y avait eu une loi pour plafonner le pouvoir d'emprunt du gouvernement, ce dernier serait bien obligé de trouver des moyens innovateurs, peut-être pas en créant une société d'État mais en fournissant une aide financière limitée à l'entreprise privée pour que celle-ci puisse prendre la relève.

Nous avons une prolifération de lois qui sont assorties de règlements. Le gouvernement doit réexaminer tout cela. A mon avis, il faudrait prévoir la péremption de tous les règlements après un certain temps, à moins que l'on démontre qu'ils sont encore utiles. Nous étudions cette possibilité à l'heure actuelle dans les quatre provinces de l'Atlantique dans le cadre de notre étude du commerce interprovincial. Nous sommes suréglementés dans certains domaines. Le gouvernement devrait se dire qu'il Government should take the approach of saying that there is no n'existe pas de règlements sacrés dans ce pays à moins qu'on ne puisse le justifier avec preuve à l'appui. Plutôt que de tourner en in a meaningful way. Rather than going around and saying let's find rond et d'essayer de prouver lesquels devraient être éliminés, out what should be eliminated, let's eliminate everything and only éliminons-les tous et ne conservons que ceux qui sont absolument

The other real concern I have is with the tax system. I also fact what we should do, and the same with regulation, is let's another tax is another means of collection, which is another means of bureaucracy, which is another means of expense. If we had a single means of collecting taxes, then allocate that revenue that is collected to the areas that require government services.

That leads me then finally to the area of what government is supposed to be. If you decided to set up a government today in this country and you're going to start from scratch, why would you have a government? A government, to me, is a vehicle to provide public services that cannot be provided by individuals or enterprises, one, because of the significance cost in providing that service, and two, because there's no one properly designated as an objective source for legislation and the regulation that is required.

If you took it from the purely public vehicle point of view, what should government be doing? One of the things is to provide regulations in an area such as-I just use this as an example-trade matters. Interprovincial trade or external trade is something I think government can be involved in from the point of view of regulated policy within the country. Fiscal measures, collection of taxes and allocations of moneys are other areas. Major infrastructure, defence and security for the country are others. If you looked at it from that perspective, you would find there's a lot of government we can get rid of, which will save taxpayers money and will probably more efficiently provide those services through other means.

• 1015

Finally, I guess the concern I have, too, is the fact that most of the change we're going to have to face is going to be beyond our reasonable timeframe. What I mean by that is if we decide we're going to make changes within the context of a year or two or even five, I think it's incorrect. Most of this change is going to take decades, because for government to downsize it's going to cause a tremendous amount of dislocation for the current programs in place, for present methods of tax collection and just for the job dislocation that's going to occur if you're going to lay off civil servants.

It's a plan that's going to be beyond a government. The point I'm making is this is a solution that cannot be politicized. It has to be something this country has to accept on the basis of no political stripe. It's a solution to some degree that is going to have to be accepted by everyone, and it's going to take some period of time.

[Translation]

L'autre point qui me préoccupe vraiment concerne le agree with those who say we shouldn't have increased taxes. In régime fiscal. Je suis d'accord moi aussi avec ceux qui disent qu'on ne devrait pas augmenter les impôts. En fait, nous cut back all taxes to only those taxes that are essential, even if it devrions faire exactement comme dans le cas de la means we have a single tax system. All you're doing by setting up réglementation. Eliminons tous les impôts et ne conservons que ceux qui sont essentiels, même s'il faut pour cela instituer un régime fiscal unique. Tout ce qu'on fait quand on crée une nouvelle taxe, c'est qu'on met en place un autre système de perception, c'est-àdire une autre équipe de fonctionnaires et d'autres mécanismes pour pouvoir dépenser davantage. Si nous n'avions qu'un seul système de perception des impôts, on pourrait alors répartir les recettes fiscales entre les secteurs où il faut mettre en place des services gouvernementaux.

> Cela m'amène finalement au secteur auquel devrait normalement se limiter le gouvernement. Si l'on décidait d'instituer un gouvernement aujourd'hui au Canada, si l'on recommençait à neuf, pourquoi aurions-nous un gouvernement? Mon avis, un gouvernement est un véhicule qui permet d'offrir des services publics qui ne peuvent être dispensés par des particuliers ou des entreprises, parce que, d'une part, ils sont trop coûteux à organiser et parce que, d'autre part, il n'y a personne d'autre qui puisse légitimement administrer les lois et les règlements dont on a

> Si l'on envisageait cette question purement sous l'angle du véhicule qui doit fournir les services, quelles tâches confierait-on au gouvernement? On lui demanderait, entre autres choses, de faire des règlements dans un domaine comme-ce n'est qu'un commerciales. Le exemple—les relations interprovincial ou le commerce extérieur sont des domaines qui, à mon avis, peuvent être confiés au gouvernement car il a pour objet d'assurer l'ordre dans un pays. Les mesures fiscales, la perception des impôts, l'affection des crédits sont d'autres domaines. Les grandes infrastructures, la défense et la sécurité nationale en sont d'autres. Si vous envisagiez cette question dans cet esprit, vous constateriez qu'il y a énormément de tâches dont le gouvernement pourrait se départir. On économiserait ainsi l'argent des contribuables et l'on pourrait probablement faire dispenser ces services de manière plus efficace par d'autres.

Enfin, ce qui me préoccupe aussi, c'est que la plupart des changements auxquels nous devons faire face devront s'effectuer sur une période beaucoup plus longue qu'on pourrait raisonnablement le croire. Ce que je veux dire par là, c'est que nous aurions tort de penser que nous allons pouvoir décider d'effectuer ces changements dans un, deux ou même cinq ans. Dans la plupart des cas, il faudra des décennies, car la réduction de la taille du gouvernement va perturber énormément les programmes en place, les méthodes actuelles de perception des impôts et les structures de l'emploi, même si le congédiement ne visera que des fonctionnaires.

C'est un plan qui devra transcender le gouvernement. Autrement dit, c'est une solution qui ne peut être politicisée. C'est une entreprise dans laquelle notre pays doit accepter de s'engager indépendamment des intérêts politiques. C'est une solution qui jusqu'à un certain point devra être acceptée par tous, et son application ne se fera pas du jour au lendemain.

Thank you.

The Chair: Would that we could get all Canadians of all political stripes to agree on anything. We certainly hope we can come close to that, however, through hearings such as this.

Thank you, Mr. O'Dea.

Are there any other comments before we start? Yes, Professor Turnbull?

Prof. Turnbull: I just wanted to elaborate a bit on one of Mr. McDonald's points about job creation and the government's role in job creation.

I don't believe personally—and this has nothing to do with the perspective of my students here—that government has any real role in job creation. Rather government should be in the business of creating an economic environment in which there are incentives for business that is best suited to creating jobs to do so.

Mr. McDonald's point was there are presently in our system impediments to employment—for small business especially but for all businesses—and the most obvious source of these impediments is the payroll tax.

I'd just like to go out on a limb here and open myself to all kinds of attack by raising the issue of corporate taxation in general—not just payroll taxation but all corporate taxation. If corporations make profits, two things can happen with those profits. Either they're paid out to the investors, at which point they become taxed and are revenues to the Government of Canada, or they can be reinvested in the corporation. If they're reinvested in the corporation, the corporation grows and presumably that growth creates employment, which, again, produces revenue for the government.

I find myself wondering at times whether in fact we might not be able to create an environment in which job creation is actually beneficial to a corporation simply by eliminating corporate taxation. Corporate taxation, certainly relative to personal taxation, does not produce nearly as much revenue for the government. I just question whether that has actually been looked at as an alternative.

With respect to that, this has to be a long-term commitment on the part of the government. Otherwise it will not affect expectations of owners of business and therefore they will not actually take advantage of this. In fact they'll simply hoard the game for the two years. So this would have to be a long-term commitment on the part of the government and on the part of business.

The Chair: Thank you, Mr. Turnbull.

Mr. Bruneau, you have a brief comment?

[Traduction]

Je vous remercie.

Le président: Avec cela, nous devrions pouvoir faire accepter n'importe quoi à tous les Canadiens, indépendamment de leurs allégeances politiques. Bien sûr, nous espérons toutefois pouvoir nous approcher de cet objectif grâce à des audiences comme celles—ci.

Je vous remercie, monsieur O'Dea.

Y a-t-il d'autres commentaires avant de passer aux questions? Oui, monsieur Turnbull?

M. Turnbull: Je voulais simplement ajouter quelque chose à l'un des points soulevés par M. McDonald au sujet de la création d'emplois et du rôle du gouvernement en cette matière.

Personnellement, je ne crois pas—et cela n'a rien à voir avec le point de vue des mes étudiants ici—que le gouvernement ait un rôle à jouer en matière de création d'emplois. Au contraire, le gouvernement devrait s'occuper de créer un climat économique stimulant pour l'entreprise, qui est la mieux placée pour créer des emplois.

M. McDonald a soutenu qu'il y a actuellement dans notre système des obstacles à l'emploi—pour les petites entreprises en particulier mais aussi pour toutes les entreprises—, et le plus évident de ces obstacles, ce sont les charges sociales.

Je vais maintenant risquer quelque chose, quitte à m'exposer à toutes sortes de critiques, en soulevant la question de l'impôt sur les sociétés en général—non seulement les charges sociales, mais de tous les impôts que paient les sociétés. Quand une société fait des profits, il peut en résulter deux conséquences. Ou bien ces profits sont versés aux investisseurs, auquel cas ces derniers paient des impôts et les recettes fiscales du gouvernement du Canada sont augmentées d'autant, ou bien ces profits sont réinvestis dans l'entreprise. S'ils sont réinvestis, la société prend de l'expansion et, normalement, cette croissance contribue à créer des emplois, ce qui, encore une fois, génère des revenus pour le gouvernement.

Je me demande parfois s'il ne serait pas possible de créer un environnement favorable à la création d'emplois qui serait effectivement bénéfique pour une société simplement en abolissant l'impôt sur le revenu des sociétés. Comparé avec l'impôt sur le revenu des particuliers, l'impôt sur le revenu des sociétés n'est pas aussi producteur de revenus pour l'État. Je me demande simplement si cette hypothèse a été effectivement examinée comme solution.

En ce qui concerne cette proposition, il doit s'agir d'un engagement à long terme de la part du gouvernement. Autrement, cette mesure n'aurait pas d'influence sur les attentes des propriétaires d'entreprises et, par conséquent, ils ne s'en prévaudraient pas. En fait, ils ne feraient que thésauriser pendant deux ans. Il devrait donc y avoir un engagement à long terme de la part du gouvernement et de la part de l'entreprise.

Le président: Merci, monsieur Turnbull.

Monsieur Bruneau, vous avez un bref commentaire?

Dr. Bruneau: Mr. Chairman, I have just one comment focused on taxes and new taxes, or incremental increases in taxation. I would certainly be against them to the extent that by increasing taxes we in any way mitigate the resolve or the requirement to bring our appetite for spending under control.

Governments are good at bookkeeping. Is there some creative way we can keep the books that would allow us to say you can increase taxes only to the extent that that increase applies directly to the reduction of the debt, not the deficit, which is the operating. . .? I know they're not unconnected, but to the extent that we raise taxes while we are still focused on the annual operating costs and we mitigate any of the obligation of commitment to address that problem, we don't get any closer to the solution. The solution may get farther away from us.

• 1020

Thank you.

The Chair: Thank you, Dr. Bruneau.

Monsieur Loubier.

M. Loubier (Saint-Hyacinthe - Bagot): Bonjour, mesdames et messieurs. Je vous remercie d'avoir accepté l'invitation du Comité des finances à participer à cette consultation prébudgétaire. Je vous remercie aussi de nous avoir accueillis à Terre-Neuve. C'est ma première expérience à Saint-Jean de Terre-Neuve et j'ai apprécié le paysage de votre merveilleuse région.

Ma question s'adresse surtout à M. Noel et à M. O'Dea. Lorsqu'on a créé le Canada, en 1867, il y avait des champs de compétence réservés au gouvernement central et des champs de compétence réservés aux gouvernements provinciaux. Au fil des ans, on a ajusté ces champs de compétence pour tenir compte de la modernité.

Après la guerre, le gouvernement fédéral est aussi intervenu dans différents champs de compétence qui avaient initialement été réservés aux provinces. Comme plusieurs d'entre vous l'ont dit ce matin, on se retrouve à l'heure actuelle dans un système où, pour employer un bon terme français, il y a beaucoup de top loading, beaucoup de duplication, de chevauchements et d'inefficacité. Cela est attribuable au fait qu'on a mêlé les champs de compétence et au fait qu'on a un gouvernement central fort qui se retrouve pratiquement partout dans les champs de compétence qui devraient normalement être dévolus uniquement et strictement aux provinces. On se retrouve aussi dans une situation où un minimum de 3 milliards de dollars par année sont dépensés en pure perte, en inefficacité et en duplication à cause de ces chevauchements et des intrusions fédérales dans des champs provinciaux.

En même temps que vous reconnaissez qu'il y a des formation parce que c'est une question d'intérêt national. interest. How can you say, on one hand, that we should

[Translation]

M. Bruneau: Monsieur le président, j'aurais simplement un petit commentaire à faire au sujet des impôts et des nouvelles taxes en particulier, ou des augmentations progressives de l'impôt. Je suis certainement porté à être contre de telles augmentations dans la mesure où elles nous empêchent de régler le problème ou de prendre au sérieux la nécessité de freiner notre propension à dépenser sans

Les gouvernements sont bons en comptabilité. Existe-t-il une méthode créatrice de comptabilité qui nous permettrait de décréter que le gouvernement ne peut augmenter les impôts que dans la mesure où cette augmentation puisse être appliquée directement à la réduction de la dette, et non du déficit. . .? Je sais que la dette et le déficit ne sont pas sans rapports, mais dans la mesure où l'on augmente les impôts tout en demeurant fixés sur les frais de fonctionnement annuels et dans la mesure où nous édulcorons toute obligation de nous engager à régler ce problème, nous ne nous approchons pas de la solution. Il se pourra même que la solution s'éloigne davantage de nous.

Merci.

Le président: Merci, monsieur Bruneau.

Monsieur Loubier.

M. Loubier (Saint-Hyacinthe-Bagot): Good morning, ladies and gentlemen. I thank you for having accepted our invitation to take part in this pre-budget consultation. I thank you also for your welcome in Newfoundland. This is my first trip in your province and I must say that I have been very impressed by the beauty of the scenery.

My question is mainly for Mr. Noel and Mr. O'Dea. When Canada was created, in 1867, some powers were given to the central government and some others to the provincial governments. Over the years, changes were made to this power distribution on the basis of modern developments.

After the war, the federal government started to get involved in some fields that had been heretofore under exclusive provincial jurisdiction. reserved to the As several of you mentioned, we are facing today a system were there is far too much top-loading, duplication, overlapping and inefficiency. This is due to the fact that we have over the years created a confusion of jurisdictions and, also, that we have today a strong central government that is getting involved in all kinds of fields that should normally be exclusively reserved to the provinces. In the end, this inefficiency and duplication, those overlaps and federal intrusions into provincial fields, end up costing us a minimum of 3 billion dollars a year that are just wasted.

While acknowledging the cost of duplications and overlaps, duplications et des chevauchements, vous dites aussi qu'il faut you also stated that the central government has to take care of que le gouvernement central se préoccupe d'éducation et de education and training, since these are matters of national

Comment pouvez-vous, d'un côté, dire qu'il faut éliminer les duplications et les chevauchements en fonction des rôles respectifs des gouvernements et, de l'autre, demander au gouvernement fédéral d'être plus présent dans des champs de compétence qui devraient normalement êre dévolus aux provinces? J'aimerais comprendre. Ma question n'est pas pernicieuse. J'aimerais savoir comment il faut comprendre vos propositions. Monsieur Noel.

Mr. Noel: Well, I agree with you, Mr. Loubier. I think we have tremendous duplication. That's the fundamental problem in this country and that's why in my presentation I referred to the cost of national unity. I think we have to realize that we have to create a different kind of country. I sympathize with a lot of the things your party is saying in that regard. I think other Canadians have to realize that's the direction in which we have to move. We can't continue maintaining the superstructure of fabricated economic policies and programs that we've had in order to create some people's particular version of national unity.

• 1025

We have to realize the world is changing. Economic organization is transcending national boundaries and we have to create new political organizations, not only within Canada but with our allies in NAFTA and in the rest of North America, in order to meet these challenges.

I think what you are talking about is a move in the right direction.

Dr. Bruneau: Mr. Chairman, I think there is an assumption that what people learn is a direct consequence and limited to what goes on in what I will describe as a formal education setting. Anything but that is the truth today. It probably represents a minority of what goes around in people's heads. We developed this cranial capacity long before we had schools. We've been through a period in which we've said the state will teach you and the state will divide up the responsibility in this way.

What we are seeing today is an extraordinary involvement of the private sector growing. The private sector is deeply involved in it, and as we look to a society in which the principal economic good is knowledge and the ability to supply it, those in the economy will not allow the state to stand in the way of their access to that good.

The sooner we recognize that the role of government is to establish and determine standards and how they will be measured, and open up much more freely how people go about learning and where they go about learning and when they go about learning, we will begin to respond to the reality today.

There was an implication I made early on about a role of education and the suggestion that we focus on learning. What is very disturbing in this country are the constraints on the mobility of people who have been trained in certain parts of this country, moving to other parts of the country. I think there is a fundamental role the federal government has to find the ways in which we can establish standards that are realistic for us in this country and which provinces are prepared to agree with.

[Traduction]

eliminate duplications and overlaps and, on the other, ask the federal government to get more involved into fields that have so far been exclusively provincial? I would like to understand. I'm not trying to trap you, I'm just trying to understand your proposals. Mr. Noel.

M. Noel: Je suis d'accord avec vous, monsieur Loubier, quand vous dites qu'il y a beaucoup de chevauchements. C'est l'un des problèmes fondamentaux de notre pays, et c'est pourquoi j'invoquais dans mon exposé le coût de l'unité nationale. À mon sens, il va falloir que nous arrivions à comprendre qu'il nous faut créer une différente sorte de pays. Je sympathise d'ailleurs avec beaucoup des arguments avancés par votre parti à ce sujet. Je crois qu'il est temps maintenant que les autres Canadiens comprennent que c'est dans ce sens que nous devons avancer. Nous ne pouvons pas continuer à préserver la superstructure actuelle de politiques et programmes économiques qui a été conçue pour mettre en oeuvre une version de l'unité nationale qui est tout à fait propre à certaines personnes.

Il est temps de comprendre que le monde change. Aujourd'hui, les intérêts économiques transcendent les frontières nationales et nous devons donc nous doter de nouvelles organisations politiques, pas seulement à l'intérieur du Canada mais aussi avec nos alliés de l'ALÉNA, pour faire face à ces nouveaux défis.

Je crois que ce dont vous parlez constitue un pas dans la bonne voie.

M. Bruneau: On a souvent tendance, monsieur le président, à croire que les gens ne peuvent apprendre que dans les établissements d'enseignement officiels. Rien ne saurait être plus faux aujourd'hui. En fait, le savoir que l'on acquiert en faisant des études traditionnelles n'est qu'une fraction de tout ce que nous devons apprendre. En outre, le développement des compétences intellectuelles se faisait bien avant que l'on ait inventé l'école. Il se trouve simplement que nous venons de connaître une période durant laquelle l'État a décidé qu'il devait s'occuper de ce que nous devrions savoir.

Ce que l'on constate aujourd'hui, c'est que le rôle du secteur privé dans ce domaine est de plus en plus important. Or, comme nous évoluons vers une société où la principale richesse économique sera le savoir et la possibilité de le fournir, les gens ne vont plus tolérer que l'État entrave leur accès à cette richesse.

Plus vite nous comprendrons que le rôle du gouvernement est d'établir des normes à ce sujet et de vérifier qu'elles sont respectées, et de libérer le plus possible l'accès aux chemins du savoir, plus vite nous nous adapterons à la réalité contemporaine.

Je parlais tout à l'heure du problème général de l'enseignement, en disant que l'on devrait mettre surtout l'accent sur l'apprentissage. Ce qui est très troublant, dans notre pays, ce sont les facteurs entravant la mobilité des gens qui, après avoir étudié dans telle ou telle région, voudraient aller travailler dans une autre. À mes yeux, l'un des rôles fondamentaux du gouvernement fédéral devrait être d'assurer l'existence de normes qui soient réalistes d'un bout à l'autre du pays et que les provinces puissent accepter.

I think what we need to understand is that there is going to be a we call our educational system.

The Chair: Mr. O'Dea.

Mr. O'Dea: I am intrigued by your suggestion that the Constitution may have some solution to this, because I firmly believe that a constitution of this country, to be effective, has to respond to change. That Constitution was written at a time when there were certain needs, when you are developing a country from the beginning. That's why I went back originally to my statement, "Let's assume we are starting the country today." How would we structure ourselves today? I don't think we would necessarily have the division of powers that are there now.

With respect to overlapping, that has been, I think, an occurrence that has developed over time, partly because of a need to provide things on a centralized basis. And that is quite acceptable. Secondly, it is the inability of some provinces to provide those services that gave rise, perhaps, to the federal government providing them as a means of fairer distribution.

I think all of the section 91 and 92 powers should be looked at from the point of view first as to what they are actually saying government is involved in, federally and provincially, and should they be there, not only from an active but from a regulatory power of view. Second is the issue of whether how we govern ourselves can be a method of solving some of the financial constraints and concerns. I use the word constraint because some of it is built in. We're constrained by the constitution or the legislation that's there now.

• 1030

One example—and Dr. Bruneau may be able to comment on it-on a very non-informed basis is the power contract for Churchill Falls. It was my understanding that the power sold from Churchill Falls would not necessarily end up in the province of Quebec; some would go to Ontario and some to the United States. To me that is interprovincial in the same way oil coming from Alberta to Quebec or the Maritimes is interprovincial. Yet oil can pass through all the provinces without any tax, or any repurchase at the border, while power from Labrador has to be purchased at the border.

If that contract was done another way and Newfoundland was the purveyor of that power to the final buyer, Newfoundland would have in the order of \$700 million a year. It would not be in the situation it finds itself in now, because that would be a significant contribution to the general wealth of the Province of Newfoundland. That's been going on since the 1960s and will continue. The total term of the contract is 65 years.

[Translation]

Je pense qu'il est temps de comprendre qu'il y a des pans whole lot of learning that is unrelated to the formal structure of what complets de savoir que l'on va devoir acquérir en dehors des structures d'enseignement traditionnelles.

Le président: Monsieur O'Dea.

M. O'Dea: Je suis intrigué de vous entendre dire que c'est peut-être dans la Constitution que réside la solution à ce problème, car je suis fermement convaincu qu'une constitution ne peut être efficace que si elle suit l'évolution sociale. Or, notre Constitution a été rédigée à une époque où les besoins étaient bien différents, puisqu'il s'agissait alors de créer un pays. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai dit tout à l'heure: «Supposons que nous entreprenions aujourd'hui la création de notre pays.» Comment nous y prendrions–nous? L'une des choses qui me semble évidente et que nous n'aurions pas nécessairement la même répartition des pouvoirs qu'aujourd'hui.

En ce qui concerne le chevauchement, c'est un phénomène qui s'est développé au cours des ans, en partie parce qu'on a jugé nécessaire que certaines choses devaient être assurées de manière centralisée, et c'était tout à fait acceptable. En outre, comme certaines provinces n'étaient pas aptes à fournir ces choses, il semblait tout à fait naturel de demander au gouvernement fédéral de s'en charger, par souci d'équité.

Nous devrions donc revoir les articles 91 et 92 de la Constitution, pour nous demander s'il est bien légitime que les gouvernements, fédéral ou provinciaux, assument responsabilité de tel ou tel domaine, pas seulement sur un plan interventionniste mais aussi du point de vue la réglementation. La deuxième question est de savoir si la manière dont nous nous gouvernons nous permettrait de résoudre certaines de nos contraintes et difficultés financières. Et je parle ici de contraintes parce qu'il s'agit, dans certains cas, de facteurs intégrés au système. Autrement dit, la disposition de la Constitution et les textes de loi constituent à cet égard des contraintes.

Je vais vous donner un exemple, et le M. Bruneau pourra peut-être en parler aussi. Bien que je ne le connaisse pas en détail, il s'agit du contrat d'électricité de Churchill Falls. Selon ce que j'ai compris, l'électricité produite à Churchill Falls n'aboutit pas nécessairement dans la province de Québec, une partie étant ensuite revendu à l'Ontario et une autre aux États-Unis. D'après moi, cela constitue incontestablement du commerce interprovincial, au même titre que le pétrole vendu par l'Alberta au Québec ou aux Maritimes. Pourtant, le pétrole peut franchir les frontières de toutes les provinces sans taxe, ou sans obligation de rachat à la frontière, ce qui n'est pas le cas de l'électricité provenant du Labrador.

Si ce contrat était modifié et que c'était Terre-Neuve qui vendait l'électricité directement aux clients ultimes, la province engrangerait près de 700 millions de dollars par an. De ce fait, elle ne se trouverait plus dans la situation qu'elle connaît aujourd'hui, puisqu'une telle somme serait pour elle une source de richesse considérable. Et pourtant, ce système dure depuis les années 1960, dans le cadre d'un contrat d'une durée totale de 65 ans.

I make the point only to say there is a need to revisit the constitutional issues. There isn't even a question as to whether the constitutional issues of division of power are being properly enforced, as they should be.

The Chair: You certainly bring up a complaint we have heard many times in the past from Newfoundland about the Churchill Falls deal and the lack of benefit for Newfoundland itself, based on prices of energy today.

Mr. Grubel.

Mr. Grubel (Capilano—Howe Sound): I feel right at home here. I come from the west coast, and when I look out my apartment windows I see the ocean the way I did here this morning. But what makes me almost ecstatic is the fact I feel so at home in the ideas you are expressing here. It is a really refreshing new picture here compared to what we hear when we hold these kinds of hearings in Ottawa, where everyone asks us to please continue with the subsidies or programs we have given them in the past, and they ask for more money.

You are ready to do things, and that is absolutely the same attitude we have in the west. If I may be political here, it almost sounds like the Reform Party program with a need to cut, privatize, deregulate, and lower the level of social programs to reduce dependence. The program should increase the initiative of individuals for education, work and various other things. The idea is essentially minimal government, with a return to private initiatives. I find your idea that the source of employment should be the private sector and not government very intriguing. I've often said that in my own lectures.

If I had my choice, the first thing I would do is eliminate corporate income tax and make British Columbia and Newfoundland the best tax havens in the world. Everyone would want to establish their corporations here. Even with a tax rate of 2% or 3% it's quite possible we would end up having more revenue than we have at the moment.

I also noticed a remarkable lack of inconsistency, which is so refreshing. There were only two people who were a little inconsistent. Mr. McDonald said to cut everything and do everything in the program I just mentioned but he wants building subsidies maintained. That seems a bit self—serving. When everything else is being cut—all these good causes—why should he be spared?

The person I am most puzzled about—but I guess I shouldn't be surprised—is Mr. Noel. He has an unbelievable mixture of things that make him a hard-nosed realist and things that are totally inconsistent.

[Traduction]

Voilà pourquoi j'affirme qu'il est temps de revenir sur les questions constitutionnelles. Il est tout à fait incontestable, à mes yeux, que la répartition constitutionnelle des pouvoirs n'est pas correctement appliquée.

Le président: Vous évoquez-là une plainte que nous avons souvent entendue dans le passé de la part de Terre-Neuve, étant donné que la province ne tire aucun avantage de l'augmentation considérable des prix de l'énergie produite à Churchill Falls.

Monsieur Grubel.

M. Grubel (Capilano—Howe Sound): Je dois vous dire tout d'abord que je me sens quasiment chez moi, ici. J'habite sur la côte ouest et, quand je regarde par les fenêtres de mon appartement, je vous l'océan, tout comme j'ai pu le voir ce matin de ma chambre d'hôtel. Mais ce que je trouve encore plus étonnant, c'est que je suis parfaitement à l'aise avec les idées que vous exprimez. Il est vraiment très encourageant de recueillir des témoignages comme les vôtres, comparés à ceux que nous entendons habituellement à Ottawa, où tout le monde nous implore de continuer à verser les subventions ou à fournir les mêmes programmes qu'auparavant, et à donner encore plus d'argent.

Je vois que vous êtes prêts au changement, et nous avons absolument la même attitude dans l'Ouest. De fait, si on me permet d'être un peu plus partisan, j'ai presque l'impression de vous entendre exposer le programme du Parti réformiste, qui est fondé sur la nécessité de couper les dépenses, de privatiser, de déréglementer et d'abaisser le niveau de protection sociale pour réduire la dépendance des gens. C'est un programme qui devrait contribuer à accroître le degré d'initiative des particuliers en matière d'éducation, de travail et d'autres choses. Le fondement du programme est de maintenir le minimum d'intervention gouvernementale, afin de rendre la liberté à l'initiative privée. Je suis donc particulièrement intéressé de vous entendre dire que c'est le secteur privé, et non pas le secteur public, qui doit être le créateur d'emplois. C'est une message que je répète depuis longtemps.

Si j'avais le pouvoir, la première chose que je ferais serait d'abolir l'impôt sur le revenu des sociétés, pour que la Colombie–Britannique et Terre–Neuve soient les meilleurs paradis fiscaux au monde. Toutes les entreprises voudraient s'y établir. Même avec un taux d'imposition de 2 p. 100 ou 3 p. 100, nous aurions beaucoup plus de revenus qu'aujourd'hui.

Je constate également dans vos exposés une absence remarquable d'incohérence, ce qui est particulièrement original. En fait, je dois qualifier cette affirmation car deux personnes ont fait preuve d'une petite incohérence. M. McDonald a dit qu'il fallait couper toutes les subventions et faire tout ce qui est prévu dans le programme que je viens de mentionner, mais il a réclamé en même temps qu'on maintienne les subventions à l'industrie de la construction. Je comprends qu'il prêche pour sa paroisse mais je voudrais qu'il m'explique, si l'on coupe tout le reste, pourquoi on devrait l'épargner.

La personne qui m'intrigue le plus — mais je suppose que cela ne devrait pas m'étonner — est M. Noel. Il exprime en effet un mélange incroyable d'idées parfaitement réalistes et de choses tout à fait incohérentes.

[Translation]

• 1035

I've written it down here. If you look at your notes, you will see that you have said the region has a right to transfers from the rest of the country. Now, how do you reconcile this? What do you think we should do? I'll take back the message that I'm so delighted with and elaborated on, but how are we going to deal with those two ideas? You say cut everything except mine, and, Mr. Noel, accept the fact that we are owed these or we have a right to these transfers.

Mr. Noel: I never said we have a right to transfers. I said we have a right to assistance in response to the troubles we have in our fisheries, which were largely created by the federal government. The federal government sees fit to assist farmers in western Canada and industries in Ontario, so we have a right to assistance on that basis.

The problem I have is that the kind of assistance we're getting is paying more and more people for doing nothing; that's the last thing we need to do in Newfoundland.

We're talking about \$2 billion over five years in Newfoundland and some of the other Atlantic provinces. That \$2 billion could be invested far more productively in our economy, and that's what I want to see. But when I say we have a right to assistance, we don't want them as transfers. We want assistance to help correct the problems the federal government has created, and not only problems in the fishery, but problems it has created in our economy in other ways.

Mr. Grubel: I'd like to follow that up. I can understand that, but could you elaborate on how it should be done? You want to cut out the transfers to the people now? Is that what you said? I have a little trouble understanding what you're saying.

Mr. Noel: No, I don't want to cut out transfers to the people. We have to ensure that people are provided with the basic necessities.

One of the problems, for instance, I have with the fishery assistance programs is that I represent a district in the St. John's area and I probably have nobody who is getting any assistance under the fishery compensation package, but I have many people who are unemployed for no fault of their own, just as people in the fishery.

Some people in the fishery, however, are being provided with generous incomes these days and people in my district are not. They have to go to unemployment insurance or then they have to go on welfare. So I think we have to have programs that help people in a more equitable way.

When that fisheries package was first brought in I wrote to the federal government and said instead of helping us in this kind of way with more hand—outs to individuals, why don't you consider eliminating collection of the GST in our province over the same period and it would probably amount to the same figures?

J'ai pris quelques notes à ce sujet. En les consultant, je vois par exemple que, d'après vous, cette région a droit à des transferts du reste du pays. Comment pouvez-vous concilier cela avec le reste de vos arguments? Que devrions-nous faire? En fait, je vais devoir revenir sur ce que je disais tout à l'heure car je vois mal comment vous pouvez dire, vous, monsieur, qu'il faut tout couper sauf ce qui vous est destiné, et vous, monsieur Noel, que votre province a droit à ces paiements de transfert.

M. Noel: Je n'ai jamais dit cela. J'ai dit que nous avions droit à une aide à cause des difficultés que nous avons dans le secteur de la pêche, lesquelles ont en grande mesure été créées par le gouvernement fédéral. Puisque le gouvernement fédéral juge bon de se porter à l'aide des agriculteurs de l'Ouest et des industries de l'Ontario, nous devrions avoir droit à la même chose.

Le problème que me pose l'aide que nous recevons actuellement est qu'elle amène à payer de plus en plus de gens à ne rien faire, ce qui est précisément la dernière chose que nous voulons pour Terre-Neuve.

Nous parlons ici d'environ 2 milliards de dollars sur cinq ans pour Terre—Neuve et pour les autres provinces de l'Atlantique. Ces 2 milliards pourraient être investis de manière beaucoup plus productive dans notre économie, et c'est ce que nous souhaitons. Quand je dis que nous avons droit à une aide, je ne parle pas de paiements de transfert. Nous voulons une aide pour corriger les problèmes qui ont été créés par le gouvernement fédéral, et pas seulement dans le secteur de la pêche, d'ailleurs.

M. Grubel: Je voudrais poursuivre sur le même sujet. Je comprends bien ce que vous dites mais pourriez-vous préciser comment cela devrait se faire? Êtes-vous en train de dire que nous devrions éliminer les paiements de transfert aux particuliers? J'ai du mal à vous suivre.

M. Noel: Non, je ne veux pas qu'on élimine les paiements de transfert aux particuliers. Il faut quand même bien veiller à ce que les gens disposent du minimum vital.

L'un des problèmes que me posent les programmes d'aide à l'industrie de la pêche est que je représente une région non loin de St. John's où il n'y a probablement personne qui bénéficie d'une aide en vertu du programme destiné à l'industrie de la pêche, mais où il y a beaucoup de gens qui sont au chômage, sans que ce soit de leur faute, tout comme les pêcheurs.

Pourtant, certains pêcheurs reçoivent aujourd'hui un revenu très généreux du gouvernement, ce qui n'est pas le cas des chômeurs de mon quartier. Pour eux, c'est l'assurance—chômage ou le bien—être social. À mon avis, nos programmes d'aide devraient être un peu plus équitables.

Quand le gouvernement fédéral a annoncé son programme d'aide à l'industrie de la pêche, j'ai adressé une lettre à Ottawa pour dire que l'on devrait, au lieu d'envoyer à nouveau des aumônes aux particuliers, envisager d'éliminer la perception de la TPS dans notre province pendant la même période, ce qui produirait probablement le même montant.

They collect something like \$400 million a year in GST in our province every year. What we have to do to make our province competitive and to develop the economy here is to lower our cost of living and our cost of production so that businesses can produce goods here they can sell elsewhere competitively.

We are probably one of the weakest economic units in the whole of North America, but we still have perhaps one of the highest cost-of-living and cost-of-production structures. That's the kind of thing we have to change.

Just recently we had a milk price increase in this province, and I criticized that. Newfoundlanders spend something like \$50 million a year on milk, in my view, as a result of the supply management system we have in Canada. We derive very few jobs from it, but as a result of it, our cost of milk is something like 20% higher than it is in the maritime provinces and 60% higher than it is in the American states just north of the border.

These are the kinds of structural changes we have to make. Some people talked earlier about the subsidy to Newfoundland business we enjoy as a result of the subsidy to Marine Atlantic, but who is that subsidy really for? Is it for Newfoundland businesses or for mainland businesses that are able to ship into this province and compete more effectively because the costs of goods coming in are subsidized by Marine Atlantic?

One of the effects of Confederation was that we had many businesses in this province wiped out after Confederation because our people couldn't compete in the new structure that was set up.

I believe those are the kinds of things we have to deal with.

• 1040

Mr. Grubel: May I just follow up on that? I fully agree with you on the marketing boards. I've written on that subject. In British Columbia there was no investment you could have made that would have given you a higher yield over the 20 years since the mid–1970s than to buy a milk marketing quota. The OECD calculations show that we need a tariff of 500% on butter to be the equivalent of the subsidies that system has given to our dairy producers.

I'm still trying to understand what you're saying. Are you saying that there needs to be a new mix of money coming from Ottawa. It's whatever you want to call it. What do you think about the level? Are you saying your province or the whole region is ready to have a reduction in the amount of money coming to this region and give it a new mix of the sort that you described?

Mr. Noel: No. I think we should have more money coming to this region to compensate us for the costs we endure as the result of being Canadians. The Canadian system is set up to encourage economic development and industry primarily in southern Ontario, but in other parts of the country as well, at the expense of the western and eastern provinces. Those are the kinds of things we have to change—they should be done constitutionally—in this country.

[Traduction]

La TPS rapporte au gouvernement environ 400 millions de dollars par an dans notre province. Or, ce qu'il faut faire pour rendre notre province plus compétitive et pour développer son assise économique, c'est réduire le coût de la vie et le coût de production, afin que les entreprises puissent fabriquer des produits qui soient vendables ailleurs.

Nous sommes probablement l'une des entités économiques les plus faibles de toute l'Amérique du Nord, mais nous avons encore un coût de la vie et des coûts de production qui sont peut-être parmi les plus élevés. Voilà ce qu'il faut changer.

Je me suis récemment élevé publiquement contre l'augmentation du prix du lait dans notre province. Nous consacrons chaque année environ 50 millions de dollars à nos approvisionnements en lait, essentiellement à cause du système de gestion de l'offre mis en place au Canada. Nous en retirons fort peu d'emplois, mais nous savons que ce système nous oblige à payer notre lait près de 20 p. 100 de plus que dans les provinces Maritimes, et près de 60 p. 100 de plus que dans les États américains.

Voilà le genre de changements structurels qui s'imposent. Quelqu'un a parlé tout à l'heure des subventions que touchent les entreprises de Terre-Neuve par le truchement de celle qui est versée à Marine Atlantic. Mais qui en profite vraiment? Ce sont des grandes entreprises de Terre-Neuve ou des entreprises du continent qui peuvent vendre leurs produits dans notre province de manière plus compétitive parce que les services de transport de Marine Atlantic sont subventionnés.

L'une des conséquences de notre entrée dans la Confédération a été que maintes entreprises de Terre-Neuve ont dû mettre la clé sous la porte parce qu'elles n'étaient plus compétitives dans la nouvelle structure qui s'est instaurée.

Ce sont ces choses-là qu'il faut changer.

M. Grubel: Puis—je poursuivre sur le même sujet? Je partage entièrement vos vues sur les offices de commercialisation. J'ai déjà écrit à ce sujet. En Colombie—Britannique, l'investissement le plus rentable que quiconque aurait pu faire au milieu des années 1970 aurait été d'acheter un quota de commercialisation du lait. Selon les calculs de l'OCDE, il faudrait un tarif douanier de 500 p. 100 sur le beurre pour avoir l'équivalent des subventions dispensées à nos producteurs laitiers.

Poursuivons cependant notre réflexion. Votre argument est—il simplement qu'il faut restructurer la manière dont les sommes sont fournies à votre province par Ottawa? Ou êtes—vous prêt à dire que votre province, ou toute la région, doit se préparer à accepter moins d'argent de l'extérieur, en restructurant les systèmes comme vous venez de l'indiquer?

M. Noel: Non. Je crois que nous devrions recevoir encore plus d'argent pour compenser les coûts que nous devons assumer du fait que nous sommes devenus Canadiens. Le système canadien a été conçu pour favoriser l'expansion économique et l'industrie essentiellement dans le sud de l'Ontario, et aussi dans certaines autres régions, aux dépens des provinces de l'Ouest et de l'Est. C'est à cela que nous devons nous attaquer—par le truchement d'une réforme constitutionnelle.

One of the main problems we have in the country is that the two central provinces control the House of Commons. That's why our government, since it's been in office since 1989, has made the case for an elected Senate. It is so that the smaller provinces have more say in how this country runs. That's how a federation should work.

That's why I said I was so disappointed to see that there is not one MP from the Atlantic provinces, as far as I know, on this committee. I think it's a further illustration of the kind of colonial and imperialistic attitude Ottawa has toward some of the smaller provinces in this country. It might be a bit extreme to say this, but it just conveys the sentiment that many of us feel.

Mr. Grubel: The Fraser Institute made an estimate about the Atlantic provinces on the assumption they now were to go on their own. Say that all the money being collected that used to go to Ottawa stays here. You take your share of the debt per capita, but no more money comes back from Ottawa. Then your standard of living or income would drop by 30%. Let's make it 25%. This looks to me like the amount of transfer or the payment—whatever you want to call it—coming from the rest of Canada to this region. That's 25% of your living standard.

The country has gone bankrupt; you're telling us you want more. I would like to have the rest of this panel tell me whether they agree with Mr. Noel.

Mr. Noel: I'll just respond briefly to that. The reason I say we should have more is because Canada has to make up for the costs it has imposed on this province.

People like to think that the standard of living in this province is higher today than it was in 1949 because of the generosity of other Canadians, but that's not the case. When we joined Canada in 1949 we had no net debt. There was not one dollar of debt. Ontario had a higher per capita debt than us in 1949.

Today our share of the provincial and federal debt means that this province has responsibility for a total debt of somewhere around \$20 billion in addition to all the taxes we paid to the federal government and all the taxes that have been collected by provincial governments because of the jobs we created there in a Canadian system that makes it practically impossible for us to buy goods outside of those produced in central Canada,

We spent a lot of money buying goods in central Canada during our period in Confederation that we could have bought far more cheaply elsewhere in this world. The high taxes are a cost of Confederation. I think it would be unwise for us to leave Confederation at this point. As you say, I think it would mean a reduction in our standard of living. We can't afford to leave Confederation, but we can't afford to not work for substantial changes in how it operates.

[Translation]

L'un des principaux problèmes que nous avons aujourd'hui est que les deux provinces centrales contrôlent la Chambre des communes. Voilà pourquoi notre gouvernement, depuis son élection en 1989, réclame un Sénat élu. C'est pour que les petites provinces aient plus leur mot à dire dans la manière dont ce pays est géré. Et c'est comme cela que devrait fonctionner une vraie fédération.

C'est aussi pour cette raison que je me suis montré tellement déçu de voir qu'il n'y avait au sein de votre comité aucun député des provinces de l'Atlantique. Cela témoigne bien encore une fois de l'attitude colonialiste et impérialiste d'Ottawa envers certaines des petites provinces. Vous allez dire que je suis extrémiste mais je tiens à ce que vous compreniez ce que nous ressentons dans ce genre de situation.

M. Grubel: L'Institut Fraser a essayé de voir comment évoluerait la situation des provinces de l'Atlantique si elles devenaient autonomes. Autrement dit, si tout l'argent qui est actuellement perçu pour Ottawa restait dans les provinces. En même temps, vous devriez assumer votre part de la dette publique, et vous ne recevriez plus d'argent d'Ottawa. Selon l'Institut, votre niveau de vie ou de revenu chuterait de 30 p. 100. Ne soyons pas excessifs et limitons—nous à 25 p. 100. À mon sens, cela correspond au montant des paiements de transfert—mais vous pouvez les appeler autrement si vous le voulez—du reste du Canada vers votre région. Ces paiements représentent 25 p. 100 de votre niveau de vie.

Le pays est en faillite mais vous en réclamer encore plus. J'aimerais que les personnes qui m'accompagnent me disent si elles partagent votre avis.

M. Noel: Je vais vous répondre brièvement. La raison pour laquelle je dis que nous devrions en avoir plus est que le Canada se doit de compenser les coûts qu'il nous impose.

On s'imagine aujourd'hui que le niveau de vie de la province est supérieur à ce qu'il était en 1949, grâce à la générosité des autres Canadiens, mais ce n'est pas vrai. Quand nous sommes entrés dans la Confédération, en 1949, nous n'avions pas de dette nette. Nous ne devions pas un dollar à personne. Cette année—là, la dette par habitant de l'Ontario était plus élevée que la nôtre.

Aujourd'hui, si l'on ajoute la dette provinciale à notre part de la dette fédérale, on constate que notre province est responsable d'environ 20 milliards de la dette totale du pays, sans compter tous les impôts que nous devons payer au gouvernement fédéral, et tous ceux que doit percevoir le gouvernement provincial à cause des emplois que nous avons créés ici, dans un système canadien qui nous interdit quasiment d'acheter des produits qui ne seraient pas originaires des provinces centrales.

Depuis 1949, nous avons acheté beaucoup de produits des provinces centrales que nous aurions pu nous procurer bien meilleur marché ailleurs. Les taxes élevées que nous devons acquitter sont un coût de notre participation à la Confédération. Certes, je crois qu'il ne serait pas sage de sortir de la Confédération à cette étape de notre évolution car, comme vous l'avez dit, cela entraînerait une baisse de notre niveau de vie. Nous ne pouvons donc pas nous payer le luxe de sortir de la Confédération, mais j'affirme que nous ne pouvons pas non plus nous payer le luxe de ne pas transformer considérablement la manière dont celle—ci fonctionne.

Finances

• 1045

[Texte]

[Traduction]

Mr. St. Denis (Algoma): Thank you for sharing this time with us this morning. As others have said in opening remarks, it's really valuable for our committee to get a view of the challenges facing our country from different parts of this vast nation. I'm from northern Ontario and we share many of the travails of eastern Canada in terms of our view of southern Ontario.

I would like to ask anybody who's interested in responding about national productivity. When he made his address to the finance committee on October 17 and 18, Mr. Martin premised his remarks on our need to do something about productivity. He defined productivity as having to do with the innovative and efficient combination of people, ideas, capital and resources. I question whether productivity is something that governments can do anything about, and I want us to think that productivity is a lot more than just getting more out of an hour's labour. I'm sure we all recognize that it's a lot bigger than that, and productivity relates to what governments do with the taxes they collect from Canadians.

When Mr. Bruneau talked about the distinction between learning and education, to me he's talking about productivity. Having been an educator for part of my career, I recognize a big distinction between putting people in school and the structures we have in place that allow learning to take place. Can any of you comment on the notion of productivity and what we as a nation and as citizens can do about productivity?

Prof. Turnbull: I would love to comment on Canada's national productivity. It has to do with the combination of capital and productive work—that's the key point or issue in terms of national productivity. What we're talking about is the number of people in this country who are uneconomically or unproductively employed. By that I mean the people who are on unemployment insurance or welfare or are otherwise not contributing to the gross domestic product of our nation, yet are still receiving an income.

I'm not saying these programs are poor programs, just that those who don't need to be on these programs are consuming capital while contributing nothing to the productivity of the nation. If there is some way in which we can gain some productivity, even 10% of a normally employed person's productivity, then we will see a dramatic increase in GDP. That productivity is gained because capital has been more profitably employed. This is all part of the social reform program and the target, but it's a different reason for targeting them.

Dr. Bruneau: Mr. Chairman, in today's world financial capital is pretty footloose. It tends to settle where other important elements of a system make it advantageous. What is clear is that while government tax policy—that inherent burden plus évident aujourd'hui que si la politique fiscale du

M. St. Denis (Algoma): Je vous remercie d'être avec nous ce matin. Comme l'ont dit d'autres membres du comité, il nous est très utile de recueillir directement l'opinion des différentes régions de notre vaste pays sur les défis que nous devons relever. Comme je viens du nord de l'Ontario, je puis vous dire que nous comprenons très bien la manière dont les habitants des provinces de l'Est peuvent réagir au sud de l'Ontario.

Cela dit, je voudrais parler de la productivité nationale. Dans ses discours du 17 et du 18 octobre devant le Comité des finances, M. Martin était parti de l'hypothèse que nous devons faire quelque chose pour rehausser notre productivité. Selon sa présentation du problème, cela veut dire que nous devons combiner de manière novatrice et efficiente nos ressources humaines, intellectuelles, financières et naturelles. Je me demande pour ma part s'il y a quoique ce soit que le gouvernement puisse faire au sujet de notre productivité. J'irais même plus loin en disant que la productivité, c'est beaucoup plus qu'obtenir un peu plus de chaque heure de travail. Je suis sûr que nous savons tous que c'est beaucoup plus que cela et qu'il s'agit aussi de ce que les gouvernements font de nos impôts et de nos taxes.

Quand M. Bruneau parle de la distinction qu'il faut faire entre l'apprentissage des connaissances et l'enseignement, il parle à mon avis de productivité. Comme j'ai autrefois occupé un poste d'enseignant, je sais qu'il y a une grosse différence à faire entre envoyer des gens à l'école, d'une part, et leur donner accès à toutes les structures possibles pour acquérir des connaissances, d'autre part. L'un d'entre vous a-t-il donc quoique ce soit à dire sur cette question de productivité et sur ce que nous pourrions faire, au plan national et individuel, pour l'améliorer?

M. Turnbull: Je suis très heureux de pouvoir parler de la productivité nationale. Il s'agit en fait de ce que nous faisons avec nos capitaux et nos forces productives. C'est là le problème clé de la productivité nationale. Cela nous oblige à parler du nombre élevé de Canadiens que nous employons de manière non économique ou non productive. Autrement dit, des gens qui dépendent de l'assurance-chômage ou du bien-être social, ou qui ne contribuent pas au produit intérieur brut de la nation, alors que celle-ci leur donne quand même un revenu.

veux pas dire que ces programmes sont nécessairement mauvais, mais simplement que ceux qui en bénéficient sans en avoir vraiment besoin sont des consommateurs nets de capital qui ne contribuent en rien à la productivité nationale. Si nous trouvions le moyen d'obtenir un minimum de productivité de leur part, ne serait-ce que 10 p. 100 de la productivité d'une personne occupant un emploi normal, nous verrions une augmentation spectaculaire de notre PID. Ce gain de la productivité vient du fait que notre capital est employé de manière plus profitable. Cela débouche d'ailleurs sur le programme de réforme sociale et sur l'objectif du gouvernement, bien que la motivation de ce dernier ne soit pas celle-là.

M. Bruneau: Dans le monde d'aujourd'hui, monsieur le président, les capitaux n'ont plus d'attaches. Ils tendent à aller s'établir là où ils peuvent être le plus rentables. Il est de plus en

built into doing business—is important, when we look at gouvernement—ce fardeau inhérent à l'activité commerciale productive enterprise attracting and bringing the capital together with the other elements necessary, I suspect the key ingredient is the quality of the people. I think government's role in addressing the issue of productivity over the longer term is to keep their eye firmly on the role of encouraging learning and a learning society.

It is my employees, who are learning from everything going on around them and who have the responsibility and authority to make decisions, who are making our company successful.

When I look at it—and not looking backwards, looking to the future—at what the key elements are, at least as I look to it and the way I view these things, the government's key role is the quality of the human resource and realizing the potential in that human resource.

Thank you.

The Chair: Ms Hollett, please.

Ms Hollett: I have a comment on the whole issue of the use of seasonal industries, and that has a major negative impact on our productivity in this province. If there is a role for government in trying to address that, it is to encourage industry to move beyond ten weeks, twenty weeks per year and in trying to put it into a year-long operation, whether that means movement into more value-added, the tourism industry, for example, winter and summer types of activities. I think that's the type of effort that has to be encouraged.

I think the council would have to support what Dr. Bruneau has said about the whole emphasis on education and life-long learning. Particularly in this province, we believe that's crucial. And if there are any types of incentives that can be provided to encourage the continuation of this type of life-long learning, then I think that's an area the government should really move into.

The Chair: Mr. Sheppard.

Mr. Sheppard: Mr. Chairman, In regard to Mr. St. Denis's comment or requested comment with respect to productivity, it doesn't require solutions of a rocket scientist to improve or enhance or to develop the concept of productivity, whether it's in the private sector or whether it's within government. I echo the comments of Dr. Bruneau that in the first instance it requires education and training and learning and a transfer, I think, of technology, of productivity skills from the management or the leadership of the group in which the employee or employees are working.

It's a communicative process. It's a consultative process between management and the employee that is based upon knowledge and decision-making within each other's sphere of operation or activi-

I can only relate in a most vivid way to an example of a major joint venture of which I am a part, a Canadian-Norwegian joint venture, that has surprised our management, and surprised

[Translation]

est un facteur important lorsqu'on parle d'attirer des entreprises et des capitaux, et l'ingrédient le plus important est probablement la qualité des travailleurs. Voilà pourquoi j'estime que le rôle du gouvernement, en ce qui concerne l'accroissement de notre productivité à long terme, consiste surtout à encourager l'acquisition du savoir et favoriser notre évolution vers une société du savoir.

1050

Ce sont mes employés, qui tirent des leçons de tout ce qui se passe autour d'eux et qui ont la responsabilité et le pouvoir nécessaires pour prendre des décisions qui font le succès de notre entreprise.

Quand je pense aux éléments clés—pas en me tournant vers le passé, mais plutôt vers l'avenir—au moins de mon point de vue, je conclus que le rôle clé du gouvernement est d'assurer la qualité des ressources humaines et d'en réaliser le potentiel.

Merci.

Le président: Madame Hollett, je vous prie.

Mme Hollett: J'ai une observation à faire sur toute la question de l'utilisation des entreprises saisonnières, qui a de terribles conséquences pour la productivité de notre province. Si le gouvernement a un rôle à jouer pour y remédier, il consisterait à encourager nos entreprises à délaisser les activités qui ne durent que 10 à 20 semaines par année, en essayant de se concentrer sur des activités qui durent l'année durant, même si cela signifie que ces entreprises devraient passer à des activités à plus grande valeur ajoutée, comme l'industrie du tourisme, par exemple; bref, à des activités qui s'exercent l'hiver comme l'été. Je pense qu'il faut favoriser ce genre d'efforts.

Je crois que le conseil n'aura d'autre choix que de souscrire à ce que M. Bruneau a dit au sujet de toute l'insistance qu'on met sur les études et sur l'éducation pendant toute la vie. Nous estimons que c'est crucial, surtout dans notre province. S'il y a des mesures d'incitation susceptibles de favoriser la poursuite de ce genre d'apprentissage la vie durant, je pense que le gouvernement devrait vraiment intervenir en ce sens.

Le président: Monsieur Sheppard.

M. Sheppard: Monsieur le président, en réponse au commentaire que M. St. Denis a fait ou réclamé au sujet de la productivité, il n'est pas nécessaire d'être un grand savant pour améliorer ou pour accroître la productivité, aussi bien dans le secteur privé que dans l'administration gouvernementale. Je fais écho aux remarques de M. Bruneau: au départ, il faut des études et de la formation, ainsi qu'un transfert de technologie, je pense, un transfert des aptitudes de productivité de la direction du groupe dans lequel l'employé ou les employés travaillent.

C'est un processus de communication et de consultation entre la direction et l'employé qu'il faut, un processus fondé sur les connaissances et sur le pouvoir décisionnel de chacun dans sa sphère d'opération ou d'activité.

L'exemple le plus frappant que je peux vous donner d'une co-entreprise importante, c'est celui d'une coentreprise canadonorvégienne à laquelle je suis associé et qui a surpris notre it in a most beneficial way of basically an untrained workforce direction de la façon la plus avantageuse qui soit grâce à une

relative to the offshore oil and gas Hibernia development project that did not exist in this province three years ago. Through this consultative management process exhibiting leadership and with the involvement of the various educational facilities in this province, the ability to instil productivity through a transfer of technology has indicated results to us that are better in most cases than exist in other parts of the world where the oil and gas industry has had a history of 20 years or 25 years or more.

So it's not something elusive. It's not something for which you need a scientist to prepare a thesis. It is something that requires education, training, and leadership from management, and within a very short period of time the results are significant.

The Chair: Thank you, Mr. Sheppard.

I notice that it's almost 11 a.m., and we were scheduled to stop at 11 a.m. I have a sense that there are a number of issues we haven't tackled, and I was wondering if the witnesses could maybe stay on a little longer and I was wondering if you would like to take a five-minute break right now.

Are there any witnesses who could not stay were we to continue a little bit longer?

I thank you very much. We'll come back here in five minutes.

[Traduction]

main-d'oeuvre fondamentalement non qualifiée du projet Hibernia de mise en valeur des réserves pétrolières et gazières sous-marines, un projet qui n'existait pas encore dans notre province il y a trois ans. Grâce à ce processus de gestion en consultation dans lequel nous avons fait preuve de qualités de leadership et où nous avons bénéficié de la participation des établissements d'enseignement de la province, nous avons réussi à augmenter la productivité grâce au transfert technologique en obtenant des résultats qui nous semblent supérieurs, dans la plupart des cas, à ceux qu'on a obtenus dans d'autres parties du monde, où l'industrie pétrolière et gazière a une tradition de 20 ou 25 ans, voire plus.

La clé du succès n'est donc pas difficile à trouver. Il n'est pas nécessaire d'être un grand savant pour la découvrir. Ce qu'il faut, c'est de l'éducation, de la formation et une direction qui a du leadership; avec ces atouts, les résultats sont évidents en très peu de temps.

Le président: Merci, monsieur Sheppard.

Je constate qu'il est presque 11 heures, l'heure à laquelle nous devions terminer. Je pense qu'il nous reste encore plusieurs questions à discuter, et je me demande si nos témoins accepteraient de rester un peu plus longtemps, et aimeraient faire une petite pause de cinq minutes.

Y a-t-il des témoins qui ne pourront pas rester si nous poursuivons la discussion un peu plus longtemps?

Merci beaucoup. Nous reviendrons dans cinq minutes.

• 1055

• 1108

The Chair: Okay. Can we recommence?

Monsieur Loubier, s'il vous plaît.

M. Loubier: J'aimerais d'abord faire une remarque. Je ne suis pas mal à l'aise devant le système de péréquation canadien qui fait en sorte que Terre-Neuve, à cause de son appartenance au régime fédéral, à cause de son appartenance à la Confédération, a droit aux avantages d'un processus d'ajustement qu'on a appelé la péréquation. Dès le départ, les pères de la Confédération et, un peu plus tard, différentes commissions sur la fiscalité ont fait en sorte que la péréquation devienne un symbole du fédéralisme, un symbole qui est tout à fait normal dans un régime a federal system. fédéral

Le président: Bon. Pouvons–nous reprendre nos travaux?

Mr. Loubier, please.

Mr. Loubier: I would like to start with a comment. I don't have any problem with the Canadian equalization system which ensures that, because it is part of our federal system, part of Confederation, Newfoundland is entitled to the benefits of an adjustment process which we have dubbed equalization. Right from the start, the Fathers of Confederation, and, a little later, different royal commissions on taxation made sure that equalization should become a symbol of federalism, a symbol that is quite appropriate in

• 1110

Je ne suis pas mal à l'aise devant la péréquation que Terrefiscaux dont bénéficient les très riches Canadiens et aux tax breaks that very wealthy Canadians get and to the western subventions au transport des céréales de l'Ouest, comme M. grain transportation subsidies which Mr. Noel mentioned earlier. Noel l'a mentionné tout à l'heure. Je ne serais pas gêné d'être I would feel no qualms if I were you, particularly considering à votre place, surtout en regard du désir que vous avez the willingness that you have demonstrated over the years to démontré, au cours des années, d'améliorer la situation ou la improve the condition or the competitivity of your businesses, of compétitivité de vos entreprises, votre place dans un monde qui your status in a globalizing world, and to ensure economic

I don't have any problem with the equalization payments Neuve reçoit, surtout lorsqu'on la compare aux avantages that Newfoundland gets, particularly when compared with the

marché régional. Quand vous signez entre les provinces Maritimes des accords qui améliorent les conditions des échanges, vous êtes dans la bonne voie.

Cela dit, M. O'Dea parle de réforme du régime fiscal canadien. Dans son esprit, est-ce que cette réforme inclurait l'élimination des bénéfices indus liés au régime odieux des fiducies familiales, qui fait en sorte que de très riches familles canadiennes peuvent, selon une enquête effectuée par Ernst & Young, avoir jusqu'à 47 millions de dollars d'actifs moyens dans ces fiducies, exempts d'impôt sur les gains en capital pendant une période pouvant aller jusqu'à 80 ans? Seriez-vous en faveur de l'élimination de ce bénéfice indu pour les très riches Canadiens?

Deuxièmement, souhaiteriez-vous qu'on révise les 16 conventions fiscales font en sorte qu'année après année, des entreprises canadiennes très rentables déclarent les profits de leurs filiales dans ces pays considérés comme des paradis fiscaux, mais déclarent les pertes de ces filiales étrangères dans des paradis fiscaux pour les déduire de leurs profits réalisés en sol canadien? Il y aurait là, selon l'avis même du vérificateur général du Canada, plusieurs centaines de millions, sinon des milliards de dollars de pertes fiscales pour le gouvernement fédéral.

Avant de s'attaquer à la péréquation et à ses principes fondamentaux, et à l'assurance-chômage et aux chômeurs, n'y aurait-il pas lieu d'observer ce qui se passe dans ces deux régimes-là et d'en faire des symboles du rétablissement d'une équité et d'une plus grande efficacité dans la perception des deniers qui sont dus au gouvernement fédéral?

M. Noel avait aussi soulevé cette question-là. Il voudra peut-être ajouter quelque chose à ce que M. O'Dea dira.

Mr. Noel: I think that government has to move in all of these areas if it's to be credible in what it needs to do and what, as I understand it, it intends to do. I think it also has to deal with the question of taxation of RRSPs for comparatively affluent people in our society.

Mr. O'Dea: I guess you were directing the summary to the point I was making with regard to the tax system.

Let me preface my remarks by saying the following. I think we have to have a little bit of dreaming in this country if we're going to get some change. We have to reach beyond those things that we can identify now within the tax system, which, as you have suggested, may or may not be fair. When I say that we have to reach into the element of dreaming, some people may in fact say that what I have suggested is dreaming, trying to eliminate a lot of the tax burdens that we have. If you could ever get a single tax system within this country, it would not only be simple to administer, it would probably increase the revenues you're getting. You would eliminate the whole process of the confusion with deductions and the rules and the regulations that go with it. What that gives us is an elimination of a bureaucracy.

[Translation]

se globalise, la croissance économique et la création d'emplois dans growth and job creation in the Maritime region. I congratulate you l'espace régional des Maritimes. Je vous en félicite. Vous parlez du on your work at that end. You spoke about the regional market. When the Maritime provinces sign agreements which improve their trading conditions, you're doing the right thing.

> That being said, Mr. O'Dea spoke about reforming the Canadian tax system. Does he think that such a reform would include eliminating the undue benefits of the shameful family trust system, thanks to which very wealthy Canadian families can invest average assets of up to \$47 million in such trusts without having to pay any capital gains tax for a period of up to 80 years, according to an Ernst & Young survey? Would you be in favor of eliminating that undue benefit for very wealthy Canadians?

Further, would you wish for a review of the 16 tax treaties conventions fiscales qui existent, à l'heure actuelle, entre le now in effect in Canada and countries considered as tax havens? Canada et des pays considérés comme des paradis fiscaux? Ces Due to those tax treaties, very prosperous Canadian firms now file year after year a return of their branches' profits in those countries considered as tax havens, while filing a return for the tax loses incurred by their branches in those tax haven countries in order to deduct them from the profits they make in Canada? According to the Auditor General of Canada himself, such practices result in hundreds of millions, if not billions of dollars in lost taxes for the federal government.

> Before we do anything about equalization and its basic principles, and about unemployment insurance and the unemployed, shouldn't we see what is happening under those two systems and make them a symbol of a return to fairness and to greater efficiency in the perception of federal tax monies?

> Mr. Noel had also raised that very issue. He will maybe want to add something to Mr. O'Dea's answer.

> M. Noel: Je pense que le gouvernement va devoir agir dans tous ces domaines s'il veut avoir de la crédibilité dans les mesures qu'il doit prendre et qu'il entend d'ailleurs prendre, si j'ai bien compris. Je pense aussi qu'il va devoir se pencher sur la question de l'imposition des REÉR auxquels souscrit la classe relativement élevée de notre société.

> M. O'Dea: Je pense que vous avez axé votre résumé sur le principe que j'ai fait valoir au sujet de notre régime fiscal.

> Permettez-moi de commencer en disant que nous allons devoir faire preuve d'un peu d'imagination si nous voulons du changement. Nous allons devoir aller au-delà d'une simple identification des éléments de notre régime fiscal qui, comme vous l'avez dit, peuvent être équitables ou injustes. Quand je dis qu'il va nous falloir de l'imagination, certains pourront alléguer que je rêve en avançant les idées que je propose, et que j'essaie d'éliminer une grande partie de notre fardeau fiscal actuel. Si nous pouvons arriver un jour à avoir un seul régime fiscal au Canada, ce régime sera non seulement facile à administrer, mais il pourra vraisemblablement nous permettre d'accroître nos recettes. Nous pourrions éliminer la confusion qui entoure les déductions ainsi que les règles et règlements afférents. Nous pourrions tout simplement éliminer une bureaucratie.

In other words, nobody really understands it. They hope they don't get into trouble if they file their tax return the right way. But it also allows for an awful lot of creative accounting and creative tax losses.

• 1115

You have identified the issue of trust funds and tax exemptions and treaties and so forth. A lot of that can be eliminated, and I think it's probably quite fair to eliminate that. Someone who is wealthy may find that is not to their interest. Well, I don't really care whether it's to their interest. In the same way, I may advocate something I think will be beneficial for me, but it is not fair for me to do that. If I genuinely have the interest of this country at heart, I should be quite prepared as part of this country to make a contribution to this country. Part of the contribution is in a monetary sense.

I, like many others, make a contribution in a voluntary sense. There is no dollar value put on—there is no credit to me for tax purposes—but it's a contribution I'm prepared to make and that many others make as volunteers. There are many others in this country also who make absolutely no contributions and try to squeeze it for what it's worth, so you're dealing with a whole myriad of self—interests.

I think you have to go back. Rather than look at each one of those points, which I agree with, I'll turn around as well and say I think if you take away the RRSP deductibility, as a self—employed person and as a lawyer, that's going to affect me because that's my only mechanism right now to create a pension for myself. That's a personal problem I have.

But if you're going to eliminate that, let's start looking not just at incremental things. That's unfortunately what gets us mired in problems—incrementalized policies. Go back to the dreaming; go back to the large vision. Can we not redevelop a tax system in this country that is much fairer—not piecemeal, but in a larger way?

I go back to the other statement I made. That's going to take a long time. That's the catharsis we're going to have to go through. That's the pain we're going to have to face. It's not going to be in five years. It's going to be in ten or twenty. It's going to be a generation away before that's finally changed.

But it has to be done now, and I'm not talking politically. I heard Mr. Grubel talk about issues from the Reform Party. I couldn't give two hoots what party he's from. I really don't care what party any one of you is from. If you don't have the constitution to do this, you shouldn't be in Parliament.

I'm saying the issues are such to me that without description, without appellation, you have to play that role of deciding this is going to be a long-term solution. It's going to take some very significant steps right now that I think this country should be taking.

[Traduction]

En d'autres termes, personne ne comprend vraiment de quoi il retourne. Les gens espèrent qu'ils n'auront pas d'ennuis s'ils produisent leur déclaration de revenu de la façon prescrite. Néanmoins, le régime actuel prête vraiment le flanc à l'imagination des comptables, et les contribuables peuvent réclamer toutes sortes de pertes fiscales.

Vous avez parlé des fiducies familiales, des exonérations d'impôt, des conventions fiscales, etc. On pourrait en éliminer une grande partie, et je pense qu'il serait probablement très équitable de le faire. Les gens riches pourraient juger que ce serait contraire à leurs intérêts. Et bien, je me fiche pas mal de savoir si ce serait dans leur intérêt. Dans le même ordre d'idées, je pourrais me faire le défenseur d'un régime qui me semblerait avantageux pour moi, mais ce serait mal agir. Si j'ai vraiment l'intérêt de notre pays à coeur, je devrais être tout à fait disposé, en ma qualité de citoyen, à contribuer à mon pays. Une partie de la contribution de chacun est monétaire.

À l'instar de bien d'autres Canadiens, je contribue à mon pays par mes activités de bénévolat. Ces activités ne sont pas comptabilisées—je n'en tire pas de crédit d'impôt—, mais c'est une contribution que je suis disposé à faire et que bien d'autres font, comme bénévoles. D'un autre côté, il y a bien des gens au Canada qui ne contribuent absolument pas à la prospérité du pays et qui essaient d'en profiter au maximum, ce qui signifie que nous sommes aux prises avec une myriade d'intérêts particuliers.

Je pense qu'il faut revenir aux principes fondamentaux. Plutôt que d'envisager un par un tous ces points, auxquels je souscris, je vais revenir moi-même aux sources et dire que, si l'on élimine la déductibilité des REÉR, j'en serai lésé en tant que travailleur autonome et avocat, parce que c'est actuellement le seul moyen que j'ai de me bâtir une caisse de retraite. C'est une de mes difficultés personnelles.

Néanmoins, si vous comptez éliminer cela, ne vous contentez pas de réformes ponctuelles. C'est malheureusement cette approche qui nous embourbe dans toutes sortes d'ornières, l'approche des politiques cumulatives. Recommençons à nous servir de notre imagination et revenons à une vue d'ensemble. Ne pouvons—nous pas concevoir un nouveau régime fiscal canadien qui soit beaucoup plus équitable, d'une façon globale plutôt qu'en procédant à une série de réformes ponctuelles?

Je reviens à l'autre commentaire que j'avais fait. Cela prendra du temps. C'est un processus cathartique que nous allons devoir subir et qui va nous faire mal. Il ne prendra pas cinq ans, mais bien 10 ou 20 ans. Le changement va prendre une génération.

Il faut donner le coup de barre maintenant, et je ne fais pas de politique en le disant. J'ai entendu M. Grubel parler du programme du Parti réformiste. À mon avis, le parti auquel il appartient n'a aucune importance. Je me fiche pas mal de savoir à quel parti vous appartenez. Si vous n'avez pas le caractère qu'il faut pour prendre les mesures nécessaires, vous ne devriez pas être députés.

Ce que je veux dire, c'est que le problème est si important que, quelle que soit votre allégeance politique, vous allez devoir décider que la solution qui s'impose est une solution à long terme. Il va falloir que vous preniez dès maintenant les mesures très importantes que j'estime que le pays doit prendre.

The Chair: Thank you.

Mr. Crosbie.

Mr. Crosbie: One of the cautions I would put out in going down that road redesigning the tax code, when you're looking at it, is make sure businesses and individuals stay competitive with their major trading partners. If you start making changes to RRSPs or to research tax credits and all these things, it's going to create a reaction from the business community and from individuals. You'd better make sure the reaction you're going to get is going to be positive and not negative and that you don't cause capital to flee the jurisdiction.

M. Loubier: Monsieur Crosbie, je ne parlais pas des régimes enregistrés d'épargne-retraite, puisque ce ne sont pas les très riches qui profitent de ces déductions-là, mais plutôt les contribuables à revenu moyen. Comme vous l'avez mentionné en choeur tout à l'heure, ce sont les gens à revenu moyen qui ont été étranglés par la fiscalité canadienne depuis 1984. Il faut arrêter de les étrangler.

À l'heure actuelle, il y a des échappatoires fiscales qui profitent à une minorité, mais qui font très mal. L'enquête de Ernst & Young parle d'actifs moyens de 47 millions de dollars dans les fiducies familiales, sur lesquels on ne paye pas un juste impôt, alors qu'aux États-Unis, il existe un tel impôt, ainsi qu'un impôt sur les successions. Il y a là un problème. Est-ce que cela voudrait dire qu'on est plus libéraux, mais pas dans le sens politique du terme? Est-ce qu'on est plus permissifs sur le plan des inéquités que les États-Unis? Dans les années passées, on a souvent dénoncé les injustices fiscales aux États-Unis, mais à l'heure actuelle, on accepte des scandales comme celui des fiducies familiales pour les très riches familles canadiennes, et comme celui que M. Baker, un collègue libéral, a dénoncé la semaine dernière: il y a des millionnaires qui profitent de l'assurancechômage et de l'aide sociale. Il y a un problème quelque part.

Ce sont ces inéquités-là qui, dans notre esprit, doivent être corrigées. Cela a commencé avec les Conservateurs. Il est trop facile de pointer du doigt un poste de dépenses comme l'assistance publique du Canada ou l'assurance-chômage et de dire: C'est là qu'il faut couper parce que le poste est très gros. Qu'on Il y en a, des injustices fiscales, et il y a des milliards de dollars à aller there are billions of dollars in lost revenues because of them. chercher là.

[Translation]

Le président: Merci.

Monsieur Crosbie.

M. Crosbie: Si vous décidez de réformer de fond en comble le régime fiscal, je vous recommanderais de prendre bien soin de faire en sorte que les entreprises et les gens d'affaires conservent leurs compétitivité vis-à-vis de leurs principaux partenaires commerciaux. Si vous commencez à modifier les règles applicables aux REÉR, aux crédits d'impôt pour la recherche et aux autres instruments fiscaux, vous allez susciter une réaction des entreprises et des gens d'affaires. Vous avez intérêt à vous assurer que leur réaction sera favorable à vos mesures et que vous ne provoquerez pas une fuite des capitaux à l'étranger.

Mr. Loubier: Mr. Crosbie, I wasn't speaking about RRSPs, because the ones who benefit from those deductions aren't the very wealthy, but rather middle-income taxpayers. As you've all said earlier, middle-income Canadians are those who have been strangled by our tax system since 1984. We have to stop strangling

We now have some tax loopholes which benefit a minority of Canadians, but which have a very negative impact. The Ernst & Young survey mentioned average assets of \$47 million in family trusts which aren't taxed fairly, while there is such a tax in the U.S., together with an estate tax. That is a problem. Does that mean that we are more liberal, albeit not in the political sense of the word? Are we more permissive about inequities than the United States? Over the past year, the inequities of the American tax system were often criticized, but we now tolerate scandalous loopholes such as family trusts for the very wealthy and like the one that was brought up last week by Mr. Baker, a liberal colleague who said that some millionaires get unemployment insurance and social security benefits. There is a problem somewhere.

It is such inequities that should be corrected, in our view. It all began with the Tories. It's too easy to single out a spending item such as the social security or the unemployment insurance system and to say that we have to make some cuts there, because it is such a large item. Let us see where we have been at fault, fasse un examen de conscience et qu'on regarde davantage ailleurs. and let us look harder elsewhere. There are indeed tax inequities, and

• 1120

Il y a aussi une chose que très peu de Canadiens savent et qui va sortir dans le prochain rapport du vérificateur général. Il y a pour six milliards de dollars de créances non recouvrées par le gouvernement fédéral. Ce ne sont pas des créances qui sont contestées. Il s'agit de Canadiens qui n'ont pas payé leurs impôts et, par laxisme bureaucratique, on ne va pas chercher ces 6 milliards de dollars. C'est de l'argent, vous savez. On ne doit pas cracher sur six milliards de dollars comme cela. Cela n'a pas de sens.

There is also a thing that very few Canadians are aware of and that will come out in the next Auditor General's report. There are six billion dollars in unpaid federal income tax. The amounts owed aren't challenged. They are owed by Canadians who haven't paid their income tax and, through bureaucratic laissez-faire, we don't go and get those six billion dollars. It is a lot of money, you know. We shouldn't forego six billion dollars just like that. It doesn't make any sense.

Mr. Crosbie: It's hard to disagree with what you're saying if it's accurate, but I don't know if it's accurate. I don't have the details to say whether it's accurate and I certainly don't have a family trust with \$47 million in it, so it's not an issue for me. But if it's correct, then I think they should go after it. The government owes the rest of the country to go after those moneys and collect them.

The Chair: Thank you. Ms Hollett.

Ms Hollett: I have a quick comment on pension plans and the idea that's being tossed out that maybe we should now be taxing pension plans. While it certainly is an attractive source of funding or tax revenue, the only caution we would have with the council is that you are not gaining revenue today at the expense of tomorrow. I suspect that if you do it, you'll find a major reduction in the amount of moneys people are saving for their retirement. When the working population of today approaches retirement tomorrow or next year or twenty years down the road, you'll face a major financial drain on your purse at that point.

So yes, while it's an attractive source of funding now, you have to keep that long-term goal in mind and say that if you do it today, you'll have this price to pay twenty years down the road. There needs to be caution in that regard.

The Chair: Could I pass the mike to Mr. Abbott, please?

Mr. Abbott (**Kootenay East**): For the benefit of our guests, I suspect they would find there isn't universal support from the rest of the panel for Mr. Loubier's position with respect to that \$47 million on the \$1 billion or whatever it is.

I'd like to ask Mr. Wheeler and Mr. Tibbo a couple of quick questions. But before I do, I've been a member of Parliament for just over one year now, and prior to that had never been involved in politics before. I think that sometimes we politicians have a tendency to think a particular direction is going to be the correct direction. I think what is really outstanding, and this is not intended as a statement other than what it is with respect to Mr. Noel... My impression of what has been said by the other members of the panel, not being involved in the political process, is that their comments are not necessarily reflected by the comments of Mr. Noel. That indicates to me as a politician how valuable it is for us to come listen to you directly as individuals.

The question to Mr. Wheeler is this: in your paper you refer to eliminating benefits paid to elderly households. Could you please identify the benefits? We have contributory programs like UI and CPP. We have veterans' pensions. Obviously households with incomes over \$60,000 wouldn't be getting the GIS. So when you say "benefits", are you being singular in thinking of OAS? If so, how does this differ from the situation where fundamentally, benefits at that level are being taxed back at this point anyway? In other words, I'd like to quantify this \$1 billion that you're indicating we could save.

[Traduction]

M. Crosbie: Il me serait difficile d'être en désaccord avec vous si ce que vous dites est juste, mais je n'en suis pas sûr. Je n'ai pas assez de détails pour dire si c'est juste, et je n'ai certainement pas de fiducie familiale avec un actif de 47 millions de dollars, de sorte que ce n'est pas un problème pour moi. Néanmoins, si c'est juste, je pense que le gouvernement devrait s'y attaquer. Il doit au reste du pays d'aller récupérer cet argent-là.

Le président: Merci. Madame Hollett.

Mme Hollett: J'ai un petit commentaire à faire sur les régimes de retraite, ainsi que sur l'idée qu'on a avancée à cet égard, à savoir que nous devrions maintenant imposer ces régimes. Ce serait certainement une source intéressante de recettes fiscales, mais la seule réserve que nous aurions à faire au conseil, c'est qu'il ne faudrait pas accroître les recettes d'aujourd'hui aux dépens de celles de demain. Je crains qu'une telle mesure n'entraîne une baisse importante des sommes que les gens économiseront pour leur retraite. À mesure que les travailleurs d'aujourd'hui prendront leur retraite, demain, l'an prochain ou dans 20 ans, vos recette fiscales vont beaucoup baisser.

Par conséquent, même si c'est une source de recettes fiscales intéressantes maintenant, n'oubliez pas votre objectif à long terme, et dites—vous bien que, si vous imposez des régimes de retraite maintenant, vous allez devoir payer la note dans 20 ans. C'est une approche à envisager avec prudence.

Le président: Pourrais-je passer le micro à M. Abbott?

M. Abbott (Kootenay–Est): J'aimerais préciser pour nos invités que j'ai bien l'impression que le reste du groupe n'appuie pas la position de M. Loubier au sujet de ces 47 millions de dollars et du milliard de dollars, ou de l'autre montant dont il a parlé.

J'aimerais poser rapidement deux ou trois questions à M. Wheeler et à M. Tibbo. Toutefois, avant de les leur poser, je dois dire que je ne suis député que depuis un peu plus d'un an, et que je n'avais jamais fait de politique auparavant. Je pense que les politiciens dont je suis ont parfois tendance à penser qu'une orientation particulière sera certainement la bonne. Je pense que c'est vraiment une très bonne idée, et je ne voudrais pas donner l'impression que je le dis avec autre chose que du respect pour M. Noel... J'ai l'impression que ce qu'ont dit les autres membres du groupe qui ne sont pas en politique ne correspond pas nécessairement aux observations de M. Noel. Cela me montre à quel point il est important pour nous, les politiciens, de venir vous écouter vous exprimer individuellement.

Je vais maintenant poser ma question à M. Wheeler. Vous avez fait allusion dans votre mémoire à l'élimination des prestations versées aux familles âgées. Pourriez-vous me préciser de quelles prestations il s'agit? Nous avons des programmes auxquels les citoyens cotisent, comme l'assurance-chômage et le RPC. Nous avons des pensions de retraite pour les anciens combattants. Manifestement, les ménages ayant un revenu supérieur à 60 000\$ par an ne toucheraient pas de SRG. Par conséquent, quand vous parlez de «prestations», pensez-vous uniquement aux prestations de SV? Si oui, comment votre proposition diffère-t-elle de la situation où les prestations versées à ce niveau sont fondamentalement réimposées à ce point de toute façon? En d'autres termes, j'aimerais quantifier le milliard de dollars que vous dites que nous pourrions économiser.

[Technical Difficulty—Editor]

[Translation]

[Difficulté technique—Éditeur]

• 1125

Mr. Wheeler: On page 70 of Creating Healthy Fiscal Climates, of those moneys given to elderly households \$60,000 and above... Footnote 1, OAS, that's primarily what we're thinking of. I'm not sure exactly what that money is made up of altogether, but fundamentally the benefits we pay to seniors should be to ensure their security.

I don't think this money ensures their security if they're already secure. I think what we need to do is give people the tools to plan for their retirement. Obviously, if you retire and you have an income of \$60,000 and above, you planned.

So on the one hand we shouldn't give money to those people making more than \$60,000 upon retirement. At the same time, I don't believe in touching the RRSP contributions. That's a fundamental tool that Canadians need to be more responsible.

Mr. Abbott: I would also be interested in getting your thoughts on this: a theoretical elderly couple who have planned for their retirement and have, for the sake of discussion, interest income of \$60,000 a year or less, and then one of them dies. If you don't have some prepared thoughts on that right now, I'd be interested to receive a submission from you as to how to resolve that situation. In other words, the one individual now receives \$60,000 as opposed to the two individuals and how we sort that out.

Please understand, I am not being critical of the direction you're going in. I just wanted some clarification as to what these benefits were that you were thinking of in terms of targeting. I say this because there is a school of thought that contributory programs like CPP and UI and what are considered to be earned pensions, like veterans' pensions, should not be touched. I'd be interested in getting a response to that because, really, what we're then only talking about is OAS.

The Chair: Which is clawed back at present.

Mr. Abbott: A major portion of which is clawed back at present.

A voice: A minor portion is clawed back.

Mr. Abbott: We have a difference of opinion. There we go.

I was curious if Mr. Tibbo could explain this for the benefit of us here. Undoubtedly, he's come and invested his morning with us and we appreciate it, as we appreciate it with all of the witnesses, but specifically what was your goal, your purpose, your objective? What was your hope, on behalf of your organization, in turning up at this hearing?

M. Wheeler: À la page 70 de *Instaurer un climat financier sain*, au sujet des sommes versées aux familles âgées ayant un revenu annuel d'au moins 60 000\$... Nous pensons fondamentalement aux prestations de SV, au renvoi 1. Je ne sais pas exactement à quoi correspondent ces sommes—là, mais les prestations que nous versons aux personnes âgées devraient fondamentalement servir à assurer leur sécurité.

Je ne crois pas que cet argent-là assure leur sécurité, si elle est déjà acquise. Je crois que nous devons donner aux gens des moyens de planifier leur retraite. De toute évidence, ceux qui prennent leur retraite avec un revenu d'au moins 60 000\$ par année l'avaient planifiée.

Bref, d'une part, nous ne devrions pas donner d'argent aux personnes retraitées qui ont un revenu annuel de plus de 60 000\$. Parallèlement, j'estime que nous ne devrions pas toucher aux contributions aux REÉR. C'est un instrument fondamental dont les Canadiens et les Canadiennes ont besoin pour prendre leurs responsabilités en vue de leur retraite.

M. Abbott: J'aimerais aussi savoir ce que vous pensez du scénario suivant: un couple âgé a planifié sa retraite et dispose, mettons, d'un revenu d'intérêts d'au plus 60 000\$ par année; le mari ou la femme meurt. Qu'arrive-t-il alors? Si vous ne pouvez pas me donner de réponse tout de suite, j'aimerais que vous m'en fassiez parvenir une plus tard pour que je sache ce qu'il faudrait faire en pareil cas. En d'autres termes, c'est une seule personne plutôt que deux qui dispose alors d'un revenu de l'ordre de 60 000\$; que devons-nous faire en pareil cas?

Je vous prie de croire que je ne conteste pas votre orientation. Je veux simplement avoir des éclaircissements sur les prestations que vous estimez que nous devrions cibler. Je le dis parce qu'une école de pensée et d'avis que les programmes auxquels on cotise, comme le RPC, et l'assurance—chômage ainsi que les pensions de retraite qui sont réputées être gagnées, comme les pensions des anciens combattants, ne devraient pas être touchés par la réforme. J'aimerais obtenir une réponse à cette question, parce que, si c'est le cas, nous ne parlons alors que des prestations de SV.

Le président: Qui sont actuellement imposables au-delà d'un certain niveau de revenu.

M. Abbott: Dont une grande partie est imposable au-delà d'un certain niveau de revenu.

Une voix: C'est une petite partie qui est imposable.

M. Abbott: Et voilà, nous ne sommes pas tous d'accord.

Je me demandais si M. Tibbo pourrait nous expliquer de quoi il retourne. Manifestement, il est venu nous consacrer sa matinée, et nous lui en savons gré, comme nous en savons gré à tous les témoins, mais pourriez-vous nous dire précisément quel était votre but ou votre objectif? Qu'espériez-vous obtenir pour votre organisation à cette séance du comité?

Mr. Tibbo: Mr. Abbott, very briefly I think I can tell you what my goal is. It is to inform the panel that any assistance provided to the disabled, I believe, pays off at least threefold. For example, one of the reasons I couldn't do very much work on this on Friday was because I was interviewing candidates for a position in our organization.

Right now we have three employees and we're looking for a fourth. One of the people I interviewed was a young lady with spina bifida; she uses a wheelchair along with crutches for mobility. Because the system has provided her the wherewithal to pay for drugs these people need, the cost of which we really don't realize unless we're in that situation, for drugs and other medical supplies, for transportation to and from the training or schooling institution, whatever the case may be... This young lady has gone through that process, gone through high school, gone through community college, is very well trained in stenographic and clerical work and she will be hired. This means she'll be going from a situation of being on social assistance. Whatever kind of welfare would be available to her, she now will become a taxpayer.

When considering what reductions are to be made, or changes, I would certainly encourage everyone to keep the wants and needs of the disabled at the foremost and look seriously at any changes made there.

• 1130

The Chair: Thank you. Mr. Mitchell.

Mr. Mitchell (Parry Sound—Muskoka): Thank you very much, Mr, Chairman. There are two subjects I would like to explore. First of all, I'd like to go back to the issue of business subsidies. We had started the discussion and I don't think Mr. McDonald had a chance to finish that up. I would like to get some very specific comments and, in introduction, point out that the federal government provides, in direct subsidies, around \$3.3 billion and in indirect subsidies—that's through the tax system—another approximately \$4 billion. The bill, overall, for business subsidies is about \$7 billion.

I am interested in you expanding on your comments. You suggested that they should be reduced. First of all, do you think they should come on the tax side or the direct side? Second, what is your rationale for providing some exceptions to that rule, which I think Mr. Grubel was pointing out seem to be inconsistent. I have a further note on that comment. Perhaps I could ask Miss Warr and Mr. Wheeler why they didn't put in their package any suggestions on reductions to business subsidies. As I go through it, most of that is things other than business subsidies. I would ask Mr. McDonald to answer first and then perhaps we could hear from the others.

[Traduction]

M. Tibbo: Monsieur Abbott, je pense que je puis vous expliquer très rapidement mon but. Je veux informer le comité que je suis convaincu que toute l'aide donnée aux personnes handicapées rapporte au moins du trois pour un. Par exemple, l'une des raisons pour lesquelles je n'ai pas pu travailler beaucoup à ce dossier vendredi, c'est que j'interrogeais des candidats et des candidates à un poste dans notre organisation.

Nous avons actuellement trois employés, et nous en cherchons un quatrième. L'une des personnes que j'ai interrogées était une jeune femme qui souffre de spina-bifida; elle se déplace en fauteuil roulant ou avec des béquilles. Eh bien, parce que le système lui a donné les moyens de payer les médicaments dont elle a besoin, un coût dont nous n'avons vraiment pas idée, à moins d'être dans la même situation qu'elle, et d'avoir besoin de ses médicaments et de ses autres fournitures médicales ou d'un transport jusqu'à l'établissement de formation ou d'enseignement, selon le cas... Cette jeune femme a passé par toutes les étapes, elle est allée à l'école secondaire, puis au collège communautaire; elle est très bien formée pour faire du travail de sténographie et de commis, et nous allons l'embaucher. Cela signifie qu'elle va se sortir du régime d'aide sociale. Quelle que soit l'assistance sociale qu'elle touchait, elle va devenir une travailleuse et une contribuable.

Quand vous penserez aux compressions ou aux changements, je vous encouragerais certainement à toujours avoir à l'esprit les aspirations et les besoins des personnes handicapées, en réfléchissant sérieusement à tous les changements que vous proposerez dans ce contexte.

Le président: Merci. Monsieur Mitchell.

M. Mitchell (Parry Sound—Muskoka): Merci beaucoup, monsieur le président. Il y a deux points sur lesquels j'aimerais me pencher. Tout d'abord, j'aimerais revenir sur la question des subventions aux entreprises. Nous avions entamé une discussion à ce sujet, et je ne pense pas que M. McDonald ait eu l'occasion d'aller jusqu'au fond des choses. J'aimerais obtenir des commentaires très précis et souligner, en introduction, que le gouvernement fédéral octroie, en subventions directes, environ 3,3 milliards de dollars et, sous la forme de subventions indirectes—c'est-à-dire par le système fiscal—à peu près 4 milliards de dollars. Globalement, les subventions aux entreprises se chiffrent à environ 7 milliards de dollars.

J'aimerais vous demander de commenter un peu plus ces chiffres. Vous affirmez qu'il faudrait réduire les subventions. Tout d'abord, pensez-vous que ces réductions devraient être pratiquées dans les subventions directes ou les subventions indirectes? Deuxièmement, comment justifiez-vous exceptions à cette règle, qui paraissent illogiques, comme le soulignait, je crois, M. Grubel. J'aimerais ajouter autre chose à ce sujet. Madame Warr et M. Wheeler pourraient peut-être nous dire pourquoi leur document ne contient aucune recommandation de réduction des subventions aux entreprises. À la lecture de leur document, je me rends compte que la plupart des points abordés ne concernent pas les subventions aux entreprises. Je vais d'abord demander à M. McDonald de répondre, après quoi nous pourrons entendre les autres témoins.

Mr. McDonald: Thank you. I appreciate the opportunity to reply to that question.

First of all, the business community believes, in principle, as I see it, that they have to become part of the solution. There are significant dollars that are spent, paid out in business subsidies. Over a period of time, a period of years, we see ourselves being able to contribute by lessening our reliance on those subsidies. I'm afraid I can't be more specific than that, to be honest with you. I don't feel I'm able, at this particular point in time, to address your specific question as to whether it should be on the direct side or the tax side.

I guess one of the more important points I wanted to make, having said that, was that in the Atlantic provinces and in this province we have a vehicle through which regional economic development can be facilitated and assisted, and that is the Atlantic Canada Opportunities Agency. The western part of Canada has the Western Canada Diversification Fund. I guess they do similar things. I can reconcile those two statements very easily.

The Atlantic provinces are unique in many respects, as you compare them to other businesses and other provinces. They tend to be far smaller; in other words, the small business sector has to be a higher percentage of the total economy that exists out there. Our economies are, generally speaking, not as diversified as economies in central Canada. Access to capital is a key issue in the Atlantic provinces—access to debt, let alone capital. It inhibits businesses from starting up in the first place and it inhibits growth and development of existing businesses. In some cases of course lack of capital results in business failure and businesses discovering that they are no longer viable.

ACOA was established and has been very successful from our point of view in facilitating diversification of our economy in this province. It has seen the creation or maintenance of businesses and jobs that otherwise would not have survived. They don't give away money, and I guess this is one clear distinction I would make between subsidies and grants and much of the work that ACOA does. It provides access to capital, but much of it is paid back, and they are just using innovative and creative ways to provide that funding in many cases. Clearly, it's not all money that's given away. It's money that is recovered on a commercial basis. We have to adopt I guess as Canadians. . . whether it's a priority to assist in regional economic development.

In closing I want to reiterate an impression that—I can't see his name—a gentleman raised earlier. I would like to reinforce the impression that in this province the business community provinces in Canada and the federal government. We see des autres provinces du Canada et du gouvernement fédéral.

[Translation]

M. McDonald: Je vous remercie pour l'occasion que vous me donnez de répondre à cette question.

Tout d'abord, je crois que le secteur commercial reconnaît, en principe, que la solution repose en partie sur lui. Les subventions aux entreprises représentent des considérables. Nous nous estimons en mesure de contribuer à l'économie pendant un certain temps, plusieurs années, en comptant moins sur ces subventions. Je dois avouer, en toute honnêteté, que je ne peux pas vous donner plus de précisions. Pour le moment, je ne peux pas vous dire si les réductions devraient être pratiquées dans les subventions directes ou dans les subventions indirectes.

Cela étant dit, je voulais surtout souligner que dans les provinces de l'Atlantique, et dans cette province-ci en particulier, nous disposons d'un instrument qui permet de faciliter et d'encourager le développement économique régional. Cet instrument, c'est l'Agence de promotion économique du Canada atlantique. Dans l'Ouest du Canada, il y a le Fonds de diversification de l'économie de l'Ouest. Je crois que ces deux entités accomplissent un travail analogue. Si cela peut vous paraître contradictoire, je peux vous l'expliquer facilement.

Les provinces de l'Atlantique sont uniques à plus d'un titre si on compare leurs entreprises à celles des autres provinces. Leurs entreprises sont généralement beaucoup plus petites. Autrement dit, le secteur commercial, plus restreint, doit représenter un pourcentage plus élevé de l'économie de cette région. De manière générale, nos secteurs économiques ne sont pas aussi diversifiés que ceux du Canada central. Dans les provinces de l'Atlantique, l'accès aux capitaux est primordial l'accès à l'endettement, sans parler de l'accès au capital. L'absence de capitaux empêche la création d'entreprises et ralentit la croissance et le développement des entreprises existantes. Dans certains cas, les entreprises découvrent qu'elles ne sont plus viables et sont acculées à la faillite, par manque de capitaux.

Depuis sa création, l'APECA s'est avérée, à notre avis, extrêmement utile pour encourager la diversification de l'économie de notre province. L'APECA a permis la création ou le maintien d'entreprises et d'emplois qui, sinon, seraient condamnés à disparaître. L'APECA ne distribue pas de fonds, et je crois qu'il faut vraiment préciser que la plus grande partie de son travail ne consiste pas à distribuer des subventions. Elle permet l'accès aux capitaux, mais la plupart des fonds sont remboursés. Dans la plupart des cas, elle se contente de proposer des moyens innovateurs et créatifs pour réunir des fonds. Il ne s'agit pas entièrement de fonds perdus, mais de fonds récupérés selon des critères commerciaux. Je crois que les Canadiens doivent décider s'ils veulent faire du développement économique régional une

En terminant, j'aimerais reprendre le commentaire énoncé tout à l'heure par un intervenant dont je n'arrive pas à retrouver le nom. Je voudrais souligner que les entrepreneurs certainly—and I think the general public generally—wishes to de cette province et le grand public également souhaitent become more productive contributors to the national economy. contribuer de manière plus productive à l'économie nationale. There's no question about that in my mind. We would much Dans mon esprit, cela ne fait aucun doute. C'est une perspective rather that be the case than be heavy users of dollars from other que nous préférons de loin à celle de dépendre des subventions

ourselves in a position to do that through an aggressive regional Nous pensons être en mesure de le faire grâce à l'application economic development policy that will assist us in diversifying our economies and in creating more jobs. We're trying to do that, or at least the province is attempting to do some things on its front to assist in that. That's the rationale behind that thinking. That's why I can say on the one hand that we feel businesses generally across Canada see themselves as being contributors to this process in the future. But in certain instances we can justify regional economic development vehicles continuing in place. Maybe some improvements can be made. ACOA is going through a program review that all the other departments are going through. Presumably we'll see some changes flow from that.

• 1135

Finally, as far as I know you can make a business case for the dollars that ACOA spends. Two evaluations have already been done on ACOA and they establish that there is a return on investment, that there are net dollars being contributed back into the economy beyond the dollars used to facilitate and subsidize business. Thank you.

Mr. Mitchell: Thank you.

Just in case someone is not aware of it, ACOA is about a \$300 million annual expenditure to the federal government.

Ms Andrea Warr (Student, Memorial University): Was your question why we did not address that issue in our proposal?

Mr. Mitchell: Right.

Ms Warr: First of all, are you talking about the category of business subsidies that is \$3.3 billion?

Mr. Mitchell: That's the direct subsidies, right.

Ms Warr: I think we believe that subsidies can help business get started and act in regional development. I agree that businesses, especially in Newfoundland, can use this assistance, but we didn't feel we had a lot of detail on where we could actually make cuts. As Mr. McDonald said, I'm sure there's room for improvement and there may be areas where money is not being used as wisely as it could be, but in a lot of cases I think it is being put to good use. I did a work term at ACOA and I saw examples of businesses there that had been helped with ACOA assistance, that had been able to carry on, create employment and add to the economy.

Mr. Mitchell: Thank you.

I have one last point to ask of all of the panellists. In his presentation Mr. Noel stated that benefits are not a right and should be targeted. I think I'm paraphrasing here. Is that concept, that we abandon universality and direct our resources

[Traduction]

d'une politique de développement économique régional dynamique qui nous aidera à diversifier notre économie et à créer plus d'emplois. C'est ce que nous essayons de faire, ou, tout au moins, c'est l'objectif que la province se fixe. C'est la raison pour laquelle je peux dire d'une part que nous sommes convaincus que les entreprises canadiennes en général perçoivent qu'elles ont un rôle à jouer dans ce processus, mais, d'autre part, que le maintien de certains instruments de développement économique régional continue d'être justifié. Il y a peut-être des choses à améliorer. L'APECA est soumise au même examen de programme que les autres ministères. Je suppose que certains changements découleront de cet exercice.

Enfin, je crois qu'on peut pleinement justifier sur le plan commercial les fonds que dépense l'APECA. L'agence a déjà fait l'objet de deux évaluations qui ont confirmé l'existence d'un rendement sur le capital investi et que les entreprises qui ont reçu une aide et une subvention ont réinjecté dans l'économie plus de dollars qu'elles n'en avaient reçu. Je vous remercie.

M. Mitchell: Merci.

J'aimerais préciser à titre d'information que l'APECA représente des dépenses annuelles d'environ 300 millions de dollars pour le gouvernement fédéral.

Mme Andrea Warr (étudiante, Université Memorial): Je crois que vous voulez savoir pourquoi nous n'avons pas abordé cette question dans notre proposition.

M. Mitchell: C'est bien cela.

Mme Warr: Est-ce que votre question concerne les 3,3 milliards de dollars de subventions aux entreprises?

M. Mitchell: Oui, les subventions directes.

Warr: Nous estimons que les subventions encouragent la création d'entreprises et favorisent le développement régional. J'ai conscience que ce genre d'aide est utile aux entreprises, en particulier celles de Terre-Neuve, mais nous n'avions pas suffisamment de données pour être en mesure de proposer certaines réductions du financement. Comme l'a dit M. McDonald, je suis certaine que des améliorations sont possibles et que l'on pourra peut-être faire une meilleure utilisation de l'argent dans certains secteurs, mais je suis convaincue que dans béaucoup de cas il est utilisé à bon escient. Mon travail à l'APECA m'a permis de constater que certaines entreprises ayant bénéficié de l'aide de l'APECA sont parvenues à poursuivre leurs activités, à créer de l'emploi et à contribuer au développement de l'économie.

M. Mitchell: Merci.

J'ai une dernière question à poser à tous les experts. M. Noel a déclaré que, selon lui, les prestations sociales ne sont pas un droit et qu'il faudrait penser à les réduire. Ce n'est peut-être pas exactement les mots qu'il a utilisés, mais je crois que c'est

toward those most in need, an across—the—board concept accepted by everybody here, or is it specific to particular programming? I'm interested because whether we go to a universal concept or target those most in need is fundamental to how we develop our budget.

I heard from Mr. Noel that he believes in the latter. I'm curious as to whether that's a general consensus and whether it applies across the board to government expenditures.

Mr. Crosbie: It will be interesting to see how the government handles that, because the PC government tried it out and weren't very successful. I think the people who most need the funds should get the funds. That's where it should go. We shouldn't be spending money where it's not needed.

Dr. Bruneau: Mr. Chairman, the intent of universality was to be fair by providing equal access to equal benefits according to certain criteria. I haven't always lived in Newfoundland. When I came here about 26 years ago it immediately struck me how much further a dollar goes in rural Newfoundland, a setting where people can still do much for themselves, than it goes in downtown Toronto where the only currency is cash for what you need. If we really back up and ask why we have this universality principle if it is fairness in terms of the affect it has where it applies—that is really what we're interested in. I think we need to re—examine many programs in that light.

Mr. O'Dea: My concern about the concept of universality is about the use of the term. I don't think any program in Canada is a universally applicable program. There are always exceptions and I think you'll find that the exceptions are necessary. You talk about universality in health care but there is no universality in health care. If you did, we'd have the best medical service that is available in any part of downtown Toronto, if you use that as a proxy for what is the best in health care. So we don't have universality.

• 1140

What we do have is a system that tries to provide or perpetuate the concept of universality and doesn't work. I'll use an example. If I can afford to buy my own drugs, why shouldn't I buy my own drugs? If I can afford some other service in this country, why should I get the government to give it to me?

So going back to my point, why not look at it as if you're starting all over again? How would you set up the system to be fair, rather than saying, do we take this issue, cut it out of this issue and cut it out?

I keep going back to the macro issue on this thing, because unfortunately we'll be here 30 years from now with another panel, another bunch of witnesses dealing with the same problems, because we're picking at them incrementally.

[Translation]

bien l'idée. Est-ce que vous acceptez tous le principe de l'abandon de l'universalité afin de réorienter nos ressources vers ceux qui en ont le plus besoin, ou est-ce que vous pensez qu'il faudrait s'en prendre uniquement à certains programmes? J'aimerais vraiment savoir ce que vous en pensez, puisque nous devons absolument savoir, avant d'élaborer notre budget, si nous optons pour un principe universel ou si nous décidons de cibler les personnes qui ont le plus besoin des prestations sociales.

M. Noel est en faveur de la deuxième option. J'aimerais savoir s'il y a un consensus général et s'il s'applique à l'ensemble des dépenses du gouvernement.

M. Crosbie: Il sera intéressant de voir comment le gouvernement va s'y prendre, car le gouvernement conservateur avait proposé sans succès différentes solutions. Selon moi, les prestations devraient être réservées aux personnes qui en ont le plus besoin. Il faudrait arrêter de dépenser les deniers publics pour donner aux gens qui n'en ont pas besoin.

M. Bruneau: Monsieur le président, le principe de l'universalité reposait sur l'équité et consistait à offrir les mêmes avantages à tous, selon certains critères. Je n'ai pas toujours vécu à Terre–Neuve. Quand je suis arrivé ici, il y a à peu près 26 ans, j'ai immédiatement été frappé par la valeur de l'argent à Terre–Neuve. C'est en effet une région rurale où les gens peuvent encore faire beaucoup de choses par eux–mêmes, alors qu'au centre–ville de Toronto tout se paye et tout s'achète. Ce que nous voulons vraiment, c'est qu'on réexamine le principe de l'universalité afin de vérifier si ses conséquences sont équitables pour tous. Je crois qu'il faudrait examiner de nombreux programmes dans cette perspective.

M. O'Dea: Le principe de l'universalité me pose problème dans l'utilisation même du terme. Je pense qu'il n'existe au Canada aucun programme d'application universelle. Il y a toujours des exceptions, et je pense que vous reconnaîtrez qu'elles sont nécessaires. Vous parlez d'universalité dans les soins de santé, mais cela n'existe pas. Si c'était le cas, nous aurions des soins de santé aussi bons que ceux qu'on peut obtenir au centre—ville de Toronto, si l'on considère que c'est à cet endroit que l'on peut obtenir les meilleurs services médicaux au Canada. Par conséquent, l'universalité n'existe pas.

Nous avons un système qui essaie en vain d'offrir ou de perpétuer le principe de l'universalité. Je vais vous donner un exemple. Pourquoi ne paierais—je pas les médicaments dont j'ai besoin si j'ai les moyens de le faire? Si je peux m'offrir d'autres services au pays, pourquoi attendre que le gouvernement me les offre gratuitement?

Aussi, pour revenir à mon idée, pourquoi ne pas repartir entièrement à zéro? Pourquoi ne pas repenser entièrement un système équitable plutôt que de réduire ici et là?

Je reviens toujours à l'aspect macro-économique, car je crois malheureusement que dans 30 ans nous serons encore au même point. Il y aura un autre groupe d'experts, d'autres témoins, mais les problèmes seront les mêmes parce que nous prenons des mesures trop timides pour les éliminer.

On the issue of ACOA and subsidies to business, I'm absolutely against subsidies to business. Now, that's a statement of principle. But like any social programs, you can't cut things off midstream right now and say, well, let's just adopt a new principle. That's going to create such dislocation in this part of the world that you might as well sever this part of the world and hope we can carry on by ourselves.

So what do you do? You have to keep in place certain systems that are there for the very reason they are there, which is to provide that step, that help, that mechanism to get us at least to a level that is somewhat comparable to the rest of the country.

So it's not a hand—out. It's a means of being able to provide us with some tools that are not available to us now and that are not required anywhere else in the country.

Let's face it, we could all move to downtown Toronto and solve our problem, but we're going to create a problem somewhere else. So you'd want to do it there in the welfare system, or you want to do it here in a transfer system. It has to be one way or the other in order that we can get ourselves to a level that is somewhat comparable.

So what do you do with the ACOAs or any kind of a hand—out of that nature? You look at it in an appropriate sense. Don't put money into this region or through an ACOA that is just going to be another make—work project. Make sure there's some benefit that lands here.

If you're going to put it into technologies that allow, say, the Saint John Shipbuilding to build a frigate program, make sure the benefit sticks there, that half the contract doesn't go back to central Canada, which happens.

The same thing should apply to Hibernia. In some contracts with Hibernia, the contract may be awarded in the context of Hibernia, but some of the technology has gone back to central Canada. So some of the work is not going to stay here from the point of view of transferring the technology. That's the real benefit you get when you put dollars into a program that is a so-called subsidy.

So I think universality and subsidies have to be looked at in a much broader sense rather than just in an incremental sense.

The Chair: Mr. Grubel would like a brief intervention.

Mr. Grubel: Yes, Mr. Chairman, I always hear that business subsidies do some good. Of course, they do some good. Anybody who gets money is better off. The question is whether the rate of return on the investment is greater than the interest we have to pay to foreigners, and the evidence is not there.

I thought all the principles you want to apply for having this money—that it is used to stimulate permanent business, permanent employment and all—were in existence over the last 20 years. All I can tell you is that the people from my region are getting very tired of hearing that story: we need another 20 years of using the same principles and suddenly it will all be solved.

[Traduction]

Pour ce qui est de l'APECA, je suis absolument contre les subventions aux entreprises. Bien sûr, c'est une déclaration de principes, mais comme dans le cas de n'importe quel programme social, il est impossible de couper la poire en deux et de se contenter d'adopter un nouveau principe. Le chaos serait tel dans cette région qu'il vaudrait autant nous laisser à nous-mêmes en priant le ciel que nous soyons capables de nous en tirer.

Alors, que faites-vous? Vous devez maintenir certains systèmes dont l'existence se justifie d'elle-même et dont la mission est de nous offrir une assistance, un mécanisme qui nous permet au moins de demeurer à un niveau comparable à celui des autres régions au pays.

Ce n'est pas une manne céleste. C'est une façon de mettre à notre disposition certains moyens auxquels nous n'avons pas accès actuellement et qui ne sont pas utiles dans les autres régions du pays.

Regardons les choses en face. On pourrait régler notre problème en déménageant tous au centre-ville de Toronto, mais cela ne ferait que déplacer le problème. Par conséquent, que les compressions soient pratiquées dans le système de bien-être social ou dans les paiements de transfert, il faudra qu'on se retrouve à un niveau à peu près comparable.

Alors, que faire avec l'APECA ou les autres organismes offrant des subventions de ce type? Il faut faire les choses de manière avisée et ne pas investir dans cette région ou par l'intermédiaire d'un organisme comme l'APECA des fonds qui servent uniquement à créer artificiellement des emplois. Il faut s'assurer que l'investissement aura des retombées dans la région.

Si les subventions sont investies dans des techniques qui permettent par exemple au chantier naval de Saint John de mettre sur pied un programme de construction de frégates, il faut s'assurer que c'est la région qui va en bénéficier et que la moitié du contrat n'ira pas faire les choux gras du Canada central, comme c'est actuellement le cas.

C'est la même chose pour Hibernia. Certains marchés conclus dans le cadre du projet Hibernia profitent aux entreprises du centre du Canada qui fournissent une partie de la technologie. Une partie du travail échappe donc à la région, en raison du transfert de technologie. Voilà ce qu'on obtient vraiment lorsqu'on investit de l'argent dans un programme de subventions.

C'est pourquoi je crois qu'il faut examiner l'universalité et les subventions dans un contexte beaucoup plus large, et non pas selon une approche progressive.

Le président: M. Grubel souhaite faire une brève intervention.

M. Grubel: Monsieur le président, on dit toujours que les subventions aux entreprises sont utiles. C'est vrai, puisqu'on se sent toujours plus à l'aise quand on reçoit de l'argent. Mais il faut savoir si le rendement de l'investissement est supérieur à l'intéret que nous devons payer à l'étranger. Or, la preuve est loin d'être faite.

J'ai l'impression que toutes les bonnes raisons que vous invoquez pour obtenir ces subventions—stimulation des entreprises permanentes, emplois permanents, etc.—sont les mêmes depuis une vingtaine d'années. Je peux vous dire que les gens de ma région en ont assez de se faire dire qu'il faut continuer d'appliquer les mêmes principes pendant 20 ans afin de régler tous les problèmes.

Mr. O'Dea: Can I interrupt you? Who's saying that? You're making statements that are very general in nature. Nobody here has said that we ought to perpetuate what's been in the past. In fact everyone here will tell you that the DREEs, the DRIEs and everything else have not worked. Well, I tell you there's universal agreement on

Mr. Grubel: Mr. O'Dea, I make you any bet that if there had been a meeting here 10 years ago, the criticism of business subsidies through ACOA or whatever it was called at the time—that it must be used to create all the good work that you are discussing now-would have been repeated.

That was the story then as well. It's nothing new. Those ideas have been around. In the history of Canada nobody ever has said, we're going to waste money by giving it to business. Never did they say that; they always had the same principles.

You have to stop generality, you have to tell us what you really are going to do differently this time before my constituents are prepared to continue the subsidies at the levels at which they're being continued.

1145

I have a quick point on universality. One reason for putting universality in was it costs so much to test people in advance as to costs—and also in terms of loss of dignity.

The problem is we can't afford it any more. That has resulted in the nature of our subsidy programs being completely different from the way they were conceived. We now have a system for means testing that is very cheap to administer. It's called the income tax. All these problems of OAS or UIC, for example, are aggravated by us giving universal access to individuals.

Numbers that we have coming out of these income statistics say you should look at families. The outrageous thing is one of my constituents has one position that is filled by three women who came to him and said they wanted to share it. Each one of them gets four months' work and then collects unemployment insurance benefits during the rest of the year.

Wonderful. I wish we could afford to subsidize them to have this kind of independence. We can't any more. We're going bankrupt.

The worst thing this employer told me was in fact he knows the husbands of all of those women. He said they're well-to-do professionals.

It was a nice system to have had when we could afford it. We can't do it any more.

Ladies and gentlemen, now, if we want to cut the deficit to zero, all we have to do is reduce program spending by 15%. If we continue this way and don't bite the bullet now, very shortly—just a few years from now — we will have to cut it by 25%. In another few years we'll have to cut it by 50%.

[Translation]

M. O'Dea: Excusez-moi de vous interrompre, mais j'aimerais savoir qui a dit cela. Ce sont des affirmations extrêmement générales. Personne ici n'a dit qu'il faut maintenir les principes appliqués dans le passé. De fait, personne ici ne vous dira que le MEER et le MEIR et tout le reste n'ont pas donné de bons résultats. Je peux vous dire que tout le monde s'entend là-dessus. . .

M. Grubel: Monsieur O'Dea, je suis prêt à parier avec vous que les critiques auraient été les mêmes il y a 10 ans à l'égard des subventions aux entreprises offertes par l'APECA ou l'organisme qui s'en occupait à l'époque—sous prétexte qu'elles permettaient de créer les emplois dont il est question actuellement.

C'est toujours la même histoire et les mêmes idées qui circulent. Il n'y a rien de nouveau. Jamais personne n'a dit au Canada que nous allions gaspiller de l'argent en le donnant aux entreprises. Cela ne s'est jamais dit, car on respecte toujours les mêmes principes.

Il faut cesser de parler dans le vague. Vous devez nous dire comment vous allez vous y prendre cette fois-ci, afin que mes électeurs soient prêts à accepter le maintien des subventions à leur niveau actuel.

Une petite remarque au sujet de l'universalité. Si l'on a opté pour l'universalité, c'est en partie parce qu'il aurait coûté trop cher whether they're eligible, both in terms of money costs — transaction d'examiner les ressources des gens afin de décider à l'avance s'ils étaient admissibles. Une telle opération aurait été coûteuse et aurait soulevé également des questions délicates sur le plan de la dignité de la personne.

> Le problème, c'est qu'on n'a plus les moyens de l'universalité; pour la simple raison que les programmes de subventions actuels sont totalement différents de ce qu'ils étaient lorsqu'ils ont été conçus. Par contre, nous disposons maintenant d'un système d'examen des ressources dont l'administration est très économique. Il s'agit de l'impôt sur le revenu. Tous les problèmes que connaissent les programmes de la sécurité de la vieillesse ou de l'assurance-chômage sont dus au fait que l'accès en est universel.

> Si l'on en croit les statistiques concernant les revenus, ce sont les familles qui ont besoin d'aide. Un de mes électeurs m'a raconté une chose incroyable: un des emplois de son entreprise est occupé par trois femmes qui lui ont demandé elles-mêmes de le partager. Chacune travaille pendant quatre mois et touche l'assurance-chômage pendant le reste de l'année.

> C'est magnifique! J'aimerais que le Canada ait les moyens d'offrir ce genre d'indépendance à tous ses citoyens. Malheureusement, le Canada n'en a plus les moyens; il est en faillite.

> Le pire, c'est que cet employeur connaît les conjoints de ces trois femmes. Ce sont tous des gens très à l'aise, qui exercent des professions libérales.

> C'était un système merveilleux quand on pouvait se le payer. Mais maintenant, c'est un luxe que le Canada ne peut plus se permettre.

> Mesdames et messieurs, si vous voulez ramener le déficit à zéro, il suffit de réduire de 15 p. 100 les dépenses des programmes. Au train où vont les choses, si nous ne serrons pas les dents dès maintenant, ce sont des compressions de 25 p. 100 qu'il faudra pratiquer très prochainement. Et dans quelques années, ce sera 50 p. 100.

It has to be done, and nobody can say their program is sacrosanct. It can't be done.

I'm very disappointed that some people are saying—and I notice they're all special interest groups—keep it under business. It's not going to happen.

The Chair: Excuse me.

I notice Ms Turpin-Downey wishes to have a word here.

Ms Turpin–Downey: Not particularly on this one. I wanted to come back to the education question.

The Chair: Okay.

Mr. O'Dea, you had something.

Mr. O'Dea: I just take exception to someone from this panel coming down here and asking for our points of view and then turning around and putting words in our mouths that are not there.

I ask you please not to make that statement as a representation of what people here are saying. It is not true. If you have a particular point of view to make, you can make it in the House of Commons, but please don't preach to us down here.

I've heard you and I'm going to ask you to hear me for a minute.

I'd ask you to go back to the House of Commons and look at every department in government right now and find out there, within your own business—which I call the business of government—what eliminations can be made. There have to be thousands of jobs currently given to employees within the civil service that could be out in the private sector.

I gave you defence research as one example. There are other examples in this province where we find the federal government is in competition with business for contracts. That's turf protection, in my view.

I would suggest you go back and look within your own halls of government. I would welcome very much from you a statement that there are many areas within government where you can get rid of what I call subsidized jobs.

The Chair: Mr. Noel.

Mr. Noel: I think we have to more precisely target the social programs. John asked about having individuals pay for their health care. I think we have to realize there are differences in programs, and health care is a universal program in the sense that it's one we are all going to be using at some point.

The reason the one we have is good is Canadians spend something like 10% of the gross domestic product on it and Americans spend over 12%, so I don't think we necessarily have a bad program in that regard.

I would also like to say I'm a bit disappointed by how willing the business representatives here are to say we need time to phase out business subsidies, but you have to cut out social subsidies right away. Well, let me tell you, the people who are depending on social subsidies are depending on them to have a decent standard of living today. I don't think business concerns are more urgent than those are.

[Traduction]

Il faut passer par là, et aucun programme n'est sacro-saint et à l'abri des compressions.

Je suis déçu que certaines personnes—et je remarque que ce sont tous des groupes d'intérêts—demandent que l'on maintienne les subventions aux entreprises. Cela ne donnera rien de bon.

Le président: Excusez-moi de vous interrompre.

J'ai remarqué que M^{me} Turpin—Downey aimerait faire un commentaire.

Mme Turpin-Downey: Pas nécessairement sur ce point particulier. Je voulais revenir à la question de l'éducation.

Le président: Très bien.

Monsieur O'Dea, vous aviez quelque chose à ajouter?

M. O'Dea: Il me paraît regrettable qu'un membre du groupe vienne ici nous demander notre point de vue et nous prête par la suite des paroles que nous n'avons pas prononcées.

Les déclarations que vous avez faites ne sont absolument pas fidèles à ce qu'ont dit les personnes ici présentes. C'est faux. Si c'est votre point de vue, vous pouvez le présenter à la Chambre des communes, mais je vous prie de ne pas nous faire la leçon ici.

Je vous ai écouté, et je vais vous demander à mon tour de me laisser parler.

Quand vous serez de retour à la Chambre des communes, je vous demande de passer en revue tous les ministères du gouvernement afin de vérifier quels sont les postes superflus que vous pouvez éliminer dans votre propre administration, celle du gouvernement. Il y a probablement des milliers d'emplois occupés actuellement par des fonctionnaires qui pourraient être cédés au secteur privé.

J'ai mentionné le secteur de la recherche en matière de défense. Ce n'est qu'un exemple. Il y en a beaucoup d'autres dans cette province où le gouvernement fédéral est en concurrence avec les entreprises privées. À mon avis, chacun protège son territoire.

Je vous demande donc de commencer par vérifier ce qui se passe dans les bureaux du gouvernement. J'aimerais bien vous entendre constater qu'il y a de nombreux secteurs gouvernementaux qui pourraient se passer de postes qui ne sont en fait que des emplois subventionnés.

Le président: Monsieur Noel.

M. Noel: Je pense qu'il faut cibler plus précisément les programmes sociaux. John parlait de faire payer les soins de santé. Je crois qu'il faut comprendre qu'il y a des différences entre les programmes et que le programme de soins de santé universel est un programme dont nous aurons tous besoin à un moment donné.

On peut dire que notre programme actuel est bon, puisque le Canada lui consacre environ 10 p. 100 de son produit intérieur brut, alors que les Américains lui affectent plus de 12 p. 100. Par conséquent, on ne peut pas vraiment dire que c'est un mauvais programme.

Par ailleurs, je suis un peu déçu que les représentants du monde des affaires qui témoignent aujourd'hui plaident pour une élimination progressive des subventions aux entreprises, alors qu'ils préconisent une réduction immédiate des dépenses sociales. Permettez—moi de vous rappeler que les prestations sociales sont indispensables pour assurer un niveau de vie décent aux bénéficiaires qui les perçoivent. Je ne pense pas que les besoins de l'entreprise soient aussi urgents.

As for the comments about ACOA, I think there's a lot more skepticism in the province about the benefits of ACOA than we see from comments from the business community. There's been a lot of money misused and a lot of money wasted, in my view and in the view of other people, by ACOA.

• 1150

I'll go back to a couple of things that Professor Turnbull said. He asked how long we can afford to pay people UI and welfare and to what extent we can afford to do that when people are not producing.

There's another thing we have to look at in that regard. A number of people are being pensioned at, in my view, unacceptably early ages in our economy. I see a lot of people who are given pretty generous pensions at around 50 years old. This happens particularly in governments and in public organizations. The classic example is politicians. I don't think our society can afford to provide generous and improperly funded pensions to people at 50 years old who will collect them for another 30 years or something. I think that is a real problem that's accumulating in our society. The government is further contributing to it by buying people out of their jobs with early pensions and that sort of thing.

The final thing I wanted to say is that I'm very happy to hear Mr. Bruneau talk about the difference between learning and education. It's a pretty sacred topic these days, but we are becoming a very overeducated society, to some extent, in the sense that we are spending a hell of a lot of money training people for jobs they are never going to get. Also, we are overtraining them for the jobs that they are going to get.

At some point we have to draw the line. I think we're getting much closer to that. The distinction is that we have a responsibility to help people learn to find and carry out jobs that are going to make a useful contribution to our economy. We have to be much more circumspect about how much we're going to contribute to education, which is a great benefit for the quality of life of the individual, but is not going to lead to any great contribution back to other citizens in our community.

Thank you very much.

Ms Turpin–Downey: I guess that leads us back to education and training. It concerns me. I'd like to take this opportunity to talk about the lack of real emphasis at both levels of government concerning the serious importance of education and training.

I'm fairly new to the post–secondary training system. I worked with it indirectly in the past, but I come from the K to 12 system. Quite frankly, this country has not decided what type of student it wants to produce from our schools, yet we continue to compare ourselves with other countries. However, it is not possible to compare. I've been saying it for years but nobody seems to listen so I will re–emphasize this: we have not decided in this country what type of student we want to produce.

[Translation]

Quant à l'APECA, je pense que la population provinciale est beaucoup plus sceptique que les représentants du monde des affaires au sujet des avantages que procure cette agence. À mon avis et selon d'autres personnes, il y a eu beaucoup d'argent mal utilisé ou gaspillé par l'APECA.

Je voudrais revenir sur deux ou trois observations du professeur Turnbull. Il se demande combien de temps nous aurons les moyens de payer des prestations d'assurance—chômage et d'aide sociale et dans quelle mesure nous pouvons nous permettre de le faire alors que les gens ne sont pas productifs.

À ce propos, il y a une autre chose que nous devons prendre en considération. Un certain nombre de personnes touchent leur pension de retraite beaucoup trop prématurément, selon moi, dans notre économie. Je constate que bien du monde touche une pension pas mal généreuse dès l'âge de 50 ans. Cela se produit surtout dans les gouvernements et dans les organismes publics. Les politiciens en sont le meilleur exemple. Je ne crois pas que notre société ait les moyens de verser des pensions généreuses et mal capitalisées à des gens de 50 ans qui les toucheront pendant une trentaine d'années environ. C'est un problème réel de notre société, et il s'aggrave. Le gouvernement empire les choses en achetant les gens avec des pensions de retraite anticipée pour qu'ils quittent leur emploi.

En terminant, je suis très heureux d'entendre M. Bruneau parler de la différence entre l'éducation et l'apprentissage. De nos jours, c'est une question sacrée, mais, dans une certaine mesure, notre société est en train de devenir trop instruite, au sens où nous investissons énormément d'argent pour former des gens en vue d'emplois qu'ils n'obtiendront jamais. D'ailleurs, les gens ont une formation trop poussée pour les emplois qu'ils obtiendront.

Il faut s'imposer une limite que nous sommes sur le point d'atteindre. Notre responsabilité consiste à aider les gens à apprendre comment trouver des emplois productifs et comment les conserver. Nous devons être beaucoup plus circonspects dans l'établissement des budgets consacrés à l'éducation, qui peut améliorer considérablement la qualité de vie d'une personne, mais sans rapporter quoi que ce soit au reste de la société.

Merci beaucoup.

Mme Turpin-Downey: Cela nous ramène à la question de l'éducation et de la formation. Cela m'intéresse. Je vais en profiter pour parler des deux ordres de gouvernement, qui ne semblent pas se rendre compte de la très grande importance de l'éducation et de la formation.

Pour moi, le système de formation postsecondaire est assez nouveau. J'en ai entendu parler dans le passé, mais moi, j'ai connu le système de la maternelle à la douzième année. Franchement, le pays n'a pas encore décidé du type d'étudiants que devraient produire les écoles. Pourtant, nous continuons de nous comparer aux autres pays, alors que toute comparaison est impossible. Je le dis depuis des années, mais personne ne semble entendre. Je vais donc le répéter encore une fois: nous n'avons toujours pas décidé quel type d'étudiants nous voulons produire.

I was very disappointed and disillusioned when I became president of this college to find out there is just as little direction in the post–secondary system for education and training as there is in the K to 12 system. Both levels of government are guilty because education in the K to 12 system is strictly a jurisdiction that is very petty in my view. I ignored it as an assistant deputy minister and launched some very successful national initiatives in this province. It can be done.

The reason why there is no direction being given to education is that it has been run by a council of ministers in which the most senior person is normally there for about a year or a year and a half. Ministers come and go; there's no continuity. Deputy ministers come and go; there is no continuity. Now it's happening to assistant deputy ministers. There is nobody to give direction.

We need to get our act together with business, labour and industry, as well as academics who, up to this point, felt they were the only ones who knew what direction education should take. They thought they indeed had all the answers—I'm an academic—and that the only way learning could take place was within the four walls of their classrooms with their teaching and their direction.

That day is long gone. We need a national office. I'm scared to recommend a federal office of education at this point, particularly if we continue with the definition of the federal government as we see it, but I certainly see a national office in which national direction is being given. Business, labour, industry and educators could get together for the benefit of this society and take it very seriously.

All you have to do is listen to Keith Spicer, who says that within a very short period of time, probably even before he gets his next group of applicants for cable companies, they will be thumbing their noses at the CRTC and going wherever they feel like it. saying they don't need to go through this regulatory body.

• 1155

Right now the petty jurisdictional problem is within institutions, between institutions. We can't get colleges and universities to look at transfer of credits, articulation of their programs together for the benefit of students so that there can be transfer within province, not to speak of transfer within the country and transfer indeed around the world.

Again, I come back to the fact that it's sad to see. I'm delighted that the federal government is revisiting UI because I have students and faculty coming to me and saying these students have to drop out because they're on UI. In order for them to have the required number of hours they have to either drop their program or go elsewhere. I actually had to really revisit the legislation, and I had a tendency to ignore it. I guess we really have in the recent past. I figure we'll fight it out with both levels of government later in the year, but I firmly believe that we have to put in place educationally sound programs for students and forget some of those training programs that they're tied to.

[Traduction]

Quand je suis devenue présidente du collège, j'ai été très déçue et désabusée de découvrir que le système d'éducation et de formation postsecondaire n'était pas mieux aiguillé que celui du primaire et du secondaire. Les deux ordres de gouvernement sont fautifs, parce que la compétence en matière d'éducation primaire et secondaire n'est qu'un prétexte. Je n'en ai pas tenu compte quand j'étais sous—ministre adjointe, et j'ai lancé des initiatives provinciales qui ont bien réussi. C'est donc faisable.

Si l'éducation n'est pas bien orientée, c'est parce qu'elle est administrée par un conseil de ministres dont le plus ancien n'est habituellement en poste que depuis 12 ou 18 mois. Les ministres se succèdent les uns aux autres; il y a toujours des nouveaux. On peut en dire autant des sous—ministres. Maintenant, c'est la même chose pour les sous—ministres adjoints. Il n'y a donc personne pour imposer une orientation.

Nous devons nous concerter avec les entreprises, les syndicats et l'industrie, ainsi qu'avec les universitaires, qui, jusqu'à présent, ont cru qu'ils étaient les seuls à savoir dans quel sens il faut orienter l'éducation. Ils étaient certains de connaître toutes les réponses—je suis moi-même issue de ce milieu—et convaincus que le seul moyen d'apprendre, c'est de suivre leurs cours entre les quatre murs d'une salle de classe.

Les temps ont changé. Il faut un organisme national. J'ai peur de recommander la création d'un office fédéral de l'éducation maintenant, surtout si l'on garde la même définition du gouvernement fédéral, mais il faut absolument un office national qui décidera de l'orientation dans tout le pays. Les gens d'affaires, les syndicats, les industries et les enseignants pourraient se concerter au profit de la société et faire les choses sérieusement.

Il suffit d'écouter Keith Spicer. Selon lui, très bientôt, peut-être même les prochains câblodistributeurs qui présenteront une demande feront un pied de nez au CRTC pour faire ce que bon leur semble; ils refuseront de s'adresser à l'organisme de réglementation.

Il y a déjà des chicanes au sein des institutions ou entre institutions. Certains collèges et universités refusent d'accepter les transferts de crédits, d'harmoniser leurs programmes au profit des étudiants afin que ceux—ci puissent changer d'établissement à l'intérieur d'une province, d'une province à l'autre, ou même à l'étranger.

C'est triste, je le répète. Je suis ravie que le gouvernement fédéral ait opté pour une réforme de l'assurance-chômage, car des étudiants et des professeurs m'ont raconté que certains étudiants sont obligés d'abandonner leurs études parce qu'ils touchent des prestations d'assurance-chômage. Pour ne pas dépasser le nombre d'heures convenues, ils doivent soit abandonner leur programme d'études, soit aller étudier ailleurs. J'ai été obligée de vraiment relire la loi, parce que j'avais tendance à en faire fi. C'est plutôt ce que nous faisons depuis quelque temps. Nous en débattrons avec les deux ordres de gouvernement plus tard cette année, mais je demeure convaincue qu'il faut instaurer des programmes pédagogiques solides pour les étudiants et oublier certains des programmes de formation auxquels ils sont liés.

We have to discontinue forcing people who are 50 and 55 and 45 outreach centres and do physics and chemistry. It's absolutely crazy.

Again, I honestly believe there is no overall direction being given to education and training. As recent as last week I met with federal government people and I asked them who, for goodness' sake, really made some of the recommendations that were made in the recent federal. . . A couple of individuals—these are individuals I've worked with in the past—looked at me and said, well, my personal view is such and such. I said, well, your personal view shouldn't mean a row of beans at this point in time.

I happen to be president of a national association, the Canadian Education Association. For two years we have been trying desperately to bring everybody together—the key players in education—to decide on national goals for education. I'm not sure the public is really truly aware that yes, you have the Conference Board that's come out with an employability skills profile, that's great, but there are certain skills that are seriously lacking when it comes to education for students in this country.

Again, there's no mobility. I've met with the Canadian Labour Force Development Board, I've met with the Canadian Association of Colleges and Universities, the Corporate-Higher Education Forum, a multiplicity of people, including our own advisory committee on the economy on what kind of training programs should we put in place. We meet with business and industry. What are the human resource requirements? Again, it just boggles my mind, being fairly new to the post-secondary system.

So this is why we have not gotten our act together with exporting knowledge and ability. We can export education from this country. I think we have a very sound educational system, but because of the petty jurisdictional issues, we just don't have a common curriculum and yet we're looking at national standards. But I suppose there's one good thing about it; it's forcing us into looking at a common curriculum.

I know I'm going all over the place—I said I'd present this in writing, which was done before—but it's very frustrating for those of us who are trying to get our act together in education to know that there is absolutely no overall direction being given to education. I don't know how often we have to say it for the public to realize that this is in fact the case and that it's very serious and catching up with us very quickly.

Thank you.

The Chair: Mr. Loubier has asked me for just a couple of seconds.

M. Loubier: Je veux simplement vous dire que je ne m'associe pas à l'attitude de mon collègue du Parti réformiste. Je trouve que nous avons entendu de bonnes suggestions ici. J'ai aussi constaté une ouverture d'esprit face à la situation précaire des finances publiques. Je vous en remercie.

Le président: Il est évident que les membres des trois partis politiques et les témoins qui sont devant nous aujourd'hui ne sont pas tous d'accord.

[Translation]

Il faut cesser d'obliger les gens de 45 à 55 ans à retourner au years of age to come back to the college or come back to one of our collège ou à un centre d'éducation pour adultes pour y faire de la physique et de la chimie. C'est tout à fait ridicule.

> Je crois sincèrement que l'éducation et la formation ne sont pas orientées uniformément. La semaine dernière, j'ai rencontré des représentants du gouvernement fédéral et je leur ai qui avait bien pu présenter certaines demandé recommandations apparaissant dans le récent document fédéral... Deux personnes avec qui j'avais déjà travaillé m'ont alors fait part de leur opinion personnelle. J'ai répliqué que leur opinion personnelle ne valait pas grand-chose par les temps qui courent.

> Il arrive que je suis présidente d'une association nationale, l'Association canadienne d'éducation. Depuis deux ans, nous tentons désespérément de regrouper tous les principaux intervenants du milieu de l'éducation afin de fixer des objectifs nationaux. Je ne suis pas certaine que le public se rende vraiment compte que, si le Conference Board produit une liste des spécialités pour lesquelles il y a des débouchés, c'est très bien, mais il reste que certaines connaissances font cruellement défaut dans les programmes d'études au Canada.

> Les étudiants ne peuvent pas quitter leur région. J'ai rencontré la Commission canadienne de mise en valeur de la main-d'oeuvre, l'Association canadienne des collèges et universités, le Forum entreprises-universités, une multitude de personnes, y compris notre propre comité consultatif sur l'économie, pour discuter des programmes de formation dont nous devrions nous doter. Nous rencontrons des entreprises et des industries. Quels sont leurs besoins en main-d'oeuvre? Il y a des choses que je trouve aberrantes, puisqu'il n'y a pas longtemps que je travaille dans le système postsecondaire.

> Voilà pourquoi nous n'avons pas réussi à accorder nos violons et à exporter des connaissances et des spécialités. Pourtant, notre système d'éducation est exportable. Je le trouve très bon, mais à cause de querelles de compétences, nous n'avons pas un programme d'études commun à toutes les régions alors même que nous cherchons à imposer des normes nationales. L'avantage, c'est que cela nous oblige à envisager un programme d'études commun.

> Je sais que je m'éparpille—j'ai dit que je présenterais mes observations par écrit, ce qui a déjà été fait-mais c'est très frustrant pour ceux d'entre nous qui essaient de s'harmoniser de constater qu'il n'y a aucune orientation générale de l'éducation. J'ignore combien de fois il faudra le répéter avant que la population se rende compte que c'est vrai, que c'est très grave et que nous risquons d'en souffrir très bientôt.

Je vous remercie.

Le président: M. Loubier m'a demandé de lui accorder quelques secondes.

Mr. Loubier: I simply want to say that I do not agree with the position of my colleague from the Reform Party. I think that we have heard very good suggestions here. I have also found that people are quite open about the poor financial situation of our governments. Thank you.

The Chairman: It is clear that the members of the three political parties and the witnesses appearing before us today do not agree.

Having said that, could I, in the couple of minutes before we close up here, try to summarize some of the things I've heard. Am I correct in saying that everyone at this table supports the concept of Mr. Martin that we have to get our deficit down to approximately \$25 billion within two years? At least that far. Some witnesses have said we have to go further.

1200

Mr. Noel: I think you have to go further.

The Chair: Okay. Then there is agreement that at least we have to get down to a \$25 billion deficit within two years. Many people suggest we have to go further. Is there anyone who disagrees with that statement?

We have heard some discussion around the table as to whether his assumptions on growth and on interest rates were correct. If these projections are not accurate, if they're too optimistic, we have been presented with an alternative scenario by Mr. Turnbull, Mr. Wheeler and Ms Warr. They have given us additional cuts we could make that would help us meet those targets.

We have not heard a tremendous amount of support for major across-the-board tax increases. However, we have had the suggestion that income earners at the upper level could stand a one-percentage point increase in their tax rates as a means of dealing with the deficit.

We have heard some suggestions that there are loopholes or escapes from taxation that might be looked at in greater detail, but I think it's fair to say there was no major call for huge new tax increases.

Rather, we've had an emphasis on spending cuts and savings to government. We have heard a number of pleas for getting rid of programs that overlap or duplicate one another. As people in government, we have been charged by all of you to show not only that we are capable of putting our own houses in order, but that we must deal with the benefits we get as your elected representatives in a responsible fashion, before we can ask other people to go a long

We have had a lot of suggestions about government getting out of things or privatization. We have had the concept of user fees put before us as a model we could look at. People don't want subsidies as a way of life, but some may be necessary to create equality of opportunity in certain areas of Canada.

We have heard of certain programs that could be eliminated. There was a suggestion that official bilingualism could be eliminated. Je ne l'accepterais pas.

We have heard some ideas that I think go to the fundamental nature of what the creation of economic wealth entails. It is not going to be as dependent on your resource base or what you have been given, but on what you learn and acquire in terms of ideas. One of the greatest investments we could probably make in terms of our economic future is to relook at our educational systems, our system of lifetime learning.

I would appreciate it—and I know all members of this committee would—if we could send something to the witnesses that is just being worked on now. It's a workbook prepared by [Traduction]

Cela dit, je vais prendre quelques minutes avant la fin de la séance pour résumer ce que nous avons entendu jusqu'à présent. Si je ne m'abuse, tous les gens qui sont ici appuient l'idée de M. Martin, qui veut réduire notre déficit à environ 25 milliards de dollars d'ici les deux prochaines années. Au moins jusque-là. Certains estiment qu'il faut aller plus loin.

M. Noel: Je crois moi aussi qu'il faut faire encore plus.

Le président: Bien. Nous sommes donc convenus qu'il faut réduire le déficit à 25 milliards de dollars d'ici deux ans. Plusieurs proposent que le déficit soit réduit davantage. Tout le monde est d'accord?

Il y a eu une discussion quant à savoir si les taux de croissance et d'intérêt qu'il projetait étaient exacts. Si ses projections ne le sont pas, s'il se montre trop optimiste, M. Turnbull, M. Wheeler et Mme Warr nous ont proposé un autre scénario. Ils ont suggéré des compressions supplémentaires qui nous aideraient à atteindre les objectifs visés.

Peu de gens appuient l'idée qu'il faut décréter d'importantes augmentations d'impôt générales. Toutefois, certains ont suggéré qu'il était possible d'augmenter de 1 p. 100 le taux d'imposition des revenus les plus élevés afin de combler une partie du déficit.

D'autres encore ont suggéré une étude approfondie des échappatoires fiscales et des enquêtes pour découvrir les fraudeurs. Néanmoins, personne n'a réclamé une hausse d'impôt considérable.

On a plutôt insisté sur la compression des dépenses publiques et sur les économies réalisables. Certains ont réclamé l'abolition des programmes qui font double emploi ou qui se chevauchent. Vous nous avez mandatés, nous, vos représentants, pour montrer que nous sommes capables de mettre de l'ordre dans nos affaires en usant d'une manière responsable des avantages offerts aux députés avant de demander aux autres de faire des sacrifices.

Beaucoup ont suggéré que le gouvernement laisse tomber certaines activités en les privatisant. On nous a proposé la possibilité d'imposer des frais aux utilisateurs. Les gens ne veulent plus d'un État providence, mais certaines subventions peuvent être nécessaires afin que les habitants de toutes les régions du Canada aient les mêmes chances.

On nous a proposé la suppression de certains programmes. On a même suggéré d'abolir le bilinguisme officiel.

I would never accept that.

Nous avons entendu certaines suggestions qui se rapportent à l'essence même de la richesse économique et de sa création. Il ne faudra pas rester tributaires des ressources ou de ce qui nous a été donné, mais s'appuyer plutôt sur l'acquis et les idées nouvelles. L'un des meilleurs investissements dans notre avenir économique, ce serait de réévaluer nos systèmes scolaires et notre système d'éducation permanente.

J'apprécierais—comme tous les membres du comité—qu'on envoie aux témoins un document qui n'est pas encore terminé. C'est un manuel produit par la Fondation canadienne the Canadian Foundation for Economic Education. It has not d'éducation économique. Il n'est pas encore imprimé, mais, avec

been printed yet but, with your permission, I would like to send each of you a copy. The government has gone into some of the issues in this workbook, and I would appreciate your specific response to the questions raised in the book.

I know many of the members of Parliament who are here today had very little time to prepare for this, but it's obvious from your answers and your responses that you have given these issues a great deal of thought and that you have brought a great deal of expertise and caring to the table.

On behalf of everyone of us, may I thank each of you for your contribution.

We stand adjourned until 1:30 p.m.

AFTERNOON SITTING

• 1338

The Chair: Order, please. We're continuing our hearing on the pre-budget consultations of the finance committee of the House of Commons. With us this afternoon we have Mr. John Bear from the Pippy Park Conservation Society Inc., and from the Canadian Federation for the Humanities, Dr. John Scott.

Gentlemen, we're very pleased to have you with us and I welcome your suggestions as to how we proceed. Both of you have a presentation. Would you like us to ask you questions individually after a presentation, or would you both like to make your presentations and then we'll have a round table?

Professor John Scott (Executive Member, Canadian Federation for the Humanities): Our issues are very different and I suspect we should go separately. Is that okay with you, John?

Mr. John C. Bear (Spokesperson, Pippy Park Conservation Society Inc.): I think that would be appropriate.

Prof. Scott: It's not that there's any hostility between the issues. They are just separate.

The Chair: So we'll be starting with Mr. Bear.

• 1340

Mr. Bear: Mr. Chairman, committee members, I'm sure I join everyone in welcoming you to St. John's. Thank you for the opportunity to make this presentation. I apologize for spluttering through your most interesting morning session, and congratulate each of you for not representing the Montreal riding where I picked up a cold a couple of weeks ago, from which I'm now recovering. It was an interesting meeting in Montreal, nevertheless.

The Chair: This won't set back our attempt to create national unity, of course.

Mr. Bear: I'm avoiding such general issues, and I shall elaborate.

[Translation]

votre permission, je vous en enverrai à chacun un exemplaire. Le gouvernement s'est penché sur certaines des questions traitées dans le manuel, et je vous saurais gré de nous faire connaître vos réponses aux questions qui y sont soulevées.

Je sais que bien des députés qui sont ici aujourd'hui ont eu très peu de temps pour se préparer, mais il est évident d'après vos réponses que vous avez longuement réfléchi à ces problèmes, que vous avez énormément de connaissances et que cela vous touche personnellement.

Au nom de nous tous, je remercie chacun de vous de sa participation.

La séance est levée jusqu'à 13h30.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

Le président: La séance est ouverte. Nous poursuivons notre séance sur les consultations pré-budgétaires du Comité des finances de la Chambre des communes. Nous accueillons cet après-midi M. John Bear, de la Pippy Park Conservation Society Inc., et M. John

Scott, de la Fédération canadienne des études humaines.

Messieurs, nous sommes très contents que vous soyez là, et nous vous laissons le choix de la manière de procéder. Vous voulez tous les deux présenter un exposé. Voulez-vous que nous vous posions des questions après chacun des exposés, ou préférez-vous présenter d'abord tous les deux votre exposé, après quoi nous pourrons vous interroger ensemble?

M. John Scott (professeur, membre du conseil de direction, Fédération canadienne des études humaines): Comme nous abordons des questions fort différentes, je crois qu'il vaudrait mieux que nous présentions nos exposés séparément. Cela vous convient, John?

M. John C. Bear (porte-parole, Pippy Park Conservation Society Inc.): Je crois que ce serait préférable.

M. Scott: Ce n'est pas qu'il y ait des contradictions; c'est tout simplement que ce sont des questions différentes.

Le président: Nous allons donc entendre d'abord M. Bear.

M. Bear: Monsieur le président, membres du comité, comme tous les autres, je veux vous souhaiter la bienvenue à St. John's. Je vous remercie de me permettre de vous présenter mon exposé. Je m'excuse d'avoir toussé pendant presque toute votre séance de la matinée, qui a été fort intéressante, et je félicite chacun d'entre vous de ne pas représenter la circonscription de Montréal où j'ai attrapé ce vilain rhume il y a deux semaines. Je commence à m'en remettre. Néanmoins, la réunion de Montréal était intéressante.

Le président: Évidemment, cela ne nuira pas à notre tentative de resserrer l'unité nationale.

M. Bear: Je veux éviter ces questions générales, et je vais vous expliquer pourquoi.

The Pippy Park Conservation Society is an environmental and civic advocacy group. We're specifically concerned for the future of C.A. Pippy Park on the outskirts of this city. It is Canada's second–largest urban park and an invaluable asset to the city and the province.

Our society is comprised of members from all walks of life who range in age from young adults to elders. It is incorporated under the relevant Newfoundland legislation.

Although they are the lead elements of your mandate, we cannot, as a society, analyse government's economic assumptions on growth and interest rates, or present to you a collective opinion on the appropriate balance between national spending and national revenue. From general discussion with many of our members, I suspect our individual economic views on the future of the national economy range right across the spectrum of plausible assumptions and desires.

I suspect we collectively applaud government's desire to rationalize Canada's finances. We would probably be alarmed by the special pleading you will meet nationally and in this province. I strongly suspect many of us would applaud government's recent resurrection of the valuable, indeed invaluable, concept of "corporate welfare bums". However, in this hearing we wish to recommend only one specific expenditure–reducing action and comment on its potential general implications.

Government is in a position to halt the St. John's outer ring road project and abandon it in favour of more appropriate, much less expensive, alternatives. Government should do so.

I've provided your clerk with a fairly extensive document setting out in some detail our explanation of why this course of action is necessary. It runs to several tens of pages and I've provided one copy. I've provided each of you with copies of a summary fact sheet setting out the lack of utility of the project itself. I left them at the clerk's chair. I suspect I may be one short and I apologize.

The Chair: We can share.

Mr. Bear: The outer ring road was mentioned by Mr. Noel in passing this morning. It is a four—lane divided highway that is intended to run through the centre of Pippy Park, which, as I indicated, is exceptional and unique in many aspects. It was specifically set aside as a wilderness reserve. Nonetheless a highway has been planned to run through its centre.

Two large intersections are to be situated within the park. Highway construction will destroy the wetlands that support the rivers that run through the city of St. John's. These rivers are presently habitat for some of the highest density populations of brown trout to be found anywhere in the world.

This is being done when Newfoundland is attempting to present itself as a tourist destination and trying to attract high-tech industry. I suggest neither tourists nor knowledge workers are particularly attracted to environmentally insensitive cities.

[Traduction]

La Pippy Park Conservation Society est un groupe de citoyens qui veulent défendre l'environnement. Nous nous intéressons tout particulièrement à l'avenir du parc Pippy, aux abords de la ville. C'est le deuxième parc urbain du Canada, et il constitue un atout inestimable pour la ville et la province.

Notre société est formée de membres de toutes conditions sociales et de tous âges, depuis des jeunes adultes jusqu'à des personnes âgées. Elle est constituée en vertu de la loi pertinente de Terre-Neuve.

Bien que ce soit la raison d'être de votre mandat, notre société ne peut pas analyser les hypothèses économiques du gouvernement permettant de prévoir les taux de croissance et d'intérêt, ni vous présenter une opinion collective sur l'équilibre idéal entre dépenses et recettes nationales. D'après la discussion générale entre beaucoup de nos membres, je suppose que les opinions de chacun quant à l'avenir de l'économie nationale représentent toute la gamme des présomptions et des souhaits plausibles.

Collectivement, nous nous réjouissons que le gouvernement souhaite rationaliser les finances publiques. Nous nous inquiéterons probablement des plaidoyers particuliers que vous entendrez dans notre province et un peu partout dans le pays. Je soupçonne que nombre d'entre nous féliciteront le gouvernement d'avoir repris la notion inestimable des «entreprises parasites». Aujourd'hui, toutefois, nous souhaitons seulement recommander la réduction d'une dépense particulière et exposer ses ramifications générales possibles.

Le gouvernement est en mesure de faire abandonner le projet d'une autoroute périphérique à St. John's au profit de solutions qui conviennent bien mieux et qui coûtent beaucoup moins cher. Le gouvernement devrait agir.

J'ai fourni à votre greffier un document assez complet dans lequel nous exposons en détail pourquoi une telle action s'impose. Le document fait plusieurs dizaines de pages, et je vous en ai remis un exemplaire. J'ai fait faire pour chacun d'entre vous une copie d'un résumé exposant l'inutilité du projet même. Je les ai laissées à la place du greffier. Je pense qu'il en manque une. Je m'en excuse.

Le président: Nous allons suivre à deux.

M. Bear: M. Noel a mentionné l'autoroute périphérique en passant ce matin. Il s'agit d'une autoroute à quatre voies qui est censée traverser Pippy Park, qui, comme je l'ai déjà dit, est exceptionnel et unique à plusieurs égards. Il a été constitué comme réserve faunique. Néanmoins, on prévoit y construire une autoroute en plein milieu.

Deux grandes intersections se trouveront à l'intérieur du parc. La construction de l'autoroute va détruire les marécages qui alimentent les rivières qui traversent la ville de St. John's. Or, ces rivières servent actuellement d'habitat à certaines des populations de truites brunes les plus denses du monde.

On veut faire tout cela alors même que Terre-Neuve tente de se faire considérer comme une destination touristique et d'attirer une industrie de haute technologie. Ni les touristes ni les travailleurs du savoir ne sont particulièrement attirés par des villes qui se moquent de l'environnement.

This is being done ironically while on the other side of the country in British Columbia, where your colleagues are beginning hearings like this today, internationally acclaimed accommodations accommodations on land use and forest management are being achieved.

[Translation]

Or, assez ironiquement, tout cela se passe tandis qu'à l'autre bout du pays, en Colombie-Britannique, où vos collègues entreprennent aujourd'hui même une série de réunions comme celle-ci, on est en train de s'entendre sur une adaptation, louangée partout dans le monde, de l'utilisation des terres et de la gestion des forêts.

• 1345

In short, the environmental insensitivity of the outer ring road project defies comprehension. This undoubtedly explains the broadly based opposition to it, which, as I indicated, embraces so many people of such otherwise diverse political and economic views.

The timing of the road's approval is significant. Shortly before the election that brought most, if not all, of you to office and certainly turfed out all the proponents of the highway, the timing reveals that the project finally came to life as, certainly in my view, a cynical vote—buying exercise, albeit one that failed.

This was combined with a grab for taxpayers' dollars by local land development and construction industries, both of which suffer from gross overcapacity. I have provided copies of a recent *Globe and Mail* article that sets out some of the political patronage implications of its construction in more detail.

In our context today, I maintain, as does our group, that government would achieve substantial financial gain by halting this unnecessary project. Mr. Noel has questioned it. Dr. Bruneau, interestingly, though he suggested he might be wondering a bit, raised the idea of a simple stock market capitalization test for a highway. If it's such a grand highway, you could easily get a private company to assemble, issue stock and build the thing. Nobody is about to do that. This is the ultimate test of some sort of an infrastructure like this.

As the documentation we provide sets out, quite apart from its environmental sensitivity, there is no need for this project. There are alternatives, much less costly, which would deal with traffic in and around St. John's now and in the foreseeable future.

I'll present one relatively dramatic example. Synchronizing the traffic signals on the major arterial roads of St. John's would cost about \$1 million. This would result in an effective increase in their capacity, equal to the decrease in traffic on them, which is projected to occur if the outer ring road is constructed and, parenthetically, if the proponent generated traffic studies that purport to justify the highway in the first place are valid. We doubt this, but I won't elaborate on that at this time.

What I'm saying is \$1 million spent on computerizing traffic signals would have the same effect on traffic as \$110 million spent to construct this highway. Computerized traffic lights work in Halifax—Dartmouth, a conurbation of about twice the size of St. John's. They work in Red Deer, a conurbation of perhaps half the size. So they ought to work here.

Bref, l'incompatibilité du projet d'autoroute périphérique avec l'environnement défie toute logique. Cela explique sans doute le tollé général; énormément de gens s'y opposent malgré leurs opinions politiques et économiques fort divergentes par ailleurs.

Le moment où le projet d'autoroute a été approuvé est révélateur. Peu de temps avant les élections, où presque tous ceux qui sont en faveur de l'autoroute ont mordu la poussière et où vous, vous avez été élus à leur place, on a finalement voulu réaliser ce projet dans le but assez cynique d'acheter des votes. Mais ce fut un échec.

En même temps, il y a eu des promoteurs immobiliers locaux et des industries de la construction qui ont voulu profiter des largesses du gouvernement à cause de leur grossière surcapacité. Je vous ai remis des copies d'un article récent du *Globe and Mail* qui expose en détail une partie de la magouille politique entourant la construction de cette autoroute.

Dans les circonstances actuelles, je soutiens, comme notre groupe, que le gouvernement en tirerait des gains substantiels s'il mettait un frein à ce projet inutile. M. Noel l'a remis en question. M. Bruneau, même s'il a dit s'interroger, a lancé l'idée intéressante d'un essai de capitalisation sur le marché des valeurs pour l'autoroute. Après tout, si le projet d'autoroute est vraiment fameux, une entreprise privée ne devrait avoir aucun mal à rassembler le capital nécessaire grâce à une émission d'actions. Or, personne n'a l'intention de le faire. C'est pourtant l'épreuve ultime pour une telle infrastructure.

Comme la documentation que nous vous avons remise l'indique, outre son incompatibilité avec l'environnement, ce projet est totalement inutile. Il y a d'autres solutions qui coûteraient beaucoup moins cher et qui faciliteraient la circulation dans St. John's et autour de la ville, dès maintenant et dans un avenir prévisible.

Je vais vous donner un exemple assez percutant. Il en coûterait environ un million de dollars pour synchroniser les feux de circulation des grandes artères de St. John's. Cela permettrait d'augmenter leur capacité réelle, proportionnellement à la diminution de la circulation qui devrait se produire si on construisait l'autoroute périphérique, à condition que les études de la circulation effectuées à la demande des partisans du projet pour en justifier la nécessité soient valables. Nous en doutons, mais je ne vais pas insister là—dessus pour le moment.

Donc, dépenser un million de dollars pour acheter des feux de circulation synchronisés par ordinateur aurait le même effet sur la circulation que si l'on dépensait 110 millions de dollars pour construire l'autoroute. Des feux de circulation de ce genre ont été installés avec succès à Halifax—Dartmouth, une agglomération urbaine deux fois plus grande que St. John's. C'est la même chose à Red Deer, une agglomération qui est deux fois plus petite. Ces feux devraient donc avoir le même résultat ici.

As you can basically observe, there is nothing in St. John's resembling urban traffic congestion as it generally is understood. To give a personal example, over the lunch hour I had to go back to the university where I work and back here, which is literally the other side of town. This is a matter of 15 minutes or less, more or less, at any time of day. Nor will traffic grow here in the future.

Newfoundland's population is set to decline, due principally to the decline in the birth rate since the 1960s and 1970s when the outer ring road was planned. This is demographic reality. It's apparent in high school and post—secondary enrolments in St. John's and around the province. It will soon be manifest in the workforce, rates of family formation, and lack of growth in road traffic.

Your mandate is much concerned with trade—offs. We therefore would like to point out that the savings we could achieve by scrapping this highway could readily be applied to a number of local and provincial needs that, if unaddressed, are going to continue to call on government's resources. Whether they're answered is a different question, but the needs will be there. But scrapping this highway is pure gravy.

• 1350

I've mentioned improvements to the existing transportation infrastructure of the St. John's metropolitan region. Our highway network is adequate. It will remain so. It would benefit from modern signalization as well as certain minor road and intersection realignments.

One of the many problems with the outer ring road is it doesn't go from where many people live to where many people want to go. It would not actually be of much use to the general public. Most traffic would continue to use existing deteriorating roads. Therefore a financial reserve for road maintenance is appropriate, and funds for this have in fact been progressively cut in recent years within the provincial budget.

Our society would recommend that improvements to the funding of C.A. Pippy Park are in order via a transfer of funds probably to the provincial government and certainly within the provincial government. This is relatively minor in the context we're talking about. This would be an expenditure in the order of \$1 million.

Savings realized by cancelling the outer ring road can be applied to Trans-Canada Highway upgrading and maintenance in Newfoundland. The 15-year, \$405 million Trans-Canada Highway agreement, from which outer ring road construction funds are being taken, is not adequate. It's noteworthy that fully one-sixth of the funds in the agreement—that is, over \$68 million out of \$405 million—is slated to go to outer ring road construction.

The highway is billed as an "extension" to the Trans-Canada. So you have to ask whether one-sixth of the money for Newfoundland's Trans-Canada Highway, which is in many places in very dangerous condition, should be used to extend the highway unnecessarily for one-fiftieth of its length.

[Traduction]

Comme vous avez pu le constater, on ne trouve pas à St. John's une circulation aussi congestionnée qu'ailleurs. Moi, par exemple, à l'heure du déjeuner, j'ai dû retourner à l'université où je travaille, puis revenir ici. L'université se trouve à l'autre bout de la ville. Il me faut à peu près 15 minutes, quelle que soit l'heure. De plus, je doute que la circulation automobile augmente dans l'avenir.

Il est prévu que la population de Terre-Neuve va décroître à cause de la baisse du taux de natalité depuis les années 60 et 70, au moment où 1'on a commencé à prévoir la construction d'une autoroute périphérique. C'est une réalité démographique. Le nombre d'inscriptions dans les écoles secondaires et dans les établissements postsecondaires le confirme à St. John's et dans toute la province. Ce sera bientôt manifeste dans la main-d'oeuvre active, dans le nombre de nouvelles familles et dans une circulation routière qui a cessé de croître.

Selon votre mandat, vous devez vous intéresser aux compensations. C'est pourquoi nous tenons à signaler que les économies réalisées à la suite de l'abandon du projet d'autoroute pourraient être investies afin qu'on puisse voir à certains besoins locaux et provinciaux qui, si l'on ne s'en occupe pas, vont continuer de grever les ressources du gouvernement. Quant à savoir si l'on y répondra, c'est une autre affaire, mais ces besoins existent. Abandonner le projet d'autoroute, c'est du gâteau.

J'ai parlé des améliorations à l'infrastructure actuelle du transport dans la région métropolitaine de St. John's. Notre réseau routier est adéquat. Il le restera. Il pourrait profiter de panneaux routiers modernes et de redressements mineurs du tracé des routes et de certains croisements.

Un des nombreux problèmes du périphérique, c'est qu'il ne relierait pas les endroits où une grande partie de la population habite et les endroits où une partie des gens veulent aller. Il ne servirait pas vraiment la population. La plus grande partie de la circulation continuerait d'emprunter les routes délabrées actuelles. C'est pourquoi il serait bon de créer un fonds de réserve pour l'entretien des routes. Les crédits destinés à cette fin ont subi des réductions graduelles ces demières années dans le budget provincial.

Notre société recommande d'apporter des améliorations au financement de Pippy Park en transférant des fonds au gouvernement provincial ou à l'intérieur du gouvernement provincial. Cela est relativement peu de choses dans le contexte. On parle d'une dépense d'environ un million de dollars.

Les économies qui seraient réalisées si l'on supprimait le projet de périphérique pourraient être affectées à l'amélioration et à l'entretien de la Transcanadienne à Terre-Neuve. L'accord de 405 millions de dollars pour la Transcanadienne, échelonné sur 15 ans, sur lequel sont prélevés les fonds destinés à la construction du périphérique n'est pas suffisant. Il faut noter que le sixième des fonds prévu dans l'accord, c'est-à-dire plus de 68 millions de dollars sur 405 millions de dollars, est destiné au périphérique.

On dit que l'autoroute est le prolongement de la Transcanadienne. Il faut donc se demander si le sixième des crédits destinés à la Transcanadienne à Terre-Neuve, qui à bien des endroits est dans un état très dangereux, devrait servir à prolonger inutilement l'autoroute sur le cinquantième de sa longueur.

The fourth suggestion I could make—and these are all small compared to the overall cost of the highway-would be that a small proportion of the funds saved could be applied to land use planning in the St. John's metropolitan region. This would make a large contribution, I suggest, to your committee's overall goals. A new regional land use plan would readdress comprehensively the assumptions of the present plan, which is more than twenty years old, is based on even older data and is inappropriate in many aspects.

This planning exercise would test many assumptions about capital works and infrastructure needs-or what people think they need-against modern environmental, democratic and fiscal standards. Infrastructure development in Newfoundland is highly dependent on federal transfers. There are no two ways about that.

Rationalizing expectations would translate into long-term savings rather than long-term costs. To give an example, the regional plan encourages sprawling land use and development and this in turn implies high servicing costs. There's nothing unusual about this, but it is the case here.

In the global context, we're going to eventually have to escape what we can only call fossil fuel-fueled urban sprawl models of land use. The sooner the better—and the sooner the cheaper, more to the point-for St. John's, for Newfoundland and for the nation as a

Your mandate is acutely attuned to special pleading. Therefore I won't attempt to describe the obvious benefits our suggestions would have for our members and supporters, but I have to note these are general benefits to us as members of the Canadian public. Obviously we value public open space, wilderness character parks and natural open space; once they are designated as public resources they should be protected as such. Government should keep its promises to the people. This is not costly financially and of course it's invaluable socially.

Equally obviously, any reduction in government waste acts in our favour and in everyone's favour. It reduces pressure on social support provisions—for example, pensions—and cuts the tax burden on those who are in the workforce as well as reducing the burden of job destruction that high taxation places on the unemployed. It reduces the future national debt, which will be borne by the younger members of our group and the young generally.

To conclude and to specifically address your mandate, the outer ring road project represents government waste. Waste hurts everybody and cutting it helps everybody. This is not a matter of un gaspillage de crédits publics. Le gaspillage nuit à tout le monde, trade-offs.

There's some discussion about the level of the national deficit. It's in the order of \$40 billion a year, so government is overspending by about \$100 million a day. We are before you as a citizens' group, recommending clear saving through de dollars de trop par jour. Notre groupe de citoyens

[Translation]

La quatrième suggestion que je veux faire-et elles sont toutes mineures par rapport au coût total de l'autoroute-ce serait d'appliquer une petite partie des crédits à la planification de l'occupation des sols dans la région métropolitaine de St. John's. Je pense que cela constituerait un apport précieux aux objectifs du comité. Un nouveau plan d'occupation des sols passerait en revue les hypothèses du plan actuel, qui a plus de 20 ans, repose sur des données encore plus vieilles et comporte des lacunes sous bien des aspects.

Cette étude permettrait de porter un regard critique sur les nombreuses hypothèses concernant les besoins en immobilisations et en infrastructures—ou ce dont les gens pensent avoir besoin—et de les comparer à des normes écologiques, démocratiques et financières modernes. La mise en place de l'infrastructure à Terre-Neuve dépend pour beaucoup des transferts fédéraux. Cela ne fait pas de doute.

La rationalisation des attentes se solderait par des économies à long terme plutôt que par des dépenses à long terme. Par exemple, le plan régional encourage l'occupation et la mise en valeur tentaculaire des sols, ce qui, du coup, fait monter les dépenses de viabilisation. Il n'y a rien de nouveau là, mais c'est ce qui se produit.

À l'échelle planétaire, il faudra un jour renoncer à ce que j'appelle l'expansion tentaculaire des villes alimentées par les combustibles fossiles. Le plus tôt sera le mieux et le plus tôt sera le moins coûteux pour St. John's, pour Terre-Neuve et pour l'ensemble du pays.

Vous avez pour mandat d'écouter des plaidoyers spéciaux. Pour cette raison, je n'essaierai pas de décrire les avantages évidents que présenteraient nos suggestions pour nos membres et nos partisans. Je rappellerai par contre que ce sont des avantages d'intérêt général pour la population canadienne. Il va sans dire que nous attachons du prix aux espaces publics ouverts, aux zones sauvages et aux grands espaces. Une fois que ces espaces auront été désignés richesse du patrimoine, il faudra les protéger en conséquence. Il faut que le gouvernement tienne la promesse qu'il a faite à la population. Cela coûte peu et est inestimable pour la société.

Il est tout aussi évident que toute réduction du gaspillage au gouvernement nous profite à nous et à toute la société. Cela rend l'assistance sociale moins nécessaire—je pense aux pensions—et allège le fardeau fiscal de ceux qui ont un emploi et réduit le nombre d'emplois qui disparaissent à cause de la lourdeur de la fiscalité. Cela diminue la dette nationale future dont seront responsables les membres plus jeunes de notre groupe ainsi que les jeunes en général.

En conclusion, un commentaire qui se rapporte directement à votre mandat. Le projet de construction du périphérique entraînera et l'élimination du gaspillage profite à tous. Il ne s'agit pas ici d'en arriver à un compromis.

Les avis sont partagés au sujet de l'ampleur du déficit national. On nous dit qu'il s'élève à 40 milliards de dollars par année, ce qui signifie que le gouvernement dépense 100 millions

cancellation of an unnecessary boondoggle of \$110 million in federal and provincial money, which as I'm sure you can ascertain, in Newfoundland amounts to pretty much the same thing—about one day's worth of government overspending. It is a small contribution to a big problem, but you should take it.

If a few hundred people on the edge of the country can find this much waste for you, there's probably a lot you'll learn as you go along. I suggest you might even choose to set this up as the national challenge or a contest—"Save Canada a Day's Worth of Deficit". We hope you'll hear enough straightforward suggestions for waste cutting from citizens to allow you to meet your goals as painlessly as, at least in this instance, such waste can be cut.

However, and this is our challenge to you, if government ignores so straightforward and politically defensible a deficit—cutting measure as cancelling an unnecessary, environmentally catastrophic highway boondoggle, government cannot avoid being perceived as hypocritical, and if your committee cannot get government to adopt this course of action, it will fall prey to the suspicion that this exercise might be an empty one.

I hesitate to generalize about the views of our membership outside of our mandate, which is a fairly narrow one, but I think we are a group that favours government responsiveness to public opinion. So we'd like to thank you for your attention and for the opportunity to make this presentation, and thank your clerk for facilitating our participation. We are willing to answer any questions you may have and to hear your response to our challenge.

The Chair: Thank you, Mr. Bear.

I take it you are against this project.

Mr. Bear: For the best of reasons, sir.

M. Loubier: J'aimerais faire une remarque, monsieur le président.

Je vous remercie infiniment, monsieur Bear, de nous avoir soumis le cas de Pippy Park. Il faut reconnaître que chaque fois qu'on trouve quelques millions de dollars quelque part, il faut en profiter. Il y a des inefficacités comme celle—là un peu partout dans l'administration gouvernementale. Il y en a aussi dans la gestion des programmes. On ne parle pas toujours de milliards de dollars, mais de quelques centaines de millions qui sont dépensés de la mauvaise façon dans des projets aussi aberrants que celui de l'autoroute circulaire dont vous avez parlé.

Je vous remercie infiniment, et je vous félicite d'avoir eu le courage de soumettre ce projet à notre attention. Soyez certain qu'en ce qui me concerne, je vais utiliser ce projet comme un mauvais exemple de gestion des fonds publics. Cela va nous aider à faire en sorte que les deniers publics soient mieux dépensés et que les cas de gaspillage et de patronage auxquels on fait face soient éliminés dans la mesure du possible.

Je vous remercie infiniment.

Mr. Abbott: I think I speak for all of us, but none of us were expecting a presentation this specific or this singularly issue—driven.

[Traduction]

recommande l'annulation de ce projet inutile qui coûtera 110 millions de dollars aux Trésors fédéral et provincial, ce qui représente, à Terre-Neuve également, ce que le gouvernement dépense de trop par jour. On nous dira qu'il s'agit d'économies de bouts de chandelles, mais à notre avis chaque sou compte.

Si une centaine de gens du bout du pays peuvent vous fournir un tel exemple de gaspillage, il y a fort à parier qu'on attirera votre attention sur beaucoup d'autres exemples semblables au cours de vos audiences. Vous pourriez même décider de payer un concours qui s'intitulerait: «Faites économiser au Canada une journée de déficit». Nous espérons que les économies que vous suggéreront les citoyens vous permettront d'atteindre vos objectifs le plus facilement possible, puisque le gaspillage peut être réduit.

Nous soutenons que si le gouvernement n'adopte pas une mesure de réduction du déficit aussi simple et aussi politiquement justifiée que celle qui consiste à annuler la construction d'une autoroute inutile et préjudiciable pour l'environnement, il ne peut qu'être perçu comme étant hypocrite, et si le comité ne peut pas persuader le gouvernement de prendre une telle mesure, il devra se résigner à accepter qu'on considère ses travaux comme étant inutiles.

J'hésite à parler au nom de nos membres sur des questions qui dépassent le cadre de notre mandat, lequel est assez restreint, mais je pense pouvoir dire que notre groupe souhaite que le gouvernement tienne compte de l'opinion publique. Nous voulons maintenant vous remercier de votre attention ainsi que de nous avoir permis de vous exposer notre point de vue. Nous remercions également le greffier de son aide. Nous sommes maintenant prêts à répondre à vos questions. Nous aimerions aussi savoir si vous comptez relever le défi que nous vous avons lancé.

Le président: Je vous remercie, monsieur Bear.

J'en déduis que vous êtes contre ce projet.

M. Bear: Pour les meilleures raisons du monde, monsieur.

Mr. Loubier: I would like to make a comment, Mr. Chairman.

I would like to thank you a lot, Mr. Bear, for having drawn our attention to the Pippy Park case. Each time there's an opportunity to save a few million dollars, we must take advantage of it. There are examples of such inefficiencies all through the government. Savings could also be made by better managing programs. We are not always talking about billion dollars, but about a few hundred million dollars that are badly spent on projects as ridiculous as the one of the outer-ring road you have mentioned.

I thank you very much and I congratulate you for having the courage to draw our attention on this project. You can count on me to give this as an example of bad management of public funds. We will try to ensure that public funds are better spent and that waste and patronage are eliminated.

Thank you very much.

M. Abbott: Je crois parler en notre nom à tous en disant que nous ne nous attendions pas à ce que votre exposé porte sur un sujet aussi précis.

As an individual member of Parliament, I'm prepared to take a look into what you've presented to us. Coming from British Columbia, I suppose there has been a very strong movement on the part of the provincial government to take some action, particularly with respect to Clayoquot Sound and other environmental issues like

1400

I must tell you that, while in all sincerity as an individual I am going to look into this for my own interest, this issue focuses on an environmental issue.

The article you presented to us was written by David R. Donnelly as executive director of Canadian Environmental Defence Fund. I will admit freely to you I will be somewhat biased.

I have found in British Columbia some of the positions that have been taken by some of the environmental groups when there have been accommodations made by governments and by politicians, in all candour...I'm not characterizing your presentation as being irresponsible; please, don't misunderstand me. But I am saying I have seen in British Columbia where some proper accommodations have been made by governments with respect to actions to do with the environment; the government and many of the people involved have gone more than half-way, only to be met with a demand for more from the environmental side. So I'm committing to you that I personally will be very interested in looking at this. But unlike my friend Mr. Loubier, I would not be inclined at this point to use this necessarily as a specific example of where we can save money, certainly not until I've had an opportunity to seriously take this thing apart.

Mr. Bear: Thank you for your views. Obviously, you would want to assess the specific issue specifically. But in responding I would vue. Il est normal que vous vouliez vous-même voir ce qu'il en est. like to take the opportunity to perhaps suggest some of the J'aimerais dire quelques mots au sujet de la généralisation qui peut "generalizability" of this issue in the context of what the committee is attempting.

Since we are an all-party committee, I can point out that as far as politics go, I suppose I'm as much a Zen Republican as anything. Something that has become quite obvious, as I and others have followed this issue over a few years now, is we're looking at, in our view, an environmentally—I think you would agree if you saw the project on the ground, if you had that opportunity whilst in town-quite insensitive issue. We're looking at a highway through a major park. This is the sort of thing that generates environmental difficulties and can be translated into the environment versus development conflict, as it is here and in the western part of the country, and probably everywhere in the world.

would, however, maintain, and have—and documentation does—that the project is formally unnecessary. Were a fiscal test applied, a fiscal reality test, the environmental conflict could probably be avoided. I think there's a lot of room in this and in similar issues for your standard win-win to come out. Ultimately sustainability is going to be difficult. Ultimately we're going to have to stop spending and in many instances, unfortunately, wasting money in the ways government is now doing it.

[Translation]

En ma qualité de député, je suis prêt à étudier le cas sur lequel vous avez attiré notre attention. Je viens de la Colombie-Britannique, et je suppose que le gouvernement provincial a clairement manifesté son intention de prendre certaines mesures, particulièrement en ce qui touche la baie Clayoquot et d'autres questions environnementales comme celle-là.

Je m'engage sincèrement auprès de vous à me renseigner sur cette affaire, car elle m'intéresse, mais il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'une question environnementale.

L'article que vous avez mentionné est signé par M. David R. Donnelly, directeur administratif du Canadian Environmental Defence Fund. J'admets ne pas être très impartial.

En Colombie-Britannique, les positions extrêmes prises par certains groupes environnementaux malgré les concessions faites par les gouvernements et les dirigeants politiques... Je ne voudrais pas que vous pensiez que je vous crois irresponsables. Je fais simplement remarquer qu'en Colombie-Britannique les gouvernements ont fait certaines concessions pour se concilier les groupes environnementaux, mais que ceux-ci se sont montrés intraitables. Je m'engage donc à étudier personnellement cette affaire. Mais contrairement à mon collègue, M. Loubier, je ne suis pas prêt, avant d'avoir étudié à fond la question, à me servir de cet exemple comme d'un exemple de gaspillage de fonds publics.

M. Bear: Je vous remercie de nous faire part de votre point de être faite à partir de cet exemple.

Tous les partis sont représentés au sein de votre comité. Moi, on pourrait dire que je suis de toutes les tendances. Ce qui est évident pour moi comme pour tous ceux qui suivent cette question depuis quelques années, c'est que ce projet est tout à fait préjudiciable à l'environnement. Je pense que vous en conviendriez vous-même si vous étiez ici suffisamment longtemps. C'est une autoroute qui traverserait un grand parc. Ce type de projet pose des difficultés environnementales et en poserait tout autant dans l'Ouest du pays, et probablement dans le monde entier. Ce genre de projet met en opposition la protection de l'environnement et les intérêts des promoteurs.

Je soutiens cependant—c'est ce que nous soutenons aussi dans notre mémoire-que ce projet est tout à fait inutile. On pourrait aussi sans doute éviter le tort qu'on risque de causer à l'environnement si on acceptait le fait que nous n'avons pas les moyens financiers de nous permettre ce projet. C'est un cas où il ne devrait pas y avoir de perdants. En bout de ligne, c'est le développement durable qui est menacé. Le gouvernement devra accepter de réduire ses dépenses et cesser de gaspiller de l'argent comme il le fait maintenant.

So I would not necessarily think...in fact I would rather optimistically hope that rarely would this issue and issues like it translate into the sorts of conflicts you may from time to time experience. I think there's room for some serious hope here depending on how the thing is approached.

Mr. Abbott: Candidly, I suppose I have the question in my own mind. If this were not going through an area you've told us is environmentally sensitive and it's a silly place to put the highway, I wonder if you or anybody else in St. John's would be making a presentation to us about how we could save \$110 million—if this isn't more ideologically driven than just the \$110 million.

Mr. Bear: It is unarguably ideologically driven in the first instance. This is what you asked and it's a good question. If it had not been going through the park. ..that is what focuses public attention on it. There might be perfectly good reasons for building a highway through a park. If there were five million industrial jobs on one side and five million people living on the other, there might be a reason for building a highway there. This is obviously not the case. As we have analysed it in detail, it appears even more strikingly that there is no financial, no fiscal, no economic case for the highway.

• 1405

I have to agree that examination might not have taken place. On the other hand it might have, simply because there is a lot of natural open space around St. John's, unfortunately not public and designated as the park is, but the two issues are certainly there. The history of how interest has arisen is as I have explained to you.

The Chair: Thank you. Mr. St. Denis.

Mr. St. Denis: Thank you, Mr. Chairman. I'd rather not, at least at this point, say whether I agree or disagree with the merits of the project, not knowing more than what I've heard today. But is it fair to say that the decision on this project would be a municipal—provincial decision and the federal government would really be inappropriately involved in determining, either through the process of our committee or any other process, how these funds would be spent within this particular province? That's a problem I'm having in this arena.

Mr. Bear: Highways are of course a provincial jurisdiction. The construction is fully federally funded and therefore the responsibility of the Minister of Transport. Its environmental assessment is the responsibility of the Minister of the Environment.

The timing was transparently arranged so that approval was announced three weeks before the election call last summer. Though this is a provincial decision, it is clearly one that is levered by federal interests and is responsive to, accountable to, Transport Canada for the proper spending of the money, at least in principle. In our view this did not take place. I should let you know that we have sought a judicial review of Transport Canada's environmental screening of the project because in our view it is so grossly defective.

[Traduction]

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que ce genre de question donne lieu au type de conflit qu'on constate à l'occasion. On peut espérer que ce ne sera pas le cas ici.

M. Abbott: Une question me vient à l'esprit. S'il ne s'agissait pas d'un projet qui comporte des conséquences environnementales, je me demande si vous attireriez notre attention sur une façon d'économiser 110 millions de dollars. Je me demande si vous n'avez pas des motifs idéologiques de le faire.

M. Bear: Très certainement. Vous posez une bonne question. C'est évidemment le fait que l'autoroute passe à travers un parc qui attire l'attention. Il peut exister de très bonnes raisons de faire passer une autoroute par un parc. Si cinq millions de gens devaient traverser ce parc pour se rendre à leur travail, ce serait peut—être une bonne raison de construire une autoroute. Mais ce n'est évidemment pas le cas ici. Comme nous avons étudié la question en détail, il est encore plus évident qu'il n'y a aucune justification financière, fiscale ou économique pour la construction de cette autoroute.

1403

Je dois admettre que cet examen n'aurait peut-être pas eu lieu. D'un autre côté, cet examen aurait pu avoir lieu, ne serait-ce que parce qu'il y a beaucoup de grands espaces naturels autour de St. John's, espaces qui ne sont malheureusement pas publics et désignés comme l'est le parc, mais les deux questions se posent sûrement. On s'était intéressé à la question pour les raisons que je vous ai expliquées.

Le président: Merci. Monsieur St. Denis.

M. St. Denis: Merci, monsieur le président. Je m'abstiendrai de dire, du moins pour le moment, si je considère le projet justifié, n'en sachant pas plus à ce sujet que ce que j'ai entendu aujourd'hui. Mais n'est-il pas juste de dire qu'une décision sur ce projet serait une décision municipale-provinciale, et qu'une ingérence du gouvernement fédéral, par notre entremise ou autrement, dans l'utilisation des fonds dans cette province ne serait vraiment pas de mise? J'ai donc de la difficulté à me prononcer sur le sujet.

M. Bear: Il est sûr que la construction des autoroutes relève de la compétence provinciale. La construction est entièrement financée par le gouvernement fédéral et relève donc du ministre des Transports. L'évaluation environnementale relève du ministre de l'Environnement.

Il est évident qu'on a arrangé les choses de telle manière que l'approbation de la construction tombe trois semaines avant le déclenchement des élections l'été dernier. Même s'il s'agit d'une décision provinciale, il est évident que l'autorité fédérale est derrière, et que la province doit rendre des comptes à Transports Canada au chapitre des dépenses, du moins en principe. À notre avis, cela ne s'est pas fait. Je dois vous dire que nous avons sollicité une révision judiciaire de l'étude environnementale que Transports Canada a commandée sur le projet car, à notre avis, cette étude comporte de graves lacunes.

But to answer your question, the federal government could indeed, in the face of the criticism the project has received—more to the point, the public concern, as it is styled in the environmental assessment process guidelines order—halt the funding in effect and cause a proper review of it to be undertaken. It is indeed within the federal government's ambit to do this.

This project narrowly missed inclusion in Ms Cameron's book, more by virtue of timing than anything else. I've not seen a copy of bookstore shelves in St. John's.

M. Loubier: Je trouve curieux que mon collègue réformiste doute de votre analyse et d'une preuve comme celle qu'on peut retrouver dans le cas de Pippy Park. Je pense que le seul défaut de votre analyse, c'est d'avoir dit que c'était en fonction de la préservation de l'environnement qu'il fallait remettre en question la construction de l'autoroute circulaire. Le mot «environnement» fait peur à mes collègues du Parti réformiste. Si vous aviez tout simplement dit que vous aviez la possibilité d'aller chercher 100 millions de dollars quelque part en coupures de dépenses et arrêté votre analyse, on aurait applaudi du côté des Réformistes. Je trouve cela un peu curieux.

Je ne sais pas si ce sera comme cela pendant toute la durée de nos délibérations. Les Réformistes acceptent qu'au cours des trois prochaines années, on coupe de 5,5 milliards de dollars le programme d'assurance-chômage sans se poser de questions et sans faire d'analyse et appuient une initiative qui consisterait à couper de 7,5 milliards de dollars supplémentaires le régime d'assistance publique du Canada, l'enseignement postsecondaire et le reste, mais ils s'interrogent sur la validité d'une analyse qui est évidemment juste à la lumière des arguments que vous nous avez présentés et du débat qui dure depuis septembre dernier et qui a fait l'objet de plusieurs couvertures médiatiques de votre part, mais aussi de la part des autres groupes. Je me demande si les arguments présentés par les Réformistes ne sont pas uniquement idéologiques, parce qu'il y a un besoin d'analyse dans ce cas-là. Je trouve que c'est une aberration mentale.

• 1410

Le président: Est-on ici pour assister à une lutte entre le Bloc Ouébécois et le Parti réformiste ou pour écouter les témoins?

M. Loubier: Monsieur le président, vous conviendrez que chaque mistes, même si on peut sauver 500 millions de dollars. . .

Le président: Excusez-moi, mais nous sommes ici pour écouter les témoins.

M. Loubier: Effectivement.

The Chair: Mr. Abbott, you have the right to respond.

Mr. Abbott: I agree with the chairman completely. I don't think this is the forum to have an argument between the two parties, although I must say I categorically reject the majority of the characterizations made by the Bloc.

I think it would be advantageous to leave it at that and we'll take it up at a more appropriate time.

[Translation]

Mais pour répondre à votre question, compte tenu des critiques dont le projet a été l'objet plus précisément, de l'intérêt manifesté par le public, pour reprendre les termes utilisés dans l'ordonnance visant les lignes directrices du processus d'évaluation environnementale,-le gouvernement fédéral peut en effet suspendre le financement et commander une étude dans les règles. Le gouvernement fédéral a effectivement compétence en la matière.

Il s'en est fallu de peu que le projet ne figure dans le livre de Mme Cameron, et c'est tout simplement parce qu'on a manqué de temps. it. It's seemingly a sell-out already even though it hasn't hit the Je n'ai pas vu le livre. On me dit qu'il est déjà épuisé même s'il n'est pas encore apparu sur les rayons des librairies de St. John's.

> Mr. Loubier: I find it strange that my colleague from Reform questions your analysis and the evidence such as the one that can be found in the case of Pippy Park. In my view, the only flaw in your analysis is the fact that you said that we ought to question the construction of the ring motorway in order to protect the environment. The word «environment» scares my colleagues form the Reform Party. If you had simply concluded your analysis by saying that you had found a way to save \$100 million in spending somewhere, the Reform Party would have applauded. I find that a little bit odd.

> I don't know if we are to expect more of that during the course of our work. Reform members agree that the government should cut \$5.5 billion in the unemployment insurance program over the coming three years without asking any questions and without making any study, and they support the proposal which would cut a further \$7.5 billion in the Canada Assistance Plan, in post-secondary education and so on, but they question the validity of an analysis that is apparently accurate in light of the arguments that you presented and of the debate which has been going on since last September and which has been the subject of a lot of media coverage on your behalf, but also on the behalf of other groups. I wonder if the arguments presented by Reform members are not strictly ideological, because there is a need for analysis in such a case. I think that's a mental aberration.

The Chairman: Are we here to watch a fight between the Bloc québécois and the Reform Party or to listen to witnesses?

Mr. Loubier: Mr. Chairman, you will agree that every time we fois qu'on parle d'éléments progressifs quelque part, les Réfor- talk about progressive elements somewhere, the Reform members, even though we could save \$500 million. . .

The Chairman: Sorry, but we are here to listen to the witnesses.

Mr. Loubier: You are right.

Le président: Monsieur Abbott, vous avez droit de réponse.

M. Abbott: Je suis tout à fait d'accord avec le président. Nous ne sommes pas ici pour assister à un affrontement entre deux partis, mais je tiens à démentir catégoriquement l'ensemble des affirmations faites par le Bloc.

Je crois préférable que nous nous en tenions là pour l'instant et que nous reprenions ce débat en un moment plus opportun.

The Chair: Gentlemen, you can meet in the alley outside.

Some hon. members: Oh, oh!

The Chair: Mr. Bear.

Mr. Bear: I won't be out in the alley.

I would simply like to re—emphasize that the public obviously cares about the environment. I think you will find they care about federal finances and the federal deficit. What I tried to point out is there may be ways of addressing both in an all around beneficial way.

The Chair: I don't presume to speak for the committee on this issue, Mr. Bear, but I think one of our major concerns is first of all we have just heard one side of it. There may be another side. Secondly, there is a significant commitment by the provincial government in that, so their views would have to be heard as well and we would have to do a great deal more work on this very specific issue before we could recommend that it follow your advice.

. However, I think the point you've made that we have a responsibility to look at all sorts of ways to save money and reduce the deficit is valid, and therefore I think we have to consider seriously what you've told us.

On behalf of all members, I thank you for giving us probably the only presentation any finance committee has ever had on Pippy Park. Thank you.

Mr. Bear: Thank you.

The Chair: Our next witness is Mr. John Scott, executive member of the Canadian Federation for the Humanities

Thank you, Mr. Scott, for being here.

M. Scott: Merci, monsieur le président.

Welcome to all. Again, I would also like to say thank you for allowing me the opportunity to appear on behalf of the federation.

I said our two issues were very separate, but it seems I'm unable to come and offer you \$100 million. I think it is, however, useful for me to point out that the Pippy Park issue Dr. Bear has put before you is the sort of thing the Auditor General might well look at. If the legislation facilitating the change in the Auditor General Act is actually put forward, this sort of thing may well be caught by that in a timely fashion.

That's John Scott personally endorsing what John Bear just said. And now to John Scott doing other things.

The Chair: The clerk has just pointed out to me that Mr. Bear lives on Fox Avenue.

Prof. Scott: Yes. He's a sly one.

I live in St. Phillips, which is at the other end.

I also would like to thank the clerk for allowing me an entire afternoon of your attention, but I will only take about fifteen minutes, so you can rest assured that's the time I have allowed myself for giving this.

[Traduction]

Le président: Messieurs, vous pouvez vous donner rendez-vous dans la ruelle à côté.

Des voix: Ah, ah!

Le président: Monsieur Bear.

M. Bear: Moi je n'irai pas dans la ruelle.

Je tiens simplement à rappeler que le public se soucie de l'environnement. Il se soucie également, comme vous le constaterez, des finances fédérales et du déficit fédéral. Ce que j'ai voulu faire ici, c'est aborder les deux problèmes dans une perspective qui soit avantageuse pour tous.

Le président: Sans prétendre parler au nom du comité sur cette question, monsieur Bear, je dirai que l'un des principaux problèmes que nous avons, c'est que justement nous n'avons vu jusqu'à présent qu'un côté de la médaille. Il y en a peut-être un autre. Autre chose, c'est que le gouvernement provincial a pris des engagements importants ici, ce qui nous oblige à entendre son point de vue aussi, et il nous faudra donc nous pencher plus longuement sur cette question avant de faire une recommandation qui épouse vos vues.

Toutefois, je crois que vous avez bien démontré que nous avons l'obligation d'envisager toutes sortes de moyens qui nous permettront de faire des économies et de réduire le déficit, et c'est pourquoi je crois que nous devrons réfléchir sérieusement à ce que vous nous avez dit.

Au nom de tous les membres du comité, je vous remercie de cet exposé qui est probablement le seul que le Comité des finances ait jamais entendu sur Pippy Park. Merci.

M. Bear: Merci.

Le président: Notre prochain témoin est M. John Scott, membre du comité exécutif de la Fédération canadienne des études humaines.

Je suis heureux que vous soyez des nôtres, Monsieur Scott.

Prof. Scott: Thank you, Mr. Chairman.

Bienvenue à tous. Je tiens à vous dire de nouveau combien je suis heureux de représenter la fédération ici.

J'ai dit que nos perspectives sont très distinctes, mais je n'ai malheureusement pas 100 millions de dollars à vous offrir. Je crois toutefois utile de mentionner que le problème de Pippy Park dont M. Bear vous a fait part est tout à fait le genre de chose que le vérificateur général devrait examiner. Si l'on adopte la loi facilitant la modification de la Loi sur le vérificateur général, ce sera le genre de choses pour lesquelles on pourra intervenir à temps.

Voilà donc l'appui personnel de John Scott à John Bear. Voyons maintenant ce que John Scott a à dire sur d'autres sujets.

Le président: La greffière me dit que M. Bear habite avenue Fox.

M. Scott: Oui. Et c'est un fin renard.

J'habite sur St. Phillips, qui est à l'autre bout de la ville.

Je tiens également à remercier la greffière qui m'a accordé tout l'après-midi, mais je ne prendrai que 15 minutes, et soyez assurés que c'est tout le temps que je me donne pour vous parler de cette question.

Thank you for allowing me the opportunity to appear. I am Dr. John Scott, professor and former head of philosophy at Memorial University. I am also a member of the tri-council research team exploring cold ocean community issues in eastern Canada. I'm an executive member of the Canadian Federation for the Humanities, which is a national body representing 65 of Canada's universities and colleges and more than 30 scholarly societies with approximately 10,000 members doing research—driven teaching in the humanities across Canada.

I shall argue, not surprisingly, for the proposition that wise financial management precludes a funding cut, Mr. Grubel, to the Social Sciencies and Humanities Research Council.

• 1415

I address Mr. Grubel because I canvassed him in his Ottawa office last week. Some of you may have been canvassed by our organization last week.

Canadians need new reasons to trust and cooperate with each other. Canadians also need financial policies that secure that trust if we are going to achieve the framework for economic renewal that Mr. Martin spoke about in his budget last February.

To this end, Canada's provincial university network has prime responsibility for providing the research—driven education that is crucial to developing and maintaining Canada's financial health at home and as a trading nation alert to changing human needs all over the globe.

The Canadian Federation for the Humanities supports the government's priority on jobs—surprise, surprise. The Canadian Federation for the Humanities supports the government's efforts to cut federal funding. Again, surprise.

The Canadian Federation for the Humanities recommends that in assessing Canada's financial position, government calculate in profits that are now uniquely available from Canada's past and current investment in research—based humanities teaching in Canada.

Breaking from my text for a moment, I have read your gray book, which was recently produced. I can't claim to have read it in detail, but as carefully as I could in the short time available—the purple book. It seems to me that one fundamental perspective the federal government does not seem to be adopting—and I would echo John O'Dea's comments from this morning—is that you are not into profit—taking. You are not assessing adequately Canada's current resource base, including, most of all, Canada's human resource base. It seems to me that this is part of the financial accounting process you have to do. It is that, fundamentally, along with a few practical matters, that I propose to address.

[Translation]

Je vous remercie de m'avoir invité. Je suis John Scott, professeur et ancien directeur du Département de philosophie de l'Université Memorial. Je suis également membre de l'équipe de recherche inter-conseils chargés d'étudier les questions communautaires qui se posent le long du littoral de l'Est canadien. Je suis membre du comité exécutif de la Fédération canadienne des études humaines, organisme national qui représente 65 universités et collèges du Canada et plus de 30 sociétés savantes, et qui compte environ 10 000 membres qui assurent un enseignement axé sur la recherche dans le domaine des sciences humaines dans tout le Canada.

Je vais faire valoir, ce qui ne vous étonnera pas, monsieur Grubel, qu'une saine gestion financière exclut toute diminution du financement du Conseil de recherches en sciences humaines.

Je m'adresse à M. Grubel parce que je l'ai rencontré à son bureau d'Ottawa la semaine dernière. Certains d'entre vous ont peut-être été pressentis par des membres de notre organisation la semaine dernière.

Les Canadiens ont besoin de nouvelles raisons de se faire confiance et de collaborer. Les Canadiens ont également besoin de politiques financières susceptibles d'établir cette confiance si nous voulons établir le cadre qui permettra le renouvellement économique dont M. Martin a parlé dans son budget de février dernier.

Dans ce contexte, les universités canadiennes ont la responsabilité primordiale de fournir l'éducation axée sur la recherche qui est essentielle pour rétablir et maintenir la santé financière du Canada, tant sur le plan intérieur qu'à titre de nation commerçante qui est sensible à l'évolution des besoins de l'unité partout dans le monde.

La Fédération canadienne des études humaines appuie—surprise, surprise—la démarche gouvernementale qui consiste à accorder la priorité à l'emploi. La Fédération canadienne des études humaines appuie les effort déployés par le gouvernement pour réduire le financement fédéral. Nouvelle surprise.

La Fédération canadienne des études humaines recommande que dans son évaluation de la situation financière du Canada, le gouvernement tienne compte des profits exclusifs que le Canada tire actuellement de ses investissements passés et présents dans l'enseignement des sciences humaines axé sur la recherche au Canada.

Je m'écarte de mon texte un instant pour signaler que j'ai lu votre livre gris publié récemment. Je ne peux pas prétendre l'avoir lu minutieusement, mais je l'ai parcouru le plus attentivement possible dans le court laps de temps dont je disposais. Je veux dire le livre Mauve. Il me semble que le gouvernement fédéral a négligé une perspective fondamentale, et à ce propos, je souscris aux observations faites ce matin par John O'Dea, à savoir que vous ne tenez pas compte des profits. Vous n'évaluez pas correctement l'actuel base de ressources du Canada, y compris et surtout les ressources humaines du Canada. Il me semble que cela fait partie intégrante du processus comptable et financier que vous devez adopter. C'est essentiellement de cet aspect que je me propose de traiter, de même que de quelques questions d'ordre pratique.

There is a general recognition in Canada that Canada must cut its public spending to encourage private investment and growth in the economy. It is obviously prudent financial management to ensure that all cuts take full account of existing imbalances within sub-budgets, since failure to do so not only erodes productivity but also destroys the trust and confidence needed to achieve and sustain a renewed economy.

My argument in the first part of this paper, gentlemen, is very simply summarized. There is already a significant imbalance in funding in the humanities and social sciences when compared with the other budgets for granting agencies in Canada. To further cut this particular area from which profits can now be derived is a serious, serious financial mistake. I'll go back to my text.

The Social Sciences and Humanities Research Council, SSHRC, supports scholarly research focused on people and societies and on the intercultural communication and exchange that will provide the basis for the economy of the 21st century. As the attached chart shows, SSHRC's current program budget is just 12% of the funds allocated to the three granting councils, although it serves 55% of Canada's researchers. This budgetary imbalance, this current budgetary imbalance, is unwarranted.

In arguing this, may I quickly add—conscious that Dr. Bear works for another granting agency—that I am not urging compensatory cuts in other funding councils.

It is encouraging to note that the government has recognized the central importance of humanities' learning to Canada's renewed wealth. Mr. Axworthy's green paper is right, in part, as follows:

One of our urgent tasks must be to strengthen our learning and training system. As a trading nation, Canadians will need to sharpen their language skills and knowledge of other cultures in order to reach out successfully to our trading partners.

Political stability and cooperation within Canada and trading prosperity abroad both demand that Canada now stop underfunding and ignoring its investment in reflective human awareness and in the intercultural competencies our citizens will need in order to survive and prosper both at home and abroad.

I am going to quote some Statistics Canada figures and I will leave out the figures; they are there in front of you.

Recent Statistics Canada surveys show that small firms attribute their growth nearly as much to labour skills as to marketing and management. Firms rank—and this I think you should all note—the importance of government assistance last. You guys don't figure very highly on the order of support for small and medium business firms. These firms feel their greatest competitive advantage is flexibility in meeting customer needs, product quality and customer service. People who do not

[Traduction]

On reconnaît généralement au Canada qu'il faut réduire les dépenses publiques pour encourager l'investissement privé et la croissance de l'économie. La prudence financière la plus élémentaire veut que l'on veille à ce que toute compression tienne pleinement compte des déséquilibres actuels à l'intérieur des budgets, puisque si l'on n'en tient pas compte, on ne fait que saper la productivité et ruiner la confiance nécessaire pour relancer l'économie de façon durable.

L'argument que je propose dans la première partie de mon document, messieurs, tient en deux mots. On constate déjà un sérieux déséquilibre dans le financement des sciences humaines et sociales, en comparaison du budget des autres organismes subventionnaires au Canada. Réduire davantage ce budget particulier dont on tire actuellement des bénéfices serait une très grave erreur financière. J'y reviendrai dans un instant.

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada finance la recherche universitaire axée sur les individus et les sociétés et sur la communication et les échanges interculturels qui constitueront les assises de l'économie du XXI° siècle. Comme on peut le voir dans le tableau suivant, le budget actuel des programmes du Conseil représente tout juste 12 p. 100 des fonds attribués aux trois conseils subventionnaires, même si le Conseil représente 55 p. 100 des chercheurs canadiens. Ce déséquilibre budgétaire actuel est injustifié.

En avançant cet argument, je m'empresse d'ajouter, étant conscient du fait que M. Bear travaille pour un autre organisme subventionnaire, que je ne préconise nullement d'opérer des compressions compensatoires dans le budget des autres conseils subventionnaires.

Je trouve réconfortant que le gouvernement ait reconnu l'importance centrale de l'apprentissage des humanités pour assurer le renouvellement de la richesse canadienne. Je cite à ce propos le livre vert de M. Axworthy:

Nous devons de toute urgence renforcer nos systèmes d'apprentissage et de formation. Comme nation commerçante, par exemple, nous devrons accroître nos connaissances en matière de langue et de culture étrangères, afin de nous rapprocher le plus possible de nos partenaires commerciaux.

La stabilité politique et la coopération à l'intérieur du Canada, de même que la prospérité dans nos échanges commerciaux avec l'étranger, exigent dans les deux cas que le Canada cesse de sous—financer et de négliger son investissement dans la conscientisation et la réflexion humaines et dans les compétences interculturelles dont nos citoyens auront besoin pour survivre et prospérer chez eux et à l'étranger.

Je vais maintenant citer des données de Statistiques Canada, en laissant les chiffres de côté; vous les avez sous les yeux.

Une enquête récente de Statistiques Canada révèle que les petites entreprises attribuent leur croissance presque autant à la compétence de leurs employés qu'à leurs efforts de gestion et de commercialisation. Fait à noter, les chefs d'entreprises placent au dernier rang en importance l'assistance gouvernementale. Votre aide n'est donc pas jugée très importante par les chefs de petites et moyennes entreprises. Les entreprises estiment que leur plus grand avantage face à leurs concurrents réside dans

service, whether in Canada or in California. Commerce invokes human values and dies insofar as it ignores them.

If I may for a moment pick up on cette petite lutte entre les deux partis.

I think it is crucially important to recognize that the economy and its Je crois qu'il est d'une importance cruciale de reconnaître que financial structures are not just about dollars and cents. They are about human values. I suggest that if some of you may want to do some quiet reading at night—Jane Jacobs.

The Chair: Oh, yes, a wonderful person.

Prof. Scott: I think she is a valuable expatriate American who's working very profitably in Canada at the moment, who might make some useful reading.

It's also important to realize that students themselves are increasingly coming to value their investment in the humanities and social science, again quoting StatsCan Daily for July of this year. This is a 1994 published survey of 1992 graduates. It's recent data. Overall, graduates rated their general selfimprovement as the most important reason for enrolling. The extent to which their program developed independent thinking skills scored highest among graduates; development of decisionmaking skills ranked second, followed by good writing skills. Humanities, general arts and science and social sciences graduates ranked their programs highest at developing good writing skills. Unfortunately, mathematicians, physical scientists, engineering and applied scientists ranked their programs lowest.

Students are coming quickly to recognize that innovation and the new economy, which the budget seeks to promote, will derive their level of understanding of themselves, their cultures, and the cultures of those with whom Canadians trade. Gentlemen, it seems to me that we have a buzzword, "innovation". I think it's important that we not think this is some kind of novel experience. It is something that happens through careful schooling and careful attention to the structures within which we work. Innovation ain't nothing knew, Mr. Grubel.

It's also strikingly reflected...the realization that we have to attend to who we are and do the things that let us reveal to ourselves who we are nationally, locally and internationally, if we're going to trade with each other and cooperate with each other, and maintain Canadian unity. It's strikingly reflected in the recent enrolment trends and continuing education programs across the country. In university non-degree, non-credit

[Translation]

understand people cannot meet customer needs or provide customer leur souplesse pour répondre aux besoins de leurs clients, dans la qualité de leurs produits et dans le service à la clientèle. Les gens qui sont incapables de comprendre leurs interlocuteurs ne peuvent pas répondre aux besoins de leurs clients ni offrir le service que ces demiers attendent, que ce soit au Canada ou en Californie. Le commerce est fondé sur les valeurs humaines et s'étiole en leur absence.

• 1420

Je voudrais m'attarder un instant sur this little war between the two parties.

l'économie et ses structures financières ne s'expliquent pas uniquement en termes de dollars et de sous. Ce sont des valeurs humaines qui sont en cause. Certains d'entre vous voudront peut-être adopter comme livres de chevet les oeuvres de Jane Jacobs.

Le président: Oui, c'est une excellente personne.

M. Scott: C'est une Américaine expatriée d'une grande valeur et qui travaille actuellement au Canada pour notre plus grand profit; la lecture de ses oeuvres pourrait être utile.

Il importe également de se rendre compte que les étudiants eux-mêmes accordent de plus en plus de valeur à leur investissement dans les sciences humaines. Je cite encore une fois à cet égard des données de Statistiques Canada publiées en juillet dernier. Il s'agit d'une enquête sur les diplômés de 1992 dont les résultats ont été publiés en 1994; ce sont donc des données récentes. Dans l'ensemble, les diplômés donnent l'enrichissement personnel comme principale raison de leurs études. Ils accordent en effet la première place au fait que leurs études leur ont permis d'acquérir une certaine indépendance de pensée; au deuxième rang, on trouve l'acquisition d'aptitudes à prendre des décisions, et ensuite les compétences rédactionnelles. Les diplômés des sciences humaines, des arts et des sciences et des sciences sociales affirmaient que leur champ d'étude était le meilleur pour l'acquisition de bonnes aptitudes rédactionnelles. Malheureusement, les mathématiciens, les diplômés des sciences physiques et appliquées et du génie plaçaient au contraire leurs études au dernier rang à cet égard.

Les étudiants se rendent rapidement compte que l'innovation et la nouvelle économie, que le budget semble favoriser, accentueront l'importance de compréhension d'eux-mêmes, de leur culture et de la culture des peuples avec lesquels les Canadiens commercent. Messieurs, il me semble que je viens de prononcer un mot à la mode, à savoir "l'innovation". Il me semble important de ne pas s'imaginer qu'il s'agit là d'une expérience toute nouvelle. C'est plutôt le produit de bonnes études et d'une attention soutenue aux structures dans lesquelles nous fonctionnons. Il n'y a rien de nouveau dans l'innovation, monsieur Grubel.

Autre fait frappant: la prise de conscience que nous devons tenir compte de notre identité propre et faire ce qu'il faut pour nous révéler à nous-mêmes notre identité profonde sur les plans national, local et international, si nous voulons commercer et coopérer tout en maintenant l'unité canadienne. Cela se reflète de façon frappante dans les récentes tendances en matière d'inscriptions scolaires et de programmes d'éducation continuing education courses, most provinces reported increased permanente d'un bout à l'autre du pays. Dans la plupart des

enrolment. Most notable were Prince Edward Island, up more than 150%; Quebec and Saskatchewan, up more than 30%. At the national level, courses in the social sciences were most popular, followed by courses in the humanities, and then by courses in the health sciences.

The argument therefore relates not just to the Social Sciences and Humanities Research Council, but also to Canada's provincial network of universities, which serve Canadians as their critical spotlight on themselves and on the world—spotlight, not window.

I move to the second element of my argument. My first argument is that we have underfunded the Social Sciences and Humanities Research Council, and at this moment Canada is poised to reap the profits, although it's been underfunded. This organization by creating research—driven teaching across Canada has enabled Canada to go out to the world now. Don't strangle that particular source of profit before it can actually deliver to Canada what Canada needs from it.

As the recent science and technology consultation process has demonstrated, Canada depends both on innovative research to help in wealth generation and innovative teaching and learning, which supports the conservation and management of wealth. It is scholarly research as distinct from research focused on the development, refining and passing on of received skills that drives university teaching. I want to try to spend two seconds of your time distinguishing between these two kinds of important research.

It may be useful to remind ourselves of the differences between scholarly research and applied research, which is sometimes carried out in government labs or technical school training programs. Technical schools today are often responsible for developing and teaching increasingly complex, demanding professional and occupational skills. Scholarly research is not any better, any higher, any more demanding or more valuable than such applied research. These are not my claims.

• 1425

Each type—scholarly and applied research—utilizes different skills and requires different experiences if the learning is to be successful. It is vital to Canada that occupational applied skills be developed, refined and passed on increasingly. But it is also no less vital that breakthrough types of insight be fostered in order to provide the "innovation" our nation now urgently needs.

Canadians need at least these two vitally different kinds of learning experience, not just one or the other, but they must not be confused, or both will fail. If we try to turn scholarship into applied research, it will fail; if we try to do the other, that will fail. They must not be confused or both will fail.

[Traduction]

provinces, on signale une hausse des inscriptions aux cours universitaires d'éducation permanente non crédités et n'aboutissant pas à des diplômes. Les hausses les plus remarquables se sont produites à l'Île-du-Prince-Édouard, une hausse de 150 p. 100, au Québec et en Saskatchewan, une hausse de 30 p. 100. À l'échelle nationale, les cours de sciences sociales ont été les plus populaires, suivis des cours d'études humaines et des cours dans les sciences de la santé.

L'argument a donc une portée plus vaste que le Conseil de recherches en sciences humaines, puisqu'il s'applique également au réseau provincial pancanadien des universités, qui constitue pour les Canadiens un projecteur permettant de scruter d'un oeil critique eux—mêmes et le monde—j'ai bien dit projecteur, et non pas fenêtre.

Je passe maintenant au deuxième élément de mon argument. Mon premier argument est que nous avons sous-financé le Conseil de recherches en sciences humaines mais que, malgré tout, le Canada s'apprête actuellement à récolter les profits de cet investissement. Cette organisation, en stimulant l'enseignement axé sur la recherche dans tout le Canada, a permis à notre pays de s'ouvrir au monde. N'allez pas étouffer cette source précise de profits avant qu'elle ne puisse apporter au Canada ce dont le Canada a le plus grandement besoin.

Comme l'a montré la récente consultation sur les sciences et la technologie, le Canada dépend à la fois d'une recherche novatrice pour contribuer à la création de la richesse et d'un enseignement et d'un apprentissage novateurs, pour appuyer la conservation et la gestion de cette richesse. Il s'agit de la recherche universitaire, par opposition à la recherche axée sur le développement, la mise au point et la transmission de compétences reçues qui sont le fondement de l'enseignement universitaire. Je voudrais consacrer quelques instants de votre précieux temps pour établir la distinction entre ces deux types de recherche importante.

Il pourrait être utile de nous rafraîchir la mémoire sur les différences entre la recherche universitaire et la recherche appliquée, que l'on fait parfois dans les laboratoires gouvernementaux ou dans le cadre des programmes de formation des écoles techniques. De nos jours, les écoles techniques sont souvent chargées d'enseigner des compétences professionnelles et techniques de plus en plus complexes dans des domaines de plus en plus exigeants. La recherche universitaire n'est nullement meilleure, supérieure, plus exigeante ou plus valable, par rapport à la recherche appliquée. Ce n'est absolument pas ce que je prétends.

Chaque type de recherche, universitaire et appliquée, utilise des compétences et une forme d'expériences différentes pour que l'apprentissage soit un succès. Le Canada a absolument besoin de développer, de mettre au point et de transmettre des compétences professionnelles. Mais il n'est pas moins vital d'encourager les découvertes fondées sur l'intuition pour donner à notre nation l'esprit d'«innovation» dont elle a un besoin urgent à l'heure actuelle.

Les Canadiens ont besoin de deux types d'acquisition du savoir qui sont totalement différents, et qui ne doivent pas être confondus, sous peine d'échouer. Si nous essayons de remplacer la recherche appliquée par de la recherche universitaire, cela échouera, si nous faisons l'inverse, cela échouera également. Il ne faut pas les confondre, sinon, toutes les tentatives échoueront.

University teaching is driven by reflective, innovative scholarly research that sparks the talent of students for a much free exploration and questioning of the natural world, society and self than is practically congruous with training in received skills.

There is an additional point often ignored in these days of tight budgets and constitutional squabbles. I will put this in boldface. Many of us need and have aptitudes for both these distinct skills.

This isn't Maoist stuff that I'm going to give you; this is, I think, pedagogical stuff.

Canada's sustained economic revival will depend on those who combine in their own personal experience the breakthrough innovations that university research—driven teaching can provide with occupational skills that they may have received, refined and developed elsewhere. I'm talking about fishermen as much as doctors and lawyers here.

Canada relies on our provincial university network to provide scholarly research—driven education, but not just for those who will become university teachers and researchers. Many others who may get their professional occupation or occupational experience elsewhere also urgently need access to universities' scholarly researchers so as to develop their own powers of innovative insight into the changing natural and human world.

My particular point is that if universities are now to be funded in a very different way, then I suspect whatever kind of specious liberal policy—I say specious because I don't mean a capital 'L''—will say that it's better to make the affluent middle class pay for their renewal will cost more to a large number of very poor Canadians who Canada as a whole needs to work for in its renewal.

Canadians today need both applied occupational and scholarly experiences. Our universities cannot withdraw from educating all those with appropriate aptitude any more than our labour force can afford to go on with the inappropriately trained. Canada cannot withdraw funding, which the universities need, in order to provide research—driven teaching accessible to all who are capable of it.

If Canada is to create, conserve and prudently manage its wealth, we need trained and educated miners, office managers, fishers, civil servants, waitresses and carpenters, as well as professors, teachers, doctors and lawyers.

My name is Scott; I'm a Scotsman. That's the Scottish view of a liberal education. You don't educate your upper class; you educate everybody. That's the way a country knows how to live together. Canada can't afford not to do that.

The most urgent and effective link between scholarship and national wealth is through research—driven university education for our capable citizens, whether it's for certificate, diploma or more advanced degree programs.

[Translation]

L'enseignement universitaire est régi par un type de recherche universitaire fondée sur la réflexion et l'innovation, une recherche qui éveille le talent des étudiants et les oriente vers une exploration beaucoup plus libre du monde naturel, de la société et de leur réalité personnelle, une démarche qui va pratiquement de pair avec une formation fondée sur l'acquisition de compétences.

Il existe une autre notion qu'on ignore souvent en notre époque de budgets restreints et de tiraillements constitutionnels. C'est une chose que je souhaite souligner particulièrement. Beaucoup d'entre nous ont besoin d'aptitudes dans ces deux domaines bien distincts.

Ce que je vais vous expliquer n'est pas fondé sur des théories maoïstes, mais bien sur de solides bases pédagogiques.

Le renouveau économique du Canada va dépendre de l'action de ceux qui sauront conjuguer dans leur expérience personnelle les découvertes innovatrices tirées de l'enseignement et de la recherche universitaires et les compétences développées, mises au point et reçues ailleurs. Je vous parle autant des pêcheurs que des médecins et des avocats.

Le Canada se fie à ses réseaux universitaires provinciaux pour offrir une éducation universitaire fondée sur la recherche, mais les futurs enseignants universitaires et chercheurs ne sont pas les seuls à en profiter. Beaucoup de gens qui acquièrent leur expérience professionnelle ailleurs ont un urgent besoin de contacts avec les chercheurs universitaires pour développer leurs propres capacités de compréhension innovatrice du monde naturel et humain en mutation.

Ce que j'essaye d'expliquer, c'est que si on décide de financer très différemment les universités, j'ai l'impression que la politique libérale spécieuse — quand je dis spécieuse, j'emploie le mot libéral sans majuscule — prétendra qu'il est préférable de faire payer les classes moyennes pour leur propre renouveau. Or, j'ai l'impression qu'il en coûtera davantage à un grand nombre de Canadiens très pauvres dont le Canada a terriblement besoin pour ce même renouveau.

Les Canadiens ont aujourd'hui besoin à la fois de recherche appliquée et de recherche universitaire. Nos universités ne peuvent pas plus se permettre d'abandonner l'éducation de tous ceux qui ont les aptitudes requises que notre main—d'oeuvre ne peut se permettre de continuer sans une formation suffisante. Le Canada ne peut pas couper les fonds dont les universités ont besoin pour mettre à la disposition de tous ceux qui en sont capables l'enseignement fondé sur la recherche.

Si le Canada veut créer, conserver et administrer raisonnablement sa propre richesse, il a besoin de mineurs bien formés et bien éduqués, d'administrateurs, de pêcheurs, de fonctionnaires, de serveuses et de menuisiers, tout autant que de professeurs, d'enseignants, de médecins et d'avocats.

Je m'appelle Scott; je suis Écossais. Voilà comment les Écossais voient l'éducation libérale. On n'éduque pas les classes supérieures, on éduque tout le monde. Voilà comment fonctionne un pays dont les habitants savent vivre les uns avec les autres. Le Canada ne peut pas se permettre d'agir autrement.

Le lien le plus urgent et le plus efficace entre le savoir et la richesse nationale passe par une éducation fondée sur la recherche universitaire pour tous les citoyens qui en sont capables, qu'il s'agisse de certificats, de diplômes ou de programmes d'études supérieures.

I'm going to break from my text for one more minute.

This morning you heard Angus Bruneau make some very useful observations. He was formerly the vice-president of our university before he went into big business.

Angus Bruneau is a very smart man. He makes the point that the universities themselves have got to stop marketing just one product: degrees. We have to start marketing very much more richly textured kinds of procedures for students who may not be ready to take a full degree. There are certificate programs and diploma programs. We have to go out to meet the public where they're needed.

We can't, however, allow education to become only a process of self-education. That is profoundly dangerous to our culture and to our economy.

I had a word with Angus afterward. He left the impression that he was thinking we should all go out and let our businesses self—educate. That is not what Angus intended.

I have two more paragraphs.

• 1430

The most urgent and effective link between scholarship and national wealth is university research—driven education for all our capable citizens, whether in certificate, diploma or more advanced degree programs.

Conservation of wealth is achieved through increased participation in political, civic, and volunteer activities that flow from the sort of personal or social insight fostered by the research—driven educations our universities now provide, and our students know that.

Again, to quote from August's Stats Canada data, 86% of graduates in a particular study were satisfied or very satisfied with the quality of teaching in their degree programs at universities. Satisfaction with the quality of teaching was highest among humanities graduates and lowest among engineering and applied science graduates.

The proportion of humanities social sciences researchers who are today unfunded or underfunded poses a threat to Canada's ability to thrive in the new economy, where ideas and people are more than slogans and consumers. People and ideas are agents of change. Canadians must come to understand and respect people and ideas as such. Humanists are equipped to help shift Canada's dependence from exhaustible natural resources to our inexhaustible human resources, but we can't do it if you cut us below the level where we can live.

The level of discourse across Canada at the moment is a reflection of the fact that we have undervalued education. I looked at the update that is available on your desk at the moment. It struck me as very alarming that the lowest amount on your major tax expenditures is available for education and tuition fee credits. We are not putting our money where our future needs it. Thank you very much gentlemen.

[Traduction]

Je vais m'écarter de mon texte pendant quelques instants.

Ce matin, Angus Bruneau est venu faire des observations très utiles. Il a été jadis vice-président de notre université avant de se lancer dans les affaires.

Angus Bruneau est un homme très intelligent. Il observe que les universités, elles-mêmes, doivent cesser de vendre un produit unique: des diplômes. Nous devons commencer à mettre à la disposition des étudiants qui ne sont pas prêts à passer un diplôme, des procédures beaucoup plus nuancées. Il y a des programmes de certificats et des programmes de diplômes. Nous devons nous mettre à la portée du public et lui donner ce dont il a besoin.

Cela dit, il ne faut pas que l'éducation devienne une démarche purement autodidacte. C'est un grand danger pour notre culture et pour notre économie.

J'ai eu l'occasion de discuter avec Angus après sa comparution. Il avait donné l'impression qu'à son avis nous devrions laisser nos entreprises se charger exclusivement de l'éducation. Ce n'est pas ce qu'il a voulu dire.

Il me reste deux paragraphes.

Le lien le plus urgent et le plus efficace entre le savoir et la richesse nationale passe par une éducation fondée sur la recherche universitaire pour tous les citoyens qui en sont capables, qu'il s'agisse de certificats, de diplômes ou de programmes d'études supérieures.

Nos étudiants le savent, pour conserver la richesse, il importe de participer à des activités politiques, civiques et bénévoles qui découlent de la compréhension sociale acquise grâce à l'éducation fondée sur la recherche qui est aujourd'hui offerte par nos universités.

Encore une fois, je cite les données d'un sondage publiées au mois d'août par Statistique Canada: 86 p. 100 des diplômés étaient satisfaits ou très satisfaits de la qualité de l'enseignement du programme menant à un grade qu'ils avaient suivi dans leur université. Les diplômés en humanités étaient ceux qui étaient le plus satisfaits de l'enseignement alors que les diplômés en génie et en sciences appliquées étaient les moins satisfaits.

La proportion des chercheurs en humanités et en sciences sociales qui ne sont plus financés aujourd'hui ou qui ne sont plus suffisamment financés empêche le Canada de se développer dans la nouvelle économie, dans un monde où les idées et les gens sont plus que des slogans et des consommateurs. Les gens et les idées sont devenus les agents du changement. Les Canadiens doivent comprendre et respecter les gens et les idées. Les humanistes ont les outils nécessaires pour aider le Canada à remplacer ses ressources naturelles épuisables par ses ressources humaines inépuisables, mais cela n'est pas possible si on nous empêche de survivre en nous coupant les fonds.

À l'heure actuelle, dans tout le Canada, la discussion tourne autour de la dépréciation de notre éducation. J'ai regardé la mise à jour que vous avez sur votre bureau à l'heure actuelle. J'ai trouvé alarmant de constater que parmi vos principales dépenses fiscales l'éducation et les crédits pour frais de scolarité constituaient le poste le moins important. Autrement dit, nous n'investissons pas notre argent en tenant compte de nos besoins futurs. Merci beaucoup, messieurs.

The Chair: Thank you, Professor Scott. Perhaps we can have the questioning begin with Mr. Grubel because he has received many SSHRC grants over his academic career. He has applied for many, not only for himself, but for his own students. He recognizes the important role research plays in education and in quality education in introducing this particular type of scholarship we've had the benefit of hearing about today. So would you like to start discussion Mr. Grubel?

Mr. Grubel: I've received a few SSHRC grants, but I've turned down many more than I've received.

I would like to introduce an element of realism here. The fact is, Canada has by far the highest percentage of university graduates, or people with bachelors degrees, outside the United States. We are spending almost as much on education as we spend on health care.

We have more university places per 100,000 population in the Atlantic provinces than anywhere else in Canada. We have maintained spending fairly well. In real terms it has gone down, but this has happened in many other spending envelopes of the government.

When you were in my office I fully agreed with you that a full rich life requires that one not just learn how to handle a hammer or the modern equivalent to repair a computer, but that also learns about the values of humanistic education, history, and all the other things that social science and the humanities offer. So I fully agree with you.

• 1435

I really have no question other than to comment—since I was asked by our chairman—that your association, like all the other associations in Canada, will have to do with less and maybe try to be a little more efficient.

I can understand the point you are making, but I can also assure you that practically every organization that comes here tells us a similar story, how absolutely fundamental the activity they are engaged in—which our government is financing—is to the future of Canada.

We need a 15% reduction across the board in order to get into a current balance so that we do not add any more to the debt. I would suggest that once this is done, we then go on an upward trend again and we can see where we would increase our further expenditures. I am sure that at that point we will again have information of that nature.

I don't want to go on, Mr. Chairman. Thank you very much for the opportunity of putting me on the spot here again.

The Chair: Thank you, Mr. Grubel.

Prof. Scott: Do I have the opportunity to respond to Mr. Grubel?

The Chair: Sure you do, absolutely. Please go ahead.

Prof. Scott: I would accept without hesitation that the litany of facts you recited are in fact facts. That is to say, we do have a high level of undergraduate graduations. We do have a high level of graduates, higher than perhaps most of the OECD countries. We are keeping up a very good expenditure in education in certain areas and of certain sorts, not necessarily in the humanities, may I quickly add.

[Translation]

Le président: Merci, professeur Scott. Peut-être pourrionsnous commencer les questions avec M. Grubel qui, pendant sa carrière universitaire, a reçu beaucoup de subventions du CRSH. Il a eu l'occasion de présenter de nombreuses demandes, pas seulement pour lui-même, mais également pour ses étudiants. Il reconnaît le rôle important que joue la recherche dans l'éducation et dans la qualité de l'éducation, un rôle qu'on vient de nous expliquer ce matin. Monsieur Grubel, vous voulez donc commencer?

M. Grubel: J'ai effectivement reçu plusieurs subventions du CRSH, mais j'en ai refusé plus que je n'en ai reçu.

J'aimerais introduire un certain élément de réalisme dans la discussion. En réalité, le Canada a, et de loin, le pourcentage le plus élevé de diplômés universitaires, ou de gens qui ont des baccalauréats, à l'exception des États-Unis. Nous consacrons à l'éducation presque autant de fonds qu'à la santé.

Dans les provinces de l'Atlantique, nous avons plus de places d'université par 100 000 personnes que n'importe où ailleurs au Canada. Nos dépenses se sont maintenues à un niveau assez constant. En termes réels, elles ont diminué, mais c'est loin d'être la seule enveloppe du gouvernement dans cette situation.

Quand vous êtes venu dans mon bureau, je vous ai dit que j'étais parfaitement d'accord avec vous pour reconnaître que pour mener une vie riche et satisfaisante, il ne suffisait pas de savoir manier un marteau ou l'outil équivalent qui sert à réparer un ordinateur, mais qu'il fallait également profiter des valeurs d'une éducation humaniste, de l'histoire, et de toutes les disciplines des sciences sociales et des humanités. Je suis donc tout à fait d'accord avec vous.

Je n'ai pas vraiment de question à vous poser, mais puisque notre président m'a donné la parole, j'aimerais dire que votre association, comme toutes les autres associations canadiennes, va devoir se débrouiller avec moins, et peut-être aussi essayer d'être un peu plus efficace.

Je comprends ce que vous dites, mais je vous assure aussi que pratiquement toutes les organisations qui viennent ici nous racontent la même histoire: leurs activités—financées par notre gouvernement—sont absolument fondamentales pour l'avenir du Canada.

Pour équilibrer notre budget actuel et ne pas aggraver encore la dette, nous devons effectuer des coupures de 15 p. 100 dans tous les domaines. Une fois cet exercice accompli, nous pourrons peut—être remonter la côte et voir où il est possible d'augmenter certaines dépenses. Je suis certain qu'à ce moment—là nous entendrons de nouveau ce genre d'information.

Monsieur le président, je m'en tiendrai là. Merci beaucoup de m'avoir mis sur la sellette une fois de plus.

Le président: Merci, monsieur Grubel.

M. Scott: Est-ce que je peux répondre à M. Grubel?

Le président: Absolument, je vous en prie.

M. Scott: Je suis prêt à accepter sans hésitation cette litanie de faits que vous avez récités. Effectivement, nous avons une proportion très élevée de diplômés, une proportion qui est peut-être plus élevée que la plupart des pays de l'OCDE. Nos dépenses dans certains domaines et dans certains secteurs se maintiennent, mais je me hâte d'ajouter, pas forcément dans le secteur des humanités.

In fact, that's my point. In the humanities the expenditure has not been properly targeted.

My point to you, sir, and it is a point that I'm making generally, is that we are not necessarily spending that money wisely and our universities are marketing only one kind of product, namely, degrees.

I believe we should begin to demand of our universities a greater variety of product. Also in that context, I believe it would be the case that more of our graduates would have more of an impact on the economy. We are fragmented across the country. I described our universities as a network—a provincial network of universities—but we have not really established that it is a network with a national agenda.

I believe the federal government has a role to play in the setting of national standards, for instance, of competencies and so on. I believe that has some kind of fiscal implication. I believe that should the federal government begin looking at national standards in post–secondary education, then this has fiscal implications, for instance, for the qualification question and the tying of actual transfer payments to that kind of statement of standards.

I'm suggesting to you that if this is a genuine consultation process and not just a process in which you are inviting Canadians to come and beg for money—and I caution you about this, because if it is a consultation process it must appear to be so as well; I would ask you to bear that in mind—then I would suggest you listen to what happened this morning at the round table and listen to what Dr. Bear and I are saying to you. There is a change needed in the way Canada thinks about higher education and about the utilization of our resources and there are resources we're not using properly.

Mr. Grubel: I would like to respond quickly. I feel that as a finance department you are asking us to pass on to the finance minister issues that are properly the responsibility of the ministry of education, if we have it.

Now, if you want us to create a federal ministry of education, not only would it cost a great deal of money, but I also warn you that I have lived and been in countries where we have such agencies and I am not sure you would want what comes out of it.

I spoke to the lady this morning who advocated more centralization and when I squeezed her a little bit she said, of course, I want to be in charge.

The Chair: I beg your pardon.

Prof. Scott: Metaphorically.

The Chair: Metaphorically speaking.

[Traduction]

Et c'est justement mon argument. On n'a pas donné suffisamment de place aux humanités.

Ce que j'essaye de vous expliquer, à vous et d'une façon générale, c'est que l'argent que nous dépensons n'est pas forcément dépensé à bon escient et que nos universités semblent ne vendre qu'un seul produit, c'est-à-dire des diplômes.

À mon avis, nous devrions commencer à exiger de nos universités une plus large gamme de produits. Dans ce même contexte, je suis convaincu qu'un plus grand nombre de nos diplômés pourraient avoir une influence plus grande sur l'économie. Nous sommes fragmentés dans tout le pays. J'ai dit que nos universités constituaient un réseau, un réseau provincial d'universités, mais ce qui manque en fait à ce réseau, c'est un programme national.

À mon avis, le gouvernement fédéral a un rôle à jouer et devrait fixer des normes nationales, sur le plan des compétences par exemple, etc. Cela a également des implications fiscales. En effet, si le gouvernement fédéral s'intéressait à des normes nationales au niveau postsecondaire, cela aurait des implications fiscales, par exemple sur le plan de la qualification, et on pourrait lier les paiements de transfert à ce type de normes.

S'il s'agit d'un véritable processus de consultation, et si vous ne vous contentez pas d'inviter les Canadiens à venir mendier de l'argent, je vous conseille d'écouter attentivement ce qui s'est dit ce matin à la table ronde et d'écouter en particulier ce que le M. Bear et moi-même sommes venus vous dire. D'autre part, j'aimerais vous mettre en garde car s'il s'agit d'un véritable processus de consultation, il importe qu'il en ait également l'apparence. Le Canada doit changer sa façon de penser face à l'éducation supérieure et à l'utilisation des ressources consacrées à ce secteur, il y a par ailleurs des ressources que nous n'utilisons pas à bon escient.

M. Grubel: J'aimerais répondre en deux mots. J'ai l'impression que vous êtes un peu comme le ministère des Finances qui nous demanderait de confier au ministre des Finances des responsabilités qui relèveraient en réalité du ministère de l'Éducation, si nous en avions un.

Si vous voulez que nous établissions un ministère fédéral de l'Éducation, non seulement cela coûterait très cher, mais je dois vous dire que j'ai vécu dans des pays qui possèdent de tels organismes, et j'en ai visité d'autres, et je ne suis pas tellement certain que vous aimeriez le résultat.

Ce matin, j'ai discuté avec la dame qui réclamait plus de centralisation, mais quand je l'ai acculée un peu au pied du mur, elle a fini par admettre qu'elle voulait garder le contrôle.

Le président: Je vous demande pardon.

M. Scott: C'est une métaphore.

Le président: Une métaphore.

• 1440

Mr. Grubel: When I suggested to her that they might also demand things that, for example, the Bloc and the people in Quebec would not like, she said, well, I would want such a central organization with me in charge.

M. Grubel: Quand je lui ai fait remarquer qu'on exigerait peut—être des choses qui ne plairaient pas au Bloc ni à la population québécoise, elle m'a répondu: eh bien, il faudrait que ce soit moi qui dirige cet organisme central.

I just want to put out a warning: first, that we have nothing to do with it and have no influence over it—you can go on record—and second, that you should be aware of the dangers of centralization.

Prof. Scott: No. sir.

Mr. Grubel: You mean that as the finance committee, we have influence over this?

Prof. Scott: If you don't, then you're not doing your job. I believe that if you're serious, the finance committee has some serious role to play in deciding where Canada is going to invest its money. Otherwise why are you publishing these books? Am I missing something? I believe Canada cannot go on thinking the finance committee is simply an area for brokering special interests across the country.

Mr. Grubel: You are not a special interest?

Prof. Scott: I am not a special interest. I am here building an information highway. I am building a highway for people to talk to each other and communicate with each other. If you regard me as a special interest as a road builder, then please do, but I am a road builder-nothing more.

Any nation that doesn't take responsibility for the communication-

Mr. Bear: Your road?

Prof. Scott: Yes. Any nation that doesn't take responsibility for superhighways or otherwise, and makes that a top priority on its financial table is in serious trouble.

Canada has ignored education. Again, I think part of the problem of Canadian unity has been the poverty of the level of discourse between Canadians of the two nations. That is a central issue.

M. Loubier: Monsieur Scott, je vous félicite pour votre présentation. Je vous félicite aussi d'avoir donné comme référence M^{me} Jacobs. J'ai eu l'occasion de lire plusieurs de ses livres et de ses articles et j'apprécie beaucoup son approche multidisciplinaire.

Je vous dirai que j'abonde dans le même sens que vous. On ne peut pas isoler le problème des finances publiques et de la compétitivité de l'économie canadienne. Dans un monde qui se globalise, tout doit être pris en considération. Les nations qui, à l'heure actuelle, réussissent sur le plan économique sont celles qui ont fait une place aux humanités.

Vous avez mentionné tout à l'heure, et ce n'est pas la première fois que je l'entends, que plusieurs chercheurs universitaires, qu'ils soient économistes, spécialistes en gestion ou peu importe, disent que le plus grand avantage concurrentiel qu'un pays peut avoir, c'est la qualité et la flexibilité de ses ressources humaines. Étant donné que le monde est en perpétuel changement, il faut qu'il y ait une place pour les humanités.

La première expression de la pensée humaine—on revient aux vieilles écoles universitaires—vient de la philosophie. La philosophie, c'est la la possibilité de penser, de faire des abstractions et de faire preuve d'ingéniosité. C'est ce qu'on demande à l'heure actuelle à tous les gens qui sortent des universités.

[Translation]

Je tiens donc à vous prévenir que cela ne relève pas de notre compétence et que nous n'avons aucune influence dans ce domaine et deuxièmement, vous devriez vous méfier des dangers de la centralisation.

31 - 10 - 1994

M. Scott: Pas du tout, monsieur.

M. Grubel: Vous croyez que le Comité des finances a une influence dans ce domaine?

M. Scott: Si vous n'en avez pas, vous faites mal votre travail. Si le Comité des finances fait un travail sérieux, il doit avoir son mot à dire concernant les secteurs où le Canada va investir son argent. Sinon, pourquoi est-ce que vous publiez ces documents? Ai-je mal compris? J'estime que le Canada ne peut plus faire comme si le rôle du Comité des finances se limitait à un travail de courtage auprès des groupes d'intérêts spéciaux au pays.

M. Grubel: Vous ne représentez pas un de ces groupes d'intérêts spéciaux?

M. Scott: Non. Je participe à l'élaboration d'une autoroute électronique. De cette façon, les gens peuvent communiquer entre eux. Si vous estimez que c'est le travail d'un groupe d'intérêt spécial, faites comme vous voulez, mais je suis un constructeur de route, rien de plus.

Une nation qui néglige la communication. . .

M. Bear: Votre route?

M. Scott: Oui. Une nation qui ne fait pas en sorte que les voies de ensuring that its avenues of communication are open, whether communication restent ouvertes, qu'il s'agisse d'autoroutes de l'information ou d'autres choses, s'expose à de sérieux ennuis.

> Le Canada a négligé l'éducation. Je pense que le problème de l'unité canadienne tient en partie à la pauvreté du discours entre les Canadiens des deux nations. C'est un aspect fondamental.

> Mr. Loubier: Mr. Scott, I'd like to congratulate you for your presentation. I also commend you for your reference to Mrs. Jacobs. I've had the opportunity to read several of her books and articles and I very much appreciate her multidisciplinary approach.

> I must say that I'm in full agreement with you. We cannot isolate the problem of public finance and the competitiveness of the Canadian economy. In a globalized world, everything must be taken into account. The nations that have successful economies at the present time are those which have made a place for the humanities.

> You said, and this is not the first time I've heard it, that in the view of a number of university researchers, economists, management specialists and others, the greatest competitive advantage a country can have is the quality and the flexibility of its human resources. Since the world is in a state of perpetual change, there must be a place for the humanities.

> The first expression of human thought, and we go back to the old tradition of the first universities, is philosophy. Philosophy is the ability to think, to make abstractions and to show ingenuity. That is what is expected now of university graduates.

Je vous félicite donc pour votre approche. Ce qui est un peu spécial à l'heure actuelle, c'est qu'on veut toujours séparer les choses. À l'heure actuelle, il y a trois comités qui travaillent de façon concurrente. Il y a le Comité des finances, qui cherche à trouver une façon de régler la crise financière du gouvernement canadien. Tout le monde reconnaît qu'il y a une grave crise. Également, le Comité du développement des ressources humaines se promène partout au Canada pour trouver des moyens de réformer les programmes sociaux et pour penser à un système d'éducation, alors que tout doit s'imbriquer. Et il y a un troisième Comité qui siège, celui de l'environnement. M. Bear nous a présenté un bon exemple où l'environnement et l'économie ne font qu'un. On parle de développement durable à ce moment-là.

Il faut penser de plus en plus globalement, et non pas uniquement de façon spécialisée comme on l'a fait dans le passé. Cela ne marche plus. Quand vous marchez, la jambe droite ne peut pas ignorer ce que fait la jambe gauche. Cela n'a aucun sens.

• 1445

J'aimerais vous poser une question sur cette approche. Avez-vous pu comparer ce qu'on fait à l'heure actuelle au Canada et ce qui se fait ailleurs dans le monde, pas au niveau global, mais uniquement au niveau des investissements dans les sciences humaines? Sur le plan global, les pays industrialisés dépensent beaucoup pour l'éducation, mais sans nécessairement obtenir tous les résultats qu'ils devraient obtenir. Uniquement au niveau des sciences humaines, avez-vous une base de comparaison entre les pays qui sont forts sur le plan économique, par exemple le Japon et l'Allemagne?

Prof. Scott: The data you ask for has been partially assembled in a document hurriedly prepared for inclusion in the kit currently being developed by Dr. Gerrard in his science and technology review. The humanists had to struggle very hard to have an ear in that process. We did and the committee was very generous in receiving our interventions, so we too were included within the research envelope. That data is prepared, I can make it available to you but it will be a day or so before I can get it to the committee. The document that I treated you to was prepared on Thursday because we had no further notice, but a better document is being prepared for this process.

Je vous enverrai ces données un peu plus tard.

Mr. Abbott: For the record, my party would not see any reductions in expenditures on environment, enforcement of laws or education. Inflation undoubtedly will do the reduction in its own way, but we see education as being a way out of the situation that we're in currently. My daughter is now around 25 years old. She graduated from university with a bachelor in something or other and somebody asked her what you say to somebody who has just received their bachelor degree. The reply was "I'll have a Big Mac, French fries and a coke".

I believe her major was in psychology. She now has to go out into the workforce to retrain to get into something else. While I have a tremendous amount of sympathy for the position you're coming forward with, maybe it comes down to a situation quelqu'un a déjà un emploi et a la possibilité de suivre des

[Traduction]

I'd like to congratulate you for your approach. It is rather unusual at a time when an attempt is always made to compartmentalize things. Right now there are three committees working simultaneously. There is the Finance committee, attempting to find a way to solve the financial crisis of the Canadian government. Everyone acknowledges that there is a serious crisis. The Committee on the Development of Human Resources is travelling throughout Canada to hear about ways of reforming our social programs and to give thought to an educational system, and all of the piece are going to have to fit together. There is a third committee holding hearings, the Environment Committee. Mr. Bear gave us a good example of where the environment and the economy cannot be separated. Their topic is sustainable development.

There is an increasing need to think globally, rather than in the specialized way we've done in the past. It no longer works. When you walk, your right leg cannot ignore what your left leg is doing. It doesn't make sense.

I'd like to ask you a question about this approach. Have you made any comparisons between what is being done in Canada and in the rest of the world with respect to the level of investment in the humanities? Generally speaking, industrialized countries spend far more on education but not necessarily with the results that should be expected. With specific reference to the humanities, do you have any basis for comparison between countries that have a strong economy, for example Japan and Germany?

M. Scott: Les données que vous demandez se trouvent en partie dans un document vite préparé pour faire partie d'une publication sous l'égide du professeur Gerrard dans son examen des sciences et de la technologie. Les humanistes ont dû lutter très fort pour participer à ce processus. Le comité a accepté d'écouter nos interventions et on nous a inclus dans l'enveloppe de recherche. Les données sont disponibles. Je peux vous les communiquer, mais il faudra attendre un jour ou deux. Le document que je vous ai donné a été préparé jeudi parce que nous n'avons pas eu d'autre préavis, mais un meilleur document est préparé dans le cadre de cet exercice.

I'll be sending you this information shortly.

M. Abbott: Je tiens à dire publiquement que mon parti n'est pas favorable à une réduction des dépenses dans le domaine de l'environnement, l'application de la loi et l'éducation. L'inflation va sans doute finir par provoquer ce résultat et nous estimons que l'éducation est une facon de nous sortir de cette crise. Ma fille a maintenant 25 ans. Elle a reçu un diplôme universitaire en je ne sais trop quelle matière et à quelqu'un qui lui demandait ce qu'on dit à une nouvelle bachelière, elle a répondu: «Je prendrai un Big Mac, des frites et un Coke».

Je pense qu'elle s'était spécialisée en psychologie. Maintenant, il lui faut une formation pour qu'elle trouve un emploi. Je sympathise beaucoup avec votre point de vue, mais si

college after hours and can take jazz appreciation or upgrade their bookkeeping skills, if they want to maintain their job they will upgrade their bookkeeping.

When you were part way through your presentation you told your colleague Mr. Bear that you were not urging cuts in other agencies, but according to the statistics I have in front of me, Canada spends more than \$44 billion per year in our schools, colleges and universities. We devote 6.2% of our gross domestic product to education, ranking 5th among OECD countries, yet the reality is that we have students coming out of our universities who can't match up with jobs, my daughter included.

Prof. Scott: That's because provincial [Inaudible—Editor] misfit.

Mr. Abbott: The point is that we also have companies that want to hire people, but can't match the young people up with them.

I doubt you will agree, but let me present a position to you. The products of Canada's schools and universities are increasingly unable to make a transition to the workforce. Governments must take action to remove legislation and institutional barriers to linkages between school and work, university and work, private sector research and development and university research, trade colleges and universities.

• 1450

In other words, at this time in our history we face tremendous barriers even to funding existing social programs, to say nothing of education, which is very high on my party's list of priorities. While I have a tremendous amount of sympathy for what you're saying and I realize that life isn't just how to program a computer, aren't we at a point in our country's development where we have to get a bigger economic bang for our \$44-billion buck?

Prof. Scott: May I respond by saying I respectfully appreciate your sympathy, but it clearly isn't for what I'm saying. I think either I have failed to communicate properly, which is entirely possible, or you have failed to listen. I have been making a strong point that it is crucial that precisely those who are doling out Big Macs have an education. We cannot afford an ignorant employee at McDonald's any more than we can afford an ignorant lawyer.

My point is that our universities do agree entirely with what you assumed I would disagree with, that our universities must become very much more integrated in the real economy and must see it as their mission to educate people, not to train the middle class to take over as the middle class. In certain areas, however, I would suggest we need a middle class, but that's another economic issue I won't venture into at the moment.

I strongly urge, by way of response, that the universities have a much broader role to play in meeting the real urgent commercial and industrial demands of Canada, and we are at the moment blocked in doing so by virtue of the fact we have provincial masters in a federal regime and we aren't mixing those two agendas at all well. We don't have a national sense.

[Translation]

where if someone is working at a job and has a choice of going to a cours du soir en appréciation du jazz ou bien perfectionner sa comptabilité, s'il veut garder son emploi, il va choisir le dernier.

> À un moment de votre exposé, vous avez dit à votre collègue M. Bear que vous ne préconisiez pas des réductions budgétaires pour d'autres organismes, mais d'après les statistiques que j'ai ici, le Canada consacre plus de 44 milliards de dollars annuellement à ses écoles, collèges et universités. Cela revient à 6,2 p. 100 de notre produit national brut, ce qui nous donne le cinquième rang parmi les pays de l'OCDE, mais il se trouve que nos diplômés universitaires, ma fille comprise, ne correspondent pas aux profils recherchés par les employeurs.

> M. Scott: C'est à cause des provinces [Inaudible-Éditeur] et une mauvaise adaptation.

> M. Abbott: Il y a des entreprises qui veulent engager des gens, mais ils ne trouvent pas ce qu'ils cherchent chez les jeunes.

> Vous ne serez sans doute pas d'accord avec moi, mais voici ce que j'en pense. Les jeunes qui sortent de nos écoles et de nos universités font de plus en plus difficilement la transition au milieu du travail. Les gouvernements doivent prendre des mesures pour enlever les obstacles d'ordre législatif et institutionnel et pour jeter des ponts entre l'école et le marché du travail, l'université et le marché du travail, la recherche du secteur privé et la recherche universitaire, les collèges professionnels et les universités.

> Autrement dit, à ce moment-ci de notre histoire, il nous est extrêmement difficile de financer les programmes sociaux existants, sans parler de l'éducation qui est une priorité très importante pour mon parti. J'ai beaucoup de sympathie pour ce que vous dites et je comprends qu'il ne suffit pas dans la vie de savoir programmer un ordinateur, mais à ce moment-ci de notre développement, ne devrions-nous pas dans notre pays en avoir davantage pour nos 44 milliards de dollars?

> M. Scott: Sauf votre respect, j'apprécie la sympathie que vous exprimez, mais elle ne se rapporte certainement pas à mes propos. Ou bien je ne me suis pas bien expliqué, ce qui est tout à fait possible, ou bien vous ne m'avez pas écouté. J'ai insisté sur le fait qu'il est crucial que ceux, justement, qui préparent les Big Macs aient une éducation. Nous ne pouvons nous permettre d'avoir un employé ignorant chez McDonald, pas plus que d'avoir un avocat ignorant.

> Je veux dire que les universités sont tout à fait d'accord avec ce que vous présumiez que je rejetais, c'est-à-dire que nos universités doivent devenir beaucoup plus intégrées à l'économie réelle et doivent considérer qu'elles ont la mission d'éduquer la population, plutôt que de former la classe moyenne comme relève de la classe moyenne. Pour certaines choses, toutefois, je dirais que la classe moyenne est nécessaire; mais c'est une autre question économique et je ne m'y aventurerai pas pour l'instant.

> Pour vous répondre, j'exhorte fortement les universités à jouer un rôle plus large, en satisfaisant les besoins urgents et très réels des secteurs commerciaux et industriels du Canada. En ce moment, il y a un obstacle à cela: nous avons des maîtres provinciaux dans un régime fédéral, et nous n'arrivons pas très bien à concilier les deux types de programme. Nous n'avons pas de conscience nationale.

Mr. Abbott: Am I incorrect in my understanding that education is a provincial matter?

Prof. Scott: You're quite correct sir, it is a provincial matter.

Mr. Abbott: Then I don't understand your comment.

Prof. Scott: Education is a provincial matter. The setting of standards for those who are to be educated as Canadians, however, is a federal responsibility, I believe.

I don't want to get into the constitutionality of this, but clearly the funding of schools at the primary and secondary level and at the university level is a provincial responsibility. We all know health is also a provincial responsibility. We all know that the feds are very much involved in funding health and education at the post–secondary level especially.

Mr. Abbott: But I-

Prof. Scott: And I want them to do some standards as well.

Mr. Abbott: I'm honestly trying to work to an understanding of your presentation and your position. I'm not being antagonistic. I really want to understand.

My understanding of your presentation with respect to the humanities was that this would be in addition to, or separate from, the actual direction. In other words, in connection with this business of a person with a degree serving up Big Macs—and I should tell you I know a number of people who have either worked there or who in fact own the franchises, and it's a wonderful organization, which I should not be denigrating—the point is I don't think a person needs a bachelor of arts degree to flip a hamburger. That's the mismatch.

I guess where I'm coming from in my understanding of your presentation was that we should at least be maintaining equal emphasis on the humanities, and this doesn't relate to actual work, actually earning money.

Prof. Scott: There is where our problem is, sir. I would argue the humanities relate very directly to the innovation and to the aptitude for reflective lateral thinking that is needed at the Big Mac store just as much as it is needed at the engineering draftsman's table and in Parliament.

My point to you is that we have been underselling Canadians' aptitude for the kind of thinking that makes a nation possible. We have not been allowing Canadians to become as educated and as participatory in their own democratic institutions as they could be. I believe our universities have more of a role to play in that. Canadians may not need a BA to flip a hamburger, but they need to have a BA in order to participate in the economy effectively. Their actual occupation is not contingent upon the BA, but their role as citizens and their capacity to do something and maintain the wealth they do earn in their occupations is a function of their educational level.

[Traduction]

M. Abbott: Ai-je tort de croire que l'éducation est une compétence provinciale?

M. Scott: Vous avez tout à fait raison, monsieur, c'est une compétence provinciale.

M. Abbott: Alors, je ne comprends pas vos propos.

M. Scott: L'éducation relève des provinces. L'établissement de normes pour l'éducation des Canadiens est toutefois de compétence fédérale, je crois.

Je ne veux pas plonger dans un débat constitutionnel à ce sujet, mais il est clair que le financement des écoles aux niveaux primaire et secondaire, ainsi qu'au niveau universitaire, incombe aux provinces. Nous savons tous que la santé est également une responsabilité provinciale. Pourtant, le fédéral accorde un financement très important à la santé et à l'éducation surtout au niveau postsecondaire.

M. Abbott: Mais je. . .

M. Scott: Et je veux qu'il fixe également des normes.

M. Abbott: J'essaie honnêtement de comprendre votre exposé et votre position. Je ne veux pas de confrontation; je veux vraiment comprendre.

Si je comprends bien votre exposé, pour les sciences humaines, cela serait en sus de la direction actuelle, ou en serait distinct. Autrement dit, au sujet de cette personne diplômée qui sert des Big Macs—je dois vous dire que je connais bon nombre de personnes qui ont travaillé chez McDonald ou qui, en fait, en possèdent une franchise, et je dirais que c'est une merveilleuse organisation que je ne voudrais surtout pas dénigrer—je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'avoir un baccalauréat ès arts pour faire griller des galettes de boeuf. Voilà ce qui cloche.

Ce que je crois comprendre de votre exposé, c'est qu'il faudrait au moins donner la même valeur aux sciences humaines, même si cela ne se rapporte pas à des emplois réels, à un gagne-pain.

M. Scott: Voilà le problème, monsieur. Je prétends que les sciences humaines influent très directement sur l'innovation et sur l'aptitude à la pensée latérale qui sont nécessaires tant pour le cuisinier de chez McDonald que pour le dessinateur technique ou le parlementaire.

Je tiens à dire que nous avons été trop modestes au sujet de notre aptitude à penser d'une manière qui pourrait faire de nous une nation. Nous n'avons pas permis aux Canadiens de devenir aussi instruits qu'ils l'auraient pu ni de participer à leurs institutions démocratiques dans la mesure où ils l'auraient pu. Je pense que nos universités ont un rôle à jouer en ce sens. Les Canadiens n'ont peut-être pas besoin d'un baccalauréat ès arts pour faire griller une galette de boeuf, mais ce diplôme leur est peut-être nécessaire pour contribuer plus efficacement à l'économie. En fait, leur emploi ne dépend pas de leur baccalauréat, mais le niveau d'éducation a une influence sur la façon dont ils jouent leur rôle comme citoyens et sur leur capacité d'agir et de conserver leur revenu d'emploi.

• 1455

Mr. Abbott: At the risk of taking on my daughter, who is a wonderful person—

M. Abbott: Au risque de paraître m'attaquer à ma fille, une merveilleuse personne...

Prof. Scott: I've got two of them.

Mr. Abbott: —I just cite her and this case as an example of a situation where a person goes for four and a half years, comes out at the top of the class in something that I assume would fall under humanities, and then has to spend another two years after that getting some experience so she can function in the investment firm she's involved with.

It seems to me that while she is undoubtedly a better person in terms of her appreciation and what she can contribute to society overall, there are probably a couple of years wasted in there in terms of her productivity and hence the productivity of our whole country.

Prof. Scott: I cite Michael Onseen, whose recent book deals directly and precisely with the issue you're putting forward, Mr. Abbott. Your daughter, with her degree and her two years of extra training in the corporation itself, is likely to make it to the top a heck of a lost faster than the person who apprenticed directly in the corporation.

Please do not allow our old attitudes of anti-intellectualism to corrode our country. It is happening and it mustn't be allowed to continue happening, because it is not only Quebec we'll lose, I guarantee you, if we continue to underwrite our own students' and our own adults' capacity to educate themselves and participate in our democracy.

Mr. Abbott: Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chair: Thank you, Mr. Abbott. Mr. Mitchell, please.

Mr. Mitchell: Thank you, Mr. Chairman. It was a fascinating discussion, but I'd like to try to take a moment to pull this back onto a financial standpoint.

I can certainly understand your argument about the long-term investment. I don't think anybody would disagree that making that investment is a good thing for Canada, not just in the humanities, but as he said, across the various funding councils and education in general. We spend about \$16 billion just on post—secondary education in this country, about half of which the federal government pays for. I think everybody agrees with that.

In my former occupation, though, I was a banker, and one of the things that—

The Chair: Shame.

Mr. Mitchell: I know, it's a terrible thing.

One of the things we always had to do in the banking industry when we dealt with business and when we dealt with individuals was to understand the difference between what we should do and what we could do. I think there is a basic similarity here when we are talking about the finances of Canada.

You have demonstrated I think quite well and probably generally accept what we should do. Part of the role, though, of this committee and of our government in general is to try to come to an understanding, given what we should do, about what we can do.

In my mind, if by definition you are suggesting that this particular funding council is not only something we should do, you have to find a way we can do it. If we're going to be able to find a way we can do it, given that we have this budgetary

[Translation]

M. Scott: J'en ai deux moi-même.

M. Abbott: . . . je vais vous présenter son cas comme exemple d'une personne qui a passé quatre ans et demi aux études, est arrivée première de classe dans un domaine que je présume faire partie des sciences humaines et qui a dû ensuite passer deux ans à acquérir de l'expérience afin de travailler efficacement pour son employeur, une société d'investissement.

Elle est certainement une meilleure personne parce qu'elle comprend mieux les choses et peut mieux contribuer à la société dans son ensemble, mais elle a probablement perdu deux ans de productivité et ces deux années sont perdues pour tout le pays aussi.

M. Scott: Je vais citer Michael Onseen, dont le récent livre porte directement et précisément sur la question dont vous parlez, monsieur Abbott. Votre fille, avec son diplôme et ses deux années de formation supplémentaire au sein même de l'entreprise, est susceptible de gravir les échelons jusqu'au sommet bien plus rapidement qu'une personne qui n'a que l'expérience acquise chez l'employeur.

De grâce, ne laissons pas nos anciennes attitudes anti-intellectuelles gruger ce qu'il y a de bon dans notre pays. Cette attitude existe et nous devons l'empêcher de perdurer; nous ne perdrons pas seulement le Québec, je vous le garantis, si nous continuons à miner la capacité de nos étudiants et de nos adultes de s'instruire et de participer à notre démocratie.

M. Abbott: Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Abbott. Monsieur Mitchell, s'il vous plaît.

M. Mitchell: Merci, monsieur le président. Cette discussion était fascinante, mais j'aimerais que l'on prenne le temps de revenir à des considérations d'ordre financier.

Je comprends certainement votre argument de l'investissement à long terme. Personne ne contestera que l'investissement est bon pour le Canada, non seulement dans les sciences humaines, comme il l'a dit, mais dans tous les conseils subventionnaires et dans l'éducation en général. Nous consacrons environ 16 milliards de dollars uniquement pour l'éducation postsecondaire au Canada, dont environ la moitié est versée par le gouvernement fédéral. Tout le monde est d'accord là—dessus.

J'étais anciennement banquier et l'une des choses que nous faisions...

Le président: Quelle honte!

M. Mitchell: Je sais, c'est vraiment horrible.

Lorsque nous traitions avec des entreprises ou des particuliers, il y a une chose que nous devions toujours faire, nous, du secteur bancaire: comprendre la différence entre ce que nous devions faire et ce que nous pouvions faire. Je vois une similarité avec les finances du pays.

Vous avez très bien parlé de ce que nous devions faire et nous l'acceptons. Mais notre comité et notre gouvernement ont également pour rôle de comprendre ce qu'ils peuvent faire, compte tenu de ce qu'ils doivent faire.

À mon avis, si vous prétendez que le financement de ce conseil subventionnaire ne doit pas seulement faire partie des choses que l'on doit faire, il faut que vous trouviez comment on peut le faire. Si nous pouvons trouver une façon de le faire,

problem, then by definition you are suggesting that there are other malgré nos problèmes budgétaires, il va de soi qu'il faudra réduire cuts so that we can continue to make the investment that you're considérez comme absolument essentiel. suggesting is absolutely essential.

Prof. Scott: Your clerk very generously sent me a copy of the letter that Mr. Martin sent to all of you to tell your witnesses to say where do we cut. I came here aware that I was going to get this question and I will try to answer it pointedly.

I've already alluded to the fact that the Auditor General I think must begin to figure much more prominently, much more immediately. Mr. Gauthier's private member's bill I believe has merit and I think it should be supported. I know the Department of Finance is likely to be unwilling to give up its role in that area, but I believe it should nonetheless be encouraged to do so. We have to rely on the Auditor General to some extent.

That's kind of a cheap way out of responding to your question. A more fundamental and I believe a more realistic answer to your question is this. To come back to my major point, Canada as a nation, un nation, a single nation—we haven't achieved that yet—Canada as a nation does have a real fiscal responsibility for educating its citizens.

• 1500

I believe that to some extent the establishment of standards at the post-secondary level-standards of attainment, standards of capability, standards of competency—is something the federal government should seriously look at.

I would add in the fiscal context that some linkage between standards attainment, once they have been carefully negotiated and once they have been recognized as arising out of local and regional needs, some linkage between the attainment of carefully determined standards and fiscal support might be appropriate. It might address some of the problems that your colleagues from the Reform Party have isolated-for instance, the fact that our graduates don't get into the workforce because they're being trained without due attention to the needs of their region.

Our universities are trying to ape some notional university in the sky. A given university, l'Université de Moncton, the University of Dalhousie, might just as well be in downtown Dubuque, Iowa, because we teach the same curricula very largely. We don't take account of our own local regional needs and our own researching. I believe that's a fault in Canada. I believe that the federal government has a role to play.

Mr. Grubel: That's the fault of tenure.

Prof. Scott: I'm not going to argue the issue of tenure. We both know where you're coming from and where I'm coming from on that and Mr. Klein is coming from on that.

It is in part a failure to be mobile in Canada—that I will tell you, hat I will agree with entirely. We are not mobile enough ntellectually or in our own personalities. We have to move around nore.

[Traduction]

areas where we should be reducing the amount of expenditure. I les dépenses dans d'autres secteurs. J'aimerais bien savoir ce que would be curious as to what your understanding or your concept or vous pensez, quelle est votre idée à ce sujet? Où allons-nous prendre your belief is as to where we should be making those other types of l'argent qui est nécessaire pour continuer d'investir dans ce que vous

> M. Scott: Votre greffière m'a généreusement envoyé une copie de la lettre que M. Martin vous a adressée à tous pour que vos témoins répondent à la question: où couper? Je suis donc venu ici en sachant pertinemment qu'on me poserait la question et je vais essayer d'y répondre comme il se doit.

> J'ai déjà dit que le vérificateur général doit jouer un rôle plus important, plus immédiat. Le projet de loi de M. Gauthier a du mérite et je crois qu'il faut lui donner votre appui. Je pense que le ministère des Finances sera réticent à perdre ce rôle, mais je pense qu'il faudrait tout de même l'encourager à le faire. Nous devons nous fier au vérificateur général, dans une certaine mesure.

> Je pense que c'est une réponse facile à votre question. Voici ma réponse plus fondamentale et plus réaliste. Revenons à mon principal argument: le Canada comme nation, une nation-même si nous n'en sommes pas encore une —le Canada comme nation a une responsabilité financière réelle relative à l'éducation de ses citoyens.

> Le gouvernement fédéral, je pense, devrait sérieusement songer à établir des normes pour les études postsecondaires, qu'il s'agisse d'aptitudes, de qualifications ou de compétences.

> J'ajouterais qu'il serait également judicieux d'établir un lien entre les normes de qualification—lorsqu'on sera parvenu à s'entendre là-dessus en tenant compte des besoins locaux et régionaux-et un appui fiscal. On résoudrait peut-être de la sorte certains des problèmes que vos collègues du Parti réformiste ont signalés, par exemple le fait que nos diplômés ne trouvent pas à se placer sur le marché du travail parce que leur formation s'est faite sans tenir compte des besoins de la région.

> Nos universités essaient de se conformer à un modèle imaginaire; c'est ainsi que l'Université de Dalhousie ou celle de Moncton pourrait tout aussi bien être située à Dubuque, dans l'Iowa, parce que dans l'ensemble le programme d'étude est le même. Nous ne tenons pas compte de nos besoins locaux ou régionaux, ni de nos travaux de recherche. Je crois que c'est là l'une des faiblesses du Canada, auxquelles le gouvernement fédéral devrait remédier.

M. Grubel: C'est la faute de la titularisation.

M. Scott: C'est une question dont je ne veux pas discuter. Nous connaissons tous deux nos positions respectives, ainsi que celles de M. Klein.

C'est dû en partie à un manque de mobilité dans notre pays, et sur ce point je suis entièrement d'accord avec vous. Nous manquons d'agilité, tant sur le plan intellectuel que dans notre personnalité même. Nous devrions nous montrer plus entreprenants.

Mr. Mitchell: I'm trying to understand, in answer to my question on that, are you suggesting that if we set those national standards, if---

Prof. Scott: If you negotiate them.

Mr. Mitchell: —if you negotiate them, if somehow they're made to exist, that we will be delivering our educational component in a le jour, notre système d'éducation en deviendra moins coûteux? less expensive manner?

Prof. Scott: I believe you will be delivering it in a very much more focused, a very much more immediately manageable way. I believe maniable et je pense qu'il sera également plus rentable. you'll be delivering it in a more cost-effective way.

I am not about to say that you can deliver it in a net cheaper way, but your productivity will be very largely higher. You will be fitting your graduates, not only of degree programs but of all these other programs that I'm suggesting universities are already beginning to deliver to the public, to the real needs of the economy in the local regions.

Mr. Mitchell: You're still leaving me, though, with the basic problem. You're making a point that this type of investment is absolutely essential, but we're still left with the fact that there are only so many things we can do. So I come back to the question, what is it that I have to let go in order to make that investment, because I have to let something go.

Prof. Scott: With respect, sir, we are not playing a zerosum game here, despite the fact that many of you on that side of the table would like us to believe it. If I sit down, as I do monthly, and do up my budget and realize that I don't quite have enough to do what I need to do, one of the things I have to do quickly is look at what assets I have to realize it. Where can I start realizing some assets? I believe this is a fundamental part of fiscal planning that you're not doing. You're not realizing that there are assets that can generate wealth.

I believe to assume that we're living in some kind of static economy where there is a single pot of money and it isn't a changing pot is fundamentally wrong-headed, sir.

Mr. Mitchell: I don't think that's an accurate description of what this committee is doing or trying to do. There's an acceptance that we will generate new growth in this economy, that we will in fact accomplish a narrowing of that gap through increased economic activity.

There are very few individuals who I've run across who've given testimony at this committee who suggest that the full \$40-billion gap is going to be achieved by investment in assets, creating new economic wealth and new growth. There's a structural deficit problem that we have here that results from the expenditure side and it needs to be dealt with. At least I certainly believe that. I think most people who come in front of us believe that.

Prof. Scott: I believe it too. I believe that there is a very serious problem, that we are seriously in debt. I believe that a true consultation process with some greater duration, with availability of documents more generally, and also with the realization that we're talking about economic issues and not purely fiscal and financial issues...

[Translation]

M. Mitchell: J'essaie de vous comprendre: est-ce que vous laissez entendre, dans votre réponse à ma question, que si nous établissons ces normes nationales, si...

M. Scott: Si vous les négociez.

M. Mitchell: ... si nous les négocions, si elles parviennent à voir

M. Scott: Il deviendra beaucoup plus ciblé, beaucoup plus

Je ne prétends nullement qu'il deviendra meilleur marché, mais vous en retirerez beaucoup plus. Vous assurerez à vos étudiants non seulement des programmes d'étude, mais tous les autres programmes que les universités commencent à offrir au public pour répondre aux besoins concrets de l'économie dans les régions.

M. Mitchell: Mais le problème de fond n'est pas résolu pour autant. Vous soutenez que ce genre d'investissement est essentiel, mais nous n'en restons pas moins confrontés à la nécessité de vivre selon nos moyens. Je reviens donc à la question: à quoi faut-il renoncer pour faire cet investissement, car cela ne se fera pas sans renonciation.

M. Scott: Permettez-moi de vous faire remarquer, monsieur, qu'il ne s'agit pas d'un jeu à somme nulle, comme beaucoup d'entre vous, de ce côté de la table, voudraient nous le faire croire. Quand j'établis chaque mois mon budget et que je me rends compte que pour faire ce que je dois faire il me manque de l'argent, je dois sans tarder examiner quels sont les avoirs que je pourrais réaliser. Par où devrais-je commencer? C'est là une démarche essentielle de la planification fiscale que vous omettez de faire, vous ne semblez pas vous rendre compte qu'il y a des avoirs qui sont créateurs de richesse.

C'est une idée erronée que de penser que nous vivons dans une économie statique, que nous disposons, pour vivre, d'une seule et immuable source de richesse.

M. Mitchell: Ce que vous décrivez là ne correspond pas à ce que ce comité essaie de faire. Nous reconnaissons le fait que l'économie va se développer, et que grâce à cette expansion nous parviendrons à combler partiellement la brèche.

Ce comité n'a entendu que très peu de témoins lui dire que ce trou de 40 milliards de dollars va être comblé grâce à des investissements, à une reprise de la prospérité et de la croissance. Nous avons un déficit structurel qui résulte des dépenses et nous devons entreprendre de le réduire, c'est certainement pour moi un article de foi, et c'est également ce que pensent la plupart de nos témoins.

M. Scott: Je me range parmi eux, et je suis persuadé que nous sommes sérieusement endettés. Je pense que nous devons avoir un authentique processus de consultation, de plus longue durée, avec plus de documents à l'appui, mais aussi en nous rendant bien compte que nous parlons de questions économiques et pas seulement de questions financières et fiscales...

[Traduction]

• 1505

I sympathize strongly with what John O'Dea was saying this morning, and I will answer Mr. Grubel's comment to him. Ten years ago we could have had the same discussion here, Dr. Grubel said, we could have had the same discussion. You guys don't want to receive money, but you don't want to give it up either.

I would suggest the reason this is a perennial problem—and we're always saying ten years, and ten years, and ten years later, we don't want your hand—outs, but don't take them away either—is that by and large the balance of government and governed is not really working here. You're not listening, I think—not you personally, but government has not been in a position to listen to the need for radical change in the way we think about the economy, which includes financial but also includes other kinds of energies we need to tap into the Canadian experience.

We're not doing it adequately, and I believe in real terms if you looked at some ideas, if you looked at some of the positions I'm putting to you... And I'm not the only one, I know Angus Bruneau is also thinking the same way and it's on record. Look at the issue of standards across this country—standards of discourse, standards of competency—and I believe you will begin to start in a real, practical way learning how to make your dollar go farther and make fewer dollars go farther, because they will be targeted on particular areas.

Mr. Mitchell: Thank you, Mr. Chairman.

The Chair: Thank you. We have one more witness before us this afternoon, the board of trade.

Prof. Scott: Sorry, I'm occupying too much time.

Mr. St. Denis: It's actually a very fascinating area of discussion, and probably deserves a lot more time than we can actually give it this afternoon.

One of the things I expressed during my own particular campaign in my riding—this is a rural riding, with a high rate of illiteracy, high unemployment and resource sector collapse, mining in particular—was that I was very concerned because of the tremendous pressures on our economy. There was then and subsequently a tremendous pressure on our young people, as they plan their education and their lives and their careers, much more now than when I went to school. I was afraid we were going to lose the capacity to generate philosophers and the kind of thinking a country needs in addition to pure science. So if I have a bias it's a bias in favour of making sure our demographics 100 years from now will reflect the proper balance between, to use your expressions here, scholarly and applied pursuits.

My background happens to be engineering, and at the school I went to, which happened to be Mr. Bruneau's engineering school as well, we were required to take philosophy and other so-called arts subjects to make sure, I think, we had some other view. And I appreciate that now, some 25 years later, which brings me to my question, because as my colleague has expressed, we have some difficult choices before us as a government.

Je suis entièrement d'accord avec ce que disait ce matin John O'Dea, et je vais répondre à ce que lui a dit M. Grubel. À savoir qu'il y a dix ans nous aurions pu tenir la même discussion, vous ne voulez pas recevoir de l'argent, mais vous ne voulez pas non plus y renoncer.

La raison pour laquelle ce problème resurgit constamment-et dix ans plus tard, puis de nouveau dix ans plus tard, nous répétons: nous ne voulons pas de votre aumône, mais nous ne voulons pas non plus que vous la repreniez-c'est que dans l'ensemble il n'y a pas de symbiose entre gouvernement et gouvernés. Vous n'écoutez pas-ce n'est pas à personnellement que je m'adresse, gouvernement-l'appel en faveur de changement radical de notre conception de l'économie, qui englobe non seulement les finances mais d'autres catégories d'énergies qu'il conviendrait de mobiliser et d'intégrer à l'expérience canadienne.

C'est là l'une de nos déficiences et si vous étudiiez certaines idées, si vous examiniez certains points de vue que je vous expose... Et je ne suis pas le seul; je sais, par exemple, qu'Angus Bruneau pense de même. Examinez cette question des normes nationales de compétences, et cela vous permettra de commencer à comprendre, de façon concrète et pratique, comment tirer meilleur profit de votre argent, comment en faire davantage avec moins parce que vous ne disperserez plus vos ressources.

M. Mitchell: Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie. Il nous reste un témoin cet après-midi, à savoir la Chambre de commerce.

M. Scott: Excusez-moi d'avoir débordé sur le temps alloué.

M. St. Denis: C'est un sujet passionnant qui mérite, à vrai dire, beaucoup plus de temps que ce que nous avons pu y consacrer cet après—midi.

Pendant la campagne électorale que j'ai menée dans ma circonscription, qui est rurale et compte un grand nombre d'analphabètes, un taux de chômage élevé et l'écroulement du secteur des ressources, en particulier les mines, j'ai signalé que j'étais très inquiet de l'état de notre économie. Nos jeunes qui font des études, songent à une carrière et se préparent à la vie, sont en proie à de graves inquiétudes, bien plus que nous ne l'étions à leur âge. Je crains que nous ne risquions de ne plus être capables de former les philosophes et les penseurs dont le pays a besoin au même titre que les spécialistes des sciences pures. Si donc j'ai un préjugé, c'est que notre éducation nous assure, d'ici un siècle, un rapport équilibré entre les penseurs, les savants et ceux qui font de la recherche appliquée.

De formation je suis ingénieur et l'école qui m'a formé—moi ainsi que M. Bruneau, d'ailleurs—nous a obligés à étudier la philosophie et d'autres sujets encore dans la catégorie des lettres afin, justement, d'élargir le champ de nos idées. Vingt—cinq ans plus tard je lui en suis encore reconnaissant, ce qui m'amène à ma question car, comme le disait mon collègue, en tant que gouvernement, nous sommes placés devant des choix difficiles.

Are there alternative ways to gather the necessary resources for this very important work? Does the community of humanists support this work in their career effort, and is the public sufficiently aware of the importance of this, so there is more public support for it? I think at some point you have to somehow, if it can be done, quantify the real benefits to Canada, maybe not next year, but in ten years from now, to make sure we don't fall behind in this area.

Prof. Scott: I will answer, if I may, both historically and in terms of the present day.

I was going to respond to Mr. Loubier's comment, and your own now, by saying it is crucially important that humanists doctors, lawyers, Indian chiefs-not see themselves as operating only within university environments, only within their narrow professional, narrow disciplinary area. It is the case that in Canada we have, for far too long, identified tenure with a comfortable way of saying what we bloody well liked, as long as we said it quietly, and nobody paid much attention to us because we were only academics.

1510

I accept entirely the limitations of what Mr. Grubel has been saying. The past tense in Canada has had a rather low profile for our academics, yes. We have been, by and large, with notable exceptions, and I mean serious notable exceptions, less participatory than we perhaps should have been. That's a function again of the fact that we're universities in the provincial context and we haven't attained a national sense of our own collective identity as humanists.

I believe that is changing. The Canadian Federation for the Humanities last week, when we were in Ottawa, held a very successful national workshop on the status of humanist education in Canada, the first one I know of, and began an action committee to address precisely the issues of our responsibility. Our mission as a community in Canada is to begin paying careful attention to our fiscal responsibilities and also to our responsibilities for developing other methods, as you say, of addressing these issues. I do believe that there are cost-effective ways in which we can as humanists deliver better products.

The Canadian Federation for the Humanities, which I represent, is the first institution in Canada to set up... We were on the information highway six, seven years ago. We now have the first really effective note on that network and we're communicating with each other, and communicating on these substantial issues of developing alternate ways of educating effectively and cost-efficiently.

So to answer your question, yes, I believe we will move out to meet you, as long as we don't perceive the exercise as in some sense cynical. If we think the consultation process is cynical, if we think it's an excuse for you to play your party political games, we're not going to do it. If we think you are here to make us beg, we're not going to do it, because that

[Translation]

Y a-t-il d'autres façons d'amasser les ressources nécessaires pour cette oeuvre si importante? Les philosophes et les penseurs nous appuyent-ils dans leur carrière, et le public comprend-il suffisamment l'importance de cette tentative, afin que nous obtenions davantage son appui? À un certain moment, il faudra, dans la mesure du possible, quantifier les avantages réels pour le Canada, sinon l'an prochain, du moins d'ici une dizaine d'années, afin que nous ne risquions pas de perdre notre élan.

M. Scott: Je pourrais vous répondre, si vous le permettez, tant au plan historique qu'à celui de l'actualité.

J'allais répondre aux commentaires de M. Loubier ainsi qu'aux vôtres en disant qu'il est essentiel que tous ceux qui comptent dans le monde de la pensée-médecins, juristes, chefs indiens-ne se considèrent pas seulement comme fonctionnant dans une discipline professionnelle étroitement délimitée ou dans un milieu universitaire. Voilà bien trop longtemps en effet qu'au Canada la titularisation nous a permis de dire en toute quiétude ce que nous avions envie de dire, pourvu que nous le fassions à mi-voix, et personne ne nous écoutait vraiment parce qu'on voyait en nous des universitaires confinés dans leur tour d'ivoire.

Il est vrai que dans le passé les universitaires canadiens ont été assez peu visibles. Dans l'ensemble, à quelques exceptions notables, et je veux dire très notables, nous avons moins participé que nous l'aurions dû. Cela dépend encore une fois du fait que nous travaillons dans des universités à l'intérieur de nos provinces et que, comme humaniste, nous n'avons pas encore un sentiment de notre identité collective à l'échelle nationale.

Je crois que cela est en train de changer. La semaine dernière, la Fédération canadienne des études humaines a tenu à Ottawa un atelier national sur la situation de l'éducation humaniste au Canada. Cet atelier, le premier à ma connaissance, a remporté un vif succès. On y a créé un comité d'action pour examiner justement la question de notre responsabilité. Notre mission collective au Canada est de commencer à nous intéresser attentivement à responsabilités financières et également à nos responsabilités dans l'élaboration de nouvelles méthodes, comme vous le dites, pour traiter de ces questions. Je crois qu'en tant qu'humanistes, nous pouvons fournir de meilleurs produits de manière plus efficace par rapport aux coûts.

La Fédération canadienne des études humaines, que je représente, est la première institution au Canada à établir... Nous avons pris l'autoroute de l'information il y a six ou sept ans. Nous sommes les premiers à utiliser vraiment efficacement ce réseau et nous communiquons entre nous; nous discutons de ces questions importantes relatives à l'élaboration de nouvelles méthodes dans le but d'offrir des services d'éducation efficaces et efficients.

En réponse à votre question, je crois effectivement que nous irons à votre rencontre, à la condition que nous n'ayons pas de doute sur votre motivation. Si nous pensons que c'est avec cynisme que vous vous engagez dans ce processus de consultation, si nous pensons que c'est pour vous un prétexte pour jouer vos petits jeux politiques, nous nous abstiendrons. Si demeans us and our enterprise. But if you're asking us to do nous pensons que vous êtes venus ici pour nous obliger à our jobs better, more effectively, and with an attention to the quémander, nous ne le ferons pas, car ce serait avilissant pour

national agenda, yes, sir, I believe we are there to do that, and we are equipped to do it. Both electronically and as a corporation you will find responsiveness.

Mr. St. Denis: Thank you.

The Chair: Thank you, Mr. St. Denis. Mr. Grubel, did you want one more question?

Mr. Grubel: I wanted to make a couple of comments. One of them concerns the contribution of education to higher living standards, and this is partly from Mr. Loubier's...

Dale Jorgenson at Harvard has a study showing that about 70% of the wealth of the United States consists of human capital. Robert Barro at the University of Rochester has made very careful studies, looking at what explains the growth per capita income of countries through time and across countries. Obviously, human capital, education broadly defined, is one of the major contributors to the increases per capita. In fact, it's the dominant one.

Is it misinterpretation that university graduates don't find work? The unemployment rate among university graduates is a fraction of what it is for those who have not finished university. Certainly it is much lower than it is for those who have never finished high school. It has always been in the history of education that people who get trained for something. . . They think they would like to be poets, but they find out that there are not enough places available for people to enjoy being poets.

I wonder whether there isn't a certain contradiction in what you said. On the one hand, you said our education system is incapable of meeting local demands because it's not flexible enough. On the other hand, you want us to have national standards. I don't think you can have it both ways. Let's imagine 20 years from now we have a national education ministry setting standards for the country as a whole. People would complain that you're setting standards appropriate for downtown Toronto that are not appropriate here.

Prof. Scott: I do not want a commissar of education, sir. I want to be very clear on this. The original draft of the proposal that I'm putting *vive voce* to you made it very clear, and I responded to Mr. St. Denis on this point, that the national standards be negotiated initially at the local level to ensure that local needs translate into regional policies, which then are reflected in national standards on the basis of which we move.

• 1515

If Canada can't begin to govern itself that way—attending to local needs and setting regional priorities that in turn drive national demands—then we have finally self—destructed. I believe that as an economist you must have some recognition of the need for the local reality, which is the starting point.

[Traduction]

nous et pour notre entreprise. Mais si vous nous demandez de mieux travailler, d'être plus efficaces et de tenir compte d'un programme national, je crois effectivement que nous serons partie prenante et que nous en avons les moyens tant sur le plan électronique que comme groupe. Vous pourrez compter sur nous.

M. St. Denis: Merci.

Le président: Merci, monsieur St. Denis. Monsieur Grubel, vouliez-vous poser une autre question?

M. Grubel: Je voulais faire quelques observations. La première concerne la contribution de l'éducation à des niveaux de vie plus élevés. Cela vient en partie de ce que M. Loubier. . .

Dale Jorgenson de l'Université Harvard a mené une étude qui montre que la richesse des États-Unis est constituée à 70 p. 100 de son capital humain. Robert Barro de l'Université de Rochester a fait des études très minutieuses pour déterminer quels facteurs expliquent la croissance du revenu par habitant de différents pays au fil du temps. Évidemment, le capital humain, l'éducation dans son sens le plus large, est l'un des principaux facteurs de l'augmentation du revenu par habitant. En fait, c'est le facteur dominant.

Est-il faux de dire que les diplômés universitaires ne se trouvent pas de travail? Le taux de chômage parmi les diplômés universitaires est une fraction de celui des personnes qui n'ont pas terminé leurs études universitaires. Il est certainement beaucoup plus faible que le taux de chômage des personnes qui n'ont jamais terminé leurs études secondaires. Il est vrai depuis toujours que les personnes qui reçoivent une certaine formation... Ils pensent qu'ils aimeraient devenir poètes, mais ils se rendent compte qu'il n'y a pas suffisamment de places disponibles pour tous ceux qui aspirent à devenir poètes.

Je me demande s'il n'y a pas une certaine contradiction dans ce que vous avez dit. D'une part, vous dites que notre système d'éducation est incapable de répondre à la demande locale parce qu'il n'est pas suffisamment souple. D'autre part, vous souhaiteriez des normes nationales. Je pense que vous ne pouvez pas avoir les deux. Imaginons que nous ayons dans 20 ans un ministère de l'Éducation nationale qui établirait des normes pour l'ensemble du pays. Les gens se plaindraient qu'il établit des normes qui conviennent au centre—ville de Toronto mais qui ne s'appliquent pas ici.

M. Scott: Je ne veux pas d'un commissaire à l'éducation, monsieur. Soyons très clairs. Le texte de la proposition que je vous fais de vive voix dit très clairement—j'ai déjà répondu à M. St. Denis sur ce point—que les normes nationales doivent être d'abord négociées au niveau local afin que les besoins locaux puissent être reflétés dans des politiques régionales qui serviraient ensuite de base à l'élaboration de normes nationales.

Si le Canada ne peut pas apprendre à se gouverner de cette façon—c'est-à-dire en répondant aux besoins locaux et en établissant des priorités régionales qui, à leur tour, alimenteront la demande à l'échelle nationale—alors nous finirons par nous détruire nous-mêmes. Je pense qu'en tant qu'économiste, vous devez reconnaître l'importance de la réalité locale, qui est le point de départ.

Mr. Grubel: That's what decentralization is all about. That's what the American system is all about. The American system is not as bad as we are, because it's even more flexible. We simply do not have the kind of competition you have in the United States between private and public schools. It's the university system. It's the rigidity of government financial institutions. That is where the problem lies.

Prof. Scott: You do need much greater flexibility.

Mr. Grubel: It does not follow at all. I think it's opposite in your logic, and I am very disappointed. You're philosophers. The smartest people at my university table at lunch were always the philosophers. If I made the slightest slip, I was always hammered by them. So I'm very surprised. I don't think what you are saying is logically consistent. You can't have it both ways.

Prof. Scott: I will defer to the chairman, because at this stage if we really want to continue this debate, I would be very happy to do vraiment poursuivre ce débat, je serais très heureux de continuer... SO-

Mr. Grubel: Tell me about it.

Prof. Scott: —but I will send you a paper. May I?

The Chair: First of all, this is totally anecdotal, but I believe I gained an incredible amount through my liberal education before I specialized.

Secondly, in response to what Herb has been saying, I'd just like to submit this little bit of doggerel. Mr. Grubel is living proof that grants from SSHRC are good for growth.

Some hon, members: Oh, oh.

The Chair: I would also like to say your presentation, Professor Scott, has not assisted us in finding specific ways to meet our short-term deficit objective. You have re-emphasized one of the major points, I think, that has come out of the purple book, which is that our economic future depends on our intellectual capital.

I know we could go on for a long time talking about the many things you've brought up, but on behalf of all the members, let me say thank you to you and also to Mr. Bear.

Some hon. members: Hear, hear.

Prof. Scott: Thank you very much.

Mr. Bear: Thank you.

The Chair: Do you want to take a five-minute break just before we hear from the others, or do you want to go right into it?

An hon. member: Let's take five.

The Chair: We'll take a five-minute break.

[Translation]

M. Grubel: C'est l'objectif même de la décentralisation. C'est ce qui caractérise le système américain. Le système américain n'est pas aussi mauvais que le nôtre, parce qu'il est plus souple. Au Canada, il n'y a tout simplement pas la même concurrence qu'aux États-Unis entre les écoles privées et publiques. C'est le système universitaire. C'est la rigidité des institutions financières gouvernementales. C'est là qu'est le problème.

M. Scott: Il faut être beaucoup plus souple.

M. Grubel: Ce n'est pas une conclusion logique. Je pense que votre raisonnement aboutit à la conclusion contraire. Et j'en suis très déçu. Vous êtes des philosophes. Lorsque j'étais à l'université et que je déjeunais avec mes camarades, les plus intelligents étaient toujours les philosophes. Si je commettais la plus légère erreur, ils étaient toujours prompts à me corriger. Je suis très surpris. Je pense que ce que vous dites ce n'est pas logique. Les deux choses que vous préconisez ne vont pas de pair.

M. Scott: Voyons ce que pense le président, car si vous voulez

M. Grubel: Dites toujours.

M. Scott: . . . mais je vous enverrai un mémoire. Puis-je?

Le président: Premièrement, ceci est purement anecdotique, mais je crois avoir énormément profité de mon éducation générale avant de me spécialiser.

Deuxièmement, en réponse à ce qu'a dit Herb, j'aimerais simplement dire que M. Grubel est la preuve vivante que les subventions du Conseil de recherches en sciences humaines sont bonnes pour la croissance.

Des voix: Oh, oh.

Le président: J'aimerais également dire que votre exposé, professeur Scott, ne nous a pas aidés dans notre recherche de moyens précis pour atteindre notre objectif de réduction du déficit à court terme. Vous avez souligné à nouveau l'un des points les plus importants, je pense, qui ressort du livre mauve, à savoir que notre avenir économique dépend de notre capital intellectuel.

Je pense que nous pourrions discuter longuement des nombreux points que vous avez soulevés, mais au nom de tous les membres du comité, permettez-moi de vous remercier ainsi que M. Bear.

Des voix: Bravo.

M. Scott: Merci beaucoup.

M. Bear: Merci.

Le président: Voulez-vous faire une pause de cinq minutes avant d'entendre les prochains témoins ou préférez-vous continuer?

Une voix: Faisons une pause.

Le président: Nous nous arrêtons cinq minutes.

• 1519

• 1524

The Chair: We will come to order. We have with us again this afternoon Mr. McDonald, who was on our panel this morning representing the Board of Trade. We look forward to your comments, Mr. McDonald.

Le président: Je déclare la séance ouverte. Encore une fois cet après-midi, nous accueillons M. McDonald qui a représenté la Chambre de commerce à la table ronde de ce matin. Nous avons hâte d'entendre ce que vous avez à dire, monsieur McDonald.

Mr. McDonald: Thank you, Mr. Chairman. I don't think round-table discussion. One of the reasons I'm here again this we were aware that a round table would be put together and we would l'intention de tenir une table ronde à laquelle nous participerions. participate.

[Traduction]

M. McDonald: Merci, monsieur le président. Ce que j'ai à any of the comments I will make will surprise you. I had an vous dire ne vous surprendra sûrement pas. Ce matin, j'ai eu opportunity this morning, as you know, to participate in the l'occasion, comme vous le savez, de participer à votre table ronde. Si je suis ici encore cet après-midi, c'est qu'à l'origine, afternoon is that we had originally asked specifically for an nous avions demandé expressément à présenter notre point de vue opportunity to make a presentation to the standing committee, before aux membres du Comité permanent et ce, avant de savoir qu'on avait

• 1525

So I ask you to bear with me. For the most part, I plan to highlight some of the points made this morning. I guess you and your panel and committee view this as much as an opportunity to engage in dialogue and exchange views on issues as to listen to people pontificate on fiscal issues from their own constituency's point of view.

I will be fairly brief. The core issue we want to emphasize as a business community is the debt and deficit issue. It has gone beyond the point where it can be ignored. It has gone beyond the point where tinkering or tweaking or setting the knobs on the fiscal radio, to use an analogy that was used by someone in the panel discussion this morning, will suffice. Incremental strategies otherwise.

In this province, as I am sure you know, we have more reason than most in the country to be concerned about the impact of significant budget measures that may be aimed at reducing the cost of government and the budget. We are significant beneficiaries of various federal programs. However, my aim in coming this morning and this afternoon is to speak of budgetary issues not just from a regional standpoint, but primarily from a national standpoint and a Canadian perspective. The country's fiscal situation is a very important national issue that affects all of us. That is the context in which I make my statements.

As a business community, we realize that the budget and the fiscal situation go beyond numbers. It is not purely a numbers game; there is a human side and a social side to the budget and the fiscal situation and any strategies that might be adopted to bring this situation under control. It is not with complete insensitivity to some of those implications and impacts that we make our recommendations to you.

Before I get into specific issues and highlight some of the things I said this morning, I want to emphasize a couple of views. I think you heard these, for the most part, from the round table this morning.

Firstly, what we feel is needed given the nature and scale and scope of the problems we face is a long-term plan and a vision with regard to reform in the areas of fiscal management and government operations.

Je demande donc votre indulgence. En grande partie, j'ai l'intention de revenir à certains des points qui ont été abordés ce matin. Je présume que vous, monsieur le président, les participants de la table ronde et les membres du comité considèrent que ces réunions vous offrent l'occasion d'amorcer le dialogue et d'échanger des points de vue et non pas uniquement la possibilité d'entendre les gens pontifier sur des questions fiscales à l'appui des intérêts des personnes qu'ils représentent.

Je serai assez bref. Comme gens d'affaires, nous voulons surtout parler de l'endettement et du déficit. En effet, au point où en sont les choses, on ne saurait les ignorer. Au point où en sont les choses, on ne peut plus, pour reprendre une image utilisée ce matin, jouer avec la radio financière, jouer avec les boutons. Une suite de stratégies ne donnera rien. D'ailleurs, vous ne won't work. I guess you wouldn't be here if most Canadians thought seriez pas ici si la plupart des Canadiens étaient d'un avis contraire.

> Dans cette province, comme vous le savez, j'en suis persuadé, nous avons tout lieu d'être plus préoccupés qu'ailleurs au pays de l'incidence de mesures budgétaires qui viseraient à réduire le coût des opérations gouvernementales et le montant du budget. Nous bénéficions considérablement des divers programmes fédéraux. Toutefois, si je suis venu ici ce matin et cet après-midi, ce n'est pas uniquement pour aborder le point de vue régional, mais surtout pour examiner les questions budgétaires du point de vue national et canadien. La situation financière du pays est d'une grande importance nationale et nous touche tous. C'est donc dans ce contexte que se situe mon intervention.

> Le milieu des affaires ici comprend que le budget et la situation financière vont beaucoup plus loin que les simples chiffres. Ce n'est pas uniquement une question de chiffres; c'est une question humaine, sociale, dont il faudra tenir compte dans toute stratégie visant à contrôler la situation. Ce n'est donc pas sans considérer certaines de ces conséquences et répercussions que nous formulons nos recommandations.

> Avant d'aborder quelques questions précises et avant de reprendre ce que j'ai dit en partie ce matin, je tiens à souligner quelques points. Je pense que vous les avez entendus, pour la plupart, à la table ronde de ce matin.

> Tout d'abord, vu la nature et l'envergure des problèmes auxquels nous sommes confrontés, nous pensons qu'il faut un plan à long terme et une vision en vue de réformer la gestion financière et les opérations gouvernementales.

Secondly, we do feel—and I think this is important—that the become part of the solution. But we think it is also greatly important that they believe, and maybe be persuaded, that the plan that has been adopted is a fair and balanced one that is being played from a level playing field, if you will.

So the point I wish to make is that we believe the mood for change expectation among the general public that responsible immediateterm action will be taken.

It is therefore critical that political considerations and political expediency be set aside. To the extent that's not possible, and it may not be, we feel the federal government has to show the leadership, commitment and fortitude it is going to take to make the necessary changes.

When you talk about fiscal issues, which is primarily what this discussion is about, the discussion invites one to think about solutions on two sides of the coin—one on the expense side and one on the revenue side.

One of the main messages we wanted to convey today is our firm belief, as was synopsized this morning, that the operating deficit has to be brought down to the target the existing government adopted, and to a minimum of 3% of the GDP by 1996–97. We would further recommend that it be brought down to zero by the following year.

We feel that the primary emphasis has to be on the expenditure side. We don't believe that many, if any, opportunities are available, at least in the immediate term, to generate additional revenues through new taxes.

As I mentioned this morning, we do not support user-pay. While in theory it has some appeal, one of the concerns we have as a business community, and this view is shared widely within our business community, is that people have to be satisfied first that they are getting value for their money and the most efficient service they can possibly obtain for the fee they may pay. Not many people I talked to are convinced that they will receive this through an enterprise that resides and operates in the federal public service. They would perhaps feel different if it were a commercial operation that was created or run by private industry.

On the expense side, I mentioned a number of things this morning, but I want particularly to highlight three or four areas. I know you've heard these before and I am perhaps adding nothing new to what you've heard from different groups in your deliberations.

• 1530

We think reform in the area of unemployment insurance is particularly important. As you know, it represents a sizeable percentage of the budget. We would refer you to a proposal made to the federal government by our province in January of this year or late 1993. The income supplementation proposal was submitted to and discussed with Mr. Axworthy. That contained a number of key features that the St. John's Board of

[Translation]

Deuxièmement, nous estimons-et je pense que c'est impor-Canadian public is generally aware of the issues and is prepared to tant-que le public canadien connaît, en général, les problèmes et est disposé à participer à leur solution. Toutefois, nous pensons qu'il est aussi très important que ce public croie, se laisse peut-être persuader, que le plan choisi est juste et équilibré, qu'il est, pour ainsi dire, le même pour tous.

À notre avis, donc, l'atmosphère est au changement. Nous exists. There is no question in our minds that there is a clear sommes persuadés que le public s'attend clairement à ce que l'on prenne des mesures responsables immédiatement.

> Il est par conséquent essentiel que l'on mette de côté les considérations et l'opportunisme politiques. Dans la mesure où cela est impossible, ce qui est peut-être le cas, nous estimons que le gouvernement fédéral doit faire preuve de leadership, d'engagement et de courage et apporter les changements nécessaires.

> Lorsque l'on parle de finances publiques, le principal sujet de discussion ici, on songe immédiatement aux deux côtés de la médaille, c'est-à-dire aux dépenses d'une part et aux recettes d'autre part.

> Nous voulons notamment vous faire comprendre aujourd'hui que nous sommes fermement convaincus, comme on l'a dit ce matin, que le déficit d'exploitation doit être réduit et atteindre l'objectif que le gouvernement actuel a adopté, soit un minimun de 3 p. 100 du PIB d'ici 1996–1997. Nous recommandons en outre une réduction à zéro l'année suivante.

> À notre avis, c'est surtout sur les dépenses que doivent porter nos efforts. Il n'y a pas grand chance, du moins à moyen terme, de lever de nouveaux fonds grâce à de nouvelles taxes.

> Comme je l'ai mentionné ce matin, nous n'appuyons pas le principe du financement par l'usager. Bien qu'en principe, ce soit intéressant, comme gens d'affaires—et ce point de vue est très répandu dans notre communauté commerciale-nous estimons qu'il faut d'abord que les gens pensent en avoir obtenu pour leur argent et pensent avoir eu droit au service le plus efficace possible pour l'argent qu'ils ont versé. Or, peu de gens à qui j'ai parlé sont convaincus que c'est le genre de service qu'ils obtiendront d'une entreprise gérée et exploitée par la fonction publique fédérale. Ils seraient peut-être d'un avis différent s'il s'agissait d'une entreprise commerciale créée ou administrée par le secteur privé.

> Quant aux dépenses, j'ai mentionné plusieurs éléments ce matin, mais j'aimerais en souligner tout particulièrement trois ou quatre. Je sais qu'on vous en a déjà parlé et que je n'ajoute peut-être rien de neuf à ce que vous ont dit les autres groupes au cours de vos délibérations.

Nous considérons qu'il est particulièrement important de réformer l'assurance-chômage qui, comme vous le savez, représente un pourcentage appréciable du budget. Nous vous invitons à vous reporter à la proposition que notre province a faite au gouvernement fédéral à cet égard en janvier dernier ou à la fin de 1993. Il s'agissait d'un projet de versement de supplément de revenu qui avait été soumis à M. Axworthy et Trade endorsed and believed would have the effect of discuté avec lui. On retrouvait dans cette proposition un certain

introducing far more incentives into a system containing none in nombre de mesures clés auxquelles souscrit le «St. John's Board terms of encouraging people to seek re-employment, of Trade», qui y voyait un moyen d'incorporer un plus grand employment or retraining, and it also encouraged or contemplated a shift in benefits from those who needed the least to those who needed the most. It was integrated with other welfare systems so as to produce some assurance in level of income for people who needed it the most, and it would eventually be partly taxed away as they grew more affluent through employment and so

This morning I mentioned the two-tiered system that has been suggested as an idea that might be looked at. We disagree with that. We fail to see the rationale or logic behind creating a system of experience ratings—that's how we view it—as it relates to UI, and tying the cost of UI premiums to those employers and employees who happen to be in seasonal industries. We can't forget that these industries and employers also contribute through employment.

I talked about commercialization of government operations. We feel strongly that there are opportunities through different approaches - i.e., privatization, out-sourcing of government operations or services, or through public and private partnering—to reduce the cost of government by reducing the level of government and its largesse.

Finally, one issue we have raised in the past with the Minister of Finance is the idea of conducting internal operational reviews of government on a department-bydepartment basis. We know the government is currently going through that exercise in an effort to identify any opportunities to reduce the cost of operations, indeed any opportunities for out-sourcing or using the private sector as an alternative to having programs or services run by the government. We agree with that process wholeheartedly and hope it will result in the identification of a number of opportunities for reducing cost.

We think that should be more systematic and should be made a more regular part of government review and the budgetary process. It might be done by expanding the role of the federal Auditor General to specifically include within his mandate the authority to review all government departments, perhaps on a rotating basis. From an operational efficiency standpoint, clearly the Auditor General should not have a mandate to review policy issues, but rather to look at operational efficiency or to engage external consultants to do those kinds of things.

[Traduction]

nombre d'incitatifs au régime existant, lequel n'encourageait aucunement les prestataires à se trouver un nouvel emploi ou un premier emploi ou à se recycler, et la proposition prévoyait également une réduction des prestations accordées à ceux qui en avaient le moins besoin pour accroître celles destinées à ceux qui en avaient le plus besoin. Toujours selon la proposition, le régime d'assurance-chômage aurait été intégré aux autres régimes d'assistance sociale de manière à assurer aux plus démunis un certain niveau de revenu, les prestations étant graduellement récupérées par l'impôt au fur et à mesure que la situation financière des prestataires s'améliorerait en raison notamment de leur participation à la population active.

Ce matin, j'ai parlé de la proposition voulant qu'on crée deux catégories de prestataires. Nous sommes contre cette idée. Nous ne voyons pas pourquoi on voudrait créer un régime fondé sur des calculs actuariels-c'est l'interprétation que nous en faisons—, de façon que le montant des cotisations serait plus élevé dans le cas des employeurs et des employés qui se trouvent dans des secteurs d'emplois saisonniers. Il ne faut pas oublier que ces secteurs contribuent eux aussi à la création d'emplois.

J'ai parlé de la commercialisation des opérations gouvernementales. Nous sommes fermement d'avis qu'il serait possible d'appliquer des formules différentes, comme la privatisation, la sous-traitance d'opérations ou de services gouvernementaux et les partenariats entre secteur public et secteur privé, de manière à réduire l'ampleur de l'appareil gouvernemental et sa générosité, et partant les dépenses publiques.

Enfin, nous avons déjà discuté avec le ministre des Finances de la possibilité de réaliser des examens internes des opérations gouvernementales pour chaque ministère. Nous savons que le gouvernement a déjà entrepris un examen de ses programmes afin de répertorier tous les secteurs de dépenses où des réductions pourraient être pratiquées, voire tous les secteurs où la sous-traitance ou le recours aux entreprises privées pourrait constituer une solution de rechange à la prestation de programmes ou de services par le gouvernement. Nous approuvons entièrement ce processus et nous espérons qu'il permettra de répertorier un certain nombre de réductions possibles.

Des évaluations de ce genre devraient être réalisées de façon plus systématique et devraient faire partie intégrante de l'examen permanent des opérations gouvernementales ainsi que du processus budgétaire. C'est une fonction qui pourrait peutêtre venir s'ajouter aux attributions du vérificateur général du Canada, dont le mandat serait expressément élargi pour lui permettre d'examiner tous les ministères du gouvernement fédéral, peut-être en alternance. Du point de vue de l'efficience opérationnelle, le vérificateur général ne devrait manifestement pas avoir pour mandat d'examiner les grandes orientations de l'État, mais il devrait plutôt avoir pour rôle d'évaluer l'efficience opérationnelle ou de retenir les services d'experts-conseils indépendants pour le faire.

On the revenue side we have to look at ways, if they are available, of stimulating employment within the country. The benefits of that are obvious. By generating additional and new employment, we generate a larger tax base and more potential to generate new revenue.

This morning I mentioned that research has been done into the key impediments to small business in Canada in terms of job creation. The three that I mentioned were the debt and deficit, access to capital and payroll taxes. With regard to payroll taxes, one suggestion of the national Chamber of Commerce, which we endorsed, was the idea of providing a one–year payroll tax holiday to businesses across Canada as a means of stimulating the creation of new employment.

The Chair: Does that include UI? Is that a payroll tax?

Mr. McDonald: Yes, UI in particular is viewed as being a payroll tax. Of course in this province we also have what's referred to as a payroll tax, and I don't think that exists in other provinces.

The Chair: So if we get rid of the employee contribution to it and the corporation's as well. . .?

Mr. McDonald: The employer's contribution to UI.

The Chair: The employer's and employee's contribution?

Mr. McDonald: I can't specifically recall what was in the recommendation. I can get back to you on that, but I can't recall at the moment.

• 1535

That concludes my remarks. I'd appreciate any opportunity to respond to specific inquiries or questions.

The Chair: Thank you, Mr. McDonald.

On va commencer par monsieur Loubier.

M. Loubier: Si ma mémoire est bonne, au congrès de Québec vous aviez suggéré un an de repos au niveau de la contribution, autant de l'employeur que de l'employé.

Le président: Ce qui ferait environ, dix-huit milliards, n'est-ce pas?

M. Loubier: Tout près de dix-neuf. Merci, monsieur le président.

Mr. McDonald: To clarify, this suggestion was made with respect to businesses that create new full–time employment, so I'm not referring to the existing employment base. I'm talking about jobs that don't exist at the moment and presumably will be created through the existence of this form of business.

M. Loubier: C'est une donnée qui me manquait.

Le président: Avez-vous d'autres questions?

M. Loubier: Oui, juste une petite question.

[Translation]

Sur le plan des recettes, il faudrait vérifier s'il y aurait des mesures qui pourraient être prises pour stimuler l'emploi au Canada. Cette façon de faire a des avantages manifestes. La création de nouveaux emplois qui viendraient s'ajouter aux emplois existants permettrait d'élargir l'assiette fiscale et la capacité du gouvernement à accroître ses recettes.

Ce matin, j'ai indiqué que des recherches ont été faites sur les principaux obstacles à la création d'emplois par les petites entreprises canadiennes. Les trois obstacles dont j'ai fait état sont la dette et le déficit, l'accès aux capitaux et les charges sociales. En ce qui concerne les charges sociales, la Chambre de commerce du Canada a fait une suggestion que nous entérinons, à savoir qu'on accorde aux entreprises canadiennes un moratoire d'un an sur leurs charges sociales comme moyen de stimuler la création de nouveaux emplois.

Le président: Incluez-vous l'assurance-chômage là-dedans? Les cotisations à l'assurance-chômage sont-elles une charge sociale?

M. McDonald: Oui, les charges sociales comprennent notamment les cotisations à l'assurance-chômage. Ici, à Terre-Neuve, nous avons aussi une charge sociale qui n'existe pas, si je ne m'abuse, dans d'autres provinces.

Le président: Ainsi, si nous éliminons les cotisations des employés et celles des sociétés...?

M. McDonald: Les cotisations des employeurs à l'assurance-chômage.

Le président: Les cotisations des employeurs et des employés?

M. McDonald: Je ne me souviens pas du libellé exact de la recommandation. Je peux toutefois vous fournir cette information, mais je ne me souviens pas du libellé exact.

Voilà qui termine mon exposé. Je suis prêt à répondre à toutes vos questions ou demandes de renseignements.

Le président: Merci, monsieur McDonald.

We will start with Mr. Loubier.

Mr. Loubier: If I'm not mistaken, at the Quebec City Convention, you had suggested a one-year holiday for both employer and employee contributions.

The Chairman: That would represent about \$18 billion, would it not?

Mr. Loubier: Close to 19 billion. Thank you, Mr. Chairman.

M. McDonald: Il convient de préciser que la suggestion ne visait que les entreprises qui créent de nouveaux emplois à plein temps, de sorte que l'assiette d'emplois existante ne serait pas touchée. Je parle ici d'emplois qui n'existent pas en ce moment et qui seraient vraisemblablement créés par ces entreprises.

Mr. Loubier: That is something I was not aware of.

The Chairman: Do you have any other questions?

Mr. Loubier: Yes, just a small question.

Ce matin on vous a posé une question et si ma mémoire est bonne, vous n'y avez pas répondu directement. Lorsqu'on parle d'élimination des subventions aux entreprises, pour un montant de 3,3 milliards de dollars, appuyez-vous à 100 p. 100 cet objectif de coupure dans les subsides aux entreprises canadiennes?

Mr. McDonald: I heard a different number. I have to confess that I don't know the total value of business subsidies in a given year. The figure I heard, which was given to me this morning, was something like \$7.5 billion when you include direct and tax incentives.

I do not want to avoid your question but instead reiterate what I said this morning—that there is a recognition within the business community that significant dollars within federal budgets are expended on subsidizing business, either directly or through the tax system. Given the situation we're in, the business community realizes the importance of becoming part of the solution. The solution adopted by chambers across the country not too long ago was that we would recommend to the federal government that subsidies be reduced over a period of time.

You have to take into account dislocation implications and the impact that might have, but the message I wanted to get across is that there is a willingness to be part of the solution and not continue to be part of a fiscal problem. So if your question is whether there's an immediate willingness to reduce or eliminate those subsidies, the answer is clearly no, because the intention was never to suggest to the business community—I can't speak on behalf of the national business community, only the local business community... There's a willingness to move toward this all the time.

To use a specific example, one of the subsidy programs we know is vulnerable to change in the near term is the Atlantic Freight Rate Assistance Program in the Atlantic provinces. We benefit from that, as do businesses in all the other maritime provinces. When you talk to the transportation industry, there's a reluctance to agree to any change in the system that would result in a reduction in the transportation subsidies they or their clients receive. In the meantime, we have to be practical when we know there's a situation that has to be addressed.

I think there is a general recognition within the business community and that over a period of time those subsidies have to be and will be reduced. That's just one example. That is the point I wanted to make—that there is that willingness.

The Chair: Thank you.

M. Loubier: On reçoit régulièrement à Ottawa, des représentants d'entreprises. D'ailleurs, la semaine dernière nous recevions au Comité des finances M. d'Aquino. Nous discutons aussi tous les jours avec des représentants nationaux de vos organisations qui semblent être plus catégoriques que les organisations provinciales ou que les organisations locales. La

[Traduction]

This morning, we asked you a question and, if I remember correctly, you did not provide us with a direct answer. We are talking about eliminating business subsidies, which represent some \$3.3 billion. Are you 100% in favor of cutting out those subsidies to Canadian businesses?

M. McDonald: Ce n'est pas le montant que je me souviens d'avoir entendu. Je dois admettre que je ne connais pas la valeur annuelle totale des subventions aux entreprises. Le chiffre que l'on m'a cité ce matin était de l'ordre de 7,5 milliards de dollars, et ce montant comprenait les incitatifs directs et fiscaux.

Je ne veux pas éviter votre question, mais je me contenterai de réitérer ce que j'ai dit ce matin, à savoir que les entreprises reconnaissent que les subventions dont elles bénéficient, soit directement soit par le régime fiscal, représentent une part importante du budget fédéral. Étant donné cet état de dépendance, les entreprises canadiennes reconnaissent qu'elles doivent, elles aussi, faire leur part. Ainsi, les diverses chambres de commerce du pays se sont entendues il n'y a pas tellement longtemps pour recommander au gouvernement fédéral que les subventions aux entreprises soient graduellement réduites.

Naturellement, pareille réduction pourrait entraîner des bouleversements et avoir des conséquences néfastes, mais je tenais à vous montrer que les entreprises sont prêtes à faire leur part pour rétablir les finances publiques. Alors, si par votre question vous vouliez savoir si les entreprises accepteraient que ces subventions soient réduites ou éliminées du jour au lendemain, je dois vous répondre par un non catégorique, car il n'a jamais été dans notre intention de dire aux entreprises-je ne peux pas parler au nom du milieu d'affaires national, mais uniquement au nom du milieu d'affaires local... Les entreprises sont prêtes à s'engager graduellement dans cette voie.

Je vous donne un exemple: nous savons que le Programme de subventions au transport des marchandises dans la région Atlantique est un des programmes de subventions qui risque d'être modifié à court terme. Or, c'est un programme dont nous profitons, comme en profitent les entreprises des autres provinces maritimes. Les entreprises de transport, elles, ne veulent entendre parler d'aucun changement qui se traduirait par une réduction des subventions au transport dont elles bénéficient elles-mêmes ou dont bénéficient leurs clients. Il faut toutefois être réalistes quand on sait qu'il y a un problème à régler.

C'est ainsi que, dans l'ensemble, les entreprises reconnaissent qu'avec le temps ces subventions devront être réduites et qu'elles seront effectivement réduites. Il ne s'agit là que d'un exemple parmi d'autres. Je voulais simplement vous montrer que les entreprises sont prêtes à faire leur part.

Le président: Merci.

Mr. Loubier: We have business representatives coming before us all the time in Ottawa. Just last week, Mr. d'Aquino appeared before the Finance Committee. We also have discussions on a daily basis with your national representatives who seem to be much more adamant than provincial or local organizations. Most of them tell us that all business subsidies plupart disent qu'il faut éliminer toute subvention aux should be eliminated so that business can really compete with entreprises pour en arriver à rétablir une saine concurrence each other as they should. When you give a subsidy to a

entre elles. Quand on donne une subvention à l'une d'entre elles, un business, that business benefits from a competitive advantage that is entreprise qui, elle, n'obtient pas cette subvention, mais évolue dans same industry that are not getting the subsidy. le même secteur.

• 1540

Lorsqu'on arrive ici, on parle de les réduire et non pas de les éliminer. On parle aussi de les éliminer, mais pas tout de suite.

Comment peut-on expliquer ces nuances entre vos représentants canadiens et vos porte-parole provinciaux et locaux, dont vous êtes? Autrement dit, qui dit vrai?

Mr. McDonald: I guess the only way I can answer that is to say the purist's view of business subsidies would be to eliminate them completely-that market forces and the economy prevail and that will be it. Our view of it is despite the fiscal problems we find ourselves in, that is not what the Canadian Federation is about.

I want to reiterate what I said this morning. We in this province, and I think I can speak on behalf of my counterparts in the Atlantic provinces, want to become more productive contributors to the national economy and to lessen our reliance on the federal purse and by extension the purses of the provinces in this country. We are doing things quite apart from what the federal government may or may not do in this province, for example, to try to bring that about.

There's a number of initiatives, actually, that have been undertaken to try to help us diversify our economy in this province and to grow other industries that are non-traditional. You have to recognize that in this province, primary resource industries historically have been very important to us. They will become less important as years go by.

We believe the programs that have been put in place to assist in regional economical development have been successful. I guess we're looking forward to the day - and I don't know when that might be—when someone like me can sit here and say subsidies are unnecessary from a regional standpoint.

Just to reflect on a comment that was made by another panel participant this morning, if you take the purist's view and eliminate business subsidies, including those aimed at regional economic development, what you have is a situation basically where half this province will relocate to southern Ontario, to Calgary or to British Columbia. That has implications from a fiscal standpoint and in other terms.

As I said, I don't believe that's what the Canadian Federation is about. I believe there's a willingness throughout the country to assist regions of the country that are not as vibrant or as viable to improve their lot and make more of a contribution to the federation.

[Translation]

avantage concurrentiel artificiel se crée aux dépens d'une autre artificial and that works against other businesses involved in the

Now, you are telling us that those subsidies should be reduced, but not eliminated. You are also saying that they should be eliminated, but not immediately.

How can you explain these differences between what your national representatives are saying and what provincial and local representatives such as yourself are saying? In other words, who is telling the truth?

M. McDonald: Tout ce que je peux dire en réponse à cette question, c'est que, pour les puristes, il faudrait éliminer toutes les subventions aux entreprises-les forces du marché et l'économie seraient les seuls déterminants, un point c'est tout. Nous sommes toutefois d'avis que, malgré l'état lamentable de nos finances publiques, cette mentalité va à l'encontre des principes sur lesquels se fonde la fédération canadienne.

Je veux réitérer ce que j'ai dit ce matin. Ici, à Terre-Neuve, nous voulons, et je crois pouvoir parler au nom de mes homologues des autres provinces de l'Atlantique, contribuer de façon plus productive à l'économie nationale et réduire notre dépendance à l'égard du Trésor public, et partant du Trésor public des diverses provinces canadiennes. Nous avons déjà commencé à prendre des mesures en ce sens, indépendamment des programmes mis en place par le gouvernement fédéral dans cette province pour favoriser ce changement de cap.

Un certain nombre de mesures ont été prises pour nous aider à diversifier notre économie provinciale et à favoriser la croissance d'industries non traditionnelles. Il faut reconnaître que les industries d'exploitation des matières premières ont toujours joué un rôle très important dans notre économie provinciale. Leur importance diminuera au fil des ans.

Nous considérons que les programmes qui ont été mis sur pied pour favoriser le développement économique régional donnent de bons résultats. Nous espérons bien que le jour viendra—je ne sais pas quand-où quelqu'un comme moi pourra venir ici et dire que notre région n'a plus besoin de subventions.

Je voudrais revenir à ce qu'a dit un des autres participants à la table ronde de ce matin. Si, comme le préconisent les puristes, on décide d'éliminer toutes les subventions aux entreprises, y compris celles visant à favoriser le développement économique régional, il s'ensuivra que la moitié des Terre-Neuviens iront s'établir dans le sud de l'Ontario, à Calgary ou en Colombie-Britannique. Il y aurait donc des répercussions sur le plan des finances publiques et à d'autres chapitres aussi.

Comme je l'ai dit, cette façon de voir les choses ne concorde pas avec les principes sur lesquels se fonde la fédération canadienne. Je crois que, dans l'ensemble, la population canadienne est prête à venir en aide aux régions qui sont moins dynamiques ou moins viables afin de les aider à améliorer leur situation et à contribuer davantage à la fédération.

So a balance has to be struck. That's why I made the statement I did this morning with respect to business subsidies generally. But I also said to you we believe continued support for ACOA—that is, the vehicle that currently extists in Atlantic Canada to assist in regional economic development—can be justified not only from that point of view but from a business case standpoint as well.

The Chair: Thank you, Mr. Loubier.

Mr. Grubel.

Mr. Grubel: Mr. McDonald, I just want to say your idea of having an elimination of those payroll taxes for a year would represent an administrative nightmare. We have heard here, as a finance committee, testimony on how firms shut down once they have reached the point where their revenues make them pay the GST, only to be re-founded as a new company and then sell their services again until they need to found another company.

It's almost non-enforceable, preventing people from shifting into other areas where they hire anew and so on. It would have to be thought through. My experience in dealing with gimmicks like these is it just doesn't work, but it has a very interesting implication for me.

I've seen a study that showed full employment in the United States was almost perfectly correlated with real wages being in line with productivity. If for some reason productivity was lower than the real wages, there were huge periods of unemployment. The 1930s had that explanation, the 1960s boom was due to the fact that real wages were low, and so on.

• 1545

You are implicitly saying that if real wages were to drop by 10%—that's all you would get by eliminating payroll taxes—there would be tremendous benefit in terms of employment. If that is true then it is the answer to the problem of the Atlantic provinces. If the level of wages matches the level of productivity, you will attract industry and employment and there will be no problem. Countries around the world have succeeded in situations much worse than those underlying your problems here in the provinces.

This is something your association could look into. You would have to apply pressure to certain organizations so they give in on these suggestions. Government and everyone will have to come to the realization that if you want economic development and people back to work, wages will have to be in line with productivity. If you wish to comment I would be happy to hear your comments. This was just an idea I wanted to share with you.

Mr. McDonald: From an economic standpoint I don't think I disagree with you at all. I'm surprised to hear that kind of correlation explained to me. I think we're already seeing an adjustment in real wages in this province, and perhaps right across the country. I may be wrong, but I certainly see that happening in this province where demands for wage increases have fallen off almost entirely. It's not unusual these days to see zero increases or reductions in wages.

[Traduction]

Il faut donc trouver un juste milieu. C'est dans ce sens-là que j'ai abordé la question générale des subventions aux entreprises ce matin. Je vous ai également dit que, selon nous, le maintien de l'APECA—c'est-à-dire le programme mis sur pied pour favoriser le développement économique régional du Canada Atlantique—peut très bien se justifier, non pas seulement de ce point de vue-là, mais sur le plan strictement de la rentabilité.

Le président: Merci, monsieur Loubier.

Monsieur Grubel.

M. Grubel: Monsieur McDonald, je veux simplement vous dire que votre idée d'éliminer les charges sociales pendant un an représenterait un véritable cauchemar administratif. Nous avons entendu, ici même au Comité des finances, des témoignages selon lesquels certaines entreprises mettent fin à leurs activités dès qu'elles atteignent le niveau de revenu qui les obligerait à payer la TPS et qu'elles sont aussitôt reconstituées sous un autre nom, puis revendent leurs fonds de commerce autant de fois qu'il le faut.

Il est presque impossible d'empêcher ces entreprises de fermer leurs portes pour aller s'installer ailleurs, embaucher de nouveaux employés et tout recommencer. Il faudrait examiner à fond votre proposition pour l'amener à son dénouement logique. Si j'en juge par mon expérience, les astuces de ce genre ne donnent tout simplement pas les résultats escomptés, mais cela m'amène à une réflexion très intéressante.

J'ai pris connaissance d'une étude montrant qu'il y avait une corrélation presque parfaite entre le plein emploi aux États-Unis et l'équilibre entre la productivité et les salaires réels. Si, pour une raison quelconque, la productivité était inférieure aux salaires réels, il y avait de longues périodes de chômage. C'est ce qui explique le chômage des années trente, tandis que la prospérité des années soixante était attribuable à la faiblesse des salaires réels.

Vous dites implicitement que si les salaires réels diminuaient de 10 p. 100—c'est tout ce que vous obtiendriez en supprimant les charges sociales—la création d'emplois serait spectaculaire. Si cela était vrai, le problème des provinces de l'Atlantique serait réglé. Si les salaires sont proportionnels à la productivité, vous attirerez les industries, vous créerez des emplois, et tout ira bien. Certains pays ont réussi à se tirer de situations beaucoup plus graves que celles des provinces.

Votre association pourrait se pencher là-dessus. Il faudrait que vous exerciez des pressions sur certaines organisations pour qu'elles soient réceptives à ces propositions. Le gouvernement et toute la population doit se rendre compte que, si l'on veut promouvoir le développement économique et remettre les gens au travail, il faudra que les salaires correspondent à la productivité. Il me ferait plaisir de savoir ce que vous en pensez. Je voulais seulement vous faire part de cette idée.

M. McDonald: Du point de vue économique, je suis plutôt d'accord avec vous. Je suis étonné que vous m'expliquiez ce genre de corrélation. Dans notre province, et peut-être dans toutes les régions du pays, nous assistons déjà à un ajustement des salaires réels. Il se peut que je me trompe, mais je crois que cela se produit déjà ici, car presque personne ne demande plus d'augmentation de salaire. Par les temps qui courent, il n'est pas rare que les salaires soient gelés, voire réduits.

I think that's a process we're beginning to go through already. It will continue because I think more and more people are realizing we're not competitive in terms of productivity. It's no surprise to us that this is being put forward as a specific suggestion. I'm not sure I agree with you it would be difficult to administer.

In addition to the normal payroll remittances, businesses in this province have a payroll tax equal to 2% of payroll above \$200,000. That applies to quite a high percentage of businesses in the province, and it's a disincentive.

When you talk to businessmen around here about how much they're paying in payroll tax, UI, CPP, and worker's compensation premiums—which add up to somewhere around 12% or 13% in this province before the person walks in the door—their eyes glaze over.

Mr. Grubel: Did you discuss in your group how easy it is to get around the regulation; that it's applicable only to new employment? You are totally underestimating the ingenuity of the entrepreneur. Things like this have been tried around the world. It is almost impossible to administer without finding many ways of getting around it that are not even cheating. This guy genuinely closed down his shop. It ended. He might even have moved next door. At 13% savings it's worth doing all kinds of things.

Mr. Abbott: I'd just like to get some confirmation from you of the layout at this point of what you're referring to as payroll tax, and I think it is a form of payroll tax.

My understanding of UI is that with the exception of occasionally running deficits and occasionally running surpluses, the UI program is supposed to be self-funding. On that basis, I understand we have accumulated a debt of approximately \$6 billion. We can assume then that to reach zero we have to collect more in UI premiums than we're paying out for a period of time until we do away with the \$6 billion debt. If any of what I'm saying is incorrect by your understanding I'd be interested in being challenged.

When I read a lot of the government documentation that's coming out, it seems there's an attitude that we can somehow reduce our total government deficit, which is simply the overspending, by reducing the amount being paid out on UI. In other words—to pick a number—if we paid out \$20 billion, if we can reduce that to \$15 billion, we've just saved \$5 billion.

• 1550

But in the perfect world where we've done away with the debt we've accumulated by paying out more than we've taken in over the last few years, would you not agree in fact that it really would be a payroll tax, if the premiums to the employers and the employees were retained at their current level and UI legislation was changed so that they could run a surplus and that surplus could go into general revenue?

Wouldn't that truly be a payroll tax? Do you understand what I'm trying to say? If we can make—believe that we don't have the debt, that the situation as it now stands, that UI should be at a neutral point. . .

[Translation]

Je pense que c'est une tendance qui émerge déjà. Elle va se poursuivre, parce que de plus en plus de gens se rendent compte que nous ne sommes pas concurrentiels sur le plan de la productivité. Nous ne sommes pas étonnés que l'on fasse cette proposition. Je ne suis pas d'accord avec vous quand vous dites que cela serait difficile à appliquer.

En plus des charges sociales normales, cette province impose une taxe de 2 p. 100 sur toute masse salariale supérieure à 200 000\$. Cette taxe s'applique à un grand nombre d'entreprises, et c'est décourageant.

Quand vous parlez aux gens d'affaires d'ici du montant d'argent qu'ils consacrent aux charges sociales, à l'assurance—chômage, au RPC et au régime d'indemnisation des victimes d'accidents du travail—ce qui représente de 12 à 13 p. 100 des salaires dans cette province—ils sont abasourdis.

M. Grubel: Dans votre groupe, avez—vous examiné la facilité avec laquelle on contourne la règlementation, qui ne s'applique qu'aux nouveaux emplois? Vous sous—estimez complètement l'ingéniosité des entrepreneurs. Des mesures semblables ont été mises à l'essai dans le monde entier. Il est pratiquement impossible de les appliquer sans que l'on trouve des échappatoires ou même des moyens de tricher. Ce type a carrément fermé boutique. Il a mis fin à ses activités. Peut—être a—t—il même déménagé à côté. La perspective d'économiser 13 p. 100 est une excellente motivation.

M. Abbott: J'aimerais que vous précisiez un peu ce que vous entendez par charges sociales, car je pense bien qu'il s'agit de cela.

Si j'ai bien compris, hormis quelques déficits et quelques excédents de temps en temps, le régime d'assurance-chômage devrait en principe s'autofinancer. Cependant, je crois qu'il a accumulé une dette de six milliards de dollars environ. Je présume donc que, pour l'éponger, il faut percevoir plus de primes que nous ne versons de prestations; et ce, jusqu'à ce que la dette soit nulle. Corrigez-moi si je me trompe.

Les documents gouvernementaux publiés récemment donnent l'impression que nous pouvons réduire l'ensemble du déficit national, c'est—à—dire l'excédent des dépenses, en diminuant les prestations d'assurance—chômage. Autrement dit, par exemple, si nous ramenions le montant des prestations de 20 milliards de dollars à 15 milliards de dollars, nous économiserions cinq milliards de dollars.

Mais dans un monde idéal, où l'on aurait éliminé les dettes accumulées en distribuant plus d'argent que nous n'en avons reçu au cours des dernières années, ne pensez-vous pas que l'on imposerait ainsi les charges sociales si l'on maintenait la contribution des employeurs et des employés au niveau actuel, et si l'on modifiait la Loi sur l'assurance-chômage afin d'obtenir un excédent qui serait versé au Trésor?

Ne s'agirait-il pas vraiment de charges sociales? Comprenezvous ce que j'essaye de dire? Si nous pouvons faire comme si la dette n'existait pas, comme si la situation était au beau fixe, comme si l'assurance-chômage n'était pas déficitaire...

I'm finding it a little confusing to talk about reducing the amount of expenditure on UI without any corresponding appreciation of the fact that expenditure on UI comes directly from a contribution by employers and employees. I'm finding that a little bit confusing in taking a look at the numbers, and I'm wondering if you found it the same way.

Mr. McDonald: I think I understand your question. I just want to make a quick comment.

You started off by making the observation that in order to maintain that count on an even keel, you would either have to increase or reduce premiums that are paid into it. Of course, the other option is to redesign the program in terms of eligibility, benefits and utilization on that side of it. But I don't think you intended to say that would not be the case.

Do I understand your question to be that if a surplus was generated in the UI account, if that was kept and applied against the general accounts of the government to reduce the deficit or offset other expenditures, it would in effect be a payroll tax—

Mr. Abbott: That's right.

Mr. McDonald: —and that you wanted it refunded back to employers?

Mr. Abbott: I have a lingering concern in the back of my mind that maybe that is a direction we collectively, and the government, might be going in terms of forgetting the direct linkage between the income and the outgo of the UI fund. It's a totally separate insurance fund.

It's being characterized in the reporting as though it is just a part of general revenue and general expenditure. Would you agree with me that this is really quite dangerous?

Mr. McDonald: I don't think employers generally would be receptive at all to anything that would allow the government to take surplus UI dollars and apply them against the general accounts of the government.

I'm a little uncertain about the views of business on allowing—well, this is probably the case in any event—current surpluses in the UI account. That could in effect happen over the next year or two given the changes that have come about in the UI system. What would be their view on allowing the current surpluses to be maintained in the account as opposed to reducing premiums to employers?

My perception is that employers prefer to have their premiums educed. This is where I'm coming from generally with respect to the cost of UI to employers. That's one of the reasons I specifically suggest to you—as the Canadian chamber has—that one way of timulating employment is to reduce those or in fact provide a ne—year holiday for employers who create new employment.

Mr. Abbott: But bearing in mind the fact that we currently have pproximately a \$6 billion debt that has to be repaid, we are going o have to continue to collect more than we're expending in UI until we resolve that situation, until we get back to point zero, because the 6 billion has been borrowed from general revenue.

[Traduction]

Il m'est quelque peu difficile de comprendre que l'on envisage la réduction des dépenses d'assurance-chômage sans tenir compte du fait que l'argent dépensé provient directement des cotisations des employeurs et des employés. Quand je regarde les chiffres, je ne suis pas plus avancé. Qu'en pensez-vous?

M. McDonald: Je pense que je comprends votre question. Je vais y répondre brièvement.

Tout d'abord, vous avez dit qu'afin d'équilibrer le bilan de l'assurance-chômage, il faut augmenter ou diminuer les primes. Bien entendu, la solution de rechange consisterait à réformer le programme en révisant les critères d'admissibilité, le montant des prestations et les modalités d'utilisation. Cependant, je ne pense pas que vous vouliez dire qu'il en serait autrement.

Si j'ai bien compris, vous voulez savoir si, quant les comptes de l'assurance-chômage sont excédentaires on versait cet excédent au Trésor pour réduire le déficit ou pour couvrir d'autres dépenses, il s'agirait de charges sociales...

M. Abbott: C'est exact.

M. McDonald: . . .et vous voudriez que l'argent soit remboursé aux l'employeurs?

M. Abbott: J'ai vaguement l'impression que c'est une démarche que nous sommes peut-être en train d'adopter collectivement, de concert avec le gouvernement, en oubliant le rapport direct entre les recettes et les dépenses de l'assurance-chômage. Ce régime est un fonds d'assurance tout à fait distinct.

On en parle souvent comme si cela faisait simplement partie des autres recettes et dépenses gouvernementales. Ne pensez-vous pas que cette confusion est, en réalité, assez dangereuse?

M. McDonald: Je ne pense pas que, d'une manière générale, les employeurs seraient réceptifs à un système qui permettrait au gouvernement de reverser l'excédent du fonds d'assurance—chômage au Trésor public.

Je ne sais pas très bien ce que penseraient les entreprises d'une telle utilisation des excédents actuels du régime. Cela pourrait effectivement devenir réalité au cours des deux prochaines années en raison des changements apportés. Que penseraient les entreprises si on leur donnait à choisir entre le maintien des excédents actuels dans le compte et la réduction de la contribution des employeurs?

À mon avis, elles préféreraient qu'on diminue leur contribution. C'est justement ce que je voulais dire en parlant du coût de l'assurance—chômage pour les employeurs. C'est l'une des raisons pour lesquelles je prétends—à l'instar de la Chambre de commerce du Canada—que l'un des moyens de stimuler l'emploi serait de réduire les charges sociales ou d'accorder une année de grâce aux entreprises qui créent des nouveaux emplois.

M. Abbott: Cependant, compte tenu du fait que nous avons actuellement une dette d'environ six milliards de dollars que nous devons rembourser, il faudra que nous continuions à percevoir plus d'argent que nous n'en dépensons jusqu'à ce que la dette soit épongée, car les six milliards de dollars ont été empruntés au Trésor.

Mr. McDonald: Not necessarily. That's the reason I made my first point. Basically what you're saying now is that you're going to have to continue the premiums at current levels or increase them perhaps in order to get that back up to a zero balance. I'm saying that is one option.

The other, a direction that has already been taken, is to deal with the utilization and the entitlement side, that is, the level of benefits that are being paid out of the UI fund. So we're talking about issues related to entitlement—to begin with—the duration of benefits, and so on.

My understanding of the impact of changes that have been made recently this year is we that can look forward to a situation when the account is back in balance again in the not-too-distant future. I may be completely off base on that, but that's my recollection of what I've read.

Mr. Abbott: Recognizing that you represent one side of the equation, I now have a specific Newfoundland question. I was interested in the representation by the university students this morning, talking about reducing UI benefits by 20%. That struck me as being very surprising seeing that we were sitting in Newfoundland, because I had the impression—unfortunately I have never never in Newfoundland before—that the thing the general population would least favour would be to reduce the unemployment benefit.

• 1555

Along with that, would you agree that unless there is some kind of a structural change in the way jobs are being generated within the economy, that this in turn would probably mean that the people would end up on a fifty-fifty? In other words, that would be the Canada Assistance Plan and welfare.

In other words, say you reduce UI benefits by 20%, yet you still have the same number of people unemployed and still requiring benefits. What is going to happen in Newfoundland, or anywhere else—but particularly in Newfoundland—is that people would then go from a UI income to end up with an income provided fifty—fifty by the federal and provincial governments through welfare programs.

Mr. McDonald: I must have missed that specific suggestion this morning.

Mr. Abbott: Yes, I was very surprised. They were talking about reducing the entitlement under UI by 20%. In your judgment, what would be the acceptability of that to the Newfoundland population overall?

Mr. McDonald: I don't think it would be acceptable. Certainly from a business standpoint, I guess I could give you the view that it wouldn't be something we would have expected at all in terms of dealing with UI issues. We believe there are other UI issues that have to be dealt with in terms of entitlement, eligibility, chronic users and so on and so forth that can have a greater impact in terms of reducing the cost of UI.

[Translation]

M. McDonald: Pas nécessairement. C'est pour cela que j'ai présenté mon premier argument. Au fond, vous dites maintenant que nous devons continuer à payer les mêmes primes, ou peut-être les accroître, afin d'équilibrer le bilan de l'assurance-chômage. C'est une solution possible.

L'autre solution, qui a déjà été adoptée, consiste à régler les problèmes d'utilisation et d'admissibilité, c'est-à-dire à revoir le montant des prestations. Nous étudions donc les questions relatives à l'admissibilité—pour commencer—à la durée des prestations, et ainsi de suite.

À mon avis, les changements que l'on a récemment apportés au système permettent d'envisager, à moyen terme, l'équilibre des comptes de l'assurance-chômage. Je me trompe peut-être complètement, mais, sauf erreur, voilà ce que j'ai lu.

M. Abbott: Étant donné que vous représentez un côté du débat, j'ai une question portant spécifiquement sur Terre-Neuve. Ce matin, les étudiants de l'université ont proposé de réduire de 20 p. 100 les prestations d'assurance-chômage, ce qui est intéressant. Cela m'a beaucoup surpris du fait que nous tenons notre réunion à Terre-Neuve, car j'avais l'impression-malheureusement, c'est ma première visite dans cette province—que la dernière chose que souhaitait la population de Terre-Neuve, ce serait une réduction des prestations de chômage.

Parallèlement, convenez-vous que tant que l'on n'apportera pas de modifications structurelles à la façon dont les emplois sont créés au sein de notre économie, on verra les gens en arriver à une formule de 50-50? Autrement dit, il y aurait le régime d'assurance publique du Canada et l'aide sociale.

En d'autres termes, supposons que l'on réduise de 20 p. 100 les prestations d'assurance—chômage, il y aura quand même le même nombre de chômeurs qui auront besoin d'aide. Ce qui va se passer à Terre—Neuve ou ailleurs—mais surtout à Terre—Neuve—c'est que les gens, après avoir été prestataires de l'assurance—chômage, finiront par vivre grâce à un revenu versé à parts égales par les gouvernements fédéral et provincial, par le biais des programmes d'aide sociale.

M. McDonald: Cette proposition précise a dû m'échapper ce matin.

M. Abbott: Oui, j'ai été très surpris. Ils ont parlé de réduire de 20 p. 100 le montant des prestations d'assurance—chômage. Selon vous, dans quelle mesure la population terre—neuvienne accepterait ce genre de recommandation?

M. McDonald: Je ne pense que ce serait acceptable. Du point de vue du monde des affaires, je peux vous dire que ce n'est pas du tout une suggestion que nous envisagerions en vue de trouver une solution au problème de l'assurance—chômage. À notre avis, il y a d'autres problèmes auxquels on devrait s'attaquer, par exemple l'admissibilité aux prestations, les prestataires chroniques, etc., ce qui contribuera fortement à réduire le coût de l'assurance—chômage.

There are some structural problems with UI as well. That's why I mentioned the income—supplementation proposal developed in this province to deal with issues related to chronic reliance on the UI system and the absence of any incentive for seeking employment or retraining, whatever the case may be, to people who have become accustomed to using UI.

Leave aside the availability of jobs as an issue. That's important obviously, but those issues are ones that we expected would have been dealt with as they have some potential for cost savings.

A suggestion that benefits could be reduced by 20% is not something that I think would. . . I didn't hear it to begin with this morning, but if you are specifically asking me, that's my reaction.

Mr. St. Denis: Our hearings started in Ottawa. They are continuing here in the east, while the other half of our committee is doing the same out west. One thing that appears to be consistent is that the status quo is not on, so we have to do something. There is a willingness on the part of Canadians to allow the government to look seriously at almost anything. We are accepting that challenge with some degree of trepidation, but I don't want to say that because certainly we realize that tough decisions will have to be made.

I would ask you to pretend for a moment that you are a member of our committee. I notice you were able to return to the meeting while Professor Scott was doing his presentation. I'm coming to this because one of our mandates is to find out what people are prepared to trade.

Would you be willing, as a spokesperson for the board of trade here, to see the federal government become less involved in funding for, say, research and humanities and possibly other fields of research, such as engineering and the sciences and so on? Would you want the federal government to consider making cuts in that area so that other areas, such as some of the ones you are more in favour of, would not need to be cut? Were you here long enough to appreciate the argument he was making about the importance of the humanities to the long—term economic viability of our country?

That's part A of my question: do you have an opinion on the trade n the example I brought forward?

Mr. McDonald: I don't think I-

Mr. St. Denis: Does it affect you here? In your understanding of he local economy, is it important to you and your businesses that our roung people have training in the humanities?

Mr. McDonald: You heard Dr. Scott. I came in part way through is presentation to you, so I probably only heard part of what he alked about as far as the humanities and our human capital are oncerned.

[Traduction]

Il existe, par ailleurs, des problèmes structurels. C'est pourquoi j'ai parlé de la proposition de supplément de revenu, qui a été élaborée dans la province en vue de résoudre certains problèmes liés au chômage chronique et à l'absence de stimulants à la recherche d'emplois ou à l'inscription à des cours de recyclage, selon le cas, visant les personnes qui se sont habituées à vivre des prestations d'assurance—chômage.

Laissons de côté la question des emplois disponibles. Elle est de toute évidence importante; voilà les problèmes que nous souhaitions voir régler car cela permettrait de réduire les dépenses de l'assurance-chômage.

Quant à la proposition visant à réduire de 20 p. 100 les prestations, je ne pense pas que... Je ne l'ai même pas entendue avancer ce matin. Toutefois, mais si vous me posez carrément la question, voilà ce que je vous en dis.

M. St. Denis: Nos audiences ont débutées à Ottawa. Elles se poursuivent ici dans l'Est, tandis que les autres députés membres du comité tiennent des audiences dans l'Ouest. Une chose qui ressort clairement de nos délibérations, c'est que le statu quo n'est pas une solution envisageable. Il nous faut donc agir. Les Canadiens sont prêts à laisser le gouvernement examiner en profondeur pratiquement toutes les options possibles. Nous acceptons cette démarche avec un certain enthousiasme, mais je ne devrais pas dire cela car nous savons que des décisions difficiles devront être prises.

Je vais vous demander de vous mettre pendant quelques instants à la place d'un des membres du comité. Je constate que vous avez pu revenir pendant que le professeur Scott faisait son exposé. Je pose cette question car, dans le cadre de notre mandat, nous devons déterminer quels compromis les Canadiens sont prêts à accepter.

En tant que porte-parole de la Chambre de commerce de la région, seriez-vous disposé à accepter un désengagement du gouvernement fédéral dans le financement des recherches en sciences humaines et, éventuellement, dans d'autres secteurs, comme le génie, les sciences, etc? Souhaitez-vous que le gouvernement fédéral envisage des coupures dans ce secteur pour éviter d'en faire d'en d'autres, par exemple dans les secteurs qui vous paraissent plus importants? Êtes-vous resté assez longtemps pour entendre ce qui a été dit sur l'importance des sciences humaines pour la viabilité économique à long terme de notre pays?

Voilà le premier volet de ma question: avez-vous une opinion sur les compromis possibles dans le cas que j'ai cité?

M. McDonald: Je ne pense pas que. . .

M. St. Denis: Cela vous touche—t—il dans la province? Selon l'analyse que vous faites de l'économie locale, est—il important pour vous et vos entreprises que les jeunes Canadiens reçoivent une formation en sciences humaines?

M. McDonald: Vous avez entendu le témoignage de M. Scott. Je suis arrivé au milieu de son exposé, et je n'ai donc pas entendu tous ses arguments concernant les sciences humaines et notre capital humain.

[Translation]

• 1600

To answer your question directly, no, I don't have the sense that this is viewed as being... My sense of what he was saying is it is viewed as a priority. But I find it a very difficult question, not possible to answer. One difficulty I have with the committee, frankly, and with what the Minister of Finance is expecting or asking people like us to do, is to be so specific that we'd need to be ministers of finance or presidents of treasury board to be in a position to do it. I find myself in a position of being able to be specific in certain areas, but none of us have a grasp of the entire picture.

You talk about the humanities and investing in human capital and education, but the budget is a picture that has so many priorities built into it. I guess all I can say is that business communities, from my perspective, have the expectation that tough decisions will have to be taken. Pain will probably be felt by everybody, and what the Canadian public really wants and what the business community would really want from the government is to have an explanation given as to what the plan is and how the trade-offs were rationalized. They need to believe it's a fair and balanced plan. I mean, this is as much as I can say to you.

Speaking personally, I'm in the business in my practice of dealing with human capital. I'm a consultant in the area of human resource management and organizational development. I have many personal beliefs that are congruent with and supportive of those Dr. Scott puts forward to you, but I'm a realist in the meantime. In my view and in view of the business community, the scale of the problem is such that very difficult choices are unavoidable. I am not sure what more than that I could say to you. I realize you're asking me, if I was a member of your standing committee what would I specifically say. I'm not sure.

Mr. St. Denis: Your response is fair. I guess at the end of the day the only person who might have the clearest picture of the whole thing is the Minister of Finance and, ultimately, he's on the hook for making the final call.

For the second part of my two part intervention, let me ask you about privatization. You have referred to but you weren't in favour of service fees because if service fees were going to be collected by government but the government agencies aren't subject to market forces, how do we know those service fees are appropriate in a marketplace sense?

Are there federal government agencies—or even provincial but let's stick to federal—operating in Newfoundland that you could see functioning extremely well if they were privatized or commercialized, that were truly functioning as independent entities in the marketplace, having to live or die based on the bottom line? Are there some entities that are federal that could indeed be totally commercialized?

Mr. McDonald: I'll answer your question, but bear in mind, when we talk about commercialization we've thought of it in three ways: privatization, which we equate with taking, say, a corporation of some type and putting it into the private sector; out-sourcing, which we view as being as important, perhaps more so because there are probably hundreds of government programs and services that we feel can be commercialized; and

Pour répondre carrément, non, je n'ai pas l'impression... Je crois qu'il disait que c'est considéré comme une priorité. Mais c'est une question très problématique à laquelle il est impossible de répondre. Ce qui me dérange, c'est que pour donner au comité et au ministre des Finances les précisions qu'ils demandent à des gens comme nous, il faudrait être ministre des Finances ou président du Conseil du Trésor. Je suis en mesure de donner certaines précisions dans certains domaines, mais aucun d'entre nous ne peut avoir une vision complète des choses.

Vous parlez de sciences humaines, d'investissements dans le capital humain et dans l'éducation, mais le budget comporte de multiples priorités. Tout ce que je peux dire, c'est que le monde des affaires s'attend à devoir prendre des décisions très dures. Tout le monde va probablement souffrir, et tout ce que le public canadien et le monde des affaires voudraient, c'est que le gouvernement explique quel est son plan et comment il a élaboré les compromis nécessaires. Il faut que les gens soient convaincus qu'il s'agit d'un plan équitable, et bien équilibré. C'est tout ce que je peux vous dire.

Personnellement, je m'occupe de gérer du capital humain. Je suis expert-conseil en gestion des ressources humaines et en développement des organisations. Beaucoup de mes convictions personnelles convergent avec celles que M. Scott vous a présentées, mais je demeure cependant réaliste. Je crois, comme le monde des affaires, que des choix très pénibles sont inévitables compte tenu de l'ampleur du problème. Je ne vois pas ce que je pourrais vous dire de plus. Je sais bien que vous me demandez ce que je dirais si j'étais membre de votre comité permanent, mais je ne le sais pas vraiment.

M. St. Denis: C'est une réponse valable. En fin de compte, c'est le ministre des Finances qui aura la vision la plus claire de l'ensemble, et en définitive, c'est à lui qu'il appartiendra de

Dans la deuxième partie de mon intervention, je voudrais vous parler des privatisations. Vous avez parlé des frais de service, mais vous n'y êtes pas favorable car si le gouvernement facture de tels frais mais que les organismes gouvernementaux ne sont pas soumis aux forces du marché, comment pourra-t-on savoir si ces frais sont raisonnables économiquement.

Y a-t-il à votre connaissance à Terre-Neuve des organismes du gouvernement fédéral, voire du gouvernement provincial-mais restons-en au fédéral-qui pourraient très bien fonctionner s'ils étaient privatisés ou commercialisés; s'ils étaient entièrement indépendants sur le marché; si leur survie dépendait strictement d'eux? Existe-t-il des organismes fédéraux qui pourraient vraiment être intégralement commercialisés?

M. McDonald: Je vais répondre à votre question, mais n'oubliez pas que nous avons trois façons d'envisager la commercialisation: la privatisation, qui consiste à placer une société dans le secteur privé; l'impartition, que nous jugeons d'autant plus importante qu'il existe probablement des centaines de programmes et de services gouvernementaux susceptibles d'être commercialisés à ce titre; et le partenariat entre les public-private partnering, as well as a vehicle through which secteurs public et privé, qui permet de trouver un financement

substantive equity funding that would be needed in some instances par capitaux propres pour créer une entreprise privée alors que ce

In privatization, the Minister of Transport's announcement on policy with respect to the commercialization of the national airport system, of which the St. John's airport would be part, is something we endorse. We see commercialization of the St. John's airport coming about in fact over the next four or five years, as he indicated he would prefer to do it. So I guess that's the most specific example of where we would see privatization being possible. privatisation serait envisageable.

Beyond that-

Mr. St. Denis: Marine Atlantic, is that included in that?

Mr. McDonald: Marine Atlantic is a crown corporation that is subsidized somewhere near \$100 million a year out of a total budget that may be \$110 million or \$120 million a year. Unless I'm missing something, I don't foresee it being privatized in the immediate future, given those circumstances. I mentioned Marine Atlantic this morning in another context and that was in the context of user fees. I used it as an example where it might be decided to charge user fees to reduce the level of government subsidization of Marine Atlantic in the Atlantic region. It would probably be very significant. One thing that I'm sure would concern many people, but especially the business community, is whether they were in fact getting the most efficient service for the fee they were paying.

• 1605

I mentioned other things that could be done with Marine Atlantic; for example, movement of its head office. That's not being dealt with. They are maintaining two administrative offices and headquarters in both New Brunswick and Newfoundland.

If user fees were put in place for Marine Atlantic, the business community would ask why other opportunities weren't availed of to reduce the level of government expenditure on Marine Atlantic, i.e., moving that head office to somewhere in Newfoundland, where it does its business, and not espousing St. John's as the representative of the St. John's Board of Trade. It need not be. It could be Port aux Basques, it could Lewisporte, it could be some other location in the province. What we have to see as a business community is a commitment to deal with these things and cast political considerations aside.

I know I haven't answered your question directly, but that is the context in which I discussed Marine Atlantic this morning.

Mr. St. Denis: That's fair. Thank you very much.

Mr. Mitchell: I am pleased to see that you were able to come back today, Mr. McDonald. Having been president of three chambers of commerce/boards of trade in my career, I know exactly how much effort volunteering is. A lot of people don't realize that it's a significant undertaking for somebody to take that on in addition to their professional career, so my congratulations to you for doing it.

[Traduction]

to establish a private enterprise is not available in the private sector. financement n'est pas disponible dans le secteur privé.

En matière de privatisation, nous approuvons la déclaration de politique du ministre des Transports au sujet de la commercialisation du réseau aéroportuaire national, dont fait partie l'aéroport de St. John. Nous pensons que cet aéroport sera commercialisé d'ici quatre ou cinq ans, comme le ministre a dit le souhaiter lui-même. Il s'agit là un cas particulier pour lequel la

Au-delà...

M. St. Denis: Est-ce que ce serait possible dans le cas de Marine Atlantique?

M. McDonald: Marine Atlantique est une société d'État dont le budget annuel de 110 à 120 millions de dollars est subventionné à hauteur de presque 100 millions de dollars. Sauf erreur de ma part, je doute qu'elle puisse être privatisée dans un avenir proche dans ces circonstances. J'ai parlé de Marine Atlantique ce matin dans un autre contexte; celui des frais d'utilisation. J'ai cité ce cas comme un exemple de situations où l'on pourrait décider de faire payer une certaine participation aux frais pour réduire le montant des subventions gouvernementales, en l'occurence à Marine Atlantique, dans la région de l'Atlantique. Ce serait probablement très important. Je suis sûr que bien des gens, notamment dans le secteur des affaires, chercheraient à savoir s'ils obtiennent le service le plus efficace possible pour le prix qu'ils paient.

J'ai suggéré d'autres possibilités pour Marine Atlantique; par exemple une relocalisation de sa direction. Il s'agit d'un problème qui n'est examiné. Il y a deux bureaux administratifs et sièges sociaux, au Nouveau-Brunswick et à Terre-Neuve.

Si l'on introduisait des droit d'utilisation, le monde des affaires demanderait certainement pourquoi on ne profite pas des autres possibilités de réduire les dépenses gouvernementales au niveau de Marine Atlantique en installant le siège de son administration à Terre-Neuve, où la société est principalement active; sans limiter le choix à St. John à cause de sa Chambre de commerce. Ce pourrait être Port aux Basques ou Lewisporte, ou un autre endroit dans la province. Ce que le monde des affaires souhaite, c'est que l'on s'engage à régler ces questions en laissant de côté les considérations politiques.

Je sais que je n'ai pas répondu directement à votre question, mais c'est dans ce contexte que j'ai abordé la question de Marine Atlantique ce matin.

M. St. Denis: C'est une réponse valable. Merci beaucoup.

M. Mitchell: Je suis heureux de constater que vous avez pu revenir nous voir aujourd'hui, monsieur McDonald. Ayant moimême présidé trois Chambres de commerces au cours de ma carrière, je sais ce que le volontariat représente comme effort. Bien des gens ne se rendent pas compte du surcroît de travail que cela représente pour quelqu'un qui a déjà une carrière professionnelle. Je vous en félicite.

Before I get to my specific questions on the concept of what this committee is doing and asking for, I agree with you. Nobody is suggesting that we can do line-by-line assessments, but I think there are two very specific areas we want to achieve as a committee, and I think you've addressed a good part of it.

One of them is that we're looking for general principles on which we can approach this job and I think you enunciated those. You said we needed a long-term plan, it needed to have a broad consensus of acceptance with all Canadians, it needed to be seen as equitable and fair, and it needed to reach towards a balanced budget in the short term rather than the long term. I think those are fair enunciations of general principles.

Then you got down into some specifics, which I think we have to do with our witnesses in their areas of concern, and in your case it's the business community. You started to talk about and you have dealt with the issue of business subsidies. When we get into a specific area with a witness, I think it's fair that we talk about some of the specifics of subsidies. My questions are based a little bit on that, and I have some questions for that.

You mentioned access to capital as being one of the major issues of businesses in Newfoundland. It is like that across Canada. I had an opportunity to chair a task force that went across Ontario on that specific issue. One of the things that came up—and it ties into business subsidies—is that if the federal government undertakes a program, such as a small business loan program, which is meant as an attempt to help business access capital, is it appropriate in your mind that the government will absorb a loss out of the general revenue fund, therefore, from all taxpayers to support a specific program to support access to capital for small business?

I'm not absolutely certain of the statistics, but right now with the federal government we're looking at around a \$200 million liability in that program. That would be my first question. Is something like that appropriate?

My second question would be again on a business subsidy. We, the federal government, incur a tax expenditure of around \$2 billion in respect to the small business reduced taxation rates. I think it's \$2.1 billion. What would be your opinion on that particular expenditure as well?

Mr. McDonald: As to whether it's necessary, you mean, or could be reduced?

Mr. Mitchell: Whether it's something that could be reduced, whether it's necessary. What would be your view? I would suspect that has a direct effect on most of your membership. Maybe you can start with the small business loan question first.

Mr. McDonald: Especially in a Newfoundland context, we are a small business in this province. I know small business is a strong word across Canada, but when you look at the industrial demographics of our province, that's what we are. There are some exceptions, of course, but we are basically small business. We're into the high 90s in terms of the percentage of firms in this province that employee 20 employees or less. That's what we're all about.

[Translation]

Avant d'en arriver à ma question sur le sujet qui nous occupe, je dois dire que je suis d'accord avec vous. Personne ne prétend que nous pouvons faire des évaluations détaillées, mais je pense qu'il y a deux choses en particulier que nous voulons réaliser; et vous les avez déjà abordées en partie.

D'une part, nous cherchons à dégager des principes généraux; et je crois que vous les avez énoncés. Vous avez dit qu'il nous faut un plan à long terme, un plan largement accepté par les Canadiens, un plan jugé équitable, et un plan axé sur un budget équilibré à court terme plutôt qu'à long terme. Je crois que vous avez bien défini ces principes généraux.

On en arrive ensuite aux détails, qui correspondent aux préoccupations particulières de nos témoins; dans votre cas celles du monde des affaires. Vous avez commencé à nous parler de la question des subventions aux entreprises. Quand nous abordons un domaine précis avec un témoin, je pense qu'il est normal d'entrer dans le détail des subventions. C'est donc sur ce point que je voudrais concentrer mes questions.

Vous dites que l'accès au capital est un des gros problèmes que rencontrent les entreprises de Terre-Neuve. C'est la même chose partout au Canada. J'ai présidé le groupe de travail qui a sillonné l'Ontario pour discuter précisément de cette question. L'une des questions qui ont été posées—et elle est liée à la question des subventions aux entreprises—est la suivante: si le gouvernement fédéral lance un programme, par exemple un programme de prêts aux petites entreprises, destiné à aider les entreprises à trouver des capitaux, est—il normal que ce soit le Trésor qui absorbe les pertes—c'est—à—dire que ce soit les contribuables qui financent un programme visant à aider les petites entreprises à trouver des capitaux?

Je ne suis pas absolument certain de mes chiffres, mais on parle actuellement d'un passif de l'ordre de 200 millions de dollars pour ce programme au niveau du gouvernement fédéral. C'est ma première question. Est-ce acceptable?

Ma deuxième question concerne aussi une subvention aux entreprises. Les taux d'imposition réduits pour les petites entreprises entraînent une dépense fiscale de l'ordre de 2 milliards de dollars pour le gouvernement fédéral. Je crois même que c'est 2,1 milliards de dollars. Que pensez-vous de cette dépense fiscale?

M. McDonald: Vous voulez savoir si elle est nécessaire, ou si l'on pourrait la réduire?

M. Mitchell: S'il serait possible de la réduire, et si elle est nécessaire. Qu'en pensez-vous? Je crois que cela touche directement la plupart de vos membres. Vous pourriez peut-être commencer par la question des prêts aux petites entreprises.

M. McDonald: Dans le contexte de Terre-Neuve en particulier, nous avons essentiellement des petites entreprises. Je sais qu'on attache beaucoup d'importance aux petites entreprises partout au Canada, mais c'est essentiellement ce que nous avons dans notre province. Il y a bien sûr des exceptions, mais nous avons surtout des petites entreprises. Pour vous donner une idée, plus de 90 p. 100 des entreprises de notre province emploient un maximum de 20 personnes.

• 1610

[Texte]

[Traduction]

So access to capital is a critical issue. That is why it makes sense to us for a regional economic development mechanism to be in place, like ACOA, perhaps with some improvements, because they provide an avenue to access capital that I would say 70% or more of the firms around cannot access otherwise because the banks won't lend them debt.

I'm getting to the answer to your question. I feel there have to be mechanisms like ACOA, or the Small Businesses Loans Act and provisions in it, that effectively involve the government in assuming risk the existing capital market is not prepared to accept. Banks just are not prepared, in the majority of cases with new enterprises or existing enterprises that want to grow and develop in this province, to extend the debt. They don't want to assume the risk, and are not going to. To a certain extent, that's understandable; they have shareholders to be accountable to and they want to be profitable and so on and so forth.

It seems to us there's a gap there that has to be filled. We feel, yes, it's a role government should assume.

Someone made the same comment this morning in our panel discussion, that it's all about risk, and a higher level of risk perhaps goes along with putting in place mechanisms to assist small business. I think what also goes along with that, unfortunately but inevitably, is the possibility that loss may be incurred. ACOA has incurred losses. Maybe the Western Canada Diversification Fund has as well. I think that's unavoidable. Obviously, the best effort should be made up front to assess the likelihood of that happening, but I suppose there will always be a certain percentage of those cases that may result in loss.

Obviously, I'm not suggesting the door should be wide open, but that's my rationale. That's the rationale of business in Newfoundland for saying someone has to just come in and assume a higher level of risk to assist business in accessing capital. I guess what goes along with that is some assumption of a loss if it occurs.

I'm not sure I'm in a position to specifically answer your second question, to be honest with you. Rather than make a statement to you as to what I think the effect might be of either reducing that or eliminating, whatever the case may be, I prefer not to. I just don't feel I have enough of a familiarity with that and the extent to which it's utilized in this province, as to what the implications would be of looking at that specifically.

Mr. Mitchell: Fair enough. Thank you, Mr. Chairman.

The Chair: I think, Mr. McDonald, in response to that last question, you demonstrated to us once again your credibility and your thoughtfulness in appearing before us. You do not necessarily have flip answers or ready answers for very difficult questions. I think what struck me most about your testimony was you felt neither you nor probably this committee could ever draft a detailed budget. We just don't have the information. However, we can find out whether the general thrust of it is in the right direction. I believe you've been highly supportive of that thrust.

L'accès aux capitaux est donc une question fondamentale. C'est pourquoi il est logique pour nous de disposer d'un mécanisme régional de développement économique comme l'APECA, qui pourrait être amélioré le cas échéant. Ces mécanismes offrent un moyen d'accéder à des capitaux pour des entreprises qui, dans 70 p. 100 des cas et plus, n'auraient pas d'autres solutions parce que les banques refusent de leur prêter de l'argent.

J'en arrive à votre question. Nous avons besoin de mécanismes comme l'APECA ou la Loi sur les prêts aux petites entreprises, grâce auxquels le gouvernement participe à la prise de risques que le marché des capitaux ne veux pas assumer. La plupart du temps, les banques ne sont pas prêtes à consentir des prêts aux nouvelles entreprises ou aux entreprises existantes qui veulent s'étendre dans notre province. Elles refusent de prendre ce risque. Cela se comprend dans une certaine mesure; elles rendent des comptes à leurs actionnaires et elles veulent avoir un bilan positif, etc.

Il y a là une lacune qu'il faut combler, et c'est effectivement le gouvernement qui devrait le faire.

Quelqu'un a fait une déclaration dans le même sens ce matin lors de notre discussion de groupe: c'est une question de risque. Il faudrait peut—être mettre en place des mécanismes d'aide aux petites entreprises pour les cas où le niveau de risque est élevé. Je crois qu'il y a aussi, malheureusement mais fatalement, un autre corollaire, à savoir le risque d'une perte. L'APECA a subit des pertes. Le Fonds de diversification de l'économie de l'Ouest en a peut—être eu aussi. Je pense que c'est inévitable. Il faut évidemment faire tous les efforts, au départ, pour déterminer ce risque; je pense, toutefois, qu'un certain pourcentage de risques est inévitable.

Je ne veux pas dire naturellement que la porte doit être grande ouverte, mais c'est ainsi que je raisonne. C'est ainsi que raisonnent les entrepreneurs de Terre-Neuve, lesquels estiment qu'il faut que quelqu'un vienne assumer un niveau de risque plus élevé pour aider les entreprises à trouver des capitaux. Et dans ces conditions, il faut accepter la perspective d'une certaine marge de perte.

Très franchement, je ne suis pas sûr de pouvoir répondre à votre deuxième question. Je préfère m'abstenir de vous parler des effets qu'entraînerait la réduction ou la suppression du système actuel. Je ne connais pas suffisamment la situation à cet égard dans notre province, et il m'est donc difficile de tirer des conclusions.

M. Mitchell: Soit. Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur McDonald, je crois que dans votre réponse à la dernière question vous avez une fois de plus fait la preuve de votre crédibilité et de votre sérieux. Vous n'avez pas des réponses toutes faites et à l'emporte-pièce à ces questions très délicates. J'ai été surtout frappé de constater que vous estimez que ni vous ni probablement notre comité ne seront jamais en mesure d'élaborer un budget détaillé. Nous ne disposons, pas de suffisamment d'informations. Nous pouvons cependant tenter de dégager les bonnes orientations, et je crois que vous nous avez beaucoup aidé à cet égard.

One other thing we've learned from you is that while certain business groups such as the BCNI, as Mr. Loubier said, might want us to slash immediately all subsidies to business, you've said be careful; cutting might have very severe impact on certain businesses in this part of Canada.

I want to thank you very much for your presentation to us. We look forward to your coming in the future. Thank you.

Mr. McDonald: Thank you very much.

[Technical difficulty—Editor]

• 1615

[Translation]

Vous nous avez appris aussi que même si certains groupes d'affaires comme le CCCE, comme le mentionnait M. Loubier, souhaitent que l'on sabre immédiatement dans toutes les subventions aux entreprises, vous suggérez plutôt la prudence; ce genre de coupures risquerait d'avoir de graves conséquences pour certaines entreprises dans cette région du Canada.

Je vous remercie infiniment de votre exposé. Nous espérons avoir l'occasion de vous revoir. Merci.

M. McDonald: Merci beaucoup.

[Difficulté technique—Éditeur]

1632

Mr. James J. Collins (Individual Presentation): Tax-wise, politicians should be treated as any other profession—lawyers. doctors, accountants—and be made to document their expenses. Why are politicians treated differently from other professionals?

Fourth, eliminate double dipping and triple dipping and quadruple dipping. It is my understanding that a former MP for St. John's East is presently receiving three pension cheques and a salary cheque from the same employer—the taxpayer. This is in excess of \$200,000 a year. That is my understanding. This is legal theft and should be stopped. We are being ripped off by these people. The mess we're in was caused by politicians and they should not be allowed to get off scot-free. P.S.: to a tax evader, being an MP must be heaven on earth.

Thank you, gentlemen. I will be sending a copy to the minister.

The Chair: Before we open this up to questions, maybe I could just set your mind at ease on some of the things. First of all, I think every party at this table has committed itself to reform of MPs' pensions. We agree that they're far too out of line with normal practice. I think that's fair to say.

So you have agreement with one of your points. Let me say something about what you said - 50% of an MP's salary is taxfree for expenses. You are wrong. My salary is \$64,400. I get about \$20,000 on top of that for tax-free expenses, to take into account the fact you have to live in two cities. You have a lot of expenses that go along with that. If you think the \$20,000 is too high, that's quite open to you. If you think our salaries are too high, even though we've had a freeze for the last three years, then that's open to you to suggest as well.

M. James J. Collins (présentation individuelle): Du point de vue fiscal, les politiciens devraient être traités comme les autres professions, les avocats, les médecins, les comptables, et justifier leurs dépenses. Pourquoi bénéficient-ils d'un traitement particulier?

Quatrièmement, éliminer le cumul de deux, trois ou quatre pensions et traitements. Je crois savoir qu'un ancien député de St. John reçoit actuellement trois chèques de pensions, et un salaire; et ce, de la même source: les contribuables. Ca représente plus de 200 000\$ par an; du moins, c'est ce qu'on me dit. C'est du vol légalisé, et cela devrait cesser. Ces gens nous volent carrément. Les politiciens sont responsables des difficultés que nous connaissons, et ils ne devraient pas s'en tirer à si bon compte. Pour les fraudeurs du fisc, l'idéal c'est d'être député.

Merci, messieurs. J'enverrai copie de mon texte au ministre.

Le président: Avant de passer aux questions, je peux peut-être apaiser certaines de vos inquiétudes. Tout d'abord, tous les partis représentés ici se sont engagés à réformer la pension des députés. Nous nous entendons pour dire que les règles relatives à la pension des députés sont devenues anormales, et il y a lieu de le souligner.

Nous sommes d'accord avec vous sur ce point, à tout le moins. Par ailleurs, vous avez dit que 50 p. 100 du salaire des députés est exempt d'impôt car il sert à des dépenses diverses. C'est faux. Mon salaire est de 64 400\$, et je reçois en sus 20 000\$ exempt d'impôt pour les dépenses découlant du fait que je vis dans deux villes, et que cela entraîne des dépenses supplémentaires. Vous avez le droit d'estimer que cette somme de 20 000\$ est trop élevée. Vous avez aussi le droit de croire que nous sommes trop bien payés, même si nous n'avons pas eu d'augmentation de salaire depuis trois ans.

• 1635

As for the travel expenses, I am sure you can have access to the details of them for any member of Parliament. They are subject to audit and very stringent controls. A lot of the cost is in remote areas, areas that don't have ready transportation, huge areas that require a lot of travel by members of Parliament, maybe in their own cars. I know along the south coast, which I have visited as a member of Parliament, one has

En ce qui concerne les déplacements, je suis certain que vous avez accès à tous les détails des dépenses de voyages des députés. Ces dépenses font l'objet d'une vérification et d'un contrôle stricts. Bon nombre de ces dépenses sont engagées dans des régions éloignées, où les moyens de transport sont limités, de vastes régions où les députés doivent faire de nombreux et longs voyages, souvent avec leur propre voiture. Je sais que, sur done it by helicopter. It's probably the only way to get into a lot la côte Sud, où je suis allé à titre de député, on doit se déplacer

of these areas, either that or boat. A lot of them do not have roads, as you are quite aware.

Anyway, I leave those thoughts with you because I think Canadians expect and will insist that their members of Parliament, their representatives who are paid out of the public purse, are very responsible and open in the way they spend their money. We welcome your suggestions.

Mr. Abbott: I agree with the chairman that all parties have committed to reforming the MPs' pension. I am from the Reform Party and the difficulty we are having is the length of time it's taking for the government to get around to reforming them. It depends who you're speaking to as to whether we put in \$1 and the taxpayer puts in \$7 or whatever the case may be - I don't know.

We are in absolute agreement with the position you've brought forward. We think they should have been reformed long before now, in the same way that the Pearson deal was cancelled in spite of the contract being in place, and the EH 101 helicopter was cancelled in spite of the contracts being in place. It's the position of the Reform Party that the MPs' pension should have been done away with and it should have been put into a proper format. We're having some difficulty understanding why it's taking so long.

I think in terms of credibility there are two reasons. There's a general reason and a personal reason I'll share with you as to why I agree with you on the pensions and the fact that they should have been corrected long before now. The general reason is that they stand as a barrier between me and my constituents. In spite of the fact that I will not sign the pension documents, I will not take the pension, I'm still having 11% of my salary confiscated by the government and going into the pension plan.

The problem is that it doesn't make any difference what I am doing; you're still disgusted with me because I'm an MP. It doesn't make any difference whether I've refused to take the pension or not, and that's the problem I have.

I suggest that the chair of the human resources committee, Mr. LeBlanc from Canso, is one person who is going to be named along with 51 others as coming up to the trough—it's called "Trough Day" by the National Citizens Coalition. Here you have the chair of the human resources committee going around the countryside talking to people, talking to university students about what's going to happen with university things, talking to welfare people, talking to people about UI. It's going to be advertised by the National Citizens' Coalition that he is going to be eligible for up to \$1.45 million by the time he's 75.

So there is a barrier, I absolutely agree with you, and I applaud your efforts in continuing to raise the issue of the pension plan.

I would like to be corrected if I'm wrong, but I believe that the finance minister—although he's a millionaire in his own right anyway-is also one of the people who will qualify under this Trough Day advertising, which will be coming up on November 21.

If anything, your pressure... I believe this is a pressure point where we have the human resources committee going around and the finance committee going around under the

[Traduction]

en hélicoptère. C'est probablement, avec le bateau, le seul moyen de se rendre dans la plupart de ces régions éloignées, où, souvent, il n'y a pas de routes, comme vous le savez.

Je vous laisse réfléchir là-dessus. Je sais que les Canadiens s'attendent et tiennent à ce que leurs députés, leurs représentants rémunérés à même les fonds publics, dépensent ces fonds de façon responsable et transparente. Nous recevrons vos suggestions avec

M. Abbott: Il est vrai, comme l'a dit le président, que les partis se sont engagés à réformer la pension des députés. Je suis membre du Parti réformiste. Le problème, c'est que le gouvernement n'est pas pressé d'agir. Selon l'interlocuteur, on vous dira que notre contribution est de un dollar, et celle des contribuables, de sept dollars; ou l'inverse. Moi, je ne saurais vous dire ce qu'il en est.

Reste que nous sommes tout à fait d'accord avec vous. Nous croyons qu'il y a longtemps qu'on aurait dû modifier les règles relatives à la pension des députés; tout comme on a annulé l'affaire Pearson après la signature du contrat; tout comme on a annulé l'entente sur les hélicoptères EH-101 après la signature du contrat. Le Parti réformiste est d'avis qu'il y a longtemps qu'on aurait dû éliminer la pension des députés ou, du moins rendre les règles plus justes. Nous comprenons mal pourquoi ça prend autant de temps.

Du point de vue de la crédibilité, cette réforme s'impose pour deux raisons: une raison d'ordre général, et une raison personnelle. Je vous explique pourquoi je partage votre opinion au sujet de la pension des députés, et de la nécessité de la réformer. La raison d'ordre général, c'est que cette pension constitue une barrière entre moi et mes commettants. Même si je refuse de signer le document nécessaire pour l'obtention de cette pension, même si je refuse d'accepter cette pension, le gouvernement retient 11 p. 100 de mon salaire pour cette pension.

Peu importe ce que je fais, ça ne change rien: vous me méprisez parce que je recevrai cette pension de député. Il importe peu que je refuse cette pension; et cela me cause un problème.

Le président du Comité du développement des ressources humaines, M. LeBlanc, de Canso, compte parmi les 52 députés qui auront droit à cette pension le 21 novembre prochain. Cette date, la «National Citizens Coalition» l'appelle la «Journée de l'auge». Le président du Comité du développement des ressources humaines, parcourt le pays, s'entretient avec les gens, parle avec les étudiants des universités des mesures de la réforme sociale qui toucheront les universités, discute avec les prestataires d'aide sociale et d'assurance-chômage. La «National Citizens Coalition» annoncera qu'à 75 ans, il aura eu droit à une somme maximale 1,45 million de dollars.

C'est un obstacle, je suis d'accord avec vous, et je vous félicite de continuer à soulever ainsi cette question.

On me corrigera si je trompe, mais je crois savoir que le ministre des Finances — qui est lui-même millionnaire — est aussi un de ceux qui célébreront la «Journée de l'auge» le 21 novembre prochain.

Alors, les pressions que vous exercez... Voilà argument en votre faveur, le fait que deux comités parcourent le pays, le Comité du développement des ressources humaines et le auspices of the finance minister, both of whom—the chairman of Comité des finances, et que le président du premier et le

about this.

I have a second reason, and it's a personal reason. The my strong protestation, and at the end of 6 years they will give it back to me. When I resign or retire or if I'm unelected, they'll give it back to me with 4% interest. I'm 52 years of age right now. When I'm 58 years of age, if I take the amount of money they've confiscated from me and give it to Mutual Life or somebody like that, I'm going to get an annuity of \$380 a month.

If I were to take that 11% right now and were unable to do better than \$380 a month by the end of 6 years, then shame on me. But I don't have that option right now, which is why I personally am pushing, along with the National Citizens' Coalition, for this pension situation to be resolved as quickly as possible.

I have every reason to believe that every other MP here also wants to see this situation resolved. I applaud continuing pressure from you on the MP pension plan and I support you completely.

Mr. Collins: Mr. Chairman, may I touch on one point? I have no objections to what they pay an MP. I think an MP should be paid a substantial salary, but I think an MP should pay taxes exactly the same as any other professional. He should be made to account for and document his expenses the same way.

You mentioned the 50% thing. If you look at the mayor of St. John's, his salary is \$70,000 a year. He receives \$35,000 tax-free and the other \$35,000 is salary. The previous mayor, Mayor Shanny Duff, had a credit card, as did the councillors. Any expenses they incurred could be paid by the Visa card. Nothing was paid out of the \$35,000 tax allowance.

How many councillors, mayors and MHAs there are across Canada I have no idea, but I would venture to bet if they all paid their fair share of taxes the same as ordinary Canadians and even millionaires, it would make one hell of a hole in the deficit.

The Chair: It sounds to me as if the mayor has a better deal than we do. Maybe you shouldn't be saying this, because some of these people might decide they want to give up being members of Parliament and run for mayor in their municipality.

Mr. Collins: The only other thing is the double dipping. This is legalized theft. Here's a man who's collecting \$200,000 a year. He's getting three pensions. He served for five years as the lieutenantgovernor and that entitled him to a pension of \$27,500 a year for the rest of his life.

The Chair: Mr. Collins, let me say this to you. First of all, we appreciate the fact that you're here. Secondly, I don't agree with all of your specifics. If your point to us is that we, as politicians, have no credibility in asking other Canadians to make sacrifices unless we are prepared to put our own house in order, I do not agree with you.

[Translation]

the HR and the finance minister are going to be qualifying for the ministre, dont il relève, seront tous les deux admissibles à une MPs' pension and it is going to be advertised. I think we have a pension de député. Cela fera l'objet de publicité. C'est le moment pressure point; maybe we can get the government to do something tout indiqué pour exercer des pressions; peut-être pourrons-nous forcer le gouvernement à agir?

1640

Ma deuxième raison est personnelle. Le gouvernement government is taking away 11% of my salary every month, over retient 11 p. 100 de mon salaire chaque mois, malgré mes protestations véhémentes. Après une période de six ans, il me rendra cette somme. Si je démissionne, si je prends ma retraite ou si je ne suis pas réélu, cette somme me sera remboursée avec des intérêts de 4 p. 100. J'ai 52 ans. À 58 ans, si je verse ces cotisations à la Mutuelle ou à une autre société d'assurance, je recevrai 380\$ par

> Si je pouvais disposer de ces 11 p. 100 dès maintenant, et que je ne pouvais obtenir plus de 380\$ par mois dans six ans, j'aurais honte. Or, je n'ai pas le choix. Voilà pourquoi, personnellement, j'exige, comme le fait la «National Citizens Coalition», qu'on règle cette question de la pension le plus rapidement possible.

> Tout me porte à croire que les autres députés ici présents formulent le même souhait. Je vous félicite de continuer à exercer des pressions, et je vous appuie sans réserve.

> M. Collins: Monsieur le président, puis-je vous faire remarquer une chose? Je ne m'oppose pas à ce que les députés soient rémunérés. En fait, j'estime que les députés devraient avoir droit à un salaire substantiel; ils devraient toutefois payer des impôts comme tous les autres professionnels. Ils devraient être forcés de rendre des comptes pour toutes leurs dépenses, et de fournir des pièces justificatives, comme le font les autres professionnels.

> Vous avez fait allusion au 50 p. 100. Le maire de St. John's touche un salaire de 70 000\$. De cette somme, 35 000\$ sont exempts d'impôt, et 35 000\$ représentent son traitement. L'ancienne mairesse, Shanny Duff, et les conseillers municipaux disposaient d'une carte de crédit. Ils payaient tous leurs frais professionnels avec cette carte Visa, plutôt qu'avec l'indemnité de 35 000\$ prévue à cette fin.

> J'ignore combien il y a de conseillers municipaux, de maires et de députés provinciaux au Canada, mais il me semble que s'ils payaient tous leur juste part d'impôt, comme les Canadiens ordinaires et même les millionnaires, on pourrait combler une bonne partie du déficit.

> Le président: J'ai l'impression que votre maire est mieux rémunéré que nous. Vous ne devriez peut-être pas en parler, parce que certains députés fédéraux abandonneront peut-être leur poste pour briguer les suffrages à la mairie.

> M. Collins: Il y a aussi la question du cumul de pension et de traitement. Ca, c'est du vol légalisé. Ce monsieur reçoit 200 000\$ par année. Il a droit à trois pensions. Il a été Lieutenant-gouverneur pendant cinq ans, et cela lui a donné droit à une pension à vie de 27 500\$ par an.

> Le président: Monsieur Collins, je vous dirai ceci: tout d'abord, nous sommes tous heureux que vous soyez venu. Deuxièmement, je ne suis pas d'accord avec toutes vos remarques. Si vous voulez dire que nous, les politiques, ne jouissons pas suffisamment de crédibilité pour demander aux Canadiens de faire des sacrifices si nous ne sommes pas disposés à mettre de l'ordre chez nous, je ne suis pas d'accord avec vous.

I think you've given us a lot of food for thought and have to do, we should do and is the right thing to do.

So on behalf of all members, may I thank you for coming here. We thank you for getting that speeding ticket.

Mr. Collins: Fine. Thank you for hearing us.

The Chair: Thank you, Mr. Collins.

This meeting is adjourned.

[Traduction]

Vous nous avez donné matière à réflexion et vous nous avez encouraged us to try to speed up the process, which we know we have encouragés à accélérer le processus. Nous savons maintenant que c'est ce qu'il faut faire; que c'est ce que nous devons faire.

> Au nom de tous les membres du comité, je vous remercie d'être venu, même si cela vous a valu une contravention pour excès de vitesse.

M. Collins: Merci de nous avoir écouté.

Le président: Merci à vous, monsieur Collins.

La séance est levée.







From St. John's Board of Trade: Gerard McDonald, President.

From the Pippy Park Conservation Society Inc.:

J.C. Bear.

From the Canadian Federation for the Humanities: Dr. John Scott, Executive Member.

Individual presentation:

J.J. Collins.

Du «St. John's Board of Trade»: Gerard McDonald, président.

De «Pippy Park Conservation Society Inc.»:
J.C. Bear.

De «Canadian Federation for the Humanities»: Dr. John Scott, membre exécutif.

À titre personnel: J.J. Collins.

Postage paid

Port pavé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 **OTTAWA**

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré-Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Faculty of Business, Memorial University:

Alasdair Turnbull, Professor;

Andrea Warr, Student;

Ernest Wheeler, Student.

From the House of Assembly:

Walter Noel, MHA.

From Fortis Inc.:

Dr. Angus Bruneau, President.

From the Newfoundland Society for the Physically Disabled:

Samuel J. Tibbo, Executive Director.

From the Advisory Council on the Economy:

Christine Hollett, Executive Director;

Robert Crosbie, Director.

From Chalker, Green and Rowe:

John O'Dea, Partner.

Education:

Edna Turpin-Downey.

From Newfoundland Ocean Industries Association:

Claude Sheppard, Legal Counsel.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

De «Faculty of Business, Memorial University»:

Alasdair Turnbull, professeur;

Andrea Warr, étudiante;

Ernest Wheeler, étudiant.

De «House of Assembly»:

Walter Noel, MAP.

De «Fortis Inc.»:

Dr. Angus Bruneau, président.

De «Newfoundland Society for the Physically Disabled»:

Samuel J. Tibbo, directeur exécutif.

Du «Advisory Council on the Economy»:

Christine Hollett, directrice exécutive;

Robert Crosbie, directeur.

De «Chalker, Green and Rowe:»:

John O'Dea, partenaire.

From Cabot College of Applied Arts, Technology and Continuing De «Cabot College of Applied Arts, Technology and Continuing Education»:

Edna Turpin-Downey.

De «Newfoundland Ocean Industries Association»:

Claude Sheppard, conseiller juridique.

(Suite à la page précédente)

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 64

Monday, October 31, 1994

Vancouver, B.C.

CAI XC26

Chairperson: Jim Peterson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 64

Le lundi 31 octobre 1994 Vancouver (C.-B.)

Président: Jim Peterson

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des Committee on

Finance

Finances

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 83.1, study on the budgetary policy

-Roundtable discussions

CONCERNANT:

Conformément à l'article 83.1 du Règlement, étude des politiques budgétaires

-Discussions table ronde

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



STANDING COMMITTEE ON FINANCE

Chairperson: Jim Peterson

Vice-Chairmen: Yvan Loubier Barry Campbell

Members

Jim Abbott
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Louis Plamondon
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Associate Members

Reg Alcock Gérard Asselin Leon Benoit Judy Bethel Jag Bhaduria Paul Crête René Laurin Réjean Lefebvre Nelson Riis Alex Shepherd Andrew Telegdi Susan Whelan John Williams

(Quorum 8)

Martine Bresson

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

Président: Jim Peterson

Vice-présidents: Yvan Loubier

Barry Campbell

Membres

Jim Abbott
Pierre Brien
Nick Discepola
Ron Fewchuk
Herb Grubel
Andy Mitchell
Gary Pillitteri
Louis Plamondon
Brent St. Denis
Ray Speaker
Jane Stewart
David Walker—(15)

Membres associés

Reg Alcock
Gérard Asselin
Leon Benoit
Judy Bethel
Jag Bhaduria
Paul Crête
René Laurin
Réjean Lefebvre
Nelson Riis
Alex Shepherd
Andrew Telegdi
Susan Whelan
John Williams

(Quorum 8)

La greffière du Comité

Martine Bresson

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

PROCÈS-VERBAUX

LE LUNDI 31 OCTOBRE 1994 (83)

[Texte]

Le Comité permanent des finances se réunit aujourd'hui, à 9 h 05, (heure de C.-B.) dans la salle Cristal Room de l'Hôtel Delta Place à Vancouver, Colombie-Britannique, sous la présidence de Barry Campbell (vice-président).

Membres du Comité présents: Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Gary Pillitteri, Ray Speaker, David Walker.

Membre suppléant présent: Gérard Asselin pour Louis Plamondon.

Autre député présent: Anna Terrana.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Guy Beaumier, attaché de recherche.

Témoins: Première table ronde: Du Business Council of Council:

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, OCTOBER 31, 1994 (83)

[Translation]

The Standing Committee on Finance met at 9:05 o'clock a.m. (B.C. time) this day, in Cristal Room, Hotel Delta Place, in Vancouver, B.C., the Vice-Chair, Barry Campbell, presiding.

Members of the Committee present: Pierre Brien, Barry Campbell, Nick Discepola, Ron Fewchuk, Gary Pilletteri, Ray Speaker, David Walker.

Acting Member present: Gérard Asselin for Louis Plamondon.

Other Member present: Anna Terrana.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Guy Beaumier, Research Officer.

Witnesses: First Roundtable: From Business Council of British Columbia: Jerry L. Lampert, président et directeur British Columbia: Jerry L. Lampert, President and Chief administratif/général; Jock A. Finlayson, vice-président. Du Executive Officer; Jock A. Finlayson, Vice-President. From the Great Canadian Railtour Company Ltd.: Peter R.B. Armstrong, Great Canadian Railtour Company Ltd.: Peter R.B. Armstrong, président et directeur administratif/général. De Fraser Institute: President and Chief Executive Officer. From the Fraser Dr. Michael Walker, directeur. De Certified General Institute: Dr. Michael Walker, Director. From the Certified Accountants' Association of Canada: S. Anthony Toth, vice-président, Affaires publiques; Lyle Handfield, vice-président, Vice-President, Public Affairs; Lyle Handfield, Vice-President, Affaires professionnelles. Du Greater Vancouver Gateway Professional Affairs. From Greater Vancouver Gateway Robert V. Wilds, président et directeur Council: Robert V. Wilds, Chair and Chief Executive Officer, administratif/général, B.C. Maritime Employers Association; B.C. Maritime Employers Association; David L. Emerson, David L. Emerson, membre du Gateway Council Board, Member of Gateway Council Board, President of Vancouver président de Vancouver International Airport Authority. À titre International Airport Authority. Individual presentation: Peter personnel: Peter Robinson; John Ellis, cr, LL.B.. Deuxième Robinson; John Ellis, Q.C., LL.B.. Second Roundtable: From table ronde: Du Vancouver Board of Trade: Darcy Rezac, the Vancouver Board of Trade: Darcy Rezac, Managing directeur général; Dr Owen Anderson, directeur principal; J. Director; Dr. Owen Anderson, Principal; J. Hansen. From the Hansen. De British Columbia Federation of Labour: Angela British Columbia Federation of Labour: Angela Schira, Schira, secrétaire-trésorier. Du Canadian Federation for the Secretary-Treasurer. From the Canadian Federation of the Humanities: Carole Gerson, Département de l'anglais, Humanities: Carole Gerson, Department of English, Simon Université Simon Fraser. À titre personnel: W.R. (Bill) Steen. Fraser University. Individual presentation: W.R. (Bill) Steen. De Canadian Cattlemen's Association: Ken Cameron, From the Canadian Cattlemen's Association: Ken Cameron, président. De Senior Citizens Association of British Columbia: President. From the Senior Citizens Association of British Fred Olynyk. De Downtown Granville Tenants Association: Columiba: Fred Olynyk. From the Downtown Granville Sherrill L. Gullickson. De Western Canada Wilderness Tenants Association: Sherrill L. Gullickson. From the Western Committee: Adriane Carr, directrice exécutive; Paul George, Canada Wilderness Committee: Adriane Carr, Executive directeur exécutif. Troisième table ronde: Du Département Director; Paul George, Executive Director. Third Roundtable: d'anatomie, Université de la Colombie-Britannique: D' Bernard From the Department of Anatomy, University of British H. Bressler, professeur et chef, département d'anatomie, Columbia: Dr. Bernard H. Bressler, Professor and Head, Conseil de recherches médicales du Canada, directeur régional; Department of Anatomy, and Medical Research Council of Dr David F. Hardwick, vice-doyen, recherche et planification, Canada, Regional Director; Dr. David F. Hardwick, Associate faculté de médecine. Du Département des sciences économiques, Dean, Research and Planning, Faculty of Medicine; From the Université de la Colombie-Britannique: Dr John Helliwell, Department of Economics, University of British Columbia: Dr. professeur. Du International Centre for the Study of Public John Helliwell, Professor. From the International Centre for Debt: Robin Richardson, directeur. De British Columbia the Study of Public Debt: Robin Richardson, Director. From Association for Community Living: Dale Alexander, directeur the British Columbia Association for Community Living: Dale exécutif; Dave Vawter, directeur exécutif; Judy Carter-Smith, Alexander, Executive Director; Dave Vawter, Executive directrice exécutive. À titre personnel: Harold C. Daykin. De Director; Judy Carter-Smith, Executive Director. Individual Urban Development Institute of Canada: Fred Bucci. De Indus- presentation: Harold C. Daykin. From the Urban Development trial Wood and Allied Workers of Canada: Clay Perry; Phil Legg. Institute of Canada: Fred Bucci. From Industrial Wood and Allied Workers of Canada: Clay Perry; Phil Legg.

Conformément à son mandat établi en vertu de l'article 83.1 du septembre 1994, fascicule nº 53).

À 9 h 05, les témoins de la première table ronde font une présentation, et répondent aux questions.

À 11 h 15, les témoins de la deuxième table ronde font une présentation, et répondent aux questions.

À 13 h 05, le Comité suspend ses travaux.

À 14 h 07, le Comité reprend ses travaux.

Les témoins de la troisième table ronde font une présentation, et répondent aux questions.

À 16 h 10, le Comité ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Greffière de Comité

Christine Trauttmansdorff

In accordance with its mandate under Standing Order 83.1, the Règlement, le Comité continue son étude des politiques Committee resumed consideration of the budgetary policy (See budgétaires (Voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 27 Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, September 27, 1994, Issue No. 53).

> At 9:05 o'clock a.m., the witnesses from the First Roundtable made a presentation and answered questions.

> At 11:15 o'clock a.m., the witnesses from the Second Roundtable made a presentation and answered questions.

At 1:05 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 2:07 o'clock p.m., the sitting resumed.

The witnesses from the Third Roundtable made a presentation and answered questions.

At 4:10 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Christine Trauttmansdorff

Committee Clerk

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Monday, October 31, 1994

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique)

Le lundi 31 octobre 1994

• 1200

The Vice-Chair (Mr. Campbell): I call this meeting to order. I would like to welcome my colleagues from the finance committee. I'm glad we all made it here. I'll be chairing the western meetings that we'll be holding over the next few days.

Le vice-président (M. Campbell): La séance est ouverte. Je tiens à souhaiter la bienvenue à mes collègues du Comité des finances. Je suis heureux de nous voir tous réunis aujourd'hui. Je vais présider les séances que nous allons tenir dans l'ouest du pays les prochains jours.

• 1205

On behalf of my colleagues on the finance committee, I would like to welcome you to this round table. This meeting and meetings we'll be holding later today in Vancouver are part of the pre-budget consultation process that the Standing Committee on Finance of the House of Commons is engaged in. You are joining with us today in a novel consultation about the choices facing Canada.

In his statement before the finance committee on October 17 and 18, the Minister of Finance stated that:

Canada's debt and deficit burden is unsustainable, and addressing this fiscal challenge is the keystone of responsible fiscal policy. Indeed, if we do not address this problem now while the economy is growing, we risk undermining the recovery and the long—term health of the Canadian economy.

In his appearance before the committee, the minister challenged us and all Canadians to work with him to help shape the next budget. Do we meet the deficit reduction targets by cuts in spending, increases in taxes, addressing tax expenditures, or through some mix of all of these actions? These are questions that we need to resolve, but deficit reduction should not be a blind accounting exercise that ignores broader economic and social goals. It is an exercise in setting priorities and making reasoned choices, with your help. That is the challenge that we have as a finance committee, and I thank you for taking the time out of your busy schedules to share your thoughts on these challenges.

Before we begin, a word about the format of this round table. I believe each of you has been advised that you are welcome to make a short opening statement. We'll go around the table, beginning with Mr. Finlayson, and at the end of the presentations we would invite committee members and witnesses to have an open exchange of views. I will recognize people as they identify themselves to me as wishing to speak.

Without any other formalities, let's begin with Mr. Lampert.

Mr. Jerry L. Lampert (President and Chief Executive Officer, Business Council of British Columbia): Mr. Chairman, Mr. Finlayson and I are delighted to be here this morning on behalf of the Business Council of British Columbia.

Je tiens, au nom de mes collègues du Comité des finances, à vous accueillir à cette table ronde. La séance d'aujourd'hui et celle que nous tiendrons cet après—midi à Vancouver s'inscrivent dans le cadre des consultations pré—budgétaires auxquelles procède le Comité permanent des finances. Nous sommes réunis aujourd'hui dans le cadre d'un processus inédit de consultations sur les choix que va devoir faire le Canada.

Lorsqu'il a comparu devant le Comité des finances, les 17 et 18 octobre, le ministre des Finances a déclaré que:

Le fardeau que constitue la dette publique et le déficit est insoutenable. Trouver une solution au problème de la dette est la pierre angulaire d'une politique économique responsable. Si nous ne nous attaquons pas à ce problème maintenant alors que l'économie est en phase d'expansion, nous risquons de mettre en péril la reprise et la santé à long terme de l'économie canadienne.

Dans son intervention devant le Comité, le ministre nous a mis au défi, nous et tous les Canadiens, de l'aider à dresser le nouveau budget. Y a-t-il lieu de chercher à atteindre les objectifs que nous nous sommes fixés en matière de réduction du déficit en réduisant les dépenses, en augmentant les impôts, en s'attaquant aux dépenses fiscales ou en combinant ces divers moyens? Voilà les questions que nous allons devoir résoudre, mais il ne faut pas faire de la réduction du déficit un froid exercice comptable qui ferait fi des objectifs plus larges que nous nous sommes fixés en matières économique et sociale. Il s'agit, avec votre aide, de fixer des priorités et de procéder à des choix réfléchis. Voilà le défi qui nous incombe en tant que Comité des finances et je tiens à vous remercier d'avoir pris le temps de nous faire connaître votre point de vue sur l'ensemble de la question.

Avant de commencer, permettez-moi un mot touchant la procédure que nous allons suivre. On vous a dit à tous, je crois, que ceux qui le veulent peuvent faire un bref exposé liminaire. Nous allons faire le tour de la table en commençant par M. Finlayson et, après les exposés, nous inviterons les membres du Comité et les témoins à participer à un échange de vues. Je donnerai la parole aux personnes qui me signalent leur intention d'intervenir.

Commençons, donc, en donnant la parole à M. Lampert.

M. Jerry L. Lampert (président et directeur général, Business Council of British Columbia): Monsieur le président, M. Finlayson et moi-même sommes heureux d'être ici ce matin pour représenter le Business Council of British Columbia.

My friends from British Columbia will know that the Business Council, established in 1966, is an association comprised of 135 large—and medium—sized employers drawn from all sectors of the provincial economy. Member organizations are active in the most important sectors of the B.C. economy, including forestry, mining, energy, manufacturing, transportation, agrifood, construction, retail and tourism, as well as in the fields of education, health care and the professions.

The Business Council's mandate is to address key provincial and federal government policy issues of concern to its membership. The Business Council is pleased to participate in the round table this morning.

Following Minister Martin's first budget and in contemplation of a consultative review in advance of the next budget, the Business Council has spent several months preparing a major submission outlining its views on the current economic and fiscal situation, and preparing suggestions on the steps the Government of Canada might take to reduce the deficit. We are tabling our submission with you this morning.

Underlying our submission is a firm conviction that the most urgent challenge facing the federal government and the country as a whole is to implement, without delay, a credible public sector deficit reduction and debt containment strategy. At the outset it is important to emphasize that deficit reduction is not an end in itself. Healthy public finances are a means to achieving better economic performance, including more jobs, increased investment and the maintenance of adequate social programs. In Canada's current situation the reality is that none of these widely shared goals will be attainable over the long run unless deficits are sharply reduced and government debt is brought decisively under control within the next several years.

• 1210

Our submission responds directly to the three questions raised in the economic and fiscal update presented by the Minister of Finance, the Hon. Paul Martin, two weeks ago in Ottawa. Let me deal with the first question as to the appropriateness of the economic assumptions underlying the federal government's fiscal plan.

The economic assumptions underpinning the federal budget delivered in late February 1994 proved to be too optimistic in some respects—for example, interest rates—and excessively cautious in others—for example, output and employment growth. This underscores the hazards of forecasting in the current economic environment.

Although the Business Council of B.C. does not supply economic forecasts, we are generally comfortable with the economic assumptions proposed in the October 1994 economic and fiscal update. We also support the government's decision to base its fiscal projections on interest rate predictions that are somewhat higher than those reflected in the prevailing private sector consensus forecast.

[Translation]

Mes amis de la Colombie-Britannique savent que le Business Council, créé en 1966, est une association qui regroupe 135 grandes et moyennes entreprises appartenant à tous les secteurs de l'économie de la province. Les organisations membres exercent leurs activités dans les principaux secteurs de l'économie de la province, y compris l'industrie forestière, l'extraction minière, l'énergie, l'industrie de fabrication, les transports, l'agro-alimentaire, le bâtiment, le commerce de détail, le tourisme, l'éducation, la santé et les professions libérales.

Le Business Council a pour mission de se pencher sur les questions importantes de la politique gouvernementale provinciale et fédérale intéressant ses membres. Le Business Council est heureux de participer ce matin à cette table ronde.

Après le premier budget de M. Martin, et en prévision d'un examen consultatif préalable à l'adoption du prochain budget, le Business Council a passé plusieurs mois à préparer un document majeur exposant son point de vue sur la situation économique et financière actuelle et à formuler des propositions quant aux mesures que le gouvernement du Canada pourrait prendre pour réduire le déficit. Nous vous remettons ce matin notre mémoire.

Notre document se fonde sur la ferme conviction que, pour le gouvernement fédéral et pour l'ensemble du pays, la tâche la plus urgente est de mettre en oeuvre, sans tarder et de manière crédible, une stratégie qui va permettre de réduire le déficit du secteur public et de contrôler la dette. Il est important, dès le départ, de préciser que la réduction du déficit n'est pas une fin en soi. La santé des finances publiques n'est qu'un moyen d'accroître notre performance économique et, notamment, de créer des emplois, d'accroître les investissements et de maintenir une protection sociale de bon niveau. Vu la situation dans laquelle se trouve actuellement le Canada, il faut bien comprendre qu'aucun de ces objectifs, communs à beaucoup de gens, ne pourra être atteint si l'on ne réduit pas considérablement le déficit budgétaire et si, au cours des prochaines années, on ne parvient pas à maîtriser la dette publique.

Notre mémoire évoque précisément, les trois questions soulevées dans le cadre de l'exposé de la situation économique et financière qu'a fait, il y a deux semaines à Ottawa, le ministre des Finances, M. Paul Martin. Permettez-moi maintenant d'aborder la première question touchant l'exactitude des hypothèses économiques sur lesquelles le gouvernement fédéral a fondées son plan financier.

Les hypothèses économiques sur lesquelles reposait le budget fédéral présenté à la fin du mois de février 1994 étaient, à certains égards, par trop optimistes, au sujet des taux d'intérêt, par exemple, et beaucoup trop prudentes à d'autres égards, en matière de production et d'emplois, par exemple. Cela nous rappelle le caractère aléatoire des prévisions économiques dans la situation actuelle.

Le Business Council of B.C. ne fait pas de prévisions économiques, mais, d'une manière générale, nous acceptons les hypothèses économiques formulées, en octobre 1994, dans l'exposé économique et financière. Nous pensons également que le gouvernement a eu raison de retenir, dans le cadre de ses prévisions financières, des taux d'intérêt légèrement plus élevés que ceux qui ont servi à établir les prévisions consensuelles du secteur privé.

Looking ahead, the government should continue to take a cautious approach in forecasting both interest rates and tax revenues. We note that the government has described the 3% of GDP deficit target as an "interim step to a balanced budget". The Business Council recommends faster progress toward the goal of a zero deficit. The 3% GDP target is a useful starting point, but it is not enough. Further action will be required beyond 1996–97 and ideally should be taken before then. This is one reason why we have suggested an extensive list of spending cuts in our paper.

I would now like to turn our presentation over to Jock Finlayson, who will deal with Minister Martin's questions on specific options for reducing expenditures and the extent to which revenue-raising measures should be considered.

Jock.

Mr. Jock A. Finlayson (Vice-President, Policy and Analysis, Business Council of British Columbia): Thank you, Jerry.

As mentioned by the chairman, Mr. Martin asked, in launching these consultations, that interveners come up with some specific proposals for areas where the deficit can be reduced and that includes looking at expenditures options. We have tried to do that using the information released by the Department of Finance in the budget and more recently in the October economic and fiscal update. Our submission covers off approximately \$10.5 billion to \$11 billion of areas where we believe expenditure cuts can be achieved and should be achieved. There's not time to go through it in any detail. I just want to touch on some of the highlights, and we'd be very pleased to answer any questions or have discussion with committee members or other interveners later this morning.

I should say at the outset that there's a prevailing view, I think, among a lot of Canadians—and the polls show this—that the fiscal problem can be fixed by cutting government itself, perhaps the public service, rooting out waste in government spending and activity. While all those may well be areas where savings should be achieved, the reality is that the deficit problem Canada faces is so large and so serious that one must begin to look at the actual programs and services delivered by the government itself in seeking a solution to the problem.

It's noteworthy in that connection that more than 57% of all the program spending at the federal level falls into just two broad categories. One is transfers to other levels of government, and the second is transfers to individuals. So those two areas alone account for close to three–fifths of all the federal government spending. Clearly no deficit reduction plan that has any possibility of working can entirely exempt those two very broad categories.

Dealing with just a few of the main areas that we've looked it and where we're prepared to recommend some action in erms of government spending... Cash transfers to the provinces, as committee members know, total about \$27 billion. [Traduction]

Nous pensons que, à l'avenir, le gouvernement devrait rester prudent en matière de prévisions, aussi bien pour les taux d'intérêt que pour les rentrées fiscales. Rappelons que le gouvernement a déclaré qu'il considère un déficit égal à 3 p. 100 du PIB comme une étape sur le chemin de l'équilibre budgétaire. Le Business Council recommande des délais plus brefs pour l'élimination complète du déficit. L'objectif des 3 p. 100 du PIB est un bon point de départ mais il est insuffisant. Il faudra adopter d'autres mesures après 1996–1997 et, idéalement, nous ne devrions pas attendre jusque là. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles, dans notre document, nous proposons une longue liste de compressions budgétaires.

Permettez-moi maintenant de demander à Jock Finlayson de vous présenter le reste de notre exposé. Il va examiner les diverses solutions proposées par M. Martin pour réduire les dépenses et se penchera aussi sur la question de savoir s'il y aurait lieu d'accroître les recettes.

Cher collègue.

M. Jock A. Finlayson (vice-président, politique et analyse, Business Council of British Columbia): Merci.

Le président rappelait tout à l'heure que M. Martin avait, au début de ses consultations, demandé aux intervenants de lui soumettre des propositions précises en matière de réduction de déficit, y compris les moyens permettant éventuellement de réduire des dépenses. Nous nous sommes livrés à cet exercice en utilisant les informations publiées par le ministère des Finances dans le cadre du budget et, plus récemment, au mois d'octobre, lors de l'exposé de la situation économique et financière. Notre mémoire englobe des postes de dépense d'un total d'environ 10,5 ou 11 milliards de dollars où nous pensons qu'il serait possible et impératif de réduire les dépenses. Nous n'avons pas le temps aujourd'hui de revoir tout cela dans le détail mais je tiens à évoquer certains des principaux aspects de la question, après cela nous serons heureux de répondre aux questions ou d'en discuter avec les membres du comité ou avec les autres intervenants.

Je dois dire au départ que beaucoup de Canadiens—et les sondages le confirment—sont d'avis que l'on pourrait améliorer notre situation financière en réduisant la taille du gouvernement, notamment la fonction publique et en éliminant le gaspillage. Peut-être est-il effectivement possible d'effectuer des coupes dans ces divers secteurs d'activités, mais en réalité le déficit canadien a maintenant atteint de telles proportions et une telle gravité qu'il va falloir chercher la solution au niveau des programmes et des services assurés par le gouvernement.

Relevons, à cet égard, que plus de 57 p. 100 de l'ensemble des dépenses de programmes au niveau fédéral se situent dans deux grande catégories. La première se compose des paiements de transfert à d'autres paliers de gouvernement, et la seconde comprend les paiements de transfert aux particuliers. Ces deux catégories comptent pour près de 60 p. 100 de l'ensemble des dépenses fédérales. Il est clair que pour avoir la moindre chance de réussir, aucune mesure en vue de réduire le déficit ne peut éviter entièrement de s'en prendre à ces deux grandes catégories.

Voyons maintenant quelques—uns des principaux domaines que nous avons examinés et où nous pensons pouvoir recommander une baisse des dépenses publiques... Les membres du comité ne sont pas sans savoir que les versements

This is an area that we have looked at in some detail. We think there's probably a case going forward for a fundamental restructuring of federal-provincial shared cost programs and we'd be very supportive of efforts to take a fresh look at those. We think disentangling the two levels of government and increasing accountability in the eyes of taxpayers for money spent and taxes raised would be very worthwhile goals.

Our concern going into the next budget is there isn't time available for a fundamental overhaul of federal-provincial shared cost programs prior to the 1995 budget. So we expect that the federal government will need to look at some kind of-perhaps small, we're recommending-reduction in current levels of transfers to provincial governments. We've talked about a 2% cut in total cash transfers to provincial governments as one component of our suggested deficit reduction plan, bearing in mind that going forward beyond the next budget we think it is necessary to take a look at overhauling the existing shared cost programs to reduce disentanglement.

• 1215

Another large category of expenditures at the federal level consists of regional aid and assistance programs, support subsidies to business, subsidies and transfers to other institutions and components of Canadian society. We calculate this area amounts to almost \$11 billion in federal expenditures each year. This is where many of the programs in support of business are found within the federal budget.

We've recommended fairly significant cuts in a number of areas from this broad category, including a one-third reduction in industry support programs maintained by the Departments of Industry and Natural Resources in Ottawa, a winding up of all of the regional development agencies in Canada—not the Western Economic Diversification Office, but the others, and we can talk more about the rationale behind that if there's interest-a modest reduction in the level of agricultural and transportation subsidies, a modest cut in the area of federal job creation and training expenditures and a modest cut as well to the tune of \$100 million in federal support for interest groups, multiculturalism, amateur sports and a miscellany of other activities. We've gone through it in some detail. We think it is a broad category where expenditure cuts can and should be achieved.

Third, unemployment insurance. The green paper released by the Hon. Minister of Human Resources Development talks about a wide range of options for overhauling and improving a number of social security programs and reducing expenditures on them. We are currently doing a review of that document and will be coming forward with a more detailed response to it next month. For the moment, with respect to unemployment insurance, our view is that this is a category of about \$16 billion or \$17 billion where some additional expenditure cuts can be sought and should be achieved.

[Translation]

de transfert en espèces aux provinces s'élèvent à 27 milliards de dollars. Il s'agit là d'un domaine que nous avons étudié d'une manière assez approfondie. Nous pensons pouvoir dire qu'il y aurait lieu de refondre complètement les programmes fédérauxprovinciaux à coûts partagés et nous sommes tout à fait favorables à toute initiative en ce sens. Il serait bon, pensons-nous, de séparer les deux paliers de gouvernement et d'accroître, à l'intention des contribuables, leur responsabilité en matière de dépenses et d'impôts.

Ce qui nous inquiète, alors que se rapproche l'échéance, est que nous n'avons pas le temps, avant l'adoption du budget 1995, de procéder à la refonte des programmes fédéraux-provinciaux à coûts partagés. Nous pensons que le gouvernement fédéral va donc devoir envisager une certaine-nous pensons qu'elle devrait être modeste-réduction des paiements de transfert aux gouvernements provinciaux. Dans le cadre du plan que nous avons formulés en vue d'une réduction du déficit, nous proposons de réduire de 2 p. 100 l'ensemble des paiements de transfert aux provinces sans perdre de vue la nécessité de voir plus loin que le prochain budget et d'envisager une refonte des programmes à frais partagés afin de démêler l'écheveau de nos finances publiques.

Une autre catégorie importante de dépenses au niveau fédéral comprend les programmes d'aide aux régions, les subventions aux entreprises, les subventions et transferts à d'autres institutions et secteurs de la société canadienne. D'après nous, les dépenses engagées à ce titre par le gouvernement fédéral s'élèvent, chaque année, à environ 11 milliards de dollars. C'est dans cette catégorielà que se trouvent beaucoup des programmes d'aide aux entreprises.

Nous recommandons une baisse sensible des dépenses relevant de cette catégorie, y compris une baisse d'un tiers des programmes de soutien à l'industrie mis en oeuvre par le ministère fédéral de l'Industrie et des Ressources naturelles, la fermeture de tous les organismes canadiens de développement régional-sauf le Bureau de diversification de l'économie de l'Ouest, mais les autres organismes et nous nous expliquerons volontiers sur cela pour ceux qui ça intéresse-une baisse modeste des subventions à l'agriculture et au transport, de modestes réductions des crédits affectés à la création d'emplois et à la formation et, aussi, de modestes réductions, environ 100 millions de dollars, des subventions aux divers groupes de pression, au multiculturalisme, aux sports amateurs et à diverses autres activités. Tout cela nous l'avons examiné de manière assez approfondie. Il s'agit d'une large catégorie où, d'après nous, des coupes peuvent et doivent être effectuées.

Vient, en troisième lieu, l'assurance-chômage. Le Livre vert publié par le ministre des Ressources humaines évoque toute une gamme de mesures visant la refonte et l'amélioration de certains programmes de sécurité sociale et les moyens d'en réduire les coûts. Nous sommes actuellement en train d'étudier ce document et, le mois prochain, nous présenterons notre analyse des solutions envisagées. Pour l'instant, et en ce qui concerne l'assurance-chômage, nous estimons que cette catégorie coûte au pays de 16 à 17 milliards de dollars chaque année et que, là encore, il est possible et nécessaire de réduire les dépenses.

We haven't identified a specific set of recommendations to achieve any particular number because we're still looking at the green paper, but we think the federal budget delivered next year should target savings of \$2.5 billion from the UI program. That will be on top of the savings already achieved from the measures announced in the February budget.

Benefits to the elderly-

The Vice-Chair (Mr. Campbell): I wonder if you would consider wrapping up or holding some of the comments to our conversation, because we have asked people to restrict their opening remarks to approximately five minutes to accommodate everyone. After that we can go on to some back and forth. Do you want to just wrap up?

Mr. Finlayson: Sure. I can wrap up in one minute.

The other categories where we've looked at some options for expenditure cuts are benefits for the elderly. We don't see a great deal of room there in the short term. The same is true of support to aboriginals; there is not a huge amount of room for cuts. There could be some slowing in expanding defence, foreign aid, support to crown corporations and government operating costs. We've proposed specific targets for expenditure savings in all these areas.

With respect to revenue—raising measures, and I'll close on this, we have an open mind about the possibility of looking at current tax expenditures and the design of the tax system to see whether current policy meets economic and fiscal goals. We do not believe, however, that the next budget brought down at the federal level should concentrate on tax changes or on instituting higher taxes. We think instead the time is ripe for a determined assault on federal spending, with a deferral of consideration of all revenue—raising options to the 1996 budget.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you, Mr. Finlayson, and to Mr. Lamper also. Mr. Walker.

Dr. Michael Walker (Executive Director, Fraser Institute): Thank you very much, Mr. Chairman. Let me first of all thank the committee for the opportunity to appear and present my views about the questions that have been posed to you by the Minister of Finance. I might say that I and, as you will see, my colleague Robin Richardson, who will be representing the International Centre for the Study of Public Debt in a later session, believe this budget may be the last opportunity we will have for a calm and considered reflection on our fiscal circumstances. If we don't achieve control over the situation at this particular time, I think the script will be largely written for us by financial markets and we will have lost any ability to make choices in a calm and reasoned way.

So I regard these consultations and the budget that will hopefully emanate from them as probably the most important in the history of the country thus far.

[Traduction]

Nous n'avons pas formulé de recommandations précises tendant à un objectif chiffré car nous n'avons pas terminé notre examen du Livre vert, mais nous estimons que le budget fédéral de l'année prochaine devrait prévoir des économies de 2,5 milliards de dollars dans le programme de l'assurance—chômage. Cela viendrait s'ajouter aux économies réalisées grâce aux mesures annoncées dans le budget de février.

En ce qui concerne les prestations aux personnes âgées...

Le vice-président (M. Campbell): Peut-être pourriez-vous vous en tenir là et réserver d'autres aspects du problème pour la discussion que nous aurons après car nous avons demandé aux personnes qui présentent un exposé de bien vouloir limiter leur exposé à cinq minutes afin que tout le monde puisse se faire entendre. Après cela, nous pourrons engager un dialogue. Vous est-il possible, donc, de conclure?

M. Finlayson: Tout à fait en une minute.

Nous avons également examiné la possibilité de réduire le coût des prestations aux personnes âgées. À court terme, nous ne voyons guère la possibilité d'amputer ce poste de dépenses. Il en va de même de l'aide aux autochtones; on ne voit guère où l'on pourrait couper. On pourrait ralentir le taux d'accroissement des dépenses au titre de la défense, l'aide internationale, les subventions aux sociétés de la Couronne et couper aussi dans les frais de fonctionnement du gouvernement. Dans tous ces domaines—là nous avons proposé des objectifs chiffrés qui réduiraient les dépenses.

En ce qui concerne l'augmentation des recettes, et ce sera le demier point que j'aborde, nous sommes ouverts à l'idée d'examiner les dépenses fiscales actuelles et, en fait, tout notre système fiscal afin de voir si la politique actuelle correspond à nos objectifs économiques et financiers. Nous ne pensons pas, cependant, que le prochain budget fédéral devrait modifier la fiscalité ou augmenter les impôts. Au contraire, nous pensons que c'est le moment de s'attaquer franchement au déficit fédéral et de repousser au budget de 1996 toute mesure tendant à augmenter les recettes.

Le vice-président (M. Campbell): Merci, monsieur Finlayson, et vous aussi M. Lamper. Monsieur Walker, vous avez la parole.

M. Michael Walker (directeur exécutif, Fraser Institute): Merci, monsieur le président. Je tiens en premier lieu à remercier le comité de m'avoir donné cette occasion de comparaître devant lui et de donner mon avis sur les questions que le ministre des Finances a soumises à votre étude. Permettez-moi de dire qu'avec mon collègue, Robin Richardson, qui, lors d'une séance ultérieure, représentera le International Centre for the Study of Public Debt, je crois que ce budget représente peut-être la dernière occasion d'examiner dans le cadre d'une réflexion sereine, l'état de nos finances. Si nous ne parvenons pas à maîtriser la situation cette fois-ci, ce sont les marchés financiers qui nous imposeront leurs conditions et nous aurons perdu toute possibilité d'effectuer des choix de manière calme et réfléchie.

Je considère donc ces consultations et le budget qui, nous l'espérons, en découlera, comme les plus importantes de l'histoire de notre pays.

[Translation]

• 1220

I'm going to make comments in only two small areas: the contingency reserve and the assumptions that are required, and a structural comment about the nature of consultations themselves.

In preparing the revenue forecast and associated contingency reserve, the ministry ought to calculate the past maximum errors encountered in forecasting revenues as a percentage of actual revenues.

We ought to regard this contingency reserve as a dike to protect citizens from the impact of fiscal flooding. Of course it's typical when you construct such a dike to contain the highest level of water that has been experienced in the past 75 or 100 years. A similar approach ought to be employed in the setting of the contingency reserve.

The Fraser Institute could not make such a calculation because we don't have a complete record of the past errors the ministry has made in its forecasts. However, a potential illustration of the findings of such a search for a 75 or 100-year maximum can be found by observing the budget shortfall of the last budget of the preceding government.

Ministry projections in that budget were 11.7% or \$15.5 billion too high for 1996, the third year of the projection. It's important to note that the use of the private sector average forecast as the basis of calculation takes no account of the likelihood that the average will be correct, nor of the revenue errors that may ensue even if it is.

The error of 11.7% of total revenues, or \$15.5 billion, was made by the department in spite of the fact the department had made more accurate forecasts than the average of the private sector. In other words, in spite of the fact it had forecast the economy correctly, the government was \$15.5 billion off in its 1996 revenue estimate.

The ministry ought to calculate the past maximum error in projecting the rates of interest payable on the public debt, since most of the variation in spending from budget has been due to interest rate forecasting errors. In setting its prudent course, the government should take due account of the effect holding a referendum on the future of Quebec will have on capital markets. Interest rates and the value of the dollar have recovered somewhat from their point of maximum uncertainty over the Quebec election, but not completely.

As the referendum campaign mounts, so will uncertainty, and interest rates will reflect this. It will not be surprising if short-term interest rates are pushed up by two percentage points, and they will certainly be pushed up by at least one percent as the referendum rhetoric heats up. As I understand the prudent scenario suggested by the minister's brief, it involves an interest rate assumption that is only half of one percent above the current consensus forecast. That consensus forecast, of course, does not take into account the effect of the Quebec referendum.

Je n'évoquerai que deux domaines restreints: la réserve pour éventualités et les hypothèses retenues pour cela ainsi qu'une observation concernant la nature même et le déroulement des consultations.

Lors de la préparation de ces prévisions de recettes et du calcul de la réserve pour éventualités qui les accompagne, le ministère devrait calculer le pourcentage des plus grossières inexactitudes au niveau des prévisions de recettes, par rapport aux recettes effectives.

Il y aurait lieu de considérer cette réserve pour éventualités comme une digue qui protégera le citoyen contre l'effet des inondations financières. Bien entendu lorsqu'on construit une telle digue il couvrent de retenir les plus fortes crues des 75 ou 100 dernières années. Il y aurait lieu de suivre cette même démarche pour fixer le montant de la réserve pour éventualités.

Le Fraser Institute n'a pas pu effectuer ces calculs étant donné que nous n'avons pas la liste complète des erreurs prévisionnelles commises jusqu'ici par le ministère. On pourrait, cependant, illustrer les conclusions d'une telle analyse des 75 ou 100 dernières années en relevant le déficit enregistré dans le dernier budget du gouvernement précédent.

Dans ce budget-là, les prévisions du ministère étaient trop élevées de 11,7 p. 100, soit 15,5 milliards de dollars pour 1996, la troisième année de l'exercice. Il convient de noter qu'en utilisant, aux fins de ce calcul, la moyenne des prévisions effectuée par le secteur public, on ne tient pas compte du fait que cette moyenne peut ne pas être exacte, ni du fait que même une moyenne exacte peut donner des erreurs au niveau des prévisions de recettes.

Donc, l'erreur correspondait à 11,7 p. 100 du total des recettes, soit 15,5 milliards de dollars. Le ministère a retenu ce chiffre bien qu'il dispose de prévisions beaucoup plus précises que la moyenne des prévisions établies par le secteur privé. Autrement dit, bien que le gouvernement ait correctement prévu le niveau de l'activité économique, il s'est trompé de 15, 5 milliards de dollars dans le montant prévu des recettes pour 1996.

Le ministère devrait donc chiffrer les principales erreurs commises dans la prévision des taux d'intérêt sur le service de la dette car la plupart des dérapages au niveau des dépenses sont dus à des erreurs de prévision touchant les taux d'intérêt. Par prudence, le gouvernement devrait également tenir compte de l'effet que le référendum sur l'avenir du Québec aura sur les marchés financiers. Les taux d'intérêt et le niveau du dollar canadien se sont quelque peu redressés par rapport à ce qu'ils étaient au plus creux de la vague d'incertitude concernant les élections au Québec, mais pas completement.

Une incertitude croissante va accompagner l'intensité que prendra la campagne référendaire et les taux d'intérêt traduiront cette incertitude. On ne serait pas surpris de voir les taux à court terme augmenter de deux points et la polémique référendaire sera sans doute accompagnée d'une augmentation d'au moins 1 p. 100 des taux d'intérêt. Si j'ai bien compris la voie prudente que conseille le ministre, les taux d'intérêt n'augmenteraient que de 0.5 p. 100 par rapport aux prévisions communément admises, mais ces prévisions—là, bien entendu, ne tiennent pas compte des effets que pourrait avoir le référendum au Québec.

Under the circumstance, this scenario does not constitute a prudent set of assumptions. In general, maximum errors, not the average, ought to be used to construct the prudent path assumptions for the budget calculation. You may think this is a somewhat histrionic or unwarranted approach to the subject, but the reason for being guided by the maximum error path is the asymmetry of the consequences of making a significant error.

If revenues are higher and interest expenses are lower than expected, the result will be beneficial. If revenue and interest rate errors replicate the worst of historical experience, on the other hand, the consequences will be catastrophic. The government might find lenders unwilling to accommodate it at anything near market interest rates, with a corresponding impact on the interest cost of servicing the debt and the deficit. In other words, the failure of revenues to materialize would be magnified in its impact on the debt, as interest rates faced by the government would increase.

At the very least, in asking the public to choose assumptions, the ministry ought to indicate the past success of its forecasting efforts and show the budgetary implications of past maximum errors. For example, the most recent error of 11.7% revenue shortfall for 1996 would imply a revenue shortfall of \$16.26 billion from the prudent scenario suggested by the minister. Such a shortfall would produce a budget deficit of \$47.5 billion in 1996, which would undoubtedly trigger a very negative response on the part of those holding Government of Canada bonds.

The upshot of the foregoing comments is that prudence requires a much more jaundiced view of the likely course of events than is implied in the government's current presumption.

• 1225

My own preferences would be for a contingency in the planned-for deficit of \$15 billion in 1996 and \$7.5 billion in 1995 to account for the unforeseen difficulties mentioned. This would require a much more difficult set of effective spending cuts than is currently anticipated, but that, in my opinion, is required to properly contain the risks associated with the budget deficit projection.

The main criticism I have, however, with the government's approach to the current difficulties is its failure to effectively involve the general public in the discussion. In fact, the complexity of the approach taken by the government has ensured that the general public can neither understand nor participate in the process of deficit control.

The great volumes of analysis that have been released in conjunction with the social policy review and the budget consultation documents are like an impenetrable barrier that keeps ordinary Canadians away from the most important fiscal policy debate in the country's history. The result is that the debate will once again be dominated by special interest groups and others who are expert in the analysis and the rhetoric of complicated budget discussion and who, in many instances, have a vested interest in protecting their program and their incomes.

[Traduction]

Dans les circonstances, ce scénario n'est pas fondé sur des hypothèses prudentes. En général ce sont les erreurs maximum, et non les erreurs moyennes qu'il conviendrait de retenir dans le cadre des hypothèses qu'on utilise pour calculer le budget. Certains penseront que cette approche ne se justifie pas, que c'est de la fumisterie, mais la raison pour laquelle on devrait retenir, dans nos hypothèses, les erreurs maximum c'est le caractère asymétrique des conséquences qu'entraîne toute erreur importante.

Si les recettes sont plus fortes que prévu, et les frais d'intérêt plus faibles que prévu, l'exercice sera réussi. Si on reproduit, au niveau des recettes et des taux d'intérêt, les pires erreurs que nous ayons connues dans le passé, les conséquences seront catastrophiques. Les prêteurs refuseront peut-être de consentir au gouvernement des conditions proches des conditions du marché et cela réagira très défavorablement sur le service de la dette et le déficit. Autrement dit, le moins-perçu des recettes de l'État va avoir, un effet démultiplié sur la dette puisque les taux d'intérêt que le gouvernement aura à payer augmenteront.

En demandant au public de choisir les hypothèses à retenir, le ministère devrait, à tout le moins, révéler celles de ses prévisions qui se sont avérées et expliquer les incidences budgétaires des principales erreurs prévisionnelles commises. Par exemple, l'erreur la plus récente, c'est-à-dire un moins-perçu de recettes de 11,7 p. 100 pour 1996 entraînerait au niveau des recettes un écart négatif de 16,26 milliards de dollars par rapport aux prévisions prudentes du ministre. Ce moins-perçu entraînerait un déficit budgétaire de 47,5 milliards de dollars en 1996, ce qui provoquerait sans doute une réaction très défavorable de la part de tous ceux qui ont acheté des obligations du gouvernement canadien.

Ainsi, la prudence devrait nous inspirer à l'égard de l'avenir, une vue beaucoup plus sombre que celle que semblent traduire les hypothèses actuellement retenues par le gouvernement.

Personnellement, je préfèrerais que l'on ajoute au déficit prévue de 15 milliards de dollars pour 1996 et de 7,5 milliards de dollars pour 1995 une réserve pour éventualités dont il a été question. Pour cela, il faudrait prévoir une série de compressions de dépenses beaucoup plus pénibles que celles que l'on envisage pour le moment, mais c'est à mon sens nécessaire pour limiter les risques inhérents à la prévision du déficit budgétaire.

La principale critique que j'ai à faire au sujet de l'approche adoptée par le gouvernement à l'égard des difficultés actuelles, c'est qu'il n'arrive pas à faire vraiment participer le grand public au débat. En raison de la complexité de cette approche, celui—ci n'arrive pas à comprendre ni à participer à l'effort de compression du déficit.

Les innombrables études publiées dans le cadre de l'examen de la politique sociale et dans les documents liés aux consultations budgétaires constituent une sorte d'obstacle impénétrable qui tient les simples citoyens à l'écart du plus important débat sur la politique budgétaire qui ait jamais été tenu au Canada. Aussi, ce débat sera une fois de plus dominé par les groupes d'intérêts spéciaux et par d'autres experts en matière d'analyse et de rhétorique budgétaire compliqués qui ont pour la plupart du temps intérêt à protéger leur programme et leurs revenus.

Finance

[Text]

The key to getting public discussions and involvement is to suggest and debate a few simple principles that will guide the deficit—cutting exercise. The general public can grasp and debate general principles and will support a process that can be seen to be fair.

What principles should be adopted? In my opinion, there are just a few important ones and they are the sort that could, in principle, be the subject of a referendum. I don't suggest that there should be a referendum on the subject, of course, but rather that they should be able to pass this test.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Maybe we could have a 1–900 number.

Mr. M. Walker: That's not a bad idea, when you come to think of it.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): If we don't get the answers we want in the referendum, we could have another one after that.

Mr. M. Walker: If you don't get the answer you want in the referendum, you will at least know how difficult the problem is.

I have suggested here a number of principles. I don't feel these are necessarily or exactly the correct ones, but they are of an order of simplicity in terms of guiding the process. The general public could understand them and get involved in the discussion or the debate about them. I will just quickly mention them.

The first is that spending cuts and not general tax increases be the main route by which the deficit is cut.

The second is that all spending be cut in proportion to its contribution to the total. For example, transfers to persons are 35% of total spending; therefore transfers to persons must yield 35% of the program's spending cuts.

The third principle is that, irrespective of the other principles in restructuring the social programs, families whose incomes are below the national average income should not be called upon to bear the brunt of the spending cuts.

The fourth principle is that spending cuts should attempt to preserve the traditional functions of government: for example, maintenance from internal and external threat, the security of persons and property, providing services for citizens that they can't provide for themselves, maintenance of a minimum safety net, and so on. The flip side of the fourth principle is the rule that all activities of the federal government that can be privatized or contracted out should be.

These principles are undoubtedly understandable by the ordinary citizen. It is therefore possible to conceive of a process by which ordinary Canadians might actually endorse them and thus the budget—setting process that would follow from that. It is not possible to conceive of any process that would lead to consensus about the great screed of material that the government has produced thus far in its policy and program review.

[Translation]

Pour assurer la participation de la population aux discussions, il faut énoncer et débattre quelques principes simples qui seront à la base des efforts de réduction du déficit. Le grand public est capable de saisir et de débattre des principes généraux et il avalisera un processus jugé équitable.

Quels principes convient-il d'adopter? À mon avis, il n'y a que quelques principes importants qui sont en principe susceptible de faire l'objet d'un referendum. Je ne dit pas qu'il faille tenir un referendum sur la question, bien sûr, mais que les principes en question devraient pouvoir répondre à ce critère.

Le vice-président (M. Campbell): On pourrait peut-être avoir un numéro 1-900.

M. M. Walker: Ce n'est pas une mauvaise idée, à bien y penser.

Le vice-président (M. Campbell): Si l'on obtient pas les réponses que l'on veut au cours du referendum, on pourrait en tenir un autre après.

M. M. Walker: Si vous n'obtenez pas la réponse que vous voulez dans le cadre du referendum, vous saurez au moins à quel point le problème est complexe.

J'ai quelques principes à suggérer. Je ne dis pas que ce sont nécessairement les principes qu'il faut adopter, ou qu'il faille les adopter tels quels. Mais ils donnent une idée de la simplicité qui doit sous-tendre le processus. Le grand public pourrait les comprendre et participer à la discussion ou au débat. Je vais les énumérer rapidement.

Le premier c'est surtout par le biais d'une compression des dépenses et pas d'une augmentation générale des impôts et des taxes qu'il faut essayer de réduire le déficit.

Le deuxième est que toutes les dépenses doivent être réduites proportionnellement au pourcentage des dépenses totales qu'elles représentent. Par exemple, les transferts aux personnes représentant 35 p. 100 des dépenses totales et par conséquent, les compressions dans ce secteur devraient représenter 35 p. 100 du total.

Le troisième principe est que, peu importe les autres principes qui sous—tendent la restructuration des programmes sociaux, les familles dont le revenu est inférieur à la moyenne nationale ne devrait pas faire les frais du programme de compression de dépenses.

Le quatrième principe, c'est que, dans ce contexte d'austérité budgétaire, il faut essayer de préserver les fonctions traditionnelles du gouvernement, à savoir par exemple, la protection contre les menaces interne et externe, la sécurité des personnes et des biens, la fourniture de services aux citoyens incapables de subvenir à leurs besoins, et le maintien d'un filet de sécurité minimum. Par contre, ce quatrième principe devrait être assujetti à la règle suivante: il faut privatiser ou sous-traiter toutes les activités du gouvernement fédéral qui peuvent l'être.

Ces principes sont sans aucun doute à la portée des simples citoyens. Il est par conséquent possible de concevoir un processus en vertu duquel ceux—ci pourraient les avaliser, et ce serait par conséquent la base du processus d'établissement du budget: Un consensus sur la pléthore de documents publiés par le gouvernement jusqu'à présent dans le cadre de l'examen de sa politique et de ses programmes est hors de question quelque soit le processus adopté.

It is even doubtful whether the members of this committee, dedicated and resourceful though you are, are capable of forming a coherent view of the budgetary process itself. Like the rest of the population, you could and should agree on a set of fairly straightforward principles of action, which, if followed, could lead to an approach to the budget deficit problem that would work and would be supported by the vast majority of citizens.

Thank you very much, Mr. Chairman.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you, Mr. Walker.

Before we go on, I just want to note that Anna Terrana, MP, the Liberal member for Vancouver East, has joined us at the table to participate in this morning's session. Welcome, Anna.

Moving on then, we'll go to Mr. Armstrong.

Mr. Peter Armstrong (President and Chief Executive Officer, Great Canadian Railtour Company Ltd.): I want to thank all the members for giving me the opportunity to speak to you today. My name is Peter Armstrong. I am with the Great Canadian Railtour Company. The focus of my presentation today is to offer some suggested options for the committee to consider.

I am going to respond directly to the third question raised by the Minister of Finance; specifically, what actions I would recommend for you to get to some of your targets.

• 1230

Because of my being called here on late notice, I do not have a prepared brief so I'll just make some comments and follow up later.

The topic I'd like to address today is commercialization and privatization of government services, a point that Michael Walker just raised in his comments.

I come to this topic with two personal experiences. I have been involved in the privatization of two operations, one of provincial concern and the other federal. In both examples critics stated that the private sector could not be successful, and if it were, then it had taken away the best portion of the government operation and the remaining services would fail.

Well, in my experience, the critics were wrong. The first example I'd like to refer to is the privatization in 1979 of Gray Line of Vancouver, a sightseeing tour bus company that was owned by British Columbia Hydro.

It was part of a portion of B.C. Electric that was nationalized back in the 1960s. It had gone from a profitable operation into one that needed a tremendous amount of subsidy. It was totally related to the ourism industry and should have been able to stand on its own two eet.

The combined bus operations of that time were receiving ubsidies of about \$7 million. The government of the day ecided to privatize not only Gray Line to Vancouver but Gray ine to Victoria, their charter bus licences that went to iternational stage lines and their scheduled services that went to CL, Maverick Coach Lines and Fraser Valley Bus Lines. To the best f my knowledge today, 15 years later, all these operations are rofitable, have expanded and employment has grown.

[Traduction]

Je doute même que les membres du comité soient capables de se former une opinion cohérente du processus budgétaire proprement dit, en dépit de leur dévouement et de leur ingéniosité. À l'instar du reste de la population, vous pourriez et devriez vous mettre d'accord sur une série de principes d'action assez simples qui permettraient peut-être, si on les appliquent, d'adopter à l'égard du problème du déficit budgétaire une approche efficace qui aurait l'appui de la forte majorité des citoyens.

Merci beaucoup, monsieur le président.

Le vice-président (M. Campbell): Merci, M. Walker.

Avant de continuer, je tiens à signaler l'arrivée de M^{me} Anna Terrana, députée Libéral de Vancouver–Est, qui participera à la discussion ce matin. Bonjour, Anna.

C'est au tour de Monsieur Armstrong.

M. Peter Armstrong (président et directeur général, Great Canadian Railtour Company Ltd.): Je tiens à remercier tous les membres du comité de m'avoir donné l'occasion de comparaître aujourd'hui. Je m'appelle Peter Armstrong. Je représente la Great Canadian Railtour Company. L'exposé que je ferai aujourd'hui a pour but principal de proposer quelques options.

Je vais répondre directement à la troisième question posée par le ministre des Finances en disant quelles initiatives je vous recommanderais de prendre pour atteindre certains de vos objectifs.

Comme j'ai été convoqué à la dernière minute, je n'ai pas préparé de mémoire. Je me contenterai donc de faire quelques remarques et de répondre aux questions plus tard.

Mon exposé porte sur la commercialisation et la privatisation des services gouvernementaux, question à laquelle Michael Walker vient de faire allusion.

J'ai deux expériences personnelles dans ce domaine. J'ai participé à la privatisation de deux entreprises publiques, une provinciale et une fédérale. Dans les deux cas, les critiques prétendaient que le secteur privé ne pouvait pas réussir et que s'il y arrivait, cela voudrait dire qu'il avait repris la partie la plus intéressante des services gouvernementaux en question et que les autres services seraient un échec.

Les critiques avaient tort en l'occurrence. Le premier cas est celui de la privatisation, en 1979, de la Gray Line de Vancouver, une compagnie d'autobus de tourisme appartenant à la British Columbia Hydro.

Une partie des services de B.C. Electric ont été nationalisés dans les années soixante et la Gray Line en faisait partie. Alors qu'elle était autrefois une entreprise rentable, elle nécessitait alors d'énormes subventions. Elle était entièrement liée à l'industrie touristique et elle aurait dû être capable de s'en tirer.

Les subventions octroyées à cette époque pour l'ensemble des services d'autobus se chiffraient à environ 7 millions de dollars. Le gouvernement a alors décidé de privatiser non seulement les services de la Gray Line à destination de Vancouver mais aussi à destination de Victoria, les permis d'autobus nolisés qui ont été repris par International Stage Lines ainsi que les services réguliers qui ont été repris par PCL, Maverick Coach Lines et Fraser Valley Bus Lines. Que je sache, tous ces services sont rentables à l'heure actuelle, soit 15 ans plus tard; ils ont pris de l'expansion et le nombre d'employés a augmenté.

My most recent experience deals with privatization of a route operated by VIA Rail in 1990, called the Rocky Mountaineer. It's an all—daylight sightseeing train service from Vancouver, overnighting in Kamloops, the train splitting and going north to Jasper or on the southern route into Banff and Calgary.

While numbers on the actual subsidy per VIA route are very difficult to come by, it would be safe to say it was definitely not profitable. If you took the average of four times revenue subsidy for every dollar of revenue—in those days VIA received a rate of approximately four dollars of subsidy—the subsidy could have been in excess of \$4 million to \$8 million.

We have taken over that operation. We lost money in the first three years—the first three seasons and first two years of operation—and made it profitable in its third full fiscal year and also this year.

We have done that while we've increased the employment in our company. We have increased the volume of business we generate for other participants of the service: the hotels in Kamloops and the catering companies in British Columbia and Alberta that supply us. All the other tourism infrastructures in Vancouver and British Columbia have benefited.

We've done without one dollar of either provincial or federal government subsidy, and we believe these two examples stand as examples that hopefully your committee will consider as ways of privatizing other services.

I believe there are other opportunities for the private sector to take over other services of the federal government. They don't have to necessarily be the rail service, but I'm quite encouraged to see in the press the initiative of CN management. They are looking at the possibility of commercializing their operations, similar to Air Canada. That's a great initiative and one that should be supported.

There may be other crown corporations that need to be looked at: Canada Post and the CBC. The airports have done very well under local management and maybe there are other opportunities there.

So I'd just like to put forward my evidence that the private sector can take on some initiatives like privatization. I'd just remind the committee too that when we entered the business we were told that passenger rail service in Canada lost money for over 42 years. We broke that trend, and there's a benefit to your committee to privatize.

A study by the Strategy Group and Aero Metric Research Limited, which hopefully will be released this month or in November, states that:

The taxation impact from the Rocky Mountaineer in 1994 was \$3.6 million in federal taxes raised, \$1.4 million of provincial taxes raised, and local taxes of approximately \$600,000, for a grand total of \$5.65 million.

[Translation]

Mon expérience la plus récente concerne la privatisation d'une ligne exploitée par VIA Rail en 1990, Le Montagnard des Rocheuses. Il s'agit d'un train touristique qui ne circule qu'en plein jour et qui part de Vancouver, fait une escale à Kamloops pour la nuit, et est scindé en deux, une partie allant à Jasper et l'autre allant à Banff et à Calgary.

Alors qu'il est très difficile de savoir quel était le montant exact des subventions pour chaque ligne exploitée par VIA Rail, on ne risque guère de se tromper en affirmant que cette ligne n'était pas rentable du tout. À cette époque, le montant des subventions accordées à VIA Rail était environ quatre fois supérieur au montant des recettes de la compagnie et si l'on se base là-dessus, les subventions accordées pour cette ligne étaient probablement supérieures à 4 millions de dollars et pouvaient atteindre jusqu'à 8 millions.

Nous avons repris cette ligne. Nous avons perdu de l'argent au cours des trois premières années—les trois premières saisons et les deux premières années d'exploitation—et nous avons fait des bénéfices au cours du troisième exercice complet, ainsi qu'au cours du présent exercice.

Nous avons en outre augmenté les effectifs de notre compagnie. Par ailleurs, le volume des affaires des autres participants, c'est-à-dire les hôtels de Kamloops et les traiteurs de la Colombie-Britannique et de l'Alberta qui nous approvisionnent a également augmenté grâce à nous. Tous les autres services touristiques de Vancouver et de la Colombie-Britannique en ont profité.

Nous avons réussi cette performance sans obtenir un sou de subvention du gouvernement provincial ou du gouvernement fédéral. Nous espérons que le comité s'inspirera de ces deux exemples pour envisager la privatisation d'autres services.

J'estime qu'il y a d'autres services fédéraux qui peuvent être repris par le secteur privé. Je ne parle pas nécessairement de privatiser les services ferroviaires, mais l'initiative de la direction du CN annoncée dans les journaux est une initiative que je trouve assez encourageante. Le CN envisage en effet la possibilité de commercialiser ses services, à l'instar d'Air Canada. Je trouve que c'est une initiative formidable et qu'il faut l'encourager.

On peut peut-être songer à privatiser les services d'autres sociétés d'État comme la Société canadienne des postes et la SRC. La gestion de certains aéroports par des administrations locales a également produit de très bons résultats et c'est peut-être un créneau à exploiter.

Le but de mon intervention est de montrer que le secteur privé peut prendre certaines initiatives. Et que la privatisation est possible dans certains cas. Je vous rappelle également que lorsque nous nous sommes engagés dans ce secteur, on nous a dit qu'au Canada, les services de train de voyageurs étaient déficitaires depuis plus de 42 ans. Nous avons inversé cette tendance, ce qui vous prouve que l'on a intérêt à privatiser.

Une étude effectuée par le Strategy Group et Aero Metric Research Limited, qui devrait être rendue publique ce mois—ci ou au mois de novembre, dit notamment ceci:

Sur le plan fiscal, en 1994, le Montagnard des Rocheuses a rapporté 3,6 millions de dollars au gouvernement fédéral, 1,4 millions de dollars au gouvernement provincial et environ 600 000\$ aux administrations locales, soit 5,65 millions de dollars au total.

So not only do we save you money by privatizing things, by being

Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you very much, Mr. Armstrong.

Mr. Toth.

Mr. S. Anthony Toth (Vice-President, Public Affairs, Certified General Accountants' Association of Canada): Thank you.

The Certified General Accountants' Association of Canada is an international organization based in Vancouver. I say international because in addition to schools of accountancy in Canada, we have schools in Hong Kong, six in the Peoples Republic of China. I understand we're opening in Taiwan. We have had for many years schools in Bermuda and throughout the Caribbean; we have two in Hungary and I'm also informed that we're opening three in Vietnam. So we're international indeed.

We concur that deficit reduction should not be a blind accounting exércise. It doesn't sound very good. CGA Canada, having said that, has urged deficit elimination and debt reduction since early in the 1980s and we will gladly participate in a discussion of specific cuts here today. We will submit a brief later on to the committee, particularly after my colleague, Bruce MacDonald, fires up our taxation policy committee.

However, we want to use our five to seven minutes here today to focus on an associated problem, the solution to which requires recognition in the 1994-95 budget document and will probably require actual dollar amounts. I'm talking about regulatory reform and would refer you to the finance minister's discussion paper "A New Framework for Economic Policy" at page 59-60 where he said that there is a particularly high potential pay-off in terms of increased business productivity, the stimulation of new investment and more efficient government in regulation reform. He identifies the difficulty in reform, because change is resisted, but then he says that the reform of regulation will be a top priority of the government's strategy to improve Canada's productivity and job creation potential.

We concur that regulatory reform and deregulation must be one of the government's highest priorities. The estimated \$6 billion in direct costs of regulation, that strikes hard at government, taxpayers, ousinesses and consumers alike, is only one part of the total economic loss to Canadians from excessive, inappropriate and outdated regulation. Indirect costs are difficult to estimate but many economists believe they exceed direct costs.

The greatest damage, in our view, arises from the hidden costs of ost opportunities, squandered human and economic resources, loss f foreign investment and reduced Canadian prospects.

[Traduction]

Par conséquent, la privatisation, la rentabilisation de certains successful, I think we also increase the tax flow to the governments. services vous fait non seulement économiser de l'argent mais elles font également augmenter les recettes fiscales.

1235

Merci, monsieur le président.

Le vice-président (M. Campbell): Merci beaucoup, monsieur Armstrong.

Monsieur Toth.

M. S. Anthony Toth (vice-président, Relations publiques, Association des comptables généraux agréés du Canada): Merci.

L'Association des comptables généraux agréés du Canada est une organisation internationale qui a son siège à Vancouver. Je dis qu'elle est internationale parce que nous avons des écoles de comptabilité non seulement au Canada, mais aussi à Hong Kong, nous en avons six en Chine populaire. Nous allons en ouvrir à Taïwan. Nous en avons depuis des années aux Bermudes et dans les Caraïbes; nous en avons deux en Hongrie et je viens d'apprendre que l'on en ouvrait trois au Vietnam. Nous sommes donc bel et bien une association internationale.

Nous estimons, nous aussi, que la réduction du déficit ne devrait pas n'être qu'un exercice de comptabilité aveugle. Ce ne serait pas fameux. L'ACGC prône la réduction et l'élimination du déficit depuis le début des années quatre-vingt et nous participerons volontiers à la discussion sur les compressions budgétaires dans des secteurs précis. Nous remettrons plus tard un mémoire au comité, après que mon collègue Bruce MacDonald aura bien lancé notre comité sur la politique fiscale.

Nous allons toutefois consacrer six ou sept minutes à parler d'un problème lié à celui du déficit et dont il faudra tenir compte dans le document budgétaire pour 1994-1995, car il faudra probablement prévoir des crédits à cet effet. Il s'agit du problème de la réforme de la réglementation. Dans le document intitulé «Un nouveau cadre de la politique économique», aux pages 67 et 68, le ministre des Finances dit que la réglementation est un domaine dans lequel une réforme pourrait être particulièrement payante sous forme d'accroissement de la productivité des entreprises, de stimulation de l'investissement et d'amélioration de l'efficience dans le secteur public. Il signale que la difficulté que présente une réforme tient au fait que le changement est mal accepté, ajoutons que la réforme de la réglementation constituera une priorité fondamentale dans la stratégie appliquée par le gouvernement pour accroître la productivité et la capacité de création d'emplois au Canada.

Nous estimons, nous aussi, que la réforme de la réglementation et la déréglementation doivent constituer une des principales priorités du gouvernement. On estime que la réglementation entraîne des coûts directs de l'ordre de 6 milliards de dollars pour le gouvernement, les contribuables, les entreprises et les consommateurs, et ce n'est là qu'une partie des pertes totales qu'une réglementation excessive, inadéquate et dépassée fait subir aux Canadiens. Les coûts indirects sont difficiles à évaluer, mais bien des économistes estiment qu'ils dépassent les coûts directs.

Ce sont les coûts occultes qui font à notre avis le plus de dégâts: occasions manquées, gaspillage des ressources humaines et économique, investissements étrangers perdus et limitation des perspectives pour le Canada.

An objective observer would think that all Canadians, especially politicians, public servants and business and professional people, would leap at any opportunity to rid themselves of these impediments, but they do not. A subtle, insidious and long–term injury has been inflicted on Canadians by wasteful overlapping, intersecting and conflicting regulation by layers of governments.

We Canadians have entrenched the dogma of protectionism and parochialism in our ways at both the federal and provincial levels. As a result, Canadians suffer from dilution of initiative, narrowed scope of vision and inhibition of belief in what we are capable of achieving. Even in the face of globalized change and evident economic necessity, Canadians still have a fearsome divergence of commitment to regulatory reform. This is a colossal danger at this time because it appears that the balance is shifting away from progress in regulatory reform.

On the one hand, on the positive side, the first ministers have signed the agreement on internal trade. Alberta has initiated a vigorous regulatory reform process. Newfoundland is planning a new decommissioner of regulations. The dynamic efforts of the conference of Atlantic premiers is showing great promise. Most national professional and business associations are active supporters of regulatory reform, and not the least, Canada's finance minister appears to have recognized a problem.

• 1240

However, on the other hand, too many provincial politicians and bureaucrats seem unable or unwilling to see beyond local and narrow vested interests. Some senior and mid-level officials in some federal departments, although aware of the pressing need to simplify, harmonize and eliminate regulatory and administrative regimes, lack the strength and initiative to lead by doing. Some are worse. Some federal civil servants are telling the world that the federal government does not intend to press implementation of the critical agreement on internal trade, but that it is primarily up to the provincial governments and non-governmental organizations such as us to advance internal trade liberalization. If Canadians are to shed the burdens of inappropriate regulation, they must first shed their inappropriate attitudes and values.

Mindful that the purpose of this exercise is to produce specific proposals and recommendations, here are two from us now. To make regulatory reform happen, the Government of Canada must lead and be seen to lead aggressively. One, Canada must devote more resources to pressing the agreement on internal trade. Two, the federal government must put an end to all dysfunctional timidity and resistance by federal and other officials. Thank you.

[Translation]

Un observateur objectif aurait tendance à croire que tous les Canadiens, surtout les politiques, les fonctionnaires ainsi que les gens d'affaires et les indépendants sauteraient sur n'importe quelle occasion de se débarrasser de ces obstacles, mais ce n'est pas le cas. Tous les règlements qui se chevauchent, se recoupent et qui sont contradictoires, qui ont été imposés aux Canadiens par les divers paliers de gouvernement, leur ont infligé une blessure subtile, insidieuse et durable.

Nous avons érigé en dogme le protectionnisme et l'esprit de clocher, que ce soit à l'échelon fédéral ou à l'échelon provincial. Par conséquent, les Canadiens souffrent de certains maux: ils manquent d'initiative, ils ont des oeillères et manquent de confiance en soi. Malgré l'évolution qui se produit à l'échelle mondiale et la nécessité flagrante qui se fait sentir sur le plan économique, les Canadiens manifestent toujours certaines craintes à l'égard d'une réforme de la réglementation. Cette attitude comporte des risques énormes à l'heure actuelle parce qu'il semble que l'on ait tendance à vouloir ralentir le progrès dans ce domaine.

D'une part, certaines initiatives positives ont été prises. Les premiers ministres ont notamment signé l'accord sur le commerce intérieur. L'Alberta a entamé un processus vigoureux de réforme de la réglementation. Terre—Neuve envisage de créer un poste de commissaire à la déréglementation. Les efforts vigoureux déployés à la conférence des premiers ministres des provinces de l'Atlantique sont très prometteurs. La plupart des organismes professionnels et des associations de gens d'affaires sont d'ardents partisans de la réforme de la réglementation et surtout, le ministre des finances semble avoir reconnu qu'il existe un problème à ce niveau.

Par contre, un trop grand nombre de politique et de bureaucrates provinciaux semblent incapables ou refusent de voir plus loin que les petits intérêts locaux. Certains cadres supérieurs et moyens de ministères fédéraux n'ont pas la force ni l'esprit d'initiative nécessaires pour prêcher par l'exemple, même s'ils sont conscients de la nécessité urgente de simplifier, d'harmoniser et d'élaguer la réglementation et les formalités administratives. Certains sont pires. Certains fonctionnaires fédéraux répandent le bruit que le gouvernement fédéral n'a pas l'intention d'insister pour que l'accord critique capital sur le commerce intérieur soit mis en oeuvre sous prétexte que les gouvernements provinciaux et les organisations gouvernementales comme la nôtre doivent être les principaux promoteurs de la libéralisation du commerce intérieur. Si les Canadiens veulent se débarrasser du fardeau que représente une réglementation qui n'a plus sa raison d'être, ils doivent d'abord se défaire de leur mauvaises attitudes et de leurs valeurs douteuses.

Puisque le but de cet exercice est de faire des propositions et des recommandations précises, nous en avons deux à faire. Pour que la réforme de la réglementation se produise, le gouvernement du Canada doit prendre l'affaire en main, et de façon rigoureuse. Premièrement, le Canada doit consacrer davantage de ressources à la mise en oeuvre de l'Accord sur le commerce intérieur. Deuxièmement, le gouvernement fédéral doit mettre un terme à la timidité et à la résistance des fonctionnaires fédéraux et des autres fonctionnaires qui mettent des bâtons dans les roues. Merci.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you very much, Mr.

Next we have Mr. Wilds.

Mr. Robert V. Wilds (Vice-Chairman, Greater Vancouver Gateway Council): Thank you, Mr. Chairman and members of the committee. We too got on the agenda on fairly short notice. As an organization that represents service providers in the transportation sector, although we don't specifically address the three questions, we think what we have to say will assist in the government's meeting its objectives as far as debt is concerned.

Transportation by land, sea and air has played a major role in the communities we live in. The standard of living in Canada that we enjoy is enhanced by efficient transportation of goods and passengers on our railways, truck routes and through our seaports and airports. In fact, a major part of Canada's trade with the world depends on an efficient transportation system. The goods and services Canadians enjoy; opportunities for personal and business travel; the local, provincial and national economies; and jobs and wage levels across Canada are affected to varying degrees by how well our national transportation system works.

The greater Vancouver gateway is a vital part of Canada's transportation system. It is Canada's gateway to the Pacific Rim and one of the major gateways to North America. The Greater Vancouver Gateway Council was founded to ensure that the transportation system upon which we all depend continues to be an engine of economic growth and job creation for Canada. The gateway council comprises senior executives from our ports, port industry, airport, railways, truckers, airlines, labour and management. The federal government participates on an advisory basis.

Our vision is nothing less than to make this gateway the gateway of choice for North America. We believe that a genuine partnership with the Government of Canada is essential to achieving that vision. Your support for and understanding of the benefits that will accrue from such a partnership is an essential first step in that direction.

We are proposing a competitiveness partnership, based on the understanding that our competitiveness as a gateway is linked to the nation's success in the international trading arena. Our success means jobs and it means economic growth to pay our fair share of taxation. We want to help reduce government costs by generating increased business and increased employment, but we need help to do that.

Collectively, we are already pursuing major initiatives to improve our competitiveness. We have begun construction on a new runway, control tower and international terminal building at the Vancouver International Airport. We established a joint rail and marine action team to reduce and eventually eliminate delays at rail-bridge crossings. We launched truck and terminal [Traduction]

Le vice-président (M. Campbell): Merci beaucoup, monsieur

C'est le tour de M. Wilds.

M. Robert V. Wilds (vice-président, Greater Vancouver Gateway Council): Merci, monsieur le président et membres du comité. Nous avons nous aussi été convoqués relativement tard. Notre organisation, qui représente les fournisseurs de services du secteur des transports, estime que ce que nous avons à dire aidera le gouvernement à atteindre ses objectifs en matière de réduction de la dette, même si nous ne répondons pas à proprement parler aux trois questions qui ont été posées.

Les transports terrestres, maritimes et aériens ont joué un rôle important dans notre vie. Le transport efficace des marchandises et des voyageurs par chemins de fer, les transports routiers ainsi que les ports de mer et les aéroports ont amélioré le niveau de vie des Canadiens. En fait, une grande partie des échanges commerciaux du Canada avec l'étranger ne sont possibles que grâce à un réseau de transport efficace. L'efficacité de notre réseau national a une influence plus ou moins marquée sur les biens et les services dont bénéficient les Canadiens, sur les possibilités de voyages d'agrément et d'affaire, sur les économies locales, provinciales et nationale ainsi que sur les emplois et le niveau des salaires.

Le Greater Vancouver Gateway constitue un élément essentiel du réseau de transport canadien. C'est la voie d'accès du Canada aux pays riverains du Pacifique et c'est une des principales voie d'accès à l'Amérique du Nord. Le Greater Vancouver Gateway Council a été créé pour que le réseau de transport dont nous sommes tous tributaires continue d'être un moteur de croissance économique et de création d'emplois au Canada. Il regroupe des cadres supérieurs des administrations portuaires, des représentants des entreprises portuaires, des aéroports, des compagnies de chemins de fer, des camionneurs, des compagnies aériennes, des travailleurs et du patronat. Le gouvernement fédéral y joue un rôle à titre consultatif.

Notre ambition est de faire de cette porte, la porte de choix pour l'Amérique du Nord, rien de moins que cela. Nous estimons qu'un véritable partenariat avec le gouvernement du Canada est essentiel pour la réaliser. Pour cela, il faut d'abord et avant tout obtenir votre appui et vous faire comprendre les avantages qui découleront d'une telle association.

Nous proposons un partenariat axé sur la compétitivité, en partant du principe que la réussite de notre pays sur la scène commerciale internationale est lié à notre compétitivité. Notre réussite est porteuse d'emplois et d'une croissance économique qui nous permettra de payer notre juste part d'impôt. Nous tenons à contribuer à réduire les frais du gouvernement en faisant d'avantage d'affaires et en créant des emplois, mais nous avons besoin d'aide pour y arriver.

Ensemble, nous avons déjà pris des initiatives importantes pour accroître notre compétitivité. Nous avons entamé la construction d'une nouvelle piste, d'une nouvelle tour de contrôle ainsi que d'une nouvelle aérogare à l'aéroport international de Vancouver. Nous avons instauré un comité d'action conjoint sur le transport ferroviaire et maritime pour initiatives to improve efficiencies and reduce costs in container réduire et finir par supprimer les retards aux ponts de chemin terminals. We established task forces to develop better systems de fer. Nous avons pris des initiatives pour accroître l'efficacité

develop a new container terminal at Roberts Bank called Deltaport. We developed one of the most dynamic cruise industries in the world. We have built a clear understanding for the need to look at and address, wherever practical and possible, the perceptions and realities of our labour-management relationships that affect the gateway.

[Translation]

to handle grain through the port community. We've begun to et réduire les coûts dans les terminaux à conteneurs. Nous avons institué des groupes de travail pour essayer d'améliorer des systèmes de manutention du grain dans les ports. Nous avons commencé à établir un nouveau terminal à conteneur appelé Deltaport, au port Robert Banks. Nous avons une des industries les plus dynamiques au monde dans le secteur des croisières. Nous avons bien fait comprendre la nécessité d'examiner, chaque fois que c'est possible, les relations patronales-syndicales dans les secteurs qui nous touchent et de régler les problèmes imaginés ou réels, qui se posent à ce niveau.

• 1245

Since the council was established in June this year, we've developed a comprehensive three-year action plan. Copies have been made available for your committee today. This, together with the initiatives I already outlined, will help us to ensure the competitiveness of this gateway.

However, as I mentioned earlier, we need a strong partnership with government to realize the benefits to Canada that we envision. Studies carried out on transportation taxation on rail and air modes show clearly the relationship between taxation, competitiveness, economic activity and jobs.

We propose a competitiveness partnership in which the gateway and the transportation system are seen by government as the necessary engines of economic growth, not as cash cows. In the past, successive governments have myopically taxed and regulated transportation without regard for the economic and job creation impacts.

Let me give you an example. Transportation costs represent a significant portion of the selling price for Canadian export cargoes, which is in some cases as much as 40%. Our exporters, as we all know, are facing tremendous competitive challenges for their products. They continue to take steps necessary to reduce their own costs of production, yet they must rely on a transportation system to move their goods to markets.

We estimate that Canada's national railways pay \$225 million more annually in taxes than what they would pay if they operated the same system in the United States. These costs of course must be borne by the shippers. Railways have made significant changes to improve their competitiveness and are continuing to do so, but without tax relief we do not believe they can effectively compete.

With a specific product like grain, which represents a major Canadian export commodity, we're faced with even more challenges. We support the WGTA review, including the issues of possible change to the method of payment. We're not opposed to revisiting or restructuring any of these initiatives. We urge the government, however, to take great care in dealing with these issues because we believe much more is at stake than

Depuis la création de notre conseil au mois de juin de cette année nous avons établi un plan d'action global pour une période de trois ans, dont nous vous avons remis aujourd'hui des exemplaires. Ce plan et les initiatives que j'ai déjà mentionnées nous aideront à assurer notre compétitivité.

Comme je l'ai déjà signalé, nous avons toutefois besoin d'une association vigoureuse avec le gouvernement pour atteindre les objectifs que nous nous sommes fixés dans l'intérêt du Canada. Des études fiscales portant sur les transports ferroviaires et aériens montrent clairement la relation qui existe entre les taxes et les impôts, la compétitivité, l'activité économique et les emplois.

Nous proposons un partenariat axé sur la compétitivité dans le cadre duquel le gateway et le réseau de transport sont considérés par le gouvernement comme les moteurs indispensables de la croissance économique et non comme des vaches à lait. Plusieurs gouvernements antérieurs ont aveuglément taxé et réglementé le secteur des transports sans tenir compte des répercussions que cela peut avoir sur le plan économique et sur la création d'emplois.

Je vais vous citer un exemple. Les frais de transport représentent une forte proportion du prix de vente des marchandises d'exportations canadiennes, dans certains cas pas moins de 40 p. 100. Comme nous le savons tous, nos exportateurs doivent faire face à une concurrence acharnée. Ils continuent à faire le nécessaire pour réduire leurs coûts de production, mais ils sont tributaires d'un système de transport pour acheminer leurs marchandises vers les marchés.

Nous estimons que les compagnies de chemin de fer nationales canadiennes versent en taxes 225 millions de dollars de plus par an qu'elles ne devraient payer si elles étaient établies aux États-Unis. Ce sont évidemment les transporteurs qui doivent supporter ces frais. Les chemins de fer ont apporté des changements importants pour accroître leur compétitivité et ils continuent, mais nous ne pensons pas qu'ils arriveront à soutenir la concurrence sans allégements fiscaux.

Dans le cas d'un produit comme le grain, qui est une importante marchandise d'exportation canadienne, les défis sont encore plus grands. Nous approuvons la révision de la Loi sur le transport du grain de l'Ouest, y compris les changements envisagés en ce qui concerne le mode de paiements. Nous ne sommes pas contre un examen ou une restructuration de toutes ces initiatives. Nous recommandons toutefois au gouvernement just the economic movement of grain. Because our rail de faire preuve d'une extrême prudence lorsqu'il examinera ces

transportation system is already less cost-competitive than that of questions dans ce contexte parce que nous pensons que l'enjeu ne se the U.S., a method of payment change alone could result in many prairie producers looking to move their cargo south as opposed to east or west.

The implications of this are profound: should western Canadian farmers ship south for competitive reasons, this would increase user costs for all other commodities on the western Canadian transportation system. The remaining users, which includes the coal industry, forest industry, petrochemicals, container shippers and other bulk mineral producers, would have to pay a greater share of the fixed infrastructure and maintenance costs of the system. This would lead to a ripple effect that would have an ever-larger negative impact on the national economy.

Canada's transportation system, of which the gateway is part, must be at the leading edge of costs and efficiency if our trading economy is to deliver the jobs, income and tax base upon which Canadians depend. We believe a competitive partnership is needed with government whereby taxation and regulation are linked to our ability to generate wealth and create employment. Reductions in aircraft fuel tax in British Columbia have already led to corresponding increases in economic activity.

The choice is clear. When transportation is used as a cash cow, we are essentially taxing Canadian competitiveness. So Canada's economy suffers, jobs are lost, wages are diminished and economic activity is reduced. When transportation is treated as a strategic requirement for wealth creation, then jobs are created, wages are maintained and Canada's competitiveness, revenues and debt levels improve.

This leads us to restate our position in appearing before you. We're looking for a competitive partnership in all transportation modes and an ongoing, close working relationship with government to achieve the economic benefits we all need.

Thank you.

Mr. David L. Emerson (Board Member, Greater Vancouver Gateway Council): I'm here with Mr. Wilds. If you'll indulge me, I'd like to just add a few comments.

1250

I'm the president of Vancouver International Airport Authority, and in line with your mandate to deal more specifically with some of the issues of deficit reduction I would like to make a couple of comments. The first I guess gets back to what Michael Walker has suggested in terms of advancing some general principles or guidelines on which you can start to get at the fiscal crisis the federal government and other governments in Canada have today.

[Traduction]

limite pas, loin s'en faut, au transport du grain à bon marché. Étant donné que notre système de transport ferroviaire est déjà moins concurrentiel au niveau des coûts que le système américain, si l'on contente de changer de mode de paiements, on risque d'inciter de nombreux producteurs des Prairies à envisager d'expédier leurs marchandises vers le sud plutôt que vers l'est ou vers l'ouest.

Une telle initiative aurait des répercussions profondes; en effet, si les agriculteurs de l'Ouest expédiaient leurs grains vers le sud pour rester concurrentiels, cela ferait augmenter les frais de transport de toutes les autres marchandises sur le réseau de l'Ouest du Canada. Les autres utilisateurs, c'est-à-dire l'industrie houillère, l'industrie forestière, l'industrie pétrochimique, les compagnies d'expédition par conteneurs et les autres producteurs de minerai en vrac devraient payer une plus forte proportion des frais fixes d'infrastructure et d'entretien du réseau. Cette situation aurait, par ricochet, des répercussions encore plus néfastes sur l'économie nationale.

Le réseau de transport national dont le gateway fait partie doit être à la fine pointe en matière de coûts et d'efficacité si l'on veut que notre économie, fondée sur les échanges commerciaux, génère les emplois, les revenus et l'assiette fiscale nécessaire aux Canadiens. Nous estimons qu'il faut créer avec le gouvernement un partenariat axé sur la compétitivité pour que la fiscalité et la réglementation soient liées à notre capacité de produire des richesses et de créer des emplois. La réduction de la taxe sur le carburant aviation en Colombie-Britannique a déjà entraîné un accroissement correspondant de l'activité économique.

La situation est claire. Lorsqu'on traite les transports comme une vache à lait, au fond c'est comme si on taxait la compétitivité canadienne. Par conséquent, l'économie en souffre, on perd des emplois, les salaires diminuent et l'activité économique ralentit. Lorsque les transports sont traités comme un facteur stratégique de création de richesse il y a des emplois qui se créent, les salaires sont maintenus à leurs niveaux et la situation du Canada s'améliore sur le plan de la compétitivité, des recettes et de la dette.

Cette réflexion nous amène à réaffirmer notre position. Nous essayons de créer un partenariat axé sur la compétitivité dans tous les modes de transport et d'établir, de façon permanente, des relations étroites avec le gouvernement pour en retirer les avantages économiques dont nous avons tous besoin.

Canada.

M. David L. Emerson (membre, Greater Vancouver Gateway Council): Je suis ici avec M. Wilds. Je voudrais ajouter quelques mots, si vous me le permettez.

Je suis président de l'administration de l'aéroport international de Vancouver et, comme votre mandat consiste également à traiter plus précisément de certains aspects de la réduction du déficit, j'aimerais faire quelques observations. La première nous ramène à ce qu'a dit Michael Walker en ce qui concerne les principes généraux ou les lignes directrices à établir de façon à pouvoir aborder la crise financière qu'affrontent le gouvernement fédéral et d'autres gouvernements de nos jours au

I think one of the principles that needs to be borne at the front of people's minds is the old adage of sticking to the knitting. In Canada's federal system we have federal jurisdictions, we have provincial jurisdictions, and we have shared jurisdictions. It's my view there are a number of areas where the federal government has very clear jurisdiction but is not doing all it can that would be consistent with improvement, not only of our economy but of our fiscal position.

There are a number of areas where the federal government has traditionally used its taxing and spending power to move into areas of either shared or provincial jurisdiction. It's my view the time has come to have a very cold, hard look at getting out of those, and I think there are some constructive ways to get out of it.

Let me just talk for a moment on an area of federal jurisdiction that is very clearly federal and where I think you have an opportunity to do something not only for the economy but for the public purse as well.

Members will know we've entered into a North American Free Trade Agreement in the last couple of years. One of the ironies with the North American Free Trade Agreement is the air transportation system has been left out of that agreement. The result is that the region of the country that is trying very hard to be a growth leader in Canada is in a situation where you cannot access much of the United States market from Vancouver. So one of the issues that will not cost you a cent is to enter into, and encourage Mr. Young and your government to enter into, a new and liberalized air bilateral with the United States. That could as well lead to further liberalization of air bilaterals with other countries.

Estimates we have done and some of the evidence we have looked at suggests that would very, very rapidly—and I mean within three years—begin to add tens if not hundreds of millions of dollars in tax base broadening, job creation, and a variety of economic benefits that would make your deficit reduction problems somewhat easier. I would like to just go on record as urging you to treat the air bilateral issue as a fiscal issue as well as an economic issue.

I would also like to touch on a couple of areas, because I've been in government in British Columbia at senior levels and I do know there are a number of areas where there is significant duplication between the federal government and the provincial government. I'd like to just touch on a number of areas where I think there is scope for rationalization and very substantial fiscal savings.

Of course the fisheries area has been very topical lately. It's my view there is a good scope for consolidation such that only one level of government is managing both the fresh water and the salt water fishery in British Columbia.

Parks is another area. I cannot understand why there need to be double levels of administration between provincial parks and national parks. That's not to say national parks have to be wiped out, but there is scope for the federal government to enter into contractual arrangements with the provincial government and indeed with private sector operators to manage and administer a parks policy that would cover both federal and provincial parks.

[Translation]

Je pense que l'un des principes qui doit être bien ancré dans l'esprit des gens c'est qu'il faut s'en tenir à l'essentiel. Dans le système fédéral canadien, il y a des domaines de compétence fédérale de compétence provinciale et des domaines de compétence partagée. À mon avis, il existe un certain nombre de domaines où la compétence du gouvernement fédéral est très claire mais où il ne fait pas tout ce qu'il pourrait pour améliorer non seulement notre économie mais notre position financière.

Il existe un certain nombre de domaines dans lesquels le gouvernement fédéral utilise traditionnellement son pouvoir de taxation et de dépenses pour intervenir dans des domaines de compétence partagée ou provinciale. Je pense que le moment est venu d'envisager sérieusement de se retirer de ces domaines et j'estime qu'il existe des moyens constructifs de le faire.

J'aimerais parler un moment d'un secteur de compétence fédérale qui est clairement fédéral et dans lequel je pense que vous avez la possibilité de faire quelque chose non seulement pour l'économie mais pour la bourse du contribuable également.

Vous savez que nous sommes partie à l'accord du libre-échange nord-américain depuis deux ou trois ans. L'ironie tient à ce que dans cet accord le système des transports a été exclu. Résultat, la région du pays qui essaye le plus d'être un moteur de croissance au Canada se trouve dans une situation où il est très difficile d'accéder au marché américain à partir de Vancouver. Donc, une des solutions qui ne coûtera pas un sou, c'est d'encourager M. Young et votre gouvernement à conclure un nouvel accord bilatéral de libéralisation du transport aérien avec les États-Unis. Cet accord pourrait à son tour mener à une nouvelle libéralisation du transport aérien avec d'autres pays.

Les estimations que nous avons faites est certains des documents que nous avons consultés portent à croire que cela commencerait très très rapidement—d'ici trois ans—à ajouter des dizaines sinon des centaines de millions de dollars à l'assiette fiscale, créerait des emplois et procurerait un certain nombre d'avantages économiques qui permettraient de réduire le déficit plus facilement. Je tiens à ce qu'on sache que je vous demande instamment de traiter la question des accords aériens bilatéraux comme une question financière autant qu'économique.

J'aimerais également parler d'un certain nombre de domaines, car j'ai été haut fonctionnaire du gouvernement de Colombie-Britannique et je sais qu'il existe plusieurs domaines où le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial font double emploi. J'aimerais parler d'un certain nombre de secteurs où il est possible de procéder à une rationalisation et à des économies très importantes.

Les pêches sont actuellement au coeur de l'actualité. À mon avis, il y a de bonnes possibilités de regroupement dans ce secteur de façon à ce qu'un seul niveau de gouvernement gère à la fois les pêches en eau douce et en eau salée en Colombie—Britannique.

Les parcs sont un autre de ces secteurs. Je ne peux pas comprendre pourquoi on doit avoir deux paliers d'administration des parcs provinciaux et des parcs nationaux. Il ne s'agit pas d'éliminer les parcs nationaux mais le gouvernement fédéral pourrait certainement conclure des accords contractuels avec le gouvernement provincial et même avec des exploitants du secteur privé pour gérer et administrer une politique des parcs qui régierait à la fois les parcs fédéraux et provinciaux.

The area of forestry is again another area of clear provincial jurisdiction. Yet we have a fairly substantial fiscal outlay at the federal level in the area of forestry. I don't understand why that should be the case and I believe there's a very substantial area where federal government expenditures could be significantly reduced and responsibility passed on to the province.

Energy, mines is another area. We have a whole department in Ottawa, and in some of the towns you go to around the country the most posh office in a remote area is probably a federal government office. Again, I believe there is a good scope for reduction of duplication; not neglect of the resource but entering into a positive contractual relationship with the other level of government to administer. Mr. Walker alluded to privatization. I would reinforce that. I believe there are massive opportunities for what I call commercialization, and it doesn't have to be a complete privatization in the sense of the word that you would know.

1255

You only have to look around Vancouver and go down to Granville Island and realize that's run by Public Works Canada to realize that there's a bit of a curiosity there. Why on earth would Granville Island, one of the most successful shopping areas in Vancouver, be run by Public Works Canada? There's a host of crown corporations and other programs, which others have similarly alluded to, where the opportunities are very significant. Trade development programs is another one where the provincial government has a trade development corporation. It has trade development programs. You have the Export Development Corporation.

Again, there is massive duplication and fragmentation of Canadian effort, and I believe there are opportunities for significant savings in that area.

Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you very much, Mr. Emerson. We now move on to Mr. Robinson.

Mr. Peter Robinson (Individual Presentation): Welcome, and thank you very much for the opportunity of appearing before you this morning. What we're dealing with is the issue of Canada meeting the targeted reduction in the deficit. This presentation will ask you to give focus to a structural problem and the central issue of credit within the Canadian economy. The view to be put forward is that the structural problem requires addressing and when this is done increased taxation and/or increased expenditures will be unnecessary.

The targeted deficit reduction will be met. By way of Minister of Housing. I conceptualized the \$200 million low[Traduction]

Les forêts sont aussi un autre domaine de compétence provinciale. Et pourtant, le gouvernement fédéral dépense des sommes considérables dans ce secteur. Je ne comprends pas pourquoi et j'estime que c'est un secteur très important dans lequel les dépenses du gouvernement fédéral pourrait être considérablement réduites et sa responsabilité confiée à la province.

L'énergie et les mines en sont un autre exemple. Nous avons tout un ministère à Ottawa, et dans certaines des villes du pays les bureaux les plus luxueux dans des régions très éloignées sont la plupart du temps des bureaux du gouvernement fédéral. Là encore, je crois qu'il est possible de réduire les services qui font double emploi. Il ne s'agit pas de négliger la ressource au question mais d'établir un rapport contractuel positif avec un autre niveau de gouvernement. M. Walker a fait allusion à la privatisation et j'appuie cette idée. Je crois qu'il y existe de nombreuses possibilités pour ce que j'appelle la commercialisation sans qu'il s'agisse d'une privatisation complète au sens où on l'entend d'habitude.

Il n'y a qu'à regarder autour de Vancouver et aller à Granville Island pour se rendre compte que cet établissement est géré par Travaux publics Canada, ce qui est un peu curieux. Pourquoi Granville Island, un des centres commerciaux les plus dynamiques de Vancouver, devrait-il être géré par Travaux publics Canada? Il y a une foule de sociétés d'état et d'autres programmes, dont d'autres ont déjà parlé, qui offrent des possibilités d'économies importantes. Les programmes de promotion du commerce est encore un de ces domaines où le gouvernement provincial s'est doté d'une société de promotion du commerce ainsi que de programmes. Or, vous avez la Société pour l'expansion des exportations.

Là encore, il y a de nombreux cas de double emploi et une fragmentation des efforts canadiens, et je crois qu'il y a là de nombreuses possibilités d'économies.

Merci, monsieur le président.

Le vice-président (M. Campbell): Merci beaucoup monsieur Emerson. Nous passons maintenant à M. Robinson.

M. Peter Robinson (présentation individuelle): Bonjour et merci de l'occasion qui nous est donnée de comparaître devant vous ce matin. La question qui nous occupe est celle de savoir si le Canada peut atteindre son objectif qui est de réduire la déficit. Dans mon exposé, je vous demanderais de vous concentrer sur un problème structurel et sur la question essentielle du crédit dans l'économie canadienne. J'estime qu'il faut s'occuper du problème structurel car, lorsque cela sera fait, il ne sera plus nécessaire d'augmenter les impôts ou les dépenses.

L'objectif de réduction du déficit sera atteint. Pour introduction, I'm a graduate chartered accountant in Ontario, commencer, je dirais que je suis comptable agréé de l'Ontario et and out of my work experience the key things are these. I spent que d'après mon expérience de travail, les aspects essentiels time as a consultant for the Hon. Robert Andras when he was sont les suivants. J'ai passé un certain temps comme consultant de l'honorable Robert Andras qui était ministre du Logement. income housing program of 1970. Reporting to the president of J'ai conceptualisé le programme de logement pour les gens à CMHC, I introduced the program through CMHC offices across faibles revenus de 1970 qui s'élevait à 200 millions de dollars. the country and was party to negotiating many of the major Relevant du président de la SCHL, j'ai présenté le programme

innovations within the program. My next step was to direct the innovative aspects of one large housing project that was in Toronto through its formative stages.

Many changes in the National Housing Act of the time came about as a result of that program. The bulk of my career has been as a consultant to small business. From these experiences I have first-hand knowledge of the importance of entrepreneurs and the unfavourable environment in which they are currently operating. An early lesson that comes from moving to B.C. is that you must plant trees to have healthy forestry activity. The lesson that comes from my experience as a consultant to small business is if you don't encourage small business you can't have a healthy economy.

As an avocation for many years, I have been advancing the concept of community-based full employment. Respecting your focus on deficit issues, comments on community-based full employment will be limited to the following. Full employment involves supporting the highest and best use of the skills and abilities of every Canadian. Economic health in Canada can be most effectively gained by Canadians having jobs. Credit is proposed as the primary instrument for creating jobs. Community-based employment relocates the power to affect local job creation within communities, the people who are directly aware of the pain associated with local unemployment, underemployment and job insecurity. Community-based full employment would build on the best capacities of capitalism.

In researching the issues related to community-based full employment, I studied the most recent annual report for the five major banks in Canada. The viewpoint that came from this work can be summarized as follows. The goals of government and banks are out of alignment. The Canadian economy is not healthy. In our current economy banks are earning record profits. I believe one of them showed up last week with a billion dollars on the year ending tonight.

• 1300

At the same time governments are recording record deficits. It is questionable if any approach to increased taxation or decreased expenditure will properly address the deficit issue. To resolve the deficit problem, the government must commit to a healthy economy and harness Canadian banks to this same goal.

Earlier Michael Walker referenced a dike, so I'll use the dike. For me, the water level that the dike is adjusted to with 12% unemployment and people without jobs is the wrong level on that dike and that dike ought to be adjusted so the thing is full and all people are working.

One of the ways of expressing this situation is that the bank goal is like this and the government goal is like this. There are two lines and what we need to do is have both of them going like this so they are going in the same direction towards a healthy economy.

[Translation]

par l'intermédiaire du bureau de la SCHL dans tout le pays et j'ai participé à la négociation de bon nombres des principales innovations propres au programme. Ma prochaine étape a consisté à diriger les aspects innovateurs d'un grand projet de logement de Toronto, au moment de la phase de l'organisation.

C'est grâce à ce programme que de nombreux changements ont été apportés à la Loi nationale sur l'habitation de l'époque. Pendant la plus grande partie de ma carrière, j'ai été consultant des petites entreprises. J'ai donc acquis une connaissance directe de l'importance des entrepreneurs et du milieu défavorable dans lequel ils exercent actuellement leur activité. Une des premières leçons que l'on apprend en venant s'installer en Colombie—Britannique, c'est qu'il faut planter des arbres pour que le secteur des forêts prospère. La leçon que j'ai tirée de mon expérience en tant que consultant pour les petites entreprises est qu'il faut encourager les petites entreprises pour avoir une économie saine.

Depuis de nombreuses années, je défends le concept d'un plein emploi communautaire. Dans le cadre de votre étude sur le déficit, je me limiterais à ce qui suit en ce qui concerne le plein emploi communautaire. Le plein emploi, c'est encourager l'utilisation la plus forte et la meilleure des compétences et des aptitudes de tous les Candiens. La santé économique du Canada sera possible si les Canadiens ont des emplois. On propose le crédit comme principal outil de création d'emplois. L'emploi communautaire déplace le pouvoir de création des emplois locaux au sein des collectivités. Cette tâche est confiée à ceux qui savent directement quels sont les problèmes associés au chômage local, au sous—emploi et à l'insécurité de l'emploi. Le plein emploi communautaire tirerait parti des meilleures capacités du capitalisme.

En faisant des recherches sur les questions liées au plein emploi communautaire, j'ai étudié le rapport annuel le plus récent des cinq principales banques du Canada. Je résumerai de la façon suivante ce qui ressort de ce travail. Les objectifs du gouvernement et des banques ne correspondent pas. L'économie canadienne n'est pas saine. Dans notre économie actuelle, les banques font des profits records. Je crois que l'une d'entre elles a révelé la semaine dernière un profit de un milliard de dollars pour l'année se terminant ce soir.

Parallèlement, les gouvernements enregistrent des déficits records. On peut se demander si une augmentation des impôts ou une diminution des dépenses sera suffisant pour régler le problème de déficit. Pour résoudre le problème de déficit, le gouvernement doit s'engager à avoir une économie saine et entraîner les banques canadiennes vers ce même objectif.

Michael Walker a fait allusion à une digue; c'est pourquoi j'utiliserais la même analogie. Quant à moi, le niveau d'eau pour lequel la digue est prévue avec un chômage de 12 p. 100 et des gens sans emploi, n'est pas le bon niveau et cette digue devrait être rajustée pour que le réservoir soit plein et que tous les gens travaillent.

Une des façons d'expliquer la situation, c'est de dire que les banques ont tel objectif et le gouvernement a tel autre ainsi. Il y a deux lignes et ce qu'il faut faire, c'est que ces deux lignes se dirigent dans la même direction, vers une économie saine.

Banks and governments are partners in this economy, and right now the banks are showing up very much as the senior partner. To expand on this viewpoint, the contrast between decisions that lead to bank profits and their impact on government deficits is evident from the following specific information.

Job creators and job maintainers are vital to a healthy economy, an essential issue for the government. Loans to job creators and job maintainers are not sources of profit for banks. Costs of administration and vulnerability to loss on small loans, particularly because of the level the dike is set at, are much greater than on large loans.

Comparing 1984 to 1993, bank loans to businesses have dropped from 48% of bank assets to less than 35% of bank assets. That is shown in exhibit 1, which accompanies. . . I put exhibits there so you can look at the details of these things. As a step towards improving profits, over \$85 billion in loans have been withdrawn from job maintainers and job creators by the banks in that 10-year period.

Governments are aware that job creation is greatest in operations that employ less than 100 people. This is shown in "Growing Small Business", page 4.

Bank charges are increasingly important to bank profitability. Those two points are in conflict. There has been a shift in the economics of banking that eliminates banks as a viable source of loans for the majority of operations that employ less than 100 people. Between 1984 and 1993 bank charges to customers have increased by 335%. The area that particularly relates to job creators are the fees charged for arranging credit. For small business these fees have become prohibitive and it is possible they are not even profitable for banks in contrast with their other activities.

Income related to arranging credit has been escalating significantly, and that's shown in exhibit 2.

For governments, the higher the unemployment level, the higher the pay—out of social assistance. For banks as major employers, the higher the unemployment level, the lower the operating costs. It's in direct conflict.

Government revenues increase as money is invested within Canada. Bank profits on funds placed outside Canada with the declining Canadian dollar are significantly greater than when funds are placed within Canada.

Exchange gains are recorded on funds placed outside Canada in addition to regular interest earned. It's a bonus. With the decline of the Canadian dollar, these have been significant. Contrasted with a loan to a Canadian business, a loan to the United States government is also more secure. A startling story of \$5 billion that was put south of the border...or a change in position of \$5 billion in the Toronto–Dominion Bank last year can produce a 6% decline on the Canadian dollar over \$300

[Traduction]

Les banques et les gouvernements sont associés dans cette économie, et pour le moment, les banques sont sans aucun doute les associés principaux. J'irais plus loin en disant que le contraste entre les décisions qui aboutissent aux profits des banques et leur répercussion sur le déficit du gouvernement est évident d'après les renseignements précis suivants.

Les créateurs d'emploi et ceux qui maintiennent les emplois sont essentiels à la santé de l'économie, une question fondamentale pour le gouvernement. Les prêts aux créateurs d'emploi et à ceux qui les maintiennent ne sont pas source de profits pour les banques. Les coûts d'administration et la vulnérabilité aux pertes sur les petits prêts, en raison notamment du niveau où se situe la digue, sont plus considérables que pour les prêts importants.

Si on compare 1984 à 1993, les prêts bancaires aux entreprises ont diminué de 48 p. 100 des actifs bancaires à moins de 35 p. 100. On le voit ici à l'annexe 1, qui accompagne. . . Je vais placer les annexes ici pour que vous puissiez voir les détails. Afin d'améliorer leurs profits, les banques ont retiré plus de 85 milliards de dollars de prêts aux entreprises qui maintiennent et créent des emplois, au cours de cette période de 10 ans.

Les gouvernements savent que la création d'emplois est la plus forte dans les entreprises qui emploient moins de 100 personnes. C'est ce que l'on voit ici à la page 4 dans «Growing Small Business».

Les frais bancaires sont de plus en plus importants pour la rentabilité des banques. Or ces deux points sont en conflit. Il y a eu une évolution de l'économie bancaire qui aboutit à une élimination des banques comme source viable de prêts pour la majorité des entreprises qui emploient moins de 100 personnes. Entre 1984 et 1993, les frais bancaires imposés aux clients ont augmenté de 335 p. 100. Les frais qui sont les plus pertinents aux créateurs d'emplois sont les frais imposés pour obtenir le crédit. Pour les petites entreprises, ces frais sont devenus prohibitifs, et il est possible qu'ils ne soient même pas rentables pour les banques par rapport à leurs autres activités.

Les revenus découlant de l'obtention du crédit ont augmenté de façon considérable comme on le voit à l'annexe 2.

Pour les gouvernements, plus le niveau de chômage est élevé, plus les dépenses d'assistance sociale sont élevées. Pour les banques en tant que grands employeurs, plus le niveau de chômage est élevé, plus leurs coûts d'exploitation sont faibles. Il y a là un conflit évident.

Les recettes du gouvernement augmentent lorsque l'argent est investi au Canada. Les profits bancaires sur les fonds placés à l'étranger avec un dollar canadien à la baisse sont beaucoup plus importants que lorsque les fonds sont placés au Canada.

Les fonds placés à l'étranger donnent lieu également à des gains sur le change en plus des intérêts normaux. C'est donc un boni. Avec la baisse du dollar canadien, ces profits ont été importants. Par rapport à un prêt consenti à une entreprise canadienne, un prêt consenti au gouvernement des États—Unis est également plus sûr. On a l'exemple surprenant de 5 milliards de dollars investis au sud de la frontière...ou un changement de position de 5 milliards de dollars à la banque

\$280 million last year, that's more than slightly significant. So our money is going south of the border.

• 1305

It's worth noting that after paying for the money they're using, loans. The addition of a 6% exchange profit means that the banks earn four times the normal profit, a mighty temptation for the banks to put their money south.

Government revenues are derived from funding of Canadian employment. With each year Canadian banks have an increasing ability to choose from worldwide financial markets. So we have Canada that needs the money, and these people are becoming international bankers.

Even without the exchange profit, the ability to charge fees, the cost of administration and vulnerability to loss result in international banking and Fortune 500 customers becoming priority targets for Canadian banks. You can look at exhibit 5 to see the support for that.

Recognizing the misalignment between government goals for reducing the deficit and banks' goals for earning profit for their shareholders, economic health in Canada is not possible.

The options seem evident. Governments could go further in subsidizing banks to assure adequate loans would be made to job creators, or the government could have deposit insurance dependent on bank performance in assuring health, full employment within the Canadian economy.

The latter option, that of having deposit insurance dependent on banks' performance, is recommended on the following basis: the guarantee on bank deposits is an enormous and essential privilege provided by the government to the banks. That's referred to in exhibit 6. Many people do not recognize the privilege provided to banks by the government. They are not just another kind of business.

It might be said that for every increase of \$10 billion loaned to Canadian business, the government would save \$3 billion in expenditures and would receive \$3 billion in taxes. Now, I would love to have factors that somebody might have developed for talking about that kind of calculation; I think these are very low.

The direct and immediate result for government would be both increased revenues and decreased social costs, in excess of government deficit reduction targets. Economic health would be regained and the best possibility of maintaining health would be established.

A subsequent step after due consideration would be for the government to commit to community-based full employment. This step might well eliminate the deficit, and the social benefits would be extensive.

[Translation]

million in pre-tax profits. For a bank that earned \$275 million or Toronto-Dominion l'an dernier ayant entraîné une baisse de 6 p. 100 du dollar canadien sur 300 millions de dollars de profits avant impôt. Pour une banque qui a gagné 275 millions ou 280 millions de dollars l'an dernier, c'est loin d'être négligeable. Par conséquent, notre argent se retrouve au sud de la frontière.

Il est intéressant de noter qu'après avoir payé pour l'argent banks earn about 3% on loans and it might be 2% or less on larger qu'elles utilisent, les banques gagnent environ 3 p. 100 sur les prêts, et l'intérêt pourrait être de 2 p. 100 ou moins sur les prêts plus importants. Si l'on ajoute un projet de 6 p. 100 sur le change, les banques gagnent quatre fois le profit normal. Elles sont donc très tentées de placer leur argent au sud de la frontière.

> Les recettes du gouvernement proviennent du financement de l'emploi canadien. Chaque année, les banques canadiennes ont de plus en plus la possibilité de choisir parmi les marchés financiers internationaux. La situation est donc la suivante: le Canada a besoin d'argent et ces gens deviennent des banquiers internationaux.

> Même sans le profit sur le change, en raison de la capacité à imposer des frais, des coûts d'administration et de la vulnérabilité aux pertes, les banques canadiennes choisissent en priorité les activités bancaires internationales et les clients de la catégorie Fortune 500. Vous pouvez en voir la preuve à l'annexe 5.

> Compte tenu de l'écart entre les objectifs du gouvernement qui vise à réduire le déficit et les objectifs des banques qui visent à faire des profits pour leurs actionnaires, la santé économique du Canada n'est pas possible.

> Les options semblent évidentes. Les gouvernements pourraient subventionner davantage les banques pour que celles-ci consentent des prêts suffisants aux créateurs d'emplois ou il pourrait faire en sorte que les assurances-dépôts dépendent de la façon dont les banques contribuent à assurer la santé de l'économie et le plein emploi.

> Cette dernière option, c'est-à-dire faire en sorte que l'assurancedépôt dépende de la performance des banques, est recommandée pour les raisons suivantes: la garantie sur les dépôts bancaires est un privilège énorme et essentiel offert aux banques par le gouvernement. On le voit ici à l'annexe 6. Bien des gens ne se rendent pas compte des privilèges offerts aux banques par le gouvernement. Or, ce ne sont des entreprises comme les autres.

> On peut dire que pour chaque augmentation de 10 milliards de dollars prêtés aux entreprises canadiennes, le gouvernement pourrait économiser 3 milliards en dépenses et recevrait 3 milliards de dollars en impôts. J'aimerais beaucoup connaître les facteurs qui ont été utilisés pour en arriver à ce genre de calcul. Je pense que ces chiffres sont très faibles.

> Le résultat direct et immédiat serait une augmentation des recettes et une diminution des coûts sociaux, allant au delà des cibles de réduction du déficit. La santé économique serait retrouvée, et l'on aurait trouvé le meilleur moyen de la conserver.

> Par la suite, il faudrait que le gouvernement s'engage à l'égard du plein emploi communautaire. collectivité. Cette étape pourrait bien permettre d'éliminer le déficit sans parler des avantages sociaux considérables.

Thank you very much.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you very much, Mr. Robinson.

We'll conclude with Mr. Ellis' opening remarks.

Mr. John Ellis (Individual Presentation): Mr. Chairman,

messieurs, mesdames, bonjour et bienvenue à tous.

I too thank you for this opportunity to express a few ideas offered in aid of redressing in some measure the country's economic position of being "in hock up to our eyeballs", as described by the hon. minister.

Having spent most of the last 10 days in Toronto and Ottawa, I have no hard copy, but if after you've heard this, you want it, I can put in your hands this afternoon.

Obviously very tough measures will have to be adopted. In order to achieve a unified public support, a strong degree of sincere leadership must be exhibited and it must reflect a cooperative stance throughout government ranks. In my opinion this should be *the* top priority if the Herculean task facing the finance minister is to succeed.

The public generally is in a belligerent mood and will not again be fooled by platitudinous rhetoric. In my opinion it is absolutely vital to restore confidence in politicians and government.

Psychology plays a very important part in our lives, and I have witnessed this for over 60 years in semi-public and private life. I have a suggestion, which, if implemented, would dramatically show the public you are unequivocally dedicated to the task. I know it would be highly unpopular with those affected, including practically everybody here.

• 1310

To demonstrate sincerity of purpose, there should be an immediate suspension of indexed pensions throughout government ranks, for politicians and bureaucrats alike. I know the arguments, the 5%, the 8%, the fact that it's a non–event today, but, good heavens, 20 years from now it may be terrific. I'm talking about inflation. Who knows what may happen? Therefore, I think indexing should be eliminated right now.

If this were done, even the distasteful and highly unpopular suggestion of taxing RRSPs in some form, for example, and I'm not advocating this, and similar suggestions would become more palatable. Public attitudes would, generally speaking, be more malleable and receptive to cutbacks in many of the social benefits now taken for granted. To go hand in hand with this, in order to appeal to popular public sentiment, the so-called loopholes and tax breaks now enjoyed by some high-income Canadians, glibly referred to as the millionaires, should be discontinued.

[Traduction]

Merci beaucoup.

Le vice-président (M. Campbell): Merci beaucoup, monsieur Robinson.

Nous conclurons avec les remarques liminaires de M. Ellis.

M. John Ellis (présentation individuelle): Monsieur le président,

ladies and gentlemen, good morning and welcome.

Je vous remercie également de l'occasion qui m'est donnée d'exprimer quelques idées pour contribuer à redresser dans une certaine mesure la position économique du pays, qui est endetté jusqu'au cou, comme l'a décrit l'honorable ministre.

Ayant passé la plus grande partie des dix derniers jours à Toronto et à Ottawa, je n'ai pas de documents imprimés avec moi, mais si après avoir entendu mon exposé vous souhaitez l'obtenir, je pourrais vous en faire parvenir un exemplaire cet après—midi.

Il est évident qu'il va falloir prendre des mesures très sévères Pour obtenir l'appui unanime du public, il faudra que le gouvernement fasse preuve d'un leadership sincère et fort qui doit rendre compte d'une démarche concertée dans tous les rangs du gouvernement. À mon avis, cela doit être la principale priorité si le ministre des Finances veut venir à bout de cette tâche herculéenne.

La population est en général d'humeur bélligérante et ne se laissera pas abuser par boniments vides de sens. Il me semble qu'il est absolument vital que la population retrouve la confiance dans ses politiques et son gouvernement.

La psychologie joue un rôle très important dans nos vies, et j'en ai été témoin pendant plus de soixante ans dans ma vie semi-publique et privée. J'ai une suggestion à faire qui, si elle était mise en oeuvre, montrerait de façon spectaculaire à la population que vous vous consacrez sans équivoque à la tâche. Je sais qu'elle serait très impopulaire auprès de ceux qu'elles touchent, y compris presque toutes les personnes présentes ici.

Pour prouver votre sincérité, il faut immédiatement suspendre les pensions indexées dans tous les rangs du gouvernement, tant pour les politiques que les bureaucrates. Je connais les arguments, les 5 p. 100, les 8 p. 100, le fait que cela n'a pas d'intérêt aujourd'hui mais, mon Dieu, dans 20 ans d'ici, l'effet pourrait être considérable. Je parle de l'inflation. Qui sait ce qui se produira? Par conséquent, je pense qu'il faut éliminer immédiatement l'indexation.

En agissant ainsi, même la proposition très impopulaire et déplaisante qui consiste à imposer les REER sous une forme ou une autre, par exemple, et je ne m'en fais pas le défenseur, et d'autres propositions du même genre deviendraient plus acceptables. En général, le public serait plus malléable et réceptif à des coupes dans bon nombre des avantages sociaux qui sont actuellement tenus pour acquis. Parallèlement, afin de s'attirer des bonnes grâces du public, il faudrait éliminer les échappatoires et les allégements fiscaux dont bénéficient actuellement certains Canadiens aux revenus très élevés, que l'on appelle avec désinvolture des millionnaires.

It must be made abundantly clear that everyone, taxpayers, politicians, bureaucrats, the people on the street and so on are all in this mess together, and no one, including everyone in the government, will escape some belt–tightening. We should create a true Canada spirit among all Canadians. I suggest to you that Churchill did this in World War II with a lot less to work with than you have now.

Accompanying all this, there should be widespread media, particularly TV publicity of the items mentioned. Briefly, the other points I have for your consideration are:

- 1. Drastic curtailment or elimination of subsidies to the private sector. For details you have only to look at volume 2, part II of Public Accounts of Canada. I'm sure you're all familiar with them. There'd be mega dollars in savings here—more than \$1 billion, perhaps.
- 2. A substantial reduction in the CIDA budget. I think we're very ill–advised to give grants and extend aid to developing countries when to do so we are required to borrow money, both domestically and from foreign sources. I think CIDA's budget is around \$2 billion. There ought to be a saving of \$2 billion there.
- 3. The elimination of regional development agencies, Atlantic Canada Opportunities, Western Economic Diversification, Quebec regional development. I think that has been touched on by others already.

Now turning from the big picture and looking at smaller possibilities, one specific area where savings could be achieved immediately would be to suspend the operation of several interparliamentary groups. They are commendable in concept but are a luxury the country cannot afford in these economically straitened times, particularly when you realize their activities are being duplicated through non–profit international organizations by our business people who are in constant communication with foreign contacts.

We also maintain an excellent network of well-staffed embassies, high commissions, consulates and support groups such as CIDA, the EDC and others, together with considerable provincial representation in the whole field. Our senators and MPs and their support staffs, who constitute the interparliamentary groups, should concentrate on fulfilling their mandates or looking after their constituencies for the time being and eschewing offshore travel and international meetings, at least until the international economy and our economy are in place and working.

I feel confident that their foreign counterparts would understand and probably applaud this attitude. I am referring to the following interparliamentary groups: the Commonwealth Parliamentary Association, Canadian branch; the Canada–France, Canada–Japan and Canada–United States parliamentary associations; the Canadian group interparliamentary union; Canadian NATO parliamentary associations; the Assemblée internationale des parlementaires de langue française; Canada–Europe; Canada–Italy; Canada–Germany; and Canada–Israel.

[Translation]

Il faut bien comprendre que nous sommes tous contribuables, politiques, bureaucrates, l'homme de la rue, etc., nous sommes dans le même pétrin et personne, y compris les membres du gouvernement ne pourrons éviter de se serrer la ceinture. Nous devons créé un véritable sens de solidarité parmi tous les Canadiens. Je vous dirai que Churchill l'a fait pendant la Seconde Guerre mondiale avec beaucoup moins de moyens que ceux dont vous disposez actuellement.

Pour accompagner tout cela, les médias, et en particulier la télévision, devraient parler de ces sujets. Brièvement, voici les autres points que j'aimerais vous soumettre:

- 1. Diminution très importante ou élimination des subventions au secteur privé. Pour plus de détails, vous n'avez qu'à consulter le volume 2, partie II des Comptes publics du Canada. Je suis sûr que vous les connaissez bien. Il y aurait des économies énormes à faire—plus de 1 milliard de dollars peut—être.
- 2. Une réduction considérable du budget de l'ACDI. Je pense qu'il est peu judicieux d'accorder des prêts et de l'aide aux pays en développement quand, pour ce faire, nous devons emprunter de l'argent, tant à des sources intérieures qu'étrangères. Je pense que le budget de l'ACDI est environ 2 milliards de dollars. On pourrait donc économiser 2 milliards de dollars.
- 3. L'élimination des organismes de développement régional, l'Agence de promotion économique du Canada atlantique, le programme de diversification de l'économie de l'Ouest, l'Agence de développement régional du Québec. Je pense que d'autres l'ont déjà suggéré.

Après les grands moyens, je passe maintenant aux possibilités à but limité, en particulier la suspension des activités de plusieurs groupes interparlementaires qui permettraient de faire des économies immédiates. Leur concept est tout à fait louable, mais c'est un luxe pour un pays qui traverse une crise économique, en particulier lorsqu'on sait que leurs activités sont créées, par l'intermédiaire d'organismes internationaux à but non lucratif, par nos gens d'affaires qui sont en communication permanente avec leurs contacts étrangers.

Nous avons également un excellent réseau d'ambassades, de hauts commissariats, de consulats et de groupes de soutien comme l'ACDI, la SEE et d'autres, ainsi qu'une représentation provinciale considérable dans tous les domaines, nos sénateurs et députés et leur personnel de soutien, qui constituent les groupes interparlementaires, devraient se concentrer sur l'exécution de leur mandat ou s'occuper de leurs circonscription pour le moment et s'abstenir d'entreprendre des voyages à l'étranger et d'assistés à des réunions internationales, tout au moins jusqu'à ce que l'économie internationale et notre économie reprennent.

Je suis sûr que leurs homologues étrangers comprendraient et applaudiraient probablement cette attitude. Je parle des groupes interparlementaires suivants: l'Association parlementaire du Commonwealth, la filiale canadienne; et l'Association parlementaire Canada–France, Canada–Japon et Canada–États–Unis; l'Union interparlementaire du groupe canadien; les associations parlementaires Canada–OTAN; l'Assemblée internationale des parlementaires de langue française; Canada–Europe, Canada–Italie, Canada–Allemagne et Canada–Israël.

While I have not seen the budgets for these committees, travel and expense dollars are involved. I suggest that you have a look at this and determine what savings can be effected. This is small potatoes but you have to start somewhere.

As an example, one of the current Canada–Japan interparliamentary group meetings took place here recently in British Columbia. They listed seven MPs, three senators and three support staff. I could elaborate on this, if you wish, because I attended one of their functions at taxpayers' expense.

I am of course not referring to the offshore trade missions by the Prime Minister and his senior government officials, which I consider fully warranted, especially in Asia with which I am very familiar.

I have used up my time. I have several other items of potential savings in mind, but time does not permit. *Merci beaucoup et bonne chance*.

• 1315

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Je vous remercie. Thank you, Mr. Ellis.

Il nous reste environ 45 minutes et nous allons bientôt commencer à poser nos questions.

It's indeed the hope that this segment of the round table will lead to some interaction among the witnesses and the members of the committee. I'm sure that witnesses will want to join issue with their fellow witnesses on some of the things that have been said, but I hope the questions from committee members will lead us into that and provide us with that opportunity.

Nous commençons par M. Brien ou M. Asselin? Monsieur Brien s'il vous plaît.

Mr. Brien (Témiscamingue): I will try to go in English, Mr. Chairman.

I agree with you, Mr. Ellis, that we need to do our part as members of Parliament. I hope that Mr. Martin will listen to our recommendations, because if he doesn't we will be added to your list to be cut.

I just want to ask a question of Mr. Walker and Mr. Finlayson, but before that I would like to make a quick comment.

I disagree with your approach to the referendum in Quebec and the effect on interest rates. You said the finance minister's prediction on interest rates is too low, considering the referendum coming next year in Quebec. I just want to remind you that the finance minister used private sector predictions, which were supposed to be able to predict that. Everybody knows we will have a referendum in Quebec in 1995. So we should be able to do the same thing and take that into consideration when they make provisions.

I would like to add that short—term interest rates will certainly be more affected by the United States, who are close to their full potential right now. They will certainly raise their interest rates in the short term and we will have to do the same thing. This is the main reason our interest rates will have to go up.

[Traduction]

Je n'ai pas vu le budget de ces comités, mais il y avait des placements et des dépenses. Je vous suggère d'étudier la question et de déterminer les économies susceptibles d'être réalisées. Ce n'est pas grand—chose mais il faut commencer quelque part.

Par exemple, une des réunions du Groupe interparlementaire Canada—Japon s'est déroulée ici récemment en Colombie—Britannique. Il y avait sept députés, trois sénateurs et trois personnes comme personnel de soutien. Je pourrais vous en parler davantage, si vous le souhaitez, car j'ai participé à l'une de leurs activités, aux frais du contribuable.

Je ne parle pas évidemment des missions commerciales à l'étranger du premier ministre et de ses hauts fonctionnaires, que j'estime pleinement justifiées, en particulier en Asie que je connais très bien.

J'ai utilisé mon temps de parole. Je songe à plusieurs autres suggestions pour réaliser des économies mais je n'ai pas le temps de poursuivre. «Thank you very much et good luck».

Le vice-président (M. Campbell): Thank you. Je vous remercie, monsieur Ellis.

We have some 45 minutes left and we'll soon go on to questioning.

Nous espérons en fait que cette partie de la table ronde se traduira par une certaine interaction entre les témoins et les membres du comité. Je suis sûr que les témoins voudront discuter entre eux de certaines des choses qui ont été dites mais j'espère que les questions des membres du comité nous donneront la possibilité de le faire.

Should we start with Mr. Brien or Mr. Asselin? Mr. Brien, you have the floor.

M. Brien (Témiscamingue): Je vais essayer de le faire en anglais, monsieur le président.

Je suis d'accord avec vous, monsieur Ellis, pour dire que nous devons faire notre part en tant que députés. J'espère que M. Martin écoutera nos recommandations, parce que sinon, nous serons ajoutés à votre liste des compressions à effectuer.

Je veux simplement poser une question à M. Walker et à M. Finlayson, mais, auparavant, je voudrais faire une brève remarque.

Je ne suis pas d'accord avec la façon dont vous envisagez le référendum au Québec ou ses répercussions sur les taux d'intérêt. Vous avez dit que les prévisions du ministre des Finances en matière de taux d'intérêt sont trop basses étant donné qu'il y aura un référendum au Québec l'année prochaine. Je voudrais simplement vous rappeler que le ministre des Finances a utilisé des prévisions émanant du secteur privé et qui devaient permettre de faire des pronostics raisonnables. Tout le monde sait que nous allons avoir un référendum au Québec en 1995. Nous devrions donc être capables de faire la même chose et d'en tenir compte dans nos prévisions,

Je voudrais ajouter que les taux d'intérêt à court terme seront certainement plus influencés par les États-Unis qui approchent à l'heure actuelle de leur plein potentiel. Ils vont certainement augmenter leurs taux d'intérêt à court terme et nous devrons en faire autant. C'est la principale raison pour laquelle nos taux d'intérêt devront monter.

My question is on the fact that we shall cut spending right now and not really look at tax expenditures in the short term. Why do you suggest to us that we only focus on spending right now and not on tax expenditures, as Mr. Martin is suggesting to us?

My second short question is to Mr. Finlayson. He suggests to cut transfer payments. In my view, that will only shift the problem to the provinces and it's more expensive to finance our debt with the provinces. How will it be useful to do that, to shift the burden to the provinces?

Mr. Finlayson: Thank you very much for those questions. Let me deal first with the issue of taxation.

Our view is that the willingness of Canadians to accept higher taxes or changes to the tax system that might generate additional revenue will be greater if they see a real determination in government to cut spending. We haven't seen that yet. The previous government engaged in a great deal of discussion and talk about deficit reduction, and if one looks at what happened to program spending during their period in office, it continued to rise every year by roughly the rate of inflation.

Our recommendation on taxation is not based on the assumption that there's absolutely not one additional dollar of revenue that can be generated through perhaps changing elements of the tax system, but rather that the place to start is with spending, particularly in next year's budget, bearing in mind the short window timeframe available for putting that budget together, given where we are now in October 1994.

We could get into a discussion about our preliminary assessment of some of the tax changes that Mr. Martin has talked about in his recent document and other material the government has put out, but that's the central reasoning that lies below. We don't think there's a lot of scope for tax increases to begin with, but that doesn't necessarily mean there will be no changes whatsoever in the tax system.

• 1320

With regard to transfer payments to the provinces, federal cash and tax-point transfers in these shared cost programs—which perhaps five people in Canada understand in full detail—total about \$39.5 billion this year. The federal government faces a \$40 billion problem in its deficit and needs to make significant spending cuts soon to have any hope of realizing the fiscal targets set by the government.

With that in mind, we don't see how transfers to the provinces can be completely exempted from fiscal restraint. We've recommended, in terms of next year's budget, only a very small reduction, recognizing it would be very disruptive for the

[Translation]

Ma question concerne le fait que nous devrons diminuer nos dépenses dès maintenant et ne pas véritablement envisager de dépenses fiscales à court terme. Pourquoi nous conseillez—vous de mettre l'accent à l'heure actuelle seulement sur les dépenses et non pas sur les dépenses fiscales, comme M. Martin nous le suggère?

Ma deuxième brève question s'adresse à M. Finlayson. Il a suggéré de diminuer les versements de transfert. Selon moi, cela ne fera que déplacer le problème en l'imposant aux provinces et il est plus coûteux de financer notre dette vis-à-vis les provinces. En quoi sera-t-il utile de transférer ce fardeau aux provinces?

M. Finlayson: Merci beaucoup pour ces questions. Je parlerai d'abord du problème de la fiscalité.

Selon nous, les Canadiens et les Canadiennes seront très facilement prêts à accepter une augmentation des impôts et une modification du régime fiscale susceptible de produire des recettes supplémentaires si le gouvernement leur apparait véritablement déterminé à diminuer ses dépenses. Cela n'est pas encore manifeste. Le gouvernement précédent avait fait de grands discours au sujet de la réduction du déficit mais si on voit ce qui est arrivé aux dépenses de programmes pendant qu'il était au pouvoir, on constate une augmentation annuelle reflétant approximativement le taux de l'inflation.

Notre recommandation en matière de fiscalité ne repose pas sur l'hypothèse selon laquelle on ne pourrait pas obtenir un seul dollar supplémentaire de recette en modifiant par exemple certains éléments du régime fiscal; nous pensons plutôt qu'il faut commencer par les dépenses, surtout dans le budget de l'année prochaine, en ne perdant pas de vue le peu de temps dont on dispose pour mettre au point ce budget, puisque nous sommes maintenant en octobre 1994.

Nous pourrions entamer un débat sur notre évaluation préliminaire de certains des changements fiscaux dont a parlé M. Martin dans son récent document ou dans d'autres publications du gouvernement, mais ce sont là les principales raisons sur lesquelles nous nous appuyons. Au départ, nous ne pensons pas disposer d'une marge importante pour les augmentations d'impôt mais cela ne veut pas nécessairement dire qu'il n'y aura aucune autre espèce de modifications apportées au régime fiscal.

En ce qui concerne les versements de transfert aux provinces, les transferts fédéraux de liquidités et de points d'impôt dans le cadre des programmes à frais partagés—que peut—être cinq personnes au Canada comprennent à fond—s'élèvent à un total d'environ 39,5 milliards de dollars. Le déficit a créé pour le gouvernement fédéral un problème de l'ordre de 40 milliards de dollars, le forçant à diminuer fortement ses dépenses sans attendre, si l'on veut pouvoir atteindre les objectifs fiscaux établis par le gouvernement.

Compte tenu de cela, nous ne voyons pas comment les transferts aux provinces pourraient totalement échapper aux compressions financières. En ce qui concerne le budget de l'année prochaine, nous n'avons recommandé qu'une très faible

provinces in their own budgeting if they faced huge unilateral cuts réduction, conscients du fait que les provinces auraient beaucoup de in federal transfers. We don't recommend that, but we do see a necessity and a justification for a small-I wouldn't call it token-reduction in the cash transfer component to provincial governments, which I think most of them would be in shape to absorb.

Mr. M. Walker: I would like to add a footnote to what Jacques has said about spending versus tax cuts. Earlier this year in Vancouver we held an international conference on the underground economy. We had people attending from economies who have experienced much more in the way of tax revolt than we have in Canada.

What came out of that conference was the real sense that we are approaching tax limits and if we go beyond them we will get less tax revenue. People will actually adjust their behaviour to the point that we will run into the inflection point on the so-called Laffer curve and you will actually get less revenue. For that reason, in addition to what's been said by Jacques, I think you will probably want to avoid tax increases.

The finance minister has already telegraphed—and certainly this is one of the points we've been working on for many years—that there will be more extensive claw-backs in the upcoming budget to ensure that social spending on unemployment insurance, for example, will not go to people who manifestly don't need it.

The imposition of those kinds of claw-backs will have the effect of increasing the effective rate of tax of people whose incomes are above the claw-back level. An example would be a family that is receiving unemployment insurance at the moment, even though one member of the family has a large income. If you impose a claw-back on that family's income, you increase the net tax burden of that family. I think that is an appropriate way to increase tax burdens at this point. We shouldn't increase tax rates, which goes the other way, or attack the so-called tax expenditures.

In direct response to your question about the private sector forecasts, I think it needs to be said that the Department of Finance has been better at forecasting the economy than the average of the private sector forecasters. I think the ministry needs to get due credit for having had a fairly good record of forecasting the economy. Unfortunately, it hasn't had such a good record in forecasting government revenues, even though it forecasts the economy. That is because the connection between the economy and revenues is sometimes difficult to accurately depict.

These private sector forecasts will typically have a footnote or a weasel clause to the effect that there are certain unforeseeable things they can't predict with any degree of certainty and they have not taken them into account in their forecasts.

[Traduction]

difficultés à établir leur budget si elles se trouvaient face à des normes de diminution unilatérale des transferts fédéraux. Nous ne recommandons pas cela mais nous pensons qu'il est nécessaire et justifié de réduire légèrement—je ne dirais pas symboliquement-les transferts de liquidité destinés aux gouvernements provinciaux que, à mon avis, la plupart d'entre eux pourrait absorber.

M. M. Walker: Je voudrais ajouter un post-scriptum à la distinction que Jacques a fait entre les dépenses et les réductions fiscales. Il y a quelque mois, à Vancouver, nous avons organisé une conférence internationale sur l'économie parallèle. Certains des participants avaient une beaucoup plus grande expérience de la révolte fiscale que nous au Canada.

Il est ressorti de cette conférence l'impression très réelle que nous approchons d'une limite des possibilités d'imposition que nous ne pourrions pas dépasser sans entraîner une diminution des recettes fiscales. Les gens vont en fait ajuster leur comportement à tel point qu'on en arrivera au point d'inflexion de ce qu'on appelle la Courbe de Laffer, et les recettes vont alors en fait diminuer. C'est pour cette raison, en plus de celles qui ont été avancées par Jacques, que je pense qu'il faut sans doute éviter les augmentations d'impôt.

Le ministre des Finances a déjà fait savoir—et c'est certainement une des choses auxquelles nous nous intéressons depuis bien des années-que le prochain budget comprendra des mesures de récupération plus importantes permettant de faire en sorte que les dépenses sociales en matière par exemple d'assurance-chômage ne profiteront pas à des gens qui n'en ont manifestement pas besoin.

L'imposition de ce genre de mesures de récupération se traduira par une augmentation du taux réel d'imposition des gens dont les revenus dépassent le niveau de recouvrement. On pourrait donner l'exemple d'une famille touchant à l'heure actuelle des prestations d'assurance-chômage bien qu'un de ses membres reçoivent un revenu important. Si on impose une disposition de récupération au revenu de cette famille, on augmente son fardeau fiscal net. Je pense que c'est une façon acceptable d'augmenter le fardeau fiscal des gens à l'heure actuelle. Il ne faudrait pas augmenter le taux d'imposition, ce qui aurait des conséquences contraires, ni s'en prendre à ce qu'on appelle les dépenses fiscales.

Pour répondre directement à votre question au sujet des prévisions provenant du secteur privé, je crois nécessaire de dire que le ministère des Finances a dans l'ensemble présenté de meilleures prévisions de l'évolution de la conjoncture que les analystes du secteur privé. Je crois qu'il faut rendre à juste titre hommage au ministère pour la façon dont dans l'ensemble il a présenté ses prévisions sur l'activité économique. Malheureusement, il s'en est moins bien tiré pour ce qui est de la prévision des recettes gouvernementales, malgré ses prévisions sur l'activité économique. Cela tient au fait qu'il est parfois difficile d'identifier avec précision le lien entre l'économie et les recettes.

Ces prévisions du secteur privé contiennent en général une note ou une disposition d'atténuation expliquant qu'il y a certaines choses imprévisibles que l'on ne peut pas évaluer de façon précise et qu'on en a pas tenu compte dans l'établissement des prévisions.

One of those would be the effect of a referendum in the impossible, scientifically, to say what kind of impact that would have. One can say it might be as much as 2%, as I've indicated. It may be only as much as 1%, but certainly it's going to have an effect. That is an additional factor quite apart from any prudence that may be expressed on general principles in setting a margin or a contingency. I think the minister needs to set a specific amount, or a specific dike, against the possibility that our interest rates will run away. We all know that a 1.5% change in interest rates can have a dramatic effect, as the minister has pointed out in his forecast.

• 1325

That's why I'm suggesting an additional adjustment. The private sector forecast typically would not take into account those effects because it's not scientifically possible to say what the effects would

Mr. Speaker (Lethbridge): I'd like to welcome all the presenters this morning. I found them very interesting and beneficial. I would have to say there was good substance. It's a good start in terms of our committee hearings. I was very impressed with what was said.

I have two questions I'd like to ask after making a few remarks.

In terms of the Business Council of British Columbia, they said 3% is not enough. I'd like to explore that a little further. I certainly appreciate the number of suggestions you made in terms of areas in which we could reduce the expenditures of government. I think that was brave on your part.

Mr. Walker of the Fraser Institute, the principles you set down I think are good. They're certainly a good suggestion to the committee in terms of our report. I think that would be a good way to bring the general public into this discussion.

I know that one of the concerns of the committee was in becoming too academic and starting to talk like an economist or someone who gives all the details of balancing interest rates and inflation and everything. The public gets lost in this business. I appreciate your presentation in terms of principles.

Mr. Toth, in terms of the regulations and their effect, I appreciate being made aware of that problem. I really wasn't aware of the significance of what you were saying here today.

In terms of the Greater Vancouver Gateway Council, shifting responsibilities to provinces is a good suggestion.

Mr. Robinson, I'd like to explore full employment further. I hadn't really thought about that concept as you presented it. It certainly stimulates some thinking for us as a committee.

[Translation]

On pourrait notamment citer les répercussions sur les taux province of Quebec on interest rates, because it's almost d'intérêts d'un referendum au Québec, car il est à peu près impossible de dire scientifiquement quelle influence il pourrait avoir. On pourrait dire que cela pourrait atteindre 2 p. 100, comme je l'ai signalé. Cela pourrait également ne pas dépasser 1 p. 100, mais il y aura certainement des répercussions. C'est un facteur supplémentaire tout à fait distinct de toutes les formes de prudence dont on peut faire preuve en ce qui concerne les principes généraux présidant à l'établissement d'une marge de réserve pour imprévus. Je pense que le Ministre doit fixer un certain montant ou un plafond pour empêcher que nos taux d'intérêts s'emballent. Nous savons tous qu'une modification de 1,5 p. 100 peut avoir des répercussions considérables, comme le Ministre l'a signalé dans ses prévisions.

> Voilà pourquoi je propose un ajustement supplémentaire. En règle générale, les révisions du secteur privé ne prendraient pas ces effets en considération parce qu'il n'est pas possible de les établir scientifiquement.

> M. Speaker (Lethbridge): Je voudrais souhaiter la bienvenue à tous nos témoins ce matin. Je les ai trouvés très intéressants et très enrichissants. Je dois dire qu'ils avaient beaucoup à nous dire. C'est un bon début pour ce qui est des audiences de notre comité. J'ai été très impressionné par ce qu'on nous a dit.

> Il y a deux questions que j'aimerais poser après avoir fait quelques observations.

> Le Business Council of British Columbia a dit que 3 p. 100 ne suffit pas. J'aimerais voir cela de plus près. Je suis certes heureux du nombre de propositions que vous avez faites quant aux domaines dans lesquels nous pourrions diminuer les dépenses du gouvernement. Vous avez fait, je crois, preuve d'un certain courage.

> Monsieur Walker, de l'Institut Fraser, les principes que vous avez énoncés me paraissent bons. Ils représentent certainement une bonne suggestion lorsque le comité rédigera son rapport. Je pense que ce serait une bonne façon d'encourager la participation du grand public à ce débat.

> Je sais que le comité craignait notamment de devenir trop théorique et de commencer à parler comme le font les économistes ou ceux qui donnent toutes sortes de détails sur l'équilibre entre les taux d'intérêts et l'inflation, etc. Le grand public se sent perdu face à cela. J'ai apprécié les principes que vous avez présentés dans votre

> Monsieur Toth, en ce qui concerne les règlements et leurs effets, je suis heureux d'avoir ainsi pris conscience de ce problème. Je n'étais en fait pas conscient de l'importance de ce que vous nous avez dit ici aujourd'hui.

> La proposition d'un transfert de responsabilité aux provinces que nous a présentée le Greater Vancouver Gateway Council est très

Monsieur Robinson, je voudrais étudier de plus près la question du plein emploi. Je n'avais pas vraiment envisagé cette notion de la façon dont vous l'avez présentée. Cela donne certainement matière à réflexion au comité.

Mr. Ellis, your opening comment was that we need tough measures to be adopted. I think that's a good recommendation.

Maybe that's where I'd like to lead into my remarks to yourselves as presenters. My past experience is in the provincial government in Alberta. Did you know that they have a very aggressive program in place to balance the budget in a four-year period? From all indications they're going to reach their target and then be rid of the deficit. They can then work on the debt. I support what they're doing there, as do Albertans. Albertans are really excited about the fact that we're getting our finances back in place again. We can get rid of that burdensome problem of interest payments.

I hope my influence on this committee is to have an affect on its recommendations for some very drastic measures that must take place in the federal government. I hope to make some presentations later to the committee of suggestions I have. We're also certainly going to glean a lot from what you have given as presenters.

I made a preliminary review of our current circumstance. I think we should have targets better than 3%. That's inadequate in this first year of the government. I say this not in a partisan way, but as an observation. The government has been very timid in its first year. We really haven't even tickled the budget in terms of any kind of deficit reduction or expenditure reduction.

We haven't violated any area of the public service in a major way to make a change or recognize that we have to come to grips with expenditures. No one is standing at attention in the federal government to say that his area is going to be changed and that he recognizes he can't spend like he did historically. That psychology is not even in the public service at the present time; it is to go on with business as usual. As a committee, when we make our recommendations, we have to change that. So there have to be some drastic recommendations.

• 1330

As I look over the current expenditure pattern and the budget, if we are to balance it in the remaining term of this Parliament, we have to set some drastic targets. For example, in departments other than those where there is social spending, we have to reduce expenditures by \$9 billion to \$10 billion in the next three years. Perhaps we can extend it to three and a half years before the next election, but in the next three budgets that target must be reached.

Secondly, if we look at the assumptions by the Minister of Finance, revenue growth would have to reach about \$16 billion. In the social program area, an area we cannot continue to ignore, we must move ahead and reduce expenditures there as well. There may be some exchange of taxation or responsibilities or something with the provinces, but cutting from the federal level would be around \$14 billion.

[Traduction]

Monsieur Ellis, d'après vos déclarations liminaires, il faut que nous adoptions des mesures énergiques. Je pense que c'est une saine recommandation.

Je peux donc maintenant passer aux observations que je voudrais vous faire. Mon expérience antérieure se situe au sein du gouvernement provincial de l'Alberta. Savez-vous que cette province a mis en place un programme très dynamique visant à équilibrer le budget en quatre ans? Tout semble montrer qu'elle va atteindre cet objectif et être débarrassée de son déficit. Elle pourra alors s'en prendre à la dette. Je suis en faveur de telles mesures, tout comme la population albertaine qui est extrêmement heureuse que nous rétablissions maintenant nos finances. Nous pourrons éliminer ce lourd problème des versements d'intérêts.

J'espère pouvoir influencer le comité pour qu'il recommande au gouvernement fédéral de faire preuve d'une très grande fermeté. J'espère pouvoir plus tard faire part au comité de mes suggestions. En outre nous allons certes retenir un grand nombre des suggestions que vous nous avez présentées.

J'ai effectué un examen préliminaire de la situation actuelle. Je pense que nous devrions fixer un objectif supérieur à 3 p. 100. Cela ne suffit pas pour la première année du gouvernement. Je ne dis pas cela dans un esprit partisan, c'est simplement une observation. Le gouvernement s'est montré très timoré au cours de sa première année. Nous n'avons même pas gratté la surface du budget du point de vue d'une réduction quelconque de déficit ou des dépenses.

Nous n'avons pas porté atteinte au moindre secteur de la Fonction publique de façon importante pour apporter des changements ou refléter le fait qu'il faut faire face aux dépenses. Personne dans l'administration fédérale ne dit qu'il faut apporter des changements dans son domaine et ne reconnaît qu'il ne peut plus effectuer les mêmes dépenses qu'autrefois. Cette psychologie n'existe même pas dans la Fonction publique à l'heure actuelle. On veut simplement faire comme par le passé. Les recommandations que présentera notre Comité devraient viser à changer tout cela. Il faudra donc présenter des recommandations très énergiques.

À en juger par la structure actuelle de nos dépenses et notre budget, nous devons établir des objectifs très stricts si nous voulons équilibrer ce budget avant la fin du mandat actuel du Parlement. Il faut par exemple, dans les ministères autres que ceux qui s'occupent des programmes sociaux, réduire les dépenses de 9 à 10 milliards de dollars au cours des trois prochaines années. On peut peut–être attendre encore trois ans et demi avant les prochaines élections, mais il faut atteindre cet objectif dans le cadre des trois prochains budgets.

En deuxième lieu, d'après les hypothèses présentées par le ministre des Finances, la croissance des recettes devrait atteindre environ 16 milliards de dollars. Dans le domaine des programmes sociaux, que l'on ne peut pas continuer à passer sous silence nous devons aller de l'avant et limiter également les dépenses. On peut pratiquer certains échanges en matière de fiscalité ou de responsabilité ou autre avec des provinces mais les compressions effectuées au niveau fédéral devraient atteindre environ 14 milliards de dollars.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Mr. Speaker, we have under them-

Mr. Speaker: I have to lead up to my question—\$14 billion in the social program area.

I have two questions. First, as persons who are fairly knowledgeable, are you ready to support and speak out for more aggressive cuts by the federal government? As a group you have indicated that we should be more aggressive, but are you willing to be as aggressive as I suggested?

Second, in the sacred area of social programs, are we ready to reduce spending in that area and will Canadians accept it?

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Is there anyone among the witnesses who wants to respond? Very quickly.

Mr. Finlayson: You asked about the 3%. I'll try to address that without sounding like an economist.

The reason I think 3% may not be an aggressive enough target has to do with where we are in the economic cycle. I think the fear that we and other people who argue this line have is that the economy will weaken or perhaps go into another recession later in the decade. The deficit may come down to \$25 billion, but at that point it will balloon again and we'll be back into \$40 billion or \$50 billion deficits. That's the short answer.

As you point out, we have suggested a significant package of expenditure cuts and that's the package we are publicly prepared to support at this time. Is there a need to look at an additional set of measures? I think there probably is and we have an open mind about that. This was difficult enough for us to come to a consensus on as an association, but your point on the need to look beyond the 3% is one that we would share.

Mr. M. Walker: Mr. Speaker, you are probably aware that the Fraser Institute has been submitting ideas along these lines to various governments in Canada for a long time. We also conduct the prizes for Economy in Government competition. We have submitted several hundred specific ideas that have come from ordinary Canadians, many of them public servants, who see ideas for change and so on.

We absolutely agree with the notion that not enough cutting has been suggested. Last December when the finance minister held these meetings with economists in Ottawa, we pointed out that the 3% target implied a growing debt-to-GDP ratio, a growing credit card balance to income ratio if you want to put it that way. We certainly think that is not enough.

However, I think what is currently being proposed by the government will not even achieve the 3% target. In our view, not enough allowance has been made for the contingencies the government faces, and not enough allowance has been made for

[Translation]

Le vice-président (M. Campbell): Monsieur Speaker, il nous half an hour with these witnesses and we're here really to listen to reste moins d'une demie-heure à passer avec ces témoins et nous sommes ici en fait pour les écouter...

> M. Speaker: Il faut que j'introduise ma question-14 milliards de dollars dans le domaine des programmes sociaux.

> J'ai deux questions. D'abord, en tant que personnes éminemment compétentes, êtes-vous prêts à appuyer l'idée que le gouvernement fédéral fasse des compressions énergiques et à vous exprimer dans ce sens? En tant que groupe, vous avez dit que nous devrions en faire plus, mais êtes-vous prêts à aller aussi loin que je l'ai proposé?

> Deuxièmement, dans le secteur sacré des programmes sociaux, sommes-nous prêts à réduire les dépenses et la population canadienne les acceptera-t-elle?

> Le vice-président (M. Campbell): Y a-t-il quelqu'un parmi les témoins qui veuille répondre? Très rapidement.

> M. Finlayson: Vous avez posé une question à propos du 3 p. 100. Je vais essayer d'y répondre sans parler comme un économiste.

> La raison pour laquelle je pense que le chiffre de 3 p. 100 est peut-être un objectif trop timide, tient au fait que nous sommes dans un cycle économique. Je pense que la crainte que je partage avec d'autres personnes qui sont du même avis est que l'économie va s'affaiblir ou peut-être entrer dans une nouvelle récession avant la fin de cette décennie. Le déficit tombera peut-être à 25 milliards de dollars, mais, à ce moment-là, il gonflera à nouveau et nous nous retrouverons à un niveau de 40 ou 50 milliards de dollars. Voilà ma réponse en bref.

> Comme vous le signalez, nous avons proposé toute une longue série de compressions de dépenses et c'est ce que nous sommes prêts à appuyer publiquement pour le moment. Est-il nécessaire d'envisager une série de mesures supplémentaires? Je pense que c'est sans doute vrai et nous sommes très ouverts à ce sujet. Nous avons déjà eu assez de mal à en arriver à un consensus au sein de notre association, mais nous sommes d'accord avec votre idée selon laquelle il faut essayer de faire mieux que 3 p. 100.

> M. M. Walker: Monsieur Speaker, vous savez sans doute que l'Institut Fraser présente depuis longtemps des idées de ce genre aux différents gouvernements du Canada. Nous organisons également un concours qui décerne des prix pour les économies réalisées au sein du gouvernement. Nous avons présenté des centaines d'idées précises émanant de simples citoyens, beaucoup d'entre eux des fonctionnaires, qui ont des idées pour apporter des changements, etc.

> Nous sommes tout à fait d'accord pour dire que l'on a pas proposé assez de compressions. En décembre dernier, lorsque le ministre des Finances a organisé ses réunions avec les économistes d'Ottawa, nous avons signalé que l'objectif du 3 p. 100 sous-entendait une augmentation du rapport de la dette au PIB, disons si vous voulez, une augmentation du ratio entre le solde des cartes de crédit et le revenu. Nous sommes convaincus que cela n'est pas suffisant.

> Toutefois, je crois que ce que propose à l'heure actuelle le gouvernement ne permettra même pas d'atteindre l'objectif de 3 p. 100. Selon nous, on n'a pas assez tenu compte des urgences auxquelles fait face le gouvernement, ni des possibilités

the potential undershoot on revenue collection and overshoot on the éventuelles de ne pas atteindre les objectifs en matière de collecte de cost of the public debt. So my concern is that apart from making further cuts, not enough has been provided for in these suggestions for adequate achievement of even the 3%.

• 1335

Mr. Robinson: The comments that I make on the two issues are that more aggressive cuts, if they're taken after the government has made a commitment to full employment—the people caught in the cuts don't have the suffering. If they're taken before that, it's just a continuation of a defence that is beyond belief at the present time.

The second issue is with regard to the social programs. Can they be cut? The view that I would put forward on that is that the social programs are key to supporting a lot of small people, and unless we're organizing an economy that properly takes them into account and taking the steps with the big boys, they are being disserviced by what I would call the bank-government partnership. That has to be addressed before we start asking that any more price be paid by small people.

Mr. M. Walker: One of the things that strikes me about this morning's discussion, and it strikes me with a lot of these discussions in which one engages, is that at the end of it all no real information has been conveyed to the committee. The things you're hearing from us you're going to hear from a thousand people across the country. There's nothing very. . . What is required is a kind of unifying principle so you will get an impression from the people who come before you as to what their views are on these issues.

I don't wish to hijack your meeting, but I think, for example, if I were to read out the principles that were in my paper and ask the witnesses who have come before you to indicate whether they would agree or disagree with those principles, at least you'd go away knowing that while we all chose to talk about individual things here this morning, there is something that does unify our views on particular topics.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Indeed, I would hope that by the end of this session we will accomplish precisely that, get some sense of consensus such as may exist in this group. But I do want to move on to give other people a chance to speak.

There are other members of the committee who, I know, wish to ask questions. I wonder if we could move on. I'm sorry.

Mr. Armstrong, you wanted to respond to Mr. Speaker.

Mr. Armstrong: In response to Mr. Speaker's questions, I believe Canadians are willing to take some cuts now, and I think we have to ace up to some hard choices.

[Traduction]

recettes ou de les dépasser en ce qui concerne le coût de la dette publique. Je pense donc que, en-dehors de la possibilité d'effectuer des compressions supplémentaires, les propositions ainsi présentées ne garantissent même pas de façon satisfaisante que l'on puisse atteindre ce chiffre de 3 p. 100.

M. Robinson: Ce que je dirais à propos de ces deux questions, c'est que si l'on pratique des compressions plus énergiques une fois que le gouvernement se sera engagé sur la voie du plein emploi, les gens affectés par ces compressions n'auront pas à en souffrir. Alors que si cela se fait avant, cela ne fera que prolonger les problèmes qui, à l'heure actuelle, dépassent l'imagination.

La deuxième question concerne les programmes sociaux. Peut-on les réduire? Je vous dirais à ce sujet que les programmes sociaux sont essentiels pour un grand nombre de petites gens et, à moins d'organiser un système économique qui en tienne compte de façon satisfaisante et de prendre les mesures nécessaires vis-à-vis des puissants, les petites gens subiront le contrecoup de ce que j'appelerais le partenariat banques-gouvernement. Il faut régler cette question avant de commencer à demander aux petites gens de payer un prix encore plus lourd.

M. M. Walker: Une des choses qui me frappe dans la discussion de ce matin, comme c'est souvent le cas dans les discussions de ce genre, c'est que, en fin de compte, le comité n'a reçu aucune information réelle. Ce que vous nous entendez dire, vous allez l'entendre de la part d'un millier de personnes d'un bout à l'autre du pays. Il n'y a rien là de très. . . Ce qu'il vous faut c'est une sorte de principe unificateur permettant de vous faire une idée que ce que les gens qui se présentent devant pensent vraiment de ces questions.

Je ne voudrais pas prendre le contrôle de votre réunion mais, je pense, par exemple, que si je donnais lecture des principes qui figurent dans mon mémoire et si je demandais aux témoins qui se sont présentés devant vous de nous dire s'ils sont d'accord ou non avec ces principes, vous pourriez au moins vous dire, quand vous partirez d'ici, que si nous avons tous choisi de parler de choses différentes ici ce matin, il y a néanmoins quelque chose qui unifie les points de vue que nous avons sur certaines questions.

Le vice-président (M. Campbell): En effet, j'espère que, d'ici la fin de cette séance, nous arriverons précisément à ce résultat et que nous aurons une certaine idée du consensus qui peut exister au sein de votre groupe. Mais je voudrais maintenant donner à d'autres personnes l'occasion de s'exprimer.

Il y a d'autres membres du comité qui, je le sais, souhaitent poser des questions. Nous pourrions peut-être passer à quelqu'un d'autre. Je suis désolé.

Monsieur Armstrong, vous vouliez répondre à M. Speaker.

M. Armstrong: Pour répondre aux questions de M. Speaker, je crois que la population canadienne est prête à accepter des réductions à l'heure actuelle et je pense qu'il faut envisager certains choix difficiles.

I echo the comment made by Mr. Walker in his presentation that if we don't decide now, someone else is going to decide in the future. I believe Canadians can make the best choices of where we spend our moneys on all programs.

On your second item about social programs, I find it ironic. I may be one of the only ones here, but because of my situation being an owner of a company, I have to pay full contribution to UIC. Yet, because of the ownership of shares, I'm denied access to any of the benefits. I've been paying UIC for over 20 years and will never have an opportunity to reap any of the benefits. I think it's an inherent unfairness but one I'm willing to take. So to answer your question, are Canadians willing to take cuts? Yes.

All of the universal programs that were available to Canadians just ten years ago have gradually been eroded from me with the claw-backs and so on and so forth. I'm willing to accept those to make sure the social contract stays in place in Canada and that we look after those who can't look after themselves.

Thus I believe that Canadians will, under these circumstances, take the cuts.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you.

Mrs. Terrana (Vancouver East): Good morning. I'm not part of this committee but I came to listen this morning. I have to leave this afternoon. I'm very pleased to be here.

I want to tell Mr. Speaker that I'm glad he recognized the talents of British Columbia. These are not all. We have many more.

Also, I would like to address Mr. Ellis' reference to the Italian parliamentary association. It's not a parliamentary association. It's a friendship group and it's because there are 15 of us of Italian origin in the government. But we're not doing anything. There is no money and we're not spending any money, just among ourselves. That's one that you can strike from your. . . We pay dues and that's all that happens. We meet and talk.

I would briefly like to tell you that I am on the transport committee and have been since the beginning of the year. In fact, they met with Mr. Wise. I'm also on the CN task force, so I would like to address the privatization argument that you put forward. Mr. Armstrong, we know what your success is. We bring it forward every time we can in the transport committee and to the minister and everybody.

• 1340

As you know, the minister himself wants the commercialization of the CN, so we are going around the country and we have already been informing people. I think we'll be in Vancouver on the 26th—it's a Monday—and probably Sunday the 25th they will be here to go to the port. So something is happening in the area of transportation, which the government understands is a very important area for Canada because we're such a big country.

[Translation]

Je me fais l'écho de ce qu'a dit M. Walker dans son exposé: si nous ne nous décidons pas maintenant, quelqu'un d'autre prendra les décisions à l'avenir. Je crois que ce sont les Canadiennes et les Canadiens qui peuvent prendre les meilleures décisions en ce qui concerne les programmes auxquels nous consacrons nos deniers.

Pour ce qui est de votre deuxième question relative aux programmes sociaux, je trouve cela paradoxal. Je suis peut-être l'un des seuls ici, mais étant donné que je suis propriétaire d'une entreprise, je dois payer une pleine cotisation à l'assurance—chômage mais, vu les actions que je possèdent, je n'ai accès à aucune des prestations correspondantes. Je paie des primes d'assurance—chômage depuis 20 ans et je n'ai jamais eu la possibilité d'avoir accès à aucune de ces prestations. Cela me paraît une injustice inhérente, mais je suis prêt à l'accepter. À votre question de savoir si les Canadiens sont prêts à accepter des compressions de dépenses, je réponds donc par l'affirmative.

Tous les programmes universels qui existaient il y a encore 10 ans nous sont un peu devenus inaccessibles à cause des mesures de récupération, etc. Je suis prêt à accepter cela afin que le contrat social reste en place au Canada et que nous continuions à subvenir aux besoins de ceux qui ne peuvent pas y subvenir eux—mêmes.

Je pense donc, dans ces circonstances, que la population canadienne acceptera ces réductions.

Le vice-président (M. Campbell): Merci.

Mme Terrana (Vancouver Est): Bonjour. Je ne fais pas partie du comité, mais je suis venue ici à titre d'auditrice ce matin. Je dois m'en aller cet après-midi. Je suis très heureuse d'être ici.

Je voudrais dire à M. Speaker que je suis contente qu'il ait rendu hommage aux talents de la Colombie—Britannique. Il n'y a pas que ceux—là. Nous en avons beaucoup d'autres.

Je voudrais également commenter la référence que M. Ellis a faite à l'Association parlementaire italienne. Il ne s'agit pas d'une association parlementaire. C'est une amicale dont l'existence est due au fait que nous sommes 15 du côté gouvernemental à être d'origine italienne. Mais nous ne faisons rien de particulier. Nous n'avons pas d'argent et nous ne dépensons par d'argent, c'est juste entre nous. C'est donc une association que vous pouvez rayer de votre. . . Nous payons des cotisations et c'est tout ce qui se passe. Nous nous réunissons pour bavarder.

Je voudrais vous dire brièvement que je fais partie du comité des Transports depuis le début de l'année. En fait, ce comité a rencontré M. Wise. Je fais également partie du groupe de travail du Canadien National et c'est pourquoi je voudrais aborder l'argument que vous avez avancé au sujet de la privatisation. Monsieur Armstrong, nous connaissons votre réussite. Nous en parlons chaque fois que nous le pouvons au comité des Transports, ou au ministre et à n'importe qui.

Comme vous le savez, le ministre lui-même souhaite la commercialisation du CN, et c'est pourquoi dans le cadre de nos déplacements nous en informons les gens. Je crois que nous serons à Vancouver le 26—c'est un lundi—et ils seront probablement là le dimanche 25, au port. Il se passe donc des choses dans le domaine des transports, que le gouvernement considère extrêmement important pour le Canada, en raison de la superficie du pays.

The last comment is the bilateral agreement—you brought it up, Mr. Emerson. From what I understand, in October the representatives of Minister Young and representatives of Secretary Pena were meeting to discuss a bilateral agreement. It's a big concern, which has been addressed by several organizations, and they know. . . Hopefully we'll get somewhere if we can get the United States to think in the same terms as we do. Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you. Mr. Fewchuk.

Mr. Fewchuk (Selkirk—Red River): Good morning, ladies and gentlemen. I listened to you all this morning talking about cuts, but there doesn't seem to be any concern for the taxpayer, actually for his back pocket. Being a former reeve and a mayor of a municipality and a small businessman, I've seen that every time the federal and provincial governments do cut back, the burden comes back to the local people. The taxpayer has to pick it up. What do we automatically do? We put it on their taxes on their homes and their property because the programs are cut, and I don't hear one of you backing that up. Eventually we realize we'll cut the payments from the transfer from the feds, and the province in turn says the feds cut us off and in turn we're handing it down to the local government districts.

This is exactly what I can see happening here today by listening to all you gentlemen. That was happening when I was in, from 1974 to 1989. Now you just want to create a bigger cut and that means the guy who owns the property has to pay again. Sometimes we have to use some common sense here to keep this economy going and get jobs; let's not lose sight of it all. We're here to try to keep people going to build a stronger economy and put people back to work. Thank you very much.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Are there comments from any of our witnesses? Mr. Emerson.

Mr. Emerson: I just want to make a gratuitous comment, and that is I guess I have a lot more confidence in local government's ability to tackle a deficit problem than I do the national government. As much as people in the province will probably string me up and throw me in the Pacific Ocean I'd rather you dump the problem on them, on local government, because at least we can get at them.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Are there other comments? Mr. Lampert.

Mr. Lampert: I happen to agree with that gratuitous comment. I would also add to it that I think some provinces are beginning to grapple with their situations and we see it in jurisdictions that have, if I can put it this way, diverse political leadership. We have an NDP government in Saskatchewan making tough decisions, a Conservative government in Alberta, and we have a Liberal government in New Brunswick, all of whom are making progress. Speaking from the British Columbia perspective, I'd like to see our government here face up to the challenge. I think they've been living high off the hog and have done so due to high taxation in this province. They've benefited from their policies of high taxation. Well, the time's come to have them face reality. You can help by putting it more on their platter at this point.

M. Lampert: Je gratuite. Et j'ajouter attaquées au problème, si I'on peut dire. En démocrate a pris des gouvernement conservadiministration libérale; concerne la Colombie gouvernement relève aus niveau d'imposition. Mais le mor vous pouviez leur transferations.

[Traduction]

Le dernier commentaire concerne l'accord bilatéral—c'est vous qui l'avez mentionné, monsieur Emerson. D'après ce que je crois comprendre, en octobre, les représentants du ministre, M. Young et du secrétaire américain Pena se sont rencontrés pour parler d'un accord bilatéral. C'est une question importante, que divers organismes ont déjà soulevée, et ils savent... J'espère que nous pourrons amener les États—Unis à notre point de vue et accomplir quelque chose. Merci, monsieur le président.

Le vice-président (M. Campbell): Je vous remercie. Monsieur Fewchuk.

M. Fewchuk (Selkirk—Red River): Bonjour mesdames et messieurs. Je vous ai écouté toute la matinée parler de compressions, mais vous ne semblez aucunement vous inquiéter du contribuable, ou plutôt de son portefeuille. En tant que conseiller et maire d'une municipalité, et en tant que petit entrepreneur, j'ai pu constater que chaque fois que le gouvernement, fédéral ou provincial, impose des compressions, le fardeau est transféré sur le dos des localités. C'est le contribuable qui doit prendre la relève. Que fait—on, automatiquement? On augmente les impôts sur les maisons et sur les biens parce que le financement des programmes a été réduit, et aucun d'entre vous n'a mentionné cet aspect du problème. Nous savons bien qu'au bout du compte les paiements de transfert du fédéral vont être réduits et que la province va les répercuter sur les administrations locales.

À vous entendre parler ici aujourd'hui, messieurs, je me rends compte que c'est exactement ce qui se prépare encore une fois. C'est déjà ce qui s'est passé lorsque j'occupais ces fonctions de 1974 à 1989. Maintenant vous proposez des compressions encore plus fortes, ce qui veut dire que le propriétaire devra encore une fois payer. Si nous voulons que l'économie continue à tourner et que des emplois soient créés, il faut faire preuve d'un peu de bon sens et ne pas perdre de vue l'objectif principal. Notre rôle est d'aider les gens à fortifier l'économie et à créer des emplois. Merci.

Le vice-président (M. Campbell): Les témoins souhaitent-ils répondre? Monsieur Emerson.

M. Emerson: J'aimerais tout simplement faire une remarque gratuite et dire que lorsqu'il s'agit de la capacité du gouvernement à s'attaquer au problème du déficit, je fais beaucoup plus confiance aux administrations locales qu'au gouvernement national. Même si je risque de me faire ficeler et jeter dans le Pacifique par la population de la province, je vous assure que je préfère de loin voir le problème transférer au niveau local, car nous pourrons alors au moins nous y attaquer.

Le vice-président (M. Campbell): Y a-t-il d'autres commentaires? Monsieur Lampert.

M. Lampert: Je voudrais m'associer à cette remarque gratuite. Et j'ajouterais que certaines provinces se sont attaquées au problème, malgré des couleurs politiques diverses, si l'on peut dire. En Saskatchewan, un gouvernement néodémocrate a pris des décisions difficiles, en Alberta c'est un gouvernement conservateur et au Nouveau–Brunswick une administration libérale; tous ont fait des progrès. En ce qui concerne la Colombie–Britannique, je souhaiterais que notre gouvernement relève aussi le défi. Il a vécu très richement grâce à un niveau d'imposition très élevé. Il a profité de sa politique de forte imposition. Mais le moment est venu de voir les choses en face. Si vous pouviez leur transférer davantage de responsabilités, ce serait en fait une bonne chose.

Mr. M. Walker: From an empirical point of view, of total expenditures that are conducted by the provincial and municipal level, in fact, the trend since 1970 has been for the provinces to absorb more of the tax and expenditure function away from municipalities. In fact, municipalities today spend 5% less of total government expenditure than they did in 1970 because a lot of these functions have been taken systematically away from them. That seems to be in contrast with your more recent experience of finding you had more responsibility, but at least you didn't do more of the spending. That has been usurped more by the provincial government, something you can find in our book just published last week called Government Spending Facts Two, which does all of these calculations.

• 1345

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you.

Monsieur Asselin, je vous en prie, attendez un instant.

M. Asselin (Charlevoix): Messieurs Lampert et Finlayson, vous avez parlé de couper dans les transferts aux provinces. Lorsque le gouvernement fédéral coupe dans les transferts aux provinces, ces dernières, principalement le Québec, ont tendance à transférer certaines de leurs responsabilités aux municipalités sans leur accorder l'argent nécessaire.

On sait que le gouvernement fédéral est de plus en plus centralisateur et qu'il accumule les chevauchements et les dédoublements de services.

Monsieur Walker, plutôt vous avez parlé du référendum. Lorsque le gouvernement fédéral décrète de plus en plus des hausses d'impôt et des taxes comme la TPS, cela occasionne par le fait même une réaction, principalement au Québec, ce qui amènera un référendum qui vise à faire du Québec le maître d'oeuvre chez lui.

Selon les propos de M. Emerson, la voix du Bloc québécois commence à avoir certains effets dans l'Ouest. Nous disons que le gouvernement fédéral devrait se retirer des compétences provinciales et qu'on devrait réduire les chevauchements. C'est un discours que le Bloc québécois tient à la Chambre des communes depuis un an. Le Bloc québécois proposait au ministre des Finances de donner juridiction aux provinces en ce qui a trait à la TPS pour compenser les coupures de transferts et que cette taxe de vente soit gérée entièrement par les provinces.

Monsieur Ellis a fait plusieurs recommandations qui ont été bien notées et le gouvernement fédéral devrait en tenir compte. Il a également fait allusion à l'élimination de certaines subventions et des commissions interparlementaires qui ne servent pas à grand chose. Nous, au Québec, on va plus loin que cela. On propose également d'éliminer le Sénat afin de donner à la Chambre des communes l'entière juridiction sur les programmes et les lois.

Je sais que l'ensemble de la population canadienne, y compris celle du Ouébec, est prêt à faire les efforts nécessaires afin de diminuer le déficit qui est actuellement de 534 milliards de dollars et occasionne des frais d'intérêt de 112 millions de dollars par jour. Les citoyens du Québec comme d'ailleurs ceux du reste du Canada sont prêts à faire leur juste part afin de participer à la réduction du déficit. Cependant, je pense que le gouvernement canadien a commencé par le bas en voulant couper dans les social programs as suggested in the Axworthy reform. programmes sociaux avec la réforme Axworthy.

[Translation]

M. M. Walker: Les données empiriques sur les dépenses totales engagées au niveau provincial et au niveau municipal montrent que depuis les années soixante-dix, les provinces ont tendance à enlever la responsabilité de dépenser aux municipalités pour se l'approprier. De fait, les municipalités sont aujourd'hui à l'origine de 5 p. 100 de moins de dépenses gouvernementales qu'en 1970 car bon ombre des fonctions qui étaient les leurs leur ont été systématiquement enlevées. Cela semble en contraste avec votre expérience plus récente d'un accroissement de la responsabilité, mais au moins vous n'avez pas dépensé davantage. C'est la province qui s'est emparée de cette activité, comme nous l'avons écrit dans notre livre publié la semaine demière et qui s'intitule Governement Spending Facts Two; vous y trouvez tous ces calculs.

Le vice-président (M. Campbell): Merci.

Mr. Asselin, would you please wait a second before proceeding?

Mr. Asselin (Charlevoix): Gentlemen, you spoke of cutting part of the transfers to the provinces. You know that whenever the federal government reduces its transfers to provinces, the latter and mostly Quebec have a tendency to transfer part of their responsibilities to the municipalities without however giving them enough funding.

It is well-known that the federal government is becoming more and more centralist and that it is cumulating duplication of services.

Mr. Walker, you spoke earlier of the referendum. Every time the federal government says it will increase taxes and impose new taxes like the GST, Canadians react immediately and especially Quebeckers, which is why we want a referendum to become masters in our own house.

According to Mr. Emerson, the West is beginning to hear the Bloc Québécois voice. We are saying that the federal government should get out of provincial jurisdiction so as to reduce duplication. We have been saying this in the House for the past year. The Bloc Québécois already suggested to the Minister of Finance to give all jurisdiction regarding GST to the provinces in order to compensate for all transfer cuts and in order for this sales tax to be managed entirely be the provinces.

I took good note of Mr. Ellis's numerous recommendations and hopefully the federal government will also take note of them. Mr. Ellis also suggested eliminating certain grants and inter-parliamentary committees which do not serve much purpose. The Bloc Québécois goes even beyond that and suggests eliminating the Senate in order to given the House of Commons the entire jurisdiction on all programs and legislations.

I do believe that all Canadians, including all Quebeckers, are ready to make all the necessary efforts in order to help decrease the deficit which presently reaches \$534 billion dollars and involves daily interest payments of \$112 million dollars. The population of Quebec and that of the rest of Canada are ready to contribute in order to help reduce the deficit. However, I think the Canadian government started with the wrong end in wanting to cut

Le gouvernement devrait démontrer une volonté politique de bon gestionnaire et couper dans ses dépenses de fonctionnement, lesquelles ont été clairement identifiées par le vérificateur général.

[Traduction]

The government should demonstrate some good will towards a healthy management and cut in its own operating expenses which were clearly identified by the Auditor General.

1350

Je pense que le gouvernement s'y est mal pris en commençant par le bas, en coupant dans les programmes sociaux. On sait que les bénéficiaires de ces programmes sont principalement les personnes âgées et les plus démunies. La très grande majorité de la population canadienne aura de la difficulté à accepter cette réforme.

Le vice-président (M. Campbell): Merci, monsieur Asselin. Quelqu'un veut-il répondre, faire des commentaires ou poser questions?

Would anyone like to respond?

Mr. Walker.

Mr. M. Walker: I would certainly respond to your last comment about who benefits from social programs. The reality is a large fraction of total expenditures—for example, on unemployment insurance, perhaps half—goes to Canadian families whose incomes are above the average. A significant fraction of expenditures on other programs goes to Canadian families whose incomes are above the average.

So in no sense can it be said that these social programs are helping those who are unable to help themselves or any of that kind of rhetoric. They are going to people who manifestly don't need the help at this point in time, and that's one of the reasons deep cuts in those programs can be made without affecting people who are rightful recipients of social welfare expenditures.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Mr. Robinson.

Mr. Robinson: This morning's paper says Quebec is miles ahead of the rest of Canada in local or regional venture capital. The *placement* took the lead in establishing five regional funds in Quebec. As far as I'm concerned, that's the right kind of step being taken towards causing jobs.

I certainly don't have an easy time listening to Michael talk about the people who are not being hurt because of this, that and the other thing. I see them regularly in Fulford and I talk to them regularly. I know these people, and they are hurting. I don't know the calculations of the half who are above the average, because I don't know those people, but I certainly know the people who are below the average and are dependent on these payments to make their worlds work at all. They don't work at all well the way things are happening, and I see an awful lot of fine people trying very hard.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you.

Mr. Toth.

Mr. Toth: I have just a small political observation. If you're going to go away and perpetuate the myth that the people of Canada are willing to accept cuts in social programs or increases in taxes, I think it's a fiction you should not perpetuate.

The government went the wrong way in deciding to cut first its social programs when it is well–known that those who benefit from these programs are namely the elderly and the worse–off of all Canadians. The vast majority of the Canadians will not easily accept this reform.

The Vice-Chairman (Mr. Campbell): Thank you, Mr. Asselin. Would anyone like to respond or to make commments?

Quelqu'un veut-il répondre?

Monsieur Walker.

M. M. Walker: J'aimerais revenir à ce que vous avez dit à la toute fin au sujet des bénéficiaires des programmes sociaux. Ce qui arrive en réalité, c'est qu'une grande partie de toutes les prestations versées—par exemple la moitié de l'assurance—chômage—va aux familles canadiennes dont les revenus dépassent la moyenne. Il en va également de même pour les autres programmes sociaux qui aident surtout les Canadiens mieux nantis.

On ne peut donc pas affirmer que les programmes sociaux existent pour aider ceux qui ne peuvent s'aider eux—mêmes. Ce sont des paroles en l'air. Ces programmes aident des gens qui n'ont manifestement aucun besoin du gouvernement à l'heure qu'il est, et c'est notamment pourquoi il est possible de faire des coupes sombres dans ces programmes sans que cela nuisent pour autant à ceux qui bénéficient de façon légitime de l'aide sociale.

Le vice-président (M. Campbell): Monsieur Robinson.

M. Robinson: Le journal de ce matin titrait que le Québec devance de très loin le reste du Canada en matière de capital de risque local ou régional. La société *placement* a même établi cinq fonds régionaux au Québec. C'est ce que j'appelle, pour ma part, un pas dans la bonne direction, c'est-à-dire vers la création d'emploi.

J'accepte difficilement d'entendre Michael parler des prestataires des programmes sociaux et affirmer qu'ils ne seront aucunement lésés par les changements proposés. Je côtoie régulièrement à Fulford ces prestataires et je leur parle tout aussi régulièrement. Je sais que ce sont des gens qui souffrent. Je serais bien incapable de quantifier le nombre de ceux dont les revenus dépassent la moyenne, car je ne les connais pas; toutefois, je connais très bien ceux dont les revenus sont endeçà de la moyenne et qui dépendent des paiements du gouvernement pour survivre. Dans les conditions actuelles, ils ne trouvent pas de travail, et pourtant bon nombre d'entre eux font beaucoup d'efforts pour en trouver.

Le vice-président (M. Campbell): Merci.

Monsieur Toth.

M. Toth: Une petite observation d'ordre politique. Si, après votre départ, vous perpétuez le mythe selon lequel les Canadiens sont disposés à accepter toutes les compressions des programmes sociaux ou toute augmentation de taxes, vous auriez tort.

Dr. Walker was absolutely correct; we're at the tax revolt state. Nobody wants any more taxes. We don't really want reduction in social programs, either. What we want is real cuts in the burden of government. What we want is for the boondoggles—the regional development agencies and the excess costs of regulatory overlap—to be eliminated. That's what you should be focusing on. If you go away thinking anything other than that, your trip out here has been a failure.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you.

Mr. Pillitteri, then Mr. Speaker and then Mr. Discepola.

Mr. Pillitteri (Niagara Falls): Thank you, Mr. Chairman.

Thank you very much, gentlemen, for being here this morning. To make a comment about what we'll have done by this committee being out here and if we'll have learned anything, I find very much that every time I travel this beautiful country of ours I do learn something. It's amazing what we're able to produce from what we have learned.

I've heard quite a few comments here this morning in regard to where some cuts should occur or should not occur, but let me ask a specific question.

Mr. Emerson, you made some remarks that were quite amazing, and definitely we should be looking at things like that—duplications of parks, forestry and so on—but you also said that some things, by being administrated locally, would have better results.

• 1355

I want to ask this in a manner that you as an airport manager... Possibly, if I understand it, Vancouver Airport is very profitable in the sense that it handles more people. You have a charge, of course you have a great deal of building going on there and that will make make it more independent and profitable eventually.

By the same token, I would like to ask you if this were part of a government, how would you relate to it? Do you bear any responsibility, for instance, for other airports that are not as profitable in British Columbia? Also, who does really fund those other airports that are not as profitable as yours? Who will sustain them in the future? Could there be anything left of those airports across the province of Ontario if, in the same way, we abdicated the responsibility of the federal government for the other parts of Canada?

Mr. Emerson: Mr. Chairman, thank you very much. The Vancouver Airport Authority is a good example of what happens when you take a critical piece of infrastructure or of government, remove the government guarantees and give them the ability to finance in the private sector.

We have half a billion dollars worth of development going on out there. That is generating a great deal of tax revenue, which is beneficial to the challenge of deficit reduction.

We do have an airport improvement fee that we put in place. That represents less than 2% of the average trip cost for people who are flying through Vancouver Airport, with another 20% to 30% of costs being added through air transportation taxes, GST, provincial fuel taxes and on and on.

[Translation]

M. Walker avait raison de dire que nous en sommes arrivés au point de la révolte fiscale. Plus personne ne veut voir les taxes augmenter. Plus personne ne veut non plus voir réduire les programmes sociaux. Ce que l'on souhaite, ce sont des coupes sombres dans l'appareil gouvernemental. Nous voulons que les bouches inutiles, telles que les agences de développement régional, soient éliminées et que l'on évite ainsi les coûts excessifs du chevauchement de la réglementation. Voilà la tâche à laquelle vous devriez vous atteler. Si vous n'en êtes pas convaincu à votre départ, alors votre voyage aura été inutile.

Le vice-président (M. Campbell): Merci.

Monsieur Pillitteri d'abord, puis messieurs Speaker et Discepola.

M. Pillitteri (Niagara Falls): Merci, monsieur le président.

Messieurs, merci beaucoup de vous être déplacés ce matin. Vous vous demandez si notre Comité a appris quoi que ce soit en venant vous rencontrer ici. Chaque fois que je sillonne notre magnifique pays, j'avoue en apprendre toujours plus. Vous seriez surpris de voir ce que tout ce que nous apprenons donne comme résultat.

On a beaucoup parlé ce matin des compressions et discuté de la façon dont elles devraient se faire. Mais laissez-moi vous poser une question spécifique.

Monsieur Emerson, vous nous avez suggéré de tenter d'éliminer le chevauchement dans les parcs ou dans les forêts; mais vous m'avez également surpris en affirmant que certaines activités donneraient de meilleur résultat si elles étaient administrées localement.

Je veux poser la question de manière à ce qu'un directeur d'aéroport... Si je ne m'abuse, l'aéroport de Vancouver est très rentable car beaucoup de gens y passent. Vous imposez un droit, et il y a bien entendu énormément d'activités de construction dans cet aéroport qui sera un jour plus indépendant et plus rentable.

Mais que feriez-vous si c'était une activité gouvernementale? Acceptez-vous une responsabilité, par exemple, pour les aéroports de la province qui sont moins rentables? De plus, j'aimerais savoir qui finance réellement ces autres aéroports moins rentables que le vôtre? Qui en assurera le financement à l'avenir? Si le gouvernement fédéral renonçait à cette responsabilité dans les autres régions du Canada, resterait-il quelque chose des autres aéroports en Ontario, par exemple?

M. Emerson: Merci, monsieur le président. L'administration aéroportuaire de Vancouver est un excellent exemple de ce qui peut se passer quand on élimine la garantie gouvernementale dans une activité ou une infrastructure essentielle et qu'on lui permet de chercher son financement dans le secteur privé.

Les activités de développement en cours ici atteignent une valeur d'un demi milliard de dollars. Les recettes fiscales qui en découlent contribuent utilement à la réduction du déficit.

Nous avons imposé un droit pour les travaux d'amélioration de l'aéroport, lequel représente moins de 2 p. 100 du prix moyen d'un billet pour les voyageurs qui passent par l'aéroport de Vancouver, alors que 20 à 30 p. 100 du prix du billet est attribuable à la taxe sur le transport aérien, la TPS, les taxes provinciales sur les carburants et autres.

The federal government comes out of this actually better off than they were before as well, because they're getting more in rent from us today than they would have ever been receiving had they kept the airport in Transport Canada. So to me it's a fiscal success story.

A great deal of the money that is going to Ottawa could well be channelled toward some other airport operations in Canada, in B.C. in particular.

Mr. Speaker: Mr. Chairman, my question will be to Mr. Walker and will relate to the second principle. I would like other members here and presenters to comment as well.

The question that's vague in terms of reductions... You're suggesting a proportional reduction, if I can categorize it that way. There are the other two possibilities that will be presented to this committee. One will be a flat percentage reduction across government—and I know some people are promoting that concept—and the third possibility, which was presented to us earlier, is more of a targeted type of reduction. I would like to parenthetically mention these earlier comments.

If this committee's responsibility was to target about \$9 billion to \$10 billion in reductions, we most likely could get that out of departments other than the social spending area. We have to think about this as a committee. Shouldn't we be talking about getting rid of that deficit and balancing the budget? We can't balance the budget by ignoring the social spending area. That's just about where it's at at the present time.

I would like to direct that as my first question to Mr. Walker.

Mr. M. Walker: I would just like to make a brief introductory comment.

Mr. Pillitteri, I didn't mean to imply you won't learn anything here. What I meant was that you won't learn anything coherent, because you're going to get a lot of stuff from people over the period of your hearings. Then you're going to go away and try to make something of it.

What I was trying to suggest was that if you could focus your interaction with your witnesses around a set of principles and ask each of them, you would go away with a view—at least of the witnesses who appeared before you—of the attitudes people have toward the task you are setting for yourselves, namely, how to go about addressing the problem of the deficit. You're not going to get that by having 400 to 500 witnesses giving you individual little bits and pieces.

With regard to the principle of proportional cuts rather than cuts across the border, Mr. Speaker, I think it is less important that the exact principle be selected than that there be a discussion about the principle that is to be selected.

If this committee doesn't adopt this approach, you're going to end up having gone around the country and you won't come back with any sense of what people think would be an appropriate approach.

• 1400

If you don't have a debate first of all about whether it should be spending cuts or taxation, and ask the witnesses if they are in favour of spending cuts or tax increases, if they are in favour of proportional cuts or an across—the—board cut of 10% or whatever, how...?

[Traduction]

Le gouvernement fédéral s'en tire plutôt mieux qu'avant puisque nous payons aujourd'hui un loyer plus élevé qu'il n'aurait jamais pu espérer—si nous étions resté à Transports Canada. D'après moi, c'est un succès financier total.

Une bonne partie de cet argent que nous envoyons à Ottawa pourrait très bien aller plutôt à d'autres aéroports canadiens, en particulier de la Colombie-Britannique.

M. Speaker: Monsieur le président, j'ai une question pour M. Walker. Elle porte sur le deuxième principe. J'aimerais aussi avoir l'avis sur cette question des autres députés et témoins.

Ce qui reste vague à propos des réductions... Vous suggérez une réduction proportionnelle, si l'on peut dire. Il y a les deux autres possibilités qui seront présentées au Comité. Il y a d'abord celles d'un pourcentage forfaitaire appliqué à l'ensemble du gouvernement—je sais que c'est une option que défendent certains—et la troisième, qui nous a été présentée plus tôt, et qui préconise une réduction plus ciblée. J'aimerais faire une parenthèse pour mentionner ces commentaires qui ont été faits plus tôt.

Si la responsabilité du Comité était de trouver 9 à 10 milliards de dollars de réduction, nous pourrions fort probablement réaliser ces compressions sans toucher aux dépenses sociales. Il faudra que le Comité y réfléchisse. Ne devrions—nous pas envisager d'éliminer le déficit et d'équilibrer le budget? On ne peut espérer équilibrer le budget sans toucher aux dépenses sociales. Voilà pour la situation actuelle.

C'est ma première question, que j'adresse à M. Walker.

M. M. Walker: Permettez-moi d'abord de faire une remarque.

Monsieur Pillitteri, je n'ai pas voulu dire que vous n'apprendrez rien ici. Ce que j'ai voulu dire, c'est que vous n'apprendrez rien de cohérent, car vous allez entendre toutes sortes de points de vue différents pendant ces audiences. Puis vous rentrerez à Ottawa et vous essaierez d'y voir clair.

Ce que je voulais dire, c'est que si vous pouviez organiser la discussion avec les témoins en fonction d'un certain nombre de principes sur lesquels vous pourriez les interroger, vous pourriez vous faire une idée—au moins en ce qui concerne les témoins qui auront comparu devant votre comité—de ce que pensent les gens sur ces objectifs que vous vous êtes fixés, c'est-à-dire sur la manière de réduire le déficit. Ce n'est pas en entendant 400 ou 500 témoins exposer chacun leur point de vue que vous y parviendrez.

Quant au principe des compressions proportionnelles plutôt que générales, monsieur Speaker, le principe retenu me semble moins important que la discussion qui précèdera le choix.

Si vous n'optez pas pour cette solution, votre comité aura fait le tour du pays et n'aura tiré aucune idée claire de ce que le population considère comme une solution appropriée.

Si vous n'organisez pas d'abord un débat pour savoir s'il faut opter pour la compression des dépenses ou l'augmentation des impôts, et si vous ne demandez pas aux témoins ce qu'ils préfèrent de l'un ou de l'autre, ou s'ils préfèrent des réductions proportionnelles ou une réduction générale de 10 p. 100 au autre, comment. . .?

Presumably the committee is interested in finding out what Canadians think. Unless you ask questions that Canadians can understand and can relate to, you aren't going to find out what they think. You're going to get a whole screed of stuff, as I said, to respond to the screed of stuff the department has sent out. You get a screed of stuff back that nobody really understands and nobody has a coherent view of because the human imagination simply can't grasp it. You're going to have individual specialists who take their little bits and pieces and come up with a budget, and it won't have a unifying set of principles.

That's why I'm suggesting what I thought the finance minister was asking for—some guidance from Canadians as to what the principles should be. I throw out the five principles that I've thrown out this morning really as a target for debate rather than as any kind of final answer.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): David Walker.

Mr. Walker (Winnipeg North Centre): I don't want to leave the witnesses or the listeners here with the impression that we don't have such principles. The Minister of Finance in his presentation to us gave us those questions and those principles and wanted a specific response on those issues. That particular question you used as an example is in there.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): We'll conclude with Mr. Discepola.

M. Discepola (Vaudreuil): Merci, monsieur le président.

Monsieur le président, nous avons des félicitations à vous faire pour votre français. C'est toujours encourageant, même si parfois il pleut, pour un Québécois de venir ici dans la belle province de la Colombie–Britannique et d'entendre parler le français. De plus, vos commentaires sont tout à fait justes.

D'abord, notre gouvernement a prêché par l'exemple dès sa première journée au pouvoir alors que le Premier ministre a réduit le nombre des ministres de 39 qu'il était à 22, et au cours des six premiers mois de son mandat le nouveau gouvernement a coupé les dépenses de 10 millions de dollars; mais

if we take into account all of that, if we eliminate the Senate, as some members of the opposition might want, we're not even going to begin to make a ripple in our problem.

So I think we've done that and I want you to keep in mind that we're going to continue doing that.

Our time is up, but as Mr. Walker said, I think it would not behove our committee to walk away from this without trying to get a general consensus on where this committee is and the recommendations this committee should make. I'd like to make four points. I don't know if the chairman will allow us to debate them over four or five minutes.

Understand one thing: our government's clear commitment to hold the line on tax increases and make sure the neediest in this society are protected. There's no debate on dumping it on the backs of the poor, as in previous discussions by some members. It's a strong commitment that our minister made in front of the committee last week, and we are committed to doing it.

[Translation]

J'imagine que le Comité souhaite à savoir ce que pensent les Canadiens. Si vous ne leur posez pas des questions qu'ils soient en mesure de comprendre et auxquelles ils puissent répondre, vous ne saurez jamais ce qu'ils pensent. Vous allez entendre laïus après laïus, en réponse à celui du ministère. Et personne n'y comprendra rien car personne n'a de vision cohérente de l'ensemble, l'imagination humaine ne pouvant tout simplement pas absorber tout cela. Vous entendrez des spécialistes apporter chacun sa pièce du puzzle et proposer un budget à sa manière sans qu'il y ait de principes unificateurs.

C'est pourquoi je suggère ce que le ministre des Finances lui-même a demandé, c'est-à-dire que les Canadiens indiquent quels sont les principes fondamentaux. J'en ai mentionné cinq ce matin davantage pour lancer un débat que pour proposer une réponse définitive.

Le vice-président (M. Campbell): David Walker.

M. Walker (Winnipeg-Nord-Centre): Je ne voudrais pas que les témoins ou les auditeurs restent sur l'impression que nous n'avons pas de principes de ce genre. Le ministre des Finances lorsqu'il a fait son exposé devant le Comité nous a bien donné les questions et les principes et a demandé des réponses précises. Il a justement mentionné celle que vous avez donnée en exemple.

Le vice-président (M. Campbell): Nous allons conclure avec M. Discepola.

Mr. Discepola (Vaudreuil): Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Chairman we must congratulate you on the quality of your French. It is always encouraging for a Quebecker to come to beautiful British-Columbia, even if there is an occasional rain shower, and to hear French being spoken. Moreover, you're quite right in what you've said.

Our government showed the example on the very first day it came to power when the Prime Minister reduced his Cabinet from 39 to 22 ministers, and during the first six months in office the new government has cut spending by \$10 million; but

malgré tout cela, et même si nous éliminions le Sénat, comme le souhaiteraient peut-être certains députés de l'Opposition, le problème du déficit restera entier.

Nous avons fait tout cela et n'oubliez pas que nous continuerons de le faire.

Le temps nous manque, mais comme l'a dit M. Walker, le Comité ne peut pas se permettre de conclure ces audiences sans en tirer un consensus général sur l'état de la situation et sur les recommandations qu'il devra présenter. J'aimerais dire quatre choses. Je ne sais pas si le président nous accordera quatre ou cinq minutes pour en parler.

Il faut bien comprendre une chose: notre gouvernement a la ferme intention de ne pas augmenter les impôts et de s'assurer que les plus pauvres dans notre société soient protégés. Il n'est pas question de faire porter le fardeau aux pauvres comme l'ont laissé entendre certains membres. Notre ministre s'est très clairement engagé devant le Comité la semaine dernière et nous entendons respecter cette promesse.

The biggest concern I have, and I think Mr. Walker hit the nail right on the head, is that we must set realistic and attainable assumptions in preparing our budget. We can eliminate the whole government spending, but a 1% fluctuation in the interest rate is \$1.7 billion the first year alone, and the compounded effect will offset any effect we have in expending on the House of Commons, for example.

So may I assume that the best thing for our committee and the recommendations we should make are that we should have very prudent assumptions on interest rates, very prudent assumptions on growth projections, and that the 3% GDP interim target—and yes, maybe we set it as a party in our election platform—but that there is general consensus that this is the least we should do. Following that, we should review any tax expenditures not with the purpose of increasing or enlarging the tax base, but with the purpose of introducing fairness in the system. The final point would be that the balance of the cuts that must occur in order to meet our deficit target should come from expenditure reductions.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): To address that quickly, does anyone disagree with what Mr. Discepola has set as basic principles?

Mr. Robinson: I think structure instead of cutting expenditures. I don't mind cutting expenditures with time, but the primary focus has to be on this issue of structure, the economic situation that comes from the way we're structured.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Does anyone else disagree or have a comment on Mr. Discepola's summation?

• 1405

Mr. Ellis: I just have one idea, Mr. Chairman. It is the old adage that justice be seen to be done. I'm talking about fairness.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you.

Mr. Lampert, the last word then goes to you.

Mr. Lampert: My only comment is to reiterate what we said before. We do believe that the tax issue has to be addressed. We don't think there is sufficient time to do the kind of program analysis, if you want to put it that way, on taxes leading to this budget. We think it's a worthwhile exercise for the finance committee and others to think about for 1996 and beyond.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you.

Gentlemen, I thank you for being with us this morning. I invite you to stay and sit in the audience as the next panel has been doing because there will be additional, very interesting presentations that you might enjoy hearing. We've enjoyed hearing from you. We began a little late this morning and I'm happy to report that we have finished on time and under budget.

Thank you again and we look forward to hearing from you on another occasion.

[Traduction]

Ce qu'il faut avant tout, d'après moi, et je crois que M. Walker l'a très bien dit, c'est d'établir notre budget en fonction d'hypothèses réalistes. On peut bien éliminer toutes les dépenses du gouvernement, mais une fluctuation de 1 p. 100 du taux d'intérêt représente une augmentation de 1,7 milliards de dollars du service de la dette pour une seule année et l'effet composé viendra effacer tout le bénéfice des réductions des dépenses à la Chambre des communes, par exemple.

Le mieux, du point de vue du Comité, c'est qu'il recommande de s'en tenir à des hypothèses très prudentes quant aux taux d'intérêts, quant aux provisions de croissance et que l'objectif provisoire de 3 p. 100 du PIB—oui, c'est un objectif que notre parti avait fixé lors de la campagne électorale—soit accepté comme tout le monde comme un minimum. Ensuite, il faudra revoir toutes les dépenses fiscales dans le but non pas d'augmenter l'impôt ou d'élargir l'assiette fiscale, mais plutôt de rendre le système plus équitable. Et enfin, les autres compressions qui s'imposeront pour atteindre l'objectif de réduction du déficit prendront la forme de réductions des dépenses.

Le vice-président (M. Campbell): À ce propos, très rapidement, quelqu'un souhaite-t-il contester les principes de base que M. Discepola vient d'exposer?

M. Robinson: Il faut penser structure plutôt que réduction des dépenses. Je veux bien qu'on réduise les dépenses peu à peu, mais il faut se concentrer avant tout sur la structure, sur l'assainissement de la conjoncture qui est due à la manière dont notre économie est structurée.

Le vice-président (M. Campbell): Y a-t-il d'autres contestations ou commentaires suite à la conclusion qu'a présentée M. Discepola.

M. Ellis: J'aurais une idée, monsieur le président. Comme le dit le dicton, on pourrait donner l'impression que justice est faite. Je parle d'équité.

Le vice-président (M. Campbell): Je vous remercie.

Monsieur Lampert, vous aurez le dernier mot.

M. Lampert: Je me contenterai de répéter ce que nous avons déjà dit. Nous pensons sincèrement qu'il faut réexaminer la fiscalité. Nous ne pensons pas qu'il reste suffisamment de temps pour faire le genre d'analyse des programmes si vous voulez, sur les impôts qui seront inclus dans le prochain budget. Nous pensons qu'il serait utile que le Comité des finances et d'autres réfléchissent aux mesures qui devraient être prises pour 1996 et les années suivantes.

Le vice-président (M. Campbell): Je vous remercie.

Messieurs, je vous remercie d'avoir été des nôtres ce matin. Je vous invite à rester et à prendre place dans l'auditoire comme l'a fait le prochain groupe, car il y aura d'autres exposés très intéressants qu'il vous plaira peut-être d'entendre. Nous avons été ravis d'entendre vos commentaires. Nous avons commencé un peu en retard ce matin, et je suis heureux de déclarer que nous avons terminé à temps et que nous avons respecté la limite de notre budget.

Je vous remercie à nouveau et espérons avoir d'autres occasions d'entendre vos commentaires.

We'll take a three-minute break and resume here just before 11:10 a.m.

Thank you everyone.

• 1408

[Translation]

Nous allons prendre une pause de trois minutes et reviendrons ici juste avant 11h10.

Merci à tous.

• 1414

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Before we begin our formal sessions, may I just address those of you who have been kind enough to join us this morning? I thank you for being with us, taking the time to be here, and being a little patient with us, as we have been running just a few minutes late.

I want to remind you to keep your opening comments quite brief in your presentations, as you have been advised by the clerk. We're most anxious to have some exchange between the committee and witnesses and among witnesses. We think that's useful for all of us, so I've also instructed the MPs who are here to keep their interventions brief as well, to accommodate as much conversation as possible.

• 1415

Ladies and gentlemen, we are continuing hearings of the Standing Committee on Finance as part of the pre-budget consultations.

On behalf of my colleagues on the finance committee, I would like to welcome our witnesses for this 11 a.m. panel to this round table. You are joining us in a novel consultation about the choices facing Canadians.

In his statement before the finance committee earlier this month, the Minister of Finance stated that Canada's debt and deficit burden is unsustainable and addressing the fiscal challenge is the keystone of responsible fiscal policy. Indeed, if we do not address this problem now while the economy is growing, we risk undermining the recovery and the long—term health of the Canadian economy.

In his appearance before the finance committee, the minister challenged us and challenged all Canadians to work with him to help shape the next budget. Do we meet the deficit reduction targets by cuts in spending, increases in taxes, or addressing tax expenditures, or through a mix of all of these actions? These are the questions we need to resolve. But deficit reduction should not be a blind accounting exercise that ignores broader economic and social goals. It is an exercise in setting priorities and making reasoned choices with your help. So I thank you for your participation.

The members of Parliament are identified by the name plates in front of them. We'll therefore dispense with introductions in the interests of time, and if you would each identify yourselves, then give your opening statement, we'll proceed beginning with Mr. Hansen and Mr. Rezac.

Le vice-président (M. Campbell): Avant de débuter la séance proprement dite, puis-je m'adresser à ceux d'entre vous qui ont eu la gentillesse de se joindre à nous ce matin. Je vous remercie d'avoir pris le temps de vous déplacer pour venir nous rencontrer, d'avoir été un tout petit peu patients, car nous n'avons que quelques minutes de retard.

Je vous rappelle qu'il vous faudra être assez brefs dans vos exposés, conformément aux instructions du greffier. Nous sommes des plus impatients d'entamer le dialogue avec vous et d'entendre les discussions qui se tiendront entre les témoins. Nous pensons que cet exercice nous sera utile à tous, et c'est pourquoi j'ai également demandé aux députés qui sont présents ici de limiter leurs interventions pour permettre au plus grand nombre de gens possible de participer à la discussion.

115

Mesdames et messieurs, nous poursuivons les audiences du Comité permanent des finances qui s'inscrivent dans le cadre des consultations pré-budgétaires.

Au nom de mes collègues du Comité des finances, j'aimerais souhaiter la bienvenue à nos témoins pour cette table ronde de 11h. Vous vous joignez à nous pour participer à un processus de consultations originales sur les choix qui s'offrent au Canadiens.

Dans sa déclaration au Comité des finances un peu plus tôt ce mois—ci, le ministre des Finances a signalé que le fardeau de la dette et du déficit du Canada étaient devenus insoutenables et que la nécessité de venir à bout de la crise financière était la clé de voûte d'une politique budgétaire responsable. En réalité, si nous ne surmontons pas ce problème maintenant au moment où l'économie est en croissance, nous risquons de nuire à la reprise et de miner la prospérité à long terme de l'économie canadienne.

Dans son témoignage devant le Comité des finances, le ministre a mis les membres du Comité et tous les Canadiens au défi de l'aider à élaborer le prochain budget. Atteindrons—nous les objectifs de réduction du déficit en comprimant les dépenses, en augmentant les impôts, en remettant en question les dépenses fiscales, en utilisant une combinaison de toutes ces mesures? Telles sont les questions auxquelles nous devons répondre. Mais la réduction du déficit ne devrait pas être un exercice comptable aveugle qui fasse abstraction des grands objectifs socio—économiques. L'exercice consiste au contraire à établir des priorités et à faire des choix raisonnés à la lumière des conseils que vous allez nous donner. Je vous remercie donc de votre participation.

Vous pourrez reconnaître les députés en lisant leurs noms sur la plaque placée devant eux. Pour gagner du temps, nous ne nous donnerons pas la peine de faire les présentations. Je vous prierai donc de vous identifier, puis de faire votre déclaration. Nous allons commencer par M. Hansen et M. Rezac.

Mr. Darcy Rezac (Managing Director, Vancouver Board of Trade): Thank you, Mr. Chairman. My name is Darcy Rezac, managing director of the Vancouver Board of Trade. On my right is John Hansen, our chief economist.

First, we appreciate the opportunity to discuss the federal budget with the committee. The Board of Trade has for several years taken part in similar deliberations. We are probably best known on this subject for the debt clock that we invented and maintain and trot out with regularity. It currently reads \$533 billion and the number is increasing at the rate of \$75,000 per minute.

We represent 4,300 members in greater Vancouver representing all sectors and all sizes of companies, including many non-profit organizations in the Vancouver community. Most of our membership is in fact medium and small-sized business.

The federal fiscal situation is far worse than is generally thought by the public. It's reflected in the recent statements by the Minister of Finance and the Prime Minister. How close we are to the brink no one can predict. But unless we take strong action, we will be going deeper and deeper into the hole. We're not here to describe the problem, but rather the avenues for solutions.

We've been asked for specifics, what programs to cut, what services to eliminate. You've already heard some good ideas for specific areas of change. The B.C. Business Council has given some good ideas as examples that illustrate that cuts to achieve \$10 billion in expenditures are in fact possible. But frankly, asking us to specify the cuts in government expenditures is a little like us asking you, members of the committee, to go into General Motors and tell them how to cut their expenditures. The federal Treasury Board consists of 800 people who spend their lives studying government programs. We cannot hope to duplicate their expertise.

Looking at the fiscal record over the past decade, the fiscal problem is clearly getting worse despite all the good intentions and certainly some action in cost reduction. The record shows massive failure. Every plan in every budget for deficit reduction has been a failure, and I'm now handing out a graph that describes that.

I would like to reflect on some of the reasons for failure in the past. In our opinion there are three primary reasons. First, the cuts were too small to make a difference. As an example, in ten years the government reduced its workforce by one—half of 1%. By comparison, the B.C. forest industry reduced its workforce by one—third while increasing its output by 50% in a similar period.

[Traduction]

M. Darcy Rezac (directeur général, Vancouver Board of Trade): Je vous remercie, monsieur le président. Je m'appelle Darcy Rezac, et je suis directeur général du *Vancouver Board of Trade*. A ma droite, se trouve John Hansen, notre économiste en chef.

Tout d'abord, je vous signale que nous sommes ravis de pouvoir discuter du budget fédéral avec les membres du Comité. Le Board of Trade participe depuis plusieurs années à des délibérations similaires. On nous connaît probablement surtout par l'horloge que nous avons inventée pour rappeler la progression de la dette et dont les aiguilles avancent avec régularité. Elle marque actuellement 533 milliards de dollars, et ce chiffre augmente au rythme de 75 000\$ par minute.

Notre organisme compte quelque 4 300 membres de la région métropolitaine de Vancouver, qui représente tous les secteurs d'activités et toutes les catégories d'entreprises, y compris de nombreux organismes à but non lucratif de Vancouver. En fait, la plupart de nos membres exploitent de moyennes et petites entreprises.

La situation financière fédérale est bien pire que ne le pense généralement le public. On en a eu un aperçu dans les récentes déclarations du ministre des Finances et du Premier ministre. Dans quelles mesures sommes—nous au bord de la catastrophe, personne ne peut le prédire. Mais si nous ne prenons pas des mesures énergiques pour corriger le tir, nous plongerons de plus en plus profondément dans le gouffre. Nous ne sommes pas ici pour décrire le problème mais plutôt pour imaginer des pistes de solutions.

On nous a demandé d'être précis, de dire quels programmes peuvent être abolis, quels services doivent être supprimés. On vous a déjà fourni de bonnes idées au sujet de changements précis qu'il faudrait apporter. Le *Business Council* de la Colombie–Britannique vous a fait de bonnes suggestions qui montrent qu'il n'est pas irréaliste d'envisager une réduction des dépenses de 10 milliards de dollars. Mais à vrai dire, nous demander de préciser quelles dépenses gouvernementales doivent être comprimées, c'est un peu comme si nous vous demandions, à vous les membres du Comité, d'aller voir les dirigeants de *General Motors* et de leur dire où ils devraient réduire les dépenses. Il y a 800 fonctionnaires au Conseil du Trésor fédéral qui passent leurs vies à étudier les programmes du gouvernement. Nous ne pouvons espérer être de taille pour faire le même travail qu'eux.

Si l'on regarde la façon dont les finances ont été gérées au cours de la dernière décennie, on constate maintenant une dégradation de notre situation financière malgré toutes les bonnes intentions et malgré certaines mesures qui ont été prises pour réduire les coûts. Nous sommes devant un échec monumental. Tous les plans de réduction du déficit contenus dans les différents budgets ont été un échec, et voici un graphique qui vous illustre ce qu'il en est.

J'aimerais faire ressortir certaines des raisons pour lesquelles les efforts antérieurs ont été infructueux. À notre avis, il y en a trois principales. Premièrement, les compressions ont été trop minimes pour avoir un effet significatif. Par exemple, en dix ans, le gouvernement a réduit ses effectifs de seulement un demi de 1 p. 100. Par comparaison, l'industrie forestière de la Colombie–Britannique s'est départie du tiers de sa main–d'oeuvre tout en augmentant le rendement de ses employés de 50 p. 100 pendant une période équivalente.

Second, many of the specific cuts were targeted at certain recipients of benefits. It was easy for those targeted to turn these into media stories showing an insensitive government cutting expenditures on the backs of the elderly, the poor, the fishers, the unemployed, the rail passenger buffs and so on.

Our recommendation has consistently been that every group that benefits from programs should bear some of the brunt of the restraint. There should be no discrimination, and that includes business.

• 1420

Third, we have come to the conclusion that there have been no fundamental principles on which to base the cutbacks. They have been guided, it seems, mostly by a perception of the least political resistance at the time, but generally no economic or social context is provided.

Our first and most fundamental recommendation is that you need to have some agreed-upon principles to guide your decisions. Using the General Motors analogy, it is entirely appropriate that the shareholders recommend that GM management build quality products that the public will buy, run the company efficiently, stick to making what they can do best, and put in place means of measuring performance.

Our second recommendation is a set of principles that we commend to you. I should point out this is in addition to our long-standing policy, which was in our last budget presentation last year and is still a matter of policy of the board of trade, of an across-the-board reduction of 3% on all programs, all spending.

In addition to that, we recommend the following. Get back to basics. The committee should remind the members of Parliament and the ministers of government that the Canadian Constitution founded in the BNA Act set out the responsibilities of the federal government and of provincial governments. Somehow over time, particularly the last 30 years, the federal government has been expanding into provincial territory.

When you think about it, we have not heard anyone say we suffered bad services from the government in 1965. It is time the federal government concentrated fully and only on those things that it is supposed to do, and do them extremely well, and get out of those areas of provincial jurisdiction.

Now there are some examples. I think forestry is an example that came up earlier, but there are others as well.

The second principle is to let equalization and regional development be handled by one instrument, and that's equalization payments. It's very tempting for governments at all levels to get into the trap of trying to have every region of the pour les gouvernements de tous les niveaux de se laisser

[Translation]

Deuxièmement, dans une large part, les compressions des dépenses visaient certaines catégories de bénéficiaires, ce qui a permis aux victimes d'alerter les journaux pour leur faire dire que le gouvernement menait une vaste opération de réduction des dépenses sur le dos des personnes âgées, des pauvres, des pêcheurs, des chômeurs, des pauvres usagers des transports ferroviaires et ainsi de suite.

Nous avons toujours été d'avis que tous les groupes qui profitent des programmes devraient assumer une part des sacrifices. Il ne devrait y avoir aucune discrimination; tout le monde devrait être touché y compris les entreprises.

Troisièmement, nous en sommes venus à la conclusion qu'il n'y a jamais eu de principes fondamentaux sur lesquels fonder les compressions. On s'est surtout laissé guider, semble-t-il, par une volonté de susciter le moins de résistance politique possible à l'époque, mais en général, on ne semble s'être appuyé sur aucun contexte économique ou social.

Notre première recommandation, et celle à laquelle nous attachons le plus d'importance, concerne la nécessité de vous entendre sur certains des principes qui devraient guider vos décisions. Pour revenir à l'exemple de General Motors, il est tout à fait dans l'ordre des choses que les actionnaires de General Motors recommandent à ses gestionnaires de fabriquer des produits de qualité que le public achètera, d'administrer l'entreprise de façon efficace, de s'en tenir aux tâches qu'ils peuvent le mieux accomplir et de mettre en place les mécanismes permettant de mesurer le rendement.

Dans notre deuxième recommandation, nous énumérons une série de principes que nous vous recommandons d'appliquer. Je vous signale que cette liste s'ajoute à notre politique de longue date, qui était énoncée dans notre présentation budgétaire de l'an dernier et qui est encore d'actualité au Board of Trade, politique qui consiste à imposer une compression uniforme et universelle de 3 p. 100 sur tous les programmes, sur toutes les dépenses.

Nous vous faisons en outre la recommandation suivante. Revenons au grands principes de base. Le Comité devrait rappeler aux députés et aux ministres du gouvernement que la Constitution canadienne énoncée dans l'AANB définissait les responsabilités du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux. Avec le temps, particulièrement au cours des 30 dernières années, le gouvernement fédéral s'est mis à empiéter sur les compétences provinciales.

À bien y penser, on n'a jamais entendu dire par personne que le service offert par le gouvernement en 1965 était de piètre qualité. Il est temps que le gouvernement fédéral concentre ses efforts pleinement et uniquement sur les seules tâches dont il est sensé s'occuper, et qu'il les accomplisse extrêmement bien, et qu'il se retire des domaines de compétence provinciale.

Il y a des exemples. Quelqu'un a parlé tantôt de celui de la forêt, mais il y en a d'autres.

Le deuxième principe consiste à s'en remettre à un seul mécanisme pour répartir la richesse et assurer le développement régional: celui des paiements de péréquation. Il est très tentant

country performing at better than the national average. It's a very expensive proposition. We just can't afford to do that any more, and we ought not have a myriad of subsidy programs for diversification and regional development. All other transfer payments to provinces should be phased out.

This may mean transfer of tax points to the provinces, but right now we have the worst of all worlds, where one level of government collects the revenue and the other spends. Now where is the accountability in that formula? If there is a need for national programs in post–secondary education, for example, this should be delivered directly and transparently so the taxpayer can see what the federal government is doing.

The third principle is to get out of subsidy programs, including subsidies to business. The more programs you have of this kind, the more likely it is the recipients, including provincial governments, will hold you to ransom. Taking subsidies is an addiction. The more you offer, the more we, the recipients, want. We commend the committee to study the lists of grants, contributions, and interest–free loans by the federal government and ask yourselves what business the national government has in most of these subsidies.

The fourth principle is to privatize. The federal government should get out of every operation of government that could be carried out by non-government bodies. The Department of Transport has made progress in the devolution of airport administration. Vancouver International Airport is a good example. Your committee should be asking why we shouldn't devolve the administration of marine ports, government-administered insurance programs such as CMHC, and other front-office operations, including passport offices and UIC and employment centres, of which there are over 1,000, incidentally, across the land.

It's interesting that the one thing people want when they go to a UIC office is usually an unemployment insurance cheque. It's the one thing they can't get at a UI office. That comes from a computer somewhere. It's rather like going to Safeway and not being able to get groceries. Just think about it. We have 1,000 offices not delivering the primary thing that the customer is looking for, and that doesn't cast any aspersions against the individuals trying to do a good job there, because generally they do.

The fifth principle is to consolidate. We wonder why we have four agencies doing coast guard duty: Fisheries, Transport, RCMP and Defence. We recommend the committee ask why these could not be consolidated into one agency with powers of enforcement of all maritime laws. There are other examples in that area, as well.

[Traduction]

prendre au piège, d'essayer de faire en sorte que chaque région ait une performance supérieure à la moyenne nationale. C'est une entreprise très coûteuse. Nous n'avons tout simplement plus les moyens de le faire, et nous aurions avantage à ne pas avoir une myriade de programmes de subventions pour réaliser la diversification et le développement régionaux. Tous les autres paiements de transfert aux provinces devraient être éliminés graduellement.

Celui pourrait nécessiter un transfert de points d'impôt aux provinces, mais à l'heure actuelle, nous connaissons le pire de tous les mondes, où un palier de gouvernement perçoit les revenus et l'autre dépense. Dites—moi où est l'imputabilité dans cette formule? S'il faut des programmes nationaux dans le secteur de l'enseignement post—secondaire, par exemple, ceux—ci devraient être appliqués directement et de manière transparente pour que le contribuable puisse être conscient de ce que fait le gouvernement fédéral.

Le troisième principe consiste à abolir les programmes de subvention, y compris les subventions aux entreprises. Plus on aura de programmes de ce genre, plus leurs bénéficiaires, y compris les gouvernements provinciaux, vous mettront à rançon. Les subventions sont une drogue. Plus vous en offrez, plus nous, les bénéficiaires, en voulons. Nous demandons instamment au Comité d'étudier la liste des subventions, des contributions et des prêts sans intérêts accordés par le gouvernement fédéral et de se demander quel intérêt a le gouvernement national à conserver la plupart de ces subventions.

Le quatrième principe concerne la privatisation. Le gouvernement fédéral devrait se retirer de tous les champs d'activité qui pourraient être exercés par des corps non gouvernementaux. Le ministère des Transports a fait des progrès en se départissant de l'administration des aéroports. L'Aéroport international de Vancouver est un bon exemple. Votre Comité devrait se demander pourquoi le gouvernement ne confierait pas à d'autres l'administration des ports, les programmes d'assurance publics comme celui de la SCHL, ainsi que d'autres services à la clientèle, y compris ceux offerts par les bureaux des passeports et les centres d'emploi et d'assurance—chômage. Soit dit en passant, il y en a plus de 1 000 dans tout le pays.

Assez étrangement, la seule chose que veulent les gens quand ils se présentent à un bureau d'assurance-chômage, c'est habituellement un chèque de prestation. C'est la chose qu'ils ne peuvent pas obtenir à un bureau d'assurance-chômage. Ce chèque est produit par un service informatique quelque part ailleurs. C'est comme aller magasiner à Safeway et ne pas pouvoir en sortir avec des produits alimentaires. Vous imaginez! Nous avons 1 000 bureaux qui ne donnent pas au client la principale chose qu'il recherche, et je ne dis pas cela pour parler contre les employés qui essaient de bien faire leur travail, car en général ils font bien leur travail.

Le cinquième principe concerne la nécessité de consolider les opérations. Nous nous demandons pourquoi il y a quatre organismes qui s'occupent de la Garde côtière: le ministère des Pêche et Océan, le ministère des Transports, la GRC et le ministère de la Défense. Nous recommandons au Comité de demander pourquoi ces fonctions ne pourraient pas être confiées à une seule agence qui aurait le pouvoir d'appliquer toutes les lois maritimes. Il y a également d'autres exemples dans ce domaine.

The sixth principle is that every decision by the government economic and social well-being as a nation depends on our ability to compete in global markets. Every decision should be tested to see whether it enhances or depletes our competitiveness.

• 1425

The World Competitiveness Report has just been published by the World Economic Forum in IMD. It's interesting to note Canada's position has slipped significantly over the past year in terms of our international competitiveness. In terms of government, we don't rank at the top of the pack either.

Finally, we make three additional specific recommendations. First, don't try to tax your way out of the fiscal problem. We've heard that from the previous group. Second, don't try to solve the problem with inflation. Third, de-index all programs, including pensions, now. It's the appropriate time to do it because inflation is low. Fourth, establish international competitiveness benchmarks for social and economic objectives.

Mr. Chairman and members of the committee, the action needed must be taken now. The economy is in an up cycle. If you accede to the temptation of the modest and partial measures of previous administrations, the problem will simply be deferred to another time. Unless control is regained now, it is an arithmetic certainty we will spin out of control in the next trough in the economic cycle.

We welcome your questions and discussion.

Ms Angela Schira (Secretary Treasurer, B.C. Federation of Labour): I'm Angela Shera. You have a copy of our brief and I'm not going to read through it. I'm just going to highlight a few of the areas so we can have some further discussions.

I'm appearing here today to urge representatives of the federal government to not slash spending if you want to reduce Canadian debt levels. Focus on increasing government revenues and make job creation the foundation of your strategy. If you can set solid targets for deficit reduction and inflation, why can't we set defined targets for job creation? Cut national unemployment from 10% to 6% over the next fiscal year.

Economists like Michael McCracken of Informetrica have estimated that \$1 billion in spending cuts will result in 20,000 lost jobs. Lisa Poulin Simon from Laval University estimated the direct cost of unemployment in the Canadian economy in terms of lost revenue was \$109 billion, or 15% of GDP during 1992-1993.

[Translation]

Le sixième principe ferait en sorte que toutes les décisions prises should be subjected to an international competitiveness test. Our par le gouvernement soient soumises à un test pour déterminer si elles mettent en péril notre compétitivité internationale. Notre bien-être socio-économique comme nation dépend de notre capacité à soutenir la concurrence sur les marchés mondiaux. Toutes les décisions devraient être vérifiées pour déterminer si elles favorisent ou si elles amoindrissent notre compétitivité.

> Le World Competitiveness Report vient d'être publié par le Forum économique mondial et l'Institut MEDE. Il est intéressant de constater que la position du Canada en matière de compétitivité internationale s'est détériorée de façon significative au cours de la dernière année. Pour ce qui est de l'administration gouvernementale, nous ne nous situons pas non plus au premier rang du peloton.

> Enfin, nous formulons trois autres recommandations précises. Premièrement, n'essayez pas de vous soustraire à votre obligation de régler le problème budgétaire. C'est une chose dont le premier groupe a parlé. Deuxièmement, n'essayez pas de régler le problème avec l'inflation. Troisièmement, désindexez tous les programmes, y compris les pensions, dès maintenant. Le moment s'y prête, car il n'y a presque pas d'inflation. Quatrièmement, fixez-vous des balises pour vos objectifs sociaux et économiques, de manière à maintenir notre compétitivité sur le plan international.

> Monsieur le président et honorables membres du Comité, il est temps d'agir dès maintenant. L'économie est dans un cycle à la hausse. Si vous cédez à la tentation de prendre des mesures modestes et partielles comme l'ont fait les administrations précédentes, vous ne ferez que reporter le problème. époque. Si nous ne prenons pas dès maintenant les moyens pour maîtriser notre situation budgétaire, nous allons être entraînés, avec une certitude arithmétique, dans une spirale qui nous fera perdre tout contrôle dès la prochaine dépression du cycle économique.

> Nous sommes maintenant prêts à recevoir vos questions et réflexions.

> Mme Angela Schira (secrétaire-trésorière, B.C. Federation of Labour): Je m'appelle Angela Shera. Vous avez une copie de notre mémoire que je ne vais pas lire en entier. Je veux tout simplement en brosser les grandes lignes pour alimenter la discussion.

> Je comparais ici aujourd'hui pour exhorter les représentants du gouvernement fédéral à ne pas sabrer inconsidérément dans les dépenses si vous voulez réduire le niveau de la dette canadienne. Votre stratégie devra être axée surtout sur l'augmentation des recettes gouvernementales et sur la création d'emplois. Si vous pouvez fixer des objectifs solides pour réduire le déficit et l'inflation, pourquoi ne pourriez-vous pas définir des objectifs précis en termes de création d'emplois? Faites passer le taux de chômage national de 10 p. 100 à 6 p. 100 d'ici la fin de la prochaine année financière.

> Selon certains économistes, comme Michael McCraken, d'Informetrica, une réduction des dépenses publiques de 1 milliard de dollars entraînera la perte de 20 000 emplois. Lisa Poulin Simon de l'Université Laval a estimé que le chômage avait coûté directement à l'économie canadienne 109 milliards de dollars en manque à gagner fiscal, ou 15 p. 100 du PIB en 1992-1993.

In addition to creating jobs, the federal government should reduce the debt by controlling interest rates and allowing moderate inflation. It's estimated a cut in interest rates of 1% would reduce the deficit by \$2.5 billion in two years, and \$3 billion in three years.

If the choice for workers is zero inflation but no income on the one hand, or a job and moderate inflation, the choice is very clear for workers. We can cope with higher prices, but we can't cope with no income and no work.

The government can also implement measures to limit the outflow of private capital from Canada and enhance its ability to raise money in Canada. For example, the government could remove the rules that allow RRSP and pension plans to invest 20% of their funds overseas. The government could also require certain percentages of RRSP investments be in government bonds.

Our brief suggests we have a minimum corporate tax in this country. In 1990, 63,000 corporations paid no taxes on \$14 billion worth of profits. I have a graph on personal and corporate taxes for the committee and members of this round table today. You'll see from this the share of federal revenue from 1961 to 1990 has changed.

• 1430

In regard to corporate taxation levels, the share of federal revenues was 21% in 1961 and is 7.5% in 1990, while individuals' taxes were at 32% in 1961 and in 1990 went to 50%. So in our brief our suggestion is that the federal government introduce a minimum corporate tax to prevent profitable companies from avoiding tax.

In regard to tax avoidance from multinationals, in 1992 the Auditor General concluded that tax arrangements for foreign affiliates were open to abuse and that Canadian companies were repatriating income tax–free and using tax havens. How does Canada benefit when Canadian firms can set up subsidiaries in foreign countries, ship their products back to Canada to compete with Canadian–made goods and then have their profits tax–exempt because their subsidiary is based in a tax haven? So we're suggesting that this area be specifically looked at.

In regard to business meals and entertainment deductions, the amount businesses are permitted to deduct should be reduced even further than it was in the last budget. There is little question that the taxpayers are subsidizing corporate boxes such as those at Canucks and the Blue Jays games for dinners and lunches at expensive restaurants or whatever at a time when 400,000 Canadians rely on food banks. It's a serious situation.

[Traduction]

En plus de créer des emplois, le gouvernement fédéral devrait réduire la dette en contrôlant les taux d'intérêt et en maintenant l'inflation à un niveau raisonnable. On estime qu'une réduction des taux d'intérêt de 1 p. 100 pourrait diminuer le déficit de 2,5 milliards de dollars en deux ans, et de 3 milliards de dollars en trois ans.

Si les travailleurs pouvaient choisir entre, d'une part, un taux d'inflation nul et sorti toutefois d'une absence de revenus et, d'autre part, un emploi et un taux d'inflation raisonnable, leur choix serait très clair. On peut vivre avec des prix plus élevés, mais on ne peut pas vivre sans revenu et sans travail.

Le gouvernement peut aussi mettre en oeuvre des mesures pour limiter les sorties de capitaux privés du Canada et favoriser l'investissement au Canada. Par exemple, le gouvernement pourrait abolir les règles qui permettent aux détenteurs de REER et de régimes de pension d'investir 20 p. 100 de leurs fonds à l'étranger. Le gouvernement pourrait également exiger que certains pourcentages des placements dans un REER soient affectés à l'achat d'obligations gouvernementales.

Nous suggérons dans notre mémoire d'instituer un impôt minimum pour les sociétés. En 1990, 63 000 sociétés n'ont payé aucun impôt bien qu'elles aient réalisé 14 milliards de dollars de profit. J'ai ici un graphique sur les impôts des particuliers et des sociétés que j'aimerais remettre aux membres du Comité et aux membres de cette tables ronde aujourd'hui. Vous y constaterez que la part des recettes fédérales s'est modifiée entre 1961 et 1990.

En ce qui concerne les niveaux d'impôt payés par les sociétés, la part des recettes fédérales étaient de 21 p. 100 en 1961 et de 7,5 p. 100 en 1990, tandis que la part des impôts payés par les particuliers étaient de 32 p. 100 en 1961 et de 50 p. 100 en 1990. C'est pour cette raison que nous suggérons dans notre mémoire que le gouvernement fédéral institue un impôt minimum sur le revenu des sociétés pour empêcher les entreprises rentables de se soustraire à l'impôt.

En ce qui concerne l'évitement fiscal de la part des multinationales, en 1992, le vérificateur général a conclu dans son rapport que les arrangements fiscaux pour les sociétés étrangères affiliées donnaient lieu à des abus et que certaines sociétés canadiennes rapatriaient des revenus exonérés d'impôts et investissaient dans des paradis fiscaux. Quel avantage représente pour le Canada le fait que des sociétés canadiennes puissent établir leur propre filiale dans des pays étrangers, rapatrier leurs produits au pays pour faire concurrence à des produits fabriqués au Canada et ensuite mettre leur profit à l'abri de l'impôt par l'entremise d'une filiale installée dans un paradis fiscal? Nous suggérons donc que le Comité examine cette question en particulier.

En ce qui concerne la déduction pour repas d'affaires et frais de représentation, le gouvernement devrait réduire à nouveau le montant que peuvent déduire les entreprises pour ces dépenses au delà de ce qui a été décidé dans le dernier budget. Il ne fait aucun doute que les contribuables subventionnent la location de loges aux joutes des Canucks et des Blue Jays ou des dîners dans des restaurants coûteux à un moment où 400 000 Canadiens se nourrissent dans les banques alimentaires. C'est une situation sérieuse.

In regard to deferred taxes, deferred corporate taxes have risen from \$3 billion in 1972 to approximately \$36 billion in 1992. The government should re-examine the idea that was proposed by former Liberal cabinet minister Eric Kierans back in 1968 that interest of 2% over prime would be levied on deferred taxes.

As for tax on stock exchange transactions, the federal government should consider imposing a small trading tax on the seller of every financial instrument.

There are a number of other areas that we are suggesting you look at, but I know in the interest of time you want us to move along. I just want to say that we are not saying in our brief that the government should remove all tax preferences and/or assistance to businesses, but as one Auditor General remarked in one of his reports, the income tax system is a high-risk mechanism for delivering incentives. So we suggest that the federal government look at those areas.

Tax rates should be increased—this is on an individual basis—for those earning more than \$100,000, more than \$150,000 and more than \$200,000. I think there should be a wealth tax in those areas. We should also be looking at reestablishing the 21-year rule for a family trust. There should be taxations there and also on lotteries. I'm sure you have heard that previously, but I want to stress it again: we should look at taxation on lotteries. I'm sure you know how much money can be raised by that. I'm sure there are other areas we can discuss in our round table.

If the government is serious about the public debate on reducing the national debt load, we should have before us a green paper on tax reform and a green paper on the implications of giving new directions to the Bank of Canada to control short-term interest rates and ease off on the inflation target.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you very much. Ms Gerson.

Dr. Carole Gerson (Member of the Board, Canadian Federation for the Humanities): I'm Dr. Carole Gerson. I'm an associate professor in the Department of English at Simon Fraser, where I teach Canadian Literature. I'm appearing here today as a member of the board of the Canadian Federation for the Humanities, la Fédération canadienne des études humaines. This is a national organization representing Canada's universities and more than 30 scholarly societies with over 8,000 members engaged in research-driven teaching across Canada.

Nous travaillons et enseignons dans les deux langues officielles,

and I passed out a fact sheet identifying the organization for further et je vous ai distribué une fiche d'informations sur la fédération. clarification.

[Translation]

En ce qui concerne les impôts reportés, le montant global des impôts reportés par les sociétés est passé de 3 milliards de dollars en 1972 à environ 36 milliards en 1992. Le gouvernement devrait réexaminer l'idée qui avait été proposée par l'ancien ministre libéral Eric Kierans en 1968 selon laquelle il faudrait exiger le paiement d'un intérêt équivalent au taux préférentiel plus 2 p. 100 pour tous les impôts reportés.

En ce qui concerne l'impôt sur les transactions boursières, le gouvernement fédéral devrait songer à imposer un impôt minime au vendeur de n'importe quel type d'instrument financier.

Il y a un certain nombre d'autres aspects que nous vous suggérons d'examiner, mais, étant donné que vous êtes pressés par le temps, vous aimeriez que nous passions rapidement. Je veux dire simplement que nous ne disons pas dans notre mémoire que le gouvernement devrait supprimer tous les privilèges fiscaux et toute forme d'aide aux entreprises, mais comme le vérificateur général l'a fait remarquer dans un de ses rapports, le régime fiscal est un mécanisme fort risqué pour octroyer des stimulants. Nous demandons donc au gouvernement fédéral d'examiner ces questions.

Les taux d'imposition devraient être augmentés—sur une base individuelle, j'entends—dans le cas des revenus supérieurs à 100 000\$, à 150 000\$ et à plus de 200 000\$. Je pense également qu'il devrait y avoir un impôt sur la fortune. Nous devrions également rétablir la règle de 21 ans pour les fiducies familiales. Celles-ci devraient être assujetties à l'impôt, tout comme les gains réalisés à la loterie. Je suis sûr qu'on vous a déjà parlé de cette hypothèse, mais j'insiste, nous devrions taxer les gains réalisés à la loterie. Je suis sûr que vous savez à quel point le gouvernement pourrait y gagner. Je suis sûr également qu'il y aurait d'autres questions dont nous pourrions discuter dans notre table ronde.

Si le gouvernement est sérieux en tenant un débat public sur la réduction de la dette nationale, nous devrions avoir devant nous un Livre vert sur la réforme fiscale et un Livre vert sur les incidences des instructions qui seraient données à la Banque du Canada pour qu'elle puisse contrôler les taux d'intérêt à court terme et reviser ses objectifs à la baisse au sujet de l'inflation.

Le vice-président (M. Campbell): Je vous remercie beaucoup. Madame Gerson.

• 1435

Mme Carole Gerson (membre du conseil d'administration, Fédération canadienne des études humaines): Je m'appelle Carole Gerson, je suis professeur adjointe au Département d'anglais de l'Université Simon Fraser où j'enseigne la littérature canadienne. Je comparais ici aujourd'hui à titre de membre du conseil d'administration de la Fédération canadienne des études humaines, Canadian Federation for the Humanities. C'est une organisation nationale qui représente les université du Canada et une trentaine de sociétés savantes représentant plus de 8 000 membres qui font de l'enseignement axé sur la recherche partout au

We work and teach in both official languages,

This committee is asking serious questions regarding our current fiscal status and long-term economic future. I would like to draw your attention to the economic value of this country's investment in humanities, education and training.

The term "humanities" includes the study of languages, literatures, linguistics, theatre, translation, philosophy, ethics, art, music, history, aesthetics, classics, religion, and the study of Canada itself.

The position of the federation is that education in the humanities is critical to this government's commitment to lifelong learning, a phrase that has been turning up in a lot of documents, to employment flexibility, and to the intellectual capital that will produce the innovative thinking needed for the 21st century. The recent government discussion paper "Improving Social Security in Canada" states "employers, governments and learning institutions all need to play a leadership role in fostering their crucial shift to a learning culture". Education in the humanities contributes to the employability skills outlined in the brochure "Employability Skills Profile", which I've asked to have passed out in both English and French. It is put out by the Conference Board of Canada. This brochure stresses the need for the ability to think, to communicate and to learn.

Humanities students learn how to learn; how to define problems, how to do research, how to use resources, how to draw their own past and present culture. They also acquire the cross-cultural understanding essential in today's global economy. Not surprisingly, in Statistics Canada's recent survey of attitudes of bachelor's graduates towards their programs, students from the arts and humanities were more satisfied than students in other fields with their acquisition of skills and independent thinking and communication.

Equally important to Canada's future development is the contribution made by humanities specialists to the human, moral and ethical issues that surround scientific research and the application of technology.

In addition to these general matters I would like to address one specific concern. It is our understanding that the government's program review may consider a cut in the budget of the Social Sciences and Humanities Research Council, Le Conseil de recherches en sciences humaines, commonly known as SSHRC or CRSH, both of which are slightly unfortunate acronyms, but that's what we have.

Let me explain what this means. I'll refer you to the pie chart that also should have been circulated. If not, it will turn up.

Of the \$7 billion spent by the federal government on granting councils that support much of the university-based research in Canada and most of the research in the humanities.

[Traduction]

Votre comité pose des questions graves sur notre situation financière actuelle et notre avenir économique à long terme. Je veux porter à votre attention la valeur économique des investissements du Canada dans les études humaines, l'éducation et la formation.

Les études humaines comprennent les langues, les littératures, la linguistique, le théâtre, la traduction, la philosophie, la déontologie, les beaux-arts, la musique, l'histoire, l'esthétique, les humanités, la religion et l'étude du Canada lui-même.

Pour notre fédération, l'étude des sciences humaines est essentielle aux engagements qu'a pris le gouvernement à l'endroit de l'acquisition continue du savoir, une expression que l'on retrouve dans bien des documents, de la polyvalence et du capital intellectuel qui produira la pensée novatrice qui sera nécessaire au 21e siècle. Dans le récent document de travail du gouvernement intitulé «La sécurité sociale dans le Canada de demain», on peut lire ce qui suit: «Les employeurs, les gouvernements et les établissements d'enseignement devront tous jouer un rôle de premier plan pour favoriser ce passage crucial à une culture de l'acquisition du savoir.» L'étude des sciences humaines contribue à l'acquisition de compétences exposées dans la brochure «Profil des compétences relatives à l'employabilité», que je vous ai demandé de distribuer en anglais et en français, et qui a été publié par le Conference Board du Canada. Dans cette brochure, on insiste sur la nécessité d'être capable de penser, de communiquer et d'apprendre.

étudiants en sciences humaines apprennent apprendre: comment définir les problèmes, comment faire une recherche, comment utiliser les ressources, comment mettre à profit sa propre culture passée et présente. Ils acquièrent également une compréhension des autres cultures qui est essentiel dans l'économie mondiale d'aujourd'hui. Il n'est donc pas étonnant que, dans une enquête récente de Statistique Canada sur l'opinion des bacheliers sur leurs programmes d'études, les étudiants en Lettres et en Sciences humaines étaient plus satisfaits que ceux des autres disciplines des compétences, de l'indépendance d'esprit et de la faculté de communiquer qu'ils avaient acquises.

L'apport des spécialistes en Sciences humaines aux questions humaines, morales et éthiques qui entourent la recherche scientifique et l'application de la technologie est tout aussi important pour l'évolution du Canada.

Outre ces propos plus généraux, je voudrais traiter d'une question précise. Nous avons cru comprendre que, dans le cadre de sa réforme des programmes, le gouvernement envisagerait de comprimer le budget du Conseil de recherche en Sciences humaines, le Social Sciences and Humanities Research Council, généralement désigné par son sigle CRSH ou SSHRC, qui ne font malheureusement pas un acronyme.

Laissez-moi vous expliquer ce qu'une telle mesure signifierait. Je vous prie de regarder le graphique circulaire qui aurait dû vous être distribué. Si vous ne l'avez pas déjà, vous le recevrez bientôt.

Sur les 7 milliards de dollars investis par le gouvernement science and technology, about \$1 billion goes to the three fédéral dans les sciences et la technologie, environ un milliard de dollars est versé aux trois conseils qui subventionnent une bonne partie de la recherche universitaire au Canada et presque

It is divided as shown in this chart. The SSHRC, which represents about 55% of Canada's academic research community, receives about 12% of federal research spending. In other words, the approximately \$100 million in the SSHRC budget represents about one–seventieth of the total S and T envelope.

This council's budget has already diminished in relation to the demands made upon it. Its administrative and operating costs are less than 10% of its budget. The success rate of applicants continues to decline and the council cannot afford now to fund nearly one—third of the projects deemed worthy of support.

Another victim is the aid to scholarly publications program, which assists with the publication of scholarly books. Their reductions have meant that so far in the last two years, 56 academic books are not receiving the kind of subsidy they could have expected in other times, and very important research is not getting published. In other words, this is an agency that is now cut to the bone.

Humanities researchers are not seeking parity with scientists and medical researchers. We don't need their labs and equipment, but we do need to maintain the minimal support we have been receiving with our grants.

I can speak very briefly as the holder of an SSHRC grant in relation to my own project. Of the money we've received over the past six years, which is approximately \$200,000, the vast majority goes directly to support researchers, students and postgraduates. None of it comes to me at all. In fact, budgeting is very tight. In other words, this kind of support goes directly to students who are learning how to do research. Furthermore, many students would much rather work at this kind of job than increase their debt load.

I am therefore here to make two requests: to ask the government to honour its earlier commitment in the budget of February 1994 not to cut the funding of the Social Sciences and Humanities Research Council, and more generally to recognize the value of curiosity—driven academic research, which allows our country's best minds to pursue issues and problems to the best of their ability and sometimes even leads to Nobel Prizes.

• 1440

Investment in education, which at the university level entails the interdependence of teaching and research, is an investment in Canada's future.

What to cut? I have one suggestion, and this has to do with something our researcher looked at. According to Monsieur Jean–Robert Gauthier, speaking in the House of Commons on March 25, reforms to the Auditor General Act would save taxpayers "billions of dollars by allowing the Auditor General to swiftly report problems and require their immediate correction". This suggests that substantial internal government savings could go a long way to reduce the deficit before we begin to cut into essential social, educational and research programs.

[Translation]

toute la recherche en sciences humaines. L'argent se répartit comme l'indique le graphique. Le CRSH, qui représente environ 55 p. 100 des chercheurs universitaires au Canada, reçoit à peu près 12 p. 100 de ce que le fédéral consacre à la recherche. Autrement dit, le budget d'environ 100 millions de dollars du CRSH représente à peu près un dix—septième de l'enveloppe totale des sciences et de la technologie.

Le budget du Conseil a déjà diminué par rapport aux besoins. Les frais d'administration et de fonctionnement constituent moins de 10 p. 100 du budget. Le taux d'acceptation des demandes continue à diminuer et le Conseil n'a maintenant plus les moyens de subventionner près du tiers des projets jugés méritoires.

Le programme d'aide aux publications savantes, grâce auxquelles la publication de livres érudits est subventionnée, est une autre victime des compressions à cause desquelles, depuis deux ans, 56 ouvrages ne sont pas subventionnés au niveau auquel on se serait attendu autrefois. De plus, des recherches très importantes ne sont pas publiées du tout. Autrement dit, nous avons maintenant un Conseil complètement décharné.

Les chercheurs en sciences humaines ne réclament pas la parité avec les scientifiques et la recherche médicale. Nous n'avons besoin ni de laboratoires ni de matériel compliqué, mais nous avons tout de même besoin de l'appui minimum que nous apportaient les subventions.

Comme j'ai moi-même reçu une subvention du CRSH pour un projet personnel, je peux vous en parler un peu. Au cours des six dernières années, nous avons reçu environ 200 000\$ qui ont servi en bonne part à rémunérer les chercheurs, les étudiants de premier, deuxième et troisième cycles. Je ne reçois rien pour moi. D'ailleurs, le budget est très serré. Autrement dit, cet argent sert directement aux étudiants qui apprennent à faire de la recherche. En outre, bien des étudiants aiment mieux faire ce genre de travail qu'augmenter leur dette.

Je suis donc ici cet après-midi pour vous présenter deux demandes: que le gouvernement tienne la promesse qu'il avait faite dans son budget de février 1994 de ne pas comprimer le budget du Conseil de recherche en sciences humaines, et qu'il reconnaisse la valeur de la recherche universitaire inspirée par la curiosité, qui permet aux plus grands esprits de notre pays de réfléchir à des questions et à des problèmes au mieux de leurs compétences, ce qui leur vaut parfois un prix Nobel.

Investir dans l'éducation qui, en milieu universitaire, conjugue enseignement et recherche, c'est investir dans l'avenir du Canada.

Où faut-il procéder à des compressions? J'ai une suggestion qui se rapporte à ce que nos chercheurs ont examiné. Selon M. Jean-Robert Gauthier, qui prenait la parole à la Chambre des communes le 25 mars dernier, modifier la Loi sur le vérificateur général permettrait aux contribuables d'économiser des milliards de dollars en autorisant le vérificateur général à faire rapport rapidement des problèmes qui doivent être corrigés sans tarder. Cela signifie que des économies internes considérables permettraient de réduire le déficit sans que l'on soit obligé de réduire des programmes essentiels, qu'ils soient sociaux ou qu'ils concernent l'éducation ou la recherche.

Thank you.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you very much, Dr. Gerson, Mr. Steen.

Mr. W.R. Steen (Individual Presentation): Gentlemen, you have a copy of my statement; I'll go through it quickly.

On October 18 the Minister of Finance made a presentation to you entitled "Creating a Healthy Fiscal Climate". In this he indicated spending estimates totalling \$163 billion for the 1995–96 fiscal year. This total is comprised of \$119 billion in government program expenditures and \$47.3 billion of interest on debt. In addition, a \$2.5 billion–contingency is provided. To gauge this spending estimate, the minister forecast revenues at \$133 billion for that year.

With regard to the revenue side of the equation, the Minister of Finance makes reference to certain allowances that in effect reduce revenues. He refers to education costing \$314 million, charitable donations costing \$845 million and retirement savings costing \$14.9 billion.

The objective to reduce the deficit to 3% of GDP by 1996–97 means having a target deficit for that year of \$25 billion. The current projected figures for the year show a deficit of \$31.1 billion—a shortfall of \$6.1 billion from the target.

Acknowledging the fact that Canadians believe they are already taxed to the hilt and that the bulk of savings should be achieved through cuts in spending and not through higher taxes, the Minister of Finance charges you with getting the answers to three questions. One, are the government's economic growth and interest rate assumptions reasonable and prudent? Two, what do you believe the balance should be between cuts in spending and revenue measures? Three, what specific actions would you recommend to get us to our target, where should we cut and by how much? If you believe increases in revenue are warranted, how should they be done?

With regard to the economic assumptions, interest rates are assumed to be 50 basis points higher than what the private sector is forecasting. Therefore short—term rates are set at 6.7% for the next two years to 1995, and 6.1% in 1996. Long—terms rates are assumed to be 8.7% in 1995 and 8% in 1996. These appear to be conservative, and to answer the minister's question, they are prudent, although an economy carrying the debt of Canada may be doing well to achieve these rates.

The growth rate has been set at 3.8% per year and should be, again, achievable. Here again, the interest rates may be a burden.

In his statement he mentions a number of principles that can be utilized to determine the revenue measures that may be considered. Improving the overall efficiency of the economy, increasing fairness in the tax system and broadening the tax base are preferable to raising taxes.

[Traduction]

Je vous remercie.

Le vice-président (M. Campbell): Merci beaucoup, madame Gerson. Monsieur Steen.

M. W.R. Steen (présentation individuelle): Messieurs, vous avez reçu une copie de mon mémoire. Je vais vous le présenter rapidement.

Le 18 octobre, le ministre des Finances vous a fait un exposé intitulé «Instaurer un climat financier sain», dans lequel il indiquait que les prévisions de dépenses totalisaient 163 milliards de dollars pour l'année financière 1995–1996. Ce montant comprend 119 milliards de dollars pour les dépenses des programmes et 47,3 milliards de dollars pour l'intérêt de la dette. On a en outre prévu un fonds pour éventualité de 2,5 milliards de dollars. Pour apprécier ces prévisions de dépenses, le ministre prévoit des recettes de 133 milliards de dollars cette année.

Quant aux recettes, le ministre des Finances mentionne certaines provisions qui diminuent en fait les recettes. Entre autres, l'éducation coûtera 314 millions de dollars, les dons aux organismes de charité, 845 millions de dollars, et les régimes enregistrés d'épargne retraite, 14,9 milliards de dollars.

Le ministre a pour objectif de ramener le déficit à 3 p. 100 du PIB d'ici 1993–1997, soit un déficit de 25 milliards de dollars cette année-là. D'après les prévisions actuelles pour l'année en cours, le déficit serait de 31,1 milliards de dollars — un écart de 6,1 milliards de dollars par rapport à l'objectif.

Attendu que les Canadiens se trouvent déjà taxés à mort et que le gros des économies devrait être réalisé grâce à des compressions des dépenses et non grâce à une hausse des taxes, le ministre des Finances vous demande de répondre à trois questions. Premièrement, est—ce que les hypothèses du gouvernement quant au taux de croissance économique et au taux d'intérêt sont raisonnables et prudentes? Deuxièmement, quel est le dosage approprié entre les compressions de dépenses et les mesures touchant les recettes? Troisièmement, quelles mesures précises recommanderiez—vous pour nous aider à atteindre notre objectif, où devrait—on faire des réductions et quel devrait en être le montant? Si vous croyez qu'il est justifié d'augmenter les recettes, expliquez nous comment y parvenir.

Quant aux hypothèses économiques, on suppose que les taux d'intérêt seront supérieurs de 50 points de base à ce que prévoit le secteur privé. Par conséquent, les taux à court terme seraient fixés à 6,7 p. 100 en 1995 et à 6,1 p. 100 en 1996. On suppose que les taux à long terme seront de 8,7 p. 100 en 1995 et de 8 p. 100 en 1996. Pour répondre à la question du ministre, ce sont des hypothèses prudentes, quoi qu'une économie aussi endettée que le Canada a intérêt à s'en tenir à de tels taux.

On suppose que le taux de croissance sera de 3,8 p. 100 par année ce qui, là encore, est réalisable. Toutefois, les taux d'intérêt pourraient être un fardeau.

Dans son exposé, le ministre énonce certains principes qui pourraient servir à déterminer les mesures relatives aux recettes qu'il faut envisager. Améliorer la rentabilité globale de l'économie, rendre la fiscalité plus équitable et élargir l'assiette fiscale sont des solutions préférables à la hausse des impôts.

With regard to balancing spending cuts and revenue measures, some revenue matters require attention. Personal income taxes are high enough. If you consider the federal and provincial rates, the first bracket of up to \$29,000 is at 17% federal. Take 52.5% of that for provincial and you have a total tax of \$7,671 on a \$29,000 income. The next bracket of \$29,590 is taxed at 26%, for \$7,694. Take 52.5% for the province, another \$4,000, and you take \$11,700 out of the \$29,000 income. Considering two levels of income, \$30,000 after taxes is \$22,329, or \$429 per week. The sum of \$60,000 after taxes is \$40,595, or \$780 per week to take home. This is before the employee even takes his Canada Pension or UIC contributions. At those levels there is really not enough to pay the

[Translation]

Quant au dosage des compressions et des mesures concernant les recettes, il faut se pencher sur certaines considérations intéressant les recettes. L'impôt sur le revenu des particuliers est déjà assez élevé. Le taux d'imposition fédéral est de 17 p. 100 sur les revenus jusqu'à concurrence de 29 000\$. Si on ajoute à cela l'impôt provincial qui est de 52,5 p. 100 de l'impôt fédéral, un particulier qui a un revenu imposable de 29 000\$ doit payer 7 671\$ à l'impôt. La tranche d'imposition suivante de 29 590\$ est imposée au taux de 26 p. 100, ce qui donne 7 694\$. Avec l'impôt provincial de 52,5 p. 100, on ajoute encore 4 000\$, ce qui donne 11 700\$ d'impôt sur ces 29 000\$ de revenu. Étant donné les deux niveaux d'imposition, un salaire brut de 30 000\$ est réduit à 22 329\$ après impôt, soit 429\$ par semaine. Sur un salaire de 60 000\$, il ne reste après impôt que 40 595\$, soit 780\$ net par semaine. Et il faut encore soustraire les cotisations à l'assurance-chômage et au Régime de pension du Canada. Avec un tel revenu, on a du mal à payer son loyer.

• 1445

The tax on the lower–income group should be alleviated. There are no personal savings at this level and the additional disposable income would go straight into the economy. Furthermore, consideration should be given to the elimination of the income surtaxes. These are taxes on incentive and encourage the underground economy.

To the extent that income taxes are alleviated, particularly at the lower income levels, some of the shortfall should be taken up at the corporate level. Corporate tax rates are high enough, but capital cost incentives and other allowances should be reconsidered. Capital cost allowance rates for all classes of equipment and structures could be reviewed with a view to shaving a point or two off the rates. This does not increase taxes for corporations, it just prolongs it.

Transfer payments in the form of old age security need to be reduced. The OAP should probably be restructured such that it is granted as an income supplement, not universally. This would eliminate the need for the income tax claw-back provisions. Consideration should also be given to whether non-residents collect it. This money should be kept in the country.

The unemployment insurance system has to be made self-funding. The present system is based on a maximum insurable earning for which a premium amount is paid by the employee, with the employer contributing 1.4 times this. The system has to be restructured and experience-rated at the employee level for frequency of use and separately at the employer level based on industry experience. Workers' compensation assessments are based on industry experience and this approach could be adopted for unemployment.

Abuses in the existing system must be eliminated. Discretion at the commission's level in granting unemployment insurance should be discontinued. The definitions of just cause for quitting were recently expanded and recent case law in this area has even broadened the discretionary powers of commission agents. Claims for unemployment insurance should be based solely on loss of employment for economic causes.

Il faudrait diminuer l'impôt sur les revenus les plus faibles. À ce niveau, il n'y a aucune épargne personnelle et le supplément de revenu disponible profiterait directement à l'économie. De plus, il faudrait songer à supprimer les surtaxes sur les revenus qui ne font qu'encourager l'économie souterraine.

On pourrait compenser la perte de recettes fiscales découlant d'une diminution de l'impôt sur les revenus les plus faibles par une hausse de l'impôt sur les sociétés. Les taux d'imposition pour les sociétés sont déjà assez élevés, mais il faudrait repenser les diverses allocations dont celle pour le coût en capital. Il faudrait réviser le taux de cette allocation à la baisse pour toutes les catégories de matériel et de structure, en diminuant les taux d'un point ou deux. Ce ne serait pas une augmentation de l'impôt des sociétés, mais on prolongerait la période d'amortissement.

Les paiements de transfert pour la sécurité de la vieillesse doivent être réduits. Le programme ne devrait plus être universel; il faudrait sans doute le restructurer afin qu'il serve plutôt de supplément de revenu. On n'aurait plus besoin des dispositions de récupération liées à l'impôt. Il faudrait aussi se demander si des non-résidants touchent cette allocation. L'argent devrait rester au Canada.

Le régime d'assurance-chômage devrait être auto-suffisant. Le régime actuel est financé au moyen de la prime versée par l'employé en fonction de ses gains assurables, l'employeur versant une cotisation égale à 1,4 fois celle de l'employé. Il faut restructurer le régime afin que les primes dépendent de la fréquence d'utilisation de l'employé et, du côté des employeurs, de la situation dans l'industrie en général. C'est ainsi que fonctionnent les régimes d'indemnisation des travailleurs. On pourrait faire la même chose pour l'assurance-chômage.

Il faut que cessent les abus. La Commission ne devrait plus avoir le pouvoir discrétionnaire d'accorder des prestations d'assurance-chômage. On a récemment élargi la définition des motifs de démission acceptable, et dans des arrêts récents, les tribunaux ont élargi les pouvoirs discrétionnaires des agents de la Commission. Les prestations d'assurance-chômage ne devraient être accordées qu'à ceux qui perdent leur emploi pour des raisons économiques.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): I'm sorry to interrupt, but we are trying to keep presentations fairly brief.

Mr. Steen: Okay.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): You can certainly table the presentation, but if you could wrap up and just summarize the remainder of it. . .

Mr. Steen: Okay, I can do that very handily.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you.

Mr. Steen: The point with regard to UI is that the discretion at the commission level should not be allowed. The rules should be strict. You should only get it if you are unemployed for economic reasons. On the other hand, employers should assume more responsibility with regard to the allowance of claims and releasing of employees and they should be more responsible in controlling the job opening aspects.

I would like to read the section on the GST. Action taken to reduce the deficit will be largely dependent on the fate of the GST. The present tax does not appear to have generated the additional revenue anticipated. This may be in part due to economic conditions. However, the government has to consider the possibility that the abusiveness of this tax in conjunction with income surtaxes and their visibility has resulted in a significant underground economy. It's cheaper if you pay cash. Surely you have run across it,

The revenue minister has been reported as saying this underground economy is robbing the legitimate Canadian economy of \$60 billion to \$70 billion. It is proposed to increase audits, investigations and collections in order to pursue this. However, there is nothing in the budget proposals that directly attacks this underground. Why not consider an excise tax on significant cash deposits and withdrawals between financial institutions and their clients? Provincial and federal sales taxes totalling 14% on \$16 billion of underground cash would generate \$8.4 billion.

• 1450

There are a number of other programs in the system that relate to natural resources: transportation, justice, industrial, regional and scientific support, heritage, social programs, foreign affairs, defence and general government services. These are areas the government can look at for themselves.

With regard to specific actions, the minister asked, where do we cut? If you look at the tax schedules, I show the increase in the deficit from 1984 to 1993 as almost entirely due to interest payments. The forecast out to the year 2000 reflects this further.

The results I reached of the operating government expenditures are normally close to even. I'm saying that the cost of our deficit is made up entirely of interest and the only way you're going to get rid of it is to offset that \$30 billion to \$40 billion with cuts.

[Traduction]

Le vice-président (M. Campbell): Je suis désolé de vous interrompre, mais nous ne voulons pas que les exposés soient trop longs.

M. Steen: Très bien.

Le vice-président (M. Campbell): Vous pouvez déposer votre mémoire, mais nous vous serions reconnaissant de conclure en résumant le reste. . .

M. Steen: Bien, ce ne sera pas difficile.

Le vice-président (M. Campbell): Merci.

M. Steen: Au sujet de l'assurance—chômage, la Commission ne devrait pas avoir de pouvoirs discrétionnaires. Les règles devraient être fermes. Seuls ceux qui sont au chômage pour des raisons économiques devraient toucher des prestations. Par contre, les employeurs devraient assumer une plus grande responsabilité pour les mises à pied de leurs employés. Ils devraient contrôler les débouchés d'une manière un peu plus responsable.

Je voudrais lire la partie sur la TPS. Les mesures prises pour réduire le déficit dépendront surtout du sort de la TPS. La taxe actuelle ne semble pas avoir rapporté les recettes prévues. C'est peut—être dû en partie à la conjoncture économique. Toutefois, le gouvernement doit envisager la possibilité que cette taxe exagérée liée à la surtaxe des revenus fait en réalité prospérer l'économie souterraine. Cela revient moins cher de payer comptant. On vous l'a certainement déjà proposé.

Le ministre du Revenu aurait dit que l'économie souterraine prive l'économie canadienne légitime de 60 à 70 milliards de dollars. Pour contrer le problème, on propose de faire plus de vérifications et d'enquêtes, et de s'occuper de la perception des créances. Toutefois, aucune mesure n'est prévue dans le budget pour s'attaquer directement à l'économie souterraine. Pourquoi ne pas envisager une taxe d'accise sur les dépôts et retraits de grandes quantités d'argent liquide dans les institutions financières? Les taxes de vente provinciales et fédérales conjuguées représentent 14 p. 100; si 16 milliards de dollars sont en circulation dans l'économie souterraine, cela représenterait des recettes de 8,4 milliards de dollars.

D'autres programmes encore dans le système ont trait aux ressources naturelles :les transports, la justice, l'aide à l'industrie, aux régions et aux scientifiques, le patrimoine, les programmes sociaux, les affaires étrangères, la défense et les services gouvernementaux. Ce sont des domaines que le gouvernement devrait examiner lui—même.

Quant à savoir quelles compressions il faut effectuer, si vous regardez les annexes sur l'impôt, j'y ai indiqué que l'augmentation du déficit entre 1984 et 1993 est presqu'entièrement imputable au paiement des intérêts de la dette. Il en est de même pour les prévisions jusqu'à l'an 2000.

D'après mes calculs, le montant des dépenses de fonctionnement du gouvernement est presque identique à celui des recettes. Cela signifie que notre déficit est dû exclusivement aux intérêts et que le seul moyen de se débarrasser de ces paiements, c'est de faire des compressions de l'ordre de 30 à 40 milliards de dollars.

On the last sheet of my presentation I've stated the areas I think you can look at.

The UI is projected to be self-sustaining. Right now there's no cost for UI in the forecast. Cancel the Canada Assistance Plan; that's \$7 billion. Cancel other transfer payments; that's \$14 billion. Make crown corporations self-funding; that's \$5 billion. Reduce old age security payments by \$4 billion. That will give you \$30 billion, which is what you need before the end of the decade to get out of this hole.

Thank you.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you, Mr. Steen. The committee will look at your paper with great interest.

Mr Cameron

Mr. Ken Cameron (President, Canadian Cattlemen's Association): Thank you, Mr. Chairman.

The Canadian Cattlemen's Association welcomes this opportunity to take part in the discussions about the state of the economy and the choices facing the government in the next budget.

The Canadian beef cattle industry is the single largest sector of Canadian agriculture, generating \$5 billion in farm cash receipts in 1993. Over the last 10 years it has become a major contributor to Canada's balance of trade, with net exports of \$931 million in 1993.

The ability of the industry to compete in the North American and international markets is heavily dependent on the fiscal and monetary environment in which it has to operate. Interest and exchange rates as well as taxes and other regulatory costs play a very important role in determining our competitive position.

There are clear signs of recovery in the Canadian economy. However, the speed and extent of the recovery will be undermined by the large public debt held by all levels of government. It is our view that reduction and eventual elimination of that debt must be the single most important policy objective of the federal government for the foreseeable future. We have a number of comments on how we believe the government should address this very important problem.

The primary instrument of deficit elimination must be reduced government spending. Tax increases will further dampen any economic recovery and erode the competitive position of export—dependent industries such as ours.

We are opposed to taxes levied on activities and inputs. We believe the primary source of taxes from businesses must be net profits. We believe that agriculture faces unique financial problems including high capital input, relatively low returns and very erratic income levels caused by critical markets and variable weather conditions.

These problems have to be recognized in the tax system. For that reason we support the continuation of specific tax measures for agriculture such as cash accounting and the \$200,000 capital gains exemption.

[Translation]

À la dernière page de mon mémoire, j'indique les domaines sur lesquels vous devriez vous pencher.

On suppose que le régime d'assurance-chômage s'autofinance. En ce moment, il n'y a rien de prévu pour l'assurance-chômage dans les prévisions. On économise 7 milliards de dollars en supprimant le Régime d'assistance publique du Canada, 14 milliards de dollars en annulant d'autres paiements de transfert, 5 milliards de dollars en obligeant les sociétés d'État à s'autofinancer. On peut économiser 4 milliards de dollars en diminuant les prestations de sécurité de la vieillesse. On économise ainsi 30 milliards de dollars et c'est ce qu'il faudra faire d'ici la fin de la décennie si l'on veut se sortir du trou.

Je vous remercie.

Le vice-président (M. Campbell): Merci, monsieur Steen. Le Comité va étudier votre mémoire avec un grand intérêt.

Monsieur Cameron.

M. Ken Cameron (président, Canadian Cattlemen's Association): Merci, monsieur le président.

La Canadian Cattlemen's Association est contente d'avoir été invitée à participer à la discussion sur l'état de l'économie et sur les choix que le gouvernement devra faire dans son prochain budget.

L'industrie canadienne du boeuf constitue le segment le plus important de l'agriculture canadienne puisqu'elle a produit, en 1993, 5 milliards de dollars de rentrées. Depuis 10 ans elle joue un grand rôle dans la balance commerciale du Canada puisque ses exportations nettes avaient une valeur de 931 millions de dollars en 1993.

La compétitivité de notre industrie sur les marchés nord-américains et internationaux dépend énormément du climat financier et monétaire dans lequel elle doit fonctionner. Les taux d'intérêt et les taux de change ainsi que les taxes et les coûts imposés par la réglementation sont déterminants pour notre compétitivité.

On relève maintenant de vrais signes de reprise au Canada. Toutefois, le rythme et l'étendue de la reprise sont gelés par la lourde dette publique de tous nos paliers de gouvernement. Le seul objectif primordial du gouvernement fédéral dans un avenir rapproché doit être la réduction et la disparition éventuelles de cette dette. Nous voulons vous exposer comment, selon nous, le gouvernement devrait s'attaquer à ce problème très grave.

Le principal moyen de combler le déficit, c'est de comprimer les dépenses publiques. Si l'on augmente davantage les taxes, on ralentira encore plus la reprise économique et on nuira à la compétitivité des industries comme la nôtre qui sont tributaires de l'exportation.

Nous sommes contre le prélèvement de taxe sur les activités et les intrants. Ce sont les profits nets des entreprises qu'il faut taxer. L'agriculture éprouve des difficultés financières particulières parce qu'elle nécessite une forte capitalisation, que les rendements sont relativement faibles et que les revenus sont en dents de scie à cause de instabilité des marchés et de conditions météorologiques incertaines.

Le régime fiscal doit tenir compte de ces problèmes. C'est pourquoi nous sommes pour le maintien des mesures fiscales particulières à la l'agriculture telles que la comptabilité de caisse et l'exemption de 200 000\$ sur les gains en capital.

We continue to seek a form of deferred income trust plan that would replace existing government income support measures and would allow farmers and ranchers to establish their own tax–protected income stabilization accounts.

On the issue of cost reduction, we support the principle of reviewing all government spending programs, including those in the areas of general safety nets, health and education.

It is apparent that the social support network now in place is costly and inefficient and generates ongoing dependence. We're hopeful that the current review of the national health program will result in a much cheaper but equally effective system.

We support the proposals put forward by the government with respect to changes in education funding.

It is apparent that over the last three decades considerable duplication in government programs and services has occurred. We encourage you and your provincial colleagues to move quickly to deal with overlapping and duplicated activities.

• 1455

We are opposed to government financial support to industry, business and special interest groups. While these activities may not be a major component of the government's budget, they undermine public support for major spending cuts in areas such as health and education.

Canadian beef cattle producers are prepared to see the elimination of all direct subsidies to agriculture, so long as every sector and region is treated equally. As you are aware, Canadian cattle producers themselves sought the elimination of the tripartite stabilization program for the beef cattle industry.

While we are prepared to work with other agricultural commodity groups to explore non-trade distorting and commodity-neutral income stabilization measures, we would prefer that such measures be financed entirely by producers. We support elimination of the export subsidy paid to western grain farmers under the Western Grain Stabilization Act. This subsidy has created significant distortions in the Canadian farm economy and has been a major impediment to rationalization of the grain handling and transportation system.

We are prepared to accept the reduction of government services provided to our industry, so long as all sectors and regions are treated equally. However, in considering such reductions, we believe that the government must develop a clear understanding of its proper role in the various areas under consideration, and the relative benefits of different programs and activities.

[Traduction]

Nous continuons à réclamer la création d'une fiducie pour l'impôt reporté afin de remplacer les mesures gouvernementales actuelles qui assurent un certain niveau de revenu, et de permettre aux agriculteurs et aux éleveurs de bétail de créer leur propre compte non imposable pour stabiliser leurs revenus.

Au sujet de la réduction des coûts, nous appuyons en principe le réexamen de tous les programmes de dépenses publiques, y compris ceux dans le domaine de la sécurité sociale, de la santé et de l'éducation.

Manifestement, le réseau d'aide sociale actuel coûte cher, n'est pas nécessairement efficace et entraîne une dépendance permanente. Nous espérons que la révision actuelle du programme national de santé aboutira à un régime qui coûte beaucoup moins cher mais qui est tout aussi efficace.

Nous appuyons les modifications proposées par le gouvernement pour le financement de l'éducation.

Il est évident que depuis une trentaine d'années, il y a énormément de chevauchements et de double emploi dans les services et programmes gouvernementaux. Nous vous encourageons à régler rapidement ces problèmes avec vos homologues provinciaux.

Nous sommes contre une aide financière gouvernementale aux industries, aux entreprises et aux groupes de pression. Même si ce n'est peut-être pas un montant très élevé par rapport au budget du gouvernement, ces dépenses poussent la population à s'opposer à d'importantes compressions dans des domaines tels que la santé et l'éducation.

Les éleveurs de bétail du Canada sont prêts à accepter l'abolition de toutes les subventions directes à l'agriculture, à condition que tous les secteurs et toutes les régions soient traités également. Vous n'êtes pas sans savoir que les éleveurs ont eux-mêmes demandé l'abolition du programme tripartite de stabilisation des revenus de leur industrie.

Nous sommes prêts à travailler de concert avec les autres secteurs agricoles pour trouver des mesures de stabilisation du revenu sans effets sur le commerce et sur les denrées, mais nous préférerions que celles—ci soient financées entièrement par les producteurs. Nous sommes pour la suppression de la subvention à l'exportation versée aux producteurs de grains de l'Ouest en vertu de la Loi de stabilisation concernant le grain de l'Ouest. Cette subvention a provoqué des distorsions considérables dans l'économie agricole du Canada et elle a énormément nui à la rationalisation du réseau de manutention et de transport du grain.

Nous sommes prêts à accepter une diminution des services gouvernementaux fournis à notre industrie dans la mesure ou tous les secteurs et toutes les régions sont traités également. Toutefois, nous croyons qu'avant d'imposer de telles diminutions, le gouvernement doit préciser le rôle qu'il a à jouer dans divers domaines à l'étude, ainsi que les avantages relatifs des divers programmes et activités.

It is essential that the industry be involved in these deliberations and have an opportunity to indicate its views on where it prefers to see limited government resources used. For a decision to introduce or increase fees for government services in May, we believe the government must also agree to allow users the opportunity to be actively involved in decisions about the development and running of such services.

In some cases it may be appropriate for the industry to take over responsibility for programs and services. We believe any reduction in government programs and services must be matched by an effective attempt to reduce the regulatory cost of government activities.

Over the last few years a series of reviews in government policies and programs, including one looking specifically at agriculture, has resulted in numerous proposals on how regulatory cost could be reduced. We encourage you to move quickly to adopt these proposals.

On behalf of the Canadian Cattlemen's Association, I'd like to thank you for this opportunity.

Mr. Fred Olynyk (Senior Citizens' Association of British Columbia): I represent the Senior Citizens' Association of British Columbia, and our issues of concern are OAS and CP pensions, social programs, the health care system, low—cost housing, transportation and education. All mentioned have a bearing on the lives of seniors in some form or another.

We hear and read of the Fraser Institute and C.D. Howe Institute informing the government that millions of dollars would be saved by clawing back on OAS and CP pensions and social programs. They have already hit us seniors in multiple ways, to the point that we are sacrificing more than our share toward the deficit. It has become regretful and should be modified.

We do not hear of any institute informing the government about the savings that could be had by clawing back lucrative MPs' pensions and loopholes in the tax system for corporations that make millions in profits and never pay any taxes, or the enormous spending by government on programs that get nowhere.

Bill C-91 should be rescinded so there could be a saving by using generic drugs to seniors, public and private health-care plans, and Canadians will pay for their own drugs. Why do we have restrictive legislation on the manufacture of generic drugs by our own Canadian drug manufacturers, while giving a monopoly to foreign-owned multinational drug companies?

• 1500

We cannot let our health care system deteriorate any more. As seniors, we are paying our share into the system, and have for years. Will there be more cuts in payments to the provinces for the health system in the 1995 budget?

There is a need for low—cost housing, whether in the form of co—op housing structure or in other types. Will there be provisions in the budget for this type of housing?

[Translation]

Il est essentiel que l'industrie participe à ces discussions et ait l'occasion de faire connaître son opinion sur l'utilisation des ressources limitées du gouvernement. En décidant d'imposer en mai des frais pour les services gouvernementaux ou d'augmenter les frais déjà perçus, le gouvernement doit accepter que les utilisateurs puissent participer activement à toute décision concernant la conception et l'administration de ces services.

Dans certains cas, il vaudra mieux que l'industrie assume la pleine responsabilité des programmes et services. Nous croyons que toute diminution des programmes et services publics doit être compensée par une tentative réelle de diminuer les frais qu'occasionne la réglementation.

Depuis quelques années, une série d'études des politiques et programmes gouvernementaux, dont un se rapportant expressément à l'agriculture, a abouti à de nombreuses propositions pour réduire le coût de la réglementation. Nous vous encourageons à adopter ces propositions le plus rapidement possible.

Au nom de la Canadian Cattlemen's Association, je vous remercie de nous avoir permis de comparaître devant vous.

M. Fred Olynyk (Senior Citizens' Association of British Columbia): Je représente la Senior Citizens' Association of British Columbia. Ce qui nous intéresse tout particulièrement, c'est la sécurité de la vieillesse, le Régime de pension du Canada, les programmes sociaux, les soins de santé, les logements à loyer modique, les transports et l'éducation. Tous ces sujets influent sur la vie des personnes âgées d'une manière ou d'une autre.

Nous avons pu lire les propositions du Fraser Institute et de l'Institut C.D. Howe suggérant au gouvernement d'économiser des millions de dollars en récupérant les paiements de sécurité de la vieillesse, les pensions de vieillesse et en comprimant les programmes sociaux. On s'est déjà attaqué de multiples façons aux personnes âgées; nous en sommes rendus à faire plus que notre part pour réduire le déficit. C'est regrettable, et il faut que cela change.

Aucun institut ne s'est prononcé sur les économies que réaliserait le gouvernement en récupérant les lucratives pensions des députés et en supprimant les échappatoires fiscaux qui permettent aux sociétés de réaliser des millions de dollars de profits sans jamais payer d'impôts, ou en comprimant les dépenses considérables que le gouvernement engage pour des programmes qui ne mènent nulle part.

On devrait abroger la Loi C-91 afin d'économiser en permettant aux personnes âgées et aux régimes de santé publics et privés d'utiliser des médicaments génériques. Les Canadiens paieront alors pour des médicaments fabriqués ici. Pourquoi une loi qui empêche nos compagnies canadiennes de fabriquer des médicaments génériques tout en accordant un monopole aux grandes multinationales des produits pharmaceutiques qui appartiennent à des étrangers?

Nous ne pouvons pas laisser notre système de soins de santé se dégrader davantage. En tant que personnes âgées, nous versons notre contribution au système, et nous l'avons fait pendant des années. Le budget de 1995 va-t-il prévoir d'autres réductions dans les sommes versées aux provinces pour le système de santé?

Nous n'avons pas suffisamment de logements bon marché, que ce soit sous la forme de coopératives ou autre. Le budget va-t-il prévoir des mesures pour ce type de logement?

There is a dire need for transportation in communities. As seniors age they do not drive, so they become dependent on other transportation.

Seniors will not stand by and allow any more claw-backs that would affect them in any way in their standard of living. We will remember in future all the promises made, if they are not kept.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you, sir. We move then to Ms Gullickson.

Ms Sherrill Gullickson (Downtown Granville Tenants Association): Thank you for allowing me to speak here as well. I found out Friday that I was going to speak, and I received this package this morning, so I would ad lib by adding a lot of support for what has been said here today.

I come from the Downtown Granville Tenants Association and have a long background in anti-poverty.

I'm asking you to balance the budget, by all means. I'm asking you to make appropriate cuts, by all means. But in taking that one cut we're talking about, the social safety net for people who are poor, know this: you'll increase the costs by that small cut. Health costs would increase. Welfare costs would increase, crime would increase. Family breakdown increases. Child poverty increases. The bottom line is what they need is education, training, and employment to overcome that. Then they too would be those taxpayers. As the previous speaker has said, then they could pay their share. They can't right now, because there are no jobs out there. That's why I'm here.

Someone said the economy is growing. In doing so, I would expect Canada to grow as a whole. But poverty is growing faster than the other area. That's an imbalance I think corporations have to look at. Any tax incentives should be tied directly, and only, to hiring practices and training practices, and to those companies that invest in people.

I've heard a lot of good ideas today, and I support them.

I'm asking you not to slash spending. I'm asking you to balance it. There are people on the top who pay no taxes. I've heard today that 50% of my paycheque goes to you guys—that and more, because we have special needs in our family, and we don't have access to different programs that would allow independence. A lot of people have no alternative but to stay dependent on this system, when in fact they really just want to work.

It's also been said that people on income assistance in B.C. don't have adequate money to live on. A single individual makes \$540 a month. I can relate to that. Downtown Granville Street is one of the poorest streets in Canada. That isn't enough money to go around, to live in a rat–infested, cockroach–infested, inadequate one room without plumbing. But if you go to work and you get a minimum–wage job, that individual on welfare is actually making more than you. So I am asking for some

[Traduction]

Il existe un grave problème de transport dans nos collectivités. Les personnes âgées ne conduisent pas, elles ont donc besoin d'autres moyens de transport.

Les personnes âgées ne vont pas permettre que l'on réduise encore leur niveau de vie. Je vous signale que nous nous souviendrons des promesses qui ont été faites et nous agirons si elles ne sont pas respectées.

Le vice-président (M. Campbell): Je vous remercie monsieur. Nous allons passer à M^{me} Gullickson.

Mme Sherrill Gullickson (Downtown Granville Tenants Association): Je vous remercie de me permettre de prendre la parole ici. J'ai appris vendredi que j'allais comparaître et j'ai reçu ces documents ce matin, je vais donc improviser en appuyant ce qui s'est dit ici aujourd'hui.

Je représente la Downtown Granville Tenants Association et je suis active depuis longtemps dans la lutte contre la pauvreté.

Je vous demande d'équilibrer le budget, cela est important. Je vous demande de faire les compressions qui s'imposent, c'est également important. Mais au sujet des compressions dont nous parlons, le filet de sécurité destiné aux pauvres, il faut que vous sachiez ceci. Cette compression va entraîner une augmentation correspondante des coûts. Les coûts de santé vont augmenter. Les coûts d'aide sociale vont augmenter, ainsi que la criminalité. Les problèmes familiaux vont augmenter. La pauvreté des enfants va augmenter. La réalité, c'est qu'il faut répondre à leurs besoins en matière d'éducation, de formation et d'emploi pour leur permettre de redevenir actifs sur le marché du travail. Ils redeviendraient alors des contribuables. Comme l'a dit l'intervenant qui m'a précédé, ils pourraient eux aussi faire leurs contributions. Ils ne peuvent pas le faire pour le moment parce qu'il n'y a pas de travail. C'est pourquoi je suis ici.

Quelqu'un a dit que l'économie repartait. Il faudrait que l'ensemble du Canada connaisse cette croissance. Mais la pauvreté augmente plus vite que le reste. Il y a un déséquilibre dont devraient tenir compte les grandes sociétés. On ne devrait accorder d'incitations fiscales que pour favoriser des mesures d'embauche ou de formation et récompenser les sociétés qui choisissent d'investir dans les ressources humaines.

J'ai entendu beaucoup d'idées aujourd'hui elles sont excellentes et j'y suis favorable.

Je ne vous demande pas de réduire les dépenses. Je vous demande de viser un équilibre. Il y a des gens en haut de l'échelle qui ne paient pas d'impôt. J'ai entendu aujourd'hui que la moitié de mon chèque de paye est pour vous—et même davantage, parce que nous avons des besoins spéciaux dans notre famille et nous n'avons pas accès à des programmes qui nous permettraient d'être indépendants. Il y a beaucoup de gens qui sont obligés de dépendre du système, alors qu'ils préféreraient de beaucoup travailler.

Quelqu'un a également dit qu'en Colombie—Britannique, les gens qui recevaient un complément de revenu n'avaient pas suffisamment d'argent pour vivre. Un célibataire reçoit 540\$ par mois. Je peux comprendre cette remarque. La rue Granville au centre—ville est une des rues les plus pauvres du Canada. Il n'y a pas suffisamment d'argent, les gens vivent avec les rats et les coquerelles, sans toilettes, dans une seule pièce. Si vous tentez de travailler et obtenez du travail au salaire minimum, le

occur.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you very much. Ms Carr.

Ms Adriane Carr (Executive Director, Western Canada Wilderness Committee): I'm an executive director with the Western Canada Wilderness Committee, which is a 15-year-old society, B.C. registered, with federal charitable status. We're dedicated to preserving wilderness in order to safeguard biodiversity and ecological processes, and also to promoting a truly sustainable use of the rest of the land base. We have 22,000 members. We support ourselves primarily through the sale of our educational products, by donations, and by membership fees. Last year our gross revenues were \$2.2 million.

I'm going to give Paul the opportunity to hand out one of our educational products. We do a calendar on endangered wilderness, printed in Canada. We pay more to do that, but we believe in supporting the Canadian businesses and we use the profits here to save wilderness within Canada.

• 1505

I have a lesson I'd like to present. We've gone through this. I think it's an important lesson to share, given what is happening to Canada right now. About four years ago, due to the downturn in the economy and also because a major campaign we were involved in was partially successful, we had a reduction in revenues, a 50% drop, from \$2.8 million to \$1.4 million in one year. This resulted in our becoming a society greatly in debt. Our internal decision-making structure was not able to cope with a debt situation at that point. So we had a \$700,000 debt. For a \$2.2 million operation, that's quite a substantial debt.

Our survival was completely dependent on a number of factors-number one, the good will of our creditors, who accepted long-term payment plans, both of which are now paid off. We have about eight months left to finish off all the payments. The restructuring of our decision-making itself enabled us to make very quick executive decisions about downsizing. This we did, by over 40%, in terms of staff, salaries and general overhead. The dedication of those people who remained, the feeling of really working together towards a long-term goal gave us that energy, that commitment to continue on.

The reason I give you this sketch is because I believe some of the problems we're facing as a country are very similar. We're on a micro scale; you're on a macro scale. Indeed, our debt represented a maximum of about \$25 per member, I believe the debt of Canada is something on the order of \$20,000, or more than \$20,000 per person, man, woman and child, in this country. Your revenues are a lot greater than ours. So you ought to have the opportunity to do something to cope with this.

[Translation]

additional help. I'm asking for penny-wise and dollar-foolish not to célibataire qui bénéficie de l'aide sociale gagne en fait plus que vous. Je demande donc que l'on fasse un effort. Je ne voudrais pas que l'on fasse des économies de bouts de chandelle.

> Le vice-président (M. Campbell): Je vous remercie beaucoup. Madame Carr, vous avez la parole.

> Mme Adriane Carr (directrice exécutive, Western Canada Wilderness Committee): Je suis la directrice exécutive du Western Canada Wilderness Committee, un organisme qui a été créé il y a 15 ans, qui est enregistré en Colombie-Britannique et qui a le statut d'organisme de charité fédéral. Nous nous consacrons à la préservation de la nature de façon à protéger la biodiversité et les processus écologiques, nous tentons également de favoriser l'utilisation vraiment durable des terres qui nous restent. Nous avons 22 000 membres. C'est principalement la vente de nos produits éducatifs, les dons et les frais d'adhésion qui nous permettent de financer nos dépenses. L'année dernière, nos recettes brutes se sont élevées à 2,2 millions de dollars.

> Je vais demander à Paul de vous remettre un de nos produits éducatifs. Nous publions un calendrier sur la nature en danger, calendrier qui est imprimé au Canada. Cela nous coûte plus cher mais il nous paraît important de soutenir les entreprises canadiennes et nous utilisons les bénéfices pour sauver la nature ici au Canada.

> J'ai une expérience dont j'aimerais vous faire part. Nous avons connu les mêmes difficultés. Il me paraît important de vous décrire cette expérience compte tenu de ce qui se passe au Canada actuellement. Il y a environ quatre ans, nos recettes ont baissé de moitié, elles sont passées de 2,8 à 1,4 million de dollars en un an, pour toutes sortes de raisons, notamment à cause de la situation économique et aussi parce que nous avions lancé une campagne d'envergure qui a connu un succès mitigé. Notre organisme s'est donc retrouvé avec une lourde dette. Notre structure décisionnelle interne n'a pas été en mesure de réagir efficacement à cette situation. Notre dette s'élevait à 700 000\$. Pour un budget de 2,2 millions de dollars, cela représente une dette importante.

> Nous avons survécu grâce à un certain nombre de facteurs—tout d'abord, nos créanciers ont fait preuve de bonne volonté, ils ont accepté de rééchelonner le remboursement de la dette, qui a été remboursée depuis. Dans huit mois, nous aurons remboursé toutes nos dettes. Nous avons également restructurer notre appareil décisionnel, ce qui nous a permis de prendre très rapidement des décisions sur la réduction de nos activités. Nous avons réduit de plus de 40 p. 100, aussi bien les dépenses de personnel, les salaires que les frais généraux. Les gens qui sont restés étaient très motivés, on avait le sentiment de travailler ensemble à un but à long terme, ce qui nous a donné la force et la volonté de le faire.

Je vous relate ces faits parce que je pense que notre pays fait face à des problèmes très semblables. Nous sommes une à une micro-échelle; vous êtes à une micro-échelle. En fait, notre dette ne représente qu'environ 25\$ par membre. Je crois savoir qu'au Canada la dette est de l'ordre de 20 000\$, ou peut-être plus de 20 000\$, par personne, homme femme et enfant. Vos recettes sont bien supérieures aux nôtres. Vous devriez donc avoir la possibilité de faire quelque chose.

The big problem is not dealing with the debt problem, not recognizing you've got it and allowing it to continue. I believe Canada is still in that position, where we are accumulating debt. We are not stopping the increase in debt, let alone turning it around to alleviate it.

Our solution was cutting overhead while simultaneously increasing the profile of what made us a society—our campaign work, the public profile of those campaigns, the activities that drew our support base to us. This required refocusing and redirecting all our resources to the intensification of our campaigns. Thus, we generated more revenues. This required a very clear vision of the primary mission of the wilderness committee.

We believe the long-term solution to Canada's debt lies in duplicating our success. We will be out of debt very shortly. You have to start with clearly defining the mission, clearly defining what you envision for Canada. Otherwise, spending cuts will not make sense or will not achieve the goal you want. We think that vision has to be rooted in the fundamental principle that a thriving and a sound economy must be based on sound ecological principles. When you ignore the ecology, the environment itself, you will not have a long-term economic solution.

Once you've defined your vision, you can cut. You will know where to cut. We believe cutting can occur at virtually every level and in every program within government. When you are faced with the need to determine which programs indeed support the achievement of your vision for Canada, you will certainly know which ones support the rooting of economic development, for example, in ecologically sound principles. Then you can raise revenues. We believe it is possible to raise revenues through, for example, increased taxes on resources and corporate profits and the redirection of resources within government to achieving your main goals.

We're going to give a couple of examples as to where we as a society feel those cuts should not take place or where they ought to take place. This is probably unusual, since we're very devoted to spending within Canada and keeping our profits here. We still believe very strongly in a global vision. In fact, if we ignore the ecological or economic problems of Third World countries, those problems do come home to roost, because we are bound by one ecological system, our planet Earth.

• 1510

So we don't feel that there should be cuts in ODA, foreign

[Traduction]

Le pire serait de ne pas s'attaquer au problème de la dette, de refuser de reconnaître qu'elle existe et permettre qu'elle s'aggrave. Je pense que le Canada est encore dans la situation où la dette continue à s'accumuler. Nous n'avons pas encore réussi à stopper l'augmentation de la dette, et encore moins à la réduire.

Notre solution a consisté à réduire les coûts fixes tout en intensifiant les activités qui sont conformes à l'image de notre organisme—nos campagnes, la façon dont ces campagnes sont perçues par le public, les activités qui sont conformes aux attentes de nos membres. Cela nous a obligés à remanier nos ressources pour les consacrer à l'intensification de nos campagnes de sensibilisation. C'est ce qui nous a permis d'augmenter nos recettes. Pour y arriver, nous avons dû redéfinir clairement quelle était la principale mission de notre Comité de défense de la nature.

Nous pensons qu'il est possible d'apporter une solution à long terme au problème de la dette du Canada en s'inspirant de notre réussite. Nous aurons acquitté notre dette très bientôt. Il faut commencer par définir clairement la mission, c'est-à-dire clairement définir comment vous voyez l'avenir du Canada. Sans cette opération, les compressions n'ont pas de sens ou ne permettront pas d'atteindre les objectifs désirés. Nous pensons que cette vision de l'avenir doit s'appuyer sur le principe fondamental suivant: une économie saine et prospère doit être fondée sur de sains principes écologiques. Il n'est pas possible d'envisager une solution à long terme pour l'économie sans tenir compte de l'écologie et de l'environnement.

Lorsque ces objectifs auront été clairement définis, il sera alors possible de procéder à des compressions. Vous saurez dans quel secteur il faut le faire. Nous pensons qu'il est possible de procéder à des compressions à tous les niveaux et dans tous les programmes du gouvernement, ou presque. Lorsque vous serez amenés à vous demander quels sont les programmes qui permettent de réaliser les objectifs fixés pour le pays, il vous sera facile de déterminer ceux qui assurent la base du développement économique, par exemple, selon de bons principes écologiques. Cela vous permettra alors d'augmenter les recettes. Nous pensons qu'il est possible d'augmenter les recettes par exemple en augmentant les impôts sur les ressources et les bénéfices des sociétés et en redéployant les ressources dont dispose le gouvernement pour chercher à réaliser les objectifs fondamentaux.

Nous allons vous donner quelques exemples pour vous indiquer les secteurs qui devraient, d'après nous, en tant qu'organisme, faire l'objet de compressions et ceux qui ne devraient pas en subir. Cela est sans doute inhabituel, parce que nous nous efforçons de dépenser notre argent au Canada et d'y conserver nos bénéfices. Nous croyons toutefois qu'il est très important d'avoir une vision mondiale. En fait, si nous ne tenons pas compte des problèmes économiques et écologiques du Tiers monde, ces problèmes vont venir nous hanter, parce que nous faisons tous partie du système écologique, la planète Terre.

C'est pourquoi nous ne pensons pas qu'il faudrait réduire aid, but that the kind of spending that goes on in terms of l'APD, l'aide extérieure, mais il faudrait que les sommes que overseas development assistance ought to be redirected from nous consacrons à l'aide au développement à l'étranger ne megaprojects and the kinds of large-scale economic programs, soient pas utilisées pour financer des méga-projets et des

Finance

[Text]

smaller-scale kinds of programs that are in fact being initiated right now by the federal government through an innovative program under CIDA called the Environment Development Support Program. There you have innovation taking place that may indeed provide us with examples on how to all work better within this country.

I want to agree with my partner here from the Board of Trade to say that there are subsidies, including to the environment movement itself, that we feel could be cut, because there is a sort of a free enterprise wing of the environment movement and we feel that we ought to be gaining our support from the public, which gives us the freedom to criticize government.

We should pass laws to increase the ability of people to donate to charities. There is, I believe, a motion or a suggestion that taxation benefits or donations to charities are under examination right now. We believe that those should not be cut and in fact ought to be increased.

Certainly the massive subsidy of industry right now is neither healthy economically nor ecologically. We certainly believe that Canada's federal government ought to restore the excise tax on wood products that previously existed. It derived phenomenal benefit and allowed the programs in forestry that have been very beneficial to the forest industry in this country to take place. The removal of that excise tax gave the U.S. the ability to collect the tax equivalent in the form of a tariff and lost us in Canada tax money that ought to have stayed here to develop the industry here. So we'd like to see that reinstated.

We certainly don't want to see the debt as an excuse to abrogate our responsibilities to protect endangered species and ecosystems, particularly according to the biodiversity convention. I would like to see us redirect, particularly in the form of some very good model programs.

In particular, I would like—perhaps during the question period-to talk more at length about the ability to use a place like Clayoquot Sound as an on-the-ground example of how you can indeed develop sustainably and redirect government funding and money to sustain an economy that is in fact very vibrant and can be even more vibrant.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you very much.

We've certainly had a range of views expressed in this panel this morning. People have urged us to make the focus business, people, and ecology. I hope in the course of our questions and responses to questions we'll engage each other in a little bit of back and forth on these various visions.

Monsieur Brien.

[Translation]

which frequently in fact increase environmental problems, to the programmes économiques à grande échelle, projets et programmes qui bien souvent aggravent les problèmes environnementaux, et privilégier des programmes de plus petite taille, dont s'occupe en fait à l'heure actuelle le gouvernement fédéral dans le cadre d'un nouveau programme de l'ACDI appelé le Programme de soutien à l'environnement et au développement. C'est le genre d'innovation qui pourrait être transposée à notre pays et nous permettrait d'obtenir de bons résultats.

> Je voudrais également dire que je suis d'accord avec mon collègue du Board of Trade lorsqu'il affirme que l'on pourrait supprimer certaines subventions, y compris celles qui sont accordées aux organismes environnementaux, parce qu'il existe une partie de ces organismes qui sont favorables à la libre entreprise et qui pensent que ces organismes devraient arriver à se financer grâce aux contributions du public, ce qui leur donne en outre la liberté de critiquer le gouvernement.

> Nous devrions adopter des mesures qui accorderaient un traitement encore plus favorable aux dons faits aux organismes de charité. Je crois savoir que l'on a proposé de revoir le traitement fiscal favorable accordé aux dons de charité. Nous pensons qu'il ne faudrait pas réduire ces avantages mais bien au contraire les augmenter.

> Les subventions que l'on accorde massivement à l'industrie à l'heure actuelle ne sont pas une bonne chose, ni sur le plan économique ni sur celui de l'écologie. Nous sommes convaincus que le gouvernement fédéral du Canada devrait rétablir la taxe d'accise sur le produit du bois. Cette taxe lui permettrait de se procurer des recettes importantes et de mettre sur pied des programmes de foresterie qui ont eu un effet très positif sur notre industrie forestière. Les Etats-Unis ont profité de la suppression de la taxe d'accise pour percevoir une taxe équivalente sous la forme d'un droit de douane et ont pris au Canada des rentrées fiscales qui auraient dû demeurer dans notre pays et servir à développer notre industrie. C'est pourquoi nous souhaitons que cette taxe soit rétablie.

> Nous ne pensons pas que l'on puisse utiliser la dette comme excuse pour ne pas assumer nos responsabilités en matière de protection des espèces et des écosystèmes en danger, compte tenu en particulier de la Convention sur la biodiversité que nous avons ratifiée. J'aimerais que nous réaffections nos ressources, qu'elles soient utilisées en particulier pour mettre sur pied de très bons programmes modèles.

Si cela est possible pendant la période des questions, j'aimerais parler plus en détail de l'idée d'utiliser un endroit comme Clayoquot Sound pour montrer concrètement ce qu'il est possible de faire pour pratiquer le développement durable et réaffecter les fonds publics pour soutenir une économie qui est en fait dynamique et pourrait l'être encore davantage.

Le vice-président (M. Campbell): Je vous remercie beaucoup.

Je constate que nous avons entendu un large éventail d'opinions ce matin. On nous a demandé de privilégier les entreprises, les ressources humaines et l'écologie. J'espère qu'au cours de l'échange qui va suivre, nous allons pouvoir préciser un peu ces diverses optiques.

Mr. Brien.

M. Brien: Merci, monsieur le président.

Dans un premier temps, j'avais relevé quelques points intéressants de la première partie de l'exposé des représentants du *Board of Trade* lorsqu'ils ont parlé des dédoublements et des chevauchements. Il ne faut jamais oublier que ce ne sont pas uniquement les chevauchements avec les provinces qui sont en cause mais qu'il y en a également à l'intérieur des mêmes paliers de gouvernement. Il serait intéressant d'entendre vos suggestions à cet égard.

La présentation de M^{me} Schira m'a fait plaisir. Mes collègues du Bloc québécois et moi-même, nous sommes reconnus car plusieurs des revendications qu'elle a faites en ce qui a trait à l'impôt minimum des corporations, aux paradis fiscaux des filiales à l'étranger, aux déductions fiscales pour les billets de saison du hockey et du baseball et aux fiducies familiales, étaient également les nôtres.

• 1515

Il ne faut pas oublier que dans le document *Emploi et croissance*, on veut donner des cibles au niveau du déficit et de la dette, mais pas au niveau de l'emploi. Pourtant, il y a là une avenue intéressante et on n'a pas de cibles au niveau de l'emploi ni au niveau de la croissance.

J'aimerais que vous reveniez sur ce point—là, sur l'importance pour vous d'avoir des cibles au niveau de l'emploi. J'aimerais également que M. Steen, qui parle de couper le régime d'assistance publique de sept milliards de dollars, nous explique comment cette mesure—là pourrait être très positive et quel serait son impact pour les bénéficiaires.

On parle des clientèles de l'aide sociale qui sont soutenues en partie par les provinces et par le gouvernement fédéral. Que faites—vous avec ces individus qui verront leurs revenus coupés de moitié?

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Ms Schira.

Ms Schira: The reference to the importance about the missing pieces, the growth on employment and the deficit that nobody seems to be talking about, the deficit is the human deficit of double—digit unemployment rates for the last decade.

While we talk about debt and deficit on the financial side for the federal government, we don't look at that human deficit. I think it's important when we talk about the growth that we talk about growth in employment levels. If we can set targets of 3% of GDP, which the finance minister has done, we should be able to set targets to bring our unemployment levels down from the double digit numbers to the 6% level and further in years to come.

It is important to recognize why we should do that. It is a cost to our benefits in this country, be it welfare, be it unemployment insurance, but it is also a cost to business in this country when we have that type of unemployment level, because consumer spending is... I listened to the radio this morning. Consumer spending is up. Why is it up? It's up because I think people were having a bit more confidence in Canada.

If we are now going to talk about just cuts in this country, people are going to start getting nervous. If we don't target employment levels and bring down unemployment for me and for the people I represent, it it is the most important issue that we face in this country.

[Traduction]

Mr. Brien: Thank you, Mr. Chairman.

I had first noted some interesting points in the first part of the presentation made by the representatives of the Board of Trade, when they talked about overlaps. One should not forget that we are not only talking with overlaps with the provinces, but there are overlaps too within the same level of government. I would like to hear your suggestions on that subject.

I really liked the presentation by Mrs. Schira. My colleague from the Bloc Québécois and myself, we were quite in agreement because we have put forward proposals which are quite close to those she made concerning the minimum tax for corporations, foreign fiscal havens for subsidiaries, tax deduction for season hockey and baseball tickets as well as family trusts.

One should not forget that in the document *Employment and Growth*, we wish to set targets for deficit—and debt—control, but not for employment. Even though it seems to be an interesting avenue,

we have no targets for employment or growth.

I'd like you to come back to that point, to the importance of having employment targets. I would also like Mr. Steen who talks of cutting the Canada Assistance Plan by almost seven billion dollars, to explain to us how such a measure can achieve very positive results and what impact it might have on the beneficiaries.

Welfare recipients' benefits are paid for in part by the provinces and in part by the federal government. What would happen to those people who would see their income cut by half?

Le vice-président (M. Campbell): Madame Schira.

Mme Schira: J'ai parlé de l'importance des pièces manquantes, de la croissance de l'emploi et du déficit dont personne ne semble vouloir parler, le déficit qui est le déficit humain causé par les taux de chômage galopants enregistrés au cours de la dernière décennie.

Nous parlons de la dette et du déficit du gouvernement fédéral, mais nous ne parlons pas de leur répercussions sur la personne. Lorsque l'on parle de croissance, il me paraît important de parler de la croissance de l'emploi. Lorsque l'on fixe des objectifs de 3 p. 100 du PIB, comme l'a fait le ministre des Finances, nous devrions être également capables de faire passer notre taux de chômage de 10 p. 100 et plus à 6 p. 100 et de le faire baisser davantage par la suite.

Il est important de bien comprendre pourquoi nous devrions agir ainsi. Le chômage oblige le pays à verser des prestations d'aide sociale ou d'assurance—chômage, mais il coûte également de l'argent aux entreprises lorsque son taux est élevé, parce que les dépenses des consommateurs... J'écoutais la radio ce matin. Les consommateurs recommencent à dépenser. Pourquoi? Je crois que c'est parce que les gens ont davantage confiance dans leur pays.

Lorsque l'on parle uniquement de compressions, cela rend les gens nerveux. Nous devons chercher à atteindre certains niveaux d'emploi de manière à réduire le chômage; c'est pour moi et les gens que je représente la question la plus importante qui se pose au pays à l'heure actuelle.

31 - 10 - 1994

[Text]

While I don't disagree that the debt and deficit is important, the most important issue is jobs for people in this country. We don't address that. Hopefully, that's what we're doing today. You can hear from people across this country that this is even more important.

The Vice—Chair (Mr. Campbell): Mr. Steen, do you wish to reply to Mr. Brien?

Mr. Steen: Just quickly regarding CAP, I think the point really is that the activities should be totally in provincial hands. They are closer to the line of action and they are in a position better to assess the needs of the welfare and needy recipients.

I understand federal government funds are pretty well restricted with regard to contributions to the provincial governments in this regard. There are probably areas in the program that should be changed in their thrust from when it was originally set up. I'm not saying we don't want to help those people. There is probably a different way to do it.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Mr. Speaker.

Mr. Speaker: Mr. Chairman, to move to a comment that was just made by Ms Schira, I think the object of our exercise here is certainly toward improving job opportunity and creating economic opportunity. in our country so we can have a viable country for a number of purposes—to support social programs, etc. That's our objective, but there are two approaches to that and I'd like the presenters here to comment on them.

• 1520

The one approach—and this is where I come from as a Reform member of Parliament—is if we deal with the deficit, reduce government expenditures and have a businesslike manner in running the federal government, that will have the result of more job opportunity and economic growth in our country, which will reach the objective we want.

There is the other side to that—the historic approach to job creation by government intervening in our Canadian society and trying to create jobs. That's the other approach, and I won't go into any kind of editorial on whether that's the right one or the wrong one. I could take a position with regard to that, but I wouldn't mind a comment on it.

When I look at our objective in terms of what it does to the people in the low-income groups and so on, I have compassion for what you said, Ms Gullickson, here today. After I had breakfast here in the hotel and my bill ended up at \$20 for two eggs and a bit of potatoes with a couple of slices of salmon, I could imagine the problem you're facing with regard to rents. I've looked at comparative home costs across Canada, but I haven't looked at rents, so I can imagine the problem you're solving.

[Translation]

Je ne dis pas que la dette et le déficit ne sont pas importants, mais la question au coeur des préoccupations de la population à l'heure actuelle, c'est l'emploi. Nous ne nous en occupons pas. J'espère que c'est ce que nous faisons aujourd'hui. Tout le monde dit que c'est la question prioritaire.

Le vice-président (M. Campbell): Monsieur Steen, voulezvous répondre à M. Brien?

M. Steen: Rapidement, pour ce qui est du RAP, je pense que ce régime devrait relever exclusivement des provinces. Ce sont elles qui sont les plus proches de la réalité et qui sont mieux placées pour connaître les besoins des bénéficiaires de l'aide sociale et des nécessiteux.

Je crois savoir que le gouvernement fédéral a très peu d'argent à verser aux gouvernements provinciaux à ce titre. Il existe sans doute des aspects du programme qu'il conviendrait de modifier. Je ne dis pas que nous ne voulons pas aider ces gens. Je dis simplement qu'il existe probablement de meilleures façons de le faire.

Le vice-président (M. Campbell): Monsieur Speaker.

M. Speaker: Monsieur le président, je voudrais en revenir au commentaire que vient de faire M^{me} Schira, je pense que nous nous efforçons ici d'améliorer la situation d'emploi et de créer des opportunités, de façon à ramener la prospérité dans notre pays, pour toutes sortes de raisons—pour pouvoir financer les programmes sociaux, etc. Voilà notre objectif, mais il existe deux façons d'aborder cela et j'aimerais que les témoins nous présentent leurs commentaires à ce sujet.

Selon la première optique —et c'est celle qui est la mienne en tant que député réformiste —si nous nous attaquons au déficit, réduisons les dépenses du gouvernement et administrons le gouvernement fédéral comme une entreprise, nous allons faire le nombre des emplois et favoriser la croissance économique de notre pays, et atteindre ainsi l'objectif visé.

Il existe une autre approche — qui a consisté traditionnellement à demander au gouvernement d'intervenir dans l'économie canadienne pour essayer de créer des emplois. C'est l'autre approche, et je ne vais pas lancer un débat sur les avantages respectifs de ces deux approches. Je pourrais vous dire quelle est ma position à ce sujet, mais je vais me contenter de formuler quelques observations.

Lorsque je réfléchis à l'effet que peut avoir notre objectif sur les gens à faible revenu, je dois dire que je suis sensible à ce que vous avez dit aujourd'hui, madame Gullickson. J'ai déjeuné à l'hôtel et l'addition était de 20\$ pour deux oeufs, quelques pommes de terre et une ou deux tranches de saumon. Je peux m'imaginer par conséquent les problèmes auxquels vous faites face pour ce qui est des logements à louer. J'ai examiné le coût des maisons dans les différentes régions du Canada, mais je n'ai pas examiné les loyers, je ne peux donc qu'imaginer les problèmes auxquels vous faites face.

When you hear people saying we have to cut government spending in the social program area, it has a lot of ramifications. I'd appreciate your comment on that for the committee's benefit, but I would also like the other persons maybe to comment on how we should approach this matter of deficit reduction or job creation as a result. There are two ways of doing it.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Ms Schira, do you have a comment?

Ms Schira: First of all, I think we should recognize what caused the problem, not come up with the solution that it's social spending that has caused our debt and deficit and that's what we need to look at. I think we have to have a discussion on what caused it.

I know of the study that was done by the Economic Council of Canada, which told us what has caused our debt and deficit. They told us 94% of it was because of interest rates and tax preferences—in other words, tax loopholes. They told us that was 94% and 6% of our debt and deficit problem was as a result of social spending.

I'm not the finance minister for Canada. I happen to be the secretary—treasurer of the B.C. Federation of Labour. I deal with the books of the Federation of Labour and if I see I have a problem of this sort, I am not going to attack the 6% area; I am going to be looking at the 94% area. That's where my concern should be.

My concern should be on the 50% for the interest rate and on where our tax problem was. That's what we should be looking at more. Once we decide on that issue, then we can go to the approaches you are talking about. But if we don't recognize where it came from, it doesn't matter what we do here today and it doesn't matter what you do in the next budget, because if you don't recognize where it came from, we're not going to find the solution.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you. Ms Gullickson.

Ms Gullickson: I appreciate what you said. I find it difficult to cut spending or to cut programs. As an example, there are approximately 1,400 rental spaces—and sometimes they're 200 square feet or less, without bathrooms, etc.—in the downtown Granville area. There are 3,500 people there. They don't even have housing. They're under the bridge or they're in boxes, and this is Canada; this isn't the States.

Mr. Speaker: What would the average rent be?

Ms Gullickson: The average rent in that area is between \$325 and \$450 a month for single individuals.

• 1525

Something that was said to me in a recent meeting I went to, where we were talking about RRSPs—and some day I hope to have some—is that the tax benefit people find on an annual basis equals what we spend federally on our social assistance programs per year. If that's the case, I agree with the previous speaker that there's lots of room for cuts. They're not going to hurt people who don't even have housing.

[Traduction]

Lorsque les gens disent qu'il faut que le gouvernement réduise les dépenses dans les programmes sociaux, il faut savoir que cela peut avoir de nombreuses répercussions. J'aimerais connaître votre opinion là—dessus, mais j'aimerais aussi que les autres témoins indiquent au Comité comment nous devrions nous attaquer à la réduction du déficit ou à la création d'emplois. Il y a deux façons de le faire.

Le vice-président (M. Campbell): Madame Schira, avez-vous un commentaire?

Mme Schira: Il faudrait commencer, je crois, par essayer de déterminer les causes du problème et ne pas se contenter d'affirmer que ce sont les dépenses sociales qui sont à l'origine de notre dette et du déficit et que ce sont donc les dépenses qu'il faut examiner. Il faut d'abord déterminer les causes.

Il existe une étude qu'a faite le Conseil économique du Canada, qui indique quelles sont les causes de notre dette et du déficit. D'après cette étude, 94 p. 100 de la dette s'explique par les taux d'intérêt et les dépenses fiscales—en d'autres termes, les abris fiscaux. Ses auteurs nous disent que cela représente 94 p. 100 et que 6 p. 100 seulement du problème de la dette et du déficit découle des dépenses sociales.

Je ne suis pas le ministre des Finances du Canada. Il se trouve que je suis la secrétaire-trésorière de la *B.C. Federation of Labour*. Je m'occupe de la comptabilité de la Fédération et lorsque je vois un problème de ce genre, je ne m'attaque pas au secteur qui représente 6 p. 100; je me concentre plutôt sur les secteurs qui représentent 94 p. 100. Voilà ma première réaction.

Je me préoccuperais des 50 p. 100 qui s'expliquent par les taux d'intérêt et nos problèmes fiscaux. Je crois que nous devrions insister davantage là—dessus. Lorsque nous aurons pris une décision sur ce point, nous pourrons alors utiliser les approches dont vous parlez. Mais si nous n'essayons pas de mieux connaître l'origine du problème, ce que nous faisons ici aujourd'hui ne servira à rien, ce que vous ferez avec le prochain budget ne servira à rien, parce que tant que l'on n'aura pas examiné les causes du problème, il sera impossible de lui apporter une solution.

Le vice-président (M. Campbell): Merci. Madame Gullickson.

Mme Gullickson: Je comprends ce que vous dites. Il me paraît difficile de réduire les dépenses ou de supprimer des programmes. Par exemple, il existe environ 1 400 logements à louer—qui ont parfois une superficie de moins de 200 pieds carrés, sans salle de bain, etc. dans le quartier de Granville. Trois mille cinq cents personnes y habitent. Elles n'ont même pas de logement. Elles vivent sous le pont ou dans des boîtes et nous sommes au Canada, pas aux États—Unis.

M. Speaker: Combien coûte un loyer moyen?

Mme Gullickson: Le loyer moyen dans ce quartier varie entre 325\$ et 450\$ par mois pour un célibataire.

S'agissant des REER—et j'espère en avoir moi-même un jour—j'ai appris lors d'une réunion récente que le dégrèvement fiscal annuel équivaut au coût de programmes d'assistance sociale fédéraux. Si c'est le cas, je conviens avec l'intervenant précédent qu'il y a une grande marge dans laquelle couper. Cela ne fera pas de mal à ceux qui n'ont même pas de logement.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Ms Carr.

Ms Carr: I'd just like to point out that in many cases we are spending money on programs. In a sense, we're not spending it efficiently or not thinking creatively about how we could be spending the money.

I want to use a very specific example. In this morning's paper there was an article saying Minister Tobin is going to be cutting 1,200 jobs out of the fisheries department in order to reach a debt reduction target of 20% in his department's budget.

I know of communities in Clayoquot Sound, primarily first nations people, who are facing 80% unemployment right now. Most of them aren't on UIC; they're mostly on welfare. They are fishermen by their tradition. They feel passionately about the maintenance of that industry. I think it's ridiculous that the federal government is not thinking creatively about how to utilize the energy, the interest, the knowledge, and the desire to keep on working in the fishing industry of those people. Instead of welfare payments, there could be jobs created that will really maintain that resource in the communities there.

I think there are many other examples that could be mentioned, but I think in fishing in particular we often look at not just job creation, but in a sense a misspending of money on not the problem, but some attempt at a solution. For example, the money put into ecosystem rehabilitation is not the solution for the fishing industry. It is maintaining the habitat and beginning to understand from the root level, ground up, the natural ecosystems and processes and how they work and how they can be maintained, to maintain those fisheries into the future.

I also want to table a document for this committee, talking about the misspending of money, which is not leading to long—term employment that is sustainable. There's a report that's been done on investment by governments in the B.C. forest industry, prepared by Michael Mascall and Associates. In this document there are indications that in the 1991–92 period government investment in the industry was \$3 billion, and in fact exceeded the revenues to governments from that industry.

I think it's really important that we look at those kinds of inequities and basic misappropriations of moneys. Misspending is a better word.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you. Ms Gullickson.

Ms Gullickson: I can add something along that same line. For every income assistance in the Cariboo, there was a tree planting program where individuals were taken out and taught how to plant trees at the cost of \$26,000 per person for seasonal work at minimum wage.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you. I wonder if others want to join in.

From my perspective as chair, sitting back and listening to some very interesting presentations, it strikes me that we are covering the entire spectrum in this panel this morning, as I suggested before opening it up to questions, yet we're not really joining issue with each other about the trade–offs or how we move from point A to point Z at the end of the exercise.

[Translation]

Le vice-président (M. Campbell): Madame Carr.

Mme Carr: J'aimerais simplement faire remarquer que l'on dépense souvent beaucoup pour des programmes, sans vraiment le faire de manière efficiente ou sans réfléchir créativement à la meilleure façon d'utiliser cet argent.

Je veux vous donner un exemple précis. Dans le journal de ce matin, il y a un article disant que le ministre Tobin va supprimer 1 200 postes au ministère des Pêches pour atteindre l'objectif de réduction de 20 p. 100 de son budget ministériel.

Je connais des collectivités de la baie Clayoquot, principalement autochtones, qui connaissent actuellement un taux de chômage de 80 p. 100. La plupart ne touchent pas d'assurance—chômage; ce sont surtout des assistés sociaux. Ils sont traditionnellement pêcheurs. Ils veulent passionnément préserver cette industrie. Je trouve ridicule que le gouvernement fédéral ne cherche pas à employer créativement l'énergie, l'intérêt, et les connaissances de ces autochtones et leur désir de continuer à travailler dans la pêche. Au lieu de leur verser des chèques d'aide sociale, on pourrait créer des emplois qui préserveraient réellement cette ressource dans la région.

On pourrait mentionner beaucoup d'autres exemples similaires, mais je pense que dans la pêche en particulier, les dépenses sont malavisées et ne règlent pas les problèmes, sans même parler de création d'emplois. Par exemple, l'argent englouti dans la remise en état des écosystèmes n'est pas la solution pour la pêche. Il s'agit de préserver l'habitat au départ, de commencer à comprendre les fondements des écosystèmes et processus naturels, leur fonctionnement et la façon de les préserver, si l'on veut que la pêche survive à longue échéance.

Je veux également déposer un document à l'intention du Comité, qui montre un autre exemple d'affectation erronée de ressources qui ne contribuent pas à des emplois durables. Il s'agit d'un rapport sur l'investissement public dans l'industrie forestière de la Colombie–Britannique, rédigé par *Michael Mascall and Associates*. On peut voir, dans ce document, que les pouvoirs publics ont investi pendant la période 1991–1992 trois milliards de dollars dans ce secteur, soit largement plus que les revenus que les gouvernements en tiraient.

Je pense qu'il importe de passer en revue toutes ces inégalités et dépenses inappropriées.

Le vice-président (M. Campbell): Je vous remercie. Madame Gullickson.

Mme Gullickson: Je peux donner un exemple similaire. Pour chaque assisté social de Cariboo, on a payé des personnes pour apprendre à planter des arbres et reboiser, au coût de 28 000\$ par personne, pour du travail saisonnier, au salaire minimum.

Le vice-président (M. Campbell): Je vous remercie. Je me demande si d'autres souhaitent intervenir.

De mon point de vue de président, moi qui me tiens en retrait et me contente d'écouter certains de ces exposés très intéressants, il me semble que nous couvrons tout l'éventail des sujets mais sans vraiment nous attaquer au coeur du problème, à savoir quels sont les arbitrages à effectuer, c'est-à-dire comment passer du point A au point Z.

I wonder if others want to join in and react and see if we can't identify some consensus or at least come to appreciate some of the trade-offs that have to be made. I wonder if anyone else wants to weigh in at this point. Mr. Olynyk.

Mr. Olynyk: Getting back to the deficit, I think if you look back, the seniors of today have not relinquished in any way their contribution, through all the years, towards the welfare of the country. Yet today we sit back and listen to how everybody is trying to show where we are at fault that the deficit has risen to this point. We are not. Let me be honest with you. Who has paid more taxes to the system than the seniors of today? You're going back years and years. I don't think they should be handled the way they are.

• 1530

There are other ways and means of getting to the deficit. The high interest rate has been mentioned. If you go back, up until a few years ago, when that interest rate skyrocketed up to 17% or 18%, there wasn't that kind of problem. Why did the government let that happen? These are the questions you have to ask yourself and get some answers to. Why did it happen?

The other thing is, it's like the other speaker says: you have to identify where the problems are and get rid of those problems before you keep on spending foolishly on programs that take you nowhere and give you no return whatsoever.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Yes, Mr. Cameron?

Mr. Cameron: Mr. Chairman, I sympathize with everybody; everybody has a good argument. But I know—and I guess it's my Scotch heritage—if my ranch were in the same condition Canada is in today, there would be no manager in the world smart enough to get it out of trouble.

We just have to do something. We've gone down that road just as far as we can go, and economics rule the world. There aren't going to be any jobs if we don't take care of the deficit. It's just that simple. If my ranch goes out of business, the people working there don't have a job.

I just think we have to come to grips with that issue and decide we have to get the debt under control and then we can look after the other problems. I really sympathize with the old age pensioner because I'm getting close to that myself, but I know if there's going to be any money there for me, we'd better to something about the debt in Canada.

Mr. Discepola: What's worse? Is there going to be any money for your grandchildren or my future grandchildren?

I think, Mr. Chair, we're all talking from different aspects, but we're all probably talking about the same thing. I've heard some people say maybe we could do it by lowering interest rates or by just counting on growth alone. We could change our government's monetary policies, for example. Others say we should just attack the debt, others say we can do it through growth and still others say we should concentrate on job creation.

I'd like to put forth for the purpose of discussion that whether you attack the debt and the deficit, concentrate on growth or concentrate on employment, the three are intertwined. If you try to target growth, for example, you'll va créer des emplois. En créant davantage d'emplois, on va

[Traduction]

Je me demande si d'autres souhaitent intervenir et réagir lorsque nous ne pouvons pas dégager un consensus, ou du moins cerner certains des compromis qu'il faudra effectuer. Quelqu'un d'autre souhaiterait-il intervenir là-dessus? Monsieur Olynyk.

M. Olynyk: Pour en revenir au déficit, les personnes âgées d'aujourd'hui ont toujours apporté leur contribution, tout au long des années, au bien-être du pays. Pourtant, aujourd'hui, tout le monde cherche à reporter sur nous le blâme de l'ampleur du déficit. Ce n'est pas notre faute. Disons-le franchement. Qui a payé davantage d'impôts pour alimenter le système que les personnes âgées d'aujourd'hui? Vous pouvez remonter loin en arrière. Je ne pense pas que les personnes âgées méritent la façon dont on les traite aujourd'hui.

Il y a d'autres façons de réduire le déficit. On a mentionné les taux d'intérêt. Si vous remontez en arrière, jusqu'à il y a quelques années, lorsque les taux d'intérêt ont grimpé à 17 ou 18 p. 100, ce genre de problèmes n'existait pas. Pourquoi le gouvernement a-t-il permis cela? Ce sont là les questions que vous devez vous poser. Pourquoi est-ce arrivé?

L'autre chose, comme un autre intervenant l'a dit, est qu'il faut mettre le doigt sur les problèmes et résoudre ces problèmes avant de continuer à dépenser inconsidérablement pour des programmes qui ne servent à rien, qui ne rapportent rien.

Le vice-président (M. Campbell): Oui, monsieur Cameron?

M. Cameron: Monsieur le président, j'ai de la sympathie pour tout le monde, chacun a de bons arguments à faire valoir. Mais je sais-et c'est peut-être dû à mes origines écossaises-que si mon ranch était dans le même état que le Canada aujourd'hui, aucun gestionnaire, aussi intelligent soit-il, ne parviendrait à le sortir du

Il faut faire quelque chose. Nous sommes allés aussi loin que nous pouvions sur la route du déficit et l'économie règne sur le monde. Il n'y aura pas d'emplois, si nous n'épongeons pas le déficit, c'est aussi simple que cela. Si mon ranch fait faillite, les gens qui y travaillent n'auront pas d'emploi.

Je pense qu'il faut tout simplement s'attaquer à ce problème et décider qu'il faut maîtriser la dette, à la suite de quoi on pourra s'occuper des autres problèmes. J'ai beaucoup de compréhension pour le retraité car j'en serai moi-même bientôt un, mais je sais que si je veux pouvoir toucher une pension de retraite, il faut d'urgence s'attaquer à la dette du Canada.

M. Discepola: Qu'est-ce qui est pire? Y aura-t-il de l'argent pour vos petits-enfants ou mes futurs petits-enfants?

Monsieur le président, je pense que nous abordons tous le problème sous des angles différents, mais que tout cela revient à peu près au même. Certains ont dit qu'on pourrait le faire en abaissant les taux d'intérêt ou en comptant simplement sur la seule croissance. On pourrait modifier la politique monétaire du gouvernement, par exemple. D'autres disent qu'il faut s'attaquer en priorité à la dette, d'autres qu'on peut laisser la croissance agir et d'autres encore qu'il faut se concentrer sur la création d'emplois.

J'aimerais faire ressortir, pour faire avancer ce débat, que tous ces éléments sont liés, la dette et le déficit, la croissance, et l'emploi. Si on se concentre sur la croissance, par exemple, on

create employment. By creating more employment, you will reduce the debt. If you focus on the debt, you'll probably instil growth, etc. The three are intertwined. So when we come across with our own varying points of view, we're probably talking about the same thing.

There's one question I really have, and I don't want to pick on one person or another. We don't have as much general consensus as the first group, but I think we probably have consensus on the fact that we have a deficit and a debt crisis in our country and we definitely must not solve the problem on the backs of the weakest and neediest in our society. I don't think we can grout out our problem of the deficit by itself and we certainly must not increase taxes.

The problem becomes we all have to do our fair share, whether you're elderly or a business person. The dilemma I see today is there are some people who say let's hit the rich, the corporations and the wealth tax, for example. My concern is if we target, let's say, the corporations, are we then not negatively impacting on employment, for example?

• 1535

For example, you're the one who said that what we should really be concentrating on is job creation, but some of the measures you put forth and advocate are detrimental to job creation, and it's been proven more and more. So as a representative of labour, for example... I haven't heard anyone here mention what the labour force is willing to do. Doesn't labour have to be a little more productive? You can pull out that graph, but you're not focusing on the corporate profits in those years and an awful lot of the reason why corporations aren't paying as much tax is because they've had losses.

In 1989, 1991, and 1992 there was a major recession in this country, so I offer that up for discussion. I just want to say that when we talk debt, growth, jobs, employment, or employment, job growth, the three are intertwined, in my opinion.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you, Mr. Discepola. A lot of people want to speak, so let's move right on. We'll begin with Ms Schira, then Mr. Rezac.

Ms Schira: You keep referring to how I can pull this out whenever I want, and you're right, I bring this out in recognition of why we're in the position we're in. It was the Economic Council of Canada that did the studies on how our problem with the debt and deficit is the interest rates and the tax loopholes. That's the reference I was making earlier.

Where labour is willing to make their what you're calling so-called sacrifices or contributions was in here, but there are additional ones. We hear that the RRSP is a balloon that has been flown by the finance minister and a number of other people. I would suggest to you that I think that labour would be very supportive if we were looking at switching the RRSP contributions, so that rather than being a deduction it would be a tax credit.

[Translation]

réduire la dette. Si on se concentre sur la dette, on va sans doute stimuler la croissance, etc. Les trois choses sont liées. Donc, à travers tous ces points de vue variables, nous parlons probablement de la même chose.

Il y a une question que j'aimerais vraiment poser, et je ne veux m'en prendre à personne en particulier. Il n'y a pas ici un consensus aussi large que dans le premier groupe, mais je pense que l'on s'accorde à dire qu'il y a un problème de déficit et d'endettement dans notre pays et qu'il ne faut surtout pas le régler sur le dos des faibles et nécessiteux de notre société. Je ne pense pas non plus que le problème du déficit se règle de lui-même et il ne faut certainement pas augmenter les impôts.

Le problème devient alors que nous devons tous faire notre juste part, que l'on soit retraité ou entrepreneur. Le dilemme que je vois aujourd'hui, c'est que certains disent d'aller prendre l'argent dans la poche des riches, sous forme d'un impôt sur la fortune, par exemple, et dans celle des sociétés. Ma préoccupation c'est que, si l'on s'en prend aux sociétés, est—ce que cela ne va pas nuire à l'emploi, par exemple?

Par exemple, c'est vous qui avez dit qu'il faudrait vraiment se concentrer sur la création d'emplois, mais certaines des mesures que vous préconisez nuisent à la création d'emplois, et cela a été amplement prouvé. Donc, en tant que représentant des salariés, par exemple... Je n'ai entendu personne ici parler de ce que les salariés seraient prêts à faire. Est—ce qu'ils ne devront pas devenir un peu plus productifs? Vous nous sortez ce graphique, mais vous négligez les profits des sociétés pendant ces années, dont le piètre niveau explique pourquoi les sociétés ne paient guère d'impôts. C'est à cause de leurs pertes.

En 1989, en 1991 et en 1992, nous avons traversé une profonde récession dans notre pays, il faut en tirer les conséquences. Je veux simplement dire que lorsque l'on parle de dette, de croissance ou d'emploi, quel que soit l'ordre dans lequel on range ces trois éléments, ils se tiennent tous.

Le vice-président (M. Campbell): Je vous remercie, monsieur Discepola. Beaucoup de gens souhaitent intervenir, allons-y donc sans tarder. Nous commencerons par M^{me} Schira, qui sera suivie de M. Rezac.

Mme Schira: Vous ne cessez de dire que je peux faire valoir cet argument quand je veux, et c'est vrai, et je le fais pour montrer pourquoi nous sommes dans la situation dans laquelle nous nous trouvons. C'est le Conseil économique du Canada qui a effectué les études prouvant que notre endettement et notre déficit résultent des taux d'intérêt et des échappatoires fiscaux. Ce sont ces études dont je parlais tout à l'heure.

Les sacrifices ou contributions des salariés, c'est là qu'ils se trouvent, mais il y en a d'autres que nous sommes prêts à faire. J'entends dire que les REER sont un ballon d'essai lancé par le ministre des Finances et quelques autres. Je pense que les syndicats seraient très favorables à ce que l'on transforme les REER de manière à ce que ces cotisations ne soient plus une déduction, mais un crédit d'impôt.

But I say that this can only happen if some of the other changes take place, and the changes I'm talking about are the wealth tax, the corporate skyboxes, the lowering of the expenses for meals, etc.; those things have to be looked at. That is one of the suggestions—as you will see if you read through our brief—that we made, and that in itself is a very major contribution or sacrifice on behalf of workers, because the ones who have jobs are able to put that in as their input.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you.

I think the business representatives want to respond to some of the things that have been said. Mr. Rezac, then Mr. Anderson, then Mr. George.

Mr. Rezac: Mr. Chairman, I'm sure we'd be disappointed if we didn't speak on behalf of business in regard to the question of increasing business taxes.

I think it's important that all of these issues be examined, but they can't be examined in isolation. You can take a look at the unemployment insurance program, for example. There's nothing new under the sun; go back to the comprehensive review in 1974, go back to the Forget commission, go back, go back, go back. There's a plethora of analysis. But one of the key questions should be are we out of line with the rest of the world, and why is that important? It's important because we compete with the rest of the world and if our cost structure for doing business and creating jobs in Canada is way out of whack with what our chief competitors are doing then we won't give the orders and we won't create the jobs.

There's one table here with respect to taxation. If you look at corporate taxation, there's a strong argument you shouldn't have any corporate taxation, that taxation should be paid on the basis of jobs created and individuals paying income tax, which ought to be progressive and so on and so on and that's the way you maintain your competitiveness. I don't say we're arguing that, but what I am arguing for is let's find out who it is we think our competitors are and then see if were out of line. I would suggest the United States is one of our chief competitors; people can either relocate plants here or there and increasingly under trade agreements elsewhere in the world.

• 1540

The unemployment insurance program is probably the most generous unemployment insurance program in the free world. Is that what we want? That's a tax from employers and a tax from the individual as well. What kind of disincentives and what kind of contribution does that program make to unemployment—how much of that 11%? The suggestions are it's 2% or 3%. Whatever it is, everybody will agree there's some induced unemployment from those programs. What is that and how do we want to compete?

If you take a look at the World Competitiveness Report just published by the World Economic Forum, one table is called "The Relocation of Production". On a scale of 1 to 10, at the bottom end is "a real threat to the economic future of your country". That would be zero. Decision-makers are making this judgment. At the other end of the scale is "not a threat to the economic future of your country". [Traduction]

Mais cela exige que d'autres changements soient apportés également, et ceux dont je parle sont l'impôt sur la fortune, les déductions des sociétés telles que pour repas d'affaires, loges, etc. Ce sont toutes des mesures qu'il faut envisager. C'est l'une des suggestions-comme vous le verrez si vous lisez notre mémoire—que nous avons formulées, et en soi c'est déjà une contribution ou un sacrifice majeur de la part des travailleurs, car ceux qui ont un emploi peuvent mettre cela dans le panier, comme contribution.

Le vice-président (M. Campbell): Je vous remercie.

Je pense que les représentants patronaux veulent réagir à certaines des choses qui ont été dites. Monsieur Rezac, puis messieurs Anderson et George.

M. Rezac: Monsieur le président, je suis sûr que vous seriez déçu que nous n'intervenions pas pour le compte des entreprises sur la question de l'augmentation de l'impôt sur les sociétés.

Il importe que toutes ces questions soient examinées, mais elles ne peuvent l'être séparément les unes des autres. Prenez le programme d'assurance-chômage par exemple. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil; remontez à l'étude complète de 1974, remontez au rapport Forget, remontez, remontez. Les analyses ne manquent pas. Mais la question-clé est de savoir si notre programme est aligné sur le reste du monde, et pourquoi cela est important. C'est important parce que nous sommes en concurrence avec le reste du monde et si nos coûts de production et de création d'emplois au Canada diffèrent largement de ceux de nos concurrents, alors nous n'aurons pas les commandes et nous ne créerons pas d'emplois.

Il y a un tableau ici qui concerne la fiscalité. Si vous regardez l'impôt sur les sociétés, on pourrait arguer à juste titre qu'il ne faudrait pas imposer du tout les sociétés, que l'impôt devrait être payé uniquement par les particuliers, sur une base progressive, etc., et c'est ainsi que l'on préserverait notre compétitivité. Ce n'est pas nécessairement ce que nous préconisons, mais je dis qu'il faut déterminer qui sont nos principaux concurrents et voir comment nos programmes se comparent aux leurs. Je pense que les États-Unis sont l'un de nos principaux concurrents; on peut construire des usines chez nous ou chez eux, et de plus en plus, avec les traités commerciaux conclus, les déplacer ailleurs dans le monde.

Le Programme d'assurance-chômage est sans doute le programme le plus généreux du genre dans le monde libre. Estce ce que nous voulons? Employeurs et employés contribuent. Quel genre de désincitation et quel genre de contribution au chômage sont attribuables à ce programme: quelle part des 11 p. 100? D'aucuns disent que cela s'établirait à 2 ou 3 p. 100. Quel que soit le pourcentage, tout le monde convient que ce programme alimente jusqu'à un certain point le chômage. Qu'en est-il et comment voulons-nous faire pour être compétitifs?

Il y a dans le World Competitiveness Report que vient de publier le Forum économique mondial un tableau portant sur le déplacement de la production. Sur une échelle de un à dix, l'on retrouve tout à fait en bas «une menace réelle pour l'avenir économique de notre pays». Cela correspondrait au zéro. Ce sont des décisionnaires qui disaient cela. À l'autre extrémité de l'échelle il y a «ne constitue pas une menace pour l'avenir économique de notre pays».

Canada is ranked 36th out of 40 countries. We think the relocation of production is a real threat to the economic future of our country. That will only worsen if conditions for business become less competitive.

On a scale of 1 to 10, we rated ourselves 3.79. At the top—the best—were New Zealand, surprisingly, Hong Kong and Singapore, rating themselves at 7.15, 7.09 and 7.0 respectively.

I would urge the committee and the government, no matter what we do, don't do it in isolation. Do your analysis in the context of what our competitors are doing. Where do we want to be? Do we want to have an unemployment insurance program that's 25% more generous, or the OECD average? Whatever it is, let's set a target and go for it.

We should do that in every single area: personal taxation, corporate taxation, various programs, eradication of poverty, infant mortality or whatever it may be. The State of Oregon has come up with a plethora of social and economic benchmarks, and government operations get budgets based upon a measurable achievement towards social and economic goals.

My colleague, Dr. Anderson, just came back from Singapore, and there are many lessons there in terms of eradicating poverty, improving productivity and maintaining competitiveness. So I think we ought to look at some of the other examples around the world.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): We'll go to Dr. Anderson.

Dr. Owen Anderson (Chair, Economic Development Committee, Vancouver Board of Trade): Mr. Chairman and honourable members, I just returned from the World Economic Forum's economic summit in Singapore, and I do think we have to look at our public policy and our performance on an internationally comparative basis.

What struck me about the speakers—we had, I think, ten or twenty prime ministers from all of the countries in that area—was one after another stood up and pointed out their unemployment was zero and their main problem was finding workers. They correlated that with low deficits and the high savings rates of their citizens.

At the same time, it was kind of amusing to sit there and watch the previously colonized Asian countries preaching to the Europeans who were there. There was a lot of Europeans there and the Asians were giving them free advice on how they should redo their programs and policies in Europe if they wanted to become competitive with the Asian countries that were referred to in that study.

Again, I would recommend the work of the World Economic Forum and the competitiveness work they've been doing. It is very instructive and I guess rather frightening to realize how far we have fallen in the last couple years on an internationally comparative scale.

[Translation]

Le Canada se classe 36e sur 40 pays. Nous pensons que le déplacement de la production constitue une menace réelle à l'avenir économique du pays et que la situation ne fera que s'aggraver au fur et à mesure que les conditions avec lesquelles doivent composer les gens d'affaires seront moins concurrentielles.

Sur une échelle de un à dix, nous nous sommes donné la cote de 3,79. Tout en haut—les meilleurs—se trouvaient la Nouvelle-Zélande, chose étonnante, Hong Kong et Singapour, au niveau de 7,15, 7,09 et 7 respectivement.

J'exhorte le Comité et le gouvernement, quoi qu'ils fassent, à ne pas le faire isolément. Faites votre analyse dans le contexte de ce que font nos concurrents. Où voulons–nous nous situer? Voulons–nous avoir un programme d'assurance–chômage qui est 25 p. 100 plus généreux que celui de nos concurrents ou bien qui correspond à la moyenne des pays membres de l'OCDE? Quel que soit notre choix, fixons–nous un objectif et tenons–nous y.

Nous devrions faire cela dans tous les domaines: impôt personnel, impôt sur les sociétés, programmes, élimination de la pauvreté, amélioration des taux de mortalité infantile, etc. L'État de l'Oregon vient d'établir toutes sortes de repères sociaux et économiques et les budgets des opérations gouvernementales sont établis en fonction du taux de réalisation d'un certain nombre d'objectifs sociaux et économiques.

Mon collègue, M. Anderson, revient tout juste de Singapour, et il y aurait beaucoup de leçons à en tirer en matière d'élimination de la pauvreté, d'amélioration de la productivité et de maintien de la compétitivité. Voilà pourquoi je pense que nous devrions examiner le cas d'autres pays dans le monde.

Le vice-président (M. Campbell): Nous allons maintenant passer à M. Anderson.

M. Owen Anderson (président, Comité du développement économique, Vancouver Board of Trade): Monsieur le président, mesdames et messieurs, je reviens tout juste du sommet économique du Forum économique mondial à Singapour, et je pense en effet qu'il nous faut examiner nos politiques publiques et notre rendement en nous comparant aux autres pays.

Nous avons, je pense, entendu 10 ou 20 premiers ministres de pays de cette région du globe et ce qui m'a frappé c'est que, les uns après les autres, ils ont pris la parole et ont dit que leur taux de chômage était nul et que le principal problème était qu'ils avaient de la difficulté à trouver suffisamment de main-d'oeuvre. Ils ont ensuite fait état de leur très faible déficit et du taux d'épargne élevé de leurs citoyens.

En même temps, il était quelque peu amusant d'entendre ces pays asiatiques autrefois colonies prêcher aux Européens qui étaient là. Il y avait en effet beaucoup d'Européens et les Asiatiques leur donnaient des conseils gratuits sur la façon de refaire leurs programmes et leurs politiques s'ils veulent espérer concurrencer les pays asiatiques mentionnés dans l'étude.

Encore une fois, je vous recommanderais d'examiner les travaux, notamment ceux sur la compétitivité, du Forum économique mondial. Il est très instructif et sans doute assez effrayant de constater le recul que nous avons pris, à l'échelle internationale, au cours des dernières années.

I'll come back, then, to the question your committee has been asked by the minister—what to do? This is a confederation. Contrary to the popular view of people, there are two orders of government: federal and provincial. The federal government should restrict itself to its proper areas of responsibility, do a very fine job in those areas and then withdraw from all of those other areas that are properly the responsibility of provinces, cities and families and let these other orders of government sort out all these questions.

[Traduction]

Je vais maintenant revenir à la question que le ministre a posée au Comité ici réuni: que faire? Le Canada est une confédération. Contrairement à l'opinion populaire, il existe ici deux paliers de gouvernement: le fédéral et le provincial. Le gouvernement fédéral devrait se limiter aux domaines qui relèvent proprement de sa responsabilité, y faire un excellent travail et ensuite se retirer de tous les autres domaines qui devraient sans doute revenir aux provinces, aux villes et aux familles, pour laisser celles—là s'en occuper.

• 1545

My vision, then, would be of a much smaller federal government, a federal government that carries out its responsibilities in its areas of constitutional responsibility, such as having proper equipment for our peacekeepers around the world, such as having all of the basic things that the federal government should be doing done very well.

We go out competing around the world and I must tell you we come up against the Germans, who walk into the room with well-trained bureaucrats with the business people, the Taipei, Singapore. The Prime Minister of Singapore, in his opening speech last week, said that we would like to see government as part of the solution, not part of the problem.

Thank you.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you. We'll turn to Ms Gullickson. Some, of course, might debate what it is that federal responsibilities should be, even within the Constitution defined as it is.

Ms Gullickson: I want to draw a bit of attention to the words "sacrifice of the labour force". I think the labour force has been sacrificing all along for a good number of years. The wages of the wealthy versus the wages of the middle class are fast separating. The taxes are exactly the opposite: the lower the wage, the higher the tax.

We have been sacrificing. Wages are now lower. It's a standard thing now that you lose your job and the next one you take will be a little less and a little bit less, and minimum wage doesn't cut it. We have to make those changes by those people. There's been suffering enough and sacrifice enough. It's time that they had an opportunity to advance.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you. Mr. George.

Mr. Paul George (Executive Director, Western Canada Wilderness Committee): In the beginning address by the Board of Trade they mentioned the fact that employment had been reduced by one—third in the forestry industry over the last decade, while the amount of wood cut had almost doubled. They point that out as a social good. I say that this is a social disaster.

The whole idea of going to the lowest denominator in the world economy to be competitive, that we take the best trees and the best resources and sell them at the cheapest rates and then the profits go to a company that does not even promise or

Ma vision, donc, serait celle d'un gouvernement fédéral beaucoup plus petit, d'un gouvernement fédéral qui s'acquitte de ses responsabilités dans les domaines qui lui reviennent en vertu de la Constitution, qui s'occuperait, par exemple, de fournir du bon matériel à nos gardiens de la paix partout dans le monde et d'assurer tous les services fondamentaux, comme se doit de bien le faire tout gouvernement fédéral.

Nous partons à la conquête de marchés partout dans le monde et nous nous trouvons confrontés aux Allemands, qui arrivent dans la salle avec des bureaucrates bien formés, avec des gens d'affaires, aux entrepreneurs de Taibei et de Singapour. Le premier ministre de Singapour, dans le discours d'ouverture qu'il a prononcé la semaine dernière, a déclaré qu'il aimerait voir le gouvernement faire partie de la solution et non pas du problème.

Merci.

Le vice-président (M. Campbell): Merci. Passons maintenant à M^{me} Gullickson. D'aucuns en auraient peut-être à redire sur ce que devraient être les responsabilités fédérales, même à l'intérieur des définitions données dans la Constitution.

Mme Gullickson: J'aimerais revenir un petit peu sur l'expression «sacrifice de la main—d'oeuvre». Je pense que la main—d'oeuvre consent des sacrifices depuis de nombreuses années. Le fossé ne cesse de se creuser entre le revenu des riches et celui des membres de la classe moyenne. Or, c'est le contraire en ce qui concerne les impôts: plus les revenus sont faibles, plus les impôts sont élevés.

Nous faisons des sacrifices. Les salaires ont baissé. C'est la norme aujourd'hui, si l'on perd son emploi, de se retrouver par la suite avec un emploi moins bien payé, et ainsi de suite, et le salaire minimum ne suffit plus. Des changements s'imposent. Il y a eu assez de souffrances et de sacrifices. Il est temps que ces gens—là aient la possibilité de progresser.

Le vice-président (M. Campbell): Merci. Monsieur George.

M. Paul George (directeur général, Western Canada Wilderness Committee): Les représentants du Board of Trade ont mentionné dans leur présentation que l'emploi avait reculé d'un tiers au cours de la dernière décennie dans le secteur forestier tandis que la quantité de bois coupé avait presque doublé. Ils en disaient que c'était une chose positive pour la société. Moi, je dis qu'il s'agit là d'une catastrophe sociale.

Toute l'idée de s'aligner sur le plus faible dénominateur commun dans l'économie mondiale pour être concurrentiel, de prendre les meilleurs arbres et les meilleures ressources et de les vendre au plus bas prix pour qu'en profite une compagnie

much rather take that money and buy a machine built in some other country because they know what it's going to cost; it's not going to go on strike, it's not going to cause them any difficulties. That's the tendency all over: to mechanize and to move away from a people economy into a machine economy that benefits a very few people.

The tax subsidies have gone on and on and on. All of a sudden, pulp and paper has gone up 30%. There have been tremendous windfall profits to every single forestry company in British Columbia. About six or seven months ago, their stumpage was raised almost half a billion dollars. They didn't even complain. Now, again, profits have soared.

Is there any corrective mechanism? Do people get the money back on that so they can put it into ecologically sound forestry so that there will be a future? No. We have to compete with companies that take out profits here, go to Third World countries where people are barefoot, cutting off their hands, no safety things, where they cut down their forests with no ecological awareness at all of what's happening. They're destroying both the world and our country.

I think you should turn to the big companies and start extracting taxes there and make sure that those companies that provide more employment in British Columbia, in Canada, get the tax breaks-not the ones that just have the cleverest lawyers and the top-flight economic propaganda lobbying for you guys to leave them out, while they're cutting the old-age people, while they're cutting labour, while they're cutting all the other infrastructure that makes Canada the most wonderful place in the world to live.

I truly believe we have enough resources in Canada whereby if the profits from them were truly spread around among our small population of about 25 million people there would be more than enough for us to live very adequately. But the way it is now, in our short generation before I'm dead we are actually going to have ruined this country ecologically speaking, and we are going to all be on a much lower plane of living because we'll have ruined the air, we won't have as good quality water and we won't have the soil and the ecological wealth that all of our economic wealth is based

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you, Mr. George.

Monsieur Asselin.

M. Asselin: Vous conviendrez avec moi, monsieur le président, que ce deuxième panel est un peu diversifié comparativement au premier. Une partie du panel dit qu'on devrait faire en sorte que les grandes sociétés paient plus d'impôt et que les fiducies familiales, les abris fiscaux et les économies souterraines soient taxés. Une deuxième serait tentée de donner raison à la réforme Axworthy en ce qui a trait aux coupures dans les programmes sociaux.

[Translation]

give us employment, that's wrong, basically wrong. They would qui n'offre ni ne promet d'emplois est un mauvais choix. Les entreprises préfèrent de loin prendre cet argent et acheter une machine dans un pays étranger parce qu'ils savent ce que cela va leur coûter; ils savent aussi que la machine ne va pas faire la grève, ne va pas leur poser de problèmes. Voilà quelle est la tendance générale: l'on veut tout mécaniser et abandonner une économie axée sur la main-d'oeuvre au profit d'une économie axée sur la machine, et qui n'est dans l'intérêt que de très peu de gens.

> Les concessions fiscales ne cessent de se multiplier. Tout d'un coup, les pâtes et papiers ont connu une augmentation de 30 p. 100. Toutes les compagnies forestières de la Colombie-Britannique ont enregistré des profits d'aubaine incroyables. Les droits de coupe ont été augmentés de près d'un demi-milliard de dollars il y a environ six ou sept mois, et ils ne s'en sont même pas plaint. Voici qu'encore une fois les profits remontent en flèche.

> Y a-t-il un mécanisme correctif? Les gens investissent-ils l'argent ainsi récupéré dans une foresterie durable sur le plan écologique afin d'assurer l'avenir? Non. Il nous faut concurrencer des compagnies qui font des profits ici, qui vont dans des pays du Tiers monde où les gens marchent nu-pieds, se coupent les mains, où il n'y a pas de mesures de sécurité, où les forêts sont abattues sans que l'on tienne compte des impératifs écologiques. Ils sont en train de détruire notre pays et le reste du monde.

> Je pense que vous devriez vous intéresser aux grosses sociétés et commencer à leur prélever des impôts et à consentir les avantages fiscaux aux compagnies qui créent des emplois en Colombie-Britannique, au Canada...et non pas à celles qui ont tout simplement les avocats les plus futés ou les équipes de lobbying et de propagande les plus efficaces pour vous convaincre de les laisser tranquilles pendant qu'elles éliminent les personnes plus âgées, suppriment des emplois et s'attaquent à toute l'infrastructure qui fait que le Canada est le meilleur endroit du monde pour vivre.

> Je crois sincèrement que le Canada dispose de suffisamment de ressources pour assurer un haut niveau de vie à tout le monde si seulement les profits qu'on en tirait étaient partagés équitablement parmi notre petite population de 25 millions d'âmes. Mais dans le contexte actuel, d'ici à ce que ma génération meure, nous aurons ruiné le pays sur le plan écologique et nous aurons un bien plus bas niveau de vie, car nous aurons empoisonné l'air, l'eau et le sol et toute la richesse écologique sur laquelle repose notre richesse économique.

Le vice-président (M. Campbell): Merci, monsieur George.

Mr. Asselin.

Mr. Asselin: You will agree, Mr. Chairman, that our second panel is much more diversified than the first one. One part of the panel says we should make the larger companies pay more tax and that family trusts, tax havens and the underground economy should be taxed. Another section of the panel would be tempted to agree with the Axworthy reform as regards cuts to social programs.

[Traduction]

• 1550

Je pense que le gouvernement devrait être préoccupé par l'ensemble des classes de la société. Par contre, avec la réforme Axworthy, on commence plutôt par le bas. Quelqu'un qui vient nous dire aujourd'hui qu'on devrait réduire les bénéfices de la sécurité de la vieillesse doit être lui—même dans une excellente situation financière. Quelqu'un qui vient dire aujourd'hui qu'on a un programme d'assurance—chômage «chromé», c'est quelqu'un qui sait qu'il n'en aura jamais besoin. Quelqu'un qui vient nous dire qu'on devrait couper dans l'éducation postsecondaire ou autre, c'est quelqu'un, encore une fois, qui jouie d'une excellente condition financière et qui n'aura jamais besoin de ces programmes—là.

Le gouvernement se doit de revoir l'ensemble de ces programmes pour qu'ils soient équitables pour l'ensemble de la société canadienne.

J'ai noté quelques propos tenus par M. Cameron. Il a dit: Je pense que le gouvernement doit commencer à prêcher par l'exemple en coupant dans les opérations gouvernementales. Cependant, selon moi, si le gouvernement appliquait, année après année, les recommandations du vérificateur général, la dette serait beaucoup moins élevée qu'elle ne l'est aujourd'hui.

On a aussi parlé d'une réduction dans le Régime de retraite des députés. Suite à la dernière élection générale, 205 nouveaux députés ont fait leur entrée à la Chambre des communes. Cela veut dire qu'environ 80 à 85 p. 100 des députés de la législature précédente ont eu droit, après six ans de service à la Chambre, à la prestation de retraire. Je pense que le gouvernement devrait réévaluer ce programme.

On a également parlé d'éliminer les chevauchements. Au Bloc québécois, cela a été notre discours dans le passé, et c'est actuellement notre discours et ce le sera tant et aussi longtemps que le Québec demeurera dans la fédération canadienne.

J'aimerais poser une question à M. Cameron. Lorsque vous dites qu'il faudrait éliminer les chevauchements, selon vous, les programmes de santé et de formation professionnelle et de la main-d'oeuvre devraient-ils être de juridiction fédérale ou provinciale?

Depuis un an, dans une partie seulement de ma circonscription, 64 millions de dollars ont été versés en prestations d'assurance—chômage au lieu d'être investis dans la recherche et le développement. Dans Charlevoix, tout le monde veut et désire travailler, tout le monde veut avoir des jobs à l'année mais, malheureusement, ma circonscription compte des pêcheurs et des travailleurs forestiers. C'est une région touristique et environ 75 p. 100 des emplois qu'on y trouve sont saisonniers. Les travailleurs doivent donc s'en remettre à l'assurance—chômage.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you, Mr. Asselin. I think Mr. Cameron has been holding that question in his mind now for a couple of moments. Perhaps he would like to respond to the question about the division of responsibility.

Mr. Cameron: I think it would be a responsibility of both the federal and the provincial governments to sit down and work these situations out. I know in agricultural research and a lot of other areas we have a lot of duplication we need to check into. I don't think it's a responsibility. . . It would have to be a joint effort.

I believe that the government should concern itself with all the classes in our society. However, in the Axworthy reform, we're starting at the bottom. Someone who tells us that we should be cutting back on old-age security is most certainly in a very healthy financial situation. Someone who tells us that we have a chrome-plated unemployment insurance program is someone who will never need it. Someone who tells us that we should be making cuts in the area of post-secondary education is, once again, someone whose financial situation is very good indeed and who won't be needing those programs.

The government has a duty to review all of those programs in order that they be equitable for the Canadian society as a whole.

I made a note of some of Mr. Cameron's remarks. He said that in his opinion the government should start giving the example by making cuts in government operations. I believe that if year after year the government carried out the Auditor General's recommendations, our debt would be much lower than it is today.

Mention was also made of reducing pensions for members of Parliament. Following the last general election, 205 new members arrived in the House of Commons. That means that 80 to 85% of the members of the previous Parliament were entitled, after six years in the House, to a pension. I believe that the government should re–evaluate this program.

There was also talk about eliminating overlap. We, in the Bloc Québécois, have been saying that from the beginning and we will continue to do so as long as Quebec remains within the Canadian federation.

I would like to ask Mr. Cameron a question. When you say that we should eliminate overlap, do you think that health, labour and training programs should come under federal or provincial jurisdiction?

Over the past year, in one area of my riding, \$64 million have been spent on unemployment insurance premiums instead of being invested in research and development. In Charlevoix, everyone wants to work, everyone wants to have a full-time job but unfortunately, there are an awful lot of fishermen and forestry workers in my riding. It is a tourist area and approximately 75% of jobs are seasonal. The rest of the time, people are on unemployment.

Le vice-président (M. Campbell): Merci, monsieur Asselin. M. Cameron retient depuis quelques minutes votre question sur le partage des responsabilités et il aimerait peut-être maintenant y répondre.

M. Cameron: Je pense qu'il devrait revenir aux gouvernements fédéral et provinciaux de s'asseoir ensemble et de faire le tri dans tout cela. Je sais qu'il conviendrait d'examiner le domaine de la recherche agricole et quantité d'autres où il y a beaucoup de chevauchements. Je pense que c'est une responsabilité. . . Il faudrait que cela fasse l'objet d'un effort conjoint.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): You're suggesting you don't something to be worked out in consultation.

Mr. Cameron: Yes, that's right.

Dr. Gerson: I would like to respond to some of what I've been hearing around me. It seems to me what I am hearing very much, at least with one group of speakers, is a tremendous need to keep translating dollars into human beings and never to forget we are talking about people and to look at what has been happening at an awful lot of local levels—programs get set up, and then what happens? Where does the money go? Who benefits, who suffers? We've had a number of examples brought forward.

• 1555

One of the bottom lines is, of course, that we need to keep educating our workforce. Jobs are going to those with more and more education; a BA used to be a rarity, and now it's basically a necessary entrance point into any kind of good job. Graduate degrees used to be highly specialized. Now in fact people need them to move into the managerial level in many cases.

So I think what's going on here is a real need to keep translating fiscal matters into human matters and to look very closely at what happens in very small areas. If your ranch is going under, why is it going under? We have to look at each ranch and see what the problem is with each ranch.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Are there others? We're just about out of time. I want to give any other members of our panel a chance to. . . Committee members, don't go away for a moment. The clerk has a couple of announcements.

Are there any other comments that witnesses or presenters would like to make? Well, then, it remains for me to thank you for taking the time to participate in what I found, and I think I can say on behalf of my colleagues we have all found, to be a very interesting discussion that focuses us on the challenges ahead. I thank you. We look forward to hearing from you again, And I don't think anyone needs to apologize for the shortness of time to prepare. It was most informative. Thank you very much.

We're adjourned then until 2 p.m. in this room.

[Translation]

Le vice-président (M. Campbell): Vous ne voyez pas de logique see a particular logic to going in one direction or another, but rather qui pousse à aller dans une direction plutôt que dans une autre. Vous pensez plutôt qu'il conviendrait de régler tout cela en se consultant les uns les autres.

M. Cameron: C'est exact.

M. Gerson: J'aimerais répondre à certains des propos que j'entends. Il me semble qu'au moins un groupe d'intervenants a beaucoup parlé de la nécessité d'investir notre argent dans les gens, de ne jamais oublier qu'on parle de personnes et d'examiner ce qui se passe à toutes sortes de niveaux locaux... Des programmes sont établis, mais qu'en advient-il? Où va l'argent? Qui en bénéficie et qui en souffre? Quantité d'exemples ont été donnés.

Naturellement, une des conclusions auxquelles on arrive, c'est qu'il faut continuer d'améliorer le niveau d'instruction de notre main-d'oeuvre. Ce sont les gens qui ont le plus d'instruction qui obtiennent des emplois; à une certaine époque, on ne rencontrait pas tous les jours des gens qui avaient un BA, alors que maintenant, ce diplôme est devenu pratiquement essentiel pour obtenir quelque emploi que ce soit. Il fut un temps où les diplômes d'études supérieures sanctionnaient une spécialisation poussée. Maintenant, les gens en ont besoin pour occuper dans bien des cas des fonctions de cadre.

Donc, à mon avis, nous devons voir quelles sont les répercussions des problèmes économiques sur le plan humain et examiner de très près ce qui se passe dans des cas bien délimités. Si votre ranch est sur le bord de la faillite, pourquoi en êtes-vous arrivé là? Il faut examiner la situation de chaque ranch ainsi que les problèmes particuliers auxquels ils font face.

Le vice-président (M. Campbell): Y a-t-il d'autres questions? Le temps dont nous disposions est pratiquement écoulé. Je veux donner aux autres membres du groupe l'occasion de... Mes chers collègues, ne partez pas tout de suite. La greffière a une ou deux annonces à faire.

Les témoins aimeraient-ils ajouter d'autres observations? Eh bien, dans ce cas, il me reste à vous remercier d'avoir pris le temps de participer à une discussion qui, à mon avis, et si je peux parler au nom de mes collègues, à notre avis à tous, s'est révélée fort intéressante sur les défis qui nous attendent. Je vous remercie. Nous vous entendrons à nouveau avec plaisir et ne vous excusez pas d'avoir été mal préparés à cause du peu de temps dont vous disposiez: votre présentation nous a apporté une foule de renseignements utiles. Merci beaucoup.

La séance est levée. Elle reprendra à 14 heures dans cette salle.

• 1558

• 1705

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Coming to order, then, in our third session today in Vancouver, the finance committee is considering the statements of the Minister of Finance to the finance committee earlier this month. This is part of a broad national consultation in advance of the preparation of the next budget.

Le vice-président (M. Campbell): Eh bien, je déclare ouverte la troisième séance du Comité des finances qui siège aujourd'hui à Vancouver pour examiner les déclarations du ministre des Finances devant ce même Comité plus tôt ce mois-ci. Cela fait partie d'une large consultation nationale entreprise avant la préparation du prochain budget.

On behalf of my colleagues, I'd like to welcome you to this round table. You're joining with us in a novel consultation about choices facing Canada.

In his statement before the Standing Committee on Finance—his statements on both October 17 and 18—the minister stated that Canada's debt and deficit burden is unsustainable and that addressing this fiscal challenge, in his words, is "the keystone of responsible fiscal policy". Indeed, if we do not address this problem now, while the economy is growing, we risk undermining the recovery and the long—term health of the Canadian economy.

In his appearance before this committee, the minister challenged us and challenged Canadians to work with him to help shape the next budget. Do we meet the deficit reduction targets by cuts in spending, increases in taxes, addressing tax expenditures, or through some mixture of these various actions? These are the questions we need to resolve.

Deficit reduction, though, should not be a blind accounting exercise that ignores broader economic and social goals. It is an exercise in setting priorities and making reasoned choices. I thank you for taking the time out of your busy schedules to help us make some of those reasoned choices.

The members of the committee who are with us right now are identified by their name tags in front. What I would suggest is we go around the table with introductory statements and that you identify yourself and your organization, if you're representing an organization, as I call upon you to speak.

I guess we'll begin with Mr. Bressler.

Dr. Bernard H. Bressler (Department of Anatomy, University of British Columbia and Regional Director, Medical Research Council of Canada): Thank you very much.

Is now when you want me to read or summarize the introductory statement, as well?

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Yes, please, bearing in mind that we want to leave lots of time for discussion.

Dr. Bressler: Yes, I'm only going to read. My name is Bernie Bressler. I'm professor and head of the Department of Anatomy at the University of British Columbia. With me is Dr. David Hardwick, who's the associate dean, research and planning, for the Faculty of Medicine at the University of British Columbia.

We have prepared a brief, which we've given to you. Although the title says "Spending Wisely", we realize you're interested in cuts and we also want to engage in discussion about where cuts can be made. I would like, with your permission, to spend about four minutes just reading the executive summary of our brief.

[Traduction]

Au nom de mes collègues, je tiens à vous souhaiter la bienvenue à cette table ronde. Vous participez avec nous à un processus de consultation jamais utilisé jusqu'ici sur les choix qui s'offrent au Canada.

Dans son exposé présenté au Comité permanent des finances les 17 et 18 octobre, le ministre a déclaré que le fardeau de la dette et du déficit du Canada était devenu insoutenable et que trouver une solution à ce problème est, pour reprendre ses propres mots, «la pierre angulaire d'une politique économique responsable». De fait, si nous ne cherchons pas à résoudre maintenant ce problème, alors que l'économie est dans une phase d'expansion, nous risquons de miner le redressement et l'assainissement à long terme de l'économie canadienne.

Lorsqu'il a comparu devant ce Comité, le ministre nous a demandé, à nous et aux Canadiens, de l'aider à élaborer le prochain budget. Comment s'y prendre pour atteindre les objectifs fixés en matière de réduction du déficit: est—ce qu'on réduit les dépenses, est—ce qu'on augmente les impôts, est—ce qu'on limite les dépenses fiscales, ou est—ce que l'on y arrive en combinant ces diverses mesures? Telles sont les questions aux quelles nous devons répondre.

La réduction du déficit ne devrait toutefois pas être un exercice comptable en vase clos qui ne tiendrait pas compte d'objectifs sociaux et économiques de plus grande portée. Cet exercice doit nous permettre d'établir des priorités et de faire des choix raisonnés. Je vous remercie de nous avoir réservé un peu de temps dans vos agendas bien remplis pour nous aider à faire certains de ces choix raisonnés.

Le nom des membres du Comité qui assistent à la séance d'aujourd'hui est indiqué sur le carton placé devant eux. Je propose que nous fassions un tour de table pour vous permettre de faire vos déclarations liminaires et, lorsque je vous donnerai la parole, que vous nous donniez votre nom et celui de l'organisme que vous représentez, le cas échéant.

Commençons par exemple par M. Bressler.

M. Bernard H. Bressler (département d'anatomie, Université de la Colombie-Britannique, et directeur régional, Conseil de recherches médicales du Canada): Merci beaucoup.

Est-ce maintenant que je dois également lire ou résumer la déclaration liminaire?

Le vice-président (M. Campbell): Oui, s'il vous plaît, mais gardez à l'esprit que nous souhaitons garder beaucoup de temps pour la discussion.

M. Bressler: Oui, je vais me contenter de lire ma déclaration. Je m'appelle Bernie Bressler. Je suis professeur et chef du département d'anatomie de l'Université de la Colombie-Britannique. Je suis accompagné du D^r David Hardwick, qui est vice-doyen, recherche et planification, de la faculté de médecine de l'Université de la Colombie-Britannique.

Nous avons préparé un mémoire qui vous a été transmis. Même si le titre de ce document est *Spending Wisely*, nous comprenons que ce qui vous intéresse, ce sont les compressions et c'est aussi notre intention de discuter avec vous des possibilités en la matière. Si vous le permettez, j'aimerais consacrer environ quatre minutes à la lecture du sommaire de notre mémoire.

Honourable committee members, we want to thank you very much for the opportunity to appear before you today as you engage in one of the most important tasks currently facing our country; that is, getting our economic house in order.

You have in front of you a brief we have prepared, which we followed if Canada is to emerge from its current financial straitjacket and become a truly competitive nation on the global stage.

The main theme of our presentation today is to stress the importance of adopting an economic recipe that has the key elements of long-term recovery and wealth creation. We urge you to resist the temptation of short-term solutions and instead to establish a new economic vision for Canada that will endure for future generations.

• 1710

A fundamental element of our strategy is to invest in creating an environment in Canada in which the industrial sector relinquishes its heavy reliance on importing products and processes. Instead, these are developed in Canada. The advantage of that is, of course, that the country benefits most during the development stages of a product or a process, rather than during the finished stage. Many more people are employed and there is far greater economic activity while a product or process is researched and developed.

Within the last 20 years our country has slipped towards a reliance on imported products and expertise. We have attenuated our drive to produce and invent these in Canada.

In terms of the best bang for a buck, many countries such as our partners in the OECD recognized a long time ago that spending on fundamental research and development does provide the long-term economic foundation that a country needs to be globally competitive. A single dollar invested in R and D produces a considerable pay-back to the economy of anywhere from \$5 to \$17.

Within the university environment, this investment is very cost-effective. Not only do the results of the research spin off into the economy, but there is a constant production of highly trained people who carry the knowledge and the products into the private sector.

There is no denying the fact that in terms of actual dollars Canada spends a considerable amount on R and D. In 1990-91, the latest figure for which regional data are available, the federal government spent \$2.9 billion on R and D and \$4.8 billion totally on science and technology.

Spending money is one issue, but spending it with a plan that is not motivated by regional politics, but rather by the political agenda of making Canada globally competitive through amplifying our country's core scientific competencies, must

[Translation]

Membres du Comité, nous tenons à vous remercier de nous avoir invités à comparaître devant vous aujourd'hui alors que vous vous attaquez à l'une des tâches les plus importantes entreprises actuellement par notre pays. Je veux dire remettre en ordre notre économie.

Vous avez devant vous le mémoire que nous avons préparé qui, à believe describes some fundamental principles that should be notre avis, pose les principes fondamentaux que l'on doit adopter si l'on veut que le Canada se sorte du carcan financier dans lequel il se trouve actuellement et devienne une nation véritablement concurrentielle sur la scène internationale.

> Le thème principal de l'exposé que nous vous présentons aujourd'hui a pour but de souligner combien il est important d'appliquer une recette économique où se retrouvent les élémentsclés qui nous permettront de redresser la barre et d'assurer notre richesse à long terme. Nous vous demandons instamment de résister à la tentation que représentent les solutions à court terme et de donner plutôt au Canada une nouvelle vision économique qui restera valable pour les générations futures.

> Un des éléments fondamentaux de notre stratégie est d'encourager la création au Canada d'un environnement qui poussera le secteur industriel à réduire sa dépendance vis-à-vis des produits et des processus importés. Concevons-les plutôt au Canada. En effet, ce sont bien sûr les phases de développement d'un produit ou d'un processus qui sont pour un pays la source des plus gros avantages, et non le stade du produit fini. Il y a beaucoup d'emplois à prendre et l'activité économique est beaucoup plus grande au cours de la phase de recherche et de développement d'un produit.

Au cours des 20 dernières années, la dépendance de notre pays à l'égard des produits et des compétences importés s'est accentuée. Le Canada n'est plus aussi motivé qu'il l'était à produire et à inventer.

Quand il s'agit d'en avoir vraiment pour son argent, bien des pays, notamment nos partenaires de l'OCDE, ont reconnu depuis longtemps que l'argent dépensé pour financer des travaux fondamentaux de recherche et de développement procure à un pays les fondations économiques à long terme dont il a besoin pour être concurrentiel sur la scène internationale. Les retombées économiques d'un dollar investi en recherche et développement sont considérables, de l'ordre de 5\$ à 17\$.

Lorsque cet investissement est fait dans le milieu universitaire, il se révèle très rentable. Non seulement les résultats des recherches ont des retombées dans l'économie, mais encore permettent-ils de former une lignée ininterrompue d'experts hautement spécialisés qui répandent leurs connaissances ainsi que les produits dans le secteur privé.

Il est indéniable que les sommes réelles consacrées par le Canada à la recherche et au développement sont considérables. En 1990-1991, date des données régionales les plus récentes, le gouvernement fédéral a consacré 2,9 milliards de dollars à la recherche et au développement et, en tout, 4,8 milliards de dollars aux sciences et à la technologie.

Dépenser de l'argent, c'est bien, mais le dépenser selon un plan élaboré en dehors de toute considération de politiques régionales et dans le cadre d'un programme destiné à rendre le Canada concurrentiel sur la scène internationale en développant

become the guiding policy. A policy with this focus will touch each and every region of the country in a much more direct and positive way than the creation of additional institutions that may create employment in the short term but contribute to the federal deficit in the long term.

The prosperity of our country requires technological innovation. Basic scientific and engineering research is essential for training innovative scientists and engineers and for achieving advances that create new industries. Environmental responsibility requires much better understanding of the complex interrelationships among components of the biosphere and among human activities and the world around us. We must carry out the necessary fundamental research and develop appropriate technologies to detect and correct environmental problems, to manage natural resources, and to sustain the environment.

To accomplish these goals we urge the government to implement policies that recognize the importance of rigorously reviewed academically based research that is fully accountable as a critical economic driver that recognizes the threat to our academic institutions of the removal of the infrastructure required to sustain any policy that is created and that embodies the principle of long—term stability of funding, approaching a level of 2.5% of gross expenditure on research and development as a fraction of the gross domestic product.

These policies are vital if Canada is to sustain our innovative capability for the time when we emerge from the burden of debt reduction and have need for this engerizing force. We make the following recommendations for your consideration.

Maintain the investment in the national granting councils, as the fiercely competitive research environment they support will fuel the recovery in the long term.

Reduction in EPF transfer payments must be replaced with a system of directly funding the infrastructure costs of conducting the research at universities, as this remains a most cost—effective way for government to get the work done. The most cost—effective way for the country to get the work done is a synergistic system, where both industry and academia work together to support fundamental R and D.

Technology transfer from our universities is the engine of recovery. Do not remove the energy it needs to survive. We challenge you to adopt the principles expressed in *Creating Opportunity*, the Liberal plan for Canada, that, and I quote:

As a government, we intend to innovate, to look at old problems with fresh eyes, to measure the long-term outcomes and consequences of our policies and programs.

[Traduction]

les compétences scientifiques de base de notre pays, voilà le principe qui doit guider notre politique en la matière. Une telle politique aura dans chacune des régions du pays des retombées beaucoup plus directes et positives que l'établissement d'autres institutions qui peuvent créer des emplois à court terme mais qui contribuent au déficit fédéral à long terme.

Pour que notre pays soit prospère, il faut se montrer novateur dans le secteur de la technologie. Il est essentiel de mener des recherches fondamentales en sciences et en ingénierie pour pouvoir former des scientifiques et des ingénieurs novateurs et faire les découvertes grâce auxquelles de nouvelles industries verront le jour. Si nous voulons nous montrer responsables vis-à-vis de l'environnement, il faut que nous comprenions beaucoup mieux les relations complexes entre les divers éléments de la biosphère et entre l'activité humaine et le monde qui nous entoure. Il faut faire les recherches fondamentales qui sont nécessaires et élaborer des technologies appropriées pour découvrir et corriger les problèmes environnementaux, gérer nos ressources naturelles et assurer la durabilité de l'environnement.

Pour atteindre ces objectifs, nous demandons instamment au gouvernement d'appliquer des politiques qui reconnaissent que la recherche universitaire étroitement contrôlée est un moteur économique d'une importance critique. Des politiques qui reconnaissent la menace que représente pour nos institutions universitaires l'élimination de l'infrastructure requise pour soutenir toute nouvelle politique, et qui reflètent concrètement le principe d'un financement stable à long terme, selon lequel les dépenses brutes en recherche et développement seraient de l'ordre de 2,5 p. 100 du produit intérieur brut.

De telles politiques sont essentielles si le Canada veut maintenir ses capacités novatrices jusqu'au moment où nous nous serons enfin débarrassés du fardeau de la dette et où nous aurons besoin de ces forces créatrices. Nous vous proposons donc les recommandations suivantes.

Maintenir le même niveau de financement aux organismes nationaux chargés de distribuer des subventions étant donné que cela appuie des recherches extrêmement concurrentielles qui contribueront à long terme au redressement économique.

Si l'on réduit les paiements de transfert au titre du FPE, il faut les remplacer par un système permettant de financer directement les frais d'infrastructure liés aux recherches universitaires, car c'est la manière la plus rentable pour le gouvernement de faire faire ce travail. Le moyen le plus rentable pour le pays est un système synergique dans le cadre duquel l'industrie et les universités contribuent ensemble aux travaux fondamentaux de recherche et de développement.

Les transferts technologiques provenant de nos universités constituent le moteur du redressement économique. Ne privez pas ce secteur de l'énergie dont il a besoin pour survivre. Nous vous mettons au défi d'adopter les principes exprimés dans *Ouvrir des horizons*, le plan d'action libéral pour le Canada, c'est-à-dire, et je cite:

Lorsque nous formerons le gouvernement, nous innoverons, nous jetterons un regard neuf sur nos difficultés, nous mesurerons les effets que produisent à long terme nos politiques et nos programmes.

Thank you.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you very much. Does Dr. Hardwick also wish to comment?

Dr. David Hardwick (Associate Dean, Research and Planning, Faculty of Medicine of the University of British Columbia): No. We will have comments related to the discussion.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you very much. Then we move on to Mr. Helliwell.

• 1715

Professor John Helliwell (Department of Economics, University of British Columbia): Thank you, Mr. Chairman.

As you know, I'm appearing before you today because I was unable to join the meeting of economists you had some two weeks ago. As a consequence, what I have is neither a brief nor indeed—

The Vice-Chair (Mr. Campbell): You have the advantage of having no other economists here, I think, to contradict you.

Prof. Helliwell: We find it very easy to generate one.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): So it comes as no surprise to you then, Mr. Helliwell, to know that no one agreed with anyone at that meeting.

Prof. Helliwell: Well, I'm glad I wasn't there.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): I'm being unfair. There was a great deal of consensus, most mostly on the fact that we have a very serious problem that must be addressed. The consensus broke down, however, on how to address that problem.

Please proceed.

Prof. Helliwell: My notes that I left with you at the desk are split into two parts, one some general principles, and then some specific applications for the 1995 budget. I don't have time in introduction to go through either part in detail. But, to summarize, the first takes the position that it would be a great mistake simply to take this chance, which is very unusual, to get the budget right by simply doing across—the—board cuts. That would be a great mistake, because the bulk of the problem has arisen through inappropriate expenditures rather than their total size. So the burden of my remarks is to go right to the fundamentals of each element of expenditure and taxation and ask whether it's doing its job right, is its job worth doing, and, if the job is worth doing, redefine it, and in most cases it can be done better and a lot cheaper.

Let me start with some specific examples. I'm going to choose some hard ones, because if you can agree on the hard ones the rest of them fall into place more easily.

[Translation]

Merci.

Le vice-président (M. Campbell): Merci beaucoup. Monsieur Hardwick souhaite-t-il lui aussi faire des commentaires?

M. David Hardwick (vice-doyen, Recherche et planification, Faculté de médecine de l'Université de la Colombie-Britannique): Non. Nous ferons des observations au cours de la discussion.

Le vice-président (M. Campbell): Merci beaucoup. Nous passons alors la parole à M. Helliwell.

M. John Helliwell (professeur, Département des sciences économiques, Université de la Colombie-Britannique): Merci, monsieur le président.

Comme vous le savez, je comparais devant vous aujourd'hui parce que je n'ai pas pu me joindre à la réunion d'économistes que vous avez organisée il y a quinze jours. Par conséquent, je n'ai ni mémoire, ni d'ailleurs...

Le vice-président (M. Campbell): Vous avez ainsi l'avantage de ne pas vous retrouver, je pense, en présence d'autres économistes qui pourraient vous contredire.

M. Helliwell: Nous avons très facilement l'esprit de contradiction.

Le vice-président (M. Campbell): Eh bien, monsieur Helliwell, vous ne serez donc pas surpris d'apprendre que personne n'est tombé d'accord avec qui que ce soit lors de cette réunion.

M. Helliwell: Eh bien, je suis content de ne pas avoir été là.

Le vice-président (M. Campbell): Je suis injuste. Il y a bel et bien eu consensus d'opinions, surtout pour constater que nous avons un très grave problème à régler. Toutefois, pour ce qui est des façons de régler ce problème, les opinions étaient divergentes.

Allez-y, je vous en prie.

M. Helliwell: Les notes dont je vous ai laissé copie se lisent en deux parties, tout d'abord, des principes généraux et ensuite, quelques applications précises pour le budget 1995. Je n'ai pas le temps au cours de cette introduction d'entrer dans les détails de l'une ou l'autre partie. Mais, en résumé, dans la première, je signale que ce serait une grosse erreur de saisir l'occasion très inhabituelle qui nous est offerte d'élaborer un budget qui se tienne pour nous contenter de faire des compressions générales dans tous les secteurs. Ce serait une grosse erreur parce que le problème vient surtout du fait que certaines dépenses sont inappropriées et non pas qu'elles représentent, au total, une somme trop élevée. Par conséquent, je suggère surtout dans mes remarques d'examiner les éléments fondamentaux de chaque poste de dépenses et du système fiscal et de se demander si cela permet d'arriver aux résultats escomptés, si l'objectif visé est pertinent, auquel cas, il faut redéfinir l'activité en question car le plus souvent, on peut faire mieux et à bien moindres

Permettez-moi de commencer par des exemples précis. Je vais choisir les cas les plus difficiles, car si nous pouvons tomber d'accord à ce propos, le reste tombera plus facilement en place.

Starting with the first of my specific suggestions, which are only examples, once you get the flavour of it you could go through all the expenditure and revenue items and play the same game. So I'm not holding back from fundamental reform, although I well understand how difficult it is. It can often be done best when you can get a lot of reforms done at the same time and when there's agreement that any reform that actually has good budgetary consequences is given a whole lot more value now when the economy is growing. It's an awful lot easier to have policies in place that have adverse short-term responses when there's some chance of other opportunities facing people.

For example, roughly \$1.6 billion would be saved by scrapping the pension income credit and the old-age tax credit. Why were they ever there in the first place? Why weren't they removed earlier? Because it looks bad to take money from old people, and what about poor old people? Well, if you say what about poor old people, of course that's exactly the reason the GIS was set up in the first place. You can take enough out of that \$1.6 million and add it to the GIS so that no old person who was genuinely badly off would be any worse off than he or she is now, and you would avoid what is essentially a pointless transfer to high-income older people.

My guess is you could probably require less than a quarter of the \$1.6 million redistributed through the GIS to get the policy directed where it belongs.

The northern benefits have been on and off the budget table over past years, and it's about time to get them back on the table again. The tax system is supposed to be neutral by industry and by region, and when you have anything that's as big as that, that's purely there because of the region it's in, it's both divisive and inefficient.

Taxing gambling and lottery winnings is a classic example of neutral treatment of all forms of income, and it's hard to imagine any adverse incentive effects of doing that. I'm now up to something close to \$3 billion.

Taxing food under the GST should have been done in the first place. Why wasn't it done in the first place? Because apparently the argument was made that poor people need food. Of course poor people need food. What was done about poor people under the GST, probably the best single way of making a sales tax equitable, was to do exactly what was done, which was to have a refundable sales tax credit by which you can precisely make sure that the poor don't pay any GST.

[Traduction]

Commençons donc par la première de mes propositions précises. Ce sont uniquement des exemples mais, une fois que l'on a compris quel en est l'objectif, on peut passer à travers toutes les dépenses et toutes les recettes et appliquer les mêmes principes. Je ne suis donc pas contre une réforme fondamentale, mais je comprends fort bien combien il est difficile de l'opérer. On peut souvent y parvenir plus facilement lorsqu'on fait une série de réformes en même temps, lorsqu'il est admis que l'on accorde beaucoup plus de valeur à toute réforme qui a des retombées budgétaires vraiment positives à un moment où l'économie traverse une phase d'expansion. Il est infiniment plus facile de mettre en place des politiques qui ont des retombées négatives à court terme lorsque les gens peuvent entrevoir des perspectives plus souriantes.

Par exemple, on pourrait économiser environ 1,6 milliard en éliminant le crédit pour revenu de pension ainsi que le crédit d'impôt accordé aux personnes âgées. Pourquoi donc les a-t-on institués? Pourquoi ne les a-t-on pas éliminés plus tôt? Parce que cela fait mauvais effet de prendre de l'argent aux personnes âgées et qu'il y a tout le problème des gens âgés qui sont pauvres. Eh bien, à propos des gens âgés qui sont pauvres, c'est bien évidemment pour eux que l'on a institué le SRG. En prenant une partie de cette somme de 1,6 million de dollars et en l'ajoutant au SRG, on peut s'assurer qu'aucun vieillard dont la situation financière est véritablement précaire ne verrait son sort s'aggraver et l'on éliminerait ce qui est essentiellement un paiement de transfert inutile à des gens âgés qui disposent d'un revenu élevé.

D'après moi, il faudrait sans doute ajouter au SRG moins du quart de cette somme de 1,6 million de dollars pour que les gens qui en ont vraiment besoin bénéficient des avantages de cette politique.

Au cours des dernières années, les avantages pour le Nord ont été plusieurs fois remis en question au moment de la préparation du budget et il est temps que l'on en discute encore une fois. Le régime fiscal est censé s'appliquer indifféremment à tous les secteurs industriels et à toutes les régions et lorsqu'il existe un avantage aussi important que celui-ci qui est purement régional, c'est un élément qui est susceptible de semer la discorde et de se révéler inefficace.

L'imposition des gains de loterie et des produits du jeu est un exemple classique de la façon dont on peut traiter indifféremment toute forme de revenu, et il est difficile d'imaginer que cela puisse avoir des effets dissuasifs. J'en suis arrivé à presque 3 milliards de

On aurait dû dès le départ percevoir la TPS sur les produits alimentaires. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait? C'est que, apparemment, on a fait valoir que les pauvres avaient besoin de nourriture. Il est bien évident que les pauvres ont besoin de nourriture. Ce qu'il fallait faire en faveur des pauvres lorsque la TPS est entrée en vigueur, ce qui d'ailleurs est probablement la meilleure et la seule façon de rendre une taxe de vente équitable, c'est de procéder exactement comme on l'a fait, c'est-à-dire d'instaurer un crédit d'impôt remboursable pour taxe de vente qui permet précisément de s'assurer que les pauvres ne paient de TPS.

1720

Once you've got a system that really ensures that the poor

S'il existe un système qui permet de s'assurer que les don't pay any GST, then it's absolutely without point to take pauvres ne paient de TPS, il n'y a alors aucune raison de ne pas major items of spending and not make them subject to the tax. taxer certains produits qui représentent des dépenses So, once again, put food subject to the GST, raise the importantes. Donc, encore une fois, vous percevez de la TPS sur

refundable sales tax credit by the amount of GST that will be charged on food bought by the poor, and presto! you've allowed a lower rate of GST, a much simpler and more efficient GST, and the poor will be at least as well off as they were before.

Why wasn't it done before? I know why it wasn't done before. But once you say let's get these things right because it will make the system more efficient, it will make us all, on average, better off and the poor will be that much better off relative to everyone else than they were before, why on earth not do it?

The same kinds of things are there on the expenditure side. You can go down the list and find project after project that governments have taken on, not really wanting to, knowing they shouldn't, but often driven by regional politics. Governments have to be strong enough not to do that. There are the heavy oil upgrader and Hibernia and a whole range of agricultural subsidy programs. If you hang around the edges of these discussions long enough, you'll find enough to make your hair turn. It's important to get started on that process of getting those things right.

In my notes I gave a specific example of transportation, where a rather detailed study of the passenger transportation system suggests that roughly \$5 billion of expenditures at all levels of government would be cut out if passengers paid the real cost of the system they're using. The joy of that is that roughly a third of that would be saved out of reductions in pure waste. So users would be paying only about two—thirds of that \$5 billion that governments would be collecting and the rest would be savings.

Regular taxes, when they're increased, impose enormous inefficiencies on the system. Most of the estimates now are that for every dollar raised in taxes the efficiency cost on top of that is about another 50¢. So things have to be worth a lot more than the dollar they're costing in order for any government expenditure to be worth while.

I've given you a list of half a dozen, and there are several dozens in the system where you can actually raise money and gain efficiency. Any time you can do that, it is obviously a better place to start than simply by cutting expenditures that people want and need, or raising taxes that they don't want to pay.

You can see where my brief is headed, so it's time I stopped.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you very much for stopping there. We look forward to additional comments from you, as we do from the rest of the panel.

[Translation]

les produits alimentaires, vous ajoutez au crédit d'impôt remboursable pour taxe de vente le montant de TPS que les pauvres devront payer lorsqu'ils achèteront de la nourriture, et voilà! Le résultat, c'est que vous aurez un taux de TPS moins élevé, une TPS beaucoup plus simple et beaucoup plus efficace, et les pauvres ne verront pas leur revenu diminuer.

Pourquoi n'a-t-on pas fait cela auparavant? Je sais pourquoi on ne l'a pas fait auparavant. Mais une fois que l'on est arrivé à la conclusion que l'on doit corriger la situation parce que cela rendra le système plus efficace, parce que, dans l'ensemble, tout le monde en bénéficiera et parce que la condition des pauvres sera d'autant meilleure par rapport au reste de la population, pourquoi donc ne pas le faire?

On peut faire le même genre de constatation du côté des dépenses. Prenez la liste et vous y trouverez toute une foule de projets que le gouvernement a entrepris sans véritablement le vouloir, tout en sachant qu'il ne devrait pas les lancer, mais qui souvent avaient pour origine des questions de politique régionale. Les gouvernements doivent être assez forts pour ne pas s'embarquer dans ce genre de choses. Il y a par exemple les usines de valorisation du pétrole lourd, le projet Hibernia ainsi que toute une gamme de subventions à l'agriculture. Si vous vous mettez à écouter les discussions qui portent sur ce genre de sujets, vous allez faire des découvertes qui vous feront dresser les cheveux sur la tête. Il est urgent de mettre en marche le processus qui va nous permettre de corriger cela.

Dans mes notes, je donne l'exemple des transports, et je parle d'une étude assez détaillée du système de transport des passagers qui conclut qu'environ 5 milliards de dollars pourraient être économisés par tous les paliers de gouvernement si les passagers assumaient le coût réel du système qu'ils utilisent. Le bon côté des choses, c'est qu'environ un tiers de ces économies viendrait de l'élimination du gaspillage pur et simple. Par conséquent, les usagers auraient à financer seulement deux tiers des 5 milliards que les gouvernements percevraient; le reste serait économisé.

Augmenter les impôts normaux est une mesure particulièrement inefficace. D'après la plupart des analyses, pour chaque dollar d'impôt qui est perçu, le coût d'affectation qu'il faut y ajouter est de 50c. Par conséquent, il faut que les choses valent beaucoup plus que le dollar qu'elles coûtent pour justifier la dépense que cela représente pour le gouvernement.

Je vous ai donné dans mon document une demi-douzaine d'exemples, mais il y en a une foule dans le système qui permettent de faire des économies et d'améliorer l'efficacité. Chaque fois que l'on peut parvenir à cela, c'est évidemment une meilleure façon de procéder que de sabrer dans les dépenses consacrées à des programmes que les gens veulent et dont ils ont besoin ou que d'augmenter des impôts que l'on ne veut pas payer.

Vous pouvez voir quelle est l'orientation générale de mon mémoire et je vais donc m'arrêter ici.

Le vice-président (M. Campbell): Je vous remercie de mettre un terme à votre exposé. Vous aurez l'occasion de faire d'autres commentaires, comme d'ailleurs les autres participants et nous vous écouterons avec plaisir.

Mr. Richardson, I guess that, in basketball terms, the Fraser Institute could be accused of double-teaming the committee. We had your colleague this morning, and we have you this afternoon. We look forward to hearing your comments.

Mr. Robin Richardson (Director, International Centre for the Study of Public Debt): Thank you very much, Mr. Chairman and ladies and gentlemen. I'm the director of a division of the Fraser Institute called the International Centre for the Study of Public Debt. Our mission from this centre is to inform the public in Canada and abroad about the severity of this whole government indebtedness problem and also propose responsible and efficient ways to reduce the debt.

I've given you a submission. I won't go through it in detail—we don't have enough time—but I'm very concerned about the degree of debt, and the papers presented by the Minister of Finance express this as well. In fact, I was quite gratified to see—and I'll compliment the Department of Finance because this is the first time I've really seen this in a federal document—a very clear statement of the relationship between high and rising government debt, high and rising taxes, and high and rising unemployment. There are clear relationships there.

Our great concern is that our indebtedness is so large when you take all the levels of government into account, let alone the federal, that we are in danger of a crisis of confidence, which in financial markets is sometimes referred to as a "hit—the—wall experience".

Many countries, not just Third World countries, have experienced this. The most recent was Italy two years ago, where the federal government was downgraded by two degrees by Moody's and shortly thereafter they had a currency devaluation. At least the lira went down substantially; interest rates went up.

There was a fiscal austerity program and a number of things were done in the budget that followed shortly, which were forced upon them by financial circumstances. There were major cuts in their medical system. The most notable one that I'll bring to your attention that is in the brief is that Italy had to extend the year of eligibility by five years for their public pension plan—this is something comparable to our Canada Pension Plan—and reduce the level of benefits.

• 1725

When a country has a hit—the—wall experience, it is forced to do things that are very severe. My brief to you is entitled "How Canada Can Avoid Hitting the Wall in 1995".

I really do believe the federal budget is a key event. Investors in government bonds worldwide, not just in Toronto but in Tokyo, are really looking at this. The target set out by the Minister of Finance, to reduce the federal deficit to 3% of

[Traduction]

Monsieur Richardson, je suppose que, pour reprendre un terme utilisé en basket-ball, on pourrait accuser le *Fraser Institute* de jouer à deux contre un avec le Comité. Nous avons reçu l'un de vos collègues ce matin et cet après-midi, c'est vous que nous accueillons. Nous vous donnons volontiers la parole.

M. Robin Richardson (directeur, International Centre for the Study of Public Debt): Merci beaucoup, monsieur le président, mesdames et messieurs. Je suis directeur d'une succursale du Fraser Institute appelé le International Centre for the Study of Public Debt. Notre mission est d'informer le public canadien et étranger de la gravité du problème de la dette publique et de proposer des moyens responsables et efficaces de réduire cette dette.

Je vous ai transmis un mémoire. Je n'entrerai dans les détails—nous n'avons pas assez de temps—mais je vous dirai à quel point je suis préoccupé par le niveau de la dette, ce que le ministre des Finances a souligné également dans les documents qu'il vous a présentés. De fait, j'ai été conforté de trouver—et je félicite le ministère des Finances car c'est la première fois que j'ai pu trouver cela dans un document du gouvernement fédéral—une déclaration fort claire concernant la relation entre le niveau élevé et constamment à la hausse de la dette gouvernementale, le niveau élevé et constamment à la hausse des impôts et le niveau élevé et constamment à la hausse du chômage. Il y a là des liens évidents.

Ce qui me préoccupe le plus, c'est que notre endettement est si important que si l'on prend en compte tous les paliers de gouvernement, pas seulement le gouvernement fédéral, nous courons le risque d'aboutir à une crise de confiance et, pour emprunter une expression utilisée parfois sur les marchés financiers, de «frapper le mur».

Bien des pays, et pas seulement des pays du Tiers monde, ont connu cette situation. Le cas le plus récent est celui de l'Italie il y a deux ans: la cote accordée au gouvernement fédéral par Moody a baissé de deux crans et peu de temps après, la monnaie a été dévaluée. Du moins, la lire a baissé de façon significative et les taux d'intérêt ont augmenté.

À cause de la situation financière, les Italiens ont été obligés peu après de mettre en place un programme d'austérité financière et de prendre un certain nombre d'initiatives budgétaires. Le régime d'assistance médicale a subi des compressions importantes. Je porte également à votre attention dans mon mémoire un exemple particulièrement pertinent: l'Italie a été obligée de reporter de cinq ans la date d'admissibilité au régime de retraite public—l'équivalent du Régime de pensions du Canada—et de réduire le niveau des prestations.

Lorsque qu'un pays «frappe le mur» il est contraint de prendre des mesures draconiennes. Mon mémoire a pour titre «How Canada Can Avoid Hitting the Wall in 1995».

La présentation du budget fédéral, j'en suis convaincu, est un événement clé. Ceux qui investissent dans les obligations d'État, dans le monde entier, pas seulement à Toronto mais aussi à Tokyo, l'étudient avec soin. Le ministre des Finances

stop the federal debt from rising. The debt continues to rise because there is a continued deficit, and it's probably not enough to prevent a financial disaster from happening.

I won't go into the experience of New Zealand. That's in the brief, as well as more detail on Italy. I want to concentrate on what some of the recommendations are.

I've reviewed the research of the Fraser Institute from the last 20 years and summarized the key ones, as well as a couple of additional ones I would recommend to you.

First, I believe the Minister of Finance should announce in the budget, if not before, a clearly defined program for the sale of all self-supporting crown corporations. I'm currently doing research on this for the federal crown corporations, a privatization shopping list which would set out a timetable and approximate amounts to be realized.

All proceeds from the sale of self-supporting crown corporations should be used to reduce the national debt. That should be made very clear and there should be supporting legislation to this effect. I'd recommend you look seriously at the Canadian National Railway and Canada Post. There are many others along these lines.

Secondly, based on research my colleague Dr. Michael Walker and others at the institute have done, looking at family income data from the family income survey they have concluded the Government of Canada should adopt the principle that no person who is a member of a household unit with income above the provincial or territorial average—not a national average but a provincial or territorial average—should be eligible for any payments from the federal government for the Canada Pension Plan, unemployment insurance, old age security, family or youth allowances, or other personal transfers.

The studies show that this tax-back proposal-because it would be a tax-back proposal, above a fairly high-income levelwould actually result in a deficit reduction of \$24.6 billion—this was from about two years ago, so it would be more now-for all federal programs. It would begin tax-back benefits at the average income, excluding transfers, above \$45,816. This one measure of taxing back from the high-income people in Canada the personal transfers they receive would allow the federal government to cut its deficit by more than half in one year. That would impress bond investors and it is not solving the deficit problem on the backs of the poor and the unemployed.

Health care: we should require that high-income-earners add their health care expenditures to their taxable income as a benefit. A Fraser Institute study shows that a medical care tax system with a lower-income cut-off of \$20,000—that is, no family earning less than \$20,000 would be taxed in any way by this provision—with a ceiling of 10% of income, would retrieve about \$1.2 billion in total tax revenue. In addition, they concluded that there would be a savings of an estimated \$867 récupérer environ 1,2 milliard de dollars en impôts. Ses auteurs

[Translation]

GDP by fiscal 1996–97, is not sufficient. It would not be enough to s'est fixé pour objectif de réduire le déficit fédéral de 3 p. 100 du PIB d'ici l'année financière 1996-1997, mais ce n'est pas suffisant. Cela n'empêcherait pas la dette fédérale d'augmenter. Celle-ci continue à croître parce qu'il y a un déficit persistant, et ce n'est probablement pas suffisant pour empêcher une catastrophe financière de se produire.

> Je ne vous parlerai pas de l'expérience de la Nouvelle-Zélande. J'en fais état dans le mémoire, et j'y examine plus en détail celle de l'Italie. Je voudrais m'en tenir à certaines des recommandations.

> J'ai étudié les recherches effectuées par le Fraser Institute depuis 20 ans et j'en ai résumé les principales, ainsi que deux ou trois autres dont je vous recommande la lecture.

> Premièrement, le ministre des Finances devrait annoncer dans le budget, sinon plus tôt, un programme précis de vente de toutes les sociétés d'État autonomes. J'effectue actuellement des recherches sur ce point afin d'établir une liste de privatisation des sociétés d'État fédérales, avec un calendrier et les chiffres approximatifs des montants à réaliser.

> La totalité du produit de la vente de ces sociétés d'État devrait être utilisée pour réduire la dette nationale. Il faudrait que ce soit bien clair et que l'on élabore une loi à cet effet. Je vous recommande d'étudier de très près le cas de la Compagnie des chemins de fer nationaux du Canada et de la Société canadienne des postes. Il y en a beaucoup d'autres du même genre.

> Deuxièmement, mon collègue Michael Walker et d'autres chercheurs de l'Institut ont étudié les données fournies par l'enquête sur les revenus familiaux et ont conclu que le gouvernement du Canada devrait prendre pour principe qu'aucun membre d'un ménage dont le revenu est supérieur à la moyenne provinciale ou territoriale-non pas à la moyenne nationale—ne devrait pouvoir bénéficier du Régime de pensions du Canada, de l'assurance-chômage, de la sécurité de la vieillesse, des allocations familiales ou des autres formes de transferts personnels.

> proposition cette études montrent que Les réimposition—car c'est ce qui se produirait au-dessus d'un niveau de revenu assez élevé-permettrait de réduire le déficit de 24,6 milliards de dollars—ce chiffre remonte à deux ans et devrait donc être plus élevé aujourd'hui-pour tous les programmes fédéraux. Le remboursement des prestations se ferait à partir d'un revenu moyen, transferts exclus, supérieur à 45 816\$. Cette mesure, qui s'appliquerait aux transferts personnels dont bénéficient les personnes à revenu élevé au Canada, permettrait au gouvernement fédéral de réduire son déficit de plus de la moitié en l'espace d'un an. Cela ferait très bonne impression sur les investisseurs en obligations d'État et éviterait de régler le problème du déficit aux dépens des pauvres et des chômeurs.

> Soins de santé: les personnes à revenu élevé devraient ajouter leurs dépenses de soins de santé à leur revenu imposable. Une étude du Fraser Institute montre qu'un régime fiscal appliqué aux soins de santé, avec une ligne de démarcation fixée à 20 000\$-autrement dit, aucune famille dont le revenu est inférieur à 20 000\$ ne serait frappée par ces dispositionsavec un plafond de 10 p. 100 du revenu, permettrait de

million as current users of the medicare system would be deterred by the knowledge that they would have to pay this so-called "co-insurance fee" in the form of increased taxation.

On education, the recommendation is to require all universities that receive federal funding to adopt a full tuition schedule and provide support only to those students whose family incomes are below a certain cut-off level.

Subsidies to business: eliminate them entirely. According to the government's own figures, there would be a savings of \$3.1 billion for 1995–96.

Privatization of services: a few years ago the Fraser Institute did a major series of studies looking at services provided by governments. They concluded, and other studies have shown, that public services are expensive services, largely because most of them are not produced under competitive conditions. So the federal government could enjoy considerable savings by the simple expedient of subjecting its supply of services to effective competition by contracting these services out to competing suppliers. Experience within the federal government itself suggests the savings to taxpayers, with no loss in service levels, would be staggering.

• 1730

The size of savings available on a wide range of services has been estimated in thousands of privatizations in Canada and the United States. A recent Fraser Institute book, *The Supply of Government Services*, provides a catalogue of such services, indicating savings ranging from 12% to 83%. Taking advantage of these savings would play a significant role in reducing the level of government spending.

Government operations: The Fraser Institute for the last three years has conducted a contest across Canada with cash prizes for the best proposals submitted, with Price Waterhouse and others judging them. They've had some 2,304 submissions, and 114 have made it through the strenuous judging process to become finalists in the contest. This year we had our finance minister, Mr. Martin, come to the breakfast in Toronto to make the awards. These finalists' proposals have been provided to the Department of Finance each year for the past three years. The ideas have been circulated among government departments for their consideration.

My recommendation would be that the Minister of Finance list in his forthcoming budget all of these excellent proposals, some from civil servants, many from students and others right across the country, which pertain to the controlling of Government of Canada operations, and insist that his cabinet colleagues implement them in fiscal 1995–96.

Mr. Speaker: Do you have this publication?

[Traduction]

concluaient, en outre, que l'on réaliserait une économie de l'ordre de 867 millions de dollars du fait que les utilisateurs actuels du système d'assurance santé hésiteraient à en abuser, sachant qu'ils seraient obligés de payer ces «frais de coassurance» sous forme d'une augmentation d'impôt.

Dans le domaine de l'éducation, nous recommandons que toutes les universités qui reçoivent des fonds fédéraux soient tenues d'imposer des frais de scolarité complets et d'aider uniquement les étudiants dont les familles ont des revenus inférieurs à un certain niveau.

Subventions aux entreprises: il faudrait les éliminer complètement. Selon les chiffres fournis par le gouvernement lui-même, cela représenterait une économie de 3,1 milliards de dollars en 1995–1996.

Privatisation des services: il y a quelques années, le Fraser Institute a effectué une importante série d'études sur les services dispensés par les gouvernements. Il a conclu, ce qu'ont confirmé d'autres études, que les services publics coûtent cher, et cela surtout parce que la plupart d'entre eux sont à l'abri de la concurrence. Le gouvernement fédéral pourrait donc faire des économies considérables en ouvrant la porte à la concurrence et en sout-traitant ces services. L'expérience au sein du gouvernement fédéral lui-même indique que les économies pour les contribuables seraient énormes, sans pour cela que la qualité des services soit compromise.

On a estimé l'importance des économies qui pourraient être effectuées sur une large gamme de services, dans le cadre de milliers de privatisations au Canada et aux États—Unis. Un récent livre du Fraser Institute intitulé *The Supply of Government Services*, dresse un catalogue de ces services et indique que les économies seraient de l'ordre de 12 à 83 p. 100. Ces économies joueraient un rôle important dans la réduction des dépenses gouvernementales.

Opérations du gouvernement: depuis trois ans, le Fraser Institute organise dans tout le Canada un concours agrémenté de prix en espèces pour les meilleures propositions, qui sont choisies par Price Waterhouse et d'autres sociétés. L'Institut a reçu environ 2 304 propositions, dont 114 sont parvenues en finale après un processus d'évaluation rigoureux. Cette année, notre ministre des Finances, M. Martin, a participé au petit déjeuner organisé à Toronto où il a lui-même remis les prix. Depuis trois ans, les propositions des finalistes sont soumises au ministère des Finances, et les idées qu'elles contiennent ont été communiquées aux ministères fédéraux.

Ce que je recommande, c'est que, dans son prochain budget, le ministre des Finances présente la liste de ces excellentes propositions, qui ont trait au contrôle des opérations du gouvernement du Canada, dont certaines émanent de fonctionnaires, beaucoup, d'étudiants, et d'autres, de personnes de tous les points du Canada. Il conviendra également que le ministre des Finances insiste pour que ses collègues du Cabinet appliquent ces recommandations au cours de l'exercice financier 1995–1996.

M. Speaker: Avez-vous cette publication?

Mr. Richardson: I don't have it with me, but we can make the complete list that pertains to the federal government. Some of them pertain to provincial and municipal governments, but about 40% of them pertain to the federal government, and not one has been implemented, even though they've circulated for three years now.

In conclusion, I'd like to thank the committee for coming to Vancouver. I could have taken a few more minutes, but it probably costs about \$1 million at the rate of \$85,000 a minute, which is the estimate of -

Mr. Discepola: Maybe you better keep quiet.

Mr. Richardson: I'll keep quiet now. Thank you very much.

Just one last thing. We are having a hit-the-wall conference in from six countries, Italy, New Zealand, Sweden, Chile, Argentina and Mexico, who are coming to that conference to share with us their experience and what they were forced to do when financial circumstances caused them to do it.

We hope that doesn't happen in Canada. We hope we can do a reasonable sort of move and avoid this hit-the-wall experience.

Thank you.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you very much, Mr. Richardson, for keeping us on time and under budget.

Moving to our next representatives, I think there are three of you from the same organization, but I'd ask you to stick to the time allotted to each presenter, approximately five minutes. Who is going to begin? Or is there one spokesperson?

Mr. Dale Alexander (British Columbia Association for Community Living): My name is Dale Alexander. I'm the executive director of the Simon Fraser Society for Community Living. We're here today representing the British Columbia Association for Community Living, or, in short, BCACL.

My organization is one of 85 members of the BCACL Federation, which represent approximately 32,000 people with mental handicaps around this province, providing services and support for mentally handicapped people and their families.

When we speak of people with a mental handicap we're talking about individuals who have a developmental disability, a population that at one time was referred to as mentally retarded. This population is distinct from those who have a mental illness or other psychiatric disabilities.

Today with us also representing the organization is David Vawter, the executive director for the Vancouver Richmond Association for Mentally Handicapped People, and Judy Carter Smith, the executive director of BCACL itself. We will all be making brief presentations.

We were made aware late Thursday afternoon that we had been invited to speak with this group. Most of us did not become aware until at least mid-Friday afternoon that this invitation had been given, so we do not have a written brief

[Translation]

M. Richardson: Je ne l'ai pas avec moi, mais nous pourrions dresser la liste complète des propositions concernant le gouvernement fédéral. Certaines ont trait aux gouvernements provinciaux et municipaux, mais 40 p. 100 visent le gouvernement fédéral. Or, aucune de ces propositions n'a été mise en oeuvre en dépit du fait qu'on les fait circuler depuis trois ans.

En conclusion, je tiens à remercier le comité d'être venu à Vancouver. J'aurais pu prendre quelques minutes de plus, mais cela coûte probablement un million de dollars à 85 000\$ la minute, estimation de...

M. Discepola: Peut-être vaudrait-il mieux ne rien dire?

M. Richardson: Je n'en dirai pas plus. Je vous remercie vivement.

Un dernier point. Nous allons tenir à Toronto une conférence où Toronto. I put a brochure over there. We have very senior people nous allons «frapper le mur». Je vous ai laissé une brochure. Nous accueillerons de très hauts fonctionnaires et cadres de six pays, l'Italie, la Nouvelle-Zélande, la Suède, le Chili, l'Argentine et le Mexique, qui viendront nous faire part de leur expérience et nous dire ce qu'ils ont été obligés de faire lorsque les circonstances financières l'exigeaient.

> Souhaitons que cela ne se produise pas au Canada. Nous espérons trouver une solution raisonnable et éviter de «frapper le mur».

Je vous remercie.

Le vice-président (M. Campbell): Merci beaucoup, monsieur Richardson, de nous faire respecter l'horaire et le budget.

Nous allons maintenant entendre trois représentants du même organisme. Je vous demanderais de vous en tenir au temps alloué à chaque intervenant, cinq minutes environ. Qui va commencer? Ou y a-t-il un porte-parole?

M. Dale Alexander (British Columbia Association for Community Living): Je m'appelle Dale Alexander. Je suis directeur exécutif de la Simon Fraser Society for Community Living. Nous représentons aujourd'hui la British Columbia Association for Community Living, en bref, la BCACL.

L'organisme auquel j'appartiens est un des 85 membres de la BCACL Federation, qui représente environ 32 000 handicapés mentaux de la province, et qui fournit une aide et des services aux handicapés mentaux et à leur famille.

Lorsque nous parlons d'handicapés mentaux, il s'agit de personnes qui souffrent d'un handicap sur le plan du développement et qui constituent un groupe que l'on appelait autrefois les arriérés. Il ne faut pas les confondre avec les malades mentaux ou les personnes qui souffrent d'autres problèmes psychiatriques.

Nous sommes accompagnés d'un autre représentant de l'organisme, David Vawter, directeur exécutif de la Vancouver Richmond Association for Mentally Handicapped People, et de Judy Carter Smith, directrice exécutive de la BCACL. Nous ferons chacun un bref exposé.

Nous n'avons appris que jeudi dernier, dans l'après-midi, qu'on nous avait invités à vous parler. La plupart d'entre nous n'ont su que dans l'après-midi de vendredi qu'ils étaient invités. Nous n'avons donc pas préparé de mémoire et nous ne sommes

prepared for you, nor perhaps are we prepared to speak to the sans doute pas tout à fait préparés à examiner de manière depths of some of the economic issues that some of our colleagues here today may be prepared to discuss. But we did feel it was important for us to make an appearance to bring to your attention some of the issues that we feel are important concerning the population we serve.

• 1735

Mr. David Vawter (Member, British Columbia Association for Community Living): We'd like to make a few points, possibly a bit more generally than you like, but we would like to raise some of the issues that are very close to us.

We believe there is a need for a continued federal involvement in the provision of social assistance and employment programs for people with mental handicaps and for people with other disabilities. We represent an organization that speaks to and advocates on behalf of people with mental handicaps. Throughout our province, and throughout the nation, there are many other groups that also speak on behalf of other disability groups. We must speak primarily to the area for which we advocate, but we believe that many of our comments will be applicable to the wider disability community.

Over the past few weeks we have seen quite a bit in the newspapers and reporting in the various media of the need to cut social programs and the fact that social programs are being put up as one of the reasons for the deficit. I have not yet seen any of the statistics or any of the figures that document that social programs are indeed the bogeyman they are sometimes made out to be. It's our contention that social programs are not the primary issue. Some other issues you might hear addressed by some of the people in the economic areas probably merit far greater attention.

We believe that the reduction in the deficit and the increase in revenue must not be made on the backs of people who are already in a very vulnerable condition. The people who live with a mental handicap and with other disabilities experience significant social and economic barriers in our society.

We're getting better. We're bringing people forward, We're bringing people out of institutions. We're getting people involved in the community. We're getting people involved in job training and becoming independent and becoming taxpaying citizens. We feel that the federal government has a role in maintaining some of the funding that is required to reduce those issues of isolation and poverty.

The issues around job opportunities and job supports are central to any measures needed to provide greater opportunities for our citizens. Many people with disabilities may not be able participate in the labour force on a full-time, permanent basis, but we believe that access to education, training, and employment opportunities will result in greater participation in the Canadian labour force.

Our association is involved particularly. There's an article in The Vancouver Sun this morning about one of our job training programs. We are a member of the United Way agencies, and morning's paper carries an article about our "Heroes" job [Traduction]

approfondie les questions économiques que certains de nos collègues présents aujourd'hui sont prêts à discuter. Nous avons cependant jugé nécessaire de comparaître devant vous afin d'appeler votre attention sur certaines des questions qui nous paraissent importantes pour le groupe que nous servons.

M. David Vawter (membre, British Columbia Association for Community Living): Nous souhaiterions faire quelques observations, peut-être un peu plus générales que vous ne le désirez, mais il s'agit de questions qui nous touchent de très près.

Nous estimons que le gouvernement fédéral devrait continuer à offrir des programmes d'emploi et d'assistance sociale aux handicapés mentaux et aux autres handicapés. Nous représentons un organisme qui est le porte-parole des handicapés mentaux. Dans toute notre province, et dans tout le pays, il y a beaucoup d'autres groupes qui jouent le même rôle. Nos remarques auront surtout trait au domaine qui est le nôtre, mais beaucoup d'entre elles seront applicables à l'ensemble des handica-

Ces dernières semaines, les journaux et les divers médias ont beaucoup insisté sur la nécessité de réduire les programmes sociaux et sur le fait qu'ils sont considérés comme une des causes du déficit. Je n'ai encore vu aucune statistique ni aucun chiffre qui prouve que ces programmes sont effectivement coupables de tous les vices, comme on le leur reproche parfois. À notre avis, ce n'est pas là qu'est le problème. Certaines questions d'ordre économique, dont on vous parlera peut-être, méritent probablement beaucoup plus d'attention.

La réduction du déficit et l'augmentation des recettes ne doivent pas se faire au dépens de ceux qui se trouvent déjà dans une situation très vulnérable. Les personnes qui vivent avec un handicap mental ou autre se heurtent à beaucoup d'obstacles sociaux et économiques dans notre société.

Nous faisons des progrès. Nous aidons ces gens à sortir des institutions où ils étaient et à participer à la vie de la collectivité. Nous les faisons entrer dans des programmes de formation professionnelle et nous les aidons à devenir des citoyens indépendants, qui paient, eux aussi, des impôts. Nous estimons donc que le gouvernement fédéral doit maintenir une partie de l'aide financière requise pour atténuer les problèmes d'isolement et de pauvreté que connaissent ces personnes.

La fourniture de débouchés et le soutien à l'emploi sont des éléments essentiels de toute mesure requise pour offrir de plus larges possibilités à nos citoyens. Beaucoup d'handicapés ne pourront peut-être pas devenir des membres permanents et à plein temps de la population active, mais nous sommes convaincus que l'accès à l'éducation, la formation et les possibilités d'emploi leur permettront d'y participer plus largement.

C'est un domaine qui intéresse particulièrement notre association. Ce matin, le Vancouver Sun consacrait un article à un de nos programmes de formation professionnelle. Nous sommes membres de Centraide, et ce journal contient un article

training. It's a restaurant that operates as a training facility and we have the federal government buying training spaces in the program. We turn out people who come in there on social assistance and on GAIN and who leave to paying jobs.

Over the past ten years we have taken into our various job training programs people with a mental handicap who a few years ago were perceived not to be capable of employment. We have now over 150 people of that nature out in the workforce earning dollars, not taking the GAIN but contributing through the taxation system.

Without some of the federal government programs, we would not have been able to start those programs. We would not have been able to get them under way. We feel it's essential that this type of involvement remain there in order to give opportunities to this group of people.

Ms Judy Carter Smith (Executive Director, British Columbia Association for Community Living): I shall speak a bit about the program David's talking about in terms of supported employment.

It's really important that people with disabilities also have a permanent, adequate floor of income assistance accessible to them as required. That floor allows them to move into and out of the workforce and still have the security that is really essential to their participation.

• 1740

The B.C. Association for Community Living is currently looking at the advantages of a separate income assistance program for people with disabilities, distinct from the general welfare system, which provides a decent level of income security. We believe that such a program may be necessary to acknowledge some of the systemic barriers experienced by people with disabilities and to ensure their access to social assistance programs.

I have a couple of concluding remarks. We believe social security reform must ensure that people with disabilities and other vulnerable citizens are not sacrificed in an effort to reduce Canada's debt load. There are over four million Canadians with disabilities. The other piece of that is that there's a lot of public support for programs that support people with disabilities. A recent government poll showed that nine out of ten of those surveyed support continuing federal assistance to people with disabilities in need.

We also believe, and this is a part of it even though it's short notice—we're also involved in the Lloyd Axworthy hearings—that the government must involve the disability community and its representative organizations in a real confrontation process, because we believe that it's people with disabilities themselves who can give valuable and productive input to the debate. It also ensures that social programs can be restructured in a way that enhances their effectiveness and makes them cost-effective.

Just another small point-when we're looking at the situation of a person with a mental handicap, there's a point about ceasing to be productive within the labour market as a

[Translation]

sur notre programme de formation à Heroes. C'est un restaurant que nous utilisons pour la formation des handicapés, avec l'aide du gouvernement fédéral qui achète des places de formation dans le programme. Nous formons donc des personnes qui bénéficient de l'assistance sociale et du GAIN, mais qui nous quittent pour prendre des emplois rémunérés.

Au cours des dix dernières années, nous avons accueilli dans nos divers programmes de formation professionnelle des handicapés mentaux qui, quelques années plus tôt, étaient considérés comme incapables d'occuper un emploi. Aujourd'hui, nous en avons plus de 150 qui gagnent leur vie, qui n'utilisent pas le GAIN mais paient eux-mêmes des impôts.

Sans l'existence de certains programmes fédéraux, nous n'aurions pas pu lancer nos projets. Il nous paraît donc indispensable que le gouvernement fédéral continue à participer afin de permettre à ce groupe de personnes d'entrer dans la vie active.

Mme Judy Carter Smith (directrice exécutive, British Columbia Association for Community Living): Je voudrais vous dire quelques mots de l'aide à l'emploi à propos du programme dont David a parlé.

Il est très important que les handicapés aient également accès, en cas de besoin, à un minimum permanent et acceptable d'aide au revenu. Cela leur permettra d'entrer dans la population active et d'en sortir, tout en jouissant de la sécurité indispensable à leur participation.

La B.C. Association for Community Living étudie actuellement les avantages d'un programme d'aide au revenu pour les handicapés, distinct du régime de bien-être social général, qui fournirait un niveau décent de sécurité du revenu. Ce programme est peut-être nécessaire pour tenir compte des obstacles systémiques auxquels se heurtent les handicapés et pour assurer leur accès aux programmes d'assistance sociale.

Pour conclure, je voudrais faire deux ou trois remarques. A notre avis, la réforme de la sécurité sociale doit se faire de manière à ce que les handicapés et les autres citoyens vulnérables ne soient pas sacrifiés à l'effort entrepris pour réduire la dette du Canada. Il y a plus de quatre millions de Canadiens handicapés. J'ajouterai que le public est très favorable aux programmes d'aide à ces personnes. Un récent sondage du gouvernement a révélé que neuf personnes sur dix sont favorables au maintien de l'aide fédérale aux handicapés dans le besoin.

Nous croyons également, et cela fait partie de la même question, même si les délais sont courts-nous participons également aux audiences de Lloyd Axworthy-que le gouvernement devrait associer les handicapés et les organismes qui les représentent à un véritable processus de confrontation, car nous estimons que les handicapés eux-mêmes sont plus en mesure d'apporter des éléments précieux et constructifs au débat. Les programmes sociaux pourraient ainsi être restructurés de manière à améliorer leur efficacité et leur rentabilité.

Une dernière remarque—lorsque nous considérons le cas d'un handicapé mental, la seule mesure de la contribution et de l'utilité d'un individu pour la société est celle du point où il sole measure of an individual's contribution and value to society. cesse d'être productif sur le marché du travail. Or, les

Individuals who are handicapped and do not work in the competitive handicapés qui ne travaillent pas sur ce marché compétitif labour market contribute to their communities in a variety of ways that don't often receive recognition or monetary compensation. This has to do with volunteering and other ways they contribute to the community.

Because we've had such short notice, and as we've already expressed, we haven't been able to put together a brief, we would just like to say that we would be prepared to continue being involved in the discussions in a more specific way, and would like an invitation to any follow-up that may be necessary. Thank you.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): If you'll allow an observation, your presentation has not suffered at all from a lack of time to prepare. You know your subject well, and I thank you for sharing your views.

I do want to make a general comment, though, to all presenters. Not that it's easy for any of us to do this, but to the extent that you come before this committee and suggest, and in your case make very compelling reasons for suggesting, that programs that benefit the disabled should not be touched, perhaps you could also offer some views as to how and where we may address the deficit problem and the debt problem, if not in programs you're concerned about and about which you so eloquently expressed your concerns. That would be helpful; otherwise it is very much a sterile debate.

One of the reasons we decided on this format was so we could have a little bit of give and take amongst stakeholders. Inevitably there's somebody else at this table who would have to support those programs as a taxpayer, or give up in spending in an area that is near and dear to them. Perhaps in our give and take after the presentation, you could offer some views to the committee.

We'll move on to Mr. Daykin.

Mr. Harold C. Daykin (Individual Presentation): Thank you.

First of all, I wonder if anybody does not have my brief headed "A Solvent Canada by March 1999". I'm not going to read this whole thing. I'm starting with the first page.

Actually, I have three briefs here and I'm going to try to give a minute and a half to each. The first ones deals with the question of the deficit; the second one deals with the question of the debt, which is a separate question to some extent; and the third brief deals with ways to increase the tax take from existing tax rates. So there are three subjects I want to deal with.

• 1745

I would like to move rather quickly down to item 7, about how we already have a mechanism in place and so on. That's what's called the "claw-back". Basically, it's a taxing back of the old age security pension for people who have an income at present above \$50,000 and

Two figures are involved in that claw-back. I want to talk about this because my recommendation covers a revision of one of those two numbers. One of the numbers is 15%. The other figure is this floor level I've just read to you of \$53,000 at present.

[Traduction]

contribuent à la vie de leur collectivité de toutes sortes de manières qui sont rarement reconnues ou récompensées pécuniairement. Je parle notamment du bénévolat et des autres façons dont ils apportent quelque chose à la collectivité.

A cause du peu de temps dont nous disposions, comme nous l'avons déjà dit, nous n'avons pas pu préparer de mémoire, mais nous tenons à déclarer que nous sommes prêts à continuer à participer aux discussions de manière plus précise et que nous souhaiterions être invités à toute autre rencontre ultérieure. Je vous remercie.

Le vice-président (M. Campbell): Permettez-moi de vous dire que votre exposé n'a pas du tout souffert du peu de temps que vous aviez pour vous préparer. Vous connaissez bien votre sujet, et je vous remercie de nous avoir présenté vos vues.

Je voudrais cependant faire une observation d'ordre général à tous les intervenants. Non pas que la tâche soit facile, mais puisque vous comparaissez devant ce Comité pour présenter, dans votre cas, des raisons très convaincantes de ne pas toucher aux programmes destinés aux handicapés, peut-être pourriezvous nous dire comment, et dans quels domaines, nous pourrions essayer de régler le problème de la dette et du déficit, autrement qu'en nous attaquant aux programmes qui vous intéressent et que vous défendez avec tant d'éloquence. Cela serait utile; sans quoi, le débat risque de demeurer stérile.

Une des raisons pour lesquelles nous avons décidé d'adopter cette formule est que cela permettrait quelques échanges entre les teneurs d'enjeux. Inévitablement, certaines des autres personnes à cette table seront obligées de soutenir ces programmes comme contribuables, ou de renoncer à faire des dépenses dans un domaine qui leur est particulièrement cher. Au cours de l'échange qui suivra l'exposé, vous pourriez peut-être faire part de vos vues au Comité.

Nous allons maintenant donner la parole à Monsieur Daykin.

M. Harold C. Daykin (présentation individuelle): Je vous

Premièrement, je voudrais savoir si tout le monde a entre les mains mon mémoire, que j'ai intitulé A Solvent Canada by March 1999. Je ne vais pas le lire en entier. Je vais commencer par la première page.

En fait, j'ai ici trois mémoires et je vais essayer de consacrer une minute et demie à chacun. Le premier traite de la question du déficit; le deuxième, de celle de la dette, qui est une question distincte, dans une certaine mesure; et le troisième mémoire examine des moyens d'accroître les recettes fiscales, sans changer les taux d'impôts. Voilà les trois sujets dont je voudrais parler.

Je voudrais passer rapidement au point 7, celui qui traite des mécanismes qui existent déjà. C'est ce qu'on appelle la disposition de récupération. Il s'agit en fait d'une sorte de réimposition de la pension de la sécurité de la vieillesse, pour les personnes dont le

revenu actuel est un peu supérieur à 50 000\$.

Deux chiffres entrent en jeu. Je tiens à vous en parler car je propose une révision d'un de ces deux chiffres. L'un d'entre eux est de 15 p. 100. L'autre est le seuil actuel de 53 000\$ dont je viens de vous parler.

The effect of that 15% is just this: it means there's a gradual taking back of your pension from the start of the floor level. At the floor level they're taking just a dollar or two back. But as soon as you reach, in round figures, about \$30,000 above the floor level-in other words, at present, \$80,000 and a bit—the whole of your old age security pension has been taken back.

There's a simple arithmetical reason for that, which is that 15% of \$30,000 gives you your annual pension. It's simple arithmetic. Note, however, that it has nothing to do with tax rates; nothing at all to do with tax rates. Understand also that basically it's a transfer. We're reducing one of the huge items we call "transfers"—in this case, the old age security pension.

Item 8 is estimates of what would happen in the way of federal net savings-after, by the way, the tax deduction, which is in there to avoid double taxation. I have provided for that. What I've called part A and part B would be the two cases of lowering the floor to \$25,000, and that's per taxpayer, not per family. Part B indicates further savings if you reduce the floor to \$20,000.

On page 2, in item 9, I emphasize that basically we're not talking about family income. The reason I say that is it's quite obvious if there are two senior citizens in a family, husband and wife, they're probably already arranging their affairs, and they can easily arrange them a little further, so they have two incomes and two tax returns, one for each. I maintain that what we're talking about here when we talk about lowering these floors is the tax per person, not per family.

I ask the question at the end of item 9 of whether it would be fair to say that when we talk about, for example, the case of part B, lowering it to \$20,000, what we're really proposing is to lower the floor to...while defined as "per taxpayer", in effect it would be per family, with a couple's income approaching \$40,000. That's important, because a lot of earlier political debate has been around that question.

Item 10, when should this reduction take place. . . I'm suggesting part B, down to \$20,000. I think it should take not later than year two; in other words, the second fiscal year we're looking at, not the immediate next fiscal year but the one after it. Not later than that, we should very seriously consider implementing this increased clawback down to taxpayer net income—remember, that's net income. not income -- of \$20,000.

• 1750

I've also suggested part C, which you can read for yourself.

Basically I'm suggesting a trade-off, and this will fit in rather nicely with what a few others have said here. I'd like just to read it to you, because I feel there's a lot to this. Mr. Martin asked for a discussion of trade-offs. I think that thoughtful seniors in this country are at least very interested in item A under 2 at the bottom here, on page 2, which is a great front-end effort to help save Canada's health system. I hate to say "help save", because you know it's in trouble. It's escalating far too fast.

[Translation]

L'effet de ces 15 p. 100 est le suivant: cela signifie qu'à partir du seuil, on vous reprend progressivement votre pension. À la base, il ne s'agit que de 1\$ ou 2\$, mais dès que vous atteignez, en gros, 30 000\$ au-dessus de ce seuil-autrement dit, en ce moment, un peu plus de 80 000\$---on vous reprend la totalité de votre pension de sécurité de la vieillesse.

Il y a une explication arithmétique très simple à cela: 15 p. 100 de 30 000\$ correspond à votre pension annuelle. Ce n'est pas plus compliqué que cela. Notez cependant que cela n'a rien à voir avec les taux d'impôt; absolument rien. Comprenez également qu'il s'agit essentiellement d'un transfert. Nous réduisons ainsi une des rubriques les plus importantes, celle des «transferts»—dans ce cas, la pension de sécurité de la vieillesse.

Le point 8 est une estimation des effets sur les économies nettes fédérales—après la déduction d'impôt, qui est là pour éviter une double imposition. J'en ai tenu compte. Ce que j'ai appelé la partie A correspond au cas où l'on abaisserait le seuil à 25 000\$, par contribuable, pas par famille. Quant à la partie B, elle montre que d'autres économies seraient réalisées si l'on abaissait encore le seuil à 20 000\$.

À la page 2, au point 9, je souligne le fait qu'il ne s'agit pas là d'un revenu familial. La raison pour laquelle je le dis est qu'il est tout à fait évident que si une famille est constituée de deux personnes âgées, mari et femme, ils se sont probablement déjà organisés, ce qui est facile, de manière à avoir deux revenus et deux déclarations d'impôt distinctes. Voilà pourquoi j'insiste pour dire que lorsque l'on parle d'abaisser ces seuils, il s'agit d'un impôt personnel et non familial.

À la fin du point 9, je demande s'il serait juste de dire que, dans le cas B, par exemple, où l'on abaisse le seuil à 20 000\$, ce que nous proposons en fait est d'abaisser le seuil à... bien que l'on utilise la définition «par contribuable»—dans la pratique, c'est par famille, avec un couple dont le revenu approche de 40 000\$. Ce point est important, car il a déjà suscité beaucoup de débats politiques.

Point 10: quand cette réduction devrait-elle avoir lieu...je propose la partie B, l'abaissement du seuil à 20 000\$. Je crois que cela ne devrait pas se faire plus tard que la deuxième année; autrement dit, pas l'année financière qui vient immédiatement, mais la suivante. Pas plus tard que cela, nous devrions envisager très sérieusement d'appliquer cette mesure de récupération accrue au revenu net du contribuable-n'oubliez pas qu'il s'agit du revenu net-qui est de 20 000\$.

J'ai également recommandé la partie C, dont vous pourrez prendre connaissance par vous-même.

Il y est essentiellement question d'un compromis qui correspond assez bien à ce que quelques autres ont déclaré ici. J'aimerais vous en livrer lecture, parce que je crois qu'il y a beaucoup à en retenir. M. Martin a réclamé un débat sur la question des compromis. Selon moi, les personnes âgées sérieuses sont très intéressées, au moins, par le paragraphe A du point 2, au bas de cette page 2, car il s'agit d'un effort généralisé pour essayer de sauver le système d'assurance-santé au Canada. Je regrette d'avoir à employer ces termes d'«essayer de sauver», mais comme vous le savez, le système est en péril. Son déficit croît beaucoup trop rapidement.

Now I come to this question of R and D, which has been mentioned earlier. By the way, I refer this committee to the brief I've watched on public television, channel 19, a public affairs thing—it is the brief of Carol Clemenhagen, who I believe was the president of the Canadian Hospital Association—and also the brief of the biomedical coalition, because both of those deal with my item A.

There should be a great front-end effort to help save Canada's health system, with an emphasis on beefed-up investments in R and D related to the whole health field, which promises to bring future years' costs down while keeping quality high.

I suggest to the committee that you draw up a worksheet and have horizontal columns for the next five fiscal years. When you're hearing presentations, not only look at the horizontal thing, which is the different programs of government that somebody thinks might be cut or maintained, but also consider which either non–cuts or even increased expenditures would be more than justified because of a pay–off somewhere down the line, preferably not too far.

I'll draw your attention to a brief that isn't here, of which I'm sure you can get a copy, by the biomedical coalition. It claimed, if I heard right, that if R and D related to the health and medicine field could be substantially beefed up, then in something like year three or four or five we might see real progress towards reduction in the percentage of the GDP that we have to spend on health care. In other words, in maybe year three or four or five we could see some real progress towards reducing our 10% of GDP to 7%.

I'd like to see all, if you like, start such a working chart and maybe jot down the figure I've just tossed out, which is a repeat from the biomedical coalition.

The Acting Chairman (Mr. Discepola): I don't want to interfere, but you've gone on for ten minutes. You've obviously done a lot of work, and I'd like to give you the opportunity to talk about the foreign debt, because it's something we haven't touched upon all day. So if you could maybe take about three more minutes. . .

Mr. Daykin: Okay, I'll give one and a half to that and one and a half to the last thing, getting more money from the tax breaks. I'm not going to read this whole thing; I'm just going to tell you.

Let's look at item 3 first. There are two broad routes to the retirement of our public debt. It does not follow, of course, that there's only one route to this. There is not only the route of retirement through eventual federal surpluses, with Ottawa ultimately taking in more than it dispenses; there is a second route, that of special bond issues for the purpose.

Please don't think I'm ignoring a trap here, because I'm not. I want to give you the historical precedent, because it's really interesting and inspiring.

[Traduction]

Je reviens à présent sur cette question de R et D dont j'ai parlé plus tôt. Soit dit en passant, j'invite les membres du Comité à consulter le mémoire du groupe dont j'ai assisté au témoignage à la télévision, au canal 19, dans le cadre d'une émission d'affaires publiques—il s'agit du mémoire de Carol Clemenhagen qui, si je ne m'abuse, est président de l'Association des hôpitaux du Canada—ainsi que du mémoire de la coalition biomédicale, car tous deux portent sur ce que je dis au paragraphe A.

Il y a donc lieu d'entreprendre un vaste effort collectif en vue d'essayer de rescaper le système d'assurance-santé du Canada, tout en insistant sur une augmentation des investissements en R et D, donc tout ce qui touche à la santé, car c'est ainsi qu'on abaissera les coûts annuels dans l'avenir et que l'on maintiendra un haut niveau de qualité.

Je vous recommande de dessiner un tableau à cinq rangées représentant les cinq prochains exercices financiers. Désormais, quand vous entendrez un exposé, vous ne devrez pas vous contenter d'effectuer une lecture horizontale, correspondant aux différents programmes gouvernementaux que d'aucuns pourraient envisager de réduire ou de maintenir, mais vous pourrez également voir dans quelle mesure il est justifié que certains demeurent intacts ou que leurs dépenses augmentent, parce qu'ils sont susceptibles de rapporter quelque chose en bout de ligne, de préférence à brève échéance.

J'attire votre attention sur ce mémoire, celui de la coalition biomédicale, mais je suis certain que vous en avez tous un exemplaire. On y dit, si je comprends bien, que s'il était possible d'augmenter de façon marquée le financement de la R et D dans le domaine de la santé et de la médecine, on pourrait alors réaliser, en trois, quatre ou cinq ans, d'importants progrès en vue de réduire la proportion du PIB consacrée aux soins de santé. Autrement dit, d'ici trois, quatre ou cinq ans, on aurait franchi un bon bout de chemin pour passer d'un niveau de 10 p. 100 du PIB à un niveau de 7 p. 100.

J'aimerais que tout le monde se fabrique un tel tableau et reporte les chiffres que je viens juste de mentionner et que j'ai simplement repris du mémoire de la coalition biomédicale.

Le président suppléant (M. Discepola): Je ne voudrais pas vous interrompre, mais cela fait dix minutes que vous parlez. À l'évidence, vous avez effectué une solide recherche et j'aimerais vous donner la possibilité de parler de la dette étrangère, parce que c'est un aspect que nous n'avons pas encore abordé aujourd'hui. Donc, je vous inviterais à passer trois autres minutes environ. . .

M. Daykin: Parfait, j'y consacrerai une minute et demie, et une minute et demie à mon dernier point, celui de l'augmentation des recettes par le biais des allégements fiscaux. Je ne vais pas tout vous lire; je me contenterai de faire des commentaires.

Passons tout d'abord au point 3. Comme vous le voyez, il y a deux grandes façons de parvenir à éliminer notre dette publique. Cela ne veut bien sûr pas dire qu'il n'existe pas d'autres moyens. Il est, non seulement, possible de ponctionner dans les éventuels excédents du gouvernement fédéral, à condition qu'Ottawa rapporte plus qu'il ne dépense; deuxièmement, il est possible d'émettre des obligations spéciales.

Faites—moi ici la grâce de ne pas penser que je vais tomber dans le piège. À ce sujet, je vais faire un bref rappel historique d'un événement intéressant et dont on pourrait s'inspirer.

In September 1870 the French army was defeated by that of Prussia—blah, blah, blah. As a price for withdrawal of the Prussian army, a sizeable indemnity was imposed. Bismarck thought it would be 1875 before the French could find all the money to pay it up.

• 1755

What should interest us here is the method and response of the French people. Two loans were floated by the government in Paris for the express purpose of freeing the country. The patriotism of the popular response came as a huge surprise, especially to Bismarck. The first bond issue was over–subscribed two and a half times and the second thirteen times. The indemnity was paid off by September 1973, two years before Bismarck had expected.

Now, a possible Canadian parallel—that's something we might call "foreign debt retirement bonds". I concede that of course large Canadian purchases of such bonds would do some good only if they represented higher domestic purchases of all types of Canadian bonds. Of course there are other things you would have to think about too.

The Vice—Chair (Mr. Campbell): My colleague who was in the chair in my brief absence has pointed out to me that we still have to hear from a number of other speakers, and you've gone on quite a bit longer than the five minutes most others have taken. Could you hold some of the comments for the discussion? We do have the brief with us, which we will look at—

Mr. Daykin: May I just read the last one? I would claim there's at least one—eighth of \$1 billion to be picked up fairly soon through this.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you very much.

Mr. Bucci.

Mr. Fred Bucci (President, Urban Development Institute of Canada): The Urban Development Institute of Canada has participated in a number of these standing committees. I applaud the minister for bringing this to a much more open forum than in past years, when we always went to Ottawa and sat down with the Department of Finance. This is of great interest to our organization.

The Urban Development Institute represents 800 commercial and residential property developers and related companies across Canada. Our long-standing goals are to improve communication between the development industry and the various levels of government and the public, as well as to improve the urban environment and quality of life in Canada.

The real estate development sector is characterized by its enormous capital investments, its multi-year investment timeframe, and its prohibitive long-term financial risks. It is important to note that the development industry provides about one in every ten to twelve jobs in this country, depending on which region of the country you're talking about. As well, the broad activities of the development industry approach some \$30 billion annually in the country's economy.

[Translation]

En septembre 1870, les Prussiens ont vaincu l'armée française... etc. etc. Pour obtenir le retrait de l'armée prussienne, les Français ont accepté de verser à Bismarck une indemnité assez considérable. Bismarck pensait d'ailleurs que les Français ne parviendraient pas à le rembourser complètement avant 1875.

Ce qui doit ici retenir notre attention, c'est la méthode que les Français ont employée et la façon dont ils ont réagi. Le gouvernement a lancé deux emprunts pour libérer la France. L'ampleur du mouvement populaire empreint de patriotisme provoqua une grande surprise, surtout chez Bismarck. Les deux émissions d'obligations furent l'objet d'une sursouscription: la première de deux fois et demi, et la deuxième de 13 fois. Les Français finirent donc de rembourser l'indemnité en septembre 1973, soit deux ans avant la date prévue par Bismarck.

Au Canada, nous pourrions faire la même chose en émettant des obligations pour «rembourser notre dette étrangère». Je reconnais bien sûr que la vente massive de telles obligations ne serait intéressante que si les titres devaient être achetés par un plus grand nombre de Canadiens que c'est le cas pour nos autres obligations. Et, bien sûr, il y a bien d'autres aspects auxquels il faudrait penser.

Le vice-président (M. Campbell): Mon collègue, qui m'a remplacé pendant ma brève absence, vient de me dire que nous avons encore plusieurs témoins à entendre et que vous avez pris beaucoup plus que les cinq minutes que les autres témoins prennent normalement. Pourriez-vous vous contenter de quelques commentaires pour alimenter la discussion? Nous avons votre mémoire, que nous consulterons...

M. Daykin: Puis—je vous lire ce dernier point? Par cette méthode, je prétends que nous pourrions rapidement récupérer 125 millions de dollars

Le vice-président (M. Campbell): Merci.

Monsieur Bucci.

M. Fred Bucci (président, Institut canadien d'aménagement urbain): L'Institut canadien d'aménagement urbain a participé à plusieurs comités permanents par le passé. Je tiens ici à féliciter le ministre d'avoir voulu que ce débat soit beaucoup plus ouvert que dans le passé, à l'époque où nous nous rendions systématiquement à Ottawa pour nous entretenir avec les gens du ministère des Finances. Cette façon de procéder présente un grand intérêt pour notre organisation.

L'Institut canadien d'aménagement urbain représente 800 promoteurs—constructeurs, dans le domaine commercial et résidentiel et entreprises affiliées, partout au Canada. Depuis toujours, notre objectif consiste à améliorer la communication entre l'industrie de la promotion immobilière et les divers ordres de gouvernement, ainsi que le public; nous voulons également améliorer le milieu urbain et la qualité de la vie au Canada.

Le secteur de l'aménagement immobilier est caractérisé par son côté hautement capitalistique, ses investissements qui s'échelonnent sur plusieurs années et des risques financiers à long terme qui sont tout simplement prohibitifs. Il convient ici de faire remarquer que notre secteur assure un emploi sur 10 ou 12 au Canada; cela dépend de la région. En outre, les activités globales de ce secteur représentent un chiffre d'affaires annuel qui frise les 30 milliards de dollars.

For example, in British Columbia, if you were to exclude the activities of the development industry from the industrial economy, we would have experienced negative industrial economic growth over the last three years. That's how significant a player we are.

We have some essential goals we want to preface this afternoon. First, reducing the national debt and deficit must be a priority of this government. Second, proposing higher taxes would send a negative signal to the investment community. Third, the federal government must right—size, eliminate duplication of government services, dispose of excess assets, achieve cost recovery, and contract out various activities where possible. These three items form the basis of our position.

As a bit of a commentary on your economic assumptions, it is true the economy is slowly improving, albeit not in an equal fashion in the country. Economic stability can be maintained by ensuring that one key feature is considered, the feature of certainty. The Canadian economy has been plagued by uncertainty, which has sent the dollar to record low levels and employment and real estate interest rates to post—war World War II record high levels.

From the development industry's perspective, a recent poll of foreign investors has revealed impediments to investing in Canada. Their main concerns are high marginal tax rates; a lower Canadian dollar, which has eroded their investments; and the government debt.

• 1800

For example, if the federal government were to institute higher taxes, or radically change the tax structure in a way that negatively affects the net worth of people, overall interest rates would increase. We believe that the use of the RRSP investment for first-time home buyers has had a huge impact on stabilizing the net worth of people and the development industry. As well, CMHC rules in underwriting mortgage insurance, and the 5% down payment have gone a long way to making Canada a better place in which to live. In fact, this contributed substantially to affordable housing across this country.

There are no easy solutions to resolve Canada's debt crisis, but it must be done in a way that increases confidence on the part of investors. The federal government must right–size, it must eliminate duplication of government service, it must dispose of excess assets, and must achieve a cost recovery and contract out various activities. Even in British Columbia, the most prosperous part of the nation over the last few years, businesses have had to right–size, eliminate needless middle management, achieve cost recovery, and use more contract professionals.

[Traduction]

Si, par exemple, on supprimait les activités du secteur de la promotion immobilière de l'économie industrielle, la croissance économique industrielle aurait été négative au cours des trois dernières années. Voilà qui en dit long sur la place que nous occupons dans l'économie.

Cet après-midi, nous voulons commenter certains objectifs essentiels qu'il convient de poursuivre. Tout d'abord, le gouvernement en place doit, en priorité, réduire le déficit et la dette nationale. Deuxièmement, s'il devait proposer d'augmenter les impôts, il adresserait un message négatif à la communauté des investisseurs. Troisièmement, le gouvernement doit réduire ses effectifs, supprimer le dédoublement des services gouvernementaux, vendre ses actifs excédentaires, instaurer le recouvrement des coûts et, si possible, sous-traiter diverses activités. Ces trois éléments constituent l'essentiel de notre position.

À propos de vos hypothèses économiques, je dirais qu'il est vrai que l'économie se remet lentement, mais pas de façon uniforme dans tout le pays. On peut parvenir à réaliser la stabilité économique, à condition d'instaurer un climat de certitude. L'économie canadienne a été frappée par l'incertitude, ce qui a fait chuter notre dollar à des niveaux record, de même que le niveau d'emplois; sans compter que les taux d'intérêts dans le secteur de l'immobilier n'ont jamais été aussi élevés depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Dans le secteur que je représente, nous avons effectué un sondage auprès des investisseurs étrangers qui a révélé certains obstacles à l'investissement au Canada. Ces investisseurs sont surtout préoccupés par le taux marginal d'imposition, qui est élevé; par un dollar canadien faible, qui gruge leurs investissements; et par notre dette nationale.

Par exemple, si le gouvernement fédéral devait augmenter les impôts ou changer de façon radicale le régime fiscal, de sorte qu'il aurait un effet négatif sur l'avoir propre de la population, les taux d'intérêt augmenteraient dans l'ensemble. Nous estimons que le recours au REÉR pour acheter une première maison a grandement favorisé la stabilisation de l'avoir net des Canadiens et des Canadiennes, ainsi que de l'industrie de la promotion immobilière. De plus, les règles de la SCHL relatives à la garantie des assurances hypothécaires, de même que la limitation de la mise de fonds à 5 p. 100 ont grandement contribué au fait que le Canada est devenu un endroit où il fait mieux vivre. En fait, toutes ces mesures ont permis de rendre le logement nettement plus accessible un peu partout dans le pays.

Il n'existe pas de solution facile permettant de résoudre la crise de la dette au Canada, mais nous devons agir de façon à stimuler le niveau de confiance chez les investisseurs. Le gouvernement fédéral doit réduire ses effectifs, il doit supprimer le dédoublement des services gouvernementaux, vendre ses actifs excédentaires et instaurer le recouvrement des coûts et, enfin, sous—traiter diverses activités. Même en Colombie—Britannique, qui a été la partie la plus prospère au pays au cours des dernières années, les entreprises ont dû réduire leur personnel, dégraisser l'effectif des cadres intermédiaires, réaliser le recouvrement des coûts et confier plus de travail à contrat, à des spécialistes.

We have some objectives. Objective number one is the right-sizcosts in each department be reduced by 33%. Administrative costs for national health, welfare and external affairs are each over \$1 billion annually. This would save about \$3 billion.

Objective number two is the elimination of duplication of services. The federal government should eliminate or harmonize federal activities with provincial activities. For example, one could look at Agriculture Canada, Energy, Mines and Resources, Environment Canada, Forestry Canada and Labour Canada as a way of trying to take away the duplication of services currently going on in the different provincial governments across the country.

One of the things that comes to mind is environment. We've just gone through a tremendous amount of upheaval in the way environmental regulations have been brought down by the federal government. Looking at every jurisdiction across Canada in terms of the provincial, and even in some instances municipal and city, their environmental policies are all at odds, all being duplicated by three different levels of government, all being administered by three different levels of government, and costing business an unreasonable amount of money in terms of dealing with all these new-found environmental issues. We think you could have one environmental policy administered by one level of government and deal with it on a consistent basis across the country.

Objective number three is to dispose of excess assets. The federal government has a portfolio of lands that sit on the books at historic prices and can be effectively disposed of. For example, the social housing stock in many areas of the nation can be sold to the private market, and the duties of social housing delivery transferred fully to the provinces. This is bringing service closer to home, where it's more accountable and more cost-effective. This could lower program costs and draw in revenues, as assets are sold in the marketplace at fair market prices.

Objective four is to achieve cost recovery. Most consultants charge high fees for statistics they get at no cost or at low cost from government. For Statistics Canada, Canada Mortgage and Housing, and other departments that provide information and services to the public, it is essential that they fully recover the costs of providing those services. These departments should not be subsidized at all. If this is not possible, those information services should be eliminated or contracted out.

[Translation]

Voilà les objectifs que nous vous proposons. Tout d'abord, ing. The federal government should require that all administrative réduire les effectifs. La fonction publique fédérale doit réduire d'un tiers la totalité des frais administratifs, dans tous les ministères. Ces frais administratifs atteignent un milliard de dollars par an, dans les domaines de la santé, du bien-être et des affaires étrangères. On économiserait donc trois milliards de dollars.

> Deuxièmement, il convient de mettre un terme au dédoublement des services. Le gouvernement fédéral doit, soit supprimer certaines de ses activités, soit les harmoniser avec celles des gouvernements provinciaux. Ainsi, dans le cas d'Agriculture Canada, d'Énergie, mines et ressources, d'Environnement Canada, de Forêts Canada et de Travail Canada, il devrait être possible d'éliminer le dédoublement des services que l'on constate actuellement entre le fédéral et les différents gouvernements provinciaux.

> On peut, par exemple, penser à l'environnement. Ne venons-nous pas de traverser tout juste une tempête quand le gouvernement fédéral a proposé ses règlements environnementaux. Et si l'on regarde ce qui se passe du côté des autres instances gouvernementales, même au niveau des municipalités, force est de constater que leurs politiques environnementales se contredisent toutes; qu'elles sont toutes reproduites par les trois différents ordres de gouvernement; qu'elles sont toutes administrées par les trois différents ordres de gouvernement et qu'elles coûtent des sommes tout à fait déraisonnable à l'entreprise privée qui doit se plier à ces nouvelles exigences environnementales. Nous pensons qu'il serait tout à fait possible d'adopter une seule politique environnementale qui serait adoptée par un seul ordre de gouvernement, et appliquée de façon uniforme partout au pays.

> Troisièmement, nous recommandons l'élimination des actifs excédentaires. Le gouvernement fédéral a un portefeuille de propriétés qui dort dans les livres, à des prix historiques, et dont il pourrait fort bien se départir. Par exemple, dans de nombreuses régions du pays, on pourrait vendre le parc des logements sociaux au secteur privé et transférer aux provinces les responsabilités en matière de logements sociaux. Ce faisant, les services seraient mieux contrôlés, ils feraient l'objet d'une meilleure reddition de comptes et ils seraient plus rentables. Il pourrait en découler une diminution des coûts inhérents au programme et une augmentation des recettes, les actifs étant vendus sur le marché à juste prix.

> Quatrièmement, il faudrait mettre recouvrement des coûts. La plupart des experts-conseils exigent des frais très élevés pour fournir des statistiques qu'ils obtiennent gratuitement ou presque de la fonction publique. Dans le cas de Statistique Canada, dans celui de la Société canadienne d'hypothèques et de logement, et d'autres ministères qui fournissent des renseignements et des services au public, il est essentiel de récupérer les coûts réels que représente la prestation de ces services. Ces ministères ne devraient absolument pas être subventionnés. Si ce n'est pas possible, alors il faudrait supprimer ces services d'information, ou les confier à contrat.

Objective five is to contract out or use public-private partnerships. There are opportunities to contract out government services to private companies or use public-private partnerships to deliver public goods. As an example, the federal government has made a renewed commitment to the infrastructure development program.

Private sector participation should not be confused with the term "privatization", which implies ownership by the private sector. Rather, private sector participation, while including the possibility of private ownership, allows for many relationships between the public and private sector.

Many economists believe that in today's economy, market principles direct the allocation of capital, creating a need and opportunity for private sector financial, engineering, risk assumption and technical expertise. There are limitations on tax increases, and the federal government is plagued by growing deficits and debt. Local governments and the local residents are considered the indirect beneficiaries of infrastructure.

Build, operate, transfer—or BOT, as insiders call it—denotes a project where instead of having the government design, build and finance a subway or a highway, a consortium of private firms undertakes a public-private partnership with government. All new government projects should be built on a public-private participation basis, resulting in huge cost savings while drawing in investor money and not taxpayers' money.

• 1805

I have some concluding comments. Canada is poised to lead all G-7 nations in economic growth. The Urban Development Institute of Canada strongly supports the efforts of the federal government to reduce the debt and deficit. But as a word of caution, it is imperative that no new taxes or higher taxes be introduced. This would devastate the government's-and out of personal interest, the development industry's-relationship with investors.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you very much.

We conclude the opening statements with Mr. Perry and Mr. Legg.

Mr. Clay Perry (National Staff, IWA-Canada): Thank you. My colleague Phil Legg and I are from IWA-Canada, which represents 40,000 or 50,000 Canadian forest industry workers. Whether it is 40,000 or 50,000 depends largely on monetary policies of the U.S. and Canadian governments, a matter to which I'll return.

As with some earlier interveners, we don't have the resources, either intellectual or financial, to do the kind of detailed study of this that, for example, Dr. Helliwell has done. What we have done instead is to provide you with a series of [Traduction]

Cinquièmement, il convient d'accroître le recours à la sous-traitance, ou de favoriser le partenariat entre le secteur public et le secteur privé. Il est tout à fait possible de confier à contrat certains services offerts par la fonction publique, ou de mettre sur pied des organismes conjoints, secteur public-secteur privé, chargés de fournir des biens publics. Par exemple, le gouvernement fédéral ne vient-il pas de renouveler son engagement envers le programme de développement des infrastructures?

Il ne faut pas confondre participation du secteur privé avec «privatisation», qui impliquerait une totale prise de contrôle par le secteur privé. Dans le cas d'une participation, même si la détention d'un certain contrôle par le secteur privé n'est pas exclue, les formes de relations entre le secteur public et le secteur privé sont multiples.

Un grand nombre d'économistes estiment que dans notre économie actuelle, ce sont les principes du marché qui régissent l'affectation des capitaux, et qui créent un besoin ainsi que des occasions, pour le secteur privé, en matière de financement, d'ingénierie, de prises de risques et de compétences techniques. Il y a une limite aux augmentations d'impôt qui sont possibles, mais le gouvernement fédéral est aux prises avec une dette et un déficit croissants. On considère que ce sont les gouvernements locaux ainsi que les particuliers qui bénéficient indirectement de l'infrastructure.

Bâtir, exploiter et transférer sont les trois volets d'un projet où c'est un consortium d'entreprises privées, en partenariat avec le secteur public, qui se charge de concevoir, de construire et de financer un métro ou une route, à la place du gouvernement. Tous les nouveaux projets gouvernementaux devraient être conduits sur la base d'un partenariat entre le secteur public et le secteur privé, ce qui donnerait lieu à d'importantes économies et à une dépendance non plus vis-à-vis des fonds publics, mais vis-à-vis des fonds privés.

Je conclurai par quelques remarques. Le Canada est sur le point de prendre la tête des pays du G-7 sur le plan de la croissance économique. L'Institut canadien de développement urbain appuie chaudement le gouvernement fédéral dans les efforts qu'il déploie en vue de réduire la dette et le déficit. Un mot de prudence s'impose tout de même: il est impératif que le gouvernement ne crée pas de nouveaux impôts et n'augmente pas les impôts existants, au risque d'envenimer ses relations avec les investisseurs et, j'ajouterai par intérêt personnel, avec l'industrie de la promotion immobilière.

Le vice-président (M. Campbell): Merci.

Nous conclurons cette série de déclarations liminaires par messieurs Perry et Legg.

M. Clay Perry (membre du personnel de l'administration nationale, IWA-Canada): Merci. Mon collègue Phil Legg et moi-même appartenons à IWA-Canada qui représente 40 000 ou 50 000 travailleurs canadiens de l'industrie forestière. Cet écart entre 40 000 et 50 000 dépend grandement des politiques monétaires des gouvernements américains et canadiens; je reviendrai sur ce sujet.

Nous n'avons, pas plus que les intervenants qui nous ont précédés, les ressources, ni intellectuelles ni financières, pour effectuer une étude aussi poussée que celle réalisée, par exemple, par M. Helliwell. Nous nous sommes donc contentés

understand the federal government wants us to examine it through. I suppose therein lies the problem.

I'll just ramble along to the limits of your endurance about this series of exhibits and that different frame. Then Phil and I will concoct some more articulate version of it and send it off to you later, when it can't be the subject of cross-examination.

Our view is that the problems cited are symptoms of deeper, more insidious pathologies, if you like, chief among which is that Canadian society is going to be losing the glue that holds it together: the sense of obligation of the various parts of society to one another, their sense that they're involved in any kind of collective enterprise, that any sacrifice on their part will be matched, or measured, or attempted to be matched by others.

To illustrate that, we contrast what we see as the present scene with the periods following immediately after the two world wars. About the First World War, we submit for your consideration documents from the Treaty of Versailles, articles 387 to 427, and the page that sets out that the Prime Minister of the day, the Hon. Robert Borden, was instrumental in devising the persuasion of the powers of that time to accept those principles that were a fundamental feature of the Treaty of Versailles.

The guiding principle was that labour was not, after all, a commodity; labour was human life over time. If it were treated as a commodity, they found in the atmosphere of 1919 that doing so would be likely to aggravate the conditions that create wars. So they went on to establish the treaties and so on, to which we refer in that exhibit.

There was a period between the two wars—I don't know whether anybody here can remember it or not; I was a child of the Depression—during which that sense of society's obligation to one another—and, we would submit, particularly the obligation of the élites of the society to the less fortunate in the society—diminished rapidly.

• 1810

In the Depression, a crisis was reached. Something in the order of 25% or 30% of the population was unemployed. It required to a very widespread extent the sense that the fundamental premises of the society were false and had to be turned over. There was a small "p" political crisis; very substantial segments of the society refused to go along with it any more. Histories of this period usually illustrate this with the sit-in strikes in the large automobile plants in the United States and similar events in Canada, but there is a whole range of phenomena to which one could point to illustrate the fundamental breaking down of the consensus that makes it possible for people to live together in a civilized way.

[Translation]

exhibits, which in a sense create the frame from which we see these de regrouper un ensemble de documents caractérisent la façon dont problems. It is a substantially different frame from the one we nous percevons tous ces problèmes. La perspective dans laquelle nous nous plaçons est très différente de celle que le gouvernement fédéral, d'après ce que nous avons compris, nous invite à adopter. Et c'est sans doute là, je pense, que réside le problème.

> Je vais donc parcourir ces documents et revenir sur cette perspective jusqu'à la limite de votre résistance, après quoi Phil et moi-même pourrons vous en concocter une version plus travaillée que nous vous ferons parvenir ultérieurement, quand nous ne risquerons plus d'être soumis à un contre-interrogatoire.

> Selon nous, les problèmes évoqués ne sont que les symptômes de pathologies plus profondes, plus insidieuses, la principale tenant au fait que le ciment qui lie la société canadienne est en train de se désagréger: nous sommes en train de perdre le sens de l'obligation que les différents éléments de la société éprouvaient les uns envers les autres; cette impression qu'ils participaient à une vaste entreprise collective; que n'importe lequel de leurs sacrifices pourrait être imité par d'autres, ou qu'on pourrait en tenir compte.

> Pour illustrer notre propos, il nous faut mettre en regard ce qui se passe à l'heure actuelle avec les périodes qui ont immédiatement suivies les deux guerres mondiales. À propos de la Première guerre, nous vous renvoyons aux articles 387 à 427 du traité de Versailles et à une page dans laquelle on peut voir que le premier ministre de l'époque, l'honorable Robert Borden a joué un rôle déterminant pour trouver les arguments qui ont réussi à convaincre les puissances de l'heure que ces principes constituaient le fondement du traité de Versailles.

> D'après le principe directeur de cet accord, la main-d'oeuvre n'était pas, après tout, un bien de consommation; qui disait main-d'oeuvre disait vie humaine. Dans le climat qui régnait en 1919, on en était venu à conclure que si l'on traitait la main-d'oeuvre comme un bien de consommation, on ne pouvait que contribuer aux conditions favorables à la guerre. C'est ainsi que l'on a signé ce traité dont il est question ici.

> Et puis, il y a eu une période entre les deux guerres—je ne sais si qui que ce soit peut s'en souvenir, personnellement, j'étais un enfant pendant la Dépression—où l'on a constaté une rapide dégradation du sens de l'obligation réciproque au sein de la société; je crois qu'il s'agissait plus particulièrement des obligations que les élites ont envers les moins fortunés d'entre nous.

> Pendant la Crise, la situation était terrible. Il y avait 25 ou 30 p. 100 de la population au chômage. Cela nous a forcés, dans une très large mesure, à nous rendre compte que les fondements de notre société étaient mauvais, et qu'il fallait les changer. C'était une Crise dont l'origine étaient les politiques, car de très importants segments de la société refusaient de s'y conformer. Dans les histoires de la Crise, on illustre généralement cela avec des photos de grévistes occupant les grandes usines d'automobiles aux États-Unis, ou d'événements analogues au Canada, mais on pourrait évoquer toute une gamme de phénomènes pour illustrer la rupture fondamentale du consensus qui permet aux gens de vivre en société de façon civilisée.

I follow that with a couple of exhibits from toward the end of the Second World War, in which once again the population of western societies, and particularly the élites of western society, in our submission, felt once again a strong sense of social commitment to the less fortunate in their society. That was reflected in the documents that I submit for your consideration. I apologize for the poor reproduction.

One is an item from the New York Times of March or April of 1945, which sets out what was fundamentally the consensus reached in the United States, which was very similar to that reached in Canada. One would suggest that the Canadian one was more small "1" liberal. In particular, I draw your attention to item 5. If you could read it, it would say that would "protect the individual against the hazards of unemployment, old age and physical impairments beyond his control".

I particularly emphasize for your consideration that this undertaking was not expressed in a conditional way. The commitment was not to as much full employment as price stability will get you. It was to full employment, unconditionally. It was not given that we have to protect the value of our dollar, etc., and whatever else we can do; it was unconditional in those respects.

Obviously it was not that fighting inflation and protecting the value of the dollar were not important matters of public policy. The implication was that those objectives would have to be served in some way other than by generating very large blocks of unemploy-

If we skip a few decades we get to the 1970s, when, as the minister's paper said, something happened. We would like to guide you through what happened from the point of view of a Canadian forest industry worker.

Interest rates doubled in late 1981. About 40% of Canadian forest industry workers quickly became unemployed, some for months and months on end, and they paid a terrible price for the part they played in the fight against inflation.

We would like to suggest, incidentally, that since the control of inflation and protecting the value of the dollar is such a vital task, according to the principles of democracy we should elect the shock troops for that task the next time around. Members of our union will nominate some different people at that time.

It is with some sense of irony then that we discover that in exercises of this sort, government is suggesting that, for example, since forestry workers frequently have to go to collect unemployment insurance, maybe we ought to revise the unemployment insurance scheme to ensure that won't happen. It reaches the point where these people would be hard-pressed to find reasons for us to go along with exercises in which we as a society generally try to find a solution.

• 1815

These people didn't choose to work in the forest industry out of perversity. They got jobs that were available at the time.

[Traduction]

Je joins à cette pièce deux autres documents qui datent de la fin Deuxième Guerre mondiale et qui, à notre avis, reflètent une fois de plus le profond engagement social de la population des pays occidentaux, et particulièrement de leurs élites, pour venir en aide aux membres les plus défavorisés de leur société. Cet engagement se reflète dans les documents que je vous soumets. Je vous prie d'excuser la piètre qualité de reproduction.

L'un de ces documents est tiré d'un numéro de mars ou d'avril 1945 du New York Times, qui précise en quoi consistait fondamentalement le consensus qui émergeait aux États-Unis et qui ressemblait fort à celui qui existait au Canada. On pourrait dire que le consensus canadien était plus libéral. J'attire votre attention particulièrement sur le point 5. Si vous pouviez le déchiffrer, vous liriez: «qui protégera chacun des risques du chômage, de la vieillesse et de l'infirmité dont il n'est pas responsable».

J'insiste sur le fait que cet engagement n'était pas conditionnel. Il ne s'agissait pas d'une promesse de plein emploi dans la mesure où la stabilité des prix le permet. C'était un engagement d'assurer inconditionnellement le plein emploi. Il n'était pas question de protéger la valeur du dollar ni tout ce que l'on peut faire d'autre; à ce titre, c'était un engagement inconditionnel.

Bien entendu, cela ne voulait pas dire que combattre l'inflation et protéger la valeur du dollar ne sont pas des éléments importants de la politique publique. Il était implicite qu'on y veillerait autrement qu'en réduisant un très grand nombre de travailleurs au chômage.

Sautons quelques décennies pour arriver aux années soixantedix, l'époque où quelque chose a changé, comme le ministre l'a déclaré dans son document. Nous aimerions vous expliquer ce qui s'est passé, du point de vue d'un travailleur forestier canadien.

À la fin de 1981, les taux d'intérêt ont doublé. Près de 40 p. 100 des travailleurs forestiers canadiens se sont retrouvés au chômage du jour au lendemain, certains pour des mois et des mois, et le rôle qu'ils ont joué dans la lutte contre l'inflation leur a coûté terriblement cher.

En passant, nous aimerions vous dire que, puisque le contrôle de l'inflation et la protection de la valeur du dollar sont des tâches d'une telle importance, puisque nous vivons en démocratie, c'est à nous qu'il devrait revenir de désigner les troupes de choc si le combat reprend. Les membres de notre syndicat choisiront alors d'autres combattants.

Nous trouvons quelque peu ironique que, dans le contexte de ce genre d'exercice, le gouvernement laisse entendre que, comme les travailleurs forestiers, par exemple, doivent fréquemment avoir recours à l'assurance-chômage, l'on devrait peut-être modifier le régime d'assurance-chômage pour faire en sorte qu'ils ne puissent plus le faire. Nous en sommes rendus au point où nos membres auraient bien du mal à trouver des raisons pour participer aux débats auxquels notre société se livre généralement pour trouver des solutions.

Ces gens-là n'ont pas choisi de travailler dans l'industrie forestière par masochisme. Ils ont trouvé les emplois qu'ils ont Nobody at the time told them they were about to become the pu. À l'époque, personne ne leur a dit qu'ils allaient devenir les victims of public policy. Nobody said, if you in the 1950s and victimes de la politique publique. Personne ne leur a dit qu'en

1960s go to work in Canada's forest industry and thereby contribute to Canada's leading industry, you will thereby nominate yourself for shock troop treatment in the fight against inflation. These are people who, if they are hit too often or hit very closely together, will join the group that is referred to in the 1993 United Nations document, which I think I've entitled "Exhibit 3B" or something of that sort, in which the United Nations berates Canada for its failure to deal with poverty.

And what of those, we would like to know, who in the affluent parts of our society are saying that we have to restructure social services because we can't afford to pay any more taxes? We include in our exhibit a reference to the many new millionaires in Canadian society who became millionaires, in a sense, by winning lotteries—that is, by having joined the workforce in, say, 1948, buying a piece of property for \$2,000, \$3,000 or \$4,000 in Vancouver at that time, and having the good fortune to have an employer's pension plan. This exhibit suggests that if you were smart enough to do that, you probably would be a millionaire by now.

It seems to me in the context of that kind of distribution of wealth and in the context of the kind of distribution of sacrifices that has gone on in respect of evidently essential macroeconomic policies in Canada, the core of the problems that Canada confronts can best be understood by contrasting the circumstances of Canadians citizens who, in the last generation, say in the 1950s, voluntarily undertook to pay the costs of medicare, UIC, children's allowances and so on, with the circumstances of the affluent citizens today who claim inability to bear those costs.

On particulars—I don't know whether you want me to spend a minute or two on particulars, or if you'd just as soon—

The Vice–Chair (Mr. Campbell): I'm concerned, Mr. Perry, about the amount of time that remains, as we all want to comment to each other about the presentations. Perhaps you could end there or sum up fairly quickly.

Mr. Perry: Sure.

On particulars, the problems we face cannot be resolved by substantial slashes to the social service network we have, though we're not proposing that this is beyond scrutiny. Much more has to come from taxes than has generally been suggested, and not only from the very wealthy.

Rigorous examination of expenditures is necessary, I guess along the lines of the criteria set out by Dr. Helliwell, especially of tax expenditures but not limited to those usually cited. For example, if business expenses were treated as rigorously as the rule that loggers cannot deduct the cost of their cork boots as legitimate costs of their business... For some decades now we've invited officials of the internal revenue department to provide us some non-work use for cork boots, and they haven't

[Translation]

Finance

allant travailler dans l'industrie forestière canadienne dans les années cinquante et soixante et, en contribuant ainsi à la plus grande industrie du Canada, ils se portaient volontaires pour faire partie des troupes de choc dans la lutte contre l'inflation. Si on leur tombe dessus trop souvent ou à intervalles trop rapprochés, ces gens-là vont se joindre au groupe dont il est question dans le document de 1993 des Nations unies, que j'ai intitulé «Pièce 3B» ou quelque chose comme ça, je pense, et dans lequel les Nations unies reprochent au Canada de n'avoir pas su résoudre le problème de la pauvreté.

Nous aimerions savoir ce qui va arriver aux nantis de notre société qui disent que nous allons devoir restructurer nos services sociaux parce que nous ne pouvons pas nous permettre de payer plus d'impôts? Dans un des documents que nous vous présentons, il y a une allusion aux nombreux nouveaux millionnaires canadiens qui le sont devenus en gagnant à la loterie, pourrait—on dire, étant donné qu'ils se sont joints à la population active en 1948, disons, qu'ils ont acheté une propriété de 2 000\$\%, 3 000\$\% ou 4 000\$\% à Vancouver cette année—là et qu'ils ont eu la bonne fortune de travailler pour un employeur qui leur offrait un régime de retraite. Ce document laisse entendre que ceux qui ont été assez futés pour agir ainsi sont probablement millionnaires maintenant.

Il me semble que, dans le contexte de la répartition de la richesse et des sacrifices qu'on a faits au Canada au nom de politiques macro-économiques de toute évidence essentielles, la meilleure façon de comprendre la raison des problèmes qui se posent maintenant au pays, c'est de comparer la situation des citoyens canadiens de la dernière génération, celle des années cinquante, mettons, qui ont volontairement accepté de payer la facture de l'assurance-maladie, de l'assurance-chômage, des allocations familiales, et ainsi de suite, avec celle des citoyens nantis d'aujourd'hui qui se disent incapables d'assumer ces frais.

Pour parler plus précisément—je ne sais pas si vous voulez que je consacre quelques minutes à des précisions, où si vous aimeriez autant...

Le vice-président (M. Campbell): Monsieur Perry, je m'inquiète du peu de temps qu'il nous reste, étant donné que nous voulons tous faire des observations sur les exposés. Vous pourriez peut-être vous arrêter maintenant ou récapituler assez rapidement.

M. Perry: Bien sûr.

Pour parler plus précisément, disons que nous n'arriverons pas à surmonter nos problèmes en faisant de grosses coupures dans le réseau des services sociaux, même si nous ne proposons pas que ce réseau échappe à tout examen. Il faudra tirer des impôts bien plus que ce que l'on a généralement laissé entendre, et pas seulement en imposant les gens très riches.

Il faut procéder à un examen rigoureux des dépenses, en fonction des critères établis par M. Helliwell, j'imagine; je pense surtout aux dépenses fiscales, mais l'examen ne devrait pas être limité à celles dont on parle habituellement. Par exemple, si les dépenses des gens d'affaires étaient traitées de la même façon que celles des bûcherons, qui ne peuvent pas déduire le coût de leurs bottes de liège comme des dépenses professionnelles légitimes... Nous demandons depuis plusieurs dizaines

done so yet. If business expenses were treated that way, we think the savings would be very substantial indeed.

d'années aux fonctionnaires de Revenu Canada de nous dire dans quelles circonstances, sinon au travail, on peut utiliser ces bottes—là

[Traduction]

d'années aux fonctionnaires de Revenu Canada de nous dire dans quelles circonstances, sinon au travail, on peut utiliser ces bottes—là, et ils n'y sont pas encore parvenus. Si les dépenses professionnelles étaient traitées de la même façon, nous estimons que les recettes fiscales augmenteraient énormément.

• 1820

The Vice—Chair (Mr. Campbell): Let's end there so we can open it up for discussion.

Just so I understand your last point, for the benefit of the committee, when you spoke about tax increases you were suggesting a broad—base tax increase, not one just on the very wealthy?

Mr. Perry: Not limited to the very wealthy, but not applying to the poor either.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you.

Ladies and gentlemen, we will begin with questions from the committee. I hope we'll have some back and forth. If you want to comment on anybody else's presentation, or join in on responses to questions that are asked, this will be the time to do it.

Je cède la parole à monsieur Brien.

M. Brien: Merci, monsieur le président.

Voici un commentaire et par la suite j'aurais une question.

Dans votre présentation vous n'avez pas fait expressément référence au tableau concernant une étude que vous avez faite il n'y a pas si longtemps et qui a fait beaucoup de bruit. Comme ces documents—là sont déposés officiellement devant le Comité, vous me permettrez de les commenter un peu. Je parle du «Tableau qui permet de situer où serait un Québec indépendant parmi les pays les plus malades financièrement». Vous avez également dit, suite à l'étude en question, qu'un Québec souverain devrait hausser ses impôts de 52 p. 100 puisque sa dette pourrait être comparée à une hypothèque remboursable sur 25 ans.

Ce tableau fait également état de certaines hypothèses pour chiffrer la dette du Québec. Vous avez dû déterminer quelle était la part du Québec en ce qui a trait à la dette fédérale et vous avez dû faire la même chose pour les autres provinces. Ce n'est pas tellement clair et ce ne sont pas nécessairement les meilleures hypothèses qui ont été retenues.

Ce tableau et ces comparaisons sont très dangereux puisqu'on met le Québec dans la même catégorie que les pays avec une plus grande capacité financière. Donc, pour faire une comparaison juste, il faudrait à tout le moins les regrouper. Cela serait alors d'une plus grande utilité.

Selon moi, ce tableau ne nous est d'aucune utilité et n'a aucune pertinence en ce qui concerne nos travaux. Je tenais à vous le dire. Cela fait un bon bout de temps qu'on a entendu parler de votre étude au Québec, et même ceux qui ont des tendances plus fédéralistes n'ont pas cru bon retenir ses conclusions.

Je tiens à vous dire que si j'étais professeur et que je devais évaluer cela, je ne donnerais qu'un «E» comme note.

Le vice-président (M. Campbell): Arrêtons-nous ici, afin de pouvoir entamer la discussion.

Pour être sûr d'avoir bien compris votre argument, dans l'intérêt du comité, quand vous avez parlé d'augmentations d'impôt, vous pensiez à une augmentation d'application générale, pas seulement pour les gens très riches?

M. Perry: Pas seulement pour les gens très riches, mais pas pour les pauvres, non plus.

Le vice-président (M. Campbell): Merci.

Mesdames et messieurs, nous allons maintenant passer aux questions du comité. J'espère que cela suscitera des échanges de vues. Si vous voulez faire des observations sur l'exposé d'un autre intervenant ou donner des éléments de réponse aux questions qu'on va poser, c'est le moment de le faire.

I will now let Mr. Brien proceed.

Mr. Brien: Thank you, Mr. Chairman.

I will start with a comment and I'll follow with a question.

In your presentation, you didn't specifically refer to the table which is part of a study you published not so long ago and which made quite a splash. Since those documents are formally submitted to the Committee, you will allow me to make some comments about them. I'm referring to the "Table ranking an independent Quebec among those countries which have the most serious financial problems". You also stated, following the publication of this study, that a sovereign Quebec would have to raise its income tax by 52%, since its debt would be comparable to a mortgage with a 25 year term.

That table also includes some assumptions used to determine Quebec's debt. You must have quantified Quebec's share of the federal debt and done the same for the other provinces. It's not really clear, and your assumptions are not necessarily the best.

Both that table and those comparisons are extremely dangerous, because Quebec is lumped together with countries having a greater financial capacity. For the comparison to be fair, they should, at least, be brought together. It would be more helpful.

In my view, that table doesn't help us at all and has no bearing on our work. I really wanted to tell you that. We've heard about your study in Quebec for quite some time, and even people with more federalist leanings didn't see fit to accept its conclusions.

I must tell you that, if I were a professor and if I had to give a mark to your study, I would only give it an "E".

Mr. Richardson: I have attached a table to the presentation on how we can avoid hitting the wall. It shows how Canada, as well as each of its provinces, and Quebec as a separate country—because it came from a study I did on this subject last August—would rank with the other countries that are severely indebted.

The way I measure our government debt at the International Centre for the Study of Public Debt at the Fraser Institute is all government indebtedness. So we look not only at the federal debt but the provincial and the local, and a number of other categories of debt that I feel are appropriate to include, such as some of the contingent liabilities, aboriginal land claims, unfunded liabilities of civil service pensions, unfunded liabilities of the workers' compensation boards in the different jurisdictions.

• 1825

I've compared Canada and each of its provinces and territories with 185 other jurisdictions, other economies of the world, and classified them, as the World Bank does, into three categories: severely indebted, moderately indebted, and less indebted. Unfortunately, Canada and each of its provinces come into that severely indebted category. The trends have been worsening for many years, so we do have a severe problem. That's why I'm concerned about this hitting the wall. We cannot ignore the possibility that it could happen.

When you have high and rising indebtedness of this magnitude, and you have political uncertainty such as the possibility of Quebec separating, you have trouble in financial markets. I think that's very clear. It also was made clear by Mr. Martin, our finance minister, in these documents.

Showing Quebec as a separate country, we took Quebec's share of the federal debt, using population, which incidentally is supported by Premier Parizeau. There's a quotation in the study that this would be the proper way to do it, not the way the Bélanger–Campeau commission calculated it, which is on a different basis—it comes out to a much lower amount. Quebec's share is just over \$150 billion of the federal debt as of March 31 of this year.

What I did in that study was amortize it, as if paying off a house mortgage over 20, 25 and 30 years. The example that you cite, Mr. Brien, is the 25-year example in the study. In that, I showed that the fiscal implications for Quebeckers would be severe. There's very clearly a cost to separation. The increase of over 50% is just on the portion of the taxes Quebeckers currently pay that go to Ottawa. Assuming there's a separate Quebec, I built into the study that those taxes would be redirected to a new national government in Quebec City. When you take overall taxes, it's closer to about 25%, when you take your current federal and the local taxes—still unprecedented and unacceptable.

[Translation]

M. Richardson: J'ai joint un tableau à l'exposé pour montrer comment nous pouvons éviter de nous retrouver au pied du mur. Ce tableau donne la position du Canada aussi bien que de ses provinces et du Québec en tant que pays indépendant—parce qu'il est tiré d'une étude que j'ai faite là—dessus en août dernier—parmi les autres pays lourdement endettés.

Pour mesurer la dette gouvernementale à l'«International Centre for the Study of Public Debt» du «Fraser Institute», je me fonde sur la totalité de la dette. Nous ne tenons donc pas compte seulement de la dette fédérale, mais aussi de celle des provinces et des collectivités locales, ainsi que de plusieurs autres catégories de dettes qui doivent être incluses, selon moi, par exemple, une partie du passif éventuel, la dette correspondant aux revendications territoriales des autochtones, le passif non capitalisé des pensions de retraite de la fonction publique, ainsi que celui des Commissions d'indemnisation des accidents du travail relevant des différentes compétences.

J'ai comparé le Canada ainsi que chacune des 10 provinces et les deux territoires avec 185 autres entités économiques du monde entier, et je les ai classées comme la Banque mondiale le fait en trois catégories: très endettées, modérément endettées, et peu endettées. Malheureusement, le Canada et chacune des 10 provinces s'inscrivent dans la catégorie des économies très endettées. Les tendances s'aggravent depuis des années, ce qui signifie que nous avons un problème de taille. C'est pour cette raison que j'ai peur que nous nous retrouvions au pied du mur. C'est une possibilité qui pourrait bien se concrétiser, ne l'oublions pas.

Quand l'endettement est aussi élevé et qu'il ne cesse d'augmenter et qu'on vit dans un climat d'incertitude politique comme celui qui résulte de l'éventualité de la séparation du Québec, on se retrouve dans une position difficile sur les marchés financiers. Je pense que c'est vraiment évident. Notre ministre des Finances, M. Martin, l'a dit clairement dans ses documents.

Nous avons représenté le Québec comme un pays indépendant et nous avons calculé sa part de la dette fédérale en fonction de sa population, une formule acceptée par le premier ministre Parizeau, soit dit en passant. Dans l'étude, nous citons ses propos à ce sujet; il dit que ce serait la bonne façon de procéder, non comme la Commission Bélanger–Campeau l'avait fait, sur une base différente—le résultat est bien inférieur. La part de la dette fédérale attribuée au Québec dépassait légèrement 150 milliards de dollars au 31 mars de cette année.

Dans l'étude, j'ai amorti cette dette comme s'il s'agissait d'une hypothèque, sur 20, 25 et 30 ans. L'exemple que vous citez, monsieur Brien, correspond à la période d'amortissement de 25 ans. De cette façon, j'ai montré que la séparation aurait de graves conséquences financières pour les Québécois. La séparation coûtera de toute évidence quelque chose. L'augmentation de plus de 50 p. 100 des impôts ne porte que sur la part des impôts que les Québécois paient actuellement à Ottawa. Je suis parti du principe que, dans un Québec indépendant, ces impôts seraient versés au nouveau gouvernement national siégeant à Québec. L'augmentation est donc plus proche d'environ 25 p. 100 du total des impôts fédéraux et provinciaux des Québécois, mais c'est quand même une augmentation sans précédent, inacceptable.

The conclusion was that a new government in a sovereign Quebec would probably have to raise some taxes, but they would most likely cut services substantially, and or borrow substantially in capital markets, therefore adding even more to their serious indebtedness problem. There is a 17% increase if Quebec assumes and accepts a separation obligation, and it is a very big question whether Quebec would assume that \$150 billion. If it didn't, then the rest of the country would have to assume it and our debt burden would go up even more.

These are the factors that came out in this study. I am sorry you misunderstood them.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Mr. Richardson, to clarify, are you including debt of crown corporations as well?

Mr. Richardson: No. We took a very conservative approach and in fact commissioned Statistics Canada to do this for us. We divided the crown corporations' debt into self–supporting and tax–supporting, and we excluded the self–supporting, which is over 80% of the total debt in the crown corporations.

We also considered assets. It's not just a question of debt. We used the net debt approach, which assumes that all of the financial assets have been paid off to reduce the gross debt to the net debt.

We also used foreign indebtedness indicators. We looked at the amount of debt based on the size of the economy, for all of these 185 economies, including Quebec. We also looked at the debt in relation to exports of goods and services and the ability to pay the debt, the interest on the debt in relation to the total revenues from all levels of government, and the interest on the debt to exports in goods and services. These are standard indicators used by the World Bank and others in these types of comparisons.

M. Brien: J'aimerais vous rappeler que M. Parizeau n'a jamais dit que le Québec assumerait 25 p. 100 de la dette. Je le connais très bien et je connais également très bien ses positions. Qu'elle est votre source?

Mr. Richardson: Let me tell you the source. It's in my study. In fact, I'd be glad to give you a copy of this study afterwards.

Mr. Parizeau's quotation is this: "We will...haggle for a few weeks before coming to something like a quarter." This was a speech in Toronto in 1991.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): But you misinterpreted. That was a quarter, 25 cents.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Richardson: Other indicators would give about a quarter, but population is the one that's most reasonable and I think would be most acceptable to most people, including people in Quebec.

[Traduction]

La conclusion, c'était que dans un Québec souverain, le nouveau gouvernement serait probablement forcé d'augmenter le fardeau fiscal, ou alors de réduire nettement les services ou d'emprunter de grosses sommes sur les marchés de capitaux, ou d'avoir recours à ces deux dernières mesures, ce qui aggraverait encore son gros problème d'endettement. La dette du Québec dette augmenterait de 17 p. 100 s'il assumait et s'il acceptait une obligation par suite de sa séparation, et nous pouvons vraiment nous demander si le Québec est prêt à assumer cette dette de 150 milliards de dollars. S'il refusait, c'est le reste du pays qui devrait s'en charger, de sorte que le fardeau de notre dette deviendrait encore plus lourd.

Voilà les informations que l'on a pu tirer de l'étude. Si vous les avez mal compris, je le regrette.

Le vice-président (M. Campbell): Monsieur Richardson, par souci de clarté, j'aimerais que vous me disiez si vous comprenez la dette des sociétés d'État dans vos calculs?

M. Richardson: Non. Nous avons adopté une approche très prudente; de fait, nous avons demandé à Statistique Canada de faire le calcul pour nous. Nous avons distingué la dette des sociétés d'État autosuffisantes de celle des sociétés subventionnées, en ne tenant pas compte de la première, qui constitue plus de 80 p. 100 de la dette totale des sociétés d'État.

Nous avons aussi tenu compte des actifs. Il ne faut pas parler seulement de la dette brute. Nous nous sommes fondés sur la dette nette, en partant du principe que tous les actifs ont été payés.

Nous nous sommes aussi servi des indicateurs de la dette étrangère. Nous avons calculé cette dette en fonction de la taille de l'économie dans chacune des 185 entités à l'étude, y compris celle du Québec. En outre, nous avons considéré la dette en fonction de l'exportation des biens et services et de l'aptitude d'amortissement, et nous avons pris en compte l'intérêt couru sur la dette comparativement aux recettes totales de tous les paliers de gouvernement et l'intérêt couru comparativement aux exportations de biens et de services. Ce sont les indicateurs traditionnellement utilisés par la Banque mondiale et par d'autres organismes pour ce genre de comparaisons.

Mr. Brien: I would like to remind you that Mr. Parizeau never said that Quebec would assume 25% of the debt. I know him very well, and I also know his positions quite well. What is your source?

M. Richardson: Je vais vous la donner. Elle est dans mon étude. De fait, je me ferai un plaisir de vous remettre une copie de cette étude plus tard.

Voici ce qu'a dit M. Parizeau: «Nous allons discuter quelques semaines avant de nous entendre sur quelque chose comme un quart.» C'était dans une allocution prononcée à Toronto en 1991.

Le vice-président (M. Campbell): Mais vous avez mal interprété ses paroles. Il parlait d'un quart de dollar, c'est-à-dire de 25c.

Des voix: Oh, oh!

M. Richardson: D'autres indicateurs donneraient à peu près un quart, mais le critère le plus raisonnable est celui de la population, et je pense que c'est celui-là qui serait le plus acceptable pour la plupart des gens, et notamment pour les Québécois.

Mr. Discepola: Mr. Chair, if we're going to advance the debate there's no question that Quebec is not going to separate. Let's talk about finance and the budget as opposed to-

The Vice-Chair (Mr. Campbell): At any rate, our challenge remains before us, so let's continue.

Monsieur Brien.

M. Brien: Je l'invite au Québec et cela me fera plaisir de continuer le débat à ce moment-là.

1830

Vous avez fait référence à des secteurs de chevauchements ou de dédoublements entre les gouvernements fédéral et provinciaux. Plutôt, certains témoins ont dit la même chose, mais lorsqu'on leur demandait qui devrait s'en occuper, leurs réponses n'étaient pas nécessairement claires. Qui devrait prendre charge de certains secteurs d'activités qui ont été mentionnés précédemment? Selon vous, est-ce le gouvernement fédéral ou les gouvernements provinciaux?

Mr. Bucci: From our perspective, some of the areas that have some overlap are in Environment Canada. We believe forestry could be administered in the areas where we have a majority of our forest products. I think there's a good argument to be made for the fisheries being administered provincially in the Pacific region and also in the eastern Canada region. There are a number of other areas where there is some duplication of services. CMHC provides a lot of its social housing in the northern regions. Privatizing that and moving it away from that would be a devolution of their delivery of services.

We haven't made a fully in-depth study of it, but it becomes obvious to us within our industry, as we buy goods and services and deal with the federal government and its provincial counterparts. . . we see a tremendous amount of duplication in policies and procedures.

Mr. Speaker: As a preamble to my question, so everybody knows where I'm coming from, I believe there should be some significant expenditure reductions in the federal budget over the next three years in program areas, and also some of the social spending areas. When I say that, there are some conditions, of course, about those who are specifically in need. That should be a major consideration. Research and development should also be a consideration in making that comment.

I do it on the basis—and I think we should realize this; it is from the grey paper, or the paper from which many of you extended your presentation—that even for the government to reach its \$25 billion deficit target in the year 1996–97, it must cut, on its own estimates. over these three years, \$9.4 billion. So we have to come up with that: that's the first thing.

Secondly, even when that happens, we are still left with another accumulation of just about \$100 billion, which we add on to some \$500 billion there, which is going to reflect in major

[Translation]

M. Discepola: Monsieur le président, si nous voulons que la discussion progresse, partons du principe que le Québec ne se séparera pas. Parlons de finances et du budget plutôt que. . .

Le vice-président (M. Campbell): De toute facon, le défi à relever reste entier, alors, continuons.

Mr. Brien.

Mr. Brien: I invite him to come to Quebec; I will be happy to continue this discussion then.

You referred to areas of duplication between the federal and provincial governments, or rather, some witnesses raised the same thing but, when they were asked who should deal with that, their answers weren't necessarily clear. Who should take charge of some of the areas that were mentioned before? In your view, should it be the federal or the provincial governments?

M. Bucci: Selon nous, il y a des secteurs de chevauchement à Environnement Canada. À notre avis, la foresterie devrait être administrée par les régions où sont concentrés nos produits forestiers. Je crois aussi qu'il y aurait de bonnes raisons pour que les pêches soient administrées par les provinces dans la région du Pacifique et dans l'Est du Canada. Il y a des dédoublements de service dans plusieurs autres secteurs. Un grand nombre des programmes de logement social de la SCHL s'appliquent dans les régions septentrionales. Si elle les privatisait et se retirait de ce secteur, elle pourrait ainsi déléguer une partie de ses services.

Nous n'avons pas fait d'étude vraiment exhaustive de la question mais, dans notre secteur d'activité, il saute aux yeux, quand nous achetons des biens et des services et que nous devons traiter avec le gouvernement fédéral et avec ses homologues provinciaux...il y a énormément de dédoublements au chapitre des politiques et des procédures.

M. Speaker: Je tiens à préciser avant de poser ma question, pour que tout le monde sache à quoi s'en tenir, que je suis convaincu que le budget fédéral devrait prévoir d'importantes réductions des dépenses au cours des trois prochaines années dans le secteur des programmes, ainsi que dans certaines dépenses sociales. Je le dis, bien entendu, avec certaines réserves au sujet de ceux qui ont des besoins précis. C'est un facteur auquel il faut accorder une grande importance. Il faudrait aussi tenir compte des besoins en recherche et de développement à cet égard.

Si je dis cela, c'est parce que—et je pense que nous devrions tous nous en rendre compte; c'est dit dans le Livre gris où, si vous préférez, dans le document sur lequel beaucoup d'entre vous avez fondé votre exposé—si le gouvernement veut atteindre l'objectif d'un déficit de 25 milliards en 1996-1997 cela signifie qu'il va lui falloir amputer ses propres prévisions budgétaires de 9,4 milliards de dollars sur cette période de trois ans. Autrement dit, il va falloir que nous fassions ces coupures; il faut commencer par là.

Ensuite, même quand nous aurons fait cela, nous aurons encore une dette accumulée d'à peu près 100 milliards de dollars qu'il faudra ajouter aux 500 milliards de dette que nous interest costs in our yearly fiscal pattern of expenditure. That avons déjà, ce qui va se traduire par de grosses dépenses, au

reduction in a very aggressive way, beyond the 3% target.

I would appreciate a comment on that from any one of you. Do you support that kind of thing? Do Canadians support that more aggressive approach at this time? Is that what they're expecting out of their government and also out of this committee's report?

I'm sorry I didn't hear your brief. I looked at it quickly.

Dr. Hardwick: I think we recognize that there have to be cuts. The issue of how aggressively you behave is up to the politicians, but je pense. Quant à savoir si l'on doit adopter une ligne plus ou moins there's no question there have to be cuts. I think that's accepted.

When we look at the issue of research, which is the perspective from which we come—bearing in mind I can give you gratuitous comments about almost anything if you give me enough time, but I'll focus on the area we came to talk aboutabout two-thirds of the research purchased by the federal government at present is done intramurally, in-house, in federal government agencies. The area we look at has to do with the extramural funding. These are ferociously competitive, and I use the word advisedly. They are peer-reviewed and they're scrupulously accountable on the basis of their outcome. We believe a policy of the government to require scrupulous peer-review analysis of grants intramurally and extramurally would in fact result in savings.

1835

Now, this is not a cheap shot at federal agencies. Certainly some of them have mandated responsibilities, and there is no question about that, but even in those areas you could ask if they could be jobbed out to the private sector. We think there are probably funding outs to be made in there.

I think the policy issue has to do with those scrupulous peer reviews. They should stand up to proper external review and analysis. We do it in the academic sector. We do it all the time. We see no reason why that shouldn't be a very substantial policy required of others as well.

Mr. Bucci: Mr. Speaker, you made an interesting comment. I remember last year. I hold up a book called The Pre-Budget Conference Workbook, which we used in Calgary last year.

By the way, I thought the Calgary experience was interesting. From a business person's perspective, it is not too often that I get to try to balance a budget the size of Canada's. I

[Traduction]

reflects on social programs. It reflects on all kinds of other things. titre des intérêts, dans nos prévisions budgétaires annuelles. Cette That's why I hope to influence the committee to move towards deficit situation—là aura des répercussions dans le domaine des programmes sociaux, comme d'ailleurs dans toutes sortes d'autres domaines. C'est pourquoi j'espère convaincre le comité recommander des mesures de réduction du déficit très strictes, allant au-delà de l'objectif de réduction de 3 p. 100.

> J'aimerais savoir ce que chacun d'entre vous en pense. Seriezvous favorables à ce genre d'approche? Les Canadiens sont-ils favorables à cette approche plus dure aujourd'hui? Est-ce cela qu'ils attendent de leur gouvernement et du rapport de notre comité?

> Je regrette de ne pas avoir entendu votre exposé. J'ai rapidement parcouru votre mémoire.

> M. Hardwick: Nous reconnaissons que des coupures s'imposent, dure, c'est l'affaire des politiciens, mais il ne fait aucun doute que des coupures s'imposent. Je pense que le principe est accepté.

> Dans le domaine de la recherche, puisque c'est cela qui nous intéresse-et n'oubliez pas que je peux vous faire des remarques désintéressées sur à peu près n'importe quoi si vous me donnez assez de temps pour le faire, mais je vais me concentrer sur le domaine dont nous sommes venus vous parler-à peu près les deux-tiers des travaux de recherche que le gouvernement fédéral achète actuellement sont faits par l'administration fédérale elle-même, par des organismes fédéraux. Le domaine qui nous intéresse est celui du financement de la recherche faite à l'extérieur de l'administration gouvernementale. C'est un monde où la concurrence est féroce, et je le dis en connaissance de cause. Les travaux des chercheurs sont évalués par leurs pairs, et ces examinateurs doivent sérieusement rendre compte de leurs résultats. Nous sommes convaincus qu'une politique gouvernementale exigeant la même analyse scrupuleuse des subventions octroyées pour les recherches faites aussi bien dans l'administration fédérale qu'à l'extérieur permettrait de réaliser des économies.

> Je ne veux pas dénigrer les organismes fédéraux. Certains d'entre eux ont assurément des responsabilités dans le cadre de leur mandat; cela ne fait aucun doute. Mais même dans ces domaines on peut se demander s'il y aurait moyen de sous-traiter le travail au secteur privé. Il y a probablement là des économies à réaliser.

> La question de principe tourne autour des méticuleux contrôles internes. Ils devraient résister à une analyse et à un examen externes appropriés. Nous le faisons dans le secteur universitaire; en permanence. Nous ne voyons aucune raison pour laquelle cette politique très importante ne devrait pas être exigée également des

> M. Bucci: Monsieur le président, vous avez fait un commentaire intéressant. Je me souviens de l'an dernier. Je tiens un ouvrage intitulé «The Pre-Budget Conference Workbook» que nous avons utilisé à Calgary l'an dernier.

Au fait, l'expérience de Calgary s'est révélée intéressante. Du point de vue d'un hommes d'affaires, ce n'est pas très souvent que je dois essayer d'équilibrer un budget de la taille de do quite well with my own company. But we sat down and celui du Canada. J'obtiens d'assez bons résultats avec ma propre

looked at where money was being spent. There were many, many people at the table who shared the goal of trying to get the debt and deficit well under control. It was interesting what was presented to Mr. Martin at that time.

The consensus of the workshop that I was in was that we thought we would preserve social programs at their current funding level. We would maintain external affairs and justice and legal programs at all their current levels. That really is the basis of education, health, the prison system, the RCMP—that type of infrastructure.

We looked at the rest of the federal departments such as communications and culture, transportation, the natural-resource-based programs, industry, regional, and scientific and technology research parts. We looked at the duplications between those types of departments and their provincial counterparts. In keeping with scrapping things like regional development, Quebec...the National Research Council, the Science Council of Canada, the Western Diversification Fund and all those types of little situations, we came out with a significant number towards balancing the budget.

You talked about something very aggressive. That was very, very aggressive. If you look through all the press releases I have here—there are maybe 60 or 70—if you look at the materials that have been provided to us over the years, and if you really look at...

You know, everybody says to cut somebody else, but if you look at this whole problem there is very little room to do things. You have to start asking what is most important to Canada and Canadians, what is most important to us. It's no longer where we can raise money; it's what can we salvage out of the situation right now. I think that's where we are slowly starting to come to, but the debate could rage on for years as to whether it's next year that we hit the wall, or in five years. Who cares? The fact of the matter is we have a problem, and the fact of the matter is we are into a mode of salvaging what is left of government spending.

When you have \$40 billion per year going to interest on the debt, which is climbing, and you can't even control that end of the destiny, which is at the whim of the financial markets and the falling Canadian dollar, business would tell you—as would any one of you. . . If you went home and asked your spouse, whether male or female, and looked at your family budgets and you were being subjected to that kind of outside pressure, you would say that something has to go, that you have to tighten your belts, that you have to do certain things.

Business has done it. We all do it as individuals. I'm not trying to preach here, but the fact is the Government of Canada and all the other levels of government have to do the same thing. I think that is what came out of the Calgary experience.

[Translation]

société. Mais nous nous sommes assis autour d'une table pour étudier la destination des sommes dépensées. La grande majorité des gens partageaient le même objectif, à savoir essayer de maîtriser la dette et le déficit. La proposition faite à l'époque à M. Martin était très intéressante.

Ceux qui participaient à mon atelier étaient d'avis que nous pouvions maintenir les programmes sociaux à leur niveau de financement actuel. Nous pouvions maintenir les Affaires étrangères et la Justice, et les programmes juridiques à leurs niveaux actuels. C'est en fait le fondement de l'éducation, de la santé, du système carcéral, de la GRC—de ce type d'infrastructure.

Nous avons passé en revue les autres ministères fédéraux, les Communications et la culture, les Transports, les programmes intéressant les richesses naturelles, l'industrie, le développement régional et la recherche scientifique et technique. Nous avons étudié les doubles emplois constatés entre ces ministères fédéraux et leurs homologues provinciaux. Pour ce qui est de bazarder des choses comme le développement régional, le Québec... le Conseil national de recherches, le Conseil des Sciences du Canada, le Fonds de diversification de l'économie de l'Ouest et tous ces types de choses, nous sommes arrivés avec une liste impressionnante en vue d'équilibrer le budget.

Vous avez parlé de quelque chose de très énergique. C'était très très énergique. Si vous parcourez tous les communiqués que j'ai en main—il y en a peut—être 60 ou 70—si vous examinez tous les documents qui nous ont été remis au fil des ans, et si vous regardez vraiment...

Vous savez, chacun propose de couper dans l'enveloppe de quelqu'un d'autre; mais si vous examinez le problème dans son ensemble, on ne dispose que d'une très étroite marge de manoeuvre. Il faut commencer par se demander ce qui est le plus important pour le Canada et ses habitants; ce qui est le plus important pour nous. Il n'est plus question de se demander où nous pouvons trouver de l'argent; il convient de se demander ce que nous pouvons encore sauver à l'heure actuelle. C'est l'objectif vers lequel nous nous dirigeons tranquillement, mais le débat pourrait faire rage pendant des années pour savoir si la messe sera dite l'an prochain ou dans cinq ans. Qui s'en préoccupe? La réalité, c'est que nous avons un problème, et que nous essayons de sauver ce qui reste des dépenses publiques.

Lorsque vous devez consacrer 40 milliards de dollars par an à l'intérêt sur la dette, qui est en hausse, et lorsque vous ne pouvez même pas contrôler ce volet de votre destin, qui varie au gré des marchés financiers et de la dégringolade du dollar canadien, le milieu des affaires vous dirait—comme n'importe qui d'entre vous... Supposez que vous rentrez chez vous et que vous examinez le budget familial avec votre conjoint ou conjointe. Si vous faisiez l'objet de ce genre de pression externe, vous en viendriez à la conclusion qu'il faut éliminer quelque chose; que vous devez vous serrer la ceinture; que vous devez faire quelque chose.

Le milieu des affaires l'a fait. Nous le faisons tous à titre individuel. Je ne suis pas en train de vous faire un sermon; toutefois, le fait est que le gouvernement du Canada et tous les autres paliers de gouvernement doivent faire la même chose. C'est ce qui est ressorti de l'expérience vécue à Calgary.

Ms Carter Smith: Just to follow up on what is important to Canadians, I think I said in our presentation that support for disability programs in Canada is very important to Canadians. In direct response to your question, I think we would say yes, the debt does need to be addressed. How we do that is another question. Social programs are a very important area to receive attention, and the chair said you would be interested in our views on where we can address the deficit and debt problems. We would be happy to share those with you, but there isn't time today.

So my second question will be what the process is for doing that. We have a federation across Canada. We are part of a Canadian organization, the Canadian Association for Community Living. We are quite prepared not just to look at problems but also to look at solutions. We need avenues to be able to do that. I know our colleagues in other areas in the disability field will be quite happy to offer some solutions.

• 1840

One of the areas that occur to me about some of the programs is and overlap. That is certainly one of the areas we can look at in some of the social service programs.

Another piece of it is that we talked about cutting, but I think we also have to talk about productivity. There's a cost-productivity factor in here. When you look at social programs, if some of the barriers to full participation for people with disabilities were removed. . . Those barriers can be in the very programs themselves, which are there to help people, in the eligibility requirements, in the lack of flexibility in some of the areas.

For example, the definition of handicapped in B.C. says you have to declare yourself totally unemployable and totally untrainable in order to qualify for that kind of basic support. What does that say to a person? That's one example. We're certainly working on changing the definition we have in B.C., something I think the federal government should be looking at too.

My comment about reducing the debt is also to look at it in terms of social programs, also to look at the cost-productivity factor if some of those barriers were removed and programs for people with disabilities were looked at from a human rights perspective, and productivity and what people can offer in every community across Canada. This would be not just in jobs, as I said earlier, but in volunteer contributions from the citizens of Canada. I think we might find a great deal of productivity would come out of that kind of assessment.

[Traduction]

Mme Carter Smith: Pour emboîter le pas, à propos de ce qui est important pour les Canadiens, je pense avoir mentionné dans notre exposé qu'il est très important pour les Canadiens d'appuyer les programmes pour handicapés. Pour répondre directement à votre question, nous disons que oui, qu'il faut absolument s'attaquer à la dette. Comment y parvenir? Ca c'est une autre histoire! Les programmes sociaux constituent un volet très important dont on doit s'occuper attentivement. Le président a mentionné que vous aimeriez connaître notre point de vue à propos de la façon dont on pourrait résoudre les problèmes du déficit et de la dette. C'est avec plaisir que nous vous ferions part de nos idées, mais le temps nous manque aujourd'hui.

Ma deuxième question a donc trait au processus à appliquer pour y parvenir. Au Canada, nous formons une fédération. Nous faisons partie d'un organisme canadien, l'Association canadienne pour l'intégration communautaire. Nous sommes tout à fait disposés à ne pas examiner uniquement les problèmes mais également les solutions. Pour y parvenir, il faut des options. Je sais que nos collègues qui travaillent dans d'autres secteurs qui s'intéressent aux personnes handicapées seront très heureuses de vous présenter des solutions.

L'un des domaines qui me vient à l'esprit à propos de certains that there's...and other people here have talked about duplication programmes c'est que...D'autres ici ont parlé de doubles emplois et de chevauchements. C'est assurément un des aspects des programmes de services sociaux que nous pouvons examiner.

> Par ailleurs, nous avons parlé de compressions budgétaires, mais je pense que nous devrions parler également de productivité. Il y a là un facteur coût-productivité. En examinant les programmes sociaux, si certains des obstacles à la pleine participation des personnes handicapées tombaient... Ces obstacles peuvent être présents dans les programmes, qui sont destinés à aider les gens, dans les critères d'admissibilité, dans le manque de souplesse dans certains des secteurs.

> Par exemple, la définition d'une personne handicapée en Colombie-Britannique mentionne que vous devez vous déclarer totalement inemployable et totalement inapte à la formation pour être admissible à ce genre de soutien de base. Ou'est-ce que cela veut dire pour un individu? C'est un exemple. Nous sommes certes en train de modifier la définition que nous avons en Colombie-Britannique; c'est un domaine auquel le gouvernement fédéral devrait également s'intéresser.

> Pour ce qui est de la réduction de la dette, on devrait également l'envisager dans la perspective des programmes sociaux, examiner le facteur coût-productivité si certains des obstacles étaient supprimés et si certains des programmes destinés aux personnes handicapées étaient étudiés dans la perspective des droits de la personne; examiner aussi la productivité, ainsi que la contribution que peut apporter chaque communauté du Canada. Comme je l'ai déjà mentionné, il ne s'agirait pas uniquement d'emplois, mais aussi d'une contribution bénévole des Canadiens. Nous constaterions peut-être qu'un énorme gain de productivité pourrait découler d'une telle évaluation.

The Vice—Chair (Mr. Campbell): Thank you for your offer to submit to us any ideas you may have. Your members and supporters are also taxpayers, as we all are, and I'm sure they do have some very clear ideas. If you can poll your membership, your supporters, even your board members, and let us know what their thoughts are about how we can address this problem, it would be very helpful to us.

Mr. Daykin wanted to comment on the last question.

Mr. Daykin: I have a two-part answer to your question. I believe, with many others, that the aim should be a zero deficit by the end of the century. That is in my brief.

In order to get there, our interim target for this coming budget should be a little more than double the reduction Mr. Martin has suggested. He has suggested, according to this summary by Mr. Corcoran in *The Globe and Mail* the other day, that the deficit target is \$32.7 billion. I think news should be out on the international wires next November, twelve months from now, that Canada's forecast deficit for the coming fiscal year is going to go below \$30 billion. Specifically, I think we should aim at a target of \$29 billion as the new deficit for next year, and not, as Mr. Martin has suggested, \$32.7 billion.

This would require your committee and the other committee to come up with ideas that can cut not Mr. Martin's \$3 billion this coming year but almost \$7 billion. That's important. I think there should be enough fat, if you like, in the way of things in the cookie jar that Mr. Corcoran has described, to make it very sure that we will be able to make such an announcement next November, about the time of the referendum. That's very important. Otherwise, if bad news is combined with bad news coming before or after the referendum, all hell could break loose on the international markets.

Mr. Walker (Winnipeg North Centre): I want to go back to some of your comments about social housing. I want to do this by way of an illustration of some of the corners we find ourselves in, and to seek more advice from you.

You mention that one of the ways to reduce the deficit is to get out of social housing and to sell off the assets. You should know that in the provinces those assets aren't owned by the federal government; they're owned by the provincial governments. So selling off the assets, generally speaking, doesn't help the federal deficit. It may help the provincial people. In fact, the \$2 billion item shown in the budget is for subsidized interest we have on paper out there.

• 1845

Our problem is, who buys \$2 billion of subsidized paper? The answer is that nobody is going to under—invest for their client at that level. Those are all 35—year commitments.

[Translation]

Le vice-président (M. Campbell): Merci de nous offrir de partager vos idées. Vos membres et vos partisans sont également des contribuables, tout comme nous; je suis persuadé qu'ils ont des idées bien arrêtées sur la question. Si vous pouviez sonder vos membres, vos partisans, voire vos administrateurs, puis nous transmettre leurs points de vue sur la façon de résoudre ce problème, cela nous serait très utile.

M. Daykin voulait faire un commentaire à propos de la dernière question.

M. Daykin: J'aimerais répondre en deux parties à votre question. Comme beaucoup d'autres, je crois que notre objectif devrez être de ramener le déficit à zéro d'ici à la fin du siècle. Cela figure dans mon mémoire.

Pour y parvenir, l'objectif intérimaire pour le prochain budget devrait être un peu plus du double de la réduction proposée par M. Martin. D'après le récapitulatif publié l'autre jour par M. Corcoran dans le *Globe and Mail*, le ministre entrevoit un déficit de 32,7 milliards de dollars. En novembre prochain, c'est-à-dire dans un an, toutes les agences de presse internationales devraient publier la nouvelle que le déficit prévu du Canada pour le prochain exercice financier sera inférieur à 30 milliards de dollars. Plus précisément, nous devrions viser un objectif de 29 milliards de dollars de déficit pour le prochain exercice; et non de 32,7 milliards de dollars comme l'a suggéré M. Martin

Cela exigerait que votre comité ainsi que l'autre, fassent des suggestions susceptibles d'entraîner des coupures de non pas 3 milliards de dollars comme l'entend M. Martin, mais de près de 7 milliards de dollars. C'est important. Si vous voulez, je pense que l'on devrait trouver suffisamment de gras dans le pot de biscuits qu'a décrit M. Corcoran pour nous assurer que nous serons en mesure de faire une telle annonce en novembre prochain, à peu près à l'époque du référendum. C'est très important. Dans le cas contraire, si de mauvaises nouvelles sont annoncées avec d'autres mauvaises nouvelles, avant ou après le référendum, on risque d'assister à une pagaille monstre sur les marchés internationaux.

M. Walker (Winnipeg-Nord-Centre): J'aimerais revenir sur certains de vos commentaires à propos du logement social. Je voudrais le faire en illustrant de quelle façon nous sommes coinçés; et vous demandez votre avis.

Vous avez mentionné que l'une des façons de réduire de déficit consiste à ne plus s'impliquer dans le logement social, et à vendre les actifs. Vous devriez savoir que dans les provinces ces actifs n'appartiennent pas au gouvernement fédéral mais aux gouvernements provinciaux. En règle générale, la vente des actifs ne soulagent donc nullement le déficit fédéral. Cela pourrait toutefois soulager les provinces. En effet, les 2 milliards de dollars qui figurent au budget concerne les intérêts bonifiés que nous avons sur papier.

Le problème consiste à savoir qui va acheter pour 2 milliards de dollars de papiers financiers subventionnés? La réponse c'est que personne ne va sous—investir pour son client à ce niveau. Il s'agit, dans tous les cas, d'engagements sur 35 ans.

The federal government stopped financing social housing about two fiscal years ago. To go over to the Carter Smith issue of dealing with disabled people, if we want to get one housing unit up for the disabled people, how do we do that in our society? The response of the housing industry, not your group, is the number of tax expenditures. The heaviest lobbying done last year was by the housing industry about RRSPs—which might or might not be a sound investment; we're not advising people, so I guess they can do what they want—and also breaks to have professionals invest in the housing market, much of which distorted it.

My point is that as we move out of these fields we have to be sure that the goals are no longer important to us or that the private sector is going to step in with absolutely no tax expenditure subsidies.

It seems that in many markets, if you think of the income levels of families making under \$25,000, which is still hundreds of thousands of families, it is very difficult for them to support rents of more than \$700 or \$800 a month, at most. I have yet to see very many proposals—not only in Vancouver, but even in cities as cheap as Winnipeg—where developers can without any break from the federal government put up housing with a unit priced at a rent of \$700 or \$800. I would just like to have your reaction to my comment.

Mr. Bucci: Generally your comments are well taken.

First of all, this begs the definition of affordable housing, because it certainly is different to different people all across the country.

Yes, in many ways the provincial government has taken up more of the social housing than the federal government has. We're seeing in these industry subsidies papers that there are people living in that type of housing prepared at a discount, albeit to buy their own product, to buy their own paper back and to own their own unit. So I think it's going to be a one–time hit.

We would certainly support the sale of government assets, especially if it were to go to reducing the long-term debt—not the deficit—in the country, not as a one-time hit for the government to look good in one fiscal year by reducing a deficit on an interim basis.

I'll give you a couple of examples of what's interesting about the rental housing across the country. In Vancouver—and I meet with CMHC on a regular basis—it is that their statistics never track the fact that a lot of the condominiums built in the city of Vancouver have found their way into the rental pool. That is similar in Toronto and other jurisdictions across the country, where in fact the Asian investors and the private investors have been buying condominiums and renting them out. I know fully that in the production of my company, and even within the British Columbia context, sometimes 20% to 30% of the stuff we produce that we think is market housing finds its way into the rental pool. In fact, if you look at vacancies for

[Traduction]

Le gouvernement fédéral a cessé de financer les logements sociaux il y a environ deux exercices financiers. Pour revenir à la question posée par M^{me} Carter Smith au sujet des personnes handicapées, si nous voulons construire un logement pour les personnes handicapées, comment le faisons—nous dans notre société? La réponse de l'industrie du logement, pas de votre groupe, réside dans le montant des dépenses fiscales. Les pressions les plus fortes exercées l'an dernier l'ont été par l'industrie du logement à propos des REÉR—qui pourraient ou non constituer un bon investissement; nous ne conseillons pas les individus; si bien qu'ils peuvent faire leur propre choix—et aussi à propos des allégements fiscaux pour permettre aux membres des professions libérales d'investir dans le marché de l'habitation, ce qui l'a en grande partie faussé.

Je veux dire qu'à mesure que nous délaissons ces domaines, nous devons nous assurer que les objectifs ne sont plus importants pour nous, ou que le secteur privé prendra la relève en l'absence de toute subvention d'ordre fiscal.

Il semble qu'en sur de nombreux endroits, si vous pensez aux niveaux de revenu des familles qui gagnent moins de 25 000\$—et qui se comptent encore par centaines de milliers—il est très difficile de payer des loyers supérieurs à 700 ou 800\$ par mois, au maximum. Je n'ai pas encore vu beaucoup de propositions—non seulement à Vancouver mais également dans des villes aussi bon marché que Winnipeg—provenant de promoteurs pour des logements dont le loyer se situe entre 700 et 800\$, sans aucun allégement fiscal du gouvernement fédéral. J'aimerais connaître votre point.

M. Bucci: Vos commentaires sont généralement bien fondés.

Tout d'abord, ceci m'amène à la définition du logement abordable, car elle diffère selon les personnes auxquelles ont s'adresse dans l'ensemble du Canada.

Il est vrai, en effet, que le gouvernement provincial s'est à maints égards occupé davantage du logement social que le fédéral. Nous constatons d'après ces documents faisant état des subventions à l'industrie qu'il y a des gens qui vivent dans ces types de logements construits au rabais, pour acheter leurs propres produits, pour racheter leurs propres papiers financiers et posséder leurs propres logements. Je pense donc qu'il s'agira d'une affaire ponctuelle.

Nous serions certes en faveur de la vente des biens publics; surtout si cela devait servir à réduire la dette à long terme—pas le déficit—du pays. Mais pas sous forme de mesure ponctuelle pour faire bien paraître le gouvernement au cours d'une année financière en réduisant le déficit de façon temporaire.

Je vais vous citer des exemples de situations concernant les logements locatifs au Canada. À Vancouver—je rencontre régulièrement de ses représentants—les statistiques de la SCHL ne révèlent jamais le fait qu'un certain nombre des logements en copropriété bâtis dans la ville se sont retrouvés dans le pool locatif. La situation est semblable à Toronto et dans d'autres endroits du pays, où les investisseurs asiatiques et privés ont en fait acheté ces types de logements pour les louer. Je sais pertinemment que parmi les produits de ma société, et même dans le contexte de la Colombie—Britannique, parfois 20 à 30 p. 100 des logements que nous construisons pour le marché du logement se retrouvent dans le pool locatif. En réalité, les taux

rental accommodation across the country, we're in pretty good shape in terms of rental units available.

It begs another question. Our institute certainly supportsas a matter of fact, we absolutely encourage it...not necessarily home rental. While that's certainly very nice for people who are landlords, we should all be aspiring to home ownership. We certainly do not support, as a development industry, false government incentives and/or programs. We'll go back to MURBs and the AHOPs; we all know how dismal those programs

Affordable housing is defined, by my standards, in the Greater Vancouver region, as a townhouse of 1,400 to 1,500 square feet for \$149,000. Through the CMHC 5% program, it's \$7,500 down and the payment is \$980 a month. If we can get our municipal approvals on time—which begs another level of government that needs a swift kick—then quite frankly we can produce it. We could sell that all day long.

In fact, the current interest rates beg the point that in the last two years or year and a half, when we've had very low interest rates, we've solved a lot of our affordable housing issues. In British Columbia, where we had good employment, we're in pretty good shape now. In Ontario, where the banks weren't lending—we have an ongoing liaison with the banks association—and where there were no jobs, low interest rates didn't help a whole lot. So sometimes you have to look at ways in which we can stabilize that housing situation across the country.

• 1850

However, consider house ownership at low interest rates with a CMHC-insured mortgage. When I talked to CMHC, that's running at a profit for them; it's certainly not costing them money to insure mortgages. As a matter of fact they make a nice tidy sum on it, thank you very much. It pays for their statistical business. That allows a lot of people to buy homes. Home ownership, I think, is something we would want to do as a social thing, as opposed to subsidized housing.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Thank you.

Monsieur Asselin, des questions?

M. Asselin: Une question avec un petit préambule. D'abord, je ne veux pas ralentir le débat avec l'Institut Fraser ni avec M. Richardson, mais j'aimerais faire juste une petite mise au point. On a dit que si le Québec devenait un pays indépendant, il y aurait des hausses d'impôt. Vous conviendrez avec moi monsieur Richardson, que même dans un système fédéral actuel, avec la réduction de la dette et du déficit, il va y

[Translation]

de vacances des logements locatifs au pays, montrent que nous sommes en assez bonne posture pour ce qui est des logements locatifs disponibles.

Cela amène une autre question. Notre institut assurément en faveur-d'ailleurs, nous l'encourageons tout à fait...pas forcément la location de maisons. Même si cela est assurément très bien pour les propriétaires, nous devrions tous aspirer à la propriété. En tant qu'industrie de développement, nous ne sommes assurément pas en faveur de stimulants ou de programmes gouvernementaux factices. Nous reviendrons aux programmes d'immeubles résidentiels à logements multiples (IRLM) et aux programmes d'aide pour l'accession à la propriété (PAAP); nous savons tous combien ces programmes manquaient de dynamisme.

D'après mes normes, dans la région du Grand Vancouver, je définis un logement abordable comme étant une maison en rangée de 1 400 à 1 500 pieds carrés dont le prix est de 149 000\$. Par le biais du programme de 5 p. 100 de la SCHL, l'apport initial est de 7 500\$, et le versement mensuel de 980\$. Si nous pouvons obtenir nos approbations municipales à temps—ce qui implique un autre niveau de gouvernement qui a besoin d'une bonne poussée—alors bien franchement nous pouvons le faire. Nous pourrions en vendre à longueur de journée.

En effet, les taux d'intérêt actuels m'amène à dire qu'au cours des 18 ou 24 derniers mois, alors que les taux d'intérêt étaient très bas, nous avons résolu bon nombre de nos problèmes de logements abordables. En Colombie-Britannique, où l'emploi était abondant, nous nous trouvons dans une situation assez bonne. En Ontario, où les banques ne prêtaient pas—nous avons des liens continus avec l'association des banques—et où les emplois étaient rares, les taux d'intérêts bas n'ont pas été d'un grand secours. Il faut donc parfois examiner des moyens permettant de stabiliser la situation du logement dans tout le pays.

Cependant, considérez le fait de posséder une maison avec un faible taux d'intérêt dans le cadre d'une hypothèque assurée par la SCHL. Lorsque j'ai parlé à ses représentants, ils réalisent un bénéfice; pour assurer les hypothèques, cela ne leur coûte assurément rien. D'ailleurs, ils en tirent une somme rondelette, croyez-moi. Cela paye pour leurs services statistiques. Cela permet à des tas de gens d'acheter une maison. Nous aimerions favoriser l'accès à la propriété en tant que mesure sociale, et non pas en subventionnant le logement.

Le vice-président (M. Campbell): Merci beaucoup.

Mr. Asselin, any questions?

Mr. Asselin: One question with a short preamble. First of all, I do not wish to slow down the debate with the Fraser Institute or with Mr. Richardson, but I would just like to make a short clarification. It has been said that, if Quebec became an independent country, there would be tax increases. You would agree with me, Mr. Richardson, that even under the present federal system, with the debt and deficit reduction, there is going avoir des hausses d'impôt à tout égard. Il va y avoir également to be tax increases anyway. On top of these tax increases, there

en plus des hausses d'impôt une réduction effrayante des services, will also be a drastic decrease in services, a decrease in programs and une réduction des programmes et une privatisation dans les transferts des équipements appartenant au gouvernement fédéral. Et cela malgré le fait que la province de Québec envoie au gouvernement fédéral 28 milliards de dollars d'impôt par année, en plus de ce qu'elle peut lui faire parvenir grâce à la TPS.

En 1980, lors du référendum, les Québécois et les Ouébécoises se demandaient s'il existait des moyens d'en sortir. Pour le référendum de 1994, les gens peuvent se demander au Québec s'ils ont, à cause de la dette et du déficit, les moyens de rester dans l'institution fédéraliste.

Monsieur Richardson, afin de vérifier le sérieux et la crédibilité de l'Institut Fraser, et compte tenu de vos propos de tout à l'heure, seriez d'accord que le gouvernement coupe dans les programmes sociaux 15 milliards de dollars sur cinq ans, ce qui toucherait à ce moment-là tous les programmes en matière d'éducation, la santé et même les personnes handicapées, celles au chômage et ainsi de suite?

The Vice-Chair (Mr. Campbell): You're not obliged to speak for the Government of Canada.

Mr. Richardson: No, I'll speak for myself and for the Fraser Institute.

Thank you for your question, Mr. Asselin. I guess our main concern with the upcoming referendum is that Quebeckers get all the information. They need to have information on the costs of separation, as well as the costs and benefits of confederation. We can't see any benefits for separation, but we see lots of costs. That's the thrust of our study.

As far as the federal government is concerned, I've given a number of recommendations based on researched positions over the years at the Fraser Institute. None of them are talking about massive cuts in social programs. We say there should be a major reduction in spending for investor confidence in government bonds. If people stopped buying government bonds, whether the government bonds of Quebec or those of the Government of Canada, then you're technically bankrupt. Then you're forced into major changes that you might not want to make. There would be changes in financial markets, certainly, with the dollar going down and interest rates skyrocketing, which would hurt everybody. Then you have to make cuts.

What bothers me is that I look around the world and I see, for instance, New Zealand ten years ago when they hit the wall. It was only after they hit the wall that they made the changes; they were forced into it. But if you survey New Zealanders—there were surveys before-most didn't think there was a problem with government debt. I hope that's not true in Canada.

The objective of the centre I head up at the Fraser Institute is debt awareness. I really do think there's an excellent statement of the problem in the documents that the Minister of Finance tabled a few weeks ago. This committee really needs to semaines renferment un énoncé excellent du problème. Le

[Traduction]

a privatization of federal equipment transfers. And that will take place in spite of the fact that Quebec sends to the federal government 28 billion dollars of taxes every year, on top of what it pays through the GST.

In 1980, during the referendum, Quebeckers were wondering if it existed ways to get out of it. For the 1994 referendum, people may ask themselves in Quebec if, because of the debt and the deficit, they can afford to remain within the federalist institution.

Mr. Richardson, in order to check the seriousness and the credibility of the Fraser Institute, and based on your previous remarks, would you agree that the government cut 15 billion dollars in the social programs over five years, which at that point would affect all programs dealing with education, health and even handicaped, the unemployed, etc.?

Le vice-président (M. Campbell): Vous n'êtes pas obligé de répondre au nom du gouvernement canadien.

M. Richardson: Non, je parlerai en mon nom et au nom de l'Institut Fraser.

Je vous remercie pour votre question, monsieur Asselin. Je crois que ce qui nous préoccupe le plus, à propos du prochain referendum, c'est que les Québécois obtienne toute l'information. Ils doivent être informés sur les coûts de la séparation ainsi que sur les coûts et les avantages de la confédération. Nous n'entrevoyons aucun avantage pour la séparation, mais nous envisageons des tas de coûts. C'est l'idée maîtresse de notre étude.

En ce qui concerne le gouvernement fédéral, j'ai proposé un certain nombre de recommandations basées sur les recherches effectuées au cours des années à l'Institut Fraser. Aucune de ces recommandations ne parle de coupures massives dans les programmes sociaux. Nous préconisons une réduction sérieuse des dépenses pour donner confiance aux investisseurs dans les obligations du gouvernement. Si les gens arrêtaient d'acheter des obligations du gouvernement, que ce soit les obligations du Ouébec ou celles du Canada, vous vous retrouveriez techniquement en faillite. Vous seriez alors obligés d'effectuer des changements considérables contre votre gré. On constaterait assurément des bouleversements sur les marchés financiers, avec la chute du dollar et la montée en flèche des taux d'intérêts, ce qui ferait mal à tout le monde. Il faut donc effectuer des coupures.

Ce qui m'ennuie, c'est qu'en jetant un regard sur le monde, je vois par exemple le cas de la Nouvelle-Zélande, qui a crevé le plafond il y a 10 ans. Ce n'est qu'après l'avoir fait que ce pays a effectué des changements, par obligation. Mais si vous faites un sondage parmi les Néo-Zélandais—des sondages avaient été effectués auparavant—la plupart d'entre eux ne considéraient pas que la dette gouvernementale était un problème. J'espère que ce n'est pas le cas au Canada.

Le centre que je dirige à l'Institut Fraser a pour objectif de sensibiliser le public face à la dette. Je pense vraiment que les documents que le ministre des finances a déposés il y a quelques

to suffer as well as the rest of Canada, and it will suffer in the same Québec souffrira autant que le reste du Canada, et de la même façon. way.

[Translation]

let people know about that relationship between debt and taxes and Comité doit vraiment faire saisir au public le rapport entre la dette unemployment. That needs to get through to people. Quebec is going et l'impôt et le chômage. Il faut que les gens comprennent. Le

• 1855

We're not recommending tax increases, from the Fraser Institute. We're recommending spending cuts. We have outlined a number of them in this area. They're not cuts that are going to affect the low-income, the unemployed, the disabled. They would be generally more to the higher-middle-income and the upper-income.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): We have only about five minutes left. I wonder if we might go around the table among the presenters with concluding thoughts, the last bits or principal pieces of advice you have, the top of your list. It would be most helpful to the committee if it weren't "don't cut our spending and don't tax us", but rather more charitable than that.

Dr. Bressler: I too had the privilege of being in Calgary last year for the Calgary round. We heard last year the same issues: start the process, start to make the cuts. A lot of areas were identified. There are clearly political reasons why you're going to make some and not others, but the key is to make them.

I agree with Mr. Daykin that the targets are too low. In the current time the government is in its mandate. . .it's a perfect time to start it. You have the sympathies of the Canadian people. You're far enough away from an election. You could make a pragmatic move. You could start to do not only what is politically correct but what is correct for the country.

So in spite of the fact that our brief speaks of spending wisely, it's what we mean. We mean we know there have to be cuts. We know there has to be redeployment of funds. We ask you, as you do so—and do encourage expenses as well, because you're going to have to spend while you're cutting—that you spend with a plan, a plan that will recover for the long term, not the short term.

Dr. Hardwick: There will be a nice day after all the gloom. The cuts will be made. The referendum will be held. The cuts to social or other spending will occur. You still have to build a country after that.

Our proposition is that you have to take a look and support those innovative areas you have to have to energize the system once you've cut the other areas. That may mean you don't put money into outcomes research, which is, after all, analysing what's already happened. You may not put money into data generation in order to maintain some complete set of data for a librarian. But you will certainly have to take a look at the innovative end of the enterprise. Otherwise we have nowhere to go after you have finished with the cuts Dr. Bressler's talking about. That's the pitch we would make.

Nous, à l'Institut Fraser, nous ne recommandons pas de majoration d'impôt. Nous recommandons des réductions de dépenses. Nous en avons esquissé un certain nombre. Ce ne sont pas des coupures qui vont toucher les faibles revenus, les chômeurs, les handicapés. Elles frapperont généralement plus les revenus moyens et supérieurs.

Le vice-président (M. Campbell): Il ne nous reste que cinq minutes. J'aimerais faire un tour de table pour permettre aux intervenants de dire quelques mots en conclusion, de résumer leurs principaux conseils, des mesures qu'ils jugent prioritaires. Il serait très utile au Comité que ce ne soit pas des conseils du genre «ne coupez pas dans nos dépenses et ne nous imposez pas», mais quelque chose d'un peu plus charitable.

M. Bressler: J'ai moi aussi eu le privilège d'être à Calgary l'année dernière, pour le Calgary round. On a parlé exactement des mêmes problèmes: la nécessité de lancer le processus, de commencer à opérer les coupures. Quantité de domaines ont été identifiés. Il y a manifestement des raisons politiques qui vont vous amener à effectuer certaines coupures et non d'autres, mais l'essentiel est de commencer à les faire.

Je suis d'accord avec M. Daykin pour dire que la barre est fixée trop bas. Le gouvernement en est au début de son mandat. . . c'est le moment idéal pour agir. Le public vous est favorable et vous êtes loin de la prochaine élection. Vous pouvez prendre des mesures pragmatiques. Vous pouvez commencer par faire non seulement ce qui est politiquement correct mais aussi ce qui est bon pour le pays.

Donc, si notre mémoire parle de dépenser sagement, c'est exactement ce que nous entendons. Cela veut dire que nous savons que des coupures doivent être faites. Nous savons que les crédits vont devoir être redéployés. Nous vous demandons, se faisant—en vous incitant à dépenser également, car il faudra dépenser en même temps que l'on coupe ailleurs - que vous ayez un plan, un plan à long terme et non à court terme seulement.

M. Hardwick: Le ciel bleu reviendra après l'orage. Les coupures seront faites. Le référendum aura lieu. Les coupures dans les dépenses sociales et autres seront opérées. Il restera encore à édifier un pays après cela.

Notre proposition, c'est de faire un tour d'horizon et de soutenir les secteurs innovateurs dont on a besoin si l'on veut énergiser le système, une fois les coupures effectuées dans les autres domaines. Cela signifie que l'on ne va plus engloutir d'argent dans la recherche sur les résultats, qui revient à analyser ce qui a déjà été fait. On ne va plus mettre d'argent dans la production de statistiques qui ne servent qu'à donner un jeu complet de données à un bibliothécaire. Mais il va certainement falloir s'intéresser à l'innovation. Sinon, vous ne saurez pas où aller une fois que vous aurez effectué les coupures dont parle M. Bressler. Voilà donc notre position.

There are areas you can look at for cutting in the research area. I've mentioned a couple of them: infrastructure support and the administration of it. It doesn't take a genius to figure out where they are. But when you've gone through all those, you still have to take a look at what are you going to do after, because that's just as much your responsibility as it is ours.

Dr. Helliwell: I think David Hardwick is absolutely right that the highest–return parts in the research portfolio are those that are most distant and insulated from the pressures of government—i.e., the less targeted. The kaon facility wouldn't have made the cut in a competitive funding mechanism, given its expenditure.

The problem is that government over the last 20 or 30 years has become a government of interest groups. If you compare the whole process with how it operated 20 or 30 years ago, the number of people who are actively involved in representing a particular point of view, and are often hired to do so, has escalated by two orders of magnitude.

Part of the cause of that is the government policies themselves, which are so non-neutral as between industries and sectors. So many groups now have a defined function and defined parts of government policy that support them, and they have a natural interest in maintaining those intact.

What is needed is some kind of a truce and a roll-back. It is hard to achieve. But if it can't be done, if this situation where...some people overstate the nature of the crisis in front of us, but you have to make sure the talk is at whatever level of escalation is required to get that kind of action.

The kind of advice you're hearing from other groups like this meeting today, I'm sure, is all representative—not all, but mostly representative—of people quite rightly and appropriately concerned with a partial interest. You have to make this system that much more general in its applicability so that such people can, with clear minds and hearts, speak with a single voice and not the voice of their own interest.

• 1900

Mr. Richardson: Canadian taxpayers cannot afford further delay in their quest for federal budget restraint. They want you and the Minister of Finance to solve our horrendous government debt problem without further increases in fees and taxes. It is important to begin the process of recovery now, before a hit—the—wall financial crisis happens. A disciplined and orderly approach to eliminating the federal deficit and reducing the federal debt is much needed.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Next is a spokesperson on behalf of the Association for Community Living.

Ms Carter Smith: We're also a general-interest group, so I think Dale is going to make a couple of comments.

Mr. Alexander: One of the issues is that when we start discussing things at a table at this level, we're talking about issues very much in the abstract, the general, and the very large, whereas for our organizations it comes down to the very personal and the individual.

[Traduction]

Il y a des choses que l'on peut couper dans le domaine de la recherche. J'en ai mentionné quelques unes. Le soutien à l'infrastructure et son administration. Il ne faut pas être un génie pour voir où les économies sont possibles. Une fois que vous aurez fait tout cela, il faudra quand même décider dans quelle direction aller ensuite, et cela est tout autant votre responsabilité que la nôtre.

M. Helliwell: Je pense que David Hardwick a tout à fait raison de dire que les éléments du portefeuille de recherche les plus rentables sont ceux qui sont les plus éloignés des pressions gouvernementales—c'est—à—dire, les moins ciblés. Le projet d'usine de kaon n'aurait jamais vu le jour dans un mécanisme de financement concurrentiel, étant donné son coût.

Le problème c'est que le gouvernement, au cours des 20 ou 30 dernières années, est devenu un gouvernement de groupes d'intérêt. Si vous comparez tout le processus à ce qu'il était il y a 20 ou 30 ans, le nombre de gens qui s'occupent activement de défendre un point de vue particulier, et sont souvent payés pour le faire, a connu une croissance exponentielle.

Cela tient en partie aux politiques gouvernementales elles-mêmes, à leur absence de neutralité par rapport aux industries et secteurs. C'est pourquoi tant de groupes ont aujourd'hui une fonction définie, une partie définie de la politique gouvernementale qui les soutient, et ils ont un intérêt naturel à maintenir cela intact.

Ce qu'il faut, c'est une sorte d'armistice, de retour en arrière. C'est difficile à faire. Mais si l'on n'y parvient pas, si cette situation... certains exagèrent l'ampleur de la crise dans laquelle nous nous trouvons, mais pour obtenir que des mesures soient prises, il faut souvent exagérer les problèmes pour être entendu.

Les avis que vous donnent d'autres groupes comme celui réuni aujourd'hui, j'en suis sûr, sont représentatifs—pas intégralement, mais en grande partie—et émanent de gens qui, à juste titre, ont des intérêts particuliers. Il faut généraliser d'autant plus l'application du système de façon à ce que ces gens puissent, avec l'esprit et le coeur libres, parler d'une seule voix et non pas exprimer leur seul intérêt particulier.

M. Richardson: Les contribuables canadiens ne peuvent pas attendre plus longtemps que le gouvernement fédéral agisse pour réduire ses dépenses. Ils veulent que vous et le ministre des Finances résolvent le problème de l'énorme dette gouvernementale, sans autre augmentation des redevances et des impôts. Il faut entamer le processus de redressement dès aujourd'hui, avant que ne surgisse une crise financière cataclysmique. Il faut une approche disciplinée et ordonnée d'élimination du déficit fédéral et de réduction de la dette fédérale.

Le vice-président (M. Campbell): La parole est au représentant de l'Association for Community Living.

Mme Carter Smith: Nous sommes également un groupe d'intérêt général, et je pense donc que Dale va nous dire quelques mots.

M. Alexander: L'une des difficultés, lorsqu'on discute autour d'une table à ce niveau, c'est que l'on traite des problèmes dans l'abstrait, à un niveau très général, tandis que nos organisations s'occupent de choses très concrètes et personnelles.

I think of 60 individuals in my own organization who are currently working in the community through some government support, federal and provincial, that initially got them those jobs. Those folks are working in places such as Taxation Canada, at the Surrey tax centre, several sites within the Insurance Corporation of B.C., B.C. Hydro, Marathon Realty, Seaboard Life Insurance. They would never have had the opportunity to work if they had not had some start, some push from funding by the federal government. Ten years ago, fully half of those 60 people I am speaking of were in institutions. They now are earning at least the minimum wage, without supervision, without general supports in the community, working right alongside everyone else.

We're simply asking for an opportunity for their friends and folks coming after them to have a similar experience.

Mr. Vawter: We're not saying that all grant or support programs of this nature are valuable or good. We're saying that they should be looked at and all these programs should be evaluated on a cost–recovery basis as well.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Mr. Daykin, one final word.

Mr. Daykin: You have to hit \$29 billion in the announcements next November of where next year's deficit is going to go. I've told you where you can get \$1 billion in my backyard—senior citizens.

Mr. Bucci: That's very positive.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Could you do it in just a few words?

Mr. Bucci: The development industry asks for no new programs and has been very consistent about that for a number of years. We're telling you to get out of existing programs if they're costing you money. We're urging you to make expenditure reductions across the board. We're asking you to think about salvaging one to three areas that are dearest to Canadians and concentrate on that. Impose no new taxes. Be aggressive.

This word "cut" is interesting. I have a little analogy here. Cut—that's brutal. So think of it as though it were a band—aid. You can be really slow and just peel it off and agonizingly move this deficit down for five or ten or fifteen years, or whatever it takes, or you can rip the band—aid off quickly and get on with something else. It feels better; it doesn't hurt as much.

As a political statement, Canadians have been telling governments for a number of years. . . A few governments have had a mandate to do this but haven't had the political will to do it. All parties are here. If you take it out of the political arena. . . One guy said to me, "Fred, they don't understand. It's the economy, dummy". Deal with that. That's what you need to deal with.

Mr. Perry: The band—aid analogy is an interesting one. Where it breaks down is that in the case of the band—aid, the same person who wears the band—aid rips it off. We're not sure that's the case here.

[Translation]

Les 60 personnes de mon organisation qui travaillent actuellement dans la collectivité peuvent le faire parce qu'ils ont eu une aide fédérale ou provinciale au démarrage. Ces personnes travaillent pour des employeurs tels qu'Impôt Canada, au Centre fiscal de Surrey, dans plusieurs bureaux de la Insurance Corporation of B.C., chez B.C. Hydro, chez Marathon Realty, chez Seaboard Life Insurance. Elles n'auraient jamais eu cette possibilité de travailler s'il n'y avait pas eu cette aide initiale du gouvernement. Il y a 10 ans, près de la moitié de ces 60 personnes dont je parle vivaient dans des établissements. Elles gagnent aujourd'hui au moins le salaire minimum, sans supervision, sans soutien général, côte—à—côte avec des gens ordinaires.

Nous demandons simplement la possibilité pour leurs amis et ceux qui viendront après avoir une expérience similaire.

M. Vawter: Nous ne disons pas que tous les programmes d'aide ou de subventions de cette nature sont indispensables ou bons. Nous disons qu'il faut les passer en revue et les évaluer tous du point de vue de leur rentabilité.

Le vice-président (M. Campbell): Monsieur Daykin, un dernier mot.

M. Daykin: Vous voulez ramener le déficit à 29 milliards de dollars d'ici novembre prochain. Je vous ai dit que vous pouvez trouver 1 milliard de dollars, chez moi, chez les personnes âgées.

M. Bucci: C'est très positif.

Le vice-président (M. Campbell): Pourriez-vous conclure en quelques mots?

M. Bucci: Le secteur immobilier ne réclame pas de nouveaux programmes et a toujours défendu la même position depuis de nombreuses années. Nous vous disons d'abandonner les programmes existants s'ils vous coûtent plus qu'ils ne rapportent. Nous vous exhortons à couper dans tous les postes budgétaires. Nous vous disons d'isoler de un à trois domaines auxquels les Canadiens tiennent le plus et se concentrer là-dessus. N'imposez pas d'impôts nouveaux. Soyez impitoyables.

Ce mot «coupures» est intéressant. Il m'inspire une petite analogie. Une coupure—c'est brutal. C'est comme avec un pansement. On peut l'arracher lentement et faire baisser le déficit petit à petit, en se faisant mal, pendant 5, 10 ou 15 ans, le temps qu'il faudra, ou on peut arracher le pansement d'un seul coup pour qu'on en finisse et qu'on puisse passer à autre chose. Je pense que la deuxième méthode est meilleure, qu'elle fait moins mal.

Pour parler de politique, les Canadiens disent à leur gouvernement depuis des années... Plusieurs gouvernements ont eu pour mandat de réduire le déficit, mais n'en ont pas eu le courage politique. Les partis sont concernés. Si l'on fait sortir le problème de l'arène politique... Quelqu'un m'a dit: «Fred, ils ne comprennent pas. C'est un problème économique, pas politique. Occupez—vous de l'économie. C'est d'elle qu'il faut bien s'occuper».

M. Perry: L'analogie avec le pansement est intéressante. Son défaut c'est que, dans le cas du pansement, c'est la personne qui le porte qui l'arrache. Je ne pense pas que ce soit le cas ici.

It seems to us that we are being asked to devise a fiscal and social policy framework such that a society can go on, decade after decade, with very large levels of unemployment and not get into trouble. That's a frame we have a lot of difficulty with. I don't think we can responsibly enter the debate on behalf of our members in so limited a frame.

• 1905

We respond positively to Dr. Helliwell when he talks about wise expenditures. Obviously, there is a great deal of room to manoeuvre in those, but it seems to us irresponsible to go much further than that manoeuvre sur ce plan, mais il peut sembler irresponsable d'aller within so narrow a frame.

Lastly, there is a huge maldistribution of wealth in this society that has some very important inter-generational dimensions to it, as this person mentioned. That sits like a kind of unacknowledged elephant between all of the participants in this debate.

Again, within the narrow frame you've posed to us I don't know how we can get at that. There's a kind of grotesqueness in dealing with these terribly human problems and not talking about the maldistribution of wealth in this society.

The Vice-Chair (Mr. Campbell): Your comments also lead me to observe that we, in this panel, are not hearing from the younger members of Canadian society, who have a different view of the inter-generational context.

We began shortly after 2 p.m. In the hope that this is an example, we have finished on time and under budget.

Thank you all very much for your participation. It's very much appreciated. Your comments have been interesting and we'll very much bear them in mind as we discuss today's testimony among ourselves and as we move forward with this challenge.

The meeting is adjourned to the call of the chair.

[Traduction]

Il me semble que l'on nous demande de formuler une politique financière et sociale telle que la société puisse continuer à tourner, décennie après décennie, avec des taux de chômage très élevés, sans explosion. Nous avons beaucoup de mal à accepter un tel cadre. Je ne pense pas que nous puissions participer à un débat, au nom de nos membres, dans un cadre aussi limité.

Nous réagissons positivement lorsque M. Helliwell parle de dépenser sagement. À l'évidence, il y a une grande marge de beaucoup plus loin dans un cadre aussi étroit.

Enfin, il y a l'énorme inégalité dans la distribution de la richesse dans cette société qui comporte certaines dimensions inter-générationnelles très importantes, comme cette personne l'a mentionné. Cette réalité pèse sur ce débat comme une épée de Damoclès que l'on s'efforcerait d'ignorer.

Encore une fois, dans le cadre étroit que vous avez dessiné, je ne sais pas ce que nous pouvons faire. Il est grotesque de vouloir parler de ces problèmes terriblement humains sans évoquer l'inégalité de la distribution de la richesse dans cette société.

Le vice-président (M. Campbell): Vos paroles m'amènent à faire remarquer également que nous, dans ce panel, n'avons pas de représentant des jeunes Canadiens, qui ont une optique différente du contexte inter-générationnel.

Nous avons commencé peu après 14 heures. Dans l'espoir de faire un exemple, nous finissons à l'heure et sans dépassement de budget.

Merci à tous de votre participation. Nous l'apprécions grandement. Vos avis sont intéressants et nous en tiendrons compte lorsque nous discuterons entre nous des témoignages d'aujourd'hui et lorsque nous chercherons à relever ce défi à l'avenir.

La séance est levée.



From the British Columbia Federation of Labour:

Angela Schira, Secretary-Treasurer.

From the Canadian Federation of the Humanities:

Carole Gerson, Department of English, Simon Fraser University.

Individual presentation:

W.R. (Bill) Steen.

From the Canadian Cattlemen's Association:

Ken Cameron, President.

From the Senior Citizens Association of British Columbia:

Fred Olynyk.

From the Downtown Granville Tenants Association:

Sherrill L. Gullickson.

From the Western Canada Wilderness Committee:

Adriane Carr, Executive Director;

Paul George, Executive Director.

From the Department of Anatomy, University of British Columbia:

Dr. Bernard H. Bressler, Professor and Head, Department of Anatomy, and Medical Research Council of Canada, Regional Director;

Dr. David F. Hardwick, Associate Dean, Research and Planning, Faculty of Medicine;

From the Department of Economics, University of British Columbia:

Dr. John Helliwell, Professor.

From the International Centre for the Study of Public Debt:

Robin Richardson, Director.

From the British Columbia Association for Community Living:

Dale Alexander, Executive Director;

Dave Vawter, Executive Director;

Judy Carter-Smith, Executive Director.

Individual presentation:

Harold C. Daykin.

From the Urban Development Institute of Canada:

Fred Bucci.

From Industrial Wood and Allied Workers of Canada:

Clay Perry;

Phil Legg.

De British Columbia Federation of Labour:

Angela Schira, secrétaire-trésorier.

Du Canadian Federation of the Humanities:

Carole Gerson, Département d'anglais, Université Simon Fraser.

À titre personnel:

W.R. (Bill) Steen.

De Canadian Cattlemen's Association:

Ken Cameron, président.

De Senior Citizens Association of British Columbia:

Fred Olynyk.

De Downtown Granville Tenants Association:

Sherrill L. Gullickson.

De Western Canada Wilderness Committee:

Adriane Carr, directrice exécutive:

Paul George, directeur exécutif.

Du Département d'anatomie, Université de la Colombie-Britannique:

D' Bernard H. Bressler, professeur et chef, département d'anatomie, Conseil de recherches médicales du Canada, directeur régional;

D^r David F. Hardwick, vice-doyen, recherche et planification, faculté de médecine;

Du Département des sciences économiques, Université de la Colombie-Britannique:

John Helliwell, professeur.

Du International Centre for the Study of Public Debt:

Robin Richardson, directeur.

De British Columbia Association for Community Living:

Dale Alexander, directeur exécutif;

Dave Vawter, directeur exécutif:

Judy Carter-Smith, directrice exécutive.

À titre personnel:

Harold C. Daykin.

De Urban Development Institute of Canada:

Fred Bucci.

De Industrial Wood and Allied Workers of Canada:

Clay Perry;

Phil Legg.

MAIL >POSTE

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

Lettermail

Poste-lettre

8801320 OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to: Canada Communication Group — Publishing 45 Sacré – Coeur Boulevard, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Groupe Communication Canada — Édition 45 boulevard Sacré-Coeur, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From Business Council of British Columbia:

Jerry L. Lampert, President and Chief Executive Officer;

Jock A. Finlayson, Vice-President.

From the Great Canadian Railtour Company Ltd.:

Peter R.B. Armstrong, President and Chief Executive Officer.

From the Fraser Institute:

Dr. Michael Walker, Director.

From the Certified General Accountants' Association of Canada:

S. Anthony Toth, Vice-President, Public Affairs;

Lyle Handfield, Vice-President, Professional Affairs.

From Greater Vancouver Gateway Council:

Robert V. Wilds, Chair and Chief Executive Officer, B.C. Maritime Employers Association;

 $\label{lem:converse} David \ L. \ Emerson, Member of Gateway \ Council \ Board, President of Vancouver International Airport Authority.$

Individual presentation:

Peter Robinson;

John Ellis, Q.C., LL.B..

From the Vancouver Board of Trade:

Darcy Rezac, Managing Director;

Dr. Owen Anderson, Principal;

J. Hansen.

TÉMOINS

Du Business Council of British Columbia:

Jerry L. Lampert, président et directeur administratif/général;

Jock A. Finlayson, vice-président.

Du Great Canadian Railtour Company Ltd.:

Peter R.B. Armstrong, président et directeur administratif/général.

De Fraser Institute:

Dr Michael Walker, directeur.

De Certified General Accountants' Association of Canada:

S. Anthony Toth, vice-président, Affaires publiques;

Lyle Handfield, vice-président, Affaires professionnelles.

Du Greater Vancouver Gateway Council:

Robert V. Wilds, président et directeur administratif/général, B.C. Maritime Employers Association;

David L. Emerson, membre du Gateway Council Board, président de Vancouver International Airport Authority.

À titre personnel:

Peter Robinson:

John Ellis, cr, LL.B..

Du Vancouver Board of Trade:

Darcy Rezac, directeur général;

Dr Owen Anderson, directeur principal;

J. Hansen.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9 Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9





